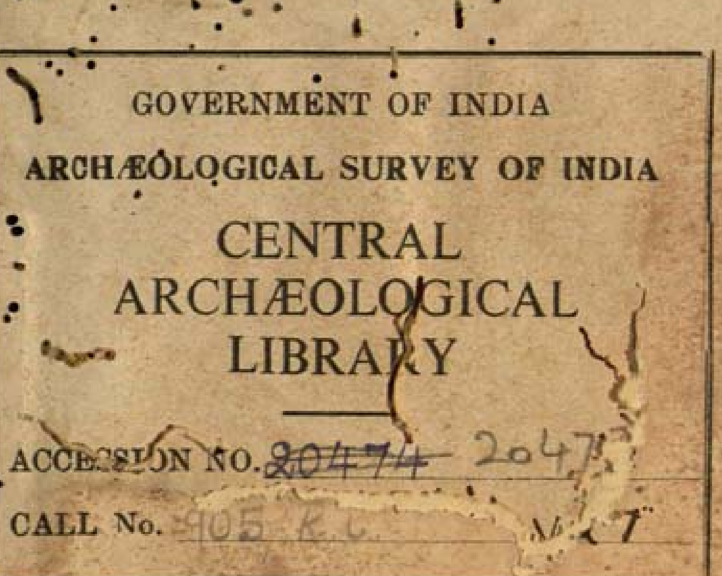
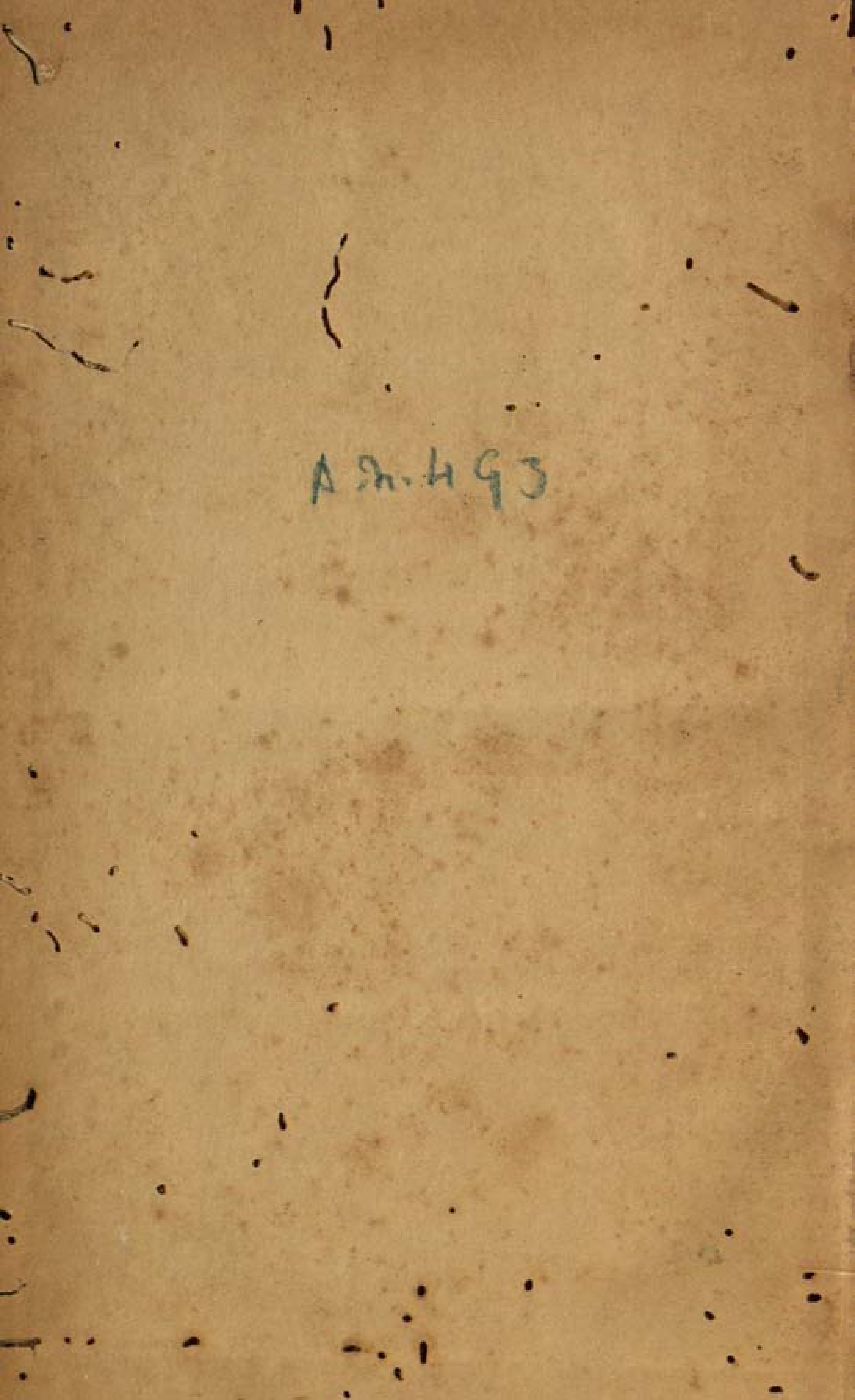






REVUE CRITIQUE

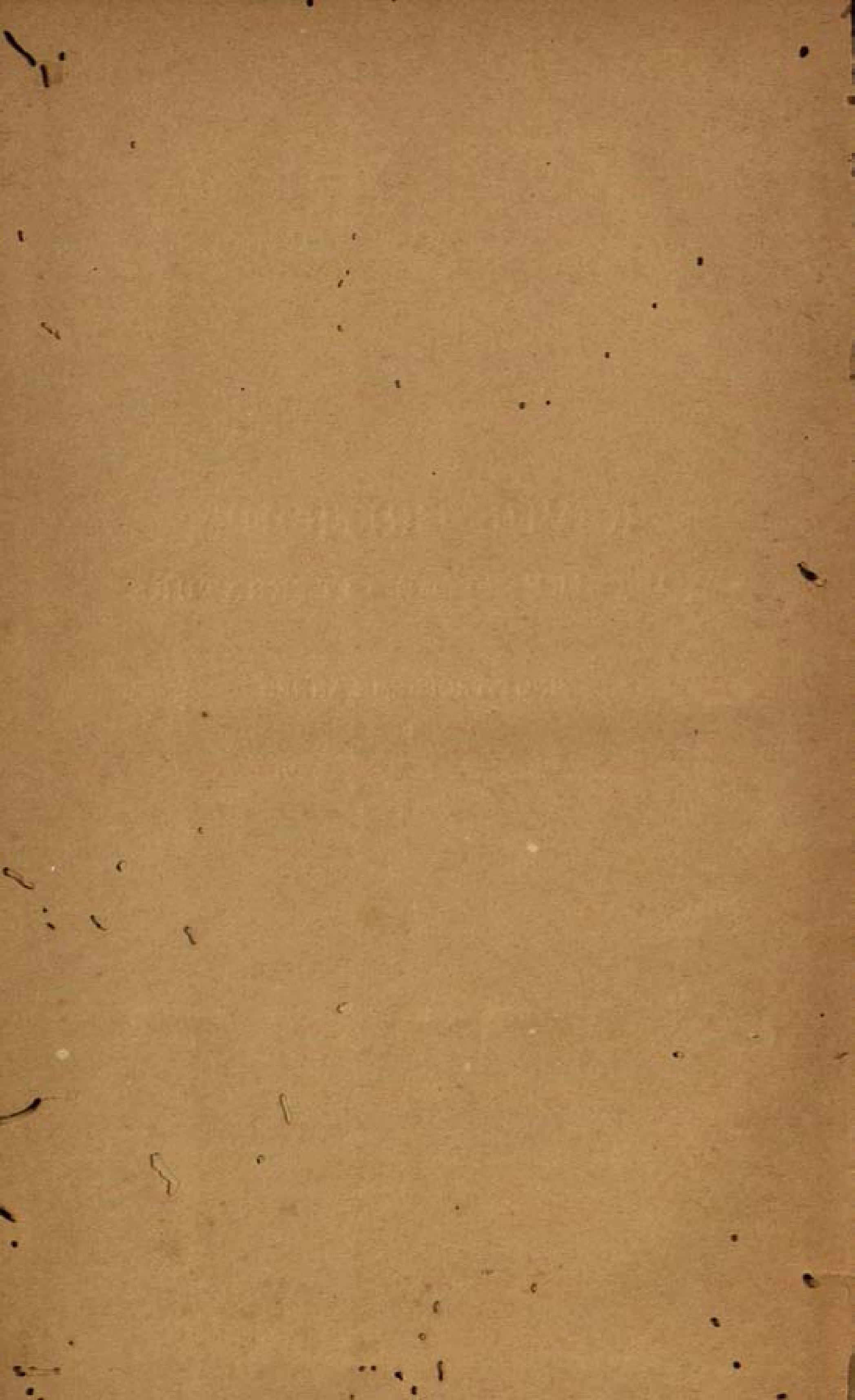
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXVII).





REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet



VINGT-TROISIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXVII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1889

ANNÉE 1889

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latine.

Langue et littérature française.

Histoire grecque

Histoire Romaine.

Archéologie, épigraphie et histoire de l'art antique.

Histoire du moyen âge.

Histoire moderne.

Histoire de l'Algérie.

Théologie et histoire de l'Église.

Philosophie et morale.

Histoire de l'éducation.

Droit et sociologie.

CHRONIQUE

NOTICES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'École libre des sciences politiques, II.
Annales de l'Est, I et II.
Annales du Midi, nº 2.
Bulletin critique, nºs 1-11.
Mélusine, nºs 16-18.
Revue celtique, fasc. I et II.
Revue d'Alsace, I-IV (1887); I-IV (1888), I (1889).
Revue de l'art chrétien, fasc. II (avril 1889).
Revue des Études grecques, nº 4 (1888) et nº 5 (1889).
Revue historique, fasc. I, II et III.
Romania, fasc. I et II.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII (1888), I et II (1889).
Berliner Philologische Wochenschrift, nos 49-52 (1888), nos 1-24 (1889).
Deutsche Literaturzeitung, nos 50-52 (1888), nos 1-25 (1889).
Deutsche Rundschau, février-juin 1889.
Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, volumes II (1888) et I (1889).
Göttingische gelehrte Anzeigen, nos 25-26 (1888), nos 1-12 (1889).
Literarisches Centralblatt, nos 51-52 (1888), nos 1-25 (1889).
Literaturblatt für germanische und romanische Philologie, nos 4-5.
Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes nos 14-25.
Theologische Literaturzeitung, nos 25-26 (1888), nos 1-12 (1889).
Zeitschrift für deutsches Altertum u. deutsche Literatur, fasc. II.
Zeitschrift für katholische Theologie, fasc. I et II.
Zeitschrift für romanische Philologie, III-IV (1888).

ANGLAIS

The Academy, n° 867, n° 893.
The Athenaeum, n° 3190, — n° 3216.
Classical Review, fasc. I-V.

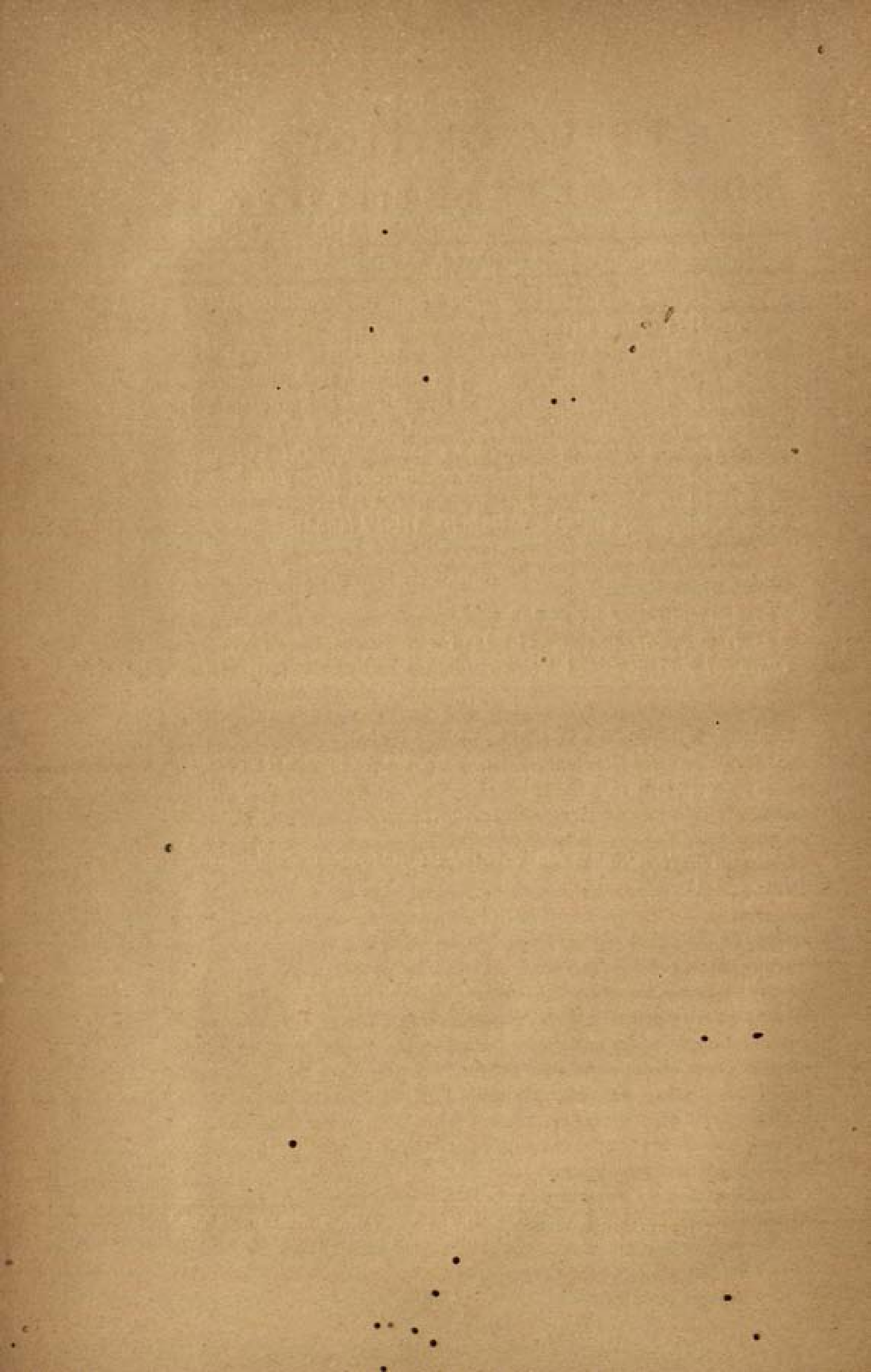
BELGES

Revue de Belgique, n° 12 (1888), nos 1-5 (1889).
Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXII, livr. 1-3.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, fasc. I-IV.

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.



REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 6 janvier — 1889

1. — **With Sa'di in the Garden, or the book of love,** par Sir Edwin Arnold. Londres, chez Trübner and Co, 1888, 1 vol. in-8, 211 p.

C'est en compagnie du bon Sa'di, l'aimable poète de la Perse, que Sir E. Arnold, poète lui-même et voyageur en Orient, nous invite à passer quelques heures dans les magnifiques jardins de Tadj Mahal, à Agra. Nous y trouvons en bonne compagnie : outre le classique Bulbul caché dans son buisson de roses, un Mirza d'une hospitalité tout orientale, Gulbadan, bas bleu de harem qui doit être un type assez rare, et Dilazar, la belle esclave aussi habile au jeu de la mandoline qu'aux poses plastiques de l'almée. N'oublions pas le héros de la fête, un gentleman fort épris de poésie orientale et qui pourrait bien être Sir Arnold en personne. Telle est la mise en scène ingénieuse qui sert de cadre au troisième chapitre du Bostân, c'est-à-dire à ce que le mysticisme de la Perse a peut-être produit de plus parfait après le Mesnevi de Djelâl ed-dîn Roumi. Ce chapitre tout entier est traduit ici en vers rimés entrecoupés de dialogues en vers libres qui ne sont que le commentaire, quelquefois un peu diffus, du texte original. Je ne serais pas étonné que l'auteur de cette imitation élégante fût quelque peu orientaliste : les citations qu'il emprunte à d'autres poètes, Hafiz, Djami, etc., sont appropriées au sujet et les annotations dont il les illustre sont en général exactes. Nous aurions mauvais goût de lui reprocher quelques étymologies fantaisistes, par exemple celle d'*afèrîn* « bravo! à merveille » qu'il confond avec *aferidè* « create *i e* oh allah make more like it. » Nous n'avions pas besoin de cette preuve pour savoir que linguistique et poésie ne sont pas de même race.

En résumé, c'est chose fort agréable que cette œuvre et, autant qu'il est permis à un barbare d'en juger, elle a tout ce qu'il faut pour charmer le lecteur anglais. Faisons-lui aussi bon accueil hors de l'Angleterre : les tentatives de ce genre ont, entre les mains de bons écrivains,

le mérite de répandre le goût des études orientales par la publicité qu'elles donnent aux chefs-d'œuvre de l'Orient.

B. de M.

---

2. — **(Syntaktische Forschungen,** von B. Delbrück. V.) **Altindische Syntax,** von B. Delbrück.— Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1888. In-8, xxij-634 pp., 15 mk. (18 fr. 75).

Après avoir, par de nombreuses et savantes monographies, contribué plus qu'aucun autre aux progrès de l'étude de la syntaxe sanscrite et de la syntaxe comparée des langues indo-européennes, M. Delbrück couronne son œuvre en nous donnant un livre monumental, traité complet et approfondi de syntaxe védique et digne pendant de la *Syntaxe sanscrite* de M. Speijer [1]. Ces deux ouvrages, en effet, se complètent l'un l'autre aussi heureusement que possible, et permettent désormais au linguiste d'embrasser d'un coup d'œil l'imposant ensemble de l'évolution de la phrase sanscrite à travers les siècles. On voit à merveille comment elle a insensiblement éliminé nombre de tours trop hardis, d'ellipses violentes, dont l'obscurité ou l'étrangeté ne déconcertaient point les poètes de l'époque védique, et comment, en échange, elle a peu à peu développé et multiplié par voie d'analogie certaines tournures commodes, qui se montrent à peine à l'état embryonnaire dans tel passage isolé des Védas [2], foisonnent déjà dans la prose des Brâhma*nas*, et deviennent d'un usage absolument courant en sanscrit classique. Et ce n'est pas un médiocre sujet d'intérêt, pour le psychologue comme pour le grammairien, que l'aspect d'une langue, touffue et exubérante à l'origine, qui s'assagit avec le temps, émonde ses branches gourmandes, passe enfin de la variété confuse de l'âge épique à la sobriété un peu monotone de cette prose aisée et limpide dont le *Pañcatantra* me semble le plus parfait modèle.

L'ouvrage de M. D. rendra bien d'autres services : en fixant définitivement les règles de la syntaxe des r*shis*, il contribuera dans une large mesure à l'éclaircissement des passages obscurs ou controversés du *R*g-Véda, dont la saine intelligence est si nécessaire à l'histoire de la langue et de la religion. C'est une étape dans la voie de cette traduction *ne varietur* du *R*g-Véda, qu'on nous promet pour le xxe siècle, que Bergaigne, hélas! nous aurait donnée, et qui manquera sans doute à la gloire des lettres françaises. Il est vrai que l'exégèse de M. D. se rattache bien plus directement à celle de Grassmann, de MM. Roth et Ludwig, qu'à celle de Bergaigne : de ce dernier il paraît même ignorer la lumineuse étude sur la syntaxe des comparaisons védiques [3], qui lui

---

1. J. S. Speijer. *Sanskrit Syntax*. Leyden, 1886. Cf. *Revue critique*, XXV, p. 425.
2. Ainsi le locatif absolu, qu'il est presque partout possible d'expliquer, à la rigueur, par un simple locatif de lieu ou de temps.
3. *Mélanges Renier*, pp. 75-101. (Paris, Vieweg, 1886).

aurait fourni un certain nombre d'exemples typiques d'ellipses bizarres à ajouter à celles qu'il a énumérées, p. 12 et 13. Mais son étude, essentiellement grammaticale et sans prétention littéraire, n'avait point à prendre parti entre les deux systèmes de traduction qui divisent les lexicographes : après son livre, on pourra disputer longtemps encore sur les minuties du style, de la rhétorique et de la phraséologie védiques ; on ne disputera plus guère sur l'ossature générale du langage, sur la marche et le mode d'enchaînement des propositions, et c'est là, pour le moment, le point important.

Nul n'était mieux préparé que M. D. à assumer cette tâche ardue, de colliger, de trier, de classer les principaux types de la syntaxe védique et brâhmanique. Ici, comme dans tous ses autres ouvrages, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'abondance et de la sûreté des documents recueillis, ou de la science et de la sagacité qui les interprètent. Telles divisions de son ouvrage, par exemple le catalogue des formes verbales usitées respectivement à l'actif et au moyen (pp. 236-262), la théorie de l'emploi de l'imparfait, de l'aoriste et du parfait (pp. 279-301), le tableau des préfixes verbaux et des verbes auxquels ils s'adjoignent (pp. 440-470), constituent à elles seules des monographies étendues et magistrales, qui, dans bien des cas, dispenseront de recourir au trop imposant Dictionnaire de St-Pétersbourg. Le ton discret et réservé de l'auteur fait partout un frappant et aimable contraste avec cette information universelle : là où il ignore, où il doute, où il n'est point parvenu à se faire une opinion personnelle (p. 114, 413, 553), il le déclare sans ambages, et cette méritoire modestie rend d'autant plus précieuses et dignes de confiance les données qu'il affirme.

L'ouvrage de M. D. se divise en trois livres.

I. La proposition simple (pp. 1-90). — 1. La proposition et ses parties. — 2. La position (régulière ou occasionnelle) des mots [1]. — 3. L'accent de phrase. — 4. Les groupes de mots dans la proposition (dvandvas, génitif régi, adjectif régi, accord des mots, groupe de nom et verbe, attraction [2], etc.).

II. Les parties du discours (pp. 91-546). — 1. Genre et nombre du substantif. — 2. Les cas du nom (nominatif, vocatif, ablatif [3], locatif, instrumental [4], datif, génitif, accusatif). — 3. L'adjectif. (Je dois ici

1. Ici M. D. cite et utilise en première ligne le traité de Bergaigne, qui a paru en plusieurs fois dans le tome III des *Mémoires de la Société de Linguistique* (1875 sq.), et qui a, du premier coup, épuisé le sujet.

2. Sous cette rubrique M. D. range (p. 90) le passage R. V. II. 29. 6., que j'attribuerais plutôt, pour ma part, à la contamination. On a dit d'abord *trâdhvam kartât* « gardez-nous de la fosse », et *trâdhvam avapâdah* « gardez-nous de la chute », puis, en construction asyndétique, *trâdhvam kartâd avapâdah* « gardez-nous de la fosse (et) de la chute », d'où «.... de tomber dans la fosse ».

3. On s'étonne que l'auteur n'ait pas cru devoir formellement rattacher l'emploi de l'ablatif à la suite d'un comparatif (p. 113) à son emploi usuel comme cas du point de départ.

4. A propos de l'instrumental du motif (p. 127), il eût été intéressant de savoir

faire une légère réserve sur cette assertion, p. 196, que l'adjectif radical n'avait point de forme féminine, et que l'emploi de *mahâ*, comme instrumental féminin, est un vestige de cette antique indigence : on lit bien aussi πρόφρων fm., *Hymne à Déméter*, 226, ce qui n'empêche pas de considérer comme normale et primitive la forme πρόφρασσα, K 290, dénoncée comme telle par la présence du suffixe -*yα* = -*î*, le même que celui du fm. véd. *mah-î*.) — 4. Les adverbes. — 5. Les pronoms. — 6. Les classes de verbes. — 7. Les voix. — 8. Les temps. — 9. Les modes (subjonctif, optatif, précatif, injonctif [1], impératif, conditionnel). — 10. Le verbe indéfini (participes, cas absolus, adjectifs verbaux, absolutifs, infinitifs). — 11. Les prépositions. — 12. Les particules.

III. Classification et liaison des propositions (pp. 547-598). — 1. Les propositions interrogatives, auxquelles s'adjoignent les propositions terminées par une *pluti*. — 2. Les propositions qui contiennent un pronom relatif : *a)* dans le Véda, avec le cortège infini des propositions où le relatif conséquent n'a pas d'antécédent visible, et je ne vois vraiment pas pourquoi l'on n'y joindrait pas le vers *máruto yád dha vo bálam jánân acucyavîtana* (R. V. I. 37. 12.), qu'on traduirait, non pas avec M. D. (p. 11) « telle qu'est votre force, ô Maruts, vous avez excité les hommes », mais, comme s'il y avait *bálena*, « par la force qui est vôtre... » ; *b)* en prose. — 3. Les propositions qui commencent par une conjonction de relation *(yád, yádi*, etc., *céd)*.

Tous ces chapitres sont répartis en paragraphes courts, clairs, nettement distingués par l'impression, amplement fournis d'exemples de toute espèce. Ouvrage d'étude et de consultation tout ensemble, le livre, grâce à cette disposition, se lit sans fatigue d'un bout à l'autre, et se laisse compulser aisément, à la faveur des trois excellents index qui le terminent : l'un (alphabétique), des mots sanscrits ; l'autre (alphabétique), des termes techniques ; le troisième enfin (numérique), des passages très nombreux de l'Aitareya-Brâhma*n*a, de la Maitrâya*n*î-Sa*m*hitâ, de la Taittirîya-Sa*m*hitâ, du Taittirîya-Brâhma*n*a, du Tâ*nd*ya-Brâhma*n*a, du Kaushîtaki-Brâhma*n*a et du Çatapatha-Brâhma*n*a, cités et traduits au cours de l'exposition. On se demande avec surprise pourquoi l'auteur n'y a pas joint un index des stances du *R*g-Véda et de l'Atharva-Véda, qui aurait été certainement fort utile, et n'aurait pas allongé démesurément le volume, déjà fort considérable il est vrai.

Je me fais un devoir de consigner ici quelques légères divergences, et jusqu'aux simples fautes d'impression que j'ai relevées au courant de la lecture, afin de contribuer, dans une bien faible mesure d'ailleurs, à effacer de la deuxième édition de cet excellent ouvrage les taches, même

si la littérature védique ou brâhmanique montre déjà quelque part un semblable instrumental construit parallèlement avec un ablatif de même sens, comme dans ce passage de la Bhagavad-Gîtâ (XI, 41) : *ajânatâ mahimânam tavemam mayâ pramâdât pranayena vâpi*.

1. L'auteur adopte la classification morphologique de M. Brugmann.

minimes, qui pourraient déparer la première. — P. 5, l. 15, « ein kräftiger (Wind) geht » ; bien plus exactement, « weht », ainsi qu'on le lit au surplus, même page, l. 2, et p. 8, l. 32 : c'est le mot *wehen* seul qui peut expliquer l'ellipse curieuse du mot *Wind* dans le texte sanscrit. — P. 13, l. 23, *paçâvo*, lire *paçávo*. — P. 16, l. 36, *Geist*, lire *Leib* pour la traduction du mot sanscrit *çárîram*. — P. 14, l. 13, et p. 20, l. 22, l'adjectif *tûparâ* est successivement traduit « sans cornes » et « cornu » : c'est le premier sens qui est le bon. — P. 26, en bas, *ciketat*, lire *ciketad*. — P. 32, l. 1, *Asurus*, lire *Asuras*. — P. 80, en traitant des neutres pluriels pareils aux neutres singuliers, *purú*, *bhûri*, *nâma*, etc., M. D. ne paraît pas éloigné d'admettre, avec M. Mahlow, que ces formes sont primitives et qu'originairement, au neutre, les deux nombres ne se distinguaient pas. Je me permets de le renvoyer à une petite étude [1], où je crois avoir établi l'origine analogique de ces étranges pluriels. — P. 87, l. 24, *smh*, lire *smah*. — Il est bien difficile d'admettre (p. 102) que, dans l'hymne R. V. III. 33. 2., *les mêmes rivières* soient interpellées successivement et indifféremment au duel et au pluriel. La première fois que j'ai lu cet hymne, si remarquable à la fois par la composition, le mouvement poétique et la sonorité du rythme, j'ai eu l'impression que le chanteur s'adressait alternativement, soit à la Vipâç et à la Çutudrî, soit aux rivières en général, et cette impression persiste, bien qu'il ne me soit point aisé de la justifier. En somme, je n'y vois d'obstacle absolu que la forme *aganma* (stance 3), mais *aganva* ferait le vers [2]. — Dans le même hymne (p. 124), il me paraît absolument impossible de traduire *páyas* par « eau » : la comparaison avec les vaches montre bien que, dans la pensée du poète, l'eau des rivières est leur « lait »; et d'ailleurs, d'une manière générale, *páyas* ne paraît avoir dans le Véda que le sens de « lait ». — P. 135, M. D. suppose que l'emploi d'un instrumental comme complément d'un verbe passif procède de son emploi comme instrumental d'objets inanimés, en d'autres termes, qu'on a dit d'abord *çasyáte vácobhih* « il est loué par des paroles », et ensuite seulement par analogie *çasyáte kavibhih* « il est loué par les sages ». Cette conjecture est-elle bien nécessaire ? Il me semble que l'instrumental était ici à sa place dès l'origine, par la raison que le sujet du verbe actif est naturellement l'instrument ou la cause de l'état exprimé par le passif. Que si le grec et le latin paraissent le repousser dans ce cas, il ne faut pas plus s'en étonner que de toutes les autres tournures périphrastiques qu'ils ont substituées aux formes casuelles de la langue mère. — P. 136, *gamagati*, l. 30, lire *gamayati*. — P. 199, *rbhutás* « von der *R*bhu-Seite her » : pourquoi pas simplement « des *R*bhus procède la richesse »? — P. 213,

1. *Esquisses morphologiques*, IV : *le nominatif-accusatif pluriel neutre dans les langues indo-européennes*. Douai, 1887.

2. On sait, du reste, combien ces formes de première pers. du duel sont rares dans le Véda : *aganva*, en particulier, ne s'y rencontre pas du tout.

l. 6, *trnçad*, lire *trinçad*. — P. 287, l. 23, *etát*, lire *etád*. — P. 334, l. 26, *tásyaçnîyâd*, lire *tásyáçnîyâd*. — P. 387, l. 14, *jâyamana*, lire *jâyamâna*. — P. 424, l. 4, *dráçye*, lire *drçáye*. — P. 544, la particule négative *caná*, devenue affirmative, pouvait être utilement rapprochée des mots français « rien, personne, aucun, » etc., qui d'affirmatifs sont devenus négatifs. — P. 571, en bas, *'mnó*, lire *'mnó*.

En terminant cette rapide revue, je crains fort de n'avoir donné de ce beau livre qu'une idée fort imparfaite et de n'avoir pas dit tout le bien qu'il mérite. Mais il est des œuvres de maîtres dont il suffit de nommer l'auteur pour en faire l'éloge. Puisse l'infatigable érudit nous en donner encore beaucoup de pareilles !

V. Henry.

---

3. — **Dissertationes philologæ Vindobonenses.** I. Leipzig, Freytag; Prague, Tempsky, 1887, 348 p. in-8. — *De Theocriti versu heroico*, scr. C. Kunst, p. 1-124. *De syllabarum in trisemam longitudinem productarum usu Æschyleo et Sophocleo*, scr. S. Reiter, p. 125-236. *De M. Tullii Ciceronis poetarum Latinorum studiis*, scr. I. Kubik.

L'Université de Vienne suit l'exemple qui a si bien réussi, dans ces dernières années, au séminaire d'Erlangen [1], aux universités de Halle et d'Iéna; elle commence une publication par laquelle les professeurs et les meilleurs de leurs élèves se proposent de soutenir dans des travaux originaux le bon renom de l'université. Le format adopté est élégant ; je ne sais s'il est commode. On y trouverait chez nous le texte trop serré et les marges par trop réduites.

Nous ne nous occuperons ici que de la troisième dissertation, celle de M. Kubik. L'idée n'était pas mauvaise d'appliquer à Cicéron le proverbe : dis-moi qui tu lis, je te dirai qui tu es, et il est très louable de chercher à mieux connaître le grand écrivain latin en le suivant dans ses lectures. M. Edm. Lange, dans une thèse qui remonte à quelque huit ans [2], a relevé tout ce que Cicéron paraît avoir lu et tout ce qu'il nous a dit des auteurs grecs. M. Kubik continue ici la même étude en suivant Cicéron dans ses lectures des poètes latins.

Dans un sujet qui ne comprend rien moins que la moitié de l'histoire de la poésie latine, ni le lecteur, ni l'auteur ne peuvent s'attendre à rencontrer bien du nouveau. Nous savions à merveille que Cicéron goûtait surtout Ennius, Térence, Lucilius. Quelques points offraient des difficultés. Que pensait au juste Cicéron de Catulle, de Lucrèce ? Bien que

---

1. Voir sur les *Acta seminarii Erlangensis* la *Revue critique* du 11 juin 1883, p. 461, et du 6 septembre 1886, p. 169.

2. Halle, 1880 : *Quid cum de ingenio et litteris, tum de poetis Græcorum Cicero senserit*. La thèse est intéressante quoique les résultats ne soient pas toujours sûrs. M. Kubik cite souvent M. Lange et parfois, comme p. 323, il rectifie ses données avec beaucoup de raison.

M. Kubik n'ait pas omis la question [1], on sent qu'il ne s'est pas beaucoup appliqué à l'approfondir. On pourrait aussi contester l'exactitude de certains détails : par exemple l'hypothèse de M. K., p. 300, que les copistes du *Pro Plancio*, 59, ont omis un vers et demi d'Accius [2]; plus d'un rapprochement tenté entre certaines expressions proverbiales de Cicéron et quelques vers de Térence semblera forcé ou sans importance [3]. La méthode même ne semble pas toujours à l'abri de toute critique. M. K., p. 243, estime que les citations des traités sont plus probantes que celles des lettres ou des discours. Nous croirions au contraire que les mots, que les vers jetés au courant de la plume dans une lettre écrite d'un trait montrent avec beaucoup plus de fidélité ce qu'on lit et ce qu'on goûte; et, pour les discours, les préjugés de l'auditoire avec lesquels devait compter l'orateur ne dissimulent pas tellement ce qu'il sait, quelles que soient les ignorances ou les préférences qu'ils le forcent d'affecter.

Mais pour juger équitablement le travail de M. K. il faut nous placer au point de vue qu'il a choisi. Il est clair qu'il s'est proposé d'embrasser et de déterminer autant que possible les lectures d'un des plus grands *liseurs* de l'antiquité. Il fallait donc être complet, et en même temps pour chaque poète être précis. M. K. y a réussi grâce à des tableaux très clairs qui reviennent après chaque nom. Nous n'avons de ce côté qu'un regret; c'est que la dissertation n'ait pas été terminée par un index ou par une bonne table des matières. M. K. suit en général Ribbeck, tout en discutant ou même en écartant ses hypothèses. On voit que l'auteur est des mieux informés. Son latin est facile et agréable [4].

Grâce à M. K. nous avons pour la poésie une bonne statistique des lectures de Cicéron. On appréciera surtout la distinction que l'auteur s'est efforcé de faire entre les pièces de théâtre que Cicéron connaissait et dont il parle pour les avoir vu représenter, en faisant par exemple allusion à un geste ou aux intonations d'un acteur, et celles au contraire qu'il semble ne connaître et ne citer que pour les avoir lues.

E. Thomas.

---

1. Pour Catulle, M. K., p. 344, élude la difficulté; car il évite de décider si Catulle s'est moqué ou non de Cicéron. — Les rapports de Cicéron et de Lucrèce, p. 342, ne sont guère mieux étudiés. Pourquoi ne pas dire, p. 342, que le texte proposé pour le fameux passage *Ep. ad Quint.* II, 6 (11), 3, est celui qu'avaient déjà proposé Orelli et Wesenberg? De ce que Lucrèce paraît avoir imité quelques vers des *Aratea* de Cicéron, peut-on conclure que Cicéron connaissait et a édité le *De natura rerum*?

2. M. K. suppose dans le texte de Cicéron des allusions qui ne sont pas nécessaires, et il ne rend pas compte du *Nonne*, qui est ici le signe extérieur de la glose.

3. P. 333. On réfuterait M. K. par lui-même en lui opposant ce qu'il dit au milieu de la p. 345 à propos de Plaute.

4. L'impression n'est pas irréprochable. P. 275 : au lieu de *honorum, præmium*, lisez *honorem*. Le renvoi de la note 1 de la p. 259 est faux. P. 272, l. 24 : *scribit de Cæsaris celeri eventu* (? adventu). P. 329, 22 *mos* (? morem) *esse eorum Cicero ait*, etc.

4. — G. Lacour-Gayet. **Antonin le Pieux et son temps.** Essai sur l'histoire de l'Empire romain au milieu du deuxième siècle. Paris, 1888, in-8 (499 pages). Librairie E. Thorin.

Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle, Septime-Sévère ont eu de nos jours leur monographie, mais Antonin le Pieux n'avait pas fait, depuis longtemps, l'objet d'une étude spéciale, d'un livre uniquement consacré à son règne. M. Lacour-Gayet a voulu réparer cette injustice de l'érudition moderne et il a choisi le successeur d'Hadrien et son temps comme sujet de sa thèse française de doctorat. C'est un livre considérable par le nombre des faits qu'il contient, par les recherches qu'il dénote, par la diversité des questions auxquelles il s'attaque successivement et qu'il traite dans tous leurs détails ; un livre qui témoigne d'une érudition saine et bien informée, et en même temps d'un esprit sagement indépendant; c'est un bon livre qui fera honneur à son auteur et aux écoles d'où il est sorti.

Comme on le voit par le double titre qui se lit en tête de l'ouvrage, M. L.-G. n'a point voulu se borner, et il faut l'en féliciter, à faire la biographie de l'empereur Antonin ; il a agrandi son sujet, il a tenu à tracer un tableau de l'empire romain à ce moment. Il a donc étudié non seulement la vie d'Antonin (ch. I, XVII et appendice A) mais aussi les événements qui ont marqué son règne, les réformes qu'il a accomplies ou continuées (ch. II à X), la cour impériale et la société (ch. XI), les arts, les lettres et les sciences à cette époque (ch. XII, XIII, XVI), les relations du paganisme et du christianisme à la même date (ch. XIV et XV) ; bref il s'est imposé de raconter l'histoire complète des hommes et des choses au milieu du IIe siècle, en indiquant la place qui y revient à l'empereur lui-même. Il y a pleinement réussi la plupart du temps ; il y aurait réussi toujours s'il avait voulu quelquefois élargir, non pas son cadre mais le champ de ses observations, et ne pas se renfermer si étroitement dans les vingt-trois années qui constituent le règne d'Antonin. Il est des cas où l'on ne pouvait rester fidèle à ce programme sans se condamner par avance à l'insuccès ou tout au moins à un demi-succès, où il fallait à toute force sortir de cette période factice qui ne représente rien de net dans l'histoire de l'empire romain.

Maint chapitre aurait gagné à être ainsi traité plus librement. Je prendrai par exemple celui qui a pour sujet l'armée et spécialement le paragraphe intitulé : Répartition des forces militaires dans l'empire. L'auteur veut établir l'effectif ou donner une idée de chacune des armées provinciales à cette époque; il examine successivement toutes les provinces, Bretagne, Germanie inférieure et supérieure, Rétie, Noricum, Pannonies, Mésies, Dacie, Arabie, Syrie, Egypte, Afrique, Espagne, enfin Italie. Il est inutile de dire que nous avons sur ces différentes armées des renseignements très inégaux. Pour la Bretagne, la Pannonie et la Dacie, on possède des diplômes militaires et quelques inscriptions qui permettent de reconstituer une partie des forces établies dans ces

provinces sous le règne d'Antonin ; pour les autres pays, on n'a que fort peu de données. Or, M. L.-G. s'en est tenu, d'après son plan, à ces renseignements. Ainsi n'ayant rien trouvé sur les auxiliaires de Germanie Inférieure, il continue son chemin sans remords, avouant son ignorance ; ceux de Mésie il n'en parle même pas. Mais de ce qu'on n'a pas de données de l'époque sur ces troupes, il ne s'en suit pas qu'on ne puisse point y suppléer par ailleurs, et qu'en étudiant la composition des mêmes armées avant et après le règne d'Antonin, on ne parvienne pas à les reconstituer, au moins partiellement, pour le temps de son règne. Je vais même plus loin. Il ne me paraît pas qu'il fût très utile, surtout en présence de notre pénurie de documents, d'insister autant sur ce point. En quoi l'occupation militaire des provinces a-t-elle été modifiée sous Antonin ? En rien, sans doute ou à peu près. Je suis persuadé que ce chapitre, en changeant les références et quelques noms propres, pourrait être transporté dans une histoire d'Hadrien ou de Marc-Aurèle. Dans ces conditions ne suffisait-il pas d'indiquer les choses un peu plus brièvement [1], quitte à augmenter l'étendue des notes et ne valait-il pas mieux donner un tableau plus animé de l'état des forces romaines à cette époque? C'est même là, il me semble, un reproche que l'on peut faire à tout ce travail ; le texte eût gagné à être fortement diminué [2]. Antonin, son règne, son administration, devaient en faire la partie capitale; l'histoire de son temps se serait ajoutée, comme le fond à un tableau, pour en faire mieux ressortir le sujet principal, mais non pour l'écraser.

Mais, à côté de ce défaut de conception, qui est une imperfection à mon sens, et que d'autres, au contraire peuvent approuver, que de choses intéressantes à signaler : l'excellent chapitre où l'auteur étudie les relations d'Antonin avec le sénat et le renouveau de ce grand corps à l'avènement du prince, celui qui est consacré aux arts, ou plutôt aux œuvres d'art de cette époque, la partie qui traite des lettres et des littérateurs,

1. A quoi servent des détails comme ceux qui remplissent la page 112 ? L'auteur rappelle une inscription, relative à un détachement de la légion XI[e] Claudia, qui donne la composition de ce détachement. Un document de cette nature étant purement administratif et n'ayant rien de caractéristique pour l'époque, reste absolument étranger à l'histoire d'Antonin, et même à celui de l'empire sous son règne, il ne devait être rappelé qu'en un mot.

2. Plus court, M. L.-G. eût eu le loisir de peser davantage ses expressions et de ne pas laisser échapper çà et là quelques petites inexactitudes : il n'eût pas appelé Tebessa, Thevestis, mais Theveste qui est la vraie forme (p. 170), il n'eut pas dit que la légion III[e] Augusta quitta Theveste *sous le règne d'Hadrien (ibid.)* alors que ce fut probablement sous celui de Trajan au plus tard ; il n'aurait pas appelé travail « pacifique » (p. 141), le percement d'une voie stratégique à travers le pâté insoumis de l'Aurès par une légion de secours qui venait renforcer l'armée ordinaire occupée contre les révoltés ; il n'eût pas dit que l'aqueduc de Bougie était construit par les bras des légionnaires (p. 167) quand l'inscription qui nous rappelle le fait cite des marins et des gésates, il n'eût pas parlé de la vingtième puissance tribunice d'Hadrien en 138, mais de la vingt-deuxième (p. 26, note 1), etc., toutes inexactitudes qui ne sont pas graves, il est vrai et ne nuisent en rien à l'ensemble du travail, mais qu'il eût été préférable d'éviter.

celle où M. L.-G. examine les relations d'Antonin avec le christianisme et le paganisme, et sa politique à l'égard des chrétiens, celles qui traitent de la philosophie et du droit sous ce prince, et enfin cet appendice sur les consulats du règne d'Antonin qui nous avait fait jadis connaître M. Lacour-Gayet comme un des plus brillants espoirs de l'Ecole de Rome.

La conclusion du travail, qui ne paraît pas discutable, est qu'Antonin n'a point usurpé la réputation dont il jouit devant l'histoire, qu'il a été le modèle des vertus païennes et l'un des meilleurs empereurs que Rome ait jamais connus. Aussi comprend-on aisément la passion que l'auteur a pour son héros et la complaisance avec laquelle il le suit partout, même au milieu de ses vignerons, devant une table couverte d'oignons et d'anchois bien gras, même à la chasse au sanglier ou à la pêche à la ligne; on serait presque tenté de partager la chaleur chevaleresque qu'il met à défendre la vertu de Faustine des accusations inconsidérées portées contre elle; en tout cas on ne peut qu'approuver son enthousiasme pour un temps où la paix règne à l'extérieur de l'empire comme à l'intérieur, où la prospérité matérielle se double de la prospérité morale, où les arts, les sciences et les lettres ne sont pas sans éclat et où le monde entier bénit le nom du prince sage et modéré qui le gouverne.

R. Cagnat.

---

5. — Max Halbe. **Friedrich II und der pæpstliche Stuhl bis zur Kaiserkrœnung.** Berlin, Mayer et Müller, 1888, in-12, 96 pages.

Grâce à l'appui d'Innocent III, le petit-fils de Barberousse, Frédéric II, réussit à s'emparer de la couronne d'Allemagne. Tant qu'il eut à compter avec le parti guelfe, il se montra reconnaissant envers le saint siège. Le 12 juillet 1213, à la diète d'Egra, il confirma au pape le vieux patrimoine romain, les biens allodiaux de la comtesse Mathilde, et accorda en Allemagne la liberté des élections épiscopales. Le 27 juillet 1214, il promit solennellement de prendre la croix; enfin, le 1er juillet 1216, à Strasbourg, il s'engagea à renoncer, aussitôt après le couronnement impérial, à toute tutelle sur son fils Henri, roi de Sicile, et à empêcher toute union réelle ou personnelle de ce royaume avec l'empire. Frédéric, une fois débarrassé de ses adversaires, fut fort gêné par ces promesses. Le présent travail expose tous les efforts qu'il fit pour les éluder; il montre comment, en dépit des pactes antérieurs, il conféra d'abord à Henri le duché de Souabe; comment ensuite il réussit à le faire nommer roi des Romains. Le pape Honorius III, successeur d'Innocent, fut obligé de passer outre, espérant toujours que le jeune souverain partirait pour la Croisade, et, malgré tout, il le couronna empereur le 20 novembre 1220. M. Halbe a mis assez nettement en lumière la politique astucieuse de Frédéric et il a analysé, non sans finesse, les

sentiments d'Honorius à l'égard de celui-ci. Il connaît bien les documents; mais, à notre avis, il y a dans son ouvrage trop de subtiles discussions; tous les raisonnements y traînent en longueur. Nous les eussions parfaitement compris, même s'il les avait abrégés de moitié.

Ch. PFISTER.

---

6. — **Vittoria Colonna,** Cenni storici e letterari di Alessandro MORPURGO. Trieste, typ. Caprin, 1888. (Extrait du progr. de la *Civica Scuola Reale Superiore* pour 1887-88), 82 pp. in-8.

Bien qu'on ait beaucoup écrit sur Vittoria Colonna et qu'il y ait un livre jusqu'à présent classique, celui de Reumont, le travail de M. A. Morpurgo contient du nouveau et mérite d'être lu. L'auteur a résumé, avec un jugement sûr et exempt de préjugés, les renseignements recueillis avant lui sur la vie, les œuvres, les opinions religieuses de la marquise de Pescara, et y a ajouté lui-même plus d'un détail intéressant. Peut-être lui reprocherait-on trop d'enthousiasme; mais ce qui est blâmable, c'est l'enthousiasme non documenté, ce qui n'est point le cas ici, et d'ailleurs la belle et sainte amie de Michel-Ange n'a pas laissé froid, je crois, un seul de ses biographes. Cette monographie représente l'état présent de l'érudition sur le sujet. Il faut attendre maintenant le livre définitif que fera naître sans doute l'édition des lettres de Vittoria que préparent, depuis de longues années, MM. Ferrero et Müller. — A propos des relations entre la marquise et Marguerite de Navarre, on aimerait voir cité l'article de M. L. Couture, dans la *Revue de Gascogne* (1877, pp. 409-422). Les travaux français superficiels de Lefèvre-Deumier et Lannau-Rolland, sur V. Colonna, sont appréciés d'un mot, p. 59. Celui de Blaze de Bury, dans la *Revue des Deux-Mondes*, reproduit dans ses *Dames de la Renaissance* (Paris, 1886), paraît inconnu à M. M.; cette lacune dans sa bibliographie lui a du moins évité l'ennui de le lire.

P. DE NOLHAC.

---

7. — **Briefwechsel des Beatus Rhenanus,** gesammelt und herausgegeben von Dr. Adalbert HORAWITZ und Dr. Karl HARTFELDER. Leipzig, Druck und Verlag von B. G. Teubner, 1886. In-8 de XXIV et 700 pages. Prix 28 marks (35 fr.)

La publication de la correspondance de Beatus Rhenanus vient combler une lacune importante; elle apporte une très précieuse contribution à l'histoire de la Renaissance en Allemagne, et l'on doit chaudement féliciter MM. Adalbert Horawitz et Karl Hartfelder du soin pieux avec lequel ils l'ont recueillie. On ne connaissait jusqu'alors qu'une petite quantité de lettres émanées du savant alsacien, et encore étaient-elles disséminées dans des ouvrages peu faciles à consulter. La plupart, et non les moins intéressantes, étaient demeurées manuscrites

dans diverses bibliothèques, notamment dans celle de Schlettstadt. Les éditeurs ne se sont pas bornés, comme on l'a quelquefois fait pour des publications analogues, à indiquer l'endroit où se trouve telle ou telle lettre déjà publiée; ils ont préféré, avec juste raison, mettre sous les yeux du lecteur la suite non interrompue et aussi complète que possible de cette longue correspondance. Ils ont même inséré à leur date respective les épîtres dédicatoires, et on leur en saura d'autant plus de gré que quelques-unes d'elles constituent de fort curieux documents d'histoire littéraire. Le Recueil comprend 448 lettres, dont la plus ancienne porte la date du 31 décembre 1507 et la plus récente, celle du 29 juillet 1547. On a reproduit en tête de l'ouvrage la vie de Beatus Rhenanus par J. Sturm. Après la correspondance figure une bibliographie chronologique très complète des diverses publications de Beatus Rhenanus; elle contient 68 numéros. Viennent ensuite différents documents, tels que épitaphes, pièces de vers, etc. Un index des noms propres termine utilement le volume.

Extrêmement nombreuses et variées, les notes pèchent peut-être par excès d'abondance; certaines gagneraient à être plus brèves; il en est même plusieurs que l'on pourrait supprimer, étant parfaitement inutiles dans un tel livre; mais il est juste de reconnaître que la plupart sont puisées aux bonnes sources. Nous disons la plupart, car quelques-unes auraient dû être soumises à un contrôle plus sévère. Les bornes restreintes de cet article ne nous permettent pas de signaler toutes les erreurs que nous avons remarquées dans cette partie du travail de MM. H. et H. Nous ne saurions cependant nous dispenser de relever, parmi les plus grossières, celles qui déparent deux notes consacrées l'une et l'autre à Marc Musurus (pp. 45 et 427). Il est dit, à la p. 45, que Musurus enseignait le grec à Padoue *dès 1453*. Or, à cette date, il n'avait certainement pas vu le jour, puisque Érasme, né lui-même en 1467, se dit un peu plus âgé que son illustre ami [1]. En outre, Musurus n'a jamais été archevêque de Raguse. Il est vrai que, à la p. 427, les éditeurs, oubliant sans doute leur note de la p. 45, le font archevêque de *Matrosia in Parma* (??). Nous savions seulement, jusqu'à ce jour, que Musurus avait été évêque de Hiérapétra en Crète, puis promu, par Léon X, au siège archiépiscopal de Monembasie, dont la mort l'empêcha de prendre possession. Quant à Raguse et à Matrosia [2], il y a très probablement là-dessous quelque confusion géographique. De plus, Marc Musurus n'est pas l'auteur des *Epistolæ diversorum philosophorum*, il se contenta d'en donner une édition, qui parut chez Alde, en mars 1499. Enfin, il n'est nullement l'éditeur des *Oratores attici*. Cette publication

1. *Epistolarum libri XXXI* (Londres, 1642, f°), col. 1209. Cf. notre *Bibliographie hellénique* (Paris, 1885, 8°), tome Ier, p. cxxii.

2. Nous ignorons où ce diocèse était situé. Ce ne pouvait être qu'un siège soumis à l'église romaine; mais nous l'avons vainement cherché dans le livre de Gams. Nous serions reconnaissant à MM. H. et H. de nous renseigner sur ce point.

lui est dédiée, mais l'honneur d'avoir établi le texte revient à son compatriote Démétrius Ducas. Voilà beaucoup d'erreurs en quatre lignes.

Malgré ces taches et d'autres encore, qu'on ne doit pas trop s'étonner de rencontrer dans un travail aussi considérable, il n'est que juste de reconnaître combien est sûre l'érudition déployée par MM. Horawitz et Hartfelder.

Si ce Recueil déjà si ample a quelque jour une seconde édition, de nouvelles lettres viendront certainement le grossir encore; en pareille matière, on ne saurait jamais se vanter d'être complet, et nous ne serions pas étonné d'apprendre que les éditeurs ont aujourd'hui entre les mains des lettres dont ils ignoraient l'existence lorsqu'ils ont publié leur beau travail. En voici une qui devait presque nécessairement leur rester inconnue et dont nous sommes heureux d'offrir la primeur aux lecteurs de la *Revue critique*. Nous la publions, avec ses fautes d'orthographe et d'accentuation, d'après l'original appartenant à la riche collection d'autographes formée par feu Ambroise Firmin-Didot [1].

Clarissimo viro dn. Beato Rhenano Selestensi, amico suo prestantissimo, Basilee.

Οὐϊλιβάλδος Πυρκεϊμὴρ τῷ Μάκαριῳ τῷ Ρηναίῳ εὖ πράττειν. Ἄνδρα σὲ εἶναι καλὸν καὶ ἑλληνικῶν μαθηματῶν σπουδαῖον, ἣν πρὸς ἐμὲ πέπομφας καταδεικνύει ἡ ἐπιστολή. Ἐγὼ δ'ὅσον καὶ καθ' ὑπερβολὴν ἤλγησ' ἕνεκα τῆς τελευτῆς τοῦ ἄριστου καὶ δυστυχέος τοῦ Ἰωάννου [2] ἡμῶν, μὰ τὸν θεὸν, οὐκ ἂν δυναίμην εἰπεῖν· φιλάνθρωπος γὰρ ἦν κ' ἐμοῦ ποθεινότατος, δίοτε οὐ σοὶ μᾶλλον ἢ ἐμοὶ συμβεβηκέναι νομίζω τὸ γεγονός· ἀλλὰ φερεῖν χρὴ τῆς φύσιος ἀνάγκην, οὐδὲν ἄλλο γὰρ ἀνθρώπος ἐστὶ ἢ πνεῦμα καὶ σκιὰ μόνον· οὐδὲ γὰρ, οὐδὲ βίη Ἡρακλῆος φύγε κῆρα. Ἀλλά μοι τὶς εὐτυχῶς παραπέπτωκε παραμυθία, ἡ φιλία δηλαδή σου, ὡς οὐ παντελῶς ἄχρηστος ἡ συμφορά. Περὶ δὲ τῶν βιβλίων κατ' ἄριστον φίλον ἐμοὶ διατιθημενῶν, ἃ σὺ ἐγγεγράφειν [3] ἱμέρεις, οἶσθ', ὦλωστε, κατὰ παλαίον τὸν λόγον, τὰ τῶν φίλων εἶναι κοινά· μεταγράφ' οὖν πάντα τῶν ἀρεσκόντων· εἶτα δὲ ὡς προσφιλέστατον ἔοικε, πρὸς ἐμὲ παρεᾶε· τοῦτο γὰρ κἀμοὶ ποθεινὸν καὶ σοὶ νόμιμον. Ἔρρωσο, φίλων νέοτατ' ἀλλὰ μὴ δεύτατε. Ἐκ Νουρενδέργας, ἑκατομβαιῶνος [4], ἀπὸ τῆς θεογονίας ΑΦΙΓ [5].

---

1. Ce bibliophile érudit possédait et aimait à montrer plusieurs beaux volumes ayant appartenu à Beatus Rhenanus, dont ils portaient sur le titre cet *ex-libris* autographe : *Sum Beati Rhenani nec muto dominum.*

2. Très probablement le savant helléniste dominicain Jean Conon, de Nuremberg, mort le 21 février 1513.

3. On voit, par cet exemple, que les barbarismes n'effrayaient guère Willibald Pirckheimer. Ce n'est pas le seul qu'il y ait dans cette lettre.

4. Le quantième a été laissé en blanc. Suivant le système alors en usage, *hécatombéon* correspond à *juin*.

5. L'original de cette lettre a été obligeamment mis à notre disposition par M. Pawlowski, le savant bibliothécaire de la maison Firmin-Didot. M. Pawlowski nous a également communiqué l'original de la lettre de Michel Hummelberger publiée dans le Recueil de MM. H. et H., sous le n° 18 (pp. 36-37). Nous ferons d'abord remarquer que cette lettre porte à tort, dans le manuscrit de Munich, la

Nous allions oublier de dire qu'un portrait de Beatus Rhenanus figure en regard du titre. Cette reproduction à bon marché est peu digne de la belle publication de MM. Horawitz et Hartfelder, peu digne aussi de la grande maison qui a édité le livre, et elle contraste d'une façon singulièrement choquante avec le prix du volume.

Émile LEGRAND.

---

8. — **Charlotte de Bourbon,** princesse d'Orange, par le comte Jules DELABORDE. Paris, Fischbacher, 1888, 1 vol. in-8 de 387 pages.

Charlotte de Bourbon, née vers 1546 ou 1547, était la quatrième fille de Louis II de Bourbon, duc de Montpensier, et de sa première femme, Jacqueline de Longvic. Dès son plus jeune âge, ses parents la destinèrent à la vie monastique et obtinrent de sa tante Louise de Longvic, abbesse de Jouarre, qu'elle se démettrait de ses fonctions en faveur de sa nièce, dès que celle-ci serait en âge de lui succéder. Charlotte fit profession le 17 mars 1559, moitié par crainte, moitié par ignorance; mais il semble que, dès cette époque, elle était opposée à l'idée de passer sa vie dans un couvent. Sa mère était morte en 1561, en faisant profession publique des doctrines réformées. Elle-même dut y faire adhésion peu de temps après. Quoiqu'il en soit, dès le second mariage de son père avec Catherine de Lorraine, Charlotte, déjà depuis longtemps protestante de cœur, résolut d'abandonner l'abbaye de Jouarre. Elle la quitta en février 1572 avec deux de ses religieuses, et, accompagnée de François Daverly, sieur de Minay, elle se réfugia à Heidelberg auprès de l'électeur Frédéric III. Celui-ci l'accueillit avec empressement, la défendit contre les instances du duc de Montpensier qui voulait la faire revenir en France, la traita enfin comme sa fille. Ce fut dans cet asile que la vit, en 1574, Guillaume de Nassau et qu'il résolut de l'épouser, lorsque son divorce d'avec Anne de Saxe l'eut rendu libre. Charlotte agréa sa demande présentée par Marnix de Sainte-Aldegonde, et le mariage fut célébré à la Brielle le 12 juin 1575. La princesse donna à son époux six filles, Louise-Julienne, Elisabeth, Catherine-Belgia, Flandrine, Charlotte-Brabantine et Amélie. Mais l'émotion que lui causa l'attentat de

---

date de 1510, l'original porte 1513 (αφιγ'). Ensuite *boédromion* ne correspond pas à septembre, mais à *août*, comme Hummelberger lui-même le dit clairement dans sa lettre. Voici d'ailleurs les différences qui existent entre l'original et le texte publié. L'adresse (qui manque dans l'imprimé) est ainsi conçue : ***Humanissimo Viro D. Beato Rhenano Helvetio, Suo tanquam fratri. Basileæ***. En tête de la lettre, on lit les mots : Ἰ(ησοῦ)ς Χ(ριστό)ς. — Ligne 2 : au lieu de τὰ πράγματα (ce qui ne présente pas de sens), lire πολλὰ πράγματα. — Ligne 4 : après τούτῳ, ajouter τῷ. — Ligne 5 : ἡμᾶς doit figurer après συντελεστρίας. — Ligne 6 : au lieu de πρὸς ἐμὲ, lire ὡς ἐμὲ. — Ligne 8 : il y a dans l'original κατάνευκε (*sic*). — Lignes 10 et 11 : lire Σουευίας et Σουευῶν. — Ligne 10 : lire ἐγνωσμένον. Même ligne, l'original donne Πευτίνγερος. — Ligne 13 : après εὐπραξίαν, il faut insérer la phrase suivante : Γαβριὴλ ὁ ἀδελφός σοι χαίρειν λέγει. — Ligne 15 : lire ἐπί. Enfin la signature (qui manque dans l'imprimé) est ainsi conçue : ***T. M. Humelbergius Ravenspurgensis in jure pontificio auctoratus.***

Jaureguy porta le dernier coup à sa santé déjà chancelante, et elle mourut le 5 mai 1582. Peu de temps avant sa mort, son père avait reconnu ses torts envers elle.

Sauf son aventureuse évasion de l'abbaye de Jouarre et son mariage avec le Taciturne, la vie de Charlotte de Bourbon offre donc peu d'événements saillants. Si le premier de ces épisodes montre qu'elle avait une âme ferme et capable à l'occasion de résolutions énergiques, ses lettres nous la font voir comme une nature tendre et dévouée. Elle avait à coup sûr les qualités solides qui retiennent; il semble qu'elle ait manqué de ces dons brillants qui séduisent. D'ailleurs les occasions lui ont fait défaut pour jouer un autre rôle que celui d'épouse et de mère, et c'est à peine si la brièveté de sa vie lui a laissé le charme qui s'attache d'ordinaire aux morts prématurées. Voilà pourquoi elle reste malgré tout une figure un peu effacée.

Ce n'est pas le livre de M. Delaborde qui lui rendra la vie. Non pas qu'il ne soit composé et écrit avec la conscience ordinaire aux estimables travaux de l'auteur, mais il est trop long. Il aurait fallu ne s'appesantir sur les détails de l'histoire générale que tout autant qu'ils étaient nécessaires à l'explication de la vie et du caractère de Charlotte de Bourbon. M. Delaborde fait entrer dans son récit la vie entière de Guillaume d'Orange pendant les sept ans que dura son union avec la princesse. De plus, il a conçu son œuvre tout autant comme un manuel d'édification protestante que comme un livre d'histoire. C'est un sentiment assurément très respectable. Il nous sera permis de penser que c'est un procédé peu scientifique.

Louis Farges.

---

9. — **Campagnes de Alexandre Farnese,** duc de Parme et de Plaisance 1591-1592, Aumale, Cailly, Caudebec, par M. le capitaine de Terrier-Santans. Paris, Berger-Levrault, 1888. In-8, IX et 130 p.

M. de Terrier-Santans a voulu étudier à fond la campagne d'Alexandre Farnèse en Normandie, la suivre pas à pas, en marquer toutes les étapes, grâce aux pièces inédites (archives de Belgique et de Rouen) qu'il avait à sa disposition. Il montre que Farnèse exerçait déjà le droit de réquisition et que son armée qu'on croirait libre d'*impedimenta*, marchait avec 2,000 voitures. Il examine avec soin, à propos du combat d'Aumale, le dispositif de marche adopté par Farnèse en rase campagne. Mais c'est à la seconde campagne du duc de Parme, marquée par les combats autour de Caudebec, qu'il consacre la plus grande partie de son travail. Nous voyons que les règles suivies par Alexandre sont celles que suivent les armées de nos jours; composition de l'avant-garde, longueur plus ou moins grande des étapes, cantonnements tantôt espacés, tantôt resserrés, etc. Pourtant l'habile général se trouve acculé à la Seine, mais il fait la retraite « la plus belle qu'il soit possible de voir »

par la rive gauche sur Paris et Château-Thierry (p. 75). Notre auteur décrit le passage de la Seine d'après les mémoires de Monbéton et retrace minutieusement la marche de Farnèse et ses cantonnements[1]. Son étude, à laquelle on souhaiterait un peu plus d'art et de style, mais qui témoigne d'un esprit juste et d'un grand labeur, se termine par un éloge de Farnèse et par une comparaison de l'ouvrage du comte Basta sur la cavalerie légère avec notre *Service* de 1884.

A. C.

---

10. — **Les tableaux historiques de la Révolution et leurs transformations.** Etude iconographique et bibliographique par Maurice TOURNEUX. Paris, Charavay, 1888, gr. in-8, de 43 p.

M. Tourneux rappelle, dans la première page de sa brochure, que parmi les publications révolutionnaires dont le texte est accompagné d'estampes dues à des artistes contemporains et souvent témoins des scènes qu'ils ont retracées, une place d'honneur appartient aux *Tableaux historiques de la Révolution française*, tant par le nombre et la dimension de leurs planches que par le nom et la valeur de ceux qui y ont collaboré, ou par le talent des écrivains qui les ont commentées. Il ajoute que les transformations successives subies par la rédaction sont pour le bibliographe un piquant et instructif sujet d'étude, et qu'en dépit des mutilations et des remaniements dont il a été l'objet, cet ouvrage reste la source la plus abondante à laquelle tous les partis ont puisé : il n'est pas, pour ainsi dire, de publication moderne qui ne l'ait mis à profit par des reproductions plus ou moins heureuses, ou par des emprunts plus ou moins avoués. Or, la bibliographie des *Tableaux* n'a pas encore été sérieusement abordée, et personne ne s'est efforcé de débrouiller le chaos de ses quatre éditions différentes, de ses prospectus multiples, de son texte tantôt respecté, tantôt modifié et finalement remplacé; Renouvier s'est contenté de rappeler en une ligne ces transformations; le baron Portalis n'a mentionné ni les origines, ni les métamorphoses du livre; Barbier et Brunet ne satisfont pas davantage la curiosité du chercheur. M. Tourneux a pu donner, dans sa curieuse brochure, la liste des planches et des portraits dont le dépouillement ne se trouve nulle part. Il l'accompagne de divers renseignements sur une œuvre également digne d'arrêter l'iconophile et l'historien et qui est, selon son expression, pour la Révolution ce que sont les estampes de Tortorel et Périssin pour les luttes religieuses du XVIe siècle ou celles des *Campagnes du roi* pour les victoires de Louis XIV.

T. DE L.

---

1. P. 93, la note 6, à propos de *La Frète-Gauchez*, devrait porter « La Ferté Gaucher » et non *Nogent l'Arnaud* qu'il faut d'ailleurs écrire « l'Artaud. »

M. LE COMTE RIANT

M. le comte Riant est mort le 17 décembre de l'année dernière, âgé de cinquante-deux ans, après une longue maladie qui, depuis plusieurs années, ne lui laissait que de rares loisirs pour les travaux auxquels il avait consacré sa vie. Toutes ses études, qui furent variées et poursuivies avec une rare opiniâtreté, eurent pour objet l'histoire, largement entendue, mais scrutée avec un détail infini, des croisades et des établissements chrétiens en Orient. Ses thèses de doctorat (car il avait tenu à être docteur ès-lettres, bien que n'ambitionnant aucune fonction officielle) montrèrent, dès 1865, avec quelle préparation il abordait l'étude de l'Orient chrétien. La thèse française, *Expéditions et pèlerinages des chrétiens en Terre-Sainte au temps des Croisades*, a été l'objet d'un compte rendu ici même (1866, art. 79); la thèse latine, de *Haymaro Monacho archiepiscopo Cæsariensi*, aussitôt réimprimée en une édition nouvelle et améliorée (Lyon, Perrin, 1866), renferme en appendice le texte du poème latin du patriarche Aimaro Monaco sur la prise d'Acre en 1191. Riant préludait ainsi aux publications de textes qui devaient être l'occupation constante des dernières années de sa vie. Pendant quelques années, il poursuivit silencieusement ses recherches, sans rien publier, mais, à partir de 1873, il fit preuve d'une extrême activité. Citons seulement ses éditions du livre de Tadeo de Naples sur la prise d'Acre en 1191 (*Magistri Thadei neapoletani lystoria de desolatione et conculcatione civitatis Acconensis*, Genève, Fick, 1873), et de l'*Historia Constantinopolitana*, de Gunther (*ibid.*, 1875), les *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ* (*ibid.*, 1877-78, 2 vol.), où il fit connaître une source nouvelle de documents sur la croisade de 1204; *Alexii Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum I Flandriæ comitem epistola spuria* (*ibid.*, 1879), ouvrage auquel M. G. Paris a consacré ici même (1879, art. 222) une étude approfondie. Toutes ces publications sont accompagnées de préfaces et de dissertations (en français, bien que les titres soient latins) qui attestent la plus complète connaissance du sujet. En 1875, il fonda la Société de l'Orient latin, qui compte maintenant huit volumes, trois de la série géographique et cinq de la série historique [1]. Nous n'insisterons pas sur l'importance d'une collection au mérite de laquelle la *Revue critique* a rendu plus d'une fois justice (voy. notamment 1883, art. 251), mais il est permis de dire maintenant qu'elle a été non seulement fondée, mais dirigée et soutenue matériellement par celui qui en avait conçu l'idée, et qui malheureusement n'est plus là pour la faire vivre. Peu après la fondation de la Société de l'Orient latin, le comte Riant créait, sous le titre d'*Archives de l'Orient latin*, une publication qui devait être pour la Société nouvellement instituée

1. Le cinquième, à la vérité, n'a pas encore paru : c'est l'édition des *Gestes des Chiprois* de M. G. Raynaud, mais l'ouvrage est imprimé depuis 1887 et plusieurs membres de la Société en ont reçu un exemplaire.

ce que l'*Archiv* de Pertz a été et est encore pour la collection des *Monumenta Germaniæ*, c'est-à-dire un recueil de matériaux, de descriptions, de manuscrits, de dépouillements variés se rapportant à l'Orient chrétien ; et il y apportait une part de collaboration considérable, qui ne se limitait pas aux seuls articles signés de son nom et dont pourraient témoigner tous ceux qui lui ont apporté des articles. Deux volumes de ce précieux recueil ont paru en 1881 et 1884, volumes énormes accompagnés de planches dans le texte et hors texte, et contenant à eux deux plus de 2,000 pages (voy. du reste *Rev. crit.*, 1880, art. 226, 1882, art. 167, 1886, art. 68). A ces diverses publications qui ne suffisaient pas à absorber son incessante activité, il faut ajouter divers mémoires publiés depuis 1873, dans les Mémoires de la Société des antiquaires de France, dans la *Revue des questions historiques*, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, et en dernier lieu, dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions. Le comte Riant avait été élu, en 1880, membre de l'Académie des inscriptions, et avait préparé le t. V des *Historiens occidentaux des Croisades*, qu'il laisse inachevé. Mais il ne fit à l'Académie que de rares apparitions. L'état précaire de sa santé l'obligeait à vivre hors Paris, soit à Rapallo, en Italie, soit en Suisse. C'est là, dans sa propriété de Saint-Maurice-en-Valais, qu'il est mort avant le temps, laissant dans l'érudition une place qu'il sera difficile de remplir aussi dignement et aussi fructueusement.

P. M.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le Ministère de l'Instruction publique vient de publier le supplément et l'index du *Répertoire des travaux historiques, contenant l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France, pendant l'année 1883* (Paris, imp. nat. 1888). Nous espérons que cette livraison clôt définitivement une publication mal conçue, mal exécutée et fort coûteuse qui, paraissant plusieurs années après le temps où elle aurait pu être de quelque utilité, peut être considérée comme mort-née.

— La Société des anciens textes français met en distribution le *Mystère de Saint-Bernard de Menthon*, publié pour la première fois d'après le ms. unique appartenant à M. le comte de Menthon, par A. Lecoy de la Marche (Paris, Didot, 1888).

— M. Paul Desjardins réunit en volume sous le titre *Esquisses et impressions* (Lecène et Oudin. In-8º, 374 p. 3 fr. 50), les « petits morceaux de critique sentimentale » qu'il a publiés dans la Revue bleue et ailleurs. M. Desjardins, n'est pas de ceux qu'il nomme des « Déroulèdes universitaires » (p. 24) et qui voient dans tout Allemand un « rédacteur de la *Revue critique* rebelle à leur talent et pointilleux sur leurs erreurs ». Aussi ne nous amuserons-nous pas à relever dans son volume de menues erreurs comme celle qui fait de Freiligrath un poète « souabe » et nous reconnaîtrons très volontiers tout ce qu'il y a mis de talent, d'esprit délicat et de savoir, car il a cette « universelle curiosité » qu'il recommande à ses compatriotes et il connaît bien autre chose encore que les académiciens dont il narre la réception, et

que Sully Prudhomme, Pierre Loti et Fromentin « ces exemplaires tout-à-fait supérieurs de son propre esprit. »

— On remerciera M. Eugène Müntz d'avoir fait tirer à part l'étude si attachante qu'il a consacrée dans l'*Art* à Olivier Rayet. Comme le plus ancien ami de Rayet, M. Eug. Müntz « évoque quelques souvenirs personnels et fait connaître les débuts d'une vocation, qui, quoique si brusquement arrêtée, a laissé la trace la plus lumineuse. » On remarquera surtout dans cette notice des lettres écrites de Rome et d'Athènes par Rayet à Eug. Müntz et l'appréciation (p. 12-13), de l'homme, à la fois historien, géographe, épigraphiste, numismatiste et archéologue, pour qui « l'antiquité hellénique, n'avait point de secrets ».

— Un nouveau *per nozze* français. M. Ph. Tamizey de Larroque publie, à l'occasion du mariage de Mlle Madeleine Delpit et de M. René Delpit, *un sermon inédit d'une fille de Henri IV*. Cette fille de Henri IV — et de Charlotte des Essars de Romorantin — est Mme Jeanne Baptiste de Bourbon, légitimée de France, abbesse et générale de l'Ordre de Fontevrault, à laquelle M. Cél. Port a consacré un excellent article dans son *Dictionnaire de Maine et Loire*. Elle a composé plusieurs sermons, entre autres celui qu'on trouvera dans cette jolie plaquette, le sermon de la Toussaint de l'année 1657; il a été « improvisé, ayant été préparé en une heure seulement. »

— La municipalité de Gênes, le 10 décembre dernier, a voté la traduction en italien et la publication aux frais de la ville d'une édition de luxe à cinquante exemplaires, pour être distribués gratuitement, de l'ouvrage que notre collaborateur M. Henry Harrisse vient de faire imprimer à Londres sous le titre de *Christopher Columbus and the Bank of St. George* (grand in-4°, avec planches). Ce livre décrit les rapports du grand navigateur avec la banque de St-George, à propos de faux autographes de Colomb offerts en vente à New-York au prix de 10,000 francs chacun, et une histoire critique et documentaire de ce fameux établissement, créé par le maréchal de Boucicaut, ainsi que celle des opérations de banque au xve et au xvie siècles, d'après des documents nouveaux, qui détruisent les légendes répandues partout sur le véritable caractère des anciennes banques de Venise et de Barcelone, et l'origine de la lettre de change, du chèque, du billet de banque, etc., etc., tant en Europe que dans l'Extrême-Orient. L'édition anglaise ne se trouve pas dans le commerce, mais l'auteur a donné des exemplaires de ce livre somptueusement imprimé à l'Ecole des Chartes et à notre Bibliothèque nationale.

ALLEMAGNE. — On nous envoie un tirage à part de l'article consacré par M. Moritz Necker, dans le fasc. 45 des « Grenzboten » à *Karl Ludwig Costenoble*, l'élève de Schrœder et d'Iffland, un des membres du théâtre de la Hofburg de Vienne, régisseur depuis 1832 de cette scène célèbre. Costenoble a laissé des mémoires qui viennent de paraître, en deux volumes, avec son portrait, chez l'éditeur viennois Konegen, sous le titre : *Aus dem Burgtheater* 1818-1837, *Tagebuchblætter*.

BELGIQUE. — Nos lecteurs trouveront dans le supplément de l'*Indépendance belge* du 9 décembre et dans le *Courrier de l'art* du 14 décembre 1888 de complets renseignements sur les manuscrits de Cheltenham que le gouvernement belge vient d'acquérir pour la Bibliothèque royale et pour le dépôt des Archives de l'État; beaucoup de ces manuscrits ont une grande importance littéraire ou historique.

— Le rapport du jury au ministre de l'instruction publique sur le *Concours décennal des sciences philosophiques* (période de 1878 à 1887) a paru à Bruxelles, à l'Imprimerie de la régie du Moniteur belge. Le prix décennal a été décerné à M. Tiberghien dont « les travaux présentent un enchaînement vigoureux, un caractère synthétique qui ne se retrouvent point à un degré égal dans ceux de MM. Loomans et Delbœuf », ses concurrents.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 décembre 1888.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la République, par lequel l'élection de M. l'abbé Duchesne, en remplacement de M. Bergaigne, est approuvée.

M. l'abbé Duchesne est introduit et prend place.

Une lettre de M. Riant annonce la mort de son frère, M. le comte Paul Riant, membre ordinaire de l'Académie.

La séance est levée en signe de deuil.

Julien Havet.

Séance du 28 décembre 1888.

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, président de l'Académie, prononce une allocution dans laquelle il rend hommage à la mémoire de M. le comte Paul Riant, académicien ordinaire, décédé.

M. le Ministre de l'instruction publique informe l'Académie que la chaire de chinois à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes est devenue vacante, par la mort de M. Kleczkowski, professeur. Il prie l'Académie de lui présenter deux candidats pour cette place. L'assemblée des professeurs de l'Ecole a présenté, en première ligne, M. Jametel; en seconde ligne, M. Devéria. Le conseil de perfectionnement a présenté *ex aequo* MM. Jametel et Devéria.

L'Académie procède au renouvellement du bureau et de plusieurs commissions pour l'année 1889. Ces élections donnent les résultats suivants :

Président : M. Barbier de Meynard;

Vice-président : M. Schefer;

Commission des travaux littéraires : MM. Ravaisson, Renan, Maury; Delisle, Hauréau, de Rozière, Pavet de Courteille, Jules Girard;

Commission des antiquités de la France : MM. Maury, Delisle, Hauréau, de Rozière, Gaston Paris, Alexandre Bertrand, Schlumberger, Héron de Villefosse;

Commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Jules Girard, Heuzey, Georges Perrot, Weil, Paul Meyer, Boissier, Croiset;

Commission du Nord de l'Afrique : MM. Renan, Le Blant, Pavet de Courteille, Heuzey, Duruy, Georges Perrot, Maspero, Héron de Villefosse;

Commission pour administrer les propriétés et fonds particuliers de l'Académie : MM. Delisle, Deloche;

Commission du prix Gobert : MM. Hauréau, Siméon Luce, d'Arbois de Jubainville, l'abbé Duchesne.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un correspondant étranger, en remplacement de M. Miklosich, élu associé de l'Académie. M. A. de Kremer est élu.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : la collection des mémoires archéologiques publiés par lui, pendant son séjour à Rome en qualité de directeur de l'Ecole française; — par M. J. Menant : 1° *Collection de Clercq, catalogue*, 3e livraison; 2° Menant (J.), *les Fausses Antiquités de l'Assyrie et de la Chaldée*; — par M. Héron de Villefosse : 1° Revillout (E.), *Rituel funéraire de Pamouth*, fasc. 1 et 2; 2° Birmann (H.-A.), *Grand Dictionnaire français-allemand et allemand-français*; — par M. Oppert : Schrader (Eberhard), *Keilinschriftliche Bibliothek*; — par M. Georges Perrot : Dozon (A.), *l'Epopée serbe, chants populaires héroïques*; — par M. Renan : 1° Bar-Bahlul, *Lexique syriaque*, publié par Rubens Duval; 2° Westphal, *Etude sur les sources du Pentateuque*, I; — par M. d'Arbois de Jubainville : *Discursos leidos ante la Real Academia de la historia en la recepcion publica de D. Antonio Sanchez Moguel el dia 8 de diciembre de 1888.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 12 décembre 1888.

M. de Laigue, associé correspondant, présente un fragment de poterie antique, trouvé à Neris, où sont figurés les jeux du cirque.

M. le baron de Baye communique l'empreinte d'une pierre gravée chrétienne, provenant d'Alexandrie.

M. Courajod communique ou signale différentes imitations de l'antique exécutées au temps de la Renaissance, notamment un très beau buste en bronze faussement dénommé Euripide, dont il a retrouvé l'original antique à Florence.

M. Courajod présente ensuite un buste en bronze qu'on croit être le portrait de Louis III de Gonzague et qu'il est tenté d'attribuer à Baroncell ou à Dominico de Paris. Ces deux bustes font partie de la collection de M. Edouard André.

M. Collignon lit un mémoire sur diverses têtes antiques trouvées dans l'île d'Armergos.

Duchesne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 14 janvier — 1889

11. — **Etude sur l'Iliade d'Homère.** Invention, Composition, Exécution, par A. BOUGOT, doyen de la Faculté des lettres de Dijon. Paris, Hachette, 1888, VII-576 pp. in-8.

Comme beaucoup d'hellénistes, M. Bougot a été tenté par la question homérique. Les hypothèses modernes sur la pluralité d'auteurs de l'Iliade et de l'Odyssée ne l'ont pas séduit. Une étude attentive de l'Iliade l'a amené, au contraire, à admettre pour ce poème l'unité d'auteur. La méthode qu'il a suivie est fort simple. Il la définit lui-même dans sa conclusion, dont, pour la clarté du livre, j'aurais aimé voir certaines parties transportées dans la Préface. « Elle consiste à montrer que le poète est partout semblable à lui-même autant qu'un homme peut l'être, tant dans l'invention que dans la composition ou l'exécution, qu'il s'agisse du poème entier, d'une des grandes parties du poème, d'un chant, d'un fragment ou d'une simple comparaison ». M. B. examine successivement, à ce point de vue, l'invention, la composition et l'exécution dans l'Iliade. Partout, dans la description de la guerre comme dans celle de la paix, dans la peinture des assemblées des héros comme dans celle des assemblées des dieux, dans le plan général du poème comme dans l'ordonnance des parties, il retrouve la marque d'une imagination, d'une sensibilité, d'une raison uniques, se traduisant sous une forme extrêmement variée dans son uniformité apparente.

Cet art de s'imiter soi-même sans se répéter, qui caractérise au plus haut degré le poète de l'Iliade, se remarque surtout, ce qui ne saurait surprendre, dans les descriptions de batailles. Dans le chapitre relatif à ces descriptions, M. B. nous fait toucher du doigt, pour ainsi dire, les *procédés* employés constamment par Homère : division de l'action en

différentes phases, se reproduisant toujours à peu près dans le même ordre, tout en différant notablement pour le détail. C'est dans cette partie de l'ouvrage que se fait aussi particulièrement sentir, me semble-t-il, l'inconvénient du plan adopté par l'auteur. L'abondance des détails y obscurcit un peu la pensée, et nuit à l'impression d'ensemble. Comme d'autre part l'idée maîtresse du livre n'est pas encore nettement découverte, on reste un peu désorienté.

En revanche, on lit avec le plus grand plaisir les pages consacrées à la paix, à la nature, animée ou inanimée. Les observations sur le bouclier d'Achille, sur les épithètes consacrées des villes sont fort intéressantes. Le chapitre qui traite de la composition me semble enfin avoir une importance toute particulière. Il renferme un grand nombre de vues fort justes, exposées avec beaucoup de netteté et de mesure. Peut-être n'était-il pas nécessaire d'entrer autant dans le détail, de discuter à peu près toutes les objections faites par les érudits qui n'admettent pas l'unité d'auteur pour les poèmes homériques. Parmi ces objections, il en est plus d'une qui n'a de valeur que pour ceux dont l'opinion sur la question homérique est arrêtée d'avance.

La conclusion de M. Bougot est nette. « Il faut... regarder Homère comme un de ces hommes collectifs dont Gœthe parle quelque part ; il est venu, a écouté les chants qui passaient de bouche en bouche, a recueilli les traditions populaires, a observé la vie de ses contemporains et la nature sous tous ses aspects, et a conçu l'idée d'un poème, formé d'éléments multiples, universel en quelque sorte, mais qui porte l'empreinte irrécusable d'une imagination unique ». Cette solution, qui n'exclut pas la possibilité de remaniements postérieurs du poème, est prudente et sage. Elle me paraît, en dernière analyse, la plus vraisemblable pour qui s'attache à lire, sans parti-pris, plutôt l'œuvre même d'Homère que les travaux des érudits. Je doute, en effet, qu'un ouvrage même moderne, s'il a quelque étendue, résiste aux procédés critiques employés contre l'Iliade et l'Odyssée. Et on peut se demander, non sans scepticisme, ce que deviendrait, par exemple, l'unité des *Misérables* de Victor Hugo, sous les coups d'un Wolf, d'un Lachmann ou d'un Christ.

Ch. Cucuel.

---

12. — 1. **Tatiani Oratio ad Graecos**, recensuit Ed. Schwartz (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur von O. von Gebhart und A. Harnack, iv, 1). Leipzig, Hinrichs, 1888. In-8, x-105 pp.

13. — 2. **Der Pseudocyprianische Tractat de Aleatoribus**, die ælteste lateinische christliche Schrift, ein Werk des rœmischen Bischofs Victor I (sæc II), von Ad. Harnack. (Texte und Untersuchungen, v, 1). Leipzig, Hinrichs, 1888. In-8, 135 pp.

14. — 3. **Johannis Cassiani Opera** ex recensione Michaelis Petschenig : Pars I : Prolegomena, Institutionum libri XII, contra Nestorium libri VII, Indices. Pars II : Conlationes XXIIII (Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, vol. XVII et XIII [1]). Vindobonæ, Tempsky, 1888 et 1886. In-8, cxvi-530, 711 pp.

1. Jusqu'ici, chaque auteur formait un seul volume, divisé en un certain nombre de parties publiées à part (S. Cyprien, Eugippius, etc.). Avec le vol. XVII, on inau-

— 1. MM. de Gebhart et Schwartz se proposent d'éditer ensemble S. Justin, Tatien, Athénagore et Théophile. Le premier résultat de cette association est la présente édition de Tatien. M. S. a collationné les trois mss. à l'aide desquels on peut reconstituer l'archétype. De plus, comme les citations de Tatien faites par Eusèbe ont la plus grande importance pour la constitution du texte et qu'aucune édition de cet historien n'offre de garanties sérieuses, M. S. s'est donné la peine de revoir ces citations dans les manuscrits. Ce travail lui a permis de donner sur eux de nouveaux détails et de distinguer les copies des originaux. Tous ceux qui s'occupent d'Eusèbe devront tenir compte de ces résultats, sommairement indiqués dans la préface. On voit quel soin a présidé à cette édition, que termine un triple index. L'index græcus qui n'a pas moins de 44 pp. est particulièrement précieux et permettra d'attendre avec moins d'impatience le commentaire de Tatien que M. S. promet dans la même collection.

— 2. Il y a dans les œuvres apocryphes de S. Cyprien un petit traité, d'un style nerveux et primitif et du plus grand intérêt pour l'histoire ecclésiastique. Il a pour titre *De aleatoribus (Cypriani opp.*, Appendix, éd. Hartel, pp. 92-104). La brochure de M. Harnack contient à la fois une édition critique et exégétique et une dissertation sur ce traité.

L'auteur, après une étude minutieuse du fonds, du style et de la langue, des citations bibliques et de certains passages caractéristiques (notamment du chap. 1), l'attribue au pape Victor I (185-197). Cette conclusion est fort importante. On serait dès lors en présence d'un des plus anciens écrits latins de la littérature chrétienne et du plus ancien témoignage de l'interprétation donnée à Rome au passage de S. Matth. 16, 18. Il est difficile de ne pas souscrire au jugement de M. Harnack. Son travail est à tout point de vue remarquable ; on y retrouve cette érudition et cette connaissance de l'ancienne littérature chrétienne qui font de tout nouvel ouvrage de M. H. un don précieux qui mérite notre reconnaissance la plus entière [1].

---

gure un système de numérotation d'après l'ordre de publication des volumes, qui aura l'inconvénient de troubler l'ordre de la collection et de séparer les divers tomes d'un même auteur.

1. Le texte du *De aleatoribus* est très difficile à établir. Dans la première phrase (p. 11), M. H. fait trois corrections et place deux croix. Je risquerais le texte suivant : *magna nobis ob uniuersam fraternitatem cura est, fideles, maxima* ob *ream perditorum* hominum *audaciam id est aleatorum, animorum* (?) *ad nequitiam* qui iam *in lacu mortis se mergunt.* 1° Dans l'archétype, écrit probablement en onciale, par suite d'une confusion de lettres, on a pu avoir *maximaebream* devenu ensuite *maximae et rea* : l'accusatif n'avait plus de raison d'être après la suppression de la préposition ; 2° *animorum* devenu *animos* peut s'expliquer par une confusion de *r* formant sigle et de *s*, en demi-onciale par exemple ; la construction un peu insolite rend cette partie de la restitution plus contestable ; 3° la fin de la phrase se rapproche davantage ici que dans Harnack et Hartel du texte des mss., on garde *inlatu* (cp. Cic. N. D. II, 124), sauf un changement insignifiant, et *emergunt.* Je suppose que dans *mortissemergunt* une des *s* a été passée, et ensuite le pronom *se* a été ré-

— 3. La tâche d'éditer Cassien était particulièrement difficile. Les ouvrages de cet auteur [1] étaient, en effet, la lecture habituelle dans les monastères. D'après la règle de S. Benoît, elle devait avoir lieu deux fois par jour, à la suite de chaque repas. Aussi de très bonne heure les mss. s'en sont-ils multipliés, et chacun d'eux a été revu, corrigé et chargé d'indications propres à en faciliter la lecture. Malheureusement, si les exemplaires se multiplient à partir du IXe siècle, les nécessités mêmes de la lecture obligeaient à en faire des copies en écriture de l'époque. De là sans doute la disparition des plus anciens mss. Dans des conditions si défavorables, l'édition de M. Petschenig ne peut être considérée que comme un travail préliminaire. C'est le cas de rappeler les paroles de Mommsen à propos d'une autre édition : « Si qua errauerunt [optimi peritissimique uiri] indignabuntur fortasse imperiti et tirones, at facile excusabunt, qui quam arduum sit in tali re non errare longo usu didicerunt [2]. »

Les *Institutiones* sont représentées dans l'éd. P. par quatre mss. principaux : le Casinensis du VIIe s. *(C)*, le Caroliruhensis du IXe s. *(G)* qui forment la meilleure famille. le Parisinus 12292 du Xe s. *(H)* et le Laudunensis du IXe s. *(L)*. J'ai examiné à la bibliothèque de Dijon le ms. 131, du Xe s., qui a appartenu à l'abbaye de Saint-Bénigne [3]. Ce ms.,

---

tabli à une fausse place. Le texte *inlatu* confirme l'hypothèse du bourdon *quitiam-quiiam*. Cf. pour la pensée dans cette incise, p. 20, 4 et ss. — P. 23, 11, écrire : *cum enim quidam studio litterarum bene* esset *eruditus, multum me ditando hoc malum et tam perniciosum adinuenit instinctu diaboli qui*, etc.—P. 161 10, cp. S. Paul, *II Tim*., 1, 61. — P. 29, 4, cp. S. Paul, *I Cor*. 4, 9 : l'expression est un peu différente, mais ce texte a probablement suggéré l'idée qui revient sisouvent dans les auteurs chrétiens. — Au moment où je corrige ces épreuves, je reçois le fasc. IV de l'*Archiv* de Wœlfflin. Il contient un art. intéressant de W. qui conteste la conclusion de Harnack. Il corrige un peu différemment et en s'éloignant trop des mss. les passages discutés ici. D'après W., le ms. *M* doit être collationné à nouveau ; je crois que les leçons de *D* dans Hartel ont aussi besoin d'une vérification. On annonce une éd. du *d. a.* par M. Miodonski.

1. Il s'agit ici des *Institutiones* et des *Conlationes*. La situation du traité *contra Nestorium* est à part : je n'en parlerai pas.

2. *Hermes*, IV, 351.

3. Ms. en parchemin du Xe s., peut-être de la fin du IXe s. 219 ff.; 19 ll. à la page réglées à la pointe sèche; 160 X 248 mm. Reliure en bois, sans dos. Au v° de la planchette supérieure, note du contenu (XVIIIe et XIXe s.). F° 1^a : *118* ; f° 2^b : *Stj Beniguj Divionensis* +. Titre : *In hoc corpore conti* | *netur regula sci cassiani ad profectum* | *monachorũ. et exercitia* | *Spiritalia. idest Libri XII.* | *de habitu monachi. Lib. I.* | *De canoniconocturnarũ orationũ* | *et spalmorũ* (sic) *Lib. II.* | *De canonico diurnaru* orationum *Et spa lmor Lib. III.* | *de institutis renun* | *tiantium Lib. IIII. De spu castri* | *margi* * *ae Lib. V. de spu* | *fornicationis. Libr. VI* ·.· | *de spu Filargyrie. Liber VII. de* | *ira Liber VIII* ·.· *De spu tristicie Libr. VIIII; de spu. accidie* | *Lib. X. de spu. cenodo*X*ie* | *Liber XI.* | *de spu. superbie. Libr.* | *duodecimus* ·.· F° 219^a : *Explicit de spiri* | *tu superbie, Liber duodecimus* ·.· | *do gratias; amen* ·.· | *dicta sci isidori de generib*(us) *monachor*. Le f° 219^b finit aux mots : *heremitarum qui procul*, le reste manque. Ce ms. est l'œuvre de trois copistes au moins, l'un a écrit le commencement jusqu'au f° 41^a; à partir de là dominent deux mains assez semblables. Toutes

que j'appellerai *D*, se rattache à la famille *H L* [1] et paraît plus voisin de *H* que de *L* [2]. Néanmoins certaines leçons qui lui sont propres méritent qu'on l'examine de plus près. En voici des exemples. P. 3, 10 : *dispensatione* paraît être la vraie leçon, cf. l'index de l'éd., surtout le passage des *Inst.*, IIII, 18 (p. 59, 15) : *absque eo quod... ad percipiendum* œconomi dispensatione *per fratrum obsequia publice* ministretur ; *dispositione* proviendrait de *disponens* qui a un autre sens (= *uelle*). P. 5, 6 : *contineri* codd., *retineri D : retineri* paraît plus conforme à l'usage de Cassien. — P. 10, 1 : *nouitate ; nobilitate* de *D* est préférable ; *nouitate* des autres mss. vient de *nobitate*, d'où il est plus simple à un copiste de tirer *nouitate* que *nobilitate*. — P. 137, 24, *ne ante quidem : nec D ; nec... quidem* est assez fréquent dans Cassien ; c'est un vulgarisme qui se retrouve dans Lucifer (éd. Hartel, index), dans Tertullien et S. Cyprien (*Archiv* de Wölfflin, III, 26). — P. 136, 16, *D* présente la variante intéressante *quae mergunt homines* in profundum. Cette leçon de I *Tim*. VI, 9, n'est donnée à ma connaissance que par S. Jérôme, *in Ezech*. 27 : *et trahuntur in profundum*.

Parmi les mss. utilisés pour les Collations se trouvent deux mss. de Paris : *D* (13384, IXe s.) et *O* (n. acq. lat. 2170, Xe s.). *D* provient sans doute d'un ms. en écriture wisigothique. Les confusions des sigles de *p(er)* et de *p(ro)*, et les orthographes *contangio* (75, 21), *occansionem* (72, 5), *occansione* (214, 1) le prouvent. M. P. a donc tort de supposer un modèle anglo-saxon ou mérovingien. La description de *O* dans M. P. (p. XXXIII) est tout à fait inexacte. Ce ms. est en écriture wisigothique. Cela saute aux yeux, et il suffirait d'ailleurs, pour s'en convaincre, de parcourir la liste des particularités orthographiques donnée par M. P. p. XXXV ss. (confusions de *b* et *u* ; omissions de *h*, de *i* devant *s* impure ; *ms* et *mt* = *mps* et *mpt*, *y* = *i* [3]). On peut en dire autant de l'ornementation (fo 2, etc.). Enfin ce qui tranche la question, c'est que ce ms. provient d'un monastère d'Espagne. Si M. P. avait lu exactement le titre de propriété, fo 1a (*Pertinet ad scm dominicum de silos*, non *siles*), il aurait reconnu dans *O* un des précieux monuments acquis en 1878 par la Bi-

---

deux trahissent l'époque de transition entre l'écriture saxonne et la caroline ; cf. surtout *i* lié par un trait horizontal partant du bas, *a* souscrit fo 169a : *inordinatos*, *i* souscrit fo 207b : *for* | *nicationis*. Quaternions en chiffres romains. Titre courant des liv. V et VI postérieur (XIIIe s.). Le texte a été révisé par deux correcteurs, l'un à peu près contemporain de la copie, l'autre d'une époque beaucoup plus basse.

1. *D H L : imminenti*, p. 11, 9 ; *possit*, 11, 10 ; *sub tegmine*, 12, 12 ; *vehementius*, 133, 15 ; *ab spe* (de *ab ispe*), 134, 2 ; *tempore*, 138, 3.

2. *D H : indulgentiori*, p. 6, 1 ; *sermonis mei*, 6, 2 ; *expeditique*, 12, 19 ; *non possit*, 133, 20.

3. On trouve, mais rarement, l'orthographe *quum* : pp. 140, 12 ; 196, 19 ; 551, 27 ; cp. *quoran*, 155, 18 ; *quur* 120, 17 ; 120, 23 ; 154, 17. Remarquer les notes en cursive wisigothique ff. 1b et 2a. Enfin, M. P. a omis de signaler un détail paléographique décisif, c'est l'emploi régulier de la sigle de *pro* pour *per*.

bliothèque Nationale. M. P. avait dans la salle même des manuscrits tous les renseignements désirables [1] à sa disposition.

M. P. n'a pas tenté une classification des manuscrits de la première partie des Collations. La question est très embrouillée. Si l'on admet que *D* dérive d'un archétype en écriture wisigothique, on ne peut qu'être très frappé de sa parenté avec *O* [2]. Ce ms. *D* du reste paraît être de nature très complexe [3]. La question ne pourra, semble-t-il, être tranchée qu'après collation des mss. du IXe s. et du Xe s. Il faudrait dans ce travail de classification, faire abstraction 1° des vulgarismes dont l'archétype paraît avoir été rempli (échange de *o* et *u*, *e* et *i*; *adque*, *uelud*), et que les copistes postérieurs ont éliminés, mais arbitrairement et sans régularité; 2° des textes de l'Ecriture, qui ont pu être remaniés séparément par les copistes d'après différentes versions [4]; 3° des secondes mains, qui sont souvent le résultat incohérent de collations successives et contradictoires (D^2 en général = P^1). Ces trois éléments ne pourront entrer en ligne de compte qu'en second lieu. J'ai examiné quelques mss. de Paris [5]; mais

1. *Catalogue de livres rares et de mss. précieux*, rédigé par Bachelin-Deflorenne vente du 1er juin 1878), in-8, n° 38. — Delisle, *Manuscrits de l'abbaye de Silos*,) ap. *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, p. 78, n° X. A la description de ce ms. faite par M. Delisle, on me permettra d'ajouter quelques détails qui serviront de rectification à la notice de M. Petschenig. Le ms. est du Xe s., non du IXe (cp. Ewald et Lœwe, *Exempla*, pl. XXVI). La seconde main, qui a fait des corrections, des additions et des notes marginales, est du XIe s. (cp. Ewald et Lœwe, pl. XXXII et XXXIII). La première main est le fait de deux copistes qui nous ont laissé leur nom : Alburanus, qui a copié jusqu'au f° 95b (p. 339, 16 de l'éd.), et Julianus, qui a copié le reste. Les trois derniers feuillets (éd. depuis 703, 7) sont l'œuvre du reviseur du XIe s., et n'ont plus la même autorité pour le texte, détail omis par M. Petschenig. Alburanus a une écriture régulière et droite, et remplit 35 lignes dans chaque colonne; l'écriture de Julianus est plus épaisse et couchée vers la gauche, elle ne remplit que 33 ll. Ce dernier, outre la signature publiée par M. P., en a laissé une autre (f° 156a) à la suite du titre de la coll. XVIII : *xector | ora pro me scriptore Iulianus pbr si dns abeas pro | tec | to | ré.* Dans la première partie du ms., on trouve les signatures de quaternions QRVI, etc., et des rappels; dans la deuxième partie, les cahiers sont régulièrement signés par des lettres. Enfin un titre courant a été mis assez capricieusement au haut des pages.

2. *D O : aequiliberatio*, 108, 9; *fragilitatis*, 111, 15; *estimationi* (*-nis O*), 134, 21; *estenim*, 141, 14.

3. *D* a séparément des fautes communes avec *P* et avec *X*. D'un autre côté, *X* pourrait avoir reçu par collation des leçons provenant d'une source de la famille de *D*. J'expliquerais de même les rapports isolés de *P* avec *W*.

4. C'est ainsi que M. P., *Coll.*, p. 82, 16, a tort d'appuyer son texte sur *Instit.*, IV, 19, 1; c'est une citation de la Bible qui ne peut faire foi pour la langue de Cassien.

5. Deux mss. sont indiqués à tort par le Catalogue comme contenant les Collations. L'un, 2768 A, provenant de S. Martial de Limoges (Xe s.) contient des extraits des *Vitae patrum* (Migne, LXXIII) et différentes vies de saints; l'autre, 13756, contient, sous le titre de *Sententiae seniorum*, le liv. V des *Vit. patrum*. Ce ms., d'abord à Saint-Maur-les-Fossés, puis à Saint-Germain, est sans doute du VIIIe s.; il contient en effet, avec des pages écrites en écriture caroline, des échantillons de toutes les formes de la mérovingienne. Le n° 2135 (Xe s., plutôt fin IXe s.; 23 × 34 cm.; 193 ff.; 2 col. à 32 ll. réglées à la pointe sèche) n'a aucune des fautes de

mon attention a été surtout attirée par un petit manuscrit entré récemment à la Bibliothèque avec les fonds Libri et Barrois [1]. Il ne contient malheureusement que la Collation V. La source d'où provient ce texte est voisine de celle de *D*, mais plus pure [2]. Il est regrettable que l'on ne possède que ce fragment.

On voit que l'édition de M. Petschenig ne peut être considérée que comme un point de départ pour les recherches ultérieures. Au reste, les éditions de Vienne laissent place à deux ordres d'études : les études de critique de texte d'après les manuscrits non utilisés (ils sont si nombreux pour les œuvres des Pères) et les éditions savantes avec commentaires et dissertations, du type de la brochure de M. Harnack. Mais tous ces travaux nous viennent d'Allemagne. Qui s'occupe de patrologie en France en dehors de quelques protestants et de deux ou trois Bénédictins laïques de l'Académie des Inscriptions? Il est étonnant qu'un grand corps comme le clergé français n'ait fait aucun effort dans ce sens. Il semblait que cette tâche lui revenait de droit. En 1877, on a fondé cinq Facultés libres de théologie ; mais dans aucune il n'y a de cours de patristique. Eût-on d'ailleurs voulu créer la chaire, que la difficulté de trouver un titulaire compétent aurait contraint d'abandonner ce projet.

Paul Lejay.

D W indiquées par M. P., p. xxxiii (sauf *ducendum*); il a été certainement copié sur un exemplaire incomplet, car il finit brusquement et sans *explicit* (f° 135a, col. 1) à *delictorum possimus* (p. 557, 6) que suit immédiatement : *Incipit prolocus beati pacomii. Domine uenerande mihi*... (Migne, LXXIII, 227). Le ms. 2136 a été copié dans le premier tiers du xie s., non au xe, comme l'indique le catalogue (cf. Delisle, *Bibliotheca Bigotana*, p. 16, n° 54). Le ms. 2137 (164 ff.; 18 × 27 cm., quaternions en chiffres romains) est un composé factice de deux mss.; l'un, du xe s., contient la première partie des Collations (ff. 1-84) : les vérifications auxquelles je me suis livré prouvent que c'est un *deterior ;* l'autre est un ms. du xiie s. de la deuxième partie. Enfin le ms. 9549 (ixe s.; 134 ff. à 27 lignes; 203 × 247 mm.; réglé à la pointe sèche) n'est pas non plus de la famile *D W;* sur ce ms., cf. Delisle, *Not. et Extr.*, xxxi, 1, 245 et 347.

1. Nouv. acquis. lat. 447; ixe s.; 127 ff. à 20 ll.; 80 × 188 mm.; reliure moderne en bois. Libri 67. Il est l'œuvre d'au moins deux copistes, dont l'un a une écriture extrêmement fine. Il commence aux mots *in quam fructuosum est* de S. Césaire (homél. VI; Migne, LXVII, 1057 A) et contient à la suite les homélies VII, VIII, IX, X, XI. La Collation de Cassien est au f° 79a; elle commence avec un cahier : *Incipit coll abb* | *serapionis de octo uitiis* | *principalibus* et finit au f° 115b : *expt collatio abb sera* | *pionis de octo ui* | *tiis principalib ; in nom xpi incipit predic ad populũ.* Au f° 125b, on lit la note suivante en écriture qui imite la cursive du xve s. : *iste liber ẽ conuẽtus* | *.s. dominici de mãtua.* La même attribution mensongère se trouve sur d'autres mss. de même provenance : cf. *Not. et Extr.*, xxxi, 1, 354. Sur ce ms., cf. le prochain catalogue des mss. Libri et Barrois par M. Delisle.

2. Fautes communes avec *D : nec* 124, 3; *condemnatur*... *hominum* om. 125, 13; *blasphemia* 147, 15. Dans le passage corrompu 134, 3, ce ms. donne *ille feruens*, intermédiaire entre *illae feruent* de *V* et *illud feruens* de *D;* il s'oppose ainsi avec *V* et *D* aux autres mss. qui sont corrigés arbitrairement. Noter f° 84b (= 124, 23) l'orthographe *temptatust* (refait en *temptatusest* par corr. de deuxième main).

15. — Aimé Puech. **Prudence**, étude sur la poésie latine chrétienne au IVe siècle. Paris, Hachette, 1888, in-8, 311 p. 7 fr. 50 (thèse).

M. Puech a entrepris sa thèse avec l'idée que « poésie et christianisme sont incompatibles ». Il lui en est resté quelque chose : « Le christianisme, dit-il, souvent gâte [les lettres] en se les appropriant. » (Pp. 1 et 24.) Il faut reconnaître que la pensée de M. P. manque sur ce point de netteté : il expose l'opinion de Paul Albert, de MM. Allard, Boissier, Ebert, et au moment où on attend la sienne, il se dérobe. M. P. procède ainsi trop souvent. On trouvera dans son livre un résumé assez clair des dernières études sur l'histoire du christianisme[1], mais nulle part la trace de recherches personnelles. Aussi M. P. ne domine pas les faits qu'il a recueillis aux bonnes sources. De là des théories et des vues générales contestables. En voici un exemple. M. P. revient souvent sur le caractère *espagnol* du génie de Prudence : les Espagnols de l'antiquité étaient des « outranciers » comme les Espagnols modernes. Pour le prouver, il cite Sénèque, Lucain, Orose. Mais que faire de Martial et de Quintilien ? Ils sont du nord de l'Espagne, répond M. P., et cette contrée « a produit des esprits fins, mesurés, plus rapprochés par leur tempérament des populations voisines de l'Aquitaine que des Cordouans ou des Gaditains. » Tout est pour le mieux ; seulement Prudence est précisément du nord de l'Espagne ! (Cf. pp. 39 et 44). Cet abus des idées générales insuffisamment motivées est la cause de contradictions qui déroutent le lecteur. On lit, p. 24 : « La race grecque était bien mieux douée pour le drame que la race romaine », et p. 25 : « La poésie épique et la poésie *dramatique* étaient *les plus brillantes* productions du génie grec et *latin*. » Ces défauts sont surtout évidents dans l'introduction, où M. P. a voulu esquisser l'histoire de la poésie chrétienne. Il est trop clair qu'il manquait de cette connaissance approfondie du détail sans laquelle un résumé de ce genre ne peut être que superficiel. Les chapitres consacrés spécialement à Prudence, où M. P. pouvait suivre plus spécialement ses modèles immédiats, offrent moins de prise à la critique. On peut leur appliquer le jugement qu'il porte lui-même du livre de M. Brockhaus. C'est un « ouvrage dont il n'y a à dire ni grand bien ni grand mal, dont la plus grande partie est... assez peu personnelle. L'originalité de Prudence n'y est pas vraiment mise en relief. On ne garde pas, après la lecture de ce livre, une image bien nette du grand poète chrétien. » Un des juges de M. Puech disait à la soutenance avec plus de brièveté : « C'est une œuvre de vulgarisa-

1. Les personnes qui ont suivi en 1884-85 le cours de M. Boissier au Collège de France retrouveront aussi avec plaisir, dans le livre de M. P., l'écho des leçons qu'elles ont entendues, notamment sur les martyrs chrétiens, sur les Catacombes, sur les origines de la poésie lyrique chrétienne, sur l'affaire de Symmaque, etc. L'élève reconnaissant a dédié la thèse à son maître.

tion intelligente. » Il reste à savoir si cet idéal suffit pour une thèse de doctorat à la Faculté des lettres de Paris [1].

P.-A. L.

---

16. I. **L'établissement de la maison d'Anjou dans le royaume de Naples,** d'après des documents nouveaux, 1265-1285, par André JOUBERT. Angers, 1887, 44 pp., in-8.

17. — II. **Les archives angevines de Naples,** analyse sommaire d'une série de documents inédits, 1265-1285, avec un appendice, par le même. Angers, 1888, 24 pp. in-8.

M. Joubert a lu l'excellente étude que M. P. Durrieu a consacrée aux registres de Charles Ier : *Les archives angevines de Naples* (Paris, 2 vol. in-8°, 1886-87). Il a eu l'idée d'extraire les renseignements relatifs à l'histoire locale de l'Anjou qui sont disséminés dans cet ouvrage. M. Durrieu lui a communiqué en outre quelques notes manuscrites, prises par lui sur les registres de Naples, et M. J. s'est fait envoyer copie des pièces que, d'après ces notes, il a jugées les plus intéressantes pour sa province. Les historiens de l'Anjou et de Charles Ier trouveront donc dans ces deux brochures quelques actes des archives de Naples qui ne sont pas imprimés ailleurs. Remercions-en M. J.; mais regrettons qu'il ait donné à ses modestes opuscules des titres beaucoup

1. Quelques menues critiques. On est étonné de rencontrer des allusions d'assez mauvais goût à des choses très contemporaines (pp. 23 et 108). La phrase de la p. 17: « Les mètres latins (au IVe s.) ne pouvaient être encore regardés comme condamnés à une mort immédiate » semble contredire l'assertion de la p. 9 : « Le grand défaut était qu'au IVe s., et même un peu avant, leur vitalité semblait prête de s'éteindre. » P. 22 : « Nul ne peut affirmer que [la poésie chrétienne] n'eût pas produit [de chefs-d'œuvre], s'il se fût rencontré en France quelque génie dramatique à la place des médiocres écrivains du XIIIe ou du XIVe s. »; c'est assez vraisemblable. M. P. veut trop paraître bien informé : mainte note bibliographique (la note 1 de la p. 50, par exemple) était parfaitement inutile. De plus, il s'expose à des erreurs ou des omissions dans une matière qui ne lui est pas familière de longue date. On peut, par exemple, lui reprocher d'omettre les travaux de W. Meyer sur Commodien et la poésie rythmique, de ne pas renvoyer (p. 42) au dernier ouvrage d'ensemble sur le concile d'Elvire (Dale, *the Synod of Elvira*, 1882), etc. La n. 1, p. 28, où il recommande au lecteur de lire « les nombreux commentaires sur les Psaumes, à commencer par le traité d'Hilaire », est sans doute ironique. P. 35, « du Dante » est un lapsus. P. 41, « Cic. *pro Caelio* », lire : « *pro Archia* ». P. 43, M. P. ne connaît pas probablement les noms des grands théologiens espagnols, en quoi il est excusable; mais il ne devrait pas en parler. P. 67, M. P. adopte sur le Parisinus 8084 l'opinion de Mommsen qui l'a vu par les yeux de Krueger, contre celle de M. Delisle et des Bénédictins qui l'ont vu de leurs yeux; Zangemeister et Wattenbach, qui en donnent un fac-similé, sont naturellement de l'avis de Mommsen, mais dans une phrase obscure supposent que le copiste a imité une écriture plus ancienne : « Capitatalium litterarum forma manum imitatricem prodens »; il est très difficile d'expliquer pourquoi la note du reviseur est en dehors du texte, si on n'en admet pas l'authenticité. P. 105, la solution mixte de M. Renan, relativement aux Lettres ignatiennes, n'a eu aucun succès; on croit aujourd'hui à l'authenticité de la collection (voir l'édition de Lightfoot).

trop ambitieux, et, par-dessus le marché, inexacts, qui tromperont les bibliographes. D'ailleurs, les travaux de ce genre ne sont utiles qu'à condition d'être très soignés et très complets : pourquoi donc les noms de lieux et de personnes sont-ils si médiocrement identifiés? pourquoi M. J. n'a-t-il pas étendu ses recherches aux registres de Charles II? notre confrère, M. Cadier, qui a dépouillé ces registres, ne lui aurait pas fourni, sans doute, moins de documents que notre confrère M. Durrieu. A quoi bon multiplier les plaquettes, quand on peut faire une bonne fois un *corpus* définitif? — Je vois beaucoup d'inconvénients, et de très graves, au système des publications fragmentaires, je n'y vois pas un seul avantage d'ordre scientifique.

Ch. V. L.

---

18. — Eduard HEYCK. **Nicolai episcopi Botrontinensis relatio de Heinrici VII imperatoris itinere Italico.** Innsbruck, Wagner, 1888, 1 vol. in-8, 103 pages.

Quelque jugement que l'on porte sur la relation de Nicolas, évêque de Butrinto — que l'on y voie, avec Mahrenholtz ou Lorenz, une pure apologie de la politique suivie par le prélat, ou bien qu'avec Böhmer on y reconnaisse le témoignage précis et impartial d'un homme, appelé à déposer dans un procès — on est obligé de lui attribuer une très grande valeur historique : parmi les documents qui nous racontent la fameuse expédition de Henri VII en Italie, on lui doit assigner l'une des premières places, sinon la première. Jusqu'à présent, on n'avait de cet écrit qu'une édition originale : celle qu'avait donnée en 1693 Baluze dans ses *Vitae paparum Avenionensium;* les éditions suivantes de Reuber, de Muratori, de Böhmer, ne sont qu'une reproduction du texte de Baluze. Baluze s'était servi du manuscrit de la bibliothèque de Paris, qui porte aujourd'hui le n° 6027 du fonds latin; mais, suivant la méthode de l'époque, il ne respecta point l'orthographe du codex; dans sa lecture, il y a en outre de nombreuses négligences, des confusions, voire même des lacunes. De nos jours, on a signalé un nouveau manuscrit à la bibliothèque de l'Université de Turin; mais, comme il est une copie pure et simple du codex P, faite au XVIIe siècle, il ne saurait entrer en ligne de compte. M. Heyck a, de rechef, collationné le codex P et il en publie le texte fidèle; il en a conservé toutes les particularités et toutes les fautes d'orthographe, avec une scrupuleuse exactitude; il s'excuse fort d'avoir tenté en deux ou trois endroits quelque petite timide correction. Nous n'avons donc pas ici une édition critique, mais les matériaux nécessaires pour faire nous-même une pareille édition. Le scribe du codex P avait lui-même revu son œuvre; il y avait fait quelques changements. En appendice, M. Heyck nous signale ces variantes qu'il a du reste introduites dans son texte. Il nous donne aussi les mauvaises lectures du manuscrit de Turin : ce qui est peut-être

un luxe superflu. En tous cas, nous eussions préféré trouver ces indications au bas des pages.

Ch. PFISTER.

---

19. — **Antologia della lirica latina in Italia nei secoli XV et XVI,** compilata di Emilio COSTA. Città-di-Castello, S. Lapi, 1888, in-12 de 197 pp. Prix : 2 fr.

Livre bien conçu qui mériterait d'être répandu en France. Nous vivons sur l'idée que la poésie latine de la Renaissance est une œuvre tout artificielle et indigne d'être étudiée pour elle-même. Les pièces de choix recueillies par M. Costa et dont plus d'une mérite le nom de chef-d'œuvre, montrent que, en Italie du moins, le latin moderne a eu de vrais poètes, dignes, à certains égards, d'être rapprochés des maîtres de l'ode et de l'élégie au siècle d'Auguste. Je renvoie le lecteur aux morceaux de Pontano, de Politien, de Sannazar, de Giovanni Cotta, de Navagero, de Flaminio et de maint autre moins connu, qu'il trouvera dans ce petit recueil. Le livre étant sans doute destiné prochainement à une seconde édition — quoique l'érotisme de certaines pièces lui interdise l'accès des collèges —, voici quelques observations qui serviront peut-être à l'auteur. Dans la bibliographie de Beccadelli, il faudrait ajouter les mss. du Vatican indiqués dans *La Bibliothèque de F. Orsini*, pp. 218-223, 451 ; dans celle de Bembo, peut-être le même livre, et, à coup sûr, le *Decennio* de M. Cian. Dans l'introduction, p. XXII, le lecteur français a peine à reconnaître J.-A. de Baïf sous les simples prénoms deux fois répétés de *Giovanni Antonio*. Sur la biographie de Giammatteo Toscani, qui clôt le recueil, M. C. n'a rien trouvé de précis à dire, bien qu'Argelati *(Biblioth. script. Mediol.)* eût pu le renseigner abondamment ; au moins pouvait-il, à l'introduction, rappeler que cet aimable poète, qui fut en France un des représentants les plus actifs de la culture italienne, a été le premier à comprendre l'intérêt d'une véritable anthologie des poètes latins modernes ; on lui doit une collection parue à Paris, en 1576 et années suivantes, en trois petits volumes de poche, sous le titre de *Carmina illustrium poetarum italorum ;* M. Costa ne devait pas oublier le plus intéressant sans aucun doute de ses prédécesseurs.

P. DE NOLHAC.

---

20. — **Les Chroniques de Jean Tarde,** chanoine théologal et vicaire général de Sarlat... annotées par le vicomte Gaston de GÉRARD, précédées d'une introduction par M. Gabriel TARDE. Paris, H. Oudin et A. Picard, 1887, 1 vol. in-4 de XLIV-IV-432 pages.

Né à la Roque de Gajac, près Sarlat, en 1561 ou 1562, Jean Tarde est mort en 1636. « Une visite du diocèse de Sarlat par ordre de l'évêque, en 1594 ; deux voyages à Rome, l'un en 1593, l'autre en 1614, et

des relations avec Galilée à cette dernière date; une nomination en qualité d'aumônier ordinaire de Henry IV en 1599 : voilà les événements les plus notables de cette existence ». Ce n'en est pas moins une curieuse figure que celle de ce chanoine qui, dès 1615, fait, au fond de sa province, des observations astronomiques très sérieuses à l'aide du télescope tout récemment inventé, et donne des taches du soleil une explication qui semble un pressentiment de l'hypothèse de Leverrier sur les planètes intra-mercurielles. Son livre témoigne d'un esprit sérieux et solide, et les convictions catholiques de l'auteur troublent rarement en somme la sûreté de son jugement. Nous n'en voulons pour preuve que son appréciation de La Boëtie. « Ses poèmes, dit-il, et discours de la servitude volontaire qui restent de luy, sont choses qu'il fit par forme d'exercitation pendant sa jeunesse. Si quelques jours avant mourir, il eût fait quelque autre chose, on eut veu des conceptions bien plus relevées et une vivacité d'esprit différente du commun des hommes de son temps. C'estoit une âme moulée au patron de quelque ancien sénateur grec ou romain, mais la mort le ravit avant qu'il eût moyen de se faire cognoistre ». Quant à l'intérêt historique du livre, il est de premier ordre pour l'histoire du Périgord, et l'histoire générale elle-même y trouvera plus d'un détail curieux à glaner. Nous signalerons particulièrement à ce point de vue, dans la partie relative aux guerres de religion, le récit du siège de Sarlat en 1562 et 1587 (pp. 233 et suiv., 294 et suiv.); de la bataille de Montcontour (p. 249); de la révolte des Croquants en 1594 (p. 325), etc. Pour toute cette partie, Tarde a été témoin oculaire de ce qu'il raconte ou a entendu les récits de témoins oculaires. La portion de son œuvre qui traite des guerres des Anglais, pour laquelle il a eu à sa disposition des documents locaux probablement en partie perdus aujourd'hui, est aussi à consulter, de même que les renseignements qu'il donne sur l'histoire ecclésiastique peuvent servir utilement à contrôler la Gallia Christiana.

Les Chroniques de Jean Tarde sont éditées avec soin. L'introduction de M. G. Tarde est intéressante, encore qu'un peu copieuse, et que dans les éloges qu'il donne au chanoine son parent, il faille faire la part du double enthousiasme du descendant et de l'éditeur. Le commentaire du vicomte de Gérard est suffisamment abondant et en général sûr. Des notes détaillées contenant quelques documents inédits empruntés principalement au fonds Périgord de la Bibliothèque Nationale et une table analytique bien faite complètent le volume [1].

Louis Farges.

1. Quelques observations de détail encore. Pourquoi mêler à l'histoire du passé des préoccupations contemporaines? Cela a porté malheur à M. G. Tarde. Il parle dans son Introduction (p. xxxv) des *plagiats d'Outre-Rhin* à propos du jésuite Malapert; or ce jésuite était *belge*. On ne peut pas accuser les écritures de la fin du xvi[e] siècle d'impersonnalité apparente comme M. T. le fait p. xliii. P. 15, il eût été utile de mettre une courte notice sur les découvertes du Puy d'Issolu. — P. 293, Jacques de Mostolac était seigneur de Conflour près Chaudesaigues (Cantal) et non Caufour; — *id.*, il faut écrire Yolet et non Yollet, etc.

21. — **Petit Glossaire des auteurs décadents et symboliques,** par Jacques PLOWERT, ap. Vanier, *bibliopole*, 19, quai Saint-Michel. Paris. Prix : 3 fr.

M. Jacques Plowert a composé ce Glossaire pour donner, dit-il dans sa préface, « la signification précise de tous les termes rares qu'on ne rencontre point dans les lexiques ordinaires », et pour initier le lecteur « au prestige hermétique des vocables », employés par les poètes aussi bien que par les prosateurs décadents et symbolistes. C'est un travail, disons-le tout de suite, qui n'a pas dû prendre beaucoup sur le sommeil de l'auteur, car ce précieux Glossaire ne renferme que 405 mots ou articles dont 206 se trouvent à peu près dans tous les vocabulaires de la langue actuelle. Même les définitions de ces 206 vocables sont en toute simplicité empruntées à Littré, comme il est facile de s'en convaincre en parcourant le volume. Je croyais qu'un décadent (car je suppose que M. Plowert se vante d'en être un), était tenu sous peine de passer pour un vil bourgeois, d'être original et « abscons » même en lexicographie, mais je m'étais trompé. Ces deux cents et quelques mots sont empruntés à la langue des sciences, à la botanique, à la géométrie, à la géologie, à l'astronomie et à la médecine : c'est assez pour donner à ceux qui les emploient, même sans les bien comprendre, un air *fantasmatique*[1] qui fait demeurer « stupides », les idiots, je veux dire les ignorants. Je crois bien que les décadents ne cherchent pas d'autre effet que celui-ci : étonner, et encore étonner, et c'est pourquoi ils s'appliquent à faire des livres qui « ne soient pas d'une élégance sans imprévu ni d'un aspect parfois saponacé ». Comprenne qui pourra. Parmi eux, quelques-uns me paraissent presque convaincus qu'ils apportent au monde du nouveau, et ils marchent « le front *caronculé* de foi », comme.... je n'achève pas la comparaison qu'éveille dans l'esprit ce mot « caronculé », de peur d'être taxé d'irrévérence. Mais la plupart sont des mystificateurs qui vont déterrer dans le vieux français des mots étranges pour « éberluer les folliculaires ». M. Jean Moréas, par exemple, est de ceux-là : deux mots sonores, *escramor* et *papemor*, que personne n'a bien compris jusqu'ici, et lui moins que personne, l'ont frappé en lisant sans doute au hasard un roman d'aventures du XIIIe siècle qui a pour titre « Li Biaus Desconneus », et vite il n'a pas eu de repos qu'il ne les ait glissés l'un dans sa prose, l'autre dans ses vers[2]. Il y a plus de dix-huit cents ans, on riait à Athènes de ces décadents qui mettaient tout leur esprit à ne point parler, à ne pas écrire comme le reste des mortels. Au lieu de : « l'aiguille du cadran marque midi », ils disaient : « le filet de l'horloge nous ombroie le mipole ». Je renvoie

---

1. C'est encore un mot cher aux décadents qui ne l'ont pas inventé, car il se trouve dans Pierre Le Loyer, (*Hist. des spectres*, p. 3 et 811, édit. 1605). Il a été repris par Th. Gautier, et bien d'autres.

2. On rencontre à la page 167 de ce même roman les mots « diaspe » et « caldonie » = jaspe et calcédoine : M. Moréas les trouve jolis, et leur donne encore une place d'honneur dans une de ses *Cantilènes*.

M. Jean Moréas, qui me paraît avoir des lettres, au dialogue de Lucien intitulé *Lexiphanès*. Il y apprendra qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que lui-même par conséquent, et tous les symbolistes qui pillotent çà et là de vieux mots dans de vieux livres, tels que *flave*, *apalir*, *gone*, *labile*, *psaltère* ou *saltère*, pourraient beaucoup mieux employer leur temps que d'essayer à « faire remonter vers sa source un fleuve qui ne recule jamais ». C'est surtout dans les auteurs du XVIe siècle, et de préférence dans les latiniseurs, que nos décadents vont puiser à pleines mains : « *effaçure*, *jube*, *suspirieux*, *lustrateur*, *trueller*, *fluctuer*, *torve*, *torpide*, *nitide*, *matutin*, *coruscant* et *amène* », que M. Anatole France croit à tort avoir été inventé par Paul Verlaine, sont leurs vocables de prédilection. Il y en a comme cela une quarantaine dans ce Glossaire, de manière que tout compte fait, il reste à l'actif des décadents environ 140 mots qui sont à peu près de leur invention, et ce ne sont pas, vous pouvez vous en assurer, ni les plus jolis, ni les plus gracieux. Ils appellent *manuterge* une serviette pour prouver sans doute qu'ils connaissent un peu de latin; Ronsard avait crée le verbe « *montagner* » *:* ils inventent, et encore je ne n'en suis pas bien sûr, *montuer*. *Lavande* est trivial, *spicpectre* le remplace noblement et symboliquement à la fois. *Tarrabulation*, *suprémateur*, *strapassonner*, *néphélibate*, sont des termes qui ne manquent pas de « vibrance », et le dernier montre que ces jeunes gens savent du grec. Conclusion : il y a dans la prose et dans la poésie des décadents du Chastellain, du Crétin, du mauvais Du Bartas sans compter le *précieux ;* j'aimerais mieux qu'il y eût du naïf et du bon français.

A. DELBOULLE.

---

22. — 1. **Essai sur l'histoire des cuirassiers,** par un capitaine de l'arme. Avec sept compositions de Tiret-Bognet. Paris, Berger-Levrault, 1886. In-8, 127 p. 3 fr. 50.

23. — 2. **Historique du 7e régiment de cuirassiers** (1659-1886), par M. G. de JUZANCOURT, capitaine-commandant. (Quatorze compositions de Titeux et huit portraits). Paris, Berger-Levrault, 1887. In-8, 180 p. 7 fr. 50.

24. — 3. **Historique du 9e régiment de cuirassiers,** par A. de MARTIMPREY, capitaine-instructeur. Paris, Berger-Levrault, 1888. In-8, VI et 323 p.

25. — 4. **Un régiment de cavalerie légère** de 1793 à 1815, par le lieutenant AUBIER, du 20e chasseurs. Paris, Berger-Levrault, 1888. In-8, CXIV et 474 p.

26. — 5. **Historique du 63e régiment d'infanterie** (1672-1687), par J. MOLARD, capitaine breveté. Paris, Berger-Levrault, 1887. In-8, IX et 300 p. 15 fr.

27. — 6. **Historique du 1er régiment de zouaves,** par le commandant DESCOUBÈS, chef de bataillon. Paris, Berger-Levrault, 1882. In-8, 288 p. 4 fr.

28. — 7. **La légion étrangère de 1831 à 1887,** par le général GRISOT et le lieutenant COULOMBON. Paris, Berger-Levrault, 1888. In-8, VI et 589 p.

Voici plusieurs historiques de régiments, publiés par la maison Berger-Levrault, et qui méritent quelques mots dans notre *Revue*. Ils ne sont pas inutiles; on y trouve plus d'un détail intéressant pour l'histoire générale, plus d'un document important qu'on chercherait

vainement ailleurs. Les auteurs de ces historiques sont, il est vrai, des militaires qui n'ont ni le temps ni l'habitude de composer un livre; ils ne savent pas tirer parti de leurs matériaux; ils se bornent ordinairement à rédiger des annales. Mais, eux au moins, ils ne font pas de phrases, ils ne tirent pas à la ligne, ils ne s'amusent pas à semer leur récit de considérations tout à fait superflues en prose académique, ils narrent les faits et ne les enjolivent pas. Ils ont d'ailleurs de généreux accents lorqu'ils parlent de leur régiment, de leur drapeau, de la grandeur de la patrie, de l'enthousiasme; l'un d'eux rappelle le mot du général de Brack « l'élément moral est le roi des batailles, le reste n'est qu'une triste prose reliée en veau ».

1. — *L'Essai sur l'histoire des cuirassiers*, par un capitaine de l'arme, n'est pas un historique, à proprement parler. C'est un précis, quelquefois un peu sec, des événements militaires auxquels ont participé les régiments de cuirassiers. Il se divise en cinq chapitres : avant le premier Empire; sous le premier Empire; de 1815 à 1870; pendant la guerre franco-allemande; de 1871 à 1886. Le premier chapitre est un des plus intéressants; on y voit que jusqu'à 1792 la France n'avait qu'un seul régiment de cuirassiers, les *cuirassiers du Roi*, qui devint en 1791 le 8e régiment de cavalerie. Mais en 1804 la *cavalerie* proprement dite est supprimée et ses douze premiers régiments sont cuirassés. Napoléon leur fit donner des mousquetons, mais, comme dit l'auteur, ils n'eurent pas l'occasion de faire parler la poudre; d'Austerlitz à Waterloo, ce ne fut qu'au sabre qu'ils durent leurs succès (p. 18) et on les vit décider la victoire dans les champs de l'Allemagne et les steppes de la Russie, et, aux derniers jours de la grande armée, couvrir la retraite (p. 127). L'auteur retrace avec soin les diverses organisations de l'arme, reproduit quelques documents inédits (comme le récit de Pully, p. 10-12) et rend hommage aux cuirassiers de Reichshoffen et de Beaumont, qui « ne « furent pas maitres de la victoire, mais qui purent encore arrêter l'en- « nemi ». Il n'oublie pas les régiments de marche qui n'eurent pas l'occasion de s'illustrer par des charges héroïques, mais dont « le rôle modeste ne fut pas sans mérite » (p. 111).

2. — M. de Juzancourt a fait l'historique spécial d'un de ces régiments de cuirassiers, le 7e. Avant la révolution, ce régiment portait le nom de Royal-Etranger; il devint en 1791 le 7e régiment de cavalerie et en 1803 le 7e de cuirassiers. M. de Juzancourt le suit dans toutes ses garnisons et ses campagnes. Il insiste particulièrement sur la vaillante conduite du régiment au passage de la Bérézina, à Waterloo, à Rezonville où ses quatre escadrons firent une charge brillante et dégagèrent l'artillerie du 6e corps fortement compromise par l'attaque de la brigade Bredow [1].

1. p 4, lire *Kochersberg* et non « Kokersberg »; p. 20, que signifie la division de l'armée de Dumouriez en trois corps? Où l'auteur a-t-il vu que le 7e fut envoyé à l'armée du Centre? (Lire armée du Nord ou des Ardennes). Où a-t-il vu qu'il y avait

3. — L'historique du 9e régiment de cuirassiers, par M. A. de Martimprey, a un défaut presque inévitable; il ressemble trop à une chronique. Mais il est aussi complet que possible, même en ce qui concerne l'époque de la Révolution et du premier Empire. L'auteur a recueilli sur cette période du 9e cuirassiers un grand nombre de détails et il reproduit fréquemment par longs extraits et quelquefois dans leur intégrité les rapports des représentants et des généraux. Dans la période plus rapprochée de nous, on remarquera les pages simples, sans prétention et sans emphase, qu'il consacre à la fameuse charge de Morsbronn. (P. 210-213). Le volume renferme en outre des annexes, par exemple, la liste des officiers tués ou blessés de 1672 à 1870, les états de services des mestres de camp, chefs de brigade et colonels de 1684 à 1887, ceux des officiers du 9e en l'an II, ainsi qu'une table alphabétique de tous les noms de personnes cités dans l'historique. C'est donc une œuvre faite non pas à la légère, mais avec soin et un patient labeur [1].

4. — Le volume du lieutenant Aubier sur le 20e chasseurs, de 1793 à 1815, mérite de grands éloges. Il est, sans doute, un peu long. L'introduction répète trop souvent ce qu'on lit plus loin dans le corps du volume, et pouvait être considérablement abrégée. Quelques erreurs se sont glissées çà et là [2]. Mais le récit de M. Aubier est attachant, semé de citations heureusement choisies, comme celles qu'il emprunte aux *Mémoires* du général Duhesme et à l'*Itinéraire* de ce Curély qui assure n'avoir jamais « éprouvé plus de contentement, de sensations plus douces que dans le 20e de chasseurs ». M. Aubier a surtout tiré parti des *Mémoires* du commandant Parquin. Ce Parquin, vrai cavalier, coureur d'aventures, grand donneur de coups de sabre, très chauvin, chatouilleux sur le point d'honneur, avec cela un peu sentimental et assez volage, aimant ses chefs, les adorant, ne parlant d'eux qu'avec enthousiasme, resta au 20e chasseurs de 1803 à 1812. Il a raconté « dans une sorte de roman militaire la vie quotidienne au régiment », et ses *Mémoires* ont fourni à M. A. des anecdotes curieuses qui peignent au vif les mœurs de l'époque, et d'intéressantes particularités sur la plupart des campagnes du premier Empire, sur la mort du prince Louis-Ferdinand, sur le rôle du 7e corps (Augereau) à la bataille d'Iéna et à celle

des *Hongrois* à la Croix-aux-Bois? — P. 32-33 lire *Erlaf* (Erlaph), *Pœchlarn* (Pechlarn), *Melk* (Nolk), *Polten* (Palten). — P. 171, une phrase peu réussie : les cuirassiers sont aujourd'hui à Ste Menehould et « viennent apporter dans ses murs (?) les gais et productifs courants de la vie d'un beau, bon et brave régiment y garnisonnant ».

1. P. 20, lire *20* et non 2 avril.

2. P. 8 les représentants qui sont à l'armée du Centre, sont des représentants de la *Législative* et non du Comité de salut public; *id.* Kellermann ne fut jamais commandant en second de l'armée du Centre et ne succéda pas à Luckner dans son titre de généralissime; — p. 11, lire *Hasnon* et non « Harmon » et p. 13, *York*, non « Yorck »; — p. 19, écrire *Charbonnier* et non « Carbonnié », faute évidente du *Moniteur*; — p. xvci lire, *Tettenborn* et non « Tottenborn »; — p. xvci Yorck de Wartenbourg est appelé le *duc d'York*.

d'Eylau, sur le combat de Guttstadt, sur la charge de Murat à Heilsberg, sur l'affaire d'Amstetten, etc. M. A. cite également des notes inédites du général Edouard Colbert (voir le récit de Wagram, p. 193-203 qu'on peut rapprocher de la relation de Parquin, p. 204-208), et d'autres notes que M. Soufflot, aujourd'hui l'un des derniers survivants de l'épopée impériale, a volontiers détachées de son carnet [1]. Le 20e chasseurs a eu, comme on voit, la bonne fortune de trouver dans ses officiers des annalistes qui ont écrit presque tous les événements de sa vie. Cette vie, d'ailleurs, a été courte. Formé en 1793 de la cavalerie de la légion du Centre, le 20e chasseurs devient en 1814 le 2e lanciers; il n'a donc pas vu les grands revers; il n'a vu ni 1815 ni 1870; son numéro ne rappelle — sauf la Russie — que des succès, et, grâce aux récits de Curély, de Colbert, de M. Soufflot, surtout de Parquin, ce régiment de cavalerie légère, « noté avec une fraîcheur d'impression et une couleur locale qu'on ne trouve nulle part ailleurs, nous permet d'entrevoir le caractère et les mœurs de tous les régiments de même sorte sous le premier Empire » (p. VIII) [2].

— 5. C'est encore un bon et solide historique que celui du 63e, rédigé par le capitaine Molard. Le 63e se réclame du vieux régiment suisse qui portait en 1789 le nom d'Ernest. M. M. retrace les faits et gestes de ce régiment qui défendit Lille avec Boufflers et qui assista aux batailles de Senef, de Denain, de Fontenoy. Mais il n'insiste pas suffisamment sur le rôle du régiment en 1792 et il aurait dû consulter et citer à ce propos les mémoires de Puget-Barbantane (p. 21-75) et ceux de Barbaroux. Il expose en revanche, aussi complètement que possible, l'histoire du régiment lorsqu'il s'appela *63e demi-brigade* (jusqu'à l'organisation de 1803) et *63e régiment d'infanterie de ligne* (de 1803 à 1815). Les noms les plus brillants du 63e dans cette période sont ceux de ses colonels Lacuée (qui meurt bravement à Eylau) et Mouton-Duvernet. De la Restauration à nos jours, le régiment n'a guerroyé qu'en Algérie; mais, ainsi que dit son biographe, il y fut « employé à des expéditions et des labeurs qui exigeaient autant de dévouement, et plus de courage peut-être qu'en Crimée, en Italie et au Mexique ». Durant la guerre de 1870, les bataillons actifs du régiment qui avait alors pour colonel le futur général Zentz, combattirent à Spickeren et furent bloqués dans Metz; son dépôt fractionné envoya un bataillon à Phalsbourg; le reste se rendit à Toul. Cette partie de l'historique est très soignée; M. Molard a raconté, d'après les souvenirs et notes des

1. Il reproduit aussi le récit du passage de la Bérézina publié par le général Corbineau dans le *Spectateur militaire* de 1827.

2. Il faut citer les appendices : I. Notice biographique sur l'origine de l'arme des chasseurs, son histoire générale de 1763 à 1816; II. Le 20e chasseurs de 1816 à 1825; III. Le 20e chasseurs de 1873 à 1888, — les pièces justificatives : 1° situation des réserves de cavalerie pendant les campagnes de l'Empire; 2° état des services et des campagnes des colonels du régiment; 3° état nominatif des tués ou blessés; — la notice sur les tenues.

officiers, la part que le 63[e] prit à la bataille du 6 août et aux sièges des deux forteresses lorraines.

— 6. L'historique du 1[er] régiment de zouaves, par M. Descoubès, comprend trois parties : le corps des zouaves (1830-1842), le régiment des zouaves (1842-1852), le premier régiment de zouaves (1852-1882). L'auteur s'est consciencieusement acquitté de sa tâche, et, grâce à un historique rédigé déjà par le major Pozzo di Borgo, grâce aussi à ses recherches personnelles, il a composé un récit complet du passé de son régiment, passé que le colonel Hervé nomme avec raison « exceptionnellement riche de gloire et de souvenirs ». L'Algérie occupe naturellement la plus grande place dans le volume; et il n'y a presque pas une page de la première partie qui ne retrace un exploit de ces *chèvres de montagnes*, comme les Arabes nommaient les zouaves, « qui avaient la force et le courage du lion » (p. 97). Mais l'auteur expose avec les mêmes détails le rôle du régiment pendant la guerre d'Orient et on remarquera, à ce propos, les détails qu'il donne sur le vrai zouave de cette époque (p. 113-115); il représente d'une façon pittoresque et en style imagé, non pas le zouave légendaire et de fantaisie, mais le vrai zouave, le chef de *tribu* ou d'escouade, le soldat qui sait *frichtiquer* et faire la *turlutine*, qui connaît tous les métiers. Viennent ensuite quelques pages sur l'expédition du Mexique où le régiment se distingua dans l'affaire de Santa-Inès et sur la guerre de 1870. On sait que le 1[er] de zouaves était à Froeschwiller et à Sedan; M. Descoubès insiste sur les solides qualités que le régiment montra pendant la retraite et au 2 septembre : « Pas une atteinte ne fut portée à la discipline; singulière réponse à ces esprits qui ont mis une partie de nos désastres sur le compte de l'indiscipline des troupes d'Algérie! » (p. 219).

— 7. Le volumineux travail du général Grisot et du lieutenant Coulombon sur *La légion étrangère* continue l'histoire publiée par le général Bernelle et qui s'arrêtait à 1839. Il a été composé d'après l'ouvrage de Bernelle, les mémoires du lieutenant-colonel de Choulot, les archives de la guerre, les journaux de marche trouvés au corps et les renseignements fournis par d'anciens officiers de la Légion. Les auteurs narrent par le menu la part que la Légion a su se faire dans toutes les campagnes. Leur récit, qui transporte le lecteur en Crimée, en Italie, en France, au Tonkin [1], pour le ramener toujours en Algérie, est aussi circonstancié que possible et tout plein de détails, dont quelques-uns très caractéristiques, principalement sur les combats et marches du Mexique, sur la guerre de 1870 et la répression de la Commune, sur le Tonkin et Formose. Ajoutons que MM. Grisot et Coulombon ne se sont pas bornés à faire connaître la conduite du corps; ils ont montré et mis en relief le caractère particulier, original

1. La Légion qui forme depuis 1885 les deux régiments étrangers, a envoyé au Tonkin depuis le commencement de la campagne jusqu'au 1[er] janvier 1887 7940 hommes.

de la Légion composée, à la façon de l'armée de Wallenstein, d'hommes de tous pays qui « ont certainement leurs défauts, mais qui composent un ensemble brillant, énergique, très militaire, offrant encore le type des vieux régiments ».

A. CHUQUET.

---

29. — **L'Algérie,** par Maurice WAHL, 2e édition, revue et augmentée. (Paris, Alcan, 1889, in-8 de 422 p.)

Nous avons déjà parlé longuement de la première édition de ce bon livre [1], et nous n'avons que peu de choses à ajouter à ce que nous en avons dit. Nous retrouvons les mêmes qualités de composition, d'exposition et de clarté, la même modération dans les jugements. L'ouvrage a été augmenté de 78 pages, qui sont consacrées à une description plus complète du littoral, à des études sur les barrages, le reboisement, et le Mezab, à des documents statistiques sur le mouvement de la population, l'importance commerciale des ports, la moyenne des pluies, etc. M. Wahl, qui a vécu sept ans à Alger, tant comme professeur au Lycée que comme conseiller municipal, a pu étudier de près les personnes et les choses dont il parle, et la lecture de son œuvre prouve qu'il a bien vu. Quelques légères erreurs ont été corrigées; nous en signalerons d'autres, qui ont échappé à la vigilance de l'auteur. La prise de Tripoli a eu lieu en 1551 et non en 1555 [2]; celle de Bougie en 1555 et non en 1552 [3]. Le désastre de Djijelli ne fut pas dû à l'*incapacité du duc de Beaufort*, qui n'avait pas le commandement de l'armée de terre, partagé entre Gadagne et la Guillotière [4]. Mais il sera facile de faire disparaître ces petites taches, qui n'empêcheront pas la deuxième éditon d'avoir le même succès que son aînée.

H.-D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le dernier fascicule du grand et utile « Dictionnaire étymologique de la langue allemande » *(Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache)* de M. Fr. KLUGE, professeur à l'Université d'Iéna, vient de paraître chez Trübner, à Strasbourg. Il comprend les livraisons 8-10 de l'ouvrage et les pages 337-453. On accueillera volontiers cette « quatrième édition améliorée », *vierte verbesserte Auflage* — qui n'est pas d'ailleurs la dernière.

---

1. *Revue critique*, tome XV, p. 173.
2. V. les lettres de d'Aramon. (*Négociations de la France dans le Levant*, t. II, p. 155 et suiv.)
3. V. les *Documents sur l'occupation espagnole*. (Revue africaine 1877, p. 280 et suiv.)
4. V. le Rapport adressé au Roi par M. de Castellan, publié dans le *Recueil historique contenant diverses pièces curieuses de ce temps*. (Cologne, 1666, in-12.)

— M. Philippe Strauch vient de faire paraître dans le premier fascicule de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* de cette année et de tirer à part la « bibliographie des publications scientifiques parues en 1887 sur le domaine de la littérature allemande moderne. » (*Verzeichnis der auf dem Gebiete der neueren deutschen Literatur im Jahre 1887 erschienenen wissenschaftlichen Publicationen.*) Cette excellente bibliographie ne saurait être trop louée et recommandée. Voici plusieurs années déjà qu'elle paraît et rend de grands services. Aussi engageons-nous nos collègues et amis de France à envoyer à M. Strauch, professeur à l'Université de Tubingue, un exemplaire de leurs ouvrages et un tirage à part de leurs articles, ou à défaut du tirage à part et de l'exemplaire, une note aussi complète que possible, indiquant le titre, le format, le nombre de pages, la date de la publication.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 janvier 1889.

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, président sortant, et M. Barbier de Meynard, président pour 1889, prononcent chacun une courte allocution. Sur la proposition de M. Barbier de Meynard, la compagnie, à l'unanimité, vote des remerciments à M. d'Hervey de Saint-Denys.

L'ordre du jour appelle la présentation de deux candidats pour la chaire de langue chinoise, à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes.

Le scrutin donne les résultats suivants :

Désignation du candidat à présenter en première ligne :

M. Devéria	34 voix.
M. Jametel	3 —

Désignation du candidat à présenter en seconde ligne :

M. Jametel	15 voix.
M. Cordier [1]	1 —
Bulletins blancs	18 —

Un membre ayant fait observer que des membres libres, contrairement à l'usage, ont pris part au vote, ces scrutins sont annulés et le vote est recommencé. Il donne les résultats suivants :

Pour la première présentation,

M. Devéria	30 voix.
M. Jametel	4 —

Pour la seconde présentation :

M. Jametel	8 voix.
M. Cordier	1 —
M. Devéria	1 —
Bulletins blancs	24 —

En conséquence, l'Académie présente en première ligne M. Devéria et ne présente pas de candidat en seconde ligne.

M. l'abbé Duchesne, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que cette commission s'est constituée et a arrêté la liste des ouvrages admis a prendre part au concours de 1889.

L'Académie procède à l'élection des commissions chargées de juger les concours pour divers prix. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix ordinaire (étude sur le théâtre hindou) : MM. Maury, Bréal, Oppert, Senart;

Prix Allier, de Hauteroche (ouvrages de numismatique ancienne) : MM. Deloche, d'Hervey de Saint-Denys, Schlumberger, A. de Barthélemy ;

Prix Bordin (étude sur les sources de Tacite) : MM. Jules Girard, Weil, Boissier, Croiset;

Prix Stanislas Julien (ouvrages relatifs à la Chine) : MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Oppert ;

Prix Loubat (ouvrages relatifs à l'Amérique du Nord) : MM. Maury, Hervey de Saint-Denys, Oppert, Maspero.

Ouvrages présentés : — par M. Derenbourg : Bloch (Isaac), *Inscriptions tumulaires des anciens cimetières israélites d'Alger* ; — par M. Héron de Villefosse : 1° Pallu de Lessert (Clément), *les Briques légionnaires, contribution à la géographie militaire de l'Afrique romaine*; 2° Challamel (Jules), *Loi du 30 mars 1887 sur la conservation des monuments historiques et des objets d'art, étude de législation comparée* (extrait de l'*Annuaire de législation française*.

Julien Havet.

1. M. Cordier, qui est profeceur titulaire d'une autre chaire à l'Ecole des langues orientales n'était pas candidat.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 21 janvier — 1889

30. — **Précis de grammaire comparée du grec et du latin,** par Victor Henry, professeur adjoint de philologie classique à la Faculté des lettres de Lille, lauréat de l'Institut. Deuxième édition, revue et corrigée. Paris, Hachette, 1889. In-8, xx-356 p.

La première édition de cet ouvrage a paru il y a près d'un an. J'éprouvais quelque embarras à présenter au public un livre qui n'était plus tout à fait dans sa nouveauté; par un succès rare, et qui est d'un heureux augure pour la vulgarisation des connaissances linguistiques, la seconde édition a suivi de près la première, et elle arrive à point pour figurer à sa place dans le compte rendu [1].

L'existence même du livre de M. Henry, on va le voir, est la marque des progrès qu'a faits dans ces derniers temps la grammaire historique. Il y a dix ou douze ans, il était difficile d'aborder seulement cette science, si l'on n'était initié dans quelque mesure aux études sanscrites. Aujourd'hui une certaine connaissance du sanscrit reste naturellement indispensable à l'auteur d'un travail linguistique, et à quiconque veut aller un peu loin, mais non plus à un commençant. Quiconque sait conjuguer *fero* et δείκνυμι pourra retirer beaucoup de fruit du nouveau *Précis*, et, sinon approfondir les problèmes, du moins se faire une idée juste des résultats acquis, et concevoir avec netteté la nature des questions encore pendantes. Non que les savants qui ont le plus perfectionné la linguistique aient tous cherché à la rendre facile, comme sur certains points ils l'ont rendue rigoureuse (au contraire, certains y prodiguent plus que jamais la vaine algèbre), mais parce que la science elle-même est devenue plus aisée à étudier sans préparation spéciale, je

1. L'auteur du livre, collaborateur de la *Revue critique*, vient d'être nommé à la Sorbonne; nous le félicitons de tout cœur et joignons nos compliments aux éloges que contient cet article — article que nous avions depuis quelque temps en épreuve, mais que nous ne publions qu'aujourd'hui, après la nomination de M. Henry, pour prouver une fois de plus l'impartialité de la *Revue*. (A. C.)

ne dirai pas le sanscrit ayant perdu, mais le grec ayant gagné en importance.

On sait maintenant que le grec δέδορκα, avec ses trois couleurs de voyelle, est plus près du type ario-européen primitif que le sanscrit monochrome *dadarça;* on sait que, dans λόγ-ον et πόδ-α, le grec distingue légitimement deux désinences que le sanscrit confond. Bien que, lorsqu'on entend parler pour la première fois de l'*r* voyelle, on soit bien aise de savoir que ce phonème existe en fait en sanscrit, on n'a plus besoin du sanscrit pour apprendre à en démêler le souvenir dans ἔδρακον ou πατράσι. En somme, c'est maintenant le grec qui renseigne le mieux sur le vocalisme; or, c'est le vocalisme qui est la clé de la flexion, soit qu'on étudie les désinences mêmes (ποδί, πόδα, πόδε, — λόγος, λόγε), soit qu'on s'attache aux variations d'un radical (τρέπω, ἔτραπον, τέτροπα). Si on s'amusait à refaire aujourd'hui la fable préhistorique de Schleicher, sur la brebis « où il n'y avait pas de laine », non seulement on trouverait quelque moyen de dire *tondue*, mais on donnerait au texte l'aspect d'une langue d'Europe, mélangée plus ou moins adroitement de grec ultra-archaïque, d'italo-celtique et de slavon; d'une part on n'y parodierait plus la monotonie des voyelles sanscrites, d'autre part on y distinguerait, à la grecque, les verbes en ω des verbes en μι, quoique le sanscrit les ait brouillés, comme le bas-latin a brouillé les conjugaisons. Détail plus important qu'il n'en a l'air, car quiconque reconnaît l'ancienneté des verbes en ω devient sceptique sur la doctrine illusoire des pronoms-désinences, sur le *-mi* qui vaut *ego*, le *-si* qui vaut *tvam*, le *-ti* qui vaut ὁ mis par pléonasme, et sur tout ce que Charles Thurot appelait volontiers *le roman de la linguistique*.

Aujourd'hui d'ailleurs, en même temps que la langue grecque se défend contre le droit d'aînesse du sanscrit, devenu moins incontestable, la langue latine elle-même se résigne moins facilement à pâtir du droit d'aînesse. Elle sait, à l'occasion, parler plus haut que les deux vieilles langues-sœurs. Elle a conservé les variétés de voyelles mieux que le sanscrit, les gutturales mieux que le grec. Elle seule montre encore l'ablatif dans tout son développement. Si elle n'a point ὁ, ni αὐτός, ni toute la forêt vierge des pronoms sanscrits, elle seule du moins a gardé les démonstratifs de la première et de la seconde personne, *hic* et *iste*, très archaïques par la forme de leur nominatif, et dont le sens est tellement remarquable qu'on est amené à se demander si, par hasard, ils seraient antérieurs à la distinction d'*ego* et de *nos*, de *tu* et de *uos*. Elle ne distingue plus l'optatif du subjonctif, l'aoriste du parfait; en revanche, on y voit en pleine floraison l'impératif futur, dont le dialecte védique n'a que des vestiges. Les comiques, aussi bien que les prosateurs qui ont écrit en style élevé, en font encore un emploi d'une précision et d'une rigueur merveilleuse, et nous font connaître un trait remarquable de la conversation préhistorique, dont il n'y a plus trace dans les Homères grecs et hindous.

Il est rare, à la vérité, que le latin soit ainsi plus instructif à lui seul que le grec et le sanscrit ensemble. Mais ce qui n'est pas rare, c'est qu'une combinaison de renseignements latins et grecs en dise plus long que les seuls renseignements sanscrits. Par exemple, ἑκατόν et *centum* prouvent la présence d'une nasale vocalique devant le *t*, ce que le sanscrit *çatam* ne révèle pas. Aussi, on peut désormais concevoir comme réalisable ce que ne pouvait pas être le *Compendium* de Schleicher, et ce que n'est pas le *Grundriss* en cours de publication de M. Brugmann, c'est-à-dire un manuel embrassant comme ces deux livres toutes les langues ariques et européennes, mais où la partialité traditionnelle pour le sanscrit serait renversée, et où, tout en laissant à chaque langue les avantages qui lui sont propres, il serait convenu que la place d'honneur appartient au grec. Pourvu que des circonstances particulières ne s'y opposassent pas, les formes grecques seraient en principe citées les premières, et, quand il faudrait un exemple réel pour éclairer les hypothèses, ces formes seraient choisies de préférence à toutes les formes *barbares*.

Le livre que je viens de supposer n'est pas celui que M. H. a voulu faire. Il s'est proposé un plan moins vaste, dont la réalisation montre peut-être encore mieux quelle rénovation la science a subie. Le sanscrit n'est pas seulement dépossédé de la place d'honneur, il est écarté du livre. Comme lui ont été écartés les idiomes de l'Iran et de la Germanie, ceux de la Lithuanie et de l'Irlande, la langue des inscriptions gauloises ou osques et celle des manuscrits liturgiques slavons. Seuls le latin et le grec restent en présence ; deux langues, c'est tout juste assez pour que le mot de *Grammaire comparée* puisse figurer dans le titre. Le plus piquant, c'est que le savant qui a pris le parti d'isoler ainsi les langues classiques n'est pas de profession un humaniste ou un philologue, habitué à se cantonner dans l'étude exclusive du latin et du grec ; c'est un linguiste, et, comme les lecteurs de la *Revue critique* le savent bien, un linguiste orienté dans les provinces les plus diverses du monde du langage. Et s'il a radicalement éliminé la langue de l'Inde, ce n'est pas faute de la savoir, car M. H. est aussi un indianiste, et, entre les deux éditions de son *Précis*, il a publié cette année même la traduction d'un drame sanscrit[1]. C'est dans l'ordre : il faut savoir les choses qu'on tait pour être capable de bien parler des autres.

On voit assez à quel public s'adresse le *Précis :* les lecteurs qui n'ont encore de curiosité que pour le grec et le latin, parce qu'ils ne connaissent encore que ces deux langues. Des lecteurs en question, quelques-uns auront un jour le désir d'apprendre le sanscrit ; ils tiendront à être complètement outillés et à posséder pleinement toutes les clés de la

1. Le *Sceau de Rākchasa (Moudrârâkchasa)*, drame sanscrit en cinq actes et un prologue, par Viçâkhadatta. Paris, Maisonneuve, 1888. [Pendant l'impression du présent article a paru une autre publication de M. Henry : Kâlidâsa, *Agnimitra et Mâlavikâ*, comédie en cinq actes et un prologue, mêlée de prose et de vers, traduite du sanskrit et du prâcrit. Paris, Maisonneuve, 1889.]

linguistique (telle de ces vocations sera sans doute éveillée par le *Précis* lui-même); pour eux, ce livre aura été une introduction à des ouvrages moins modestes; il leur restera d'ailleurs utile pour les déchiffrer, si le grimoire y reste de mode. Quant au reste du public instruit, qui n'en viendra pas à étendre ainsi le champ de ses études, il trouvera un guide sûr dans le présent livre, où l'histoire des formes n'est ni arriérée, ni vague, ni non plus aventureuse. Ici ne figurent plus ces rêveries étymologiques, aisées à excuser et même à comprendre chez le créateur de la grammaire comparée, mais dont on a plus de peine à concevoir que Schleicher n'ait pas été gardé par l'esprit de géométrie ou Curtius par l'esprit de finesse. Avec des lecteurs insuffisamment prémunis par leur préparation technique, rien n'eût été plus pernicieux, et là-dessus M. H. s'explique catégoriquement (p. 189) : « Ce sont là des jeux d'esprit presque inutiles »; — on ne saurait mieux dire, car le *presque* maintient les droits de la curiosité quand même — « et qui, poussés plus loin, deviendraient dangereux. » Et il ajoute, en termes excellents : « Toutes les tentatives faites pour expliquer l'*-es* du nom. pl. par une sorte de redoublement de l'*-s* démonstratif du nom. sing., le passif latin par une affixation du pronom réfléchi *(feror = *fero se)*, le médio-passif grec par un redoublement à sens réfléchi de la finale pronominale (φέρομαι = *φέρ-ο-μα-μι, *φέρεσαι = *φέρ-ε-σα-σι, etc.) se sont brisées contre d'insurmontables obstacles phonétiques, *et l'on voudrait pouvoir espérer qu'elles ne se renouvelleront plus.* »

Ces vaines recherches dûment écartées, que reste-t-il pour remplir le volume?

Dans la science que tout le monde entend clairement sous le nom de *grammaire comparée*, mais que ce nom par lui-même exprime assez mal, n'entre pas la syntaxe proprement dite. C'est qu'elle diffère beaucoup du reste de la grammaire historique. Les changements de la syntaxe sont liés à l'histoire psychologique. Si le latin traite l'*attribut* comme un sujet, tandis que le français le traite comme un régime direct, c'est que nos cerveaux en sont venus à associer autrement que ceux des Latins les idées qu'ils font exprimer à la voix par certains signes. En morphologie, au contraire, l'histoire propre des idées ne joue aucun rôle. Quand certains auteurs ont dit au génitif *senati* pour *senatus,* par analogie avec *domini,* ils ont confondu deux signes équivalents; l'idée n'en a pas été modifiée, et elle n'intervient ici que comme occasion du changement. Quand *bonus* est sorti de l'ancien *duenos,* non seulement l'idée exprimée par ce signe changeant est restée la même, mais l'idée n'a été en rien connexe au changement (si pourtant, ici encore, la psychologie a joué un rôle, c'est qu'après tout, la langue et la lèvre ne font rien que par ordre du cerveau). Il y a donc, dans l'histoire du langage, deux sciences distinctes, la syntaxe historique et la morphologie historique; elles sont, et elles seront toujours, extérieures l'une à l'autre. C'est la seule morphologie historique qu'a

traitée M. H. au point de vue grec et latin, ce n'est pas la syntaxe historique. Les lecteurs amenés par la curiosité psychologique trouveront dans son livre plus d'un fait de nature à les intéresser, mais ils sauront qu'ils n'ont pas à y chercher ce qui n'y doit pas être.

Ce qui en fait la matière, ce sont les phénomènes soit purement phonétiques, c'est-à-dire où les signes ne sont pas influencés par l'idée qu'ils représentent, soit analogiques, c'est-à-dire où l'idée exprimée intervient dans les transformations du signe comme occasion, condition ou cause. *Duenos* devenant *bonus* est un phénomène phonétique; *senatus* supplanté par *senati* est un phénomène analogique. Ces deux ordres de faits ont ceci de commun, que les uns comme les autres consistent dans une modification des signes; si bien que, s'il est aisé de les distinguer en principe, rien n'est plus ardu dans l'application. Car, ordinairement, les problèmes se présentent au linguiste sous cette forme : Telle modification, constatée empiriquement, est-elle d'origine phonétique? ou d'origine analogique? ou enfin serait-elle d'origine mixte? Et, pour peu qu'il s'agisse d'un problème un peu complexe : En quoi la phonétique a-t-elle contribué à la modification, et en quoi y a contribué l'analogie? De là l'unité de la morphologie historique, qui est ce qu'on appelle couramment la grammaire comparée : de là aussi l'unité du nouveau *Précis*.

En ce qui touche l'ordre phonétique, ce livre me paraît appeler deux critiques de nature un peu générale. Elles portent d'ailleurs moins contre le travail personnel de M. H. que contre les doctrines actuellement en faveur. La première a trait à l'influence attribuée à l'accent.

Tout le monde sait que l'accent latin, qui était d'abord une nuance de tonalité musicale, mais qui devint à la basse époque une nuance d'intensité, a été le principal agent des transformations romanes. D'autre part l'accent préhistorique, qui a laissé sa trace en grec sous forme d'une nuance de tonalité musicale, paraît aussi avoir été, en son temps, connexe à certaines variations vocaliques; par exemple, la différence d'accent entre λείπων et λιπών, ou entre πατέρα et πατρός, semble bien être liée à la présence ou à l'absence de l'*epsilon*. Entre l'action supposée de cet accent préhistorique et l'action incontestable de l'accent bas-latin, il y a un abîme de bien des siècles; cet abîme, beaucoup de linguistes, et M. H. avec eux, me semblent essayer vainement de le combler, attribuant à l'accent encore tonal du haut-latin des phénomènes où il n'est pour rien (par exemple, p. 87, le contraste de la contraction de *coago* en *cogo* avec la non-contraction de *coegi*), ou bien (p. 100), en outre de l'accent d'intensité bas-latin, de l'accent tonal haut-latin et de l'accent préhistorique, faisant intervenir dans la prononciation des initiales latines un « accent purement expiratoire » — autant dire un accent qui n'était pas un accent — lequel ne sert qu'à embrouiller les choses par l'équivoque de ce nom trompeur. En réalité, comme l'accent latin et bas-latin n'a rien de commun avec l'accent

préhistorique, qui avait péri quand il a pris naissance (il a péri de même dans le germanique et dans le grec éolien), l'existence même de l'accent a été interrompue, et, par conséquent, il est clair que son action ne s'est pas toujours fait sentir. Ce serait un progrès de marquer nettement, dans le livre, cette discontinuité, qui est un des faits saillants de l'histoire phonétique.

L'autre observation porte sur la définition des diphtongues. M. H., d'accord avec une nombreuse école phonétique, considère la seconde des deux voyelles graphiques comme ayant la nature d'une consonne : αι serait *ay*, ευ serait *ew*. Le fait est bien douteux. On ne comprendrait plus une différence d'accent entre δαΐς et παῖς, entre Ζεύς et Ζεῦ. Le grec, d'ailleurs, se trouve d'accord avec le latin et aussi avec le roman pour traiter ς après une diphtongue, comme après une voyelle (*s* éliminé dans αὔως, changé en *r* dans *aurum*, devenu sonore dans le français *oser*). Les Hindous enfin, qui sont des maîtres en phonétique descriptive, distinguent dans leur merveilleux alphabet les diphtongues *ai*, *au* des syllabes comme *ay*, *ar*, *ap* ; bien mieux, ils nous disent que l'*a* y est plus bref qu'une brève ordinaire, et l'*i* ou l'*u* plus long. Il y a là au moins de quoi conseiller la réserve ; il sera prudent, dans les éditions ultérieures du *Précis*, de transcrire tout simplement αι, ευ par *ai*, *eu*.

Quant à l'ordre des phénomènes analogiques, je ne puis en parler au point de vue général que pour donner au nouveau livre des éloges ; j'exprimerai seulement tout à l'heure non une critique, mais un vœu d'amélioration. M. H., dont le premier ouvrage linguistique a été une *Etude sur l'analogie dans la langue grecque*, ne pouvait méconnaître l'importance de l'analogie ; il donne de nombreux exemples des effets qu'elle a produits, et on peut dire qu'il ne laisse jamais oublier à ses lecteurs qu'à côté de la phonétique il y a autre chose. Comme lui-même l'explique (p. 103), l'analogie, — ou, pour parler plus exactement, la force analogique, — « n'est pas seulement un agent indispensable, créateur et perturbateur à la fois, de la formation des mots d'une langue ; *on peut dire qu'elle est l'essence même du parler humain* ». Cette proposition peut ne pas paraître claire d'emblée, mais en fait rien n'est plus vrai. Les phénomènes qui ne sont pas analogiques, c'est-à-dire les changements phonétiques, ne sont en eux-mêmes que des déformations stériles du langage. Ils ne contribuent à sa vie qu'indirectement, par la destruction, relâchant les cohésions anciennes, coupant en détail les mille liens dont l'enchevêtrement est l'unité d'un idiome, et fournissant à la pensée, pour former ses créations nouvelles, des matériaux qui sont la substance à demi décomposée des vieilles. Car le langage ne vit pas à la façon d'un animal, qui dévore d'autres organismes, ni même à la façon d'une forêt, qui suce la pourriture de ses feuilles tombées ; il s'alimente de ce qui, en lui-même, est en train de dépérir. L'énergie vitale qui est en lui, et qu'il est absolument légitime d'appeler son essence même, c'est la force analogique. Elle seule accroît, elle seule multiplie ;

elle seule aussi conserve, car la subsistance même du langage est une sorte de création permanente de l'homme. Elle est une des forces instinctives de l'esprit; elle consiste dans une action (une action inconsciente) que la symétrie de nos idées exerce continûment sur la symétrie de leurs signes. Avec le temps, un système des idées se démêle dans la pensée; avec le temps aussi, la force analogique développe dans la parole un système des signes, et c'est précisément par là que la parole est autre chose qu'une suite de cris ou qu'un gazouillement.

L'habitude de réfléchir sur les phénomènes d'analogie a donné à M. H. une vue juste de la structure des mots. Il expose (p. 102) ce qu'a de trompeur le procédé étymologique ordinaire, qui, au moyen de traits d'union, décompose uniformément les mots en petites parcelles et en fait des chapelets d'atomes. « Ce serait une grave erreur de croire que la formation des mots repose sur l'union logique et réfléchie, en quelque sorte sur l'addition mathématique de deux valeurs, la racine fournissant la signification générale, et le suffixe déterminant et particularisant cette signification, ainsi qu'on le représente dans les décompositions théoriques. » Que dirait-on en effet d'un linguiste qui croirait avoir défini la phrase en l'appelant une série de mots? Vous oubliez l'essentiel, lui crierait-on, c'est-à-dire le sens qu'attache à cette phrase celui qui la compose. Il n'est pas moins superficiel d'analyser le mot comme une série de petites racines. L'essentiel, c'est le sens qu'attache au mot celui qui le crée, c'est-à-dire le souvenir de certains mots, qui lui suggèrent celui-là, et dont celui-là à son tour suggère le souvenir. Le procédé étymologique que M. H. condamne à bon droit vient des Hindous, le premier peuple du monde pour disséquer les mots et en étiqueter les pièces. Eux du moins le pratiquent avec correction, leurs analyses n'ayant pour but que de cataloguer rigoureusement ce qu'il faut savoir par cœur. Leurs imitateurs d'Occident, qui ont prétendu combiner l'intelligence historique avec cette mnémotechnie, ont introduit dans l'étude du langage des habitudes malencontreuses, qui sont devenues universelles.

M. H., comme tout le monde, s'est laissé entraîner par l'exemple, et c'est ici que se place le vœu d'amélioration annoncé tout à l'heure. Dans le *Précis* comme dans tous les livres de linguistique, l'ensemble des formes d'*equus* ou *equos*, c'est-à-dire, en langage vulgaire, ce que l'enfant qui cherche dans son dictionnaire appelle *equus* tout court, devient quelque chose de bien raffiné, « le thème *equo-* ». Bien mieux, par une convention difficile à défendre, *forma*, qui n'a jamais eu nulle part un *o* après l'*m*, se trouve contenir un « suffixe *-mo-* ». Ne prenons pas ici le ton du reproche : quel linguiste aurait ici le droit de jeter la première pierre? Mais à coup sûr M. H. ajoutera beaucoup à la clarté de son livre, qui par son sujet même est tenu d'être aussi élémentaire que possible, s'il écarte ces subtilités, qu'on pourrait appeler *indo-germaniques* par épigramme. Et du même coup il se rapprochera de la

vérité vraie et de la vraie rigueur, comme on le verra assez en méditant sur les notions comme celles de *thème* ou de *suffixe*.

En linguistique exacte comme en linguistique facile, un suffixe est quelque chose qui n'a pas du tout la précision et l'immutabilité algébrique. C'est par exemple *-ier* dans *épicier*, mais *-tier* dans *bijoutier*; c'est *-al* dans *septentrional*, mais c'est *-onal* ou *-ional* (j'en donnerais le choix pour une épingle) dans *méridional*. Un radical est chose non moins élastique; c'est une partie de mot à laquelle se joint un suffixe, par exemple *mérid-* ou *méridi-*. *Racine* est le nom conventionnel d'un radical relativement irréductible; au point de vue français, *enfl-* de *enfler* peut parfaitement être appelé une racine, aussi bien qu'au point de vue grec φερ- dans φέρω, parce que ce radical *enfl-* n'est réductible qu'en latin. Bref, *suffixe*, *radical*, *racine* ne sont pas des termes exprimant des choses qui existent en soi; ce sont les désignations de ces extraits, parfois capricieux, que l'instinct populaire tire des mots de la langue d'hier et qu'il combine pour former les mots de la langue de demain, cela tantôt avec logique, tantôt à tort et à travers. Ces termes n'ont de valeur précise que si on y fait entrer expressément la notion de cette adoption par l'instinct d'un peuple.

Quant au mot *thème*, si prodigué par tous les linguistes, rien ne peut faire qu'il ait une valeur scientifique; ce qu'on appelle *thème* est essentiellement quelque chose de bâtard. C'est l'amalgame d'une idée réelle, celle du radical, surtout tel qu'il se montre en sanscrit, avec l'idée tout autre, parfois spécieuse, souvent imaginaire, jamais certaine, d'une forme primitive, d'un mot indépendant, ayant préexisté aux autres mots. Il faudrait pourtant savoir ce qu'on veut dire. Entend-on par *thème* un radical, un extrait de mots? alors il ne faut pas dire que « le thème » d'ἵππος est ἱππο-, car où est l'ο dans ἵππε ou ἱππικός? Ou bien entend-on décidément, par « le thème d'ἵππος », le nom primitif du cheval? en ce cas, qu'on ne prétende pas que ce thème était ἵππο, car, s'il y a quelque chose qu'on sache pertinemment, c'est que dans ἵππος ni l'aspiration, ni l'ι, ni les deux π ne sont anciens; nous savons avec certitude qu'il faut, d'ἵππο, remonter au moins à quelque chose comme *ekwo* ou *ekwe* (lequel?), et peut-être à des formes (une? deux? plusieurs?) encore plus différentes d'ἵππο. Mettons pourtant qu'on veuille s'obstiner à parler d'un thème d'ἵππος, en tant que mot ayant dû, ou ayant pu exister avant ἵππος lui-même; posons comme établi qu'ἵππος n'a pas été pris tout fait à un peuple voisin, comme le latin *bos* a été pris tout fait au grec : de quel droit alléguera-t-on de prétendus thèmes à propos des noms et des verbes de date macédonienne ou impériale, comme *caesareus* ou φιλιππίζειν? Il serait ridicule, parce que le français dit *recevoir* au lieu de *reçoivre*, de dire que ce verbe a « changé de thème », le thème *recev-* ayant supplanté le thème *reçoiv-*; est-il plus sérieux d'expliquer en latin la coexistence des deux génitifs *apum* et *apium* par deux thèmes *ap-* et *api-*? Au fond, l'idée chimérique du

thème implique l'hypothèse tacite que les mots sont formés par addition d'éléments libres; elle est donc en contradiction essentielle avec l'idée de l'analogie, qui implique la doctrine de la substitution imitative. Il ne peut être douteux que M. H. saura faire son choix entre ces termes incompatibles. Il s'agit — prévenons toute équivoque — de bannir le mot *thème* purement et simplement; il s'agit en un mot, pour M. H., de faire le premier une réforme complète dans le sens de la justesse et de la simplicité. Où le bon exemple serait-il à la fois plus naturel et plus nécessaire que dans un livre comme le sien? Ses lecteurs sont des linguistes commençants; leur esprit n'est pas encore troublé par les notions imaginaires qui continuent d'encombrer la science. Le *Précis* commence à être, il sera de plus en plus, le bréviaire de tous les jeunes gens en qui s'éveille ou en qui on éveille le goût de l'histoire grammaticale. Si son succès se prolonge, et cela doit être, il dépend de M. H. que, dans peu d'années, le *thème* sommeille dans le campo-santo de la scolastique.

Je sais bien qu'il y aura des résistances. Pour se dégager d'une vieille erreur il faut faire un effort. Pour ma part, il m'a fallu des années de réflexion pour en venir à rejeter sans regret des choses que j'ai crues vraies et bonnes longtemps, et que j'ai jadis enseignées; la théorie du thème est du nombre. Mais enfin la vérité est la vérité; quand on a la satisfaction de la voir enfin bien clairement et de la dire, on est payé de la fatigue de la recherche et de la petite humiliation d'abjurer. Et après tout, ce n'est la faute de personne si la science se transforme plus vite que les générations d'hommes ne se succèdent. Il n'en coûte rien à l'amour-propre, si on ne le laisse pas se raidir mal à propos. La linguistique n'est pas seule à courir de métamorphose en métamorphose. La chimie a peut-être paru bien mouvante à nos grands-pères. Si les sciences de notre siècle ont la vie rapide, c'est que le monde n'est plus ce qu'il était aux siècles passés. En réfléchissant comme l'ensemble du monde mûrit vite, les individus peuvent se consoler d'avoir à désavouer la jeunesse de leur science.

J'ai l'air de m'être écarté de mon sujet, le compte rendu du *Précis* de M. Henry. Il n'en est rien, car, ainsi que je l'ai indiqué dès le début, l'existence d'un tel livre est un symptôme d'un temps nouveau. Ce n'est point pourtant un recueil de recherches inédites; l'auteur nous en avertit nettement dans sa préface. « Je désarmerai le reproche de plagiat, qui coûte si peu à la loyauté de certains censeurs, en déclarant sans ambages que je n'ai point prétendu faire œuvre personnelle. » Mais c'est un ouvrage d'un genre bien neuf qu'un traité d'ensemble de tout le domaine de la science, rédigé, au point de vue étroit des langues classiques, par un savant qui aurait eu qualité pour parler des autres. Pendant qu'à l'étranger des travaux, d'ailleurs excellents quant au fond, deviennent de plus en plus inabordables pour qui n'est pas d'une élite de μύσται, pendant qu'ils se font, sans motif, rebutants pour tous et

décourageants pour la jeunesse *(di meliora piis!)*, il paraît chez nous un livre facile à lire et qui le deviendra plus encore, qui ne suppose pas dans tout le public les connaissances du petit nombre, et dont l'auteur a écarté non pas, comme font les compilateurs, les notions que lui-même ne possède pas, mais celles qu'il a jugées ne pas être accessibles encore à ses lecteurs. M. Henry s'est fait l'initiateur d'une méthode d'enseignement qui était impraticable il n'y a pas bien longtemps, mais qui, dans quelques années, sera sans doute la méthode universelle. C'est ce qui m'a amené à parler non pas seulement de la deuxième édition que cette année a vu paraître, mais de ce que pourront être les futures éditions du *Précis*.

Louis HAVET.

---

31. — I. **Die Ortsgottheiten** in der griechischen und rœmischen Kunst, von Otto SCHULTZ. Berlin, Calvary, 1889. In-8 de 84 p. (Troisième fascicule du huitième volume des *Berliner Studien für classische Philologie und Archæologie*).
32. — II. **De Neocoris** scripsit Guilelmus BUECHNER. Giessen, J. Ricker, 1888. In-8 de 132 p.

I. Le culte des divinités helléniques fut, à l'origine, fixé au sol. Avec le temps, quelques-unes d'entre elles quittèrent la terre pour l'Olympe, non sans rester attachées, cependant, par des liens plus ou moins étroits, aux éléments qu'elles personnifiaient ou aux sanctuaires d'où leur culte était issu. La grande majorité des autres dieux conservèrent jusqu'à la fin du polythéisme un caractère local; tels sont, en particulier, les dieux de la terre et de la mer, ceux des montagnes, des fleuves et des sources, divinités topiques par excellence dont M. Schultz a étudié les représentations dans les monuments de l'art grec et de l'art romain.

Il est toujours difficile de reconnaître ces divinités dans les monuments figurés de l'époque grecque. Le plus ancien exemple est peut-être la personnification de Némée, signalée par Gerhard sur une série de vases à figures noires qui représentent le combat d'Hercule contre le lion. Encore son opinion ne paraît-elle que probable. Il est vraiment trop commode d'expliquer comme des « nymphes locales » les figures des peintures céramiques auxquelles on ne sait pas donner d'autre nom. Dans la plastique monumentale, l'arbitraire de ces dénominations est moindre, parce que les textes viennent parfois nous éclairer. Si nous reconnaissons avec certitude le Kladéos et l'Alphée aux angles du fronton oriental du temple de Jupiter à Olympie, c'est que nous y sommes autorisés par Pausanias. M. Waldstein a vu des divinités locales dans d'autres figures de la même composition, à l'exemple de M. Brunn qui a interprété *géographiquement* le fronton oriental du Parthénon. M. S. a eu raison de se tenir en garde contre ces témérités d'exégèse. Il a, d'ailleurs, distingué avec finesse les personnifications de localités et les divinités locales : c'est la différence qui existe, par exemple, entre le Kladéos

du fronton de Pæonios et le démon Sosipolis, honoré d'un culte en Élide, que M. Loeschcke a cru reconnaître dans le même fronton. La présence des secondes dans les œuvres décoratives de l'époque classique est aussi vraisemblable que celle des premières l'est peu, du moins en dehors de certaines places réservées, comme les angles d'un fronton. Sur les monnaies, en revanche, les divinités locales sont très souvent figurées, surtout dans l'Italie méridionale et en Sicile.

A partir d'Alexandre le Grand, les représentations de divinités locales se multiplient, avec le goût croissant pour les personnifications et le pittoresque. M. S. a surtout étudié les dieux des fleuves, qu'il répartit entre deux types plastiques caractérisés par deux œuvres bien connues, le *Kladéos* d'Olympie et l'*Oronte* du groupe d'Eutychide. Cette division est acceptable, mais, comme les monuments sont très nombreux et variés, il aurait fallu des subdivisions rigoureuses; M. S. ne les ayant point indiquées, toute la dernière partie de son travail est fort confuse. Il énumère une quantité de bas-reliefs, de peintures, de monnaies, sans que l'on reconnaisse clairement les principes de classification adoptés par lui. S'il avait donné, à la fin de son livre, une liste des monuments signalés ou simplement un bon index, il aurait rendu service et facilité la tâche de ses lecteurs. Or, non-seulement il n'y a pas d'index, mais il n'existe ni table des matières, ni division en chapitres! Ce fouillis archéologique ne doit pas être cité comme modèle à ceux qui pourraient être tentés de reprendre un jour le même sujet. M. S., qui ne sait pas composer, écrit parfois d'une façon singulière : une expression comme *der Gros der Flussgottheiten* est-elle moins triviale en allemand que *le gros des divinités fluviales* ne le serait en français?

II. M. G. Büchner a traité avec beaucoup de réserve un sujet extrêmement obscur, déjà étudié par Eckhel, Krause et M. Monceaux, celui des cités asiatiques dites *néocores*. Les villes qui portent ce titre dans les inscriptions et sur les monnaies possèdent, en vertu d'un sénatus-consulte, un ou plusieurs temples des Césars; elles se disent *néocores des empereurs*, comme Ephèse, par exemple, est néocore d'Artémis (*Act. Apost.*, XIX, 35). Une ville se dit plusieurs fois néocore lorsqu'elle possède plusieurs *Caesarea* ou *Augustea*. Quelles relations existent entre le néocorat et le culte provincial? C'est une question difficile, qui a été diversement résolue. M. B. a montré, en dressant la liste des villes néocores, d'une part, et, de l'autre, celle des cités dites *métropoles*, que ces listes, nécessairement incomplètes dans l'état actuel de nos connaissances, présentent beaucoup de noms communs : il en a conclu que toute ville néocore devait posséder un temple du culte provincial. C'est l'opinion déjà exprimée par M. Mommsen (*Hist. Rom.*, t. V, p. 319). Là où le néocorat n'est attesté que par quelques monnaies, M. B. admet (p. 61) qu'il se rapporte non pas au culte impérial, mais à celui de quelque divinité domestique. Un exemple

frappant, que l'on peut rappeler ici, est celui de Cyzique : dès que cette ville a élevé un temple à Hadrien, nous apprenons par ses monnaies qu'elle est néocore, métropole, et qu'on y célèbre les jeux provinciaux.

Ces jeux étaient désignés d'après le nom du prince auquel avait été dédié le temple provincial : ainsi, à Cyzique, à Smyrne, à Ephèse, ce sont des Ἀδριάνεια ou Ἀδριάνεια Ὀλύμπια. Les séries numimastiques permettent de fixer approximativement l'époque où les cités asiatiques sont devenues néocores : c'est un utile et pénible travail dont M. B. s'est consciencieusement acquitté. Chemin faisant, il a trouvé l'occasion de compléter le beau livre de M. Guiraud sur les assemblées provinciales, qui, par une singulière inadvertance, ne consacre pas une ligne aux villes néocores, et de rectifier la thèse de M. Monceaux, *de communi Asiæ*, où M. Guiraud avait déjà signalé quelques erreurs, mais qui conserve le mérite d'avoir été le premier travail d'ensemble sur ces questions. Je m'étonne qu'il n'ait point tiré parti des recherches de M. l'évêque Lightfoot dans son récent ouvrage *Ignatius and Polycarp* (Londres, 1885 ; cf. Ramsay, *Revue archéol.*, 1888, II, p. 224).

Un appendice est consacré aux prêtres de la province d'Asie. On a généralement admis, avec MM. Waddington et Marquardt, que le grand prêtre d'Asie avait des délégués dans les villes où le Κοινὸν Ἀσίας possédait des temples ; ces délégués s'appelaient eux-mêmes ἀρχιερεῖς Ἀσίας. M. B. a développé une théorie toute différente, indiquée plutôt qu'exposée par M. Mommsen (*Hist. Rom.*, t. V, p. 319) et que M. Guiraud a oublié de discuter : il y avait en Asie autant de grands-prêtres que de temples provinciaux et il faut renoncer à l'hypothèse d'un grand prêtre de la province tout entière, *sacerdos provinciae indivisae* (p. 125). Cette modification de l'état de choses normal, que l'on constate partout ailleurs qu'en Asie, paraît due aux rivalités des villes qui produisaient de si curieux effets sur l'organisation politique de cette province. A partir du IIe siècle après J.-C., les ἀρχιερεῖς s'appellent aussi asiarques ; il y avait bien des asiarques à une époque antérieure, mais nous ne sommes pas suffisamment renseignés à leur égard.

Le travail de M. B. est très solide, soigné dans les détails, mais son latin est d'une digestion bien pénible.

Salomon Reinach.

---

33. — **Inscriptions tumulaires des anciens cimetières israélites d'Alger**, par Isaac Bloch, grand rabbin d'Alger. (Paris, 1888, in-8 de III-142 p.)

Les trois premiers chapitres sont consacrés à un historique succinct des cimetières israélites d'Alger ; vient ensuite la description de quarante-huit pierres tombales, avec le texte et la traduction des inscriptions, quelquefois bilingues (hébreu et espagnol) qui y sont gravées ; des renseignements biographiques et bibliographiques très détaillés sur ceux dont ces marbres ont recouvert les corps, fourniront plus tard de précieux renseignements à celui qui entreprendra la curieuse histoire de

la communauté israélite d'Alger, depuis les humbles débuts du XIIIe siècle, jusqu'aux jours où, après avoir été virtuellement maîtresse de la Régence, elle sombra sous les coups de l'émeute, et sous la division engendrée par la lutte fratricide des Bacri et des Duran.

Nous signalerons à l'auteur deux recueils, qu'il ne semble pas avoir consultés, et dans lesquels il eût trouvé, sur les fléaux qui désolèrent Alger (pestes, famines, tremblements de terre), des indications plus sûres et plus complètes que celles que lui a fournies M. Berbrugger ; je veux parler des *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, et de la collection de la *Gazette de France*. Il y eût vu que le mouvement séismique de neuf mois commença le 5 février 1716, à deux heures du matin, et non en 1717 ; que les dégâts furent très considérables, à ce point qu'il ne resta pas une maison complètement indemne [1] ; que la peste de 1740 dura trois ans, et fit périr 60,000 personnes [2] ; que celle de 1752-1756 fit environ 20,000 victimes [3] ; celle de 1786-1787 occasionna 17,048 décès, à Alger seulement [4].

M. B. reproduit en appendice une très intéressante élégie sur le massacre de 1805 ; mais il nous semble qu'on ne peut pas conclure de cette pièce qu'il n'y eut que 42 victimes. L'auteur anonyme ne dit nulle part qu'il a parlé de *tous* les morts ; il est même plus que probable qu'il ne l'a pas fait ; car il ne cite aucun nom de femmes et d'enfants, et les faibles ne durent pas être épargnés par les barbares assassins. Nous aurions voulu voir rappeler que le pavillon du consul français abrita et sauva plus de deux cents personnes [5]. Ajoutons que ce ne fut pas Isaac Tama qui *établit le premier service régulier des bateaux entre Alger et Marseille* (p. 118). Ce service avait été établi dès les premières années du XVIIIe siècle par les Domergue, armateurs de Marseille [6]. Les bâtiments portaient le nom de *Postillon d'Alger* (n° 1 et 2) ; chacun d'eux partait le lendemain de l'arrivée de l'autre, quand le temps le permettait. Mais, tout en signalant ces légères imperfections, nous attirerons de nouveau l'attention du lecteur sur l'importance d'une œuvre qui continue dignement la série des bons travaux de M. Bloch.

H.-D. DE GRAMMONT.

---

1. *Gazette 1716*, p. 97 (d'après une lettre du consul).
2. *Mémoires*, t. III, p. 64, et *Gaz.* 1740, p. 444.
3. *Mémoires*, III, p. 227 et suiv.
4. *Gazette 1787* (lettre du 10 août).
5. *Mémoires*, III, p. 625.
6. Sur les demandes incessantes des consuls français ; les Anglais avaient déjà une tartane exclusivement destinée au service de courrier : « Le consul anglais, « lequel a une tartane qui ne fait autre trafic que d'aller et venir de Livourne ici, etc. » (Lettre de René Lemaire, du 15 août 1692. — *Archives de la Chambre de commerce de Marseille*, AA, 490.)

34. — **Eine Amtliche Handlungsreise nach Italien im Jahre 1754,** ein neuer Beitrag zur Gesch. der œsterr. Commercialpolitik, von A. Fournier. Wien, Tempsky, 1888. In-8, 52 p.

La *Revue* a rendu compte d'un travail de M. Fournier sur un voyage de commerce entrepris au nom de l'Etat en Hongrie et en Pologne dans le milieu du XVIII[e] siècle (1888, n° 10). M. F. a découvert la relation d'un voyage semblable entrepris en Italie. Cette relation est envoyée le 27 mars 1755 par Marie-Thérèse à la représentation royale de Bohême; elle a été rédigée par le comte Alois Podstatzky et surtout par son compagnon, l'inspecteur des manufactures Procope. On y trouve d'abondants et curieux renseignements sur les villes d'Italie où séjournèrent Podstatsky et Procope, particulièrement sur Fiume, Trieste, Venise, sur Florence et Livourne, etc.; les deux voyageurs indiquent presque partout les fabrications propres à la ville qu'ils visitent, les prix, les maisons les plus importantes, les relations nouées au nom de la Compagnie d'exploitation de Moravie, les affaires qu'on pourrait entreprendre dans tel ou tel sens; ils mentionnent en passant les monnaies, les poids, les mesures. Ils ont joint au *Protokoll* de leur voyage des réflexions sur l'avenir de Trieste et la politique commerciale de l'Autriche qui tendait alors à combattre la concurrence de Venise et de Hambourg; mais on leur reproche justement, ce nous semble, de ne penser qu'à la Moravie, et, comme ils disent, au *mährisches Commercium*.

A. C.

---

35. — **Histoire des états généraux,** par Georges Picot, membre de l'Institut. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques et par l'Académie française (grand prix Gobert en 1872 et en 1873). Deuxième édition. Paris, Hachette, 1888, 5 vol. in-16 de XX-413, 444, 441, 493 et 462.

J'ai eu l'honneur de rendre compte ici (n° du 8 novembre 1873, p. 302-304) de la première édition de l'*Histoire des Etats généraux*. Dans le même numéro (p. 304-311), M. Paul Viollet compléta mes appréciations avec toute l'autorité de son érudition spéciale[1]. Nous eûmes l'un et l'autre le plaisir de donner beaucoup d'éloges (accompagnés de quelques petites réserves) à l'importante publication de M. Picot. La nouvelle édition mérite plus d'éloges encore, car l'auteur n'a rien négligé pour perfectionner son travail. Il a recommencé ses recherches avec plus de zèle que jamais, tout en préparant la publication des documents inédits relatifs aux états généraux, sur laquelle il donne, dans son *Avant-propos*, de très intéressants détails [2]. A la suite de ces re-

1. Un de nos collaborateurs complétera de même, dans un prochain numéro, les appréciations du présent article (A. C.).

2. M. P. annonce (t. I, p. 21, note 2) que le premier volume, consacré aux *Assemblées sous Philippe le Bel*, est sous presse.

cherches, continuées pendant près de quinze ans, quelques chapitres ont été ajoutés, d'autres ont été remaniés en entier, presque tous ont reçu d'utiles additions et corrections. Ai-je besoin de dire que le scrupuleux historien a mis à profit toutes les publications récentes qui pouvaient l'aider à compléter ou à rectifier la première édition? [1] Je n'insisterai pas, dans cette simple note, sur les améliorations apportées par M. Picot aux quatre volumes de 1872, et je me contenterai de déclarer que son *Histoire des Etats généraux*, si attentivement revue, si magistralement retouchée, a toutes les qualités d'un travail définitif.

T. DE L.

---

36. — **Histoire des œuvres de Théophile Gautier**, par le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul (Charles de Lovenjoul). Paris, G. Charpentier, 1887, 2 vol. in-8, LVIII-405 et 608 p.

Les savants qui collaborent à cette Revue et ceux qui viennent lui demander un guide ou une consécration pour leurs travaux, se rendront difficilement compte de la somme de recherches et d'efforts que représente le livre dont je viens de transcrire le titre. Traiter un sujet de bibliographie moderne, en apparence quoi de plus simple? Ne suffit-il pas, dira-t-on, de consulter les éditions originales de l'écrivain, de s'assurer par le dépouillement des journaux ou des revues dont il a été le rédacteur que tout ce qu'il y a écrit a ou n'a pas été réimprimé, de recueillir enfin auprès de ses contemporains ou dans sa propre correspondance le commentaire tout indiqué de son œuvre et de sa vie? En réalité, il n'en est pas ainsi : alors que les éditions originales des « romantiques » ne seraient pas cotées les hauts prix qu'elles ont atteints, les bibliothèques sont, en pareil cas, mal préparées à fournir au chercheur les renseignements dont il a besoin : il faut avoir poursuivi soi-même une enquête de cette nature pour savoir à quel point les négligences incurables du dépôt légal et l'insouciance, trop longtemps prolongée, des établissements publics pour les livres et les journaux modernes la rendent pénible et souvent stérile. Si les éditions originales font presque toujours défaut, combien il est plus ardu de remettre la main sur la feuille ou la revue où a paru tel article ou telle pièce de vers! Quant aux correspondances privées ou aux papiers personnels de l'écrivain, c'est pire encore : les premières manquent à l'appel pour toutes sortes de raisons; les secondes n'offrent le plus souvent qu'un résidu de notes, d'épreuves, voire même de quittances et de factures. S'il vous est loisible d'interroger quelques rares survivants, leur mémoire labile ou rebelle ne vous fournit que de vagues indications, parfois en contradiction formelle avec d'irrécusables témoignages.

1. Notamment celles de M. M. de Beaucourt, Hervieu, Fustel de Coulanges, Luchaire, Antoine Thomas, Vuitry. Le savant académicien a même tiré parti de quelques articles de revue, tels que ceux de M. Bayet (*Revue historiique* de 1885), de M. Noël Valois (*Revue des Questions historiques* de 1885, etc.)

Certes, le temps est loin où Quérard, à propos d'une édition des *Œuvres complètes* de Victor Hugo, annoncée par le libraire Gosselin [1], pouvait se féliciter que « pour l'honneur de notre littérature » les souscripteurs se fussent trouvés en trop petit nombre, mais il n'en est pas moins vrai que ces investigations, qui permettront un jour d'écrire l'histoire littéraire du XIXe siècle, ne remontent pas à plus de vingt ans. Ce champ si vaste est à peine défriché. Toutefois l'impulsion est donnée et notre enseignement supérieur lui-même y prend goût. N'est-ce pas hier que M. Maurice Souriau étudiait, après M. Biré, la part prise par Victor Hugo au *Conservateur* et à *la Muse française* [2]; que M. H. de la Ville de Mirmont consacrait tout un petit livre à Louis Bouilhet [3] (il en annonce un autre sur Félix Arvers) et que M. A. Morel Fatio retrouvait, avec une sûreté d'informations et un tact rares, les sources auxquelles a puisé l'auteur de *Ruy-Blas* [4]?

Entre ces pionniers de la première heure, une place à part, une place d'honneur appartient à M. de Spoëlberch. Voilà trente ans peut-être qu'avec une patience infatigable il recueille nos livres, nos journaux, nos prospectus. Les vastes bibliothèques de son hôtel de Bruxelles sont, sans exagération aucune, des archives uniques par le nombre et l'importance des documents qui y sont accumulés. De ces richesses mises à la disposition de tous avec la plus courtoise et la plus prévenante obligeance, M. de S. ne s'est réservé que les dossiers de Balzac, de Th. Gautier et de George Sand. En 1879, il nous a donné la monographie des transformations multiples que Balzac faisait subir à tout ce qui sortait de sa plume. L'*Histoire des œuvres de Th. Gautier* sera quelque jour suivie d'un hommage semblable rendu à George Sand.

Remarquons tout d'abord que M. de S. n'intitule point ses livres : *Bibliographie*, et avec raison. Ce qu'il entend reconstituer, en effet, c'est moins la description par format et nombre de pages de chacun des livres des écrivains auxquels il a voué un culte, que l'origine, les variantes, les coupures d'où est sortie l'œuvre définitive. « Toujours mécontent de la page écrite », ainsi que l'a dit de lui-même M. Zola dans un accès d'humilité, Balzac, on le sait, refaisait sur l'épreuve ce qu'il avait fièvreusement tracé la nuit, puis ajoutait et retranchait encore à ce qu'il s'était résigné à laisser paraître sous une première forme. Avec Th. Gautier (non plus qu'avec George Sand) M. de S. n'avait point à

1. Ce prospectus, devenu rarissime, avait été rédigé par Sainte-Beuve. M. de S. se propose de le réimprimer avec d'autres documents inconnus et de la plus haute valeur tirés des papiers de l'illustre critique.

2. *Victor Hugo rédacteur du Conservateur littéraire*, par Maurice Souriau, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Caen. Extrait des *Annales de la Faculté des lettres*. Caen, typ. E. Valin, 1887, deux fascicules in-8°, 50 et 22 p.

3. *Le poète Louis Bouilhet, étude*, par H. de la Ville de Mirmont, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Albert Savine, 1888, in-8°.

4. *Études sur l'Espagne* (1re série). Paris, Vieweg et Bouillon, 1888, in-8°.

reconstituer les phases de cette lutte de la pensée contre l'instrument rebelle chargé de l'exprimer. En revanche, il lui fallait remettre la main sur les mille et un articles que, de 1831 à 1872, Th. Gautier a jetés dans ce « tonneau percé » du feuilleton auquel il faisait si volontiers lui-même allusion, et ceci n'a pas été la moindre partie de la tâche de M. Spoëlberch. La collection complète des journaux politiques et littéraires contemporains n'existe nulle part [1], il n'a pas toujours dépendu de Gautier de recueillir les pages que la nécessité ou l'occasion lui arrachaient au jour le jour. Alors même qu'un éditeur bénévole s'est rencontré pour tenter l'aventure, le résultat n'a guère été satisfaisant. Quand Jules Janin intitula pompeusement *Histoire de la littérature dramatique en France* un choix de ses bavardages hebdomadaires, Hetzel fit préparer par un tiers une *Histoire de l'art dramatique* extraite des feuilletons de la *Presse*. Le choix fut singulièrement arbitraire : non seulement une bonne partie des articles de Gautier fut négligée, mais il y eut dans ceux qu'on reproduisait d'inexplicables suppressions. Les *Salons* de Gautier qui restent, quel que soit le point de vue auquel on se place, l'un de ses meilleurs titres de critique, n'ont pas été mieux traités : il a rendu compte de *trente* d'entr'eux (y compris les expositions universelles de 1855 et de 1867) : *trois* seulement ont été réimprimés. Ainsi du reste de son œuvre, et de là cette boutade à l'adresse de ceux qui ne pouvaient se douter de l'étendue de son labeur : énumérant dans une notice sur lui-même, destinée à accompagner un portrait publié par l'*Illustration*, ses romans, ses poésies et ses tentatives dramatiques, il ajoutait : « Je ne compte pas une quantité d'articles sur toutes sortes de sujets. En tout, quelque chose comme trois cents volumes, ce qui fait que tout le monde m'appelle paresseux et me demande à quoi je m'occupe. »

Les variantes sont rares et d'ordinaire peu importantes dans ses écrits en prose ; il n'en est pas ainsi de ses vers. Si, l'article fini, il n'avait plus qu'à en corriger les fautes typographiques, un sonnet, une stance, une romance lui coûtaient de tout autres efforts ; le manuscrit offre d'ordinaire avec la première version des différences qu'on ne trouve pas toujours dans la seconde et que M. de S. a toutes relevées.

A ce labeur ne s'est pas borné sa tâche. C'est bien véritablement une histoire des œuvres du maître qu'il a écrite, n'omettant ni les corres-

---

1. C'est ainsi qu'un journal ministériel qui vécut près de deux ans et auquel collaborèrent Th. Gautier, Louis Veuillot, Nestor Roqueplan, M. Ed. Thierry, etc., *La Charte de 1830* (2 septembre 1836-11 juillet 1838), est actuellement représenté à la Bibliothèque nationale par *deux* numéros, et à la bibliothèque du Sénat par un semestre. Le seul exemplaire complet appartenait aux archives de la préfecture de police détruites en mai 1871. M. de S. avait pris note sur cet exemplaire en 1868 (mais sans les faire copier) de plusieurs articles de Gautier non réimprimés et vraisemblablement à jamais perdus ; toutefois il n'y avait pas retrouvé un compte rendu des *Paroles d'un croyant* que Gautier croyait avoir publié dans la *Charte de 1830*.

pondances, ni les traités, ni même, ajoutons-le, les procès auxquels elles ont donné lieu[1]. Ainsi se trouve toute préparée une future édition des œuvres réellement complètes de Théophile Gautier que la librairie Charpentier devrait tenir à honneur d'exécuter et dont le couronnement serait cette correspondance inédite, recueillie de longue main par M. de S. et qui, en nous révélant une face à peu près inconnue de son talent, serait pour les délicats un régal hors ligne ; je n'en veux d'autres preuves que les lettres citées par M. de S. dans l'Introduction : la première, adressée à la fille aînée de l'auteur, renferme les plus paternels conseils au sujet des dédains précoces que les jeunes gens affectent si volontiers : la seconde, datée de Saint-Pétersbourg, est un irrécusable et touchant témoignage de sa sollicitude pour les siens et du culte que, sous le masque d'une impassibilité olympienne, il gardait aux êtres chers. Le romantique impénitent et le patriote se montrent aussi à nous dans d'autres lettres à Sainte-Beuve (à propos de son étude sur M. Th. de Banville) et à un ami sur l'effondrement de l'empire[2]. En un mot, si Gautier revenait au monde, il serait tenté de répéter à M. de Spoëlberch ce qu'il écrivait en 1867 à Sainte-Beuve, pour le remercier de ses trois fameux articles du *Constitutionnel* : « Avant vous j'étais parfaitement inconnu. »

Maurice Tourneux.

---

1. M. de S. a placé dans les préliminaires de son livre une liste générale des additions qu'il a pu réunir (tome I, p. LIII-LVIII). Voici l'indication des plus importantes : un prospectus pour *Notre-Dame-de-Paris*, un autre pour la *Société œnophile*, un discours écrit pour M. Pelletier, secrétaire général du ministère d'État, et lu à la distribution des prix du Conservatoire de musique en 1858, les diverses ébauches (fort importantes) d'une grande comédie inachevée, *la Perle du Rialto* ou *l'Amour souffle où il veut*, dont il existe deux versions en prose et en vers, *la Négresse et le Pacha*, parade (en collaboration avec Ch. de la Rounat), etc., etc., plus de quatre-vingts lettres ou billets, de très nombreuses variantes, sans parler des textes de procès soutenus contre Buloz, de lettres adressées à Gautier par Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor, etc., etc.

2. M. de S. a réuni à la fin de son second volume une sorte de *Gautierana* emprunté à des écrivains contemporains de toute valeur et dont les dires ont le plus souvent besoin d'être contrôlés. Je n'y ai pas retrouvé ce passage, assurément curieux, d'une lettre de Guizot à Mme de Witt (8 février 1862) : à une soirée chez M. Legouvé, celui-ci lui avait présenté Gounod, puis le pianiste Ritter, enfin Théophile Gautier, dit-il, que « je n'avais jamais vu : la tête de Vitellius, un gourmand enfoncé dans sa graisse et dans sa barbe, figure de gros épicurien spirituel et moqueur. Je lui ai dit que je le lisais avec plaisir dans le *Moniteur* et que je trouvais le *Moniteur* littéraire supérieur au *Moniteur* politique. Ma préférence lui a plu. » (*Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*. Hachette, 1884, in-18, p. 384.)

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 3 décembre de l'an dernier est mort Gustave GARREZ. Nos lecteurs trouveront dans notre prochain numéro une longue notice sur l'excellent et modeste orientaliste.

— Samedi 29 décembre de l'an dernier à eu lieu, à l'Hôtel continental, le banquet dans lequel la section des sciences historiques et philologiques de l'*École des Hautes-Études* célébrait la vingtième année de son existence, sous la présidence d'honneur de M. Victor DURUY, fondateur de l'École. Des toasts ont été portés par MM. Gaston PARIS, Victor DURUY, LIARD, BOISSIER, BRÉAL et CHATELAIN. Une centaine de maîtres et d'élèves anciens ou actuels de l'École assistaient au banquet. On trouvera dans le numéro du 1er janvier 1889 du *Journal des débats* le discours de M. Gaston Paris. Nous ne pouvons le reproduire ici, faute d'espace. Nous citerons toutefois le passage suivant : « Puis-je oublier que, si j'ai l'honneur de vous parler de cette place, c'est parce que nous avons perdu Léon Renier, notre second père, ce savant si exact et si sûr, cet esprit si fin dans sa bonhomie parfois malicieuse, ce cœur si chaud et si délicat dont le souvenir restera indissolublement lié à sa chère école? Et ne voyez-vous pas comme moi errer autour de nous ces ombres encore si présentes, Charles Thurot, ce sage à la fois austère et doux qui était si heureux d'ouvrir à notre jeunesse le trésor de ses connaissances et de ses idées, — Ernest Desjardins qui mettait dans son enseignement familier une chaleur d'âme si communicative, — l'excellent Hauvette-Besnault, dont les leçons et les encouragements amenèrent une véritable renaissance, dans notre pays, de la philologie indienne, — Heumann, qui nous aidait modestement mais utilement, en initiant nos débutants aux mystères de l'indispensable langue allemande? Hélas! dans cette petite phalange où se rencontraient tous les âges, ce ne sont pas les vétérans qui sont tombés les premiers ni les plus nombreux! En pleine activité, en pleine jeunesse, une divinité jalouse a subitement emporté, en enveloppant leurs âmes d'un sombre voile, Stanislas Guyard, si brillant, si vivant, si heureusement inventif, et qui semblait cependant parfois, sous son sourire mélancolique, pressentir sa tragique destinée, et Olivier Rayet, flamme ardente qui s'est dévorée elle-même. Avant eux déjà, et le premier de tous, le destin cruel nous avait enlevé notre aimable, notre aimé, notre à jamais regretté Charles Graux, qui promettait à la France un renouveau de son vieil hellénisme. Et cette année même les deux maîtres que, sans cesser de les considérer comme nôtres, nous avions donnés à la Faculté des Lettres, Abel Bergaigne et Arsène Darmesteter, ont disparu presque en même temps; ces deux flambeaux, allumés à notre foyer, qui jetaient un si vif éclat, ont été éteints comme par un seul et aveugle coup des noires ailes de la mort. Amis qu'unissaient à nous les liens les plus nobles et les plus étroits qui se puissent former entre les hommes, maîtres respectés, compagnons fidèles, disciples dont nous avions suivi le progrès avec tant de joie et de fierté, vous êtes toujours parmi nous, et votre souvenir se mêlera toujours à nos fêtes comme à nos travaux »! M. G. Paris a terminé en rappelant que l'École avait déjà publié quatre-vingts volumes indispensables à toute bibliothèque savante et que son diplôme qui ne mène à rien, comme on dit, est recherché dans tous les pays. « Il y a dix ans, nous avons offert à M. Duruy un volume que nous avions composé et qui témoignait de la variété et de la solidité de nos travaux. J'espérais pouvoir célébrer notre seconde décade par un volume qui aurait attesté, d'une autre façon, l'activité fructueuse de l'École. Notre secrétaire (M. Chatelain) a mis le plus grand zèle et le plus patient dévouement à rassembler les éléments d'une histoire de la section des sciences philologiques et historiques à l'École pratique des Hautes-Études; mais le volume n'a pu être prêt à temps : il formera la contribution que nous apporterons à la grande Exposition de

l'année prochaine. On y verra le tableau de toutes nos conférences; on l'y lira le nom de nos élèves et la liste déjà bien longue des ouvrages sortis de notre atelier; on retrouvera dans tous ces travaux, malgré la diversité de leur sujet et de leur forme, l'unité de notre méthode et de notre esprit, et on comprendra combien était juste et féconde, en même temps que neuve, l'idée qui inspira, il y a vingt ans, la fondation de l'École à celui que je suis très heureux et très fier de remercier en notre nom ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 janvier 1888,

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie diverses nouvelles archéologiques. Il signale surtout la decouverte de 188 nouveaux fragments du célèbre plan de la ville, gravé sur marbre sous Septime Sévère, qui couvrait une paroi du *templum sacrae Urbis*, au Forum.

Sont élus membres :

De la commission du prix La Grange, MM. Gaston Paris, Siméon Luce, Paul Meyer, Léon Gautier;

De la commission de la fondation Benoît Garnier, MM. Renan, Pavet de Courteille, Senart et Maspero.

M. d'Arbois de Jubainville commence une lecture sur les noms de lieu d'origine romaine en France. Il distingue parmi ces noms trois classes : 1° les composés, comme *Augusto-dunum*, *Caesaro-magus*, etc.; 2° les noms de lieu qui reproduisent purement et simplement, soit des noms d'homme, comme *Anicius*, *Afranius*, *Turnus*, soit des noms communs, comme *Tres Tabernae*, *Tres Arbores;* 3° les dérivés, formés soit d'un nom commun avec addition du suffixe *etum* ou *aria*, comme *Roboretum*, *Asinaria*, soit d'un nom d'homme avec addition du suffixe *acus* ou *o*, comme *Marciacus*, *Albucio*. Les dérivés de cette dernière classe appellent spécialement l'attention : tantôt ils sont formés avec des gentilices, *Marciacus* de *Marcius*, *Albucio* d'*Albucius*, etc., tantôt avec des *cognomina*, *Turnacus* de *Turnus*, *Caranto* de *Carantos*. Parmi les premiers, M. d'Arbois de Jubainville en signale un assez grand nombre qui ont pour base un gentilice dérivé, en *enus* ou en *ennius*, comme on en a formé beaucoup à l'époque impériale : tels sont : *Avenacus* (Avenay), du gentilice *Avenus*, dérivé d'*Avius; Avennio* (Avignon), du gentilice *Avennius*, dérivé d'*Avenus*, etc.

M. Ravaisson commence la lecture d'un mémoire sur les monuments funéraires des Grecs.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : Martha (Jules), *l'Art étrusque;* — par M. Heuzey : Dumont (Albert), *les Céramiques de la Grèce propre*, 6e livraison; — par M. Hauréau : *Instructions données aux ambassadeurs et ministres de France : Rome*, avec une introduction et des notes par Gabriel Hanotaux; — par M. Schefer : 1° Alishan, *Léon le Magnifique, premier roi du Sissouan ou de l'Arméno-Cilicie*, traduit par le R. P. Bayan; 2° Howorth (H.), *History of the Mongols*, IV.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 19 et 26 décembre 1888.

M. de Laigue lit une note sur un groupe sculpté comprenant deux figures, l'une assise, l'autre debout, trouvé à Neris.

M. le baron de Baye communique les photographies de plusieurs objets en métal, trouvés à Harmignies en Belgique.

M. le Président annonce la mort de M. Aubert, trésorier de la Société.

M. Rey lit une note sur le lieu nomme *Ad Salinas* dans la Chronique de Gauthier le chancelier; il identifie ce lieu avec le lac de Djabboul au sud d'Alep.

M. Muntz signale une conjecture de M. Valton au sujet d'un portrait des offices attribué à Boticelli. Il établit que ce portrait que l'on croyait représenter soit Pic de la Mirandole, soit un inconnu, est, en réalité, un portrait de Pierre de Médicis.

M Durrieu communique une note sur le miniaturiste Henry d'Orquevaulz, qui travaillait à Metz entre 1400 et 1440.

M. d'Arbois de Jubainville présente une série d'observations sur les noms de lieu dérivés de noms propres d'hommes.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

““REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 28 janvier — 1889

37. — O. RAYET. **Études d'archéologie et d'art,** réunies et publiées, avec une notice biographique sur l'auteur, par Salomon Reinach et illustrée de 5 photogravures et de 112 gravures. Paris, Firmin-Didot, 1888. 1 vol. in-8.

Le monde savant et tous les amis d'O. Rayet sauront gré à S. Reinach d'avoir réuni en un volume les plus importants de ses articles. Ce recueil en facilitera la lecture à ceux qui les auraient laissés passer sans y prendre garde ou que découragent plus tard les recherches dans les *Revues* et *Gazettes* où ils sont dispersés. De plus, il aidera ses amis et tous ceux qui l'ont approché à retrouver l'homme sous le savant : rien ne pouvait donner de cette physionomie si vive et de cette personnalité si attachante, une image plus exacte et plus vraie que cette poignée d'articles dont le plus court et le plus rapide n'a rien de banal. Rayet est là tout entier.

Le volume comprend 22 articles, et S. Reinach en a donné, à la fin, une table analytique, qui sera fort appréciée des lecteurs [1]. Si, comme il en avait l'intention, Rayet eût publié lui-même ce recueil, il n'aurait pas manqué de dire dans la préface : « Ceci est un livre de bonne foi. J'ai vu tous les monuments que je décris (tous, à l'exception de la statue d'Athéna Parthénos dont je n'ai eu que de mauvaises photographies entre les mains). Ces fouilles à Milet et dans la région du golfe Latmique, c'est moi qui les ai dirigées, et peut-être ai-je vu assez de temples grecs pour rendre compte de l'ouvrage de Chipiez, peut-être ai-je étudié et touché assez de vases peints pour émettre un avis sur la publication de Benndorf. Je suis un peu le parrain de ces petites figurines auxquelles Tanagra doit sa réputation et je ne sache pas qu'elles aient à se plaindre de moi. Si je n'ai pas visité les tumulus de Koul Oba ni d'Altoun Oba, c'est que nous avons sur les fouilles du Bosphore

1. Dans la Table des Illustrations, ajouter que la métope trouvée à Ilion par Schliemann (p. 460), est actuellement à Berlin, avec toute la collection Schliemann, dans le *Musée Ethnographique*.

Cimmérien d'utiles et magnifiques ouvrages, mais j'ai bien vu le Musée de l'Ermitage Impérial, et puisque j'avais tant fait que d'aller si loin, j'ai poussé jusqu'à Copenhague et suis revenu par Berlin. J'ai connu les savants dont j'ai fait l'éloge, A. de Longpérier et F. Lenormant, enfin l'on a pu me rencontrer plus d'une fois dans l'atelier de certains sculpteurs contemporains, dont j'ai critiqué les œuvres. » Rayet aurait dit vrai, et nous ajoutons que jamais le moi n'eût été moins haïssable. Rayet a beaucoup vu et nul n'a eu le regard plus pénétrant ni plus juste. S. R. dit avec raison dans la courte notice biographique mise en tête du recueil : « Ce qu'il avait au plus haut degré, ce qui fait l'excellence et la valeur durable de ses écrits, c'est le sentiment du style et de la valeur artistique des œuvres » (p. XII). Ses articles sur Tanagra et sur Olympie sont, entre tous, dignes d'éloges. Qu'on se reporte, en les lisant, à la date où ils ont paru : ni les beaux marbres d'Olympie, ni les gracieuses figurines de Tanagra n'étaient alors entrés dans le domaine commun, avec ce cortège banal d'articles de journaux, de revues, de dictionnaires où tant de gens puisent leurs convictions. — Je regrette seulement que S. R. se soit contenté de renvoyer le lecteur à l'article des *Monuments de l'art antique* sur Tanagra : il fallait en détacher la description des nécropoles et la joindre aux articles de la *Gazette des Beaux-Arts*. Tanagra est un des plus beaux titres de Rayet et nous aurions eu sous la main un ensemble précieux de renseignements.

J'ai dit plus haut combien les amis d'O. R. avaient plaisir à le retrouver dans ces articles si personnels et si vivants. Il n'y a pas, à ce sujet, d'indications à donner au lecteur et je le laisserais volontiers à ses propres impressions si le volume ne s'ouvrait par une notice biographique dont il me reste à dire un mot. Elle est aussi complète et aussi exacte qu'on pouvait l'attendre d'une pieuse collaboration, et j'en ai cité une appréciation très juste du talent de Rayet : je ne l'en aurais pas moins conçue tout différemment. Sans essayer de refaire ce qu'a si bien fait Homolle, j'aurais dit en deux mots toute l'influence qu'ont eue sur O. R. deux maîtres dont il prononçait souvent le nom. Adrien de Longpérier tout d'abord, qu'il a si vivement admiré et que je ne vois cité ni dans la notice d'Homolle, ni dans celle de Reinach. J'aurais eu double plaisir à rappeler le second de ces maîtres, celui qui développa si fort en lui le goût de la géographie historique. O. R. eut en effet la passion de cette science : les programmes de ses conférences à l'École des Hautes-Études, plus d'un chapitre de ses livres et le seul examen de sa bibliothèque suffisent à montrer combien les problèmes de la topographie grecque avaient d'attrait pour lui. Ses qualités de précision et de netteté, son esprit ingénieux et pénétrant, des connaissances techniques qui ont si souvent surpris son excellent architecte, Alb. Thomas, enfin le goût des voyages, tout l'aidait dans ces études fécondes. De ces deux maîtres, le premier eut toujours pour lui cette « bienveillance

agissante » (p. 404) qu'il apprécia si fort ; le second, E. Desjardins, se l'attacha par un lien qui fit trop peu de temps hélas ! la joie des deux familles. Voilà ce que j'aurais dit et bien d'autres choses encore !

A ce premier recueil un autre fera suite qui comprendra les mémoires épigraphiques d'O. Rayet. Le nom de notre maître et de notre ami est sauvé de l'oubli. Déjà Collignon a achevé et publié son *Histoire de la Céramique grecque;* après Reinach, ce sera mon tour : j'ai pris l'engagement d'achever quelque jour l'ouvrage sur *Milet et le golfe Latmique,* je ne l'oublierai pas.

B. HAUSSOULLIER.

---

38. — **Greeko-Slavonic.** Ilchester Lectures on Greeko-Slavonic Literature and its relation to the folk-lore of Europe during the middle ages, by M. GASTER ; x-229 p. in-8, 2 pl. London, Trübner et C°, 1887.

Il faudrait pour examiner en détail le livre de M. Moses Gaster une compétence spéciale qui nous manque : nous voulons seulement signaler l'intérêt de cette étude sur les œuvres empruntées à la littérature grecque par les Slaves, évangiles apocryphes, légendes et romans, due à un savant aussi justement renommé que M. G. Peut être pourrait-on pourtant lui reprocher d'avoir exagéré le rôle joué par les Slaves dans la transmission de la littérature byzantine aux populations de l'Occident; il y a eu au moyen âge entre l'Orient et l'Occident de l'Europe, d'autres intermédiaires que les Bogomils. On pourrait aussi désirer une exposition plus précise : ce livre semble parfois écrit d'après de vieux souvenirs, et sans le secours des ouvrages qui eussent été nécessaires à l'auteur.

Le livre de M. G. se termine par deux appendices intéressants, mais dont le développement nuit aux bonnes proportions de l'ouvrage, sur la *Bible historiale* du moyen âge, et sur l'origine de l'alphabet glagolitique. On sait quelles obscurités présente ce dernier point ; la plus vraisemblable des hypothèses qui ont précédé celle de M. G. est due à M. Leskien : la glagolitza serait une modification de la minuscule grecque du IX-X[e] siècle; mais cette explication laise subsister bien des difficultés. Celle de M. Gaster est tout à fait neuve : mettant en lumière l'étroite ressemblance des alphabets glagolitique et arménien, il propose de voir dans le premier une adaptation du second à la représentation des sons slaves. Les preuves historiques qu'il fournit en faveur de l'adoption de l'alphabet arménien par Cyrille sont très ingénieuses, et le rapprochement des formes graphiques vraiment assez convaincant.

L.? D.

39. — **L'Origine de l'Apocalypse de S. Jean,** par Henri SCHŒN. Paris, Fischbacher, 1887; in-8, 148 p.

40. — **Les origines littéraires et la composition de l'Apocalypse de S. Jean,** par A. SABATIER (Extrait de la revue de théologie et de philosophie), 1888, in-8, 37 p.

L'*Apocalypse de saint Jean*, renfermée au Nouveau-Testament, passait, il n'y a pas longtemps encore, pour la formule même de l'obscurité. C'était, en tout cas, de tous les livres de la Bible celui dont l'interprétation donnait lieu aux plus grands écarts, aux plus singulières fantaisies. Un grand pas fut fait pour une plus saine intelligence du livre quand Lücke, par la publication de son *Introduction*, la rattacha à l'ensemble de la littérature apocalyptique, si florissante aux environs du christianisme. L'œuvre avait cessé d'être unique et isolée et l'on pouvait espérer se rendre compte de sa composition et de son origine par l'application des règles admises pour l'ensemble des produits littéraires auxquels il convenait désormais de l'assimiler. En effet, en 1835, plusieurs théologiens distingués découvraient simultanément l'empereur Néron dans le mystérieux chiffre 666 (XIII, 18). Désormais le problème sembla résolu et un accord assez rare entre commentateurs bibliques succéda aux controverses passionnées des âges précédents. Dans un article donné en 1877 *à l'Encyclopédie des sciences religieuses* de Lichtenberger, un critique autorisé, M. Sabatier, pouvait en toute sincérité écrire ce qui suit : « Chose singulière, cet ouvrage qui passait pour le plus obscur de la Bible, est peut-être celui sur lequel règne la plus grande unanimité d'explication parmi les théologiens modernes. On est généralement d'accord, en effet, sur le lieu et la date précise de sa composition, sur sa signification générale et le but qui y est poursuivi... L'apocalypse de Jean est sortie des convulsions qui agitèrent la Judée de l'an 67 à l'an 70 et amenèrent la destruction de Jérusalem. »

Soudain, il y a deux ans, paraît sous le patronage d'un écrivain connu, un opuscule dû à un débutant, lequel soutient que l'*Apocalypse* est une œuvre juive, qui a subi un certain nombre d'interpolations chrétiennes afin de trouver place dans le recueil sacré. Cette thèse audacieuse est accueillie avec une singulière faveur. Quelques hommes éminents s'y rallient; d'autres, tout en faisant des réserves, déclarent qu'il y a lieu de tenir grand compte des nouvelles propositions. Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que tous, et M. Sabatier entre autres, s'accordent à dire que la solution qui avait prévalu pendant cinquante ans et qui n'a été mise en suspicion que par une circonstance tout accidentelle, laissait subsister mainte obscurité, qu'elle ne lève que d'une façon très imparfaite les difficultés d'un problème qu'on avait déclaré définitivement clos.

Les deux publications relatées plus haut appartiennent à la discussion qu'a provoquée dans les cercles théologiques la dissertation de

Vischer intitulée : *Die Offenbarung Johannis, eine jüdische Apocalypse.*

Dans une étude soignée et développée, M. Schœn passe en revue les derniers travaux relatifs à l'*Apocalypse* et expose avec développement l'hypothèse de M. Vischer. Cet auteur, pour retrouver l'écrit primitif, élimine du texte traditionnel le début du livre (chap. Ier à III), une série de courtes incises prétendues chrétiennes au corps du livre (de chap. IV à XXI) et la conclusion (v. 6 à 21 du chap. XXII). Cette élimination, prétend-il, n'entraîne le plus souvent aucune interruption du sens. Si l'on demande maintenant sur quels arguments externes se fonde le critique pour restituer la forme juive de l'Apocalypse chrétienne, celui-ci, faute de témoignage direct, est obligé d'alléguer de simples présomptions morales. Que ces présomptions soient sans valeur, nous ne le prétendrons pas ; mais il est visible qu'elles présentent un caractère éminemment personnel et subjectif, trop aisément arbitraire. M. Vischer écarte tous les passages décidément chrétiens ; cela fait, il lui reste entre les mains un écrit où ne se retrouvent plus que les éléments messianiques communs aux juifs et aux chrétiens ; c'était le résultat fatal, nécessaire d'une pareille tentative, qui pourrait fort bien n'être, en dernière analyse, qu'un cercle vicieux et reposer sur une pétition de principes. Mais, dit-on, n'a-t-on pas constaté, dès longtemps, dans l'*Apocalypse* l'alliage de doctrines juives et chrétiennes, dont la juxtaposition forme un contraste étrange ? Soit. Les éléments de la doctrine ancienne et de la doctrine nouvelle se trouvent plutôt associés ici que fondus ; mais est-ce là le seul exemple de la chose et ce phénomène n'est-il pas, au contraire, hautement explicable par les conditions où est née la littérature chrétienne primitive, en général, spécialement l'apocalyptique de la jeune église, qui empruntait au judaïsme son cadre et ses divisions ?

Après un examen consciencieux de l'hypothèse allemande, M. Schœn, qui s'était d'abord senti disposé à l'admettre, est obligé lui-même de déclarer que le procédé du jeune critique est arbitraire et artificiel. Cependant il ne se résout pas à accorder à l'ancienne exégèse l'unité définitive de plan et d'auteur. Il estime, en effet, que quatre des visions principales — la prédiction concernant le temple et la ville (XI, 1-13), la prophétie sur la naissance du Messie (XII, 1-9), les oracles sur la bête (XIII, 1-6, 11-18) et sur la chute de la grande Babylone (XVIII) — paraissent avoir été « introduites violemment dans le plan primitif. » Ces visions, d'un caractère essentiellement juif, auraient été empruntées à des écrits juifs antérieurs à l'an 70, tandis que le livre lui-même où elles ont trouvé place ne daterait que des dernières années du siècle. Telle est, en deux mots, et abstraction faite de détails secondaires, la conclusion de M. Schœn. Il se résume ainsi : « Depuis longtemps, on avait reconnu que la plupart des visions de l'*Apocalypse* étaient des imitations de l'Ancien-Testament. Nous avons essayé de montrer que les visions d'*Ezéchiel* et de *Daniel* ne sont pas les seules

qui soient entrées dans la composition de l'ouvrage, mais que l'auteur a utilisé quelques prophéties juives plus récentes. »

Au cours de sa dissertation, solide et bien informée, M. S. rend hommage aux travaux de M. Sabatier sur le même sujet, signale l'article consacré ici même par notre collaborateur à l'hypothèse de Vischer (18 avril 1887) et indique que ce savant, après avoir incliné pour la thèse de l'Apocalypse juive, a abouti à une solution assez différente. « En réalité, dit M. S., M. Sabatier renversait l'hypothèse de M. Vischer; au lieu de voir dans l'*Apocalypse* une œuvre juive traduite et annotée par un auteur chrétien, il y trouvait un livre chrétien enrichi d'oracles juifs plus anciens. » Dans une vive et substantielle brochure, M. Sabatier nous donne, en effet, ses conclusions, qui seront accueillies avec un réel intérêt et dont il est visible que M. Schœn a subi l'influence dans une grande mesure.

M. Sabatier commence par déclarer qu'on ne saurait opposer d'argument préjudiciel à l'idée que l'*Apocalypse* traditionnelle ne serait que « l'édition chrétienne, augmentée d'une conclusion et ornée de notes intermittentes, d'une Apocalypse primitive juive, qu'un disciple de Jésus a voulu approprier à l'édification des chrétiens de son temps. » L'hypothèse est en harmonie avec les mœurs littéraires de l'époque, les transformations d'ouvrages plus anciens, les interpolations intéressées étant alors un procédé courant, pratiqué dans toutes les écoles. N'a-t-on pas notamment christianisé les anciennes Apocalypses juives d'*Henoch*, d'*Esdras*, des *Douze patriarches*?

Analysant avec finesse et compétence l'*Apocalypse*, M. Sabatier y signale une « cassure » au chap. X au moment précis où intervient un ange, porteur d'un petit volume que le voyant est invité à avaler et qu'il avale, en effet. Or, ce livre serait un recueil de prophéties et l'écrivain a simplement voulu marquer par ce détail qu'il va faire place dans son livre à un recueil d'oracles apocalyptiques déjà rédigés et qu'il insère tels quels dans la trame du poème. Ce recueil comprenait, outre les morceaux, dont M. Schœn, lui aussi, admet l'origine juive, quelques fragments encore. « Tous ces oracles, dit l'écrivain, forment un ensemble homogène. Ils sont tous d'origine juive, sont animés du même souffle de piété juive, correspondent à des idées ou à des espérances exclusivement juives. Ils se séparent du reste de l'*Apocalypse* et se rapprochent les uns des autres par le ton et par la couleur. » M. Sabatier insiste sur cette circonstance que « tous ces oracles sortent d'une même situation historique; tous jaillissent vibrants et colorés de l'effroyable catastrophe de l'an 70; tous datent de la veille ou du lendemain de la ruine de Jérusalem... La critique a donc eu raison en trouvant dans ces oracles la preuve de la date 69 et 70. Son erreur a été de conclure du particulier à l'ensemble. »

On voit que les conclusions des deux travaux que nous analysons sont sensiblement identiques. Leurs auteurs rejettent l'hypothèse de

l'« Apocalypse juive », mais ils ne maintiennent point la date précédemment admise pour la composition de l'*Apocalypse de saint Jean* et la sacrifient sans hésitation pour se rapprocher de la date admise par la tradition ecclésiastique; le seul élément nouveau, c'est que, dans le corps de l'ouvrage, se rencontreraient dans une mesure à déterminer — sous ce rapport M. Sabatier va plus loin que M. Schœn — des visions d'un caractère franchement juif, rédigées une trentaine d'années auparavant et que l'écrivain, les jugeant éloquentes et dignes d'être conservées, a insérées telles quelles dans son œuvre, aux dépens du plan et de la suite des idées, lesquels n'ont pas laissé d'en souffrir. Le plus grave en tout ceci, c'est qu'en un des points où la critique moderne s'était montrée le plus résolue et où ses vues semblaient avoir triomphé, il a suffi d'un accroc pour déterminer d'éclatantes défections. En vérité, si les partisans de la tradition sont adroits, ils ont là l'occasion d'une belle revanche.

Nous même étant prié, il y a deux ans, de rédiger pour la *Grande Encyclopédie* un article sur l'*Apocalypse de saint Jean*, arrivions sans avoir pris connaissance du travail de M. Vischer qui paraissait à la même époque, à faire nos réserves sur la solution très généralement défendue, qui place le livre avant 70. Nous faisions voir que, tout en admettant que l'écrivain a voulu désigner et la Rome des Césars et l'empereur Néron, l'œuvre ne devait pas être antérieure aux dernières années du siècle. Nous étions loin de penser que cette thèse était sur le point de reprendre faveur et que l'apparente unanimité des critiques était destinée à se briser comme verre au premier choc.

Et maintenant que faut-il penser, non de l'hypothèse d'une apocalypse juive datant de 70, remaniée par un chrétien vers l'an 100, hypothèse que les solides travaux analysés ci-dessus réfutent excellemment, mais de la supposition de toute une série de pages empruntées telles quelles à un écrit antérieur juif par l'auteur chrétien? Nous la croyons inutile pour rendre compte soit des anomalies du plan, soit des variations ou vacillations de la doctrine, soit de quelques petites énigmes littéraires, peut-être à jamais insolubles, que présente le texte traditionnel. Que l'écrivain chrétien se soit largement inspiré des écrits analogues qu'il avait sous les yeux, tout le monde l'admet. Qu'il ait été amené à leur faire quelques emprunts, qui ne se fondent point sans quelque effort avec le reste de l'œuvre ; on pourra l'accorder dans le détail. Mais c'est aller trop loin, selon nous, que d'admettre l'intercalation en une rédaction déjà existante de visions et de morceaux d'ensemble. Le « petit livre » de M. Sabatier nous semble plus difficile à avaler qu'à lui-même et au Voyant de Pathmos. L'*Apocalypse de saint Jean* est et reste une œuvre foncièrement chrétienne.

M. Vernes.

41. — **Correspondance politique de Odet de Selve, ambassadeur de France en Angleterre** (1546-1549), publiée sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques, par Germain Lefèvre-Pontalis (Paris, Alcan, 1888, gr. in-8, prix : 15 fr.)

Le ministère des Affaires étrangères est devenu un couvent de bénédictins. Non seulement les attachés aux Archives servent de guides dévoués aux travailleurs, mais ils publient avec zèle les dépêches diplomatiques dont ils ont la garde, dressant un grandiose inventaire de documents.

M. Germain Lefèvre-Pontalis s'est chargé de ce soin pour l'ambassade d'Odet de Selve en Angleterre (1546-1549) qui fait suite, après un intervalle de quatre ans, à celles de Castillon et de Marillac, déjà publiées. Fils du premier président Jean de Selve, ministre diligent de François I, Odet de Selve fut comme ses frères, notamment l'évêque de Lavaur, un des plus utiles représentants de la France à l'étranger. Né en 1504, il fut accrédité à Londres avant de l'être en Italie et servit son pays jusqu'à sa mort, arrivée en 1563.

Son ambassade à Londres s'étend du traité d'Ardres, qui avait mis fin à la dernière guerre de François I et de Henri VIII, jusqu'à la reprise des hostilités sous leurs successeurs. Bien des faits importants se passent durant cette période : la mort des deux rivaux de Charles-Quint, l'avènement de leurs héritiers Edouard VI et Henri II. Le protectorat de Somerset suivi de la révolution qui porte au pouvoir Warwick, la conversion de l'Angleterre à la Réforme pure sont les événements principaux de l'Angleterre à l'intérieur.

La France ne cesse pas, pendant ce temps, d'intervenir en Ecosse dans la lutte livrée par les Anglais soit à Marie de Lorraine, soit à Hamilton, la mère et le gouverneur de la petite reine Marie Stuart. L'envoi de secours français, l'expédition d'Essé, l'enlèvement de la petite reine destinée au Dauphin se passent sans provoquer l'ouverture des hostilités.

La discussion internationale repose surtout sur l'exécution du traité d'Ardres. Les Anglais réclament le remboursement des sommes autrefois prêtées par Henri VIII à François I. Des deux parts on se plaint de saisies de marchandises, de violations de territoires. Boulogne est le pivot autour duquel tournent toutes les négociations diplomatiques.

Boulogne, perdue par la France dans la dernière guerre, ne doit lui être restituée qu'au bout de quelques années et contre argent comptant. Mais Henri II n'a pas les moyens de payer, ni la patience d'attendre. Des deux côtés on se prépare à la guerre en fortifiant Boulogne ou en faisant des travaux d'approche contre cette ville. En somme, l'état d'hostilités persiste sur les confins militaires. Retardée par l'insurrection de la commune de Bordeaux qu'encouragent les Anglais, la guerre de revanche éclate enfin et aboutit à la rétrocession de la place, garantie par un nouveau traité.

C'est pendant cette extrême tension de rapports internationaux que Selve tient à Londres les intérêts français, correspondant presque journellement avec le maître et avec les ministres, Annebaud sous François I, Montmorency sous Henri II. Ses lettres sont toutes conservées, sauf pour l'année 1549 où l'on n'a rien de lui, bien qu'il n'ait dû quitter Londres qu'au moment de la déclaration de guerre, au mois de septembre. D'après ce que l'on a sous les yeux, on peut reconnaître que les négociations de Selve font honneur à la diplomatie royale. Après la guerre, la succession échoit aux Noailles, dont les ambassades seront aussi publiées, avec plus de soin sans doute que par Vertot.

On ne peut qu'admirer la bonne analyse des dépêches et approuver le choix des citations fait par l'intelligent éditeur Les notes abondantes et une table analytique éclairent le texte. C'est être bien méticuleux que de constater des négligences qui semblent plus des fautes d'impression que des erreurs historiques. Reprenons cependant quelques titres mal donnés. La qualité de secrétaire d'Etat ne devient officielle en France qu'après le traité de Cateau-Cambrésis, sous Charles IX. Meissen (Misnie) est un margraviat et non un duché (p. 53, n. 1). Comte *Maréchal*, comte *Rhingrave* sont bien des titres héréditaires et nullement des noms donnés aux familles Keith et Salm. Cette dernière portait le titre encore plus barbare de *Wildgrave* (comte sauvage). Avant le fils du premier des Condés, il y a eu déjà un comte de Soissons, frère de ce prince, appelé plus tard, il est vrai, comte d'Enghien, après la mort du vainqueur de Cérisoles. Il faut rectifier au début l'orthographe Clutin d'*Oisy* pour d'Oisel, et corriger celle de *De D'Huyson*, due aux erreurs orthographiques du XVI[e] siècle pour les noms propres commençant par une voyelle et précédés de la particule. Par exemple, on n'écrira pas *De D'Acqs* pour de Dax ou *De D'Andelot* pour d'Andelot. Le marchand de Bordeaux complice des Anglais s'appelle, non Lestonnat, mais *Lestonnac*, d'une famille alliée aux Montaigne et qui donna à l'Eglise sainte Jeanne de Lestonnac. Je conteste qu'en 1550 Odet de Selve soit déjà membre du Conseil privé : il portait le titre de Conseiller du Roi comme, en général, les fonctionnaires de la couronne. Page 3, le baptême de Henri II est placé en 1546 : cela ferait commencer son règne à l'âge d'un an. Il s'agit de François II, qui n'est pas encore Dauphin. Au XVI[e] siècle, les Grisons ne font pas partie des Ligues suisses, et le Roi leur envoie des ambassadeurs spéciaux.

Mais assez de vétilles! Publiée comme elle l'est, la Correspondance de Selve est destinée à rendre de grands services aux historiens. Dignes collaborateurs de M. Girard de Rialle, M.M. Kaulek, Lefèvre-Pontalis, Farges et Chevrier méritent toute la gratitude des amateurs du XVI[e] siècle. S'il est agréable d'aller en leur compagnie fouiller les Archives des Affaires étrangères, on doit leur savoir encore plus de gré de travailler dans l'intérêt de ceux que leurs occupations éloignent de Paris, le trésor inépuisable de documents de l'Histoire nationale.

Francis DECRUE.

42. — 1. **Guerre de 1870.** Journal d'un habitant de Colmar (juillet à novembre 1870), suivi du cahier de Mlle H... pendant le mois de janvier 1871 et d'autres annexes, par Julien Sée. Orné de trois croquis de M. Aug. Bartholdi et d'un dessin original de M. Em. Perroyre. Paris, Berger-Levrault, 1884. In-8, XIII et 287 p. 7 fr. 50.

43. — 2. Edgar Hepp, **Wissembourg au début de l'invasion de 1870**, récit d'un sous-préfet. Paris, Berger-Levrault, 1887. In-8, VIII et 118 p. 3 fr.

44. — 3. **Récits sur la dernière guerre franco-allemande** (7 juillet 1870-10 février 1871), par C. Sarazin, médecin en chef, membre correspondant de l'Académie de médecine et de la Société de chirurgie. Paris, Berger-Levrault, 1887. In-8, XIII et 327 p. 3 fr. 50.

45. — 4. **Impressions de campagne (1870-1871)**, par H. Beaunis, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Nancy. Paris, Alcan et Berger-Levrault, 1887. In-8, VII et 304 p. 3 fr. 50.

46. — 5. **La guerre de 1870-1871**, résumé historique, traduit de l'allemand. Paris, Berger-Levrault, 1888. In-8, 192 p.

— 1. Le livre de M. Julien Sée est une suite de notes prises au jour le jour pendant les premiers mois de la guerre 1870. Le chroniqueur a voulu laisser « une sorte de déposition » sur l'état des esprits à cette époque et faire connaître les sentiments, justes ou non, de la population. On trouvera donc dans ce volume beaucoup de détails qui semblent de prime abord inutiles, mais ces menues circonstances, ces faux bruits, ces racontars, ces « canards triomphants » (p. 219) qui circulent jusqu'au dernier jour, ces alertes, ces vaines espérances de victoire, tout cela peint au vif les dispositions de l'Alsace envahie, et M. Sée n'a pas oublié de retracer chemin faisant quelques incidents d'histoire générale, comme le rôle de la garde nationale, l'affaire du pont d'Horbourg et l'occupation de Colmar.

— 2. M. Hepp était sous-préfet à Wissembourg au commencement de la guerre. Il avait de bons agents qui lui fournissaient des informations très exactes; il conseilla de surveiller la ligne de Niederbronn; il signala l'occupation du village de Schweigen et tous les préparatifs menaçants de l'invasion allemande. Mais on ne l'écouta pas et le pria de déployer moins de zèle. M. H. raconte aujourd'hui ces incidents. Il s'est entretenu, le 3 août, avec Abel Douay; il l'a transporté et veillé dans sa maison, après la journée du 4; c'est lui qui, au cimetière, a dit le dernier adieu au malheureux général. Pendant l'invasion, M. Hepp rendit d'utiles services à la population de Wissembourg; le 11 septembre, il fut expulsé. Son livre a, comme il dit, quelque intérêt à l'heure présente et renferme certains enseignements. Au point de vue historique, il devra être consulté par ceux qui voudront étudier les débuts de la guerre de 1870.

— 3. Un des récits les plus attachants que nous ayons lus sur cette guerre franco-allemande est celui de M. Sarazin. L'auteur était médecin en chef; il raconte d'une façon saisissante les bruits de la déroute du 6 août qui lui arrivent pendant qu'il opère les blessés; il montre en une page vigoureuse les Français qui se retirent et les Prussiens qui se

précipitent dans Frœschwiller et entourent son ambulance « noirs de poudre, l'air hagard, méfiant, furieux » (p. 43). Il accompagne de Reims à Carignan l'armée de Mac-Mahon et assiste à la bataille de Sedan ; il ne quitte pas le général Ducrot, et il le voit marquer au crayon sur la carte le fer à cheval que l'armée prussienne dessine autour de l'armée française ; il le suit à Bazeilles et à Givonne ; il est là, lorsque Ducrot apprend la blessure de Mac-Mahon et, après un mouvement de désespoir, dicte des ordres de retraite (p. 120), lorsque Wimpffen accourt, fait valoir ses droits et dit à Ducrot : « Il nous faut une victoire ! » (p. 123). Rejeté avec les fuyards sur le territoire belge, M. S. gagna Paris et y retrouva Ducrot ; il vit la débandade de Châtillon, et Champigny où « Ducrot, entraînant tout son état-major et ses cavaliers d'escorte, se jeta sur les tirailleurs saxons et les culbuta » (p. 213). On reprochera peut-être à M. Sarazin de se montrer trop sévère pour le gouvernement de la défense nationale [1] ; mais il a su raconter ses souvenirs de guerre avec chaleur et avec verve ; il rend à Ducrot, qu'il étudie uniquement comme soldat, la justice qui lui est due ; il tire de ses impressions des conclusions justes, les unes relatives au service des ambulances, les autres générales : l'histoire des guerres de la première République, dit par exemple l'auteur, a été écrite avec fantaisie et a préparé nos désastres ; la politique, l'infernale politique, écrit-il encore, « a contribué à ruiner l'esprit militaire et seule elle empêchera le relèvement de la France. »

— 4. M. Beaunis était, comme Sarazin, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Strasbourg ; lui aussi a pris du service pendant la guerre et a été médecin en chef. Il raconte le bombardement de Strasbourg et décrit fort bien, non seulement la résistance de la ville et son aspect physique, mais sa physionomie morale, l'état nerveux des uns et l'impassibilité des autres, l'impatience fébrile du plus grand nombre qui se « traduisait par des fluctuations soudaines d'opinion, par des alternatives de crédulité enfantine et d'incroyable confiance » (p. 41). Après la chute de la place, M. B. se rendit à l'armée de la Loire ; il passa douze jours à Juranville, où il soigna les blessés de Beaune-la-Rolande. Puis il fut attaché à l'armée de l'Est, qu'il suivit dans sa déroute. Il expose la misère de cette armée qui entendit de si près le canon de Belfort et recula devant un ennemi inférieur en nombre. Mais ne traînait-elle pas à sa suite une « queue immonde de traînards, d'éclopés et d'ivrognes » (p. 192), et le 17 janvier, sur cent cinquante blessés, le docteur n'a-t-il pas vu quarante misérables qui s'étaient fait sauter un doigt pour entrer à l'ambulance ? (p. 188). Ces navrants détails sont mêlés de réflexions qu'il faut lire. M. B. est un observateur. Il explique les

1. Il faut écrire *Valdan* et non Valledan (p. 300), et ne pas dire que Contades a lancé, plus d'un siècle avant 1870, quatre ou cinq petits boulets sur Strasbourg (p. 319) ; le fait date du 27 octobre 1678 où un boulet lancé par l'artillerie de Créqui vint ricocher sur le chœur de la cathédrale.

paniques étranges qui s'emparent de toute une armée (p. 213). Mais on remarquera surtout les pages qu'il consacre à l'état moral des troupes, « l'origine réelle de nos désastres » (p. 150-156); il montre que les officiers de l'armée de l'Est n'ont pas su, pour la plupart, vivre de la vie du soldat, ni partager ses fatigues, ni s'exposer aux mêmes dangers; « chaque jour s'accentuait le désaccord; les soldats discutaient leurs chefs et leur refusaient l'estime et la confiance; les chefs, à leur tour, abandonnèrent des soldats qu'ils ne pouvaient plus diriger ». Citons encore, en le résumant, le passage cruellement ironique sur les trois mots qui furent, dit M. Beaunis, la substance même du service pour l'officier en campagne : *Attendez des ordres! Suivez le mouvement! Débrouillez-vous!* « Ce sont là les trois refrains de la même chanson. Vous arrivez plein de bonne volonté et de dévouement; vos moyens sont insuffisants; une foule de questions surgissent; que faire? *Attendez des ordres!* Vous attendez patiemment : les ordres n'arrivent pas; vous êtes assailli de tous côtés; que faire? *Suivez le mouvement!* Vous suivez le mouvement, mais le désordre augmente; chacun tire de son côté; que faire? *Débrouillez-vous!* C'est avec ces trois phrases que nous avons fait toute la campagne de l'Est » (p. 208-209) [1].

— 5. Signalons enfin, à la suite de ces souvenirs de l'année terrible, le petit livre intitulé : *La guerre de 1870-1871*. C'est tout simplement une traduction d'articles détachés qui ont été publiés dans une encyclopédie de bon aloi, le « Dictionnaire des sciences militaires » du colonel Poten *(Handwörterbuch der gesammten Militærwissenschaften)*. Le traducteur a rattaché ces articles les uns aux autres, de façon à former un résumé très complet de la guerre de 1870. Ce résumé, dit-il, est instructif pour tous et particulièrement intéressant pour les militaires, par sa concision en même temps que par la richesse des détails; « certaines appréciations des auteurs allemands sont empreintes des passions et des préjugés nationaux; on les reconnaîtra aisément; il n'était pas possible de les supprimer et il est utile qu'elles soient connues en France. »

A. Chuquet.

GUSTAVE GARREZ

Pierre Gustave Garrez, enlevé à la science et à ses amis le 3 décembre dernier — comme si l'année qui nous avait déjà pris Hauvette-Besnault, Bergaigne et Arsène Darmesteter, avait tenu à ne pas nous quitter sans nous porter un dernier coup — était né le 20 août 1834, à Rome, où son père, Pierre Garrez, grand prix d'architecture, séjournait alors comme pensionnaire de l'Académie de France. Revenu tout enfant à Paris, il fut placé de bonne heure dans une institution de la rue Saint-Jacques, qui lui fit suivre les classes du collège Henri IV et qu'il quitta plus

1. L'appendice contient une belle notice sur Küss, le dernier maire français de Strasbourg (p. 229-242), et des considérations sur le service sanitaire en campagne.

tard pour achever ses études à Louis-le-Grand. D'après les souvenirs de sa famille, c'était un enfant réfléchi, intelligent et bon travailleur. Au sortir du collège, il avait commencé l'étude du droit, pour laquelle il ne se sentait qu'un goût médiocre [1], et qu'il interrompit bientôt quand éclatèrent, en 1854, les premiers bruits de guerre. Par un coup de tête qui n'étonnera que ceux qui n'ont pas bien connu Garrez, ni pénétré tout ce qu'il y avait d'ardeur et de passion généreuse sous ses dehors si calmes, il s'engagea dans un régiment de cuirassiers avec lequel, l'année suivante, il fit la campagne de Crimée et assista au siège de Sébastopol. Mais les souffrances de toute sorte qu'il vit autour de lui, celles qu'il eut à endurer lui-même, au point que sa vigoureuse santé en fut compromise, par-dessus tout l'amour de l'étude qui ne l'avait point quitté, lui montrèrent qu'il s'était trompé sur sa vocation. Il se fit exonérer en 1857 et revint à Paris se fixer auprès de sa mère devenue veuve. Si j'ajoute qu'en 1870, il fit son devoir dans les compagnies de marche de la garde nationale, j'aurai mentionné tous les incidents extérieurs de la vie de Garrez. Le reste en fut entièrement donné à l'étude avec une régularité, une abnégation, une force et une fixité de volonté incomparables.

A son retour du régiment, il s'était senti un peu dépaysé et, comme il se trouvait dans une situation de fortune indépendante, il fut quelque temps à trouver sa voie. Il avait rapporté du collège un excellent fond d'instruction classique, qu'il ne cessa jamais de creuser et d'étendre. Mais en même temps il éprouvait le besoin d'un horizon plus varié et plus large. Il se mit à chercher d'abord dans les livres laissés par son père. Il apprit ainsi l'italien d'abord, puis l'allemand, comme il apprenait toute chose, rapidement consciencieusement, à fond. Bientôt il y joignit l'anglais, auquel vinrent s'ajouter plus tard le hollandais, le danois, le portugais. Cependant la lecture de l'*Histoire de l'antiquité* de Duncker lui avait ouvert le vieux monde oriental et révélé enfin sa véritable vocation. Il reconnut d'abord ce nouveau domaine en l'attaquant à la fois par ses deux extrémités, l'Égypte et l'Inde. En suivant le cours de M. de Rougé, il acquit en peu de temps une connaissance solide des éléments de l'égyptologie. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir de la nécessité de choisir entre l'Afrique et l'Asie, et ce fut cette dernière qui l'emporta. Déjà il s'était muni de la grammaire sanscrite de Benfey : après l'avoir étudiée à fond, avec le contrôle des textes, il se familiarisa avec Pânini et la tradition indigène. A l'étude du sanscrit, il joignit ensuite celle du pâli, du prâcrit, de l'hindoustâni, du hindî, du gujarâtî, du marâ*th*î, de l'afghan, en même temps qu'il s'attaquait aux langues dravidiennes, en particulier au tamoul, dont il possédait une connaissance aussi solide qu'étendue. L'étude des langues indiennes le conduisit à celle du zend, du pehlévi et du persan moderne. Celles-ci à leur tour le menèrent à l'arménien, au syriaque, à l'arabe, à l'hébreu. S'il ne s'est pas engagé pour son compte dans les recherches assyriennes, il en a toujours suivi de près le mouvement.

Toutes ces études entreprises avec ordre et réflexion, poursuivies avec une méthode rigoureuse, d'après des procédés à lui propres, presque toujours sur les sources mêmes, alors moins qu'aujourd'hui, débitées en manuels, furent conduites avec une rapidité étonnante mais nullement hâtive, et bientôt menées de front sans aucune confusion, sans que l'une fît tort à l'autre. Quelques-unes, deux ou trois au plus, furent poussées par lui moins loin que les autres; aucune ne fut superficielle. C'est que, outre son énorme capacité de travail, Garrez avait au plus haut degré le

1. Il paraît au contraire avoir été attiré dès lors vers l'étude des langues. Dans ses papiers s'est retrouvé, avec la date de 1852, un cours soigneusement rédigé de grammaire comparée des langues modernes de l'Europe.

don de pénétrer dans l'esprit et dans l'usage d'une langue et de s'emparer en quelque sorte de son mécanisme. Tout en se permettant parfois des boutades sur le compte des linguistes et de la linguistique, il possédait toutes les qualités qui font les uns et il savait, pour son propre compte, pratiquer l'autre à la perfection [1]. Mais, au fond, il était plutôt philologue que linguiste. Ce n'est pas pour elles-mêmes qu'il étudiait les langues, mais comme instruments. Sur tout ce vaste domaine qu'il avait exploré en grammairien minutieux, il possédait l'érudition littéraire la plus rare par son étendue et par sa précision. Et les littératures à leur tour l'attiraient surtout comme documents historiques, comme moyens de reconstruire et d'expliquer le passé.

Sous ce rapport, le savoir de Garrez était vraiment étonnant. Sa mémoire était comme une encyclopédie vivante et bien classée, où chaque notion était à son rang et à sa place, et où les vues d'ensemble les plus larges et les plus originales se dégageaient sans effort de l'ordre parfait des détails. En histoire, de même qu'en grammaire, les minuties ne l'effrayaient pas, pourvu qu'il entrevît quelque chose au bout, et il allait droit aux faits pris dans les sources pour arriver par le plus court chemin aux rapports essentiels. Il avait un coup d'œil d'une rare justesse pour saisir ces rapports, pour délimiter les questions vraiment importantes et en débrouiller le nœud, pour séparer nettement surtout les problèmes insolubles de ceux qui sont à la portée de l'effort ou ne dépendent plus que d'un heureux hasard. L'Inde, par laquelle il avait débuté, il l'avait explorée à fond, dans tous les sens. Il en connaissait une surtout que dédaignent trop souvent nos modernes sanscritistes, qui se disent indianistes pourtant, celle des anciennes relations, celle des voyageurs orientaux du moyen âge et des visiteurs modernes, des missionnaires, des marins, des hommes d'état, des géographes, des marchands. Sous ce rapport, son érudition pouvait se comparer à celle de feu Burnell ou du colonel Yule. Et de la même étoffe double et triple, toujours de bonne qualité et solide, était faite sa connaissance de l'histoire de l'Asie antérieure et centrale, comme le prouvent ses trop rares écrits tout pleins d'heureuses trouvailles, comme le prouvait mieux encore sa riche conversation dans ces heures de libre causerie que n'oublieront jamais ceux qui l'ont approché, où l'on se sentait si loin avec lui, si élevé au-dessus des compétitions et des mesquines rivalités du jour. Ceux-là seuls qui ont connu Garrez il y a 20 ou 25 ans, pourraient dire combien de choses il a trouvées le premier, quelles questions il avait résolues avant que personne ne les eût encore posées, et avec quelle libéralité il faisait part de tout cela à ses amis. Aussi lui est-il arrivé bien souvent de rencontrer, comme nouveautés, des choses qui étaient vieilles pour lui, de retrouver même sous un autre nom, des enfants dont il était bien un peu le père. Loin d'en prendre de l'humeur, il les saluait d'un sourire au passage, heureux de les revoir grandis et en train de faire leur chemin dans le monde.

Il serait à désirer qu'un de ses vieux amis voulût bien recueillir les souvenirs de cette époque déjà lointaine et montrer l'influence discrète, toute privée, peu connue, mais très efficace exercée par Garrez sur les études orientales en France, il y a quelque 25 ans, quand, pour plusieurs de leurs branches les plus importantes, il n'y avait plus, en réalité, parmi nous, d'enseignement public. On sait que l'étude du sanscrit fut restaurée chez nous par M. Hauvette-Besnault. On sait moins que M. Hauvette-Besnault avait travaillé avec Garrez et que c'est grâce à cette influence que l'École des Hautes-Etudes put s'ouvrir avec un cours de sanscrit méthodique et solide. Ce fut Garrez qui enseigna l'arabe à Stanislas Guyard et qui initia ce brillant esprit

1. Pour s'en assurer, on n'a qu'à voir comment il savait, à l'occasion, manier l'étymologie.

aux procédés sévères de la discipline scientifique. Il était vraiment né pour enseigner. Malgré une certaine réserve qui lui était naturelle, il n'hésitait jamais à faire les premiers pas envers de beaucoup plus jeunes que lui, quand ils lui étaient signalés comme bien doués et cherchant leur voie. Il fut ainsi toute sa vie un admirable directeur d'études, même sur des domaines, celui de la Chine, par exemple, qu'il n'avait explorés que par leur contour [1]. Il avait, du reste, parfaitement conscience de cette vocation et, je le tiens d'un de ses plus anciens et intimes amis, il n'eût pas décliné l'offre d'une chaire publique, si elle lui eût été faite à temps et d'une façon digne de lui. C'est là un point sur lequel il est inutile d'insister maintenant; mais il est permis de regretter amèrement qu'une pareille bonne volonté ait dû rester stérile pour notre enseignement officiel. Du moins ne le fut-elle pas ailleurs, dans ce petit cercle d'hommes dévoués à la science qui s'étaient groupés autour de Garrez, dont plusieurs ont marqué depuis aux premiers rangs et qui tous lui ont été attachés jusqu'à la fin par les liens d'une reconnaissante affection. A ces relations, il apportait, outre sa grande expérience et son vaste savoir, le charme de sa profonde modestie, de son absolue droiture, et, une fois qu'il s'était donné, un entier dévouement. On peut dire de lui qu'il était né pour l'amitié, qui, avec la science, fut le culte de sa vie. Avec un grand fond de fermeté et un premier abord un peu froid, il était parfaitement simple, cordial et bon. Toujours prêt à rendre service, n'y ménageant ni sa peine, ni son temps, il avait pour ses amis une affection qui allait jusqu'à la tendresse. Lui, le parisien endurci, qui jamais n'eut le temps d'éprouver la lassitude de la grande ville ni la nostalgie des champs, qui ne se rappelait pas avoir découché une fois en trente ans, on le vit, pendant des années, aller une fois par semaine, avec la ponctualité d'une mère, visiter un ami malade que le soin de sa santé avait fixé près de Fontainebleau. Aussi les liens qui unissaient Garrez à ses amis, sont-ils de ceux qui survivent à la mort.

Voici la liste des travaux publiés par Garrez, aussi complète que j'ai pu l'établir. Le premier se trouve où on ne le chercherait pas, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft : Etymologisches von G. Garrez in Paris*. T. XIX (1865), p. 302. C'est une courte notice en français sur deux mots pâlis et sur leurs ramifications en pâli, en sanscrit et en prâcrit. Sans préambule ni final, le morceau a tout l'air d'être un fragment détaché d'une lettre, que le correspondant inconnu de Garrez (M. Weber ?), frappé de la valeur exceptionnelle de ces observations, aurait envoyé à la direction de la Revue. Et en effet, on ne ferait pas mieux aujourd'hui qu'on a des dictionnaires et des grammaires, et que les textes abondent. — Viennent ensuite : Notice sur les *Sendavestae Excerpta* de M. Kossowicz. *Revue critique*, du 3 mars 1866. — Notice sur la *Praçnottararatnamâlâ* de M. Foucaux, avec appendice sur le *Kalyânamitrasevana* de M. Feer. *Journal asiatique*, t. X (1867), p. 502. — Notice sur l'édition du *Bundehesh* de M. Justi. *Ibidem*, t. XIII (1869), p. 161. — Notice sur l'édition du *Saptaçataka de Hâla*, 1re partie, par M. Weber. *Ibidem*, t. XX (1872), p. 197. — Notice sur le 1er volume de la *Comparative Grammar of the modern Aryan languages of India* de M. Beames. *Revue critique* du 22 mars 1873. — Notice sur les *Jâtakas* séparés publiés par M. Fausbœll. *Ibidem*, 7 juin 1873. — Notice sur le livre de M. Bellew : *From the Indus to the Tigris. Ibidem*, 18 avril 1874. — Notice sur trois ouvrages publiés par les Paris de Bombay. *Journal asiatique*, t. III (1874), p. 62. — Notice sur le 1er volume de la traduction de l'*Avesta* de

1. Pour voir comment il savait s'orienter sur un terrain qui lui était étranger, on n'a qu'à relire l'article anonyme mentionné plus loin sur la Légende du Bouddha d'après les sources chinoises de M. Beal.

M. de Harlez. *Ibidem*, t. VII (1876), p. 411. — Ce sont là tous les travaux publiés par Garrez sous sa signature. Mais outre ceux-ci, il y a de lui, principalement dans la *Revue critique*, un certain nombre d'articles non signés. Peut-être, dans sa modestie, les jugeait-il trop peu importants, bien que plusieurs soient de première valeur. Il ne les désavouait pas du reste, et tous, jusqu'aux plus simples notes, ils portent bien la marque à laquelle se reconnaît tout ce qu'il a écrit. Aussi la liste suivante dressée d'abord d'après ce seul indice, a-t-elle entièrement été confirmée, en partie par le témoignage de quelques-uns de ses amis, en partie par des indications trouvées dans ses papiers. Voici les articles de la *Revue critique :* Le *Sutta Nipâta*, traduction *Coomara Swamy*, 6 mars 1875. — *The History of India*, de Talboys Wheeler, 13 mars 1875. — Leland, *Fusang*, 31 juillet 1875. — *The Romantic Legend of Sakya Buddha*, de M. Beal, 4 septembre 1875. (M. Beal répondit dans l'*Athenæum* du 5 février 1876 et cette réponse fut suivie d'une réplique de Garrez sur la couverture de la *Revue critique*, du 26 février 1876). — De Goeje, *Das alte Bett des Oxus*, 4 septembre 1875. — Cowell, *Introduction au prâcrit des drames*, 1er janvier 1876. — Warren, *Les idées religieuses et philosophiques des Jainas*, 16 février 1876. — A ces articles on peut comparer les suivants écrits pour un public moins spécial, sans doute à la prière d'un ami, où, sans rien sacrifier de ses habitudes d'exactitude, il a su prendre un ton moins sévère : *Histoire de la littérature hindouie et hindoustanie*, par M. Garcin de Tassy. *Moniteur Universel* du 26 juillet 1870 (sous le pseudonyme de G. Ollivier). — Bigandet, *Vie ou légende de Gaudama*, traduction V. Gauvain. *Le Monde* du 14 septembre 1879. — Delaporte, *Voyage au Cambodge*. *Ibidem*, 26 décembre 1879.

Comme on voit, ce sont là autant d'articles écrits à propos de travaux d'autrui. Plusieurs sont de dimension étendue, presque des mémoires ; quelques-uns, comme les articles sur le Bundehesh, sur Hâla, sur la grammaire de Beames, sont des morceaux que Garrez seul peut-être en Europe était capable d'écrire ; tous, ils sont pleins des vues les plus justes, les plus neuves, du savoir le plus profond, sans aucun étalage d'érudition [1]. Et comme on sent que tout cela est puisé en pleine abondance ; que, sur chaque point, l'auteur ne fait donner en quelque sorte que des têtes de colonnes, qu'il pourrait faire appuyer au besoin de profondes réserves. Ce n'en sont pas moins de simples articles, de modestes comptes rendus. A l'étranger on ne s'y trompa pas. Dès le début, Garrez fut classé au premier rang, parmi les maîtres et son autorité en plusieurs disciplines largement reconnue. Il n'en fut pas tout à fait de même chez nous qui, plus qu'on ne pense, avons le respect du livre, surtout s'il est gros, comme si l'on ne pouvait être profond, original, utile qu'en volume et sous couverture spéciale. Il faut le dire, Garrez ne fut pas apprécié chez nous à sa haute valeur, et cela non pas par le grand public, qui est hors de cause, mais par le public savant. Il ne fut apprécié et, pour trancher le mot, il ne fut connu que de ses amis et du petit nombre des spécialistes, avant tout des fidèles de notre Société asiatique, à laquelle il fut longtemps si entièrement dévoué. Là du moins justice lui a toujours été rendue pleine et entière.

Pourquoi Garrez n'a-t-il pas plus écrit ? Ce n'est certainement pas par indifférence : jamais le feu sacré ne s'assoupit en lui ; ni par dépit : son désintéressement absolu ne laissait pas de place à l'amertume. Ce n'est pas non plus pour s'être divisé entre trop d'études : rien chez lui ne fait penser au proverbe, qui trop embrasse, mal étreint. Cette division était d'ailleurs plus apparente que réelle, et toutes ces

---

1. Garrez a été probablement l'homme de sa génération qui avait le plus lu du Shah Nameh. Je ne suis pas sûr pourtant qu'on trouve le nom mentionné une seule fois dans ce qu'il a publié.

études convergeaient vers une haute unité. Il pouvait bien parfois être débordé sur un côté pendant qu'il était occupé sur un autre; mais, une fois qu'on a possédé un champ d'études comme il possédait les siens, on a bien vite fait de se remettre au courant. Une opthalmie qui, pendant plusieurs années, lui interdit tout travail prolongé, y fut bien pour quelque chose. Mais la principale raison fut son extrême sévérité envers lui-même. Il écrivait facilement, paraît-il, et pourtant il n'aimait pas à écrire, lui qui se dépensait si volontiers dans l'improvisation de la causerie. Ces études dont nous admirons la sobre richesse, la forme limpide et châtiée, il n'en était jamais satisfait. Il lui fallait beaucoup pour faire une démonstration. Sur un grand nombre de questions, par exemple sur la formation de l'écriture arménienne, sur l'origine des Parthes, sur celle du pehlévi, sur la patrie du pâli et, en général, sur le développement des langues indiennes, il avait un ensemble de vues ingénieuses et originales que d'autres peut-être auraient produites sans hésitation, mais qu'il retenait devers lui parce qu'elles ne satisfaisaient pas encore à tous ses scrupules. Ailleurs, au contraire, où il était arrivé à une solution, il admettait trop facilement dans sa modestie, que ce qu'il avait trouvé, d'autres devaient l'avoir trouvé aussi, et il fallait la contradiction pour le persuader du contraire. Sa belle discussion du problème des quatre fleuves du Bundehesh, celle de l'âge relatif des diverses couches de la littérature pâlie, d'autres encore n'ont pas été improvisées; elles étaient vieilles chez lui. Il ne les aurait pourtant pas écrites s'il n'avait pas trouvé en défaut sur ces points des livres aussi estimables que ceux de MM. Justi et Fausbœll. Ce qui lui importait, c'était la vérité et nullement d'établir qu'il l'avait trouvée le premier. Quant à l'idée d'écrire un livre simplement pour prouver qu'il en était capable, c'est la dernière qui lui serait venue. Pour ceux qui ont connu Garrez, ces raisons expliquent suffisamment le petit nombre de ses écrits; elles ne sauraient les consoler, maintenant qu'une mort prématurée et foudroyante a anéanti tant de richesses patiemment amassées.

C'est à l'improviste, en effet, en pleine santé, que Garrez leur a été enlevé. Dans la soirée du 2 décembre, il fut pris d'un léger malaise. Il se coucha de bonne heure, et la nuit paraît avoir été paisible. Vers 6 heures du matin, il avait encore touché à la petite horloge-veilleuse qui se trouvait à son chevet: quand on pénétra dans sa chambre une heure après, on le trouva mort. Comme il n'était d'aucune coterie, qu'il n'appartenait à aucun mandarinat, sa fin fit peu de bruit. La nouvelle s'en répandit pourtant au dehors, en Angleterre d'abord, comment? je ne sais, et elle y éveilla un douloureux écho. Peu de jours après, l'auteur de ces lignes recevait des lettres pleines de sympathie d'hommes comme MM. Rost et Rhys Davids, qui, sans avoir connu personnellement Garrez, aimaient et respectaient en lui un des maîtres de la science et déploraient sa mort comme un deuil international. En ce moment, ses amis s'occupent de réunir ses divers écrits en volume. Avec des souvenirs tristes et charmants, c'est tout ce qui leur reste maintenant de celui qu'ils appelaient « le bon Garrez. »

A. Barth.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Léopold Delisle et M. Tamizey de Larroque se sont réunis pour publier une très instructive brochure sur Peiresc (Toulouse, Privat, 1889. In-8°, 34 p.). La brochure contient une étude sur le grand amateur français du xvii° siè-

cle, et son *Testament*. L'étude, due à M. Delisle, a été lue le 23 novembre 1888 à la séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; c'est un juste hommage rendu au savant « dont le nom mérite d'être vénéré et glorifié au XIXe siècle, comme il le fut dans toute l'Europe au temps de Henri IV et de Louis XIII. » Le *Testament*, déjà analysé par Gassendi, est donné en son entier par M. Tamizey de Larroque et témoigne des nobles sentiments de Peiresc. Ajoutons qu'à cette occasion, notre collaborateur fait connaître ses projets relatifs à la publication de la correspondance du docte conseiller. Le tome I de cette *Correspondance* a paru en janvier 1888 (voir *Revue crit.*, 1888, n° 49); le deuxième paraîtra vers le milieu de cette année; le troisième verra sans doute le jour avant la fin de 1891. Restent huit tomes encore, de même épaisseur, qui paraîtront plus tard. Le IVe contiendra des lettres à Borrilli, à Bouchard et à Gassendi (avec lettres de Gassendi); le Ve, les lettres à Guillemin, Holstenius et Menestrier; le VIe, les lettres à Valavès. Les tomes VII et VIII renfermeront des lettres adressées en longues séries à quelques-uns des principaux correspondants (d'Arcos, Barclay, Malherbe, Saumaise, les de Thou). On trouvera dans les tomes IX et X les lettres à divers (plus de cent personnages, parmi lesquels d'Aligre, d'Avaux, Bignon, les Bourdelot, Chifflet, etc., etc.). Enfin, le XIe et dernier tome comprendra une étude sur la correspondance, un tableau chronologique des lettres à Peiresc, une table alphabétique.

— La brochure sur Peiresc, dont nous venons de parler, est un tirage à part des *Annales du Midi*. Cette nouvelle revue paraît à Toulouse, chez Privat, sous les auspices du conseil général des facultés de Toulouse. Elle a pour directeur M. Antoine Thomas. Le titre de la Revue et son sous-titre « bulletin trimestriel d'archéologie, d'histoire et de philologie » indiquent assez son programme. Elle renfermera une revue des périodiques et sociétés savantes du Midi, ainsi que des périodiques de Paris et de l'étranger. Elle doit être — lisons-nous dans son programme — non seulement un bulletin d'information, un centre actif de production scientifique; elle contiendra des articles de fond et des mélanges sur toutes les manifestations de la vie méridionale depuis les temps historiques jusqu'à la fin du siècle dernier. Le premier numéro vient de paraître. On y trouve, outre l'étude sur Peiresc, de M. Delisle et le *Testament* de Peiresc publié par M. Tamizey de Larroque, un article de M. Paul Meyer, sur *La langue romane du Midi de la France et ses différents noms* et des « Mélanges » : I. Un épisode inconnu de l'histoire des Wisigoths. II. Un prétendu évêque de Dax au VIIe siècle. III. La vicairie de Sclabunac en Limousin au XIe siècle. IV. Charles VII dauphin à Clermont-Ferrand (1420). V. Les méridionaux et l'Université de Bologne au moyen âge. VI. L'enseignement du provençal en Allemagne. Le numéro se termine par la revue des périodiques annoncée plus haut, par des comptes-rendus et une chronique. (Prix de l'abonnement : 12 francs.)

— La *Revue d'histoire diplomatique*, numéro de janvier 1889, publie, à titre de document inédit, une grande lettre sur les rapports des États-Unis avec l'Angleterre, adressée par Talleyrand à Lord Lansdowne le 1er février 1795. La rédaction de la *Revue* signale avec raison l'importance de ce document et la singulière perspicacité de l'auteur. La note ajoute que la lettre « peut se passer de commentaires ». Il en est un cependant qui eût été utile, ne fût-ce que pour signaler le caractère, peut-être le plus intéressant, de cette publication. C'est que la Lettre à Lord Lansdowne est le premier jet, l'ébauche du fameux « *Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre* » que Talleyrand lut à l'Institut le 15 germinal an V (4 avril 1797). Le *Mémoire* reproduit, presque textuellement, les passages essentiels de la lettre; il ajoute plusieurs considérations, notamment sur la religion; il développe avec plus d'ampleur les vues historiques et économiques. Rien

de plus profitable pour l'étude de l'esprit de Talleyrand, de sa manière de composer et d'écrire que de comparer ces deux pièces, rédigées, la seconde d'après la première, à deux ans de distance.

— A remarquer dans le n° du 14 janvier 1889 de *la Révolution française* un article de M. Jules Guiffrey, dont nous approuvons entièrement les conclusions. Les *Archives parlementaires* ne sont qu'une compilation indigeste et inexacte; elles ont coûté dix huit cent mille francs; il est temps de suspendre une publication aussi mal conçue, exécutée plus mal encore.

— Le n° 1 des *Annales de l'École libre des sciences politiques*, contient les articles suivants : R. de Laboulaye, Une enquête anglaise sur la publication des débats du Parlement; Ostrogorski, De l'organisation des partis politiques aux États-Unis; Caraven, A propos de l'alcoolisme et des projets de réforme de l'impôt des boissons; Max Leclerc, La vie municipale en Prusse, Bonn, une ville de la province du Rhin; J. Flach, Le gouvernement local de l'Irlande de 1830 à 1886; Bassereau, Les premières conquêtes de Mohammed-Ali, au Soudan; Auburtin, La Révolution française d'après A. Sorel; Boutmy, La réforme de l'administration locale en Angleterre.

— La publication du livre de M. Harrisse, *Christopher Columbus a. the Bank of St George* (n° 1, p. 19), entreprise par la ville de Gênes, est, non de cinquante, mais de cinq cents exemplaires.

— Nous avons le vif regret d'annoncer la mort, à la suite d'une courte maladie, de M. Eugène Chantre, élève diplômé de l'école des langues orientales, qui est décédé le 10 janvier à Péking où il venait d'arriver.

ALLEMAGNE. — La librairie F. W. de Biedermann de Leipzig, prépare sous le titre *Gœthes Gespræche*, un « recueil de toutes les conversations authentiques de Gœthe et de ses propos remarquables ». La publication comprendra sept volumes environ, au prix de 5 à 6 mark chacun.

— La collection Kürschner sur laquelle nous comptons revenir bientôt *(Deutsche National-Litteratur historisch-kritische Ausgabe.* Stuttgart et Berlin, Spemann), vient de s'augmenter de plusieurs volumes, et en compte jusqu'à présent 115. Les plus récents sont : *Die geistliche Dichtung des Mittelalters, I. die biblischen und die Mariendichtungen*, par Paul Piper (vol. 112, vi et 311 p.); *Tristan und Isolde, von Gottfried von Strassburg*, p. p. W. Golther (vol. 113, xix et 422 p.); la 8e partie des Œuvres de Lessing, *Fables, Vie de Sophocle. Théâtre de Diderot*, p. p. R. Boxberger (vol. 114, v et 496 p.); *Immermann*, I, 1. *Düsseldorfer Anfænge* et *das Trauerspiel in Tyrol*, p. p. Max Koch (vol. 115, lviii et 303 p.).

— L'*Allgemeine deutsche Biographie* en est à sa 136e livraison, la première du XXVIIIe volume; cette livraison va de *Reinbeck* à *Reiter* et traite, entre autres articles, des *Reinhard*, des *Reinmar*, des *Reiske*.

— M. Rud. Kœgel, de Leipzig, remplace à Bâle, M. O. Behaghel, appelé à Giessen.

— Se sont « habilités » : M. Elster, à Leipzig, pour la littérature allemande moderne; M. W. Golther, à Munich, pour la philologie allemande; M. Th. Siebs, à Breslau, pour la philologie anglaise.

— Le 30 novembre 1888, est mort à Marbourg, à l'âge de 55 ans, Karl Lucae, un des plus fins connaisseurs de la poésie allemande du moyen âge.

ALSACE. — L'abbé Gény, bibliothécaire de la ville de Schlestadt, prépare une *Histoire de la Bibliothèque*. Elle paraîtra à l'occasion de l'inauguration du nouveau local qui recevra la bibliothèque.

— Le dr Knod, travaille à une biographie de Beatus Rhenanus et à une étude sur la bibliothèque de cet humaniste.

GRÈCE.— Parmi les publications récentes nous signalons aux lecteurs de la *Revue critique* la Μελέτη περὶ τῆς θέσεως τοῦ Ἰονίου Πελάγους, de A. Miliarakis (Perris, Athènes 1888), digne de beaucoup d'attention et le Λεξικὸν ἁπάντων τῶν ῥημάτων τῆς ἀττικῆς πεζογραφικῆς διαλέκτου περιέχον καὶ τύπους ἐξ ἀττικῶν ἐπιγραφῶν, par G. D. Zikides (Athènes, Constantinides, 1888).

— M. le professeur S. Lambros a publié (Athènes, Palingénésie, 1888) deux brochures : Πλουτάρχεια ἀπανθίσματα ἐν Ἁγιορειτικῷ κώδικι (1 fr.) et Περὶ τῶν παλιμψήστων κωδίκων τῶν Ἁγιορειτικῶν βιβλιοθηκῶν (1 fr.) et un Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων. (Athènes, Papageorgiou, 1888, (7 fr.)

— M. Tsérépis (Athènes, Constantinides, 1888), Μελετήματα Ἰνδικὰ καὶ γλωσσικά, dissertation pour obtenir la venia docendi comme privat-docent. Ces Μελετήματα, sont : 1° traduction grecque de cinq hymnes du Rigvéda ; 2° traduction grecque, de cinq chapitres du Nalus, épisode du Mahabarata ; 3° L'infinitif comme impératif; 4° Le datif pluriel de la langue grecque.

— M. Romanos (Athènes, Perris, 1888), Ἀνδηγαυϊκὸν δίπλωμα τοῦ Ταραντίνου ἡγεμόνος Φιλίππου τοῦ Β' περιέχον μετάφρασιν Χρυσοβούλλου Μιχαὴλ τοῦ Β' δεσπότου τῆς, Ἠπείρου. C'est un extrait du Δελτίου de la Société historique (quatrième livraison du 2e volume) qui paraîtra prochainement.

—Ajoutons enfin que l'édition de Pindare par C. Cléanthe (Trieste, Morterra) : Πινδάρου τὰ σωζόμενα μετὰ μεταφράσεων, σημειώσεων καὶ πίνακος τῶν λέξεων en cinq volumes, est terminée. Le 5e volume est formée par le πίναξ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 janvier 1889.

M. A. de Kremer, élu correspondant de l'Académie, adresse au Président une lettre de remercîments.

M. Edmond Le Blant donne de nouveaux détails sur les fouilles de l'église des Saint-Jean-et-Paul, au mont Célius, à Rome. Il rappelle que, selon la tradition, cette église fut bâtie au-dessus de la maison qu'habitaient les deux saints Jean et Paul et où ils subirent le martyre, au temps de Julien l'Apostat. Les fouilles, dirigées par le R. P. dom Germano, passioniste, ont en effet amené la découverte de plusieurs chambres. Tout dernièrement, on a mis au jour une salle couverte de fresques du VIIIe ou du IXe siècle. Le culte des saints Jean et Paul est donc demeuré vivant, au moyen âge, sur le lieu même qu'ils avaient habité et où ils avaient souffert la mort.

M. Revillout annonce une acquisition importante qui vient d'être faite par le Musée du Louvre. C'est celle d'un rouleau de papyrus, sur lequel sont transcrites seize colonnes d'un discours d'Hypéride. On sait le cas que faisaient les anciens de l'éloquence d'Hypéride; ils le plaçaient à côté de Démosthène. Longin assure que, dans l'une des plaidoiries qu'il avait laissées, le discours contre Athénogène, il avait montré un talent que Démosthène lui-même n'aurait pas su égaler. Nous ne pouvions jusqu'ici apprécier le talent d'Hypéride que par un fragment de quelques pages, tiré d'un autre discours et aujourd'hui conservé en Angleterre. Le morceau inédit, qui vient d'être découvert par M. Revillout et acquis par le Louvre, appartient au plaidoyer contre Athénogène, signalé comme un modèle par Longin. On ne peut encore songer à en donner le texte ou la traduction d'une façon complète, car le papyrus est brisé en parcelles qu'il faut lentement et patiemment rapprocher et remettre en ordre. M. Revillout espère pouvoir prochainement achever ce travail.

M. Ravaisson, continuant sa lecture sur les monuments funéraires des Grecs, s'attache à démontrer que les scènes figurées sur ces monuments se rapportent presque toujours à la vie future et sont supposées se passer dans l'autre monde. Il étudie notamment, à ce point de vue, le groupe de la villa Ludovisi, où l'on a cru voir, en dernier lieu, Electre et Oreste, et le grand bas-relief d'Eleusis, à figures colossales.

Ouvrages présentés : par M. Gaston Paris : 1° CHABANEAU (C.), *li Romanz de saint Fanuel*, etc.; 2° *les Mabinogion*, traduits en entier pour la première fois par J. LOTH, t. I (*Cours de littérature celtique*, de MM. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE et LOTH, t. III); — par M. Oppert : RISTELHUBER (F.), *Heidelberg et Strasbourg*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 4 février — 1889

47. — **Festgruss an von Otto Bœhtlingk** zum Doktor-Jubilæum, von seinen Freunden. Stuttgart, Kohlhammer, 1888, gr. in-8, 121 p.

Les élèves et les amis de M. Böhtlingk ont publié, à l'occasion du jubilé de son doctorat, un recueil de travaux la plupart relatifs aux études indiennes qui doivent tant à ce maître. La variété des mémoires compris dans un recueil de ce genre interdit d'en faire une critique détaillée ; mais comme ils peuvent intéresser plusieurs classes de spécialistes, il n'est pas inutile d'en donner une énumération complète. — I *Th. Aufrecht.* Zur Kentniss des *R*gveda. (1° Les datifs en â ; 2° la parenthèse dans les hymnes.) — II *Von Bradke.* Einige Bemerkungen über die arische Urzeit. — III *G. Bühler.* Die geschichtlichen Teile der beiden grossen Inschriften von Baijnâth. — IV *C. Cappeller.* Zur Mrcchaka*t*ikâ (observation sur la traduction de Böhtlingk). — V *B. Delbrück.* Conjecturen zur Maitrâya*n*î-Samhitâ. — VI *G. von der Gabelentz.* Das lautsymbolische Gefühl. — VII *K. Geldner.* Ueber das vedische Wort *meni.* — VIII *J. Gildemeister.* Ein Baustein zur Geschichte der Tausend und Einen Nacht. — IX *G. Grill.* Schi-king I, 1, 9. — X *A. Hillebrandt.* Nationale Opfer in Alt-Indien (l'açvamedha). — XI *H. Jacobi.* Ueber das Alter des Râmâyana. — *J. Jolly.* Notizen über einige Dharmaçâstra-Handschriften. — XIII *A. Kaegi. Vasta usrâ*h im *R*gveda. — XIV *H. Kern.* Der buddhistische Dichter Çûra. — XV *F. Kielhorn.* Scheinbare Citate von Autoritäten in grammatischen Werken. — XVI *G. Klatt.* Eine apokryphe Pa*tt*âvalî der Jainas. — XVII *F. Kluge.* Etymologica. — XVIII *F. Knauer.* Zu *iti* und *ca.* — XIX *E. Kuhn.* Der *M*ann im Brunnen, Geschichte eines indischen Gleichnisses. XX *E. Leumann.* Indogerm. népôt, néptr « Waise ». — XXI *B. Lindner.* Das indische Ernteopfer. — XXII *A. Ludwig.* Die Ironie im Mahâbhârata und im *R*gveda. — XXIII — *F.*

Miklosich. Ueber die Lautverbindung *kt* in den indoeuropäischen Sprachen. — XXIV *R. Pischel.* Die Dichterin Çitâ. — XXV *R. Roth.* Proben aus einer Uebersetzung des Atharvan. — XXVI *J. Schmidt.* Die lateinischen Adverbia auf *e* von *o*-stämmen und die Singulardative der germanischen Pronomina. — XXVII *L. von Schrœder.* Eine estnische Sitte. — XXVIII *E. Sievers.* Althochdeutsch *antlengen* und Verwandtes. — *E. Windisch.* Vedisches (1 suméka; 2 Ukhaccíd; 3 Ishtâpûrtá; 4 *R*gv. I, 115, 2.

La liste brillante des collaborateurs rend plus sensible encore l'absence de deux noms qu'on s'attendait à y voir figurer; nous ignorons les motifs qui ont déterminé M. Weber et M. Oldenberg à s'abstenir l'un et l'autre. La participation des deux maîtres qui représentent glorieusement deux périodes des études indiennes eût rendu l'hommage complet et vraiment digne du maître laborieux qu'on voulait honorer. M. Roth, qui a présidé à la formation de ce recueil comme ami et comme collaborateur fidèle de M. B., a écrit une dédicace émue et fière, où il se plaît à comparer l'état présent de l'indianisme avec son passé et où il revendique à bon droit pour les associés du *Petersburg-Wörterbuch* l'honneur principal de ce progrès merveilleux. Cet énorme dictionnaire en sept volumes, comparable au Littré seul pour l'abondance et l'heureux choix des exemples cités, est le fruit d'un dépouillement minutieux appliqué aux principaux ouvrages de tous les genres représentés en sanscrit. Entrepris soixante-dix ans après la découverte de la littérature sanscrite, il est resté et restera toujours l'instrument indispensable de cette étude. Il eût été utile et intéressant de joindre à ce *Festgruss* une bibliographie des travaux de M. Böhtlingk. Tous ont une valeur durable et seront longtemps encore consultés avec fruit; la liste aurait, en outre, présenté comme en raccourci l'histoire des études sanscrites pendant un demi-siècle. Nous souhaitons que l'infatigable activité de M. Böhtlingk nous donne bientôt le dernier fascicule de son dictionnaire abrégé, destiné surtout à servir de supplément, sous une forme malheureusement incommode, au grand Dictionnaire.

Sylvain Lévi.

---

48. — Fleischanderl. **Die Spartanische Verfassung bei Xenophon.** Leipzig, Friedrich, 1888, in-8 de 139 p. 3 mark.

Après quelques réflexions préliminaires sur l'*Agésilas* et la Λακεδαιμονίων πολιτεία qu'il retire à Xénophon, M. Fleischanderl réunit les renseignements que l'auteur nous donne sur les classes sociales de Sparte, sur les éphores, l'assemblée du peuple, les rois, les magistrats, et l'organisation de l'armée; puis il les contrôle en les comparant à ceux que fournissent Tyrtée, Hérodote, Thucydide, Isocrate, Lysias, Ephore, Aristote, Polybe, Justin et Plutarque. Cet ouvrage n'a rien d'original. Il rendra pourtant quelques services, surtout par le soin que M. F. a mis à dépouiller les *Helléniques*.

49. — I. **L'Architecture grecque,** par V. LALOUX, architecte. Paris, Quantin, 1888. In-8 de 304 p., avec 261 fig. dans le texte (*Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*).

50. — II. **Les spectacles antiques,** par L. AUGÉ DE LASSUS. Paris, Hachette, 1888. In-12 de 296 p., avec 24 gravures (*Bibliothèque des merveilles*).

M. Laloux, ancien pensionnaire de la villa Medici, a longtemps séjourné en Italie et en Grèce; on lui doit une excellente restauration de l'Altis d'Olympie, encore inédite, qui, exposée au Salon, lui a valu une médaille d'honneur. L'ouvrage élémentaire qu'il vient de publier témoigne non seulement de ses qualités d'artiste, mais des efforts consciencieux qu'il a faits, à la différence de tant d'architectes, pour s'initier à l'histoire de l'art dont il est un représentant fort distingué. La plupart des monuments qu'il décrit ont été vus et dessinés par lui au cours de ses voyages; il en parle avec une fraîcheur d'impressions et un accent personnel que l'étude des meilleures photographies ne donne pas. Éclairé par ses connaissances spéciales, il a signalé quantité de détails techniques qui échappent d'ordinaire aux archéologues; à cet égard, la lecture de son livre peut leur être vivement recommandée. J'ajoute que sa rédaction est toujours claire, soit qu'il examine les différents appareils (p. 53), soit qu'il expose brièvement le montage des matériaux (p. 201) ou la construction de l'entablement (p. 205). Les gravures exécutées d'après les dessins de l'auteur sont en général excellentes; quelques-unes mêmes sont tout à fait exquises par la sobriété du rendu et le sentiment délicat des lignes (p. 49, 181, 219). Enfin, et ce n'est pas là un mince mérite, M. L., qui comprend et admire profondément l'art grec, a su se tenir en garde contre cette sentimentalité prétentieuse qui dépare les chapitres correspondants de la *Grammaire des arts de dessin*. Il n'a pas cru, comme Charles Blanc, qu'il fût nécessaire de décrire l'Érechthéion avec des larmes dans la voix.

Je regrette de ne pouvoir m'en tenir là, mais l'intérêt même de ce livre, dont nous attendrons la seconde édition avec confiance, m'oblige à dire qu'il a grand besoin d'être révisé. Le plan, d'abord, laisse à désirer. M. L. n'a pas assez sévèrement distingué l'étude théorique des monuments et celle de leur succession dans l'histoire : de là des redites fâcheuses, comme dans les deux paragraphes sur l'art ionique en Asie-Mineure (p. 194, 267). A côté de dessins qui méritent tous les éloges, il y en a de mal choisis, d'inutiles et de mauvais; ces derniers ne sont naturellement pas de M. L., mais il n'aurait pas dû permettre à l'éditeur de les emprunter à d'autres volumes pour en déparer le sien (voir surtout p. 47, le fragment de la cavalcade des Panathénées). On ne voit pas ce que viennent faire, dans un résumé de l'histoire de l'architecture, le torse d'Apollon du fronton occidental d'Olympie et une tête de griffon en bronze (M. L. écrit « de sphinx ») découverte au cours des fouilles de l'Altis. A la p. 211, nous trouvons une vue des Propylées qui retarde de trente-cinq ans : elle est antérieure aux fouilles de Beulé ! Dans la

vue restaurée du Parthénon insérée à la p. 115, le temple a *neuf* colonnes de façade au lieu de huit. Plusieurs fois (p. 130, 135, 266), M. L. a donné des dessins empruntés à d'autres ouvrages, mais sans indiquer sa source et avec des légendes beaucoup trop concises. En revanche, il aurait mieux fait de ne pas reproduire la restauration de l'Acropole d'Athènes par M. Lambert, où le casque de la Minerve Promachos s'élève à la hauteur des acrotères du Parthénon. On a cependant assez souvent répété que cette statue n'avait pas et ne pouvait pas avoir soixante pieds de haut !

Dans le texte lui-même, les erreurs et les distractions sont bien nombreuses. Il n'est plus permis aujourd'hui de nier les origines orientales de l'art mycénien ni d'en faire dériver l'architecture corinthienne (p. 13); ce que l'auteur dit de Tirynthe (p. 17) est à la fois inexact et insuffisant. Je ne sais qui est le *Ctésias* auquel M. L. attribue des chefs-d'œuvre de sculpture (p. 50)[1] et je suis sûr que l'ordre ionique ne *brille pas du plus vif éclat aux Propylées* (p. 93). De quel droit affirmer que les frontons du Parthénon sont l'œuvre de Phidias et d'Alcamène (p. 110)? Dans le paragraphe sur le temple de Sunium (p. 160), aucun des résultats acquis par les fouilles récentes n'est indiqué. P. 195, la colonne à base historiée d'Éphèse est attribuée au Didymaeon de Milet. On pourrait malheureusement allonger encore cette liste d'*errata*. Un livre de ce genre ne comportait pas de nombreuses références bibliographiques, mais du moins fallait-il citer les ouvrages essentiels, comme l'a si bien fait M. Collignon dans son *Archéologie grecque*. M. L., à propos d'Éphèse, mentionne le livre de Falkener, qui ne vaut plus rien, et omet celui de Wood ; à propos des temples ioniques en Asie-Mineure, il ne dit pas un mot des beaux travaux de Pullan, mais renvoie à « Perrot, *L'Art de l'Asie-Mineure (en préparation)*. » S'agirait-il de l'étude sur l'art lydo-phrygien publiée par M. Perrot, il y a quinze ans, ou du volume à venir de l'*Histoire de l'Art dans l'antiquité ?* En outre, les noms des auteurs et les titres même de leurs ouvrages sont très souvent estropiés ; il est question des *United Antiquities of Attica* (lire *Unedited)*, de J. S. *Sanhope* (lire *Stanhope)*, de *Chandeler* (lire *Chandler)*; *Bounarbachi* devient *Boudarbaki* (p. 40) et *Bryaxis* prend la forme de *Briaris* (p. 52). On est en droit de se demander si un livre publié sous le patronage de l'administration des beaux-arts n'aurait pas dû être revisé d'office avec plus de soin. Tel qu'il est, il rendra de réels services et je suis de ceux qui ont beaucoup appris en le lisant; aussi m'en coûte-t-il d'y signaler tant de taches qu'il eût été si aisé de faire disparaître.

II. M. Augé de Lassus aurait pu écrire un bon livre et un livre utile s'il s'était contenté d'exposer clairement ce que les recherches des vingt dernières années, en particulier les fouilles exécutées dans les théâtres de Grèce et d'Asie-Mineure, nous ont appris sur les représen-

1. Peut-être *Crésilas ?*

tations théâtrales dans l'antiquité. Mais les prétentions de l'auteur sont plus hautes : « Ce livre, dit-il, est une sorte de drame qui, d'une logique implacable, s'achemine de son prologue à son dénouement. » Drame, peut-être, ou comédie, c'est suivant le goût que le lecteur y prendra. M. A. de L. a voyagé, et il raconte fort inutilement des épisodes de ses voyages qui n'ont rien de commun avec le sujet de son livre, mais il n'a point étudié sérieusement les questions qu'il traite et s'est dispensé de l'effort d'esprit nécessaire pour y introduire de l'ordre et de la clarté. En revanche, il s'est donné beaucoup de mal pour faire des phrases, et il a réussi à en écrire de singulières : « Tous ces farouches conquérants qui se taillèrent en Asie des empires dont seul leur immense orgueil égalait l'immensité... » (p. 53). « Les pampres tressés en couronnes pleuraient au front des vendangeurs leur beau sang vermeil » (p. 4). « Lorsque nous parlons de théâtre, ne point retourner en Sicile serait un crime de lèse-majesté » (p. 25). Deux pages plus loin, Charles-Quint est appelé « le pseudo-César flamand-hispano-tudesque. » Quant aux erreurs, il n'en manque pas : Thespis naît à *Euparia* (p. 5), les *praecinctiones* s'appellent aussi *bastei* (p. 11), l'autel de Bacchus s'appelait Thymète *(sic)* et servait quelquefois de tribune aux orateurs (p. 12), les Pompéiens venaient d'assister à une reprise de *Casina* (p. 16), etc. Mais n'insistons pas. La jeunesse, à qui s'adresse ce livre, a besoin de faits précis et d'idées justes exposées dans un langage mesuré : M. Augé de Lassus lui offre des erreurs et des notions vagues dans une prose amphigourique et tendue. Les vignettes sont jolies, mais elles auraient dû être plus nombreuses; le texte eût été abrégé d'autant.

Salomon REINACH.

---

51. — Maurice BLOOMFIELD. **The origin of the recessive Accent in Greek.** (Extr. de l'*Americ. Journ. of Philology*, t. IX). Baltimore, 1888; 41 p. in-8.

Jacob Wackernagel a montré le premier *(Kuhns Ztschr.* XXIII, 457 ss.), que l'accent assez improprement appelé *régressif* des formes personnelles du verbe, en grec, ne remplaçait pas directement l'accent indo-européen, mais s'était d'abord introduit dans les constructions où ces formes étaient primitivement enclitiques et atones; puis des deux doublets syntactiques ainsi produits (ou plutôt modifiés) l'un avait peu à peu disparu de l'usage; et, comme il est naturel, c'est le système d'accentuation le plus uniforme qui a finalement prévalu.

Dans un article publié dans le t. IV de l'*Americ. Journ. of Philol.*, p. 21 et s., M. Bloomfield proposa d'élargir la théorie de Wackernagel et d'expliquer par une extension analogique de l'accentuation régressive des verbes le recul de l'accent que l'on constate dans un grand nombre de formes nominales. Un peu plus tard, M. B. I. Wheeler, dans un livre *(Der griechische Nominalaccent,* Strasbourg, 1885), qui reçut en

Allemagne le meilleur accueil de la presse savante [1], reprit à nouveau la question; il rejeta toute explication analogique, soutint qu'à une certaine époque il s'était développé dans tous les mots de la langue grecque, à côté de l'accent indo-européen, un accent secondaire dont la place était uniquement réglée par la prosodie des syllabes finales, et qui limitait le nombre des syllabes pouvant être placées après la dernière tonique du mot. L'accent secondaire frappait la 3e *more* (dans les mots à finale trochaïque, la 4e) à partir de la fin du mot; la loi n'avait naturellement pas d'application dans les monosyllabes ni dans les disyllabes à finale brève. Le génitif * γένομενου (sscr. *jánamána-)*, par exemple, était devenu * γένομένου exactement comme θησαυρόν * φορεομεν, θησαυρὸν φορέομεν. Puis chaque mot n'avait conservé qu'un accent; l'accent indo-européen avait toujours disparu s'il se trouvait placé avant l'accent secondaire; dans le cas contraire, c'est tantôt l'ancien accent, tantôt le nouveau qui avait prévalu.

Le nouveau travail de M. B., dont nous avons transcrit le titre en tête de cet article, est une réfutation très serrée, bien que très courtoise dans la forme, du livre de M. Wheeler. Je suis bien aise de voir M. B. reprendre son ancienne théorie, la débarrasser de quelques inexactitudes de détail et la renforcer de nouvelles preuves; car le livre de M. Wheeler, livre certainement plein de savoir et écrit avec beaucoup d'agrément — si l'on peut employer cette expression à propos de l'accentuation grecque — ne m'avait nullement convaincu. Outre qu'on ne voit pas très bien comment le développement d'un accent secondaire sur la première syllabe de * ἀζυγός (sscr. *ayugá-)*, d'où * ἄζυγός et plus tard ἄζυγος peut être considéré comme une « limitation de l'enclise » (Wh., p. 7), M. W. a confondu des faits d'ordre différents et posé trop vite des règles générales. Ainsi, il ne distingue pas suffisamment l'accent aigu de l'accent circonflexe, oubliant que suivant qu'une voyelle longue (ou diphtongue) est frappée par le premier ou le second de ces deux accents, c'est la 2e ou la 1re *more* qui est seule accentuée. Comme le dit fort justement M. B., l'éolien Ζεῦς (= Zέυς), est réellement « régressif » comparé à la forme commune Ζεύς [2] (= Ζεύς, sscr. *dyaús)*. S'il faut, comme la théorie de M. W. nous y contraint, admettre que l'accent aigu de ε en éolien, représente l'accent secondaire, il y aurait donc eu un moment où l'on prononçait * Ζέύς avec deux accents aigus sur la même syllabe : c'est bien invraisemblable. Les mots empruntés à l'allemand par le français, objecte M.Wh., présentent des faits analogues : un mot comme *bólwerk* (m. h. a) portait, outre l'accent principal sur *bol*, un accent secondaire sur *werk* ; le français a fait de l'accent secon-

1. L'auteur anonyme du compte-rendu qu'en a donné la *Revue*, t. XXIII (1887), art. 79, faisait par contre d'importantes réserves.

2. On ne peut dire que Ζεῦς soit analogique d'après le vocatif Ζεῦ : cf. les autres monosyllabes comme πτώξ, éol. πτῶξ, où le recul de l'accent s'est aussi produit. — La question des monosyllabes est traitée avec beaucoup de détail par M. Bl., p. 7-22.

daire l'accent principal : *boulevárd*. Mais qui ne voit (abstraction faite de la différence essentielle de l'accent germanique et roman et de l'accent grec) que les deux accents de *bólwérk* ne sont nullement comparables aux deux accents qu'aurait portés un mot comme * Ζέύς ou * πτόόξ (att. πτώξ, éol. πτῶξ).

C'est dans l'éolien, qui a appliqué à tous les mots de la langue l'accentuation régressive, que les principes de M. Wh., s'ils étaient exacts, devraient se vérifier le mieux : c'est tout le contraire. Voici encore un exemple : dans un disyllabe trochaïque comme θυμός (sscr. *dhûmás)* il n'y a pas place pour l'accent secondaire (Wh., p. 13) ; pourtant l'éolien accentue θῦμος. Rien de plus simple, si l'on admet une tendance commune à tous les dialectes, mais particulièrement développée en éolien, à unifier l'accentuation de tous les mots d'après la « loi des trois syllabes » dont les formes personnelles du verbe fournissaient le type ; mais M. Wh. ne veut pas d'une explication aussi simple : l'accentuation de la 1re syllabe sera due à l'analogie des formes de θυμός à finale longue, par exemple θυμῶ (génitif éolien) où l'accent secondaire pourrait se développer (θύμώ, puis θύμω). Voilà, à la rigueur, l'accentuation du génitif expliquée, mais non celle du nominatif, car θῦμος (= θύὺμος), n'est pas * θύμος (= θυύμος) : le recul de l'accent aigu sur la première *more* reste une énigme.

Je crois avec M. B. qu'il faut faire intervenir l'analogie pour expliquer le recul de l'accent, qui est un fait plus ou moins général suivant les dialectes, mais qui se trouve dans tous : mais ce n'est point cette analogie restreinte aux différents cas d'un même mot, au moyen de laquelle M. Wheeler essayait d'expliquer θῦμος. Je voudrais insister sur ce point plus que ne l'a fait M. Bloomfield. Par l'accentuation nouvelle qu'elle avait donnée aux formes jusque-là complètement atones, la langue grecque se trouvait posséder un très grand nombre de mots — et, ce qui importe surtout pour les actions analogiques, de mots continuellement employés dans la conversation, les formes personnelles du verbe — qui présentaient un même système d'accentuation, très exactement réglé par des conditions purement extérieures et mécaniques, le nombre et la prosodie des syllabes du mot. A cela s'ajoutaient tous les mots dont l'accent primitivement plus éloigné de la fin du mot que ne le permettait la loi des trois syllabes, s'en est rapproché suivant une loi absolument sans exceptions : et c'est en ce sens seulement qu'on peut parler de « limitation de l'enclise ». Enfin venaient les mots qui, dès l'époque indo-européenne, avaient par hasard l'accent à la place où le veut la loi des trois syllabes, par exemple, πότνια (sscr. *pátnî)*, ὕστερος (sscr. *úttara-)*, etc. Évidemment, dans le déplacement de l'accent, le terme *analogie* a un sens un peu différent de celui qu'on lui attribue d'ordinaire : il y a d'abord l'analogie proprement dite, celle qui a fini par unifier toute une série de mots analogues, par exemple, les abstraits en -σις *(-ti-s)* qui n'avaient primitivement pas tous la même accentuation. Il y a de plus

quelque chose comme une tendance phonétique, sinon comme une « loi ». Quand on a l'habitude de *moduler* (pour les langues modernes, il faudrait dire *rythmer)*, la plupart des mots de sa langue d'une façon uniforme, il faut un certain effort intellectuel et musculaire pour se rappeler qu'on doit moduler certains mots d'une façon différente, et pour les moduler ainsi en effet. Il y a dans le déplacement « analogique » de l'accent à la fois quelque chose de plus que dans le changement analogique de *vous dites* en *vous disez*, quelque chose de moins que dans le changement phonétique de *pèdre* en *pere :* c'est comme l'ébauche d'une « loi » phonétique.

Dans ce compte-rendu de la brochure de M. Bl., il a surtout été question du livre de M. Wheeler : c'est tout naturel, puisque le seul but de M. B. était de ruiner le système de M. W. D'une manière générale, je crois qu'il y a réussi. Il restera du livre de M. Wheeler une série de faits bien ordonnés, et de remarques justes qui aideront peut-être plus tard à retracer avec une entière précision l'histoire de l'accentuation grecque : il ne faudrait pas que les oublis, les erreurs et les généralisations imprudentes qui gâtent le travail de M. W. en fissent oublier les côtés excellents ; et, j'en suis sûr, M. Bloomfield serait désolé si son article devait avoir ce résultat [1].

Louis DUVAU.

---

52. — Iginio GENTILE. **Il conflitto di Giulio Cesare col senato :** in-8, 25 p.

M. Gentile reprend ici l'examen d'un problème qui, dans ces derniers temps, a quelque peu attiré l'attention. Il se demande qui, de César ou du sénat, avait le bon droit pour lui dans le conflit d'où sortit la guerre civile. Plusieurs opinions ont été émises sur ce point par Mommsen, Zumpt, Hofmann, et par moi-même. L'auteur les passe en revue et les discute toutes. Il en est une qu'il se contente d'indiquer assez brièvement et qui peut-être se rapproche plus que toute autre de la vérité : c'est celle que M. Fustel de Coulanges a développée dans le *Journal des Savants*, en juillet 1879. Il semble pourtant que M. G. en adopte à peu près les conclusions. Il admet, en effet, l'hypothèse énoncée pour la première fois dans cet article sur la date initiale du second gouvernement de César ; il admet aussi que les pouvoirs légaux de ce dernier expiraient dans le courant de l'année 50 ; et il croit que toute la question se réduisait à savoir quelle était la valeur du plébiscite qui avait dispensé César d'aller en personne poser sa candidature au consulat. M. Fustel dit prudemment que les textes ne permettent pas de résoudre la difficulté. M. Gentile est d'avis que dans cette affaire la lettre de la loi était pour le sénat, et l'équité pour le proconsul.

---

1. Je signale ici quelques erreurs typographiques corrigées par M. Bl. sur l'exemplaire adressé à la *Revue* : p. 4, l. 3 du dernier §, lire *two short syllables* ; p. 10, milieu, l. φρυγός (pour φρυγός) ; p. 36, milieu, l. *two grave syllables of* θησαυρόν.

Ce travail, en somme, est fait avec soin, et il en faudra tenir un compte sérieux quand on voudra revenir sur le sujet.

Paul GUIRAUD.

---

53. — Ernest A. Wallis BUDGE. **The martyrdom and miracles of Saint George of Cappadocia :** The coptic texts edited with an English translation 1 vol. in-8, I-XL, 1-331 p. London, D. Nutt, 1888.

Saint Georges est un saint cher aux Anglais, depuis que les croisés ramenèrent son corps en Angleterre. Je ne sais si la publication de M. Budge augmentera beaucoup la foi en l'authenticité des reliques du saint; mais, à coup sûr, elle n'est guère propre à établir l'authenticité de la vie, je veux dire des *Actes* du « célèbre guerrier de Cappadoce ». Il y a bien longtemps que ces *Actes* sont sujets à caution, puisqu'en 494, le pape Gélase [1] les mit à l'index. Ce sont ces *Actes* mis à l'index dont M. B. publie le texte copte et la traduction anglaise. Il donne, en outre, un panégyrique de saint Georges par Théodote, évêque de Jérusalem, le récit de neuf miracles dus à la puissance du saint, un second panégyrique du même saint par Théodote, évêque d'Ancyre, et enfin quelques fragments des *Actes* et des miracles en dialecte thébain, d'après les parchemins du musée Borgia (à la propagande de Rome) et ceux qui sont la propriété de Lord Crawford. Le texte est soigneusement édité, la traduction consciencieusement faite et, au point de vue typographique, l'ouvrage ne laisse en rien à désirer.

Je ne veux pas entrer ici dans un examen approfondi de ces *Actes*, M. B. ne l'ayant pas fait, et c'est ce que je lui reproche. Quand on édite et traduit des textes qui remontent à une aussi haute antiquité, on doit discuter leur authenticité et leur véracité. Ici, le nom de l'auteur est donné; ce serait un certain Pasicrates ou Passyncratos, serviteur de saint Georges. De même, les deux panégyriques sont en qnelque sorte signés. On pouvait donc rechercher si les œuvres appartenaient aux auteurs auxquels elles sont attribuées. A notre avis, la mention des auteurs n'est qu'un artifice et les œuvres sont éminemment apocryphes. Saint Georges est sorti du cerveau copte vers la fin du IVe siècle. Certains faits ne s'expliquent que si l'œuvre a été composée en Egypte, par exemple la résurrection des momies. Le nom du serviteur de saint Georges lui-même est un nom hybride, composé de l'article égyptien et d'un mot grec, etc. Certains détails géographiques

---

1. M. Budge a mis en tête de son livre une de mes phrases comme épigraphe; je l'en remercie. Le malheur a voulu que cette phrase contînt une faute d'impression: *Damase* pour Gélase. J'ai publié moi-même une traduction des *Actes et des miracles de saint Georges* dans mes *Contes et romans de l'Egypte chrétienne*. Le lecteur comprendra que je ne puisse comparer ma traduction à celle de M. Budge; d'ailleurs, il n'y a que de très petites divergences, et les deux traductions ont été faites presque en même temps; la mienne a paru la première, mais M. B. ne l'a connue qu'après avoir imprimé la sienne.

prouvent de même que l'auteur habitait l'Égypte : pour lui, on ne peut voyager que par eau, et même quand on va d'Arménie à Jaffa, on s'embarque sur la mer, comme on faisait d'Alexandrie à Jaffa [1]. En outre, si M. B. se fût donné la peine d'étudier les exemplaires des *Actes* publiés ou contenus dans les mss. latins du moyen âge, il eût vu que tous présupposent l'existence des *Actes* coptes, et que les divers éléments qui les composent, réunis ensemble, reproduisent exactement les *Actes* qu'il a publiés [2]. Une faute plus grave de M. B., c'est d'avoir, dans le résumé de la légende du saint, amalgamé les renseignements contenus dans les divers morceaux qu'il publie. Il est évident, cependant, que les détails donnés par le prétendu évêque d'Ancyre sur la famille de saint Georges, son enfance, etc., n'étaient pas connus du rédacteur des *Actes* qui aurait dû pourtant les connaître, puisqu'il était le serviteur du saint et l'avait suivi dans toutes les phases de son martyre qui ne dura pas moins de sept ans. Les *Actes* latins ne les connaissent pas davantage. Qu'en conclure, sinon que l'auteur de l'éloge a inventé afin de renouveler son sujet ; qu'il a comblé de son chef les lacunes de son modèle qu'il suit d'ailleurs pas à pas, quand il le peut, comme l'a fait justement observé M. Budge ? On ne doit donc pas, pour faire l'histoire complète du saint, mettre bout à bout tous les renseignements fournis par les documents ; on doit les examiner et les juger d'après les principes de la critique.

Quoi qu'il en soit, la publication de M. Budge sera bien accueillie par ceux qui étudient l'hagiographie primitive du christianisme et utilement consultée par les historiens qui voudront se faire une idée exacte de la naissance et du développement du culte de saint Georges.

E. Amélineau.

---

54. — Emil Seelmann. **Bibliographie des altfranzœsischen Rolandsliedes.** Heilbronn, Henninger, 1888, in-8, xiii-113 p.

C'est seulement à l'usage qu'on peut reconnaître complètement la valeur d'une bibliographie [3]. La *Bibliographie de la Chanson de Roland*, que M. Seelmann vient de publier, paraît devoir prendre rang parmi les meilleurs ouvrages en ce genre. Les divisions sont rationnelles et claires, et l'index alphabétique est fort bien conçu. Il n'est pas douteux que ce livre rendra les plus grands services aux romanistes.

L. C.

---

1. Voir les preuves plus développées dans l'Introduction de mes *Contes et romans de l'Égypte chrétienne*, p. liii-lv.

2. J'ai fait ce travail pour moi-même et compte le publier un jour.

3. En ce qui me concerne personnellement, je signalerai l'omission de ma seconde édition, *corrigée*, de la Chanson de Roland, à laquelle renvoie M. Gaston Paris dans l'avertissement de ses *Extraits de la Chanson de Roland et de la Vie de Saint Louis* (p. 7), et dans les notes bibliographiques de sa *Littérature française au moyen-âge*, p. 250.

55. — **Beitræge zu einer Würdigung Diderots als Dramatiker,** von BLOCH. (Dissertation de doctorat). Kœnigsberg, impr. Leupold, 1888. In-8, 78 p.

Dissertation très étudiée, mais, comme toutes ces dissertations allemandes, trop hachée menu, trop découpée en paragraphes numérotés. Çà et là des fautes d'impression, mais rarement des assertions contestables. L'auteur a lu Diderot et tous ceux qui ont, avant lui, traité de Diderot; toutefois il fait trop peu de cas de l'étude de Caro. Il expose d'abord les théories de Diderot d'après le *Discours sur la poésie dramatique* et *Dorval et moi*; puis il analyse les drames et les fragments dramatiques, compare l'un à l'autre Diderot et le personnage d'Hardouin, insiste avec raison sur l'influence anglaise que Diderot a subie (outre celle de la comédie larmoyante); il donne en appendice une liste des œuvres qui traitent le même sujet que le *Shérif*.

A. C.

---

56. — M. V. BARBERET. **Lesage et le Théâtre de la Foire.** Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Nancy, impr. Sordoillet, 51, rue Saint-Dizier, 1887, 263 p. in-8.

Ce livre montre à merveille comment un galant homme, en quête d'une thèse, peut en arriver, de bonne foi, très laborieusement et même très modestement, à édifier et à soutenir un pur paradoxe. M. Barberet avait en tête une histoire du théâtre de la Foire (cf. p. 10) quand il s'avisa d'en faire éclore un chapitre sous forme de thèse. Assurément, rien de plus légitime que ce procédé et nous lui devons des chefs-d'œuvre. Mais M. B., trop préoccupé de circonscrire son sujet, l'isole, prend des œillères, et poussant droit devant lui, découvre dans Lesage auteur forain, une originalité qu'un examen plus ample des faits ruine par la base.

L'auteur d'*Arlequin roi de Serendib* est devenu à ses yeux « le Molière de la Foire » (p. 11). N'a-t-il pas « mêlé la satire des mœurs à la critique des ouvrages dramatiques, la féerie à la parodie » (41)? Voilà ce qui constitue essentiellement son originalité aux yeux de M. B., car il ajoute incontinent : « Lesage avait trouvé sa voie et le théâtre de la Foire rencontrait enfin ce qui lui avait toujours manqué, une direction et des sujets... » Une seule question que M. B. a oublié ou évité de se poser, en ne remontant pas au delà du départ des Italiens en 1697, réduira ces assertions à leur juste valeur : qu'y a-t-il donc dans le théâtre forain de Lesage qui ne fût déjà dans le théâtre dit italien? Rien, ou presque rien, répondra quiconque l'a lu, ne l'a pas oublié ou voudra bien le lire.

Dès le premier volume du *Théâtre italien* de Gherardi, paru en

1. P. 7. lire *affectation*, et non « affection »; — p. 39, n'est-ce pas exagérer que de juger « très heureux », le personnage de l'amant dans le *Shérif?*; — p. 57, ce que M. Bloch dit de M. de Linant est inexact.

1694[1], on trouvera le mélange de la satire des mœurs, de la critique dramatique et de la parodie, à une dose qui n'est pas médiocrement plaisante, dans *Arlequin Protée* ou *Arlequin Jason*. On y pourra lire dans *Arlequin, empereur de la lune*, une satire des mœurs et des conditions, dont Regnard seul égalera la verve et la gaîté dans *Le divorce*, mais qui n'a pas sa pareille dans tout le théâtre forain de Lesage. La féerie elle-même est si bien un des condiments les plus ordinaires de ce théâtre italien qu'on retrouvera une partie du sujet de *Sigurd* dans la *Baguette de Vulcain*; qu'on voit çà et là Roger, Bradamante, Mélisse, Jupiter, Pluton et toute leur cour; qu'on y est promené de l'Olympe aux Champs-Elysées, en passant par la lune, avec une abondante farcissure de turqueries, de chinoiseries et de persaneries. Si donc les Noland de Fatouville, les Regnard et les Dufresny, les Palaprat et leurs émules, tous français d'ailleurs, ont accommodé si plaisamment, sur la scène des Italiens, la critique et la parodie, la féerie et la mythologie; s'ils ont criblé des traits de leur satire universelle les ménages pourris par le jeu, le coulage et une galanterie effrénée, les beaux vices des plumets, des rabats et des financiers, les plats travers des boutiquiers et la vénalité insolente des juges, l'Académie, la rhétorique et le syllogisme, « cent petits poètes crottés » et les odes pindariques, les journalistes et les maîtres à chanter ou à danser, Melpomène et Thalie, l'opéra et la comédie italienne elle-même; où réside donc l'originalité du « Molière forain »? Elle s'évanouit ou du moins il faut la chercher ailleurs. M. B. n'ayant pas voulu confesser cela en gros, dans son chapitre II, par exemple, ou l'ayant oublié, est contraint de l'avouer par le menu, en citant à tout propos, mais obliquement, mais confusément, le théâtre italien et les auteurs qu'il déprécie (p. 175 par oubli du texte ou pour les besoins de sa thèse. Toutes vagues que soient ces références, elles suffiraient néanmoins à le condamner (cf. pp. 67, 71, 101, 109, 113, 116, 128, 135, 136, 143, 171, 175).

Veut-on maintenant faire une contre-épreuve? Qu'on lise le chapitre IV où l'auteur exécute le dessein annoncé p. 61, en cherchant dans le théâtre forain de Lesage « l'image d'une société disparue » et qu'on y observe le défilé des personnages à masque, de convention ou épi-

1. Le premier volume, celui que Boileau appellera *le grenier à sel*, parut dès 1694 (cf. *Journal des Savants*, 1718, p. 13). Nous en possédons une réédition genevoise de 1695 où sont des fragments des meilleures pièces que Gherardi devait publier plus tard. M. B. qui cite seulement l'édition de 1700 paraît d'ailleurs aussi peu familier avec l'histoire qu'avec le texte de la Comédie italienne. Il date sur la foi de Riccoboni, le personnage de Scaramouche de 1680 (cf. p. 155). Or, ce masque existait déjà dans la troupe des Fideli où Callot le croqua, et on lit partout, comment Tiberio Fiurelli, le grand Scaramouche, avec son chien, son chat, son perroquet, sa chanson en fa, la, ut, et ses lazzis avait le don de désopiler la rate de Louis XIV enfant; sans compter que Molière et Mme de Sévigné nomment couramment comme familiers à tous le costume et le jeu de ce bouffon italien qui, à plus de quatre-vingts ans, appliquait encore à ses compères un soufflet avec son pied, sur la face, bien plus haut, comme on voit, qu'à l'adresse ordinaire.

sodiques, qui ont émigré au préau. On trouvera là des pages sobrement et fortement écrites, mais ne s'appliqueraient-elles pas directement et presque textuellement aux mœurs et aux personnages si crûment mis en scène et si vertement fouettés par Noland de Fatouville, Regnard et Dufresny ? Est-ce qu'on peut distinguer bien nettement Arlequin, Pierrot, Isabelle et Colombine, quand ils grimacent et gambadent sur les tréteaux des foires Saint-Germain et Saint-Laurent, ou sur la scène de la rue Françoise?

Mais ils chantent beaucoup plus et sur des airs de vaudeville, répliquera M. B., lequel assurément n'aime pas la musique et tranche bien lestement la question des bouffons italiens (cf. pp. 217, 71 *et passim*). Eh quoi! parce que la persécution qui sévissait sur les théâtres forains a engendré avant Lesage les pièces dites à écriteaux, c'est-à-dire mimées avec intermèdes de couplets que doivent chanter en chœur les assistants sur des timbres populaires, et parce que les couplets une fois introduits dans les pièces de la Foire y persistèrent après le retour de la prose proscrite, on sera autorisé à saluer dans Lesage le père de l' « opéra comique en vaudeville » ? Mais d'abord l'expression *opéra comique en vaudeville* prête à l'équivoque et fait tort à Favart : il faut dire avec Laharpe « le vaudeville dramatique ». Or, Lesage ne l'a ni créé ni amené à sa perfection. Il ne l'a pas créé, car le couplet abonde dans nombre de pièces du recueil de Gherardi. *La Naissance d'Amadis*, *les Adieux des officiers*, *la Baguette de Vulcain*, contiennent presque autant de couplets qu'*Achmet et Almanzine* et il y a du vaudeville dans les *Souhaits*, dans les *Chinois*, etc. Remarquons même que Lesage empruntera à Regnard jusqu'à son musicien Gillier. Son originalité est-elle du moins dans la facture des couplets? Son prôneur lui-même est obligé d'avouer qu'il est un *coupleteur* médiocre ou du moins fort inférieur à Panard, à Favart et même à Collé (cf. 83, 84, 95, 204). Reste la prose de l'auteur de *Turcaret*. M. B. lui-même ne la retrouve guère que dans la *Boëte de Pandore* (p. 97), qui n'est pas une des quatorze pièces faites par Lesage tout seul sur les quatre-vingt-dix-neuf que M. B. énumère, dont vingt-sept inédites. Mais puisque ce d'Orneval, dont M. B. déprécie trop l'*Arlequin traitant* (p. 213), digne pendant du *Banqueroutier* de Fatouville, et ce Fuselier que Lesage appelait « mon cher Plaute », ce qui donne à penser, ont mis la main à la pâte ; comment, ici comme ailleurs, répartir le tien et le mien? M. B. s'est trouvé réduit là-dessus aux plus vagues conjectures. La vérité c'est que si la verve amère, mais géniale de l'auteur de *Turcaret* et de *Crispin rival de son maître*, pétille encore dans la fiole du *Diable boiteux*, on la chercherait en vain au fond de *la Boëte de Pandore*. En d'autres termes, dans son théâtre forain, Lesage est resté fort inférieur en invention et en fantaisie comme en esprit et en style au Regnard et au Dufresny de la comédie italienne, à Noland de Fatouville et même à deux de ses contemporains. On pourrait moraliser là-

dessus, mais bornons-nous à noter ce dernier point, omis encore par M. Barberet. L'*Arlequin Deucalion* de Piron nous paraît fort supérieur en son genre à *la Boëte de Pandore* ou aux *Amours déguisés* qui sont les deux chefs-d'œuvre de Lesage au goût de M. B. (p. 36). Il n'est pas jusqu'à ce Delisle de la Drevetière, si dédaigné par lui (p. 7), qui n'ait écrit pour les Forains une pièce supérieure à *Achmet et Almanzine*, le chef-d'œuvre de Lesage selon nous, et en collaboration lui aussi, ne l'oublions pas : nous voulons parler de cet *Arlequin sauvage*, que M. B. ne nomme même pas et dont le succès fut si grand que quinze ans après, la cabale s'en servait pour faire échec à *Alzire*, au grand désespoir de Voltaire.

Dira-t-on enfin avec M. Barberet : « C'est dans le théâtre forain de Lesage qu'il faut chercher l'origine de la plupart de nos genres inférieurs de comédie. On y trouverait même la Revue » (p. 97)? Mais M. B. cite lui-même (p. 235) une Revue datant de 1711, un an avant que Lesage eût commencé à écrire pour la Foire. Et pour prendre un exemple décisif, la *Belle Hélène* ou *Orphée aux enfers* ne se rattachent ils pas directement aux *Adieux des officiers* ou à la *Descente de Mezzetin aux enfers?* En somme, ôtez le théâtre forain de Lesage, que manquerait-il à l'évolution de tel ou tel sous-genre dramatique qui n'eût été suppléé par les auteurs de la comédie italienne et par Piron, Delisle, Panard, Collé, Vadé, Favart ?

Accordera-t-on maintenant à M. B. cette conclusion : « Si Lesage ne nous avait laissé que son théâtre forain, ce titre seul eût suffi à préserver son nom de l'oubli, Panard, Favart et Vadé n'en ont pas d'autres. On l'eût rangé parmi nos poètes de second rang et sa place n'eût peut-être pas été la dernière » (p. 216)? Si Lesage n'eût écrit que son théâtre forain, la postérité n'en dirait rien ou simplement ceci : Un petit auteur, d'imagination gaie, prosateur limpide, mais sans relief, assez plat coupletier, et deux autres de ses confrères un peu plus à court de talent et de style, se cotisèrent pour consoler le public du départ des Italiens et puisèrent à pleines mains dans leur grenier à sel [1]. Moins prodigues du poivre de la gravelure que leurs prédécesseurs, serrant davantage l'intrigue, faisant une plus large part aux turqueries et à toutes les orientales du genre, multipliant les couplets et les fredons, Susarions du vaudeville dramatique, Homères de « *la ridadondaine* » [2], ils préparèrent les voies et recrutèrent un public au « Lafontaine du vaudeville » qui fut Panard, au Racine de l'opéra comique qui fut Favart, en attendant le Molière de la Foire qui fut l'auteur du *Barbier de Séville* ou personne.

---

1. Cette expression est encore un honneur que M. B. attire sur son auteur (p. 36) au détriment des pseudo-italiens à qui elle fut décernée par Boileau et non par Fontenelle comme l'avance La Harpe.

2. C'est le nom que prend la Foire dans ses luttes homériques contre l'opéra, les *Romains* (la com. fra.) et les Italiens.

Voilà ce que dira M. B. lui-même, le jour où ôtant ses œillères, il écrira cette histoire du théâtre de la foire qu'il nous promet. Il verra alors dans « *La satire en France au moyen âge* » et dans « *La comédie en France au* XVIIIe *siècle* » de M. Lenient, les lointains de son sujet, ses tenants et aboutissants depuis le jeu de *Robin et de Marion* jusqu'aux *Trois sultanes*. Il reconnaîtra les archives de notre théâtre forain dans toutes ces « verves », comme disait Montaigne, des Adam de la Halle, des Gringore, des Blanchet et des Gros Guillaume; il saluera les ancêtres directs de nos auteurs forains du XVIIIe siècle dans tous les pille-miettes des *Repues franches* de Villon, dans tous les associés de la farce italo-gauloise, qui vont de Tabarin à Regnard, en passant par Molière et Dominique. Ayant ainsi corrigé ses erreurs de perspective, il utilisera aisément l'épisode intéressant qu'il vient de narrer; il en comblera les lacunes, en demandant aux contemporains, à Gueullette et à Collé notamment, de le renseigner sur la composition exacte du public de la Foire, et en distinguant soigneusement entre les comi-parades de la porte et les pièces du dedans de la baraque foraine; enfin il le mettra à sa vraie place dans la curieuse histoire d'une des formes les plus caractéristiques de l'esprit français, et il reconnaîtra alors que « le centre de cette histoire », pour employer sa propre expression, n'est pas dans Lesage, que son œuvre est toute de transition, et que, dans l'espèce, la thèse à faire, c'était Favart.

Nous sommes d'ailleurs convaincus que M. B. est fort capable d'écrire cette histoire. Nous en avons pour preuves la patience et la conscience exemplaires avec lesquelles il a élaboré son sujet, tel qu'il l'avait conçu. Nous croyons même qu'il a toute la causticité qui serait ici de mise, et que, s'il n'en a pas montré davantage, c'est parce que, écrivant pour la Sorbonne, il a cru devoir rehausser la frivolité de son sujet par la gravité du ton. Parcourez en effet les pp. 59, 111, 139, 141, 143, 160, 193, 195, 210, 251; notez-y les échappées de verve de l'auteur et elles vous donneront à penser comme à nous qu'il a autant d'esprit que de conscience et de modestie. La grande faute, celle qui a engendré fatalement les autres, la πρώταρχος ἄτα, cher docteur, a été le choix du sujet. Que ceux qui n'ont pas connu les affres et les aveuglements de la thèse à faire, et surtout à soutenir, jettent la première pierre à M. Barberet. Pour notre part, nous estimons qu'il se doit et qu'il nous doit une revanche et qu'il est homme à la bien prendre.

Eugène LINTILHAC.

---

57. — **Les écoles de Reims et de son arrondissement en 1774**, par H. JADART. Reims, Michaud, 1888. In-8, 67 p.

M. Jadart publie dans cette plaquette instructive les résultats d'une des plus vastes enquêtes scolaires qui aient été tentées dans l'ancienne

France, presque à la veille de la Révolution. Il s'agit des réponses au *Questionnaire* adressé, en 1774, par le cardinal de La Roche-Aymon aux curés du diocèse de Reims pour connaître la situation morale et religieuse des paroisses de son diocèse. Deux demandes, spéciales à l'école et au maître d'école, ont provoqué des renseignements curieux sur l'état de l'enseignement primaire. M. J. a transcrit les réponses relatives à la ville de Reims et à son arrondissement actuel. Il donne, en regard du nom de chaque paroisse, le chiffre des communiants ou celui des feux, et indique les professions des habitants. On remarquera qu'il existait presque partout des écoles, imparfaites, il est vrai, et où l'on se bornait à apprendre la lecture, l'écriture et le calcul ; mais ce programme suffisait aux besoins de l'époque. Louons le présent, dit très bien M. Jadart, tout en rendant justice au passé.

C.

---

58. — **L'irréligion de l'avenir,** étude de sociologie, par M. Guyau. Paris, Félix Alcan, 1887. In-8, xxviii et 479 p.

Ce compte-rendu vient tardivement, mais en dehors de l'intérêt durable de l'œuvre, la mort prématurée de l'auteur lui assure un prix particulier.

Le sous-titre « Étude de sociologie » se justifie par deux raisons : d'une part, M. Guyau a défini la religion une « explication physique, métaphysique et morale de toutes choses par analogie avec la société humaine sous une forme imaginative et symbolique » ou, en d'autres termes, une « explication sociologique universelle à forme mythique ». De l'autre, il s'attache surtout aux effets sociaux de la religion et se préoccupe de savoir si sa disparition entraînerait des conséquences fâcheuses pour le progrès des sociétés.

Dans une première partie, M. G. étudie la « genèse des religions dans les sociétés primitives ». La seconde traite de la « dissolution des religions dans les sociétés actuelles ». Dans la troisième et dernière, M. G. définit l' « irréligion de l'avenir ».

Le livre, nourri de faits et d'idées, est assurément le plus suggestif et le plus intelligent qui ait paru chez nous depuis de longues années sous la plume d'un philosophe de profession. Mais il faut avouer que la philosophie française n'a pas gâté la religion depuis de longues années et qu'il n'y a pas d'endroit où elle soit plus méconnue et plus ignorée que dans les cercles philosophiques de notre pays.

Dans les régions universitaires règne, à l'endroit des idées théologiques, un préjugé que l'on ramènerait volontiers à cette formule : la religion est une forme populaire, entachée de superstition, dont les notions pures de la morale et de la métaphysique philosophique se revêtent forcément pour devenir accessibles au grand nombre. En vertu de cette définition, qui n'est pas seulement fausse, qui est positivement

sotte, l'on considère qu'il est inutile de consacrer de grands soins à l'étude d'un phénomène inférieur.

M. G. ne partage point ce dédain et cette indifférence. Il faut l'en louer hautement. Ses études sur la philosophie étrangère lui ont montré quelle place y joue la préoccupation religieuse. Il sent que des questions aussi complexes ne sont point de celles qui se tranchent par une décision sommaire. Toutefois la conclusion à laquelle il aboutit n'en est pas moins négative.

Ce qui constitue aux yeux de M. G. une « religion positive », c'est son dogme et son culte. Or, ce dogme et ce culte consistent, l'un dans des définitions, l'autre dans des pratiques également immuables, à la fois indémontrées et indémontrables, que le croyant doit accepter et subir sans vérification. D'où il suit que, le dogme et le culte s'appuyant l'un et l'autre sur une base irrationnelle, ni des hommes instruits, ni une société parvenue à un degré de culture un peu élevé ne sauraient s'en accommoder à la longue. Il y a de la sorte incompatibilité foncière entre le progrès intellectuel et la religion. Le reste des éléments qu'on rencontre dans la religion, notamment les idées morales, ne lui sont pas propres et peuvent subsister en dehors du dogme et du culte. Il n'y a donc pas d'avenir pour la religion. Celle-ci répond à une phase de l'évolution humaine, mais ses jours sont comptés. A la domination des sociétés dogmatiques succéderont l'individualisme et l'association volontaire. Chacun, se faisant à lui-même son tableau de l'univers, qui inclinant au théisme, qui au panthéisme, qui au naturalisme idéaliste ou matérialiste, remplacera le dogme imposé par une conviction philosophique raisonnée. L'humanité ne sera pas *anti-religieuse* en ce sens qu'elle chercherait le contre-pied du passé où dominait l'idée théologique, mais elle deviendra *irréligieuse* parce qu'elle aura sacrifié ce qui constitue le caractère spécifique de la religion.

Je ne puis dire que je trouve cette thèse soit originale, soit forte. Mais il est incontestable qu'elle est rajeunie par l'abondance de l'information, la variété de la recherche, la constante élévation de la pensée et du style. On doit noter aussi, et ceci est nouveau, que M. G. ne s'attaque spécialement ni au christianisme, ni au catholicisme, mais à « la religion » conçue d'après la physionomie que présentent ses principaux représentants, et parmi ceux-ci, les plus indépendants, tels que le protestantisme libéral.

Tout en nous félicitant de voir des discussions qui tiennent une place si considérable en Allemagne, en Angleterre et aux États-Unis transportées chez nous sous une forme claire, limpide, attrayante et bien que nous ne puissions malheureusement pas espérer de l'auteur une modification à ses vues, nous sommes dans l'obligation de dire notre sentiment sur le fond même du sujet. Nous nous trouvons en accord avec l'auteur sur maint détail, mais en contradiction absolue sur le fond.

Nous ne croyons pas qu'il y ait incompatibilité entre la religion et le développement intellectuel. Il y a des conflits très réels — nous visons spécialement ici le christianisme et, dans le christianisme, le catholicisme — entre la libre recherche et la théologie, notamment en ce qui touche le dogme et l'interprétation des livres sacrés. Nous croyons ces conflits susceptibles d'une solution satisfaisante.

A la base du dogme et du culte se trouvent non, comme le croit M. G., des affirmations philosophiques dépassées, mais des sentiments. Ces sentiments se manifestent dans des formules qui peuvent contenir des éléments extra-rationnels et les gardent parfois comme un héritage du passé, notamment dans le culte, mais ne sauraient subsister à la longue si ces formules étaient foncièrement irrationnelles, à plus forte raison anti-rationnelles. Ces sentiments, et ici je m'accorde avec M. Guyau, revêtent une forme sociale. La religion représente les intérêts du sentiment mis en commun dans le culte public [1].

L'individualisme, la diffusion des lumières viendront-ils à bout de la « société religieuse » ? Je ne le pense pas et je vois un phénomène bien propre à faire réfléchir les partisans de l'« irréligion de l'avenir » dans la sorte de renaissance religieuse qui se produit dans les classes cultivées, en France et ailleurs [2].

Enfin, je ne saurais cacher que j'attache peu d'importance aux déductions que l'on tire relativement à l'avenir de la religion des hypothèses récemment produites sur son éclosion première et sa genèse. Le fait capital à mes yeux, c'est que, dans toute société parvenue à un degré élevé d'organisation, la religion a joué un rôle de premier ordre, qu'il s'agisse de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome ou des nations modernes.

Je suis, en un mot, de ceux qui, reconnaissant les points de désaccord présents entre la philosophie et la religion, ne croient pas que *ceci* doive tuer *cela*, chacune ayant son objet distinct et sa raison d'être.

M. VERNES.

---

59. — A. DAUBRÉE. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes** (vol. LXII de la Biblioth. scient. internat.). Paris, Alcan, 1888, 202 p. in-8. 6 fr.

Le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur promettent beaucoup ; le livre tient moins. M. Daubrée s'est contenté de réunir quelques articles de la *Revue des Deux-Mondes*, dont les deux premiers traitent du tra-

1. La religion étant éminemment « sociale », l'individualisme religieux, tels que l'ont défendu feu Laboulaye et d'autres écrivains bien intentionnés, me semble une contradiction dans les termes.

2. Je n'ignore pas qu'on affecte de considérer cette « réaction » comme une affaire de mode, sinon de calcul. Je tiens, au contraire, qu'elle s'appuie sur une intelligence plus ou moins claire du rôle à la fois sentimental et social de la religion. Mais faites donc comprendre cela à des gens que le XVIII[e] siècle a gangrenés !

vail des eaux souterraines à l'époque actuelle et aux époques géologiques, le troisième des tremblements de terre, et le dernier des météorites. Il les a réimprimés sans les rajeunir, sans même compléter les deux derniers chapitres, ce qui eût été facile et utile. Quelques lapsus ont été fidèlement conservés [1].

Lucien HERR.

---

60. — **Zur Litteraturgeschichte der Staats und Sozialwissenschaften** von G. SCHMOLLER. Leipzig, Duncker et Humblot, 1888. Un vol. in-8 de x-304 p.

M. G. Schmoller a publié à l'occasion du jubilé de W. Roscher, l'illustre économiste, professeur à l'Université de Leipzig, un recueil intéressant d'essais rapidement et largement tracés où il étudie et caractérise l'œuvre de quelques économistes et socialistes de ce siècle, Jean Gottl. Fichte, Friedrich List, Henry Carey, Lorenz v. Stein, W. Roscher, Karl Knies, A.-C.-Fr. Schäffle, Th. Funck-Brentano, Henry George, Théodore Hertzka, Menger, W. Dilthey. En tête de l'ouvrage, étude sur les *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, de Schiller.

P. V.

CHRONIQUE

SUISSE. — La direction des archives de la Confédération Suisse à Berne, vient de faire paraître le 3e volume de l'*Inventaire des documents relatifs à l'histoire de Suisse, conservés dans les archives et bibliothèques de Paris*, publié par M. Édouard ROTT, secrétaire de la légation de Suisse en France. Ce 3e volume embrasse trente-six années, de 1648 à 1684, (XIII et 824 p.). Les deux premiers tomes (XII et 471 p., 1882; XVI et 465 p., 1885), sont consacrés à la période comprise entre la bataille de Saint-Jacques-sur-la-Birse et la paix de Münster (1444-1610; 1610-1648) Le 4e tome (1684-1700) sera, paraît-il, livré sous peu à l'imprimeur. L'ouvrage entier, auquel a été assigné comme date finale la mort de Louis XIV, comprendra 5 volumes, plus 1 volume de *Tables* et de *Biographies des Ambassadeurs et autres agents diplomatiques de la couronne de France aux Ligues, depuis l'origine des relations entre les deux pays jusqu'à l'année 1715*. Les pièces relatives à chaque ambassade ont été groupées sous quatre rubriques : I. Mémoires. Toutes dépêches reçues par l'ambassadeur; II. Dépêches de l'ambassadeur en cour ou à ses collègues à l'étranger; III. Dépêches aux cantons. Propositions faites aux diètes; IV. Toutes autres pièces intéressant l'ambassade. Catégories spéciales : *Correspondance échangée entre la cour de France et les Ligues. — Instructions et pouvoirs aux ambassadeurs de France. — Généralités. — Corps diplomatique. — Militaire. — Pensions; finances; quittances; levées. — Privilèges commerciaux; lettres patentes; péages; messageries; commerce en général. — Droits d'établissement et de succession; procès civils ou commerciaux; sel; Grisons; Genève, Neuchâtel, évêché de Bâle*, etc. Le 2e volume comprend en outre une annexe assez étendue relative à l'*affaire de la Valteline*.

1. P. 22, « l'Aqua-Marcia, amenée à Rome en l'an *618* (!) avant J.-Chr., par le *consul* (!) Quintus Marcius... »; p. 109, « cette belle Parthénope » (Naples); p. 130, « Anaximènes exprimaient »; p. 153, « près d'Aegos-Potamos ».....

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 janvier 1889.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. le comte Paul Riant et fixe au 22 février l'examen des titres des candidats.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport sur les travaux des commissions de publication de l'Académie pendant le second semestre de l'année 1888.

M. d'Arbois de Jubainville répond en quelques mots à une observation qui avait été faite à la dernière séance par M. Maury.

M. d'Arbois de Jubainville avait cité, parmi les noms romains d'où ont été tirés des noms de lieu en Gaule, le gentilice *Vibius* et son dérivé *Vibenna*. M. Maury avait fait remarquer que ces noms sont étrusques et latins. M. d'Arbois de Jubainville reconnaît qu'ils sont d'origine étrusque, mais, dit-il, ils ont été adoptés par les Romains et portés par des personnages romains. En l'an 100 de notre ère, un *Quintus Vibenna Quietus* était édile d'Aricia, dans le Latium *(Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIV, nº 2213). Du reste, beaucoup d'autres noms d'homme en usage chez les Romains, et de ceux-là même qui se retrouvent dans les noms de lieu de la Gaule, ont été tirés de langues autres que le latin. *Pomponius* et *Pompanianus*, d'où viennent les noms de Pontpoint (Oise) et de Pompignan (Tarn-et-Garonne et Gard), sont d'origine osque et viennent du mot qui, en osque, veut dire « cinq ». Le nom de la station romaine de *Filomusiacus*, que la table de Peutinger place entre Besançon et Yverdun, donne droit de conclure à l'existence d'un gentilice *Filomusicus* ou *Philomusius*, qui ne peut venir que du grec Φιλόμουσος. Saint-Jean-aux-Amognes (Nièvre) et Ameugny (Saône-et-Loire) supposent des primitifs *Ammoniae* et *Ammoniacus*, tirés du grec Ἀμμώνιος, qui lui-même vient du nom d'un dieu égyptien. Enfin Chamouille (Aisne) remonte à un gentilice *Camullius*, lequel a sa source dans le nom d'un dieu gaulois, *Camulus*.

M. Ravaisson continue sa lecture sur les monuments funéraires des Grecs.

MM. Wallon, Barbier de Meynard et de Vogüé annoncent que M. Bénédite, chargé d'une mission dans l'Arabie Pétrée pour la recherche des inscriptions sinaïtiques, destinées au *Corpus inscriptionum Semiticarum*, a commencé son voyage et a déjà pu relever plus de trois cents inscriptions inédites.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un mémoire intitulé : *le Système successoral appelé* tanistry *et la fondation du saint empire romain de la nation germanique.*

Ouvrages présentés : — par M. Ravaisson : Svoronos, *Études archéologiques et numismatiques*, 1er fascicule; — par M. H. Weil : 1° Havet (Louis), *le Supplice de Phlégyas* (extrait de la *Revue de philologie*); 2° Ruelle (Ch.-Emile), note sur l'énigme alchimique des oracles sibyllins (extraite du *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France); —* par M. Senart : Darmesteter (James), *Lettres sur l'Inde; à la frontière afghane; —* par M. Delisle : Du Boys (Emile), *les Correspondants de l'abbé Nicaise*, I : *Un diplomate érudit au* XVIIe *siècle, Ezéchiel Spanheim, lettres inédites (1681-1701)*; — par M. Schefer : Le Bon (Gustave), *les Premières civilisations; —* par M. Paul Meyer : Mély (F. de), 1° *la Crosse dite de Ragenfroid* (extrait de la *Gazette archéologique); 2° les Vitraux de la cathédrale de Chartres* (extrait de la *Revue de l'art chrétien); 3° Maisons normandes.*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 9 et 16 janvier 1889.

M. l'abbé Thédenat donne lecture d'une note de M. l'abbé Brune sur trois cloches anciennes conservées dans des églises du Jura.

M. Durrieu présente une miniature de Jean Fouquet, provenant du livre d'heures de M. Etienne Chevalier et qui vient d'être acquise par le Musée du Louvre.

MM. le baron de Geymüller et Ch. Ravaisson présentent quelques observations sur un croquis de Léonard de Vinci représentant un cavalier au combat.

MM. Saglio et Courajod communiquent deux statuettes en bronze du XVe siècle trouvées en Vendée et acquises par le musée du Louvre. M. Courajod établit qu'elles ont dû servir suivant un usage commun dans ce temps à la décoration d'un autel.

M. Collignon communique une note sur une coupe attique du musée du Louvre.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 11 février — 1889

61. — **Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen,** von Karl Brugmann, Ord. Professor der Indogerm. Sprachwissenschaft in Leipzig. II. 1. Stammbildungslehre. Strassburg, Trübner, 1889. In-8, xiv-462 pp.

La première partie du tome II du grand ouvrage de M. Brugmann tient, et au delà même, s'il est possible, toutes les promesses du tome Ier [1] : même information universelle, même richesse de documents, même rigueur de méthode, avec plus de réserve dans les questions controversées, plus d'indulgence et moins de raideur dans le ton général, que dans les écrits qui ont fondé la juste réputation de l'auteur. En présence d'une aussi magistrale continuation, on ne peut, sous peine d'épuiser les formules d'éloge, que répéter et confirmer le présage tiré de la première apparition : la linguistique indo-européenne sera bientôt en possession d'un livre fondamental, d'où partiront nécessairement, et durant un quart de siècle au moins, les progrès qu'elle est appelée à accomplir dans toutes les directions.

A la suite de la phonétique, M. B. aborde la morphologie par l'étude de la formation des thèmes, qu'il range, ou bien peu s'en faut, dans l'ordre inverse de celui qui a été généralement suivi jusqu'à présent. Après quelques pages d'introduction, il débute par la composition nominale (p. 21), et par le redoublement formatif de thèmes nominaux (p. 89), pour passer ensuite seulement à la dérivation par le moyen des suffixes, qui occupe la plus grande partie du volume (pp. 96-448). Les suffixes sont classés exclusivement d'après leur forme, autrement dit d'après le phonème qui les termine, et l'auteur en distingue onze sortes (suffixes en *-o* et *-â*, en *-i*, en *-u*, en *-î*, en *-n*, en *-r*, en *-t*, en *-d*, en *-k*, en *-g* et en *-s*), plus ou moins riches en subdivisions et catégories secondaires. Puis vient un aperçu sur la fonction, le sens primitif de chaque suffixe indo-européen, en tant que les documents fournis nous per-

1. Cf. *Revue critique*, XXIII (1887), p. 97.

mettent de le découvrir ou de l'entrevoir. Et enfin ce n'est qu'aux dernières pages, momentanément tronquées d'ailleurs par les nécessités de la publication, que l'auteur aborde les thèmes-racines, par lesquels commençaient d'ordinaire les morphologies précédentes.

Il serait tout à fait superflu de s'arrêter à justifier ou à critiquer ce plan nouveau : si M. B. l'a adopté, c'est qu'il avait ses raisons, que nous comprenons parfaitement et qui apparaîtront mieux encore par la suite de l'ouvrage ; d'autre part, il ne s'en est certainement pas dissimulé les inconvénients. Le principal, c'est le divorce complet et méthodique de la dérivation nominale et de la dérivation verbale, qui pourtant, dans la pratique journalière comme dans l'évolution historique du langage, se mêlent et s'enchevêtrent constamment l'une dans l'autre, même parfois ne se distiuguent pas l'unede l'autre; car enfin, à prendre les termes dans une acception purement scientifique, et abstraction faite de la notion de la fonction qui vient trop souvent troubler dans notre esprit celle de la forme, il est clair que λεγ-σ-, λεχ-θη-, λεχ-θη-σο-, etc., sont des « thèmes » au même titre que λογ-ο-, * λεγ-τι- (λέξις) ou λογ-ι-κό- ; et M. B. accorderait, je pense, sans difficulté que l'*s* aoristique, sans doute identique à l'origine à l'*s* formatif des thèmes nominaux, n'avait par lui-même aucune fonction temporelle d'aucune sorte : dès lors, * ἐ-νεμ-σ-α, par exemple, a sa place marquée dans la dérivation au même titre que * νέμ-εσ-, (νέμος)[1], et à plus forte raison le futur νεμέω = * νεμ-έσ-ω. Il n'est pas moins clair que, comme ἁρπάζω dérive de ἁρπαγ-, de même à son tour ἁρπασμός procède de ἁρπάζω, et que, en ne visant dans la dérivation que les formes nominales, on s'expose, ou à les laisser en l'air, ou à supposer chez l'élève la connaissance de formes verbales qu'on ne lui a point enseignées. On pourrait multiplier ces observations : mais, encore une fois, il n'est pas de plan parfait, ni qui dispense les débutants en linguistique, pour bien comprendre un livre même élémentaire, de l'avoir d'abord lu d'un bout à l'autre avec attention. C'est le conseil que je ne saurais trop leur donner, le meilleur antidote, à ma connaissance, contre le scepticisme ignorant et les découragements prématurés.

L'extrême concision inséparable d'un exposé aussi général ne nuit nulle part à la clarté de l'enseignement, et il serait fort injuste de s'en plaindre ; car, à elle seule, elle est un rare mérite. Il y a pourtant quelques questions intéressantes sur lesquelles on souhaiterait que l'auteur eût passé moins vite. On voudrait connaître les raisons qui l'ont induit à penser que *breviter* est une juxtaposition de *breve iter* (pp. 3, 5, 184 ; cf. fr. *brief-ment* = *brevi mente*), plutôt qu'une dérivation dans le genre de βραχύ-τερο-ς, et comment le type *sapienter* se concilie avec cette étymologie : régulièrement l'on attendrait * *sapient-iter*, et l'on ne saurait prétendre que ce résultat ait été compromis par quelque analogie ;

1. Il a bien fallu en faire une (p. 459), aux infinitifs aoristes du type λέξαι = * λεγ-σ-αι, qui se trouvent ainsi rapprochés (indûment, dès lors) du type radical latin *legī* = * *leg-ay*.

car, tout au contraire, l'analogie de *brevi-*, *forti-*, etc., eût infailliblement amené * *sapienti-ter* comme elle a donné *sapienti-bus*. On relève par endroits (pp. 24, 26, etc.), une trop grande tendance à voir un phénomène indo-européen dans tel ou tel fait qu'une analogie fort simple a pu aisément amener dans plusieurs langues de la famille après leur séparation, peut-être aussi quelques affirmations gratuites, particulièrement au sujet du passage d'un thème d'une déclinaison à une autre (cf. pp. 187, 257, 385, etc.); mais les chapitres relatifs à la flexion apporteront sans doute ici la preuve ou l'explication qu'on réclame. Enfin l'on ne peut s'empêcher de regretter que M. B. ait cru pouvoir trancher presque d'un mot (p. 23), la question de la voyelle de liaison des composés, sur laquelle pourtant il revient plus bas (pp. 50 et 56), en termes beaucoup plus mesurés. En présence des types contradictoires *açva-yuj* et *áçvâ-magha-* (cf. aussi le dérivé *áçvâ-vat-)*, *mâgnificus* et *mágnuficus*, du type grec φερέοικος, qui doit bien avoir pris modèle sur quelque composé à premier terme nominal, puisque les composés à premier terme verbal étaient inconnus à l'indo-européen; en présence d'autres indices encore, il eût valu la peine de se demander avec quelque détail, si vraiment le type λυκο-κτόνο-ς (avec *o* de liaison) représentait à lui seul la composition proethnique, ou si elle admettait déjà, tour à tour ou *promiscue*, la voyelle *e* et la voyelle *o*, comme les admettait à coup sûr la dérivation secondaire, à en juger par le contraste de κουφό-της et *pietâs*. Pour moi, je ne saurais me résigner à donner tort au latin sur la foi incertaine des autres langues, ou à lui attribuer une alternance sporadique d'*o* atone et *i* [1], et je vois précisément dans l'*î* de *tîbîcen*, que M. B. lui-même déclare inexplicable (p. 57), la longue de contraction issue des deux brèves de * *tîbie-cen*, où l'*e* est analogique de la voyelle de liaison des thèmes masculins [2]. Mais pareille discussion nous entraînerait évidemment trop loin.

L'un des principaux progrès accomplis depuis quinze ans par la linguistique indo-européenne a consisté à mettre en lumière le rôle prépondérant de l'accentuation proethnique dans les diverses apophonies qui résultent de la dérivation ou de la flexion. Aussi cette donnée, presque étrangère encore à la dernière édition du *Compendium* de Schleicher, occupe-t-elle, dans l'œuvre de M. B., une place proportionnée à son importance. Aurait-il été possible, sans compromettre l'harmonie de l'ouvrage ou la certitude des déductions, de lui en assigner parfois une plus large? Je le crois, et j'aurais aimé à rencontrer, pour chaque suffixe, au moins un aperçu semblable à celui de la p. 305, par exemple, où les apophonies primitives apparaissent avec tant de netteté. C'est là une simple question de mesure sur laquelle il est aisé de différer d'avis.

---

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, I, p. 74.

2. La contraction n'a pas eu lieu dans *pietâs*, parce que l'*i* y était primitivement long : cf. le contraste de *pie* (voc.) = * *piye* = * *pie*, et de *fîlî* = * *fîlie*.

Peut-être, quand M. B. fera paraître la seconde partie de son beau volume, trouvera-t-il quelque chose à prendre dans les quelques additions ou corrections que je crois devoir lui proposer ici. — N'est-il pas étrange de placer sur la même ligne (p. 2) et de confondre sous l'appellation générale de « composés » le type ἱππό-δαμο-ς, dont les deux éléments n'existent plus isolément dans la langue, et le type ἀπο-βάλλω, dont les deux termes sont de véritables mots, indépendants et toujours séparables? — Je n'ai rien trouvé nulle part qui justifiât l'antépénultième longue de *mâgnificere (p. 4). — Comme exemple de suffixe arrivant à se créer une individualité, et devenant, non seulement le second terme d'un composé (p. 7). mais même un mot à part, noter l'italien *-accio*, v. g. *quanto siete accio!* « que vous êtes désagréable! » parce que ce suffixe forme ordinairement des péjoratifs. — Malgré l'autorité de M. B., il me semble bien difficile de séparer *sêdês* de ἕδος (cf. *môlês* et *molestus)*, et d'admettre dans le premier de ces thèmes une réduplication (p. 92) que ne montre aucun autre thème en *-es-*; par la même raison, je poserais bien ἵζω = **si-zd-ô* et *sêdî* = **se-zd-î*, mais ἕζομαι = **sed-yo-may*. — Il y a longtemps déjà [1] que j'avais conjecturé un rapport obscur entre la composition possessive et l'apophonie du dernier terme, v. g. φρήν ἄφρων, et surtout ἄνεμος ἀνήνεμος. Je suis heureux de voir cette hypothèse confirmée en partie (p. 107), par le rapprochement de ce dernier phénomène et de la vriddhi sanscrite. — P. 135, ajouter τύμπανον, à cause de la nasalisation radicale. — P. 137, *trînî* me paraît hystérogène; car **tris-nî* n'eût jamais pu donner que **tersnî*, **tesnî* (cf. *testámentum)* et **tênî* [2]. — P. 147, le type φηγινέος, qui n'est pas cité, est le produit de l'addition de deux quantités, les adjectifs de matière φήγινος et *φηγέος (cf. χρύσεος). Il en est de même de *jecinoris* (p. 326) = **jecinis* + *jecoris* [3]. — L'apocope dans *vir* n'est pas expliquée (p. 174) : probablement analogique de *puer* (?). — P. 204, n'y avait-il pas lieu de citer *columba?* — Comme exemple sûr du passage de la flexion en *-i-* à la flexion consonnantique (p. 383), on pouvait mentionner κλείς = *clâvis*, à moins que le latin n'ait subi l'analogie inverse, ce qui est moins probable. — Enfin, je ne me souviens pas d'avoir rien lu dans ce volume sur l'histoire et l'origine du suffixe latin *-olentus -ulentus* [4].

1. *Analogie*, pp. 218 sqq.

2. Cf. mon *Esquisse morpholog.* IV. *(le nomin. -acc. pluriel neutre)*, p. 25. La vraie forme est *ternî* = ** tri-nî*.

3. Je crois que c'est bien la pensée de l'auteur, mais il ne me paraît pas la dégager assez clairement.

4. En fait de fautes d'impression non relevées à l'erratum, je trouve *pámédamé* (p. 95) et ταχυτής pour ταχύτης (p. 292). Il est vrai que l'oxyton existe également. — L'hypothèse de M. L. Havet (p. 153) est jugée d'un mot trop bref. Je me suis permis de la reprendre en la modifiant, dans une étude qui tarde fort à paraître *(Esq. morpholog.* V.), et, sous cette nouvelle forme, je la crois beaucoup plus vraisemblable que l'étrange restitution *ferendus* = ** ferent-nu-s*, laquelle ne repose absolument sur rien et n'explique pas le sens passif de *ferendus*.

M. Brugmann nous promet pour la fin de 1889 l'étude de la déclinaison et de la conjugaison, et pour une date indéterminée une syntaxe comparée des langues indo-européennes, la toute première, car il n'y a jamais eu en ce genre que des monographies isolées. De ces matériaux épars, il saura certainement construire un édifice dont tous les linguistes attendront l'achèvement avec autant de confiance que d'impatience.

V. Henry.

---

62. — **Un coup d'œil sur la création d'après la Genèse et la science,** par P. Nada. Gand, Leliaert, 1888. In-8, 158 p.

La question de la création ressortit à la fois à la philosophie et aux sciences physiques. La question de l'interprétation du tableau de la création dans la *Genèse* est du domaine de l'exégèse biblique. Traiter simultanément ces problèmes, dont chacun assurément est difficile par lui-même, n'est-ce pas rendre leur solution plus incertaine et délicate encore? C'est ce qu'a pourtant entrepris M. P. Nada en s'appuyant sur un usage qui, pour être fort ancien, n'en est pas meilleur à nos yeux.

M. Nada, qui défend dans toute leur rigueur les résultats de la théologie traditionnelle, nous semble avoir apporté à son exposition une réelle bonne volonté et une louable bonne foi. Nous ne saurions toutefois lui souhaiter beaucoup d'imitateurs, estimant que l'intelligence des textes sacrés n'a rien à gagner à de pareils essais. Il eût été assurément préférable de s'engager dans la voie ouverte par le regretté Lenormant, dont nous voyons le nom cité plusieurs fois avec éloge. — Dans quelle mesure l'auteur du tableau de la création est-il original? Dans quelle mesure accepte-t-il ou transforme-t-il les idées reçues soit autour de lui soit chez les peuples voisins? Enfin et surtout, quel sens convient-il d'attribuer au texte étudié en lui-même? Voilà une tâche qui offre assez de difficultés et d'intérêt pour qu'on puisse s'y attacher en écartant toute idée de controverse, toute préoccupation de polémique ou d'apologie.

M. Vernes.

---

63. — Georg Busolt. **Griechische Geschichte** bis zur Schlacht bei Chaironeia 2ter Theil : Die Perserkriege und das Attische Reich. Gotha, F. A. Perthes, 1888. In-8 de xvi-608 p.

Le second volume de cet excellent manuel est encore supérieur au premier (cp. *Revue crit.* 1886, t. I, p. 123) : c'est tout dire. Il s'en distingue notamment par un plus grand souci de la forme, et par des subdivisions plus nombreuses; les chapitres sont découpés en *paragraphes* — dont quelques-uns ont plus de cent pages, — ceux-ci en *alinéas* dé-

signés par les lettres de l'alphabet. Ce mode de division est un peu insolite (l'auteur déclare lui-même que dans une seconde édition il transformera les chapitres en *livres*, les paragraphes en *chapitres* et les alinéas en *paragraphes)* ; il suffit néanmoins à faire circuler l'air, dans ce volume touffu, un peu plus largement que dans le premier. Quand nous aurons le tome troisième et dernier, avec l'index promis, le livre achèvera d'être ce que l'auteur a voulu en faire : un instrument de travail incomparable pour ceux qui veulent approfondir l'histoire grecque dans son ensemble et la faire progresser dans quelqu'une de ses parties.

Dans un ouvrage d'aussi longue haleine, qui représente une somme de labeur si considérable, qui renferme une telle abondance de renseignements, il serait puéril de chercher chicane à l'auteur sur telle petite erreur ou appréciation douteuse, sur l'omission de telle dissertation érudite qui a pu lui échapper. Mais il sera permis de signaler à M. Busolt ce qu'on peut regarder comme un vice de méthode. Ce livre — à quoi bon le dissimuler? — devant être consulté, plutôt que lu, il fallait, dans la disposition des matières, viser avant tout à la clarté, à la commodité du lecteur; pour cela, il fallait préférer plus souvent que ne l'a fait M. B. l'ordre par matières à l'ordre strictement chronologique. Combien de lecteurs, par exemple, auront l'idée d'aller chercher l'étude sur Polygnote et Eschyle à la lettre *C* du § 19, entre l'alinéa relatif à l'ambassade de Callias et un autre qui raconte la colonisation de la Chersonèse? On peut trouver aussi que l'auteur a beaucoup trop morcelé les indications de sources et de bibliographie; il les recommence à chaque paragraphe, ce qui nécessite naturellement des répétitions, de fréquents renvois d'un paragraphe à l'autre. Mieux eût valu grouper ensemble ces renseignements, en tête des chapitres, qui correspondent réellement à de grandes divisions historiques et littéraires : par exemple on eût mis en tête du chapitre III toute la bibliographie des guerres médiques, en tête du chapitre IV toute celle de « l'épisode des 50 ans », etc., Au lieu de cela, que fait M. B.? Il donne séparément : 1° la bibliographie et les sources de la Révolte ionienne; 2° celle de la première guerre médique; 3° celle de la seconde guerre. Le résultat de ce système, c'est la confusion d'abord, l'arbitraire ensuite : pourquoi, par exemple, la biographie et la critique d'Hérodote sont-elles rattachées au récit de l'expédition de Xerxès plutôt qu'à celui de la campagne de Marathon? Bien savant qui pourrait nous l'expliquer. On dira que ce sont des vétilles; je n'y contredis pas, mais M. Busolt veut, avant tout, être utile, et j'ai reconnu, par expérience, combien des fautes de méthode de ce genre peuvent rendre les recherches pénibles, presque décourageantes. Sénèque dit quelque part : *Confusum est quidquid in pulverem sectum est.*

T. R.

64. — **Reisen in Lykien, Milyas und Kibyratis,** ausgeführt auf Veranlassung der œsterreichischen Gesellschaft für archæologische Erforschung Kleinasiens, unter dienstlicher Fœrderung durch S. M. Raddampfer Taurus, Commandant B. von Ikalfava. Beschrieben und im Auftrage des K. K. Ministeriums für Cultus und Unterricht herausgegeben von E. Petersen und F. von Luschan. Wien, Gerold's Sohn, 1889. Petit in-fol. de 248 p., avec 40 planches d'héliogravures et de nombreuses illustrations dans le texte. Prix : 150 mark. (187 fr. 50).

Ce magnifique volume, un des plus beaux dont puisse se vanter la librairie autrichienne, fait suite à l'ouvrage publié en 1884 par MM. O. Benndorf et G. Niemann sous le titre de *Reisen in Lykien und Karien*. Fruit d'un voyage entrepris en 1882, il a été rédigé par plusieurs savants, les uns déjà célèbres, les autres en passe de le devenir; outre ceux qui figurent sur le titre, on y trouve les noms de MM. Lœwy, Studniczka, von Schneider et Benndorf. La carte dressée par M. Kiepert et publiée dans le précédent volume sert également à l'intelligence de celui-ci. Disons tout de suite que les planches d'héliogravure sont admirables et que les vignettes insérées dans le texte, reproductions de bas-reliefs, de monuments et fac-similé d'inscriptions, méritent désormais d'être proposées comme des modèles. Le papier et l'impression sont dignes également de tous éloges. Une courte analyse des chapitres fera comprendre la haute importance de ce livre, dont le seul défaut, malheureusement fort grave, est le prix extrêmement élevé. Quelque libéralité que l'on mette à en distribuer les exemplaires, cet inconvénient ne sera pas atténué. Jules Mohl écrivait en 1846, dans un de ses beaux rapports à la Société Asiatique, ces lignes toujours bonnes à rappeler : « Il est dans la nature des choses qu'une distribution gratuite n'atteigne jamais le but qu'on se propose. Le système des distributions est nécessairement illusoire; on donne surtout aux riches, mais ce sont les pauvres qui travaillent le plus, et il n'y a qu'un moyen de répandre utilement un livre, c'est de le mettre à un prix que puissent payer ceux qui voudraient s'en servir. » (*Vingt-sept années d'histoire des études orientales*, t. I, p. 265). Combien de travailleurs pourront dépenser 400 francs pour acheter les deux relations luxueuses de l'expédition autrichienne en Lycie?

I. *De Makri (Telmessos) à Gjölbaschi (Trysa).* — Un texte funéraire de Makri présente la graphie ἑαστῶν pour ἑαυτῶν, à joindre aux exemples analogues qu'a réunis M. Blass (*Aussprache des Griechischen*, 3e édit., p. 72); du même endroit, une stèle avec la représentation du Cavalier et une dédicace au dieu Κακάσβος (p. 3). — Inscriptions lyciennes inédites de Xanthos (p. 5).

II. *Trysa, Kyaneai, Hoirân.* — Sur le temple de l'agora de Trysa se lit une inscription en l'honneur d'un citoyen αἱρεθεὶς ὑπὸ τῆς πόλεως ἱερεὺς Διὸς Ἐλευθερίου καὶ Ἡλίου (p. 12). De Trysa proviennent aussi des bas-reliefs, malheureusement fort mutilés, qui sont parmi les plus anciennes œuvres de la sculpture grecque en Lycie (p. 13). Le monu-

ment capital de cette ville est un mausolée orné d'une double frise où figurent des sujets mythologiques, en particulier des épisodes de la guerre de Troie (p. 13 et suiv.) Comme l'a finement remarqué M. Petersen, la représentation des épisodes de cette guerre affecte, sur les monuments lyciens, un autre caractère que sur ceux de la Grèce propre : la ville de Priam n'était pas considérée comme une ennemie dans une région dont les princes avaient été les alliés de Troie, et les sculpteurs ont représenté sa résistance héroïque de préférence aux scènes de sa ruine. Les bas-reliefs de ce mausolée ont été transportés au Musée de Vienne; ils feront l'objet d'une publication spéciale que vient de commencer M. Benndorf dans le *Jahrbuch der Oesterreichischen Kunstsammlungen*. Jusqu'à présent, il n'en existait que des reproductions peu satisfaisantes; du moins le présent volume en donne-t-il un remarquable spécimen (pl. I). — P. 17, stèle funéraire d'un chien, taillée dans le roc, et bas-relief rupestre de grande dimension représentant un taureau conduit par un jeune sacrificateur à Zeus Eleutherios. Je ne pense pas, à la différence de M. Petersen, que ce dernier personnage soit le prêtre; sa taille élevée oblige d'y reconnaitre soit un dieu, soit un mort divinisé. — *Hoirân* (p. 23) est le nom moderne d'une petite forteresse auprès de laquelle est un très beau mausolée (pl. V).

III. *Myra, Andriaké, Sura.* — Quatre excellentes planches sont consacrées aux monuments déjà plusieurs fois décrits de Myra. Les inscriptions lyciennes sont toujours reproduites en fac-similé; beaucoup ne sont pas inédites, mais sont données ici plus correctement qu'ailleurs (p. 32 et suiv.). Les inscriptions grecques sont presque uniquement funéraires; il y a cependant des textes d'un intérêt général, qui auraient peut-être mérité des commentaires moins brefs, par exemple un curieux document relatif à des étalons pondéraux (p. 42). Une inscription du territoire de Myra donne le nom d'une petite ville encore inconnue, *Istlada*.

IV. *Kekowa et ses environs.* — Kekowa est le nom moderne de l'île de Dolichiste et de la côte qui lui fait face auprès d'Aperlae. Une inscription a révélé le nom antique, *Tyrmissa*, d'une bourgade dont le nom moderne est Tirmissini (p. 54). A Tristomo (ouest d'Aperlae), on a trouvé une très importante inscription, tout à fait unique en son genre, qui relate la cession d'un tombeau à une autre famille (p. 58); le même texte permet d'identifier Tristomo à la Κώμη Τειμιουσέων.

V. *Antiphellos.* — Le nom ancien de cette ville s'est conservé dans le nom moderne d'Andifilo; c'est un point où les anciens explorateurs n'ont pas laissé grand'chose à glaner.

VI. *Limyra.* — Parmi les planches consacrées à la nécropole de cette ville (xii et suiv.), il faut remarquer un caveau funéraire (pl. xv), encadré de figures en relief d'un style charmant. La récolte épigraphique a été très abondante (p. 66 et suiv.) Notons entr'autres un monument de premier ordre, imparfaitement connu jusqu'à présent : c'est une ins-

cription bilingue, grecque et araméenne, dont l'explication a été tentée par M. Sachau (p. 69).

VII. *Rhodiapolis.* — Spratt, Forbes et Daniell, qui ont découvert cette ville, y avaient signalé une grande inscription dont ils n'avaient pu prendre copie. M. Lœwy a été plus heureux. Il a déchiffré et transcrit des textes disséminés sur une trentaine de gros blocs qui appartenaient à la façade d'un édicule *in antis*, restauré en élévation par M. Petersen (vignette à la p. 76). Cette collection, dont l'impression en caractères épigraphiques occupe 20 pages (p. 82-101), comprend 64 documents, entre autres 12 lettres impériales (d'Antonin le Pieux), 19 de gouverneurs et de procurateurs romains et 33 décrets de l'assemblée des Lyciens, tous en l'honneur d'un seul bienfaiteur, Opramoas, déjà connu par d'autres inscriptions lyciennes, et réunis, comme les pièces d'un dépôt d'archives, sur les parois extérieures de l'édifice construit à cet effet par Opramoas. Ce monument élevé à sa gloire devait sans doute lui servir d'*héroon.* La petite ville de Rhodiapolis a donc fourni aux explorateurs autrichiens tout un *Corpus*, que M. Lœwy a très savamment commenté (p. 115-133). Les détails nouveaux et importants, relatifs par exemple à l'organisation du Κοινὸν Λυκίων, s'y rencontrent en abondance : c'est une des plus belles découvertes épigraphiques de ces dernières années.

VIII. *La Chimère.* — Les anciens appelaient *Chimaira* ou *Hephaistion* un jet de flamme qui s'échappe d'un rocher dans les montagnes des Solymes ; c'est l'ἀθάνατον πῦρ de Ctésias. Beaufort l'a retrouvé en 1811 ; M. de Luschan l'a étudié à son tour avec détail (p. 138 et suiv.), sans pouvoir donner toutefois l'analyse chimique du gaz qui produit cette combustion.

IX. *Gjölbaschi, Adalia, Elmaly.* — Description d'une région peu connue où les voyageurs ont relevé des monuments curieux, entre autres *l'heroon* de Saradjik (p. 153), orné de bas-reliefs qui représentent des pièces d'armure.

X. *De Trysa à Elmaly ; partie inférieure de la plaine d'Elmaly.* — Cette région est le plateau central de la Lycie ; elle est d'un accès difficile et n'avait été traversée que rarement. Signalons (p. 157) plusieurs ex-voto aux douze dieux, d'une incroyable barbarie de style : l'un d'eux a été acquis pour le Musée de Vienne.

XI. *Dans la Milyas.* — A Alifaradin (p. 168), bas-relief sculpté dans le roc avec dédicace à Hermès et aux Dioscures. Près de Kosagatch, au sud du lac Karalitis (p. 174), inscription contenant des oracles relatifs à l'astragalomancie. Il est remarquable que les documents de cette série ont été découverts dans un rayon géographique assez restreint ; ils présentent, dans leur rédaction, des analogies telles qu'on peut y voir des copies, avec variantes, d'un original plus ancien [1].

1. Aux références données sur ce point par M. Petersen, il faut ajouter les suivantes : *Wolfe Expedition*, nos 339, 437 ; *Papers of the american school*, t. II, p. 58.

XII. *D'Elmaly à Kibyra.* — Les pl. XXVI-XXVIII reproduisent les édifices d'Oinoanda; l'appareil des murs de cette ville est identique à celui des murs de Pergame. Oinoanda a donné quelques inscriptions importantes, notamment une généalogie (p. 181). D'autres textes proviennent de Balbyra (p. 184) et de Kibyra (p. 186). Ce chapitre se termine par un coup d'œil d'ensemble sur les bas-reliefs funéraires de la Lycie (p. 193 et suiv.).

XIII. *Études anthropologiques.* — M. de Luschan croit que la population primitive de la Lycie, antérieure aux immigrations sémitiques et aryennes, est représentée surtout par les Tachtadji, tribu peu nombreuse de bûcherons et de scieurs de bois qui habitent les régions montagneuses et se distinguent du reste des musulmans par leurs mœurs, leurs croyances et leur apparence extérieure. Une autre population lycienne, celle des Bektach, ne vit pas moins isolée que les Tachtadji et présente les mêmes caractères anatomiques. Toutes deux sont brachycéphales, hypsicéphales et brunes; dans les contrées voisines de la Lycie, on rencontre, par groupes sporadiques, des hypsibrachycéphales analogues, au milieu d'un bien plus grand nombre de dolichocéphales ou de mésocéphales. Suivant M. de Luschan, le type à tête étroite est principalement représenté, en Asie, par les Arméniens actuels, mais il devait autrefois être répandu dans toute l'Anatolie, dont la population primitive et anti-hellénique serait donc apparentée aux Arméniens. L'auteur serait tenté d'établir une relation ethnographique entre ces Anatoliens primitifs et les brachycéphales bruns des Alpes occidentales, qui ont souvent embarrassé les anthropologistes. Voilà bien des hypothèses ou même bien des témérités, quand on songe au très petit nombre de mensurations et de photographies que M. de Luschan a pu recueillir. La théorie des brachycéphales primitifs a déjà été professée, pour l'Europe, par Retzius et Pruner-Bey; Broca et Virchow l'ont réduite à néant, et voilà qu'elle reparaît en Asie! *Expellas furca, tamen usque recurrit.* Attendons les développements que M. de Luschan promet de donner à son hypothèse. Ce chapitre n'en est pas moins très intéressant par la nouveauté des matériaux qu'il met en œuvre et l'excellence de l'illustration. On peut en dire autant des pages consacrées aux Yourouks ou Nomades de la Lycie; M. de Luschan les croit parents des Tsiganes et originaires du Nord-Ouest de l'Inde; il nie qu'ils appartiennent à la race mongolique, contrairement à ce qu'il avait admis lui-même dans le volume précédent. Ce qu'il dit d'un langage secret et encore complètement inconnu que ces Yourouks parlent entre eux, pique vivement la curiosité; je me suis souvenu, à ce propos, d'une langue dite « des corbeaux, » qu'on m'avait autrefois signalée dans un village d'Éolide et qui, vérification faite, se trouva n'être qu'une sorte de jargon artificiel. C'est aux fonctionnaires ottomans qui résident en Lycie à nous dire si l'idiome mystérieux des Yourouks repose sur une base linguistique plus sérieuse; il ne doit pas être difficile de s'en assurer.

Avant de quitter ce beau volume, je mentionnerai encore une très singulière assiette vernissée, avec la représentation d'une panthère, qui a été découverte dans un tombeau lycien du XIIIe siècle *après J.-C.* (p. 224). C'est un spécimen encore unique d'une fabrique absolument ignorée des céramographes. Dans trois sépultures de la nécropole d'où elle provient, on a trouvé des monnaies près de la bouche du mort; elles portent les noms de Manuel Ier Comnène et de Raimond, comte de Tripoli. Il s'agit donc d'une survivance industrielle en même temps que d'une survivance religieuse; les faits de cet ordre sont assez rares dans les pays helléniques pour mériter de ne point passer inaperçus.

Salomon REINACH.

---

65. — STEIGER. **De versuum pæonicorum et dochmiacorum apud poetas Græcos usu ac ratione.** Part. I et II. Progr. du Realgymnasium de Wiesbaden, 1886 et 1887; 2 br. de 52 et 30 p. in-4.

La première partie du travail de M. Steiger est consacrée au mètre péonique; on y remarquera une bonne étude de l'alternance du péon avec les autres mètres chez les poètes lyriques et dramatiques grecs. La deuxième partie, qui n'est pas encore complètement publiée, comprend l'examen des vers dochmiaques proprements dits et des différentes sortes de vers qui alternent avec eux.

Dans cette étude, où il fait preuve d'une méthode très prudente, M. S. se range à l'opinion des rythmiciens anciens [1], qui voyaient dans le pied dochmiaque un péon précédé d'une anacruse iambique : ᴗ- | -ᴗ-. Sans vouloir prendre parti dans la question, on ne saurait blâmer M. Steiger d'avoir agi ainsi, car il n'est pas de mètre antique dont la théorie soit aussi obscure que celle du dochmiaque. Le mieux est donc de s'en rapporter aux anciens : j'entends aux « rythmiciens », et non, comme on le fait parfois quand on parle des théories des anciens, aux « métriciens » [2], qui ne voyaient dans les vers comme dans la prose qu'une succession de syllabes longues ou brèves, que l'on répartissait en petits groupes affublés de noms plus ou moins étranges.

Louis DUVAU.

---

66. — **Histoire de l'art pendant la Renaissance,** par Eug. MÜNTZ. Tome I (Italie, les Primitifs). Paris, Hachette, 1889, in-4 de 744 pages, avec gravures en noir et en couleur.

On pourrait croire, en voyant tout ce qui s'est publié pendant ces années-ci de notes et de mémoires, ou, comme on dit, de contributions pour servir à l'histoire de la Renaissance, que cette glorieuse époque

1. P. ex. Aristid., *de mus.*, p. 29; schol. Hephest., p. 185.

2. Voy. chez Quintilien, *Inst. or.*, IX, 4, 48, une intéressante définition du *rhythmus* opposé à la *dimensio* : *Tempus enim solum metitur, ut a sublatione ad positionem idem spatii sit.*

vient seulement d'être inventée. Il n'y a pas si longtemps, c'est bien vrai, l'heureux *quattrocento* n'était chéri que d'un très petit nombre, et les exhumations d'archives, avec l'effrayante poussière qu'elles soulèvent, ont appelé l'attention du bon côté. De ces documents amoncelés, dont nous sommes envahis, on a condensé, ici et là, quelques fortes et substantielles idées; cela ne suffisait guère. On a écrit toute une bibliothèque sur Léonard, dont la critique moderne se flatte de pénétrer le mystère; mais, parmi tant d'érudits, y en a-t-il deux ou trois qui comprennent Léonard?

C'est une action hardie, et, pour cela seul, déjà digne d'applaudissement, que d'entreprendre de nous conter à tous, humbles et savants, pauvres gens casaniers ou voyageurs épris des belles choses, l'Histoire de l'art pendant la Renaissance. M. Müntz l'entreprend; il nous donne, sous ce grand titre, un premier volume que suivront quatre ou cinq. Laissons à de sages personnes le soin de nous démontrer à quel point M. M. était préparé à cette œuvre par ses travaux sur les Arts à la cour des Papes, sur les Précurseurs, sur Raphaël, sur la Renaissance à l'époque de Charles VIII; laissons-leur dire qu'il est bien rare de pouvoir tenter, aussi jeune, ce large résumé qui pourrait être le couronnement d'une savante existence; mais ouvrons le livre de M. M. comme peut faire le premier venu.

C'est un bel in-quarto qui fait honneur à la maison Hachette par son impression et par ses gravures. C'est un musée, la joie des yeux. J'engage les lecteurs de M. M. à feuilleter d'abord son livre pendant des heures, à se délecter, s'enivrer de belles formes, avant d'y commencer une étude sérieuse. Si les yeux sont bien ici les maîtres de l'esprit, nous pouvons affirmer sûrement que jamais nous ne fûmes mieux disposés à nous instruire.

J'avoue cependant qu'à voir l'énormité du texte on doit sentir quelque inquiétude. Un peu de désordre ne serait-il pas excusable, par le désir de tout exprimer? Croyons pourtant que le plan de l'ouvrage est très bon, parce qu'il est très simple. La difficulté, dans une histoire de ce genre, n'est pas tant de bien apprécier la vie et les œuvres des artistes, que de nous faire toucher au doigt les conditions de race et de milieu qui ont fait naître l'art, la société qui l'a protégé, les héritages successifs, les emprunts qui l'ont enrichi. La voie était toute tracée par M. Taine, qui a écrit sur l'art de la Renaissance des pages ardentes, inégales, quelquefois mauvaises, et souvent merveilleuses. Il ne faut pas demander à M. M. cette vue puissante et soudaine, ni ce style plastique. Mais il a le grand mérite de nous présenter surtout un classement méthodique aussi complet que possible des faits et des œuvres, de ne pas nous imposer ses jugements, et de savoir toutefois les exprimer, nous les faisant accepter peu à peu comme une conclusion naturelle et nécessaire de documents si bien groupés. Ne perdons pas notre temps à chercher d'imperceptibles trous dans cette vaste trame, à y noter par

endroits des fils plus grossiers; nous avons mieux à faire que des chicanes de style; terminons ces remarques trop générales sans doute et trop vagues, en signalant une humble chose qui devient ici de toute importance, la bibliographie. M. M., on le sait, est l'homme du monde le mieux informé des publications d'art; généreusement il nous communique sa science en des notes précieuses qui réunissent l'entier répertoire de la Renaissance; notes sobres et claires, où les érudits de détail iront désormais s'approvisionner.

Deux parties du volume sont données à l'étude délicate des origines et du milieu, à l'esthétique de la première Renaissance; quatre vont pénétrer dans l'histoire de l'art, nous initier aux jeunes efforts du *quattrocento*. Il n'y a, je pense, rien de très nouveau dans les grands chapitres qui traitent des Mécènes, et du « Groupement régional des écoles »; seulement, et c'est l'essentiel, on y trouve énumérés en bon ordre, du haut jusqu'en bas de l'Italie, tous les centres actifs et tous les puissants amateurs, tous les clients et tous les patrons; c'est une vraie géographie d'art, à laquelle rien ne manque, pas même la carte. Mais allons au livre suivant, où nous trouverons le meilleur et le plus savoureux de cette saine érudition, toute la moelle de l'ouvrage.

Nous voici en présence d'un admirable mouvement des esprits vers la beauté idéale; au milieu de discordes et de guerres éternelles, l'art, seul triomphant, envahit tout, s'impose à tous; c'est l'affranchissement de la pensée, le renouveau de la belle et libre vie antique; telle est la portée du mot de Renaissance. Il semble vraiment qu'on assiste à une délivrance inouïe d'âmes longtemps captives, à voir les transports de joie qui éclatent : on a retrouvé l'art antique, on a découvert la nature! L'art nouveau a ressaisi dans l'étude de l'antiquité la beauté des lignes, et dans l'observation attentive de la nature l'expression sincère, originale de la vie réelle. Antiquité et réalisme, ce sont les éléments de la Renaissance. Mais suffisent-ils pleinement à l'expliquer? Le moyen âge n'a-t-il donc pas connu ou soupçonné l'antiquité, n'a-t-il pas noté curieusement les traits individuels? Ce n'est que justice de reconnaître enfin les efforts du vieux Pisano, de Giotto ou des Lorenzetti [1] pour unir la forme sereine de l'antiquité à la souplesse et à la franchise de la nature; et il faut admettre que la Renaissance a préparé lentement sa brillante floraison, en jetant par intervalles de vertes pousses, vigoureuses et drues. L'art antique n'est pas mort en Italie, même au temps des plus rudes invasions; il a eu ses Renaissances partielles avec Justinien et Charlemagne, avec les grands papes du XIIIe siècle; mais c'était une aube indistincte, ce n'était pas encore la lumière. Il manquait aux essais précédents une chose essentielle, l'équilibre sain et parfait, l'harmonie, cette perfection du goût que le *quattrocento* posséda pleinement. Douce conquête, mais si peu durable! La vraie, la belle Renaissance

1. M. M. aurait dû restituer aux Lorenzetti les fresques d'Assise qu'il attribue, sur la foi de Vasari, à Puccio Capanna (p. 286).

n'a guère fleuri plus de cinquante années : Léonard meurt en 1519, Raphaël en 1520. L'art atteignit, dès les premiers efforts, le point où il ne sut longtemps se maintenir. M. M. nous demande, et il trouve la question indiscrète, si la Renaissance pouvait « faire son salut sans l'aide de l'antiquité? » (p. 262) Elle ne le pouvait point, parce qu'antiquité signifiait à son esprit ordre et beauté, cette beauté harmonieuse dont elle avait soif ; parce que l'art antique lui enseignait la perfection des lignes et la science de la composition qu'elle cherchait depuis si longtemps. Mais tout cet enseignement eût été lettre morte, sans l'appoint du réalisme, sans la franchise, l'originalité des conceptions. C'est là l'éternel charme de cette époque bénie entre toutes, la sincérité qui jette les âmes à la poursuite du beau, la fraîcheur, la jeunesse, la naïveté. On aime peut-être moins Léonard et Raphaël que ces maîtres délicats du *quattrocento*. Ils sont plus parfaits et ils sont moins émus. Se souciant uniquement des belles lignes, à l'exemple de l'antiquité, ils inclinent malgré eux vers les formules d'école; et ce sont les formules qui perdront les successeurs de Raphaël, comme elles ont perdu ceux de Giotto. La banalité facile et quelquefois spirituelle des Bolonais est le châtiment de la Renaissance. La préoccupation visible des lignes classiques n'est-elle pas fatigante dans un chef-d'œuvre de Raphaël, l'*Incendie du Bourg?* Et que sera-ce, dès que le réalisme bien entendu, c'est-à-dire l'observation sincère et amoureuse de la nature, aura cessé de faire contre-poids à l'imitation de l'antique? Au lieu de Michel-Ange, on a Bandinelli, et Vitruve produit Vignole.

Mais au lieu de nous écarter en des idées que suggèreront tout naturellement les prochains volumes de M. Müntz, indiquons encore, en passant, un point où il aurait fallu peut-être insister davantage : l'inspiration religieuse au xve siècle. Il est certain que le sentiment religieux communique aux œuvres de ces gracieux artistes une émotion particulière; il est certain aussi que ce sentiment va disparaître, et que la Renaissance, usant et abusant de l'antiquité, ira bientôt jusqu'à maudire le triomphe du christianisme, comme l'avènement de la barbarie. Si l'amour de l'antiquité devient un paganisme nouveau, à qui les primitifs doivent-ils de conserver leur ferveur pieuse? Ne serait-ce pas au poète souverain, à Dante, que tous lisent encore, que les meilleurs illustrent de leurs dessins et de leurs peintures? C'est Dante, au xive siècle, qui façonne pour l'art et rend plastique, en quelque sorte, tout le symbolisme épars du moyen âge ; n'est-ce pas lui, au xve, qui montre à la Renaissance le vrai chemin, en s'élevant avec l'antiquité, Virgile, avec la théologie, Béatrix, vers la source éternelle du beau ?

Après la théorie de l'art commence l'histoire des artistes. L'essentiel y est dit, avec une simplicité facile ; M. M. a parfaitement évité la sécheresse des catalogues où il faut tout inscrire ; et quand il a dû puiser au précieux répertoire de MM. Crowe et Cavalcaselle, il n'y a pris que les renseignements nécessaires pour étayer sûrement sa critique. Les

chapitres de l'architecture ont de justes éloges pour le chaud génie de Brunellesco et pour l'âme universelle d'Alberti. J'aime la longue étude sur la sculpture florentine, et les pages où sont appréciées, avec un fin sentiment, ces hardiesses splendides qui, du premier coup, atteignirent l'idéal de la Renaissance. Giacomo della Quercia, le Phidias du *Quattrocento*, est enfin vengé de l'inique et stupide oubli ; Donatello, Ghiberti, Rossellino, Mino, tous ces maîtres audacieux et subtils obtiennent une part équitable de gloire. Il semble cependant que M. M. soit un peu gêné pour nous parler de Donatello par tout le bien qu'il nous en a dit autrefois ; mais qu'importe ? Si M. M. regardait trop souvent en arrière, ses travaux passés nuiraient au travail d'aujourd'hui ; il est bon, sans se répéter, de reprendre quelquefois sa pensée, d'en chercher avec patience l'expression définitive.

La sculpture du xve siècle a, comme celle du xiiie, enseigné les voies à la peinture ; M. M. fait à ce sujet de judicieuses remarques, trop brèves peut-être. N'est-il pas extraordinaire de rencontrer en même temps à Florence des réalistes violents comme Piero della Francesca, des « énergumènes » (p. 339) comme Uccello ou Castagno, et le plus docile, le plus immatériel des héritiers du moyen âge, le frère Angélique de Fiesole, que Vasari lui-même a vénéré, l'âme toute émue ? M. M., un peu cruel pour les mystiques, et pour leur champion M. Rio (p. 650), n'a pu s'adoucir, je le crains, autant qu'il le fallait devant le doux peintre. Mais il a noté avec précision un des triomphes les plus inattendus de cette antiquité païenne conquérant à nouveau le sol romain : Fra Angelico, à la fin de sa pieuse existence, reconnaît les faux dieux ! Les fresques du Vatican adoptent l'architecture classique, reproduisent des statues païennes ; hâtons-nous de dire que le charmant et un peu frivole Benozzo aidait au travail de son maître, et sans doute le remplaçait quelquefois.

Pourquoi n'y a-t-il point dans ce volume, auprès de Gentile da Fabriano, une petite place pour les peintres de Gubbio, au moins une gravure reproduisant le chef-d'œuvre d'Ottaviano Nelli, la gracieuse Madone entourée d'anges musiciens, qui fait songer à Sienne en même temps qu'à l'Ombrie ? Mais l'histoire de la peinture est à peine commencée qu'il nous faut déjà passer à la gravure, aux arts décoratifs, à la conclusion du volume ! M. M. conclut trop vite ; il n'a fait qu'entrouvrir l'ère délicieuse des primitifs ; il n'est pas arrêté par les limites naturelles de son travail, mais bien par des exigences de librairie. Doit-on s'en plaindre ? Ne vaut-il pas mieux songer au vif plaisir que nous aurons, l'année prochaine, à savourer les plus fines œuvres de Mantegna, de Botticelli, de Ghirlandajo ?

Et maintenant, à quoi bon comparer l'ouvrage de M. M. à ceux de MM. Crowe et Cavalcaselle, de Rio, de Burckhardt ? Il en diffère absolument pour une simple raison, c'est que le texte n'y saurait être séparé de l'illustration ; ce texte si instruit, si judicieux, commente une

admirable série de gravures; disons, si on le préfère, qu'il est commenté par les gravures. Ce sont, presque toujours, des reproductions obtenues par des procédés directs; la main du dessinateur n'y paraît pas, n'y corrige, n'y interprète rien. C'est l'illustration idéale pour un grand ouvrage d'art. Les quelques gravures sur bois qui sont œuvres personnelles ne servent ici, je l'assure, qu'à mettre les autres en valeur. Comparez, par exemple, les reproductions directes des bas-reliefs du Quercia au bois déplorable qui prétend nous montrer le Saint Georges de Donatello! Prenez même, deux pages auparavant, une gravure qui vous satisfera peut-être, si vous n'avez pas, à la Badia de Florence, écarté le rideau dont se voile le délicieux chef-d'œuvre de Filippino, la Vierge apparaissant à saint Bernard. Où est-elle, cette Madone diaphane aux vêtements aériens? Où sont les minois si naïfs de ces enfants de chœur aux ailes d'ange qui l'accompagnent? le bleu délicat des ailes, la mollesse des draperies, la pâleur fine, presque décolorée de cette vision? Tout s'écrase dans le noir; les mains se gonflent, s'arrondissent; les vêtements se chiffonnent. J'ai tort peut-être d'insister sur un détail; il faut pourtant avouer le triomphe de la photographie, s'il s'agit de documents. Pardonnons aux « chromos », en faveur de l'exquis bas-relief du Louvre, ou de la tapisserie de M. de Baudreuil; mais on a bien mal dessiné la belle fresque de Melozzo! Quant aux phototypies, on achèterait le volume seulement pour les avoir. Ce sont les dessins des maîtres, avec leurs tons de lavis, leurs lumières de gouache, leurs indications, leurs repentirs; il y a des têtes achevées de Lorenzo di Credi, de puissantes études de Ghirlandajo et des Bellini qui toucheraient le cœur d'un barbare. Demandons pour l'an prochain à M. Müntz des dessins de Botticelli et de Mantegna, de Léonard et de Raphaël, et quittons-le à regret, après avoir uni notre simple louange à celle de tous les gens d'esprit, amis du beau, qui jouissent de son œuvre.

André Pératé.

---

67. — **Louis Meigret.** Le Tretté de la Grammaire françoeze publié par Wendelin Fœrster. Heilbronn, ap. Gebr. Henninger, 1888, in-8, xxx et 211 p. 3 mark 80.
68. — **Jean Antoine de Baïfs Psautier,** publié par le Dr Ernst Joh. Groth, ibid, in-8, xv et 110 p. 2 mark.
69. — **Jean de Mairet.** Sophonisbe, publiée par Karl Vollmœller, ibid, xliv et 79 p. 2 mark.

1°. — Le Tretté de la Grammere françoeze par Louis Meigret étant devenu assez rare, il n'est pas mauvais qu'on l'ait réimprimé pour diverses raisons, mais surtout pour guérir ceux qui, à son exemple, tenteraient « de fére qadrer le' lettres, e l'ecrittur' ao' voes, e a la prononciacion. » Je ne dis pas qu'il soit impossible de rencontrer par ci par là dans ce Traité quelques idées raisonnables, mais en somme le système orthographique dont Meigret est l'inventeur est bien plus compliqué, plus confus que celui qui existait de son temps. Il parle dans sa préface

« Ao' lecteurs » des lettres superflues dont il veut décharger notre « ecritture », et il la recharge d'un tas de notations, de signes et d'accents, qui lui donnent je ne sais quelle apparence hiéroglyphique. Il n'est pas surprenant qu'à la fin il n'ait pu trouver aucun imprimeur pour éditer ses ouvrages, et qu'il se soit décidé par force à suivre l'orthographe usuelle. Nous avons aujourd'hui, à ce qu'il paraît, un nombre plus que suffisant de maîtres d'école : il n'y en aurait jamais assez pour enseigner proprement l'orthographe de Meigret. On comprendra que je me passe d'analyser ce « Tretté » : il me faudrait pour cela plusieurs pages de la Revue. M. Ch. Livet s'est acquitté d'ailleurs de cette rude besogne dans un fort bon livre qui a pour titre « La Grammaire française et les Grammairiens au XVIe siècle », et j'y renvoie le lecteur curieux. Il est au moins étonnant que M. W. Foerster ne cite point cet ouvrage dans l'introduction, intéressante d'ailleurs, qui figure en tête de cette réimpression.

2°. — La tentative de Meigret fut d'abord approuvée, puis combattue par Jacques Pelletier qui, voulant aussi rapporter « l'écriture à la prolation », inventa un autre système orthographique non moins embrouillé. Il faut noter que Pelletier était Manceau, Meigret Lyonnais : chacun d'eux défendait, sans trop s'en douter, et prônait son propre ramage. Il se livra un grand combat au sujet des diphtongues *au*, *eu*, *oi*. Qu'on lise pour en avoir l'idée l'excellent ouvrage de Thurot « La Prononciation française depuis le commencement du XVIe siècle. » Jean Antoine de Baïf par son « Psaultier commencé avec intention de servir aux bons catholiques contre les psalmes des hœretiques », et écrit en vers mesurés à la manière des Grecs et des Latins, vint prendre part à la mêlée, et ne fit qu'augmenter la confusion. Il nota la diphtongue *au* et *o* long par ω, *ou* par ce signe *8*, *oi* par *œ*. Le *k* remplaça partout le *c* dur, et le ʒ l'*s* entre deux voyelles, etc. Ce vers de Corneille « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles », d'après le système baïfien serait ainsi orthographié :

Cete ωskure klarté ki tωmbe des etœles.

Toutes ces belles réformes sont aussi chimériques que ses « ωdes monokωles, dikωles, trikωles, tetrakωles », les unes de « daktilikes eolikes non kadansés », les autres d'« épikorianbikes trimetres safikes surkadansés ». Les réformateurs de l'orthographe, ceux surtout qui veulent la rapporter au phonétisme, sont comme tous les réformateurs : ils ne réforment pas, ils bouleversent. Remercions néanmoins les éditeurs des soins qu'ils ont apportés à ces deux publications, et surtout l'imprimeur qui a dû fondre pour elles des caractères tout exprès.

3°. — La *Sophonisbe* du Besançonnois Jean de Mairet eut, avant et même longtemps après le *Cid*, un grand succès sur la scène. Le quatrième et le cinquième acte sont très dramatiques, et il n'est pas étonnant que l'auteur ait pu se vanter que cette Tragédie « avait tiré des

souspirs des plus grands cœurs, et des larmes des plus beaux yeux de France ». Elle intéresse encore, si l'on ne tient pas compte de quelques préciosités, de quelques expressions triviales. En 1663, Corneille reprit le sujet : sa pièce froide et sans action laissa debout celle de Mairet. Ajoutons que les imprécations de Masinisse mourant ont inspiré au poète rouennais celles de Camille dans *Horace*. — M. Karl Vollmöller a mis en tête de cette tragédie une notice biographique intéressante sur Mairet, et une bibliographie complète des œuvres du poète.

A. Delboulle.

---

70. — **Papiers de Barthélemy,** ambassadeur de France et en Suisse, 1792-1797, publiés par Jean Kaulek. III, septembre 1793-mars 1794. Paris, Alcan, 1888. In-8, 562 p. 18 fr.

L'infatigable M. Kaulek nous donne le troisième volume des *Papiers de Barthélemy* [1], qui s'étend depuis le mois de septembre 1793 jusqu'au mois de mars 1794. Les pièces les plus intéressantes que renferme le volume traitent des moyens de rompre la coalition et de détacher la Prusse, des intrigues de l'émigration et des ministres étrangers en Suisse, de la prise et reprise de Toulon et de Wissembourg, etc. On y trouvera deux lettres de Grimm qui demande pourquoi il y a eu dans sa maison de Paris scellé et inventaire; Barthélemy prie le ministre Deforgues d'accueillir la réclamation de Grimm ; « il était le correspondant et le brocanteur de l'impératrice de Russie, mais que cette objection est faible quand on pense à la bonne action du duc (de Saxe-Gotha), au caractère dont il avait revêtu Grimm ! Ce n'est pas Grimm qu'il s'agit de bien traiter, c'est le duc, c'est l'homme ami de notre nation et bienfaiteur des soldats français » (p. 437) [2]. Notons encore une curieuse conversation de Dumouriez avec la comtesse de Königseck chez le comte de Puckler, grand chambellan du duc de Wurtemberg (p. 230-232), deux lettres de Georges Forster (p. 188 et 227) [3], une note anonyme sur le personnel diplomatique (p. 95-77), les dépêches des agents Rivalz, Schweizer [4] et Venet au ministre Deforgues — où il y a d'ailleurs beaucoup de faux bruits et de racontars — la mission de Payan [5] et de Dubuisson [6], le *Journal* d'un émigré,

---

1. Voir sur les deux premiers vol. *Revue crit.*, 1887, n° 48 et 1888, n° 33.

2. Voir sur ce prince Auguste de Saxe-Gotha, démocrate prononcé, l'étude de B. Suphan dans le *Gœthe-Jahrbuch* de 1885.

3. Forster, que M. Kaulek nomme tout simplement à l'appendice « le citoyen Forster », était alors à Pontarlier d'où il avait rejoint sa femme et Huber dans un village de la frontière suisse, Travers.

4. C'est ce Schweizer dont David Hess a retracé la vie dans un livre publié en 1884 par J. Baechtold (voir *Revue crit.* 1886, n° 48); la mission de Schweizer est exposée dans ce livre, p. 106-109.

5. C'est l'agent national de la commune de Paris ; aussi écrit-il à Robespierre.

6. Ce Dubuisson dont le compte-rendu figure aux (p. 109-113 est sans doute le jacobin qui eut une conférence avec Dumouriez le 27 mars 1793.

nommé Coney, et secrètement appointé par Bacher pour espionner le quartier général et les cantonnements de l'armée de Condé (p. 380-383). Ce volume est encore à l'honneur de Barthélemy et, ajoutons-le, de son secrétaire, l'Alsacien Théobald Bacher. Hérault de Séchelles juge très bien Barthélemy : « L'ambassadeur français en Suisse se trouve placé dans un centre très avantageux, entre l'Allemagne et l'Angleterre. Barthélemy, qui me paraît homme sage et bien intentionné, a, de plus, l'avantage d'avoir vécu longtemps à Vienne et à Londres. Il me paraît l'homme le plus en état de transmettre, directement, des relations positives sur l'état et les projets des puissances ennemies » (p. 214-215). Payan fait le même éloge de l'ambassadeur et de sa « conduite sage et mesurée » ; il assure que son déplacement serait très funeste : « si, dans les circonstances critiques, nous eussions eu en Suisse un ambassadeur moins estimé des cantons que Barthélemy, moins doux, moins affable, moins étranger que lui aux intrigues et aux factions, et qui eût donné dans le système des *réunions*, nous étions perdus » (p. 198-199). Quant à Bacher, il est très bien informé ; il devine que Dumouriez a le dessein de se rendre dans le Rhône et « d'y établir une seconde Vendée » (p. 21) ; l'auteur de la *Note sur le personnel* dit de lui qu'il est « extrêmement utile » et « connaît parfaitement la Suisse, ses intérêts, les formes et les rapports infinis qui nous lient au corps helvétique [1]. »

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le succès obtenu par la reproduction photolithographique du *Nouveau testament provençal de Lyon* a inspiré à M. L. CLÉDAT l'idée d'entreprendre une collection de reproductions semblables qui mettront les principaux mss. latins, français et provençaux à la portée des érudits. Chaque reproduction sera accompagnée d'une étude par un érudit compétent. Le premier ms. reproduit sera un ms. de Catulle, de la Bibl. nat. de Paris (nº 14137), le *Sangermanensis*, daté de l'an 1375. M. E. CHATELAIN écrira l'étude qui doit accompagner cette reproduction du célèbre ms. (prix du vol. 7 fr. 50 ; envoyer sa souscription à M. Clédat, Lyon, 30, rue Saint Maurice).

— Le prince Roland BONAPARTE s'occupe beaucoup, comme on sait, d'ethnographie et d'anthropologie. Nous avons sur notre table plusieurs plaquettes et brochures qu'il a récemment publiées : *Les premières nouevelles concernant l'éruption du Kratakau en 1883.* (Paris, 1884. Impr. Maréchal et Montorier. In-4º, 23 p.) ; articles publiés dans les journaux de l'Insulinde sur ce phénomène qui s'est manifesté même au-delà

1. P. 59, lire *Bethmann*, non « Bethman, et *Dœnhof*, non « D'Enhoff. » — P. 281, 318 et 552, *Meersburg* et non « Mœrsbourg » ou « Morspurg. » — P. 381 et 537, *Berchiny* et non « Bercheng. » — P. 510 et 561, l'aide de camp de Wurmser doit s'appeler *Vincent* et non « Vincennes. » — P. 191, le Fürstenberger, négociant de Bâle, est sans doute celui qui donna naissance au proverbe mulhousien — dont Aug. Stœber a raconté l'histoire en vers — « *d'r Fürsteberger v'rgesse* », compter sans son hôte.

de l'Archipel malais. *Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde, 1595-1602.* (Versailles, impr. Aubert, 1884. In-4°, 39 p.). *Les derniers voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée.* (*Id.*, 1885. In-4°, 40 p.). *Les récents voyages des Néerlandais à la Nouvelle-Guinée.* (Versailles, mars 1885; in-4°, 16 p.). *Note on the Lapps of Finmark.* (Paris, Chamerot, 1886. In-4°, 11 p.). *La Nouvelle-Guinée, IIIe notice, le fleuve Augusta.* (Paris, mars 1887. In-4°, VII et 16 p.). Nous avons reçu en même temps : *Le prince Roland Bonaparte en Laponie, épisodes et tableaux,* par F. Escard. (Paris, impr. Chamerot, 1886. In4°, 60 p.); cette dernière brochure renferme trois chapitres : de Paris à Tromsœ, Hammerfest et Vadsœ, dans le Varanger fjord.

ÉTATS-UNIS. — La réunion d'automne de la *Société orientale américaine,* a eu lieu l'an dernier, le 31 octobre et le 1er novembre à Philadelphie. Elle aura lieu cette année à Boston.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er février 1889.

M. Ravaisson termine la lecture de son mémoire sur les monuments funéraires des Grecs. Il énumère un grand nombre de monuments antiques de différents pays, tels que l'Egypte, la Phénicie, l'Etrurie, la Lycie, surtout de la Grèce et notamment de l'Attique; dans tous il reconnaît des scènes qui figurent, à ses yeux, l'idée du réveil des morts dans un autre monde. Certains bas-reliefs, qu'on a cités pour les opposer à cette thèse, ne lui paraissent au contraire pouvoir être expliqués d'une façon satisfaisante que par le système qu'il soutient. Telles sont, entre autres, les stèles athéniennes des deux jeunes filles Plangon et Malthace, que M. Ravaisson s'attache à expliquer dans tous leurs détails.

M. Paul Viollet achève sa communication sur le système successoral auquel certains auteurs ont donné le nom de *tanistry*. Ce système consiste en ce que, à la mort d'un souverain ou d'un seigneur, sa succession échoit au plus âgé de ses parents, à son frère, par exemple, ou à son neveu, de préférence à son fils en bas âge. C'est, on le sait, la loi qui régit la dévolution de la couronne chez les Ottomans; mais M. Viollet montre que la même loi a été appliquée dans tous les temps et dans les régions du globe les plus diverses. Il la montre en vigueur dans le monde grec ancien, en Irlande, au Mexique, dans l'Amérique du Sud, et dans notre propre pays au moyen âge. Charlemagne, par un capitulaire de 806, en fit la loi successorale de la famille carolingienne. Plus tard, la loi du *tanistry* régit une seigneurie féodale importante, la vicomté de Thouars, et au XVe siècle la coutume de Poitou la consacra expressément.

Ouvrage présenté par M. Wallon : Mommsen (Th.) et Marquardt (J.), *Manuel des antiquités romaines,* traduit sous la direction de M. Gustave Humbert, VIII : *l'Organisation de l'Empire romain,* par J. Marquardt, traduit par André Weiss et Paul Louis-Lucas.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 23 janvier 1889.

M. Müntz communique quelques documents sur les édifices élevés à Montpellier, par les soins du pape Urbain V (1362-1370), et dont ce pontife confia l'exécution aux architectes du palais d'Avignon, ainsi que la décoration aux ouvriers et artistes employés dans ce palais.

M. Babelon fait connaître deux découvertes numismatiques faites l'année dernière l'une de monnaies grecques trouvées en Sicile, l'autre de lingots d'or romains trouvés sur la Bordža (Autriche-Hongrie).

M. Mowat communique l'estampage d'une inscription romaine trouvée au hameau de la Folie (Aisne) et communiquée par M. Papillon, vice-président de la Société archéologique de Vervins.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 7 — 18 février — 1889

71. — **Die Vocalharmonie der Altaischen Sprachen,** von Josef GRUNZEL. (Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, philosophisch-historische Classe, Bd. CXVII.) Wien, Tempsky, 1888. In-8, 42 pp.

On connait la loi bizarre, dite d'harmonie vocalique, qui régit la formation des mots dans les langues ouralo-altaïques et constitue jusqu'à présent le principal critérium de cette intéressante famille : la voyelle des suffixes de toutes sortes, qui parfois s'entassent sur une racine en nombre considérable, s'assimile avec plus ou moins d'énergie à la voyelle radicale, d'où résultent des alternances vocaliques particulièrement développées en yakoute, v. g. *aga* (père) plur. *aga-lar*, *äsä* (ours) pl. *äsä-lär*, *ogo* (enfant) pl. *ogo-lor*, *dörö* (muserole) pl. *dörö-lör*. L'alternance, ici quadruple, ainsi que dans quelques dialectes turcs, n'est que triple en kirghiz, double avec des vestiges d'alternance triple en ottoman, double seulement en magyar et en tongouse (mandchou), et enfin ne se traduit en finnois et en samoyède que par quelques essais timides et dépourvus de régularité.

Cette loi a déjà tenté bien des linguistes et inspiré nombre d'études méritoires, au premier rang desquelles se place le remarquable opuscule de M. L. Adam [1]. On ne saurait toutefois s'étonner qu'en un temps où la nature du phénomène phonétique n'était pas à beaucoup près aussi connue qu'elle l'est aujourd'hui, l'explication de ce procédé, d'ordre strictement phonétique à l'origine, ait été compromise et obscurcie par des considérations d'ordre fonctionnel. On a voulu y voir une façon de rattacher plus étroitement le suffixe à la racine, d'en marquer, pour ainsi dire, par un signe matériel le rapport de dépendance : sans doute, c'est là le résultat indirectement atteint, mais non point du tout le but poursuivi ; car, le sujet parlant n'ayant en aucune façon conscience du

1. *L'Harmonie des Voyelles dans les Langues ouralo-altaïques.* Paris, Maisonneuve, 1874.

changement phonétique qu'il opère, à plus forte raison ne saurait-il l'opérer en vue d'une fin déterminée. Aussi ne peut-on que savoir gré à M. Grunzel d'avoir radicalement rompu avec ces errements surannés, et envisagé le phénomène à l'unique point de vue des attractions physiologiques que les voyelles sont susceptibles d'exercer les unes sur les autres. En classant les voyelles ouralo-altaïques, il arrive à y distinguer trois éléments assimilatifs : — élément palatal, — élément labial, — degré variable d'ouverture buccale, — et montre fort bien comment ces diverses attractions se combinent ou s'excluent, suivant qu'on passe d'une division à l'autre de la grande famille. Un tableau très satisfaisant (p. 39) résume et fixe dans la mémoire les résultats acquis.

Ces résultats, on les accueillerait avec plus de confiance encore s'ils ne supposaient, suivant l'auteur, une prémisse malaisément admissible (p. 35) : la langue primitive ouralo-altaïque n'aurait eu que trois voyelles, *a*, *i*, *u*, d'où les autres seraient sorties par voie de scissiparité. Cette triplicité originaire, abandonnée pour la famille indo-européenne, va-t-elle donc renaître dans un autre domaine? Il semble peu croyable qu'aucune langue humaine se soit jamais contentée d'une gamme vocalique aussi indigente, si ce n'est peut-être celle des descendants immédiats de l'*anthropopithecus alalus*, à laquelle je ne pense pas qu'aucune induction linguistique nous puisse reporter? Mais, au fait, cette hypothèse est-elle vraiment nécessaire à la théorie de M. Grunzel? La langue commune ouralo-altaïque a fort bien pu posséder cinq ou six voyelles primitives, qui postérieurement se sont ordonnées et groupées dans les mots à la faveur de leurs affinités.

Il est encore un point sur lequel je voudrais appeler l'attention de M. Grunzel : il ne parle que de l'attraction des voyelles sur les voyelles, et, en se plaçant au point de vue de l'état actuel du langage, il a raison; mais, dans le détail de son évolution, le procédé est peut-être beaucoup plus complexe. Il se peut que l'attraction d'une voyelle palatale sur sa voisine ait été plus énergique quand elles étaient unies par une consonne palatale; il se peut que l'action d'une voyelle labiale sur la suivante ait été neutralisée lorsqu'une consonne dentale s'interposait entre elles; et ainsi de suite. De ces différences sont issus, d'une part, des types conformes à l'harmonie présente; de l'autre, des types disharmoniques : dans certaines langues, l'analogie a propagé les premiers [1]; dans certaines autres, les types disharmoniques l'ont emporté. La question, vue sous ce jour, change d'aspect. Est-elle soluble? Je m'en rapporte à la sagacité et à la pénétration dont l'auteur a fait preuve dans cette première esquisse.

V. Henry.

1. Pour quiconque comparera la langue de l'« Oraison funèbre » (fin du XIIe siècle) au magyar actuel, l'action de l'analogie grammaticale sur l'expansion et la fixation lente des procédés d'harmonie vocalique apparaîtra incontestable. Malheureusement, pareils documents linguistiques manquent et manqueront toujours pour la plupart des autres idiomes ouralo-altaïques.

72. — I. **Kulturhistorischer Bilderatlas. I. Alterthum.** Bearbeitet von Prof. Theodor SCHREIBER. Zweite für den Schulgebrauch eingerichtete Auflage, mit einem Textbuche von Prof. Kurt BERNHARDI. Leipzig. Seemann, 1888. Atlas de cent planches suivies de 12 p. de texte; explication (*Textbuch*) de 388 p. in-8.

73. — II. **Weltgeschichte der Kunst** bis zur Erbauung der Sophienkirche, Grundriss von L. von SYBEL. Mit einer Farbtafel und 380 Textbildern. Marburg, Elwert'sche Buchhandlung, 1888. Gr. in-8 de XII-479 p.

I. L'atlas de M. Schreiber est appelé à rendre de grands services à l'enseignement. C'est un recueil de gravures, en général bien choisies et bien exécutées, qui se rapportent à tous les chapitres de l'archéologie grecque et romaine : théâtre, musique, beaux-arts, culte, jeux, armée et marine, commerce et métiers, costumes, paléographie et pédagogie, usages funéraires, etc. Comme l'on a évité très soigneusement de gaspiller la place par l'abus des encadrements ou des marges, il a été possible de réunir sur cent planches environ 1200 sujets. Chaque dessin est accompagné d'une légende et d'un renvoi à la source, gravure ou photographie; un court résumé explicatif à la fin de l'atlas et un petit volume de commentaires où les planches sont décrites dans l'ordre, facilitent l'emploi de cette excellente collection. Il n'est pas inutile d'avertir les possesseurs de la première édition de l'Atlas qu'ils n'ont pas besoin de se procurer la seconde, car le numérotage des planches est resté le même et l'on s'est contenté de remplacer une seule gravure (pl. III, n° 1), pour écarter quelques motifs un peu trop bachiques.

Il resterait quelques corrections à faire pour améliorer encore ce bon livre. Pl. XI, 1, le temple d'Apollon sur le Cynthe est reproduit d'après M. Lebègue; le même monument, *avant les fouilles de 1873*, figure avec une dénomination toute différente sur la pl. XLVIII, n° 9. La vue restaurée de l'Acropole par Thiersch (pl. XIII, 3) est mauvaise et ne répond plus à l'état de nos connaissances. Il aurait fallu indiquer (pl. XX, 1) que les bras du *juvenis adorans* de Berlin sont modernes. Le groupe de lutteurs trouvé à Abbeville (pl. XXIV, 4) ne devait pas être donné d'après Clarac, mais d'après la *Revue archéologique*, 1886, I, p. 78, où l'on trouve des renseignements nouveaux à ce sujet. Les bas-reliefs de l'obélisque de Constantinople sont copiés sur les mauvaises gravures de d'Agincourt (pl. XXIX, 6); il faut les emprunter aux *Monuments Figurés* de Le Bas. La pl. LX et d'autres contiennent des sujets gallo-romains d'après la *Vie privée des anciens* de Ménard, mais les gravures insérées dans cette compilation sont très infidèles et ne devraient pas trouver place dans un livre sérieux. A la pl. XCIV. n° 5, la référence « Collignon, Mon. d'Arch. fig. 74 » est doublement inexacte : il s'agit de la pl. 75 des *Monuments de l'Art antique* de Rayet.

Ces critiques de détail n'enlèvent rien au mérite d'une publication dont il paraît fort désirable que nous possédions une édition française. Je ne parle que de l'Atlas, car le commentaire in-8° ne m'a pas semblé bien conçu; les renvois aux textes antiques y font complètement défaut, alors qu'ils seraient, à mon avis, indispensables.

II. L'intérêt de l'histoire de l'art antique que vient de publier M. de Sybel réside essentiellement dans l'illustration. Pour la première fois, dans ce livre, on a rompu d'une manière presque absolue avec la xylographie et la zincogravure d'après des dessins : la plupart des sujets sont des reproductions mécaniques, c'est-à-dire des clichés directs d'après des photographies. Ce procédé, largement appliqué déjà dans les *Denkmäler* de M. Baumeister, n'est assurément pas sans inconvénients : l'aspect des photogravures ainsi obtenues est terne, les parties sombres sont poussées au noir et manquent de transparence ; mais ces défauts sont compensés, et bien au-delà, par une qualité précieuse que la photographie seule peut assurer, à savoir la conformité du style des reproductions avec celui des originaux. Le livre de M. de Sybel est le premier de ce genre où les marbres antiques n'aient subi aucune interprétation : il en offre des reflets plus ou moins agréables à l'œil, plus ou moins nets, mais où, du moins, la personnalité d'un dessinateur ne s'interpose pas entre les originaux et nous.

En général, l'illustration d'un livre est faite pour le texte ; il est évident ici que le texte a été écrit pour l'illustration. Rédigé un peu vite, dans un style de journaliste, il est pourtant bien loin d'être sans valeur : le bon ordre dans lequel sont disposées les matières en fait un utile canevas pour des leçons sur l'histoire de l'art antique. Peut-être même ne faut-il pas y voir autre chose : ce sont avant tout des *notes de cours* et comme ces notes sont l'œuvre d'un archéologue bien informé, on peut dire que cette collection de près de quatre cents bonnes gravures n'est point déparée par le texte qui lui sert de cadre.

Salomon REINACH.

---

74. — E. THIBAUT. **Les Douanes chez les Romains.** Paris, Leroux, 1888, in-8, 206 p.

L'auteur est un fonctionnaire de l'administration des douanes, ce qui lui assure une compétence particulière dans la matière ; c'est un auditeur assidu du cours d'épigraphie de l'École des Hautes-Études, ce qui lui a permis de tirer un bon parti des nombreuses inscriptions relatives au sujet ; son travail ne pouvait être que ce qu'il est, utile.

Sur les points où M. Thibaut partage les opinions que j'ai émises dans mon mémoire sur les *Impôts indirects*, il ne s'étonnera pas que je sois pleinement de son avis ; à propos des autres, il faudrait entreprendre une discussion qui dépasserait les limites de cet article. Je dois pourtant lui dire que l'interprétation qu'il donne du tarif de Marcien, ne m'a pas convaincu ; il ne fera pas que les *species pertinentes ad vectigal* (que je continue à traduire par denrées qui ont un rapport avec l'impôt, c'est-à-dire qui sont sujettes à cet impôt), que les denrées citées dans le passage du jurisconsulte ne soient pas des objets de luxe, ce qui rend très probable ma supposition d'autrefois, à savoir que ce tarif s'applique

seulement à l'Italie [1]. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, qu'il ait appartenu à quelque rescrit impérial relatif aux droits des délateurs sur les objets par eux dénoncés.

Je ne partage pas son avis, non plus, sur les conséquences à tirer de deux inscriptions relatives à la douane tout récemment trouvées. La présence d'un avocat du fisc du quarantième des Gaules ne me semble pas prouver *évidemment* que l'impôt était affermé. « Une société de publicains se serait fait représenter, dit M. T., par un *actor* ou *syndicus*, et non par un fonctionnaire impérial. » D'accord, mais le fonctionnaire impérial n'avait-il pas à représenter l'État vis-à-vis des publicains dans plus d'un cas qu'il est assez aisé d'imaginer? Quant au *procurator Augusti inter mancipes XL Galliarum et negotiantes*, l'auteur veut y voir un fonctionnaire différent du procurateur ordinaire, sans raison suffisante, à mon sens. La douane ne me paraît pas avoir été perçue directement sous l'empire, ni en Gaule, ni dans les autres provinces, pour lesquelles M. Thibaut n'a même pas essayé d'établir le fait et à bon droit (V. mes *Impôts Indirects*, surtout p. 95 et notes). Il s'est borné à la Gaule qui, dans son système, aurait fait exception; j'attendrai, pour admettre cette exception, de nouveaux textes plus concluants.

Outre que ce travail est bon, il est de plus d'un excellent exemple : il prouve que le jour où un certain nombre de ceux qui ne sont pas, par leur profession, attachés aux études relatives à l'antiquité, voudront bien consacrer quelques-uns de leurs loisirs, à examiner sérieusement, et à l'aide de leurs lumières particulières, les points contestés d'histoire et d'organisation grecques ou romaines, ils rendront à la science autant de services que nous-mêmes. N'y a-t-il pas, dans cette perspective, de quoi tenter l'émulation de quelques-uns?

R. CAGNAT.

---

75. — **Beitræge zur Poetik Otfrids** von Paul SCHÜTZE. Kiel, Tœche, 1887. In-8, 64 p. 1 mark 50.

Cette dissertation de P. Schütze — mort depuis — est assez importante. Elle prouve que le poème d'Otfrid est une « œuvre de transition », que « le principe de l'allitération se mêle souvent chez lui à celui de la rime ». Elle comprend huit chapitres. Nous avons remarqué surtout les pages où S. énumère les formules qu'Otfrid a puisées dans le vocabulaire de l'ancienne poésie germanique; le nombre de ces formules est beaucoup plus grand qu'on ne pensait. S. cite encore une foule de tournures et d'expressions qui rappellent la poésie allitérée. Mais il force la note et voit partout dans Otfrid l'*altes Gut*, le bien d'autrefois, la poésie des vieux âges; Otfrid, dit-il, par exemple, personnifie l'épée, car il

1. L'auteur avance (p. 70) que les eunuques ne sont pas cités dans cette liste. Or il y a lui-même (p. 75) reconnu une catégorie spéciale intitulée: Eunuques et bêtes féroces.

donne à *suert* l'épithète de *bîzenti.* Schütze essaie, à la fin de son étude, de « sauver » Otfrid, de lui attribuer une certaine originalité, et, comme il nous dit, une remarquable liberté poétique envers son sujet. Il tombe, là encore, dans l'exagération, et nous ne pouvons croire que le bon moine ait tant de fois cherché à être expressif, *wirkungsvoll,* et à faire de l'effet, ni qu'il ait « su peindre l'idylle et le tableau de genre. »

A. C.

---

76. — **Karolingische Dichtungen,** untersucht von Ludwig Traube. Aedelwulf. Alchuine. Angilbert. Rhythmen. (forme le 1er fascicule des *Schriften zur germanischen Philologie,* publiés par Max Rœdiger). Berlin, Weidmann, 1888, 161 p. in-8.

M. Traube, dans l'introduction de son travail, regrette avec raison que les connaissances philologiques soient si rarement le partage de ceux qui s'occupent de l'histoire du moyen âge et que les historiens qui s'occupent de la critique des textes du moyen âge fassent si rarement preuve d'une connaissance sérieuse de la langue de la basse latinité, ou, s'il s'agit de vers, de la métrique. M. T. a appliqué à quelques textes une critique philologique très précise et pénétrante, mais qui aurait gagné à être exprimée dans un langage plus clair [1]. Dans son premier essai, M. T. fixe à l'année 803 la composition de la vision de Merchdeof par Ethelwulf de Lindisfarne, et explique plusieurs des passages qui ont embarrassé les commentateurs de ce poème en montrant de quelle manière il a fait des emprunts à Aldelme, ou à la grande traduction en vers latins de la Bible. Il établit la supériorité du ms. de Londres sur ceux d'Oxford et de Cambridge, qui procèdent d'un même ms. perdu, et sont d'un degré plus éloigné de l'original que le ms. de Londres, puis il fournit un grand nombre d'utiles corrections au texte publié par M. Dümmler. En appendice, M. T. fixe les dates de la vie d'Egbert, évêque de Lindisfarne du 11 juin 803 à 821, montre par suite de quelles erreurs on a fait d'Hyglac, que célèbre Ethelwulf, un écrivain auteur d'une vie de l'abbé Siguin, et enfin prouve que les pièces VIII et IX du recueil d'Aldelme ne doivent point être réunies en une seule comme le veut Ebert. — Le second essai de M. T. étudie les interpolations et altérations introduites dans les poèmes d'Alcuin et d'Angilbert par leurs plus anciens recenseurs. Pour Angilbert, il s'agit de Barnoin, archevêque de Vienne vers 887, mort en 899. Pour le poème d'Alcuin sur Lindisfarne, M. T. constate deux versions, l'une contenue dans un manuscrit du fonds Harléien et qui représente la forme primitive du poème, l'autre

---

1. Nous ne saurions aussi trop protester contre les manies orthographiques et typographiques qui sévissent aujourd'hui en Allemagne. La suppression des majuscules, même au commencement des phrases, une économie ridicule des signes de ponctuation, les abréviations exagérées dans les indications bibliographiques, ajoutent des difficultés gratuites à la lecture de travaux que leur nature même et le mauvais style des auteurs rend déjà bien ardus.

dont on retrouve des traces dans des citations de Raban Maur. M. T. donne ensuite une nouvelle édition des vers sur la topographie de Milan et de Vérone, composés les premiers peu après 738, les autres vers 810; il apporte plusieurs corrections à l'édition Dümmler dans les Monumenta Germaniæ (I, 21 et ss.) et y reconnait des vers trochaïques de quinze syllabes avec syllabe additionnelle facultative. Enfin, M. T. est le premier à donner une édition satisfaisante des vers contenus dans le Manuel de Dhuoda dont M. Bondurand n'a pas su reconnaître la mesure. Ce sont, en général, des vers de cinq syllabes avec syllabe additionnelle facultative, se terminant par un trochée. Il réédite aussi et corrige une pièce de vers publiée dans les Monumenta *(Poetae Carolini ævi* II, 118) sous le titre *Carmen ad Agobardum missum;* il y reconnait au contraire une œuvre d'Agobard adressée avant le 28 déc. 816 à Leidrad, archevêque de Lyon. Le travail de M. Traube lui a fourni des résultats assez importants pour qu'il soit désirable de lui voir continuer ses recherches sur la poésie médiévale.

G. M.

---

77. — **University of California.** Library Bulletin n° 8. References for students of miracle plays and mysteries, by Francis H. Stoddard, A. M. Berkeley, 1887, 67 p.

C'est de l'Université de Californie, sise à Berkeley, que nous arrive cette plaquette. M. Stoddard y donne la liste : 1° des ouvrages généraux qui traitent des mystères; 2° des drames liturgiques latins, des mystères français, italiens, espagnols, allemands; 3° des mystères anglais, Cette dernière partie naturellement est la plus considérable et la plus complète; elle est même accompagnée d'un tableau des mystères contenus dans les manuscrits les plus importants d'Angleterre. De si loin qu'elle vienne, cette brochure rendra des services, et, quoiqu'on doive y faire çà et là des additions, surtout en ce qui concerne la partie allemande, elle est indispensable à quiconque étudie sérieusement l'histoire du théâtre.

C.

---

78. — **La Farce du Cuvier,** comédie du moyen-âge en vers modernes par Gassies Des Brulies, avec sept compositions en taille-douce, hors texte, par J. Geoffroy. Paris, Charles Delagrave.

La *Farce du Cuvier* est, comme la *Farce de Pathelin*, le chef-d'œuvre d'un petit Molière qui est resté inconnu. Cette pièce, conservée au British muséum dans un recueil qui date du milieu du XVIe siècle est sans aucun doute bien antérieure à cette époque : la langue seule en serait une preuve convaincante. — Le bonhomme Jaquinot qui n'a « que tempeste et orage depuis qu'il s'est mis en mariage », terrifié par les menaces de sa femme et de sa belle-mère, est forcé d'écrire sous leur

dictée la longue liste des besognes dont il se doit acquitter dans le ménage. Il aurait bien envie de résister, mais la belle-mère, d'un ton aigre, lui fait entendre que si on le châtie, c'est pour son bien, et que tout cela d'ailleurs « n'est que signe d'amourette ». Cinq ou six coups de bâton entre gens qui s'aiment, dira plus tard Sganarelle, ne font que ragaillardir l'affection. Mais lorsque Jaquinot en train de lessiver avec sa femme la fait tomber malicieusement la tête la première dans le cuvier, et ne l'en veut point tirer, malgré toutes ses supplications, sous prétexte que cette besogne « n'est point à son rollet », on s'imagine bien de quels applaudissements, de quels trépignements, les spectateurs saluaient cette plaisanterie un peu brutale, mais d'un effet vraiment comique. La conclusion d'ailleurs était faite pour plaire à tous les maris qui voyaient qu'en fin de compte la toute-puissance restait « du côté de la barbe ».

Si M. Gassies des Brulies se fût appliqué à donner en français moderne une traduction exacte de cette comédie, elle n'aurait pas pu certainement être représentée au Théâtre d'application. On sait que nos pères aimaient beaucoup les mots salés, les gauloiseries épicées, longtemps avant que Rabelais eût composé ses livres de « haulte gresse ». Il a donc tout simplement essayé « de conserver à la vieille comédie, toute sa gaieté, toute sa finesse, ainsi que le caractère du temps, en usant d'une grande liberté dans l'agencement des détails ». Il m'a semblé, à la lecture, qu'il avait pleinement réussi : son vers de huit pieds est vif, alerte, comme il convient au sujet, et s'il s'est contenté parfois de quelques rimes un peu faibles, cela vient sans doute de ce qu'il ne se pique point de passer pour un décadent. Les bibliophiles rechercheront assurément ce petit volume dont l'exécution typographique est des plus soignées et des plus gracieuses. Ajoutons, pour finir, qu'il est enrichi de sept gravures en taille-douce, hors texte, où l'artiste, M. J. Geoffroy, a montré pour le moins autant d'esprit que de talent. Regardez donc, et je vous défie de ne point rire, la figure ahurie de ce pauvre Jaquinot étourdi par le claquet des langues babillardes de sa femme et de sa belle-mère !

A. Delboulle.

---

79. — H. Gaidoz. **La Rage et Saint-Hubert** (Volume I de la *Bibliotheca mythica*). Paris, Picard, 1887. In-8, 224 pages. Prix : 6 fr.

Par son sujet même, le livre de M. H. Gaidoz gardera longtemps encore un caractère d'actualité. Le succès de la méthode d'inoculation, instaurée par M. Pasteur, a de toutes parts ramené l'attention publique sur la dévotion à saint Hubert, considéré comme le « patron des chasseurs et le perpétuel guérisseur de la rage ». Parmi les nombreuses publications consacrées au thaumaturge des Ardennes, celle de M. G. restera comme monument définitif dans l'élucidation de l'histoire légendaire de la rage.

Le premier chapitre du volume traite de la rage dans l'Antiquité et des moyens plus ou moins surnaturels, transmis jusqu'à nous par la tradition, en vue de parer à l'insuffisance de la thérapeutique officielle. L'érudition de l'auteur s'y donne carrière ; ses citations et extraits résument ce que les anciens nous ont laissé sur le sujet. Le fait le plus important, au point de vue de ses propres recherches, est que la déesse de la chasse, Diane Artemis, était l'objet d'un culte spécial et était invoquée dans les cas de rage (p. 15).

Diane la chasseresse fut particulièrement honorée dans l'Ardenne [1], région forestière par excellence. Son nom même fut transporté — sans doute aussi avec ses prérogatives — à un dieu masculin, *Dianus*, dont les sectaires, appelés *Dianatici*, se rencontrent encore jusqu'au milieu du IXe siècle. Or, la terre d'Ardenne et les régions circonvoisines (Brabant, Toxandrie) étaient encore païennes au temps de saint Hubert ; c'est à lui qu'elles doivent leur conversion au christianisme, et c'est à lui, leur apôtre et bienfaiteur, que ces populations transportèrent les prérogatives dont avaient joui jusqu'alors les divinités désormais abolies.

Cette substitution était accomplie au XIe siècle : témoin le passage du *Second livre des Miracles de saint Hubert*, composé entre 1087 et 1106, qui rapporte le premier exemple de rage guérie par la « taille » et l'insertion d'un brin de la sainte Étole dans la cicatrice (p. 41). Mais il va de soi que toute constatation matérielle d'un fait de ce genre est précédée d'un long espace de temps, rempli par la seule tradition orale ; l'écriture ne fait que fixer la légende déjà antique. Aussi les Bollandistes font-ils remonter la date de ce miracle au milieu du Xe siècle, sinon à la fin du IXe ; ce qui reviendrait à donner à la légende une origine de peu postérieure à la date de la translation du corps de saint Hubert, de Liège à l'abbaye d'Andage. Cette translation eut lieu en 825. D'autre part, le *Premier livre des Miracles*, composé vers 850, ne mentionne à l'actif du saint que les miracles qu'on peut appeler ordinaires ou de style, sans noter aucun cas de guérison de la rage : ce qu'il n'eût certainement pas manqué de relever, si le sanctuaire d'Andage ou de Saint-Hubert eût déjà été favorisé de ce privilège si particulier [2].

L'efficace contre la rage [3] devait découler naturellement de la qualité de « patron des chasseurs » dont nous avons vu que saint Hubert fut

---

1. Cf. le catalogue des inscriptions, statues et autres monuments consacrés à la déesse *Diana Arduinna*, dans l'ouvrage du P. Alexandre Wiltheim (S. J.), intitulé *Luciliburgensia seu Luxemburgum romanum* (édition du Dr Neÿen, Luxemburgi, MDCCCXLII, pp. 40 et ss.).

2. *Acta SS., tom. I Novembris : Acta S. Huberti*, p. 117, § 91 sqq. du tirage à part.

3. Saint Hubert n'est pas le seul saint qui fût invoqué contre la rage ; suivant les temps et les lieux, on trouve investis du même privilège saint Benoît, saint Denys, saint Gildas, saint Mammès, saint Pierre, saint Tujean, et bien d'autres encore. Mais le thaumaturge des Ardennes est le seul guérisseur vraiment populaire ; sa renommée a éclipsé et absorbé toutes les autres.

gratifié; ainsi trouve-t-on établi vers la même époque l'usage d'offrir au saint les prémices de la chasse et la dîme de la venaison. L'évêque missionnaire de l'Ardenne, grand chasseur avant sa conversion, hérita des hommages rendus précédemment à la divinité tutélaire des forêts, à Diana Arduinna [1]; si bien que le nom de saint Hubert a fini par évincer, là aussi, les noms des autres saints investis à l'origine d'un semblable patronage, tels que saint Martin de Tours, saint Grégoire d'Auxerre, et surtout saint Eustache accolé, dans l'iconographie, d'un cerf crucifère [2].

L'apparition du cerf est le plus moderne des éléments qui constituent la légende hubertine. La *Sainte Étole* est mentionnée, on l'a vu plus haut, dans un texte du XIe siècle relatant une opération de la « taille » bien antérieure. La *Clef* ou *Cornet* de Saint-Hubert, qui sert à la cautérisation des animaux, est une reproduction, à très petite échelle et à des milliers d'exemplaires, d'une véritable « Clef de Saint-Pierre », envoyée en cadeau par le Pape à Hubert, évêque de Liège, et conservée dans le trésor de l'église Sainte-Croix de cette même ville; les archéologues n'hésitent pas à lui reconnaître le caractère de l'art du temps (p. 137). — Mentionnons, en passant, d'autres reliques conservées dans la Trésorerie de Saint-Hubert : un fragment de peigne en ivoire, une crosse également en ivoire, un cor ou trompe de chasse aussi en ivoire, une chasuble donnée aux moines d'Andage par Louis-le-Débonnaire; mais aucune de ces reliques ne touche en rien à la légende, à laquelle nous revenons [3].

L'épisode du cerf miraculeux n'apparaît pas dans les textes avant le XVe siècle; les quatre premières *Vita* du saint n'en disent mot, non plus que les Hymnes et autres parties de l'Office publiées par les Bollandistes [4]. Selon M. G. cette partie de la légende est empruntée à la vie de saint Jean de Matha (XIIe siècle); et même son origine remonte au traité composé par saint Jean Damascène (VIIIe siècle) à propos du chasseur Placidas qui, à la suite de cette vision, se convertit sous le nom de saint Eustache.

Au culte de saint Hubert se rattachent diverses cérémonies, ordonnances, confréries, que l'auteur passe en revue et sur lesquelles nous

1. *Acta SS.*, *ibid.*, p. 165, §§ 307 sqq.

2. Outre saint Eustache et saint Hubert d'Ardenne, le cerf crucifère est l'attribut de saint Jean de Matha et de saint Félix de Valois; mais pour ces deux derniers, cet attribut est purement mystique et sans aucun rapport avec la chasse.

3. Sous la vaste et belle nef abbatiale s'étend une crypte dont le pavement, composé de petits carreaux cubiques, est, pour une bonne partie, déchaussé sous l'action des coups de talon et de pointes de sabots des pèlerins. Est-il téméraire de penser que, dans l'esprit de ces bonnes gens simples, la possession d'un fragment du carrelage de la crypte de Saint-Hubert compte pour quelque chose de plus qu'un souvenir de voyage, et participe en quelque manière à l'efficace attribué au saint lui-même ?

4. *Acta SS.*, *ibid.*: p. 95, quatre hymnes anciennes; pp. 169-174, autres hymnes et office complet.

aurons à revenir. L'ouvrage se termine par trois chapitres qui traitent respectivement de la cautérisation sacrée, de divers autres saints antirabiques (parmi lesquels un homonyme de l'évêque de Liège, saint Hubert de Brétigny au diocèse de Soissons, dont les reliques sont l'objet d'un pèlerinage à Brétigny même); enfin des recettes et remèdes profanes préconisés contre la rage, avec un appendice sur l'emploi thérapeutique des reliques à l'intérieur.

Par cette analyse détaillée, on voit combien et dans quel sens le sujet a été développé; par là, l'ouvrage de M. G. sera goûté non seulement de ceux qui s'occupent d'hagiographie, mais aussi de ceux, chaque jour plus nombreux, qui s'intéressent à l'histoire de la médecine et aux croyances populaires. — A ce propos, l'on nous permettra de consigner ici maintes remarques et observations personnelles, recueillies tant à Luxembourg et à Saint-Hubert que dans les régions circonvoisines ; nous y ajouterons quelques détails, plutôt d'ordre extérieur, empruntés à la volumineuse relation des *Acta sancti Huberti,* qui ont été publiés par le P. Charles de Smedt, postérieurement à l'apparition du livre de M. Gaidoz.

Si le culte dévolu à saint Hubert est exclusivement concentré aujourd'hui dans l'ancienne église abbatiale de la ville du même nom, jadis, et jusqu'au milieu du XVIe siècle, un second sanctuaire s'élevait en son honneur au lieu même où la légende place l'apparition du cerf crucifère. Cet oratoire, avec les bâtiments conventuels qui l'entouraient, fut détruit par les Huguenots qui, en même temps, avaient incendié l'église de l'abbaye [1]. La tradition locale y place une communauté de Béguines fondée par sainte Gertrude, et on y connaît encore le « Vivier des Béguines » et le « Ru du Moulin des Béguines ». Mais il ne reste plus, depuis longtemps, qu'un vaste bâtiment à usage de ferme qui retient le nom de la *Converserie,* parce que c'est à cet endroit que Hubert le Chasseur s'est *conversé.* En réalité, le lieu précis de l'apparition du cerf crucifère est marqué par une simple croix de bois, peinte en rouge avec les lettres S. H. sur la croisée des deux bras. Ce monument s'élève à 300 mètres environ au nord de la *Converserie;* il est entouré d'un petit bouquet de sapins, dans un pré qui a remplacé l'antique forêt, et sur le bord occidental de la route de Saint-Hubert à La Roche [2]. L'ouverture de cette route, en 1836, fit dé-

1. C'est à la même époque et pour la même cause qu'il faut rapporter la disparition du corps de saint Hubert, et sa déposition dans une cachette dont, en dépit de plusieurs fouilles, aucune trace n'a pu être encore retrouvée.

2. D'après M. G. (p. 55), la *Converserie* est distante d'une lieue de Saint-Hubert; s'il s'y était rendu, il aurait pu compter, comme moi, bel et bien 11 kilomètres. Le pays est d'ailleurs absolument forestier, sans autre habitation. — Le P. de Smedt, qui parle de la *Converserie*, ne parle pas de la croix (p. 77, note *b*); et il ajoute qu'une autre tradition met le lieu de l'apparition au village de Uffelken, près de Tongres, dans le voisinage des villas royales de Hersthal et Jupille.

couvrir plusieurs débris des bâtiments incendiés, substructions de la chapelle, tombes et autres mémoriaux [1].

Page 103, M. G. établit que le populaire assimilait les effets de la rage à ceux de la possession. De là dérive rationnellement le traitement curatif de la première de ces maladies par la Sainte Etole, puisque l'imposition de l'étole est une des formes de l'exorcisme [2]. L'auteur est ainsi conduit à parler de certaines maladies mentales et nerveuses, et particulièrement de celle qui affecte, aux fêtes de la Vierge et à la Pentecôte, *les Aboyeuses de Josselin* en Bretagne, au pèlerinage de Notre-Dame du Roncier. Aux citations faites à ce sujet par M. G. (pp. 104-110), on peut ajouter celle d'une étude de P. Joigneaux, intitulée les *Convulsionnaires de Josselin*, avec un dessin représentant la scène de l'aboyement dans l'église; ce travail a été publié dans le *Portique du* XIX[e] *Siècle*, t. I, pp. 99-108.

Pages 120-1, M. G. parle des *Oraisons de Saint Hubert*; il en cite deux pour le centre de la France (Berry). Cette dévotion existait aussi dans d'autres pays; elle était très florissante en Lorraine et Vôge, pour ne parler que des régions sur lesquelles nous avons des renseignements

---

En revenant de la Converserie à la ville de Saint-Hubert, on rencontre, à 3 kilomètres de la croix de l'apparition, sur le bord opposite de la route, un autre mémorial cynégétique, mais d'une date tout à fait moderne. C'est un petit bouquet de bois, isolé du reste de la forêt par une enceinte de fossés, et qui désigne ainsi la place où un loup fut abattu par le roi Léopold I[er]. La proximité de ces deux signaux n'est-elle pas bien faite pour offrir une matière toute préparée au folk-lore de l'avenir?

1. Ces détails m'ont été donnés par le propriétaire de la Converserie, M. Remacle Remacle (un nom bien topique), qui m'a fait visiter tous les bâtiments, la grange, et le fenil remarquable par sa forêt de charpente dont la grosseur, la dimension et l'agencement sont admirés des spécialistes; les caves voûtées d'où sourd la fontaine de Saint-Hubert qui alimentait le Vivier et le Moulin des Béguines; dans l'intérieur des appartements, j'ai remarqué la cheminée monumentale, à la hotte supportée par deux colonnes de granit, la taque du foyer aux armes de l'abbaye, un bahut daté de 1632, etc. La *Converserie* était, comme on peut croire, un domaine d'étendue considérable; vendu comme bien national à la famille Orban (de La Roche), il appartient aujourd'hui à la famille Remacle qui, après en avoir pris le fermage en 1804, s'en rendit propriétaire en 1816.

2. Cette assimilation, du moins quant au moyen curatif des deux maladies, est nettement indiquée, entre autres documents, dans un texte du XVII[e] siècle, imprimé en extrait dans mon *Rapport* sur les *Archives de Luxembourg* (in *Archives des Missions*, 1888, pp. 541-2), et dont voici le titre et le passage afférent : *Sommaire des miracles continuelz qui se font en l'Eglise et Monastère de Monsieur Saint-Hubert en Ardenne...* — « *Notre Sainct P. le Pape Paul V et autres ses predecesseurs et successeurs... bien informez des miracles continuelz et journaliers qui se font par les merites et intercessions du Glorieux confesseur Saint-Hubert... en l'Eglise et Monastere d'icelluy aux Ardennes, ou son sacré corpz avec la saincte et miraculeuse estole que l'Ange lui apporta du Ciel de la part de la Glorieuse Mere de Dieu, ensemble plusieurs autres sainctes reliques reposent...*, et ou les possedez et obsedez sont delivrez, les desvoyez d'esprit recouvrent leur pristine santé, les morduz, navrez ou endommagez de quelques bestes enragées *sont par la vertu de ladite saincte Estole preservez...* (Liège 1631).

précis. Je ne vois pas d'ailleurs, que M. G. signale ce fait que saint Hubert était invoqué en faveur non seulement des personnes, mais aussi des animaux : c'est ce qu'établit péremptoirement un couplet de l'*Oraison de Saint-Hubert*, dont j'ai cité des extraits d'après le ms. 189 de la Bibliothèque d'Epinal [1]. L'auteur de cette longue composition, après avoir célébré en détail les exploits du chasseur, puis sa conversion miraculeuse, son élection au trône épiscopal de Liége, termine en implorant l'intervention du saint guérisseur pour lui et pour son équipage de chasse : et c'est sans doute de cette croyance que s'inspira la cérémonie connue sous le nom de « Messe des chiens », que la peinture a récemment popularisée. — Voici le couplet de l'*Oraison* dont je viens de parler ; le ms. a été exécuté au xve siècle :

> Encor te pri(e) je humblement
> Que tout[e] foy que sus a chan
> Moy et mez chien et mes osialz,
> Sans ceu que je panse a nul(le) malz,
> Que de nulle beste enragie
> (Ne) soit mordue ma compagnie.

La facture éminemment populaire de cette Oraison s'est perpétuée jusqu'à nous. Dans la région montagneuse de la Vôge, se psalmodie une complainte à *Saint Imbert*, que M. l'abbé Hingre, chanoine de Saint-Dié, a bien voulu me communiquer ; elle débute ainsi :

> Sainz Imbert était payen,
> Innocent d'être chrétien.
> Un jour le bon Dieu lui dit :
> « Sainz Imbert venez-t-ici » !
> Sainz Imbert lui réponda :
> « Non, mon Dieu, j' n'y virai pas » !

— Page 159. La *Notice historique sur l'ordre de Saint-Hubert au duché de Bar*, citée comme anonyme, a pour auteur M. Servais, connu par plusieurs ouvrages sur le Barrois. Cette notice a d'abord paru dans la *Revue nobiliaire* de Dumoulin.

— *Ibid.* Les confréries de Saint-Hubert, d'objet purement religieux, existaient et existent encore en grand nombre, principalement dans la région de l'Est. Je signalerai dans le Toulois les confréries érigées à Toul, Foug, Trondes, Boucq, etc. ; en Bourgogne, la confrérie de la paroisse de Chorey, près de Beaune, reçoit les femmes aussi bien que les hommes, et admet même des membres étrangers à la paroisse.

Indépendamment de ces confréries religieuses, accessibles à tous les fidèles, il en existait d'autres d'un caractère plus spécialement militaire. Cette sorte de chevalerie est restée inconnue à M. G. et aux Bollandistes. Entre autres documents qui attestent son existence, au moins dans la région nord-orientale de la France, je citerai une notice imprimée en

1. Ce ms. est originaire de Metz ; voy. la notice dans le *Bulletin de la Société des Anciens Textes français*, 1876 ; pp. 64-134. — Cf. aussi le *Rapport* précité, où ce qui a trait à saint Hubert occupe les pages 525 et 541-8.

1668, sous le titre : *Création, Institution et Statuts de l'ordre de Saint-Humbert. Faites et observées par le Grand Maître et Chevaliers dudit ordre du 18 mars 1668, en la ville de Besançon.* Après un préambule historique, la Notice expose les statuts et conditions de l'Ordre ; donne des modèles des brevets pour le Grand Maître et les chevaliers, la liste des membres de l'Ordre (tous officiers au régiment de Lyonnais, et la plupart d'origine bourguignonne) ; puis viennent divers formulaires concernant la manière d'adresser une requête pour entrer dans l'Ordre, le règlement intérieur, la formule de dégradation d'un chevalier indigne, etc., la description du sceau de l'Ordre avec cette devise : *La Croix rendra purs nos corps et nos cœurs.* Les insignes de l'Ordre, dont la pièce principale est un médaillon en or massif représentant « la figure de saint Humbert », avec les divers attributs dévolus à son culte, devaient être « pendus par un agneau d'or..., attachés par un ruban bleu..., du costé gauche, à la boutonnière du pourpoin ou iusteau-corps des chevaliers, avec cette divise : *Tibi et Patriæ* » [1].

Au § des chevaliers de Saint-Hubert (pp. 112 ss.), se prétendant investis du privilège contre la rage à titre de descendants, soit de l'évêque de Liège, soit même de simples auditeurs du thaumaturge des Ardennes, on a omis de signaler la famille d'Attel de Luttange, établie aux environs de Thionville. Cette famille se rattache-t-elle véritablement à la lignée de saint Hubert [2] ? Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en fait son recours est fréquemment invoqué, ainsi que l'a attesté tout récemment, pour un cas qui le touchait de près, un témoin dont on ne saurait contester l'autorité [3].

J'ai hâte de terminer ce compte-rendu, et laisse de côté les notes prises, au fil de la lecture, sur le *don* accordé au septième mâle d'une famille (p. 175), qui recevait le surnom de *marcou* ou de *saint*, comme j'en ai connu dans mon village ; — sur l'influence du sang de femme à de certains moments (p. 8) : dans mon enfance encore, l'entrée du pressoir était interdite aux femmes durant la cuvaison... — L'ouvrage de M. G. est éminemment suggestif, et ce n'est pas son moindre mérite. Mais revenons aux « povres enragez ».

M. G. qui a eu l'heur d'assister à l'opération de la *taille* (je n'ai pas eu la même chance lors de mon passage à Saint-Hubert ; en revanche, j'y ai joui du spectacle curieux des élections censitaires au conseil provincial), M. G. donne les détails les plus circonstanciés sur cette cérémonie ; il reproduit, à la p. 69, les prescriptions de la neuvaine, que la personne taillée doit suivre après l'opération. Le règlement actuel, qui est celui que cite M. G., présente quelques différences avec les rè-

1. Archives de Luxembourg : Fonds de Saint-Hubert, brochure in-4°, 39 pages, Besançon 1668. Cf. mon *Rapport*, pp. 545-7.

2. La famille d'Attel était seigneur de Luttange dans l'ancien Luxembourg français. Cf. *Généalogie de la noble famille d'Attel... 20 avril 1741*, ms. 330 de la bibliothèque de Verdun (*Rapport*, loc. cit. p. 548).

3. M. le comte de Puymaigre, dans le *Polybiblion*, 1887, pp. 117-8.

glements de date plus ancienne ; ces différences, d'ailleurs peu importantes, sont des accommodements à nos mœurs modernes et à certaines habitudes d'hygiène dont on prenait moins souci jadis. Le règlement actuel comporte onze articles, au lieu de dix que comptait l'ancien ; l'article intercalaire est le sixième, il a trait aux soins de propreté que le *taillé* doit prendre de ses mains, de sa barbe et de son visage. Toutes ces différences de la nouvelle règle à l'ancienne sont indiquées dans mon *Rapport* d'après un texte du XVII[e] siècle, tiré du fonds de Saint-Hubert aux archives de Luxembourg [2]. L'article cinquième, qui se rapporte à la nourriture, interdisait l'emploi du sel, tout au moins par prétérition : actuellement « le sel n'est point défendu ». Si je signale ce détail, c'est que la médecine profane avait proscrit le sel de sa thérapeutique en semblable cas ; je trouve cette interdiction formellement consignée, à deux reprises, dans un livre de médecine du XVII[e] siècle.

Je bornerai ici mes observations sur le livre de M. G., et terminerai en notant quelques-uns des traits de la considérable et excellente Dissertation du R. P. de Smedt, parmi ceux qui touchent de plus près au sujet même de ce livre, et dont M. G. fera sans doute profiter la seconde édition de son ouvrage. Ainsi : la description de la Sainte-Étole et de la Clef de saint Hubert, reproduites par la gravure (*Acta SS.*, *ibid.*, pp. 112, 114) ; — la liste des sanctuaires qui possèdent des reliques plus ou moins authentiques de saint Hubert : pour la France, il s'en compte neuf dont les plus renommés sont Limé (Aisne) et Autrey (Vosges), ancienne abbaye dépossédée en 1792 au profit de l'église de Rambervillers (pages 105 sqq.) ; — la nomenclature des églises, chapelles et autels consacrés au culte du saint ; les diocèses circonvoisins sont, naturellement, les plus riches : Liège et Namur, plus de quarante chacun ; Malines, douze ; la Hollande catholique, seize ; le grand-duché de Luxembourg, plus de trente, etc. ; enfin la France en compte environ soixante, tous, sauf deux ou trois, situés au nord de la Loire, principalement dans la région de l'est et du nord (pages 146-153).

— Pages 118 et ss., on consultera avec intérêt l'état récapitulatif, dressé pour chaque mois, des personnes qui sont venues se faire « tailler » et que les Aumôniers de Saint-Hubert ont inscrites sur leur Registre, de l'année 1806 à l'année 1868. Nous ajouterons personnellement *de visu*, que, depuis un certain laps de temps, ledit Registre n'est plus tenu avec la régularité désirable.

Dans la partie critique des *Acta S. Huberti*, le livre de M. Gaidoz est fréquemment cité et même, à l'occasion, invoqué comme source ; ce

1. *Rapport*, p. 544. — Cf. le texte latin d'un ms. de Liège, donné par les Bollandistes, p. 116.

2. *Recueil des Remèdes..., dédié aux Dames de la Charité de la ville de Dijon*. Dijon, Ressager, 1676, pages 84 et 94.

témoignage répété fait honneur également aux deux ouvrages et aux deux auteurs.

La Rage et Saint-Hubert forme le volume I de la *Bibliotheca Mythica;* par ce début on peut augurer de ce que sera la collection, et de quels trésors s'enrichira la science, encore neuve et déjà si féconde en résultats, de la mythologie et des croyances populaires.

François Bonnardot.

---

80. — **Histoire de Florence depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République 1434-1531**, par F.-T. Perrens, membre de l'Institut. Tome premier. Paris, Quantin, 1888. In-8, 604 p. 7 fr. 50.

Après avoir fait paraître six volumes qui embrassent l'histoire de Florence depuis ses origines jusqu'à l'avènement des Médicis — long ouvrage qui a obtenu de l'Académie des sciences morales et politiques le prix Jean Reynaud — M. Perrens entreprend aujourd'hui la publication de trois nouveaux tomes qui exposeront la suite de l'histoire de Florence dans sa plus célèbre période, celle des Médicis. Si M. P. avait fait dans les six premiers volumes l'histoire inconnue de Florence, il fait aujourd'hui, puisqu'il s'agit des Médicis, une histoire que tout le monde connaît ou croit connaître. N'y a-t-il pas des gens qui s'imaginent même que l'histoire de Florence commence aux Médicis?

L'intérêt de ces nouveaux volumes — et du premier que nous annonçons ici — doit donc être, ce semble, de faire connaître dans le plus grand détail les événements et les personnages, la conspiration des Pazzi, Cosme l'Ancien, Pierre le Goutteux son fils, Laurent, son petit-fils. Cet intérêt ne manque pas, en effet, et M. P. a fait un très attachant récit de la conspiration des Pazzi qui ne pouvait d'ailleurs réussir et qui a contribué pour une bonne part à l'affermissement des Médicis (pp. 398-399); il a tracé de vigoureux portraits de Cosme et de sa lignée. Mais le volume de M. P. offre un autre intérêt : le jugement que porte l'auteur sur les trois premiers Médicis. C'étaient, à entendre la plupart des précédents historiens, des Mécènes incomparables, des princes qui méritaient le surnom de « père de la patrie » et de « Magnifique ». Il faut en rabattre. Plus d'une fois les Mécènes ont été ladres, et ils n'ont guère favorisé que les gens qui les courtisaient et servaient leurs desseins. « Leurs bienfaits sont subordonnés à trop de caprices ou de calculs, et même, quoi qu'on dise, trop parcimonieux pour avoir, beaucoup plus que d'autres, soutenu ou suscité les talents » (p. 265). Ce sont des usurpateurs, des tyrans que Florence subit puisqu'elle doit subir les tyrans et que ceux-là valent mieux que d'autres ; ils arrivent au pouvoir par la cautèle, s'y maintiennent de même, et non parfois sans recourir à la violence, à la fois « audacieux et sournois » (p. 365), tripotant, comme Laurent, sur les deniers de l'État et s'enrichissant *per*

fas et nefas (pp. 515 et 525), ne sachant, pour vaincre, que faire tomber des têtes ou jeter des os à ronger (p. 541). On a parlé de leurs vertus; M. P. montre que dans le cours de la vie de Laurent, on ne peut citer un seul acte vraiment honnête et généreux, et que ce Laurent était « une nature mauvaise, il est vrai, dans un temps très mauvais » (p. 527). Il n'y a pas jusqu'à ce nom de *Magnifique*, sur lequel la postérité n'ait pris le change. Elle ne le donne qu'à Laurent, et elle entend par là qu'il était prodigue, plus que les autres sans doute, de ses biens et de ses bienfaits. Or, il n'en est rien. Les Médicis que nous présente M. P., ont été appelés tous trois Magnifiques, et bien d'autres encore avec eux; ce nom de *Magnifique* était alors prodigué aux moindres fonctionnaires, comme on leur donne aujourd'hui de l'illustrissime (p. 345).

Gino Capponi s'est déjà montré assez peu favorable aux Médicis dans son *Histoire de la république de Florence*; mais, disait-on, il était, comme Sismondi, partisan déclaré du régime oligarchique des Albizzi. M. P. confirme ce qu'avait dit Capponi, à l'aide de documents que Capponi n'avait pas connus. La Bibliothèque nationale a récemment acquis de la succession du marquis Costa de Beauregard une trentaine de volumes manuscrits contenant les uns la minute, les autres la copie des dépêches qu'adressaient à leur maître François Sforza, duc de Milan, les *orateurs* ou ambassadeurs accrédités officiellement auprès de la seigneurie florentine, et, en fait, auprès du chef des Médicis [1]. Ces orateurs vivaient dans la familiarité des Médicis et dans leur intimité; ils étaient les conseillers de leurs grandes et petites infamies; mais, rentrés au logis et enfermés à double tour, ils rédigeaient ces curieuses dépêches que M. P. a citées ou résumées. Ils y déshabillaient sans façon ces Médicis qu'ils avaient tout loisir d'observer de près. Ils montrent que Cosme, en qui l'on ne voyait que le premier des citoyens et une simple puissance d'opinion, « faisait tout » et « ne faisait rien que pour lui ». A plus forte raison Pierre et Laurent, que les princes regardent déjà comme un de leurs pairs. On a soutenu que le pouvoir princier n'apparaît que sous Pierre de Médicis. M. P. prouve que ce pouvoir apparaissait déjà sous Cosme, mais que Cosme s'entend à dorer la pilule, et, par là surtout, se montre supérieur aux autres princes de l'Italie (p. 171).

Il est vrai qu'on pourra suspecter la bonne foi des ambassadeurs milanais et les traiter de mauvaises langues. Mais comment douter de la vérité de leurs rapports? Ce sont des amis et des confidents de toutes les heures, ces envoyés d'un prince qui, ancien condottiere et usurpateur, est uni aux Médicis par la communauté d'origine et d'intérêt, et reste leur allié jusqu'au dernier jour, à cause des incessants subsides qu'ils lui versent. Les ambassadeurs de Sforza n'avaient d'autre instruction que de seconder les Médicis de tout leur pouvoir, et, en effet, ils les secon-

1. Dans les quatorze volumes d'originaux, les plus importants passages sont chiffrés; mais le chiffre a été retrouvé.

dèrent. Ils n'ont pas un mot de reproche pour les mauvaises actions des Médicis et pour leurs perfidies; ils dévoilent naïvement le plan des coups d'État qui s'exécuteront le lendemain au moyen d'un plébiscite (voir p. 188 « e cossi farà il populo, como è de usanza »); ils disent à l'avance comment la farce sera jouée. On ne peut donc rejeter leur témoignage ni les accuser de fausseté lorsqu'ils peignent les Médicis sous de vilaines couleurs.

On voit que, grâce à ces documents, le volume de M. P. jette un jour nouveau sur l'histoire des trois premiers Médicis. Mais il serait injuste, en terminant cet article, de ne pas louer les chapitres consacrés par M. P. aux lettres et aux beaux-arts sous Cosme et Laurent de Médicis, et, dans ces chapitres, les pages sur le *Studio* (d'après le travail de Rondoni et les documents recueillis par Gherardi), sur les lettrés comme Filelfo, sur l'art florentin, etc. D'ailleurs le style de M. P. est court, vif, alerte; cet historien exact et scrupuleux qui ne cesse de citer des documents au bas des pages, est à l'occasion spirituel et mordant (lire, par exemple, ce qu'il dit en différents endroits des guerres si peu meurtrières de l'époque); il a souvent des réflexions piquantes, des mots heureux, de jolies expressions, et qui, dans leur familiarité, frappent juste et portent coup; il raconte avec beaucoup d'agrément, d'une façon à la fois précise et vivante.

Ce qu'on pourrait reprocher à M. P., c'est d'être trop sévère pour Laurent. Ne doit-on pas beaucoup pardonner à l'homme qui avait des parties d'un politique, d'un chef d'État (p. 347), des qualités d'habile joueur (p. 454), l'esprit ouvert, large, curieux, et qui, s'il n'a pas encouragé, dans les arts, les grands et utiles travaux, a confessé dans les lettres une foi sincère, celle qui agit, celle qui les pratique avec amour (pp. 563 et 573-574)? Peut-être aussi M. P. rabaisse-t-il outre mesure l'habileté de Cosme; passe pour Pierre qui a eu un « piètre gouvernement » et qui ne mérite guère d'autre éloge que de n'avoir point « renversé l'édifice que des mains plus habiles venaient d'élever » (pp. 338-339); mais si Cosme a fait quelquefois des fautes, c'était être bien habile que de s'imposer si longtemps à Florence. On blâmera pareillement M. P. de garder les noms italiens et de dire *Cosimo* au lieu de Cosme, *Piero* au lieu de Pierre, *Lorenzo* au lieu de Laurent (de même *Guicciardini* au lieu de Guichardin, *Angelo Poliziano* au lieu de Ange Politien, etc); il faut, à notre avis, se servir toujours des noms consacrés par l'usage français; autrement, dirons-nous *Wilhelm* pour Guillaume et *Friedrich* pour Frédéric? M. P. écrit du reste *Léonard* et non « Leonardo ». Enfin il y a çà et là dans ce volume des fautes qu'on ne peut toutes imputer aux typographes. M. Perrens plaçait autrefois la naissance de Savonarole (il dit naturellement *Savonarola*) en 1452; il la met aujourd'hui en 1442; c'est (p. 528) évidemment une distraction, aussi bien que de nommer (p. 460) l'archevêque de Carniole « l'archevêque de *Krain* » et après avoir intitulé le livre premier « *La*

domination de Cosme » (p. 15-294), d'oublier le titre du livre deuxième (pp. 295-597) [1]. Ces menues erreurs feront sans doute l'objet d'un *errata* dans le volume suivant ; elles n'empêchent pas que l'ensemble ne soit d'une exactitude qui inspire pleine confiance, et que ce livre bourré de notes n'offre une lecture très attrayante.

A. Ch.

Lettre de M. Salomon Reinach.

L'article de M. B. Haussoullier sur mon édition des *Études* de Rayet *(Revue* du 28 janvier), contient des inexactitudes que je demande la permission de relever.

M. H. s'étonne que je n'aie point mis en lumière l'influence exercée sur Rayet par A. de Longpérier et E. Desjardins. En ce qui concerne ce dernier, je dois croire que M. H. a sauté tout le paragraphe de ma *Notice biographique* (p. I-II) où j'ai fait à cette influence la part qui convient. Quant à celle de Longpérier, que j'ai indiquée du reste (p. vi), M. H. se l'exagère singulièrement. Rayet n'a connu ce savant que tard et, s'il a pleinement rendu justice à son talent, il ne l'a jamais compté parmi ses maîtres. Tous les disciples authentiques de Longpérier, qui en eut fort peu, se sont occupés de numismatique, sujet que Rayet n'a point abordé. A la vérité, l'archéologue dont Rayet s'est le plus inspiré n'est ni Longpérier, ni même Desjardins : c'est Beulé. J'aurais pu y insister davantage (p. xi).

J'ajoute qu'en écrivant ma *Notice biographique* je n'ai nullement « essayé de refaire ce qu'a si bien fait M. Homolle », par la simple raison que cette notice n'est qu'une seconde édition augmentée d'une biographie de Rayet publiée par moi en 1887 dans le *Nekrolog* de Calvary et que M. Homolle a citée.

Salomon Reinach.

CHRONIQUE

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le fascicule 8, de l'importante publication de M. Alessandro Gherardi, *Le Consulte della Repubblica fiorentina.* Ce fascicule va de la p. 281 à la page 320, et du 17 août 1285 au 3 novembre de la même année.

— M. l'abbé Battifol a commencé dans la dernière livraison de la *Revue des questions historiques*, une solide étude historique et bibliographique sur la Vaticane depuis Paul III ; cette première partie de son travail porte sur les *Codices Basiliani* et *Cryptenses* (Grotta-Ferrata).

— M. Bertolotti vient de publier *Le arte minori alla corte di Mantova nei secoli XV, XVI e XVII, ricerche storiche negli archivi mantovani* (Milan, Bortolotti; Paris, Rapilly) ; il y passe en revue tous les artistes, orfèvres, médailleurs, horlogers, armuriers, brodeurs, tapissiers, etc., attachés à la cour des Gonzague, et on y voit, par exemple, que Nicolas Karcher vint plusieurs fois à Mantoue pour tisser des tentures de haute lisse. Une bonne table alphabétique aidera le lecteur à s'orienter dans ce livre tout rempli d'informations.

---

1. Chaque livre compte six chapitres : I. Cosme : politique extérieure; politique intérieure; succession des Visconti; Venise et Naples; dernières années; lettres et beaux-arts. II. Pierre; Laurent et les Pazzi; Lutte avec le Saint-Siège; Laurent de 1480 à 1491 jusqu'à l'équilibre italien; domination de Laurent jusqu'à sa mort (1481-1492); lettres et beaux-arts.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 février 1889.

M. Ch. Nisard communique un nouveau mémoire sur le poète Fortunat. Il étudie les rapports d'amitié qui liaient Fortunat avec sainte Radegonde et avec Agnès, abbesse de Sainte-Croix de Poitiers. Ces rapports dans la période de la vie du poète dont s'occupe aujourd'hui M. Nisard, furent, dit-il, presque enfantins. Ils ne consistaient qu'en un échange de compliments, tournés en vers, tantôt badins, tantôt précieux, et en de menus présents, fleurs, fruits, friandises diverses, que le poète et les religieuses s'envoyaient réciproquement.

M. Héron de Villefosse présente à l'Académie les moulages et les photographies de deux petits monuments de sculpture, découverts en France, qui jettent un jour nouveau sur la restitution du célèbre Hermès de Praxitèle, trouvé il y a quelques années à Olympie. On sait que, dans cette œuvre du grand statuaire grec, le dieu est représenté tenant sur l'épaule gauche Bacchus enfant; le bras droit est levé, mais la main droite est brisée. On a conjecturé que cette main devait tenir une grappe de raisin. Cette hypothèse est pleinement confirmée par les deux monuments dont M. Héron de Villefosse entretient l'Académie. L'un est une statuette de bronze trouvée en Bourgogne, l'autre une stèle romaine d'Hatrize, près Briey (Meurthe-et-Moselle). Dans tous deux, on reconnaît une imitation, d'ailleurs très affaiblie, de l'Hermès de Praxitèle, et dans tous deux le dieu tient de la main droite une grappe de raisin.

M. F. de Mély communique le dessin d'un vitrail du XIIIe siècle, de la cathédrale de Chartres, qui représente le portrait d'un personnage agenouillé, avec la légende *Stephanus cardinalis*. On n'a su, jusqu'ici, qui pouvait être ce cardinal Etienne. M. de Mély montre que le seul personnage de ce nom auquel on puisse penser sérieusement est Etienne de Vancza, archevêque de Strigonie ou Gran (Hongrie), et, de 1252 à 1266, cardinal-évêque de Palestrina. Ce prélat appela en Hongrie, pour reconstruire la cathédrale de Gran, l'architecte français Villard de Honnecourt. Nous possédons l'album de dessins que celui-ci emporta pour les soumettre à l'archevêque hongrois, et, parmi ces dessins, on remarque celui de la grande rose de la cathédrale de Chartres. Ceci permet de comprendre comment un prélat de Hongrie put être amené à faire don d'une verrière à cette église française.

M. Remi Siméon lit une note sur deux manuscrits mexicains, conservés, l'un à la Bibliothèque nationale, l'autre à la Bibliothèque de la chambre des députés. On trouve, dans l'un et l'autre, un *toualamatl* ou calendrier religieux et divinatoire, dont M. Siméon explique la disposition. Il signale ensuite les lacunes qui se trouvent dans chacun des deux manuscrits et fait ressortir l'importance qu'ils présentent au point de vue historique. Il pense qu'ils ont été rédigés tous deux à peu près à la même date, vers 1555 à 1557.

Ouvrages présentés : — par M. Le Blant : Diehl (Charles) : 1° *Etude sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne; 2° l'Eglise et les mosaïques du couvent de Saint-Luc en Phocide;* — par M. de Boislisle : Fagniez (Gustave), *le Père Joseph et Richelieu;* — par M. Oppert : Strassmaier, *Babylonische Texte*, V, *Inschriften von Nabuchodonosor, Kœnig von Babylon* (604-561 *v. Chr.)*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 30 janvier 1889.

M. Alexandre Bertrand présente un rapport de M. Nicaise sur les objets découverts dans un cimetière gaulois aux Goverts, commune de Bussy-le-Château (Marne).

M. Roman communique une petite statuette en bronze trouvée à Vienne en Dauphiné, qui paraît être du IIIe siècle et représenter une divinité de type oriental.

M. Ulysse Robert lit quelques fragments d'une étude sur les signes d'infamie dont le port était imposé aux juifs sarrasins hérétiques et lépreux durant le moyen âge.

M. Germain Bapst communique la photographie d'un mortier en bronze du XVe siècle appartenant à la pharmacie de la ville d'Issoudun. M. Babelon discute les diverses attributions qui se sont produites au sujet d'une tête de marbre du cabinet des médailles considérée à tort, selon lui, pour celle de Titus Quinctius Flamininus.

M. le baron de Geymüller, MM. Emile Molinier et Courajod présentent quelques observations sur l'emploi des plaquettes de Moderno et de Caradosso dans les décorations d'art du XVe et du XVIe siècle.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 25 février — 1889

81. — Sylvio ROMÉRO. **Ethnographia Brozileira.** Estudos criticos sobre Couto de Magalhães, Barbosa Ronrigues, Theophilo Braga e Ladislão Netto. Rio de Janeiro, Alves, 1888. Pet. in-8, 162 pp.

Sous ce titre et sous un format commode et élégant, l'auteur a réuni six essais de linguistique et d'ethnographie américaine, publiés à diverses époques : 1° Couto de Magalhães et les sauvages brésiliens (1874) ; 2° Couto de Magalhães et l'influence des sauvages sur le folk-lore brésilien (1879) ; 3° Barbosa Rodrigues et la question de la néphrite [1] (1884) ; 4° Th. Braga et le touranisme des indigènes brésiliens (1882) ; 5° même sujet (1885) ; 6° L. Netto et l'archéologie brésilienne (1886).

D'une manière générale, on ne peut que louer les idées et les intentions de M. Roméro, l'esprit de saine critique qui l'anime, le zèle, parfois un peu trop âpre, avec lequel il combat des doctrines surannées et désormais insoutenables, la sérieuse information dont il fait preuve. On voit par ses titres qu'il est au courant des travaux de ses compatriotes ou de ses voisins, ce qui n'a rien que de naturel ; mais il cite également les réfutations qui en ont paru en Europe, bien qu'il n'en connaisse quelques-unes que de seconde main (p. 47), et les ouvrages des Max Müller, des Sayce, des Whitney, des Renan, pour ne nommer que les plus illustres, lui sont visiblement familiers. De toutes ces lectures, il sait tirer des aperçus, un peu superficiels sans doute, mais clairs, exacts et agréables, tels qu'il les faut en somme pour intéresser le grand public à des sciences encore mal connues. Les opinions contre lesquelles il s'élève sont depuis longtemps discréditées parmi nous,

1. Il s'agit des haches et parures de jade des naturels de l'Amérique, rapprochées de celles des tribus sauvages de l'Asie et autres contrées.

bien qu'elles y reparaissent de temps à autre ; mais l'Amérique, en dehors des États-Unis, est devenue le refuge préféré de ces fantaisies extra-scientifiques. Puisse l'ouvrage de M. Roméro les en débusquer, et prévenir le retour périodique de ces œuvres innommées, où les langues américaines sont identifiées, tour à tour ou tout à la fois, au sanscrit, à l'hébreu, au finnois, au basque et au japonais !

V. HENRY.

---

82. — **Vœlkerkunde,** von Dr. Friedrich RATZEL. Dritter Band : **Die Kulturvœlker der Alten und Neuen Welt,** mit 235 Abbildungen im Text, 9 Aquareltafeln und 1 Karte. Leipzig, Verlag des Bibliographischen Instituts, 1888, VIII-778 p, gr. in-8. Prix (relié) 16 mk. (20 fr.)

M. Ratzel vient d'achever le bel ouvrage dont nous avons précédemment annoncé les deux premiers volumes *(Rev. crit.*, 9 juillet 1888, p. 30 et suiv.) ; nous éprouvons plus encore la difficulté d'analyser ce volume qui s'étend sur la partie de l'humanité la plus importante par son développement historique. Comme nous croyons l'avoir dit, l'*Ethnographie* de M. Ratzel n'est pas une œuvre de doctrine synthétique, groupant les races dans l'ordre généalogique que l'on croit devoir restituer et suivant rigoureusement cet ordre. M. R. est géographe et il se préoccupe d'abord de placer l'homme, le peuple et la race dans le milieu de sa formation supposée ou de son histoire : son point de vue est de la sorte plutôt celui de l'histoire proprement dite que celui de l'histoire naturelle. Ce point de vue est d'autant plus justifié que la manière de vivre, et par suite, le caractère et les institutions d'un groupe humain dépendent des ressources que la nature lui fournit. Comme M. R. écrit surtout en vue du grand public, ce plan lui permet d'écrire un livre plus intéressant que ne serait un pur traité. Les cartes et les illustrations bien choisies accentuent ce caractère d'ethnographie descriptive.

M. R. a réservé pour ce volume les peuples de la Mer Rouge et de l'Afrique du nord, avec ceux du Soudan et des régions voisines qui ont subi l'influence arabe (malgré cette raison, nous ne voyons pourtant pas pourquoi ces peuples noirs ont été séparés des autres non-civilisés de l'Afrique) ; — et les peuples de l'Asie, sauf ceux du Nord. M. R. termine par deux chapitres, l'un sur les débris d'anciennes civilisations retrouvées dans le centre de l'Amérique (Pérou, Mexique, Yucatan), l'autre sur ce qu'il appelle « le groupe méditerranéo-atlantique », c'est-à-dire les peuples du Caucase et les Européens.

Dans les chapitres que nous avons lus et dans ceux où nous pouvions nous permettre de juger l'auteur, nous avons trouvé sa critique juste. Par exemple, dans la question si disputée (et peut-être insoluble), de l'origine des Indo-Européens, M. R. distingue d'abord nettement entre les langues et les peuples qui les parlent. Cette distinction est

fondamentale et aurait dû être faite du jour où la question a été posée dans la science; mais elle l'avait été par de purs linguistes, c'est-à-dire par des hommes tellement fiers d'avoir découvert le sanscrit et la grammaire comparée, qu'ils dédaignaient d'étudier en même temps l'histoire, l'ethnographie et la géographie. M. R. cite très justement l'exemple des États-Unis dont les citoyens parlent la même langue anglaise (c'est-à-dire indo-européenne) malgré leur différence d'origine (Européens blancs, Africains noirs, et quelques Américains rouges (Indiens) assimilés). En effet, ce que des érudits un peu naïfs appellent tout court « la question de l'origine des Aryens » se compose en réalité de plusieurs questions distinctes : l'origine des divers peuples blonds ou bruns qui parlent une langue aryenne, et l'origine (c'est-à-dire le point de départ géographique) de cette langue elle-même. M. R. tient pour vraisemblable (mais sans aller plus loin) que les premiers Aryens étaient des blonds, originaires de l'Europe du Nord, dans le voisinage des Finnois, et que, de là, leur langue s'est répandue peu à peu vers le Sud par la conquête. Cette opinion est en effet la dernière « grande mode » de la linguistique contemporaine, et on peut voir par là que M. Ratzel est tout à fait au courant de ce qu'on appelle les « progrès » de la science.

H. Gaidoz.

---

83. — Mollweide. **Uber die Glossen zu Sallust.** Strassburg, Schultz, 1888, 19 p.

En attirant l'attention des philologues sur les gloses que l'on rencontre dans les manuscrits de Salluste, M. Mollweide se place à un point de vue nouveau qui peut devenir intéressant pour la constitution du texte, surtout si l'on parvient à établir la généalogie de ces gloses. M. Mollweide nous donne la liste de quelques gloses qu'il a trouvées dans plusieurs manuscrits des bibliothèques de Münich et d'Einsiedeln. Ce début du travail qu'il a entrepris mérite d'être signalé.

Isaac Uri.

---

84. — Alfredus Gudeman. **De Heroidum Ouidii Codice Planudeo.** Berlin, 1888, Calvary, 90 p. in-8. (*Berliner Studien für class. Philologie u. Archæologie*, viii, 2). Prix : 3 fr. 75.

M. Gudeman a pris pour sujet de thèse la traduction grecque des Héroïdes faite par Planude. Il essaie de déterminer quel texte latin avait sous les yeux le moine byzantin, quand il exécuta sa version. Ces sortes de recherches sont assez délicates. Dans le cas présent, la tâche était plus facile, grâce à la littéralité servile de la traduction, littéralité qui fait tomber Planude dans d'amusants contre-sens. M. G. a dépensé beaucoup de peine et de patience à composer des listes de variantes,

malheureusement en pure perte. Ces listes ne contiennent, en effet, guère que des bonnes leçons, alors que les fautes seules permettent de discerner la filiation des textes. Il eût été d'ailleurs presque impossible à M. G. de s'en tirer à moins d'établir auparavant une classification des manuscrits des Héroïdes sur nouvelles collations [1] : c'était un autre travail. Il y a néanmoins dans ces listes plusieurs leçons excellentes données uniquement d'après Planude, et qu'un futur éditeur pourra glaner dans la brochure de M. G.

On trouve en appendice la traduction de Planude pour la pièce V *(Œnone Paridi)* et en regard (avec un apparat critique emprunté à Sedlmayer) le texte latin qui se déduit de la version grecque *(D)*. On peut se demander pourquoi M. G. a choisi une pièce pour laquelle le ms. principal *P* ne contient que 97 vers sur 158. De plus, l'impression du texte latin paraît avoir été peu surveillée. Les leçons de *D* qui diffèrent du texte de Sedlmayer sont en caractères espacés; dès lors, il fallait imprimer ainsi : v. 2 *scripta;* v. 6 *quid;* v. 53 *uela;* v. 57 *Nereides* (faute d'impression); v. 70 *in;* v. 71 *pectore;* v. 104 *caesa;* v. 118 *perhibe;* v. 134 *ipse;* v. 149 *et* (faute d'impression?), etc. On voit que, grâce à ces rectifications, le texte de *D* qui, au premier coup-d'œil, semble presque constamment d'accord avec celui de Sedlmayer, présente, en réalité, beaucoup plus de divergences qu'on le croirait d'abord. Cette négligence est d'autant plus regrettable que les gens mal intentionnés pourraient voir là une tentative malheureuse de surfaire le texte mis en lumière par M. Gudeman.

Paul Lejay.

---

85. — **Zosimi Comitis** et exadvocati et fisci Historia Nova edidit Ludovicus Mendelssohn. Leipzig, Teubner, 1887, in-8, LIV-306 pp.

En 1883, M. Mendelssohn procurait une excellente édition d'Hérodien; il apportait enfin un classement des mss. et en donnait des collations complètes, auxquelles il ajoutait les leçons de l'Aldine. Nous n'avons plus à insister sur ce travail auquel la critique, de différents côtés, a rendu pleine justice. Aujourd'hui c'est une nouvelle édition de Zosime que nous offre M. Mendelssohn. Le texte en a été constitué avec le plus grand soin d'après le cod. *Vaticanus* 156, archétype reconnu de tous les autres mss. Depuis Bekker, qui l'avait édité dans la Byzantine de Bonn (1837), divers savants s'étaient bien occupés du texte de Zosime, mais personne n'en avait donné de recension nouvelle.

La première partie de l'intéressante préface que M. M. a mise en tête de son édition contient une discussion sur l'époque présumable de la vie de Zosime. Pour la fixer, M. M. a recours à trois sources : les auteurs dont Z. s'est servi ; ceux qui l'ont cité; enfin les événements

1. L'édition de Sedlmayer, à laquelle on est obligé de se référer, est, on le sait, tout à fait insuffisante à ce double point de vue.

qu'il rapporte. L'examen de la première donne pour tout résultat que Z. a composé son ouvrage après 425; de celui de la seconde, l'auteur conclut avec L. Jeep (*Rhein. Mus.* 1882) que l'*Historia nova* a été éditée avant 502. Attirant ensuite notre attention sur les faits racontés et sur l'imperfection du 6e livre, il nous montre l'œuvre de Zosime comme un travail fait rapidement, composé entre 450 et 501 et publié seulement après la mort de son auteur. Quant à l'homme lui-même, c'était un païen zélé, qui dut passer une partie de sa vie à Constantinople ; c'était aussi un lettré, peut-être adepte du néoplatonisme, chez qui M. M. reconnaît l'étude d'Hérodote, de Thucydide, de Polybe et de Julien.

Après avoir discuté un passage de Photius (cod. 98, p. 84) où il relève plusieurs erreurs, l'éditeur arrivant aux savants qui se sont occupés du texte de Z., fait connaître et apprécie les sources manuscrites des éditions qui ont précédé la sienne. Il donne enfin la description du curieux codex *Vaticanus* 156, base de son texte, dont il a comparé la tradition avec celle des extraits de la compilation de Constantin Porphyrogénète. M. M. étudie ensuite le style et la manière d'écrire de son auteur, fait ressortir le soin qu'il mettait à éviter l'hiatus, montre de quelles sources il s'est servi et quelle a été sa méthode. Sur ce sujet, il se sépare de Reitemeier et écarte comme source les *Chronica* de Dexippe; il reconnaît des traces évidentes des *Scythica* du même écrivain, mais sans admettre que Zosime ait connu autre chose que des extraits. Nous ne pouvons entrer dans les détails d'une discussion très intéressante qui a pour but de déterminer dans quelle mesure Z. est tributaire d'Eunape, et qui aboutit à démontrer que toute la partie de l'*Historia nova* qui embrasse l'expédition de Julien en Perse et le retour des Romains, a pour source une relation de Magnus Carrhenus (cf. préf. p. XXXIX-XLVII), et que pour les guerres contre les Alamans, Zosime n'a fait que compiler Eunape.

L'apparat critique est bien complet et très clair. On y voit que l'autorité du *Vaticanus* a souvent confirmé des corrections de Sylburg et de Bekker. Aussi M. M. a-t-il rapproché des leçons de ce ms. les conjectures de ces deux savants, ainsi que le texte des *apographa* qui leur avaient servi pour justifier son principe : *rationi in re critica plus esse dandum quam centum apographis.* La part du nouvel éditeur est grande aussi dans l'amélioration du texte ; il a reconnu qu'il était surtout défiguré par des lacunes et a proposé quelques restitutions hardies [1].

Pour nous résumer en quelques mots, cette publication fait grand honneur à M. Mendelssohn et est le digne pendant de son édition d'Hérodien.

Alfred Jacob.

---

1. Voy. I, 8, 1; I, 12, 2; I, 33, 3; I, 43, 2; II, 7, 2; II, 11; III, 8, 4; III, 12, 2; IV, 35, 3; V, 19, 5; V, 45, 4 et 6; etc.

86. — **Geschichte der Quellen und Litteratur des rœmischen Rechts** von Paul Krüger. Leipzig, Duncker et Humblot, 1888, x-395 pages, in-8 (Binding : Handbuch der deutschen Rechtswissenschaft, I, 2).

Il eût été difficile au Directeur du *Handbuch der deutschen Rechtswissenschaft* de trouver un savant mieux qualifié que M. Paul Krüger, l'impeccable éditeur du *Code de Justinien*, pour tracer l'histoire sommaire des sources et de la littérature du droit romain depuis les *Leges regiae* jusqu'à Justinien; il eût été difficile à M. Krüger lui-même de s'acquitter de cette tâche avec un succès plus complet. L'auteur a divisé l'histoire du droit romain en trois périodes : 1) Royauté et République; 2) Empire jusqu'à Dioclétien; 3) Suite de l'Empire, de Constantin jusqu'à Justinien. Cette vaste revue des sources est parfaitement conduite : informations abondantes; exposition sobre; clarté parfaite; juste proportion des diverses parties. Je ne suppose pas qu'il existe à l'heure actuelle un meilleur résumé.

L'ouvrage (muni d'une bonne table alphabétique) est gracieusement dédié à l'Université de Bologne, à l'occasion de son Jubilé : *Der Universität Bologna zur Jubelfeier im Jahre 1888 gewidmet.*

Paul Viollet.

---

87. — **Die Genesis mit æusserer Unterscheidung der Quellenschriften** übersetzt von E. Kautzsch und A. Socin. Freiburg i. B., Mohr, 1888. In-8, vii et 120 p.

Deux excellents hébraïsants ont uni leurs efforts pour un objet que le titre définit très exactement. Nous possédons en français un essai analogue du regretté F. Lenormant : *La Genèse... avec distinction des éléments constitutifs du texte*, plus spécialement destiné au public instruit. Le travail de MM. Kautzsch et Socin, qui s'adressent avant tout aux étudiants, a davantage les caractères de l'érudition et de l'exactitude scientifiques.

Il est admis que le *Pentateuque-Josué* ou *Hexateuque* — et tout particulièrement la *Genèse* — est une œuvre de combinaison, dans la composition de laquelle sont entrés plusieurs documents rédigés antérieurement. Les éditeurs allemands ont employé à cet effet sept caractères d'imprimerie différents : 1° le type gothique pour reproduire les parties que l'on assigne à l'*Elohiste* ou écrivain sacerdotal; 2° le type italique pour le *Jéhoviste* ou *Yahviste;* 3° un type italique au-dessous pour un *premier Jéhoviste;* 4° un type romain gras pour l'*ancien Elohiste*, vulgairement appelé *second Elohiste;* 5° le caractère romain pour les morceaux dont l'attribution soit à l'*ancien Elohiste* soit au *Jéhoviste* reste douteuse; 6° un type gothique gras pour le fameux chapitre xiv, dont M. J. Halévy s'efforce avec autant d'ingéniosité que de persévérance de sauver l'historicité; 7° un type gothique au-dessous de

a moyenne pour les parties attribuées au rédacteur d'ensemble; 8° enfin un type gothique menu pour les gloses introduites dans le livre à une date postérieure.

Le nom des auteurs garantit à lui seul le soin qui a été apporté au travail, et le plus rapide examen confirme ce préjugé favorable. La *Genèse* de MM. K. et S. est de l'emploi le plus commode; elle est destinée à rendre de réels services et nous en recommandons vivement l'usage à quiconque s'occupe de la *Genèse*. Le seul desideratum que nous ayons à exprimer est que les savants éditeurs n'aient pas reproduit le texte hébreu en face de leur traduction; c'eût été chose aisée et qui n'élèverait pas d'une façon notable le prix du volume. Il n'est réellement point commode de se reporter constamment au texte pour apprécier soit la valeur de la disjonction des sources proposée, soit la traduction.

Un mot sur la traduction. Les auteurs protestent contre les habitudes de littéralité qui prévalent généralement et sont partis de cette pensée qu'il faut rendre non seulement les mots, mais encore le sens, et, dans la mesure du possible, les allures et la couleur de l'original. Ils ont assurément raison, mais puisqu'ils s'écartent sensiblement de la traduction vulgaire, il eût été d'autant plus agréable au lecteur de pouvoir se reporter à l'original sans aucun effort. Cette traduction sera accueillie avec un très vif intérêt. Ajoutons qu'au bas des pages courent d'assez nombreuses notes justificatives et explicatives.

MM. K. et S. n'avaient pas à discuter le principe même de la « dislocation » du texte, qui est aujourd'hui universellement admis. D'autre part, et sauf quelques inévitables dissidences de détail, ils s'accordent avec les divisions le plus généralement reçues. On peut se demander cependant si l'on n'a pas poussé trop loin dans la voie de la distinction des œuvres primitives et si la « dislocation » licite n'aboutit pas à un véritable « émiettement » propre à donner de la composition et de la nature même du livre une idée assez inexacte. Voilà, par exemple, le document dit *Jéhoviste* (plus exactement JE). On admet qu'il présente lui-même l'indice de plusieurs plumes et les éditeurs actuels y distinguent un *premier* et un *second Jéhoviste* et un *ancien Elohiste*, enfin y notent des morceaux qui, à raison de leur caractère mixte, seront désignés par l'emploi d'un caractère spécial. Donc quatre types pour un écrit unique, dont le caractère d'ensemble risque de s'évanouir et de disparaître pour la masse des lecteurs. Dans une œuvre de la nature de celle-ci, l'inconvénient est assurément secondaire et les moyens de le corriger sont à la portée de tous. Mais on peut se demander — et cela est beaucoup plus grave — si l'exposé sincère et précis des résultats généralement adoptés par la critique biblique pour la composition de la *Genèse*, tel qu'il résulte de la seule disposition du livre, ne provoquera pas une réaction légitime contre l'abus de distinctions dont les motifs sont loin de s'imposer à tous. Cette réflexion est

d'ailleurs plutôt du domaine de la « science de l'Introduction ». Il nous suffit de l'avoir indiquée et ce n'est pas le lieu de la développer.

M. Vernes.

---

88. — **Das deutsche Tagelied.** Inaug. Dissert. von Walter de Gruyter. Leipzig, Fock, 1888. In-8, 160 p. 2 mark.

Cette dissertation est pleine de détails et faite avec grand soin. Toutefois elle n'épuise pas le sujet et on aurait voulu que l'auteur y mît plus d'ordre et de netteté. A proprement parler, elle comprend trois chapitres : l'aubade dans le Minnesang, dans la période de transition, dans le chant populaire, et chacun de ces chapitres se divise, à son tour, en trois paragraphes : I. Les lieds ; II. Comparaison et vue d'ensemble ; III. Style. Il y a parfois un peu de confusion au milieu de ces chapitres et paragraphes ; parfois aussi, un peu de sécheresse lorsqu'il s'agit de comparer les lieds et d'en apprécier le style. Bref, le travail de M. de Gruyter, très solide et préparé avec conscience, n'est pas clairement composé, ni écrit d'une façon attachante. Nous y lisons un jugement très juste sur Wolfram, mais précisément ces caractéristiques sont trop rares dans la dissertation de M. de G. Pourtant, répétons-le, cette étude a ses mérites ; elle renferme une foule de citations et d'exemples ; le chapitre IV sur la situation de l'aubade en dehors de la lyrique amoureuse, est intéressant ; les deux appendices sur « l'aubade dans les littératures étrangères » et sur « le guetteur dans la poésie allemande en dehors de l'aubade » sont incomplets — l'auteur l'avoue avec bonne grâce — mais tels quels, ils suffisent. Malgré toutes les chicanes qu'on peut lui faire, M. de Gruyter a bien débuté.

A. C.

---

89. — **Le Jargon et Jobelin de François Villon,** suivi du Jargon au Théâtre, Texte, Variantes, Traduction, Notices, Notes et Glossaires, par Lucien Schœne. Paris, A. Lemerre, M DCCC LXXXVIII. In-8 de 384 pages. Prix : 20 fr.

En 1884, M. Vitu publia un assez gros livre sur le jargon du xve siècle, et spécialement sur les Ballades en jargon attribuées à maître François Villon (Voir un article signé ψ dans la *Revue critique* de 1884, n° 43). De loin le Commentaire paraissait imposant, examiné de près, c'était autre chose, car l'esprit et la fantaisie ne comptent guère dans des ouvrages de cette espèce. Ce travail était donc à refaire, et l'on verra que M. Schöne n'a pas eu tort de le reprendre. Il a commencé par rejeter les cinq ballades, sauf une seule, du manuscrit de Stockholm, admises par M. Vitu, non sans donner dans la Préface de son livre des raisons probantes de cette exclusion, et il s'est attaché seulement à expliquer celles qui lui paraissaient être bien authentiques. La besogne était rude, et l'on ne saurait nier qu'elle a été entreprise et conduite selon la

bonne méthode. D'abord M. S. explique souvent Villon par Villon lui-même : je veux dire que tel ou tel passage des ballades en jargon est souvent éclairci par un autre tiré du Petit ou du Grand Testament ; en second lieu les citations justificatives ou les rapprochements sont tirés autant que possible des contemporains de Villon ; M. S. n'invoque à son secours aucun ouvrage postérieur à Pantagruel, de manière qu'il nous épargne l'étalage d'une érudition aussi facile qu'inutile. Enfin, pour nous donner une explication satisfaisante d'une trentaine de mots restés jusqu'ici enveloppés de ténèbres plus que cimmériennes, il a cherché dans l'anglais leur origine et leur signification, en s'appuyant sur cette hypothèse très vraisemblable « que la longue occupation anglaise devait avoir laissé des traces dans le langage populaire, et surtout dans le vocabulaire de la population hantée par Maistre François. » Il est très admissible, en effet, que *hirenalle*, *hairenalle* = hérissement de cheveux, soit un composé de ces deux mots anglais *hear* et *nayle*, et *pirenalle* = poire d'angoisse, de ces deux autres *peare* et *nayle*. C'est ce que n'a pas soupçonné M. Vitu qui, sur ces deux mots se livre à une débauche de conjectures, se déborde en une avalanche d'interprétations plus extravagantes les unes que les autres. Il en est de même pour *ys* que le même commentateur explique par « huis, porte, cordons ou cordes », sans penser que ce sont-là des acceptions par trop opposées. Ici encore le vieil anglais *hysse* = sifflet, et par extension « voix, parole » (on dit bien dans la langue populaire « couper le sifflet à quelqu'un »), a fourni à M. S. un sens très probable, et qui permet d'interpréter raisonnablement les endroits où ce mot se rencontre, *Graveliffe* (*gravelisse* dans M. Vitu, avec les acceptions contradictoires de « graveleux, humble, servile ») semble encore être un mot anglais composé de *grave* = fosse, et *life* = vie, *tombeau de la vie :* c'est une épithète que Villon applique aux sergents que, pour beaucoup de raisons, il ne comptait pas au nombre de ses amis. Il n'est guère douteux non plus que *sauve* dans le langage jargonnesque ne vienne de l'anglais *sowe* = truie, et que *droe* ne soit un nom dérivé de *draw* = tirer, avec un sens obscène. Ai-je besoin de dire maintenant que MM. Schöne et Vitu se tournent fréquemment le dos, et que leurs traductions, leurs explications se ressemblent à peu près comme le blanc et le noir, comme le jour et la nuit? Pour en avoir l'idée, il suffit de lire chez l'un et chez l'autre les articles *baudrouse*, *bris*, *couplaus* (très curieux celui-ci), *couplez*, *flogie*, *fardis :* on distinguera tout de suite l'homme qui suit une route certaine de celui qui erre à l'aventure. Néanmoins je me garderai bien d'affirmer que M. S. ne laisse plus après lui rien de douteux, rien d'obscur : ces ballades *sphingiennes* donneront de l'exercice à un troisième commentateur, et après ce troisième, à d'autres encore, sans aucun doute. Pour mon compte je ne crois pas que « plantés aux hurmes vos picons » signifie « prodiguez aux bancs vos paroles », ni que « *evaige* » soit une corruption de l'anglais « avenge ». Je n'explique-

rais pas *ninars* par « niais », mais par « espions, mouchards », et je le rattacherais à *niner* = viser. Il est encore possible qu'un autre trouve à ces mots un autre sens. Pauvre Villon! il ne se doutait guère des tortures qu'il préparait à ceux qui veulent tout comprendre. En général, il emploie cependant des termes qui appartiennent au vieux français, ou qui n'en sont que de simples dérivés, mais comme tous ceux qui se font une langue mystérieuse, il leur donne des acceptions si détournées, si métaphoriques, si *rayonnantes*, qu'il laisse à l'imagination des commentateurs la plus ample carrière — pour s'égarer. Quelques-uns se devinent assez aisément, comme coquille = ruse, dorer = mentir, enclouer = enfermer, giffle = bouche, mais il en est d'autres tels que « *havre, picon, sarpe, vergne* » sur le sens desquels on distcutera encore longtemps. Dans l'argot moderne, *sorbonne* désigne « la tête ». Supposons que dans mille ans il ne reste dans une chanson argotique qu'un exemple ou deux de ce mot avec ce sens très ingénieux : qui donc le devinera du premier coup? A force d'étudier le sujet, et par une pénétration d'esprit singulière, M. S. a fait d'heureuses trouvailles. *Bénard* expliqué par « crocheteur », et *fondes* par « poches, sacoches », sont de celles-là; citons encore *ens* = être, terme scolastique que l'on trouve plus d'une fois dans les auteurs des xv[e] et xvi[e] siècles, « *le grand Ens* », le grand Etre, et *duc* = la tête, mot auquel M. Vitu donne le sens d'oiseau de nuit, et par extension « le pendu qui dort au haut des branches ».

Le Glossaire du Jargon au théâtre suit celui du Jargon et Jobelin de Villon. M. Schöne a extrait d'assez longs passages du Viel Testament, des Actes des Apôtres, de la Passion, de la Vie de saint Christophe, écrits dans la langue argotique du temps : il les a traduits et en a expliqué les mots de la manière la plus nette et la plus précise. Après les *Ballades*, ce n'a plus été qu'un jeu pour son érudition. — Cet ouvrage sorti des presses de M. Alph. Lemerre, est, cela va sans dire, délicieusement imprimé.

A. Delboulle.

---

90. — **Da chi e dove la stampa fu inventata?** ovvero stato presente della questione sul vero inventore della tipografia e sulla città che prima esercitò quest'arte, esposto da C. Castellani, prefetto della biblioteca di San Marco in Venezia. Florence, typ. Carnesecchi, 1888, 42 p. in-8.

Le long titre de cette courte brochure m'évite d'en indiquer le sujet. L'auteur, bibliographe fort compétent, expose avec clarté et impartialité les arguments de Mayence et de Harlem, des partisans de Gutenberg et de ceux de Coster; il ne conclut pas. C'est un résumé bien au courant. Aucun fait nouveau.

P. N.

---

91. — **Heidelberg et Strasbourg.** Recherches biographiques et littéraires sur les étudiants Alsaciens immatriculés à l'université de Heidelberg de 1386 à 1662, par P. RISTELHUBER. Paris, E. Leroux, 1888, grand in-8 de 141 p.

M. Ristelhuber, à l'occasion des cérémonies et fêtes du cinquième centenaire de l'Université de Heidelberg (1886), a voulu suivre la trace des rapports que l'Alsace a autrefois entretenus avec cette université. Son travail a été facilité par la mise au jour due à M. Tœpke, des quatre plus anciens volumes de la matricule universitaire. Les ouvrages de MM. de Knobloch, Lehr, les archives municipales, les registres de l'état civil lui ont aussi fourni des secours variés.

Le volume contient quatre parties consacrées aux *recteurs*, à *Strasbourg*, à la *Basse-Alsace*, à la *Haute-Alsace*.

Les recteurs sur lesquels M. R. a réuni des renseignements biographiques et généalogiques, sont : Reinoldus Vener, Nicolas de Wissembourg, Kilian Wolff, Jacques Wimpheling [1], Jodocus Galtz, Sébastien Hugel, de Heiligenstein, que Schwab et Classen ont fait naître par erreur près de Spire, Jacques Micyllus (en réalité Moltzer), qui chanta en vers latins l'incendie du château de Heidelberg, (25 avril 1537) comme la fête de tir organisée par l'électeur à Heidelberg en 1554, et qui fit l'épitaphe de son amie la savante Olympia Morata, laquelle professa quelque temps à l'Université, ayant été appelée à Heidelberg en 1554, à l'âge de 28 ans, avec son mari le médecin allemand Gründler; Lubert Estius, mort phtisique à 37 ans, le 20 avril 1606, auteur de *Dilucida, brevis et methodica Formularum tractatio* (Hanau, 1606); Jean Frédéric Mieg, qui appartenait à une famille strasbourgeoise déjà honorablement connue au commencement du XIVe siècle.

Dans les chapitres consacrés à Strasbourg, à la Basse-Alsace et à la Haute-Alsace, on trouve diverses particularités curieuses sur plusieurs personnages : Bartholomeus Grib, auteur d'un discours facétieux contre les ivrognes (*Monopolium philosophorum* dans le *Directorium statuum*. Strasbourg, 1489); Ottmarus Nachtgall, né à Strasbourg vers 1487, selon Schmidt, vers 1480 selon Niceron, ce qui concorde mieux avec la date de son immatriculation, élève, à Paris, de Fausto Andrelini et du futur cardinal Aléandro, mort à Fribourg en septembre 1537 [2]; Sebastianus Schach, le pèlerin en Terre-Sainte (1604-1605), dont la relation de voyage, déposée à la bibliothèque de Strasbourg, a péri lors du bombardement de 1870, etc.

T. DE L.

---

1. M. R. relève (p. 5), un anachronisme de Niceron et de Ch. Smidt. Les notices sur Wolff et sur Wimpheling sont enrichies de curieuses citations empruntées à un ms. de Bâle et à un ms. de Schlestadt.

2. La notice sur Ottmarus Nachtgall (p. 35-37) est une des plus intéressantes du recueil. M. R. a eu soin d'indiquer diverses sources qui permettraient de compléter ce qu'il a si bien dit sur ce Luscinius que Schmidt appelle « le plus classique de nos humanistes. »

92. — PERRET. **Notes sur les actes de François I**, conservés dans les Archives de Turin, Milan, Gênes, Florence, Modène et Mantoue. Paris, Picard, 1888, 54 p. grand in-8.

Sous le titre modeste de *Notes*, M. Perret rend compte de ses recherches en Italie, relatives aux actes de François I[er] qui s'y trouvent conservés. Loin de nous la pensée de déprécier l'œuvre de l'actif archiviste; nous applaudissons toutefois à la modestie du titre. Le travail a été fait avec trop de hâte pour paraître complet; ce n'est pas la faute du délégué de l'Académie des sciences morales : c'est manque de temps, manque d'argent.

Dans sa course rapide à travers les archives de la Haute-Italie, je regrette qu'il ait dû renoncer à rechercher ce qu'ont pu devenir les registres de la Chambre des Comptes et du parlement français des Etats de Savoie, de 1536 à 1559, et à s'étendre sur les actes du Sénat français de Milan. Je déplore que « découragé, pressé par le temps » le voyageur ait négligé l'*Archivio di governo* de Milan. Pourquoi n'est-il pas fait mention de la Bibliothèque de la Bréra, de l'Ambroisienne, qui possède nombre de lettres du XVI[e] siècle? Peut-être ne s'en trouve-t-il pas de François I[er]. Alors il faut le dire.

J'aurais voulu que, consultant à loisir une carte du pays, M. P. identifiât plusieurs noms de lieu. Il n'aurait pas lu, pp. 5 et 24, *Vigesne* pour Vigève, Vigevano, titre du marquisat des Trivulzio; p. 45, *Pontresine* pour Pontresme, Pontremoli, nom du comté de l'Ecuyer diplomate Francisco de Noceto. *Grivaloni (?)* doit être lu Gravellone; c'est le bras méridional du Tessin à Pavie. Il faut distinguer Locate en Lombardie de *Leucate* en Languedoc. On a peine à reconnaître le célèbre secrétaire d'ambassade à Rome Nicolas Raince sous le nom de *Ranuce*.

Cette hâte fait porter à M. P. des jugements téméraires. Après s'être félicité du bon accueil des serviteurs de la dynastie de Savoie, il eût été de meilleure grâce de ne pas dire dans l'avant-propos que la politique traditionnelle de cette maison est « de passer à l'ennemi vainqueur. » Cette phrase est prononcée à l'occasion de l'occupation française des États de Savoie, que M. P. semble faire dater de 1530. Elle n'a lieu qu'en 1536 et, pendant ces six années, François I[er], fort des prétentions de sa mère, Louise de Savoie, poursuit le duc Charles III de revendications analogues à celles qui amenèrent le procès du connétable Charles de Bourbon. L'annexion suivit, utile à Berne et à Genève autant qu'à la France. Mais cela n'empêche pas que la trahison de Savoie, prince absolument étranger, est au moins plus excusable que celle de Bourbon, prince du sang. En dépit des rapports de parenté, on s'attaque, on se défend comme on peut.

Ces remarques, je le répète, ne tendent point à infirmer le mérite de la publication de M. Perret. Son travail permettra toujours de se débrouiller dans cet amas d'archives françaises de l'Italie et d'actes émanés

de François I en tant que souverain en Italie. Il y a là un service incontestable rendu aux travailleurs de l'histoire de France au XVIe siècle.

F. D.

---

93. — **Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich** mit besonderer Berücksichtigung der litterarischen Einwirkung von Professor Dr. Th. Süpfle. Erster Band. Von den æltesten germanischen Einflüssen bis auf die Zeit Klopstocks [1]. Gotha, E. F. Thienemann, 1886. In-8, xii, 359 pages.

On ne pouvait choisir un sujet plus intéressant, plus nouveau, tout ancien qu'il est, et, il faut ajouter, plus difficile à traiter que ne l'a fait M. Th. Süpfle; si l'on connaît — de longs ouvrages ont été écrits sur la matière — l'influence puissante que la France, à deux reprises différentes surtout, a exercée sur l'Allemagne, il n'en est pas de même de l'influence que celle-ci a exercée sur la France. Sans doute on a depuis longtemps montré tout ce que la France du moyen âge — M. Fustel de Coulanges est seul à le contester — a emprunté aux Germains; mais quant aux influences littéraires et civilisatrices de l'Allemagne moderne sur notre pays, l'histoire n'en a pas encore été tentée; on n'a sur cette question curieuse et d'un intérêt si vif que quelques études rapides, et dont aucune n'épuise le sujet. M. Th. S. a voulu combler cette lacune, et remontant jusqu'aux origines de la France et de l'Allemagne, il s'est efforcé de retracer tout ce que le premier de ces pays doit au second depuis quinze siècles, au point de vue politique, religieux, intellectuel et littéraire.

Pour traiter un sujet aussi étendu, une seule méthode, à mon sens, était possible : la méthode historique et chronologique. L'histoire des influences de l'Allemagne sur la France se divise en plusieurs périodes naturelles et nettement tranchées; la première, qui va des origines à la fin du xe siècle, est celle où notre pays reçoit et s'assimile les éléments germaniques que lui a apportés la conquête franque; la seconde, qui s'étend du xe siècle à la fin du xve — plus exactement en 1477 — est celle où l'Allemagne subit à son tour l'influence de la France; dans la troisième période, qui commence à l'avènement de Maximilien et se termine à la guerre de Trente-Ans, l'Allemagne exerce de nouveau sur la France une influence puissante, à la fois religieuse, militaire et scientifique; les choses changent avec la guerre de Trente-Ans; brisée et affaiblie, l'Allemagne tombe alors sous l'hégémonie de la France; c'est là une quatrième période qu'on peut faire aller jusqu'à la Révocation de l'Édit de Nantes. Une cinquième période, qui commence à cette date pour se terminer en 1748 ou 1750, est celle où, par son développement philosophique et scientifique d'abord, par ses premiers essais pour constituer une littérature nationale ensuite, l'Allemagne va s'im-

---

1. La première partie du second volume vient de paraître; elle va de Lessing à la fin de l'École romantique française; j'en parlerai dans un prochain article.

poser à l'attention de la France; de 1750 à 1789 — sixième période — une révélation complète se fait; les écrivains allemands deviennent chez nous l'objet d'une étude assidue et passionnée; non seulement on les traduit, mais on les imite; le mouvement se ralentit de 1789 à 1815 — c'est la septième période — au milieu des préoccupations militaires et politiques; mais il reprend bientôt avec une force nouvelle, et l'*Allemagne* de Mme de Staël inaugure une huitième période dans l'histoire de nos rapports littéraires avec nos voisins d'outre-Rhin [1]. Je crois qu'on pourrait, en suivant cette marche, exposer d'une manière aussi claire que commode les influences diverses que l'Allemagne a exercées sur la France; mais j'ajouterai que, pour bien en faire comprendre la portée et l'étendue, il faudrait aussi au moins rappeler brièvement quelles influences la France a, de son côté, exercées sur l'Allemagne et montrer quel était respectivement, pendant chaque période, l'état politique, intellectuel et littéraire des deux pays.

M. Th. S. a suivi une méthode toute différente et ne s'est pas, je crois, assez préoccupé du développement historique des deux peuples dont il étudiait les rapports; après avoir parlé de l'établissement des Francs dans la Gaule et de la formation de la nation française, il a examiné rapidement les influences germaniques qu'on peut découvrir dans notre droit, nos croyances populaires et notre poésie épique; il y a là des indications curieuses, mais aussi trop générales et trop succinctes; on sent parfois qu'on est en présence d'affirmations de seconde ou de troisième main; ce qui est dit de notre poésie épique est surtout bien incomplet; M. Gaston Paris y avait déjà signalé bien d'autres éléments germaniques et, depuis, M. Pio Rajna a singulièrement étendu et élargi le sujet.

Après cet examen rapide, M. Th. S. passe, dans un troisième chapitre, à l'étude « des influences civilisatrices de l'Allemagne sur la France au moyen âge et à l'époque de la Renaissance »; ce chapitre, qui comprend deux périodes bien différentes, va jusqu'à la fin du XVIe siècle et même au delà et traite des sujets les plus divers; après nous avoir montré Albert le Grand et Albert de Saxe à Paris — leur présence dans cette ville est-elle donc une preuve de la prépondérance intellectuelle de l'Allemagne? — M. Th. S. passe en revue ce que la France put emprunter à sa voisine dans les arts mécaniques, et en particulier l'horlogerie, dans l'armurerie, la peinture et la gravure — on est surpris de trouver cités ici des graveurs du XVIIIe siècle — puis il fait l'historique rapide de l'établissement de l'imprimerie en France et dit un mot du commerce des livres; il termine en rappelant l'opuscule d'Henri Estienne sur *La foire de Francfort* et l'éloge que le grand érudit a fait de la science allemande. On voit ce qu'il y a de choses dans ce chapitre

1. Je ne poursuis pas plus loin cette énumération, ce qui serait sans intérêt pour le sujet.

de dix pages, mais on souhaiterait qu'elles fussent plus développées et non indiquées si brièvement.

Le chapitre suivant, le quatrième — il n'est pas plus long — parle des premières imitations littéraires et des premières traductions en français d'ouvrages allemands — sujet qui n'est pas inconnu — puis de la présence dans notre pays de quelques érudits ou savants d'outre-Rhin, comme Reuchlin et Günther d'Andernach, mention qui rentrait, il semble, bien plutôt dans le chapitre précédent. Le suivant, le cinquième, a plus d'unité; il traite de la Réforme en France et des deux périodes qu'on y peut distinguer; mais la seconde, celle qui commence avec Calvin, n'a rien de germanique, et la doctrine du réformateur, portée dans le Palatinat et le Brandebourg, contribuera à y établir à nouveau l'influence française.

Les trois chapitres suivants sont ceux où le peu de souci de la chronologie a jeté le plus de confusion ; dans le premier, qui expose les « rapports politiques, militaires et religieux de la France et de l'Allemagne », on est surpris de trouver presque côte à côte les deux premiers Othon, le duc d'Anhalt et le ministre français Saint-Germain! Pourquoi n'avoir pas parlé du rôle des mercenaires allemands, d'abord dans les armées de Louis XII et des deux premiers Valois, puis pendant les guerres de religion? Le sujet était assez vaste pour être ainsi divisé ; M. Th. S. lui a consacré quelques bonnes pages sans doute ; mais il s'est trop borné à énumérer les faits les moins inconnus, et a trop écourté ce qui a trait aux guerres de religion, épisode si curieux cependant de l'histoire de l'influence allemande en France. Après cet exposé, M. Th. S. a abordé l'étude des éléments germaniques du français; ces éléments sont assez nombreux dans notre langue, mais ils y ont pénétré à des époques très différentes et par cela même ont revêtu des formes dissemblables; il eût fallu étudier soigneusement à part chacune de ces couches diverses de mots, car elles sont un indice certain de la nature et de la force de l'influence étrangère qui les a fait adopter; M. Th. S. n'a pas été assez pénétré de cette vérité, il n'a pas fait une chronologie assez exacte des emprunts successifs faits par le français au vocabulaire germanique et dénombré aussi rigoureusement qu'il le fallait chacun d'eux; c'est ainsi qu'un trop petit nombre des noms d'origine noroise est mentionné, et que les listes des mots empruntés aux divers idiomes germaniques présentent une grande confusion [1].

L'influence de l'Allemagne en France décroît au XVIIe siècle, remar-

1. Ainsi les noms *fuchsia* et *jungermanne* — non *jungermannie*, le latin *jungermania* a été francisé — qu'on trouve dans l'une d'elles, ont été donnés à un genre de plantes exotiques et à un démembrement de la tribu des mousses pour perpétuer le souvenir des célèbres botanistes du XVIe siècle Fuchs et Jugermann ; ils prouvent en faveur du mérite scientifique de ces naturalistes, ils ne témoignent pas d'une influence linguistique de l'Allemagne sur la France. *Varangue*, d'origine scandinave, figure parmi les mots empruntés à l'allemand; *flamberge*, qui se trouve dans les chansons de geste, est mentionné comme postérieur au XVe siècle, etc.

que M. Th. S.; néanmoins ses savants y sont encore connus et estimés; cela est vrai, mais il faudrait distinguer les époques; les influences scientifiques dont il parle appartiennent les unes encore au XVIe siècle et les autres à la fin du XVIIe, ou même au XVIIIe, comme celle de Haller et même de Carl von Moser, qui est cité après Pufendorf et avant Leibniz; on voit ce qu'il y a d'artificiel et de peu méthodique dans ces énumérations, où des faits curieux sans doute se trouvent réunis, mais malheureusement sans être toujours nécessairement reliés entre eux. De l'étude de ces diverses influences, objet du chapitre neuf, M. Th. S. passe à l'examen des jugements portés en France sur l'Allemagne au XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle; il y a encore là le rapprochement forcé de deux époques différentes, dans lesquelles même le chapitre qui en parle — le dixième — ne se renferme pas rigoureusement, car la partie qui a trait à l'enseignement de l'allemand, sujet qui répond bien peu au titre de ce chapitre, s'étend jusque vers 1789.

C'est encore des jugements portés avant 1750 sur l'Allemagne et les Allemands qu'il s'agit tout d'abord dans le onzième chapitre. M. Th. S. commence par rappeler le mot connu du père Bouhours; rien de mieux, seulement il me paraît trop attacher d'importance à l'appréciation du célèbre jésuite; il est certain que son langage décèle plus de frivolité que de haine ou de dédain véritable. Après ce retour sur le XVIIe siècle, nous abordons définitivement le XVIIIe et les questions littéraires qui s'y agitent. Il s'agit avant tout des ouvrages qui ont commencé la révélation de la littérature allemande en France, comme les *Lettres juives* du marquis d'Argens, les *Lettres françaises et germaniques* de Mauvillon, puis la *Bibliothèque germanique;* enfin M. Th. S. étudie Gottsched et ses relations avec les écrivains français contemporains, sujet intéressant qu'il a su enrichir de faits nouveaux. Désormais chaque chapitre est consacré à un événement littéraire et à un écrivain en renom. Ainsi le chapitre douze parle d'abord de la *Lettre sur la littérature allemande* de Grimm et des *Lettres sur quelques écrits de ce temps* de Fréron, puis il nous fait connaître Haller et ses rapports avec nos écrivains. Dans le chapitre treize, après avoir fait mention des *Progrès des Allemands* du baron de Bielefeld et du *Journal étranger*, M. Th. S. étudie Gilbert et son influence en France. Le chapitre suivant parle de Rabener et des poètes des *Bremer Beiträge*, ainsi que de Frédéric II et de l'admiration dont il fut l'objet dans notre pays [1]. Les deux derniers chapitres, le quinzième et le seizième, sont consacrés l'un à Gessner et à son influence en France, l'autre à Klopstock et aux jugements portés sur lui par nos écrivains.

Cette analyse rapide fait pressentir l'intérêt que présentent ces derniers

1. P. 179, M. Th. S. cite la *Prussiade* comme une preuve de l'admiration enthousiaste inspirée par Frédéric en France; mais si ce poème est écrit dans notre langue, il ne faut pas oublier qu'il fut composé et publié en Allemagne, et que c'est l'œuvre du descendant d'un réfugié.

chapitres; pour les lecteurs qui ne connaissent pas en détail la littérature du XVIIIe siècle, il y a là une véritable révélation; quoi de plus curieux que cette popularité étonnante de Gessner en France, écrivain qui nous paraît à peine lisible aujourd'hui! On n'est pas moins surpris de voir Klopstock si vite et si bien apprécié par nos écrivains, malgré tout ce que son génie a d'antipathique ou d'opposé au nôtre. Seulement ici encore la méthode n'est pas irréprochable; il eût fallu distinguer plus soigneusement entre les traductions et les imitations; il est certain que les premières ne témoignent que de la sympathie ou de l'admiration, les secondes sont une preuve à la fois d'admiration et de l'influence exercée par l'écrivain qui en est l'objet. Mais je ne veux pas insister davantage sur ces critiques; j'aime mieux reconnaître, et c'est par là que je finis, tout ce que le livre de M. Th. Süpfle renferme de renseignements précieux et de quelles recherches consciencieuses et bien conduites il témoigne.

Ch. J.

---

94. — **Geschichte der neueren Zeit**, von M. PHILIPPSON. Zweiter Teil. Berlin, Grote, 1887. In-8, 669 p.

Ce bel ouvrage comprend deux livres : *la guerre de Trente Ans* (p. 1-320) et *le siècle de Louis XIV* (p. 321-663). Ce n'est qu'un des volumes de cette *Allgemeine Weltgeschichte* à laquelle collaborent, outre M. Philippson, MM. Flathe, Hertzberg, F. Justi et de Pflugk-Harttung. Mais on connaît assez le brillant et souple talent du jeune professeur pour être assuré à l'avance que ce volume est bon. L'auteur écrit avec aisance et rapidité; il a consulté les meilleurs et les plus récents travaux sur le sujet; on le lit avec intérêt et profit. Lui reprocherons-nous d'exagérer un peu, lorsqu'il dit que Vauban créa plus de *trois cents* boulevards (p. 376), ou, dans la hâte de la rédaction, de reproduire littéralement quelques phrases du *Bernard de Saxe Weimar* de Droysen (p. 143)? Mieux vaut le féliciter encore d'être si familier avec le XVIIe siècle et de nous raconter d'une façon si vive, si élégante, si attachante tant de faits divers sur la guerre, la littérature et les arts, à l'époque de Louis XIII et de Louis XIV. Le point de vue allemand est parfois trop accusé; mais on ne peut que souscrire à la plupart des jugements que porte M. Philippson, par exemple, sur la paix de Westphalie et sur le règne du grand roi. Les illustrations rehaussent la valeur de ce volume où l'on trouve une foule de portraits, de gravures et de fac-similé de l'époque.

C.

---

95. — **Les représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements**, en l'an II (1793-1794), par Henri WALLON, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1889. In-8, 488 p. 7 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Wallon fait suite à son *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris* et à son livre sur *le Fédéralisme en 1793*.

M. W., en effet, étudie la justice révolutionnaire dans les départements — c'est le sous-titre de son ouvrage — et il dit (avant-propos, p. VII) que *le Fédéralisme* forme les préliminaires du présent travail, plus étendu et plus général. Le sujet est neuf, et personne ne l'avait traité encore. M. W. l'entreprend sur un plan qui mérite l'approbation. Il retrace d'abord, en un tableau d'ensemble, les événements qui amenèrent les missions des représentants; puis il raconte ces missions par régions, comme il a fait dans son *Fédéralisme*. Il aurait pu développer sa matière selon les diverses délégations de conventionnels; mais, comme il l'observe justement, ces délégations ne sont pas constantes et les représentants, réunis aujourd'hui et demain séparés, passent trop souvent d'un endroit dans un autre selon les instructions qu'ils reçoivent. Dès lors, il valait mieux procéder par départements ou par groupes de départements.

M. W. commence par la Vendée. On peut même dire que ce premier volume traite uniquement de cette contrée et de son soulèvement; c'est plutôt une histoire de l'insurrection vendéenne qu'une histoire des représentants en mission. M. W. a copié un si grand nombre de documents et sait si peu résister à l'envie, toute naturelle, de les reproduire qu'il perd quelquefois de vue son sujet. Il retrace par le menu les combats des chouans et des bleus, les actes d'indiscipline des volontaires, les fautes et les inepties d'un Ronsin, d'un Rossignol et d'un Léchelle, le système d'incendies et de massacres adopté par Turreau; mais, ce nous semble, les *Missionnaires* qui devraient paraître au premier plan s'effacent trop souvent, et, par endroits, il est moins question des représentants que des généraux.

Voilà du reste la seule critique que nous ferons à M. Wallon. Nous aurions pu lui reprocher encore d'avoir fait un recueil de documents plutôt qu'une œuvre d'art. Nous préférons le féliciter de son impartialité. Quelle que soit l'indignation qu'il éprouve — et qu'il ne dissimule pas — en racontant les exterminations systématiques d'un Turreau et les noyades d'un Carrier, il n'omet pas les excès que commirent les Vendéens, leurs exécutions, leurs représailles, sans trop y insister, il est vrai.

Ajoutons que M. W., grâce à des fouilles persévérantes dans les archives de Paris et de la province, a trouvé bon nombre de pièces intéressantes sur la désorganisation de l'armée républicaine (qu'il expose surtout d'après les documents du dépôt de la guerre), sur le rôle de Kleber et de Marceau, sur les colonnes infernales. Il n'est pas de ceux qui se contentent à demi; il s'efforce de tout voir et de tout connaître; il consulte et cite l'imprimé et l'inédit, la *Guerre des Vendéens* de Savary et la *Terreur en Anjou* de Bourcier comme les cartons de l'armée de l'Ouest et les rapports que renferment les archives nationales.

Disons enfin que les chapitres V et VI, les derniers du volume, appartiennent entièrement au sujet et ne contiennent rien d'inutile. M. W. y

passe en revue l'œuvre sanglante des commissions militaires et des tribunaux criminels en Vendée (Niort, Noirmoutiers, les Sables, Fontenay, La Rochelle, Rochefort) et dans les départements que les Vendéens avaient envahis au nord de la Loire (Maine-et-Loire, Sarthe, Mayence, Orne, Manche, Loire-Inférieure). On remarquera particulièrement dans le sixième et dernier chapitre du volume les pages relatives au proconsulat de Le Carpentier et à celui de Carrier; « Granville, Alençon, Laval, Le Mans, Angers, Angers surtout, nous ont déjà montré bien des horreurs, mais tout cela s'efface devant les spectacles de Nantes » (p. 408).

On doit remercier M. W. d'employer aussi utilement ses loisirs; si le livre de Berriat Saint-Prix *(Histoire de la justice révolutionnaire)* est le meilleur ouvrage de statistique sur le sujet, la publication de M. Wallon qui « s'est fait un devoir d'aller dans la plupart des dépôts, surtout dans ceux où Berriat Saint-Prix n'avait pénétré que par correspondance » et qui a puisé à « d'autres sources d'informations », l'emporte de beaucoup par l'abondance du détail [1].

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE.—M. H. GAGNIÈRE, qui vient de mourir et dont la *Nouvelle Revue* du 15 janvier 1889 vante l'ardeur au travail et la modestie, était un simple plagiaire, qui donnait comme le fruit de son travail ce qu'il avait trouvé dans des livres peu connus du public français, généralement ignorant de ce qui ce publie à l'étranger. Son pitoyable livre sur Marie Caroline, soi-disant composé sur des documents inédits conservés au Bristish Museum, ne contient pas une ligne inédite. Il a été tout entier composé avec le livre de Palumbo : *Maria Carolina, regina delle due Sicilie, suo carteggio con Lady Emma Hamilton*, et avec quelques lettres imprimées dans la correspondance de Nelson. En 1888, il publiait *Les Confessions d'une abbesse du* XVIe *siècle*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Ravenne, sans avoir jamais vu aucun manuscrit de Ravenne, mais en pillant sans scrupule par des extraits et des traductions littérales les deux volumes de M. C. Ricci : *Cronache e documenti per la storia ravennate del sec.* XVI, qui contiennent la *Vita della Madri F. Rasponi scritta da una monaca nel MDLXX*, et en y ajoutant quelques contre sens et quelques extraits des *Memorie storiche della famiglia Rasponi* de M. Pasolini et d'un article d'A. Borgognoni dans la *Nuova Antologia*, naturellement sans citer jamais les sources auxquelles il

1. P. 3. Sur les commencements de l'insurrection et le rôle de Cathelineau, M. W. fera bien de consulter la *Vendée angevine* de M. Cél. Port pour une nouvelle édition; — p. 62, voir sur le commissaire Lacroix notre *Retraite de Brunswick*, p. 61-62; — p. 131, il est curieux que M. W. oublie dans les états de services de Rossignol les journées de septembre (voir Taine, *Conquête jacobine*, p. 291); — p. 141: avant M. W., Michelet avait très bien insisté sur Philippeaux; — p. 175 et 215, d'après M. W., l'armée des Pyrénées-Orientales aurait « su se passer de Turreau » et il n'y « avait même pas été reçu »; voir le contraire dans Fervel, *Camp. de la Rév. fr. dans les Pyr.-Or.* I, p. 184-214.

puisait. C'est ainsi que M. Gagnière, pour nous servir des expressions de la *Nouvelle Revue*, « honorait la valeur morale ».

CANADA. — M. le comte DE NICOLAY a donné à l'Etat de précieux mss. qui seront imprimés prochainement et qui renferment le journal des campagnes de Levis et de Montcalm, leur correspondance, des lettres de la cour, des pièces militaires, etc.

ISLANDE. — Le 4 septembre de l'an dernier est mort à Reykjavik Jon ARNASON (né le 17 août 1819), qui avait, comme on sait, recueilli les contes et légendes de son pays.

ITALIE. — Le 12e fascicule du *Dizionario epigrafico* vient d'être mis en vente. Il comprend les mots Ageio—Alaunius et renferme un grand article : *Ala*, qui est dû à M. VAGLIERI.

NORVÈGE. — L'*Archiv for nordisk filologi*, qui paraît non plus à Christiania, chez Cappelen, mais à Lund, chez Gleerup, a désormais pour directeur M. A. KOCK (et non plus M. G. Storm); MM. Kristian KALUND et Finnur JONSSON sont entrés dans la rédaction de la revue.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 février 1889.

M. Barbier de Meynard, président, communique une lettre de M. Désiré Charnay, qui transmet des renseignements reçus de Mexico : « Le temple de la Croix à Palenqué, dont les ruines couronnaient une pyramide, s'est effondré récemment et a disparu en partie dans l'intérieur de la pyramide. Le gouvernement, averti, a envoyé sur les lieux le capitaine Villa, avec un détachement du 7e d'infanterie. Le capitaine a pénétré avec ses hommes dans les substructions ouvertes par l'effondrement du temple. Il a trouvé de vastes salles ornées de statues polychromes et de nombreux sarcophages renfermant des momies. Un habitant du pays nous raconte qu'avant l'arrivée de l'expédition Villa, les gens de Palenqué avaient déjà pénétré dans l'intérieur de la pyramide et fait main basse sur une telle quantité d'objets qu'ils en avaient chargé des convois de mules. On arrêta le pillage. » M. Charnay ne craint pas d'ajouter que « cet effondrement et la découverte qui s'en est suivie est certainement l'événement le plus considérable du siècle au point de vue archéologique. »

M. de Vogüé donne de nouveaux détails sur les fouilles du R. P. Delattre à Carthage. Il présente des photographies et des dessins des objets découverts dans la nécropole primitive que le P. Delattre a mise au jour sur la colline de Byrsa. On a trouvé des sépultures qui paraissent dater du IVe ou du Ve siècle de notre ère, ainsi que des vases, des armes de bronze, etc., qu'on croit pouvoir faire remonter au VIIe ou au VIIIe siècle. Cette nécropole est purement punique et ne montre aucune trace d'influence étrangère. Celle de Gamart, au contraire, qu'on a prise pour un ancien cimetière carthaginois, n'était autre chose que le lieu de sépulture de la colonie juive à l'époque romaine.

M. Barbier de Meynard annonce à l'Académie qu'un de ses plus savants correspondants étrangers, M. Mommsen, assiste à la séance.

M. Charles Nisard lit une nouvelle étude sur le poète Fortunat et ses rapports avec sainte Radegonde et la mère Agnès. Il s'attache à établir que l'affection qu'il porta à ces deux pieuses femmes fut toujours absolument pure, quelles qu'aient pu être les apparences contraires.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : PUYMAIGRE (le comte DE), *les Vieux Auteurs castillans*, nouvelle édition ; — par M. Senart : SENART (E.) et BARTH (G.), *Gustave Garrez* (deux articles, extraits, l'un du *Journal asiatique*, l'autre de la *Revue critique*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 4 mars — 1889

96. — **Catalogue of the hebrew manuscripts in the Bodleian Library and in the College Library of Oxford,** including mss. in other languges, which are writen with hebrew caracters, or relating to the hebrew language or literature; and a few samaritain mss., compiled by Ad. Neubauer M. A. Exeter College Oxford. With forty facsimiles. Oxford at the Clarendon Press MDCCCLXXXVI.

Les ouvrages vraiment utiles ne perdent rien à être tardivement annoncés : ils savent trouver eux-mêmes le chemin des bibliothèques publiques ou privées et se passent aisément de toute recommandation particulière. C'est le cas de l'ouvrage précité de M. Ad. Neubauer, sous-bibliothécaire à la Bodléienne, que ses nombreux travaux relatifs à la géographie du Talmud, à la littérature juive du moyen âge et aux rabbins de France ont depuis longtemps rangé dans la pléiade la plus illustre des médiévistes hébraïsants. Et si je me décide aujourd'hui à dire quelques mots d'un de ses travaux parmi les plus récents en date, c'est plutôt pour apporter au savant auteur et à la Direction éclairée de la Bodléienne le tribut de notre reconnaissance pour avoir doté les travailleurs sérieux d'un guide aussi commode et aussi parfait dans un domaine qui, malgré les chefs-d'œuvre bibliographiques des Zunz et des Steinschneider, semblait encore inaccessible à toute appréciation d'ensemble. Ceux qui ont passé une grande partie de leur vie à étudier cette vaste littérature rabbinique que les anciens nommaient déjà l'*Océan du Talmud*, ceux-là savent combien de fois le chercheur reste perplexe dans les questions de date et de provenance quand il s'agit des œuvres juives postérieures au Talmud. Disséminés sur tout l'espace de l'ancien monde et partout repoussés de la société des nations dominantes, les Juifs ont fait des efforts surhumains pour s'arracher à la barbarie qui

envahit infailliblement les peuples désespérés. Pour se soustraire à l'atmosphère mortelle qui les environnait, les Juifs se plongeaient fiévreusement dans les travaux de l'esprit, car penser c'est vivre. Ceux parmi eux qui s'étaient résignés à leur exclusion forcée commentaient et supercommentaient la Bible et le Talmud et ne respiraient pour ainsi dire que par le souffle du passé et exclusivement religieux. D'autres, moins résignés ou plus sensibles, tantôt exhalaient des plaintes amères sur les malheurs passés et présents dans des élégies touchantes, tantôt cherchaient à apporter une note gaie dans la triste réalité par des descriptions des rares événements heureux du passé d'Israël. Une légion d'élite d'un courage inébranlable, osait même rompre la barrière qui la séparait du reste du monde et, nouveau Prométhée, dérobait à son entourage avare et haineux, l'étincelle de la science et de la philosophie, non seulement pour illuminer les sombres coins du ghetto, mais pour montrer aux orgueilleux contempteurs des Juifs que ceux-ci ne redoutent aucune comparaison sur le domaine scientifique qu'il leur est donné de cultiver posément. Les belles-lettres elles-mêmes, sans la moindre nuance religieuse et affichant franchement l'intention d'amuser, ont su trouver accès dans les Juiveries durant les rares instants où les potentats du dehors semblaient vouloir jeter un regard de compassion sur leurs serfs israélites. Enfin, quelques esprits égarés, peu nombreux heureusement, méprisant les lauriers du martyr, tournaient le dos aux traditions paternelles, et en s'affiliant aux religions dominantes ou à la libre-pensée militante, cherchaient à démolir pierre par pierre l'édifice idéal qui abritait et conservait pour un avenir meilleur leurs anciens frères d'infortune. De toutes ces tendances diverses, mûries, abandonnées et reprises pendant le cours de longs siècles, s'est développée une littérature immense, rarement attrayante, souvent indigeste, mais toujours intéressante et profondément humaine, où l'histoire de tous les peuples trouve une moisson abondante. L'ouvrage de M. Neubauer nous permet d'explorer commodément cette forêt épaisse qui nous cache les arbres, comment ne lui serions-nous pas reconnaissants de son concours aussi utile?

Le nombre des manuscrits enregistrés et décrits dans ce riche catalogue remonte à plus de 2,600 volumes dont la plupart contiennent plusieurs ouvrages. Ils proviennent de 14 collections différentes qui, depuis 1635, ont été successivement acquises par la Bodléienne. Les manuscrits sont arrangés suivant leurs sujets et notamment suivant le sujet du premier traité si le codex en renferme plusieurs. Quand le premier traité est fragmentaire ou insignifiant, le codex est relégué dans la catégorie des *Miscellaneous*. Dans la classification des sujets, c'est l'ordre chronologique qui est suivi autant que cela peut se faire. Au chapitre de la liturgie, les divers rites forment chacun une section, ayant en tête le rite franco-allemand. Les chapitres additionnels enregistrent entre autres des manuscrits rédigés en caractère non hébraïque, quel-

ques rares manuscrits samaritains, des notes et extraits. Six *indexes* bien faits rendent possible de s'orienter dans cette masse littéraire : les noms des auteurs, les titres des ouvrages, les indications sur les scribes, propriétaires, témoins et censeurs sont donnés d'une façon satisfaisante. Le sixième index, l'un des plus utiles, contient tous les noms géographiques mentionnés dans les manuscrits. Le tout est accompagné d'un album magnifique offrant de superbes spécimens des écritures carrées, rabbiniques et cursives du monde juif autant qu'elles sont représentées par les manuscrits de la Bodléienne.

Cet immense travail a coûté bien des peines et des années. Il serait téméraire de ma part d'y chercher quelque matière à critique. A peine y trouve-t-on un petit nombre de fautes d'impression qui ne soient pas corrigées dans le tableau des *errata*. Encore moins songerai-je à discuter l'identification des noms de lieu dont la plupart sont travestis sous une forme hébraïque. Pour le moment, nous ne pouvons qu'admirer l'abondance et la disposition éminemment pratique d'une compilation qui révèle l'immensité d'une littérature si peu connue. C'est une œuvre monumentale qui comptera dans les études hébraïques et qui constituera le meilleur titre d'honneur, non seulement pour le savant qui lui a consacré sa vie, mais pour la direction de la Bibliothèque d'Oxford qui en a conçu et réalisé la publication.

J. Halévy.

---

97. — **M. Tulli Ciceronis ad Quintum fratrem epistola prima,** texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par Ferd. Antoine, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, Klincksieck, 1888, in-8 de XLVII-77 p.

Le commentaire de M. Antoine sur la première lettre à Quintus sera d'autant mieux accueilli des étudiants et des maîtres qu'il comble chez nous une lacune, et le fait dignement. Si on le compare aux travaux antérieurs, en France ou à l'étranger, on appréciera mieux l'abondance des éclaircissements, particulièrement historiques, apportés à un des ouvrages les moins faciles à bien comprendre que nous ait laissés l'antiquité. Le texte adopté est celui de Klotz (1884), qui est celui du *Mediceus*, revu à l'aide d'une collation nouvelle de M. Ant. Thomas, pour cette partie du manuscrit. Le volume tient bien sa place, à tous égards, dans la bonne collection où figurent déjà les noms de MM. Plessis, Paul Thomas, Hild, etc. Dans l'introduction, l'histoire du texte a été l'objet d'une étude courte et précise, qu'il faut louer. Je regrette pourtant que M. Antoine s'en soit tenu à l'opinion de la critique allemande sur la question des manuscrits de Bosius, sans citer celle de Thurot, exprimée ici-même (1874, t. II, p. 7-10).

P. N.

---

98. — W. Liebenam. **Forschungen zur Verwaltungsgeschichte des Rœmischen Kaiserreichs.** Vol. I. Die Legaten in den Rœmischen Provinzen von Augustus bis Diocletian (Leipzig, 1888, in-8), 482 pages. Librairie Teubner.

99. — Cl. Pallu de Lessert, **Les Fastes de la Numidie,** 1888, in-8°; 261 pages. Constantine, librairie Braham. Paris, librairies Pedone-Lauriel, Picard et Barbier.

On peut dire à coup sûr du livre de M. Liebenam, même avant de l'ouvrir, qu'il sera fort utile. Un travail où sont réunis les noms de tous les gouverneurs des provinces romaines sous l'empire, disposés chronologiquement, avec des tables qui permettent de retrouver, à propos de chaque province le gouverneur de cette province à une date donnée, à propos de chaque personnage les différents postes qu'il a obtenus, est destiné à être consulté à chaque instant par ceux qui s'occupent d'inscriptions ou d'antiquités romaines. C'est ce qui serait arrivé aux *schede* de Borghesi, si on les avait publiées il y a vingt ans. Le livre de M. L. rend, au reste, cette publication totalement inutile aujourd'hui.

L'auteur a pris comme modèle les *Fastes de la province d'Asie* de M. Waddington — ce en quoi nous ne pouvons que le féliciter — c'est-à-dire qu'il donne pour chaque gouverneur son nom et, au-dessous, le texte de tous les documents qui nous le font connaître ; il esquisse ensuite, à l'aide de ces documents, la carrière du personnage et marque la période ou, si la chose est possible, l'année où il a obtenu le gouvernement de la province à propos de laquelle il est cité. C'est une méthode sage et dont la clarté n'est pas un des moindres avantages.

Je ne ferai à l'auteur qu'un reproche, assez grave, il est vrai, qui est de n'avoir pas assez précisé, ou cherché à préciser la date exacte, où a commencé et fini le gouvernement de chacun de ces légats dont il rappelle le souvenir. Par exemple, à côté du nom de Q. Fabius Catullinus, le légat de Numidie qui était à la tête de la province au moment du voyage d'Hadrien, on lit : « 128 ». Or, Q. Fabius Catullinus a été appelé à ce poste soit en juillet 127, soit en juillet 128; il l'a quitté soit en juillet 129, soit en juillet 130. » Où trouve-t-on trace de tout cela dans le livre de M. Liebenam ? Il en est de même partout, dans toutes les provinces. Le travail n'a pas été poussé plus loin que la constatation brute d'une date, celle qui figure sur le ou les documents relatifs au gouvernement des légats; ce n'est pas suffisant : il semble que sans risquer d'hypothèses à la légère, par une étude comparative de ces documents mêmes et de ceux qu'il convient d'en rapprocher, on pouvait aller plus loin et donner parfois beaucoup mieux. Il est vrai qu'il aurait fallu des discussions souvent longues et l'auteur semble se les être interdites, sans doute pour ne pas donner à son volume trop de développement. Je le regrette pour ma part; ceux qui se

1. Je me figure qu'il y a une faute d'impression à cet endroit ; l'auteur a du vouloir écrire soit 129-128, soit 129. Le texte qu'il cite en tête *(C. I. L.* VIII, 2533), est de 129.

serviront de son livre, seront bien obligés, s'ils ne veulent pas accepter ses conclusions les yeux fermées, d'examiner les faits de plus près. Que l'auteur ne nous a-t-il épargné cette peine pour l'avenir? Nous aurions d'autant plus à le remercier du soin qu'il a pris, en réunissant tant de documents et en nous les livrant.

M. L. nous promet un deuxième volume contenant les Fastes proconsulaires et un troisième qui sera consacré aux autres fonctionnaires de l'époque impériale, à la carrière sénatoriale, etc. ; un quatrième et un cinquième comprendront un travail analogue pour la période qui s'étend de Dioclétien à Justinien. Nous lui souhaitons bon courage et bonne réussite; mais qu'il ne craigne pas dans les autres volumes de soutenir ses conclusions par des arguments même développés; qu'il augmente considérablement la longueur de ses notes; je crois que nul de nous ne lui en saura mauvais gré.

C'est précisément ce qui fait le principal intérêt du travail de M. Pallu de Lessert sur les gouverneurs de Numidie. L'auteur a étudié minutieusement tous les documents que nous possédons sur la question, en a collationné quelques-uns sur les originaux, a analysé les moindres détails qu'on peut y relever [1], et est arrivé à nous donner ainsi, sur plus d'un point, des solutions très probables. S'il y avait un reproche à lui adresser, ce serait précisément d'être trop audacieux en certains cas et de faire dire aux textes plus qu'ils ne contiennent. Rien ne prouve que Sex Julius Major fût en Numidie en 130, ni que D. Fonteius Frontinianus eût quitté la province en 163, ni que C. Maesius Picatianus lui ait succédé. Par contre, il est certain que Venustus était en charge dans la seconde partie de 165, ce qui n'a pas été indiqué. L'auteur a été aussi, il me semble, trop généreux envers la Numidie en lui attribuant comme légat A. Larcius Lepidus qui n'était assurément qu'un légat du proconsul, A. Annius Camars qui ne fut pas probablement autre chose et C. Calpurnius Flaccus, dont le gouvernement est des plus incertains; je les aurais relégués parmi les pseudo-légats que M. P. de L. a rassemblés à la fin de son livre et qu'il aurait pu tout simplement passer sous silence.

Mais tel qu'il est, le livre, avec ses tables si bien faites, n'en est pas moins un guide très sûr généralement et attendu depuis longtemps par ceux qui s'intéressent à la Numidie. M. Pallu de Lessert est un vétéran de l'archéologie africaine; c'est avec lui et avec les imitateurs qu'il aura, que nous pouvons espérer mener à bonne fin l'œuvre si longtemps différée, l'étude d'ensemble des antiquités politiques, militaires, civiles et religieuses de l'Afrique romaine.

R. Cagnat.

1. L'auteur est parvenu ainsi à corriger soit des restitutions, soit des attributions erronées, qui s'étaient glissées dans le *Corpus* ou dans les travaux des épigraphistes qui ont publié des textes africains. Pour ce qui me touche, je ne peux que l'en remercier.

100. — **Nouvelle Grammaire latine** à l'usage des classes de grammaire par MM. Léon Armengaud et Jules Favre. Paris, ap. Ch. Lassailly. Prix : 2 fr.
101. — **Nouvelle Grammaire latine** rédigée sur un nouveau plan par L. Haenny, professeur au gymnase de Winterthur. Paris, ap. C. Klincksieck. Prix : 3 fr.

« Nous ne sommes point des savants ; ce n'est pas au lycée d'ailleurs, du moins jusqu'à la seconde, que l'on doit rechercher les exceptions, les minuties, les détails. Nous ne nous adressons, nous, qu'aux élèves de sixième, de cinquième, de quatrième, et si l'on veut, de troisième. » C'est en ces termes très modestes et pleins de raison que MM. Armengaud et Favre présentent leur grammaire au public universitaire. Comme je suis de ceux qui s'intéressent beaucoup à ces ouvrages élémentaires, d'abord parce qu'ils coûtent, quand ils sont sérieusement faits, un grand travail à leurs auteurs, ensuite parce qu'ils sont utiles pour maintenir sur leur base, *æterna in basi*, ces bonnes études classiques qui ont formé, ce qu'on oublie trop aujourd'hui, nos plus grands poètes et nos plus grands prosateurs, j'ai lu cette grammaire avec attention, et je trouve qu'elle est de celles qu'il ne faut pas hésiter à mettre dans les mains de nos jeunes écoliers. Elle contient, à mon avis, d'heureuses innovations, surtout dans la partie syntaxique. Le chapitre xiv, de l'*Emploi des cas*, est particulièrement à remarquer. On y trouve condensées en quelques pages un grand nombre de règles que certains grammairiens éparpillent de tous côtés, au lieu de les rattacher à un principe unique, de façon que l'enfant qui voit juste les saisisse, pour ainsi dire, d'un coup d'œil. Les questions de lieu s'emploient au propre et au figuré : il est donc tout naturel que le sens figuré suive le sens propre. C'est pourquoi MM. Armengaud et Favre font suivre cet exemple : « *Ad rivum eumdem lupus et agnus venerant* », de cet autre : « *Rex ad misericordiam propensus est.* » Tout cela est très logique : il faut montrer que « *proficisci ab urbe* », ne diffère que métaphoriquement de « *a vino abstinere.* » Le chapitre qui traite des différentes sortes de propositions est très net et bien approprié à l'intelligence de ces enfants qui ont déjà, bien entendu, une connaissance suffisante du français. Les deux auteurs de cette Grammaire ont appris à être clairs en enseignant. Ils n'ont pas craint de multiplier les exemples, et ce n'est pas moi qui leur en ferai un reproche, d'autant plus que la plupart sont tirés des auteurs étudiés dans les classes de grammaire, de César surtout, cette perle du langage romain, et qu'ils sont toujours traduits avec autant de précision que d'élégance. Le dernier chapitre est intitulé « Notions élémentaires de prosodie et de métrique. » Hélas ! A quoi peut-il bien servir ? Depuis que nos élèves ne font plus de vers latins, le rhétoricien qui peut, sous la dictée du maître, écrire correctement une version en vers, et rien qu'en vers hexamètres, est regardé comme un petit prodige. Et pourtant jamais on n'a fait tant de prosodies que dans ces quinze dernières années.

— Je ne dirai pas trop de mal de la « Nouvelle grammaire » du Dr Haenny; Cependant cela me paraît être plutôt un recueil d'exemples, assez méthodiquement composé, il est vrai, qu'un ouvrage destiné à des commençants. Ceux qui savent déjà assez de latin pourront s'en servir pour se remettre dans la mémoire les règles qu'ils ont oubliées. M. Haenny ne donne pas la traduction des exemples qu'il a triés notamment dans César et Cicéron, sous prétexte, dit-il, qu'en laissant à l'élève le soin de les traduire, « il pénétrera beaucoup mieux l'esprit de la règle. » C'est là une opinion très contestable, et qui demanderait à être longuement discutée. A la suite des déclinaisons de *rosa* et *dominus*, M. H. place celle de *bonus, a, um*. Il n'y point là rien de bien nouveau, comme il semble le croire, car quel est le professeur qui aujourd'hui n'enseigne pas à la fois la déclinaison des noms et des adjectifs? Dans cet exemple, p. 219 : « Solis candor illustrior est quam alius ignis, *quippe qui* tam longe lateque colluceat », *quippe qui* ne signifie pas *du moment que*. A la page 118, il est énoncé que les verbes *nominare, creare, eligere, ducere, habere*, = tenir pour, regarder comme, gouvernent deux accusatifs; c'est comme si l'on disait que ces mêmes verbes employés au passif ont deux sujets [1].

A. Delboulle.

102.— **Der Galaterbrief im altlateinischen Text,** als Grundlage für einen textkritischen Apparat der Vetus Latina, von Lic. Dr. Friedrich Zimmer (fait partie des Theologische Studien und Skizzen aus Ostpreussen). Kœnigsberg, Hartungsche Buchdruckerei, 1887, in-8, 81 p.

Travail des plus méritoires et qui répond aux plus sévères exigences du sujet. L'étude des anciennes versions latines de la Bible est entreprise depuis quelques années dans les cercles théologiques avec un juste sentiment de son importance. Mais l'examen et la collation des éléments dont la réunion formera l'appareil complet de la restitution de la « Vetus latina » exigent entre tous des soins minutieux et réclament de la part de ceux qui l'entreprennent une patience à toute épreuve. M. Zim-

1. Un autre de nos collaborateurs nous envoie sur cet ouvrage la note suivante (A. C.) : « Le point de vue auquel M. Haenny s'est placé, de ne donner que le latin de Cicéron et de César n'est pas aussi nouveau qu'il aime à le croire. — Il est inutile de donner aux élèves des notions de phonétique en une page et demie (29 lignes à peine de texte très espacé); il est nuisible pour les mêmes élèves de connaître la syncope, l'insertion d'une voyelle, la métathèse d'après les exemples cités. Ces notions de phonétique sont non-seulement insuffisantes, mais remontent à une époque de la linguistique quelque peu préhistorique. — La syntaxe est un résumé, pour une grande partie, de la syntaxe de M. Riemann publiée chez le même éditeur : M. Haenny, qui a « fouillé attentivement César et Cicéron » (p. VII), n'a pas même pris la peine de changer certains exemples. Ces rencontres semblent devenir plus fréquentes à partir de la p. 195; c'est aussi à partir de cette page que M. H. renonce à l'orthographe wisigothique *quum* pour prendre la seule qui ne soit pas un barbarisme : *cum*. » — P. A. L.

mer ramène à trois types les éditions latines de la Bible antérieures à la révision de saint Jérôme, consacrée sous le nom de Vulgate : 1° le texte de S. Augustin, dit *Itala* : 2° une première Vulgate, celle-même que le travail de saint Jérôme a détrônée et qui, pour éviter toute confusion, sera désignée sous l'appellation de *Communis* ; 3° enfin la plus ancienne forme de la Bible latine dont on ait conservé des traces certaines, qui sera dénommée *Princeps*. De ces trois versions, deux ne nous sont parvenues que par des citations plus ou moins étendues insérées aux ouvrages des Pères ; de la *Communis* ou première Vulgate seulement subsistent deux textes complets, d'une part la traduction latine qui se trouve jointe au texte grec du *Codex Claromontanus* (vi° siècle) et la version interlinéaire latine du *Codex Bœrnerianus* (ix° siècle). Le texte courant emprunté au Claromontanus occupe dans le beau travail de M. Zimmer le haut de la page avec indication des parties où il se rencontre avec la *Princeps*. Dans quatre colonnes sont relatées les variantes de la *Princeps*, de la *Communis*, de l'*Itala* et de la *Vulgate* de saint Jérôme.

Cette publication, conforme aux principes rigoureux de la critique des textes, fait un grand honneur à son auteur. Poursuivie dans les mêmes conditions et appliquée à l'ensemble des écrits bibliques, elle aurait une valeur inappréciable. L'auteur annonce la prochaine publication des conclusions auxquelles l'ont amené ses études sur l'histoire du texte de la Bible latine et les phases qu'il a traversées.

M. Vernes.

---

103. — **L'Allemagne et la Réforme.** II. L'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique et religieuse jusqu'à la fin de la révolution sociale (1525), par Jean Janssen. Traduit de l'allemand sur la 14° édit., par E. Paris. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1889, in-8 de xxi-630 pages.

En analysant ici et en recommandant le premier volume de ce savant ouvrage, on a déjà marqué l'involontaire partialité qui se mêle à la bonne foi et à la modération de l'auteur [1]. De même qu'en étudiant la situation de l'Allemagne à la veille de la Réforme, M. Janssen exagérait le bonheur et la soumission à l'Église des Allemands du xv° siècle, de même en peignant le caractère de Luther et les débuts de la Réforme, il ne voit que les défauts et les fautes des promoteurs du protestantisme.

Sans doute il confesse çà et là les abus du clergé et loue les censeurs orthodoxes qui les ont dénoncés (p. 131 ; 162-164 ; 358-366) ; il juge sévèrement Jules II et Léon X ; il rapporte (p. 284) les nobles aveux que le pape Adrien VI fit entendre aux États de Nuremberg par la

1. V. le 23° n° de la XXI° année de la *Revue critique*, 6 juin 1887. Un honorable surcroît de scrupule a poussé M. J. à distinguer par un signe les auteurs catholiques dans le catalogue qui ouvre son deuxième volume.

bouche de son légat. Mais il ne signale qu'incidemment ces scandales, et n'y veut pas reconnaître la cause première de la révolte contre Rome. Il affirme qu'ils étaient tous de date récente, sauf en Italie (p. 65), oubliant, pour ne citer que des témoignages empruntés à son livre, que les princes hostiles à Luther qui, en 1523, à la diète de Nuremberg, corrigèrent le projet de réponse à Adrien VI préparé par une commission favorable aux idées nouvelles; reconnaissaient que *longtemps avant Luther, la majorité du peuple avait ouvert les yeux sur les abus existant dans le clergé* (p. 288) ; que Georges de Saxe, quoique plus zélé encore pour l'orthodoxie que son parent Frédéric pour la Réforme, affirmait que les désordres de l'Eglise avaient suscité l'hérésie (p. 362-366). M. J. lui-même laisse échapper la déclaration que *la haine la plus passionnée pour le clergé couvait depuis longtemps en Allemagne* (p. 168). On ne peut demander à un prêtre catholique, qui accorde loyalement à Luther une éloquence admirable et d'heureux accès de dévotion, d'aller plus loin et de nous faire goûter pleinement le génie de l'homme qui a retrempé la piété de l'Allemagne, mais au prix d'un schisme [1] : il pouvait du moins, au XIXe siècle, faire à la tolérance le sacrifice de l'approbation qu'il paraît donner à la convention conclue en partie contre la liberté de conscience par plusieurs princes de l'Allemagne du Sud (p. 355-358).

Ajoutons, pour en finir avec les critiques, que le deuxième volume aussi savant que le premier, est un peu moins instructif. Le premier révélait au grand public les vicissitudes de l'économie sociale de l'Allemagne au XVe et au XVIe siècle, que jusque-là les auteurs et les lecteurs de quelques monographies connaissaient seuls [2]. Mais qui, depuis l'Histoire des Variations des églises protestantes, en est à ignorer la furieuse violence des invectives de Luther, la grossièreté de ses plaisanteries, sur lesquelles le second tome nous ramène si souvent [3]? Il est vrai que Bossuet ne figure pas dans le très petit nombre d'auteurs français que cite M. J., qui pourtant l'aurait utilement consulté sur la véritable origine de la Réforme. Mais passons, quelque étrange que paraisse une omission semblable, et remarquons seulement, à propos des diatribes injurieuses, que M. J. se trompe en avançant que Luther a le premier enseigné aux controversistes à se couvrir mutuellement d'injures : Philelphe et Laurent Valla ne gardaient pas plus de mesure dans leurs débats. Une autre vérité qui n'était point assez neuve pour qu'on y insistât autant, c'est que les paysans révoltés s'inspiraient de la haine de Luther contre le clergé.

Mais, d'autre part, on ne saurait nier sans injustice qu'il porte à ses

---

1. M. J. ne cite qu'un très petit nombre des belles pages de Luther, par exemple celles où il s'interroge anxieusement sur la légitimité de son œuvre (p. 183-184).

2. Sur ce même sujet, v. le deuxième vol., p. 437-441; 443 et suiv.

3. V. par exemple p. 107-8; 177-8; 188; 204, texte et note; v. en particulier, p. 567 et note 1 de la p. 568, les termes incroyables dans lesquels Luther annonce son mariage avec Catherine de Bora.

adversaires des coups sensibles. Erasme, l'élégant et spirituel sceptique, ne sort pas à son honneur de l'examen qu'il fait subir à ses écrits : M. J. le montre s'emportant, lui aussi, à la moindre attaque et appelant à son secours la vindicte publique (p. 64, en note), prodiguant les louanges par calcul, au point de complimenter l'auteur des Héroïdes Chrétiennes, correspondance amoureuses des femmes de la Bible où sainte Marie-Madeleine s'entretient d'amour avec Jésus et Dieu avec la Vierge (p. 25), ne s'interdisant pas dans la polémique les insinuations hypocrites (p. 7-9), se déclarant dans le même temps pour et contre la Réforme (p. 152-153), reniant un ami dans le malheur (p. 264). On savait bien que Luther ne s'était jamais piqué de tendre au fer du bourreau une tête obéissante ; mais peu de personnes étaient au fait des relations qui, dès 1520, par conséquent avant la diète de Worms, l'unissaient à Ulrich de Hutten et au chevalier brigand Franz de Sickingen, alors que ceux-ci lui offraient de déchaîner une guerre de religion (p. 93-102 ; 121-122) [1]. Trop long, nous l'avons dit, sur la responsabilité indirecte de Luther dans la guerre sociale de 1525, M. J. prend sa revanche en dénonçant sa responsabilité directe pour tant de pages où le novateur irrité avait demandé la destruction des églises et des couvents (p. 486-8), et n'en est que plus fondé à blâmer la brutalité avec laquelle Luther réclama plus tard le châtiment des séditieux (p. 569-570) [2]. Aux personnes qui, à tort ou à raison, estiment que le protestantisme a favorisé le progrès de l'instruction, il oppose la désertion des Universités amenée par les invectives de Luther contre leur confiance dans la raison humaine : l'Université d'Erfurt par exemple, qui, en 1520 avait encore 311 étudiants, n'en compte plus que 120 en 1522, 72 en 1523, 24 en 1523-1524 [3]. Par une tactique de bonne guerre, il argue, contre la Réforme, des déclarations répétées, non seulement d'Erasme, mais de Luther, touchant la diminution de la charité et l'accroissement des vices depuis la diffusion des nouvelles doctrines (p. 319-323 ; 441-443).

Dans le détail, on lira avec beaucoup d'intérêt ou de profit les témoignages de la haine des humanistes d'Erfurt contre le christianisme (p. 27-37), l'éclaircissement sur la Dispute de Leipzig entre Jean Eck et Luther (p. 83, note 5), les remarques sur le peu d'empressement du conseil de Régence à agir contre Luther vers 1521-1523 (p. 280 et suiv.),

---

1. Les amateurs de coïncidences curieuses rapprocheront le libelle de Hutten cité p. 122 du discours où M. de Bismarck déclarait jadis que *pour mettre l'Allemagne en selle*, les moyens pacifiques ne serviraient de rien et *qu'il y faudrait le fer et le sang*.

2. M. J. qui ne tombe jamais qu'à son insu dans l'injustice, réfute également les protestants qui ont cru que les paysans n'avaient pas encore commis leurs excès quand Luther publia son imprudente *Exhortation à la paix à propos des douze articles des paysans de Socrate*, et les catholiques qui croyaient qu'il n'avait composé son écrit *contre les troupes homicides et pillardes des paysans* qu'après la compression de la révolte (p. 519, note).

3. Sur les attaques de Luther contre les Universités, v. p. 204-208 ; sur la rapide décadence des Universités, v. p. 310-317.

les vers touchants d'un moine sincère et pieux sur la rupture de l'unité (p. 128-130), la relation plus touchante encore de l'abbesse Charité Pirkheimer à qui plusieurs de ses religieuses viennent d'être arrachées malgré elles par leurs mères furieuses aidées d'une foule menaçante (p. 373-386), les plans de réforme des paysans (p. 472-484), le récit du rôle que joua dans leur soulèvement Gœtz de Berlichingen, moins chevaleresque dans l'histoire qu'au théâtre (p. 540-541, et p. 574 texte et notes), les cruelles représailles des seigneurs et en particulier du margrave Casimir de Brandebourg contre les vaincus, les éloquentes réflexions de Laur. Fries et de Cochlaeus sur l'aggravation du sort des paysans après l'insurrection de 1525 (p. 593-594) et l'explication que l'auteur donne de ce fait (p. 607).

A la vérité, beaucoup de lecteurs reprocheront à M. J. la surabondance des détails, des citations, des analyses; l'auteur voudrait laisser les faits parler d'eux-mêmes; on désirerait cependant qu'il se chargeât quelquefois de les interpréter plus à loisir. Puisqu'il ne peut s'empêcher de dicter souvent leur langage, pourquoi ne pas monter plus souvent en scène de sa personne? Ses livres n'en deviendraient guère plus partiaux, et la narration y gagnerait en chaleur et en rapidité.

Néanmoins les érudits qui trouveront dans cet ouvrage un résumé raisonné et commode de tous les écrits publiés en Allemagne sur les premières années de la Réforme, pardonneront aisément à M. J. ses erreurs et ses longueurs; ils admireront sa patience, loueront ses efforts pour démêler la vérité, et souhaiteront le prompt achèvement d'une œuvre qui est encore loin du terme que l'auteur lui assigne.

Quant aux lecteurs français, ils garderont une part de leur reconnaissance pour le traducteur fidèle qui vient de leur faciliter de nouveau l'étude des innombrables matériaux recueillis par M. Janssen, et qui a bien fait de vaincre cette fois une modestie inopportune, en ne cachant plus le nom illustre qu'il est digne de porter.

Ch. Dejob.

---

104. — **Mabillon et la Société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à la fin du dix-septième siècle** (1664-1707), par Emmanuel de Broglie. Paris, Plon et Nourrit, 1888, 2 vol. in-8. (T. I, xi-429 pp.; t. II, 390 pp.)

C'est un sujet encore très neuf qu'a choisi là M. de Broglie. Depuis longtemps, sans doute, on sait en France que nous avons eu au xviie siècle une admirable école d'érudition dont les bénédictins ont été les représentants les plus éminents; mais qu'est-ce qu'ont fait au juste ces précurseurs? Quelle tâche ont-ils accomplie? Quelle méthode ont-ils fondée, appliquée et jusqu'à quel point en ont-ils mené l'application? Quels sont les événements qui intéressent l'histoire de la science dans ces vies modestes et laborieuses? Quel rang ont-ils tenu au milieu de la société de leur temps? Autant de questions auxquelles ceux-là

même seraient, de nos jours, fort embarrassés de répondre, qui révèrent, sur parole, les noms de Mabillon, de Ruinart, de Martène et de Lobineau.

Que l'ouvrage de M. de B. réponde à toutes ces questions, et qu'il suffise à dissiper notre ignorance sur tous ces points, je ne puis pas le dire et je le regrette. C'est même le seul gros reproche que j'y ferai pour le fond. Je sais bien que M. de B. prend soin de nous prévenir, au début de son livre, et de nous rappeler, dans la suite, qu'il s'est proposé uniquement de tracer un *tableau d'ensemble* de la vie érudite dans la société religieuse de la fin du XVII[e] siècle ; que c'est « une course rapide », une simple « promenade toute de curiosité littéraire et morale » qu'il nous invite à faire avec lui (I, p. VII, IX ; II, p. 264) ; qu'il ne veut se permettre ni de critiquer, ni même d'analyser les travaux des Bénédictins dont la valeur « échappe à sa portée » et dont les matières lui sont « tout à fait étrangères (I, p. 1, 118, 123, II, 219, 221) ; et, par conséquent, on n'a pas strictement le droit de lui reprocher de n'avoir pas fait ce qu'il n'avait pas voulu faire ; — n'importe, il n'en est pas moins regrettable, et un peu surprenant, que dans un livre dont Mabillon est le principal personnage, on ne trouve ni un exposé sommaire, mais substantiel, de quelques-uns des ouvrages historiques qu'il a laissés, — ni un essai d'appréciation précise des procédés qu'il emploie dans la recherche des faits, dans la discussion des textes, dans l'exposition des résultats acquis ; —rien enfin qui nous permette de voir ce grand savant à l'œuvre, et de juger, autrement que par le dehors, de sa féconde activité. On nous cite les appréciations des modernes, les « certificats » donnés par M. Guérard, par M. Delisle, à l'exactitude et à la critique des Bénédictins ; mais quelques exemples bien choisis, quelques précisions discrètes feraient mieux notre affaire. Sans doute, d'oser entrer dans ces détails, c'eût été d'abord courir le risque d'ennuyer ; et, en outre, M. de B. argue de son incompétence. Mais il nous permettra de croire, en dépit de lui, qu'il eût très heureusement réussi à se mettre et à nous mettre au courant des plus importantes questions d'histoire que les travaux de Mabillon ont soulevées ou résolues, et que son analyse claire, ingénieuse, habile à discerner les points intéressants, aurait su, sans cesser d'être exacte, égayer ces parties sévères de son sujet.

Je me hâte d'ajouter que ce qu'il s'est restreint volontairement à faire, M. de B. l'a fort bien fait. Il prend pour centre de son étude la vie de Mabillon, et avec grande raison. Tous les bénédictins ne ressemblèrent pas sans doute au docte et aimable auteur de la *Diplomatique ;* sous l'uniformité de la règle, leurs différences d'intelligence et de caractère subsistaient, et elles s'affirment dans leurs lettres ou dans leurs ouvrages ; mais il n'en est pas moins vrai que la personne de Mabillon est une de celles qui peuvent donner la plus complète, la plus juste, en même temps que la plus favorable idée de cette compagnie de pieux savants. Modèle d'ardeur laborieuse, d'humilité pacifique, quoique

digne quand on l'attaque injustement, et énergique quand il s'agit de défendre la vérité, ce « docteur angélique » de l'érudition religieuse au XVIIe siècle, *suavissimus et doctissimus pater*, comme l'appelait le cardinal Noris, est l'homme à qui convient le mieux le délicat portrait, tracé par M. de B. (I, 18-19) des mœurs bénédictines : « La simplicité et la paix, jointes à une certaine naïveté, régnaient... dans les rapports des moines entre eux à ce moment... Dans toute la fleur de leur renaissance religieuse, ils joignaient à la ferveur de dévotion, » — j'ajoute: à l'amour véhément de la vérité, à la « conviction » scientifique, — « une sorte de politesse grave, une urbanité simple dans les manières. »

Après avoir rappelé les débuts de Mabillon dans la vie religieuse et savante, M. de B. suppose, au commencement de son second chapitre, que, « comme par un coup de baguette magique », le lecteur se trouve transporté dans la cellule de dom Luc d'Achery, « un dimanche, après vêpres, » à l'heure où se réunissaient, chez l'auteur du *Spicilège*, ses amis du couvent et de l'extérieur. Cet artifice, connu, mais innocent permet à M. de B. de nous présenter, en une suite de portraits légers, les principales figures du monde érudit de ce temps depuis Du Cange, Baluze et les frères Valois, jusqu'à « messieurs Anisson, » les libraires lyonnais qui tenaient à honneur d'imprimer les longs et nombreux in-folios de leurs illustres amis. Ce « défilé » était nécessaire pour replacer sous nos yeux Mabillon dans son milieu ; M. de B. sait, du reste, en éviter l'ennui, par un choix presque toujours judicieux d'anecdotes caractéristiques. (Il en est cependant quelques-unes d'un peu trop connues, qui ralentissent sa narration, encombrent son tableau et qu'il eût mieux valu faire descendre aux notes : tome I, pp. 93, 105, 133.) — Puis, il passe en revue les correspondants de Mabillon, et les deux longs chapitres qu'il y consacre, venant s'ajouter à des ouvrages récents (à ceux, par exemple, de M. Uri sur Guyet, de M. Jacquet sur l'érudition Dijonnaise, et à la publication des lettres de l'abbé Nicaise par M. Caillemer) — contribueront à nous donner de mieux en mieux l'idée de la variété et de l'intensité de la vie littéraire au XVIIe siècle. Que serait-ce, si l'on connaissait une plus grande quantité des « richesses épistolaires », encore enfouies dans les diverses bibliothèques de l'Europe? Souhaitons que des publications comme celles de M. Tamizey de Larroque sur Peiresc, ou de M. Pélissier sur Holstenius soient en France l'heureux commencement d'une exhumation intelligente du monde savant des deux derniers siècles.

Tous ces correspondants de Mabillon, M. de B. nous les présente pêle-mêle. « Il y aurait, pense-t-il, moins de vie et de vérité à ranger méthodiquement ces figures si dissemblables, tandis qu'à les laisser se montrer à nous sans ordre et confusément, elles pourront nous donner l'illusion du passé, et nous transporter un moment dans la cellule de Saint-Germain-des-Prés, où arrivaient à la fois les lettres des plus illustres personnages, comme des plus obscurs amis de l'érudition et du tra-

vail » (I, p. 108). L'excuse est ingénieuse, mais au risque même de n'avoir plus au même degré l'« illusion » de dépouiller le courrier quotidien du R. P. Mabillon, nous eussions préféré un peu plus d'ordre. Un classement, chronologique ou logique, eût été certainement, comme dit M. de B., « une besogne peu aisée, » mais, sans ôter beaucoup à l'aisance de la forme, il eût mis plus vivement en lumière et laissé plus nette dans la mémoire la variété remarquable des communications reçues par Mabillon, le grand nombre de sujets qui l'intéressaient, et les « spécialités » diverses de ses amis savants ou mondains. — Par contre, M. de B. établit entre les « familiers de l'abbaye » et les « correspondants » de Mabillon, une distinction qui n'est pas toujours fondée en raison, qui lui fait commettre quelques répétitions (comme, par exemple, celles de Fleury, de Nicaise, d'Anisson), et qui l'induit aussi en des omissions regrettables. C'est ainsi qu'ayant parlé au chapitre des « familiers » de l'Abbaye, de Bossuet, il oublie de revenir, au chapitre des « correspondants » sur les lettres, curieuses pourtant à divers titres, échangées entre l'évêque de Meaux et le moine de Saint-Germain.

Je ne donne pas l'énumération des personnages dont M. de B. a choisi, dans la correspondance de Mabillon, des lettres intéressantes : l'ouvrage est suivi d'un index alphabétique des noms cités. Ce qu'il faut signaler, c'est que M. de B. ne se borne pas à puiser dans les recueils imprimés de correspondances bénédictines, tels que ceux de MM. Valéry et Dantier. Il a également mis à contribution les onze volumes in-folio qui contiennent, à la Bibliothèque nationale, la volumineuse collection de la correspondance de Mabillon ; ainsi que les lettres de dom Estiennot, de dom Guillot, et les quatre gros volumes de la correspondance de l'abbé Nicaise. Dans la récolte qu'il y a faite je signalerai seulement, à cause de l'intérêt qui s'attache toujours à cet aimable personnage, un billet du marquis de Sévigné, au temps ou l'ancien ami de Ninon se faisait ermite.

Notons, à propos de ces lettres inédites que M. de B. nous donne en assez grand nombre, une grosse négligence, dont les lecteurs mondains de ces deux volumes ne s'apercevront pas, mais qui fera gronder les hommes d'étude : je ne crois pas que M. de B. cite jamais les dates des lettres qu'il insère. Les mentions de ce genre n'eussent pourtant pas allongé de beaucoup les notes au bas des pages, ni gâté l'élégante netteté des in-octavo de M. Plon. Pourquoi M. de B. n'a-t-il pas voulu croire que son ouvrage intéresserait aussi la postérité de ces gens de lettres « à manteau noir, » comme on disait au XVIIe siècle, qui, sans être insensible à l'agrément d'une lecture, ont avant tout la manie de l'exactitude?

Le premier volume de M. de B. se termine et le second commence par le récit des « *itinera benedictina.* » Ce que l'auteur nous fait paraître, ici, ce n'est plus le moine érudit, sous son aspect traditionnel, penché dans sa cellule sur les livres et sur les chartes, et travaillant de longues heures à la lueur de ce chandelier muni, — nous dit M. de B.

d'après les textes, — « d'un fer mobile pour hausser et baisser la chandelle. » (I, p. 17). Voici maintenant Jean Mabillon, Claude Estiennot, Michel Germain, partis en voyage, parcourant l'Alsace, la Suisse et l'Italie, allant de ville en ville, de couvent en couvent frapper à la porte des bibliothèques et des archives. Et ces missionnaires scientifiques, sous leur capuchon noir et dans leur aride besogne, gardent toujours et font admirer aux étrangers l'entrain et la gaîté françaises : « Il y a environ trois cents manuscrits à la bibliothèque (de Lucques), — écrit « un jour Michel Germain, tout joyeux ; — je les ai tous tenus et « feuilletés en buvant étrangement de poussière. Nos messieurs qui « nous regardaient faire, ne nous considéraient pas autrement que « *comme des soldats français qui montent à l'assaut*. »

Il va sans dire que, dans ces voyages, ce sont surtout les richesses de l'érudition qui les attirent et qui les touchent, et que leurs lettres, quand surtout elle sont écrites à Florence ou à Naples, risquent de paraître à un lecteur moderne singulièrement sèches et froides. Tel est aussi le caractère des relations rédigées au retour par Mabillon : « il n'y faut chercher ni le poète, ni le rêveur... Ce n'est ni Chateaubriand, ni Lamartine ; c'est un religieux du XVIIe siècle à la recherche de vieux manuscrits et de pieuses impressions. » M. de B. nous le rappelle à plusieurs reprises, de peur des déceptions ; mais il n'en est pas moins vrai que les fragments qu'il choisit habilement et qu'il cite, sans abonder en descriptions pittoresques, en réflexions sociales ou politiques, ne nous donnent point cependant une trop piètre idée de l'esprit d'observation de nos bénédictins. Ils avaient des yeux pour autre chose que pour les parchemins ; ils savaient noter, au passage, les curiosités de la nature et de l'art, et leur bon sens, à la fois grave et malin, de chrétiens gallicans leur fait apercevoir très clairement, et relever avec finesse, les habitudes parfois étranges du monde ecclésiastique ou laïque dans les pays qu'ils traversent.

M. de B. arrive ensuite (t. II, ch. II) à la célèbre querelle de Mabillon avec l'abbé de Rancé. Sans surfaire l'intérêt de cette controverse, qui ne peut plus guère nous passionner aujourd'hui, il définit avec justesse l'impression qu'elle nous laisse. « Ce qui nous semble surtout remarquable, écrit-il à ce sujet (II, p. 189), c'est la singulière élévation d'esprit qu'elle suppose chez une société, qui pouvait prendre parti dans une discussion, qui, par sa nature même, semble toute spéciale... L'intérêt qu'y prirent des gens du monde, des gens de cour et jusqu'à des princes, témoigne d'une société où régnait une atmosphère intellectuelle fort haute, et qui prenait aux choses de l'intelligence un intérêt vif et dont nous n'avons plus que le souvenir. » Ici encore, M. de B. apporte quelques documents nouveaux, entre autres une lettre de dom Michel Germain, très dépité de voir que « M. l'abbé de la Trappe, tout grand saint et grand seigneur qu'il est » fait paraître dans son procédé bien de la légèreté, et qu'il « tintamarre » tout comme un autre sur des racontars sans fondement. (II, p. 108. Cf. p. 113, 146 et suivantes).

M. de B. termine ce tableau de la Société bénédictine, au moment où « un esprit nouveau se fait sentir » déjà jusque dans ce monde pacifique et recueilli de la piété et de la science ; où une génération nouvelle remplace Mabillon et ses compagnons, en mêlant à la même ardeur pour la recherche du vrai dans l'histoire ecclésiastique « quelque chose de plus militant que ne le comporte tout à fait l'habit de Saint Benoît. » (t. II, p. 273). Et dans ces années de transition, les relations de Mabillon et de ses confrères avec le président Le Pelletier, avec M. de Harlay, avec la cour anglaise de Saint-Germain ; ses « Réflexions », déjà étudiées de près par M. Jadart, sur la Réforme des prisons ecclésiastiques ; l'*Iter lotharingicum*, les relations de Mabillon et de Ruinart avec les luthériens de Strasbourg, fournissent à M. de B. de nouvelles occasions de nous offrir, avec d'intéressantes glanures à travers les recueils d'inédits, un récit agréable de choses déjà connues. Dans cet agrément, la forme est évidemment pour beaucoup. M. de B. écrit avec cette élégance facile qui semble être un don de famille. Ce style très coulant, un peu « fluent » même et qui craint trop peu les négligences et les redites, cette simplicité parée, — d'une parure uniforme, — ce ton discret qui ne permet rien de très vif ni de saillant, tout cela convient bien ici et s'harmonise en quelque sorte au sujet.

Tel est cet ouvrage qui, à cause des omissions volontaires que la modestie de l'auteur s'est imposées, ne dispensera les curieux de recourir ni aux travaux modernes de MM. Valéry, Dantier et Jadart, ni aux ouvrages de Le Cerf, de Ziegelbauer et de dom Tassin, ni surtout aux écrits de Mabillon lui-même ou de ses amis ; — mais qui, sous une forme attrayante, contribuera utilement à l'histoire future de l'érudition française au XVIIe siècle. Ce travail de M. de Broglie n'a pas passé inaperçu à l'étranger, et nous ne pouvons que nous en féliciter.

A. Rébelliau.

---

105. — **Die ersten moralischen Wochenschriften Hamburgs** am Anfange des XVIII Jahrhunderts, von Karl Jacoby. Hambourg, impr. Lütcke et Wulff. progr. du Wilhelm-Gymnasium, 1888. In-4, 48 p. 2 mark 50.

Dans ce programme de gymnase, M. Jacoby montre que le *Vernünftler* de Hambourg est, en date, la première revue morale de l'Allemagne ; il analyse les principaux articles de ce *Vernünftler* qui eut pour rédacteur le musicien Mattheson et qu publia cent numéros ; — à remarquer la journée du bourgeois de Hambourg (p. 29-22), et les citations d'auteurs qui « offrent l'image des connaissances et des lectures de l'époque » (v. 9-13). M. J. dépouille pareillement la *Lustige Fama* qui parut en 1718 et où l'on notera surtout les attaques contre les femmes et le mariage ; la *Neuangelegte Nouvellen-Correspondence aus dem Reiche derer Lebendigen in das Reich derer Todten ;* enfin le *Patriot*, une des meilleures revues de cette période, et que Herder

rangeait parmi les réformateurs du goût. A la fin de cette très utile étude, M. Jacoby donne une liste aussi complète que possible des revues morales publiées à Hambourg pendant le xviiie siècle; il en compte 99.

CH.

---

106. — **Deutschland vor hundert Jahren,** politische Meinungen u. Stimmungen bei Anbruch der Revolutionszeit, von W. WENCK. Leipzig, Grunow, 1887. In-8, viii et 276 p. 5 mark.

Voilà un très bon livre, très intéressant, plein de faits et de citations. Il serait aisé de le grossir, mais à quoi bon? Tel quel, il en dit assez, et le sujet l'*Allemagne en 1789* est amplement traité. Tout au plus pourrait-on reprocher à M. Wenck de n'avoir pas profité de l'occasion pour tracer, en plusieurs volumes, un tableau définitif. Tout au plus pourrait-on le blâmer d'avoir rejeté les notes (au nombre de 385 !) à la fin du volume et de commettre parfois de très légères erreurs, comme de parler de *Schrecknisse* à propos de l'échauffourée de Mayence en 1790, d'attribuer à Laukhard les « Lettres d'un témoin oculaire », d'oublier K.-Fr. Cramer et, à propos du mot *Patriot*, Moscherosch. Mais on suit avec intérêt, avec profit, les sept chapitres de M. W. : 1° les idées politiques, les sentiments qu'inspiraient les princes, la foi monarchique, le républicanisme ; 2° les progrès de l'*Aufklärung*, les désirs d'amélioration, la publicité, Schlözer, la liberté de la presse et la censure ; 3° le patriotisme allemand ; 4° le cosmopolitisme ; 5° le prussianisme, la guerre de sept ans, le culte de Frédéric ; 6° la Prusse et le sentiment national, le *Fürstenbund*, Jean de Müller; 7° les premières impressions que fit la Révolution française et l'enthousiasme de l'Allemagne. Tout cela pourrait être autrement ordonné et développé; tout cela, ou à peu près, a été traité par d'autres, par Perthes, par Biedermann, par Br. Bauer; mais M. Wenck a su être original après ses devanciers et rajeunir sa matière par de vastes lectures dans les écrits et les journaux du xviiie siècle. Il laisse de côté les francs-maçons, les illuminés, les affaires de l'église; il ne cite qu'en passant l'Autriche et Joseph II ; mais il veut, avant tout, — et il y a réussi — donner une idée de tout ce qui passionnait alors, au point de vue politique, le public allemand. Ce livre, si nourri, si plein de choses, sera longtemps consulté.

C.

---

107. — Documents militaires du lieutenant-général de Campredon. **Défense de Danzig en 1813,** journal de siège, etc., annotés et publiés par Charles AURIOL. Paris, Plon, 1888. In-8, viii et 312 p. 3 fr. 50.

Ce livre se divise en cinq parties : avant le blocus (retraite du 10e corps de la Dwina sur Danzig); le blocus; l'armistice ; le siège; la

capitulation. L'auteur a eu entre les mains le journal de siège et le journal personnel que tenait le commandant en chef du génie de la défense, Campredon, ainsi que ses lettres et des notes ou appréciations écrites à la fin de la campagne. Voilà ce qui fait le fond de la publication. M. Auriol donne en gros caractères tout ce qui est citation textuelle de Campredon, et en petits caractères les renseignements qu'il a puisés à diverses sources, dans les rapports de témoins oculaires et dans les lettres de l'empereur, de Berthier, de Macdonald, de Rapp, du duc de Wurtemberg. Il « maintient l'orthographe des noms propres telle qu'elle est dans les documents eux-mêmes ». Nous croyons qu'il aurait dû, au contraire, rétablir la véritable orthographe et corriger celle des documents, Mais on lui saura gré de son travail et surtout des journaux et notes de Campredon qu'il livre à la publicité. Il donne même à la fin du livre un *Index des noms;* c'est une liste de tous les personnages cités dans l'ouvrage; mais à quoi peut servir une liste toute sèche et sans renvois, sans citation des pages? [1]

A. C.

---

108. — P. Natorp. **Einleitung in die Psychologie nach kritischer Methode.** Fribourg en Brisgau, Mohr, 1888, 129 p. in-8. 2 m. 50.
109.— H. Rickert. **Zur Lehre von der Definition.** Ibid., 66 p. in-8.
110.— H. Spitta. **Ein Blick in unsere Zeit.** Zweiter Abdruck. Ibid., 44 p. in-8.
111.— H. Münsterberg. **Der Ursprung der Sittlichkeit.** Ibid., 1889, 120 p. in-8. 3 m.

I. La brochure de M. Natorp mérite d'être lue, d'abord parce qu'elle est l'œuvre d'un esprit net et sagace, et ensuite parce qu'elle est un symptôme de la renaissance philosophique en Allemagne. La forme reste encore, comme dans les travaux antérieurs de M. Natorp, pénible et laborieuse, non sans recherche.

II. Les 66 pages de M. Rickert sont un travail médiocre d'élève appliqué. Une page (p. 47) est intéressante, ou pourrait l'être, si l'auteur avait bien voulu ménager mieux qu'un avortement à l'embryon d'idée qui y est déposé.

III. M. Spitta fait un vilain métier. Ses quarante pages de gros mots, de niaiseries de cuistre, de violences de corps de garde ne nous touchent guère; son anti-sémitisme, son anti-cléricalisme, son anti-libéralisme nous sont indifférents; mais il est pour un philosophe des besognes plus décentes, et il y a mieux à faire à l'heure qu'il est que de crier sur tous les tons la haine et la colère. — Une première édition de cette publication a été enlevée en un clin d'œil, et l'auteur en demande un

---

1. Et puis, faut-il lire comme à cet Index d'*Autresol* et *Bouvenot* ou, comme à la p. 69 « d'Antresol » et « Bouvenet »? pourquoi « Tarrides » cité à cette p. 69 manque-t-il dans l'Index? De même le nom du tambour est-il *Korn* comme à la p. 71 ou « Kern » comme à l'Index? En tout cas, dans cet Index, il fallait écrire *Bousmard* et non « Bousmart », *Chambarlhac* et non « Chambarliac ».

compte-rendu à une Revue française. C'est d'un comique excessif et lugubre.

IV. J'ai dit tout naïvement le bien que je pensais du premier opuscule de M. Münsterberg (*R. C.* 1888, I, p. 434). Celui-ci suit de trop près son aîné, et ajoutera peu de chose à la jeune réputation de l'auteur. La plume est agile et facile ; la réflexion est courte.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Rubens Duval fait paraître chez Bouillon et Vieweg le premier fascicule du *Lexique syriaque*, avec gloses syriaques et arabes de Bar Bahloul. L'ouvrage qui sera terminé en 1893, ou au plus tard en 1894, comprendra cinq fascicules ; le second en cours d'impression, paraîtra à la fin de cette année.

ALLEMAGNE. — Deux volumes nouveaux de la *Deutsche National Literatur* : La « Dramaturgie de Hambourg », de Lessing suivie de petits écrits de la période de Hambourg (xe partie des Œuvres de Lessing, IX et 488 p.), p. p. Boxberger et « Le voyage en Suisse », de Gœthe (XXIIIe partie des Œuvres de Gœthe, xxx et 345 p.), p. p. H. Düntzer.

— La librairie Henninger, de Heilbronn, vient de publier enfin l'ouvrage, depuis longtemps annoncé et attendu, de M. Alex. Reifferscheid, *Quellen zur Geschichte des geistigen Lebens in Deutschland wæhrend des XVIII Jahrhunderts* (XIX et 1048 p. 30 mark). C'est un premier volume qui renferme des lettres de G. M. Lingelsheim, de M. Bernegger et de leurs amis.

— La même librairie a fait paraître dans la collection des « monuments de la litt. allem. du XVIIIe et du XIXe siècle », trois volumes nouveaux : *die Mætresse*, de K. G. Lessing ; *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur* (p. p. A. de Weilen) ; *Ueber die bildende Nachahmung des Schœnen*, de K. Ph. Moritz (p. p. S. Auerbach.)

— Les éditeurs Henninger annoncent également, pour paraître à la fin de février, un *Neuer vollstændiger Index zu Diez' etymologischem Wœrterbuch*, par M. J. U. Jarnik.

— Dans les « Neudrucke » de M. Vollmœller paraîtra prochainement une édition de *Silvanire*, de Mairet, par M. R. Otto.

— M. F. Pfaff, de Fribourg en Brisgau, prépare une édition complète et diplomatique du manuscrit C qui était naguère à Paris, qui est aujourd'hui à Heidelberg et qui contient les poésies des Minnesinger.

— Vont paraître chez Teubner, à Leipzig : *Tier-und pflanzenbilder auf antiken Münzen und Gemmen* (26 planches avec texte), par F. Imhoof et O. Keller ; — *Parmenides et Philebus*, rec. Wohlrab ; — *C. Asinii Pollionis commentarius de bello Africano*, p. p. Ed. Wœlfflin et Adam Modonski ; — *D. Junii Juvenalis saturae*, p. p. A. Weidner, 2e édit. remaniée ; — *Abriss der griech. Literaturgeschichte*, I. *Die Zeit der nation. class. Lit.* ; II. *Die alexandrin. u. byzantin. Zeit*, par J. Sitzler ; *Ciceronis orationes selectae XXI ex editione C. W. Muelleri seorsum expressae*.

ALSACE. — Les archives de la Basse-Alsace ont reçu du gouvernement bavarois des documents concernant le landgraviat alsacien pour la période de 1303 à 1626, des actes relatifs à l'établissement des jésuites en Alsace, deux volumes des préten-

dus actes secrets de la justice d'Inspruck sur les pourparlers pour la conclusion de la paix entre l'Autriche et la France (années 1643-1670), un urbaire du bailliage de Haguenau, de 1531, de nombreuses pièces qui complètent les actes diplomatiques des évêques des Strasbourg du XVIe et du XVIIe siècle. Le gouvernement a fait l'acquisition des archives provenant de la succession de feu Mgr Ræss et qui se composent des actes de l'abbaye de Munster, ainsi que d'un document authentique du roi Adolphe de Nassau, de l'année 1297, par lequel celui-ci donne en gage la charge de l'échevin de Surbourg à Henri de Fleckenstein; ce document a été donné aux archives municipales de Strasbourg; le reste a été remis aux archives de la Haute-Alsace avec une série de regestes, datant du XIVe siècle et provenant du « fonds Reinach » des archives luxembourgeoises, qui est d'une grande valeur pour l'histoire de la noblesse d'Alsace-Lorraine.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 février 1889.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite de la mort de M. le comte Riant. Il y a trois candidats, MM. Clermont-Ganneau, Courajod et R. de Lasteyrie.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce la prochaine ouverture d'un musée consacré exclusivement aux antiquités découvertes à Cività Castellana, l'antique Falérie. Ce musée est établi dans la villa *di Papa Giulio*, près de la *porta del Popolo*. L'administration a voulu y donner un modèle de ce que doit être un musée destiné à servir utilement l'étude et la science. M. Geffroy s'étend avec détail sur l'importance des objets découverts et sur le bon aménagement de la collection.

M. Boissier, qui a pu examiner une grande partie des objets trouvés dans les fouilles de Falérie, insiste sur l'intérêt de ces découvertes.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Ch. Nisard achève la lecture de son mémoire sur les rapports entre Fortunat, sainte Radegonde et la mère Agnès, abbesse de Sainte-Croix de Poitiers.

M. Oppert communique une notice sur la date d'Aménophis IV, roi d'Egypte, et des rois chaldéens Purnapuriyas et Hammurabi. Un texte du règne de Nabonid (555-538 avant notre ère), mentionne deux rois qui travaillèrent à l'embellissement du temple du Soleil à Sippara, Hammurabi et Purnapuriyas; le second de ces princes, selon ce texte, vivait 700 ans après le premier. D'autres part, les tablettes récemment trouvées à Tell Amarnah (Egypte), nomment un Purnapuriyas, roi de Chaldée, qui vivait au temps où Aménophis IV régnait en Egypte. On a admis jusqu'ici qu'Aménophis IV vivait en 1450 avant notre ère et on en a conclu que le règne de Hammurabi devait être placé en 2150; mais M. Oppert indique des raisons qui permettent de fixer, dit-il, avec une entière certitude, le règne de Hammurabi aux années 2394 à 2339 avant notre ère. Il faut donc, ou reculer de deux cents ans la date d'Aménophis IV, ou admettre l'existence de deux Purnapuriyas, qui auront vécu à deux siècles l'un de l'autre.

Ouvrages présentés : — par M. Deloche : DRAPEYRON (Ludovic), *l'Image de la France sous les derniers Valois et sous les premiers Bourbons (1589-1682)*; — par M. Bréal : IMBERT (G.), *Lettre au directeur du Muséon*; — par M. Siméon Luce : *Valerandi* VARANII, *De gestis Joannæ virginis, Franciæ egregiæ bellatricis*, réimpression publiée par Ernest PRAROND.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 6 et 13 février 1889.

M. Frossard, associé correspondant national, présente le calque en couleur d'un carreau de verre émaillé de la fin du moyen âge, provenant de l'église du couvent de l'Escaledieu (Hautes-Pyrénées).

M. Ulysse Robert termine la lecture de son mémoire sur les marques d'infamie dont le port était imposé aux cagots et aux femmes de mauvaise vie.

M. l'abbé Duchesne communique trois inscriptions chrétiennes provenant d'Afrique.

M. Emile Molinier signale deux dessins de Dominique Florentin pour le monument de Claude de Lorraine, à Joinville, conservés dans les collections du Musée du Louvre.

Le Secrétaire,
Ulysse ROBERT.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 11 mars — 1889

112. — **Çakuntalâ,** drame indien, version tamoule d'un texte sanscrit, traduite en français par Gérard Devèze. Paris, Maisonneuve, 1888, in-8.

La Çakuntalâ de M. Devèze est le premier spécimen authentique du théâtre tamoul qui soit mis à la portée du lecteur français. M. Lamairesse a publié jadis, dans les *Poésies populaires du sud de l'Inde* (Paris, 1867), des *morceaux choisis de la tragédie de Saranga.* Ces extraits, si abondants qu'ils soient, ne permettent pas de reconstituer la véritable physionomie de l'original, ni d'observer les procédés caractéristiques de la dramaturgie tamoule. Le nom de tragédie appliqué à la pièce indienne indique le parti-pris du traducteur; il veut rapprocher son modèle du public français, et il en donne une adaptation plutôt qu'une copie. L'Allemagne et l'Angleterre ont également négligé l'étude de ce théâtre, pourtant si riche. Tandis que les autres langues littéraires de l'Inde méridionale, le Telugu, le Canarais et le Malayalim n'ont pas de drames indigènes [1], le Tamoul a une littérature dramatique originale et variée. Le catalogue de la collection Mackenzie par Wilson, et le *Catalogue raisonnée (sic)* des manuscrits orientaux du collège du Fort Saint-George par Taylor (Madras, 3 vols. 1858-1862) donnent le titre et l'analyse succincte d'environ vingt pièces (nâṭaka) appartenant à différents genres. Les unes sont fondées sur des légendes épiques empruntées à l'Inde aryenne; les autres portent à la scène des sujets religieux d'intérêt local, p. ex. le récit d'un miracle opéré par la divinité d'un temple voisin, et elles traitent en général les histoires pieuses avec un sentiment peu respectueux, souvent même sceptique; elles se plaisent à montrer des prêtres débauchés, avides de toutes les jouissances terrestres. Le genre le plus populaire est le monologue bouffe (bhâṇa) dont l'inspiration est toujours libertine. Nos renseignements s'arrêtent, par malheur, à ces indications générales. La traduction de M. D. nous met désormais en état de les préciser et de les compléter;

1. Wilson, Cat. Mackenzie, Introd. p. 25. — Taylor I p. ix.

nous savons maintenant, grâce à lui, comment un poète tamoul transforme les légendes épiques de l'Inde ancienne pour les accommoder au goût de ses auditeurs et aux exigences du théâtre. La Çakuntalâ tamoule n'a guère qu'un rapport nominal avec le chef-d'œuvre de Kâlidâsa ; elle est tirée directement de l'épisode du Mahâ-Bhârata et elle le suit avec une exactitude scrupuleuse. La pièce commence à la tentation de Viçvâmitra, qui précède la naissance de Çakuntalâ, et elle se termine au moment où le roi, en présence de ses alliés et de ses ministres, reconnaît solennellement son épouse et son fils. Une longue série d'invocations ouvre le spectacle; elles s'adressent à Ga*n*eça, à Subrahma*n*ya à Sarasvati, à Çiva, à Umâ, à Vis*n*u, au maître du poète. Celui-ci sollicite ensuite la faveur de l'assemblée; les bénédictions recommencent, puis le Dieu de la science et des succès, Ga*n*eça, entre en scène et reçoit les hommages du chœur. L'action commence alors; elle se déroule dans une série de tableaux coupés par des récitatifs que déclame le directeur. La division en actes, obligatoire dans le théâtre sanscrit, ne se retrouve pas ici. On voit d'abord Viçvâmitra avec deux disciples en quête d'un lieu propre à la pénitence. Une odeur de femme le poursuit, l'obsède et le trouble. Il s'installe enfin et commence ses austérités. La scène passe au ciel : les dieux ont peur de Viçvâmitra dont les pénitences menacent le trône d'Indra, et ils tiennent conseil. B*r*haspati propose un moyen de salut ; il faut dépêcher une Apsaras qui séduise l'ascète ; Rambhâ se refuse, Menakâ accepte. Elle descend sur terre, s'approche du saint personnage, l'agace, le provoque ; affolé, Viçvâmitra célèbre l'amour, tombe aux pieds de la divine courtisane, sollicite et obtient ses faveurs. Le directeur annonce un intervalle de temps. Ka*n*va se promène à travers une forêt ; il entend des pleurs d'enfant, trouve Çakuntalâ abandonnée et la recueille. Nous renonçons à regret à donner l'analyse détaillée du drame. C'est une sorte d'opéra entremêlé de récits et de chœurs. C'est ainsi que les paysans viennent en chantant demander au roi Dus*y*anta sa protection contre les fauves ; les laboureurs les suivent et chantent en chœur leurs doléances. Le roi se décide à partir en chasse, et aussitôt les chasseurs entrent, et célèbrent en chantant les plaisirs de ce noble exercice. Le poète Râmacandra a laissé de côté les inventions de Kâlidâsa ; il paraît même les ignorer. L'anneau fatal n'est pas seulement mentionné. Le roi voit Çakuntalâ dans l'ermitage, en l'absence de Ka*n*va ; il lui promet le mariage, s'unit à elle, la quitte et l'oublie. Çakuntalâ reste auprès de son père adoptif, élève le fils né de sa courte union, et ne songe à rejoindre son époux d'un jour que sept ans après, sur l'ordre de Ka*n*va. Comme dans l'épopée, Dus*y*anta feint de ne pas les connaître et attend les témoignages des dieux pour se décider. La fable est lâche, traînante, et sans invention ; les personnages n'ont pas de caractère. Ce serait une injure à la gloire de Kâlidasâ que d'instituer le moindre parallèle entre les deux œuvres. Les traits originaux du théâtre tamoul s'accusent fortement dans le drame de

Râmacandra ; la verve gouailleuse qui s'y exerce contre les brahmanes lui a inspiré un vrai chef-d'œuvre de bouffonnerie : la prude austérité de Viçvâmitra, la naïveté espiègle de ses disciples, le trouble du sage à la vue de l'Apsaras, l'oubli de ses résolutions chastes et le déchaînement ardent de sa passion sont peints avec une force comique inconnue chez les classiques de l'Inde ; le réalisme libertin de cette littérature se décèle dans la scène où Çakuntalâ éprouve, en présence du spectateur, les douleurs de l'enfantement. Le mélange du dialogue et de la récitation épique, constamment employé dans cette œuvre et si contraire aux lois du théâtre sanscrit, se retrouve pourtant dans une production étrange de ce théâtre, le Mahâ-nâṭaka, centon de stances empruntées à des ouvrages souvent assez modernes, et qui revendique pourtant une origine fort ancienne. Ces prétentions d'antiquité sont justifiées sans doute, si on les restreint à la disposition du drame, à son cadre.

M. Devèze s'est borné malheureusement à publier sa traduction sans y attacher d'introduction ni de notes. Il néglige de nous renseigner sur la date de l'ouvrage, sur la personne du poète (Râmacandra, roi de Râjanallûr, d'après le prologue), sur l'édition qu'il emploie. La seule indication précise qu'il nous donne est erronée. La Çakuntalâ de Râmacandra n'est pas la « version tamoule d'un texte sanscrit » ; c'est certainement une œuvre originale ; le théâtre sanscrit, nous l'avons dit, n'aurait pas admis un drame de ce genre, si indocile aux préceptes vénérés du sage Bharata, le législateur de l'art dramatique.

Sylvain LÉVI.

---

113. — **Esquisses archéologiques**, par Salomon REINACH. Paris, Leroux, 1889. In-8, 8 planches. 12 francs.

Ce volume de *Mélanges* s'adresse au grand public plus qu'aux archéologues. L'auteur y court d'un bout à l'autre du monde antique, de l'Euphrate à l'Atlas, à travers les champs de fouilles et les musées. Il marque d'abord les principales étapes de la science française en Orient ; puis il raconte le déblaiement du grand Sphynx, saute de Suse en Sardaigne et en Carniole, s'arrête en Tunisie, puis revient à l'acropole d'Athènes, aux fouilles de Délos et d'Olympie, aux terres-cuites de Myrina et de Smyrne, aux lécythes blancs funéraires et aux synagogues d'Ionie. Le livre s'est fait un peu au hasard, et l'on y suit à la trace le capricieux itinéraire d'un voyageur et d'un érudit infatigable. Presque tous les morceaux, d'ailleurs très différents d'allure et peut-être étonnés de se voir réimprimés côte à côte, ont paru déjà dans divers journaux ou revues. Voici même un fragment de confessions, une nouvelle qu'on a pu lire autrefois simultanément en français et en grec moderne, l'histoire des amours d'une petite Tanagre en terre-cuite. Le volume se termine par une étude inédite sur la fin de l'empire grec. On pourrait peut-être chercher chicane à l'auteur sur quelques points particuliers.

Mais il touche à tant de questions qu'on ne peut songer à discuter. Nous avons voulu seulement signaler ce livre où l'on trouvera réunies tant d'esquisses intéressantes.

Paul Monceaux.

---

114. — Adolf Schmidt. **Handbuch der Griechischen Chronologie.** Nach des Verfassers Tode herausgegeben von Franz Rühl. Iena, Fischer, 1888. In-8, xvi-804 p.

L'ouvrage, malheureusement posthume, de Schmidt est un des plus importants qui aient paru sur le sujet si difficile du calendrier, ou, comme disent les Allemands, de la *Chronologie* hellénique. Il est loin pourtant de tenir toutes les promesses de son titre. D'abord, il n'y est pas question de tous les calendriers grecs, mais presque exclusivement du calendrier attique : l'auteur n'a pas eu le temps d'écrire, ni même de préparer, les chapitres 11 et 12 du livre, qui devaient traiter des calendriers de Delphes, de la Macédoine, etc. En second lieu, nous avons ici beaucoup moins un Manuel, exposant dans un langage concis et dans un ordre systématique les derniers résultats de la science, qu'une suite de dissertations, où l'auteur développe souvent avec beaucoup d'abondance ses opinions très particulières sur les points controversés. La discussion tient une place presque aussi grande que la doctrine : nous ne nous en plaignons pas, mais peut-être le titre de Manuel était-il mal choisi pour un ouvrage de ce genre ; on peut même se demander si, malgré les tentatives récentes et analogues de M. Auguste Mommsen [1] et de M. F. Unger [2], le moment est déjà venu d'écrire un véritable manuel de chronologie grecque destiné à remplacer celui d'Ideler : la part de l'inconnu, de l'incertain est encore si grande, même sur les questions fondamentales, qu'un manuel, en fixant prématurément la science, risque actuellement de l'arrêter.

Adolf Schmidt avait quelques-unes des qualités essentielles de l'érudit, mais son érudition présentait des lacunes et son sens critique, quoique délié, avait des intermittences singulières. On s'en convaincra par un aperçu rapide des premiers chapitres de la *Chronologie*. Dès le chapitre introductif, qui traite des sources et de la bibliographie, Schmidt pèche à la fois par excès et par défaut. Il ne mentionne ni l'*Almageste* de Ptolémée (si importante par ses fameuses « doubles dates »), ni les médailles datées, de l'époque macédonienne. En revanche, il attribue une place d'honneur, entre Censorinus et Macrobe, à un ouvrage byzantin du xv[e] siècle, le περὶ μηνῶν de Théodore Gaza (1398-1478), dont il fait, dans le courant du manuel, un usage aussi ingénieux qu'indiscret. En réalité, comme l'a surabondamment démontré

---

1. A. Mommsen, *Chronologie (der Athener)* Leipzig, 1883.
2. Unger, *Zeitrechnung der Griechen und Rœmer*, dans le Manuel de l'antiquité classique d'Iwan Müller, tome I (1885).

M. Unger [1], Gaza n'a puisé sa science, très imparfaite, que dans des textes anciens qui nous sont tous parvenus; ce qu'il y ajoute, n'est que combinaison, parfois subtile, souvent erronée, toujours arbitraire. Le même jugement s'applique sans aucun doute aux Νόμοι, aujourd'hui perdus, de Gémiste Pléthon, qui figurent parmi les sources de Gaza, son contemporain.

Le calendrier grec s'est réglé, de tout temps, à la fois sur la marche du soleil et sur celle de la lune. Le mois se confondait en principe avec la lunaison, et l'on tâchait de ramener toujours les mêmes mois, et partant les mêmes fêtes, dans les mêmes saisons. Le problème est difficile à résoudre, car tout calendrier doit opérer avec des nombres entiers de jours et de mois; or, la lunaison ne se compose pas d'un nombre exact de jours, ni l'année solaire d'un nombre exact de lunaisons. L'observation la plus simple montrait que la durée d'une lunaison est approximativement de 29 jours et demi : on convint donc de faire alterner régulièrement les mois de 30 jours et de 29 (mois *pleins* et *caves*), ce qui produisait, pour la durée *moyenne* du mois, le chiffre désiré. On procéda de même pour les années, mais ici, étant donnée l'insuffisance des moyens d'observation primitifs, l'approximation fut beaucoup plus grossière : il ne faut jamais oublier qu'encore au ve siècle avant J.-C., un homme aussi savant que le pythagoricien Philolaüs estimait la durée de l'année solaire à 364 1/2 jours, ce qui constituait une erreur de plus de 18 heures (Censorinus, *De die natali*, c. 19) [2]. Son contemporain Démocrite adoptait le chiffre encore plus inexact de 364 jours [3]. Primitivement, on s'en tint à la constatation brutale que, pendant la durée d'une révolution solaire, il y avait tantôt 12, tantôt 13 lunaisons : on fit alterner les années de 12 et de 13 mois, exactement comme on faisait alterner les mois de 29 et de 30 jours. A ce système se rattache la période biennale de plusieurs grandes fêtes : Isthmiques, Néméennes, Dionysiaques béotiennes. Cette période, la *diétéride* ou *triétéride*, était encore en vigueur au milieu du ve siècle, car Hérodote dans deux passages classiques (I, 32 et II, 4), caractérise le système du calendrier grec en disant qu'on y intercalait un mois supplémentaire tous les deux ans : Τοὔτερον τῶν ἐτέων... διὰ τρίτου ἔτεος (dans la bonne grécité ces deux expressions sont synonymes). Assurément ces

1. *Attische Archonten*, dans le supplément du *Philologus*, V, 629.

2. Il ne faudrait pas croire ici à une erreur de texte et corriger par exemple 364 en 365; en effet, dans un autre passage, Censorinus nous apprend que le cycle de Philolaüs comptait 59 années dont 21 embolimiques, soit 729 mois lunaires ou 21,506 jours, ce qui, divisé par 59, donne bien 364 1/2.

3. Cela résulte de la constitution de son cycle : 82 ans dont 28 intercalaires donnent un total de 1012 mois à 29 1/2 jours, soit 29,854 jours, qui, divisés par 82, donnent pour l'année solaire une durée de 364 jours et une fraction négligeable 6/82. Ici encore Schmidt, en désespoir de cause, est obligé de recourir à une correction du texte de Censorinus : il lit 30 intercalaires au lieu de 28, correction d'autant plus invraisemblable que Censorinus indique expressément que le nombre des intercalaires de Démocrite était le même que celui de Callippe.

textes doivent être entendus *cum grano salis;* l'expérience dut bientôt faire voir que la durée assignée par ce système à l'année solaire était beaucoup trop longue : au bout de 8 ans, le jour de l'an, et par suite les fêtes à date lunaire fixe, étaient déjà en retard d'une lunaison entière. Les phénomènes agricoles, l'apparition des constellations suffisaient à révéler le désaccord; d'ailleurs l'invention du gnomon, au VIe siècle, permettait de déterminer directement, à un jour près, la vraie durée de l'année solaire. Dans la plupart des états grecs on obvia au mal en supprimant, en moyenne, un mois intercalaire sur quatre; on faisait cette suppression lorsque le besoin s'en faisait sentir, et sans obéir à une règle absolument fixe : ainsi seulement peuvent s'expliquer les textes d'Hérodote, dont le second, en particulier, visant expressément l'usage de son temps, y constate la persistance de la *triétéride.* Du moment cependant qu'en pratique une diétéride sur quatre était raccourcie d'un mois, c'était reconnaître implicitement que l'accord entre le soleil et la lune, le retour des néoménies et des fêtes à date lunaire aux mêmes points de l'année naturelle, ne se produisait réellement qu'au bout de 99 lunaisons, c'est-à-dire d'un cycle de 8 années. Cette « grande année » de 8 ans (ἐνιαυτός par opposition à ἔτος) servit d'abord de base à la célébration de plusieurs fêtes du culte apollinique où une exactitude rigoureuse paraissait exigée par la nature même du culte : telles furent les fêtes delphiques, les daphnéphories béotiennes, et même, au début, les Pythiques (Censorinus, c. 18). L'existence de cette dernière fête est attestée dès le début du 6e siècle; les Olympiades, qui se célébraient tous les 4 ans, sont beaucoup plus anciennes, mais il n'y a rien à tirer de cette période de 4 ans au point de vue du calendrier : elle a pu résulter tout aussi bien d'un doublement de la *diétéride*, que d'une subdivision de l'*octaétéride.* Une fois la grande année de 8 ans entrée dans les habitudes religieuses, il était naturel qu'on tâchât de l'introduire dans l'usage civil. Si, au début, on s'était contenté de rétablir l'accord entre le soleil et la lune au bout de 8 ans, on tâcha maintenant d'obtenir une harmonie plus constante entre la place des mois et la marche des saisons; pour cela il fallait modifier la distribution des années intercalaires au sein d'une période de 8 années. Le principe de l'alternance des années communes et intercalaires fut abandonné d'abord par les savants; Cléostrate de Ténédos, un astronome qui florissait vers 530 av. J.-C., proposa, le premier, de substituer au système ancien du cycle biennal, un cycle de 8 ans (ou, comme on disait alors, une *ennéaétéride)* où les années intercalaires occupaient probablement le 3e, le 5e et le 8e rangs (Censorinus, c. 18, combiné avec Géminus). D'autres astronomes, énumérés par Censorinus, en premier lieu Harpalus, proposèrent d'autres combinaisons. Ces divergences théoriques durent singulièrement retarder l'introduction pratique du cycle de 8 ans dans les calendriers officiels des diverses cités grecques. Le texte d'Hérodote nous prouve que cette réforme n'était encore réalisée nulle part au milieu du Ve siècle.

L'histoire du calendrier grec avant Méton, que je viens d'esquisser en quelques lignes, occupe chez Schmidt 200 pages : on est frappé de la place que l'imagination, les combinaisons plus ou moins arbitraires tiennent dans ce travail. Schmidt ne se contente pas de voir dans les documents plus qu'ils ne disent ; il y voit souvent le contraire. Tout d'abord, à la suite de Bœckh et d'Otfried Müller il s'engage dans la voie séduisante, mais aventureuse et chimérique, de l'interprétation « chronologique » des mythes : les 50 Danaïdes et leurs 50 époux, dont un seul survit au massacre, sont les 50 mois pleins et les 49 mois caves d'un cycle de 8 ans ; Endymion (c'est-à-dire le soleil couchant, ἐνδύς) engendre avec Séléné 50 filles — les 50 mois d'une *tétraétéride ;* il engendre avec Astérodia 3 fils et une fille — c'est-à-dire 3 années communes et une année embolimique ; Niobé-Séléné et Amphion-Hélios ont 6 fils et 6 filles (6 mois caves et 6 pleins) ; leur destruction par Apollon et Artémis symbolise le triomphe du calendrier *octaétérique* sur l'antique calendrier *diétérique*, etc. Tout cela est ingénieux et dans certains détails peut être exact, mais que d'interprétations tirées par les cheveux ! Quelle rêverie que cette bataille des deux calendriers traduite dans le mythe de Niobé, et surtout quelle forte dose de conviction il faut pour prétendre tirer d'allégories de ce genre des données précises sur l'époque des diverses réformes du calendrier préhistorique ! J'en dirai autant des raisonnements de Schmidt à propos de passages inoffensifs ou obscurs d'Homère et d'Hésiode : l'auteur ne paraît pas se douter que la *Théogonie* — qui lui fournit son principal, ou pour mieux dire son unique argument en faveur de l'existence très ancienne de l'octaétéride — est un poème postérieur de plusieurs générations à Hésiode, et qui peut appartenir tout aussi bien au VII[e] siècle qu'au VIII[e] av. J.-C. D'ailleurs, comme on l'a vu plus haut, l'adoption de la grande année de 8 ans comme période d'une fête religieuse n'implique nullement l'emploi de l'octaétéride proprement dite dans le calendrier civil.

Telles étant les prémisses, on devine l'inexactitude des conclusions. Schmidt, sur la foi d'un texte visiblement absurde de Censorinus, admet l'existence d'un cycle de 4 ans, qui aurait servi de transition entre le système de la *diétéride* et celui de l'*octaétéride*. Il assigne à celle-ci une origine beaucoup trop ancienne, le XIII[e] siècle, et en attribue la genèse à de prétendus rapports intellectuels entre la Grèce et l'Egypte. D'après lui, longtemps avant l'époque de Solon, tous les calendriers grecs auraient été construits sur la base de l'octaétéride ; Cléostrate et les autres astronomes cités par Censorinus n'auraient été que des réformateurs. On cherche vainement une ombre de preuve à l'appui de ces affirmations ; en revanche, les textes déjà cités d'Hérodote en sont la réfutation la plus positive. Schmidt ne s'arrête pas pour si peu : contre la grammaire, contre l'évidence, il traduit διὰ τρίτου ἔτεος par « tous les 3 ans » et en conclut qu'Hérodote fait allusion à l'octaétéride classique, où la première année intercalaire survenait, en effet,

au bout de trois ans. Par un contre-sens semblable il transforme l'ennéaétéride d'Harpalus, qui était réellement un cycle de 8 ans, en un cycle de 9 ans, qu'il cherche d'ailleurs vainement à construire : il eût été plus simple de reconnaître qu'Aviénus, à qui Schmidt emprunte son erreur, a mal compris le sens du mot grec ἐννεαετηρίς, et n'était point un « *ausserordentlich tiefgebildeter Autor* ». Quant à l'octaétéride primitive elle-même, Schmidt en méconnaît la véritable durée sous l'influence de ses idées d'emprunt à l'Egypte, ou d'un prétendu texte de Censorinus, qui, en réalité, est de Scaliger [1]. A l'époque où le principe de l'alternance des mois caves et pleins était rigoureusement respecté, un cycle de 8 ans ou de 99 mois, comme celui de Cléostrate de Ténédos, ne pouvait avoir que 2,920 ou 2,921 jours, suivant qu'il commençait par un mois de 29 ou de 30*; en aucun cas*, il ne pouvait comprendre 2,922 jours, comme le répète Schmidt à la suite de tous les chronologistes modernes. Certes la concordance avec le calendrier julien eût exigé ce dernier chiffre. Mais les Grecs au temps d'Hérodote et même de Solon ne connaissaient pas le calendrier julien, puisqu'ils ne savaient pas même si l'année solaire comptait 364, 365 ou 366 jours ! Hérodote considère comme l'idéal l'année égyptienne *vague* de 365 jours, ce qui assigne précisément à l'octaétéride normale une durée de 2,920 jours, et non 2,922. Inversement, celle d'Harpalus en comptait 2,924.

Une fois engagé dans cette fausse voie, Schmidt ne s'arrête plus. La prétendue octaétéride primitive de 2,922 jours, qui attribue à la lunaison une durée de 29 jours et demi, est suffisamment conforme avec la marche du soleil, mais elle retarde d'environ 1 1/2 jour sur l'âge de la lune. (Avec la vieille octaétéride, de 2,920 à 2,921 jours, le retard est encore plus fort : 2 1/2 à 3 1/2 jours). Comment les Grecs s'étaient ils arrangés pour corriger cette erreur, qui, à la longue, devait devenir très apparente ? Nous n'en savons rien, et il est même fort probable que dans plusieurs états on ne s'était pas préoccupé de la corriger : aussi les quantièmes des mois ne correspondaient-ils plus aux jours de la lune, et voilà pourquoi l'exact Thucydide prend soin de distinguer entre la néoménie officielle et la néoménie vraie, κατὰ σελήνην. Schmidt, au contraire, attribue à Solon l'importante innovation des « jours supplémentaires » (qu'on voit fonctionner beaucoup plus tard) destinés à rétablir l'accord entre le calendrier et l'âge de la lune ; il sait combien il y avait de ces jours supplémentaires, 3 tous les 16 ans, il sait même à la fin de quelles années on les insérait : la 1re, la 9e et la 12e année de chaque cycle de 16 ans. L'origine de ces cycles de 16 ans, composés de 2 octaé-

1. Censorinus, c. 18, 5 *Nam* (sc. in octaeteride) *dies sunt solidi* [MMDCCCCXXII, menses solidi] *uno minus centum*... Les mots entre crochets ont été suppléés par Scaliger d'après Géminus, qui a certainement en vue une octaétéride perfectionnée, celle d'Eudoxe par exemple.

térides, aurait été l'archontat de Solon, l'an 594/3 av. J.-C. [1]. (Ol. 46, 3). De toutes ces belles choses il n'y a pas un mot dans le texte *unique* qui nous renseigne sur la réforme du calendrier par Solon (Plutarque, *Solon*, c. 25). Ce texte nous apprend seulement que Solon, par un raffinement d'exactitude verbale, ordonna d'appeler le dernier jour du mois ἔνη καὶ νέα (« l'ancienne et la nouvelle lune ») au lieu de τριακάς, et qu'il institua l'usage de compter à reculons les jours de la dernière décade du mois. Ce sont là des réformes purement littéraires, et qui s'accordent beaucoup mieux avec ce que nous savons du caractère de Solon que les profondes réformes scientifiques qu'on lui attribue si gratuitement. Jusqu'à nouvel ordre, je m'en tiens au texte de Plutarque, que Théodore Gaza n'a fait que démarquer, quoiqu'en dise Schmidt.

Je ne poursuivrai pas plus loin l'analyse détaillée du livre, d'abord pour ne pas franchir les limites ordinaires imposées à nos compte-rendus, ensuite et surtout parce qu'à partir de la guerre du Péloponnèse les théories de Schmidt ont été l'objet d'une critique très complète par M. Unger [2], dont je ne pourrais guère que reproduire les arguments. Je me contenterai donc de signaler rapidement quelques points essentiels sur lesquels je ne suis pas d'accord avec l'auteur, ni même toujours avec son critique :

1° Schmidt admet, avec la plupart des savants allemands, que dans la deuxième moitié du ve siècle av. J.-C., le calendrier athénien était régi par le système de l'octaétéride. Les années intercalaires auraient été la 1re et la 3e des Olympiades impaires, la 2e des Olympiades paires. Par exception, l'année Ol. 89, 3 (422/1 av. J.-C.) aurait été rendue commune pour corriger le retard de plus en plus manifeste de l'année officielle sur l'année vraie : c'est à quoi ferait allusion un passage célèbre d'Aristophane (*Paix*, v. 408). — En réalité, tout ce que prouvent les inscriptions (C. I. A. I, 273) c'est que les années Ol. 88, 3 et 4, Ol. 89, 2 étaient communes, l'année 87, 1 embolimique. Or, cette succession est tout aussi compatible avec le vieux système de la *diétéride*, corrigé par la suppression d'un mois intercalaire sur quatre, qu'avec l'octaétéride type de Géminus, — 3. 5. 8, — admise par Schmidt. L'ordre des intercalaires proposé par Schmidt, est même en contradiction formelle avec les comptes de l'année 408/7 (Ol. 93, 1) conservés par l'inscription C. I. A. I, 324. Ces comptes nous font connaître, en effet, des prytanies de 37 et de 36 jours, qui ne peuvent exister que dans une année commune : or le système de Schmidt exigerait que cette année fût embolimique. Tous les efforts de l'auteur pour concilier cette inscription avec sa thèse se heurtent à l'évidence, au bon sens. En conclurons-nous, avec Unger, que le type de l'octaétéride fut

1. La date de l'archontat de Solon, est, en réalité, inconnue; il est probable qu'elle doit être descendue d'une dizaine d'années (Holzapfel, *Beitræge zur griechischen Geschichte*, 1888.)

2. *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1888, n°s 38-40.

modifié à partir de l'an 422 ? ou, avec des auteurs plus anciens, qu'Athènes suivait alors le système de Méton ? En aucune façon, mais bien plutôt que le calendrier attique, au temps de la guerre du Péloponèse, était toujours l'ancien calendrier diétérique amendé. Quant aux inductions qu'on a voulu tirer de certains passages de Thucydide, je crois qu'il faut y renoncer absolument, parce que le point de départ de tous les calculs, la date de la surprise de Platées, est malheureusement incertain [1].

2° Le véritable calendrier octaétérique ne fut, à mon avis, introduit à Athènes qu'après la guerre du Péloponnèse, soit dès l'archontat d'Euclide, qui fut marqué par tant d'innovations, soit un peu plus tard, sous l'influence d'Eudoxe, qui perfectionna tellement l'octaétéride qu'on lui en attribuait souvent l'invention. Quoiqu'il en soit, dès le milieu du IVe siècle (en 341, d'après Schmidt), le calendrier octaétérique céda la place, à son tour, à un système plus parfait, celui que l'astronome Méton avait proposé et publié dès l'année 432. On sait que le principe du calendrier de Méton est un cycle de 19 ans, dont 7 années intercalaires, correspondant à la durée de 365 jours 5/19 que Méton, d'après Censorinus, attribuait à l'année solaire. Les inscriptions permettent actuellement de déterminer avec une certitude à peu près complète la place des années intercalaires dans le cycle métonien tel qu'il fut adopté par les Athéniens ; en prenant pour origine des cycles l'année 432/1 (Ol. 87, 1) les années intercalaires portent dans chaque cycle les numéros 2, 5, 8, 11, 14, 16, 18. Tout récemment une inscription d'Eleusis (ἀρχ. Ἐφ. 1887, p. 172) que Schmidt n'a pas pu connaître, datée de l'année 276/5 (Ol. 126, 1), 5e année du neuvième cycle, est venue confirmer, en ce qui touche l'an 5, l'exactitude de cet ordre, admis d'ailleurs par M. Unger. En revanche, la même inscription nous apprend que Schmidt attribue à tort un caractère de certitude à son tableau de la répartition des jours entre les prytanies à l'époque des 12 tribus. En effet, d'après ce tableau (p. 775) le 32e jour de la 6e prytanie, d'où est daté l'inscription, devrait, en tout état de cause, correspondre au 15e jour du 2e Posidéon ; or nous voyons, au contraire, qu'il correspond au 13e jour de ce mois. Cette divergence doit nous rendre très circonspects dans tous les calculs fondés sur des équations du même genre, surtout lorsqu'il s'agit de textes mutilés : il faut savoir ignorer et attendre. Autre observation : si l'on peut considérer comme

1. Thucydide II, 4 dit que cet évènement eut lieu à la fin d'un mois (τελευτῶντος τοῦ μηνός) ; II, 2 qu'on était au début du printemps (ἅμα ἦρι ἀρχομένῳ), 2 mois avant la fin de l'archontat de Pythodorus (Πυθοδώρου ἔτι δύο μῆνας ἄρχοντος Ἀθηναίοις). Ces deux derniers renseignements paraissent contradictoires, puisque l'archonte entrait probablement en fonctions le 1er Hécatombéon (juillet) ; dès lors la fin du 9e mois tombait au plus tôt fin avril, ce qui n'est pas « le début du printemps. » On a proposé diverses corrections au lieu de δύο : τεττάρας (Krüger), πέντε (Holzapfel), ἔτος ἥμισυ καὶ δύο μῆνας (Schmidt). Toutes ces leçons sont trop douteuses pour qu'on puisse bâtir sur de pareilles fondations ; celle de Schmidt est la moins heureuse.

désormais fixée la place des intercalaires dans le cycle de 19 ans *more attico*, il ne faut pas se hâter d'en conclure avec Schmidt que tel fût vraiment l'ordre recommandé par Méton lui-même, ni à plus forte raison l'ordre universellement pratiqué dans tous les Etats qui adoptèrent successivement la réforme métonienne. Le contraire est même prouvé. En effet, nous savons par Géminus que les intercalaires de Callippe étaient les mêmes que ceux de Méton : or, les « doubles dates » d'éclipses de Timocharis, conservées par Ptolémée, nous apprennent que les années 36 et 47 de la première période caleippique (correspondant à 5 et 16 de Méton) étaient *communes*, et non *embolimiques* comme à Athènes.

3° Un certain nombre d'inscriptions attiques, toutes du IIe siècle, présentent, à côté de la date prytanique, une double date mensuelle, l'une κατ' ἄρχοντα, l'autre κατὰ θεόν : les deux dates peuvent différer de plus d'un mois. Le même système est suivi sur deux inscriptions béotiennes, d'Orchomène et de Tanagra. Cette anomalie singulière préoccupe depuis longtemps les épigraphistes et les chronologistes ; l'on en a proposé les explications les plus diverses. Très probablement l'un des deux calendriers est un calendrier solaire ; mais lequel des deux ? D'après Unger ce serait le calendrier κατὰ θεόν, d'après Schmidt, le calendrier κατ' ἄρχοντα. Comme par malheur on ne connaît l'année exacte d'aucun des archontes qui figurent sur nos inscriptions, il est impossible pour le moment de trancher positivement la question ; cependant l'opinion d'Unger me paraît préférable, et cela à cause d'un argument qu'il n'a point cité, à ma connaissance du moins : c'est l'appellation θεοῦ ἐνιαυτός que Censorinus (c. 18, 10 ad. fin.) donne à la grande année égyptienne « appelée par d'autres *heliacos*. » On voit d'après cela que κατὰ θεὸν et καθ' ἥλιον sont des termes synonymes. La concordance exacte de la date prytanique avec la date κατὰ θεόν prouve que pendant la période où l'on tâcha de naturaliser à Athènes cette année, d'origine égyptienne, on avait réglé la durée des 12 prytanies sur les 12 mois de l'année solaire : ce qui présentait le grand avantage de leur attribuer tous les ans la même longueur. Quant aux détails de ce calendrier solaire athénien, notamment au nombre et au mode d'insertion des jours *épagomènes*, nous les ignorons complètement. Le système que Schmidt construit est extraordinairement complet et ingénieux, mais lorsqu'on en examine les bases, on voit qu'elles se réduisent : 1° à un texte de Gaza, composé lui-même de lambeaux d'Aristote, de Strabon et de Galien, et d'une valeur historique plus que douteuse ; 2° à l'hypothèse que le calendrier solaire athénien était dû à Méton, comme le calendrier lunaire, et qu'on y avait suivi par conséquent une méthode analogue pour l'insertion des jours supplémentaires. On sait que dans le cycle lunaire de Méton, au lieu de faire alterner les mois caves et pleins, ce qui eût donné au bout du cycle 2 jours de trop, on considérait en principe tous les mois comme composés de 30 jours — total 7,050 jours,

soit 110 de trop; puis on retranchait chaque 64e jour en commençant par l'origine, ce qui ramenait au chiffre voulu, 6,940. Schmidt suppose que semblablement Méton fixa en principe à 30 jours la durée des mois solaires : on obtenait ainsi, au bout de 19 ans, 6,840 jours, soit 100 de trop peu; pour placer les 100 jours supplémentaires, on les distribuait également à travers tout le cycle, en ajoutant un jour à chaque 68e place à compter de l'origine. Si l'on se demande pourquoi Schmidt attribue à Méton un procédé aussi compliqué qu'insolite, on reconnaîtra que c'est simplement pour expliquer par ce calendrier solaire la date κατ' ἄρχοντα 8 *bis* Boédromion qui se trouve sur la fameuse inscription de Nicomède (C. I. A. II, 471); l'inscription, pour Schmidt, constitue naturellement une confirmation éclatante de son système. Le cercle vicieux est si habilement dissimulé qu'il risque d'échapper à bien des lecteurs. Ajoutons que Schmidt ne se contente pas de reconstruire ainsi de toutes pièces le calendrier solaire pour le IIe siècle av. J.-Ch., époque de nos inscriptions à double date; il prétend expliquer également par des dates solaires *implicites* (sans l'indication expresse κατ' ἄρχοντα), toutes les dates épigraphiques du IIe, du IIIe et même du IVe siècle (à partir de l'an 322) qui sont difficiles ou impossibles à concilier avec les règles ordinaires du calendrier prytanique. Pour les inscriptions du IIe siècle le procédé, sans me paraître légitime (malgré la haute autorité de Köhler qui en a, le premier, donné l'exemple), ne peut être combattu directement, car la date exacte de la plupart des archontes est inconnue; pour les inscriptions plus anciennes, on peut prouver que Schmidt s'est trompé : plusieurs fois il a mal daté ses archontes et souvent il n'arrive à un résultat tant soit peu présentable que par des corrections violentes ou des suppléments inadmissibles. D'ailleurs la découverte toute récente d'une inscription d'Eleusis, qui atteste l'existence de 13 tribus et par conséquent de 13 prytanies pendant une bonne partie du IIIe siècle, va nécessiter une révision complète des résultats qu'on a déduits, parfois avec beaucoup de précipitation, de l'équation des dates mensuelles et des dates prytaniques à cette époque [1].

Je termine cette longue critique, qui a pu paraître un peu sévère, en recommandant la lecture ou plutôt l'étude du livre de Schmidt à nos épigraphistes et à nos historiens. Beaucoup de chapitres, qui touchent à des points importants du droit public et du droit sacré athénien, sont traités de main de maître, et même dans la partie proprement chronologique le bon, l'excellent abonde; si j'ai insisté surtout sur les erreurs, c'est qu'elles sont particulièrement dangereuses dans un livre de ce genre à qui son volume imposant, son titre de manuel et le nom respecté de l'auteur risquent de donner une autorité exagérée auprès des jeunes archéologues. Bien des lecteurs pressés seront tentés de prendre à la lettre, de considérer comme des résultats définitivement

1. Cp. mon article dans la *Revue des études grecques*, 1888, n° 4 : *La 13e prytanie et le classement chronologique des monnaies athéniennes.*

acquis les tableaux chronologiques très détaillés qui terminent et résument l'ouvrage, et semblent permettre de dater exactement, d'après le calendrier julien, tous les évènements de l'histoire grecque, dont la date attique nous a été transmise. C'est une tentation à laquelle il faut savoir résister : nous ne savons pas, nous ne saurons jamais quel jour exact fut livrée la bataille de Salamine ou celle de Marathon ; nous ne savons même pas au juste quel jour mourut Alexandre le Grand : après tout, il y a des ignorances plus regrettables.

Théodore REINACH.

---

115. — **Lucubrationes Manilianæ**, scr. P. THOMAS. Gandavi apud Clemm (Engelcke) A. 1888. 1er fascic. du Recueil des travaux publiés par la Fac. de philosophie et lettres de l'Université de Gand, in-8, 61 p.

Il est toujours méritoire de s'occuper du poète obscur et difficile qu'on désigne sous le nom très peu certain de Manilius. M. P. Thomas nous donne douze pages de corrections et une collation du *Gemblacensis*. Cette collation d'un ms. dont le dernier éditeur de Manilius M. Jacob a méconnu la valeur, sera la bienvenue et permettra de rectifier le texte de Jacob, ce qui du reste était facile en plus d'un endroit grâce aux notes critiques. Elle paraît faite avec soin, bien que je n'en puisse vérifier l'exactitude, n'ayant pas le *Gemblacensis* sous la main. Quant aux corrections de M. P. Th., elles ont le mérite de ne s'appliquer en général qu'à des passages manifestement corrompus et de se tenir le plus près possible de la leçon du meilleur ms. Il y en a de très heureuses; quelques-unes sont discutables. L. I, v. 886, il s'agit des nombreuses victimes de la peste d'Athènes; au lieu de la leçon des mss. *Alter in alterius labens cum fata ruebant*, M. Th. lit : *Alterum in alterius labem cum fata ruebant*. Je conserverais *labens* (cf. quelques vers plus haut : *Labentesque rapit populos)* et je lirais *ruebat* (le pluriel paraît avoir été amené par *fata)* : quand une victime entraînée par le fléau partageait rapidement le sort de l'autre. — L. III, v. 4 : *Conor et indignos in carmine ducere cantus*, leçon inadmissible du *Gemblacensis*. M. Th. lit : *Conor et in dignos caelestia ducere cantus*. Je proposerais : *Conor et indictos in carmine dicere casus*. Cf. v. 31 : *Temporaque et varios casus*. — L. IV, v. 402, sq. *Quaeremus lucrum naves Martemque sequemur In praedas?* M. Th. lit *ventis* au lieu de *naves* manifestement impossible. Ne peut-on pas lire *navi?* — L. V, v. 135. *Hinc fidae mentes tremebundaque corda creantur ;* M. Th. lit *trepidae ;* j'aimerais autant *pavidae*. — L. V, v. 647, avec les mots corrompus du *Gemblacensis : Et comes*[1] *inguicola vides* et les autres mss. M. Thomas refait très heureusement le vers *Engonasin cui nulla fides sub origine constat*. Je ne comprends pas *sub origine ;* ne pourrait-

1. P. 12 M. Thomas donne comme leçon du *Gemblacensis comas* et p. 60, dan sa collation *comes*.

on pas lire *ab origine?* — Quoi qu'il en soit, ce fascicule inaugure très heureusement le recueil des travaux de la Faculté de Gand. Il faut souhaiter que la publication se maintienne dans cette voie et nous donne souvent des travaux aussi utiles.

A. CARTAULT.

---

116. — Wilhelm von GIESEBRECHT. **Geschichte der deutschen Kaiserzeit,** tome V, 2e partie de la page 449 à la page 979. 1 vol. in-8, Leipzig, Duncker et Humblot, 1888.

La première partie de ce volume a paru en 1880; au bout de huit années, la seconde voit enfin le jour. Dans une courte préface, l'auteur présente quelques excuses de ce long retard. Il en a une qu'il n'a point alléguée et qui vaut mieux que les autres : c'est la perfection même de l'ouvrage dont nous devons rendre compte.

Dans la première partie, Giesebrecht nous avait raconté la première moitié du règne de Frédéric Ier Barberousse jusqu'en l'année 1164 : c'est l'époque la plus glorieuse du règne, celle où le souverain voit réussir tous ses desseins, où il dompte Arnaud de Brescia, où il impose son joug à l'Italie, où il détruit Milan, où il est l'ami du duc des Saxons, Henri le Lion. La seconde partie nous conduit de l'année 1164 jusqu'en 1181 ; cette période est marquée par les très grands revers qu'éprouve Barberousse ; il s'engage de plus en plus dans le schisme ; il jure, à la diète de Würzbourg, de ne jamais se réconcilier avec Alexandre III et il fait prêter par toute la nation ce serment funeste; la peste l'oblige d'abandonner Rome, et la ligue lombarde, qui vient de se constituer, lui ferme le chemin de l'Allemagne; il est défait à Legnano ; Henri le Lion a refusé d'assister à la bataille et il faut le combattre en Saxe. Tous ces désastres auraient ébranlé la confiance, abattu le courage d'un prince moins énergique : mais c'est au milieu de ses défaites que Barberousse montre tout son génie. Il signe la trêve de Venise qui, en dépit des apparences, lui est fort avantageuse ; il l'emporte, presque sans effusion de sang, sur le duc Henri et le force à s'exiler. En 1181, malgré les revers de toutes sortes, il est plus puissant que jamais; il est véritablement le maître de l'Occident. Une troisième partie, dont on nous fait espérer la publication prochaine, racontera les neuf dernières années de son règne, l'histoire de sa croisade et de sa mort tragique. Nous y trouverons en même temps une étude des sources et les notes pour les deux premiers fascicules. Nous attendons celles-ci avec impatience ; elles seules nous permettront de contrôler quelques-unes des assertions de l'historien ; elles donneront au volume toute sa valeur et nous pourrons alors porter un jugement définitif.

Dès à présent, nous voulons présenter quelques réflexions générales sur la manière dont G. a conçu et exécuté son œuvre. Nous trouvons chez lui deux qualités très différentes, l'une et l'autre très précieuses :

il est un écrivain, il est un érudit. — Il est un écrivain : il a des pages exquises; dans ses récits, il y a véritablement du souffle. Ses résumés, placés à la fin des chapitres, sont d'une clarté parfaite; ses réflexions générales, sans être précisément d'une très haute volée, témoignent d'une grande pénétration. Peut-être abuse-t-il du jeu des ombres et des lumières; il aime trop les contrastes; il se plaît à nous montrer son héros dans la gloire la plus splendide, pour le plonger ensuite dans un abîme de maux. — Il est un érudit; il connaît toutes les chroniques de l'époque, tous les diplômes que Barberousse a souscrits, toutes les chartes rédigées sous son règne. Il a vu tous les monuments du temps restés encore debout. Il sait non seulement tous les faits où son empereur a été mêlé; mais encore tous ces combats livrés contre les Slaves entre l'Elbe et l'Oder, toutes ces guerres privées que se font les seigneurs, les évêques, les villes dans l'intérieur de chaque duché, toutes ces discussions qui éclatent entre frères, derrière les murailles d'un château. Il veut faire profiter le lecteur de sa science et nous ne saurions lui donner tort. — Mais c'est ici que les deux qualités signalées plus haut viennent se nuire l'une à l'autre. L'auteur n'a pas le courage de rien sacrifier. Son récit est tour à tour fort brillant et fort terne. G. était à même d'écrire un de ces *Jahrbücher* où l'on réunit et où l'on discute tous les documents conservés d'un règne; il pouvait aussi écrire une histoire philosophique d'une portée très générale. Il a voulu faire l'un et l'autre à la fois; par suite, dans son œuvre d'un mérite si réel, il y a de l'incertitude et de l'incohérence.

Naturellement, nous ne saurions approuver tous les jugements de l'auteur. Pourtant il lui faut rendre pleine justice. Il a voulu être impartial et il l'a presque toujours été. Il blâme la dureté avec laquelle Barberousse a traité les villes de l'Italie et, s'il n'épouse pas la cause de la ligue lombarde, il la félicite et de son courage et de son amour pour les libertés locales : jamais il ne pose en principe que l'Italie n'est qu'un appendice de l'Allemagne. Il a parlé aussi en assez bons termes du roi de France Louis VII; il loue la vivacité de son caractère et ses sentiments chevaleresques. Son jugement même sur Barberousse, que nous admirons presque autant que lui, est équitable dans son ensemble, encore que certaines réserves eussent été nécessaires sur des points de détail. Mais nous ne pouvons en aucune façon partager l'enthousiasme de G. pour la conception même de l'Empire telle qu'elle a existé au moyen âge. Ici il s'en tient aux dehors brillants et à la théorie; il ne montre jamais combien cet édifice était en réalité fragile. Cet empereur si puissant n'avait souvent pas de soldats, presque jamais d'argent. Frédéric Ier, en 1168, n'a-t-il pas failli tomber entre les mains des habitants de la petite ville de Suse? Sans doute, dans les premiers volumes de cette histoire d'Allemagne, qui sera l'honneur de sa vie, M. Zeller a exagéré en sens contraire; mais, si nous ne nous abusons, dans le volume consacré à Barberousse, il donne la note juste. Avec Otton de

Freising, il nous montre la pierre détachée de la montagne, qui vient frapper les pieds du colosse ; c'est ce que G. ne fait jamais ; après l'avoir lu, on reste tout étonné qu'un empire si formidable ait pu devenir, moins de cent ans après, si faible, puis s'effondrer, comme s'effondreront un jour, par la force inévitable des choses, des empires plus solides qui ajoutent à la conception du moyen âge et l'hérédité et toutes les ressources d'une forte centralisation.

Nous saluons en M. de Giesebrecht un historien de la bonne école, de celle des Ranke et des Waitz, qui est en train de disparaître aujourd'hui en Allemagne ; nous saluons en lui un écrivain et nous le remercions de tout le plaisir que nous a causé la lecture de son volume.

Ch. Pfister.

---

117. — H. Bouchot. **Charles VIII et Anne de Bretagne.** Portraits peints, inconnus, à la Bibliothèque Nationale. Paris, Lévy, 1888, in-4, avec héliogr.

La Bibliothèque Nationale expose dans une vitrine de sa belle galerie Mazarine un petit livre de prières du XVe siècle, provenant de Gaignières (Lat. 1,190, n° 292 de l'Exposition), et recouvert d'une médiocre tapisserie au petit point. Dans l'épaisseur des plats en acajou, se cachent deux sortes de boîtes à surprise, creusées en cuvette et dérobées par des couvercles à glissoir qui portent, l'un le premier, l'autre le dernier feuillet du manuscrit. L'intérieur de ces boîtes est occupé par deux portraits en buste, un homme et une femme richement vêtus, peints avec une grande finesse et un soin très naturaliste, sinon un art très avancé. Qu'était-ce que ces personnages aussi enveloppés de mystère ? Gaignières, contre son habitude, avait totalement négligé de s'en inquiéter. Des calques de M. de Bastard, récemment entrés au Cabinet des Estampes, ont attiré l'attention de M. Bouchot sur cette question obscure, en lui faisant reconnaître les originaux de ces calques dans les portaits du ms. exposé, et qui plus est, en lui donnant l'idée de chercher les modèles jusque sur le trône même de France. Nous sommes à n'en pas douter, en présence des portraits authentiques de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, portraits *d'après nature*, ce qui est bien rare, et peut-être, à cause de cela, peints pour le roi ou la reine par Jean Bourdichon entre 1490 et 1491. Sans entrer dans plus de détails, je me contente de faire remarquer quel intérêt historique considérable apporte cette découverte, et combien elle méritait d'être signalée.

H. de Curzon.

---

118. — **Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes,** par Mme la duchesse de Duras, née Noailles. (Se vend au profit des pauvres). Paris, Plon, 1888. In-8, 319 p. 7 fr. 50.

119. — **Anne-Paule-Dominique de Noailles,** marquise de Montagu. Nouvelle édition (se vend au profit des pauvres). Paris, Plon, 1889. In-8, III et 863 p. 7 fr. 50.

Le *Journal* que Mme de Duras a écrit pour sa famille, méritait d'être donné au public. Il n'a pas du tout cette « négligence » et cette « platitude » que l'auteur croit y mettre. Mme de Duras se fait injure en y trouvant des « rabâchages ». Elle narre simplement, en un style franc et sain, ses *prisons* pendant la Terreur. Arrêtée au château de Mouchy et transférée à Chantilly, elle observe ses compagnons et comme elle dit, cette colonie composée d'individus disparates ; « je découvris, écrit-elle (p. 38), que la perte de la liberté ne réunissait ni les esprits ni les cœurs, et qu'on était en détention comme dans le monde : jaloux, intrigant, faux, puisqu'il y avait parmi nous beaucoup d'espions ». Elle raconte avec esprit comment les prisonniers avaient été mis à table commune, mangeaient « de la soupe où il n'y avait que de l'eau, des lentilles que les chevaux mangent habituellement, du foin en épinards, des pommes de terre germées et un ragoût excessivement dégoûtant, qu'on appelle ratatouille » (p. 54). Elle se moque des commissaires qui surveillaient les détenus et prenaient des airs d'importance, de Perdrix, par exemple, à qui l'on ne pouvait parler que par une ouverture pratiquée dans le mur, et de Marchand qui ordonna aux femmes de se faire couper les cheveux et de prendre des sans-culottes dans leurs chambres; mais « ces pauvres gens furent presque aussi fâchés que les personnes obligées de les recevoir. Ils arrivaient le soir le plus tard qu'ils pouvaient et s'en allaient de très bonne heure. Ils étaient fort honnêtes, excepté un savetier de Compiègne, dont ses hôtes se plaignaient beaucoup : celui-ci était humoriste et exigeant. Un de ses camarades, mieux élevé probablement, pensa mourir d'une colique, par politesse, pour ne pas réveiller les personnes chez qui on l'avait logé ». Mme de Duras commençait à être contente de son sort « puisqu'il en fallait supporter un rigoureux », lorsqu'elle reçut une lettre de sa mère, la maréchale de Mouchy, qui l'invitait à l'aller joindre à la prison du Luxembourg. Elle obtint de quitter Chantilly par le premier convoi destiné pour Paris et fit la route dans une mauvaise charrette, à travers des villages où les habitants lui « firent le geste de cou coupé ». Mais elle ne fut pas transférée au Luxembourg, et, malgré ses instances, on l'enferma au collège du Plessis. Elle entre à cet endroit de son *Journal* dans de minutieux détails, et s'en excuse parce qu'elle écrit pour ses proches parents; mais les lecteurs étrangers ne lui en voudront nullement de ne point « passer sous silence les plus petites choses » (p. 96). Elle décrit le sévère régime de la maison, les verrous fermés à dix heures du soir par un concierge que suivaient des guichetiers et de gros chiens,

et ouverts à huit heures du matin par les gardiens, les pétitions qu'on ne se lassait pas d'écrire à Fouquier-Tinville, les promenades dans la cour en un lieu très resserré, fermé de planches et entouré de gendarmes, les visages qui changeaient chaque jour. On la met dans un autre bâtiment, au cinquième; les plâtres sont neufs, les rampes sentent l'huile, elle a pour voisines des poissardes ou des demoiselles de la rue de Chartres, et quel réfectoire! « Les tables sans nappes n'étaient jamais lavées; comme on y répandait beaucoup de vin, c'était une odeur insoutenable; les plats étaient remplis de cheveux, et les plus sales détenus étaient chargés de nous servir. Des cochons se promenaient dans le réfectoire pendant le dîner. On supprima le souper en totalité » (p. 110). Un jour, elle apprend l'exécution de son père et de sa mère : « Je ne pus pas apprendre de détails, si ce n'est qu'ils avaient été immolés comme conspirateurs. Je fus quelques jours sans descendre et un temps considérable sans aller dans la cour. Depuis cette époque, la pensée de la mort m'était toujours présente; tout en rappelait l'image et diminuait peut-être la violence de ma douleur » (p. 143). Les jours se passent, mais Mme de Duras est convaincue qu'il n'échappera personne de la noblesse; elle croit fermement qu'elle n'a que peu de temps à vivre; tous les soirs, en se couchant, elle dit son *in manus* et arrange son petit mobilier pour le distribuer à ses compagnes; à tout instant, elle s'excite au pardon des injures; elle prend la résolution de ne rien répondre aux questions des juges et de dire seulement après la lecture de l'arrêt : « Vous condamnez une innocente; en qualité de chrétienne, je vous pardonne; mais le Dieu des vengeances vous jugera ». Pourtant elle ne parut pas devant le tribunal et ne s'assit pas sur le *terrible fauteuil*. Le 9 thermidor elle entendit le canon et vit les geoliers s'agiter, les yeux hagards et le visage renversé. Le lendemain, les habitants des maisons voisines du Plessis firent de leurs fenêtres des signes de satisfaction; un prisonnier eut sa liberté, et la cour retentit de cris de joie et de battements de mains; « nous crûmes pour la première fois qu'on pouvait sortir de notre tombeau ». Enfin, le 19 octobre 1794, Mme de Duras sort de la prison du Plessis. Elle fait deux petits paquets et court rue de Bellechasse, chez sa belle-mère. Ses *prisons* étaient finies. Mais la fin de l'hiver, dit-elle en terminant son récit, fut affreuse à passer : pas de bois, pas de chandelle; Mme de Duras emportait son pain dans sa poche lorsqu'elle dînait dehors, même chez la duchesse d'Orléans. « On ne parlait en société que de ce qu'on avait eu à manger dans la journée. Les domestiques allaient à la queue, depuis trois heures du matin, pour avoir des provisions. Les femmes et les filles y passaient presque vingt-quatre heures. On était quelquefois tout un jour pour obtenir un morceau de pain, ou deux onces, composé avec du chènevis, des pois verts et toute sorte de mauvais ingrédients ». — Ces curieux souvenirs où s'exprime une âme vraiment courageuse, forte, héroïque même et qui ne se pique pas d'héroïsme, sont suivis :

1° du *Journal* d'une dame Latour, détenue avec la maréchale de Mouchy; 2° d'une *Relation* de M. Grelet; 3° du *Récit* de la journée du 22 juillet 1794 (par M. Carrichon, qui de la foule, donna l'absolution à la maréchale de Noailles); 4° d'un feuilleton du *Mémorial européen*, du 24 avril 1809, sur l'acquisition du terrain de Picpus où reposent les victimes immolées à la barrière du Trône entre le 26 prairial et le 9 thermidor.

En même temps qu'elle publiait les mémoires de la duchesse de Duras, la famille faisait paraître une nouvelle édition de la *Vie* de la marquise de Montagu. Tous les faits et détails de cette *Vie* sont puisés à deux sources, au *Journal* de Mme de Montagu et à sa correspondance avec ses sœurs et ses amies. Mme de Montagu, qu'on appelait avant son mariage Mlle de Maintenon, était fille du duc d'Ayen, cousine de Mme de Duras et sœur de Mlle d'Ayen qui épousa le marquis de Lafayette. Elle émigra avec son mari, mais elle dut fuir devant les républicains victorieux, et s'établir en Suisse, puis à Erfurt, à Altona, à Ploen, à Witmold. Elle eut une grande influence sur Frédéric Stolberg et contribua beaucoup à sa conversion. Elle fonda *l'œuvre des émigrés* qui s'étendait dans le monde entier; grave, ardente dans sa piété, prévoyante dans sa parcimonie, a dit Forneron, elle représente déjà la société nouvelle qui est en scission avec celle de l'ancien régime : plus de galanteries, plus de fausse sensibilité, plus d'impiété, plus de pétillement d'esprit, plus d'abandon dans les relations, plus de joie. Avec Forneron, on regrettera que ce livre ne contienne pas toutes les pages qu'avait écrites Mme de Montagu; mais il se lit avec le plus vif intérêt, et les chapitres sur la Révolution à Plauzat, sur la vie des émigrés près du lac de Ploen, sur la famille de Stolberg, sur les prisonniers d'Olmütz, sur le vaillant vicomte de Noailles, sont aussi instructifs qu'attachants [1].

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — Un comité vient de se former à Londres en vue de recueillir des souscriptions pour élever un monument à la mémoire de Christopher Marlowe. Le comité est présidé par Lord Coleridge et par Lord Tennyson (poète lauréat) et un grand nombre d'adhésions ont été déjà reçues. Il est en effet surprenant qu'aucun monument ne rappelle encore le souvenir de l'auteur du *Faust* anglais, alors que

1. P. 75, à cet endroit du récit, la République n'est pas encore proclamée, ni la Convention établie; p. 77, il vaudrait mieux dire « la Convention » que « la Législative »; p. 156 et 197, lire *Wandsbeck* et non « Woudsbech » et « Wondsbeck »; p. 160, Lafayette ne s'est pas « réfugié en Allemagne »; p. 198, on ne peut nommer Fr. Stolberg un « poète éminent » ni un « « savant illustre », non plus que Catherine Stolberg la « Corinne du Nord »; pourquoi ne pas dire dans l'introduction que le livre a été traduit en allemand (Münster, 1871)?

sa renommée, contrairement à celle de tant d'autres dont les statues affligent aujourd'hui le regard, va sans cesse grandissant. Le travail de sculpture projeté, et dont la nature dépend des sommes recueillies, sera placé dans la ville de Cantorbéry, où le poète est né en 1564. Les personnes qui désireraient contribuer à cette œuvre, devront envoyer leurs souscriptions à M. Sidney L. Lee, 26 Brondesbury villas, Londres, N. W.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er mars 1889.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. le comte Paul Riant, décédé.

Le scrutin donne les résultats suivants :

	1er tour	2e tour
M. Clermont-Ganneau	16 voix	31 voix.
M. R. de Lasteyrie	14 —	4 —
M. Courajod	5 —	1 —
Votants	35	36

M. Clermont-Ganneau est élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. l'abbé Duchesne lit une note sur un concile national de Gaule, qui aurait siégé, dit-on, à Reims, en 626, et dont le texte est rapporté par le chroniqueur Flodoard. Il fait remarquer, d'une part, que les canons et la liste des membres de ce concile ne diffèrent pas des canons et de la liste des membres d'un autre concile, tenu à ou près Clichy, au nord de Paris, vers la même époque; d'autre part, que Flodoard ne dit pas que le concile dont il parle ait été tenu à Reims, mais seulement que l'évêque de Reims, Sonnatius, y prit part. Il en conclut qu'on a eu tort de compter deux conciles à cette date, qu'il n'y en eut qu'un, celui de Clichy, et qu'il faut rayer de l'histoire le prétendu concile de Reims.

M. Philippe Berger communique des remarques sur les monnaies des rois de Numidie.

Dans une communication précédente, M. Ph. Berger avait présenté un essai de déchiffrement d'une inscription où il proposait de reconnaître le nom du roi Micipsa. Aujourd'hui, il retrouve le même nom, écrit en abrégé, sur des monnaies de la Numidie. Sur d'autres monnaies du même pays, il lit les noms de Gulussa, d'Adherbal, d'Hiempsal. Tous ces noms sont abrégés selon un même système, peu connu jusqu'ici, qui consiste à n'écrire que la première et la dernière lettre du mot.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : Müntz (Eugène), *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, tome I; — par M. Viollet : *Description de la ville de Paris à l'époque de François Ier*, publiée par L. Beltrami; par M. Delisle : Bourmont (le comte A. de), *Paléographie et Diplomatique* (extrait du compte rendu des travaux du *Congrès bibliographique international).*

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 21 février 1889.

M. Prost fait une communication sur l'instrument que tient à la main un esclave chassant un oiseau, représenté dans une miniature de l'évangéliaire d'Ebon du IXe siècle, dont M. Aubert s'était occupé et dont des figures avaient été communiquées à la Société en 1883. Les instruments en question sont probablement des tisonniers.

M. Müntz signale la persistance dans l'art du XVIe siècle de diverses légendes que l'on croyait généralement avoir disparu avec le moyen âge, la légende de Trajan, celles de Virgile, d'Aristote, de la papesse Jeanne, etc.

M. de Barthélemy signale, à propos de la légende de Virgile, la découverte, dans l'ancien cellier du chapitre de Saint-Pierre de Troyes, de deux carreaux dont l'un semble représenter Virgile en clerc ou maître d'école tenant une férule.

M. Bapst émet le vœu que les objets d'art des monuments nationaux ne soient pas déplacés à l'occasion de l'Exposition. Après un échange d'observations, il est passé à l'ordre du jour.

M. Roman signale la découverte à Saint-Hilaire-la-Côte d'un Mercure, de deux colliers, de deux boucles, de deux pendeloques et de deux monnaies de Titus et de Vespasien, appartenant à M. Chaper de Grenoble et communique ces objets à la Société. L'enfouissement semble dater de l'époque de Commode.

Ulysse Robert.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 18 mars — 1889

120. — **Erklærung aller mythologie aus der annahme der erringung des sprechvermœgens** (mit vorzüglicher berücksichtigung des griechischen und sanskritischen idioms) von Franz Wendorff. Berlin, G. Nauck (F. Rühe), 1889. In-8, viij-200 pp. 12 mk.

« La mythologie est une maladie du langage », disait-on volontiers, il y a quelques années, à la suite de M. Max Müller. La formule est heureuse, en ce sens du moins que nombre de mythes, envisagés au point de vue de la pathologie verbale, trouvent une explication satisfaisante, sinon sûre. Bien plus, elle s'appuie parfois sur des faits historique et immédiatement vérifiables : aux dernières vacances encore, on me montrait, au-dessus de Grenoble, la Tour sans Venin, de son vrai nom « Tour Saint-Vernin », sur laquelle on a, depuis la corruption du nom, imaginé la légende que les serpents n'y ont jamais gîté ; et de même, Daphné (la Brûlante) étant un nom de l'Aurore, poursuivie et atteinte par le Soleil, il se peut fort bien que le récit de sa métamorphose en laurier vienne de ce que le laurier, lui aussi, se nommait δάφνη, en sa qualité de bois fort combustible. Bref, que tel ou tel mythe, ici ou là, ait dû son origine à quelque confusion de ce genre, rien n'est plus vraisemblable ; mais que toute la mythologie en procède, qu'elle ne soit qu'un vaste répertoire de coq-à-l'âne et de jeux de mots, c'est ce qu'il sera vraiment bien difficile de concéder à M. Wendorff.

Je n'entends point dire que son point de vue soit exactement le même que celui de M. M. Müller : à le bien prendre, il en serait plutôt l'opposé ; mais les extrêmes se touchent. Pour lui, la mythologie n'est pas une maladie du langage ; elle en est l'état normal, ou mieux encore, elle est une survivance de son état primitif. Les premières « racines » indo-européennes avaient un sens si général et si peu précisé qu'un seul et même groupe phonétique répondait indistinctement aux concepts de « luire », de « parler », de « penser », de « se mouvoir rapidement »,

à bien d'autres encore, et à toutes les infinies variétés de ces concepts. Dans la langue définitivement épurée et ordonnée, la mythologie, avec ses récits bizarres, ses assemblages incohérents d'idées hétérogènes, n'est qu'un vestige du langage chaotique des anciens jours. La théorie que je ne fais qu'esquisser, est renforcée d'exemples nombreux, tirés des littératures grecque et hindoue, où en effet les métaphores lumineuses jouent un rôle fort important. Ces exemples, s'il faut savoir gré à M. W. de les avoir recueillis avec tant d'application, on doit regretter toutefois qu'il ne les ait pas soumis à une critique plus sévère. Il est difficile de comprendre comment le passage (ν 85) « quand parut la matinale Aurore aux doigts de rose, ils se dirigèrent vers le navire, portant l'airain qui sied aux héros » contient une association du concept d'« aurore » et du concept de « métal » (p. 16), ou comment le vers ἥλιε πατρῷαν τὴν ἐμὴν ὅταν χθόνα ἴδῃς... ἄγγειλον (p. 33) implique confusion des concepts de « lumière » et de « parole ».

Mais le vice capital de toute la démonstration, c'est l'impossibilité matérielle absolue de fixer la forme primitive du groupe phonétique qui devait par hypothèse exprimer tant d'idées diverses. L'auteur l'a vu et s'en explique formellement (p. 18) : « La représentation graphique d'une racine est un non-sens, puisque, dans l'état chaotique du langage, le son en est aussi indécis qu'a pu l'être la signification. » On se demande dès lors ce que prétendent, dans son livre, ces longues listes de racines auxquelles il ne manque que la vie. Veut-il nous faire remonter à l'époque fabuleuse où les Indo-Européens parlaient par racines? On sait que nous sommes loin de l'atteindre, si même jamais elle a existé. Plus modeste, borne-t-il ses vues à l'époque de la séparation des races? Mais que prouve cette époque, où la langue est déjà ordonnée et réglée, pour la période chaotique qui l'a précédée? D'ailleurs, à cette époque relativement récente, le vocalisme était-il bien celui que restitue Curtius et que M. W. lui emprunte? La nouvelle école le conteste, et, à supposer qu'elle se trompe à son tour dans ses restitutions, celles de Curtius en sont-elles plus sûres? De quel droit assimiler βρυχάομαι au sk. *várka* (éclat, pp. 31 et 65), κονέω (courir?) au lat. *canô* (pp. 65 et 152), *vacillâre* à *vocâre* et à εἶπον (pp. 79 et 159), etc., au mépris de toute phonétique saine et bien établie? De quel droit surtout (p. 146) rapprocher de πόρος (passage) une simple forme de πούς (pied) affectée de rhotacisme laconien?

Disons-le donc en toute sincérité et sympathie à M. Wendorff : à notre avis, la tentative où il a dépensé beaucoup de savoir et de travail est une tentative manquée, comme le seront toutes celles qui demanderont à la linguistique ce qu'elle ne peut encore nous apprendre, ce que peut-être elle ne saura jamais, comme le sont, dans tout ordre de science, les théories qui partent d'un point de vue exclusif et ne font point le départ des mille causes auxquelles se ramène pour l'ordinaire le phénomène même le plus simple de la vie morale de l'humanité.

V. HENRY.

121.—C. Ritter. **Untersuchungen über Plato.** Die Echtheit und Chronologie der Platonischen Schriften. Stuttgart, Kohlhammer, 1888, 187 p. in-8. 2 m. 50

122. — H. Siebeck. **Untersuchungen zur Philosophie der Griechen Zweite neu bearbeitete u. vermehrte Auflage.** Fribourg en Brisgau, Mohr, 1888, 279 p. in-8. 7 m.

123. — R. Shute. **On the history of the process by which the Aristotelian writings arrived at their present form.** Oxford, Clarendon Press, 1888, 183 p. in-8.

I. Le livre de M. Ritter n'est pas d'une lecture amusante, mais c'est un travail méritoire. M. R. a eu la patience de suivre une centaine de particules et de formules d'interrogation, d'affirmation ou de négation à travers toute la série des dialogues de Platon. Il en a fait le relevé avec une conscience qui ne me paraît pas contestable, et que d'ailleurs j'aurais fort peu de plaisir à contrôler. Les listes qu'il a dressées complètent les travaux de Dittenberger, Frederking, Schanz et autres. Les matériaux statistiques sont à présent rassemblés : reste à savoir ce qu'on en peut tirer.

Ce qu'en tire M. R. n'est guère encourageant. J'aime sans doute à voir que les raisons stylistiques permettent de remettre en question l'authenticité de l'*Hipparque* et de l'*Alcibiade 2* (p. 88 sqq), de croire le *Ménexène* authentique (p. 99), et la 7e lettre contemporaine, ou peu s'en faut, de l'*Epinomis* (p. 105). Tout cela est appréciable, mais assez mince, et les autres résultats sont ou bien peu neufs, ou bien surprenants. J'avoue qu'aucune argumentation tirée de la statistique ne me fera croire le *Phèdre* postérieur à l'*Euthydème* et au *Théétète;* je me défie d'une méthode qui ne permet de classer le *Sophiste* qu'au moyen des sophismes qu'on peut lire à la p. 48, et je resterai sceptique tant que l'on n'aura d'autre choix que de placer le *Parménide* avant le *Théétète* et le *Phèdre*, ou de le rejeter comme apocryphe (p. 101 sq. 104). — Ces résultats, et ce sont les plus frappants, peut-être même les seuls intéressants, ne sont pas faits pour démontrer l'utilité du fastidieux travail auquel s'est condamné M. Ritter. Je crois la méthode stérile tant que l'on pourra lui objecter : 1° que rien ne prouve que les dialogues qui nous sont parvenus aient reçu de Platon leur forme définitive (le *Parménide*, qui n'est peut-être ni complet, ni arrêté dans la forme; les *Lois*, qui furent sans doute revisées après sa mort; etc.) — d'où impossibilité d'arguer de formes lourdes, soi-disant séniles; 2° que rien ne prouve que le style et la langue de Platon aient subi une évolution mécanique, ou, si l'on veut, organique, et qu'il se peut qu'il ait fait effort d'un dialogue au dialogue suivant pour varier arbitrairement les formes interrogatives, affirmatives, etc. (sans parler de l'obsession momentanée et fugitive de l'esprit par certaines formules, fait constant et irrationnel, qui doit entrer en ligne de compte); 3° que rien ne prouve que les dialogues nous soient tous parvenus en première édition, et que l'hypothèse d'un remaniement et d'une réédition corrigée de tel ou tel d'entre eux par Platon lui-même n'a rien d'absurde.

M. R. sait lui-même l'insuffisance de la méthode, et il cherche à en fortifier les résultats, dans la seconde partie de son livre, au moyen de considérations tirées du contenu des dialogues. Il le fait sans connaître assez les travaux antérieurs, et ses innovations ne sont pas heureuses. Il ne fera croire à personne que Platon ait écrit le *Cratyle*, le *Protagoras*, ni surtout l'*Euthydème* du vivant de Socrate (p. 122 sqq.) ; il ne fera prendre au sérieux par personne son essai d'identification de Calliclès avec l'ἀνὴρ οἰόμενος πάνυ εἶναι σοφός de l'*Euthydème* (p. 136) ; et il ne me persuade pas plus que ses devanciers que le Κατα τῶν σοφιστῶν d'Isocrate soit antérieur — surtout antérieur de dix ans (p. 130) — au *Phèdre*. Tout cela est très légèrement bâti.

L'étude sur le Théétète, qui termine le volume (p. 143-187), présente peu d'intérêt.

II. La seconde édition des Recherches de M. Siebeck ne contient presque rien qui soit tout à fait nouveau. Les deux courtes dissertations relatives à Aristote qui y sont insérées ont paru antérieurement dans des périodiques. L'étude relative à la chronologie des dialogues de Platon a été publiée d'abord dans les *Jahrb. f. class. Philol.* de 1885 (et non de 1855, comme il est dit au bas de la p. 107) et l'appendice statistique et critique destiné à en fortifier les résultats, qui est la seule partie inédite du volume, en est aussi la moins importante.

L'étude chronologique n'a rien perdu de ses qualités ni de ses défauts. Les passages où l'on peut voir un renvoi à un dialogue antérieurement publié, et ceux où l'on croit voir l'annonce d'un dialogue à venir, sont analysés et discutés avec la sage circonspection et la correction subtile qui sont la marque de M. Siebeck. Peu de grâces, peu d'audace ; tout au plus quelques imprudences. Si le parallélisme de *Phédon* 72 e sqq. et de *Ménon cap.* 14 sq., de *Lois* V, 739 b. sqq. et de *Rép.* 423 e sq. est incontestable, le rapprochement de *Phèdre* 260 e et 261 a et de *Gorgias* 463 b. et 452 e sqq. est ce qu'il y a au monde de plus discutable, et je sais peu de choses plus subtiles et plus artificielles que la discussion de la page 116. Je ne doute pas que *Charm.* 169 d annonce *Théétète* 200 b., mais je doute que *Théét.* 206 a sqq. annonce *Philèbe* 16 sq. et le rapprochement de *Rép.* IV 430 b. sq. et de *Lachès* 196 d sq. me paraît être aussi peu caractérisque que peu décisif. Enfin, après avoir relu les analyses attentives des pages 130 et suiv., je doute plus que jamais que le *Phèdre* fasse des emprunts au discours d'Isocrate contre les sophistes, et je persiste à croire qu'en se plaçant à ce point de vue l'on s'interdit toute intelligence des rapports entre Isocrate et Platon et de leurs variations dans la série des discours de l'un et des dialogues de l'autre.

III. Le livre posthume de M. Shute prouverait, s'il en était besoin, qu'il est impossible à l'heure actuelle d'écrire l'histoire des ouvrages d'Aristote. Il a été écrit en 1882, sans une connaissance suffisante des travaux récents. Les Doxographi de Diels, l'ouvrage classique de Hirzel, l'Anti-

gone de Carystos de Wilamowitz ne sont ni mentionnés ni mis à contribution. Il ne pouvait que récrire le roman traditionnel, tissu de légendes, de conjectures et d'invraisemblances, et il l'a récrit, en y mettant le charme d'un style très vivant et très souple [1].

Il y a mis autre chose encore : il y a apporté son esprit d'indépendance sceptique que nous avait révélé son *Discourse on Truth*. Il rejette en bloc, comme étant des interpolations, les références d'un ouvrage à l'autre, d'où l'on était accoutumé à induire laborieusement la série chronologique des ouvrages d'Aristote. Il nie l'authenticité de la forme, l'authenticité de la composition. Le tout est l'œuvre des éditeurs d'Aristote. Nous n'avons pas l'Aristote véritable, et nous ne l'aurons jamais. — C'est encore une manière de résoudre le problème de la critique que de le nier ; c'est même la solution la plus simple, mais c'est aussi la plus primitive, et, au fond, pour un sceptique, la plus naïve.

Lucien HERR.

---

124. — **Theorie der Sinnesempfindungen bei Lucrez**, von Hermann SCHÜTTE, wissenschaft. Hilfslehrer. Danzig, 1888, in-4, 25 p.

L'explication moderne des phénomènes physiques se rapprochant beaucoup de l'hypothèse atomistique épicurienne, les diverses théories scientifiques exposées dans le poème de Lucrèce ont été depuis une trentaine d'années étudiées avec ardeur et soumises à un examen approfondi. C'est ainsi que le problème des sensations de la vue a été abordé dans un esprit critique par M. F. Höfer [2]. M. H. Schütte reprend aujourd'hui l'œuvre de son devancier, dont il s'inspire dans une partie de son travail, et la complète en traitant des perceptions de l'ouïe, du goût et de l'odorat. La méthode est la même des deux côtés, mais poursuivie peut-être avec plus de vigueur par M. Schütte. Comparant aux développements de Lucrèce ce que nous avons conservé des opinions d'Epicure sur le même sujet, M. Sch. fait parfaitement comprendre le poète qui est parfois obscur et tronqué et qui ne reproduit pas toujours la doctrine tout entière. Il montre ensuite combien la théorie épicurienne de la sensation est faible et incapable de supporter l'exa-

1. P. 28. L'originalité de Straton paraît avoir été plus grande que celle de Théophraste ou d'Eudème. p. 30. Les conjectures relatives à Nélée sont de la plus haute invraisemblance, p. 48, note. L'on sait peu de chose d'Athénion, rien d'Apellicon. P. 49, est-il sûr que la Rhétorique n'ait pas été publiée par Aristote lui-même? et, p. 166, est-il sûr qu'elle ait été écrite *après* la mort de Platon ? P. 50 sqq. il semble pourtant que Nicolas de Damas, Bœthus et son frère soient indépendants de la tradition romaine. P. 52, Aristote devenu « le docteur des Romains », au temps de Cicéron, et révélé par eux à la Grèce : nous sommes en pleine fable. P. 170, que le 5e livre de la Politique doive être placé après le 6e, c'est ce qui n'est nullement « incontestable ».

2. *Zur Lehre von der Sinneswahrnehmung, im 4ten Buche des Lucrez*. Stendal, 1872, 4° 24 p. L'auteur n'a traité que des opérations de la vue ; il n'a pas réalisé le projet émis à la fin de sa dissertation de s'occuper des autres sens.

men. Il reproche au poète d'avoir parfois esquivé les difficultés ou de ne les avoir pas aperçues, d'avoir glissé sur les impossibilités de la doctrine qui frappent un lecteur moderne et que Lucrèce n'a pas soupçonnées. Peut-être aurait-il été moins sévère, s'il n'avait point perdu de vue que le but principal de l'auteur n'est pas de donner sur tous les points une solution acceptable, mais de démontrer que tous les phénomènes physiques ont une cause matérielle immédiate et de bannir le merveilleux du domaine de la science; en cela il est avec une netteté et une précision admirables le précurseur de la méthode moderne. Il fallait aussi tenir compte des difficultés qu'éprouvaient les anciens, en l'absence d'observations suffisantes et d'expériences rigoureusement conduites, à expliquer des choses qui nous paraissent très claires. Mais il est très intéressant de voir les théories de Lucrèce exposées avec une rigueur que le poète n'a pas su ou pu atteindre, poussées à leur dernière conséquence c'est-à-dire parfois à l'absurde, et mises en regard des résultats actuellement acquis et de la vérité par un homme compétent et sagace [1].

A. Cartault.

---

125. — **Vita Euthymii.** Ein Anecdoton zur Geschichte Leo's des Weisen, a. 886-912, herausgegeben von C. de Boor. Berlin, G. Reimer, 1888, in-8, p. viii et 232.

La Bibliothèque Royale de Berlin possède des fragments importants (70 feuillets) d'une vie manuscrite d'Euthymius, qui fut patriarche de Constantinople de 907 à 912. Ces fragments ont été rapportés en 1874 par M. Hirschfeld d'un couvent de Pisidie. M. de Boor nous donne aujourd'hui l'édition de ce texte inédit qui, malgré les lacunes qu'il présente, est fort précieux pour l'histoire du règne de Léon VI, le Sage, l'empereur d'Orient, père du Porphyrogénète. Le manuscrit acquis par la Bibliothèque Royale de Berlin appartient au xie siècle, mais M. de B. prouve ingénieusement que le texte primitif a eu certainement pour auteur un contemporain même d'Euthymius et un contemporain en état d'être fort bien informé. Ce devait être un religieux du couvent de Psamathia qui fut fondé par Euthymius même et qui reçut sa sépulture. L'écrivain anonyme fut peut-être le compagnon même du patriarche; il dut écrire la vie d'Euthymius très peu d'années seulement après que celui-ci fut mort en 917. Son nom a disparu avec les premiers feuillets du manuscrit.

1. Dans les Fragm. Herculan, II, 5, traitant de la nature des *images visuelles*, M. S. me paraît donner une explication erronée du mot ἑνότης. Il pense que ces images sont composées d'atomes de même forme. L'auteur veut, je crois, dire simplement que ces *images* ont une unité comme les corps d'où elles proviennent. Livre IV, 86, je ne crois pas que *suptili praedita filo* signifie que les atomes de ces images sont réunis par un fil délié, mais bien qu'elles sont très minces. V. Lachm. V, 571, cf. V, 581, 589 et II, 341. Opposé en deux passages à *forma* ou *figura* *filum* indique l'épaisseur.

M. de B. a consacré une courte préface à l'historique de l'acquisition et à la description du manuscrit, du moins de ce qu'il en reste. Puis vient le texte des fragments conservés (pp. 1-78). Ceux-ci commencent à l'année même de la mort de l'empereur Basile Ier, en 886, alors que le patriarche, héros de cette biographie, était déjà un homme âgé. Ils se prolongent avec diverses lacunes accidentelles à travers tout le règne de Léon VI jusqu'aux premières années de la minorité de son successeur et la conjuration de Constantin Ducas en 912. Le récit de la vie et des actions du saint patriarche, récit qui est le seul but poursuivi par l'auteur, se continue dans toute cette longue période, mêlé à celui des divers événements de ces deux règnes. De là le très grand intérêt de cette narration, bien que des événements de palais et d'église s'y trouvent presque seuls rapportés. Les choses de la guerre ne prennent que peu de place dans ce récit d'une austère et sainte vie religieuse.

Dans une dissertation fort minutieuse, fort intéressante, qui m'a paru très judicieusement conduite et qui constitue la partie vraiment originale de l'œuvre de M. de B., celui-ci (pp. 79-203) s'attache à prouver combien sont nombreuses et importantes les additions et les corrections que la lecture de ce texte inédit apporte à la connaissance des événements du règne de Léon VI et à toutes les questions de personnes et de dates de cette période si curieuse de l'histoire byzantine, période longue de vingt-cinq années, sur laquelle, on le sait, nous ne possédons encore que des notions très incomplètes, presque toujours très insignifiantes. La chronologie de cette époque qui nous paraissait assurée par le texte de Symeon Magister, a été même tout à fait ébranlée par les recherches récentes de F. Hirsch. Dans ses *Byzantinische Studien*, cet auteur a démontré à quel point Syméon Magister, comme tous ceux qui ont raconté après lui les événements de ce règne, n'ont été que des copistes successifs, à ce point que la presque totalité des renseignements fournis par eux remonte certainement à une unique source commune, la chronique du Logothète, ce continuateur de Georges Moine, aux indications duquel on ne peut ajouter qu'une confiance limitée. Quant à la chronologie établie d'après lui par Syméon Magister, Hirsch prouve qu'elle est toute de fantaisie. Tout document nouveau pouvant éclaircir quelque point de cette période à la fois si importante et si obscure des dernières années du IXe siècle et des premières années du Xe siècle byzantins, période si riche en événements d'ordre tant civil qu'ecclésiastique, que nous ne connaissions jusqu'ici que par des sources de valeur si médiocre, doit donc être le très bienvenu. Tel est le cas pour la *Vita Euthymii*. Il me serait complètement impossible d'énumérer tous les points de chronologie petits ou grands que ce témoignage presque contemporain nous permet aujourd'hui de réformer. Je renvoie le lecteur à la dissertation même de M. de B. qui, pour chaque événement raconté par le pieux chroniqueur anonyme, se livre à une discussion dont les conclusions viennent constamment éclairer quelque fait demeuré jus-

qu'ici dans l'ombre ou jusqu'ici faussement présenté. Les futurs historiens du règne de Léon VI profiteront largement de ces pages si riches en rectifications ou améliorations. Je citerai quelques exemples seulement : la date de la mort du patriarche Etienne est fixée définitivement au 17 mai 893 ; le fait que l'empereur Basile Ier, père de Léon VI, mourut en août et non en mars, fait du reste admis par tous les modernes, est mis définitivement hors de doute ; une date nouvelle et probablement définitive, 12 février 901, est donnée pour la mort du patriarche Antoine Cauleas (cette date est très importante pour l'histoire de relations entre Rome et Constantinople dans les dix dernières années du IXe siècle) ; l'origine arménienne de Basile Ier est confirmée ; la date de la mort de l'impératrice Théophano est à peu près définitivement fixée au 10 novembre 893 ; beaucoup d'événements de cour de 894 à 896 sont remis à leur vraie place ; la date de la mort de l'impératrice Eudoxie, troisième femme de Léon VI, est fixée avec beaucoup de vraisemblance au 20 avril 900 ; les renseignements les plus nouveaux et les plus précieux nous sont fournis sur les débats qui précédèrent la quatrième union de Léon VI, cet événement très important, puisqu'il fut, comme dit M. de Boor, une des étapes de ce fait si considérable, la rupture définitive entre les églises d'Orient et d'Occident. C'est même un des points capitaux traités dans ce texte et avec le plus de renseignements nouveaux. Nous y trouvons comme la contrepartie très détaillée de la seule version que nous possédions jusqu'ici sur cette question, version plus que suspecte puisqu'elle émane d'une des personnalités les plus intéressées, je veux dire la lettre du patriarche Nicolas au pape.

Entre temps ce texte nous donne des portraits très vivants des personnages les plus en vue de l'époque : l'empereur Léon, surtout son tout-puissant ministre Stylien Zautzes, dont les origines sont racontées d'une manière nouvelle, le patriarche Nicolas, l'adversaire heureux d'Euthymius, etc. Une foule d'autres individualités, surtout de nombreux dignitaires de cette époque, sont pour la première fois tirées d'une complète obscurité. Le style même de cet écrit n'est pas sans mérite. La scène si détaillée de la chasse de l'empereur Basile, celle dans le réfectoire du couvent, celle de l'attentat contre Léon sont traitées avec art.

Je m'arrête à mi-chemin, espérant en avoir dit assez pour montrer l'importance historique grande de ce nouveau texte, malgré son caractère exclusivement biographique. Pour le règne de Léon VI, il devient une source aussi importante, si ce n'est plus, que la chronique du Logothète.

De très bonnes tables (pp. 204-232) facilitent singulièrement les recherches dans ce volume.

G. Schlumberger.

126.— **L'hôpital Saint-Julien et les Asiles de nuit à Anvers depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours,** par Ed. Geudens, chef de bureau aux Hospices civils d'Anvers. Anvers, typ. Van Ael-Schoofs, 1887. In-8, 221 p. et pl.

La région des Pays-Bas est une de celles où se manifesta avec le plus de splendeur l'admirable efflorescence de la charité au moyen âge. Dans chacune de ses cités s'élevaient, pressés les uns contre les autres, d'innombrables établissements de bienfaisance où toutes les misères savaient trouver un refuge. Mais là, comme partout ailleurs, une part importante dans cette vaste organisation de l'assistance fut réservée à la réception des « pauvres passants ». Ceux-ci n'étaient pas moins mal traités à Anvers qu'ailleurs, comme le prouve le livre de M. Geudens.

Les conditions économiques du moyen âge étaient faites pour encourager puissamment l'œuvre de l'hospitalité de nuit. La lenteur et la difficulté des communications, la fréquence des voyages à pied et des pèlerinages rendaient indispensable la multiplication des asiles. Aussi le passant était-il assuré de trouver, d'étape en étape, sur les principales routes, des maisons d'hospitalité ou *xenodochia*. M. G. signale quelques hôpitaux de ce genre en Belgique, en Allemagne, en Suisse, en Italie. Cette énumération n'est donnée qu'à titre d'exemple, car une liste complète de ces établissements prendrait d'assez grandes proportions. Encore faudrait-il y joindre les monastères à la porte desquels chacun pouvait venir frapper pendant la nuit, les Hôtels-Dieu ordinaires qui, à côté d'un abri pour les malades de la contrée, renfermaient presque tous une salle spécialement destinée aux « pauvres passants ». A Paris, au XIVe siècle, on comptait l'hôpital Sainte-Catherine, l'hôpital du Saint-Esprit et l'hôpital Saint-Gervais pour les passants et pèlerins ordinaires des deux sexes, l'hôpital Ymbert de Lyons, l'hôpital Saint-Jacques, spécial aux pèlerins de Saint-Jacques, et l'hôpital du Saint-Sépulcre pour les pèlerins de Terre-Sainte.

Ide van Winegheem obéissait donc à un sentiment cher à ses contemporains lorsqu'elle institua à Anvers, en 1305, l'hôpital Saint-Julien. Sous le règlement que lui avait donné sa fondatrice, le nouvel établissement prospéra et s'enrichit de nombreuses donations dues à la charité des bourgeois d'Anvers. On excluait seulement les gens sans aveu, les joueurs, les voleurs etc..., et aussi les infirmes qui devaient aller frapper aux portes des hôpitaux ordinaires. Le maximum du séjour était fixé à trois nuits, jusqu'à 1410 où une ordonnance de police le réduisit à un maximum de deux nuits. Les règlements alors en vigueur durèrent jusqu'en 1584, époque à laquelle se produisit, aux Pays-Bas comme en France, une tendance à vouloir centraliser l'administration des institutions charitables. Un siècle plus tard, l'hôpital Saint-Julien d'Anvers étant tombé en décadence et réduit à de très faibles ressources, il fut confié à la confrérie des Lorettains, fondée en 1702 pour encourager le pèlerinage à Notre-Dame de Lorette. Ce fut alors une

nouvelle recrudescence de charité pour les pauvres passants; les chiffres retrouvés dans les documents d'archives par M. G. disent assez quel succès couronna les efforts des Lorettains. En 1752, plus de *1400* voyageurs furent hébergés par eux, et en 1772, ce nombre fut porté à 2258! A chacun des malheureux qui venaient solliciter un abri, on donnait un repas composé d'une soupe, d'une livre de viande, d'une livre de pain, et d'un peu de bière. Le lendemain, au moment du départ, il lui était remis une petite somme d'argent avec quelques provisions de route, et il lui était délivré un certificat destiné à faciliter sa réception dans les autres asiles du même genre.

On verra encore avec intérêt, dans ce livre, le zèle déployé au début de ce siècle par le préfet des Deux-Néthes, d'Herbouville, pour réorganiser et relever l'hôpital Saint-Julien d'Anvers; on lira aussi les pages consacrées à l'institution du *Vrouwkenhuys*, hôpital réservé à l'hospitalité de nuit des femmes, et qui a disparu au XVIII[e] siècle après maintes modifications.

Paris n'a donc en rien innové lorsqu'il a créé, avec l'appui de la charité moderne, l'œuvre de l'hospitalité de nuit; il n'a fait que reprendre, en la développant, une tradition vieille de plusieurs siècles et commune à tous les pays. La Belgique est, comme la France, la terre classique de la bienfaisance, comme l'attestent les magnifiques archives hospitalières qu'on y conserve, et M. Geudens, en publiant cette monographie si neuve et si intéressante, la plus importante qui ait jamais été consacrée à un *xenodochium*, a montré quel habile parti on pouvait tirer de ces archives pour l'histoire de l'assistance publique.

St.

---

127. — **Histoire des papes depuis la fin du moyen-âge,** ouvrage écrit d'après un grand nombre de documents inédits, extraits des archives secrètes du Vatican et autres, par le D[r] Louis Pastor, professeur à l'Université d'Innsbrück, traduit de l'allemand par Furcy Raynaud. Paris, librairie Plon, 1888. Tomes I et et II, in-8, de XLIII-374 et 476 p. Prix : 15 fr.

Faut-il être catholique pour écrire une histoire des papes? M. Pastor a du moins montré qu'on peut l'être. Ses sympathies clairement exprimées n'ont rien enlevé à la rigueur de sa méthode scientifique. Son livre (et c'est le plus bel éloge qu'on en puisse faire) mérite d'être comparé à celui de Ranke. S'il est sans doute inférieur pour la vigueur de l'esprit, il est fort supérieur au point de vue de l'information, car l'*Histoire des papes au* XVI[e] *et au* XVII[e] *siècles*, parue pour la première fois entre 1834 et 1836, n'a été retouchée par l'illustre auteur que d'une façon insuffisante, et les travaux sur la question se sont tellement multipliés depuis cinquante ans que la nécessité d'une nouvelle synthèse s'imposait. Il est très heureux, à mon avis, que cette synthèse, après avoir été tentée dans le sentiment protestant, ait pu l'être dans le sentiment romain, et que Léon XIII, qui paraît en avoir été l'instiga-

teur, ait rencontré dans le haut enseignement catholique l'homme qu'il désirait, *rara avis*, le véritable savant digne de l'œuvre.

Ce premier volume [1] (que la traduction française nous présente en deux tomes) montre bien la manière de travailler de l'auteur, les sources qu'il a consultées et les idées qui l'inspirent. Il est consciencieux jusqu'au scrupule, il entoure son texte d'une énorme bibliographie, il ne craint pas de discuter en note de petites questions inutiles au sujet, de relever, au hasard de ses recherches, quand il les rencontre, les plus minimes inexactitudes de ses prédécesseurs. Je ne saurais l'en blâmer, car le texte ne s'en ressent pas; la composition est bonne, l'air circule dans les chapitres, les idées générales sont clairement exposées et à leur place. Les sources d'informations inédites sont extrêmement abondantes : outre les archives du Vatican, encore bien peu explorées pour le xve siècle, on voit que l'auteur a dépouillé les autres dépôts publics et privés de Rome, les principales archives de l'Italie et beaucoup de collections hors d'Italie. A chaque instant la mention *inédit* apparaît dans les références. Ces renvois et ces indications constitueront une mine inappréciable de renseignements pour tous les savants qui s'occuperont à l'avenir de la Renaissance ou de la Papauté et qui, alliés ou adversaires de l'auteur, reprendront après lui une partie quelconque de son sujet.

La bibliographie des imprimés n'est ni moins riche, ni moins solide. Si les travaux français sont beaucoup moins cités que les allemands, c'est qu'ils sont infiniment moins nombreux pour la période de la Renaissance. M. P. connaît d'ailleurs nos plus récents travailleurs, fournis en partie par l'Ecole française de Rome, et rend particulièrement hommage aux importantes recherches de M. Müntz. Il est à regretter qu'il n'ait pu lire à temps *La librairie des papes d'Avignon* de M. Faucon, ni surtout *La bibliothèque du Vatican au* xve *siècle* de MM. Müntz et Fabre et qu'il n'ait pas cru devoir en tenir compte dans l'édition française; il cite ces livres deux ou trois fois, mais on voit facilement que c'est une addition faite par l'auteur sur épreuves, au dernier moment, pour tenir au courant sa bibliographie, sans qu'il ait pu en tirer véritablement parti.

Voici le contenu du volume : M. P. prend la Papauté à « l'exil d'Avignon », mais ne jette qu'un coup d'œil rétrospectif sur la période qui s'étend, de 1305 à 1417, jusqu'à la fin du Grand Schisme. Il traite les papes français avec une impartialité qu'ils n'ont pas toujours rencontré chez les écrivains étrangers [2], et je ne l'en blâmerais pas, s'il

---

1. *Geschichte der Pæpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II*, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1886, XLVI-723 pp. in-8°.

2. Il accepte cependant un argument d'attaque contre les Papes d'Avignon qui m'a toujours un peu surpris : « Entourés d'un collège de cardinaux composé en grande majorité de compatriotes, ils imprimèrent au gouvernement de l'Eglise un caractère jusqu'à un certain point français, par conséquent en contradiction avec le principe d'universalité qui est le propre de l'Eglise et de la Papauté. » Combien y a-t-il, sous Léon XIII, d'Italiens dans le Sacré-Collège?

portait la même bienveillance dans l'appréciation des papes du Schisme; l'excellent antipape Benoît XIII, par exemple, méritait un éloge pour ses qualités privées et il avait bien quelques raisons pour se croire de bonne foi le pape légitime [1]. L'histoire des « Synodes » de Pise et de Constance est suffisamment claire, bien que le rôle de l'Université de Paris pût être indiqué plus nettement. Mais le véritable sujet commence avec Martin V, qui ramène définitivement à Rome le pontificat restauré dans son unité. Le texte prend ici une grande ampleur, les documents inédits s'accumulent, éclairant l'histoire et renouvelant les points de vue. Ce sont deux véritables monographies que les chapitres consacrés à Nicolas V et à Calixte III. Le caractère de chaque pontife et de ses collaborateurs, l'intérêt particulier de chaque période sont bien marqués, et l'auteur montre en beaucoup d'endroits une liberté de jugement et une franchise d'expression qu'on est heureux de rencontrer. Nous l'attendons aux époques plus délicates de l'histoire de la Papauté, d'Alexandre VI à Léon X [2]. Disons, à ce propos, que le plan adopté par l'auteur permet de croire que le second volume de l'*Histoire des Papes*, qui s'ouvrira avec le règne de Pie II, ira jusqu'à la fin de celui de Jules II. On souhaite vivement qu'il ne se fasse pas trop attendre.

La grande question générale qui se pose dans ce premier volume et qui reparaîtra dans les suivants, est celle des rapports de la Renaissance avec l'Eglise [3]. M. Pastor l'aborde nettement dans une longue introduction et y revient au cours du livre, notamment à propos de Martin V, qui installa les humanistes à la cour pontificale, et de ce grand Nicolas V, le fondateur de la Vaticane, qui fut, bien mieux que Léon X lui-même, le type achevé du pape de la Renaissance [4]. Je suis embarrassé pour apprécier les opinions de l'auteur, qui s'écartent souvent des opinions généralement admises; en plus d'un point, elles sont conformes aux idées que j'ai cru pouvoir exprimer ailleurs sur les rapports de la Renaissance et du catholicisme; sur d'autres, je ne me sens pas suffisamment informé pour les attaquer ou les approuver sans réserve. L'occasion se présentera d'y revenir. Disons en attendant que M. P.

1. A propos du retour d'Urbain V à Rome, M. P., qui est friand de documents inédits, en aurait trouvés dans les lettres de Coluccio Salutato à Pétrarque et à d'autres amis (Bibl. nat. de Paris, *Lat. 8572*); il y a particulièrement dans la lettre de la p. 40, datée *Romae III non april.* [1368] d'intéressants détails sur la restauration des édifices ruinés pendant l'exil d'Avignon.

2. Dès à présent, quelques pages fort nettes sur le cardinal Roderico Borgia (t. II, pp. 421 sqq.) nous montrent que l'auteur abordera la question d'Alexandre VI à la lumière des irréfutables documents publiés par M. Thuasne et absolument en dehors de ce point de vue de parti qu'une certaine école avait essayé d'imposer à l'attention.

3. Un autre historien catholique, dont l'œuvre marche de front avec celle de M. Pastor, M. Janssen, ne la rencontre pas aussi directement.

4. Faut-il ajouter à la liste des littérateurs de la cour de Nicolas V, l'important poète français, Martin Le Franc, protonotaire apostolique et secrétaire de Félix V, confirmé par Nicolas? En tous cas, son *Champion des dames* devra être utilisé comme source pour l'histoire religieuse du temps. V. la récente monographie de M. A. Piaget, *Martin Le Franc, prévôt de Lausanne*, Lausanne, 1888, in-12, chap. V.

réagit avec raison contre le préjugé qui nous montre la Renaissance italienne comme un temps de corruption complète. La vérité est que cette époque admirable a porté, dans le bien comme dans le mal, l'exubérance de vie qui la caractérise. A côté des violences du pouvoir, du dévergondage des cours, du matérialisme théorique et pratique de la plupart des lettrés, du paganisme renaissant, on rencontre à chaque instant l'enthousiasme de la foi, le dévouement de la charité, poussés aux dernières limites, et, parmi les esprits d'élite, le culte sincère et fécond de ce qu'Erasme appelait d'un si beau mot, « la philosophie chrétienne. » M. P. montre le développement de « la vraie Renaissance », en face de « la fausse Renaissance, » païenne et matérialiste; les appellations sont discutables; le fait ne l'est pas. Toutes ces observations sont bien groupées autour des papes du xve siècle, qui ont été, parmi les souverains du temps, les agents les plus actifs du mouvement littéraire et artistique. Le livre de M. P. est donc une contribution importante à la philosophie de la Renaissance et peut être utilement rapproché des travaux de Voigt, Burckhardt, Geiger, Müntz, Emile Gebhart, etc.

Le défaut de l'ouvrage (peut-être est-il inévitable) paraît être où je vais dire. Quand des écrivains étrangers à l'idée religieuse émettent des conclusions qui semblent, de près ou de loin, hostiles à l'Eglise, M. P. n'hésite pas à recommencer leur travail, à revoir leurs documents, à en apporter d'autres, à se faire en un mot une opinion personnelle, plus juste, en tous cas mieux appuyée, que celle de ses devanciers; mais quand les mêmes écrivains arrivent à des conclusions qui *a priori* satisfont son esprit, il les adopte sans contrôle, s'épargnant ainsi une lourde besogne de détail. Je donnerai comme exemple (t. Ier, p. 153) l'autorité insuffisante sur laquelle il se débarrasse du *De corrupto Ecclesiae statu* de Nicolas de Clémanges; il se prive ainsi d'une source d'information, où on peut puiser avec mesure, mais qu'on ne saurait omettre pour connaître l'état de l'Eglise de France au temps du Schisme. Il rencontre ailleurs les textes de Pétrarque contre la papauté de « Babylone », c'est-à-dire d'Avignon (t. Ier, p. 80); il se réfère aussitôt aux pages un peu spécieuses, par lesquelles M. Voigt a cherché à rabaisser le caractère de Pétrarque; M. P. tend même à réduire tous les témoignages du poète, les sonnets comme les lettres latines, à du dépit pour des bénéfices non obtenus; il en fait un homme « dont l'opinion en pareille matière ne saurait avoir *la moindre* autorité. » D'autres appréciations défavorables sont inspirées par le même point de vue; elles peuvent conduire à l'inexactitude de fait : ainsi Pétrarque n'a pas attendu, comme le dit M. P., « le dernier moment pour se réformer lui-même », car sa réforme était tout à fait définitive vers l'âge de quarante ans, et il est mort à soixante-dix. Cette petite guerre au poète est d'ailleurs bien superflue, puisque son autorité dans la question est confirmée par d'autres non suspectes, celle d'Alvaro Pelayo par exemple, que M. Pastor met loyalement en lumière.

Il reste à dire un mot de l'édition française. La traduction est excellente [1]; le traducteur a porté un grand soin à la correction des notes, dont il sait l'importance comme instruments de travail [2]; il faut lui en savoir gré, car ce soin n'est pas commun. Les index sont également exacts. Mais on ne saurait trop regretter le parti qu'ont pris les éditeurs de supprimer les pièces inédites et les *excursus* réunis par l'auteur dans l'édition allemande [3], beaucoup de ces documents sont utiles et plusieurs précisément se rapportent à la France. Il faut réclamer, pour les volumes futurs, au moins une table analytique de ces appendices, et même, si des exigences de librairie ne s'y opposent point, la reproduction pure et simple. On ne peut obliger les travailleurs qui achèteraient l'édition française à se procurer aussi l'autre édition pour avoir l'ouvrage complet.

P. DE NOLHAC.

---

128. — **Villars** d'après sa correspondance et des documents inédits par le marquis de Vogüé, de l'Institut. Avec portraits, gravures et cartes. Paris, Plon, 1888. In-8, 2 vols. XII-452 et 409 p. 15 fr.

M. de Vogüé étudie dans ces deux volumes les épisodes les plus importants de l'existence de Villars. Il expose d'abord les relations de Villars avec l'électeur Max-Emmanuel de Bavière. Il trace un ressemblant portrait de ce prince allemand qui était intrépide et connaissait la guerre, mais qui gâta ses qualités par un esprit mobile et léger; il raconte de la façon la plus intéressante les premiers rapports du Français et du Bavarois qui combattent côte à côte les Turcs, qui se retrouvent plus tard pour faire campagne ensemble contre les Impériaux, mais qui se jalousent, se froissent, se détestent, s'accusent et compromettent le succès par une mésintelligence irrémédiable. Mais en somme, après avoir lu le récit de M. de V., celui qui a le moindre tort dans ce conflit, c'est Villars, et plus tard, l'électeur se rappelant ses tiraillements et ses hésitations de l'année 1703, dira au maréchal qu'il regrette d'avoir négligé ses conseils.

M. de V. étudie avec le même soin les relations de Villars et de Mme de Maintenon; il montre très bien que cette dernière soutint et conseilla toujours le fils du bel *Orondate*, l'aida à obtenir le commandement des armées, excusa auprès du roi ses indiscrétions et ses incartades, sut pallier ses défauts et faire valoir ses aptitudes, et, à l'occasion, le tancer, lui donner d'utiles avis, rabattre son humeur gasconne, répondre aux sollicitations de cet éternel quémandeur par des leçons

1. M. F. Raynaud a déjà traduit l'*Histoire du commerce du Levant au moyen-âge*, de W. Heyd.

2. Toutefois, t. I, p. 31, l. 4 des notes, au lieu de *Italie*, lire *Allemagne*; p. 26, l. 1 et 27, l. 4, lire *Bonneau*; p. 268, l. 1, lire *Da Schio*; t. II, p. 449, la ligne antépén. est à effacer, comme ne concordant pas avec la traduction.

3. L'appendice y compte 86 numéros.

méritées, calmer son dépit ou ses emportements par d'amicales admonestations. Il y a dans cette partie du travail de M. de V. des lettres curieuses de Villars; il y résume ses opérations dans les Cévennes où il crut que « les voies de douceur étaient plus propres à ramener les esprits que la seule violence » (I, p. 280); il y *raisonne* de la guerre, surtout de la grande guerre, de la guerre d'Allemagne et de Flandre qu'il voulait mener; il y rend compte de ses campagnes; il y demande un commandement, non pas crûment, mais avec habileté, en mêlant des protestations de désintéressement à sa jactance méridionale, et, lorsqu'il a ce commandement, lorsqu'il va livrer la bataille de Malplaquet, sans oublier toujours ses intérêts privés, il décrit les moyens qu'il emploie pour stimuler le zèle, pour communiquer son ardeur à ses troupes, pour inspirer au soldat une sécurité qu'il n'éprouve pas lui-même. C'est ainsi qu'en citant tour à tour Mme de Maintenon et Villars, M. de V. nous mène du Languedoc à Denain.

Une autre étude, contenue dans le second tome (p. 1-179), est consacrée aux rapports de Villars et du prince Eugène. M. de V. traite ici le même sujet que M. de Courcy, mais moins longuement et sans suivre pas à pas le duel diplomatique qui s'engagea dans le château de Rastadt entre les deux hommes de guerre. Toutefois il narre en leur ensemble les phases successives de la négociation; il insiste quelque peu sur les incidents qui suscitèrent de graves difficultés et faillirent ranimer la guerre; il décrit, non sans piquants détails, le rôle d'Eugène et de Villars, d'Eugène surtout, chez lequel il y avait « du soldat de grande race, du prêtre aux mœurs austères, du gentilhomme français aux manières élégantes et chevaleresques, du diplomate italien aux finesses cauteleuses et calculées » II, p. 58). Il n'abandonne pas les négociateurs après la paix de Rastadt et de Bade; il les suit encore jusqu'à la mort de Villars, et analyse la correspondance qu'échangèrent ces deux personnages, unis désormais par l'amitié. Eugène mourut deux ans après Villars; « lui aussi avait été un capitaine heureux; mais il avait forcé les faveurs de la fortune plus qu'il ne les avait reçues : plus complet que Villars, d'une valeur morale supérieure, doué de dons plus variés, il avait gagné plus de batailles, son nom restera attaché au souvenir de victoires plus retentissantes; néanmoins il manquera toujours quelque chose à sa gloire, c'est d'avoir, comme Villars, servi son roi et sauvé sa patrie » (II, p. 179).

On peut regretter que M. de V. n'ait pas composé une biographie complète de Villars et qu'il ne donne dans ces deux volumes qu'une série d'études sur le maréchal. Je sais bien qu'il a parfaitement retracé les principales périodes de cette vie aussi accidentée que glorieuse; — et je n'oublie pas l'étude sur la succession d'Espagne (p. 71-130) où le rôle de Villars, moins considérable que celui de Harcourt et de Tallard, utile pourtant et nécessaire, est impartialement apprécié — mais il en coûtait si peu à l'auteur de grossir son ouvrage pour faire une de ces

grandes et belles monographies comme nous n'en avons guère! J'aurais sacrifié volontiers une partie du copieux appendice du second volume pour lire, dans le premier, un ou plusieurs chapitres sur les débuts de Villars.

Mais il faut se contenter de ce qu'on a, et, après avoir loué le vif intérêt de la narration et les brillantes qualités du style, féliciter M. de V. de nous avoir fait connaître le véritable Villars d'après les sources mêmes. Il y a dans ces deux volumes beaucoup de choses neuves et que nous ne pouvons indiquer toutes au cours de cet article. Bornons-nous à citer les batailles de Friedlingen, de Malplaquet, de Denain que M. de V. a narrées d'après les documents des deux partis, en s'attachant avec un soin habile à coordonner les détails et les rapports contradictoires. Rien de plus clair et de plus saisissant que le récit de Malplaquet; M. de Vogüé retrace très nettement la disposition des lieux et les sanglantes péripéties du combat. Denain, déjà tant de fois raconté, n'est pas moins attachant, et l'auteur montre très bien comment s'engagea cette affaire, plus décisive par ses conséquences que par ses résultats immédiats.

A. Chuquet.

---

129. — **Bibliothèque nationale.** Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois, par Léopold Delisle, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale. Paris, H. Champion, 1888, grand in-8 de xcvi-330 p.

Le *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, si impatiemment attendu, justifie les espérances de tous les curieux et de tous les érudits. C'est par milliers qu'il faut compter les précieux renseignements réunis par M. Delisle dans les 100 pages de sa *Préface* et dans les 180 articles de son *Catalogue*. [1] Pour faire bien comprendre l'importance des deux parties du recueil, je reproduirai l'analyse que l'éminent paléographe donne de sa *Préface* et je citerai quelques-uns des documents qu'il décrit et analyse si bien.

Voici les neuf divisions de la *Préface :* I. Caractère de Libri. [2] Ses efforts pour entrer à la Bibliothèque royale. Manuscrits volés par lui

1. Ces renseignements sont indiqués dans une excellente *Table alphabétique* (p. 285-330) et complétés par un *Tableau des mss. du fonds Libri et du fonds Barrois recouvrés par la Bibliothèque Nationale*, par une liste des mêmes mss. suivant l'ordre des cotes qu'ils portent à la B. N., par l'explication des sept planches dont le volume est enrichi.

2. Dans les premières lignes est parfaitement résumée la biographie de Libri : « La vie de Guillaume-Brutus-Timoléon Libri-Carrucci, né à Florence le 2 janvier 1803, mort à Fiesole le 28 septembre 1869, se compose d'une succession d'épisodes dont la variété et l'imprévu ont dépassé ce que peut rêver l'imagination des plus ingénieux romanciers. C'est au fond l'histoire d'un aventurier, plein de ressources, dépourvu de tout sens moral, passionné pour l'intrigue et enivré par le succès, qui a bravé la justice et qui, jusqu'à la fin de sa carrière, a conservé, au moins en apparence, l'amitié et l'appui d'hommes éminents dans la politique, dans la presse et dans les lettres, en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne. »

dans les bibliothèques publiques. Fraudes employées pour rendre méconnaissables les mss. volés. — II. Tentatives de Libri pour vendre ses mss. au Musée britannique et à l'Université de Turin. Vente consentie au comte d'Ashburnham en 1847. Le fonds Libri, première partie des collections manuscrites d'Ashburnham-Place. — III. Procès et condamnation de Libri. Dernière période de sa vie. Sa mort. — IV. Le fonds Barrois, deuxième partie des collections manuscrites d'Ashburnham-Place. Origine frauduleuse d'une soixantaine de mss. du fonds Barrois. Importance des autres mss. de ce fonds. — V. Les deux dernières parties des collections m^tes d'Ashburnham-Place. Le fonds Stowe. L'Appendice, catalogues publiés par le comte d'Ashburnham. — VI. Projets de vente des mss. du comte d'Ashburnham en 1880 et 1883. Réclamations de la France. Entente avec le Musée britannique. Achat du fonds Stowe par le gouvernement italien en 1884. — VII. Achat par la Bibliothèque nationale, en 1888, de la partie réservée des fonds Libri et Barrois. — VIII. Prétentions de quelques villes sur plusieurs des mss. achetés par la B. N. — IX. Importance des mss. recouvrés.

Parmi les mss. dont s'occupe M. D. je signalerai : le Pentateuque de l'église de Tours, orné de grandes peintures; des fragments du psautier, appartenant au même exemplaire que les 103 feuillets qui forment le n° 351 des mss. de la bibliothèque de Lyon; un psautier en notes tironiennes; les grands prophètes, exemplaire de l'abbaye de Marmoutier; les Quatre évangiles, copie en écriture irlandaise ou hyberno-saxonne, provenu de la cathédrale de Tours; Sacramentaire à l'usage de l'église de Tours; fragments de divers mss. liturgiques; commentaire de St-Hilaire (psaume CXVIII); divers traités de St-Ambroise et de Hugues de St-Victor; Sermons de St-Augustin; traité du même sur la doctrine chrétienne; fragments d'opuscules du même; extraits du même par Eugippius; opuscules de St-Jérome; extraits de divers ouvrages de S. Grégoire par Paterius; recueil d'homélies; divers traités de St-Isidore; commentaire du vénérable Bède sur les Paraboles de Salomon; traité sur le baptême, par Amalaire, suivi d'une homélie attribuée à St-Eloi; recueil de sentences; recueil d'extraits des Pères; les histoires de Justin; l'histoire d'Orose; l'histoire tripartite de Cassiodore; martyrologe de S.-Jérôme; vies de saints et légendes; vie et miracles de S.-Sulpice; cartulaire de l'abbaye de S.-Pierremont (diocèse de Metz); livre de la nation de Picardie, contenant les privilèges et les statuts de l'Université d'Orléans; Cicéron et Macrobe; Boèce et Cicéron ; Bède; Mélanges concernant le comput, la chronologie, l'astronomie, les poids et les mesures; l'arithmétique de Boèce et les phénomènes d'Aratus; opuscule sur les étoiles, suivi d'un bestiaire; le livre de la nature des choses, par Thomas de Cantimpré; version latine de la *Synopsis* d'Oribase; Grammaire de Donat, avec des gloses; Traités grammaticaux de Donat et de Priscien; œuvres de Virgile; œuvres

d'Horace; la *Pharsale* de Lucain; la Thébaïde de Stace; poésies de S. Orient; légendes pieuses et vies de saints, en vers français; contemplation de la vie et des miracles de J.-C., par S. Bonaventure. Traduction en provençal; somme sur le code de Justinien, en provençal; vie de S. Honorat, en vers provençaux; traité de fauconnerie, en vers provençaux, par Daude de Pradas; version catalane du N. T.; poèmes catalans; notes et dessins de Léonard de Vinci; l'Iliade d'Homère, suivie d'autres poèmes; pièces originales sur l'Histoire de France; correspondance du chancelier Séguier; lettres originales d'Eusèbe Renaudot; histoire d'Allemagne; histoire d'Italie et de Suisse; mélanges de pièces italiennes; papiers de Christine, reine de Suède; mélanges de littérature (Fénelon, Montesquieu, etc.); sermons de Bossuet pour la fête de la circoncision; lettres latines de personnages célèbres; correspondance et pièces diverses; papiers autographes de Malherbe; correspondance de Peiresc (en plusieurs registres); [1] correspondance des frères de Sainte-Marthe; papiers de Théodore Godefroy; correspondance de Baluze; correspondance des bénédictins; correspondance de Huet, évêque d'Avranches; correspondance de J.-Fr. Séguier, de Nimes; papiers de Fr. Viète; lettres originales adressées au P. Marin Mersenne, recueillies en trois volumes, par frère Hilarion de Coste; papiers de Mersenne et de Pascal; lettres de Descartes (ces lettres originales, presque toutes adressées à Mersenne, sont au nombre de 18); mémoire de Fermat; correspondance de Gassendi; observations astronomiques de ce savant; papiers de Roberval; papiers de Frenicle; correspondance de Jean Hevelius; correspondance de Leibniz; papiers de Cassini; papiers de Lagrange; papiers divers de l'Académie des sciences, etc.

Cette incomplète énumération montrera combien de reconnaissance nous devons tous à M. L. Delisle pour nous avoir donné tant de richesses qui semblaient à jamais perdues et pour nous avoir si soigneusement et si savamment fait connaître toutes ces richesses.

T. de L.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — La *Revue critique* annonçait à ses lecteurs (nº 1, p. 19), qu'ils trouveraient dans le supplément de l'*Indépendance belge* du 9 décembre et dans le *Courrier de l'art* du 14 décembre 1888 de complets renseignements sur les manus-

1. Parmi ces registres figure, sous le nº CVIII, un registre dans lequel Peiresc a noté les lettres qu'il a écrites à ses correspondants depuis l'année 1622 jusqu'à l'année 1632. M. D. en reproduit (p. 147) un passage, passage qui, dit-il, « suffira pour donner une idée de ce précieux registre. » J'ai l'intention de publier *in extenso* le contenu des 52 feuillets de ce catalogue dans le dernier volume du recueil des lettres de Peiresc, où il fera partie du tableau par ordre chronologique de toutes les lettres connues, imprimées ou inédites, écrites par l'infatigable érudit.

crits de Cheltenham que le gouvernement belge vient d'acquérir. Le P. VAN DEN GHEYN S. J., bollandiste, nous écrit à ce propos : « Permettez qu'à cette indication j'en ajoute une autre qui rendra peut-être encore meilleur service aux travailleurs. Dans une récente livraison des *Analecta Bollandiana* (t. VII, fasc. IV), pp. 437-528 du t. II du Catalogue des manuscrits hagiographiques de Bruxelles, les bollandistes ont commencé une description détaillée des manuscrits, qui de la bibliothèque de sir Philipps ont passé dans le dépôt de Bruxelles. Cette étude porte sur 37 manuscrits cotés à Cheltenhem sous les nos 323, 324, 327, 328, 330, 336, 337, 343, 349, 356, 364, 366, 367, 372, 373, 375, 378, 384, 2086, 2106, 2141, 4624, 4627, 4632, 4638, 4644, 4649, 4658, 4705, 4728, 4763, 4766, 4768, 8391, 9307, 12459, 12461. Dans cette collection, les bollandistes signalent comme inédites et publient une rédaction complète de la légende d'Alban, une translation des reliques de saint Vincent martyr, des appendices aux vies de saint Gengoud et de saint Maur. et une vie de saint Clément de Metz qui serait à comparer avec le texte de Bosquet (*Histoire de l'Église gallicane*, t. I, part. II, pp. 17-23). J'attire surtout l'attention des érudits sur la légende d'Alban (pp. 442-456). Dans son travail sur *La Légende d'Œdipe* (pp. 127-131), M. L. Constans avait déjà mis en œuvre cette donnée, mais sur des manuscrits incomplets. Les bollandistes donnent maintenant un texte soigneusement établi à l'aide de cinq manuscrits, savoir : a) un manuscrit du XIIIe siècle de la Bibliothèque nationale de Paris, l'ancien no 6584 qui fut jadis enlevé par Libri et qui vient de rentrer à Paris ; b) un manuscrit du XIIIe siècle, l'ancien Philipps, no 343, c) un manuscrit du XIVe siècle, le no 1157 de la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris ; d) un manuscrit du XIVe siècle ; le no 8567 de la Bibliothèque nationale de Paris ; e) un manuscrit du XIVe siècle, l'ancien Philipps no 337 ».

— L'étude de M. PIRENNE sur la *Rijmkronijk van Vlaenderen et ses sources* (Bull. de la comm. roy. d'hist. XV, 4), renferme des résultats remarquables : la chronique n'est jusqu'en 1347 qu'un ensemble de traductions. plus ou moins fidèles, faites à des époques différentes ; de 1347 à 1405, au contraire, elle est l'œuvre indépendante d'un contemporain, et constitue elle-même une source.

GRÈCE. — L'Ἑβδομὰς du 21 janvier contient un poème intitulé : Εἰς τὴν Γαλλίαν que M. Achille PARASCHOS a lu au syllogue philologique d'Athènes « Le Parnasse ». Ce poème est suivi d'une traduction en français (édition pour la France : 50 centimes. Se vend au bureau de la *Revue Bleue*, 111, boulevard Saint-Germain).

ITALIE. — Vient de paraître à Florence chez l'éditeur Sansoni, le 9e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*. Ce fascicule va de la p. 321 à la p. 360 ; il contient la fin de l'année 1285 depuis le mois de novembre, et, d'un nouveau manuscrit, le commencement de l'année 1290 jusqu'au 6 février, d'où il suit qu'il y a une lacune regrettable de cinq années dans les archives florentines.

— M. Luca BELTRAMI vient de publier (Milan, imprimerie. Colombo et Cordani Tiré à deux cents exemplaires. In-8°, 38 p.), d'après le manuscrit Ag XI, 42 de la Bibliothèque nationale de Milan une *Description de la ville de Paris à l'époque de François Ier*. L'auteur, Albert Vignati, était commissaire général des fortifications. Il avait visité Paris en 1517. M. Beltrami a reproduit intégralement le texte italien de la description et l'a fait suivre d'une traduction aussi exacte que possible, ainsi que de notes. Ce travail très louable est dédié à M. Eugène Müntz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 mars 1889.

M. d'Arbois de Jubainville communique une note intitulée : *Pourquoi Properce a-t-il dit que le chef gaulois Virdumaros se vantait d'avoir le Rhin pour ancêtre?*

On lit dans Properce (II, x, 41), à propos du chef gaulois Virdumarus ou Virdumaros, tué par le consul Claudius Marcellus en l'an 222 avant notre ère :

genus hic Rheno jactabat ab ipso.

Tel est le passage que M. d'Arbois de Jubainville s'attache à expliquer.

Les Grecs, dit-il, ont formé un certain nombre de composés dont le second terme est γένης et qui expriment l'idée d'une filiation mythologique : Θεογένης, Διογένης, Ἑρμογένης, etc. En gaulois, *genos*, latinisé en *genus*, remplit une fonction analogue à celle de γένης en grec. Ainsi, une inscription latine mentionne un soldat gaulois du nom de *Totatigenus*, c'est-à-dire fils de Teutatès. Camulogène, nom d'un chef aulerque qui combattit César, signifie : fils du dieu Camulos, etc. Or, les Gaulois, M. d'Arbois de Jubainville l'établit par diverses citations, comptaient le Rhin au nombre des dieux. Il est donc vraisemblable qu'il a existé parmi eux un nom d'homme *Renogenos* (on trouve de même, dans une inscription, *Enigenus*, « fils de l'Inn »). Il faut supposer que ce nom de *Renogenos* était celui du père de Vordumarus. Si son père, en effet, se disait « fils du Rhin », il avait le droit de se dire lui-même descendant de ce fleuve.

M. Oppert présente des remarques sur le système de mesures de superficie qui était en usage parmi les arpenteurs chaldéens. Il cite des textes d'après lesquels il croit pouvoir établir que la canne chaldéenne était bien, comme il l'a déjà dit, de 7 aunes, et non, comme on l'a soutenu récemment, de 7 aunes et 1/2.

M. Ravaisson commence la seconde lecture de son mémoire sur les monuments funéraires chez les Grecs.

M. Théodore Reinach lit un travail qui porte pour titre : *les Monnaies arsacides et l'origine du calendrier juif.*

Les monnaies frappées par les rois parthes, à l'usage de leurs sujets grecs de Mésopotamie, portent la date, non seulement de l'année, mais aussi du mois où elles ont été frappées; elles fournissent ainsi le moyen de reconstituer le calendrier en usage dans cette contrée. C'était un calendrier luni-solaire, fondé sur le cycle de Méton ou cycle de 19 ans. Sept années sur dix-neuf avaient treize mois au lieu de douze. On n'a pu jusqu'ici déterminer que trois de ces années : c'étaient la 6ᵉ, la 14ᵉ et la 17ᵉ du cycle de 19 ans. M. Théodore Reinach s'attache à établir que ces principes sont ceux qui ont été suivis dans l'établissement du calendrier religieux des juifs; et, comme ce dernier calendrier ne paraît pas avoir été constitué avant le IVᵉ siècle de notre ère, il en conclut que les docteurs des académies rabbiniques ont pris pour modèle le système en usage chez leurs voisins grecs de la Babylonie. Le calendrier juif est donc d'origine grecque.

Ouvrages présentés : — par M. G. Schlumberger : DELAVILLE LE ROULX (G.), *les Joyaux et la Couronne d'Aragon en 1303*; — par M. Gaston Paris : ROBINSON (A.-Mary-F., Mᵐᵉ James DARMESTETER), *the end of the middle ages*; — par M. Delisle : 1° *Liber diurnus Romanorum pontificum*, édition publiée par Th. DE SICKEL; 2° BEAUREPAIRE (E. DE ROBILLARD DE), *la Captivité et la Mort de Dubourg dans la cage de fer du Mont-Saint-Michel*; — par M. Schefer : ALBERUNI's *India An English edition, with notes and indices*, by Dʳ Edward C. SACHAU (2 vol. in-8°).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 28 février 1889.

M. de Barthélemy signale, de la part de M. le docteur Reboud, la découverte des débris d'un char antique à la Côte-Saint-André (Isère).

M. Prost communique, de la part de M. le comte de Puymaigre, la photographie d'un bas-relief fruste représentant une femme et sculpté sur un rocher au milieu des bois entre Kedange et Kemplich.

M. Courajod expose son opinion sur la nécessité de ne faire ni retouche ni réparation aux œuvres du moyen âge et de la Renaissance qui sont exposées dans les Musées et rappelle que ce principe est déjà adopté par le département des antiques grâce aux efforts de M. Ravaisson Mollien.

M. Muntz ajoute aux observations de M. Courajod qu'il serait désirable que le même principe fût appliqué aux monuments d'architecture.

M. d'Arbois de Jubainville expose son opinion sur le vers de Properce où figure le chef gaulois Virdumarus.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 25 mars — 1889

130. — **Das Hebræer Evangelium,** ein Beitrag zur Geschichte und Kritik des hebræischen Matthæus, von R. Handmann. (Ves Band, Heft 3es des *Texte und Untersuchungen* zur Geschichte der altchristliche Litteratur von Gebhardt und Ad. Harnack.) 142 pag in-8. Heinrichs'sche Buchandlung in Leipzig, 1888.

L'Evangile des Hébreux est cet évangile que saint Jérôme vit en usage chez les Nazaréens, c'est-à-dire dans les communautés judéo-chrétiennes de la Syrie qui s'étaient trouvées séparées de l'église catholique et par conséquent hérétiques, par le fait même de leur attachement à leur nationalité juive et à la tradition antique des premiers disciples du Christ. L'église pagano-chrétienne avait marché, développant sa doctrine, sa hiérarchie, son canon biblique, tandis que ces Nazaréens restaient à peu près stationnaires, si bien que la communion se trouva rompue, et qu'on traita de sectes hérétiques les héritiers fidèles des premières chrétientés de Jérusalem et de Palestine. Saint Jérôme eut le sentiment très clair de cet état de choses; aussi parle-t-il avec estime et respect des Nazaréens et de l'évangile unique en langue araméenne qu'ils avaient conservé. Il entreprit même de le traduire espérant sans doute que l'église catholique même en pouvait tirer quelque profit. Cet évangile que Nicéphore connaissait encore au IXe siècle, et qu'il note dans sa *Stichométrie*, a disparu depuis lors, sauf une vingtaine de fragments (au juste 22) fournis par les citations des Pères de l'Eglise.

Un tel document devait nécessairement jouer un rôle important dans les théories diverses imaginées par la critique pour expliquer la formation de nos évangiles canoniques actuels. C'est Lessing qui le fit entrer le premier en ligne de compte en émettant la conjecture que

l'évangile des Hébreux pourrait bien être l'évangile primitif reproduit sous trois formes parallèles dans nos synoptiques. Depuis ce temps-là cet évangile a été balloté constamment par le flux et le reflux de la critique allemande entre ces deux points extrêmes : tantôt on en a fait le document original du Mathieu grec, et tantôt on l'a donné comme un dérivé et une traduction araméenne de ce même Mathieu grec. Dans les deux hypothèses un point restait fixe, à savoir le lien de parenté intime avec notre premier évangile que semblaient confirmer ceux des Pères qui avaient identifié cet évangile des Hébreux avec l'original hébreu de Mathieu.

C'est sur cette identification ou sur ce rapport de l'Evangile des Hébreux avec le premier des synoptiques que M. Handmann a fait porter sa critique et ses recherches. Sa dissertation comprend quatre chapitres dont les deux premiers sont consacrés à l'historique de la question et aux témoignages de l'ancienne église. Dans le troisième il a réuni et commenté les restes de ce document, pour en dégager le vrai caractère. Il y retrouve partout l'inspiration et les anciennes conceptions du judaïsme palestinien. De cette étude découlent des conséquences historiques et critiques qu'il développe dans un dernier chapitre. Il estime 1° qu'Irénée a eu tort d'identifier l'évangile des Hébreux avec l'original hébreu de Mathieu, car cet écrit n'a jamais eu la prétention d'être l'œuvre de cet apôtre, et les Nazaréens ne lui donnaient pas cette origine; 2° que l'évangile des Hébreux est encore moins un dérivé et une transformation hérétique de notre Mathieu canonique; 3° que c'était un ouvrage sans nom d'auteur, sans autre titre que celui d'*évangile du Christ*, indépendant et antérieur à tous nos évangiles actuels, la première rédaction par écrit de la vie et des discours de Jésus dans les communautés palestiniennes et transjordaniques, peut-être le recueil même de *logia* dont parle Papias, et qu'il attribue par erreur à Mathieu; 4° Enfin, comme on ramène généralement aujourd'hui nos évangiles canoniques à deux sources antérieures, M. H. voit ces deux sources, l'une essentiellement judéo-chrétienne, dans l'évangile des Hébreux et l'autre, pagano-chrétienne, dans l'évangile de Marc. La combinaison de ces deux sources expliquerait non seulement l'évangile de Mathieu, mais encore celui de Luc.

Ce n'est point le lieu ni le moment de discuter ces conclusions en partie neuves, en partie anciennes.

Disons seulement que l'exégèse des fragments de l'évangile des Hébreux que donne M. H., nous a paru en bien des endroits sujette à caution et partiale, et, d'autre part, que ses conclusions ne sont que des conjectures auxquelles pourront toujours s'opposer des conjectures contraires. Il est vrai que dans l'absence de renseignements plus précis et surtout du document lui-même, on ne peut essayer autre chose. M. Handmann a eu le mérite de faire entrevoir la possibilité d'une autre solution que les solutions traditionnelles. Ce n'est peut-

être pas augmenter notre savoir, mais c'est du moins nous en faire mieux sentir les limites.

A. Sabatier.

---

131. — **Om Scholierne til Euklids Elementer.** Af J. L. Heiberg. Avec un résumé en français. Kjœbenhavn, 1888, in-4. (Vidensk. Selsk. Skr., 6 Række historik og philosophisk Afd. II, 3), 78 p.

Personne n'était mieux en état que M. Heiberg d'aborder l'étude des scolies d'Euclide ; nul ne pouvait le faire avec une plus complète entente du sujet, une connaissance plus approfondie des manuscrits.

Il en est des scolies des éléments d'Euclide comme de la plupart de celles qui accompagnent les ouvrages antiques, un nombre relativement petit peut servir à faciliter la lecture du texte ; mais on trouve parfois dans les autres des indications importantes pour la critique ; celles dont il s'agit ici ont surtout une valeur historique « comme témoignage de l'état de l'étude d'Euclide à différentes époques ; » et M. H., dans le présent opuscule, a pour but de déterminer l'âge de ces scolies.

Si l'on voulait entrer dans le détail du résumé si nourri que M. H. donne à la fin de son travail, il faudrait le transcrire presque en entier. Disons seulement qu'il répartit les scolies d'Euclide en deux groupes. Dans le premier il a reconnu que les treize scolies du liv. I sont des extraits de Proclus ; les autres proviennent du commentaire de Pappus. De l'examen de ces dernières, M. H. conclut que dans le texte sur lequel travaillait le mathématicien d'Alexandrie manquait une partie des lemmes qu'on lit maintenant dans tous les mss., qu'aucun des lemmes d'Euclide ne doit être authentique et qu'ils ont tous été tirés du commentaire de Pappus, dans la première moitié du IVe s. Selon lui, ce premier groupe de scolies doit avoir été formé entre l'an 500 et la dernière moitié du IXe s. exclusivement. Le second groupe, composé de parties qui proviennent de sources diverses, ne lui paraît pas remonter au delà du XIIe s. Ici, les scolies du liv. I sont des extraits de Proclus, plus textuels que ceux du premier groupe, mais pris dans un mauvais texte ; celles des autres livres sont empruntées au premier groupe, mais des éléments plus récents, écrits en une langue incorrecte, y ont été ajoutés. Dans cette partie on rencontre des erreurs grossières et des obscurités qui dénotent chez les auteurs de faibles connaissances.

En terminant, M. Heiberg passe en revue une trentaine de mss. qui renferment des scolies originales et des fragments empruntés aux deux groupes principaux, et donne un état de ce qui a été publié. Ce travail très concis, très clair, fait avec beaucoup de conscience, sera indispensable à qui voudra s'occuper de l'histoire du texte d'Euclide.

Alfred Jacob.

---

132. — Victor Duruy. **Histoire des Grecs.** Nouvelle édition illustrée. Tome III Depuis le traité d'Antalcidas jusqu'à la réduction de la Grèce en province romaine. Paris, Hachette, 1889, in-4 de 740 p.

Ce troisième volume couronne dignement l'édifice que M. Duruy a élevé à la Grèce ancienne. Il nous mène depuis le traité d'Antalcidas, qui marque l'apogée de la domination lacédémonienne, jusqu'à la destruction de la ligue achéenne par les Romains. L'histoire d'Alexandre et de ses premiers successeurs est un peu écourtée ; celle des dynasties macédoniennes de Syrie et d'Egypte n'est pas même esquissée ; c'est que, pour M. D., cette histoire n'est déjà plus celle de la Grèce : *finis libertatis, finis Graeciae.* Ce sont les luttes de la liberté grecque expirante contre la Macédoine d'abord, contre Rome ensuite, qui ont inspiré a M. D. quelques-unes de ses plus éloquentes pages ; nous ne pouvons que recommander à tous les amis de l'histoire et du beau langage, noble sans afféterie et chaleureux sans emphase, les chapitres sur Philippe et Démosthène et ce *Résumé général* qui retrace si largement les causes de la grandeur et de la décadence de la race hellène. Nous ne résistons pas au plaisir de transcrire les dernières paroles de ce livre, ou l'homme perce si aimablement sous l'auteur : « Il me sera permis, en écrivant ces dernières lignes, de me féliciter qu'il m'ait été accordé assez de jours pour achever la tâche entreprise, il y a plus de quarante ans, de donner à notre littérature historique deux ouvrages qui lui manquaient : l'histoire de la vie de Rome durant douze siècles et celle de l'ancienne Grèce jusqu'à la perte de son indépendance. On fera mieux plus tard. Du moins aurai-je, dans la mesure de mes forces, ouvert la route et attesté la reconnaissance que la France, la plus légitime héritière de Rome et d'Athènes, doit aux deux peuples qui ont marqué son génie d'une empreinte ineffaçable. Aujourd'hui, fléchissant sous le poids des ans, mais sans dire adieu aux lettres, les grandes consolatrices, je répète le mot du vieil Entelle : *Hic caestus artemque repono.* » Nous n'avons qu'un mot à reprendre à cette touchante et modeste conclusion. « On fera mieux plus tard » est inexact ; on fera autrement, cela est certain, on fera une *Histoire grecque* et une *Histoire romaine* fondées sur une critique plus exacte et plus complète des sources originales, mises au courant des découvertes épigraphiques nouvelles, conçues sur un plan, animées d'un esprit différent de ceux de M. Duruy ; mais on ne fera pas mieux, le genre admis, et le genre est excellent. [1].

Théodore Reinach.

1. L'illustration de ce volume est particulièrement intéressante pour les archéologues. Signalons surtout le fac-similé du manuscrit Σ de Démosthène, la belle planche d'Olympie, d'après Laloux, le vase de Nicopol, l'aphrodite d'Epidaure, le bas-relief récemment découvert à Mantinée, et la charmante vignette de la Vénus de Tralles (p. 251) si imparfaitement publiée jusqu'à présent. Le plan de l'Acropole « d'après les découvertes les plus récentes » (p. 615) n'est plus au courant ; il manque le temple de Rome et d'Auguste, connu dès la fin de 1887, et plusieurs vestiges de murs archaïques.

133. — Fr. Knoke. **Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland Nachtrag.** Berlin, 1889, in-8, 215 p. chez Gærtner.

Nous avons rendu compte ici-même, il y a un peu plus d'un an, d'un travail de M. Knoke sur les expéditions de Germanicus en Germanie; nous avons montré quel était l'intérêt et le mérite du livre et fait connaître les résultats auxquels l'auteur s'arrêtait. Cette question a soulevé en Allemagne, comme cela était naturel, de vives discussions; M. K. a été lu, commenté, combattu, mais non battu, à ce qu'il prétend, et c'est le sujet du supplément qu'il vient de donner au public. Il procède, dans sa réfutation, avec une méthode scrupuleuse; il divise ses adversaires en plusieurs groupes : ceux qui sont Rankistes, et M. Ranke en est, bien entendu; les Mommsenistes, le groupe Mommsen.-Zangemeister; les « pessimistes, » ceux qui ne croient pas à l'exactitude mathématique du récit de Tacite, et un des plus pessimistes est, paraît-il, M. Haupt qui a émis ses doutes dans la *Revue historique ;* enfin les indépendants, parmi lesquels il faut citer M. Höfer auquel sont consacrées un bon nombre de pages dans le livre, et aussi un « certain F. Curschmann de Darmstadt, qui paraît être un monsieur très-excité » (ein recht aufgeregter Herr). L'auteur lutte contre tous ces contradicteurs avec le plus grand acharnement, et non sans leur distribuer, au cours de la discussion, des épithètes ou des appréciations dont quelques-uns ne seront peut-être pas flattés. Le livre est un complément indispensable du premier travail, et il a le mérite d'être infiniment plus réjouissant.

R. Cagnat.

---

134. — C. Frobeen. **Quæstionum Plinianarum Specimen, Regimonti,** ex officina Hartungiana, 1888, in-8, 92 p.

M. Frobeen s'est proposé d'éclaircir quelques points de la syntaxe de Pline l'ancien. La première partie de son travail est consacrée à l'étude de l'emploi des modes après *priusquam*, *antequam* (p. 1-14), *donec* (p. 15-22), *dum* (p. 21-25), *quamdiu* (p. 25-26), *sive-sive* (p. 26-31), *sive* pris isolément (p. 31-32) et enfin dans les propositions *relatives* contenant une idée de *répétition* ou de *généralisation.* La deuxième partie (p. 44-90), traite de l'usage que fait Pline de l'accusatif et de l'ablatif isolés ou accompagnés des prépositions *in*, *per*, *intra* pour exprimer les diverses nuances de la durée, cataloguées dans nos grammaires sous le titre de « questions de temps. » Dans les deux parties de son travail, M. F. s'est efforcé de rétablir ou de défendre des leçons modifiées ou attaquées par les critiques ou les éditeurs de Pline, puis de découvrir et de formuler les règles qui ont guidé Pline dans les différents cas énumérés plus haut ; il a cru pouvoir, sur certains points, simplifier singulièrement les règles données par les grammairiens modernes, en particulier par Dräger. C'est ainsi que, d'après lui, tous les emplois du subjonctif ou de l'indicatif après *antequam* et *priusquam*

dans Pline peuvent se ramener à la règle suivante que je cite textuellement : « Indicativo locus est ubicunque res per se constans (sive facta « absolutaque sive nobis videntibus evenit exstatve) ipsis rebus ad com- « parationem, ad definiendum rei alterius tempus offertur; conjunctivo, « ubi res comparata adhibetur cogitando aut loquentis opera aut ejus de « quo narratur » (p. 14). Il me semble bien difficile de rattacher à cette règle des phrases comme celles-ci : Pl. xxxvi, 8, « sed priusquam de marmoribus dicamus, hominum in iis præferenda indicamus pretia », — VI, 96, « priusquam generatim hæc persequamur indicari con- « venit, » etc. Cela me semble d'autant plus difficile que M. F. n'ose pas corriger la leçon des manuscrits IV, 93 « priusquam digredimur », et qu'il se voit forcé de recourir à des subtilités d'interprétation, inadmissibles à mon avis. Les résultats auxquels M. F. est arrivé sont, en maint autre cas, beaucoup moins contestables : il a, par exemple, fort ingénieusement expliqué la différence de sens que Pline mettait entre les ablatifs isolés : *consulatu*, *triumpho*, etc., et les ablatifs accompagnés de la préposition *in : in consulatu*, *in triumpho*, etc. Il a, avec raison, maintenu en plusieurs passages le texte des manuscrits qu'avaient inutilement modifié des conjectures trop précipitées. Il a surtout un mérite : il s'est imposé une règle de conduite excellente qu'il formule ainsi p. 89 : « eos qui ex usu Plinianum [1] emendare velint codicum « scripturas primum necesse est cujuscumque dicendi formæ de qua « dubitatio sit orta omnia exempla collecta opponere ejus locutionis « exemplis quæ videatur esse præferenda; deinde locorum non solos « numeros ponderare sed contemplari naturas. » C'est là une règle trop souvent méconnue et à laquelle bon nombre d'éditeurs et de critiques, trop désireux d'attacher leur nom à une correction, devraient bien se conformer.

S. Dosson.

---

135. — **Etude sur les droits de navigation de la Seine** de Paris à la Roche-Guyon du xie au xviiie siècle, par Gustave Guilmoto, docteur en droit, archiviste paléographe. Paris, Picard, 1889, ix-139 pp. in-8.

Cette étude, fruit de patientes et consciencieuses recherches, fournit sur l'histoire du commerce et de la navigation de la Seine, depuis le xi[e] jusqu'au xviii[e] siècle, des données aussi intéressantes que précises. Après avoir exposé dans l'introduction les faits les plus importants de l'histoire

---

1. Il faut lire probablement *Plinianorum*; mais je cite le texte avec sa faute d'impression pour montrer comment une lecture, médiocrement récréative par elle-même, peut devenir absolument pénible, quand des négligences de ce genre se multiplient : ces négligences sont nombreuses dans le travail de M. F., je me contente d'en signaler quelques-unes : p. 2, qui — existimavere; p. 12 *abenunciato*; p. 17, *setentiam*; p. 22, *prodice*; p. 27 *cxstitisse*; p. 67 *fovonio*, etc.... Je ne parlerai pas du style, et cependant il y a, entre autres, p. 14, un *Clariturum* qui me paraît aussi barbare qu'impropre.

des droits de péage et les mesures d'ordre général dont ils furent successivement l'objet, l'auteur passe en revue chacun des péages compris entre Paris et la frontière normande, indiquant leur origine, la nature des redevances perçues et les diverses transformations ou démembrements qui se produisirent à la longue. Il énumère ensuite les exemptions particulières dont bénéficiaient certaines corporations ou certaines personnes, les rentes assises sur quelques péages, et enfin les différentes marchandises mentionnées dans les tarifs. Des pièces justificatives bien choisies terminent ce volume qui forme une solide et utile contribution à l'histoire économique de l'Ile de France. On peut juger, grâce à cet exposé, des droits écrasants qui pesaient sur le commerce fluvial, et surtout des inégalités criantes et des abus innombrables auxquels ces redevances donnèrent lieu, abus que Mathieu Vauzelle flétrissait, au XVI[e] siècle, en termes si énergiques [1]. On y voit également comment les seigneurs féodaux se substituèrent partout au pouvoir central, multipliant les barrières de la façon la plus arbitraire, tout en s'abstenant d'autre part d'effectuer dans les ports ou dans les cours d'eau soumis à leur juridiction les travaux les plus nécessaires pour la sécurité de la navigation. Il est à souhaiter que des recherches analogues, si arides qu'elles puissent paraître, soient faites sur d'autres régions de la France. Les matériaux réunis au XVIII[e] siècle par la commission des péages et conservés actuellement aux Archives nationales fournissent sur la matière les renseignements essentiels et peuvent ainsi simplifier de beaucoup la tâche. Le livre du regretté Guilmoto peut être considéré comme le meilleur modèle, le guide le plus sûr pour ces sortes d'enquêtes.

A. LEFRANC.

---

136. — F. CALVI. **Bianca Maria Sforza Visconti,** regina dei Romani, imperatrice germanica e gli ambasciatori di Lodovico il Moro alla corte Cesarea secondo nuovi documenti. Un vol. in-8, 180 pp. 3 fr. Milan, Vallardi.

Si M. Calvi avait supprimé des répétitions inutiles de documents qui sont cités d'abord dans le texte (ou à peine paraphrasés) et ensuite en appendice, une digression en style pathétique sur le Duomo de Milan (p. 29, 30), une autre sur l'ennui de Bianca-Maria à Anvers, qui est de pure hypothèse (p. 106-107), une autre sur la seconde Beatrrie d'Este et l'archiduc Ferdinand d'Autriche (p. 124-125), ce court mémoire en paraîtrait peut-être moins long, mais il resterait cependant confus. C'est qu'en effet des documents de l'Archivio de Milan (qu'il a d'ailleurs le tort de citer sans en donner les cotes exactes), transcrits ou analysés par lui, M. C. n'a pas vu qu'il y avait lieu de tirer deux mémoires : l'un sur Bianca-Maria et sa vie comme impératrice, l'autre sur la question de l'investiture du Milanez et les relations de Ludovic Sforza avec Maximilien. Les eût-il au reste séparés et éclairci par là son sujet, il n'en de-

1. *Traité des péages*. Lyon, 1550. in-4°.

meurerait pas moins que le travail paraîtrait inachevé, rien n'indiquant la date de 1496 comme une date finale, ni dans l'histoire des relations milano-allemandes, qui se prolongent jusqu'en 1501, ni même dans celle de Bianca-Maria qui a vécu jusqu'en 1510. Et l'abondance même des documents, plus nombreux et plus intéressants encore pour la période 1496-1501 que pour l'époque antérieure, aurait dû, à défaut de meilleure raison, et puisqu'il a le visible souci de ne pas dépasser ses textes, engager M. C. à pousser à bout son travail.

Cela dit, il faut reconnaître que les documents apportés par M. C. sont curieux, plusieurs même utiles; qu'ils apprennent quelques détails nouveaux: sur le caractère de Maximilien (p. 44 : son retard à venir se marier; p. 157, sa curiosité); sur la coterie milanaise autour de B.-Maria (p. 89); sur le rôle d'Erasmo Brasca (p. 49-65 et 166-168). — M. C. aurait dû indiquer la provenance du portrait de Bianca-Maria, qu'il reproduit en photographie d'après Mongeri, *L'Arte a Milano*, p. 376. — A relever, une légère erreur au sujet de la nomination de Brasca comme préfet impérial à Trieste, que M. Calvi place en 1499. Elle est de la fin de 1498 (cf. Marino Sanuto Diarii, II p. 256. Da Verona, di 22 décembre 1498 : « era capitò lì domino Erasmo Brascha èsta fato governador di Trieste disse per la benivolentia dil suo re. ») Ce texte prouve de plus qu'Erasmo Brasca, qui avait adopté le costume allemand *(ibid*, II, 271), se considérait comme sujet impérial, et allait à Venise comme orateur du roi des Romains. — Disons enfin que le perpétuel mélange du document et du commentaire dans ce travail en rend la lecture très difficile.

Léon G. Pélissier.

---

137. — A.-F. Pribram. **Beitrag zur Geschichte des Rheinbundes von 1658.**

138. — **Zur Wahl Leopold I, 1654-1658.** Vienne, Tempsky, 1888.

M. Pribram qui s'est signalé par d'intéressants travaux sur l'histoire de l'Allemagne à la fin du XVII[e] siècle, revient en arrière, sans doute pour retrouver la genèse des idées et des faits qu'il a déjà exposés. La période sur laquelle il s'essaie aujourd'hui, celle qui s'écoule depuis la paix de Westphalie jusqu'à l'avènement de Léopold, soulève tous les problèmes constitutionnels et diplomatiques qui agitèrent les Allemands jusqu'à la dissolution du vieil Empire. Mais la donnée de ces problèmes se dégage malaisément de la complexité des événements et des négociations. L'exécution des traités de Münster et d'Osnabrück engendra de nouveaux conflits entre les confessions, entre l'Empereur et la diète, entre les divers ordres ou *Stände*, et, d'autre part, entre l'Empire et les Couronnes. Cette crise se résume, sans se dénouer, en deux épisodes : la formation de la ligue du Rhin et l'élection impériale.

Ces deux épisodes, bien que parallèles et solidaires, méritent d'être

traités séparément. M. P. n'aborde le premier qu'avec la prétention modeste de compléter et confirmer sur certains points les recherches du plus autorisé de ses devanciers, Erich Joachim. Nous n'avons donc à relever dans son mémoire que quelques documents et arguments.

L'auteur voit avec raison dans les unions d'assurance mutuelle, dont la première fut conclue en 1651 entre les électeurs ecclésiastiques, le germe de l'Alliance du Rhin. Il s'est complu, en compulsant les procès-verbaux des conférences, à pénétrer les mobiles des divers confédérés : mais la discussion sur l'organisation des contingents n'offre qu'un mince intérêt. M. P. eût mieux fait de concentrer son récit sur la rivalité des électeurs de Cologne et de Mayence. La victoire de ce dernier décida pour plusieurs années du sort de l'Allemagne. Avec une singulière largeur d'esprit, Jean-Philippe agrandit le cadre de la ligue, et provoqua l'adhésion des protestants non seulement de l'Empire, mais du dehors ; M. P. élucide tout particulièrement les rapports avec la Hollande.

Il examine le jeu de la France et de l'Autriche dans la constitution de la ligue du Rhin. S'il eût respecté l'ordre chronologique, il se serait occupé d'abord de cette dernière puissance : car les relations avec les confédérés commencent et cessent plus tôt. Mais M. P. a réservé pour la fin ce chapitre, parce qu'il l'illustre de documents jusqu'alors inconnus, entr'autres un mémoire récapitulatif de Volmar. C'est ainsi que se révèle une tentative de Ferdinand III pour accaparer la ligue ; il est vrai que cette tentative n'aboutit pas. Etait-ce la peine de sacrifier l'ordre chronologique ?

L'intervention française produisit des résultats positifs. M. P., rompant avec les opinions traditionnelles, conteste la valeur de ces résultats. Il professe que l'alliance du Rhin ne fut pour Mazarin, après l'échec qu'il essuya dans l'affaire de l'élection, qu'une revanche d'amour-propre, et qu'il s'en fût dégoûté si l'un de ses candidats avait triomphé. Est-il bien sûr que le cardinal eût, même en ce cas, renoncé à cette conception à laquelle les hommes d'Etat français prêtèrent une vertu singulière? Mazarin cherchait ailleurs que dans la capitulation impériale la sûreté du roi (p. 60). La ligue du Rhin eut pour lui son heure de vérité et de nécessité ; elle groupa un moment autour de la France les ennemis de l'empereur ; elle hâta la paix avec l'Espagne. M. P. reconnaît que Mazarin en fit un instrument d'hégémonie. L'originalité du point de vue de l'auteur réside dans cette proposition que la Ligue fut pour la France un moyen, et non un but.

Le but — c'est la thèse de l'autre mémoire — ce fut l'élection impériale. M. P. déclare qu'en dépit des travaux antérieurs il reste encore à éclaircir quelques points essentiels : il compte au nombre de ceux-ci les négociations préliminaires jusqu'à la mort de Ferdinand III et surtout la candidature de Louis XIV. Il reproche aux historiens français, en particulier, d'avoir négligé quelques pièces décisives des archives des Affaires étrangères, et à tous les historiens en général d'avoir

méconnu l'attitude de plusieurs électeurs et notamment de celui de Mayence.

L'archichancelier d'Empire fut en effet le pivot de toute l'affaire, mais un pivot assez semblable à une girouette. M. P. explique ces volte-faces et ces échappatoires par l'ambition du rôle de médiateur entre les puissants partenaires. Point n'était besoin de documents nouveaux pour confirmer un jugement qu'avaient produit déjà les contemporains et les serviteurs de Jean Philippe. (V. Guhrauer, *Kurmainz in der Epoche von 1672.*)

Les historiens se sont-ils mépris aussi complètement que l'insinue M. P. sur la conduite des autres électeurs? L'auteur paraît ici avoir trouvé matière plutôt à compléter qu'à réfuter : c'est ainsi qu'à propos de la Bavière il n'infirme pas les conclusions de Heide; il ajoute seulement des détails précieux sur le traité secret entre Ferdinand-Marie et Léopold.

De même il ne nous semble pas qu'il modifie l'opinion consacrée sur l'action de la France. Il distingue très nettement les vues de Mazarin qui s'efforçait avant tout d'enlever la couronne à l'Autriche et ne plaçait qu'en seconde ligne le choix de la personne à substituer. M. P. croit que Mazarin proposa la candidature de Louis XIV comme une base sérieuse de négociation ; mais il n'apporte d'autre preuve à l'appui de son affirmation que les pourparlers engagés avec différents électeurs. L'on sait assez que, même dans ces pourparlers, la candidature du roi ne fut mise en avant que comme un expédient, à défaut de Bavière ou de Neubourg. M. P. cite d'ailleurs une dépêche qui montre toute la prudence du cardinal (p. 110). Ce qui ressort de cet examen, c'est que les électeurs leurrèrent Mazarin et qu'ils s'écrièrent : Nous aurons un Louis V, pour avoir des louis d'or.

En somme, M. Pribram fournit à l'histoire diplomatique bien des indications dont elle tirera profit et qu'elle peut enregistrer en toute sécurité. Il démontre surtout par son exemple que les questions qui passent pour les mieux étudiées ne sont pas toujours inabordables ni épuisées. Mais ceux qui imiteraient son heureuse hardiesse doivent se défier de l'illusion qui fait prendre l'inédit pour du nouveau [1].

B. Auerbach.

---

139. — **Les Correspondants de l'abbé Nicaise.** I. Un diplomate érudit au xvii[e] siècle. Ezéchiel Spanheim. Lettres inédites (1681-1701), publiées avec avertissement et notes par Emile Du Boys. Paris, Alphonse Picard, 1889, in-8 de 80 p.

De même que j'ai joyeusement salué ici l'apparition des *correspondants d'Holstenius*, je saluerai joyeusement l'apparition des *correspondants de l'Abbé Nicaise,* et c'est de tout cœur que je souhaite aux

1. A signaler une erreur de lecture : Sa Majesté *désireroit* au conseil que..... lire défereroit (p. 111, note).

fascicules de mon nouvel émule le succès qu'ont obtenu déjà auprès de tous les bons connaisseurs les fascicules de M. Léon G. Pélissier.

M. E. Du Boys a eu, du reste, la main particulièrement heureuse en choisissant tout d'abord une série de lettres aussi intéressantes que celles d'Ezéchiel Spanheim qui fut à plusieurs reprises pendant une vingtaine d'années (1680-1700) envoyé extraordinaire de Brandebourg en France, et, comme érudit, bien supérieur encore au diplomate. M. D. B. résume très bien (p. 3-7) les principaux travaux dont Spanheim a été l'objet et reproduit des fragments de l'ample notice de Leclerc (*Bibliothèque choisie*, t. XXII, p. 174-199). Voici comment (p. 7) il nous présente la correspondance qu'il édite : « Ces lettres nous montrent dans Spanheim l'érudit donnant libre cours à ses goûts, laissant aller sa plume, comme quelqu'un qui sent que le terrain ne trahira pas sa course. Nous assistons à l'élaboration de ses savants travaux, aux péripéties de leur publication ou de leur réimpression, car plusieurs avaient paru avant l'époque où commence notre correspondance, notamment le plus important, les *Dissertationes de Præstantia et usu numismatum antiquorum*. Il se confie à cœur ouvert à son correspondant dijonnais, et dans le cours de ses pérégrinations érudites lui fait part des nouvelles littéraires qu'il a pu apprendre, sans négliger parfois les faits politiques et diplomatiques dont il peut l'entretenir, et de ses impressions personnelles sur les ouvrages des érudits ses contemporains. »

Parmi les sujets traités par Spanheim dans ses 22 lettres à Nicaise, j'indiquerai ce qui regarde le savant médecin de Lyon, Jacob Spon [1], l'oratorien Richard Simon, « nostre illustre » M. de la Mare, auteur d'une *Vie* encore inédite de Saumaise à la publication de laquelle s'intéressait tant le correspondant du chanoine de la Sainte Chapelle, le conseiller au Parlement de Bourgogne J. B. Lantin, le critique hollandais Gisbert Cuper, le R. P. Hardouin (à propos de son Pline), Etienne Baluze (à propos de ses conciles), les « médaillistes » Louis Jobert, André Morel, Pierre Seguin, Vaillant, etc., l'helléniste Emeric Bigot, [2] les doctes Grævius père et fils, Peiresc, « ce rare personnage », le cardinal Noris, Huet, l'abbé d'Aubignac, Samuel Petit, surtout Saumaise, dont le nom revient presque à chaque page et qui est proclamé un « grand homme ». A côté de tant de renseignements et d'appréciations sur ses confrères en érudition, Spanheim nous donne de curieux détails non seulement sur sa vie littéraire, mais encore sur ses habitudes privées, et, en bon Allemand, il ne manque pas d'annoncer avec

1. M. D. B. dit (p. 8, note I) qu'il désire vivement que la correspondance de Jacob Spon et de son père Charles, conservée à la bibliothèque de Lyon, trouve prochainement un éditeur. Un jeune travailleur animé du plus beau zèle, M. Ernest Jovy, dont le *Guillaume Prousteau* est mentionné par M. D. B. (p. 52), prépare la publication d'une partie de cette précieuse correspondance.

2. On apprendra avec grand plaisir que M. Du Boys s'occupe d'une édition des lettres de Bigot, qui sont des plus importantes pour l'histoire littéraire du XVII[e] siècle.

enthousiasme à Nicaise (p. 79) qu'il s'est pourvu des meilleurs vins de la Bourgogne et particulièrement « du Volney, qui se trouve très bon ».

M. Du Boys a très abondamment commenté les lettres qu'il avait à publier. Personne ne s'en plaindra; ces notes sont agréables et instructives, et je n'y aperçois pas la plus petite erreur. La brochure mérite d'être placée, dans toutes les bonnes bibliothèque, à côté de deux excellents ouvrages qu'elle complète à merveille, l'édition de la *Relation de la cour de France en 1690* d'É. Spanheim, publiée en 1882 pour la Société de l'Histoire de France par M. Schefer, et l'édition des *Lettres de divers savants à l'abbé Claude Nicaise* publiée en 1885 pour l'Académie de Lyon par M. Caillemer[1].

T. DE L.

---

140. — **Recueil des instructions** données aux ambassadeurs et ministres de France, 1648-1789. **Pologne,** avec une introduction et des notes, par Louis FARGES. Paris, Alcan, 1888. 2 vols in-8, LXXXII et 344 p., 371 p. 30 fr.

L'ouvrage en deux volumes que publie M. Farges est un des meilleurs de cette collection des *Instructions*, et un des plus intéressants. Je cite tout de suite parmi les instructions du premier volume celles que Lionne donnait en 1666 à Bonsy (p. 52-94): il y a là un tableau remarquable de la Pologne, de sa noblesse, de son clergé, de son armée, et le ministre trace avec vigueur le portrait du roi Jean Casimir, de la reine Marie de Gonzague qui « a pour les affaires une inclination et un génie beaucoup au-dessus de son sexe », du grand-maréchal Lubomirski et des personnages qui jouent un rôle à la cour. La France avait alors besoin de la Pologne et lorsque Sobieski fut élu en 1674, le marquis de Béthune eut mission de l'engager à une forte diversion en Hongrie (p. 145); mais, pour garantir la Pologne des Turcs, Sobieski inclina vers l'Autriche. Aussi, voulut-on, à sa mort, placer sur le trône de Pologne un prince français, Conti; ce fut l'objet de la mission de l'habile Polignac, à qui Torcy adjoignit Forval et Chateauneuf (p. 231-232.) On échoua, mais on se tourna aussitôt d'un autre côté, et l'instruction de Du Héron lui prescrivit de sonder le nouveau roi de Pologne, Auguste II, qui était en même temps électeur de Saxe et qui pouvait « plus qu'aucun autre voisin de l'empereur, lui causer des embarras infinis et occuper ses forces par une diversion puissante » (p. 258). Auguste aima mieux s'allier avec l'empereur et n'accueillit aucune de nos propositions, même celles de M. de Hooke qui lui offrit en 1711 la couronne impériale (p. 271). La politique française se refusait en effet à reconnaître et à établir l'hérédité de la couronne de Pologne dans la maison de Saxe. Elle aurait dû s'appuyer sur les Auguste, à la fois électeurs de

---

1. Mais que l'auteur soigne la forme. Il a écrit p. 2 une phrase longue, longue, pleine de *qui* et de *dont*, et qui rappelle la fameuse « phrase du chapeau » de l'excellent Patin (A. C.)

Saxe et rois de Pologne, les rapprocher de la Porte, s'allier avec eux contre l'Autriche. Malheureusement ce plan fut rompu par le mariage de Louis XV avec Marie Leczynska et par l'appui que reçurent les prétentions de Stanislas. Les relations officielles interrompues entre les deux pays, ne furent reprises qu'en 1744 (missions de Saint-Séverin, de Perron de Castera, de Des Issarts, II, p. 35-106). Mais on s'obstina longtemps encore à refuser l'hérédité saxonne; on voulut mettre un Conti sur le trône de Pologne, et c'est alors que commença la fameuse correspondance occulte, et que le comte de Broglie, en même temps ambassadeur et agent secret, partit pour Varsovie. Broglie jugea bientôt qu'on ne pouvait maintenir une Pologne indépendante et forte aux mains d'un prince français et qu'on ferait mieux de fortifier la maison de Saxe. Mais à cet instant la France s'alliait à l'Autriche par le traité de Versailles auquel adhérait la Russie; elle avait donc les mains liées en Pologne; il faut, lit-on dans la seconde instruction au comte de Broglie (p. 191-93) « entretenir avec les ministres de Vienne et de Petersbourg une parfaite intelligence, et le sieur comte de Broglie doit faire usage de tous ses talents et de toutes ses lumières pour faire agréer aux Polonais le passage des Russes par la Pologne ». Après Broglie, le marquis de Monteil a ordre « d'éviter de mécontenter la Russie » sans toutefois « paraître indifférent aux griefs des Polonais » (p. 205). Enfin, Paulmy reçoit pour instruction d'abandonner les affaires de la France en Pologne; « il doit se conduire relativement aux Polonais comme les ministres d'Espagne et d'Angleterre... la conduite passée a été très inconséquente » (p. 217-218). L'influence française n'existait donc plus en Pologne lorsqu'Auguste III mourut dans l'année 1763. Cependant on essaya d'intervenir dans l'élection et on proposa Xavier de Saxe, comte de Lusace. Mais Stanislas Poniatowski, le candidat de Catherine II, fit des ouvertures à la France et promit, une fois roi, de rompre avec la Russie; on lui envoya le général de Monet, et on eut ainsi en Pologne trois agents : Paulmy, Hennin et Monet, les deux derniers initiés au *secret du roi*. Cette politique singulière fut récompensée : le marquis de Paulmy, insulté en pleine diète par le primat, dut quitter Varsovie avec tous les agents français. De nouveau, les rapports officiels étaient rompus. Mais la France conserva des relations. Elle envoya Gérard à Branicki, elle chargea Gérault d' « observer avec soin la disposition générale de la nation » (p. 260) et, lorsque la Pologne se souleva, lorsque se forma la confédération de Bar, elle dépêcha successivement aux patriotes le chevalier de Taulès, le chevalier de Chateaufort, Dumouriez — qui reçut son instruction de Durand, en passant à Vienne (p. 294-296), — le baron de Viomênil, le chevalier de Murinais. Ces missions n'empêchèrent pas le premier démembrement, et depuis lors la France n'eut plus d'agent d'aucune sorte en Pologne. Ce ne fut qu'en 1791 que Montmorin accrédita Descorches comme ministre plénipotentiaire à Varsovie. Descorches dut partir après le 10 août, son secrétaire Bonneau fut arrêté en 1793 par ordre

de la tsarine, et le deuxième démembrement avait eu lieu lorsque le Comité de salut public envoya le citoyen Parandier en Pologne. L'instruction de ce Parandier qui doit surtout « observer et donner des informations au Comité » termine l'ouvrage; elle est nette, précise, vigoureuse dans la forme comme dans les vues et M. Farges a très bien fait de l'éditer, quoiqu'elle dépasse un peu son programme.

M. F., comme ses devanciers, publie le texte des *Instructions* en les faisant précéder de notices sur chaque envoyé et en les accompagnant de notes. Ces notices et ce commentaire offrent une abondance de détails qu'on ne trouve pas au même degré dans les volumes précédents, et M. F. y a très habilement inséré des extraits de mémoires et de dépêches inédites. L'*Introduction* mérite les mêmes éloges que le commentaire. C'est une étude très soignée et en fort bon style, sur les rapports de la France et de la Pologne au XVIIe et au XVIIIe siècle. On y remarquera, outre le tableau de la constitution polonaise, plusieurs points curieux. Tout d'abord, la candidature de Condé au trône de Pologne; Condé fut deux fois candidat, en 1669 et en 1674. Puis, l'ambassade de du Héron qui propose hardiment de faire en Pologne une révolution et de détrôner Auguste II, et qui montre une telle hostilité que le roi, après l'avoir vainement invité à partir, le fait enlever dans la nuit et conduire à Thorn. Enfin, les dernières pages de l'*Introduction* qui devraient être citées entièrement. M. F. prouve que la politique française ne pouvait empêcher le démbrement et sauver la Pologne; Lionne ne dit-il pas à Bonsy (I, p. 81) *en 1664* avec une incroyable perspicacité : « Les bons Polonais ne sont pas sans appréhension, et avec beaucoup de fondement, qu'il n'y ait un concert secret et peut-être un traité exprès entre l'empereur, l'électeur de Brandebourg et le czar pour partager entre eux la Pologne et s'approprier chacun les pièces de ce royaume-là et du grand duché qui se trouveront le plus à leur bienséance pour la proximité de leurs États? » Comme l'écrit M. Farges, la Russie devait écraser la Pologne ou renoncer à être une puissance européenne; « des deux routes d'agrandissement qu'elle avait devant elle, les côtes de la Baltique au nord, celles de la mer Noire au sud, aucune ne pouvait lui être ouverte sans l'anéantissement de la Pologne. Sur le premier point, elle se fût peut-être contentée de prendre une partie de la Lithuanie pour dégager sa nouvelle capitale. Sur le second, elle ne pouvait ni ne voulait résister à la force aveugle qui la poussait vers la mer Noire et le Bosphore. Les clefs de Constantinople étaient à Varsovie. »

A. CHUQUET.

---

141. — **Les transformations de l'armée française.** Essais d'histoire et de critique sur l'état militaire de la France, par le général THOUMAS. Paris, Berger-Levrault, 1887. Deux volumes in-8, VIII et 578 p. 679 p. 15 fr.

Le titre de l'ouvrage ne doit pas tromper le lecteur. Ce n'est point une histoire complète des transformations de l'armée française; l'au-

teur s'est borné à des essais. Dans le premier tome, il traite du recrutement des trois armes, des cadres, des états-majors, des réserves, de l'armée territoriale, de l'avancement, des écoles militaires, de l'organisation générale, de la mobilisation et de la concentration. Il aborde successivement, dans le second tome, l'administration et le service de santé, l'armement et le progrès de l'artillerie, le matériel et les ravitaillements, les camps, les marches, les batailles et combats, la discipline, l'esprit militaire, le commandement. Il apprécie le présent, mais il ne cesse de rappeler le passé; il croit, en effet, que l'étude du passé est indispensable aux militaires et il dit à peu près que les principes de la guerre sont indépendants des engins et des inventions, qu'il faut donc recueillir à l'avance une ample moisson d'exemples, qu'il faut se munir de souvenirs qui viennent en aide au caractère, qu'il faut apprendre à connaître le génie national et celui de l'adversaire. M. Thoumas, lui, sait son histoire militaire comme personne en France ne la sait; il a beaucoup lu, beaucoup retenu, et il répand à flots, au milieu des exposés et des discussions, des réminiscences des *Mémoires* et des récits de nos guerres. S'il parle des états-majors, et qu'à cette occasion il prononce le nom de maréchal de France, il énumère tous les maréchaux depuis l'Empire. S'il expose le service d'état-major de l'armée, il rappelle avec grand détail les origines, Chamlay et Puységur, cite le personnel de 1783, retrace l'organisation de 1790, apprécie le rôle de Berthier près de Napoléon et de Gneisenau près de Blücher, montre ce que fut en 1809 et en 1859 l'état-major autrichien, raconte la carrière d'un officier d'état-major (Fezensac) sous le premier Empire, et arrive ainsi à la création de Gouvion Saint-Cyr. S'il étudie les marches, il fait en quelques pages toute l'histoire de l'armée française depuis Turenne jusqu'à nos jours en racontant les principales marches qu'elle exécuta. Les grandes batailles, les retraites célèbres, les mouvements hardis, les charges décisives, bref tous les épisodes remarquables de notre histoire militaire passent ainsi sous nos yeux [1]. On regrettera que ce livre ne soit pas plus fortement composé et qu'il n'offre pas une histoire entière et suivie de l'état militaire de la France depuis Louis XIII ou Louis XIV; tout ce que nous dit M. Thoumas est un peu épars, dispersé dans tous les chapitres de l'ouvrage, parfois même redit et répété. Mais il y a peu de lectures aussi intéressantes et aussi instructives que ces deux volumes remplis de détails et d'informations de toute sorte sur notre organisation militaire d'autrefois et d'aujourd'hui. Du reste, l'auteur joint à son savoir et à ses lectures immenses ainsi qu'à son expérience du métier une rare impartialité. Il aime la France; il assure fièrement que l'armée française eût été victorieuse

1. Un des chapitres les plus clairs et les plus attachants est celui où M. Thoumas explique quels ont été et quels sont les organes de l'administration, résume les principes de son fonctionnement, montre à grand renfort d'exemples les difficultés qu'elle rencontre et l'influence capitale qu'elle exerce sur les événements. (Tome II, p. 1-89)

en 1870, si elle avait été commandée; il juge qu'on a beaucoup travaillé depuis la dernière guerre; mais il se défie du système d'examens qui est devenu la base de l'organisation; il pense que nous nous souvenons trop d'hier et pas assez d'avant-hier; les ministres qu'il a vus se succéder, depuis 1870, ne lui paraissent que « la petite monnaie de Gouvion Saint-Cyr », et, dans ses jugements sur l'état militaire de la France actuelle, la critique l'emporte sur l'éloge [1].

A. C.

---

142. — **Les Medaganat**, par Le Chatelier, capitaine d'infanterie. (Alger, Jourdan, 1888, in-8 de 180 p., avec carte).

C'est l'histoire d'une bande de brigands qui, pendant dix ans (de 1874 à 1884), a terrorisé tout le Sahara, pillant et massacrant amis et ennemis, jusqu'au jour où elle succomba sous les coups des Reguibat de l'Iguidi. Le récit de ces atrocités, très détaillé et très exact [2], est fait en manière de procès-verbal, sans commentaire et sans déduction; cette forme sévère ne le rend que plus suggestif. On y voit éclater la férocité innée de l'indigène, et son manque absolu de sens moral; les volés ne valent pas mieux que les voleurs; tantôt ils se joignent à eux pour réparer leurs pertes aux dépens des voisins, tantôt, après une longue poursuite, se voyant les plus faibles, ils festoyent avec ceux qui viennent de ravir les troupeaux de leur propre tribu. Le mode même de leurs assassinats dénote une barbarie toute spéciale. Ici, je prends un exemple entre cent (p. 26) : « Il le renversa [3] d'un coup de bâton sur la

---

1. Il est naturel que plusieurs erreurs se soient glissées dans un ouvrage de plus de douze cents pages. — I, p. 31, livre *Schauenburg* et non « Schauembourg »; — p. 91, ce qui est dit du combat d'Arlon, est exagéré; p. 102, la bataille de Saint-Denis est de 1678, et non de 1676; p. 123, le décret est du 29, et non du 17 avril; p. 170, citer Luckner en même temps que Rochambeau; p. 173, lire *Herwarth* et non « Herward »; p. 199, à propos des aides-de-camp dont Bonaparte se servait comme d'officiers de confiance pour les mettre à la tête des troupes, rappeler qu'il ne faisait qu'imiter Frédéric II; p. 344, le chêne des partisans tire son nom de 1634 (siège de La Mothe) et non de 1814; p. 349, citer avec Lipowski Foudras et les francs-tireurs de la Sarthe; p. 362, Thouvenot était alors colonel, non général; *id.*, lire *Berstheim* et non « Bersteim »; p. 398, lire *Bertèche* et non « Labretèche »; — II, p. 269, lire *Marcq* et non « Marque », *Senuc* et non « Senacq », *La Croix-aux-Bois* et non « Chêne populeux »; p. 433, les douze premières lignes de cette page tirées textuellement des *Rem.* de Marbot, devraient être entre guillemets; p. 439, outre Altenheim, on pouvait citer Ensheim et le carré formé par Foucault; p. 512, *Sasbach* et non « Salzbach »; p. 517, *Yvron* et non « Yron »; p. 518, les Autrichiens n'étaient pas à Valmy; p. 618, Clarke n'était pas un « général-*diplomate* », etc., etc.

2. L'auteur a exercé pendant plusieurs années un commandement dans l'extrême sud de l'Algérie, et a vu de près les hommes et les choses. C'est pendant son séjour à Ouargla qu'il a réuni les notes qui lui ont servi depuis à composer l'épopée des Medaganat.

3. Un jeune berger de 18 ans, qui venait d'être capturé dans la razzia des moutons qu'il gardait.

« nuque, puis le fit prendre par ses deux acolytes, chacun par un pied,
« la tête en bas, et, s'apercevant qu'il avait un pantalon, le lui enleva.
« Tirant alors son sabre targui, et le prenant à deux mains, il asséna à
« sa victime un premier coup sur le périnée, qui détacha les parties
« sexuelles, et fendit le ventre jusqu'au nombril. Quelques autres
« suffirent pour couper jusqu'à la tête le cadavre pantelant, qu'on jeta
« ensuite dans le puits. » Il faut encore lire, dans le même ordre d'idées, le massacre de Joubert et de Dourneau-Duperré (p. 35), celui des Missionnaires d'El-Goléa (p. 55), exécuté par ces mêmes gens qui venaient d'être comblés de bienfaits à Alger. Il est bon de noter que les bandits n'oublient jamais de prélever sur le butin l'offrande religieuse (gueffara) destinée à un marabout en renom, ou aux Ouled-Sidi-Cheikh.

La lecture attentive de cet ouvrage est indispensable à tous ceux qui veulent se rendre un compte exact de la tâche que nous avons à accomplir sur les frontières méridionales de l'Algérie. A ce titre, on doit remercier M. Le Chatelier de l'avoir publié [1], et on arrive forcément à conclure avec lui, que « le plus sûr moyen d'obtenir de nos
« tribus si turbulentes du Sahara une obéissance qui leur pèse, est de
« leur prouver notre force, en les défendant contre leurs ennemis
« naturels qui sont les nôtres, et auxquels notre indifférence à leur
« égard les a plus d'une fois décidés à se joindre. »

H. D. DE GRAMMONT.

---

143. — LETOURNEAU. **L'Evolution de la propriété.** Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, in-8 de 521 p.

Cet ouvrage n'a pas seulement pour objet de décrire les différents modes de propriétés que les hommes ont pratiqués depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il tend aussi à démontrer que le système en vigueur dans notre société est mauvais, et « qu'il est urgent, pour le salut commun, d'idéaliser le droit de propriété, non pas sans doute en calquant servilement des institutions disparues à cause de leur imperfection même, mais en remplaçant l'égoïste droit de propriété individuelle et abusivement libre par une organisation altruiste sans doute, mais raisonnée, scientifique, soutenant l'individu sans l'annihiler, sans enchaîner ni son initiative, ni sa liberté. » (p. VIII). L'auteur ne propose pas de réforme bien précise, sauf peut-être « l'abolition totale ou presque totale de l'héritage » (p. 503). Mais on voit que

1. L'auteur nous permettra de lui remontrer que l'emploi trop fréquent de vocables arabes rend la lecture de son œuvre difficile pour ceux qui n'ont pas l'usage de la langue employée. A notre sens, ces vocables ne devraient être admis que lorsqu'ils ne peuvent pas se traduire exactement en français ; ainsi, nous comprenons très bien l'emploi de *gantra* (p. 129) qu'il eût fallu représenter par une longue périphrase ; mais nous ne voyons pas l'utilité de *guerba*, qui se traduit si bien par *outre*; *ibel*, par *troupeau de chameaux*, etc., etc.

ses préférences sont en faveur du régime de la communauté. C'est ainsi qu'il reconnaît « des avantages énormes » au « communisme autoritaire » de l'ancien Pérou (p. 186-187). Le seul correctif qu'il y apporterait au besoin serait d'en confier l'application à un gouvernement républicain, ou, pour mieux dire, à « des unités sociales de médiocre étendue, cercles, arrondissements, cantons, etc. » (p. 504).

M. Letourneau est sévère pour ceux qui ne suivent pas sa méthode. Il se fait même de singulières illusions sur l'enseignement de « toutes nos écoles scientifiques. » Il croit qu'on y professe toujours la doctrine « des créations instantanées, des changements à vue » en histoire (p. 313). Je sais pourtant de source certaine que bien des maîtres procèdent tout autrement, et M. L. lui-même gagnerait à leur contact. Ils lui apprendraient en particulier que les généralisations hâtives sont plus que tout le reste nuisibles à la science, et qu'il est bon d'étudier minutieusement les faits, avant d'énoncer des théories si hardies avec tant d'assurance. Je n'ai pas la compétence nécessaire pour contrôler ses assertions en ce qui concerne la Malaisie, la Chine, ou l'Abyssinie. Mais, pour me borner à un exemple unique, je puis affirmer que M. L. a montré une ignorance rare dans les quelques pages qu'il consacre à la Grèce antique. Les seuls ouvrages de seconde main qu'il ait consultés (Dumesnil-Marigny; Meyer et Ardant, *La question agraire)* sont sans autorité. Les textes sont souvent mal interprétés, et les erreurs sont nombreuses. En voici quelques-unes que je signale, sans qu'il soit besoin de les réfuter. P. 314. « En Grèce, comme partout, la famille maternelle a précédé la famille paternelle ou patriarcale. » P. 315. « Les repas communs, le prêt des femmes, l'usage mutuel des provisions de bouche, des chiens, des chevaux attestent hautement des mœurs communautaires » à Sparte. P. 317. « Les hilotes étaient de temps en temps décimés par mesure de précaution. » P. 319. « Quand les Cnidiens se réfugièrent aux îles Lipari, ils les cultivèrent d'abord en commun. » P. 322. « D'après la loi de Solon, pour un revenu de 500 médimnes, on payait un talent d'impôt. » P. 323 « La propriété foncière devait être assez peu divisée » en Attique. P. 325 « Les Athéniens étaient, comme tous les barbares, de déterminés partisans du système protecteur. » P. 328 : « Après Solon, la maison paternelle devint, par préciput, la part de l'aîné. » P. 329. « Au temps d'Agis III, la Laconie était la propriété de cent personnes. » P. 330. « Quand Athènes se fut enrichie par le commerce, la densité de la population se raréfia; l'espace cultivé se restreignit de plus en plus; de nombreuses villes disparurent. » P. 332. « Ce furent surtout les repas communs qui mécontentèrent les riches et valurent à Lycurgue la perte d'un œil. » P. 336. « Solon n'osa point abolir le droit de tester. »

Je souhaite, dans l'intérêt de sa thèse, que M. Letourneau ait été plus exact dans les autres parties du livre. Si elles étaient toutes trai-

tées de la même manière, je me demande vraiment quelle en serait la valeur.

Paul GUIRAUD.

---

144. — L. STEIN. **Handschriftenfunde zur Philosophie der Renaissance.**

145. — *Id.* **Neue Aufschlüsse über den litterarischen Nachlass und die Herausgabe der Opera posthuma Spinozas.** (Tirages à part de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, t. I, fasc. 4, p. 534-553 et 554-565).

146. — *Id.* **Leibniz in seinem Verhæltniss zu Spinoza auf Grundlage Unedirten Materials entwicklungsgeschichtlich dargestellt.** (Tirage à part des *Sitzungsberichte der K. pr. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, t. XXV, p. 615-627).

147. — *Id.* **Antike und mittelalterliche Vorlæufer der Occasionalismus.** (Tirage à part de l'*Archiv.*, t. II, fasc. 2, p. 1-55).

Les premiers fascicules de l'*Archiv für Geschichte der Philosophie*, nous avaient révélé dans M. Ludwig Stein un chercheur à la main heureuse. Voici de nouvelles trouvailles.

C'est d'abord une lettre d'un ami de Marsile Ficin, de Johannes Baptista Buonosegnius, contenant la première esquisse moderne d'une histoire de la philosophie. Le texte, qui est de 1458, est curieux. M. Stein le publie fidèlement [1]. Il n'eût été ni difficile, ni sans intérêt d'en indiquer, dans une brève annotation, les sources antiques. Cicéron et Augustin en font, ou peu s'en faut, tous les frais.

La seconde nouveauté a plus d'importance. Quelques lettres échangées entre Leibniz et un médecin d'Amsterdam du nom de Schuller établissent sans réplique que la publication des œuvres posthumes de Spinoza est due à ce Schuller, et que L. Meyer ne fit qu'en écrire la préface. Elles nous apprennent en outre que Spinoza laissait un ouvrage intitulé *De nitro*, qui ne fut pas imprimé, et qui sans doute est perdu. Elles nous donnent encore quelques renseignements curieux sur la bibliothèque de Spinoza, et enfin elles éclairent une fois de plus l'habile prudence de Leibniz, qui consentait bien à profiter de ses relations avec Spinoza, mais ne se souciait point de voir son nom compromis parmi l'œuvre posthume du juif suspect.

Et il en profita plus qu'il ne le dit, s'il faut en croire le troisième mémoire de M. Stein. Leibniz aurait eu une période spinoziste, ou, tout au moins, aurait subi fortement l'influence de Spinoza, et devrait peut-être à cette influence le vigoureux mouvement d'idées d'où sortit la monadologie. C'est ce que M. Stein promet d'établir un jour en détail, à l'aide de lettres et de notes inédites de Leibniz. J'ai des doutes, — mais attendons la preuve.

L'intérêt de la dissertation sur les précurseurs de l'occasionalisme est surtout dans le chapitre relatif aux philosophes arabes et juifs. L'on

---

1. Trop fidèlement. Il n'était guère utile de conserver, en quelques endroits, la ponctuation absurde qui tue le sens (surtout p. 542, l. 18, sq.). P. 545, l. 11, écrire *multitudini*; p. 543, l. 9, d'en bas suppl. *homœomerian*.

a plaisir à constater que M. Stein paraît être bon sémitisant. Le reste offre peu de choses nouvelles.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les auteurs des *Archives parlementaires*, MM. MAVIDAL et LAURENT, ont répondu à l'article de M. J. Guiffrey dans le n° du 14 mars de *la Révolution française*. M. Guiffrey a répliqué que la lettre de MM. Mavidal et Laurent ne réfutait aucun des reproches qu'il avait formulés sur l'établissement du texte, sur la rédaction des tables, sur les dépenses excessives de la publication. M. Aulard a clos le débat : « Les *Archives parlementaires* ont rendu des services ; mais autrement conçues, elles auraient été bien plus utiles, et pour qu'à l'avenir elles soient à la hauteur de la science actuelle, il faut absolument que les auteurs de ce recueil changent de méthode... Qu'on refasse le premier volume de ce recueil, que les auteurs citent désormais leurs sources, qu'ils copient littéralement le procès-verbal, quand ils le donnent, et ils auront bien mérité des travailleurs. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mars 1889.

L'élection de M. Clermont-Ganneau, à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort du comte Riant, ayant été approuvée par décret du président de la République, M. Clermont-Ganneau est introduit et prend place.

M. Hauréau est désigné pour lire, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, sa notice sur le *Liber de copia verborum*, indûment attribué à Sénèque.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur les monuments funéraires des Grecs.

M. d'Arbois de Jubainville lit une note intitulée : *De la composition pour crimes et délits chez les Celtes et du sens du mot* praemia *chez César.*

Suivant M. d'Arbois de Jubainville, quand César (*De bello Gallico*, VI, 13) dit que les Druides prononçant comme juges, établissaient des *praemia* et des peines, il a voulu exprimer, par le mot *praemia*, l'idée de la composition pour crimes et délits. La composition pour meurtre devait être usitée en Gaule; l'insolvable qui, faute de paiement, aurait été mis à mort, échappait à cette peine par l'exil. C'est Nicolas de Damas qui nous apprend ce dernier point.

Ouvrages présentés : — par M. Georges Perrot : ODOBESCO (A.), *le Trésor de Pétrossa, historique, description, étude sur l'orfèvrerie antique*, t. Ier ; — par M. Oppert : SCHEIL (Vincent), *Inscription assyrienne archaïque de Šamši-Rammân IV.*

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 mars 1889.

M. Roman présente la photographie d'une sculpture décorative exécutée au XVIe siècle par Pierre Bucher, procureur général au parlement de Grenoble, et actuellement conservée au Musée de cette ville.

M. l'abbé Thédenat lit un mémoire de l'abbé Batiffol, associé correspondant national à Rome, sur les mesures prises pour sauvegarder les collections du Vatican pendant l'occupation française de 1798 et 1799.

M. Babelon communique le compte-rendu fait par M. Lejeay, conservateur du Musée archéologique de Dijon, de la découverte d'un sanglier de bronze et de monnaies gallo-romaines sur la rive gauche de l'Aroux à Etang (Saône-et-Loire).

M. Courajod présente l'estampage d'une inscription qui établit d'une façon certaine la provenance d'un fragment de la décoration sculpturale du château de Gaillon, placée aujourd'hui sur la cheminée de la salle de Houdon au Musée du Louvre.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 1 avril — 1889

---

148. — **Traditions populaires de l'Asie-Mineure,** par E. Henry Carnoy et Nicolaidès. (Littératures populaires de toutes les nations, t. XXVIII). Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1889. In-8 écu elzévir, (xii-) 369 pp.

C'est un régal de lettré que d'entendre bien conter *Peau d'Ane;* et, si aujourd'hui, de par la mythologie comparée, *Peau d'Ane* a été promu au rang de document scientifique, cette dignité nouvelle ne lui a rien enlevé de son charme littéraire. Que M. Carnoy ne se lasse donc point de conter avec la sincérité et l'agrément qu'il sait mettre dans tous ses récits : j'en sais beaucoup, et de plus graves que moi, qui jamais ne se lasseront de l'entendre.

La matière du nouveau volume qu'il publie, a été recueillie par M. Nicolaidès, aux environs d'Indjé-Sou ou de l'ancienne Césarée, par conséquent au cœur même de l'Asie Mineure. L'ouvrage est divisé en quatre parties : 1° contes (proprement dits); 2° légendes; 3° chansons, devinettes, proverbes; 4° coutumes et croyances. Comme en général dans tous les volumes de cette excellente collection, les auteurs se sont astreints à reproduire exactement les documents tels qu'ils leur avaient été transmis : on n'y trouvera ni amplification, ni comparaison, ni commentaire même, en dehors des notes strictement indispensables à l'intelligence du texte.

Il y a de tout dans ce joli recueil : des contes dans le goût de Perrault, seulement un peu plus compliqués, et où il semble parfois que plusieurs récits se soient confondus en un seul; de fort curieuses légendes d'animaux, notamment *l'Hirondelle et le Serpent* (p. 227); et jusqu'à des fabliaux d'une très narquoise gauloiserie (*le Cordonnier au Couvent*, p. 160). Les superstitions, sans présenter un caractère bien tranché d'originalité, ne sont pourtant point celles qu'on rencontre partout, et je ne me souviens d'avoir lu nulle part d'aussi abondants

détails sur celle du mauvais œil et les moyens de le conjurer (p. 344). Les devinettes, d'ailleurs peu nombreuses, ont quelque chose de pénible et d'alambiqué, qui ne sent guère le terroir populaire, et quelques-unes même sont franchement inintelligibles [1]; mais ne serait-ce point qu'elles nous paraissent telles, sous le déguisement que leur inflige la traduction? Les chansons, en revanche, sont aussi gracieuses et poétiques qu'on les peut attendre de la muse sylvestre, et celle d'Adana (p. 258) est un pur chef-d'œuvre, dont on aimerait à lire le texte original [2].

A l'heure même où paraissait ce volume, mourait subitement, emporté par un mal implacable dans toute la force de l'âge, le fondateur de la collection des *Littératures populaires*, le savant et sympathique éditeur Charles Leclerc, qui fut vraiment le collaborateur et l'ami de tous ceux dont il publia les œuvres. Qu'il ne disparaisse point sans ce dernier tribut de regrets de celui dont il encouragea autrefois les débuts incertains !

V. Henry.

---

149. — **Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque Nationale**, par Henri Omont, sous-bibliothécaire au département des manuscrits. Seconde partie, ancien fonds grec (droit, histoire, sciences). Troisième partie (belles-lettres). — Coislin. — Supplément. — Paris et départements. Paris, A. Picard, 1888. 2 vol. in-8, 281 et 384 pp.

Ces deux nouveaux volumes sont dignes à tous égards de ceux qui les ont précédés [3]. Le soin que met M. Omont à dépouiller les mss., la clarté de sa rédaction ne donnent guère prise à la critique; à peine çà et là peut-on relever quelques légères erreurs, sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister vu qu'un *erratum* général est en préparation et paraîtra avec le quatrième volume· Dans les deux tomes que nous venons d'examiner, 143 mss. portent à la fois une date et un nom de copiste; 46 ont seulement une date; 346 ne sont pas datés, mais peuvent l'être approximativement parce qu'on connaît leur copiste, soit qu'ils en offrent le nom dans une souscription, soit que M. O. en ait reconnu l'écriture. Sur ces 189 mss. datés, les 73 suivants ne figurent pas sur les listes de M. Gardthausen ou y figurent avec une date inexacte : 1617, écrit par le moine Cyrille en 1071. — 2089, écrit par *Pergios* (?) *hagiopetritès* [4] en 1223. — 1571, an 1253. — 2723 copié en partie en 1282. — 2707 copié par Michel ὁ Συναδηνός en

---

1. La 23ᵉ, par exemple (p. 279) : « Quatre courriers (?) jettent des pierres (?) dans un puits. — Les doigts avec lesquels on trait la vache, et le seau au lait. »

2. P. 184 l. n., lire μῦθος au lieu de μύθος.

3. Voy. *Revue critique* du 16 mai 1887, art. 109.

4. Les noms en italiques sont ceux que nous n'avons pas trouvés chez M. Gardthausen. Ici on lit dans le ms. γεω περί fol. 59, l. 3.

1301 [1]. — 2915, an 1364. — 2607, écrit par *Costin Argyrodontas*, en 1385. — 2305, écrit par *Manuel Jagari*, en 1418. — 2557, an 1428. — 1385 A, an 1431. — 2075, copié par *Jean Eugenicos*, en 1439. — 2027, copié par *Jean Symeonaki*, en 1449. — 2596, an 1475. — 2842, écrit en partie en 1475. — 2981, an 1477. — 3069, an 1488-1491. — 1410, écrit par Michel Souliardos en 1491. — 1960, écrit par Antoine Damilas, en 1491. — 2960, copié par *Francesco Bernardo*, en 1491. — 1612, an 1493. — 2552, écrit par le moine *Hilarion* en 1496. — 1994, copié par Michel, en 1498. — 1757, an 1509. — 2810, an 1509. — 2830, écrit en partie en l'année 1515. — 1577, copié par *Georges* en 1520. — 2198, écrit par Bernardo Féliciano de Crémone, en 1522. — 1373, écrit en 1525 par le hiéromoine *Laurent*. — 1823, copié par Valeriano Albini, en 1536. — 2152, copié par *Nicolas*, en 1539. — 2376, écrit par Valeriano Albini, en 1539. — 1689, écrit par le même en 1540. — 2458, écrit par Pierre Vergèce, en 1541. — 2751, écrit par *Pietro Antonio*, en 1541. — 2101, copié par Christophe Auer, en 1542. — 1721, 1724, copiés par le même en 1543. — 1363, écrit par le même en 1544. — 1726, copié par Basile Varelis, en 1544. — 1415, de la main d'Ange Vergèce, an 1545. — 1877, an 1549. — 2443, c. p. Ange Vergèce, en 1549. — 2420, c. p. Christophe Auer, en 1550. — 1611, écrit par Demetrios, prêtre, en 1553. — 2615, an 1553 et 1554. — 2437, an 1555. — 1354, an 1556. — 2341, c. p. Nicolas de Nancel, en 1557. — 2867, c. p. Ange Vergèce, en 1560. — 1873 écrit en partie en 1561 par André Darmarios. — 2368, écrit par Nicolas de Nancel, en 1562. — 2526 c. p. Ange Vergèce, en 1568. — 2869 c, p. Antoine Episcopoulos en 1569. — 2645, an 1573. — 1779, c. p. André Darmarios, en 1579. — 3063, écrit en 1586 pas *Fédéric Morel*, à qui l'on doit aussi le n° 3094. — 1341 écrit en 1593 p. Jean de S^e Maure. — 2913 écrit en partie en 1597. — 1777 de la main de Claude Saumaise en 1607. — 2791 écrit en 1610 par *Isaac Casaubon*. — 3076, écrit en partie en 1616. — 1979, an 1620. — 2002, an 1620. — 2387 c. p. Joseph Auria, en 1628. — 2053, an 1632. — 2370 écrit par Bernard Brigallier en 1646. — 1769, an 1648. — 1377 B, an 1655. — 1363 A écrit p. le hiéromoine *Theoclète*, en 1671. — 2902 copié en partie par Théodose, prêtre, en 1675. — 1631 A, an 1676. — 3075 écrit en 1699 par *Fr. Rostgaard*. — 2621, an 1699-1700. — 2394 c. p. Jean ἐκ κώμης, en 1733.

On peut encore ajouter à la liste des copistes les noms suivants : Athanase, rhéteur, XVIIe s. qui a copié en partie le 2106. — Constantios XVe s. cop. des n°s 1435, 1440, 1443, 1445, 1446. — Cyriaque d'Ancone XVe s., n° 1394. — Eudocime, XVe s, n° 1625. — Georges (?) XVIe s. n° 1593. — Georges ὁ Ἀβασγός, XIVe s. n° 2155. — Georges γράματικος (sic ?), XVIe s. n° 2538. — Hiacynthe, XIVe s. n° 1560. — Jean lecteur, XVIe s. n° 1931. — Nicolas βεστιαρήτου καὶ γραμματικοῦ Μωραίου, XVe s.

1. M. Gardth. cite le numéro ancien de ce ms. mais sans date p. 332.

n°s 1684 et 1699. — Nicolas ὁ ἐλιάδουρκος xvie s. n° 2577 A. — Pierre Chabanne, xviie s., n° 1700 et 1701. — Pierre Danès, xvie s. n° 1667. — Thomas qui a copié en partie au xve s. le n° 2637 [1].

M. O. a eu l'heureuse idée de joindre à la troisième partie de l'ancien fonds l'inventaire sommaire des 400 mss. des fonds Coislin, dont sept sont aujourd'hui à Saint-Pétersbourg [2], et quatre ont disparu sans qu'on puisse savoir jusqu'à ce jour ce qu'ils sont devenus [3]. Le catalogue de M. O. nous fait connaître dans le fonds Coislin dix-sept dates qui ne se lisent pas chez M. Gardthausen [4] et quelques noms de copistes qui manquent aux listes du même savant [5].

Depuis la publication de l'*Inventaire sommaire des mss. du supplément grec* en 1883, complétée par une note dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* en 1885, ce fonds s'est accru et renferme aujourd'hui 1100 mss. dont 73 datés, parmi lesquels 46 portent en même temps le nom de leur copiste. M. O. donne dans le présent volume la liste complète des mss. du supplément grec; mais cette partie ne rend pas inutile l'*Inventaire sommaire* de 1883, car l'auteur a sup-

1. Il faut encore ajouter chez M. Gardthausen *Griech. Pal.* p. 346, l. 42 que le ms. 1499 a été écrit par le moine Euthymius, et p. 347, l. 4 que le n° 1477 a été copié par Leontios, notaire. — Dans notre article de la *R. cr.* 1887, p. 385, l. 29, il faut lire que Longin, copiste du n° 465 est le même qui a écrit les mss. 443 et 1432. En réponse au point d'interrogation posé par M. Gardthausen p. 341 devant le nom de Zacharias Scordilos, nous pouvons dire que le P 585 a été revu par Zacharias Scord. qui a écrit la table en tête et une note à l'encre rouge à la fin; mais les feuillets 1-86 v°; sont de la main de Nicolas de la Torre. Le P. 2745 offre le nom de Zacharias dans un monocondyle fol. 131 v°; on peut voir dans ce ms. l'écriture appliquée et l'écriture rapide et négligée de ce copiste. Le P 1688 n'est pas écrit par Zacharias, mais très probablement par Nicolas de la Torre. Le P. 1828 a été revu par Zacharias Scord. comme le dit une note au revers du feuillet de garde A.

2. Ce sont les n°s 91, 188, 196, 212, 300, 350, 379.

3. Ils portaient les n°s 229, 342, 389, 395. Voyez du reste à ce sujet une note publiée par M. Omont en 1883 dans la *Biblioth. de l'Ecole des Chartes* et intitulée *Le fonds grec de la Bibliothèque Nationale*.

4. Ce sont celles des mss. C. 263, cop. en 1059 p. le moine *Théodule*; C. 112 c. p. Nil, en 1329; C. 324 c. en partie p. Jean Rhosos, en 1462; C. 285 écrit en partie p. *Nicéphore* moine, en 1475; C. 351, an 1516; C. 307 c. p. le moine Daniel en 1552; C. 373, an 1596; C. 274 écrit en 1608 p. *Gabriel Sumarupa*; C. 381 c. p. *Michel Sviros* en 1609; C. 181, an 1623; C. 102 c. p. *Jean Tinerel de Bellérosphon* en 1648; C. 247, c. par le même en 1649; C. 103, du même en 1650; C. 302 du même en 1650-51; C. 208, 1 du même, en 1656; C. 390, du même en 1661; C. 359, du même en 1664.

5. Ce sont outre les noms en italique dans la note précédente : Athanase rhéteur. C. 391, xviie s.; Combéfis, C. 343 xviie s.; Constantin Argyropoulos. C. 42, xive s.; Grégoire, moine. C. 283 xie s.; Honorat, C. 329, 331 etc. xviie s.; Jean moine, C. 246 xe s.; Jean Chrysocéphale holobolos, C. 201 xve s.; Nicolas clerc, C. 299, xie s. M. O. supprime avec raison le nom de Sophronius, signalé comme copiste du C. 361 (Gardth. p. 338); car ce nom est bien dans le titre, mais rien ne prouve que ce ms. soit un autographe. Quant au C. 259 la souscription n'est pas de première main, et si le ms. paraît bien être du xie s. on ne saurait le considérer comme daté.

primé l'historique des accroissements de ce fonds. Enfin on trouve réunis à tout ce qui précède les *Inventaires sommaires* des mss. grecs des bibliothèques de Paris et des départements et la note sur douze mss. de M. le marquis de Rosanbo [1]. Il ne nous reste plus maintenant qu'à féliciter M. Omont de son activité si féconde à laquelle nous avons dû en si peu d'années tant de productions des plus utiles.

Alfred Jacob.

---

150. — Otto Eduard Schmidt. **Die handschriftliche Ueberlieferung der Briefe Ciceros an Atticus, Q. Cicero, M. Brutus in Italien.** (Extr. du t. X des Mém. de l'Acad. de Saxe, cl. de philol. et d'histoire). Leipzig, Hirzel, 1887, 108 p. in-4 et 4 planches. Prix : 6 mark.

On sait que le principal manuscrit des lettres de Cicéron à son frère, à Atticus et à Brutus est le *codex Mediceus* (M) 49, 18 conservé à Florence. Ce ms. n'est pas, comme on l'a cru jusqu'à ces dernières années, la copie exécutée par Pétrarque du ms. trouvé par lui à Vérone en 1345 : MM. G. Voigt et Anton Viertel ont démontré simultanément, il y a une dizaine d'années, que le ms. M. avait été copié en 1392 à Milan, sur l'autographe de Pétrarque, pour le compte du chancelier florentin Coluccio di Piero de' Salutati. Quant à cet autographe, aujourd'hui perdu, M. Schmidt serait disposé à l'identifier avec un ms. de la bibliothèque des Visconti, qui portait le nº 610 dans le catalogue dressé à Pavie en 1426.

Après la mort de Coluccio, le *Mediceus* devint la propriété de Niccolo de' Niccoli; puis, en 1437, de Lionardo Bruni qui, en 1443, le légua à son fils Donato ; celui-ci le vendit à Donato Acciaiuoli (mort en 1478). On ne sait ce que devint alors le ms. ; un demi-siècle plus tard, on le retrouve en la possession de Victorius, qui s'en servit pour son édition de Cicéron, et qui, en 1574, l'offrit à la bibliothèque des Médicis.

La détermination exacte des différents possesseurs du *Mediceus* est extrêmement importante : car le texte primitif est surchargé de corrections et de variantes de différentes mains, et, grâce à la comparaison de documents authentiques conservés dans différents dépôts, M. S. a pu démêler celles de ces corrections qui avaient pour auteur Coluccio, Niccolo, ou tel autre des possesseurs du précieux ms. Les planches annexées à la fin de son mémoire prouvent d'une façon évidente l'exactitude de ses conclusions. Ces conclusions ont d'ailleurs trouvé après coup une vérification dans le ms. 166 de la collection Hamilton récemment acquise par la Bibliothèque de Berlin, qui est une copie de M exécutée par le Pogge en 1408 pour Cosme de Médicis : ce ms. reproduit exactement les corrections que M. S. avait, pour des raisons paléographiques, supposées être de la main de Coluccio (mort en 1406), et seulement celles-là.

---

1. Cf. *Rev. crit.* 16 mai 1887, p. 383

Les notes de Coluccio sont de beaucoup les plus importantes. Coluccio possédait la copie de 60 des lettres contenues dans le *Veronensis*, faite directement sur le ms. par son ami Gasparre de' Broaspini; c'est de là que viennent dans M les nombreuses variantes qu'il fait précéder de l'abréviation *al. (aliter)*, tandis que ses propres conjectures sont précédées de l'initiale de son nom. De plus, il a ajouté un peu plus tard une autre série de corrections, extrêmement importantes, et sans lesquelles, de l'aveu de tous les éditeurs, le texte de la correspondance de Cicéron serait souvent à peu près inintelligible. Ces corrections, qui ne sont précédées d'aucune abréviation ou initiale quelconque, ont une double origine : les unes sont purement conjecturales, et par suite sans valeur pour la critique du texte; mais les autres, qui comblent souvent des lacunes considérables (p. ex. *ad Q.*, II 11, 3 de *omnia* à *deficit*, près de 2 lignes), sont certainement empruntées à un ms. ; et ce ms., selon M. S., ne serait autre que le *Veronensis* lui-même, souvent mal lu par Pétrarque, et que Coluccio aurait enfin pu consulter directement.

Au commencement du xve siècle, il existait en Italie, particulièrement dans la bibliothèque des Visconti, plusieurs autres mss. dérivant du *Veronensis*, mais indépendants de M : Niccolo Niccoli les utilisa pour combler une partie des lacunes de M ; mais les feuillets qu'il ajouta alors au ms. sont aujourd'hui perdus.

Parmi les mss. italiens autre que le *Mediceus*, qui ont été étudiés jusqu'ici, les plus anciens dérivent tous de M et n'ont en conséquence pas de valeur critique ; et les plus récents s'y rattachent de même par l'intermédiaire de la copie du Pogge.

M. S. publie dans son mémoire la collation de M pour un grand nombre de passages, en distinguant l'œuvre de chacun des correcteurs ; il resterait à dépouiller complètement le ms. d'après le même principe. En y joignant l'étude d'un certain nombre d'autres mss., qui complètent par endroits le *Mediceus*, p. ex. le *Parisinus* 8,537 (de l'an 1415), on pourrait donner enfin une édition de toute cette portion des lettres de Cicéron : car les principes de critique applicables à ce texte sont vraiment établis pour la première fois par les heureuses et savantes recherches de M. Schmidt.

Louis Duvau.

---

151. — **Des Minnesangs Frühling**, herausgegeben von Karl Lachmann und Moritz Haupt. Vierte Ausgabe besorgt von F. Vogt. Leipzig, Hirzel, 1888. In-8, 343 p. 5 mark.

Cette nouvelle édition du *Printemps des Minnesænger*, c'est-à-dire des meilleures pièces des plus anciens « chanteurs d'amour », témoigne de l'intérêt qui s'attache en Allemagne, d'année en année, aux œuvres du moyen âge. M. F. Vogt avait déjà publié la 3e édition en ajoutant

ses remarques personnelles à celles de Haupt et de Wilmanns. La 4e édition qui paraît également par ses soins, est faite avec la même méthode. Cette fois encore les notes ont grossi; elles se sont naturellement augmentées de tout ce qu'on a écrit de neuf et d'intéressant, depuis 1882, sur l'histoire et l'explication des poésies imprimées dans le volume. C'est ainsi que dès le début (p. 221-224), le texte des trois lettres d'amour en latin, dites lettres de Tegernsee, a été rectifié d'après les collations de M. Traube. Enfin, on trouve au haut des pages, au lieu de chiffres romains, les noms des vingt poètes qui composent le « printemps du Minnesang ».

C.

---

152. — **Islandske Annaler indtil 1578** udgivne for det norske historiske Kildeskriftfond ved Dr Gustav Storm. Christiania, imprim. Grœndahl et fils, 1888, LXXXIV-667 p. in-8.

C'est en grande partie à cause de ses écrits historiques que l'Islande tient une place si honorable dans l'histoire générale de la littérature. Du IXe au XIe siècle, elle se borna à conter oralement les hauts faits de ses colonisateurs et de leurs premiers descendants; aux XIIe et XIIIe siècles elle refondit, améliora et transcrivit ces récits dans des sagas qu'un contemporain, le danois Saxo Grammaticus, qualifiait de « thesauros historicarum rerum pignoribus refertos ». (Préf. de l'*Hist. Danica*, t. I. p. 8 de l'édit. P. E. Müller). Ce fut l'âge d'or des lettres islandaises; il fut suivi d'une décadence qui devint de plus en plus complète. Dès le XIVe siècle, il n'y eut plus que des annalistes, des auteurs de légendes et de sagas romanesques, des compilateurs, des excerptateurs, des copistes, des annotateurs ou des traducteurs. Aux XVe et XVIe siècles, l'art de conter était oublié à tel point que l'histoire, réduite à l'état de squelette, ne se composa plus que de dates et de sèches mentions. C'est seulement vers 1600 qu'il y eut une renaissance dont l'histoire profita, moins pour exposer les événements contemporains que pour commenter ceux du passé. Le présent volume contient à peu près tout ce que les annalistes du XIVe au XVIe siècles nous ont laissé d'original; mais tout ne l'est pas beaucoup s'en faut; car ils ne se sont pas confinés dans la génération à laquelle ils appartenaient : presque tous remontent beaucoup plus haut, en général jusqu'au temps du Christ, quoique souvent les premiers siècles manquent avec les premières pages.

Une assertion de Bjœrn Jonsson de Skardsà avait fait croire que Sæmund Sigfusson, le célèbre collectionneur des chants eddaïques, avait commencé les *Oddveria Annàll* (Annales des propriétaires d'Oddé). Mais, dans une longue et savante introduction qui est un bon travail de critique paléographique, M. G. Storm a démontré que celles-ci sont une traduction du danois, faite entre 1580 et 1641; de plus, arguant de ce que les sagas de la bonne époque ne font jamais allusion aux Annales, tandis que celles du XIVe siècle leur font de fréquents emprunts, il place

vers l'an 1300 les plus anciens annalistes de l'Islande. Les mentions antérieures à cette date ont été empruntées aux historiens classiques, aux chroniqueurs latins du moyen âge, aux écrivains danois, mais surtout aux sagas; pour n'être pas originales, il ne s'ensuit pas qu'elles soient sans valeur : d'abord les annalistes islandais étaient mieux placés que nous pour établir la chronologie trop négligée par les auteurs de sagas; ensuite, là même où ils ne sont que de simples copistes, ils nous ont conservé des notions tirées de documents perdus; de plus ils nous apprennent quels faits avaient le plus frappé les Islandais de la décadence et quelles modifications les faits, les dates et les noms avaient subi dans leur trajet d'Europe en Islande. Il y a là toute une série de restitutions et de rectifications à tenter : mais elles n'entraient pas dans le plan de l'éditeur dont elles auraient doublé l'ouvrage déjà volumineux. On ne saurait lui faire un grief d'avoir laissé cette besogne à d'autres; c'est déjà beaucoup que de nous avoir donné les textes tels qu'il se trouvent dans les manuscrits, tout en ajoutant en italiques les désinences et les lettres omises soit par oubli soit pour abréger. A partir du XIVe siècle les annales deviennent extrêmement précieuses, comme sources presque uniques de nos connaissances historiques; sans elles on ne saurait à peu près rien de ce qui s'est passé, pendant la période d'obscurcissement, en Islande et dans les autres colonies de la Norvège y compris le Grœnland. Continuées de génération en génération, elles ont toute l'autorité de documents contemporains. De ce qu'elles ont toutes un système chronologique commun, de ce qu'elles ont puisé aux mêmes sources principales et de ce que beaucoup de leurs passages sont identiques, M. St. infère qu'elles remontent à un même original, composé vers 1280 dans le diocèse de Skàlholt, probablement par un ecclésiastique comme l'étaient tous les continuateurs connus : Einar Haflidason, Magnus Thorhallsson, Gotskalk Jonsson, et Jon Gotskalksson. Il a indiqué avec précision les changements de main ainsi que la différence des écritures dans chaque manuscrit, et cherché à quelles sources a puisé chaque compilateur; recherches grandement facilitées par les remarques que le grand bibliophile Arné Magnusson plaçait dans ses manuscrits et qui sont pour la plupart reproduites *in extenso* dans l'introduction du présent ouvrage.

M. Storm a publié intégralement sept textes : *les Annales de Resen, les très anciennes Annales, les Annales de H. Hœyer, les Annales de Skálholt, les Annales du Lœgman* ou *préteur, les Annales de Gotskalk*, plus un *Fragment des Annales de Skálholt* (de 1328 à 1372), et donné des extraits des *Annales de Flatey* et des *Oddveria Annáll.* Tous ces documents, à l'exception des *Annales de Hœyer*, avaient été déjà partiellement édités soit à part, soit dans les *Scriptores rerum danicarum* de Langebek, et surtout dans *Islenzkir Annálar sive Annales islandici ab anno Christi 803 ad. annum 1430*, avec traduction latine, aux frais de la Commission arna-magnéenne (Copenhague, 1847, in-4°);

mais ici sous une forme bien différente, tous les événements de même date étant rangés dans le même paragraphe avec indication des annales où ils figurent et des variantes quand il y en a. Cette synopsis facilite les recherches des historiens, mais en éparpillant les passages d'un même document, elle rend impraticable la critique de son ensemble. Au lieu de suivre cette méthode, le nouvel éditeur a mieux aimé reproduire les manuscrits tels qu'ils sont, et dresser une copieuse table des noms de personnes et de lieux avec renvoi pour chaque année aux divers passages qui les mentionnent. Ses notes, assez rares, ne portent pas sur la ressemblance ou la différence des témoignages, mais sur les défectuosités du texte, sur les additions marginales ou autres, et sur les variantes tirées de manuscrits congénères, mais non des autres annales. C'était son droit, mais il n'a pas toujours eu assez d'égards pour l'ignorance des lecteurs même instruits : par exemple, il n'explique pas que les lettres placées dans la première colonne devant chaque année sont les lettres dominicales; et, pour savoir que celles de la seconde indiquent la date de Pâques, il faut recourir à une note perdue au bas de la p. LXXV. Cette publication est l'œuvre d'un savant et elle ne s'adresse qu'aux érudits, à qui elle sera fort utile.

E. BEAUVOIS.

---

153. — Emile LONGIN. **Lettre d'un franc-comtois** sur un ouvrage couronné par l'Académie française. Besançon, Paul Jacquin, 1889. 1 vol. de LI et 348 p. in-8.

L'ouvrage visé dans la « Lettre » de M. Longin est l'*Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France* par M. L. de Piépape [1], auquel l'Académie française, il y a quelques années, crut devoir décerner une partie du prix Thérouanne. Il serait peu charitable de nommer ici les historiens et critiques éminents qui n'ont pas hésité à recommander cette élucubration, à la déclarer « excellente ».... N'insistons pas. C'est qu'en effet le livre est de tout point détestable, et le *corrigé* de M. L., qui n'en laisse pas une page intacte, le démontre si surabondamment qu'on se demande par quel étrange hasard un tel fatras d'erreurs grossières et de bévues a pu mériter l'approbation formelle des uns, le silence indulgent des autres.

Enfin, M. L. le rompt ce silence; pour la première fois, il rend au livre de M. de Piépape la justice qui lui était due depuis huit ans. Ajoutons qu'il la lui rend de main de maître; et nous ne serions pas en peine de le montrer, si la « Lettre » de M. L., qui se compose d'une longue série de rectifications toujours appuyées de preuves, se laissait analyser en détail. Mais au moins la *Revue critique* ne doit-elle pas omettre de recommander chaudement à ses lecteurs une publication qui s'inspire du plus pur amour de la vérité et qui applique à un sujet fort intéressant les principes de la meilleure méthode historique. Souhai-

1. Paris, 1881. 2 vol. in-8°.

tons que M. Longin, dont les rares aptitudes viennent de nous être révélées, ne s'en tienne pas là ; quand on répare si bien le vieux, on serait impardonnable de ne pas fabriquer à son tour du neuf.

A. M-F.

---

154. — Albert WADDINGTON. **L'acquisition de la Couronne royale de Prusse par les Hohenzollern.** Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon. Tome IX. Paris, Leroux, 1888, pp. xv-450.

M. Waddington a consacré plus de 300 pages au récit d'une négociation qui dura sept ans. Et son récit ne paraît pas trop long. C'en est le premier mérite. Nous croirions faire injure à l'auteur en louant l'abondance des informations ; l'école historique française pèche plutôt en ce point par excès de scrupules. M. W. s'est entouré de tant de documents qu'il s'est interdit toute chance d'erreur et s'est procuré la satisfaction de relever les erreurs d'autrui. Peut-être a-t-il laissé dormir dans quelque carton d'archive quelque pièce justificative dont la découverte sera un titre de gloire pour un chercheur allemand. [1] M. W. s'est contenté de tracer l'histoire définitive d'un événement « qui a eu une influence considérable sur l'avenir de l'Europe. » Il proteste contre la convention qui présente la crise de la succession d'Espagne comme le fait dominant du début du XVIIIe siècle et qui range au second plan l'avènement des Hohenzollern à la royauté.

Cette protestation est-elle tout-à-fait juste ? L'on conteste que l'acquisition de la couronne royale ait par elle-même la portée que lui attribue M. W. Si le premier roi de Prusse n'avait eu des successeurs capables de faire valoir ce titre, la dynastie des Hohenzollern n'aurait pas connu sans doute une si prodigieuse fortune. A la vérité, le titre royal facilita l'œuvre de la dynastie ; mais cette œuvre était indiquée par la nature des choses, par la nécessité de réunir les tronçons disjoints de l'État, par celle de protéger et de diriger le protestantisme ; elle eut été poursuivie même si les princes étaient restés coiffés du simple bonnet d'Électeur. M. W. a déduit avec force les conséquences morales et politiques de l'acquisition de la couronne ; mais ces conséquences auraient-elles éclaté au jour, si elles n'avaient été traduites dans la réalité par des hommes supérieurs ?

Nous n'avons pas la présomption que cette réserve infirme la thèse de M. W. ou lui enlève rien de son intérêt. Elle en atténue peut-être les conclusions un peu dogmatiques. Mais en aucun cas ces conclusions ne font tort ni au sujet lui-même, ni à la manière de l'auteur.

La négociation se divise en deux phases : Dans la première de 1693 à

---

1. L'auteur cite tous les ouvrages dignes d'être compulsés et quelques autres encore. Ainsi il donne comme une source sérieuse les romans historiques de Kraszewski ; à ce titre on pourrai invoquer l'autorité d'Alex. Dumas père (p. 164).

la fin de 1700 la diplomatie brandebourgeoise manœuvre pour obtenir l'adhésion de l'Empereur, de l'Empire, des Polonais, et des autres puissances au projet de couronnement ; dans la seconde, elle demande à l'Europe la reconnaissance de la nouvelle royauté.

L'auteur cherche d'abord la genèse de l'idée monarchique chez les Hohenzollern. Il ne croit pas que cette ambition ait été un legs transmis à Frédéric III par ses devanciers, ni surtout qu'elle ait hanté l'esprit du Grand Électeur. En réfutant les assertions contraires, il détruit la légende de chancellerie qui prêtait à la France à l'égard de ce dernier prince un rôle d'instigatrice.

Les causes immédiates du succès de Frédéric III résident dans la possession par le souverain du Brandebourg d'un duché indépendant de l'Empire, mais germanisé, et d'autre part dans la volonté prépondérante de ce souverain lui-même. M. W. a mis en relief cette personnalité, et fait la part de la psychologie. Il montre Frédéric III, prince électoral, rêvant déjà la couronne et, plus tard, luttant contre les répugnances de ses ministres et triomphant de leurs objections les mieux pesées ; spectacle remarquable, que celui d'un prince ayant seul pour ainsi dire la conscience des destinées de son État.

L'Électeur fut servi par des agents habiles, même par le hasard, mais surtout par la faiblesse de ses partenaires. Comment s'expliquer la complaisance que déployèrent envers lui les puissances les plus intéressées à rejeter sa requête, l'Autriche entre toutes ? M. W. discerne sans peine les motifs contingents, mais pressants auxquels l'Empereur céda, et il expose avec vivacité cette tragi-comédie diplomatique où les ministres impériaux rédigeaient des consultations dans lesquelles le *Tant-mieux* faisait contrepoids au *Tant-pis*, où les influences catholiques jouaient activement en faveur d'un prince hérétique ; car Frédéric III inspira des illusions jusqu'au pape : c'est un précédent qui n'a pas été perdu à Berlin. Dans la plupart des cours, la prétention de l'Électeur de Brandebourg excita de l'émoi : M. W. se plaît à en constater l'effet chez les plus insignifiantes et les plus indifférentes.

Après avoir insisté sur les difficultés de cette négociation, l'auteur se félicite de l'heureuse issue. Car il a conçu pour le premier roi de Prusse une sympathie non dissimulée. Il le défend contre les sarcasmes de Frédéric II et lui prête de « grandes pensées » (p. 399). C'est un penchant bien naturel que de réhabiliter devant l'histoire un personnage sur lequel on a écrit 400 pages d'une bonne plume.

En admettant que M. Waddington s'exagère la grandeur de son héros, il ne s'exagère pas la grandeur de son sujet. Il met en lumière tout ce que ce changement de titre valut à la Prusse de prospérité, de déboires et de dangers à l'Europe. Il rapporte que l'anniversaire du 18 janvier 1701, jour du couronnement de Frédéric I, reste en Prusse une des grandes fêtes de l'année. Il aurait pu noter une singulière coïncidence chronologique entre le 18 janvier 1701 et le 18 janvier 1871, jour du couron-

nement de l'Empereur Guillaume à Versailles: ces deux dates méritent sans doute d'être rapprochées [1].

B. AUERBACH.

---

155. — **Les guerres sous Louis XV**, par le comte PAJOL, général de division. Tome VI. Paris, Didot, 1888. In-8, 440 p.

Voici l'avant-dernier volume de la publication. Il est inutile de répéter ici ce que nous avons dit des tomes précédents : M. Pajol a fait des recherches zélées et persévérantes, mais son récit est sec, sans animation et sans vie. On trouve parfois des notes inutiles, comme celle qui concerne Mme de Staël (p. 185). Les erreurs ne font pas faute : Lauzun, par exemple, n'a jamais été à la tête de l'armée du Nord (p. 120); le comte Guillaume de Lippe-Schaumbourg (et non « de la Lippe-Buckburg » p. 150) commandait en chef l'armée anglo-portugaise; Dumouriez a été nommé lieutenant-général (et non général de division, p. 349) en 1792 et non en 1790; la rivière à laquelle Souwarow doit son surnom, s'appelle *Rymnik* et non « Rymnikski » (p. 358), etc. Toutefois, malgré l'aridité du récit, nous avons lu ce VIe volume avec plus d'intérêt que les volumes antérieurs. M. P. y raconte, d'après les documents des archives de la guerre et de la marine, la prise de Mahon, la conquête de la Corse, la campagne de Portugal, l'expédition de Charles Edouard, les guerres du Canada si vaillamment défendu par Montcalm, les efforts de Dupleix et de Lally dans les Indes, les batailles navales, les engagements livrés aux colonies, les descentes des Anglais sur les côtes de France, le premier démembrement de la Pologne et les faits d'armes des Vioménil et des Choisy, les affaires de Suède et la mission de Dumouriez à Hambourg. L'auteur n'oublie aucune des *guerres sous Louis XV*, pas mêmes les petites guerres, les camps de rassemblement et de manœuvres établis de 1715 à 1774. En somme, ce VIe volume est très recommandable, et quoique M. Pajol n'ait pas « fait revivre », comme il l'assure par deux fois dans sa préface, les régiments français, il a cité leurs noms, il a rapporté leurs états de services, il les suit avec une noble et patriotique émotion « sous des cieux torrides, comme sous des climats froids et pluvieux »; on lui saura gré d'avoir rappelé à notre souvenir tant de « héros obscurs tombés pour la gloire de la France et l'honneur du drapeau ».

A. C.

---

1. Sans vouloir chicaner M. W. sur sa méthode d'exposition, nous remarquons l'abus des renvois à des faits ou à des documents qui trouvent leur place dans la suite. p. 51. « Fuchs dans son mémoire de 1699 dont on reparlera plus loin »; p. 55 : « insinuations..... sur lesquelles je reviendrai en temps et lieu » ; p. 63 : « autres questions dont on parlera plus loin. » etc.

156. — **Catalogue de la Bibliothèque du Ministère de la Guerre.** Paris, imprimerie Nationale, 1882-1889. Six volumes in-8.

Le VI[e] et dernier volume de ce *Catalogue* vient de paraître et on peut désormais connaître tout ce que la Bibliothèque du ministère de la guerre met à la disposition de ses lecteurs.

Chaque volume forme un tout complet. Trois d'entre eux ont rapport aux forces de terre et de mer; les trois autres, aux connaissances accessoires. Le volume I comprend les généralités : la stratégie, la tactique, les états majors, l'instruction, puis l'infanterie et la cavalerie. Dans le vol. II se trouvent : l'artillerie, le génie, les services administratifs et judiciaires, le service de santé, les uniformes et drapeaux, les ordres, les annuaires et journaux, les mélanges militaires. Sauf une partie réservée à la marine, le tome III est consacré à l'histoire militaire; histoire générale et particulière, histoire des corps, biographies d'hommes de guerre. Le tome IV se partage à peu près également entre les sciences mathématiques et naturelles et la géographie. Les 650 pages du cinquième volume sont remplies par l'histoire proprement dite, chaque pays prenant sa place dans l'ordre suivi pour la géographie; puis viennent les mémoires et les biographies, les pièces polémiques, factums, justifications, opinions, etc., etc.; beaucoup de ces pièces sont rares et leur ensemble forme une collection fort intéressante. Enfin la philosophie, le droit, l'économie politique, la politique, la statistique, les travaux publics, les beaux arts, les arts utiles, la littérature, la linguistique et la bibliographie composent le dernier et sixième volume.

Le but qu'on s'est proposé est tout d'utilité. On n'a donc pas donné de développement aux remarques de pure bibliographie. On s'est placé au point de vue du travailleur. On a évité les divisions multipliées, les cadres trop rigoureux. Les généralités sont en tête selon l'ordre chronologique, et, lorsqu'elles sont épuisées, les sujets particuliers se développent dans le même ordre : une suite de faits qui s'enchaînent et se relient intimement les uns aux autres, n'est jamais rompue. Par exemple, dans l'histoire des guerres qui ont suivi l'époque napoléonienne, lorsqu'après les soulèvements de la Grèce, on est arrivé à la conquête d'Alger, on a laissé se dérouler tous les tableaux de l'établissement de la colonie, pour ne reprendre les faits étrangers qu'en 1832 au siège d'Anvers [1].

Le dernier *Catalogue* datait de 1860. Mais il était tout à fait insuffisant. En outre, la bibliothèque avait fait d'importants achats et reçu de grosses donations, comme celle du général Mellinet. On peut se faire une idée de ses accroissements en comparant l'ancien *Catalogue* au nouveau; celui-là ne comprenait que deux volumes; celui-ci en contient six, et encore a-t-il laissé de côté les acquisitions faites depuis la publication du tome premier.

1. On a également bien fait de reproduire les titres originaux des volumes en les accompagnant de la traduction française.

C'est en 1882 qu'a paru ce premier tome, et la préparation du *Catalogue* entier n'avait pas exigé moins de cinq ans. L'œuvre a donc coûté douze années de travail, et ce travail a été fait, — nous le savons pertinemment — avec des ressources très bornées, très resserrées en personnel comme en matériel, sans que le service courant fut une seule minute interrompu. Aussi, tous les travailleurs, tous ceux de nos lecteurs et collaborateurs qui ont accès à la Bibliothèque du ministère de la guerre, qu'ils aient à rédiger un historique de régiment, à écrire une biographie ou à traiter une question d'histoire nationale ou étrangère, s'uniront à nous pour féliciter et remercier le savant et obligeant bibliothécaire, M. Lesage, d'avoir vaillamment mené à bonne fin ce *Catalogue* qui leur rend et rendra tant de services [1].

A. Chuquet.

---

157. — Ghiron. **Annali d'Italia,** in continuazione al Muratori e al Coppi (compilati da Isaia). T. I (17 marzo 1861-fin xbre 1863. Un vol. in-12, ix-400 pp. 6 frs. Ulric Hœpli, Milan.

Les *Annali d'Italia,* rédigées par L.-A. Muratori jusqu'en 1749, n'avaient été continuées par Coppi que jusqu'à la proclamation du royaume d'Italie en 1861. Le préfet de la Bibliothèque nationale de Brera à Milan, M. Ghiron, entreprend l'œuvre utile de les prolonger jusqu'à nos jours, de raconter cette « histoire de vives aspirations et de vives luttes qui ont conduit l'Italie à son indépendance, à la conquête de nouvelles libertés, à ce développement industriel et commercial qui lui permet de rivaliser avec les principales nations européennes. » M. G. a adopté l'ordre chronologique, jour par jour, et, comme Coppi, insère dans son texte un très grand nombre de documents officiels. Le plus utile service que rendra son livre, surtout hors de l'Italie, sera même de rendre accessible aux lecteurs une foule considérable de pièces aujourd'hui enfouies dans des journaux et des publications devenues introuvables, dont la collection complète ne se trouve dans aucune bibliothèque publique en Italie (M. G. assure que la collection du Libro Verde n'est complète nulle part).—Le premier volume de sa compilation va du remaniement du ministère Cavour (22 mars 1861) à la démission donnée par Garibaldi comme député (21 décembre 1863). Il embrasse l'histoire de la reconnaissance du nouveau royaume par les divers États européens et des protestations des princes dépossédés et du Saint-Siège, la formation des *Comitati di provvedimento* pour Rome et Venise, la querelle de Cavour et Garibaldi (p. 24-37), la mort de Cavour (p. 55-58), les négociations et plans de Cavour relatifs au pouvoir temporel de l'Église (p. 58-119, cite les documents les plus importants), le ministère Ricasoli Minghetti, les premières mesures d'administration prises en Sicile et à Naples, l'exposi-

---

1. Nous devons à M. Lesage, entre autres travaux, une excellente traduction des *Voyages en France* d'Arthur Young dont la deuxième édition a paru en 1882.

tion de Florence, la proclamation de Rome capitale, le ministère Rattazzi (mars 1862), les préparatifs d'expédition de Garibaldi, son expédition en Sicile, le rapport du général Cialdini sur cette expédition, le ministère Farini-Minghetti (décembre 1862), l'enquête sur le brigandage, l'affaire du vapeur *L'Aunis*, et la loi sur la répression du brigandage. — Peut-être M. G. pourrait-il sacrifier quelques textes de proclamations qui n'ont que bien peu d'intérêt historique. On pourrait aussi souhaiter qu'une différence typographique fût mise en la prose de l'auteur et les pièces qu'il cite. Mais ces légers défauts ne diminuent pas l'utilité de ce travail. On ne pourra le juger d'ailleurs que quand la publication, plus avancée, permettra d'apprécier comment M. Ghiron a proportionné son récit, et surtout quand un index très détaillé et une *table des documents,* absolument nécessaires, y rendront les recherches faciles.

Léon-G. PÉLISSIER.

---

158. — 1. **L'Algérie et la Tunisie,** par Paul LEROY-BEAULIEU, membre de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1887, in-8 de VIII-472 p.

159. — 2. **La France dans l'Afrique du Nord,** par Louis Vignon. Paris, Guillaumin, 1888, in-8 de v-306 p.

1. Dans le volumineux ouvrage de M. Leroy-Beaulieu, onze chapitres sont consacrés à l'Algérie, sept à la Tunisie; chacune de ces deux régions est successivement examinée dans ses détails; histoire de son occupation, géographie, colonisation, administration, commerce, finances, politique. Les documents statistiques les plus sérieux abondent, présentés à l'appui d'une argumentation souvent excellente; le tout forme un ensemble très instructif, et l'esprit qui anime l'œuvre est généreux et patriotique.

Cela dit, nous avouerons qu'il y a bien des questions sur lesquelles nous sommes loin de partager l'avis de l'auteur; si nous l'approuvons sans restriction quand il s'élève contre les théories du Dr Bertillon (p. 54), quand il recommande la fusion des éléments français, espagnols et italiens dans l'école et dans l'église (p. 62), quand il demande que la naturalisation soit facilitée (p. 72), qu'on vende les terres disponibles au lieu de les donner (p. 83), qu'on autorise les banques d'émission (p. 229) et qu'on se hâte de constituer l'état civil des Indigènes et la propriété privée (p. 249), il est d'autres passages où nous nous refusons à le suivre. C'est ainsi qu'il se hâte trop de conclure à l'accroissement rapide des Arabo-Berbères, d'après les chiffres des derniers recensements (p. 66); il faut se méfier des documents de cette espèce [1]. La *colonisation officielle* a donné peu de résultats utiles, et l'on a le droit de la juger sévèrement (p. 99); mais il serait bon de faire quelques restrictions [2]. Les Indigènes, dit M. L.-B., sont trop chargés d'impôts

---

1. Voir l'*Algérie* de M. Wahl, p. 238. (Paris, 1887, in-8°.) — J'aurai souvent l'occasion de citer cet excellent ouvrage.

2. Wahl, l. c., p. 332.

(214); mais les colons le sont cinq fois plus, et ont à lutter contre les difficultés des débuts de leur établissement [1]. L'auteur dit que l'Algérie coûte annuellement à la France une somme de quinze à vingt millions (p. 206); mais il devrait déduire de ce chiffre une somme à peu près égale, représentant *les garanties d'intérêt aux chemins de fer*, et les *travaux publics;* car les unes et les autres ne sont que des avances, destinées à être remboursées dans un avenir prochain [2]. Et les colons pourraient répondre : qu'ils ne tiennent pas à y être gouvernés avec un aussi grand luxe de fonctionnaires; qu'on ne les consulte pas pour décréter des constructions ruineuses et des institutions aussi coûteuses que prématurées; enfin, qu'ils ont fondé par leurs efforts un capital bien supérieur aux sommes dépensées pour eux, et qu'il serait encore juste de porter à leur actif le revenu que donne à l'État le mouvement d'affaires de 320 millions qu'ils entretiennent avec la France.

M. L.-B. croit qu'il sera possible d'arriver à la fusion de l'élément indigène avec l'élément européen; il les voit vivant en paix avec le même régime politique, économique et social (p. 239); je voudrais pouvoir partager cette croyance. Quand aux moyens recommandés, l'abolition de la polygamie (p. 248), la propriété privée, la fréquentation des écoles (p. 263), le jury mixte (p. 274), l'imitation des Anglais aux Indes [3] (p. 275), il s'agit de savoir s'ils seront acceptés par ceux qu'on veut européaniser malgré eux; le peuple se laisserait peut-être faire; mais l'aristocratie et les Khouan l'en empêcheront toujours, en défigurant nos meilleures intentions [4]. Et il ne faut pas oublier que nous avons affaire à des gens à cervelle inconsistante, que M. Wahl appelle, avec raison, *des grands enfants* [5].

En résumé, la lecture attentive de ce bon ouvrage doit être recommandée à tous ceux qui s'occupent de l'Algérie; à notre sens, l'auteur eut fait une œuvre parfaite avec une connaissance plus intime des sentiments réels du *peuple* [6] arabo-berbère; on peut ne pas être toujours

---

1. Et encore, il faudrait distinguer entre les Indigènes; car, à part les grands propriétaires, ils sont beaucoup moins chargés qu'ils ne l'étaient du temps des Turcs, tandis qu'ils sont beaucoup plus riches qu'alors. (V. *Administration du beylik de Titeri*, t. IX et XI de la Revue africaine.)

2. M. L.-B. sait, sans doute, aussi bien que nous, combien le prix de l'établissement et de l'exploitation de certaines lignes a été exagéré au-delà de toute prévision; il en a été de même pour certains travaux publics; les frais provenant de cette cécité des agents de l'État chargés de la surveillance doivent-ils incomber aux colons?

3. Singulière idée; vouloir faire des *Babous*, alors que les Anglais ne savent comment s'en débarrasser! Nous en connaissons quelques-uns en Algérie, et, en général, ils ne font pas désirer d'en voir accroître le nombre.

4. Lire. à ce sujet, *Les mystères du peuple arabe*, par C. Richard. (Paris et Alger, 1860, in-12.)

5. Wahl, l. c., p. 194.

6. C'est à dessein que je dis : *le peuple;* car on se trompe étrangement en le jugeant sur les *paroles dorées* des *Grands Chefs*, de passage à Paris.

d'accord avec lui; mais il est impossible de méconnaître son talent et l'importance de son livre [1].

2. L'ouvrage de M. Vignon n'est guère qu'un abrégé de celui de M. Leroy-Beaulieu; non que je veuille dire que l'un a été fait aux dépens de l'autre, mais parce que la quasi-similitude s'imposait, en raison de l'emploi des mêmes documents, consultés dans le même esprit. J'ai donc très peu de choses à ajouter à ce que je viens de dire plus haut, et je me contenterai de citer d'excellents conseils donnés au sujet des moyens de dériver l'immigration française vers l'Algérie (p. 25) et de l'utilité de l'application du Torrens Act (p. 55); je vois encore avec plaisir que l'auteur ne croit pas aux 600,000 Maures du général Faidherbe (p. 235); mais il devrait dire *pourquoi* [2], en 1857, il y eut 70,000 rapatriements sur 80,000 passages délivrés (p. 11). Il est facile de s'élever contre le système de répression par les razzias (p. 245); mais par quoi les remplacer? L'auteur recommande la politique de pénétration par l'emploi du clergé officiel (musulman); il est très certain qu'on pourra en obtenir des *fetwas* favorables; mais il est non moins certain qu'ils ne serviront à rien, précisément parce qu'ils seront favorables. Quant à lutter contre l'expansion des Senoussiya par les congrégations *amies (?)* il faudrait auparavant savoir au juste ce que vaut cette *amitié* [3]. En somme, sans être aussi complet et aussi détaillé que celui de M. Leroy-Beaulieu, ce livre est instructif, clairement écrit, et mérite une place honorable dans les bibliothèques algériennes.

H.-D. DE GRAMMONT.

---

1. Dans les futures éditions, l'auteur fera peut-être bien de ne pas dire : que *la race arabe avait un sentiment élevé de sa nationalité* (p. 3); c'est le contraire qui est vrai. Une autre assertion surprenante : *les habitants de Tébessa se servaient encore de monnaies romaines en 1842* (p. 28). Ils cherchaient simplement à les vendre, comme le font les journaliers de tous les pays où on en trouve. *On compte*, est-il dit (p. 29), *600,000 Maures Andalous en Algérie* (d'après Faidherbe). Or, la race maure n'existe plus, en tant que race, et, dans son plus beau temps, elle n'a jamais atteint ce chiffre, à beaucoup près. (V. Haëdo, Gramaye, etc.)

2. Il eut été intéressant de rappeler, qu'à cette époque, le gouvernement impérial avait invité les communes à s'imposer quelques sacrifices pour faciliter l'émigration de *familles de travailleurs*. L'invitation équivalant alors à un ordre, les communes votèrent les fonds demandés; mais, le plus souvent, elles profitèrent de l'occasion pour se débarrasser de mendiants et d'ivrognes; ce fut un singulier exode! Ces *colons choisis* dissipèrent en quelques jours l'argent qu'on leur avait remis, encombrèrent les hôpitaux et les geoles, et il fallut les renvoyer à la hâte. Mais, encore une fois, des dépenses ainsi faites incombent-elles aux *vrais colons?*

3. Lire, à ce propos, l'*Islam au* XIXe *siècle* de M. Le Chatelier; (Paris, 1888, in-18), à notre sens, il donne le véritable remède.

CHRONIQUE

FRANCE. — Tous nos lecteurs et collaborateurs applaudiront à l'arrêt de la première chambre qui vient de condamner l'auteur de *Français et Allemands*, Dick de Lonlay. On sait que l'auteur de *Froeschwiller, Châlons, Sedan*, M. Alfred Duquet, avait résolument intenté un procès en contrefaçon littéraire à Dick de Lonlay. Le tribunal lui a donné gain de cause; « de nombreux emprunts littéraux ont été faits par Dick de Lonlay à l'ouvrage de Duquet, et ces emprunts, fussent-ils limités à cinq cents lignes, comme l'affirme Dick de Lonlay, n'en constituent pas moins une véritable atteinte à la propriété littéraire... Dick de Lonlay ne s'est pas contenté de prendre à Duquet de nombreux passages servilement copiés; il en a usé de même avec différents auteurs qui ont écrit sur la guerre de 1870 ». En conséquence, Dick de Lonlay et ses éditeurs, les frères Garnier, ont été condamnés à payer à M. Duquet et à son éditeur Charpentier, la somme de 1,000 francs à titre de dommages-intérêts; dans la quinzaine du jugement, les passages empruntés à M. Duquet doivent disparaître de l'ouvrage de Dick de Lonlay; les défendeurs feront insérer le jugement dans six journaux.

— Une dixième édition du *Dictionnaire universel de biographie et d'histoire* de Dezobry et Bachelet vient de paraître à la librairie Delagrave (deux volumes, 3018 p., sur deux colonnes). L'ouvrage a été remanié et refondu en son ensemble. On y a fait entrer, par exemple, trente ans de l'histoire contemporaine et renouvelé, pour tous les articles importants, les indications bibliographiques. Des collaborateurs compétents, dont on trouve les noms et les initiales dans une liste générale, ont donné leur concours à cette sévère révision. M. E. Darsy, professeur d'histoire au lycée Louis le Grand, accepte la responsabilité des articles anonymes. Il est inutile d'insérer ici quelques rectifications et observations de détail que nous avons faites au passage, en feuilletant ces deux gros volumes. Cette dixième édition du *Dictionnaire* n'est pas une simple réimpression et rendra de grands services au public studieux. Ajoutons que le *Dictionnaire* est publié en 25 fascicules, paraissant par semaine, chacun au prix de 1 franc.

ALLEMAGNE. — La librairie Mohr (Paul Siebeck), de Fribourg en Brisgau, édite, depuis le commencement de cette année, une revue historique, *la deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, qui s'occupe surtout de l'histoire du moyen âge et des temps modernes. Elle publie des « études et recherches » *(Abhandlungen und Untersuchungen)* et veut par là remplacer les *Forschungen zur deutschen Geschichte* qui ne paraissent plus depuis la mort de Waitz. Elle donne très peu de comptes-rendus, mais elle fournit en revanche une bibliographie très étendue. Des bulletins d'ensemble renseigneront le lecteur sur les publications historiques de l'étranger. Le rédacteur en chef est M. L. Quidde, de Kœnigsberg. La revue paraît quatre fois par an au prix de 18 mark.

— La 40e livraison de l'*Encyclopædie der neueren Geschichte* que publie la librairie Perthes, de Gotha (p. 705-772) termine le IVe volume de la publication et renferme entre autres articles, la fin de l'art. *Spanien, Stadion, Stanhope, Stanley*, Ph. Alb. *Stapfer, Starhemberg, Steiermark* (Styrie), *Stephan* (directeur général des postes), *Stœcker, Stolberg, Strafford.*

BOHÊME. — M. Vincent Zibert a publié à Prague (librairie Vilimek) en langue tchèque une monographie des *anciens usages, superstitions, fêtes, divertissements*

populaires d'après les témoignages des publications antérieures. C'est une sorte de calendrier du folk lore; l'auteur suit l'ordre chronologique, commence au jour de l'an et finit à la Saint Sylvestre. Les chapitres les plus intéressants sont consacrés au carnaval, aux fêtes de Pâques, à la moisson, etc... L'ouvrage est particulièrement précieux par les nombreuses citations qu'il emprunte à des ouvrages rares ou peu connus.

RUSSIE. — M. FLORINSKY, professeur à l'Université de Kiev, a fait paraître un important travail sur *l'œuvre législative de l'empereur Douchan*. (In-8°, Kiev, 1888). Après une introduction consacrée au gouvernement du célèbre empereur Serbe, M. Florinsky passe en revue les Chrysobules et les Chartes de Douchan, il étudie son code *(Zakonnik)* et résume ce que l'on sait des compilations serbes sur le droit byzantin. L'ouvrage est suivi d'un appendice renfermant les principaux textes législatifs, d'un index détaillé et de deux fac similé.

— M. MODESTOV dont nous avons récemment signalé le volume sur l'*Allemagne*, publie aujourd'hui (S. Pbg. imprimerie Balachev) un vol. sur la France. C'est un recueil d'essais qui ont paru dans les Revues ou dans les journaux. L'auteur y étudie un certain nombre d'écrivains français (Renan, Jules Simon, Thiers, Désiré Nisard, Louis Leger), expose ses vues sur un certain nombre de questions pédagogiques ou politiques. Il est à souhaiter que ce livre d'un écrivain bienveillant et bien informé ait de nombreux lecteurs en Russie.

— M. P. W. LIKHATCHEV édite à Saint-Pétersbourg (même imprimerie) un travail considérable sur les *Clercs de la chancellerie russe au XVIe siècle*. C'est une importante contribution à l'histoire de l'administration russe. L'auteur a tiré les éléments de son travail des archives de S.-Pétersbourg et de Moscou.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — M. KARITCH, professeur au gymnase de Belgrade, a fait paraître récemment une monographie considérable du royaume de Serbie sous ce titre, *la Serbie, description du pays, du peuple et de l'état* (in-8°, 935 p.). C'est l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur la Serbie depuis celui de Militchevitch. Il est orné de cartes et de gravures qui en rehaussent l'intérêt.

SUISSE. — Le quinzième fascicule (le 6e du tome II) du *Schweizerisches Idiotikon* de MM. STAUB, TOBLER, SCHOCH ET BRUPPACH vient de paraître (Frauenfeld, Huber). Il comprend les p. 849-1008 et va de *Jûpeli* à *Hafe*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 mars 1889.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse au président de l'Académie une lettre dans laquelle il rend compte des fouilles et découvertes archéologiques faites dans ces derniers temps. Il analyse avec détail un décret royal, en date du 7 février 1889, qui institue à Rome un Musée national destiné à contenir les objets d'antiquité découverts à Rome ou dans la province de Rome, et, jusqu'à nouvel ordre, ceux de l'Ombrie. Ce musée est divisé en deux sections, qui seront provisoirement installées dans deux locaux distincts, mais placées sous une direction unique : celle des antiquités urbaines, aux Thermes de Dioclétien, et celle des antiquités extra-urbaines, à la *Villa di papa Giulio*.

M. Edmond Le Blant donne, d'après une communication qui lui a été faite par M. Marucchi, des détails sur les travaux de l'Académie d'archéologie chrétienne, présidée par le commandeur de Rossi, à Rome, pendant les mois de janvier et février 1889. Il insiste particulièrement sur un travail d'un jeune prêtre français, M. l'abbé Pierre Batiffol, relatif à un manuscrit grec du Vatican qui contient la vie de saint Macaire le Romain. Cet ouvrage, en partie historique, en partie romanesque, remonte à une époque antérieure au Xe siècle et renferme des renseignements intéressants sur les voyages en Terre-Sainte à cette époque.

M. Héron de Villefosse rend compte des progrès de l'exploration archéologique du Maroc, entreprise par M. de la Martinière. Ce jeune et zélé voyageur a découvert : à Volubilis, une inscription relative à un flaminique de la Tingitane, ce qui prouve que cette province avait son assemblée, comme l'Afrique proconsulaire, la Numidie et la Maurétanie césarienne; au même endroit, une dédicace en l'honneur de l'empereur Volusien, dont les noms ont été martelés pendant le règne éphémère du Maure Emilien ; à *Ad Mercurium*, une dédicace à Gordien; à Banasa, la partie supérieure d'une inscription de Marc-Aurèle, qui a été publiée par Ernest Desjardins et que, faute d'en connaître le texte complet, on attribuait à Commode. M. de la Martinière se propose de continuer ses recherches en étudiant l'emplacement de Lixus.

M. l'abbé Duchesne communique un renseignement qui complète les curieuses particularités mises en lumière, il y a quelques années, par les travaux de M. Noël Valois, au sujet du rythme des bulles pontificales. M. Valois a signalé, dans la prose des bulles, au XIIe et au XIIIe siècle, l'emploi d'un rythme particulier, dont il a défini les lois et auquel il a donné, d'après les auteurs du moyen âge, le nom de *cursus*. M. Duchesne cite un passage de la vie du pape Gélase II d'où il résulte que c'est ce pape, qui, avant son avènement au pontificat, quand il s'appelait Jean Caetani et qu'il était chancelier d'Urbain II, a introduit ou plutôt rétabli dans la chancellerie pontificale l'usage de ce rythme (1088). On y voit, en outre, qu'on donnait à cette manière d'écrire le nom de *cursus Leoninus*, du nom du pape saint Léon le Grand (440-461), sous lequel il paraît en effet avoir été introduit une première fois.

M. Georges Perrot offre, de la part de Hamdi bey, conservateur du musée de Tchinli-Kieuck, à Constantinople, le moulage d'un cippe envoyé à ce musée par le caïmakam d'Alexandrette. On y voit une inscription hamatéenne ou hittite en trois lignes.

Sur une question de M. Schefer, M. Menant rappelle que, jusqu'ici, toutes les tentatives faites pour déchiffrer les inscriptions hittites ont échoué. On a constaté, seulement, que l'ériture de ces inscriptions est disposé selon le système connu sous le nom de boustrophédon.

M. Delaville Le Roulx donne des détails sur un nouveau texte de la règle de l'ordre du Temple, qui vient d'être découvert au cours d'une recherche faite, sur ses indications, dans les archives de la couronne d'Aragon, à Barcelone. On peut y relever des détails historiques intéressants, notamment des renseignements circonstanciés sur la prise d'Antioche et de Gastin pour le sultan Bibars en 1268.

M Halévy commence la lecture d'un *Examen critique des sources de la tradition relative aux martyrs de Nedjran*.

Ouvrages présentés : par M. Siméon Luce : La Sicotière (Léon de), *Louis de Frotté et les insurrections normandes* (1793-1832); — par M. Maspero : Lévi (Siméone), *Vocabolario geroglifico copto-ebraico*, vol. VI ; — par M Oppert : *Records of the past*, 2e série, vol. I; — par M. Heuzey : 1° Courajod (Louis), *la Polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance* (extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de France*); 2° Sarzec (de), *Découvertes en Chaldée*, 2e fascicule, 2e livraison ; — par M. l'abbé Duchesne : Fabre (Paul), *Liber censuum*, 1er fascicule.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 13 mars 1889.

M. Molinier démontre la fausseté d'un certain nombre d'ivoires prétendus anciens qui sont actuellement conservés dans le trésor de la cathédrale d'Auxerre.

M. Ulysse Robert lit une note sur la tourelle du XIIIe siècle qui subsiste encore à Saint-Mandé sur l'avenue de Paris et qui faisait autrefois partie du mur d'enceinte du parc de Vincennes. Sur sa demande, la compagnie émet le vœu que cet édifice soit classé parmi les monuments historiques et préservé de la destruction.

M. Müntz lit une note sur les épées d'honneur que les papes avaient l'habitude d'envoyer à des princes étrangers ou à des capitaines célèbres. On retrouve des comptes-rendus de la bénédiction de ces armes jusque sous le pontificat d'Urbain V.

M. de Laigue associé, correspondant national, présente deux miroirs étrusques provenant de Florence et décrit les sujets qui y sont gravés.

M. Courajod, en son nom et au nom de M. Corroyer, présente une série de sculpture en bois et de textes qui confirment la thèse émise par eux en 1885 sur l'origine de ces œuvres et sur la signification des marques que les confréries des tailleurs de bois d'Anvers et de Bruxelles étaient dans l'usage d'y apposer au XVe siècle.

M. de la Martinière, chargé d'une mission archéologique au Maroc, présente le résumé des résultats que ses premières explorations ont donnés dans l'ancienne Mauritanie Tingitane.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 8 avril — 1889

160. — **Türkische Grammatik mit Paradigmen,** Litteratur, Chrestomathie und Glossar, von August Müller. Berlin, Reuther, 1889, 1 vol. in-12, xi et 136 p.

La collection inaugurée, il y a peu d'années, par Petermann, sous le titre de *Porta linguarum orientalium*, vient de s'enrichir d'un Manuel de la langue turque dû à M. A. Müller. A le juger d'ensemble, ce petit ouvrage n'est pas indigne de figurer dans la série de ces Traités élémentaires destinés à faciliter et à propager l'étude des langues anciennes et modernes de l'Orient. La structure si régulière du turc y est clairement exposée, les exemples y sont courts mais bien choisis, et de nombreux tableaux permettent de suivre le verbe dans ses développements et ses formes si variées. On regrettera cependant que la syntaxe y occupe trop peu de place. Etait-il bien utile de donner un abrégé des grammaires arabe et persane comme corollaire de la grammaire turque? Resserré entre des limites si étroites, ce résumé, inévitablement incomplet, surtout en ce qui concerne l'arabe, déroute et effraye l'étudiant plus qu'il ne l'éclaire. Mieux eût valu renvoyer le lecteur aux traités spéciaux de la même collection et accorder, en revanche, plus de développements à l'étude de la syntaxe.

C'était chose d'autant plus nécessaire que la chrestomathie, mise à la fin du volume, est loin de nous dédommager de ces lacunes. Elle est bien chétive cette chrestomathie, et laisse l'impression d'une langue vieillie, démodée. Il semble, à la parcourir, que le turc ait cessé de vivre depuis le xviie siècle, alors que Meninski publiait son grand dictionnaire trilingue, œuvre incomparable pour son temps, insuffisante pour le nôtre.

En effet, de grands changements se sont produits depuis lors dans la langue aussi bien que dans le style littéraire des Ottomans. Et je ne parle pas seulement des modifications que la politique et l'influence

envahissantes de l'Europe ont imposées au langage officiel, à la technologie de la Porte et de la presse périodique. Le lecteur avait le droit d'être renseigné aussi sur une réforme à la fois lexicographique et littéraire qui préoccupe, depuis un demi siècle, tous les lettrés de Constantinople, sur ces velléités de retour à la langue mère, sur ces efforts dans le sens de la simplification et de la clarté qui se manifestent dans les œuvres des écrivains en renom, Chinassi, Djevdet, Kamil Pacha, etc. Ce n'est pas ici le lieu d'apprécier la valeur intrinsèque, ni le plus ou moins de succès de la réforme en question, mais par cela seul qu'elle est et qu'elle se poursuit avec ardeur. elle méritait d'être signalée, au moins dans ses rapports avec la grammaire.

M. M. reconnaît modestement qu'il n'a pas eu l'ambition de faire mieux que ses devanciers et parmi ceux-ci, il cite Kasembeg et Wahrmund. Que n'a-t-il ajouté à ces noms celui de Redhouse, l'auteur de cette grammaire raisonnée de la langue turque, qui de longtemps ne sera pas surpassée? Que n'a-t-il aussi laissé plus de latitude à son auxiliaire, M. Gies, qu'un séjour prolongé en Orient a familiarisé avec la langue vivante! Mieux renseigné par ce collaborateur, M. M. n'aurait pas confondu des formes absolument inusitées comme *kimesnè*, *siz*, *ichbou*, *uturu* avec leurs équivalents modernes *kimsè, siñiz*, *bou*, *dolaïi* et tant d'autres du même genre. Il aurait reçu sans doute aussi de la même source les renseignements nécessaires pour compléter ses listes bibliographiques et, chose plus importante encore, pour mieux choisir les morceaux qui composent sa chrestomathie. Ici il n'avait que l'embarras du choix; il suffisait pour cela de consulter les articles de bibliographie turque publiés dans le *Journal asiatique* ou les catalogues des principaux libraires de Stamboul. Au lieu de cela, M. Müller nous donne une centaine de proverbes empruntés à l'édition de Vienne, huit contes turcs tirés du *Sottisier* de Nasr eddîn Khodja, un court fragment de la version turque des Mille et une Nuits, et enfin quelques pages de la campagne de Mohacz d'après l'édition de M. Pavet de Courteille, toutes choses publiées et traduites depuis longues années. Maigre pitance, on le voit.

En résumé, le Manuel du savant orientaliste de Königsberg, malgré ses qualités de méthode et de clarté, a le grand tort de s'arrêter en route et de refléter une langue vieillie. Nous n'avions pas besoin de cette preuve pour être convaincus que l'étude de la langue turque a été jusqu'à ce jour dédaignée en Allemagne (nous ne parlons pas de l'Autriche). Il y a là une lacune dans le domaine des études orientales, que les circonstances politiques ne tarderont pas à combler et ce sera sans doute un des premiers soins de l'Ecole des langues orientales nouvellement fondée à Berlin sous la savante direction de M. Sachau. Jusque-là le nouveau Manuel de la collection Petermann rendra quelques services aux philologues qui se contenteront d'un simple aperçu du plus riche représentant des dialectes tartares.

A. C. Barbier de Meynard.

161. — W. Helbig. **Sopra le relazioni commerciali degli Ateniesi coll'Italia.** Extrait des *Rendiconti della R. Accad. dei Lincei, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche.* Vol. V, fasc. 2. Rome, 1889, 14 p. in-4.

On croit généralement que les vases peints attiques, découverts dans les nécropoles de la Campanie, du Latium et de l'Étrurie, ont été introduits par les Athéniens sur les côtes de l'Italie occidentale. M. Helbig a prouvé qu'il ne pouvait pas en être ainsi, que les vaisseaux athéniens, au VI[e] et au V[e] siècle, n'étaient pas en relations avec l'Étrurie, mais seulement avec l'Italie méridionale et la côte orientale de la Sicile, et que ce sont les navigateurs syracusains qui ont transporté en Étrurie les vases peints qu'ils recevaient du Pirée. C'est en se réservant le monopole du commerce dans la mer Tyrrhénienne que les Syracusains indisposèrent Athènes et s'attirèrent l'invasion qui se termina par le désastre de 413. Comme il n'est pas vraisemblable que les Syracusains se soient contentés d'exporter les marchandises d'autrui, M. H. pense qu'une partie des bronzes et sans doute encore d'autres objets découverts dans les nécropoles italiques sont le produit de fabriques syracusaines, résultat qui, s'il vient à se confirmer, modifiera beaucoup d'idées courantes sur l'histoire de l'art italo-grec.

Contentons-nous de rappeler brièvement quelques faits invoqués par M. Helbig. Hérodote connaît la région qui avoisine Tarente, mais il est très mal informé de ce qui touche à l'Italie occidentale; ce qu'il sait des Étrusques, il le doit non pas à Athènes, mais à Phocée. Thucydide dit qu'en 415 les Athéniens ignoraient la grandeur et la population de la Sicile; donc les navires du Pirée ne franchissaient pas le détroit de Messine. C'est en 415 seulement que les Athéniens envoyèrent une ambassade en Étrurie. Les monnaies d'Athènes, frappées au VI[e] et au V[e] siècle, sont très abondantes à Palerme, Cortone et Syracuse, alors qu'elles font complètement défaut en Étrurie et en Campanie; en revanche, les monnaies archaïques de Syracuse se trouvent très souvent en pays étrusque. Dès la fin du VI[e] siècle, il devait y avoir à Athènes de nombreux métèques siciliens : tels étaient sans doute les peintres de vases Sikelos et Sikanos. La linguistique fournit d'autres arguments : ainsi des noms comme Latona (Λατώ), Aisclapios (Ἀσκλαπιός), des mots comme *caduceus* (καρύκειον), *sacoma* (σάκωμα), etc., n'ont pu être introduits dans le Latium que par les colonies doriennes de la Sicile. Le nom *Ulixes* s'explique par la forme dorienne Οὐλίξης, employée à Engyon, cité du nord de la Sicile (Diod., IV, 79, 80). Les Siciliens, de leur côté, grécisèrent dès le V[e] siècle des mots latins, comme *mutuum* (μοῖτον), *carcer* (κάρκαρον), *cubitum* (κύβιτον), etc. Enfin, il faut tenir compte de ce fait très curieux que l'on a découvert en Italie beaucoup de vases attiques avec inscriptions en dialecte dorien, alors que l'Attique elle-même n'en a pas fourni. Ces vases, où le dorisme est souvent irrégulier [1],

1. Ainsi, sur un vase représentant le jugement de Pâris, on lit Ἀφροδίτη à côté d'Ἀθανᾶ et d'Ἑρμᾶς. Cela rappelle les boîtes de soldats de plomb expédiés de Nuremberg à Paris avec l'étiquette *Zuaves*.

étaient fabriqués à destination de Syracuse, qui les exportait ensuite sur les côtes de la mer Tyrrhénienne.

Le mémoire de M. Helbig est plus riche en résultats que bien des gros livres : c'est un modèle de discussion archéologique.

Salomon REINACH.

---

162. — **Ueber die Stellung der classischen Philologie in der Gegenwart.** Akademische Antrittsrede gehalten in Jena am 6 mai 1888 von Prof. Dr. Rudolf HIRZEL. Leipzig, S. Hirzel, 1888, in-8, 35 p.

On est en France habitué à croire que la philologie est reine et maîtresse en Allemagne ; il n'en serait pas tout à fait ainsi au dire de M. Hirzel ; d'après lui la philologie, chez nos voisins, ne jouerait plus aujourd'hui que le rôle de Cendrillon. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il exagère un peu ; j'ose croire que la Cendrillon germanique ; — puisque Cendrillon il y a — a des sœurs moins revêches que n'en a — hélas ! — la Cendrillon française.

Quoi qu'il en soit, M. H. s'indigne de la situation inférieure faite à la philologie ; il rappelle, comme il convient, son glorieux passé, les services qu'elle a rendus, qu'elle rend encore aux sciences, même à celles qui la méconnaissent aujourd'hui et la maltraitent, semblables « à ces enfants drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice » ; il montre que, malgré tout, elle vit, elle se renouvelle ; enfin il cherche les causes de la défaveur dans laquelle elle paraît tomber en Allemagne, et il croit les trouver dans la spécialisation à outrance, dans l'abus de la critique verbale, dans l'isolement où se tiennent les philologues ; aussi les invite-t-il chaleureusement à redevenir des savants universels comme le fut cet Eratosthène qui le premier revendiqua le nom de philologue, ou, comme en des temps moins éloignés, le furent les Scaliger, les Bentley, les O. Müller.

C'est fort bien ; le champ de la philologie est cependant bien vaste aujourd'hui pour qu'un homme seul puisse le cultiver tout entier ! mais soit, j'accorderai volontiers à M. H. que tous les philologues devraient, sinon posséder, du moins essayer d'acquérir des connaissances aussi étendues qu'en avait O. Müller ; en revanche, je lui demanderai — s'il traite de nouveau la question qu'il a examinée dans son discours d'ouverture — de se montrer plus ferme à l'égard de certains adversaires de la philologie, littérateurs prétendus, qui, dans un commerce trop rapide avec l'antiquité, n'ayant acquis que des connaissances superficielles, feignent d'apprécier seulement les théories littéraires et les idées générales pour se dispenser d'avoir des idées précises ; je lui demanderai de leur faire voir avec plus de netteté comment les parties les plus abstruses, les moins attrayantes de la philologie sont non seulement utiles, mais indispensables à tous ceux qui s'occupent de l'antiquité, je lui demanderai de leur rappeler plus vivement que même

la critique verbale peut — comme le faisait remarquer récemment un des maîtres les plus justement estimés de la philologie française, M. L. Havet — « être une des conditions de l'histoire littéraire, aussi « bien que de la métrique ou de la syntaxe, et que le lettré qui dédaigne « le travail philologique risque d'être parfois, par sa faute, aveugle en « matière de poésie. »

S. DOSSON.

---

163. — **Theodori Prodromi commentarios** in carmina sacra melodorum Cosmæ Hierosolymitani et Joannis Damasceni ad fidem codd. mss. primum edidit et varietate lectionis instruxit in quinquagesimum sacerdotii natalem Leonis XIII. Pont. Max. Henricus M. STEVENSON senior bibliothecæ vaticanæ scriptor græcus, præfatus est J. B. PITRA S. R. E. Cardinalis Bibliothecarius. Romæ ex Bibliotheca Vaticana, 1888. Un vol. in-8 de XXVII-120 p.

Depuis quelque temps les travaux sur l'hymnographie de l'église grecque se multiplient. On n'a pas oublié la thèse que le P. Edmond Bouvy a présentée, il y a à peine deux ans, à la Faculté des Lettres de Paris [1]. L'hymnographie grecque est la dernière manifestation encore originale du génie poétique de l'ancienne Grèce. Il y a là un sujet qui attire, on le trouve intéressant, il est encore neuf. Parmi les découvertes que la philologie a faites dans ce siècle, une des plus curieuses assurément est la découverte qui nous a révélé la métrique de cette poésie. Jusqu'à ces dernières années, tous les savants, Arcudius, Goar, Du Cange, Léo Allatius, Angelo Mai, Vormbaum, étaient d'accord pour ne voir dans les hymnes de l'église grecque que de la simple prose et le père Gagarin pouvait dire qu'il serait possible de trouver des vers semblables à ceux des hymnographes dans la partie officielle du *Moniteur*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les grammairiens byzantins du moyen âge paraissent être de l'avis des savants modernes ; ils ne considèrent comme soumis à une mesure que les cantiques écrits dans les mètres classiques ; les autres, disent-ils, sont en simple prose. C'est sans le secours de ces grammairiens que la découverte du rythme de cette poésie s'est faite, et, une fois la découverte faite et bien établie, c'est à peine si l'on a pu trouver une courte scholie non point pour la confirmer, chose qui n'était plus nécessaire, mais pour permettre au moins aux personnes charitables de croire que ces grammairiens n'avaient pas été complètement dans l'ignorance sur cette question [2]. Ce

---

1. *Poètes et mélodes. Etude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Eglise grecque*, Nîmes, 1886, un vol. in-8°. — Cf. *Rev. crit.*, n° du 10 oct. 1887.

2. M. B. est du nombre de ces personnes charitables ; le card. Pitra est plus sévère ; pour lui la cause de ce silence est dans une ῥᾳθυμίᾳ τινὶ τῶν τὰ πλείονα διαφθειρόντων, Préface de la présente publication, p. VIII. — Cet article était déjà écrit quand nous avons appris la mort du cardinal Pitra. Nous avons fréquenté pendant trois ans la bibliothèque vaticane et nous avons pu apprécier les rares qualités que le cardinal apportait à la direction de cette bibliothèque ; nous ne voulons pas laisser échapper

qui est sûr, c'est que, si le secret a été connu des grammairiens du XIIe siècle, il a été perdu après lui. Depuis l'*Horologion* de Zacharie Calliergos en 1507, jusqu'aux récentes publications de Barthélemy Cutlumusi, les Grecs ont édité les cantiques de leur église, sans se douter de la vraie mesure de ces chants. Et cependant certains manuscrits portaient des signes qui indiquaient la division des cantiques en strophes ou couplets, et la division de ces strophes en un même nombre de lignes. Il a fallu qu'un de ces manuscrits tombât à S. Pétersbourg sous les yeux du cardinal Pitra pour que le mystère fût révélé. La composition de ces hymnes, la nature de l'hirmos et des tropaires, tout a été expliqué et éclairci. Les tropaires ou strophes d'un hymne correspondent syllabe par syllabe et accent par accent à l'hirmos, tropaire primitif, traditionnel, que l'auteur a pris pour modèle, comme aujourd'hui bien des chansons nouvelles sont mises sur des airs déjà vieux. Ainsi l'isosyllabie et l'homotonie sont les deux règles de cette nouvelle métrique. Il y a donc dans les hymnes de l'Eglise grecque une poésie qui repose sur des principes prosodiques complètement différents de ceux de la poésie classique. Assurément il y a toujours eu dans l'empire byzantin des gens qui ont composé des vers dans les mètres classiques, dans le trimètre iambique, par exemple ; mais ce n'est plus là qu'un passe-temps de lettré ; le peuple ne comprend plus cette forme poétique, et il ne la comprend plus parce que l'oreille n'est plus sensible à ce qui était la base de l'ancienne métrique, la quantité. L'accent a pris la place de la quantité, lui seul peut donner du rythme au vers. La poésie des hymnes a donc, plus que toute autre peut-être, ce caractère d'être populaire ; c'est au peuple qu'elle s'adresse, c'est pour lui qu'elle compose ses chants. S. Grégoire de Nazianze est un poète supérieur à la plupart des mélodes, mais les mélodes ont sur lui cet avantage de voir leurs chants répétés par tous les fidèles dans les églises et dans toutes les réunions des chrétiens. Cette poésie, s'adressant directement au peuple, est des plus simples. Pour le style, elle rejette toute expression, toute tournure que le peuple aurait peine à comprendre ; c'est une poésie qui n'a pas de langue poétique. Quant au rythme, il consiste seulement à écrire des lignes qui aient le même nombre de syllabes et les mêmes accents. On comprend ainsi comment les anciens grammairiens et les savants modernes aient pu croire que ces hymnes étaient écrits en prose : ce n'est là, en effet, que de la prose mise sur une mélodie qui était déjà connue ou que le mélode a composée lui-même ; cette prose doit se soumettre aux deux lois de l'isosyllabie et de l'homotonie ; et cela se fait de la façon la plus facile, la mélodie indique d'elle-même et le nombre des syllabes et la place des accents. Le procédé est si simple que même, quand le secret a été perdu, on a pu composer des strophes dans lesquelles toutes les règles du genre étaient parfaite-

cette occasion qui nous est offerte de rendre à notre compatriote la justice qui lui est due.

ment observées. Ainsi, lorsqu'en 1869 les Grecs ont canonisé le patriarche Photios et Marc d'Ephèse, deux nouveaux tropaires ont été composés en l'honneur de ces nouveaux saints et insérés dans l'*Horologion;* ces tropaires, écrits sur la mélodie de l' ὕμνος ἀκάθιστος, sont corrects et réguliers, quoiqu'ils aient été composés par des gens complètement ignorants des règles du genre.

M. Henri Stevenson est un des hommes qui ont le plus contribué à faire produire à la découverte du cardinal Pitra tous les résultats qu'elle renfermait. Son travail sur le *Rythme dans l'hymnographie de l'église grecque*, qui a paru en 1876, est resté, on peut le dire, classique sur la matière [1]. A partir de cette époque, M. S. n'a cessé de s'occuper d'une science où il avait si bien marqué sa place. Non content de préparer une édition des commentateurs des mélodes grecs, édition dont le volume que nous examinons est la première partie, M. S. prépare depuis longtemps une grande édition de tous les livres du rite grec. Cela n'a pas empêché M. S. de prendre une part considérable dans ce grand travail de la publication des catalogues de la Bibliothèque vaticane; il a été chargé de composer le catalogue des manuscrits grecs; on sait qu'un premier volume a paru en 1885, contenant le catalogue du fonds Palatin; à l'heure présente, les catalogues de la Reine Christine et de Pie II sont imprimés; on termine en ce moment l'impression des *indices*.

La publication, dont nous rendons compte, avait été annoncée par M. S., il y a une douzaine d'années, quand il publia son travail sur le *Rythme dans l'hymnographie de l'église grecque* [2]. M. S. tient aujourd'hui sa promesse; il publie la première partie du commentaire de Théodore Prodrome sur les Hymnes de Cosmas et de Jean Damascène. S'il ne donne que cette première partie, s'il n'a pas attendu que l'ouvrage fût terminé, c'est qu'il a voulu, lui aussi, payer son offrande pour le jubilé du pontife qui a accordé aux lettres une protection si éclairée. L'ouvrage est précédé d'une préface due au cardinal Pitra. Dans cette préface [3], le savant, qui a ouvert des voies nouvelles à l'étude de l'hymnographie grecque, trace un tableau intéressant de Théodore Prodrome, un des écrivains qui nous représentent le mieux ce que fut l'*homme de lettres* byzantin. A la fois théologien, philosophe, grammairien, historien, poète, il a, on peut dire, touché à tout; il vit d'abord à

1. Il nous suffira de citer un passage du P. Bouvy, p. 294 : « Les autres difficul- « tés de la loi de l'homotonie ont été éclaircies par M. S. avec une telle précision « de langage que nous n'essayerons pas de mieux faire. »

2. Voir p. 12, nº 1 : « Nous espérons pouvoir livrer sous peu au public ces inté- « ressantes scolies inédites (les scolies de Grégoire de Corinthe et de Théodore « Prodrome), de même que celles de Zonaras sur les canons *anastasimes* de Jean de « Damas. Plusieurs mss. des Bibliothèques de Rome et de Naples, dont nous don- « nerons en même temps les variantes, nous permettront de combler enfin une « lacune regrettable de la littérature byzantine ».

3. Le latin de la préface est élégant, orné souvent de réminiscences classiques : nous en relèverons seulement, une p. VI : grandes erant verbis, etc. C'est avec quelques changements un passage du *Brutus* de Cicéron, ch. VIII.

la cour et il devient le poète officiel des fêtes impériales; il se croit au moment de devenir un grand personnage; mais ces illusions sont bientôt dissipées, le dégoût le prend de la cour et de la ville; il se fait moine et n'en continue pas moins à écrire. On lui a même attribué deux romans, les *Amours de Rhodante et de Dosiclès* et les *Amours de Drosilla et de Chariclès ;* c'est même seulement à titre de romancier, *inter scriptores eroticos,* que Fabricius a accordé une place à Prodrome dans sa *Bibliotheca græca*. Le cardinal Pitra refuse de croire à l'authenticité de ces deux romans [1]. Après avoir raconté la vie de Prodrome et apprécié l'écrivain, il donne la liste des œuvres imprimées ou encore inédites de l'auteur byzantin; la liste est longue quoique incomplète naturellement [2] et elle comprend des œuvres de toutes sortes. Théodore Prodrome est un écrivain inépuisable; il écrit aussi facilement en vers qu'en prose; avec lui on a la quantité si l'on n'a pas toujours la qualité.

Le travail de Prodrome sur les Hymnes comprend des commentaires sur 17 canons. M. S. donne les cinq premiers complets et le commencement du sixième. Voici la liste de ces canons : 1° canon de Cosmas sur l'exaltation de la croix; — 2° canon de Cosmas pour la fête de Noël; — 3° canon iambique de Jean Damascène pour la Noël; — 4° canon de Cosmas pour l'Epiphanie; — 5° canon iambique de Jean Damascène pour l'Epiphanie; — 6° canon de Cosmas pour la Chandeleur (εἰς τὴν Ὑπαπαντήν). M. S. promet comme devant paraître bientôt la suite de cette publication qui comprendra les autres commentaires de Prodrome sur les mélodes et l'appareil critique indispensable pour ces sortes d'ouvrages. Quand cette œuvre sera terminée, M. Stevenson aura rendu un nouveau service à ces études sur l'hymnographie grecque dont il est un des plus dignes représentants.

Albert Martin.

---

164. — R. Dareste. **Etudes d'histoire du droit.** Paris, Larose et Forcel, 1889; in-8 de 417 p. Prix : 10 fr.

M. Dareste réunit ici un certain nombre d'études qui ont paru dans le *Journal des Savants* et dans les *Travaux de l'Académie des sciences morales*. Elles sont consacrées au droit de l'Egypte ptolémaïque, des Israélites, des Musulmans, de l'Inde brahmanique, des Perses, des populations de l'Arménie, de la Géorgie et du Caucase, des Tchèques,

1. Villoison, *Anecd. græc.*, I, p. 245, a démontré que le second de ces deux romans est l'œuvre de Nicetas Engénianos. Quant aux *Amours de Rhodante et de Dosiclès*, la question est beaucoup plus douteuse, Herches attribue encore ce roman à Prodrome, *Erotici græci*, II, p. 287.

2. Parmi les écrits à ajouter à cette liste, il faut citer l'*Epithalame pour Théodore Comnène et Jean Contosthéphanos* qui offre des détails historiques intéressants et que vient de publier avec beaucoup de soin M. Carlo Castellani. Venise, 1888, chez Visentini frères.

des Polonais, des Russes, des Slaves méridionaux, de la Hongrie, des Etats Scandinaves, de l'Islande, de l'Irlande et des Francs-Saliens. L'auteur prend généralement pour point de départ quelque publication récente, qu'il analyse en y joignant ses réflexions personnelles. On y trouvera les qualités d'exactitude, de sobriété et de précision qui caractérisent les écrits de M. D., sans compter la connaissance approfondie qu'il a des matières juridiques. Chacun de ces articles est fort intéressant par lui-même; mais l'ensemble l'est peut-être encore plus. Ils montrent tout le profit que la science retire du rapprochement des législations anciennes. Les institutions de ces divers peuples s'éclairent réciproquement. On distingue par là ce qu'il y a en elles d'absolu et de relatif, ce qui « tient à la nature même de l'homme », et ce qui « varie à l'infini sous l'influence des conditions extérieures » (p. VIII). On constate également qu'il y a eu à cet égard peu de créations particulières à telle ou telle race d'hommes. « Grecs, Romains, Celtes, Slaves, Germains, tous les peuples de l'Europe ont eu, au fond, les mêmes idées sur le droit et la justice, quoiqu'ils ne les aient pas toujours exprimées de la même façon. Si, à un moment donné, un contraste s'est manifesté, c'est que les uns avaient marché plus vite que les autres, mais toujours en suivant le même chemin » (p. X). M. D. n'exagère pas en disant que la méthode comparative peut produire dans le domaine des études juridiques des résultats aussi féconds que dans celui de la philologie. Mais on devine sans peine que ce précieux instrument de travail doit être manié avec une extrême prudence. M. D. a la rigueur d'esprit et le tact qui sont nécessaires pour en faire le meilleur usage.

Paul GUIRAUD.

---

165. — **Om Digtningen på Island i det 15. og 16. Århundrede** af Jon THORKELSSON. Copenhague, A. Fr. Hœst et fils, 1888, III-516 p. in-8.

De la poésie en Islande aux XVe *et* XVIe *siècles :* ce titre indique suffisamment le caractère didactique de l'ouvrage; celui-ci est d'ailleurs une thèse de doctorat et non une causerie superficielle sur des matières se rattachant plus ou moins étroitement au sujet; aussi est-ce à tort, nous semble-t-il, qu'un critique sévère a demandé à l'auteur plus qu'il n'avait promis ou voulu donner. Il est vrai que M. Thorkelsson ne se place pas au point de vue de l'esthétique, qu'il ne juge pas les écrivains, qu'il n'analyse ni n'apprécie leurs ouvrages, mais c'est déjà beaucoup que d'avoir fait œuvre d'érudition en recueillant de substantielles notices sur les poètes des deux siècles en question; en énumérant leurs œuvres et les six cents manuscrits où elles se trouvent, ainsi que les éditions qui en ont été données; en en reproduisant quelques-unes *in extenso* et en donnant des passages caractéristiques de la plupart des autres. Jamais pareil travail sur le sujet n'avait été conçu et exécuté dans de si larges proportions. Ce n'est pas que quelques-unes de ses

parties n'aient été traitées sommairement ou sporadiquement [1] Mais la plupart des monographies qui s'y rapportent sont inédites et par suite peu accessibles; dans celles qui sont imprimées les notions sont trop brèves ou disséminées. C'était donc rendre service à la science que de les grouper et de les compléter, même en s'exposant à des erreurs inévitables; car il est toujours plus facile de dresser une liste d'*errata* que de composer un ouvrage qui n'en aurait pas besoin.

Celui-ci est divisé en trois chapitres : 1° la Poésie religieuse avant la Réformation; 2° les *rimas* et la poésie populaire; 3° les notices sur une soixantaine de poètes, dont une dizaine étaient inconnus et dont quelques-uns avaient été confondus avec d'autres. Cette dernière section est de beaucoup la plus étendue; elle ne remplit pas moins de la moitié du volume; les biographies sont substantielles; quant aux poésies, si les analyses et les appréciations font défaut, nous pouvons nous en faire une idée au moyen d'extraits ou de reproductions publiées pour la première fois. Les deux sections précédentes ne traitent guère que d'œuvres anonymes, soit que les auteurs n'aient pas jugé à propos de faire connaître leur nom, soit que celui-ci ait été oublié. La poésie religieuse n'a pas grande originalité; elle est en général imitée des hymnes, des cantiques, des proses, des litanies de l'église romaine, dont elle donne des paraphrases norraines, quand elle n'est pas en latin. La Vierge, les apôtres, les saints, surtout ceux du Nord, les croix miraculeuses, en sont le thème ordinaire; le catéchisme lui-même fut mis en vers; quant aux psaumes, on n'en composa en islandais qu'après la Réformation; mais il ne manquait pas de chansons sur des sujets religieux.

Il y en avait également sur des matière profanes; mais elles sont beaucoup plus rares que dans les autres pays scandinaves, de moindre valeur et pour la plupart d'origine exotique; les *rimas* leur ont été substituées. Celles-ci sont des chroniques rimées en forme de quatrains, toutes tirées soit des sagas qu'elles représentent parfois seules aujourd'hui après la perte de leur modèle en prose, soit plus rarement d'his-

1. Il y a des notices sur les principaux *rimeurs* ou des mentions de leurs poésies dans l'*Historia ecclesiastica Islandiæ* de Finnus Johannæus (Copenhague 1772-78, 4 vols. in-4), dans le *Recensus scriptorum sæculorum XVI et XVII* de Pâll Vidalin; dans les essais de L. Harboe *sur la Réformation en Islande* (*Videnskabernes Selskabs Schrifter*, t. V, VII, 1751, 1754 in-4); dans la *Sciagraphia historiæ litterariæ islandicæ* de Halfdan Einarsson (Copenhague 1777 in-12); dans les *Annales de l'Islande, de* 1262 à 1832 par Jon Espolin (Copenhague, 1821-1855, 12 vols. in-4); dans un *Catalogue rimé des poètes* du milieu du XVIII[e] siècle; dans la *Nomenclature des psalmographes*, écrite vers 1758 par Thorvard Hallsson de Bulandsnes; dans le *Catalogue des écrivains* par Hallgrim Jonsson Djakné († 1836) et dans celui d'Einar Bjarnason († 1838); dans le *Catalogue des auteurs de rimas* par Thorstein Gislason († 1838); dans différentes monographies de Gislé Konradsson (1877-1887); dans le *Catalogue des rimas* par Jon Sigurdsson (1812-1885); dans la *Brève nomenclature des écrivains de l'Islande de* 1400 à 1882 par Jon Borgfirding (Reykjavik, 1884 in-12); enfin dans les *Beitræge zur vergleichenden Geschichte der romanischen Poesie und Prosa des Mittelalters unter besonderer Berücksichtigung der englischen und nordischen Litteratur*, par Eug. Kœlbing (Breslau, 1876 in-8).

toires ou de légendes étrangères. L'auteur en cite quatre-vingt-huit, qui se composent ordinairement de plusieurs chants. Les petites épopées, ternes, monotones et terre à terre, renferment presque toutes un élément lyrique, le rimeur se mettant parfois en scène dans des *mansœngs* (chants d'amour) qui font digression, mais qui sont plus poétiques que le reste.

Quoique les XVe et XVIe siècles n'aient guère produit de grands poètes et de chefs-d'œuvre en Islande, c'était une lacune que de les laisser en dehors de l'histoire littéraire du Nord ; nous devons remercier l'auteur de l'avoir remplie non pas entièrement à la vérité, car il n'a pas parlé de la prose, qui fut alors encore plus stérile que la poésie. Son principal but a été d'inventorier les reliques poétiques des deux siècles en question. Puisse-t-il nous rendre le même service pour les deux suivants ! A la fin de 1888, il a commencé à l'Université de Copenhague un cours de littérature islandaise au XVIIIe siècle ; espérons qu'il ne réservera pas pour un auditoire restreint les trésors d'une sérieuse érudition dont il pourrait faire profiter des lecteurs éparpillés à travers le monde.

E. Beauvois.

---

166. — H. Dussart. **Le dernier manuscrit de Jacques Meyer.** Saint-Omer 1889. (Extrait de la 148me livraison du Bulletin historique de la Société des Antiquaires de la Morinie).

Examen consciencieux du manuscrit 730 de la bibliothèque de Saint-Omer, dans lequel l'auteur voit le dernier ouvrage du célèbre annaliste flamand Jacques Meyer († 1552). Ce manuscrit est un recueil de notes et d'extraits, destiné sans doute à une œuvre future de l'infatigable écrivain. Il contient entre autres d'importants fragments de mémoires inédits écrits par un Brugeois, Rombold de Doppere, qui mourut en 1501. La mention suivante, relevée par M. D. dans ce texte, est de nature à clore définitivement la controverse sur la date de la mort et la patrie du peintre Memling : « Die XI Augusti (1494). Brugis obiit magister Joannes Memmelinc, quem praedicabant peritissimum fuisse et excellentissimum pictorem totius tunc orbis christiani. Oriundus erat Magunciaco, sepultus Brugis ad Aegidii. »

H. Pirenne.

---

167. — Corrado Ricci. **Fra monache e letterati,** contributo alla storia dei plagi. Bologne, typ. Fava e Garagnani, 1889, in-16 de 40 p.

De ce double titre singulier, le second seul est à retenir. La brochure a pour but d'établir un plagiat démesuré dont l'auteur a été victime de la part d'A. Gagnière qui a récemment publié, chez Ollendorff, les *Confessions d'une abbesse du XVIe siècle, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Ravenne*. Cet écrivain, qui n'a jamais vu le manuscrit de

Ravenne, s'est borné à traduire un texte intéressant publié par M. Ricci en 1883, chez Romagnoli, à Bologne ; *Vita della madre Felice Rasponi scritta da una monaca nel MDLXX* [1], en s'appropriant silencieusement l'introduction, le commentaire, les notes, les documents justificatifs, les hypothèses, les citations et jusqu'à la forme des phrases du savant italien. Il n'y a ajouté qu'un nombre assez considérable d'erreurs grossières, comme il arrive presque toujours en pareil cas. Cette industrie est plus répandue qu'on ne pense chez les fournisseurs de librairie ; il serait d'un mauvais caractère de se fâcher toutes les fois qu'on vous prend sans vous citer une page ou un document ; mais un auteur est en droit de se plaindre, comme le fait le consciencieux historien romagnol, quand les larcins atteignent de telles proportions. Il paraît que M. Gagnière, dans un livre intitulé *La reine Marie-Caroline de Naples, d'après des documents nouveaux* (Paris, Ollendorff, 1886), a « saccagé » celui de M. Palumbo, *Maria Carolina regina delle due Sicilie, suo carteggio con Lady Emma Hamilton* (Naples, 1877). Nous n'avons pas étudié la question Palumbo ; mais la question Ricci ne fait l'objet d'aucun doute [2].

P. N.

---

168. — 1. **Statuts de la Charité de Saint-Cosme,** Saint-Damien et Saint-Lambert en l'église de Saint-Denis de Rouen (1358), publiés par Ch. de Beaurepaire. Rouen, imprimerie Espérance Cagniard, MDCCCLXXXVIII, 17 pp. in-8.

169. — 2. **Documents relatifs au séjour du roi Henri IV à Rouen en 1603,** publiés par Ch. de Beaurepaire. Rouen, *ibid.*, MDCCCLXXXVIII, XIII-14 pp. in-8.

1. Voici le résumé des principaux *Statuts* de la Charité de Saint-Cosme, Saint-Damien et Saint-Lambert. On n'y recevait que des personnes de franche condition et « sans aucune énorme maladie. » Une femme mariée n'y pouvait entrer sans l'agrément de son mari, « ni enfant aucun soubs la verge de son pere ou de sa mere, sans l'auctorité d'iceuls. » Pour y être admis, il fallait jurer sur les saints Evangiles de maintenir bien et loyalement la confrérie, de sauvegarder les bonnes coutumes et d'abattre les mauvaises. Le serment prêté, l'homme baisait la croix, le prévôt, l'eschevin et tous les sergents de la confrérie, mais « si c'estoit femme », la croix seulement. Lorsque quelqu'un des frères ou des sœurs mourait, toute la confrérie était tenue, sous peine d'une amende qui était remise « à la boiste », de suivre le corps et de ne

---

1. Le public français en a eu connaissance par un article de la *Nouvelle Revue* de 1884 *(Un couvent de femmes en Italie au XVIe s.)*, paru depuis en volume, et qui est dû (apprenons-le à M. Ricci), non au *signor*, mais à l'aimable et savante *signora* Arvède Barine.

2. Cet article était déjà à l'imprimerie lorsqu'a paru dans notre n° 9 la note qui annonçait la mort de M. Gagnière et son éloge par la *Nouvelle Revue ;* malgré cette note, l'article de notre collaborateur ne nous paraît pas inutile (A. C.).

« partir de la fosse du trespassé jusques à tant que la fosse fut arrasée et emplie à fleur de terre. » Une particularité curieuse est celle-ci : « Si aucun des freres ou des sœurs devenoit mesel, il devoit avoir sa messe et lui devoit-on faire tout autant comme a corps present. » Il était donc convoyé en dehors des portes de Rouen, avec la croix et la bannière par le prévôt, l'échevin et tous les sergens, et on lui donnait cinq sols, s'il voulait les prendre. On en distribuait autant aux membres de la confrérie qui faisaient un voyage d'outre-mer, un pèlerinage à « Saint-Jaques en Galice ou à Saint-Pierre de Roume. » Il était ordonné que les membres de la confrérie devaient « siéger et boire deux fois l'an », et les absents (ils devaient être rares en pareille circonstance) étaient condamnés à payer une amende. Il y avait aussi grand festin le jour du « desbaucage », ou dissolution du bureau de la confrérie, et les officiers et sergents étaient obligés de « monstrer leurs gans », c'est-à-dire les profits qu'ils avaient faits pendant l'année, après quoi on procédait à l'élection de nouveaux dignitaires. Il faut remercier M. Ch. de Beaurepaire d'avoir publié ces *Statuts* qui serviront non seulement à l'histoire des *Confréries de charité*, mais encore à celle du vieux français. J'y ai rencontré entre autres un mot curieux, *cache-ribaut*, par lequel on désignait l'heure du couvre-feu « sonné en l'église de Rouen », à la Grosse-Horloge de la ville. En plein XVIIe siècle il est encore en usage sous la forme française *chasse-ribaut* avec une acception différente : « il y avoit une guette dans le clocher de Saint-Pierre Empout qui sonnoit une cloche appelée la trompette de la guette, autrement *chasse-ribaut*, pour réveiller les paresseux (Le Maire, *Hist. et Antiq. de la ville d'Orléans*, 306, édit. 1648). Ni La Curne, ni Godefroy ne mentionnent ce mot intéressant.

2. Le motif qui engagea Henri IV à visiter Rouen en août (1603) fut celui-ci : « Je suis venu en ceste ville, écrivait-il le 29 août 1603 à M. de la Force, pour la faire voir à ma femme et la mer deça, ensemble les villes de Dieppe et du Havre. » Les échevins lui préparèrent une réception peu coûteuse, et le prièrent de « pourveoir que les compaignyes et la suicte ne fussent en ceste saison de la récolte, a la foulle de ses pauvres subjectz, » ce que le roi promit, et il tint sa promesse. A son entrée, le seigneur de Montpensier lui présenta les clefs de la ville : « Cousin, je vous les baille, répondit le roi, pour leur rendre, qu'ilz me les gardent. » Et s'adressant ensuite aux échevins, il ajouta : « Soyez moi bons subjectz, et je vous seray bon roy, et le meilleur roy que vous ayez jamais eu ». Henri IV à cause d'une indisposition n'assista pas au banquet de confitures ou à « l'arriere-banquet » qui lui était offert. La reine seule avec sa suite y prit part. La salle de l'*Hostel-commun* était richement tapissée, et sur deux longues tables couvertes de fin et précieux linge, il y avait deux chariots emblématiques dont le premier était tiré par deux petits agneaux qui « representoient l'humilité et bon voulloir de la ville de Rouen ». Dans le second on voyait

une femme couronnée d'étoiles tenant dans ses bras un petit enfant, « le tout signifiait la royne ayant apporté et donné a la France le bonheur qu'elle reçoit par la naissance de monseigneur le Dauphin. » M. de Beaurepaire fait remarquer que dans ses Mémoires Sully place ce voyage de Rouen après celui de Caen, ce qui est une erreur évidente, car Henri IV ne fit son entrée dans cette dernière ville que vers le 14 ou 15 septembre de l'année 1603.

Ces deux plaquettes, tirées à un très petit nombre d'exemplaires pour la Société des bibliophiles rouennais, sont remarquables par la beauté du papier et la netteté du texte.

A. Delboulle.

---

170. — **Lasource,** député à la Législative et à la Convention, d'après ses manuscrits et les documents originaux, par Camille Rabaud. Paris, Fischbacher, 1889. In-8, xii et 352 p. 3 fr.

Cette biographie de Lasource est très consciencieuse. L'auteur a trouvé un grand nombre de détails et de documents sur le célèbre Girondin. Il nous apprend d'abord que son héros se nommait réellement Alba, qu'il naquit le 22 janvier 1763 à Anglès, qu'il fit ses études à Castres sous la direction de Bonifas et au séminaire français de Lausanne, qu'il se maria deux fois, la première en 1786 avec Mlle Galtier de Laroque qui mourut au bout d'un an, la seconde en 1791 avec Jeanne de Noir de Cambon qu'il dut quitter huit jours après ses noces pour se rendre à Paris et qu'il ne revit plus. Pasteur à Lacaune, puis à Roquecourbe, Lasource se montre « absolu et irascible »; il manque, dit M. Rabaud, de la possession de soi-même; méridional à tempérament extrême, de bonne heure l'impétuosité, l'énergie apparaît comme son trait dominant (p. 17). M. R. apprécie ses sermons; il en cite des passages et trouve non sans raison, et comme il fallait s'y attendre, que Lasource a beaucoup de force, mais qu'il manque d'onction, qu'il est sentimental et déclamatoire, bref un disciple de Rousseau. Le 28 août 1791 Lasource fut élu par le Tarn à l'assemblée législative; il prit une part active aux débats, et il fut un de ceux qui se prononcèrent le plus vigoureusement contre Lafayette. Elu à la Convention, il s'enrôla parmi les Girondins et demanda que Paris fût réduit à un quatre-vingt troisième d'influence. Il écrivait alors à Nazon dans une lettre importante que M. R. reproduit toute entière (p. 138-140) qu'il n'allait plus aux Jacobins parce que la société était tyrannisée par les chefs des massacres de septembre; « nous sommes sous le despotisme de Paris et sous le couteau des assassins. » Cette lettre est du 4 novembre 1792; quatre jours plus tard, Lasource prononçait à la Convention un de ses plus beaux discours : « Je veux défendre Paris, disait-il, et ceux qui s'en disent les amis, ne cherchent qu'à le perdre. Je ne flagorne point Paris, je le sers. Je ne m'abaisse pas devant une section du peuple comme devant la cour d'un

roi. Je ne courbe point mon front en vil courtisan devant la fraction du souverain qui m'entoure » (p. 145). Bientôt la rupture devint irrémédiable entre la Gironde et la Montagne. Lasource la précipita en accusant Danton de complicité avec le traître Dumouriez. On sait comment Danton répondit : « je pulvériserai les scélérats qui ont osé m'acuser ; je me suis retranché dans la citadelle de la raison ; j'en sortirai avec le canon de la vérité. » Pourtant, la Gironde avait encore la majorité, et Lasource fut nommé président de la Convention le 18 avril 1793. Mais lui-même faisait déjà le sacrifice de sa vie ; une lettre qu'il écrivait à la société populaire de Castres, et qui contient de nombreux détails sur sa conduite politique (p. 201-203), se termine ainsi : « Les ambitieux, les traîtres, les hommes altérés de domination et de sang peuvent bien me proscrire, mais non m'intimider ; ils peuvent m'arracher la vie, mais ils ne me feront jamais composer avec ma conscience. » Le 20 mai, il fit un éloquent appel à la concorde : « Réunissons, serrons-nous, formons un noyau qu'aucun effort ne puisse briser ! » Douze jours après, un décret d'arrestation était lancé contre lui ; il protesta ; il fit afficher sur les murs de Paris une lettre au président de la Convention ; « je déclare à ma patrie que ses lois, son repos, son honneur, sa liberté sont perdus, si elle ne brise soudain le joug des tyrans qui oppriment par la force et asservissent par la terreur l'assemblée de ses représentants légitimes. » (p. 234). Enfermé à la prison du Luxembourg, il y rencontra Miss Helena Williams qui nous a laissé quelques pages précieuses sur son caractère, son talent et ses habitudes. M. R. a bien fait de reproduire ces pages, aussi bien que l'interrogatoire de Lasource au tribunal révolutionnaire. — En somme, cette biographie de Lasource restera, et elle est digne du jeune député, du membre de la commission extraordinaire qui fit en 1792 de patriotiques motions, du conventionnel qui proposa la réunion du comté de Nice et rédigea, au nom du comité diplomatique, le fameux rapport sur la conduite à prescrire aux généraux français en pays ennemi. Le livre a ses défauts. On voudrait que l'auteur fût plus serré, plus vigoureux ; il n'écrit pas toujours avec soin ; il est parfois affecté, et il dira, par exemple (p. 51) que Lasource n'a pas le secret de « faire vibrer les cordes pathétiques » et qu' « il rappelle bien plus le tonnerre du Sinaï que la grâce du Golgotha ». Il fait de trop longues citations ; il s'écarte souvent de son sujet et abonde en allusions à l'époque présente et en réflexions sur l'idée républicaine. On sent que ce volume est l'œuvre d'un pasteur accoutumé à la parole, peu soucieux d'une forme élégante et châtiée, cherchant surtout à moraliser et à instruire. On trouvera même que M. Rabaud parle trop du protestantisme, de la place qu'il occupe dans nos assemblées, et de la révocation de l'édit de Nantes. Enfin on lui reprochera d'avoir oublié que son héros prononça, dans la séance du 29 septembre 1792, ce mot bien girondin : « Malheur aux nations reconnaissantes ! La reconnaissance a fait le malheur des nations, parce que

c'est elle qui a fait les rois, » et surtout, de regarder les *Girondins* de Lamartine comme une autorité. Mais, tel quel, et malgré quelques menues erreurs [1], le livre mérite un accueil favorable.

A. Chuquet.

---

171. — **Les Touareg de l'Ouest,** par le capitaine H. Bissuel. (Alger, Jourdan, 1888, in-8 de (xix-210 p.) avec deux cartes.)

Au mois d'août 1887, un groupe de Touareg du Taïtoq, qui s'était mis en campagne pour aller voler les chameaux des Chaanbaa d'El Goléa, fut battu par ces derniers, qui massacrèrent sur place (au Hassi In Ifel) une bonne partie de leurs aggresseurs. Sept d'entre eux obtinrent la vie sauve, et furent remis à l'autorité française, fait sans précédent [2]; M. le capitaine Bissuel, chef de bureau arabe, reçut la mission de les interroger, et de tirer d'eux le plus possible de renseignements sur leur pays, à peu près inconnu jusqu'ici [3]. C'est le résultat de cette enquête que M. B. publie aujourd'hui. Elle lui fait le plus grand honneur par la sagace patience avec laquelle elle a été conduite. Il n'était pas facile de faire parler des gens de nature méfiante, dont les appréhensions personnelles augmentaient encore la réserve [4]. Cependant, lorsque ces *coupeurs de route* se virent mieux traités qu'ils n'avaient le droit de s'y attendre, leur langue se délia un peu, et l'habileté de l'enquêteur fit le reste. Il obtint d'eux de nombreux détails sur la région inexplorée de l'Adrar-Ahnet, sur l'organisation, les mœurs, les coutumes, le culte et

---

1. P. 55. Lacombe Saint-Michel est né en 1751 (et non en 1740), il fut commissaire à l'armée du Nord (et non des Ardennes), membre du Conseil des Anciens (et non des Cinq Cents), et mourut en 1812 (et non en 1809) à Saint-Michel du Vax (et non devant Holstante?). — P. 83. Dumouriez, « à peine ministre, se fait recevoir aux Jacobins »; il appartenait au club depuis longtemps; — p. 84 lire *Daverhoult* et non « Deverhoult »; — p. 92 *Lacuée* et non « Lacué »; — p. 120 les volontaires n'ont pas « fait de leurs poitrines un rempart à l'invasion »; Lafayette n'a pas été « remplacé par Kellermann »; Dumouriez n'a pas eu devant lui « 80,000 Prussiens » et ce n'est pas le 20 septembre après Valmy, que commence la retraite de Brunswick » (M. Rabaud a laissé imprimer *Brunswitz*); — p. 144 Jemappes est une victoire remportée sur les Autrichiens, et non sur « les vieilles armées de la coalition »; — p. 158, les annexions ne procédaient pas « toutes du libre consentement », et la Belgique n'eut pas le même enthousiasme que Liège; — p. 164 on ne doit pas citer l'épigramme sur Merlin, Bazire et Chabot d'après le *Dict. de la Révol.* de Décembre-Alonnier; — p. 174-175, encore des assertions hasardées sur le rôle de Dumouriez qui, par exemple, « après le 10 août, noua des intrigues avec les Anglais et le parti orléaniste »; — enfin, on aurait voulu plus de détails sur la mission du Var et (p. 121) un pasteur devait savoir que le fameux mot « *L'homme s'agite, mais Dieu le mène* » est de Fénelon (sermon pour l'Epiphanie), et non de Bossuet.

2. Jusque-là, les tribus composaient entre elles, suivant la vieile coutume du Désert.

3. Le peu qu'on en connaît, dit l'auteur, provient des renseignements fournis aux grands voyageurs du Sahara par des Indigènes.

4. Il est très probable, malgré leurs dénégations, que les Taïtoq ont trempé dans le massacre de la deuxième mission Flatters.

l'histoire des tribus qui l'habitent. Il put, enfin, tracer, d'après leurs indications, douze itinéraires comprenant un parcours de plus de cinq mille kilomètres, et leur fit exécuter avec du sable humide un plan en relief de l'Adrar, qui lui servit à faire la carte de cette région. L'ensemble des documents obtenus rend un grand service à la science géographique, bien que l'auteur se défende lui-même (p. 41) d'avoir assuré un résultat définitif.

H. D. de GRAMMONT.

---

172. — **Le peintre G.-F. Doyen et l'origine du musée des monuments français**, par Henri STEIN, correspondant du Comité des sociétés des beaux-arts. Paris, Plon et Nourrit, 1888, grand in-8 de 35 p.

173. — **La famille du peintre S. M. Lantarat**, par le même, secrétaire de la Société historique et archéologique de Gatinais. Fontainebleau, imprimerie E. Bourges, 1888, grand in-8 de 15 p.

M. Stein, après avoir constaté que la vie de Gabriel-François Doyen a été écrite très faiblement en 1809 [1] et bien mieux en 1812 [2], ajoute : « Le départ de Doyen pour la Russie, à la fin de l'année 1791 [3], le fit considérer comme émigré par les autorités révolutionnaires; et, pour cette raison, ses biens furent saisis nationalement. Ses papiers, devenus propriété de l'État, font partie actuellement du fonds des Papiers des émigrés aux Archives nationales. Ils fournissent quelques renseignements assez intéressants sur la vie, les travaux et les relations de Doyen, tant sous Louis XV et Louis XVI qu'au début de la période révolutionnaire, et c'est là l'unique source des lettres, brevets, certificats, programmes et autres documents qui ont servi à rédiger ce modeste essai. » M. S. a reproduit intégralement quelques-uns de ces documents, par exemple, une lettre du marquis de Marigny au sujet des travaux de Doyen à l'église des Invalides, deux lettres de l'abbé Terray au sujet de la place de premier peintre du comte d'Artois accordée à Doyen qui était déjà Peintre du Roi, et de son logement aux galeries du Louvre; deux lettres du comte d'Angiviller au sujet des travaux de Doyen au petit Trianon et une autre lettre du même au sujet de la décoration de la ville de Reims, pour l'entrée solennelle du roi dans la cité du sacre, deux lettres du marquis de Noailles, ambassadeur de France à Londres, au sujet de la place de premier peintre de Monsieur réclamée et obtenue par Doyen, enfin divers rapports et di-

---

1. *Notice sur François Doyen*, par C. Lecarpentier-Rouen, 1809, in-8°.

2. *Le peintre Doyen déclaré émigré en 1793*, par Th. Luillier. Melun, 1878, in-8°. Avait déjà paru dans la *Chronique des Arts et de la curiosité* du 10 septembre 1872.

3. Doyen mourut à Saint-Pétersbourg, âgé de 80 ans, le 13 mars 1806, et non le 5 juin, comme l'ont dit tous les biographes avant M. Th. Luillier, comme même, après la rectification de M. Luillier, l'ont encore redit d'autres critiques et biographes vraiment inguérissables.

verses lettres de Doyen et autres pièces qui montrent la grande part prise par l'artiste à l'organisation du Musée des Petits-Augustins.

La notice sur *la famille du peintre S. M. Lantarat*, débute d'une façon très piquante. M. S. reproduit un passage d'un article de la *Revue de Paris* de novembre 1842, par M. Arsène-Houssaye, passage qui contient autant d'erreurs que de mots, et auquel il oppose six petites réfutations faites par Emile Bellier de la Chavignerie (*Recherches historiques, biographiques et littéraires sur le peintre Lantara* [1] 1852). Il s'attache ensuite à démontrer que la famille Lantarat n'est point d'origine italienne, « afin qu'il ne reste plus pierre sur pierre de l'édifice si légèrement construit par M. Arsène Houssaye. » Il a trouvé dans les anciennes archives du prieuré d'Oncy [2], conservées aujourd'hui parmi les papiers ecclésiastiques des Archives Nationales, quelques documents relatifs aux parents du peintre Lantarat, qui confirment les dires de Bellier de la Chavignerie et éclaircissent, en outre, certains points nouveaux. Le père du peintre Lantarat était si peu « venu du Piémont », que, dès l'année 1607, apparaît dans un registre des censives dudit prieuré d'Oncy le nom de François Lantarat, qui paye une redevance de huit deniers. Beaucoup d'autres membres de la famille Lantarat sont mentionnés *(ibid.)* en 1627, 1657, 1662, 1663, 1667, 1683, 1684, 1700, etc. Quant à Simon Mathurin Lantarat, père du peintre, le prétendu piémontais figure, en un document de 1762, comme concierge du château de Nanteau-sur-Essonne, chez Mme de Foyal. M. Stein termine sa notice par cette autre rectification (p. 13) : « Il me paraît difficile d'admettre que, suivant ce vers bien connu, œuvre de je ne sais quelle ingénieuse imagination, *la charité l'enterra;* c'est là une de ces légendes que le biographe impartial doit bannir et combattre. Évidemment l'artiste n'avait point un bien considérable, car, n'étant point commerçant, et donnant plutôt ses tableaux qu'il ne les vendait, il ne pouvait tirer aucun profit de son talent. Il n'en laissa pas moins, après sa mort, quelque héritage que lui avait transmis son père, et dont profita un de ses parents, Jean Delaporte, laboureur à Oncy. »

T. DE L.

---

1. M. S. explique ainsi (p. 15) pourquoi il a préféré la forme *Lantarat* à la forme habituellement adoptée : « La plupart des documents que j'ai eus sous les yeux — et les plus anciens d'ailleurs — donnent l'orthographe *Lantarat*... C'est par corruption ou par négligence que l'on aura écrit *Lantara, Lantaira, Lantarra.*

2. Oncy est une petite commune voisine de la forêt de Fontainebleau, canton de Milly (Seine et Oise). C'est là que naquit Lantarat le 24 mars 1729. Son père, Mathurin, était manouvrier tisserand, et sa mère, Françoise Malvilain, était fille d'un laboureur de la même paroisse.

174. — J. Popper. **Die technischen Fortschritte** nach ihrer æsthetischen und kulturellen Bedeutung. Leipzig, Reissner, 1888, 70 p. in-8.

175. — H. Hart. **Das Lied der Menschheit.** Ein Epos in 24 Erzæhlungen. Band II. Nimrod. Grossenhain u. Leipzig. Baumert u. Ronge, 1888, 170 pp. in-8.

I. Tout n'est pas parfait dans la brochure de M. Popper : les définitions sont vagues, l'éducation philosophique insuffisante, le soin littéraire absent, la composition nulle, et pourtant elle se laisse lire sans ennui, et elle se fait lire jusqu'au bout. C'est que, sans être un écrivain ni un philosophe, tout en croyant « que le principe de l'identité et celui des jugements synthétiques *à priori* doivent céder la place au principe de l'équivalence » (p. 30, note), tout en croyant que Confucius est « der bedeutendste Ethiker aller Zeiten » (p. 51), tout en écrivant « *akzeptiren* » (p. 8) et « *einen Mandat usurpiren* » (p. 40), on peut être un esprit sérieux et sincère, désireux de comprendre où en sont les choses, et où elles vont.

II. M. H. Hart nous envoie le second des vingt-quatre récits où il se promet de chanter les destinées de l'humanité. 167 pages, à raison de 32 vers par page, cela fait, en négligeant les unités, 5,300 vers ; 24 fois 5,300 vers, cela fait, ou fera tout près de 125,000 vers. Voilà un poème, pour tout de bon ! Il lui reste à écrire environ 114, 400 vers. Bon courage au poète ! Et bon courage aux lecteurs qui voudront lui rester fidèles ! Non que ce *Nimrod* soit tout-à-fait ennuyeux. Sous prétexte de simplicité psychologique, les héros du poème sont des maniaques doux ou furieux, sortes de pantins parfois assez plaisants, et, à force d'être primitifs, ils sont d'une grossièreté quelquefois divertissante. *Chien* (Hund) est une appellation presque amicale. Amatsula(?) traite Eri Aku(?), qui la prie d'amour, de *cochon galeux* (räudig Schwein). « Cochon galeux » me paraît exquis.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Hachette vient de publier la troisième édition de l'*Histoire de l'Autriche-Hongrie* de M. L. Leger, depuis les origines jusqu'à l'année 1889 (in-8°, 681 p. 5 fr.) Elle est accompagnée de six cartes, et se termine par un tableau statistique de l'Autriche et de la Hongrie.

— M. A. de Bourmont publie sous le titre de *Paléographie et diplomatique* (Paris, 1888, in-8°, 24 pp.), le rapport qu'il a présenté au Congrès bibliographique international tenu à Paris en 1888, sous les auspices de la Société bibliographique. C'est une liste sommaire des publications parues pendant les 10 dernières années dans le domaine des sciences paléographiques et diplomatiques. Une liste de ce genre est toujours utile, même quand elle est incomplète sur certains points, surabondante sur d'autres et dressée sans critique. Celle de M. de B. paraîtra commode à tous les érudits.

— M. Ch.V. Langlois a fait tirer à part son rapport, inséré dans les *Archives des*

Missions, 3e série, t. XIV, sur *Les Documents relatifs à l'histoire de France au* Public Record Office, *à Londres*. Cette brochure contient un bref historique des archives centrales du royaume d'Angleterre et des recherches qui y ont été faites jusqu'à présent par les savants français. On y trouve en outre un tableau des fonds du P. R. O., arrêté en septembre 1888, avec l'indication de tous les inventaires (ou *Calendars*), imprimés ou manuscrits, qui facilitent l'étude de ces fonds. C'est, en somme, un guide pratique à l'usage des travailleurs, qui ne perdront plus désormais plusieurs semaines, après leur arrivée au Record Office, à apprendre le maniement très compliqué des catalogues de cet établissement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 mars 1889.

M. Alexandre Bertrand communique, de la part de M. Salomon Reinach, une inscription grecque dont l'estampage a été envoyé par M. Démosthène Baltazzi, directeur des antiquités dans le vilayet d'Aïdin. Elle est gravée sur le goulot d'un vase en bronze découvert à Notium, près de Colophon, et conservé aujourd'hui dans la collection de M. Van Lennep, à Smyrne. Elle est gravée dans le sens rétrograde, et se lit ainsi : Ὀλυμπίχου εἰμὶ τοῦ φιλόφρονος : c'est le vase lui-même qui parle pour nommer son possesseur. Plusieurs lettres présentent des formes peu ordinaires, notamment le χ et le ς. M. Salomon Reinach estime que l'inscription remonte au VIe siècle de notre ère.

M. Senart soumet à l'Académie des observations sur plusieurs pierres gravées qui ont été trouvées dans la vallée de Caboul et dont il doit la communication au capitaine Deane. Sur l'une de ces pierres, M. Senart lit, en caractères indo-aryens, le nom grec de Théodamas, précédé de la syllabe *su;* il rappelle que, sur des monnaies grecques de la Bactriane, le nom du roi grec ΕΡΜΑΙΟΣ est également précédé des lettres ΣΥ, dont on n'a pu, jusqu'ici, déterminer le sens. Une autre pierre porte un nom purement indien, Puñamata; par le type, celle-ci se rattache étroitement aux monnaies du roi indo-parthe Gondopharès. Tous ces petits monuments paraissent dater à peu près des commencements de l'ère chrétienne.

M. Ravaisson continue la seconde lecture de son mémoire sur les monuments funéraires des Grecs.

Ouvrages présentés : — par M. Joachim Menant : Avezac (d'), *le Ravennate et son exposé cosmographique*, ouvrage posthume, publié par Jean et Gabriel Gravier ; — par M. de Barthélemy, de la part de M. le comte de Charencey, les publications de l'Œuvre de saint Jérôme, relatives aux idiomes de divers peuples sauvages ; — par M. Gaston Paris : *L'Italia nel secolo XVI, giornale del viaggio di Michele di Montaigne in Italia, nel* 1580 *e* 1581, *nuova edizione*, par A. d'Ancona ; — par M. Georges Perrot : Head (Barclay V.), *Catalogue of Greek coins, Corinth, colonies of Corinth, etc.*, edited by Reginald Stuart Poole.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 20 mars 1889.

M. Omont présente un album de spécimens de caractères hébreux, grecs et latins, et de musique gravé au XVIe siècle. Les notes manuscrites qui accompagnent chaque caractère font connaître la date, le lieu, l'objet et le prix de la gravure de la plupart d'entre eux. Cet album, qui a appartenu au célèbre graveur Guillaume Le Bé, vient d'être acquis par la Bibliothèque nationale.

M. Roman communique un dessin de l'écusson armorié du XVIe siècle actuellement encastré au haut d'une fenêtre du même temps dans la cour de l'École des Chartes, et démontre que les armes qui y figurent sont d'une femme de la famille Clausse de Mouchy.

M. d'Arbois de Jubainville établit que le mot *Hyperboreens*, après avoir d'abord servi à désigner une population mythologique, devint un des deux noms par lesquels on appela les Celtes.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 15 avril — 1889

---

176. — 1. **Grammaire hébraïque** avec paradigmes, exercices de lecture, chrestomathie et indice bibliographique par Herm. L. Strack, docteur en théologie et en philosophie, traduite de l'allemand par Ant. Baumgartner, édition revue et augmentée par l'auteur. *Porta* linguarum orientalium, inchoavit J. H. Petermann, continuavit Herm. L. Strack, pars I (édition française); 1886, Carlsruhe, Leipzig, Genève, Paris (Maisonneuve), in-12, p. xi, 171 et 79.

177. — 2. **Grammatica della lingua ebraica** di Francesco Scerbo; 1888, Florence, Turin et Rome (Lœscher), in-8, p. viii et 155.

178. — 3. **Arabische Bibel-Chrestomathie,** herausgegeben und mit einem Glossar versehen von Dr Georg Jacob. *Porta linguarum orientalium*, Pars IX; 1888, Berlin, Londres, New-York, Paris (Maisonneuve), in-12, p. vii et 54.

179. — 4. **Die Sprüche der Væter,** ein ethischer Mischna-Traktat herausgegeben und erklært von prof. Dr Herm. L. Strack, zweite wesentlich verbesserte Auflage, 1888, Berlin (Reuther), in-8, p. 66.

1. M. Strack a fait traduire en français la grammaire hébraïque qu'il a publiée dans la *Porta linguarum orientalium*. Ordinairement les manuels de cette collection sont traduits seulement en anglais. M. Str. a fait une exception en faveur des hébraïsants de langue française qui ne possèdent écrits dans leur idiome que des traités élémentaires trop sommaires, quoique souvent diffus, et qui, sous prétexte de simplification, éludent la plupart des difficultés. Pour approcher de la perfection, une grammaire doit être claire, précise et complète. Sauf quelques réserves, le livre de M. Str. peut prétendre à ces qualificatifs. Nous regrettons, par exemple, qu'une part plus large n'ait pas été faite à l'histoire du développement de la langue. L'auteur dit, il est vrai, que l'invention des voyelles eut lieu entre les vie et viiie siècles de notre ère et que la distinction des cinq voyelles brèves et des cinq voyelles lon-

gues est due à Joseph Kamchi au XIIe siècle. Mais ce qu'il aurait dû expliquer, c'est que, de bonne heure, les voyelles furent analysées d'après leurs sons clairs ou obscurs, plutôt qu'envisagées selon leur quantité ; c'est sur cette analyse des nuances des sons qu'est basée l'invention des signes-voyelles et, lorsque plus tard Joseph Kamchi divisa ces signes-voyelles en longues et en brèves, le système des Massorètes parut en contradiction avec le bon sens. Comment l'élève, à défaut de ces explications, comprendra-t-il qu'un même signe puisse figurer *a* long (se rapprochant d'*o* pour le son) et *o* bref, et que les voyelles brèves *a* et *e* puissent occuper la place de voyelles longues et demeurer même à la pause? En second lieu, il nous semble regrettable que M. Str. ait, dans la morphologie, traité des noms suivant leurs voyelles immuables ou variables, au lieu d'adopter la nouvelle méthode qui commence par la forme la plus simple pour suivre ensuite les diverses gradations des formes dérivées. Les changements de voyelles amenés par la flexion des noms est une affaire de phonétique, il suffisait de renvoyer à cet effet au chapitre qui aurait réuni les lois qui président à ces changements ; l'élève dont l'attention aurait été appelée sur la forme des noms, en aurait compris plus facilement le sens et se serait trouvé soulagé d'une foule de détails qui surchargent la mémoire. Les règles d'accord énoncées dans cette partie auraient été aussi mieux à leur place dans la syntaxe.

Sauf ces critiques, la grammaire de M. Strack mérite d'être recommandée ; non seulement elle est complète, mais elle est mise au courant des derniers progrès [1].

On sait que les manuels de la *Porta* renferment une bibliographie de la littérature. La littérature biblique qui a donné naissance à tant de livres qu'on en composerait une riche bibliothèqne, est résumée en six petites pages. Il fallait certainement se résigner à faire un choix, mais cette partie aurait dû être moins maigre. On ne trouve aucun renseignement sur les travaux d'exégèse biblique; pas un seul commentaire n'est indiqué ; le paragraphe consacré aux grammaires ne contient que onze numéros ; les grammaires de l'abbé Glaire, de l'abbé Bargès, de Land, d'Aug. Müller et d'autres ne sont pas mentionnées.

La chrestomathie ne comprend pas d'extraits de la Bible, ce livre étant entre les mains de tout hébraïsant, mais des exercices composés pour faciliter la lecture et l'analyse des mots. Ces exercices sont suivis d'un commentaire, mis à la portée des commençants, de douze morceaux bibliques.

---

1. P. 19, la règle que *resch* ne prend pas le daguesch fort et exige toujours une compensation est trop absolue, comp. 1 Sam. I, 6; 2 Reg. VI, 22 ; Jer. XXXIX, 12; Prov. III, 8. — P. 37, *yôledeth*ʰ est pour *yôlidat*ᵗ, à en juger par l'arabe *wâlida*, et non pour *yôladt*. — Le traducteur n'est pas toujours heureux dans le choix de ses expressions : p. 1, *tabelle* pour table ; p. 11 et 13, *mettre à double* et *employer à double*; p. 18, *les gutturales préferent*; p. 27, la phrase suivante n'est pas claire : « Dans l'ultima fermée et portant le ton, toutes les voyelles longues peuvent se présenter ; d'entre les brèves, outre *a* et *o*, parfois aussi *i* ».

Nous souhaitons que cette grammaire produise les fruits que l'auteur attend de sa publication et qu'elle contribue à restreindre le nombre, trop grand chez nous, des hébraïsants qui tournent les difficultés au lieu de chercher à les vaincre et dont les travaux sont condamnés à la stérilité.

2. Nous saluons, dans la grammaire hébraïque de M. Scerbo, un nouveau témoin du progrès des études orientales en Italie. Il y a quatre ans, M. Sc. faisait paraître une chrestomathie hébraïque et promettait de prochaines publications du même genre, si sa première tentative réussissait. Le succès a, paraît-il, dépassé tout espoir et l'auteur, tenant sa promesse, vient de doter son pays d'une nouvelle grammaire hébraïque. Le cadre du livre est, du reste, celui d'un manuel élémentaire qui ne dispense pas de recourir à un traité théorique plus développé. M. Sc. a pris comme guides les grammaires de Gesenius et d'Ewald; il aurait pu aussi consulter avec fruit la grammaire de Stade et diverses monographies parues récemment.

Ce que nous avons dit plus haut sur l'origine des signes-voyelles et leur division en voyelles longues et en voyelles brèves, s'applique également à cette grammaire. En outre, l'absence d'un chapitre traitant des différentes syllabes et des changements de voyelles, forme une lacune regrettable; quelque élémentaire qu'elle soit, une grammaire hébraïque ne peut être complète sans ce chapitre. Il fallait dire aussi quelques mots du *pesîq* [1].

Le livre est correct et imprimé avec de bons types; cependant le *maqqef* placé au-dessus de la ligne est choquant. Nous ne doutons pas que cette grammaire ne trouve le même accueil flatteur que la chrestomathie qui l'a précédée.

3. En publiant dans la *Porta linguarum orientalium* la grammaire arabe (3e édition), l'auteur avait retranché de la chrestomathie qui l'accompagne les extraits de la Bible arabe, estimant qu'une version littérale donne une idée insuffisante du génie de la langue. Cette raison que nous avions approuvée [2] ne paraît pas avoir satisfait le directeur de la *Porta*, car, à sa demande, M. Georg Jacob a composé une chrestomathie arabe biblique, qui forme un nouvel appendice de la grammaire arabe. Le besoin de ce supplément se faisait sentir, paraît-il, aux théologiens : « Cette chrestomathie, dit l'auteur, s'imposait d'autant plus que

1. p. 11, 8 et 121, 8, le pluriel de *baith*', maison, ne doit être prononcé ni *bottim* ni *bâttim*, mais *bâtim* (avec daguesch lene); nous avions déjà fait cette remarque à M. Sc. dans notre compte-rendu de sa chrestomathie (*Revue critique*, 10 novembre 1884, n° 194), et nous citions l'article de M. Philippi (ZDMG. xxxii, 95, note 2), cf. aussi Delitzsch, Nœldeke, Stade (dans la gramm. hebr. de Stade, p. 140, note 2). — P. 29, 7, le tétragramme porte les voyelles du mot *adônai*; c'est seulement lorsqu'il est suivi d'*adônai* qu'il a les voyelles du mot *élôhîm*. — P. 121, 23, *rosch*, tête, n'est pas pour *rô'esch*, mais pour *ra'sch*, comp. arabe *ra's* (vulg. *rás*). — P. 136, les cas où *ʒou* et *ʒe* sont relatifs auraient dû être signalés.

2. *Revue critique*, 18 janvier 1886, n° 13.

le théologien n'a que trop rarement la chance de pouvoir prendre la route théoriquement plus juste et aussi plus attrayante, mais plus longue, de la littérature originale. » Quant à nous, nous estimons que le théologien, dont les études arabes se borneront à la traduction de ces vingt-trois petites pages de texte, ne pourra guère compter sur sa propre force, et que le seul moyen de comprendre un livre écrit dans une langue étrangère, est d'acquérir une connaissance solide de cette langue. Il ne s'agit pas, du reste, de préparer le théologien à l'étude d'une version ancienne — nous aurions cependant supposé que c'était dans une version de ce genre que les théologiens faisaient des recherches pour l'exégèse biblique — l'auteur s'est contenté de l'édition de New-York de 1867; quand le texte ne lui paraissait pas donner un bon arabe, il le modifiait. Cette chrestomathie, sous le rapport de l'exécution typographique, ne laisse rien à désirer; les mots arabes sont vocalisés correctement.

4. Nous avons entretenu récemment les lecteurs de la *Revue* (octobre 1888, n° 492) des éditions de divers traités de la Mischna publiés par M. Strack, à l'usage des hébraïsants qui veulent acquérir une connaissance de l'hébreu postbiblique. M. Str. vient de faire paraître la deuxième édition du traité intitulé *Pirqê-Abôth* ou Sentences des Pères. C'est le chapitre que l'on choisit ordinairement au début de ces études, parce qu'il se compose de phrases courtes et faciles et que les notions historiques et les sentences morales qu'il renferme, en font un livre attrayant. Il se distingue des autres traités de la Mischna qui ont un caractère plus juridique; aussi a-t-il été souvent imprimé à part. A défaut d'une édition critique de la Mischna, qui est encore un *desideratum*, M. Strack s'est efforcé de donner le meilleur texte possible en consultant les éditions précédentes et les anciens manuscrits à sa disposition. Tous les mots sont vocalisés et de nombreuses notes facilitent le travail de l'élève. Nous sommes heureux de renouveler, à l'occasion de ce petit livre, les éloges que nous avons adressés à l'auteur pour son édition du traité d'Aboda-zara.

Rubens Duval.

---

180. — Paul Herrmann. **Das Græberfeld von Marion auf Cypern.** 48e *Winckelmannsprogramm*. Berlin, Reimer, 1888. In-4 de 62 p., avec 3 pl. et 46 vignettes.

M. P. Herrmann n'a point visité Chypre; il s'est contenté de mettre en œuvre des notes de M. Ohnefalsch-Richter sur les fouilles exécutées en 1886 dans la nécropole de Marion (Arsinoé). Ces fouilles, entreprises aux frais de quelques Anglais résidant dans l'île, ont été une simple spéculation [1]; heureusement M. O. Richter, qui les dirigeait, a

1. Non-seulement M. H. ne dit pas cela, mais il représente le principal bailleur de fonds comme un Mécène (p. 3). La collection trouvée à Marion a été vendue aux enchères à Paris en 1887 et a produit près de vingt mille francs.

soigneusement noté les découvertes, relevé la forme et la disposition intérieure des tombes, de sorte que nous possédons, grâce à lui, une connaissance suffisamment précise de cette intéressante nécropole, où l'on a recueilli une série de vases, de terres cuites, de bijoux, s'étendant sur un espace d'au moins quatre siècles (VIIe-IIIe siècle av. J.-C.) Les tombes de Marion ont fourni de nombreux vases peints de travail attique, portant quelquefois des graffites en écriture chypriote. Dans les couloirs (δρόμοι) conduisant aux hypogées du Ve et du IVe siècle, on a trouvé des terres cuites de grande dimension et de beau travail, répondant aux trois types connus de la *Déméter de Cnide*, de la *Pénélope* et du *Sérapis* des banquets funéraires; ce sont les images des morts héroïsés [1]. Un autre trait caractéristique est la présence de vases du type *prochous*, ornés de figures ou de *protomés* en relief placées auprès d'un déversoir latéral.

M. P. Hermann ignore, ou feint d'ignorer, que ces découvertes ont été à plusieurs reprises signalées dans des *Revues* françaises, bien avant qu'il en eût été question en Allemagne (*Revue archéol.*, 1887, I, p. 83; 1887, II, p. 87; *Gazette des Beaux Arts*, 1887, I, p. 332), et que plusieurs monuments qu'il donne comme inédits ont paru antérieurement dans nos recueils [2]. Cette ignorance est d'autant plus singulière que M. H., omettant la *Revue archéologique*, trouve moyen de citer plusieurs fois un journal illustré hebdomadaire qui paraît aux Etats-Unis, *Harpers Weekly*. A prendre les choses au mieux, c'est une marque de légèreté et d'incurie.

Ayant eu entre les mains pendant quelque temps les notes de M. O. Richter, je peux attester qu'elles ne se prêtaient pas à la publication; il faut donc remercier l'auteur de ce programme d'en avoir tiré parti, ce qui ne laissait pas d'être difficile [3].

Je profite de l'occasion pour signaler la publication à Chypre même d'une petite brochure de 24 pages dont le titre dit suffisamment l'utilité : *An attempt at a bibliography of Cyprus*, by Claude Delaval Cobham, Commissioner of Larnaca, *second edition*, Nicosia; 1887.

SALOMON REINACH.

---

1. Dans le δρόμος d'un hypogé du VIe siècle, on a trouvé une statuette en marbre du type de l'*Apollon de Ténéa*. Cette découverte montre une fois de plus que le type en question a servi pour les statues funéraires, comme l'a autrefois soutenu M. Milchhœfer (*Arch. Zeit.*, 1881, p. 54), mais on tomberait dans une exagération vraiment absurde si l'on qualifiait de funéraires toutes les statues du même type. C'est ce qu'a très bien reconnu M. Loeschcke (*Mittheil. des D. Inst.*, 1879, p. 304); M. P. Hermann est du même avis.

2. Ainsi la coupe de l'hypogée (p. 10) avait déjà été donnée dans la *Rev. Arch.*, 1887, I, p. 84; un des vases du type *prochous* a été gravé dans le même recueil (p. 85).

3. Je ne sais pourquoi M. P. H. a passé si rapidement sur les découvertes de vases attiques signés des noms d'Hermaios et de Kachrylion (p. 18). Ces vases ont été publiés, ce que M. H. n'indique pas, et se trouvent à Londres dans une collection particulière qui a été exposée l'été dernier au *Burlington Club*.

181. — **P. Terenti Afri Hecyra,** texte latin publié avec un commentaire explicatif et critique par Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand; in-8, III-109 pages; Paris, Klincksieck, 1887.

M. P. Thomas, dont la réputation de latiniste n'est plus à faire, s'était préparé, depuis quelque temps déjà, à devenir l'éditeur de Térence par des travaux sur la langue de son auteur [1] approfondis, personnels, et cités à plusieurs reprises en France et en Allemagne [2]. Aussi nous donne-t-il de l'Hécyre, avec un texte prudemment établi, un commentaire abondant et solide, dans lequel il se montre bien au courant de l'œuvre de ses devanciers, mais surtout bien armé par lui-même quant aux connaissances et à la méthode. M. T. mérite l'éloge en ce qu'il ne se borne pas, pour les locutions difficiles, à dire quel est le sens qu'elles renferment : il fait voir comment ce sens y est contenu, en ayant soin d'isoler par des parenthèses ce qui n'est, dans son interprétation, que paraphrase destinée à expliquer le travail logique de la pensée, et non plus traduction (voy., par exemple, les notes des vers 9, 115, 193, 272, 308, 321, 553, 564, 618, 825). Bien que M. T. soit, comme je l'ai rappelé, particulièrement apte à traiter par lui-même les questions de langue et de grammaire, il renvoie assez fréquemment à des ouvrages de syntaxe générale, et le fait, avec raison, tantôt à l'un, tantôt à l'autre (à Riemann 273, 280, 298, 313, 378, à Antoine 172, 261, 408, à Madvig 261, etc.). Cet usage est bon, tel point étant mieux étudié dans une grammaire que dans une autre; en outre, on invite ainsi le lecteur à se rendre familiers des livres qu'il doit apprendre à manier tous plus ou moins, puisqu'une édition, comme celle de M. T., s'adresse, non à des écoliers, mais aux professeurs des lycées et aux étudiants de l'Enseignement supérieur, en même temps qu'à des savants déjà expérimentés. Les renvois dont je parle n'empêchent nullement les observations directes par lesquelles l'auteur apporte une nouvelle et utile contribution à l'étude de la langue de Térence (voy. 237, 247, 268, 338, 417, 707 et ailleurs). M. T. a noté avec soin, au passage, les expressions et les tours appartenant au *sermo cottidianus* (12, 79, 601 etc. il eût pu le faire aussi au v. 10). Des indications, comme celle du v. 2 sur le mot *calamitas*, dont le sens métaphorique s'est oblitéré de bonne heure, sont également excellentes. Quant aux critiques de détail, elles n'ont que peu d'importance : dire que *consilio*, au v. 408, serait mieux traduit « par réflexion » que « par raison »; que, pour les v. 205 et 206, 281, 307, M. T. a retenu des leçons bien contestables, et qu'à la note du v. 163, il nous renvoie aux *Notes critiques* où il n'est pas question de ce vers, ce sont là des vétilles sur lesquelles il n'y a pas lieu d'insister.

---

1. Ainsi, *Revue de l'Instruction publique*, en Belgique, t. XIX, 6e livraison; t. XXI, 1re livr., etc.

2. Par exemple, dans les éditions annotées des pièces de Térence, données par K. Dziatzko.

M. T., au début de son Avertissement, prévient que le plan de son édition est à peu près celui des *Adelphes,* livre antérieur de trois ans dans la même collection. « A peu près » est une restriction trop faible : non seulement il y a de sérieux progrès de détail et d'exécution, tels que la place donnée aux notes au bas des pages au lieu d'un commentaire rejeté tout entier après le texte, mais l'édition des Adelphes n'avait d'autre intérêt que de mettre aux mains des étudiants un résumé des travaux faits en langue étrangère ou disséminés dans des livres rares et coûteux, tandis que l'édition de l'Hécyre est une œuvre personnelle, d'une bien autre valeur. Il reste à souhaiter et à espérer que M. Thomas publie, sans trop de retard, les œuvres complètes de Térence : ce travail, très honorable pour la Belgique, rendrait partout un réel service aux études latines.

Frédéric Plessis.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Litteratur v. Band.

182. — Heft I. Die Abfassungs Zeit der Schriften Tertullians von E. Nœldechen.

183. — II. Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekannten Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes von Dr. De Boor

I. L'étude de M. Nœldechen sur la chronologie des écrits de Tertullien sera la bienvenue auprès de ceux qui voudront suivre le développement des idées de cet ardent génie. C'était une tâche ardue et délicate que de discerner dans cette littérature les signes révélateurs qui permettent de la classer dans l'ordre même où elle s'est produite. M. N. s'en est tiré de la façon la plus satisfaisante et de manière à réduire au minimum l'élément d'incertitude qui subsiste presque toujours en de telles matières. Les dates ne sont pas ici la chose la plus importante, mais bien la suite même des écrits et leurs véritables rapports. Sur ce dernier point, on acceptera généralement les conclusions du savant allemand. Elles sont le résultat d'une discussion conduite avec une bonne méthode. Tout d'abord il expose les règles générales applicables en ces sortes de recherches et les données particulières qui peuvent servir à fixer la chronologie de la vie de Tertullien. Puis il passe en revue et analyse avec soin les écrits qui nous viennent de lui, en demandant à chacun de venir se classer à sa place dans la suite de cette vie. Il a constitué six groupes successifs entre lesquels se partagent tous les écrits de Tertullien aussi bien ceux que nous n'avons plus que ceux que nous possédons encore. Chacun de ces groupes est déterminé par un point fixe autour duquel viennent se ranger les écrits de date plus incertaine. Ainsi le premier groupe est déterminé par l'*Apologeticum* qui est de l'an 197 et qui a été précédé ou suivi de nombreux autres traités qui se classent par leurs rapports avec l'*Apologeticum* lui-même. De même le second groupe se constitue autour du *de Pœnitentia* qui est sûrement

de l'an 204, etc. Un appendice traite la question des lieux où ces écrits ont été composés, Carthage, Rome ou ailleurs. En diminuant le nombre des groupes constitués par l'auteur, ce qui eût été facile, on aurait heureusement simplifié cette classification. Mais ce n'est là qu'une critique de forme, et qui n'enlève rien au mérite scientifique d'un travail qui vaut infiniment mieux que ceux que l'on avait tentés jusqu'ici sur le même sujet.

II. Dans le même cahier, M. de Boor, custos de la Bibliothèque universitaire de Bonn, a publié et commenté quelques données fragmentaires d'histoire ecclésiastique tirées du Codex Baroccianus. Ce sont de courts passages où se trouvent reproduites des citations d'anciens auteurs ecclésiastiques qui en font l'intérêt parce qu'elles sont nouvelles pour nous. D'où viennent ces minces fragments qui semblent parfois enrichir et étendre le texte d'Eusèbe, c'est ce qu'il est fort difficile de dire. M. de B. en publie sept dont le plus long n'a pas quinze lignes. Je n'y vois à relever d'intéressant qu'une citation de Papias d'après laquelle, contrairement à la légende, l'apôtre Jean aurait été mis à mort par les Juifs. Cela même n'est pas nouveau, puisque, dès 1862, M. Nolte avait publié dans la *Quartalschrift* de Tübingen un passage de la chronique du moine Georges renfermant une citation de Papias toute semblable. Mais on avait mis en doute la valeur du texte de cette chronique. Désormais il ne sera plus permis de douter que Papias, dans le second livre de son ouvrage perdu, parlait de la mort violente de l'apôtre Jean, ce qui représente, au commencement du second siècle, une tradition absolument différente de celle qui a triomphé plus tard dans l'Eglise.

A. Sabatier.

---

184. — **Inventaire et Vente** des biens meubles de Guillaume de Lestrange, archevêque de Rouen, mort en 1389. Paris, ap. Alphonse Picard, 1888. Prix : 15 fr.

Guillaume de Lestrange, d'abord évêque de Carpentras (1371), joua au XIVe siècle un rôle diplomatique qui ne fut pas sans importance. Le pape Grégoire XI, son compatriote (tous deux étaient nés dans le Limousin), le chargea en 1372, avec Philippe Pelée, archevêque de Ravenne, de négocier un traité de paix entre les rois de France et d'Angleterre. Mais Edouard III ne voulant pas consentir à restituer la rançon de Jean II, et encore moins à abattre les remparts de Calais, conditions exigées par le roi de France, Charles V, les deux ambassadeurs ne réussirent qu'à faire signer une trêve qui dura de 1375 à 1377. En récompense de ces négociations difficiles, Guill. de Lestrange fut promu à l'archevêché de Rouen, et en 1376, Grégoire XI l'accrédita comme nonce auprès d'Edouard III. Deux ans plus tard, il se rendit à Paris près du roi Charles V et de l'empereur d'Allemagne Charles IV, pour les prier, au nom du pape, de prendre en main la cause de l'Eglise contre « *istos sceleratissimos sodomitas, usurarios, hereticos mani-*

festos qui rapinis et favoribus impinguati nec Deum timent nec homines reverentur. » Sous ces gros mots Grégoire XI désignait sans doute Eckart, Tauler, Ruysbroeck, avec leurs disciples, ces mystiques bizarres qui préparaient inconsciemment la voie à Luther. Guill. de Lestrange mourut en 1589 au château de Gaillon : ses nombreux et continuels déplacements, dit M. le comte H. de Lestrange, l'éditeur de cet inventaire (qui a pour lui un intérêt généalogique), lui firent nécessairement négliger les affaires de son diocèse. Mais il faut lui pardonner beaucoup, car il ne voyagea que pour être le médiateur des querelles entre les rois, et, comme le dit Bossuet, « pour calmer les courages émus. »

Un chanoine d'Evreux, Guy Rabaschier, fut chargé de faire l'inventaire et la vente des biens meubles de l'archevêque défunt. Les riches ornements d'église, « la robille » de monseigneur, les tapis de haute lice, l'un « euquel est Nostre Seigneur au milieu, en l'arbre de la croys », l'autre « ou il y a une histoire d'amours qui commence par ces mots : c'est voir, par Dieu »; deux grands draps de haute lice « de l'ystore de Godeffroy de Billon », un autre de « l'ystore d'Alixandre », tout cela fut vendu au plus offrant « et derrain encherisseur. » On adjuge à l'évêque de Saintes « deux jaques couverts de noir veluel, deux haubergons de fer, un bachinet encamaillé, un harnais de jambes, » véritable attirail de guerre que l'acheteur ne laissa pas moisir ou se rouiller dans quelque coin. Guy Rabaschier lui-même achète « une cote de fer, un bachinet garny de camail et visiere, un harnais de jambes et uns gantelès », comme s'il eût dû prochainement partir en guerre. Un « libraier de Paris, maistre Oliver de Lempie » fit le catalogue de la bibliothèque archiépiscopale qui nous semble assez pauvre : elle était composée seulement de quelques livres de droit, de bréviaires, de missels, d'un « journal à l'usage de Rome, » et de plusieurs « pontificaux », qui sont désignés par le premier mot du premier feuillet. Citons encore un livre « appellé *Catholicon*, et un autre appellé *Hugo de Sancto Victore*, » que le prélat, dans son testament, lègue aux Chartreux de Notre-Dame de la Rose près de Rouen. « Une cronique en papier » fut encore vendue à l'évêque de Saintes qui paraît avoir mêlé la littérature aux armes. La partie la plus curieuse de cet inventaire est la liste des cures affermées par l'archevêché : c'est intéressant pour l'histoire locale. Les funérailles de Guill. de Lestrange furent célébrées en grande pompe à l'abbaye de Saint-Ouen, et Guy Rabaschier nous donne le compte exact des dépenses qu'elles coûtèrent, ainsi que les nombreux legs du défunt dont la générosité s'étendit particulièrement sur tous ceux de son lignage, sur son nombreux domestique, et ce qui valait mieux, sur « les povres homes et fames plus prochains du lieu de Letrenges, par deux lieues. » Les érudits, chacun suivant ses goûts, trouveront quelque chose à recueillir dans cet inventaire : le lexicographe surtout remerciera M. le comte de Lestrange de l'avoir publié. Ainsi Littré ne

donne pas d'historique ou donne un historique insuffisant aux mots *panacher, dauphine, manuellement, trenchemontagne, enchérisseur*, etc. : il n'est pas sans intérêt de voir que ces vocables étaient en usage dès le XIVe siècle.

A. Delboulle.

---

185. — P.-G. Molmenti. **La Dogaressa di Venezia**, 2e édit. revue et accrue. Turin et Naples, Roux, 1887, in-8 de 412 p. Prix : 5 fr.

L'historien des mœurs et de l'art vénitiens a publié sur les « dogaresses » une monographie d'un extrême intérêt. Il a mis en lumière toutes celles sur lesquelles l'histoire apporte quelques détails, depuis cette Théodora, fille de l'empereur Constantin Doucas et femme du doge Selvo, qui apporta un instant au milieu des rudes marins du XIe siècle le luxe et la mollesse de l'Orient, jusqu'à cette Elisabetta Manin, femme du dernier doge, qui se déroba modestement aux hommages et aux pompes d'un couronnement que la République n'eut pas l'occasion de renouveler. Dans ce cadre, une foule de détails importants pour l'histoire de Venise. A propos de la femme de Marino Faliero, par exemple, M. Molmenti refait le récit de sa conspiration et de sa chute, d'après les documents les plus sûrs et sa critique détruit complètement la légende accréditée. L'ouvrage est en même temps une véritable monographie de la femme vénitienne, et un complément au beau livre de l'auteur sur la *Vie privée à Venise*. Il s'est trouvé obligé d'élargir ainsi son sujet, car le rôle politique de la « dogaresse » fut très borné et la femme du chef de l'état n'eut presque jamais d'influence sur les affaires publiques. Cela tenait, non seulement à la constitution, mais encore aux habitudes constantes des Vénitiens qui n'acceptaient l'ingérence des femmes ni dans les choses de leur commerce, ni dans celles de leur politique ; le rôle de celles-ci était au foyer, dans la simplicité d'une vie chaste, à laquelle des lois libérales et des mœurs plus pures qu'ailleurs assuraient une grande dignité. La décadence et la corruption du XVIe siècle laissèrent plus intacte qu'on ne le croit généralement la famille vénitienne, et ce n'est pas un des moindre charmes des livres de M. Molmenti que cette lutte victorieuse contre les préjugés courants par laquelle il substitue peu à peu à la Venise des romanciers et des poètes la Venise de l'histoire.

P. N.

---

186. — **Œuvres nouvelles de Des Forges Maillard**, publiées avec notes, étude biographique et bibliographique par Arthur de La Borderie et René Kerviler. Tome I. *Poésies nouvelles*. Nantes, société des Bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne, 1888, in-8 de CL-196 p.

Il y a de bien jolies choses dans les *poésies nouvelles* de Des Forges

Maillard [1], mais j'ose dire que l'on appréciera beaucoup plus la prose de M. de La Borderie que les petits vers de son compatriote. Le savant critique dit *(Avertissement*, p. 2) : « Nous avons cru à la fois intéressant et indispensable de faire connaître à fond, comme homme, comme écrivain et comme poète, ce personnage qui est resté le héros d'un des plus curieux et des plus amusants épisodes de l'histoire littéraire du dernier siècle, l'aventure de Mlle de Malcrais. » M. de L. B. avait déjà touché à cet épisode [2], mais son étude d'aujourd'hui est « composée à neuf d'un bout à l'autre sur des sources et des documents » qu'il ne connaissait pas quand il avait autrefois traité ce sujet, et qui « renouvellent vraiment la couleur et la physionomie du tableau. » Outre les sources imprimées, qui ont été explorées avec le plus grand soin, et dont l'une des plus fécondes est le recueil des *Lettres nouvelles* de Des Forges Maillard, publié en 1882 par la Société des bibliophiles bretons [3], M. de La B. s'est servi d'une collection de 47 lettres inédites de Des Forges Maillard, adressées à Titon du Tillet et à l'abbé Philippe de Prétot [4], récemment acquise à frais communs par cette Société et par M. R. Kerviler [5]. L'*Introduction* est aussi précise qu'on peut le souhaiter et elle n'est pas moins attrayante que complète. L'homme et l'écrivain y sont peints de main de maître, et, tenant compte de l'abondance et de la finesse des détails, j'ajouterai qu'ils sont peints comme peignait Téniers. La notice biographique et littéraire qui, chose piquante, apporte plus d'une rectification au récit autobiographique publié par Des Forges lui-même *(mémoires historiques* de l'auteur, en tête des *œuvres*, édition de 1759) est complétée par les notes qui accompagnent les chansons, contes, épîtres, énigmes, épigrammes, odes, sonnets, stances, et par divers morceaux rejetés à l'Appendice *(Collaboration de Mlle de Malcrais au* MERCURE DE FRANCE (1729-1735) ; *Bibliographie des œuvres et des travaux littéraires de Des Forges Maillard ;*

---

1. Aucune des pièces du volume ne figure dans les diverses éditions des œuvres de Des Forges Maillard imprimées jusqu'à présent. Les unes sont prises sur des manuscrits, les autres, en plus grande partie, ont été exhumées de divers journaux littéraires du dernier siècle où elles gisaient absolument ignorées, « perdues dans la fosse commune. »

2. *Galerie bretonne historique et littéraire* (Rennes, Plihon, 1881, in-12).

3. Cf. *Revue critique* du 9 octobre 1882, p. 292-295.

4. Une de ces lettres est donnée en fac-similé à la suite de la page 120. Le volume est, de plus, orné d'un portrait de Des Forges Maillard, reproduction directe d'une peinture conservée dans la famille et qui est une copie ancienne du portrait exécuté par Largillière dont on voit la gravure en tête de l'édition de 1759.

5. M. de La B. parle ainsi (p. 3) de son collaborateur : « Le concours donné à cette édition par notre grand bibliographe breton, M. René Kerviler, a été fort important : il a très utilement, très longuement contribué à exhumer, à fournir et à choisir des pièces de Des Forges publiées par notre Société, tant dans le présent volume que dans celui des *Lettres nouvelles*. Il a pour une grande part fourni le *poisson* (c'est le principal); quant à la *sauce*, — Introduction, Appendice, notes, éclaircissements, etc., — j'ai été malheureusement réduit à la fabriquer ; si elle n'est pas au goût du lecteur, il ne devra s'en prendre qu'à moi. »

Bail (1722) *de Brederac* (manoir où naquit Des Forges le 24 avril 1699) et *vente* (1786) *de Brederac)*; *Titon du Tillet et Voltaire*; *le père de Titon et Condé*; *Dates des lettres de Voltaire à Des Forges*; *naissance, mariage, sépulture, postérité de Des Forges*, enfin par des *Additions et corrections* que suit une table analytique.

T. de L.

---

187. — **Kalevala**, troisième édition à bon marché, pourvue d'explications et de figures. Helsingfors, 1887, in-18, XL-475 p. et 1 + 75 pl. dont 5 chromolithogr.
188. — **Kanteletar** ou anciennes chansons et poésies du peuple finnois. 3e édit. Hels., 1887, in-18, LIV-508 p.

Ces deux volumes forment respectivement les t. XLVIII et III des *Toimituksia* (Publications) de la Société de littérature finnoise; la première édition du premier (sans parler des trois éditions de grand format données de 1835 à 1866) avait paru en 1870; celle du second en 1840. Ces nombreuses réimpressions indiquent assez quel a été le succès de ces recueils, l'un de rhapsodies composant un poème épico-mythique; l'autre de chansons populaires détachées. Ce sont en effet les joyaux de la poésie finnoise des siècles passés. Aussi la Société de littérature a-t-elle voulu les mettre à la portée du peuple, dans des volumes du petit format; mais elle s'est bien gardée de procéder, comme on ne manquerait pas de le faire ailleurs, en choisissant du papier de la plus mauvaise qualité, en présentant un texte deshonoré par des coupures ou des fautes de toute sorte, en supprimant les explications et l'appareil scientifique. Loin de là; car, si elle n'a pas fait cas des grandes marges si chères aux bibliomanes, mais souvent si gênantes pour les travailleurs (comme dans les *Antiquities of Mexico* de Kingsborough), elle a du moins su donner un texte net et de bon aspect quoique compacte, et en même temps soigné et accompagné de préface, de glossaire des mots peu usités, enfin de tables fort bien faites et même améliorées pour la nouvelle édition.

A. V. Forsman qui a surveillé la réimpression du *Kalevala* a généralement reproduit l'édition de F. V. Rothsten, avec l'excellente introduction de celui-ci; mais il ne s'est pas fait faute d'y introduire les changements justifiés par les derniers travaux du premier éditeur E. Lœnnrot, par ceux d'A. Ahlqvist, A. Genetz, A. O. Heikel, Th. Schwindt, V. Tolonen, J. Krohn. Il a ajouté une précieuse liste de près de deux cents ouvrages finnois, russes, allemands, suédois, français, anglais, se rattachant plus ou moins étroitement au Kalevala et dont les titres ne remplissent pas moins de sept pages. Les 31 figures ne sont pas de convention, mais elles représentent des types finnois, des costumes nationaux ou provinciaux, des parures, des vues et des intérieurs de maison, des ustensiles, des instruments, et entre autres, la *Kantele* ou harpe finnoise à cinq cordes.

C'est d'après le nom de cet instrument que celui de *Kanteletar* (fille de la Kantele) a été formé par Lœnnrot, le collectionneur des chants finnois. Comme ce recueil est beaucoup moins connu que le *Kalevala*, il faut en indiquer le contenu : 24 chansons récentes (dans l'introduction); livre I, 238 chants commun à tous les âges et aux deux sexes, savoir : 125 chansons non spéciales; 44 chansons de noces; 37 pastorales; 32 chansons enfantines; livre II, 354 chansons spéciales, savoir : 154 chansons de filles; 80 chansons de femmes; 34 de garçons; 86 d'hommes; livre III, 137 pièces de vers, savoir : 19 chants mythiques; 31 légendes et ballades du moyen âge; 9 chants historiques et 78 chants divers. Les deux premiers livres, où il y a de touchantes élégies et de charmantes idylles, ont été réimprimés sans changements; mais le troisième, composé de morceaux épiques détachés et non groupés dans un même cycle comme les rhapsodies du Kalevala, a été modifié conformément au manuscrit du regretté El. Lœnnrot, qui a préparé cette nouvelle édition sans pouvoir en diriger l'impression; il contient 77 morceaux de plus qu'il n'y en avait dans les deux éditions précédentes. Cette dernière leur est donc bien préférable malgré ses apparences modestes et la petitesse de son format.

E. Beauvois.

---

189. — **Campagnes de Charles IV**, duc de Lorraine et de Bar, en Franche Comté, en Alsace, en Lorraine et en Flandre 1638-1643, d'après des documents inédits tirés des archives du ministère des affaires étrangères, avec pièces justificatives et préface de M. L. Lallement, par F. des Robert, membre de l'Académie de Stanislas. Paris, Champion. Nancy, Didot, 1888, xiv et 413 p. 7 fr. 50.

Voici le deuxième volume de cette œuvre très fouillée, toute pleine de renseignements nouveaux et d'informations inédites, toute puisée aux sources. Il comprend six chapitres, et nous y voyons comment Charles IV, cet infatigable guerroyeur, ce prince condottiere, défend la Franche-Comté contre Longueville et l'Alsace contre Bernard de Weimar, comment il est forcé de reculer devant Bernard, les négociations qu'il noue avec Richelieu et du Hallier, la paix qu'il signe et qu'il rompt presque aussitôt, ses campagnes en Lorraine, la façon dont il débloque La Mothe et défait Du Hallier à Liffol le Grand. Nous y lisons toutes les légèretés, les étourderies, les faiblesses de ce brillant soldat, l'amour qu'il inspire à la Lorraine, ses chevauchées aventureuses où l'accompagne Béatrix de Cusance, sa *femme de campagne*. Malheureusement ce récit, fort intéressant pour les spécialistes, n'offrira pas, croyons-nous, un vif attrait au grand public, même au public lorrain. M. Des Robert n'épargne à ses lecteurs aucune particularité, menue soit-elle, et ne se préoccupe pas assez de la clarté de la narration, de la disposition lumineuse des faits, de l'enchaînement logique des événements qu'il raconte. Son livre est une chronique plutôt qu'une œuvre d'histoire, et il vaut moins par l'ordonnance et par l'exposition

que par l'abondance des détails. Ajoutons que nous ne goûtons guère l'inutile préface, signée L. Lallement, qui a l'air d'une réclame et assure sérieusement que la lutte entre Charles IV et la France a été un *combat de géants*. Mais, nous le répétons, le travail de M. Des Robert est très consciencieux et lui a coûté de longues et pénibles recherches [1].

C.

---

190. — **Renonciation des Bourbons au trône de France**, par le marquis de Courcy, ancien diplomate. Paris, Plon, 1889. In-8, VII et 324 p. 3 fr. 50.

M. de Courcy n'a pas voulu laisser perdre quelques-uns des documents qu'il avait recueillis aux archives nationales, aux affaires étrangères et à la guerre, en préparant son travail sur *la coalition de 1701*, et il les reproduit ou les met en œuvre dans le présent volume. On voit d'abord Philippe V s'imaginer un instant qu'il pourrait gouverner les deux royaumes, comme roi de France et régent d'Espagne, puis, sans abandonner cette ambitieuse pensée (p. 129), renoncer à la couronne de France sur les conseils impérieux de son aïeul. Une combinaison inattendue se présente : donner au duc de Savoie l'Espagne avec les Indes et à Philippe, outre ses droits au trône de France, les états du duc de Savoie, Piémont, Savoie, Montferrat, Nice; Philippe refuse « il est bien plus avantageux, répond-il à Louis XIV, qu'une branche de notre maison règne en Espagne, que de mettre la couronne sur la tête d'un prince de l'amitié duquel Votre Majesté ne pourrait s'assurer » (p. 138). Bientôt, après l'armistice général, et lorsque l'Angleterre envoie à Madrid le comte de Lexington — qui s'y rencontre avec le chevalier du Bourk, ministre de Jacques III, — Philippe signe l'acte de renonciation que les Cortès approuvent et enregistrent. « On n'a jamais vu dans aucun document un tel luxe de prévoyance, une telle accumulation, une telle répétition d'affirmations solennelles et minutieuses; la méfiance des Anglais s'est montrée vraiment prodigue » (p. 230). Le volume de M. de C. se termine par le récit de la ratification de la France et de l'enregistrement des lettres-patentes qui consacraient la renonciation. A la dernière

---

1. P. 13, pourquoi dire que Bernard était « désespéré, accablé sous le poids de son malheur, » puisque trois jours après, il attaque et triomphe ? — p. 60 le général *Maur* (Taupadel) n'est-il pas mis pour « général-major »?; — p. 63, il ne faut pas croire à une « trahison » de Gœtz; — p. 68, Wietersheim fut, non pas blessé, mais tué à l'affaire de Cernay; — p. 69, M. des R. parle de 24 cornettes prises; lisez 44 drapeaux et étendards; — p. 71, lire *Schœnbeck* et non « Schœnau », p. 74, *Mansfeld* (Wolf de) et non « Mantzfeld »; p. 76, est-il bien certain que Richelieu se soit fait « vendre secrètement Brisach par Erlach », du vivant de Bernard ?; — p. 77, « ce fort n'était qu'à une demi-lieue d'Huningue », lire *de Bâle*; — enfin écrire partout *Enckefort* et non « Enkenfort », *Sperreuter* et non « Sperrenter », *Wietersheim* et non « Wittersheim », *Cirey* et non « Ciré », *Hattstein* et non « Hattsteim », *Canowski* et non « Kanofski », et opter entre *Rheinfelden* et « Rheinfeld ».

page, comme dans la préface, l'auteur croit devoir affirmer l'inébranlable autorité de ces actes solennels qui ont exclu à jamais du trône de France toutes les branches des Bourbons d'Espagne. Malgré quelques longueurs et des citations trop étendues de documents, l'étude de M. de Courcy se lit avec intérêt. Mais pourquoi fait-il du premier roi de Prusse un *Grand Electeur* (p. 15) et attribue-t-il à Saint-Simon le mot de Mme Cornuel sur « la monnaie de M. de Turenne » ? (p. 16).

A. C.

---

191. — **Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon 1800-1809,** avec une introduction et des notes par Pierre Bertrand. Paris, Perrin, 1889. In-8, XLI et 491 p. 7 fr. 50.

Ces lettres sont tirées des archives du ministère des affaires étrangères; elles étaient connues, elles avaient été utilisées en partie, M. Pierre Bertrand les publie pour la première fois. Il prouve d'une façon très décisive, dans son *Introduction*, qu'elles sont, sauf quelques exceptions, l'œuvre de Talleyrand, et non, comme on l'a dit, de La Besnardière. On trouvera dans ces lettres, dont la première date du 28 juillet 1800 et la dernière de la fin d'avril 1809, le ton fin et spirituel de Talleyrand, ce ton de grand seigneur qui lui permet de louer et de flatter sans bassesse. On y trouvera surtout cette perspicacité remarquable dont il a fait preuve dès les débuts de sa carrière diplomatique. M. B. reproduit intégralement le mémoire adressé par Talleyrand à Napoléon Ier le 17 octobre 1805, mémoire que Mignet avait signalé et dont Thiers s'était servi avec sa légèreté coutumière (p.156-174) ; clairement, vigoureusement le ministre propose de voir dans l'Autriche l'alliée naturelle de la France et de lui donner, « en échange des Etats vénitiens, du Tyrol, de ses possessions en Souabe et de ses prétentions sur les Etats voisins, la Valachie et la Moldavie, la Bessarabie et la partie la plus septentrionale de la Bulgarie; maîtresse de deux fertiles provinces, acquérant pour ses anciens Etats un débouché par le Danube qui coulera presque entier sous ses lois, et une portion des côtes de la mer Noire, elle n'aura point à regretter des pertes si richement compensées » (p. 162). Trois jours après Austerlitz, il donne les mêmes conseils : relever la monarchie autrichienne, au lieu de la briser, et garder, grossir même cette *masse nécessaire* (p. 209). L'alliance autrichienne, puis l'alliance russe paraît à Talleyrand absolument indispensable; il compte en Europe quatre grandes puissances, l'Autriche, la Russie, la Prusse, la France qui est plus forte que chacune des trois autres, qui est seule puissance parfaite parce que seule elle réunit dans une juste proportion les deux éléments de grandeur, les hommes et la richesse (p.158); mais il faut que la France s'attache une de ces trois puissances pour triompher des deux autres ; une alliance de la France, dit Talleyrand à M. de Vincent (p. 344), soit avec l'Autriche, soit avec la Russie, est commandée par le besoin

du repos qui est devenu le besoin de tous les peuples. Car il conseille la paix; il prononce le nom de paix avec insistance; il voit dans Friedland l'avant-coureur et le garant de la paix, la dernière victoire de Napoléon, et « c'est par là qu'elle m'est chère; toute belle qu'elle est, elle perdrait à mes yeux plus que je ne puis dire, si votre Majesté devait marcher à de nouveaux combats » (p. 468). Outre ces idées de politique générale, on rencontre encore dans les lettres de Talleyrand nombre de détails curieux. Il résume pour Napoléon la correspondance de son ministère et lui rapporte, par exemple, ses conversations avec Lucchesini et Haugwitz avant 1806. Pendant la guerre avec la Prusse, il est à Mayence, puis rejoint l'empereur à Berlin et à Varsovie; mais il ne cesse de donner à Napoléon toutes les informations qui lui parviennent et de lui rendre compte de ses propres démarches; quiconque étudie l'histoire des années 1806 et 1807, ne pourra se dispenser de lire attentivement la publication de M. Bertrand. L'éditeur, du reste, n'a pas ménagé sa peine pour faciliter la lecture de son volume; il a présenté brièvement au bas des pages les personnages peu ou pas connus dont parlent les dépêches, et il a même rédigé un *index* (p. 483-491). On pourra lui reprocher quelques menues négligences, comme d'écrire *Pellinck* le nom de Pellenc, l'ex-secrétaire de Mirabeau, et de ne pas l'annoter [1]. Mais il a montré dans son introduction que Talleyrand est bien l'auteur de ses œuvres, et on lui saura gré d'avoir tiré des archives et soigneusement publié une correspondance si intéressante et si utile à connaître.

A. Chuquet.

---

192. — A. Prudhomme. **Histoire de Grenoble** (Grenoble, Alexandre Gratier, 1888. 1 vol. in-8, 683 pp.)

Depuis le vieil ouvrage de Pilot, Grenoble n'avait pas eu d'historien. M. Prudhomme a entrepris de combler cette lacune et le travail qu'il vient de publier mérite de figurer à côté de ceux de Mesnard, de Menestrier, de Bourquelot, de Flammermont. Nul n'était mieux placé que M. P. pour explorer les archives de Grenoble et raconter son histoire : il l'a fait avec une rare compétence et un véritable talent. Il suit pas à pas les destinées de ce petit *vicus* de la cité viennoise qui, d'abord resserré sur la rive droite de l'Isère, s'étend bientôt dans la plaine et devient l'une des cités importantes de la région des Alpes. Depuis l'époque obscure où Cularo devient Gratianopolis jusqu'au moment où Grenoble est la capitale d'une grande province française, le savant

1. P. 24, il manque une note sur *Peltier* (le journaliste); p. 58, *Choderlos* n'est autre que le fameux Laclos; p. 132, *Bourcaut* manque à la table, et ne serait-ce pas « Bourcart? » p. 239, manque également une note sur *Miranda* et son expédition; p. 275, *id.* pour M. de Waitz (Waitz d'Eschen, ministre de Hesse-Cassel); p. 277, il eût fallu dire plus clairement quel était ce prince de Hesse (Charles de Hesse-Cassel, gouverneur du Holstein, et non du Schleswig).

archiviste nous montre le rôle qu'a joué la cité des Dauphins, les grands évènements auxquels elle a été mêlée, les hommes et les choses qui traversent son histoire.

Toute la première partie de l'ouvrage est particulièrement remarquable. L'auteur y examine longuement la question si complexe des origines de la cité. Mais, en écartant avec raison les récits légendaires d'Aimar Rivail et des premiers historiens dauphinois, il aurait pu insister davantage sur la fondation de Cularo. Sans doute, les textes sont muets sur cette question importante : mais ne pouvait-on pas appliquer à l'étude des origines de ce modeste oppidum *(si parva licet componere magnis)* la méthode si féconde que Mommsen a suivie en étudiant les origines de Rome ? Il me semble qu'en montrant les avantages de cette position, au confluent du Drac et de l'Isère, au débouché de la riche vallée du Graisivaudan, au point de jonction de la plupart des routes alpestres, au pied des derniers contreforts du Rachais que n'atteignait point le flot d'inondation, on aurait pu prouver facilement que l'existence, sur ce point, d'un oppidum militaire et d'un grand marché commercial, était pour ainsi dire nécessaire. Comment l'auteur, qui connaît et cite la plupart des textes, depuis les inscriptions du recueil d'Allmer jusqu'à la fameuse lettre de Munatius Plancus, n'a-t-il pas été frappé par le passage où Polybe nous montre Annibal établissant l'un de ses magasins d'approvisionnements à Cularo qui paraît déjà avoir été à cette époque un centre important *(Polybe*, III, 49)?

Tout ce que M. P. nous dit du rôle de Cularo comme place forte, de son histoire à l'époque impériale, puis sous la domination des Burgondes, des Francs et des Dauphins, est du plus grand intérêt. A peine çà et là quelques négligences : il nous parle (p. 77) de l'auteur du *Gallia Christiana* quand il connaît certainement le nom des collaborateurs de ce grand recueil.

M. P., qui a toute la science d'un archiviste, en a aussi trop souvent la timidité méticuleuse et la méthode un peu étroite. Son histoire, qui à ce point de vue est pourtant si supérieure à celle de Pilot, devient parfois une suite d'éphémérides municipales. Au lieu de passer des démêlés de saint Hugues avec Guigue III à l'établissement des bonnes coutumes de Grenoble, de l'émeute contre le chapitre de Notre-Dame à l'organisation de la batellerie sur l'Isère, pourquoi l'auteur n'aurait-il pas consacré un chapitre à la vie municipale à Grenoble pendant le moyen âge, un autre au commerce grenoblois? L'impression qui se dégage de son livre serait ainsi moins confuse. — Pourquoi n'avoir pas insisté plus longuement sur les désastres que causèrent si souvent, aux environs de Grenoble, les incursions des Savoyards? Les archives de la Chambre des Comptes de Grenoble, Guichenon *(Hist. généal.*, I, 361) Valbonnais *(Hist. du Dauphiné*, II, 155) et le chanoine Paradin *(Chron. de Savoye*, ch. XLVI, 229) lui auraient fourni, sur ce sujet, des documents du plus grand intérêt.

Le XVIe siècle à Grenoble est fort bien étudié : les troubles incessants dont cette ville fut le théâtre, les luttes des protestants et des catholiques, le rôle de Lesdiguières sont présentés dans un tableau vigoureux et intéressant. Il y a pourtant, dans cette histoire si complexe, un fait important que l'auteur passe sous silence. Au milieu de l'ébranlement général que la Réforme avait amené dans la région des Alpes, il s'était formé un parti puissant dont le sénateur savoyard, Joly d'Allery, publia le manifeste. Joly y formulait l'idée d'un royaume Allobroge dont Genève eût été la capitale, Grenoble et Chambéry les villes principales. Dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir et dont le texte précieux a été découvert par Burnier (*Histoire du Sénat de Savoie*, tome I, Document XXII), l'accusé déclare hautement qu'il a pour complices tous les vrais Savoisiens et Dauphinois et qu'il aurait voulu établir un royaume des Alpes. Ces idées ont été reprises plus tard sous le règne de cet infatigable Charles-Emmanuel Ier qui a été si bien étudié par Carruti. Le duc de Savoie essaie un instant de réaliser le rêve ambitieux des utopistes huguenots. Il envoie à Grenoble Chabod de Jacob qui prend la parole devant le Parlement et lui fait la proposition catégorique de rattacher le Dauphiné à la Savoie pour constituer le royaume des Alpes. « La nature, dit-il, a fait des Dauphinois et des Savoyens un seul et même peuple ; quand vous lui aurez donné un même maître, ils seront encore ces indomptables Allobroges qui furent la gloire des Celtes, la terreur de Rome. Renouez la chaîne des temps ; rattachez-vous à l'ancienne dynastie de vos rois. » [*Archives de cour et Registres du Parlement de Grenoble*]. Le sentiment patriotique des Dauphinois et surtout l'habileté et la valeur de Lesdiguières triomphèrent de la politique astucieuse du duc et sauvèrent l'unité française.— Il y avait là une question intéressante, dont les archives parlementaires permettaient l'examen rapide et qui se rattachait intimement à l'histoire de Grenoble. — Plus loin, le fameux procès des tailles qui, pendant près d'un siècle, arma le tiers-état grenoblois contre les privilégiés et provoqua les fougueuses apostrophes d'Expilly, est à peine mentionné comme un simple épisode de l'histoire municipale.

Le XVIIIe siècle à Grenoble offre un intérêt capital. C'est dans cette ville en effet que se manifeste de la façon la plus vive « l'esprit révolutionnaire avant la révolution. » L'opposition parlementaire, après de longues années d'une lutte opiniâtre, va produire dans la capitale du Dauphiné cet état de surexcitation d'où sortiront les évènements de 1788. Les archives si riches du Dauphiné permettaient à M. P. de suivre les progrès des idées d'opposition depuis l'affaire de la Bulle Unigenitus jusqu'à l'affaire Dumesnil, jusqu'à l'agitation provoquée par la réforme de Meaupeou (Biblioth. de Grenoble, 920) et surtout jusqu'à la journée des Tuiles. La fameuse assemblée de Vizille n'est que le résultat de celle du 14 juin, à Grenoble ; c'est cette ville qui mérite, plus que tout autre, d'être appelée le berceau de la Révolution. — C'est là une

partie qui, malheureusement, a été trop sacrifiée par M. Prudhomme. Il en est de même de la période révolutionnaire pour laquelle les documents sont si nombreux, depuis les mémoires de Doppet jusqu'aux registres de la Société populaire. La physionomie de cette ville, que le fanatisme jacobin faillit un instant faire appeler Grelibre, est à peine esquissée dans un court chapitre. Quant à la période contemporaine, elle n'entrait guère dans le cadre de l'historien qui a seulement indiqué les événements principaux.

Comme on le voit, à part quelques critiques partielles que nous lui soumettons, à part quelques lacunes dont il a dû se rendre compte lui-même, M. Prudhomme a écrit un livre solide, plein de recherches patientes et d'une érudition toujours consciencieuse.

Ch. Dufayard.

---

193. — **Mélanges d'histoire et de littérature orientale,** par René Basset, professeur à l'Ecole supérieure des Lettres d'Alger. Louvain, Peters, 1888, in-8 de 27 p.

Cette brochure contient la première partie d'une étude sur l'histoire et la langue de Tonbouktou et des royaumes Songhaï et Melli; elle est faite avec le soin scrupuleux qu'apporte M. Basset à tous ses travaux; les notes indiquent qu'il n'a négligé aucun renseignement, et qu'il a sans cesse comparé les affirmations des chroniques et des légendes indigènes aux documents recueillis par les voyageurs européens. C'est ainsi qu'il a pu, malgré la rareté des matériaux, pénurie aggravée par la mauvaise qualité [1] de la plupart d'entre eux, faire le récit de l'établissement et de la chute de ces royaumes Négres. Nous ne lui reprocherons qu'un excès de concision, qui rend un peu sec l'exposé de l'expansion de l'Islam dans ces régions; c'est à cause de cela que nous ne voyons pas assez clairement les grandes *poussées* produites sans doute par les conquêtes de Tiloutane, Illetan et Temim (222-306); par celles d'Abdallah-ben-Tifaout et Aboul-Kassem (426-450). Les grandes migrations de 1600 (1008) n'ont-elles pas été amenées par l'invasion marocaine et et par la chute de la dynastie Sokia? Mais l'auteur réserve peut-être cette question pour un prochain travail. En attendant, on doit le féliciter d'avoir éclairé ce point bien obscur de l'histoire [2].

H. D. de Grammont

1. Par exemple, l'histoire du Soudan d'Ahmed Baba, que M. B. est souvent appelé à citer, a été qualifiée par M. de Slane de — *le récit le plus embrouillé et le moins satisfaisant qui soit jamais sorti de la plume d'un écrivain..... Fait sans le moindre jugement, misérable fatras,* etc, — (De Slane, *conquête du Soudan par les Marocains.*)

2. C'est avec raison, croyons-nous, que M. B. rectifie la date 610, donnée par Léon l'Africain pour la fondation de Tonbouktou; mais, quand on a besoin de citer Léon, (duquel il est bon de se méfier) il faut se garder de se servir de l'édition latine de 1632, qui est très souvent vicieuse; celle de Jean Temporal, (Lyon et Anvers, 1556) vaut mieux; mais le texte original de Ramusio (Venise, 1550 et 1554) est préférable à tout.

CHRONIQUE

ALSACE. — Le IVe cahier supplémentaire du *Centralblatt für Bibliothekwesen* contient un catalogue de la bibliothèque du couvent d'Admont (Styrie). Ce catalogue qui date du XIVe siècle, renferme une vie de saint Amand et d'autres saints. On y trouve aussi un *Rythmus Leonis IX papae.* (Incipit : o pater Deus eterne). Hunkler, dans son *Léon IX* et les autres bibliographes ne connaissent pas de poésie de ce pape alsacien.

ALLEMAGNE. — M. Hugo LOERSCH a fait tirer à part une étude intéressante sur A. de Reumont (*Zur Erinnerung an Alfred von Reumont.* In-8°, 22 p.), qui a paru dans le fascicule de janvier du Xe vol. de la *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 avril 1889.

M. Ravaisson achève la seconde lecture de son mémoire sur les monuments funéraires des Grecs.

M. G. Schlumberger communique une bague byzantine de mariage, du Xe siècle environ, qui appartient à M. le baron Pichon. Ce bijou d'or massif porte quatre inscriptions finement gravées et diverses scènes dont les figures, taillées dans le métal, sont remplies d'un émail bleuâtre.

M. Siméon Luce lit une note intitulée : *Jacques d'Arc, père de la Pucelle, locataire du fort de l'Ile de Domremy.* Le fort de l'Ile était une maison de Domremy, entourée d'un grand jardin et défendue à la fois par des retranchements et par deux bras de la Meuse ; les habitants du village avaient au temps de Jeanne d'Arc, comme elle dit elle-même dans une de ses réponses lors de son procès, l'habitude d'y mettre à l'abri leurs bestiaux, lorsqu'ils craignaient les incursions des genres de guerre. M. J.-Ch. Chapellier vient de découvrir aux archives de Meurthe-et-Moselle et de publier dans le *Journal de la Société d'archéologie lorraine* un bail notarié, en date du 2 avril 1420, par lequel les seigneurs de Bourlemont, de Domremy et de Greux afferment le fort de l'Ile à plusieurs habitants du pays. Parmi les locataires figure Jacquot ou Jacques d'Arc, père de la Pucelle, et, parmi les garants du contrat, le frère aîné de Jeanne, Jacquemin d'Arc.

M. Halévy continue la lecture de son étude sur la légende des martyrs chrétiens de Nedjran.

Ouvrages présentés : — par M. Schlumberger : CHABOUILLET, *Société des antiquaires de Normandie, séance annuelle à Caen, le 16 décembre 1886, discours* (extrait du *Bulletin* de la Société); — par M. Oppert : PECTOR (Désiré), *Indication approximative des vestiges laissés par les populations précolombiennes du Nicaragua,* 2e partie (extrait des *Archives américaines*); — par M. Ravaisson : BERGER (J.), *École du Louvre : un nouveau contrat bilingue démotique-grec ;* — par M. Deloche : SAINT-VENANT (J. DE), *Voies antiques manifestées par la nature de la végétation ;* — par M. Schefer : 1° SîBOÛYA, dit SIBAWAIHI, *le Livre de Sibawaihi, traité de grammaire arabe,* publié par Hartwig Derenbourg, t. II, 2e partie ; 2° *Code malais des successions et du mariage,* publié par Aristide MARRE, 1er fascicule.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 27 mars 1889.

M. Omont signale deux feuillets manuscrits conservés dans la collection de sir Thomas Philipps à Cheltenham et qui subsistent seuls d'un recueil de vers latins écrits par Reginbertus à Reichenau avant l'année 842.

M. de Sainte-Marie, associé correspondant à Salonique (Turquie), présente deux statuettes de bronzes, diverses médailles antiques et un reliquaire provenant de la Macédoine.

M. Courajod entretient la Société des quatre principaux monuments de la sculpture bourguignonne conservés à Dijon : le portail de la Chartreuse, le puits de Moïse et les deux tombeaux des ducs Philippe le Hardi et Jean sans Peur. Il établit la part qui revient dans ses œuvres à Pluter et insiste sur la nécessité d'un examen attentif pour attribuer avec certitude à tel ou tel artiste les différentes parties de ces monuments. A ce propos il signale l'utilité des notes et dessins pris par Gilquin en 1736 et présente des photographies de ces dessins.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 22 avril — 1889

194. — **Keilinschriftliche Bibliothek.** Sammlung von assyrischen und babylonischen Texten in Umschrift und Uebersetzung. In Verbindung mit Abel, Bezold, Jensen, Peiser, Winckler herausgegeben von Eberhard SCHRADER. Band I, mit chronologischen Beigaben und einer Karte von Kiepert. Berlin, Reuther, 1889. In-8, XVI-216 pages.

Cette publication a pour objet de réunir les principaux textes de la littérature chaldéo-assyrienne et de former comme un répertoire des documents authentiques où l'on doit puiser maintenant l'histoire de Ninive et de Babylone. Ecartant toute discussion philologique, les auteurs se sont bornés à transcrire en caractères latins et à traduire les textes cunéiformes.

La collection comprendra quatre parties : la première contient les inscriptions historiques de l'ancien empire assyrien ; dans les trois autres on trouvera les inscriptions historiques du second empire assyrien, puis les principaux textes concernant l'histoire de Babylone, et, en dernier lieu, un choix de documents poétiques, mythologiques, astronomiques et juridiques.

Une telle œuvre, qui sent un peu la vulgarisation, n'est véritablement utile que si transcriptions et traductions ne laissent rien à désirer. Les noms des auteurs sont déjà pour le présent travail une garantie du soin minutieux avec lequel il a été exécuté. Le procédé de transcription est celui que M. Eb. Schrader a toujours employé : chaque signe phonétique du texte assyrien est représenté par une syllabe distincte ; des traits d'union servent à grouper toutes les syllabes d'un mot ; la physionomie de l'original et son orthographe sont ainsi conservées et la copie se substitue au texte sans inconvénient. Dans les traductions, la place accordée à l'hypothèse est assez restreinte, et l'on a mis des points d'interrogation aux endroits convenables. Bien que les traducteurs n'aient pas voulu établir entre eux une harmonie conventionnelle dans l'écriture et l'interprétation de certains mots sur

l'étymologie et le sens desquels on peut discuter, les divergences ne sont pas de celles qui déroutent le lecteur. M. Schrader a traduit les plus anciennes inscriptions assyriennes ; M. Winckler, celles de Tiglath Pileser I ; M. Peiser, celles d'Asur-nasir-abal et M. Abel, celles de Ramman-nirari III ; MM. Winckler et Peiser se sont partagé les inscriptions de Salmanasar II et ont publié en commun l' « histoire synchronistique » d'Assyrie et de Babylone (II Rawlinson, 65, 1 et III Rawl. 4, 3)[1].

A. Loisy.

---

195. — **Beitræge zur Semitischen Religionsgeschichte** von F. Baethgen. Der Gott Israel's und die Gœtter der Heiden. Berlin, Reuther, 1888. In-8, 316 p.

L'auteur commence à nous livrer les résultats d'un travail d'ensemble, qui repose sur une étude solide et consciencieuse et fait voir un réel mérite.

Dans une première partie, M. Bæthgen expose le panthéon des Sémites païens, notamment des Iduméens, Moabites, Ammonites, Araméens, Phéniciens, etc. Ses renseignements sont empruntés de préférence aux recueils épigraphiques, qui ont été mis à contribution avec un grand soin. Par un scrupule louable, M. B., ne se sentant pas en mesure de présenter des données un peu sûres en ce qui touche les divinités de l'Assyrie et de la Babylonie, a préféré les laisser en dehors de son cadre. La seconde partie est consacrée à l'examen des rapports du peuple israélite avec le polythéisme. Dans une troisième, qui sert de conclusion au présent volume, l'auteur esquisse l'histoire de l'évolution religieuse parallèle des Sémites païens et des Israélites.

M. B. est en réaction marquée contre les idées qui ont conquis droit de cité depuis quelques années et d'après lesquelles les Israélites eux aussi ont débuté par le polythéisme propre aux peuples de la même famille et ne sont parvenus au monothéisme biblique qu'au travers des siècles et par les efforts de plusieurs générations. Il admet avec les anciens exégètes qu'à partir des commencements mêmes de la race, les Hébreux ont cru à un Dieu unique et que les traces nombreuses d'idolâtrie et de polythéisme que les livres sacrés mettent à leur charge, sont explicables par l'influence des peuples voisins.

Ce n'est que par le détail qu'une thèse de cette sorte prend de la valeur. Sur bien des points mes études personnelles, contrairement

---

1. Il serait facile d'allonger la liste des errata. Ainsi, AN.LID.U, p. 54, l. 9, est à lire : *išu rîminu* (cf. II, Rawl., 66, 9); LID.KU, p. 16, l. 30, et p. 56, l. 21 est à lire : *utullu* (cf. II, Rawl. 32, a. 52, 53); SAL-DAN-TUR-MIS. p. 106, l. 67, est l'idéogramme de *batulâti*. Ne faut-il pas corriger *ki-bir-mi-i*, p. 136, col. vi, l. 4, en KU *(lubulti) birmê*? Le sens de la formule UD. *mu nipirdû*, p. 16, l. 40, me paraît fixé par le passage : *nûr šamê irṣitim mušpardu kirib apsî*, p. 54, l. 8; on doit évidemment lire : *umu nipirdu*, « jour brillant ».

aux vues où j'inclinais d'abord, confirment les résultats auxquels a abouti M. Bæthgen. Avec lui je conteste qu'on soit en droit de tirer de l'emploi du terme « élohim » aucune déduction dans le sens de la pluralité divine. Les noms théophores qui se retrouvent dans la famille de Saül ou à l'époque ancienne et dans la composition desquels sont entrés Baal ou Mélek (Moloch), ne me semblent point non plus devoir être interprétés dans le sens du polythéisme ou du syncrétisme religieux. Je rejette avec M. B. tout ce qu'on a avancé sur une prétendue mythologie hébraïque, qu'on applique cette vue aux patriarches antédiluviens, aux ancêtres de la nation juive, Abraham, Isaac et Jacob, à Samson ou à d'autres figures et personnages encore. Honneur à quiconque défend le domaine de nos études contre l'invasion de la météorologie ! Que ses fauteurs poursuivent leur tâche décevante aux dépens des religions du groupe indo-européen, mais qu'ils ne s'engagent pas sur notre territoire !

Sur d'autres points, la démonstration de M. B., sans être décisive, est assurément acceptable. Mais ce qui nous sépare de lui, c'est une question de méthode. M. B., se conformant aux errements trop généralement acceptés, cite des textes bibliques, eux-mêmes de provenance discutable, comme renfermant des indications précises sur l'état religieux des Israélites aux époques les plus reculées. Avec autant d'assurance que MM. Reuss ou Kuenen peuvent citer *Amos* ou *Ezéchiel* en faveur de l'idée qu'ils se font des débuts religieux de la nation hébraïque et d'un prétendu polythéisme primitif sans tenir aucun compte de la distance, M. B. cite les textes du *Pentateuque* pour établir que la divinité nationale portait dans les premiers temps le nom de *El-Schaddaï* et n'admettait point de co-partageants à son pouvoir. Ce sont-là des affirmations, auxquelles manque le commencement même des preuves. C'est ce qui fait que la longue et intéressante discussion de M. B., en dépit des indications utiles et justes qu'on y rencontre, ne saurait aucunement passer pour une démonstration.

Ce qui est vrai, c'est ceci : la Bible est profondément et exclusivement monothéiste. La religion des Israélites, telle qu'elle a trouvé son expression suprême dans l'Ancien-Testament, ne contient aucun élément polythéiste. Toute l'histoire religieuse des temps passés a été rédigée au point de vue du strict monothéisme par des écrivains placés à plusieurs siècles des événements et qui étaient convaincus que l'adoration exclusive de Yahvéh, telle qu'ils la pratiquaient eux-mêmes, avait été de tout temps *de jure* la religion de leur nation.

Mais, dira-t-on, ces écrivains, si éloignés qu'ils fussent des événements, n'ont-ils point par place conservé des documents plus anciens propres à nous mettre sur la trace de façons de voir et de penser différentes ? Je suis porté à ne l'admettre décidément qu'en ce qui concerne les noms propres, par lesquels nous remontons jusqu'au XIe siècle avant notre ère. Et sur ces noms propres, mes propres travaux poursuivis avec

la plus complète indépendance, m'ont amené au même résultat négatif que M. Bæthgen.

Donc, aussi haut que les renseignements empruntés aux livres bibliques nous permettent de remonter avec quelque sécurité, c'est-à-dire dès l'époque de Saül et de David, les Israélites sont monothéistes, sans que l'on puisse établir à quelle époque précise leur foi religieuse a revêtu le caractère raisonné et définitif qu'exprime la Bible, dont je reporte, pour ma part, la rédaction à l'époque post-exilienne [1].

Et avant Saül? — Ici nous abordons une époque pour laquelle tout témoignage extérieur fait défaut. Ce qu'on peut accorder aux partisans du polythéisme primitif, c'est qu'ils peuvent invoquer avec une certaine vraisemblance le caractère général des religions des peuples dits sémitiques. Il serait singulier que les ancêtres du peuple israélite eussent été seuls à ne tenir aucun compte des motifs qui engageaient leurs congénères et voisins à multiplier les dieux et les images. Seulement il faut dire clairement que nous abandonnons ici le terrain de l'*histoire* pour celui de la *conjecture*.

Et d'ailleurs, Israël était-il dans le groupe dit sémitique le seul peuple monothéiste? N'a-t-on pas émis avec quelque vraisemblance l'hypothèse que les Moabites et les Ammonites confinaient à l'idée de l'unité divine? Quand il s'agit de ces peuples, M. B. accepte sans les peser tous les témoignages dans le sens du polythéisme. Il y a là un parti pris trop sensible [2].

Autre point que nous sommes obligés de toucher. Toute comparaison suppose des faits non seulement établis, mais *datés*. Or pour quelle époque les faits venus à notre connaissance nous autorisent-ils à reconstituer le polythéisme de tel ou tel des peuples Sémitiques, soit Phéniciens, soit Moabites, soit Araméens? Il était essentiel de l'indiquer; mais M. B., pas plus que ses prédécesseurs, n'en a cure. C'est en nous appuyant sur des considérations de cette nature que nous avons été dans la pénible nécessité de déclarer publiquement que la « *science comparée des religions* » n'avait guère à ce jour de scientifique que le nom. Aussi quelle indignation, quelles protestations véhémentes! Dieu sait cependant si nous étions dans le vrai.

M. B., qui fait remonter le monothéisme des Israélites au xve siècle au moins avant notre ère, sinon au xxe siècle, ne s'en tient pas encore là. Il prétend retrouver le point commun dont sont partis les Hébreux d'une part, l'ensemble des peuples sémitiques de l'autre, pour aboutir

1. Nous ne prétendons point que le monothéisme de l'époque de David eût le caractère spiritualiste et universaliste des temps plus modernes.

2. Voici la preuve de ce que j'avance. A propos du Mont Nébo, situé en territoire moabite, M. B. écrit que cette désignation ne *peut pas provenir* d'autre chose que du dieu de ce nom adoré en Babylonie, et il en tire la preuve du polythéisme moabite. S'il s'agissait d'une localité sise en territoire israélite, M. B. n'eût pas manqué de dire que le nom remontait à une époque antérieure à l'installation des Hébreux et qu'on n'en saurait tirer aucun argument.

qui au monothéisme biblique, qui au polythéisme luxuriant et luxurieux de l'Asie antérieure. Et moi, je lui crie de toutes mes forces : *les dates*, *les dates*. Pour la Bible que j'ai la prétention de connaître un peu, je défie qu'on remonte au delà du XIe siècle. Pour les autres peuples, M. B. m'accordera lui-même qu'il en est bon nombre pour lesquels les renseignements ne nous amènent pas à cinq siècles seulement avant notre ère. Et avec cela, on tentera de faire l'histoire des origines religieuses ! C'est pourquoi, tout en déclarant très intéressante la troisième partie du travail de M. B., consacrée « à établir le point de départ commun et le développement respectif de l'idée divine chez les Israélites et chez les peuples païens », nous la croyons condamnée par son point de départ même.

Toutes réserves faites sur la méthode, nous tenons l'étude de M. Bæthgen pour un travail des plus méritoires. Son livre, par le choix des matériaux, par l'abondance et la précision de ses renseignements, est destiné à rendre de grands services.

Maurice VERNES.

---

196. — **Naukratis.** Part II by ERNEST A. GARDNER. With an appendix by L. F. GRIFFITH. Sixth memoir of the *Egypt exploration fund* [1]. London, Trübner et Co, 1888. In-4 de VII-92 p., avec 45 planches.

La première campagne de fouilles à Naucratis a été terminée par M. Petrie en 1885. Elle a conduit à la découverte de deux temples mentionnés par Hérodote, l'*Hellénion* et le sanctuaire dédié à Apollon par les Milésiens. Les travaux ont été continués en 1885 et 1886, sous la haute direction de M. Petrie, par MM. E. Gardner et Griffith, qui ont déblayé le *temenos* des Dioscures, le temple d'Aphrodite, l'enceinte sacrée de Héra, et exploré une partie de la nécropole. Les résultats de leurs fouilles sont exposés dans le présent volume, qui termine la publication sur Naucratis entreprise en 1885.

La nécropole, où l'inhumation était la règle, n'a fourni que peu de choses : une stèle funéraire avec la représentation du banquet, remarquable par l'influence des modèles égyptiens sur le style grec (p. 22), de beaux *gorgoneia* en terre cuite peinte qui décoraient quelques cercueils en bois, un lécythe polychrôme a figures blanches et bleues rehaussées de reliefs dorés (pl. XVI, 20), un groupe assez médiocre en terre cuite représentant Éros et Psyché (pl. XVI, 18). La nécropole archaïque n'a pas été découverte : celle qu'on a explorée ne remonte qu'au IVe siècle av. J.-C. et la plupart des tombes sont d'époque beaucoup plus basse.

---

1. Nous rappelons les titres des cinq premiers mémoires publiés par l'*Egypt exploration fund*. — I. *The store city of Pithom and the route of the Exodus* (E. Naville). II. *Tanis*, 1re partie (Flinders Petrie). III. *Naukratis*, Ire partie (Flinders Petrie). IV. *Tanis*, 2e partie. *Nebesheh* et *Defenneh* (Flinders Petrie). V. *Goshen and the shrine of Safh-el-Henneh* (E. Naville). — On annonce le VIIe et le VIIIe mémoire, par M. E. Naville : *The city of Onias and the Mound of the Jew ; Bubastis*.

Comme les temples étaient construits en briques crues, le peu qui subsiste de leur architecture n'offre pas grand intérêt. Les murs de la *cella* du temple des Dioscures étaient revêtus intérieurement de stuc, orné de peintures décoratives d'un éclat extraordinaire. Le même temple a donné des poteries avec dédicaces aux Dioscures et un curieux fragment d'une peinture de vase archaïque représentant Ulysse et les Sirènes.

C'est surtout l'enceinte d'Aphrodite qui a fourni une récolte archéologique abondante : on y a recueilli par centaines des fragments de vases et de terres cuites archaïques dont plusieurs ont pu être reconstitués, grâce au coup d'œil et à la patience de M. Gardner, à l'aide de nombreux fragments. La condition de ces tessons mutilés et dispersés autorise à croire que le temple a été saccagé lors de la conquête de l'Égypte par Cambyse ou pendant une des insurrections qui marquèrent la première moitié du v[e] siècle. On reconnaît, sur le même emplacement, les vestiges de trois constructions distinctes : une très ancienne, avec un grand autel rempli de cendres devant la porte orientale, une seconde remontant peut-être à l'époque de la domination persane, une troisième de l'époque ptolémaïque. M. G. a essayé de classer en treize catégories, avec de nombreuses subdivisions, les poteries de styles divers découvertes dans le *temenos* d'Aphrodite ; c'est-là une partie de son travail qu'il est impossible de résumer sans figures à l'appui. Nous signalerons pourtant une coupe qui est peut-être le plus bel exemplaire de la céramique indigène de Naucratis, céramique à couverte blanche laiteuse, à dessins rouge-brun avec des rehauts violets (pl. vi), dont les motifs rappellent à la fois l'Égypte et l'Assyrie. Une très curieuse série de vases à couverte noire portent des dédicaces de Mityléniens et paraissent être les spécimens, jusqu'à présent uniques, d'une ancienne fabrique de Lesbos contemporaine de Sapho ; les dédicaces inscrites sur ces vases font connaître pour la première fois l'alphabet archaïque de cette île. Les statuettes en terre cuite exhumées dans l'enceinte d'Aphrodite ressemblent tellement à celles de Chypre qu'on est tenté d'admettre une importation directe, mais il faudrait savoir si l'argile des figurines de Naucratis ne présente pas de caractères particuliers : c'est ce que M. G. a négligé de nous dire.

Les inscriptions et graffites sur vases sont en grand nombre (n[os] 701-802) [1], mais n'apportent pas d'éléments nouveaux à la controverse pendante entre MM. Gardner et Hirschfeld sur la date des graffites découverts par M. Petrie dans l'enceinte d'Apollon Milésien [2]. La question a été très clairement résumée par M. G. (p. 70-75), qui me paraît avoir montré que l'établissement des Grecs à Naucratis est antérieur au règne

1. Notons le n° 804 (Ἡραγόρευς τἀφροδίτῃ), qui présente le plus ancien exemple connu de ligatures (p. 66).

2. Cf. *Journal of Hellenic Studies*, 1886, p. 220 ; *Rheinisches Museum*, 1887, p. 209.

d'Amasis; en ce qui concerne la valeur paléographique des particularités que présentent ces graffites, je ne crois pas qu'on puisse arriver pour l'instant à une conclusion certaine.

Le volume se termine par des *Notes égyptologiques* dues à M. Griffith, concernant le monticule de Kûm el *Hisn*, au sud de Naucratis, où il a découvert un temple et des inscriptions de Ramsès II (pl. XXIV).

L'auteur de la partie principale de ce mémoire a fait preuve de qualités précieuses : la méthode et la clarté dans l'exposition, le sentiment des styles, enfin une modestie qui contraste heureusement avec le ton dont certains archéologues relatent leurs découvertes personnelles et les fatigues qu'elles leur ont coûté. Je reprocherai à M. G. d'être peu au courant des travaux archéologiques modernes : ainsi, à propos d'un vase portant des graffites numériques (p. 27), il paraît ignorer que ce sujet a été souvent traité, en particulier par A. de Longpérier et M. Schœne; de même, publiant un petit vase en forme d'amande (pl. XVI, 15), il a omis d'en indiquer plusieurs répliques provenant de différentes nécropoles du monde grec. Les objets de bronze qu'il prend pour des instruments de chirurgie (pl. XVI, 17) sont certainement des ustensiles de toilette; les petites clochettes en bronze (pl. XVI, 7) méritaient d'être comparées aux objets analogues trouvés sur un grand nombre de points, et il ne faut pas supposer qu'elles aient pu être attachées aux vêtements du mort (p. 28), car il est certain aujourd'hui que ce sont des amulettes. La discussion de M. G. sur les terres-cuites offertes comme ex-voto (p. 58) eût singulièrement gagné en précision si l'auteur avait connu la thèse de M. Pottier, *Quam ob causam Graeci in sepulcris figlina sigilla deposuerint* (Paris, 1883). Ce n'est pas que M. G. s'interdise par principe de citer les ouvrages modernes; il lui arrive même de les citer à tort, par exemple lorsqu'il allègue l'autorité de M[me] Lucy Mitchell à propos des sculpteurs Rhœcus et Théodore de Samos. Enfin, pour ne point omettre de critiques, je dois exprimer le regret que les planches soient d'une exécution si défectueuse; les phototypies sont grises et indistinctes, les gravures reproduisent des dessins d'archéologues qui ne savent évidemment pas dessiner. *Non omnia possumus omnes :* pourquoi n'avoir pas fait recopier ces croquis vraiment naïfs par un artiste ou un architecte de profession, qui aurait su du moins exécuter proprement les hachures et écrire les légendes en caractères présentables? Le plan de Naucratis donné à la pl. IV est un spécimen accompli d'inexpérience, qui rappelle les gravures de la vieille Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική.

Qu'on ne se méprenne point sur la portée de ces critiques; par ses deux campagnes de fouilles à Naucratis et par la publication qu'il a faite de leurs résultats, l'*Egypt exploration fund* s'est acquis de nouveaux titres à la reconnaissance des archéologues.

Salomon Reinach.

197. — **Juvenalis Saturæ** cum lectionum varietate, prooemio et indice absoluto ed. Darius NAGUIEWSKI. Vol. I; CI-230 p. in-8; Kazan, 1888.

M. D. Naguiewski a inauguré il y a une dizaine d'années ses publications sur Juvénal, par un livre de près de 500 pages sur la satire romaine *(Rimskaïa Satira i Iuvenal,* Mitau, 1879), dans lequel l'œuvre de Juvénal occupe une place prépondérante. C'est une étude surtout littéraire et morale, où l'auteur a fait preuve, en même temps que d'une bonne connaissance de son sujet, de lectures étendues qui nuisent parfois à l'originalité de ses opinions; on y trouve en particulier, et l'auteur le reconnaît avec beaucoup de bonne grâce, de nombreux emprunts aux ouvrages parus en France dans ces vingt dernières années sur les moralistes et les satiriques de l'époque impériale. Le même caractère de conscience et d'érudition réelle, et aussi de réserve dans l'expression de ses idées personnelles, se retrouve dans l'édition dont M. N. nous donne aujourd'hui le Ier volume (prolégomènes et sat., I-III). Dans l'intervalle de la publication de ces deux œuvres considérables, il a fait paraître une courte thèse *(De Juvenalis vita observationes,* Riga, 1883), où les questions relatives à la date de la naissance, à l'époque et au lieu d'exil de Juvénal sont traitées avec précision et clarté.

La nouvelle édition de Juvénal est du genre des éditions *variorum;* elle comprend une introduction étendue sur les sources de la biographie de Juvénal, sur la vie de Juvénal et le caractère de ses œuvres, sur les mss. et les scholies, et une bibliographie détaillée des éditions des Satires et des travaux relatifs à ce sujet. Le texte de chaque satire [1] est précédé d'un sommaire détaillé, accompagné d'un appareil critique complet, et suivi d'un commentaire critique et explicatif. Prolégomènes, sommaires et commentaires sont écrits en russe. Le volume se termine par une bonne reproduction photographique du f° 14 v° du *Pithoeanus.*

Le commentaire est en grande partie emprunté à l'excellente édition de Weidner: et il était bien difficile qu'il en fût autrement. Mais M. N. n'a pas craint de s'en séparer à l'occasion, et dans beaucoup d'endroits il l'a développé et complété, parfois outre mesure. Dans la constitution du texte, M. N. s'est montré nettement conservateur, et n'a admis à peu près aucune des athéthèses proposées dans ces dernières années : on ne saurait le blâmer de cette prudence quelquefois exagérée, quand on songe à quels excès en était arrivé M. Ribbeck.

Le choix des variantes de détail est singulièrement délicat pour un auteur comme Juvénal, dont le texte était dès l'antiquité accompagné de commentaires ; les leçons des gloses et celles du texte se sont influencées réciproquement, et cette confusion rend impossible toute classification nette des mss. Celle que propose M. N. est infiniment trop complexe pour pouvoir conduire à des résultats pratiques dans la constitution

1. Il est regrettable que M. N. ait conservé à quelques mots latins une orthographe fautive : *quum, coelum,* etc.

du texte. M. N. n'a pas toujours été également heureux dans cette tâche : voici quelques exemples pris parmis les plus intéressants.

Sat. I, v. 3 : il est bien hasardeux d'écrire *cantauerit* (avec le seul *cod. Havniensis)* pour *recitauerit*. Les arguments de M. N. me semblent insuffisants : *cantare uersibus* au v. VII, 153, a un tout autre sens ; ici il n'y a pas opposition entre les vers et la prose, la seule idée importante est celle d'une lecture à subir. — V. 145 : M. N. écrit avec raison *it noua*, au lieu de *et*, leçon de P ; de même au v. 156, *gutture*, d'accord avec le scholiaste et la 2e main du *Pithoeanus ;* P donne *pectore* qui est moins exact et présente une image moins nette. — V. 169, j'écrirais *anime*, d'accord avec Priscien, et non, avec M. N., *animo*, qui fait double emploi avec *tecum*.—Sat. II. v. 43 : les scholies donnent *ac iure*, P (suivi par M. N.) ; *ac iura*. Mais le sens demande *at iure : ac iura* est une correction (consciente ou machinale) du copiste de P. — V. 81, le texte de P : *uuaque conspecta liuorem ducit ab uua*, est inintelligible, quoi qu'en dise Weidner. La leçon *confecta* « gâté » adoptée par M. N. est plus raisonnable, et fait parfaitement suite à l'idée exprimée au v. 80. — III, v. 49, je remarque une bonne explication de *nulli comes exeo*. — V. 54 : je ne sais si M. Naguiewski a raison d'expliquer, avec tous les commentateurs, *opaci Tagi*, par « le Tage aux rives ombragées ». Cette épithète « de nature » ne serait ici qu'un remplissage : *opacus* en latin signifie le plus souvent « ombragé », mais non toujours. Appliqué à *tenebrae* il a le sens d'épais, et de même avec *barba*, chez Catulle (XXXVII, 19). Les eaux du Tage, « qui roule du sable », peuvent bien être qualifiées d'épaisses.

Telle qu'elle est, cette édition, sans apporter rien de bien neuf à la science — et il n'en peut être autrement pour Juvénal en l'absence de nouveaux mss. ou de scholies inédites de quelque importance — pourra rendre de réels services dans le pays de l'auteur, par le grand nombre de renseignements exacts qui s'y trouvent pour la première fois réunis.

Louis DUVAU.

---

198. — Gustavo COEN. **Le grandi strade del commercio internazionale, proposte fino dal secolo XVI.** Canale di Suez. Via di terra all' Indie. Canale di Panama. Livorno, Franç. Vigo, 1888, in-12, 504 pp. 5 fr.

Le titre de cet ouvrage répond assez mal à son contenu, et M. Coen donne plus qu'il ne promet. Des deux moitiés du livre, la première seule est consacrée au XVIe siècle, l'autre, la plus importante, est une étude des grandes routes commerciales à notre époque. Chaque partie est d'ailleurs traitée avec la même ampleur de développement. L'auteur élargissant toujours les sujets, raconte l'histoire du commerce de l'Orient au moyen âge et celle des grandes découvertes. Il expose, à propos de la route continentale à établir vers l'Inde, la rivalité des Russes et des Anglais en Asie. Il eût pu abréger ces préambules dont

le moindre inconvénient est de faire du livre, et il le reconnaît lui-même, (p. 2) un manuel d'histoire et de géographie commerciales. M. C. ne prétend pas apporter des faits nouveaux ; il réunit, surtout dans la partie historique, des documents déjà publiés, mais peu connus. C'est donc un livre utile, si ce n'est pas un livre original. Il est sérieusement étudié, et écrit avec un réel désir d'impartialité.

Les trois grands routes dont il est question, sont celles de Suez, de l'Inde par terre, et celle de Panama.

L'auteur, reproduisant les arguments de Rinaldo Fulin [1], combat la théorie généralement admise, suivant laquelle Venise, au début du XVIe siècle, aurait entrepris des négociations avec le Soudan d'Egypte pour le percement de l'isthme de Suez. La question fut bien examinée dès 1504 par le Conseil des dix, mais, on ne sait pour quelle cause, elle fut abandonnée. En 1586 seulement, les Turcs songèrent à rétablir l'ancienne communication entre les deux mers. Venise, à cette époque, semble avoir complètement renoncé à cette idée. Mais la préoccupation de lutter contre la concurrence portugaise fit naître, au milieu du XVIe siècle, un curieux projet, celui du gênois Paolo Centurione, qui proposait de faire passer les marchandises de l'Inde par l'Afghanistan, l'Oxus, la Caspienne, et de leur faire remonter le Volga, l'Oka et la Moskowa, jusqu'à Moscou qui serait devenue le grand entrepôt de l'Europe. C'est presque la route que les Russes cherchent aujourd'hui à établir vers l'Inde. La proposition de Centurione était prématurée et ne fut pas écoutée par le grand duc de Moscovie auquel il s'adressa. Quant au canal de Panama, l'idée de percer l'isthme préoccupa à la fin du XVIe siècle le roi d'Espagne Philippe II qui envoya, en 1580 ou 1581, un ingénieur, Battista Antonnelli, sur les lieux, pour y étudier la question. Cette idée s'était d'ailleurs naturellement présentée déjà à plusieurs esprits ; Champlain en 1599 écrivait ce curieux passage : « L'on peult juger que sy ces quatre lieus de terre qu'il y a de Panama à ceste riviere estoient couppés, l'on pourroit venir de la mer de su en celle deça, et par ainsy l'on accourciroit le chemin de plus de quinze cents lieus et depuis Panama jusques au destroit de Magellan ce seroit une isle et de Panama jusques aux Terres noufves une autre isle, de sorte que toute l'Amérique seroit en deux isles [2]. » Ce n'étaient là que des projets dons la réalisation dut paraître impossible.

L'étude de ces trois grandes voies, ouvertes ou à ouvrir de notre temps, est intéressante. M. Coen a eu en mains tous les documents publiés à ce sujet, et en fait un judicieux usage. C'est un travail sérieux et solide.

L. G.

---

1. Archivio Veneto del 1871. Parte seconda. Rinaldo Fulin : Il canale di Suez e la republica di Venezia nel 1504.

2. *Bulletin du Canal*, n° 43, p. 379.

199. — **Un magistrat érudit du XVIe siècle.** Simēon du Bois (1536-1581). Lettres inédites publiées et annotées par Emile Du Boys, avec notice biographique par Auguste Du Boys. Chartres, impr. Durand, 1888, 40 p. in-8.

Siméon Bosius, qui fut « lieutenant-général et procureur du Roy au siège présidial de Limoges », n'était point indigne de l'honneur d'une petite monographie; on sait qu'il a publié une édition commentée des *Lettres à Atticus* suivies d'observations critiques (Limoges, Barbou, 1580), qui a fait, en son temps et depuis, quelque bruit parmi les philologues, et qui a été longtemps considérée, à cause des leçons de manuscrits perdus qu'elle contient, comme une des principales sources du texte. M. Émile Du Boys, son descendant, a réimprimé une notice déjà ancienne de son père, parue à Limoges en 1854 [1], en y joignant des additions nombreuses. Il eût mieux valu refaire la notice, qui manque trop souvent de références, et y fondre une partie des additions; mais un scrupule de respect filial a sans doute arrêté l'auteur. Parmi les documents ajoutés, on trouvera avec plaisir la préface mise par Bosius en tête de son édition de Cicéron, et trois lettres où il est question de ses travaux de latiniste: la première est adressée à Jean Maledent (Maludanus), son compatriote et son confrère en érudition ; la seconde, qui n'est point inédite [2], à Scaliger ; la troisième, en français, extrêmement intéressante, au savant conseiller Claude Dupuy. En somme, nous n'avons là sur Bosius qu'un assez petit nombre de renseignements biographiques; l'auteur me permettra d'y joindre une indication donnée par Lambin dans son commentaire sur Horace *(Sat., II, 5)*, qui nous montre Bosius, élève de son compatriote Dorat, à Paris, logé dans sa propre maison, « *S. Bosium... Aurati olim contubernalem, convictorem et discipulum* [3] ». Il faut mentionner aussi une petite série de lettres à Scaliger, recueillie par Burmann, *Sylloges epistolarum*, t. II, pp. 308 sqq., dont je mets en note l'analyse [4].

---

1. *Biogr. des hommes ill. du Limousin*, t. I (seul paru).

2. Elle a été donnée par Burmann, et plus correctement.

3. Ce passage n'avait point échappé à Baluze, qui a noté dans le volume 367 du fonds Bal. à la Bibl. nat., ff. 230-233, de nombreux témoignages sur les érudits limousins du XVIe siècle.

4. I. *Ratiasti Lemovicum, 8 kal. dec. :* Bosius regrette l'éloignement de Scaliger, avec qui il est lié depuis l'enfance. Il le prie de ne pas retarder plus longtemps son Manilius et sa traduction des Astrologues grecs. Il attend le Plaute de Juste Lipse. Il apprend que Scaliger va aller dans la Marche ; s'il vient à Limoges, les deux amis se verront. Les notes de Bosius sur les lettres à Atticus sont déjà transcrites ; il corrige en ce moment le travail du copiste, avant de les envoyer *à Paris* pour être imprimées.—II. *Rat. Lem. 5 kal. nov.* Bosius ne peut écrire de sa main, qui souffre d'une ἀρθρῖτις [*sic*] ; il se plaint des retards apportés par Patisson au Manilius [paru en 1579]. *De proceribus scholae Parisiensis quid anxium animum habes ?... Ego editioni epistolarum ad Att. hic* [à Limoges] *incumbo ; diligentem habeo typographum ipseque* διορθωτὴς *sum operarum.* Il consulte Scaliger sur X, 1 et XVI, 15, passages qu'il n'a pu arriver à expliquer, et lui demande d'adresser sa réponse à Poitiers.—III. *Pictavii, 3 kal. sext.* Lettre publiée par M. Du Boys, qui lit *sept.* Bosius consulte Scali-

On doit regretter que M. E. D. n'ait pas étudié de près la question la plus intéressante relative à Bosius, la seule qui recommande son nom à la postérité, la préparation de son édition des *Lettres à Atticus*. L'honnêteté du savant limousin a été attaquée par Moriz Haupt, qui l'a accusé d'avoir inventé les manuscrits qu'il cite et qu'on ne retrouve pas; elle a été défendue, avec une grande vraisemblance, dans un article de Thurot (*Rev. crit.*, 1874, II, p. 7) [1]. L'auteur se borne à reproduire l'opinion de Thurot, tandis qu'il aurait pu citer les études spéciales de Detlefsen ou au moins, s'il n'osait reprendre la question dans le détail, donner à son lecteur quelque idée des *animadversiones* de Bosius, conservées en autographe à la Bibliothèque nationale. Il a préféré citer des témoignages et des appréciations favorables ou défavorables, qui ne prouvent pas grand'chose — sinon qu'en définitive Bosius travaillait avec assez de légèreté — et qui n'ont qu'un intérêt anecdotique [2].

Malgré cette lacune, il y a dans ce modeste travail beaucoup de détails instructifs, et le meilleur éloge qu'on en puisse faire, c'est de souhaiter que des publications analogues soient consacrées à beaucoup de nos érudits de second rang de la Renaissance; l'histoire de l'humanisme français et l'inventaire de la littérature philologique du XVIe siècle en seraient rendus beaucoup plus faciles.

P. DE NOLHAC.

---

200. — **Les portraits historiques du Musée de Reims.** Galerie rétrospective et contemporaine de personnages rémois avec notices biographiques et documents inédits par Henri JADART, conservateur-adjoint de la Bibliothèque et du Musée de Reims, secrétaire général de l'Académie. 1er fascicule. I *Jean Rogier*. II *Michel de Blanzy*. III *Nicolas Bergier*. Reims, F. Michaud, 1888, grand in-8 de VII-88 p.

Le musée de Reims possède une centaine de portraits historiques; la plupart reproduisent les traits de notabilités rémoises depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Nous avons conçu, dit M. Jadart (p. VI), « le plan d'une suite de notices reproduisant, avec un fac-similé des portraits, la biographie des plus intéressantes figures de cette galerie. Que l'on juge de sa variété : voici, parmi les anciens, des magistrats municipaux, les Pillois, les Dallier, les Favart, les Rogier; voici des médecins, des anti-

---

ger sur XIII, 39. —IV. *Pict. 5 id. aug.* On voit que Scaliger a répondu et Bosius indique pourquoi il est en désaccord avec lui sur XIII, 39. Il dit avoir lu et admiré ses notes sur Catulle, Tibulle et Properce [parues en 1577], et lui offre une conjecture sur Catulle. La lettre se termine par des réflexions sur le refus de Scaliger d'aller à la cour.

1. Les quelques lettres qu'on a de Bosius appuieraient au besoin le sentiment de Thurot.

2. Dans le même ordre d'idées, je recommande à l'auteur une lettre de P. Delbène à Claude Dupuy, écrite de Padoue, dès le 28 décembre 1571 (*fonds Dup. 490*, ff. 155-159) : « J'admire de rechef les conjectures de Monsieur du Bois sur les épistres ad Atticum, etc. »

quaires et des bibliophiles, les Bergier, les Rainssant, les Raussin, les Cocqué; voici des hommes d'église érudits et lettrés, les Blanzy, les Parent, les de Saulx, les Godinot, les Féry, le cardinal Allan; et plus loin, parmi les modernes naguère enlevés du milieu de nous, voici les peintres rémois, Perseval, Périn, Rêve, Herbé; voici les amateurs d'art, les écrivains, les archivistes, Gouillart, Siret, Pierre Varin ; puis encore les administrateurs intègres, les négociants de la vieille roche, les généreux donateurs, les bienfaiteurs des hospices et des pauvres. »

Le premier fascicule mis sous nos yeux par M. Jadart prouve qu'il n'a rien promis de trop en annonçant (p. VII) que « le portrait sera offert au naturel, dans son cadre de l'époque et sans retouches de coquetterie », et que « de même, l'esquisse biographique sera prise sur le vif des documents originaux, textes aussi curieux dans leur langage vieilli que nos peintures sont respectables sous leur aspect primitif » On louera également, au point de vue de l'art comme au point de vue de l'érudition, les planches et notices consacrées à Jean Rogier, prévôt de l'échevinage, auteur des mémoires sur l'histoire deReims [1] à Michel de Blanzy, bibliophile rémois au XVII[e] siècle, [2] à Nicolas Bergier, historien et antiquaire. [3] Je n'insisterai pas sur le double mérite de la publication de M. Jadart : il me suffira de dire qu'elle est digne du biographe de Dom Mabillon et de Dom Ruinart.

T. DE L.

---

201. — Ministero della Publica Istruzione. Indici e Cataloghi. IX. **Indice del Mare Magnum di Francesco Marucelli,** par Guido BIAGI, bibliothécaire de la Marucelliana à Florence. Rome, tip. Bencini, 1888. In-8, LVI-338 p.

Le ministère de l'Instruction publique d'Italie, suivant l'exemple du ministère de l'Instruction publique de France, a entrepris depuis plusieurs années, dans le format in-8°, une série de publications relatives

1. Cette notice esr divisée en trois chapitres : I *Origine et famille de Jean Rogier ;* II *fonctions municipales de Jean Rogier* ; III *Travaux et écrits de Jean Rogier sur les Archives communales.* On trouve à *l'Appendice* : 1 lettre de Jehan Rogier à André du Chesne et 2 lettres d'André du Chesne au docte prévôt, du 12 février 1627 et du 5 décembre de la même année; la *description des manuscrits de Rogier conservés à la bibliothèque de Reims et à celle de Narbonne;* enfin la *Généalogie de la famille des Rogier au* XVII[e] *siècle. Document inédit de la Bibliothèque de Reims.*

2. A la suite de cette notice sont publiés les documents inédits suivants : *Testament de Michel de Blanzy* du 28 septembre 1629 ; *Donation faite* par M. Michel de Blanzy de la bibliothèque à MM. du chapitre de Reims, le 16 décembre 1689; *Principaux ouvrages du legs de Michel de Blanzy, conservés à la Bibliothèque de Reims.*

3. La notice biographique et littéraire sur Nicolas Bergier est tirée des manuscrits de Jean Lacourt. M. Jadart a enrichi cette notice d'excellentes annotations, et, à *l'Appendice*, il a réuni : 1° de curieux *Extraits des archives de Reims concernant la vie de Nicolas Bergier, ses fonctions diverses, ses œuvres et sa famille* (1555-1637); 2° la *généalogie de la famille Bergier composée d'après les extraits des Archives et les notes inédites d'un portefeuille de Coquebert de Taizy* ; 3° la *Bibliographie des œuvres de Bergier* (imprimés et manuscrits).

aux bibliothèques et principalement aux manuscrits. On y publie actuellement, par fascicules, le catalogue détaillé des manuscrits d'Ashburnham Place récemment acquis par le gouvernement italien et déposés à la Laurentienne.

Le tome IX et dernier paru de cette utile collection est consacré à l'abbé Fr. Marucelli et à sa considérable compilation connue sous le nom de « Mare Magnum. »

La *Marucelliana*, l'une des plus importantes bibliothèques de Florence, a eu pour premier conservateur Bandini, qui a écrit l'éloge de son fondateur (imprimé en 1754) et a pour conservateur actuel l'érudit Dr Biagi, qui après cent quarante ans réalise le vœu le plus cher de ce même fondateur, l'abbé Francesco Marucelli.

Né à Florence en 1625, mort à Rome en 1713, Marucelli employa la fortune de son oncle, dont il hérita, à faire le bien et à former une très riche et très précieuse bibliothèque, qu'il légua à sa ville natale. Il avait réuni, en 112 volumes in-folio, une bibliographie de toutes les matières traitées dans les ouvrages qu'il avait lus. C'est un index pratique pour l'usage de ces 112 volumes que vient de mettre au jour M. B., avec toute la précision qu'on lui connaît.

« Mare Magnum », le titre seul de cet immense répertoire indique sa nature et son contenu : c'est un océan de matériaux bibliographiques, réunis non pêle-mêle, mais suivant un classement très simple et très rationnel. On y trouve les choses les plus hétérogènes, il est vrai, mais la méthode qui a présidé à la confection du recueil rachète les singularités qu'on y peut rencontrer. Mais désirez-vous connaître ce qui a été écrit jusqu'au XVIIe siècle sur l'Abaque, Abraham, l'Abstraction, l'Abstinence, l'Adultère, l'Agneau Pascal, Agrippine, les Albigeois, Albuquerque, l'Alchimie, Alexandre Farnèse, l'Allégorie, les Amazones, Amboise, l'Ambon, l'Ambre, l'Amérique, l'Amitié, l'Amict, l'Amour, l'Amphithéâtre, l'Amulette, les Anabaptistes, Ancône, Annibal, l'Annonciation de la Vierge, l'Antéchrist, les Antipodes, l'Anthropophagie, Anvers, les Apocryphes, l'Apoplexie, les Apôtres, les Apparitions, l'Apulie, l'Aquitaine, les Arbres, les Archidiacres, l'Architecture, les Archives, l'Aréopage, l'Athéisme, l'Avarice, Avignon (je prends au hasard dans les 650 mots commençant par la seule lettre A)? Si vous n'avez pas à votre disposition les répertoires bibliographiques modernes, ne négligez pas de consulter Marucelli, qui pourra vous fournir d'utiles indications.

Pour en donner une idée, M. Biagi a publié dans son introduction [1] la liste des documents bibliographiques recueillis par Marucelli sur une seule question. Il n'y a pas moins de 134 ouvrages des XVIIe et XVIIIe siècles indiqués avec toutes les mentions désirables au mot : *De Auditu et Auribus* (vol. 65, art. 6). Et si la théologie, la jurisprudence

1. Cette partie avait déjà fait l'objet, l'an dernier, d'une petite publication spéciale, tirée à petit nombre « per nozze. »

et les sciences naturelles ou médicales sont, comme bien l'on pense, amplement représentées dans le recueil de Marucelli, l'histoire et la géographie ne sont pas moins bien traitées : il y a un article spécial pour beaucoup de localités secondaires, comme Négrepelisse, Maillezais, Lavaur, Hesdin, Riez, Sarlat, Sancerre par exemple pour la France, mais comment se fait-il que Badajoz (vol. 109, art. 27bis) soit placé *in Galliâ?* Il y a un article *Pucelle d'Orléans* et un article *Mazarin*, mais suivant l'habitude de l'auteur, le classement est fait d'après le prénom de chacun : il faut donc les chercher à *Jeanne* et à *Jules*.

Comme l'exprime très bien M. Biagi dans sa préface (accompagnée d'intéressants documents), l'index qu'il publie aujourd'hui ne peut tenir lieu de la publication complète du « Mare Magnum », mais c'est un premier pas de fait, et de bien fait. D'ailleurs l'impression intégrale des 112 volumes de la Marucelliana aurait-elle tant d'intérêt ? Il faut reconnaître que, sur beaucoup de points, elle servirait peu. La science a marché et la bibliographie, si longtemps délaissée, fait aujourd'hui d'incontestables progrès.

St.

---

202. — **L'Islam au XIXe siècle**, par A. Le Chatelier. (Paris, Leroux, 1888, in-18 de III-187 p.)

Dans cet ouvrage, l'auteur a voulu faire connaître les tendances nouvelles des peuples mahométans, et l'action qu'exercent dans l'ancien domaine de l'Islam les idées européennes. Il décrit tout d'abord les modifications antérieures au XIXe siècle ; il nous montre la doctrine primitive entamée par le panthéisme hindou, par le mysticisme, par le culte des saints extatiques, dont le pouvoir moral arrive peu à peu à se substituer à la loi unique ; tel est l'ensemble du premier chapitre.

Au XIXe siècle, le monde chrétien pénètre l'Orient, dont il n'avait fait jusque-là qu'effleurer les frontières. Il se forme alors dans le monde musulman un double courant, l'un de résistance, l'autre d'abandon aux idées modernes. Le premier se traduit par le ouahabisme, qui, après un échec temporaire, devient plus fort que jamais en Arabie, et gagne progressivement presque toute l'Asie, où il fait reculer le boudhisme lui-même ; en Afrique, ce sont les Senoussiya qui deviennent les apôtres d'un ouahabisme à peine altéré ; des premiers établissements de Benghazi et de Djerboub partent les missionnaires et les *maîtres de la voie ;* l'expansion se fait dans le Sahara et dans le Soudan ; les vieilles confréries se fondent dans l'orthodoxie, et l'empire théocratique, l'*Imamat*, s'élève petit à petit sur la base de l'autorité canonique rétablie. La propagande est active et incessante ; elle s'opère par les commerçants, les marchands d'esclaves, et surtout par l'essaimage des adeptes ; jusqu'ici, l'hostilité contre l'*Infidèle* se borne à l'obstruction du Dar el

Islam [1]; mais, comme le dit l'auteur (p. 73), *il existe de nombreux symptômes d'une effervescence populaire, dont les événements peuvent déterminer un jour ou l'autre la brusque explosion.*

A côté de cette résistance qui s'organise en prenant pour foyers principaux le sud de l'Asie et le centre de l'Afrique, nous assistons sur divers points à la modernisation de l'Islam. Les villes de la Turquie cèdent à un mouvement progressiste; le Turkestan subit l'influence russe; le scepticisme fait de très grands pas en Perse et en Egypte; les Babous professent l'incrédulité dans les Indes anglaises; enfin, une partie des indigènes de l'Algérie et de la Tunisie se détache de la vieille loi, et ce mouvement n'est enrayé que par les ordres religieux [2]. Partout, l'esprit de nationalité, inconnu jusqu'à aujourd'hui chez ces peuples, apparait, et le jour est proche où il faudra compter avec lui.

M. Le Chatelier a tracé ce tableau d'une main très sûre, et ce travail, qui fait le plus grand honneur à sa sagacité et à son érudition, est de ceux où tout le monde trouve quelque chose à apprendre.

H.-D. de Grammont.

---

203. — Leopold von Ranke, Sæmmtliche Werke. Zweite und dritte Gesammtausgabe. **Abhandlungen und Versuche.** Neue Sammlung. Leipzig, Duncker und Humblot, 1888. In-8 de x et 598 p.

Ranke a publié, de son vivant, une première collection d'essais qui forme le 24e volume de ses *Œuvres complètes*. Une seconde série a paru après la mort de l'auteur, par les soins de MM. A. Dove et Th. Wiedemann. Elle comprend des dissertations relatives à toutes les époques de l'histoire, preuve nouvelle de cette merveilleuse variété de connaissances qui distinguait, entre tant de qualités, l'illustre historien. Voici la traduction des titres, accompagnée de quelques indications complémentaires : *La légende du déluge* (1880-1882, inédit); *Les tragédies de Sénèque* (1882, inédit); *Paul Diacre* (1884, inédit); *Contribution à la critique des annalistes franco-germains* (imprimé en 1855, édition augmentée); *Notice sur la mère de Manfred* (p. en 1881); *Sur l'histoire de la poésie italienne* (p. en 1837); *Sur l'histoire de l'art italien* (p. en 1878, éd. augmentée); *Sur le commencement de la guerre de Sept-Ans* (p. en 1844); *Frédéric II, roi de Prusse* (p. en 1878);

1. N'est-il pas un peu trop affirmatif de dire (p. 70) que : *la main des Senoussiya n'est pour rien dans les drames qui ont ensanglanté le Sahara depuis quinze ans?* Sans doute, l'amour du pillage a été le plus grand mobile; mais il y a eu autre chose, ainsi qu'on peut le voir dans les lettres d'Ahitaguel à Bou Aïcha (V. *Deuxième mission Flatters*, Alger, 1882, in-8, p. 156 et suiv.).

2. M. L. C. fait observer avec raison (p. 175) que les relations individuelles des Français et des Indigènes Algériens sont cordiales dans l'élément populaire; mais pourquoi parler de *l'animosité que témoigne collectivement à la race indigène la masse de la population française?* Nous ne croyons pas à l'existence de ce sentiment, qui n'a apparu que dans les écrits de quelques personnes, et ne s'est jamais traduit par des faits.

Frédéric-Guillaume IV, roi de Prusse (p. en 1878); *Préface aux Jahrbücher des deutschen Reichs* (p. en 1837). Suivent deux recueils de discours et d'écrits de circonstance, dont il est inutile d'indiquer ici le contenu.

Nous allons nous occuper avec quelque détail du premier essai, celui qui est relatif au déluge. Ranke l'a écrit de 1880 à 1882; il travaillait alors au commencement de son *Histoire universelle* et son attention était tournée vers l'Orient.

L'auteur se demande d'abord si la tradition du déluge est vraiment générale et il aborde l'examen du récit chaldéen publié en 1872 par G. Smith. Ce récit s'accorde avec celui de la Bible dans les circonstances extérieures qu'il relate, mais on peut dire qu'il en diffère beaucoup par l'esprit. La tradition assyrienne raconte le salut d'un prince aimé des dieux, Hasisadra; elle ne concerne pas le genre humain tout entier. Tandis que la tradition biblique a une signification universelle, la légende babylonienne est plutôt locale et nationale. Ranke n'hésite pas à attribuer la priorité au récit plus simple de la Bible, contrairement à ce qu'avaient pensé Lenormant et Dillmann [1]. Peut-être cette tradition a-t-elle été apportée aux Assyriens par les Juifs réduits en servitude; peut-être aussi existait-il en Babylonie une légende primitive assez vague, qui prit, au contact des Juifs, une forme semblable à celle de la Bible. Le récit de Bérose est analogue, par le fonds, à celui des tablettes assyriennes, mais, dans la forme, il se rencontre parfois textuellement avec la version des Septante. — Maintenant, quel rapport existe-t-il entre les légendes sémitiques et celle de Deucalion? La première mention de celle-ci se trouve dans Hésiode; elle est déjà nettement indiquée dans Pindare. Dans Apollodore, elle est visiblement altérée par des éléments de provenance sémitique, mais pour cet auteur, comme pour ceux qui l'ont précédé, elle est encore purement locale. D'autres traditions grecques sur de grandes inondations étaient localisées en Attique et en Béotie, en Arcadie, dans les Iles de l'Archipel. C'est seulement avec la *Cassandre* de Lycophron que le déluge apparaît comme une catastrophe universelle. La même opinion est développée dans le 1[er] livre de Diodore. Chez les écrivains romains, l'universalité du déluge est généralement admise; on la trouve dans un fragment de Nigidius Figulus, contemporain de Cicéron, dans Virgile, Horace et Ovide (ce dernier s'est inspiré de Lycophron). Les Juifs établis à Rome y introduisirent, vers la même époque, la version hébraïque. Josèphe offre une sorte de fusion entre le récit hébraïque et les légendes grecques, mais celles-ci tombèrent de plus en plus dans l'oubli. L'influence de la légende biblique est sensible dans Plutarque (*De solert. anim.*, XIII), qui mentionne la colombe envoyée par Deucalion hors de l'arche (λάρναξ) où il a trouvé refuge. Deucalion est encore plus semblable à Noé dans le traité de Lu-

1. Cette idée de Ranke me paraît inadmissible; je doute qu'il se trouve un orientaliste pour la partager.

cien *Sur la déesse syrienne;* la tradition grecque y est même tellement effacée qu'il n'est plus question de la création des hommes par le jet des pierres. Le syncrétisme d'alors a fait un seul personnage de Noé, de Xisuthros (le Noé de Bérose) et de Deucalion. Une monnaie bien connue d'Apamée, frappée sous Septime Sévère, qui porte la représentation de l'arche et la légende ΝΩ, prouve à quel point la légende biblique était devenue populaire dans le monde païen.

Ranke conclut qu'il a existé, en Grèce, en Palestine et dans l'Asie antérieure, des souvenirs *indépendants* d'un grand déluge, qu'il considère comme un événement réel (p. 17), mais il refuse d'aller plus loin et de mettre la tradition hébraïque en rapport avec une des dernières révolutions de l'écorce terrestre. Elle aussi doit avoir une origine locale et son caractère d'universalité est le résultat d'une généralisation. Quant aux autres légendes sur le déluge, comme celles de l'Inde, de la Perse, de la Chine, etc., elles nous sont parvenues dans des documents d'époque si tardive qu'on peut toujours admettre, selon Ranke, qu'elles dérivent de la tradition hébraïque.

Les éditeurs nous apprennent en note que Ranke, dans ses conversations sur ce sujet, repoussait vivement les deux hypothèses suivantes, qui ont trouvé crédit de nos jours : 1° Un événement qui se serait produit dans la patrie commune des races japhétiques et sémitiques, après leur séparation d'avec les Chamites et les Touraniens, aurait donné lieu aux légendes sémitiques et helléniques sur le déluge; 2° un phénomène local, ayant eu pour théâtre le bassin inférieur de l'Euphrate et du Tigre, serait l'origine de la tradition assyro-babylonienne, d'où dériveraient toutes les autres. Ranke croyait plutôt à une inondation simultanée de l'Asie antérieure et de la Grèce ; elle aurait eu pour effet la production de légendes qui, avec le temps, se sont pénétrées et amalgamées.

Il est toujours intéressant de connaître, sur un sujet aussi obscur, l'opinion d'un grand esprit comme Ranke, mais je ne crois pas que son opinion soit acceptable. Comme il avait lu le travail de F. Lenormant (dans le Ier volume des *Origines de l'histoire*), aucun élément de comparaison ne lui manquait; s'il a refusé d'entrer dans l'examen des traditions chinoises, américaines, etc., sur le déluge, c'est que sa critique se méfiait de l'originalité ou de la haute antiquité de ces traditions. Assurément, la méfiance est de mise et F. Lenormant en a montré de plus en plus à chaque fois qu'il a repris ce sujet; mais quelque part que l'on fasse aux fraudes pieuses, aux traditions *interpolées*, il n'en reste pas moins un ensemble considérable de récits qu'il n'est pas permis d'écarter sans examen. Ranke admet que la tradition hébraïque a influé sur celle des Assyriens, mais il admet aussi que ceux-ci possédaient une tradition indépendante; il semble qu'on puisse recourir dans bien des cas à une hypothèse analogue pour expliquer des ressemblances de détail, suspectes *à priori*, entre mythes dont le fonds

n'est pas le résultat d'un emprunt. Si le mythe sémitique du déluge a fait fortune, c'est précisément parce qu'il existait, dans un grand nombre de régions, des mythes analogues. Comment expliquer l'existence de ces mythes? Pour Ranke, c'est un cataclysme réel et local, un déluge *égéen*, qui est à la source des traditions grecques et sémitiques. Mais la science ne sait rien d'un pareil déluge. Elle montre bien, par exemple, que la faune tertiaire de l'île de Samos ressemble à celle de l'Attique et elle en conclut avec vraisemblance que, vers la fin de l'époque tertiaire, la mer Égée s'est formée en isolant les régions montagneuses qui sont devenues les îles. Mais, d'abord, ce phénomène se place dans une région différente de celles où la plupart des traditions sur le déluge se sont localisées, et, en second lieu, nous n'avons aucun motif d'admettre la contemporanéité de l'homme avec la faune tertiaire de Samos et de Pikermi. Même si cette contemporanéité venait à être établie, il serait tout à fait invraisemblable que la formation de la mer Egée eût laissé des souvenirs dans l'imagination populaire, alors que tant de phénomènes volcaniques, d'une intensité extrême, qui se produisaient à la même époque, n'en ont laissé aucun. L'explication de Ranke, que l'on peut qualifier d'*évhémériste*, doit donc être complètement abandonnée.

Il en est une autre bien plus simple, suggérée par les textes anciens eux-mêmes et aussi par des controverses qui ont duré jusqu'au XVIIIe siècle. Je rappellerai seulement ces vers d'Ovide (*Mét.*, XV, 263) :

Vidi factas ex aequore terras,
Et procul a pelago conchae jacuere marinae.

L'usage des coquilles comme ornements se constate partout aux époques les plus anciennes; la découverte de coquilles marines à des niveaux élevés a dû frapper de très bonne heure l'esprit des hommes. Au VIIe siècle, Xénophane parle des coquilles trouvées sur les montagnes, des empreintes de poissons dans les carrières de Syracuse et ailleurs; il en conclut que la mer a autrefois recouvert les terres (*Philosophoumena*, éd. Cruice, p. 29.) Plusieurs milliers d'années avant Xénophane, la même conclusion devait s'imposer aux observateurs les plus superficiels et dans les régions du monde les plus diverses, en l'absence de toute notion sur le phénomène du soulèvement des montagnes, qui est une des découvertes les plus récentes de la science. Au XVIIIe siècle encore, on objectait ces coquilles à Voltaire comme une démonstration du déluge; on sait comment Voltaire répondait, alléguant que les coquilles avaient été laissées sur les montagnes par des pèlerins! C'est aujourd'hui seulement que nous pouvons nous expliquer leur présence. Tant qu'elle est restée inexplicable, elle devait suggérer des mythes, car les facteurs des mythes ne sont pas seulement dans l'atmosphère : il s'en trouve en nous et autour de nous, même à nos pieds. Dans l'antiquité comme aujourd'hui, l'observation naïve, impatiente du *pourquoi*, est une source féconde de théories vaines, et de ces théories aux mythes il n'y a pas loin. Celui qui vient de nous occuper en est un exemple. La géologie mo-

derne a fait justice de la légende du déluge, mais le déluge est une vieille légende géologique.

Salomon REINACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Société de l'histoire de la Révolution française* a inauguré son Exposition historique dans la salle des États, au Louvre. Cette salle a été partagée par des cloisons en une série d'autres salles dont chacune correspond à une période de l'histoire de la Révolution. Un catalogue détaillé fixera le souvenir des objets qui y sont réunis.

ALLEMAGNE. — Le prix Zographos (2,000 mark) sera décerné par l'Académie des sciences de Munich à l'auteur du meilleur travail, rédigé en allemand, en latin ou en grec et envoyé avant le 31 décembre 1891, sur le sujet suivant : « Édition du mélode byzantin Romanos, avec une introduction exposant la tradition manuscrite, le rôle littéraire et l'art métrique du poète. »

BELGIQUE. — M. Paul FREDERICQ a fait tirer à part son étude sur l'*Enseignement supérieur de l'histoire et de la géographie en Hollande*. (Cp. *Revue*, n° 14, couverture, p. 4), étude qui fait suite à ses articles sur l'enseignement supérieur de l'histoire en Allemagne, en Belgique, en Écosse, en Angleterre et à Paris.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 avril 1889.

M. le directeur de l'enseignement supérieur explique par lettre à l'Académie les motifs qui ont déterminé M. le Ministre de l'instruction publique à prolonger, sur la demande de M. le directeur de l'École française de Rome, le terme fixé par les règlements pour le dépôt des mémoires des membres de cette École.

M. Paul Viollet commence la lecture d'un fragment intitulé : *Gallo-Romains et Barbares*. Il recherche les causes qui auront pu déterminer, dans certaines parties du monde romain, un courant d'opinion sympathique aux Barbares et qui les auront ainsi aidés à établir leur pouvoir sur les débris de celui de l'empire. Il en signale deux : un état de civilisation à peu près semblable, parmi les barbares et parmi les classes inférieures de la population romaine ; et un désir d'échapper à la domination impériale, devenue à la fois oppressive et impuissante. Ce dernier sentiment, porté jusqu'à la sympathie pour les barbares qui menacent l'empire, se rencontre dès le IIIe siècle chez un évêque chrétien, Commodien.

M. Abel Des Michels, professeur à l'École spéciale des langues orientales vivantes, lit une note sur *Une chanson politique chinoise au temps des Huns*. On rencontre, dans le Tsin choû ou Annales officielles de la dynastie des Tsín, une énigme historique, produite par la décomposition de certains caractères et renfermant un sens politique : elle fait allusion à la fondation de la dynastie des Tchâo postérieurs par le chef hun Chĭ lĕ. M. Des Michels donne la clef de cette énigme et l'examine comparativement avec une variante contenue dans l'ouvrage chinois qui porte pour titre : *Chi loû kouŏ tch' ûn tsieoû*.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° *Lettres de Gerbert* (983-997), publiées avec une introduction et des notes par Julien HAVET (un vol. de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*); 2° *Souvenirs de la Flandre wallonne*, tome VII; 3° ROBERT (Ulysse), *Notes historiques sur Saint-Mandé*; — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : *Contes plaisants annamites*, traduits en français pour la première fois par Abel DES MICHELS.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 29 avril — 1889

204. — **Die dem Raume entnommenen Synonyma fuer Gott** in der neu-hebraeischen Litteratur von Dr E. LANDAU, Zurich, 1888, in-8, p. 1-66.

Cette monographie traite des appellatifs de Dieu empruntés aux notions de l'espace, tels que : le ciel, le lieu, la demeure. L'introduction renferme une liste des synonymes du nom de Dieu dans la littérature postbiblique. L'auteur recherche l'influence que les religions étrangères ont eue dans le choix de ces noms et il trouve cette influence dans les facteurs qui ont amené les métonymies des mots ciel et lieu. Il nous semble être allé trop loin dans cette voie quand il rapproche le mot *ani* « moi » désignant l'Etre suprême du dieu assyrien *Ana* dont le nom signifie ciel ; *ani* dans ce cas ne doit pas avoir d'autre origine que *hou* « lui » employé dans le même sens.

R. D.

---

205. — **Wiener Vorlegeblætter** für archæologische Uebungen, herausgegeben von O. BENNDORF. 1re livraison. Vienne, A. Hœlder, 1889. 12 planches doubles in-fol., avec 2 p. de texte.

La première série des *Wiener Vorlegeblätter* n'a jamais été mise dans le commerce ; elle est à peu près introuvable et, d'ailleurs, d'une exécution médiocre. La nouvelle série que vient d'entreprendre M. Benndorf est extrêmement intéressante, tant par le choix des sujets que par la bonne qualité de la gravure [1]. C'est le premier pas vers la publication d'un *Corpus* des vases signés, reproduits d'après des photographies ou des dessins dignes de confiance. On trouvera dans cette livraison

1. Je regrette de devoir faire une réserve pour les sarcophages reproduits à la pl. IX ; cette planche rappelle l'ancienne série des *Vorlegeblætter*.

l'œnochoé de Gamédès (pl. I, 5), la célèbre amphore de Klitias et Ergotimos (pl. II-IV), l'amphore et la coupe d'Exékias que possède le Louvre, sept autres vases peints signés du même céramiste (pl. V-VII), etc. Trois planches (X-XII) sont consacrées à l'*Ilioupersis* de Polygnote : on y voit les essais de restitution de cette œuvre qui ont été tentés par Caylus, Gœthe, Riepenhausen, Lloyd, puis les très curieux dessins de M. Michalek, qui, sous la direction de M. Benndorf, a restitué à son tour la même composition d'après la description de Pausanias, à l'aide des peintures de vases contemporaines de Polygnote. En comparant cette restitution à celle que Riepenhausen a donnée en 1804, on sent très vivement les progrès que l'intelligence de l'art grec a accomplis depuis le commencement de ce siècle ; c'est surtout aux études de céramique que nous en sommes redevables, n'en déplaise à ceux qui font fi de ces études.

Salomon REINACH.

---

206. — Hans von ARNIM. **Quellenstudien zu Philo von Alexandria** (Philologische Untersuchungen hgg v. Kiessling u. U. v. Wilamowitz-Mœllendorff. Elftes Heft). Berlin, Weidmann, 1888, 140 p. in-8. 4 m.

M. H. von Arnim se réclame de M. de Wilamowitz ; il y a tous les droits. Il n'a pas encore l'étonnante richesse de connaissances et d'idées de son maître ; mais il a la méthode. Il s'est attaqué à un sujet ingrat et difficile ; peu importe la pauvreté apparente des résultats ; le charme des études de ce genre est, pour les trois quarts, dans l'exercice habile et attentif des facultés les plus rares et les plus délicates. C'est un début dont chacun serait fier.

La première de ces trois études est à coup sûr la plus parfaite. Elle complète d'une manière qui paraît être définitive le commentaire de Bernays au περὶ ἀφθαρσίας κόσμου du Pseudo-Philon. L'analyse y est trop précise et trop menue pour qu'il soit possible de la résumer. Nous savons à présent avec une approximation très suffisante l'époque à laquelle l'écrit fut composé, et la valeur exacte de la précieuse mine de renseignements souvent uniques où l'auteur a puisé. Je n'y vois rien à reprendre : les points d'interrogation que l'on met à une première lecture en marge de certains raisonnements à l'air un peu trop conjectural, disparaissent presque tous à une étude plus attentive. Et je ne puis guère détacher que la jolie correction de Bücheler au bas de la page 12 (ἐδόκουν remplacé par ἠδίκουν et remis en place ; ἄνευ προφάσεως corrigé en ἂν εὐπροφάσιστα ; λέγειν paraît moins satisfaisant).

La seconde étude est la plus importante des trois. Elle est aussi la plus incertaine dans son argumentation et dans ses conclusions. Elle mérite, à ce double titre, qu'on s'y arrête.

On trouve dans le περὶ μέθης de Philon (I p. 383-388 Mangey) un exposé systématique des raisons qui établissent l'incertitude de nos

connaissances. M. d'A. l'a rapproché des dix tropes de Sextus Empiricus. Les résultats de la comparaison sont frappants.

Les deux premiers tropes sont dans le même ordre chez Philon et chez Sextus : mêmes arguments, mêmes exemples parfois, mêmes termes souvent. Le troisième de Sextus manque chez Philon. M. d'A. cherche à prouver que cette lacune n'interrompt pas la progression systématique de l'argumentation. Je ne crois pas qu'il y réussisse ; je crois que Pappenheim a raison, au moins dans cette mesure, et que l'ordre logique chez Sextus est réel, et est le bon ; mais passons. — Le 4e trope de Sextus devient donc le 3e de Philon ; puis viennent le 5e de Sextus (4e de Philon), le 7e et le 8e de Sextus (5e et 6e chez Philon), le 6e de Sextus (7e chez Philon). Le 9e de Sextus manque, et le 10e de Sextus devient chez Philon le 8e et dernier. Ici nous voyons, non sans surprise, l'auteur s'évertuer à prouver que le dernier trope de Philon, bien qu'identique dans l'argumentation et dans les termes au dernier de Sextus, est fait en réalité de deux tropes distincts. Nous hésitons, ne sachant trop où il en veut venir. Nous le comprenons quelques pages plus loin.

Voici la combinaison, ingénieuse autant qu'instable. Les tropes dits pyrrhoniens sont d'Aenesidème, il n'y a plus aujourd'hui à en douter. Or, Aristoclès (cité par Eusèbe) lui en attribue 9, tandis que Sextus en a 10. Où est le vrai ? Si l'on parvient à établir que Philon en connait et en expose 9, il devient un témoin important à l'appui du dire d'Aristoclès ; si en outre l'on arrive à prouver que Philon eut sous les yeux l'Hypotypose même d'Aenesidème, la donnée est mise hors de doute.

Je ne crois pas que l'argumentation ait force convaincante. D'abord le dixième trope de Sextus se retrouve tout entier, presque identique, dans le huitième de Philon. La progression est la même, des opinions communes aux δογματικαὶ ὑπολήψεις. La continuité de la discussion n'est pas contestable, et je ne crois pas qu'un lecteur non prévenu y puisse voir deux séries d'arguments. Enfin, et à cela il n'y a pas de réponse, Diogène Laërce dit nettement (IX, 87) que ce 10e trope formait pour Aenesidème comme pour Sextus un argument unique. Puis, fût-il admis que Philon vient à l'appui de la donnée d'Aristoclès, encore ne serait-elle pas hors de conteste. A supposer qu'Aristoclès ait écrit réellement ἐννέα, nous avons, comme l'a montré Natorp, de qui M. d'A. fait sur ce point trop bon marché, assez de raisons de nous défier de lui. Et à supposer qu'il ne faille pas lire tout simplement δέκα, et voir dans l'ἐννέα une erreur de copiste, comme le pensait déjà Ménage (dans ses notes à Diogène) et comme l'admet aujourd'hui Hirzel, l'autorité d'Aristoclès vaudrait-elle contre les témoignages formels de Sextus et de Diogène, contre la donnée du Pseudo-Lamprias, qui est encore à discuter, et contre Favorinus, qui dut certainement en admettre dix, à en juger par l'absence de toute mention contraire chez Diogène, et aussi peut-être par le nombre des livres donné par Aulu-Gelle ? (XI, 5, 5)

Le texte de Philon a assez d'importance par lui-même pour qu'on se contente d'en tirer ce qui est réellement contenu. Il apporte d'abord un argument de plus [1] à l'opinion aujourd'hui incontestée, qui place Aenesidème avant l'époque de Philon. Et il permet de le reculer décidément jusqu'aux temps de Cicéron, si l'on admet, comme je le pense, et contrairement à l'opinion de M. d'A., que Philon ne connut son traité que de seconde main, par l'intermédiaire d'une rédaction interposée. En voici au moins une ou deux raisons.

Je suis surpris que M. de Wilamowitz, qui connaît Diogène comme pas un, n'ait pas suggéré à M. d'A. l'idée d'en faire une étude plus approfondie. Il y aurait vu qu'il existait, à n'en pas douter, trois rédactions des tropes différentes de celle de Philon : celle de Sextus, celle de Favorinus, et celle de Diogène lui-même, dont l'analyse serait pleine d'intérêt. Or, quelle dut être de ces quatre rédactions la plus voisine du texte authentique? Nous ne savons presque rien de celle de Favorinus; du texte même de Diogène il ressort que celui qu'il avait sous les yeux, et qu'il copiait, différait de l'original; restent Sextus et Philon. Or, tout concorde, et j'adhère pleinement sur ce point aux raisons de Hirzel (III, 116, note), à donner la préférence à Sextus. Et, de plus, indépendamment des raisons de sentiment, nous avons en sa faveur un témoignage formel et unique : Diogène nous dit, au passage invoqué plus haut, que Sextus et Aenesidème s'accordaient à placer au dixième rang un même trope. Le texte est altéré, mais la correction, qui d'ailleurs me paraît s'imposer, importe peu ; tel quel, le témoignage est irrécusable. — Il est aisé d'en conclure que la rédaction de Philon est un document de plus, mais n'est pas plus que celle de Diogène, et est moins que celle de Sextus la version authentique. Je crois qu'une restitution approximative du texte d'Aenesidème serait aujourd'hui chose possible et relativement facile, mais devrait avant tout être appuyée sur une étude très attentive du texte de Diogène, le jour où l'on se serait enfin décidé à nous donner un Diogène.

Reste la question de l'héraclitéisme d'Aenesidème. M. d'A. convient lui-même (p. 93) que son interprétation peut paraître artificielle. Elle tient en deux thèses, où il s'efforce de concilier les négations de Diels et de Zeller avec la construction de Natorp : 1° Aenesidème a pu dire, et a dit certainement que le scepticisme est l'ὁδός qui mène à l'héraclitéisme, mais il entendait par là que la philosophie sceptique donnait la clef, c'est-à-dire le vrai sens phénoméniste du dogmatisme d'Héraclite ; d'où la nécessité d'accepter comme authentiques toutes les données de Sextus où l'interprétation phénoméniste est possible ; 2° il n'a pu admettre les thèses proprement dogmatiques d'Héraclite, celles qui ne sont susceptibles d'aucune traduction en langage sceptique ; d'où la nécessité de rejeter comme inexactes les données de cette nature que nous trouvons chez Sextus et chez Soranus (Tertullien).

1. Et non pas un argument unique en son genre, car le même raisonnement s'applique à Favorinus, et, s'il y a lieu, ce qui est encore à examiner, à Plutarque.

Je crains qu'il ne satisfasse personne. Je ne crois volontiers ni aux négations de Diels et de Zeller, ni à l'hypothèse à demi conciliante de M. Brochard, ni à la conciliation déterminée de M. d'A. Si Aenesidème était réellement revenu sur le tard, comme semble l'accorder en un endroit M. d'A. (p. 99), à des « Ketzereien » dogmatiques, nous pouvons affirmer hardiment que Sextus l'eût su et l'eût dit. Reste la voie d'interprétation nettement positive où est entré Natorp, et où M. d'Arnim l'a en partie rejoint; je crois que c'est la bonne.

La troisième étude est consacrée à un chapitre du *de plantatione Noë* (p. 350-356) où est discuté le ζήτημα Stoïcien : εἰ μεθυσθήσεται ὁ σοφός. Je ne crois pas que la démonstration puisse être attaquée, ni dans sa marche, ni dans ses résultats essentiels [1].

Lucien HERR.

---

207. — Eugène RABIET. **Inscriptions antiques** trouvées à Cadenet (Vaucluse). Paris, 1888, 20 pp. in-8.

Ce recueil, paru au même moment que le XII[e] volume du *Corpus* contient une inscription qui ne s'y trouve pas (n° 7) [2]. On trouve de plus des renseignements intéressants sur les antiquités du pays et la détermination du site des *Dexiuates* sur la colline du Castelar. La plaque de cuivre (hachette?) dont s'est occupé Borghesi, puis M. Mowat, reçoit une interprétation nouvelle dont les points suivants me paraissent acquis : la distinction des deux inscriptions, les lectures *d(eae) D(exiuae)* et *mar(inus);* l'explication de l'inscription de la partie rectangulaire souffre encore des difficultés. Je crois que les lignes 2-3 du n° 4 (*C. I. L.*, XII, 1069) doivent se lire *C(aius) Julius V(oltinia tribu)* ou *V[ol(tinia tribu)] Auennu[s];* la lecture du *Corpus* n'eet pas probable, car les lettres *liu* de *Julius* forment monogramme.

P.-A. L.

---

208. — E. de MÉNORVAL, **Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours**: I. Depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1380. Paris, Didot, 1889, in-12, XXXVI-486 pp.

Soit un conseiller municipal de Paris, qui aime Paris, dont la voca-

---

1. P. 56, l. 12, au lieu de Zeller V, p. 410 III, 2, écrire V[3], 410, 2. — P. 64, l. 10, lire τοῖς κατασκευαζομένοις. — P. 122, l. 11 d'en bas, pourquoi δεῖ? — P. 123, l. 3 d'en bas, νῦν est peu vraisemblable. — P. 130, dernière ligne, il faut certainement écrire εἴδεσι, cf. chez Philon quelques lignes plus bas ὥστε καὶ τὸ μαθόντα ἑκατέρῳ τῶν εἰδῶν ἐφαρμόττει. — P. 96, au lieu de 29, 19.

2. Le n° 6 (mauvais texte dans *C. I. L.*, XII, 1066), fait connaître le dieu local *Lanoualus*. M. R. aurait pu comparer le deuxième élément de ce nom au deuxième élément de *Atenalus* (C. I. L., III, 5092 b, 5523), *Katoualos* (à Nîmes, *ib.*, XII, p. 383, inscr. gaul. n. 2), *Nertoualus* (à Embrun, *C. I. L.*, XII, 88). Doit-on comparer le premier élément à la finale de *Medio-lanum*, dont M. Fick a donné récemment une ingénieuse explication (= lat. *planum*, *Beitraege* de Bezzenberger, t. XII, p. 161)?

tion historique a été éveillée, comme celle de Aug. Thierry, par la lecture de Chateaubriand et par celle de Walter Scott (p. XI), qui a fréquenté jadis « pendant trois ans le département des mss. de la Bibliothèque », et, plus récemment, la bibliothèque Carnavalet, qui connaît les publications de la Société de l'Histoire de Paris, qui lit régulièrement les procès-verbaux des séances de l'Académie des Inscriptions, qui a fait partie, au Conseil municipal, « de la commission des travaux historiques, du comité des inscriptions parisiennes, du comité des Arènes, etc. », mais qui, d'ailleurs, n'est pas au courant des travaux récents sur l'histoire générale de notre pays, et qui a beaucoup plus de goût pour la compilation que pour la critique, s'il entreprend d'écrire l'histoire de Paris, il l'écrira de la même manière que M. de Ménorval. Il consignera çà et là des renseignements neufs et précis qui le feraient prendre, au premier abord, pour un historien bien informé : il résumera (p. 332), par exemple, les dernières communications de M. L. Delisle à l'Institut au sujet des opérations financières du Temple ; il réfutera (p. 223) l'histoire de la fondation des Quinze-Vingts pour trois cents chevaliers, dont le caractère légendaire a été dénoncé en 1887 par M. L. Le Grand ; il n'ignorera pas (p. 411) les récentes controverses de MM. Tessier et Noël Valois au sujet d'Etienne Marcel. Mais il reproduira sans sourciller les plus grosses erreurs traditionnelles en matière d'histoire générale, celles qui, bannies des sommets, végètent encore dans les bas fonds de la littérature historique, dans les manuels de troisième main, dans l'enseignement populaire : par exemple, sur le caractère *national* de la révolution dynastique de 987 (pp. 148, 163) « préparée par l'antipathie des deux races gauloise et franque », sur la signification de l'édit de Kiersy sur Oise (p. 161 ; cf. p. 139, note 5), sur les terreurs de l'an mille (p. 176), sur la création du Parlement en 1302 (p. 257), etc. Son livre sera un assemblage de faits véritables et de faits inexacts, intimement mélangés. Il citera sur le même pied de bons auteurs et de mauvais, des textes originaux et des tirades de Victor Hugo, également propres, sans doute, à son avis, à corser le récit de traits pittoresques et de couleur locale. Lui qui est assurément frotté d'érudition, il s'abandonnera parfois à des fantaisies étymologiques, et croira (p. 122) que *fragile* est le mot populaire formé sur le latin *fragilis* « par une lente évolution de mille ans ». — En voilà assez pour montrer à quels lecteurs s'adresse l'ouvrage de M. de M ; ce n'est pas aux lecteurs cultivés, qui exigent, sinon plus de science, au moins une science de meilleur aloi ; c'est aux lecteurs à demi cultivés qui n'ont pas le palais délicat et qui avalent, sans s'en apercevoir, le médiocre avec l'excellent. Ce livre leur plaira ; il est plein d'anecdotes et de réflexions qui leur paraîtront judicieuses ; c'est, pour ainsi dire, un petit Larousse de l'histoire de Paris. Parfois, l'auteur met en scène des personnages imaginaires dans le genre du jeune Anacharsis pour sauver l'ennui d'une exposition dogmatique ; il nous fait visiter Lutèce avec « Catilius Severus, un matin, le 2 avant les ides de

mai 305 *(sic)*, sous le règne de Constance Chlore ». Il sait égayer les choses du passé par des assimilations modernes, comparer les compagnons de Clovis à des « caporaux » (p. xxv), et rapprocher (p. 105) du mot des gens de Rigonthe, fille de Chilpéric, dont le char se brisa au moment de partir pour le pays des Goths, *(Omnes « Mala hora » dixerunt*. Gr. Tur. vi, 45. éd. H. Omont, p. 233) une exclamation parisienne! Ce sont là des éléments de succès auprès du public pour lequel M. de Ménorval a écrit. Il y a lieu de souhaiter du reste que ce travail soit lu en effet par le public en question, car, grâce aux bonnes intentions dont il est pavé, il pourra rendre quelques services.

Ch. V. L.

---

209. — **Journal inédit de Arnauld d'Andilly** (1620), publié d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque de l'Arsenal par Eugène Halphen. Paris, imprimerie D. Jouaust, 1888, grand in-8 de 60 p.

Le neveu de M. Eugène Halphen, feu Achille Halphen, a publié le *Journal d'Arnauld d'Andilly* de 1614 à 1619, d'après une copie qu'il avait trouvée dans les recueils de Conrart. Il savait, dit M. E. H., en un bref avertissement que je reproduis d'autant plus volontiers que la plaquette dont je m'occupe a été tirée seulement à 25 exemplaires, « il savait que l'original existait. M. Varin, conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, l'avait utilisé pour son ouvrage : *La vérité sur les Arnauld*, dans lequel il dit comment il avait découvert (au dépôt de la musique) ce ms. inscrit au catalogue des papiers des Arnauld et perdu depuis longtemps. M. Varin était mort en 1849 et avec lui avait disparu le ms. A. Halphen, en 1857, assisté des conservateurs de la Bibliothèque de l'Arsenal, avait fait d'inutiles efforts pour le retrouver, et il dut, à son grand regret, donner au public six années seulement du journal qui, d'après M. Varin, s'étendait de 1615 à 1632, remplissant huit vol. in 8°. Il fallait donc renoncer à l'espoir de jamais posséder ce journal précieux, comme dit le catalogue, lorsque plus de trente ans après on retrouva les huit volumes pour la seconde fois dans un endroit où il n'y avait aucune raison de les chercher. Ils étaient dans la partie de la Bibliothèque réservée aux imprimés, couchés derrière plusieurs rangs de volumes peu consultés. Comment étaient-ils venus là, personne ne le peut dire, mais ils étaient restitués aux travailleurs, et il faut espérer que leurs courses vagabondes sont terminées. »

Les pages extraites par M. E. H. du ms. de l'Arsenal, contiennent le récit des évènements accomplis depuis le dimanche 12 janvier jusqu'au 31 décembre 1620. Il y a là bien des petits faits, mais aussi force choses importantes, et le tout est d'une minutieuse exactitude. C'est surtout au point de vue chronologique que le *Journal* pourra rendre de grands services aux travailleurs. Arnauld d'Andilly, si bien placé pour tout savoir, donne parfois des détails que l'on ne trouve pas dans les mé-

moires de ses contemporains. Aussi apprendra-t-on avec plaisir que M. E. H. a la très louable intention de publier le journal complet. Nous le supplions, nous qui savons combien il est modeste et discret, de ne pas douter de ses forces, de chercher avec une noble confiance à entourer le texte de toutes les notes désirables, travail pour lequel il est si bien préparé et qui nous dédommagera, en ce qui regarde le règne de Louis XIII, de ce que nous avons perdu, pour les règnes de Henri III et de Henri IV, quand le commentaire promis par les éditeurs des *Mémoires-Journaux de Pierre de l'Estoile* n'a pu être donné, commentaire qui eût été surtout l'œuvre de M. E. Halphen, le plus laborieux et le plus compétent des sept collaborateurs que l'on s'amusait à appeler la nouvelle *pléiade*[1].

T. DE L.

---

210. — L. DE LA SICOTIÈRE, **Louis de Frotté et les insurrections normandes** 1793-1832. Paris, Plon, 1889. Trois tomes, XXXI et 629 p., 812 p., 55 p.

211. — **Les premiers troubles de la Révolution dans la Mayenne**, étude sur l'état des esprits dans les différentes régions de ce département depuis le commencement de 1789 jusqu'à la fin d'août 1792, par V. DUCHEMIN, terminée et publiée par Robert TRIGER. Mamers, Fleury et Dangin, 1888. In-8, XXI et 217 p.

212. — Henri WALLON, **Les représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II**, 1793-1794. Tome deuxième. L'Ouest et le Sud-Ouest. Paris, Hachette, 1889. In-8, 502 p. 7 fr. 50.

213. — Cte G. de CONTADES, **La Chaux**. Notes et souvenirs. Paris, Champion, 1888. In-4, 55 p.

L'ouvrage de M. de La Sicotière sur *Louis de Frotté et les insurrections normandes* forme trois volumes. Composé d'après un très grand nombre de documents inédits, entre autres les papiers de Frotté, les pièces des archives de la guerre et une foule de *Souvenirs*, comme ceux de Moulin, adjudant-général de Frotté, du comte de Semallé, du vicomte de Chambray, il est, ainsi que dit l'auteur, le fruit de laborieuses recherches, et il a coûté plusieurs années. M. de La S. a divisé son premier volume en trois parties. La première partie est consacrée à Frotté avant l'insurrection. On voit poindre dans l'enfant les qualités de l'homme fait; on voit le jeune Frotté suivre à Versailles les leçons du futur conventionnel Gorsas, puis entrer à Lille au régiment de Colonel-Général, se tirer galamment de ses affaires d'honneur, consacrer ses loisirs de garnison à la lecture et à l'étude, se prononcer nettement contre la Révolution, émigrer après Varennes et prendre part à la campagne de 1792. Ici, que M. de La S. me permette une légère critique; il n'est pas du tout au courant sur le sujet qui, il est vrai, ne concerne Frotté qu'indi-

---

1. Je juge inutile d'indiquer à M. E. H., dans l'échantillon qu'il nous donne aujourd'hui, quelques leçons qui ne peuvent être maintenues, telles que : *Fransac* pour *Fronsac* (p. 49), *Roquekert* pour *Roquefort* (p. 53), *Bazau* pour *Bazas* (p. 58), etc.

rectement; mais encore n'est-il plus permis aujourd'hui de dire qu'on ignore les causes de la retraite de Brunswick et que la question reste presque insoluble pour l'avenir [1]. En 1793, Frotté est à l'armée de Condé; mais il veut combattre la Révolution en France même, sur son propre terrain. Il se rend à Londres; il entre en relations avec le gouvernement anglais, avec Puisaye, son compatriote, qui le recommande au ministère, avec le comte d'Artois; il reçoit un brevet de lieutenant-colonel pour aller ranimer le parti royaliste. Lui-même a écrit (I, p. 80-93) le récit d'un voyage qu'il fit alors en Vendée, de ses entretiens avec Charette, des conférences de la Mabilais, de ses relations avec les représentants de la Convention et avec Hoche auquel il trouve « de l'élévation dans l'âme, un grand amour de la gloire, de la pénétration et de la fierté » (p. 87). C'est alors que Frotté organise la chouannerie en Normandie; M. de La S. nous présente ses principaux lieutenants, Billard et Moulin, puis nous ouvrant un deuxième livre *(La Basse Normandie avant l'insurrection)*, décrit la contrée, le caractère et les mœurs des populations, le personnel que l'insurrection recruta dans le pays, les événements qui préparèrent la révolte (levée des 300,000 hommes, fédéralisme, passage de la grande armée vendéenne). Ces pages du volume (p. 127-152) sont curieuses; on remarquera particulièrement la description du Bocage normand et du tempérament de ces gens du Nord-Ouest, de ces paysans qui firent de leurs curés insermentés des martyrs, qui « ne créèrent pas la chouannerie, mais la soutinrent plus passivement qu'activement, avec discrétion, ténacité et dévouement » [2]. Tout ce deuxième livre n'est d'ailleurs qu'une narration des faits qui se sont passés dans la Basse-Normandie, avant l'apparition de Frotté. M. de La S. raconte avec soin, d'après une foule de documents, le siège de Granville, les rigueurs de la commission révolutionnaire établie par Lecarpentier, l'ineptie des généraux républicains qui commandèrent en Basse-Normandie ou sur la lisière (c'est, dit-il, un « ramassis d'inconnus, d'incapables et d'indignes », p. 193), les privations de tout genre que subissait l'armée des *bleus*, son indiscipline, ses pillages, ses excès. Aux Sepher, aux Beaufort, aux Peyre, aux Vachot succède Hoche. M. de La S. rend hommage au jeune général et reproduit ses dépêches et proclamations où il remarque « ce ton d'autorité et cet engagement de sa parole personnelle que les hommes supérieurs ont toujours affecté » (p. 212). Mais pourquoi nous donner ensuite une série d'annales, nous dérouler d'une façon mono-

---

1. Toute cette page 38 serait à refaire, et nous renvoyons l'auteur à nos études sur le sujet. En attendant, qu'il corrige, p. 35, « Heiman » en *Heymann;* qu'il ne dise pas, p. 37, « que Dumouriez, quittant son ministère de la guerre, vint prendre la direction de l'armée française » (il y a de la marge du 18 juin au 18 août); qu'il substitue, p. 38, *Esterhazy* à « La Tour »; qu'il écrive, p. 40, *Kalkreuth* et non « Kalkreut ».

2. P. 128, lire *Steenstrup* et non « Steens-Trup » et p. 134, placer en 1792, non en 1793, *Robert, chef de brigands.*

tone et froide mois par mois et département par département tous les menus faits qui prouvent le mécontentement des populations et annoncent la révolte? [1] Cette révolte, c'est Frotté qui l'organise véritablement, qui lui donne solidité et cohésion. M. de La S. expose dans le livre troisième (p. 271-553) l'habileté, la ténacité, la fécondité de ressources que déploya son héros de 1795 à 1796 dans sa *première guerre;* il fait son portrait; il décrit le costume de ses soldats. On regrettera toutefois que le reste de ce livre troisième ne se compose que d'une suite de petits paragraphes qui, sans trop s'unir et se relier, retracent toutes les affaires où Frotté et ses hommes furent aux prises avec les républicains. Mais M. de La S. voulait être complet. Notons, parmi les principaux épisodes de cette première guerre, les affaires du château de Torchamps, de Briouze, de Villechien, de La Ferté-Macé, de l'Auberge-Neuve, de Dieufit, du Grand-Celland, la surprise de Mayenne, le siège de Tinchebrai et « combien d'autres rencontres sanglantes dont l'histoire n'a gardé aucun souvenir! Combien de sépultures creusées à la hâte sous un pommier, à l'abri d'une haie, au pied d'une croix de granit ou de bois! » (p. 364). Citons aussi les pressants appels de Frotté qui veut donner à un prince de la maison de Bourbon le commandement général de l'insurrection, les difficultés de toute sorte qui environnent Hoche et les mesures que prend le grand pacificateur : formation de corps francs, colonnes mobiles, désarmement successif des communes « passées pour ainsi dire au crible », enlèvement des bestiaux, rétablissement de la discipline, tolérance religieuse, avances faites aux prêtres et à tous les insurgés. Et que d'anecdotes, que d'aventures singulières comme celles de Briqueville qui, un soir, escalade les murs de son jardin, approche du rez-de-chaussée, aperçoit sa femme au milieu d'officiers républicains et, furieux, exaspéré, allait s'élancer et tuer tout, si de Moustier ne l'avait arrêté et emmené (p. 430)! Que d'incidents romanesques ou sinistres comme l'arrestation de David la Terreur, et les assassinats de la Lande de Lougé! Enfin, au bout d'une année, après avoir dominé la campagne, effrayé les villes et commandé une armée de cinq mille hommes, Frotté dépose les armes et regagne l'Angleterre. — Ici s'ouvre le second volume, aussi plein de faits, aussi bourré de documents et de notes que le premier [2]. L'auteur nous transporte en Angleterre et montre Frotté négociant une reprise d'armes avec Pitt, Windham, Gréville, insistant de nouveau pour enlever le comte d'Ar-

1. Puisque l'auteur a pris la peine fort louable de mettre une note au bas des pages sur chacun des généraux républicains, pourquoi dit-il si peu sur Tilly et La Rue? — Voir sur La Barolière notre *Retraite de Brunswick*, p. 189 et suiv.

2. Il comprend les livres IV : *Frotté en Angleterre*. V. *Le 18 fructidor*. VI. *L'Angleterre et la Normandie* 1797-1799. VI. *Seconde guerre*. VIII. *Arrestation et mort de Frotté*. IX. *Organisation, personnel*. X. *Généralités*. XI. *Empire, Restauration*, 1832 et vingt-cinq appendices. (Le tome premier contient, lui aussi, des appendices, au nombre de vingt.)

tois et lui donner la direction du mouvement, s'épuisant en stériles efforts pour envoyer des secours à ses camarades restés en France, jalousé, dénigré, tombant enfin dans le découragement jusqu'au jour où le gouvernement anglais se décide à une diversion puissante. Le 23 septembre 1799, Frotté débarque sur la côte normande; mais auparavant M. de la S. a eu soin de retracer la situation générale de la contrée, l'état des esprits, la série de complots et d'attentats de plus en plus graves, qui précèdent la *seconde guerre* de Frotté (affaire Destouches, courte campagne de Billard, de Mérille, de Picot, etc.), et, lorsqu'il arrive au retour de Frotté, il décrit les forces respectives des deux armées avec la même conscience, la même exactitude que dans le précédent tome. Nous n'insistons pas sur les affaires et rencontres de cette nouvelle lutte; nous signalons seulement les pages consacrées à la pacification de l'Ouest préparée par Hédouville et exécutée par Bonaparte, au rôle de Mme Turpin de Crissé, aux conférences de Pouancé, de Condé et de Montfaucon, aux soumissions des différents chefs. Finalement, Frotté reste seul en armes, et après la défection de d'Autichamp, de Châtillon, de Pallu-Duparcq, de Suzannet, après le combat de Cossé, après les pertes qu'il éprouve dans des engagements multipliés, lui aussi, se résigne à traiter. On sait ce qui se passa; il gagne Alençon, avec un sauf-conduit, pour conférer avec Guidal; il est désarmé, mené à Verneuil, jugé par un conseil de guerre, condamné comme émigré et fusillé dans un pré qu'on nomme encore le *Clos-Frotté*. C'était, dit justement M. de la S , un guet-apens, et « cette violation du droit des gens, ce simulacre de jugement sans témoins ni défenseurs, cette consommation hâtive et sanglante du forfait, préludent à l'affaire du duc d'Enghien » (p. 531). Mais l'ouvrage ne se termine pas à la mort de Frotté; l'auteur expose par le menu les forces dont l'insurrection avait disposé et les divisions que Frotté éparpillait sur le vaste territoire de la Normandie; il énumère les officiers de l'état-major ; il réunit sous le titre *généralités* une foule de sujets intéressants pour l'histoire de la Chouannerie normande (chauffeurs, faux chouans, sobriquets); il conte les intrigues galantes des insurgés, donne les noms de quelques prêtres condamnés par les tribunaux révolutionnaires, etc. Il conclut par le récit des affaires qui eurent lieu sous l'Empire (affaire La Papotière, du Quesnai, Prigent), de la saisissante évasion de Moulin et du jeune Frotté, de l'expédition du duc d'Aumont en 1815, de l'insurrection de 1832. — Un tome troisième renferme une carte du théâtre de la guerre et une table générale des noms de personnes et de lieux. Cette table compte plus de cinquante pages sur deux colonnes ; c'est dire (et l'on s'en doute déjà par notre trop rapide analyse), que le livre de M. de la S. renferme une immense quantité de renseignements historiques. Aussi ne lui reprocherons-nous pas d'avoir un peu sacrifié la mise en œuvre, et comme il l'avoue avec bonne grâce, la question d'art et de goût. Après tout, il a fait revivre le principal personnage de son récit,

le chef et l'âme de la chouannerie normande, ce Frotté, à la fois homme de guerre et politique, très brave, très intelligent et très malheureux. Il ne s'est pas contenté de mettre en relief cette figure jusqu'ici peu connue; il a éclairé beaucoup de côtés obscurs de l'émigration et des insurrections royalistes, et on ne saurait croire le nombre de citations curieuses qu'il a tirées des correspondances du temps, de notes justificatives et complémentaires qu'il a jointes à son texte, d'informations qu'il a données chemin faisant sur les personnages de la Révolution. Bref, M. de la S. a fait une œuvre très louable et très remarquable, une de ces œuvres où l'on sent qu'une seule date, une seule note a coûté de grandes recherches. Tant de peine ne sera pas perdu; tous les travailleurs témoigneront leur reconnaissance à M. de la Sicotière et le féliciteront et le remercieront avec nous d'avoir mené à bout ce gros ouvrage de 1500 pages, si plein de conscience et de savoir.

M. de la Sicotière a eu le temps de lire dans la *Revue du Maine* l'étude de MM. Duchemin et Triger sur *les premiers troubles de la Révolution dans la Mayenne*, et trouve cette étude « sérieuse et approfondie ». Tel est aussi notre jugement. M. Duchemin était un consciencieux érudit, et on regrettera qu'il soit mort avant d'achever son ouvrage. Il n'en avait rédigé que les parties principales; c'est son ami M. Triger qui les a reliées les unes aux autres et rattachées aux événements généraux (p. xx)[1]. Le volume comprend six chapitres : I. *La guerre aux chartriers et aux institutions féodales*. Les deux auteurs racontent l'impression produite dans le Maine par la prise de la Bastille, les deux journées terribles du 23 et du 24 juillet qu'on nomma le *jeudi* et le *vendredi fous*, l'attaque du château de la Coulonche, l'incendie des chartriers de Vaugeois, Couterne, La Motte-Madré, La Bermondière, Hauteville, la résistance que les insurgés rencontrent au château de Boisthibault et à Lassay, etc. II. *L'anarchie sociale*. On retrouve dans ce chapitre le tableau inévitable des derniers mois de 1789 et de l'année 1790 : émeutes de grain, pillage des greniers, actes de brigandage, impuissance et découragement des municipalités. III. *Les premiers symptômes de réaction*. Ce chapitre est consacré aux troubles que produit la constitution civile du clergé : les auteurs ont tiré parti de l'ouvrage de Dom Piolin sur l'Eglise du Mans, mais ils ont ajouté beaucoup de détails curieux sur la lutte religieuse; que de démonstrations, que de violences contre les *intrus*, que d'émeutes dans les villages! (voir surtout celle de Saint-Ouen-des-Toits où les femmes chassent le curé Pottier, p. 110-112, et celles de Chammes et Châtres). IV. *Les mesures de violence :* elles sont prises par les révolutionnaires qui donnent la chasse aux insermentés et ferment les églises, prises également par les catholiques et les partisans de l'ancien régime qui « forment en silence des coalitions défensives » (p. 132); M. Duche-

1. M. Triger a suivi le même plan et distingué par des crochets ce qu'il a ajouté ou rédigé.

min a rédigé, dans ce chapitre, le récit de l'émeute d'Evron déjà fait par M. Gérault et par dom Piolin ; M. Triger retrace les conséquences de cette émeute, le « déchaînement général », le « délire de fureur qui présage déjà les mauvais jours de 1793 » (p. 141), les troubles d'Ernée et d'Ambrières, la fermentation de Laval où cinq cents royalistes signent en juillet 1792 une adresse à Louis XVI et où les membres du club demandent la mise en accusation de Marie-Antoinette. V. *L'insurrection*. C'est celle du 15 août; elle annonce la lutte entre la Révolution et les paysans manceaux, les futurs *chouans;* elle se produit après les lois du 22 juillet et du 3 août sur la levée; les paysans de la Mayenne refusent de partir « plutôt que de servir contre le roi et les prêtres ». VI. *Le chef de l'insurrection, Jean Chouan*. Ce chapitre est peut-être le plus curieux du livre. Il rectifie la biographie de Jean Chouan faussée par des légendes et complète dignement l'étude de MM. Duchemin et Triger sur le soulèvement des paysans de la Mayenne. Voici ce que les auteurs nous apprennent sur Jean Cottereau. Il est né le 30 octobre 1757 à Saint-Berthevin près Laval et il passa sa jeunesse à Saint-Ouen-des-Toits. Dès cette époque on appelait les Cottereau les *Chouans* et ce surnom qui s'étendit aux compagnons d'armes des Cottereau, puis à tous les paysans révoltés, était héréditaire dans la famille. Jean appris le métier de couvreur, mais il était surtout faux-saunier; énergique et batailleur, très robuste, disant toujours *il n'y a pas de danger*, il avait été surnommé le « gars mentoux ». Accusé d'avoir mortellement blessé le gabelou Jagu, décrété de prise de corps, il fut appréhendé quatre ans plus tard et, faute de preuves, élargi. On ignore s'il s'est engagé. En tout cas, il n'a pas servi dans Turenne-Infanterie. Au début de la Révolution, il était domestique chez la veuve Olivier, à la Besnerie. — L'œuvre se termine par une sage et vigoureuse conclusion due à M. Triger. Il faut le remercier d'avoir donné de si bons soins à ce travail de Duchemin qui offre beaucoup de documents inédits et de faits nouveaux. Son nom mérite d'être associé à celui de l'excellent archiviste de la Sarthe, et le Duchemin-Triger, comme on dira désormais dans le petit monde des travailleurs, est un des meilleurs livres que nous ayons sur l'origine de la chouannerie.

M. Wallon poursuit intrépidement son histoire des *représentants du peuple en mission et de la justice révolutionnaire dans les départements*. Il vient de produire le tome deuxième, consacré à l'Ouest et au Sud-Ouest. Il nous mène d'abord en Bretagne et en Normandie, puis de là dans divers départements (Loiret, Loir et-Cher, Indre-et-Loire, Indre, Vienne et Haute-Vienne, Corrèze et Creuse, les deux Charentes, Dordogne), dans la Gironde, le bassin de la Garonne et la région des Pyrénées, enfin à Montpellier et à Nîmes. Comme dans son premier tome, il a fait des recherches minutieuses et fort utiles tant au dépôt de la guerre et aux archives nationales que dans les livres imprimés ; pour la Gironde, par exemple, il nous renvoie souvent à l'ou-

vrage de M. Vivie, et lorsqu'il traite des commissaires envoyés dans la région des Pyrénées, il cite le livre de Fervel. Nous nous contentons d'annoncer ce deuxième tome en félicitant derechef M. Wallon de sa studieuse ardeur et en le priant de nous donner, avec le dernier volume, un index aussi complet que possible [1].

Un mot seulement sur la plaquette de M. G. de Contades consacrée à La Chaux. Ce bourg a été en 1800 le théâtre d'un combat entre les républicains et les soldats de Frotté (p. 26-27). M. de C. décrit « le vallon charmant et pittoresque où une église en ruine et deux ou trois maisons, qui sont le bourg de la Chaux, se reflètent dans un étang profond, serti dans une bordure de bruyères et de futaies ». Il raconte le passé du château et de la terre de la Chaux, du manoir du Coudray, des hameaux environnants. Cette étude d'histoire locale est très joliment éditée, ornée de beaux dessins, accompagnée de pièces de vers et d'un travail de M. J. Appert sur le fief de la Chaux et les familles Le Verrier.

A. Chuquet.

---

214. — N. Quellien. **Chansons et danses des Bretons**, III-300 p. gr. in-8. Paris, Maisonneuve, 1889. Prix : 10 fr.

(Premier article).

Comme le titre l'indique, l'ouvrage de M. Quellien traite de la littérature populaire et de la musique populaire de la Basse-Bretagne, c'est-à-dire du pays où l'on parle breton. Un bon nombre de chansons populaires de cette région a déjà été recueilli et publié ; et sans parler de ce qui est épars dans divers recueils (notamment dans *Mélusine)*, il suffit de rappeler les travaux de M. Luzel, qui depuis quarante ans ou davantage s'occupe de la littérature orale des Bretons. Mais le recueil de chansons populaires de Basse-Bretagne de M. Luzel dont deux volumes ont paru (sous le titre de *Gwerziou)* présente une lacune sérieuse malgré ses mérites de richesse et d'exactitude ; il ne donne pas les mélodies. La mélodie est pourtant presque la moitié d'une chanson, et l'histoire de la musique a, en soi, et quoiqu'accessible seulement à un petit nombre, autant d'intérêt que l'histoire de la littérature. Dès 1852, les *Instructions* de M. Ampère sur les poésies populaires de la France

1. P. 261-263, il fallait citer Vatel, *Charlotte de Corday et les Girondins*, II, (p. 127 et suiv.), qui reproduit toutes les pièces, ainsi que Guadet, *Les Girondins* II, p. 498 ; le nom de « Mergier » doit être écrit *Mergez* ; — p. 120-121, sur Garnier de Saintes), à Blois, voir les *Mém*. de Dufort de Cheverny II, p. 172 et 188 ; — p. 154, lise *Seilhac* et non « Seillac » ; — p. 183, M. Wallon croit que le « capitaine d'un des bataillons de la Dordogne, le brave sans-culotte Duroc, qui, dans le principe de la révolution, faisait trembler tous les aristocrates de ce département », est le futur duc de Frioul ; mais Duroc est de Pont-à-Mousson et fut reçu à l'école d'artillerie de Châlons en même temps que Marmont et Foy, il émigra même un instant ; il ne peut être, ce me semble, le Duroc dont parle Roux-Fazillac.

disaient expressément : « Les paroles ne sont que l'une des parties de toute chanson ». Aussi, malgré le mérite de l'œuvre de M. Luzel, avions-nous vu avec satisfaction M. Q. entrer, lui aussi, dans ce jardin enchanté de la tradition bretonne. M. Q. est bretonnant et il sait de la musique, double qualité pour s'acquitter d'une façon complète de cette tâche délicate. Malheureusement M. Q. n'a pas étudié et approfondi son sujet autant qu'il eût été nécessaire.

Après une préface qui est la paraphrase d'une dédicace du livre à M. Maurice Bouchor, M. Q. nous donne, sous le titre de « Notes de voyage », une véritable introduction, d'une cinquantaine de pages. Il y parle successivement : de la difficulté de recueillir des chansons et des légendes, et de la défiance du peuple qui les sait (ce qui, du reste, n'est pas particulier à la Bretagne, mais s'observe partout); — des auteurs et chanteurs de chansons (ce que M. Q. appelle des *bardes*); — de l'origine et des genres de la poésie populaire bretonne; — de la primauté musicale des Trécorrois (ou gens de Tréguier) sur les autres Bretons; — de la métrique et de la rhétorique des chants populaires de la Basse-Bretagne (mais ce que M. Q. en dit peut se dire également des chants des autres provinces de France et même des autres pays d'Europe, de sorte que ce ne sont pas des traits caractéristiques); — du droit de la mélodie populaire à ne pas être *harmonisée*; — des saints de Bretagne, à propos des *Gwerziou* ou complaintes qui racontent leur histoire; — des mélodies d'église; — des airs et figures de danse, — des instruments de musique; — et des amusements, fêtes de mariage et mystères, où la parole chantée a un rôle. Cette introduction a une partie musicale dont notre incompétence nous empêche de parler; nous nous bornons à noter qu'un critique compétent n'en a pas été très satisfait [1].

Le grand public trouvera des choses intéressantes dans cettte introduction, bien qu'elles ne me paraissent pas bien nouvelles (je laisse la partie musicale de côté) et qu'elles eussent pu être dites dans un style plus ferme et plus concret. Il y a notamment dans cette préface un mot qui revient à tout instant et qui sonnait à mon oreille, pendant la lecture, comme un accompagnement faux et discordant : c'est le mot *barde*.

Déjà, dans la préface dont la scène est mise « dans un café du boulevard », nous lisons que « quiconque ne savait pas, improvisait, tout comme un barde » (p. II). Puis M. Q. nous dit qu'il donne ces chansons et ces airs de danse « tels qu'il les tient des *bardes* et des *sonneurs* » (p. III). Il nous parle d'un tisserand de Pleudaniel qui est chanteur et qui joue dans les mystères : « c'est lui-même un *barde*, à ses heures » (p. 6 et 54). « Un barde, comme on dit pour la littérature orale, ou

1. « Les indications données par M. Quellien [sur les instruments de musique] ne sont pas tout à fait exactes et en général elles sont insuffisantes : il faudrait un musicien exercé pour bien nous renseigner sur ce sujet » (M. J. Weber, *Temps*, 25 février 1889). M. Weber fait aussi cette critique générale à laquelle nous nous associons entièrement : « j'aurais désiré que pour faciliter les recherches, l'auteur mît un titre spécial à chaque paragraphe... »

bien, si l'on aime mieux, un poète... » (P. 7). A tout instant le lecteur voit passer devant lui « les bardes de notre temps », « les bardes ambulants », « les bardes mendiants » (dont M. Q. cite même le nom en breton (*barz baleer-bro*) ; M. Q. parle « des bardes en renom », des « vrais bardes » ; il raconte que dans le pays de Tréguier « les bardes forment encore une classe à part ; ils sont admis et invités dans les fermes ; ils ont leur place marquée sur le champ de foire et sur la grande aire du *pardon* » (p. 19). Et qu'est-ce que le barde ? « Un barde est un inspiré » (p. 22) et « le barde ne parle pas, il chante » (p. 47).....

Le lecteur qui ne connaît pas la Bretagne et qui ne sait pas le breton sera ébloui par ce mot *barde*. Ayant dans l'esprit un vague souvenir des druides et des bardes de l'ancienne Gaule, et des splendeurs mystérieuses dont une celtomanie séculaire a enveloppé ces noms, le mot de *barde* seul le fera tomber en admiration ; s'il a quelque teinture des littératures celtiques, il se rappellera ces classes de bardes de l'histoire irlandaise et de l'histoire galloise. Il s'imaginera donc (quoi de plus naturel ?) que la classe des bardes a survécu en Bretagne, qu'ils y forment comme un ordre à part (« une classe à part » dit M. Q.) exerçant une sorte de sacerdoce laïque... Or, tout cela est de la fantasmagorie ; le mot *barde* est inconnu en Bretagne, et l'employer dans une description de la Bretagne contemporaine est une fiction poétique et romanesque.

Entendons-nous ! Le mot *a existé* en breton ; et il existait encore dans les derniers siècles : on en a plusieurs preuves. Le *Catholicon* de Jean Lagadeuc (imprimé en 1499) contient cet article : « Barz, g[*allice*] menestrier, l[*atine*] mimus ». Au xve siècle, *barz* était donc un mot d'usage courant en Bretagne pour désigner un ménétrier. Au siècle dernier, le lexicographe Dom Le Pelletier, dans son *Dictionnaire de la langue Bretonne* (Paris, 1752), donnait un article tout aussi instructif : « Barz, joueur d'instrumens de musique, musicien, « celui qui fait métier de chanter publiquement et aux assemblées, et « d'y déclamer des vers, et qui par là gagne sa vie. Féminin *Barzés*, « fille ou femme qui est de cette profession, ou qui accompagne ceux « qui en sont... *Barzoniach*, paroles sales et telles qu'il convient à des « bâteleurs ». Bateleur... le mot y est ! Voilà ce que le terme *barz* signifiait presque, en breton, avant de disparaître de la langue. Ces témoignages de Lagadeuc et de Dom Le Pelletier nous mettent bien loin des phrases de keepsake de M. Quellien : « Le barde est un inspiré »... « le barde ne parle pas, il chante ». On a d'autres preuves de l'existence du mot en breton : dans les noms d'hommes *Le Barz*, *Le Barzic* « c'est-à-dire le petit ménétrier », et simplement *Barzic* ; dans des noms de lieux-dits comme *Kerambarz*, c'est-à-dire le « village ou le logis du ménétrier. » Avant de disparaître en Basse-Bretagne, le mot a passé en Haute-Bretagne, dans le patois *gallo* (français) de ce pays. A Saint-Donan et à Plouvara, nous apprend M. Ernault [1], *petit*

1. *Revue Celtique*, t. V, p. 219.

barze (ou *barse)* se dit d'un enfant espiègle, remuant. La filière des sens est aisée à reconstituer : auteur et chanteur de chansons — ménétrier — bateleur — farceur.

Nous savons bien que le mot *barz* se rencontre dans les dictionnaires bretons, que les *bourgeois* et même les demi-lettrés qui écrivent des vers bretons l'emploient; *mais le mot n'existe plus dans la langue parlée par le peuple,* et le paysan breton auquel on parlerait d'un *barz* ou d'un *barzic* ne comprendrait pas plns ce mot qu'un paysan de la Beauce ne comprendrait les mots de *trouvère* ou de *scalde* [1]. Le paysan breton a également perdu le sens étymologique des noms propres *Le Barz* et *Le Barzic* qui existent aujourd'hui, comme la plupart des Français non-instruits ont perdu le sens étymologique de noms d'homme comme *Febvre* ou *Lefèvre* ou *Lefeuvre,* etc.

Si nous avons cru utile d'entrer dans ces détails, c'est qu'on regarde généralement le vieux nom des bardes comme existant encore, et que certaines phrases de M. d'Arbois de Jubainville peuvent paraître appuyer cette opinion [2]. Mais tous nos amis bretonnants, tous nos correspondants de Bretagne que nous avons interrogés à ce sujet, sont unanimes à nous déclarer que les mots *barz* et *barzic* n'existent plus, et que le paysan breton ne les comprendrait pas, si on les employait devant lui. Le composé *barz baleer bro,* litt. « barde batteur de pays » est donc une création de M. Q., comme le mot *Barzas* était une création de M. de la Villemarqué ; le mot est sans doute venu instinctivement sous sa plume, dans le feu de l'inspiration [3]. C'est de plus tout arbitrairement que M. Q. traduit *Barzig* par « petit barde » dans un jeu rimé des enfants. Dans ce jeu, le mot est compris comme nom d'homme ; il y a du reste des variantes que M. Q. ignore : ainsi à Carhaix, le vers en question est :

Porzic a Porzic a Goneri...

Qu'on emploie à Paris le mot barde en plaisantant ou *inter pocula,* nous n'y voyons point d'inconvénient, quoiqu'à notre avis le mot ne soit pas un compliment breton, puisqu'il n'a point désigné « un inspiré », mais un ménétrier ou un bateleur, c'est-à-dire comme on dirait aujourd'hui « un chanteur des rues ou des foires ». Mais nous

1. Si ce terme hétéroclite de *scalde* vient sous notre plume, c'est que nous le trouvons dans le livre même de M. Q. qui l'applique à son ami M. Maurice Bouchor (p. II). En quoi M. Bouchor qui, croyons-nous, écrit en français, est-il un *scalde?* Est-ce un terme emprunté au lexique de « l'Ecole des Décadents » ?

2. « Sa forme actuelle est *barz* [en breton]. On ne le trouve pas seulement dans les dictionnaires ou dans les textes de notre siècle... De cette antique institution [des bardes], le nom est resté vivant dans la bouche du peuple breton : traversant le moyen âge, il est, dans la langue parlée, arrivé jusqu'à nous. » D'Arbois de Jubainville, *Introduction à l'étude de la littérature celtique,* p. 67-68.

3. *Baleer-bro* est d'un emploi courant dans le sens de « batteur de pays, d'estrade » et par suite « vagabond, » et « mendiant ». C'est le composé *barz baleer bro* dont nous nions l'existence et qui est inconnu en Bretagne.

n'admettons pas que, dans un livre présenté comme sérieux, on applique le mot *barde* à la Bretagne contemporaine, parce que le vague poétique dont la tradition des celtomanes a enveloppé le mot, en fait « un mot d'enflure » comme disait Pascal, et qu'il donne de la Bretagne une idée inexacte [1].

Autant nous apprécions la poésie de la vraie et vieille Bretagne celtique, autant nous goûtons peu les arrangements que des écrivains ou des artistes en quête de pittoresque font subir aux choses de Bretagne, pour plaire à un public aussi ignorant que blasé. Si encore des Parisiens étaient seuls à jouer de cette guitare ou à nous brosser une Bretagne de fantaisie pour des décors d'opéra comique! Mais des Bretons s'en mêlent aussi. N'avons-nous pas, vu l'an dernier, une association qui s'intitule « Association Bretonne et Angevine » convier Paris à une fête qui s'appelait « Kermesse bretonne. » Oui, *Kermesse* bretonne! *Kermesse*, comme on sait, est un terme germanique et flamand ; il nous vient de la Flandre, où il désigne les fêtes patronales, ce qu'en Bretagne on appelle des *pardons*. Mais le mot *Kermesse* sonne bien, il est exotique, et par cela seul il a un air « romantique » ; c'est un « mot d'enflure » : et du moment qu'on fait avec les choses de Bretagne un « article de Paris », pour ne pas dire un « article de boulevard », qu'importe plus ou moins de fantaisie? Dans ces cas-là, ce qu'on appelle « couleur locale » est la couleur qui frappe le plus les yeux. Pendant plusieurs jours les journaux de Paris ont parlé de la « Kermesse bretonne » et de son succès. Pauvre Bretagne, es-tu devenue une matière à lieux communs,

Ut *Parisiis* placeas et declamatio fias!

Telle est l'observation générale qu'appellent les « notes de voyage » de M. Q. ; bien des points laissent place à des observations de détail : elles peuvent se résumer en ceci : M. Q. a abordé un sujet de philologie et d'histoire littéraire sans le traiter avec l'exactitude d'un philologue et d'un historien. Quelques exemples peuvent le montrer.

P. 3, note, M. Q. ne mentionne qu'un volume des *Gwerziou* de M. Luzel, celui de 1868. Il en a paru un second, en 1874.

---

1. Comme autre exemple de « mots d'enflure » je citerai le mot *celtisant* que M. Q. emploie à plusieurs reprises et d'une façon contradictoire : 1° « Le breton armoricain, dont un million de celtisants se servent encore en France... » p. 21. — 2° « Le regretté celtisant (M. Henri Martin) » p. 4. — 3° « La mélodie que M. A. L. chante aux celtisants de Paris », p. 187.

Dans le premier cas et pour désigner ceux qui parlent une langue celtique, nous admettons le mot nouveau *celtisant*, qui est formé sur l'analogie du mot *bretonnant* ; mais, si on accepte le néologisme avec ce sens, il ne peut s'appliquer à M. Henri Martin, car celui-ci n'était pas *celtisant*, et ce n'est que par flatterie qu'on pouvait l'appeler celtiste. Quand aux « celtisants de Paris », la plupart des lecteurs de M. Q. ne comprendront pas cette expression : comment, en effet, sans le don de la double vue, pourront-ils deviner que M. Q. applique ce nom aux abonnés du *Dîner* dit *Celtique* de Paris? Et encore remarquons qu'aujourd'hui un bon nombre des abonnés de ce dîner ne sont ni *celtisants*, ni celtistes.

P. 9, M. Q. dit : « M. G. Paris a établi (conférence du 9 juin 1885, au Cercle Saint-Simon) que le fonds de la chanson française est resté celtique, etc. » M. Paris aurait donc accepté la théorie de M. Nigra : mais est-ce exact?

P. 11 : « Ce qui est tombé dans le domaine de la narration poétique est par cela même exclu désormais de la chanson. » On ne peut poser cela en règle : il y a des thèmes qui existent à la fois en chanson et en conte.

P. 15, M. Q. s'étonne qu'il n'y ait pas de « chansons de bord » en breton, lorsque pourtant il y a tant de matelots bretons. S'il n'y en a vraiment pas, ou bien si seulement elles sont rares, la raison nous en paraît assez simple : c'est que ces matelots bretons sont encadrés dans des équipages français et que, sentant au-dessus d'eux la supériorité de la langue française, ils préfèrent les chansons en cette langue.

P. 20. « Les bardes, comme le dieu antique, affectionnent le nombre impair ». Et cela, parce que les pieds des vers des chansons bretonnes sont souvent impairs! Ce fait n'est pas particulier aux vers bretons, et c'est une question de métrique, non de croyance.

P. 41, M. Q. parle de « certaines *Etudes sur la Bretagne* dont l'auteur persiste depuis cinquante-cinq ans à garder l'anonyme... » On ne cite pas un livre de cette façon vague.

P. 49, M. Q. donne le nom de *fabliau* à la chanson de « La chèvre et le juge » qui est bien connue dans nos provinces de France. Pourquoi ressusciter le terme de *fabliau* pour désigner ce qui est une chanson facétieuse. Toujours la recherche des « mots d'enflure » !

Nous nous sommes arrêté longuement sur l'introduction de M. Quellien. Pour nous, philologues, qui travaillons avec tant de peine à reconstruire l'histoire littéraire et intellectuelle des peuples celtiques, et qui portons encore devant le public le discrédit des celtomanes nos prédécesseurs ou nos contemporains (Henri Martin n'est mort que d'hier), il est décourageant et attristant de voir qu'après les fantaisies druidiques, nous allons maintenant avoir affaire aux fantaisies bardiques. Il faut leur barrer le chemin dès le début; et c'est pour cela que je proteste, dans la *Revue Critique*, contre le procédé littéraire de M. Quellien. Si je n'avais eu qu'à signaler les défauts et les faiblesses des *Chansons et danses des Bretons*, j'aurais, pour des raisons d'ordre personnel, préféré garder le silence sur ce livre. Mais la mise en scène du *bardisme* change la question et donne à l'ouvrage de M. Quellien un caractère particulier. Et comme il n'y a malheureusement à Paris que peu ou point de critiques connaissant les choses de Bretagne, j'ai cru de mon devoir de rompre le charme, et d'empêcher une tradition *bardique* de s'établir. Non! il n'y a plus de bardes en Bretagne, et, quand ils n'avaient pas encore disparu, ils étaient bien loin d'être ce qu'on pense communément.

H. GAIDOZ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 avril 1889.

M. Paul Viollet continue et termine sa communication intitulée : *Gallo-Romains et barbares*. Il signale le complot des Lyonnais, en 457, qui livra pour un moment la ville de Lyon aux barbares. Il s'attache à montrer que les Bretons arrivèrent en amis et furent reçus comme tels. En un mot, la substitution du gouvernement des barbares à celui de l'empire romain fut loin de ressembler, à proprement parler, à une conquête par l'ennemi.

M. Boissier n'est pas disposé à croire, comme M. Viollet, que les Romains se soient sentis attirés vers les barbares, qu'il y ait eu un courant de sympathie en leur faveur. La littérature témoigne des regrets que le régime romain laissa, longtemps encore après sa chute, parmi les lettrés et les hommes des classes instruites. Les Gallo-Romains se sont résignés à la domination des barbares, ils ne l'ont pas appelée.

M. Hauréau fait remarquer qu'il y a au moins un auteur qui a appelé les barbares, et qui s'est exprimé sur ce point avec la dernière violence, c'est Salvien, le prêtre de Marseille.

M. Deloche estime que la population gallo-romaine n'était pas, à l'avance, disposée favorablement à l'égard des barbares. La défense de Langres, par l'évêque et la population de cette ville, celle de Clermont, qui dura douze ans, sous Sidoine Apollinaire, contre toutes les forces du roi Euric, suffisent à le prouver. Mais les Francs une fois arrivés ont vu l'établissement de leur domination facilité par deux causes : la dureté du régime romain qui écrasait la population sous les impôts, et la faveur de l'Église catholique, qui préférait les Francs catholiques ou même païens aux Goths et aux Burgondes ariens.

M. Hauréau signale un sermon prononcé en 1230, à Paris, par Philippe de Grève, chancelier de l'église Notre-Dame. Il y est fait mention d'un concile de Reims, tenu vers cette époque, qui condamna un hérétique nommé Guichard. Le condamné fut brûlé. On ne sait pas quelle était sa doctrine ; on voit seulement qu'il faisait usage d'une traduction de la Bible en langue française. Tous ces faits étaient inconnus jusqu'ici.

M. le comte de Charencey fait une communication sur la langue *Mame*, du Soconusco (Mexique occidental). Il s'attache à établir que cette langue, qui appartient à la famille maya-quiché, est en quelque sorte intermédiaire entre les deux groupes de cette famille, le groupe occidental (quiché et pokome) et le groupe oriental (maya et tzendale).

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : Baye (le baron J. de), *Etudes archéologiques, époque des invasions barbares, industrie anglo-saxonne ;* — par M. Siméon Luce : Lefèvre-Pontalis (Eugène), *Monographie de l'église Saint-Maclou de Pontoise*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 3 et 4 avril 1889.

M. de Laurière présente une publication historique de M. l'abbé Ingenni, chapelain de Zevido en Lombardie, sur la chapelle expiatoire élevée par les soins du roi François Ier dans cette localité en souvenir de la bataille de Marignan.

M. Lecoy de la Marche lit une note sur l'emploi des grands sceaux de majestés substitués aux anneaux sigillaires et fixe aux premières années du roi Robert ce changement qui eut une très grande influence sur la généralisation de l'usage des sceaux et sur le développement de la gravure en métal.

M. Babelon lit un mémoire sur les deniers de la République romaine à la légende *Bacchius Judaeus* qui représentent le grand prêtre de Jérusalem offrant sa soumission à Pompée.

Ernest Babelon.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 6 mai — 1889

215. — **Aphrahat's** des persischen Weisen Homilien, aus dem Syrischen uebersetzt und erlauetert von Dr Georg Bert. Pfarrer.

216. — **Die Akten** des Karpus, des Papylus und der Agathonike, eine Urkunde aus der Zeit Marc Aurel's untersucht von Adolf Harnack.

III Band, Heft 3 und 4 der Texte und Untersuchungen zur Geschichte der Altchristlichen Literatur von Oscar von Gebhardt und Adolf Harnack; Leipzig, 1888, in-8, p. LI et 465).

1. Les homélies d'Aphrahate appartiennent aux premiers monuments de la littérature syriaque. Elles se distinguent des homélies postérieures, de Saint-Ephrem et des autres pères de l'Eglise orientale, autant par la forme que par le fond. Rédigées dans une prose simple et facile, elles ont une allure un peu monotone, mais les questions importantes qu'elles traitent, tiennent en éveil l'esprit du lecteur et fournissent une ample récolte de faits et de dates qui atténuent le regret que l'on a de savoir si peu de chose sur la personne de l'auteur. La XIVe homélie a été écrite l'an 655 des Grecs et l'an 35 de Sapor II, dates qui permettent de déterminer non seulement l'époque de l'avènement au trône de ce roi mais aussi l'année à laquelle commence l'ère des Sassanides. La XXIIIe mentionne l'an 656 des Grecs, l'an 36 de Sapor II et l'an 5 de la Persécution ; ce synchronisme confirme pleinement la date indiquée par les Actes des Martyrs pour la grande persécution de Sapor. Les vingt-deux premières homélies se divisent en deux groupes, I-X et XI-XXII, et sont classées suivant les vingt-deux lettres de l'alphabet syriaque, chaque homélie commençant par une de ces lettres. Le premier groupe a été composé en 336-337 et traite de questions générales ; le deuxième, écrit en 343-344, est dirigé principalement contre les Juifs. La XIIIe homélie, datée du mois d'août 345, est venue se joindre en-

suite au recueil; elle renferme des exhortations et des consolations aux chrétiens qu'attend la palme du martyre.

Les persécutions surgissaient souvent à la suite des guerres des Perses avec les Romains; les sympathies des chrétiens d'Orient pour leurs coreligionnaires d'Occident leur attiraient d'affreuses calamités, les efforts des princes sassanides tendant à déraciner une religion qui était une cause d'affaiblissement pour le royaume. Aussi ce n'était pas sans effroi que ces chrétiens envisageaient la perspective d'une nouvelle guerre; c'est pour une circonstance de ce genre qu'Aphrahate a écrit son homélie V. Au ve siècle, le nestorianisme viendra modifier cet état de choses : encouragé par les rois perses, il se propagera rapidement dans les provinces du Tigre qui seront définitivement soustraites à l'influence de l'Eglise grecque. Les Juifs, que leur vieille haine contre Rome portait du côté des Perses, jouissaient d'une grande tranquillité et rêvaient de relèvement national (voir les homélies XIX et XXI). Les chrétiens inclinaient facilement à voir en eux les instigateurs des persécutions et nourrissaient contre eux des sentiments d'animosité qui se reflètent souvent dans la littérature syriaque (voir notamment *Le Roman de Julien* et *La Chronique de Josué le Stylite*).

Les questions générales traitées dans les autres homélies ont surtout de l'importance pour l'histoire de l'Eglise et du clergé. L'homélie VI sur les moines nous amène à reporter vers le commencement du ive siècle l'institution en Syrie de la vie monastique que l'on croyait postérieure à cette époque. La XIIe nous apprend que la communauté dont faisait partie Aphrahate célébrait la Pâque suivant les règles des Quartodécimanes, mais avec cette différence notable que, au lieu de fêter le 14 de Nisan seulement, ils fêtaient la semaine entière qui suivait ce jour-là.

Malgré les mérites réels du livre, la science et la sagacité de l'auteur, ces homélies paraissent avoir été peu lues en dehors de l'Arménie. On n'en possède pas d'autre version que la version arménienne et le texte original ne nous est parvenu que dans trois ms. dont deux incomplets. Cette indifférence semble s'expliquer, ainsi que M. Bert le pense, parce que cette œuvre arrivait à la fin d'une période à laquelle allait succéder une nouvelle époque, l'ère des discussions de christologie. L'auteur, du reste, ne paraît avoir joui de son vivant même d'une grande notoriété, à en juger par la fin de l'homélie XII; au viiie siècle, George, évêque des Arabes, ne savait rien de plus sur ce personnage que ce que le livre lui-même nous apprend.

M. W. Wright a donné à Londres en 1869 une excellente édition du texte syriaque, mais le projet qu'il avait alors de traduire ces homélies est demeuré sans exécution. Depuis, quelques homélies seulement ont été traduites par MM. Bickell et Ryssel. La traduction de M. Bert comble donc une lacune et sera favorablement accueillie des théologiens et des historiens. Elle est faite avec beaucoup de conscience : une introduction

substantielle résume ce que l'on peut savoir sur l'auteur et le milieu où il vivait ; de nombreuses notes accompagnent la traduction et fournissent d'utiles renseignements au lecteur. Il est regrettable que M. B. n'ait pas pu consulter la version arabe du Diatessaron de Tatien que M. le P. Ciasca vient de publier avec une traduction latine ; il aurait eu là le guide qui lui a fait défaut dans ses recherches sur certaines citations bibliques d'Aphrahate. La traduction, à en juger par les quelques passages que nous avons comparés avec l'original, nous a paru fidèle ; le texte, du reste, ne présente pas de grandes difficultés. Dans quelques endroits cependant elle aurait dû être plus exacte [1].

2. Jusqu'à ces derniers temps, on ne possédait qu'une rédaction apocryphe et tout artificielle des Actes du martyre de saint Carpus, de saint Papylus et de sainte Agathonique. En 1881, M. Aubé eut la bonne fortune de découvrir dans un ms. de la Bibliothèque nationale le texte primitif de ces Actes mentionné dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. En publiant ce texte, M. Aubé reportait au temps de Dèce le martyre de ces saints. M. Harnack donne à la fin du volume dont nous rendons compte, p. 435-466, une nouvelle édition de ces Actes, en se servant de l'édition de M. Aubé et de deux copies du même ms. faites l'une par lui-même et l'autre par M. von Gebhardt. Cette édition est accompagnée d'un commentaire étendu et suivie d'une étude dans laquelle M. H. établit que le martyre de ces chrétiens eut lieu non pas sous Dèce, mais sous Marc-Aurèle, et que les Actes que M. Aubé a fait connaître ne sont postérieurs au martyre que de quelques années.

Rubens Duval.

---

217. — J. Aars. **Das Gedicht des Simonides in Platons Protagoras**, Christiania, Dybwad, 1888, p. 16, in-8.

Après G. Hermann, Bœckh, Schneidewin, Bergk, Blass, M. Aars

1. P. xxxix, 17, au lieu de *in Salk und in Ktesiphon* qui ne signifie rien, lire *à Séleucie et à Ctésiphon*. M. B. n'aurait pas fait cette erreur, s'il s'était reporté au passage de l'homélie XIV (voir p. 209, 3), cité par George des Arabes. Il aurait aussi pu invoquer cette citation dans la lettre de George en faveur de l'authenticité de l'homélie XIV. — P. 21, 1, l'explication de *bafyâsâ* donnée par Bickell nous paraît être la vraie ; le sens littéral est : pour la persuasion, c'est-à-dire, pour qui se laisse persuader, tournure elliptique nécessitée par le *beith* qui devait être en tête d'après l'ordre alphabétique. — P. 214, 6, *unter euch wurde einer unserer Brueder gefunden welcher sich eine Krone aufsetzte* est un contre-sens fâcheux ; dans une longue note, M. B. cherche en vain quel peut être ce faux frère chrétien qui ceignit une couronne pour le malheur de ses coreligionnaires. Le texte dit simplement : *il s'est trouvé chez vous, nos frères, quelqu'un qui a ceint la couronne*. Il y a, il est vrai, le singulier, *notre frère*, mais c'est une faute de copiste évidente. Les mots *chez vous* signifient dans la province de Séleucie et Ctésiphon, comme on le voit par le commencement de l'homélie. L'auteur fait allusion aux persécutions de Sapor ; c'est ainsi qu'il faut également entendre les lignes précédentes où il parle ironiquement de ces juges profonds qui condamnent des enfants dans le sein de leur mère et des moines par myriades.

tente de reconstituer et d'expliquer cette pièce ou ce fragment de pièce du poète Simonide que Platon fait commenter par Socrate dans le *Protagoras*. On sait que lorsque Platon cite un auteur, il le cite le plus souvent de mémoire, sans se soucier d'être bien exact (cf. par ex. *Rép.* III, 405^d et 408a) ; de là les difficultés que présente la reconstitution du fragment de Simonide. M. A. croit avec Blass que ces vers ne faisaient pas partie d'un *epinikion* comme le pensait Bergk, mais d'un *scolion*. Voici en résumé la restitution qu'il propose : le début de la pièce manque, les vers conservés forment quatre strophes ; la première est incomplète, il ne reste que les deux vers ἄνδ' ἀγαθὸν .. et χερσίν τε ; les strophes 2, 3 et 4 sont complètes, sauf la 4e dans laquelle manquent soit les deux premiers vers soit le premier vers et la moitié du second. M. Aars possède parfaitement toute la littérature du sujet, sa discussion est bien conduite et tous ceux qui voudront de nouveau traiter la question devront tenir compte de ce travail, car c'est là une des questions dont la solution est encore à trouver.

Albert MARTIN.

---

218. — W. KUBITSCHEK. **Imperium romanum tributim discriptum.** Vienne, 1889, in-8, 276 p. chez Tempsky. 12 marks.

Tous ceux qui s'occupent des antiquités romaines connaissent le livre de Grotefend : *Imperium romanum tributim descriptum*, qui remonte déjà presque à une trentaine d'années. Depuis ce temps-là la science a marché ; non-seulement on est arrivé à distinguer *discribo* de *describo*, mais on a trouvé un nombre considérable de monuments épigraphiques qui permettent de juger plus sainement et plus complètement des tribus et des différentes villes attribuées à chacune d'elles. Le travail de Grotefend était à refaire. M. Kubitschek dans un livre intitulé *De romanarum tribuum origine ac propagatione*, paru dans les publications du séminaire archéologique de Vienne, avait déjà abordé la question ; il était tout naturel qu'il complétât ses recherches et nous donnât une nouvelle édition du Grotefend. Le livre de M. K. est de ceux dont il est impossible de voir la valeur à la lecture ; il faudrait le refaire parcelle par parcelle pour se pouvoir prononcer sur l'exactitude de chaque citation et sur la façon dont les inscriptions sont interprétées ; nous en jugerons à l'user. Ce que l'on peut dire tout de suite, c'est que le nombre des textes réunis est considérable et la disposition matérielle du travail très nette, ce qui n'est point à dédaigner pour une sorte de dictionnaire. Des tables des différentes tribus avec les villes qui leur étaient assignées et des différentes villes avec la page du livre où il en est question, complètent heureusement le travail. Mais l'auteur est-il bien sûr d'avoir dépouillé, pour la Gaule, tous les livres qu'il aurait, je ne dis pas pu, mais du consulter ? Je comprends qu'il n'ait pu se procurer les livrets de nos différents musées du centre et de l'ouest ou les publi-

cations des sociétés savantes de ces régions, et que, par ce fait, il ait ignoré certains détails. Mais pourquoi n'a-t-il pas consulté le *Bulletin des Antiquaires de France?* Il y aurait trouvé entre autres choses que *Mediolanum Santonum* (Saintes) était de la tribu Voltinia (Mowat, 1879, p. 201 et 237) et Paleopolis Achaeorum, en Achaïe de la tribu Quirina (id., 1883, p. 235). Ce sont là des omissions à réparer dans le premier supplément que publiera l'auteur.

R. C.

---

219. — **Die schœnsten Lustspiele der Griechen** und Rœmer zur Einführung in die antike Komœdie nacherzæhlt und erlæutert von Dr. Arthur Frænkel. Halle a. S. Buchh. d. Waisenhauses, 1888, in-12, 365 p.

Ce petit volume est un ouvrage de vulgarisation sans prétention et sans appareil scientifiques. Il est destiné à ceux qui, ne sachant ni le grec ni le latin, désirent connaître le contenu des chefs-d'œuvre des anciens poètes classiques. Il contient l'analyse (avec qqs. morceaux traduits) de six pièces d'Aristophane, deux de Plaute et trois de Térence encadrées dans une très rapide histoire de la comédie antique et accompagnées de renseignements sommaires sur la constitution du théâtre à Athènes et à Rome et sur la constitution athénienne. L'ouvrage peut rendre des services aux élèves des classes supérieures des lycées et aux tout jeunes étudiants en philologie comme première lecture sur le sujet. P. 180 sq. l'auteur montre bien que dans les *Nuées* Aristophane a pris Socrate pour un sophiste, mais cette confusion n'en reste pas moins inexpliquée. On regrettera que la part faite à Plaute soit si maigre et l'on s'étonnera de rencontrer dans un livre d'apparence sérieuse de vieux et ridicules clichés comme celui-ci, à propos d'un personnage de comédie qui est marié et qui entretient une maîtresse, p. 273 en note : « Ces habitudes ne sont plus celles des pays où domine la moralité allemande et d'une façon plus générale germanique ; il en est autrement en France. »

A. Cartault.

---

220. — **L'histoire des arts dans la ville d'Avignon pendant le XIVe siècle.** Essai bibliographique suivi de documents inédits, par E. Müntz. Paris, Leroux, 1888, in-8 de 51 p. (Extr. du *Bull. archéol. du Comité des trav. hist.*)

221. — **L'antipape Clément VII.** Essai sur l'histoire des arts à Avignon vers la fin du xive siècle, par E. Müntz. Paris, Leroux, 1888, in-8 de 26 p. (Extr. de la *Revue archéol.*)

222. — **Fresques inédites du XIVe siècle** à la Chartreuse de Villeneuve (Gard), par E. Müntz. Paris, A. Lévy, 1888, in-4 de 12 p. et 4 pl. (Extr. de la *Gazette archéol.*)

223. — **Le tombeau du pape Clément à Uzeste,** par J. de Laurière et E. Müntz. Paris, 1888, in-12 de 22 p. (Extr. des *Mém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France.*)

L'étude des arts à Avignon au temps des papes intéresse l'histoire artistique de l'Italie, qui fournissait à la capitale du monde chrétien la

plupart de ses artistes, au moins pour ce qui est des orfèvres et des peintres ; elle n'intéresse pas moins la France, qui a exercé à Avignon le talent de ses architectes et de ses sculpteurs, représentants attitrés du style gothique. La France a gagné au séjour de la cour romaine des monuments importants et nombreux, elle y a vu ses maîtres s'initier aux progrès qui se produisaient au-delà des Alpes et influencer à leur tour les Italiens. Voici de longues années que M. Eugène Müntz est préoccupé de cette grande question, bien que le premier travail où il l'ait abordée directement remonte seulement à 1881. Comme pour les papes italiens de la Renaissance, ce sont les archives du Vatican qui ont été la source principale ou au moins le point de départ de toutes ses recherches sur les papes français. Les dates certaines et les noms d'artistes qu'il y a recueillis en abondance ont jeté à flots la lumière sur un sujet longtemps obscur et à peine entrevu par les écrivains qui ont traité d'Avignon. Les seules recherches qu'on puisse citer à côté des siennes dans les registres pontificaux, sont celles de son jeune confrère, M. Maurice Faucon, qui sont postérieures et ne touchent qu'à certains points du sujet [1]. M. M. a pu l'embrasser tout entier sous ses divers aspects. Bien que ses prédilections l'aient porté vers le palais des papes et l'histoire de la construction et de la décoration du célèbre édifice [2], il s'est occupé aussi des travaux exécutés dans toutes les églises de la ville et dans les châteaux du Comtat ; il a étudié de près les magnifiques fresques italiennes de Villeneuve-lez-Avignon, et, avec M. de Laurière, le précieux tombeau de Clément V, ouvrage d'un orfèvre d'Orléans, conservé encore aujourd'hui à Uzeste (Gironde). Il a raconté à part le règne de l'antipape Clément VII, qui donna à cette cour d'Avignon, si éprouvée et si discutée à la fin du XIVe siècle, un regain de luxe et d'éclat artistique [3]. M. M. a même pu s'essayer à des monographies d'artistes, au service des papes, et, après une notice sur les travaux célèbres de Simone Martini à Avignon, il en a consacré une autre à ceux de son compatriote, l'orfèvre siennois Giovanni di Bartolo [4]. De ces énumérations d'innombrables architectes, lapicides, orfèvres, peintres, verriers, miniaturistes, de ces documents multipliés et habilement mis en œuvre par l'auteur en ces divers travaux, ressort une démonstration éclatante de l'incroyable activité artistique de notre midi au XIVe siècle. Cette activité est due tout entière à cet « exil de Babylone », que maudissait Pétrarque ; aussi nous, Français, n'avons-nous pas à regretter les circonstances qui ont fixé un moment

1. L'historien de la *Librairie des papes d'Avignon* a étudié, au point de vue des arts, les pontificats de Clément V et Jean XXII et a écrit une étude très complète sur l'église de la Chaise-Dieu (Haute-Loire), Paris, 1885.

2. V. *Les peintures de Simone Martini à Avignon* (*Mém. de la Soc. des Antiq. de France*, t. XLV, 1885), *Fresques inéd. du* XIVe *s.*, *Palais des papes à Avignon* (*Gazette archéol.*, 1885-86), etc.

3. Cf. *Note sur quelques artistes avignonnais du pontificat de Benoît XIII* (*Bulletin de la Soc. des Antiq.*, séance du 25 mars 1886.)

4. *Giov. di Bartolo da Siena, orafo della corte di Avignone nel* XIV *sec.* (*Archivio stor. ital.*, sér. V, t. II, 1888.)

la Papauté sur notre sol : bien que la plupart des monuments dont ses artistes avaient semé le Comtat et divers points de la France aient été détruits par les guerres civiles, les révolutions et le temps, il est resté quelque chose, dans notre développement national, de tout ce grand mouvement artistique que nous révèlent les publications de M. Müntz.

P. DE NOLHAC.

---

224. — E. FALIGAN. **Histoire de la légende de Faust.** Paris, Hachette, 1888. In-8, XXXII et 474 p.

Ce livre est un peu long, un peu encombré de discussions, un peu lourd et diffus, à la Düntzer. Mais M. Faligan a consulté et reproduit tout ce que la critique allemande a dit sur le sujet. S'il n'a pas fait un livre excellent, il a publié un bon recueil de matériaux — 425 pages compactes ! Il traite d'abord du Faust historique, puis du Livre populaire qu'il traduit complètement et avec une grande exactitude, il suit le Livre populaire dans ses diverses métamorphoses, il en dégage les caractères principaux. Puis il passe à la version de Widman et à ses dérivés (édition de Pfitzer et abrégé du Croyant chrétien), aux traductions du Livre populaire et à ses suites (Vie de Wagner), aux *formes dramatiques*. Il termine par les complaintes et ballades, les peintures et gravures, et un index bibliographique. L'ouvrage de M. Faligan est un recueil de long et patient labeur ; ses traductions, ses analyses, ses appréciations souvent nettes et justes le rendent très utile.

A. C.

---

225. — **Lexique de la langue de Chapelain,** par l'abbé FAVRE. Paris, ap. Vve Léon Techener, M.DCCC.LXXXIX, 77 pages.

Il y a quelques années M. Tamizey de Larroque a publié en deux gros volumes une excellente édition de la Correspondance de Chapelain, en prenant soin d'y relever beaucoup de locutions intéressantes, beaucoup de mots curieux pour l'histoire de notre langue, mais sans afficher aucunement la prétention de ne rien omettre. Il fallait compléter cet inventaire philologique : c'est ce que M. l'abbé Fabre a essayé de faire par ce *Lexique* qui sera certainement, comme il le désire, utile à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du français. On sera surpris d'y rencontrer des mots que l'on croyait morts depuis plusieurs siècles, tels que : *chargeant* = qui est à charge, *magne* = grand, *desracher* = arracher, *furer* = dérober, *calemar*, *conversable*, etc. Si Louis XIV avait lu les lettres de Chapelain, il est probable qu'il n'y aurait pas pris plus de plaisir qu'au français d'Amyot, et qu'il aurait traité tout cela de *gaulois*. Ce sont surtout les tournures, les vocables du moyen-français qui abondent dans cette Correspondance, à tel point que M. Tamizey de Larroque a pu dire avec juste raison que Chapelain écrivait dans une langue plus voisine du XVIe siècle que du XVIIe. En

effet, *marranisme* (je prends au hasard), *gravéolence*, *présentateur*, *procrastiner*, *ariolation*, *principiant*, *explanateur*, *disquisition*, *bransqueter*, *arésoudre*, *parergue*, *édificatif*, et une cinquantaine d'autres vocables étaient déjà des archaïsmes au temps de Corneille, et il est très rare qu'on les trouve employés au-delà de 1620. Je ne vois que quelques sermonaires du règne de Louis XIII, Estienne Binet, Pierre Camus, Pierre de Besse, pour ne citer que ceux-là, chez lesquels on rencontre encore des mots de cette espèce : en tout et partout il y a des traînards.

On doit pourtant à Chapelain un certain nombre de néologismes : la plupart sont tirés du grec, du latin, de l'italien et de l'espagnol. L'excellent homme [1] savait tant de langues étrangères qu'il en oubliait parfois la sienne, sans quoi il n'aurait jamais inventé *agyrte* = gueux, *apedeute* [2] = ignorant, *bibliopolaire*, *soteries* (σωτήρια), *marrucinité*, *remore*, *multilingue*, *pergrecation* = partie de débauche, *stapaner*, *strapasser*, *comitive* = suite, *liderie* = dispute, et quelques autres termes aussi mal venus que ceux de nos décadents. Il est juste de reconnaître qu'il a été quelquefois plus heureux. *Plénipotentiairerie*, par exemple, est un mot dont on peut faire un usage plaisant; j'en dirai autant de *parasiterie* = métier de parasite. Il n'a pas crée *provincialité* qu'on trouve bien antérieurement avec le sens de « dignité de provincial », mais il lui a donné une nouvelle acception, celle de « air provincial ». C'est lui encore qui le premier appliqua à « désorienter » le sens métaphorique de « déconcerter », et à « louche », celui de « peu clair » : « des façons de s'exprimer louches et obscures » (II, 338). *Officiosité* = obligeance, méritait d'être recueilli dans les Dictionnaires modernes, ainsi que « *volée* », au sens de « mérite, talent ». Il est fâcheux que Littré ait connu trop tard cette Correspondance : elle lui aurait fourni un bon nombre de locutions très françaises et d'heureuses citations à l'appui de beaucoup de mots qu'il donne sans exemple, ou accompagnés d'exemples postérieurs, comme : *archaïsme* [3], *apographe*, *bachique*, *bouquiner* = consulter de vieux livres, *chalcographe*, *cismontain*, *coaptation*, *histrion*, *machiniste*, *médailliste*, *mésestimable* [4], *pantomime*, *publicateur* [5], *sonorité*, etc.

M. l'abbé Favre dit à la fin de la préface de son Lexique : « Que nous

---

1. Je dis *excellent homme* à dessein. Celui qui écrivait : « Je suis gay ou triste, fécond ou stérile, selon les bons ou mauvais succès de ma patrie », (t. I, 198), mérite bien cette épithète.

2. De nouvelles lectures m'obligent à faire ici une rectification. *Agyrte* a été employé au XVIe s. par Jean Des Caurres, *œuv. mor.*, 228vo, édit. 1584, et *apedeute* est dans Rabelais sous la forme apedefte.

3. Littré dans le supp. à son Dict. attribue ce mot à Mercier.

4. Donné comme néologisme par Littré.

5. Ce mot est encore traité de néologisme par Littré, quoique déjà il eût été employé par plusieurs écrivains au XVIe siècle, entres autres par le cardinal Du Perron : « L'écrivain ou le *publicateur* du livre de Job ».

ayons omis plus d'une expression digne d'être signalée, plus d'une locution intéressante à relever : ce n'est pas douteux. » Comme je sais par expérience qu'il faut relire dix fois le même ouvrage pour être bien sûr d'en avoir fait le dépouillement complet (l'esprit suit la pensée de l'écrivain, et les yeux glissent sur le mot curieux), je ne lui fais pas un crime de quelques omissions [1].

A. DELBOULLE.

---

226. — **Lettres de France de D. I. von Vizine** à sa sœur à Moscou, traduites par un Russe, avec une introduction par le vicomte E. Melchior de Vogüé. Paris, Champion, 1888. In-8, 95 p.

Ces lettres du premier poète comique de l'ancienne Russie méritaient d'être traduites en français. Von Vizine, venu à Montpellier avec sa femme malade, assiste à la session des Etats de Languedoc et décrit un coin de la vie provinciale du dernier siècle. Il est sévère pour les Français et leur trouve bien des défauts : légèreté, ignorance, parcimonie, grossièreté, malpropreté. Il a souvent raison, mais il cède parfois à un accès de mauvaise humeur. On remarquera surtout dans la correspondance de Von Vizine le jugement qu'il porte sur la société littéraire de Paris (ses appréciations, dit très bien M. M. de Vogüé, rappellent de fort près celles de Babouc, quand il pria à dîner les lettrés de Persépolis), le tableau de la vie d'un Russe à Paris, la description des *deux attraits* de la capitale (les spectacles et les filles), le récit des ovations faites à Voltaire.

C.

Herders Sæmmtliche Werke herausgegeben von Bernhard SUPHAN. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung.
227. — XVter Band, 1888. Kleine Schriften hgg. von B. SUPHAN.
228. — XXIXster Band, 1889. Poetische Werke hgg. von Karl REDLICH.

La publication des œuvres complètes de Herder se poursuit avec une rapidité et une régularité qui en font bientôt prévoir l'achèvement ; les deux nouveaux volumes dont nous annonçons l'apparition en sont la preuve manifeste. L'un, le 15e, dû aux soins de M. B. Suphan lui-même, renferme les petits écrits des années 1779-1784 et le commencement des *Zerstreute Blätter* du grand écrivain ; l'autre, le 29e, pu-

---

1. *Animadversion* = note, remarque (II, 293), *panégyrique*, adj. (une ode panégyrique du roy, II, 456), *inaugurale* (II, 580), *linguiste* (II, 547), *antipathe* (I, 216), *Virgilien* (I, 284), *papable* (I, 517), *bramin* (II, 267), *descartiste* (II, 341), *invisibilité* (II, 604), *postcript* (II, 640), *Dramaturgie* (II, 578), *cométographie* (II, 585), *patroniser* = recommander, rehausser : « les figures qui doivent entrer dans votre milice navale n'aideront pas peu à en *patroniser* le prix » (II, 653); *monétaire* = auteur d'un travail sur les monnaies. Citons encore *anagrammatique*, *athlétique*, *talmudique*, adjectifs que Littré n'autorise par aucun exemple ni ancien, ni moderne.

blié par M. K. Redlich, contient la fin des poésies de Herder. Ils offrent ainsi la plus grande variété.

On sait comment Herder s'est prodigué pendant les quarante années de sa carrière littéraire; il a écrit sur tous les sujets, presque dans tous les genres et dans tous les périodiques de l'époque; les « petits écrits », rassemblés dans les 326 premières pages du quinzième volume, parurent dans le *Musée allemand*, le *Mercure allemand* ou le *Journal de Tiefurt*; parmi eux, il faut remarquer les « souvenirs de quelques poètes allemands », publiés dans le *Deutsches Museum*, les articles sur Winckelmann et Sulzer, tirés du *Mercure*, et les lettres sur les Templiers, lee Francs-Maçons et les Rose-Croix, qui parurent dans le même périodique. Ces 312 dernières pages du même volume renferment les trois premiers recueils des *Zerstreute Blätter*, l'une des publications les plus importantes de Herder, et qui montre le mieux l'étendue et la perspicacité de son esprit. Dans le premier de ces recueils on trouve examinée la question de savoir qui de la peinture ou de la musique produit le plus grand effet; le second, outre la belle étude sur Lessing, faite au lendemain de sa mort, contient des « remarques sur l'épigramme grecque », et le traité « sur la manière dont les anciens ont représenté la mort », questions, on le sait, que Lessing avait abordées avec sa hauteur et sa profondeur de vues habituelle, et que Herder a reprises avec autant de subtilité que de pénétration. Dans le troisième recueil, il y a entre autres un article court, mais ingénieux sur les « symboles, la fiction et la fable » ainsi qu'une étude sur Persépolis, où Herder apparaît avec la curiosité d'esprit et cette espèce de divination des choses qui caractérise son merveilleux talent.

Si Herder n'a pas été un très grand poète, il a été un poète fécond; tout ce qui le touchait ou l'émouvait prenait sous sa plume la forme de vers; c'est par centaines qu'on compte ses œuvres poétiques; les volumes 25, 26, 27 et 28 n'avaient pu en donner toute la longue suite; il a fallu les 766 pages du 29e pour en achever la publication, publication qui n'avait été faite en entier, ni par Herder, ni par sa veuve. Ce sont surtout des poésies de circonstance qu'on rencontre dans ce dernier volume; si toutes ne sont pas d'une inspiration profonde, presque toutes sont un écho des aspirations d'Herder ou de ses sentiments du moment; elles nous font ainsi assister à l'évolution de sa pensée depuis ses années d'enfance à Mohrungen jusqu'à ses dernières années à Weimar; ce sont donc des documents précieux pour la biographie du grand écrivain; on ne peut aussi que remercier M. Redlich de nous les avoir toutes données et de les avoir si correctement, si soigneusement reproduites.

Ch. J.

---

229. — **La mission de Talleyrand** à Londres en 1792, correspondance inédite de Talleyrand avec le département des affaires étrangères, le général Biron, etc., ses lettres d'Amérique à lord Lansdowne, avec introduction et notes, par G. PALLAIN. Portrait de Talleyrand, d'après une miniature d'Isabey. Paris, Plon, 1889. In-8, XXXII et 479 p. 8 fr.

Encore du Talleyrand! (cp. *Revue*, n° 15). Et, après ce volume sur Talleyrand en 1792, nous aurons sucessivement : 1° Talleyrand ministre des relations extérieures sous le Directoire; 2° Talleyrand et ses mémoires, rapports, lettres à Napoléon Ier, ses instructions aux ambassadeurs, sa correspondance avec d'Hauterive et La Besnardière pendant ses absences de Paris; 3° Talleyrand et son ambassade à Londres de 1830 à 1834. Contentons-nous, pour aujourd'hui, de la mission de 1792. On sait ce que fut cette mission. L'ancien évêque d'Autun voulait, avec Mirabeau, l'alliance de la France, de l'Angleterre et de la Prusse; aidé de Biron, il se fit au commencement de 1792 « l'exécuteur testamentaire et politique de Mirabeau » (p. XV), en suggérant la mission de Prusse — qui fut confiée à Ségur — et en se chargeant de celle de Londres. Il savait que l'Angleterre voulait la paix et qu'elle ne ferait la guerre qu'en un seul cas : si la France attaquait la Hollande. Il parvint à arracher au gouvernement anglais une promesse de neutralité, même si les armées françaises envahissaient la Belgique. Mais la journée du 10 août mit fin à sa mission. M. Pallain raconte brièvement dans l'*Introduction* de son volume cet épisode de la vie de Talleyrand. Puis il donne la correspondance du diplomate telle qu'il l'a extraite des archives du département des affaires étrangères, et il complète cette correspondance par les lettres de Biron, grand ami de Talleyrand et de Mirabeau [1], ainsi que par des passages des lettres de Ségur et par des documents tirés du *Public Record Office* ou du *British Museum*. M. P. a joint aux cent treize lettres qu'il publie, un *Index biographique*. Nous avons bien envie de le chicaner à propos de cet *Index*. A quoi bon donner sur certains personnages des renseignements qu'on trouve partout? Il suffisait d'indiquer les pages où se rencontrent les noms de ces personnages. Passe pour une note aussi fournie, aussi pleine de dates précises que la note consacrée à Levasseur ou à Miewskowsky. Mais pourquoi dire que Marie-Antoinette était reine de France et fille de Marie-Thérèse, que Vergniaud était girondin et périt sur l'échafaud, etc.? D'autant que M. P. ne laisse pas de commettre des erreurs dans cet *Index* dit biographique [2]. Il en commet aussi dans le

1. Ces lettres de Biron sont tirées du cahier où le général copiait jour par jour les lettres qu'il recevait et celles qu'il écrivait. Ce cahier est aux archives de la guerre.

2. Menues mais utiles observations : de Béthune; on aurait voulu une note sur ce personnage. — Les *Mémoires* de Beugnot sont-ils si *célèbres?* — Que signifie cette note sur Bischoffswerder : « Favori de Frédéric Guillaume II, fut ministre pendant son règne et disgracié après sa mort (1803) »? Le roi mourut en 1797; c'est Bischoffswerder qui mourut en 1803. — Il fallait citer, à propos de Bonne-Carrère, l'ouvrage de Fréd. Masson auquel la note est empruntée. — Le jeune Custine est désigné ordi-

texte même de sa publication. Où a-t-il vu, par exemple *(Introd.*, p. x. note), que Fournier l'Américain était *général?* N'est-il pas évident que le *Wandermèche* nommé deux fois à la p. 3, et « qui est maintenant à Lille », n'est autre que Van der Mersch ? Ne faut-il pas écrire, dans le texte comme à l'Index, *Lindenau*, *Wöllner*, *Rietz* (p. 21), au lieu de Lindnau, Wöhlner, Riede; *Maret* (p. 182, 212, 247), au lieu de Marais[1]; *M. de Gelb* (p. 189), au lieu de M. de Gell? Était-il utile de citer (p. 260), un extrait du *Moniteur* qui est inexact[2]? Enfin, p. 5, M. P. reproduit une lettre de Biron à Narbonne, sur la bonne conduite des troupes qui ont confiance dans leurs chefs, et il met en note quelques

nairement sous le prénom de François (et non de Renaud Philippe), et il faudrait avancer de deux lignes un guillemet qui, autrement, fait dire à Mirabeau en 1786 que François fut guillotiné comme son père. — Dietrich regagna la France, non pas en 1793, mais le 5 novembre 1792 et il n'était pas « conseiller noble de l'hôtel de ville de Strasbourg » (?) — Dumouriez n'a pas été « colonel de cavalerie à dix-neuf ans »; il est né en 1739, et ne fut colonel qu'en 1775. — Le ministère de Duportail commence le 16 nov. 1790 et finit le 2 déc. 1791 (non le 9 nov. et le 3 déc.) — De Gelb a été tué, non à Bentheim, mais à *Berstheim*. — Hesse-Rhinfels fut, non « expulsé de France sous le Consulat », mais déporté à Oleron en 1801 et exilé en Suisse en 1812. — La note sur Heymann doit être rectifiée et complétée (voir notre *Inv. pruss.*, p. 18-19 et 119, ainsi que la *Retraite de Brunswick*, p. 85-86). — De même, la note sur Jarry (voir *Inv. pruss.*, p. 198). Il est vrai qu'on ne trouve nulle part une notice sur ce personnage. Jarry, né Français, avait servi pendant vingt ans en Prusse, et, disait La Marck, auquel il était très dévoué, il avait de l'esprit, des talents et une grande connaissance de la cour de Berlin (voir *Corresp.* de La Marck, III, 291); on lui « donna, ainsi qu'à Ségur, une énorme latitude de moyens de corruption pour Berlin » (*id.* 294); il échoua et revint en France. Il devint « aide-de-camp général de Rochambeau » et dirigea toutes les dispositions de l'armée du Nord (Mercy à Kaunitz, 8 avril, dans Flammermont, *Négoc. secrètes*, p. 23). Lorsque Luckner succède à Rochambeau, Jarry reste à l'armée, comme maréchal de camp, et commande l'avant-garde; c'est lui qui brûle les faubourgs de Courtrai le 29 juin (voir sa lettre de justification à Beaulieu et la réponse de Beaulieu dans le *Monit.* du 9 juillet). Il suit Luckner à l'armée du Centre ou de Metz et commande toujours l'avant-garde; mais le 21 août, il émigre (voir *Invas. pruss.*, 198). L'année suivante il envoie par La Marck à Mercy un mémoire militaire et une lettre pleine d'« idées lumineuses » qui est communiquée à Cobourg; Mercy lui fait donner un subside et l'engage à entrer au service de la Russie ou des Provinces-Unies (cp. *Corresp.* de La Marck et Lettres de Mercy à Starhemberg, passim). — Maret ne revint pas d'Angleterre à Paris « à la fin de 1792 », puisqu'il avait quitté Paris le 26 janvier et partit de Londres le 7 février 1793. (Voir Ernouf, *Maret*). — Montesquiou passa en Suisse, non en 1793, mais en 1792 (*Monit.* du 17 nov.) — Kehnert n'est pas un prénom de Schulenbourg.

1. La mention du nom de Maret, p. 182, est oubliée à l'Index (de même que celle du nom de Leben, p. 180), et pourquoi, dans ce même Index, mettre un point d'interrogation aux p. 212 et 247? M. Pallain ne sait-il pas que Maret — dont le nom est exactement reproduit p. 270 — était alors en mission sur la frontière du Nord?

2. Lire *Berthois* (colonel du génie), au lieu de « Delcroix » et *quatre* chasseurs, au lieu de « six » et supprimer *Chaumont* qui échappa (*Inv. pruss.*, p. 46). De même, p. 50, écrire *Dietrich* au lieu de « Dietrick » et de « du Dietricht ». P. 137 et p. 304, pourquoi répéter le même fait (les mots *no war with French* écrits sur les murs de Londres)? P. 338 au lieu de citer Prudhomme, il valait mieux citer Brissot (*Patriote français* des 14 et 16 juin). Deux pages plus haut (p. 336) lire Mendouze et non *Mendoza* et Pascal au lieu de *Paschal*.

lignes de Carnot « rendant compte à la Convention de l'état de l'armée » et disant que « Biron, seul, soutient les troupes contre la séduction ». Cette note est tout à fait inopportune et inexacte : la lettre de Biron est du 9 décembre 1791 et concerne l'armée du Nord ; le rapport de Carnot à l'*Assemblée législative* (et non à la Convention) est du 17 août 1792 et concerne l'armée du Rhin. — Mais quoique les documents imprimés par M. P. arrivent malheureusement un peu tard, après avoir été mis en œuvre, résumés ou cités par deux historiens comme Henri de Sybel et Albert Sorel [1], ils seront accueillis avec reconnaissance. Ils révèlent sur un très important objet de la politique française l'intime pensée de Talleyrand, et on y retrouve les qualités qu'on lui connaît, bon sens, pénétration, patriotisme. Elles montrent que « notre diplomatie, si habilement orientée par Mirabeau, rencontrait dans Talleyrand l'interprète qu'il aurait choisi lui-même. » D'ailleurs, M. Pallain a eu la bonne idée d'éclaircir ces lettres par d'autres documents, également inédits, qui forment pour ainsi dire, l'appendice du texte principal. C'est ainsi qu'il donne en note une lettre où Mirabeau prêche en 1786 à Biron l'alliance entre l'Angleterre et la France (p. 38-40), une lettre écrite également en 1786 par Talleyrand à Mirabeau sur le traité de commerce (p. 59-61), etc. Enfin, il publie, d'après les originaux, les lettres que Talleyrand écrivit de Philadelphie et de New-York à lord Lansdowne (p. 419-454) ; dans son exil Talleyrand observe, comme il dit, les objets qui l'environnent, rassemble sous les yeux du lord des faits politiques « comme on dépose des curiosités naturelles dans un Muséum déjà nombreux » et défend encore les intérêts de son pays.

A. CHUQUET.

---

230. — N. QUELLIEN. **Chansons et danses des Bretons,** III-300 p. gr. in-8. Paris, Maisonneuve, 1889. Prix : 10 fr.

(Second article).

Les chansons (texte breton, traduction française et commentaires) occupent les pages 59-238 du volume de M. Quellien. M. Q. n'a pas commenté ses chansons au point de vue de la littérature comparée : nous mentionnons le fait sans critique et uniquement comme renseignement. Pour la chanson de « Lezobré ». M. Q. ne donne que la traduction française et il renvoie pour le texte breton aux *Gwerziou* de M. Luzel. Pour celle du « Kloarek de Koatreven », M. Q. dit en note : « Rapprocher ce *Gwerz* de « l'héritière de Crec'hgouré » dans les *Gwerziou Breiz-Izel* de M. Luzel » [2]. Et pour celle de la « Tourterelle », M. Q. dit que cette chanson a été imprimée et se vend sur feuille volante. Après ces indications en ces trois endroits, le lecteur

1. Voir surtout Sorel, *l'Europe et la Révol. fr.* II, p. 382-393.

2. Il eut été plus exact de dire : « Voir une version plus complète de ce chant dans le recueil de M. Luzel. »

pourrait conclure que les autres chansons publiées par M. Q. n'ont pas encore été imprimées, ni dans le même texte ni en variantes. Or, il n'en est rien, comme on peut voir par la concordance ci-jointe, que nous donnons pour compléter le commentaire de l'auteur. Nous citons d'après les pages du volume, parce que M. Q. a négligé de numéroter ses chansons.

P. 71. Le roi Gralon. — Cette chanson a été publiée ailleurs que dans le volume d'Olivier Souvestre *Mikaël, Cloarek breton*, Paris, 1862, que M. Q. cite d'une façon incomplète : « On attribue, dit-il, ce Gwerz à Olivier Souvestre, qui l'a intercalé dans une nouvelle le *Kloarek breton* ». La chanson se trouve imprimée avec le nom d'Olivier Souvestre (texte breton et traduction française) dans le charmant volume intitulé *Bleuniou Breiz*, Quimperlé, 1862, p. 114 et suiv. — Elle a aussi été imprimée en feuille volante, chez Le Goffic, à Lannion (et cette édition est signalée dans la *Bibliographie des traditions et la litt. pop. de la Bretagne*, dans la *Revue celtique*, t. V, p. 337). La feuille volante porte cette mention : *Var ton : Judik hag Holofernes ; pe var ton : Bozcen Elliant* « sur l'air : Judik [*sic*] et Holopherne ; ou sur l'air : La peste d'Elliant ». Cette indication est intéressante, car elle peut mettre sur la trace des mélodies sur lesquelles on chante cette chanson. M. Q. dit justement : « J'ai noté deux airs du « roi Gradlon ». Nous ajoutons, comme renseignement pour ceux qui pourraient être tentés de faire l'*histoire* des mélodies populaires de la Bretagne, qu'une édition de la chanson *Intaon al Lochen* « le veuf de la chaumière, » imprimée chez E. Blot, fils, à Quimper, porte cette mention : *Var ton : Gralon, Roue Breiz-Izel* « sur l'air : Gralon, roi de Basse-Bretagne [1].

P. 73. Le comte de Wéto. — M. Luzel en a déjà publié trois versions dans ses *Gwerziou*, t. III, p. 8, 12 et 558. La mélodie de la troisième version de M. Luzel a été publiée dans *Mélusine*, t. I, col. 147.

P. 99. Marivonnic. — C'est la variante très peu modifiée d'une chanson publiée :

1° En traduction française par Kerambrun, dans la *Nouvelle Revue de Bretagne*, Rennes, 1838-39.

2° En texte breton et en traduction française par M. Luzel, d'abord dans les publications du Congrès Celtique International de Saint-Brieuc de 1867, *Annexes*, p. 110 et suiv., et ensuite dans ses *Gwerziou*, t. I, p. 350;

3° Encore en texte breton et en traduction française par M. Rolland, dans son *Recueil de chansons populaires*, t. III, p. 63 et suiv. : M. Rolland a donné deux versions bretonnes de la chanson, l'une sans musique, l'autre avec une mélodie qui ressemble beaucoup à celle que publie M. Quellien.

1. Nous ne voulons pas dire par là que ce soit le seul air sur lequel se soit chantée cette chanson : dans une autre feuille volante, de date plus récente, et imprimée à Lannion, chez Le Goffic, on lui indique un autre air.

P. 135. Le fin filou. — Cette chanson a été publiée en feuille volante, et nous en possédons deux éditions de Lédan à Morlaix : elle y est intitulée : *Chanson nevez, Var sujet ur Filouter en deus tromplet e Hostis, Var un ton nevez*. « Chanson nouvelle sur un filou qui a trompé son hôte. Sur un air nouveau ». Le texte imprimé est plus complet que celui de M. Quellien. — Un autre fait indique que cette chanson est devenue populaire : c'est que l'imprimeur Haslé, aussi à Morlaix, a publié une autre chanson (également sur un tour joué à un hôtelier) en donnant comme air : *Var tôn : Ar Filouter fin* « sur l'air : le fin voleur ».

P. 147. Le *bonomic*. — Cette chanson a été également publiée sur feuille volante : nous en possédons trois éditions de Lédan à Morlaix.

P. 153. Le vieillard et le petit oiseau. — Cette chanson a déjà été publiée en texte breton avec traduction française :

1° Dans le volume *Bleuniou-Breiz*. Quimperlé, 1862, p. 188 et suiv.;

2° Par M. Luzel, dans les publications du Congrès Celtique International de Saint-Brieuc en 1867, *Annexes*, p. 96 et suiv. (Cette traduction est en vers français).

M. Luzel a aussi publié une traduction française de Marivonnik (traduction en prose, mais sans le texte), dans ses *Veillées bretonnes*. Morlaix, 1879, p. 207.

P. 140. Chanson du chiffonnier. — M. Q. ignore que le texte recueilli par lui est une version incomplète et altérée d'une chanson imprimée en feuille volante, chez Lanoé, successeur de Lédan, à Morlaix. M. Luzel nous assure que cette chanson est l'œuvre de feu l'abbé Queinnec, curé du Ponthou, célèbre par son esprit et par ses chansons satiriques.

P. 195. Vêpres des Grenouilles. — Une version de ce chant a été publiée par M. H. Du Cleuziou, dans les *Mémoires de la Société archéologique des Côtes-du-Nord*, n° de janvier 1866 (t. V, p. 61-64), d'après les papiers et un commentaire de M. de Penguern. M. d'Arbois de Jubainville a reproduit ce texte dans la *Revue critique* du 23 novembre 1867, avec une traduction modifiée [1]. Ce chant est fort corrompu, et il l'est d'autant plus qu'il est généralement chanté comme « berceuse ». C'eût été le cas d'en réunir des variantes, pour tâcher d'obtenir un sens plus raisonnable. M. Q. ne s'est pas préoccupé de cela, il n'a pas même consulté la version publiée par MM. Du Cleuziou et d'Arbois de Jubainville : elle lui eût pourtant servi à éclaircir son texte. Par exemple, au 4e couplet, M. Q. donne en breton *o kana Lexodie*, ce qu'il traduit « chantant *Lexodie* », ce qui n'a pas de sens. S'il avait consulté les traductions déjà publiées, il aurait vu que cela signifiait « chantant l'*Exaudi* » et que l'*Exaudi* est le premier

1. « La voici, dit M. d'A. de J., avec une traduction que j'ai été obligé de refaire en partie, vu les contre-sens évidents que la manie du druidisme avait introduits dans celle qu'a donnée la Société savante dont je viens de dire le nom ».

mot, et, par suite, le nom d'une prière de l'Eglise. Il aurait vu aussi qu'au 10[e] complet les mots corrompus *deg istor linker* ont remplacé un texte où il était question de *lesti* ou de *listri* « navires », de navires chargés de vins et d'étoffes, tandis que M. Q., n'ayant que son texte corrompu et dénué de sens, est amené à traduire : « Dix histoires glissantes, légères (scabreuses ?), chargées de vin, de draps » !

P. 222. La Vieille. — Il s'agit de la chanson appelée plus ordinairement « la Vieille et la Jeune ». Le texte que donne M. Q. est (moins quelques couplets) celui qui a été imprimé sur une feuille volante, il y a environ 25 ans, à Quimperlé, chez Clairet. Cette chanson passe pour avoir été composée par M. de la Villemarqué et l'abbé Henry. M. Q. y voit presque une allégorie qui met en parallèle « les deux Bretagnes » (c'est-à-dire la Basse-Bretagne et la Haute-Bretagne), parce qu'un des couplets dit :

Ann hini goz zo Bretonez,
Ann hini iaouank zo Gallez.

M. Q. traduit : « La vieille est Bretonne; la jeune est Gallaise ». Gallaise, c'est-à-dire de la Haute-Bretagne. Mais M. Q. a commis un contre-sens : *Gallez* a ici son sens général de « Française » (voir le Dictionnaire Breton de Legonidec et La Villemarqué, s. v. *Gall*). Cela est si vrai que le titre complet de la feuille volante de Quimperlé est : *Ann hini Goz, hag ann hini Iaouank, pe Breiz ha Bro-C'hall.* « La Vieille et la Jeune, ou la Bretagne et la France ». C'est la Bretagne et la France que les auteurs mettaient en contraste par une allégorie, non la Basse-Bretagne et la Haute-Bretagne!

Faut-il faire remarquer que cette allégorie n'a rien de populaire et qu'elle est l'œuvre de lettrés qui ont voulu mettre un sens élevé et symbolique dans une œuvre toute simple et sans prétention? Leur point de départ a été une chanson très populaire, mais réduite le plus souvent à un seul couplet, et qui met en parallèle une jeune qui est jolie mais pauvre, et une vieille qui est vieille mais riche; et le chanteur préfère la vieille — cela arrive quelquefois dans la vie [1]. C'est dans cet unique couplet que la chanson a été publiée en 1857 par Du Laurens de la Barre dans ses *Veillées de l'Armor*, p. 152 ; et l'auteur ajoute : « on ne chante généralement qu'une strophe de ce sône breton si répandu ». C'est dans cet unique couplet que la chanson avait été publiée précédemment — et avec la musique — par le Gallois Thomas Price (Carnhuanawc) d'abord dans le *Cambrian Quarterly Magazine* t. II (1830), p. 38, et réimprimée dans ses *Literary Remains*, Llandovery, 1854, t. I, p. 22. — Entre temps, Perrin et Bouët, dans leur

1. A propos de cette chanson, A. Bouët, dans son texte sur les gravures de Perrin, dit justement : « Ce qui est certain, c'est que cette chanson ne serait pas devenue aussi populaire, si elle n'était empreinte du cachet des mœurs nationales ». Et il parle des valets de ferme qui courtisent les riches fermières... Perrin et Bouët, *Breiz-Izel*, t. III, p. 66.

Breiz-Izel (2ᵉ éd., 1844, t. III, p. 66), avaient publié la chanson avec quatre couplets. Les trois premiers de ces couplets se trouvent en tête de la version imprimée à Quimperlé sur une feuille volante, version qui est évidemment le développement littéraire d'un thème populaire. Perrin et Bouët avaient également donné la mélodie. — D'Amezeuil, dans ses *Légendes Bretonnes*, Paris, 1863, p. 270, a également donné la chanson en quatre couplets, en breton et en français. C'est la reproduction (moins la musique) de la version donnée par Perrin et Bouë. L'air de cette chanson a donc déjà été publié trois fois, deux fois en Grande Bretagne et une fois en France. Notons aussi que M. Fischer s'est occupé de cet air dans le *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, t. VII (1879), p. 67 et suiv. La théorie émise par M. Fischer est fort originale et elle mériterait d'être relevée.

Il n'eût pas été difficile à M. Q. de profiter lui-même de ces renseignements; car ils se trouvent presque tous dans la *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne* qui a été publiée dans le t. V de la *Revue Celtique*. M. Q. la cite une fois, mais il ne paraît pas l'avoir lue avec soin : en tout cas, il n'en a pas tiré parti.

P. 227. Complainte de Saint Cadoc. — Le texte publié par M. Q. est une version corrompue et incomplète d'un *gwerz* répandu par le colportage. Nous le possédons dans un exemplaire imprimé chez Lédan, à Morlaix, et il porte ce titre qui en donne la date : GUERZ EN HENOR DA ZANT CADO ESCOP HA MERSER, *Composet gant* Efflam L'HOSTIS, *a baros Plestin, en bla 1776, ha leqet da imprima gant unan e vugale*. Var ton GUERS SANT EFFLAM. Litt. « Chant en honneur de saint Cadoc, évêque et martyr, composé par Efflam L'Hôte, de la paroisse de Plestin, en l'an 1776, et donné (litt. mis) à imprimer par un de ses enfants. — Sur l'air du chant de Saint Efflam ».

La feuille volante, qu'on n'a pas lieu de soupçonner d'inexactitude, nous donne une date : dût-on nous accuser d'être un esprit prosaïque, nous préférons ce simple fait aux considérations sentimentales dont M. Q. fait suivre cette complainte : « Avec ce *gwerz* religieux, nous sommes sur la voie des saints : celui de saint Cadoc nous met absolument chez les personnages de l'émigration bretonne en Armorique. Ils sont vieux et rares ceux qui connaissent aujourd'hui ce *gwerz*; on ne le chante plus, autour des chapelles de saint Cadoc, le jour du pardon, le temps des vieilles cantilènes historiques est fini »... Le chant est de 1776 !

P. 233. Juluanic (c'est la complainte de saint Julien). — C'est une variante du chant publié par M. Luzel dans ses *Gwerziou*, t. I, p. 138.

Si M. Q. se fût abstenu de citer les chansons publiées antérieurement par M. Luzel, ce n'eût été que demi-mal, puisque le recueil de M. Luzel est entre les mains de quiconque s'intéresse à la littérature bretonne ; et nous n'aurions pas dressé cette concordance s'il ne s'était agi que de cela. Mais il a négligé également de citer les feuilles volantes (dont son

lecteur ne soupçonnera même pas l'existence); feuilles volantes de Morlaix, de Lannion, de Quimper, de Quimperlé, etc., que répandent les colporteurs, surtout aux marchés, aux foires et aux *pardons*. [1] Depuis l'invention de l'imprimerie, le colportage a probablement été une des sources de la poésie populaire — je dis une des sources, je ne dis pas la plus importante. — Pour le passé, nous ne pouvons que difficilement contrôler les origines de ce genre. A l'époque actuelle, la Bretagne est peut-être la seule province de France où le colportage des chansons ait conservé son ancienne importance, et où l'on puisse suivre dans le peuple la popularité de chansons sorties de cette source. Or, M. Q. ne s'est pas préoccupé de cette question; et il ne paraît pas s'être douté que, dans bien des cas, il pouvait acheter d'un colporteur, pour 5 ou 10 centimes, la chanson qu'on venait de lui chanter.

M. Q. étant Breton bretonnant, il y a lieu de penser que ses traductions françaises sont exactes, et nous n'avons pas compétence pour le juger à cet égard : c'est affaire à des Bretons de le critiquer. Nous remarquerons pourtant que *evid he c'heureuji* « pour la marier » (p. 74), paraît être « pour l'épouser » : le contexte du moins l'exige. — P. 116, M. Q. parle dans sa traduction de « faux en tôle ». C'est un genre de faux qui nous paraît nouveau. Un ami bretonnant que nous consultons nous dit que le terme breton *filjer-tol* signifie non pas « des faux en tôle », mais des « faucilles (ou couteaux) de table » destinées à couper le pain d'orge ou de seigle. — P. 204 (c'est une variante bretonne de la « Chanson de mensonge »), M. Q. traduit : « Alors je vis le renard, avec lui à sa tête (dans sa gueule) une bride en fer ». Ce qui se met dans la gueule d'un animal, c'est le mors, non la bride. Le breton *gant-han 'n he benn eur brid-houarn* signifie littéralement « ayant en tête une bride de fer » et par conséquent en bon français « bridé d'une bride de fer. »

Le volume de M. Q. se termine par une partie musicale, environ 70 mélodies de chansons et de cantiques et 27 airs de danses. Il y a de nombreuses fautes d'impression dans les paroles bretonnes mises sous les *portées* de musique; mais nous aimons à penser qu'il n'y en a pas dans la musique. Il n'existe encore qu'un très petit nombre de recueils de mélodies populaires bretonnes, aussi saura-t-on gré à M. Q. d'avoir recueilli et d'avoir publié ces mélodies. Notre ignorance de la musique ne nous permet pas d'apprécier directement ce recueil de mélodies : nous éprouvons à son égard le sentiment de Pétrarque, qui ne savait pas le grec, mais qui pourtant était heureux de tenir entre ses mains un manuscrit d'Homère retrouvé.

Pourtant, à ne traiter la question musicale qu'au point de vue bibliographique, nous sommes encore forcé de critiquer M. Quellien. Outre

1. Si M. Q. s'était occupé de la littérature des feuilles volantes, il aurait aussi appris que la chanson française *Damon et Henriette* qu'il cite p. 32, n., a circulé en Bretagne en traduction bretonne dans le même mètre. Nous la possédons en feuille volante de Le Goffic, à Lannion.

les mélodies de ses chansons, M. Q. donne quinze ou seize airs de cantiques bretons. M. Q. s'est abstenu (sauf pour le premier couplet) de donner les paroles de ces cantiques. « Les recueils de cantiques ne manquent pas », dit-il (p. 34). Mais comment M. Q. ne s'est-il pas dit que, du moment que les recueils de ce genre « ne manquent pas », il doit s'en rencontrer qui donnent aussi la mélodie de ces cantiques? Nous n'avons pas fait une étude de cette littérature, mais nous connaissons au moins un de ces recueils, celui de l'abbé Henry. Or, ce recueil (dont nous possédons deux éditions) contient en supplément, sous le titre *Eunn dibab toniou* « choix d'airs (litt. tons) », un recueil de près de 150 airs! Ces airs sont transcrits dans la notation dite de *plain-chant*, dont l'Eglise a conservé l'usage; mais le système de notation importe peu. Or, quatre cantiques de M. Q. se retrouvent avec les mêmes airs, sauf de très légères différences :

M. Q., p. 272, Esprit-Saint, 1er Air = *Eunn dibab toniou*, p. 65, air nº 104. « Cet air (nous dit le musicien qui, sur notre prière, a comparé les deux airs), ressemble beaucoup à celui de M. Quellien ».

M. Q., p. 275, Complainte du Paradis = *Eunn dibab toniou*, p. 24, air nº 40. « Même air, nous dit-on, avec de légères variantes. »

M. Q., p. 275, Cantique de communion = *Eunn dibab toniou*, p. 57, air nº 91. « Même air avec quelques petites différences à la fin. »

M. Q., p. 277, Étoile de la mer = *Eunn dibab toniou*, p. 14, air nº 18. « Presque tout à fait pareil. »

Mais il y a plus; l'abbé Henry a partagé sa collection de mélodies en deux parties : la première comprend les *Toniou brezounek* « Airs bretons »; la seconde les *Toniou dam-c'hallek* « airs à demi-français. » Cette seconde série indique des airs communs à la France et à la Basse-Bretagne. Ce sont, en somme, les airs de cantiques français ou de chansons françaises (l'abbé Henry les nomme dans chaque cas) sur lesquels des ecclésiastiques bretons (qui étaient « bardes », comme dirait M. Q.) ont composé des cantiques bretons. Or, parmi les airs dont nous venons de donner la concordance, deux sont d'origine française : l'air du « Cantique de communion » est l'air du cantique français : *Jésus est mon amour ;* et l'air de l' « Esprit-Saint » est celui du cantique français : *Venez, venez, Esprit-Saint, dans nos cœurs !* Et encore ce dernier cantique breton (Esprit-Saint) est-il donné par l'abbé Henry avec cette mention : *Récent*. Des cantiques composés sur des airs français sont devenus populaires, M. Q. les entend et publie leurs mélodies comme « bretonnes »! M. Q. dit très bien dans sa préface (p. 30) : « Quant aux mélodies d'église, beaucoup sont des airs « français » adaptés à des paroles bretonnes » [1]. Puisque M. Q. sait si bien cela en théorie, pourquoi dans la pratique n'a-t-il pas un peu étudié l'origine des cantiques qu'il recueillait? Cela lui était d'autant plus aisé que, d'après son aveu

1. Il serait plus juste d'écrire : « des airs français auxquels on a adapté des paroles bretonnes. »

même, « les collections de cantiques ne manquent pas ». Ces collections ont pour l'histoire de la musique un avantage inappréciable, car elles indiquent ordinairement pour chaque cantique l'air, profane ou sacré, sur lequel il se chante. Si quelqu'un aborde un jour l'étude scientifique et critique de la mélodie populaire bretonne, ces recueils de cantiques bretons, dédaignés par M. Q., lui fourniront les points de repère les plus importants.

M. Q. a-t-il été bien inspiré en donnant le pas, dans ce volume, à son introduction bardique et aux chansons qu'il avait recueillies? Nous ne le pensons point. Son œuvre aurait été plus utile si elle avait été plus modeste, et elle aurait moins prêté le flanc à la critique si le terrain en avait été plus restreint. Nous n'aurions eu qu'à louer le zèle et la peine de M. Quellien — et c'eût été une tâche plus agréable pour nous — s'il s'était borné au côté musical de son sujet, et s'il nous avait apporté, au lieu de ce livre, un album de mélodies bretonnes, avec les paroles en appendice, et quelques notes sobres et précises sur les questions musicales.

H. Gaidoz

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 avril 1889.

M. Bailly, président de la Société des artistes français, informe par lettre l'Académie que les membres de l'Institut seront admis au Salon de cette année, sur la présentation de leur médaille, dès le jour du vernissage.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, informe ses confrères que le lendemain 27 avril, à 3 h. on entendra à l'Académie des beaux-arts, le nouveau phonographe inventé par M. Edison.

M. Viollet communique une étude sur les assemblées du peuple dans l'empire franc. Après avoir rappelé le passage bien connu de Tacite, qui décrit les assemblées nationales des anciens Germains et nous fait connaître la façon dont elles exerçaient leur autorité, M. Viollet s'attache à établir que l'usage de ces assemblées s'est perpétué dans l'empire franc, jusqu'au siècle après Charlemagne, et qu'elles ont continué d'exercer, au moins nominalement, le pouvoir législatif. Selon les circonstances, la réalité a pu s'écarter plus ou moins de la forme théorique. mais dans la forme il a toujours été de principe que la loi ne pouvait être modifiée sans le consentement du peuple entier.

MM. Deloche et Duruy font des réserves sur quelques détails de la théorie émise par M. Viollet.

M. J. Halévy termine la lecture de sa communication sur la légende des martyrs chrétiens de Nedjrân.

Selon la légende, les chrétiens de Nedjrân, en Arabie, auraient subi une persécution cruelle sous le règne de Dhou Nouwas, roi juif des Himyarites. Cette légende repose sur trois documents principaux, tous écrits en langue syriaque. Deux de ces documents, la lettre de Jacques de Saroug aux Himyarites et l'hymne de Jean Psaltès, remontent au temps de l'empereur Justin : ils relatent un acte de répression exercé contre les chrétiens de la ville, à la suite d'un meurtre commis par quelques-uns d'entre eux, mais ils ne disent nullement que le roi himyarite qui ordonna cette répression fût juif. Quant au troisième document, la lettre syriaque attribuée à Siméon, évêque de Beth-Archam, elle ne date, selon M. Halévy, que du règne de Justinien. La prétendue persécution des chrétiens par le roi juif d'Himyar, conclut l'auteur de la communication, n'est qu'une légende inventée par un écrivain monophysite, pour susciter une persécution contre les juifs et détourner de sa secte les rigueurs de l'empereur orthodoxe.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Delisle : — Dussart, (le P. Henri). *le Dernier Manuscrit de l'historien Jacques Meyer.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 13 mai — 1889

---

231. — **Inscription assyrienne de Samsi-Ramman IV,** roi d'Assyrie (824-811 av. J.-C.), transcrite, traduite et commentée par le P. V. SCHEIL, lecteur en théologie, de l'ordre de Saint-Dominique. Paris, H. Welter, in-4, VII-68 p.

Le contenu historique de cette inscription est connu depuis longtemps. Une transcription avec traduction nouvelle du texte vient de paraître dans la *Keilinschriftliche Bibliothek* de Schrader. Cependant le R. P. Scheil a rectifié la lecture et l'interprétation d'un certain nombre de mots difficiles. Son commentaire philologique contient des remarques très-intéressantes, et les notes géographiques concernant les frontières d'Assyrie et le pays de Naïri sont d'une réelle importance pour l'histoire de cette époque [1].

A. LOISY.

---

232. — J. GROSSET. **Contribution à l'étude de la musique hindoue.** Extrait du tome VI de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, Ernest Leroux, 1888, 91 p. in-8.

Une bonne exposition de la musique hindoue, suffisamment claire, pas trop technique, ne supposant chez le lecteur que les notions élé-

---

1. On pourrait signaler quelques négligences dans la transcription : Col. II, l. 34, le texte archaïque donne la leçon *imhur*, « il a reçu », et non *amhur*, « j'ai reçu »; la ligne 51 de la même col. II a été omise. De même, dans la traduction : les lignes 39-54 de la col. I contiennent une seule phrase que l'on a eu tort de couper en trois, et il est bien difficile d'admettre que le premier mot *enuma* doive ici se traduire « autrefois », et non pas « lorsque »; Col. I, l. 10, *rakib abubi* ne signifie pas : « qui chevauche sur la *foudre* »; c'est bien assez de *l'ouragan*.

mentaires de la théorie occidentale, paraît devoir rester encore longtemps à l'état de simple *desideratum*. Jusqu'ici ceux qui ont écrit sur la matière, ont été sans pitié pour le pauvre profane. Tous ils affectent de ne s'adresser qu'à des musiciens consommés, pour qui la science n'a pas de mystères. Il n'est pas jusqu'à M. Percival, le dernier à mon su qui ait exploré ces régions, qui, tout en faisant ce reproche à ses devanciers, ne soit tombé à son tour dans le même défaut : il faut être un initié pour ne pas perdre pied en sa compagnie [1]. Il n'y a donc pas à proprement parler de littérature de vulgarisation sur ce domaine. Restent les traités originaux. Mais il suffit d'avoir ouvert une fois n'importe quel traité technique hindou, pour savoir d'avance qu'on n'arrivera à comprendre ceux-ci qu'à la condition de pouvoir les soumettre, précepte par précepte, à l'épreuve expérimentale. Un commentaire même ne suffirait pas : il faudrait avoir à ses côtés un joueur de *vînâ*. En même temps, il va de soi qu'on ne pourra les interpréter à notre usage qu'à la condition d'être bien versé dans la musique européenne. Sans cette double condition de savoir et la musique hindoue, et la nôtre, on sera forcément réduit à faire ce qu'a fait M. Grosset, et ce que je fais ici moi-même après lui. L'un et l'autre, en effet, nous parlons de choses que nous n'entendons guère. Il y a seulement cette différence, qu'il a choisi son sujet de propos délibéré, tandis que ce n'est pas tout à fait ma faute, si son mémoire m'a fait passer de mauvais moments.

Cela dit, je m'empresse d'ajouter que, tout imparfait qu'il est, le travail de M. G. n'est pas dépourvu d'utilité. Il consiste dans la publication du 28e chapitre du *Nâtyaçâstra*, où le pseudo-Bharata, après de courtes indications relatives à la classification et à l'emploi des instruments de musique, traite successivement des notes et de leur mesure diatonique ; de la gamme, dont il ne connaît que deux sortes [2] ; des nuances accidentelles que l'exécutant peut donner aux notes ; enfin des 18 *jâtis* ou modes, qui correspondent évidemment chez lui aux *râgas*

---

1. H. M. Percival : *Is Hindu Music Scientific? Calcutta Review*, October, 1886, p. 277.

2. M. G. ne veut pas traduire *shadjagrâma*, *madhyamagrâma*, par « gamme shadja, gamme madhyama ». Il préfère « mode shadja, mode madhyama », et cela, « pour éviter toute confusion ». « Les deux *grâmas* sont deux modes distincts de la gamme; il y a entre eux une différence analogue à celle qui sépare, dans notre musique occidentale, le mode majeur du mode mineur ». Je ne comprends pas bien ce scrupule. Une gamme est toujours une gamme, qu'elle soit majeure ou mineure. D'ailleurs aucune des deux gammes décrites n'est mineure. Dans le texte, il y a pourtant un vers (25) qui fait commencer le *shadjagrama* par *ri*, ce qui amènerait le demi ton au 2e et au 6e intervalle et approcherait davantage de notre gamme mineure. Mais M. G. ne veut voir là qu'une inversion nécessitée par le mètre. Je serais plutôt porté à y voir un morceau de rapport, introduit dans le texte sans souci de la contradiction ; car, dans tout le reste du chapitre, le *sadjagrâma* commence par *sa*. Ce qui, chez les Hindous, ressemble le plus à notre gamme mineure, est le *gândhâragrâma*, que Bharata ne connaît pas.

de la théorie postérieure. Ce qu'est la musique hindoue, ce texte ne l'apprendra certainement pas à qui ne le sait déjà d'avance. Mais, comme document, il pourra rendre service. Sans partager la foi de M. G. en l'antiquité du *Nâtyaçâstra*, on accordera volontiers que cette compilation est notablement antérieure aux traités analogues. Il n'est donc pas indifférent de constater que Bharata ne connaît que deux sortes de gamme, qu'il ignore les fantaisies allégoriques et mythologiques dont ses successeurs ont surchargé leur théorie des râgas. Peut-être y a-t-il une différence semblable pour les *mûrchanâs*. Actuellement les 21 *mûrchanâs* désignent les notes considérées comme formant une seule série à travers les trois octaves qu'embrasse l'échelle hindoue. Chez Bharata, les 14 *mûrchanâs* sont réparties entre les deux sortes de gamme, et rien ne semble avertir chez lui qu'il s'agisse d'une distinction d'octaves. Mais, comme M. G. n'a rien compris à cette partie du texte et que je ne suis pas sûr d'y comprendre beaucoup plus que lui, il est inutile de spéculer là-dessus à tâtons [1]. Outre ces différences, qui sont de théorie, il y en a d'autres qui portent sur des détails, sur la nomenclature. C'est précisément à les faire ressortir les unes et les autres qu'aurait dû s'appliquer avant tout M. G., s'il avait bien compris le seul genre d'intérêt que pouvait offrir son travail dans les conditions où il l'entreprenait. Il a lu les textes publiés dans le *Sangîtasárasangraha* de Surindro Mohun Tagore. Pourquoi n'a-t-il pas cité dans leur teneur originale les divergences qu'il y a relevées, et s'est-il contenté, la plupart du temps, de les indiquer par de simples renvois ou d'en donner une interprétation que nous sommes en droit de tenir pour suspecte? Pourquoi surtout n'a-t-il pas ajouté un index de toutes ces expressions techniques, la première chose à laquelle il aurait dû songer? C'étaient là des compléments indispensables, dont ne pouvaient tenir lieu en aucune façon, ni l'essai de traduction, ni les notes qu'il a jointes au texte.

Cette traduction a dû coûter beaucoup de travail à M. Grosset. Elle n'en était pas moins condamnée d'avance à demeurer informe et en grande partie inintelligible, et cela pour d'autres raisons encore que celles qui ont été indiquées plus haut. Il n'y a pas de commentaire pour Bharata, et le texte, pour ce chapitre surtout, est dans un état lamentable, particulièrement dans les passages en prose. S'il y avait un ensemble lisible à tirer de ces matériaux, M. Fitz-Edward Hall n'aurait sans doute pas laissé à d'autres le soin de les publier. M. G. a fait son possible pour établir son texte avec ce qu'il avait en main. Il a choisi avec soin les leçons qui lui ont paru préférables, il a donné en note le relevé complet des variantes, et il a corrigé de son mieux les fautes les

1. S'il fallait à toute force risquer une conjecture, je dirais que Bharata n'admet que deux octaves, de même qu'il ne connaît que deux gammes, et que ses 14 *mûrchanás* désignent, pour chacune des deux gammes, les notes de l'octave supérieure. Pour cela, il faut, p. 38, l. 5, lire *°arshabhá ádyáh svará* ou *°arshabhá ánupûrvádyáh svará*. En tout cas je ne puis découvrir aucun sens à l'interprétation de M. G., ni aux « séries correspondantes » de son tableau de p. 59, ni à ses notes de p. 86.

plus apparentes. Quant aux autres, dont le nombre est certainement formidable, il n'y a pas touché, et, en cela, il a bien fait. Comment corriger quand on ne comprend pas, quand parfois même on serait embarrassé de dire sommairement de qui il s'agit? Le texte ainsi établi et, je le répète, établi en somme aussi bien qu'il pouvait l'être, M. G. l'a tantôt traduit là où il lui a paru traduisible, tantôt simplement résumé. Je n'examine pas s'il est possible de résumer un texte aphoristique qu'on n'est pas en état de traduire. Je constate seulement que traductions et résumés ont été munis par M. G. d'un ?, quand ils lui ont paru aboutir à des propositions par trop fortes. Que n'a-t-il multiplié encore davantage ces signes salutaires? Ou, plus simplement, pourquoi n'a-t-il pas laissé tout cela en blanc? Comment le lecteur pourra-t-il s'imaginer par exemple les quatre opérations successives que prescrit M. G. (avec ?? bien entendu), pour faire la gamme *madhyama* sur vne *vînâ* accordée en *shadja*, quand les deux gammes ne diffèrent que par un seul intervalle et que toutes les autres notes restent en place? Je ne reproche certainement pas à M. G. de n'avoir rien compris à ce passage d'une technique si particulière et corrompu d'une façon si désespérée; je lui reproche de l'avoir traduit même d'une façon approximative, mais certainement fausse. Et ce que je dis de ce passage, je pourrais le dire de beaucoup d'autres. Je me garderai bien d'en discuter aucun, me sentant moins à l'aise que M. G. dans ces ténèbres. Je me contenterai d'une ou deux observations sur la partie de son travail où l'on voit un peu plus clair. Dès le début, Bharata partage les instruments de musique en quatre classes : instruments à cordes *(tata)*, tambours *(avanaddha)*, cymbales *(ghana)* et instruments à vent ou flûtes (*vamça*). Puis M. G. lui fait dire : « Pour ce qui est de leur emploi dans le drame, ces quatre espèces se réduisent à trois : le *tata*, l'*avanaddha* et l'exécution scénique ». On devine aussitôt que même un Bharata n'a pas dû dire cela. Et, de fait, il ne le dit pas. Son 3ᵉ vers revient à ceci : « Ces instruments s'emploient dans le drame de trois façons : il y a le *tata* (qui a ici un autre sens que dans les vers 1 et 2, et désigne une exécution musicale à laquelle prennent part des chanteurs, un joueur de luth et un joueur de flûte), l'*avanaddha* (le jeu des tambourineurs) et l'emploi qu'on peut en faire dans le *nâtya* (c'est-à-dire sans doute pendant la pièce même, par les acteurs, sur la scène) ». Pour être plus précis, il faudrait pouvoir consulter un commentaire; mais *nâtyakritaç* est adjectif et se rapporte directement à *prayogas... eshâm* [1]. — P. 28, l. 10 : *vadanâd vâdî* etc. M. G. traduit : « le terme *vâdin* dérive de *vadana* etc. ». Les Hindous sont toujours quelque peu grammairiens, et ils diraient que *vâdin* dérive de *vada* avec suffixe n*ini*. Traduisez : « Le terme

1. M. G. a réparé cela, mais imparfaitement, dans ses notes. Par contre, il a parfaitement deviné le sens de *kutapa*, « groupe d'exécutants ». C'est proprement le « tapis » sur lequel s'accroupissaient les exécutants. Cf. notre locution « mettre une question sur le tapis » et l'emploi parfois métaphorique du mot « affiche ».

vâdin vient de *vad*, sonner, etc. » — P. 57, l. 3. Je crois que M. G. a tort de se défier du commencement de sa traduction ; c'est la fin qui me paraît impossible. *Tantrîvâdanada*ndendriyavaigunyâd ne peut pas signifier « résulte de l'imperfection du manche de l'instrument et du défaut de résonnance des cordes ». Il me semble qu'il s'agit ici de quatre facteurs : le manque de justesse peut provenir d'un défaut de l'instrument, cordes, archet, manche, ou d'un défaut de l'*indriya*, de l'organe de l'exécutant, de son manque d'oreille [1]. Ce sont là, comme on voit, des vétilles. C'est que, comme philologue, M. G. est rarement en défaut. On ne regrettera que plus amèrement qu'il se soit acharné à une besogne où il fallait autre chose encore que savoir du sanscrit.

Dans l'avant-propos, M. G. a insisté sur l'étroite union de la musique et de la poésie chez les Hindous, qu'il a rapprochés sous ce rapport des Grecs Le morceau est intéressant : mais, en fait de poésie hindoue, il n'y est question que de la poésie sanscrite, et, de ce chef, la dissertation porte sensiblement à faux. Que la parole rythmique ait été, dans l'Inde comme ailleurs, en relation intime avec la musique, il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les noms de leurs mètres et de leurs genres poétiques. Mais il est tout aussi évident que, dans les œuvres sanscrites, cette relation est devenue singulièrement factice. Même dans les poésies que nous qualifions de lyriques, l'emploi prépondérant de mètres rigoureusement monoschématiques, où la quantité de chaque syllabe est déterminée d'avance, montre que le chant n'était qu'un maigre accessoire, quelque chose d'assez semblable sans doute aux récitatifs uniformes et fixés une fois pour toutes, encore en usage dans les écoles sanscrites de l'Inde. Les rubriques musicales insérées dans quelques poëmes, par exemple dans le *Gîtagovinda*, ne doivent pas faire illusion. Ce n'est certainement pas sur des paroles sanscrites qu'ont travaillé les musiciens hindous. Parmi les anciennes langues litteraires, c'est le mâhârâsh*t*rî qui a été la langue musicale et qui l'est restée jusque dans les drames. Plus près de nous, c'est dans les idiomes populaires qu'il faut chercher cette union naturelle de la parole et de la musique, dans ces poésies érotiques, mystiques, religieuses, même dramatiques qui nous viennent chaque jour plus nombreuses de toutes les parties de l'Inde et qui ne se conçoivent pour ainsi dire pas autrement que chantées. Quant au théâtre sanscrit, avec sa langue savante et ses formes si peu musicales, ce n'est pas au théâtre d'Athènes ni à notre opéra, c'est plutôt au théâtre latin des jésuites qu'il faudrait le comparer.

A la fin de l'avant-propos, M. Grosset nous avertit que le présent mémoire était destiné d'abord à ne former qu'un des chapitres d'un ouvrage plus considérable qu'il prépare et qui doit comprendre l'histoire et l'exposé de la musique hindoue depuis l'époque védique ainsi que la comparaison de cette musique avec celle de l'Occident. Vraiment, si

1. A la ligne 3, au lieu de « par excès ou différence », lire « par excès ou par défaut ».

M. Grosset nous donne tout cela, il n'aura pas tort de compter sur la reconnaissance de tous les amis de l'Inde et de la musique. Seulement il faudra que l'ouvrage soit d'une tout autre étoffe que cet unique chapitre. Après la lecture de ce spécimen, sa promesse a quelque chose qui effraye. Je ne vois pas cependant pourquoi il ne la tiendrait pas, à la condition, toutefois, d'y mettre de la patience, de se former dans l'intervalle à d'autres méthodes de travail et de bien se persuader qu'on ne déchiffre pas les grimoires de la musique hindoue sans être musicien.

A. BARTH.

---

233. — **De Sacris Troezeniorum, Hermioniensium, Epidauriorum,** scripsit Sam. WIDE. Upsaliæ, 1888. In-8 de 94 p.

L'étude de la mythologie des tribus grecques, si brillamment commencée par O. Müller, a été fort délaissée par ses successeurs. On s'est plu à mettre en lumière les rapports de la mythologie hellénique avec celles des autres peuples aryens, à chercher l'explication des mythes dans les phénomènes naturels ou dans l'influence du langage sur la pensée. Ces spéculations sont toujours à la mode, mais un commencement de réaction se fait sentir contre leurs excès. Le petit livre de M. Wide en est une preuve; l'auteur a voulu, comme il le dit, ramener la mythologie du ciel sur la terre et, sans sortir du domaine proprement hellénique, écrire un travail de géographie mythologique qui pût rendre service à l'histoire. Pour cela, il a pris trois villes de l'Argolide, Trézène, Hermione et Épidaure, et il a dressé la liste des cultes que les textes, les inscriptions et les monnaies attestent pour chacune d'elles. Les résultats auxquels il est parvenu sont fort intéressants, notamment en ce qui touche Trézène. Cette ville possédait un grand nombre de cultes en commun avec Athènes, d'une part, et avec la Laconie de l'autre. Il y a là une preuve de relations très anciennes, antérieures sans doute à la domination des Doriens sur le Péloponnèse; en effet, le culte d'Hercule, culte dorien par excellence, est peu connu à Trézène, et les divinités qu'elle a en commun avec Lacédémone paraissent être, en partie du moins, de vieilles divinités pélasgiques, comme Damia et Auxesia. La dissertation de M. Wide est très bien disposée et élégamment écrite; par le fonds et la méthode comme par la forme, elle mérite de trouver des imitateurs.

Salomon REINACH.

---

234. — Th. GOMPERZ. **Ueber die Charactere Theophrast's.** Wien, 1888. 20 p. grand in-8.

Les *Caractères* de Théophraste tiennent en trente pages d'impression, mais ces trente pages soulèvent de nombreuses questions critiques et ont donné lieu à une foule de dissertations. Il faut savoir gré à

M. Gomperz d'avoir résumé dans un mémoire substantiel, lu devant l'Académie des Sciences de Vienne, tous les systèmes mis en avant pour expliquer la composition de l'opuscule de Théophraste, et d'avoir proposé à son tour une solution du problème qui nous paraît très acceptable. D'après l'opinion la plus répandue aujourd'hui, ce petit livre se compose d'extraits tirés de différents ouvrages de Théophraste, tous authentiques pour le fond, sinon pour la forme. Cependant les papyrus d'Herculanum ont fait connaître une série de caractères empruntés à l'écrit d'un autre péripatéticien, Ariston de Céos, sur la vaine gloire, κενοδοξία. Ces portraits ont la plus grande ressemblance avec les portraits de Théophraste, et la forme de ces derniers y est si fidèlement calquée, qu'il faut bien reconnaître que les *Caractères* du maître, tels que nous les lisons aujourd'hui, leur ont servi de modèle. Mais comment se fait-il qu'un écrivain aussi élégant que Théophraste ait jeté dans le même moule trente morceaux consécutifs; pourquoi n'a-t-il pas évité une monotonie qui fatigue et rebute le lecteur? Plusieurs critiques répondent que ces morceaux se trouvaient disséminés dans les œuvres de Théophraste, et qu'ils n'ont été rapprochés que par l'auteur du recueil. M. Gomperz objecte qu'il serait bien étonnant qu'un auteur se servît de tournures exactement identiques dans plusieurs ouvrages, à de longs intervalles de temps, et il arrive à cette conclusion que nous nous trouvons en face d'un cahier de Théophraste qui n'était pas destiné à la publication, mais à l'usage personnel de l'auteur, lequel s'en servait comme de matériaux, soit pour ses cours, soit pour ses écrits.

Tout en établissant l'authenticité et du fond et de la forme des caractères, M. G. fait trois réserves. Il condamne d'abord l'avant-propos, morceau absurde, que tous les critiques abandonnent aujourd'hui. Ensuite il retranche les réflexions accessoires, espèces d'appendices qui figurent à la fin de six chapitres (I, III, VI, VIII, XXVIII, XXIX). Disons cependant que plusieurs de ces morceaux, et particulièrement celui qui termine le chap. VIII (λογοποιίας) sont très finement écrits et contiennent des détails qui nous transportent au siècle de Théophraste.

Enfin les courtes définitions placées au début de chaque portrait sont également éliminées par M. Gomperz. On est, en effet, extrêmement étonné de lire en tête du premier caractère une définition de l'ironie qui ne s'accorde pas avec le portrait qui suit. Ce portrait est celui d'un homme qui aime à mystifier, tandis que l'ironie de la définition consiste à s'amoindrir soi-même, à se donner pour plus faible, plus ignorant, plus insignifiant qu'on n'est en effet. Malgré cette divergence, le portrait est aussi juste que la définition : car le sens du mot εἴρων admettait des nuances, des différences notables. Aussi M. G. accorde-t-il que les définitions peuvent être de Théophraste, mais il estime qu'elles ont été mal à propos rapprochées des caractères. Avouons cependant qu'il est dans la tradition de l'école de commencer par une définition générale : c'est la méthode d'Aristote dans le 2e livre de la *Rhétorique* et ailleurs,

c'est aussi celle d'Ariston. Le mémoire de M. Gomperz a précisé et circonscrit le débat, il a élucidé la question, peut-être n'a-t-il pas encore dit le dernier mot.

W.

---

235. — D. Naguiewski. **Bibliografia po istorii rimskoï literatury v Rossii s 1709 po 1889 god.** Kazan, 1889, xii-48 p. in-8.

236. — **Osnovy bibliografii po istorii rimskoï literatury.** Kazan, 1889, viii-132 p. in-8.

La première des deux brochures de M. Naguiewski contient la liste des travaux, au nombre de 678, relatifs à l'histoire de la littérature romaine, qui ont été publiés en Russie de 1709 à 1889. — La seconde présente un intérêt plus immédiat, et pourra rendre de bons services aux étudiants russes, à qui elle est destinée : elle renferme les indications bibliographiques nécessaires aux débutants pour s'orienter dans le domaine de la philologie latine. M. Naguiewski avait dans Teuffel un excellent modèle : il n'a guère eu qu'à le compléter par l'indication des plus importants travaux parus depuis 1882, date de la dernière édition de l'*Histoire de la littérature romaine.*

L. D.

---

237. — **Epistula Sapphus ad Phaonem.** Apparatu critico instructa, commentario illustrata et Ouidio uindicata. Specimen inaugurale quod... submittet Scato Gocko de Vries Lugduno-Batauus die X. m. octobris a. MDCCCLXXXV hora III. Leyde, van Doesburgh, ix-155 p. in-8.

Il est tard pour annoncer une publication de 1885, même brièvement ; mais cette édition d'un petit poème d'Ovide mérite d'être traitée avec privilège. D'abord, elle est indispensable aux lecteurs sérieux par l'apparat joint au texte d'Ovide. M. de Vries a vu ou revu les nombreux manuscrits, et nulle part ailleurs on ne trouve des matériaux si commodément réunis et si solidement discutés. Ensuite le commentaire, fait avec un soin extrême, épuise toutes les questions d'histoire littéraire, de critique verbale, de grammaire, de versification, d'interprétation enfin. La question fondamentale, celle de l'authenticité, est tirée au clair avec une telle abondance de preuves, avec une telle sûreté de tact et d'argumentation, qu'à vrai dire il ne reste plus de question, et que le lecteur s'abandonne à la conviction et, ce qui est plus, à la persuasion la plus parfaite. Une telle monographie est un modèle à étudier ; là on peut voir comment le vrai érudit entre dans les plus petits détails sans perdre de vue l'ensemble, et, en même temps, comment le vrai lettré, celui qui est capable d'apprécier légèrement les grâces légères, sait démêler les variantes et se rendre lisible le texte qu'il goûte. Ajoutons que le commentaire de M. de Vries est écrit dans un latin impec-

cable et exquis, dont le secret est perdu hors de Hollande. C'est un petit chef-d'œuvre d'élégance, en même temps que de science et de goût.

Louis HAVET.

---

239. — **Éléments germaniques de la langue française,** d'après les travaux étymologiques les plus récents. Edition française. Berlin, E. Boll, 1888. Un volume in-12, 224 pp. Prix : 3 marks.

Ceci est l'édition française d'un livre paru également en allemand. L'auteur anonyme semble donc attacher une grande importance à son œuvre faite, selon lui, « d'après les travaux étymologiques *les plus récents* ». Malheureusement, un simple coup-d'œil jeté sur son livre montre que ces « travaux les plus récents » lui sont inconnus, et que même une partie des *anciens* travaux sont absolument inintelligibles pour lui. Sans vouloir « diminuer le mérite » du dictionnaire de Littré, l'auteur se croit néanmoins obligé « d'y relever une certaine tendance à *forcer* l'étymologie dans le sens latin »; Littré, d'après lui, a fait la part trop belle au latin dans la constitution du vocabulaire français, au détriment de l'allemand ; il faut donc restituer à cette dernière langue ce qui lui est dû. Voici quelques exemples qui suffiront pour édifier le lecteur : *échelle* ne vient pas de *scala,* comme on l'admet universellement, mais de l'allem. *Schaar ; chatouiller* vient de l'all. *kitzeln; oreille* du vieux haut allem. *ôrâ; cuiller* de l'all. *Kelle,* v. haut all. *chella* [1].

Alfred BAUER.

---

239. — **Weltgeschichte** von Leopold von RANKE. **Achter Theil** herausgegeben von Alfred Dove, Georg Winter, Theodor Wiedemann.

240. — **Neunter Theil, erste Abtheilung** herausgegeben von Dove und G. Winter.

241. — **Zweite Abtheilung** herausgegeben von A. Dove, nebst Gesammtregister zu Theil I-IX bearb. von G. Winter. Berlin. Duncker u. Humblot, 1887-1888. 3 vol. in-8, XVI-655, X-275, XXVIII-528 pp.

« J'ai assez confiance dans le public et dans le monde pour entreprendre à un âge avancé, une œuvre dont l'accomplissement exigerait des forces jeunes et intactes ; aussi bien l'ouvrage que je présente au public n'est-il pas le résultat de récents travaux, mais l'aboutissant des études de ma vie entière... J'avais conçu dès mes jeunes années le projet d'une histoire universelle; c'est une idée que je n'ai jamais abandonnée. » Voilà ce qu'écrivait Ranke, vers la fin de 1880, dans un projet de préface destinée à son *Histoire universelle.*

On sait que l'apparition de cette œuvre grandiose a pleinement

---

1. Le mot *cuiller* est un de ceux pour lesquels l'auteur croit devoir donner un mot d'explication à ses lecteurs : « Une étymologie trop ingénieuse le ferait dériver du lat. *cochlea* (*sic*), par comparaison avec la coquille du limaçon ». Cette forme *cochlea,* au lieu de *cochleare,* ne paraît pas être un simple lapsus; car elle se trouve deux fois, la première fois dans l'introduction, p. 8.

justifié l'exactitude de cette déclaration et que l'attente du public n'a pas été trompée. Cette longue et fructueuse carrière, la mieux remplie à coup sûr qu'il ait été donné à un historien de parcourir, a reçu son digne couronnement. On n'a pas oublié l'étonnement que souleva l'annonce de cette entreprise hardie, ni l'admiration avec laquelle les premiers volumes de la *Weltgeschichte* furent accueillis. Les parties consacrées à l'Empire romain et à Byzance, pour ne citer que celles-là, ont fait époque dans la science historique. Nulle trace de fatigue ou de décadence dans ces larges et puissants tableaux tracés par un vieillard de plus de quatre vingts ans, qui abordait pour la première fois des périodes de l'histoire dont ses précédents travaux l'avaient toujours tenu éloigné. L'auteur y traitait de l'antiquité et du haut moyen âge avec la même sûreté d'informations et la même ampleur de vues qu'il avait appliquées durant soixante années à l'étude des temps modernes. Lorsque Ranke mourut en mai 1886, la sixième partie *(Décomposition de l'Empire carolingien; fondation de l'Empire germanique)* avait paru et la septième était écrite *(Apogée et décadence de l'Empire germanique. La hiérarchie sous Grégoire VII)*. Des élèves dévoués purent se charger de l'éditer. Mais après la publication de ce volume, une question délicate se posa. Fallait-il laisser l'œuvre interrompue ou bien tenter de la poursuivre en choisissant dans les papiers du maître les notes ou fragments qui concernaient les XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles, dont la *Weltgeschichte* avait encore à traiter? Ce fut à ce second parti que la famille et les amis de Ranke jugèrent à propos de s'arrêter [1]. Les cahiers des quelques cours que l'historien avait jadis consacrés à cette période furent aussitôt recueillis. En même temps M. Winter de Marbourg s'occupa avec un soin religieux de rechercher dans les papiers de Ranke, toutes les pages rédigées ou non, susceptibles de présenter, sur chaque question, son opinion dernière. Les cahiers de cours, en fournissant le plan et en quelque sorte la trame de l'œuvre, permirent de donner une unité suffisante à cet ensemble [2]. C'est de ce travail infiniment délicat de reconstitution que sont sortis la huitième partie et les premiers chapitres de la neuvième. Il faut avouer que cette solution une fois admise, il n'était pas possible de mettre à cet arrangement plus de tact et de conscience que n'en ont apporté les éditeurs; leur travail est aussi parfait qu'il pouvait l'être. Néanmoins, tout en les remerciant de leur peine, nous sera-t-il permis de formuler quelques réserves sur le principe même de la publication.

1. Ranke en effet avait manifesté l'intention d'arrêter son ouvrage aux temps modernes dont l'histoire se trouvait comprise dans l'ensemble de ses écrits. Il voulait simplement jeter sur cette époque un très rapide coup d'œil dans un chapitre final qui aurait été comme la conclusion de la *Weltgeschichte*.

2. Les deux premiers chapitres de la huitième partie sont le résultat de la combinaison de nombreux fragments dictés par Ranke dans les derniers mois de sa vie. Les chapitres suivants du 3e jusqu'au dernier, ont été rédigés à l'aide des papiers de Ranke, contrôlés et soudés grâce aux cahiers de cours. Les deux appendices qui terminent le volume ont été écrits en 1885.

Il n'est pas douteux en effet que le mérite et la raison d'être d'une aussi vaste synthèse résident non point dans les détails, mais uniquement dans le système, dans la forme et dans le groupement. Personne évidemment n'aura l'idée d'y recourir, pour y puiser des informations. Dans ces conditions, les matériaux non employés perdant tout leur prix, n'était-il pas préférable de renoncer à leur mise en œuvre? Est-il admissible qu'une doctrine précise et vivante puisse se dégager de ces fragments épars que le génie de l'historien n'est plus là pour réunir et animer? Il faut songer que la *Weltgeschichte* est peut-être le plus personnel, le plus subjectif des ouvrages de Ranke, celui dans lequel ses idées générales, ou pour mieux dire, sa philosophie de l'histoire, apparaissent le plus clairement. Ne risquait-on pas en le complétant d'en dénaturer le caractère? Il est tel monument d'architecture qui, resté inachevé, ne présente que plus de charme et souvent plus de grandeur. Fallait-il à tout prix ajouter à l'œuvre les quelques assises qui lui manquaient? Ce n'est pas tout de conserver scrupuleusement la touche du maître, de laisser à des morceaux écrits aux époques les plus diverses leurs différences de style, de respecter les développement même arriérés ou erronés; cela ne suffit pas pour communiquer à cette vaste compilation le cachet original, le jugement personnel, ou pour tout dire, le mouvement et la vie. Je sais bien que les éditeurs ont obéi à de pieuses préoccupations, qu'ils se sont rendu compte de l'écueil et qu'ils n'ont point tenté leur entreprise sans quelque hésitation. Néanmoins la critique incertaine et déroutée a le droit d'exprimer quelque étonnement en présence de cette composition factice où il est impossible de discerner ce qui appartient en propre au maître, de ce que les disciples y ont apporté.

La huitième partie porte comme titre général : *Croisades et suprématie de la papauté.* Elle embrasse en réalité l'histoire des XIIe et XIIIe siècles. Il faut signaler particulièrement les premiers chapitres relatifs à l'Orient et à la puissance arabe (IXe-XIe s.), à Frédéric Ier et aux villes Lombardes, aux ordres germaniques en Prusse et surtout à l'empereur Frédéric II, l'homme du moyen âge « weltgeschichtlich » par excellence (p. 371) [1]. Deux appendices, écrits en 1885, et consacrés l'un à deux biographies de la reine Mathilde, l'autre à Liudprand, terminent le volume.

Le premier fascicule de la neuvième partie composée d'une introduction, de treize chapitres et d'une conclusion, traite de l'histoire des XIVe et XVe siècles. Ces chapitres reproduisent dans leurs lignes essentielles, la forme et le fond d'un cahier écrit de la propre main de Ranke pour son cours de 1870. Les chapitres sur Louis de Bavière (2e), sur l'empereur Charles IV (3e), sur le schisme (8e), sur la conquête des

1. On ne saurait entreprendre ici l'étude critique de ces chapitres. Aussi bien dans un aussi vaste synthèse, ne peut-on que signaler les tendances; il serait puéril de s'arrêter aux détails.

Turcs (13[e]), figurent parmi les plus importants. L'historien touche ici aux périodes qui lui sont familières. C'est dire qu'on retrouve, à travers ces pages, les aperçus profonds et la réflexion puissante qui caractérisent ses grands travaux [1]. Mais il est certain que le ton du cours apparaît en plus d'un endroit et que le style n'a plus la gravité soutenue des précédentes parties. Les chapitres consacrés à l'Angleterre et à la France, aux xiv[e] et xv[e] siècles, sont loin d'offrir, à mon avis, l'ampleur qu'un pareil sujet comportait. Ceci m'amène d'ailleurs à formuler une remarque d'une portée plus générale, je veux parler de la part insuffisante faite à la France et à son action dans cette grande revue du moyen âge. Croisades, communes, querelles religieuses, tout tourne autour de l'Allemagne [2]. Une telle conception n'a-t-elle pas pour résultat de déplacer en quelque sorte l'axe historique? Je sais bien que l'historien, même le plus objectif, ne saurait dans un travail de ce genre faire abstraction de sa nationalité et qu'il y aurait pour lui ingratitude à l'oublier; mais de là à réléguer systématiquement au second plan un pays comme la France dont le rôle a été si considérable, pour ne pas dire prépondérant, durant plusieurs siècles du moyen âge, il n'y a plus aucun rapport. Un Français a le droit de s'étonner de cette injustice, venant de l'homme qui a écrit avec une si admirable sûreté et une vue si profonde l' « histoire de la France aux xvi[e] et xvii[e] siècles ».

J'en arrive au dernier volume qui termine la neuvième partie [3]. Les éditeurs ont jugé à propos d'y publier, comme une sorte de complément général de l'œuvre, une série de conférences historiques faites par Ranke au roi Maximilien de Bavière durant une villégiature à Berchtesgaden (automne de 1854). Ces entretiens, au nombre de 19, roulent sur les périodes de l'histoire moderne. Ils sont suivis pour la plupart de dialogues tenus entre l'historien et son royal interlocuteur, qu'un sténographe accompagnait constamment dans leurs excursions. Là, au milieu des montagnes, en présence de ce magnifique horizon, Ranke a pu se sentir inspiré. Les premiers entretiens surtout, ceux consacrés à la notion du progrès en général et aux *leitenden Ideen* en

---

1. Ranke ne trouve pas autre chose à dire de la mission de Jeanne d'Arc, si ce n'est « que dans le pays où une telle apparition est possible, la foi et la religion de la royauté sont encore intactes dans les masses » (p. 238). Franchement, il y avait matière à d'autres considérations.

2. On ne peut évidemment exposer ici par le détail les raisons sur lesquelles se fonde ce reproche. Je note seulement l'impression générale qui résulte de la lecture de ces trois derniers volumes. On peut se demander si Ranke aurait présenté, dans sa rédaction définitive, les faits sous ce point de vue par trop germanique, admissible à la rigueur dans un cours, mais choquant dans une œuvre comme l'*Histoire universelle*? Il y a lieu de le croire. La 5[e] partie n'attribue-t-elle pas à la puissance arabe et à l'empire de Charlemagne une importance égale, alors que les deux parties suivantes encore écrites par l'historien, font tout graviter autour de l'empire germanique.

3. Ce volume contient l'*Index* général de la *Weltgeschichte*, rédigé par M. Winter. C'est une table bien comprise, commode et des plus complètes.

histoire, peuvent être citées parmi les pages les plus élevées qu'il ait écrites. Mais il se trouve, à côté de cela, beaucoup d'autres développements qu'on me permettra d'admirer moins. Pour ce qui est des dialogues en particulier, je n'hésite pas à dire que cette forme dogmatique, cette manière de catéchisme historique donnent à la *Weltgeschichte* une conclusion qui n'est rien moins que grandiose. Et puis, dans les derniers entretiens, Ranke retrouve sa vieille ennemie, je dirais presque la seule qu'il ait eue, la Révolution française. Dès qu'il en parle, ce conservateur intransigeant ne se possède plus; il perd du même coup cette noble sérénité qui est d'ordinaire sa caractéristique. Au fond, cette animadversion s'adresse moins à la France qu'à la démocratie, pour laquelle il n'a que des paroles de méfiance et dont il excelle à mettre en relief les fautes et les excès. Quel dommage qu'un si puissant esprit n'ait pas montré plus de sympathie pour les classes populaires, qu'il leur ait laissé dans son œuvre un rôle si effacé, et qu'à son information si exacte, à sa critique toujours perspicace, à ses vues si neuves, il n'ait pas joint quelque chose de cette large bienveillance, de cette chaleur communicative qui animait notre Michelet! Où trouver dans son œuvre le mot de pitié pour les humbles et pour les souffrants? Dans ces pages qui touchent à tant de questions non encore résolues, je cherche vainement la parole de paix et de foi en l'humanité. L'œil profond de l'historien a dédaigné de se tourner vers l'avenir. Tenons-lui compte néanmoins d'avoir aimé et compris son époque. Cet homme qui, par un privilège unique, avait parcouru le cycle complet de l'histoire du monde, a écrit sur notre siècle cette réconfortante parole : « Il ne faut pas méconnaître ce temps-ci; c'est un bonheur d'y vivre [1] » Cette seule conclusion suffit à l'*Histoire universelle*.

A. LEFRANC.

---

242. — Arturo GRAF. **Attraverso il Cinquecento.** Turin, Loescher, 1888, in-8 de 395 p. Prix : 6 fr.

243. — Angelo BORZELLI. **Una poetessa italiana del secolo XVI,** Gaspara Stampa, 1523-1553. Naples, Chiurazzi, 1888, gr. in-8 de 106 p. Prix : 2 fr.

Ce sont des articles de revue déjà lus du grand public qui forment en partie le nouveau livre publié par M. Graf; mais l'intérêt du style et de la composition n'y enlève rien à la solidité, et il est facile de voir que partout l'auteur a travaillé de première main. La plus importante de ces promenades « à travers le XVIe siècle » est la double étude intitulée *Petrarchismo ed antipetrarchismo*. M. G. a cherché à décou-

1. *Weltgeschichte*, IX, 2, p. 235. Il eut été curieux de comparer ici, à l'aide des fragments des diverses époques de la vie de Ranke, cités dans ces trois volumes (VIII, Introduction, IX, 2, Préface, premier et dernier entretien, etc.), les variations successives du célèbre historien dans sa conception générale de l'histoire. Je me borne à renvoyer au superbe et hardi programme que se traçait dès sa jeunesse l'illustre historien (IX, 2, p. VII).

vrir les causes multiples qui ont amené, au XVIe siècle, une recrudescence du *pétrarquisme*, cette « maladie chronique de la littérature italienne », et sa piquante expression n'implique évidemment aucun manque de respect pour le génie d'un grand poète, qu'on ne peut rendre responsable des platitudes ou des sottises de ses imitateurs. L'auteur, rappelant quelques-uns des traits généraux de la culture de la Renaissance, montre comment Pétrarque dut nécessairement être considéré alors comme le maître du sentiment poétique, le maître de la langue raffinée, le maître enfin de cet amour subtil et élevé, qui réagissait alors, tantôt sincèrement, tantôt par jeu littéraire, contre le débordement de la sensualité. Une étude analogue ne serait-elle point utilement consacrée à la France? N'a-t-on point *pétrarquisé* à force chez nous, pendant la Renaissance, et Ronsard n'est-il pas le plus grand de nos *pétrarquistes?* L'étude de M. G. sur l'*antipétrarquisme* n'est pas moins instructive : on y voit bien les courants littéraires se former et se contrarier les uns les autres, et comment, par exemple, à Bembo et à ses compagnons d'enthousiasme *pétrarquesque* s'opposent Berni et son école, impitoyables railleurs des « petrarcherie, squizitezze, bemberie. » L'auteur a introduit un peu artificiellement dans ce chapitre un examen des tentatives de correction et de « spiritualisation » de Pétrarque, faites dans un but d'édification religieuse ; ce n'est pas l'œuvre d'ennemis de Pétrarque, mais d'admirateurs indiscrets. Suivent des études sur un procès de Pierre Arétin, essai de réhabilitation intelligente en faveur d'une figure historique... contestée, — sur les « pedanti », fruit malsain, mais naturel de l'humanisme, auquel se rattache toute une singulière littérature en langue italienne, — sur la courtisane Veronica Franco, « una fra mille », poète pétrarquiste, elle aussi [1], — enfin sur un bouffon de la cour pontificale, sous Léon X [2]. L'histoire des lettres et des mœurs sera reconnaissante au professeur de Turin d'avoir réuni tous ces travaux, dont l'ensemble forme un des livres les plus intéressants qui nous soient venus d'Italie en ces derniers temps.

— Un volume moins important, paru à peu près en même temps que le précédent, peut en être rapproché à certains égards. La question du pétrarquisme et celle des mœurs de la Renaissance y sont également traitées, à propos d'une poétesse de grand talent, Gaspara Stampa, morte à Venise après une vie assez troublée, et dont le recueil posthume renferme d'admirables vers de passion, plus sincères que la plupart des œuvres du même temps. M. Borzelli n'hésite pas à reprendre, en faveur de son héroïne, l'ancienne comparaison qui la rapprochait de Sapho.

1. Ce grand travail est, je crois, entièrement inédit ; le premier et le second ont paru dans la *Nuova Antologia*, le dernier dans la *Domenica del Fracassa*.

2. Ce Fra Mariano est certainement mentionné en deux lettres de Paolo Bombasio, dont l'une est imprimée, l'autre indiquée dans *Les correspondants d'Alde Manuce*, Rome-Paris, 1888, p. 88.

La méthode de l'auteur est-elle aussi sûre qu'on le désirerait? On en pourrait douter d'après une page sur Veronica Franco, à qui il s'efforce à tort d'enlever la qualité de courtisane [1]. Il lui sera agréable peut-être d'apprendre que Gabriel Naudé, qui avait entendu louer en Italie les vers de Veronica, la faisait figurer dans une belle énumération des femmes italiennes lettrées et très « pudiques » [2]. Mais l'élévation et l'élégance de la forme poétique, qui étaient surtout d'ailleurs le résultat de l'imitation, s'alliaient à merveille alors avec la dissolution des mœurs, et, si Naudé pouvait s'y tromper, nous n'avons aucune raison pour faire comme lui, surtout après le travail de M. Graf.

P. DE NOLHAC.

---

244. — Ch. HERFORD. **Studies in the literary** relations of England and Germany in the sixteenth century. Cambridge, University Press, 1886. In-8, xxx et 426 p. 9 shillings.

L'auteur de ce gros et remarquable volume s'est proposé d'étudier l'influence littéraire de l'Allemagne sur l'Angleterre pendant le xvie siècle. Il consacre son premier chapitre à la lyrique et prouve que les hymnes de Coverdale sont des traductions ou des adaptations de chants allemands (Luther, Speratus, etc.). Le deuxième chapitre traite des dialogues polémiques (Roy, Barlow, Tyndale, Turner) et le troisième, du drame latin (Bale et sa trad. du *Pammachius* de Kirchmayer, Foxe et son *Christus triumphans*, Gascoigne et son *Glasse of government*). Le quatrième a pour sujet *Faust*; le cinquième *Eulenspiegel*; le sixième, la *Nef des fous*; le septième, *Grobianus*. Ces quatre derniers chapitres, tout pleins de détails curieux, sont les plus instructifs et les plus intéressants du livre. Mais l'ouvrage entier témoigne de profondes recherches; l'auteur connaît très bien la littérature allemande et anglaise du xvie siècle; il est au courant de tous les travaux et il a fouillé les bibliothèques de son pays et celle de Berlin. Ajoutez qu'il joint à cette patiente et consciencieuse érudition beaucoup de goût, de finesse, d'indépendance; il fait dans chaque chapitre des remarques originales et donne des résultats nouveaux; il dispose très clairement sa matière et, sans prétention, sans lourdeur ni diffusion, expose ce qu'il a lu et trouvé. On a traduit en allemand le *Lessing* de Sime; l'ouvrage de M. Herford mérite cet honneur, à meilleur titre, et nous espérons qu'il l'aura.

A. C.

---

1. Page 17; cf. Graf, p. 305.
2. *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le card. Mazarin*, 1649, p. 81.

245. — Alessandro d'Ancona. L'Italia alla fine del secolo XVI. **Giornale del viaggio di Michele de Montaigne in Italia** nel 1580 e 1581. Nuova edizione del testo francese ed italiano con note ed un Saggio di Bibliografia dei Viaggi in Italia. Città di Castello. S. Lapi, 1889. In-16 de xv-719 pages.

Le docteur Payen, qui avait donné sa vie entière à Montaigne, savait bien en mourant que d'autres lui succéderaient dans le culte de son auteur favori ; mais peut-être n'espérait-il pas que la relation du voyage en Italie et en Allemagne tentât de si tôt un éditeur aussi savant et aussi dévoué que celui qu'elle vient de rencontrer. Car, bien que Sainte-Beuve eût prouvé que chez Montaigne l'art de voyager égale l'art de penser et que son itinéraire forme comme le brouillon piquant d'un nouveau chapitre des Essais, les érudits semblaient dédaigner de consacrer à la relation une partie de la peine qu'ils prenaient pour l'œuvre maîtresse du philosophe périgourdin. Sauf quelques commentaires partiels, aucune autre réimpression que celle du Panthéon Littéraire n'en avait paru dans notre siècle.

M. Aless. d'Ancona, le savant professeur de l'université de Pise, n'a pas partagé cet injuste dédain : profondément versé dans l'histoire et la littérature de sa patrie, sûr qu'à son appel tous les savants, non seulement de l'Italie, mais de la France, de la Suisse, de l'Allemagne, s'empresseraient d'élucider les points qu'il ne pourrait expliquer lui-même, il possédait de plus un avantage inestimable pour le commentaire de la Relation, savoir la connaissance de presque tous les récits de voyages en Italie publiés depuis quatre siècles. Il avait su se procurer, il avait lu la plupart de ces descriptions de sites et de mœurs dont il a composé un catalogue qui comprend près de quatre cents articles. Il pouvait donc interpréter et contrôler toutes les appréciations et toutes les assertions de Montaigne par celles des curieux de tous les pays qui l'avaient précédé ou suivi au-delà des Alpes.

Aussi conviendra-t-on, sans faire tort aux futurs amis de Montaigne, qu'il a épuisé le sujet. D'ailleurs, homme d'esprit et de goût, malicieux jusque dans l'érudition, il n'a garde de fatiguer le lecteur. Ses notes sont souvent aussi amusantes qu'instructives, de même que le volume, quoiqu'il dépasse sept cent pages, demeure élégant, grâce à l'excellence de l'exécution typographique.

Signalons parmi les commentaires les plus intéressants dont il l'a enrichi, les jugements satiriques de Lando sur l'enseignement à Padoue au xvie siècle (p. 126), sur les femmes des diverses contrées de l'Italie (p. 169), la surveillance exercée à Venise sur les rapports des citoyens avec les étrangers, l'état des revenus de la République sérénissime au xvie siècle (p. 131-132); le manque de sécurité à Rome sous Grégoire XIII (p. 199) : le caractère et les fondations de ce pape (p. 207-9, 216-229); le carnaval et les courtisanes à Rome dans le même siècle (p. 249-251 ; 302-304); le style italien de Montaigne (p. 419); les italiens des deux sexes absolument illettrés qui ont possédé le don

d'improviser (p. 435); mentionnons encore les détails que nous donne M. d'Anc. sur le cardinal Hosius et son ami Stan-Reslehe (p. 330); sur les banquiers allemands Fugger, et sur quelques personnages qui auraient mérité de n'être pas oubliés, tels que Juste Terrelle et Gilles de Trèves (p. 7 et 13). Inutile d'ajouter qu'il indique avec un soin tout spécial les références aux Essais.

Au surplus, pour se rendre compte des éclaircissements répandus par lui sur le texte de Montaigne, il faut comparer au hasard quelques pages de son édition avec les passages correspondants du Panthéon Littéraire : outre la rectification des noms de lieux et de personnes, on y verra combien l'histoire locale, l'histoire littéraire, l'histoire de la civilisation sous toutes ses formes, depuis le commerce et l'industrie jusqu'à la gastronomie et à l'escrime, y reçoivent de lumières.

Il ne manque à cette richesse de documents qu'un inventaire : M. d'Anc. ne nous donne pas l'Index qui permettrait à chacun de consulter dans les notes la partie qui l'intéresse. Ainsi cet ouvrage indispensable, non seulement aux lecteurs de Montaigne, mais à toute personne qui étudie dans le détail le XVIe siècle, n'offre aucun point de repère à l'érudit qui, sans avoir le temps de le relire, aurait besoin d'y chercher des informations sur telle coutume ou sur telle personne. C'est évidemment la crainte de grossir démesurément le volume, qui a empêché M. d'Anc. de rédiger une table ; mais il aurait pu compenser l'addition de quelques pages par l'abréviation d'un petit nombre de notes qui, sans jamais être banales, portent sur des points de médiocre importance. On se résignerait, par exemple, pour avoir l'Index, à ignorer la conformité minutieuse du récit que Montaigne donne de certaines cérémonies pontificales avec les procès-verbaux des chroniqueurs officiels ; on sacrifierait de même les faits et les gestes du brigand Pietro Leoncilli.

Du moins, c'est la seule faute qu'on puisse reprocher à M. d'Anc.; car il faudrait pousser l'exigence jusqu'à l'effronterie pour se plaindre qu'il ne disserte pas dans sa préface sur le mérite comparatif de la Relation de Montaigne et de toutes celles que l'Italie a inspirées. C'est bien assez qu'à la fin du volume il nous offre une analyse étendue de plus de soixante de celles qu'il y énumère. Encore fait-il dans l'Avis par lequel il ouvre sa liste une remarque fort curieuse qu'un examen attentif de son catalogue va nous permettre d'étendre : s'il l'arrête à l'année 1815, c'est, dit-il, parce que, après cette date, les Relations baissent en qualité autant qu'elles augmentent en nombre, et que les impressions fugitives y prennent la place des jugements réfléchis. Voilà de quoi troubler la bonne opinion que notre siècle professe de la souplesse, de la pénétration de son intelligence! Avant de nous prouver que malgré des difficultés de toute nature, nos pères voyageaient beaucoup plus que nous ne supposions (pour le seul dix-septième siècle, qu'on croit si casanier, j'ai relevé sur la liste plus de quatre-vingts

Relations], M. d'Anc. nous apprend qu'ils voyageaient mieux. Voici une autre observation que suggère son catalogue : c'est que les Français ont grand tort d'admettre sans discussion qu'ils le cèdent aux autres peuples pour la curiosité courtoise et flatteuse qui inspire le goût des voyages à l'étranger : à toutes les époques, ce sont eux qui se sont montrés les plus jaloux de publier les attraits de l'Italie. En effet, pour le XVIe siècle, tandis que je ne vois, en chiffres ronds [1], que quatre journaux de voyage composés par des Allemands, il y en a plus de douze écrits par des Français. Au XVIIe siècle, la part des Anglais est d'environ douze, celle des Allemands dépasse un peu vingt, celle des Français atteint presque quarante; au XVIIIe, contre soixante-dix Relations allemandes et cinquante anglaises, on en trouve quatre-vingt-dix françaises [2]; et dans les premières années de notre siècle, aux cinq journaux de voyage anglais et à une vingtaine d'allemands, la France en oppose près de trente. Elle doit donc adresser des remerciements particuliers à M. d'Ancona pour l'agréable vérité dont il lui facilite la découverte et pour le service qu'il vient de rendre à un de ses grands écrivains.

Charles DEJOB.

---

246. — **Geschichte der Skandinavischen Litteratur** von ihren Anfængen bis auf die neueste Zeit : II Theil, von der Reformation bis auf die Skandinavische Renaissance im 18 (*sic*, pour 19) Jahrhundert, von Ph. SCHWEITZER. Leipzig, Friedrich, 1888, x, 272 p. in-8.

Après s'être préparé par des voyages et des études sur les lieux, M. Schweitzer a entrepris de résumer l'histoire littéraire de tout le nord scandinave, y compris l'Islande et la Finlande. Son travail est divisé en trois fascicules; le premier, paru en 1887, remontait aux plus anciens temps et comprenait tout le moyen âge; le troisième, encore inédit, traitera du demi siècle qui vient de s'écouler; quant au second, le seul dont nous ayons à parler aujourd'hui, il n'embrasse pas moins de trois siècles, dont le dernier ne fut rien moins que stérile, puisqu'il produisit Holberg, Ewald, Baggesen, Bellman, Thorild et tant d'autres; encore l'auteur étend-il un peu les limites de son sujet en y admettant aussi les publications purement scientifiques. On ne peut donc pas dire qu'il l'ait écourté; il a pourtant trouvé le moyen de caractériser, à la vérité fort brièvement, à peu près tous les écrivains d'une certaine valeur, tout en consacrant plus de quatre vingt pages à la poésie populaire qui presque seule avait du mérite dans les temps qui précédèrent ou suivirent la Réformation. Pour ménager la place, il a dû s'abstenir de citer ses sources, de faire la biographie des écrivains et, ce que bien

1. Je cite en chiffres ronds, parce que je néglige, pour toutes les nations, certains journaux de voyage qui semblent insignifiants.

2. En chiffres ronds également.

des personnes pourront regretter, de donner la bibliographie qui aurait doublé le volume. Il n'a pu analyser que de rares ouvrages et traduire que de courtes pièces de vers, mais il a su embrasser les époques et les groupes littéraires dans un coup d'œil d'ensemble et apprécier les œuvres et leurs auteurs en quelques lignes. Son résumé est bien fait, d'une lecture facile et il suffit à donner une idée juste des littératures septentrionales de 1525 à 1825 environ.

E. Beauvois.

---

247. — B. Perez. **L'art et la poésie chez l'enfant.** Paris, Alcan, 1888, 308 p. in-8. 5 fr.
248. — J.-J. Gourd. **Le phénomène.** Esquisse de philosophie générale. *Ibid.*, 447 p. in-8. 7 fr. 50.
249. — E. Joyau. **Essai sur la liberté morale.** *Ibid.*, 246 p. in-12. 3 fr. 50.
250. — F. Cellarier. **Etudes sur la raison.** *Ibid.*, 279 p., in-12. 3 fr.
251. — Th. Ribot. **Psychologie de l'attention.** *Ibid.*, 1889, 182 p. in-12. 2 fr. 50.

I. Le nouveau livre de M. Perez se fait lire avec plaisir, comme ses aînés. C'est toujours la même méthode d'analyse menue, la même sympathie heureuse, la même forme souriante. Un peu trop de lyrisme parfois, et un peu de mièvrerie, et quelques détails comme « le poète, cet enfant sublime! » (p. 46), comme le professeur de mathématiques « qui comprend la nature en géomètre qui a beaucoup lu Virgile » (p. 62), comme « le monde qui vous donne, outre le manger et le boire, un oreiller et une *toison* » (? p. 68), comme « une fleur trouvée à une des poches de son gilet » (p. 82), etc., n'ôtent pas à la lecture son agrément.

II. M. Gourd écrit longuement et sans grâce, et sa prose massive n'apporte un surcroît appréciable ni à notre plaisir ni à notre instruction. Peut-être aura-t-il quelque chose à nous apprendre quand il se sera débrouillé lui-même; ce n'est pas encore fait.

III. Je ne crois pas qu'il soit facile de trouver dans le livre de M. Joyau une ligne qui soit neuve, ou une demi-page qui soit intéressante. C'est une longue série de variations sur quelques airs très connus.

IV. M. Cellarier se défend d'être de ceux « qui se mettraient à écrire pour distiller du poison » (p. 267). Je me plais à reconnaître qu'il n'y a rien de toxique dans son cas. Il nous donne le présent livre pour une introduction à une série d'ouvrages où il se propose « de constituer la théorie définitive de la connaissance ». Voilà qui va bien!

V. Il suffit de signaler le nouvel ouvrage de M. Ribot. L'idée dominante est que l'attention est un état intellectuel à mécanisme môteur, et lié par une dépendance étroite aux états affectifs. En même temps que la forte nouveauté de la théorie (où l'on sent pourtant vaguement l'influence de Wundt et de sa théorie du *Trieb*), l'on aura plaisir à retrouver les qualités de la forme, l'élégance sobre et ferme.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La maison de Mohrungen où Herder est né le 25 août 1744, appartient à une vieille femme pauvre; elle va être vendue et ni l'église ni le magistrat de la ville ne veulent l'acheter. Un comité s'est formé pour réunir la somme de 3,500 mark destinée à l'achat et aux réparations de cette maison. Envoyer sa cotisation à M. Meyer-Cohn, Berlin, W. Unter den Linden, 11.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 mai 1889.

M. Maspero, au nom de la commission du prix Loubat, annonce que ce prix est décerné à M. Léon de Rosny, pour sa publication intitulée : *Codex Peresianus*. La libéralité du donateur avait mis exceptionnellement à la disposition de la commission, pour cette année, une somme de mille francs en sus du montant du prix. Cette somme est attribuée, à titre de second prix, à M. Remi Siméon, pour sa traduction des *Annales de Chimalpahin*.

M. René de la Blanchère, directeur du service beylical des antiquités et des arts, en Tunisie, communique des renseignements sur les fouilles exécutées à Sousse, l'ancienne Hadrumète, par M. le commandant de Lacomble, major du 4e tirailleurs. Ces fouilles ont porté sur la nécropole romaine d'Hadrumète, située en dehors de la ville de Sousse, au camp Sabattier, près de la route de Kairouan. Les tombeaux qui ont été explorés appartiennent pour la plupart au second siècle de notre ère. On y a recueilli un grand nombre de terres cuites, dont les unes paraissent être des surmoulages de modèles grecs, d'autres, des copies d'originaux romains, d'autres, enfin, des produits originaux de l'art africain. M. de la Blanchère en présente à l'Académie quelques spécimens, qui vont figurer à l'Exposition universelle et prendront place ensuite dans la collection du musée du Bardo. Il appelle particulièrement l'attention sur un groupe polychrome, qui représente une femme indigène assise sur un chameau, et sur une plaque ronde où est figuré un cirque avec une course de chars attelés de chameaux.

M. René de Maulde lit une note intitulée : *Un essai d'exposition internationale en 1470*.

D'une pièce d'archives retrouvée par M. de Maulde (des lettres patentes en date du 26 juillet 1471), il résulte que Louis XI avait fait des tentatives pour ouvrir à l'industrie française un débouché en Angleterre. Il s'était entendu avec les chefs de deux grandes maisons de commerce de la ville de Tours pour expédier en Angleterre un assortiment choisi de marchandises françaises, destinées à être montrées aux Anglais. L'entreprise échoua, par suite de diverses circonstances, que M. de Maulde fait connaître.

M. Germain Bapst soumet à l'Académie un nouveau mémoire sur l'origine de l'étain. Il expose des faits qui établissent l'existence de l'étain sur deux points de l'Asie centrale, au sud du lac Baïkal, en Sibérie, et aux environs de Méched, en Perse. Il pense que c'est de là qu'a dû être tiré l'étain aux temps les plus anciens. Cette solution du problème, ajoute-t-il, est la seule qui réponde pleinement aux difficultés qui lui furent signalées, lors d'une première communication à l'Académie sur ce sujet, en 1886, par M. d'Hervey de Saint-Denys et M. Pavet de Courteille.

Cette lecture donne lieu à diverses observations. M. Barbier de Meynard croit que les mines d'étain les plus anciennement exploitées sont celles de la presqu'île de Malacca. M. Pavet de Courteille pense, avec M. Bapst, que le nom sous lequel l'étain est généralement connu chez les peuples musulmans, *Kalaïi*, est d'origine turque et que par conséquent les premières mines d'étain doivent être cherchées au berceau de la race turque, c'est-à-dire dans l'Altaï. MM. Maury et Oppert font remarquer que l'étain a été fréquemment confondu avec le plomb; il faut prendre garde de se laisser induire en erreur par des textes où cette confusion pourrait avoir été commise.

M. Costomiris commence la lecture d'un mémoire sur divers ouvrages des anciens médecins grecs, les uns inédits, d'autres perdus en grec et conservés seulement par des traductions latines ou arabes.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : BADER (Clarisse), *le Comte de Chambrun*; — par M. Viollet : LAMPRECHT (K.), *Etudes sur l'état économique de la France pendant la première partie du moyen âge*; traduction, par A. MARIGNAN.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 20 mai — 1889

252. — J. IMBERT. **Le Temple** reconstruit par Zorobabel. Louvain, Lefever, 1889, 62 pp. in-8.

L'auteur s'attache à démontrer comme impossible l'identification de Shesbaççar et de Zorobabel : tous deux, à une époque différente, auraient entrepris la reconstruction du temple de Jérusalem. M. Imbert établit ensuite l'unité de composition du livre d'Esdras et termine en exposant l'état de la lacune qui s'y rencontre.

P. L.

---

253. — **Weiteres zur Sprachgeschichte,** von Heinrich WINKLER. Das grammatische Geschlecht. Formlose Sprachen. Entgegnung. Berlin, 1889, F. Dümmler. In-8, viij-207 pp.

Comme l'indique le titre, le nouvel ouvrage de M. Winkler est la continuation de ses intéressantes études sur l'évolution du langage, envisagée dans son ensemble et non dans telle ou telle famille particulière de langues [1]. La méthode reste la même, et j'ai défini avec assez de détail l'esprit qui préside à ces larges généralisations, pour pouvoir aujourd'hui me borner à un rapide aperçu des données fondamentales.

Outre une réplique dont nous n'avons point à connaître (pp. 195-205), le livre de M. W. contient deux études linguistiques, l'une sur le genre grammatical (pp. 1-87), l'autre sur les langues *amorphes* (pp. 88-194).

La première ne fait pas double emploi avec celle de M. L. Adam sur le même sujet : tandis que l'éminent américaniste, à qui l'auteur rend d'ailleurs pleine justice, s'était surtout appliqué à rechercher les rudi-

1. Cf. *Revue crit.*, nouv. sér., XXIV (1887), p. 257.

ments du genre grammatical sous toutes ses formes, M. W. s'est essentiellement proposé d'isoler les cas où peut apparaître, encore que vague et défectueuse, une réelle distinction des sexes sans confusion d'autres éléments objectifs ou subjectifs.

La catégorie du genre a quelque chose de vraiment bien étrange : on étonnera fort un Français ou un Allemand, en lui disant que beaucoup de langues, la plupart des langues du monde ne possèdent aucun indice pour différencier le féminin du masculin; mais un Chinois ne s'étonnera pas moins — et peut-être à meilleur droit — d'apprendre que, dans les langues européennes, tous les objets, même inanimés, sont censés avoir un sexe que la grammaire leur attribue par pure fiction, sans parler des êtres animés dont le genre grammatical contredit le sexe, car enfin il y a des souris mâles et des papillons femelles. Comment les langues sémitiques et les langues indo-européennes en particulier en sont venues à étendre, à obscurcir et à fausser ainsi la notion si simple du genre grammatical, c'est ce que ne font pas encore entièrement comprendre, c'est du moins ce que font paraître moins bizarre les minutieuses statistiques dressées par M. Winkler [1].

Par le terme de langues amorphes *(formlos)*, l'auteur entend les langues où la proposition, au lieu de se construire sur le schème sujet-verbe objet et de former un tout organique, n'est en quelque sorte qu'une pâte fluide, une série de mots que relie entre eux un vague rapport adnominal : soit, suivant un exemple emprunté à un écrit antérieur de M. W. [2], le type ouralo-altaïque *ada at algan* = du-père cheval fait-d'avoir-pris « le père a pris un cheval », lequel, par un renversement de la relation adnominale, donnera avec la même aisance *at algan ada* = cheval du-fait-d'avoir-pris le-père « le père *qui* a pris un cheval », etc. Bien entendu, ce type ne représente qu'une des infinies variétés que peut revêtir la proposition amorphe. En les poursuivant à travers tous les domaines linguistiques, et jusque dans ceux où on s'attendrait le moins à les rencontrer, en montrant que même une langue indo-européenne de flexion, de tournure et d'origine peut descendre partiellement jusqu'à l'amorphisme, l'auteur nous convie à réfléchir sur l'étonnante complexité des faits les plus élémentaires du langage, et son analyse serrée côtoie souvent la psychologie, en versant parfois — on le lui a déjà reproché — dans un symbolisme contestable, mais sans outrance.

1. Le bilinguisme, tel qu'il se pratique par exemple en chiquito (p. 7), est-il un des rudiments de la distinction des genres ? Certaines tribus étaient-elles à l'origine bilingues, d'où aurait procédé l'emploi exclusif de certaines terminaisons pour le sexe mâle, de certaines autres pour le sexe féminin ? On aimerait à voir cette question traitée avec quelque détail. Dans les sociétés sauvages fondées sur l'exogamie il se peut fort bien que les femmes aient eu, à un moment donné, un langage différent de celui des hommes, et qu'ensuite les hommes, en parlant des femmes, aient reproduit le langage des femmes. Cf. *Rev. de Ling.* (Maisonneuve), XII, pp. 275 et 305.

2. *Sprachliche Formung und Formlosigkeit*, extr. s. d. paginé 257 à 270.

Parmi les mérites du livre de M. Winkler, je ne dois pas oublier l'étude grammaticale de langues jusqu'à présent peu connues, telles que le singhalais et le tsigane transilvanien. En somme, son ouvrage est digne de lui, digne aussi de l'illustre maître qui l'a inspiré, et c'est pour la critique un facile devoir de s'associer de cœur à l'hommage agréé par M. Fr. Müller.

A.-A. G.

---

254. — Holm (Ad.), **Griechische Geschichte** von ihrem Ursprunge bis zum Untergange der Selbstændigkeit des griechischen Volkes. — II Band, **Geschichte Griechenlands** im 5 Jahrhundert v. Chr., Berlin, Calvary, 1889, viii-608 p. in-16.

Le tome I de cette *Histoire grecque* a été l'objet, ici même (*Revue critique*, 1886, t. I, p. 501), d'une critique, ce me semble, un peu sévère. L'étude des institutions y tient, il est vrai, peu de place, et le second volume présente à cet égard les mêmes lacunes que le premier. Mais la raison de ce parti pris s'explique sans peine : le livre de M. Holm fait partie d'une collection qui comprend déjà plusieurs ouvrages relatifs aux antiquités publiques et privées de la Grèce. Pour ne parler que d'Athènes, la *Procédure athénienne* de Meier et Schœmann, revisée par Lipsius, offre aux lecteurs de la *Bibliothèque philologique et archéologique de Calvary* tous les renseignements possibles sur les tribunaux, la législation et même la constitution politique de la cité. Je n'oserais donc pas reprocher beaucoup à M. H. d'avoir passé rapidement, dans le tome I, sur les réformes judiciaires attribuées à Solon, et, dans le tome II, sur les transformations de l'archontat et de l'Aréopage au ve siècle. Sans doute on est heureux de trouver, dans un ouvrage complet comme celui de Grote ou de Curtius, le tableau des institutions à côté du récit détaillé des événements ; mais, enfermé dans un cadre plus étroit, M. Holm a tenu surtout à marquer l'enchainement des faits, et il s'est acquitté de cette tâche avec la préoccupation constante de donner sur chaque point l'état de la question, et de signaler du moins les difficultés quand il ne pouvait pas les résoudre.

Les six fascicules qui composent le tome II comprennent l'histoire du ve siècle jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse. C'est un résumé clair et succinct de la tradition, sans aucune discussion de textes. La comparaison et la critique des témoignages est rejetée dans les notes, ainsi que les hypothèses des modernes. Quelques-unes de ces notes ont une importance considérable : je citerai entre autres, au chapitre vii, une dissertation de vingt pages, en petits caractères, sur l'autorité des témoignages de Thucydide, de Diodore et de Plutarque pour la période de cinquante ans qui va des guerres médiques à la guerre du Péloponnèse. A la suite du chapitre xvii, je remarque une sorte d'*excursus* sur le système monétaire d'Athènes et des villes alliées, au temps de Périclès.

Partout la bibliographie est au courant des publications et des fouilles les plus récentes.

Am. Hauvette.

---

255. — Charles E. Bennett. **On the sounds and inflections of the Cyprian Dialect.** University studies, published by the University of Nebraska, vol. I, nº II, p. 13-64. Lincoln (Nebraska), 1888.

Le recueil des 212 inscriptions chypriotes connues en 1883 a été publié par M. Deecke dans la *Sammlung der griechischen Dialekt-inschriften* de Collitz (I, 1883). Depuis cette époque, les fouilles exécutées dans l'île, en particulier par M. Ohnefalsch-Richter, ont augmenté dans de notables proportions le nombre de ces textes. Les nouvelles inscriptions ont été publiées et commentées pour la plupart dans le *Berliner Philologische Wochenschrift* (1884, nº 21; 1886, nºs 41, 42, 51, 52; 1887, nºs 12, 52); on en trouve aussi quelques-unes dans les *Studia Nicolaitana* (1884) et dans les *Beiträge* de Bezzenberger (t. IX, XI). D'autres, découvertes en 1887, viennent seulement d'être publiées dans le *Journal of Hellenic Studies* (dernier fascicule de 1888, paru en 1889). M. Charles Bennett a tiré parti de tous les matériaux qui lui étaient accessibles pour rédiger un travail d'ensemble sur la phonétique et la grammaire chypriote. Non seulement l'auteur est au courant de ce qui a été écrit sur le sujet qui l'occupe, mais il possède une connaissance fort étendue de la littérature philologique moderne, ce qui ne l'empêche pas de conserver la pleine indépendance de ses jugements et de contredire souvent ses prédécesseurs. Ainsi il se sépare de M. Brugmann en considérant l'accusatif en -αν des mots ἰjατῆραν (= ἰjατῆρα), ἀ(ν)δριjά(ν)ταν (= ἀνδρίαντα) comme un emprunt fait aux thèmes en -α et en -ο, au lieu d'y voir un développement vocalique de la désinence primitive -*m*. L'opinion de M. Bennett est confirmée par les barbarismes γυναῖκαν, μητέραν, στυλλεῖδαν, etc., que l'on rencontre dans les inscriptions grecques de basse époque. Il est impossible de résumer ici un travail qui consiste principalement dans une collection d'exemples classés et rapprochés avec un soin minutieux; je me contente de dire qu'il est excellent et qu'on ne s'occupera plus désormais du dialecte chypriote sans le consulter. On regrettera toutefois que M. B. n'ait pas connu les deux intéressants mémoires de M. Clermont-Ganneau sur la suppression des nasales dans l'écriture chypriote (*Recueil d'archéol. orientale*, t. I, p. 193-197) et sur l'inscription bilingue de Tamasssos (*ibid.*, p. 198-200). Il aurait pu alors (p. 59) rapprocher de la forme pronominale τόνυ (*Bern Phil. Woch.*, 1886, nº 42, col. 1323), le nominatif ὅ νυ que M. Clermont-Ganneau a déchiffré avec certitude là où M. Deecke croyait d'abord reconnaître un génitif de nom propre, Πινυτῶ.

Il serait bien désirable que les fascicules des *University studies* de Lincoln ne renfermassent point des travaux se rapportant à des sciences

fort diverses : ainsi, dans le même cahier où figure la bonne étude philologique de M. Bennett, nous trouvons un mémoire de chimie organique sur le benzol phénol. Les Américains sont des gens pratiques; qu'ils se gardent donc de prendre pour modèles les recueils-macédoines de la vieille Europe, comme les *Sitzungsberichte* des académies allemandes ou nos propres *Archives des Missions*.

Salomon REINACH.

---

256. — **M. Tulli Ciceronis libellus de optimo genere oratorum.** Edm. HEDICKE recensuit. Soraviæ Lusatorum impr. Rauert, 1889, 8 p. in-8.

Ce petit traité de Cicéron, trop peu lu chez nous, n'est pas sans offrir des difficultés sérieuses, et, pour s'en tirer, le lecteur ne trouve nulle part grand secours. Pour mon compte, je ne connais sur le *De Optimo genere oratorum*, en fait de commentaire ancien, que celui de P. Ramus qu'on trouve p. 331 et suiv., à la suite des P. *Rami Prælectiones in Ciceronis orationes octo consulares*, publiées par J. Th. Freigius à Bâle en 1575; en fait d'édition moderne [1], il ne faut compter que celle qu'Otto Jahn a donnée à la suite de l'*Orator* dans la collection Weidmann [2].

Le texte a pour fondement le ms. de Saint-Gall, 818. Je reconnais volontiers le mérite de la recension et surtout des notes de Jahn. Mais outre qu'elles datent de vingt ans, même avec leur secours, tout lecteur, si novice qu'il soit, ne manquera pas de sentir en plus d'un passage que le texte ne peut être celui qui nous est donné.

M. Edm. Hedicke, directeur du gymnase de Sorau en Lusace, connu par divers articles dans les revues savantes, mais surtout par son excellente édition de Quinte-Curce, donne ici, sous la forme extérieure d'un programme, une nouvelle recension critique très soignée du *De optimo genere oratorum*. En dehors du ms. de Saint-Gall, il s'appuie sur deux mss. de notre bibliothèque nationale, l'un du XIe siècle, le n° 7347, l'autre du XVe, le n° 7704. D'ordinaire l'un des trois mss. et le plus souvent leur accord fournit la bonne leçon. Pour les passages altérés où cet appui nous manque, M. Hedicke a proposé et il a, selon moi, avec raison introduit dans le texte plusieurs conjectures très simples et qui me paraissent très heureuses [3].

---

1. Je passe à dessein sous silence l'édition de Kayser, dans l'édition complète de Cicéron, où l'*Adnotatio critica* de notre traité est particulièrement incomplète et fautive.

2. M. Gache a donné, il y a trois ans, chez Klincksieck, à la suite de la traduction d'une préface de Jahn qu'il intitule : *Cicérom et ses ennemis littéraires*, une adaptation française de cette édition du *De optimo genere oratorum*. Voir dans cette revue le t. XXII, p. 105.

3. Par ex. au § 1, après *quod* : *rarius* au lieu de *magis*; à la phrase suivante : *cujusque* [*atque*] *certus*; § 6 : *in quo summa* [*erunt*], *erit*; § 7, avant *Atticorum* : *Atqui*, au lieu de *Ex quo*; § 8 : *liceat*; [*at*] *non ab Olympiis*; § 12, avant *quasi sicce* :

L'apparat critique est très clair. A tous égards ce petit travail me paraît excellent et mérite toute notre reconnaissance.

E. Thomas.

---

257. — Kœhncke (Otto). **Wibert von Ravenna** (Papst Clemens III). Ein Beitrag zur Papstgeschichte. Leipzig, Veit, 1888, in-8, 134 p.

Cette brochure est l'honnête travail d'un élève qui a été à bonne école, qui connaît bien les sources de son sujet et auquel aucun document, dissimulé dans quelque obscur recueil, n'a échappé. Nous devons dire de plus que le sujet est intéressant : il valait la peine de mettre en lumière la figure de ce Guibert, d'abord chancelier du roi d'Allemagne Henri IV en Italie, puis archevêque de Ravenne, élu pape en 1080 par le concile de Brixen, et disputant pendant vingt années la dignité de souverain pontife à Grégoire VII, à Victor III et à Urbain II. Après avoir reconnu à l'auteur ces mérites, il nous faut avouer qu'il ajoute peu de nouveau aux travaux de ses devanciers, notamment au beau livre de Giesebrecht ; qu'il se perd souvent dans de fort longues discussions [1] ; qu'il a fait plutôt un *regeste* des chartes souscrites par Guibert qu'une véritable histoire de ce personnage. Nous attirons l'attention du lecteur spécialement sur les derniers chapitres où M. Kœhncke recherche quelle position les prélats de l'Allemagne et des autres royaumes de l'Europe occidentale prirent vis-à-vis de l'antipape. Ce qu'il y dit en particulier de la France nous semble juste : mais pourquoi écrire *Orillac* au lieu de *Aurillac?* Le jugement porté dans la conclusion sur Guibert est mesuré, mais d'une indulgence excessive. Sans doute, nous ne croyons pas aux calomnies lancées contre lui par ses adversaires, entre autres par Bonizon ; nous accordons que sa noblesse fut illustre, son éducation brillante, son caractère droit, ses mœurs pures ; nous concédons que, lui aussi, voulait une réforme dans l'Eglise et que, s'il revendiquait les investitures pour le souverain temporel, il réprouvait toute simonie. Mais nous ne saurions croire que toute ambition était étrangère à ce prélat, quand à Brixen il accepta la tiare ; nous ne pouvons admettre qu'il agit alors par pur dévouement pour son roi. S'il en fut ainsi, pourquoi, vingt années durant, n'a-t-il

---

Item au lieu de *Et;* § 14 : *atque* au lieu de *tanquam* devant *figuris;* cf. l'emploi de ce dernier mot au § 23 ; § 17, avant *ferro : nec* au lieu de *et ;* § 18 : *Eidem* [*tamen*] *Andriam ;* et ensuite par une transposition assez simple : *eidem* tamen Ennium et Pacuvium et Accium potius quam Euripidem et Sophoclem legunt, *Terentium et Cæcilium quam Menandrum legunt*. Par contre, je crois inutile au § 17 : *Lucilius*, [*at*] *non spurcus*, et au § 13 au lieu de lire avec M. H. : *utique quoniam*, et plus loin *id est*, je crois plutôt à une courte lacune : *ut* [*quærenti ve*] *rum...* qui permettrait de conserver : *id sit*.

1. Voir par exemple pages 56 et suivantes où M. Kœhncke veut prouver que le 24 mars 1084, Guibert fut non pas consacré, mais intronisé. Comme il était déjà archevêque de Ravenne, la chose est évidente : elle ne demandait pas six pages de démonstrations.

rien abandonné de ses prétentions, même à ces époques où, comme en 1083, Henri IV négociait avec le pape légitime et où toute conciliation n'était pas encore devenue impossible?

Ch. Pfister.

---

258. — Baron de Ruble. **Documents inédits sur la guerre civile de 1562 en Berry.** (Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires du Centre.*) Bourges, typographie Tardy-Pigelet, 1888, 40 p. in-8.

Les communications de M. de Ruble, même les plus courtes, sont toujours un régal pour les amateurs du XVIe siècle. L'une des dernières comprend des lettres écrites au début des guerres civiles, alors que les triumvirs, n'osant s'attaquer à Orléans, considéré comme « la tête » du parti huguenot, allèrent prendre Bourges, qui en était « un des bras. »

L'éloge de M. de R. n'est plus à faire. Il sera plus utile pour les lecteurs de la *Revue* de les mettre en garde contre deux ou trois inadvertances de l'éditeur. Une lettre de François de Montmorency à sa mère (B. N. f. fr., t. 20500, fo 15) est faussement datée par M. de R. du camp d'*Ivry, le 19 août 1562*. Il avoue lui-même qu'il a modifié de son chef la date exacte : 19 juin. En outre, il lit à tort Ivry pour Ivoy. Cette lettre se rapporte, non pas au siège de Bourges soutenu au mois d'août 1562 par M. d'Ivoy, mais au siège d'Ivoy (aujourd'hui Carignan), place défendue, au mois de juin 1552, par le comte de Mansfeld contre l'armée royale où figurent les Montmorency.

M. de Ruble a déjà fait ailleurs cette confusion. Puisque nous parlons de Montmorency, c'est à tort qu'il est dit que le connétable Anne de Montmorency renonce en faveur de son fils à son titre ducal. François de Montmorency est bien appelé dès sa jeunesse *M. de Montmorency*, et plus tard *M. le maréchal de Montmorency*; son père est bien communément désigné sous le titre de *M. le Connétable*; mais quand la qualité ducale est donnée, elle ne l'est qu'au père, et non au fils, qui ne la reçoit qu'à la mort du Connétable. Il prête au parlement, en cette qualité, son serment de pair de France, le 17 novembre 1567. Quant à sa femme, Diane de France, elle n'est pas fille de Henri II et de lady Fleming, de la famille écossaise de Livingstone; elle est fille de Henri II et de la Piémontaise Philippe des Ducs, dont tous les parents furent admis à la naturalisation française. Ici, il y a confusion entre Diane et son frère naturel, le bâtard d'Angoulême.

Nous augmenterions encore la liste des *desiderata* que nous ne parviendrions pas à infirmer le mérite du savant et impartial historien d'*Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret*.

F. D.

---

259. — **Recueil des Instructions** données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. Tome VI. Gabriel Hanotaux. Rome. T. I. (1648-1687). Un vol. gr. in-8. F. Alcan. Paris, cxii-371 p. 20 fr.

La collection des *Instructions* vient de s'augmenter du premier volume d'une série qui n'en comprendra pas moins de trois : les Instructions données aux ambassadeurs, chargés d'affaires, protecteurs et envoyés extraordinaires de France en cour de Rome. — Ce volume embrasse la période de 1654 à 1687 et comprend deux séries d'instructions : les unes données aux divers envoyés au début de leurs missions ou au renouvellement des pontificats, qui sont les plus importantes pour l'histoire des relations politiques des deux cours ; les autres rédigées en vue de l'ouverture soit réelle, soit éventuelle des conclaves, les plus curieuses pour l'histoire des caractères et des mœurs du temps ; les ambassadeurs vénitiens n'ont rien écrit de plus fin et de plus pénétrant.

Il faut citer particulièrement parmi les premières, l'instruction à H. de Lionne sur l'affaire du cardinal de Retz (1654) ; celles au duc de Créqui (1662) et à l'abbé de Bourlemont, sur l'affaire de la garde corse (1662) ; le mémoire secret complémentaire au duc de Chaulnes (1666), et surtout la très longue et capitale instruction au marquis de Lavardin (1687) et le « mémoire à ajouter » non moins intéressant, qui font de cette mission, comme le dit spirituellement M. Hanotaux, une ambassade, non pas d'obédience, mais d'insolence. Les instructions au conseiller Colbert de Vandières (1660), à M. d'Aubeville (1661), au duc de Chaulnes (1666), à l'évêque de Laon, César d'Estrées (1671), et le mémoire spécial sur le choix d'un nonce au duc d'Estrées (1672), n'ont pas la même importance que les autres pièces. — Toutes les pièces de la seconde série sont de premier ordre. Les mémoires au cardinal d'Este, en 1654, pour l'élection du successeur d'Innocent X ; au duc de Créqui, en prévision de la mort d'Alexandre VII (1662) ; au duc de Chaulnes, pour l'élection du successeur de ce pape (1666) ; au même, pour celle du successeur de Clément IX (1669) ; au duc d'Estrées pour le conclave de 1676 ; à Lavardin, en prévision de la mort d'Innocent XI, sont autant de tableaux très vivants du sacré collège, du *parti français* à ces diverses dates.

Ces textes fournissent d'importants éléments de l'histoire des relations politiques de la cour de France avec le Saint-Siège au xviie siècle. Trois traits y paraissent d'abord : la fermeté de Louis XIV et de ses ministres à défendre les privilèges des rois de France et les libertés de l'Eglise gallicane ; l'esprit d'intrigue et d'envahissement qui le pousse à se mêler de toutes les affaires d'Italie, même des moindres, à vouloir dominer la cour de Rome comme les autres états péninsulaires ; son orgueil enfin, exagéré encore par la maladresse de ses agents, qui lui fait sacrifier souvent des intérêts réels à des satisfactions d'étiquette, indispose contre la France la cour pontificale aussi sensible à ces bles-

sures d'amour-propre qu'à des vexations plus sérieuses, et a les plus déplorables conséquences sur l'influence de la France à Rome. Sur le premier point, il faut voir surtout, p. 33-35, ce qui est dit dans l'instruction de Hugues de Lionne sur le maintien des libertés gallicanes et la régale; p. 56-57, l'exposé des droits de la couronne de France sur les nominations aux bénéfices consistoriaux de l'Artois et du Roussillon; p. 293-318, la très-belle discussion de l'affaire des immunités ou franchises (1687) et, p. 357, la « lettre de protestation à publier » par Lavardin en cas de refus d'audience, au sujet de cette affaire; — sur le second point : les recommandations faites sur l'affaire de Castro et la conduite à tenir sur cette affaire, d'accord avec le duc de Parme (p. 45-52); sur l'affaire d'Avignon (1666) (p. 201), et dans les instructions pour les conclaves, tous les détails de l'appréciation des diverses factions et des exclusions à donner à divers cardinaux. — Enfin, sur l'orgueil antipolitique de Louis XIV, on devra consulter, outre le « mémoire des satisfactions que le roi pourrait prétendre du pape » (p. 151-156) à propos de la garde corse : p. 141, réclamation par le roi du droit d'approuver le choix du nonce du pape en France; p. 162-165, résolution de questions d'étiquette, prééminence de la cour de France; p. 263-270, diverses *mortifications* à infliger au cardinal-neveu Altieri : « que ledit sieur ambassadeur affiche de ne point faire arrêter ses carrosses à sa rencontre, visite seulement la nièce du pape sans lui rendre la même civilité »; p. 337-346, les cérémonies et préséances pour l'ambassade de M. de Lavardin (précéder l'ambassadeur d'Espagne; s'opposer à la nomination d'un nonce si le roi n'est pas consulté).

Le trait le plus caractéristique de ces instructions, c'est peut être l'entière liberté d'esprit et de parole avec laquelle les ministres français jugent les cardinaux et les papes : « Innocent XII a peu de savoir; — sa capacité pour les affaires est fort bornée; il est opiniâtre dans ses sentiments. » Chigi (Alexandre VII) n'a « ni savoir ni vertu solide, mais une simple littérature superficielle et pédantesque... un faux zèle de religion qu'il affecte »; le cardinal Albizzi est « féroce et brutal ». Le cardinal Capisucchi « a peu de mérite, peu de connaissance des affaires du monde »; Ginetti « a toujours aimé les divertissements et la dépense. » On pourrait multiplier les exemples.

L'éditeur a illustré ces documents d'une très grande quantité de notes excellentes pleines de renseignements précieux sur les personnages cités dans le texte. On pourrait lui reprocher seulement d'accorder trop d'autorité au médiocre ouvrage de Petrucelli della Gattina, et de ne pas dire parfois avec assez de précision de quels auteurs il tire les détails de ses notices sur les papes ou les cardinaux; comme dans l'avertissement (p. IV), il annonce à la fois, parmi les sources de ces notices, Ciacconius et les pamphlets ou pasquinades du XVIIe siècle, le lecteur se trouve parfois dans une cruelle incertitude. De même, quand M. H. cite « l'*ambassadeur vénitien* » du recueil Barozzi-Berchet, il devrait dire

le nom de l'auteur de la *Relazione* dont il se sert. Car, de 1654 à 1687, « l'ambassadeur vénitien » a changé plusieurs fois, et les divers titulaires n'ont pas tous ni la même valeur, ni la même autorité. — Les notices que M. H. a placées en tête des instructions pour les treize ambassades publiées dans son volume forment un excellent sommaire de l'histoire des relations politiques de la cour de France avec la cour de Rome depuis les premiers efforts faits par Mazarin pour ruiner l'influence espagnole à Rome jusqu'à l'échec de la mission de Lavardin et la brouille qui la suivit entre Louis XIV et Innocent XI. Il résume les difficultés nées entre les deux cours au temps même du pape Alexandre VII, la politique de Mazarin favorable aux petites principautés contre le Saint-Siège dans les affaires de Castro et de Comacchio, la part prise par la France à la guerre contre les Turcs en réponse à l'appel du pape (1661), les échecs des missions successives de Lionne, de Colbert de Vandières et d'Aubeville ; la rupture en 1662 à la suite de l'affaire de la garde corse, et l'essai de replâtrage et de réconciliation pendant l'ambassade du duc de Chaulnes ; puis, après quelques années de diplomatie paisible, un refroidissement réciproque qui aboutit, lors de l'arrivée de Colbert de Croissy aux affaires, à un état d'hostilité déclarée que l'insolence de Lavardin et les difficultés des affaires de la régale, des franchises et de l'assemblée de 1682 rendent définitif.

Quant à l'*Introduction* de M. Hanotaux, à parler net, elle me paraît singulièrement déplacée ici ; elle est trop vaste pour être précise, trop résumée et trop chargée de faits pour être claire, et, ce qui à mes yeux est son plus grand tort, elle n'annonce nullement les textes publiés à sa suite. Alors que ceux-ci nous montrent surtout l'immixtion du roi de France dans les affaires de la Papauté, celle-là résume l'histoire des immixtions des papes dans les affaires du clergé et de la couronne de France. De plus, il me semble qu'il y a à établir une démarcation essentielle dans l'histoire de l'église gallicane entre les périodes antérieure et postérieure au concordat de 1515 : avant, il s'agit surtout pour elle de sauvegarder contre le roi autant que contre le Pape ses libertés temporelles ; après, et particulièrement depuis le concile de Trente, il n'est plus question que de défendre contre le Pape, avec le concours et au profit du roi, les libertés doctrinales. Que si l'on compare la déclaration de 1682, monument du gallicanisme nouveau, avec la pragmatique sanction de Bourges, monument du gallicanisme ancien, on verra d'un coup-d'œil l'évolution survenue. Les deux époques n'ont de commun qu'une tradition assez vague et que le nom. Je crois que l'introduction de M. Hanotaux aurait gagné à la mise en plus belle lumière de cette vérité qui ne me paraît pas contestable.

Cette introduction est d'ailleurs écrite avec hâte et on y relève un assez grand nombre d'erreurs de détail [1] ; l'auteur ferait bien de la re-

1. P. x, « l'empire de Charlemagne ne survécut pas à l'homme qui l'avait fondé ; » p. xxvi, « après le court règne de Benoît IV, celui de Clément V..... » ; p. xxvii

voir très-attentivement. Il devra se soucier, dans le prochain travail qu'il nous promet pour préface de son second volume, de mettre autant de précision dans ses considérations historiques générales que dans la partie technique de son récit.

L.-G. PÉLISSIER.

---

260. — **Les grands écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon**, nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices par A. de BOISLISLE, membre de l'Institut, etc., suivie d'un lexique des mots et locutions remarquables. Tome VI. Paris, Hachette, 1888, grand in-8 de 655 p.

Ce tome contient la partie des *Mémoires* qui s'étend de la fin de 1698 à la fin de 1699 (p. 1-440), et, en l'appendice : 1° les *additions de Saint-Simon* au *Journal de Dangeau* (p. 441-476); 2° la suite de l'importante étude de l'éditeur sur *les Conseils sous Louis XIV* (p. 477-512 [1]; 3° des *fragments* (presque tous) *inédits de Saint-Simon sur la couronne du duc de Lorraine, le cardinal de Fleury*, [2] *Henri Albert de Cossé, duc de Brissac, Chamarande, premier maître-d'hôtel de la reine, le comte et la comtesse de Saint-Vallier, le chancelier Boucherat, le chancelier Pontchartrain, Villacerf, surintendant des*

« Philippe de Valois affecte de ramener sur le trône la dévotion du roi S. Louis; p. XXIX « les papes d'Avignon déshonorent le siège pontifical. » P. XXXII : « la France traverse à cette époque (de 1403 à 1414) la période de la lutte entre les Armagnacs et les Bourguignons. Le Dauphin Charles gouverne la France ou plutôt il laisse tout aller à la dérive. *C'est le moment où le roi de Bourges perd si gaiement son héritage.* En 1414, la chrétienté tout entière e. q. s. »; p. CX, « Louis XI, Louis XII, François I, Henri IV, les rois absolus qui l'avaient précédé (Louis XIV) avant de monter sur le trône avaient connu les diverses faces de la fortune. *Simples gentilshommes ou prétendants sans domaine*, ils avaient tous plus ou moins fait la conquête de leur royaume; » p. CX, « Louis XIV ne connaît des hommes que le sourire de l'adulation. » Il n'est pas absolument exact de dire (p. XX), que la permanence du Parlement date de Louis IX ni (p. XXI), que Philippe-le-Bel ait réuni la première assemblée des Etats généraux en 1302; p. XLVI, ce qui est dit des expéditions d'Italie et du XVIe siècle est une banalité erronée; p. LVI, le rôle du chancelier Duprat est surfait. (Des hommes comme le cardinal de S. Malo, comme Georges d'Amboise, eurent une plus grande influence que lui à leur époque). Quelques phrases sur le moyen âge sont d'un autre siècle : « Dans le naufrage du moyen âge » (p. XX; encore le mot est-il peu clair). « Vers la très vague lueur laissée ainsi sur l'horizon durant la nuit du moyen âge, se mirent en route, lentement, les nouvelles générations européennes. » (p. IX); il y a p. XX une comparaison très-inattendue et peu justifiée entre la vallée de la Garonne nourricière de légistes et le cheval de Troie. — Par une erreur typographique, p. XXI, note 2, le nom de M. Edgar Boutaric est orné de la particule; de même, p. IV, le cardinal Pamfili est transformé en Pamphilio, et p. V, Barberini est imprimé Barberino.

1. Voir tomes IV, p. 377-439, et V, 437-482. M. de B. s'occupe spécialement, en ce tome VI, du *conseil des finances*. On trouvera la fin de son étude dans le tome VII, lequel paraîtra bientôt.

2. Ce morceau avait déjà été inséré dans le tome V des *Mémoires du duc de Luynes*. Les éditeurs l'avaient tiré des archives de la maison de Luynes.

bâtiments, le marquis et la marquise de Montchevreuil, fragments auxquels sont mêlés d'autres documents inédits : par exemple, un *mémoire sur le duché de Brissac* écrit de la main du généalogiste Clairambault et peut-être rédigé par lui, une *lettre de M. de Pontchartrain, secrétaire d'Etat, à M. de Villacerf* sur la surintendance des bâtiments, arts et manufactures, des lettres relatives à la conversion du duc de la Force [1], d'autres lettres relatives aux origines de la famille Chamillart [2], des mémoires de d'Hozier sur les origines des Neufville et des Potier (un mémoire sur le duc de Villeroy, pair et maréchal de France et chevalier du Saint-Esprit, un autre sur le président de Novion, un 3me sur le duc de Tresmes, pair de France) [3]. Aux *fragments* sont aussi mêlées des notices de l'éditeur sur *Racine et la comédie* (p. 529-539) [4], sur le *maréchal de Salon* (p. 545-552), sur les *Phélypeaux et la terre de Pontchartrain* (p. 555-557), sur *Pontchartrain d'après ses contemporains* (p. 565-575) : [5] 4° des *additions et corrections* (p. 605 614) ; 5° la *Table des sommaires qui sont en marge du manuscrit autographe ;* 6° la *Table alphabétique des noms propres et des mots ou locutions annotés dans les mémoires ;* 7° la *Table de l'Appendice.*

J'ai donné déjà en cinq articles distincts et assez étendus tant de justes éloges aux cinq premiers tomes du *St-Simon* de M. de B., que je me crois dispensé d'insister sur le mérite du tome nouveau, entièrement digne de ses aînés. C'est le même soin parfait dans l'établissement du texte [6], dans le choix des documents annexés à ce texte, dans la rédaction des notes et notices dont l'abondance rit aux yeux de tout curieux, en quelque page que tombe son regard [7]. On peut recommander

1. Il y a là trois lettres du duc de la Force à Pontchartrain et un rapport adressé à ce secrétaire d'Etat par l'archevêque de Sens, Fortin de la Hoguette,

2. Une lettre de d'Hozier à Chamillart et deux lettres de Chamillart à d'Hozier.

3. Cf. A. Vingtrinier. *Le dernier des Villeroy et sa famille* (1888.)

4. M. de B. complète sur ce point les réfutations du récit de la prétendue disgrâce de Racine faites par le feu duc de Noailles (*Histoire de Mme de Maintenon*), M. James Gordon (*Athenæum français*, 1853), les éditeurs du *Journal de Dangeau* (t. VII), M. Paul Mesnard (*Œuvres de J. Racine*, t. I. 1886).

5. L'éditeur a voulu réunir « un certain nombre de textes, inédits ou non, qui nous donnent l'opinion des contemporains sur le successeur de le Peletier aux finances, de Seignelay à la marine, de Boucherat à la chancellerie, » destinés à faire revivre « sa figure, sa personnalité et son caractère. » Ces portraits divers, placés à peu près dans l'ordre chronologique de rédaction, sont empruntés aux relations de l'ambassadeur Vénitien P. Venier (1695) et N. Erizzo (1669), aux *mémoires* de Gourville, de l'abbé de Choisy, aux *remarques sur l'état de la France* attribuées à Spanheim, au recueil de *caractères inédits* conservé au Musée britannique, aux *Essais* du marquis d'Argenson, à divers chansonniers. On rapprochera ces textes des appréciations très favorables de Depping, de Pastoret, et très sévères de Pierre Clément, de M. Clamageran.

6. Citons ces deux notes caractéristiques : « la virgule, avant cet *où*, a été ajoutée après coup par Saint-Simon » (p 24) ; « après *étrange*, Saint-Simon a changé une virgule en *point* » (p. 48).

7. Par un privilège rare, M. de B associe, dans son commentaire, la qualité à la quantité, et il n'y a, pour ainsi dire, aucune observation à lui présenter. C'est sans

particulièrement au lecteur, outre les quatre notices indiquées plus haut, les notes sur le château de Clugny (p. 6), le mariage de Mademoiselle (p. 10), la comtesse de Marey (p. 14), le Barrois (p. 27), le maréchal de Villeroy (p. 28), le château du même nom (p. 29), le siège de Limerick, à propos de la mort de l'héroïque défenseur de cette place, Boisseleau (p. 30), la comtesse d'Auvergne, fille unique et héritière d'un prince de Hohenzollern (p. 31) [1], le maréchal d'Effiat et son fils, le trop galant abbé d'Effiat (p. 32), l'abbé Arnauld (p. 36), la famille de Breteuil (p. 38), les commencements de la mode du café (p. 41) [2], les d'Aquin, oncle et neveu, évêques de Fréjus (p. 44), l'abbé de Fleury (p. 45), la chapelle de Versailles (p. 53), l'autel élevé dans Notre-Dame de Paris en réalisation du vœu de Louis XIII (p. 54), le duc de Brissac (p. 58), le comte de Brancas (p. 74), l'eau de la reine de Hongrie, si chère à Mme de Sévigné (p. 79), la duchesse de Chaulnes (p. 91), les deux architectes Mansart (p. 95), le livre anonyme intitulé *problème* [3] qui fut brûlé par arrêt du parlement (p. 98), l'abbé J.-J. Boileau (de l'Agenais) et les deux abbés, ses homonymes (p. 101), le roi d'Espagne Charles II (p. 109), le chevalier Temple (p. 116), Gabriel de Roquette, évêque

doute par une faute d'impression que (p. 116, note *a*) la lettre *t* est ajoutée au nom de *Leibniz*. A peine relèverait-on deux ou trois légers péchés d'omission. Ainsi, à la longue liste (p. 236) de ceux qui ont écrit sur la vie de St-Evremond : des Maizeaux, MM. Gidel, Gilbert, Merlet, pouvaient être joints MM. Hippeau, Ch. Giraud. Ainsi, après tout ce qui a été signalé (p 433-437) sur l'affaire Ticquet (tentative d'assassinat d'une femme sur son mari, conseiller au parlement), on aurait pu signaler encore, d'après le tome IX du *Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques de France* (1888, p. 257, article 152), la présence en la bibliothèque de Versailles d'une *oraison funèbre de madame Ticquet* et de la tête de la criminelle, tête tranchée en place de grève. M. de B. pardonnera certainement à l'éditeur de la correspondance de Peiresc le petit reproche que voici : Pourquoi n'avoir rien dit (p. 317) de la parenté de *Madeleine Fabry*, femme du chancelier Séguier, avec Claude-Nicolas de Fabri, cousin de la chancelière? J'ajouterai, m'appuyant sur divers généalogistes, que la sœur de Madeleine, nommée Marie, ne portait pas le titre de *marquise de Pompadour*, son époux, le lieutenant-général du roi en Limousin, Philibert, étant seulement *vicomte de Pompadour*.

1. M. de B. rectifie là diverses erreurs du *Dictionnaire de Moréri* (articles *Hohenzollern* et *Berg-op-Zoom*.)

2. Les indications sont d'une richesse qui ne laisse rien à désirer : M. de B. cite le *Mercure* de février et de juin (1699), les livres de Spon (1671), de Dufour (1685), de Blégny (1687), de Galland (1696), la *correspondance administrative* de G. Depping, le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, le *Bourgeois d'autrefois* de M. Boiteau, etc.

3. Ce livre ou, pour ainsi dire, ce libelle, mériterait toujours au point de vue bibliographique, d'être appelé *problème*, s'il fallait, comme M. de B., hésiter entre le P. Durcin, le P. Gerberon, le P. Daniel, le P. Souastre. Mais l'auteur me paraît être incontestablement Dom Thierry de Viaixnes, formellement désigné par le chancelier Daguesseau devant lequel le moine prisonnier avoua sa paternité (*habemus confitentem reum*.) Notons, d'ailleurs, qu'il est impossible d'attribuer le *problème* à un jésuite quelconque, car Dom Gerberon déclare (*Apologie pour le problème*) que l'ouvrage est d'un Janséniste. L'attribution à Dom Th. de Viaixnes se retrouve dans le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier, aussi bien que dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes publiés par des religieux de la compagnie de Jésus*, du P. Carlos Sommervogel (1884).

d'Autun (p. 131), Fr. Pidon de St-Olon, envoyé de Louis XIV au Maroc (p. 138), le marquis de Torcy (p, 142), la maison de Mouchy (p. 161), le comte de Frontenac (p. 166), Racine (p. 170 et suiv.), le duc de la Force (p. 177), les frères Barrillon, l'évêque et l'ambassadeur (p. 183), Ch. de Ferréol (p. 213), la comtesse de Gramont (p. 215), la duchesse de Mazarin (p. 236). la statue de Louis XIV en la place Vendôme (p. 244), le chancelier Boucherat (p. 247), Daguesseau (p. 259), Pontchartrain (p. 268), les Habert de Montmort, père et fils (p. 273), Chamillart (p. 292), Arnauld de Pomponne et autres Arnauld (p. 231 et suiv.), les Cheverny (p. 358), l'opéra (p. 387), etc.

Dans un précédent article je cherchais à rassurer ici ceux qui s'effrayaient des développements du commentaire de M. de B. et qui désespéraient d'en voir jamais la fin. M. de B. lui-même, confirmant ce que j'avais avancé, a fait devant l'Académie des inscriptions, le 18 juin 1886, cette déclaration que je suis heureux de reproduire [1] : « Le terrain paraît se déblayer un peu en proportion du nombre de personnages ou de choses et de faits qui ont déjà été l'objet de notes et sur lesquels, par conséquent, il n'y a plus à revenir. Sans que la terminaison se laisse entrevoir, il est sensible que les nécessités du commentaire deviendront moindres bientôt et permettront un avancement plus rapide. » Ce ne sera pas d'une vaine formule que je me servirai en ajoutant que tous les amis des lettres et de l'histoire accompagnent de leurs vœux M. de Boislisle dans sa grande et belle entreprise.

T. de L.

---

261. — C. E. Turner. **Count Tolstoi as novelist and thinker.** Un vol in-8 de 191 pp. Londres, Trübner and Co, 1888.

Ce volume renferme cinq conférences faites à la *Royal Institution* par M. Turner. L'auteur qui est lecteur de langue anglaise à l'Université de Saint-Pétersbourg, connaît Tolstoï pour l'avoir lu dans l'original et la société russe pour avoir longtemps vécu au milieu d'elle. Ces cinq conférences présentent un résumé intéressant et agréable de l'œuvre de Tolstoï et de ses idées en matière de religion et d'éducation. C'est un sujet dont nous commençons à avoir les oreilles un peu rebattues en France et il est peu problable que le livre de M. Turner trouve chez nous de nombreux lecteurs. Il sera le bienvenu dans les pays de langue anglaise où les ouvrages du célèbre romancier n'ont pas encore été — que nous sachions — traduits intégralement.

L. L.

1. *Comptes-rendus des séances*, t. XIV de la 4e série, p. 347.

262. — J. Putsage. **Etude de science réelle.** Paris, Alcan, 1889, in-8, 360 p.
263. — Henry-M. Drummond. **Les lois de la nature dans le monde spirituel.** Trad. de l'anglais par C.-A. Sanceau, et précédé d'une introduction par E. Réveillaud. 2e édition. Paris, Fischbacher, 1889, in-8, 403 p.

I. M. Putsage continue à se donner infiniment de mal pour vulgariser la doctrine de Colins. J'ai peur qu'il n'y perde et son temps et sa peine. Nous nous soucions assez peu de la métempsycose qu'il nous promet, et nous ne sommes plus assez naïfs pour demander aux « sommités intellectuelles » le moyen de venir à bout de l'égoïsme doctrinaire, et de ce qu'il appelle « l'anarchie matérialiste. » Ses tendresses et ses colères ont quelque chose de rétrospectif [1].

II. Il est assez utile à un traducteur de savoir la langue de laquelle il traduit, mais il lui est moins inutile que M. Sanceau ne paraît le croire, d'avoir quelque teinture de celle dans laquelle il traduit. Le livre de M. Drummond, sous la forme soi-disant française dont je cite en note [2] quelques spécimens pris au hasard, n'est pas lisible. Au reste, nous n'y perdrons guère : le public spécial auquel s'adresse ce genre de livres a l'habitude de ce style et comprend cette langue, et l'autre, le grand public, n'a pas l'appétit vorace des Américains et des Anglais pour ces entreprises de prédication évangélique et de divagation semi-hallucinée. Je ne crois pas que l'*Unseen Universe* ait opéré parmi nous beaucoup de conversions, et l'*Unseen Universe* est en comparaison du présent livre un chef d'œuvre de logique et de bon sens lucide.

Lucien Herr.

---

264. — **Mathématiques et mathématiciens,** pensées et curiosités, recueillies par A. Rebière. Paris, Nony. In-8, 280 p. 3 fr. 50.

L'idée de ces Mélanges est ingénieuse. Ils se composent de plusieurs parties. Dans la première, la plus importante, M. Rebière a réuni des « morceaux choisis » ; ces extraits se rapportent aux principes, aux méthodes, à la classification, à l'enseignement, à l'histoire des mathématiques, et on lit avec intérêt ces divers aperçus, ces pensées fines et profondes tirées des œuvres des philosophes et des mathématiciens de toutes

1. Pourquoi écrit-il par trois fois Sch*au*penhauer ? Que veut dire (p. 302) « qualités... exclusives à la matière » ?

2. P. 83 « son but ne tend pas vers le même objet » ; p. 86 « l'ordonnancement (!) des choses » ; p. 92 « ce monde naturali-spirituel » ; p. 115 « magnifier les lois » ; p. 128 « ce grand abîme fixé au portail du monde... » ; p. 139 note « La référence est naturellement à la capacité... » ; p. 229 « concentrer quelques grandes correspondances » ; p. 232 « une surface donnée de notre environnement » ; p. 298 « l'homme a trois questions à poser à son environnement » ; p. 342 « tous les facteurs en religion... » ; p. 358 « ne font rien en fait des activités spéciales... » ; p. 365 « le doute... qui est l'évidence d'une faculté faisant son propre ouvrage » ; p. 397 « rien moins que » employé à contresens ; etc., etc., etc... Je ne me résigne pas à croire que l'introducteur ait voulu écrire ce qu'on lit à la page 53, que « la thèse... est établie sur un *itinéraire* assez sûr pour.... »

les époques, et classés nettement sous plusieurs rubriques. La deuxième partie nous transporte des généralités et des abstractions dans le *biographique*, dans l'anecdote et le détail familier ; le public goûtera surtout cette partie du livre, quoique un peu superficielle et hachée, et il faut dire que l'auteur a su donner à ses nombreuses anecdotes un titre expressif ou piquant [1]. Vient ensuite une troisième partie intitulée : « Paradoxes et singularités », renfermant un grand nombre d'exceptions, de fantaisies, d'étrangetés, comme ce mot de Lacordaire que « la justice et la miséricorde de Dieu sont deux parallèles qui peuvent s'unir par une sécante appelée le repentir. » Le volume se termine par une liste de problèmes, les uns célèbres et classiques, les autres frivoles et humoristiques, par une note bibliographique et par un index. Ce livre intéressant est l'œuvre d'un mathématicien doublé d'un homme d'esprit.

A. C.

---

265. — Otto SCHRŒDER. **Vom papiernen Stil.** Berlin, Walther u. Apolant, 1889. In-8, 93 p.

Trois études : *Der grosse Papierne* (p. 11-32), *Derselbe* (p. 35-72), *Wörter und Worte* (p. 75-93), vivement écrites, amusantes, exécutent toutes trois une charge à fond contre le style solennel, le style de chancellerie ou de papier, le style *livresque* et puriste. *Derselbe* est la meilleure ; l'auteur s'insurge contre l'abus de ce mot, et se moque de ceux qui s'en servent pour « ennoblir à bon marché leur discours » et qui, au lieu de dire *Kennen Sie sie?* disent « Kennen Sie dieselbe ? » ; il rappelle que le vieux Gœthe se sert à satiété de ce mot odieux dans « Poésie et vérité » ; il cite des passages des deux rédactions du *Voyage d'Italie* (1786 et 1816) et montre que vingt ans après la première rédaction, l'écrivain, devenu plus grave et plus raide, fourre ce terme *derselbe* où il n'a que faire. M. Schroeder a raison de protester contre ces mots qui ont la vogue, on ne sait pourquoi, et que les philistins de son pays emploient à tort et à travers ; il a raison de dire que sa langue maternelle « souffre sous la cruelle domination des *gouvernantes* des deux sexes. »

CH.

---

1. Poncelet a été interné, non en *Sibérie*, mais en Russie, à Saratof (p. 132) ; — Hypatia vivait après et non *avant* J.-C., et il faut lire « Synesius » et non *Syresius* » (p. 137) ; — l'épigramme contre La Bruyère ne peut être de Suard, puisqu'elle date de 1693, et en voici le texte véritable, très altéré par M. R. (p 151) :

« Quand, pour s'unir à vous, Alcipe se présente,
Pourquoi tant crier haro?
Dans le nombre de quarante,
Ne faut-il pas un zéro?

— puisque M. R. cite le marquis de L'Hôpital et sa femme (p. 150), il devait rappeler ce mot de Fontenelle, que « leur union a été jusqu'au point que le mari fit part à la femme de son génie pour les mathématiques ».

266. — **Histoire des flottes militaires**, par C. Chabaud-Arnault, capitaine de frégate de réserve. Bibliothèque du marin. Berger-Levrault, 1889. In-8, xxiv et 513 p.

Ce volume offre un bon résumé de l'histoire des flottes militaires dans les temps modernes. L'auteur l'a divisé en huit livres : 1° au milieu du xviie siècle; 2° de 1662 à 1713; 3° de 1713 à 1763; 4° réorganisation des flottes françaises et guerre navale de 1778; 5° République et consulat; 6° de 1803 à 1815; 7° dernières flottes à voiles et premières flottes à vapeur; 8° transformation des flottes et dernières opérations. On voit déjà que la marine française tient la plus grande place dans ce volume; mais l'auteur traite également des marines étrangères et des flottes des États-Unis, du Brésil, du Chili, aussi bien que des soudaines modifications du matériel naval. Il emploie discrètement les termes techniques. Il est au courant des récents travaux d'histoire sur son sujet; il a le souci de la vérité, et, par exemple, rend justice à Jean-Bon-Saint-André (p. 277); son livre, intéressant, bien composé et nettement écrit, sera très utile et doit être mis dans les bibliothèques de toutes les écoles. On souhaiterait seulement que M. Chabaud-Arnault ait fait précéder chaque chapitre d'une courte bibliographie.

C.

CESARE GUASTI

Quiconque a travaillé aux Archives florentines, doit un souvenir et un regret à M. Cesare Guasti, qui en était, depuis 1874, le surintendant et le directeur. Bien auparavant on l'y avait pu voir dans l'exercice de ces importantes fonctions, car il y avait suppléé Bonaïni, son protecteur, son chef, son ami, qu'une maladie mentale retenait éloigné de son poste. Guasti s'est éteint il y a peu de jours, déjà chargé d'années : il était né à Prato, le 4 septembre 1822. Accueillant et bienveillant, on se le rappelle non sans émotion à son fauteuil. Sa physionomie aux traits beaux, quoique un peu forts, était bien celle du Toscan et même de l'Etrusque. Il fut tout ensemble, administrateur, archiviste, paléographe, historien érudit dans le cercle où il avait concentré ses études, et, par surcroît, excellent écrivain. Son style si châtié, si élégant, il le devait à la familiarité assidue des vieux auteurs florentins dont il dépouillait et maniait sans cesse les livres, imprimés ou manuscrits. C'est ainsi que le cardinal de Cheverus, mort archevêque de Bordeaux, mais qui avait été longtemps évêque de Boston, parlait la plus pure langue du xviie siècle : pendant treize années, il n'avait eu jamais l'occasion de s'exprimer en français; pour ne pas oublier sa langue maternelle, il s'y était entretenu par la lecture assidue de Bossuet, de Bourdaloue, de Fénelon. Ce qui surprend, chez Guasti, c'est qu'avec ce talent d'écrivain, il ait le plus souvent mieux aimé faire des compilations que des œuvres originales et personnelles. Mais ces compilations ou, pour mieux dire, ces recueils de textes savamment annotés lui méritent bien plus la reconnaissance des historiens que ne ferait un ouvrage brillant. Nous lui devons la collection des chroniques sur le sac de Prato, les lettres de Ser Lapo Mazzei, un notaire, d'Alessandra Macinghi-Strozzi, une mère dont les fils sont dans l'exil, de Santa Catarina des Ricci, etc., documents infiniment précieux pour éclairer la vie publique à la lumière de la vie privée. Accordons une mention spéciale à ses trois énormes in-quarto des « Commissions » de

Rinaldo des Albizzi. On lui avait reproché d'avoir donné tant d'étendue à ce qui n'est qu'un point dans l'histoire de Florence. Il était sensible à ce reproche, et il s'en défendait en disant qu'il n'avait pas prétendu faire une œuvre, qu'il voulait seulement venir en aide à ceux qui en feraient une. Et il avait raison : toute l'histoire du temps est dans ces trois volumes; je n'en connais point qui m'aient été plus utiles. Voilà pourquoi j'ai tenu à rendre au plus excellent, au plus laborieux des hommes un témoignage public de ma reconnaissance et de mon amitié.

F.-T. Perrens.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. James Darmesteter va recueillir et publier les principaux mémoires et articles de son frère Arsène. Ces *Reliques scientifiques* comprendront deux volumes. On trouvera dans le premier tome, outre une introduction, les discours prononcés aux funérailles d'Arsène Darmesteter, une bibliographie et un portrait, I. Les *Etudes juives* (Le Talmud, inédit; Katia bar Schalom et Flavius Clemens; Gabriel da Costa; Notes épigraphiques sur quelques points de l'histoire des Juifs sous l'empire romain; Iscrizioni di antichi sepolcri giudaici del Napolitano, d'Ascoli; Guill. d'Auvergne); II. Les *Etudes judéo-françaises* (missions en Angleterre et en Italie; Gloses et glossaires hébreux français; Mots latins des textes talmudiques; Philippus, os lampadis; Un alphabet hébreu-anglais au xvie siècle; L'autodafé de Troyes en 1288; Deux élégies du Vatican). Le second tome contiendra les *Etudes françaises* qui portent sur tous les points et aspects de notre langue. (Langue et littérature française du moyen âge; La littérature française du moyen âge et l'histoire de la langue française; Les origines de l'épopée française, par Rajna; Chrestom. de l'ancien français, par L. Constans; Bibliothèque d'ancien français, de W. Fœrster; Faune populaire de la France, par Eug. Rolland; Les vers français et leur prosodie, par F. de Grammont; La philosophie du langage étudiée dans la formation des mots; Quelques bizarres transformations de sens dans certains mots. — Phonétique française : la protonique non initiale, non en position; Du *c* dans les langues romanes; De la prononciation de la lettre *u* au xvie siècle; Le démonstratif *ille* et le relatif *qui* en roman; Note sur l'histoire des propositions françaises *en, enz, dedans, dans*; Le *Dictionnaire* de Godefroy; celui de Sainte-Palaye; *Ueber die franz. Nominalzusammensetzung*, de J. Schmidt; les Ἑρμηνεύματα de Pollux, p. p. Boucherie; *Die aelt. franz. Mundarten* de Lücking; Nouvelle grammaire française, par Brachet; Cours historique de la langue française, par Marty-Laveaux; Physiologie de la langue française, par Ayer; Exposé des lois qui régissent la transformation française des mots latins, par A. Scheler; Grammaire française, par Chassang; Glossaire du Morvan, par E. de Chambrun; Du dialecte blaisois, par F. Talbert; Rapport sur le concours relatif aux noms patois et vulgaires des plantes; L'enseignement primaire à Londres; Du participe passé; La question de la réforme orthographique; L'association pour la réforme de la langue française.) — L'impression de l'ouvrage commencera lorsque le nombre des souscriptions s'élèvera à 350; le prix sera de 30 francs pour les souscripteurs qui auront fait parvenir leur adhésion à la librairie Delagrave, Paris, rue Soufflot, 15 avant le 15 juillet (à partir de cette date, le prix sera élevé à 40 francs. — MM. Plon mettent en vente une deuxième édition du livre de M. L. Leger, *La Save, le*

Danube et le Balkan. (In-8°, 3 fr. 50). L'édition est précédée d'une préface nouvelle où l'auteur commente les événements qui se sont accomplis dans la péninsule balkanique depuis quelques années.

— L'éditeur Calmann-Lévy vient de publier la troisième édition du manuscrit de Fauriel, *Les derniers jours du consulat* (1889. In-8°, XXIII et 502 p. 3 fr. 50). Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront peut-être notre long article sur la première édition (1886, n° 1). La belle publication de M. Ludovic LALANNE a le succès qu'elle mérite et que nous lui avons souhaité.

ALLEMAGNE. — La librairie Hirzel, de Leipzig, annonce un nouveau *Deutsches Wœrterbuch*, par Moritz HEYNE. Ce dictionnaire paraît par livraisons, en trois volumes, chacun de 10 mark; « il ne donne que la partie essentielle du *Wortschatz* allemand, mais il repose sur une base historique et indique l'origine, la parenté, le sens primitif, les formes du mot, puis le développement de sens, avec des exemples soigneusement choisis, qui vont depuis les temps les plus anciens jusqu'aux plus récents ».

— Le prix fondé par Frédéric-Guillaume IV pour le meilleur ouvrage sur le domaine de l'histoire d'Allemagne et donné tous les cinq ans par l'Académie des sciences de Berlin a été décerné cette année à M. Max LEHMANN pour son ouvrage sur *Scharnhorst*. On sait que le prix avait été obtenu, il y a cinq ans, par M. H. de Treitschke.

— Le *Literaturblatt* annonce que Karl WEINHOLD a été appelé à Berlin, pour remplacer Müllenhoff, et Edward SCHRŒDER à Marbourg, pour remplacer Lucae.

— Le 15 septembre aura lieu à Bozen l'inauguration du *Walther-Denkmal*, du monument élevé à Walther von der Vogelweide.

ITALIE. — Vient de paraître à Florence, chez l'éditeur Sansoni, le 10e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la page 361 à la page 400, et du 7 février 1290 (nouveau style) au 4 mai de la même année.

— Le 13e fascicule du *Dizionario epigrafico* de M. de RUGGIERO, qui vient de paraître, contient les articles de *Alba* à *Allectio*.

NORVÈGE. — Le troisième fascicule des *Etudes* de Sophus BUGGE vient de paraître en original en même temps qu'en traduction allemande.

PORTUGAL. — Nous avons reçu de M. B v. MOREIRA DE SA *Primeiro livro de francez, exercicios graduados e methodicos de pronuncia leitura traducção e conversacão franceza* qui nous paraît un très bon petit livre pour les « principiantes » (Porto, Magalhaes et Moniz. In-8°, 96 p.).

SUÈDE. — Une chaire d'archéologie préhistorique a été fondée à l'Université de Stockholm et confiée à M. Hans HILDEBRAND.

SUISSE. — M. H. TAEUBER, de Winterthur, va publier une étude sur les rapports des mss. de la *Divine Comédie*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mai 1889.

M. Menant commence la lecture d'un mémoire sur les inscriptions de Hamath. Il donne, à ce sujet, quelques détails sur les antiquités hétéennes et sur le peuple des Hétéens ou Hittites, dont on soupçonnait à peine l'existence autrefois et qui, depuis quelques années, préoccupe vivement les érudits. Cette nation paraît avoir joué un rôle considérable dans l'Asie-Mineure depuis le XVIe siècle avant notre ère jusqu'aux conquêtes de Sargon, roi d'Assyrie et à la prise de Karkemis (717 avant notre ère), qui mit fin à la domination hétéenne sur les bords de l'Euphrate. Les

inscriptions hétéennes ont été étudiées par MM. Hayes Ward, Sayce et W. Wright, mais on n'est pas encore arrivé à les déchiffrer.

M. Gaston Paris lit une note sur la *Formula honestae vitae* de Martin de Braga.

M. Hauréau a montré récemment :

1° Que la première partie d'un livre intitulé *De copia verborum* et faussement attribué à Sénèque est identique à un *Liber de quattuor virtutibus*, attribué également et avec aussi peu de raison au philosophe romain;

2° Que le *Liber de quattuor virtutibus* reproduit, sous un autre titre et avec de très légers changements, le texte d'un ouvrage dédié à Miron, roi de Galice, au VI[e] siècle, par Martin de Braga, qui l'a donné pour sien et l'a intitulé : *Formula honestae vitae*.

Selon M. Hauréau, le *Liber de quattuor virtutibus*, première partie du *De copia verborum*, serait, comme la fin de ce dernier ouvrage, une composition du IV[e] siècle de notre ère. Martin de Braga, en se l'attribuant, au VI[e] siècle, aurait donc commis un plagiat.

M. Paris pense, au contraire, que l'évêque Martin, dont tous les contemporains célèbrent les vertus, n'a pas été plagiaire, que la *Formula honestae vitae* est bien son œuvre, et que plus tard seulement les copistes, après avoir changé le titre de cet ouvrage en celui de *Liber de quattuor virtutibus*, l'auront mis sous le nom de Sénèque, puis annexé au début du *De copia verborum*.

M. Hauréau objecte à la thèse de M. Paris une difficulté de langue. On possède, dit-il, deux écrits dont l'attribution à Martin de Braga ne peut faire de doute, une *Epistola moralis* et une *Homilia de correctione rusticorum;* tous deux sont d'une latinité barbare. La *Formula honestae vitae*, au contraire, est d'un style fleuri et recherché. Il est donc difficile de croire qu'elle soit du même auteur.

M. Emile Cartailhac rend compte d'une exploration archéologique des îles Baléares, Majorque et Minorque, qui a eu pour objet principal l'étude des monuments primitifs, dits cyclopéens ou pélasgiques.

On trouve dans les deux îles des villes entières, entourées de murailles de gros blocs de pierre, dont quelques-uns ont jusqu'à 9 mètres cubes. Ces enceintes renferment chacune un grand nombre d'habitations, et, de plus, généralement, une construction beaucoup plus grande et mieux bâtie, qui occupe le point culminant de la ville. On y remarque aussi des tours rondes, dites *talayots*, qui recouvrent des cryptes voutées, et des grottes creusées dans le sol. Toutes les constructions sont formées de blocs massifs, imparfaitement grossis.

En dehors des villes, on remarque des tours allongées, dont la forme rappelle celle d'une barque renversée et que les habitants nomment, pour cette raison, *nau* ou *navetas;* elles recouvrent des sépultures. Enfin, le long des côtes, dans les falaises, se voient un grand nombre de grottes sépulcrales taillées dans le roc.

M. le D[r] Costomiris continue sa lecture sur les ouvrages des anciens médecins grecs. Il signale, d'une part, des œuvres grecques qui n'ont été conservées que dans des traductions latines ou arabes : tels sont le traité hippocratique *Des semaines* et plusieurs ouvrages de Galien; d'autre part, un grand nombre de traités médicaux grecs encore inédits, savoir : divers écrits de Galien ou pseudogaléniques, d'autres de Cratévas, d'Ælius Promotus, de Métrodora, d'Aétius, de Jean Actuarius, de Nicolas Myrepsus, de Constantin de Rhégium (traducteur d'Abou-Djafar), etc. Ce serait, dit M. Costomiris, un grand service à rendre à la science, au point de vue historique, philologique et médical, de publier le texte grec de ces auteurs.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° MARTIN (H.), *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal*, tome IV; 2° SOREL, *la Prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne et l'histoire des sièges de la même ville sous Charles VI et Charles VII;* — par M. de Rozière : BEAUCHAMP (le comte DE), *le Château-Guillaume* [Indre, commune de Lignac]; — par M. de Boislisle : MAZON, *le Père Grasset, chroniqueur célestin du XVII[e] siècle.*

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 17-24 avril et 1[er] mai 1889.

M. Courajod démontre que le bas-relief conservé au Louvre sous les n[os] 8 et 79 du catalogue des sculptures du moyen âge et de la renaissance, ne représente pas la nativité de la Vierge, mais celle du Christ, et a été exécuté, ou du moins colorié pour la cathédrale de Chartres, en 1543, d'après une nativité de la Vierge faite pour la même église en 1519.

M. de Barthélemy communique trois carreaux de terre cuite provenant de la Celle-sous-Chantemerle (Aube) et appartenant à la fin du XV[e] siècle. L'un de ces carreaux, qui est inédit, porte la légende : *Clemens tousiours.*

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 27 mai — 1889

267. — Dr. R. Fick. **Eine jainistische Bearbeitung der Sagara-Sage.** Kiel, C. F. Hæseler, 1889, xxiii-29 p. in-8.

On connaît la légende des 60,000 fils du roi Sagara. Envoyés par leur père à la recherche du cheval qui devait servir de victime à un açvamedha et dont ils avaient perdu la trace, ils bouleversent la terre jusque dans ses fondements et creusent ainsi le gouffre occupé aujourd'hui par l'océan [1]. Au fond de l'abîme ils trouvent le cheval pâturant auprès du muni Kapila. Mais ils insultent le sage, qui les consume du feu d'un seul regard, et leurs cendres restent là, sans honneurs, sans libations funèbres, jusqu'au jour où, à la prière de leur arrière-neveu, le saint roi Bhagîratha, le Gange consent à descendre du ciel sur la terre et, remplissant jusqu'au bord l'immense bassin, purifie leurs restes au contact de son eau sainte et leur ouvre à eux-mêmes les portes du svarga. Les Jainas, qui ont transformé à leur usage les principales traditions du cycle épique, se sont aussi approprié celle-ci. Ce qu'ils en ont fait, on peut le voir dans l'opuscule de M. Fick. Dépouillée de tout son grandiose, la légende est devenue un mauvais conte édifiant.

Le texte prâcrit provient de la même source à laquelle M. Jacobi a déjà emprunté ses « Ausgewählte Erzählungen in Mâhârâshtrî » et où il vient de prendre encore sa Légende de la destruction de Dvâravatî [2] », les *Kathânakas* insérés par Devendra Gaṇi (xiie siècle) dans son commentaire sur l'*Uttarâdhyayana Sûtra*. Au texte, M. F. a joint une traduction, des notes et un glossaire. Le nom seul de M. Jacobi, à

1. Dans certains récits, par exemple *Mahâbhârata* III, 8731 etc. (Cf. *Mélusine*, t. II, c. 365), ce gouffre existait déjà, mais était à sec, la mer ayant été bue par Agastya.

2. *Zeitschr. d. D. Morgenl. Gesellsch.* t. XLII, p. 493.

qui le mémoire est dédié et qui l'a sans doute inspiré, est une garantie de la bonne exécution du travail [1].

Dans l'introduction, M. F. renvoie aux sources sanscrites et en donne un résumé parfaitement suffisant. Pour son texte, il n'essaie pas un instant d'en surfaire la valeur, d'y chercher par exemple une tradition parallèle. Il le donne pour ce qu'il est : un emprunt direct et une plate déformation. Le procédé est familier aux Jainas, et, après les spécimens déjà connus, il n'y avait pas d'inconvénient à en ajouter un de plus. Mais, à l'avenir, on fera peut-être sagement de ne pas les multiplier. Des produits de ce genre ne méritent l'honneur d'une publication spéciale que quand, par l'importance du sujet, ils ont une valeur propre, comme la « Légende de la destruction de Dvâravatî » de M. Jacobi. — La supposition suggérée à M. Fick par quelques rencontres verbales, que l'auteur Jaina « aurait eu le récit du Mahâbhârata sous les yeux », me paraît forcée. Il devait sûrement le connaître. Mais pour cela il lui suffisait de l'avoir entendu. Alors, plus encore qu'aujourd'hui, la connaissance du Mahâbhârata était une affaire d'audition, non de lecture.

A. BARTH.

---

268. — **De Cara** (le P. Cesare). Del presente stato degli studii linguistici, esame critico. Prato, tipogr. Giachetti, figlio e C. 1887; un vol. in-8, p. XIII-419.

On éprouve, en lisant cet ouvrage, un sentiment de surprise et comme une sorte d'inquiétude; on se demande s'il est vrai que la linguistique ait fait si peu de progrès, malgré les efforts de tant d'esprits sagaces, et si réellement elle est condamnée à piétiner sur place, incapable de donner une réponse satisfaisante aux problèmes qu'elle agite. Telle est en effet la conclusion qui se dégage de cette lecture. L'auteur nous conduit, de question en question, de théorie en théorie, à travers la science du langage; il analyse subtilement les opinions des différentes écoles, s'efforce de les démontrer contradictoires et dénuées de fondement, en tient même quelques-unes pour contraires à la raison, aux faits et au sens commun, et en fin de compte, conclut presque à chaque fois par une négation catégorique ou un désespérant *non liquet*. Le scepticisme du Père s'explique d'ailleurs facilement : les théories évolutionnistes gagnent du terrain de jour en jour, et nous ne sommes plus au temps où la Bible seule décidait souverainement de toutes les questions; l'origine du langage, la diversité des idiomes, la vie et le développement particulier de chaque dialecte, sont des faits qui rentrent dans l'ordre naturel, et que l'on prétend expliquer par des lois naturelles. Or de tels principes ne cadrent point avec les légendes bibliques; et il n'y a pas à s'étonner si l'auteur nous donne formellement à choisir entre la croyance au miracle

1. Par une malechance qui peut arriver au plus soigneux, le deuxième mot du texte et le premier du glossaire ont la même faute, un o incomplet. — Pourquoi M. Firk, qui transcrit exactement, écrit-il *Agastia*?

et l'inanité des recherches; hors de la Bible, toute théorie est caduque et frappée en naissant de stérilité. On devine parfois le sermonnaire dogmatique et batailleur (le Père le confesse lui-même dans sa préface), dont l'éloquence n'a pas assez de mépris pour les insensés qui cherchent ailleurs que dans la révélation la solution de tous ces grands problèmes. — Malgré ce parti pris de juger stériles toutes les recherches d'ordre purement humain, l'ouvrage du Père de Cara est loin d'être dépourvu de qualités. L'auteur revendique avec raison le mérite de la sincérité, et là où il n'est pas égaré par sa foi religieuse, il juge exactement et souvent avec finesse. Les contradictions des savants sur la plupart des grandes questions qui rentrent dans le domaine de la linguistique lui donnent d'ailleurs beau jeu, et leur désaccord est son arme favorite. Désaccord sur le berceau des Aryens, désaccord sur la classification des langues, sur la nature des racines, sur la valeur des lois phonétiques, et finalement sur l'origine même du langage, rien n'échappe à son observation, j'allais dire à son ironie. Heureusement que l'on peut, de cet état de choses, tirer une autre conclusion que celle de l'auteur ; c'est que ce désaccord provient précisément de la nouveauté et de la multiplicité des recherches, et qu'il peut et doit même se dissiper. Entre une foi aveugle et irraisonnée, qui se laisse prendre aux subtilités d'arguments spécieux, et un scepticisme aussi radicalement systématique, il y a place pour un doute raisonnable, qui n'exclut pas la croyance aux progrès futurs, garantis par les conquêtes passées. Le Père de Cara reproche à certains linguistes leur terminologie barbare, encombrante, souvent cause d'obscurité (ch. 78) ; il critique le vain étalage de science physique, physiologique, anatomique, dont l'utilité n'est rien moins que démontrée (ch. 77); et il a pleinement raison ; mais en somme on a déjà beaucoup découvert, ne serait-ce que dans le domaine des faits, et il y a lieu de penser qu'en linguistique, comme en tant d'autres sciences nées d'hier, on acquerra une méthode ferme et certaine, même en dehors de la Bible. Le champ peut avoir été jusqu'ici cultivé peu heureusement, voire même à contre-sens; il n'en doit pas pour cela être déclaré infertile.

My.

---

269. — Cagnat. **L'année épigraphique.** Paris, Leroux, 1889, in-8 de 73 pages. Prix : 5 fr.

L'*Ephemeris epigraphica* paraît à intervalles trop éloignés pour tenir les érudits au courant. M. Cagnat a eu l'idée de reproduire dans la *Revue archéologique* toutes les inscriptions latines que les fouilles font découvrir, et d'y joindre l'indication sommaire de tous les travaux relatifs à l'antiquité romaine. Le présent volume est la réunion de ses comptes-rendus de l'année 1888. Il ne contient pas moins de 184 textes nouveaux. Le seul qui n'y figure pas est la célèbre *lex concilii provinciæ Narbonensis*. Elle n'a pas été insérée dans ce recueil parce qu'elle a déjà

trouvé place au tome XII du C. I. L. On ne saurait trop remercier M. C. de l'excellente pensée qui lui a inspiré cette publication ni trop le féliciter du soin qu'il y apporte. Elle sera pour nous un précieux instrument de travail, et elle facilitera singulièrement la besogne de ceux qui ne peuvent dépouiller eux-mêmes les périodiques souvent inabordables, où se cachent les inscriptions inédites. Combien de temps cette ressource nous fera-t-elle encore défaut pour l'épigraphie grecque?

P. G.

---

270. — H. Schaaffhausen, C. von Veith, J. Klein. **Das rœmische Lager in Bonn.** Bonn, 1888, in-4, 43 pages et 2 plans, chez A. Marcus.

La société des Antiquaires du Rhin a célébré l'anniversaire de la naissance de Winckelmann par un travail sur le camp romain de Bonn, occupé pendant une grande partie de l'empire par la légion *Ia Minervia*. On y rend compte des fouilles opérées sur l'emplacement du camp et des découvertes auxquelles elles ont donné lieu. Un double plan, qui termine la brochure, permet de suivre le détail de ces fouilles. Le camp de Bonn était entouré d'un *vallum*, suivant le modèle ordinaire des camps du Rhin; on a retrouvé l'enceinte, les quatre portes — il en existe même une cinquième, un simple guichet, près de l'angle sud-ouest du camp, — les quatre voies, les tours dont était flanquée la muraille et dont la saillie est surtout intérieure, des casernes; mais, ce qui ne laisse pas d'être fort étonnant, on ne signale aucune trace du praetorium, si bien marqué dans d'autres camps de la même époque. Un paragraphe est consacré à la canalisation de l'eau dans l'intérieur de l'enceinte fortifiée; ce n'est pas le moins intéressant. En dehors, on a mis au jour les restes de la petite ville née des *canabae* légionnaires avec temple et thermes, et, le long des voies qui partaient du camp, des cimetières. Différents objets de métal et des inscriptions déjà publiées ont été rencontrés dans les fouilles, ainsi qu'un grand nombre de tuiles et de briques portant l'estampille de la légion *Minervia*. On a aussi recueilli toute une suite de monnaies qui commence à Auguste pour se terminer à Valentinien II. Ce travail n'apprend rien de nouveau sur l'aménagement des camps romains sous l'Empire; mais il y a des détails instructifs à y noter.

R. Cagnat.

---

271. — **Répertoire des sources imprimées de la Numismatique française,** par Arthur Engel et Raymond Serrure. Paris, E. Leroux, 1887-1889, 2 vol. in-8 de 400 et 495 p.

Voici un ouvrage bibliographique que tout numismatiste doit avoir sur son bureau, qu'il soit un collectionneur ou un simple travailleur, Il arrive souvent que, sur le point de traiter un sujet, on se trouve arrêté par un scrupule bien naturel : quelqu'un a-t-il déjà abordé la

question à laquelle on pense? Les monnaies que l'on a sous les yeux sont-elles inédites?

Depuis cinquante ans il a paru tant de livres, tant de notices, tant d'articles critiques qui sont utiles à consulter, que l'on est effrayé d'avoir à rechercher, au préalable, ce qui a été publié. Et il n'y a pas seulement à chercher en France, il faut aussi être au courant de ce qui a pu paraître à l'étranger. Jusqu'à ce jour, une pareille recherche était tellement compliquée qu'elle ne pouvait manquer de décourager les plus hardis.

Le *Répertoire* que MM. Engel et Serrure ont courageusement entrepris, comble une lacune que chacun déplorait; on y trouve l'indication exacte de 6,893 ouvrages, tous relatifs à la numismatique française, depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1886. Ils sont rangés par ordre alphabétique de noms d'auteurs; une partie est consacrée aux publications anonymes ou signées d'initiales que les éditeurs n'ont pu déterminer; l'ouvrage débute par l'énumération des recueils périodiques consacrés à l'étude des monnaies, dans tous les pays.

Parmi les publications anonymes, MM. E. et S. pourront certainement obtenir des éclaircissements ultérieurs. Ainsi, dès à présent, je leur signalerai le nº 4899 qui fait double emploi avec le nº 6637; je crois qu'il ne serait pas très difficile de deviner le nom du collaborateur du *Magasin pittoresque* qui fournit à ce recueil des notes numismatiques. D'un autre côté, il eût peut-être été utile, pour les ouvrages dont les auteurs sont connus, d'indiquer les articles de comptes-rendus dans lesquels ils ont été examinés; la *Revue critique*, le *Bulletin critique*, la *Revue archéologique* et d'autres périodiques en contiennent et souvent on y trouve des rectifications et des observations précieuses. Le *Répertoire* s'arrête à l'année 1886; dans quelques années il y aura lieu de donner un supplément; c'est alors que les éditeurs compléteront leur ouvrage et feront peut-être droit à mon vœu.

Dès à présent, on peut affirmer que le *Répertoire* est aussi complet qu'on peut le souhaiter pour une première édition; les éditeurs y ont apporté un si grand soin que je sais des auteurs qui, en parcourant l'article qui leur a été consacré, ont été surpris d'y trouver la mention de notices dont le souvenir s'était effacé de leur mémoire.

Le second volume est terminé par un catalogue d'ordonnances, arrêts, tarifs et autres documents officiels, publiés depuis 1498; la Bibliothèque de l'Hôtel des monnaies de Paris a fourni le fond de cette partie qui traite exclusivement de la France et des Pays-Bas. Il me semble que cet inventaire aurait pu être le sujet d'une publication séparée; mais, en l'état, on peut dire que ce qui abonde ne nuit pas.

L'ouvrage de MM. Engel et Serrure n'est pas encore tout à fait complet; il manque un fascicule qu'ils nous promettent et qui sera la clef de ce trésor bibliographique. On y trouvera la table méthodique de ce qui est contenu dans tous les ouvrages cités. En effet, pour les recher-

ches, il ne suffit pas de connaître les auteurs, il est indispensable d'avoir un guide qui précise les sujets des publications et indique à quel nom il faut recourir pour savoir tout ce qui a déjà été édité sur un point déterminé.

A. DE BARTHÉLEMY.

---

272. — J. LEBARQ. **De Alexandro Gemmeticensi.** Lille, 1888. In-8, 94 pp. (Thèse de doctorat).

Alexandre a été prieur, puis abbé de Jumièges à la fin du XII[e] s. et au commencement du XIII[e] s. (mort en 1213). Il est surtout connu par quelques écrits de théologie et d'enseignement, et par la réorganisation de la bibliothèque de Jumièges. De là dans la thèse de M. Lebarq deux appendices qui en sont la partie la plus intéressante et à certains égards la plus neuve. L'un est consacré à la publication d'un traité d'accentuation latine inédit. Cette œuvre d'Alexandre témoigne d'une culture antique, j'allais dire d'une science philologique rare à cette époque. On n'a pour s'en convaincre qu'à comparer les doctrines exposées dans les traités en usage au moyen-âge et recueillies par Thurot. L'autre appendice reproduit le catalogue des manuscrits de Jumièges (en grande partie conservés aujourd'hui à Rouen) publié par Montfaucon, avec l'indication des cotes actuelles de Rouen et des numéros du *Catalogue général des bibliothèques de France* (t. I[er], 1886). Des notes, trop brèves à mon gré, complètent et corrigent même les renseignements donnés par M. Omont [1]. On désirerait aussi voir reproduites, au moins sous forme de références, les notices données çà et là dans les chapitres précédents. L'intérêt véritable de cette thèse est donc surtout dans les appendices. C'était là un inconvénient du sujet. L'auteur aurait peut-être pu ordonner son travail autour de ces deux parties qu'il a reléguées en dehors [2].

P. L.

---

273. — Del LUNGO (Isidoro). **Dante ne' tempi di Dante.** Ritratti e studi. Un vol. in-8, VI-486 pp. Zanichelli, Bologne. Pr. : 5 frs.

Le titre ambitieux de ce recueil d'articles, presque tous publiés dans la *Nuova antologia*, ne donne de son contenu qu'une idée fausse et vague. Certaines de ces études ne se rattachent que très-indirectement à

---

1. Il y avait à Jumièges (maintenant Rouen I 37) un ms. du *de remediis fortuitorum* de Sénèque du XII[e] s. (p. 89, n° 4). Ce serait donc un des plus anciens manuscrits de ce traité, si l'on excepte le *Salmasianus*. M. Bonnet (*Rev. philol.*, 1889, p. 25) croit avec vraisemblance que tous ces manuscrits dérivent du *Salmasianus*; on pourrait vérifier cette hypothèse sur le ms. de Rouen, non encore étudié.

2. Comment M. Lebarq qui écrit *cum, immo*, se résigne-t-il à écrire *cal(endas), conciones, literae, adjicit?*

l'Alighieri. Le désir de mettre sur son livre un titre retentissant a mal inspiré M. Del Lungo. C'est aussi du désir de rattacher ses études à un sujet populaire que provient le grave défaut de composition qui en dépare plusieurs : l'auteur semble d'abord annoncer un commentaire de quelques vers de Dante, puis agrandit la question, perd de vue son point de départ et entre seulement alors dans ce qui est son véritable sujet. Il aurait dû présenter plus franchement ses articles. Le travail sur la *Gente Nuova* à Florence a pour prétexte les vers *Inferno* XVI, 73-75, *Parad.* XVI, 49, où le poète exprime son mépris pour elle; l'étude intitulée *Una famiglia di Guelfi Pisani* est présentée comme un commentaire du « Giudice Nin gentil » du *Purg.* VIII. C'est rapetisser les questions et tromper le lecteur sur leur véritable sens.

Cette réserve faite, il faut louer M. D. L. des utiles contributions qu'il a apportées ici aux études dantesques, et qui complètent heureusement ou améliorent les résultats de ses recherches précédentes sur Dino Compagni.

P. 3-103. *La « Gente Nuova » in Firenze ai tempi di Dante.* — M. D. L. reprend et développe ici des idées déjà exprimées par lui dans son « Dino Compagni », I, 19. Il explique pourquoi Dante qui a loué Cicéron, *homo novus* (*Convito*, IV, 5), a pu, sans être illogique, mépriser la *Gente Nuova*. Il définit ce qu'était la *Gente Nuova* à Florence (p. 82) (la partie de la population arrivée aux honneurs entre 1250 et 1293) plus précisément qu'on ne l'avait fait avant lui. Il décrit cette classe, raconte l'histoire des Cerchi, des Franzesi, et conclut que Dante, voyant dans l'avènement de la *Gente Nuova* un symptôme de la corruption guelfe, se révolte contre les banquiers et les hommes de loi qui la composent.

P. 103-132. *Trecento illustre fiorentino.* Dans ce court travail tiré d'autres études sur la *Gente Nuova*, M. D. L. s'attache à mettre en lumière les mérites de certains hommes de la *Gente Nuova*, Pétrarque, Boccace, Zanobi da Strada, Brunetto Latini, F. da Barberino. (Il essaie, à tort selon nous, de démontrer que F. da B. a voulu régénérer la politesse florentine par ses *Documenti d'Amore* et son *Costume e reggimento di donne.*)

P. 133-188. *Guillaume de Durfort et la bataille de Campaldino.* — Dans la première partie de cette étude, D. L. étudie quelques documents relatifs à G. de D., gouverneur (balio) d'Aimeri de Narbonne, laissé à Florence par Charles d'Anjou, et mort à Campaldino (1289) en combattant dans l'armée guelfe; il décrit son tombeau dont il donne une médiocre reproduction (p. 416,-*sic* pour 146); dans la seconde partie, D. L. discute la présence de Dante à la bataille de Campaldino, qu'il admet contre Bartoli (St. V, 81). Il en voit la preuve dans *Inf.* XXII, 5; *Corridor vidi per la terra vostra| O Aretini*, qui est selon lui une image de guerre (il rapproche *Corridori de feditori*, soldats de première ligne) et un souvenir personnel (Dante étant *feditore* dans l'armée

guelfe a pu facilement voir en face de lui les mouvements des *corridori* ennemis). Ce raisonnement est ingénieux mais paraît peu convaincant.

P. 188-195. *Un' altra memoria di Campaldino*. A propos d'une pierre commémorative érigée en 1653 par A. F. Landini à son ancêtre Landino Landini mort à Campaldino, détails sur la famille des Landini. — Peu important.

P. 195-270. *Peripezie d'una frase Dantesca*. Recherches sur le véritable sens de l'expression : *Femmine da conio* (Infern. XVIII 66). Les critiques modernes expliquent *da conio = da moneta = da mercato* : femmes qui se vendent ou qu'on vend pour de l'argent. D. L., d'après les commentateurs du XIIIe siècle, propose *da conio = da inganno*, « fourbes. » Voici les arguments. 1° Dante emploie constamment *coniare = ingannare ;* 2° les ruffians sont condamnés aux Malebolge (Inf. XVIII) pour tromperie et non pour proxénétisme : 3° le héros de ce vers, Venetico da Caccianemici est damné pour avoir livré sa sœur Ghislabella à Obizzo d'Este : crime qu'il a commis non pour gagner de l'argent, mais pour mériter la faveur d O. d'Este ; 4° le ruffian est coupable moins pour vendre des femmes déjà perdues que pour tromper des filles honnêtes qu'il excite à la débauche.

P. 271-369 *Una famiglia di Guelfi Pisani*. Documents et détails sur Ugolino Visconti, juge de Gallura (Nin gentil.), sur sa famille et sur son rôle politique. Parallèle entre les guelfes de Pise et les gibelins de Florence. Digression sur le rôle et les idées politiques du comte Ugolino della Gherardesca. — Intéressant.

P. 371-376. *Nell'Antenòra* (Lettre à Giov. Mestica.) Le couple dantesque d'Ugolin et de l'archevêque Roger doit être placé dans la fosse Antenòra et non dans la fosse Tolomea.

P. 379-434. *Dante e gli Estensi*. — D. L. énumère les attaques de Dante contre la famille d'Este. Les mentions qu'il en fait sont toutes injurieuses. *Inf*. XII, 110-112, Obizzo d'Este est plongé dans le sang bouillant ; (Cf aussi XVIII, 40 ; Purg. V, 64 ; XX, 79-84 ; VIII, 73) ; leur nom ne se rencontre pas dans le Paradis ; la louange donnée à la « magnificence » du marquis d'Este (De vulgari eloquio, II, VI) paraît ironique ; il accuse le fils d'Obizzo d'Este de bâtardise (figliastro = bâtard, et non fils dénaturé). L'auteur examine ensuite les apologies faites de la maison d'Este contre Dante.

P. 435-461. *La tenzone di Dante con Forese Donati*. D. L. a déjà étudié la question dans *Dino Compagni* II, p. 610. Il publie ici un sixième sonnet de Forese à Dante déjà mentionné par lui (Emendazini e giunte al Dino II, XXV). — Il ne réussit pas à élucider toutes les obscurités de ces textes. Il accepte l'idée que les sonnets ont un sens réel et sont plus qu'un simple jeu d'esprit.

P. 463-483. *Protestatio Dini Compagni*. Document du 7 mai 1312. D. Compagni par-devant le podestat, M. Cante de'Gabrielli, décline toute poursuite attendu que l'année de son priorat n'est pas encore

finie. D. L. montre à ce propos, par une de ces digressions qui lui sont familières, que l'accusation de *baratterie* n'a été qu'un prétexte de la condamnation de Dante (p. 473).

M. D. L. a joint à ses études un grand nombre de documents dont plusieurs n'ont aucun rapport avec Dante, mais dont l'intérêt justifie cependant la publication. Son recueil sera plus utile aux historiens du *Trecento fiorentino* qu'aux Dantistes.

Léon G. PÉLISSIER.

---

274. — **La vie politique de Louis de France**, duc d'Orléans 1372-1407, par E. JARRY. Paris, A. Picard; Orléans, H. Herluison. Grand in-8 de xx-486.

« L'histoire, dit M. E. Jarry (*Introduction*, p. IX), n'a voulu reconnaître, dans le duc d'Orléans, qu'un prince ami des arts, élégant et spirituel, sans doute, mais léger, inconstant, débauché, criminel peut-être; incapable de s'arracher aux passions qui le dominent, ou ne s'occupant, par intervalle, des choses du gouvernement, que pour satisfaire une insatiable cupidité dont pâtit le peuple, ou une ambition vaniteuse et sans profit pour le royaume; grand faiseur de projets, mais les abandonnant aussi légèrement qu'il les a conçus; jaloux du pouvoir, mais trop faible pour en assumer les responsabilités; bref, indigne en tous points de la haute naissance qui le place aux côtés du premier prince de la chrétienté après le pape, le roi de France. Tel est le portrait qui ressort des œuvres de Sismondi et d'Henri Martin, pour ne nommer que ces deux historiens. Leurs sources sont faciles à établir : elles se composent presque exclusivement de Froissart, du religieux de Saint-Denis, de Jouvenel, de Monstrelet et du *Recueil des Ordonnances*. En ce qui concerne ces derniers actes, ils les ont interprétés à la lueur indécise ou trompeuse des chroniques, et parfois même, on ne peut le nier, avec un esprit de parti dont ils ne savent pas se défendre [1]. »

M. J. ajoute que ce qui a manqué aux historiens du duc d'Orléans, c'est un travail d'examen et de revision tel que celui que M. S. Luce a entrepris pour Froissart et qu'il a conduit avec un art consommé : le contrôle des chroniques au moyen des documents originaux de toute sorte. Pour l'histoire de Louis de France, cette préparation était plus impérieusement réclamée que pour toute autre étude. Deux plaidoyers sont en présence, le plaidoyer des Armagnacs et celui des Bourguignons : l'instruction qui doit éclairer le juge restait à faire. M. J. n'a rien négligé pour bien remplir une tâche aussi difficile : il a cherché en France comme en Italie tous les documents qui pouvaient lui faire

---

1. M. J. (p. x) loue Michelet d'avoir refusé d'accepter cette légende assombrie du duc d'Orléans; il loue encore plus M. Dareste qui, à l'égard du frère de Charles VI, touche incontestablement la vérité de plus près, bien qu'il ne fasse pas justice de toutes les calomnies bourguignonnes. On est étonné du silence gardé par M. J. au sujet de l'opinion de M. de Barante sur la victime du duc de Bourgogne, Jean sans peur.

mieux connaître son héros. Récompensé de sa généreuse ardeur par la plus abondante moisson de pièces nouvelles [1], il a tiré un excellent parti de tant de trouvailles, exposant les faits, selon ses expressions, « avec autant d'impartialité et de précision qu'il nous a été possible, sans crainte de multiplier les dates et les détails utiles à l'intelligence plus complète de cette vie courte, mais bien remplie. »

On trouvera beaucoup de choses nouvelles, beaucoup de choses excellentes, dans chacun des 18 chapitres du volume. La qualité qui domine dans tout le livre du jeune historien, c'est une qualité que l'on n'a guère à son âge, la précision. Toutes ses assertions sont de la plus rigoureuse exactitude. Voici les premières lignes (p. 1-2) : « Le prince qui, le premier, devait porter avec un grand éclat le nom de Louis, duc d'Orléans, dont la vie fut si brillante et la mort prématurée si misérable, vint au monde à l'hôtel Saint-Paul, le samedi 13 mars 1372, *à deux heures du matin*. Le lundi suivant, l'enfant royal fut baptisé à l'église de Saint-Paul.. » Racontant (p. 355) l'assassinat de Louis, il dit : « Le 23 novembre [1407] [2], *un peu après huit heures du soir*, tandis qu'il rentrait à son hôtel de Bohême, après avoir visité la reine nouvellement accouchée à l'hôtel Barbette, le duc d'Orléans tomba sous les coups d'Auquetonville et d'assassins stipendiés du duc de Bourgogne. Parmi ces derniers, l'histoire a conservé les noms de Guillaume et Thomas Courteheuse et de Jean de la Motte ; ajoutons celui d'un Breton, Olivier Bourgaut, exécuté en 1412, à Orléans, comme complice du meurtre. Mais elle perpétuera le souvenir du consolant exemple de Jacques de Merre, page allemand du duc Louis, qui tomba percé de coups, en se défendant, sur le corps défiguré de son maître. » M. J., à force de patientes et sagaces recherches, est parvenu à indiquer à peu près jour par jour les diverses circonstances de la vie de Louis de France [3]. Un des plus remarquables résultats obtenus par la forte méthode du nouvel historien, c'est la substitution de la date réelle de la

1. Les plus importantes de ces pièces figurent, au nombre d'une trentaine, à la fin du volume (p. 369-460). Quelques-unes avaient déjà été imprimées dans les *Monumenta Hungariæ historica*, dans l'*Archivio storico per le province Napoletane*, dans le *Corps diplomatique de Dumont*. Entre les pièces inédites, on remarque le contrat de mariage de Louis, duc de Touraine, avec Valentine Visconti, 27 janvier 1387. (Archives nationales). Deux ou trois documents sont extraits de la collection de M. Louis Jarry, père de l'auteur.

2. Quelques auteurs indiquent à tort le 24 novembre (Voir notamment le *Dictionnaire historique de la France*, p. 1384). Dans l'*Art de vérifier les dates*, on mentionne seulement « la nuit du 23 au 24 novembre. »

3. Voir, par exemple, les nombreux itinéraires de ce prince. L'auteur est si solide sur le terrain chronologique qu'il a facilement redressé quantité d'erreurs de ses devanciers. Voici comment il relève (p. 73, note 4), un anachronisme d'une récente et considérable publication : « Nous pensons que M. E. Petit (*Itinéraires des ducs Philippe et Jean de Bourgogne*, dans la *Collection des documents inédits*, p. 224-225), lorsqu'il signale la présence de Philippe de Bourgogne à Paris le 10 mars, et à Amiens les 26 et 27 mars, 1er et 3 avril, confond l'année 1391 avec l'année 1392, où eurent lieu les conférences d'Amiens. »

naissance du poète Charles d'Orléans à la fausse date donnée partout. Invoquant l'autorité des documents originaux, il s'exprime ainsi : (p. 129) : « Pendant ces événements, Charles, qui devait succéder à son père comme duc d'Orléans, naquit à l'hôtel Saint-Paul, le 24 novembre 1394. Nous ne croyons pas qu'aucun historien ait mis en doute la date du 26 mai 1391, communément acceptée comme celle de cette naissance, sur la foi d'une erreur de nom commise par le religieux de Saint-Denis [1]. »

Une autre qualité de M. J, c'est son impartialité. Sans doute lui aussi a été séduit par « l'élégante et sympathique figure » de Louis d'Orléans, mais cette séduction si naturelle ne l'empêche jamais d'être juste et droit. Les éloges qu'il donne au frère de Charles VI sont tous mérités. C'est à bon droit qu'il le défend des accusations dont il a été l'objet de la part du fougueux Jean Petit, du forcené Pierre Cochon et de tant d'autres déloyaux adversaires. Aucune des calomnies lancées contre le duc d'Orléans autrefois et répétées jusqu'à nos jours [2], ne résiste à sa nerveuse discussion. Nous ne sommes pas en présence d'une de ces vaines apologies qui font sourire, mais bien d'une de ces sérieuses réhabilitations qui s'imposent. Félicitons donc M. E. Jarry d'avoir, au prix des plus consciencieux efforts, jeté une vive lumière sur plusieurs points de l'histoire du règne de Charles VI, « période tourmentée et imparfaitement connue », et rendu pleine justice au prince dont la sollicitude, a dit M. L. Delisle, se portait sur toutes les grandes entreprises de son temps [3].

T. de L.

---

1. Un familier du duc Charles d'Orléans, Antoine Astésan, qui écrivait dans le second tiers du xv° siècle, indique non seulement le jour, mais encore l'heure de la naissance du gracieux poète : « *Die XXIIII novembris, hora quarta noctis.* » *Antonii Astesani Historia Mediolanensis*. Bibl. nation. fonds lat. 6165, f° 62).

2. On lit dans le *Dictionnaire historique de la France*, que le second fils de Charles V « se livra sans frein à ses passions et à ses goûts désordonnés pour le plaisir ; » que « profitant de la maladie du roi, il entretint avec la reine Isabeau de Bavière une liaison qui souleva contre eux une indignation générale. » M. J. répond (p. xvi) : « Cette liaison dont ne parle, même à mots couverts, aucun contemporain, pas même Pierre Cochon, a pris naissance dans l'imagination de Brantôme ; il ose bien flétrir la mémoire de Valentine Visconti, en lui attribuant des relations coupables avec Charles VI ! » M. J. oppose à d'aussi misérables récits les concluantes observations du « loyal ennemi de ces mensonges historiques, » M. P. Paris (*Les mss. français de la bibliothèque du roi*, t, V, p. 73).

3. *Préface du Catalogue de la collection de Bastard d'Estang* (p. xv). — Revenons à la monographie pour signaler la bonne rédaction de la *Table alphabétique*, où les noms géographiques ont été imprimés en caractères italiques. A propos de noms, M. J. n'a-t-il pas été trop timide en n'osant pas traduire, pour éviter toute chance d'erreur, certains noms latins, celui-ci, par exemple : *de Curte* (p. 32) ? Il me semble qu'on ne risquerait pas de se tromper en lisant : *de Court*.

275. — **Molière's Leben und Werke.** Nach den neuesten Forschungen dargestellt von W. Kreiten. S. J. mit dem Bildniss Molière's in Lichtdruck. Freiburg im Breisgau, Herder, 1887, in-12, xxxv, 732 pages.

Molière n'a jamais cessé de compter de nombreux admirateurs en Allemagne; dans ces dernières années sa renommée y a encore grandi, et il a été l'objet, dans la patrie de Gœthe et de Schiller, de travaux considérables; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une nouvelle étude sur le grand comique nous vienne de l'autre côté des Vosges, mais il est piquant qu'elle soit due à un membre de la Société de Jésus. Non pas que cette congrégation célèbre ait jamais témoigné d'aversion pour le théâtre — personne n'ignore que de tout temps on a joué des pièces dramatiques dans les maisons d'éducation qu'elle a fondées, — mais il y a quelque chose de curieux à voir juger l'auteur du Tartufe par un de ceux qu'on l'accuse d'avoir tourné en ridicule. Il est vrai, M. W. Kreiten prétend que c'est aux Jansénistes que Molière s'est attaqué dans cette pièce fameuse, et le gré qu'il paraît lui en savoir l'a rendu indulgent pour les licences du poète. Je ne veux pas dire néanmoins qu'il l'approuve en tout, ainsi que son art; il reconnaît hautement que le grand comique a plus d'une fois dépassé les bornes d'une liberté permise et il n'hésite pas à affirmer avec M. de Bonald, que le « théâtre corrige les manières et corrompt les mœurs. » Mais il n'en est pas moins vrai qu'il a traité son sujet avec une compétence incontestable et un intérêt évident. S'il n'y a rien de bien nouveau dans son livre, il n'y a aussi pas d'erreurs considérables; on y trouve résumés les travaux les plus importants dont Molière a été l'objet et discutés ou examinés avec indépendance les divers jugements qu'on a portés sur sa personne et sur son œuvre.

M. W. K. a eu la bonne idée de faire marcher de front la biographie de Molière et l'étude de ses pièces; après nous avoir fait connaître la famille du poète, raconté ses premières années et montré son goût naissant et bientôt irrésistible pour le théâtre, il le suit dans les divers voyages qu'il entreprit dans la province de 1647 à 1658, voyages pendant lesquels se forma son génie et où furent composées ses premières comédies. En 1658, Molière revint à Paris. Avant de nous parler de ses premiers succès, M. W. K. examine « la question du théâtre », surtout au point de vue religieux; s'il insiste trop sur l'opposition du jansénisme au théâtre, il fait preuve d'une vraie impartialité dans le jugement qu'il porte sur la poésie dramatique. Avec les *Précieuses*, en 1659, commence la série ininterrompue des chefs-d'œuvre de Molière; leur histoire est celle même de sa vie; M. W. K. l'a faite avec un soin, une connaissance du sujet vraiment dignes d'éloge. Rien n'est omis de ce qui peut l'éclairer; on pourrait plutôt lui reprocher des longueurs, des digressions trop étendues; mais qui ne seront pas sans utilité, ni intérêt pour les lecteurs auxquels il s'adresse surtout. C'est pour eux aussi qu'ont été faits ces longs extraits des pièces de Molière, qui nous

paraîtraient à nous bien superflus. Les différents caractères dont le poète a fait la satire, les Précieuses, les Marquis, en particulier, sont fort bien étudiés; l'épisode du mariage de Molière est raconté et jugé avec une entière impartialité; tout ce qui se rapporte au *Tartufe*, cette « histoire peu édifiante », est exposé avec une grande netteté, sinon sans une arrière-pensée d'hostilité contre le jansénisme; il en est de même de ce qui a trait au *Misanthrope;* mais si M. W. K. a fort bien mis en lumière ce qu'il y a de tragique dans le chef-d'œuvre du grand poète, je ne sais s'il a été assez juste pour le personnage d'Alceste. On pourra trouver que l'*Amphitryon* a été apprécié avec trop d'indulgence, quelque scabreux qu'en soit la donnée; le *Don Juan* méritait aussi peut-être plus de sévérité.

De même que M. W. K. a cru avec raison devoir faire connaître à ses lecteurs le monde du bel Esprit et des Marquis, ainsi que la « Secte des Dévots » et la société religieuse de l'époque, afin de les mettre en état de mieux comprendre les *Précieuses*, les *Fâcheux*, et le sujet ou l'occasion du *Tartufe,* il a essayé également de montrer quel était l'état de la médecine depuis Paracelse, pour qu'on comprît mieux la raison des attaques dont Molière en a poursuivi les représentants. Mais il y eut aussi, sinon à l'origine, du moins dans les dernières années de sa vie, un retour du poète sur lui-même, sur sa santé toujours plus chancelante, au fond de cette satire mordante d'une science impuissante à le guérir. Ce fut là, avec son mariage, la tragédie de sa destinée.

M. W. K. a très bien mis en lumière ces côtés saisissants de la vie du grand poète; on ne peut disconvenir qu'il n'ait aussi caractérisé avec beaucoup de tact et de mesure le talent du comique français; il n'a rien de ces « Shakespearomanes », qui, comme Schlegel et Schack, ont rabaissé systématiquement Molière, pour exalter le tragique anglais; s'il lui reproche de n'avoir pas assez évité l'écueil du prosaïsme [1], il n'en reconnaît pas moins en Molière le véritable « fondateur de la comédie moderne ». « En vrai poète, dit-il, il sentit instinctivement le changement survenu dans l'état de la société, ses pièces furent l'expression de celle qui venait de se former; il fondit ensemble les deux tendances existantes (la comédie savante, fille de l'antiquité, et la farce populaire), ou plutôt il leur emprunta à l'une et à l'autre ce qu'elles avaient d'éternellement durable, le noyau vivant de l'écorce desséchée, et ce germe, fécondé par son génie, surgit pour une vie nouvelle et un développement original. La comédie de mœurs moderne avec ses conceptions réalistes et bourgeoises est la création de Molière. » Si l'expression peut paraître recherchée, la pensée est juste, et l'éloge de Molière que contient ce passage témoigne de la haute estime dans laquelle M. W. Kreiten tient le grand comique et de l'impartialité avec laquelle il a jugé son talent et son œuvre. Il peut servir à caractériser la manière du critique.

Ch. J.

1. « Des *Philisterhaften.* »

276. — **L'an 1789**, événements, mœurs, idées, œuvres et caractères, par Hippolyte Gautier. Paris, Delagrave. In-4, 804 p. 50 fr.

277. — Albert Duruy. **L'armée royale en 1789**, avec introd. biogr. par George Duruy. Paris, Calmann Lévy, 1888. In-8, lxxx et 286 p. 3 fr. 50.

278. — Albert Duruy. **Etudes d'histoire militaire sur la Révolution et l'Empire**. Paris, Calmann Lévy, 1889. In-8, 344 p. 3 fr. 50.

279. — **Lettres et documents** inédits pour servir à l'histoire de la Révolution dans la Loire-Inférieure en l'an III, publiés et annotés par André Joubert. Vannes, Lafolye, 1889. In-8, 23 p.

280. — F. de Vyré. **Marie Antoinette**, sa vie, sa mort, 1755-1793. Paris, Plon, 1889. In-8, 484 p. 7 fr. 50.

281. — Léonce Pingaud. **Correspondance de Fr. C. Laharpe et Jean de Bry**, mai 1798-mai 1799. Fribourg, Fragnière; Paris, Champion. In-8, 40 p.

282. — Henri Welschinger. **Le divorce de Napoléon**. Paris, Plon, 1889. In-8, xvi et 331 p. 3 fr. 50.

283. — Charles Nauroy. **La duchesse de Berry**. Paris, Bouillon et Vieweg, 1889, 439 p. 3 fr. 50.

Il serait superflu d'annoncer longuement l'ouvrage de M. Hippolyte Gautier sur l'*an 1789*. C'est un des plus beaux livres d'étrennes qui aient paru cette année et le plus magnifique volume qu'ait produit le centenaire de 1789. On y trouve 650 photogravures, pour la plupart nettes et très agréables, de vignettes, d'estampes, de tableaux de l'époque. Le texte répond à l'illustration. M. H. G. expose l'histoire de l'année 1789 de la façon la plus intéressante. Il décrit d'abord l'état de la France avant les Etats généraux, puis narre les grandes journées. Il a feuilleté tous les écrits et journaux du temps, puisé à toutes les sources, surtout aux moins connues, et il a pu ainsi rajeunir et renouveler sa matière, citant les lettres, les chansons et les pamphlets, rappelant les caricatures, recueillant les anecdotes qui couraient les salons et les rues, analysant les œuvres littéraires et scientifiques, retraçant tous les incidents notables, suivant pas à pas l'opinion, faisant jour par jour l'histoire de cette mémorable année, sans que le récit ait jamais la monotonie et la froideur d'une chronique, décrivant en un mot avec vivacité et non sans pittoresque les idées, les mœurs, les caractères de 1789. Le volume n'est pas très maniable. Mais on doit féliciter la maison Delagrave d'avoir prodigué les gravures et surtout d'avoir confié le choix de ces reproductions et la rédaction du texte à M. Hippolyte Gautier qui a fait preuve, non seulement de goût artistique, mais d'une lecture immense et d'un remarquable talent de vulgarisation.

On a bien fait de réunir en deux volumes les études données par Albert Duruy à la *Revue des Deux Mondes*. Albert Duruy s'était, dans les dernières années de sa trop courte vie, tourné vers l'histoire militaire de la Révolution. Il préparait un grand travail sur les armées et il eut le temps d'en rédiger l'introduction : *l'armée royale en 1789*. C'est un essai plein d'éclat et de vigueur. On pourrait le compléter ou le rectifier sur plusieurs points. Mais l'auteur n'a rien oublié : recrutement, composition et formation, cadres, administration, discipline,

code, tactique. Albert Duruy était de ceux qui savent écrire et composer, qui savent tirer des documents, inédits ou imprimés, ce qu'ils contiennent de lumière et de vérité vivante. Il insiste particulièrement sur les réformes de Saint-Germain, de Gribeauval, du Conseil de la guerre (ordonnance du 17 mars 1788), et il emprunte beaucoup à Guibert et à Mirabeau. Toutefois, il ne marque pas assez la *prussomanie* de l'époque. Il n'est pas encore assez sévère pour les officiers de l'ancien régime et devrait rendre plus de justice à l'intendance et au service des hôpitaux [1]. Mais on lui saura gré de louer le milicien qui valait mieux que sa réputation, le milicien qui restait milicien, éternel sacrifié qui se battait et mourait sans gloire : « pauvre être, prends ton lot, fais ta route, et si tu succombes à mi-chemin, tombe en priant pour la France et tais-toi » (p. 274). On admirera les pages qu'il consacre aux bas-officiers, aux soldats, à la guerre qu'il avait vue de près et qui sera toujours, dit-il, en dépit des philosophes, la grande faiseuse de héros et de demi-dieux (p. 274). Enfin, il conclut avec raison que l'armée royale avait, à la veille de la Révolution, beaucoup plus de bon que de mauvais, quelques vices et de grandes vertus.

L'armée royale en 1789 forme le premier volume des œuvres d'Albert Duruy récemment publiées. Le second volume renferme six articles. *Une page de la vie de Hoche* est une étude de pénétrante critique sur Quiberon. Albert D., après un récit saisissant de l'affaire et un net exposé des témoignages, démontre qu'il n'y eut pas de capitulation. Mais il est injuste à l'égard de Hoche. Que le général n'ait pas eu la vertu et le désintéressement qu'on lui attribue; soit. Faut-il dire néanmoins dans le texte (p. 15) qu'il était « sous le coup d'une grave accusation de concussion », et ajouter en note qu'il s'était « disculpé » (p. 16)? Pourquoi le blâmer de n'avoir pas sauvé les prisonniers? Hoche ne pouvait rien contre la loi sur les émigrés; si Albert D. avait lu le journal de l'envoyé prussien Gervinus (Bailleu, *Preussen und Frankreich* I, 408), il aurait vu que Mme de Staël prêcha la clémence, que Gervinus lui-même « opina de punir les chefs de mort et de déporter le reste », mais que les députés répondirent : « la loi existe, les émigrés la connaissent, ils sont venus pour nous égorger, il est juste qu'ils subissent le sort que leur conduite mérite ». L'article sur *Dubois-Crancé* est le meilleur qui ait paru sur l'ouvrage du général Jung et prouve clairement que Dubois ne fut pas un grand ministre ni le Louvois révolutionnaire qu'exalte son biographe. *Le brigadier Muscar* est la très attrayante biographie d'un soldat du régiment de Vivarais, un vieux de la vieille, ami des deux généraux Sigisbert Hugo et Alexandre Dumas, qui commande en Vendée et repousse en 1798 les Anglais devant Ostende. *La conspiration du général Malet*, qui s'appuie principalement sur la relation de l'abbé Lafon, prouve que le général, dont

1. Voir le chapitre deuxième de notre *Invasion prussienne*.

la tentative était une folie (p. 225), voulait rétablir les Bourbons. Nous goûtons moins l'article contre M. Taine. La dernière étude du volume retrace les souvenirs de guerre et de captivité d'Albert Duruy [1]. Il n'a pas tout dit. C'est dans la belle et touchante biographie écrite par son frère George en tête de l'*Armée royale* (p. I-LXXX), qu'il faut lire les billets héroïques d'Albert Duruy après Wissembourg, Frœschwiller et Sedan. Nul ne lira cette notice sans émotion; elle redouble les regrets que nous inspire encore la perte de cet homme de cœur et de talent, loyal, chevaleresque, fier, qui aimait ardemment la France.

On retrouve dans les *documents inédits* publiés par M. André Joubert le Muscar qu'Albert Duruy a si bien fait revivre. M. J. reproduit une lettre de Muscar, alors commandant temporaire de l'arrondissement du château d'Aux (p. 10). Il joint à cette lettre d'autres pièces datées de l'an 3 et concernant le département de la Loire-Inférieure: lettres de Malbrancq qui explique les mesures à prendre pour le ravitaillement de Montaigu, lettres de Canuel qui se plaint des brigandages commis aux environs de Nantes et propose de former une compagnie de guides-éclaireurs vêtus en paysans et jouant le rôle de chouans, etc. M. Joubert a pourvu chaque pièce de notes historiques et biographiques sur les lieux et les personnages cités [2].

Le livre de M. de Vyré sur *Marie-Antoinette* est un panégyrique

1. Elle est intitulée *Six semaines aux tirailleurs algériens* (p. 291-344). Quelques erreurs s'y sont glissées. Lire p. 297 *Climbach* et non « Clembach », et partout *Douay* et non « Douai ». — P. 302 A. Duruy fait de très vifs reproches au général de Failly qui aurait dû venir au secours de l'armée et « marcher au canon »; mais on sait aujourd'hui que Mac-Mahon a commandé au général de Failly, *le 6 août, au matin de Woerth*, de le joindre le lendemain 7, et que pendant la bataille il ne lui a envoyé aucun ordre. — P. 304. Il est impossible que Mac-Mahon ait « fait traverser la Sauer » à ses troupes qui se battaient précisément derrière la Sauer. — Je regrette que M. George Duruy n'ait pas cité dans sa notice un passage d'une lettre qu'Edmond About envoyait au *Soir* le 8 août 1870; l'écrivain rencontre sur la route de Saverne à Phalsbourg les débris de l'armée : « Vient ensuite un régiment de turcos, le plus complet et le plus solide des trois. A la bonne heure; ceux-là n'ont jeté ni leurs sacs ni leurs armes. Un des premiers sort des rangs et me saute au cou. C'est Albert Duruy. Et l'excellent garçon commence par me dire : « Je suis allé chez vous; la maison était vide. Tout votre monde est en sûreté. — Mais vous, vous? — Moi, comme vous voyez, solide au poste. Ah! mon pauvre ami! Quel désastre! Nous réparerons tout cela! » Il court et disparaît dans la foule bariolée de ses camarades. » — Une dernière vétille; la lettre écrite par Albert Duruy au soir de Wissembourg « au crayon, avec une gamelle pour pupitre » (p. IX), est datée de *Lembach*, et non de « Leinbach ».

2. Excepté sur Malbrancq, « les Dictionnaires, dit-il, sont muets sur ce général. » Malbrancq commanda le deuxième bataillon des volontaires de Paris (voir la liste de notre *Invas. pruss.*, p. 73) et fit les premières guerres de la Révolution; il se signala par sa fermeté à la déroute de Mons (cp. *Inv. pruss.*, p. 77); il vint, avec Beurnonville, de Flandre en Champagne et était à Valmy (cp. *Valmy*, p. 154, note); il était à Jemappes; « le deuxième et le troisième de Paris, dit Dampierre, ont tiré sur les grenadiers hongrois; ils étaient commandés par deux chefs distingués par leur valeur, Malbrancq et Leval. » (Arch. de la guerre).

souvent emphatique, souvent aussi semé d'inopportunes allusions au présent, et parfois d'erreurs [1], coupé du reste en petits paragraphes ; ce qui lui donne quelque chose de brisé et de haché. L'auteur sait beaucoup et il a lu beaucoup, noté bien des détails, recueilli bien des témoignages, glané de différents côtés ses citations. Mais il touche à trop de choses, et son récit eût gagné à être plus court, plus serré en certains endroits. Enfin, il ne relève pas assez sévèrement les légèretés et les fautes de la reine ; il ne montre pas comment se forma et grandit l'hostilité contre l'Autrichienne ; il n'insiste pas suffisamment sur les justes reproches de Marie Thérèse à sa fille ; il passe rapidement sur les affaires de Bavière et croit avec le bon Mathieu Dumas que Marie-Antoinette n'avait pas le dessein de « rétablir l'autorité royale par les mains de l'étranger. »

La correspondance — publiée par M. Pingaud — de Frédéric-César Laharpe, alors membre du Directoire helvétique et de Jean De Bry, plénipotentiaire au congrès de Rastadt, se compose de dix-huit lettres écrites dans l'espace d'une année (1798-99). Les deux hommes croient sincèrement à la « régénération » de la Suisse. Laharpe s'élève, il est vrai, contre les vexations et les excès des Français. Mais De Bry lui répond qu'il faut « faire la part des circonstances » et « embrasser l'ensemble », sans trop se soucier des détails, des « petites difficultés », des « moindres inconvénients », des « actes des subalternes ». On remarquera surtout la lettre où Laharpe trace le portrait des membres du Directoire helvétique, celle où il annonce avec joie la signature du traité d'alliance offensive et défensive entre les deux républiques, celle enfin où il fait l'éloge de Schauenburg et de... Rapinat (p. 28).

M. Welschinger a fait suivre son livre sur le duc d'Enghien d'une étude sur *le divorce de Napoléon*, qui sera accueillie avec intérêt. Non pas que le divorce du roi Milan ait rappelé l'attention sur celui de Napoléon (p. IX), mais M. W. a, sans l'épuiser, traité sérieusement un sujet que Thiers avait traité avec légèreté. Il a eu entre les mains un petit livre rarissime, *le narré de la procédure* par l'abbé Rudemare, et les documents autrefois refusés à M. d'Haussonville : requête de Cambacérès demandant

1. Voici ces erreurs — en laissant de côté les innombrables fautes d'impression — P. 45, note inexacte sur Mercy ; p. 91, « de Muy » pour *du Muy* ; p. 111, l'auteur croit à Angelucci comme p. 364 à la prophétie de Cazotte ; p. 129, La Marck n'est pas « d'origine autrichienne ; p. 152 (et p. 367), il n'y avait pas alors d' « empereur d'Autriche » ; p. 234, « Horace » pour *Carle* (Vernet) ; p. 237, « Oïel » pour *Oels* ; p. 247, « Weshaupt » pour *Weisshaupt* ; p. 305, Vergennes meurt le *13*, et non le 3 février 1787, et meurt-il du « tourment secret et continu » que lui cause la situation du royaume ? ; p. 352, est-il vrai que dès le 6 octobre « la vue de la reine a soumis » Barnave ? ; p. 380, lire *Malden* pour « Valden » ; p. 391, Dampierre ne baisa pas la main de la reine (tout ce chapitre intitulé *Varennes* fourmille au reste de petites inexactitudes) ; p. 414, Mandat ne fut ni lapidé ni jeté à la Seine (Ternaux. II, 280) ; p. 415, Roederer n'était pas « procureur-syndic de la *Chambre* » ; p. 418, l'assemblée prononça la suspension, et non la « déchéance » ; p. 422, ce ne fut pas la Convention qui « désigna le Temple », etc.

la dissolution du mariage religieux, décision de la commission des évêques, procès-verbal d'enquête, dépositions de Talleyrand, de Duroc, de Berthier, du cardinal Fesch (qui invoquent tous quatre un défaut de consentement fondé sur le dire de Napoléon), sentence de l'officiel diocésain Boislesve, acte d'appel du promoteur Rudemare, arrêt définitif de l'official métropolitain Lejeas, minutes des procès-verbaux qui ont préparé les décisions du cabinet des Tuileries et du Sénat, relevé du cérémonial, projets de discours rédigés à l'avance pour Napoléon, Joséphine et Eugène, bref tous les actes du procès civil et du procès canonique. Il a ainsi reconstitué ce drame du divorce qui a été, dit-il avec une légère pointe de paradoxe, la cause initiale des désastres de l'empire (p. 252). Le livre, divisé en douze chapitres, est bien ordonné et remarquable par une habile mise en œuvre des documents. Mais on trouvera M. W. trop indulgent pour Joséphine qui fut, comme dit Dufort de Cheverny (II, 430), une créole dans toute l'étendue du terme, faible, bonne, sans la moindre tête — et, à ce propos, M. W. eût trouvé dans ces *Mémoires* de Dufort plus d'une anecdote à nous conter (II, 430 et 349). On lui reprochera de faire « maréchal » Gouy d'Arcy, qui n'était que maréchal de camp (p. 3), et d'expliquer simplement la mort de Beauharnais par l'accusation de Fouquier-Tinvillle « d'avoir livré Mayence ». Il aurait dû rappeler que dès 1805, à propos du mariage d'Eugène avec une princesse bavaroise, Thugut faisait dire à Maret par Pellenc que « s'il entrait dans les vues de l'Empereur de donner à sa famille le relief d'alliances avec d'anciennes dynasties, c'était sur un autre terrain qu'il fallait prendre racine ». Il n'explique pas assez le rôle important, très important, de Maret et de Sémonville et n'a pas connu, ce semble, les documents publiés par Ernouf (*Maret*, p. 272-277). Il n'insiste pas assez sur le projet de mariage russe. Enfin il y a dans ce volume quelques longueurs et parfois un peu d'emphase : « Dans les pages où je raconte le divorce et le second mariage de Napoléon, puis sa lutte contre la papauté, vous le verrez apparaître en toute sa magnificence avec le masque implacable d'un César, la tête laurée, etc., » (p. VIII) ; c'est sur ce ton que, dans un drame en vers, Schiller nous présente Wallenstein.

M. Nauroy retrace la captivité de la duchesse de Berry d'après les documents qu'il a consultés, non sans peine, dans nos dépôts publics. L'art fait absolument défaut dans ce gros volume qui n'est qu'une suite de lettres et de rapports. Mais cet épisode de l'histoire du gouvernement de juillet est si curieux qu'on lira le livre tout d'une traite. L'arrivée de la duchesse, sa prise d'armes, ses relations avec Guibourg [1], son arresta-

1. Voir sur Guibourg, p. 66 ; son récit de l'arrestation se trouve aux p. 71-78, et un billet que lui adresse la duchesse, à la p. 81 (« soyez tranquille, mon cher Guibourg, on m'a promis que nous ne serions pas séparés »). Voir aussi à l'appendice (p. 399-401) qui renferme plusieurs pièces intéressantes, la lettre de Guibourg à M. Nauroy, du 28 septembre 1883.

tion, sa translation au château de Nantes, puis à bord de la *Capricieuse* et à la citadelle de Blaye, les observations que font sur l'état de sa santé le colonel Chousserie et le général Bugeaud, les instructions données par le ministère, l'aveu de Marie Caroline, son accouchement auquel, selon le mot de Bugeaud, on met toute la publicité possible, son départ et sa remise au vice-roi de Sicile, tout cela passe et revit devant nous grâce aux recherches de M. Nauroy qui publie toutes les pièces secrètes de l'affaire.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous reproduisons très volontiers le texte de la suivante *Pétition adressée à MM. les membres de l'Académie française en vue d'une simplification de l'orthographe* : « Messieurs, l'Académie française gouverne l'orthographe de notre langue. Sans que ses arrêts aient de sanction, ils servent de règle commune aux imprimeurs. C'est donc à l'Académie que doit s'adresser une pétition ayant pour objet une simplification de l'orthographe. Pour y faire droit, d'ailleurs, l'Académie n'a qu'à continuer son œuvre. La simplification, elle l'a poursuivie continûment depuis l'origine. Il y a peu d'années, elle supprimait encore des signes inutiles, le trait d'union de *très-bon*, la seconde *h* de *diphthongue*. Le public, à ce moment, a suivi avec discipline. Ce que l'Académie fera dans le même sens sera toujours ratifié par la pratique universelle. Les soussignés font appel aux traditions réformatrices de l'Académie pour solliciter d'elle un nouveau perfectionnement. Elle seule peut en formuler la règle et la mesure. Voici des exemples des questions qu'on lui demande de trancher : 1° Question des suppressions d'accents muets (*où, là, gîte, qu'il fût*). De là, pour les typographes, l'économie possible de quatre caractères à faire fondre dans chaque corps (*à, ù, î, û*) ; 2° question des suppressions d'autres signes muets (trait d'union dans *peut-être*, *h* dans *rythme*, *l* dans le *fils*, *o* dans *faon*); questions du dédoublement (*honneur* par *n* simple, comme *honorer*) et de la substitution d'une lettre à deux (*f* pour le *ph* des mots grecs, comme déjà dans *frénésie*, *fantaisie*, *faisan*). De là, pour qui écrit, une économie possible de temps ; pour qui imprime, une économie possible d'espace et d'argent; 3° question de l'uniformité (*dixième* écrit comme *dizaine*, *dix* comme *la vis*, les pluriels *genoux*, *étaux* [comme les pluriels *fous*, *landaus*). De là, pour quiconque étudie la langue, une économie possible d'efforts. Ce qui inspire la présente pétition n'est pas une idée abstraite. Les soussignés, au contraire, croient pouvoir invoquer des intérêts réels. Ils invoquent d'abord un intérêt trop souvent méconnu, et qu'on a le droit d'appeler national. Car, pour la France, il n'est pas indifférent que son idiome soit aisé ou malaisé à apprendre. En en retouchant l'orthographe, l'Académie le rendra plus rapidement assimilable pour nos concitoyens bretons ou basques, pour nos sujets et protégés des pays musulmans, enfin pour tant d'étrangers, clients ou amis, soit de l'État français, soit du génie français. Ensuite, ils invoquent l'intérêt individuel des personnes peu lettrées, à qui l'Académie peut faciliter l'accès de la culture. Et tout particulièrement, l'intérêt des

enfants. Mille difficultés gratuites peuvent leur être épargnées par une décision de l'Académie, et il dépend d'elle d'alléger d'un lourd fardeau la population enfantine tout entière et ses maîtres. Ce sont là sans doute des considérations sérieuses. Les soussignés les soumettent respectueusement aux réflexions de l'Académie, et en tirent l'espoir que leur requête sera entendue. » Toute correspondance concernant la pétition doit être adressée à M. Paul Passy, 6, rue Labordère, Neuilly-sur-Seine, Seine.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 mai 1889.

M. F. Richter, de Vienne (Autriche), met sous les yeux des membres de l'Académie quelques spécimens de la collection de portraits grecs, trouvés au Fayoum (Egypte), qui appartient à M. Théodore Graf et qui est en ce moment exposée à Paris, rue de Rennes, 44. Les peintures recueillies sont au nombre de 92. Les plus anciennes paraissent être du Ier siècle avant notre ère, les plus récentes du IIIe siècle de notre ère. La peinture, admirablement conservée, a été exécutée sur bois, à la cire colorée et au moyen du couteau à palette.

Parmi les objets présentés par M. Richter à l'Académie, on remarque, outre les peintures, un fragment de tapisserie de haute lisse et quelques inscriptions, tracées à l'encre ou au couteau sur de petites tablettes de bois.

M. Maspero complète les renseignements fournis par M. Richter. Les objets dont il s'agit ont été trouvés à Roubâyat (Fayoum) Les portraits, peints partie à la cire, partie à l'œuf, sont pour la plupart de l'époque des Antonins. A ce moment un changement notable venait de se produire dans les habitudes funéraires des Egyptiens. On avait remplacé le cercueil modelé sur les contours du corps par une caisse oblongue, et le masque en relief, jadis appliqué sur la face du mort, par une tablette de bois peinte portant son portrait. Cette mode dura environ un siècle et demi; on la rencontre à Thèbes aussi bien qu'au Fayoum.

Quant aux tapisseries, on les appliquait sur les vêtements du mort : des panneaux carrés dans le dos, des bandes le long des coutures, parfois des calottes sur la tête et des chaussons aux pieds. Ces tapisseries, en point des Gobelins, représentent pour la plupart des sujets païens.

La collection de M. Th. Graf, ajoute M. Maspero, est la plus complète de ce genre que l'on connaisse et il serait à désirer qu'elle fût recueillie par quelque musée.

M. Ravaisson, après avoir remarqué le caractère purement historique et réel des peintures trouvées au Fayoum, fait observer que c'est là un trait commun des monuments funéraires de basse époque, chez tous les peuples de l'antiquité. En Eygpte comme en Grèce et à Rome, les monuments funéraires les plus anciens représentent les morts héroïsés ou divinisés : puis on a passé graduellement, d'un art tout idéaliste, pour ainsi dire, à un art de caractère réaliste ou historique.

M. Aloïs Heiss lit une note sur la folie de la reine Jeanne de Castille, épouse de Philippe le Beau et mère de Charles-Quint Il s'applique à détruire la théorie présentée par M. Bergenroth, qui a soutenu que Jeanne n'était pas folle et que Ferdinand le Catholique, puis Charles-Quint, l'avaient sequestrée pour s'emparer du gouvernement de ses Etats. Il indique divers documents originaux, qui prouvent, selon lui, que la reine était véritablement folle et qu'il n'aurait pas été possible de la laisser en liberté.

M. le Dr Costimiris, terminant sa lecture sur les ouvrages des anciens médecins grecs, annonce le désir de publier les divers textes signalés par lui. Il insiste sur l'honneur que pourraient se faire la nation hellénique et particulièrement l'Université d'Athènes, en prêtant leur concours à une entreprise qui intéresse à un haut degré la gloire du génie grec.

Ouvrages présentés : — par M. Wallon : Aucoc (Léon), *l'Institut de France*; — M. Schefer : Bapst (Germain), *Histoire des joyaux de la couronne de France*; — par M. Barbier de Meynard : Faidherbe (le général), *le Sénégal, la France dans l'Afrique occidentale.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 3 juin — 1889

284. — **Les Origines de l'Eglise d'Edesse et la légende d'Abgar,** étude critique suivie de deux textes orientaux inédits par L.-J. Tixeront, prêtre de Saint-Sulpice, professeur au grand séminaire de Lyon. Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, in-8, 201 p.

Ce livre est véritablement une étude critique, le fruit de recherches érudites et consciencieuses. On y trouve, sinon une histoire proprement dite des origines de l'église syrienne, du moins un examen sérieux des documents historiques et légendaires qui ont trait à ce sujet. L'histoire authentique fournit peu de renseignements. Parmi les documents légendaires, deux surtout méritent l'attention, à cause de leur antiquité relative et de leur contenu : le texte cité par Eusèbe, (*Hist. eccl.* I, 13) et le document syriaque intitulé *Doctrine d'Addaï l'apôtre*. M. Tixeront prouve que la Doctrine d'Addaï n'est pas autre chose qu'une édition amplifiée et interpolée du texte qu'Eusèbe a connu *(Acta edessena)* ; la rédaction primitive se place entre 265 et 300, la rédaction augmentée, entre 390 et 430.

La Doctrine d'Addaï présentant Aggaï et Palout comme successeurs immédiats d'Addaï, M. T. a voulu dater d'après l'épiscopat de Palout celui de ses deux prédécesseurs. Rien ne serait plus justifié, si les témoignages concordants de la Doctrine d'Addaï, des *Actes de Scharbil* et de ceux de *Barsamia* n'étaient pas discutables à beaucoup d'égards. Mais il est évident que l'indication synchronistique relative à Palout et à Sérapion d'Antioche est une interpolation dans les trois textes syriaqnes où elle se rencontre, et même il est aisé de reconnaître le but de l'interpolateur : lorsqu'il fait ordonner Palout par Sérapion et Sérapion par Zéphyrin de Rome (!) il veut rattacher l'église d'Edesse à la célèbre métropole de l'Occident. Cette façon d'arranger l'histoire procède évidemment d'une simplicité qui n'est pas ennemie de certaines fraudes. M. T. a très-bien vu que les données chronologiques pouvaient seules être conservées : elles forment un

ensemble qui ne se tient pas trop mal; et pour qu'on les ait ajoutées dans la Doctrine d'Addaï aux *Acta edessena* qu'elles contredisent indirectement, — alors qu'il eut été si facile de trouver une autre combinaison pour mettre l'église d'Edesse en rapport avec le siège de Saint-Pierre, — il faut qu'elles aient été appuyées sur des souvenirs très nets. On voit d'ailleurs, par le témoignage de saint Ephrem que les hérétiques d'Edesse ont donné pendant quelque temps aux catholiques le nom de *Paloutiens*. Une telle appellation ne se conçoit guère avant qu'il y ait eu des hérésies bien organisées et dénommées d'après leur chef, et elle se comprend beaucoup mieux à la fin du second siècle qu'à la fin du premier.

Mais ne pourrait-on pas tirer de là une conclusion que M. Tixeront n'admet pas : à savoir, que Palout a été le premier évêque d'Edesse? Les Actes de Barsamiâ donnent à Palout le titre de *premier :* « Barsamiâ, disent les Actes, avait reçu l'imposition des mains pour le sacerdoce de Abschelamâ...; et Abschelamâ l'avait reçue de Palout *le premier (qadmaiâ)*; et Palout l'avait reçue de Sérapion », etc. M. Tixeront pense que le mot « premier » est synonyme ici de prédécesseur, mais cette interprétation semble forcée. Palout n'est sans doute pas non plus appelé « premier », par opposition à un second Palout dont rien d'ailleurs n'atteste l'existence. Pour l'interpolateur des Actes de Barsamiâ, Palout est bien le premier évêque d'Edesse: Addaï et Aggaï ne sont même pas mentionnés par lui; les textes parallèles de la Doctrine d'Addaï et des Actes de Scharbil ne donnent pas non plus à Addaï et Aggaï le titre d'évêques, mais celui de « directeurs et conducteurs »; ce sont plutôt des missionnaires que les chefs d'une chrétienté régulièrement constituée. Il faut noter aussi qu'Eusèbe ne paraît pas avoir connu la série épiscopale : Addaï, Aggaï, Palout, etc.; il n'a pas lu certainement le passage concernant l'ordination de Palout par Sérapion. Le document consulté par lui ne parlait vraisemblablement que d'Addaï, et pour une bonne raison : le souvenir de Palout était encore trop vivant lorsque furent écrits les *Acta Edessena*, pour que l'on pût faire de cet évêque le disciple d'un personnage apostolique. Quant à Addaï, il était déjà perdu dans les brouillards de la légende : on ne sait rien de certain à son sujet puisque la fameuse correspondance de Jésus et d'Abgar est apocryphe et, par suite, le fait de la mission d'Addaï vers l'an 40 absolument controuvé. Qu'il ait, à une époque moins ancienne, prêché l'Evangile à Edesse, cela est très vraisemblable; mais rien ne prouve que les efforts d'Addaï, puis ceux d'Aggaï aient directement abouti à la fondation d'une église dont Palout serait devenu l'évêque aussitôt après la mort d'Aggaï. L'auteur de la Doctrine d'Addaï, l'interpolateur des *Acta Edessena*, qui avait à sa disposition d'un côté le texte primitif de la légende d'Abgar, de l'autre la tradition historique relative à Palout, a réussi, en mettant les personnages de l'histoire en rapport avec ceux de la légende, à pourvoir son église d'Edesse d'une

origine apostolique, en même temps qu'il trouvait moyen de la relier à l'église romaine; mais cette combinaison par trop facile ne change pas la situation d'Addaï vis-à-vis de la critique : il reste ce que le font les *Acta edessena*, le héros d'une légende démontrée fausse; ni lui ni Aggaï ne deviennent pour cela prédécesseurs immédiats de Palout et premiers évêques d'Edesse.

Les faits allégués pour prouver qu'il a dû y avoir des évêques à Edesse avant Palout sont loin d'être décisifs. M. Tixeront insiste particulièrement sur la conversion d'Abgar VIII et de Bardesane, la lettre des chrétientés d'Osrhoène au sujet de la question pascale vers 197, et la composition du *Diatessaron* par Tatien vers l'an 160. Mais le règne d'Abgar finit seulement en 214 et l'épiscopat de Palout remonte aux environs de l'an 190. Bardesane, en 190, avait déjà trente six ans; il a dû se convertir assez jeune; toutefois il n'est pas nécessaire qu'il y eût un évêque à Edesse pour qu'il se fît chrétien. L'évêque d'Edesse a pu donner son avis dans la controverse pascale sans que son siège ait eu avant lui d'autres titulaires : Irénée parla aussi, et il n'y avait pas eu deux évêques de Lyon avant Irénée. Enfin je ne sache pas que Tatien et la hiérarchie ecclésiastique soient des termes qui s'appellent mutuellement; pour que Tatien ait eu des raisons de composer son *Diatessaron*, il suffit qu'il ait existé à Edesse une communauté chrétienne à laquelle il se soit agrégé. Qui sait si la bonne renommée dont il a joui dans l'église syrienne ne vient pas de ce qu'il est mort avant que la chrétienté edessénienne, jusque là sans organisation définitive et partagée sans doute en plusieurs sectes, eût reçu d'Antioche son premier évêque? Le nom de Paloutiens donné aux catholiques ne serait-il pas encore un indice de la situation peu brillante où le christianisme hiérarchique s'est trouvé à ses débuts?

A. Loisy.

---

285. — Fourrière (l'abbé). **Les emprunts d'Homère au Livre de Judith.** Amiens et Paris, 1889. In-8, iv-120 pp. Prix : 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

On pourrait en rester là et le compte-rendu serait suffisant. Mais il serait dur de se refuser le plaisir de quelques citations. P. 88 : « Les auteurs compris sous ce nom [d'Homère] étaient d'origine juive. » P. 116 : « Il y avait des Juifs en Troade, particulièrement aux environs du mont Ida, dont les habitants étaient appelés *Idéens*, nom qui est à peu près identique à celui de Judéens ou Juifs. » P. 90 : « Quand Homère dit qu'un même objet porte deux noms, l'un dans la langue des dieux, l'autre dans la langue des hommes, il entend, par la première de ces langues, l'hébreu, et par la seconde, le grec... Si l'on compare le dialecte éolien avec l'hébreu, on constate entre eux des rapports frappants. » L'un d'entre eux est la ressemblance du vav hébraïque avec le digamma *éolique*. P. 97 : « Considérée au point de vue religieux, l'œuvre

d'Homère est, au fond, une machine de guerre contre le monothéisme biblique, contre la religion des Hébreux. » L'auteur, jaloux de ses découvertes, a fait réserver les « droits de traduction et de reproduction. »

P.-A. L.

---

286. — **Index Thucydideus** confectus a M. H. N. von Essen. Berlin, Weidmann, 1887.

M. von Essen, élève d'Ullrich, l'auteur des fameux *Beitraege*, s'inspirant d'un vœu souvent exprimé par son maître, a dressé l'inventaire de tous les mots du texte de Thucydide, en y joignant l'indication de tous les passages où ils se trouvent. Le lexique de Bétant, dont Ullrich ne méconnaissait pas d'ailleurs la grande utilité, ne contient ni les noms propres, ni les particules, ni les articles, ni la plupart des pronoms; de plus, l'énumération des passages n'y est pas toujours complète. M. von E. s'est mis à l'œuvre pour combler ces graves lacunes; il a dépouillé à nouveau et catalogué avec le plus minutieux scrupule tout le trésor lexicologique des 8 livres de l'histoire de la guerre du Péloponnèse. Les philologues apprécieront à sa valeur l'énorme travail qu'il s'est imposé.

N'a-t-il pas été un peu loin ? Epuiser tous les exemples qu'offre l'emploi de chaque mot chez son auteur, c'était déjà beaucoup : M. v. E. fait un groupement et une énumération distincts pour chaque cas, chaque nombre, chaque genre de chaque mot à flexion nominale, pour chaque mode, chaque temps, chaque personne de chaque verbe. Il ne se contente pas de compter en les marquant toujours au chiffre du livre et du chapitre tous les ἀπό, tous les κατά, tous les δέ et les τε de Thucydide; il range et numérote à part ses ἀπ' et ses ἀφ', ses κατ et ses καθ', ses δ' ses τ', créant ainsi autant de rubriques particulières qu'il y a d'élisions et d'aspirations par élision dans nos manuscrits. Ce n'est pas seulement à notre avis pousser la conscience jusqu'à la puérilité, c'est aussi tomber en plein dans l'arbitraire, la présence ou l'absence de l'élision dans les mss. provenant très souvent d'un simple caprice de copiste.

Par contre, on regrettera certainement que M. v. E. fidèle à son système de dissection à outrance n'ait pas songé aux combinaisons des particules entre elles, combinaisons qui ne se retrouvent pas toutes les mêmes, ni dans les mêmes proportions chez les différents écrivains grecs. Elles forment autant d'adverbes composés dont on détruit, ou tout au moins dont on altère et le sens et la valeur grammaticale, lorsqu'on en isole les éléments constitutifs. L'addition pure et simple de καί et de γάρ, de τε et de καί, de καί et de δή, pour ne donner que ces exemples, n'exprime en entier ni la signification ni le rôle de καὶ γάρ, de τε καί et de καὶ δή. C'est un peu comme si, dans l'index lexicologique d'un auteur français, au lieu de réserver une place spéciale à l'adverbe

auparavant, on le coupait en trois parties qu'on distribuerait sous les trois rubriques *au*, *par* et *avant*. Toute comparaison gardée, le très beau et très utile travail de M. von Essen rappelle trop parfois celui d'un ouvrier typographe remettant après le tirage dans leurs cases respectives les caractères d'une feuille d'impression.

Jules Nicole.

---

287. — **Analecta sacra et profana** spicilegio solesmensi parata. Edidit Jo. Bapt. cardinalis Pitra, episcopus portuensis, S. E. R. bibliothecarius. Parisiis, Roger et Chernowitz; Romæ, Phil. Luggiani, 1888. 1 vol. in-4 de xxxv, 207 et 334 pages.

Le cardinal Pitra, qui vient d'être subitement enlevé à la philologie sacrée et profane, a publié dans ce dernier volume d'*Analecta* une série de textes théologiques et philosophiques empruntés à des manuscrits de Rome, Paris, Venise, Florence, Vienne, Oxford, Moscou, Leide, etc. La première partie, réservée aux auteurs ecclésiastiques, comprend des textes grecs de saint Athanase, Macarius Magnès, saint Cyrille, saint Basile, Pachomius, pour ne citer que les principaux, et des textes latins de Virgilius (Iter Hierosolymitanum), saint Ambroise, saint Hilaire de Poitiers, saint Augustin, Jean Diacre, Dracontius, Valeria Faltonia, et quelques autres. La seconde partie est presque entièrement remplie par les fragments du Commentaire de Proclus sur la République de Platon qui étaient inédits avant la publication de R. Schœll (Anecdota varia, t. II). Nous reviendrons plus loin sur ces fragments, ne fût-ce que pour expliquer comment ils ont pu à bon droit prendre place par deux fois dans une collection de textes inédits. Viennent ensuite « Orpheica *(sic)* et Hermetica » soit réimprimés avec le secours du Palatinus 102, soit tirés des manuscrits de Moscou, complétés par le Vindobonensis medicus 23; — Harpocration sur les vertus naturelles des animaux, des plantes et des pierres, d'après le Mosquensis n° 11; — Chaldaica, d'après le Vaticanus 191; — de courts fragments de Ptolémée et de Theon d'Alexandrie recueillis, d'après le même manuscrit, dans les scholies sur le traité de Proclus Περὶ τῶν ἀστρονομικῶν ὑποθέσεων; Persica, suite de χρησμοί ou oracles païens et chrétiens conservés dans une foule de manuscrits; Testimonia veterum (de Trinitate), d'après le Vaticanus 2200; fragment d'Aristide le rhéteur sur la jeunesse, présumé inédit, mais sous réserve, d'après le Baroccianus 56 [1]; — Romanus le rhéteur (ou le sophiste) sur le style relâché, d'après le Vaticanus 105; — fragment de Denys d'Halicarnasse recueilli d'après le Palatinus 315 dans les scholies sur le Manuel (de métrique) d'Héphestion, texte présumé inédit sous réserve; — fragment attribué à un certain Lachorus ou Lacharus dans les scholies sur le livre d'Hermogène Περὶ ἰδεῶν, d'après le Palatinus 23. Il y est traité des portions métriques que contiennent des

1. Dom Pitra, p. xxx de sa préface, avertit que ce texte, inséré par surprise, dans le volume, a été imprimé dans l'édition de Dindorf.

textes classiques en prose, notamment les écrits de Démosthène. Le volume se termine avec la traduction latine, par un « interpres vetus », du commentaire de Proclus sur la République de Platon, l. IV, chap. 1, comparée dans les notes avec le texte grec donné par le Mediceus 80, 9, traduction publiée d'après un exemplaire unique imprimé à Rome en 1542.

Il nous reste à faire l'historique du texte publié d'abord par R. Schœll en 1886, puis dans les *Analecta* du cardinal Pitra. La première publication a été donnée d'après une copie exécutée par Luc Holste (Lucas Holstenius) sur un manuscrit ayant appartenu aux Salviati et dont la trace s'était perdue. Ce manuscrit, dom Pitra l'a retrouvé à la Vaticane où il porte aujourd'hui le n° 2191. Il complète le Mediceus 80, 9, qui contient la partie du Commentaire de Proclus publiée en 1534 et dont il a été détaché à une époque inconnue. Le fac-similé qu'en présente le savant cardinal bibliothécaire nous a permis de constater qu'il est de la même main (fin du IX[e] siècle ou commencement du X[e]) qui a écrit : 1° le Platon de la Bibliothèque nationale n° 1807 ; 2° le Palatinus 398 (Antoninus Liberalis) ; 3° le Marcianus 246 contenant le traité de Damascius sur les premiers principes ; 4° le Marcianus 258 où figure le traité d'Alexandre d'Aphrodisias sur l'âme, manuscrit décrit par Ivo Bruns (*Mélanges Graux*, p. 567). Les collections de variantes qui accompagnent l'édition nouvelle faite d'après le Vaticanus et desquelles dom Pitra rapproche les leçons conjecturales de Schœll et de ses collaborateurs Usener et Hultsch faciliteront singulièrement la tâche d'un futur éditeur qui les mettrait à profit. Il ressort de ce rapprochement que Holstenius a souvent omis ou mal lu son prototype, qui du reste a beaucoup souffert de l'humidité. Il en est de même d'Angelo Mai qui en a transcrit et publié quelques parties. On voit que le travail du cardinal Pitra n'était pas inutile et que loin de faire double emploi avec celui de Schœll, il le complète et le rectifie grâce aux ressources dont le nouvel éditeur a pu disposer. Ajoutons toutefois que cette édition n'est pas faite avec une telle rigueur philologique qu'elle rende inutile celle que contiennent les *Anecdota varia*.

Alterius sic
Altera poscit opem.

C. E.-R.

---

288. — HERTZBERG. **Histoire de la Grèce sous la domination des Romains,** traduite de l'allemand sous la direction de Bouché-Leclercq. Tome II (Paris, Leroux, 1888, in-8 de 528 p. Prix : 10 francs).

Cette partie de l'ouvrage d'Hertzberg s'étend depuis Auguste jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère. L'auteur y relève avec soin tous les menus faits qui marquent cette période, et, comme ils sont en somme peu nombreux, il procède surtout par vues d'ensemble, par tableaux

Peut-être aurait-il pu, en poussant plus loin ses recherches, être plus complet. Je remarque, en effet, que beaucoup de documents épigraphiques lui ont échappé. Il ne connaît que le *Corpus* de Böckh, et il ne cite ni le C. I. A., ni les *Inscriptions du Péloponèse* de M. Foucart, ni le *Bulletin de correspondance hellénique*, ni les *Mittheilungen* d'Athènes; il ne connaît même pas les inscriptions découvertes par les Allemands à Olympie. Il est vrai que cette traduction a été faite sur une édition publiée de 1866 à 1876. Mais H. qui l'a revue aurait bien dû la mettre au courant, tandis qu'il s'est borné à y introduire quelques notes sommaires. Tel qu'il est, l'ouvrage, sous sa forme française, rendra de grands services. La Grèce y est vraiment étudiée sous tous ses aspects, et aucune partie de ce vaste sujet n'y est laissée dans l'ombre. Ce que l'auteur explique le moins, c'est cette espèce de renaissance de l'hellénisme qui se produisit dès le commencement du IIe siècle, et qui à la longue amena la division, même politique, de l'empire romain.

P. G.

---

289. — Paul ALLARD. **Les dernières persécutions du troisième siècle** (Gallus, Valérien, Aurélien), d'après les documents archéologiques. Paris (Lecoffre), 1887. 1 vol. in-8, XVII-412 pp. 6 fr.

« Dans les deux volumes que j'ai déjà consacrés à l'étude des persécutions, je me suis efforcé d'éclairer les obscurités du sujet par les renseignements que l'archéologie fournit à l'histoire. Je suivrai dans ce livre la même méthode, afin de ne pas laisser un seul détail sans explication, et de placer autant que possible chaque événement ou chaque personnage dans le cadre qui en fait le mieux ressortir le relief et la réalité. Je chercherai en même temps à conserver au récit ses allures narratives. Les notes et les appendices suffiront, je l'espère, à le décharger de toute discussion et de toute controverse. » M. Paul Allard a défini dans ces lignes de l'Introduction le plan de son nouveau volume. On lui rendra volontiers cette justice qu'il l'a suivi avec fidélité, que son livre est au courant de toutes les questions d'archéologie chrétienne, que le texte est nourri de citations intéressantes, et que le récit est conduit d'un bout à l'autre par une plume claire, précise et bien informée. Nous avons déjà eu deux fois l'occasion de parler de la méthode de l'auteur (voy. *Revue critique*, an. 1885, art. 222, et an. 1887, art. 104). Nous nous bornerons pour ce volume, fait sur le même plan et avec la même conscience que ses aînés, à en indiquer le contenu : Les chrétiens sous Gallus, le premier édit de Valérien, le deuxième édit de Valérien, la chute de Valérien et le premier édit de tolérance (l'édit de Gallien), les persécutions de Claude et d'Aurélien, les chrétiens sous les successeurs d'Aurélien (jusqu'à l'avènement de Dioclétien). L'ouvrage se termine par de copieux appendices qui occupent près d'une centaine de pages. On remarquera les études sur le tombeau de saint Corneille, la

crypte de saint Hippolyte, les sources de la passion de ce saint, et l'empire gallo-romain à propos de l'élection de Posthume et de Tetricus.

L'auteur ne tardera pas sans doute à nous donner un quatrième volume sur le christianisme à l'époque de Dioclétien et de Constantin; on ne peut qu'en souhaiter la prochaine publication. Il complétera une histoire des persécutions où il sera toujours loisible de reprendre quelques points de détail, mais qui restera dans l'ensemble comme la mise en œuvre la plus complète et la plus claire des derniers travaux de l'archéologie chrétienne.

G. L.-G.

---

290. — Diehl. **Etudes d'archéologie byzantine.** L'église et les mosaïques du couvent de Saint-Luc en Phocide. (Bibl. des écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 55me. Paris, Thorin, 1889, in-8, 73 p.

Le couvent de Saint-Luc (Ὅσιος Λουκᾶς), près de l'ancienne Stiris, en Phocide, est un des monuments byzantins qui méritent le plus d'attirer l'attention, tant par son architecture que par sa décoration intérieure. Il y a là, entre autres œuvres intéressantes, une série de mosaïques dignes à tous égards d'une étude sérieuse, autant pour elles-mêmes et leur propre valeur artistique que pour l'histoire de l'art du moyen âge. Connu seulement par quelques relations, mais décrit d'une manière inexacte, le couvent est en somme peu visité, et les moines, d'ailleurs fort hospitaliers, sont si indifférents et si peu sensibles aux œuvres d'art qu'ils ne savent point appeler sur cette riche ornementation l'attention des rares touristes qu'ils reçoivent chez eux. D'autres voyageurs, et parmi eux l'auteur de ce compte-rendu, ont dû se contenter d'admirer, manquant de compétence pour signaler au public ces œuvres importantes du xie siècle. M. Diehl était mieux à même que tout autre d'en donner une analyse précise et attrayante ; il l'a fait avec exactitude, avec minutie même, et les amis de l'archéologie byzantine doivent lui en savoir gré; ils trouveront à la fois plaisir et profit à lire son ouvrage. J'ajouterai pourtant que cette lecture serait encore plus agréable si le style était plus châtié, et si M. Diehl apportait à varier ses formules tout le soin et toute la finesse qu'il met dans ses descriptions.

My.

---

291. — **The end of the middle ages.** Essays and questions in history, by A. Mary F. Robinson (Mme James Darmesteter). London, T. Fisher Unwin, 26, Paternoster Square, 1889. Un vol. in-8 de 396 p.

Le poète distingué que l'Angleterre connaît et aime sous son nom de Mary Robinson nous permettra de lui donner de préférence celui qui la fait française. Le nom de Darmesteter, s'il nous rappelle une perte récente et bien douloureuse, nous rappelle aussi un de nos jeunes

écrivains les plus savants, les mieux doués, du plus beau présent et sans aucun doute du plus bel avenir.

Comme le sous-titre l'indique, l'ouvrage dont il s'agit ici est un recueil d'essais à l'anglaise, sans autre lien entre eux que d'être relatifs à un même temps; encore faut il entendre ce mot de « même temps » d'une manière un peu lâche, les deux termes extrêmes en étant les années 1180 et 1494. Ce n'est point là, en apparence, une œuvre d'érudition, et les notes ou références n'y abondent guère. Mais à examiner le petit nombre de celles que l'auteur a admises au bas de ses pages, on s'aperçoit qu'elle est remontée aux sources, aux bonnes sources, historiens savants de nos jours, chroniqueurs naïfs des temps dont elle parle, et parfois même les manuscrits. Mme D. cite les liasses des archives florentines et les a confrontées avec les Mémoires de Boucicaut.

Si donc nous avons dans les mains un livre de lecture courante, il ne faut pas le traiter avec légèreté. Il faut reconnaître qu'il est le fruit d'études sérieuses, ce qui ne l'empêche pas d'être fort agréable à lire, grâce à l'art de raconter. Je serais bien tenté de dire aussi grâce à l'art du style, mais il serait trop téméraire à un étranger d'émettre son avis sur ce point là. Que Mme D. retrace l'histoire des Béguines, ou du schisme d'Avignon, de Valentine Visconti, des dames de Milan, des Malatesta de Rimini, de Pierre de Médicis, des prétentions de la France sur Milan et de Florence sur Pise, elle intéresse toujours à ce qu'elle dit, parce que, visiblement, elle s'y intéresse elle-même. Parmi tant de belles pages d'histoire aisée, je recommanderais volontiers le chapitre spirituellement intitulé *The attraction of the abyss*, brillante étude sur le mysticisme.

Il va sans dire, pourtant, qu'entre Mme D. et les historiens de profession la différence est manifeste. L'*essayist* prend ses libertés avec l'histoire. Chez elle parfois, grâce à la suppression des intermédiaires, la vérité n'est qu'approximative. En quelques endroits on relève des notes inutiles, et en beaucoup d'autres où l'on en voudrait trouver, on n'en trouve point. L'imagination féminine prend le pas sur la raison qui ne s'avance qu'appuyée sur les faits. Où donc a-t-on pu découvrir un texte, un acte quelconque établissant, laissant même entrevoir que Charles VIII et Pierre de Médicis fussent « ennemis mortels » ? Comment est-il possible de voir dans les *Palleschi*, partisans des Médicis, « les représentants du parti aristocratique ? » Ils étaient les hommes de « la République nationale et plébiscitaire », les boulangistes de ce temps là, avec cette différence qu'ils soutenaient une famille qui pouvait voir dans la succession non interrompue de quatre des siens une sorte de légitimité. Enfin la gravité de l'histoire ne permet pas de prêter aux personnages des propos et des conversations qu'on ne peut assurer qu'ils aient tenus. Toujours l'imagination, charmante à sa place, mais qui n'y saurait être partout.

Ce que j'ai dit sur la nature de l'ouvrage ne me laisse guère le droit d'insister sur les erreurs de détail. Qu'il me soit permis, toutefois, d'en

signaler quelques unes dans des chapitres différents. Il ne faut pas dire qu'en 1224 Blanche de Castille gouvernait Paris au nom de son fils Louis IX, puisqu'elle ne prit la régence qu'en 1226. Il ne faut pas présenter le XIIIe siècle comme celui où commence la décadence du moyen âge, à moins qu'on ne l'entende de tout à fait ses dernières années ; et ce serait encore en donner une idée inexacte : il est l'apogée ; la décadence, c'est le XIVe. Il ne faut pas permettre aux imprimeurs, quoique ce soit difficile, d'estropier les noms propres, d'imprimer *Sonderini* pour *Soderini* et *Librafatto* pour *Librafatta*, quoique les finales, en italien, aient souvent peu d'importance, parce qu'elles ont peu de fixité ; ici le sens fait loi. Il ne faut pas, quand on est d'origine étrangère, citer du vieux français avec son orthographe sans se garder à carreau, je veux dire sans soumettre les épreuves à un ami entendu.

Vétilles que tout cela. Nous n'en ferons pas moins à l'éloquent poète, au brillant prosateur qu'est Mme Darmesteter, tous nos compliments pour le bel ouvrage où paraît pour la première fois son nom de Française.

P.

---

292. — **Le traité de Cateau-Cambrésis** (2 et 3 avril 1559), par le baron Alphonse de RUBLE. Paris, Labitte et Paul, 1889, in-8 de IV-347 p.

C'est un bien important chapitre de l'histoire de l'Europe que vient d'écrire M. de Ruble, et il l'a écrit de telle façon que son travail mérite d'être considéré comme définitif.

M. de R., après nous avoir fait assister aux conférences de Cercamp (octobre 1558), aux conférences de Cateau-Cambrésis (février 1559), à la signature du traité de paix (avril 1559), étudie en trois chapitres spéciaux l'exécution de ce traité avec l'Italie (Piémont, Toscane, Ferrare, Montferrat, Corse, États-Romains), avec l'Angleterre, avec l'Espagne. Sa profonde et presque incomparable connaissance des textes imprimés et mss. du XVIe siècle lui a permis de retracer avec la plus irréprochable précision les circonstances qui précédèrent et suivirent la conclusion du traité qui a été la charte fondamentale de l'Europe jusqu'au traité de Westphalie. Événements et personnages revivent devant nous dans un tableau lumineux. L'habile peintre trouve les plus heureux effets sans les chercher : d'un simple coup de pinceau il donne du relief à toutes les figures qui apparaissent dans son récit : Henri II, Cosme de Médicis, Hercule et Alphonse d'Este, le maréchal de Brissac, le capitaine Sampiero Corso, le pape Paul IV [1], le cardinal Carafa, le pape Pie IV,

---

1. Voir sur la dernière maladie de Paul IV (p. 88), des détails d'un réalisme très pittoresque tirés d'une lettre de l'évêque d'Angoulême, Babou de la Bourdaisière, lequel était alors ambassadeur de France à Rome. S'attendrait-on à trouver l'inventaire de la succession et du mobilier de Paul IV imprimé dans un de nos recueils provinciaux, le *Bulletin archéologique du département de Tarn-et-Garonne* (1879) ?

la reine d'Angleterre Élisabeth, le comte de Leicester, la reine d'Espagne Élisabeth de Valois, Philippe II, don Carlos, etc. Portraits finement touchés, incidents des plus variés, particularités des plus curieuses, rendent l'ouvrage aussi attrayant qu'il est instructif.

L'ouvrage tout entier est la justification, je devrais dire la réhabilitation du traité de Cateau-Cambrésis, ce traité que tous nos historiens ont condamné, qui pour tous est un acte néfaste et maudit. C'est contre cette opinion toute faite, que M. de R. s'élève avec force et vivacité. Voici comment il résume les services rendus à notre pays par le traité de 1559 (p. III) : « La France est de tous les pays celui qui obtient les plus grands avantages. Calais avait servi de port de ralliement à toutes les invasions anglaises pendant le XIVe et le XVe siècles. Metz, Toul et Verdun, villes libres soumises à la diète, étaient des postes avancés de l'Empire qui menaçaient la Champagne. La reprise de Calais, la conquête de Metz, de Toul et de Verdun, assurèrent nos limites naturelles. L'ensemble de ces succès donna au royaume des Valois une force de cohésion qu'aucun autre pays n'a pu atteindre, même de nos jours. La France en fit l'épreuve pendant les guerres de religion. Déchirée au dedans, trahie au dehors par des partis impitoyables, elle ne fut menacée dans la possession d'aucune de ses provinces. Sans doute elle eut à combattre l'étranger; l'Allemand passa souvent le Rhin; le duc de Savoie envahit la Provence, l'Espagnol la Picardie; l'Anglais jeta ses troupes en Normandie et son or dans tous nos troubles. Mais la frontière du royaume ne fut pas contestée. Jamais la guerre civile ne s'aggrava d'une de ces grandes menaces de l'extérieur, qui exigent la réunion en faisceau de toutes les forces d'un peuple ».

M. de R. nous donne en même temps bien des renseignements [1]. Tantôt il nous apprend (p. 54) que le maréchal de France Imbert de la Platière, seigneur de Bourdillon, successeur de Brissac dans le gouvernement du Piémont, mourut le 4 avril 1557 à Fontainebleau « suffocqué d'un rheume et si tost emporté que ce a esté un estonnement merveilleux à ceste cour ». (Lettre de l'Aubespine à Tavannes, du 5 avril 1557 [2], et tantôt (p. 145), qu'une lettre de la reine Élisabeth

1. Il en manque un (p. 51) sur « le s[ieur] de Castellan », M. de R. se contentant de nommer seulement ce médecin de la cour de France. Puisqu'il n'a rien dit d'Honoré Castellan ou Castelan (on trouve les deux formes), j'indiquerai une note sur ce personnage dans la *Revue historique* de juillet-août 1881, au bas d'une des *Lettres inédites de Marguerite de France* extraites de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Deux autres très petits reproches : On lit (p. 121, note 2), *Dabin* de la Rocheposay pour d'*Abain* et (p. 244, note 4), vicomte d'*Ortes* pour d'*Orthe*. La lettre d'Adrien d'Aspremont, citée en cette note, avait été publiée, dès 1882, par celui qui écrit ces lignes (*Lettres inédites d'Adrien d'Aspremont, vicomte d'Orthe, gouverneur de Bayonne*, p. 16). Ce document nous apprend que Philippe II aborda, le 8 septembre, à Laredo, en Castille. Tous les historiens de l'Espagne se trompent, remarque M. de R., en fixant au 29 août l'arrivée du roi à Laredo, notamment Leti, Ferreras, Prescott.

2. M. de R. dit (p. 52, note 2) : « Le récit de l'administration de Bourdillon en Piémont pendant l'année 1560 est présenté dans les plus grands détails, avec pièces à

d'Angleterre, du 19 juillet 1559, publiée par le comte de la Ferrière *(le XVIe siècle et les Valois*, p. 23), comme adressée à Catherine de Médicis, est en réalité adressée à Jeanne d'Albret. Ailleurs sont réunis des détails en grande partie nouveaux sur Scipion de Fiesque, comte de Lavagne, marié à Alphonsine de Strozzi, un des plus ardents capitaines du parti français en Italie (p. 205), sur Marguerite de Parme et son procès avec la reine-mère Catherine pour la succession de la maison de Médicis (p. 227) [1], sur le conclave où fut élu le pape Pie IV [2] (p. 100-118). Joignons à tout cela des pages d'un intérêt saisissant, dramatique, sur le meurtre de Vanina d'Ornano et l'assassinat de son bourreau (73-83), sur le meurtre de Violante Garlonia, duchesse de Paliano (94-98), sur le procès et le supplice du duc de Paliano et du cardinal Carafa (121-126). Joignons-y surtout un chapitre entier, le dernier, intitulé : *Mariage, vie et mort d'Élisabeth de Valois*. Là, M. de Ruble raconte parfaitement la courte et touchante existence de la princesse qui fut le gage du traité de Cateau-Cambrésis. Il déchire d'une main ferme le tissu de fictions qui, depuis si longtemps et dans tant de livres consacrés à Élisabeth, voile complètement la vérité [3]. Toute cette partie de l'élégant

l'appui, par un ms. (Bibl. nat. f. f., n° 23622), intitulé : *Discours des disputes et négociations publiés entre les ministres du Roy et ceux de Mr de Savoye, depuis l'arrivée de Mr de Bordillon en Pyemont, par Jehan Girard, conseiller du roi et secrétaire de son conseil d'Estat deçu les Monts*. Ce ms., qui paraît être la mise au net d'un travail destiné à être publié, occupe 224 pages petit in-folio. Il contient de nombreuses pièces officielles, lettres du roi, du duc de Savoie et de Bourdillon, instructions et arrêts du conseil. Claude Malingre, dans son *Histoire générale des guerres de Piémont* (Paris, 1630, 2 vol. in-8°, paraît en avoir eu connaissance, bien qu'il ne le cite pas, mais il est loin d'avoir épuisé toutes les indications qu'il contient. Nous le signalons avec nos recommandations aux historiens qui s'occupent de l'étude de l'Italie septentrionale au XVIe siècle. »

1. Ces derniers détails sont tirés en grande partie du tome XI de la collection des documents historiques conservés aux archives de Bruxelles.

2. M. de R. dit (p. 100) : « Un mémoire inédit (B. N. ff. n° 6617), nous permet de raconter les péripéties du conclave. Il émane de l'un des prélats qui représentaient la France, peut-être le cardinal Louis de Guise, frère du duc François. Outre le soin du narrateur à faire valoir les bons offices de ce prélat, ce qui est déjà un indice, nous savons par une lettre de Jehan Bertrand, archevêque de Paris, datée de Rome, du 1er janvier 1560, que le cardinal de Guise avait écrit une relation *de la création du pape*, et qu'il l'avait envoyée au roi. » L'auteur a cité à trois reprises (pp. 88, 101, 116), des vers sur la cour de Rome et le conclave, de Joachim du Bellay, qui, en sa qualité de frère du cardinal de ce nom, avait toutes ses entrées au Vatican ; il appelle ces citations des « tableaux pris sur le vif par un grand poète. »

3. Le roman, à jamais anéanti par la critique si bien armée de M. de R., avait été déjà, on le sait, fort maltraité par Ranke, W. Prescott, Prosper Mérimée, Gachard, le marquis Du Prat. En dehors des rectifications générales, voici deux rectifications qui intéresseront les amis de l'histoire littéraire : « Le marquis Du Prat *(Vie d'Élisabeth de Valois*, p. 79), attribue à la princesse une jolie pièce de vers conservée en ms. dans le vol. 883, du f. f. f° 32. Mais elle est dans un recueil de vers de Jean de la Maisonneuve. Tout indique donc qu'elle est l'œuvre de ce poète. M. Joly, dans la *Vraye histoire de Triboulet* (Lyon, 1867, in-8°, p. 87), a publié une autre pièce qui nous paraît d'un versificateur de profession plutôt que de la princesse (p. 231). — « Parmi les pièces de vers publiées à l'occasion de ce mariage, il faut signaler un char-

volume — car l'auteur, qui est un délicat bibliophile, a voulu satisfaire à tous égards ses lecteurs les plus exigeants — est fort attachante, comme le montrera, du reste, cet extrait de l'exposé préliminaire (p. 230) : « D'après la tradition, elle aurait été mariée à un vieillard et, prise de passion pour le fils de son mari, comme la Phèdre antique, elle aurait payé de la vie ses coupables amours. Ce récit doit sa fortune à deux avantages : il satisfait le goût du merveilleux que les âmes simples recherchent involontairement dans le passé ; il permet d'imputer un crime de plus à un souverain naturellement peu sympathique. Malheureusement pour la poésie de l'histoire, la tradition n'a aucun fondement. Elle n'est même pas vraisemblable. Née le 2 avril 1545, Élisabeth comptait quatorze ans trois mois et vingt jours à la date de son mariage [1]. Philippe II avait trente-deux ans et un mois. La différence des âges est surtout marquée, mais elle ne suffit pas à justifier les tableaux où la princesse est représentée comme sacrifiée à un vieillard jaloux et s'efforçant de retarder l'heure de lui appartenir. On verra plus loin qu'il n'y a pas plus de vérité dans les récits de son amour pour don Carlos, fils de Philippe II, enfant idiot, devenu fou furieux, auquel elle avait primitivement été destinée. »

T. DE L.

---

293. — **Carnot d'après les archives nationales,** le dépôt de la guerre et les séances de la Convention, par M. BONNAL, ancien conservateur des archives du dépôt, membre de l'Académie royale d'histoire d'Italie. Paris, Dentu, 1888. Gr. in-8, XXXIII et 407 p. 7 fr. 50.

294. — **Les armées de la République,** par Ed. BONNAL. Illustrations par De Bar, Duvivier, Lix, etc. Paris, Delagrave, 1889. In-8, VIII et 295 p.

C'est « à la veille du Centenaire de 1789 » que M. Bonnal vient nous « dire quelle fut l'œuvre propre de Carnot », et son livre est « le fruit de dix années d'études militaires entreprises dès 1877, soit au dépôt de

---

mant épithalame publié par Le Gendre (Paris, veuve Buffet, 1559, in-8°, de 4 f.) et réimprimé dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1874, p. 454. Malheureusement pour la mémoire de l'auteur, plusieurs couplets sont presque littéralement copiés dans l'épithalame de Jeanne d'Albret, par Ronsard » (p. 237). — Enfin, indiquons une date fixée pour la première fois : celle de la naissance de l'infante Isabelle que tous les historiens mettent au 1er août 1566 : ce fut le 11 août qu'Elisabeth mit au monde Isabelle, comme l'atteste une lettre de Philippe II, écrite le lendemain et qui est aux Archives nationales (K. 1506, n° 34).

1. M. de R. représente (p. 230), la nouvelle reine d'Espagne comme une « jeune fille brune, d'une taille mince, de traits réguliers. » On pourrait lui objecter, en ce qui touche cette régularité de traits, que l'ambassadeur vénitien dont il invoque le témoignage (p. 231), déclare, tout en attribuant à la princesse « le plus grand charme » — (en sa physionomie) — qu'elle n'était pas « trop belle de figure. » Si M. de R. tient compte, en sa description, des portraits d'Elisabeth, vus par lui au musée de Madrid et parmi lesquels il a surtout remarqué, comme « le plus vivant et probablement le plus ressemblant, » celui de Pantoja de la Crux (inscrit sous le n° 295), on peut encore lui objecter que les peintres sont souvent complaisants et flatteurs, principalement quand ils font le portrait d'une reine.

la guerre, soit aux archives nationales, soit à l'étranger, et qui n'ont concerné que la Révolution française ». Mais ces mots ne doivent pas nous tromper sur la valeur de l'ouvrage qui fourmille d'erreurs. L'auteur croit, par exemple, que « la défense de l'Argonne n'appartient pas à Dumouriez » (p. 16) et que « Pilnitz et Pavie ont avoué le démembrement territorial de la France » (p. 26). Il raconte ainsi les suites du 10 août dans les armées : « Cet événement fut communiqué à l'armée du Nord, que commandait le général Dillon, sous une forme particulière : je jure d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi. Dillon le fit imprimer dans les journaux de son commandement; Dumouriez refusa de le prêter » (p. 54). Comprenne qui pourra. M. B. veut dire sans doute qu'à la nouvelle du 10 août, Dillon fit jurer à son armée de rester fidèle à la constitution de 1791 qui venait d'être violée. Du reste, tout ce qu'il dit sur Dillon, est inexact (voir le récit de cet incident dans notre *Valmy*, p. 25-27). En revanche, à la même page, M. B. nous apprend qu'il publie un rapport « qui a échappé aux investigations de nos historiens » et, trois pages plus loin, il ajoute en note que ce rapport est inséré au *Moniteur* [1]. Plus loin (p. 67-71) M. B. attribue à Carnot une mission de son frère cadet; il était pourtant aisé de voir qu'il s'agissait de Claude-Marie Carnot (Carnot-Feulins), puisque son frère Lazare se trouvait à ce moment sur la frontière d'Espagne [2]. M. B. juge inutile de s'étendre sur le rôle de Lazare Carnot dans cette mission aux Pyrénées; il se contente de dire, *en note*, que Carnot séjourna peu à Bordeaux et à Bayonne, et qu'il créa une école d'artillerie et les miquelets. Etait-ce suffisant? La mission que M. B. juge si peu importante et qui dura du 23 septembre au 12 décembre 1792, eut au moins pour résultat d'appeler l'attention sur la défense des provinces du Midi; Carnot dénonça publiquement, sans restriction aucune, le déplorable état des choses et, comme il dit dans une lettre du 4 décembre, l' « impéritie absolue » du ministre de la guerre. Par contre, M. B. consacre un long chapitre aux rapports de Carnot et de Hoche; Carnot, dit-il, fut le protecteur de Hoche et fit mettre en liberté le général; en effet : 1° Carnot signe, avec Collot d'Herbois, un ordre qui « met sans délai Hoche (alors à l'armée des Alpes) en état d'arrestation » et l' « envoie à Paris sous bonne et sûre garde »; 2° il ne signe pas un second arrêté qui, de nouveau, « met Hoche en état d'arrestation » et le fait « détenir jusqu'à nouvel ordre dans la maison d'arrêt des Carmes »; 3° il signe seul un autre ordre qui « arrête que Hoche restera provisoirement à Paris pour donner au comité les renseignements dont il a besoin ». Mais faire arrêter Hoche au milieu de son armée, est-ce le protéger, et le garder à Paris pour conférer avec lui, est-ce avoir signé sa « mise en liberté »? Nous n'in-

1. Aussi a-t-il été cité dans les *Mémoires sur Carnot* (I, p. 257), et dans notre *Invasion prussienne*, p. 55.

2. On lit dans le sommaire du chapitre : « Instructions de *Servan* à Carnot aîné. » Ces instructions datent du 30 octobre; elles sont donc de Pache.

sistons pas davantage; ajoutons seulement que M. B. s'imagine que le Fersen qui commande les Russes devant Varsovie en 1794 est « le célèbre Suédois » (p. 227), qu'il confond Jean-Victor Moreau avec *René Moreaux* (p. 258) et fait du général Bertrand un maréchal (p. 353). On pardonnerait à M. B. toutes ces erreurs [1], si son récit était au moins intéressant. Mais l'auteur ne sait ni écrire ni composer et sa narration est souvent confuse, presque incohérente, pleine de digressions et d'inutiles détails. A quoi bon, par exemple, les deux premiers chapitres sur la prussomanie et sur Duportail et Narbonne (aux dépens de Servan qui est oublié)? Ne pouvait-on alléger considérablement les chapitres sur les « levées en masse » et sur les « droits et devoirs des généraux »? Pourquoi tant de discours de la Convention, tant de rapports de généraux, tant d'exposés des opérations? Rien d'étonnant que Carnot ne paraisse pas au premier plan. Il est vrai que M. Bonnal le proclame sérieusement le « rival en stratégie » de Napoléon (p. 358) et un « nouveau Turenne » (p. 328). Il abuse peut-être de ces comparaisons; d'après lui, Moreau (p. 298), l'archiduc Charles même (p. 297) sont aussi des Turennes; Jourdan est un Catinat (p. 236); Bonaparte, un Condé (p. 298). Le seul mérite de cette biographie tout-à-fait indigne de Carnot, c'est de contenir quelques documents : un rapport sur les frontières qui date de 1791 et aurait Narbonne pour auteur (p. 31-33), des lettres du Directoire à Bonaparte (p. 292-300), la preuve que Carnot a été favorable à plusieurs officiers, à Soland, à Becker, à Belliard, etc.

Nous porterons le même jugement sur le livre postérieur de M. B., *Les armées de la République*, où il veut décrire les opérations des armées de 1792 à la fin de 1799. M. B. a reproduit dans ce volume de nombreuses pages de son *Carnot* et, cette fois, l'organisateur de la victoire n'est plus seulement un Turenne, mais un Villars (« le Turenne et le Villars de la Convention » p. 57). Mais les défauts de style et de composition sont les mêmes. Que dire des phrases suivantes (il s'agit de Dumouriez après Nerwinde) : « Un village abandonné par Dampierre ne l'éclaira pas sur sa situation, et le pont d'Orsmael, occupé par

1. Autres observations : p. 30, Duportail s'est rendu en Amérique en 1777, non en *1778* et il n'a été nommé maréchal de camp qu'en 1788, non pas *avant*, mais après sa mission militaire à Naples (que M. B. consulte ses états de services); — p. 47, c'est une exagération de dire que « l'histoire a été juste pour la mémoire de Narbonne et qu'un maître, Villemain, a écrit sur lui une vie qui sera lue tant qu'il y aura des âmes accessibles aux sentiments élevés »; Sainte-Beuve pense très justement, à propos de ce *Narbonne* que « Villemain est un rhétoricien, le contraire d'un esprit sincèrement historique et d'une nature vérace »; — p. 70. « Le conseil exécutif, *dès le 10 août*, avait ordonné à Dumouriez de concentrer ses forces dans l'Argonne » (!!) ; — lire p. 74 Marx Beer et non *Max. Bar*; p. 134 (note) 1793 et non *1794*; p. 136 « quatre » commissaires et non *trois*; p. 199-200 Briez et non *Brie*; p. 252 (et ailleurs) Lefebvre et non *Lefèvre*; p. 258 Mœllendorf et non *Mollendorff*, Kirchberg et non *Hirchberg*; p. 278 Woerth et non *Woerdt*, Reichshoffen et non *Reischoffen*; p. 281 Jung et non *Yung*; p. 312 Naab et non *Naal*; p. 314 Isar et non *Içar*, etc.

les Autrichiens et non par Miranda, le porta à se retirer sur Tirlemont » (p. 19)? Les erreurs sont toujours nombreuses. M. Bonnal croit que les « injonctions » du conseil exécutif « mirent fin » aux négociations de Dumouriez avec Brunswick et place au 26 septembre la retraite des Prussiens. Il brouille et confond tout dans le récit des désastres de Belgique, en 1793 [1]. Il écrit *Cassel* pour Kastel, et, confondant Dürkheim dans le Palatinat avec Türckheim dans la Haute-Alsace, il reproche à Beauharnais (p. 41) qui campe sur la Queich, de n'avoir pas su « s'emparer des gorges de Türckheim si célèbres depuis Turenne »! Il assure que le Colmarien Reubell était de Strasbourg (p. 35); que Pache était originaire de Metz et obtint de Louis XVIII le titre de baron (p. 43); que Scherer — qui est né à Delle, dans le Haut-Rhin, — est d' « origine suisse »; que Davout — fils du chevalier d'Avout, seigneur d'Annoux, — était « marquis d'origine » et qu'il a « étudié à Brienne », alors qu'il a étudié à Auxerre et à Paris, etc. [2]. Toutefois, le livre n'est pas entièrement mauvais. Les derniers chapitres (Italie, Egypte, Suisse) l'emportent de beaucoup sur les premiers et forment un précis, terne sans

1. Valence a été battu le 1 et le 2, mais non le 3 mars (p. 15-16). — En quoi Brunswick-Oels (qui avait 8,000 hommes, et non pas 12,000), a-t-il été « plus heureux que Clerfayt à Aldenhoven »? Parce qu'il « nous accablait à Ruremonde »? Mais nous avions évacué Ruremonde sans coup férir. — Je n'insiste pas sur Nerwinde; mais que signifie « le silence des *forts* de la gauche »? Des *forts* sur le champ de bataille de Nerwinde! Où l'auteur a-t-il vu que le centre et la droite des Français se trouvaient *au milieu* de l'armée ennemie? — Dumouriez ne fuyait pas « avec des hussards allemands » lorsque les volontaires tirèrent sur lui.

2. Autres erreurs : M. B. dit (p. 6) que les Prussiens pénètrent en *Champagne* le *20* août; lire « en Lorraine le 19 août »; — il dit *(ibid.)* que Dubouquet fut *battu;* Dubouquet se retira sans combat; — il place *(ibid.)* Passavant à une lieue de Sainte-Menehould; Passavant est beaucoup plus loin; — p. 9, il prétend que Brunswick voulut « rétablir entre les Autrichiens et lui une communication » qui n'avait jamais été rompue, et qu'il « s'étendit dans ce but de Bar-le-Duc à Reims » (!) alors que Brunswick longe simplement l'Argonne, de Grandpré et de Senuc à Valmy; — p. 12, lire à Boussu et non *au* Boussu et un bat. de Vivarais et non *du* Vivarais; — p. 14, lire l'Erft et non l'*Erst;* — p. 19, dire de Songis qu'il était, non pas *capitaine*, mais lieutenant-colonel; — p. 34, lire Kostheim et non *Rosheim*, Bleich et non *Blei*, Hochheim et non *Hocheim;* — p. 43, M. B. oublie qu'entre Pache et Bouchotte il y eut Beurnonville; — p. 70, Gouvion Saint-Cyr s'engagea non dans le 1er bat. de Paris, mais dans le 1er bat. *des chasseurs* de Paris; — p. 79, M. B. écrit que De Flers fut battu le 3 mars, s'enferma dans Tournay et vainquit à Kiel; mais De Flers ne put être *battu le 3 mars,* puisqu'à ce moment il commandait tranquillement à Bruges; il ne s'enferma pas dans Tournay, puisque Tournay fut occupé par les Autrichiens en vertu d'une convention; quant à *Kiel* où Flers aurait été vainqueur, je ne sais ce que c'est; — p. 112 (note sur Marceau), lire Bourbotte et non *Bouchotte* et Rouffach au lieu de *Ruffach* (gardez toujours l'orthographe française des noms d'Alsace); — p. 135, Scherer était aide-de-camp de Deprez-Crassier, non de Beauharnais; — p. 195, Friant est né, non à Morlincourt en Lorraine, mais à Villers-Morlancourt en Picardie; — p. 198, Bonaparte rentra de Syrie au Caire, non pas *en vaincu*, mais en vainqueur, chaque soldat portant une palme; — p. 216, M. B. écrit « Macdonald, Irlandais d'origine, servit dans ce régiment ». Quel régiment? Le régiment irlandais? C'était le 87e, ci-devant Dillon.

doute et peu agréable à lire, mais un précis d'assez bon aloi et où l'on trouve des documents et quelques pièces justificatives intéressantes. Mais fallait-il, dans le texte de la capitulation de Mayence (p. 245), imprimer *Mumer*, *Kallkoff*, *Enkemeyer*, *Gueynimich*, au lieu de Munier, Kalkhof, Eickemeyer, Gymnich ? Fallait-il imprimer que nos grenadiers occupèrent « la porte du Rhin et *Gauthier* »? Le lecteur se demande ce qu'est *Gauthier*; lisez la porte dite *Gauthor* et jugez des erreurs que renferme le *Moniteur* et qu'il fait commettre, lorsqu'on le copie et le cite sans critique !

A. Chuquet.

---

295. — **Les grands problèmes de l'histoire.** Pouvoir et liberté, par le comte Tolstoï (traduit du russe par Michel Delines). Paris, Westhausser, 1888. In-18, 237 p. 3 fr. 50.

Intéressante dissertation, qui contient la critique des procédés et des formules admis par la plupart des historiens modernes. L'auteur s'attache particulièrement à l'analyse des deux idées de pouvoir et de liberté et fait voir par de pénétrantes remarques quel vague, quelle confusion d'idées se cachent sous les termes le plus communément employés.

Nous protestons contre la réclame que l'éditeur a jointe au volume et qui est faite pour allécher le public en l'induisant en erreur sur le contenu de l'œuvre. On s'y exprime de façon à faire croire que Tolstoï soumet à sa critique le règne de l'empereur Guillaume ; or, ce personnage n'est même pas nommé et, quand l'auteur cherche une application de ses théories dans les faits réels, c'est à Napoléon Ier qu'il recourt. Nous avons le droit de dire aussi qu'il est excessif de faire payer 3 fr. 50 la traduction d'un article de revue, dont on n'a fait un volume qu'au moyen de pages de *quatorze* lignes et de lignes de *trente* lettres. Il est vrai que Tolstoï est à la mode, et cela explique bien des choses.

M. Vernes.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'auteur de *l'an 1789*, (voir le dernier nº de *la Revue*), M. H. Gauthier, vient de publier en même temps un volume de 144 pages avec cartes et plans

de détails, vignettes, vues, sur *les curiosités de l'Exposition de 1889* et un *Mémorial du Centenaire*, illustré de 60 reproductions de gravures de 1789. Les deux volumes ont paru à la librairie Delagrave et coûtent chacun un franc.

— La *Revue des patois* de M. Léon Clédat a élargi son cadre et pris le titre de *Revue de philologie française et provençale* (Paris, Bouillon).

— M. Constans, d'Aix, met sous presse une édition du roman de *Thèbes* et prépare une édition critique de l'épisode de *Troïlus et Briseida* dans le roman de *Troie*.

— La Société des anciens textes français a distribué le traité de Philippe de Navarre, *Les quatre temps d'âge d'homme*, p. p. de Fréville et le *Couronnement de Louis*, p. p. E. Langlois.

— Aux quatre volumes qu'il avait publiés sur *la Vie d'autrefois, Arts et métiers, modes, mœurs, usages des Parisiens du* XIIe *au* XVIIIe *siècle*, d'après des documents originaux ou inédits, et qui étaient consacrés à la toilette et au savoir-vivre, à l'annonce et la réclame, à la cuisine, à la mesure du temps, M. Alfred Franklin vient d'ajouter deux volumes nouveaux, *Les repas* (Paris, Plon. In-8°, 300 p. 3 fr. 50) et *Comment on devenait patron* (Plon. 307 p. 3 fr. 50); chaque volume est accompagné d'un index ou table alphabétique des matières.

— Nous avons reçu de M. André Joubert deux tirages à part : 1° de l'article qu'il a publié dans la *Revue de l'Anjou* sur le *Frotté* de M. de la Sicotière; 2° d'un article qu'il a donné dans la même Revue sur *les étudiants allemands de l'Académie protestante de Saumur et leur maître de danse* (1625-1662).

— M. Célestin Port nous envoie également sa *Lettre* à M. de la Sicotière sur la *Vendée angevine* (extraite pareillement de la Revue de l'Anjou, in-8°, 17 p.); avec cet entrain et cette verve que nous lui connaissons, M. Port réfute les critiques de son adversaire.

— On trouvera de nombreux documents curieux, principalement sur le pèlerinage de Saint-Hubert, dans la première partie du *Rapport* que M. Fr. Bonnardot a publié *sur une mission à Luxembourg et à Clairvaux d'Ardenne* (Archives des missions, 3e série, t. XIV. Leroux, in-8°, 40 p.). La seconde partie qui paraîtra bientôt, contient les textes français que M. Bonnardot a recueillis dans les archives luxembourgeoises.

ALLEMAGNE. — M. W. Fœrster cesse de diriger l'*Altfranzœsische Bibliothek*, mais il inaugure une *Romanische Bibliothek* (Halle, Niemeyer), qui a déjà publié une réimpression de *Cligès* et une édition de l'ancienne version du livre des *Macchabées*. Cette collection renfermera des textes en petit format et à bon marché (*Poema del Cid, Nobla Leygon, Planctus Mariae* provençal, *Ivain, Jaufré*, etc.).

— M. K. Zwierzina a trouvé dans un ms. des archives de Constance un nouveau texte complet du *Grégoire* de Hartmann d'Aue et une *Vie de sainte Marguerite* du XIIe siècle dont l'auteur se nomme Wetzel.

— Une édition critique du *Hürnen Seyfrid* est préparée par M. W. Golther pour les « Réimpressions » de Braune.

— La collection Vollmœller (monuments de la langue et de la littérature anglaise), comprendra le *Jew of Malta*, p. p. Wagner; *John Heywood's Interludes*, p. p. Fischer; *Philaster, The Knight of the Burning Pestle*, de Beaumont et Fletcher, p. p. Leonhardt; *Gismonde of Salerne, 1568*; édit. crit. des œuvres de Ben Jonson par W. Wilke, etc.

— M. O. Bremer prépare la publication d'une collection de grammaires des dialectes allemands (Leipzig, Breitkopf et Hærtel); la première qui paraîtra par les soins de M. Maurmann, est consacrée au dialecte de Mülheim sur la Ruhr; M. Bremer fera précéder sa collection d'une courte *Deutsche Phonetik*.

— La collection des *Klassische Bühnendichtungen der Spanier*, que M. Max Krenkel publiait à la librairie Barth, de Leipzig, cesse de paraître à cause du « débit qui est resté en arrière des espérances les plus modestes »; elle a eu trois volumes, renfermant des éditions de pièces de Calderon : I. *Das Leben ist Traum. Der standhafte Prinz* (1881, xii et 292 p.); II. *Der wunderthætige Zauberer* (1885, xx 348 p.); III. *Der Richter von Zalamea nebst dem gleichnamigen Stücke des Lope de Vega* (1887, xvi et 389 p.).

— L'éditeur de l'*Ergænzungs-wœrterbuch der deutschen Sprache* de M. Daniel Sanders, vient d'abaisser le prix de cet ouvrage de 50 à 30 mark.

— La maison de Herder à Mohrungen a été achetée; la « Société pour la littérature allemande », a contribué à l'achat, pour une somme de 100 mark et les *Abiturienten* de Berlin, pour 900 mark.

— La « commission centrale pour la géographie scientifique de l'Allemagne », décernera un prix de 400 mark à l'auteur du travail le plus complet sur les fautes que renferment les cartes de l'état-major général (formes des noms de lieux et exact emplacement de ces noms).

— La Société Jablonowski, de Leipzig, a fixé les sujets de ses concours, 1889 : introduction progressive de la langue allemande dans les documents publics et privés jusqu'au milieu du xvie siècle; 1890 : développement de l'industrie en Pologne depuis la fin de l'indépendance nationale; 1891 : le *Genossenschafts= und Vereinswesen* en Grèce d'après les textes et surtout les inscriptions; 1892 : colonisation et germanisation des pays de Wettin (1,000 mark pour chaque concours).

ITALIE. — Une revue, consacré aux études dantesques, paraît le premier de chaque mois, depuis avril, à la librairie Olschki, de Vérone. Elle a pour titre : l'*Alighieri, rivista di cose Dantesche*. Elle est dirigée par M. F. Pasqualigo (prix de l'abonnement annuel, 16 fr.).

ROUMANIE. — La librairie Socec, de Bucarest, entreprend la publication des poésies posthumes de Mlle Julie Hasdeu décédée l'année dernière à l'âge de 20 ans à Bucarest. Ces poésies sont en français et généralement fort remarquables. L'ouvrage est précédé d'une notice de M. de Gubernatis et accompagné d'une dissertation de M. Hasdeu sur les *doïnas* roumaines.

RUSSIE. — M. Bagaliei, professeur à l'Université de Kharkov, a prononcé à l'occasion de l'anniversaire de l'ouverture de cet établissement un *Discours sur la colonisation de la province par les Russes et le développement de la civilisation dans cette province* jusqu'au début du xixe siècle. Ce discours est le résumé d'un important travail dont le premier volume a été publié à Moscou en 1887 : *Esquisses sur l'histoire de la colonisation des steppes frontières de l'état moscovite*. Nous reviendrons sur cet ouvrage quand le second volume aura paru.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 mai 1889.

M. Barbier de Meynard, président, annonce la mort de M. W. Wright, savant orientaliste, correspondant de l'Académie.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse au président de l'Académie des détails sur deux sarcophages de pierre qui viennent d'être trouvés à Rome, dans le quartier des *Prati di Castello*, à une profondeur de 8 m. au-dessous du sol. Tous deux portent des inscriptions indiquant qu'ils contenaient les sépultures de deux membres de la *gens Crepereia*. L'un deux, où se trouvait le squelette

d'une jeune femme, était plein d'eau et renfermait divers objets parfaitement conservés. Parmi ces objets, on remarque surtout une poupée de bois, de 0 m. 30 de hauteur, articulée aux bras et aux jambes et d'un travail extrêmement soigné.

Dans une autre lettre, M. Geffroy annonce la découverte d'un édifice grec à Sélinonte (Sicile) et celle d'un très beau buste d'Auguste à Rome.

M. Hauréau, reprenant la discussion qui s'était engagée entre lui et M. Gaston Paris, aux séances précédentes, au sujet de l'évêque Martin de Braga, apporte aux débats un fait nouveau. M. Hauréau avait accusé Martin de s'être attribué indûment, en en falsifiant le titre, un ouvrage intitulé *Liber de quattuor virtutibus*, et M. Gaston Paris avait tenté de le disculper de ce plagiat. Aujourd'hui, M. Hauréau met à sa charge un second méfait du même genre. L'evêque Martin a produit comme sien et dédié à un autre évêque, Vitimir, un traité *De ira*, qui n'est qu'un assemblage de phrases empruntées aux trois livres de Sénèque *De ira ad Novatum*. Il ne semble même pas que Martin ait fait lui-même ce travail d'extrait et de compilation; il l'a, pense M. Hauréau, trouvé tout fait et se l'est approprié.

M. Gaston Paris n'insiste pas pour défendre Martin de Braga de cette nauvelle accusation, quelques surprenants que lui paraissent les faits dénoncés par M. Hauréau.

M. Menant continue sa lecture sur les inscriptions hétéennes. Il analyse le système graphique des inscriptions de Hamath, dans lequel il croit pouvoir reconnaître un mélange de signes idéographiques et de signes phonétiques. Tout en s'aidant du travail de M. Sayce, qui a déjà étudié ces inscriptions, M. Menant croit devoir s'écarter, sur plusieurs points, des solutions adoptées par le savant anglais.

M. Lecoy de la Marche lit une note intitulée : *l'Invention du grand sceau de France*. Jusqu'à Hugues Capet inclusivement, les rois de France ont scellé leurs actes, à la façon des anciens, avec un anneau. Robert, le premier, a fait usage d'une matrice de sceau, trop grande pour être attachée à une bague, et qui n'avait d'autre usage que de servir à sceller les diplômes royaux; cette innovation a été imitée par ses successeurs et est devenue la règle. Tel est le fait que M. Lecoy de la Marche a constaté et qu'il met en relief.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : Rethoré (G.), *les Cryptes de Jouarre*; — par M. Alexandre Bertrand : Baltzer (L.), *Glyphes des roches du Bohuslæn*, 13e livraison; — par l'auteur : Duchesne (l'abbé L.), *les Origines du culte chrétien, étude sur la liturgie latine avant Charlemagne*; — par M. Georges Perrot : Monceaux (P.), 1° *la Légende et l'Histoire en Thessalie* (extrait de la *Revue des études grecques*), 2° *Fastes éponymiques de la ligue thessalienne* (extrait de la *Revue archéologique*); — par M. de Rozière : Bonvalot, *les Féautés en Lorraine*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 8 et 15 mai 1889.

M. Durrieu communique une quittance de 1395 mentionnant l'achat par le duc Louis d'Orléans de diverses pièces d'orfèvrerie pour étrennes et notamment d'une statuette de Charlemagne d'or sur un entablement dont on peut signaler l'analogie avec celle qui surmonte le sceptre royal de Charles V.

M. Durrieu présente une série d'observations sur les principaux manuscrits d'origine française ou flamande qui appartenaient à la collection Hamilton et doivent être prochainement vendus à Londres. Il exprime le souhait que ces précieux monuments de la miniature soient rendus à la France.

M. Courajod signale quelques récentes découvertes ou constatations faites sur le sculpteur Desiderio de Settignano qui lui permettent de maintenir l'attribution à cet artiste du buste d'enfant du musée d'Avignon et infirment l'opinion qui s'était produite dans un sens contraire lorsqu'il présenta ce buste à la compagnie.

M. Ulysse Robert lit une note sur quelques-unes des signatures d'évêques français ou espagnols qui figurent au bas de la lettre du concile de Narbonne en 1031 à Selna abbé de Canigou.

M. Giraud présente un certain nombre de plaquettes décoratives.

M. Guillaume rend compte des découvertes faites par lui dans les substructions des Tuileries et dans le sol de la place du Carrousel qui doit être occupé par un jardin.

M. Pallu de Lessert rend compte des recherches faites par lui en 1888 à Tizziet et au cap Tedles entre Dellys et Bougie. Il communique des textes d'inscriptions et des photographies de stèles découvertes au cours de cette campagne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 10 juin — 1889

---

296. — CHAIGNET. **La Rhétorique et son histoire**, 1 vol. in-8 de p. XXXI-553. Paris, Bouillon et Vieweg, 1888.

La préface de cet ouvrage en est de beaucoup la partie la plus importante. M. Chaignet y expose ses vues sur l'enseignement de la rhétorique, sur l'histoire des lettres et sur la direction générale donnée par les programmes actuels à l'éducation classique. « Jamais l'histoire des lettres, écrit-il, ne remplacera l'étude, le goût et la pratique des lettres. » On ne saurait mieux dire ; il est certain qu'aujourd'hui l'histoire des littératures tient une très grande place, et que l'étude directe des chefs-d'œuvre littéraires semble reléguée au second plan ; il est certain également que le commerce intime avec les œuvres mêmes est un élément nécessaire de la culture intellectuelle et du développement du sens esthétique ; j'ajouterai même, si l'on veut, que pour comprendre pleinement et juger mieux certaines œuvres de l'esprit, des connaissances théoriques sur la manière dont ces œuvres sont composées ou auraient dû l'être peuvent à bon droit être tenues pour indispensables. Mais de là à voir un danger pour le développement du goût français dans la part moindre faite à l'enseignement de la rhétorique théorique, à penser que le défaut d'études techniques doive nous faire perdre l'amour de la clarté et le besoin de rigueur qui sont les caractéristiques de notre esprit, il y a sans doute une grande distance, et pour beaucoup d'hommes compétents en matière d'éducation, le péril est loin d'être évident, si toutefois même il existe. Les traités de rhétorique, l'ouvrage d'Aristote en particulier, auquel, suivant M. E. Havet, il faut encore au-

jourd'hui demander les vrais principes de l'art, sont loin d'être inutiles, et il serait déplorable qu'on les proscrivît systématiquement des études classiques ; c'est là une tendance fâcheuse de nos programmes, et M. Ch. a raison de la signaler ; mais il faut bien se garder de tomber dans l'excès contraire, et je craindrais pour ma part qu'il ne fût trop facile de dépasser le but. Si la rhétorique peut enseigner à bien dire, à persuader par le discours, elle enseigne en même temps à faire des phrases creuses, à séduire par la forme, à rechercher le brillant et le superficiel aux dépens du vrai et du beau moral. C'est là le danger, et qui oserait garantir que des jeunes gens de seize ou dix-sept ans, comme nos élèves de rhétorique, qui n'en sont encore qu'à l'apprentissage de la vie, ne se laisseraient pas plus volontiers entraîner de ce dernier côté? — Je ne suivrai pas M. Ch. dans les développements qu'il donne à la Rhétorique d'Aristote ; le traité du philosophe grec est parfois commenté d'une manière intéressante à l'aide d'exemples tirés de nos grands orateurs ; c'est une heureuse idée que d'avoir pensé à compléter sa théorie par les préceptes des autres techniciens grecs et latins ; un grand nombre de passages, par exemple l'appréciation des discours dits académiques (p. 244-245), seraient à citer ; mais le lecteur aura souvent à blâmer des négligences de rédaction, des expressions incorrectes, des périodes confuses ; il s'étonnera de quelques jugements d'un goût douteux, par exemple lorsqu'il verra Bossuet qualifié (p. 462) d' « employé supérieur des pompes funèbres de Louis XIV. » Dans un ouvrage sur la rhétorique, le style et le bon goût devraient être à l'abri de tout reproche. L'erratum final est tout à fait insuffisant, et trois pages, au lieu de la moitié d'une, ne seraient pas de trop ; dans les mots grecs surtout, on relève d'innombrables fautes. Je terminerai par un mot de M. E. Havet, à propos de la théorie des mœurs *(Etude sur la Rhétorique d'Aristote*, p. 78, note 2) : « Aujourd'hui, si on faisait sur le plan d'Aristote une rhétorique moderne, une lacune pareille à celle qu'il a laissée dans la sienne, sur les femmes, serait impossible. » Comment M. Chaignet, qui pourtant déclare dans sa préface qu'il faut adapter la théorie d'Aristote à un milieu moral et intellectuel nouveau, n'a-t-il pas songé à la combler?

My.

---

297. — **Cornelii Taciti** Germania, Agricola, Dialogus de Oratoribus. Scholarum in usum rec. Robertus Novak. Prague, A. Storch fils, 1889, in-8, 1-91. Adnotatio Critica, 92-100.

298. — **Cornelii Taciti** De origine situ moribus ac populis Germanorum liber. Scholarum in usum ed. Joh. Müller. Ed. tertia. Vienne et Prague, F. Tempsky, Leipzig, G. Freytag, 1889, grand in-12. Breviarum 3-4. Texte 5-27. Index 28-30. 30 pf. (Ex Bibliotheca script. græc. et lat. ed. cur. Car. Schenkl).

Pour ce dernier ouvrage, il n'y a pas dans la collection d'*editio major* avec notes critiques. L'auteur n'a donné aucune préface. Afin de

me faire une idée plus précise de son travail, il m'eût fallu avoir tout au moins les deux éditions qui ont précédé celle-ci. Bornons-nous à constater que la recension est faite dans un esprit conservateur [1].

M. Novák qui a publié dans la même librairie, de Salluste le *Bellum Jugurthinum* et de Cicéron *Lælius et Cato major*, donne ici les opuscules de Tacite. J'ai le regret de ne pouvoir goûter sa méthode hypercritique et ses retranchements ou changements arbitraires. M. Novák ne paraît pas se douter qu'il remplace plus d'une fois par des leçons banales les tournures caractéristiques de Tacite [2].

Pour montrer jusqu'où il arrive, certainement sans se douter comme il se trompe, je renvoie le lecteur à la *Germanie*, 38, où toute une phrase est retranchée : *in aliis gentibus — ornatiorem habent*, parce qu'elle rappelle le commencement du § 31, ce qui n'empêche pas l'éditeur de faire plusieurs corrections dans ce passage soi-disant interpolé; est-ce raisonnable et même est-ce logique? — Quelques conjectures acceptables ou même assez bonnes qu'on démêlera dans la longue *Adnotatio critica* ne me semblent pas racheter suffisamment un défaut de méthode aussi grave.

E. T.

---

299. — R. LANCIANI. **Ancient Rome**, in the light of recent discoveries. Londres, 1888, grand in-8, chez Macmillan, 329 pages et cent illustrations.

En lisant le livre dont M. Lanciani a doté le public anglais à la fin de l'année dernière, on ne peut s'empêcher de le rapprocher des *Promenades archéologiques* de M. Boissier. Ce sont, au même titre, des livres de science, mais d'une science discrète et attrayante qui fait aimer Rome et l'antiquité romaine, et où les moins initiés peuvent apprendre beaucoup sans effort, presqu'à leur insu. Seulement, tandis qu'avec M. Boissier on pénètre surtout dans la vie et dans l'esprit des Romains, avec M. L. on entre dans leur maison et on les visite. L'auteur est le directeur des fouilles d'Italie: il vous promène dans ses chantiers et vous en fait galamment les honneurs.

Le titre du volume marque nettement l'idée que l'a inspiré. M. L. veut montrer combien les travaux exécutés à Rome depuis dix-huit ans ont amené de nouvelles découvertes et ont, par suite, augmenté nos connaissances sur certains points; — il avoue, au reste, que la ville y perd bien un peu de son aspect pittoresque et de son originalité; mais l'archéologie y gagne et c'est quelque chose, — il choisit donc différentes questions d'histoire d'archéologie et d'administration, raconte les trou-

---

1. Poussé parfois, il est vrai, jusqu'à l'inconséquence; ainsi 38 fin : *comptius ut*.

2. Ainsi *Germ.* 37 : *olim* au lieu de *gloria*; *Agric.* 42 fin : *pervenerunt* au lieu d'*inclaruerunt*, etc. *Agric.* 41 fin, M. N. retranche : *in ipsam gloriam*; ce qui reste n'a plus la couleur du style de Tacite, et même n'a plus de sens; la conjecture : [*in perniciem*] *præceps*, rejetée d'ailleurs dans l'*Adnotatio crit.*, serait des plus plates. Pour défendre le texte traditionnel. cf. 42 fin : *eo laudis* procedere quo...

vailles récentes qui les ont éclairées d'un nouveau jour et nous expose l'état actuel de la science sur ces questions. Pour commencer, naturellement, après quelques considérations historiques sur la renaissance de l'archéologie en Italie depuis le moyen âge, nous prenons Rome à son début, à l'époque de sa « vie préhistorique », suivant l'expression de l'auteur. On a trouvé, au pied du mont Albain, sur une couche de lave, des poteries archaïques en forme de huttes; c'en est assez pour confirmer le témoignage des historiens anciens sur l'origine de Rome, et réfuter les théories des sceptiques modernes : Rome est bien une colonie d'Albe; ces colons n'étaient que des bergers qui fuyaient le voisinage du mont Albain et la lave qu'il vomissait sur leurs cabanes; cet événement est contemporain de l'âge de bronze. Je signale ce chapitre à ceux qu'intéresse l'histoire romaine primitive.

Au chapitre suivant, M. L. nous entretient de l'insalubrité de la Rome antique, qui fut terrible jusqu'à la fin de la République, malgré les constructions d'égouts et d'aqueducs; la cause paraît en avoir été, en grande partie, dans les charniers humains où l'on jetait pêle-mêle les corps des pauvres, des artisans, des esclaves. M. L. a retrouvé plusieurs de ces fosses communes, dont l'une sur l'Esquilin; d'après ses calculs, elle ne contenait pas moins de 24,000 corps. Ce fut Auguste qui supprima ce mode de sépulture par trop primitif. *Nunc licet Esquiliis habitare salubribus!* Joint à cela qu'il n'y avait pas de médecins dignes de ce nom avant l'Empire : on se guérissait quand et comme on pouvait.

Nous visitons, au chapitre III, les endroits publics de Rome, les différents forums, le portique d'Octavie, les jardins de Salluste; au chapitre IV, M. L. nous promène dans le palais des empereurs dont il nous explique les dispositions; il nous introduit ensuite dans les communs, où nous faisons connaissance avec tous les officiers attachés à la maison impériale. Puis il nous conduit dans la maison des Vestales; nous y séjournons plus longtemps; nous passons en revue le plan de l'édifice, nous examinons les différents objets d'art et les inscriptions qui y ont été trouvés, et nous en sortons avec une idée très suffisante de ce qu'on sait aujourd'hui sur les Vestales, leur culte, et leur demeure, le fameux *atrium Vestae*.

De là l'auteur nous mène dans les bibliothèques de Rome ou plutôt il nous y mènerait si l'on en savait quelque chose; le chapitre est surtout un prétexte à la description d'une maison qui existait sous la rue actuelle *dello Statuto* et où on a trouvé un laraire, une chapelle de Mithra et une bibliothèque; mais la maison était trop ruinée pour que cette découverte pût fournir beaucoup de renseignements sur le sujet.

Il est ensuite question de la police, du service des incendies, des casernes et des postes de vigiles; puis du Tibre et du commerce auquel il servait de voie de communication, d'Ostie, du port de Claude, enfin de la campagne romaine. Le chapitre final est intitulé : La disparition des œuvres d'art et leur découverte en ces années dernières. Il ne fau-

drait pas s'attendre à trouver là un mémoire archéologique sur les objets exhumés ; c'est simplement une visite aux fouilles ; les circonstances de la trouvaille et les conséquences qu'on en peut tirer sur la façon et la date où ces objets ont été enfouis, y tiennent plus de place que la trouvaille même; ce chapitre est un de ceux où le directeur de fouilles d'Italie se révèle le plus et par suite l'un des plus curieux.

Le livre est joliment imprimé et accompagné de gravures dans le texte et de phototypies très réussies; ces illustrations facilitent considérablement la lecture du livre.

On a pu juger, par ce court résumé, de la variété des questions, abordées et du genre d'intérêt que présente le livre. Ce n'est qu'un travail de vulgarisation, mais un travail bien fait et qui ne manque pas d'originalité. Je regrette seulement que l'auteur ait écarté de son livre toute référence, toute indication bibliographique; la tâche d'un vulgarisateur, épris de sa science, n'est pas seulement de mettre le public au courant de ce qu'il est arrivé à savoir; il doit essayer de faire des adeptes et par suite fournir à ses lecteurs le moyen de le contrôler et de le compléter; être jugé insuffisant par eux est la plus belle récompense qu'il puisse attendre de sa peine. Ce livre donnera peut-être à quelques-uns l'envie de boire, et M. Lanciani n'indique pas le moyen de se désaltérer.

R. CAGNAT.

---

300. — Emmanuel PASQUET. **Sermons de carême en dialecte wallon,** texte inédit du XIIIe siècle. Bruxelles, F. Hayez, 1888, in-8, 43 p. Extrait du tome XLI des Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique.

Le texte publié par M. Pasquet se trouve dans un manuscrit de Saint-Jacques de Liège, actuellement à l'Université de Gand. C'est une suite de neuf sermons prononcés à l'occasion du Carême : il manque la fin du dernier, un feuillet ayant disparu. L'écriture est de la première moitié du XIIIe siècle. M. Pasquet croit que ces sermons ont été prononcés en français et ne sont pas traduits du latin, parce que les citations de l'Écriture s'y trouvent en latin et en roman, et non pas seulement en roman comme dans les sermons traduits de saint Bernard. L'édition est faite avec soin, et précédée d'une introduction grammaticale où sont signalées les principales particularités phonétiques et morphologiques du texte publié.

L. C.

---

301. — **La lettre P** du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. GODEFROY. 7 fascicules. Prix : 35 fr. Paris, E. Bouillon et E. Vieweg, 1888-89.

9e article.

M. Godefroy, dans la préface de son premier volume publié en 1881, a écrit qu'il travaillait depuis trente ans à ce Dictionnaire du vieux fran-

çais : il faut bien le croire puisqu'il le dit, mais il me semble que dans un si long espace de temps on pouvait faire quelque chose de plus complet, et surtout de mieux ordonné. C'est mon opinion : on verra bien si j'ai raison.

Et d'abord la quantité des mots qui manquent est incalculable; je n'en citerai, en les prenant au hasard, qu'un nombre très restreint : *parcoudre*, *pacier* = pacifier, *pardonne*, s. fém., *pacificatif*, *palmision* = mesure de dix palmes, *parassagir*, *parentendre*, *pararreer*, *pardevenir*, *palpateur*, *parence* = écaille de noix, *pararmer*, *parasitation*, *parchever*, *parcogiter*, *pardefinement*, *paraemplir*, *parfondance*, *parivrer*, *paternie*, *pallissure* = palissade, *paieniser*, *pardouter*, *pardevorer*, *parmarcher*, *pansiere* = armure qui protégeait la panse, *parjouer*, *parhors* = pardessus, *paluation* = état de ce qui est croupissant. Je ferai remarquer que presque tous ces mots appartiennent à l'ancienne langue, que quelques-uns d'entre eux ne sont pas rares, ce qui fait que leur omission dans le dictionnaire paraît d'autant plus étonnante. A cette liste très courte j'ajouterai encore : *peperir*, *pensatif*, *pertuison*, *pernicie*, *perniciosité*, *permussible*, *pervertisseur*, *peuplace*, *peautreux*, *pesantise*, *peuplaison*, *peupleur*, s. masc., *pecoral*, *pimpure*, *pinceure*, *pinçard*, *pive* = chalumeau ou cornemuse, *piratiquer* = faire le métier de pirate, *pionnet*, *pirouer*, *picarne* = chassie, *picarneux*, *porcillon*, *poulasson*, *pouacrerie*, *pommelure*, *pompeture* = larmes de la vigne. Finissons par ceux-ci qui ne sont pas les moins intéressants ni les moins rares : *portelet*, *portueux*, *promptesse* qui paraît avoir précédé promptitude, *principateur* = celui qui est le principe, l'origine de tout, *ponantin*, du ponant, *purgatorial*, *prestigier*, *puanter*, *precantateur*, *preadmomtion*, *précipitatif*, *preexercitation*, *preadmonester*, *pulenterie*, *prepositure*, *preponderer*, *presompteur*, *pretendement*, *prematurité*, *protelateur*, *prining* = beau-fils, *proclame* = cri, *processe* = procession, *prononciateur*, *prononciatif*, *premicier* = offrir les prémices, *prophe* = prophète, *puchet* = trombe, etc., etc.

Les articles que l'on peut appeler *inutiles*, parce qu'ils sont empruntés sans beaucoup de gêne à l'historique du Littré ne sont pas moins nombreux que les mots absents. Il suffira de citer comme exemples : *pacification*, *pacificateur*, *part* 1°, *peccatile* (sous peccadille), *pedagogisme*, *piot* 3°, *philosopherie*, *perception*, *papelarder*, *passionner*, *plateforme*, *pistole*, *prissement*, *perlé* (sous perler) *parlementer*, *perpetualité*, *poissement*, *poitrail*, *ponce* 1° etc. Je ne verrai jamais pour quelle raison M. G. inscrit dans un dictionnaire du vieux français des vocables tels que : *patarin*, *passionner*, *perscrutateur*, *perscrutation*, *pestilent*, *pestifere*, *pilotage*, *parlement*, *parquetage*, *permutable*, *perdition*, *perche*, *perchette*, *pelard*, *pis* = poitrine, *pontifical*, *pontificat*, *poltroniser*, et cent autres mots sur lesquels Littré nous renseigne très suffisamment. A quoi bon recueillir *poindre* avec le sens de « piquer, de commencer à pousser, à paraître » ? L'article *pasnage* (panage) est

suivi de trente et un exemples qui n'apprennent rien de plus que ce que l'on en sait. Sous *posseoir* = posséder, on n'en compte pas moins de quatre-vingt-huit; c'est le cas de dire avec Montaigne : « Ceux qui ont la matiere exile la grossissent d'embourreures. » Il y en a beaucoup dans ce dictionnaire, et de toute espèce. La moins déguisée est celle de le gonfler de mots conservés sous prétexte sans doute qu'ils n'ont pas d'historique dans Littré ou parce qu'ils sont marqués d'une +, tels que *pagre, palustre, petrifiant, perlon, perequation, perforatif, perquisiteur, piratique*, adj., *polissement, protomartyr*, et un tas d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Parmi les vocables grecs et latins du xvie siècle, les uns ont été admis, les autres rejetés. Pourquoi *pingue* = gras, *peragration* = voyage, *peregrer* = voyager, *philautie* = amour-propre, *phengite* = topaze, ont-ils été préférés à *phisiologue* (xive s.), *physiologien, perizomatte, phenomeniste, pharmacopoliste, protospathaire, phisionomien, phisionomiser, potamoge* et *potamogeton*, employés aussi au xvie siècle? Quelle raison a fait admettre à M. G. *penthateucon* plutôt que *paralipomenon?* Je consens, à la rigueur, qu'on recueille *platonique* et *platonien*, quoique tous deux soient encore dans Littré, mais alors il ne fallait pas laisser de côté *pandorin, pegasin, palladien, prometheen*. Par conséquent, je n'aurais pas trouvé mauvais qu'on eût reçu dans les fascicules précédents, *ichthyophagien, lotophagien, orgien, letheen, Nilien*, inconnus à La Curne et à Littré. Au lieu de *pactant* = patent, *pectoncle* = pétoncle, mots qui ont dérouté M. G. (comme s'il n'avait jamais rencontré net, impétrer, lettre, orthographiés du xive au xvie siècle, *nect, impectrer, lectre)* il aurait mieux valu donner une petite place aux substantifs qui ont changé de genre, comme *phoque*, s. fém. *pécore*, s. masc.; cela au moins eût servi à l'histoire de notre langue.

Je passe maintenant aux articles sacrifiés ou incomplets : il suffira d'en citer quelques-uns. *Parachef* et *passerelle* sont donnés avec un exemple du xviie siècle, quoique le premier ait été en usage aux xve et xvie siècles, le second depuis le xiiie siècle jusqu'au xvie sans interruption. *Parmesler* (xiie s.), *paluer* (xiiie s.), se rencontrent encore au xvie siècle et au delà. *Paienie*, outre le sens de « terre des païens », sens que l'on trouve du reste dans Littré, a encore celui de « paganisme ». J'ai trouvé *partisseor* avec la signification de « partisan », et *parfourrer* avec celle de « se glisser subrepticement ». *Paternage* = paternité, *paleteis* = palissade, *piquebœuf* = gaule à piquer les bœufs (ce sens a échappé à Littré comme à M. G.), *plataine* = membrane qui relie les doigts des oiseaux palmipèdes, *plumail* = plumage, *plumée* = ornement de plumes, *plommeau* = niveau à plomb : autant d'acceptions qui n'ont pas été relevées. On ne trouvera pas *pistolier* = celui qui court après les pistoles, *penetrateur*, s. masc., celui qui sonde, pénètre, *poitevиner* = parler poitevin, *préconiseur* = celui qui annonce avec un sens plus noble que celui de « crieur public ». Les explications erronées ne font pas défaut, et il y en a de grossières, comme celles qui consis-

tent à interpréter *pendereau* = pendard, par « bourreau », et *platelier* = gourmand, par « mendiant ». M. G. cite cet exemple : « furcifer », pendereau ; aurait-il oublié son latin ? On le croirait presque quand il interprète *parentation* par « funérailles ». *Partiment* (ex. de Ronsard) n'a jamais eu le sens de « départ », ni *primerain* (ex. d'Oliv. de Serres) celui de « printanier ». *Poise* n'est pas un « pré dépouillé », mais simplement un « champ semé de pois ». Expliquer *principiant* = commençant par « celui qui commande, qui est chef », est presque une bévue réjouissante. *Patisser*, qui nous est présenté avec la signification de « payer l'impôt », est un verbe qui n'a jamais existé : il faut lire à la place « *penser* » (voir l'édition du *Journal d'un bourgeois de Paris*, par Tuetey), et alors l'exemple cité par M. G. pourra être compris. Il en est de même de *pitir*, suivi d'un point d'interrogation : qu'on le remplace par *pitisser* du latin *pitissare*, verbe dont Henri Estienne fait mention, *Précell.*, 101. *Porcuit* est le part. passé de *porcuire*, et n'a aucun rapport avec *porcuidier*, et *peleux* ne signifie pas « peau », mais « tête chauve, pelée ». La plus grotesque des explications est celle de *peautraillerie*, mot qui est interprété par « métal de mauvaise qualité », lequel métal aurait servi à faire de la colle. Remarquez bien que pour avoir la signification de ce mot, M. Godefroy n'avait qu'à consulter le passage de Pline correspondant à la traduction française.

Il y a trois ou quatre ans, un homme qui s'y connaît me disait en parlant de ce Dictionnaire : « Ce n'est qu'une compilation indigeste ». Le mot me sembla alors un peu dur : il s'en faut bien peu qu'il ne soit juste.

A. JACQUES.

---

302. — **Le Père Lacordaire**, par le duc de BROGLIE. Paris, Champion, 1889, IV-105 pp. in-18.

M. le duc de Broglie publie aujourd'hui le discours qu'il a prononcé l'année dernière à Sorèze à l'érection de la statue du P. Lacordaire. Ce nom nous reporte à un temps qui nous paraît déjà lointain. La vie généreuse et ardente qui animait alors non seulement le parti catholique, mais toute la société française semble s'être éteinte. Temps d'illusion, sans doute. Mais sommes-nous bien sûrs d'avoir perdu toutes nos illusions, ou bien n'auraient-elles pas plutôt changé de nature ? A vouloir être plus positifs et plus pratiques, comme nous disons, nous avons enlevé à nos chimères l'éclat qui séduit : avons-nous cessé d'être la dupe de notre imagination, d'une imagination amoindrie et sans élan ? C'est sous l'impression de ces réflexions que M. le duc de B. a prononcé son discours. Peut-être cette parole éloquente a-t-elle éveillé de nobles ambitions dans l'âme des jeunes gens auxquels elle s'adressait : elle y était bien propre. M. le duc de Broglie a fait suivre ce discours de l'éloge du P. Lacordaire, qu'il prononça lorsqu'il lui succéda

à l'Académie française. Cette élégante brochure est précédée d'une lettre à M. Champion, l'honorable éditeur parisien.

L.

---

303. — **Etudes de littérature et d'histoire,** par Joseph REINACH. Paris, Hachette, 1889. In-8, 408 p. 3 fr. 50.
304. — **Mémoires de la margrave de Bareith.** Troisième édition. 2 volumes in-8, 618 p. sans date. Paris, Bouillon et Vieweg. 7 fr. 50.
305. — **Histoire des relations de la France et du Danemark** sous le ministère du comte de Bernstorff 1751-1770, par le comte Edouard de BARTHÉLEMY. Copenhague, Hannover, 1887. In-8, 342 p. (aux frais de la fondation Carlsberg).
306. — **La duchesse de Polignac et son temps,** par M. H. SCHLESINGER. Paris, Ghio, 1889. In-8, 194 p. 3 fr. 50.
307. — **L'Ecole centrale du Lot,** 1796-1804, notes et documents par M. J. BAUDEL. Cahors, impr. de Laytou, 1888. In-8, 102 p.
308. — **Vieux papiers et vieux souvenirs,** par Ch. THELLIER DE PONCHEVILLE. Lille, Desclées et de Brouwer, 1888. In-8, XI et 244 p. 3 fr. 50.
309. — Prologue d'un règne. **La jeunesse du roi Charles-Albert,** par M. le marquis COSTA DE BEAUREGARD. Paris, Plon, 1889. In-8, VII et 365 p. 7 fr. 50.
310. — **Un chancelier d'ancien régime,** le règne diplomatique de M. de Metternich, par Ch. de MAZADE. Paris, Plon, 1889. In-8, XV et 420 p. 7 fr. 50.
311. — **Charles X et Louis XIX en exil,** Mémoires inédits du marquis de VILLENEUVE, publiés par son arrière-petit-fils. Paris, Plon, 1889. In-8, VII et 322 p. 7 fr. 50.
312. — **La guerre de 1870-1871,** causes et responsabilités, par A. DUCHATEL. Paris, Ghio, 1889. In-8, 376 p. 3 fr. 50.
313. — Ludovic HALÉVY. **Notes et souvenirs,** 1871-1872. Paris, Calmann Lévy, 1889. In-8, 280 p. 3 fr. 50.

L'histoire et la critique auraient valu à M. Joseph Reinach — *gentilicium hoc illi* — autant de succès que le journalisme politique. Ses *Etudes de littérature et d'histoire* en sont la preuve. Il apprécie finement et parfois de façon fort originale Marivaux, ses personnages, son style (p. 115-172). Sa revue des historiens français de notre époque, Sayous, Lanfrey, Fustel de Coulanges, duc de Broglie, Henri Martin, Thureau-Dangin (p. 177-327) témoigne, non seulement d'une lecture considérable, mais d'un jugement très sain et d'une critique très sagace. L'étude sur William Hamilton *à l'unique Discours* est piquante (p. 331-366), et on lit avec un vif intérêt les notes sur *Gordon* (p. 393-400) que M. R. a rencontré en steamer, d'Alexandrie à Naples, et sur *la maladie et la mort de Gambetta* (p. 401-408). On sent dans tout ce livre que l'auteur aime le détail des mœurs, qu'il recherche volontiers l'esprit des temps passés, et il reproche à M. Sayous de n'avoir pas trouvé et montré l'esprit qui « anime la matière informe des faits et des dates », l'âme même de la Hongrie (p. 177). Lui-même essaie dans ce volume de nous donner une de ces études historiques, rapidement tracées, vivantes, suggestives, tout ensemble philosophiques et pittoresques, comme il les aime. Elle a pour titre *France et Allemagne.*

M. Joseph Reinach y traite de *l'influence historique de la France sur l'Allemagne* (p. 3-30); de *l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France* (p. 31-60), et d'*une cour allemande* — celle de Bavière — *avant la Révolution* (p. 61-112). On y relèvera quelques erreurs et des assertions contestables [1], mais elle mérite d'être lue et consultée, et fait honneur au journaliste-historien tant par la quantité des détails que par la pénétration des vues, l'habile arrangement des citations et la vivacité du style.

La troisième édition des *Mémoires de la margrave de Bareith* que publie la librairie Vieweg, est une simple réimpression. L'éditeur — qui signe B une courte introduction datée de Leipzig, février 1888 — n'a voulu ni corriger l'orthographe ni donner une table des noms propres. Mais comme les *Mémoires* finissent avec l'année 1742, il s'est « efforcé à combler cette lacune en dépeignant la vie de la Margrave jusqu'à sa mort d'après ses lettres », et en effet, à la fin du second volume (p. 585-618), on trouve sous le titre *Les années 1743 à 1758* un résumé de cette dernière période de la vie de la Margrave et des extraits de sa correspondance avec Frédéric et Voltaire [2]. Quoique la Margrave ne soit pas, comme dit l'éditeur (p. 618), « la femme la plus éminente du XVIIIe siècle par les qualités de son intelligence », cette nouvelle édition des *Mémoires* sera volontiers accueillie.

Il nous manquait jusqu'à présent une histoire des relations de la France et du Danemark sous Bernstorff. M. Edouard de Barthélemy nous l'a donnée. Son récit est un peu long et n'est pas toujours très

1. Lire p. 8, *Zusmarshausen* et non Sommerhausen; — l'ami de Frédéric s'appelle Suhm et non *Sahm* (p. 12); — l'Allemagne n'avait pas, au XVIIIe siècle, « perdu jusqu'au souvenir de ses vieilles rancunes » (p. 13); — « l'aube du *10* août », lire du 4 août » (*id.*); — « à Cassel... l'*électeur* », lire le landgrave (p. 15); — le mouvement « de Spire à Bingen » n'a pas été aussi unanime qu'on le croit, et il y a beaucoup d'exagération dans cette phrase, que « les cercles de Souabe, de Franconie, la Hesse, le *duché* de Bade (dire le margraviat de Bade) appelèrent Jourdan et Moreau » (p. 15-16); — p. 21, lire Katte et non *Katt*; — Gonneville et non *Senneville* (et cette citation de Gonneville est inexacte); — p. 22, « Laharpe faisant retentir la *Sorbonne* », dire le Lycée; — p. 37, le père de Calvin était non « tonnelier », mais greffier de l'église de Noyon; — p. 40, « le joli récit de Schiller » (sans doute *die deutsche Meuse*) est un peu romancé et inexactement traduit; — p. 41, l'auteur n'a pas cité ou connu le *Journal étranger* et les innombrables traductions de l'allemand qui paraissent dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; — *id.* pourquoi donner à Danton seul l'honneur d'avoir fait naturaliser Klopstock et Schiller; le décret fut rendu sur la proposition de Guadet au nom de la commission extraordinaire dite des Vingt et un; — p. 44, l'influence de Rousseau a été plus grande que celle de Diderot; — p. 46, « dans son fameux article du *Moniteur*, le premier consul... », dire que l'article est de Fontanes; — *id.* « Manfred qui venait de naître », il est de 1817; — p. 52, lire Menzel et non *Wenzel*; — p. 111, Hatry et non *Hadry*.

2. Ce résumé des dernières années de la Margrave sent un peu l'étranger : p. 586 : « Dans intimité d'esprits »; « une telle élite *des* hommes éminents »; « *ni* reparut pas » (pour « n'y reparut pas »); p. 605 « ses Mém. datent de la période *qu'*elle était dominée par ces sentiments »; p. 613 « quand Voltaire tomba en disgrâce et *avait dut* quitter Berlin ».

clair ; mais on sait qu'une des choses les plus difficiles en ce monde, c'est d'exposer d'une façon nette et attachante l'histoire d'une négociation. M. E. de B. a dépouillé avec un soin minutieux la correspondance échangée pendant vingt ans entre Versailles et Copenhague. Il juge impartialement Bernstorff et sa politique. Que devait faire le ministre ? Il voulait assurer au Danemark la possession du Holstein malgré le grand duc, le futur Pierre III, et « éloigner les menaces des Russes » (p. 173). Or, il ne recevait de la France que des subsides et il savait qu'elle prétexterait toujours son éloignement pour ne donner aucun secours matériel ; il la voyait d'ailleurs influencée par la Suède. Il dut donc, tout en ménageant le cabinet de Versailles, se tourner vers l'Angleterre et la Prusse. Cette politique était si naturelle, si légitime, et en même temps elle fut si honnête et si franche que notre ministre à Copenhague, le président Ogier — qu'on ne manqua pas d'appeler *Ogier le Danois* — se faisait à Versailles l'avocat de Bernstorff. Ne voyons-nous pas Choiseul (p. 259) écrire à Bernstorff qu'il serait ridicule de vouloir que les Danois fussent Français, et point Anglais ? Et Bernstorff ne répond-il pas : « Nous ne sommes pas Anglais, nous ne pouvons être que Danois, nous n'avons changé ni de principe ni d'inspiration, et le même esprit qui nous a animé depuis nombre d'années, nous anime encore » ? On remarquera dans cette consciencieuse étude de M. Ed. de Barthélemy le mémoire de l'abbé Lemaire sur la cour danoise (p. 40-53), les instructions données par Bernstorff au comte de Wedel-Frijs et le piquant tableau du cabinet français (p. 64-68), les réflexions nettes et vigoureuses de Bernstorff sur la guerre de Sept Ans (p. 172) [1], les pages consacrées à la convention de Closterseven, au rapprochement du Danemark et de la Russie, au voyage de Christian VII en France (p. 279-306) — qui ne « fit subir aucune modification à l'état des affaires » — et à l'influence sans cesse croissante de Struensee, que l'auteur décrit d'après les dépêches de M. de Blosset [2].

M. Schlesinger a fait dans la *Duchesse de Polignac et son temps* un panégyrique de Gabrielle-Yolande de Polastron. Pas une dame de la cour qu'il ne couvre de fleurs : Mme de Lamballe, Mme de Polastron, la comtesse Diane de Polignac. Il ne croit pas, avec Droz (*Hist. de Louis XVI*, I, 171) que la société de la favorite fut « la cause d'un grand nombre de fautes et de malheurs », et, lorsqu'il arrive à parler des relations de Mme de Polastron et du comte d'Artois, il passe, en disant que son étude « a pour objet le dévouement dans la femme, et non

1. «... Il s'est agi de décider si cette nouvelle monarchie (la Prusse), composée de différentes pièces qui n'ont pas encore toute la liaison, ni toute l'étendue qui lui sont nécessaires, mais qui est toute militaire, et qui a encore toute la vigueur, toute l'agilité et toute la timidité des corps jeunes et maigres, subsisterait, etc. ».

2. Sur le voyage de Christian VII, l'auteur aurait pu consulter, outre Grimm et Bachaumont, les *Souvenirs* du baron de Bourgoing (p. 72-74), ceux du marquis de Valfons (p. 364-368) et les *Briefe im Jahre 1768 auf einer Reise im Gefolge des Kœnigs von Dænemark geschrieben*, de Sturz (le même qui est cité à la p. 299).

l'amour » (p. 118). Ce petit livre de titre ambitieux et de mince mérite renferme trois portraits, entre autres celui de Mme de Polignac. Y trouvons-nous vraiment cette « figure céleste » et ces « traits angéliques » dont parle le duc de Levis [1]?

L'instructif travail de M. Baudel sur *l'École centrale du Lot* retrace minutieusement l'organisation de cette École qui fut ouverte le 6 mars 1796 dans un couvent de Cordeliers et qui est aujourd'hui le lycée de Cahors. Il y eut d'abord bien des tâtonnements et des difficultés; mais peu à peu le nombre des élèves augmenta (203 en l'an X), la bibliothèque s'enrichit, toutes les chaires furent pourvues et tous les services assurés; l'École publiait un tableau analytique de ses études, répondait aux attaques de ses détracteurs par une habile déclaration, conviait les notables et les familles à des exercices publics souvent répétés. De tous les professeurs de l'École centrale du Lot, le plus brillant est Agar, l'ami et le confident de Murat, comte de Mosbourg, membre de la chambre des pairs sous la monarchie de juillet. M. B. passe en revue tous ces professeurs et donne la liste des élèves présents à l'École pour les années 1798, 1799, 1802 et 1803 (celles de 1800 et de 1801 manquent). Il cite les boursiers en indiquant les motifs de la concession de la bourse. Il rend compte de la distribution des prix qui eut lieu en 1799 et des fêtes scolaires assez fréquentes en ce temps de festomanie. Il juge avec raison que l'École centrale du Lot était dans d'assez bonnes conditions; mais il montre que l'enseignement n'avait ni cohérence, ni direction responsable, ni surveillance active et compétente, et que les professeurs (Agar, Brunies, Rivière, Rouziès) n'eurent pas l'amour de leurs fonctions. Finalement, condamnée par le conseil général, mal défendue par ses maitres, poursuivie par la réaction religieuse et politique, l'École centrale succomba. Mais « n'auraient-ils réussi qu'à faire entrer dans les plans d'études les sciences mathématiques, physiques et naturelles, qu'à établir et faire adopter le principe de l'égalité des sciences et des lettres, qu'à donner dans nos écoles droit de cité aux langues vivantes, les auteurs de la loi du 3 brumaire auraient bien mérité de la patrie. »

C'est une deuxième édition qui s'offre à nous dans le volume intitulé *Vieux papiers et vieux souvenirs* et publié par M. Ch. Thellier de Pontcheville. Il méritait de franchir « le cercle intime de la famille et des amis » auquel il était d'abord destiné. Il renferme deux parties : *Les lettres de mon grand-père* (1789-1795) et *Un magistrat d'autrefois* (1795-1837). La première partie retrace — d'après la correspondance échangée entre J.-B.-B. Thellier de Pontcheville et un ami — l'existence de Thellier pendant les premières années de la Révolution. Avocat à Saint-Pol en Artois, il se prononce ouvertement contre la constitu-

1. Lire p. 49, Senac, non *Serrac*, et p. 71, Oberkirch, non *Oberkirck*; p. 109, pourquoi écrire *la* Custine, *la* Sombreuil, et que dirait l'auteur si nous avions écrit *La* Polignac; p. 188, il fallait parler de la douleur qu'inspira la mort de la duchesse dans le monde de l'émigration (Forneron, *Hist. des émigrés*, II, 66-67).

tion civile du clergé, puis contre la République et le jugement du Roi. Il est arrêté, s'évade, passe la frontière, rentre à Valenciennes avec les Autrichiens, accepte malgré lui la place de conseiller-pensionnaire et tombe après la reprise de Valenciennes aux mains des républicains. Emprisonné à Douai, traduit devant le tribunal pour avoir accepté des fonctions publiques pendant l'invasion, il plaide sa cause et enlève un acquittement. Mais il pouvait être encore arrêté comme émigré ; il se rend à Paris et obtient sa radiation. Dans la seconde partie, Thellier, homme de loi à Douai, est mis, après le 18 brumaire, à la tête du parquet de Valenciennes. Pendant vingt-sept ans, sous les noms divers de commissaire du gouvernement, de procureur impérial et de procureur du roi, il occupe ce poste. C'était un grand travailleur qui, en une seule année, résumait 1,108 affaires correctionnelles et écrivait 700 lettres officielles. Il protesta contre les Cent-Jours et fut envoyé à Montdidier en surveillance. Waterloo lui rouvrit les portes de Valenciennes. Il est mort en 1837. Quelles qu'aient été ses opinions politiques, il faut reconnaître en lui un caractère, et son petit-fils — qui ne s'abstient pas assez d'allusions à l'époque présente — a bien fait de fixer, comme il dit, les traits de cette figure d'autrefois et d'évoquer autour d'elle quelques souvenirs curieux de l'époque révolutionnaire [1].

On pourra reprocher à M. Costa de Beauregard, l'auteur de *La jeunesse du roi Charles-Albert*, de se livrer trop complaisamment aux digressions, de ne pas serrer son récit avec vigueur, de ne pas assez cacher sa haine de la Révolution, qui est « incompressible comme l'eau » (p. 239), d'écrire parfois avec subtilité, de viser trop à l'esprit [2]. Mais son livre est singulièrement attachant et renferme une foule de détails inédits, tirés des archives de Sonnaz, de Faverges et de Beauregard. M. C. de B. raconte d'abord l'enfance de Charles-Albert que sa mère, la princesse de Carignan, remariée à M. de Montléart, promenait sur les grands chemins. Il le montre étudiant à Bourges et affectant désormais de ne savoir que le français [3], puis appelé à Turin par le roi de Sardaigne Victor-Emmanuel, traité comme futur héritier, nommé général et grand-maître d'artillerie. Il nous présente la maison du jeune prince, la petite cour de Raconis (Sonnaz, le chevalier Costa ou dom Sylvain), la femme de Charles-Albert, l'archiduchesse Marie-Thérèse de Toscane. Il décrit en même temps le malaise du Piémont, les progrès du carbonarisme, la surexcitation des esprits, Charles-Albert se liant avec Santa-

1. P. 28, pourquoi le comte du Nord (Paul I) a-t-il passé à Saint-Pol ? Voir les *Mém.* de la baronne d'Oberkirch, 1853, I, p. 346. « 6 juillet 1781. D'Amiens à Dourlans, à Saint-Pol, puis à Béthune... à Lille. »

2. « Pour être maître de son cœur, il faut l'avoir porté en écharpe » (p. 143). « Le mysticisme de Charles-Albert entrait dans cette phase mondaine où le parfum de la poudre à la maréchale se mêle à celui de la myrrhe et de l'encens » (p. 231). Ces jolies phrases me paraissent peu à leur place dans une œuvre de sérieuse histoire.

3. Il composait en français ses discours et ses livres, puis les faisait traduire en italien.

Rosa et ses amis. Aussi, lorsqu'éclate le soulèvement de 1821, lorsque les garnisons d'Alexandrie et de Turin s'insurgent et demandent la constitution espagnole, lorsque Victor-Emmanuel abdique, Charles-Albert accepte la régence. Mais c'est le frère de Victor-Emmanuel, le duc de Genevois, Charles-Félix, qui devient roi, et il appelle les Autrichiens pour l'installer. Il n'avait jamais aimé le prince de Carignan; Charles-Albert fut aussitôt exilé en Toscane, comme s'il avait usurpé le pouvoir et reçu la régence, non de Victor-Emmanuel, mais des insurgés [1]. Le prince était au désespoir et voulut un moment se retirer à la Trappe; il se jeta dans les intrigues galantes. Heureusement on lui permit de prendre part à l'expédition d'Espagne. Il fit vaillamment la campagne; il était à l'assaut du Trocadéro, et les grenadiers français, enchantés de sa bravoure, lui offrirent les épaulettes d'un des leurs, tué la veille, en assurant qu'il était digne de remplacer leur camarade (p. 286). Au retour, il passa par Paris, où il trouva grand accueil; Charles-Félix, réconcilié, le rappelait à Turin, sous condition de ne rentrer qu'à la nuit close. Le congrès de Vérone avait fixé la destinée de Charles-Albert; jusqu'alors Metternich voulait assurer la couronne de Sardaigne au duc de Modène qui avait épousé la fille aînée de Victor-Emmanuel; mais, voyant le prince de Carignan appuyé par les autres puissances, surtout par le tsar Alexandre (cf. le rôle du marquis modénais et général russe Paolucci p. 212-229), il résolut de l'« asseoir sur le trône pieds et poings liés » et il exigea un engagement écrit et signé par lequel Charles-Albert « s'obligerait à maintenir, tels qu'il les trouverait, en montant sur le trône, les bases et les organes de son futur gouvernement » (p. 236). Ici s'arrête le volume de M. Costa de Beauregard. Il ne raconte que le « prologue d'un règne », la jeunesse d'un futur roi; mais ce roi est Charles-Albert, fait de contradictions et de contrastes, et les documents que cite ou qu'utilise l'auteur (surtout les lettres et mémoires du bon Sylvain), sont si curieux que son livre se lit comme un roman; Charles-Albert ne dit-il pas : *la mia vita fu un romanzo?*

C'est d'après les *Mémoires* de Metternich que M. de Mazade a composé son étude sur *un chancelier d'ancien régime*, et il n'a guère consulté que cette source. Elle suffit, il est vrai, au but qu'il s'est proposé, et il a reconnu souvent ce qu'elle renferme d'exagéré et de hasardé. Il nous retrace donc, dans son travail qui est moins un livre qu'un long article, la carrière de Metternich, et il le fait avec soin, avec élégance, et d'une façon intéressante. Il explique bien la volte-face de

1. Quel a été son véritable rôle dans le mouvement révolutionnaire? Il a connu le complot, mais il ne s'est déclaré franchement ni contre ni pour; il s'est imposé un double jeu (p. 111). Aussi comprend-on que Wellington ne doutait pas « que le prince de Carignan eût joué le principal rôle soit dans les causes, soit dans les actes de la révolution en Piémont » (p. 234). Mais, ajoutait Wellington, il n'y a pas de preuve légale suffisante pour que le prince soit condamné, si l'on veut lui faire son procès.

1813; il montre Metternich jouant à Prague, à Francfort, à Châtillon, la même comédie, devenant après 1815 l'apôtre du dogme de la paix extérieure et intérieure, faisant une réalité de cette Sainte Alliance qui n'était à l'origine qu'une chimérique vision, et jusqu'en 1825 détournant la crise. Mais dès lors les événements échappent au chancelier. M. de Mazade a su marquer ce qu'il y avait chez Metternich de souplesse et d'habileté, mais aussi d'affectation, de fatuité, de prétentions à l'infaillibilité, et même de faiblesse, car « il ne trouvait à opposer au mouvement grandissant que des expédients, des toiles d'araignée, déguisant à peine une simple politique d'immobilité [1]. »

Le marquis de Villeneuve raconte dans ses *Mémoires* ses relations avec Charles X et le Dauphin ou duc d'Angoulême qu'il nomme Louis XIX. Il a visité les deux exilés, Charles X au Hradschin, Louis XIX à Kirchberg et à Goritz. Il retrace leur existence qui ressemble assez à leur table : « mélange de frugalité et d'abondance, d'économie et d'opulence » (p. 69). Il note surtout la ponctualité, la minutie, l'exactitude excessive que la cour de l'exil, comme celle des Tuileries, portait en toutes choses. Il a vu de près les intrigues qui se nouaient au sujet de l'éducation du duc de Bordeaux, et il fait, à ce propos, un remarquable portrait du duc de Blacas (p. 45-47). Ses conversations précisent certains événements : l'expédition de la duchesse de Berry, les journées de juillet, l'abdication de Charles X et celle du duc d'Angoulême que M. de Villeneuve ne cesse de contester, car « le titre royal est une mission donnée, un titre assigné » (p. 183). Une audience de Grégoire XVI et ses rapports avec don Carlos, relégué à Bourges, terminent les *Mémoires* du marquis de Villeneuve.

Le livre de M. A. Duchatel sur *la guerre de 1870-1871, causes et responsabilités*, comprend deux parties à peu près égales; dans la première, l'auteur retrace l'origine de l'Empire, sa politique, ses guerres, 1870 devenu nécessaire; dans la seconde, il raconte brièvement la lutte franco-allemande. Tout ce qu'il dit est connu, mais clairement exposé, quoique un peu terne, et entremêlé de documents et de témoignages bien choisis. M. Duchatel se trompe rarement (par exemple, p. 60 où il parle du *général* Stein, le réorganisateur de la Prusse, ou p. 365 où il fait du député de la Moselle, Bamberger, un représentant de Strasbourg) [2]. Pour lui, le grand coupable, dans l'ordre politique, c'est l'Empereur qui s'était proclamé seul responsable devant le peuple français et qui voulut la guerre; c'est le ministère qui se déclara prêt — et M. Duchatel est aussi sévère pour Niel que pour Lebœuf — c'est la majorité de la Chambre, qui ne « savait pratiquer que l'approbation aveugle et systématique » (p. 196).

1. P. 17, il ne faut pas croire que Metternich ait rencontré Bonaparte à Strasbourg. Bonaparte n'a jamais servi dans le régiment d'artillerie de Strasbourg.

2. P. 234, lire, au lieu de *Berthauld* et *Schmith*, Berthaut et Schmitz; p. 245, 247 et 371 au lieu d'*Absac*, Abzac.

Un des meilleurs livres sur la guerre de 1870 est celui que M. Ludovic Halévy a publié sous le titre de *L'invasion, souvenirs et récits*. Voici un volume de *Notes et souvenirs* écrit à peu près de la même façon ; mais dans *l'Invasion*, la plupart des récits ont été recueillis de la bouche de témoins; ici M. L. H. ne publie que des impressions personnelles. Elles sont fort intéressantes. M. L. H. a noté en 1871 et en 1872 notre état d'esprit ; il a transcrit au vol nos conversations; il a crayonné les divers aspects des personnes et des choses; rien de plus exact, de plus sincère, de plus vivant. C'est Versailles pendant la Commune, les convois d'insurgés qu'on insulte, les prisonniers qu'on interroge, la foule passant en un moment de la colère à la gaieté, le canon qui retentit par un temps superbe, car « des hivers très durs pour les guerres contre l'étranger, des étés admirables pour les guerres civiles, c'est la règle » (p. 39). C'est Paris reconquis, les incendies, les ruines, et la vie reprenant aussitôt, l'opticien refaisant sa *montre*, les pêcheurs à la ligne installés entre le pont Royal et le pont de la Concorde et profitant de tous ces désastres pour pêcher en temps prohibé. M. Ludovic Halévy mêle à ces tableaux des souvenirs historiques et littéraires qui ont leur prix : sur Thiers, par exemple (p. 9-10, 137-152, 272), sur Gambetta (p. 224-227), sur le commandant Trève qui entra le premier dans Paris et qui raconte à l'auteur cette extraordinaire aventure (p. 52-59), sur le père Dupin, cet *ancien* de Scribe qui ne savait des événements que ce qu'il avait mis en chansons (p. 113-129), sur Auber (p. 161-171). Une table complète, aux titres expressifs (p. 277-280) permet de retrouver aisément les notes et réminiscences qui ont frappé le lecteur.

A. CHUQUET.

---

314. — **Les cahiers de 89 ou les vrais principes libéraux**, par Léon de PONCINS. Deuxième édition. Paris, Picard, 1887. In-8, XLV et 475 p.

L'auteur est un esprit libéral, qui proteste contre l'opposition prétendue entre la France ancienne et la France moderne et voudrait les réconcilier. A cet effet, il a recueilli un très grand nombre d'indications propres à donner le tableau d'ensemble des justes revendications du pays en 1789. Ces renseignements sont groupés en onze chapitres : 1° Le mouvement et les élections de 89 ; 2° Mandat impératif; 3° Constitution, États généraux, vote par tête ; 4° Égalité, privilèges, droits féodaux ; 5° Liberté (liberté individuelle, liberté de conscience, liberté de la presse); 6° Religion et clergé; 7° Impôts; 8° Administration ; 9° Justice ; 10° Agriculture, Industrie ; 11° Résumé et conclusion. Suivent d'importantes pièces justificatives.

M. de Poncins ne s'est évidemment pas proposé d'exhumer des textes et des faits nouveaux, mais en groupant des renseignements empruntés aux meilleures sources et en les distribuant sous des chefs aisés à saisir, il a pensé rendre service à ceux de ses contemporains que préoccupe la

situation. Ce livre, fruit d'un louable souci des intérêts généraux, d'une recherche sincère de la vérité, du juste sentiment qu'il n'y a pas d'avenir pour une société politique si l'on ne fait concurremment leur place au progrès et à la tradition, d'une légitime appréhension pour l'avenir de la liberté compromise par les tendances de la démagogie, sera consulté avec profit par ceux que n'aveugle pas la passion politique.

M. VERNES.

---

315. — **La conquête de l'Algérie** (1841-1857), par Camille ROUSSET, de l'Académie française. Paris, Plon, 1889, 2 vol. in-8, avec atlas. 15 fr.

Il y a dix ans, M. Camille Rousset commençait l'histoire de l'occupation de l'Algérie par les Français. Ce premier ouvrage, *La conquête d'Alger*, qui parut en 1879, fut continué en 1887 par *Les commencements d'une conquête*, récit des événements survenus pendant les dix premières années de l'établissement de notre pouvoir. Aujourd'hui, l'auteur nous mène jusqu'à la prise de possession de la Grande Kabylie, qu'il considère comme *le terme de la lutte* (II, 374). C'est une opinion bien discutable, et il ne faudrait pas oublier: que, dès 1859, l'agitation de l'Ouest devenait telle, qu'il fallut aller jusqu'à Ouchda, et châtier les Beni Snassen ; que l'insurrection comprimée recommença plus terrible en 1864 et 1867, se raviva en 1870, et faillit embraser tout le pays en 1871. La révolte de l'Aurès, les derniers événements du Sud Oranais sont faits pour nous prouver que la suprématie française n'est pas encore définitivement acceptée ou subie; l'annexion du M'zab, le protectorat de la Tunisie, ne nous ont-ils pas été imposés par les mêmes motifs qui nous avaient forcés de nous installer dans le massif du Jurjura? Maintenant même, une rectification des frontières de l'Ouest s'impose fatalement, ainsi que l'occupation permanente de certaines villes de l'extrême Sud. Il est donc difficile de considérer la conquête de l'Algérie comme terminée en 1857.

Quoi qu'il en soit, cette troisième partie de l'œuvre de M. C. R. nous paraît être préférable aux deux premières; elle est plus originale et plus animée. Mais, que le sujet vient donc ici en aide à l'écrivain! Quelle épopée! Des tableaux radieux comme la prise de la Smala et la bataille d'Isly, sombres comme les sièges de Zaatcha et de Laghouat, graves comme la reddition d'Abd el Kader, héroïques comme la mort de Blandan et de Dutertre! L'auteur en a tiré un bon parti, et les a retracés avec art.

On voit encore avec plaisir combien une étude plus attentive a modifié le trop favorable jugement qu'il portait jadis sur le général Changarnier; il le voit maintenant tel que nous le lui avons décrit ici-même [1],

---

1. *Revue critique*, 1887, p. 489.

ambitieux sans scrupules (I, 178 et II, 203), infatué de lui-même (I, 6, 83, 113), indiscipliné (I, 24, 159, 215, etc.), brutal envers ses inférieurs (I, 225, 229), et ingrat pour tout le monde. S'il devait y avoir une quatrième partie, nous y verrions sans doute décroître l'admiration que professe aujourd'hui M. C. R. pour le maréchal Randon, auquel il ne craint pas d'attribuer *le second rang dans l'histoire de la conquête*[1] (II, 373). Le maréchal Bugeaud, auquel il laisse le premier rang, n'eut pas été flatté du voisinage. En revanche, le maréchal Saint-Arnaud est durement traité (II, 271, 275, 293, etc.), sur la foi de Randon et de Bosquet, ses ennemis personnels. Il faut apporter beaucoup de prudence dans l'emploi des documents contemporains[2]; il faut encore les critiquer avec soin ; sinon, l'on se trouve exposé à des mécomptes parfois bizarres ; en voici un exemple. Après avoir rendu un juste hommage au vainqueur d'Isly, M. C. R. nous apprend (II, 144, 145), qu'on lui a élevé une statue *à Bab-Azoun ; il est debout*, dit-il, *face à la Kabylie, vêtu de sa capote de campagne*. En fait, la statue du maréchal est *sur la place d'Isly ; il tourne le dos à la Kabylie*, et est vêtu *de sa tunique de général ;* sur ses épaules, flotte le petit caban blanc dont il affectionnait l'usage. Cette description fautive est évidemment sans importance historique; mais l'erreur prouve combien le manque de contrôle est fâcheux. C'est ainsi que l'auteur n'eut pas dû se fier absolument à la lettre de Bosquet, au sujet de la *colonne de la Neige* (II, 287) ; le récit eût été plus exact et plus complet, si d'autres documents eussent été consultés. Il en est de même pour le *massacre de Biskara* (I, 272), pour les *établissements* d'Abd-el-Kader[3] (I, 64), pour *l'altitude du Jurjura*[4]

1. Celui qui mérite réellement d'être placé au second rang, disait ironiquement : « les militaires le considèrent comme un grand administrateur, et les civils comme un grand guerrier. » — Lorsque R devint ministre de la guerre, il se fit, suivant la coutume, apporter son dossier, et lut (dit-on), en face de son nom cette note cruelle : « Petit homme, petit esprit, petit cœur. » Le maréchal Bugeaud ne le jugeait pas moins sévèrement, et la lettre du maréchal Bosquet n'est qu'une formule obligée de politesse (II, 371). En fait, la campagne de Kabylie ne fut que l'application du plan de Bugeaud (I, 292) ; encore Randon s'en servit-il mal, et fut-il forcé de revenir trois années à la charge, battu deux fois, et justifiant ainsi la méfiance dont il avait été l'objet (I, 261 et II, 290, 314 et suiv.)

2, Les *Mémoires* sont, le plus souvent, des apologies, et les *Correspondances* sont forcément tronquées, soit pour des raisons politiques, soit par suite de respectables scrupules de famille. Il en résulte qu'on n'y trouve jamais une lumière complète. Les *Correspondances* de Saint-Arnaud, Bosquet et Montagnac ont été l'objet de bien des *coupures*, et celle du maréchal Bugeaud eut gagné à ne pas être éditée par M. d'Ideville.

3. L'engouement (vrai ou simulé), dont Abd-el-Kader a été l'objet, à conduit trop de monde à admirer la fondation de ces fortins, arsenaux, fonderies, embryons d'armée régulière, qui ne lui servirent jamais à rien, et qu'il n'essaya même pas de défendre ; ces établissements lui furent bien plus nuisibles qu'utiles, et devinrent pour lui des *impedimenta* ; les Arabes s'en aperçurent bien vite (II, 50).

4. Le Tamgout n'est pas *la cime la plus élevée de l'Algérie ;* le maximum d'altitude se trouve dans l'Aurès, au pic du Chellia (2,312^{m}).

(II, 213), la *traduction de Djamma Ghazaouat* [1], et l'affirmation de la *gratitude Arabe* [2]. Ces réserves faites, nous appellerons de nouveau l'attention du lecteur sur les belles pages que M. C. Rousset a consacrées aux faits mémorables de cette période.

H. D. DE GRAMMONT.

---

316. — C. ZIBRT. **Staroceske Vyrocni Obyceje etc...** Anciennes coutumes, croyances, fêtes populaires (de la Bohême) d'après les documents écrits jusqu'au XIXe siècle. Un vol. in-8 de IV-292 pages. Prague, librairie Vilimek, 1889.

M. Zibrt s'occupe particulièrement de l'histoire de la civilisation et des traditions populaires en Bohême. Il y a quelques années, il faisait partie du séminaire philologique de M. Gebauer à l'Université de Prague et il préparait une étude sur les œuvres d'un théologien fort oublié, Philadelphe Zamrsky. Le professeur fit remarquer que ces ouvrages, en apparence rébarbatifs, renfermaient nombre de détails intéressants sur l'histoire des mœurs. M. Z. entreprit de dépouiller, à ce point de vue spécial, toute l'ancienne littérature de la Bohême, en notant soigneusement tout ce qui concernait la vie privée; puis il rechercha dans les archives de Prague les documents relatifs aux propriétés et les règlements des anciennes corporations. Il lut ensuite les monographies des diverses localités déjà fort nombreuses dans la littérature tchèque et qui le plus souvent ont été compilées d'après les archives régionales; il explora lui-même quelques-unes de ces archives. Ce travail préliminaire une fois terminé, l'auteur n'a plus eu qu'à grouper dans une série de chapitres les matériaux qu'il avait si patiemment rassemblés. Il a suivi tout simplement l'ordre du calendrier; il commence par les fêtes de la nouvelle année, continue par l'Epiphanie, le Carnaval, Pâques et termine par la Noël. L'exemple avait été donné, il y a longtemps déjà, par feu Hanusz dans son *Calendrier mythologique slave* (Bajeslovny kalendar, Prague, 1860). Seulement Hanusz avait la manie de la mythologie; il voyait partout le culte de Peroun ou d'autres divinités plus ou moins authentiques. M. Z. laisse de côté tout essai de synthèse ou d'explication mythologique; il fait remarquer avec raison que la mythologie tchèque n'est pas suffisamment connue. A côté des chapitres sur les fêtes annuelles, il a groupé des chapitres fort curieux sur certaines superstitions (les nains, les esprits des eaux, les feux follets, etc.). Chaque détail est accompagné d'une référence précise au livre dont il est

1. Cette petite crique servait de rendez-vous aux fustes et brigantins qui soutenaient contre l'Espagne la guerre maritime qui fut longtemps permanente sur ces côtes; le vocable signifie : *Assemblée des victorieux*.

2. Pour savoir bien exactement à quoi s'en tenir sur cette question tant controversée, il est bon de lire : *Les Mystères du peuple Arabe*, par le commandant Richard, et *Mœurs et coutumes des Indigènes de l'Algérie*, par le lieutenant-colonel Villot. On verra dans ces deux ouvrages, faits par des hommes qui ont passé une bonne partie de leur vie au milieu des indigènes, ce qu'on doit penser de leurs vertus.

tiré et, comme ce livre est le plus souvent fort rare, l'ouvrage de M. Zibrt constitue toute une bibliothèque. Il n'est d'ailleurs point avare de citations, et des notes copieuses accompagnent son exposition. Le volume se termine par un index détaillé. C'est dire qu'il répond aux exigences de la critique la plus sévère. Il est à souhaiter que les Revues spéciales en donnent de nombreux extraits. Un chapitre particulièrement intéressant est celui qui est consacré aux représentations dramatiques dont la fête de Pâques était accompagnée.

Louis LÉGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 mai 1889.

M. Deloche, au nom de la commission du prix de numismatique (fondation Allier de Hauteroche), annonce que le prix est donné cette année à M. Théodore Reinach, pour son ouvrage intitulé : *les Monnaies de trois royaumes de l'Asie-Mineure.*

M. Georges Perrot annonce, de la part de M. Victor Waille, la découverte d'une importante inscription latine de douze lignes, trouvée à Cherchel le 23 mai. C'est une dédicace à Licinius Héraclès, gouverneur de la province de Maurétanie Césarienne, dont le nom était déjà connu par divers textes épigraphiques, notamment par une dédicace de l'an 297 de notre ère.

M. Paul Monceaux commence une communication sur la *Restauration d'Olympie*, qu'il prépare en collaboration avec M. Laloux. Il donne lecture de divers fragments de l'ouvrage qui portera ce titre et met un grand nombre de planches sous les yeux des membres de l'Académie.

L'exploration d'Olympie, commencée par l'expédition française de Morée en 1829, a été continuée et terminée par une mission allemande. MM. Monceaux et Laloux ont pris à tâche de recueillir tous les renseignements fournis par les fouilles et d'en tirer les éléments d'une restitution générale des monuments, des sculptures et des fêtes d'Olympie. Les fragments et les planches que M. Monceaux soumet aujourd'hui à l'Académie se rapportent à l'ensemble de l'enceinte sacrée et au grand temple de Zeus.

M. Piette présente à l'Académie divers monuments de l'art des temps préhistoriques, fragments de bois de renne sculptés et galets peints, recueillis dans la grotte du Mas d'Azil (Ariège). Il insiste sur la perfection avec laquelle sont exécutées les sculptures et sur les renseignements qu'elles fournissent pour la connaissance des mœurs de l'époque où elles ont été faites. Sur une gravure, faite au champ levé, on voit une femme couchée auprès d'un renne; il semble que cet animal ait vécu dans un état de demi-domestication. D'autres fragments, ceux-ci sculptés, représentent des aurochs; l'animal est figuré avec beaucoup de vie et d'exactitude. Plusieurs pièces nous montrent des chevaux, dont un avec un mors dans la bouche. Il y a jusqu'à des études de squelettes et d'écorchés : deux sculptures figurent l'une et l'autre des têtes de cheval, l'une dépouillée de sa peau ; l'autre de ses muscles. Quant aux galets peints ou pour mieux dire coloriés, M. Piette les attribue à une époque postérieure : on n'y remarque que des taches de couleur, disposées symétriquement ou formant des dessins géométriques, mais rien qui ressemble à de l'art proprement dit.

Ouvrages présentés ; — par M. Wallon : REVILLOUT (E.), *le Nouveau Papyrus d'Hypéride* (extrait de la *Revue des études grecques*); — par M. Boissier : CAGNAT (R.), 1° *l'Année épigraphique;* 2° *le Camp et le Prætorium de la 3e légion Augusta à Lambèse;* 3° *Sur les manuels professionnels des graveurs d'inscriptions;* — par M. Menant : MÉLY (F. DE), *le Poisson dans les pierres gravées* (extrait de la *Revue archéologique*); — par l'auteur : BOISLILE (A. DE), 1° *la Place des Victoires et la Place Vendôme;* 2° *Lettres de Saint-Simon au cardinal Gualterio*, publiées pour la Société de l'histoire de France; — par M. Paul Meyer : MÉLY (F. DE), 1° *le Cardinal Étienne de Vancza* (extrait de la *Revue de l'art chrétien*); 2° *la Table d'or de don Pedro de Castille;* — par M. Delisle : 1° *Souvenirs de la France wallonne*, publiés par Félix BRASSART, 2e série, t. VIII; 2° LA BORDERIE (Arthur DE); *Études bibliographiques sur les Chroniques de Bretagne d'Alain Bouchart* (1514-1541).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 17 juin — 1889

317. — Paul de LAGARDE. **Purim**, ein Beitrag zur Geschichte der Religion. Gœttingen, Dieterich, in-4, 1887, 58 p.

L'origine et l'étymologie du mot *Purim* qui désigne chez les Juifs la fête historique du 14 Adar, ont été l'objet de bien des discussions de la part des historiens et des linguistes. La plupart des exégètes s'accordent cependant à voir dans ce vocable le pluriel d'un prétendu mot perse *pur* qui aurait le sens de « sort ». D'après M. J. Halévy, ce serait le mot araméen *poura* avec le même sens. M. de Lagarde, qui avait proposé autrefois une tout autre étymologie, y revient aujourd'hui avec plus de détail. Se basant sur les transcriptions φρουρια, φουρδια etc., que l'on trouve soit dans Josèphe, soit dans les traductions du Livre d'Esther, il fait venir l'hébreu *Purim* d'un mot perse *Frôharân*, qui aurait désigné, suivant lui, dès l'époque ancienne, la fête des ferouers ou des âmes. Cette fête dont le vrai nom était en pehlvi *Fravardigân*, était une des plus importantes chez les Perses ; elle durait six jours et avait lieu tous les ans en l'honneur des cinq épagomènes qui terminaient l'année et du 1er *Farverdîn* ou premier jour de l'an. La fête juive aurait donc été empruntée des Perses ; seulement, au lieu d'une série de réjouissances pieuses et saintes comme en comportait la religion de Zoroastre, les Juifs auraient dénaturé et travesti cette fête des âmes pour en faire, dit M. L., l'occasion de scènes de débauches et d'ivrognerie.

Indépendamment de ce qu'il y a d'étrange et de mauvais goût à prêter à la religion juive de pareils sentiments, cette opinion du savant allemand a l'inconvénient de supprimer, sans discussion, le côté historique de la fête des Purim qui se rattache à un épisode du règne de Xerxès et dont l'authenticité a été reconnue par de bons esprits. Mais elle a surtout le défaut, et c'est le seul point qui nous occupe ici, de reposer sur une étymologie très contestable.

On sait le rôle important que ces génies, contemporains et frères des *Pitris* du Véda, jouent dans la mythologie de l'Avesta et dans la religion iranienne. Leur nom en vieux perse est *fravarti*, pehlvi *fravard* d'où le pluriel *fravardiân* « les génies » et le subst. *fravardigân* « nom de la fête des fravardiân ». Telle était la prononciation de ces mots aux v[e] et IV[e] siècles avant notre ère, ainsi que le prouve le cappadocien *Faratania*, et probablement aussi au III[e] siècle, époque la plus basse à laquelle on puisse faire descendre la rédaction du Livre d'Esther. Mais de là à *Pur* et *Purim* il y a loin ; aussi M. L. va-t-il chercher pour intermédiaire une forme *Frôhar* dont le pluriel *Frôharân* aurait donné *Purim*. Ces deux formes se trouvent bien en effet dans les dictionnaires pehlvis et persans, mais on sait aujourd'hui que *frôhar* est une fausse lecture, comme il y en a quelques-unes dans la littérature parsie, et d'origine relativement moderne, c'est-à-dire postérieure de plusieurs siècles à l'époque ou le mot *purim* aurait été créé. Il faut donc rejeter, une fois pour toute, l'explication proposée par M. L. et s'en tenir, faute de mieux, à la tradition juive.

Le mémoire que nous analysons contient en outre des détails intéressants, quoique déjà connus, sur les noms des mois dans les différents calendriers perse, cappadocien, arménien et du Turkestan. La seule chose qui me paraît originale et dont tout le mérite revient à M. L., c'est d'avoir montré que les noms de mois arméniens Dré, Méhégan, Ahégan et peut-être Hrodits pour Hrodégan, correspondent phonétiquement aux formes pehlvies Tir, Mihir, Aher ou Atra et Fravard. — On peut regretter que dans ce travail, qui contient d'excellentes choses, quoique noyées dans trop de détails et de hors-d'œuvre, l'auteur ait à plusieurs reprises et sans doute pour des motifs personnels, manqué de convenance et d'urbanité envers un homme d'une autorité, d'une science et d'une respectabilité indiscutables, comme M. Spiegel, le célèbre iraniste d'Erlangen.

E. DROUIN.

---

318. — Tullio MARTELLO. **La Genesi della Vita e l'Agnosticismo.** Roma-Bologna, Treves, 1889. In-8, 48 pp.

Cette courte et intéressante brochure est la reproduction d'une conférence publique faite à Venise, et l'auteur y démontre en termes excellents l'ignorance profonde où nous laissent les plus récents travaux et les découvertes les plus retentissantes du XIX[e] siècle, sur le problème de la vie et à plus forte raison sur les origines de l'être. Rien, selon lui, ne nous interdit, rien même ne nous dispense d'admettre un principe éternel qui n'a de raison d'être qu'en lui-même, et une finalité obscure, consciente ou non, qui préside à son évolution. Ces vérités un peu banales sont développées avec une netteté remarquable, parfois avec une réelle éloquence. Il n'est point mauvais d'ailleurs de prémunir de temps

à autre le grand public contre les séductions de la philosophie prétendue positive, auxquelles il se montre trop accessible. Mais pourquoi M. Martello, dans le louable dessein d'orner une conférence qui n'avait pas besoin de ce placage, est-il allé chercher dans l'Inde le morceau de haute littérature qui lui sert de conclusion? pourquoi surtout, en reproduisant cet hymne à Brahma où il est question de Zeus, ne l'a-t-il point soumis à l'esprit de sage critique qui préside au reste de son œuvre? Il sait que l'hymne est de Vâlmiki, que Vâlmiki est l'auteur du Râmâya*n*a, qu'il vivait au moins 16 siècles avant notre ère, que, dès cette époque reculée, Brahma était le Dieu suprême de l'Inde... Que de choses il sait, ce fervent agnostique, et qu'ignoreront toujours les indianistes de profession!

A.-A. G.

---

319. — VALENTINI, **Di un bollo figulino rinvenuto in Bomarzo.** Orvieto, 1889, in-8, 15 pages.

C'est un petit travail sur une empreinte de tuile romaine récemment trouvée à Bomarzo. L'inscription qui constitue cette empreinte est déjà connue et le commentaire de M. Valentini ne contient rien de nouveau. On y trouvera surtout un résumé de quelques opinions de M. Descemet.

R. C.

---

320. — **Lettres inédites de Michel Apostolis,** publiées d'après les manuscrits du Vatican, avec des opuscules inédits du même auteur, par Hipp. NOIRET (Bibl. des écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 54me). Paris, Thorin, 1889, in-8, 167 p.

Quand on lit les lettres contenues dans ce volume, on se demande si elles méritaient, par la qualité ou l'abondance des informations qu'elles contiennent, d'être données au public. La préface nous dit bien (p. 26) que l'intérêt de cette correspondance consiste dans les « renseignements qu'elle nous donne sur le personnage si curieux de Michel Apostolis et par lui sur la condition misérable des professeurs et des lettrés après la prise de Constantinople, le tableau qu'elle nous fournit de l'état du monde grec périssant lambeau par lambeau, etc. » ; mais le lecteur est désappointé : les maigres détails historiques que nous trouvons dans ces lettres sont connus d'ailleurs, et si Apostolis nous apparait comme un quémandeur fatigant et parfois incivil, nous n'avons pas le droit d'en conclure que les lettrés grecs de l'époque aient été indistinctement dans une situation aussi précaire. Quant à la langue, nous voyons en effet comment un homme doué de mémoire et pourvu de lectures étendues pouvait écrire à la manière ancienne et se faire illusion sur son propre style; mais la date n'y fait rien, et un savant hellène de nos jours écrirait aussi facilement en grec ancien, sans qu'un tel pastiche puisse être

considéré comme ayant une valeur quelconque pour l'histoire de la langue. Reste donc la personne même d'Apostolis, qui devient ainsi plus connue; et comme rien de ce qui touche à la Grèce ne saurait être indifférent à l'helléniste, H. Noiret a cru devoir publier cette correspondance, d'autant plus qu'elle est un complément aux 47 lettres publiées par M. Legrand. La critique devait faire remarquer qu'il s'en est exagéré l'importance historique et littéraire; mais il n'est que juste de rendre hommage au travail et au soin du jeune savant, prématurément enlevé à la science, avant même d'avoir pu achever l'impression de ce volume; un de ses amis, M. Desrousseaux, a rempli le pieux devoir de le mener à bonne fin [1].

My.

---

321. — **Geschichte des Physiologus,** von Dr. Friedrich Lauchert. Mit zwei Beilagen. Strasbourg, Trübner, 1889, in-8, xiii-312 p.

Tous ceux qui se sont occupés de l'histoire des littératures du moyen âge ont fait connaissance avec les *Bestiaires*, ces singuliers manuels de zoologie symbolique et mystique dont la plupart de ces littératures nous offrent des versions complètes ou au moins des reflets. Les *Bestiaires* s'en réfèrent généralement à un certain *Physiologus*, que les uns paraissent regarder comme un auteur et les autres comme un livre, et dont ils se contentent en général de traduire les dires dans leur langue, en y ajoutant des compléments puisés ailleurs, surtout dans Isidore de Séville. Ce *Physiologus* lui-même existe en latin dans de fort anciens manuscrits, et il est traduit d'un texte grec, dont les exemplaires ne sont pas rares non plus dans nos bibliothèques; de ce texte grec dérivent aussi des versions éthiopienne, arménienne, syriaque, arabe et slave (d'où procède une roumaine). La plupart de ces textes sont aujourd'hui publiés; mais, malgré les travaux assez nombreux auxquels ils ont donné lieu, il manquait encore une étude d'ensemble qui suivît depuis son origine jusqu'à la fin du moyen âge les destinées de ce livre curieux. C'est cette tâche que s'est donnée M. Lau-

---

1. Quelques observations de détail : lettre 65, le sommaire est inexact; Apostolis ne remercie pas son correspondant des provisions qu'il lui a envoyées; il le prie au contraire de lui en envoyer. Lettre 66, le passage expliqué dans la note est mal traduit; il est d'ailleurs fort clair, tant en lui-même que par le contexte : Apostolis, revenu d'Italie, espérait recevoir promptement de l'argent de Kyrinos, conformément aux instructions de Bessarion, et l'avait dit à quelques amis; ne recevant rien, il s'étonne « de rencontrer précisément le contraire de ce qu'il disait » (ἑτέροις αὐτοῖς ἢ ἔλεγον). P. 149, l. 23, l'éditeur conjecture ἐκπαιδεύειν ἐθέλοιτε, qui fait la phrase, mais est peu conforme au sens général. Apostolis prétend enseigner aux Italiens non ce qu'ils ne veulent pas, mais ce qu'ils ne savent pas faire; il faut donc lire εἰδείητε, qui d'ailleurs est très vraisemblablement le mot lu εἰδῆτε. Ce discours aux Italiens est le morceau le plus intéressant de cette publication; il renferme des vues originales et des détails curieux sur la manière dont les professeurs grecs du xve siècle enseignaient la langue ancienne.

chert, qui partait de l'étude du *Physiologus* allemand, et il l'a remplie d'une manière en général fort satisfaisante. Il montre d'abord que l'original grec a été écrit à Alexandrie, probablement dès le second siècle de notre ère, et réfute très judicieusement l'opinion de ceux qui y ont vu un livre gnostique (qualification dont on a tant abusé) ; les quelques propositions hétérodoxes qu'on peut y relever n'avaient rien de scandaleux à une époque où les dogmes n'avaient pas encore toute leur fixité, et on les retrouve plus ou moins pareilles non seulement chez Origène, mais chez des Pères des premiers âges dont l'orthodoxie générale n'est pas suspectée. L'existence d'une traduction latine est attestée dès le ve siècle [1], et il nous en est parvenu au moins deux, dont la plus répandue est sans doute celle-là même. De là procèdent les versions ou imitations, en vers et en prose, anglo-saxonne, anglaise, allemande, norvégienne, française, provençale (vaudoise), espagnole, que M. L. passe en revue en les accompagnant de remarques critiques. Il étudie ensuite « les allégories du *Physiologus* dans la littérature (sacrée et profane) des peuples germaniques et romans du moyen âge », puis « la symbolique du *Physiologus* dans l'art chrétien, » où, comme on sait, elle a joué un très grand rôle, et enfin « les dernières traces du *Physiologus* depuis la Renaissance et jusqu'à nos jours, par exemple l'emploi fait encore souvent, dans la poésie artistique ou populaire, du mythe du pélican [2] ou de la croyance à la fidélité de la tourterelle [3]. Comme appendice il nous donne une édition, meilleure que celle de D. Pitra, du texte grec, et une autre d'une version allemande en prose sans grand intérêt. Dans un chapitre d'introduction, qui forme l'une des parties les plus intéressantes et les meilleures de l'ouvrage, M. L. recherche, pour les quarante-neuf chapitres du livre grec, les origines ou les parallèles que fournit la littérature grecque antérieure au point de vue des fables racontées sur les animaux, eux-mêmes parfois fabuleux ; il

1. M. L., par une ingénieuse déduction, rend probable qu'elle a été faite entre 397 et 431 (p. 89). Notons à ce propos le savant travail de M. Friedrich auquel il renvoie (*Sitzungsber. der histor. Klasse* de l'Académie de Munich, 7 janv. 1888) et qui démontre que le fameux *decretum Gelasianum de recipiendis et non recipiendis libris* n'est pas du pape Gélase, qu'il n'est pas antérieur à 533, et que la liste des livres condamnés qui y est jointe est elle-même une addition postérieure.

2. M. L. aurait pu citer là les vers célèbres où Alfred de Musset a fait un si magnifique emploi du symbole du pélican. Mais toute cette partie de son sujet est indiquée plutôt que traitée. L'*euphuisme*, qui mit à la mode les comparaisons les plus cherchées avec les propriétés vraies et surtout fausses des animaux, a parfois eu recours aux matériaux du *Physiologus*, et on en retrouverait aussi des traces dans Shakspeare. D'autre part, il n'est pas facile de discerner, et l'auteur ne l'a pas toujours essayé, bien qu'il ait parfaitement vu la difficulté, ce qui, dans ces croyances zoologiques utilisées par les poètes, provient du *Physiologus* et ce qui remonte à d'autres sources.

3. Dans l'original grec, c'est à la corneille (κορώνη) qu'est attribuée cette fidélité ; mais de bonne heure les mss. l'ont ajoutée à l'article de la tourterelle, qui suit immédiatement. Aristote et d'autres auteurs grecs croyaient d'ailleurs à la monogamie de la tourterelle.

montre que notre auteur a souvent mal compris les sources où il puisait [1], et que souvent aussi il a volontairement altéré les récits qu'il empruntait pour les faire mieux cadrer avec l'interprétation qu'il voulait leur donner : ainsi la tendance chrétienne de l'ouvrage se manifeste même dans sa partie profane, et nous avons là une « adaptation » qui attache plus d'importance à la fin pieuse qu'il s'agit d'atteindre qu'aux moyens employés pour y arriver. Le remanieur chrétien n'a pas appelé son livre φυσιολόγος ; il emprunte seulement, en les arrangeant au besoin, ses chapitres de prétendue histoire naturelle à un auteur qu'il appelle ὁ φυσιολόγος, et qu'il présente toujours comme ayant *dit* ce qu'il répète (ὁ φυσιολόγος ἔλεξε ou εἶπε, lit-on dans chaque chapitre). M. L. suppose non sans vraisemblance que ce « physiologue » par excellence était Aristote, c'est-à-dire qu'il circulait à Alexandrie, sous le nom d'Aristote, un manuel de fabuleuse histoire naturelle, destiné à l'amusement (et peut-être, comme on l'a supposé, à des exercices de rhétorique), et où notre auteur chrétien a pris le thème de ses expositions tropologiques et mystiques. Là comme en d'autres cas, ce sont les plus pauvres produits de la décadence grecque ou plutôt de l'« hellénisme » qui ont captivé l'imagination du moyen âge (lequel commence intellectuellement avec les premières tentatives faites pour accommoder la culture antique aux croyances venues de Judée), et qui l'ont dominée jusqu'à la glorieuse renaissance de la pensée et de la science en Italie.

Le livre de M. L. sur cet assez triste sujet est, je l'ai dit, savant et judicieux; mais il s'en faut qu'il soit complet [2] et qu'il éclaircisse suffisamment tous les points qu'il aborde. On aurait souhaité que l'auteur s'étendît un peu plus sur cette tendance allégorique et tropologique dont le *Physiologus* est un des produits, et nous fît assister au travail qui s'est opéré dans l'esprit de l'humble et pieux compilateur Alexandrin qui rédigeait pour ses frères en Christ un livre destiné, sans probablement qu'il s'en doutât, à avoir pendant mille ans un si prodigieux succès. Dans la suite de l'histoire du *Physiologus*, le rapport de la vulgate latine au grec est trop sommairement indiqué : ainsi l'auteur ne fait pas remarquer que le latin ajoute au chapitre sur la tourterelle ces deux traits caractéristiques que la femelle devenue veuve ne boit plus d'eau claire et ne se pose plus sur des rameaux verts, traits qui cependant, il le constate ailleurs, se retrouvent souvent mentionnés dans la poésie du moyen âge, et dont le second a donné lieu en allemand à une locution proverbiale. — Le chapitre intitulé « le *Physiologus* dans l'histoire naturelle du moyen âge » est très insuffisant. Entre autres

1. Toutefois, il faut remarquer que ces contre-sens sont sans doute le fait non de l'arrangeur chrétien, mais du compilateur désigné par lui sous le nom de Φυσιολόγος. D'ailleurs, ces « contes d'animaux » devaient circuler sous des formes diverses, et les variantes peuvent souvent remonter à la tradition non littéraire, mais orale.

2. Bien entendu, l'auteur a eu raison d'éviter une abondance stérile et de ne pas accumuler par exemple, comme il eût été facile de le faire, des citations d'auteurs ecclésiastiques du moyen âge qui n'auraient servi à rien.

sources où l'auteur aurait pu puiser avec profit, je citerai l'important article de M. Léopold Delisle sur « divers auteurs de traités sur les propriétés des choses », dans le t. XXX de l'*Histoire littéraire de la France*, qui a paru quelques mois avant l'ouvrage de M. Lauchert. — Le chapitre sur les *Bestiaires* [1] français est encore plus incomplet : non seulement M. L. ne connait pas les recherches récentes de M. Mann sur Guillaume le Clerc [2] et de M. Paul Meyer sur Pierre [3], mais il ignore absolument le *Bestiaire* de Gervaise, que ce dernier savant a publié il y a quinze ans dans la *Romania* [4]. La manière dont il traite la poésie lyrique provençale et française prouve qu'elle ne lui est guère familière [5], et toute la partie romane de son livre serait susceptible de nombreuses améliorations; j'en dirai autant de celle qui regarde l'art du moyen âge. Il n'en a pas moins fait un travail utile, dont il faut lui savoir gré, et qui servira de base aux études que l'on pourra désormais entreprendre sur ce sujet, comme de guide à ceux qui auront occasionnellement à s'en occuper. Son livre prend sa place à côté de quelques autres qui, dans ces derniers temps, ont éclairé l'histoire des idées et des croyances du moyen âge : les recherches de ce genre aboutissent et aboutiront de plus en plus à montrer combien peu ces idées et ces croyances ont été originales. Loin d'être une époque d'imagination créatrice, comme on l'a souvent répété, le moyen âge, sauf dans quelques domaines assez restreints (et qui n'appartiennent pas à l'ordre religieux) [6], n'a fait que croire passivement et répéter avec plus ou moins d'intelligence et de fidélité ce qui lui était transmis par l'antiquité chrétienne. La véritable époque de création pour ce qu'on peut appeler, au sens le plus large, la mythologie chrétienne, est l'époque où la nouvelle religion s'est rencontrée avec le monde ancien, et où, grâce à elle, des produits de l'imagination orientale ont pénétré en grande masse dans le monde gréco-latin; une fois admis, ils ont suscité fort anciennement un certain nombre d'imitations, et surtout ils ont dû à leur connexion avec la religion triomphante de se transmettre aux siècles subséquents et de se perpétuer sous mille formes

1. Où ce nom de *bestiarius* ou *bestiarium*, avec le sens de *liber moralis de bestiis* (Hugutio), apparaît-il pour la première fois?

2. *Franzœsische Studien*, t. VI, p. 297-306.

3. Voyez mon *Manuel d'ancien français*, I, § 101 (note bibliographique).

4. Voy. *Manuel*, *l. c.* — M. L. ne cite pas non plus le *Volucraire* d'Omond (*ib.*).

5. Des quatre textes allégués dans la n. 1 de la p. 187, trois ne sont pas bien interprétés. La chanson de Jacques de Cambrai (pièce en l'honneur de la Vierge) s'annonce simplement comme faite sur le modèle de la célèbre pièce de Tibaud : *Aussi com l'unicorne sui*, et c'est cette chanson même (Raynaud 2075) qui est attribuée par erreur, dans le ms. de Berne, à Pierre de Gand; la chanson qui commence par *Tout ausi com l'olifans* n'est autre que la pièce de Richard de Barbezieux citée p. 186 (cf. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, XLIII, 376).

6. L'épopée est naturellement mise à part, comme étant une production vraiment spontanée et où l'invention ne joue à l'origine qu'un rôle secondaire; on trouve au contraire des fictions qui semblent originales dans beaucoup des romans dits de la Table Ronde, dans quelques romans d'aventure, etc.

nouvelles, tandis que les productions de l'imagination antique, à cause de leur caractère païen, étaient proscrites, sauf quelques exceptions, ou s'effaçaient d'elles-mêmes de la mémoire du peuple.

G. P.

---

322. — **La gaieté de Baluze.** Documents biographiques et littéraires, par M. G. Clément-Simon. Opuscules burlesques d'Etienne Baluze avec portrait et fac-simile. Tableau généalogique de la famille Baluze. Paris, Champion, 1888, grand in-8 de 88 p.

323. — **Le Père Martial de Brive.** La muse séraphique au XVIIe siècle par le même. *Ibid.*, grand in-8 de 81 p.

324. — **Charlotte de Maumont,** fille d'honneur de la reine Eléonore femme de François Ier, par le même. *Ibid.*, 1889, grand in-8 de 37 p.

325. — **Tulle et le Bas-Limousin.** Henri III. La Ligue, prise de Tulle par les huguenots d'après des documents inédits, par le même. *Ibid.*, grand in-8 de 272 p.

Ces quatre publications attestent l'activité de M. Clément-Simon et présentent toutes grand intérêt.

I. On savait déjà par un couplet de La Monnoye, que Baluze était un très gai convive. Le grand érudit était gai ailleurs qu'à table : il l'était jusque dans son cabinet de travail. Oui, dit M. C. S. (p. 2), « ce doctissime personnage, ce professeur en droit canon, ce *Stephanus Baluzius* qui nous apparaît tout hérissé de grec et de latin, de palimpsestes, de notes tironiennes, au milieu de ses cinquante *in-folio*, était un joyeux vivant, un aimable épicurien, dans l'honnête acception du mot. Il aimait à rire, même la plume à la main. Après le labeur le plus ardu, il était heureux de se détendre dans le commerce d'amis gais et spirituels comme lui-même, et quittait l'annotation des *Capitulaires* pour écrire quelque facétie. » Les *facéties* de Baluze, pièces burlesques ou parodies, publiées par M. C. S., sont au nombre de onze. Une (en latin) avait déjà paru dans le tome VI des *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets (1749). Des dix autres, trois, autographes, font partie de la collection de M. C. S. ; sept sont conservées à la Bibliothèque nationale. Toutes ces pièces, dit l'éditeur (p. 14), « quoique se rapportant à des faits et à des personnages distincts, paraissent avoir été dictées par un unique sentiment, le désir de livrer au ridicule un compatriote de Baluze, dont le savant et sa famille croyaient avoir à se plaindre. Il s'agit de J.-B. Brossard, qui tenait un rang important à Tulle : chanoine de la cathédrale, théologal, official du diocèse, plus tard conseiller aux sièges royaux. Les faits qui ont servi à exercer la verve de Baluze contre cet ennemi de sa famille et contre ses adhérents sont : 1° l'arrivée dans son diocèse du célèbre Mascaron, nommé évêque de Tulle ; 2° la démission de J.-B. Brossard comme official ; 3° son installation et ses actes comme conseiller au Sénéchal et Présidial [1] ».

1. M. C. S. ne donne aucun renseignement sur le portrait de Baluze reproduit en tête de sa brochure d'après un exemplaire qui se vendait « à Paris chés Daumont

II. — Le Père Martial de Brive est un poète connu d'un bien petit nombre de bibliophiles. On n'a sur lui que d'insuffisantes lignes de l'abbé Goujet, de Charles Nodier , de Viollet-le-Duc. Les grandes Biographies sont ou muettes ou insignifiantes [2]. Presque nulle part on n'indique le nom de famille du Père Martial. Il était fils de François Dumas, lieutenant-général de la sénéchaussée de Brive, député aux Etats-Généraux de 1614, et d'Anne de Lesliau. Il étudia le droit à Toulouse, entra dans l'ordre des Capucins, eut avec Jean Boutin, de Bergerac, ministre à Turenne, une querelle théologique à laquelle fut mêlé François de Cosnac, père de l'archevêque d'Aix [3], se distingua comme prédicateur et mourut, non en 1656, comme l'affirment ses laconiques biographes, mais, au plus tard, dans les premiers mois de 1653. M. C. S. analyse l'œuvre poétique du capucin, qui comprend plus de douze mille vers *(Le Parnasse séraphique et les derniers soupirs de la Muse du R. P. Martial de Brive*, Lyon, 1660); il en tire de nombreuses citations, quelques-unes fort amusantes. Il plaide avec une ingénieuse indulgence la cause du poète, rappelant, à propos de ses ridicules métaphores, que Racan, tout élève de Malherbe qu'il était, est allé encore plus loin que le P. Martial dans la voie du mauvais goût, et que Boileau lui-même, a sur la conscience quelques figures de rhétorique des plus choquantes. Pour rendre plus excusables les images forcées et grotesques du bon capucin, il met en regard de ses vers, des vers pires encore de deux confrères, le P. Rémi de Beauvais et le P. de Saint-Louis [4]. Dans le chapitre intitulé : *Bibliographie*,

---

rue Saint-Martin ». On trouve aux pages 40-41 le fac-similé de diverses signatures d'E. Baluze (1656, 1692, 1699, 1711) et des premières lignes de la harangue burlesque attribuée par lui au malheureux Brossard (24 mai 1672). L'*Appendice* renferme des notes complémentaires sur la famille de Baluze (au sujet du *Livre de raison des Baluze* publié par M. L. Guibert), un *Tableau généalogique*. Signalons, parmi les notes les plus piquantes de M. C. S., la note (p. 38) sur le jour de la naissance de Baluze (24 novembre 1630), jour indiqué par Baluze lui-même et méconnu par une multitude de biographes.

1. Charles Nodier l'avait-il bien lu, lui qui déclare (*Description raisonnée d'une collection de livres*), n° 439 (1844), que certaines parties du recueil « annoncent un talent poétique *très remarquable* ? »

2. La *Biographie toulousaine*, surtout, mérite un mauvais point. Sa notice n'est qu'un tissu d'erreurs.

3. M. C. S. nous révèle, à l'occasion de cette querelle (p. 9), l'existence de deux ouvrages du ministre Boutin et d'un ouvrage de P. de Cosnac, antérieur à la *Défense du livre des Veritez eucharistiques* (Brive, 1656), qui n'ont été mentionnés dans aucune bibliographie. Il publie, touchant la même polémique (p. 10-12), une lettre inédite d'un frère du P. Martial, l'abbé Guillaume Dumas, sieur de la Gauterie, vicaire général et official de Tulle, écrite de cette ville le 21 juillet 1655 et conservée dans le registre 249 des Armoires de Baluze.

4. M. C. S., après avoir cité un étrange passage de *La Magdeleine au désert de la Sainte-Baume* (p. 47), ajoute : « Il y a 7,000 vers de cette force dans le poème du P. de Saint-Louis, et par un sentiment de respect que ce bon moine n'a pas éprouvé, je n'ai pas choisi les plus montés en couleur. Mon but a été de montrer d'abord le détestable goût de la poésie séraphique dans sa décadence, et ensuite la

M. C. S. a réuni d'abondants et précis renseignements. L'*Appendice* est formé : 1° de notes généalogiques sur la famille Dumas et 2° d'une notice spéciale sur Guillaume Dumas, sieur de la Gauterie, chanoine et doyen de l'église cathédrale d'Alet, traducteur de l'*Octavius* de Minutius Felix (1637).

III. M. C. S., après avoir résumé, en quelques lignes rapides et spirituelles, l'histoire des filles d'honneur en général, des filles d'honneur fournies par le Limousin en particulier, a essayé de faire revivre l'image effacée d'une de ces dernières, Charlotte de Maumont, « d'une noble et ancienne famille établie de temps immémorial dans la paroisse de Rosiers, près d'Egletons. Elle naquit dans ce castel de Maumont si pittoresquement attaché au flanc de la montagne et où la tradition, qui n'est peut-être qu'à demi véridique, fait naître les deux papes Clément VI et Grégoire XI [1] ». Son père était Charles de Maumont, seigneur de Maumont, de Fromental, de Villars et baron de la Roche, dont les ancêtres étaient illustres au temps où les Roger, tige des deux papes, n'étaient pas sortis de l'obscurité. Sa mère était Anne de Bourdeille, sœur du père de Brantôme, lequel parle ainsi de sa cousine germaine *(Opuscules et pièces diverses, généalogie)* : « La belle et gentille Maumont, nourrie à la cour, qui fut maîtresse de M. le Dauphin empoisonné, de laquelle fut faicte la chanson : *Brunette suis, jamais ne seray blanche* [2] ». Brantôme *(grands capitaines, M. le Dauphin François*, t. III, p. 174) avait déjà dit : « C'estoit une très sage et vertueuse fille : car les grands volontiers se font des maîtresses pour la gentillesse

---

biensèance relative des œuvres du P. Martial de Brive, leur inspiration à la fois moins vulgaire et moins quintessenciée. »

1. « Tous les historiens, dit M. C. S., font naître les papes Clément VI et Grégoire XI au château de Maumont. Pour qui connaît la situation de la maison de Maumont au commencement du XIVe siècle, cette opinion ne laisse pas que de soulever de sérieuses contradictions. Le château appartenait à cette époque aux puissants seigneurs de ce nom et non aux Roger, alors beaucoup moins illustres. On ne voit pas comment Pierre Roger (Clément VI) et autre Pierre Roger (Grégoire XI) auraient pu naître, le premier vers 1300, le second vers 1330, dans un château qui n'appartenait pas à leur famille. « Le sagace érudit ajoute que des six biographies de Clément VI publiées par Baluze, les unes le disent simplement Limousin, deux lui assignent pour lieu de naissance le *Castrum Malimontis* (peut-être châtellenie et non château), une autre le dit originaire du lieu de Mestre, diocèse de Limoges (*De quodam loco dicto Mestrio*) et c'est là peut-être le nœud de la question. Quan aux cinq vies de Grégoire XI publiées aussi dans les *Vies des Papes d'Avignon*, une seule précise son lieu de naissance : *De loco de Malomonte*.

2. M. C. S. dit (p. 21, note 2) : « Le Roux de Lincy (*Chants historiques du XVIe siècle*, 1841), reproduit le couplet, (p. 112), mais il commet une double erreur (p. 33) en déclarant que Brantôme ne donne pas le nom de la maîtresse du Dauphin dont il est question dans la chanson et en ajoutant : c'était Mme de Lestrange, dame d'honneur de la reine, celle même dont Clément Marot a dit dans ses *Étrennes*:

A la beaulté de Lestrange, etc. »

Voir (p. 33) de curieuses particularités sur Mme de Lestrange, tirées par M. C. S. d'un récit très réaliste des *Commentaria* de l'évêque Beaucaire de Péguillon (Lyon, 1635).

et pour les vertus qu'elles ont, autant que pour autre chose. » M. C. S., comme le chroniqueur périgourdin, croit à un simple amour platonique entre le fils de François I[er] et la fille du baron de Maumont. Ne peut-on citer, à cette occasion, le joli mot d'autrefois : comment faites-vous donc pour en être aussi sûr que cela ? Quoi qu'il en soit, voici au sujet d'un autre amour qu'aurait inspiré M[lle] de Maumont, des observations rectificatives dont il faudra désormais se souvenir (p. 18-19) : « Il est plusieurs fois question de Charlotte dans les poésies d'Eustorg de Beaulieu, mais je ne sais où les auteurs de la *France protestante* ont pris qu'elle était cousine de ce poète, qu'elle avait repoussé ses avances, rejeté sa demande en mariage, et que, de dépit, Eustorg s'était fait prêtre. L'erreur est grossière. Ceux qui l'ont commise ne se sont pas rendu compte de la situation des personnages et ont lu sans les comprendre les pièces de vers où ils ont puisé cet absurde roman. E. de Beaulieu, d'une obscure origine, organiste, professeur de musique, prêtre, puis ministre protestant, n'était en aucune façon en mesure d'aspirer à la main de la noble Charlotte, et on ne trouve nulle part qu'il fût son parent [1] ». Charlotte se maria, quelques années après la mort du Dauphin, avec un de ses compatriotes, François de Veilhan, seigneur de Penacors. De même que l'on ignore l'époque précise de sa naissance, on ignore celle de sa mort [2].

IV. Des nombreux événements dont la capitale du Bas-Limousin fut le théâtre pendant les guerres civiles du XVI[e] siècle, les deux historiens de cette ville, Bertrand de Latour et Etienne de Baluze, n'en ont rappelé qu'un seul, la prise de Tulle, par le vicomte de Turenne en 1585. Encore, comme le constate M. C. S. (*Introduction*, p. 5), n'ont-ils consacré que quelques lignes écourtées à cette mémorable catastrophe ; sur tous les autres incidents de cette triste période, ils sont restés muets. L'auteur raconte avec une grande netteté et un grand sens critique ce

1. Cette erreur, remarque M. C. S. (en note, p. 19), « a été mise en cours par les frères Haag dans la première édition de la *France protestante*, reproduite avec amplification dans la deuxième édition donnée par M. H. Bordier, et adoptée sans contrôle par M. G. Becker (*E. de Beaulieu, poète et musicien*, Paris, 1880) et par M. Emile Fage (*E. de Beaulieu, poète et musicien du* XVI[e] *siècle*, Tulle, 1880). Il y a beaucoup d'autres erreurs dans l'article *Beaulieu* de la *France protestante*. D'après ce recueil, Eustorg était issu de la famille des seigneurs de Beaulieu (Bas-Limousin). Les seigneurs de Beaulieu étaient, au XVI[e] siècle, le vicomte de Turenne et les consuls de la ville. Il n'y en avait pas d'autres. La famille d'Eustorg, loin d'être seigneuriale, était de si obscure bourgeoisie qu'on ne peut trouver dans les titres du temps aucun indice précis de son existence »

2. M. C. (p. 13) rapporte que La Chesnaye Desbois donne pour frère à Charlotte l'helléniste Jean de Maumont. Il aurait pu invoquer à cet égard une autorité plus sérieuse, celle de Brantôme déclarant (t. X, p. 100) que de sa tante et son oncle de Maumont sortirent, outre M[mes] de Penacors et M[me] de Montaignac, des *enfans masles*, dont un « jamais maryé, qui fut un des sçavans hommes de France. » Voir sur ce traducteur des œuvres de Saint-Julien (Paris, Vascosan, 1554), le XXI[e] des *Sonnets exotériques* de G. M. Imbert (édition de 1872, p. 44), le commentaire de l'éditeur (p. 76) et encore (p. 99) une note inédite de Baluze sur son docte compatriote.

qui se passa dans le Bas-Limousin depuis la mort de Charles IX (30 juillet 1574) jusqu'à l'année 1597. Nous assistons au combat de Monceaux, aux Etats tenus par le comte de Ventadour, gouverneur du Limousin, aux armements de son antagoniste le vicomte de Turenne, au pillage d'Astaillac, à la prise du château de Pouget-la-Tour, à l'entreprise de Ventadour sur Limoges, à la prise de Brive et d'Uzerche, à la prise de Donzenac par Vivans [1], à la tentative sur Tulle [2], à la prise de Sainte-Féréole, du château de Treignac, à la reprise d'Obazine, au siège de Servières, au siège, à la capitulation et à l'occupation de Tulle, aux exploits de Ventadour et de son fils, à la destruction du château de Gimel, etc. Tous ces récits laissent une impression douloureuse exprimée d'une façon saisissante dans ces dernières lignes de l'historien (p. 160) : « Ces quarante années de sang, du massacre de Vassy à l'édit de Nantes, n'avaient rien produit. On voudrait pouvoir les effacer de l'histoire de la patrie ». M. Clément Simon a reproduit une quarantaine de documents inédits dans l'*Appendice* et parmi les *pièces justificatives*.

T. DE L.

---

326. — **Mes Campagnes**, 1792-1815, notes et correspondance du colonel d'artillerie Pion des Loches, mises en ordre et publiées par MM. Maurice CHIPON et Leonce PINGAUD. Paris, Firmin-Didot, 1889. In-8, XXVIII et 520 p. 6 francs.

Pion des Loches, dont MM. Chipon et Léonce Pingaud publient les notes et la correspondance, est né à Pontarlier en 1770. Il fit ses études

---

1. L'auteur cite les *Mémoires de Vivans* d'après une copie conservée à la Bibliothèque nationale (collection Périgord). Depuis que son ouvrage a été non publié, mais imprimé, ces mémoires ont été mis en lumière d'après le ms. original par M. Ad. Magen, sous ce titre : *Faits d'armes de Geoffroy de Vivant* (Agen, 1887, in-8°). M. C. S., trompé par les traducteurs de l'*Histoire* du président de Thou, fait mourir (p. 39) le vaillant capitaine huguenot « à Villandrade près de Bordeaux ». Il fallait dire : *Villandraut, près de Bazas*. Ce ne sont pas seulement les traducteurs de cette *Histoire* qui sont parfois inexacts : l'illustre auteur lui-même est pris justement à partie (p. 124), par M. C. S. au sujet d'une grosse erreur touchant la prétendue révolte de la ville de Brive et la prétendue et sanglante punition de cette révolte par Anne de Lévy à la date du 13 avril 1589.

2. M. C. S. nie contre un membre de l'Institut (p. 24) que la ville de Tulle ait été déjà prise en l'année 1575. En cette même page il nie contre d'Aubigné (*Hist. univ.*, t. II, p. 178) qu'en 1575 se soit fait « un grand soulèvement en Limosin, ceux de Tulle montrant exemple aux autres, pour ne payer tailles à aucun des partis ». Pour diverses allégations des historiens locaux (notamment de Marvaud) victorieusement combattues, voir les pp. 32, 38, 127, 138, etc., M. C. S. établit contre Baluze (p. 127) que la ville de Tulle n'embrassa pas tout d'abord le parti du roi Henri IV, et il reproduit une lettre d'Anne de Lévy aux consuls, écrite de Limoges le 22 septembre 1587, « fort curieuse et qui est inédite », laquelle contredit l'opinion admise. Citons une note (p. 124) qui nous apprend que l'auteur d'intéressants mémoires publiés dans les grandes collections, connu sous le nom de Jean de *Mergey*, signait Jean de *Mergy*, d'après des actes en la possession de M. C. S. Ce Mergy, écuyer, était seigneur de Bénayes, en Limousin.

au séminaire de Besançon — il devait toute sa vie en garder quelque chose — partit pour l'armée en 1793 et fut admis deux ans plus tard à l'école d'artillerie de Châlons. Il assista aux sièges de Kehl et de Peschiera, fit les campagnes de 1805, de 1806 et de 1807, entra dans l'artillerie de la garde impériale, guerroya en Espagne, prit part à l'expédition de Russie. Le chapitre qu'il consacre à l'année 1812 est un des plus intéressants de ses souvenirs (p. 271-344). Il voit le pillage de Moscou et le « brigandage révoltant » des soldats ; il préserve de l'incendie la maison où il loge ; lorsque commence la retraite, il a pris ses précautions, rempli son fourgon, et d'abord il « souffre moins que personne ». Mais bientôt il faut abandonner le fourgon, et voilà notre capitaine enveloppé dans cette déroute où chacun agit à sa fantaisie et pourvoit à sa propre sûreté (p. 309). Quelquefois il aperçoit Napoléon qui s'arrête « pour voir défiler l'armée à côté d'un grand feu ; debout, les bras croisés, il se rassasiait du spectacle de ses troupes marchant à la débandade, sans provisions, sans espoir, dans un silence profond, interrompu par les imprécations que quelques-uns vomissaient à haute voix contre lui. » Tout est gelé ; les chevaux ne boivent plus, s'abattent sur la glace, périssent ; les soldats, exténués de froid, ont à peine la force de couper des arbres pour faire du feu, et « le matin, au moment du départ, le bivouac ressemble à un champ de bataille » ; ceux qui s'écartent, sont pris ou tués ; ceux qui gardent le rang « dérobent jusqu'aux portemanteaux des officiers, croyant y trouver des vivres. » Au bout d'un an, Pion rentrait en France et devenait major au 2e d'artillerie à La Fère. Il ne cacha pas sa joie au retour des Bourbons et il fut un des rares soldats de l'armée impériale qui acclamèrent Louis XVIII avec un véritable enthousiasme. Aussi, à la nouvelle du débarquement de Napoléon, il entraîna d'Aboville hésitant, mit son régiment en état de défense et ferma les portes de La Fère au général Lallemand qui voulait proclamer l'empereur. En récompense, Louis XVIII l'anoblit et le nomma colonel du régiment d'artillerie qui tenait garnison à Metz. M. P. nous apprend dans son introduction que Pion des Loches fut dans ce régiment un « apôtre de l'obéissance à Dieu et au roi » et qu'il mourut le 27 avril 1819.

Les mémoires du colonel Pion des Loches se composent de notes écrites dans les loisirs de la guerre et de lettres qu'il envoya de 1794 à 1815 à sa compatriote, sa fiancée, puis sa femme, Gentille Bousson. Ces lettres sont naturellement plus exactes et plus sincères que les mémoires proprement dits. Les éditeurs ont donc très bien fait de les fondre dans les mémoires et de les citer textuellement aussi souvent qu'il a été possible. Mais je ne sais s'il faut partager leur sympathie pour Pion des Loches. Pion n'a été soldat que malgré lui, il a toujours détesté la guerre, il n'a jamais aimé son métier qu'il nomme « un vrai métier de galérien » et il ne le garde que parce qu'il faut « achever sa carrière » ; en 1808, il demande une place de professeur à l'École de

Fontainebleau ou un poste de percepteur dans sa province. Il dit le plus grand mal de Drouot qu'il traite d'égoïste et d'avare, mais n'en veut-il pas un peu au camarade Drouot de sa brillante fortune, à Drouot qui « en une seule campagne était devenu grand-officier de la Légion, comte, général de division, aide-major, puis major-général de la garde »? (p. 363). Ne s'est-il pas déclaré contre l'Empereur, non point parce qu'il était de famille royaliste, mais parce qu'il n'avait eu sous l'Empire qu'un avancement « lent et borné »? Quoi qu'il en soit, sa figure est curieuse; c'est celle d'un soldat savant; il note en latin les événements de sa vie, il « visite avec un respect religieux les ruines de la maison habitée par Catulle avec sa Lesbie » (p. 112), il emprunte quatre vers à *Athalie* pour en faire la formule du serment prêté par ses soldats, il disserte au milieu d'une de ses lettres sur le prêt à intérêt, ses camarades le regardent comme un phénomène et un *drôle de corps*. En outre, ses mémoires apportent à l'histoire militaire de la Révolution et de l'Empire un témoignage important. J'ai parlé de ses notes sur la campagne de Russie, et M. P. dit avec raison que « rien n'est plus saisissant que cette histoire écrite presque au jour le jour et faisant deviner, dans les misères et les émotions d'une seule existence, celles de tant de milliers d'hommes ». Mais on peut rapprocher des *Mémoires* d'Allix et de Marmont les pages qu'il consacre à son séjour à l'école de Châlons. On lit avec un très vif intérêt ses premières impressions de guerre; à peine sorti de Châlons et arrivé à Strasbourg, Pion est dirigé sur le fort de Kehl que bombardent les Autrichiens; « j'aurais bien cédé tout ce que je savais en mathématiques pour l'art de changer un canon d'affût, de réparer un épaulement. Je m'enfermai toute la journée avec mon d'Urtubie [1]; je pris des notes sur toutes les parties où je sentais ma faiblesse. Avis à messieurs les élèves sortant de l'école, la tête farcie d'*x* et d'*y*, et qui, tout en arrivant au corps, sont envoyés dans une batterie pour faire feu! » (p. 53). Citons encore les pages sur l'armée de Boulogne et la flottille, sur l'entrée des Français à Vienne, sur le soir d'Austerlitz. Il note en passant l' « insolence » de la garde impériale et surtout la « friponnerie » de quelques généraux, les horreurs commises par les soldats : « Je ne sais comment pouvaient vivre les soldats qui traversaient une contrée où d'autres troupes avaient déjà passé; les premiers détruisaient tout, le vin ruisselait dans les caves, les farines étaient répandues dans les maisons, pas un officier n'y remédiait; c'était un désordre affreux » (p. 169). La campagne de Prusse renferme quelques détails curieux; Pion assiste à la bataille d'Iéna, mais « où étions-nous? Quelle partie du champ de bataille occupions-nous? Qui était à notre droite et à notre gauche? Je ne le sais pas encore. » (p. 183). Il accompagne les troupes qui poursuivent Blücher et raconte d'une façon très vive la prise de Lübeck. Il est à Eylau : « de neuf heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, une canonnade épouvantable retentit sur toute la ligne; dès

1. On a écrit *d'Ortubie* et oublié le nom à l'index.

lors je ne vis plus rien ; il y avait deux pieds de neige; le temps était très doux, il dégelait, les chevaux enfonçaient jusque sous le ventre; par intervalles, le soleil se montrait, et s'il se cachait, c'était un fort vent accompagné de pluie ou de neige qui nous aveuglait. Quand le lendemain on nous apprit que le corps d'Augereau avait pris une fausse direction et s'était engagé au milieu de l'armée russe qui l'avait massacré, je n'en fus pas étonné » (p. 209). Après Tilsit, il regagne la France par Berlin et Erfurt. Il trace un affreux tableau de la misère qui régnait à Berlin : « des officiers prussiens viennent dans nos chambres implorer notre pitié. Ce matin j'ai eu la visite d'un vieux capitaine qui a plus de soixante-dix ans, qui a servi sous le grand Frédéric; eh bien ! cet homme demande l'aumône, et sa nation n'est plus rien dans l'Europe » (p. 237). Mais au retour de Russie, en janvier 1813, tout est changé; il loge à Königsberg chez un professeur de théologie; la femme et les filles de son hôte le traitent avec « impertinence » (p. 344); « ... chacun se plaignait de la hauteur, de l'insolence, de l'inhumanité des Prussiens ; chacun aussi notait les villages, les maisons sur lesquels il ferait tomber sa vengeance lorsque l'empereur reviendrait à la tête d'une belle armée. Pour moi, j'étais bien convaincu que l'Allemagne allait se lever en masse et nous rejeter sur la rive gauche du Rhin » (p. 349). Pion tira les derniers coups de canon devant Paris ; il était à la Villette ; la capitulation signée, il quitta Paris et se rendit à Fontainebleau. Il prétend avoir rencontré l'empereur « peu avant d'arriver à Villejuif » (p. 386); sa mémoire l'aura trompé [1]. Le récit de la journée du 10 mars 1815 où il conserve La Fère à Louis XVIII, est assez dramatique.

Nous ne terminerons pas cet article sans remercier de cette publication M. Chipon qui possédait les notes et lettres de Pion des Loches, et le savant et infatigable M. Pingaud qui a composé la notice biographique [2].

A. CHUQUET.

---

327. — Collection des Guides Joanne. **Etats du Danube et des Balkans** (Hongrie méridionale, Adriatique, Dalmatie, Montenegro, Bosnie et Herzegovine). 1 vol. Paris, Hachette.

Le Guide en Orient du docteur Isambert était depuis longtemps épuisé. La librairie Hachette a entrepris de le refaire en l'augmentant. Il était nécessaire de le répartir en un certain nombre de volumes;

1. Napoléon n'est allé que jusqu'à Fromenteau, devant la Cour de France, près les fontaines de Juvisy.

2. Ajoutons que les éditeurs ont augmenté leur volume d'une table des noms de personnes, ainsi que d'un croquis des itinéraires suivis par Pion des Loches, et proposons leur encore de bien menues rectifications. P. 24 et 25, lire Billigheim et non *Belikeim*; p. 141, Donauwerth p. *Donawerth*; p. 177, Vilsbibourg p. *Wilsbibourg*; p. 184, Greussen p. *Creussen*; p. 272, Drouet était maître de poste de Sainte-Menehould et non, comme dit Pion des Loches, de *Varennes*.

trois ont déjà paru : *Athènes et ses environs ; De Paris à Constantinople;* et celui dont le titre figure en tête de cet article. Désormais les publications de la collection Joanne sont anonymes. Mais une note de l'éditeur nous apprend que le présent volume est dû à M. Léon Rousset. C'est certainement l'un des plus intéressants et des plus neufs de la collection. Il décrit des pays où jusqu'ici le touriste français n'avait guère l'occasion de s'aventurer et il fournit aux hommes de cabinet tout un ensemble de renseignements qu'il faudrait aller chercher dans des ouvrages souvent inacessibles. La plupart des cartes sont empruntées à des ouvrages indigènes, notamment à celles de l'Institut militaire géographique de Vienne. Certains plans (ceux d'Agram, de Serajevo) n'avaient, croyons-nous, jamais été publiés en Occident. M. Rousset a eu l'heureuse idée d'ajouter à son texte un vocabulaire des mots usuels, allemands, serbes, roumains, italiens, hongrois. Ce livre rendra de grands services aux voyageurs et ne sera pas inutile aux hommes d'étude.

L. LEGER.

---

328. — Claudio JANNET. **Le socialisme d'État et la réforme sociale.** Paris, Plon et Nourrit, 1889, in-8 de 544 p.

Ce livre n'est pas un traité sur la matière qu'indique le titre ; c'est une réunion d'études sur les questions sociales. En voici les sujets : l'État et le Régime du travail ; le Socialisme de la chaire et la politique sociale en Allemagne ; les Associations rurales en Allemagne ; la Réforme des lois de succession en Allemagne ; l'Assurance obligatoire ; la loi du 21 mars 1884 sur les syndicats professionnels ; les Syndicats industriels pour limiter la production ; les Associations professionnelles catholiques et les sociétés coopératives de consommation ; l'Association des honnêtes gens sur le terrain des affaires ; la Situation de l'agriculture en France ; le Code civil et les réformes indispensables à la liberté des familles ; l'Ordre économique naturel et l'avenir des sociétés européennes. Ces travaux très divers se rapportent tous, comme on voit, au même sujet. J'ajoute qu'ils tendent tous au même but. L'auteur combat de toutes ses forces le socialisme d'État, c'est-à-dire la doctrine qui veut que l'État prenne l'initiative des réformes sociales. L'État, pour lui, ne doit avoir qu'un rôle, accorder aux citoyens les libertés qui leur permettront d'opérer ces réformes eux-mêmes. Encore se garde-t-il d'énoncer à ce sujet des vœux imprudents. Il se déclare, par exemple, tout à fait partisan de la liberté absolue de tester ; mais pour ménager « les opinions dominantes actuellement en France », il se contente de réclamer « l'amélioration des dispositions du Code sur les partages d'ascendants, l'extension de la quotité disponible à la moitié, la liberté des arrangements de famille, enfin des dispositions spéciales aux orphelins mineurs » (p. 446). Il se montre résolument hostile à toutes les innovations de M. de Bismarck ; il doute du succès de celles qu'essaie plus

timidement le ministère Taaffe en Autriche; par contre, il approuve notre loi récente sur les syndicats, et il porte aux nues les associations rurales qui se sont constituées dans l'Allemagne occidentale et méridionale sous l'impulsion de M. de Schorlemer-Alst. Ce n'est pas que M. Jannet appartienne à l'école libérale; il est avant tout catholique, et son amour pour la liberté ne va pas jusqu'à tolérer l'existence des associations « qui, à côté d'objectifs licites, poursuivraient un but contraire à la religion » (p. 74). Au fond la liberté n'est, à ses yeux, qu'un moyen dont le parti catholique se servirait pour donner à la société une organisation nouvelle. Cet espoir n'est point chimérique, si l'on songe aux avantages énormes que procurent aux catholiques l'autorité morale et la forte discipline de leur Église. C'est justement pour ce motif que l'État, représentant et défenseur de la société laïque, aurait peut-être tort de se désintéresser complètement de ces questions. Il faut rendre d'ailleurs à M. Jannet cette justice qu'il est, parmi les siens, un des plus modérés. Est-ce parce qu'il est homme de science, en même temps qu'homme de parti? Toujours est-il qu'on trouve beaucoup à prendre dans son livre, même quand on est très éloigné de ses idées. Il y a sans doute par ci par là quelques exagérations et quelques erreurs; mais l'ouvrage est plein de renseignements exacts et précis sur les phénomènes économiques de notre époque.

Paul Guiraud.

---

329. — **Catalogo da Exposiçao permanente da Bibliotheca nacional** publicado sob a direcçao do Bibliothecario Joao de Saldanha da Gama. Rio de Janeiro. Leuzinger et fils, 1885. (Un fort volume de 1082 pages).

Un décret du 4 mars 1876 a réorganisé la bibliothèque nationale de Rio de Janeiro, en la dotant d'un personnel complet et compétent. Les trésors qu'elle renferme ont été classés et sont désormais à la disposition du public. Le présent catalogue se divise en quatre sections. Chacune d'elles est précédée d'une ébauche historique due au conservateur de la section, et accompagnée d'un index détaillé. Dans la première (livres imprimés et cartes géographiques), nous remarquons bon nombre d'incunables (entre autres la Bible de Mayence 1462) rangés d'après le lieu de provenance. La deuxième (manuscrits) n'est pas très fournie, et il fallait s'y attendre dans une bibliothèque du Nouveau-Monde. Les quelques manuscrits du XIII[e] au XV[e] siècle ne sont que des bibles ou des bréviaires. Ceux qui sont postérieurs à l'invention de l'imprimerie n'ont guère d'intérêt philologique. Signalons pourtant un manuscrit Japonais contenant un roman, des dessins comiques et une carte de la côte du Japon. Une troisième section est consacrée aux estampes, dessins, gravures et eaux fortes, et une quatrième aux médailles. Le catalogue est dressé avec soin, imprimé avec luxe et fait honneur au zèle et à l'érudition des bibliothécaires.

G. Strehly.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'*Association pour l'Encouragement des Etudes grecques en France* vient de publier un nouveau fascicule de son recueil des *Monuments grecs.* Il contient les articles suivants : Max. Collignon : *Cavalier athénien et scènes de la vie guerrière, coupe attique du Musée du Louvre;* L. Heuzey : *Têtes de femmes sur des vases peints;* E. Pottier : *Vases à reliefs provenant de Grèce.* Ce fascicule, qui porte les nos 14-16 (1885-1888) continue le second volume en cours de publication. Il est à souhaiter qu'il soit, sans trop de retard, suivi d'un autre, car ce beau recueil, où les planches et l'exécution typographique sont irréprochables, fait le plus grand honneur à l'*Association des Etudes grecques*.

— La librairie Quantin met en vente, en un très beau volume, une traduction nouvelle de la *Consolation philosophique* de Boëce par M. Octave Cottreau, avec préface de Théog. Cerfberr et six miniatures hors texte. Ces miniatures ornent l'exemplaire de la *Consolation* du roi Charles VIII. (Paris, Quantin. In-4°, 152 p.)

— M. le baron du Roure publie et dirige une *Revue historique de Provence* qui « veut être avant tout un recueil de documents, quelque chose d'analogue, dans une sphère plus restreinte, au Cabinet historique dirigé jadis par Louis Paris;... transcrire et collationner, traduire parfois les documents, des textes originaux depuis les chartes latines du xiie siècle jusqu'aux pièces importantes ou curieuses du siècle dernier, publier aussi de substantiels inventaires, des études et des mélanges historiques, des monographies, etc. ». (Prix annuel : 20 fr., chez Remondet-Aubin, Aix, cours Mirabeau, 55.)

— Notre collaborateur, M. Picavet, vient de rendre compte dans la « Revue de l'enseignement secondaire et supérieur » (1 juin, p. 417) des *Principes du droit* d'Em. Beaussire, qu'il avait déjà analysés dans la *Revue critique*. Nous reproduisons volontiers le post-scriptum de cet article. « La vie de Beaussire a été admirablement remplie. Il s'est acquitté avec une scrupuleuse exactitude de toutes les fonctions dont il a été chargé. Son esprit fin et judicieux, ouvert et pénétrant, son caractère élevé et noble, simple et droit, sa conscience si délicate, son humeur égale, son empressement à accueillir les jeunes gens chez lesquels il croyait apercevoir quelque mérite, l'avaient fait aimer et respecter de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître... Ses deux ouvrages principaux, les *Principes de la morale* et les *Principes du droit* rendront longtemps encore d'importants services et feront connaître, quoique d'une façon incomplète, la physionomie d'un homme, d'un penseur et d'un écrivain qui a bien mérité de son pays. »

ALLEMAGNE. — La Faculté de philosophie de Gœttingue décernera, en 1892, un 1er prix de 3,400 mark et un 2e prix de 680 mark aux auteurs d'un travail sur la situation intérieure de l'électorat de Hanovre sous la domination franco-westphalienne (*Die inneren Zustænde des Kurfürstenthums Hannover unter der franzœsischwestfælischen Herrschaft*, 1806-1813).

— La Société des sciences de la Haute-Lusace a fixé le programme de son concours pour 1891: *Das Gœrlitzer Prozessverfahren wæhrend des XIV-XVI Jahrhunderts* (prix de 150 mark).

— L'Académie des sciences de Berlin a décerné le prix de sa fondation Bopp à M. Th. Zachariae, de Greifswald, qui avait déjà eu un prix de la même fondation en 1883. Le prix actuel est destiné à la publication d'un dictionnaire hindou du xiie siècle. Un autre prix de la fondation Bopp a été accordé à M. Prellwitz, de Kœnigsberg, pour qu'il continue ses études linguistiques.

— Le *Hansischer Geschichtsverein* et le *Niederdeutscher Sprachverein* ont eu leur réunion annuelle les 11 et 12 juin à Lünebourg.

— La *Société de Gœthe* a tenu également son assemblée générale le 13 juin à Weimar.

— La première livraison du *Grundriss der germanischen Philologie* de Hermann Paul a paru chez Trübner, à Strasbourg.

— Voici deux fascicules nouveaux, le XXI[e] et le XXII[e] de l'*Encyclopædie der neueren Geschichte* (Gotha, Perthes), qui est bien près de sa fin; le dernier article est consacré à la Turquie. On trouvera dans ces deux fascicules, comme dans les précédents, nombre de notices faites avec soin et importantes, comme celles sur *Struensee*, les *Subow*, le *Soudan*, les *Suffolk*, les *Suleiman*, les *Sulkowski*, etc. Notons également dans la lettre T les art. *Tatarei*, *Bayard Taylor*, *Teleki*, *Thiers*, *Thugut*, *Tirol*, *Tisza*, *Todesstrafe* (long art. sur l'histoire de la peine de mort), les *Tolstoï*, *Torgau*, *Toscana*, *Trades' Unions*, les *Trautmannsdorf*, le Hongrois *Trefort*, le *Tridentinisches Concil* ou concile de Trente, *Trier* (courte histoire de l'archevêché et électorat de Trèves), *Trieste*, le *Tugendbund*, *türkisches Reich*, *türkische Herrschaft in Ungarn*, *türkische Kriege*. — Art. *Strasbourg;* on ne peut citer, à propos de la Réforme, *Geiler* à côté de Zell et de Bucer; lire Broussier et non *Brousier;* — art. *Tallard* on a oublié sa mission à Londres près de Guillaume d'Orange; — art. *Tallien :* la femme du conventionnel se nomme Thérésia et non *Thérèse* et elle est née, non *à Madrid*, mais à Saint-Pierre de Caravenchel de Arriba, en 1773 et non en *1775;* elle épousa le marquis de Fontenay en 1788, et non en *1790;* elle est morte, non à Ménars, mais à Chimay ; — art. *von der Tann :* le général est né à Darmstadt, et non à Tann; — art. *Thibaudeau*, lire Clair et non *Claire* et ajouter qu'il est mort le *8* mars; — art. *Thibaudin* lire Moulins-Engilbert et non *en Gilbert* et Farre au lieu de *Favre;* — manquent Eugène *Sue* (un instant homme politique), *Surcouf*, la *Tafna* (1837); — la bibliographie est parfois négligée; il fallait citer à l'art. Clém. Thomas, non pas Beaumont-Vassy, mais Max. Du Camp; à l'art. von der Tann, la *Lebensskizze* de Helwig (1882); à l'art. Turgot, le livre de Foncin; à l'art. Turenne l'ouvrage de Beaurain ; et, dans ce dernier article, on trouvera le récit des années 1672-1675 bien écourté (cinq lignes!). *Torcy* méritait également davantage.

ANGLETERRE. — M. Patrick Chalmers, membre de la Société historique royale de Londres, vient de publier une étude intitulée *James Chalmers, inventeur du timbre-poste adhésif, nouvelles recherches sur le projet de sir Rowland Hill* (Londres, Effingham Wilson, 1889. In-8°, 46 p.). Il y démontre que James Chalmers a inventé le timbre-poste adhésif qui sauva de l'insuccès le système du port de lettre à un penny.

— M. Rubens Duval nous envoie la notice suivante : « M. William Wright, l'illustre professeur d'arabe à l'Université de Cambridge, est mort le 22 mai dernier après une longue maladie qui minait sa santé depuis plusieurs années. Les études orientales le passionnaient à un haut degré. Il se rendit célèbre par ses catalogues des manuscrits syriaques et des manuscrits éthiopiens du Bristish museum, qui sont des modèles du genre. Après avoir achevé l'édition des *Ancient syriac documents* préparée par son maître et ami Cureton, il publia des monuments importants de la littérature syriaque, tels que : *The homilies of Aphraates the persian sage; The apocryphal acts of the Apostles* avec une traduction anglaise; *The Chronicle of Joshua the stylite* avec une traduction anglaise; *The Book of Kalilah and Dimnah*, ainsi que d'autres textes parus dans le *Journal of sacred litterature* ou dans des éditions spéciales. Toutes ces publications témoignent de l'étendue des connaissances de leur auteur, et du soin consciencieux qu'il apportait dans l'élaboration des textes.

« Les services rendus par W. à la littérature arabe ne sont pas moindres. On lui doit une édition de la grammaire de Caspari enrichie d'annotations qui en font presque une œuvre originale; une chrestomathie remarquable par la variété des

morceaux qui la composent et qu'il fit suivre quelques années plus tard d'*Analecta arabica* puisés aux meilleures sources. Par sa publication des *Voyages d'Ibn Djobaïr*, il a fourni une précieuse contribution à la géographie du monde musulman et à l'histoire des colonies chrétiennes de Syrie au XII[e] siècle. Mais le meilleur titre peut-être de W. à la reconnaissance des arabisants est la belle édition qu'il a donnée du *Kamil de Moberred*, un des plus anciens et des plus curieux monuments de la littérature arabe des bons siècles. L'archéologie ne lui était pas étrangère : plusieurs inscriptions palmyréniennes inédites parurent par ses soins dans les *Transactions of the biblical archæology Society*. Un de ses derniers travaux est l'article *Syriac litterature* paru dans l'*Encyclopedia britannica*; cet article qui renferme la matière d'un volume, est le manuel le plus complet et le plus savant qui ait été fait de la littérature syriaque; il mérite d'être réimprimé. M. Wright était membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tous ceux qui ont eu la bonne fortune de le connaître personnellement, ont apprécié son caractère affable et serviable; on regrettera le savant, on pleurera l'ami ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 juin 1889.

M. Barbier de Meynard, président, donne lecture d'une lettre de M. le D[r] J. Reboud, qui annonce la mort de son oncle, le médecin-major Reboud, correspondant de l'Académie. Il rappelle les services rendus par M. Reboud au recueil des inscriptions sémitiques, qu'il a enrichi de nombreux documents recueillis pendant son long séjour en Algérie. Il insiste surtout sur la vaste publication où il a réuni un nombre considérable d'inscriptions libyco-berbères, dont la science tirera un grand profit.

M. Léon Gautier, au nom de la commission du prix La Grange, annonce que ce prix est décerné à M. Emile Picot, pour ses deux ouvrages, intitulés : l'un : *les Monologues dramatiques dans l'ancien théâtre français*, l'autre, *les Moralités polémiques dans l'ancien théâtre français*.

M. Héron de Villefosse communique une note du P. Delattre sur la ville antique de *Neferis*, en Afrique. La situation de cette ville n'avait pu jusqu'ici être déterminée d'une façon certaine; on savait seulement qu'elle était peu éloignée de Carthage et qu'elle avait joué un rôle considérable pendant la dernière guerre punique. M. Langon, administrateur du domaine de Khangat et Hadjadj, a découvert sur la colline de Henchir Bou Beker deux dédicaces élevées par la *civitas Neferitana*, l'une à Septime Sévère, l'autre à Caracalla. Il en résulte que Neferis était située sur cette colline et que la plaine voisine fut, pendant la troisième guerre punique, le théâtre des exploits de Scipion et des dernières luttes des Carthaginois contre les Romains.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, donne quelques détails sur le nouvel édifice grec découverte à Sélinonte. On n'a pu encore que constater l'existence de cet édifice, mais les fouilles qui doivent le dégager sont interrompues par les grandes chaleurs. On ne pourra donc en connaître la nature et le caractère avant la saison prochaine. Les fouilles de M. Gsell à Vulci sont également interrompues par une cause semblable.

M. Monceaux termine sa communication sur la restauration d'Olympie.

M. René Cagnat, professeur au Collège de France, communique le résultat de ses recherches sur l'alimentation des armées romaines et particulièrement de l'armée d'occupation de l'Afrique. Il s'attache à établir qu'en temps de paix la fourniture des vivres et fourrages nécessaires à l'entretien de l'armée constituait un impôt en nature, perçu sur les habitants de la province. Ces vivres étaient versés dans des magasins, placés sous l'autorité du procurateur de l'empereur, qui ne les livrait que contre des bons émis par les chefs de corps. Les troupes possédaient, en outre, des troupeaux, que les soldats faisaient paître sur les territoires militaires concédés à cet effet à chaque légion. Les mêmes terrains produisaient aussi du foin pour la nourriture des bêtes de somme. — En temps de guerre, des agents spéciaux de l'empereur rassemblaient, au commencement de chaque campagne, les vivres nécessaires aux troupes et les concentraient dans des magasins créés pour la circonstance près du théâtre des opérations. De là, des convois régulièrement organisés les portaient aux armées. Contrairement à l'opinion de plusieurs auteurs, M. Cagnat croit que les Romains ont dû utiliser le chameau pour ces transports militaires.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 24 juin — 1889

330. — Eugène Revillout. **Le nouveau papyrus d'Hypéride.** (Revue des études grecques, tome II. p. 1-16, et tirage à part chez E. Leroux, 1889.)

On sait quel service M. Revillout a rendu dernièrement à la science et aux bonnes lettres en faisant acquérir au Louvre le papyrus, désormais célèbre, qui renferme le *Contre Athénogène* d'Hypéride. Le « découvreur » se fait aujourd'hui éditeur et commence bravement la publication du précieux document que le hasard, aidé par sa perspicacité, a mis entre ses mains. La plaquette que nous annonçons, destinée à faire patienter la curiosité des hellénistes plutôt qu'à la satisfaire, ne comporte encore que le texte de 2 colonnes sur 17. Les colonnes publiées (numéros 3 et 4) sont au nombre des mieux conservées. M. R. nous en présente un fac-similé héliographique, parfaitement exécuté par la maison Lemercier, une transcription en caractères épigraphiques, où il a inséré, entre parenthèses, les suppléments, une seconde transcription en minuscule, avec la ponctuation et l'accentuation, enfin un essai de traduction française ; le tout encadré dans un résumé substantiel du plaidoyer, et précédé d'une courte étude sur le génie d'Hypéride.

Cette analyse suffit à faire comprendre l'intérêt du nouveau travail de M. R.; quant à son mérite, quiconque a jamais eu à s'occuper de la publication d'un texte grec plus ou moins mutilé, l'appréciera sans peine. Toutefois, M. R. sait mieux que personne (pour avoir lui-même singulièrement amélioré des publications de papyrus dues à d'autres savants) qu'en matière d'éditions de textes anciens on atteint rarement la perfection du premier coup : l'édition princeps est une base solide sur laquelle doivent opérer la science et la divination de plusieurs générations de savants, avant que le chef-d'œuvre apparaisse dans sa sainte nudité, débarrassé de toutes les scories. Comme on ne saurait commen-

cer trop tôt ce travail de nettoyage, nous proposons ici quelques corrections que nous a suggérées une étude attentive du fragment publié par M. Revillout. Nous serions heureux, s'il en est encore temps, que le savant éditeur pût profiter de cette modeste contribution pour l'édition d'ensemble qu'il prépare et qui, dit-on, est déjà fort avancée.

Rappelons-en deux mots de quoi il s'agit : le client d'Hypéride, circonvenu par une courtisane, se rend chez Athénogène pour traiter de l'achat de sa boutique de parfumerie ; son véritable objet est d'obtenir la liberté des deux esclaves qui dirigent la boutique, mais Athénogène lui explique qu'il a tout intérêt à s'en rendre d'abord acquéreur.

Col. III. Ligne 1-5. Texte Revillout : ... νῦν μὲν ἂν δόξειαν δι' ἐμὲ γεγο | νέναι ἐλεύθεροι, ἐὰν δὲ πριάμενος σὺ ὠνῇ | καὶ πράσει εἶθ' ὕστερον, ὅτε ἄν σοι δοκῇ, | φῇς αὐτοὺς ἐλευθέρους, διπλασίαν ἕξου | σίν σοι τὴν χάριν... Corriger εἶθ' (pour εἶτε) en εἶθ' (pour εἶτα) et φῇς en [ἀ]φῇς (le papyrus offre la place nécessaire pour le α). La traduction devient alors : « Actuellement (c'est-à-dire si tu me donnais l'argent pour les affranchir), c'est à moi qu'ils croiraient devoir la liberté ; si au contraire tu deviens leur maître par une vente régulière, et qu'ensuite, plus tard, lorsqu'il te conviendra, tu les affranchisses, ils t'en seront doublement reconnaissants. »

L. 5-9. Texte Revillout : ... ὅσον μέν σοι ὀφείλουσιν | ἀργύριον, μύρου τέ τινος τιμὴν Παγκάλῳ | καὶ Προκλεῖ, καὶ εἴ τι ἄλλο κατέθετό τις ἐπὶ | τὸ μυροπώλιον τῶν προσφελέντων οἷ | α γείνεται, ταῦτα, ἔφη, σὺ ἀναδέξῃ.....

Au lieu de μέν σοι il faut lire μέντοι, leçon que M. R. indique d'ailleurs en note. Προσφελέντων est une forme impossible ; M. R. dit que le ms. porte προσφοιλωντων qu'il a corrigé ainsi « sous les plus expresses réserves. » Mais sur le fac-similé on lit clairement προσφοιτώντων qui offre un sens et une grécité irréprochables. Traduisez : « Quant à l'argent qu'ils doivent — le prix d'un parfum acheté à Pancalos et à Proclès, et quelques autres bagatelles que les clients ont pu mettre dans la parfumerie, comme c'est l'usage, — tu prendras cela à ton compte. »

L. 10-14. Texte Revillout : ἐστὶν δὲ μικρὰ κομιδῇ καὶ πολλῷ πλείω | φορτία ἐστὶν τούτῳ ἐν τῷ ἐργαστηρίῳ, | μύρον καὶ ἀλάβαστροι καὶ ζμύρνα καὶ ἄλ | λ' ἄττα ὀνόματα λέγων, ὅθεν πάντα ταῦ | τα [δείκτ]ης εἶ[πε] αἰδίως. Au lieu de τούτῳ le manuscrit porte clairement τούτων. Les trois derniers mots n'offrent aucun sens acceptable et ne comportent nullement la traduction de M. R. : « Il débitait une kyrielle de noms et, comme s'il me montrait les choses, en disant tout cela, il n'en finissait plus. » Les lettres HCEI qui subsistent seules appartiennent évidemment à un futur ; M. Weil me suggère διαλυθήσεται, qui est excellent. Quant à αἰδίως, il faut le corriger en [ρ]ᾳδίως et traduire : « des marchandises... qui te permettront d'acquitter facilement ces petites charges. » Les mots καὶ ἄλλ'... λέγων forment une sorte de parenthèse qui interrompt le discours direct.

L. 22-25 (Si je consentais à me porter acheteur) : ἐπάξειν μοι ἔμελλεν |

ὕστερον τοὺς χρήστας καὶ τοὺς πληρω | τὰς τῶν ἐράνων ἐν ὁμολογίᾳ. Λαβὼν δ | περ ἐποίησεν,etc., ponctuation défectueuse. Il faut supprimer le point après ὁμολογίᾳ et le placer après ἐποίησεν. Traduisez : « Athénogène allait me mettre sur le dos (et non pas : « devait me désigner dans l'acte d'accord ») ses créanciers et commanditaires, grâce à la convention par laquelle il me tenait ; c'est ce qu'il fit en effet. »

L. 27-28. Revillout : λαβὼν τὸν αὐτοῦ πραγματικ | ὸν [τόμον] γεγραμμένον ἀνεγίνωσκεν : « Prenant le texte qu'il avait préparé relativement à cette affaire, il lut ce qu'il avait écrit. » Τόμον est impossible ; il faut un mot tel que πίνακα ou λόγον et traduire : « Prenant son livre de commerce. »

Colonne IV. L. 1-6. Revillout : Ἦσαν δὲ αὗται συνθῆκαι πρὸς ἐμέ · ὧν ἐγὼ ἀναγινωσκομένων μὲν ἤκουον, ἔ | σπευδεν μέντοι ἐφ' ὃ ἧκον τοῦτο διοική | σασθαι, καὶ σημαίνεται τὰς συνθήκας εὐ | θὺς ἐν τῇ [αὐτῇ] οἰκίᾳ. Au lieu de ἔσπευδεν le manuscrit porte ἔσπευδον qu'il faut conserver ; le changement de sujet ne serait pas grec sans un pronom comme οὗτος ; c'est le client d'Hypéride qui, dans son aveuglement, se hâte de bâcler l'affaire pour laquelle il est venu. Plus loin, au lieu de αὐτῇ lire αὐτοῦ.

L. 16. ἅπαντα τὰ χρέα φανερὰ ἐγεγόνει ὥστ' εἶναί μοι | [ἐ]ν τοῖς ἐράνοις... πέντε τάλαντα. Ὡς δ' ᾐσθόμην, οὐ ἦν κα [θ' ὅλ]ου. Τότ' ἤδη τοὺς φίλους... συνήγαγον, καὶ etc. Au lieu de ἐν (τοῖς ἐράνοις) il y avait probablement σύν : le papyrus offre la place de deux lettres. Ensuite il faut écrire et ponctuer : Ὡς δ' ᾐσθόμην οὗ ἦν κα | [κ]οῦ, τότ' ἤδη etc. « Lorsque j'appris dans quel guêpier j'étais tombé, je réunis mes amis etc. » M. Revillout traduit : « Comme je le sentais, je n'en étais pas au bout. » Mais l'hiatus οὐ ἦν est intolérable et après κα... il n'y a place que pour une seule lettre.

Théodore Reinach.

---

331. — 1. **M. Tulli Ciceronis Cato Maior de Senectute et Lælius de Amicitia.** Scholarum in usum recensuit Robertus Novák. Pragæ, Storch filius, 1889. In-8, 77 pp.

332. — 2. **I tre Libri de Officiis di M. Tullio Cicerone,** commentati da Remigio Sabbadini. Torino, Ermanno Lœscher, 1889. In-8, xxxviii-191 pp.

333. — 3. R. Sabbadini. **Sallustius, Ovidius, Plinius, Germanicus, Claudianus** cum novis codicibus conlati atque emendati. (Extrait du *Museo italiano d'antichità*). In-4, 54 pp.

1. M. Novák publie le texte des deux dialogues de Cicéron *de senectute* et *de amicitia* en le faisant suivre d'une *annotatio critica* de 5 pp. de caractères très serrés. Cet appendice ne contient guère que des conjectures personnelles. Tout le monde ne croira peut-être pas que l'intelligence très déliée de M. N. se soit appliquée à un travail bien utile. Voici un seul exemple de ces conjectures. Dans le récit de la justification de Sophocle par la lecture de l'*Œdipe à Colone*, on trouve la phrase suivante (*de sen.*, § 22) : *Tum senex dicitur eam fabulam, quam in manibus habebat et proxime scripserat, Œdipum Coloneum recitasse iudicibus ;* M. N. supprime *et proxime scripserat* : « Inclusi

ut otiosum ». A mon humble avis, non seulement ces trois mots ne sont pas inutiles, mais ils forment la partie importante de la phrase. Si l'*Œdipe à Colone* n'avait pas été écrit peu de temps auparavant, il n'aurait pu servir de preuve de la santé intellectuelle du poète. Naturellement, dans cette masse de conjectures, il n'est presque pas fait mention des manuscrits. Il y a toute une école de philologues pour laquelle l'étude et la classification des manuscrits est une besogne inférieure. Ils disent au public : « Avec la connaissance que j'ai de la littérature latine, de la langue, des institutions et de l'histoire, et le goût dont je ne manque pas, je trouve que ce membre de phrase est superflu, que Cicéron n'a pu écrire sous cette forme tel passage et qu'il l'a dû écrire de telle manière. Cette méthode est d'ailleurs incommunicable parce qu'elle repose entièrement sur le sentiment personnel. Il y a bien les manuscrits, mais... *sunt sterquilinia.* »

2. Avec M. Sabbadini, on se retrouve sur un terrain plus solide. L'édition classique du *de Officiis* qu'il vient de nous donner repose sur une étude sérieuse des manuscrits. Il est inutile de revenir ici sur la question de l'établissement du texte : les lecteurs de la *Revue critique* n'ont point oublié l'excellente brochure que M. S. lui avait consacrée l'année dernière [1]. Pour ceux qui suivent les travaux de M. S., ce qu'il y a de vraiment nouveau dans cette édition, c'est le commentaire. Consacré presque exclusivement à des questions de langue et, comme on dit en Allemagne, de stylistique, il est excellent. A ce point de vue M. S. a fait une étude minutieuse et approfondie du texte, qui profitera aux personnes qui ont à écrire dans la langue de Cicéron. On ne saurait trop recommander la pratique de ce livre à ceux de nos bacheliers français qui, leurs études finies, désireraient apprendre le latin.

Comme le livre est destiné aux classes, on y trouve des remarques d'un caractère élémentaire. C'est ainsi que M. S. donne des conseils fort judicieux sur la façon de traduire certains mots, certaines phrases. Il y a cependant un point sur lequel je me permettrai de n'être pas de son avis. En présence de périodes un peu longues (celle du début ; celle de la p. 13, § 22) il indique la manière de les subdiviser dans la traduction en trois ou quatre phrases indépendantes. C'était aussi la méthode qu'on nous enseignait autrefois et à laquelle n'ont peut-être pas renoncé les professeurs d'aujourd'hui. Il y a là un sérieux inconvénient, celui d'enlever au style un des caractères les plus frappants quand on lit le texte original : aussi nos traductions de Cicéron ne différaient-elles pas de nos traductions de Sénèque. Je ne parle pas des contre-sens inévitables avec ce système. « Couper les phrases, » comme nous disions, ne doit être qu'un moyen désespéré. Comme l'enfant est incapable de saisir de tête et tout d'abord l'ensemble d'une période complexe et qu'il ne réfléchit qu'en écrivant, on peut lui conseiller de détacher en phrases isolées chaque membre de la période. Mais ce ne

1. *Rev. crit.*, 1888, t. II, p. 281, art. 480.

doit être qu'un premier travail. Il faut qu'ensuite il essaie de la reconstruire sur le modèle antique : après l'analyse, la synthèse. Au début, ses versions contiendront bien des phrases lourdes et gauches, surtout dans notre langue, où il faut tant d'art pour mettre sur pied une période de quelque étendue; mais cela vaut encore mieux que d'imposer aux élèves un système qui dénature le caractère d'un morceau et les habitue à se contenter d'à peu près. On peut s'étonner de tant d'insistance sur une question si minime. Mais en éducation, tout se tient. Un manque de sincérité dans les méthodes de l'enseignement a son contre-coup immédiat dans la vie morale de l'enfant : chez lui, il n'y a pas de cloison étanche entre la raison et la conscience.

3. Dans cette brochure, M. Sabbadini donne lui-même l'exemple des travaux qu'il conseillait l'année dernière aux étudiants. Dans le premier article, il retrace l'histoire de la découverte de la lettre de Pompée au sénat qui se trouve dans les fragments de Salluste et donne la collation du manuscrit de Decembrio. Puis il fait connaître par des collations trois nouveaux manuscrits, l'un des *Fastes* d'Ovide (ms. Ashburnham de Florence 76, XII[e] siècle), l'autre des *Aratea* (Bibl. de la ville de Panorme, 2 Q q E 11, XV[e] siècle), le troisième du *Raptus Proserpinae* de Claudien (Florence, ms. Ashb. 908, XIII[e] siècle). Entre la première et la deuxième collation est intercalé un article sur les mss. des Lettres de Pline à l'Ambrosienne. Il termine par une liste des imitations de Virgile et d'Horace qu'il a relevées dans le *Raptus Proserpinae*. Voilà un recueil de matériaux qui contient beaucoup de choses en quelques pages et qui servira plus à la science que bien des divinations *a priori*.

Paul LEJAY.

---

334. — E. BOURCIEZ. **Précis de phonétique française.** Paris, Klincksieck, 1889, in-12, XII-123 pages.

M. Bourciez a voulu faire un précis de phonétique française à l'usage des classes. Les théories qu'il expose ne lui appartiennent pas, et il n'a pas, nous dit-il, à les défendre. Nous n'avons pas davantage à les contester à propos de son livre. Il y aurait assurément à faire un grand nombre de remarques de détail, mais ces remarques ne s'adresseraient pas à M. B., qui n'a fait que condenser les idées les plus récemment émises sur la phonétique française [1]. On peut regretter qu'il n'ait pas utilisé la *Grammaire du vieux français* de M. Schwan, ni l'article si important de G. Paris, sur la *Langue et littérature française de Bartsch et Horning*. Mais les livres de ce genre sont destinés à être plusieurs fois refaits, et celui de M. B. est, dans son état actuel, suffisamment au cou-

1. Nous relèverons cependant une erreur bizarre, quoique très commune, qui consiste à considérer la voyelle nasale des mots *fin faim feint*, comme un *i* nasal. C'est en réalité un *è* nasal.

rant. Peut-être l'auteur emploie-t-il plus de termes techniques qu'il ne serait utile dans un ouvrage élémentaire, je parle de ceux qui peuvent être facilement remplacés par de courtes périphrases. Mais l'exposition et les divisions sont en général d'une grande clarté, et ce petit livre rendra de bons services au public spécial auquel il s'adresse.

L. Clédat.

---

335. — Sternfeld. **Karl von Anjou als Graf der Provence** (1245-1265). Berlin, Gærtner, 1888, in-8, xii et 327 p. 9 mark.

Quoique Charles d'Anjou soit avant tout, aux yeux de ceux qui étudient l'histoire, le conquérant du royaume de Naples, il a joué longtemps avant son départ pour l'Italie un rôle si considérable, son activité multiple a de bonne heure mis en lumière de si remarquables talents, que l'étude de sa vie entière s'impose. On doit donc penser avec M. Sternfeld que la jeunesse de ce grand politique, de ce puissant administrateur, mérite une étude spéciale. L'auteur du livre que nous avons sous les yeux, a recherché avec un grand soin et présenté, dans des termes souvent intéressants, tout ce qui se rapporte à cette existence si bien remplie, depuis l'accession de Charles au comté de Provence jusqu'à l'année 1265.

Ne pouvant discuter ici par le détail les faits dont se compose cette longue biographie, nous nous bornerons à signaler brièvement quelques passages, qui a divers titres nous semblent mériter une attention particulière. M. S. a fort bien fait de mettre en évidence le rôle que Blanche de Castille a joué auprès de son fils; il paraît vrai que Blanche a été pour beaucoup dans les négociations qui ont amené le mariage de Charles avec l'héritière du comté de Provence; il est certain que pendant la croisade elle a servi ses intérêts comme pouvait le faire la plus fidèle des mères, la princesse du monde la plus adroite et la plus expérimentée. M. S. insiste avec raison sur les prétentions de Frédéric II à la succession provençale (p. 17-18); peut-être aurait il pu remarquer à quel point, en cette affaire, l'ambition de l'empereur fut déraisonnable, combien était invraisemblable la réussite de ses projets. Aux textes sur lesquels il se fonde pour établir que saint Louis, en 1245, envoya des troupes en Provence (p. 22), l'auteur aurait pu ajouter les cùrieuses notes, rédigées au mont Saint-Michel, qui ont été publiées dans le *Recueil des historiens de France* (t. XXIII, p. 571). On ne saurait, par contre, lui reprocher de n'avoir pas utilisé la lettre d'Innocent IV par laquelle nous sont connues les protestations de Henri III et de Richard de Cornouailles contre le règlement des affaires provençales; cette pièce n'était pas encore publiée in-extenso, et M. S., en dehors de certains centres, ne s'est pas astreint à la recherche des documents inédits.

L'index bibliographique placé à la fin du volume est à peu-près

complet : nous voudrions pourtant y voir mentionnés les excellents mémoires de M. Paul Fournier sur le royaume d'Arles. On nous permettra de regretter aussi que dans cet index les titres des ouvrages et les noms de leurs auteurs ne soient pas toujours cités d'une manière exacte; il ne faudrait pas pousser le goût de la brièveté jusqu'à réduire le nom de *Le Nain de Tillemont* à la forme *Nain;* ce monosyllabe est insuffisant. Enfin il est vraiment fâcheux que les deux cartes adjointes au récit de M. S. soient dépourvues d'élégance, de précision, et parfois même inexactes : qu'est-ce que Tricastin ? Nous préférons nous en tenir, jusqu'à nouvel ordre, au nom français de Saint-Paul-Trois-Châteaux.

Nous ne nous arrêterons pas à relever, dans le corps de l'ouvrage, les erreurs de détail; M. S. n'en sera pas moins lu et consulté pour avoir, à deux reprises, mis en scène Henri de Sully sous le nom de *Solliac;* on lui saura gré d'avoir consacré à l'un des grands personnages de notre histoire une étude impartiale et consciencieuse. M. Sternfeld nous racontera bientôt, il faut l'espérer, la conquête du royaume de Naples ; cette deuxième partie de sa tâche lui sera bien facilitée par les remarquables volumes que M. Durrieu a récemment consacrés au classement des archives angevines, à l'administration du royaume de Naples sous Charles d'Anjou, et à la nomenclature des conquérants français.

Elie Berger.

---

336. — **Collection des ordonnances des rois de France. Catalogue des Actes de François Ier**, publiés par l'Académie des sciences morales et politiques. Tomes Ier (1515-1530) et IIe (1531-1534). Paris, imprimerie Nationale, grand in-4, 1887 et 1888 (734 et 764 p.)

337. — **Les Robertet au XVIe siècle**, par G. Robertet, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal (Registre de Florimont Robertet. Catalogue d'actes royaux du règne de François Ier, 15 octobre 1524-18 août 1525). Paris, Firmin-Didot, in-8, 1888 (xxxi et 105 p)

I. L'impulsion très énergique donnée à cette publication — le troisième volume est sous presse — permet d'espérer le prompt achèvement d'une œuvre à laquelle tous ceux qui ont étudié l'histoire du xvie siècle, doivent porter quelque intérêt. Il y avait, d'ailleurs, une certaine urgence à regagner le temps perdu. Commencée en 1723 par Eusèbe de Laurière qui en rédigea les deux premiers volumes, continuée par Secousse (tomes III à IX), Villevault et Bréquigny (X à XIV), la *Collection officielle des ordonnances des rois de France de la troisième race* paraissait fort compromise vers la fin du siècle dernier. L'article iv de l'arrêté du 3 pluviôse, an XI, assura sa remise sur pied, en chargeant la troisième classe de l'Institut (*Inscriptions et Belles-Lettres*) « de s'occuper de la continuation des recueils diplomatiques. » De 1811 à 1840, les tomes XV à XX préparés par le comte de Pastoret

furent livrés au public. Le tome XXI et dernier, paru en 1849, est l'œuvre de M. Pardessus. Il s'arrête à la fin du règne de Louis XII. Depuis lors, aucune tentative sérieuse n'avait été faite en vue de pousser plus avant un travail qui sortait désormais de la sphère d'action assignée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et dont celle-ci se désintéressait manifestement. La notice de M. Léon Aucoc, relative aux *Collections de la Législation antérieure à 1789 et leurs lacunes pour les Actes des* XVIe, XVIIe et XVIIIe *siècles* (Paris, Picard 1883), ramena très heureusement l'attention sur le recueil en souffrance. L'Académie des Sciences morales et politiques, sur la proposition de l'un de ses membres, M. Vuitry, n'hésita pas à reprendre la publication au point où l'avait laissée sa devancière. Une commission composée de MM. Aucoc, Picot, Fustel de Coulanges, Geffroy, Levasseur et Dareste, se mit aussitôt à l'œuvre. Assurée, dès le début, du concours aussi compétent que désintéressé d'archivistes paléographes tels que MM. Guérin, Couderc, Perret, Jarry et de la plupart des archivistes départementaux, elle a réalisé, et au-delà, les espérances mises en elle.

Les deux volumes parus à ce jour contiennent l'indication de 7451 documents, compris entre les années 1515 et 1534, et résumés avec clarté et sobriété tout à la fois. On y a relevé non seulement les *Actes* subsistant de cette période du règne de François Ier, mais, qui plus est, les *mentions* de pièces dont les originaux ou les copies n'ont pu être retrouvés. Tel est le cas, par exemple, des *Acquits sur l'Epargne* ou, pour parler plus exactement, des *rôles d'expéditions commandés par le roy*.

Il serait difficile, on en conviendra, de demander davantage, et l'on peut regretter que pareille conscience n'ait été apportée dans la rédaction des vingt et un tomes composant la première série de la Collection. L'unité de l'œuvre y eût gagné. Je sais, d'autre part, que l'on a le dessein de remédier à ce manque de proportion entre les deux séries, en réunissant plus tard en un ou plusieurs volumes les seules *Ordonnances* de François Ier. Cette nouvelle compilation deviendrait la suite obligée du recueil Laurière-Pardessus. Cela est bien, et les légistes y trouveront leur compte. Mais, dans cette hypothèse, le *Catalogue des Actes* risque de ne plus être lié par aucun lien à la Collection. Or, pourquoi ne pas décider que les deux volumes parus jusqu'ici formeront le noyau d'une publication spéciale — purement historique celle-là — à laquelle on assignerait comme point de départ les *Actes* des premiers rois de la troisième race? Je donne cette idée pour ce qu'elle vaut. Puisse-t-elle séduire un jour ou l'autre quelque chartiste désireux d'attacher son nom à une œuvre utile et de longue haleine.

L'impression du *Catalogue des Actes* est très soignée, et je n'y ai relevé que fort peu d'erreurs soit de lecture, soit de typographie [1].

---

1. N° 364. Il faut lire *Martres de Sainte-Colombe* au lieu de *Marthory*; n° 737 *Etat* au lieu de *les états*; n° 755 *Clauzonne* au lieu de *Clausanne*; n° 3188. L'an-

Je ne terminerai pas sans exprimer le regret que les actes et document *non datés* du règne de François Ier n'aient pas trouvé place dans les deux volumes dont je rends compte aujourd'hui. C'est ainsi que pour la seule série des *Acquits sur l'Epargne* (Archives nationales) *plus de la moitié* des rôles d'expédition ont été, de ce chef, passés sous silence. En s'imposant un certain surcroit de recherches, les rédacteurs du Catalogue fussent, sans nul doute, parvenus à restituer leurs dates à la plupart des pièces en question, au lieu qu'elles se trouveront, selon toutes probabilités, reléguées dans un supplément spécial. Mais j'aurais mauvaise grâce à insister sur cette omission très réparable en somme. Aussi bien n'enlève-t-elle rien de son intérêt à un travail appelé à satisfaire les plus difficiles, y compris M. Renan qui y trouvera (no 2238) des renseignements *historiques* et peu capiteux, d'ailleurs, sur *une*, sinon sur *son* abbesse de Jouarre.

II. Le projet formé par M. Georges Robertet, administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal, de publier une série de documents inédits relatifs aux trois *Florimond Robertet* du XVIe siècle, était digne d'encouragement. La mort est venue le surprendre avant qu'il eût achevé la première partie de son travail. Le *Registre des expédicions commandées par Madame Régente* du 15 octobre 1524 au 18 août de l'année suivante devait, dans la pensée de l'éditeur, former le premier fascicule du tome II de son ouvrage. Il est heureux néanmoins que cette plaquette ait vu le jour. Elle complète, en effet, sur plusieurs points le *Catalogue des actes de François Ier*.

ROTT.

---

338. — **Essai sur l'histoire de l'Education dans l'ancien Oratoire de France**, thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par Paul LALLEMAND, prêtre de l'Oratoire, agrégé de l'Université, etc. Paris, Thorin, 1887. 1 vol. in-8, XII-474 pp.

La première partie de cet ouvrage, — *l'histoire extérieure des collèges oratoriens*, — était nécessaire, mais elle offre moins d'intérêt et de nouveauté que la seconde où l'auteur nous en expose *l'histoire intérieure*. Ce n'est pas cependant que les conclusions auxquelles il arrive, sur le caractère spécial de l'enseignement oratorien, soient tout-à-fait inattendues. Déjà M. Compayré (que le P. L. cite du reste), avait, dans son *Histoire* devenue classique *des Doctrines de l'Education en*

---

cien abbé de Saint-Satur (d'origine écossaise) se nommait *Menipeny* et non pas *Meinpeny*; nos 3522 et 7050 lire *Dangerant de Boisrigaut* au lieu de *d'Angerant;* nos 6031 et 6690. L'ambassadeur aux ligues de Suisse, collègue de M. de Lamet en 1535, avait nom *Jean Ramiet* et non *Ravier;* no 6746 lire *Savonnières* au lieu de *Savennières;* no 6809 *Henri Falkner* (et non Falcker) mentionné après Sébastien de la Pierre, est qualifié de *son* secrétaire; or, le manuscrit porte *sous-secrétaire* du canton de Fribourg, ce qui n'est pas précisément la même chose.

France, signalé les trois traits distinctifs de l'instruction secondaire telle qu'on la donnait dans la congrégation du P. de Bérulle ; je veux dire l'importance attribuée à la langue française, — la place faite à l'histoire et surtout à l'histoire moderne, — l'étude plus particulière des éléments des sciences physiques et mathématiques. Mais ce qui n'était parfois, chez M. Compayré, qu'une induction, devient pour nous, grâce au P. Lallemand, une certitude. Si M. Compayré faisait honneur aux maîtres oratoriens d'une prédilection pour les sciences, alors nouvelle dans les écoles, c'était en se fondant sur les sympathies de l'Oratoire pour Descartes et sur le nombre relativement considérable de savants produits par cette congrégation. « Car, disait-il, ce que les maîtres savent, on peut être certain que les élèves l'apprennent : les connaissances des professeurs tendent fatalement à s'inscrire dans les programmes d'études des écoliers. » A cette conjecture ingénieuse le P. Lallemand substitue des faits précis (pp. 556-260), démontrant que dès 1680, les Oratoriens, dans presque toutes leurs maisons d'instruction, réservaient une place aux sciences exactes ou positives.

C'est ainsi encore que, dates en main, le P. Lallemand revendique pour son ordre la gloire pédagogique, d'ordinaire attribuée à Port-Royal, d'avoir commencé à remettre en honneur la langue française. La *Ratio studiorum* du père Morin (1645), naguère publiée par M. Gazier dans la *Revue internationale de l'Enseignement*, — et le *Traité des Etudes*, encore inédit, que le P. Houbigant composa de 1720 à 1736, fournissent au P. Lallemand, sur toutes ces questions, des informations originales. Disons en passant que le traité du P. Houbigant mêle aux directions précises et didactiques une suite de jugements littéraires qui lui donnent un air de ressemblance avec la *Lettre* de Fénelon *sur les occupations de l'académie française*. Les appréciations sur les contemporains, en particulier, — (sur Voltaire, sur La Motte) — ne sont pas sans une certaine saveur de critique toujours prudente et raisonnable, parfois malicieuse.

On voit que les renseignements curieux tirés pour la plupart des Archives et de la Bibliothèque nationale ne sont pas ce qui manque à l'ouvrage du P. Lallemand. L'auteur n'a qu'un tort, celui d'être un peu trop libéral dans la communication de ses richesses, qu'il livre presque intégralement au lecteur. Cet excès est surtout sensible dans la première partie. Quelque robuste intérêt que nous portions au développement de l'instruction sous l'ancien régime, aux luttes, aux progrès, aux ressources des vieux collèges, nous ne tenons pas néanmoins à être informés, dans le détail, d'un grand nombre de petits faits tels que ceux-ci : qu'en 1626, à Riom, « le président au Présidial, Gabriel de Combes, octroie (au collège) cinquante pistoles d'Espagne, dont on achète le tabernacle de l'Eglise, » et qu'en 1631, « le garde des sceaux, Marillac, verse entre les mains du supérieur, le P. Jean Martin, la somme de quatre mille huit cent livres pour l'entretien à vie de son fils Charles, frappé d'un

idiotisme incurable. » L'analyse détaillée de l'*Obstetrix animorum* d'Edmond Richer (p, 8-13) est de beaucoup plus instructive.

A. Rébelliau.

---

339. — **Capucins et Huguenots dans le Languedoc sous Henri IV, Louis XIII et Louis XIV**, par C. Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. Première Partie. *Capucins et huguenots dans le Languedoc sous Henri IV*. Lyon, Vitte et Perrussel, grand in-8 de 55 p.

M. l'abbé Douais a puisé les données principales de son travail à deux sources neuves : 1° *Memorabilia præcipua provinciæ Aquitaniæ sive Tolosæ fratrum ordinis Sancti Francisci Capucinorum piæ posteritati dicata* (Archives de la Haute-Garonne); 2° *Recueil chronologique des choses qui concernent la fondation et le progrez de la province des Capucins d'Aquitaine ou de Tolose, contenues dans divers livres, cayers et autres papiers qui sont conservez dans les archives du couvent de Tolose, fait par le commandement du R. P. Emmanuel de Besiers, provincial de la mesme province, en 1694 (Ibid.)* [1]. Les pages les plus intéressantes de la brochure sont : le récit de la dispute théologique qui, en juin 1586, à Béziers, s'engagea entre le P. Ange de Rodez et le huguenot Louis Charbonneau, l'auteur d'une chronique bitteroise qui, sous le titre de *Journal de Charbonneau*, a été publiée, en 1759, par d'Aubais et Ménard *(Pièces fugitives)*, republiée, de nos jours, par G. Azaïs, en 1873 [2], et par A. Germain (de l'Institut), en 1874; et le récit de la lutte très vive et parfois très grotesque soutenue pendant les années 1592 à 1594, contre le parlement de Toulouse, siégeant à Béziers, par les Capucins qui refusaient de prier publiquement pour le roi Henri IV, tant qu'il n'avait pas reçu l'absolution du Pape. L'abbé Douais s'est étendu complaisamment sur les incidents de cette dernière lutte (p. 21-40), n'hésitant pas à raconter avec de grands détails ce que n'ont connu ni un historien comme Dom Vaissète, ni des historiens spéciaux du parlement de Toulouse comme le P. Lombard et M. le Conseiller Dubédat (1885). Indiquons encore diverses notes sur le ministre protestant Daubaïs, qui ne figure point dans la *France protestante* (p. 13), sur le célèbre publiciste et avocat du Roi P. de Belloy (p. 24), sur l'évêque de Béziers, Thomas de Bonsi et sa famille (p. 29), etc.

T. de L.

---

1. Le P. Gabriel de Saint-Nazaire, qui remplit des charges importantes dans l'ordre, est l'auteur de ce Recueil. L'ouvrage fut approuvé par les définiteurs et continué jusqu'en 1750, après le P. Gabriel de Saint-Nazaire, qui mourut à la fin de l'année 1698.

2. Voir sur cette réédition la *Revue critique* du 27 décembre 1873, p. 416.

340. — **Victor Hugo en America.** Traducciones de ingenios Americanos coleccionadas por Jose Antonio Soffia et Jose Rivas Groot. Bogota de Colombia, Rivas, 1889. In-8, 510 p.

V. Hugo est très populaire parmi les nations hispano-américaines. L'auteur d'*Hernani* et de *Ruy-Blas*, le poète qui a tant célébré l'Espagne, ses merveilles artistiques et ses vertus chevaleresques, l'écrivain sonore, imagé, aux antithèses perpétuelles, était bien fait pour plaire aux compatriotes de Calderon et de G. de Castro. L'ouvrage dont nous allons rendre compte témoigne de l'influence qu'il a exercée sur la littérature de l'Amérique du Sud. Non contents d'accepter sa suprématie et de reconnaître en lui le législateur incontesté du Parnasse contemporain, les poètes d'Outre-mer se sont inspirés de ses œuvres et ont essayé de faire passer dans leur langue ses pièces les plus remarquables. MM. Soffia et Rivas Groot ont réuni en un recueil ces traductions versifiées : poètes eux-mêmes, ils ont apporté à cette anthologie une large contribution.

Le volume débute par une Introduction, dans laquelle M. R. G. étudie l'homme et le penseur. Je ne dirai pas que cette étude épuise la matière : mais telle qu'elle est, elle me paraît consciencieuse et intéressante. C'est l'œuvre d'un croyant en V. Hugo, et cette foi dans l'infaillibilité littéraire du maître donne à la parole de M. R. G. une chaleur qui vous pénètre et vous gagne. En dépit de quelques assertions exagérées ou contestables, le critique américain a bien mis en lumière les traits saillants de l'importante figure du poète, et nettement caractérisé l'importance de la révolution littéraire dont Hugo a été le chef. Toutefois, son style a trop d'éclat ; s'il témoigne d'une brillante imagination, il n'est pas assez exempt d'emphase et de mauvais goût [1].

On n'attend pas de nous que nous parlions en détail de toutes les imitations poétiques auxquelles ce recueil a donné l'hospitalité. L'énumération seule des noms d'auteurs (j'en ai compté quarante-six) et des titres de pièces (il y en a cent-quatorze) occuperait déjà un espace très étendu. Il est étonnant de ne pas voir dans cette liste la fameuse ode intitulée *Grenade*, qui aurait dû, ce nous semble, tenter un traducteur espagnol. Pour ne pas nous contenter d'un éloge collectif à l'adresse de tous les collaborateurs de l'anthologie, nous examinerons à part deux ou trois morceaux.

Los Duendes (les Djinns) *Orient*. XXVIII. — C'est une tentative hardie de vouloir faire passer dans une langue étrangère cette poésie

1. Je voudrais qu'il eût banni plus soigneusement certaines formules d'une rhétorique surannée, telles que « le Tyrtée français » (Hugo), « le Chantre de Lydia » (Horace). Je n'aime pas beaucoup le « Prométhée moderne (Napoléon) enchaîné sur son rocher, avec le vautour de l'Anglelerre à son côté » et encore moins « le sentiment-chrysalide qui devient strophe-papillon ». Je renonce même à comprendre l'amphigouri suivant : « L'Homère-peuple tend fréquemment à abandonner les nobles luttes de l'Iliade politique pour s'adonner à la bâtardise de la Batrachomyomachie. »

toute d'harmonie imitative, où le soin de la cadence prime tous les autres, et où l'idée, nécessairement ondoyante, échappe quand on veut la saisir corps à corps. M. Andrès Bello s'y est essayé, et a réussi dans une certaine mesure. Il a reproduit la disposition rythmique de l'original avec sa gradation ascendante de strophes en vers de deux, trois, quatre, etc., jusqu'à dix syllabes, revenant ensuite par une gradation inverse au mètre initial. Mais au lieu de donner exactement le même nombre de vers (huit) à chaque strophe, il les fait de longueur très inégale, ce qui nuit à la régularité de l'ensemble. De plus, tous les vers d'une mesure inférieure à sept syllabes sont des vers *libres* ou comme nous disons en français des vers blancs. Or, bien que la prosodie espagnole, non plus que l'italienne, n'impose pas absolument l'emploi de la rime, nous pensons que cette dernière n'est pas un ornement inutile, surtout dans les mètres courts, où l'effet harmonique produit par la disposition des accents est peu sensible. En général, M. A. B. paraphrase le texte, tout en lui empruntant des expressions et des images comme :

De lejos oigo estallar
Las árboles de la huerta,
Como el pino en hel hogar.

Les ifs que leur vol fracasse
Craquent comme un pin brûlant.

Certaines strophes sont bien venues : la septième notamment avec ses cinq rimes en *oto* suivies de huit rimes en *unda*, est d'un bel effet au point de vue de l'harmonie imitative.

El canto de los piratos (Le chant des pirates) *Orient*. VIII. — Cette pièce ne présentait pas comme la précédente des difficultés presque insurmontables de traduction. Son interprète, M. José Zorilla, a rendu le texte avec une remarquable fidélité qui n'exclut pas l'élégance. On s'en rendra compte par la citation suivante : sauf le cinquième vers, une version en prose ne saurait être plus rigoureusement exacte :

En su dolor parecían
Sus ojos un talismán ;
Mil zequíes bien valían.
La hemos vendido al sultán ;
Lo debe á mis compañeros :
Ayer monja, y hoy sultana
Somos ochenta remeros
Sobre nuestra capitana.

Plus belle encor dans sa tristesse,
Ses yeux étaient deux talismans ;
Elle valait mille tomans.
On la vendit à sa Hautesse.
Elle eut beau dire « Je me meurs ! »,
De nonne elle devint sultane
Dans la galère capitane
Nous étions quatre-vingts rameurs.

Même mérite de fidélité élégante dans *la Flor y la Mariposa* (La pauvre fleur) *Crépusc*. XXVII. La pièce de Hugo est en quatrains à rimes croisées, un alexandrin suivi d'une trissyllabe. Le traducteur, M. Rafael Nuñez, a coupé l'alexandrin en deux vers de huit syllabes, ce qui donne des sixains, dont le 2e vers rime avec le 5e, le 3e avec le 6e, le 1er et le 4e étant libres.

Pero el viento te arrebata,
Y yo estoy sujeta al suelo,
Duro azar !

Mais hélas l'air t'emporte, et la terre m'enchaîne,
Sort cruel !
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine

Y con mí aliento querria
Tu etéreo y rápido vuelo
perfumar.

dans le ciel.

En résumé, il faut féliciter MM. Soffia et Rivas Groot de leur entreprise, et de la critique judicieuse qui a présidé au choix de ces pièces dont pas une, à coup sûr, n'est indigne de figurer dans le recueil. Pour celui qui voudra étudier l'influence de V. Hugo sur les littératures étrangères, ce livre sera un document à consulter.

G. Strehly.

---

341. — **L'amour du livre**, par Ch. Ruelens. Bruxelles, Th. Falk, 1888, in-fol. de 20 p.

M. Ruelens signale, dans cette luxueuse plaquette, quelques-unes des *raretés* qu'il a eu le bonheur de trouver en bouquinant, soit à Paris, soit à Bruxelles. Les voici : *Litera della gloriosa et trionfante entrada del serenissimo principe di Spagna in Bins, citta di Fiandra*, 1549, le seul exemplaire connu de la relation de ces fameuses fêtes de Binche où Charles-Quint fit à la noblesse des Pays-Bas la présentation de son fils, le futur Philippe II; *Theologia germanica*, joli petit volume imprimé à Anvers, chez Plantin, en 1558, la quatrième année après l'ouverture de la célèbre officine, exemplaire à toutes marges, non rogné et même, en partie, non coupé; *Institutiones juris civilis*, ouvrage publié pour la première fois par les soins de Viglius de Zuichem, revu et corrigé par Louis Miræus, avec une version latine par Jacques Curtius, de Bruges (Lyon, Jean de Tournes, 1580), édition qui n'est pas citée par Paquot; un numéro d'une publication périodique d'Anvers, de l'année 1622, contenant le récit des obsèques de l'archiduc Albert, célébrées à Sainte-Gudule, le 12 mars de ladite année ; une plaquette rarissime (on n'en connaît que deux autres exemplaires) contenant l'exhortation aux princes chrétiens de Jean Faber de Carvinio, chapelain de l'empereur Maximilien Ier, imprimée par Thierry Martens vers 1502 à Anvers, etc. La brochure de M. Ruelens est ornée de planches où sont admirablement reproduits frontispices, précieuses reliures, vieilles gravures, armoiries, etc. On éprouve un double plaisir à lire dans des pages encadrées d'un si élégant filet rouge, pages dont le papier est si beau, les marges si développées, un texte si intéressant et où, à côté des plus curieuses particularités bibliographiques, on trouve de charmantes anecdotes comme celle-ci (p. 8) : « Un de mes vieux amis, feu Paul Lacroix (le célèbre bibliophile Jacob), et moi, nous bouquinions, un jour, aux bords de la Seine, dans le rayon de l'Institut. Tous deux, presque au même moment, nous saisissons dans un tas quelque chose qui nous intéresse ; je mets mon acquisition dans ma poche; mon ami fait de même de ce qui lui est échu. Sur le Quai, nous nous communiquons nos trouvailles : le hasard m'a mis en main une pièce que Paul Lacroix cherchait en vain depuis longtemps, et Paul Lacroix a déniché

celle-ci, qui devait m'intéresser, moi. Avec une courtoisie instantanée — les bibliophiles ne sont point pétris de défauts — nous opérons un échange, satisfaits de notre chance, plus satisfaits encore du plaisir que nous nous faisions mutuellement. Nous avions dépensé chacun vingt sous, et acquis l'un et l'autre pour cent francs de félicité ».

T. de L.

CHRONIQUE

BELGIQUE. — La classe des lettres de l'Académie royale a décerné une médaille d'or d'une valeur de 800 francs à M. Henri Lonchay, auteur du meilleur travail sur l'*histoire des relations politiques du pays de Liège au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle avec la France, les Pays-Bas espagnols et les Pays-Bas autrichiens* et une autre médaille d'or (800 fr.) à M. P.-J. Waltzing pour son mémoire sur *l'organisation, les devoirs et l'influence des corporations d'ouvriers et d'artistes chez les Romains.*

— La même classe a élu membres titulaires : MM. Alex. Henne et G. Frederix ; correspondants : MM. Vuylsteke, Banning et de Monge ; associés : MM. Hirschfeld, Emile Worms et Pierre Chauveau.

PORTUGAL. — M. Bernardo V. Moreira de Sa, professeur à l'Ecole normale de Porto, a publié tout récemment une 5e édition de ses excellents morceaux choisis d'auteurs français (*Selecta franceza para uso dos lyceus.* Porto, Magalhaes et Moniz. In-8°, 534 p.). L'édition contient un vocabulaire de plus de deux mille mots ainsi qu'un petit manuel de prosodie et de versification française.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 juin 1889.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Barbier de Meynard, président, fait connaître les décisions suivantes :

La Société centrale des architectes français ayant consulté l'Académie sur l'attribution de la médaille qu'elle décerne tous les ans pour travaux archéologiques, l'Académie désigne au choix de la Société, pour cette année, M. Gsell, membre de l'Ecole française de Rome, qui a dirigé les fouilles de Vulci ;

Le prix ordinaire, dont le sujet était une *Etude critique sur le théâtre hindou*, est décerné à M. Sylvain Lévi, maître de conférences à l'Ecole pratique des hautes études;

Le prix Stanislas Julien n'est pas décerné; deux récompenses sont attribuées sur les fonds du prix, l'une, de 1.000 fr., au R. P. Boucher, pour sa *Boussole du langage mandarin*, l'autre, de 500 fr., à M. Terrien de Lacouperie, pour l'ensemble de ses travaux.

M. Auguste Castan commence une lecture sur *Deux épitaphes de femmes gallo-romaines, sorties du sol de Besançon.*

Ces épitaphes se lisaient sur deux sarcophages de pierre qui bordaient autrefois un tronçon de la voie romaine de *Vesontio* ou Besançon à Lyon.

L'un de ces sarcophages, le seul qui subsiste encore, fut découvert en 1823 à Saint-Ferjeux près Besançon. Il a été étudié successivement par Mongez, le général Creuly et Léon Renier. Il porte l'épitaphe d'une femme nommée *Virginia* ou *Vergenia*, épouse d'un centurion nommé *Marius Vitalis* et mère d'un certain *Marius Nigidianus*, qualifié Q. c'est-à-dire, selon M. Castan, questeur municipal.

L'autre sarcophage était un magnifique monument, qui n'est plus connu que par des descriptions et des dessins. Il fut trouvé en 1694; cette découverte, annoncée par Mlle de Scudéry au *Journal des Savants*, eut un grand retentissement. Le symbole dit de l'*Ascia*, qui s'y trouvait quatre fois répété, et qui ressemble à une croix, fit naître l'idée que la sépulture était chrétienne. Un débat judiciaire s'engagea sur cette question; mais plusieurs savants, entre autres Mabillon, furent d'avis que le tombeau était païen, et c'est seulement en conséquence de cet avis que le propriétaire du terrain où la trouvaille était faite fut autorisé à vendre le plomb du cer-

cueil. Le sarcophage fut donné aux Visitandines, qui, ennuyées d'avoir à le montrer aux curieux, martelèrent l'inscription. D'après les copies qui nous en sont restées, c'était l'épitaphe d'une certaine *Caesonia Donata*, femme de *Candidus*, esclave impérial, *verna augusti nostri*.

M. Héron de Vilefosse signale à l'Académie une inscription de Dijon, découverte vers 1580 et perdue aujourd'hui, où se trouve une indication géographique qui n'a pas été bien interprétée jusqu'ici. Les lettres PAGANDOMO COSISTENTES ont été lues : *pagani domo consistentes*. Il faut lire, dit M. Héron de Villefosse, *pagi Andomo consistentes*. Le nom du *pagus Andomus* doit être rapproché de celui de la ville de Langres, que des textes latins peu certains donnent sous la forme *Andematunum*, mais que Ptolémée écrit Ἀνδομάτουνον. On sait que Dijon faisait partie du territoire des Lingons ; le nom du chef-lieu de ce territoire pourrait bien avoir été formé sur celui du *pagus*.

M. Paul Regnaud lit un *Mémoire sur l'origine et la valeur de l'idée de racine et de suffixe dans les langues indo-européennes*. Il s'attache à rétablir que les racines, telles que les grammairiens hindous nous ont appris à les détacher et à les isoler, ne répondent à aucune réalité linguistique et qu'il ne faut leur accorder d'autre valeur que celle d'un procédé de classement ou d'un expédient mnémotechnique.

Ouvrages présentés — par M. Maury : Bernard (Auguste) et Bruel (Alexandre), *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, tome IV *(Collection de documents inédits sur l'histoire de France)* ; — par M. Pavet de Courteille : Ruble (le baron Alphonse de) *le Traité de Cateau-Cambrésis*, 1559 ; — par M. Croiset : Ruelle (Ch.-Emile), 1° *le Chant des sept voyelles grecques d'après Démétrius et les papyrus de Leyde* ; 2° *Sur un quatrième manuscrit grec exécuté par le copiste du Platon de Paris* n° 1807 (deux opuscules extraits de *la Revue des études grecques*) ; — par M. de Barthélemy : *Congrès bibliographique international tenu à Paris du 3 au 7 avril* 1888 ; — par M. Alexandre Bertrand : Normand (Ch.), *l'Ami des monuments*, t. II, n° 7.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 22 mai 1889.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur l'origine du nom de Karnac, village célèbre par ses monuments mégalithiques.

M. Germain Bapst présente une coupe antique à deux couches, rayée de violet sur fond d'or.

M. A. de Barthélemy communique un carreau du XIVe siècle, à inscription bachique provenant de la Celle-sous-Chantemerle en Champagne.

Séance des 29 mai et 5 juin 1889.

M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur les quatre rivières du nom de Rhodanus existant en Gaule. Quelques savants paraissent croire que ce nom est ligure.

M. Babelon fait une communication sur les monnaies de Seleucus Nicator qui représentent ce roi de Syrie le front orné de cornes de taureau, ainsi que des chevaux et des éléphants ornés du même symbole.

M. de Lasteyrie communique la première photographie qu'il ait été possible de prendre de la statue de Notre-Dame en marbre appartenant à l'église de la Couture, au Mans, et attribuée au sculpteur Germain Pilon.

M. Durrieu annonce que plusieurs des manuscrits de la collection Hamilton, dont il avait signalé l'importance pour l'histoire de la miniature française, ont été acquis par Mgr le duc d'Aumale pour le Musée Condé, par M. Gustave de Villeneuve et par la Bibliothèque Nationale.

M. Homolle propose une restitution au texte de Pausanias, I, 24, 3, qui feront disparaître toute mention du temple d'Athena Ergane ou du vieux temple d'Athena devant l'Acropole.

M. Héron de Villefosse annonce que M. Adolphe Demy a fait don au Musée du Louvre de la plaque de bronze trouvée aux environs de Narbonne et contenant une partie du règlement de l'assemblée provinciale de la Narbonaise.

Le Secrétaire-adjoint,
Ulysse Robert.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 1 juillet — 1889

342. — **Les travaux hydrauliques en Babylonie,** par A. DELATTRE, S. J. (Extrait de la *Revue des questions scientifiques*, octobre 1888). In-8, 59 p.
343. — **L'exactitude et la critique en histoire** d'après un assyriologue. Réponse à M. Sayce, par le même. (Extrait du *Muséon*. In-8, 16 fr.

La première de ces brochures contient un bon commentaire des renseignements que fournissent les historiens classiques et les inscriptions cunéiformes touchant les travaux de canalisation et d'irrigation dans l'empire babylonien : pas de textes nouveaux, mais groupement et discussion des documents connus.

La réplique à M. Sayce s'annonce comme un échantillon de ces polémiques acerbes dont les assyriologues semblent parfois vouloir se faire une spécialité. Le contenu est cependant meilleur que le titre ne le ferait supposer et l'on y trouve une réfutation judicieuse des objections soulevées par le savant anglais contre la véracité d'Hérodote. Peut-être est-il bon de rappeler que le « père de l'histoire » a déjà été défendu chez nous contre M. Sayce par MM. Oppert et A. Croiset (Acad. des Inscriptions, séance du 9 mars 1888).

A. L.

---

344. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. **Les premiers habitants de l'Europe** d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes. 2e édition, avec la collaboration de M. G. Dottin. Tome I. Paris, Thorin, 1889. In-8, XXIV-400 p.

La deuxième édition de cet excellent ouvrage comprendra deux volumes, dont nous avons le premier sous les yeux. C'est peut-être la partie la plus importante et à coup sûr la plus difficile de l'ensemble. Le livre de M. d'Arbois est en effet un effort original et vigoureux pour appliquer les règles de la critique historique à des événements qui, par leur éloignement même, semblent s'y soustraire. L'auteur pose deux princi-

pes qu'il applique systématiquement dans tout le cours de l'ouvrage : 1° les mythes, surtout les mythes généalogiques, cachent un sens ethnique ; 2° entre plusieurs témoignages, c'est le plus ancien qu'il faut préférer. Partant de ces principes, armé d'une sagacité peu commune et d'une connaissance approfondie de la linguistique, M. d'Arbois reconstitue, comme il suit, l'enchaînement des révolutions ethniques qui se sont produites en Europe antérieurement à l'époque classique ou gréco-romaine.

A l'origine une population primitive, très clairsemée, très grossière : c'est la « race des cavernes » dont les Cyclopes d'Homère et les Finnois du temps de Tacite peuvent donner une idée [1].

Vers l'an 2500 av. J.-C. apparaissent deux races supérieures, conquérantes : à l'Ouest les *Ibères*, venus peut-être de la mystérieuse Atlantide ; à l'Est, les *Pélasges* ou Tyrrhéniens (M. d'A. écrit, avec Pindare, *Tursânes*), d'origine asiatique. Le noyau de l'empire ibérique fut l'Espagne, en particulier la vallée de l'Ebre, qui a gardé le nom des Ibères, mais des rameaux de la même race couvrirent également la Gaule jusqu'au Rhône, la Grande Bretagne, les îles de la Méditerranée occidentale (Corse, Sardaigne, Sicile), l'Italie et même l'Afrique du Nord. Les Sicanes, premiers conquérants de l'Italie et de la Sicile, sont des Ibères ; le fleuve Sicanos, d'où ils venaient, ne serait autre que la Seine. Quant aux Pélasges, le centre de leur domination fut le bassin de la mer Egée, la rive asiatique comme la rive grecque et les îles ; Teucriens, Péoniens, Mysiens, Méoniens sont autant de tribus pélasgiques. Enfin, à deux reprises différentes, les Pélasges colonisent l'Italie : vers l'an 2000 ils occupent, sous le nom d'Œnotriens, la pointe Sud-Ouest de la péninsule ; mille ans plus tard, sous le nom d'Etrusques, ils fondent dans le bassin du Pô, puis de l'Arno et du Tibre, un empire qui atteint son apogée aux VIe et Ve siècles av. J.-C.

Vers l'an 2000 apparaissent en Europe les têtes de colonnes de la race indo-européenne. Déjà dans l'Asie centrale, son séjour primitif d'après M. d'Arbois, cette race s'était divisée en deux branches : la branche asiatique ou âryenne (Indous, Perses, Mèdes, Scythes) et la branche européenne, à laquelle appartiennent les Thraces, Grecs, Italiens, Celtes, Germains et Slaves. En Europe, les seuls représentants de la branche âryenne sont les Scythes, « la plus jeune des nations », et leurs congénères et successeurs, les Sarmates. Arrivés en Europe vers l'an 1500, les Scythes chassèrent de la Russie méridionale les Cimmériens, qui finirent par refluer en Asie-Mineure ; leurs vainqueurs fondèrent entre le Borysthène et le Danube un empire qui, au VIIe siècle, embrassait tout le pourtour de la mer Noire, et, au Nord-Ouest, s'étendait jusqu'à la Baltique.

---

1. M. d'Arbois se défend expressément (préface, p. XVI) de toute accointance avec l'archéologie préhistorique. « Ce silence n'est pas l'effet du dédain ; il est simplement l'aveu de mon incompétence. »

La branche européenne des Indo-Européens eut pour avant-garde ou, si l'on veut, pour premier ban, les Thraces, les Illyriens et les Ligures, plus exactement *Liguses*. Les Illyriens sont proches parents des Thraces, et les Ligures eux-mêmes ne sont peut-être que des Thraces occidentaux. Ces trois peuples se partagèrent, à un moment donné, presque toute l'« Europe romaine ». Les *Thraces* conquirent la péninsule des Balkans (vers 2000) et y introduisirent l'agriculture et la vigne, inconnues aux Pélasges ; en Asie ils détachèrent d'importantes colonies (Phrygiens, Bithyniens). Dépouillés de leurs possessions méridionales par les Hellènes, ils se maintinrent au Nord et refoulèrent même les Scythes derrière le Danube, au IVe siècle, pour être bientôt submergés par les Celtes. Quant aux *Illyriens*, auxquels M. d'Arbois rattache les Vénètes, ils dominèrent sur les deux rives de l'Adriatique septentrionale ; plus tard même (IVe siècle), ils poussèrent jusqu'au Danube et colonisèrent la Pannonie. Enfin les *Ligures* auraient supplanté les Ibères dans la plus grande partie de l'Europe occidentale. En Gaule, ils s'étendaient jusqu'à l'Océan et à la mer du Nord, où Aviénus les connaît à travers les periples phéniciens. En Italie, sous le nom de Sicules, ils occupent d'abord le nord et le centre de la péninsule, où Rome fut un de leurs établissements ; puis, cédant à la pression des Etrusques suivant quelques-uns, des Ombro-Latins suivant M. d'Arbois, ils descendent en Sicile et conquièrent cette île sur les Sicanes (XIe siècle). Ils poussèrent même des pointes jusqu'en Espagne : l'on trouve un « marais ligustique » dans le bassin du Guadalquivir. L'Italie fut enlevée aux Ligures par les Etrusques et les Ombro-Latins, la Sicile par les Grecs, la Gaule par les Celtes ; ils ne gardèrent pour tout héritage que la bande de terre étroite et montagneuse, le long de la Méditerranée, qui a conservé leur nom jusqu'à ce jour.

Ici s'arrête le premier volume de M. d'Arbois. Il nous doit encore le récit des migrations et des conquêtes des deux autres « bans » européens : les Celto-Gréco-Italiens et les Slavo-Germains ; ce sera la matière du second volume qui nous mènera ainsi jusqu'à la porte des âges classiques. En combinant ce livre avec celui de M. Freeman, qui lui fait suite en quelque sorte [1], on aura désormais une histoire complète et continue de la géographie politique de l'Europe « depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. » Inutile de dire que la certitude de cette histoire est en raison inverse de l'éloignement des faits. M. d'Arbois, qui est un critique aussi sévère pour lui-même que pour les autres, ne se fait à cet égard aucune illusion ; il présente ses hypothèses comme des hypothèses, dont beaucoup ont rencontré et rencontreront encore d'énergiques contradicteurs. Pour ne parler ici que d'un domaine qui nous est un peu plus familier que le reste, nous ne saurions admettre que les Colques soient des colons égyptiens (p. 243),

1. *Histoire de l'Europe par la géographie politique*, trad. française par Lefèvre, chez Collin.

les Léléges des Phéniciens (p. 171), les Lydiens des Assyriens (p. 120), les Cimmériens des Thraces (p. 258) [1]; nous ne pensons pas que Nabuchodonosor ait étendu sa suzeraineté sur l'Espagne (p. 63), ni que les Chalybes du Pont aient exporté du fer en Scythie par la voie du Caucase (p. 250). Les Bithyniens n'ont rien à faire avec les Phrygiens (p. 269 et 282), quoique les uns et les autres « viennent de Thrace » : mais les Phrygiens, quoi qu'en pense Strabon, sont plus proches parents des Hellènes que des Thraces; seuls les Bithyniens et leurs frères les Thyniens sont vraiment de race thracique, mais ils n'ont franchi les détroits qu'à la fin du VIIIe siècle, à la remorque ou sous la pression des Cimmériens; la preuve en est qu'Homère ne les connaît pas encore en Asie.

Nous pourrions multiplier les observations de ce genre [2]; elles prouvent que dans cette partie de son travail M. d'Arbois n'a pas toujours soumis à une critique assez rigoureuse les affirmations d'Hérodote ou de Strabon, et qu'il a pris quelquefois pour des vérités démontrées les combinaisons spécieuses de François Lenormant. Mais nous insistons d'autant moins qu'après tout ce sont là les alentours du sujet, plutôt que le sujet lui-même. En ce qui touche les origines *européennes* proprement dites, on peut n'être pas toujours de l'avis de M. d'Arbois — par exemple sur la provenance des Etrusques, ou sur le caractère indo-européen des Ligures — mais il est impossible de ne pas rendre hommage à l'étendue et à la solidité de son érudition, à la vigueur de ses déductions, et, ajoutons-le, à la sobre élégance de son style. Son livre respire d'un bout à l'autre la bonne foi et la candeur du véritable savant, rehaussées par une modestie qui parfois même est poussée trop loin. M. d'Arbois sera probablement très offusqué si je lui prédis que son ouvrage vivra plus longtemps que ceux de Zeuss et de Lenormant, dont il se déclare si ingénument le disciple et l'imitateur [3].

T. R.

---

1. M. d'Arbois n'a tenu aucun compte du nom propre *Teuspâ* (Téispès), nom du roi cimmérien vaincu par Asarhaddon, qui, à lui seul, suffirait à prouver que les Cimmériens appartiennent à la branche âryenne (asiatique) de la famille indo-européenne.

2. Par exemple, nous ne comprenons pas comment les Indo-Européens — partis d'Asie avant l'an 2000 — ont pu « former leur intelligence au contact des grands empires asiatiques du bassin de l'Euphrate » (p. 221). Est-ce qu'en l'an 2000 les Babyloniens ou les Assyriens dominaient jusqu'à l'Oxus?

3. Signalons, à l'usage des lecteurs de la première édition, en quoi celle-ci en diffère. Les chapitres ont été divisés en paragraphes numérotés et pourvus de titres, qui donnent beaucoup de clarté et facilitent les recherches; les théories linguistiques ont été « mises au point » d'après Brugmann, Saussure etc. En fait d'additions, on remarque surtout un chapitre ingénieux sur « les Ligures dans le mythe d'Héraclès », et une note sur la chronologie étrusque, où l'auteur reprend avec succès la thèse de Fréret contre les objections d'Otfried Müller. Les textes classiques cités en note ont été reproduits *in extenso*; nous regrettons d'autant plus que M. d'Arbois ait conservé sa manière prolixe d'indiquer les références. En voici un échantillon

345. — Mme Jules Favre, **La morale de Socrate**, 1 vol. in-18, III-328 pages. Paris, Alcan, 1888.

346. — Mme Jules Favre, **La morale d'Aristote**, 1 vol. in-18, 388 pages. Paris, Alcan, 1889.

Mme Jules Favre fait avec Socrate et avec Aristote ce qu'elle a fait déjà pour les Stoïciens *(Rev. cr.*, 1888, n° 24). A l'un et à l'autre elle demande ce qu'ils ont pensé à propos des devoirs envers Dieu, des devoirs envers l'âme, comme s'ils s'étaient proposé de répondre aux diverses questions qu'ont posées, depuis l'époque où paraissait la Morale pratique de Barrau, nos programmes d'enseignement moral. Elle trouve même que « *l'étude de son âme conduit Socrate au principe même de la doctrine chrétienne, au sentiment d'une déchéance morale, que le maître vénéré de l'antiquité semble être un précurseur du maître parfait qui, à la sainte majesté de la loi, unit la puissance infinie de la miséricorde et de la charité.* »

De tels ouvrages n'ont à coup sûr rien à voir avec l'histoire. On peut se demander quelle utilité il y a à vulgariser ainsi, en les présentant trop souvent d'une façon inexacte, les doctrines des grands philosophes de l'antiquité.

F. Picavet.

---

347. — Lor. Grasberger. **Studien zu den griechischen Ortsnamen**, mit einem Nachtrag zu den griechischen Stichnamen, Wurzbourg, Stahel, 1888. Un vol. in-8 de VIII-391 p.

Le livre de M. Grasberger est confus et mal ordonné; il contient des assertions contestables, des discussions oiseuses, quelques citations inexactes, mais c'est un travail consciencieux et rempli de faits; à côté de quelques explications au moins singulières, on trouve quelques vues originales. L'idée qui domine ce livre, c'est que jusqu'ici dans l'explication des noms grecs de lieux, on n'a pas tenu assez compte de la géographie, c'est-à-dire de la forme, de l'aspect des lieux; l'étude de ces noms n'est pas seulement un élément d'information de grande importance pour l'histoire proprement dite, pour l'étude des migrations des peuples, elle nous fournit aussi les renseignements les plus intéressants sur l'état intellectuel de ces peuples, sur leur tournure d'esprit, sur la forme de leur imagination; elle entre enfin, au même titre que l'étude des légendes, des contes, des proverbes, dans le domaine des Folkloristes. Assurément l'idée n'est pas neuve. Dans presque tous les pays que baigne la Méditerranée, en Grèce surtout, on peut dire que chaque point de la nature a sa physionomie particulière; c'est cette

---

qui se passe de commentaires (p. 76, note 2) : « Hérodote, livre VIII, c. 44, § 2; éd. Didot-Dindorf, p. 396, l. 15-17; éd Teubner-Dietsch, t. II, p. 242. » Il nous semble que le lecteur aurait été tout aussi avancé par un renvoi ainsi conçu : « Hérodote VIII, 44, 2. »

physionomie qui a d'abord frappé les hommes; ils ont essayé de rendre par des mots, par des noms, les impressions qu'ils éprouvaient; ces mots, ces noms sont pour nous les plus anciens monuments de cette poésie de la nature à laquelle il nous semble que l'homme a été initié pour la première fois dans notre siècle; sous bien des dénominations parfois bizarres, presque toujours obscures, aux trois quarts usées et effacées, on peut trouver une image fraiche et naïve qui nous rend les impressions des hommes d'autrefois. Tantôt c'est à la nature du sol, élevé ou plat, rocailleux ou marécageux, que l'image a été empruntée; tantôt c'est à un détail de la flore ou de la faune; tantôt la nature s'est montrée à l'homme sous une forme animée : c'est telle partie du corps humain qu'il croit voir et qu'il désigne par un nom qui est une image. M. G. étudie l'une après l'autre toutes ces catégories de faits; il se heurte à chaque instant à des opinions qui paraissaient solidement établies et il lui arrive, non pas d'établir souvent la vérité, mais de montrer quelquefois que ce qu'on avait pris pour la vérité n'était qu'une erreur.

Je ne citerai que deux exemples pour montrer comment procède l'auteur. On sait combien d'étymologies on a proposées pour expliquer le nom d'Athènes. Lobeck mettait en avant le mot ἄνθος, Athènes serait une autre Florence, avec cette différence que le sol sec et pierreux de l'Attique ne justifie guère cette désignation poétique; Ed. Röth identifiait Athéna avec la déesse égyptienne Neith; Max Müller avec une déesse du panthéon indien, Ahanâ; enfin Nadrowski croyait que le nom de la déesse avait été dérivé du nom de la ville qui serait ainsi plus ancien. Pour M. G., le nom Ἀθῆναι doit être rapproché du nom Ἄθως (forme dialectale Ἄτθαος) dans lequel on trouve une racine αθ- qui signifie élévation, pointe, cf. ἀθ-ερίνη, ἀθ-ερηίς, Ἀθ-αμᾶνες peuple montagnard de l'Epire, Ἀκρόθωον. Cette racine rend compte des formes Ἀθῆναι Ἀτῆθίς; Athènes, c'est la ville de la colline. On peut rapprocher de ce nom de la ville un des anciens noms du peuple Athénien; les Κράναοι sont les habitants du sol pierreux de l'Attique, cf. κράνος montagneux, rocailleux et κράνη, κάρνη. Quant au pluriel de ce mot Ἀθῆναι et des noms analogues, M. G. pense que ce sont là d'anciens locatifs, qu'on a fini par méconnaître et auxquels on a attribué par erreur la forme du pluriel. Notre second exemple concerne les noms de lieux Μυκῆναι, Μυκάλη, Μυτιλίνη, Μυκάλησσος. Jusqu'ici on admettait, avec O. Gruppe et Panofka, qu'il y avait dans ces mots une racine comme μυ qu'on retrouvait dans le mot μυ-κάομαι = mugir, et l'on en concluait que, dans toutes ces localités, il y avait eu un culte d'une divinité ayant la forme ou la tête d'un taureau, d'une vache et que ce culte avait été l'origine du nom de lieu. M. G. admet la racine μυ-, mais il la rattache aux mots μύειν, μυχός = ravine, coude, coin, extrémité. En effet, Hésychius fournit l'explication μύτιλον, ἔσχατον, νεώτατον, aussi le nom Μυτιλήνη (ce qui est la vraie orthographe) est-il justement traduit dans le

dictionnaire Pape-Beuseler par Eckwarden; Μυκάλη c'est la montagne qui fait le coude; Μυκῆναι c'est la ville qui est au fond de la vallée, cf. Homère, *Odyssée* III, 263 μυχῷ Ἄργεος ἱπποβότοιο.

Ainsi, dans bien des noms de lieux où l'on avait cru reconnaître des racines phéniciennes ou égyptiennes, M. G. retrouve tout simplement des formes grecques. Il est évident qu'une des premières règles de la méthode consiste à tenir grand compte des différences dialectales. Voilà l'idée qui, malgré des erreurs, des étrangetés, des obscurités, fait le mérite du livre de M. G.; il a montré l'abus qu'on avait fait des étymologies mythologiques. Est-ce à dire à présent que la méthode, qui consiste à expliquer les noms géographiques surtout par la géographie, n'offre pas elle-même bien des dangers et bien des causes d'erreur? Un fait connu de tous nous suffira à montrer le contraire. Le nom du Capitolium de Rome est devenu au moyen âge Campidoglio; nous supposons que tout souvenir du nom primitif est effacé, et nous en avons évidemment le droit, il ne nous reste plus que ce nom Campidoglio qui lui alors rentre tout à fait dans cette catégorie de noms géographiques qui s'expliquent parfaitement par la géographie; et ainsi l'on voit le capitole de Rome devenir quelque chose comme les champs ou le champ des Oliviers. Ceci revient à dire qu'avec les explications géographiques plus encore peut-être qu'avec les explications mythologiques, l'étymologie populaire est une cause de trouble et d'erreur.

Albert Martin.

---

348. — Friedrich Hauser. **Die neu-attischen Reliefs.** Stuttgart, K. Wittwer, 1889. Pet. in-4 de 202 p., avec 4 planches doubles.

On s'est beaucoup occupé, depuis vingt ans, de l'école de sculpture dite néo-attique qui fleurit surtout pendant le dernier siècle de la République et le premier siècle de l'Empire. L'attention s'est portée d'abord sur quelques œuvres signées de cette école, où l'on remarque une tendance curieuse à l'archaïsme; les plus connues sont l'éphèbe de la villa Albani, signé de Stephanos, élève de Pasitèle, et le groupe de Ménélas, qui se dit élève de Stephanos. M. Hauser a compris que, pour se faire une idée exacte de l'école néo-attique, il ne fallait pas se contenter d'étudier les sculptures en ronde bosse qui nous restent d'elle; il a pris pour point de départ les bas-reliefs sculptés sur des vases en marbre, sur des trépieds, sur des autels, sur des tablettes destinées à la décoration des murs, et c'est là même ce qui fait l'originalité de son mémoire, car cette classe nombreuse de monuments avait été jusqu'ici fort négligée.

Le premier groupe de bas-reliefs catalogués et décrits par M. H. comprend une série d'œuvres d'apparence fort diverse, qu'il est arrivé à rapprocher par le procédé suivant. Nous possédons trois grands vases de marbre signés des noms de Sosibios, Salpion et Pontios; ces trois

artistes se disent athéniens ; tous trois, à en juger par les caractères paléographiques de leurs signatures, ont vécu à peu près à la même époque. Leurs vases présentent un certain nombre de types figurés communs qui sont évidemment des emprunts à une tradition plastique plus ancienne. A côté de ces types communs, il y en a que l'on trouve seulement sur l'un ou l'autre de ces trois vases; mais ces derniers se rencontrent à leur tour sur d'autres bas-reliefs qu'on est autorisé, par cela même, à ranger dans la même classe. Ainsi, de proche en proche, M. H. a réussi à grouper tout un ensemble de bas-reliefs autour des trois œuvres qu'il a étudiées d'abord. Pour rendre plus sensibles les continuels emprunts de ces artistes à un fonds commun de types qu'ils ont diversement combinés, M. H. a réuni sur plusieurs planches, en les numérotant, les silhouettes de divinités, de Bacchants et de Bacchantes qui forment le trésor où les auteurs des bas-reliefs ont puisé. Il a fait observer avec quel manque d'intelligence avaient procédé la plupart d'entre eux, juxtaposant des figures d'un caractère et d'un style différents, comme un compositeur négligent qui imprime des mots avec des lettres de différents *corps*. Cette considération est importante à retenir lorsqu'il s'agit d'expliquer des groupes mythologiques de cette classe; bien souvent, l'artiste lui-même aurait été embarrassé de répondre aux questions que l'exégèse moderne s'efforce de résoudre, devant des groupes purement décoratifs faits de morceaux arbitrairement rapprochés. Il est arrivé que les sculpteurs ont trouvé dans leur *magasin de types* deux représentations différentes d'une même divinité et qu'ils les ont réunies dans une même scène; une fois de pareilles étourderies bien constatées, les archéologues qui veulent tout expliquer doivent reconnaître leur erreur et ne point se tourmenter davantage pour discerner des idées générales là où l'artiste s'est contenté de juxtaposer des types individuels.

Le second groupe étudié par M. H. comprend des bas-reliefs analogues au cratère Borghèse du Louvre; là encore, nous trouvons un fonds commun de types, mais ces types forment un ensemble bien limité et ne se confondent pas avec ceux du premier groupe. Le caractère des œuvres elles-mêmes est différent; il y a plus de vie, plus d'inspiration originale et, chose remarquable, les motifs du second groupe se retrouvent sur les sarcophages, alors qu'il n'en est jamais ainsi pour ceux du premier. Ils se rencontrent aussi sur les vases en terre-cuite d'Arezzo, dont une belle série a été récemment découverte à Arezzo même (*Notizie degli Scavi*, 1884, pl. 7-9) et cette constatation est particulièrement intéressante à cause des rapports évidents qui existent entre ces vases et les œuvres de la toreutique, notamment les coupes ciselées en argent.

M. H. pense que les bas-reliefs du premier groupe se rattachent aussi étroitement à la toreutique, en particulier aux œuvres attiques du VI[e] et du V[e] siècles; il rappelle que le sculpteur Kalamis était surtout célèbre,

à l'époque romaine, comme toreuticien, et il explique par l'imitation des modèles de Kalamis le caractère archaïque d'un certain nombre de figures de ces reliefs. Quant au second groupe, il y voit une dérivation des œuvres alexandrines, de ces décorations en marbre et en métal que M. Schreiber a récemment étudiées (cf. *Revue*, 1888, II, p. 390).

Une idée souvent exprimée et partagée encore par beaucoup d'archéologues, c'est que l'*archaïsme factice* (les allemands disent : *Das Archaisiren*) est le résultat d'une mode romaine encouragée par Auguste et par Hadrien. M. H. a parfaitement montré que cet archaïsme voulu est plus ancien que l'époque impériale, non seulement dans les œuvres de la sculpture en marbre, mais dans les vases peints (les amphores panathénaïques) et les monnaies. C'est vers le milieu du IVe siècle qu'on trouve cette tendance à l'archaïsme maniéré, qui paraît reprendre la tradition de l'archaïsme réel au moment où, devenu maniéré lui-même, il s'effaça devant le style simple et large de Phidias, de Polyclète et des autres grands sculpteurs du Ve siècle. Il est tout à fait exact, comme le dit M. H. (p. 168), que les archaïsants trouvaient leurs modèles dans la dernière période de l'archaïsme, bien connue aujourd'hui par les récentes découvertes de l'Acropole d'Athènes. Cette dernière période archaïque présente un artiste célèbre, Kalamis, à la fois sculpteur et toreuticien : c'est à sa manière que se rattacherait l'archaïsme voulu des bas-reliefs néo-attiques, dont les auteurs n'ont probablement rien inventé, contrairement à une opinion fort répandue. Seulement, comme ils étaient insouciants et travaillaient vite, ils ont *contaminé* des types archaïques avec d'autres plus récents, d'où le caractère factice de leurs œuvres qui rappellent, à cet égard, celles des *préraphaélites* anglais et allemands de notre siècle. Mais je crois que M. H. va trop loin lorsqu'il écrit (p. 178) : « Le mélange des styles dans les monuments que nous étudions est intentionnel : il s'adresse à des connaisseurs qui savaient rapporter les nuances du style de chaque figure à tel ou tel artiste de l'ancien temps et qui se faisaient un sport *(sic), non inscriptis auctorem reddere signis.* » C'est trop dire, assurément, mais du moins n'est-ce que l'exagération d'une idée juste.

Maintenant, si l'on envisage les œuvres de l'école de Pasitèle, on s'aperçoit qu'elles présentent des caractères tout à fait analogues à ceux des bas-reliefs néo-attiques, aux centons de Salpion et Sosibios. On y trouve, cette fois dans des sculptures en ronde bosse, des figures empruntées de ci, de là, formant des groupes d'une explication difficile et qui réunissent des personnages de style différent. Le groupe d'Oreste et Pylade au Louvre, dans la salle des sculptures archaïques, fournit un bon exemple de cette manière. M. H., qui rattache ainsi à Pasitèle les bas-reliefs de la première classe, serait tenté de rattacher ceux de la seconde à Arcésilas, sculpteur dont nous savons peu de chose, mais qui paraît s'être inspiré surtout de modèles alexandrins. A ce second groupe appartiennent des œuvres de sculpture signées d'artistes originaires d'A-

phrodisias; c'est donc peut-être dans cette ville que la tradition alexandrine s'est continuée, alors que la tradition rivale, née peut-être à Pergame, se développait ou plutôt végétait à Athènes, dans l'ennui d'une stérile imitation.

M. H. a traité incidemment (p. 151, 179) la question des bas-reliefs découverts à Mantinée par M. Fougères; comme M. Overbeck, il nie qu'ils soient de l'époque de Praxitèle et les place au IIe siècle av. J.-C.; ce sont déjà, pour lui, des œuvres d'imitation et d'éclectisme. Je crois qu'il se trompe complètement sur la date et que M. Furtwaengler a eu raison de donner tout récemment son assentiment à l'opinion contraire, fort bien exprimée par M. Fougères dans le *Bulletin de Correspondance Hellénique*. Praxitèle n'a-t-il pas déjà imité à la fois Céphisodote et Myron? L'imitation et l'électisme sont choses très anciennes dans l'art grec.

Puisqu'il s'est occupé des bas-reliefs en terre cuite dits *bas-reliefs Campana*, M. H. n'aurait pas dû négliger les statuettes de Tanagra et de Myrina, qui fournissent des points de comparaison très intéressants pour l'étude des bas-reliefs néo-attiques. Bien des fois, dans *La nécropole de Myrina*, nous avons insisté, M. Pottier et moi, sur cette transmission et cette appropriation des types figurés, qui constituent un des caractères les plus remarquables de l'art hellénique à toutes les époques de son développement. M. Hauser attribue une bien grande influence aux ouvrages de la toreutique, notamment aux figures d'applique ou *crustae;* cette influence est indéniable, mais il ne faudrait pas l'exagérer. Pasitèle disait lui-même que la *plastice*, le travail de l'argile, était la mère de la statuaire, de la ciselure et de la toreutique; c'est là un témoignage que l'on ne récusera pas aisément. J'admets que la toreutique a pu produire une *action en retour* sur la sculpture, mais il me semble que l'on devrait faire une part plus grande à l'action de la *plastice* — dont la matière première est si maniable — sur le style des arts qui emploient des matériaux plus durs et plus chers.

Salomon REINACH.

---

349. — Karl MARTIN. **Theoderich der Grosse bis zur Eroberung Italiens.** Inaugural-Dissertation, brochure in-8, 70 pages. Freiburg i B. Mohr. 1888.

M. Martin n'a pas voulu nous apprendre de nouveaux détails sur la jeunesse de Théodoric-le-Grand; il a voulu nous montrer qu'il sait manier les textes historiques et qu'il est un bon élève de Simson. Il y a réussi. En passant, il fixe mieux certaines dates; ainsi, on ne savait pas l'époque exacte de la naissance de Théodoric; on flottait entre 453 et 456; M. Martin prouve fort bien qu'il est né en 454. Sur quelques points, l'auteur rectifie d'une manière intelligente le récit de Jordanis, par les fragments de Malchus et de Jean d'Antioche. Nous ne pouvons

pas nous ranger à son avis sur deux questions essentielles. Nous ne croyons pas qu'au moment où Théodoric partit pour l'Italie, il y eut entre Zénon et lui un traité formel : si un tel pacte avait existé, la situation du nouveau conquérant vis à vis des empereurs eût été précise; or, personne n'a jamais bien su s'il a été le lieutenant, le vassal ou le simple allié du souverain de Constantinople. Nous n'admettons pas davantage que les Ostrogoths, en quittant Noves, fussent au nombre de 350,000. S'il en avait été ainsi, les rigueurs de l'hiver de 488-489 leur auraient fait perdre beaucoup d'hommes, puisque, lors de la lutte avec Odoacre, toute leur armée fut enfermée dans Pavie. Nous devons encore exprimer le regret de n'avoir pas trouvé, au bas des pages, les noms de du Roure et d'Amédée Thierry; sans doute il y a bien des critiques à faire à l'*Histoire de Théodoric-le-Grand* aussi bien qu'aux *Récits de l'Histoire romaine au* v^e^ *siècle;* mais ces ouvrages dont le dernier au moins est remarquable, méritaient d'être cités.

Ch. Pfister.

---

350. — Emile Burnouf. **Les chants de l'église latine.** Restitution de la mesure et du rhythme selon la méthode naturelle. Paris, V. Lecoffre, 1887, in-8, x et 218 pages.

Ce livre a été l'objet d'une critique assez vive du chanoine Stephen Morelot dans l'*Univers* (nº du 18 avril 1887). L'article a été reproduit par son auteur et complété dans une revue de Toulouse, la *Musica Sacra* (mai-juillet 1888). Nous avons lieu de croire que M. E. Burnouf admettra les observations de détail présentées dans cet article et que sa seconde édition pourra en bénéficier. Mais le système fondamental, la « restitution de la mesure et du rythme selon la méthode naturelle » s'y retrouvera sans doute et continuera d'encourir la condamnation prononcée par le chanoine de Dijon, un des ecclésiastiques les plus versés dans la matière. Ce système, c'est que « les paroles commandent la mesure, la mesure commande le rythme ». Il sera difficilement accepté par les praticiens comme par les musicologues. M. E. B. nous livre ainsi le secret de sa découverte : « Les livres liturgiques donnent la série des notes et leur attribution aux paroles du texte; la connaissance du latin donne la quantité et l'accent. Ces deux données suffiraient pour reconstituer les chants chrétiens avec leurs rythmes et leurs mesures ». Il ajoute que les mesures sont établies par l'accentuation. Assurément, quand on vérifie son dire sur les très nombreux exemples de chants accommodés au nouveau système, on est frappé d'abord de la facilité avec laquelle les chants se prêtent à cette adaptation. Mais l'auteur est souvent obligé d'intercaler des silences pour parfaire la mesure; il devrait établir que les silences sont toujours indiqués soit par la notation reçue, soit par le sens des paroles et le besoin de respirer.

Au surplus, quelques-unes des critiques adressées au système de M. E. B. et surtout le reproche qui lui est fait d'y laisser une place à l'arbitraire, le docte et regretté abbé Raillard, proclamé au congrès d'Arezzo, en 1882, le « Champollion de la musique neumatique » en a sa bonne part dans l'article précité de M. Morelot, ce qui n'a rien de désobligeant pour l'inventeur de la « méthode naturelle [1]. D'un autre côté M. Weber, le critique musical du *Temps* (nº du 26 septembre 1887), tout en faisant l'éloge du livre et en rendant hommage à la compétence de M. E. B., formule néanmoins cette restriction qu'en ce qui concerne cette tentative pour la restauration du rythme primitif du plain-chant, ses affirmations ne reposent sur aucune preuve valable. Pour notre part, nous exprimerons seulement le regret que M. E. B. n'ait pas recherché dans les *scriptores de cantu ecclesiastico* de Martin Gerbert et de son continuateur E. de Coussemaker, le fondement historique qui manque à sa théorie. La « méthode naturelle », son principe et son guide, semble le dispenser de recourir à l'histoire, mais encore faut-il s'assurer et assurer le lecteur que l'histoire ne contredira pas ce que l'on croit être la vérité scientifique.

Plus d'un lecteur sera surpris, scandalisé même de voir les tons du plain-chant traités de « fatras ». L'auteur veut que les organistes composent leurs harmonies dans les vrais modes antiques où les chants de l'Eglise furent conçus. Nous lui demanderons ce qu'il entend par les vrais modes antiques et à quelle date il fait remonter la naissance de la tonalité liturgique. Que deviennent dans sa pensée les réformes byzantine, ambrosienne et grégorienne de la musique ecclésiastique, issue d'ailleurs, tout le monde l'accorde, des sept harmonies antiques? Espérons que M. E. B. s'expliquera dans sa seconde édition, sur ce point si peu fixé jusqu'ici.

Après ces réserves, il ne nous reste qu'à féliciter M. E. B. de porter ses libres investigations sur ce genre d'études, où l'on mêle trop souvent comme l'a fait M. Morelot lui-même, des considérations étrangères à la science. Les encouragements et les indications que M. E. B. a reçus de MM. Gevaert et Bourgault-Ducoudray justifient la hardiesse, sinon la portée véritable, de ses conclusions, et si la tradition du chant liturgique, mieux approfondie, devait empêcher de les admettre, son livre n'en resterait pas moins un ensemble d'observations suggestives et un choix d'exemples nombreux et variés. Les deux premières séries de chants restaurés portent ces titres : *Le grand drame* et *le drame de la mort*. M. E. B. dit lui-même qu'il a formé ces groupes artificiellement, pour faire ressortir le sentiment musical des morceaux. Viennent ensuite les chants réunis sous la rubrique « Les petits enfants », où figure par exemple l'antienne *Sinite parvulos ;* puis les hymnes parmi lesquelles on s'étonnera de trouver l'ode d'Horace : *Jam satis terris*... et une

1. *Le congrès européen d'Arezzo pour l'étude et l'amélioration du chant liturgique, compte rendu non officiel*, par Ch. Ém. Ruelle. Firmin-Didot, p. 29.

strophe de Sapho. Ce sont des rapprochements fort curieux, mais dont l'intérêt serait bien plus grand si quelques mots d'explication historique et musicale les accompagnaient. Le dernier groupe comprend des morceaux divers (introïts, graduels, communions, etc.).

Le principal mérite de ce livre, c'est d'avoir ramené l'attention du public savant sur une des questions les plus épineuses de l'archéologie médiévale. Œuvre de bonne foi et de patiente érudition, comme on pouvait l'attendre de M. Burnouf, il rendra des services par l'exemple qu'il donne et même par les discussions qu'il pourra provoquer.

C. E. R.

---

351. — **Etude philologique des Participes**, basée sur l'histoire de la langue, par J. Bastin. St-Pétersbourg, ap. J. Liberman, 54 pages. Prix : 50 cop.

Ceux à qui les longs traités didactiques font peur, liront sans fatigue cet opuscule de M. J. Bastin : j'ajoute qu'il les instruira pour le moins autant que certains ouvrages beaucoup plus volumineux publiés sur le même sujet. — Dans l'ancienne langue, le participe présent restait invariable quand il était précédé de la préposition *en* ou d'un verbe de mouvement (*Chantant* en portent le cors saint Alexis), et quand il exprimait l'état ou l'action, il variait en nombre, mais non en genre (Told nostre anemis les boez *aranz* et les adnesses *paissanz*). Cette règle eut la vie dure, car au XVIIe siècle un traducteur anonyme des Psaumes s'y conforme encore et l'explique à sa manière. « Les participes, écrit-il, sont sujets aux règles de la concordance et de la grammaire, mais non pas estant gérondifs qui sont indéclinables. Ainsi l'on peut dire, *ils alloient chantans* par un participe, et *ils alloient chantant* par un gérondif. » Ce n'est qu'au XIIe siècle, au XIIIe surtout, que le participe féminin commence à apparaître, mais du XIVe au XVIe siècle l'emploi en est très fréquent. M. Bastin a raison de dire que cet accord ne fut jamais adopté comme une règle absolue, quoiqu'il y ait eu tendance, à mon avis, à la généraliser. Ainsi dans les prosateurs, surtout dans les traducteurs qui ont écrit de 1550 à 1620, et même au delà, les exemples de cette sorte abondent : « Le voyant ou prophete de l'Eglise, qui en figure estoit comme une aigle *voyante* de loin, *volante* haut, *attrappante* et *déchirante* sa proie. — Aussi oui-je une voix comme de personnes *jouantes* et *chantantes* de leurs cithres spirituels les louanges de Dieu. » Vaugelas proscrivit l'accord en genre, mais non en nombre; il autorisait à écrire : « des femmes *mangeans* des confitures, *beuvans* de la limonade. » En 1679 seulement l'Académie décréta que le participe présent marquant l'action serait toujours invariable, que marquant l'état il deviendrait adjectif verbal, et qu'il varierait par conséquent en genre et en nombre. Il semble vraiment que les auteurs de la fin du XVIIe siècle et même ceux du XVIIIe aient manqué à plaisir à cette règle. Il faut avouer d'ailleurs que cette distinction du participe et de l'adjectif

verbal n'est pas toujours facile à établir : M. R. le prouve par de nombreux exemples tirés de nos meilleurs écrivains. Il y a là un beau sujet de dispute pour les grammairiens, mais les difficultés du participe passé sont autrement inextricables, au point qu'elles m'ont toujours semblé avoir été inventées pour être le pain des maîtres d'école.

A l'origine de notre langue, le participe passé conjugué avec avoir n'exprimait que l'état, la situation, et en quelque sorte était un adjectif qui s'accordait ordinairement avec le nom, quelque place que celui-ci occupât dans la phrase. Sauf quelques exceptions, le *Saint Alexis* vient à l'appui de cette règle. Dès le XIIe siècle, et même avant, quand le complément est placé entre l'auxiliaire et le participe, il n'est pas rare, même dans ce cas, que ce dernier soit invariable : « Des pans li at ses grans plaies *leiet* » *(Roland)*. C'est l'idée d'action qui commence à poindre, et plus tard l'invariabilité finira par prédominer, que le complément soit placé avant ou après le verbe. Au XVIe siècle, la plupart de nos prosateurs, sauf Calvin, ne tiennent aucun compte de la fameuse règle posée par Marot : il suffit, pour s'en convaincre, de lire Brantôme, Montaigne, d'Aubigné, et cent autres. Il ne faudrait pas croire que les écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles l'aient toujours observée : les plus illustres n'en tiennent guère compte. C'est pourquoi M. Bastin a peut-être raison de souhaiter qu'on admette, *sans aucune exception*, l'invariabilité du participe passé conjugué avec *avoir*, et dans les verbes pronominaux, qu'ils soient actifs ou neutres, l'accord du participe avec le sujet du verbe, quelle que puisse être la place du sujet. « Les langues et l'orthographe étant dans un perpétuel devenir », qui sait si l'Académie n'admettra pas un jour cette règle bien simple? Les participes *fait*, *laissé*, *eu*, *donné*, suivis d'un infinitif, ont fourni à M. Bastin la matière de quelques chapitres très suggestifs, très intéressants. Les remarques routinières, les règles mécaniques, n'ont pas d'ennemi plus déclaré ni plus éclairé. Aussi je recommande la lecture de cette Etude philologique à tous ceux qui aiment la raison et la logique dans les questions de grammaire.

A. DELBOULLE.

---

352. — **L'Université de Paris et les Jésuites** (XVIe et XVIIe siècles), par A. DOUARCHE, docteur en droit, docteur ès-lettres, président de la cour d'Agen. Paris, Hachette, 1888, 1 vol. in-8, IX-327 pp.

M. Douarche s'est proposé de « retracer l'histoire des luttes opiniâtres et des nombreux procès soutenus par l'Université de Paris contre la Société de Jésus pour la défense de ses droits et privilèges en matière d'enseignement et de collation des grades. » Malgré des préférences avouées, que l'épigraphe du livre, tirée d'Etienne Pasquier, nous annonce loyalement, le récit de M. D. se distingue par un effort d'équité très méritoire et très heureux. Si, à l'exemple du grand avocat du

XVI[e] siècle, il « s'estime honoré de faire très humble service » à l'Université, « sa nourrice », M. D. ne se croit pas obligé de méconnaître les mérites et les services de la compagnie de Jésus.

La conclusion qui se dégage de son livre, c'est que l'opposition acharnée faite par l'Université aux Jésuites eut un double motif : la jalousie, plus naturelle qu'honorable, d'un corps privilégié contre des concurrents prospères ; — et la défiance politique et patriotique que les attaches ultramontaines de la Compagnie de Jésus inspirèrent dès l'origine aux Français gallicans.

Au regard de la pédagogie, M. D. a raison de croire que l'enseignement était des deux côtés sensiblement le même ; mais il va peut-être un peu loin quand il soutient que les Jésuites n'ont rien apporté de nouveau. Pas de « principe plus féconds » sans doute, ni de « méthodes nouvelles, » mais il faut leur accorder des procédés parfois plus ingénieux et une curiosité plus souple et plus avisée. (V. sur ce sujet Lantoine, *Histoire de l'Enseignement secondaire en France*, chap. II, III et IV.)

M. Douarche, sans apporter sur aucun de ces points des renseignements propres à renouveler un sujet d'ailleurs très rebattu, a connu les documents originaux et employé jusqu'aux ouvrages de seconde main les plus récents.

A. Rébelliau.

---

353. — **Chevert,** lieutenant-général des armées du roi, 1695-1769, son origine, sa naissance, sa vie, les expéditions auxquelles il prit part et les causes qui les déterminèrent, par Mlle Madeleine Buvignier-Clouët. Verdun, imprimerie Renvé-Lallemand, 15, rue S. Paul. Paris, Lechevalier, 1888. In-8, 300 p. 7 fr. 50.

354. — **Chevert,** par MM. Camille Chadenet et Victor Joly. (Tome X des mémoires de la Société philomathique de Verdun). Verdun, imprim. Laurent, 1888. In-8, pp. 205-365.

Né à Verdun le 2 février 1695 et fils du verger de la cathédrale, Chevert s'engage au régiment de Carné, devient en 1710 sous-lieutenant au régiment de Beauce, se signale à l'attaque d'Arleux et obtient le grade de lieutenant le 1[er] décembre 1711. Aide-major (1719), capitaine (1721), major (1728) et chevalier de Saint-Louis (1732), il assiste au siège de Philippsbourg et à l'affaire de Clausen (1735). Son grand fait d'armes est la prise et la défense de Prague; lieutenant-colonel de Beauce depuis 1739, il emporte avec quelques hommes d'élite la Porte-Neuve; puis, après la retraite de Belle-Isle, il défend la ville contre Lobkowitz et ne la rend qu'aux plus honorables conditions [1]. Il avait été nommé brigadier d'infanterie (1741) ; il alla con-

1. « Chevert, qui s'était distingué à l'escalade de Prague, fut laissé dans cette ville avec une garnison de convalescents. Ce général s'y conduisit avec tant de fermeté qu'il obtint, avec sa sortie, la capitulation la plus honorable ». (*Mém.* de Rochambeau, 1839, I, p. 12.) « Le commandant, nommé M. de Chevert, menaçait de met-

quérir le grade de maréchal de camp en Italie (prise de Montalban, de Villefranche, de Château-Dauphin, défense de la Provence, prise de l'île Sainte-Marguerite)[1]. Lieutenant-général en 1748, il commande à Metz, à Sarrelouis. La guerre de Sept-Ans éclate; c'est à Chevert, dit Grimm, qu'appartient la gloire de la journée de Hastenbeck. Il est battu au pont de Rees, mais il prend sa revanche à Lützelberg. Il n'eut pas toutefois le bâton de maréchal qui fut donné à Soubise. Il mourut à Paris le 24 janvier 1769; Thomas fit son épitaphe, l'abbé Frigaut le compara à Philopémen, Verdun lui a élevé une statue, et un des forts qui entourent aujourd'hui la ville, porte son nom.

Ce brave soldat n'avait pas encore de biographe. Il vient, dans la même année, d'en trouver deux : Mlle Madeleine Buvignier-Clouët, une Verdunoise, et MM. Camille Chadenet et Victor Joly, eux aussi Verdunois et compatriotes de Chevert.

A vrai dire, ni Mlle B. ni MM. C. et J. ne nous ont donné une biographie complète, définitive, parfaite de tout point. Ils ont consulté les mêmes pièces qui se trouvent en assez grand nombre à la bibliothèque de Verdun, et leur récit se ressemble souvent. Ils ont pris connaissance de la plupart des documents que renferme le dépôt de la guerre. Mais, à notre avis, ils auraient dû chercher davantage, consulter d'autres sources encore, et, sans parler des documents étrangers, par exemple, de l'*Histoire des campagnes de Ferdinand de Brunswick* de Westphalen et du *Tagebuch* ou Journal de l'empereur Charles VII, publié par M. Heigel, il me semble qu'ils n'ont pas tiré parti des *Guerres sous Louis XV* du général Pajol[2] et du travail de M. Henri Moris sur les *Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins*. Ils pouvaient également lire les mémoires du temps et y recueillir de précieux témoignages. Qu'ils ouvrent ceux de Dufort de Cheverny (I, 375) : « Che-

---

tre le feu à la ville et de s'ensevelir sous les ruines du Hradschin plutôt que de souscrire à une capitulation honteuse. Il y avait tout à craindre du courage d'un si brave homme ». (*Hist. de la dernière guerre de Bohême*, 1756, tome II, p. 211.) « Chevert prit des otages de la ville, les enferma dans sa propre maison et mit dans les caves des tonneaux de poudre, résolu de se faire tuer avec eux si les bourgeois voulaient lui faire violence. Une telle intrépidité ne contribua pas peu à lui faire obtenir des conditions honorables du prince de Lobkowitz. » (Voltaire, *Hist. de la guerre de 1741*, Amsterdam, 1755, I, p. 157.) Je cite exprès ces témoignages qu'on ne trouvera dans aucun des deux livres sur Chevert.

1. On voit que Chevert n'était pas à Fontenoy, et M. Foncin fera bien de supprimer dans ses *Textes et récits d'histoire de France* (p. 105) la note où il écrit qu'à Fontenoy, Louis XV fit approcher une batterie, « *sur l'avis du brave Chevert, dit-on.* »

2. C'est ainsi qu'au tome IV de cet ouvrage, p. 251, ils auraient vu que Clermont reçut l'ordre, après Crefeld, d'assembler un conseil composé de trois lieutenants-généraux, Contades, Mortaigne et Chevert, et de se conformer à leur « avis unanime »; Chevert répondit : « Cette forme de triumvirat est bien dangereuse, M. de Clermont en a été offensé. M. de Contades et moi nous tiendrions sûrement dans les bornes convenables; je ne sais si le troisième en fera autant. »

vert, qui avait commencé par être soldat, ne se sentait pas de sa première origine; il avait de la politesse, de l'amabilité, mais parlait beaucoup, et toujours de lui. En faveur de son mérite et de l'amitié qu'il avait pour notre ami (M. de Chailly), nous nous prêtions à lui rendre notre intérieur agréable ». Voilà un témoignage très considérable. Qu'ils ouvrent les *Souvenirs* du marquis de Valfons et ils y trouveront, sur le rôle de Chevert à Hastenbeck, bon nombre de détails importants, par exemple, qu'au lendemain du 26 juillet, Chevert et Lorge, au sortir d'un dîner chez Lucé, mirent la main à la garde de leur épée, et cet hommage éclatant, que « personne n'avait osé entreprendre la besogne dont Chevert s'était chargé ». Qu'ils ouvrent les *Mémoires* de Rochambeau et ils y glaneront encore quelques menues informations sur la défaite de Rees et sur la victoire de Lützelberg qui « fut honorable, mais n'eut point de suite. » Enfin Mlle B. et MM. C. et J. citent le nom de Maurice de Saxe et celui de Thomas; ils devaient se souvenir que Thomas avait fait l'*Éloge* de Maurice et reproduire dans leur livre le passage suivant : « N'oublions pas d'observer que Maurice choisit pour l'exécution de l'entreprise (Prague) un homme qui justifiait son choix par sa valeur; qui, élevé de grade en grade, dut tout à ses actions et rien à ses ancêtres; qui pour s'avancer ajoutait à son courage tout ce qui manquait à sa naissance; qui honora ce nom si dédaigné de *soldat de fortune*, et le porta avec la juste fierté qu'il a le droit d'inspirer; qui, en parlant de lui-même, sans s'assujettir toujours aux conventions timides de la modestie [1], put quelquefois offenser l'orgueil, mais jamais la vérité; qui, ayant commencé comme Fabert, dans les mêmes temps peut-être eût fini comme lui, et que la voix publique semblait appeler aux premiers honneurs de la guerre, sans doute parce que ces sortes d'exemples, toujours rares, ne peuvent être qu'utiles sans jamais nuire, et que l'élévation d'un homme qui est l'artisan de sa propre grandeur, flatte l'ambition secrète de tous les états et de tous les rangs [2]. Qu'il me soit permis d'associer, en passant, le nom de Chevert à celui de Maurice; on me le pardonnera plus aisément sans doute. »

Si toutefois il fallait dire — et il le faut bien — quelle est la meilleure de ces deux biographies de Chevert, nous n'hésiterons pas à donner la préférence à l'ouvrage de Mlle Buvignier-Cloüet. Sans doute Mlle B. abuse un peu de l'histoire générale et elle aurait pu serrer le récit en maint endroit et supprimer certaines particularités qui ne concernent

1. Qu'on rapproche ce passage de celui de Cheverny; même sur l'épitaphe de Chevert, Thomas rappelle qu'*il se louait lui-même sans faste*; sûrement l'intrépide soldat était un peu *gloriosus*.

2. Voilà ce qui a fait la renommée de Chevert plus que la prise de Prague, son seul exploit populaire; nos biographes verdunois n'ont pas insisté là-dessus. « Marceau est soldat, dit Joseph Lavallée dans son *Eloge* emphatique de Marceau, que va-t-il faire? Il regarde autour de lui : d'un côté, l'éternelle obscurité des rangs; de l'autre, *le sentier de Chevert*. »

nullement François Chevert [1]. Mais son étude est écrite avec beaucoup d'agrément et de fraîcheur ; elle se lit bien plus aisément que celle de MM. C. et J.; elle n'est pas aussi encombrée de documents et de citations, et l'on sent à chaque page que l'auteur a voulu faire un travail vraiment personnel. Mlle B. ne s'est pas contentée de recueillir des documents et parfois de les reproduire ; elle s'est efforcée de les mettre en œuvre, d'en tirer tout ce qu'ils contenaient d'intéressant et de vivant ; sa narration est de beaucoup plus claire, plus animée, plus attachante que celle de MM. C. et J., où l'art fait absolument défaut. On peut comparer certains passages, comme la prise de Prague et celle de Château-Dauphin, la bataille de Hastenbeck; le parallèle tournera toujours à l'avantage de Mlle B.; elle expose fort nettement les opérations militaires; elle n'oublie pas, au passage, d'expliquer au lecteur ce qu'était tel ou tel grade, telle ou telle institution militaire au XVIIIe siècle ; elle loue son héros avec mesure et bon goût, sans aucune exagération. Ajoutez qu'elle a joint à son livre non seulement des pièces justificatives et deux notes copieuses sur l'origine de Chevert et les vergers du chapitre de la cathédrale de Verdun, mais des autographes de Chevert, une foule de portraits du général, des plans de batailles et de sièges (Kehl, Trarbach, Philippsbourg, Clausen, Prague, Les Barricades, Embrun, Exilles, Hastenbeck). Bref, Mlle Buvignier-Cloüet a composé une œuvre sérieuse, originale et qui lui fait grand honneur [2].

Le *Chevert* de MM. Camille Chadenet et Victor Joly l'emporte sur le *Chevert* de Mlle Buvignier en un ou deux points; p. 295-298, ils nous font connaître tout au long un mémoire de Chevert sur un projet de descente en Angleterre et ils citent soit dans le texte, soit dans les pièces justificatives un très grand nombre de documents imprimés ou inédits (qu'ils auraient mieux fait de résumer et de mettre en œuvre). Mais si pénibles, si consciencieuses qu'aient été leurs recherches auxquelles nous devons rendre hommage, ils débutent par une très grave erreur. Chevert, d'après eux, était noble d'origine; en effet, disent-ils, un de ses ancêtres, Martin de Chevert de Crancenoy, avait été anobli en 1623 par le duc de Lorraine; le nom des Chevert est toujours précédé de la particule dans les actes officiels, privés et authentiques ; l'aïeul du général, Hubert, est nommé *de Chevert* dans son acte de mariage et sa nomination de verger comme sur son épitaphe; le père du

1. Le titre indique déjà ces longueurs : « Les expéditions auxquelles Chevert prit part et *les causes qui les déterminèrent* ». A quoi bon ? J'aurais supprimé, entre autres, les p. 22 et 23.

2. P. 18, lire Trarbach et non *Traërback;* p. 25 dire, non pas « la nouvelle impératrice », mais comme p. 72, la reine de Hongrie; p. 32, lire Weissenbach et non *Wiessenbach;* p. 56, lire la Bessée pour *la Blesé;* p. 59, lire l'Escarène (voir p. 95) pour *la Scarenne;* p. 60 et 63 « d'Arembourg » et « d'Arembure » sont le même personnage ; p. 99, on nomme le général des troupes piémontaises Briqueras plutôt que *Bricherasco;* p. 143, écrire plutôt Hameln que *Hamelen* — pourquoi ne pas donner de titres aux chapitres ?

général, Louis, se nommait *de Chevert;* Louis XV, félicitant le vainqueur de Prague, « marquait sa satisfaction au sieur *de* Chevert », etc. Ces assertions de MM. C. et J. sont erronées : le Martin de Chevert de Crancenoy anobli en 1623, n'est pas l'aïeul du général qui appartient aux Chevert de Damloup et son nom s'écrit *Chevers* et non Chevert; le nom des Chevert n'est pas *toujours* précédé de la particule dans les actes; Hubert, le grand-père, signe constamment *de* Chevert, mais sa nomination comme verger, les actes de naissance de ses enfants, son épitaphe même, quoi qu'en disent MM. C. et J., le nomment Chevert tout court; pareillement, en dépit de MM. C. et J., le père du général est nommé et il signe simplement Louis Chevert sur son acte de mariage; Louis XV a félicité en 1741, non pas le « sieur *de* Chevert », mais le « sieur Chevert »; Chevert lui-même se piquait d'être le premier gentilhomme de sa famille; si on le nomme *M. de Chevert* longtemps avant l'édit de 1750 qui anoblissait les officiers-généraux, c'est que les officiers-généraux étant nobles pour la plupart, on leur donnait à tous la particule; enfin, dans la « Généalogie pour connaître les héritiers de M. de Chevert » (Append. du *Chevert* de Mlle Buvignier), François, le lieutenant-général des armées du Roi, est le seul qui soit nommé *de Chevert*, et MM. C. et J. citent eux-mêmes (p. 253 et 305) des témoignages du temps d'après lesquels on regardait Chevert comme un homme « sans aïeux », « sans ancêtres » [1]. MM. C. et J. ont donc eu tort de « combattre » ce qu'ils nomment « une erreur accréditée relativement à la naissance de Chevert » (p. 213). Mais ils ont commis d'autres méprises encore. Où ont-ils vu que Louis Chevert avait reçu une « instruction relativement étendue »? Parce qu'il écrit une fois sous sa signature le mot *testis*, faut-il en conclure qu'il savait le latin? (p. 217). D'où savent-ils que Chevert avait, grâce à sa mère, *acheté* une lieutenance au régiment de Carné? (p. 218). Pourquoi dire qu'il « fit ses classes militaires, apprit avec ardeur ses théories » — ce qui est évident — « et, sous la direction paternelle et expérimentée du colonel, étudia les ouvrages d'art et de tactique militaires » — ce qui n'est prouvé par aucun document? (p. 219). Qu'est-ce que « le camp du pays messin »? MM. C. et J. prennent cette indication vague dans la *Chronologie* de Pinard; il fallait écrire le camp de Richemont (p. 220). Quelle exagération de dire qu'à partir du moment où Chevert est lieutenant-colonel « nous le verrons *en toutes circonstances* forcer la victoire par le seul effet de son courage et de son génie guerrier » (p. 221), et que « Louis XV avait une réelle affection et une profonde estime pour ce général, qui en *tant d'occasions avait conduit ses armées à la victoire* »! (p. 305). Pourquoi

1. Voir ci-dessus les témoignages de Cheverny et de Thomas. Voir aussi le témoignage de Duclos, *Mém. secrets;* MM. C. et J. ont cité (p. 290) le passage de Duclos auquel je fais allusion et qui concerne la bataille de Lützelberg; mais ils ont eu soin de supprimer le mot *officier de fortune;* on voit que le parti-pris est évident et que les deux auteurs veulent faire de Chevert, en dépit de tout, un noble d'origine.

regarder Charles VI comme le « *dernier* prince de la maison d'Autriche », transformer Charles-Albert en *grand* électeur de Bavière, faire entrer dans la coalition de 1741 la *Pologne* au lieu de la Saxe? (p. 222). Pourquoi altérer en *Monthausen* le nom de Mauthausen *(id.)* comme en *Montauban* celui de Montalban? (p. 240). Pourquoi affirmer que Maurice de Saxe « eut occasion de connaître Chevert » dans la marche de 1741? MM. C. et J. ne savent-ils pas que Maurice était en 1734 aux assauts de Trarbach et à la prise de Philippsbourg, et que, par suite, il a connu Chevert dès la guerre de succession de Pologne (p. 223)? Qui ne sait enfin que le brave sergent Pascal appartenait au régiment d'Alsace et non au régiment de Beauce? (p. 224). Du reste, les deux auteurs — dont nous ne nions pas, répétons-le, les recherches zélées et persévérantes dans les archives et parmi les pièces imprimées, — en ont pris à leur aise et se sont fait la besogne facile. Presque toujours, surtout à partir de l'année 1746, ils se bornent à reproduire un peu pêle-mêle des extraits du *Mercure de France*, de la *Clef du cabinet*, du *Journal de Barbier*, des *Mémoires* de Duclos, du *Comte de Gisors* de M. Camille Rousset — qu'ils oublient d'encadrer entre guillemets [1]. Encore devraient-ils appeler Derizon ou De Rizon le lieutenant de roi qui commandait à Verdun et qu'ils nomment *de Brizon* (p. 291) et se défier de la traduction française d'Archenholz qui leur fait dire (p. 284) qu'à l'affaire de Rees « les bateaux de La Faille furent arrêtés par des estafettes » (lisez par d'autres *bateaux*; le traducteur a confondu *Boote* et *Boten*) [2].

A. Chuquet.

---

1. Les guillemets manquent aux pages consacrées au récit de Hastenbeck. On y retrouve littéralement et mot pour mot les pages suivantes du *Comte de Gisors* (4e édit. 1888) la p. 211 (les sept dernières lignes), la p. 212 (la première ligne), la p. 222 (deux dernières lignes), la p. 223 (sauf quatre lignes), la p. 229 (sauf huit lignes), la p. 230 (sauf dix lignes), neuf lignes de la p. 231 et neuf lignes de la p. 232. Je sais bien que MM. C. et J. annoncent qu'ils ont « extrait du *Comte de Gisors* plusieurs fragments concernant Chevert », mais il fallait indiquer ces fragments et les marquer nettement.

2. Lire, p. 221, Trarbach et non *Traerback*; — p. 229, Lobkowitz et non *Lobskowitz*; — p. 234, 2 janvier 1743 et non 22 janvier 1793; — p. 239, Villarello et non *Villarette*; — p. 240, Bellins et non *Bellius*, Bondormir et non *Bondormi*; — p. 242, M. d'Agenois et non d'*Agenis*, La Carte et non *La Care*; — p. 245, Serravalle et non *Sarravalle*, Rivarone et non *Rivarole*; — p. 252, Sospel ou Sospello et non *Solpels*, Castellar et non *Castellare*; — p. 262, Paulmy et non *Paulny* et *Saulny*; — p. 267, Minden et Hameln p. *Mindem* et *Hamelen*; — p. 268, Bielefeld et Lemgo pour *Bilefeld* et *Lemgon*; — p. 272, Breitenbach pour *Breitembach*; — p. 279, Rossbach pour *Rosback*; — p. 280, Emmerich pour *Limerich* ou *Limerick*; — p. 286, la Fulde ou Fulde, pour *le Fuld*; — p. 307, Cassel pour *Rethel*.

355. — **L'Origine du français,** par l'abbé J. ESPAGNOLLE. Tome III, 1er fascicule, 100-XVIII p., ap. Ch. Delagrave. Paris, 1889. Prix : 2 fr. 50.

Ce troisième et dernier volume paraîtra en quatre fascicules, mais si le mode de publication est changé, le système étymologique reste toujours le même. Seulement les commentaires plus luxuriants tiennent des pages entières, et le ton devient de plus en plus agressif et railleur. Littré, Brachet, Scheler, sont accusés de forger des *étymologies stupéfiantes, qui sont un véritable défi au sens commun;* ils ne font que marcher sur les traces de Ménage « qu'ils vilipendent et auquel ils prennent tout son bien en catimini. » Il n'est pas jusqu'à M. Léon Gautier qui ne soit traité ironiquement de « terrible étymologiste », pour avoir déclaré que *oïr* venait de « audire », *oisel* de « avicellus », lorsqu'il était si simple de dériver ces mots de οἴω, je pense, l'autre de ὠισός, pour ὠδός, chanteur. Ce qui est très simple, par exemple, c'est de démontrer que le substantif *homme* n'est autre chose que le participe ὤν = celui qui est, et que le mot *œil* vient en droite ligne du dorien ὤλλος pour ὁ ἄλλος. Si l'on est un grand étymologiste parce qu'on ne dit rien comme les autres, M. l'abbé Esp. n'est pas seulement grand, il est gigantesque. Aussi nous nous garderons bien de disputer, de combattre avec un homme de cette force, d'autant plus qu'il est amusant, très amusant, surtout lorsqu'il ne s'emporte pas contre l'ignorance ou la routine des Trois, et qu'il développe avec gravité les raisons abracadabrantes de ses étymologies. Je ne connais que MM. Ch. Toubin et Félix Thessalus qui soient aussi divertissants, le premier avec son sanscrit, le second avec ses onomatopées, son mimographisme et son mimologisme. Savez-vous quelle est l'origine de « parpaillot » ? C'est le dorien παρπάλλων, pour παραπάλλων, celui qui se meut, qui va de-ci, de-là. Les protestants n'ayant rien de fixe dans leur doctrine ont été justement appelés *parpaillots* = papillons, surnom qui « résume admirablement les quinze livres des Variations de Bossuet. » Littré dérive « parmi », de *par* et *mi*, et non point du dorien πάρμιξ = pêle-mêle. C'est une grosse erreur pour cette raison, dit M. l'abbé Esp., que « parmi » n'a jamais signifié « par le milieu », et que d'ailleurs on ne le rencontre nulle part écrit « par-mi. » Voilà qui est très péremptoire. Au fond, je soupçonne M. l'abbé Esp. de n'avoir qu'une connaissance très superficielle du vieux français, quoiqu'il affecte d'en citer maint passage pour donner quelque semblant de réalité à ses rêveries étymologiques, et je vais le prouver. Sous l'article *or*, adverbe qui naturellement ne vient pas de *hora*, mais de ὤῤῥα, lequel se trouve dans Hésychius, M. l'abbé Esp. arrive je ne sais trop comment à citer ce vers de La Fontaine : « Ores ce sont suppôts de Sainte Eglise *(Contes,* II, 172, Lemerre.) Il paraît que jusqu'ici personne, Littré pas plus que les autres, n'a compris le sens de ce mot *ores* qui signifie « employés, serviteurs » ; ce n'est pourtant que la transcription du grec éolien ὤρες = φύλακες. « Un *ore*, nous citons toujours M. l'abbé Esp., était donc un

gardien, une espèce de bedeau, et non pas un adverbe. » Nous recommandons cette explication vraiment nouvelle aux éditeurs du La Fontaine de M. Hachette. M. l'abbé Espagnolle n'étant pas obligé de lire attentivement les gauloiseries de maître Jean, cette bévue est jusqu'à un certain point excusable, mais d'autres ne le sont pas du tout. On sait qu'on rencontre dans La Curne une multitude de passages estropiés, et par suite incompréhensibles. Ce sont justement ceux-là que M. l'abbé Esp. invoque pour les besoins de sa cause. S'il veut prouver qu'on a dit *posser* = pousser, dans l'ancienne langue, il cite à l'appui ces deux vers du Roman de Rou d'après La Curne :

> Dont iont (*sic*) assez joustes et par monts et par prez
> L'un fut grant *possé*.

Que M. l'abbé Esp. veuille bien se reporter à l'édition Andresen, t. II, 176, et il verra peut-être jusqu'à quel point cette citation est inintelligible. Ailleurs (p. 30) il prétend que « nord » dérive de ὅρος, borne, limite : « On a dit d'abord *or* ou *ort*, puis *nord*. *Orth* se trouve dans La Curne. » Il y est en effet dans un passage maltraité que M. l'abbé Esp., en le transcrivant, a réussi à rendre tout à fait obscur (Voir Andresen, t. III, 141).

Ce fascicule est précédé d'une lettre de M. Philippe Lelly, secrétaire du cabinet privé de S. M. Hellénique, lequel « a été, je cite ses propres paroles, véritablement stupéfié de l'érudition et de la puissance du travail de l'abbé. » Cela prouve simplement, comme disait ce *parpaillot* de Calvin, « qu'il n'y a rien si absurde ou mesme monstrueux que certaines gens ne reçoivent avec grand appétit. »

A. D.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ch. JORET vient, dans une brochure qui a pour titre *Le voyageur Tavernier* (Bouillon, in-8°, 39 p. Extrait de la « Revue de géographie » et tiré à part), de revenir sur quelques-unes des questions que soulève encore la biographie du baron d'Aubonne et chambellan du Grand-Electeur. Un manuscrit qu'il a consulté et qui appartient à M. Schefer, lui a permis de prouver d'une façon irréfutable que Tavernier possédait véritablement des mémoires, des notes recueillies au cours de ses voyages, mais que ces notes ont été coordonnées d'une façon incomplète et défectueuse. En outre, grâce à quelques documents qu'il a trouvés à Berlin aux archives d'Etat, M. J. a pu compléter son récit du voyage en Prusse (1684), montrer que Tavernier entra en relations avec Frédéric-Guillaume par l'intermédiaire de Spanheim, et que, de lui-même, il offrit ses services au prince; il publie l'acte qui nomma Tavernier membre du conseil d'amirauté et une lettre où le voyageur annonce au prince la capture du vaisseau le *Morian*. On sait que les plans de Tavernier échouèrent, qu'il voulut alors reprendre le chemin de l'Orient pour son propre compte, et qu'il mourut en 1689 avant d'avoir quitté l'Europe. Où était-il mort? Les uns disaient à Moscou, les autres à Copenhague, quelques-uns à la Bas-

tille. M. J. a eu l'heureuse pensée de faire des recherches en Suède : Tavernier, en effet, s'était placé sous le protectorat suédois dès qu'il était arrivé à Smolensk, et une lettre du 8 mars 1689, écrite à un conseiller de la chancellerie de Stockholm par le résident suédois de Smolensk, nous apprend que le célèbre marchand est *mort et enterré à Smolensk* trois semaines auparavant, c'est à dire dans le courant de février. La question est tranchée, et voilà encore une légende de moins. Félicitons M. Joret de ce résultat et souhaitons avec lui que le Conseil municipal de Paris fasse mettre une plaque commémorative à l'entrée du passage qui termine la rue de l'Hirondelle ; c'est dans cette rue qu'en 1685, avant de quitter pour toujours la France, demeurait Tavernier. Ainsi « on réparerait un oubli trop long envers l'initiateur hardi et le marchand intrépide qui a ouvert des voies nouvelles au commerce national et a été le premier, en date, sinon le plus grand, des voyageurs français du XVIIe siècle. »

— Un nouveau fascicule, le XVIe, des *Correspondants de Peiresc* a paru chez Techener (in-8°, 56 p.). Il est consacré à *François Luillier* et renferme vingt et une lettres inédites écrites de Paris à Peiresc dans les années 1630-1636. On trouvera dans la première de ces lettres une mention des *Dialogues faits à l'imitation des anciens par Orasius Tubero*, de La Mothe-Le-Vayer ; ce qui permet de fixer la date véritable et longtemps cherchée de cet ouvrage. Les lettres suivantes citent et louent fréquemment Gassendi qui, au témoignage de Tallemant des Réaux, avait longtemps logé chez Luillier. D'autres noms remarquables y figurent encore : Bourdelot, Chapelain, Boulliau, Chanut, Mersenne, Rubens, Elzevier, Saumaise, etc. M. TAMIZEY DE LARROQUE remarque avec raison que ces lettres de Luillier sont écrites avec aisance et non sans agrément ; Tallemant ne déclarait-il pas que, pour l'esprit comme pour le caractère, il existait grande ressemblance entre Luillier et Chapelle ? On nous permettra de reproduire les lignes émues qui terminent l'introduction de cette attachante plaquette. « J'éprouve, dit M. Tamizey de Larroque, en publiant les nouvelles lettres de Luillier, une impression que comprendront bien tous ceux qui gardent le pieux souvenir d'un maître aimé autant que vénéré ; devenant ainsi, en quelque sorte, le collaborateur et le continuateur de M. Paulin Paris, il me semble retrouver ces heures charmantes et si vite envolées où nous causions ensemble de notre splendide XVIIe siècle et, particulièrement, de ce cher Tallemant des Réaux auquel, comme on passe à un enfant gâté ses fautes rachetées par ses gentillesses, nous pardonnions bien des fredaines en faveur de ses inappréciables révélations. »

— L'imprimerie Saint-Pierre à Solesmes vient de publier, en un élégant volume in-8°, la *Bibliographie des Bénédictins de la congrégation de France* (1889, XLIII-262 pp.), qui avait été entreprise à l'occasion du cinquantenaire de la congrégation célébré il y a deux ans. L'ouvrage, dédié au cardinal Pitra, mais qui n'a été achevé qu'après sa mort, s'ouvre par une savante introduction dans laquelle l'auteur, dom Fr. CABROL, met très bien en lumière et d'une manière impartiale les services que les Bénédictins de Solesmes ont rendus aux études sacrées depuis leur réorganisation par dom Guéranger ; il passe en revue les publications les plus importantes de son ordre sur la liturgie et le chant grégorien (on sait la part que dom Guéranger a eue dans les études liturgiques de notre siècle), sur la théologie mystique et la spiritualité, sur la théologie dogmatique et morale et le droit canon, sur l'hagiographie, sur la patrologie et l'archéologie chrétienne, sur l'histoire ecclésiastique, locale et monastique. La bibliographie proprement dite se compose de l'énumération de toutes les publications bénédictines (livres ou simples articles), faite par ordre d'auteurs ; les recherches sont rendues très commodes par deux tables, l'une chronologique, l'autre analytique. Il serait à souhaiter que tous les corps savants, religieux ou laïques, eussent des répertoires bibliographiques aussi bien faits.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 juin 1889.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. le commandant Privat, à Sousse, des renseignements sur diverses découvertes faites en Tunisie.

A Gabès, l'ancienne *Tacape*, M. Privat a fouillé une sépulture indigène, sous tumulus, qui paraît antérieure à la conquête romaine. Il y a découvert divers objets intéressants, une monnaie du roi Micipsa, un dé à jouer, etc.

A Sidi Boulbaba, le même officier a déblayé une construction importante, dont la destination est incertaine. Peut-être était-ce un grenier, destiné à renfermer les provisions de céréales pour l'alimentation des troupes romaines.

A Gafsa, l'ancienne *Capsa*, un capitaine du génie a découvert une mosaïque qui représente une course de chars dans le cirque. Elle est assez délabrée, mais curieuse par la scène représentée et par la naïveté du dessin.

MM. Croiset et A. de Barthélemy sont élus membres de la Commission chargée de vérifier les comptes de l'Académie pour l'exercice 1888.

Sur la proposition de la commission des inscriptions sémitiques, M. Clermont-Ganneau est adjoint à cette commission.

M. d'Arbois de Jubainville communique une remarque sur le duel conventionnel, qui est un des traits caractéristiques de l'antique procédure celtique. Cet usage est mentionné dans les anciennes lois de l'Irlande. Un exemple en est donné, en outre, par Tite-Live, dans le récit de la seconde guerre punique. Scipion, en Espagne, voulant célébrer des jeux funèbres en l'honneur de son père, put y donner des combats de gladiateurs sans faire aucune dépense : il trouva, parmi les Celtibériens, ses alliés, un assez grand nombre d'individus qui avaient des procès à vider, et qui, pour les terminer, se battirent en duel sous les yeux des Romains et de leurs compatriotes.

Ouvrages présentés : — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : Appert (G.) et Kinoshita (H.), *l'Ancien Japon* ; — par M. Héron de Villefosse : 1° Groff (William-N.), *les Deux Versions démotiques du decret de Canope*; 2° Mowat (R.), *Rapport sur les papiers et documents épigraphiques réunis par feu Léon Renier en vue d'un recueil des inscriptions romaines de la Gaule* (extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques)*; — par M. Renan : *le Livre du centenaire du Journal des Débats* ; — par M. de Rozière : Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc*, XVI, *François Luillier*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 12 juin 1889.

M. Collignon communique la photographie d'une tête en marbre de la collection Baracco à Rome, qui est une réplique du Marsyas de Myron.

M. Durrieu annonce que M. Maciet vient d'offrir au Musée du Louvre un panneau représentant d'un côté saint Pierre et saint Paul, de l'autre la flagellation du Christ. M. Durrieu démontre que cette peinture est d'origine française et date du règne de Charles V (entre 1350 et 1380). M. Müntz estime qu'il conviendrait peut-être de reculer la date de cette peinture au commencement du xve siècle.

M. Babeau communique des fragments de vases de terre trouvés à Pont-sur-Seine (Aube).

M. Héron de Villefosse signale, de la part de M. Thiollier de Saint-Etienne, une importante découverte d'objets romains faite à Chalain d'Uzire. Ces objets consistent en passoires, colliers, bracelets d'or et d'argent, 1,080 grands bronzes et 350 monnaies de billon se rapportant à 32 empereurs différents. Le dernier empereur est Gallien, ce qui prouve que le tout a été enfoui vers l'an 260.

M. Demaison communique à la Société un certain nombre d'objets de bronzes, morceaux de haches, javelots, épées, bracelets, anneaux, pointes de flèches, lentilles de métal brut, etc., au nombre de 233 fragments trouvés à Chamery, en 1869, et conservés au Musée de Reims.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-troisième année 6 janvier 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 867, 15 déc. 1888 : POOLE, The life of Stratford Canning, Viscount Stratford de Redcliffe ; (2ᵉ art.). — J. SCOTT, Berwick-upon-Tweed, the hist. of the town a. guild. — Australian poets, p. p. SLADEN. — Mrs Mary Fitton a. Shakspere's 152ᵉ sonnet. (Tyler). — The latin « Heptapla » (Mayor). — The cognates of a. s. « rod », a clearing (Skeat). — « Road » in middle English. (O' Neill).

The Athenaeum, nº 3190, 15 déc. 1888 : Janet Ross, Three generations of Englishwomen, memoirs a. corresp. of Mrs John Taylor, Mrs Sarah Austin a. Lady Duff Gordon, 2 vols. — DAWSON, German socialism a. Ferd. Lassalle. — Clarendon, The hist. of the rebellion a. civil wars in England, begun in the year 1646, from a fresh collation of the orig. ms. in the Bodleian library by MACRAY, 6 vols. — The life a. opinions of Major-General Sir Charles MACGREGOR. — Fragments of the Greek comic poets, with renderings in English verse, by PALEY. — The Kalevala (Max Müller). — Prof. Paley (not. nécrol. : « he was an admirable scholar »).

Literarisches Centralblatt, nº 51, 15 déc. 1888 : Ed. REUSS, Hiob. (délicat et achevé). — JÜLICHER, Die Gleichnissreden Jesu. — L. V. SYBEL, Platon's Symposion. (Nouvelle hypothèse). — KITTEL, Gesch. der Hebräer, I. Quellenkunde u. Gesch. der Zeit bis zum Tode Josua's (c'est, non une histoire d'Israël, mais une étude des sources). — CUNO, Vorgesch. Roms, II, die Etrusker u. ihre Spuren im Volk u. im Staate der Römer. A Graudenz, chez l'auteur ; 20 mark. (Bien des choses remarquables et des vues nouvelles). — Revaler Zollbücher u. Quittungen des XIV Jahrh. p. p. STIEDA. — HENRICI, Das deutsche Togogebiet. — CARLETTO, Von Leipzig nach der Sahara. — Abbé MARTIN, L'Héxaméron de Jacques d'Edesse (nouveau service rendu à la littérature syriaque). — HECHT, Die griech. Bedeutungslehre (peu recommandable). — PHILIPPIDE, Introducere in istoria limbei si literaturei romine (digne de confiance). — BOHNHARDT, Das Personalpronomen im Altprovenz. (Utile contribution). — MURRAY, A new engl. dict. IV, 1, 2. Bra-Cass. — FRIEDRICH, Tempel u. Palast Salomo's (grande sagacité, mais ne touche pas à la vérité). — W. NÖLDEKE, Von Weimar bis Berlin, Bemerk. zur Entwick. des höh. Mädchenschulwesens in Deutschland.

Deutsche Litteratuzeitung, nº 50, 15 déc. 1888 : WRESCHNER. Samaritan. Traditionen (Wellhausen). — Ed. REUSS, die Gesch. der heil. Schriften Neuen Test. 6ᵉ Aufl. (Jülicher). — TEPE, Eth. Abhandl. (Ziegler). — Ad. STERN, Gesch. der Weltliter. in übers. Darstell. (R. M. Meyer : pas de progrès au point de vue scientifique, et néanmoins, c'est le premier essai, qui soit réussi, d'une histoire générale de la littérature). — BLASS, die Inschriften von Korinthos, Kleorai, Sikyon, Phleius u. den Korinth. Colonien. (Dittenberger : bien et solidement fait). — SCHWEIZER-SIDLER und SURBER, Gramm. der latein. Sprache, I. (Bersu : très recommandable). — R. M. WERNER, aus dem Josephinischen Wien. (Schüddekopf : 45 lettres de Nicolai et de Gebler). — A. SCHULZE, Der altfranz. dir. Fragesatz (E Weber : très méritoire). — VOCHEZER, Gesch. des fürstl. Hauses Waldburg in Schwaben. — G. PICOT, Hist. des Etats généraux, 5 vols. 2ᵉ édit. (E. Marcks : publication dont l'ensemble mérite la reconnaissance). — Ch. TISSOT, Geogr. comp. de la prov. rom. d'Afrique, explor. scientif. de la Tunisie, II. Chorogr., réseau routier, p. p. Sal. REINACH (Joh. Schmidt : utile). — Bibliotheca Hassiaca, bearb. v. ACKERMANN. I, Nachtrag. — KRÜGER, Gesch. der Quellen u. Liter. des röm. Rechts. (Hölder :

— Nº 51, 22 déc. 1888 : DRIVER, Isaiah. (Guthe : intéressant). —

Siebeck, Untersuch. zur Philos. der Griechen, 2e édit. (Wellmann). — Romundt, die drei Fragen Kants. — Hundert Lieder der Atharva-Veda, übers. p. p. Grill, 2e edit. (A. Weber). — Plutarchi Moralia, p. p. Bernardakis, I. (Gercke : critique du texte réfléchie et indépendante.) — Bitschofoky, Krit. exeget. Studien zu den script. hist. Augustae (H. J. Müller : à remarquer). — Friedmann, die Bearbeit. der Gesch. von dem Bergmann von Fahlun. (Minor : fait avec sûreté et esprit). — Stimming, Ueber den provenz. Girart von Rossillon (O. Schultz : travaillé à fond et offrant de remarquables résultats). — Ch. V. Langlois, Le règne de Philippe III le Hardi (Brosien : très détaillé; cp. *Revue crit.* 1888, n° 2). — Horawitz, Zur Gesch. des Human. in den Alpenländern, II-III (L. Geiger : dernière publication de l'auteur mort le 6 nov. 1888). — Von Zeissberg, Erzherzog Carl. u. Prinz Hohenlohe-Kirchberg; *et* Zur Gesch. der Räum. Belgiens (Wolf : cp. *Revue crit.* 1888, nos 22 et 48). — Gopcevic, Serbien u. die Serben, I.

— N° 52, 25 déc. 1888 : M. Carriere, Jesus Christus u. die Wissenschaft der Gegenwart. — Rhys, Lectures on the origin a. growth of religion as illustrated by Celtic Heathendom (Zimmer : « en somme, Rhys est tombé dans les folies et extravagances connues de la mythologie comparée; il est regrettable de le voir glisser sur ce terrain »). — Brambach, Leibniz, Verf. der Hist. de Bileam (O. Meyer : soigné). — Bartholomae, Beitr. zur Flexionslehre der indogerm. Sprachen, insbes. der arischen Dialekte (F. Justi : très utile). — Gomperz, Nachlese zu den Bruchst. der griech. Tragiker (v. Arnim : cp. *Revue crit.* 1888, n° 45). — Hermes, Catull. (Schenkl; cp. *Revue crit.* 1888, n° 51). — van Helten, Middelnederl. Spraakkunst (Franck : arriéré). — Univ. Studies, publ. by the Univ. of Nebraska (W. Meyer : cp. *Revue crit.* 1888, n° 52, p. 519). — Inventare der Frankfurter Stadtarchivs, I. — Ringolz, Gesch. der fürstl. Benedictinerstiftes zu Einsiedeln unter Abt Johannes I von Schwanden 1298-1327 (Meyer von Knonau : digne témoignage de l'activité bénédictine). — Oldenberg, Der russ. Nihilismus. — Parlow, Cultur u. Gesellschaft im heutigen Spanien (Hübner : on attendait mieux). — W. Müller, die Theseusmetopen vom Theseion zu Athen in ihrem Verhältnis zur Vasenmalerei (Wernicke : de bonnes idées). — Kambli, Die socialen Parteien u. unsere Stellung zu denselben. (Rudloff.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49, 8 déc. 1888 : O. Richter, Der Brand von Rom unter Kaiser Nero. — Terwelp, Das Grab Valentinians. — Xenophons Anabasis, p. p. Vollbrecht (Weissenborn : 8e édition ! et méritée). — Schimmelpfeng, Orat. quae sunt in Macartatum et in Olympiodorum et in Lacriti exceptionem sub Demosthenis nomine traditae num unius ejusdemque oratoris esse judicandae sint. (Mhalheim.) — O. E. Schmidt, Die handschriftl. Ueberliefer. der Briefe Ciceros an Atticus, Q. Cicero, M. Brutus in Italien; Gurlitt, Nonius Marcellus u. die Cicero-Briefe (Schmalz : le travail de Schmidt est très recommandable et peut servir de modèle aux jeunes philologues ; l'étude de Gurlitt marque un progrès remarquable). — Castelli, L'eta et la patria di Quinto Curzio Rufo (Krah). — Brunn, Gesch. der griech. Künstler, 2e Aufl. 7 livr. parues jusqu'ici. (Koepp.). — Cichorius, Rom und Mitylene (1er art.). — Neumann, Griech. Geschichtsschreiber u. Geschichtsquellen in XII. Jahrhundert. (Wäschke : très instructif.) — Neue, Formenlehre der latein. Sprache, II, 3e édit. 1. adjectiva. (Georges.)

— N° 50, 15 déc. 1888 : Programme : Sommer, die Ereign. des Jahres 238; Beckurts, die Kriege der Römer in Afrika 531-547; Kleinen, die Einführ. des Christentums in Köln, I; Hoger, Die

geschichtl. Entwickel. des Herakles Mythos I; Lackner, De in curs. a Gallis in Italiam factis, II; Wackermann, Ueber das Lectisternium. Treuber, Wesen der Gräberbussen Lykiens; Schippke, Die pränest. Spiegel. — Carm. figur. graeca, p. p. Haeberlin, 2e édit. (Knaack : fait avec soin et application.) — Stoll, Anthol. griech. Lyriker. — Platonis Crito, p. p. J. Adam. — Krohn, De anthol. lat. carm. quae sub Petronii nomine feruntur. (Rossberg : bon et témoigne d'une bonne méthode.) — Cichorius, Rom u. Mytilene (2e art.) — Kubicki, das Schaltjahr in der grossen Rechnungsurkunde C. I. A. 273, II. (Unger.) — Gerth, Kurzgef. griech. Schulgrammatik.

N° 51, 22 déc. 1888 : Entgegnung. (Holub.) — Programme : Böhm, Periodiesirungen der Weltgesch.; Bosse, Beitr. zur Aesthetik der Sprache; Paul, Vokal. Aspir. u. rein. Vokaleinsatz; Uppenkamp, Zwei Wortfamilien; Puls, Ueber das Wesen der subjektlosen Sätze, I. — Lysias, p. p. Weidner. (Cp. *Revue crit.* 1888, n° 41.) — Krech, De Crateri ψηφισμάτων συναγωγῇ et de locis aliquot Plutarchi ex ea petitis. (Thalheim : jugement réfléchi) — Hellmuth, Ueber die Sprache der Epistolographen S. Sulp. Galba u. L. Corn. Balbus. (Eussner : « recherches énergiques qui entraînent le lecteur ».) — Luthardt, Die antike Ethik in ihrer geschichtl. Entwickl. als Einl. in die Gesch. der christl. Moral. (Lortzing : recommandable, malgré l'étroitesse du point de vue.) — Cichorius, Rom u. Mytilene. (Rubensohn : travail d'ensemble et de rectification). — de Ruggiero, Dizion. epigrafico di antichita romane, 1-10. (Chambalu : de très grand prix.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 25, 1er déc. 1888 : Mommsen, Röm. Staatsrecht, III, 1 et 2. (Niese : termine cet ouvrage qui se distingue de tous les ouvrages semblables par l'étendue du jugement qui est complet, par l'abondance et la véracité des témoignages, la pénétration des idées, la précision du jugement, la logique des vues et qui, non-seulement pour tous ceux qui travaillent sur ce domaine, mais pour les adversaires mêmes de l'auteur, est destiné à former comme un arsenal.) — Sommer, Individualismus oder Evolutionismus? (Ziegler). — Wlassak, Röm. Processgesetze, I. (Merkel; cp. *Revue crit.*, n° 31.) — Von Salis, Die public. des tridentin. Rechts der Eheschliessung. (Meurer.) — Maué, Der praef. fabrum. (Seeck : l'autenr connaît à peine son sujet et ne connaît guère que cela; cp. *Revue crit.*, n° 22.)

Theologische Literaturzeitung, n° 25, 15 déc. 1888 : Wietzke, Der bibl. Simson der ägypt. Horus-Ra, eine neue Erkl. zu Jud. 13-16. — Tschackert, Unbek. handschrifl. Pred. u. Scholien Luthers. — O. Vogt, Bugenhagens Briefwechsel (Enders). — A. Müller, das gute Recht der evangel, Lehre von der unio mystica u. ihre Befehd. durch Ritschl u. seine Schule.

Revue de Belgique, 12e livr. 15 déc. 1888 : Delbœuf, Le magnetisme animal, à propos d'une visite à l'Ecole de Nancy, II. — Belly, L'ithsme américain, IV. — Jean Van Beers, Confiteor, mis en vers français par Ch. P. — Essais et notices : Stecher, Les dernières poésies de Jean Van Beers, etc.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Vingt-troisième année 14 janvier 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 868, 22 déc. 1888 : Th. ROGERS, The economic interpret. of history. — The life a. opinions of major-general Sir G. M. MACGREGOR, p. p. Lady MACGREGOR. — BEAUCLERK, Rural Italy, an account of the present agricultural condition of the Kingdom. — The first Russian in England (Jacobs). — Muslim pictures (Clouston). — Captive of bow and spear (Littledale). — Old English « Rod » a. its cognates (Mayhew). — Sir J. LUBBOCK, On the senses, instincts a. intelligence of animals, with special reference to insects. — Philolog. books : KÖRTING, Encyclop. u. Methodol, der engl. philol ; POGATSCHER, Zur Lautlehre der griech. latein. u. roman. Lehnworte im Altengl. — F. A. Paley (not. nécrol.). — The Sakunkatalâ in Hindi (Pincott).

— N° 869, 29 déc. 1888 : Calendar of State papers, Domestic series of the Reign of Charles I, 1644, p. p. W. D. HAMILTON. — SHARP, The life of Heine (malgré quelques fautes, bon livre). — WARDROP, The Kingdom of Georgia, notes of travel in a land of women, wine a. song. (Morfill : curieux et plein d'attrait). — Some books on the colonies. — Some religious gift-books. — Milton a. Caedmon (Cook). — Pozza, Inf. VII, 127 (Paget Toynbee). — France at it is (André Lebon et Paul Pellet). — Grant ALLEN, Force and energy, a theory of dynamics (Pearson). — Philol. books : Çakuntalâ, drame indien, version tamoule d'un texte sanscrit, trad. en français par G. DEVÈZE ; STOLE, Die Sprache der Pokonchi-Indianer ; BARCIANU, Wörterb. der rumän u. deutschen Sprache, I. — Khian a. Nekhtnebef (Griffith).

The Athenaeum, n° 3191, 22 déc. 1888 : FIRTH, My autobiography a. reminiscences, III. — W. F. AINSWORTH, A personal narrative of the Euphrates expedition. — The histor. mss. commission, the Hamilton Papers-Index-making. — Mrs Browning (Ingram). — Mr. Routledge. — The shorter poems of John Milton, with twelwe illustr. by S. Palmer. — Notes from Rome (Lanciani).

— N° 3192, 29 déc. 1888 : SANDFORD, Thomas Poole a. his friends. — Mary F. Robinson (Madame James DARMESTETER), The end of the middle ages, essays a. questions in history (suite d'essais qui correspondent à deux lignes différentes d'études : l'histoire du mysticisme allemand et l'histoire des Français en Italie ; agréable et intéressant). — RIEU, Catalogue of the Turkish ms. in the British Museum. (De très haute valeur.) — Personal memoirs of Sheridan, General U. S. Army, 2 vols. (L'auteur raconte avec beaucoup et même trop de détails comment il commanda la cavalerie fédérale ; il raconte aussi ce qu'il a vu pendant la guerre de 1870, Rezonville, Beaumont, Sedan, le siège de Paris ; en somme, ouvrage plein d'intérêt pour le militaire et même pour le grand public qui trouvera, surtout dans le second volume, une foule d'anecdotes et presque à chaque page les noms de l'empereur Guillaume, de Bismarck et de Moltke). — Letters a. papers, foreign a. domestic, of the reign of Henry VIII, p. p. J. GAIRDNER, vol. XI. — Antiquarian literature.— School-books. — Index-making.— Illustr. for Lazarillo de Tormes (J. J. Jusserand). — Laurence Oliphant. — The Hunterian mss. — CHAMPLIN, Cyclopaedia of painters a. paintings.

Literarisches Centralblatt, n° 52, 22 déc. 1888 : BIEDERMANN, Religionsphilosophie. — STICKEL, das Hohe Lied (cp. *Revue crit.* 1888, n° 12). — NIRSCHL, Propäd. der Kirchengesch. — FRICKE, Der paulin. Grundbegriff der δικαιοσύνη θεοῦ.— GAQUOIN, die Grundl. der Spencerschen Philosophie. — DE BAYE, L'archéol. préhist. (cp. *Revue crit.* 1888, n° 36-37). — KIEPERT, Wandkarte von Alt-Latium et von Alt-Klein-Asien. (très utile pour les élèves). — GÜDEMANN, Gesch. des Erziehungswesens u. der

Kultur der Juden in Deutschland während des XIV u. XV Jahrh. (troisième volume de l'ouvrage qui témoigne d'une vaste lecture et réunit une foule de documents de grand intérêt). — von NATZMER, Unter den Hohenzollern, IV. — F. ALTHAUS, Th. Althaus. — SIEVERS, Die Cordillere von Merida. — Huygens, Œuvres complètes, I. Corresp. (cp. *Revue crit.* 1888, nº 48). — DEDEKIND, Was sind u. was sollen die Zahlen. — POLS, Westfriesche Stadtrechten, I. — Abraham bin Esra, Reime u. Gedichte, gesichtet u. ges. übers u. erl. von ROSIN, III, aussergottesdienstl. Poesie (puisse l'éditeur éclaircir ainsi tout le Divan!) — GOMPERZ, Nachl. zu den griech. Tragikern (cp. *Revue crit.* 1888, nº 45). — VIETOR, Einführ. in das Studium der engl. philologie (bon). — PALUDAN, Renaissance bevaegelsen i Danmarks Literatur isaer i det 17 Aarhundrede (instructif et souvent neuf). — Lercheimer u. seine Schrift wider den Hexenwahn, p. p. BIRLINGER u. BINZ. — Lessings sämmtl. Schriften, III, p. p. MUNCKER (cp. *Revue crit.* 1887, nº 51). — SOUTZO, Introd. à l'étude des monnaies de l'Italie antique, I (en tout cas essai à remarquer). — EHRLICH, Aus allen Tonarten. — v. WASIELEWSKI, L. von Beethoven. — Al summo pontifice Leone XIII, ommagio giubilare della Bibl. Vatic. (ouvrage magnifique des employés de la Vaticane; l'art. donne l'analyse des travaux contenus dans l'ouvrage).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Vingt-troisième année 14 janvier 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 868, 22 déc. 1888 : Th. Rogers, The economic interpret. of history. — The life a. opinions of major-general Sir G. M. Maccregor, p. p. Lady Maccregor. — Beauclerk, Rural Italy, an account of the present agricultural condition of the Kingdom. — The first Russian in England (Jacobs). — Muslim pictures (Clouston). — Captive of bow and spear (Littledale). — Old English « Rod » a. its cognates (Mayhew). — Sir J. Lubbock, On the senses, instincts a. intelligence of animals, with special reference to insects. — Philolog. books : Körting, Encyclop. u. Methodol, der engl. philol. ; Pogatscher, Zur Lautlehre der griech. latein. u. roman. Lehnworte im Altengl. — F. A. Paley (not. nécrol.). — The Sakunkatalâ in Hindi (Pincott).

— N° 869, 29 déc. 1888 : Calendar of State papers, Domestic series of the Reign of Charles I, 1644, p. p. W. D. Hamilton. — Sharp, The life of Heine (malgré quelques fautes, bon livre). — Wardrop, The Kingdom of Georgia, notes of travel in a land of women, wine a. song. (Morfill : curieux et plein d'attrait). — Some books on the colonies. — Some religious gift-books. — Milton a. Caedmon (Cook). — Pozza, Inf. VII, 127 (Paget Toynbee). — France at it is (André Lebon et Paul Pellet). — Grant Allen, Force and energy, a theory of dynamics (Pearson). — Philol. books : Çakuntalâ, drame indien, version tamoule d'un texte sanscrit, trad. en français par G. Devèze ; Stole, Die Sprache der Pokonchi-Indianer ; Barcianu, Wörterb. der rumän u. deutschen Sprache, I. — Khian a. Nekhtnebef (Griffith).

The Athenaeum, n° 3191, 22 déc. 1888 : Firth, My autobiography a. reminiscences, III. — W. F. Ainsworth, A personal narrative of the Euphrates expedition. — The histor. mss. commission, the Hamilton Papers-Index-making. — Mrs Browning (Ingram). — Mr. Routledge. — The shorter poems of John Milton, with twelwe illustr. by S. Palmer. — Notes from Rome (Lanciani).

— N° 3192, 29 déc. 1888 : Sandford, Thomas Poole a. his friends. — Mary F. Robinson (Madame James Darmesteter), The end of the middle ages, essays a. questions in history (suite d'essais qui correspondent à deux lignes différentes d'études : l'histoire du mysticisme allemand et l'histoire des Français en Italie ; agréable et intéressant). — Rieu, Catalogue of the Turkish ms. in the British Museum. (De très haute valeur.) — Personal memoirs of Sheridan, General U. S. Army, 2 vols. (L'auteur raconte avec beaucoup et même trop de détails comment il commanda la cavalerie fédérale ; il raconte aussi ce qu'il a vu pendant la guerre de 1870, Rezonville, Beaumont, Sedan, le siège de Paris ; en somme, ouvrage plein d'intérêt pour le militaire et même pour le grand public qui trouvera, surtout dans le second volume, une foule d'anecdotes et presque à chaque page les noms de l'empereur Guillaume, de Bismarck et de Moltke). — Letters a. papers, foreign a. domestic, of the reign of Henry VIII, p. p. J. Gairdner, vol. XI. — Antiquarian literature. — School-books. — Index-making. — Illustr. for Lazarillo de Tormes (J. J. Jusserand). — Laurence Oliphant. — The Hunterian mss. — Champlin, Cyclopaedia of painters a. paintings.

Literarisches Centralblatt, n° 52, 22 déc. 1888 : Biedermann, Religionsphilosophie. — Stickel, das Hohe Lied (cp. *Revue crit.* 1888, n° 12). — Nirschl, Propäd. der Kirchengesch. — Fricke, Der paulin. Grundbegriff der δικαιοσύνη θεοῦ. — Gaquoin, die Grundl. der Spencerschen Philosophie. — De Baye, L'archéol. préhist. (cp. *Revue crit.* 1888, n° 36-37). — Kiepert, Wandkarte von Alt-Latium et von Alt-Klein-Asien. (très utile pour les élèves). — Güdemann, Gesch. des Erziehungswesens u. der

Kultur der Juden in Deutschland während des XIV u. XV Jahrh. (troisième volume de l'ouvrage qui témoigne d'une vaste lecture et réunit une foule de documents de grand intérêt). — von NATZMER, Unter den Hohenzollern. IV. — F. ALTHAUS, Th. Althaus. — SIEVERS, Die Cordillere von Merida. — Huygens, Œuvres complètes, I. Coresp. (cp. *Revue crit.* 1888, n° 48). — DEDEKIND, Was sind u. was sollen die Zahlen. — POLS, Westfriesche Stadtrechten, I. — Abraham bin Esra, Reime u. Gedichte, gesichtet u. ges. übers u. erl. von ROSIN, III, aussergottesdienstl. Poesie (puisse l'éditeur éclaircir ainsi tout le Divan!) — GOMPERZ, Nachl. zu den griech. Tragikern (cp. *Revue crit.* 1888, n° 45). — VIETOR, Einführ. in das Studium der engl. philologie (bon). — PALUDAN, Renaissance bevaegelsen i Danmarks Literatur isaer i det 17 Aarhundrede (instructif et souvent neuf). — Lercheimer u. seine Schrift wider den Hexenwahn, p. p. BIRLINGER u. BINZ. — Lessings sämmtl. Schriften, III, p. p. MUNCKER (cp. *Revue crit.* 1887, n° 51). — SOUTZO, Introd. à l'étude des monnaies de l'Italie antique, I (en tout cas essai à remarquer). — EHRLICH, Aus allen Tonarten. — v. WASIELEWSKI, L. von Beethoven. — Al summo pontifice Leone XIII, ommagio giubilare della Bibl. Vatic. (ouvrage magnifique des employés de la Vaticane; l'art. donne l'analyse des travaux contenus dans l'ouvrage).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-troisième année 21 janvier 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 870, 5 janvier 1889 : Letters of David Hume to William Strahan, p. p. BIRKBECK HILL (F. Grant.) — NASH, Life of Lord Westbury, 2 vols. — Visitations of the diocese of Norwich, 1492-1532, p. p. JESSOPP. — Two books ou Persia : AINSWORTH, a personal narrative of the Euphrates expédition, 2 vols: BENJAMIN, Persier. — Recent theology.—dr. Johnson's letters. (Birkbeck Hill.)—Milton a Caedmon (Westwood.)—Chaucer's « Eclympasteyre » (H. Bradley.) —The word « bore » a tiresome talker (Furnivall). — On translating Heine (Sharp.) — Mind and matter (Layton et W. Webster.) — The nature of the Egyptian Ka (Am. B. Edwards.)

The Athenaeum, n° 3,193, 5 janvier 1889 : Letters of David Hume to William Strahan. p. p. BIRKBECK HILL. — LOFTIE, Kensington, pictu-resque a. historical ; MARTIN, old Chelsea, a summer day's stroll. — ROMANES, Mental evolution in man, origin of human faculty. — HOSMER, Sir Henry Vane. — Corr. pol. de Odet de Selve, p. p. G. LEFÈVRE-PONTALIS (importante publication.) — Classical schoolbooks. – Theological books. — Plow Monday in the city. — Index-making. — Vedic literature. — Notes of convers. with Wellington. — The Stuart exhibition at the British Museum. — HIPKINS, Musical instruments, historic, rare and unique. — Notes from Athens (Lambros.) — Roman remains at Rio Tinto (Round). —

Literarisches Centralblatt, n° 1, 1er janvier 1889 : GŒBEL, Neutest. Schriften, Paul an die Thessalon., an die Galater, an die Korinther, an die Römer. — SABATIER, Les origines litt. et la compos. de l'Apocal. de S. Jean (à citer avec honneur, ne serait-ce que pour sa simplicité méthodique.) — UEBINGER, die Gotteslehre des Nicolaus Cusanus. — Const. RITTER, Untersuch. über Plato (ne tient pas assez de compte des travaux antérieurs). — The Politics of Aristotle, p. p. NEWMAN, I et II (cp. *Revue crit.*, 1888, n° 49). — TREUBER, Gesch. der Lykier (commode et instructif). — Regesten zur Gesch. der Juden im fränk. u. deutschen Reich. bis 1273, p. p. ARONIUS, I (va jusqu'à 1033). — Alb. PFISTER, König Friedrich von Würtemberg u. seine Zeit (rehabilitation tentée par un dilettante qui a de bonnes intentions, mais qui n'est pas fait pour une tâche semblable ; tout cela est connu, moins les fanfares que l'auteur fait retentir en l'honneur de son héros). — ARENDT, Bilder aus dem häusl. u. Familienleben der Chinesen. — MERKEL, Abhandl, aus dem Gebiete des röm. Rechts, III. Ueber die Entsteh. des röm. Beamtengehaltes u. über röm. Gerichtsgebühren. — HERTEL, Die halleschen Schöffenbücher, II, 1401-1460. — BRUCHMANN, Psychol. Studien zur Sprachgesch. (cp. *Revue crit.*, 1888, n° 40). — H. MÜLLER, Zur Gesch. der semit. Zischlaute (très méritoire). — VECKENSTEDT, Gesch. der Griech. Farbenlehre, das Farbenunterscheidungsvermögen, die Farbenbezeichn. der griech. Epiker von Homer bis Quintus Smyrnus (en somme, « dilettantisch und unfertig »). — A. SCHULZE, Der altfranz. direkte Fragesatz (à recommander très vivement). — Von WALDBERG, die deutsche Renaissance-Lyrik (très soigné). — Rists Lebenserinn. III. — FAULMANN, Histor. Gramm. der Stenographie. — WIDE, De sacris Troezeniorum, Hermionensium, Epidauriorum (bon travail fait d'après de sains principes scientifiques). — HERZOG, Gesch. u. System der röm. Staatsverf. II. Cæsar-Diocletian (bon, clair, trop souvent détaillé, assez semblable au troisième volume des röm. Altert. de Lange). — L. von SYBEL, Weltgesch. der Kunst bis zur Erbauung der Sophienkirche, Grundriss (cp. un prochain art. de la *Revue*).

— N° 2, 5 janvier 1889 : von LENNEP, De zeventig Jaarweken van Daniel. — H. A. W. MEYER, Krit. exeget. Comm. über das neue Testament III, WENDT, über die Apostelgesch.; WEISS, über den Brief an die Hebräer, *et* die drei Briefe des Ap. Johannes; BEYSCHLAG, über den Brief des Jacobus. — Nov. Testam. textus Stephanici, a. d. 1550, acced. variae lect. p. p. SCRIVENER. — H. von ARNIM, Quellenstudien zu Philo von Alex. (Intéressant, exact, sagace). GUNDLACH, — Wer ist der Verf. des Carmen de bello saxonico (réplique à des articles contre l'ouvrage du même auteur « ein Dictator aus der Kanzlei Kaiser Heinrichs IV »). — Ch. V. LANGLOIS, Textes relatifs à l'hist. du Parlement depuis les orig. jusqu'en 1314. (Utile vol. d'une utile collection). — CHURCH, Dante a. other essays (diffus, mais non sans esprit). — ARNHEIM, die Memoiren der Königin von Schweden, Ulrike Luise, Schwester Friedrichs des Grossen (renferme beaucoup de choses intéressantes et remarquables). — Alb. WADDINGTON, L'acquis. de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern. (Fait avec très grand soin). — Sigm. MÜNZ, Aus dem modernen Italien. — A. BRÜCKNER, Die Aerzte in Russland bis 1800. — KIELHORN, Gramm. der Sanskrit-Sprache, übers. von SOLF (court, clair, et mérite entière confiance). — W. SCHMID, der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halic. bis auf den zweiten Philostratus. (Travail de grand mérite.) — Ch. SCHMIDT, Michael Schütz. gen. Toxites (très bon). — Aus dem Josephin. Wien, Geblers u. Nicolais Briefw. 1771-1786, p. p. R. WERNER. — LUTSCH, Verz. der Kunstdenkm. der Provinz Schlesien.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 1, 5 janvier 1889 : SCHAFF, Church a. state in the United States. — v. DÖLLINGER u. REUSCH, Gesch. der Moralstreitigk. in der röm. kathol. Kirche seit dem XVI Jahrh. (Funk : intéressant ; écrit sur un ton calme ; malgré tout, subjectif.) — Mc MURRY, Die Organis. des höheren Schulwesens in den Verein. Staaten Amerikas u. in England (Holst) — Thesaurus librorum Philippi Pfister, Monacensis, catal. bibliothecae selectae. — Die Hymnen des Rigveda, hrsg. von H. OLDENBERG, I. metr. u. textgesch. Prolegomena (Garbe : tous les mérites de l'auteur, critique pénétrante, clarté et beauté d'expression.) — MEIER u. SCHOEMANN, Der attische Process, p. p. LIPSIUS. (cp. *Revue crit.* 1888, n° 45). — MASCHKE, Der Freiheitsprocess im Klass. Altertum. (Dittenberger : surpasse Schoemann, Meier et Lipsius en connaissances juridiques, mais non dans la connaissance du grec, de sa langue, de sa littérature.) — Carminis Saliaris reliquiae, p. p. ZANDER (cp. *Revue crit.* 1888, n° 48). — Orendel, p. p. BERGER. (Schönbach : très bonne public.) — G. PARIS, La littér. franç. au moyen-âge. (Gaspary : « le guide le plus sûr nous mène à travers le vaste domaine et la masse confuse des détails; il instruit et presque toujours attache ».). — E. v. STERN, Xenophons Hellenika u. die böot. Geschichtsüberlief. (Cp. *Revue crit.* 1888, n° 40.) — C. KÖHLER, das Verhältnis Kaiser Friedrichs II, zu den Päbsten seiner Zeit. (Sternfeld : tableau d'ensemble.) — ERNST II, Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha, Aus meinem Leben u. meiner Zeit, II. (Heigel : très attachant et instructif, surtout en ce qui concerne Napoléon III et la guerre d'Italie.) — BODE u. TSCHUDI, Beschreib. der Bildwerke der christl. Epoche. (Dohme.) — RIMPLER, Domänenpolitik u. Grundeigentumsverteilung vornehmlich in Preussen. — J. von Borcke, Kriegerleben 1806-1815, bearb. von LESZCZYNSKI.

— N° 2, 12 janvier 1889; GODET, Bibelstudien, Deutsch bearb. von KAEGI. I. (Nowack). — SCHWABE, Studien zur Gesch. des zweiten Abendmahlstreits. — WAHLE, Ueber die geometr. Methode bei Spinoza. — Jos. MÜLLER, die deutschen Katechismen der böhmischen Brüder, Krit. Textausg. — O. HOFFMANN, de mixtis graecae linguae dialectis (Prellwitz : travail méritoire). — HOERSCHELMANN, Ein griech. Lehrbuch

der Metrik, literarhistor. Studien (Contribution importante à l'histoire des études grammaticales). — L. Traube, Karoling. Dichtungen (Huemer : bon travail). — Lessings sämmtl. Schriften, III, p. p. Muncker (cp. *Revue crit.* 1887, n° 51). — Bieling, Textkrit-Studien zur Minna von Barnhelm. — Dolci, sintesi di storia critica. — K. Leonhardt, Kaiser Nicephorus II Phokas und die Hamdaniden 960-969 (A. Müller : de bonnes remarques de détail ; l'auteur n'est pas sans talent; mais il doit apprendre à composer avec plus de méthode et de soin ; son travail sera utile de ci et de là, si l'on s'en sert avec précaution ; l'ensemble est manqué). — Polit. Corresp. Karl Friedrichs von Baden 1783-1806, p. p. Erdmannsdörffer, I. (Heyck : très important). — A. Hettner, Reisen in den columbianischen Anden. — Jäger, Gartenkunst und Gärten sonst und jetzt. — Brunnenmeister, Das Tötungsverbrechen im altrömischen Recht. (Courat : très louable). — Rob. Wallace, India in 1887. (Thaer : intéressant tableau d'ensemble).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 52, 29 déc, 1888 : Sitte, aus der Argolis. — Programme : Funck, Satur u. die davon abgel. Wörter; Schneider, De temporum apud priscos scriptores latinos usu, Dingeldein, Gleichklang u. Reim in antiker Poesie. — Plato, Timaeus, p. p. Archer-Kind (Apelt). — Hermes, Catull (cp. *Revue crit.*, 1888, n° 51). — Meiser, Ueber histor. Dramen der Römer (Peters : 42 pages, mais très intéressant). — Evers, Der histor. Wert der griech. Berichte über Cyrus u. Cambyses (Justi : recherches qui sont menées avec beaucoup de compétence et de savoir). — Antichan, Grands voyages de découvertes des Anciens. (318 pages pour un franc! Ce prix modique et cette belle exécution plongent un Allemand dans un agréable étonnement. L'exposition du reste n'est pas sans critique ; elle est simple et attachante). — Nadrowski, Neue Schlaglichter auf dunkeln Gebieten der griech. u. latein. Etymologie (cp. *Revue crit.*, 1888, n° 41).

Theologische Literaturzeitung, n° 26, 29 déc. 1888 : Driver, Isaiah, his life and times, a. the writings which bear his name (Budde : bon). — Meinhold, Beitr. zur Erkl. Daniels, 2-6. — S. Stein, das Verbum der Mischnahsprache; Rosenberg, das aramäische Verbum im babylon. Talmud.—Link, Die Einheit des Pastor Hermae (Kugler)—Tixeront, Les origines de l'église d'Edesse et la légende d'Abgar étude critique suivie de deux textes orientaux inédits (Harnack : des points contestables, mais une critique sagace et pénétrante). — Gwynn, Hippolytus a. his « Heads against Caius ». — Smirnow, Uebers. ueber die Quellen zur Gesch. des ersten ökumen. nicän. Concils (en russe). — Index librorum prohibitorum, édit. nov.

Zeitschrift für katholische Theologie, 1889, 1er trimestre : *Abhandlungen* : Oehry, Ueber die Zahl der auserwählten. — Duhr, Die deutschen Jesuiten als Historiker. — Grisar, Die christl. Inschriften in Rom. — *Recensionen :* Hergenröther Lehrbuch des Kathl. Kirchenrechts; Göbel, Die ältern Briefe Pauli erklärt; Schwertschlager, Die erste Entsteh. der Organismen; Corpus script. eccl. lat. ed. Acad. Vindob. IX, XII, XIV-XVII; Peuker, Erbauungsreden, Mark, Exhorten für die Studierenden. *Analekten;* Ueber den Kampf des Augustinismus und Aristotelismus im XIII Jh. (Ehrle). — Halitgars Bussordnung in einer Hamilton — Hs. (Nostitz-Rieneck). — Engl. Schutzschriften für die Hochkirche (Zimmermann). — Zur Gesch. der rumän. Kirche (Nilles.) — Die päsptl. Encydike über die menschl. Freiheit (Noldin.) — Das Wort « celte » in der clementin. Vulgata (Heller). — Ὁ ἄρτος ἐπιούσιος (Flunk). — Die drei himml. Zeugen im I. Johannesbrief (Flunk.) — Paläographie der Kirchenmusik (g.) — Fortsetz. u. neue Auflagen früher besprochener Werke. — Literarischer Anzeiger.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-troisième année 28 janvier 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 871, 12 janv. 1889 : W. Wordsworth, The Recluse; The complete poetical works of W. Wordsworth; with an introd. by John MORLEY (Dowden : l'essai de J. Morley est excellent). — ELLIOT, The life of Sidney, Earl of Godolphin (Courtney : l'auteur a épuisé toutes les sources d'information). — Mary F. ROBINSON (Mme James Darmesteter), The end of the middle ages (Brown : essais sur le mysticisme du moyen âge et sur les rapports de la France avec l'Italie, surtout sur les prétentions de la France au Milanais et à Naples; ces essais sont excellents, en un style ferme et vigoureux). — Four recent biographies (RODD, Frederick III; LEWIS, Gordon; BRUCE, Denny; MACDONALD, Punshon). — Halliwell-Philipps (not. nécrol.). — Spicilegium Vaticanum (W. Stokes). — Coincidences in Buddhist literature a. the Gospels (Wenzel). — The Egyptian Ka and Schopenhauer's Will (O' Neill). — The word « bore », a tiresome talker (Emma Phipson et Fr. El. Trollope). — EARLE, A handbook to the land-charters and other Saxonic documents (H. Bradley : utile). — A new Indian inscription (Burgess).

The Athenaeum, n° 3194, 12 janvier 1889 : PROTHERO, A memoir of Henry Bradshaw, fellow of King's College, Cambridge a. University librarian. — Mrs CADDY, To Siam a. Malaya; NISBET, The land of the Hibiscus Blossom, a yarn of the Papuan Gulf; UMLAUFT, The Alps. — Encyclop. brit. XXIV, Ura-Zym (fin de l'entreprise : à remarquer Van-Dyck (Hymans), Lope de Vega (Morel-Fatio), Webster (Swinburne), Wallenstein (Sime), Wellington (Fyfe), Wordsworth (Minto), Wycherley (Watts), Wycliffe (Poole), Zeno (Jackson). — A biogr. of H. W. Beecher. — Schlyter (not. nécrol.). — A forged letter of Shelley (Dowden). — Life a. opinions of Sir Ch. Macgregor. (Charlotte Macgregor). — Notes from Athens. — Halliwell-Philipps.

Literarisches Centralblatt, n° 3, 12 janvier 1889 : SCHULZ, der Gottesgedanke. — WAHLE, Das Evangel. nach Johannes ausgel. — GHIRON, Annali d'Italia in contin. al Muratori e al Coppi compil. 1861-1863. von TÜMPLING, Gesch. des Geschlechtes von Tümpling, I, bis 1551. — Ed. de BARTHÉLEMY, Hist. des relat. de la France et du Danemark sous Bernstorff, 1751-70. (Brève analyse d'un ouvrage qu'on a oublié d'adresser à la *Revue crit.*) — Alfr. HETTNER, Reisen in den columb. Anden. — M. A. STEIN, Zoroastrian deities ou Indo-Scythian coins. (petit travail, mais riche en résultats). — K. BRUGMANN, Grundriss der vergleich. Gramm. (cp. *Revue crit.*, n° 1.) — KREBS, zur Rection des Casus in der spät. histor. Gräcität; GRÜNEWALD, der freie form. Infin. der Limit. im Griech.; BIRKLEIN, Entwickl. des subst. Infin. (sur les deux derniers vols. cp. *Revue crit.* 1888 n° 43). — SCHWAN, Gramm. des Altfranz., Laut-und Formenlehre (court et excellent). — SAINEANU, Incercare asupra semasiologiei limbei (intéressant d'un bout à l'autre et très sérieux). — HOLSTEIN, Reuchlin's Komödien. (soigné et sera le bienvenu). — SOMMER, Erster Versuch über die engl. Hirtendicht. (Recueil de matériaux). — GÜNTHNER, Calderon u. seine Werke (en deux volumes; bon ouvrage, en somme). — HEUSLER, Der aleman. Consonant. in der Mundart von Baselstadt (très estimable). — F. BAUMGARTEN, Ein Rundgang durch die Ruinen Athens. (Fait avec succès). — BÖHME, Gesch. des Tanzes in Deutschland (trop de choses, mais en l'ensemble très bon travail et qui sera utile).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 3, 19 janvier 1889 : BARTELS, Glaubensl. der evang. luther. Bekenntn. — Jahrb. des Vereins für wissensch. Pädagogik, XX. — WHEELER, Analogy a. the scope of its application in

language (cp. *Revue crit.* 1888, n° 231). — VECKENSTEDT, Gesch. der griech. Farbenlehre. Das Farbenunterscheidungsvermögen. Die Farbenbezeichnungen der griech. Epiker von Homer bis Quintus Smyrnus (Blümner : simple essai où il y a bien des choses sans valeur et étrangères au sujet ; style défectueux ; trop de mépris pour Hehn). — HERTZ, De Virgilii Maronis gramm. epitomarum codice Ambianensi. (Keil.) — LARSSON, Studier över den Stockholmska Homilieboken, I-II. (Burg.) — Thackeray's lect. on the English humourists, I-III, p. p. REGEL (Schönbach : utile). — Eléments germaniques de la langue française (Baist : travail d'un ignorant). — NÖLDEKE, Aufs. zur persischen Gesch. *et* A. v. GUTSCHMID, Gesch. Irans u. seiner Nachbarländer von Alex. dem Grossen bis zum Untergang der Arsaciden. (W. Geiger : N. saisit les points essentiels ; G. entre plus dans le détail.) — DIERAUER, Gesch. der schweizer. Eidgen. I, bis 1415. (G. Tobler : très consciencieux.) — St. Jean Lebensbeschreib. des Fürsten Potemkin, übers. von ROTHERMEL. (Brückner : apocryphe.) — HIRSCHBERG, von New-York nach San Francisco. — KÖBERT, De Pseudo-Apulei herbarum medicaminibus (Puschmann). — LIEBERT, Die Rüstungen Napoleons für den Feldzug 1812. — P. HEYSE, Villa Falconieri u. andere Novellen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 1, 5 janvier 1889 : BRUGSCH, Relig. u. Mythol. der alten Aegypter, II. (Ebers : ouvrage de haute valeur qui marque un progrès considérable de la science.) — LUDWICH, Scholia in Homeri Odyss. — GOMPERZ, Nachl. zu den Bruchstücken der griech. Tragiker (cp. *Revue crit.* 1888, n° 451). — Fontes juris rom. antiqui, p. p. BRUNS, 5e edit. p. p. MOMMSEN (cp. *Revue crit.* 1887, n° 40.) — STERRETT, An epigraphical journey in Asia Minor. (Gurlitt.) — HOLM, griech. Geschichte. II, 1 et 2 (R. Weil.) — BERGIER, Etudes hist. et philol. sur l'origine, le développ. et la dénomin. des localités. (Egli : très peu satisfaisant.) — PERRIN, Marche d'Annibal des Pyrénées au Po. (Schiller : très soigné et très exact.) — KIEPERT, Wandkarte von Alt-Latium. (Gardthausen : belle et utile carte.) — Das reg. mult. auct. des Hugo von Trimberg, p. p. HUEMER. (Petschenig.)

— N° 2, 12 janvier 1889 : Neues Fragment der Arvalakten (Hülsen). — Sophocles, Antigone, p. p. JEBBS (Wecklein : fait avec goût et un jugement sûr). — Lysias Epitaphios, p. p. SNELL (Stutzer). — GOETZLER, Observ. Herodianeae (Hultsch : louable). — LANDGRAF, Untersuch. zu Cäsar u. seinen Fortsetzern insb. über Autorschaft u. Compos. des Bellum Alexand. u. Afric. (R. Schneider : on ne croira pas que le Bell. Afric. soit l'œuvre de C. Asinius Pollion). — Glossae latinograecae et graecolatinae, p. p. GÖTZ et GUNDERMANN (Georges : commencement d'une œuvre gigantesque). — Theorie der metr. Künste der Hellenen, III, 1. allgem. Theorie der griech. Metrik, v. WESTPHAL u. GLEDITSCHE (Reimann : savoir étonnant et recherches géniales). — ABRAHAM, Tiberius und Sejan (Schiller : peu de résultats nouveaux, mais achève de détruire une opinion erronée sur Tibère).

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII, oct. déc. 1888 : REICKE, Lose Blätter aus Kants Nachlass (suite). — SEMBRZYCKI, Die Lycker Erzpriester Johannes und Hieronymus Maletius und des ersteren Brief « De sacrificiis et Idolotria veterum Borussorum ». — FROELICH, Ueber Courbiere (conférence faite à Graudenz à la séance de l'« Alterthums-Verein »). — *Mitteilungen und Anhang :* REICKE, die Kant-Bibliographie des Jahres 1887. — Universitäts-Chronik, 1888. — Altpreussische Bibliographie, 1887. — Hogendorp über Kant. — Autoren-Register et Sach-Register.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Vingt-troisième année 4 février 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 872, 19 janvier 1889 : The state trials, new series, vol. I (Hamilton). — Stead, The truth about Russia. — Mackie, The life a. work of Duncan Maclaren. — Some volumes of sermons. — The Codex Amiatinus. (Hort.) — The cliff of the dead among Teutons (A. C. Cook). — The work bore, a tiresome talker (Campbell). — Records of the past, being English translations of the ancient monuments of Egypt a. Western Asia, new series, edited by Sayce, I. — The augment in Indo-Europaean (Sibree). — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3195, 19 janvier 1889 : Bryce, The American commonwealth, 3 vols (de grande valeur ; très clair et très soigné). — Salt, The history of Standon, parish, manour, and church, with two hundred years of registers. — Willari, The life a. times of Savonarola. (Nouvelle trad. d'une nouv. édition d'un livre très remarquable). — The merchandise marks act. — Churchill Babington (not. nécrol.) — Bradshaw's Railway Guide, II (Madan). — Mental evolution. — Hodges, The Abbey of St. Andrew, Hexham. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 4, 19 janvier 1889 : Everling, Die paulin. Angelologie u. Dämonologie. — Weber, Metaphysik. — Hayn, Ritter Hilger Quattermatt von der Stessen. — Schlitter, Kaiser Franz I u. die Napoleoniden (d'intéressants documents). — Troeger, Die Memoiren des Marschalls von Gramont, ein Beitrag zur Quellenkunde der franz. Gesch. (prouve que les mémoires ne sont qu'une mosaïque, qu'ils sont composés de matériaux de valeur diverse, que leur valeur est mince). — v. d. Gabelentz, Beitr. zur chines. Gramm. Die Sprache des Cuang-Tsi (très bon). — Olpp, Nama deutsches Wörterbuch. — Boltz, Hellenisch, die allgemeine Gelehrtensprache (c'est une chrestomathie grecque très intéressante). — Joh. de Capua Direct. vitae hum. version lat. du livre de Kalilah et Dimnah p. p. J. Derenbourg, I. — Susanna, ein oberengadin. Drama des XVI Jahrh. p. p. Ulrich (utile). — Klette, Beitr. zur Gesch. u. Literatur der italien. Gelehrtenrenaissance, I. Joh. Conversanus u. Johannes Molpaghini von Ravenna, nebst Excursea zu Manuel Chrysoloras u. den Öffentl. Dante-Lectoren zu Florenz. (très louable). — Kluge, Angelsächs. Lesebuch (le meilleur et le plus commode, avec celui de Sweet). — Spengler, Der verlorene Sohn im Drama des XVI Jahrh. (recherches et analyses faites avec grand soin). — Knowles, Folk. tales of Kashmir (recueil important). — M. Mayer, die Giganten u. Titanen in der antiken Kunst u. Sage (suggestif).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 4, 26 janvier 1889 : L. Keller, Staupitz u. die Anfänge der Reformation (Kawerau : il faudra en rester au livre de Kolde que Keller copie et oublie de citer). — Lambros, Catal. des ms. du mont Athos, I. (Diels : le livre est en grec, et prouve que les bibliothèques de l'Athos ne possèdent rien qui ait une valeur.) Noack, Lehrbuch der japan. Sprache ; Chamberlain, A simplified grammar of the Japanese language (Grube : la gramm. de Noack est assez superflue et l'auteur ne sait pas le chinois ; celle de Chamberlain est très utile, mais non « simplifiée) ». — Aars, Das Gedicht des Simonides in Platons Protagoras (Hiller : rien de neuf). — Morsch, Gœthe u. die Griech. Bühnendichter (Urlichs ; soigné et savant). — Loseth, Tristran romanens gammelfranske prosahaandskrifter i Pariser nationalbibliotheket (Golther : recherches utiles). — Holzapfel, Beitr. zur griech. Gesch. (Köhler : manque le but, mais beaucoup de remarques justes.) — L. v. Ranke, Weltgesch. VIII, Kreuzzüge u. Päbstl. Weltherrsch. (Kugler :

malgré des erreurs de détail, important et précieux.) — VARRENTRAPP, Dahlmanns polit. Erstlingschrift. — POPPE, Zwischen Ems u. Weser. ZEIDLER, die Schauspielthätigkeit der Schüler u. Studenten Wiens. — La représentation proportionnelle. — Verein für die Gesch. der Mark Brandenburg (séance du 9 janvier). — Gesellschaft für Deutsche Litteratur (16 janvier).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 3, 19 janvier 1889 : Trachinierinnen, p. p. SCHMELZER (H. Müller : critique peu heureuse). — JEZIENICKI, Ueber die Abfassungszeit der Platon. Dialoge Theätet u. Sophistes (Troost : tentative de peu de succès). — Em. CHATELAIN, Un ms. d'Horace conservé jadis à Autun (Mewes : très vraisemblable). — Ausonii Opuscula, p. p. PEIPER (Stowasser : répond aux exigences). — L. von SYBEL, Weltgesch. der Kunst bis zur Erb. der Sophienkirche (A. Brueckner : cp. un prochain art. de la *Revue crit*). — PICHLER, Virunum (G. Wolff : travail qui est un modèle). — MEHLIS, Zusamменst. der archäol. u. anthrop. Liter, über die Pfalz. — KURTZ, et FRIESENDORFF, Griech. Schulgramm. — WIED, Die Kunst, die neugriech. Volkssprache durch Selbstunterricht schnell u. leicht zu erlernen. (Krumbacher : rendra service.) — EYSSENHARDT, B. G. Niebuhr (Hartfelder : n'est pas assez complet).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 16, 25 déc. 1888 : BASSERMANN, Entwurf eines Systems evangelischer Liturgik (Kawerau). — CARO, Geschichte Polens, V, 2 (Bostel : le meilleur de tous les ouvrages qui traitent de cette période). — SCHRÖER, Die Wintney-Version der Regula S. Benedicti (Morsbach). — ULMANN, Kaiser Maximilians I Absichten auf das Pabstum in den Jahren 1507-1511 (Bernays : cp. *Revue crit.* 1888, n° 40).

— N° 1, 1er janvier 1889 : PISCHEL u. GELDNER, Vedische Studien, I. (Oldenberg : explications de quelques passages et de certains mots). — Revue des patois gallo-romans, p. p. Gilliéron et Rousselot, I (Morf). — WEDEWER, Johannes Dietenberger (Kolde : très soigné, mais de nombreuses chicanes à faire). — DUNCKER, Abhandl. aus der griech. Gesch. (Niese). — FOURNIER, Handel u. Verkehr in Polen um die Mitte des XVIII Jahrh. (von Below ; cp. *Revue crit.* 1888, n° 10.)

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte, I, 2. (1888, red. en chef : R, KOSER ; editeurs : Duncker et Humblot, à Leipzig.) SCHMOLLER, Das branderburgisch-preussische Innungswesen von 1604-1806, hauptsächlich die Reform unter Friedrich Wilhelm I (fin). — H. BRESSLAU, Zur Chronologie und Geschichte der ältesten Bischöfe von Brandenburg, Havelberg und Aldenburg. — von ARNIM-CRIEWEN, Ueber die Vogteien der Uckermark.—MEINECKE, Reformpläne für die brandenburgische Wehrverfassung zu Anfang des XVII, Jahrhunderts. — G. LEHMANN, Die brandenburgische Kriegsmacht unter dem Grossen Kurfürsten. — MICHAEL, Die englischen Koalitionsentwürfe des Jahres 1748. — KNAPP, Zur Geschichte der Bauernbefreiung in den älteren Landesteilen Preussens. — H. von TREITSCHKE, Der Prinz von Preussen und die reichsständische Verfassung 1840-1877. — *Kleine Mitteilungen :* Die Begründung der Zeitschrift für preuss. Gesch. u. Landeskunde ; DREHER, Markgraf Friedrich der Aeltere u. die Nürnberger ; WOLF, Eine Verhandl. von 1560 zwischen Brand. u. Sachsen über die Rechtsverbindl. des geistl. Vorbehalts ; R. KOSER, Vor und nach der Schlacht bei Leuthen, die Parchwitzer Rede u. der Abend im Lissaer Schloss — Sitzungsberichte des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg — *Neue Erscheinungen :* Zeitschriftenschau (von HOLTZE u. KOSER.) — Universitätsschriften u. Schulprogramme. (Fr. SCHWARTZ. — Bücher.

Theologische Literaturzeitung, n° 1, 12 janvier 1889 : Wölfflin, Pseudo-Cyprianus de aleatoribus, Archiv. für lat. Lex. V, 3. (Harnack). — E. Keil, das Priesterjubiläum des Pabstes. —Wigand, Heinrich W. J.). Thierschs Leben. — Weidner, A system of dogmatic theology. — Luthardt, Gesch. der christl. Ethik, I, vor der Reformation. (P. Lobstein : très louable travail où l'on retrouve toutes les qualités de l'auteur).

Revue de Belgique, 21e année, 1re livraison, 15 janvier 1889 : Delbœuf, Le magnétisme animal, à propos d'une visite à l'école de Nancy, III — Navez, La question de l'émigration. — Scloneux, La soude Solvay. — Belly, L'ithsme américain (fin). — Essais et notices : La Belgique actuelle, au point de vue commercial, colonial et militaire. — La Bible, trad. nouv. d'après les textes hébreu et grec, par E. Ledrain.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 6 Vingt-troisième année 11 février 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 873, 26 janvier 1889 : Bryce, The American commonwealth, 3 vols. (Macdonell.) — Don Quixote, done into English by Watts. — Bonvalot, Through the heart of Asia over the Pamir to India, 2 vols. (Wheeler.) — Hassall, Bolingbroke (Grey : très utile pour l'étude de l'hist. du xviii° siècle). — Classical schoolbooks. — W. M. Hennessy (not. nécrol.). — Notes from Vevey (R. F. Burton). — Dante's references to Alexander the Great (Moore). — The Codex Amiatinus (M. Rule). — The cliff of the dead among Teutons (Stevenson). — Legends of the oldest animals (Lethaby). — The first Russian in England (Hall). — Basque names in Nova Scotia (Knight). — Kittel, Gesch. der Hebräer, I, 1 ; Chavannes, La religion dans la Bible, I ; Bunsen (E. von), Die Ueberlieferung (Benn). — The opening of the pyramide of Hawara (Petrie).

The Athenaeum, n° 3196, 26 janvier 1889 : The complete poetical works of Wordsworth, with an introd. by Morley ; Wordsworth, the Recluse ; Selections from Wordsworth. — Grier, John Allen, a memoir. — The Republic of Plato, I-V, p. p. Warren. (Ne fait pas honneur à l'érudition anglaise.) — The Walloon church of Norwich, its registers and history, p. p. Moens, I, 1 et 2. — J. C. Francis, John Francis, publisher of the « Athenaeum », a literary chronicle of half a century, 2 vols. (beaucoup de détails). — The histor. manuscripts commission, the Coke papers. — Mental evolution (Romanes). — Sarum Horae (Abbott). — Restoration a. destruction (Palmer).

Literarisches Centralblatt, n° 5, 26 janvier 1889 : Sevel, Litteratura ebraica, I et II. — Sebök, Die syr. Uebers. der zwölf kleinen Propheten u. ihr Verhältn. zu dem massoret. Text u. zu den ält. Uebersetz. namentl. den lxx u. dem Targum. — Pressel, Die Zerstreuung des Volkes Israel, III, der Thalmud. — Aboda zara, der Mischnatraktat Götzendienst, p. p. Strack. — Lukas, Die Methode der Eintheil. bei Platon (consciencieux). — Wenger, Unglücks-Chronik oder die denkwurd. element. Verheer. oder Zerstör. in Natur u. Culturleben aller Zeiten (manque de critique.) — Beitr. zur Gesch. von Stadt u. Stift Essen, Heft xii (important pour l'hist. des invasions espagnoles et de la Réforme). — Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne, I (fait avec compétence et savoir.) — Fournier, Napoleon I, eine Biographie, II, Kampf um die Weltherrschaft (intéressant, clair, fait pour le grand public). — Corresp. van en betreffende Lodewijk van Nassau, p. p. Blok. — v. Schweiger-Lerchenfeld, das Mittelmeer. — Kiepert, Stumme physik. Wandkarte von Russland ; et von Skandinavien. — Ebed-Jesu Sobensis carmina sel. ex libro Paradisus Eden p. p. Gismodi (bienvenu). — G. Paris, La litt. fr. au moyen-âge (excellent). — Jonnson, Eddalieder, altnord. Ged. mytholog. u. her. Inhalts, I. La première édition — à part celle de Sijmons — qui donne une vue d'ensemble des résultats des dernières recherches sur l'Edda.) — Gaedertz, Archival. Nachr. über die Theaterzustände von Hildesheim, Lübeck, Lüneburg im XVI u. XVII Jahrh. (documents très précieux.) — Ch. Ploix, La nature des dieux, études de mythol. gréco-latine. (Livre de seconde main). — Kiepert, Man. de geogr. anc. trad. par Ernault, remanié par Longnon. — Wiener Vorlegeblätter für archäolog. Uebungen, p. p. Benndorf. — Wohl, Franz Liszt, Erinner. einer Landsmannin.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 4, 26 janvier 1889 : La Roche, Mater. für einen Kommentar zur Odyssee. (Cauer : peu de nouveauté, mais peu d'erreurs,) — Hinstin, chefs-d'œuvre des orateurs attques,

prédéc. et contemp. de Démosthène, traduction nouvelle. (Grasshoff : bon.) — Anspach, Die horaz. Oden des I Buches in Bezug auf Interpol., Aufbau u. Zeit ihrer Abfass. (Mewes : plus d'un résultat nouveau.) — Gundermann, Frontin (Landwehr : excellente édition). — Bechtel, Die megarischen Inschriften (Larfeld). — Keelhoff, L'épigraphie (Cauer : petit écrit sans prétention : que dirait l'auteur, s'il savait que beaucoup de pédagogues d'Allemagne, des plus instruits et des plus actifs, désirent voir établir cette *école normale* dont il combat la domination exclusive!) Veckenstedt, Gesch. der griech. Farbenlehre, das Farbenunterscheidungs vermögen, die Farbenbezeichn. der griech. Epiker von Homer bis Quintus Smyrnaeus. (Günther : grand sujet traité avec zèle et compétence.) — Baehr, Die Oertlichkeit der Schlacht auf Idistaviso (Wolff : nouvelle hypothèse). — Reisig, Latein-Syntax bearb. von Schmalz, u. Landgraf (Schweizer-Sidler).

Theologische Litteraturzeitung, n° 2, 26 janvier 1889 : Lampros, Κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ Ἁγίου Ὄρους ἑλληνικῶν κωδίκων *et* Περὶ τῶν παλιμψήστων κωδίκων τῶν ἁγιορειτικῶν βιβλιοθηκῶν (Gebhardt). — Sophocles, Greek Lexicon of the Roman a. Byzantine periods (Gebhardt : nouvelle édition améliorée et qui rendra de grands services). — Amélineau, Les actes coptes du martyre de saint Polycarpe (Harnack : publication qui désappointe beaucoup). — Amélineau, Monuments pour servir à l'hist. de l'Egypte chrét. aux IVe et Ve siècles (Krüger : la valeur de ces textes n'est pas aussi grande que l'éditeur semble l'admettre, mais on doit le remercier vivement de les avoir publiés). — Wrede, Die Einführ. der Reform. im Lüneburgischen durch Herzog Ernst den Bekenner. — Wedewer, J. Dietenberger, 1475-1537. (Kawerau : soigné, mais partial.) — Deutsch-protestant. Kämpfe in den baltischen Provinzen Russlands.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 7 Vingt-troisième année 18 février 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, n° 874, 2 février 1881 : Sir Edwin Arnold, With Sadi in the Garden or the Book of Love (cp. *Revue crit.* n° 1). — Prothero, A memoir of Henry Bradshaw. — Bartlett, The Letter and the Spirit. — Wicksteed, The alphabet of economic science. — Books of travel. — Dante's references to Alexander the Great (Paget Toynbee a. Skeat). — Shakspere's « ballow » (Stevenson). — The old English gloss elmawes (Hessels). — Legends of the oldest animals and the swiftest messengers (Nutt). — The first Russian in England (Jacobs). — Case, Physical realism. — The alleged Hittite tablets in Berlin (Tyler). — The Trinity College Diptych in the Stuart Exhibition (Bain).

The Athenaeum, n° 3197, 2 février 1889 : Renan, Histoire du peuple d'Israel, II (comprend la période entre David et Isaïe ; le volume est plus satisfaisant à maint égard que son devancier ; l'auteur est sur un sol plus ferme). — Major W. Broadfoot, The career of major George Broadfoot in Afghanistan a. the Punjab. — Inderwick, Side-lights on the Stuarts (intéressant, mais très inégal). — Theal, History of South Africa, 1691-1795 (ouvrage de valeur). — Chuang Tzu, mystic, moralist and social reformer, translated from the Chinese by Giles. — The book sales of 1888 (Slater). — Douai College and the Brighton Pavilion (Law). — Hans Memlinc. — Archer, Masks or faces, a study of the psychology of acting.

Literarisches Centralblatt, n° 6, 2 février 1889 : Pfleiderer, Das Urchristenthum. (Une foule de choses nouvelles et de resultats surprenants). — Heidenheim, Die Samaritanische Liturgie, eine Auswahl der wichtigsten Texte (on n'approuvera pas entièrement la méthode de l'auteur). — Krause, Die Lehre des hlg. Bonaventura. — Deecke, Die Falisker, eine geschichtl. sprachl. Untersuchung (à recommander dans l'ensemble). — Ludw. Schmidt, Die Könige von Preussen sind Hohenzollern (les rois de Prusse sont des Hohenzollern et non des descendants des comtes franconiens d'Abenberg). — D'Alembert, œuvres et corresp. inéd. p. p. Ch. Henry (cp. *Revue crit.* 1888, n° 40). — Von Arneth, Maria Theresia ; Wolf, Aus der Zeit der Kaiserin Maria Theresia (deux esquisses qu'on lit avec profit, mais le critique reproche à M. d'Arneth des attaques contre Frédéric II et à M. Wolf la « saloperie des stils »). — Ernst II, Herzog von Sachsen-Coburg-Gotha, Aus meinem, Leben u. aus meiner Zeit, II. (Suite de cette publication si intéressante et si importante pour l'histoire contemporaine). — Tesdorpf, Gesch. der Kaiserl. deutschen Kriegsmarine in Denkwurdgkeiten von allgemeinem Interesse. — Parodorum epicorum graecorum et Archestrati reliquiae, p. p. Brandt (heureuse pensée, et heureusement exécutée). — Hettinger, Dante's Geistesgang (attachant). — La Loi Gombette, reprod. intégr. de tous les mss. connus, recueillis, publiés, annotés par Valentin-Smith, I[er] fasc. (Aura sept fascicules ; celui-ci contient une trad. de Gaupp [Etablissement des Burgondes en Gaule] et de l'introd. de Bluhme à son édit. des Mon. germ. hist. Leges III ; puisse le digne savant qui a atteint sa 94[e] année, garder longtemps encore sa rare vigueur ! — Woltmann et Woermann, Geschichte der Malerei, III, B., die Malerei der neueren Zeit. (Termine l'ouvrage ; manuel indispensable pour le spécialiste, guide sûr pour tous les amis de l'art).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 5, 2 février 1889 : Meinhold, Beitr. zur Erklär. des Buches Daniel, I. — Arnold, Die Neronische Christenverfolgung (Jülicher : loue sur un ton dithyrambique l'importance et la nouveauté de ses découvertes). — Stein, Leibniz in seinem Verhältn.

zu Spinoza. — Cesca, La metafisica e la teorica della conoscenza bei Leibniz. — Unger, Die Methodik der prakt. Arithmetik in histor. Entwickl. vom Ausgange des Mittelalters bis auf die Gegenwart (Curtze). — Sprogis, Geographisches Wörterbuch des Altzemaitischen Landes im XVI Jahrh. (Wolter : l'ouvrage est en russe et renferme d'abondants matériaux). — Tümpel, Die Aithiopenländer des Andromedamythos (Dittenberger : résultats qu'on ne peut accepter, mais dans le détail beaucoup de choses instructives). — (C. Schmidt), Strassburger Gassen=und Häusernamen im Mittelalter (Edw. Schröder : excellent travail qu'on devrait faire partout). — Vitzthum von Eckstædt, Shakespeare und Shakspere (Zupitza : encore un partisan de la théorie de Bacon)! — Earle, A handbook to the landcharters a. other Saxonic documents. (Liebermann). — Mandalari, Fra Barlaamo Calabrese, maestro del Petrarca (Gaspary : cp. *Revue crit.*, 1888, n° 49). — Denkwürd. des baier. Statsmin. Max. Grafen von Montgelas, 1799-1837, aus dem franz. Original übers. u. hrsg. (Kluckhohn : on demande le texte français, et non cette traduction!). — Schlesinger, Die Nationalitätsverhältnisse Böhmens (Meitzen). — Bræmer, Nationalität u. Sprache im Königreiche Belgien (Meitzen : très soigné). — Uhlhorn, Katholicismus u. Protestantismus gegenüber der socialen Frage (Rudloff). — Berliner juristische Gesellschaft, 5 janvier.

---

orientales, sur les *Affaires du Nord de 1700 à 1710*, sur *la cour de Brandebourg en 1694;* duc de Broglie, sur un *Manifeste diplomatique de Voltaire*, sur des *Lettres de Louis XV*, sur le *Secret du Roi*, sur un *Mémoire présenté à l'Empereur Paul de Russie;* Rothan, sur l'*Allemagne au lendemain de la guerre de 1866*, sur l'*Alliance de l'Allemagne et de l'Autriche en 1879;* E. de Vorges, ministre plénipotentiaire sur le *projet de démembrement de la France par la Prusse en 1815;* d'Avril, ministre plénipotentiaire, sur l'*Autriche et la Confédération germanique en 1850;* sur les *Négociations du canal de Suez;* le professeur O. Browning, de Cambridge, sur la *Mission d'H. Elliot à Berlin;* Alb. Vardal, sur *Molière et le cérémonial Turc à la cour de Louis XIV:* Engelhardt, ministre plénipotentiaire, sur l'*Origine des communautés fluviales;* Pallain, directeur général des douanes, et K. de Lettenhove, ancien ministre de l'Intérieur de Belgique, sur *Talleyrand;* A. de Serpa Pimentel, ancien ministre des Affaires étrangères de Portugal, sur *don Pedro I*[er]*;* de Courcel, ancien ambassadeur à Berlin, sur l'*Empereur Guillaume;* MM. de Ruble, le d[r] Rott, de Maulde, R. Lavollée, d'Aubigny, Thuasne, Stein, Waliszewski, Frémy, Luigi Olivi, Theodor Westrin, D. de Grammont, Bikélas, Pisani, de Gronchy, Boulay de la Meurthe, etc., etc.

A ces travaux, la *Revue* joint une chronique sur le mouvement historique de chaque pays d'Europe, confiée à des noms tels que ceux de MM. de Maulde pour la France et l'Italie, Rubio y Lluch pour l'Espagne, Brewning pour l'Angleterre, Praknói pour la Hongrie, Aagaard pour le Danemark, Petit pour la Belgique, Oulanitski pour la Russie, etc.

La *Revue* donne en outre la bibliographie des ouvrages d'histoire internationale parue dans les divers pays.

Elle est l'organe européen de tout ce qui concerne l'histoire des relations internationales et sa connaissance s'impose à tous ceux que l'histoire ou les questions extérieures intéressent.

La Société d'histoire diplomatique est placée sous le patronage de l'empereur du Brésil, du prince royal de Danemark, du prince royal de Grèce, du duc de Bragance, du comte d'Eu, du duc de Cobourg.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingt-troisième année 25 février 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Est, revue trimestrielle publiée sous la direction de la Faculté des lettres de Nancy, n° 1, janvier 1889 : X. MOSSMANN, Une question de banlieue, entre deux communes d'Alsace — Ch. DIEHL, cours d'archéologie, leçon d'ouverture. — A. FOURNIER, Notes sur Gerardmer et les noms en *mer*, *maix* donnés aux lacs vosgiens. — V. BASCH, Wilhelm Scherer et la philologie allemande (suite et fin). — *Comptes-rendus :* LABOURASSE, Glossaire abrégé du patois de la Meuse. (G. Cousin : l'auteur aurait dû ne s'occuper que de son patois et ne pas faire d'étymologies). — BERNOUILLI, Die älteste deutsche Chronick von Colmar. (Pfister.) — de SALLES, chapitres nobles de Lorraine. (A. Bourgeois : l'histoire n'a rien à tirer de cet opuscule.) — DENIS, La sorcellerie à Toul aux XVI[e] et XVII[e] siècles. (Travail de dépouillement et de statistique.) — MÜHLENBECK, Etude sur les origines de la Sainte-Alliance (Mossmann : sur M[me] de Krüdener; l'auteur a procédé à cette enquête sur les dessous de l'histoire avec bonne foi, avec méthode et critique.) — Chronique de la Faculté.

Bulletin critique, n° 1, 1[er] janvier 1889 : GOESSLING, l'Isagoge d'Adrien (Batiffol : travail solidement fait ; cp. *Revue crit.* 1888, n° 38-39). — GUYOT, géogr. comparée : DE LA NOE, Les formes du terrain ; NORDENSKIÖLD, La seconde expéd. suéd. au Groenland (Bordes). — H. CARRÉ, Le parlement de Bretagne après la Ligue (Chénon : des imperfections, mais n'est pas à dédaigner). — H. HOUSSAYE, 1814 (H. Welschinger : recherches considérables et découvertes nouvelles, cp. *Revue crit.*, 1888, n° 45). — G. LYON, L'idéalisme en Angleterre au XVIII[e] siècle (Beurlier : minutieuses et délicates analyses).

— N° 2, 15 janvier 1889 : SICARD, Les deux maîtres de l'enfance, le prêtre et l'instituteur (Lescœur). — Kant, Crit. de la raison pratique, trad. par PICAVET (bon : cp. *Revue crit.* 1888, n° 52). — IHERING, L'esprit du droit romain dans les div. phases de son dével. trad. par de MEULANAËRE, (Louis-Lucas). — POIRET, Essai sur l'éloq. judic. à Rome pendant la République (Perrard : bien composé et agréable, cp. *Revue crit.* 1887. n° 8). — La Hoguette, Lettres inéd. p. p. TAMIZEY DE LARROQUE (Audiat : intéressant, cp. *Revue crit.* 1888, n° 44). — L'église catholique en Angleterre au XVI[e] siècle, mém. du P. John Gerard, trad. par le R. V. James FORBES (Lescœur : 2[e] édit. de ce livre recommandable).

The Academy, n° 875, 9 février 1889 : « The Expositor's Bible ». The Book of Isaiah, by G. A. SMITH, vol. I. Isaiah, I-XXXIX. (Cheyne.) — Personal memoirs of P. H. Sheridan. (Morris : souvenirs du plus brillant des généraux de la guerre de la Sécession ; le récit est attachant et clair, écrit avec modération et une saine critique.) — LAURIE, Adresses on educational subjects. — BRADSHAW, New Zealand of to day, 1884-1887. — Some books on ancient history (KUBITSCHEK, Imperium romanum tributim descriptum : de grande valeur ; HABEL, De pontificum roman. inde ab Augusto usque ad Aurelianum condicione publica : soigné et original ; LICHTENFELDT, De Q. Asconii Pediani fontibus ac fide : fait avec grand soin ; MAISEL, Observat. in Cassium Dionem. — Count Riant. — Dr. Tiele. — The old English gloss « elmawes » and Wülckner's vocabulary (Wright). — Pope and Addison (Aitken). — The fac-simile pages in Lord Spencer's copy of Malory's « Morte Darthur » (Sommer). — Guillaume de Deguilleville (Paget-Toynbee). — The murder of Shane O'Neil (Fagan). — Dante's reference to Alexander the Great (Symonds). — Basque names in Nova Scotia (W. Webster). — Arrowsmith, the friend of Thomas Poole (Yule). — Etruscan ten

forms tezan (Rob. Brown). — The dual in Sabean (Collins). — The King of Arzapi's letter (Conder). — Andrea del Sarto's Carita (W. Mercer). — Nieck'slife of Chopin (Shedlock).

The Athenaeum, n° 3198, 9 février 1889 : Bonvalot, Du Caucase aux Indes à travers le Pamir. — Camblot series. Fairy a. folk tales of the Irish peasantry, p. p. Yeats. — Butler, English men of action. Charle George Gordon (bon et intéressant, trop de politique). — Jessopp, The coming of the Friars a. other historic essays. — Fifty years of a showman's life on the life and travels of Van Hare. — The summons of the British fleet to Constantinople in 1853 (Stanley Lane-Poole). — Grudbrandr Vigfusson (Gosse : not. nécrol.). — Douai college and the Brighton Pavilion (Prince). — Carpenter, Natur and man, essays scientific and philosophical. — Maccibbon, The architecture of Provence and the Riviera. — Elze, W. Shakespeare, a literary biography, transl. by Dora Schmitz. — Local shakspearean names (John Taylor).

Literarisches Centralblatt, n° 7, 9 février 1889 : Baumgartner, Le prophète Joel, introd. crit., trad. et comment. avec index bibliogr. d'après les notes d'Eug. Le Savoureux (un des trop rares spécimens de l'exégèse hébraïque en langue française). — Roos, Die Briefe des Apostels Paulus u. die Reden des Herrn Jesu. — Von Langegg, El Dorado, Gesch. der Entdeckungsreisen nach dem Goldlande El Dorado im XVI u. XVII Jahrh. (L'ouvrage d'ensemble le plus complet sur la matière.) — Stoy, Erste Bündnissbestreb. evangel. Städte (copie ses devanciers). — Weerth, Die Grafschaft Lippe u. der siebenjähr. Krieg (étude intéressante d'histoire locale). — Fleischer, Kleinere Schriften, II u. III. — Fabricius, Theophanes von Mitylene u. Quintus Dellius als Quellen der Geogr. von Strabon (très recommandable). — Philipp. de Demosthène, p. p. Oiconomides (en grec ; commentaire trop détaillé). — Zander, Carminis saliaris reliquiae (à remarquer ; cp. *Revue crit.*, 1888, n° 48). — Rahstede, Studien zu La Rochefoucauld's Leben u. Werken (fait avec soin). — Hermann's Lehrbuch der griech. Antiquit. I, 6e Aufl. Staatsaltertümer, bes. v. Thumser (comp. un prochain art. de la *Revue crit.*) — Lehfeldt, Bau-und Kunstdenkm. Thüringens, II u. III.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 6, 9 février 1889 : Ohle, Beitr. zur Kirchengesch. I. Die pseudophilon. Essäer u. die Therapeuten. (Siegfried : d'importants points de vue.) — Historia philosophiae graecae, testimonia auctorum conleg. notisque instrux. Ritter et Preller, edit. VII quam curav. Schultess et Wellmann. — Viehoff, Die Poetik auf der Grundlage der Erfahrungsseelenlehre. (Minor : suit Fechner.) — Pognon, Les inscript. babylon. du Wadi Brissa (Schrader : important, surtout par l'existence de l'inscription en cet endroit du Liban). — Arrian, p. p. Reitzenstein (Niese : fragments inédits relatifs à l'année 322). — Heusler, Der aleman. Consonantismus in der Mundart von Baselstadt ; Binz, Zur Syntax der baselst. Mundart (Tobler : deux bons travaux). — Il Purgatorio di Dante, dichiarato ai giovani da Ang. de Gubernatis (Zschech : attachant). — Kromayer, Die rechtliche Begründung des Principats (Joh. Schmidt : peu de résultats à accepter, mais du soin et un jugement indépendant). — De Kroniek vanSicke Benninge, p. p. Feith u. Blok (von der Ropp : chronique frisonne en trois parties qui va jusqu'à 1528 ; la troisième est due à Benninge de Groningue). — Stanley Lane Poole, The life of Stratford de Redcliffe (A Stern : deux volumes pleins de renseignements). — Er. Frantz, Gesch. der christl. Malerei, I. bis zum Schluss der roman. Epoche (Janitschek : manque tout à fait de critique). — v. Natzmer, Unter den Hohenzollern, IV, 2.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 5, 2 février 1889 : Zum homer. Hermeshymnus, I. (Ludwich.) — Jebb, Homer, an introd. to the Iliad

a. the Odyssey. (Cauer : plein de choses et finement pensé.) — LUENEBURG, De Ovidio sui imitatore. (Tolkiehn : très utile.) — OXÉ, Prolegomena de carmine adversus Marcionitas. (Petschenig : bon.) — Samml. der griech. Dialektinschr. IV, 2, I. Wortreg. zum I Heft des II Bandes, von J. BAUNACK. — L. LANGE, Kleine Schriften aus dem Gebiete der Klass. Altertumswissenschaft, II. (H. Schwarz : cp. *Revue crit.* 1888, n° 3.) — ENGELHARDT, La tribu des bateliers de Strasbourg et les collèges de nautes gallo-romains. (Assmann : contestable.) — DE BAYE, L'archéologie préhistorique. (A. G. Meyer : le titre est trop pompeux ; le livre devrait s'intituler « les découvertes dans la vallée du Petit-Morin.) — KREBS, Zur Rection des Casus in der späteren histor. Gräcität, II. (Hultsch : solide travail.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n°s 2 et 3, 10 et 20 janvier 1889 : MARTENS, Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères, II-IV. Traités avec l'Autriche, 1648-1878, t. V-VII. Traités avec l'Allemagne, 1648-1824. (Schirren : de nombreuses critiques ; l'article est très long et comprend les deux numéros en leur entier, p. 41-112.)

— N° 4, 1er février 1889 : Le opere italiane di Giordano Bruno ristampate da Paolo de LAGARDE. (Lagarde.) — GREYERZ, Muralt. (Hirzel : intéressant : mais n'épuise pas le sujet, cp. *Revue crit.* 1888, n° 45.) — BAETHGEN, Beiträge zur semit. Religionsgeschichte, der Gott Israels und die Götter der Heiden. (Nestle : complète Wellhausen.) — BOEHNE, Die pädagog. Bestreb. Ernst des Frommen von Gotha. (Sallwärk.)

Deutsche Rundschau, février 1889 : BRUGSCH, Aelteste Geldwerthe. — WACHS, Der Kampf uns Mittelmeer, Biserta. — A. VON DER LEYEN, Zur Vorgesch. des deutschen bürgerlichen Gesetzbuchs, ein Capitel aus der brandenburg. preuss. Rechtsgesch., I-III. — H. GRIMM, Deutscher Unterricht auf Gymnasien. — Aug. LAMMERS, Handarbeit für Knaben. — WEISSTEIN, Gœthe über die Erziehung von Schillers Sohn, mit einem ungedruckten Briefe. — K. E. Franzos, Halb-Asien aus der grossen Ebene, neue Culturbilder. (Fulda). — Liter. Notizen.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXXII, 1re livraison : DELBŒUF, de la nature des compléments à propos de la définition du complément direct (suite et fin). — *Comptes rendus :* Th. MOMMSEN, Histoire romaine, trad. par CAGNAT et TOUTAIN, t. IX et X. (Lacour-Gayet : la trad. de M. Alexandre compte huit tomes ; ces tomes IX et X et un tome XI qui va bientôt paraître, contiennent la trad. du ve vol. de Mommsen « les provinces de César à Dioclétien » ; la traduction est exacte, et d'uue bonne langue). — Réponse aux observations de M. Keelhoff sur la grammaire grecque de Dübner et Hurdebise, 6e edit. (Küntziger, avec notes de M. Keelhoff.) — Corpus inscrip. latin. supplem. italica cons. et auctor. Acad. regiae Lynceorum edita, fasc. I, addit. ad vol. V Galliae Cisalpinae p. p. Hector PAIS, (A. W. commencement d'un travail considérable.) — GREYSON, Les aberrations de Maxime sur l'éducation (œuvre d'imagination).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-troisième année 4 mars 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bullettin critique, n° 3, 1er février 1889 : Tixeront, Les origines de l'église d'Edesse et la légende d'Abgar (L. Duchesne : œuvre de critique solide, de bon sens et de bonne foi; à ce propos, l'abbé Duchesne aborde une question qui n'a pas encore été sérieusement étudiée, celle de l'origine du culte de saint Thomas à Edesse, et indique la solution qu'il croit devoir lui donner). — Beaussire, Les principes du droit (H. Baudrillart : traité complet, cp. *Revue crit.*, 1888, n° 29). — Noel Valois, Etude histor. sur le Conseil du Roi. (va du règne de Philippe le Bel à la mort de Henri IV; ouvrage à la fois court et substantiel). — Theologischer Jahresbericht, VII.

The Academy, n° 876, 16 février 1889 : Mrs Sandford, Thomas Poole and his friends, 2 vols. — Ch. Gore, The ministry of the Christian church. — W. Broadfoot, the career of Major George Broadfoot in Afghanistan a. the Punjab (Wheeler). — Umlauft, Die Alpen. — Balzani, The Popes a. the Hohenstaufen (petit livre méritoire). — Current literature : John Francis, publisher of the Athenaeum ; Ch. Richardson, American literature 1607-1885, II ; G. Masson, French literature). — German pilgrims to the Holy Land (M. R. Röhricht a publié un abrégé de son livre « deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande »). — A. letter of the poet of the « Seasons » (G. Douglas). — Beckford's Vathek from an Oriental original? (Parsons). — The Latin Aristotle of 1482. — The on y known ms. of Commodianus. — The oldengl. gloss « Elmawes » (Hessels). — The original of Chaucer's « A B C » (Skeat). — Pope a. Addison. — Rieu, Catal. of the Turkish mss. in the British Museum (Vambéry : « belongs to those marvellous accomplishements in Oriental learning which are becoming in our days rarer and rarer. ») — The derivation of σαθρός (J. Adam). — Gomperz, Zu Aristoteles' Poetik (à lire, mais on n'acceptera pas la majorité des explications).

The Athenaeum, n° 3199, 16 février 1889 : Gosse, A history of eighteenth century literature 1660-1780 (des théories qu'on ne peut admettre, mais une foule de jugements brillants, et beaucoup de détails intéressants sur des écrivains peu connus). — Lady Brassey, The last voyage to India and Australia, in the Sunbeam. — Chron. of Henry VIII, written in Spanish by an unknown hand, transl. by Sharp Hume. — Chute, A history of the Vyne in Hampshire. — Philolog. liter. : Morley, English writers, II a. III, Caedmon-the Conquest-Chaucer ; Judith, p. p. Cook : édition modèle; Lowsley, Berkshire words a. phrases; Addy, A glossary of words used in the neighbourhood of Sheffield. — Books about New Zealand. — The origin of the honor. Artillery Company. — The Sayyid-Ul-Akhbar. — The Sarum Horae.— M. Vigfusson.— The Huguenots (Moens).— Douai College a. the Brighton Pavilion.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 6, 9 février 1889 : Zum homer. Hermeshymnus, II (Ludwich). — Hartman, Anal. Xenoph. (Weissenborn ; cp *Revue crit.*, 1888, n° 28.) — Cohn, Zu den Paroemiographen. (Knaack : très utile) — M. Tulli Ciceronis de nat. deor. p. p. A. Gœthe (Sorof : marque un progrès dans la critique du texte). — Gebbing, De C. Valeri Flacci dicendi genere quaest. (Kübler : s'occupe surtout des grécismes.) — Näher, Die röm. Militärstrassen u. Handelswege in der Schweiz u. in Süddeutschl. bes. in Elsass-Lothringen (Wolff : excellent). — Wheeler, Analogy (cp. *Revue crit.*, 1888, n° 231). — Voss, Den paedag. utdannelse for laevere ved de hoiere skoler i Proissen og Sachsen. (Paulsen.)

Theologische Literaturzeitung, n° 3, 9 février 1889 : Oriental. Bibliogr. I. — RÜCKERT, Der Koran, im Auszuge übers. p. p. Aug. MÜLLER. — Alex. WESTPHAL, Les sources du Pentateuque, études de crit. et d'hist. I. Le problème littéraire. (Wellhausen : très soigné.) — STRACK, Einleit. in den Thalmud. — BÜHNING, Ein neues Fragm. des Quedlinburger Itala-Codex. — STEUDE, Die Aufersteh. Jesu Christi, eine histor. Untersuch. für die Gebildeten. — KRAUSE, Die Lehre des hlg. Bonaventura. — Briefe Benedicts XIV an Peggi, 1729-1758, p. p. KRAUS. — KOBER, Spittler's Leben.

Revue d'Alsace. Trente-huitième année 1887. Nouvelle série Tome premier. (La *Revue d'Alsace* avait interrompu sa publication au mois de juillet 1886. Elle a reparu au commencement de 1887, sous la direction de M. J. Liblin, chez l'éditeur G. Fischbacher, gerant de la Revue, Paris, rue de Seine, 33. La *Revue d'Alsace* paraît quatre fois par an ; prix de l'abonnement : 14 fr.) janvier-février-mars : THIERRY-MIEG, Aperçu historique sur l'origine, la fabrication et le commerce des tissus des différents peuples, sur la part de l'Alsace et les causes de prospérité et de décadence. — L'Alsace féodale 1632-1790 (l'auteur de cette notice est Loyson, avocat au conseil souverain d'Alsace et membre de l'assemblée des notables). — A. BENOIT, Les deux passages du Rhin et le siège de Kehl (1796-1797), relation par le général Dedon, annotées par le général Fririon. — Ch. SCHMIDT (Trad. par L. Roesch), L'ancienne bibliothèque de l'Ecole supérieure de Strasbourg dans le premier siècle de son existence. — HÜCKEL, histoire des forêts de l'Alsace, l'Aspruch. — MOSSMANN, matériaux pour servir à l'histoire de la guerre de Trente Ans, tirés des Archives de Colmar, 1645. — LIBLIN, Le receveur-général du départ. d'Altkirch en 1674-76. (De l'Hermine). — TOUSSAINT, Glossographie, II, Idiomes romans : patois de Vagney.

— Avril-mai-juin : Loyson, L'Alsace féodale. — BRIÈLE, une alsacienne, Marie Sophie Jaeger, dernière marquise de Lionne. — A. BENOIT, Saar-Union pendant la Révolution. — LIBLIN, F. Engel-Dolfus. — BERDELLÉ, Légendes alsaciennes, poésies d'Aug. Stoeber, trad. — A. SCHWARTZ, La tribu au Géant de Colmar, statuts des Tonneliers, 1670. — K. ROESCH, L'anc. biblioth. de l'Ecole supér. de Strasbourg (suite).

— Juillet-août-septembre : Folkloristes, Glossographie des patois de l'Alsace, III. Idiome roman de la trouée de Belfort. — MOSSMANN, guerre de Trente Ans, 1645. (Schneider chez Servien et la question de l'Alsace). — HÜCKEL, La forêt communale de Hatten. — A. BENOIT, Lettre sur la prise de Prague (1741), Chevert et un sergent du régiment d'Alsace ; deux lettres de Dom Calmet ; Léon IX est-il Triboque ou Rauraque ; un autel triboque chez les Arvennes. — L. ROESCH, L'anc. biblioth. de l'Ecole supér. de Strasbourg (fin). — J.-B. MEYER l'aîné, Eguisheim, documents pour servir à l'histoire de cette commune : mouvement de la popul. ; curés et vicaires ; mariage du curé constitutionnel.

— Octobre-novembre-décembre : Ch. ROY, L'obligation et la gratuité de l'instruction primaire en France et dans le pays de Montbéliard en particulier. — Eug. MÜNTZ, La manufacture nationale de mosaïque (reproduction d'un document paru dans le *Journal officiel* du 7 oct. 1885). — MOSSMANN, Guerre de Trente Ans (quartiers d'hiver en Alsace, instructions de Colmar à son député, griefs des deux cultes). — A. BENOIT, Extrait des *Mém.* de Rochambeau, pillage de l'hôtel de ville de Strasbourg. — LIBLIN, Analyse du livre de M. MUSTON, Le préhistorique dans le pays de Montbéliard et les contrées circonvoisines. — HÜCKEL, La forêt communale de Hatten. — Folkloristes, Glossographie des patois de l'Alsace, Idiome roman de la trouée de Belfort (fin).

Revue d'Alsace, nouvelle série, tome deuxième, 1888, janvier-février-mars : LIBLIN, Plan d'un catalogue bibliographique d'alsatiques et réponse à la onzième question du programme des Sociétés savantes. — Ch. PFISTER, Le comté de Horbourg et la seigneurie de Riquewihr sous la domination française, 1680-1792. — A. BENOIT, Extraits du Recueil de Schœll. — Jul. SÉE, Chronique de François Thiébaut Rothfuchs d'Andlau, 1627-1689. — F. K. Engel-Dollfus (ses soucis, ses distractions aux cours de Taine et de Quicherat, son retour à l'usine). — MOSSMANN, guerre de Trente Ans (Schneider défend les droits et intérêts de Colmar). — Société industr. de Mulhouse : programme des prix. — BERDELLÉ, Rêverie fantastique d'Aug. Stœber, trad. en vers non rimés.

— Avril-mai-juin, *première partie :* Ch. PFISTER, Le comté de Horbourg et la seigneurie de Riquewihr sous la domination française. II. (Les gourmets, charges et redevances, dénombrement, dîme). — A. BENOIT, Notes pour l'hist. du protestantisme dans la seigneurie de Diemeringen. — LIBLIN, Berdolet, doyen rural de Phaffans et second évêque constitutionnel du Haut-Rhin. — MOSSMANN, Guerre de Trente Ans (cession de Brisach et des revenus de la Décapole ; la France réclame l'Alsace entière, sauf Strasbourg). — *Deuxième partie :* Repertoire général des matières contenues dans la *Revue d'Alsace* depuis sa fondation 1er janvier 1850 jusqu'au 31 décembre 1887 ; index alphabétique des noms d'auteurs, index des planches, index bibliogr. des ouvrages analysés, signalés, annoncés.

— Juillet-août-septembre : LIBLIN, Quelques mots sur l'Hist. littér. de l'Alsace, par Ch. SCHMIDT (L'ouvrage, en deux volumes, ne coûte que 10 francs aux abonnés de la Revue d'Alsace). — Ch. PFISTER, Horbourg et Riquewihr, III. (Police et droit de chasse, monopoles, droits souverains du seigneur.) — MOSSMANN, Guerre de Trente Ans (griefs ecclésiastiques, transactions, opinion du nonce, confidence de Longueville, audience de Schneider chez Oxenstirn). — Rod. REUSS, Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christ. Güntzer, syndic royal de Strasbourg, avant-propos. 1681-1683. — A. BENOIT, Camp. du corps de Condé en Alsace, Combats de Berstheim, 1793. — Ch. BERDELLÉ, Poésies de Ch. Boesé, déporté de 1851 en Algérie. – Fr. KURTZ, Bibliographie (Ed. SIEBECKER, Hist. de l'Alsace, entretiens d'un père alsacien : trop favorablement jugé. — Rod. REUSS, Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim, 1772-1723 : intéressant. — THIS, Die Sprachgrenze in Lothr. und im Elsass.)

— Octobre-novembre-décembre : Ch. PFISTER, Horbourg et Riquewihr, IV. (Impositions royales, les princes de Wurtemberg, simultaneum, situations confessionnelles, les écoles). — MOSSMANN, Guerre de Trente Ans (propositions des protestants, démarches chez les plénipotentiaires, Philippsbourg réclamé, les droits de l'Autriche sur la Décapole passent à la France, congé de Schneider). — Rod. REUSS, Corresp. polit. et chroniques parisiennes adressées au syndic de Strasbourg, 1681-1685. — LIBLIN, Les contes de veillées populaires ; peuples préhistoriques. — BERDELLÉ, Choix de poésies alsac. de Ch. Boesé, déporté de 1851. — KURTZ, nos livres (MARCUS, Les verreries du comté de Bitche ; WELSCHINGER, Le duc d'Enghien ; BERNHARD, Recherches sur l'hist. de Ribauvillé ; FAUDEL et BLEICHER, Mobilier préhistorique ; RISTELHUBER, Aug. Stoeber).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-troisième année 11 mars 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet (Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 4 : Westphal, les sources du Pentateuque, le problème littéraire. (Loisy). — Novae p. p. Bibliothecae ab Aug. Card. Maio collectae tomus IX, p. p. Cozza-Luzi (Tougard). — Port, la Vendée angevine (Bonnassieux : sera lu avec grand profit; cp. *Revue crit.* 1888, n° 41). — Duverger, l'athéisme et le code civil (Lescœur). — P. Desjardins, Esquisses et impressions (A. Baudrillart : de l'esprit sans sécheresse, de l'imagination sans enflure, du savoir sans pédantisme, une sincérité que rien n'effraie). — Nécrol. Le cardinal Pitra (Duchesne : « il a été toute sa vie un chrétien consciencieux, un noble caractère, un fidèle ami de la science et de la patrie »).

Revue Celtique, n° 1 : De La Villemarqué, Anciens noels bretons. — Whitley Stokes, The voyage of Mael Duin, II. — R. Cagnat, Supplément à l'épigraphie latine de Saintes. — Nettlau. Notes on Welsh consonants. — Th. Reinach, les chars armés de faux chez les anciens Gaulois. (Il n'y en avait point). — Chronique, (notes diverses).

Revue de Belgique, 2e livr. Mahaim, l'enseignement de l'économie politique à l'Université de Berlin. — Heins, les luttes sociales à Gand au temps de Jacques Van Artevelde. — Pergameni, le théâtre sous la Révolution. — Thily, la libération conditionnelle et le patronage.

The Academy, n° 887 : Courtney, Life of John Stuart Mill (Richards). — Fay, Concordance of the Divina Commedia : (très estimable). — James, The Unknown Horn of Africa, an exploration from Berbera to the Leopard River (de grande valeur). — Some historical books (Green, Henry II; Hunt, The English church in the middle ages; G. Masson, Mediaeval France; Rogers, Holland; Adams, The white King or Charles I and the men and women, life a manners, literature a. arts of England in the first half of the XVII century). — Gudbrand Vigfusson (not. nécrol.). — The source of Chaucer's Second Nonne's Tale (Skeat). — The father of Warren Hastings (Cotton). — Pope a. Addison (Courthope). — John Webster a. Thomas Adams (Aitken). — The old engl. « Elmawes » (Magnusson : = elfmaidens).— Romanes, Mental evolution in man, origin of human faculty. — Some recent emendations in the text of Plato (Wilson). — Portuguese Delft (Crawfurd). — The site of old Baghdâd (Harper).

The Athenaeum, n° 3200, Wordsworthiana, a sel. from papers read to the Wordsworth Society, p. p. W. Knigt. — Records of the English Catholics of 1715, p. p. Payne. — Swift, The Tale of a Tub a. other works p. p. H. Morley (très utile réimpression). — Mrs Walker, Untrodden paths in Roumania; Wardrop, The Kingdom of Georgia. — Fay, Concordances of the Divina Commedia; The Divine Comedy transl. into English verse by Wilstach; Il Purgatorio, dichiarato ai giovani da A. de Gubernatis. — Parallel grammars : Sonnenschein, Latin grammar; Dix, Latin exercises; Moriarty, French grammar; Kuno Meyer, German grammar; Miss Cooper a. Sonnenschein, English grammar. — The lay of Havelok the Dane (Hales). — England's Parnassus, 1600 (Roberts). — The skull of Darnley (Wilson). — Niecks, Chopin as a man a. musician, 2 vols.

Literarisches Centralblatt, n° 8, Landau, Die dem Raume entnommenen Synon. für Gott in der neuhebr. Liter. (recueil très soigné). — Starcke, Die primit. Familie in ihrer Entsteh. u. Entwick. (de nouveaux résultats). — Lesser, Poppo von Trier, 1016-1047 (solide et méthodique). — Briefe Benedicts XIV an Peggi, p. p. Kraus, 2e ed. — Heermann, Die Gefechtsführ. abendländ. Heere im Orient, erster Kreuzzug (très réussi). — Forordn., Recesser og andre kongel. Breve, Danmark 1558-

1660, p. p. Secher. I, 1. Schybergson, Finlands historia, II (très intéressant). — Schroller, Schlesien, 3 vols. (bon livre populaire). — Die Sûtras des Vedânta oder die Çârîraka-Mîmânsâ des Bâdarâyana nebst dem vollst. Comment. des Çankara, übers. von Deussen (traduction réussie). — Finzi, Saggi danteschi (soigné). — Ten Brink, Beowulf, Untersuchungen (étude originale). — Der unglücks. Todesfall Caroli XII, ein Drama des XVIII Jahrh. p. p. C. Heine. (Drame de 1724). — Brahm, Schiller, I (savant, clair, rapide). — Deutsches Wörterbuch, VII, 12, p. p. Lexer (termine le P et contient le Q, le VII[e] vol. est donc fini; Lexer va s'attaquer à T et U, pendant que Heyne travaille à S.) — Handbuch der class. Altertumswiss. p. p. Iwan Müller, VI, VIII u. Halbbände.

— N° 9, Driver, Isaiah. — Cornelius, Calvin's Rückkehr nach Genf. — Inventare des Frankfurter Stadtarchives, I, p. p. Grotefend. — Sforza, Papst Nicolaus' V Heimat. — Holst (v.), Verfassungsgesch. der Vereinigten Staaten, IV, 1. — Klössel, Buren-Freistaaten. — Bartholomae, Beitr. zur Flexionslehre der indogerm. Sprachen (quatre essais bien faits). — Sarrazin, Das moderne Drama der Franzosen (facile et clair). — Morsbach, Ueber den Ursprung der neuengl. Schriftsprache (bonnes recherches). — Gœthe's Gespräche, hrsg. von Biedermann, I. — Fellner, Immermann's Leitung des Stadttheaters zu Düsseldorf (détaillé, mais déclamatoire et confus). — Reuter, Fr. Rückert in Erlangen u. Jos. Kopp. — Tümpel, Die Aithiopienländer des Andromedamythos (trop concis, mais le principal résultat est inattaquable). — Salvisberg, Kunsthistor. Studien, 1-4 (rien de neuf, mais clair, réfléchi).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 7, Wrede, Einführ. der Reform. im Lüneburg. durch Herzog Ernst den Bekenner. (Zimmermann : détaillé et vivant.) — Erdmann, Gesch. der Kirchenreform. in Göttingen (Zimmermann : plein de détails). — Hölscher, Reformationgesch. der Stadt Herford (Kolde : bon, mais sans références). — Stoll, Die Mayasprachen der Pokomgruppe, I. Die Sprache der Pokonchi-Indianer (Seler : très recommandable). — Seler, das Conjugationssystem der Mayasprachen (Stoll : belles et intéressantes recherches). — Sophocles, Greek Lexicon of the Roman a. Byzantine periods, 146-1100 (Lambros : très utile, mais aurait dû être soumis à une révision plus sévère). — v. Borries, Das erste Stadium des i-Umlauts im German. (Burg : à désapprouver). — Chrestien de Troyes, Yvain, p. p. W. Foerster (Morf : tout est à approuver entièrement, texte, commentaire et introduction). — Schumacher, De rep. Rhod. (Bruck : recherches méritoires sur la période de 304 à 171). — Prenzel, Gesch. der Kriegsverfassung unter den Karolingern (Baltzer : travail clair et complet). — Sello, Potsdam und Sans-Souci (Engel : très soigné et détaillé). — V. Döllinger, Akademische Vorträge, II. (O. Lorenz : suggestif et plein de pensées; contient des éloges, une étude sur l'académie de Munich, une autre sur Maximilien III et une dissertation sur l'étude de l'hist. d'Allemagne). — S. Ruge, Abhandl. u. Vorträge zur Gesch. der Erdkunde (Partsch : très bon). — Winkler, Die Darstell. der Unterwelt auf unteritalischen Vasen (Kern : traité d'une façon trop étroite et ne satisfait pas). — Kupka, Die Eisenbahnen Oesterreich-Ungarns. 1822-1867,

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingt-troisième année 18 mars 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 5 : GUIBERT, Graduel de la biblioth. de Limoges. — DAVIDSON, Philipp August u. Ingeborg (cp. *Revue* 1888, n° 51.) — Ambass. en Turquie de J. de Gontaut-Biron (d'un véritable intérêt historique.) — E. de BROGLIE, Mabillon et la soc. de S. Germain-des-Prés. (Cp. *Revue*, n° 9.) — PRUDHOMME, Hist. de Grenoble (bonne histoire provinciale). — S. Simon, Mém., VI, p. p. BOISLISLE. — BOUILLIER, Nouv. études de psychol. et de morale. — HOCHSCHILD, Désirée, reine de Suède. (Cp. *Revue* 1888, n° 48).

The Academy, n° 878 : GOSSE, A hist. of eighteenth century literature. (Crawfurd : détaillé et sûr, plein d'intérêt et de saine critique ; le secret de l'auteur, c'est son « urbanity ») — Janet Ross, Three generations of Englishwomens, Mem. a. corresp. of Mrs John Taylor, Mrs Sarah Austin a. Lady Duff Gordon. — JEFFERIES, Field a. hedgerow. — HEANLEY, A memoir of Ed. Steere, third mission. bishop in Central Africa. — BLACKIE, Scottish song, its wealth, wisdom a. social signifiance. (Wallace : ce n'est pas un livre, c'est une série de « lectures ».) — GILLOW, The Haydeck papers, a glimpse into English catholic life under the shade of persecution a. in the dawn of freedom. — Some educ. books.— G. Vigfusson (not. nécrol.) — Chaucer's Puella a. Rubeus (Skeat.) — The 42-line or Mazarin Bible (Hessels). — Chouse (Murray). — Americanism (Cotton). — Hinrek van Alkmar's Reinaert (Norgate). — A letter of Thomson (Salmon). — English transl. of Dante's prose works. — HATCH, Essays in Biblical Greek (Sanday : 1er art.). — LANCIANI, Ancient Rome in the light of recent discoveries (Richards : très intéressant et très habilement fait).

The Athenaeum, n° 3201 : Corresp. of Motley, p. p. CURTIS, 2 vols. — DARING, Japan in days of yore (aide à mieux comprendre l'âge de l'isolement). — M. ARNOLD, Essays in criticism, II. — England's Parnassus. — Defoe. — The Kotow (Yule). — Water-marks. — Wordsworth (Birdwood).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : WEINGARTEN, syr. Massora nach Bar-Hébräus. — DÖLLINGER u. REUSCH, gesch. der Moralstreit. (relatif aux jésuites, souvent neuf). — BOER. Venedigs. Bezieh. zum Kaiserr. in der stauf. Zeit (cp. *Revue*, 1888, n° 36.) — DAVIDSON, Philipp August u. Ingeborh (*id.* n° 51). — Weber, Allgem. Weltgesch. XIII. — MASLOWSKI, Apraxins Feldzug 1756-57. (Très remarquable.) — ROEMER, Stud. zur handschr. Ueberliefer. des Aeschylus (instructif).— Dinarchi orat. p. p BLASS. — CHURCH, Spenser (recommandable). — SARRAZIN, Beowulf-Studien. (résultats qu'on n'approuvera pas, utile toutefois.) — NEUWIRTH, Gesch. der christl. Kunst in Böhmen (excellent). — FLACH, Der Hellenismus der Zukunft (cp. *Revue* 1888, n° 10).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 8, WEIGAND, die Sprache der Olympo-Walachen (Miklosich : bon). — BAUNACK, Stud. auf dem Gebiet des Griech. u. Arischen, II, 2 (Bezzenberger). — T. Livi XXI-XXV, p. p. LUCHS. — REMBE, Spangenbergs Formularbüchlein der alten Adamsprache et Briewechsel des Cyriacus Spangenberg. (Pniower.) — LUBARSCH, Declam. u. Rhythmus der franz. Verse (F. Lamprecht : instructif). — Leop. von RANKE, Weltgesch. IV. Das Kaisertum in Konstantinopel u. der Ursprung roman. german. Königreiche (Kaufmann : tableau d'ensemble brillant et utile.) — KLOPP, Der Fall des Hauses Stuart u. die Succ. des Hauses Hannover, XIV. — Lucien et sa famille (cp. *Revue crit.*, 1888, n° 48). — LEHMANN, Abhandl. zur nord. Rechtsgesch.

— N° 9 : CHEYNE, Jeremiah, his life a. times (Wellhausen : populaire). — ZAHN, Gesch. des neutestam. Kanons, I, vor Origenes; HARNACK, das Neue Testam. um das Jahr 200 (Holtzmann). — CALAND, Totenverehrung bei einigen der indogerm. Völker (v. Schroeder : neuf). — PETERSEN, In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros quaest. crit. (Wellmann : soigné).—TOLKIEHNS quæst. ad Heroides Ovidianas spect. (Knaack : très détaillé). — Edda Snorra Sturlusonar III. (Cp. *Revue*, 1888, n° 11.) — CAMPORI e SOLERTI, Luigi, Lucrezia e Leonora d'Este (cp. *Revue*, 1888, n° 34). — BÜTLER, Friedr. VII, der letzte Graf von Toggenburg, I; KRÜGER, die Grafen von Werdenberg. — MARIÉJOL, Pierre Martyr (Bernays : bien fait, mais peu profond ; cp. *Revue*, 1888, n° 16). — DE VOGÜÉ, Villars (cp. le présent n° de la *Revue*). — ANDERSON, die erste Entdeck. von America, übers v. Math. MANN (Ruge : manque de critque). — v. Clausewitz, Nachrichten über Preussen in seiner grossen Katastrophe.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 7, Ehrendekret für Oiniades von Skiathos. — SITTL, Mitteil. über eine Iliashandschrift (Ludwich : à recommander très vivement). — LAMBROS, A collation of the Athos Codex of the Shepherd of Hermas (Hilgenfeld). — BECHER, Ueber den Sprachgebrauch des Caelius; BURG, De M. Caelii Rufi genere dicendi (Schmalz : deux morceaux qui témoignent de la même compétence). — RIEZLER, Arbeos Vita Corbiniani in der ursprüngl. Fassung (Petschenig). — R. KAISER, De inscript. graec. interpunctione (Cauer : matériaux recueillis et expliqués avec bon sens). — GRASBERGER, Studien zu den griech. Ortsamen. (Hirschfeld : de bons détails, mais que d'erreurs et quelle langue diffuse!) — SCHUBERT, Gesch. des Agathokles (Crohn : à approuver dans l'ensemble). — IHNE, Röm. Gesch., VI, der Kampf um die perseönl. Herrschaft. (Détaillé et recommandable.) — PACHTLER, Ratio stud. et inst. schol. Societ. Jesu, II. (Nohle.) — Die Phratrieninschrift von Dekeleia, I.

— N° 8 : Ilias, XIII-XXIV, p. p. RZACH (Peppmüller : très long art. sur une édition qui se rapproche beaucoup de celle de Nauck). — Jacob, Horaz u. seine Freunde, 2° édit. p. p. HERTZ. — Quintilian, 3e éd. p. p. KRÜGER (Hist. : indépendant et indispensable). — LEZIUS, De Alexandri Magni exped. Ind. quaest. (Hertzberg : très soigné.) — AMBROS, Gesch. der Musik, I. griech. Alterth. u. Orient. dargest. u. berichtigt von B. v. SOLOKOWSKY (Reimann : ne peut être regardé comme une 3° édition ; on en attend une autre, réelle, faite avec méthode et respect). — SIEBECK, Untersuch. zur Philos. der Griechen (Wendland : 2e édit. de cet instructif ouvrage). — Die Phratrieninschrift von Dekeleia. II. (Buermann.)

— N° 9 : Eine neue Rede des Hyperides. — Zum homer, Hermeshymnus-Alkestis, p. p. W. Bauer, 2° éd. v. WECKLEIN. — REITER, De syllab. in trisemam longitud. product. usu Aeschyleo et Sophocleo (Klotz : du bon). — KÖSTLIN, Gesch. der Ethik bis Plato. (Lortzing : remarquable.)— BIE, Die Musen in der antiken Kunst (Kroker : louable et servira de base). — Grundriss der roman. Philol. p. p. GROEBER (Hagen).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : EGENOLFF, Die orthoep. Stücke der byzant. Liter. (Blass : bon, et à continuer). — Comicorum attic. fragm. p. p. KOCK, III. (Crusius : très bon.) — HARTMAN, Analecta Xenophontea (Mücke : cp. *Revue*, 1888, n° 28). — GAREIS, Encyclop. u. Methodol. der Rechtswissenschaft (Meurer). — RÖHRICHT, Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande (Heyd : nouvelle edition bienvenue).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-troisième année 25 mars 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue des études grecques, n° 4, oct. déc. 1888: M. CROISET, Les origines de la tétralogie grecque. — H. WEIL, Observations sur les fragments de Ménandre. — Th. REINACH, La 13[e] Prytanie et le classement chronologique des monnaies d'Athènes. — Bibliographie annuelle des études grecques (C. E. Ruelle). — Chronique : I. Archéologie (Th. R.) — II. Correspondance grecque (Bikélas : ce savant se charge désormais de rédiger la section de la chronique consacrée au mouvement intellectuel et économique de la Grèce contemporaine). — III. Nouvelles diverses-Lettre de Hamdi-Bey.

The Academy, n° 879, Mark PATTISON, Essays, 2 vols. (Simcox). — Two centuries of Irish history, with introd. by BRYCE. (Dunlop : très impartial.) — G. SMITH, Stephen Hislop (Beazeley). — Books of travel. — The Civil code of Montenegro (Pavlovitch). — Wordsworth's Recluse. — Chaucer's descriptions of Mars, Venus a. Diana (Skeat). — Pope and Addison (Aitken). — The cliff of the dead among the Teutons (Cook). — The verb blaze (Murray). — Pro Cluentio, p. p. FAUSSET (Wilkins : excellent). — Dr Burgess' new impressions of the Rock-Edicts of Asoka (Bühler). — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3202, The remin. a. recoll. of. Capt. Gronow being anecdotes of the camp, court, clubs a. society 1810-1860 p. p. GREGO. — STEVENS, Around the world on a bicycle, from Teheran to Yokohama. — O' Meara, Napoleon at St Helena. — Certain tractates, together with the Book of Four Score Three questions a. a translation of Vincentius Lirinensis, by Ninian Winzet, edited with introd., notes a. glossarial index by HEWISON. — Australia (MARTIN, Australia a. the Empire ; HOGAN, The Australian in London a. America ; The Australian handbook for 1889). — Notes from Dublin. — Douai College a. the Brighton Pavilion. — Maimonides a. Wyclif (Neubauer). — England's Parnassus (Roberts). — A poem of Musset. (Delta.) — PROPERT, A hist. of miniature art with notes on collectors a. collections. — Notes from Cyprus (Gardner).

Literarisches Centralblatt, n° 11 : LUTHARDT, Gesch. der christl. Ethik, I, vor der Reform (frais, vigoureux et met l'essentiel en relief). — DALTON, Urkundenbuch der evang. ref. Kirche. — Mrs OLIPHANT, The makers of Venice, doges, conquerors, painters, men of letters (esquisses pour le grand public). — Urkundenbuch der Stadt Iena, I, 1182-1405, p. p. J. E. A. MARTIN. — BUCHHOLZ, Ekkehard von Aura. Unters. zur deutschen Reichsgesch. unter Heinrich IV u. V. — GREEN, Hist. du peuple anglais, trad. par Aug. MONOD (cp. *Revue* 1888, n° 40). — WOLF, Zur Gesch. der deutschen Protestanten 1555-1559. — ABEL, Einleit. in ein ägypt. semit. indoeurop. Wurzelwörterbuch (beaucoup de savoir, de sérieux scientifique et de clarté). — Die Winteney-Version der Regula J. Benedicti latein. u. engl. p. p. SCHRÖER. — ZIMMER, J. G. Zimmer u. die Romantiker (biographie instructive du libraire du romantisme). — PICHLER, Virunum (fait avec soin).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 10 : Die Psalmen, übers. von HUPFELD. — Bugenhagen's Briefwechsel. — Keilinschr. Bibliothek, I. (cp. un n° prochain de la *Revue*). — KURTZ, Miscellen zu Plutarchs Vitae und Apophtegmata (Fuhr : bon). — DAMKÖHLER, pronomin. Formen für uns u. unter auf dem Harze. — HAASE, Französ. Syntax des XVII Jahrh. (Ulrich : très soigné). — ATTINGER, Beitr. zur Gesch. von Delos (Bruck : quelques bonnes recherches). — Gesch. des Geschl. von Tümpling I. — ROGGE, Zur Erinn. an den Todestag des Grossen Kurfürsten. (Brode : simple et aimable). — ECKARDT, G. Merkel über Deutschland

zur Schiller-Gœthe-Zeit, 1797-1806 (Kluckhohn). — BURGKHARDT, das Erzgebirge. — LICHTWARK, Der Ornamentstich der deutschen Frührenaissance. — Gisberte FREILIGRATH, Beitr. zur Biogr. Ferd. Freiligraths. (R. M. Werner).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 10 : Ludwich, Zum homer. Hermeshymnus, V. — KUNST, De Theocriti versu heroico (Klotz : très solide). — Zur JACOBSMUEHLEN, Pseudo-Hephaestion de metris; GRASSMANN, De doctr. metr. reliq. ab Eustathio servatis; AMSEL, De vi atque indole rhytmorum quid veteres judicaverint (Klotz). — De signis, IV, p. p. Em. THOMAS (Schmalz : très bon). — Bellum Alexandrinum erkl. v. R. SCHNEIDER (Schiller : ne satisfait pas toujours, et l'introd. est trop courte). — WINKLER, Die Darstell. der Unterwelt auf unterital. Vasen (Dümmler : soigné et profond). — WINNEFELD, Hypnos, ein archäol. Versuch (Kroker : bien réussi). — HEYDEMANN, Pariser Antiken (Cp. *Revue*, 1888, n° 27). — PÖTZL, Die Aussprache des Latein (Deecke : sans critique). — GAMBER, L'hellénisme à Marseille, l'édit. massaliot. de l'Iliade d'Homère (Ludwich : une pièce de plus à ajouter au fatras de la littérature homérique). — JOURDAIN, Hist. de l'Univ. de Paris (cp. *Revue*, 1888, n° 32).

Deutsche Rundschau, mars ; DILTHEY, Archive für Literatur. — SPITTA, Die älteste Faust-Oper und Gœthes Stellung zur Musik. — V. d. LEYEN, Zur Vorgesch. des deutschen bürgerl. Gesetzbuchs, IV-V. — Dar russische Interregnum vom Jahre 1825, auf Grund neueren russ. Actenmaterials. — BETTELHEIM, Prinz Rudolf. — KRAUS, Frau von Stael u. ihre neueste Biographie. — G. Freytag's gesammelte Aufsätze. — Liter. Notizen.

Theologische Litteraturzeitung, n° 4 : BOEHMER, Des Apostels Paulus Brief an die Römer. — BERT, Aphrahat's des persischen Weisen Homilien, aus dem syr. — Marc MONNIER, Litteraturgesch. der Renaissance von Dante bis Luther (Birch-Hirschfeld : mauvaise traduction d'un livre écrit d'ailleurs avec la hâte d'un journaliste). — ERDMANN, Gesch. der Reform. in Göttingen. — HÖLSCHER, Reformationsgesch. der Stadt Herford. — REMBE, Briefw. des M. Cyriacus Spangenberg, 1550-1584.

— N° 5 : van LENNEP, De zeventig jaarweeken van Daniel. — SCHWARTZ, Tatiani orat. ad Graecos. — ALLARD, Hist. des perséc. pendant les deux premiers siècles (Neumann : soigné). — SCHWARZ, De vita et scriptis Juliani (utile). — KOLB, Wegweiser in die Marianische Literatur. — FONTAINE, La chaire et l'apologétique au XIX[e] siècle.

Zeitschrift für romanische Philologie. III-IV. Heft, XII[e] vol. 1888 : SCHUCHARDT, Beitr. zur Kenntniss des Kreol. Romanisch. — STIMMING, Ueber den Verfasser des Roman de Jaufre. — GOLTHER, Zur Tristansage. — OSTERHAGE, Anklänge an die germ. Mythol. in der altfranz. Karlssage. — WERTH, Altfranz. Jagdlehrbücher nebst Handschriftenbibliographie der abendl. Jagdliteratur überhaupt. — TOBLER, Vermischte Beitr. zur franz. Gramm. — TIKTIN, der Vocalismus des Rumän. — RAJNA, Frammenti di redazioni ital. del Buovo d'Antona. — OTTO, Bemerk. über Ramon Lull. — *Vermischtes :* GOLTHER, der Name Tristan. — ANDRESEN, Zu Wace's Rou II, 50, v. 511 et 529. — W. MEYER, Die Strassburgereide u. die vokal. Auslautgesetze. — BAIST, Catalan. *ts*. — *Besprechungen :* PROMIS, La Passione di Gesu Christo (Tobler : cp. *Revue*, 1888, n° 51). — MILLET, Etudes lexicogr. (Tobler : cp. *Revue*, 1888, n° 51). — SCHULTZ, Die provenz. Dichterinnen (Appel). — ZENKER, Die provenz. Tenzone (Schultz). — NOULET et CHABANEAU, Deux mss. prov. du XIV[e] siècle (Schultz : cp. *Revue*, 1888, n° 19). — WEIGAND, Die Sprache der Olympo-Walachen (G. Meyer). — MACKEL, Die german. Elemente in der franz. u. prov. Sprache *et* GOLDSCHMIDT, Zur Kritik der altgerm. Elem. im Spanischen (Pogatscher).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Vingt-troisième année 1 avril 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 6 : Mommsen, le droit public romain, trad. par Girard; Marquardt, L'organ. fin. chez les Rom. trad. par Vigié (Thédenat; cp. *Revue crit.* 1888, n° 8). — Lettres de Spanheim à Nicaise, p. p. Du Boys (Fabre ; cp. *Revue crit.* n° 12). — Un ms. important des Septante (Batiffol).

Revue de Belgique, n° 3 : Thiry, la libération conditionnelle et le patronage. — Potvin, le nu dans l'art. — Delbœuf, le magnétisme animal, à propos d'une visite à l'école de Nancy (fin).

The Academy, n° 880 : Corresp. of Lothrop Motley, p. p. Curtis, 2 vols. — Chaucer, the Minor Poems, p. p. Skeat. (Pollard : très bonne public.). — Kebbel, Life of George Crabbe (Tattersaal : fait avec goût et jugement). — Chronicle of king Henry VIII of England, transl. from the Spanish by Hume (Kingsford). — Oman, Indian life, social a. religious, (recueil d'essais instructifs). — Some foreign theological books (Adrian's Eisagoge; Usteri, Comm. über den ersten Petrusbrief; Harnack, Augustin's Confessionen). — Guill. de Guilleville (Wright). — A palaeographical puzzle (Neubauer). — A ms. in Trinity College library, Dublin, of the time of Queen Elizabeth. (Hart). — The harvest moon (Sharp). — The history of ancient civilisation, a handbook based upon G. Ducoudray's « Hist. somm. de la civilis. », p. p. Verschoyle, I. (Tyrrell). — The contents of the pyramid of Hawara. (Flinders Petrie).

The Athenaeum, n° 3203 : Salt, The life of James Thomson, with a selection from his letters and a study of his writings. — Du Prel, The philosophy of mysticism, translated from the German by Massey. — Nethercote, The Pytchley Hunt, past a. present — O'Brien, Thomas Drummond, life and letters (intéressant et détaillé). — Antiquarian literature. — School-Books. — Leigh Hunt a. Ch. Lamb (Ainger). — Notes from Oxford. — Nassau Lees (not. nécrol. sur cet orientaliste). — Coleridge lectures in 1818, I. — An undescribed adaptation from Spinoza (Pollock). — Bishop Sutton of Lincoln, (Venables).

The Classical Review, n°s 1 et 2 : Walker, Philolog. Notes, VI. — Giles, « Ἔρσαι πρόγονοι μέτασσαι. — Allen, The Licinian law. — Sale a. others, Sequence of tenses in latin. — Morgan, Persius. — Hort, Old Latin Palimpsest of the Acts a. Apocalypse. — Allen, Greek mss. in Italian libraries. — *Comptes-rendus :* Kock, Comic. attic. fragm. (Palmer). — Beilage on Euripides as a philosopher (Verrall). — Ritter on the chronology of the Platonic writings (Campbell). — Strachan-Davidson's selections from Polyb (Macan). — Swete's edit. of the LXX (Hatch). — Bernadakis Plutarchi Moralia (Holden). — Mendelssohn's Zosimus (Bury). — Fausset's Cluentius (Reid). — Dowdall's Livy (Ttatham). — King a. Cookson on sounds a. inflexions (Moulton). — Smyth on the Arcado-Cyprian dialect (Bennett). — Evelyn Abbott's History of Greece (Whibley). — Lanciani's ancient Rome. — Humbert's financ. system of the Romans (Purser). — Mommsen on the senate of Rom *et* Wiegand on Julian's victory over the Alemanni (Hardy). — Lolling's topogr. of Athens ; Jung's geogr. of Italy ; Athènes et ses environs, Guide Joanne (Tozer). — Weber, Quaest. lacon. (Wyse). — Arnold on the Neron. persec. (Merk). — Mirbt on St. Augustine (Plummer). — The Athos codex of Hermas (Abbott). — Amsel's metric of the Ancients (Heberden). — Paley's fragm. of comic Greek poets (Stone). — Tatham's Laches of Plato (Adam). — Holden's De Officiis, III. — D'Ooge's colloquia latina (Preble). — Inscriptions from Koulah (Hicks). — *Notes :* Unregistered words in Epictetus (Chinnock). — Homer, Od. IX (Sand-

ford). — Homer, II, XVIII (Stevenson). — Thuc. V, III. (Thompson). — Eur. Bacchae, 1156 (Macnicol). — Eur. Hel. 293 (Macnaghten). — Platos Republic (Platt). — Acts XV, 23 *et* James IV, 5 (Hayman). — Plautus Amph. V. I, 20 (Palmer). — Plautus Most. 803, Capt. 888 (Strong). — Hor. Od. I, 37, 1 *et* Virg. Aen. II 292 (Page). — Propertius, I, 8, 25, I, 11-21 (Wimbolt). — Plin. ep. ad Traj. 113, Tac. Hist. I, 10 (Hardy). — Status used in the sense of commonwealth (Chinnock). — Abolition of dictatorship (Hoverfield). — Letter on class. educ. in the United States (Wright). — Paley (Scott : not. nécr.). — *Archéol. :* Bibliothèque des monum. fig. (Ramsay). — The Stage in the Greek theatre (Furley). — Acquis. of Brit. Mus. — American school at Athens. — Rayet's Hist. de la çéramique grecque (Anderson).

— N° 3 : Grote a. Sidgwick, Plato's Utilitarianism. — Tucker a. Verrall, Notes on the Septem contra Thebas. — Black, Hor. Odes III, 27. — Rutherford, Notes on the scholia of the Plutus. — Haverfield, Syracuse. — Hardy, Mommsen on the recruiting system under the Empire. — Archer Hind's Timaeus (Wilson). — Blanchard's Aulularia (Sonnenschein). — Greenough's Horace (Potwin) — Harnack De aleator. (Chase). — Notes on the text a. date of the same (Sanday). — Corpus glossariorum, II (Nettleship). — Baunack's linguistic studies (Wheeler). — Manat's Xenophon, Hellenica (Humphreys). — *Notes :* Agam. 69 (Ellis). — A fragm. of Philemon (Richards). — Horace, Od. III, 30 (Macintosh). — Davies (Tyrrell : not. nécrol.) — Churchill Babington. — *Archaeol. :* Richter's topogr. of Rom. — Inscriptions from Thyatira (Hicks). — Theangelos (Smith a. Hicks). — Acquis. of Brit. Mus. — Notes from Athens, Cypri, Delphi, Helikon.

Literarisches Centralblatt, n° 12 : De Lagarde, Purim. (vient du Farwardigân perse.) — Wietzke, Der bibl. Simson, der ägypt. Horus-Ra. (Le critique a lu le livre, et se trouve devant une énigme psychologique.) — Jeremias, Die babyl. assyr. Vorstell. vom Leben nach dem Tode (sagace et important). — Zeller, Die philos. der griechen, II, 1, 4ᵉ edit. — Klinckowström (G. v.), Gesch. derer von Klinckowström. — Benninge, Kronick, p. p. Feith. — Le Flaneur, Reiseskizzen, Ostseeprov., Deutschl. u. Schweiz (fade, diffus, mais assez bon papier). — Steinthal, Der Ursprung der Sprache, 4ᵉ édit. — Shams i Fachrii Ispahânensis lexicon persicum p. p. Salemann, I. — Platzmann, Algunas obras raras sobre la lengua cumanagota, I-V. — Georges, Lexicon der latein. Wortformen, I. (soin consciencieux.) — Stimming, über den provenz. Girart von Rossillon (un des meilleurs travaux d'hist. littér. sur le domaine de la philologie romane). — Klopstock's Oden, p. p. Muncker u. Pawel, 2 vols. (très soigné). — L. v. Schroeder, Griech. Götter u. Heroen, I. Aphrodite, Eros u. Hephästos. (De bonnes remarques de détail.) — Der Anonimo Morelliano, I, Text u. Uebersetz., p. p. Frimmel (tâche très bien remplie).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 11 : Altdeutsche Predigten, p. p. Schönbach, II, Texte. (Strauch). — Gwinner, Denkrede auf Schopenhauer. — Gyzicki, Kant u. Schopenhauer. — Aeltere Universitätsmatrikeln, I. Univ. Frankfurt a. O. p. p. Friedländer, II, 1649-1811 (Kaufmann : mine abondante). — M. Aurel Stein, Zoroastrian deities on Indo-Scythian coins (Oldenberg : important). — Psichari, observ. sur la phonét. des patois ; observ. phon. sur quelques phénomènes néogrecs ; quelques observ. sur la langue littéraire moderne (W. Meyer : très intéressant et instructif ; cp. *Revue crit.* 1888, n° 45). — Declam. ni Catilinam, aus der röm. Kaiserzeit, nach einer Münch. Hds. des XV Jahrh. p. p. H. Zimmerer, I. (H. J. Müller : très recommandable). — Zimmer, J. G. Zimmer u. die Romantiker (Waetzoldt : très intéressant

travail sur les romantiques et leur éditeur). — Die Urkunden Ottos II (Steindorff). — WARSCHAUER, Die Chronik der Stadtschreiber von Posen (Perlbach). — KAUFMANN, Samson Wertheimer, der Oberhoffactor u. Landesrabbiner 1658-1724 u. seine Kinder (Eger). — WOLFF, Von Banama zum Kiamwo. — JÖRS, Röm. Rechtswissensch. zur Zeit der Republik, I, bis auf die Catonen (Krüger : très réfléchi et très abondant). — G. KÖHLER, Die Entwickel. der person. Streitkräfte in der Ritterzeit.

— N° 12 : TAPPEHORN, Erklär. der Genesis (Himpel : soigné). — GOTTSCHICK, Luthers Ansch. von Christl. Gottesdienst. — Max MÜLLER, das Denken im Lichte der Sprache, übers. von E. SCHNEIDER. (L. Tobler : un peu diffus, mais beaucoup de choses neuves.) — TELONI, Crestomatia assira (Schrader : sans prétention, mais suffit, comme première introduction). — DEECKE, Die Falisker (Bücheler : contestable sur plusieurs points, mais soigné, plein de bonnes remarques, indispensable). — RANNOW, Der Satzbau des althochd. Isidore im Verh. zur lat. Vorlage (Ries : bien fait et très réfléchi). — ZINGELER, Das Wappen des fürstl. Hauses Hohenzollern (Kugler). — ELLINGER, Die antiken Quellen der Staatslehre Machiavellis (Pöhlmann : n'a pas connu Knies ; néanmoins, bon fragment d'un futur travail sur les théories politiques au temps de la Réforme). — ZUIDEMA, Wilhelmus Frederici, Persona van Sint-Maarten te Groningen 1489-1525. — G. BRANDES, Ferd. Lasalle, ein liter. Charakterbild (O Lorenz : « Gelegenheitsprodukt... Phrasenhaftes Raisonnement. ») — RUGE, Quaestiones Strabonianae (Partsch : soigné et pénétrant). — Br. SAUER, die Anfänge der statuarischen Gruppe (M. Mayer : du soin et de l'effort, mais à refondre en grand). — SIMONSFELD, Der Fondaco dei Tedeschi in Venedig (cp. *Revue*, 1888, n° 21). — Erlebnisse eines Gefangenen von Iena, p. p. WALDENFELS (« Journal important pour la guerre de 1806. Que nous sommes peu changés ! Chez les Français légèreté et égoïsme au plus haut degré, chez les Allemands esprit de sacrifice, devoir modestement accompli, et pas de désespoir. Et pourquoi recherchons-nous de pareils traits de notre être, maintenant, dans la fortune et l'éclat de la gloire? parce que nous voulons donner encore un aliment à notre modestie, afin qu'avec elle un des principaux mobiles de l'accomplissement de notre devoir ne disparaisse jamais et nous rende forts pour supporter victorieusement même les temps les plus difficiles. »)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : Polyb. p. p. HULTSCH, I. (Wagner : 2ᵉ édit. très remarquable.) — Plauti Com. III, 2, Epid. Mostell. Menaechmi, p. p. USSING (Seyffert). — Blümner, Lebens u. Bildungsgang eines griech. Künstlers. (Kroker : conférence où chaque page appelle la contradiction.) — URLICHS, Verzeich. der Abgüsse Univ. Würzburg. — LUX, Die Balkanhalbinsel (Suffrian : très recommandable). — MASPERO, la Syrie avant l'invasion des Hébreux d'après les monuments égyptiens. (Justi.) — Antibarbarus der latein. Sprache von Krebs, 6ᵉ édit. p. p. SCHMALZ. — BEER e JIMENEZ, Not. bibliograf. y catalogo de los codices de la Santa Iglesia Catedral de Leon. (Rühl.).

Theologische Litteraturzeitung, n° 6 : HANDMANN, das Hebräerevangelium (Krüger ; cp. *Revue*, n° 12). — Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς Σύλλογος, Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη. (Ph. Meyer.) — Corpus docum. Inquisitionis haeret. pravitatis Neerlandicae p. p. FREDERICQ. I. 1025-1520 (Reusch : très utile). — DOUARCHE, L'Université de Paris et les jésuites (Reusch : rien de bien nouveau, mais exposé complet et très instructif).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Vingt-troisième année 8 avril 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue d'Alsace 1889, janvier-février-mars : LIBLIN, Etymol. vogéso-rhénanes, exemples demandés au mot *sel* et aux mots composés où il apparaît, à la désignation de certaines parties du vêtement. — PFISTER, Les manuscrits allemands de la Bibliothèque nationale relatifs à l'histoire d'Alsace : Closener et Königshofen. (« Par une mesure inouïe, les archives de l'Alsace-Lorraine et des pays rhénans sont fermées aux érudits de la France, à moins qu'ils ne produisent une permission de l'administration supérieure de Berlin, et l'on a laissé à entendre que cette permission ne serait jamais accordée. On a allégué, pour justifier cette défense, qu'il ne fallait pas donner des arguments à des adversaires ».) — A. BENOIT, La campagne en Alsace du corps de Condé (1793). — Rod. REUSS, Corresp. polit. adressées au syndic royal de Strasbourg et chroniques parisiennes, 1681-1685. — MOSSMANN, Guerre de Trente-Ans, archives de Colmar (Otto représente Colmar, griefs ecclésiastiques, négociations entre catholiques et protestants, nouveaux éclaircissements sur la constitution de la Décapole, etc.). — POLY, La dame blanche de Passavant, légende franc-comtoise. — TALON, Mlle Louise-Jeanne Durfort de Duras, héritière du duc de Mazarin, ses droits féodaux sur le village de Saint-Dizier. — *Bibliographie :* PFISTER, Jean Daniel Schöpflin; LODS, Bernard de Saintes à Montbéliard (cp. *Revue*, 1888, nº 48); Ch. SCHMIDT, Précis de l'hist. de l'église d'Occident; Inaugur. de la tour et des cloches du Temple-Neuf de Strasbourg.

Revue Historique, I. janvier-février : VIOLLET, La politique romaine dans les Gaules après les campagnes de César. — FAGNIEZ, Le père Joseph et Richelieu, la désign. du P. Joseph à la succession polit. de Richelieu, 1632-1635, suite et fin. — P. BERTRAND, M. de Talleyrand, l'Autriche et la question d'Orient en 1805. — DU CASSE, La reine Catherine de Westphalie, son journal et sa correspondance, suite, 1812. — *Bulletin.* France : Antiq. rom. (Salomon Reinach); Moyen âge et temps modernes (L. Farges et G. Monod); Grèce (Carolidès). — *Comptes-rendus :* Sancti Hilarii tract. de myst. et hymni et S. Silviae aquitanae peregrinatio ad loca sancta, p. p. GAMURRINI (A. Molinier). — DES ROBERT, Camp. de Charles IV, duc de Lorraine, II. (T. de L.). — Le Jouvencel, par Jean de Bueil, suivi du comm. de G. Tringant, p. p. C. FAVRE et LECESTRE, I (R. de Mandrot : intéressante public.). — Das Buch Weinsberg, p. p. HÖHLBAUM, I et II (R. : document précieux pour l'histoire des mœurs). — ANQUEZ, Henri IV et l'Allemagne (Tessier). — GACHON, Les Etats de Languedoc et l'édit de Béziers (Marion). — Max DUNCKER, Abhandl. aus der neueren Gesch. — MARESCA, La pace del 1796 tra le Due Sicilie e la Francia (sérieusement étudié et clairement présenté). — v. HOLST, Verfassungsgesch. der Verein. Staaten, III u. IV. (Moireau.) — Mme OURSEL, Nouv. biographie normande, I et II (Joret : a besoin d'une sévère et minutieuse révision). — Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE. — Aus den Papieren des bair. Staatsministers Max. Freih. von Lerchenfeld (A. Stern : fort intéressant et bien écrit). — MARTENS, Recueil des traités, VIII; DJUVARA, Traités de la Roumanie.

— Mars-avril : PHILIPPSON, Etudes sur l'hist. de Marie Stuart, V : les documents officiels (fin). — A. STERN, Le club des patriotes suisses à Paris, 1790-1791. — LÉCRIVAIN, Explic. d'une loi du code théodosien. — Fr. FUNCK-BRENTANO, Document pour l'hist. des relations de la France avec l'Angleterre et l'Allemagne sous Philippe le Bel. — *Bulletin :* France, antiq. moyen âge et temps mod., histoire locale (G. Monod et A. Molinier); Angleterre, moyen âge (Black). — *Comptes-ren-*

dus : BRADLEY, The Goths (résumé clair). — Handelsrechn. des deutschen Ordens, p. p. SATTLER (A. Waddington). — LONCHAY, Attitude des souverains des Pays-Bas à l'égard du pays de Liège au XVI[e] siècle (Hubert : simple et impartial). — GEERING, Handel u. Industrie der Stadt Basel (Mossmann : très bien informé). — MARCZALI, Hist. de la Hongrie sous Joseph II, 3 vols (remarquable, quoique rapidement rédigé). — BANCROFT, Hist. of the form. of the Constit. of the United States of America, 2 vols (Moireau : définitif au point de vue de la découverte des sources et de la fixation des faits). — Et. CHASTEL, Mélanges histor. et religieux (Bonet-Maury).

The Academy, n° 881 : FARRAR, Lives of the Fathers, sketches of Church History in biography, 2 vols (Owen : l'auteur a fait pour l'histoire ecclésiastique des quatre premiers siècles ce que Macaulay a fait pour l'histoire d'Angleterre). — ROBERTS, The earlier history of bookselling (Duff : intéressant). — Prince KRAFT ZU HOHENLOHE INGELFINGEN, Letters on artillery. — The life and letters of Samuel Wells Williams, missionary, diplomatist, sinologist, by his son (Douglas). — Notes from Lausanne. — The bibliography of Gray (Gosse). — Chaucer's Book of the Duchesse (Skeat). — A ms. in Trinity College Library, Dublin, of the time of Elizabeth (Squire et Palgrave). — Rowney's « wild tribes of India » (Cotton). — A palaeographical puzzle (Napier et Warren). — Guill. de Deguilleville (Paget Toynbee). — The harvest moon (Canton). — Dr. Burgess' new impressions of the rock edicts of Asoka (R. Morris). — The Egypt Exploration Fund : arrival of ancient Egyptian sculptures from the great temple of Bubastis (Am. B. Edwards).

The Athenaeum, n° 3204 : Letters of Thomas Carlyle, 1826-1836, p. p. NORTON, 2 vols (bien des choses qui seront les bienvenues). — POSTGATE A. VINCE, The New Latin primer (excellent). — BATEMAN, The first ascent of the Kasaï, being some records of service under the Lone Star. — Visitations of the diocese of Norwich, 1492-1532, p. p. JESSOPP (une des plus importantes publications de la Camden Society sur l'histoire ecclésiastique). — ROBERTS, The earlier history of English bookselling (des imperfections et des lacunes). — Guide-books (Baedeker for Greece). — Leigh Hunt a. Charles Lamb (Gosse). — Notes from Cambridge. — S. C. Hall (Purnell). — The library at Bold Hall, Lancashire. — Notes from Paris. — M. Scherer (not. nécrol.). — Dr. Alfred Edesheim (Neubauer : not. nécrol.).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 13 : ORELLI, Das Buch Ezechiel u. die zwölf kleinen Propheten, ausgelegt. (Nowack : bon.) — VOLCK, Lesestücke zur phys., mathem. u. Verkehrsgeogr. — STRACK, Einleit. in Thalmud (Steinschneider : à accueillir avec reconnaissance). — Corpusc. poesis epicae graecae ludibundae, I, parod. epicae graecae et Archestrati reliq. p. p. BRANDT (Spiro : beaucoup de soin et de sagacité, parfois même de l'excès). — Fr. JACOB, Horaz u. seine Freunde, 2[e] Aufl. p. p. M. HERTZ (Schenkl : sera le bienvenu). — UHL, Unechtes bei Neifen (Strauch : recherches très soignées et détaillées). — Fritz HOMMEL, Gesch. Babyloniens u. Assyriens (Winckler : beaucoup de choses instructives et neuves, d'ailleurs écrit pour le grand public). — PROWE, die Finanzverwalt. am Hofe Heinrichs VII währ. des Römerzuges (Seeliger). — RUNGE, Courtilz u. die Anf. des Mercure (Köcher ; cp. *Revue*, 1888, n° 18). — Von MELLE, G. H. Kirchenpauer (Wohlwill). — BAUMGARTEN, Ein Rundgang durch die Ruinen Athens (Michaelis : méritoire). — Kriegsgeschichtl. Einzelschr. VIII-IX.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 12 : Luebbert, Comment. de Pindaro dogmatis de migratione animarum cultore (Abel : instructif et abonde en fines remarques). — Anecd. varia graeca et latina, p. p. Schoell et Studemund, II, Procli comment. in Rempubl. Platonis partes ined. p. p. Schoell (Seyffert : même méthode critique et même « acribie » que dans le premier tome). — Rossbach, De Senecae phil. librorum recensione et emendatione; praemissae sunt Senecae librorum « quomodo amicitia continenda sit » et « de vita patris » p. p. Studemund (1er art. sur un livre qui mérite d'être étudié avec soin). — Schliack, Probe von Erklärungs = bez. Emendierungsversuchen zu einigen Stellen griech. u. latein. Schriftsteller. — P. Krüger, Gesch. der Quellen u. Litteratur des röm. Rechts. (M. Voigt : très utile et remarquable). — A. Zimmermann, Der culturgesch. Wert der röm. Inschriften (Kroker : intéressant). — Sonny, De Massiliensium rebus quaestiones (Cauer : à lire et à suivre dans le détail; longues mais méthodiques déductions et résultats qui se cachent derrière l'abondance de l'érudition). — Bojesin-Hoffa, Kurzgef. Handbuch der Griech. Antiquitäten 2e édit. p. p. Szanto (Zoeller : manque trop souvent de précision et de clarté). — Danielson, Grammat. u. etymolog. Studien, I. (Des choses contestables et à contredire, mais en somme intéressantes.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 6 : Dorner, Das menschl. Erkennen (Ziegler). — Sigwart, Die Impersonalien (Schuppe). — Avenarius, Kritik der reinen Erfahrung, I (Rehmke). — Veeck, Darstell. u. Erörter. der religionsphilos. Grundansch. Trendelenburgs (Baur; cp. *Revue*, 1888, n° 34). — Catualdi, Sultan Jahja (Albert : à utiliser par quiconque s'occupe de l'histoire de la question d'Orient et des rapports politiques de la Turquie avec les puissances européennes au xviie siècle).

— N° 7 : Finsen, Om den oprindelige Ordning af nogle af den islandske Fristats Institutioner; Pappenheim, Ein altnorweg Schutzgildestatut; K. Lehmann, Abhandl. zur german., insbes. nord. Rechtsgesch. (Von Amira.) — Friedländer et Malagola, Acta nationis germanicae Univers. Bononiensis. (Luschin von Ebengreuth.) — Tschackert, Unbek. handschriftl. Predigten u. Scholien Luthers (Kawerau). — Rovers. Apokal. Studien; Weyland, Omwerkings en compilatiehypotesen toegepast og de Apokalypse (Holtzmann).

Revue de l'Instruction publique en Belgique, XXXII, 2 : Soc. pour le progrès des études philol. et histor. (Séance du 26 déc. 1888.) — Cumont, Deux corrections au texte du Misopogon de Julien. — Fredericq. De l'enseignement supérieur de l'histoire et de la géographie en Hollande. — Parmentier, Homériques. — *Comptes-rendus :* Mommsen, Röm. Staatsrecht, III, 1 (Willems : 1er art.). — Korteweg, Notes sur Huygens, amateur des sciences exactes et sur ses relations avec Descartes (renseignements nouveaux). — Gow, A companion to school classics (petit manuel utile). — Xenophons Oeconom. *et* Xen. gedenkwaardigheden van Socrates, p. p. Hartman (éditions faites avec un soin scrupuleux). — Krek, Einleitung in die slavische Literaturgeschichte (rendra de grands services).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Vingt-troisième année 15 avril 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Romania, janvier, n° 69 : RAJNA, Contrib. alla storia dell' epopea et del romanzo mediev. VII. L'onomastica ital. e l'epopea carolingia. — P. MEYER, Deux fragments du roman de Troie. — SHAINEANU, Les jours d'emprunt. — *Mélanges :* Une version anglaise du poème français des Enfances Jésus (P. M.) — Estaier, estal (Delboulle). — Avoir son olivier courant (G. P.) — Bouquetin (Nigra). — *Comptes-rendus :* BARTSCH et HORNING, La langue et la litt. franç. au moyen âge (recueil riche et présentant plus d'un morceau inédit; glossaire complet, mais où il y a des erreurs trop nombreuses ; grammaire très recommandable.) — BARTOLI, Delle opere di Dante Alighieri. — Die Pharsale des Nicolas von Verona, p. p. WAHLE.—WEIGAND, Die Sprache der Olympo-Walachen nebst einer Einleit. über Land u. Leute. — Chronique : Hist. litt. de la France, XXX ; HIPPE, sir Amadas (résultats précieux) ; LEVERTIN, Fars og farsörer ; ZENATTI, La vita comun. ed il dialetto di Triesta ; Olivier de la Haye, poeme sur la grande peste de 1348, p. p. GUIGUE ; DE GRAVE, Introd. à une édit. crit. du roman d'Eneas (juste et fin) ; DITTMER. Die pron. possess. im altfr. (intéressant) ; MARCOU, Der histor. Infin. im altfr. (appelle l'attention sur un curieux problème de syntaxe française), etc.

The Academy, n° 882 : PORTER, History of the Corps of Royal Engineers. — Letters of Carlyle 1826-1836, p.[p. NORTON.— BEECHER, a. SCOVILLE, A. biography of Rev. H. W. Beecher. — ZEHDEN, Commercial geography, translated. — Old Testament a. Hebrew Liter. (DELITZSCH, Bibl. Comm. on the Psalms ; LE SAVOUREUX, Joel ; Aboda Zara, der Mischnatraktat Götzendienst p. p. STRACK ; VAN LENNEP, De zeventig jaarweken van Daniel ; HARPER, Elem. of Hebrew syntax ; KAUTZSCH, u. SOCIN, Die Genesis mit äusserer Unterscheid. der Quellenschr. übers. ; STRACK, Einleit. in das Alte Testament. — A facsimile of the oldest Swedish ms. (Stephens.) — Irish items (O' Grady). — Chouse (Murray). — A ms in Trinity College Library, Dublin, of the time of queen Elizabeth (Hughes). — The sources of Chaucer's « Second Nun's Tale » (Skeat). — Guill. de Deguilleville (Wright). — Chaucer's Minor Poems (Pollard). — The old Northumbrian word cursumbor (Cook). — The bibliography of Gray (Crompton). — HIRSCHFELD, Griech. Grabschriften, welche Geldstrafen anordnen (cp. *Revue*, 1888, n° 14). — Khammurabi a Burnaburiash (Bezold). — HODGES, Ecclesia Hagustaldensis, The Abbey Church of St. Andrew, Hexham.

The Athenaeum, n° 3205 : The diary a. letters of Governor Morris, p. p. A. C. MORRIS. — The works of Campion, p. p. BULLEN (importante et intéressante réimpression). — The official progress of the first Duke of Beaufort through Wales in 1684, by photo-lithography from the original ms. of Thomas Dineley. — Leigh Hunt a. Ch. Lamb. — A modern Turkish almanac (Vambéry). — The new Education Code. — The Deputy Keeper's Report. — The Cyprus Exploration Fund (Munro).

Literarisches Centralblatt, n° 13 : J. MÜLLER, Die deutschen Katechismen der böhm. Brüder, krit. Textausg. — TREDE, Leo XIII u. sein Jubiläum. — GIESEBRECHT, Gesch. der deutschen Kaiserzeit, V, 2 (cp. *Revue*, n° 10). — SOUCHON, Die Papstwahlen von Bonifaz VIII bis Urban VI u. die Entsteh des Schismas 1378 (bon, mais ne pousse pas assez loin). — F. von LESSEPS, Vierzig Jahre Erinnerungen, 2 vols. (plutôt des « Œuvres complètes » que des « Souvenirs »). — FINSCH, Samoafahrten. — OPET, Die erbrechtl. Stell. der Weiber in der Zeit

der Volksrechte. — Alotte, Primordialité de l'écriture dans la Genèse du langage humain. — Falb, Die Andes-Sprachen (cp. *Revue*, 1888, n° 46). — Imad ed-din el-Katib el-Isfahâni, Conquête de la Syrie et de la Palestine par Salâh-ed-dîn, p. p. C. de Landberg, I, texte arabe (texte correct et qui sera le bienvenu). — Rieu, Catal. of the Turkish ms. in the British Museum (très abondant et important). — J. Martha, L'art étrusque (long article sur ce livre utile, mais qui prête à la critique par bien des points). — Teuffel, Latein. Stilübungen.

— N° 14 : Noeldechen, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians; de Boor, Neue Fragm. des Papias. — Ploss, das Weib in der Natur-und Völkerkunde, 2e Aufl. — Thraemer, Pergamos, Untersuch. über die Frühgesch. Kleinasiens u. Griechenlands (soin, sagacité, mais l'auteur ne se sert guère de ses qualités que pour des « tentatives problématiques. ») — Drane, Der Johanniter-Orden, in Verb. damit die Belagerung von Wien u. die Schlacht von Lepanto. (Trad. de l'anglais, mais tout cela était connu et se trouve dans Winterfeld et Herrlich.) — Wien, 1848-1888, Denkschrift hrsg. vom Gemeinderathe der Stadt Wien. — Walther, Die Korallenriffe der Sinaihalbinsel. — Snouck, Mekka, mit Bilderatlas, I. Die Stadt und ihre Herren (description historique et topographique de la ville et histoire de la mort du prophète à l'époque présente; précis, clair, vivant.) — Houtsma, Recueil de textes, I, Hist. des Seljoucides du Kermân par Muhammed Ibrahîm, texte persan; II, Hist. des Selj. de l' Irâq par Al-Bondâri, texte arabe (deux textes très intéressants publiés avec un soin remarquable.) — Helbig, Das homer. Epos an den Denkmälern erläutert (2e édit. améliorée et augmentée d'une œuvre qui possède une haute valeur scientifique et qui est écrite avec goût et finesse.) — Neidhart's von Reuenthal Lieder, p. p. Keinz (sera très volontiers accueilli.) — Gruppe, Die griech. Culte u. Mythen in ihren Bezieh. zu den oriental. Relig. I, Einleit. (Ne chicanons pas sur des détails; ne critiquons pas, mais décrivons brièvement ce puissant « Torso » et attendons le prochain volume.) — Dumont et Chaplain, Les céramiques de la Grèce propre, I. 5. Vases peints, (« Le travail de Dumont conserve sa valeur par l'abondance des matériaux, la claire disposition du sujet et le choix habile des illustrations. ») — Japan. Formenschatz, ges. von Bing, 1-6.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 14, 6 avril 1889 : V. Frank, Russisches Christentum. — Uebinger, Die Lehre des Nicolaus Cusanus (Clair et au courant.) — Koldewey, Beitr. zur Kirchen=und Schulgesch. des Herzogtums Braunschweig. — Brambach, Die Reichenauer Sängerschule *et* Roth, Zur Bibliogr. des Henricus Hembuche de Hassia dictus de Langenstein. (Deux travaux faits avec soin.) — G. Meyer, Kurzgef. albanes. Grammatik. (Cp. *Revue*, 1888, n° 43). — Denkm. des Klass. Altertums p. p. Baumeister, 3-68. — Dahn, Die Landnot der Germanen. (Suite imposante d'aperçus sans fondement.) — Bierbaum, History of the English language a. liter. from the earliest times until the present day. (Ne connaît pas suffisamment son sujet.) — E. Renan, Hist. du peuple d'Israel, II. (Bien meilleur, en grande partie, que le tome premier. — Erler, Dietrich von Nieheim [Theodericus de Nyem] sein Leben u. seine Schriften. (Epuise presque le sujet.) — Münz, Aus dem mod. Italien. — Halbherr et Orsi, Antichita dell'antro di Zeus Ideo in Creta. (Très louable travail.) — Sombart, Die röm. Campagna. — V. Masslowski, Der Feldzug Apraxins in Ostpreussen. (Très bon, d'après les sources russes).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 14 : J. Paulsen, Ein Spaziergang. — Ad. Stern, Sternbannerserie. — Alfr. Friedmann, Aus Frankreichs Herzen. — Ad. Kohut, Ludwig Steub als Essayist.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 13 : Τονέεις-Στονέεις (Knaack). — Fragm. der Triumphalakten (Hülsen). — Röm. Inschr. vom Brunholdisstuhl bei Dürkheim a. d. Hart, I. — Scholia graeca in Homeri Iliadem Townleyana p. p. MAASS I et II (1er art.). — CUCUEL, quid sibi in « Cratylus » proposuerit Plato. — ROSSBACH, De Senecae philos. libr. recensione et emendatione (2e art.). — Commodian, p. p. DOMBART (très recommandable). — MAUÉ, Der praefectus fabrum (cp. *Revue*, 1888, n° 22). — TIEDE, zur Wertschätz. Karl Böttichers Tektonik der Hellenen. — GEORGES, Lexikon der latein. Wortformen, I. (Tâche pénible entreprise avec une admirable persévérance). — EICHNER, Zur Umgestaltung des latein. Unterrichts. — V. SEIDLITZ, Allgem. histor. Porträtwerk, X, Gelehrte u. Männer der Kirchen.

Deutsche Rundschau, avril : RÜMELIN, Ueber die neuere deutsche Prosa. — L. MEYER, Die Geisteskranken einst und jetzt. — J. RODENBERG, Franz Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerk. — E. HÜBNER, Martial, der röm. Epigrammendichter. — TÖNNIES, Thomas Hobbes. — Gesch. einer vornehmen Dame im XVIII Jahrh. Die Gräfin Helene Potocka. — LÖWENFELD, Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit. — Eine Gesch. der kaiserl, deutschen Kriegsmarine. — Kunst u. Literatur (LANCIANI, Ancient Rome in the light of recent discoveries).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Vingt-troisième année 22 avril 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, nº 7 : Müntz, Hist. de l'art pendant la Renaissance, I (cp. *Revue*, nº 6). — Chabrier, Les orateurs politiques de la France. — Vuy, Adémar Fabri, prince-evêque de Genève (intéressante petite brochure). — Green, Hist. du peuple anglais, trad par Aug. Monod (cp. *Revue*, 1888, nº 40). — Delaporte, L'art poét. de Boileau, comm. par Boileau et ses contemporains.

The Academy, nº 883 : Knight, Wordsworthiana, a select. from papers read to the Wordsworth Society. — Mombert, A history of Charles the Great. (Témoigne dans chaque chapitre de recherches très soignées.) — Bateman, The first ascent of the Kasai, being some records of service under the Lone Star. — Kraushar, Magic at the court of Batory, a page from the history of mysticism in the XVI century (en russe). — Some books about books : A. Lang, Letters on liter. ; Johnson, The early writings of Thackeray ; Anderson, Hist. of the Linen Hall library ; Goldsmid, The Elzevier presses. — Irish items (W. Stokes). — A ms. in Trinity College library, Dublin, of the time of Queen Elizabeth (Land). — Hospitality myths (Edmonds). — Eadwine's Canterbury Psalters (Stephens). — The word lither (Mayhew). — The etymol. of clever (Magnusson). — Geoffrey Hamlyn (Toynbee). — Early graves a. walls in Sicily a. Italy Ely.

The Athenaeum, nº 3206 : Essays by the late Mark Pattison, coll. by Nettleship. — Hohenlohe-Ingelfingen, Letters on artillery. — Liberty, De Libertat (sur Pierre de Libertat qui ouvrit Marseille au duc de Guise). — Rein, The industries of Japan, together with an account of its agriculture. — Clothes a. conduct on board an old Indiaman (Birdwood). — The Diction. of National Biography (de Home à Homblower, liste des futurs articles). — The Hist. Msc. Commission, the Rutland Papers—Geogr. notes (carte de Stanley, montrant la route qu'il a suivie de Yambuya à l'Albert Nyanza). — An early scrap-book of Thackeray (Johnson). — Notes from Cyprus (Munro).

Literarisches Centralblatt, nº 15 : Bethge, Die Paulin. Reden der Apostelgesch. — Urkundenbuch zur Gesch. der Herren von Wedel, II. — Prowe, Die Finanzverw. am Hofe Heinrichs VII während des Römerzuges (très utile et soigné). — Solms-Rödelheim, Friedrich Graf zu Solms-Laubach 1574-1635 (recherches très sérieuses). — Gründler, Schloss Annaburg. — Boehne, Die pädagog. Bestreb. Ernst des Frommen von Gotha (très bon travail). — Kiepert, Specialkarte des Deutschen Reichslandes Elsass-Lothringen.—Horaz, Briefe, erkl. von Kiessling (commentaire complet et fort remarquable). — Vitzthum von Eckstädt. Shakspeare u. Shakspere : Zur Genesis der Shakespeare-Dramen. (« Nous sert des fables comme vérité ou du moins comme vaisemblance »).—Goethe's Werke, edit. de Weimar (suite).—Lindner, Die Veme *et* Philippi, Das westphäl. Vemegericht u. seine Stellung in der deutschen Rechtsgesch. (Le travail de Philippi sur la Vehme n'est qu'une courte esquisse ; celui de Lindner est un grand exposé d'ensemble de haute importance, et l'auteur arrive à des résultats nouveaux.)

Deutsche Litteraturzeitung, nº 15 : Ibbeken, Bergpredigt — Natorp, Einl. in die Psychol. (cp. *Revue*. nº 9.) — Orient. Bibliogr. I, II, 1-3. — Glossae latinograecae et graecolat. p. p. Goetz et Gundermann. (Bon commencement.) — Die Lieder Neidharts von Reuenthal, p. p. Keinz. (Réunit tout le nécessaire.) — Ranke, Abhandl. u. Versuche. (Cp. le présent art. de la *Revue*.) — Hochschild, Désirée, reine de Suède. (Rien d'important : cp. *Revue*, 1888, nº 48.) — Lang (W.), Von und aus Schwaben, V. Otto Abel. — Schweiger-Lerchenfeld, das Mittel-

meer. (Léger.) — Bau = und Kunstdenkm. Thüringens, II. — V. DONOP, die Wandgem. der Casa Bartholdy in der Nationagallerie.

Gœttingische gelehrte Anzeigen : Poetae christ. min. I. (Cp. *Revue* 1888, n° 15.) — Old. latin biblical texts, I u. II) p. p. WORDSWORTH, SANDAY a. WHITE, Oxford, Clarendon press. — SOHM, die deutsche Genossenschaft.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 14 : Röm. Inschriften vom Brunholdisstuhl, II. (Mehlis.) — Scholia graeca in Homeri Iliadem rec. MAASS (suite de l'art.). — RAPPOLD, Beitr. zur Kenntn. des Gleichnisses bei Aichylos, Sophocles, Eurip. (Observations intéresantes.) — Carminis Saliaris reliq. p. p. ZANDER (cp. *Revue* 1888, n° 48.) — Ciceronis orat. sel. p. p. NOHL, III. — Tacit. Ann. pars prior, I-VI. p. p. GITLBAUER (« costigatio » du texte peu efficace). — DUJON, problèmes de mythologie et d'histoire (« chaud idéalisme qui nuit au froid examen de la réalité »). — ANTON, Studien zur latein. Gramm. u. Stilistik, III. (remarquable). — V. HARTEL, Curtius u. Kaegi (« que Kaegi enterre la hache de guerre ».)

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 15 : WLACHOS, Die Abendgesellschaft des Herrn Susamatis. — PINN, Die Entwickel, des Zeitungswesens in Frankreich. — FLAISCHLEN, R. von Gottschall's Maria de Padilla. — SCHÖNFELD, Eine neue italien. Zeitschrift (les Lettere e arti, dirigés par Panzacchi). — Joh. FLACH, Ein deutscher Doktor im türkischen Verbrecherkerker. — Literar. Neuigkeiten (GYZICZI, Kant u. Schopenhauer; MALLESON, Life of Metternich, etc.

Theologische Litteraturzeitung, n° 7 : MEULENBETT ; De prediking van Ezechiel. — ZAHN, Gesch. des neutestam. Kanons, I, 1. — HARNACK, Das Neue Testam, um 200. — STRACK, Aboda zara, hrsg. u. erkl. — Sulchan-Arukh oder das Ritual = und Gesetzbuch des Judenthums, übers. von PAULY, 1. — Διονυσίου Ἑρμηνεία τῶν ζωγράφων. — Briefw. zwischen Martensen u. Dorner 1839-1881. — BAUR, Prinzess Wilhelm von Preussen, geb. Prinz. Marianne von Hessen-Homburg.

Altpreussische Monatsschrift, 1-2, janvier-mars : NEUHAUS, das preuss. Eisenbahnnetz im Osten der Weichsel, ein Beitr. zur Verkehrsgesch. u. Statistik der deutschen Nordostmark. — Em. ARNOLDT, Zur Beurtheil. von Kant's Kritik der reinen Vernunft und Kant's Prolegomena, III. — TREICHEL, Vipera berus Daud, eine ethnol. faun. Skizze. — BOLTE, Noch einmal das Lied auf die Danziger Fehde von 1576. — BECKHERRN, Nachtrag zu dem Aufs. « über die Danzker ». — *Kritiken :* Hanserecesse II, V, 3, III ; SKOWRONNEK, Polska Maria, Masurische Dorfgesch. ; Wisla, miesiecznik geograf. ethnogr. — Altertumsgesellsch. Prussia : GRABE, Scharnhorst in der Schlacht bei Eylau, mit 2 autogr. Karten. — Universitäts-Chronik. — Lyceum Hosianum in Braunsberg. — Altpreuss. Bibliogr. 1888.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, janvier : communications diverses. — KALLENBACH, rapport sur ses recherches dans les archives et bibliothèques de l'étranger. — MALINOWSKI, Zur Lexicogr. einiger poln. Mundarten. — PIEKOSINSKI, Ueber den dynast. Ursprung des poln. Adels. — BLUMENSTOK. La protection papale au moyen-âge. — X, 1. Libri formul. saec. XV, p. p. ULANOWSKI. — LEWICKI, das Privileg von Brzesc 1425.

— Février : LUSZCZKIEWICZ, L'architecture romane en Pologne. — BOBRZYNSKI, das Propinationsrecht im alten Polen. — SMOLKA, Kiejstut i Jagiello (1377-1382 ; Kieystutt, le héros de la Lithuanie païenne et Jagellon). — Recherches aux archives du Vatican sur les matériaux pour servir à l'hist. de Pologne. — ULANOWSKI, Contrib. à l'hist. des rapports entre l'Etat et l'Eglise en Pologne 1446-1447.

— Mars : MORAWSKI, L'introd. des études grecques à l'Univers. de Cracovie dans les premières années du XVI[e] siècle. — MENCIK, Ein neuentdecktes poln. Kirchenlied aus dem XV Jahrh. — Volumina legum, tom. IX (renferme les constitutions des diètes de 1782, 1784, 1786 et de la fameuse « diète de quatre ans », 1788-1792). — KRZYZANOWSKI, Les origines de la Valachie 1247-1330. — SADOWSKI, Ein Beitrag zur Gesch. des Orient. Handels im Mittelalter, ein bei Laryn gefund. Silberschatz.—BORZEMSKI,die Chronik Miechovita's,eine Quellenuntersuchung. — KONECZNY, Zur Politik des deutschen Ordens 1389-1390.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Vingt-troisième année 29 avril 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 2 : Lebon, Le Reichstag allemand. — J. Passy, Les taxes successorales en Belgique. — Max Leclerc, La vie municipale en Prusse, Bonn (fin). — Ch. Léouzon Le Duc, Les origines du budget des cultes. — Ch. de Loménie, L'élection de Mirabeau aux Etats-Généraux. — *Correspondances :* Les partis politiques et la situation parlementaire en Algérie (K. Kramar). — *Comptes-rendus :* P. Leroy-Beaulieu, L'Algérie et la Tunisie. — Lyon-Caen et L. Renault, Traité de droit commercial. — A. Leroy-Beaulieu, La France, la Tunisie et l'Europe. — Stoecklin, Les colonies et l'émigration allemande. — Auerbach, La diplomatie française et la cour de Saxe 1648-1680. — Mühlenbeck, Etude sur les origines de la Sainte-Alliance.

Annales de l'Est, n° 2 : Mathieu, Charlotte de Rutant. — Fournier, Rambervillers pendant la Révolution. — Nerlinger, Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace, I. — Le Monnier, L'éducation de la bourgeoisie. — *Comptes-rendus :* Kraus, Kunst u. Altertum in Lothringen (œuvre excellente qui est un monument élevé à l'Alsace et à la Lorraine). — Lallemend, L'école des Richier (fantaisiste). — Des Robert, Campagnes de Charles IV (consciencieux, mais confus; cp. *Revue*, n° 15). — Ludwig, Strassburg vor hundert Jahren (cp. un prochain art. de la *Revue*). — Arendt, Saint-Quirin (bonne étude sur une chapelle de Luxembourg). — May, Elém. de droit romain, I (rendra des services). — Mém. de la Soc. d'archéol. lorraine, 1888. — Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine, 1887-1888 (« écrit l'histoire en français, mais à un point de vue allemand »).

The Academy, n° 884, Salt : Life of James Thomson. — Villari, Life a. times of Savonarola, 2 vols. (trad., par la femme de l'auteur, d'un excellent travail, le meilleur sur le sujet). — Ten Brink, Gesch. der engl. Litteratur, II, 1 (très remarquable). — Noiré (not. nécrol. sur le philosophe allemand mort le 26 mars). — Dante a. Arnaut Daniel, a note on Purg. XXVI, 118. — Irish items. — Hospitality myths. — Mr Lowell on the English poets. — Brereton in Sakarran. — The word cursumbor. — Schrader, The Cuneiform inscriptions a. the Old Testament, transl. by Whitehouse, I.

The Athenaeum, n° 3207 : Farrar, Lives of the Fathers, sketches of Church History in biography, 2 vols (de brillantes peintures et beaucoup de soin dans les points essentiels et importants, mais non dans les menus détails). — Chaucer, the Minor poems, p. p. Skeat (excellent exemple de la manière dont il faut éditer Chaucer). — Lady Blennerhassett, Mme de Staël (bon, soigné, complet, trop long). — Crump, An investig. into the causes of the great fall in prices which took place coincidently with the demonetis. of silver by Germany. — R. Pococke's Tours in Scotland *et* through England, p. p. Kemp *et* Cartwright. — Lord Randolph Churchill's speeches. — Defoe's brick-kilns. — The library at Bold Hall. — Prof. Kennedy (not. nécrol.). — Penrose, An investig. of the principles of Athenian architecture. — The nat. Museum of antiq. at Rom.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : Knoke, Comm. zu den Pastoralbr. des Ap. Paulus, I. Der zweite Brief an Timotheus. — Wedewer, Joh. Dillenberger, 1475-1537 (partial). — Pribram, Zur Wahl Leopolds I (cp. *Revue*, n° 12). — Knapp, Die Bauernbefreiung u. der Ursprung der Landarbeiter in den älteren Theilen Preussens (très important). — Wirth, Die Oster = und Passionsspiele bis zum XVI Jahrh. (discussion

exacte, clairement menée, et avec grand soin). — SCHIPPER, Neuengl. Metrik, I, Verslehre. — Die Schauspiele der engl. Komödianten, p. p. CREIZENACH (très bon). — Lamb's Shakspeare-Erzähl. (excellente traduction de Keck).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 15 : Neue oskische Inschriften. — Röm. Inschriften vom Brunholdisstuhl bei Dürkheim a. d. Hart — Scholia graeca in Homeri Iliadem Townleyana rec. MAASS, I u. II. (Ludwich : 3e art. : « offre beaucoup de nouveaux et utiles matériaux, marque un progrès dans l'établissement du texte, mais ne satisfait pas et n'est pas assez mûri en dedans de ses étroites limites ») — ASCHAUER, die Parodos u. Epiparodos in der griech. Trag. (Fait avec méthode.) — GUDEMAN, De heroidum Ovidii codice Planudeo quae supersunt. Cp. *Revue*, n° 8.) — Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις ἀρχαιολογικῆς ἑταιρίας 1887. — COLBECK, a summers cruise in the waters of Greece, Turkey a. Russia. — STEINTHAL, Der Ursprung der Sprache, 4e Aufl. — RETHWISCH, Jahresber. über das höhere Schulwesen, I u. II.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 16 : Grazia PIERANTONI — MANCINI, Ein Zeitungsschreiber. — Aug. WEISS, Neue englische Romane. — H. DÜNTZER, Ueber Gœthes Ballade, die Braut von Corinth. — Kar. HÄUSSER, Was ihr ererbt von euren Vätern.

CORPUS PAPYRORUM AEGYPTI

A REVILLOUT ET EISENLOHR

EDITUM

VOLUME PREMIER. — PAPYRUS DU LOUVRE

Première livraison. Papyrus démotiques, nos 2427, 2439, 7128, 3231, 2240, 2412, publiés et traduits par Eug. Revillout.

In-4, avec 7 planches en héliogravure............. 20 fr. »

Deuxième livraison. Papyrus grec et démotique, 40, 8210, du Louvre, contenant au recto :

PLAIDOYER A. D'HYPÉRIDE CONTRE ATHÉNOGÈNE

Au verso : Comptes démotiques, publiés et traduits par Eug. Revillout.

In-4, avec 10 planches en héliogravure, (sous presse). 25 fr. »

Troisième livraison. Papyrus démotiques 7833, 7837, 7838, 7835, 7832, 7839, 706, publiés et traduits par Eug. Revillout.

In-4, avec 8 planches en héliogravure (sous presse).. 20 fr. »

VOLUME SECOND. — PAPYRUS DU BRITISH MUSEUM

Première livraison. Papyrus démotiques, publiés et traduits par Eug. Revillout.

In 4, avec 7 planches en héliogravure............... 18 fr. »

LE PLAIDOYER A. D'HYPÉRIDE

CONTRE ATHÉNOGÈNE

Mémoire lu à l'Institut dans la séance du 18 janvier, publié avec le texte grec, par Eug. Revillout.

In-4. Tirage à part de la *Revue Egyptologique*)........ 10 fr. »

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingt-troisième année 6 mai 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 8 : V. Duruy, Hist. des Grecs, II et III (cp. *Revue*, 1888, n° 7 et 1889, n° 12). — de Beauriez, Une fille de France et sa corresp. inédite (lettres de Louise Elisabeth à l'infant don Philippe). — Dubarat, La command. et l'hôpital d'Ordiap (cp. *Revue*, 1887, n° 48). — Blanc, Les Euskariens ou Basques (sans érudition ni méthode). — Alex. Sorel, La maison de Jeanne d'Arc à Domremy. — Jadart, Jeanne d'Arc à Reims (cp. *Revue* 1887, n° 18, p. 353). — Jos. Fabre, procès de réhabil. de Jeanne (clair et net, l'enthousiasme gagnerait à plus de sobriété). — Corresp. du comte d'Avaux avec son père, p. p. Boppe (intéressant). — Maxe-Werly, Etude du tracé de la chaussée romaine entre Ariola et Fines. (Résultats souvent nouveaux).

Mélusine, n° 16, 15 avril : Muret, la légende du Saint Graal (à propos de Nutt, Studies on the Legend of the Holy Grail, études offrant peu de résultats à peu près certains, de conclusions apparemment définitives, mais à lire et à méditer par ceux qui veulent poursuivre les travaux de M. G. Paris et de son père sur les romans du cycle breton). — La procédure du jeûne, II. — Le jugement de Salomon, III, au Thibet. — Tuchmann, la fascination, III. — Propos d'esprits-forts, II. — Les chansons popul. en Haute-Bretagne, IX, les gars de Campénéac. — Les esprits-forts de l'antiquité classique, XV. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XVII. Le prisonnier. — Devinettes de la Haute-Bretagne, VI. — Les serments et les jurons, VIII, en Berry. — Croyances et pratiques des chasseurs, III, chez les Turcs. — En Indo-Chine, II. — Béotiana, XXVIII. — Le feu Saint-Elme, X. — *Bibliographie :* Sir Henry Sumner Maine, Etudes sur l'hist. du droit. — Les Mabinogion, trad. en entier par Loth, (« ne comprend qu'environ la moitié des Mabinogion ; un second volume achèvera cette œuvre qui fait honneur à la philologie française. M. G. Paris en a accepté la dédicace, et cela suffit à en faire l'éloge »). — A. Lang, The gold of Fairnilie.

Revue de l'art chrétien, avril : Delattre, Les lampes du musée de St-Louis de Carthage. — De Mély, le cardinal Etienne de Vancza. — Dehaisnes, Jean Bellegambe et ses travaux pour des familles de Douai. — Barbier de Montault, les orfèvres et joailliers à Rome, I. — Cloquet, la châsse de S.-Eleuthère à Tournai. — J. Helbig, la restauration des églises dans le Nord de l'Allemagne *et* Excursion de la Gilde de S.-Thomas et de S.-Luc dans le Nord de l'Allem. III. — *Mélanges :* Barbier de Montault, Inventaires divers. — Marsaux, Un vitrail d'Andresy.

Revue de Belgique, n° 4, 15 avril : Bidez, Fous ou criminels. — Mahaim, l'enseign. de l'écon. polit. à l'Univ. de Vienne. — Gittée, Le conte populaire en Russie. — Dwelshauvers-Dery, La constit. de l'espace céleste, d'après M. Hirn. — Potvin, Chron. litt. (Ramon Fernandez, La France actuelle ; Ibsen, Nora, com. en trois actes, trad. et arrangem. par L. Vanderkindere). — *Essais et notices :* Chot, Gramm. franç. avec la terminologie flamande. — La sorcellerie au xvie siècle (sur et d'après Kraushar, la sorcellerie à la cour d'Et. Batory).

The Academy, n° 885, Alberuni's India, translated by Sachau, 2 vols. œuvre de grand labeur, résolument et admirablement exécutée. — The Banquet of Dante, transl. by K. Hillard. — Macculloch, Men and measures of half a century, sketches a. comments (de grande valeur, mais parfois manque de critique). — Some books about the colonies : Field, Gibraltar ; Theal, History of South Africa, 1691-1795 ; L. Veselius-Sheldon, Yankee girls in Zululand ; W. Gisborne, The colony of New Zealand ; Hogan, The Australian in London and America. —

Portus Adurni and the river Adur. — Miching malicho (Hamlet III, 2, 146; ce serait une citation de Plaute, Trucul. III, 7, 49 « moechum malacum »). — An additional romance of Herder's Cid and its Spanish original (voir Herder-Suphan, XXVIII). — A new Babylonian contract tablet. — HAMERTON, Portfolio Papers.

The Athenaeum, n° 3208 : GARDINER, History of the great civil war, II, 1644-1647 (très soigné, très intéressant, on croit lire dans les parties narratives une chronique contemporaine). — Homeri Iliadis Carmina cum apparatu critico p. p. van LEEUWEN et DA COSTA; Scholia Graeca in Homeri Iliadem Townleyana, p. p. MAASS; The Iliad of Homer done into English verse by WAY, II. — Memor. of the Church of ss. Peter a. Wilfrid, Ripon, p. p. FOWLER, III. — Major Fraser's ms. p. p. FERGUSSON, 2 vols. — Diction. of National Biography, XIV-XVIII. — Public. of the Anglo-Jewish histor. Exhibition : Hebrew Deeds of English Jews before 1290, p. p. DAVIS; Bibliotheca Anglo-Judaica, a bibliograph. guide to Anglo-Jewish history, compiled by JACOBS a. WOLF. — Leigh Hunt a. Charles Lamb. — The first protestant free library in England. — The Diction. of Nat. Biogr. (liste des futurs articles de Hornby à Hugh). — An unexplained passage in Comus. — LANCIANI, Ancient Rome in the light of recent discoveries (cp. un prochain art. de la *Revue*). — Roman Deva. — Mummies in Spain.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : J. RÉVILLE, Die Relig. zu Rom unter den Severern (trad. d'un excellent livre; cp. *Revue* 1888, n° 2). — von BELOW, Die Entsteh. der deutschen Stadtgemeinde. (Très intéressant et instructif.) — Vincenzo di Napoli, La colonna espiatoria di Corradino. — SERAPHIM, Ueber die geschichtl. Aufzeichn. in fränk. Klöstern in der 2 Hälfte des VIII Jahrh. I. Quellenkrit. Untersuch. der klein. karoling. Annalen (lourdement fait, mais utile). — RÖHRICHT, Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande (très méritoire). — KLUGE, Zur Entstehungsgesch. der Ilias (très contestable, malgré de grandes qualités d'observation et de jugement). — Julii Valeri res gestae Alex. Maced. p. p. KUEBLER (édition qui comble une lacune et qui mérite toute confiance). — Orendel, p. p. BERGER (bon travail et qui fait favorablement augurer de l'auteur). — E. MARTIN, Neue Fragm. des ged. Van den Vos Reinaerde u. das Bruchstück Van Bere Wisselauwe (étude savante et profonde).

Deutsche Litteraturzeitung n° 16 : E. de BROGLIE, Mabillon et la soc. de S. Germain des Prés (cp. *Revue*, n° 9) — DANIELSSON, Gramm. u. etym. Studien, I (recherches soignées et détaillées sur χάρα et χέρας) — VIERECK, sermo graecus quo sen. populusque rom. in scriptis publicis usi sunt. (cp. *Revue*, 1888, n° 52) — FREDERIKS et VAN DEN BRANDEN, Biogr. Woordenboek der Noorden Zuidnederlandsche Letterkunde, I. — NEUMANN, Griech. Geschichtschreiber u. Geschichtsquellen im XII Jahrh. (cp. *Revue*, 1888, n° 23) — P. de WITT. Une invasion prussienne en Hollande en 1787 (cp. *Revue*, 1886, n° 47) — de BERTHA, François Joseph I et son règne 1848-1888 (parfois inexact) — Freiin von BÜLOW, Reisesk. u. Tageb. aus Deutschostafrika — BURDO, am Niger u. Benue — COSTENOBLE, aus dem Burgtheater 1813-1837. (mémoires très instructifs et attrayants) — KEIM, Kriegslehre u. Kriegsführung.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 9 : POHL, Die altchristl. Fresco-und Mosaikmalerei (Zucker : le plan est bon, mais il n'a pas été exécuté d'une façon satisfaisante) — LANDES, Contes et légendes annamites, *et* Contes tjames (Himly : cp. *Revue* 1887, n° 18, p. 357 et 1888, n° 9) — Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich, I, 1, bearb. von ESCHER u. P. SCHWEIZER (commencement plein de promesses d'une pu-

blication de sources de premier ordre pour l'histoire de la Suisse; renferme 292 numéros de 741 à 1149).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : Herodot, p. p. Sitzler. VIII et IX (très recommandable) — Thukydides, I, p. p. Morris, VII p. p. Smith — Kirchner, Bemerk. zu Prokops Darstell. der Perserkriege des Anastasios, Justin u. Justinian 502-532 (assez utile) — Kimmig, Spicilegium criticum. (emendation de 60 passages, à noter surtout ce qui concerne les scholies de l'Alceste d'Euripide) — Hummelrath, Bemerk. zu den Dialogen u. Episteln des Seneca. (sans résultats) — Knoke, Die Kriegszüge des Germanicus in Deutschland *et* Nachtrag (cp. *Revue crit.* 1887, n° 43 et 1889, n° 12) — Windelband, Gesch. der alten Philosophie (excellent travail dû à un homme qui est à la fois philologue, historien et philosophe) — Schultz, Latein. Schulgramm. 2e Aufl. p. p. Wetzel. — Lockroy, Ueber die Zukunft des klass. Unterrichts in Frankreich (trad. du discours du 30 juillet 1888, exprime les mêmes idées que P. Cauer : « Differenzierung des Kursus, nicht Einheitsschule »)

Theologische Litteraturzeitung, n° 8 : Baethgen, Der Gott Israel u. die Götter der Heiden (cp. *Revue*, n° 16). — Menzel, Der griech. Einfluss auf Prediger u. Weisheit Salomo's. — Meyer, Krit. exeg. Handbuch über die Apostelgesch. 7e Aufl. p. p. Wendt. — Usener, Religionsgeschichtl. Untersuch. I, 1. Das Weihnachtsfest (très long art. de Harnack sur un travail fort instructif, sérieux et savant, mais qui dans la première partie « menace d'anarchie le domaine des études d'histoire religieuse »). — Brunner, Die vier Grossmeister der Aufklärungs-Theologie (ce sont Herder, Paulus, Schleiermacher et Strauss; pamphlet). — Grau, Hamann's Stell. zu Religion u. Christentum (recommandable).

Zeitschrift für deutsches Altertum u. deutsche Litteratur, XXXIII, 2 : Zimmer, Kelt. Beiträge : II. Brendans Meerfahrt. — Borinski, Lessing u. der Ineptus religiosus. — Zupitza, Altengl. Glossen. — Steinmeyer, Latein. u. altengl. Glossen — Kauffmann, Eneit, 8374 — Lucae, Zu Walther. — *Anzeiger* : Ten Brink, Beowulf; Sarrazin, Beowulfstudien; Beowulf, p. p. Heyne-Socin. — Sextus Amarcius, p. p. Manitius (du zèle, mais sans succès). — Altdeutsche Predigten, p. p. Schönbach, II. — Nutt, Studies on the legend of the holy grail (très méritoire). — Franz, mytholog. Studien, II. (Manque de méthode.) — Naue, Die Hügelgräber zwischen Ammer=und Staffelsee — *Notizen* (Fulda, Meier Helmbrecht; Güdemann, Gesch. des Erziehungswesens u. der cultur der Juden in Deutschland; Martin, Neue Fragm. des Van den vos Reinaerde; Steyrer, Die ursprüngl. Einheit des Vocal. der Germanen). — *Mittheil.* : Ein Blutsegen. — Im Schwerte sehen — Zu Heinrich von Melk. — Mhd. Miscellen — zum Ernst D. — Die Pilatuslegende im XVII Jahrh. — Romantisch. — Aus dem Nachlass R. von Raumer.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 17 : Grazia Pierantoni-Mancini, Ein Zeitungsschreiber. — Düntzer, Ueber Gœthe's Ballade, Die Braut von Corinth. — Leist, Die Volkssänger in Vorderasien. — Wordsworth, p. p. Morley.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingt-troisième année 13 mai 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

The Academy, nº 886 : The Philobiblon ob Richard de Bury, edited a transl. by E. C. THOMAS. — WINGFIELD, Wanderings of a globe-trotter in the Far East ; CECIL, Notes of my journey round the world. — Corpus docum. Inquis. haeret. pravit. neerland. l. p. p. FREDERICQ. (Commencement d'une publication importante.) — Hermes Ballenus. — The father of Warren Hastings. — The facsim-pages in Lord Spencer's copy of Malory's Morte Darthur. — HATCH, Essays in Biblical Greek (2ᵉ art.) The annual general meeting of the Egypt Exploration Fund. — The progress of Pelasgic civilisation.

The Athenaeum, nº 3209 : JEAFFRESON, The queen of Naples a. Lord Nelson. (Défend Marie-Caroline contre Gagnière — c'était assez inutile — et prouve qu'elle n'était pas un monstre de vices.) — Duchess of CLEVELAND, The Battle abbey Roll with some account of the Norman lineages. — PALLAIN, La mission de Talleyrand à Londres en 1792. (Cp. *Revue*, nº 18.) — The Persica of Ktesias, p. p. GILMORE ; Selections from Polybius, p. p. STRACHAN-DAVIDSON. — PLAUCHUT, L'Egypte et l'occupation anglaise. — A missing letter from the duke of Wellington. (Lettre du 7 avril 1812.) — Lieut.-col. Osborn. (not. nécrol.) — The Diction. of National Biography. (futurs art. Hughes-Hywell.) — The sizes of books. — ATKINS, The coins a. tokens of the possessions a. colonies of the British Empire.

The Classical Review, nº 4. — SIDGWICK, Personalisation. — E. M. THOMPSON, Classical ms. in the British Museum. — *Comptes-rendus :* Townley Scholia in Iliadem. — Sir George YOUNG, Sophocles in English verse. — Flavii Josephi op. p. p. NIESE. (Cp. *Revue*, 1888, nᵒˢ 4 et 16.) — De natura Deorum, p. p. A. GŒTHE, p. p. THIAUCOURT. — LEWIS, A Latin diction. for schools. — Allen a. Greenough's Latin Grammar. — BRUGMAN, Grundriss der vergleich. Gramm. (Cp. *Revue*, nº 6). — MONCEAUX, De communi Asiae provinciae (« a real addition to our knowledge of the constit. of Roman Asia. ») — Gow, A companion to school classics. — BURT. A brief history of Greek philosophy. — PAUL, princ. of the history of language, transl. by STRONG. — On the review of Archer-Hind's edit. of the Timaeus. (Archer-Hind et Wilson.) — Th. Maguire (not. nécrol.) — *Archéologie :* The gold bars of Kraszna — The Newton Testimonial. — Arrephori. — Acquisitions of the British Museum. — An inscription from Athens.

Literarisches Centralblatt, nº 18 : STRACK, Hebr. Vocabularium. (Très méritoire et augmente la valeur pratique de la grammaire.) — FRANK, Russische Selbstzeugnisse, I, Russ. Christentum. (Bon recueil.) — Frankfurter Chroniken u. annalist. Aufzeichnungen der Reformationszeit, p. p. JUNG. — BLASENDORFF, Der deutsch-dän. Krieg von 1864. (Recommandable.) — Polit. Corresp. Karl Friedrichs von Baden 1783-1792 p. ERDMANNSDÖRFFER — BURGKHARDT, das Erzgebirge. — Abû Hanifa ad-Dinaweri, Kitâb-al Abhâr at-Tiwâl, p. p. GUIRGASS. (Texte bienvenu.) — Λεξικὸν ἁπάντων τῶν ῥημάτων τῆς ἀττικῆς πεζογραφικοῦ διαλέκτου ὑπὸ Ζηκίδου. (Soigné et utile.) — KERN, De Orphei Epimenidis Pherecydis theogoniis quaest. crit. (Fait honneur à l'auteur ; forme claire, précise.) — LANDMANN, The Times nº 31725. (Essai original de donner comme « Lesebuch » un nº du Times, bien annoté.) — BERGHOEFFER, Opitz' Buch von der deutschen Poeterei. (Estimable.) — Gœthe's Gespräche, p. p. BIEDERMANN, I, 1765-1804. — Denkm. des class. Altertums, p. p. BAUMEISTER. Lief. 18-68. (Fin d'un ouvrage utile.) — BUSKEN-HUET, Rembrandt's Heimat. (à lire et à relire.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 17 : Keil, Biblischer Commentar über die zwölf kleinen Propheten 3e édit. (à remplacer, nie complètement les problèmes critiques). — J. Réville, die Religion zu Rom unter den Severern (trad. d'un livre plein de mérite; cp. *Revue* 1888, n° 2). — Kuno Fischer, Gesch. der neuern Philos. II, Leibniz. 3e édit. — A. Martin, Les cavaliers athéniens. (Important et très recommandable.) — Ovid, rec. Ehwald, I. (Nouvelle édit. des carmina amatoria qui avance beaucoup la critique d'Ovide.) — Körting, Encyclop. u. Method. der engl. Philologie (rien d'original, souvent arriéré). — L. Schmidt, Aelteste Gesch. der Wandalen (sujet ingrat passablement traité). — Prutz, Entwick. u. Untergang des Tempelherrnordens (brille, éblouit, et ne tient pas). — Winckler, Die deutsche Hansa in Russland (léger, peu utile). — Schiemann, Beitr. zur baltischen Gesch. (destiné au grand public). — De La Noë, Les formes du terrain. — Catal. del Museo prov. de antigüedades de Barcelona, p. p. de Molins (le premier catalogue remarquable d'un musée des provinces espagnoles).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 17 : Seipt, De Polybii Olympiadum ratione et de bello Punico primo quaest. chronol. (souvent clair et pénétrant). —Tschiedel, Quaest. Aeschin. de verborum insiticiorum quodam genere (réfléchi; cp. *Revue*, 1888, n° 41). — Schwarz, De Varronis apud sanctos patres vestigiis, acced. Varronis antiq. rer. divin. liber XVI (tâche très bien remplie). — Habbe, De Dial. de oratoribus locis duobus lacunosis. — Liebl, Die Disticha Cornuti u. der Scholiast. Cornutus. — Corazzini, Atlante della marina militare italiana antica. 91 Tafeln. 100 fr. (« manque d'un fondement sain et logique, et par suite d'une valeur profonde et scientifique »). — Blümner, Ueber die Bedeut. der antiken Denkm. als culturhist. Quelle (discours de 28 pages). — Pott, Zur Litter. des Sprachenkunde Europas (indispensable pour tout linguiste).

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 4 : Neuere Uhlandlitera-tur (ouvrages et brochures de Holland. — Cp. *Revue*, 1888, n° 25, Bechstein, Ohorn, Salomon, Rümelin, Fulda, Strackerjan). — Toller, An Anglosaxon diction. III, hwî-sâr. (3e partie du vieux Bosworth, quelques progrès, mais pas assez.) — Mayhew a. Skeat, A concise diction. of Middle English. (à posséder.) — Tanger, Engl. Namen-Lexikon. (indispensable.) — Grœneveld, Die älteste Bearb. der Griselidissage in Frankreich (reproduit trop fidèlement le ms.) — Muret, Eilhart d'Oberg et sa source française. — Schindler, Vokal. der Mundart von Sornetan. — De Beaux, Schulgramm. der franz. Sprache (soigné). — Poemetti mitologici de' secoli XIV, XV e XVI, p. p. Torraca. I. Il Ninfale fiesolano. II. Il Driadeo d'amore. — Briefe Benedicts XIV an Peggi, p. p. Kraus, 2e édit.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 18 : Haggard, Kleopatra, eine Erzähl. — E. Eckstein, Schatten (sur un nouveau récit d'Em. Franzos). — Kohut, Die Erinnerungen Friedrich Bodenstedts. — « Onkel Adam ».

Zeitschrift für katholische Theologie, II : Michael, Der Chronist Salimbene. — Nilles, De sollemn. votis accidentalibus religionis. — Wilpert, Die gottgeweihten Jungfrauen in den vier ersten christl. Jahrhunderten. — Noldin, Prof. Hayd über den Ursprung der Seele. — *Recensionen :* Schuster, Joh. Kepler ; Thalhofer, Handb. der kathol. Liturgik; Pesch, Institut. logicales; Agus, Epist. ad Rom. explic; Ackermann, Die Beredsamkeit des hlg. Chrysostomus; Hettinger, Aphorismen über Predigt; Janssen, Gesch. des deutschen Volkes VI ; Wilke-Grimm, Clavis s. Lexicon graeco-lat. — *Analekten :* Jungmanns Defin. der

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-troisième année 20 mai 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales du midi, n° 2, avril (voir sur le n° 1, *Revue*, n° 4, p. 78) : Lecrivain, sur l'interprét. de la Lex Romana Wisigothorum. — A Thomas, Chastel d'Amors, fragm. d'un ancien poème provençal. — A Leroux, Une œuvre de Baluze oubliée. — *Mélanges et documents ;* Le siége d'Orléans, Jeanne d'Arc et les capitouls de Toulouse. — *Comptes-rendus :* Weissenborn, Gerbert. (La « Géométrie de Gerbert » n'est pas de lui.) — Vaschalde, Hist. des troubadours (mauvais et attristant). — Forestié, La soc. litt. de Montauban. — Fontanié, L'abbaye de Belleperche. — Cartul. des hospitaliers du Velay, p. p. Chassaing (très soigné). — Trojel, Middelalderens Elskovshoffer (précieux travail sur les cours d'amour).

Revue historique, mai-juin : H. Salomon, La Fronde en Bretagne. — J. Havet, Note sur Raoul Glaber — Ch. V. Langlois, Docum. sur Bertrand de Got (Clément V). — A. Thomas, Les Etats généraux sous Charles VII, notes et docum. nouveaux. — Auriol, La défense de Danzig en 1813. — *Bulletin :* France, époque moderne, Bohème; Italie. — *Comptes-rendus :* Schepss, Priscillan. — Ouvrages sur le Temple de Schottmüller, Lavocat, Prutz, Lea (IIIe vol. de l'Hist. of the Inquis. of the middle ages), de Curzon, Delisle. (Beaucoup de textes nouveaux, une excellente monographie, un bon précis d'hist. générale, deux livres considérables, mais déparés, l'un par des erreurs de détail, l'autre par une erreur d'ensemble, voilà ce que la bibliogr. de l'hist. de la chute des Templiers a gagné en peu de mois; il faut que toute cette littér. repose et se clarifie pendant quelques années).

Revue Celtique, n° 2, avril : d'Arbois de Jubainville, Gentilices en -ius employés au féminin dans la géographie de la Gaule. — Nettlau, On some Irish translations from mediaeval Europ. literature. — Bernard, La Création du monde, mystère breton (suite). — K. Meyer, The adventures of Nera. — *Mélanges :* d'Arbois de Jubainville, Note sur le nom de Nancy et l'étymol. de noms de lieu de Meurthe-et-Moselle. — D'Arbois et Th. Mommsen, Gobannicnos. — Cournault, Encore un mot sur les chars de guerre gaulois. — A. Réville, La religion gallo-romaine chez Jules César. Le dieu irlandais Lug et le thème gaulois Lugu — *Bibliogr. :* Hennessy, Mesca Ulad or the intoxic. of the Ultonians (travail digne du défunt). — W. Stokes, The tripartite life of Patrick (l'ouvrage le plus considérable dont les études celtiques aient été l'objet depuis bien des années). — A. de la Borderie, Histoire de Bretagne, critique des sources. Les trois vies anciennes de saint Tudual. — Les Mabinogion, trad. par Loth, I. (trad. exacte et introd. intéressante.)

Bulletin critique, n° 9 : Vandal, La mission du marquis de Villeneuve (cp. *Revue* 1887, n° 31). — Lallemand, Essai sur l'hist. de l'éduc. dans l'ancien Oratoire (fort bon). — G. Carré, L'enseign. second. à Troyes du moyen âge à la Révol. (Conclusions injustes, mais beaucoup de choses dignes d'éloge.) — L. Rousset, De Paris à Constantinople (excellent). — Haussoullier, Athènes et ses environs (pratique et savant à la fois, cp. *Revue crit.* 1888, n° 28).

The Academy, n° 887 : Works of T. H. Green, p. p. Nettleship, III, Miscellanies a. Memoir. — Church, Henry V. (Très agréable à lire et rempli de détails.) — Theology : The Holy Scriptures in Ireland one thousand years ago, from the Würzburger glosses, transl. by Olden ; Campbell, St Matthew in Singkang-Formosan ; Codex f² Corbeiensis sive Quatuor evangelia ante Hieronymam latine translata p. p. Belsheim. — Col. Osborn (not. necrol.) — Chaucer's House of Fame a

prof. Ten Brink. Shakspere a. Marston 1598. — Hermes Ballenus. — A Dante crux, Inf. VII, 1. — The Epistles of Pliny to Trajan, p. p. Hardy. (Soigné.) — The Etruscan title Marunux — Lady Dilke, art in the modern state. — Letter from Egypt (Sayce). — The theatre of Dyonysos at Athens.

The Athenaeum, n° 3210 : Clayden, Rogers a his contemporaries. — Church, Henry V (clair et vivant). — Local history : Taylor, In and about ancient Ipswich ; Louden, History of Morham. — Edward IV. — The sizes of books. — Coleridge's lectures in 1818, II. — The Domesday commemoration. — Cyprus Exploration.

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Usteri, 1er Petrusbrief, II. — Ehrensberger, Bibliotheca liturg. manuscr. nach Handschr. der bad. Hof = u. Landesbibliothek (très important). — Jahresber. der Geschichtswiss. VI. — Monod, Bibliogr. de l'hist. de France (promet de devenir très utile). — Zwiedineck, die öffentl. Meinung in Deutschland 1650-1700 (méritoire). — Stokes. The anglo-indian codes, I. Substantive law. II. Adjective law (très estimable). — Frontin, p. p. Gundermann. — Pötzl, die Aussprache des Latein. (livre d'un ignorant.) — Mackay, A diction. of lowland scotch. — Swoboda, Heywood als Dramatiker (très joli travail).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 18 : Das Neue Test. übers. von Weizsäcker. — I. Müller, Handb. der klass. Altertumswiss. V-XIII. — Henriette von Bissing, Das Leben der Dichterin Amalie von Helvig, geb. Freiin von Imhoff (d'abondants matériaux). — Comm. scelte di Molière, p. p. Dupin. I, Précieuses. — Cuntz, De Augusto Plinii geographicorum auctore (poursuit avec soin les recherches de Detlefsen). — Green, Gesch. des engl. Volkes. — Wolf, Zur Culturgesch. in Oesterreich-Ungarn 1848-1888 (décrit l'essor qu'a pris la race juive sous François-Joseph). — Scharff, Die Lehre vom Gewärerlass, pactum de non praestanda evictione. — Neumann, Volk u. Nation.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : Kern, De Orphei, Epimenidis, Pherecydis theogoniis (bon et sûr). — Thiemann, Wörterbuch zu Xenophons Hellenica, 2e Aufl. (utile). — Ciceronis ad Quintum epist. prima, p. p. Antoine (cp. *Revue*, n° 9). — Amarcii sermonum libri IV, p. p. Manitius (edit. d'un poète du xie siècle qui imite Horace ; à refaire). — Blümner, Techn. u. Terminol. der Gewerbe u. Künste bei Griechen u. Römern, IV, 1 et 2. — Fickelscherer, Das Kriegswesen der Alten (pour le grand public). — Kirchner, Ueber die Heere Justinians (petit travail utile). — Auer, Der Tempel der Vesta u. das Haus der Vestalinnen am Forum (détaillé et important). — Bezold, Die Fortschritte der Keilschriftforsch. (Clair tableau d'ensemble.) — Hirzel, Stell. der class. Philol. in der Gegenwart (cp. *Revue*, n° 14). — Biogr.-Jahrb. für Alterthumskunde, p. p. I. Müller, IX. — Das Thontafelfund von Tell-el-Amarna.

Deutsche Rundschau, mai : Preyer, Zur Gesch. der Lehre vom Kraftwechsel, Briefe von J. R. Mayer u. Griesinger 1842-1845. — Paulsen, Hamlet, die Tragödie des Pessimismus. — W. Lang, Max Schneckenburger, der Sänger der Wacht am Rhein u. seine Tagebücher. — Pechvel-Loesche, Besitz, Recht, Hörigkeit unter Afrikanern. — Rogers, A hist. of agric. and prices in England, I-VI (ouvrage admirable).

Theologische Litteraturzeitung, n° 9 : Cheyne, The book of Psalms. — Forbes, Studies on the book of Psalms. — Die Psalmen, p. p. Budie. — Fischer, Hebr. Unterrichtsbriefe. — Ibbeken, Die Bergpredigt Jesu. — Hagenbach's Lehrbuch der Dogmengesch. p. p. Benrath, 6e édit. — Amélineau, Essai sur le gnosticisme égyptien (le premier travail détaillé

depuis Matter, mais en somme, « nach keiner Seite ein Fortschritt der Erkenntniss »). — DALTON, Beitr. zur Gesch. der evang. Kirche in Russland, II. Urkundenbuch der evangel. reform. Kirche. (Très utile.)

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, nº 19 : JAEGER, Ibsen's Kindheit. — SEMMIG, Sokrates u. die Jungfrau von Orleans. — FASTENRATH, Das braune Mädchen von Masnou — SANDERS, Moderne Xenien (à propos d'un livre de E. Ziel).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Vingt-troisième année 27 mai 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement .

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Mélusine, n° 17, 5 mai : GAIDOZ, Le jugement de Salomon, IV, en Chine. — Les esprits forts de l'antiq. class. — TUCHMANN, La fascination, III. Les fascinateurs. Catégories. Espèce humaine, suite. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XVIII, amourette. — L'enfant qui parle avant d'être né, VII. — Devinettes de la Haute-Bretagne, VII. — La procédure du jeûne, III. — *Bibliogr. :* Ouvrages de M. WILKEN (art. de A. Barth).

Romania, avril : WILMOTTE, Etudes de dialectologie wallonne, II. La région du Sud-Est de Liége. — PAGÈS, Recherches sur la chronique catalane attribuée à Pierre IV d'Aragon. — *Mélanges :* LOTH, La fable de l'origine troyenne des Bretons. — NOVATI, L'ultima poesia di Gualterio di Châtillon. — G. P. Par ci le me taille. — P. M. Fragm. de Blanchandin et l'Orgueilleuse d'amour. — A. THOMAS, sur le sort de quelques mss. de la famille d'Este. — *Comptes-rendus :* BLAU, Zur Alexiuslegende (très substantiel). — WESSELOFSKY, Matériaux et recherches pour servir à l'hist. du roman et de la nouvelle (écrit en russe et important). — Lestorie des Engles, solum Geffrei Gaimar, p. p. HARDY a. MARTIN (mal venu). — PIAGET, Martin Le Franc, prévôt de Lausanne (très bon début dans l'histoire littéraire).

The Academy, n° 888 : MOORE, Contrib. to the textual criticism of the Divina Comm. — Two Irish hist. novels : FROUDE, The two chiefs of Dunboy, an Irish romance of the last century; O'GRADY, Red Hugh's captivity, a picture of Ireland social a. polit. in the reign of Queen Elizabeth. — REIN, The industries of Japan. — MOE, Lappiske Eventyr og Folkesagn. — Some historical books : Scotland in 1289, docum, p. p. GOUGH ; GILBERT, Hist. of the Irish confed. a. the war in Ireland, V, 1645-1646 ; HARRISON, The contemp. hist. of the French Revol. ; COMBA, Hist. of the Waldenses of Italy ; Records of the English Catholics of 1715, p. p. PAYNE ; RAWLINSON, Phoenicia; Mme RAGOZIN, Media Babylon a. Persia; HODGKIN, The dynasty of Theodosius. — Shakspere's use of the verb « to latch ». — Corssen on « old-latin biblical texts. » — Hatch's « Essays in Biblical Greek ». — A continental misprint in Pope. — Primitive measures of distance. — The Pliny-Trajan letters (lettres de MM. Hardy et Wilkins).

The Athenaeum, n° 3211 : WEGG-PROSSER, Galileo a. his judges. — DURUY, Hist. des Grecs, III. — M. A. LANG's new books : Lost leaders; Letters on literature; The Dead Leman a. other tales from the French ; Grass of Parnassus. — The Domesday commem. — Sir John Hawkwood. — The Sheffield conferences of the Teacher's Guild. — Histor. liter. : ARCHER, The Crusade of Richard I (petit livre bien fait); BORLASE, The descent, name a. arms of Borlase; GOUGH, Scotland in 1289.

Litetarisches Centralblatt, n° 20 : SABATIER, L'origine du péché selon Paul (cp. *Revue*, 1888, n° 13). — DÖLLINGER, Akadem. Vorträge, II. — LÖVINSON, Zur Verfassungsgesch. der westf. Reichsstiftstädte (très médiocre). — Reg. cancell. apost. von Joh. XXII bis Nicolaus V, p. p. OTTENTHAL (bon). — NATZMER, Unter den Hohenzollern, IV. — ROSCHER, Umrisse zur Naturlehre des Cäsarismus. — KELLNER, Savitri (édition de cet épisode pour les commençants). — REGNAUD, Orig. et Philos. du langage (cp. *Revue*, 1888, nos 10 et 15). — Aeschylos' Orestie, p. p. WECKLEIN (« il ne pourra plus être question d'une forme à demi détruite et à peine reconnaissable de ce chef d'œuvre d'Eschyle »). — Dümichen, Der Grabpalast des Patuamenap ; PIEHL, Inscr. hiérogl. (deux travaux utiles et soignés ; celui de Dümichen est une « Grossthat »).

Habel, De pontif. roman. condicione publica (fait avec soin). — Bucher, Die Kunst im Handwerk. — Denkm. griech. u. röm. Sculptur, p. p. Bruckmann, 9-11.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 19 : Lambros, Les Palimpsestes de l'Athos (en grec : les espérances, même modestes, de L. n'ont pas été remplies). — Tischreden Luthers 1531-1532 nach den Aufz. von Schlaginthaufen, p. p. Preger. — Sigwart, Logik. — Dionys Halic. p. p. Jacoby, II (bon). — Mollweide, Glossen zu Sallust (cp. *Revue*, n° 8). — Lüning, Die Natur in der altgerman. u. mhd. Epik (soigné et assez complet). — Ten Brink, Gesch. der engl. Literatur. II (profond savoir, sagacité pénétrante, jugement délicat, exposition pleine de goût). — Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit, XI-XIX. — Menzel, Tryller u. die Tryllerstiftung im Collegio Paulino bei der Univ. Leipzig. — F. Althaus, Theodor Althaus. — Kamporitsu oder Hiakkajo, ein japan. Rechtsbuch aus der Mitte des vorigen Jahrh. p. p. Rudorff. — Scheffel, Nachlass; Stöckle, Scheffel; Herford, Entstehungsgesch. von Scheffels Trompeter. — Gesellsch. für deutsche Literatur (séances des 20 mars et 17 avril).

N° 20 : Schegg, Bibl. Archäol. p. p. Wirthmüller. — Michelet, u. Haring, Hist. krit. Darstell. der dialect. Methode Hegels; E. H. Schmitt, Das Geheimniss der Hegel. Dialektik. — Jacob, Arab. Bibelchrestomathie, mit Glossar. (utile). — Comment. philol. offertes à Ribbeck par ses élèves de Leipzig. — Lindenschmit, Handb. der deutschen Altertumskunde, I. Merow. Zeit, III. — Islandske Annaler, p. p. Storm (cp. *Revue*, n° 13). — Zurbonsen, Quellenbuch zur brandenb. preuss. Gesch. Denkwürd. Urk. u. Quellenberichte (rendra de bons services). — Lettres de Talleyrand à Napoléon, p. p. Bertrand (cp. *Revue*, n° 15). — Smith, a. Murray, A catal. of engraved gems in the British Museum (très méritoire).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10 : de Boor, Vita Euthymii (cp. *Revue*, n° 11). — — Oldenberg, Die Hymnen des Rigveda, I. (Beaucoup de bon, mais l'auteur ne s'est pas donné le temps nécessaire pour atteindre le but qu'il s'était proposé).

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 19 : Deltour et Rinn, La trag. grecque, analyses et extraits. (Très superficiel). — Cambridge Greek Testam. — Kahl, Corn. Labeo (assez bon). — Puech, Prudence (instructif, soigné, vivant; cp. *Revue*, n° 2). — Sturm, Das Kaiserl. Stadium auf dem Palatin (clair et important). — Kiepert, Wandkarte von Alt-Gallien. — Paspatis, Glossaire du dialecte de Chios (en grec; abondants matériaux). — Schröer, Wiss. u. Schule in ihrem Verhältn. zur prakt. Spracherlernung. — Der Thontafelfund von Tell-el-Amarna.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 20 : Tovote, Maupassant, das Stelldichein. — Höpfner, Il Secolo Tartufo di Paolo Mantegazza. — Zschalig, Maibräuche in England. — Kohut, Ungedr. Briefe berühmter Dichter u. Schriftsteller. — Telmann, Jakob der Letzte.

Bulletin de l'académie des sciences de Cracovie, n° 4, avril : Biblioth. des écrivains polonais. — Wierzbicki, la synagogue de Jablonow. — Lepszy, Marstella, orfèvre de Cracovie; Les émailleurs français en Pologne aux xvi et xvii[e] siècles. — Piekosinski, Les plus anciens inventaires du trésor de N.-D. à Cracovie, xv[e] s. — Korzeniowski, Le trousseau de Catherine d'Autriche. — Bienkowski, De fontibus et auctor. historiae Sertorianae. — Jezienicki, Der Einfluss der röm. Dichter auf Johann von Wislica. — Der deutsche Oberhof auf Burg Golesz u. dessen Akten 1405-1546, p. p. Piekosinski. — Potkanski, Ueber die Uransiedelungen in Polen. — Ossowski, Les fouilles palethnologiques dans les Kourhans de l'Ukraine.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Vingt-troisième année 3 juin 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 10 : Prou, Catal. des monnaies mérov. d'Autun. (Consciencieux.) — A. Joubert, La baronnie de Craon (détails curieux). — De Curzon, La maison du Temple à Paris (longues et patientes recherches). — De Geymüller, Les Du Cerceau, leur vie et leur œuvre (complet). — Ranke, Hist. de France, V. — Rousset, Conquête de l'Algérie (cp. le n° prochain de la *Revue*).

The Academy, n° 889 : Salmon, The infallibity of the church. — Through England on a side-saddle in the reign of William a. Mary, being the diary of Celia Fiennes. — Hannay, Life of Fred. Marryat. (Petit volume agréable à lire.) — Greek history : Whibley, Polit. parties in Athens during the Peloponn. War (soigné et habile); L. Ménard, Hist. des Grecs; Holtzappel, Beitr. zur griech. Gesch. I; Néroutsos, L'anc. Alexandrie. — Pres. Barnard (not. nécrol.) — Old Northumbrian glosses in the Vatican. — Chaucer's House of Fame a prof. Ten Brink (Herford). — Zeus-Serapis in inscriptions. — Ancient writing in Babylonia a. China.

The Athenaeum, n° 3212 : Hatch, Essays in Biblical Greek (très bon). — Autobiogr. of Garibaldi, transl. — Shallow, The Templar's trials, an attempt to estimate the evidence published a. to arrange documents in chronol. order. — Hurgronje, Mekka (cp. un prochain art. de la *Revue*). — Notes from Mount Athos (Mahaffy). — Washington Irving. — Sanskrit medical literature.

Classical Review, mai 1889, n° 5 : Bury, Latin tenses in bo, bam. — Solomon a. Burnet, Notes on Aristotle's Ethics. — Housman, Notes on Latin poets. — Arnold, The termination ensis. — *Comptes-rendus :* Brandt, Parodiae epicae et Archestrati reliq.; Schwartz, Tatiani oratio ad Graecos; Liebenam, Zur Verwaltungsgesch. des röm. Kaiserreichs, I; Guiraud, Les assemblées prov. dans l'emp. rom.; Wharton, The vocalic laws of the Latin language; Pezzi, La lingua greca antica; Henry, Précis de gramm. comp. du grec et du latin. — Ovid, Am., Epist., etc., p. p. Ehwald; Caesar, De bello civili, p. p. Paul; Livius XXI-XXIII, p. p. Fügner; Immerwahr, Die Lakonika des Pausanias; Baedeker, Greece; Allen a. Myers, The Eastern nations a. Greece; Hoole, The classical elements in the N. T.; Döllinger, Akadem. Vorträge; Azarias, Aristotle a. the christian church; Ad. Schmidt, Abhandl. zur alten Gesch.; Birklein, Entwickelungsgesch. des substant. Infinitivs; Grünenwald, Der freie form. Infinitiv der limit. im Griech.; Lupton, Latin lyric verse composition; Weil, The order of words in the ancient lang. compared with that of the modern lang., transl. by Super. — *Notes :* Iliad, XI, 306; Eur. Hipp. 32; Med. 511; Strong's note on the Mostell.; Ter. Phorm. 766; Cic. Att. XIII, 30, 1; 1, 14, 3; Hor. Ep. I, 1, 70. Odes, III, 30; Pseudo-Augustine on the Apocalypse; Areani; Arrephoria. — Wright, Classical educat. in the United States. — Kennedy (not. nécrol.) — *Archaeol. :* Roman inscriptions from Sardinia; Inscr. from Theangela; Acquis. of Brit. Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : Issel, der Begriff der Heiligkeit im N. T. — Sulchan-Aoukh oder das Ritual-und Gesetzbuch des Judentums, übers. von Pauly. — Mrs Green, Henry the second (instructif). Irmer, Die Verhandl. Schwedens u. seiner Verbünd. mit Wallenstein u. dem Kaiser (important). — Eggeling, Catal. of the Sanskrit mss. libr. of India Office. I. Vedic mss. (sera, une fois terminé, une œuvre monumentale de la philologie sanscrite). — Schlüter, Glossar zu Meister Stephan's Schachbuch (soigné). — Storm, Det nynorske Landsmaal. —

Edda, p. p. SYMONS, I, 1. (Début d'une remarquable édition.) — Ausführl. Lexicon der griech. u. röm. Mythol. p. p. ROSCHER, 11-13 Liefer. (Peu de médiocre et beaucoup de bon).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 21 : NOELDECHEN, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians (cp. *Revue*, n° 15). — DE BOOR, Neue Fragm. des Papias (cp. *Revue*, n° 15.)—WERNICKE, Grundl. der Euklid. Geom. des Masses. — Xenophontis, Comment. p. p. GILBERT (bon). — T. Livi libr. I-V p. p. ZINGERLE (fait une très favorable impression). — FROITZHEIM, Gœthe u. H. L. Wagner. — A. v. GUTSCHMID, Die syr. Epitome des Euseb. Kanones (Recherches pleines de sagacité géniale). — Reg. pontif. roman. p. p. LOEWENFELD, KALTENBRUNNER, EWALD fasc. X-XV. — AURIOL, Défense de Danzig en 1813 (cp. *Revue*, n° 9).

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 5 : KOCK, Unders. i. svensk sprakhist. (instructif). — KERN, deutsche Satzlehre, 2e edit. — ZARNCKE, Christ. Reuter. (Quatre études très intéressantes.) — WERNER, Geblers u. Nicolais Briefw. 1771-1786. — Beovulf, 5 edit. p. p. SOCIN.— RIESE, Alliter. Gleichklang in der franz. Sprache. (Recueil assez abondant.) — SEELMANN, Bibliogr. des altfr. Rolandsliedes (cp. *Revue*, n° 5). — WARNECK, Metr. u. sprachl. Abhandl. über das dem Berol zugeschr. Tristranfragment (bon). — Cligès, p. p. FOERSTER (édit. à bon marché qui sera saluée avec joie). — Gudin, Hist. de Beaumarchais, p. p. TOURNEUX (Très bonne publication.) — SCHULTZ, Die provenz. Dichterinnen. (Excellente introduction, remarques soignées). — Il primo libro del Mondo di Restoro, p. p. AMALFI. (Très méritoire.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20 : Zum Cicerocodex Vindobon. 189. — Anal. sacra et class. spicil. Solesm. parata p. p. PITRA (1er art.). — Horaz, p. p. KIESSLING, III, Briefe. (Commentaire très abondant.) — HEAD, A catal. of the Greek coins Brit. Mus. p. p. Reg. Stuart POOLE. — TIELE, Babyl. assyr. Gesch. II. (Soigné et consciencieux.) — A. DUNCKER, Gesch. der Chatten. (Fragment bienvenu.) — HARRE, Latein-Schulgramm. II. Syntax. (En somme, peu louable et peu « scolaire »).

Forschungen zur brand. u. preuss. Geschichte, II, 1 : v. PETERSDORFF. Beitr. zur Steuer = Wirthschafts = und Heeresgesch. der Mark im dreissigjähr. Krieg. — MÜNZER, Aus brandenb. Flugschriften der Stockholmer Bibliothek. — JANY, Die brandenb. Hilfstruppen Wilhelms von Oranien 1688. — TOLLIN, Ein huguenott. Attentat vor der Gertraudenkirche in Magdeburg, 5 febr. 1693. — KOSER, Die Gründ. des Auswärtigen Amts durch König Friedrich Wilhelm I, 1728. — ARNHEIM, Ein Gedicht des Kronprinzen Friedrich an Voltaire, 1739. — STÖLZEL, Die Berliner Mittwochsgesellschaft über Aufheb. oder Reform der Universitäten, 1795. — v. TREITSCHKE, Preussen u. das Bundeskriegswesen 1831. — KOSER, Zur Gesch. der preuss. Politik während des Krimkrieges. — *Kleine Mitteil.* HOLTZE, Die Märkischen Kanzler bis 1650; Zur Gesch. Joachim Hennig's von Treffenfeld, KOSER, Ein preuss. Friedensentwurf aus dem Herbst 1759 ; HERRMANN, Gaudi über die Schlacht bei Torgau ; ARNHEIM, Aus einer schwed. Gesandtschaftsrelation über Preussen 1793. — SCHIEMANN, Zur Gesch. der preuss. russ. Bezieh. in der Epoche von Tilsitt. — Literar. Unternehm. der Kön. preuss. Akad. der Wissensch. zu Berlin. — *Neue Erschein.* : Zeitschriftenschau (Holtze, Lohmeyer u. Koser); Universitätsschriften u. Schulprogramme (Runge); Bücher.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 21 : JUNKER VON LANGEGG, Zwergbäume. — DÖHN, Zur Gesch. der Vereinigten Staaten von Nordamerika. — ZSCHALIG, Maibräuche in England (fin). — KOPPEL, Jean Pauls literarischer Nachlass.

Theologische Litteraturzeitung, n° 10 : SCHNELLER, Kennst du das Land, Bilder aus dem gelobten Lande zur Erkl. der heil. Schrift. — KENNEDY, Introd. to Biblical Hebrew. — STRACK, die Sprüche der Väter, ein ethischer Mischna-traktat, hrsg. u. erklärt (2e édit. améliorée). — GEDEON, Κανονικαὶ διατάξεις, I (très important recueil). — K. MÖLLER, Leben u. Briefe von J. Th. Laurent, Bischof von Chersones. — VEEN, De gereformeede Kerk van Friesland 1795-1804.

SOMMAIRE DU JOURNAL ASIATIQUE. — *N° de février-mars* 1889 : Recherches sur l'histoire de la Liturgie védique (A. Bergaigne). — Documents pour l'étude du berbère (De Rochementeix). — I-Li, le plus ancien rituel de la Chine (C. de Harlez), Nouvelles et mélanges. — Procès-verbal de la séance du 8 février. — Procès-verbal du 8 mars. — Annexes nos 1 et 2 au procès-verbal de la séance du 8 mars. — Lexicon syriacum auctore Hassano Bar-Bahloul (M. l'abbé Martin). — Histoire de l'Afrique septentrionale depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête française (1830). — Molhat al-irab ou les Récréations grammaticales de Hariri. (B. M.).

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-troisième année 10 juin 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de Belgique, 5ᵉ livraison : Rahlenbeck, Nicolas de Hames dit Toison d'Or. — Mᵐᵉ Clém. Royer, L'expos. du cent. de 1789 à Paris. — Not. bibliogr. : Van Bruyssel, La répub. argentine, ses ressources naturelles, ses colonies agricoles, son imporance comme centre d'émigration; Agote, Rapport sur les finances de la répub. argentine; Cauderlier, L'émigration dans la répub. argentine.

The Academy, nº 890 : Gardiner, The history of the Great Civil War, vol. II. (Très intéressant et plein de détails nouveaux.) — Don Quixote, trad. Watts IV, V. — de Windt, From Pekin to Calais by land. — Memor. of Georgian antiq. in the Holy Land a. on Mount Sinai : Tsagarelli, Pamiatniki Gruzinskoi Starini v' Sviatoi Zemlé i na Sinaé. — The end of Hamlet's « sea of troubles » (Furnivall.) — The first Oxford school. (Rashdall.) — Old-Irish glosses palatine 18 (Stokes). — An unknown edit. of Coverdale's Bible (Dore). — Books on Homer : Iliad XIII-XXIV p. p. Leaf; Ilias p. p. Van Leeuwen et Da Costa; Iliad XIII-XXIV, p. p. Monro; Scholia Townleyana in Iliadem, p. p. Maass. — The scientific remains of Arsene Darmesteter (cp. *Revue*, nº 20, p. 398). — Wood-Martin, The rude stone monuments of Ireland. — Duccio of Siena.

The Athenaeum, nº 3213 : The text of Jeremiah or a crit. invest. of the Greek a. Hebraic by Workman; Cheyne, Jeremiah, his life a. times. — Perrens, Hist. de Florence depuis la domin. des Medicis jusqu'à la chute de Florence I. (Cp. *Revue*, 1888, nº 7.) — Some proper names in the « Confessio amantis. » (Bradley.) — The Domesday commem. (Reid). — A rare histor. work (De Quarrendon). — Coverdale's Bible. — Wright (not. nécrol.).

Literarisches Centralblatt, nº 22 : Ohle, Die pseudophilon. Essäer u. die Therapeuten. — Wreschner, Samarit. Traditionen (bon). — Jäger, Einleit. in die histor. Chronol. (à ne pas recommander). — Pfister, Die finanz. Verhältn. der Univ. Freiburg. (excellent.) — Docum. inéd. hist. de la Grèce au moyen âge, p. p. Sathas. VII et VIII. — Pasolini, Memorie 1815-1876, raccolte da suo figlio, 3ᵉ édit. (important.) — Jörs, Röm. Rechtswiss. zur Zeit der Republik, I, bis auf die Catonen. (à approuver et à louer en son ensemble : clair, savant, très soigné). — Munk, die Steuerbelastung von Wien u. Berlin. — Goldziher, Muhammedan. Studien, I. (Très remarquable.) — H. Müller, Das Verhältn. des Neugriech. zu den roman. Sprachen. (Travail d'un dilettante qui n'a aucune préparation.) — T. Livi libr. XXI-XXV, p. p. Luchs. (Méthode exacte.) — Orvar-Odds Saga, p. p. Boer. — Holz, Zum Rosengarten, Untersuch. des Gedichtes, II. (Très profond et sagace.) — Marlowe, Doctor Faustus, p. p. Breymann (édition depuis longtemps souhaitée). — Isländ. Volkssagen, übers. v. Lehmann-Filhès. — Golther, Stud. zur German. Sagengeschichte, I. Valkyrienmythus, II. Verhältn. der nord. u. deutschen Formen der Nibelungensage. (Clair et réfléchi.)

Deutsche Litteraturzeitung, nº 22 : Schepss, Priscillianus. — Diodor, p. p. Vogel, I. (édition qui ne suffit pas encore.) — Pernice, Galeni de ponderibus et mensuris testimonia. (Clair, points de vue instructifs.) — Goldschmidt, Die Doctrin der Liebe bei den italien. Lyrikern des XIII Jahrh. (Soigné.) — Mahrenholtz u. Wünsche, Grundz. der statl. u. geist. Entwick. der europ. Völker. (Ne contente pas toujours). — Ermisch, Codex diplom. Saxoniae regiae, II, 13, Urkund. Freiberg; Das sächs. Bergrecht des Mittelalters. — Erdmannsdörffer, Deutsche Gesch. 1648-1740, 1ᵉʳ fasc. (Très bon tableau d'ensemble tracé par un homme

fort compétent. — DIEHL, Proudhon. — LINDNER, Wahlstatt und sein Cadettenhaus.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 11 : KRÜGER, Gesch. der Quellen und Litteratur des röm. Rechts (long art. de Bremer). — NATORP, Einleit. in die Psychologie nach krit. Methode. — Mitteil. zur vaterl. Gesch. XXII, neue Folge, II. BÜTLER, Friedrich VII, der letzte Graf von Toggenburg; KRÜGER, Die Grafen von Werdenberg.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 11 : PITRA, Anal. sacra et class. (cp. le dernier n° de la *Revue)*. — RÜCK, Ausz. aus der Naturgesch. C. Plinius Secundus in einem astron. komput. Sammelwerk des VIII Jahrh. (Soigné, consciencieux, résultats à approuver). — MOMMSEN, Röm. Staatsrecht, III, 1, die Bürgerschaft (cp. *Revue*, 1888, n° 8). — Denkm. des class. Altertums, p. p. BAUMEISTER. III, Perseus — Zwölfgötter (très important et indispensable). — BILFINGER, Die antiken Stundenangaben (très profond, très exact, à introduire dans l'école). — Jahresber. der Geschichtswiss. p. p. JASTROW. VII.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 22 : Junker von LANGEGG, Zwergbäume, Hashi-no Ki, ein japan. Drama aus dem XVII Jahrh (fin). — TOVOTE, Guy de Maupassant, Pierre et Jean. — DEHMEL, das Urtheil des Paris. — v. GROTTHUSS, Neue Berliner Romane.

Deutsche Rundschau, juin : PREYER, Zur Gesch. der Lehre vom Kraftwechsel, Briefe von Mayer u. Griesinger. — ZABEL, Dostojewski. — WACHS, Die Wehrkraft Italiens. — RODENBERG, Dingelstedt, aus seinem Nachlass, II. — COHN, Georg Hanssen. — Literarhist. Schriften (Brahm : sur BELLERMANN, Schiller's Dramen; ELSTER, Zur Entstehungsgesch. des Don Carlos; BULTHAUPT, Dramat. der Classiker).

Le Puy. — Imp. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 24 Vingt-troisième année 17 juin 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 11 : von SICKEL, Liber diurnus romanorum pontificum. — SÜPFLE, Gesch. des deutschen Cultureinfl. auf Frankreich, I (cp. *Revue*, n° 8). — FABRE, Les ennemis de Chapelain. — von DÖLLINGER, Akadem. Vorträge. (Deux volumes pleins de faits et de connaissances). — De BOURGE, Vergennes (brochure).

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXII, 3e livre : P. THOMAS, Notes et conjectures sur les lettres de l'empereur Julien *et* Conject. sur le Florilège de Stobée. — L. PARMENTIER, Κάγκανος, πολυκαγκής. — DELBŒUF, Promenade à travers les six premiers livres des Annales de Tacite. — WAGENER, Un vers de Sophocle. — *Comptes-rendus* : MOMMSEN, Röm. Staatsrecht, III, 1 (cp. *Revue*, 1888, n° 8). — Iliad. p. p. VAN LEEUWEN et DA COSTA (très utile). — FLAMMERMONT, Lille et le Nord au moyen âge (cp. *Revue*, 1888, n° 48). — FÉRON, L'enseignement du latin d'après les vues de la pédagogie allemande. — LACOUR-GAYET, De P. Clodio Pulchro (soigné, exact, clair, bien composé). — B. SCHMIDT, das Volksleben der Neugriechen u. das hellen. Alterthum (beaucoup d'observations et de remarques comparatives). — James DARMESTETER, Shakspeare (ouvrage de vulgarisation vraiment remarquable). — BILFINGER, Die antiken Stundenangaben (questions intéressantes, rarement étudiées, et que l'auteur a résolues d'une manière pleinement satisfaisante). — PETERSEN et VON LUSCHAN, Reisen in Lykien, Milyas u. Kibyratis (cp. *Revue*, n° 6).

The Academy, n° 891 : Matthew ARNOLD, Reports on elementary schools. — J. THOMSON, Travels in the Atlas a. Southern Marocco. — HOLMES, Four famous soldiers (Sir Charles Napier ; Hodson ; Sir William Napier ; Sir Herbert Edwardes). — COLOCCI, Gli Zingari, storia d'un popolo errante. — Some books on local history. — Chandler (not. nécrol. sur le plus grand « aristotelian scholar » qu'ait produit l'Université d'Oxford). — W. Wright (not. nécrol. sur un homme dont « la perte est irréparable pour Cambridge »). — Onions (not. nécrol. sur un éditeur de Nonius). — Baur (not. nécrol. sur le théologien de Leipzig). — Chaucer's House of Fame and prof. Ten Brink (Palgrave). — ALLMAN, Greek geometry from Thales to Euclid (très clair et très soigné). — Dr Führer's new Jaïna inscriptions from Mathurâ (Bühler). — The royal mummies of Deir-el-Bahari (Am. B. Edwards : à propos du livre de M. MASPERO, paru depuis).

The Athenaeum, n° 3214 : W. WARD, W. G. Ward a. the Oxford movement. — EARLE, A handbook to the land charters a. other Saxonic documents (beaucoup d'erreurs et d'omissions). — Ross, The land of Manfred. — BLACKIE, Scottish song (bon livre). — Orient. liter. (KEIL, Manual of Bibl. Archaeol. ; LEWIS, Comment. on the Targum on Isaiah I-V ; JASTROW, Dict. of the Targumim, the Two Talmuds a. the Midrashic Liter. ; Prakritibâda, 4e édit.). — Martin Sharp (not. nécrol.). — W. Wright (not. de Neubauer).

Literarisches Centralblatt, n° 23 : MAHAFFY, Greek life a. thought (voir sur la trad. franç. *Revue*, 1880, n° 7). — KROMAYER, Die rechtl. Begründ. des Principats. (Très remarquable). — DÆNDLIKER, Gesch. der Schweiz, III (fin de cet excellent ouvrage, fait avec soin, goût et réflexion). — BEZZENBERGER, Die Kurische Nehrung u. ihre Bewohner. — Sophocle, Ajax p. p. MISTRIOTIS (Rien de nouveau). — J. u. Th. BAUNACK, Studien auf dem Gebiete des Griech. u. der arischen Sprachen, I, 2. (Toujours instructif). — GOMBERT, Weitere Beitr. zur Altersbestimm. neuhochd. Wortformen (de très précieux temoignages). — HOLTZINGER, Handb. der altchristl. Archit., 1. — PFITZER, die Johan-

niskirche zu Gmünd u. Bischof Walther I von Augsburg, 1133-1154.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 23 : Wolf, Die siebzig Wochen Daniels. — R. Simon, Beitr. zur Kenntniss der ved. Schulen (soigné). — Egenolff, Die orthogr. Stücke der byzant. Lit. (très bonne étude). — Gœthes Werke, hrsg. im Auftr. der Grossherzogin (suite). — Stopes, The Bacon-Shakspeare (diffuse réfutation de la théorie baconienne). — Blok, Verslag aangaande een onderzoek in Duitschland naar archivalia belangrijk voor de geschiedenis van Nederland. — Pröhle, Die Lehnin. Weissagung. — Pasolini, Memorie (instructif). — Bezzenberger, Die Kurische Nehrung u. ihre Bewohner. — Imhoof-Blumer u. O. Keller, Tier = und Pflanzenbilder auf Münzen und Gemmen des klass. Altertums (très belle et importante publication à recommander aux amis de l'antiquité et à ceux de la nature). — Wlassak, Die Litiscontestatio im Formularprocess (résultats justes). — Annonce les « Reliques scientifiques » d'Arsène Darmesteter.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Diodor p. p. Vogel, I. (Progrès sur les éditions précédentes.) — Plato, Laches p. p. Kral. — Wirtzfeld, de consecutione temporum Plautina et Terentiana. (Passable.) — Hertz, Admonitiuncula Horatiana. — Cicero, de Oratore liber I, p. p. Wilkins. — Blümner, Leben u. Sitten der Griechen. (Recommandable.) — Klein, Die griech. Vasen mit Meistersignaturen, 2e édit. — Johannson, De deriv. verbis contractis linguae graecae. (Cp. *Revue*, 1886, n° 50.) — Paulsen, System der Ethik. (Excellent.)

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 23 : Herzen, Eine Tragödie am Glase Grog. — Kirchbach, R. Wagner u. das zeitgen. u. altgriech. Drama. — Asher, Das schönste Sonett der engl. Liter. — Fuld, Zur neueren Liter. der Hexenprocesse. — Benfey, Salv. Farina, I Due Desiderii.

Theologische Literaturzeitung, n° 11 : Windelband, Gesch. der alten Philosophie. — Steck, Der Galaterbrief. — Lemm, Kopt. Fragmente zur Patriarchengesch. Alexandriens. — The martyrdom a. miracles of S. Georges of Cappadocia, p. p. Budge. (Cp. *Revue*, n° 5.) — Boor, Vita Euthymii. (Cp. *Revue*, n° 11.) — Schaff, History of the Christian church, VI, German Reformation. — Koldewey, Beitr. zur Kirchen = und Schulgesch. des Herzogtums Braunschweig. — Wolfsgruber, Cardinal Rauscher, Fürsterzbischof von Wien. — Cave, The inspiration of the Old Testament.

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingt-troisième année 24 juin 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet (Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Mélusine, n° 18 : Lang, La mythologie crépusculaire (à propos du livre de M. Ploix « La nature des dieux », critique la théorie et la méthode de l'école linguistique, dont Max Müller est le chef). — Esprits-forts de l'antiq. class. XVIII. — Gaidoz, Le jugement de Salomon, V, chez les Musulmans. — Tuchmann, La fascination. 3. Les fascinateurs. Individus. — Devinettes de la Haute-Bretagne, VIII. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XIX. — Le serment de fidélité à Siam. Les charmeurs de requins. — Les secrets de la providence. — Oblations à la mer et présages, XI. — *Bibliographie* : Schulz, Die Ortsgotth. in der griech. u. röm. Kunst (des arguties). — Krauss, Sitte u. Brauch der Südslaven (excellent). — Sauvé, Le folklore des Hautes-Vosges (fait avec goût et conscience). — Quellien, chansons et danses des Bretons (voir *Revue crit.* des 29 avril et 6 mai; livre qui est une déception).

The Academy, n° 892 : W. Ward, William George Ward a. the Oxford Movement. — A. W. Ward, The Counter-Reformation. (Bon petit volume qui fait partie de la collection des « Epochs of Church History. ») — Dickson, Gleanings of Japan (intéressant). — Tunison, Master Virgil, the author of the Aeneid as he seemed in the middle ages, a series of studies (a de grands mérites). — Some classical books (Plato, Republic, X, p. p. Turner; Herodotus, VI, p. p. Shuckburgh; Livy, XXII, p. p. Dimsdale; Euripides, Hippolytus, p. p. Hadley; Caesar VII-th campaign in Gaul, p. p. Compton). — The fertilisation of the date-palm in ancient Assyria (Tylor). — Folklore in the Div. Comm. (Stokes). — The origin of the word « capstan » (Wedgwood). — The etymol. of the word « God » (Mayhew). — Philology; Epigraphia Indica; Hamilton, The moods of the English Bible the same as in Latin and Greek. — Stevenson, A diction. of Roman coins, revis. by Smith, compl. by Madden; Boutkowski, Le petit Mionnet de poche.

The Athenaeum, n° 3215 : Knight, The life of William Wordsworth, 3 vols. (beaucoup de documents inédits de grande valeur). — The Roxburgh Ballads, p. p. Ebsworth. VI, 3. — Calendar of Treasury Papers 1820-1728 p. p. Redington. — The Commonwealt Committees. — Chatterton manuscripts (Crump). — A rare historical work (Ross). — The tomb of Alexander (Waldstein).

Literarisches Centralblatt, n° 24 : Krause, Kant's nachgel. Werk. — Bochezer, Gesch. des fürstl. Hauses Waldburg in Schwaben, I. — Hansen, Westfalen u. Rheinland im XV Jahrhundert. I. Die Soester Fehde (intéressant). — Christian IV egent. Breve, 13 et 14, 1589-1623. — Kriegsgesch. Einzelschriften, IX et X. — Newman, Kabail vocab. (cp. *Revue*, 1888, n° 18). — Senecae orat. et rhet. sent. p. p. H. J. Müller (très important, « wird als Markstein stehen »). — Gaspary, Gesch. der italien. Liter. II. In der Renaissance (très soigné et habilement fait). — Gaster, On greco-slav. liter. (cp. *Revue*, n° 4). — Morfill, Simpl. gramm. of the Serbian lang. (un peu trop « compilation mécanique »). — Tenca, prose e poesie scelte, p. p. Massazani. — Wendorff, Erkl. aller Mythol. (cp. *Revue*, n° 11). — Eckhardt, Ferd. David u. die Familie Mendelssohn. — Wendt, Encycl. des franz. Unterrichts (excellent).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 24 : Schwarz, De vita et scriptis Juliani (résultats importants). — Horaz, p. p. Kiessling, III. Briefe. (Beaucoup de neuf et d'excellent.) — Franke, Grundz. der Schriftsprache Luthers. (De bonnes choses, mais aussi des erreurs.) — Morel-Fatio, Etudes sur l'Espagne, I. (Cp. *Revue*, 1888, n° 24.) — Liber cancell. apost. 1380 u. Stilus patatii abbrev. Dietr. von Nieheim, p. p. Erler

(publication très méritoire). — BLEIBTREU, Zur Jahrhundertfeier der grossen Revol. (des phrases). — MAHRENHOLTZ, Gesch. der franz. Revol. (Soigné et bien ordonné.) — Länderkunde von Europa, 46-65, p. p. KIRCHHOFF. — R. Wagners Briefe an Uhlig, Fischer, W. Heine. — BRINK, Bestell. der dingl. Rechte an fremden Immob. im Mittelalter. — KOHLER, Rechtsvergl. Studien über islam. Recht, das Recht der Berbern, das chines. Recht u. das Recht auf Ceylon. (Importants matériaux.) — GOPCEVIC, Beitr. zur neueren Kriegsgesch. der Balkanhalbinsel ; Studien über aussereurop. Kriege jüngster Zeit.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 12 : Lujo BRENTANO, Die klassische Nationalökonomie. — PREGER, Ueber das Verhältnis der Taboriten zu den Waldesiern des XIV Jahrhunderts. (Il est prouvé que les Taborites sont les vrais et authentiques élèves de Wiclif ; quant à l'influence des doctrines vaudoises, il faut la réduire à une assez petite mesure.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : LÜBBERT, prodromus in Pindari locum de Pelopis pueritia (instructif). — Aschylos, Perser, p. p. SCHILLER, 2° Aufl. von CONRADT. (Toujours utile et a gagné en clarté.) — Sallust, Bellum Jugurth. p. p. LINKERUS, 2° edit. p. p. KLIMSCHA (très soigné). — Ovid. Metamorph. Auswahl, v. SIEBELIS, 12° Aufl. p. p. POLLE. — OGOREK, Sokrates im Verhältn. zu seiner Zeit (sans valeur). — BURN, Roman liter. in relation to Roman art. (insuffisant). — GUILLAUME, Etudes d'art antique et moderne (l'étude sur le Doryphore au musée de Naples contient des réflexions générales qui ne sont pas neuves). — STERRETT, The Wolfe expedition to Asia Minor. (Beaucoup de renseignements et de descriptions.) — BLASS, Ueber die Aussprache des Griech. ; 3° edit. ; ZACHER, die Aussprache des Griech. (Deux études bien faites et qui se complètent l'une l'autre.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 12 : KAUTZSCH u. SOCIN, die Genesis. — SMITH, The book of Isaiah, I. — LE SAVOUREUX, Le prophète Joel — CHAVANNES, La religion dans la Bible. — Gregorii Abulfaragii Bar Ebhraya in epistulas Paulinas adnot. syr. ed. LOEHR. — WOHLENBERG, Die Lehre der zwölf Apostel in ihrem Verh. zum neutestam. Schriftum. — Tschudi's Chronik der Reformationjahre 1521-1533, p. p. STRICKLER. — KOLDEWEY, Die Jesuiten u. das Herzogtum Braunschweig.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 24 : Rud. SCHMIDT, Der Kriegsassessor. — KIRCHBACH, Rich. Wagner u. das zeitgen. und altgriech. Drama. — A. BERNHARDT, Aus Gustav Freytag's Jugendzeit. — Eug. WOLF, Neue Forschungen zur Weltliteraturgeschichte.

Le Puy. — Imp. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 26 Vingt-troisième année 1 juillet 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue des Études grecques, n° 5, janvier-mars : Eug. Revillout, Un nouveau papyrus d'Hypéride. — W. M. Ramsay, Inscriptions d'Asie-Mineure. — Ch. E. Ruelle, Le chant des sept voyelles grecques. — M. Potel, L'enseignement du grec dans les gymnases d'Allemagne. — *Variétés :* Aug. Dozon, Encore la question de la langue en Grèce. — *Notes et documents :* Th. Reinach, Noms méconnus. — O. Rayet et Salomon Reinach, Notes sur quelques artistes grecs. — Max Egger, Bryaxis et l'Apollon de Daphné, d'après un fragment nouveau de Philostorge. — Correspondance grecque (D. B.).

The Academy, n° 893 : The London Charterhouse, its monks a. his martyrs, with a short account of the English Carthusians after the dissolution, by Dom Lawr. Hendrik ; Hist. aliquot martyrum Anglorum, maxime octodecim Cartusianorum sub rege Henrico Octavo ad fidei confess. et summi pontificis jura vindicanda interemptorum, a V. Patre Domno Mauritio Chauncy ; nunc ad exemplar primae editionis Moguntinae 1550 excusae ed. — The Imitatio of Christ, by Thomas Kempis, new for the first time set forth in rhythmic sentences, with pref. by Canon Liddon. — Dunlop, Life of Henri Grattan. (Bien et clairement fait.) — Chaucer's House of Fame (Herford). — The etym. of god. (Morris.) — Alexander, Moral order a progress. — Serbian Grammar. (Morfill : répond au Centralblatt.) — The oldest Chinese characters. (Terrien de Lacouperie.) — Montelius, The civilisation of Sweden in heathen times, transl. by Woods. — Duccio of Siena. — Ibsen in London.

The Athenaeum, n° 3216 : Books on Africa : Thomson, Travels in the Atlas a. Southern Marocco ; Johnston, The hist. of a slave ; Péroz, Au Soudan français, souvenirs de guerre et de mission ; Crouch, Glimpses of Feverland on a cruise in West Africa waters. — The philobiblon of Richard de Bury, bishop of Durham a. chancellor of Edward III, ed. a. transl. by Ern. C. Thomas. — Moore, The textual criticism of the Divina Commedia ; Il convito of Dante transl. by Kathar. Hillard ; Dante, a dramatic poem, by Hel. Durant. — Reginald Lane Poole, Wycliffe a. movements for Reform. — A universal language. (Max Müller.) — The Histor. Mss. commission, the Danby Papers. — A rare histor. work. — Lady Dilke, Art in the modern state.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : Sam. Berger, Le palimpseste de Fleury (très important). — Hist. de Mar Jab-Alaha et de Rahan Sauma. — A. Schmidt, Abhandl. zur alten Gesch. p. p. Rühl (bon choix). — Sternfeld, Karl von Anjou (cp. *Revue*, n° 25). — Abel, Gesch, des fränk. Reichs unter Karl dem Grossen, I, 768-788, 2e Aufl. bearb. von Simson (rend un grand service). — Prutz, Entwick, u. Untergang des Tempelherrenordens, (malgré tout, travail considérable qui permet le « audiatur et altera pars »). — Die Erbebücher der Stadt Riga 1384-1579, p. p. Napiersky. — Moltke, autor. Uebers. von Scriba (traduction inutile). — Supan, Oesterreich-Ungarn. — La représentation proportionnelle (cp. *Revue* 1888, n° 28). — Reinisch, Die Kafa Sprache. — Kuhn, Beitr. zur Sprachenkunde Hinterindiens (de grand profit). — Hygin, de munit. castr. p. p. Domaszewski, (cp. *Revue* 1888, n° 11). — Widmann, Eine Mainzer Presse der Reform. im Dienste der Kathol. Liter. (sur Franz Behem). — Immermann's Werke, I, 1, p. p. Koch. — Bilfinger, Der bürgerliche Tag, Untersuch. über den Beginn des Kalendertages im klass. Altertum. (du savoir, de la lecture, quelques résultats mais souvent contestables). — Pachtler, Ratio stud. et instit. schol. Soc. Jesu II, 1586-1599.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 25 : H. Schultz, Alttestam. Theologie. — Heussler, Bacon u. seine geschichtl. Stellung (important). — Aug. Müller, Türk. Grammatik. (cp. *Revue*, n° 14). — Rothstein, Quaest. Lucianeae (critique heureuse). — Bulthaupt, Dramat. der Klassiker, 3e Aufl. I u. II, (utile). — Kreyssig, Gesch. der franz. Nationallit. umgearb. von Kressner u. J. Sarrazin, I. (Guide qui n'est pas toujours sûr). — Heisterbergk, Fragen der ält. Gesch. Siciliens (clair en général et prouve qu'il y avait un fleuve Sicanus qui fut nommé plus tard Himeras). — Röhricht, Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande (Nouvelle édition à recommander au grand public). — Welschinger, Le divorce de Napoléon (cp. *Revue*, n° 21 ; des détails intéressants, mais rien de nouveau). — Graul, Die antiken Porträtgemälde aus den Grabstätten des Faijum.

Berliner philologische Wochenschrift, Voy. archéol. en Grèce et en Asie Min. sous la dir. de Le Bas. 1842-1844, planches publiées et comm. par Salomon Reinach ; Etudes d'archéol. et d'art par O. Rayet, p. p. Salom. Reinach (compte-rendu très favorable de ces deux publications). — Kussmahly, Beobacht. zum Prometheus des Aeschylus. — Wittich, Euripides u. Gœthe's Iphigenie (rien de remarquable). — Andria, 2e aufl. p. p. Spengel. — Caesar, Comment. p. p. Hoffmann, 2e édit. — Holzapfel, Beitr. zur griech. Gesch. (Trois études qui témoignent du savoir et de la sagacité de l'auteur : l'époque de la législation de Solon ; Athènes et la Perse 465-412 ; l'invasion des Peloponnésiens en Attique 431). — Unger, Der Gang des altröm. Kalenders (très important). — Jörs, Röm. Rechtswissenschaft zur Zeit der Republik, I, bis auf die Catonen. (Plein de fraicheur et de vie, important, mais des hypothèses insoutenables). — Berlioux, Les Chétas sont des scythes (« bedenklich »). — Postgate, The new latin primer ; Haenny, Nouv. gramm. latine (cp. sur Haenny *Revue*, n° 9).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 25 : Rud. Schmidt, Der Kriegsassessor (fin). — W. Kirchbach, Rich. Wagner u. das zeitgen. u. das zeitgen. u. altgriech. Drama (fin). — Harry von Pilgrim, Cressy.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXVIII).

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

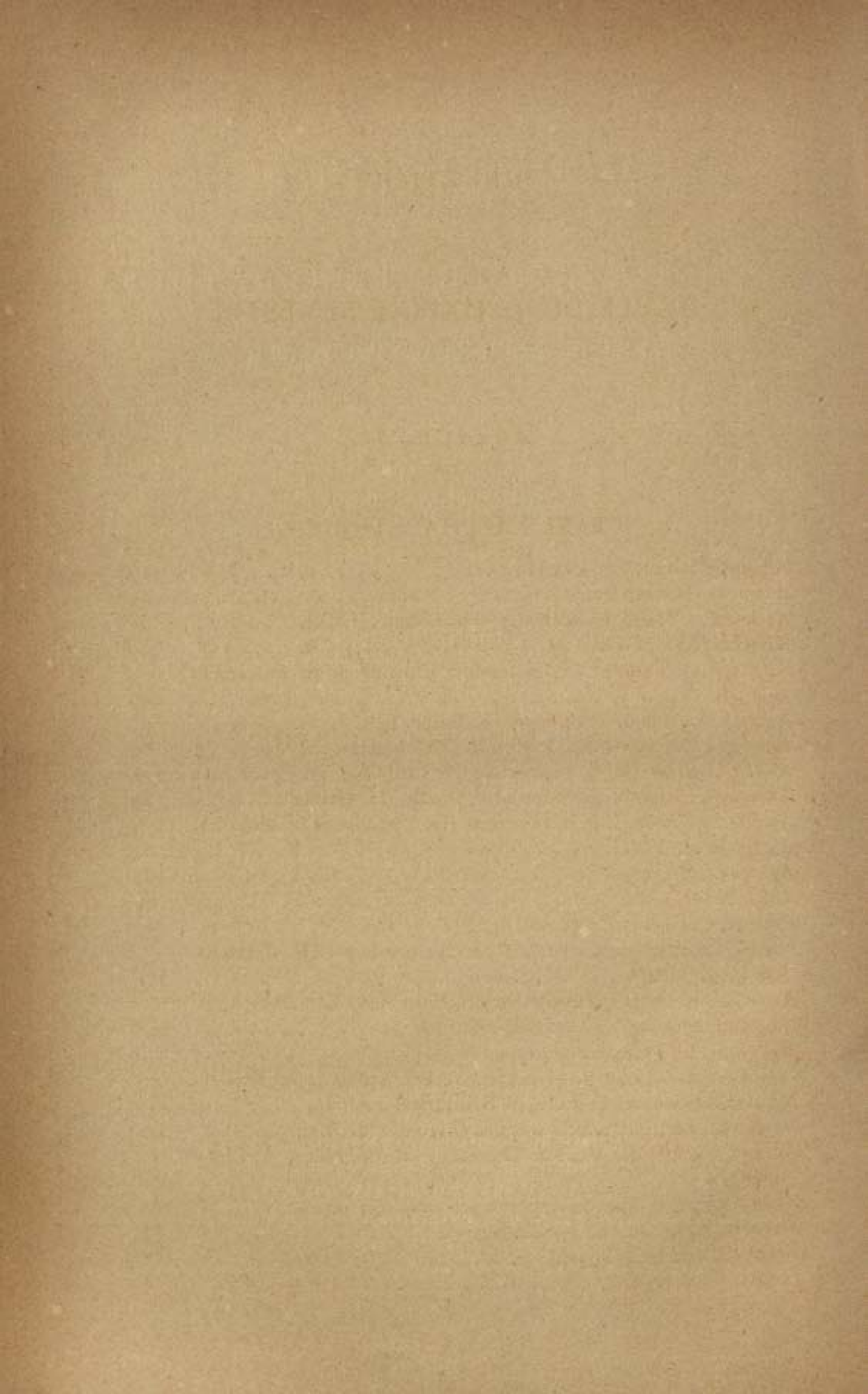
VINGT-TROISIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXVIII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1889



ANNÉE 1889

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

Langues et littératures orientales.

Langue et littérature grecques.

Langue et littérature latines.

Langue et littérature françaises.

Histoire grecque.

Histoire romaine.

Archéologie préhistorique.

Archéologie, épigraphie et histoire de l'art antique.

Archéologie du moyen âge.

pages

Histoire du moyen âge.

Histoire moderne.

Théologie et Histoire de l'Église.

Linguistique, métrique et grammaire comparée.

Langue et littérature celtiques.

pages

Langue et littérature allemandes.

Langue et littérature anglaises.

Langue et littérature danoises.

Langue et littérature espagnoles.

Langue et littérature italiennes.

Histoire de l'enseignement.

Géographie.

Histoire de la philosophie.

Philosophie.

Économie politique.

Droit et sociologie.

Éthnographie, mythologie et folklore.

Bibliographie.

CHRONIQUE

LETTRES ET COMMUNICATIONS

SOCIÉTÉS SAVANTES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

ALLEMANDS

ANGLAIS

BELGES

GRECS

ITALIENS

POLONAIS

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 8 juillet — 1889

---

356. — E. Curtius, **Griechische Geschichte.** Sechste Auflage. I [1887], 701 p. in-8 — II [1888], 888 p. mit einer Uebersichtskarte der attischen Küstenreichs. — III [1889], 922 p. mit einer Uebersichtskarte von Nordgriechenland von J. A. Kaupert. Berlin, Weidmann, 1887-1889.

De nos jours, les ouvrages scientifiques ont la vie courte. A peine ont-ils paru qu'ils ne sont plus « au courant ». Ceux qui ne peuvent suivre le mouvement à travers des éditions successives sont bientôt délaissés : la circulation leur reprend ce qu'elle leur avait prêté, et leur substance se combine avec les éléments nouveaux sous la main d'autres ouvriers. Il en est cependant que leur mérite intrinsèque soutient au-dessus du flot — *rari nantes;* — ceux-là se modifient par assimilation continue, comme une chose vivante, sans perdre leur forme et leur nom. Si l'auteur n'est plus là pour les remanier à temps, la piété des disciples ou l'intérêt des libraires y pourvoit. C'est ainsi qu'en Allemagne, par exemple, les livres de O. Müller, de Böckh, de Meier, de K. Fr. Hermann, de Schömann, de Preller, etc. ont été tenus au courant des progrès de la science.

Avec l'*Histoire Grecque* de M. E. Curtius, nous n'en sommes point encore, heureusement, aux retouches posthumes. L'œuvre est de celles qu'une main étrangère pourrait aisément gâter, car elle vaut surtout par l'harmonie de l'ensemble et le fini de l'exécution. Un alinéa mal raccordé, un menu fait grossi hors de proportion, une discussion sur quelque point litigieux introduite dans le texte y feraient tache. L'auteur — j'allais dire l'artiste — a gardé ce sens de la mesure qui est sa qualité maîtresse. Sur la masse des documents, conjectures et rectifications de toute sorte accumulés en dix ans [1], il a prélevé le strict nécessaire, n'ajoutant au texte que les résultats acquis, aux notes que des références ou des éclaircissements sommaires. Les additions se trouvent ainsi bornées à trente et quelques pages de notes et environ vingt pages de

---

1. La cinquième édition est de 1878.

texte; encore ont-elles été comme dissimulées par une composition typographique un peu plus compacte, qui a permis de ne dépasser que d'une demi-feuille la somme des pages de l'édition précédente.

Il est toujours intéressant de suivre le travail de la pensée chez un auteur occupé à se corriger lui-même; mais j'avoue que, si j'ai comparé attentivement la nouvelle édition de l'*Histoire Grecque* à la précédente, c'est surtout en vue de signaler les variantes à ceux qui usent de la traduction française, faite sur la cinquième édition. Aussi, en résumant ces variantes (celles du texte seulement, sauf exception pour quelques notes importantes) sous forme d'*Addenda et Corrigenda*, ai-je indiqué entre crochets les tomes et pages de la traduction française visés par les remaniements.

Tome premier. P. 16-17 [I, p. 19-20]. M. C. se montre de plus en plus réservé à l'égard des inductions tirées de la linguistique; il renonce à indiquer l'habitat primitif des Aryas, et de la branche sud-européenne en particulier. Il mentionne comme preuves de la communauté originelle entre Grecs et Italiotes les termes Ἑστία = *Vesta*, τέρμων = *terminus*. Plus loin, p. 24 [I, p. 28-29], tout en tenant compte de l'inscription de Larisa (*Mittheil. d. D. Instit*. VII, p. 61) et de ce qu'elle apprend sur les affinités des dialectes thessalien et béotien, il ne veut plus établir sur des faits de ce genre les premières assises de l'histoire grecque. — P. 30 [I, p. 36]. M. C. n'a pas touché aux pages dans lesquelles il résume son système concernant la patrie originelle des Ioniens Il répond en quelques lignes (en note) à G. Gilbert, qui voudrait faire des Ioniens une population autochthone disséminée sur toutes les côtes de l'Hellade. Il lui eût été difficile de discuter avec G. Busolt (*Gr. Gesch*. I, p. 35), qui déclare simplement « la fameuse hypothèse de E. Curtius... réfutée depuis longtemps », c'est-à-dire depuis trente ans, par Gutschmid. — P. 40-41 [I, p. 50-53]. Remaniements portant sur l'histoire des Khetas et des Dardaniens, d'après Ed. Meyer et Dümichen. M. C. évite d'appeler les Dardaniens une « tribu hellénique », (cf. p. 71 [I, p. 92]), et renonce à tirer de ces rapports un point de repère chronologique pour les débuts de l'histoire grecque. — P. 70 [I, 90-91]. En ce qui concerne la position d'Ilion, M. C. tient toujours pour Bounarbaschi, mais l'affirmation est moins nette; il attend pour se rendre que les partisans d'Hissarlik aient trouvé des arguments « décisifs ». — P. 129 [I, p. 163] M. C., n'ayant pu utiliser à temps les résultats des fouilles de M. Schliemann à Tirynthe, leur consacre à la fin du volume (p. 697-701) une note supplémentaire. Il y trouve la confirmation de ses vues sur l'unité et l'autonomie de la civilisation grecque, qui transforme tout ce qu'elle emprunte à l'Orient. — P. 275 [I, p. 350]. Quelques lignes plus précises sur Pheidon d'Argos. — P. 289 [I, p. 368]. Affirmation plus nette de l'action « ionienne » en Attique. — P. 300 [I. p. 382]. Définition plus exacte des Eupatrides et des Pédiéens en général, par opposition aux ἄποικοι

ou « gens du dehors », d'après le papyrus du Fayoum (cf. plus loin, p. 337). — P. 310 [I, p. 396]. M. C. revendique pour l'histoire et place vers 600 av. J.-C. l'expédition de Salamine, que Niese et von Wilamowitz classent parmi les légendes. — P. 313-314 [I, p. 400-402]. La participation des Athéniens à la première « Guerre Sacrée » est mieux expliquée; moins de mots, plus de faits. — P. 331 [I, p. 424]. M. C. ajoute une douzaine de lignes pour exposer les raisons qu'avait Solon de préférer l'étalon monétaire de Chalcis à celui d'Egine. — P. 337-338 [I, p. 431]. Le papyrus du Fayoum (163 du Musée de Berlin), contenant un fragment qu'on suppose appartenir à la Πολιτεία d'Aristote, a jeté un jour nouveau sur les agitations intérieures d'Athènes après la promulgation des lois de Solon. On sait maintenant que Damasias, un partisan des réformes, réussit à rester deux ans (586-584?) premier archonte; que le parti adverse eut recours contre lui à la force et consentit enfin (en 583) à un arrangement provisoire en vertu duquel, sur neuf archontes, quatre seraient pris parmi les Eupatrides, trois parmi les ἄποικοι, et deux parmi les « démiurges ». C'était la négation même du principe timocratique sur lequel Solon avait édifié sa constitution. M. C. résume en moins de deux pages les faits précités. — P. 341 [I, p. 434]. M. C. efface de la biographie de Pisistrate la prise de Nisæa, bien qu'il maintienne en note l'authenticité du fait contre les objections de Vömel et de Westermann. — P. 343 [I, p. 437]. Une page ajoutée d'après le décret récemment découvert sur l'acropole (Köhler, *Mittheil.* IX, p. 117) et concernant les clérouchies de Salamine au temps de Pisistrate (570 à 560 av. J.-C.). — P. 414 [I, 529]. M. C. n'a pas cru devoir modifier son opinion sur la date de fondation et le site de Naucratis d'après les fouilles anglaises. Cf. Petrie et Gardner, *Naukratis*, 1886-1888. — P. 548-549 [II, p. 114-115]. Retouches introduisant quelques dates précises dans l'histoire du pythagorisme et tempérant l'enthousiasme trop confiant qu'inspirait jadis à M. C. l'« aristocratie intellectuelle » des disciples d'Apollon Pythien : on entrevoit, sous la confrérie dévote, la coterie politique. Cependant, M. C. ne veut pas sacrifier du même coup l'hégémonie intellectuelle de Delphes : il la défend en note contre la critique de Holm, tout en concédant à son contradicteur que, pour la colonisation, par exemple, la direction sacerdotale a fini par « tourner à la phrase ». — P. 554-555 [II, p. 122-124]. M. C. atténue un certain nombre d'assertions relatives à l'histoire de l'Asie-Mineure au XIIIe siècle avant notre ère. Il y reconnaît bien l'influence, mais non plus la domination de l'Assyrie. Il est plus réservé encore à propos de l'origine des Lydiens, peuple sémitique par la culture, mais de race inconnue. Quant à la dynastie des Mermnades, elle prend son point d'appui en Carie, mais elle est d'origine phrygienne, ou du moins Gygès sortait d'une famille fixée en Phrygie.

Tome deuxième. — P. 30-34 [II, p. 259-262]. Remaniements ayant pour but de faire mieux saisir le concours prêté par les circonstances

aux projets de Thémistocle. La guerre avec Egine est placée *avant* les propositions de Thémistocle concernant la flotte à construire. — P. 149-150 [II, p. 409-410]. M. C. intervertit l'ordre dans lequel il présentait les deux procès intentés à Cimon. Il fait passer en premier lieu celui dans lequel Périclès joua le rôle d'accusateur, et s'abstient de toute conjecture sur l'autre, qu'il rattachait aussi à l'affaire de Thasos. — P. 160 [II, p. 423]. Mention du décret concernant Erythræ comme exemple de la propagande démocratique menée par Athènes au temps de Cimon. — P. 185 [II, p. 453]. Dans une note correspondant à cette page, résumé de la dissertation de M. Duncker (*Kimonischer Frieden*, Sitzungsber. d. Berl. Akad. 1884, p. 785) qui place l'ambassade de Callias en 449/8, environ quatre ans plus tôt que M. Curtius. — P. 186 [II, p. 455]. Première mention de l'édifice commencé par Cimon sur l'acropole et abattu par Périclès pour faire place au Parthénon (cf. plus loin, p. 330). — P. 191 [II, p. 462]. A propos de l'influence de la religion à Athènes, mention des Bouzyges et de leur fête et imprécation annuelle. — P. 193 [II, p. 464]. Exposé plus précis des origines et de l'esprit de la philosophie ionienne. — P. 210 [II, p. 484]. Une page remaniée : chorégie de Périclès en 467, d'après *Mittheil.* III, p. 107. — P. 229 [II, p. 507]. Quelques lignes sur l'humanité de Périclès envers ses esclaves. — P. 247 [II, p. 529]. Hésitation plus marquée quant à la date de l'organisation des tributs dans la Ligue athénienne. Mention des τακταί, chargés de la revision quadriennale. — P. 255 [II, p. 541]. Pisistrate indiqué comme initiateur du système des clérouchies, d'après *Mittheil.* IX, p. 117 (cf. I, p. 343). — P. 262 [II, p. 549]. Deux alinéas sur les métèques, d'après les études de Thumser et Wilamowitz. — P. 271 [II, p. 559]. M. C. insiste sur l'ionisme d'Halicarnasse, exclue de l'hexapole dorienne. — P. 311 [II, p. 608]. Deux lignes pour faire remarquer comment le dessin céramique a développé la sûreté de main et la précision du dessin dans l'art grec. — P. 312 [II, p. 609]. La série des œuvres de Polygnote remise dans l'ordre chronologique, en commençant par les peintures de la *Lesché* de Delphes. — P. 318 [II, p. 616]. Une page remaniée, de façon à montrer par des faits plus concrets la concentration progressive des talents artistiques à Athènes. — P. 330-333 [II, p. 631-635]. Topographie de l'acropole avant Périclès, d'après les fouilles de 1886-1887. Temple dorique brûlé par les Perses ; temple commencé par Cimon et dont les fondations sont utilisées pour le Parthénon, etc. — P. 339 [II, p. 641]. Mention de l'Athéna « Lemnienne » de Phidias. — P. 344 [II, p. 647]. Distribution du Parthénon et restitution de l'*opisthodome* au temple des Pisistratides. Dans l'*opisthodome*, le Trésor d'Athèna occupait la chambre du S. ; le Trésor « des autres dieux », la chambre du N. Cf. Dörpfeld. — P. 345 [II, p. 649]. Quelques lignes ajoutées pour rappeler que le culte d'Athèna s'associe et ne se substitue pas à celui du Zeus pélasgique. — P. 347 [II, p. 652]. Une petite retouche au

portrait de Périclès à propos d'Olympie. Moins préoccupé de panhellénisme et plus positif, il est heureux de voir dépenser en travaux d'art un trésor « sur lequel on comptait à Sparte en cas de guerre avec Athènes ». — P. 348-349 [II, p. 652-654]. Détails plus précis sur le style des frontons du T. de Zeus à Olympie, antérieurs (vers 461) à ceux du Parthénon et dus à des artistes « indépendants à l'origine de l'école de Phidias », sinon de l'art athénien. Phidias est appelé à Olympie, non pas après l'achèvement du Parthénon, qui ne fut terminé qu'en 433/2, mais après la dédicace de la Parthénos en 438. La chronologie des œuvres de Phidias est établie d'après Löschcke. — P. 350 [II, p. 654]. Nouveaux détails sur le Zeus de Phidias et la distribution intérieure du temple d'Olympie. — P. 351-353 [II, p. 656]. Deux pages remaniées. Le culte de la Déméter d'Eleusis élevé par l'oracle de Delphes au rang de culte national panhellénique, d'après le décret publié par Foucart (*Bull. Corr. Hellén.* IV, 225). — P. 354 [II, p. 658]. Un alinéa sur l'art « bourgeois », appliqué à la décoration des appartements. — P. 355 [II, p. 659]. L'auteur insiste sur l'équilibre alors réalisé à Athènes entre l'esprit d'innovation et l'esprit conservateur qui se montre jusque dans l'emploi de l'alphabet archaïque. — P. 356 [II, 659-660]. Chronologie des travaux de l'acropole. On fait remarquer que le plan des Propylées a été tronqué par scrupule religieux, comme empiétant sur les terrains consacrés à Artémis Brauronia et Athéna Niké. La résistance vient de ces prêtres qui se vengeront bientôt sur Phidias. — P. 359 [III, p. 4]. L'auteur est plus affirmatif sur l'emploi fait par Périclès des fonds secrets εἰς τὸ δέον pour sa politique étrangère. Ce qui « n'était pas impossible » est devenu « très vraisemblable ». — P. 392-393 [III, p. 44-46]. Procès de Phidias, placé non plus après, mais avant l'achèvement des Propylées. L'assentiment de Löschcke et Müller-Strübing n'a pu que confirmer M. C. dans son opinion, qui met les Eléens hors de cause et rejette toute la responsabilité sur les Athéniens abusés par le « parti sacerdotal ». — P. 420-422 [III, p. 77-80]. L'auteur a refait et élargi son plaidoyer en faveur de Périclès. Il ne veut rien sacrifier de son Périclès idéal — attaqué à divers points de vue par Pflugk-Hartung, Duncker, Beloch, Holm — pas même les « moyens démagogiques » employés pour gagner le peuple. Périclès « n'avait pas le choix ! » C'est là un argument dangereux, que la morale historique ne doit pas emprunter à l'optimisme leibnizien. — P. 482 [III, p. 148]. M. C. examine de plus près les motifs qu'avaient les Spartiates de souhaiter la paix en juillet 425 et accentue la responsabilité de Cléon, qui fit échouer les négociations. — P. 493 [III, p. 161]. Mention de l'expédition d'Eubée en 424, sous l'archontat d'Isarchos. M. C. paraît oublier qu'en note il déclare le fait controuvé et rejette le témoignage de Schol. Aristoph. *Vesp.* 718. S'il a changé d'avis, il devait effacer la note. — P. 627 [III, p. 324]. M. C. fait remarquer que si les Athéniens, en 415, ont mis en avant les Egestains,

et non pas les Léontins (ioniens), c'était pour éviter jusqu'à l'apparence d'une guerre de races. — P. 713 [III, p. 424]. Une page ajoutée sur le troisième traité conclu en février 411 entre Tissapherne et les Lacédémoniens. — P. 720-721 [III, p. 431-432]. L'alinéa concernant les événements de Samos en avril 411 a été remanié.

Tome troisième. — P. 164-165 [IV, p. 214]. Intercalation de faits récemment connus. La reconstruction des murs d'Athènes commencée dès 395 ou 394 (cf. Wachsmuth, *Ber. d. Sächs. G. d. W.* 1887, p. 372). Décrets concernant les démocrates bannis de Samos, de Thasos et de Carystos (*C. I. Att.* II, 1, p. 393, nos 1 *b*, 1 *c*). — P. 339 [IV, p. 444]. Quelques détails sur le congrès de Delphes en 368, auquel prend part Denys de Syracuse. Les Athéniens décernent une couronne d'or aux fils du tyran (*C. I. Att.* II, n° 51). Travaux de réfection au T. d'Apollon. — P. 355 [IV, p. 463]. Mouvements provoqués dans le domaine de la seconde Ligue athénienne par l'apparition de la première flotte thébaine « au printemps de 363 ou de 362 ». Défection de Céos, réprimée par Chabrias (d'après Koumanoudis, Ἀθήναιον, V, 616 et Köhler, *Mittheil.* II, p. 142 sqq.). — P. 434 [V, p. 82]. M. C. me paraît avoir négligé l'occasion de rectifier la façon dont il expose le mécanisme des symmories créées en 378/7, sous l'archontat de Nausinicos. Les textes ne disent pas que « les 16 plus riches de chaque symmorie formaient un comité des Trois-Cents », mais que, dans chacune des vingt symmories, les contribuables pouvaient se grouper en syntélies de seize membres au plus pour armer une trière (Demosth. *Coron*, 104. Schol. Dem. *Mid.* p. 564). Ceux qui ne contribuaient que pour un seizième à l'armement d'un navire étaient évidemment les moins fortunés. Les Trois-Cents, au contraire, étaient les plus riches ou les « chefs » des symmories ; ils devaient être au nombre de 15 — et non pas de 16 — par symmorie. Cette erreur d'interprétation doublée d'une erreur d'arithmétique — celle-ci corrigée dans l'édition française — ne figurait pas dans la première édition de l'*Histoire grecque*, ce qui prouve qu'il faut se défier des retouches. — P. 467 [V, p. 125]. Aperçu des relations entre Athènes et les rois du Bosphore Satyros, Leucon (387-348/7, et non plus 393-348/7 a. Chr.), Spartocos III et Pærisade (de 347 à 343/2 a. Chr.). Honneurs décernés aux princes par les Athéniens reconnaissants, d'après l'inscription publiée par Koumanoudis, Ἀθήναιον, VI, 152 sqq. et commentée par A. Schäfer, *Rhein. Mus.* XXXIII (1878), p. 418 sqq. — P. 486-488 [V, p. 147]. Deux pages nouvelles sur l'éducation philosophique de Platon et le caractère purement national, « attique », de son idéal social. Il y a là une nuance de paradoxe, poussée, comme toujours, dans le sens optimiste. Au fond, dans la société athénienne, le groupe académique n'a été et ne pouvait être qu'une coterie. — P. 504 [V, p. 165]. Quelques détails sur le commerce des livres à Athènes, d'après des textes connus. — P. 510 [V, p. 172]. Un alinéa sur les études grammaticales à Athènes. Inscrip-

tion du grammairien qui, vers 350 av. J.-C., expose au public son système de phonétique et d'orthographe. Le fait est intéressant, mais M. C. aurait bien dû d'abord nous donner la référence (Köhler, *Mittheilungen*, VIII, p. 359, de l'année 1883), puis nous avertir en note que d'autres, comme Gomperz (*Sitzungsber. d. Wien. Akad.* 1884, p. 339), voient dans ce fragment d'inscription l'exposé d'un système de notation tachygraphique. — P. 512 [V, p. 174]. La page concernant les rapports scientifiques d'Eudoxe et de Platon, deux génies dont l'association est « un des faits les plus mémorables que compte l'histoire de la civilisation au IVe siècle », a été remaniée et élargie. — P. 525-526 [V, p. 191]. Un alinéa sur le « type d'atelier » (la Mère et l'Enfant) créé par l'école de Céphisodote et de Praxitèle. Un autre sur le naturalisme dans les statues-portraits, représenté surtout par Démétrios d'Alopèce — d'après les travaux récents de Michaelis et Helbig. M. C. (en note) ne croit pas pouvoir adopter l'opinion de ceux qui, sur la foi d'une « inscription apocryphe », attribuent la Vénus de Milo à l'époque hellénistique. On sait que ce débat est devenu une sorte de querelle internationale, et qu'en Allemagne, on soupçonne les archéologues français d'avoir fait disparaître l'inscription attribuant l'œuvre à Antiochos. — P. 528 [V, p. 193]. Quelques lignes sur la peinture historique: la bataille d'Œnoé ajoutée aux peintures de la Stoa Poikilè (cf. Köhler, *Hermes*, V, 5). — P. 730 et dernière [V, p. 452]. L'allusion à la future Ligue achéenne est développée. L'auteur rappelle que la Grèce épuisée a encore eu la force d'inaugurer le système fédératif, une cité en plusieurs villes.

Il est inutile de surcharger de réflexions ce minutieux inventaire. Ce n'est ni le lieu ni le moment de comparer le livre de M. Curtius aux Histoires Grecques plus récentes de G. Busolt et de Holm. Il suffit de dire qu'il n'a pas à redouter la comparaison, même faite par des juges moins complaisants que n'est censé l'être — par définition — un traducteur.

A. Bouché-Leclercq.

---

357. — Theodor Bergk, **Griechische Literaturgeschichte**, vierter Band aus dem Nachlass herausgegeben von Rudolf Peppmüller. Berlin, Weidmann, 1887, un vol. in-8 de XII-580 p. 8 mark.

Ce quatrième volume sera le dernier de cette histoire de la littérature grecque que Bergk est mort sans avoir achevée. Le premier volume, le seul qui ait paru du vivant de l'auteur, date de 1872; il est consacré à la poésie épique. Quand Bergk mourut en 1881, on trouva plus d'un millier de pages sur lesquelles il avait préparé la continuation de cet ouvrage. Il faut noter que toutes ces pages ont été écrites avant les années 1873-1874. De ce millier de pages on a fait trois volumes; le premier a paru en 1883, le second en 1884, le troisième est celui dont

nous rendons compte aujourd'hui. Les deux premiers volumes, qui forment les tomes II et III, de l'œuvre prise dans son ensemble, ont été édités par Gustav Hinrichs; ce savant est mort au mois d'avril 1886; c'est ainsi que M. R. Peppmüller a été chargé de la publication du tome quatrième. Les deux éditeurs étaient heureusement choisis; ils étaient connus tous les deux par des travaux intéressants sur les poètes épiques; sans parler de nombreux articles qu'ils ont publiés dans les revues sur ce sujet, Hinrichs avait été chargé de la réimpression de l'Odyssée de Faesi dans la collection Weidmann [1]; M. Peppmüller a donné tout récemment une nouvelle édition des Prolégomènes de Wolff; de plus, chacun de ces deux savants avait déjà été appelé à prendre part à la publication des œuvres posthumes de Bergk. On doit à Hinrichs la publication de *Fünf Abhandlungen zur Geschichte der griechischen Philosophie und Astronomie* et des *Beiträge zur Römischen Chronologie;* M. Peppmüller a édité les *Kleine Philologische Schriften*, où il a ajouté une biographie bien faite et très intéressante de Bergk.

Il faut reconnaître que la tache de M. P. était particulièrement difficile; ce dernier volume présente encore plus que les précédents, les caractères d'une œuvre incomplète et fragmentaire. Dans les deux autres, il y avait des parties traitées avec une certaine ampleur; le tome II contient sur la poésie lyrique des pages telles que l'auteur de l'édition des *Poetæ lyrici Græci* pouvait seul les écrire. Le tome III est consacré uniquement à la tragédie; malgré quelques parties négligées et quelques lacunes regrettables (l'étude sur l'Orestie d'Eschyle par exemple manque), ce volume est peut-être encore plus important; c'est une des parties que l'auteur avait le mieux préparées; Bergk a donné en 1858 une édition de Sophocle dans la collection B. Tauchnitz et on a la certitude que dès 1854 le plan de son ouvrage sur la Littérature grecque était déjà arrêté. Le quatrième volume au contraire ne contient guère que des fragments; il y en a un heureusement qui a une certaine étendue, c'est la partie consacrée à la comédie, p. 1-237. Ici Bergk se retrouvait sur son terrain; la comédie et la poésie lyrique sont les deux parties de la littérature grecque dont Bergk s'est le plus longtemps occupé. En 1838, il publia un ouvrage qui reste encore un des plus importants qui aient été écrits sur le sujet, le *Commentationum de reliquiis comoediae atticae antiquae libri duo;* en même temps il avait été chargé par son beau-père Meineke de la publication des fragments d'Aristophane; ce travail parut en 1840; il forme le tome deuxième des *Fragmenta comicorum graecorum;* enfin en 1851 Bergk donna dans la collection Teubner une édition d'Aristophane. Dans cette rapide histoire de la comédie grecque, que contient le volume

1. M. Hinrichs a composé aussi le traité d'épigraphie grecque dans le manuel d'Iwan Müller.

dont nous rendons compte [1], il y a des parties très intéressantes, quelques vues personnelles; malheureusement l'on sent que la dernière main n'a pas été mise à ce travail et qu'il y a bien des parties qui ne sont que de sommaires résumés. Les chapitres suivants sont consacrés à la prose, d'abord aux historiens, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Ephore, Théopompe; puis aux orateurs depuis Antiphon jusqu'à Démétrius de Phalère et Démocharès; enfin aux philosophes, Socrate, Héraclite, Démocrite, Platon, Aristote. Viennent ensuite deux appendices, l'un de 20 pages sur la poésie alexandrine; l'autre de 38 pages sur toute l'époque qui s'étend depuis l'an 146 avant J.-C., date de la conquête romaine jusqu'à l'avènement de Justinien en 527.

Nous signalons en particulier les jugements sur la comédie moyenne et sur la comédie nouvelle, et les articles consacrés à Alexis, Ménandre, Hérodote.

Albert MARTIN.

---

358. — Wilhelm DEECKE. **Die Falisker,** eine geschichtlich-sprachliche Untersuchung. Strasbourg, Trübner, 1888, XVI-297 p., in-8, avec une carte et 4 planches. 10 mark.

On peut se demander s'il y avait lieu d'écrire vraiment un ouvrage d'ensemble sur les Falisques. Leur histoire militaire n'est guère qu'une petite partie de l'histoire romaine, prise à rebours. Leur civilisation, assez rudimentaire, n'était qu'un reflet de celle de leurs voisins du nord, les Étrusques, ou de leurs voisins du midi, les Romains. On la connaît, assez mal, d'ailleurs, et, comme leur religion, surtout par les témoignages cent fois cités des écrivains latins. Les inscriptions trouvées sur leur territoire sont ou étrusques, ou à peu près latines, et ne nous fournissent pour ainsi dire aucun renseignement : la plupart, d'ailleurs, ne contiennent que quelques lettres à demi-effacées ou des noms propres souvent d'une lecture douteuse.

Voici, en résumé, le contenu du livre de M. Deecke : I Description du pays des Falisques dans son état actuel (clairement faite et accompagnée d'une bonne carte), et d'après les documents de l'antiquité; — II Histoire des F.; — III Leur civilisation; — IV Les F. en Campanie, en Étrurie et dans le Picenum; — V Inscriptions; — VI Alphabets; — VII La langue falisque (vocabulaire, phonétique, flexion, dérivation et composition); — enfin un *excursus* intéressant sur les noms de famille italiques.

Les chapitres V à VII occupent naturellement la plus grande partie de l'ouvrage. Le chap. V comprend le commentaire détaillé de 105 ins-

---

1. Nous signalons à propos d'Epicharme, une nouvelle explication du vers d'Horace, Epîtres II, 58; Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi; le mot properare ne peut ici s'entendre que d'un travail précipité et hâtif; c'était un des défauts d'Epicharme et Plaute l'a imité.

criptions. Les restitutions hasardées y abondent. On se demande vraiment à quoi peuvent servir des notes comme celle-ci, qui n'est pas seule de son espèce (n° 18, ...*pan*......*cail*...) : « On peut songer à quelque chose comme [*pu*]*pa N*[*umerii*] ou *N*[*umici*] *Cael*[*ii*]; mais la lacune est peut-être aussi plus considérable. » On peut songer à bien d'autres choses encore ; c'est perdre son temps que de s'y arrêter.

D'autres parties du commentaire sont plus instructives ; ainsi à propos de l'inscription n° 36 (Zvetaieff, *Inscr. Ital. med. dialect.* n° 68 = *Inscr. It. inf.* n° 70), M. D. reproduit d'intéressantes observations de phonétique syntactique qu'il avait déjà publiées dans le *Rheinisches Museum* et ailleurs.

L'inscription n° 34 est celle qui fut communiquée il y a deux ans, à deux exemplaires, à l'Institut archéologique allemand de Rome : *foied uino pipafo* (*pafo* sur le second exemplaire) *kra karefo*. M. D. la considère comme l'œuvre d'un faussaire, sans doute avec raison. Il est certain que presque tous les mots en sont sujets à caution, surtout le premier, *foied*, qui semble une très malheureuse adaptation du latin *hodie* à la phonétique falisque. Mais, d'autre part, les faussaires sont généralement moins maladroits, et peut-être convient-il de réserver son jugement sur la question d'authenticité.

L'inscription n° 62 (Zvet., *I. I. med.* n° 70 — *I. I. inf.* n° 72) est de beaucoup la plus considérable qui nous ait été conservée. M. D. la croit en vers : je suis tout disposé à lui donner raison [1] ; mais quels sont ces vers? Pour M. D. ce sont des saturniens rythmiques. Le malheur est, même en adoptant ce point de vue, que nous ne connaissons pas l'accentuation du falisque : il est vrai que la langue de l'inscription étant toute latine, on peut, sans trop s'aventurer, attribuer au falisque l'accentuation du latin. Outre ces deux concessions, il faut en faire une troisième, beaucoup moins facile : c'est d'admettre deux accents dans les composés *gónlégium* (*collegium*), *góndécorant* et un seul dans les mots également composées *acíptum* et *comuíuia* : il y a là une contradiction vraiment « surprenante », comme dit M. D.; elle prouve simplement qu'il a fait fausse route, et que sa manière de scander n'est pas la bonne. D'ailleurs, il n'est nullement prouvé que *collegium*, en falisque pas plus qu'en latin, ait jamais eu deux accents.

Tout ce qu'il y a d'arbitraire dans la conception que M. D. se fait d'une unité falisque apparaît clairement au chap. VII, dans la juxtaposition par ordre alphabétique des mots empruntés aux différentes inscriptions, les une à peu près étrusques, les autres latines ou peu s'en faut, trouvées sur le territoire falisque. On voit figurer côte à côte dans ce glossaire de la « langue falisque » *θanacuil* et *Turpilius*, *Urχosna* et

1. L'ordre des mots et la disposition matérielle des lignes l'indiquent suffisamment. La première ligne : *gonlegium quod est aciptum aetatei agend*[*ae*], scandée prosodiquement, a une structure tout à fait analogue à celle du saturnien type : *Dabunt malum Metelli Naeuio poetae*.

Volumnius, *lautnata* et *loferta*,. La grammaire qui termine le chapitre sera surtout utile comme répertoire : les explications phonétiques qui y sont mêlées sont d'ordinaire assez aventurées. Je relève, p. 260, une erreur formelle : le *d* ne manque en « vieil ombrien » que dans l'écriture ; dans la prononciation il était resté distinct du *t* comme le prouve la comparaison du « nouvel-ombrien »

L'erreur initiale de M. D. est d'avoir cru à l'existence d'une unité falisque nettement distincte du domaine latin et du domaine étrusque. On peut lui reprocher aussi d'avoir délayé en 300 pages ce qui, plus condensé, aurait pu être instructif. La seule utilité du livre consiste dans quelques nouvelles lectures (d'ailleurs sans importance aucune) proposées par le fils de l'auteur, qui a revu sur les lieux la plupart des inscriptions, puis dans la réunion des textes anciens et dans les catalogues de faits grammaticaux. Mais on ne peut dire que le nouvel ouvrage de M. Deecke ait fait faire un pas à la science.

Louis Duvau.

---

359. — **Les Prologues de Térence** (thèse pour le doctorat), par Philippe Fabia. Paris, E. Thorin. Avignon, J. Roumanille, in-8, IV-322 p.

Voici un ouvrage moitié philologique et moitié littéraire qui mérite une mention fort honorable. Elève de M. Max Bonnet, l'auteur possède les bonnes méthodes de travail. Il est bien au courant des recherches antérieures et connaît à fond un sujet qu'il a médité quatre ans. Il a de la conscience et de la pénétration ; sa thèse tient plus qu'elle ne promet : car il arrive à des conclusions générales sur les procédés dramatiques, sur la nature du talent et sur le caractère de Térence. Il fera bien de se défier des déductions qui, en apparence rigoureuses, prétendent éclaircir des points destinés à rester toujours obscurs; ainsi il établit bien la genèse et le développement de la légende qui fait de Scipion et de Lélius les collaborateurs de Térence; mais qu'y avait-il au juste sous ces bruits de collaboration et dans quelle mesure le poète a-t il profité des conseils de ses amis, c'est ce que nous sommes condamnés à ignorer. On se défie d'un critique qui, vivant de nos jours, décrit la polémique d'un auteur ancien comme s'il était dans sa confidence et qui prétend percer ses intentions secrètes mieux que ne l'ont fait ses contemporains.

Il y a des points sur lesquels je serais difficilement d'accord avec M. Fabia : très conservateur en ce qui concerne la critique verbale, il repousse la méthode aventureuse qui consiste à ouvrir des lacunes dans un prologue pour y insérer des vers d'un autre prologue ; on est certainement libre de ne pas approuver les transpositions de M. Dziatzko ; mais il est impossible de souscrire à une assertion comme celle-ci p. 26. « Les prologues de Térence, à peu près exempts des altérations qui entachent beaucoup de textes anciens, nous sont parvenus dans un état presque parfait de pureté ». Dans le Prologue de l'*Hautontimorumenos*

au v. 3 la transposition indiquée dans les scholies du Bembinus : « Id deinde dicam, primum quod veni eloquar » est très satisfaisante; mais les v. 7-9 continuent malgré l'explication conjecturale donnée p. 124 à faire difficulté. Le v. 9 du prologue de l'*Eunuque* tel que l'écrivent les mss. est bien singulier. Il est au moins bizarre que dans le prologue du *Phormion* v. 24 sq. Térence se désigne ainsi : « Adporto novam Epidicazomenon quam vocant comœdiam Graeci, *Latini* Phormionem nominant ». Autre chose est de repousser des conjectures qu'on ne trouve pas heureuses, autre chose de méconnaître des altérations qui semblent évidentes.

M. F. est aussi bien optimiste dans la question de la *Contamination* chez Térence, c'est-à-dire de l'utilisation d'un original secondaire à côté de l'original principal, p. 218 « Térence a usé d'un procédé légitime, il en a fait un usage irréprochable. Sans détruire l'unité, il a su accroître la variété; sans manquer aux exigences de l'art, il a rendu ses œuvres plus agréables au public. Une telle conduite mérite t-elle autre chose que des éloges? » En réalité, sans parler des points de suture qui sont parfois visibles, l'introduction de personnages nouveaux ne va pas toujours sans inconvénients. Ainsi Charinus dans l'*Andria* a une scène intéressante IV, 1 ; mais je ne partage pas l'engouement de M. F. pour ce second amoureux qui ne sait que se lamenter; sans doute l'unité d'action n'est pas rompue, mais si l'intérêt ne se disperse pas, cela tient à ce que Charinus n'en excite guère. L'intervention de Gnathon et de Thrason dans l'*Eunuque* donne lieu à deux scènes de 1[er] ordre : celle où Gnathon expose ses principes sur le parasitisme, II, 2 et celle où Thrason fait le siège de la maison de la courtisane, IV, 7. Mais que faire de Thrason à la fin de la pièce? Térence qui n'a pas osé le laisser purement et simplement de côté, ne se tire d'affaire que par une bouffonnerie qui nuit singulièrement au caractère de Phaedria. Phaedria sera l'amant en titre de la courtisane : Thrason demeurera pour payer la dépense. Dans les Adelphes, — malgré une explication assez ingénieuse p. 203 — on sera toujours étonné d'assister acte II sc. 1, à la fin de la scène du rapt annoncé dans le 1[er] acte et qui en fait en partie le sujet.

Sur d'autres points, la thèse de M. Fabia prête le flanc à la critique; ce n'en est pas moins un travail soigné et bien fait.

A. Cartault.

---

360. — **Etude sur les sermons d'Honorius III.** Thèse pour le doctorat en théologie présentée à la Faculté catholique de Lyon, par Félix Vernet, prêtre du diocèse de Valence. Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, grand in-8 de xi-118 p.

Après avoir très bien résumé la vie de Cencio Savelli et rappelé les principaux travaux dont cette vie a été l'objet en Allemagne, en France et en Italie, M. l'abbé Vernet étudie spécialement dans Honorius III le

prédicateur, lequel posséda quelques-unes des meilleures qualités de la chaire. Cette étude est complètement neuve, car si Honorius pontife romain est peu connu, Honorius orateur est à peu près ignoré. En six chapitres substantiels, l'abbé V. retrace l'histoire des sermons d'Honorius, examine la méthode du prédicateur, recherche sa théologie (qui a un air de famille avec celle de saint Thomas, lequel a pu connaître les sermons du pontife et s'en inspirer), apprécie le savoir d'Honorius d'après ses sermons, [1] décrit l'état de la société au XIIIe siècle, d'après les mêmes sermons, enfin les juge au point de vue littéraire [2], signalant leurs imperfections, mais louant leurs mérites, la fermeté de la touche, la rigueur de la pensée, l'excellence de la doctrine. La thèse de M. l'abbé Vernet, judicieuse et consciencieuse, est un intéressant chapitre de l'histoire de la prédication, au moyen âge, en Italie, bien digne d'être dédié au savant travailleur, Ulysse Chevalier.

T. DE L.

---

361. — **Carteggio di Vittoria Colonna,** marchesa di Pescara, raccolto e pubblicato da Ermanno FERRERO e Giuseppe MÜLLER. Turin, Loescher, 1889, in 8 de XXXII-394 p. Prix : 7 fr. 50.

Plusieurs travaux ont paru en ces derniers temps sur Vittoria Colonna. J'ai parlé ici (1889, t. I, p. 11) de celui de M. A. Morpurgo, de Trieste ; un écrivain anglais, Mme A. Lawley, a consacré au sujet tout un volume (Londres, 1889) ; enfin, MM. Ferrero et Müller, professeurs à l'Université de Turin, viennent de publier le *Carteggio* complet de la marquise de Pescara. Ce sont toutes les lettres conservées, publiées ou inédites, écrites par Vittoria ou reçues par elle de ses amis, qui montent au nombre de 185. Beaucoup sont de simples billets ; beaucoup aussi sont étendues et importantes, et permettent d'ajouter au livre de Reumont, sinon autant de points de vue nouveaux qu'on l'aimerait, au moins quelques détails biographiques et moraux intéressants. Les noms des principaux correspondants disent assez, d'ailleurs, le prix de la collection ; on y trouve Bembo, Castiglione, Giovan Matteo Giberti, Alfonso d'Avalos, Pietro Aretino, Ascanio Colonna, la reine de Navarre, le cardinal Morone, Michel-Ange, etc. (Je signale aux éditeurs la copie d'une lettre du cardinal Pole à la marquise, dans le *Vat. 5967*, f. 318 ; il y aurait à vérifier si c'est, comme je le suppose, la même que la lettre CXXXIX, fournie par une copie de Venise et par Quirini.) Le volume est terminé par un appendice relatif au procès de Pietro Carnesecchi devant le Saint-Office, et

1. Honorius était helléniste et hébraïsant, mais il fut loin d'être un bon étymologiste. L'abbé V. donne (p. 68) « d'inoubliables spécimens » des erreurs de son héros en cette matière.

2. Honorius III (p. 111) déposa un évêque parce qu'il n'avait pas étudié Donat, ce qui rappelle un peu l'Alcibiade du bon Plutarque donnant un soufflet à un maître d'école qui n'avait pas d'Homère.

par une note de M. D. Tordi sur la tombe de Vittoria (à l'église détruite de l'ancien monastère de S. Anna, à Rome). La reproduction d'une médaille iconographique et d'un autographe ajoutent de l'intérêt au volume, que recommandent, d'autre part, les soins apportés au texte, à l'annotation et à l'information bibliographique. La correspondance de Vittoria Colonna ainsi publiée est, en même temps qu'un monument nouveau à la mémoire de la plus illustre des femmes italiennes, un excellent instrument d'étude mis à la portée des travailleurs.

Je peux ajouter une observation à la p. xx de la préface. Les éditeurs du *Carteggio* ont cherché en vain, disent-ils, dans le ms. *LXI*, *3*, de la Bibliothèque Barberini, une lettre de Vittoria à Bembo et une autre de Giberti à Vittoria; ces pièces et quelques autres marquées au catalogue ne s'y trouvent plus. Cette simple note nous révèle un véritable pillage, subi par les collections d'autographes de la Bibliothèque Barberini; aucune des personnes qui y ont travaillé ne sera surprise qu'il ait pu avoir lieu; il faut néanmoins le déplorer et le flétrir. Pour ce qui est du manuscrit en question, je l'ai tenu dans les mains encore intact, en 1884, et j'y ai transcrit précisément la lettre à Bembo, regrettée par les éditeurs; je peux les rassurer sur la lacune qu'ils craignaient de laisser dans leur recueil : le document est identique à celui qu'ils publient d'après une bonne copie, sous le n° CLX, p. 271. Cette indication pourra servir, à l'occasion, à faire reconnaître la pièce volée. Quant à Giberti, je trouve seulement dans mes notes l'indication de six lettres de lui appartenant au *Barber*. *LXI*, *3*, et datées de 1531 à 1542; il y en avait une à Bembo, de 1539, une au cardinal de Ferrare, de 1540 et la lettre à Vittoria Colonna était de 1542.

P. DE NOLHAC.

---

362. — H. PIGEONNEAU. **Histoire du commerce de la France.** Tome II. *Le seizième siècle. — Henri IV. — Richelieu.* Paris, Cerf, 1889, 483 p. 7 fr. 50.

M. Pigeonneau réalise en lui l'heureuse alliance de l'économiste et de l'historien — *res olim dissociabiles.* C'est dans les phénomènes économiques qu'il cherche et découvre la raison des institutions politiques et sociales. Cette méthode originale et sûre, il l'applique dans ce second volume de son œuvre avec autant de bonheur que dans le précédent, mais avec plus d'ampleur : car le cadre de son étude s'agrandit.

Avec le XVI[e] siècle, la France inaugure une nouvelle phase de son développement : d'une part, elle ressent le contre-coup des grandes découvertes; de l'autre, elle s'assimile en partie la civilisation italienne. Mais, outre ces influences extérieures, il s'est accompli, dans le régime intérieur de la France, une transformation naturelle et fatale (p. 16). L'auteur fait ressortir cette vérité moins banale qu'on ne pense.

Parmi les conséquences des découvertes, M. P. insiste sur la plus grave, la brusque augmentation du numéraire; il en suit la répercus-

sion dans toutes les classes de la société, et nous révèle ainsi la cause la plus sensible du changement qui affecte les rapports de la noblesse avec la royauté : la valeur des terres ayant baissé, l'aristocratie foncière dut se vendre à la royauté pour des pensions, des charges et des bénéfices ecclésiastiques. En Allemagne, elle s'indemnisa aux dépens de l'Eglise, et voilà pourquoi les princes de l'Empire s'enthousiasmèrent pour la Réforme. Déjà s'annoncent la puissance et le culte si moderne de l'argent, qui se traduisent par une théorie économique, le mercantilisme.

M. P. n'attribue pas une moindre part, dans la rénovation commerciale et industrielle de notre pays, à l'Italie où les Français puisèrent, avec le raffinement des mœurs, le goût du luxe ; le travail national dut satisfaire à des besoins nouveaux. Grâce aux relations avec l'Italie, qui se concentraient presque exclusivement à Lyon, les intérêts français demeurèrent pour longtemps encore tournés vers le bassin méditerranéen, et à peu près étrangers à celui de l'Atlantique. Parmi les riverains français de l'Océan, les Normands seuls tentèrent l'accès du Nouveau-Monde. Encore M. P. ne croit-il pas à la légende qui fait des marins dieppois les devanciers de Vasco de Gama et de Christophe Colomb.

M. P. fait honneur du progrès et de la prospérité du royaume à la sage administration de Louis XII, voire de Louis XI. Il est plus sévère pour François Ier qui pratiqua le premier, à la vérité, une politique commerciale, mais sans suite et par boutades. L'article essentiel, pour ne pas dire unique, de ce programme est la protection de l'industrie de luxe française de manière à rebuter la concurrence italienne. Ce système réussit. M. P. raconte à ce propos la naissance et les premiers bégaiements de la doctrine protectionniste et résume la législation douanière du XVIe siècle. Il démontre qu'à ces mesures le pouvoir royal gagna plus que le commerce et l'industrie. Le résultat le plus clair de l'action gouvernementale en matière économique fut la création d'offices, c'est-à-dire un expédient financier. L'auteur juge avec raison que ce résultat manque de grandeur. Aussi condamne-t-il avec rigueur la dynastie des Valois qui éleva cet abus à la hauteur d'une institution ; il l'accuse encore d'avoir découragé l'esprit d'initiative et d'aventure dont la nation était suffisamment douée et dont elle fit preuve en Orient et dans le Nouveau-Monde.

L'errement inauguré par François Ier et Henri II, la vente d'offices entraîna une conséquence sociale des plus graves : dès lors, le fonctionnarisme sévit parmi la bourgeoisie ; elle en souffre encore.

Il n'est pas étonnant que le XVIe siècle se terminât au milieu d'une crise économique intense, due principalement à la dépréciation du numéraire. Les contemporains en cherchèrent les causes et les remèdes. M. P. analyse et compare les opinions, on dirait presque les écoles en présence. Il constate que de cet apparent désordre d'idées et de procédés se dégage la belle ordonnance administrative du XVIIe siècle. L'unité des monnaies, des poids et mesures, de législation et juridiction commerciale, a préludé et présidé à l'unité monarchique.

On voit par quel lien solide M. P. rattache l'histoire économique du xviie siècle à celle de l'époque précédente. Ce n'est pas un de ses moindres mérites que de savoir faire à chacun sa part. C'est ainsi qu'il apprécie à sa véritable valeur l'œuvre de Henri IV. Certes, après les travaux de MM. Poirson et Fagniez, M. P. ne se flatte pas de donner du neuf. Il parvient cependant à rafraîchir ce sujet, en étudiant de près les hommes, sans négliger les actes. Il caractérise le rôle et le personnage de Sully avec plus de modération sans aucun doute et plus de justice peut-être que d'autres historiens : il le représente comme un très honnête homme qui, à l'amour de son pays, joignait celui des charges et des traitements; c'est là, pour nombre d'hommes d'États, un précédent illustre. M. P. défend Sully contre des reproches immérités : si les douanes intérieures ne furent pas supprimées, Sully obéit, en les maintenant, non pas à ses préjugés, mais à des nécessités politiques et fiscales; M. P. met en relief la lutte du ministre contre l'instinct particulariste et prohibitionniste des provinces. Après Sully, l'auteur présente ses deux principaux collaborateurs, Olivier de Serres, « agronome officiel » de Henri IV et Barthélemy Laffemas « son ministre de l'industrie et du commerce », ce dernier théoricien ardent, auteur d'un plan de réformes qui aboutissait au socialisme d'État, et qui effarouchait le bon sens du roi. Henri IV déploya, dans les questions d'affaires, son éclectisme pratique qui le servit si bien ailleurs : il concilia dans les faits les tendances opposées de Sully et de Laffemas, surtout en ce qui concerne le commerce extérieur. M. P. distingue les deux « écoles » (p. 313), il se complaît à la critique des dogmes économiques, auxquels il ne manqua que d'être codifiés. De cet examen, l'auteur conclut que les idées économiques se modifièrent du xvie au xviie siècle comme les idées philosophiques et religieuses; par exemple sur la colonisation et sur tous les problèmes en général. Il signale cette évolution dans le *Traité de l'Économie politique* de Monchrétien, et surtout dans les Cahiers de 1614.

Richelieu adopta plusieurs de ces nouveautés, mais il n'en exécuta qu'une faible partie, la politique ayant absorbé son activité. Mais M. P. proteste contre l'injustice des historiens, qui ont omis ce côté de l'œuvre de Richelieu. Ne nous en plaignons pas : car cette injustice est ici réparée. Avec les *Mémoires* et le *Testament politique* du cardinal, M. P. dresse ce curieux programme qui se résume dans la conversion des rentes, la réduction des gages des officiers de finance, mesure qui déjà se justifiait; dans le remplacement de la taille par des impôts indirects, combinaison révolutionnaire que la Constituante s'appropria. S'il eût été désirable que la plupart des créations maritimes et coloniales de Richelieu demeurassent aussi à l'état de projet, on en relève quelques-unes dignes d'un meilleur sort : l'amélioration des ports, l'accroissement de la flotte, et même le Code Michau, que M. P. définit « un acte de navigation » dirigé contre les Anglais et les Hollandais, et

qui fut appliqué, non sous forme de loi ni en bloc, mais par des ordonnances, spéciales et en détail.

M. P. ne se contente pas d'exposer et d'apprécier en eux-mêmes les faits économiques : il en déduit les effets sociaux. Il n'oublie pas son devoir d'historien. Au milieu du XVIIe siècle, la noblesse est matériellement ruinée et par là même moralement abaissée ; la bourgeoisie continue son ascension ; le commerce est ennobli avant d'être anobli. Mais l'auteur ne se félicite qu'à demi de cette transformation, qui consomme l'avènement de la féodalité bourgeoise.

Est-il téméraire de dire que M. Pigeonneau a renouvelé en quelque façon l'histoire de France aux XVIe et XVIIe siècles, non par l'appoint de documents inédits, mais en solidarisant deux ordres de phénomènes que jusqu'alors, ce semble, l'on redoutait de confondre ? Son exemple prouve que si la tâche de l'historien devient plus complexe, elle devient du même coup plus féconde. Il importe maintenant que l'enseignement classique de l'histoire non seulement s'enrichisse des notions, mais s'inspire de l'esprit de ce livre.

B. AUERBACH

LE NOUVEAU PAPYRUS D'HYPÉRIDE.

La *Revue critique* a publié dans son dernier numéro (24 juin) un article de Th. Reinach sur le nouveau papyrus d'Hypéride. Avec les corrections proposées par l'auteur, nous avons maintenant le texte définitif des deux colonnes publiées par M. Revillout. Un mot pourtant me semble devoir être changé. Dans la colonne III, l. 14, au lieu de διαλυθήσεται qui est une conjecture de Weil, je proposerais διοικήσεις. Le papyrus porte Δ.... HCEI. : la lacune semble trop étroite pour αλυθ, et l'iota paraît certain. Enfin le sens est plus complet avec le verbe διοικήσεις. On lirait donc : *καὶ πολλῷ πλείω φορτία ἐστὶν τούτων ἐν τῷ ἐργαστηρίῳ καὶ ἀλάβαστροι καὶ ζμύρνα — καὶ ἄλλ' ἅττα ὀνόματα λέγων —, ὅθεν πάντα ταῦτα διοικήσεις ῥᾳδίως*. Plus loin nous rencontrons le même verbe, dans la col. IV, l. 3-4. Le client d'Hypéride raconte qu'il a bien écouté la lecture de l'acte, mais qu'il était surtout pressé de régler l'affaire pour laquelle il était venu, *ἔσπευδον μέντοι ἐφ' ὃ ἧκον τοῦτο διοικήσασθαι*. Le sens est le même dans les deux phrases. Outre que la seconde personne du futur est plus vive que la forme passive διαλυθήσεται, le mot est aussi plus habile, précisément parce qu'il est plus vague.

B. HOUSSOULLIER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 13e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, qui vient de paraître, contient les articles suivants : *Dilectus* (Cagnat) ; *Dimachae* (Dosson) ; *Dimidia sextula, Diobolium, Dios Kodion, Distaterum, Dodecadrachmum*, (F. Lenormant) ; *Dioikesis, Diomosia, Diortothères, Dokimasia* (Caillemer) ; *Divortium* (Caillemer et Baudry) ; *Domicilium* et *Dominium* (Baudry) ; *Dioecesis, Dis pater* et *Dius fidius* (Jullian) ; *Diogeneia, Diogeneion, Diokleia, Dionè, Dipanamia, Diphtera, Dipoleia, Doliare opus, Dolium* (Pottier) ; *Diogmitae, Diomédès, Diomeia, Discus, Dividiculum, Doctor, Dodrans, Dolabra, Dolo, Domus divina, Dona militaria* (Saglio) ; *Dionysia* (Jules Girard) ; *Dionysiaci artifices* (Foucart) ; *Dios bous* (H.) ;

Dioscuri (S. Reinach et M. Albert); *Dolichenus Deus* (S. Reinach); *Diploma* (Thédenat); *Diptychon* et *Dispensator* (Bloch); *Directarii, Dolus malus, Dominus, Domo interdicere* (Humbert); *Dithyrambus* (Castets); *Divinatio* (Bouché-Leclercq); *Domus* (Monceaux); *Donarium* (Homolle).

— A peine avions-nous rendu compte du XVIe fascicule des *Correspondants de Peiresc* que le XVe nous arrivait, avec un léger retard. Il est consacré à *Thomas d'Arcos*, ce Provençal voyageur et curieux qui fut pris sur mer par les corsaires en 1628 et qui se fit musulman. M. Tamizey de Larroque publie ou plutôt republie les lettres du renégat à Peiresc que Fauris de Saint-Vincens avait déjà données dans le *Magasin encyclopédique*. On y voit Arcos-Osman envoyer de Tunis à Peiresc, par l'entremise du Toulonnais Aycard, des manuscrits, des camées, des poids anciens, des médailles romaines et puniques, des livres, diverses productions du pays, et les dents d'un prétendu géant dont le squelette fut découvert en 1630, près des ruines d'Utique. Arcos joint à ces envois des manuscrits dont il est l'auteur. Il craint que son apostasie ne lui ait fait tort auprès de Peiresc et « soupçonne que le changement de son habit ne lui ait fait changer son affection en bienveillance. » Mais M. Tamizey de Larroque ne se borne pas à reproduire ces documents dans son introduction; il a eu la bonne fortune de trouver à la Bibliothèque nationale des lettres inédites de Thomas d'Arcos à Peiresc (30 juin 1633-17 avril 1636), et son petit recueil ne paraîtra pas moins intéressant que celui de Fauris de Saint-Vincent. Il peut d'autant mieux l'espérer que M. H. D. de Grammont qui connaît si bien les choses africaines, lui a donné un certain nombre de notes et qu'« aujourd'hui la Tunisie, civilisée par notre influence et de plus en plus prospère et florissante à l'ombre de notre drapeau, n'est plus pour nous une terre étrangère, et que nous pouvons dire d'elle, comme de sa sœur aînée, notre belle et inappréciable Algérie : c'est une nouvelle France. »

— Le troisième volume de l'*Histoire de la littérature en Occident*, d'Ebert, paraît à l'instant en traduction française chez notre éditeur, Ernest Leroux; on ne saurait trop louer le zèle et la promptitude des traducteurs, MM. James Condamin et Joseph Aymeric; nous reviendrons bientôt sur leur travail que nous ne faisons qu'annoncer.

— La notice de M. F. Picavet sur *Ludovic Carrau* qui avait paru dans la « *Revue internationale de l'enseignement* » du 15 avril, a été publiée à part : l'auteur a réussi, comme il y tendait, à faire connaître plus complètement un des meilleurs représentants de notre enseignement philosophique; il retrace la vie de Carrau qui a été un des collaborateurs de notre *Revue*, et il analyse et apprécie d'une façon très intéressante les livres et les articles du regretté professeur.

— M. Picavet vient en même temps de découvrir dans les Archives de l'Institut les deux Mémoires sur *l'influence de l'habitude* de Maine de Biran qu'on croyait perdus depuis plus de trente ans.

ALLEMAGNE. — La collection Kürschner (Berlin et Stuttgart, Spemann) à laquelle nous consacrerons bientôt un article, s'est augmentée, depuis notre dernier compte-rendu, d'une vingtaine de volumes : quatre de Gœthe, trois de Lessing (parmi lesquels la *Dramaturgie de Hambourg*), et un volume d'Immermann. M. Max Koch a publié dans la collection les œuvres de Lenau, et M. Prœhle, un volume qui contient des extraits des œuvres d'Alxinger, de Musæus et de Müller d'Itzehoe. La vieille littérature allemande a le plus profité : M. Piper a donné le second volume de sa *Spielmannsdichtung* et un premier volume sur la poésie religieuse au moyen âge; M. Golther a fait paraître une nouvelle édition de *Tristan et Isolde* et de *Flore et Blanscheflur*; M. Hugo Hildebrand, un volume d'extraits des poètes didactiques au temps des croisades; M. F. Vetter, un volume de morceaux choisis de cette même poésie didactique et satirique au XIVe et au XVe siècle; M. Bobertag, un tome qui

contient quatre cents *Schwænke* du XVIe siècle. Enfin, M. W. CREIZENACH a donné à la collection un volume important qui a pour titre *Die Schauspiele der englischen Komœdianten* et M. OESTERLEY, les œuvres d'Opitz *(Martin Opitz, weltliche und geistliche Dichtung)*.

— M. Hermann BREYMANN a fait paraître une édition du *Doctor Faustus* de Marlowe (Heilbronn, Henninger); c'est le cinquième volume de la collection Vollmœller *(Englische Sprach-und Literaturdenkmale)* et la deuxième de l'édition historique-critique des œuvres de Marlowe qui paraît dans cette collection

— La collection des *Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII und XIX Jahrhunderts* que dirige M. Bernhard Seuffert, atteint son trente deuxième volume qui vient de paraître par les soins de M. Richard-Maria WERNER et qui contient *Jules de Tarente* et les fragments dramatiques de Leisewitz (Heilbronn, Henninger).

— La librairie Pauli, de Berlin, publie une édition populaire à bon marché de l'ouvrage du grand état-major allemand sur la guerre de 1870-1871 *(Der Krieg zwischen Frankreich und Deutschland in den Jahren 1870-71, wolfeile Volksausgabe nach dem Grossen Generalstabswerk und anderen amtlichen Quellen bearb. mit Genehmigung des Grossen Generalstabs)*. L'ouvrage se publie par livraisons; huit livraisons ont déjà paru; prix de la livraison, 30 pfennigs.

— M. WILMANNS, de Bonn, a été nommé professeur de langue et littérature allemande à l'Université de Breslau où il succède à M. Weinhold, appelé à Berlin.

— Les barons Ludwig et Alexandre de Gleichen-Russwurm ont donné par acte du 7-10 mai les papiers et la bibliothèque de Schiller aux archives de Gœthe. S. A. la grande duchesse Sophie de Saxe a décidé qu'à dater du jour où serait publié l'acte de donation (13 juin 1889), les archives réunies de Weimar qui lui appartiennent porteraient le nom d'« Archives de Gœthe et de Schiller », *Gœthe — und Schiller — Archiv*.

ANGLETERRE. — M. V. BALL, auteur de la *Jungle life in India*, va publier prochainement chez Macmillan, à Londres, une traduction anglaise des *Voyages dans l'Inde* de J. B. Tavernier, accompagné de notes, d'appendices et d'un essai biographique. Cet ouvrage sera un véritable monument élevé en l'honneur du célèbre marchand sur lequel notre collaborateur, M. Charles JORET, a rappelé l'attention et qu'il a eu le premier le mérite de remettre en honneur.

BELGIQUE. — La *Revue* a rendu compte du 1er fascicule du *Recueil de travaux publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand* (no 10). Le 2e fascicule vient de paraître; c'est une *Histoire de la constitution de la ville de Dinant au moyen âge* par M. H. PIRENNE. Le 3e fascicule (CUMONT, *Sur l'authenticité de quelques lettres de l'empereur Julien*) est sous presse.

CANADA. — M. WHITE, vice-président de la *Society for historical studies* (Montréal), vient d'entreprendre sous ce titre *Canadiana a collection of canadian notes*, une petite revue mensuelle dont le 5e numéro publié en mai 1889, est sous nos yeux : nous y remarquons, entre autres articles, des notes intéressantes de M. John READE sur l'*intendant Hocquart*, et un article de M. CHIPMAN sur *sir William Alexander*.

ITALIE. — A paru chez l'éditeur Sansoni, de Florence, le fascicule II (avril 1889) des *Consulta della Repubblica fiorentina* publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va du 8 mai 1289 au 24 juillet 1290. Il est impossible de pénétrer plus avant qu'on ne le fait, avec ce recueil, dans le détail des affaires de tous les jours, les plus insignifiantes comme les plus importantes, car sur toute chose les citoyens étaient consultés, fût ce sur l'heure où il sera permis aux marchands de poulets de faire leurs acquisitions. Et quand on pense que c'est le XIIIe siècle qui est ainsi percé à jour, on se prend à regretter que l'historien ne trouve pas partout des archives aussi riches et des Gherardi pour lui en faciliter la lecture.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 juin 1889.

Le ministre de l'instruction publique invite l'Académie à lui présenter deux candidats pour la chaire de chinois qui est devenue vacante, à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes, par la mort de M. Jametel, professeur. L'assemblée des professeurs et le conseil de perfectionnement de l'Ecole ont présenté à l'unanimité, pour cette chaire, en première ligne M. Devéria, en seconde ligne M. Camille Imbault-Huart.

L'Académie, après discussion en comité secret, procède au vote pour l'attribution des prix fondés par le baron Gobert.

Le président rappelle : 1° que les lauréats actuellement en possession du premier et du second prix sont M. Elie Berger et M. Cosneau ; 2° que la commission propose, pour le premier prix, M. Noël Valois, et, pour le second prix, M. Auguste Molinier.

Le premier prix Gobert est décerné à M. Noël Valois, par 25 voix, contre 6 données à M. Elie Berger, 6 à M. Auguste Molinier et 1 bulletin blanc.

Le second prix est décerné à M. Auguste Molinier, par 33 voix, contre 4 données à M. Elie Berger.

M. Delisle lit une note intitulée *la Chronique des Tard-Venus.*

Un amateur de Milan, M. C. Morbio, dans un livre publié en 1873, a signalé un manuscrit de sa bibliothèque, écrit, pensait-il, au XVI[e] siècle, et qui contenait, selon lui, une relation originale des faits et gestes des Tard-Venus. On sait qu'on a donné ce nom à des bandes de routiers qui infestèrent le Lyonnais pendant les années 1360 à 1365 environ. Après la mort de M. Morbio, sa bibliothèque fut achetée par M. Ackermann, libraire à Munich. M. le comte Riant, qui ne connaissait le manuscrit de la chronique des Tard-Venus que par la description de M. Morbio, fit à plusieurs reprises des tentatives pour en assurer la possession à la Bibliothèque nationale. Enfin, cette année, les libraires List et Francke, à Leipzig, ont annoncé pour le 24 juin dernier la vente aux enchères de la collection Morbio, y compris la Chronique des Tard-Venus, à laquelle le catalogue de la vente consacrait un article détaillé. M. Delisle, dont les soupçons avaient été éveillés par quelques détails de descriptions imprimées, voulut savoir à quoi s'en tenir sur la valeur d'un document qui, s'il était authentique, avait sa place marquée à la Bibliothèque nationale. Il demanda et obtint des photographies, qui levèrent tous ses doutes. Il suffit de jeter les yeux sur ces fac-similés pour se convaincre que la Chronique des Tard-Venus est l'œuvre d'un faussaire aussi ignorant que maladroit, qui a dû travailler entre les années 1850 et 1870. Ce n'est pas le seul spécimen que ce personnage ait donné de son talent. M. Delisle signale deux autres manuscrits de la même main, l'un au Musée britannique (manuscrit additionnel 30042), l'autre à la Bibliothèque nationale (nouv. acq. fr. 4022). Ce dernier a été donné à la Bibliothèque par feu M. Henri Bordier, le 20 février 1874, « comme échantillon d'imitation moderne des plus grossières. »

Ouvrages présentés : — par M. H. Weil : PHILONIS ALEXANDRINI *libellus de opificio mundi*, edidit Leopoldus COHN ; — par M. Héron de Villefosse : THIOLLIER (F.), *le Forez pittoresque et monumental, histoire et description du département de la Loire et de ses confins* ; — par M. Gaston Paris : AMIAUD (Arthur), *la Légende syriaque de saint Alexis, l'homme de Dieu* (79[e] fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes*).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Seance du 18 juin 1889.

M. Bapst présente quelques observations techniques sur une agrafe en or émaillé du musée archéologique de Mayence qu'il estime d'après les procédés de fabrication être des plus anciens spécimens de l'émaillerie rhenane.

M. Sacaze communique le texte d'une inscription romaine trouvée par lui à Cazarih sur le territoire de l'ancienne Civitas Convenarum (Cominges).

M. Babelon propose une nouvelle interprétation d'une pierre gravée grecque provenant du duc de Luynes et qui lui paraît représenter les Héraclides tirant au sort les villes du Péloponnèse.

M. d'Arbois de Jubainville présente quelques observations sur un passage de Tite-Live concernant la seconde guerre punique qui prouve que le duel conventionnel était usité dès cette époque chez les Celtibères d'Espagne.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 15 juillet — 1889

363. — **Etudes sur les temps anté-historiques,** par le colonel E. CARETTE. Deuxième étude : les migrations. Paris, Alcan, 1888. In-8, 346 p.

Dans la première série de ses *Études*, intitulée *Le Langage* (Paris, 1878), M. le colonel Carette a fait l'exposé de l'étrange méthode dont il nous offre aujourd'hui une nouvelle application. En voici un résumé très bref : « Les réalités anté-historiques avaient eu pour organe l'idiome anté-historique unilitère et bilitère. Défigurées par leur translation dans les idiomes de l'âge historique, elles ont sans doute laissé leur secret aux composants unilitères et bilitères du mot dans la tradition mythique ou mystique. Il semble donc que la lettre et la syllabe revivifiées, c'est-à-dire remises en possession de leur vitalité primitive, replaceraient les traditions mythiques et mystiques de l'antiquité dans le cadre des réalités anté-historiques dont elles sont gardé qu'une impression confuse » (p. 6). Les races de couleur sont caractérisées par trois articulations unilitères, la *gutturale*, la *dentale* et la *labiale*. La race des gutturales est celle de Cham, que M. C. appelle *race akite*; celle des dentales est celle d'Adam *(race adite)*, celle des labiales est celle de Hevah *(race abite)*. Voici maintenant un specimen, qu'on abandonne au jugement du lecteur (p. 241) : « *Mous*, nom du cochon à Madagascar, est l'animal importé (S) par une émigration (M) abite (OU) ou, à un point de vue plus général, par une émigration nautique, car OU-S ou B-S caractérise le navire comme ayant eu la race abite (B) pour inventrice (S.) C'est ce que figure la lettre double Ψ (B-S ou P-S) des Grecs, avec sa coque traversée par une ligne verticale qui représente le mât dans sa partie supérieure et, dans sa partie inférieure, la gaffe ou l'aviron ».

M. le colonel Carette a autrefois bien mérité de l'Algérie et de l'ethnographie algérienne; le *démon de l'étymologie* ne l'a malheureusement pas épargné.

S. R.

364. — **Recueil de textes relatifs à l'histoire des Seldjoucides**, par M. Th. Houtsma, Ling. Pers. et Turc. Lector. Vol. I. Histoire des Seldjoucides du Kermân par Muhammed Ibrahîm. Lugduni-Batavorum, apud E. J. Brill. 1886, xxvi et 212 pages. Vol. II. Histoire des Seldjoucides de l'Irâq par al-Bondârî d'après Imâd ad-dîn al-Kâtib al-Isfahânî. Lugduni-Batavorum, apud E. J. Brill, 1889, L et 324 pages.

Vers le milieu du xe siècle de notre ère, Seldjoûk, fils de Doukâk, de la race turque des Goûs, fut exilé par « un roi des Turcs [1] » de la petite principauté des bords de la mer Caspienne où son prince lui avait confié le commandement des troupes. Le départ forcé de Seldjoûk, son établissement à Djand sur les bords du Yaxarte, à l'est du Khârism, avec une horde de ses partisans, voilà des événements secondaires qui auraient pu tomber dans l'oubli, comme tant d'autres épisodes des histoires locales. Qui eût pu supposer que cet officier d'aventure deviendrait assez célèbre pour que son nom fût connu de ceux mêmes qui ignorent ses titres à une aussi vaste célébrité. Ce sont ses descendants pleins d'ambition et de courage qui ont vaillamment revendiqué leur place au soleil, et qui, à force de volonté, se sont taillé des sultanats dans le monde musulman, et qui, parvenus à la puissance et à la gloire se sont réclamés du vieux chef, d'après lequel ils se sont, appelés les Seldjoûkides d'Iconium, d'Alep, du Kermân, d'Ispahan [2].

Veut-on se rendre compte du mélange de souplesse et d'arrogance, d'astuce et d'audace avec lequel les Seldjoûkides savaient s'imposer aux souverains les moins disposés à les accueillir, il faut suivre dans les années 1035-1041 leurs négociations et leurs combats avec le sultan Gaznévide Mas'oûd. Leur diplomatie est aussi ingénieuse que leur armée est intrépide [3]. Ces barbares se sont vite imprégnés des mœurs des vaincus. La civilisation musulmane, qu'ils sont venus troubler en y apportant un élément étranger, a eu raison d'eux [4]. Ils ont fini par devenir ses défenseurs et ses champions à l'époque des croisades.

M. Th. Houtsma, après avoir publié l'histoire universelle d'Ibn Wâdih surnommé Al-Ya'koûbî, qui comprend l'époque antéislamique et le khalifat jusqu'en 257 de l'hégire (871 de notre ère) [5], s'est demandé si le moment n'était pas venu, les grandes lignes étant tracées, de rechercher les documents originaux sur chacune des dynasties orientales. Nos dépôts de manuscrits ne sont pas riches sous ce rapport, les compilations ayant évincé les œuvres originales. Les confidences de M. Vollers viennent de nous révéler la misère de la bibliothèque khédiviale au Caire, surtout pour ce qui concerne l'Egypte musulmane [6].

1. Ibn Al-Athîr, *Chronicon* (éd. Tornberg), IX, p. 322.
2. Slane dans *Hist. or. des croisades*, I, p. XIII-XVI.
3. A. de Biberstein Kazimirski, *Menoutchehri* (Paris, 1887), p. 98-126.
4. A. Müller, *Der Islam im Morgen = und Abendland*, II (Berlin, 1888), p. 71 et suiv.
5. Lugduni Batavorum, 1883, 2 vol. in-8.
6. *Zeitschrift der deutschen morg. Gesellschaft*, XLIII (1889), p. 99-120.

Notre vieux fonds de Paris fait encore bonne figure dans cette pénurie, et, malgré les efforts faits à coups d'acquisitions pour lui disputer le haut rang qu'il occupe, il le conserve jusqu'à nouvelles trouvailles.

Ce sont les dynasties Seldjoûkides auxquelles M. Houtsma a réservé ses préférences. Il a profité du congrès international des orientalistes, réuni à Leide en 1883, pour faire connaître une chronique turque sur les Seldjoûkides de l'Asie-Mineure [1]. Il a inséré dans le Journal de la Société asiatique allemande de 1885 (XXXIX, p. 362-402) une monographie sur les moins connus des Seldjoûkides, ceux du Kermân. La principale autorité sur laquelle il s'appuyait pour établir la succession des princes et pour fixer les dates était un manuscrit persan de Berlin de la collection Petermann, contenant un manuel de l'histoire du Kermân à partir de la domination seldjoûkide, rédigé en persan au commencement du XVII[e] siècle par un certain Mohammad, fils d'Ibrâhîm, descendant par sa mère de la dynastie persane des Saffarides.

C'est par ce même texte, publié d'après le manuscrit unique de Berlin, que M. H. a inauguré son Recueil de textes relatifs aux Seldjoukides, recueil qui compte déjà deux volumes. Il y a toujours honneur et danger à établir un texte d'après un seul exemplaire, fût-il excellent. Et d'ailleurs il s'agissait d'histoire plutôt que de littérature, et les faits avaient plus d'importance que les mots. Si donc M. H. avait laissé quelques corrections à glaner après lui, je ne lui imputerais pas à crime des péchés aussi véniels. Ce qui me surprend seulement c'est que l'auteur, appelé sur le titre persan Mohammad fils d'Ibrâhîm, soit devenu sur le titre français Mohammad Ibrâhîm.

Le deuxième volume, dans les projets de l'éditeur, devait contenir le texte arabe de l'ouvrage consacré par 'Imâd ad-Dîn Al-Kâtib (1126-1201) aux Seldjoûkides de l'Irâk et du Khorâsân, ouvrage que son auteur a vaguement appelé *Le secours contre la langueur et le recours des créatures* [2]. C'est l'ouvrage qu'Aboû Schâma [3] appelle plus simplement le Livre des Seldjoûkides. Comme tout l'œuvre de 'Imâd ad-Dîn, c'est un livre en prose rimée, où les renseignements sont noyés dans un océan de paroles pompeuses artistement accouplées et où la forme emporte le plus souvent le fond. Ne nous en plaignons pas, car ce sont sans doute les défauts de ce style qui ont fait goûter et qui ont préservé de la destruction sa vaste anthologie poétique dont l'absence constituerait une lacune irréparable dans notre connaissance de la littérature arabe [4], ses récits de faits contemporains où, après avoir beaucoup

---

1. *Actes du sixième congrès international des orientalistes*, 2[e] partie, section I : sémitique (Leide, 1885), p. 367-384. Le tirage à part est daté de 1884.

2. *Recueil*, etc. I, p. IX et X.

3. Aboû Schâma, *Kitâb ar-raudatain*, I, p. 41.

4. Voir sur la *Kharîdat al-kasr*, à laquelle je fais allusion, l'introduction à mon *Ousâma poète*, dans les *Nouveaux mélanges orientaux*, p. 118-119.

élagué, on réserve nombre de détails qu'on chercherait vainement ailleurs [1].

Aussi M. H. se serait-il résigné à publier *Le secours contre la langueur* d'après l'unique manuscrit connu, celui de notre Bibliothèque nationale (supplément arabe, n° 772), si une étude approfondie ne l'avait amené à la conviction que l'abrégé publié un siècle plus tard par Al-Bondârî renfermait tous les éléments essentiels de l'original dont il extrayait la Crème et que cet abrégé en constituait de plus une édition corrigée, débarrassée des scories qui l'encombraient, augmentée d'une foule de paragraphes utiles, sans compter la continuation jusqu'au temps du dernier rédacteur.

'Imâd ad-Dîn lui-même avait déjà pris pour base de son travail un écrit antérieur, les mémoires persans du vizir Scharaf ad-Dîn Aboû Nasr Anoûschirwân ibn Khâlid ibn Mohammad, né vers 1075 à Kain, village situé dans la banlieue de Kâschân [2], mort en mai [3] ou en octobre [4] 1138. L'ouvrage est perdu ; il ne reste de cette première rédaction que le titre plus prétentieux que pompeux « *Le relâchement du temps des hommes en vue et les hommes en vue du temps du relâchement* » [5].

Al-Fath ibn 'Alî ibn Mohammad Al-Bondârî d'Ispahan rattache directement son abrégé, entrepris en 623 de l'hégire (1226 de notre ère) au livre de son devancier immédiat. Il a publié précédemment des extraits de l'*Eclair syrien*, du même auteur, peut-être ceux qui sont contenus dans un manuscrit de Leyde [6]. Sa spécialité est d'accommoder et d'ajuster les productions des autres, à l'instigation de son protecteur, le sultan Ayyoûbite Aboû 'l-Fath 'Isâ, surnommé Al-Malik Al-Mou'aththam « le Roi rendu puissant », fils d'Al-Malik Al-'Adil Aboû Bekr. C'est pour ce même prince également qu'Al-Bondârî a rédigé son abrégé en prose arabe du *Schâh-nâmèh*, le célèbre poème épique persan d'Al-Firdoûsî [7].

M. H., une fois sa décision prise, a établi le texte d'Al-Bondârî

---

1. Ainsi l'ouvrage dont M. le Dr Carlo de Landberg vient de publier le texte sous le titre de : *Conquête de la Syrie et de la Palestine par Salâh ed-dîn* (Leyde, 1888), ainsi l'*Eclair syrien* (*Al-Bark asch-schamî*), dont le cinquième volume est conservé à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford.

2. J'emprunte ce renseignement précis, que je crois inédit, sur le lieu de naissance d'Anoûschirwân à Ibn Tagrîbardî, *An-Noudjoûm* (ms. 661 de l'ancien fonds arabe), fol. 9 r°.

3. Ibn Tagrîbardî, *loc. cit.* (ramadân 532).

4. Ibn Al-Athîr, *Chronicon* (éd. Tornberg), XI, p. 47 (safar 533).

5. Ibn Khallikân, *Biographical Dictionary*, II, p. 493, retourne les deux parties dont se compose ce titre.

6. Manuscrit 824 ; voir *Catalogus*, etc., II, p. 181.

7. La Bibliothèque nationale de Paris en possède deux exemplaires : l'un complet sous le n° 624 de l'ancien fonds ; l'autre ne contenant que la seconde moitié et coté 625 de l'ancien fonds. Celui-ci est relativement ancien, puisqu'il est daté de 754 de l'hégire (1353 de notre ère). Sur le manuscrit de l'Escurial, voir, p. xxxviii, un résumé de ma communication à M. Houtsma.

d'après deux manuscrits : l'un d'Oxford qui passait à tort pour contenir l'arrangement de 'Imâd ad-Dîn, et l'autre appartenant à notre Bibliothèque nationale où il porte le numéro 767 A de l'ancien fonds arabe. Ce dernier manuscrit, copié sur l'autographe de l'auteur, a été achevé en mouharram 660 de l'hégire (décembre 1261 de notre ère). Malgré son antiquité, cet exemplaire, plus écourté que celui d'Oxford, n'a pas servi de base à l'édition de M. H. qui considère la rédaction plus développée reproduite dans l'exemplaire d'Oxford comme la plus ancienne et comme émanant d'Al-Bondârî lui-même. Je ne suis pas convaincu que M. H. ait raison et je croirais plutôt que le manuscrit d'Oxford a été complété par des mains étrangères très habiles qui ont fait entrer dans le texte des annotations marginales, dont quelques-unes peuvent être attribuées à Al-Bondârî.

Sous cette réserve, l'édition de M. H. est telle qu'on pouvait l'attendre de son savoir et de sa conscience. Voici quelques rectifications portant sur des vétilles : Sur le titre (p. 1), le surnom Al-Kâlib de 'Imâd ad-Dîn aurait dû être placé soit avant, soit après Al-Isfahânî, mais ne pouvait en aucun cas manquer (cf. p. 2, 54, 68, etc.). — P. 80 et 151. Je crois qu'il faut lire le nom du célèbre philosophe Al-Gazâlî et non Al-Gazzâlî; cf. la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* XVI, p. 391, d'après le témoignage de sa famille. — P. 132, note *b*, M. H. explique Djauschbek comme équivalent de Dschâweschbâschi « chef des huissiers » chez les Ottomans. Mais pareil surnom n'eût guère convenu à un émir, c'est-à-dire à un chef militaire, atâbek du sultan à Mausil, commandant aux armées de Syrie et du Diyâr-Bekr, ainsi que le personnage est caractérisé par Al-Bondârî. La forme Djauschbek ou plutôt Djoûschbek est tout simplement abrégée de Djouyoûschbek. « Le commandant des armées », ainsi que prononce Ibn Al-Athîr, non seulement dans sa Chronique, mais encore dans son *Histoire des atabeks de Mosul* (voir *Historiens orientaux des croisades*, II, II, p. 37-43). Ousâma, dans son *Autobiographie*, a traduit ce surnom turc en *Amîr al-djouyoûsch* « le Général des armées » et nous a révélé que ce général se nommait Uzbek (voir *Autobiographie*, p. 54 et 57 du texte arabe; *Vie d'Ousâma*, p. 97, note 2). — P. 209, note *b*, M. H., à l'exemple de MM. Karabacek [1] et A. Müller, [2] lit Yâguîbasân ; je continue à croire que M. de Slane est dans le vrai lorsqu'il orthographie Yâguîsiyân et qu'il traduit « celui qui écrase son ennemi »; voir *Hist. or. des croisades*, I, p. 863, et ma *Vie d'Ousâma*, p. 29, note 7; 143, note 1. — P. 245, l. 3, lisez *mouswaddât*, à la neuvième forme, et non pas *mousawwadât*, à la deuxième.

Une observation plus générale. Les Indices ne comprennent pas les noms propres de peuples ou de sectes, comme les Francs, les Allemands (*Alamân*), les Turcs, les Turcomans, les Bateniens, etc. Il y a là une

1. *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellochaft*, XXXI, p. 153.
2. A. Müller, *Der Islam*, II, p. 109, note 4.

question de mesure. Peu importe l'indication des passages pour un nom qui se trouve répété sans cesse. Le chercheur ne gagnerait rien à un amas de chiffres accumulés après un mot, mais il serait enchanté de savoir, par exemple, que les Allemands sont mentionnés une seule fois à la page 225.

Si la constitution du texte fait grand honneur à M. H., sa préface mérite d'être particulièrement signalée. Il y a groupé tout ce qu'il a pu réunir sur les trois auteurs consécutifs, Anoûschirwân, 'Imâd ad-Dîn et Al-Bondârî. Au sujet de ce dernier, il est encore pauvrement renseigné. Le mérite de sa production littéraire semble avoir seul prévalu. Peut-être M. Houtsma sera-t-il assez heureux pour découvrir prochainement quelque document complémentaire concernant Al-Bondârî pour l'insérer et l'étudier dans le troisième volume de son Recueil.

Hartwig DERENBOURG.

---

365. — **De orationibus quæ sunt in Commentariis de Bello Gallico** (thèse de doctorat), par Philippe FABIA. Avenione, J. Roumanille. Parisiis, E. Thorin, in-8, 95 p. 2 fr. 50.

Le *De Bello gallico* est moins un monument d'histoire impartiale élevé pour la postérité qu'un plaidoyer composé par un candidat à la dictature avant l'ouverture de la guerre civile. Les réclamations des ennemis de César nous autorisent à croire qu'il a parfois sciemment altéré la vérité dans le récit des faits. Ce qui est généralement admis pour la narration, M. Fabia prétend le démontrer pour les discours. C'est là surtout que César aurait déployé son habileté consommée et qu'il aurait trouvé le moyen, sans grand souci de la réalité, de se peindre à ses concitoyens sous les couleurs les plus favorables, de faire de lui-même une sorte de portrait idéalisé. S'il s'est montré dans les discours respectueux des dieux immortels et des décisions du sénat, ménager du sang de ses soldats, tour à tour sévère et indulgent à propos, s'il a fait du caractère du peuple Romain loyal, modéré, noble, un contraste magnifique avec celui des barbares tantôt insolents, tantôt abattus, toujours perfides, c'est qu'il voulait agir sur l'opinion publique à Rome et en imposer aux électeurs. Il y aurait là toute une série d'intentions secrètes que le critique moderne démêle, en faisant sur la véracité de l'écrivain les réserves les plus formelles. L'idée est ingénieuse; mais M. Fabia paraît se faire illusion sur la valeur des preuves qu'il apporte. Une autre explication — beaucoup plus simple — se présente à l'esprit. Si César, tout en étant profondément sceptique, parle avec une certaine emphase des dieux immortels, c'est qu'il voulait frapper l'imagination des barbares; s'il se couvre de l'autorité du sénat qu'il détestait, c'est qu'il ne pouvait pas faire autrement en présence des Gaulois et des Germains; s'il se montre habile dans le maniement de l'âme du soldat, c'est qu'il l'était en effet; Lucain témoigne lui-même que ses compagnons d'armes lui étaient dévoués corps et âme; s'il op-

pose la magnanimité du peuple romain à la légèreté méprisable des barbares, il ne fait que suivre une tradition consacrée par les historiens ses prédécesseurs. En somme, il ne pouvait guère parler autrement qu'il ne l'a fait et son langage était trop directement commandé par les circonstances pour qu'on puisse supposer qu'en réalité il en a tenu un autre. Mais alors l'opinion fournie par le récit qu'il a parfois altéré la vérité, loin de se trouver confirmée par l'examen des discours, en sortirait, au contraire, affaiblie et plus incertaine. La thèse de M. Fabia n'atteint donc pas le but qu'elle se propose; mais elle est curieuse, faite avec soin et écrite dans un latin convenable.

A. CARTAULT.

---

366. — **T. Liui ab urbe condita libri.** Apparatu critico adiecto edidit Augustus LUCHS. Vol. III, libros XXI-XXV continens. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCLXXXVIII. In-8, VII-293 pp. Prix : 3 m.

M. Luchs est bien connu par l'édition critique des livres XXVI-XXX de Tite-Live qu'il a donnée en 1879. Il continue aujourd'hui l'entreprise commencée et se décide à nous annoncer qu'il ira jusqu'au bout; la couverture porte l'indication : *uol. I et II postea edentur*. Espérons que la publication de chaque volume ne sera pas séparée par un intervalle de dix ans.

On sait que le texte de la troisième décade repose sur le *Puteanus* de Paris (B.N. lat. 5730). On n'avait d'autres renseignements sur ce ms. que les variantes assez inexactement reproduites par Alschefsky et la collation de G. Bekker pour les livres XXIV-XXVI. Mais cette collation était trop un recueil de notes prises sur le ms., contenant à la fois les leçons utiles et les indications superflues. Celle de M. L. complète (p. 185, 16 *liberis;* pp. 239 et 293, suscriptions des livres XXIV et XXV), rectifie (p. 186, 10 *paraset)* et précise (pp. 184, 15 *castro;* 186, 6 *optimatibus)* les renseignements donnés par Bekker, et elle ne donne que l'essentiel. Ceux qui voudront se rendre compte du système paléographique de *P*, des abréviations, de la manière dont les mots sont joints pourront toujours recourir à Bekker. Dans ce but, de bonnes héliogravures valent encore mieux et nous aurons bientôt celles de la *Paléographie des Classiques* de M. Chatelain. L'apparat critique de M. L. a de plus l'avantage d'être placé au bas des pages. Dans un article récent [1], M. Riemann atteste l'exactitude des collations de M. Luchs, au moins pour le ms. *C* (B. N. lat. 5731); j'ai vérifié moi-même une bonne partie du liv. XXII sur le *Puteanus* et je n'ai pas trouvé de divergences notables.

P.-A. L.

---

1. *Rev. de phil.*, 1889, p. 89.

367. — **Note sur le texte et l'origine des statuts primitifs de la commune de Bordeaux,** par H. Barckhausen, correspondant de l'Institut. Bordeaux, Vᵉ Cadoret, 1889, grand in-8 de 8 p.

Petite, mais importante brochure. La résumer, ce sera la louer. Parmi les pièces les plus curieuses qui vont paraître dans le tome V des *Archives municipales de Bordeaux,* on peut relever le document que certains mss. appellent *los Establimens,* et d'autres *lo Rolle de la Vila.* Ces *Établissements,* qui au XIIIᵉ siècle présidèrent à l'administration de Bordeaux, se distinguent d'autres règlements analogues qui sont parvenus jusqu'à nous, en ce qu'ils ne sont accompagnés ni d'une date, ni d'un nom d'auteur. Ils se présentent comme les établissements de Bordeaux par excellence, ce qu'indique également leur second titre de *lo Rolle de la Vila.* On est donc tenté, quand on en commence la lecture, d'y voir les statuts primitifs, la constitution originaire de la commune bourdelaise. Mais, si la pièce tout entière n'est pas datée, quelques-uns des 84 articles qui la composent mentionnent un millésime ou un fait qui nous reportent, au moins, à 30 ou 40 ans de la création de la mairie de Bordeaux. Évidemment, ces passages sont incompatibles avec l'hypothèse d'un règlement édicté lors de la fondation de la commune. Aussi, grand était l'embarras de M. Barckhausen lorsqu'il fallut imprimer à son rang le document dont il s'agit, dans le tome V des *Archives municipales.* Mais, ayant appris que bon nombre de pièces de ce tome figurent dans le ms. de Libourne connu sous le nom de *Livre Velu,* il se hâta de le consulter et constata que pas un seul mot des 75 articles de ce *Rolle* n'empêche d'y voir les statuts primitifs de la commune de Bordeaux. Après avoir montré que la version du *Livre Velu* donne la forme originaire, pure ou à peu près, de la loi municipale de la capitale de la Guyenne vers 1200 et quelques, M. Barckhausen rappelle que vers la fin du XIIᵉ siècle et au commencement du XIIIᵉ, les rois d'Angleterre, ducs de Normandie et de Guyenne, dotèrent de chartes municipales uniformes un certain nombre de villes de ces deux provinces (Rouen, Poitiers, Bayonne). Répondant à M. A. Giry qui dit, dans ses *Etablissements de Rouen,* que Bordeaux ne dut pas être classé parmi les cités qui reçurent une de ces chartes, le judicieux critique signale de frappantes ressemblances entre la version la plus ancienne des établissements de cette ville et ceux de Rouen, de Poitiers, de Bayonne, et il conclut ainsi : « Cette comparaison ne démontre-t-elle pas de la façon la plus pertinente que les rédacteurs du *Rolle de la Vila* avaient sous les yeux la loi municipale que les ducs de Guyenne et de Normandie ont appliquée à tant de communes de leurs domaines? »

T. de L.

368. — **Ueber deutsche Volksetymologie,** von Karl Gustaf ANDRESEN, fünfte, verbesserte und stark vermehrte Auflage, VIII-431 p. pet. in-8. Heilbronn-am-Neckar, Henninger, 1889. Prix : 5 mk. 50 (6 fr. 90).

Voici la cinquième édition d'un livre déjà bien connu et dont nous avons parlé trois fois dans la *Revue critique* [1]. Son succès montre que « l'étymologie populaire » intéresse le public, en dehors du cercle étroit des linguistes ; et chaque nouvelle édition fournit à l'auteur une occasion d'augmenter sa liste, non pas de tous les exemples nouveaux qu'il recueille, mais des plus caractéristiques. Dans un sujet aussi vaste, M. Andresen, tout en étant aussi complet que possible pour la langue allemande, se proposait de donner un aperçu de cette province encore inexplorée de la linguistique. Aussi les considérations générales et l'étude rapide, à ce point de vue, des autres langues cultivées (classiques et modernes) forment au moins le cinquième de son livre et en font un traité général de l'étymologie populaire. Le livre de M. A. est à la fois le premier et, jusqu'ici, le plus complet qui ait paru sur ce sujet.

Les détails de cette étude pris isolément ont une apparence frivole pour bien des linguistes de profession, et les recueillir paraît un amusement : mais, une fois recueillis et classés, on est forcé d'y reconnaître une loi de transformation du langage, loi toujours vivante et toujours agissante, qui procède par caprices et par sauts, mais dont il faut tenir compte dans l'histoire du lexique, et qui souvent modifie ou annihile l'effet des lois dites phonétiques. On peut dire par dédain que les mots déformés par la fausse analogie qu'on appelle l'étymologie populaire, sont les monstres ou les infirmes du langage ; et il est sans doute incommode pour un linguiste qui ne veut rien voir ou plutôt rien entendre en dehors de la phonétique, qu'une force étrangère vienne troubler le développement régulier des sons. Mais ces monstres vivent, ils font souche et leur descendance se confond avec celle des mots régulièrement formés. Il y a plus, et l'analogie rétrospective que l'on tire de l'étude de la langue vivante et de sa transformation constante par l'étymologie populaire permet de rendre sceptique à l'égard des étymologies qu'on nous apporte des mots des langues anciennes. Telle étymologie semble donner toute confiance : mais qui peut nous assurer que le mot ainsi expliqué n'est pas le produit d'une étymologie populaire, puisque nous ne connaissons pas son histoire antérieure? Si « l'étymologie populaire » fait tant de ravages dans nos langues modernes et civilisées qui pourtant sont relativement préservées, et pour ainsi dire salycilées, par l'école, l'écriture, et la culture littéraires, combien son action ne devait pas être plus grande aux époques où il n'y avait ni écriture, ni langue littéraire?

1. 19 août 1876, p. 117 et suiv.; — 2 juin 1877, p. 346; — 13 août 1883, p. 131 et suiv.

M. A. a consacré une dizaine de pages aux exemples d'étymologie populaire qu'on peut distinguer en grec et en latin; malheureusement, pour les langues anciennes, l'histoire de la langue faisant défaut, les déterminations de ce genre n'offrent pas la certitude qu'elles ont pour les langues modernes, et l'étymologie populaire est souvent affaire de probabilité comme l'étymologie savante des abstracteurs de la linguistique. A ces raisonnements rétrospectifs, on risque toujours de prendre l'effet pour la cause, ou inversement. Dans cette partie de ses recherches, M. A. a en général suivi des guides sûrs [1] et la plupart de ses explications nous paraissent convaincantes.

Il en est pourtant deux qui nous paraissent plus que douteuses. — Pour l'épithète λύκειος ou λυκαῖος d'Apollon, M. A. trouve peu fondé le rapprochement avec le nom du loup, et préfère l'explication par la racine signifiant « briller » ou par un nom de ville. Mais les faits aujourd'hui recueillis sur le *totemisme* ou culte des animaux, rendent la première explication plus probable [2]. — Pour *pontifex*, M. A. rejette la vieille explication de « faiseur de pont » et il préfère l'étymologie de Kuhn « celui qui prépare le chemin (aux Dieux). » Mais les fleuves étant originairement sacrés, l'établissement d'un pont était une offense à leur divinité *(pontem indignatus Araxes*, Virgile) et devait être accompagnée d'une cérémonie expiatoire. Le personnage (qu'on l'appelle prêtre ou sorcier) indispensable à cette cérémonie, reçut aisément le sobriquet de « faiseur de pont » [3]. — A propos du mont Pilate en Suisse, M. A. cite deux prétendus mots « celtiques » qui n'existent pas.

Aujourd'hui que l'on admet une influence orientale dans la formation de la mythologie grecque, plusieurs noms de divinités sont déclarés des illusions de l'étymologie populaire. Il ne nous appartient pas de dire si c'est à tort ou à raison, mais nous citerons : Ἀμφιτρίτη, qui rappelle à l'esprit la préposition ἀμφί et le nom des Tritons, et qui est probablement un doublet d'Ἀφροδίτη, les deux noms venant d'une forme sémitique du nom d'Astarté; — Jupiter Σαβάζιος (Sabazius) du sémiti-

1. Nous sommes étonné que M. A. n'ait pas dépouillé la collection des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*. Il y aurait trouvé plus d'une indication utile, notamment dans les articles de MM. Bréal et L. Havet. Il y a bon nombre d'érudits allemands pour lesquels l'Allemagne est, comme la Chine, entourée d'une muraille au delà de laquelle il n'y a que des barbares, et ils jugent inutile de se tenir au courant de ce qui se fait à l'étranger. On ne les voit consulter et citer que des livres allemands. Cette *chinoiserie* peut s'excuser chez des professeurs de gymnase qui n'ont que peu de livres à leur disposition, mais non chez les professeurs d'université qui ont accès à une bibliothèque relativement cosmopolite. En dehors de Littré et de mes propres articles sur les précédentes éditions de son livre, M. A. ne cite (directement) aucune publication française. — Notre critique s'adresse, bien entendu, à la partie générale du livre de M. A., non à celle qui traite de la langue allemande.

2. Voir A. Lang, *Myth, Ritual and Religion*, London, 1887, t. II, p. 199 et suiv.

3. C'est du moins l'opinion que j'ai développée dans mes *Etudes de mythologie gauloise*, Paris, 1886, p. 65; = *Revue Archéologique*, troisième sér., t. V, p. 200 et suiv.

que Sabaoth ou Zebaoth, rattaché sans doute au grec σεβάζειν, σεβαστός; — Ἁρποκράτης, Harpocrate, dont le nom rappelle le radical de κράτος, etc., et qui a été expliqué par une forme égyptienne (je ne la retrouve pas en ce moment dans mes notes) signifiant « Horus l'enfant » [1].

Après les articles que nous avons déjà publiés ici même sur le livre de M. Andresen, nous n'avons pas à revenir sur les questions générales qu'il soulève. Nous nous bornerons seulement à quelques observations et additions.

Le cercle des langues européennes où l'on étudie et classe les exemples d'étymologie populaire s'agrandit tous les jours. Dans un de mes précédents articles j'ai donné une bibliographie, augmentée aujourd'hui de plusieurs travaux qu'on trouvera cités par M. Andresen.

Les celtistes se sont encore peu occupés de cet ordre de recherches : M. Kuno Meyer est, croyons-nous, le premier à avoir recueilli quelques exemples irlandais d'étymologie populaire *(Eine Irische Alexander-Sage*, p. 11, réimprimé dans Windisch, *Irische Texte*, 2[te] Ser. 2[tes] heft, p. 11). J'en ai, de mon côté, recueilli des exemples que je publierai quelque jour. Plusieurs exemples gallois ont été relevés par M. Th. Powel au cours de son étude *The treatment of English borrowed words in colloquial Welsh* (dans *Y Cymmrodor*, vol. VI (1883), p. 135).

Dans un de nos précédents articles sur ce livre, nous exprimions le vœu qu'un de nos jeunes romanistes traitât ce sujet pour la langue française où la matière est plus qu'abondante. Le sujet leur paraît sans doute au-dessous de leur attention, mais il n'en est pas de même en Allemagne, et depuis la publication des premières éditions de M. A., deux romanistes allemands ont étudié le français à ce point de vue, d'abord M. Christian Fass, *Beitræge zur franzœsischen Volksetymologie*, dans les *Romanische Forschungen* de M. Vollmœller, t. III, p. 473-515 ; puis tout récemment M. O. Roll dans une dissertation que nous n'avons pas encore vue, *Ueber den Einfluss der Volksetymologie auf die Entwickelung der neufranzösischen Schriftsprache*, Kiel, 1888. Nous regrettons d'autant plus de voir ce sujet exploité exclusivement par les philologues allemands qu'il leur échappe quelques erreurs de détail inévitables à des étrangers.

Un écrivain américain a cité un curieux exemple où un usage populaire s'est modifié dans certaines parties du Massachusetts, sous l'influence d'une étymologie populaire. Au 1[er] mai, les jeunes gens mettent un panier, *basket*, à la porte des jeunes filles qu'ils courtisent ; cela s'appelle les *may-baskets* « paniers de mai ». Mais dans ce terme,

---

1. Tout récemment encore, un égyptologue allemand, M. Lauth, expliquait Héraclès par *Her-akel* « Horus le fort » et Cacus par *Kakui*, en égyptien « les ténèbres » (*Allgemeine Zeitung*, 1888, n° 95, *Beilage*) ; mais nous craignons qu'on ne compromette l'étymologie populaire et l'influence orientale en leur demandant plus qu'on ne peut prouver. Voilà, en tout cas, une nouvelle forme du mythe savant sur Hercule et Cacus.

baskets a remplacé le vieux mot anglais *buskets*, encore employé par le poète Spencer au XVIe siècle, mais qui est tombé hors d'usage. Ce mot qui n'avait pas d'autre sens que celui de *bushes*, désignait les buissons ou touffes d'aubépine (ou quelquefois d'autre plante) plantées ou placées aux portes des maisons dans cette vieille fête traditionnelle où la jeunesse de la vie célébrait la jeunesse de l'année [1].

Les noms de maladies et de remèdes, étant des mots savants empruntés au grec ou au latin, sont naturellement ceux que le vulgaire dénature le plus souvent. En voici une liste que donnait un chroniqueur du *Temps* (n° du 4 mai 1876). Nous connaissons plusieurs de ces mots comme authentiques ; d'autres sont sortis de plaisanteries. Néanmoins nous reproduisons le passage en entier :

« C'est ainsi que l'huile de ricin devient huile d'Henri V ; — le sulfate de magnésie, surface de magnésie ; — le nitrate d'argent, la mitraille d'argent ; — un cataplasme émollient, un cataplasme humiliant ; — du laudanum, de l'eau d'ânon ; — l'inflammation du péritoine, l'inflammation du père Antoine ; — la trachée-artère, la tranchée artère ; — une luxation, une luxure ; — le périnée, les Pyrénées ; — le baume d'opodeldoch, le baume de Paul de Kock ; — le sirop d'ipecacuana, le sirop de pépins cuits à Naples ; — l'occiput, l'os qui pue ; — la potion opiacée, la potion à pioncer ; — le lierre terrestre, le lierre Thérèse ; — follicules de séné, fornicules de séné ; — kyste de l'ovaire, cuistre de l'ovaire ; — polype du nez, Hippolyte du nez ; — feuilles de pariétaire, feuilles de propriétaire ; — la colophane, la colle à femme ; — le delirium tremens, le délire d'homme très mince...

» Il va sans dire que dans le nombre il y a plus d'un farceur qui ne se gêne pas pour *rigoler* un brin à la barbe de l'apothicaire. Le delirium *très mince* est une plaisanterie classique. Mais le pharmacien ne bronche pas. Il en a entendu bien d'autres. Il va droit au bocal et sert, sans sourciller, la drogue qu'on lui demande. »

A cette liste nous ajouterons « les mouches catholiques » pour mouches cantharides [2].

Voici maintenant quelques additions à l'ouvrage de M. A. et à la dissertation de M. Fass.

Pour les jurons, où la déformation est, à l'origine, consciente et volontaire, et, à proprement parler, un euphémisme, mais qui, par l'usage, rentrent dans cette classe de mots, il faut renvoyer aux articles de M. Rolland dans *Mélusine*, t. III et IV. C'est la liste la plus com-

1. Voir Newell, *Games and Songs of American Children*, New-York, 1883, p. 16.

2. Voici un parallèle anglais que nous empruntons aux *Notes and Queries* du 31 janvier 1880 : pour l'apprécier, il faut se représenter comment les Anglais prononcent le terme français *Eau de Cologne* : « An old woman was, like Iago, troubled with « a raging tooth. » The Lady Bountiful of the village gave her *Eau de Cologne* to assuage her pain. A cure was effected, and with her thanks the late sufferer mingled admiration for the rightly-named « Oh, do go alongss, which had made her toothache go along so promptly. »

plète qui ait encore été dressée pour certaines classes de jurons français.

Bois de damier pour *badamier*, arbre de l'Inde. Littré, victime de l'étymologie populaire, explique *Badamier* par *bois de damier;* mais c'est l'inverse : voir Marcel Devic, *Dict. étym. des mots franç. d'orig. orientale*, p. 56.

Maitres-myrrhes — pour *maitres-mires* — dans V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, Edit. de 1850, t. I, p. 240.

Aréostat, pour *aérostat* — et sous l'influence d'*aréopage* — dans une lettre du prince Louis Napoléon (plus tard Napoléon III) citée dans la *Revue politique et littéraire*, 10 mars 1877, p. 880.

Pistroudret (litt. pisse-tout-droit) pour *pistolet*, dans un roman de Paul Féval, dans le *Correspondant* de décembre 1876, p. 841.

Endevis pour *indivis* ou propriété indivise.

Violettes d'épargne, pour *violettes de Parme.*

Déposition d'un témoin dans le procès de la Ligue des Patriotes (avril 1889) : le témoin est cocher : « J'ai vu du monde et j'ai entendu parler. M. Laisant faisait un discours; puis quand M. Déroulède est arrivé, on lui a fait une *innovation*... (hilarité). »

Tête d'oreiller, pour *taie d'oreiller*, est invétéré dans le populaire.

Noms de personnes : Robespierre est appelé *Robertpierre* dans la *Gazette de St-Pétersbourg* pendant la Révolution française. (Rambaud, *Rev. pol. et litt.*, 14 sept. 1878, p. 256.) — *Mathieusalé* pour Mathusalem : très fréquent; se trouve aussi dans les *Chants pop. messins*, recueillis par M. de Puymaigre, t. II, p. 269. — *La nimfa Algeria* pour *Egeria*, recueilli à Rome, d'un cocher, en octobre 1876, par un des collaborateurs de la *Revue critique.*

Le colonel Trumelet, dans la *Revue géographique internationale* du 10 février 1880, p. 32, cite des exemples de la façon dont les indigènes d'Algérie transformaient les noms des généraux français, bien persuadés que le nom n'était qu'une *konia* (surnom). En voici quelques-uns : « Le général Bouscaren, *Bou-Chekâra*, l'Homme au sac, parce qu'il portait constamment, aussi bien à la main qu'à l'arçon de sa selle, une blague à tabac; — le général Montauban, *Bou-Taba,* l'Homme au cachet, parce que cet officier-général portait toujours sur lui un cachet arabe; — le général Boissonnet, *Bou-Senna*, l'Homme à la dent, parce que ce général avait, prétendaient les Arabes, une dent particulière, c'est-à-dire une dent faisant saillie hors des autres; — le capitaine Beaudouin, *Bou-Douaïa,* l'Homme à l'encrier, parce que cet officier était toujours muni d'un encrier arabe qu'il portait retenu sur sa poitrine, entre deux boutons de sa tunique; — le capitaine Panier des Touches, *Beni-Attouch*, c'est-à-dire de la tribu des enfants du Palanquin. — Le maréchal Bugeaud n'était point appelé autrement que le maréchal *Boudjhou,* attendu qu'après chaque expédition, les conditions imposées aux vaincus par les vainqueurs consistaient invariablement dans la demande d'une contribution de guerre se soldant en boudjhou (monnaie qui valait alors 1 fr. 80 c. environ). »

« De même (ajoute le colonel Trumelet), les tirailleurs algériens de l'armée de Crimée nommaient les Piémontais les *Beni-Monti* [1]. »

Noms de lieux : Lorsque M. Longnon publiera enfin son histoire des noms de lieux en France, les exemples d'étymologie populaire ne manqueront pas d'y fourmiller. — A côté des déformations commises par le peuple, il y a celles des clercs du moyen âge traduisant en latin (par calembour conscient ou inconscient) les noms vulgaires qui leur paraissaient avoir un sens : et il y a, de notre temps, celles des employés des postes ou des officiers dressant la carte de l'état-major qui écrivent un nom de lieu d'après la prononciation du pays, mais qui en ignorent l'histoire [2]. Ainsi le *Cornutius vicus* de Grégoire de Tours est devenu, chez les clercs du moyen âge *Corpora-nuda* et son orthographe officielle est aujourd'hui Corps-nuds, département d'Ille-et-Vilaine [3]. — Ainsi *Audelugia* est devenu Le Déluge, près de Marcoussis, département de Seine-et-Oise [4]. — Les administrations de chemins de fer en font autant avec les noms de leurs stations : ainsi, par exemple, dans le département de l'Isère, *Saint-André le Gua* est devenu *Saint-André le Gaz* : et sous l'influence de l'écriture, on arrivera à prononcer le *z* final... si on ne le fait déjà. — Les géographes eux-mêmes sont sujets à ces fautes. M. de Rochas a cité l'exemple de Siéta d'Arguille (dans une vallée vaudoise) où *Arguille* est une corruption d'*aiguille* et dont des géographes ont fait *Assiette d'Orgueil!* [5] — Il en est pis encore quand il s'agit de provinces de France où les noms appartiennent à une autre langue que le français; ainsi dans le Finistère, entre Lannilis et Ploudalmézeau, le pont construit sur l'Aber-Benoît, est appelé dans le pays, par les gens qui parlent français, *Passage de la barbe noire* [6].

---

1. Dans un autre article du même recueil, n° de nov.-décembre 1880, p. 236, M. Trumelet dit que le terme d'*ordonnance* (dans le sens de domestique attaché à la personne d'un officier) devient en arabe *ouerd-en-nâs*, litt. « la fleur des gens » et que les indigènes employés comme ordonnances sont très fiers de ce nom. M. Trumelet ajoute qu'il publiera quelque jour « un recueil des bizarreries de ce genre ». — Dans le même article, le colonel Trumelet raconte les discussions qu'il avait avec le major de son régiment au temps où il était capitaine adjudant-major au 1er régiment de tirailleurs algériens. Il s'agissait de l'immatriculation des indigènes qui s'engageaient dans le régiment. Le major transformait tellement les noms des soldats (par exemple *Belle-Abbesse-bin-Lachemi* pour Bel-Abbas-ben-El-Hachemi, etc., etc.) que le colonel chargea le capitaine Trumelet, bon arabisant, de ce service. Le major, meilleur soldat que linguiste, ne voulait pas comprendre les scrupules orthographiques du capitaine adjudant-major.

2. M. A. de Rochas a donné une série d'exemples de noms géographiques, empruntés à la carte de France de l'état-major, déformés par des erreurs de ce genre : *Revue de géographie*, avril 1879, p. 282 et suiv.

3. Longnon, *Géographie de la Gaule au* VIe *siècle*, p. 308.

4. *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, pour 1865, p. 169.

5. De Rochas, *Topographie des vallées vaudoises*, dans l'*Annuaire de la Société des Touristes du Dauphiné*, 1882, p. 156, n.

6. Ceci n'est pas une forme officielle, mais une forme populaire. — De même, à Montbard, j'ai entendu dire que l'Armançon (la rivière du pays) se jette dans *la Lionne* (pour l'Yonne). On dit de même à Dijon *la Louche* pour l'Ouche. Ces deux derniers

Si l'orthographe des noms de lieux de nos provinces de l'Afrique du Nord n'était pas préservée par l'écriture et par une nomenclature officielle, ces noms finiraient par s'écrire comme les prononcent la plupart des soldats et des colons. De Moul-Abeïr et de Oum-el-Bouaghi (près d'Aïn-Beida, sud de la province de Constantine) ils ont fait *Moule-à-beurre* et *Bourbaki* [1]. Tout le monde connaît en Algérie la transformation de Smendou (province de Constantine) en *Chemin doux*, celle de Tizi-Ouzou (province d'Alger) en *Petit Zouzou* et celle de Tipaza (province d'Alger) en *Petit Bazar*. Le nom de lieu une fois transformé par l'étymologie populaire, il naît d'ordinaire une légende pour expliquer le nom; mais nous n'entrons pas ici dans cette partie du sujet, parce que ce serait tout un chapitre de folk-lore à écrire.

Les noms de lieux (celtiques) du Pays de Galles sont souvent déformés par les Anglais. Une station balnéaire de son littoral commence à être assez connue, c'est Barmouth, nom qui rappelle aussitôt à l'esprit les noms similaires de Plymouth, Bournemouth, etc. Aucun nom ne paraît plus anglais et il paraît signifier littéralement « l'embouchure de la Bar. » Or, le nom gallois est Abermaw, « l'embouchure de la Maw ou Mawddach », le gallois *aber* signifiant embouchure. La situation de la ville a suggéré le nom anglais, et le nom de la rivière Maw, est devenu l'anglais *Mouth*, « embouchure ». — Dans le comté de Carmarthen se trouve un groupe de montagnes appelé *Yr Eifl*, litt. « les fourches » à cause de leur forme : les Anglais ont fait de ce nom *The rivals* « les rivaux ». — Une localité du comté de Cardigan qui porte le nom un peu difficile de Llanfihangel, litt. « le lieu consacré de Michel-Ange » (c'est-à-dire de l'ange Michel) devient généralement pour les Anglais *Laughing Angel* « l'ange qui rit ».

Les noms des rues forment un large appoint à l'étymologie populaire. Les histoires et dictionnaires des rues de Paris ont relevé nombre d'exemples où l'orthographe actuelle a consacré ces déformations. Aujourd'hui les noms sont fixés par l'écriture (plaques indicatrices, journeaux, etc.), et l'étymologie populaire ne parvient pas d'ordinaire à supplanter la forme officielle. Elle se produit pourtant dans le langage et l'écriture du peuple. Citons deux exemples :

La rue Servandoni doit son nom à l'architecte italien qui a bâti l'église voisine de Saint-Sulpice. Pour le peuple c'est la rue *Servant-Denys* ou encore *Servant d'Auny*.

Il y a (ou du moins il y avait il y a une dizaine d'années) dans le XIII[e] arrondissement, une rue ouverte à travers champ et bordée de quelques rares maisons, la rue des Champs-Maillard, probablement du nom de l'ancien propriétaire du terrain. Les gens du quartier prononçaient rue des *Chamaillards* (c'est-à-dire du verbe *chamailler*); et, mal-

---

exemples se rattachent à la catégorie de mots comme *lierre*, etc., où l'article s'est redoublé.

1. *Tour du Monde*, 1880, t. II, p. 2, col. 1.

gré l'orthographe officielle exposée aux yeux par la plaque de la rue, j'ai reçu une lettre de faire-part où était imprimé *rue des Chamaillards*. — [Comme je corrige l'épreuve de cet article, j'apprends par un plan de Paris, que le nom officiel de cette rue est aujourd'hui *Rue des Chamaillards*. L'étymologie populaire a donc fini par supplanter le nom historique!]

Le chroniqueur du *Temps* cité plus haut rapportait le mot suivant qui donne la philosophie du sujet : « Monsieur, dit un concierge à un de ses locataires, un de vos amis est venu vous voir : il demeure rue Turbot. — Vous voulez dire rue Turgot? — Je dis ce que je veux dire : d'ailleurs Turgot n'aurait pas de sens. »

« Turgot n'aurait pas de sens!... » On donne les noms des grands hommes aux rues pour que le peuple connaisse leurs noms, pour faire, du dictionnaire des rues, une sorte de « livre d'or ». Voilà ce que le peuple fait de ces noms! On a, dans cette grande pensée, donné à deux rues de Paris les noms de deux héros de la défense nationale au temps des Gaulois, Vercingétorix et Camulogène. Le respect que j'ai pour ces héros a toujours retenu la curiosité que j'avais de savoir ce que leurs noms sont devenus en volant *per ora virum*, et d'apprendre ce qu'on raconte de ces personnages dans les rues dont ils sont éponymes. Il y aurait là une enquête curieuse à faire chez le « chand-de-vin », en causant « sur le zinc ».

Il n'en passe pas autrement à Athènes : « on avait donné à une des principales rues d'Athènes le nom de Firmin-Didot, que le peuple dans la naïve expression de sa reconnaissance, traduisait en grec par Διοδότης, présent de Jupiter [1] ». Reconnaissance... ou plutôt ignorance?

Nous mentionnons aussi, pour mémoire, comme chapitres de l'étymologie populaire qui formeraient des ouvrages par eux-mêmes :

1° Le blason, avec ses armes parlantes et ses devises nées de noms mal compris. Ainsi, pour citer un exemple, la ville de Morlaix (dont le nom latin est *Mons relaxus*) a son écusson soutenu par deux lions avec cette devise : *S'ils te mordent, mords-les*.

2° La critique ethnographique, c'est-à-dire les transformations de noms de peuples produites par cette influence, et les théories sans fondement et souvent sans vraisemblance que les ethnographes et les historiens ont tirées de ces noms, surtout quand il s'agit de l'antiquité.

Nous avons parlé d'étymologie *populaire* : les savants commettent souvent des erreurs d'explication qui rentrent dans cette catégorie, et M. A. en a cité de nombreux exemples. Mais il est malheureux qu'il en reproduise un en se l'appropriant (p. 71-72). M. Max Müller appliquant à un conte anglais le système par lequel il explique la mythologie classique, a prétendu que le chat auquel un ancien lord-maire de Londres, Whittington, a dû sa fortune, d'après un conte populaire, est

1. Mis de Queux de Saint-Hilaire, dans la *Revue politique et littéraire*, 15 juillet, 1876, p. 55.

le français *achat* (en normand et en picard *acat)* mal compris. Whittington aurait dû sa fortune à son négoce, à son *acat* et — en vertu de la « maladie du langage » — *acat* serait devenu *a cat*, un chat [1]. Le malheur de cette explication c'est que le conte du chat de Whittington n'est particulier ni à l'Angleterre ni à la France. Il se rencontre *(mutato nomine)* dans toute l'Europe et en Orient ; et même une version orientale est antérieure à l'époque où a vécu Whittington ! [2]

Nous avons écrit, à propos du livre de M. A. plutôt que sur son livre : la critique, en effet, n'a plus guère à dire sur un livre que l'auteur n'a cessé d'améliorer d'édition en édition [3]. Nous ne pouvons que féliciter M. A. de ce ce succès. Mais, maintenant que M. Andresen a montré par une étude d'ensemble l'intérêt de ce sujet, il nous semble que pour les grandes langues modernes dont l'histoire est relativement transparente, les philologues doivent désormais nous apporter moins des études que des dictionnaires, ainsi que les Allemands font pour leurs mots d'emprunt *(Fremdwœrterbücher)*. C'est le fonds qui manque le moins !

H. Gaidoz.

---

369. — I. **Ludwig Holberg und seine Zeitgenossen,** von Georg Brandes. Berlin, Oppenheim, 1885. In-8, 254 p. 4 mark.

370. — II. **Dænische Schaubühne.** Die vorzüglichsten Komœdien des Freiherrn Ludwig von Holberg in den æltesten deutschen Uebersetzungen mit Einleitungen u. Anmerkungen neu hrsg. von J. Hoffory u. P. Schlentner. Berlin, Reimer, 1888. In-8, 2 volumes, 123 et 388 p. et 540 p, 10 mark.

I. Le nom de M. Brandes suffit pour recommander l'étude intitulée *Holberg et ses contemporains.* On connaît son talent souple, brillant, original. Il retrace d'abord la vie de Holberg et montre comment l'homme qui était né dans la ville la moins nationale de Scandinavie, qui avait passé ses années de voyage en pays étranger et ses années d'apprentissage dans l'étude des livres étrangers, est devenu le premier écrivain classique de son pays (p. 32). Il passe en revue dans un chapitre intéressant *les contemporains* de Holberg, les auteurs de Mémoires, comme Monrad, Aereboé, Kaas, Skaalund, Seidelin ; tous sont dévots, épris avant tout d'aventures et de voyages, fort peu soucieux des réformes politiques, sociales et littéraires ; aucun n'a des aptitudes très remarquables, et Rostgaard, par exemple, n'a pas la moindre

---

1. M. Müller, *Nouv. Leçons sur la science du langage*, trad. franç. t. II, p. 311.

2. Voir Clouston, *Popular Tales and Fictions*, Edimbourg, 1887, t. II, p. 65 et suiv.

3. Aux noms allemands défigurés par le peuple en France pendant la guerre de 1870-71, il faut ajouter celui du général *Forteresse* (Voigt-Rhetz). — Par contre, ce n'est pas le peuple, ce sont des journalistes qui ont inventé le général Stab *(General-Stab* signifie « Etat-Major »). — Dans son chapitre anglais, M. A eut dû mentionner un mot anglais qui est la déformation d'un mot allemand, et qui fournit un charmant exemple de la psychologie du sujet : *helping-stick* pour *alpen-stock*.

originalité, quoiqu'il passe pour universel. Bref, nous sommes alors à l'époque de la *perruque*, et voilà pourquoi Holberg sera un génie : il représente un principe exclu jusque-là : l'originalité, la critique, la satire, le rire de la jeunesse, la poésie fièrement créatrice, et c'est lui qui fera voler au loin la perruque! (p. 67-68). M. B. expose comment ce professeur subalterne est devenu un comique de premier ordre : Holberg voit de près la vie stérile, stagnante de l'Université et du Danemark ; il faut qu'il se moque de son entourage et qu'il donne carrière à sa haine du pédant. Mais il a l'esprit classique; lorsqu'il écrit l'histoire, il n'a cure des sources et ne cherche qu'à écrire avec clarté; lorsqu'il écrit un roman, il est philosophique, allégorique ; il aime la raison, et c'est elle qui bride son humour (p. 150). Toutefois, cette armure classique ne l'écrase pas, et s'il la porte avec moins d'aisance que Molière, s'il a créé un Philémon et non un Alceste, un Jeronimus et non un Tartufe, s'il n'a pas la liberté, la grâce d'expression de l'écrivain français, il est supérieur en un point : on rencontre chez lui des personnages, Erasmus Montanus, Jeppe vom Berge, qui se montrent sous toutes leurs faces et dont nous savons tout, absolument tout, et là-dessus M. B. fait, à son tour, un portrait aussi complet que piquant de Jeppe ; n'a-t on pas là, dit-il, non sans une certaine exagération, « au milieu des plus folles plaisanteries, un caractère concret, typique, et toute une vie humaine du berceau à la tombe? » (p. 162). Les sources de la comédie de Holberg forment l'avant-dernier chapitre de cette attachante et suggestive étude, appuyée ici sur le livre de M. Legrelle dont M. B. fait le plus grand éloge. Ces sources sont au nombre de trois : l'observation de soi-même (dans Philémon, Henrik, Erasmus, Montanus, Jean de France), l'observation de l'entourage (le vieux Copenhague avec ses maîtres d'école, ses sacristains, ses jurisconsultes, surtout ses médecins et ses « potiers d'étain »), la littérature imprimée (Molière, Dancourt, Boursault, Dufresny, etc.). Le livre se termine par le récit et la vie de Holberg qui fut une « lutte constante au milieu d'un feu croisé » ; mais, conclut M. Brandes, l'œuvre de Holberg est aujourd'hui le seul et ferme fondement sur lequel peut bâtir la littérature danoise.

II. La publication de MM. Hoffory et Schlenther, dédiée à Ibsen, ne peut manquer d'être accueillie favorablement en Allemagne, et même en France. Les deux écrivains nous donnent quatorze comédies de Holberg, les plus importantes, en traduction allemande. Ils ont eu l'heureuse idée de prendre la traduction, non pas d'Oehlenschläger, non pas de Robert Prutz, mais des contemporains mêmes de Holberg, la traduction de la vieille *Dänische Schaubühne* qui rend très bien le coloris de la langue de Holberg. Toutefois ils ne pouvaient reproduire purement et simplement cette traduction. Ils ont mis entre crochets ce qu'elle avait librement ajouté au texte original et ce qu'elle avait laissé de côté. En outre, ils ont fait précéder chaque pièce d'une

introduction sur l'origine de la pièce, sur ses sources et ses emprunts, sur sa traduction. Une longue et très méritoire étude où l'on trouve d'importantes informations et des appréciations justes et fines, figure en tête du premier volume ; elle comprend trois parties : la *Vie de Holberg* (p. 3-19) et *Holberg et l'Allemagne* (p. 77-123) par M. Paul Schlenther, la *Comédie de Holberg* (p. 23-73) par M. J. Hoffory.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Reliques scientifiques* d'Arsène DARMESTETER paraîtront, non chez l'éditeur Delagrave, mais chez Léopold Cerf ; les deux volumes qui les composent, seront publiés avant la fin de l'année ; nous rappelons que le prix de l'ouvrage est de 30 francs (faire parvenir son adhésion le plus tôt possible à la librairie Cerf, rue de Médicis, 13).

— Vient de paraître le premier fascicule des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble, publiées par les Facultés de droit, des sciences et des lettres et par l'École de médecine* (Paris, Gauthier-Villars ; Grenoble, Allier). Le comité de rédaction se compose du recteur et de huit professeurs, dont deux appartiennent à chacun des quatre établissements d'enseignement supérieur. Les matières traitées sont aussi diverses que possible : mathématiques, physique, chimie, médecine, chirurgie, droit actuel (JAY, *L'art 419 du Code pénal et les syndicats professionnels)*, histoire des institutions (BEAUDOUIN, *Étude sur les origines du régime féodal, la Recommandation et la Justice seigneuriale*), littérature (DUGIT, *Oreste et Hamlet)*. Un tel mélange ne peut guère être sans inconvénients ; il peut avoir certains avantages, car il est difficile qu'une Faculté unique suffise à alimenter une publication périodique de ce genre (il doit paraître chaque année un volume d'une quarantaine de feuilles, divisé en trois fascicules). On aurait pu songer à des fédérations de plusieurs Facultés de même sorte, mais c'eût été sacrifier la force que donne la noble ambition d'être un centre intellectuel. Les professeurs ont pensé à manifester « l'activité scientifique du corps professoral grenoblois », et en même temps à constituer « un signe matériel et visible de la solidarité qui unit les divers ordres d'enseignement ». Il est sûr qu'on ne pêche pas en France par une exagération de cette solidarité. Deux articles du présent fascicule rentrent dans le domaine de la *Revue*. Nous ne saurions résumer d'un mot la comparaison que fait M. Dugit, doyen de la Faculté des lettres, entre les divers *Oreste* des tragiques et l'*Hamlet* de Shakespeare. Quant à M. Beaudouin, son *Étude* de près de cent pages roule sur une question très nettement délimitée : dans le droit franc, le *senior* est-il le juge de son *vassus* ? L'auteur conclut que non ; en même temps il explique comment, dans le droit franc même, le *senior* était déjà un intermédiaire obligé entre le *vassus* et le tribunal, et comment il sortit de là plus tard une juridiction du seigneur sur les vassaux.

INDES. — Le docteur Gerson da Cunha, de Bombay, vient d'envoyer à Londres, pour y être vendue, la plus riche collection de numismatique orientale, que possède un particulier. Cette collection contient 1,092 monnaies des khalifes, dont 375 d'or ; la Bibliothèque nationale en a 1,206, dont 186 d'or ; le British museum, 732, dont 214 d'or. Elle comprend encore 800 Sassanides, une centaine de gréco-bactriens, dont nombre de médailles, entre autres un doublet du fameux Eucratidès d'or, de la Bibliothèque nationale. Elle compte en tout 8,300 numéros et a absorbé par achat la collection de deux collectionneurs émérites, James Gibb et Bhan Daji ; elle représente par suite une recherche de plus d'un demi-siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 juillet 1889.

L'Académie procède au vote pour la présentation de deux candidats à la chaire de chinois, à l'Ecole des langues orientales vivantes, vacante par la mort de M. Jametel. M. Devéria est présenté, à l'unanimité, en première ligne; M. Imbault-Huart, également à l'unanimité, en seconde ligne.

M. Héron de Villefosse fait connaître les décisions de la commission chargée de juger le concours des antiquités de la France.

L'Académie ayant obtenu du ministre l'autorisation de porter, cette année, le nombre des médailles de ce concours à quatre au lieu de trois, les récompenses sont attribuées ainsi qu'il suit :

1re Médaille : M. E. Jarry, *la Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans*, 1372-1407;

2e médaille : M. Paul Guérin, *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France*, tome IV, 1369-1376;

3e Médaille : M. Clément Pallu de Lessert, *les Fastes de la Numidie sous la domination romaine;*

4e Médaille : MM. Camille Favre et Léon Lecestre, *le Jouvencel par Jean de Bueil, suivi du Commentaire de Guillaume Tringant*, publiés pour la Société de l'histoire de France;

1re Mention honorable : M. le duc de la Trémoille, *Archives d'un serviteur de Louis XI, documents et lettres*, 1451-1481 ;

2e Mention : M. Ch. Morel, *Genève et la colonie de Vienne, étude sur une organisation municipale à l'époque romaine;*

3e Mention : MM. les Drs Bleicher et Faudel, *Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace;*

4e Mention : M. A. Prudhomme, *Histoire de Grenoble;*

5e Mention : M. Henri Stein, *Olivier de la Marche, historien, poète et diplomate bourguignon ;*

6e Mention : M. G. d'Espinay, *la Coutume de Touraine au* XVe *siècle*.

M. Boissier communique un mémoire sur le *Christianisme de Boèce*.

Beaucoup d'auteurs, jusqu'à ces derniers temps, ont soutenu que Boèce était païen. Selon M. Boissier, cette opinion est insoutenable. Boèce était issu d'une famille chrétienne, il était l'ami et le gendre de Symmaque, qui se montra très dévoué au christianisme. D'ailleurs, et ceci tranche la question, il a écrit des traités de théologie chrétienne, qui nous sont parvenus. Il est vrai qu'on a nié qu'ils fussent de lui; mais on ne peut plus le contester, depuis que Holder a découvert des fragments de Cassiodore qui les lui attribuent formellement.

Reste à expliquer comment un chrétien a pu écrire le livre de la *Consolation philosophique*, qui est d'inspiration toute païenne. A cette difficulté, M. Boissier répond que nombre de chrétiens, à cette époque, avaient reçu une éducation double, moitié chrétienne et moitié classique, et que, lorsqu'ils traitaient de matières étrangères à la théologie proprement dite, ils s'astreignaient soigneusement à tirer toute leur doctrine des philosophes classiques, sans y mêler aucune notion empruntée à leur foi religieuse. C'est ainsi que saint Augustin lui-même a écrit des *Dialogues philosophiques*, où sont nommés Platon et Cicéron, mais où il n'est question, ni du Christ, ni des livres saints.

Ouvrages présentés : — par M. Menant : SAYCE, *The Hittites, the story of a forgotten empire;* — par l'auteur : LEVASSEUR, *la Population française, histoire de la population avant* 1789 *et démographie de la France, comparée à celle des autres nations*, tome Ier; — par M. Georges Perrot : *Ecole française de Rome. Mélanges d'archéologie et d'histoire*, IXe année, fasc. 1 et 2; — par M. Siméon Luce : JORET (Charles), *le Voyageur Tavernier;* — par M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys : *les Annales impériales de l'Annam*, traduites pour la première fois du chinois par M. Abel DES MICHELS; — par M. Gaston Paris : *le Roman d'Arles, texte provençal*, publié par Paul ARBAUD, avec introduction, notes et appendice par C. CHABANEAU; — par M. Delisle : 1° MOSSMANN (X.), *Cartulaire de Mulhouse*, tome V; 2° BABEAU (Albert), *Paris en* 1989; — par M. Schefer : MARRE (Aristide), *Code malais des successions et du mariage*, 2e fascicule; — par M. Paul Meyer : SCHWAB (Moïse), *le Maqré Dardeqè, Dictionnaire hébreu-italien du* XIVe *siècle* (extrait de la *Revue des études juives*).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 22 juillet — 1889

371. — **Archéologie celtique et gauloise,** mémoires et documents relatifs aux premiers temps de notre histoire nationale, par Alexandre BERTRAND. Deuxième édition. Paris, Leroux, 1889, in-8, XXXII-464 pages et douze planches, avec 110 figures intercalées dans le texte.

La première édition de cet ouvrage remonte à 1876 ; elle était depuis longtemps épuisée et de toutes parts on demandait une édition nouvelle. Parmi les érudits nombreux qui, dans les sépultures et dans les monuments figurés de toute sorte, cherchent l'histoire de notre pays aux temps où les monuments écrits font défaut, le plus éminent est sans contredit M. Alexandre Bertrand. On ne trouve pas seulement en lui un observateur minutieusement exact, rigoureusement consciencieux, mais il sait classer les faits particuliers et en tirer des notions générales. Sans notions générales sous lesquelles les détails se groupent, il n'y a pas d'exposition historique possible ; cependant il n'est pas certain que bien de ces notions générales aient une valeur objective et ne soient pas exclusivement le produit d'une infirmité de notre esprit qui ne peut se passer d'elles. « Pour les temps postérieurs à la conquête, » dit M. A. B., « personne ne confond plus la période romaine, la période franque, « la féodalité, la renaissance, les temps modernes. » Où se trouve au juste la ligne qui sépare l'une de l'autre ces différentes périodes, par exemple la féodalité de la période franque et de la renaissance? Bien habile qui le déterminerait de manière à satisfaire tous les esprits. Je doute, par conséquent aussi, qu'on arrive jamais à diviser définitivement en périodes les temps préhistoriques. Ces périodes pourront bien n'avoir jamais plus de valeur objective que les dialectes entre lesquels on divise les patois. Mais on ne peut faire de science historique sans classement des faits. M. A. B. a donc eu raison de distinguer des périodes. Il en distingue trois : archéologie préhistorique, ère celtique, ère

gauloise. Les vingt mémoires dont son livre se compose sont répartis presque également entre ces trois rubriques, huit sous la première, six sous chacun des autres. La première section ou époque est caractérisée par les monuments mégalithiques, dolmens, allées couvertes, menhirs, par l'absence des métaux et par l'inhumation des morts, la seconde par l'usage du bronze et par les *tumuli* couvrant les restes de morts incinérés, la troisième par les armes de fer et par le retour au rite de l'inhumation.

Nous regrettons que M. B., qui a donné aux monuments réunis dans les vastes salles du Musée de Saint-Germain un classement si méthodique et si clair, n'ait pas trouvé dans sa vie — si occupée par ce grand et utile labeur — assez de loisir pour refondre les mémoires qu'il a disposés sous ces trois divisions et pour en composer un ouvrage méthodique. Cet ouvrage qu'il est capable de nous donner mieux que personne, espérons qu'il nous le fera bientot; en attendant, contentons-nous de celui qu'il nous offre et tâchons de profiter des moyens d'instruction qu'il nous apporte.

Quant à moi aujourd'hui, pour répondre au titre de la *Revue* dans laquelle je fais ce compte-rendu, je vais parler de quelques-uns des points sur lesquels je ne partage point les doctrines du savant auteur. Ma critique ne consistera pas à contester l'exactitude de ses observations archéologiques, elle portera surtout sur les conséquences qu'il en tire. Son système se trouve en grande partie résumé dans deux cartes qui forment ses planches IV et V et dont le titre est pour la première : carte de la Gaule, dolmens et allées couvertes ; pour la seconde : Gaule ère celtique (400 ans environ av. J.-C.). Dans la première de ces cartes, je trouve une ligne placée fort au sud, et en dehors de laquelle sont rejetées : 1° toute la Gaule indépendante antérieurement aux conquêtes de César ; 2° naturellement aussi les Iles Britanniques. Cette ligne est intitulée : Limites des connaissances géographiques au temps de Polybe; en réalité, cette ligne marque la limite des connaissances personnelles de Polybe. Celui-ci, dans sa fatuité d'écrivain grand seigneur, ne pouvait admettre qu'un pauvre diable comme Pythéas eût pu visiter près de deux siècles avant lui des régions inaccessibles à sa richesse et à sa curiosité prudente, malgré la protection des généraux romains. Son impuissance s'est vengée de la savante supériorité du hardi Pythéas par des injures que Strabon a copiées sans vérification. Mais la science moderne a réparé cette injustice et a reconnu dans Pythéas, au point de vue géographique, presque l'égal d'Alexandre le Grand. Au IIe siècle avant notre ère, quand écrivait Polybe, le livre aujourd'hui perdu où Pythéas avait raconté ses voyages existait encore, puisque Polybe le cite, et les limites de la science personnelle de Polybe n'étaient point alors les limites de la science grecque.

Dans la même carte, une autre ligne marque la limite entre les dolmens et les tumulus du fer. Je ne songe pas à soutenir qu'on

trouve des dolmens à l'est de la ligne que M. B. a tracée et qui est justifiée par un long, consciencieux et très intéressant relevé du nombre des dolmens dans les départements de la France, page 148. Seulement, je me demande si l'absence ou l'excessive rareté des dolmens dans nos départements de l'est n'aurait pas pour cause, au moins dans certains d'entre eux, l'impossibilité d'en construire qui aient pu durer jusqu'aujourd'hui. Dans le département de l'Aube, tous les dolmens appartiennent à une région où des blocs de grès erratique, émergeant au-dessus du sol, fournissaient des matériaux d'une facile extraction et capables de résister indéfiniment à la puissance destructrice de la pluie et des gelées. Quand on sort de cette région et qu'on arrive à celle où les seuls matériaux de construction qui soient accessibles sont des calcaires que la gelée délite, il n'y a pas de dolmens, soit que dans la période préhistorique où l'usage était de construire ces monuments, on ait reconnu l'impossibilité d'en élever, soit que les monuments construits aient été depuis des siècles détruits par l'intempérie des saisons. La même raison n'expliquerait-elle pas l'absence des dolmens dans les départements de la Meuse, de Meurthe-et-Moselle, des Vosges, leur rareté dans la Haute-Marne? Ce sont des questions que je pose sans avoir la prétention de les résoudre.

La seconde carte nous mène aux environs de l'an 400 av. J.-C., nous y voyons les Celtes occupant la Narbonnaise, c'est-à-dire le bassin du bas Rhône depuis la Méditerranée jusque tout près de Lyon et, à l'ouest de ce bassin, la région située entre les Cévennes et la Méditerranée. Je crois qu'il y a là une erreur de chronologie et que, en l'an 400 av. J.-C., la future Narbonnaise n'avait encore pour habitants que des Ligures, des Ibères et les Grecs de Marseille. Les auteurs les plus anciens sont d'accord sur ce point : c'est la doctrine de l'auteur de la fin du quatrième siècle av. J.-C., à qui nous devons la rédaction que nous avons du *Périple* de Scylax : le seul endroit où les Celtes eussent atteint les bords du grand lac intérieur qui sépare l'Europe de l'Afrique était l'extrémité septentrionale du golfe connu sous le nom de mer Adriatique. Le témoignage du *Périple* est d'accord avec celui de Ptolémée, fils de Lagus, qui place sur les bords de l'Adria les Celtes en relation avec Alexandre le Grand en 336. Le seul texte qu'on pourrait opposer à ces documents est un passage du *De mirabilibus auscultationibus,* ouvrage apocryphe d'Aristote. M. B., dans sa dissertation sur les Celtes, pages 255, 256, intercale le paragraphe 86, lisez 85 de ce traité, entre un fragment de Platon, mort en 348, et le texte de Ptolémée, fils de Lagus, qui aurait été écrit, suivant lui, au plus tard en 302. Ainsi, d'après M. B., le chapitre 85 du traité apocryphe d'Aristote aurait été écrit entre 348 et 302.

Le *De mirabilibus auscultationibus* est une compilation faite avec des documents d'époques très différentes, on en a même reconnu un (chapitre 152) qui ne remonte pas plus haut que le IIIe siècle de notre

ère; il est tiré de la vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate.

On ne peut faire usage du *De mirabilibus auscultationibus* sans chercher les sources où ont puisé le ou les auteurs anonymes de cette compilation. Ces sources sont très variées. Or, le passage cité par M. B. et qui parle d'une route d'Héraclès ou Hercule allant d'Italie en Celtique chez les *Celto-Ligues* et chez les Ibères (c. 85) paraît emprunté à Timée. En effet, un voyage d'Héraclès allant d'Ibérie en Italie est décrit par Diodore de Sicile, l. IV, c. 19-21; et, au chapitre 21, à propos d'un détail relatif au passage mythique d'Héraclès en Campanie, Diodore cite Timée. Timée écrivit une histoire de Sicile, d'Italie et de Grèce qui se termine en 264. Elle comprenait 38 livres, et c'est probablement dans le premier qu'il parlait d'Héraclès. Il n'est pas prouvé que les premiers livres soient de beaucoup antérieurs à l'année 260. Ils ont dû être écrits environ vingt ans après la mort de Ptolémée, fils de Lagus (285); ils ont dû être écrits vers la date où pour la première fois on trouve dans un texte historique le nom des Celtes associé à celui des Ligures avec une indication géographique qui semble se rapporter aux côtes françaises de la Méditerranée. Ce texte historique est de Polybe, il appartient au récit des événements qui se sont passés en Sicile sous le consulat de M. Valérius Maximus et de M. Otacilius, 263 av. J.-C. Les Carthaginois tirent des régions que la mer sépare de la Sicile et envoient dans cette île de nombreuses troupes mercenaires, savoir beaucoup de Ligures et de Celtes, πολλοὺς μὲν Λιγυστινοὺς καὶ Κελτούς, et plus encore d'Ibères (livre I, c. 17, § 4). L'année suivante, ces mêmes Celtes, que Polybe appelle ici Galates, étant en garnison à Agrigente au nombre de trois mille, veulent piller cette ville (Polybe, l. II, c. 17). La troisième année de leur séjour en Sicile, 261 av. J.-C., sous le consulat de L. Valérius et de T. Otacilius, frère du consul de 263, les mêmes Celtes appelés ici *Galli* par un auteur latin, et alors, dit-il, au nombre de quatre mille, complotent de passer aux Romains par qui le général carthaginois a l'art de les tous faire massacrer (Frontin, *Stratagèmes*, l. III, c. 16, § 3). A cette date, 263 av. J.-C, il y a donc dans le pays qui est aujourd'hui la France, sur les bords de la Méditerranée, des Celtes, Galates ou Gaulois et des Ligures. Rien ne prouve qu'antérieurement à cette époque des Celtes fussent établis dans la région méridionale du bassin du Rhône et au sud des Cévennes. Je persiste à considérer comme mal fondé l'emploi que M. Bertrand fait du mot celtique pour désigner la période du bronze qui a précédé les Gaulois [1]. Mais c'est une question d'étiquette qui ne change rien à la valeur de son œuvre archéologique.

1. Les passages où Strabon met les Celtes en Narbonnaise, l. IV, c. 1, §§ 1 et 14, édition Didot, p. 146, l. 31; p. 147, l. 8, 16; p. 157, l. 20, et dont le dernier est cité par M. B. n'ont pas d'autorité. Strabon dans sa division générale de la Gaule dérive de César *de Bello Gallico*, l. I, c. 1. Il la divise comme César en trois parties, et il n'a pas compris que César, l. I, c. 1, laissait de côté la Narbonnaise; voilà pourquoi il a compris la Narbonnaise dans la Celtique; cf. K. Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, t. II, p. 178, note.

Son livre est aujourd'hui le recueil le plus complet et le plus digne de confiance où l'on puisse étudier les monuments figurés de notre histoire avant la conquête romaine.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

372. — I. **The Civilisation of Sweden in heathen Times**, by Oscar MONTELIUS. Translated from the 2nd swedish edition, revised and enlarged by the author. By the Rev. F. H. WOODS. Londres, Macmillan, 1888. In-8 de XVI-214 p., avec une carte et 205 gravures.

373. — II. **Hællristningar.** Glyphes des Rochers du Bohuslæn (Suède), dessinés et publiés par L. BALTZER, avec une préface de V. RYDBERG. Gothembourg, 1889. 13 livraisons petit in-fol., avec 52 pl. autographiées, accompagnées d'un texte en suédois et en français (sans pagination).

I. L'aperçu de l'histoire de la civilisation suédoise à l'époque païenne, l'ouvrage le plus populaire de M. Montelius, a d'abord été publié en suédois; la seconde édition (1878) a servi de base à une édition allemande très augmentée (1885), qui se trouve dépassée à son tour par la traduction anglaise, dont les épreuves ont été relues par l'auteur [1]. C'est un précis écrit pour le grand public, sans appareil érudit, accompagné de nombreuses gravures sur bois qui donnent une excellente idée du développement de l'industrie scandinave jusqu'à la fin du XIe siècle de notre ère.

M. M. admet, comme tous les archéologues du Nord depuis Thomsen, la distinction des trois âges de la pierre, du bronze et du fer. L'âge de pierre commence à une époque indéterminée, avec les *Kjoekkenmoeddinger*, ou rebuts de cuisine, et se termine vers 1500 av. J.-C., après l'épanouissement de la civilisation néolithique, caractérisée par les haches polies, les allées couvertes et les dolmens. Le système de décoration de cette époque nous est connu par la céramique : il n'emploie que la ligne droite, à l'exclusion du cercle et de la spirale. Les monuments mégalithiques les plus anciens sont les dolmens, puis les allées couvertes; les cistes de pierre sans toiture viennent après et les cistes sous tumulus marquent la transition entre l'âge de la pierre et celui du bronze. Les corps sont toujours inhumés, le plus souvent dans la position assise.

L'âge du bronze, suivant M. M., aurait duré de 1500 à 500 environ av. J.-C. Ces deux dates sont également mal établies. Il y a peu d'années encore, les archéologues scandinaves pensaient que l'âge du bronze n'avait pris fin dans leur pays qu'au contact de la civilisation romaine; ce sont surtout les découvertes de M. Vedel dans les dépôts cinéraires de Bornholm qui ont modifié leur opinion à cet égard, mais les données

---

1. Il existe une traduction française faite sur la première édition suédoise par M. Kramer (Stockholm, Leipzig et Paris, 1874). Elle contient quelques gravures qui ont disparu des éditions subséquentes.

chronologiques que l'on a tirées de ces recherches reposent encore sur des indices assez faibles (cf. *Matériaux*, t. XXII, p. 401). Il reste toujours inexplicable que la Suède, recevant son bronze du dehors, soit restée, pendant dix siècles, dans l'ignorance absolue du fer.

M. M. distingue deux périodes dans l'âge du bronze : 1° les ornements dominants sont la spirale et les zigzags ; les tombes contiennent généralement des corps inhumés ; 2° le goût est moins pur, l'aspect des spirales se modifie, on trouve des ornements serpentiformes compliqués ; les sépultures à incinération sont la règle. Dans l'une et l'autre période, mais surtout dans la première, la presque totalité des objets de bronze sont fabriqués dans le pays, comme le prouve, entre autres arguments, la découverte de seize moules. La faiblesse de ce chiffre s'explique parce que les formes où l'on coulait les objets en bronze devaient être généralement brisées après le moulage. M. M. repousse avec raison le singulier paradoxe de M. Lindenschmit, suivant lequel presque tous les bronzes suédois auraient été importés d'Étrurie.

L'âge du fer se divise à son tour en quatre périodes : 1° le premier âge, de 500 av. J.-C. jusqu'à l'ère chrétienne ; c'est alors seulement que la Scandinavie apprend à connaître, avec le fer, l'argent, le plomb, les verreries et les monnaies (importées), enfin l'écriture runique, imitation de l'écriture latine empruntée à quelque alphabet germanique que nous ignorons ; 2° depuis l'ère chrétienne jusqu'au début du ve siècle ; c'est la période où l'influence romaine se fait le plus fortement sentir, celle à laquelle appartiennent les vases avec inscriptions et les statuettes de bronze que l'on a découvertes en Scandinavie ; 3° depuis le ve siècle jusqu'au viiie ; c'est la période la plus brillante de l'art scandinave, qui déploie une magnificence tout orientale dans l'emploi des métaux précieux. L'or venait de Byzance, sous la forme de tributs payés aux Goths du Danube par les empereurs byzantins ; ce sont précisément ces empereurs dont les monnaies sont les plus fréquentes en Suède. Le style des bijoux scandinaves trahit l'influence de l'art décoratif irlandais ; 4° le dernier âge du fer, du viiie au xie siècle, est la période des Vikings, des grandes expéditions maritimes des Scandinaves ; on trouve de nombreux objets en argent, d'un style analogue à celui de l'époque précédente, mais généralement plus lourd.

La longue histoire qu'a résumée M. M. n'est pas l'objet, en France, de toute l'attention qu'elle mérite ; à ceux qui désireraient s'en faire une idée sommaire, on peut recommander vivement ce livre, où la clarté de l'exposition est rehaussée par l'excellence des gravures. Mais il ne faut pas y chercher la solution ou même l'exposé des questions difficiles, comme celles de l'origine de la civilisation néolithique, de la voie par laquelle le bronze est arrivé dans le Nord, des sources asiatiques ou européennes du style des métallurgistes scandinaves, qui rappelle parfois d'une manière si frappante celui de Mycènes. Ce sont là des problèmes assez graves pour qu'un livre, même de vulgarisation,

ne refuse pas de les indiquer en quelques mots; M. M. a exagéré la prudence en s'abstenant tout à fait de les aborder [1].

II. Les gravures rupestres du Bohuslän (au nord de Gothembourg) ont été déjà souvent étudiées, mais il manquait encore une série de reproductions de ces *glyphes* qui ne fit aucune part à la fantaisie. Celles que vient de publier un dessinateur de talent, M. Baltzer, sont le produit d'un travail long et minutieux; au dire des gens qui les ont comparées aux originaux, elles ne laissent plus rien à désirer. On sait que ces gravures, dont les livres de seconde main ont souvent reproduit des épisodes, représentent, avec une grossièreté naïve, des scènes relatives à la guerre, à la navigation, à l'agriculture, etc. On y trouve un grand nombre de signes bizarres, rouelles, roues, cupules, groupes de deux plantes de pied juxtaposées, qui ont fait naître bien des systèmes, mais restent des énigmes. Pour l'instant, on ne sait même pas à quelle époque appartiennent ces *glyphes*. Holmberg, dans ses *Skandinaviens Hällristningar* (1848), les avait attribués aux Vikings; plus récemment, MM. Hildebrand père, Bruzelius et Montelius ont soutenu qu'ils appartenaient au second âge du bronze, par la raison qu'on y trouve la reproduction de quelques types de cette époque, notamment de l'épée et du navire; d'autres ont voulu les rapporter à l'âge de la pierre. Cette dernière opinion est inadmissible, mais l'on peut encore hésiter entre celles de Holmberg et de Hildebrand, l'un et l'autre ayant invoqué des arguments qui ne manquent pas de valeur. M. Rydberg, dans la préface qu'il a écrite pour la publication de M. Baltzer, refuse de se prononcer; la découverte récente d'une inscription runique parmi les gravures d'un des rochers du Bohuslän ferait plutôt croire qu'elles ne sont pas très anciennes. Il n'a pas encore été possible d'établir par quel procédé technique elles ont été exécutées; nous savons d'ailleurs que des dessins analogues, en Australie et dans le Nouveau Monde, ont été gravés sans instruments de métal.

La question des *glyphes* du Bohuslän reste ouverte, mais du moins, grâce aux excellentes planches de M. Baltzer, pourra-t-on maintenant l'étudier à l'aide de documents dignes de foi. Ajoutons que l'auteur a généreusement distribué son livre à plusieurs bibliothèques publiques de Paris [2]; cet exemple de désintéressement, qui nous vient du Nord, trouvera probablement peu d'imitateurs.

Salomon Reinach.

---

1. P. 33, il ne faudrait plus parler de dolmens en Grèce. P. 102, la prétendue Junon est une Vénus Genetrix du type connu.

2. Bibliothèque Nationale, Bibliothèques des Beaux-Arts, de l'Institut et de la Sorbonne. Le musée de Saint-Germain doit aussi à M. Baltzer des copies *en grandeur naturelle* d'une partie des gravures du Bohuslæn.

374. — **Ind. lectt. in Universit. litt. Vratislaviensi** per aest. a. 1889 a die 24 m. Aprilis habend. Præmissa est Martini Hertz admonitiuncula Horatiana. Typ. officin. Universit. (W. Friedrich), in-4, 13 p.

Ce sont des conseils très sensés adressés aux étudiants de l'Université. M. M. Hertz proteste avec vivacité contre la méthode pratiquée par certains élèves de Cobet et qui consiste à ne voir dans les auteurs anciens qu'un sujet de conjectures. Au lieu de se prendre aux passages visiblement altérés, on sème à tort et à travers des corrections qui mutilent le texte et ne servent qu'à témoigner de la souplesse d'esprit et de l'ingéniosité du critique. On peut souscrire aux vues de M. M. Hertz, à la condition de ne condamner que l'abus et non l'emploi de la critique conjecturale, trop souvent nécessaire dans l'état de corruption où les textes nous sont parvenus. M. M. Hertz prend particulièrement à partie M. J.-J. Cornelissen, *Lectiones Venusinae*, Mnémosyne, t. XVI, p. 293-315 et cite jusqu'à 12 conjectures d'auteurs divers sur le vers d'Horace, Ep. 1, 20, 24 *præconum*, *solibus aptum*, dont aucune ne mérite de prendre la place de la leçon des mss. Sur ce point on ne saurait que l'approuver.

A. Cartault.

---

375. — O. Stemler. **Des collèges d'artisans.** Paris, 1887, in-8, 96 pages, chez Larose.
376. — P. Masson. **Les Corporations romaines.** Paris, 1888, in-8, 164 pages, chez Rousseau.
377. — Traugott Schiess. **Die Rœmischen Collegia funeraticia.** Munich, 1888, in-8, 140 pages, chez Ackermann. 3 marks.

J'ai eu l'occasion de rendre compte ici même, cette année, d'une thèse de droit présentée à la Faculté des lettres de Paris (p. 124), et j'en ai dit tout le bien que j'en pensais : l'auteur s'était persuadé que pour étudier un sujet d'antiquité romaine, il fallait autre chose que pouvoir lire un texte latin ou dépouiller des ouvrages de seconde main ; il avait compris qu'il était nécessaire de recourir aux documents épigraphiques, de les étudier et d'en tirer les conséquences qu'ils renferment. Je ne puis pas, à mon grand regret, porter le même jugement sur la thèse de M. Masson ; c'est l'œuvre d'un esprit qui ne manque pas de distinction ; mais elle trahit une inexpérience trop grande des méthodes modernes et surtout de l'épigraphie. On trouve bien en note quelques renvois au *Corpus* ou à Orelli, qui semblent mis là par acquit de conscience ; mais on s'aperçoit bien vite que l'auteur n'a pas dépouillé méthodiquement les recueils épigraphiques. Il se charge, du reste, lui-même de nous le démontrer. Ainsi, à la page 111, il avance que l'on n'a pas de documents qui permettent d'établir comment se recrutaient les collèges au début de l'empire. Il n'y en a pas, en effet, excepté dans les inscriptions ; mais là, ils sont nombreux (*C. I. L.*, V, 61, 4048, 4316 ; VI, 9405,

10234, 10294; XII, 3861; XIV, 409, 2408 etc.). Je pourrais citer plus d'un fait analogue; je me bornerai au suivant qui est caractéristique : je n'ai trouvé nulle part la mention du règlement du collège de Diane et d'Antinoüs. Or chacun sait, qu'entre autres détails importants, ce document renferme le texte d'un paragraphe d'un sénatus-consulte relatif aux conditions nécessaires pour qu'un collège pût légalement se constituer. A côté de cela, la thèse contient de bonnes choses; mais il est regrettable qu'elles ne suffisent pas à sauver le livre.

Le même sujet, restreint aux collèges d'artisans, avait été traité l'année précédente par un autre candidat au doctorat, M. Stemler; le sujet étant plus réduit, l'auteur a pu entrer dans plus de détails et le travail en est plus instructif; joint à cela que M. St. a du talent, ce qui est une excellente condition pour composer un livre. J'avais eu, en commençant la lecture de cette thèse, l'espoir que M. St. avait consulté les sources et avait eu recours au texte même des inscriptions qu'il cite en note; mais j'ai dû y renoncer et voici pourquoi. J'avais été étonné que les notes ne continssent aucune mention de l'*Ephemeris epigraphica*, dont les derniers volumes parus auraient été consultés avec le plus grand profit; en même temps j'avais été agréablement impressionné comme par un arrière-goût de la *Religion romaine* de M. Boissier, où tout un chapitre est consacré, comme on sait, aux associations populaires. En me reportant à ce chapitre, j'ai acquis la conviction que M. St. ne connaissait les inscriptions qu'il cite dans son travail que par M. Boissier, que toute une partie du livre (p. 23 à 55) n'est qu'une adaptation plus ou moins déguisée du chapitre de la *Religion romaine*, cité ci-dessus, et que toutes les références épigraphiques et autres lui sont empruntées [1]. Ce procédé est excusable de la part d'un candidat pressé, s'il ne se destine pas à l'étude du droit romain. Ce qui ne l'est pas, c'est d'avoir tû le nom de M. Boissier et d'avoir donné à la page 23 (note) la liste des ouvrages épigraphiques (*Corpus*, *Orelli* etc.) dont l'auteur prétend s'être « principalement servi ». Cette note était à remplacer par la suivante : « Je me suis principalement servi du chapitre IIIe (Livre IIIe) de la *Religion romaine* de M. Boissier; si j'ai omis de consulter certains textes d'importance, cela tient à ce que ce livre avait paru avant la publication de ces documents. »

La conclusion à tirer de la lecture de ces deux thèses est la même : les candidats au doctorat en droit ne se rendent pas compte des nécessités scientifiques actuelles; c'est à leurs professeurs de le leur faire sentir. Puisqu'ils doivent faire une thèse de droit romain—ce que l'on ne saurait

1. Je cite, comme exemples, les références suivantes à l'appui de mon affirmation : La page 250 du livre de M. Boissier (édition 1878) a inspiré la page 25 de M. Stemler; la page 26 (B), se retrouve à la page 259-260 (St); la page 264 (B), se retrouve à la page 78 (St); la page 267 (B) à la page 36 (St). La *traduction française* des inscriptions rapportées par M. B. à la page 277 et 286 est reproduite *textuellement* par M. St. aux pages 48 et 33 sans que le lecteur soit prévenu de cet emprunt.

trop approuver, — je leur conseillerais d'abandonner ces grands sujets, qui veulent une érudition à laquelle des jeunes gens ne peuvent pas prétendre aujourd'hui et de se limiter à l'étude *consciencieuse* de certains points précis, moins connus; ils s'en tireraient à leur honneur et à notre profit.

Presque en même temps que paraissaient chez nous ces deux thèses, M. Schiess publiait à Munich un petit volume sur les collèges funéraires d'après les inscriptions. L'auteur y reprend le travail déjà ancien de M. Mommsen sur les collèges romains, sans en modifier très sensiblement les conclusions [1], mais en le développant et en apportant à l'appui tous les textes qu'il a pu recueillir dans les *Corpus* et leurs suppléments. La préface contient peu de chose; c'est surtout une discussion des opinions de M. Max Cohn; elles auraient pu être réfutées plus brièvement, et M. S. a mille fois raison de les repousser; en revanche, les pages excellentes de M. Boissier, dont M. Stemler à tiré tant de profit, méritaient d'être citées autrement que dans une petite note, où l'auteur nous prévient loyalement que cet ouvrage a été pour lui « inabordable » — je me figure que la maison Hachette ne le lui aurait pas refusé pour 7 francs. Le livre, au contraire, est plein de faits; les textes y sont rassemblés avec le plus grand soin et analysés scrupuleusement; on devra s'y reporter toutes les fois qu'on aura à s'occuper de la question. Si l'on n'y trouve pas la solution de toutes les difficultés, on y rencontrera, au moins, réunis, les documents nécessaires pour les résoudre.

R. Cagnat.

---

378. — **Examen critique** des objections soulevées contre la charte XVI du 2me cartulaire de l'église de Grenoble, par Charles Bellet. Paris, A. Picard, 1889. Grand in-8 de VIII-163 p.

Un grand combat s'est livré autour du préambule historique d'un document du Cartulaire II de Saint-Hugues : les uns rejettent ce préambule, les autres l'acceptent. Parmi les premiers, mentionnons MM. Fauché-Prunelle, H. Gariel, conservateur de la bibliothèque publique de Grenoble, de Terrebasse, A. Prudhomme, J. Roman; parmi les seconds, MM. l'abbé Trépier, Jules Marion, chanoine Ulysse Chevalier, E. Mabille. M. Ch. Bellet se place résolument au nombre des défenseurs de la charte si contestée. Son travail est très sérieux et très complet. On y trouve six chapitres des plus substantiels intitulés : *Exposé de la question; le texte du préambule; les invasions dans le diocèse de Grenoble au xe siècle; les comtes Guigues d'Albon n'exerçaient pas le pouvoir comtal dans le diocèse de Grenoble sous l'épiscopat d'Isarn* (950-976); *l'évêque Isarn possédait tout son diocèse en alleu; les comtes Guigues d'Albon ont usurpé au détriment de l'église*

---

1. L'auteur n'admet pas, avec M. Mommsen, que les collèges de *tenuiores* soient *tous* des collèges funéraires.

de Grenoble. Ces six chapitres sont suivis de *conclusions* fortement motivées et d'un *appendice* où est discuté *Un trait de la vie de Saint-Hugues interprété par M. de Terrebasse*. En tête du volume se déroule un *Tableau généalogique de la première race des comtes d'Albon ou Dauphins de Viennois*. Je ne suis pas assez paléographe pour me permettre de prendre parti dans la question *(non nostrum inter vos tantas componere lites)*, mais je puis déclarer que M. Bellet me semble avoir parfaitement raison. Je puis déclarer surtout que ses recherches ont été fort consciencieuses et que sa discussion a été fort habile. Un autre éloge est dû à des pages qui devront désormais être consultées par tous les historiens du Dauphiné. L'auteur y montre — ce qui est trop rare dans les débats de ce genre — une courtoisie de bon goût pour ses antagonistes et c'est en toute vérité qu'il s'est rendu *(Avant-propos*, p. VIII) le témoignage que voici : « Il est à peine besoin d'ajouter que nous n'avons laissé échapper ni une parole agressive, ni une récrimination violente, à l'endroit d'un homme justement considéré [1], et qu'enfin nous ne nous sommes jamais departi de la plus extrême modération, disons mieux, de tout le respect que nécessite un si honorable adversaire. »

T. DE L.

---

379. — Jules MARCOU. **Nouvelles recherches sur l'origine du nom d'Amérique.** Bulletin de la Société de Géographie de Paris, VII[e] série, t. IX, 1888, pp. 480-520, 630-672.

Bien que ce travail n'ait pas paru en volume, nous croyons devoir le signaler tout particulièrement. Il importe de ne pas laisser d'obscurité sur une question que Humboldt, dans son *Examen critique de la géographie du nouveau continent*, et qu'après lui d'Avezac, dans son ouvrage anonyme sur Waldseemüller, avaient si heureusement et si pleinement élucidée. Il résulte en effet des travaux de ces savants, que le nom d'Amérique, donné au nouveau continent au commencement du XVI[e] siècle, fut inventé dans la petite ville de Saint-Dié (Vosges) par un petit groupe de Lorrains et d'Alsaciens, réunis là, par le goût de l'étude, sous le patronage du duc René II de Lorraine. Ce fut par l'intermédiaire du duc qu'ils reçurent communication d'une lettre de Vespuce résumant ses quatre voyages. L'un d'eux, Waldseemüller, publia cette lettre en 1507, en la faisant précéder d'un petit traité de cosmographie et de géographie. L'ensemble avait pour titre : *Cosmographiæ introductio*. Voulant, dans cet ouvrage, donner un nom aux terres nouvelles, Waldseemüller, qui, à ce moment, ne connaissait pas les voyages de Colomb, ou qui ne les rapportait pas à un continent, propose celui d'*America*. Voici le passage de la *Cosmographiæ introductio* ; on verra

---

1. C'est dans les *Œuvres posthumes* de M. de Terrebasse (Vienne, 1875, in-8°) que figure l'importante *Notice historique et critique sur l'origine de la première race des Dauphins de Viennois*.

que jamais texte n'a été plus concluant : « Nunc vero et hæ partes sunt latius lustratæ et alia quarta pars per Americum Vesputium (ut in sequentibus audietur) inventa est, quam non video cur quis jure vetet ab Americo inventore sagacis ingenii viro *Amerigen,* quasi Americi terram, sive *Americam* dicendam, cum et Europa et Asia a mulieribus sua sortita sint nomina. Ejus situm et gentis mores, ex bis binis Americi navigationibus quæ sequuntur liquide intelligi datur. »

C'est l'opinion de Humboldt, aujourd'hui universellement admise, que vient combattre M. Jules Marcou. Voici comment peut se résumer sa thèse : Amerrique (ou Amerrisque, suivant le président Cardenas, car nous n'admettrons pas, aussi facilement que le fait l'auteur, que ce dernier ou son copiste aient fait une faute de transcription précisément sur le mot le plus important de la communication, voir pages 670-671), Amerrique est le nom indien des montagnes entre Juigalpa et Libertad, province de Chontales, qui sépare le lac de Nicaragua de la côte de Mosquitos. Or, Vespuce a dû aborder dans ces parages. « Il y a là une espèce de lueur qui permet de supposer que Vespucci et ses compagnons ont pu être les premiers Européens qui aient entendu prononcer le nom d'Amerrique » (p. 485). La lettre sur les quatre voyages, dont une version française parvint à Saint-Dié et y fut traduite en latin, porte en italien le titre : « Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi. » Un document antérieur où il est question de Vespuce, lui donne le prénom Albericus. Comment expliquer ce changement de prénom ? « L'impression que m'a laissée une étude prolongée de cette question, impression personnelle, je me hâte de le dire, c'est que, donné par d'autres ou pris par lui-même, le nom d'Amerigo a paru à Vespucci le désigner mieux que n'eût fait le prénom commun d'Alberico. En effet, ce prénom d'Amerigo rappelait par une désignation étrangère, et par le nom de ce pays du Nouveau-Monde, que lui, Vespucci, se distinguait de tous les autres Vespucci de Florence, comme étant le grand voyageur et l'explorateur des pays nouvellement découverts..... Ne dit-on pas aujourd'hui « Chinese Gordon » pour le héros et le martyr de Khartoum « Congo Stanley », pour le grand voyageur et découvreur du cours du Congo? etc., etc. Pourquoi, en 1506, n'aurait-on pas dit « Amerigo Vespucci » ? Pendant l'époque romaine, n'a-t-on pas eu « Scipio Africanus » et bien d'autres ? (p. 493). »

Si ingénieuse que soit cette trouvaille, elle ne perdrait peut-être rien à s'appuyer sur des preuves. En admettant que ce nom indien d'Amerrique ou d'Amerrisque, signalé pour la première fois en 1874 (p. 482), ait été déjà en usage au xve et au xvie siècles, il ne serait pas superflu de démontrer que Vespuce a pu le connaître. M. M., d'après Varnhagen, ne met pas en doute que le voyageur florentin ait visité, à son second voyage, la côte de Honduras. Il n'est malheureusement pas de question plus controversée que celle des premiers voyages de Vespuce. Un document publié par Navarette prouve d'une façon incontestable qu'à l'épo-

que de ce prétendu voyage Vespuce était en Espagne au service de commerçants italiens, les Berardi. Il est vrai qu'on peut en considérer la date comme erronée, mais alors quelle confiance avoir dans ce document? Il n'eut pas été inutile de soumettre au lecteur ces difficultés. Et quand Vespuce aurait réellement abordé sur la côte du Honduras, il resterait encore à démontrer qu'Amerigo ou Americus est un prénom d'emprunt. M. M. fait remarquer que, dans la troisième lettre, qui fut publiée la première, il porte le nom d'Albericus. Cette lettre étant en latin, Albericus est une traduction dont on ne peut rien conclure. Le texte italien des quatre voyages donne *Amerigo*. La version française apportée à Saint-Dié devait avoir *Amerige*. Le traducteur de Saint-Dié dit en latin *Americus*. Y a-t-il là rien qui doive étonner? M. M. a pris soin de dresser lui-même la liste des prénoms que ses contemporains ont donné à Vespuce (p. 480). On le trouve nommé: *Americus, Amerrigo, Amerigo, Amergio, Americo, Almerigo, Albertutio, Almerico, Morigo, Damerigho, Armenico, Emeric, Aïméric, Alméric* et *Améric.* Quel est, au milieu de ces variantes, son véritable prénom? Colomb l'appelle dans deux lettres *Amerigo Vespucchy*; les livres de comptes de Séville portent *Amerigo*; lui-même signe en 1508 *Amerrigo Vespucci, Piloto mayor*. Comment des pièces officielles lui donneraient-elles pour prénom un sobriquet? Quel qu'ait été son prénom italien, il est certain qu'en Espagne et en Portugal on l'appelait *Amerigo*, et que la traduction Albericus n'est qu'un équivalent. Chemin faisant, M. M. émet bien d'autres opinions nouvelles. Il s'en prend, par exemple, à Waldseemüller, « ce lourdaud de Waldseemüller », comme il l'appelle (p. 632). « Ce n'était, dit-il, qu'un assistant, qu'un aide salarié, occupé à préparer des cartes pour une nouvelle édition de Ptolémée, et à corriger des épreuves dans l'imprimerie des Luds » (p. 503). A ce compte, que dirait-il d'Érasme qui ne dédaignait point de corriger les épreuves de son ami Froben? Et quant à l'édition de Ptolémée de 1513, a qui fera-t-on croire qu'elle soit l'œuvre du premier venu?

M. Marcou avait une première fois déjà, en 1875 [1], publié son hypothèse « qui prit, — comme il le dit, — le monde par surprise ». Il a voulu depuis, et après coup, l'appuyer sur des faits. C'est par là qu'il eût dû commencer. La Société de géographie de Paris n'accepte heureusement pas la responsabilité des opinions qu'elle publie. On peut regretter cependant qu'elle ait eu la générosité d'accorder quatre-vingts pages de son bulletin à cette fantaisie.

L. Gallois.

1. *Bulletin de la Soc. de géog. de Paris*, VIe série, t. IX, 1875, pp. 587 sqq.

380. — **Quelques lettres à J. M. Suarez,** publiées avec des notes et des documents inédits, par Léon G. Pélissier. Aix, A. Makaire, 1889, grand in-8 de 47 p.

« L'épiscopat provençal, dit M. Pélissier, a peu de noms aussi glorieux et plus littéraires que celui de Joseph-Marie Suarez, le premier en date et en célébrité des trois pasteurs que sa famille a donnés au diocèse de Vaison. Les trente-trois années de son séjour à Vaison firent de cette ville un des centres de l'érudition et du mouvement archéologique en Provence, et sa clientèle d'archéologues et de lettrés ne l'abandonna pas quand il quitta Vaison pour Rome, et ses fonctions épiscopales pour les charges plus relevées et plus agréables de vicaire de Saint-Pierre, de custode de la Vaticane, de bibliothécaire des Barberini. Par son goût pour les lettres, par ses encouragements aux savants, par son souci des livres et des curiosités de toutes sortes, par l'influence bienfaisante qu'il fit sentir autour de lui, il mérite que nous rapprochions son nom du nom de Peiresc. » Les lettres à Suarez, trouvées par M. P. dans la Bibliothèque Barberini, sont au nombre de treize : deux de Jean Scolastique Pitton, l'historien de la ville d'Aix, deux d'un amateur dauphinois, La Baulme (de Crest), une du fr. Denys d'Avignon, capucin, une du grand helléniste le P. Combefis, une de François Malaval, une dont la signature est illisible, une de l'abbé Guillin (de Pernes), une du minime Nicolas Chichon, enfin trois d'un érudit de Nîmes, Péladan. Pitton entretient l'évêque de Vaison du plan de son *Histoire d'Aix*, le consulte sur des points difficiles, le priant de « faire venir un petit rayon » de ses « excellentes lumières » « pour éclairer les ténèbres de mon ignorance » et il lui communique d'antiques inscriptions aixoises. La Baulme lui envoie des médailles et lui demande des reliques pour l'église cathédrale de Die ruinée par les Huguenots. Le capucin Denys l'interroge sur Saint-Prosper. Le dominicain Combefis lui donne des nouvelles de la Byzantine à laquelle il travailla d'une façon si remarquable. Fr. Malaval mêle à sa prose des vers latins en l'honneur de Suarez et exprime le vœu que « M. le cardinal François Barberin, vostre protecteur et vostre illustre amy » soit « élevé pour ses grands mérites à la souveraine dignité de l'Eglise, » ne doutant pas que « toute la chrétienté ne ressentît les fruits d'une pareille exaltation. » Le correspondant dont le nom n'a pu être lu décrit la fontaine de Faucon (Vaucluse). L'abbé Guillin s'occupe d'une édition des œuvres de Pic de la Mirandole [1], et le minime Chichon du manuscrit d'un ouvrage de

1. M. P. dit (p. 39) : « Les œuvres de Pic de la Mirandole ont eu *deux* éditions à Bâle, l'une en 1573, l'autre en 1681. » 1681 est une faute d'impression évidente. On connaît *trois* éditions des *Opera omnia* de Pic de la Mirandole, toutes trois en deux vol. in-fol. : 1557, 1572 et 1601. Relevons quelques autres peccadilles. Jacques Gaffarel nous est présenté (p. 28) comme « bibliothécaire de Richelieu »; il fut seulement chargé par le cardinal d'acheter en Italie des livres pour sa bibliothèque dont il fut le pourvoyeur et non le conservateur (voir nos *Quatre lettres inédites de Jacques Gaffarel*, p. 7-8). — Pourquoi (p. 34) italianiser le nom du personnage

M. de Boussu, docteur de Sorbonne et personnage « de grande érudition. » Péladan, l'auteur des *Antiquités de Nîmes*, traite diverses questions de numismatique et de bibliographie. Les lettres à Suarès sont suivies de trois lettres de Suarès écrites au comte de Bagni, neveu du futur cardinal de ce nom, lequel cardinal protégea l'évêque de Vaison comme il protégea Gabriel Naudé. Ce ne sont pas là les seuls documents contenus dans la brochure; M. P. en a mêlé bon nombre d'autres encore à son riche commentaire, presque égal au texte en étendue (p. 27-47). Citons une lettre en latin des frères Pierre et Jacques Dupuy à Leo Allatius, une lettre française au même de l'éditeur des œuvres de saint Cyrille, le professeur au collège de France Aubert, une lettre italienne d'Allatius à Peiresc, écrite d'Heidelberg en février 1623 et relative au transfert à Rome de la bibliothèque Palatine, une lettre française du P. Richard Mercier au P. Poussines, des vers latins inédits de Suarez, un décret du municipe de Palestrina accordant à Suarez le titre de citoyen de cette ville pour le récompenser de ses écrits archéologiques sur l'antique Préneste.

T. DE L.

---

381. — **Le centenaire de 1789.** Evolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans, par Georges GUÉROULT. Paris, F. Alcan, éditeur, I-VI, 1-399 p.

Le centenaire de 1789 a été pour plusieurs l'occasion de dire brillamment du mal du siècle et de constater notre état morbide. M. G. Guéroult n'est pas un de ces médecins *tant pis*. Après avoir résumé en une sorte de tableau synoptique « les résultats obtenus dans tous les ordres de l'activité et de la connaissance humaines depuis cent ans », il proclame en matière de conclusion que « la période renfermée entre 1789 et 1889, est à tous égards et hors de toute proportion, de toute comparaison avec les précédentes, la plus brillante, la plus féconde, la plus intéressante qu'ait encore traversée l'humanité, dans sa vie déjà longue ».

L'auteur apporte à ce résumé d'une matière vraiment encyclopédique de rares qualités de compétence en même temps que d'esprit de généralisation. Organisation politique et sociale, philosophie, religion et morale, arts et littérature, sciences mathématiques et expérimentales, sur chacun de ses sujets, M. G. indique, en quelques pages d'une précision suffisante, les vues nouvelles qui ont prévalu ou qui tendent à pré-

---

très français qui s'appelait *Eschinard* et non *Eschinardo?* — Enfin voici une réclamation presque personnelle, car il s'agit d'un de mes *proches voisins et vieux amis*, le P. Combefis (de Marmande). M. P. dit (p. 36) : « Possevin était un des membres les plus distingués de ce groupe si intéressant de religieux *toulousains* érudits, qui se réclamait du souvenir de Pierre de Marca, de la protection de Charles de Montchal, et qui va de Combefis et de Poussines à Guillaume Bonjour. » Toulouse est trop riche en gloires littéraires pour qu'on lui en donne une de plus au détriment de la pauvre Marmande.

valoir depuis le commencement du siècle. On regrette parfois, en parcourant ce vaste ensemble, les bornes trop restreintes que l'auteur a imposées au développement de la pensée, ou le champ trop étendu qu'il a entrepris d'explorer. Nous sommes devenus exigeants en fait d'analyse : les aperçus trop sommaires, et où nous sentons de l'à peu près, ne nous satisfont pas complètement. D'autre part, comment résumer un aussi immense sujet, sans courir en quelque sorte de sommet en sommet? La tentative de M. G. est intéressante à la fois par son succès relatif et par la preuve qu'elle fournit de l'impossibilité d'une réussite complète. Il faudra désormais se résigner à sectionner les résumés de ce genre et à confier à des compétences spéciales le soin de les rédiger. C'est ce qui a été fait en Angleterre, à l'occasion du Jubilé de la reine Victoria : c'est ce qu'on avait tenté de faire en France, lors de l'exposition de 1867. Il est regrettable que l'État ou qu'un groupe de savants n'ait pas pris l'initiative d'une œuvre semblable pour célébrer le centième anniversaire de la Révolution.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir au livre de M. G., il fournit ample matière à penser. Quand on le ferme, il laisse dans l'esprit l'impression d'une grandeur incontestable dans les résultats de ces dernières cent années, et aussi comme une désillusion sur certaines espérances nées dans les cœurs à l'aube de 1789, et que les faits n'ont pas toutes confirmées [1]. Les triomphes de la science pure ou appliquée sont incontestables — et rien ne pouvait mieux célébrer le centenaire sous ce rapport que l'Exposition qui les incarne en quelque sorte sous les yeux de tous, — M. G. présente de ces conquêtes un tableau résumé des plus attachants. Sur le terrain social et politique, la marche ne s'est pas montrée aussi nette ni rapide, et la première conséquence de l'application des méthodes scientifiques à cette catégorie de faits, application qui, à vrai dire, est un des traits saillants du siècle, a été précisément de démontrer qu'en ces matières le progrès, au lieu d'être prompt et éclatant comme celui des découvertes physiques ou chimiques, devrait rester lent et relatif. Dans l'examen qu'il fait des résultats acquis par ce qu'il appelle « les sciences sociales » et qui sont l'histoire, le droit civil, pénal, international, l'économie politique, la démographie et la statistique (il y aurait à dire sur cette nomenclature), l'auteur ne nous paraît pas avoir suffisamment mis en relief cette conclusion qui ressort de toutes les investigations sociales approfondies : la nécessité de la patience en matière de réforme. La substitution de l'idée d'évolution à celle de révolution est l'un des caractères essentiels des nouvelles méthodes sociologiques. Le mot ne veut pas dire repos, ni marche en arrière, mais développement successif et fragmentaire. M. G., qui s'est attaché à pé-

1. Nous laisserons de côté ici ce qui touche le progrès des arts et de la littérature, progrès au sujet duquel nous serions loin d'affirmer avec autant de netteté que M. G., la supériorité du siècle. En tout cas, le sujet aurait demandé à être serré de plus près et dans ses détails.

nétrer la philosophie de l'histoire moderne, formule nettement ce point de vue en certains passages de son livre : « Dans la région des faits sociaux, écrit-il, on trouve comme *processus*, des solutions empiriques de plus en plus satisfaisantes, obtenues par tâtonnements successifs, puis venant beaucoup plus tard, des théories qui les relient, les expliquent, parfois les rectifient. » A d'autres moments, au contraire, de généreuses ardeurs semblent l'emporter un peu au delà de l'atmosphère purement *historique*. Il aperçoit comme prochaines des combinaisons sociales qui nous apparaissent en effet comme la conclusion logique de certaines séries de faits, mais que M. G., à l'instar de plusieurs des hommes de 89 ou des apôtres au cœur chaud qui les ont suivis, voit plus près de nous qu'elles ne sont peut-être en réalité. Nous prendrons comme exemple ses espérances touchant les bienfaits du gouvernement parlementaire universel et la fédération des peuples. Le réformateur Saint-Simon avait déjà très bien aperçu le lien qui rattache l'une de ces idées à l'autre et il avait montré, avec plus de précision même que ne le fait M. G., comment de l'organisation générale des parlements en Europe pourrait naître une sorte de parlement central chargé de régler dans leurs grands traits les questions internationales [1]. Il indiquait encore très nettement comment la France et l'Angleterre possédant seules, lorsqu'il écrivait, des chambres représentatives, leur alliance devait servir de fondement à la future fédération du Vieux Monde. Il y a là une vue très profonde et très féconde. Mais d'un autre côté, consultez l'histoire : mesurez le temps et les conditions matérielles et morales qui ont été nécessaires à la constitution des nationalités; examinez combien de ces nationalités sont encore récentes, combien d'autres groupes sont restés à l'état de chrysalides; mesurez les difficultés que soulève chez chaque peuple l'organisation du gouvernement plus ou moins démocratique ou représentatif qui tend, en effet, à s'implanter dans chacun des pays de l'Europe; calculez les heurts qui naissent du froissement des intérêts, des habitudes, des ambitions, les alliances ou les haines entre peuples qui viennent compliquer ces difficultés intérieures; constatez l'absence en matière internationale d'une puissance supérieure en forces, se donnant pour mission et ayant la faculté d'imposer la paix et l'ordre à tous les éléments discordants, puissance dont la présence a toujours été jusqu'ici nécessaire dans le cours de l'histoire pour constituer des groupes homogènes et permanents de populations : examinez les éléments exceptionnels qu'il a fallu pour assurer le succès d'une confédération comme celle des États-Unis, qui a failli être coupée en deux sous nos yeux mêmes, moins de cent ans après sa fondation ; une fois cette étude faite avec la rigueur nécessaire à une investigation scientifique, est-il possible de croire prochain l'avènement d'un ordre européen, tel qu'en toute occasion la décision d'un tribunal international remplace la voix du canon? Et cependant chacun sent que là est la solution définitive et que la si-

1. Voir Saint-Simon, *De la réorganisation de la Société européenne. Œuvres*, t. II.

tuation actuelle, écrasante pour les individus comme pour les États, ne sera pas éternelle.

Dans tous les problèmes qui touchent à l'ordre social, le contraste apparaît aussi vif entre la netteté de l'idéal vers lequel tend l'organisme collectif et les difficultés pratiques qui s'opposent à ce qu'il soit vite atteint. La précision même de la vision d'avenir rend plus douloureux pour le penseur le présent avec ses misères. La grande joie des espérances à courte échéance nous est enlevée par la science même qui ne nous donne la certitude qu'à condition de tenir un compte précis de la complexité des questions.

Joindre à la rigueur de l'analyse qui est le seul procédé vraiment scientifique et qui met en garde contre les chimères, une certaine chaleur de cœur propre à soutenir le philanthrope dans ses vues d'avenir, n'est pas plus impossible en matière de sciences sociales qu'en matière de sciences positives où nous avons vu de puissants inventeurs procéder à la fois avec la minutie des méthodes d'expérimentation les plus subtiles et la foi qui animait dans le passé les grandes âmes religieuses. Comme le dit avec justesse M. G., rappelant une prédication Saint-Simonienne : « Il ne suffit pas de connaître le but, il ne suffit pas d'être en possession des moyens de l'atteindre, il faut encore avoir le désir, la volonté de s'y rendre; il faut être ému, entraîné. » Trouver la juste mesure entre ces deux tendances nécessaires est le problème qui s'impose à tous ceux qui, sans attache dogmatique, se préoccupent des sociétés et de leur avenir. M. Guéroult a approché du but, en cédant pourtant parfois à quelque penchant trop optimiste. Nous nous sentons à peine le courage de l'en blâmer.

Eugène D'EICHTHAL.

---

382. — Giosué CARDUCCI. **Odes Barbares**, trad. Julien LUGOL, avec trois lettres de l'auteur. Paris, Lemerre, 1888, in-16 de 136 p. Prix : 2 fr. 50.

383. — **Cinquante sonnets et cinq odes de Pétrarque**, traduits en vers français, par J. CASALIS et E. de GINOUX. Paris, libr. des bibliophiles, 1887, in-18 de 211 p. Prix : 3 fr. 50.

384. — **La poésie de G. Leopardi**, en vers français, avec une introduction, par Auguste LACAUSSADE. Paris, Lemerre, 1889, in-18 de XLIV-206 p. Prix : 3 fr.

Trois grands poètes italiens ont été récemment l'objet de traductions en français. M. Lugol, voulant aider à répandre en France l'œuvre de M. Carducci, a commencé par traduire en prose les *Odes barbares*. L'idée est excellente, l'exécution louable. Voici, réunies sous un élégant format, les *Odes* et les *Nouvelles odes* du poète dont s'honore l'Italie contemporaine. Il y manque une introduction, que beaucoup de lettrés français regretteront, sur le caractère de la poésie « barbare », telle que la comprend Carducci, et sur le renouvellement des mètres anciens, qui a été en Italie l'objet de tant de travaux curieux. (V. notamment l'excellent livre de M. A. Solerti, *Manuale di metrica ita-*

liana ad accento ritmico, Turin, 1886). Le lecteur peut ici aborder la lecture des poèmes sans se douter de ce qui en constitue un des éléments essentiels et sans en comprendre même le titre ; deux ou trois pages d'exposition ou d'exemples pouvaient suffire à le renseigner.

— M. Lugol a eu la fortune de traduire avec l'approbation et sous la direction de l'auteur ; MM. Casalis et de Ginoux ne pouvaient avoir le même bonheur avec Pétrarque. J'imagine d'ailleurs que l'auteur de *Canzoniere* leur eût tenu ce langage : « Pourquoi, vous qui semblez n'aimer sincèrement, ne traduisez-vous en vers ? Pourquoi m'infligez-vous, une fois de plus, la torture des faiseurs de sonnets qui se sont acharnés sur les miens ? Ne voyez-vous pas que les besoins de vos rimes vous conduisent tout droit aux contre-sens? Et comment pouvez-vous ignorer toutes les études que les savants ont consacrées à mon texte ? Comment par exemple inscrivez-vous sans hésiter le nom de Rienzi en tête de ma chanson *Spirto gentil?* Apprenez, je vous en supplie, à me connaître, avant de songer à m'interpréter ».

— Si Leopardi vivait encore, il serait moins mécontent de son nouveau traducteur, le premier qui le présente en vers au public français. Je ne vois même pas ce que le poète pourrait reprocher à ces beaux vers, si ce n'est de verser par endroits dans la paraphrase. Le sentiment général est toujours fidèlement rendu, la couleur savamment transposée ; et, pour le reste, l'auteur avoue son intention de donner « moins une traduction littérale qu'une sympathique interprétation ». En tête est une préface éloquente et sobre, où n'ont pu être utilisés à temps les récents travaux sur Leopardi signalés dans la *Revue critique* (1888, II, p. 408), mais qui est plus que suffisante pour bien orienter le lecteur dans l'œuvre poétique de l'helléniste de Recanati. Certes, il faut se méfier de la traduction en vers, mais non quand elle est maniée par un véritable artiste, comme M. Lacaussade, et qui a avec son auteur tant d'affinités intimes ; son œuvre justifie ce que je pense depuis longtemps, c'est qu'il n'y a, au fond, en prose ou en vers, que les poètes pour traduire les poètes.

P. N.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. M. Holleaux, professeur à la Faculté de Lyon, vient de rééditer l'article qu'il avait consacré dans le *Bulletin de Correspondance hellénique* au discours prononcé par Néron à Corinthe, en rendant aux Grecs la liberté. On sait que M. Holleaux a eu l'heureuse fortune de retrouver ce texte l'an dernier. Cette réédition, accrue de quelques détails et corrections, est accompagnée du fac-similé de l'inscription. (Lyon, imprimerie Pitrat aîné, 4, rue Gentil).

— Une soutenance de thèses a eu lieu le samedi 22 juin devant la faculté des lettres de Rennes. M. l'abbé Ch. Marchand, présentait deux travaux, l'un *de Graeca-*

rum litterarum studio apud Andegavos in XVI° seculo; l'autre sur la vie, les campagnes et le rôle politique de *Charles Ier de Cossé, comte de Brissac et maréchal de France.* Le premier de ces deux sujets a paru traité avec plus d'agrément que de correction dans le style; et quant au fond, il n'a pas semblé qu'il ajoutât grand chose aux études antérieures, à celles en particulier de MM. Célestin Port, Delens et Dumont sur l'Université d'Angers et l'érudition angevine. Dans sa thèse française, beaucoup plus originale, le grand mérite de M. Marchand a été de remettre de l'ordre dans les mémoires confus de Boyvin du Villars, qui lui ont servi et devaient lui servir de source principale, indépendamment des documents d'archives inédits que l'auteur a connus, et qu'il a généralement employés avec exactitude et critique. La discussion à laquelle ont pris part, sous la présidence de M. le doyen Robert, MM. Delaunay, Duchesse, Dupuy, Loth et Puech, ainsi que MM. Luchaire, de la faculté de Paris, et Carré, de la faculté de Poitiers, a présenté d'un bout à l'autre un intérêt très vif.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 juillet 1889.

M. l'abbé Duchesne communique une étude sur un recueil de biographies des papes, qui nous a été conservé par un manuscrit de Saint-Gilles. La première partie de ce recueil, relative à la fin du XIe siècle et au commencement du XIIe, a été attribuée jusqu'ici au cardinal Pierre de Pise. M. Duchesne présente divers arguments pour établir qu'elle est l'œuvre d'un autre cardinal, Pandulphe, partisan de l'antipape Anaclet II. Toutefois, le texte de Pandulphe ne nous est pas parvenu intact; il a été remanié et retouché, en divers endroits, par Pierre Guillaume, bibliothécaire de Saint-Gilles.

M. Barbier de Meynard, président de l'Académie, annonce que, sur la proposition de la commission du prix Bordin, le concours sur la question des *Sources de Tacite* est prorogé à l'année prochaine.

M. Héron de Villefosse met sous les yeux des membres de l'Académie la plaque de bronze doré, qui a été découverte, en janvier 1888, à Narbonne, et qui contient un fragment de loi de l'an 27 avant notre ère. Cette loi, dont M. Héron de Villefosse a déjà entretenu l'Académie, est relative aux fonctions du flamine d'Auguste à Narbonne et aux assemblées provinciales de la Narbonnaise; c'est un des monuments les plus précieux que nous possédions pour l'histoire des institutions romaines. M. Ad. Démy, très habilement secondé par M. J. Letaille, élève de l'École pratique des hautes études, a réussi à acquérir cette plaque, et, avec une générosité qui l'honore, il en a fait don au musée du Louvre. Jusqu'au moment où elle sera remise à cet établissement, elle sera exposée au Champ-de-Mars, dans l'une des galeries de l'Histoire du travail.

M. Maspero annonce à l'Académie qu'un des explorateurs de l'Egypte, qui se sont signalés dans ces dernières années par les découvertes les plus importantes, M. Edouard Naville, assiste à la séance et est disposé à donner des détails sur ses dernières fouilles.

M. Edouard Naville, invité à prendre la parole, expose sommairement le résultat de ses fouilles dans le grand temple de Bubaste. Tout ce qui reste de cet édifice a été déblayé sur une longueur d'environ 200 mètres. On a trouvé des inscriptions et des statues. Les inscriptions permettent de suivre l'histoire du monument pendant trois mille ans, depuis Chéops et Chefset jusqu'à Ptolémée Epiphane. Les statues appartiennent au style que Mariette attribuait à l'époque des Hyksos.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*, 1er fascicule; — par M. Jules Girard : GIRARD (Paul), *l'Education athénienne au Ve et au VIe siècle avant J.-C., ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*; — par M. Ravaisson : *les Manuscrits de Léonard de Vinci*, publiés par Charles RAVAISSON-MOLLIEN, tome IV; — par M. Heuzey : DUMONT (Albert), *les Céramiques de la Grèce propre*, fasc. 7; — par M. Barbier de Meynard : TAMIZEY DE LARROQUE (Philippe), *les Correspondants de Peiresc*, XV : *Thomas d'Arcos.*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 29 juillet — 1889

385. — Al-Asmâ'î, **Das Kitâb al-wuhûs,** mit einem Paralleltexte von Qutrub, herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Dr Rudolf Geyer, Amanuensis der k. k. Hofbibliothek. Wien, Tempsky, 1888, 70 pages.

Le *Traité des animaux* d'Al-Asmâ'î est bien instructif, comme toutes les monographies de cet illustre lexicographe, mort à Bassora en 216 de l'hégire (831 de notre ère) après avoir vécu presque un siècle. L'auteur passe en revue successivement les synonymes par lesquels on désignait de son temps, c'est-à-dire à l'époque classique de l'arabe littéral, l'âne, la race bovine, la gazelle, le bouc, l'autruche, le lion, le loup, l'hyène, le renard et le lièvre. L'édition, accompagnée de notes érudites, aurait dû être suivie d'un index qui en aurait fait un complément utile de nos dictionnaires. Le texte est établi d'après le manuscrit soi-disant unique de Vienne. Je signale à M. Geyer, trop tard, hélas! pour que mon renseignement lui arrive en temps utile, un deuxième exemplaire, celui de la Bibliothèque nationale de Paris, le manuscrit 1626 de l'ancien fonds arabe, fol. 121-140.

H. D.

---

386. — **Bibliothèque des Monuments figurés grecs et romains.** Vol. I. **Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure,** sous la direction de M. Philippe Le Bas, membre de l'Institut (1842-1844). Planches de topographie, de sculpture et d'architecture gravées d'après les dessins de E. Landron, publiées et commentées par Salomon Reinach. (Paris, Firmin-Didot, 1 vol. in-4, xxiv et 162 pages, 314 planches).

Les lecteurs de la *Revue critique* n'auront pas attendu que je leur recommande l'ouvrage de Salomon Reinach pour se le procurer. Travailleur infatigable dont j'ai plus d'une fois, dans cette *Revue* même, vanté les services, S. R. entreprend la publication d'une œuvre considérable, d'une *Bibliothèque des Monuments figurés grecs et romains*, destinée à servir de pendant et de complément aux collections de textes classiques éditées par la maison Didot.

Dans une introduction, très sobre cette fois et très nette, il démontre l'utilité de l'ouvrage et en fait connaître le plan. L'utilité, elle éclate aux yeux de tous. Voici, par exemple, un premier volume qui contient le *Voyage archéologique* de Le Bas. C'est un ouvrage classique, que nous avons tous feuilleté, tous cité, sans en avoir jamais entre les mains un exemplaire complet. Ni la Bibliothèque nationale, ni la Bibliothèque de l'Université ne le possèdent en entier ; le Ministère de l'Instruction publique en fait quelquefois don à des membres de l'Ecole d'Athènes et mieux vaudrait leur donner un jeu de patience, tant il est difficile de se retrouver au milieu de ces grandes livraisons toujours dépareillées. C'est que bon nombre des planches n'ont jamais été mises dans le commerce [1] et que d'autres sont épuisées. Je gagerais que la maison Didot même n'avait pas un exemplaire complet! Nous le tenons maintenant, grâce à S. R. et dans un format commode, facile à manier, où celles des planches qui sont réduites ne perdent rien de leur finesse.

Pour le plan et la méthode, ils sont très clairement exposés. « L'ordre suivi est l'ordre *bibliographique* et *muséographique* » (p. IV) ; ce qui veut dire que S. R. reprendra successivement les plus grands et les plus importants des recueils de monuments, qu'après le *Voyage* de Le Bas il publiera toutes les planches des *Monumenti* et des *Annali* de l'Institut de Rome, puis des *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, etc. Je ne saurais, pour ma part, trop vanter ce système : S. R. a compris qu'il n'importait ni de classer les monuments par genres, par sujets ou par musées, — ni d'en donner un choix. C'est à l'étude des grands recueils dont il vient d'être parlé, que s'est formée toute la génération actuelle des archéologues : rien ne prévaudra contre eux, rien ne les fera oublier. Puis qui s'est jamais plaint, en cherchant dans les *Monumenti*, par exemple, une peinture de vase, d'avoir rencontré, chemin faisant, statues, bronzes ou plans de ruines? Le temps qu'on passe à feuilleter ces grands atlas n'est jamais perdu. Il en est de ces recueils comme des Musées : pour gagner la salle des vases peints ou des terres cuites, il vous faut traverser des galeries de statues; vous est-il interdit de les regarder et de vous instruire en passant?

S. R. ne nous promet-il donc qu'une édition nouvelle de ces recueils? C'est déjà un avantage fort appréciable, puisque la *Bibliothèque des Monuments figurés* coûtera infiniment moins cher, mais il y a plus : à toutes ces planches, S. R. ajoute un commentaire; à tous ces recueils il joint un Index. Le Bas (pour ne parler que de ce premier volume) était mort avant d'avoir publié une ligne du commentaire et sans laisser aucune note à ce sujet. Il n'en sera plus de même pour les volumes suivants, mais pour celui-ci, S. R. ne s'en est pas moins trouvé seul. Ce commentaire, comment l'a-t-il compris? Tout d'abord, il l'a voulu sobre, et nous l'en félicitons. Il l'a divisé en deux parties, bibliographique et descriptive. La première n'est pas celle qui lui a coûté le

1. V. Le Bas-Reinach, p. 109, note.

moins d'efforts : il lui fallait, en effet, retrouver tous les monuments dessinés, il y a près de cinquante ans, par Landron. Ses recherches patientes ont rarement échoué. Encore les a-t-il poursuivies même après la publication de l'ouvrage et c'est ainsi qu'il nous prie d'annoncer que l'étendard en bronze décrit à la p. 102 (*Monum. fig.*, pl. 109) est aujourd'hui conservé aux Invalides, au Musée d'artillerie. Dans la partie descriptive, si sobre qu'elle soit, S. R. renvoie toujours, pour l'interprétation du sujet, aux livres ou mémoires les plus utiles : par exemple, à l'occasion d'un vase funéraire orné d'une sirène et de deux sphinx (p. 84, *Monum. fig.*, pl. 78), il renvoie aux auteurs qui ont fait ressortir la signification symbolique du sphinx et de la sirène. Ouvrez l'Index, très complet, des noms et des choses et vous y trouverez les mots de Sirène et de Sphinx. L'Index est même si complet qu'il contient des renvois à l'*Itinéraire,* qui a été imprimé en tête du volume. Cet itinéraire ne manque pas d'intérêt, mais il est inachevé ou, pour mieux dire, il est à peine commencé, puisqu'il ne comprend que la description de Syra, la première étape de Le Bas en Grèce. Le Bas avait donné un tel développement à cette première monographie qu'il devait forcément rester en route. Ses notes de voyage, il les a semées dans de nombreux articles de Revues, dont S. R. a tiré très bon parti.

Telle est l'œuvre entreprise avec tant d'ardeur et de désintéressement par Salomon Reinach. Il dit quelque part dans l'Introduction : « La *Bibliothèque des Monuments figurés* veut être avant tout une œuvre utile, et celui qui l'entreprend ne regrette pas d'avoir surtout écrit des livres qui, par leur nature même, sont plus souvent consultés que cités. » Oui, la *Bibliothèque* sera éminemment utile, et S. R. n'a en effet rien à regretter, rien à craindre. Nous avions le Le Bas-Foucart, le Le Bas-Waddington : nous aurons désormais le Le Bas-Reinach et tous le citeront avec reconnaissance. Puisse l'accueil fait à ce premier volume encourager l'auteur à poursuivre courageusement la lourde tâche qu'il s'est imposée, pour son plus grand honneur, pour notre plus grand profit [1].

B. HAUSSOULLIER.

1. Il y aurait mauvaise grâce à relever dans une œuvre si considérable de menues fautes — d'accent ou d'orthographe, — comme 'Απολλωνία (p. 38) ou *acrotère décorée* (p. 131) : nous nous bornerons donc à quelques observations de peu d'importance. Les planches de l'*Itinéraire* ne sont certes point parmi les moins bonnes : il en est d'excellentes qui sont à la fois très exactes et d'un très joli ton. Mais il est clair qu'aujourd'hui la photographie donne mieux. Je ne parle pas des photographies athéniennes de Constantin Athanasiou qui sont généralement mauvaises, mais nous connaissons peu en France la collection Paul des Granges (*Classische Landschaften und Denkmæler aus Griechenland, nach der Natur photographisch aufgenommen von baron P. d. G.* Dépôt chez Ed. Quaas, à Berlin, C. Stechbahn, nº 2, am Kœnigl. Schloss). Bon nombre des meilleures vues pittoresques de l'*Histoire des Grecs* de V. Duruy, si souvent et si complaisamment citée par S. R., sont des reproductions de ces photographies. L'*Histoire des Grecs* doit aussi quelques bonnes vues à la collection des Θεσσαλικαὶ τοπειογραφίαι, qui est en vente à Athènes.

CUCUEL et ALLÈGRE. **Mélanges grecs :**

387. — Ch. CUCUEL, **Œuvres complètes de l'orateur Antiphon.** Traduction.

388. — P. ALLÈGRE, Une scène des Grenouilles d'Aristophane. Un vol. in-8, formant le tome V de la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lyon. Paris, E. Leroux, 1888, pages VII-102.

I. « Le présent volume n'est que le premier d'une série dans laquelle « je me propose de publier successivement les orateurs attiques non « encore traduits ou traduits en partie seulement. Je n'ai donc pas cru « devoir y introduire une étude sur Antiphon, que l'absence de toute « comparaison avec les autres orateurs rendrait forcément incomplète « et moins intéressante. Cette étude prendra naturellement place dans « un travail d'ensemble sur les orateurs attiques, et en particulier sur « les orateurs du siècle de Périclès, que je compte publier un jour, et « qui complétera les Essais grammaticaux [1] que j'ai entrepris sur ces « mêmes orateurs. »

Voilà comment s'exprime M. Cucuel au début de l'Avertissement qu'il a placé en tête de sa traduction d'Antiphon. C'est donc une étude complète de l'éloquence attique que M. C. entreprend. Cette étude comprendra des traductions, des travaux sur la langue et la grammaire des orateurs, enfin une histoire générale de l'éloquence. L'entreprise est considérable; notre devoir de critique est donc d'examiner avec la plus grande attention le volume qui nous est donné aujourd'hui.

M. C. est un grammairien ; il sait, par conséquent, que le devoir d'un traducteur ne consiste pas simplement à prendre la première édition venue de l'auteur qu'on veut traduire et à mettre du français sur du

---

à la librairie de l'Hestia. Encore une fois, ces collections sont peu connues en France et il n'est pas inutile de les signaler. La collection des Granges renferme deux photographies de Delphes, toutes deux reproduites dans l'*Histoire des Grecs*, I, p. 529 (= *Tour du monde*, XXXIII, p. 149 et *Hist. des Romains*, IV, p. 815); III, p. 181. Le dessin de Landron (Le Bas-Reinach, pl. 38) n'est pas très exact et je ne sais pourquoi S. R. a laissé le titre de : *Delphes, Vue de la triple cime*. Les poètes latins ont plus d'une fois célébré la *double* cime du Parnasse (Voy. les textes dans Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, III, p. 859) et l'on est aujourd'hui d'accord avec Ulrichs (*Reisen und Forschungen*, p. 48) pour admettre que cette double cime n'est pas, comme le pense Forbiger, le double sommet du Parnasse, mais bien la cime des roches qui dominent la fontaine Castalie et Delphes (Leake, *Travels in Northern Greece*, II, p. 555. Bursian, *Geographie von Griechenland*, I, p. 157, note 3). — P. 32, pl. 21-23. Le couvent actuel de Vourkano est sur la pente N. E. et non N. O. du mont Ithôme. — P. 100 et 150. La mine de Chios, récemment publiée par Studniczka et signalée par M. S. R. est du poids de 415 gr., tandis que la première est de 547 gr. Elles ne sont donc pas du même système ni de la même époque. — P. 120. Le nom de Δινδούπορις s'est rencontré sous la forme Dindiporis (*CIG.*, 3795) et et Dintiporis (*Bull. de corr. hellén.*, III, p. 426). Cf. *Mittheil. Athen.*, IV, p. 19 et Tomaschek, *Rosalia und Brumalia*, p. 384). — Le texte de Vopiscus où il est parlé de l'emploi des *oraria* ou mouchoirs au théâtre, n'est pas au chap. 49 de la vie d'Aurélien, mais à la fin du chap. 48.

1. On sait que M. Cucuel a publié un *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon*, Paris, E. Leroux, 1886.

grec ou du latin. Un traducteur doit d'abord se demander comment les œuvres qu'il traduit nous sont parvenues, quelles garanties d'authenticité elles présentent; il doit, en un mot, faire la critique de ces textes; ou au moins, s'il ne peut pas ou ne veut pas recourir lui même aux sources, c'est-à-dire aux manuscrits, il doit prendre les éditions qui nous donnent le mieux les leçons des manuscrits. M. C. a pris pour guides les deux éditions de Blass et de Jernstedt. Ces guides sont excellents; M. C. ne suit pas aveuglément le texte donné par ces deux éditeurs; il contrôle leurs leçons, tantôt il les accepte, tantôt il les rejette. Jusqu'ici il n'y a rien que de très légitime et de très juste; il nous reste à connaître seulement la méthode qu'emploie M. Cucuel. Cette méthode, il l'indique très nettement dans son Avertissement : « Pour « l'établissement du texte, j'ai suivi les règles que je m'étais imposées « dans mon *Essai :* les manuscrits d'abord, les corrections modernes « ensuite, et seulement quand il était absolument impossible de ren- « dre autrement un passage intelligible. » Ici nous sommes obligé de nous séparer de M. C.; la règle qu'il pose serait encore acceptable « les manuscrits d'abord, les corrections modernes ensuite »; ce qui gâte tout c'est la restriction qu'il y ajoute « et *seulement* quand il était *absolument* impossible de rendre autrement un passage intelligible ». Il est absolument faux de dire que c'est la clarté d'une leçon qui en établit la légitimité : qui ne sait que la faute la plus commune chez les copistes, c'est de remplacer une expression hardie, pittoresque, originale par une expression équivalente, mais vulgaire et banale? Ils font cela et pour le texte des poètes et pour celui des prosateurs; et non seulement les copistes anciens agissent ainsi, mais aussi les éditeurs modernes; ai-je à rappeler la façon dont les Messieurs de Port-Royal éditèrent les *Pensées* de Pascal? Evidemment des deux expressions, l'une hardie, l'autre banale, c'est la dernière qui est la plus intelligible. Bon nombre de corrections certaines ont été faites sur des passages très intelligibles, mais très plats, la correction a consisté à retrouver l'expression poétique ou pittoresque. Si nous aimions le paradoxe, nous pourrions dire qu'en thèse générale, de deux leçons l'une claire, l'autre moins claire, c'est la dernière qui a le plus de chance, nous ne dirons pas d'être toujours la leçon légitime, mais de s'en rapprocher le plus [1].

Nous ne pouvons donc pas accepter la règle de méthode posée par M. Cucuel. Comment M. C. applique-t-il cette méthode? Il nous suffira de quelques exemples pour l'indiquer. Dans le passage V, 17, l'orateur vient de dire que les étrangers ont toujours pu fournir des cautions et éviter ainsi de faire de la prison préventive; « à moi seul, ajoute-t-il,

1. L'exemple suivant est très caractéristique. V, 29 : *ἐν ᾧ ἐγὼ καὶ Ἡρῴδης ἐπλέομεν*. La leçon est évidemment fausse, M. Weil a trouvé la correction qui est certaine, *ἐπίνομεν*. Le copiste, entraîné par l'idée de *vaisseau*, a écrit *ἐπλέομεν*, expression générale, fausse ici, à la place de l'expression particulière *ἐπίνομεν*, et tous les critiques, jusqu'à M. Weil, ne se sont pas aperçus du faux sens qu'il y avait dans la phrase.

ce droit a été refusé, ὥστε καὶ οὗτος κοινὸς τοῖς ἄλλοις πᾶσιν ὢν ἐμοὶ μόνῳ ἐπέλιπε μὴ ὠφελῆσαι τοῦδε κόσμου. Ces deux derniers mots sont ici assez singuliers; cependant le mot κόσμου est tel qu'on ne peut guère supposer qu'il n'ait pas appartenu de quelque façon au texte primitif. La seule explication admissible est alors celle de Blass, qui suppose une lacune à cet endroit du manuscrit. M. C. remplit consciencieusement son devoir de traducteur en disant que le texte du passage n'est pas établi et en citant l'explication de Blass; mais il ajoute qu'il accepte pour ce passage la leçon du correcteur du ms. A νόμου au lieu de κόσμου. Que fait ici M. C., sinon adopter une conjecture et une conjecture de qui? d'un Byzantin de la plus basse époque. Car il est tout évident que cette leçon νόμου n'est qu'une conjecture soit du correcteur de A, soit de tout autre copiste; jamais, si la leçon primitive avait été νόμου, jamais un mot comme κόσμου ne se serait glissé dans les mss. Si une leçon manque donc d'autorité, c'est bien celle qu'accepte M. Cucuel. — Prenons un autre passage. Dans la κατηγορία φαρμακείας, § 17, on lit : καί ἐπειδὴ ἦσαν ἐν τῷ Πειραιεῖ οἷον εἰκὸς ἔθυον · καὶ ἐπειδὴ αὐτῷ ἐτέθυτο τὰ ἱερά κτλ. Evidemment le passage est inacceptable; jamais un auteur ne s'est exprimé de cette façon : « Quand ils arrivèrent au Pirée, *ils sacrifièrent*; une fois « le sacrifice accompli par *lui*. » Il faut donc ou bien, avec Blass, corriger le pluriel ἔθυον par le singulier ἔθυεν, ou bien, avec Jernstedt, corriger le singulier αὐτῷ par le pluriel αὐτοῖς. La première de ces deux corrections est seule acceptable; elle a l'immense avantage d'expliquer comment la faute a été commise; on comprend, en effet, qu'un copiste, entraîné par le mouvement de la première phrase incidente ἐπειδὴ ἦσαν, a pu, sans y penser peut-être, écrire ἔθυον à la place de ἔθυεν qu'il avait dans le texte; on a d'ailleurs, quelques lignes plus loin, § 18, ὁ μὲν θύων. Mais, quelle que soit la correction qu'on accepte, celle de Blass ou celle de Jernstedt, il est certain qu'on doit en accepter une; il n'y a pas d'issue; il faut cette fois courber la tête et passer sous le joug des correcteurs. M. C., lui, ne veut pas passer sous le joug. Il traduit : « Arrivés « au Pirée, ils procèdent naturellement à la cérémonie. Une fois ce devoir accompli... » M. C. conserve la leçon des mss. ἔθυον, mais accepte-t-il aussi αὐτῷ dans la phrase suivante? Ne pas traduire ce dernier mot, n'est-ce pas ici autre chose qu'escamoter la difficulté?

Ces deux exemples nous suffisent; ils nous montrent que la méthode de M. C. aboutit, en fin de compte, à éprouver des excès de tendresse pour tel copiste byzantin du XIII[e] ou du XIV[e] siècle et à traiter avec la plus grande rigueur des hommes comme Henri Estienne, Scaliger, Cobet et Madvig, pour ne parler que de ceux-là. Assurément il est du devoir de la critique de contrôler, avec le plus grand soin, toutes les conjectures, de quelque nom qu'elles soient signées; nous demandons seulement que nos grands savants de la Renaissance et de l'époque contemporaine ne soient pas traités plus sévèrement que ces Byzantins des derniers siècles du moyen âge qui n'avaient plus guère le sens de l'antiquité.

Passons à présent à la traduction. Voici quelques observations prises un peu au hasard : I, 6, ὃ καὶ ἐγὼ προυκαλούμην. M. C. traduit : « Comme « je l'y invitais moi-même. » Cela ne dit pas assez, il faut traduire « comme je le sommais moi-même de le faire ». Il s'agit ici d'une sommation, acte légal qui a des effets légaux ; la πρόκλησις ou sommation de recevoir ou livrer un esclave pour le mettre à la torture, devait être écrite, elle indiquait dans quelles conditions la torture devait être appliquée, les questions qui devaient être posées aux patients; tout cela est expliqué au § 10, cf. d'ailleurs, Meier et Schömann, *Der Attische Process*, éd. Lipsius, p. 290. — VI, 11, χορηγὸς κατεστάθην ne peut pas être traduit : « Je fus désigné chorège », mais je fus constitué chorège; le mot *désigné* peut faire équivoque, ici le personnage est en charge. La langue juridique a des expressions propres; ne pas les rendre exactement, c'est s'exposer à commettre des erreurs ou au moins à manquer de clarté. — Je demande à insister sur le passage suivant. Il s'agit, dans la κατηγορία φαρμακείας, de la scène d'empoisonnement, la scène capitale dans cette affaire. Je transcris la traduction de M. C. (18) : « Quant à « ce qui se passa ensuite, il serait trop long, pour moi, de faire la des« cription du repas, pour vous, de l'entendre; mais je chercherai à vous « dépeindre le plus brièvement possible comment, finalement, fut donné « le poison. *Le repas terminé*, comme on pouvait s'y attendre de la « part de gens dont l'un avait sacrifié à Jupiter protecteur de la pro« priété et recevait son ami à sa table, dont l'autre devait se mettre en « mer et se trouvait à table chez son ami, ils offrirent des libations aux « dieux et *burent ensuite à leur propre santé*. [19] La maîtresse de « Philonéos, en leur versant la libation dont ils accompagnèrent des « vœux qui ne devaient point se réaliser, juges, y verse le poison. En « même temps, croyant faire merveille, elle en donne davantage à Phi« lonéos, dans l'idée que plus elle lui en verserait, plus elle serait aimée « de lui ;... quant à mon père, elle lui en versa une moins grande quan« tité. [20] Eux donc, *après avoir achevé leur repas, prirent en main* « la coupe meurtrière, et burent une dernière fois ». Je trouve une première inexactitude grave dans les mots : « ils offrirent des libations aux dieux et *burent ensuite à leur propre santé* » ; le texte grec dit : σπονδάς τε ἐποιοῦντο καὶ λιβανωτὸν ὑπὲρ αὐτῶν ἐπετίθεσαν. Où donc M. C. a-t-il pris la singulière traduction qu'il nous donne? Il y a d'abord une erreur, parce que le texte ne dit pas que les convives boivent à ce moment de la libation, mais de plus, un détail caractéristique se trouve supprimé; ce passage d'Antiphon, avec un fragment de Platon le Comique, n° 69 de Kock, et un fragment de Xénophane, I, 7, voilà les seuls textes qui nous montrent que les convives brûlaient de l'encens en cette circonstance; un traducteur n'a pas le droit de supprimer ce fait; c'est avec de tels détails qu'est faite notre science des antiquités. Je continue. Sans même comparer la traduction avec le texte grec, je suis arrêté par cette répétition, qui serait au moins oiseuse, *le repas terminé* (18),

« *après avoir achevé leur repas* » (20); de plus ces mots « *ils prirent en main la coupe* » me surprennent; ils faisaient donc des libations sans tenir la coupe. D'aucune façon je ne puis, d'après cette traduction, me représenter les faits tels qu'ils se sont succédé. Si je prends le texte grec, au contraire, tout s'éclaire. A la fin du repas, les deux convives se mirent à faire les libations et à brûler de l'encens pour eux-mêmes (Il est certain que dans les deux verbes ἐποιοῦντο et ἐπετίθεσαν on doit voir des imparfaits exprimant, comme dit Madvig, § 113, ce qu'on se dispose à faire, ce qu'on veut faire, cf. Krüger, 53, 2; Kock, 99, 2). L'encens brûle, les hommes tiennent les coupes et font des vœux et des prières. Alors l'esclave verse à la fois la libation et le poison; c'est à ce moment que les deux hommes font la libation; quand la libation est faite, ἐπειδὴ ἀπέσπεισαν, ils boivent une dernière fois. On faisait ordinairement trois libations (cf. Weil, morceaux choisis d'Eschyle, *Agamemnon*, 1387, note et *Choéphores*, 577; A. Hug, édition du *Banquet* de Platon, note 1 de la p. 22); comment M. C. a-t-il pu traduire ἐπειδὴ ἀπέσπεισαν par « *après qu'ils eurent achevé leur repas* » ? C'est cette erreur qui a fait que M. C. a mal compris tout le passage. Quant aux mots τὸν ἑαυτῶν φονέα μεταχειριζόμενοι, ils ne peuvent pas se traduire par « prirent en main la coupe meurtrière », il y aurait dans ce cas simplement λαβόντες; μεταχειρίζω signifie mettre en main, et au moyen avoir en main, manier, d'où le sens figuré traiter de telle ou telle façon; ici le sens est indiqué par le régime, par cette expression toute poétique, « leur propre meurtrier » désignant la coupe; je traduirais donc : « maniant avec douceur, avec bienveillance leur propre meurtrier ». Cela paraît singulier, mais la phrase grecque l'est aussi. Le traducteur de l'édition Didot met : « Sicarium suum pro amica habentes »; c'est le sens, sauf que par ces mots on entend non la coupe, mais l'esclave qui verse le poison, ce qui est fort possible après tout; la même explication est donnée dans le *Thesaurus*, v. μεταχειρίζω; le mot φονεύς se trouve, dans le même discours, § 3, appliqué au substantif féminin, sans article masculin, il est vrai

Nous avons cru devoir examiner avec soin cette traduction, qui inaugure une série d'ouvrages de ce genre; il nous a semblé aussi qu'il était de l'intérêt de l'auteur que la critique lui signalât les imperfections qui pouvaient se trouver dans ce premier volume. La méthode pour la constitution du texte nous paraît trop timide; évidemment comme traducteur, M. C. a le droit de choisir sa méthode, nous en aurions préféré une autre, mais il est le maître; il suffit que nous soyons avertis. Ce que du moins nous avons, nous, le droit de lui demander, c'est une interprétation rigoureuse du texte qu'il a choisi; nous avons montré que plusieurs fois la traduction de M. Cucuel laissait à désirer au point de vue de l'exactitude. Enfin, et c'est là le dernier desideratum que nous avons à signaler, nous voudrions chez l'auteur une connaissance plus sûre de ce qu'on appelle les Antiquités grecques, et, en particulier, du

droit attique. C'est cette connaissance du droit ancien qui fait la haute valeur de la traduction de Démosthène par M. R. Dareste; pour traduire les orateurs attiques, les connaissances juridiques sont aussi nécessaires que les connaissances grammaticales.

2. M. F. Allègre propose, pour la scène entre Dionysos et les Grenouilles, une explication qui n'est pas précisément nouvelle; elle a été donnée, au moins pour ce qu'elle a d'essentiel, par Thiersch dans l'édition qu'il a donnée des Grenouilles à Leipzig en 1830. Ce critique avait très bien vu que la clef de tout le passage, comme le dit M. A., était donnée par les vers 236-239; voici ce qu'il dit : « Nunc enim illud avenit quod « v. 238, futurum præsagivit; ipseque Bacchus quasi altera vox πρωκ- « τὸν coaxantem comitatur. Quare dicit : hoc a vobis habeo, sive didici, « ut voluit Schol. Sed inest ambiguitas quædam orationi Bacchi, quam « Ranæ intelligunt, Hoc vobis ego eripio, etc. » En effet, même avec cette explication on peut attribuer au vers 251 le sens qu'indique le scholiaste; ces équivoques sont assez fréquentes chez Aristophane. L'explication de Thiersch qui est excellente a passé, on peut dire, inaperçue; le seul éditeur qui la mentionne et l'approuve, est Blaydes dans l'édition qu'il vient de donner des Grenouilles et dont nous rendrons compte prochainement. Si M. A. n'a pas été le premier à trouver cette explication, il a du moins le mérite de montrer, d'une façon qui me paraît définitive, que cette explication est la vraie. Une dernière observation pour terminer. La παρεπιγραφή, ou note indiquant généralement un jeu de scène, n'est pas toujours, comme le dit M. Allègre, une note marginale. Il y a dans le ms. de Ravenne d'Aristophane, sept de ces παρεπιγραφαί qui sont écrites dans le texte même, où elles occupent une ligne, *Ach.*, 114 et 115; *Ran.*, 312 et 1264; *Av.*, 222; *Thesm.*, 130 et 276; elles ont souvent une forme métrique et donnent lieu à des scholies; ce sont là autant de gages qui garantissent l'antiquité de ces indications. Je renvoie à un excellent travail de M. K. von Holzinger, *Ueber die Parepigraphae zu Aristophanes*, Vienne, 1883.

Albert MARTIN.

---

389. — K. MILLER. **Die Weltkarte des Castorius genannt die Peutingersche Tafel,** Ravensburg, 1888, in-8, 126 pages et un atlas, chez Otto Maier.

M. Miller a bien mérité des érudits et des travailleurs, dont la tête est généralement mieux garnie que la bourse, en nous donnant une nouvelle édition en couleur de la table de Peutinger. Pour la somme de 6 marks on peut maintenant posséder un fac-similé de l'original, aux 2/3 de sa grandeur. Ce fac-similé divisé en segments, — ce qui facilite les renvois et les recherches, — est plié de telle sorte qu'il est possible de s'en servir sans le développer, comme on fait d'un atlas dont on tourne les pages; il est protégé par une couverture : c'est là une disposition aussi simple qu'ingénieuse. Les noms modernes des localités ancien-

nes accompagnées de vignettes sur l'original sont transcrits au bas de la carte. Il va sans dire que cette nouvelle édition est loin d'être flatteuse à l'œil comme la splendide reproduction de Desjardins; mais elle suffira aux recherches et l'auteur a l'avantage, étant venu le dernier, d'avoir corrigé les imperfections de ses devanciers.

Le fac-similé est accompagné, en attendant mieux, d'une brochure — comprise dans le prix de 6 marks — où l'auteur examine les différentes questions que soulève l'étude de la carte de Peutinger. Il en étudie la date : date de la rédaction qu'il place entre septembre 365 et mai 366, date de la copie que nous possédons, XIIe siècle et non XIIIe comme le pensaient Mannert et, après lui, Desjardins; il mentionne toute la bibliographie du sujet; il examine la nature du document, qui n'a rien de scientifique, auquel la cosmographie et la géométrie sont tout à fait étrangères, mais qui offrait un intérêt pratique comme carte militaire, pour le service de la poste et même pour les touristes. Un paragraphe intéressant est consacré aux vignettes de l'original; M. M. y montre par des exemples bien choisis, combien leur emploi est peu rationnel et que le copiste les a plus d'une fois dessinées à l'aventure et sans discernement. Vient ensuite une étude des mesures de longueur adoptées par le géographe : lieues en Gaule, milles dans le reste du monde romain et en Mésopotamie, schœnus en Égypte, parasange en Perse, en Arménie mesure de deux milles et demi. Il ne faut pas oublier non plus le paragraphe où l'auteur rassemble les principales formes de lettres et les abréviations usitées sur le document. On voit que le travail est instructif; mais, en fait, et sauf pour certains détails, ce n'est qu'une répétition de ce qu'ont dit les différents éditeurs. Le principal mérite du travail est surtout dans la modicité du prix auquel on peut l'acquérir.

M. M. nous promettant un commentaire développé, avec tables, où les données de la carte seront étudiées dans le détail, il convient d'attendre ce travail et de ne pas en juger la valeur d'après les quelques identifications qui sont inscrites au bas du fac-similé. J'espère n'y plus retrouver *Vanues* pour Vannes; *Ru Taggou Zainah* [1], pour Aïn Diana; *Hammam-Haskutin* pour Hammam-Meskoutin; *Aïn Semit seu Schemtu* pour Chemtou, — je ne connais ni Aïn Semit, ni même de source à Chemtou; *Bizerta* pour Benzert, qui est le nom arabe; *Hammam el Gabs* (alors qu'on lit tout à côté : *Gabès*), pour Hammam-Gabès, etc.; je signale aussi à l'auteur la synonymie absolument certaine de *ad Aquas* (IV, 5), et de Sidi-Ali-bel-Kassem. La première qualité d'un géographe est évidemment la correction dans les noms géographiques; M. M. ne me contredira pas.

Je termine par une observation d'un autre genre. M. Miller a donné en note à la page 38 un aperçu de la carrière et des travaux de Desjar-

1. *Ru* se lit plusieurs fois dans cette table de synonymie : *Ru prope Bona* (lisez et corrigez : Bône, cette ville était française et non italienne); *Ru prope Stora*; *Aquileia(ru)*; je pense que c'est une abréviation énigmatique de *Rudera* ou *Ruinae*.

dins. Je transcris cette note, qui ne laissera pas que d'étonner tous ceux qui sont un peu au courant de nos études : « E. Desjardins, membre de l'Institut, est né le 30 septembre 1823, à *Noisy-sur-Oisy (sic)*; il fut nommé *en 1875 à la place de d'Avezac (sic)*, comme professeur d'épigraphie au collège de France, membre de l'Académie des inscriptions, *de l'Académie française (sic)*. Il a fait : Atlas de géographie ancienne, 1852; sur la topographie du Latium, 1854; De tabulis alimentariis, 1854; Géogr. historique et administrative de la Gaule *d'après la Table de Peutinger (sic)*, 1870-1878, 2 *(sic)* vol.; *Acta musei nation. Hungarici*, 1873; Desiderata du C. I. L., 1873. » — Ou l'auteur a puisé ses renseignements à une mauvaise source, ou il a été singulièrement distrait.

R. Cagnat.

---

390. — Pols. **Westfriesche Stadrechten.** 2 vol. Lahaye, Nijhoff, 1885-1888, in-8, ccxliii et 619 pages.

La *Vereeniging tot uitgaaf der bronnen van het oude vaderlandsche recht*, fondée à Utrecht il y a quelques années, fait preuve, depuis lors, d'une activité soutenue. Ce sont surtout les sources du droit urbain que la société s'applique à publier. Les premiers volumes ont été consacrés aux *Stadrechten* des villes de Briel, de Zutphen, d'Utrecht, de Dordrecht, des villes frisonnes (Frise orientale), de Leyde, de Hardewyck, de Groningue. L'ouvrage de M. Pols, le n° 7 de la collection, comprend ceux des villes de la Westfrise. Comme ses prédécesseurs, l'éditeur a joint à son travail une longue préface où il met en œuvre les documents qu'il fait connaître pour la première fois.

La Westfrise, c'est-à-dire le pays situé au nord du Kennemerland, n'a été soumise définitivement aux comtes de Hollande que sous Florent V, à la fin du xiiie siècle. On ne connaît presque rien sur l'état social et politique de cette contrée antérieurement à cette époque. Il est certain toutefois que la population y était formée exclusivement de paysans libres et propriétaires. Il n'existait ni noblesse, ni clergé privilégié. Au milieu de cette civilisation purement agricole, il n'y avait naturellement pas de villes : mais de nombreux villages étaient éparpillés à travers le pays.

Ce sont les comtes de Hollande qui, après la conquête, ont créé artificiellement les villes westfrisonnes, et ces villes présentent un caractère tout particulier. Elles ne constituaient pas, en effet, des agglomérations urbaines. A vrai dire, c'étaient plutôt des circonscriptions judiciaires et administratives que des villes au sens propre du mot. Au xive et au xve siècle, les comtes de la maison de Bavière ont accordé systématiquement des chartes soit à des mairies, soit à un ensemble de plusieurs villages qui se transformaient ainsi en villes et prenaient le nom de la localité la plus importante du territoire privilégié. La ville

d'Enkhuizen, par exemple, formée de cette manière en 1355, comprenait les villages d'Enkhuizen et de Gommerskerspel; celle de Broek, érigée en 1364, renfermait ceux de Grootebroek, Bovenkerspel, Lutjebroek et Hoogkerspel. Au xve siècle, la Westfrise tout entière était ainsi composée d'un certain nombre de villes, ou pour être plus exact, de circonscriptions urbaines.

Le type constitutionnel de ces villes, très nettement déterminé par M. P., est fort simple et toujours le même. Créations essentiellement administratives, elles ont reçu un organisme tout fait, d'après un modèle invariable. L'étude en est instructive parce qu'elle montre comment les princes territoriaux du xive et du xve siècles comprenaient les institutions municipales. Travaillant sur un terrain vierge, ils ont pu en effet réaliser en Frise leur conception politique en cette matière. Il serait intéressant de comparer ce qu'ils y ont ainsi établi à la fin du moyen âge avec ce qu'ont fait, deux à trois cents ans avant eux, les fondateurs de *villes neuves* en France et en Belgique.

L'officier du comte dans les villes westfrisonnes est l'écoutète (*schout*). Il choisit annuellement parmi les bourgeois (*poorters*) les sept échevins. Ecoutète et échevins constituent à la fois le conseil et le tribunal de la ville. A côté d'eux apparaissent au xive siècle des *raden*, nommés par les bourgeois et dont l'origine doit être cherchée probablement dans des *jurati*, qui sont mentionnés dès le xiiie siècle comme administrateurs des finances. Ces *raden* finissent par enlever l'administration aux échevins et par participer à l'exercice de la juridiction. En face d'eux, ils représentent proprement la commune. Toutefois celle-ci possède une représentation plus directe : la *vroedschap*, sorte de large-conseil formé des bourgeois les plus riches. La constitution urbaine en Frise est en effet essentiellement ploutocratique. A Medemblik, par exemple, les échevins doivent être pris parmi les 35 *poorters* les plus riches de la localité.

Telle est la constitution des villes frisonnes d'après les *Keures* que publie M. Pols. Ces Keures sont très loin d'ailleurs de ne s'occuper que du droit public. C'est surtout pour l'étude de la police urbaine et du droit civil et commercial qu'elles sont intéressantes. La plupart sont malheureusement de date assez récente. Celles de Medemblik, dont le droit a passé aux autres villes frisonnes, sont perdues. L'édition très soignée que donne M. Pols de celles qui ont été conservées, n'en est pas moins une utile contribution à l'étude du droit et des institutions de la Hollande.

H. Pirenne.

391. — **Histoire des États-Généraux,** par Georges PICOT, membre de l'Institut. Deuxième édition; Paris, Hachette et Cie, 1888, 5 vol. in-12 de XX-413, 462, 482, 441 et 444 pages.

L'apparition de la seconde édition de l'ouvrage de M. G. Picot a déjà été signalée dans cette *Revue* [1]. M. Tamizey de Larroque n'a pas insisté « sur les améliorations apportées par M. Picot aux quatre volumes de 1872 »; c'est ce que je désirerais faire en profitant de la faculté qu'il a bien voulu m'en laisser, certain d'avance que des observations plus détaillées n'aboutiront qu'à confirmer son jugement, et à montrer que l'œuvre de M. P. « si attentivement revue, si magistralement retouchée, a toutes les qualités d'un travail définitif. »

Marquons d'abord en quoi cette seconde édition de l'*Histoire des États-Généraux* diffère de la première. Dans son introduction, M. P. a ajouté quelques pages sur les *Conventus* et *concilia* de la Gaule romaine et aussi sur l'influence des conciles. C'est dans ces réunions politico-religieuses qne vont se former des habitudes de discussion qui assureront aux membres du clergé une influence particulière aux États-Généraux. Les travaux de M. Hervieu ont été largement utilisés pour les États tenus sous les derniers Capétiens [2]. La partie relative aux États provinciaux sous Charles VII a été aussi entièrement refondue. Il en est de même du récit de la tenue des États de Tours (1468) et de l'organisation judiciaire qui fut en partie le résultat de leurs délibérations, de tous les chapitres sur les États d'Orléans (1560) relatifs à l'instruction publique, aux hôpitaux et au rachat des dettes royales. Les Mémoires encore inédits de Pierre de Blanchefort, dont M. P. nous fait espérer prochainement la publication, lui ont permis de compléter sur plusieurs points importants le récit historique des États de Blois (1576). Il a en outre ajouté au résumé de leurs travaux deux chapitres sur l'instruction publique, les hôpitaux et les pauvres. Les chapitres sur les mêmes sujets sont également nouveaux pour les États de Blois de 1588. Il en est de même des demandes des cahiers relatives aux réformés, comme aussi de nombreuses additions de détail sur les États-Généraux de 1614 et l'Assemblée des notables de 1626. M. P. en a puisé les éléments non seulement dans des publications récentes, mais encore il a utilisé des documents inédits empruntés pour la plupart aux Archives des Affaires étrangères. Les chapitres sur l'influence de ces dernières réunions d'États, sur l'instruction publique et les hôpitaux, sont aussi entièrement neufs. Il en est de même de passages importants sur la liberté religieuse et sur les juridictions, et enfin de l'appendice du dernier volume sur les États-Généraux projetés sous la Fronde (1649-1652).

Cette seconde édition de l'*Histoire des États-Généraux* est donc, sur

1. Cf. *Revue critique*, 21 janvier 1889.

2. L'addition A du t. I, sur l'origine du nom de Tiers-État, est entièrement nouvelle.

beaucoup de points, une œuvre nouvelle, et l'on peut dès maintenant essayer, grâce à elle, de répondre à ces questions : la France a-t-elle désiré la convocation fréquente, sinon périodique, des États-Généraux ? Ont-ils eu des résultats ? Si ce mode d'expression de la volonté nationale avait l'assentiment du pays et s'il influait sur la marche du gouvernement, pourquoi ne s'est-il pas établi avec régularité ? Pourquoi a-t-il été en décroissance au lieu de se fortifier comme il l'aurait dû ? Pourquoi, en un mot, la France n'a-t-elle pas eu un régime parlementaire bien avant la Révolution et pourquoi a-t-elle été obligée de la faire afin de se gouverner elle-même ?

Sur le premier point, la réponse n'est pas douteuse. Lorsque la convocation des États-Généraux n'a pas été demandée par l'opinion publique, comme sous Charles VII, puis en 1468, en 1484, en 1506, pendant tout le XVIe siècle et même en 1413, elle a été à coup sûr désirée et toujours appuyée par elle. Quant à la périodicité, elle a de même toujours figuré parmi les vœux des États-Généraux. Sous le roi Jean, les États-Généraux de 1355 indiquent, avant de se séparer, deux nouvelles sessions ; ceux de 1356 décident de se réunir de nouveau au mois de mai, puis au mois de novembre ; ceux de 1357 se réservent de fixer l'époque des deux nouvelles sessions qu'ils demandent. Plus tard, la convocation de deux ans en deux ans est réclamée par les États de Tours (1484) et par ceux de Pontoise (1561). Ceux d'Orléans (1560) et de Blois (1576-1577), les États de la Ligue (1593) demandent des convocations périodiques ; les États de 1614 se contenteraient de réunions tous les dix ans, mais ils font voter ce vœu « afin qu'à l'avenir Sa Majesté et ses successeurs pussent être aisément, sans flatterie et sans dissimulation, instruits des nécessités publiques » (IV, p. 310).

La France désirait donc la convocation fréquente, on peut même dire périodique, des États-Généraux. C'est que, malgré l'irrégularité de leurs tenues, malgré les entraves apportées à leur pouvoir pendant les sessions, elle voyait très clairement les heureux résultats qu'ils avaient. Ces résultats étaient codifiés dans les ordonnances publiées après chaque réunion, inspirées par les vœux contenus dans les cahiers et dont M. P. a pu dire très justement qu' « en vigueur partout où s'exerçait la souveraineté », elles « étaient les véritables avant-coureurs de l'uniformité législative » (II, p. 61). Il suffit d'étudier avec soin les tableaux de concordance entre les ordonnances et les vœux des cahiers, dressés par l'auteur avec tant de méthode et de clarté, pour se convaincre de l'influence des États en matière législative. Tel article d'une ordonnance royale n'est souvent que la transcription presque textuelle d'un vœu formulé par le cahier de quelque obscur bailliage, auquel sa sagesse avait valu d'être reproduit dans le cahier général de l'Assemblée. Cela est si vrai que nous voyons les Rois codifier des mesures réclamées par les États les plus hardis. « Les États du roi Jean périssent dans l'anarchie ; le prince qui représente la réaction contre les désordres populaires

applique successivement toutes les idées qui avaient germé dans l'imagination féconde des réformateurs. Louis XII reprend un à un tous les projets formés par les États de Tours et en tire ses plus belles ordonnances. Les vœux émis par les trois grandes sessions tenues sous les derniers Valois reparaissent et revivent appliqués par le génie de Henri IV, qui puise dans ce vaste recueil d'idées et réalise ainsi tout ce que souhaitait depuis trente ans en France l'opinion publique. Les États de 1614 se séparent sans résultats ; deux assemblées de notables se réunissent à dix ans d'intervalle. L'admirable administration de Richelieu applique ce qu'avaient conçu les députés et les notables » (V, p. 232-233).

L'institution des États-Généraux étant ainsi populaire en France à la fois par son origine et par ses résultats, on s'étonne d'autant plus qu'elle n'ait pas joué un plus grand rôle dans notre histoire et que le gouvernement du pays par le pays ait attendu si longtemps avant de pouvoir se produire. M. P., dans la conclusion générale de son œuvre, donne de ce fait plusieurs raisons. Il y fait, après avoir montré combien était fausse la situation du clergé, le départ des responsabilités. A la royauté, il reproche de n'avoir jamais considéré les États-Généraux qu'avec défiance, avec le souvenir toujours présent d'Étienne Marcel, d'avoir confondu « les intérêts de la patrie et ceux du trône dans un prodigieux égoïsme » (V, p. 222) ; à la noblesse de n'avoir participé à la vie nationale « que par un goût ardent de la guerre et le sentiment de la grandeur extérieure de la France » (*Id.*, p. 223) ; au Tiers-État enfin d'avoir perdu de vue les intérêts généraux du pays dans sa lutte contre les gentilshommes, en un mot de s'être laissé guider par la passion plutôt que par la raison.

De ces trois causes, celle dont l'action fut la plus sensible, fut certainement l'attitude de la noblesse. M. P. l'a parfaitement mise en lumière en signalant la différence qui existe entre les rapports des trois corps en France et en Angleterre. En Angleterre, la noblesse et la bourgeoisie s'unissent dans leurs revendications contre la royauté ; en France, au contraire, c'est la bourgeoisie et la royauté qui s'allient pour écraser la féodalité entre elles deux. Les exemples abondent qui démontrent cette vérité. C'est la Praguerie qui suit immédiatement l'ordonnance de 1439 ; c'est, d'une façon plus générale, la plupart des sessions prolongées et rendues à demi-stériles par les querelles de vanité, les rivalités mesquines entre la noblesse et le Tiers. Mais à elle seule la lutte des ordres et leur désunion en face de la royauté n'aurait pas suffi pour amener la décadence et la ruine de l'institution des États-Généraux. Il y a eu une autre cause, que M. P. a du reste indiquée, mais sur laquelle je demanderais la permission d'insister plus qu'il ne l'a fait. « Incessamment revendiqué par les députés, dit-il, le vote libre de l'impôt ne fut appliqué que dans le temps où la royauté était aux abois » (II, p. 381). Ce n'était malheureusement pas seulement la royauté, c'é-

tait souvent le pays lui-même qui était aux abois, quand on se décidait à convoquer les États. Que l'on se rappelle les dates des plus importantes de ces assemblées, on verra qu'elles ont presque toujours eu pour but de fournir au gouvernement les moyens de faire un puissant et suprême effort à l'extérieur, aux XIVe et XVe siècles, contre l'Anglais; au XVIe siècle, contre la maison d'Autriche. C'est là qu'il faut chercher, selon nous, une cause, aussi profonde et plus permanente que la rivalité des ordres, de l'échec relatif des États-Généraux. Par suite de notre situation géographique, nous étions forcés d'avoir un gouvernement à la fois un et fort, qui réunît, qui centralisât dans ses mains toutes les ressources de la France pour faire face au péril extérieur et sauver l'indépendance nationale. Ce gouvernement, les États-Généraux pouvaient nous le donner aussi bien et mieux encore que le pouvoir d'un seul, car il aurait reposé sur la volonté même de la nation, mais ils ne pouvaient le faire qu'à la condition d'être unis entre eux d'abord, avec la royauté ensuite. C'est donc ici qu'interviennent les deux causes si bien signalées par M. Picot. La royauté apporta dans ses rapports avec les États une défiance que motivait le souvenir des orageuses assemblées du XIVe siècle; les ordres ne surent pas s'entendre pour la forcer à abdiquer cette défiance et pour la réduire à son véritable rôle de pouvoir exécutif. Dès lors la monarchie absolue devenait fatale. Depuis les derniers Capétiens, d'une part la nécessité pour le Tiers-État de s'unir étroitement au roi afin de combattre la féodalité, de l'autre les luttes terribles que la France eût eu à soutenir pour conserver son indépendance, tendirent à une concentration du pouvoir qui devait aboutir à cette forme de gouvernement. A la fin du XIVe siècle, la situation était telle que la royauté d'Henri IV apparut comme l'unique moyen d'empêcher le démembrement de la France. L'influence, l'habileté personnelle des princes et de leurs ministres firent le reste, et c'est ainsi qu'un parti comme celui des Politiques qui, par toutes ses idées, par toutes ses traditions, devait être le soutien d'une monarchie sage, tempérée, s'appuyant sur les Parlements et les États-Généraux, fut amené à désirer lui aussi la monarchie absolue et à travailler à la fortifier.

On peut donc dire que c'est surtout la nécessité imposée à la France par sa situation géographique d'avoir un gouvernement fort et concentré, et par suite l'impossibilité où la mirent l'action personnelle de la royauté d'une part, les rivalités des ordres de l'autre, de trouver cette sorte de gouvernement ailleurs que dans la monarchie absolue, qui amenèrent l'échec des États-Généraux et rendirent la Révolution nécessaire pour que le pays pût enfin se gouverner lui-même.

L'institution des États-Généraux n'en a pas moins rendu de très grands services, autant, comme nous l'avons dit, par ses résultats matériels que par son influence morale. Pour dégager ces résultats et cette influence, pour écrire en un mot cette histoire et en tirer l'enseignement que les fautes et les fatalités du passé ne sauraient pourtant nous

faire douter de l'avenir, il fallait à la fois beaucoup de science et de patience. Ni l'une ni l'autre n'ont manqué à M. Picot. Si l'on se souvient de plus que le premier essai de cette recherche des titres de noblesse du parlementarisme a été présenté à l'Institut en 1869 et que la seconde édition en a paru à la fin de 1888, on conviendra qu'il fallait pour cela plus que du travail et des connaissances, il y fallait du courage.

Louis Farges.

P.-S. M. Picot fait un trop bon usage des critiques qu'on lui adresse, pour que je ne me permette pas de lui signaler encore quelques points de détail sur lesquels je ne suis pas complètement d'accord avec lui. T. II, p. 69. N'est-il pas un peu trop sévère pour Louis XI? Ce prince avait besoin d'argent pour organiser le gouvernement moderne et il faut lui tenir compte de l'économie qui régnait dans sa maison. — T. IV, p. 113. Il ne faut pas se faire trop d'illusions sur le libéralisme de Henri IV en 1596. Il pouvait agir sans danger comme le raconte M. P., la partie de la population à laquelle il s'adressait lui étant entièrement dévouée. — *Id.*, p. 119. M. P. a raison de se défier de Sully. Toutes ses assertions doivent être soigneusement vérifiées. Celui qui a inventé à peu près de toutes pièces le fameux *Grand dessein* que tant d'historiens ont accepté d'après lui, ne mérite d'être cru que sous bénéfice d'un rigoureux examen. — *Id.*, p. 162. Le traité de 1604 avec la Porte avait été préparé non seulement par Henri IV, mais aussi par la très habile diplomatie des Valois en Orient. — *Id.*, p. 178. Qu'il soit permis à un compatriote de Savaron de dire qu'il est connu autrement que par ses travaux sur l'assemblée de 1614 et notamment par son livre des *Origines de Clermont*. — T. V, p. 233. L'administration de Richelieu mérite-t-elle l'épithète d'admirable qui s'applique par contre si bien à sa politique extérieure et à sa conception de la grandeur française? Enfin je signalerai à M. P. encore un document sur les États-Généraux de 1651. C'est un acte de convocation transmis par le bailli du siège royal de Fresnay (Maine-et-Loire) aux paroisses du ressort de sa juridiction et publié par l'abbé G. Esnault (Mamers, Fleury et Dangin, 1882, br. in-8°). — L. F.

---

392. — Jules Arnoux. **Collège et lycée de Digne.** Etude historique. Digne, imprimerie Chaspoul, Constans et vᵉ Barbaroux, 1889. Grand in-8 de 120 p.

C'est avec amour que M. J. Arnoux raconte, à l'aide de documents originaux, l'histoire du collège de Digne depuis 1474 jusqu'à nos jours. Son étude est divisée en deux parties, l'une consacrée au *Collège*, l'autre au *Lycée*. Le premier document invoqué par le soigneux historien est une délibération des conseils communaux (11 juin 1440) concernant l'instruction primaire : c'est un ordre de payer les gages de deux maîtres d'école. Quant au collège proprement dit, nous apprenons, d'après

une délibération des mêmes conseils, que la maison où on l'installa fut achetée au prix de 30 florins, le 9 novembre 1474. Cet établissement atteignit rapidement une certaine prospérité, puisqu'en 1484 la chaire de rhétorique et sans doute la direction, ajoute M. A., en étaient sollicitées par un latiniste élégant, tel qu'Antoine Ferrier, de Moustiers [1]. Un des passages les plus intéressants de la monographie est celui où l'auteur établit qu'à la suite d'un concours, Pierre Gassendi professa la rhétorique à Digne au commencement de l'année 1608, étant âgé de 16 ans, et qu'on le retrouve en 1612 « principal régent des écoles » jusqu'en 1615, époque où il fut remplacé par Michel Ollivier [2]. Indiquons encore (p. 28) une lettre adressée de Rome aux consuls de Digne, le 15 mars 1655, par le P. Gowinus Nickel, général de la Compagnie de Jésus, et, à l'*Appendice*, diverses pièces parmi lesquelles je citerai : *Adresse du Conseil général de la commune de Digne, chef-lieu du département des Basses-Alpes, à la Convention nationale* (13 mars 1793); *liste des directeurs et principaux* (de 1499 à 1880); *Discours de distribution de prix* (de 1838 à 1881); *Lauréats* (de 1845 à 1886); *Bibliographie*. En résumé, excellente monographie où l'on regrette seulement de ne pas trouver la plus petite mention de cette assertion si souvent reproduite, que Godefroi Wendelin établit à Digne, de 1600 à 1604, « une école qui fut assez fréquentée, » comme s'exprime Weiss (*Biographie universelle*) [3].

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Institut a chargé un de ses membres, M. Léon Aucoc, de publier une collection des lois, statuts et règlements qui concernent les anciennes académies et l'Institut de France, depuis 1635 jusqu'en 1889. M. A. a répondu à cette invitation en lisant devant l'Institut le 3 avril dernier une notice sur l'*Institut de France et les anciennes Académies* (Plon. In-8°, 48 p.). Il étudie d'abord les académies, création de la royauté; il montre quelle était leur organisation et comment elles pouvaient prêter le flanc à la critique ; « dans ces organisations disparates, dans ces inégalités de droits pour les catégories diverses d'académiciens appelés à concourir aux mêmes travaux, dans les rivalités et les froissements qui en devaient naître, dans le pouvoir considérable attribué au roi, il y avait des arguments pour ceux qui cherchaient en 1789 des abus à corriger, des réformes à faire » (p. 16). Puis, M. A. passe à la Révolution où les académies sont attaquées parce qu'« elles constituent une aristocratie de l'intelligence, compliquée d'aristocratie politique, et que de plus leur organisation intérieure heurte la passion de l'égalité ». Lebrun les défend chaudement, mais Lanjuinais les combat et en 1793 Grégoire en demande la suppression,

1. Sa lettre, donnée *in extenso* (p. 12-14) et analysée (p. 15), est conservée aux Archives départementales des Basses-Alpes.

2. Gassendi, comme principal du collège, recevait 144 livres par an.

3. Bougerel (*Vie de Gassendi*, p. 4) affirme que Wendelin fut *régent* dans le collège de Digne; il s'appuie sur le témoignage d'un compatriote de Wendelin, Valère André (1643). Voir sur cette question les indications que j'ai eu l'occasion de fournir en une note des *Impressions de voyage de Pierre Gassendi dans la Provence Alpestre*, 1887, p. 33-34).

« elles ont été fondées par des rois, elles constituent un privilège aristocratique, elles ne sont pas en grande partie composées de patriotes » (p. 35). Sur le rapport de Grégoire et à la suite d'un discours de David réclamant l'anéantissement des « trop funestes académies qui ne peuvent plus subsister sous un régime libre », les académies sont abattues. Mais en 1795, elles se relèvent, sous le nom d'Institut national, à la voix de Boissy d'Anglas et de Daunou. M. A. fait voir comment la nouvelle organisation s'écarte de celle des anciennes académies; puis, laissant parler Chaptal, il expose les critiques qu'elle soulevait en l'an XI et les motif des réformes accomplies à cette époque. Enfin vient l'ordonnance du 21 mars 1816 qui réconcilie le présent et le passé, qui maintient l'unité de l'Institut en reprenant les anciennes dénominations des académies, mais laisse subsister la suppression de la classe des sciences morales et politiques. C'est l'ordonnance du 26 octobre 1832, rendue sur la proposition de M. Guizot, qui a complété la fusion de l'œuvre de Louis XIII et de Louis XIV avec celle de la Convention. M. Aucoc dégage une conclusion de tous les faits qu'il a retracés. Une même idée a persisté sous les régimes politiques les plus divers et « l'empressement avec lequel la Convention a rétabli ce qu'elle venait de détruire, ne suffit-il pas pour prouver que la démocratie a besoin de l'aristocratie de l'intelligence, et qu'elle le sait? »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juillet 1889.

M. Barbier de Meynard, président de l'Académie, rappelle à la Compagnie la perte qu'elle vient de faire par la mort de l'un de ses membres libres, M. Charles Nisard. Il rend hommage à la mémoire de M. Nisard et indique la nature et l'objet des travaux qui ont fait connaître son nom.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux des commissions de publication de l'Académie.

L'Académie désigne M. l'abbé Duchesne pour faire une lecture en son nom à la séance publique de l'Institut, le 25 octobre prochain.

M. Carapanos, correspondant de l'Institut de France et député au Parlement hellénique, rend compte des fouilles qu'il vient de faire faire, dans un terrain acquis par lui, à Corfou. Après entente préalable avec le directeur de l'École française d'Athènes, M. Foucart, la direction de ces fouilles avait été confiée à M. Lechat, membre de l'École. Elles ont amené la découverte d'une collection de terres cuites, la plus considérable qui soit sortie, jusqu'à ce jour, du sol grec. On a recueilli environ un millier de statuettes de la déesse Artémis ou Diane, figurée avec un arc à la main et une biche à son côté. C'étaient évidemment des offrandes qui avaient été déposées auprès d'un autel et d'une statue de la déesse. Une colonne, qui devait servir de piédestal à la statue, a été en partie retrouvée.

M. Heuzey offre, de la part de M. Homolle, une série de planches qui permettent de juger des résultats des fouilles qu'il a poursuivies pendant plusieurs années à Délos. Les recherches de M. Homolle ont porté principalement sur le grand sanctuaire de l'île, le temple et le *téménos* d'Apollon Délien. Les planches offertes à l'Académie comprennent les plans, les essais de restauration, des études comparées sur les différents ordres d'architecture. M. Heuzey appelle surtout l'attention sur une suite de chapiteaux, qui donnent comme une histoire de l'ordre ionique en Grèce depuis les temps les plus anciens.

M. J. Halévy commence une lecture sur le texte hébreu du psaume LXVIII. C'est le psaume qui commence, dans la Vulgate latine, par les mots : *Exurgat Deus*.

M. Salomon Reinach annonce qu'il a découvert dans les papiers du général Ant. Callier, qui parcourut l'Asie-Mineure de 1830 à 1834, un grand nombre de copies d'inscriptions grecques et latines, dont plusieurs, encore inédites, sont intéressantes pour la géographie comparée. L'une d'elles, découverte à Kirgol dans la vallée du Rhyndacus, fait connaître le bourg d'Alia, probablement distinct d'une cité homonyme dont on possède des monnaies. D'autres établissent pour la première fois que la ville moderne d'Oushak, centre d'une importante fabrication de tapis, occupe l'emplacement de l'ancienne Téménothyrae : sous l'Empire, elle ajouta à son nom celui de Flaviopolis. Un peu plus à l'Est, était la ville de Grymenothyrae, qui prit le nom de Trajanopolis sous Hadrien. Les géographes avaient jusqu'à présent placé Téménothyrae fort à l'ouest de sa situation véritable, à proximité du mont Temnos, dans la pensée que le nom grec de la ville signifiait « les passages » ou « les portes »

du Temnos. M. Reinach a fait observer qu'il existe en Lydie une ville nommée Teira et une autre, bien connue, nommée Thyateira; il en conclut que Teira est un mot lydien signifiant « ville » ou « forteresse » et que le vrai nom de Téménothyrae devrait être Téméno-teira. D'autre part, nous savons par des monnaies de Téménothyrae qu'il y avait un héros éponyme nommé Téménos, qu'on regardait comme le fondateur de la ville. Par suite, Téménoteira est « la forteresse de Téménos » et, si son nom fut transformé, à l'époque grecque, en celui de Téménothyrae, c'est qu'on chercha à lui donner une signification en langue hellénique. Il y a donc là un phénomène d'étymologie populaire, analogue à celui qui a fait appeler l'Hymette *monte Matto* par les navigateurs italiens du moyen âge : *Monte Matto* signifie la *Montagne folle*, d'où les Grecs ont fait à leur tour, par une traduction littérale, *Trelo Vouno*, nom sous lequel cette montagne est désignée aujourd'hui.

Ouvrage présenté par l'auteur : Saglio, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 13e fascicule.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séances des 26 juin, 3 et 10 juillet.

M. l'abbé Thédenat lit un mémoire de M. l'abbé Douais sur la vie de *Saint Germier, évêque de Toulouse*.

M. Charles Ravaisson-Mollien présente quelques observations au sujet des recherches de M. Müntz sur Andréa Salaïno.

M. le marquis de Fayolle, associé correspondant, signale l'existence de la marque à la main coupée sur divers tableaux conservés en Italie.

M. l'abbé Thédenat offre à la Compagnie, de la part de l'auteur M. Ruelle, une brochure dans laquelle il montre comment la photographie faite par lui à Venise, du Marcianus 246, contenant le traité de Damascius sur les premiers principes, est de la même main que le vénérable Platon de Paris n° 307 qui date du IXe siècle et que le célèbre Palatinus 398 de Heidelberg et qu'un autre ms. de Saint-Marc 258. M. Ruelle vient de reconnaître un cinquième ms. qui doit être attribué au même auteur, c'est une partie des commentaires de Proclus sur la République de Platon dont le reste se trouve dans le Laurentianus LXXX, 9.

M. Müntz fait une communication sur la caricature en Italie pendant le moyen âge du XIe au XIVe siècle. Le premier exemple qu'il cite de cette espèce de manifestation de l'esprit public remonte au XIIe siècle, c'est l'inscription relative au sacre de l'empereur Lothaire; les éléments comiques tendent à s'introduire en Italie dès le XIIIe siècle avec Giotto. M. Müntz signale tous les exemples qu'il a recueillis en Italie sur la caricature dans les différentes villes et à diverses époques. Il communique à la Compagnie des photographies et des dessins relatifs à la caricature.

M. Ravaisson fait hommage de sa publication des mss. de Léonard de Vinci. Cette présentation motive des observations de MM. Müntz et le baron de Geymuller.

M. Courajod fait hommage à la Société d'une brochure sur les frères Anguier par M. Samson; il constate que l'auteur s'est tenu trop exclusivement sur le terrain historique et a trop négligé le côté artistique du sujet.

M. l'abbé Duchesne fait une communication sur un quatrain qui existait dans une chapelle érigée au Latran en l'honneur de saint Nicolas, par Calixte II, après la première querelle des investitures; le commencement du 3e vers avait été effacé. M. de Rossi avait cru pouvoir, d'après une copie du XVe siècle, remplacer les mots effacés par *Letus Calixtus*. M. l'abbé Duchesne estime qu'il faut lire *Praesul Anacletus*. M. l'abbé Duchesne a été très instamment prié de rédiger un mémoire sur la question.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Tamizey de Larroque, une lettre de Peiresc contenant trois inscriptions provençales, lettre adressée à Guillemin, prieur de Romoules.

M. le baron de Geymuller expose à la Compagnie quelques idées sur les origines de l'architecture de la Renaissance qu'il croit avoir pris naissance en Toscane. M. Courajod répond que la Renaissance a une origine internationale.

M. l'abbé Morillot communique la photographie de trois taureaux en pierre à trois cornes trouvée dans le temple gallo-romain à Beire-le-Chatel, Côte-d'Or; il croit que ce sont des objets votifs et que la triplicité des cornes a une signification religieuse. Cette communication provoque des observations de MM. Flouest et Mowat.

Le secrétaire-adjoint,
Ulysse Robert.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 5 août — 1889

393. — E. A. N. Budge. **Egyptian Reading Book.** Londres, Nutt, 1889. In-8, xvi-194 p.

394. — D. Mallet. **Le culte de Neit à Tanis.** Paris, Leroux, 1889. In-8, ix-252 p.

Il y a peu à dire du volume de M. Budge. Les textes sont bien choisis; pour les uns, M. B. n'avait qu'à copier ; il a transcrit les autres du hiératique. Mais comment M. B. a-t-il pu écrire certains signes de telle façon qu'on les prend pour un mot autre que celui qu'ils expriment? Jamais on n'a écrit le mot *ptar* comme l'écrit M. Budge. Je sais bien que la faute en est aux imprimeurs qui ont mal disposé les signes; mais M. B. était là pour surveiller le travail des imprimeurs. Somme toute, nous avons là un bon recueil de textes, mais qui ne peuvent se comprendre à la lecture, pas même le conte du papyrus d'Orbiney.

L'ouvrage de M. Mallet sur *le culte de Neit à Tanis* est une thèse de l'école du Louvre, et cette thèse est la meilleure que cette Ecole ait produite jusqu'ici : celle-là au moins est sérieuse, clairement écrite, sans emphase ni obscurité. Mais la thèse de M. M. est-elle rigoureusement vraie? Selon lui, Neit désigne l'Etre en son essence la plus intime, et les prêtres de Saïs avaient des idées très élevées. Mais ces prêtres ne jouaient-ils pas sur les mots? Ils n'avaient pas eu d'abord des idées aussi élevées que le croit M. M.; le nom de *Neit* signifie primitivement *la tisseuse*, et, comme l'indique M. M., c'était une vierge à la fois paisible et guerrière, honorée dans la paix et dans la guerre. A notre avis, ces prêtres de Saïs, comme les autres prêtres de l'Egypte, ignoraient profondément la philosophie, et M. M. reconnaît lui-même qu'ils n'étaient pas plus forts que leurs voisins et qu'ils n'ont pas su tirer de leurs doctrines, si doctrine il y avait, toutes les conclusions qu'ils en pouvaient tirer. Les véritables initiateurs du grand mouvement de syncrétisme qui mêle ensemble tous les systèmes de l'Orient, ce sont

les Gnostiques. M. M. a placé en tête de son étude une histoire de la ville de Saïs. Il dit que les évêques y furent établis vers l'an 231 : « D'après des renseignements qu'il avait recueillis auprès des prêtres coptes du XVIIe siècle, Vansleb prétend que ce fut seulement sous l'amba Demétrius, le 12e patriarche alexandrin, l'adversaire acharné d'Origène, que l'Egypte fut divisée en des évêchés. Mais c'est là une opinion peu probable. Les évêchés paraissent avoir été au contraire très multipliés à l'origine. Toutefois, si l'on s'en rapportait à ce témoignage qui nous semble fort douteux, ce serait vers cette époque seulement que Saïs serait devenu un siège épiscopal. » Sur quel texte s'est appuyé M. M. pour affirmer que les évêchés d'Egypte étaient fort nombreux à l'origine? Les *Actes* des martyrs qui datent de la fin du Ve siècle, ne connaissent d'autres évêques que ceux d'Abou il-hid, de Nikious, de Siout et de Psoi. Je laisse de côté l'évêque d'Esneh qui n'a peut-être pas existé. Mais, au plus, on n'aurait que cinq évêques pour toute l'Egypte. Au contraire, lorsque le christianisme s'établit solidement dans le pays, le nombre des évêchés fut très considérable au point que la liste n'est pas encore dressée dans l'*Oriens christianus* de Lequien. Nous croyons donc que le christianisme ne s'implanta que très tard en Egypte et qu'il n'y eut pas d'évêques dans les trois premiers siècles, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas encore de chrétiens. Je sais bien qu'il y eut un évêque de Saïs à la fin du IVe siècle ; mais je sais aussi qu'au commencement de ce même siècle il n'y en avait pas. En terminant cet article, nous féliciterons M. Mallet de la manière dont il discute les questions et s'efforce de les résoudre; nous lui souhaitons de poursuivre cette voie où il s'est engagé avec succès, et nous attendons avec confiance ses prochains travaux.

A.

---

395. — Sophocle, **Ajax**, publié par G. Mistriotis. Athènes, 1888 (en grec).

L'édition d'*Ajax* donnée par M. Mistriotis, professeur de littérature grecque à l'Université d'Athènes, fait partie d'une collection d'auteurs grecs qui comprend déjà, du même savant, trois pièces de Sophocle, une Iliade complète en trois volumes, avec une histoire des poèmes homériques, la *Médée* d'Euripide et cinq dialogues de Platon. Les notes, fort développées, contiennent à la fois les scolies, des observations critiques, un commentaire philologique et littéraire. De plus, le volume s'ouvre par une introduction de 68 pages, et une bibliographie considérable ! Malgré ces proportions imposantes, cette édition ne me paraît pas de nature à renouveler la critique de Sophocle. La bibliographie ne cite que des ouvrages allemands : pas une édition anglaise, pas une édition française n'est mentionnée! Le nom de Campbell brille par son absence aussi bien que celui de M. Tournier ! Le commentaire est confus et peu original. Enfin l'introduction contient une explication de l'*Ajax* qui est

des plus singulières. Voici en quelques mots l'hypothèse que M. M. oppose sans sourciller aux interprétations généralement acceptées : on a tort de penser que la pièce de Sophocle ait pour objet le châtiment du héros coupable envers les dieux ; en réalité, le sujet propre de la tragédie est la réhabilitation d'Ajax, telle qu'elle apparaît à la fin, quand Ulysse déclare qu'Ajax était le plus brave des Grecs après Achille. Jusque-là l'explication est ingénieuse, sinon solide ; mais M. M. ne s'arrête pas là. Toute la pièce, ainsi comprise, est pleine d'allusions politiques : ces armes qu'Ulysse a obtenues contre toute justice, ce prix du concours, c'est la suprématie en Grèce, que Sparte et Athènes se sont disputée dans les guerres médiques : Athènes, c'est-à-dire Ajax, est celui des deux adversaires qui a montré le plus de courage dans la lutte ; mais c'est Ulysse, c'est-à-dire Sparte, qui a eu d'abord l'honneur et le profit de la victoire ; à la fin cependant, au temps de Cimon, et vers l'époque même de la représentation de la tragédie de Sophocle, Lacédémone a d'elle-même abandonné l'empire à Athènes ; mais alors le vrai vainqueur de la guerre, Ajax, ou plutôt Thémistocle, s'était déjà donné la mort. On voit les rapprochements nombreux qu'entraîne cette piquante hypothèse : M. M. poursuit fort loin la comparaison, sans prévoir deux objections qui me paraissent faciles à faire : comment Ulysse, le protégé d'Athéna, peut-il représenter Lacédémone ? et comment le public athénien aurait-il supporté de voir le héros qui personnifiait Athènes, Ajax, insulté et bafoué au début de la pièce, par cette même déesse qui était la protectrice officielle de la cité ?

Am. Hauvette.

---

396. — Paul Lacombe. **La Famille dans la société romaine.** Étude de moralité comparée. Paris, Lecrosnier et Babé, 1889, VIII-430 p. in-8. Prix : 7 francs.

C'est aux Romaines qu'en veut M. Paul Lacombe. MM. Boissier et Renan ont essayé de faire croire au monde que Juvénal est un peu rhéteur et qu'il y avait beaucoup d'honnêtes femmes à Rome du temps des Antonins. Ils se sont fourvoyés, parce qu'ils ont ignoré la méthode. La vraie méthode, voilà la grande découverte de M. Lacombe (pp. 142, 159, 167). Il ne faut pas, comme MM. Boissier et Renan, procéder par *interrogation directe* des textes, demander aux auteurs ce qu'ils pensent de leurs contemporaines : il faut étudier les *conditions influentes de l'époque donnée* (p. 163). Or, l'étude de ces circonstances prouve que la chasteté était plus difficile aux Romaines qu'elle ne l'est aux femmes de nos jours. Il y avait trop de tentations et pas assez de freins. Donc, quand les écrivains stigmatisent les vices des Romaines, ils confirment ce que l'étude du milieu nous apprend *a priori*, et nous pouvons hardiment ajouter foi aux textes, pourvu qu'ils nous disent beaucoup de mal des Romaines.

Quelles étaient donc ces circonstances si défavorables à la

chasteté? On croira peut-être que M. L. va incriminer le paganisme, mais il s'en garde bien : « Je ne pense pas pour mon compte, dit-il, que la religion proprement dite (?) ait joué dans le monde un rôle considérable; en tout cas, j'affirme que cette évidence prétendue est indémontrable. » Les ennemis de la vertu féminine à Rome, c'étaient, avant tout, l'institution de l'esclavage, puis la facilité des divorces, les représentations théâtrales, les pantomimes, les danseuses de Gadès, les banquets où l'on se grisait abominablement (M. L. s'imagine que tous les dîners d'honnêtes gens étaient des orgies), puis l'absence de bas (je n'invente rien), les robes collantes et transparentes, les nudités sculpturales, etc. L'auteur n'a point cherché si ces nombreux motifs de dévergondage n'auraient point d'équivalents dans la société moderne; la *méthode déductive* dont il s'inspire ne l'obligeait pas à cette embarrassante comparaison.

On voit d'ici ce qui peut composer le réquisitoire de M. L. Il a pris aux auteurs, qu'il connaît surtout de seconde main, les vilenies dont ils ont chargé quelques Romaines; il a généralisé sans le moindre scrupule les dires d'un Juvénal et d'un Pétrone; il a conclu des femmes qui ont une histoire à celles dont l'honnêteté n'en a pas. Ne mettant en œuvre qu'un petit nombre de textes, il les interprète *déductivement*, tantôt en les développant à sa fantaisie, tantôt même en commettant de grosses erreurs. C'est ainsi qu'il fait dire à Martial, parlant des vers de Sulpicia : « Rien n'est plus vertueux (le mari étant l'unique objet des désirs exprimés) et en même temps plus polisson *(sic)*, — alors que Martial, quand on se donne la peine de lire l'épigramme entière dans le texte, dit et fait entendre tout autre chose. Il affirme que le même Martial « est pur de toute visée morale » et que « le vice l'amuse, si gros qu'il soit, il le voit par le côté plaisant » — ce qui est complètement faux, témoin la manière dont Martial traite Bassa et Ponticus et vingt autres personnages encore. M. L. oublie qu'au seuil des séries d'épigrammes scabreuses, Martial invite les femmes honnêtes à se détourner, preuve qu'il y en avait encore et qu'on éprouvait quelques scrupules devant elles. En ce qui touche Ovide, M. L. affirme contre toute raison (p. 277) que le poète s'adresse aux femmes du monde et non aux courtisanes ou du moins aux femmes faciles. Il insiste sur les passages érotiques des *Amours* et de *l'Art d'aimer*, mais il néglige d'apprendre à ses lecteurs qu'Ovide, à la différence de Martial et même d'Horace, dit délicatement les choses et qu'on ne trouve pas un mot grossier dans toutes ses œuvres. Plusieurs romanciers modernes ne se gênent pas tant et leur indécence ne se soucie pas d'être ingénieuse. Il faut ajouter que notre auteur, lui, a la main lourde et qu'en traduisant quelques vers galants d'Ovide, il lui prête un vrai propos de corps de garde (p. 278). N'insistons pas : M. L. a fait œuvre d'avocat ou de journaliste, mais non d'historien ni de philologue (il se dit *sociologiste*, ce qui est peut-être plus facile).

Comme l'assurance avec laquelle s'exprime M. L. peut donner le change, on a le droit de lui en demander compte. « Les Romaines même honnêtes ne détestaient pas les propos lestes. » Qu'en savez-vous, M. Lacombe? — « Nous tenons pour certain que, dans les repas antiques, on ne discourait de rien tant que des divorces. » Encore une affirmation en l'air. — « Vous pouvez le croire, dans les conversations ayant les rapports des deux sexes pour objet, les anciens allaient bien plus loin que nous, jusqu'à toucher franchement à des détails anatomiques et physiologiques devant lesquels nous reculons. » Mais je demande des textes [1] ! Cette *méthode déductive* est décidément bien peu sérieuse et si les sociologistes s'en contentent, c'est qu'ils ne sont pas difficiles. « Sous Domitien, dit encore M. L., les dames romaines échangèrent Ovide contre Martial et y gagnèrent beaucoup en obscénité. » (Quel style!) A la même page, M. L. mentionne « les *Métamorphoses* d'Apulée, la *Luciade* et le *Satyricon* de Pétrone ; » comme érudition, cela est médiocre. Et quand M. L. écrit doctement (p. 273) : « Un trait à méditer, suivant moi, c'est la représentation fréquente (!) de la morte nue, comme une déesse, sur les sarcophages et les urnes funéraires », il prouve qu'il n'est pas moins étranger à l'exégèse des monuments figurés qu'à celle des textes et qu'il a tort d'écrire étourdiment sur des sujets où il n'entend rien [2].

M. L. a de la verve ; c'est une qualité, la seule d'ailleurs, que l'on puisse reconnaître à son style. Trop souvent, il s'exprime avec une incorrection de débutant, quand ce n'est pas avec une vulgarité prétentieuse. On en a déjà lu plus haut quelques spécimens ; nous en réunissons un petit nombre d'autres dans une note [3].

Etant donnée la thèse de M. Lacombe, il aurait pu faire œuvre utile — bien qu'un peu *grasse* — en donnant le recueil des textes qui viennent l'appuyer; mais comme il travaille de seconde main, il n'a guère cité que ceux qui traînent partout. Les Anthologies, Arnobe, Saint-Clé-

---

1. Si M. Lacombe connaissait seulement son Juvénal, il n'aurait pas manqué de citer ici *Sat.* VI, v. 435. Les femmes romaines discutaient sur les héroïnes de Virgile comme les nôtres sur celles de M. Bourget. Celles de Virgile sont peut-être plus honnêtes et prêtent moins aux controverses « physiologiques ».

2. M. L. ne sait évidemment pas le grec, sans quoi il n'imprimerait pas deux fois *Hyppodamie* (p. 275, 276). Il n'est pas moins certain pour le lecteur attentif qu'il ignore l'allemand, car il ne cite Mommsen et Friedlaender qu'en traduction ; aussi peut-on lui reprocher d'énumérer dans sa préface, parmi les travaux « qui sont la base du sien », ceux de Bachofen et de Waitz, ouvrages qu'il n'a probablement jamais ouverts et qu'il connaît tout au plus de troisième main.

3. « La Romaine était très comptée dans son ménage » (p. 149). — « L'âge ordinaire du mariage pour les filles étant un fait général et journalier, il ne se peut guère que les auteurs ne nous le donnent pas » (p. 163). — « Il enivrait son monde pour licencier les langues » (p. 246). — « Le côté des mœurs le plus ordinairement débattu, ce sont les rapports des deux sexes » (p. 262). — « Je ne puis m'empêcher d'en induire qu'une certaine proportion de mésestime pour le sexe mâle pouvait bien leur être suggérée par ce côté de la vie antique » (p. 320).

ment, les Pères en général, sont des mines où il ne s'est point aventuré. Bien qu'il allègue souvent Juvénal, il ne l'a même pas lu avec attention [1]. C'est assez dire que son travail, qui révèle pourtant certains dons naturels, n'est pas de ceux dont les historiens de la femme romaine puissent tirer parti.

Salomon Reinach.

---

397. — H. de la Ville de Mirmont. **Mythologie élémentaire des Grecs et des Romains**, précédée d'un précis des Mythologies orientales. Ouvrage orné de 45 figures d'après l'antique. Paris, Hachette, 1889, 192 pages.

J'ai sous les yeux les trois mythologies élémentaires que l'on mettait jusqu'à présent entre les mains des enfants, dans nos pensions, nos cours et nos collèges. C'est d'abord *La Mythologie racontée aux enfants* par M. Lamé Fleury (Paris, Borrani, 1882). Des 322 pages du livre, plus de cent sont consacrées à la mythologie des Grecs et des Romains; le reste aux mythologies des Hindous, des Égyptiens, des Scandinaves, Celtique. 23 figures sont jointes au texte. C'est ensuite la *Mythologie épurée à l'usage des maisons d'éducation pour les deux sexes, augmentée d'un questionnaire, de notes géographiques et d'une explication de la Mythologie par l'histoire* par Mme E. Morel (Tours, Mame, 1888, 178 pages in-18). Le livre est tout entier consacré à la mythologie des Grecs et des Romains. Les figures sont peu nombreuses.

Ces deux livres sont bien inférieurs à ceux que l'on fait aujourd'hui pour la jeunesse. Le second, dont le titre dit assez les préoccupations de l'auteur, pour qui la mythologie n'est qu' « un composé d'erreurs, d'absurdités et d'infamies » (p. 165), est une sèche nomenclature, une suite de mauvais articles de dictionnaire. Il est enrichi de notes géographiques qui fourmillent de fautes d'orthographe et d'erreurs : on ne lit pas sans étonnement, dans un livre daté de 1888, que les îles Lipari dépendent du royaume des Deux-Siciles! (P. 71, note 1.) Le livre de Lamé Fleury témoigne de plus d'efforts et d'habileté, mais c'est encore la mythologie anecdotique et morale, telle que la pourrait conter une bonne grand'mère, sans se presser, sans se piquer d'exactitude. Bacchus, par exemple, est un « gros garçon de bonne mine » (p. 145); « il n'aimait point l'ivresse qui dégrade les hommes et les rend semblables aux animaux » (p. 136).

Le *Petit cours de Mythologie* par E. Gerusez (Hachette, 1886) marque un grand progrès sur les Mythologies de Mme Morel et de Lamé Fleury. Il contient la Mythologie des Grecs et des Romains avec un

---

1. Sans quoi il ne regretterait pas d'ignorer (p. 320) l'opinion des dames romaines sur certaines aberrations des Romains. *Exemplum detestabile*, dit une femme dans la *Satire* II de Juvénal (v. 48). On trouve aussi des renseignements à ce sujet dans Martial.

précis des croyances fabuleuses des Hindous, des Perses, des Égyptiens, des Scandinaves et des Gaulois. « Écrit par un père de famille, pour l'instruction de ses propres enfants », il ne se rattache pourtant que par les premières pages aux petits livres dont je viens de parler. L'auteur, ancien professeur de Faculté, a l'esprit plus ouvert et plus cultivé. Ses récits sont plus sobres et plus nets : il ne s'interdit pas les citations de poètes anciens ou modernes. Malheureusement les illustrations déparent complètement l'ouvrage : rien de plus faux que les divinités de fantaisie dessinées par Sellier.

La *Mythologie élémentaire des Grecs et des Romains* de H. de la Ville de Mirmont, récemment parue à la librairie Hachette, est destinée à y remplacer le cours de Gerusez. Elle est excellente et, comme on peut sans inconvénient la mettre entre les mains des enfants, elle fera vite oublier celles qui l'ont précédée. C'est un livre sérieux. Plus d'anecdotes et de contes : ils prendront place dans un livre de lecture qui paraîtra prochainement sous le titre de *Récits mythologiques*. Celui-ci est un livre d'étude et partout on y trouve la marque d'un esprit et d'une méthode scientifiques. L'auteur s'est inspiré des gros livres des savants français et allemands, mais il n'a pas dépassé la mesure. On ne lui reprochera ni tous ces noms grecs des divinités à côté des noms latins, ni toutes ces étymologies dont bon nombre sont reléguées dans les notes. Il en est des éléments de la mythologie comme des éléments de la grammaire : l'enfant ne peut les apprendre tout seul et c'est au maître à le diriger. Dans le livre de H. de la Ville tous deux feront bonne route et s'instruiront. Chemin faisant, ils rencontreront de bonnes gravures. Que la signature de Sellier ne les inquiète pas : toutes les figures sont des reproductions de l'antique. On saura gré à de la Ville d'avoir choisi l'Athéna Parthénos découverte à Athènes en 1880.

Je n'exprimerai qu'un regret. Interrogeant l'année dernière des enfants sur la mythologie grecque, je leur demandai pourquoi on la leur faisait apprendre, et aucun ne me répondit d'une manière satisfaisante. De la Ville dit simplement dans sa préface que c'est « pour mieux comprendre l'histoire politique et les œuvres littéraires d'Athènes et de Rome » (p. 6). Est-ce toute la vérité? Pourquoi ne pas parler des œuvres artistiques? N'est-il rien resté de la mythologie dans notre littérature et dans nos arts modernes? De la Ville me répondra que ce développement est l'affaire du maître. Oui, mais il fallait dans la préface ou l'introduction lui fournir une matière plus détaillée.

B. Haussoullier.

---

398. — **Histoire générale de la littérature du moyen-âge en Occident**, par A. Ebert, traduite de l'allemand, par J. Aymeric et James Condamin. Tome Troisième. Les littératures nationales depuis leur apparition et la littérature latine, depuis la mort de Charles-le-Chauve jusqu'au commencement du onzième siècle. Paris, Leroux, 1889. In-8, II et 579 p. 10 francs.

Nous avons déjà analysé ce volume dans la *Revue* (1888, nº 46). Les traducteurs français, MM. Aymeric et Condamin, se sont promptement

acquittés de leur tâche. On pourra leur reprocher quelques erreurs. Ils ont pris le signe spécial qui figure le *th* anglo-saxon pour un *p* et ils écrivent *pegen* pour « thegen », *peóden* pour « théoden », etc.; ils laissent *Friesland* (p. 29) et *Regensburg* (p. 120) dans leur texte au lieu de traduire par « Frise » et « Ratisbonne »; ils écrivent *Fusses* au lieu de « Füssen » (p. 167); ils oublient de mettre en français des notes de l'original et ils impriment *Pannenborgs Anzeige davon in den G. G. A.* au lieu de « Article de Pannenborg sur ce livre dans les G. G. A. » (p. 147), ou *Bouterweks Ausg. Cædmons* au lieu de « Cædmon, edit. Bouterwek » (p. 273), ou *Bartsch's Artikel über Barack's Ausg.* au lieu de « Bartsch, art. sur l'édit. de Barack » (p. 329), ou encore *I Bd von Büdingers, Untersuchungen* au lieu de « 1er vol. des *Untersuchungen* de Büdinger » (p. 446); ils font naître sainte Aldegonde à *Hennegau* (p. 204 pour « dans le Hainaut »); ils disent *Como* et non Come (p. 402), *Vercelli* et non Verceil (p. 397), *Navarre* ou *Novara* et non Novare (p. 398 et 571), *Glodesinde* et non Glossinde (p. 509), et cette sainte est transformée un instant en *saint Glodesindis* (p. 494); ils disent aussi *Gorgonius* et *Gorgone* pour Gorgon (p. 506), *Stablon* pour Stavelot (p. 491) et à diverses reprises *Moutier*-en-Der pour Montier-en-Der (p. 376, 511, 514); ils parlent de saint Basol, puis de saint *Basolus;* enfin, pourquoi gardent-ils la terminaison du génitif allemand et citent-ils *Ten Brinks* (au lieu de Ten Brink) et la « Bibliothèque de prose anglo-saxonne » de Grein-Wülker sous le titre de *Revue* (p. 546)? Voilà bien des vétilles, et on pourrait aisément en augmenter le nombre [1]. Il vaut mieux féliciter MM. Aymeric et Condamin d'avoir mené à bonne fin cette longue, pénible et consciencieuse entreprise; ils ont, en traduisant les trois gros volumes d'Ebert, rendu au public français un grand service qui mérite sa récompense et que l'Académie française saura peut-être reconnaître en leur décernant un de ses prix de traduction.

A. Ch.

---

399. — **La Légende du grand Saint-Antoine** translatée du latin en françois par frère Pierre De Lanoy, prescheur, publiée pour la première fois d'après le manuscrit d'Antoine de Saix, commandeur de Saint-Antoine de Bourg par M. C. Guigue. Lyon, ap. Jules Palud, 1889, in-quarto, LXXV-208 pages. Prix : 15 fr.

Cette traduction de la Légende de Saint-Antoine, jusqu'alors inédite, faite sur le latin « d'un prestre nommé Evagrius », est du xve siècle. Le translateur se nomme Pierre de Lanoy, de l'ordre des frères prêcheurs.

---

1. Pourquoi écrire (Macalan) abbé de *Tirache* (p. 574) au lieu de abbé de Saint-Michel en Thiérache? Pourquoi ne pas dire Notker *le lippu* (Labeo) puisqu'on traduit Notker Balbulus par *le bègue* (p. 104 et 154)? Paschase Radbert n'est-il pas préférable à *Paschasius Radbertus* (p. 418), comme Servais à *Servatius* (p. 440)? N'écrit-on pas Vandières et non *Vendière* (p. 490)?, etc., etc.

Il dédia son travail à « noble chevalier et champion de Jhesu-Crist, Claude du Saix, Seigneur de Revoyre », conseiller et chambellan de Charles VIII et du duc de Savoie. Après la mort de Claude du Saix, un de ses nombreux enfants (il en eut dix-huit), Antoine du Saix, commandeur de Saint-Antoine de Bourg, grand ami de Rabelais, hérita probablement du manuscrit, car on lit sa signature inscrite sur le premier feuillet. La traduction du bon moine prend avec le texte d'heureuses libertés : elle « ensuit la sentence plustoust que les syllabes », ce qui lui donne je ne sais quoi d'original, je ne sais quelle saveur piquante. Ainsi procédèrent au XVI[e] siècle Pierre de Changy, Amyot, Saliat, Du Pinet, qui créaient ainsi, sans qu'ils s'en doutassent, notre belle prose française. Au XVII[e] siècle elle deviendra plus ferme, plus correcte, mais non peu gracieuse ni plus aimable. Il est à peine besoin de dire que cette Légende n'est qu'un tissu de miracles. Le monde alors, comme a dit Alfred de Musset « adorait ce qu'il tue aujourd'hui », et sa foi le consolait de ses misères. Le moyen-âge épouvanté par de cruelles épidémies eut particulièrement recours au Saint de l'ermitage duquel tous les malades jadis retournaient guéris ou « confortez de réfection espirituelle. » On invoqua surtout son intercession dans cette horrible maladie dite de son nom *mal Saint-Antoine*, et qu'on appelait encore *feus-Dieu, feu sacré, mal des ardents.* Aussi jamais Saint ne fut ni n'est resté plus populaire. Son *compagnon* a bien jeté sur lui quelque teinte de ridicule, et Dieu sait si les petits et les grands enfants s'en amusent encore, mais c'est parce qu'ils ne comprennent plus ou ne veulent plus comprendre que « ce grossier animal qui s'engraisse de glands », comme disait l'abbé Delille dans une noble périphrase, est l'emblème du diable, c'est-à-dire de toutes les mauvaises passions. On lira en tête de ce volume une dissertation intéressante de M. Guigue sur les moines hospitaliers de Saint-Antoine. Dès le XII[e] siècle ils ont des établissements dans toute l'Europe, quelques-uns même en Afrique et en Asie : on y soignait ceux qui étaient atteints du feu sacré, ainsi que les *contraits*, ou les infirmes dont les membres avaient été déformés par quelque maladie. Si le *Ménestrel de Reims* est digne de foi, l'empereur Salahedin déguisé en mendiant ou « mesaisié », vint frapper à la porte de leur hôpital, à Saint-Jean-d'Acre, et il s'en alla émerveillé de leur charité. Dans la plupart des villes où les hospitaliers firent des fondations, ils jouissaient d'un privilège assez singulier, celui d'élever des troupeaux de porcs et de les laisser errer à l'aventure. Ces animaux « à l'oreille fendue ou ornée d'une clochette, et marqués d'un *Tau* », couraient dans les rues, fouillant et quêtant dans les tas d'ordures, tout glorieux de l'impunité. En 1516, dit M. Guigue, la ville de Lyon fit aux moines un don de quatre *anees* de seigle pour obtenir seulement qu'ils les tinssent enfermés pendant les mois de juin et de juillet.

L'exécution typographique de cette Légende est simplement ravissante : chaque page est ornée d'encadrement variés qui font encore

mieux valoir le texte. C'est une publication qui fait honneur à l'éditeur J. Palud et à l'imprimeur Mougin-Rusand.

A. Delboulle.

---

400. — Giulio Camus. **Alcuni frammenti in antico** dialetto piccardo dell'Etica di Aristotele compendiata da Brunetto Latini. Modena, coi tipi della Societa tipografica, 1889, in-4, x-47 p. (Extr. du vol. VII, série II, des « Memorie della R. Accademia di Modena, Segione di Lettere » pag. 3 e seguenti).

Ce texte picard, trouvé par M. Camus dans un manuscrit de la bibliothèque d'Este, nous est présenté avec vraisemblance comme une compilation d'un texte antérieur écrit en dialecte de l'Ile-de-France. Il sera certainement utile pour une édition critique du Trésor de Brunetto Latini (ou Latino). Dans son introduction, M. Camus examine rapidement la question des rédactions et traductions successives du *Trésor*, et conclut à une commune origine de la rédaction picarde de l'Ethique et de la traduction attribuée à Bono Giamboni.

L. C.

---

401. — E. Prarond. **Trois poèmes de Valerand de La Varanne**, poète latin du XVIe siècle. Paris, A. Picard, 1889, in-8 de 14 p.

402. — **Valerandi Varanii de Gestis Joannæ Virginis Francæ egregiæ bellatricis**, poème de 1516 remis en lumière, analysé et annoté par E. Prarond. Paris, A. Picard, 1889, in-12 de xxi-302 p.

Les trois petits poèmes contenus dans la brochure de M. Prarond sont : un épithalame pour le mariage de Louis XII *(Ludovici duodecimi Francorum regis et Mariæ Anglæ apud Abbavillam conjugatorum epithalamium ad cives abbavilleos)*; un éloge de la vertu *(Ad Franciscum Lannoium Morvilerium de virtutis excellentia)*; *Plaintes de la ville de Thérouanne (Urbis Morini post eversionem querimonia ad Joachinum Genelicium)*. L'éditeur signale en ces trois pièces « l'orgueil du bon Abbevillois pour sa ville natale, la sagesse du bon conseiller de vertu et le patriotisme souffrant du bon Français après un désastre ».

Non moins patriote que son concitoyen du XVIe siècle, M. P. offre en ces termes le poème sur Jeanne d'Arc à la ville d'Abbeville : « J'ai restauré et te dédie, comme le don le plus honorable que je puisse t'offrir, cité dont l'écu fut toujours pur, le monument voué par un poète, ton fils, à la grande héroïne française. » Il s'occupe, dans sa chaleureuse épître dédicatoire, de l'auteur du *De gestis Joannæ*, auteur, dit-il (p. VI), « dont on ignore presque tout, même exactement son nom. »[1] Voici les seuls renseignements qu'il a pu trouver sur le poète

1. Jacques Sanson *(Histoire des Mayeurs d'Abbeville)* a traduit *Valerandus Varianus* par *Valerand de la Varenne* et Ch. Louandre *(Biographie d'Abbeville)* par *Valerand de la Varanne*.

et qui sont tous fournis par le recueil de ses œuvres. Né à Abbeville, il fut docteur en théologie de la faculté de Paris. Il publia en 1501 un poème sur la victoire de Fornoue, en 1507 un poème sur la prise de Gènes [1]; il célébra en 1514 le mariage de Louis XII et il donna enfin en 1516 son poème sur Jeanne d'Arc. [2] On voit par ses dédicaces et les pièces laudatives mêlées à ses œuvres qu'il eut des relations excellentes avec des savants, des théologiens, des poètes, comme Jacques Lefebvre d'Étaples, P. de Pont *(Pontanus)*, philologue et poète brugeois qui fut professeur d'humanités à Paris, Salomon Maigret, et aussi avec Nicaise de Lorme, abbé de Saint-Victor, [3] avec Charles de Genlis, évêque de Noyon, avec Georges d'Amboise, archevêque de Rouen.

M. P. a mis un soin jaloux, un soin pieux, à éditer les quatre livres du poème sur Jeanne d'Arc. Il a corrigé les fautes d'impression des deux premières éditions et en a surtout amélioré la ponctuation. A la suite du texte il a placé : 1° sous le titre d'*Index Valerandi* les notes marginales de l'édition que le poète a donnée lui-même ; 2° les noms par ordre alphabétique des *lieux*, *peuples*, *habitants de provinces ou de villes*, avec explications ; 3° l'analyse détaillée des principaux passages du poème ; 4° des notes de philologie [4] et d'histoire, quelques-unes très piquantes [5]. Ainsi éclairés, les trois mille vers héroïques du narrateur

1. *De expugnatione Gennensi*. M. P. dit *(Trois poèmes* p. 13) qu'il pourra « rendre aussi quelque jour au public » ce récit des campagnes d'Italie et de la prise de Gènes par Louis XII. Aucun critique ne s'est encore occupé de ce poème historique.

2. *Venundantur Parisii a Joanne de Porta in clauso Brunelli*. Cette édition est introuvable. M. P. n'a pu voir que l'exemplaire de la bibliothèque Mazarine et la réimpression (1522) perdue dans l'in-folio de Ravisius Textor : *De memorabilibus et claris mulieribus*. Il a oublié de citer le *Manuel du Libraire* où sont décrits, outre le *Carmen de expugnatione Gennensi* et le *De gestis Joanne Virginis*, un recueil de quatre petits poèmes latins (Paris, in-4° gothique de 28 feuillets, vers 1501) et un poème intitulé : *Decertatio fidei et heresis* (Paris, Robert Gourmont, 1505, in-4° de 24 feuillets, dédié au prévôt de Saint-Omer, François de Melun. A la suite de ce dernier poème, V. de la V. a placé une apologie en vers de la ville de Paris, ville dont il avait déjà fait un magnifique éloge en ce même poème.

3. Valerand rappelle deux fois que la copie des actes des deux procès de condamnation et de réhabilation dont il s'est inspiré, lui fut prêtée par l'abbé de Saint-Victor.

4. M. P. relève quelques petites négligences de Quicherat dans sa reproduction de divers fragments du poème *(Procès*, t. V.)

5. Par exemple, celle de la p. 203, où, cédant, comme dit le commentateur, au plaisir d'un rapprochement, il cite, à propos de l'épée de Jeanne, un passage de la *Pucelle* du bon Chapelain, en constatant que « la recherche des bons vers dans Chapelain est rarement récompensée. » Voir aussi (p. 294) où l'on trouve une si plaisante tirade contre le bon Chapelain qui, oubliant que Jeanne avait coupé sa chevelure (*tontamque comam*, comme dit Valerand), a écrit, le malheureux !

> De ses cheveux espars les tresses vagabondes
> Formaient, au gré du vent, mille mouvantes ondes

(ce que devait imiter Casimir Delavigne — M. P. ne l'a pas remarqué — en ce vers si souvent cité :

> Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents).

Puisqu'il est question de Chapelain, rappelons avec M. P. (pp. XIII-XIV), que feu

sont curieux à lire. Mais, je le crains, on accordera difficilement à M. Prarond que Valerand ait été, « avant M. Quicherat, l'homme peut-être qui a vu le plus juste dans l'histoire de Jeanne [1] » et on reconnaîtra plutôt avec lui que, tout compte fait, l'œuvre du poète Picard « est bien faible » pour une aussi grande mémoire que celle de Jeanne d'Arc.

T. DE L.

---

403. — **Etats et nations de l'Europe.** Autour de la France, par P. VIDAL-LABLACHE. Paris, Delagrave. In-8, XII et 567 p.

Cet excellent livre traite de la composition géographique des Etats et nations qui entourent la France. Après des préliminaires sur l'Europe, sa position, ses mers, le relief du sol, les populations et les langues, M. Vidal Lablache expose la géographie de la Suisse, de l'Empire allemand, de la Belgique, des Pays-Bas, de la Grande-Bretagne, de la péninsule ibérique, de l'Italie. Ce volume n'est ni un manuel aride ni une compilation diffuse, comme la plupart de nos livres de géographie. Il est d'un bout à l'autre intéressant, toujours animé, toujours vivant. L'auteur sait être complet sans donner dans le très menu détail, et il expose brièvement tout ce qui constitue la géographie d'un pays : ses aspects divers, les caractères politiques de sa nationalité, les influences qu'il a subies. On remarque surtout la part qu'il fait à l'histoire ; il considère très justement l'histoire comme l'auxiliaire indispensable de la géographie, et, s'il décrit, par exemple, la Silésie « cette terrasse qui s'incline au nord-est des Sudètes jusqu'au sillon de l'Oder, au delà duquel elle s'aplatit et s'ouvre vers les plaines de Pologne », il rappelle que le pays était polonais, avant de devenir une pomme de discorde entre l'Autriche et la Prusse; il montre que, par la Silésie, le territoire prussien « s'introduit, comme un coin, entre la Russie et l'Autriche, s'avance au sud jusqu'aux abords de la Porte Morave... une menace reste toujours suspendue sur les communications entre Cracovie et Vienne, et sur cette large vallée de la Morava qui trace vers la capitale de l'Autriche une route comparable à celle qu'ouvre l'Oise vers Paris.... Ainsi la possession de la Silésie donne à la Prusse une forte base offensive au cœur de l'Europe centrale » (p. 135-136). Ces quelques lignes donnent une idée de la manière de M. Vidal-Lablache. Ajoutons, pour épuiser l'exemple, que les deux pages suivantes (137-138) traitent de l'industrie de la Silésie et des usines du plateau de Tarnowitz,

M. Cougny, en son étude sur une épopée latine du XVIe siècle, 1874, prétend que l'auteur de la *Pucelle* a connu le vieux poème, qu'il en a profité sans le nommer, qu'il l'a traité comme une épave appartenant au premier venu. M. Cougny ne s'est-il pas rendu coupable d'un jugement téméraire? J'ai beau comparer les deux poèmes, je ne vois pas que Chapelain ait volé un devancier qui, du reste, n'était guère volable.

1. M. P. ajoute (p. XIV) : « Je sais que je ne résume pas dans ces mots un mince éloge. »

et, à ce propos, l'auteur nous fait souvenir que « par sa position centrale entre la Baltique et le Danube, aux confins de la grande plaine slave, cette contrée était en mesure de servir de rendez-vous aux marchands et de lieu d'échange pour les produits les plus divers. » Il rappelle que Breslau était le marché principal du pays et faisait au XIII[e] siècle l'effet de quelque Nijni-Novgorod : « après avoir traversé aux XVI[e] et XVII[e] siècles une période de décadence, Breslau s'est rapidement relevée, sa population a triplé depuis quarante ans ; c'est aujourd'hui la deuxième ville de la Prusse et la troisième de l'Allemagne; centre d'un grand commerce de laines, et siège d'une université reconstituée en 1811, que fréquentent en moyenne plus de 1200 étudiants. » Nous n'insistons pas davantage. Le livre entier offre une suite de petits tableaux semblables, tableaux faits avec beaucoup d'art, où tout est réuni sans confusion quoique sur peu d'espace : accidents du sol, différences de terrain, physionomie du paysage, exposés historiques, état du commerce, traits de caractère et de mœurs, etc. On notera pareillement le choix habile des citations qui sont toujours frappantes, et çà et là des impressions personnelles, des souvenirs de voyages, des choses *vues* et *vécues*. Voilà comme on doit écrire et enseigner la géographie; le livre, à la fois savant et pittoresque, plein de descriptions et de renseignements de toute sorte, fort bien composé, clairement écrit, est un modèle, et nos jeunes professeurs feront bien de le suivre [1].

A. CHUQUET.

---

1. Les remarques suivantes prouveront à l'auteur que nous l'avons lu du commencement à la fin. P. 79, l' « héroïque » résistance de Huningue en 1815 est une légende ; — p. 80, écrire plutôt Schlestadt que *Schelestadt* ; — p. 81, lire Kaysersberg et non *Kaisersberg* ; *id.* le Kochersberg n'est pas formé par « les environs de Benfeld au N.-O. de Strasbourg »; c'est le canton de Truchtersheim, il commence à Hochfelden pour finir à Wasselonne; — p. 83, lire *Hœllenthal* pour Hollenthal ; — p. 115, j'aurais voulu qu'à propos de Plauen, l'auteur nomme le *Voigtland*, comme p. 126, à propos du Spreewald et du pays de la Havel qu'il cite les attachantes études de Théodore Fontane ; — 103, pourquoi traduire « Goldene Aue » par le pluriel *les prairies dorées* ; dire « la prairie dorée »; *id.* lire le « Kyffhæuser » et non le *Kyphauser* qui a d'ailleurs 460 et non 470 m. et l'on sait depuis les études de G. Voigt et S. Riezler (*Hist. Zeitschr.* XXVI et XXXII) que la légende du Kyffhæuser se rapporte, non à *Barberousse*, mais à Frédéric II ; — p. 104, « *Harz*, vieux mot qui signifie à la fois montagne et forêt »; il n'a jamais signifié que « forêt » (*hart*); — p. 172, lire « de la » et non *du Kleinstaaterei* ; *id.* l'université de Gœttingue a été *fundata* en 1734 et *solenniter dedicata* en 1737 ; — pourquoi écrire partout *Wurtenberg* au lieu de « Wurtemberg »; passe pour *Nurenberg*, mais les Allemands écrivent *Württemberg* et écrivaient avant 1803 *Würtemberg* et plus anciennement *Wirtemberg*) ; — p. 221, puisque l'auteur imprime *Liège*, pourquoi n'a-t-il pas imprimé Jemappes au lieu de *Jemmapes*? — P. 209, lire « fagnes » et non *fanges* ; — on regrettera que la description de l'Espagne ne renferme pas une ou deux citations de Suchet, de Foy, de Rocca, de Gonneville ou de tout autre soldat de Napoléon.

404. — **Kapital und Capitalzins**, von Dr. Eug. v. Bœhm-Bawerk o. œ. Professor an der k. k. universitæt in Innsbruck. Zweite Abtheilung. Positive Theorie des Kapitals. Innsbruck, Wagner, 1889, xx-470 pages, in-8.
405. — Bœhm-Bawerk. **Une nouvelle théorie sur le capital dans « Revue d'économie politique »**, mars-avril 1889, pp. 97-124.

Le mot *capital* a, dans la science, non pas une, mais deux significations. Il y a un certain capital qui joue un rôle dans la théorie de la production, *capital productif;* il y a un autre capital qui joue un rôle dans la théorie de la *répartition* des biens, capital rapportant un profit ou intérêt ; c'est le *capital lucratif.* Le *capital productif* comprend tous les produits destinés à servir à une production ultérieure, matières premières, outils, fabriques, etc. ; le *capital lucratif*, tous les produits qui servent à acquérir des biens, c'est-à-dire, en premier lieu, tout le capital productif, en second lieu, une foule de biens divers destinés à satisfaire nos besoins et dont les propriétaires se servent seulement par voie d'échange pour se procurer d'autres biens.

Pourquoi le capital rapporte-t-il un intérêt? Pourquoi le capital-argent donne-t-il naissance au prêt à intérêt? On s'est embarrassé dans ce problème, parce qu'on n'a pas songé à l'influence du temps sur la valeur des biens. Le prêt n'est autre chose qu'un échange de biens présents contre des biens futurs. Si j'emprunte 1,000 fr. pour un an, j'échange en réalité 1,000 fr. présents que me compte le créancier et qu'il met dans mon avoir contre 1,000 fr. de l'année prochaine que je devrai lui payer : 1,000 fr. présents valent plus que 1,000 fr. futurs. De là l'intérêt ; de là aussi la légitimité de l'intérêt.

Telles sont les vues de M. Böhm-Bawerk. J'emprunte une bonne partie de ce résumé à l'analyse que M. Böhm-Bawerk a donnée lui-même de son ouvrage dans la *Revue d'économie politique.*

P. V.

---

406. — **Une pièce inédite de Malherbe** (1575), publiée par E. Roy, professeur au Lycée de Nancy. Paris, E. Leroux, 1888, grand in-8 de 12 p.

La petite brochure de M. Roy contient bien des choses : d'abord la plus ancienne poësie authentique que l'on possède de Malherbe, l'élégie consacrée à Geneviève Rouxel, qui mourut à Caen le 13 juin 1575 [1], élégie qui avait été mentionnée par Tallemant des Réaux, dont le premier vers avait été cité en 1695 par Maucroix (Lettre à Boileau) et que, depuis, on croyait perdue [2]; ensuite diverses observations dont profitera

1. On l'accusa d'être la maîtresse de Vauquelin de la Fresnaye, « grave père de famille et poète léger. » Ces bruits injurieux hâtèrent, dit-on, la fin de la jeune fille. Vauquelin se défendit avec indignation et, dix ans plus tard, il publia une pièce apologétique intitulée : *Oraison de ne croire légèrement à la calomnie* (Caen, in-8°, 1587).

2. Voir l'édition de M. Lud. Lalanne, t. I, p. 119.

l'histoire littéraire [1]. Le jeune et sagace critique juge très bien la pièce qu'il a eu le plaisir de retrouver sous le titre de : *Larmes du sieur Malherbe*, dans le tome XXI des « inépuisables recueils de Conrart. » Laissons-lui la parole un moment (p. 2-3) : « Ceux qui ont lu cette jolie lettre de Racine, publiée récemment [par notre collaborateur M. A. Gazier], ne doivent pas s'attendre ici à pareille fête. Si Racine se révélait déjà dans cette lettre, si l'on y trouvait certaines de ses qualités propres, cette malice charmante, cet esprit piquant comme une branche d'aubépine, pour parler comme un poète de ses amis, la pièce de Malherbe n'a pas le même attrait : A vingt ans, il ne montre guère qu'une facilité commune chez les jeunes gens et qu'il va perdre. Il n'en a que plus de mérite d'avoir marché lentement, sûrement à une perfection relative. Si l'on compare à cette élégie le poème des *Larmes de Saint-Pierre*, composé quelques dix ans plus tard, les progrès sont frappants, et cette comparaison à elle seule est déjà instructive. Elle prouve qu'avant d'imiter le brillant et harmonieux Desportes, Malherbe a subi l'influence de poètes plus raides et plus lourds, Vauquelin de la Fresnaye, Guy le Fèvre de la Boderie, et d'autres que nous allons retrouver. Il leur a pris surtout leurs défauts, les rimes insuffisantes, les hiatus, les mots rares ou barbares, et fait curieux, ces défauts de jeunesse lui reviendront à tout âge, pour peu qu'il ne se surveille pas ou qu'il soit pressé par le temps. Là est l'intérêt de cette élégie. Elle nous montre, associés au nom de Malherbe, des noms qui ne reparaîtront plus dans son œuvre, et nous permet de compléter sur quelques points sa biographie. » M. Roy tire surtout parti de sa découverte pour établir que Malherbe et sa famille étaient intimement liés avec le père de Geneviève, Jean de Bretheville Rouxel, professeur célèbre de l'université de Caen, et que ce fut probablement à l'influence de ce dernier, ancien étudiant en droit à Bâle et à Heidelberg, qu'il faut attribuer l'envoi du futur poète dans les mêmes villes en la même qualité.

T. de L.

---

1. Voici une de ces observations (p. 2) : « M. Feuillet de Conches, citant le premier dans ses *Causeries d'un curieux* (1864, t. III, p. 434) un éloge de Malherbe, inséré, disait-il, à la fin du ballet comique de la Reyne, 1582, en concluait que Malherbe était célèbre dès 1582. Vérification faite, cet éloge peu connu ne se trouve pas dans l'édition originale de 1582, mais seulement à la fin du Recueil de plusieurs excellents ballets de ce temps (1612).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 juillet 1889.

M. le duc d'Aumale, par une lettre adressée au secrétaire perpétuel, informe l'Académie que les galeries du château de Chantilly seront ouvertes aux membres de l'Institut et à leurs familles, les mercredis 31 juillet, 7, 14 et 21 août, de 2 heures à 4 heures.

M. Barbier de Meynard, président, rappelle l'attentat auquel vient d'échapper S. M. dom Pedro, empereur du Brésil, associé de l'Institut. Il exprime, au nom des membres de la Compagnie, leur satisfaction de voir que les jours de leur auguste confrère ont été préservés.

M. Barbier de Meynard annonce ensuite une perte que vient de faire l'Académie. L'un de ses associés étrangers, M. Michel Amari, est mort récemment à Florence, dans un âge avancé. C'était à la fois un grand citoyen, tout dévoué à l'affranchissement et à l'unité de l'Italie, et un orientaliste du mérite le plus distingué. Pendant un long exil, réfugié en France, il s'était occupé de recueillir tous les documents arabes qui se rapportent à l'histoire des Musulmans de Sicile. Cette étude a été la tâche principale de sa vie entière. Il a toujours témoigné une reconnaissance profonde à la France pour l'hospitalité et aussi pour l'enseignement scientifique qu'elle lui avait largement accordés.

M. J. Halévy termine sa lecture sur le psaume LXVIII, connu sous le nom de psaume *Exurgat Deus*. Il s'attache à établir que l'ordre des versets de ce psaume a été troublé et il propose un ordre nouveau, qui rend, dit-il, le morceau tout entier beaucoup plus clair.

Selon M. Halévy, ce psaume date des dernières années du règne de Sédécias. La Palestine, menacée par Nabuchodonosor et les Babyloniens, attendait des secours de Néchao, roi d'Egypte. Deux partis se partageaient alors l'école prophétique : l'un, celui de Jérémie, était sympathique à Babylone et accueillait avec défiance les promesses de l'Égypte ; l'autre, dirigé par Ananias, fils d'Azur, penchait au contraire pour l'alliance égyptienne contre la Babylonie. L'auteur du psaume, dit M. Halévy, appartenait à ce dernier parti.

Ce psaume contient des allusions à divers faits mentionnés dans les livres du Pentateuque. M. Halévy voit là une preuve de l'existence de ces livres avant la destruction de Jérusalem et en tire un argument contre « la théorie critique qui fait verser dans la pseudépigraphie les livres les plus authentiques de la Bible. »

M l'abbé Raboisson commence la lecture d'une *Etude géographique de l'Assyrie, de Naïri et d'Accad au temps de Samši-Rammân IV*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Siméon Luce : Marin (Paul), *Jeanne Darc tacticien et stratégiste : campagne de l'Oise* (1430); *siège de Compiègne*.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 17 juillet 1889.

M. Ulysse Robert lit une note dans laquelle il croit démontrer que la souscription pontificale dans les bulles de Calixte II a été généralement tracée par la main des chanceliers ou bibliothécaires (Grisogone, Hugues et Aimery) qui se sont succédé de 1119 à 1124. Ces fonctionnaires auraient ainsi eu, dans ce cas particulier, un rôle analogue à celui des secrétaires de la main à la chancellerie royale aux XVIIe et XVIIIe siècles. Il établit aussi que les dates n'ont pas été écrites par les chanceliers ou bibliothécaires, mais par des scribes ordinaires.

M. Babelon annonce à la Société que le Sénat et la Chambre des députés viennent de voter la somme de 180,000 francs destinée à l'acquisition, par le Cabinet des médailles, de 1,131 monnaies mérovingiennes choisies dans la collection de feu M. de Ponton d'Amécourt.

M. l'abbé Thédenat continue la lecture du mémoire de M. l'abbé Douais sur la vie de saint Germier, évêque de Toulouse au VIIe siècle. M. l'abbé Duchesne présente quelques observations dont la commission des impressions est invitée à tenir compte.

Le Secrétaire,
Ulysse Robert.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 12 août — 1889

---

407. — Luigi Cerrato. **La tecnica composizione delle odi Pindariche.** Genova, 1888; in-8, 142 pages.

On trouvera dans ce court volume une étude très complète, très précise et très judicieuse de cette question sur laquelle on a tant discuté, la composition des odes de Pindare. L'ouvrage se divise en deux parties : l'une historique, où M. Cerrato rappelle et résume toutes les solutions proposées depuis l'antiquité jusqu'à nos jours; l'autre dogmatique, qui sert de conclusion. La méthode est excellente : rappeler les solutions antérieures, c'est la meilleure manière de donner un point d'appui solide à celle qu'on adopte personnellement, surtout quand celle-ci, visant moins à être tout à fait nouvelle qu'à compléter et à corriger dans le détail quelques-unes des plus récentes, apparait ainsi au lecteur comme la conclusion naturelle et parfaitement judicieuse de toutes celles qui précèdent. M. Cerrato est un savant bien informé et un homme de goût. Il y a plaisir et profit à suivre dans cet excellent résumé toute l'histoire d'une question si controversée, et à se trouver conduit enfin de la manière la plus persuasive à une conclusion où l'esprit aime à se reposer.

A. Croiset.

---

408. — Ξενοφῶντος Οἰκονομικός, **The Œconomicus of Xenophon,** with introduction, summaries, critical and explanatory notes, lexical and other indices, by the Rev. H. A. Holden, fourth edition, London, Macmillan, 1889, xxxiv-510 p. in-12.

Nos écoliers français ont entre les mains une excellente édition de l'*Economique :* c'est le petit livre de Graux (1878), revu par M. Alf. Jacob (1886). Grâce à la correction du texte et à la sobriété du commentaire explicatif et historique, la lecture de l'*Economique*, dans l'édition Graux, est non seulement accessible aux élèves, mais facile

et agréable : des enfants de quinze ans peuvent lire, presque sans s'arrêter, des pages entières de ce charmant dialogue; ils arrivent à le goûter vivement, à s'y intéresser comme à une œuvre moderne. Les écoliers anglais, auxquels s'adresse M. Holden, seraient-ils plus exigeants? De deux choses l'une : ou ils ne liront pas les longues notes qui donnent à ce petit traité l'apparence d'un gros volume, et alors elles sont inutiles; ou ils voudront les lire, et alors ils risqueront fort de perdre de vue le texte lui-même, de méconnaître l'aisance et l'agrément du style, l'élévation des idées, la grâce de certains tableaux. Il est vrai que, suivant une troisième hypothèse, ce commentaire abondant peut paraître destiné aux professeurs; mais alors l'auteur insiste vraiment sur des explications trop faciles : c'est toute la syntaxe grecque qu'il expose à propos des faits particuliers que présente le texte de Xénophon! Ajoutez à cela que ces notions de syntaxe, assez simples en elles-mêmes, sont singulièrement compliquées par des renvois à toutes sortes de livres différents : M. H. donne, à la page 86, une liste de dix grammaires grecques, citées couramment dans les notes [1]!

Il faut reconnaître cependant que, si le travail de M. H ne convient spécialement ni aux élèves ni aux professeurs, les uns et les autres y trouveront beaucoup à apprendre. Ce n'est pas seulement la dernière, c'est aussi la plus complète édition que nous ayons de l'*Economique* : le livre de Hartman (M. H. a le tort d'écrire partout Hartmann), intitulé *Analecta Xenophontea*, a pu être utilisé par l'auteur, ainsi que l'édition de M. Alf. Jacob, appréciée par lui de la manière la plus flatteuse (p. IX-X).

Am. Hauvette.

---

409. — Bastian Dahl, **Latinsk Litteraturhistorie for Gymnasier og filologiske studerende**, pa Grundlag af Onorato Occioni : Storia della Letteratura Latina. Kristiania, Alb. Cammermeyer, 1889, XXII, 527 pp.

En 1883, M. O. Occioni publiait à Rome, chez Paravia, une histoire de la littérature latine, à l'usage des lycées italiens; cette histoire, qui semble avoir eu un assez grand succès de librairie, est arrivée aujourd'hui à sa sixième édition; elle a pourtant, à mon sens, un défaut capital : elle est composée d'après un plan détestable.

En effet, M. O. a divisé l'histoire littéraire des Romains en cinq périodes assez étendues, et, dans chacune de ces périodes, il a groupé par genres les œuvres des principaux écrivains latins. Cette méthode d'exposition a un double inconvénient; elle disperse dans des divisions et des subdivisions, parfois arbitraires, l'histoire des individus et du rôle souvent multiple qu'ils ont joué; de plus, elle réunit dans un même

1. Avec des abréviations quelquefois bizarres : c'est ainsi que les lettres G. M. T. signifient Goodwin's *Syntax of the Moods and Tenses of the Greek Verb*.

chapitre des personnages qui chronologiquement appartiennent à des époques très différentes : c'est ainsi qu'on trouve dans le même chapitre une notice sur Lucrèce et une notice sur Manilius. Ce défaut est grave, surtout au point de vue pédagogique, étant donné ce fait que l'histoire des genres est répartie en cinq périodes; en effet, l'auteur risque d'induire en erreur le lecteur inexpérimenté et de lui faire croire que Lucrèce et Manilius, pour citer l'exemple dont je me suis déjà servi, appartiennent à la même époque, à la même période de développement intellectuel.

En faisant le procès de M. Occioni j'ai fait aussi celui de M. Dahl qui — pour des raisons que je ne m'explique guère — a cru devoir prendre pour modèle l'œuvre de l'écrivain italien. Je dois dire toutefois que la traduction ou mieux l'adaptation de M. D. est infiniment supérieure à l'original. M. D. a non seulement modifié certains paragraphes, développé l'index alphabétique, ajouté une bonne table des matières, il a encore — ce dont je ne saurais trop le louer, — joint à chacune des notices de son ouvrage une note bibliographique. Cette note, très courte et très substantielle, comprend l'indication des principaux manuscrits, des éditions critiques, des meilleurs commentaires et aussi des travaux philologiques ou littéraires les plus importants sur l'auteur qui vient d'être étudié. M. D. se montre, d'ordinaire, très exact et très au courant de la science, il me permettra donc de m'étonner de certains oublis. Je ne puis comprendre pourquoi M. D. a omis de mentionner, à propos de César, les éditions critiques de Frigell et de Holder, à propos de Quinte Curce, l'édition critique de Hedicke; à propos de Properce, le travail important de Plessis, et à propos des tables Eugubines, l'ouvrage magistral de Bréal. Mais je ne veux pas pousser plus loin ce catalogue d'omissions, je voudrais faire à M. D. une dernière critique, que je hasarde avec précaution ; je crains que M. D. ne cite des travaux qu'il n'a ni lus ni même vus; je crois bien, par exemple, qu'il cite seulement sur la foi d'un catalogue [1] l'énorme compilation d'Hervieux sur Phèdre ainsi que l'édition de Quinte Curce par Mac Carthy; cette édition est en réalité de Croiset, Mac Carthy n'a fait qu'y ajouter un dictionnaire géographique.

Somme toute, M. Dahl a fait une œuvre qui rendra service à ses compatriotes, il leur eût été plus utile, si, abandonnant la méthode d'exposition de M. Occioni, il eût suivi un plan plus rationnel et plus logique, s'il eût fait un travail absolument personnel et se fût conformé à la méthode historique si heureusement appliquée par Teuffel.

S. D.

---

1. On ne saurait trop se mettre en garde contre les catalogues : l'auteur d'un manuel récent sur la littérature latine, trompé par une annonce, a cité, comme ayant paru en 1885 chez Klincksieck, une traduction française par Rabiet de l'opuscule de Lucien Müller sur Horace. Cette traduction n'a jamais été achevée et n'a jamais paru ; elle ne sera sans doute jamais publiée.

410. — **Grammaire de la Langue française** d'après de nouveaux principes concernant les temps des verbes et leur emploi, par le Dr I.-M. RABBINOWICZ. Paris, Emile Bouillon, 1889.

M. le Dr Rabbinowicz me paraît être quelque chose comme un Pic de La Mirandole : il est l'auteur d'un Traité de la prononciation anglaise, d'une Grammaire hébraïque publiée en allemand, d'une Grammaire polonaise comparée avec l'allemand et l'hébreu, et comme couronnement, d'une Grammaire française. En tête de cette dernière on peut lire les *approbations*, ou si l'on aime mieux, les témoignages de satisfaction qu'il a reçus des quatre points cardinaux pour ces différents ouvrages. Victor Hugo entre autres, pour le remercier de sa Grammaire latine, a écrit au docteur une lettre dont j'extrais ces quelques mots : « Votre grammaire m'a vivement intéressé. J'ai une vieille passion pour les études philologiques. Philologie mène à philosophie... Votre livre sera d'une haute utilité le jour où se fera cette grande réforme (du plan actuel des études classiques) qui aura à son sommet l'Institut, assemblée publique des intelligences, et à sa base l'école, et pour principal dogme l'enseignement gratuit à tous les degrés, obligatoire au premier degré. » C'est là un joli billet que M. R. aurait peut-être bien fait de commenter quelque peu. La première édition de cette Grammaire française a été jugée assez favorablement dans la Revue critique du 31 octobre 1887. On y rencontre en effet de bonnes observations sur la Syntaxe, ainsi que sur l'emploi de ces temps que l'auteur appelle « narratif simple » (passé défini), et « figuratif simple » (imparfait); mais je ne veux pas revenir sur ce qui a été dit, ni donner à l'auteur un témoignage complet de satisfaction. D'abord il est regrettable que M. R. se soit fait une terminologie peu accessible au commun des mortels. En général les grammaires ne sont pas lues par des savants : il faut donc avant tout qu'elles soient simples, claires, que les définitions y soient faites en des termes connus, et qu'on s'interdise les néologismes plus ou moins bizarres. Je ne vois pas, par exemple, l'utilité de classer les pronoms en *ante-verbaux* et *post-verbaux*. Ensuite, à l'appui de ses remarques ou théories sur l'emploi du « narratif simple et du figuratif simple », M. R. ne cite guère que Victor Hugo, Sainte-Beuve, Thiers, Michelet. Je n'en veux pas à ces auteurs, mais il me semble que Pascal, Bossuet, Molière, Racine, La Bruyère, Voltaire, savaient aussi écrire en français, et que leur témoignage méritait d'être invoqué. Thiers est déjà aussi contesté comme écrivain que comme historien; quant à Victor Hugo, c'est un poète admirable, mais pourquoi ne citer de lui que des passages tirés des *Misérables* ou des *Travailleurs de la Mer?* Ce n'est pas là que j'irais chercher les canons de la prose française. Il y a dans l'emploi des temps certaines nuances délicates qui me paraissent avoir échappé à M. Rabbinowicz. Il dit en note (p. 6) que le futur et le conditionnel sont deux formes verbales qui pourraient se remplacer l'une par l'autre, et donne deux exemples de Sainte-Beuve qui prouvent

justement le contraire. Ailleurs (p. 115), il cite ce passage du même auteur : « Ils suggérèrent une idée de dresser une loi qui *regirait* la matière », et il prétend que « régirait » est une expression adoucie du futur. J'y vois au contraire quelque chose de plus absolu, de plus affirmatif. Il y a là un latinisme bien connu : *lex quæ regeret* = une loi pour régir. Plus loin (p. 88 et 89) M. R. croit que le participe présent, et même un adjectif ou un substantif peuvent en certains cas remplacer l'imparfait ou « figuratif ». Cette phrase de Michelet : « Camus, qui *portait* le décret, ne s'étonna nullement, » serait d'après lui équivalente à : « Camus, le *porteur* du décret, etc. » Il ne trouve pas non plus de différence entre « terme bizarre et qui *semblait* fait pour lui », et, « terme bizarre et *semblant* fait pour lui. » Ces finesses de pensée et de style se sentent et ne s'expliquent pas; elles ont le goût de terroir : c'est pourquoi M. R. ne les a pas saisies. Au bas de la page 178 on lit cette note : « Un autre genre d'exception se rencontre dans le mot *fond* dont on forme *fonneuse* par deux *n*, et le retranchement du *d* muet, comme *plafonner* de plafond, *vagabonner* de vagabond; *ordonner* d'ordinant, participe du verbe latin *ordinare;* le *t* d'ordinant est retranché comme le *d* dans *Chateaubrianesque* de Chateaubriand et dans *plafonner;* il reste *ordi-nan*, d'où *ordo-nn-er*, *nan* abrégé en *nn*. » Il est inutile d'essayer de comprendre ce que tout cela veut bien dire; seulement on peut demander à M. Rabbinowicz dans quel Dictionnaire il a trouvé *fonneuse* et *vagabonner*.

A. DELBOULLE.

---

411. — **Grammaire française,** par DA COSTA, cours supérieur. Paris, Motteroz, 1889. Prix : 3 fr. 50.

Cette grammaire a été adressée aux professeurs des lycées. L'auteur désirerait évidemment, et l'idée n'est pas mauvaise, que son ouvrage fût mis dans les mains des élèves de l'Université. J'aurais bien voulu en rendre compte ici, mais comme cette Grammaire, au lieu d'être une Grammaire française, n'est qu'une grammaire *politique*, je m'abstiens.

A. D.

---

412. — **Valerandi Varanii de Gestis Joannæ Virginis Francæ egregiæ bellatricis.** Poème de 1516, remis en lumière, analysé et annoté par E. PRAROND. Paris, Picard, 1889. In-8, XXI-302 p. [1]

M. Prarond, à qui l'on doit tant d'intéressantes études sur la ville d'Abbeville et sur la Picardie, vient de donner une nouvelle édition d'un poème latin du XVIe siècle en quatre chants sur Jeanne d'Arc. Ce

---

1. Le précédent numéro de la *Revue* contient déjà un article sur cette publication; la présente notice que nous recevons d'un autre de nos collaborateurs, nous paraît néanmoins digne d'être lue (A. C.)

poème, œuvre d'un docteur en théologie originaire d'Abbeville, Valerand de la Varanne, fut publié en 1516. A part un certain nombre de fictions qui n'ont rien de choquant dans une œuvre de ce genre, l'histoire y est, suivant le témoignage de Quicherat, suivie très exactement. Un certain nombre de particularités curieuses touchant le procès de réhabilitation de Jeanne s'y trouvent rapportées, mais l'incertitude où l'on est de savoir si l'auteur les a tirées de documents authentiques ou de son imagination poétique, fait qu'on n'en peut user qu'avec la plus extrême réserve. Aussi bien l'intérêt de ce poème n'est-il pas, à proprement parler, dans les faits, mais bien plutôt, comme le dit M. P., « dans l'expression des idées admises ou pouvant être admises au commencement du XVIe siècle sur Jeanne d'Arc. » D'ailleurs, la plupart des anciens historiens de Jeanne l'ont connu et mis à profit. Ce point de vue admis, il n'en faut pas moins reconnaître que le poème, qui comprend environ 3,000 vers, est souvent monotone, ennuyeux et pour tout dire assez peu digne de son sujet, M. P. lui-même l'avoue de bonne grâce. Le savant éditeur a enrichi sa publication d'un index, d'une analyse très détaillée qui tient presque lieu de traduction, de documents, de notes et de commentaires fort instructifs qui à eux seuls justifient la réimpression, exécutée d'ailleurs au point de vue typographique avec le plus grand soin. En somme, on ne peut que remercier M. Prarond de son travail et le féliciter des pieuses préoccupations auxquelles il a obéi en l'entreprenant.

A. L.

---

413. — **Festschrift** zur Einweihung des neuen Bibliothekgebæudes am 6 Juni 1889 von Joseph Gény, Priester des Bistums Strassburg, Stadtbibliothekar und Dr. Gustav Knod, Oberlehrer am Gymnasium. **Die Bibliothek zu Schlettstadt** (1452-1889). Strasbourg, Du Mont-Schauberg, 1889. In-8, 184 p.

L'inauguration du nouveau local de la Bibliothèque de Schlestadt a donné lieu à cette publication, à cette *Festschrift* qui a pour auteur MM. l'abbé Gény, bibliothécaire de la ville, et Knod, professeur au collège. M. G. a écrit l'histoire de la bibliothèque de Schlestadt avec une modestie et une simplicité qui contrastent avec le ton hautain de M. Knod. Ce dernier a consacré une étude spéciale à la bibliothèque de Beatus Rhenanus. Mais il traduit « rue du Fouarre » par *Strohgasse* (au lieu de « Stoppelgasse »). Il donne plus d'éloges à Fechter et à Budinsky qu'à Thurot et à Jourdain. Croit-il que l'économiste ait intérêt à savoir que Beatus inscrivait dans son cahier d'écolier l'axiome *quod non capit Christus, capit fiscus?* Pourquoi ne traduit-il pas *Collegium Lexoviense* par « Collège de Lisieux »? Que signifie ce commencement de phrase « *Dass Faber in diesem nach dem Kardinal Lemoine gelesenen Kollegium gelesen?* » P. 34, il cite cette phrase de M. Schmidt : « La plupart des exemplaires de la *grammatica figurata* ont été détruits par

l'*edax vetustas;* le seul qui restait a péri dans les *ignes* du bombardement du 24 avril 1870 »; M. Schmidt peut parler ainsi, car il a d'abord cité les vers qui renferment les mots *edax vetustas* et *ignes;* M. Knod, ne donnant que la phrase de M. Schmidt, rend ce dernier presque ridicule. En outre, M. Knod parle, dans la seconde partie de son étude, des livres acquis par Beatus; mais il se borne aux années 1500-1507. Lorsqu'il cite Guillaume Tardif, il renvoie à la *Biographie universelle;* ne connaît-il pas les récentes publications françaises dont cet humaniste a été l'objet?

P. R.

---

414. — **Documents pour servir à l'histoire de l'art en Normandie.** Inventaire du trésor de la collégiale d'Ecouis (Eure), en 1565, publié par M. Armand Bénet, membre de la Société des Antiquaires de Normandie, secrétaire de la Société des Beaux-Arts. Caen, H. Delesques, 1888, in-8 de 36 p.

415. — Du même: **Un savant Ebroïcien au XVIe siècle.** Deux lettres de Jacques Le Batelier d'Aviron. Caen, même librairie, 1888, in-8 de 65 p.

Le fonds des archives départementales de l'Eure possède divers documents relatifs à l'église collégiale d'Écouis fondée, en janvier 1311, par Enguerrand de Marigny, le célèbre ministre de Philippe le Bel. M. A. Bénet publie une des pièces les plus importantes de cette collection: l'*Inventaire des biens meubles appartenantz au trésor et fabricque d'icelle églize,* rédigé le 1er octobre 1565 par les doyen, chantre, trésorier et chanoines de Notre-Dame d'Écouis. Entre les objets d'art qui y figurent, M. B. signale tout spécialement « la cotte d'arme que soulloit pourteur messire Anguerran de Marigni, nostre fondateur, que Dieu absouille, icelle cotte est de soye perse figurée, estant faicte à l'esguille sur le mestier, armoyée de ses armes devant et derrière », ainsi que la crosse et la mitre de Jean de Marigny, archevêque de Rouen et évêque de Beauvais. Le curieux inventaire réjouira tous les archéologues. L'opuscule est enrichi de notes excellentes parmi lesquelles sont reproduites plusieurs chartes du xive siècle tirées des archives de l'Eure.

Les *Deux lettres de Jacques Le Batelier d'Aviron*, écrites à Dupuy le 17 octobre 1613 et le 21 juillet 1617 et extraites du volume 712 de la collection de ce nom, sont précédées d'une notice très bien faite sur le savant Ebroïcien et sa famille. Notice et lettres sont accompagnées de notes très abondantes et très instructives. M. Bénet a distingué avec beaucoup de sagacité le correspondant de Dupuy parmi six homonymes compatriotes et à peu près contemporains. Ce correspondant, *avocat aux bailliage et siège présidial d'Evreux,* eut le grand mérite de découvrir chez les Jacobins de cette ville les vies de Saint-Louis par Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Chartres. N'oublions pas de mentionner, à l'*Appendice*, un travail inédit de J. Le Batelier: *Généalogie des six comtes d'Evreux issus des ducs de Normandie.*

T. de L.

416. — 1. **Histoire de Beaumarchais par Gudin de la Brenellerie,** mémoires inédits publiés sur les manuscrits originaux, par Maurice Tourneux. Paris, Plon, 1888, 1 vol. in-12, xxviii-508 pages.

417. — 2. **Beaumarchais et ses œuvres.** Précis de sa vie et histoire de son esprit d'après des documents inédits avec un portrait et un fac-simile, par E. Lintilhac. Paris, Hachette et Cie, 1887, 1 vol. in-8 de v-447 pages.

1. C'est une destinée curieuse que celle de Paul-Philippe Gudin de la Brenellerie, né à Paris le 6 juin 1738, mort dans cette ville le 26 février 1812. Sa *Napliade* est oubliée depuis longtemps; ses pièces de théâtre ne verront probablement jamais les feux de la rampe; il est à peu près sûr que personne ne songera à éditer son histoire de France, dont le manuscrit reste inachevé à la Bibliothèque nationale; il vivra cependant, grâce à son dévouement pour Beaumarchais, grâce surtout au récit qu'il a fait de la vie de son ami. Ecrite vers 1801 pour défendre la mémoire de Beaumarchais contre un projet de publication du libraire Michel, la copie de Gudin, restée aux mains de la famille de Beaumarchais, avait été mise à profit par M. de Loménie en 1850. MM. Emile Mabille et Lorédan Larchey s'étaient proposé de publier l'original, conservé à la Bibliothèque nationale, vers 1855. Tout récemment, M. Lintilhac a pu utiliser à son tour la copie dont s'était servi M. de Loménie, et M. Maurice Tourneux a enfin publié l'*Histoire de Beaumarchais* à la fois d'après cette copie et d'après l'original. Il faut le remercier doublement et pour le texte qu'il nous donne et pour la façon dont il l'a édité. Bien que le récit de Gudin ne nous apprenne rien de nouveau sur Beaumarchais, bien que l'honnête, mais naïf narrateur n'ait jamais rien mis en doute de ce que lui racontait son ami, ces mémoires sont d'une très agréable lecture. Ils font aimer leur auteur et donnent en somme sur Beaumarchais une impression favorable. Quant à l'introduction et aux notes qui accompagnent le texte, elles sont d'une érudition à la fois solide, sobre et précise. Ce sont des qualités auxquelles nous a habitué M. Tourneux. Quelques pièces justificatives intéressantes et un bon index complètent le volume.

2. Le travail de M. Lintilhac a été assez diversement apprécié par la presse. Presqu'au même moment, tandis que M. de Lescure le portait aux nues, M. Francisque Sarcey, dans son feuilleton dramatique, l'appelait *un fouillis*. « On n'y trouve même pas, disait-il, cette qualité qui est comme la marque de l'Université : le goût d'une savante composition »[1]. La bonne foi du critique du *Temps* est hors de cause. Elle a résisté aux compliments de M. L. qui l'avait appelé, justement dans ce chapitre sur le *Barbier de Séville* que M. Sarcey déclare avoir lu, *un critique aussi sagace que sincère*[2]. Mais l'exemple de M. Sarcey peut montrer les inconvénients du procédé qui consiste à juger un livre au

1. *Temps* du 16 avril 1888.
2. P. 255.

hasard du couteau à papier. M. Sarcey reproche à M. L. de n'avoir pas écrit sur Beaumarchais une œuvre composée. Comment n'a-t-il pas vu que M. L. n'a jamais eu pareil dessein? Il a pensé qu'après M. de Loménie il y avait encore à glaner dans les papiers de famille, à lui ouverts par une de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'à ceux qui les méritent, et il s'est dès lors proposé un double but. D'abord éclaircir les points obscurs qui restaient encore dans la vie de Beaumarchais; ensuite « étudier dans les brouillons de ses œuvres toutes les évolutions de son talent, si aisé en apparence, si laborieux en réalité ». De là les divisions de son travail : *Précis de la vie de Beaumarchais* et *Histoire de son esprit*. M. L. n'a donc pas voulu *composer* une nouvelle étude sur Beaumarchais. Il a simplement essayé d'apporter sur son compte des idées et des faits nouveaux. Aussi laissant de côté, supposant même connu du lecteur, tout ce qui était pleinement élucidé avant lui, va-t-il tout droit aux faits controversés, aux détails discutés pour lesquels il propose de nouvelles solutions.

Disons tout de suite que M. L. a atteint son but autant qu'il était possible. Sa *contribution* à l'histoire de Beaumarchais, si elle n'ajoute pas de traits essentiels au portrait du personnage, renferme cependant beaucoup de faits nouveaux et dans l'ensemble elle est très intéressante. Mais je demanderais, moi aussi, à user du procédé très légitime de M. L. et, en me contentant de renvoyer à son livre pour tout ce qui concerne l'examen critique des œuvres de Beaumarchais, à discuter tout de suite les points sur lesquels je me trouve en désaccord avec lui.

Il y en a deux principaux. On sait toutes les discussions auxquelles a donné lieu l'affaire Angelucci. Pour M. L., *Guillaume Angelucci a existé*, « car, dit-il, dans une lettre très confidentielle adressée de Francfort, le 12 août 1774, à cette Fabia déjà citée, sa confidente, la duchesse de Dino de ce Talleyrand au petit pied, nous lisons : Faites-moi le plaisir de dire à l'ami qui vous rend ma lettre que, si par hasard il lui survenait une lettre de change de moi à accepter de la somme de cent louis au profit de *Guill. Angelucci*, qu'il la refuse absolument : *quoique j'aie fait cette lettre, je ne la dois pas, mon fripon ayant forfait à toutes les lois qui me l'ont arrachée; mais, s'il en arrive à mon père, au domicile que je me suis choisi au Marais, que mon ami le prévienne qu'il accepte;* car elles sont dues légitimement et il sera juste que je les acquitte à mon retour ». Sur ce texte, le seul dont M. L. appuie son affirmation, nous ferons observer deux choses : 1° que rien ne prouve que les lettres de change devant arriver au père de Beaumarchais fussent au profit d'Angelucci ; 2° que, cela étant, et quant aux autres, la conduite de Beaumarchais devait être la même, qu'Angelucci existât ou n'existât pas; il devait les refuser. En d'autres termes, ce qu'il faudrait prouver, c'est que lesdites lettres de change devaient bien être touchées par Angelucci lui-même, autrement on pourrait toujours supposer qu'elles devaient l'être par un prête-nom de Beaumarchais. Ce

qui revient à dire que le document publié par M. L. n'est probant qu'à condition qu'on admette d'abord *à priori* l'existence d'Angelucci, ce qu'il fallait et ce qu'il faut encore démontrer. Il n'en reste pas moins, et M. L. l'admet avec une bonne grâce qui voile mal ses regrets, que l'histoire des brigands est un conte et que, si dans cette affaire, Beaumarchais n'a pas mérité l'épithète de drôle que lui infligeait Kaunitz, notre temps lui aurait peut-être assez justement appliqué celle de faiseur.

Enfin, pour rester dans le rôle politique de Beaumarchais, M. L. ne le grossit-il pas à plaisir au sujet des affaires d'Amérique? N'est-ce pas vraiment aller trop loin que de dire à propos de la pièce nº 20 qu'elle *décida Louis XVI à secourir secrètement les Américains insurgés.* La vérité est que, non seulement le Roi, mais le pays tout entier étaient décidés, sans que Beaumarchais ou un autre s'en mêlât, à secourir secrètement ou ouvertement, non seulement les Américains, mais n'importe quelle puissance en lutte contre l'Angleterre. Il y avait longtemps qu'il en était ainsi; cela remontait au traité de Paris de 1763. Dès ce jour, il était évident que nous saisirions la première occasion de prendre notre revanche. Non seulement le gouvernement n'avait pas besoin qu'on le poussât dans cette voie, mais il lui aurait même été impossible de résister à la pression en ce sens de l'opinion publique. Le mémoire que cite M. L. ne fit donc que décider le Roi à accorder à Beaumarchais les facilités dont il avait besoin pour la maison Roderigue Hortalez et Cie. Que cela ait eu pour le succès de la guerre d'Amérique des résultats heureux, nous en doutons moins que personne; mais on ne peut en conclure qu'il ait suffi d'une lettre de Beaumarchais pour déterminer Louis XVI à un secours secret qui devait fatalement amener ce qui suivit. La vérité, c'est que nous étions alors dans une de ces situations où la politique d'une nation lui est dictée par la nature même des choses. Le mérite de Beaumarchais fut de le voir, de le dire, et d'en profiter dans un intérêt personnel, il est vrai, mais d'accord ici avec l'intérêt général.

C'est à ces deux points que nous bornerons les observations que nous suggère l'ouvrage de M. Lintilhac. A quoi bon, en effet, lui reprocher quelque partialité pour son héros? C'est le fait de tous les biographes. D'ailleurs ce qui a fait le plus de tort à Beaumarchais aux yeux de ses contemporains comme à ceux de la postérité, c'est de ne s'être pas contenté d'être très habile et d'avoir encore voulu le paraître toujours et quand même. C'est aussi, dans un autre genre, le défaut de son biographe. M. Lintilhac a beaucoup d'esprit, mais il ne s'en contente pas et de cette recherche, parfois heureuse, naît pour le lecteur une certaine fatigue. Son exposition, j'allais dire son plaidoyer, gagnerait à être écrit d'une manière à la fois plus simple et plus large. Il n'en reste pas moins que son livre sera indispensable à consulter sur Beaumarchais et son temps, qu'il nous apporte beaucoup de faits intéressants et nou-

veaux, et qu'en somme l'auteur laisse bien peu de chose à faire à ceux qui voudraient reprendre après lui un sujet qu'il a presque épuisé.

Louis Farges.

---

418. — **Le général F. S. Marceau**, sa vie, sa correspondance, d'après des documents inédits, par Hippolyte Maze. Paris, H. E. Martin, 14, rue de l'Abbaye, 1889. In-8, p. xvi et 506 p.

Cet ouvrage de M. Maze sur Marceau comprend deux parties : la *Vie* et la *Correspondance* du général.

La *Vie* est la biographie la plus complète de Marceau que nous connaissions, et M. M. ferait bien de la publier à part. On y trouve encore quelques erreurs, et l'une d'elles a déjà été rectifiée dans la *Revue* [1]. Après nous avoir dit que Marceau avait été élu capitaine du 1er d'Eure-et-Loir en 1791, M. M., suivant avec docilité tous ses devanciers, écrit que son héros fut élu en 1792 lieutenant-colonel du 2e, *récemment formé*. Mais non; Marceau fut élu dans son propre bataillon, dans le 1er, où il se présentait contre deux autres capitaines, Richer et Desgranges, pour remplacer Desgranges démissionnaire ; nous le revoyons trois mois plus tard à Verdun avec le 1er d'Eure-et-Loir qui, d'après toutes les pièces de la capitulation, se trouvait alors dans la place, et d'ailleurs le 2e bataillon n'a été formé que le 1er septembre, la veille du jour où Verdun se rendait.

On pourrait encore chicaner M. M. sur le siège de Verdun. Dans sa lettre à Maugars du 7 septembre, Marceau dit simplement : « Tous les aristocrates et modérés dans le conseil défensif ont voté pour la reddition d'une place qui n'était pas tenable, mais dans laquelle il fallait rester deux jours de plus. » M. M. conclut de ces lignes que Marceau se prononça dans le conseil de défense pour une « résistance énergique », qu'il fut avec Lemoine « le meilleur collaborateur de Beaurepaire », qu'il « voulut retarder la capitulation » et « ne fut pas écouté » ; cela se peut, mais la lettre de Marceau n'indique pas que son rôle ait été aussi agissant, aussi énergique ; il ne faut pas oublier qu'il n'était que lieutenant-colonel en second et que Huet, lieutenant-colonel en premier, a pris part à toutes les délibérations du conseil défensif.

Mais voici des méprises. Le siège, dit M. M., ne durait que depuis « trois jours et déjà l'on parlait de se rendre ». Le siège a commencé le 31 août et n'a duré que jusqu'au lendemain 1er septembre, où une suspension d'armes fut signée à trois heures de l'après-midi.

« La reddition fut précipitée par l'affolement des autorités locales » ; non, le maire Caré, le procureur de la commune Viart, l'administrateur du district Lambry ont eu une attitude correcte; c'est la « population » qu'il faut accuser.

« Neyon accepta *avec quelques modifications* la capitulation » ; il ne

---

1. 1885, n° 30 et 1886, n° 2.

fit qu'une seule modification (laisser à deux bataillons de volontaires quatre pièces de campagne).

« Marceau fut chargé de porter la dépêche »; pourquoi ne pas ajouter ce fait très important que, sur la résolution de capituler qui fut rédigée par le conseil défensif, la signature de Marceau est la seule qui manque?

« Il arriva au quartier-général et il s'acquitta avec une entière convenance de sa douloureuse tâche ». Sans doute, mais je ne sache pas que M. M. ait trouvé dans aucun document une appréciation, quelle qu'elle soit, sur l'attitude de Marceau et son « entière convenance »; ces mots sont à supprimer.

« Le 4 septembre, quand la garnison évacua la ville »; la garnison évacua Verdun dès le 2 septembre.

« Un de nos soldats jeta fièrement ce cri : Au revoir dans les plaines de Châlons! Rien ne nous autorise à attribuer à Marceau cette parole. Elle eût été assez mal placée dans la bouche de l'officier chargé, deux jours auparavant, de négocier avec l'ennemi ». C'est le jour même de la sortie de la garnison, et non *deux jours auparavant*, que Marceau avait négocié, et cette expression *négocier* est impropre; Marceau a simplement porté au camp la lettre de Neyon.

« Peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât à l'échafaud; heureusement Sergent n'eut pas de peine à montrer combien son attitude avait été patriotique; non seulement il obtint sa mise en liberté, mais il lui fit voter des remerciements. » Voilà bien des erreurs en peu de mots. Que M. M. lise le compte-rendu de la séance de la Convention du 9 février 1793. Ni Marceau ni les membres du conseil défensif ne furent arrêtés. Cavaignac, auteur du rapport sur la reddition de Verdun, proposait de les traduire devant une cour martiale, et non de les envoyer à l'échafaud; « tous, disait-il, ne sont pas également coupables, leur innocence résultera des preuves qu'ils produiront devant le tribunal ». Mais Sergent répondit que « le conseil défensif, en partie composé de jeunes gens, n'était pas coupable », et la Convention, entraînée, refusa de délibérer sur la proposition de Cavaignac, sans voter de remerciements à Marceau.

M. M. suit Marceau dans l'Argonne; mais il est encore inexact (p. 12) lorsqu'il dit que le jeune homme « prit part à deux affaires assez chaudes dans lesquelles *8 à 9,000* des nôtres repoussèrent l'ennemi qui ne comptait pas moins de *20,000 hommes.* » Quelle exagération! Ces « deux affaires assez chaudes » sont de simples reconnaissances contre les Islettes; dans l'une, celle du 17 septembre, les Français n'ont pas un blessé, et les Austro-Hessois perdent deux hommes; l'autre, celle où Marceau poursuit les fuyards, est du 20 septembre et presque aussi insignifiante. L'héroïque Chartrain disait alors « *Pro patria pati oportet* »; mais pourquoi M. M. qui substitue le *pati* de l'original au *mori* imprimé par Doublet de Boisthibault, n'a-t-il pas corrigé « Coureux »

en *Courupt?* Pourquoi n'a-t-il pas donné plus de détails sur la fameuse « légion germanique » ?

Mais le reste de la notice est intéressant, écrit simplement et sans emphase [1]; M. M. communique une lettre inédite de Mlle des Melliers; il raconte les rapports du jeune général avec Kléber et Jourdan; il expose ses campagnes de 1794, de 1795, de 1796; il insiste sur des faits peu connus, comme l'affaire de Thuin; il sait faire un choix dans les nombreux documents dont il dispose et mettre en relief les qualités de son héros, « un des plus nobles fils de cette Révolution faite non seulement pour un peuple, mais pour l'Europe, pour le monde » [2].

La *Correspondance* mérite plus d'éloges encore que la notice. M. M. a recueilli de toutes parts les lettres de Marceau, dans les cartons des archives de la guerre, au Musée de Soissons, à la Bibliothèque de Chartres, dans les bibliothèques ou dépôts de l'étranger. Il a joint ces nouveaux documents à ceux que l'on connaissait déjà et qu'avaient publiés Doublet de Boisthibault et d'autres. Il nous donne ainsi deux cent deux pièces, la plupart très attachantes, écrites rapidement en marche ou sous la tente, avec négligence, mais simplement, nettement, avec modestie; « nous battre ferme, disait Marceau, vaut mieux que toutes les fleurs de rhétorique ». M. M a rehaussé la valeur de cette importante publication en ajoutant des *annexes* (acte de baptême, états de services, journal de Souhait, éloge funèbre prononcé par Hardy et par Lavallée, etc.) [3] et une table analytique.

Il est vrai qu'on peut chercher chicane à M. M. sur sa méthode. Marceau, dit-il, écrivait avec une extrême rapidité et laissait échapper parfois des fautes matérielles; nous n'avons vu aucune utilité à les reproduire (p. 103, note 1). M. M. a très bien fait. Mais pourquoi n'est-il pas allé plus loin dans cette voie? « Il n'y a, dit encore M. M., la plupart du temps, ni points ni virgules dans les lettres de Marceau, ce qui rend leur lecture fort lente et fort difficile; nous avons cru devoir ajouter, à l'impression, les signes de ponctuation qui ont paru indispensables à l'intelligence du texte. » M. M. n'a pas assez ajouté de ces « signes de ponctuation indispensables »; puisqu'il renonçait fort justement à éditer les lettres telles quelles, il ne devait pas ménager les virgules et tous les

1. Sauf pourtant p. 11 où M. Maze prétend que Marceau, « à Verdun, avait joué dix fois sa vie »; c'est là une phrase de pure rhétorique.

2. P. 44, lire Reynac ou Reynak (commandant de Charleroi) et non *Reyniac;* p. 48, Nalèche et non *Nalesche;* p 50, Winweiler et non la *Mirweiller;* p. 65, la Glan et non la *Glann*, Staudernheim et non *Standernheim;* p. 67, la Simmer et non *le Simeren;* p. 99, Schaller et non *Schiller*. Il est regrettable que M. Maze n'ait pas consulté l'histoire de la ville de Bonn sous la domination française par M. Hesse (1879; cp. *Revue* 1880, n° 41); il y eût trouvé plus d'un témoignage curieux sur son héros.

3. Dans la pièce de Schaller (p. 435 et à la Table), lire Laudon au lieu de *Landon*, Redons au lieu de *Rédous*, opter entre *Man* et *Mannus;* supprimer dans la note relative à Kleist, « célèbre guerrier et poète », le mot *guerrier*.

signes dont le lecteur d'aujourd'hui a besoin pour comprendre le texte sur le champ et sans peine aucune.

Nous ferons une critique plus grave à M. Maze. Il n'a pas voulu entreprendre quelques menues recherches et il a commis par instants des fautes qui déparent un peu sa publication. Prenons d'abord les noms de personnes : Hotze est écrit *Hetzé* (p. 342 et 481) ; Ligniville, *Ligneville* (p. 397 et 487) ; Schlaeter, *Schlachted* ou *Schlacter* (p. 206, 209, 500). M. M. donne au général Duhesme le nom de *Duhem* qui appartient à un conventionnel (p. 43 et 475). Il nomme *Dufalgua* le célèbre ingénieur Caffarelli Du Falga (p. 65) et donne à l'index *Caffarelli* et *Dufalgua* comme s'il y avait là deux personnages différents. Il dédouble de même le général Duvigneau (*Duvigneau* et *Duvignot*, index). Il parle des hussards de *Blancartem* (p. 207) qui doivent être les hussards de Blankenstein [1].

Mais c'est dans les noms de lieux que se présentent les fautes les plus choquantes. M. M. ne s'est pas assez soucié de l'orthographe des noms des localités citées dans les correspondance de Marceau. Sans doute, il les identifie parfois au bas des pages ou précise leur situation. Mais pourquoi grossir le volume de ces notes rectificatives ? Ne valait-il pas mieux imprimer partout le nom sous sa forme exacte et actuelle ? Un éditeur manque à ses devoirs lorsqu'il en prend à son aise, se borne à copier des documents et impose au public la peine de déchiffrer les noms propres. Je sais bien que M. M. m'objectera son respect des textes. Mais Marceau est-il un classique ? A-t-il écrit lui-même toutes ses lettres ? Qu'importe qu'il ait écrit *Baccarat* pour Bacharach et *Lautreck* pour Lauterecken ? Puisque vous ne reproduisez aucune de ses fautes matérielles, devez-vous reproduire les fautes qu'il commet au galop de sa plume dans les noms des localités ?

M. M. répondra qu'il a marqué, soit en note, soit dans la table alphabétique, la véritable orthographe de ces noms de lieux. Il ne l'a pas fait aussi souvent qu'il le croit, et il a commis plus d'un lapsus. Il a écrit *Alue* pour Alne, *Bomelle* pour Bommel, *Brinkeloboren* pour Bruckelborn, *Bruckweiller* pour Bruchweiler, *Diehtelbach* pour Dichtelbach, *Echveiller* pour Eckweiller, *Ehrbach* pour Erbach, *Germelsheim* pour Germersheim, *Grumbach* pour Grünbach, *Guemuiden* pour Gemünden, *Hartemul* pour Hartemühle, *Hermeskeid* pour Hermeskeil, *Hockheim* pour Hochheim, *Hoppstatten* pour Hoppstädten, *Horxheim* pour Harxheim, *Keysasih* pour Kaisersesch, *Lammertorf* pour Lammersdorf, *Laustshal* pour Lausenthal, *Lhermes* pour Leernes, *Lundely* pour Landelies, *Mainbichoseim* pour Mainbischofsheim, *Mannubach* pour Mannsbach, *Mechneim* pour Meckenheim, *Monzigen* pour Monzingen, *Mulheim* pour Mühlheim, *Muscheviller* pour Münchweiler, *Neubauberg* pour Neu-Bamberg, *Rodenham* pour Rodelheim,

1. Lire à l'index De Lage ou Delage et non *Lage* ; Klebeck et non *Klebech* ; Lacy et non *Laky* ; maréchal Luckner et non *général* Luckner.

Romulheim pour Rümmelsheim, *Royheim* pour Roxheim, *Schmitberg* pour Schmittenberg, *Sonbernheim* pour Soberheim, *Valdernbuch* pour Waldernbach, *Veyerbuch* pour Weyerbusch, etc. [1].

Bref, et somme toute, nous félicitons encore M. Maze de sa publication, de ses trouvailles dans les archives, de l'index qu'il a bien voulu rédiger. Mais il aurait dû se rappeler que son livre sera lu et consulté par nos officiers, et, s'il publie la *correspondance de Hoche*, comme il en a le dessein, il fera bien de consulter les cartes et de publier les noms avec leur réelle et véritable orthographe; qu'il daigne prendre un peu de peine et sacrifier un peu de son temps à des vérifications fort ennuyeuses, mais fort utiles, et que lui impose sa tâche d'éditeur.

A. Chuquet.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la *Société de l'Histoire de la Révolution française* (Paris, rue de Fürstenberg, 4; cotisation annuelle, 20 fr.). La Société a surtout pour objet de publier des textes inédits ou rares et des œuvres originales sur l'histoire de France depuis 1789. Elle a déjà fait paraître trois ouvrages : 1° *Qu'est-ce que le Tiers-État*, par Emmanuel Sieyes, précédé de l'*Essai sur les privilèges*, édition critique avec une introduction par Edme Champion; 2° *Liste des membres de la noblesse impériale*, dressée d'après les registres de lettres patentes conservés aux archives nationales, par Em. Campardon; 3° *Les Conventionnels*, liste par département et par ordre alphabétique, des députés et des suppléants à la Convention nationale, dressée d'après les documents originaux des Archives nationales, avec nombreux détails biographiques inédits, par Jules Guiffrey. Nous rendrons compte prochainement de ces trois ouvrages qui se vendent chez Charavay, le premier au prix de 4 fr., le deuxième de 3 fr., le troisième de 5 fr. Sont en préparation : *Mémoires inédits de Fournier l'Américain*, publiés par F. A. Aulard; *Discours de Mirabeau à la nation provençale*, édition critique par Aug. Dide; *Liste critique des membres de la Constituante, de la Législative, du Conseil des Cinq-Cents et du Conseil des Anciens*, par Et. Charavay et Alex. Tuetey; *Procès-verbaux inédits des districts de Paris en août 1789*, par Et. Charavay.

— *L'empereur Guillaume II et la première année de son règne*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage que M. Édouard Simon publie à la librairie Hinrichsen (in-8°, 307 p. 3 fr. 50). Un peu terne et un peu long, ce livre a le mérite d'être impartial. L'auteur l'a divisé en quatre chapitres et augmenté d'un appendice où l'on trouve des lettres et allocutions de l'empereur. Il n'a pas fait de l'histoire véritable — nous sommes trop près des faits — mais il a clairement et sans parti-pris raconté ces faits, et presque toujours il a su élaguer les légendes et les racontars.

1. Lire de même Büdesheim p. *Budesheim*, Gonsenheim p. *Gensenheim*, Hœchstbach p. *Hochstbach*, Lœrzweiler p. *Lorzweiler*, Martinstein p. *Marteinstein*, Moselweis p. *Mozelleweis*, Niederwerth p. *Niderwerth*, Oberstein p. *Oberstain*, Schœneberg p. Schoneberg, Schwalbach p. *Schwalbacq*, Werdenstein p. *Werdunstein*, Willmars p. *Wilmar*, Vallendar p. *Wallendar*, Walcourt p. *Valcourt*. P. 206, par deux fois, Creutznach est écrit *Crentznach*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 août 1889.

M. Barbier de Meynard, président, consacre une courte allocution à la mémoire du confrère que la Compagnie vient de perdre, M. le baron de Witte, associé étranger de l'Académie

M. Barbier de Meynard donne ensuite des nouvelles rassurantes de deux membres de l'Académie, M. Alfred Maury et le général Faidherbe, dont la santé avait causé quelques inquiétudes, heureusement non justifiées.

M. Menant lit une note sur un cylindre du Musée britannique, dont il conteste l'authenticité.

Le monument dont il s'agit offre un sujet important pour l'histoire religieuse; on y voit un pontife qui présente, en le conduisant par la main, un néophyte à un dieu assis sur un trône. Derrière lui, un autre personnage se tient debout dans la pose de l'adoration.

Ce cylindre n'a été connu pendant longtemps que par un dessin de Rich, exécuté vers 1818 d'après un original qui appartenait au Dr Johne Hine. Il y a quelques années, un cylindre qui paraissait être cet original fut retrouvé par M. Cobham, *commissioner* à Larnaca, et celui-ci en fit don au Musée britannique. Or, si ce cylindre rappelle d'une façon générale les monuments authentiques du même genre qui ont été découverts en Chaldée, quelques détails paraissent suspects. Par exemple, l'un des pieds du trône divin est orné d'un *pied de biche*, particularité qui ne se retrouve pas ailleurs. M. Menant pense que le dessin de Rich a été exécuté d'après un original authentique, mais qu'il le reproduit inexactement; quant au prétendu original du Musée britannique, ce n'est qu'une copie faite d'après le dessin.

M. Bréal communique des doutes sur une théorie, en faveur depuis quelques années parmi les linguistes, d'après laquelle la désinence *-ons* de la première personne du pluriel des verbes français (*nous chantons, nous courons*), aurait été empruntée par analogie à la forme ancienne *nous sons* pour *nous sommes*, qui vient elle-même du latin *sumus*. M. Bréal fait à cette théorie les objections suivantes :

1° Quand une conjugaison en affecte une autre par voie d'analogie, c'est ordinairement la plus régulière et la plus usuelle qui influe sur l'autre; ici, on aurait le phénomène suivant :

2° Pourquoi le verbe *être* n'aurait-il prêté aux autres verbes qu'une personne, la première du singulier, et pas les autres?

3° Les autres langues romanes ne présentent aucun phénomène analogue;

4° Si un verbe auxiliaire avait dû avoir une telle influence sur la conjugaison des autres verbes, ce serait probablement le verbe *avoir* plutôt que le verbe *être*.

M. Bréal préfère voir dans la désinence *-ons* une transformation de la désinence de la première conjugaison latine, *-amus*. L'assourdissement de l'*a* en *o* devant une voyelle nasale n'est pas, dit-il, sans exemple, et la désinence de la première conjugaison aura pu assez facilement passer à toutes les autres.

M. Gaston Paris ne peut partager la manière de voir de M. Bréal. La transformation de l'*a* en *o* est, selon lui, inadmissible. Puisque *ramum* a donné *raim*, et *famem*, *faim*, *cantamus* n'aurait pu donner autre chose que *chantains*. L'explication tirée de l'analogie de *sumus* n'est qu'une hypothèse; peut-être en trouvera-t-on une meilleure; mais il faut, avant tout, pense M. Paris, repousser une explication que condamnent rigoureusement les lois phonétiques.

M. l'abbé Raboisson continue sa lecture sur la géographie de l'Assyrie et des pays voisins, d'après l'inscription connue sous le nom du roi Samsi Rammân IV.

Les noms de lieu qui figurent dans cette inscription sont au nombre de 99, dont 7 seulement ont été jusqu'ici identifiés d'une façon certaine. M. l'abbé Raboisson, par une comparaison minutieuse des données géographiques du texte épigraphique avec l'équivalence phonétique des formes anciennes et des noms modernes, croit pouvoir en déterminer avec sûreté 90 autres.

Insistant en particulier sur l'une des localités en question, la ville de Karkamis ou Carchémis, M. Raboisson s'attache à établir que cette ville n'était pas située, comme on l'a cru, sur la rive droite de l'Euphrate, mais bien sur la rive gauche et à une certaine distance du fleuve.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Barbier de Meynard : Fagnan (E.), *Concordances du Manuel de droit de Sidi Khalil, dressées d'après l'ordre des racines sur l'édition de Paris.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33-34 — 19-26 août — 1889

---

419. — **Die Pluralbildungen der Indogermanischen Neutra,** von Johannes Schmidt. Weimar, Hermann Bœhlau, 1889. In-8, VIII-457 pp. Prix : 12 mk.

Il est des livres, d'ailleurs excellents, qui nous renseignent avec plus de précision sur les alentours immédiats du sujet que sur le sujet lui-même : je veux dire qu'ils brillent surtout par le large développement de thèses accessoires, que l'auteur a estimées nécessaires pour éclairer l'idée principale, qui l'éclairent en effet, la rendent au moins vraisemblable, en font suivre pas à pas la lente élaboration dans l'esprit qui l'a conçue, mais ne parviennent point à la dégager de toutes ses obscurités, à dissiper tous les scrupules, à calmer toutes les inquiétudes scientifiques qu'elle fait naître. Tel m'est apparu, après une étude attentive, le nouvel ouvrage de M. Johannes Schmidt. Ne serait-ce point qu'il procède d'un principe exact et d'une hypothèse féconde, mais que les conséquences en ont été poursuivies, avec une logique implacable, jusqu'au point où elles déconcertent au lieu de satisfaire, et se réfutent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes?

Au surplus, peut-être ne suis-je pas en posture d'apprécier comme il convient cette tentative neuve et hardie; peut-être même aurais-je dû me récuser. J'ai traité le même sujet, il y a deux ans, avec infiniment moins d'abondance, et dans un sens tout opposé. M. J. S. mentionne mon étude dans sa préface, sans la discuter : « Nos points de vue, ajoute-t-il, sont trop différents, pour qu'une pareille discussion ne semble pas superflue. » Soit, j'y souscris, bien que je regrette tout ce que je perds à n'être pas repris et réfuté par un maître tel que lui. Mais, dès lors, ce n'est point tout à fait ma faute, si j'envisage ses propres théories avec une prévention injustifiée. Je prie le lecteur de ne pas s'en rapporter à moi et de juger par lui-même : l'ouvrage le mérite à tous

égards, et le nom seul de l'auteur est une garantie de compétence et de bonne foi.

La thèse de M. J. S. peut se résumer en quelques lignes : le pluriel neutre indo-européen, tel que nous le révèlent les débris souvent informes qu'en ont gardés les langues issues, est une catégorie, non pas unique, mais multiple, et ses principales manifestations se ramènent, non pas à un pluriel véritable, mais à un singulier collectif de genre féminin : ainsi, **yugâ*, « les jougs » (véd. *yugâ*, gr. ζυγά, lat. *juga*, etc.) était primitivement un substantif féminin qui se déclinait **yugâ* **yugâs*, et la flexion **yugâ* **yugôm*, purement analogique, procède de l'illusion sémantique (p. 10) ; on a pris pour un pluriel morphologique une forme qui n'avait de pluriel que le sens. De même, si sk. *sthâma* « station » répond à lat. *stâmen*, son pluriel védique *sthâmâ* marche de pair avec le grec στήμων (p. 91), et par suite l'identité de la désinence dans *yugâ* et *sthâmâ* n'est qu'une vaine apparence, née de la confusion des deux phonèmes *â* et *ô* dans le domaine indo-éranien. Ces deux mots n'ont rien de commun que la valeur collective qui a fait prendre chacun d'eux isolément pour le pluriel, soit de *yugám*, soit de *sthâma*.

Cette dernière considération montre déjà quelles objections le simple et vulgaire bon sens — très différent, j'en demeure d'accord, de l'esprit scientifique rigoureux — peut soulever contre la doctrine de M. J. Schmidt. Ainsi, nous devons croire que *rômâ* « poils », *vasû* « richesses » (p. 82 et 49) sont par essence des neutres pluriels (c'est-à-dire des féminins collectifs), tandis que *rôma*, *vasu*, qui ont le même sens, sont des neutres singuliers en fonction de pluriel (p. 49 et 276). La quasi-identité de ces formes ne les sauve pas d'un divorce violent : même signification, presque même vocalisme, morphologie toute différente. Il ne servira de rien d'objecter que le texte pada montre la brève partout où la sa*m*hitâ a la longue, et semble ainsi n'admettre entre les deux formes qu'une nuance purement prosodique; on répondra, non sans raison, que le pada ne saurait faire autorité en pareille matière. Mais les raisons de douter s'accumulent et s'additionnent, si chacune prise à part est peu de chose. Nous devons croire encore, malgré le parallélisme évident de *sthitás* στατός *status*, et tant d'autres, que la finale de *rájâmsi*, de *nâmâni*, n'a rien de commun avec celle de γένε(σ)α, de *nômina*, que celle-ci est un *a* féminin analogique, tandis que l'autre (p. 227) est une simple ajouture qui se superpose au neutre pluriel déjà tout formé. La preuve — unique — c'est que l'*i* sanscrit de *catvâri* « quatre » a pour corrélatif, non pas un *a*, mais un *i* européen, soit lith. *keturì*. Reste à savoir si l'*i* ne pourrait pas provenir, par exemple, de l'analogie du thème *tri-* « trois », ou, comme le conjecturait Schleicher, du passage de *ketur-* à la déclinaison en *-i-*, passage qui se constate si fréquemment en germano-slave pour les thèmes consonnantiques. Il est bien difficile de se former une conviction sur un exemple aussi isolé. Et comment, sur la foi du lat. *quae* (nt. pl.) = **quâ-i*, enseigner que l'*i* est un indice

spécifiquement attaché au pluriel neutre, alors que l'on constate cette même affixation au masculin singulier *quî* et au féminin singulier *quae?* Ainsi l'on va, jalonnant sa lecture de points d'interrogation anxieux. En linguistique plus qu'ailleurs, sans doute, il est sage de se défier des solutions aisées; mais M. J. S. n'a-t-il pas poussé un peu loin la sagesse?

Le point de départ de sa théorie, c'est, en morphologie, la comparaison du pluriel brisé arabe, qui, lui aussi, procéderait d'un collectif singulier : j'avoue que les arguments de Stanislas Guyard m'avaient convaincu du contraire, et en tout cas je ne pense pas qu'on puisse d'un mot dédaigneux (p. 9) réfuter sa solide étude. C'est ensuite, en syntaxe, la construction grecque τὰ ζῷα τρέχει, qui, à en juger par quelques cas similaires et tout à fait sporadiques du sanscrit et du zend, remonterait à l'indo-européen. Trois exemples en tout pour le Rig-Véda; un plus grand nombre pour l'Avesta, qui, il est vrai — M. J. S. le constate en toute loyauté — accorde aussi un verbe au singulier avec un sujet masculin ou féminin pluriel : est-ce assez pour conclure à un fait de syntaxe proethnique? La statistique n'est peut-être pas complète, elle se grossira dans la suite, mais de bien peu. Grossissons-la dès à présent : voici (R. V. I. 91. 19), *yâ tê dhâmâni havishâ yájanti tá tê viçvâ paribhûr* astu *yajñám*, où le verbe s'accorde visiblement avec l'attribut au lieu de dépendre du sujet, et (R. V. I. 81, 3), *dhrshnave* dhîyate *dhánâ*, où cette ressource d'explication fait défaut. Est-ce tout? Non, voici encore (R. V. VI. 47, 9), *mâ nas* târîn *maghavan râyô aryáh*, « O généreux, que les richesses de l'impie ne nous *dépasse* point! » c'est-à-dire « puissent-elles ne pas surpasser les nôtres! »[1]. Mais quoi? Dans ce cas, c'est un sujet masculin ou féminin pluriel qui gouverne un verbe au singulier..... Reconnaissons donc que, dans chaque langue en particulier, et dans la langue indo-européenne elle-même, cela va sans dire, de semblables défauts d'accord grammatical ont pu se produire, sous diverses influences qu'il serait trop long de rechercher, et qu'il est bien difficile d'en tirer une conclusion certaine quant à la nature originaire du neutre pluriel. Seule la généralisation du phénomène en grec est de nature à faire réfléchir; mais si vraiment certains neutres — non pas tous, tant s'en faut — furent primitivement des collectifs singuliers, il n'en a pas fallu davantage pour imposer à tous une construction d'abord réservée à un fort petit nombre.

Si du moins, au prix de tous les sacrifices de doctrine qu'il nous faudrait consentir, nous obtenions une lumière nouvelle sur la grande, l'ancienne, la ténébreuse question qui domine et enferme presque toute la matière, la question de l'abrègement de la finale grecque du neutre

1. Toute autre interprétation de ce passage, d'ailleurs obscur, me paraît se heurter à des difficultés insolubles, et je ne saurais nommément, à la seule inspection du lexique de Grassmann, me rendre compte de la façon dont il l'a compris.

pluriel [1]! Mais non, le problème reste entier, si même il n'est encore obscurci. La désinence brève de ζυγά ne peut plus venir de l'analogie de celle de γένεα, ὀνόματα — partie de formules syntactiques telles que καλὰ γένεα, ἀγαθὰ ὀνόματα, etc. — puisque cet α lui-même est hystérogène et analogique : elle procède uniquement du pluriel neutre des thèmes en *-i-* et *-u-* (τρία, δάκρυα), les seuls où l'*a* bref fût primitivement à sa place (p. 258). Or, ces pluriels neutres sont, eux aussi, des singuliers collectifs, à mettre sur la même ligne que le type féminin grec à α bref final (δόξα, ὄσσα, δίψα, etc.); et, pour y retrouver un *a* bref primitif, il faut démontrer longuement et laborieusement, contre M. Osthoff (p. 54 sq.), que le grec reproduit la finale indo-européenne des thèmes féminins qui, en sanscrit, se terminent en *-î-* et *-û-*, que les deux catégories primitives de thèmes en *-î-* et les deux catégories primitives de thèmes en *-û-* ont maintenu leur flexion distincte en grec comme en védique, que le grec δόξαν ne peut procéder de **doktiy*-m*m* (le premier *m* est voyelle), attendu que **doktiy*-m*m* n'a jamais existé en indo européen : comme s'il était difficile de concevoir, entre les deux flexions parallèles du type *nadî-* et du type *dêvî-*, une confusion partielle se produisant dans quelque période reculée de la langue grecque, au même titre qu'elle se constate en sanscrit classique et commence à s'accuser dès le védique. Cela fait, M. J. S. se plaît à faire observer que, dans l'explication qu'il combat, ce sont les 10/13 des thèmes neutres qui ont cédé à l'analogie des 3/13, que, dans la sienne, la proportion est des 12/13 contre 1/13 : « *minoritäts-herrschaft also in beiden fällen* ». C'est de l'analogie au compte et au poids. Nul ne conteste, évidemment, qu'un seul type en puisse contaminer mille; mais encore faudrait-il nous faire entrevoir les raisons de cette contamination, l'appuyer tout au moins sur des exemples similaires qui en rendent la conjecture plausible : est-ce que la brève de δόξα, etc., a fait abréger la longue de κεφαλή et de ἡμέρα?

J'ai dit que l'ouvrage valait surtout par la richesse du détail. On y relèvera pourtant çà et là des parenthèses d'un laconisme qui n'a d'égal que leur importance. Ainsi il résulterait (p. 178 i. n.) de la comparaison des formes verbales de l'inscription de Duenos (*feced, sied, statod,* mais *mitat*): que le latin archaïque distingue encore les désinences primaires des désinences secondaires, qu'il répond au *-t* final primitif par un *-d*, au *ti* final par un *-t*. Ce serait là une découverte d'une portée considérable : jusqu'à présent, on avait naïvement cru que le latin distribuait un peu pêle-mêle son *t* et son *d* final, et des leçons fréquentes telles que *set* ou *aput* n'étaient pas pour faire présumer le contraire. C'est donc *mîtât* (= *mittat*) qui s'inscrit en faux contre cette hypothèse? *mîtát* serait pour **mîtâti?* Mais qui nous assure que le thème *mîtá-*, thème d'aoriste, d'injonctif, de tout ce qu'on voudra, mais non

1. Je ne parle pas, et pour cause, de l'abrègement de la finale latine : ce serait compliquer le problème, car les deux phénomènes ne paraissent pas absolument de même nature.

pas certes thème de subjonctif indo-européen [1], ait jamais dû recevoir les désinences primaires? Je ne vois rien non plus qui nous garantisse la chute latine d'un *i* final bref : le locatif singulier **salûti* est devenu régulièrement *salûte*, et de **denti* = ὀδόντι est sorti *dente*, non pas **dent* : pourquoi donc **mîtâti*, **feronti* seraient-ils représentés par **mîtât* et *feront*? L'antinomie n'est pas insoluble, encore exige-t-elle l'entrée en scène de bien des facteurs analogiques. Passons à la contre-épreuve : *siêd* seul est une forme nettement secondaire; nul ne connaît la vraie forme finale de *stâtôd*, et toutes les probabilités sont jusqu'à présent pour le *d*; quant à *fêcêd*, il faut convenir qu'il aurait couru de singulières aventures. Cette forme, appartenant au parfait, n'avait originairement ni *-t* ni *-ti* : elle était **fêce* (actif) ou **fêcê* (moyen). Elle a donc commencé par prendre la désinence secondaire, soit **fêcêt*; puis le *t* final est devenu *d*, *fêcêd*; après quoi, elle a repris, par une nouvelle analogie, la désinence primaire et est devenue **fêcêt fêcit*, qui cette fois est demeuré en abrégeant régulièrement sa finale; et ces deux derniers faits se sont passés entre l'époque de l'inscription de Duenos et celle des comédies de Plaute. Encore une fois, je ne dis pas que tout cela soit impossible; mais à coup sûr cela n'est point assez simple pour qu'on l'entende à demi-mot.

Sur d'autres points encore, on serait tenté de réclamer un supplément d'information. Il est ingénieux et séduisant, sans doute, d'expliquer le lat. *frênî* par un duel de *frênum*; mais le rapport du gr. οἶνος et du lat. *vînum* nous montre que le latin eût pu tout aussi bien hériter d'un singulier **vînus*, ou faire en **vînî* le pluriel de *vînum*, sans qu'il en fallût rien conclure, sinon qu'en indo-européen certains noms étaient à volonté masculins ou neutres. Si **minus* est un locatif pluriel dans *êminus cômninus* (p. 50), on aimerait à savoir comment les prépositions *ex* et *cum* se trouvent régir le locatif : combien l'explication de M. Bréal [2] paraît plus près de la vérité! On n'a pas concilié le lat. *nûbês* avec le gr. νέφος et le sk *nábhas*, lorqu'on a restitué le lat. *nûbs* et traduit par « nuée » le sk. *nâbh* (ἅπ. λεγ. R. V. IX. 74, 6); car il reste encore à justifier la concordance d'*á* sanscrit et d'*û* latin (p. 145), et le problème demeure entier. La mutation d'*u* bref latin en *e*, dans *pêjerô* = **perjurô* (p. 148), encore qu'admissible, n'est point assez claire pour qu'on la donne comme preuve de la conservation d'une apophonie proethnique : j'avoue que j'aime encore mieux voir dans *pêjerô* un dérivé de *pêjor*, soit « rendre pire, souiller, violer », que l'étymologie populaire aura fait passer au sens de *perjûrô*, d'où alors les créations parallèles *êjerô* et *dêjerô*. Sans entrer dans le fond du débat phonétique de la p. 158 1. n., on doit faire observer que M. Bartholomae est parfaitement fondé

1. Le vrai subjonctif, je ne saurais trop le répéter, est *mîtêt* (*mittet*) = **mîtêti*; et d'ailleurs, en védique, le subjonctif, lui aussi, peut recevoir les désinences secondaires.

2. *Dictionn. étym. lat.*, s. v. *cômninus*.

à soutenir l'affinité de signification du participe parfait sanscrit et de l'adjectif dérivé en *-vant-* : dans le vers A. V. I. 25, 1, par exemple, *sá nah samvidvân pári vrndhi takman*, « d'accord avec nous, épargne-nous, ô fièvre », le simple contexte permet-il le moins du monde de décider si *samvidvân* est le participe parfait du verbe *sám vid* ou le dérivé primitif du substantif *samvid?* Evidemment non : même sens, même structure. Le seul critérium — et l'on conviendra qu'il n'est pas des plus sûrs — c'est que les lexiques ne donnent pas l'adjectif *samvidvánt* [1].

Cet article, j'en ai peur, paraîtra bien long. Il le serait davantage encore, s'il m'avait pris fantaisie d'énumérer tout ce que M. Johannes Schmidt m'a appris, au lieu de lui soumettre mes hésitations et mes doutes; mais l'auteur n'a pas besoin qu'on le flatte, et le critique a besoin qu'on l'éclaire.

V. HENRY.

---

410. — HEISTERBERGK (B.), **Fragen der ältesten Geschichte Siciliens.** Berlin, Calvary, 1889, VIII-106 p., in-8, 4 M.

Cette savante brochure est un tirage à part du tome IX des *Berliner Studien :* c'est dire que l'impression en est serrée et compacte, mais excellente. L'auteur, déjà connu par des études sur le nom de l'Italie [2], le nom et le sens du *Jus italicum* [3], aborde aujourd'hui la question des noms anciens de la Sicile. La difficulté de ce problème consiste, on le sait, dans la détermination du sens propre quil convient de donner aux noms de Sicanes, d'Elymes et de Sicules, que les auteurs anciens n'ont pas su clairement définir. Pour ne pas obscurcir encore son sujet, M. H. a eu la sagesse de laisser de côté toutes les questions qui relèvent de l'ethnographie : aussi longtemps, dit-il, que le sens ethnographique des mots *Illyrien*, *Ligure*, *Ibère*, sera aussi mal fixé, il serait téméraire de prétendre rattacher l'ancienne population de la Sicile à l'une ou à l'autre de ces races. M. H. a pris seulement pour tâche de rechercher l'origine et la valeur que les noms de Sicanes et de Sicules ont eues en Sicile. C'est donc une étude presque exclusivement géographique, et qui, pour cette raison même, ne répond pas pleinement au titre du livre. Mais il est vrai de dire aussi que ces pro-

---

1. Puisqu'à l'estime de M. J. S. nous sommes, lui et moi, aux antipodes l'un de l'autre, je n'en relève qu'avec plus de plaisir les points sur lesquels nous nous sommes rencontrés : il me semble que, sur les pluriels neutres spéciaux à la langue zende (p. 275), tels que *nâmân* et *nâmenîs*, nous sommes arrivés exactement à la même conclusion. — Sur κρήνη (p. 365), il fallait citer M. de Saussure (*Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 119). — Sur μέσαι νύκτες (p. 214), la supposition de M. Mœhl (*ibid.*, p. 448) est bien décidément préférable.

2. *Über den Namen Italien. Eine historische Untersuchung.* Freiburg und Tübingen, 1881.

3. *Name und Begriff des Jus italicum*, Tübingen, 1885.

blèmes géographiques sont d'une importance capitale pour l'histoire primitive de l'île. La méthode rigoureuse et claire de M. Heisterbergk donne une grande valeur à ses hypothèses.

AM. HAUVETTE.

---

421. — Dr H. POMTOW. **Beitræge zur Topographie von Delphi,** mit vierzehn Plænen und Tafeln. Berlin, G. Reimer, 1889, 128 p., in-4. 16 mark.

H. Pomtow a fait trois voyages à Delphes : dans les deux premiers (mai 1884 et avril-mai 1887), il a spécialement étudié la topographie de la ville antique ; dans le troisième (septembre-décembre 1887), il avait été chargé par l'Académie des sciences de Berlin de relever toutes les inscriptions de Delphes pour la nouvelle édition du CIG. C'est une partie des résultats de ces campagnes, des deux premières surtout, qu'il fait connaître dans son Mémoire, après les avoir communiqués à la Société Archéologique de Berlin (*Sitzungsberichte*, 1887, séance de juillet).

Nous devons à P. ce que nous appellerons l'*état actuel* de Delphes. Comme il ne s'est pas contenté de fixer avec le plus de précision et d'exactitude possible les résultats acquis par ses prédécesseurs, comme il a fait lui-même des recherches et des découvertes qui viennent s'ajouter aux autres, son livre devient le guide obligé de ceux qui entreprendront un jour les fouilles de Delphes.

Tel a été en effet l'objet et le résultat de toutes les recherches engagées jusqu'à ce jour sur le sol de Delphes : préparer ces fouilles définitives et complètes dont il est depuis si longtemps question, en assurant aux savants qui les dirigeront autant de points de repère que possible.

Ces points de repère sont nombreux aujourd'hui. Pour ne parler que des grandes lignes du téménos d'Apollon, ce sont les fondations mêmes du temple (partie Sud), c'est le mur pélasgique avec la Voie Sacrée qui en longe une partie, c'est enfin le mur Sud du péribole, désigné depuis longtemps dans le pays sous le nom d'*Helleniko*. Les recherches de P. dans la partie S. E. et N. E. de ce dernier mur ont fixé un point très important de la topographie delphienne : l'entrée principale de l'enceinte sacrée, du côté E., est désormais connue. A 12 mètres de l'angle N. E. de l'Helleniko, P. a découvert un escalier de trois marches et une base avec une dédicace métrique : cet escalier est celui que Pausanias a franchi lorsque venant de la fontaine Castalie, il est entré dans le téménos d'Apollon; cette inscription, il l'a vue, lue, et dans son livre il la mentionne et la paraphrase (Pausanias, X, 9, 3)[1]. Elle nous donne la clef de la description de Pausanias.

Au N. du temple les points de repère ne manquent pas non plus, mais ils sont moins nets : c'est en effet de ce côté surtout, au N. et au

---

1. Pour l'inscription, voy. *Beitræge*, p. 54-55 et pl. XIV, nº 39. P. annonce une étude détaillée de l'inscription dans le prochain volume (XIV) des *Mittheil. Athen. Abth.* : elle vient de paraître dans le premier fascicule.

N. O. que s'étend le village de Kastri, recouvrant en partie le théâtre, en entier la Lesché. Pour la fontaine Cassotis elle-même, il faudrait pouvoir en suivre les eaux jusqu'à leur source.

La ville antique — nous le savons par le chapitre de Pausanias cité plus haut — s'étendait au S. du téménos. Pausanias vient de Castalie, traverse un faubourg et montant vers l'entrée découverte par P., voit la ville se développer devant lui, sur la gauche. A ses deux extrémités E. et O. s'étendaient deux nécropoles, dont la seconde, la plus ancienne des deux, était traversée par la route qui venait de la Locride. Or, on a récemment découvert une partie de cette route, en creusant la voie carrossable qui joint Chryso à Arachova par Kastri. La route antique et la chaussée moderne étaient à peu près au même niveau. Voilà donc un nouveau point de repère très précieux. Si l'on ajoute que l'on connaît également l'entrée principale du téménos, du côté O., on voit combien s'est enrichie la topographie de Delphes, depuis ces vingt dernières années. Les limites du téménos, les routes qui y donnent accès, les entrées sont maintenant mieux connues. Je laisse en effet de côté le chapitre que P. a consacré au temple même, à ses fondations : c'est certainement le moins utile de l'ouvrage et cela se comprend aisément. L'emplacement du temple étant bien connu, il faut attendre patiemment les fouilles pour en savoir exactement la disposition.

Au Mémoire sont jointes des cartes et planches, dont quelques-unes sont extrêmement utiles. — I. Plan de Kastri (avec l'indication de toutes les constructions du village soigneusement numérotées : P. en compte 325)[1]. — II. Carte de la moitié S. du hiéron. — III. Mur Polygonal (avec l'indication de toutes les inscriptions également numérotées). — La pl. IV contient la vue de l'angle occidental du mur polygonal, la vue du côté E. du même mur, la paroi S. du mur de théâtre. — Parmi les autres planches, les plus intéressantes sont la pl. VII (fragments architectoniques du temple), la planche VIII (colonne des Naxiens). — Dans la planche IX, noter l'angle S. E. de l'Helleniko. Les autres vues photographiques sont ou mal venues, ou peu instructives. Le bas-relief publié sous le nom d'« Hamaxa » (pl. XII, 32), existe dans la collection des photographies de Paul des Granges (Berlin, chez E. Quaas. *Sculpturen*, nº 285) et a été reproduit dans la nouvelle édition de l'*Histoire des Grecs* de V. Duruy (II, p. 513). Signalons enfin une tête en marbre pentélique, portrait de l'époque romaine, découverte le 5 nov. 1887 (pl. XIII).

Ces cartes et planches sont précédées d'explications réunies en appendices. Le premier est consacré à la carte de Delphes et au mur polygonal dont P. a fait une étude spéciale, très détaillée et très complète.

Si rapide qu'il soit, ce compte-rendu suffira, je l'espère, à donner une idée de l'importance du travail de P. et aussi de l'intérêt que présente-

1. Je dis : constructions et non : maisons. La dernière statistique officielle publiée en 1881 (recensement de 1879) donne 891 hab. à Delphes, c'est-à-dire Kastri.

raient les fouilles de Delphes. Pourquoi donc faut-il que, revenant à des habitudes que nous croyions passées de mode, P. se soit montré si injuste envers ses devanciers? Il est de ceux qui croient se faire valoir en dépréciant tout d'abord les travaux de leurs prédécesseurs, et comme ceux-ci sont des Français, Wescher, Foucart et moi, quelle bonne fortune pour un savant allemand qui débute, que de marcher contre eux et de les abattre en quelques pages! Quelle belle recommandation qu'une pareille entrée en matière! Toute l'introduction est consacrée à cette lutte, et rien ne résiste à P. : chemin faisant, il attaque les fouilles de Myrina, du Ptoïon et surtout celles de Délos, toutes entreprises par des Français, par notre École d'Athènes. C'est une véritable campagne de France! Avec un pareil tempérament, attendez-vous à toutes les impertinences [1] : voyez-vous P. donnant des leçons d'épigraphie à Foucart ou à Homolle! Mais nous nous soucions peu des procédés de P. que nous voyons blâmés par ses compatriotes [2] : ce que nous sommes en droit d'attendre de lui, c'est plus de justice et de bonne foi. Dans un rare accès de franchise (p. 11-12), il reconnaît toutes les difficultés que présenteront les fouilles à Delphes, même quand on sera maître du terrain, quand on aura exproprié le village de Kastri. Combien plus difficiles encore ont été les recherches que nous avons dirigées en avant du mur pélasgique, avec les faibles ressources et les moyens insuffisants dont nous disposions! P. le sait bien : il sait combien de fois nous avons été arrêtés par le mauvais vouloir de certain Kastriote qu'il n'a pas connu, combien de fois nous avons dû interrompre le travail pour aller à Salona, à Athènes même. Il vient, lui, le dernier, et moissonne ce que d'autres ont semé : ne pouvait-il le dire? Mais non, il s'attarde à relever des inexactitudes dans nos copies (il s'agit de plusieurs centaines d'actes d'affranchissement!), et dans nos mesures [3]. Sont-ce là des griefs sérieux, s'adressant à un maître comme Foucart, et n'ai-je pas moi-même publié assez de textes pour mériter d'être mieux traité? Il me reproche tout particulièrement de différer la publication définitive des inscriptions que j'ai découvertes sur le mur pélasgique : il a raison et, sans lui expliquer les motifs de ce retard, je pourrai plus facilement qu'il ne le pense lui donner satisfaction. La conclusion de ce réquisitoire se laisse aisément deviner : puisque pas plus à Delphes qu'à Délos, au Ptoïon, à Myrina, les Français n'ont dirigé les fouilles d'une manière qui me satisfasse, qu'on ne leur donne pas les fouilles de Delphes! Comme l'âne de la fable, Pomtow laisse échapper un bout de l'oreille.

Quels que soient les savants qui auront un jour l'honneur et la joie de diriger ces fouilles, à quelque nation qu'ils appartiennent, ils seront

1. Presque à des grossièretés : voyez l'insinuation de la note 2, p. 45.

2. Voyez le compte-rendu de R. Weil dans la *Berliner Philologische Wochenschrift*, 1889, n° 26, p. 821.

3. P. veut bien reconnaître lui-même qu'il se trompe et accepter les corrections de Lolling et de Kirchhoff. *Beitræge*, p. 121.

les obligés des Français qui les ont précédés : à Delphes, comme jadis à Olympie, la France aura bien mérité de la science.

B. Haussoullier.

---

422. — Johannes Toepffer. **Attische Genealogie.** Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1889. vi-338 p. in-8.

Le long et consciencieux travail de M. Toepffer comprend deux parties d'étendue très inégale. Dans la première (p. 1-23), il cherche à préciser la signification religieuse et politique des γένη athéniens, les transformations qu'ils ont subies par suite des réformes de Clisthène, leurs rapports avec les phratries et les dèmes, enfin leur organisation intérieure. Dans la seconde (p. 24-314), il étudie successivement toutes les familles d'Athènes, en commençant par la *noblesse sacerdotale* d'Éleusis (Εὐμολπίδαι, Κήρυκες, Φιλλεῖδαι, etc.), pour continuer par la *noblesse urbaine* (Ἐτεοβουτάδαι, Βουζύγαι, Ἡσυχίδαι) et par celle des campagnes de l'Attique (Λυκομίδαι, Ἀλκμεωνίδαι, etc.). Les trouvailles incessantes de l'épigraphie, au cours de ces vingt dernières années, ont tellement augmenté les matériaux dont dispose l'historien des γένη que les recherches anciennes sur le même sujet peuvent être presque considérées comme négligeables. M. T. connait également bien les inscriptions et les textes ; si l'on peut n'être pas toujours d'accord avec lui sur les interprétations qu'il en propose, si l'on peut regretter que son exposition manque souvent de clarté et s'embarrasse de développements inutiles (par exemple dans le chapitre sur les Εὐνεῖδαι, dont une bonne partie devrait être reléguée en appendice) — on doit reconnaitre que son livre est un riche magasin de faits et d'idées, où des générations d'archéologues puiseront avec profit. La série des monographies de *gentes* à laquelle s'appliquent ces observations ne se prête naturellement point à une analyse. Montrons seulement par un exemple l'heureuse perspicacité dont M. T. a donné la preuve. Un des γένη éleusiniens portait le nom d'Εὐδάνεμοι, qu'Otfried Müller dérivait d'εὖ δαινύναι, en admettant que ces membres avaient exercé des fonctions culinaires dans l'apprêt de certains banquets religieux. M. T. a reconnu que cette étymologie est inadmissible et a expliqué le mot par εὕδειν et ἄνεμοι ; une glose d'Hésychius, restée jusqu'alors inaperçue (Ἀνεμοκοῖται · οἱ ἀνέμους κοιμίζοντες · γένος δὲ τοιοῦτόν φασιν ὑπάρχειν ἐν Κορίνθῳ) lui a fourni la clef de l'énigme. Comme les Ἀνεμοκοῖται corinthiens, les Εὐδάνεμοι éleusiniens *endorment* les souffles de l'orage et leur nom, ainsi interprété avec certitude, révèle une vieille conception mythologique qui n'est pas sans analogie avec celle d'Hermès.

Entre tant de choses intéressantes, nous signalerons encore les chapitres relatifs aux Ἡσυχίδαι (p. 170), ainsi nommés d'un vieux démon attique, Ἥσυχος, qui formait une triade avec les Σεμναί, et la dissertation sur les Γεφυραῖοι (p. 293), dont M. T. essaye d'établir l'origine tana-

gréenne. Si Hérodote (V, 57) en a fait des Phéniciens, c'est que Phoinix, roi des Dolopes, est originaire d'Eléon près de Tanagra, qui était aussi la patrie des Géphyréens avant leur émigration vers l'Attique. Cette combinaison est fort ingénieuse; elle a pour elle le caractère parfaitement hellénique et nullement oriental du culte de la Déméter-Achaia, que les Géphyréens introduisirent en Attique.

Dans le chapitre consacré aux γένη en général, M. T. s'est rencontré souvent avec M. Fustel de Coulanges; il est singulier qu'il ne cite point et ne paraisse pas connaître la *Cité antique*, que l'absence d'encombrement érudit, qui est une des beautés de ce bon livre, fait trop souvent négliger en Allemagne. Les γένη sont constitués non par la communauté du sang, mais par celle du culte familial, d'où l'on concluait avec plus ou moins de vraisemblance à une descendance commune. Ce sont essentiellement des corporations religieuses, tout à fait distinctes des familles d'origine plus récente dénommées d'après un ancêtre historique, comme les Πεισιστρατίδαι, qui sont, à proprement parler, plutôt des οἶκοι que des γένη. Tous les γένη athéniens possèdent le culte d'Apollon Patroios et de Zeus Herkeios; on demandait aux archontes désignés εἴ ἔστιν αὐτοῖς Ἀπόλλων Πατρῷος καὶ Ζεὺς Ἑρκεῖος. Cette formule date d'une époque où l'archontat ne se recrutait que dans la noblesse; elle subsista lorsqu'il devint accessible à tous les citoyens. Ainsi les divinités des vieilles familles nobles pénétrèrent avec le temps dans les foyers des non-Eupatrides. Cette modification se rattache aux réformes de Clisthène; il plaça le culte d'Apollon Patroios et de Zeus Herkeios au-dessus de celui de toutes les autres divinités des phratries et étendit ce culte à toutes les phratries sans distinction, aux anciennes comme aux nouvelles qu'il créa. L'opinion commune veut que Clisthène ait fait entrer dans les phratries, outre les Eupatrides (ὁμογάλακτες), des non-Eupatrides (ὀργεῶνες), qu'il aurait associés aux cultes de la phratrie. M. T. montre, à la suite de M. Schaefer, que les ὀργεῶνες, comme les ὁμογάλακτες, font partie des anciens γένη. Les membres de ces γένη sont dits ὀργεῶνες par rapport à la communauté du culte domestique (κοινωνία συγγενικῶν ὀργίων) et ὁμογάλακτες par allusion à leur descendance commune, vraie ou supposée. Ainsi les ὀργεῶνες ne sont pas une création de Clisthène, mais remontent à la plus ancienne période de l'histoire attique.

L'organisation intérieure des γένη nous est surtout connue par les inscriptions. A la tête de chaque γένος est un archonte de la *gens*, ἄρχων τοῦ γένους, probablement annuel; M. Dittenberger a pensé qu'il était élu parmi les γεννηταί, mais M. Toepffer allègue de bonnes raisons pour faire croire qu'il était désigné par le sort. Il conteste également, contre M. Gilbert, que deux γένη aient pu avoir un archonte commun. Dans l'inscription C. I. A. II, 605, qui mentionne un ἄρχ]οντα τῶν γενῶν, il suppose que le lapicide a fait erreur et qu'il faut lire τοὺς ἄρχ]οντα(ς). La correction peut sembler hardie, mais il est à remarquer que dans la

même inscription (l. 13) le lapicide a encore omis un Σ là où la nécessité de cette lettre est évidente. Parmi les autres dignitaires du γένος, on connaît seulement l'ἱερεύς et le ταμίας ; l'ἱερεύς ne s'occupe que du culte gentilice, non du culte officiel dont le soin était héréditaire dans plusieurs γένη. Comme toutes les autres corporations, les γένη avaient chacun un lieu de réunion propre ; tel est le Κηρύκων οἶκος mentionné dans une inscription attique (C. I. A. II, 834 *a*).

Depuis la publication du livre de M. T., une inscription copiée à Kephisia par M. Buck nous a fait connaître un nouveau γένος, celui des Ἐλασίδαι (*Classical Review*, 1889, p. 188.)

Salomon Reinach.

---

423. — **Neue Beitræge zur Kritik und Erklærung des Catull,** vom ordent. Lehrer Fr. Hermes (im Progr. d. k. Friedrichs. Gymnasiums zu Frankfurt an der Oder. Ostern, 1889). Trowitzsch u. Sohn, 16 p. in-4.

M. Fr. Hermès ne paraît pas s'être beaucoup assagi depuis l'année dernière [1] ; dans ces *Neue Beitraege*, il continue à soutenir que *Lesbius* dans la pièce 79 signifie tout simplement l'*amant de Lesbie* et identifie ce Lesbius avec Gellius, uniquement parce que les pièces 78^b et 80 sont dirigées contre Gellius (bien que dans le fragment 78^b Gellius ne soit pas nommé). Il a raison de maintenir la séparation de 68 en deux pièces. Il apporte une vingtaine de conjectures nouvelles qu'il serait superflu de discuter de trop près, puisqu'il ne prétend pas (p. 10) restituer le texte même du poète, mais condenser sous une forme concise l'interprétation de passages corrompus. Cette interprétation n'est pas toujours acceptable. D'après sa correction du poème 2 il s'agirait non pas de Lesbie trompant avec le moineau familier les ennuis de l'attente, mais de Catulle lui-même qui jouerait avec lui pour se distraire (comment se trouvait-il entre ses mains?) — P. 8, il lit dans le poème 16, v. 17 sq. : *Nam, si luxerit, ad librariorum Curram scrinia, Caesios, Aquinos Sufferam, omnia colligam venena*, *sufferam* p. *Suffenum*, sous prétexte que Suffenus n'avait rien publié. Qu'en sait-il ? — P. 9, à propos du poème 44 il pense que Sestius avait fait lire à table à ses convives son dernier ouvrage. Le texte semble indiquer que Catulle l'a lu d'avance pour faire sa cour et obtenir une invitation. — Je ne vois aucune nécessité de séparer (p. 8) le poème 29 en deux poèmes 29^a = v. 1-10 et 29^b = v. 11-24, (p. 13) le poème 115 en deux poèmes 115^a = v. 1-2 (où est la pointe et comment faire de ce distique une épigramme ?) et 115^b = v. 3-8. — P. 13, pièce 115, v. 7, la correction *tamen ipsest maximu', tutor* n'a pas de sens et la suppression de l's n'est pas autorisée dans Catulle (le *tu olabi' supplicium* de 116, 8 paraît être une citation). Il y a cependant

---

1. Cf. Rev. critique 1888, n° 51, p. 490. Il renonce pourtant, p. 1, à sa correction du v. 4 de la pièce 79.

Si tria qua joca, si seria reppererit.

quelques conjectures qui mériteraient d'être discutées : ainsi dans le *Carmen Parcarum* du poème 64, la transposition qui consiste à lire str. i. v. 362, 66, 67, 68, str. k 369, 70, 63, 64 établit entre les strophes une correspondance régulière (à condition toutefois de réunir 2 strophes par le relatif *quæ ;* les autres sont plus indépendantes l'une de l'autre). En somme, le prochain éditeur de Catulle retirera peu de fruit de ce travail.

A. Cartault.

---

424. — **Neuer vollstændiger Index zu Diez' Etymologischem Wœrterbuch der romanischen Sprachen,** mit Berücksichtigung von Schelers Anhang zur fünften Auflage, von J. U. Jarnik. Heilbronn, Henninger. Un vol. in-8, 382 pp.

C'est l'excellent ouvrage publié il y a dix ans par le même auteur, d'après la troisième édition du Dictionnaire étymologique de Diez ; mais il a été refondu et considérablement augmenté. M. Jarnik a ajouté à l'ouvrage primitif une deuxième partie, qu'il intitule « non-romane », contenant les listes des mots de chacune des langues étrangères auxquelles les langues romanes ont fait des emprunts ou auxquelles ces dernières ont fourni des mots. Dans la partie primitive, intitulée « partie romane, » on a ajouté tous les mots romans que Diez donne comme type étymologique ou qu'il mentionne pour une raison quelconque.

Br.

---

425. — **Marlowe's Werke,** historisch-kritische Ausgabe II. **Doctor Faustus** hrsg., von Herm. Breymann. Engl. Sprach-und Literaturdenkm. des xvi, xvii et xviii Jahrhunderts, hrsg. von Vollmœller. Heilbronn, Heilbronn, Henninger. In-8, lv et 198 p. 4 mark.

Voici enfin une édition du *Faust* de Marlowe qui n'est pas modernisée, comme disent les Allemands. Elle a coûté à son éditeur beaucoup de soin patient et pénible, mais elle rendra de grands services. M. Hermann Breymann a eu l'heureuse idée de publier les deux quartos de 1604 et de 1616 intégralement et avec une fidélité absolue, l'un d'après l'unique exemplaire de la Bodleienne, l'autre d'après l'unique exemplaire du British Museum. Il reproduit les deux textes parallèlement, celui de 1604 aux pages de chiffre pair, celui de 1616 aux pages de chiffre impair. Lorsque les deux éditions ne correspondent pas, la page reste blanche. Les fautes évidentes du texte sont corrigées, mais on trouve au bas de la page, avec les variantes des autres éditions, la lecture originale. L'introduction, très détaillée, est purement bibliographique. On doit savoir d'autant plus de gré à M. Breymann que son métier (p. LIII) lui laisse évidemment peu de loisirs, et nous lui souhaitons d'avoir, selon son expression — qui est aussi française qu'anglaise — les coudées plus franches.

C.

426. — **La Cour de France et la Société** au XVIe siècle, par Francis Decrue de Stoutz. Paris, Firmin-Didot, 1888, 1 vol. in-12 de VI-222 pages.

C'est un très intéressant petit volume que celui-ci. Dans six chapitres, encadrés entre un avant-propos et une conclusion, et qui étudient successivement la sociabilité, le gouvernement, les classes de la société, la France militaire, les Passe-temps de la société, la Femme, M. Decrue nous donne le résumé de ce que ses travaux antérieurs lui ont appris sur la vie au XVIe siècle. L'auteur a écarté de parti pris tout appareil critique. Il a voulu, dit-il dans sa préface, laisser ainsi à son opuscule « une forme sinon mondaine, du moins populaire ». Mais, sous ces apparences, se cachent des dessous très étudiés, une connaissance vraiment approfondie du XVIe siècle, que relèvent parfois de charmantes anecdotes. Le récit du Conseil où se décide la campagne de Cérisoles (p. 49) se retrouve un peu partout, mais l'histoire du petit duc d'Angoulême souhaitant la bienvenue à l'ambassadeur d'Angleterre est moins connue et méritait de l'être. On peut différer d'avis sur quelques points avec M. D.; on peut trouver qu'il est parfois trop indulgent pour le François Ier des dernières années, persécuteur des réformés; parfois trop sévère pour l'originalité, la verdeur et la franchise d'expression du XVIe siècle (v. p. 29); on peut penser que la pitié du roi et des grands pour « le paouvre peuple » s'arrêtait dès qu'il s'agissait de leurs plaisirs et en particulier de la chasse, comme aussi que leur bonne volonté était faible à l'endroit des institutions municipales qui sont dès lors en décadence (p. 67); on peut de même reprocher à M. Decrue d'avoir négligé, parmi les musiciens, l'italien Baltazzarini, qui prit à la cour le nom de Balthazar de Beaujoyeux et composa la musique exécutée aux noces de Joyeuse; on peut d'une façon générale regretter que son œuvre ne reproduise pas toujours suffisamment l'éclat et la couleur de la société brillante et passionnée qu'elle décrit, mais en somme tous ceux qui liront ce livre se feront de la vie du XVIe siècle, une idée juste, sérieusement acquise et sérieusement exprimée. Ils y trouveront à la fois plaisir et profit.

Louis Farges.

---

427. — **Zaïre**, Tragédie de Voltaire. Edition critique préparée sous la direction de M. Fontaine, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Lyon, par MM. Léger, Préfajon, Couyba, étudiants de la Faculté. Paris, ap. Ern. Leroux. In-8. 7 fr. 50.

Il paraît que *Zaïre* est inscrite au programme de l'agrégation des lettres. Pourquoi? Je n'en sais rien, à moins qu'on n'ait voulu, en choisissant cette pièce, montrer aux jeunes étudiants de quelle hauteur était tombée la tragédie après Corneille et Racine. J'ai lu quelques pièces de de Belloy, de Luce de Lancival, de Crébillon, de La Harpe : qu'on ne vienne point me soutenir que Voltaire leur soit de beaucoup

supérieur par le style et par l'invention. Des coups de théâtre inattendus, des méprises et des reconnaissances, des combinaisons qui sentent le vulgaire mélodrame, ne suppléent guère au développement des passions et des caractères. Il n'y a rien de tout cela dans l'*Othello* de Shakspeare, mais une admirable peinture des progrès de la jalousie, de cette passion, comme dit Larochefoucauld, qui « se nourrit dans les doutes et devient fureur ». L'Orosmane de Voltaire est un musulman comme on en voit peu : c'est d'abord un gentilhomme galant, généreux, chevaleresque, qui semble être né non loin des bords de la Seine, un fils de famille déjà touché des idées philosophiques du XVIIIe siècle. Il est de ceux qui se seraient enrôlés plus tard à la suite des La Fayette pour affranchir un peuple asservi, car il sait « que la mollesse est douce et que sa suite est cruelle ». Aussi lorsque sur un simple soupçon, il poignarde sa maîtresse et se tue lui-même après sur son cadavre, le spectateur n'est point du tout préparé à cet événement tragique, ou plutôt à cette métamorphose du personnage en « tigre jaloux ». Mais que dire du style de la pièce? Epithètes banales et sans cesse répétées, termes impropres, périphrases ridicules, métaphores incohérentes, chevilles, négligences de toute espèce, voilà ce qu'on y rencontre à chaque page, pour peu qu'on la lise avec quelque attention. Il est dit dans l'*Introduction* mise en tête de cette tragédie que la langue poétique de Voltaire est « incolore, pauvre, fausse, monotone », ce qui est tout à fait juste, mais n'y a-t-il pas quelque naïveté après cela à ajouter que « sans elle *Zaïre* serait un admirable drame? ». Disons simplement que cette pièce étant mal écrite, très mal écrite, il est étonnant qu'on en parle encore, et cela lorsque les dernières tragédies de Corneille, qui valent bien mieux, sont à peu près oubliées. Certaines épithètes qui n'ont rien de signifiant y reviennent avec une persistance obstinée : « terreur affreuse, couple affreux, la mort la plus affreuse, amertume affreuse (bis), ressouvenir affreux, sort affreux, refus affreux, affreuse prison, cachot affreux, moment affreux (bis), lumière affreuse ». Les substantifs *bonheur*, *malheur*, et les adjectifs *heureux, malheureux*, sont prodigués à tout bout de champ, ainsi que les mots *horreur*, *horrible*, *odieux*, *auguste*. Voltaire fait de ce dernier un emploi absolument comique : « une auguste main, des augustes lieux (bis), une auguste foi, une auguste famille, un auguste sang, un auguste choix ». Si l'on retranchait de cette pièce toutes les épithètes oiseuses ou niaises, de pur remplissage, qui ne sont là que pour combler les hémistiches ou « pour attraper la rime », comme disait Fénelon, je doute qu'il restât quelques centaines de vers debout. Un grand nombre ne marchent qu'appuyés sur deux adjectifs comme sur deux béquilles :

> De vos fers *glorieux* les *vénérables* marques.
> Du *malheureux* éclat d'un amour *passager*.
> Sous le *brillant* éclat d'un travail *précieux*.
> Du reste *infortuné* de cet *auguste* sang, etc., etc.

Quelques uns en ont jusqu'à trois, comme ceux-ci :

Digne et *charmant* objet de ma *constante* foi.
Ce *triste* et *dernier* fruit d'un *malheureux* amour.

Les annotateurs auraient mieux fait de signaler ces platitudes que de nous renvoyer cinq ou six fois d'une remarque à l'autre pour un emploi très ordinaire du relatif *dont*. Sans doute bon nombre de ces notes sont justes, mais il y en a aussi beaucoup qui sont inutiles et par trop *juvéniles*. Quant à l'*Introduction*, elle est largement développée et presque de tout point excellente : on y reconnait d'un bout à l'autre l'esprit et peut-être aussi la main d'un maître judicieux.

A. Delboulle.

---

428. — **Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon I**, 1809-1814, publiés par Auguste Boppe. (Extrait de l'Otatchbina, livres XIX et XX). Belgrade, imprimerie d'Etat, 1888. In-8, 124 p.

M. Boppe, dont on connait l'attachante étude sur Mériage [1], reproduit dans cette publication une série de pièces intéressantes tirées des archives du ministère des affaires étrangères [2]. En 1809 le vice-consul de Bukarest, Ledoulx, écrivit à Champagny, duc de Cadore, que Czerni Georges, chef des Serviens, envoyait au nom du Sénat et du peuple servien, un député chargé d'une lettre pour Napoléon. Ce député, Rado Wucsinics, partit, accompagné d'un jeune de langue, Tancoigne, qui se rendait à Paris par congé. La lettre à Napoléon portait que « le peuple servien, conjointement avec son chef Kara Georges Petrovics, avait décidé de confier sa destinée à la puissante protection du grand Napoléon » que « toutes ses fortereses étaient prêtes à recevoir des garnisons françaises » et que « les ennemis de la grande nation seraient les ennemis des Serviens. » Rado Wucsinics remit cette lettre au duc de Cadore à Vienne, au moment où la paix venait d'être conclue avec l'Autriche ; il y vit le baron Mériage, le Français de cette époque qui connaissait le mieux la péninsule des Balkans, puis revint à Belgrade. Mais en 1810 il rentrait en relations avec Mériage et demandait de nouveau la protection de Napoléon ; « la nation servienne supplie Sa Majesté Imp. et Roy. d'être la médiatrice de la paix auprès de la Porte Ottomane », ou « de lui accorder à temps un secours de 2,000 quintaux de poudre, de 4,000 quintaux de plomb, de 20 pièces de campagne et de 10,000 fusils avec leurs baïonnettes ». Rado Wucsinics vint même à Paris. Il adressa au duc de Cadore une longue note en dix-huit points (p. 56-60) ; il lui présenta un *Mémoire sur la Servie*

---

1. *La mission de l'adjudant-commandant Mériage à Widin*, 1806-1809 (Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, 15 avril 1886).

2. Volume « Turquie 1789-1828, Provinces slaves. I », mais M. Boppe a trouvé d'autres pièces dans les cartons consulaires de Bukarest et dans les fonds Autriche et Provinces Illyriennes. Quelques documents copiés aux Archives nationales lui ont été communiqués par M. Ivan Pavlovitch.

depuis sa décadence jusqu'à l'époque présente (p. 63-87) ; il s'entretint avec lui ; il lui écrivit lettre sur lettre. Mais le temps s'écoulait, la bourse de Rado Wucsinics s'épuisait : s'il était Servien, comme il dit, et savait se contenter de peu, il avait des besoins personnels ; il demanda des avances à plusieurs reprises et les obtint. Il n'avait pas quitté Paris au mois de janvier 1814 ; il est vrai qu'il avait en vain demandé la permission de partir pour Laybach et que l'Empereur lui avait ordonné de rester. Voilà ce que contient, en brève analyse, le nouveau travail de M. B. ; ce n'est qu'un article paru dans une revue serbe, l'*Otatchbina*, mais il renferme des documents curieux, notamment des lettres de Mériage qui séjourna jusqu'en 1811 à Laybach et de Czerni Georges, et on saura gré à M. Boppe — quoiqu'il n'ait pas donné une introduction à son recueil de textes — de nous faire connaître cet épisode, ignoré jusqu'ici, de l'histoire du premier Empire.

A. CHUQUET.

---

429. — **Les secrets des Bonaparte,** par Charles NAUROY. Paris, Bouillon, 1889. In-8, 370 p. 3 fr. 50.

On sait que M. Nauroy étudie avec une sorte de passion les dessous des familles princières. Il réunit en ce volume — et il aurait pu le dire dans une préface qui fait défaut — les articles de son *Curieux* sur l'histoire secrète de la famille Bonaparte. Il y a là nombre de détails sur les liaisons de Napoléon III, de Morny, de la reine Hortense, du roi Jérôme, voire du prince Napoléon et de la princesse Mathilde. M. N. se sert souvent des *Mémoires* de Viel-Castel, « annaliste peu scrupuleux et très vérace » (p. 297), mais il a fait lui-même de longues et patientes recherches dans les archives et à travers les documents imprimés. Nous signalerons surtout à nos lecteurs, parmi les articles solides et utiles à l'histoire, la correspondance d'un agent de police sur les débuts du second empire (p. 60-134) et les documents concernant la mort de Pichegru (p. 317-350 ; M. Nauroy n'est pas loin d'admettre l'assassinat).

A. C.

---

430. — Le colonel H. FREY. **Campagne dans le Haut-Sénégal et dans le Niger** (1885-1886), ouvrage accompagné de trois cartes. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1888, 1 vol. in-8. 7 fr. 50.

Ce volume contient un récit très attachant des deux expéditions que l'auteur a successivement dirigées, la première contre Samory, roi d'un des Etats situés sur la rive droite du Haut-Niger, la seconde contre Mahmadou Lamine, un de ces aventuriers musulmans qui savent exploiter à leur profit le mécontentement ou même la simple turbulence des populations qui les entourent, qu'elles soient noires ou blanches. Les faits qui ont motivé ces deux prises d'armes sont exposés avec beaucoup de netteté, et l'on ne saurait signaler avec plus de justesse les diffi-

cultés de toute sorte qu'ont à surmonter les commandants européens, avant de pouvoir mettre en ligne les troupes qui doivent combattre sous leurs ordres dans ces contrées lointaines. Mais, si le colonel Frey a fait ressortir avec raison les dangers que ses troupes ont eu à affronter et les privations auxquelles elles ont été exposées, il semble par trop pessimiste sur l'avenir des pays qu'il a parcourus. Il ne voit dans le Soudan qu'une horrible solitude tour à tour brûlée par le soleil ou inondée par des pluies diluviennes, incapable de pourvoir à la subsistance d'une population quelque peu dense et à jamais inhabitable pour des Européens. Aussi, sans méconnaître absolument l'utilité de la campagne qu'il a dirigée, estime-t-il que les résultats obtenus sont loin d'être en rapport avec les sacrifices d'hommes et d'argent que la France s'impose. Cette impression s'explique très bien par les conditions particulièrement défavorables dans lesquelles voyage un corps d'armée en pays ennemi, alors qu'il a à lutter à la fois contre les hommes et contre la nature, mais il est pour le moins vraisemblable que, dans des circonstances différentes, les appréciations de l'honorable colonel auraient pris un tour moins sombre. Avec de l'eau et du soleil, aucun sol n'est infécond, et lorsque ces populations noires protégées par nos armes pourront, sans crainte d'être constamment pillées, se livrer aux travaux de l'agriculture, il est certain que les plantes et les arbres, en couvrant le pays, lui donneront un tout autre aspect et lui assureront une salubrité telle que les Européens eux-mêmes pourront sans doute y résider. En admettant même que nous ne réussissions jamais à fixer une population blanche dans ces contrées, il est une autre raison qui nous oblige à nous montrer dans ces parages. L'islamisme conquiert avec une rapidité extrême l'intérieur du continent africain; il se crée là une puissance formidable qui, dans un avenir assez prochain, est susceptible de menacer les possessions européennes du littoral de l'Afrique. De nouveaux Almoravides peuvent surgir du Soudan et envahir en masses innombrables nos possessions du Sénégal et plus tard celles de l'Algérie; si éloigné que soit ce péril, il est nécessaire de le prévoir, et c'est pour cela que, malgré les dangers auxquels sont exposés nos héroïques soldats qui vont mourir sans gloire loin de leur patrie, il faut à tout prix que la France fasse flotter son drapeau sur les rives du Niger.

O. Houdas.

CHRONIQUE

FRANCE.— M. J. Parmentier, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers, vient de publier un *Dialogue sur l'éducation anglaise en France entre Francisque Bouillier Paschal Grousset et Pierre de Coubertin* (Leroux, in-8°, 20 p.). Au lieu d'écrire un compte-rendu, il expose sous forme de dialogue les idées de ces trois écrivains, et, pour rendre fidèlement leur pensée, leur « met à la bouche, autant que possible, des expressions et des phrases prises dans leurs ouvrages mêmes ».

ALLEMAGNE. — La collection des *Quellen und Forschungen* (Trübner, à Strasbourg), s'est augmentée récemment de plusieurs fascicules : LX. SERVAES, *Die Poetik Gottscheds und der Schweizer*; LXI. KŒNIG, *Der Vers in Shaksperes Dramen*; LXII. TEN BRINK, *Beovulf Untersuchungen*; LXIII. BÜLBRING, *Geschichte der Ablaute der starken Zeitwœrter innerhalb des Südenglischen*; LXIV. POGATSCHER, *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnworte im Altenglischen*; LXV. *Neue Fragmente des Gedichts van den vos Reinaerde und das Bruchstück van bere Wisselauwe*, p. p. E. MARTIN; LXVI. HAUFFEN, *Caspar Scheidt, der Lehrer Fischarts, Studien zur Geschichte der grobianischen Litteratur in Deutschland.*

— La maison Teubner, de Leipzig, annonce parmi ses publications prochaines une édition de l'*Odyssée*, d'Arthur LUDWICH ; une étude mythologique de W. ROSCHER, *Ueber Selene und Verwandtes*; le deuxième volume de l'*Ausführliches Lexikon der griech. u. rœm. Mythologie*; et, en dix fascicules, un *Florilegium graecum in usum primi gymnasiorum ordinis, collectum a philologis Afranis*.

— M. A. WELZHOFER, avait publié en 1886 le premier volume d'une Histoire de l'antiquité, « *Der alte Orient bis zum Untergang des assyrischen Reiches* ». A ce volume sur l'Orient succède un second volume, consacré à la Grèce : *Geschichte des griechischen Volkes bis zur Zeit Solons* ». (Gotha, Perthes. In-8°, v et 256 p. 4 mark). Nous en rendrons compte prochainement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 août 1889.

Par un décret en date du 25 juillet 1889, l'Académie est autorisée à accepter le legs que lui a fait M. Joseph Saintour, pour la fondation d'un prix annuel qui portera son nom.

M. Lecocq, professeur de dessin dans les écoles de la ville de Paris, adresse au président de l'Académie un pli cacheté qui sera conservé au secrétariat de l'Institut.

M. Viollet communique un fragment intitulé : *le Premier Roi par la grâce de Dieu.*

La formule *Dei gratia* ou *Dei mediante misericordia*, jointe au titre du roi, fut mise en usage pour la première fois sous le règne de Charlemagne. En l'adoptant, ce prince n'a certainement pas eu l'intention de rendre hommage au principe du droit divin, tel que l'entendent les modernes, c'est-à-dire au principe héréditaire. Tout au contraire, aux yeux des hommes de ce temps, le droit divin s'opposait à l'hérédité. « Aucun roi, dit un concile de Paris de 829, ne doit dire qu'il tient son royaume de ses ancêtres, mais il doit croire humblement qu'il le tient en vérité de Dieu. » Le roi élu était, pensait-on, redevable de son élection à Dieu, et ce choix divin était ce qui faisait la légitimité du pouvoir. Aussi voit-on Louis le Bègue, au IXe siècle, s'intituler (à peu près comme fit, mille ans plus tard, Napoléon III) : *Misericordia domini Dei nostri et electione populi rex constitutus.*

Cette formule aurait pu servir à justifier un régime absolu et despotique ; en fait, dit M. Viollet, les Carolingiens n'en firent pas cet usage. Leur gouvernement fut une monarchie tempérée par l'influence d'une puissante aristocratie, une sorte de monarchie constitutionnelle.

M. Bréal, terminant sa lecture sur *Deux prétendus cas d'analogie*, examine la formation du féminin dans les langues indo-européennes. M. Brugmann a soutenu une théorie selon laquelle la distinction entre le féminin et le masculin dans la déclinaison serait due à une simple méprise du langage : on aurait pris pour un suffixe propre à indiquer le sexe féminin, la désinence *â*, qui se trouvait simplement par hasard à la fin de plusieurs mots de signification féminine, tels que *mâmâ*, « mère », *gnâ*, « femme ». M. Bréal repousse cette hypothèse.

M. Bréal propose ensuite quelques étymologies latines :

Caelum, avant de signifier « le ciel », a dû avoir le sens de « voute » en architecture. On peut y voir un dérivé du verbe *caedere*, formé comme *velum* de *vehere*, *prelum* de *premere*, etc.

Rabies vient d'un verbe *rabere*, dont le sens précis n'a pas encore été bien déterminé. M. Bréal fait remarquer, d'une part, qu'un symptôme bien connu de la rage consiste en ce que les animaux atteints de cette maladie courrent et errent au hasard; d'autre part, que ce sens d'« errer, tournoyer » est précisément celui du grec ῥέμβω. Il est donc porté à rattacher *rabere* à ῥέμβω et à lui attribuer le même sens. — Tel est aussi le sens primitif du français *rêver*, qui signifiait, en ancien français, « vagabonder ». M. Bréal propose d'expliquer ce verbe par un substantif *raive*, qui viendrait d'un mot bas-latin *rabia* pour *rabies*.

Il y a en latin un adjectif *forda* ou *horda* qui signifie « une vache pleine ». On a voulu le tirer de *fero*. M. Bréal est plutôt disposé à y voir un doublet populaire de *gravida*.

M. Paul Meyer déclare qu'il ne peut accepter l'explication de M. Bréal, en ce qui concerne le français *rêver*. Le latin *rabia* n'aurait pu donner en français autre chose que *rage*, ni *rabiare* autre chose que *rager*.

Ouvrages présentés, par M. le marquis d'Hervey Saint-Denys : — 1° Terrien de Lacouperie, *the Djurtchen of Mandshuria, their names, language, and literature* (extrait du *Journal of the Royal Asiatic Society*); — 2° *la Tunique de perles, un serviteur méritant et Tang le kiaï-youen, trois nouvelles*, traduites pour la première fois du chinois par le marquis d'Hervey Saint-Denys.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 24 juillet 1889.

M. Saglio communique à la Société un fer à gaufrer, acquis par le Musée du Louvre; ce fer est aux armes du pape Innocent VIII, mort en 1492.

M. Courajod fait part de ses observations sur l'influence de l'art franco-flamand, surtout flamand, en Espagne, au xie siècle; il en conclut en citant de nombreux exemples à l'appui de sa thèse qu'il n'y a pas eu d'art espagnol proprement dit, mais un art flamand qui a pénétré dans ce pays.

M. Durrieu fait connaître qu'Alphonse d'Aragon a eu pour peintre, entre 1440 et 1442, le fils d'un célèbre miniaturiste français, Jacquemart d'Hesdin, qui a laissé un certain nombre d'œuvres indiscutables qui sont notamment dans des mss. de la Bibliothèque royale de Belgique (mss. 9002 et 9025) et dans un ms. de la Bibliothèque de Paris (les merveilles du monde, ms. fr. 2819).

M. Lefort pense que Dalmau, un artiste dont M. Courajod a prononcé le nom, pourrait bien être un Portugais.

M. le baron de Geymuller dit qu'il a été amené par ses études au même résultat que M. Courajod; il serait seulement disposé à voir une influence rhénane aux cloches à jour de la cathédrale de Burgos.

M. Courajod continue la série de ses observations sur l'internationalisme de l'Art de la Renaissance.

Le Secrétaire,
É. Babelon.

Séance du 31 juillet 1889.

M. Pol Nicard présente le dessin d'une mosaïque romaine trouvée en Suisse à Oberweningen par M. le pasteur Leenhard de Schofhordorf et représentant des animaux et des oiseaux; elle est signée *Abbilius fecit*

M. Letaille présente à la Société l'estampe d'une inscription bilingue latine et néopunique que M. Poulle, président de la Société archéologique de Constantine, vient de donner au Musée du Louvre. Cette inscription a été découverte à Aïn-Beida (Algérie).

M. Babelon fait une communication sur des monnaies de l'Afrique et de l'Espagne romaine. Ce sont des monnaies de Cirta, de Babba et des incertaines d'Espagne. Sur l'une de ces dernières, où l'on avait lu le nom d'une ville de Vagaxa, M. Babelon démontre que ce nom propre est un nom d'homme et que la prétendue ville de Vagaxa est à rejeter dans le domaine de la géographie légendaire.

M. Mowat présente le croquis d'une fibule en or conservée au Musée de Turin sur laquelle est gravée une inscription qui prouve que Constantin Ier a porté le titre de *Herculius Caesar*.

M. l'abbé Thédenat communique la restitution d'une inscription métrique trouvée à Apt (Vaucluse).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35-36 — 2-9 septembre — 1889

---

431. — **Das Præsens der indogermanischen Grundsprache in seiner Flexion und Stammbildung.** Ein Beitrag zur indogermanischen Formenlehre, von Otto HOFFMANN, Dr. phil. Gœttingen, Vandenhœck und Ruprecht, 1889. In-8, IV-146 pp. Prix : 3 mk. 60.

L'auteur de ce livre s'est proposé d'écrire une monograpnie assez claire pour être comprise d'un débutant quelque peu initié aux nouvelles méthodes linguistiques, assez complète pour qu'un spécialiste même pût la consulter avec fruit et y trouver rapidement tel détail qui lui aurait échappé. Il a relevé avec grand soin toutes les formes modales du présent et de l'imparfait dans les langues indo-européennes, et a donné pour chacune d'elles un paradigme de conjugaison proethnique, tel du moins qu'il est possible de le reconstituer dans l'état présent de la science. L'exécution de ce plan n'est exempte ni de lacunes ni de redites ; mais celles-ci étaient presque inévitables, étant donné le sujet; les autres paraissent procéder d'un souci parfois excessif de brièveté. La même préoccupation a empêché M. Hoffmann de citer ses sources [1], et lui a fait donner pêle-mêle pour grecques ou latines des formes sûres et des curiosités de provenance douteuse, qu'un élève sera tenté de confondre sans méfiance aucune [2]. Son ouvrage n'en est pas moins consciencieux et appelé à rendre des services, au double point de vue auquel il s'est placé. Ses vues personnelles sont de celles qui méritent l'examen. Je ne sais si elles rallieront tous les suffrages, si notamment il n'abuse pas de la chronologie linguistique lorsqu'il prétend prouver l'antériorité de la conjugaison en *-ô* sur la conjugaison en *-mi*, et s'il a

1. C'est peut-être un tort pour une monographie, que l'on consulte surtout en vue d'être renseigné sur tous les travaux antérieurs. En ce qui me concerne, j'ai trouvé avec plaisir chez M. H. ma théorie du subjonctif latin (p. 11), que je ne me souviens pas d'avoir rencontrée dans aucun autre ouvrage allemand, et mon hypothèse sur l'origine de la forme φερέμεσθα (p. 27).

2. Il faudrait dire, par exemple, que *tremonti* (p. 9) ne se lit dans Festus qu'à la faveur d'une correction plus ou moins vraisemblable, et que le lexique d'Hésychius ne donne pas l'ἔκαθα (p. 89), mais γεκαθά glosé par ἑκοῦσα.

pu mettre hors de doute l'origine aoristique de cette dernière flexion. En tout cas, la vṛddhi caractéristique nous interdit provisoirement de tenir *áraik* — et non point *âraik* (p. 129) [1] — pour un aoriste radical, et l'équation sk. *ásîs* = lat. *erâs* = i.-e. * *eesas* (pp. 68 et 131) ne laisse pas de déconcerter la phonétique. Mais c'est déjà beaucoup d'avoir posé ces délicats problèmes et su faire entrevoir l'unité primordiale du système du présent indo-européen sous les bigarrures qui l'altèrent et la dissimulent.

M. H., qui se propose, nous dit-il, de reprendre certaines parties de son œuvre pour les développer davantage (p. 80), trouvera peut-être profit à tenir compte de quelques-unes des observations que je vais lui soumettre. — Je vois admise (p. 6), concurremment avec la désinence moyenne **-sai*, une autre désinence de 2e personne du singulier moyen **-sei*, qui revient encore p. 65, sans la moindre tentative pour éclaircir ce singulier doublet. Je sais bien que la désinence slave *-si* est embarrassante, mais est-ce se tirer d'un embarras que le reporter à la période proethnique? — Jusqu'à plus ample informé on doit récuser également une 3e personne du singulier moyen * *bhérei*, imaginée concurremment avec * *bhéretai* pour expliquer la forme grecque (active) φέρει. L'auteur s'appuie sur le type sanscrit *îçê* « il règne », c'est-à-dire sur les rares cas védiques et avestiques où la 3e personne du singulier moyen est identique à la première (p. 6). Mais cette identité était de règle absolue au parfait, et j'avoue qu'il me paraîtrait au moins aussi naturel de voir dans cette singularité une influence analogique de la flexion du parfait, la même qui a sporadiquement étendu au présent la finale du pluriel en *-ré* étrangère à ce temps [2]. — Il semble qu'il y ait accord tacite entre tous les auteurs qui admettent lat. *legit* = * *legeti* et lat. *ferunt* = * *feronti*, pour poser cette égalité en axiome, sans s'inquiéter de nous renseigner sur la chute de l'*i* final (p. 7). Pour moi, tant qu'on admettra lat. *ante* = gr. ἀντί = sk. *ánti*, et similaires, je continuerai à enseigner que l'*i* final latin devient *e*, et que *legit* = (ἔ)λεγε(τ), *ferunt* = (ἔ)φερον(τ), ont la désinence secondaire, ou — ce qui revient au même — sont des formes d'imparfait sans augment. — L'identité des deux formes φέρετον au duel n'est pas expliquée (p. 8) : elle procède de la quasi-identité des deux désinences de duel du présent que l'indo-européen avait léguées à la langue grecque [3]. — On ne voit pas comment le latin *-mus* peut phonétiquement remonter à *-môs* (p. 8). — Les deux désinences *-thana* et *-tana*, particulières au sanscrit, ne sont pas relevées (pp. 8 et 13). — On a peine à croire (p. 17) que l'*m*-voyelle ait été en sanscrit traité à la fin des mots d'autre manière que ne l'a été l'*n*-voyelle, dont

1. Le texte pada a partout la brève.

2. M. H. ne revendique point ce *-ré* pour le présent indo-européen, et pourtant il aurait tout autant de droit à y figurer, puisque l'*r* médiopassif se retrouve en celto-latin.

3. Cf. déjà mon *Analogie* (1883), p. 344.

la résonnance est identique, d'autant que, dans le corps des mots, tous deux deviennent incontestablement *a* : les deux types concordants *pádam* et *ásam* [1] n'imposent nullement cette conclusion. — Quelle que puisse être l'origine de l'*r* de la 3e personne du pluriel en sanscrit, c'est *bhárêyur*, et non *bhárêyus* (p. 19), qu'il faut écrire, et de même partout [2]. — L'infinitif indo-européen * *bhéren* (p. 24) est sans doute un lapsus pour * *bhérem* = sk. *bháram*, et, si le sk. *jîrásé* (ibid.) autorise la restitution de * *bhéresai*, il est bien clair que le lat. *vîvere* n'est pas moins catégorique en faveur de * *bhéresi*. Je rappelle, à propos d'infinitifs, que la doctrine de Schleicher sur *feriminî* (p. 35) n'est plus la seule qui fasse loi, et que M. Wackernagel et moi nous l'avons en même temps, partiellement au moins, rapporté à φερέμεναι. — Si l'explication de la p. 36 vaut pour φέρεσθαι, il est clair que le σ de φέρεσθον (p. 27) procède de l'analogie; mais ce σ épenthétique me paraît avoir en grec des racines multiples et plus profondes, que montrera, en attendant mieux, l'équation ci-après. — La désinence d'imparfait sanscrit *-thâs* (p. 30) est d'origine aoristique : cf. sk. *ájñâsthâs* = ἐγνώσθης, où l'on voit aussi que l'épenthèse grecque qui précède la désinence est en fait un indice d'aoriste sigmatique. — On voudrait se rendre un compte plus précis de l'avantage de la restitution * *pibhéti* pour sk. *píbati* (p. 48) et *gmskhó-* pour gr. βάσκω (p. 56) : à quoi bon ce luxe d'aspirées? — M. H. enseigne que lat. *sîm* peut être contracté de *siêm* (p. 71). Je ne vois pas comment : *siêm* se lit encore dans Plaute, et son contemporain *faciêm* (accusatif de 5e déclinaison) n'est jamais devenu * *facîm*. — Il faudrait faire un choix entre * *-tôd* (p. 22) et * *-tôt* (p. 74) en tant que désinence indo-européenne d'impératif. — Enfin j'ai relevé (p. 100) une expression malheureuse, évidemment échappée à la plume de M. Hoffmann, qui sait fort bien que le sujet parlant n'a pas conscience des changements qui se produisent dans la langue, et à plus forte raison ne peut prévoir ceux qui s'y produiront dans l'avenir : « Δίδοσαι geht auf älteres * δίδοαι zurück; das *s* der endung wurde wohl deshalb nachträglich wieder eingefügt, *weil man eine contraktion von* δίδοαι *vermeiden wollte.* » Je n'insiste pas : qui de nous n'a à se reprocher d'avoir, au moins une fois en sa vie, écrit une énormité pareille [3]?

V. HENRY.

---

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, I, p. 198 anm.
2. Cf. *Mém. Soc. Ling.*, VI, pp. 202 et 373.
3. Une dernière critique qui n'enlève rien au mérite de l'œuvre : pourquoi M. H. a-t-il inventé une nouvelle transcription de gutturale? Nous avions déjà le *k*1 et le *k*2, que certains intervertissent; nous avions le *q* et le *k*, symboles suffisamment adéquats : si maintenant d'autres se mettent à écrire *k* pour *q* et *c* pour *k*, ce sera à désespérer de jamais plus s'y reconnaître.

432. — **Quaestiones Sapphicae,** scripsit Ioannes LUNAK. Accedit corollarium criticum atque exegeticum ad Ovidianam Sapphus epistulam. Kazaniæ, typis Universitatis Cæsareæ litterarum Kazaniensis, 1888, VIII-115 p., gr. in-8.

Ceux qui ont écrit sur Sappho dans ces derniers temps ont essayé d'infirmer l'un après l'autre tous les témoignages antiques qui la concernent. M. Lunák réagit contre cette tendance hypercritique; il est résolument conservateur, mait il l'est avec intelligence et son livre abonde en hypothèses ingénieuses qui le recommandent à l'attention.

Pour point de départ, il a pris la XV[e] Héroïde d'Ovide, la lettre de Sappho à Phaon. Souvent contestée, notamment par Lachmann et L. Müller, l'authenticité de ce petit poème paraît avoir été définitivement établie par M. de Vries (*Epistula Sapphus ad Phaonem*, Leyde, 1885). M. L., sans reprendre la démonstration du savant hollandais, s'est demandé quelles avaient été les sources d'Ovide ; contrairement à M. Birt, qui a songé aux Αἴτια de Callimaque, et d'accord avec Heinsius et Welcker, il a montré que la source principale du poète latin étaient les œuvres mêmes de Sappho. A cet effet, il a institué de nombreuses comparaisons, dont plusieurs, comme il arrive souvent en pareille matière, ne prouvent rien, mais dont quelques-unes sont concluantes. Ainsi l'on ne peut contester l'analogie des passages suivants : *Vati consule diva tuae*, σὺ δ'αὔτα σύμμαχος ἔσσο; *Sappho desertos cantat amores Hactenus, ut media cetera nocte silent*, μέσαι δὲ νύκτες παρὰ δ'ἔρχεται ὤρα, ἔγω δὲ μόνα κατεύδω. M. L. va plus loin encore : il croit qu'Ovide a eu sous les yeux une sorte de lettre en vers de Sappho à Phaon dont les fragments 22, 21 et 23 de l'édition de Bergk seraient les restes. A l'appui de son opinion, il cite les mss. des *Héroïdes* où on lit : *Ab Ovidio a graeca lingua in latinam versa*. L'argument est bien faible et je crois que M. L. n'a pas démontré non plus que la XV[e] Héroïde soit la première qu'Ovide ait composée. Mais il a été plus heureux en signalant, dans ce poème, plusieurs imitations d'épigrammes de l'*Anthologie*.

A côté de ces œuvres poétiques, Ovide a consulté une biographie ancienne de Sappho, source commune du passage célèbre de Maxime de Tyr et de la notice conservée par Suidas. Ici encore, l'auteur a raison, mais ses arguments ne sont pas tous également valables. M. L. rapporte à cette biographie ce qui, dans Ovide, concerne la petite taille et le teint brun de Sappho, ainsi que les accusations infamantes dont elle fut l'objet. Je ne vois pas pourquoi Sappho n'aurait pas dit d'elle-même qu'elle était μικρὰ καὶ μέλαινα (Maxime de Tyr)[1]. Quant aux accusations que mentionne la Sappho d'Ovide, M. L. a justement fait observer qu'il y a beaucoup d'analogie entre les vers :

Atque aliae centum quas non sine crimine amavi...
Lesbides, infamem quae me fecistis amatae...

---

1. Cf. Sittl, *Gesch. der Griech. Litteratur*, t. I, p. 327.

et le témoignage de Suidas : ἑταῖραι... πρὸς ἃς καὶ διαβολὴν ἔσχεν αἰσχρᾶς φιλίας. A en croire M. L., l'origine des bruits calomnieux répandus sur Sappho serait l'équivoque que présente le mot ἑταῖρα en grec. Cela ne me paraît pas admissible; les poèmes de Sappho (*quid enim lascivius illa*, dit ailleurs Ovide) ont bien dû y être pour quelque chose. Ces poèmes, comme certains dialogues de Platon, prêtaient à des interprétations diverses et la dispute qu'ils ont soulevée n'est pas justiciable de la critique philologique. M. L. a bien fait de ne pas s'y arrêter : on ne convainc pas ceux qui pensent que l'amour exalté soit condamné à déchoir, pas plus qu'on ne réduit au silence les partisans de l'opinion contraire. Le sage Barthélemy, dans son *Anacharsis*, a déjà présenté là-dessus des réflexions excellentes, auxquelles il convient de se tenir.

M. L. nie, et je crois avec raison, qu'Ovide ait cherché des informations auprès des poètes de la Comédie attique. C'est du reste à ces auteurs, et non à quelque biographe alexandrin, qu'il fait remonter l'invention de la seconde Sappho, celle qui se rendit célèbre par le saut de Leucade. Un passage d'une ode de Sappho aurait donné naissance à cette légende, que Strabon trouvait indiquée pour la première fois chez le poète Ménandre. Visconti a déjà insisté sur ce point (*Icon. grecque*, t. I, p. 71), dans une intéressante dissertation qui a échappé à M. Lu*n*ák.

Dans la seconde partie de son travail, l'auteur essaye de restituer la biographie de Sappho à l'aide des sources dont il a démontré la valeur. D'abord, il n'admet pas que Phaon soit un personnage fictif, ni que Sappho l'ait suivi en Sicile. Il rejette l'opinion de Kock, d'après lequel Phaon et Sappho ne seraient que les acteurs mythiques d'un drame solaire et lunaire. Pour lui, Φάων est un surnom signifiant « le paon » (τάων), que Sappho aurait donné à son amant; le nom de Sappho elle-même se rapporterait à sa voix aigue et plaintive (σαφής). Ces deux hypothèses me paraissent aussi peu heureuses que les opinions combattues par M. L.; pourquoi Phaon et Sappho ne seraient-ils pas tout simplement des noms propres signifiant *clarus* et *clara?* Il faudrait en finir une bonne fois avec cette manie d'expliquer les noms par les biographies, car les noms les mieux attestés par l'histoire, celui de Périclès par exemple, ne résisteraient pas à ce procédé d'analyse. M. L. suppose que Phaon revint plus tard à Lesbos et offrit sa main à Sappho, mais que la vieille poétesse refusa : οὐ γὰρ τλάσομ' ἔγω ξυνοίκην νέῳ γ' ἔσσα γεραιτέρα. Cela est seulement ingénieux; en revanche, M. L. me paraît dans le vrai lorsqu'il réfute l'opinion courante que le nom du mari de Sappho, *Cercolas d'Andros*, serait une invention doublement obscène des comiques (Κερκόλας *a* κέρκος, *scilicet penifer virilis)*. M. L. n'a pas tort de dire à ce propos : *Recentiores homines docti ipsis antiquis in obscenitatibus inveniendis palmam praeripiunt*. Pour M. L., Κερκόλας est identique à Κρεκόλας, nom qui peut être rapproché de celui de *Terpandre* (τέρπειν, ἄνδρας) et où l'on retrouve le verbe κρέκειν; il signi-

fierait ὁ κρέκων τῷ λαῷ, *citharista*. Cette explication n'est qu'une hypothèse, mais il est certain qu'un nom comme Κρεκόλας, formé sur le modèle de Μενέλαος, Πειθόλαος etc., n'a rien d'inadmissible. Comme il y a, d'autre part, quelque difficulté à admettre qu'un Ionien d'Andros ait épousé une Lesbienne, M. L. a très heureusement songé à lire *Antandros* (en Troade) au lieu d'*Andros* dans le texte de Suidas; il a rappelé que le père de Sappho, *Scamandronyme*, était probablement originaire du même pays.

A l'encontre de Mure, qui faisait de Cleis la fille de Sappho et de Phaon, M. L. pense qu'elle devait être la fille légitime de Sappho et de Cercolas, mort avant que Sappho n'eût connu Phaon, sans quoi l'héroïne d'Ovide n'écrirait pas à son amant : *Nil de te mecum est.* Le nom de *Cydno*, une amie de Sappho qui n'a été mentionnée que par Ovide, paraît corrompu à M. L.; il lit *Cydro* et retrouve le même nom dans le fragment 71 de Bergk; quelques mss. d'Ovide portent en effet *Cydro.*

Dans l'appendice critique sur la XVe Héroïde, M. L. a fait une correction vraisemblable en substituant le nom d'Alecto à celui d'Erichtho (v. 139); *Alecto* avec la glose *Erinys* aurait donné par contamination *Ericto.* Les autres observations critiques sont moins importantes.

Il y aurait beaucoup de réserves à faire sur la latinité de M. L., où l'emploi du subjonctif notamment est souvent fort incorrect; mais il faut le remercier de n'avoir pas écrit en russe une thèse que les philologues occidentaux auront profit à lire. Travaillant à Kazan, M. Luńák se plaint, comme Ovide à Tomes, de manquer de livres et d'être obligé de recourir à de vieilles notes. Le meilleur compliment à lui faire, c'est avouer qu'on ne s'en douterait pas.

Salomon REINACH.

---

433. — Paul MONCEAUX. **Apulée.** Roman et Magie. Paris, Quantin, sans date. 1 vol. in-12, 327 p.

Ce n'est pas ici le lieu de louer l'incontestable talent d'exposition et de style que déploie l'auteur de cet ouvrage destiné au grand public. On regrettera qu'il ne l'ait point fait précéder d'une biographie, dont il donne du reste à la fin, p. 319-27, les points acquis et les seules dates certaines. On regrettera également que, se bornant à l'Apologie, aux Florides et aux Métamorphoses, il n'ait pas donné une idée complète de la fécondité de l'écrivain. Le chapitre sur le style, p. 204 sq., en l'absence de toute citation latine et de l'étude directe du texte, reste nécessairement très approximatif. — P. 107, on n'admettra pas cette singulière assertion que c'est en Ionie « que fut inventé le conte ». — P. 306, dans une satire qui paraît dirigée contre une femme chrétienne, M. Monceaux trahit la pensée de son auteur : « Elle était initiée à une religion sacrilège : elle croyait à un dieu unique. » Apulée dit simple-

ment, *Métamorph.* 9, 14, que cette femme foulait aux pieds les divinités « *sacrilega præsumptione dei quem prædicaret unicum* » c'est-à-dire par une croyance sacrilège en un dieu qu'elle déclarait unique. Apulée n'attaque pas l'unité de Dieu, mais la prétention des chrétiens (s'il s'agit d'eux ici) à ce que leur Dieu fût le Dieu unique — ce qui n'est pas la même chose.

A. CARTAULT.

---

434. — **Notice biographique sur Malet de Graville,** amiral de France (144?-1556), par P.-M. PERRET. Paris, Picard, 1889. Un vol. in-8, 270 p.

La figure de Graville était restée jusqu'ici complètement dans l'ombre. A peine connaissait-on quelques-unes des circonstances principales de sa vie. M. Perret a pensé que le rôle de ce personnage qui fut activement mêlé à la plupart des guerres de la fin du xve siècle et qui par son crédit dans les conseils royaux exerça sur la politique du temps une notable influence, valait la peine d'être étudiée de près. La lecture de son livre prouve qu'il ne s'est point trompé et que le sujet pouvait être traité avec fruit. Il a reconstitué, avec succès, au prix de minutieuses recherches, la carrière militaire et administrative de l'amiral. Tout au plus pourrait-on lui reprocher d'avoir donné à son étude un développement peut-être hors de proportion avec l'intérêt du sujet et d'avoir attribué, en certaines circonstances, à son personnage une importance excessive que son rôle ne justifie point. C'est souvent l'écueil des monographies de ce genre de grossir les faits d'ordre secondaire et de les placer sur un même plan avec des événements beaucoup plus considérables [1].

On souhaiterait en revanche que ce qu'on peut appeler le côté administratif de la carrière de Graville fût davantage mis en relief, que, par exemple, ses tendances et ses actes, en tant que lieutenant-général du roi en Normandie, fussent étudiés avec plus de développement. Il y avait là matière à un intéressant tableau d'une grande province sous Charles VIII, qui n'a guère été qu'esquissé. Le chapitre IV qui traite du rôle de Graville, depuis sa nomination à la charge d'amiral (janvier 1487) jusqu'au traité de Laval et au mariage de Charles VIII avec Anne de Bretagne (décembre 1491) qui en fut la conséquence, nous montre le conseiller de Charles VIII, au moment de sa pleine activité et de son influence la plus étendue. C'est assurément, en tenant compte de la remarque qui vient d'être faite, le meilleur et le plus solide de l'ouvrage. Le chapitre suivant renferme avec d'excellents détails des

---

1. Les discussions ou les citations de témoignages, qui encombrent inutilement le texte, eussent gagné, pour la clarté de la rédaction à être rejetées en note, par exemple dans les pages relatives au procès du duc de Nemours (p. 32-50), dans le récit des opérations militaires en Bretagne (p. 112-118), etc. Le texte est trop souvent coupé par des documents transcrits in-extenso, dont il aurait suffi, en plus d'un cas, de donner la substance.

appréciations plus contestables. M. P. y dit (p. 166) qu'en 1494 « Graville fit la plus intelligente des aumônes; il aida le docteur brabançon Jean Standonck à restaurer les études du collège de Montaigu qui devint bientôt le rival de Sainte-Barbe » et plus loin (p. 210), dans la conclusion, il revient avec éloges sur les libéralités de Graville à l'égard de cet établissement. Apparemment, M. P. ne se rend pas exactement compte de ce qu'a été le collège de Montaigu. Qu'il en lise attentivement les statuts, qu'il recherche les jugements qu'ont porté sur Standonck et son œuvre la plupart des contemporains célèbres, ceux particulièrement qui y ont fait leurs études; il y a tout lieu de croire que son opinion si favorable se trouvera ébranlée et que ce *collège de pouillerie*, comme l'appelle Rabelais, lui apparaîtra sous un autre jour. « Trois sentiments, selon M. Perret, ont dominé toute la vie de Graville, et marqué son caractère; une fervente piété, une équité qui s'alliait à un désintéressement bien rare à son époque. » Il semble qu'il n'y ait guère à tenir compte dans une étude historique de ce genre de la première de ces qualités. Quant aux deux autres, il faut, après la lecture de son travail, les accorder pleinement à son personnage, tout en remarquant que le rôle de Graville, au moment de la disgrâce de Gyé dont il fut le successeur, a été quelque peu équivoque. En somme, ces quelques observations mises à part, cette biographie exacte et consciencieuse de l'amiral peut être considérée comme un bon et définitif travail.

A. Lefranc.

---

435. — **Le ministre Antoine de Chandieu** d'après son journal autographe inédit 1534-1591, par Aug. Bernus, pasteur de l'église de Bale. Paris, 1889, grand in-8 de 132 p.

M. Bernus a eu communication d'un *Journal* de la main de Chandieu, commencé en 1563, et poursuivi jusqu'à sa dernière maladie, c'est-à-dire pendant près de trente ans, où le théologien calviniste a inscrit brièvement au jour le jour, pour son usage personnel et en latin, les principaux événements, et quelquefois les détails de sa vie, joignant d'ordinaire « à ces courtes notes de touchantes prières, qui, mieux que tout autre chose, nous permettent de lire dans son cœur et nous révèlent les sentiments intimes et la noble nature de cet homme de Dieu. » M. Bernus espère publier plus tard ce journal en entier, avec tout ce qu'il aura pu recueillir de la correspondance de Chandieu. En attendant, à la lumière des documents déjà réunis entre ses mains, il a vu, dit-il, se dresser devant lui une figure si sympathique et si belle, qu'il a voulu la faire mieux connaître en publiant une notice ainsi divisée : I *Enfance et jeunesse* (1534-1556), II le *pasteur de Paris* (1557-1563), III *Chandieu en Beaujolais et en exil* 1563-1572, IV *Après la Saint-Barthélemy et au pays de Vaud* 1572-1583, V *Les dernières années* 1587-1591. La notice est faite avec soin et talent. On y trouve

beaucoup d'indications nouvelles, en dehors même de la biographie de Chandieu [1], et de notables rectifications [2]. Elle est ornée de nombreux extraits du *Journal* et se termine par ces lignes que Daniel, un des fils du ministre, avait inscrites à la suite dudit journal : « Le 23 février 1591, à onze heures, mon père s'est endormi paisiblement au Seigneur, au grand détriment de toute l'Eglise et de notre famille, après avoir souffert l'espace de trois semaines d'une inflammation de poumons. O Père très clément, qui as accompagné de ta bonté et faveur merveilleuse cet excellent serviteur, tien, pendant qu'il a été sur la terre, regarde de la même manière, dans sa profonde douleur, cette famille, qui est à toi; fais que nous, ses enfants, nous marchions dans ses traces et que nous devenions héritiers de la piété, de la foi et de la droiture paternelles; daigne consoler par ton Saint-Esprit notre mère et nous... »

T. de L.

---

436. — **La Société française** au XVII[e] siècle, par Thomas Frederick Crane, professeur de langue française « in Cornell University. » New York and London, ap. G. P. Putnam's sons, 1889.

Ce petit livre mériterait de devenir classique ailleurs qu'en Amérique. C'est un recueil excellent que les jeunes étudiants de tous les pays feront bien d'avoir entre les mains, s'ils veulent connaître exactement l'Hôtel de Rambouillet, et l'histoire, je ne dirai pas de la Société à cette époque, ce qui serait peut-être un peu vague, mais de la conversation française dans la première moitié du XVII[e] siècle. Il est composé de quatre parties divisées en plusieurs chapitres : 1° l'hôtel de Rambouillet; 2° M[lle] de Scudéry et les femmes savantes; 3° les précieuses; 4° les règles de la civilité. C'est surtout dans les auteurs du temps que M. Crane a choisi ses témoignages : Tallemant des Réaux, l'anecdotier par excellence, M[lle] de Scudéry qui a pris la peine de « se décrire » elle-même, en beau, bien entendu, dans *Le Grand Cyrus*, M[lle] de Montpensier qui dans son *Histoire de la Princesse de Paphlagonie* désigne M[me] de Rambouillet sous le nom de la « déesse d'Athènes », Voiture dont les lettres brillent encore de je ne sais quel papillotage enfantin, Ch. Sorel, l'auteur de *La vraie Histoire de Francion*, Nicolas Faret, dont Saint-Amant et Boileau ont fait bien à tort, dit-on, rimer le nom avec *cabaret*, vu que c'était le plus sobre des hommes, tels sont les écrivains

---

1. Je citerai surtout (p. 77-79) ce qui regarde Jean de Serres, « frère cadet du célèbre patriarche des agronomes français », curé de Jussy, déposé par le Conseil de Genève et emprisonné, puis directeur du collège de Lausanne et régent de la première classe.

2. Signalons les erreurs, très justement relevées, de Palma Cayet (p. 23), de Péréfixe (p. 166), de Berger de Xivrey datant mal plusieurs lettres du roi Henri IV (pp. 110, 111, 115), de Chorier et de Teyssier (p. 117), etc. Je ne vois absolument rien à reprocher à M. B., car ce n'est rien que le changement du nom de Coras, en celui de Corras (p. 5) et à l'*index des noms propres* (p. 130).

auxquels il a emprunté maint chapitre intéressant. Un des plus curieux est extrait d'un ouvrage devenu très rare, écrit par l'abbé de Pure, et intitulé « *la Pretieuse ou le mystère de la Ruelle* ». La précieuse y est définie « un extrait de l'esprit, un précis de la raison. » C'est pourquoi, ajoute le galant abbé « elle n'est plus la fille de son père ni de sa mère », ni non plus « un ouvrage de la nature sensible et matérielle; les termes sont trop grossiers pour exprimer une chose si spirituelle ». Au XVIe siècle certains de nos conteurs avaient épaissi la langue française : les Précieuses voulurent trop la subtiliser, et en quelque sorte la *sublimer*. En haine de ce qui était ou simple ou vulgaire, elles s'étaient fait un jargon raffiné où « il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part ». C'est La Bruyère qui a dit cela ; j'aurai voulu que M. Crane citât ce passage dans son charmant volume, et aussi comme contraste, un extrait de l'oraison funèbre de Mme de Montausier par Fléchier, l'éloge de celle que l'on révérait « sous le nom de l'incomparable Arthénice ». Je sais bien que Mme de Rambouillet et sa fille n'usaient point de ce langage d'une bizarrerie quintessenciée dont Somaize nous a donné quelques beaux échantillons : il n'en est pas moins vrai qu'elles ont eu pour héritières ces Précieuses façonnières et comédiennes que Molière devait enterrer sous le ridicule.

L'introduction à cet ouvrage, écrite en anglais, est très nette, très précise, et ne dit absolument que ce qu'il faut. On voit que M. Crane connaît bien son XVIIe siècle, et particulièrement cette maladie d'esprit et de l'esprit que notre grand comique a raillée si malicieusement dans *Les Précieuses* et *Les Femmes savantes*. Il a raison d'espérer que la lecture de son livre servira à faire mieux apprécier ces deux immortelles comédies. Des notes instructives sur les nombreux personnages qui figurent dans le texte, et sur la langue parlée à cette époque, terminent ce volume fait avec conscience et imprimé avec beaucoup de soin.

A. Delboulle.

---

437. — V. Canet, professeur aux Facultés catholiques de Lille. **Histoire de France depuis ses origines jusqu'au XVIIe siècle.** 1 vol. in-4 de 496 pages. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1889.

La lecture de ce gros ouvrage nous a causé une pénible surprise. Jamais nous n'eussions pensé qu'un professeur aux Facultés catholiques pût être aussi peu au courant de la science. Sans doute, dans ces ouvrages de vulgarisation, destinés à la jeunesse, l'on doit s'interdire toute discussion technique; mais encore ne faut-il pas répéter de vieilles erreurs qui traînaient dans les précis d'il y a quarante ans et en ajouter d'autres, de son propre cru. Pour les Gaulois, M. Canet en est encore à la vieille division d'Amédée Thierry ; il nous parle des invasions successives des Gaëls et des Kymris. Dans son chapitre sur les origines du

christianisme, il dit sous aucune hésitation : « Hérode passa plusieurs années de son exil à Lyon avant d'aller mourir en Espagne, et Pilate, relégué en Gaule, mourut à Vienne en 40 ». Toutes les anciennes légendes sur Clovis, réfutées par Junghans, sont reproduites. Le récit du mariage de Clovis et de Clotilde est emprunté à Frédégaire; on nous raconte le miracle de la sainte ampoule; on nous parle encore, en dépit de M. Julien Havet, de la lettre du pape Anastase au roi des Francs. L'auteur pourtant a entendu parler d'une controverse au sujet du champ de bataille où Clovis a vaincu les Allamans et il écrit cette bien singulière phrase : « Les Francs et les Gallo-Romains rencontrèrent les Allamans dans un lieu appelé Tolbiac, non loin de Strasbourg, disent quelques-uns, plus vraisemblablement à côté de Cologne (p. 80). » Admirez aussi la manière dont M. C. parle, dans un chapitre spécial, de l'état des terres et des personnes sous les Mérovingiens. Nous lisons p. 122 : « Il y eut après la conquête trois espèces de terre : les alleux, domaine propre du guerrier, qu'il tenait de la conquête, et qui ne devait rien à personne; le bénéfice, récompense accordée par le roi à ceux qui l'avaient fidèlement servi, et qui, propriétaires pour un temps ou pour leur vie, ne tardèrent pas à pouvoir transmettre ce prix de leur valeur; les terres tributaires que les vaincus avaient conservées et pour lesquelles ils payaient une redevance annuelle. L'état des personnes correspondait à celui des terres. Les alleux étaient possédés par les hommes libres, les bénéfices par les leudes. Le lite était l'ancien propriétaire, maître de son sol, ou le fermier qui le travaillait. » La période des Carolingiens et celle des Capétiens n'est pas mieux traitée. M. C. croit encore qu'Anastase le bibliothécaire est l'auteur du *Liber pontificalis* (p. 138 et 139); il écrit, p. 145 : « Les comtés sous Charlemagne étaient subdivisés en vicomtés »; p. 174 : « A l'avènement de Hugues Capet ses domaines comprenaient l'Ile de France, avec l'Anjou, le Maine et la Touraine »; p. 177 : « Robert épousa Constance, fille du comte de Toulouse Guillaume III »; p. 201 : « Philippe-Auguste cita Jean-sans-Terre devant la cour des pairs qui se composait des ducs de Normandie, d'Aquitaine et de Bourgogne, etc. ». M. C. ne semble pas se douter que Jean est lui-même duc de Normandie et d'Aquitaine. Plus loin, p. 229, nous trouvons : « Les *Etablissements* de saint Louis, ensemble de lois destinées à ses domaines... Ses *Etablissements* se composent de lois romaines et de lois ecclésiastiques, mais là où les dispositions païennes sont conservées, elles sont pénétrées de l'esprit chrétien. » (Cette dernière phrase est un petit chef d'œuvre). Nous lisons encore, p. 239 : « Sylvestre II avait fait entendre à la chrétienté les plaintes de Jérusalem ». Depuis bien longtemps, ce document est reconnu comme apocryphe. P. 294, à propos de l'élection de Philippe V comme roi, l'auteur parle de la loi salique : il est prouvé aujourd'hui que la loi salique n'a pas été invoquée en cette circonstance. P. 410, M. Canet nous montre Charles VIII en Italie et dit :

« Ludovic Sforza obtint par ses avances pécuniaires que l'entreprise serait continuée. » Nous lui recommandons à ce sujet la lecture du dernier volume de M. Delaborde.

Le livre est conçu dans un esprit, je ne dirai pas catholique, mais ultramontain. L'idée qui s'en dégage est la suivante : « Tant que la France a été unie à la papauté, elle a été prospère. Quand elle s'est détachée d'elle, les malheurs sont venus ». Cette philosophie de l'histoire, exposée dans la préface, est quelque peu étroite. Cette même préface nous a appris d'autres choses singulières, par exemple que Louis XIV était un précurseur de la Révolution. Nous y avons aussi lu cette phrase que nous n'avons pas très bien saisie : « La guerre de Trente ans a produit les traités de Westphalie qui ont détruit l'état politique et religieux de l'Europe. La déclaration de 1682 accomplira, au point de vue religieux, et malgré la rétraction de Louis XIV, ce que les traités de 1648 ont produit pour la situation respective des Etats. »

Tout ce que nous pouvons louer dans ce livre, ce sont les illustrations. L'éditeur a compris ce que, pour les enfants, de bonnes gravures ajoutent à l'intelligence du texte. Pourtant encore ici nous devons faire des restrictions. On n'a pas toujours pris soin de nous avertir de quelle époque datent les modèles. On nous représente par exemple la statue de Charlemagne élevée sur le parvis de Notre-Dame, sans nous prévenir qu'elle est moderne et que l'image du glorieux empereur est toute de convention.

Ch. Pfister.

---

438. — **Deutsche National-Literatur,** historisch-kritische Ausgabe, hrsg. von Joseph Kürschner. Berlin und Stuttgart, Spemann. (vols. 100-124). Prix du volume broché : 2 mark 50.

Les volumes de la collection Kürschner (cp. *Revue*, n° 27, p. 18) se suivent toujours avec la même régularité, la même promptitude.

Nous ne ferons qu'annoncer brièvement les tomes nouveaux de Lessing que M. R. Boxberger publie dans la collection. De ces tomes, au nombre de trois, l'un (114e) qui forme la huitième partie de l'édition, renferme les dissertations sur les fables, la *vie de Sophocle* et le *théâtre de Diderot*; l'autre (116e), la *Dramaturgie de Hambourg*; le troisième (122e), l'étude sur Berenger de Tours et les *Beiträge* de Wolfenbüttel [1].

---

1. Lire dans le tome 116e : p. 61, d'Happoncourt de Grafigny 1695 (et non d'*Hazoncourt de Graffigny 1694)*; p. 88, Carentan (et non *Carantan)*; p. 132, La Bruyère est né à Paris en 1645 (et non à *Dourdan en 1639 ou 1644)*; p. 190, Boileau est né à Paris, près de la Sainte Chapelle (et non à *Crosne)*; p. 361, lire Coutances et non *Contances*. — Dans le tome 122e; p. 18, mis en poudre, au lieu de *au* poudre.

Signalons de même deux tomes nouveaux de l'édition de Gœthe [1] : le *Voyage en Suisse* que publie M. Düntzer, et le cinquième volume des *Drames* que M. K. J. Schröer publie sous le titre de *Fragmente antiken Charakters* et *Spiegelungen der Revolutionszeit.* Le volume de M. Schröer contient *Prométhée, Elpenor, Nausicaa, Pandore, le Grand Cophte,* et les trois pièces intitulées *Der Bürgergeneral, Die Aufgeregten* et *Die Wette;* il est sobrement annoté et renferme des notices instructives sur chaque pièce. L'édition donnée par M. Düntzer est, comme toujours, accompagnée d'une introduction un peu diffuse, d'un commentaire abondant et d'une table des matières complète et très utile; elle renferme outre le *Voyage en Suisse,* le *Voyage sur le Rhin, le Main et le Necker* entrepris en 1814 [2].

M. Pröhle a cru bon d'ajouter à son édition de Wieland un tome qui contiendrait quelques œuvres de ses imitateurs, et il a bien fait. Le volume qu'il nous donne (le 107ᵉ) renferme : 1° le *Doolin von Mainz* d'Alxinger, d'après la première édition de 1787; 2° le *Rübezahl,* les *Chronika der drei Schwestern* et la *Bauernhochzeit* de Musäus; 3° un extrait du *Siegfried von Lindenberg* de Müller d'Itzehoe [3].

Nous avions loué l'édition des œuvres d'Immermann que M. Koch publiait dans la collection. Il vient d'ajouter un quatrième volume (n° 115) aux trois tomes qu'il avait déjà fait paraître. Ce volume, très important, renferme une longue notice sur Immermann, un index des principaux mots et des termes caractéristiques qu'il emploie, ainsi que le texte des *Dusseldorfer Anfänge* et de *Das Trauerspiel in Tyrol.*

L'infatigable et savant littérateur publie en même temps, outre ce dernier volume d'Immermann, une édition des œuvres de Lenau en deux tomes (nᵒˢ 110 et 111). Le premier tome est consacré aux poésies lyriques; on trouve dans le second les petits poèmes d'un genre lyrico-épique, *Helene, Faust, Savonarole, les Albigeois, Jean Ziska, don*

---

1. Ce sont les volumes 117 et 119 de la collection; voir sur les volumes 100 et 106 qui renferment la *Campagne de France* et le *Voyage d'Italie* notre art. de la *Revue,* 1888, n° 44.

2. Page 8 « Dumouriez qui, il y a *deux* ans... », la lettre étant de 1797, il faut lire « quatre ans »; p. 26, écrire Dalayrac et non d'*Alegrac;* p. 112, la femme de Condé vivait encore... », elle était morte depuis longtemps, et remplacée par la princesse de Monaco; p. 147, à propos du vieux Winkelried (*der alte*) pourquoi dire que cette épithète peut tromper le lecteur, vu qu'un ancêtre de Winkelried tua un dragon? Les mots suivants *mit den Speeren im Arm* empêchent l'erreur que prévoit le trop subtil commentateur.

3. Toutefois on ne trouvera pas que le commentaire du *Doolin* soit aussi « reich » que le prétend l'éditeur. Il termine son introduction par une remarque bizarre. Le nom de Horst qui se présente au vers 5,246 du poème, se retrouve dans le poème de Kunze *Horst und Gundeika;* sans doute, observe M. Prœhle, Kunze a pris ce nom à Alxinger; mais « il serait intéressant de savoir d'où Alxinger a reçu ce *Sachsenname* ». Qu'il ouvre la *Hermann's Schlacht* de Klopstock, il y verra sur la liste des personnages *Horst, einer von Siegmar's Kriegsgefæhrten.* Qu'il ouvre pareillement la *Gelehrtenrepublik* (Leipzig, Gœschen, 1823, p. 241) il lira « Hengst und *Horst* sprangen... », etc.

Juan. Nous ne saurions trop recommander cette édition complète de Lenau à laquelle M. Max Koch a donné le plus grand soin. Elle contient non seulement une excellente introduction générale sur le poète et des introductions particulières sur chacune de ses grandes œuvres, mais les variantes des différentes éditions et de courtes notes sur l'origine des poésies de Lenau, sur les personnages qui y sont cités, sur certaines allusions, etc. Enfin, elle est commode et peu coûteuse.

Ce qu'il faut surtout approuver dans la collection Kürschner, telle qu'elle se produit maintenant après avoir dépassé son *centième*, — j'entends son centième volume — c'est la part de plus en plus importante que son directeur fait à l'ancienne littérature allemande. Les derniers tomes qui nous arrivent, ne contiennent plus des textes connus et maintes fois publiés; ils nous offrent des textes rares qu'on est heureux de trouver sous cette forme maniable avec une suite de notes instructives et d'études solides.

C'est ainsi que M. Piper poursuit dans un second volume [1] son travail sur la *Spielmannsdichtung*, la poésie du jongleur ou du menestrel; il analyse ou reproduit par extraits l'*Annolied*, le *Rolandslied*, l'*Alexandre* de Lamprecht, la *Kaiserchronik*. On regrettera que dans les pages sur les goliards, il n'ait cité que la *Generalbeichte* et le poème contre Rome. On voudrait également qu'il eût donné quelques vers du *Graf Rudolf*. Mais il a résumé le *Moriz von Craûn* ainsi qu'*Athis et Prophylias* et il en a cité quelques vers. Enfin, il a joint à ce volume une table des noms propres qui se rencontrent dans les deux tomes.

Non content de ce travail, M. Piper entreprend dans un volume de la même collection une autre étude, non moins solide et fournie, sur la poésie religieuse du moyen âge *(Die geistliche Dichtung des Mittelalters)*. Ce n'est qu'un premier tome [2]; mais, dès le commencement, M. P., résumant les travaux de ses devanciers et quelquefois ajoutant les résultats de ses recherches personnelles, expose les caractères généraux de la poésie religieuse; puis, selon sa méthode, il analyse avec force citations du texte original le *Memento mori*, la Chanson d'Ezzo, le fragment auquel H. Hoffmann a donné le titre de *Merigarto* (M. P. le reproduit entièrement), la *Summa theologiae*, la *Genesis*, l'*Anegenge*, la *Marie* du prêtre Wernher, la *Kindheit Jesu* de Conrad de Fussesbrunnen, etc. Le volume de M. Piper se termine par une étude complète sur les *Mariendichtungen* ou poèmes qui racontent les légendes de la Vierge Marie.

Avec la publication très méritoire de R. Bechstein, et en attendant celle que prépare M. H. Paul, on accueillera volontiers l'édition du *Tristan* que M. W. Golther fait paraître dans les volumes 113 et 120 de la collection Kürschner. M. G. a, comme Bechstein, préféré toujours dans son texte la leçon des mss. H et M (Heidelberg et Munich); mais

1. *Spielmannsdichtungen geistlichen und ritterlichen Ursprunges*, n° 103.
2. *Die biblischen und die Mariendichtungen* n° 112.

il a tenu compte des travaux récents (Bächtold, Sprenger, Kottenkamp). Son commentaire est bref, aussi *knapp* que possible, parfois même trop *knapp*, mais il ne contient rien que d'utile. L'introduction, également courte, retrace en moins de vingt pages l'origine de la légende, les diverses façons dont on l'a traitée au moyen âge, les rapports de Gottfried et de ses devanciers, sa vie, sa langue. Dans le second volume, à l'endroit où se termine le poème de Gottfried, M. G. raconte la légende de Tristan, telle que la contenait l'original, le poème de Thomas, d'après les fragments français, la saga norvégienne et *Sir Tristrem* (p. 141-161). Il analyse ensuite, non sans reproduire quelques morceaux, les poèmes d'Ulrich de Türheim et d'Henri de Freiberg (p. 164-231). Enfin, il étudie en quelques pages la légende de *Floire et Blanchefleur* et reproduit, d'après l'édition de Sommer, — mais en gardant autant que possible le texte des deux ms. de Heidelberg et de Berlin et en adoptant la plupart des corrections, d'ailleurs très conservatrices, de Bartsch — le *Flore und Blanscheflur* de Conrad Fleck (p. 249-470).

M. Hugo Hildebrand a voulu faire un petit tableau d'ensemble de la poésie didactique à l'époque des croisades et dans les années suivantes[1]. Il nous présente d'abord les mystiques, Mathilde de Magdebourg, David d'Augsbourg, Hermann de Fritzlar, maître Eckhart; puis Henri de Melk et Thomasin de Zirclaria; puis le Winsbeke et la Winsbekin ainsi que le prétendu Seifried Helbling; enfin Freidank. M. H. qui reproduit le texte des meilleures éditions (Heinzel, Rückert, Haupt, Seemüller, Bezzenberger), a composé un excellent recueil de morceaux choisis. Il donne même le Winsbeke et la Winsbekin *komplett* (p. 149). Ses appréciations témoignent à la fois de goût et de savoir. Son annotation des textes est sobre, précise, toujours juste. M. Hugo Hildebraud fait honneur au nom qu'il porte et nous sommes heureux de rencontrer sur le domaine de la littérature allemande le fils du savant continuateur de Grimm.

Le volume que M. F. Vetter a intitulé *Lehrhafte Litteratur des XIV und XV Jahrhunderts* (nº 105), mérite les mêmes éloges. Il n'est consacré qu'au *Weltliches*, ainsi que dit le sous-titre, c'est-à-dire à la littérature mondaine et séculière. C'est aussi un recueil d'extraits. Après une substantielle introduction de quinze pages, M. Vetter reproduit des fables de Boner, du Teichner, de Gerhard de Minden, des passages du *Schachzabelbuch* de Kunrat d'Ammenhausen, du *Schachbuch* de Beringen, de Hecht et de Stephan, du *Goldenes Spiel* de maître Ingold, de la *Jagd* d'Hadamar de Laber, etc. Ces derniers extraits appartiennent à la fable et à l'allégorie. Viennent ensuite, sous la rubrique *Lehr-und Streitgedicht* des morceaux didactiques et satiriques, tirés de la *Blume der Tugend* de Vintler, du *Des Teufels Netz*, de maître Alswert, de Hugo de Trimberg, de Hugo de Montfort, du Teichner, de Suchenwirt, de Michel Beheim, de Brant, etc. Trois parties intitulées : *Spruch-und*

1. *Didaktik aus der Zeit der Kreuzzüge und den folgenden Jahren*, nº 108.

Sittenlehre (le Caton allemand, le Miroir de vertu, etc.), *Beschreibung und Schilderung* (Kunrat de Megenberg, Volmar, etc.), *Lehrhafte Erzählung und Abhandlung* (Gesta Romanorum, Mélibée, etc.), terminent ce volume habilement fait et accompagné d'un commentaire aussi exact qu'il est court.

Sous le titre de *Vier hundert Schwänke des XVI Jahrhunderts* (nº 102), M. Bobertag a réuni quatre cents historiettes plaisantes tirées du *Schimpf und Ernst* de Pauli, du *Rollwagenbüchlein* de Wickram, de la *Gartengesellschaft* de Frey, du *Wegkürtzer* de Montanus, du *Nachtbüchlein* de Valentin Schumann, du *Rastbüchlein* de Michel Lindener et du *Wendunmuth* de Hans Kirchhoff. Les douze derniers *Schwänke* sont empruntés aux proverbes d'Agricola et à la chronique de Zimmern. Le commentaire de M. Bobertag n'est pas toujours suffisant; il laisse bien des expressions inexpliquées ou, lorsqu'il les explique, il le fait trop souvent d'une façon sèche et laconique, commandée, il est vrai, par le format du volume et les exigences de la collection; mais, au demeurant, il faut savoir gré à M. Bobertag de son labeur [1].

Le volume que M. W. Creizenach a consacré aux pièces des comédiens anglais est un des plus remarquables de la collection. On ne saurait, surtout, accueillir avec trop de reconnaissance l'étude qui sert d'introduction. Non seulement cette étude est faite avec ce soin scrupuleux que M. C. met dans tous ses travaux; non seulement elle renferme nombre d'appréciations fines et sagaces; mais on y trouve une foule de détails parfois inédits, épars un peu partout et maintenant rassemblés dans ce travail à force de longues et patientes recherches. M. C. connaît

1. P. 4, pourquoi traduire *lerlich* par *zugænglich?* mieux vaut dire *gelehrig*. — *Id. gefettereten einander*, c'est-à-dire cousinaient, se traitaient de cousines; — p. 5, traduire *verwürt* non par *verwirrt, verændert*, mais par un mot comme *feindselig;* — p. 17, *schmucken sich in ein winckel und dussen*, il fallait expliquer *sich schmucken* et traduire *dussen*, non point par *duseln, einschlafen*, mais par *sich klein machen* (comp. l'alsacien *sich dussle*); — p. 216, *mit gellen und gutzen* est difficile, et M. B. met en note : « *Sinn etwa : beharrlich und aufdringlich* »; mais on peut lire *mit gellen und gutzen* (*gutzen*, forme de *guchzen*, crier comme le coucou); — p. 224, il eût fallu, pour faire comprendre l'historiette, mettre en note que *Nonne* signifie également une truie châtrée (cp. *Nunnenmacher* et *nunnin vleisch*); — p. 225, « *wantzenaw, wohl fingierter Name* », il s'agit de La Wanzenau près Strasbourg; — p. 235, il fallait donner le sens de *hofieren* (« cacare »); — p. 249, la pièce de vers est bien mal ponctuée; — p. 279, *stopffen also ein* signifie, non pas *thun sich gross*, mais « conviennent ainsi, tombent ainsi d'accord »; — p. 281, *ein halt*, trad. plutôt par *ein Hinterhalt* que par *eine Enge;* — p. 282, M. B. donne à *buzhan* le sens de *Posaune*, mais comment un père peut-il dire que son fils deviendra une trompe? Traduisez par « un coq » et rapportez le mot à *bützen* qui signifie *gackern; Buzhan* est formé comme *Gockelhahn;* — *id.* ledit fils ira en France, servira les dames et *muss auf der nasen ligen*, c'est-à-dire selon M. B. « être malade, à la suite de sa vie dissolue »; il vaut mieux traduire « s'incliner jusqu'à terre, faire de profondes révérences », d'autant que Schumann ajoute *und allerlei feine bœsslein;* — p. 288, *wie dann der spruch an im selber vermag;* M. B. explique *vermag* par *genug sagt, verstændlich ist;* mais le sens n'est-il pas : « comme le sermon a cette vertu par lui-même » (d'ennuyer et de faire dormir)?

d'ailleurs à fond le théâtre anglais. Il fait donc l'histoire des troupes anglaises sur le continent; il énumère toutes celles qu'on connaît, de 1585 à 1697; il retrace l'organisation de ces troupes et leurs rapports avec le public (permission de jouer, prolongation de séjour, prix d'entrée, billets de faveur, réclames, etc.); il cite les pièces de leur répertoire, par ordre chronologique, puis, dans le même ordre, nous présente les auteurs de ces pièces jusqu'à la fin du XVIIe siècle, John Still, Robert Wilmot, George Peele, Marlowe, Kyd, Greene, Chettle, Shakspeare, Chapman, Dekker, Heywood, Houghton et Day, Marston, Machin, Mason, Beaumont et Fletcher, Massinger, John Ford, Glapthorne, Sharpe, les anonymes. Ce chapitre consacré au répertoire est un des plus importants de l'introduction; on y remarquera principalement les renseignements sur les pièces de Shakspeare, et on y voit que le répertoire de nos comédiens « reflète toute la richesse et toute la variété de la scène anglaise de cette époque », que « les différents genres, les diverses directions du goût qui se développaient sans entrave, y trouvent leur expression », bref, que « tout ce qui plaisait et faisait de l'effet, était le bienvenu aux directeurs entreprenants des troupes anglaises ». Plus curieux encore sont les chapitres suivants qui traitent du *Kunststil*, du jeu de ces comédiens anglais, et du personnage qu'on nommait la *lustige Person*, le bouffon, et plus souvent encore *Pickelhäring*. Selon M. C., ce dernier type a été créé par Robert Reynolds qui prit, comme clown, un nom de poisson, de même que Spencer qui s'appelait *Stockfisch*. Mais il y avait d'autres noms encore : Johan Conget [1], Clam ou Clant, John Panser, John Grundo, etc. M. C. termine cette excellente étude, si pleine de détails et si complète, par deux chapitres : le *Liebeskampf* et l'influence des comédiens anglais sur le théâtre allemand. Vient ensuite le texte de cinq pièces anglaises, accompagnées naturellement, elles aussi, de longues, solides et intéressantes introductions : *Titus Andronicus* d'après le recueil de 1620; le *Tugend-und Liebesstreit* qui est, non pas *What you will* de Shakspeare, mais l'adaptation d'un drame préshakspearien; *Der bestrafte Brudermord oder Prinz Hamlet;* la *Tragicomödia* et *Vom unzeitigen Vorwitz*.

Terminons cette rapide revue par l'*Opitz* de M. Oesterley [2]. L'éditeur, un des meilleurs connaisseurs de la littérature allemande du XVIIe siècle, a donné un choix très copieux des œuvres d'Opitz d'après l'édition de dernière main, en conservant jusqu'aux fautes d'impression, mais en modifiant la ponctuation. Il a mis çà et là au bas des pages l'explication des termes difficiles. Une notice de 55 pages, faite avec conscience et très instructive, augmente la valeur de cette édition; elle sera pendant longtemps une des meilleures études à consulter sur le poète de Bunzlau.

A. CHUQUET.

1. Ce nom serait-il un souvenir du *Meter Pyrr de Conniget* (Pierre Coignet) cité par Brant dans son *Narrenschiff?*

2. *Martin Opitz, Weltliche und geistliche Dichtung*, n° 121.

439. — H. Monin, **Journal d'un bourgeois de Paris** pendant la Révolution française, année 1789. Paris, Colin, 1889. In-8, VIII et 435 p. 3 fr. 50.
440. — A. Babeau, **Paris en 1789.** Paris, Firmin-Didot, 1889. In-8, 532 p. 5 fr.

M. H. Monin imagine dans son *Journal d'un bourgeois de Paris*, qu'un Buvat, un avocat Barbier de la fin du XVIIIe siècle note en 1789 jour par jour les nouvelles qui lui arrivent, les impressions qui le frappent, les petits faits et les grands événements auxquels il assiste. Ce bourgeois de Paris n'oublie rien, ni le prix du pain, ni les pièces nouvelles, ni l'état des rues; il va aux séances de l'Assemblée, parfois même à celles des clubs; c'est d'ailleurs un modéré que les grandes *journées* surprennent, mais qui finit par les excuser. Le travail de M. Monin s'adresse surtout à de jeunes lecteurs; il éveillera leur curiosité, et, tout en leur faisant mieux connaître les commencements de la Révolution, il leur donnera l'envie de lire les textes originaux.

Le nouveau livre que publie l'infatigable Albert Babeau est très joliment exécuté et illustré de 96 gravures sur bois et photogravures d'après des estampes de l'époque. M. B. l'a divisé en sept chapitres : *la vie extérieure* (p. 1-230), *la vie intérieure* (p. 231-287), *la vie intellectuelle* (p. 289-341), *la vie religieuse* (p. 343-379), *la vie administrative* (p. 381-438), *la vie charitable* (p. 439-466), *la vie industrielle* (p. 466-501). Il termine par un huitième chapitre qui a pour titre *Statistiques et comparaisons* (p. 502-518), par une note bibliographique et par deux tables alphabétiques qui rendront de grands services. Ce volume se lit aisément, et M. Babeau a su y faire entrer sous une forme intéressante et facile une foule de renseignements qu'il a puisés de tous côtés, particulièrement dans les mémoires et les voyages. Il apporte même un certain nombre d'indications inédites qu'il a trouvées dans les Archives nationales, notamment pour les accroissements de Paris sous Louis XVI, pour l'administration municipale, pour les couvents et l'instruction.

C.

---

441. — **Les Nègres de l'Afrique Sus-Equatoriale**, par Abel Hovelacque. (Paris, 1889, in-8 de XIV-468 p.)

Ce livre est l'étude anthropologique des nègres de la Sénégambie, de la Guinée, du Soudan et du Haut-Nil. Ces populations, dit l'auteur, forment un ensemble ethnique qu'un certain nombre de caractères dissocie d'un de leurs voisins du Sud, les Noirs bantous. M. Hovelacque a adopté le système de la description par monographies, et chaque peuplade nous est présentée successivement, en commençant par les Wolofs, pour finir par les indigènes du nord-ouest de l'Albert-Nyanza. La conclusion est établie par un résumé sociologique qui donne une vue d'ensemble de tout le sujet. Les monographies sont faites d'après les innombrables auteurs qui ont traité la question, depuis le commencement

du XVIIe siècle jusqu'à nos jours; il résulte de ce système un peu d'encombrement, et il eut peut-être mieux valu choisir entre les opinions que de les présenter toutes, ce qui engendre quelque confusion, d'autant que plusieurs des auteurs cités n'ont fait que copier leurs devanciers [1]. D'autres ont parlé fort à la légère, et, sur un même sujet, les opinions sont absolument contradictoires [2]; le lecteur se demande ce qu'il doit croire. Quelquefois, les ouvrages cités n'ont aucune valeur scientifique, et leur emploi entraîne des affirmations erronées, par exemple celle d'après laquelle l'ancienne population de Touggourt aurait été de race noire [3] (p. 253).

Le résumé sociologique (p. 230-459) nous fait un tableau bien triste de la race nègre, qui est déclarée incivilisable. (V. p. 424, 441, 454.) *Les Missions, protestantes ou catholiques*, nous dit l'auteur (p. 459), *n'ont fait que porter parmi eux l'hypocrisie et un raffinement de dépravation*. Cette opinion est appuyée par un grand nombre de citations; mais tout le monde n'est pas du même avis, et, avant de prononcer un jugement, il serait peut-être bon d'entendre les deux parties [4].

H.-D. DE GRAMMONT.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — On annonce que M. Ignace ZINGERLE prépare une édition d'*Oswald de Wolkenstein* et M. Albert LEITZMANN, une édition des poésies de la première période de Schiller avec le texte primitif, un commentaire et un lexique.

— On connaît le *Hilfsbuch für die deutsche Litteraturgeschichte* de W. HERBST. C'est un excellent petit manuel que Herbst n'avait pu mener qu'à sa deuxième édition parue en 1881. M. ZURBORG a revu la troisième d'après les mêmes principes que Herbst, mais en ajoutant un chapitre sur la vieille littérature allemande et ses œuvres les plus importantes, particulièrement sur la légende héroïque. La cinquième édition du *Hilfsbuch* vient de paraître (Gotha, Perthes. In-8°, 69 p. 1 franc).

— La même librairie publie en même temps la première partie d'un manuel d'histoire (*Lehrbuch der Geschichte*. In-8°, XII et 236 p. 2 mark 40). Cette partie est con-

1. Voir, entre autres, p. 49, une citation de Demanet, qui n'est que la copie, mot pour mot, du P. Labat, qui avait lui-même copié Brüe, au moins en très grande partie.

2. Voir p. 248, au sujet de la longévité des nègres.

3. C'est dans le *Sahara algérien*, du Gal Daumas, que M. H. a trouvé cette assertion. Mais le *Sahara algérien* est un roman; M. Féraud, dans son *Histoire des sultans de Tuggurt*, nous apprend quelle en est la valeur : « Cet ouvrage, de l'aveu « même de son auteur, qui m'a souvent proposé de le refaire avec moi, contient « beaucoup d'inexactitudes et des légendes fantaisistes pour amuser le lecteur. » (*Re-« vue africaine*, 1876, p. 168.)

4. La question nous paraît mal posée; il est évident, *a priori*, que ce n'est pas en un jour qu'on modifie des usages et des formes d'esprit, que de longues générations ont adoptées; mais cela est à peu près aussi vrai pour la race blanche que pour la race noire, et l'on n'a pas besoin de remonter très haut dans l'histoire pour en être assuré.

sacrée au moyen-âge et a pour auteur M. P. Wessel, professeur au gymnase de Cüstrin. Ce volume, clairement ordonné, renferme sous une forme précise bon nombre de détails, et rendra des services aux élèves des classes supérieures des gymnases.

— La collection des « Deutsche Litteraturdenkmale », s'est augmentée de deux volumes nouveaux : la fin des *Briefe über Merkwürdigkeiten der Litteratur*, par M. Alex. de Weilen et les *Sæmtliche poetische Werke* d'Uz, que publie M. Aug. Sauer (Heilbronn, Henninger).

— L'inauguration du monument de Walther von der Vogelweide aura lieu à Bozen (Tyrol), « la dernière ville allemande », le 15 septembre, en même temps que la fondation du *Sængerbund* tyrolien. Le 16 septembre, excursion au Vogelweiderhof près Lajen, déjeûner au Walthergarten à Klausen, et le soir, concert du « Mænnergesangverein » à Brixen dans le Walthersaal.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 août 1889.

M. Barbier de Meynard, président, donne de bonnes nouvelles de la santé de M. Maury, dont l'état s'est notablement amélioré.

M. l'abbé Raboisson termine sa lecture sur l'explication géographique de l'inscription de Samsi Rammân IV, roi d'Assyrie. Il s'attache à établir l'identité de Sagbita, capitale des *Matai*, avec Ecbatane du Nord, et celle de Dûr Pap Sukal avec Chouster.

M. Oppert rend hommage au savoir de M. l'abbé Raboisson et insiste sur l'intérêt de son travail; mais il croit devoir se séparer de lui sur certains points. Selon M. Oppert, le théâtre de la première campagne de Samsi fut l'Arménie et non l'Azerbeidjan; celui de la quatrième campagne, le centre de la Mésopotamie, et non la Susiane.

M. Salomon Reinach signale une inscription des environs de Paphos, dans l'île de Chypre, qui contient une dédicace à une divinité appelée Opaon Mélanthios. La comparaison de divers textes épigraphiques de même provenance permet d'affirmer que cette divinité n'est autre qu'Apollon. Opaon, c'est-à-dire gardien de troupeaux, est dans Pindare une épithète jointe au nom d'Aristée, qui lui-même est une forme primitive de l'Apollon arcadien. Le nom Mélanthios rappelle celui d'un héros athénien, éponyme du bourg de Mélainai; or, une cité appelée aussi Mélainai, qui devait avoir le même éponyme, existait en Arcadie. Ces deux noms sous lesquels Apollon était adoré à Paphos témoignent donc l'un et l'autre, à ce qu'il semble, des antiques rapports qui avaient uni l'île de Chypre et l'Arcadie. On savait déjà que la ville de Paphos honorait comme son fondateur l'Arcadien Agapénor.

M. Clermont-Ganneau fait observer que l'inscription communiquée par M. Salomon Reinach n'était pas inconnue. Elle a été publiée très exactement, il y a déjà plusieurs années, dans un ouvrage posthume de M. Colonna-Ceccaldi, *Monuments antiques de Chypre*. Ce jeune et regretté savant a rendu à l'archéologie cypriote de grands services, que M. Clermont-Ganneau tient à rappeler. Une autre inscription, dédiée au même Opaon Mélanthios, a été également publiée par Colonna-Ceccaldi, qui avait pressenti l'explication aujourd'hui donnée par M. Reinach : il avait proposé de voir dans ce nom celui d'un héros dorien colonisateur de Chypre.

Ouvrages présentés : — par M. Oppert : Strassmaier, *Babylonische Texte*, VI, *Inschriften von Nabonidus, Kœnig von Babylon*; — par M. Alexandre Bertrand : Cartailhac (Emile), *la France préhistorique*; — par M. Léon Gautier : *Paléographie musicale*, publiée par les bénédictins de Solesmes; — par M. Senart : Gerson da Cunha : 1° *Memoir on the history of the tooth relic of Ceylon*; 2° *Notes on the history and antiquities of Chaul and Bassein*; 3° *Contributions to the study of Indo-Portuguese numismatics*; 4° *The Konkani language and literature*; 5° *Catalogue of the coins in the numismatic cabinet belonging to J. Gerson da Cunha*; — par M. Barbier de Meynard : *le Yih-King, texte primitif rétabli, traduit et commenté* par Ch. de Harlez.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37-38 — 16-23 septembre — 1889

Publications récentes relatives à la littérature galloise la plus ancienne :

442. — **The text of the Mabinogion** and other welsh tales from the Book of Hergest, edited by John Rhys, M. A., professor of Celtic in the University of Oxford, and J. Gwenogvryn Evans. Oxford, 1887, xi-355 pages.

443. — **Les Mabinogion** traduits en entier pour la première fois en français, avec un commentaire explicatif et des notes critiques, par J. Loth, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. Paris, Thorin, 1889, 2 vol. in-8, 359, 387 pages.

444. — **Dictionary** of the welsh Language by the Rev. Silvan Evans rector of Lanwrin, 1re et 2e livraisons, contenant les lettres *a* et *b*. Carmarthen, William Spurrel, 1887-1888, grand in-8, 608 pages.

445. — **Fac-simile** of the Black Book of Carmarthen reproduced by the autotype mechanical process, with a palæographical note by J. Gwenogvryn Evans. Oxford, petit in-8, 1888, xx pages et 108 planches.

446. — **Lectures** on the Origin and Growth of Religion as illustrated by Celtic Heathendom by John Rhys, fellow of Jesus-College, professor of Celtic in the University of Oxford. Londres, William and Norgate, in-8, 1888, xi-708 pages.

Depuis deux ans les travaux relatifs aux monuments les plus anciens de la littérature galloise, se sont multipliés. Un des recueils les plus importants de cette littérature est, comme on sait, la collection de contes connus sous le nom de *Mabinogion*. De cette collection on avait depuis 1859 une assez bonne édition, celle que lady Charlotte Guest a dédiée à ses enfants : trois volumes in-octavo, contenant le texte gallois, une traduction et des notes abondantes. Mais on savait que le texte dans cette édition n'était pas partout très fidèlement reproduit, que la traduction fort élégante n'était pas toujours fidèle, tantôt parce que le traducteur avait voulu cacher la faiblesse littéraire du texte original, tantôt parce que ce texte n'avait pas été compris, tantôt parce que la femme distinguée qui avait signé cet ouvrage et qui en destinait la lecture à ses enfants avait, en bonne mère de famille, consciencieusement pratiqué le précepte du poète latin :

> Maxima debetur puero reverentia.

MM. Rhys et Gwenogvryn Evans ont tenu à mettre à la disposition des savants un texte établi avec toute la rigueur possible et ils ont pensé que, pour atteindre ce résultat, le procédé le plus sûr était de commencer par publier autant d'éditions séparées qu'il y a de manuscrits : ils ont commencé par le manuscrit principal qui est le livre rouge de Hergest conservé au Jesus College d'Oxford. Quand ils auront publié les manuscrits, ils entreprendront l'édition critique ; ce procédé est certainement le plus sûr, il n'a qu'un inconvénient, c'est de demander beaucoup de temps et d'argent. Les souscripteurs leur donneront certainement le second, nous espérons bien que Dieu leur accordera le premier.

M. Loth, prenant pour base le texte du Livre Rouge de Hergest, tel qu'on le connaît par la publication de MM. Rhys et G. Evans, et y corrigeant un certain nombre de fautes évidentes, a publié la première traduction française des *Mabinogion* qui ait vu le jour jusqu'ici. Un savant critique anglais, qui connaît à fond la langue française et qui sait l'écrire élégamment, m'a exprimé la pénible impression qu'il éprouvait en voyant dans la traduction de M. Loth les récits gallois se présenter sous une forme qui souvent est littérairement très inférieure à celle qu'on trouve chez lady Guest. La différence que ce critique constate entre les deux traductions existe réellement ; mais le premier mérite d'une traduction est d'être fidèle et M. Loth a mieux aimé rendre exactement l'original gallois que de l'embellir en s'en écartant : il a eu raison. Il a accompagné son travail de notes nombreuses qui donnent sur les personnages les explications nécessaires au lecteur et qui justifient les corrections que le savant professeur a cru devoir apporter au texte quelquefois fautif du manuscrit publié par MM. Rhys et Gwenogvryn Evans. Ce qui fait l'importance de cette publication, est l'étroite parenté des *Mabinogion* avec nos romans de la Table ronde. Les *Mabinogion* et les romans de la Table ronde dérivent de la même source et cette source, ce sont des légendes galloises aujourd'hui perdues. Malheureusement on ne peut déterminer exactement quelle est dans les romans de la Table ronde la part dont l'origine est exclusivement galloise et la part qui est due au génie inventif des conteurs français. Les romans de la Table ronde ont pénétré dans le pays de Galles et il est difficile de dire exactement quelle influence ils ont pu exercer sur les contes gallois, car les manuscrits de ces contes sont malheureusement postérieurs à la création du cycle français de la Table ronde qui lui-même ne nous est pas connu complètement.

Le dictionnaire gallois de Silvan Evans sera certainement la publication lexicographique la plus considérable dont la langue galloise ait été jusqu'ici l'objet ; l'auteur paraît travailler avec un soin extrême ; seulement il est à craindre que nous attendions longtemps l'achèvement de son utile publication.

Le livre noir de Carmarthen est le monument le plus ancien de la littérature galloise, on croit qu'il remonte au XIIe siècle ; ce serait en

tout cas au dernier quart de ce siècle et il peut bien n'être pas antérieur au XIIIe. M. Skene en a donné une édition dans son livre intitulé *The four ancient books of Wales*, t. II, p. 3-61. La traduction du texte gallois se trouve dans le tome Ier du même ouvrage. Ni le texte ni la traduction ne sont entièrement satisfaisants. Avec le fac-similé publié par M. Gwenogvryn Evans, il sera possible d'atteindre un meilleur résultat, surtout lorsque M. Silvan Evans aura achevé son dictionnaire.

Nous terminons cette revue en parlant de l'instructive et volumineuse mythologie celtique de M. Rhys. Quelques personnes s'étonneront peut-être de la trouver placée dans la catégorie des ouvrages relatifs à la littérature galloise; c'est qu'en effet la littérature galloise est la source principale où M. Rhys a puisé ses informations : des six leçons dont son livre se compose, une seule est consacrée au panthéon gaulois, c'est la moins originale, elle a pour base : 1° la brochure de M. Gaidoz intitulée : *Esquisse de la religion des Gaulois* et le volume du même savant sur le dieu gaulois du soleil ; 2° un mémoire que M. Florian Vallentin a publié dans la *Revue celtique*, tome IV : Les dieux de la cité des Allobroges, d'après les monuments épigraphiques ; 3° les travaux de M. Mowat; 4° les assertions de César *De bello Gallico*, VI, 17, sur la religion des Gaulois, c'est-à-dire l'identification des dieux gaulois avec ceux du panthéon gréco-romain. M. Rhys me semble avoir attaché trop d'importance à ce texte latin dont aujourd'hui la valeur mythologique paraît bien contestable. Les cinq dernières leçons ont pour objet la mythologie des Celtes insulaires : voici le classement adopté par le savant auteur : il divise les dieux des Celtes insulaires en quatre classes : 1° ceux qui sont identiques à Zeus ; 2° ceux qui sont les héros de la civilisation ; 3° ceux qui sont les héros solaires ; 4° les dieux secondaires, les démons et les héros. Dans ces quatre sections, les renseignements empruntés à la littérature galloise se pressent en abondance, ils font la véritable originalité du travail de M. Rhys, beaucoup plus que les renseignements de provenance irlandaise. Seulement ici une question se pose souvent : elle est de savoir si tel ou tel trait cité par M. Rhys remonte à la tradition celtique ou s'il est dû à l'imagination de l'auteur gallois auquel le savant professeur l'emprunte ; enfin la valeur de sa classification des personnages mythologiques gallois et irlandais peut donner matière à doute, quelquefois on peut se demander pourquoi tel ou tel personnage est le héros solaire et n'est pas le héros de la civilisation ; la question inverse peut également se poser. Tous les savants qui écrivent des traités généraux de mythologie ont dans leur œuvre une partie plus ou moins considérable qui est exclusivement subjective. M. Rhys a dans une certaine mesure subi l'influence de cette loi. Quoiqu'il en soit, son ouvrage est de beaucoup le plus important qui ait été composé jusqu'ici sur la mythologie celtique; l'auteur indique avec soin ses sources ; il a terminé son livre par un copieux index : quarante pages à deux colonnes. Ce livre est et restera pendant

longtemps le recueil où puiseront tous ceux qui voudront s'éclairer sur la religion des Celtes et, sans se croire obligé d'accepter sur tous les points la doctrine de M. Rhys, ceux qui le consulteront seront unanimes pour rendre hommage à la profondeur comme à l'étendue et à la variété de son érudition.

On ne peut trop admirer la merveilleuse activité avec laquelle il travaille au progrès des études celtiques dans le domaine où il est maître, faisant succéder à ses beaux travaux sur la grammaire galloise, sur les inscriptions ogamiques et sur l'histoire la plus ancienne de la Grande-Bretagne, l'édition des *Mabinogion* dont nous avons parlé au début et le « trésor » de la mythologie celtique dont le bref compte-rendu termine cet article.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

447. — **Collection des anciens alchimistes grecs**, publiée par M. Berthelot, avec la collaboration de Ch. Em. Ruelle, 4 livraisons in-4. Paris, Steinheil, 1887-88. Pages : Introduction, xxviii-284; texte grec, x-477; traduction française, 458.

448. — **Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du moyen-âge**, par M. Berthelot. Paris, Steinheil, 1889, 1 vol. de xii-330 p.

A la suite d'un rapport de M. Berthelot, concluant à l'utilité d'une publication des manuscrits grecs relatifs à l'alchimie, et adopté par le comité des travaux historiques et scientifiques, cette publication fut entreprise, sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Mais comme le remarque un passage du rapport (*Avant-propos*, p. vii), il fallait « le concours d'un savant versé dans la connaissance de la langue et de la paléographie grecques avec un savant au courant des théories et des pratiques de la chimie. » Pour cette raison M. B. s'est assuré la collaboration d'un helléniste bien connu, M. Ch. Em. Ruelle. L'ouvrage est divisé en trois parties, ainsi que l'expose l'*Avant-propos :* 1° Une introduction, due à M. B.; 2° Un texte grec, avec variantes et notes philologiques, établi par M. Ruelle; 3° Une traduction, œuvre commune des deux collaborateurs, avec notes et commentaires de M. B. [1]. On ne saurait méconnaître l'importance d'une pareille publication; nous n'avions en somme que des renseignements fort incomplets sur les anciennes théories chimiques et métallurgiques; et dans le triple domaine historique, technologique et philosophique, l'étude de ces textes ne peut manquer, en excitant l'attention des savants, d'être féconde en résultats et en découvertes intéressantes. — Pour aider le lecteur dans l'intelligence du texte, M. B., dans une longue introduction, nous donne huit mémoires qui forment comme une introduction géné-

---

1. La 4e livraison comprend les tables, et parmi elles un *Index des mots qui manquent dans les lexiques*. On eût désiré, avec tous ces mots, avoir leur sens; un certain nombre d'ailleurs proviennent de conjectures malheureuses ou de lectures inexactes, et doivent être supprimés.

rale à la métallurgie et à la chimie des anciens [1]. Indépendamment de notices sur divers manuscrits et de traductions d'anciennes recettes, nous trouvons dans cette première partie des descriptions d'appareils avec figures, une étude archéologique sur quelques métaux de la Chaldée, et entre autres passages intéressants, une dissertation sur la fabrication de l'asèm (p. 62-73), qui nous montre comment les alchimistes sont arrivés à croire à la transmutation des métaux. Habitués à composer des alliages simulant l'or et l'argent, ils finirent par admettre, sous l'influence d'idées mystiques et philosophiques, la possibilité de fabriquer effectivement ces métaux, grâce à certaines combinaisons et à l'aide des puissances surnaturelles. Huit planches en photogravure reproduisent les signes usités dans les manuscrits pour représenter les métaux et différents mots d'usage courant [2]. — Le texte grec ne mérite pas les mêmes éloges. Une note préliminaire nous prévient que « le texte imprimé est toujours, sauf indication spéciale, conforme à celui du manuscrit sur lequel la transcription a été faite. » L'éditeur a fort bien compris qu'il ne pouvait se borner à transcrire un manuscrit avec ses incorrections et ses fautes; un certain nombre de corrections conjecturales ont été introduites dans le texte; dans les notes sont proposées d'autres corrections dont plusieurs cependant, je dois le dire, sont ou inutiles ou même contraires au sens exact [3]. Mais alors, pourquoi, dans tant de passages, avons-nous un texte si incorrect, quand souvent une correction extrêmement simple (je ne dis pas une conjecture) remettrait tout en ordre, et que parfois même la bonne leçon se trouve dans un autre manuscrit? Tout au moins aurait-on dû corriger les fautes d'orthographe et les fautes d'accentuation, qui sont assez nombreuses. Il est regrettable qu'un respect exagéré pour le manuscrit transcrit ou une défiance trop prononcée ait empêché d'améliorer ces textes partout où on pouvait le faire. Tels qu'ils sont publiés, ils ont besoin d'une sérieuse révision. — Le traducteur n'en a rencontré que plus de difficultés; mettre en français un texte souvent mal établi, plein de *loci desperati*, et d'ail-

1. Cette introduction a été publiée de nouveau par M. Berthelot, en un volume à part, sous le titre : *Introduction à l'étude de la chimie des anciens et du moyen-âge*. Onze autres mémoires ou notices y ont été ajoutés, parmi lesquels il convient de signaler quelques pages sur les noms du bronze et de l'antimoine.

2. Je note quelques inexactitudes de traduction et de lecture : pl. V, 25, τῆξον et et VI, 9, θυμίασον sont traduits comme des substantifs neutres; VI, 18, σχιστόν est rendu comme un impératif; VII, 20, κηρὸν signifie *cire* et non *corne*; VI, 26, la lecture ἄρωκρ (cf. *lexique*, p. 123) est inexacte : κρ final ne fait pas partie du mot, et est un signe abréviatif; VIII, 20, κρίνεα (*lexique*, p. 124) n'est pas dans le texte; l'abréviation signifie κρίνεται.

3. Je n'en veux signaler que quelques-unes : p. 114, l. 2 et 13, la corr. νεύματι pour νεύμασιν détruit le sens; de même 447, 3 et ailleurs; l'accord des mss. dans tous ces passages est unanime, et le sens est clair. P. 330, l. 9, ἐκχῇ pour εὐχῇ est mauvais; c'est au contraire p. 327, l. 3 qu'il eût fallu corriger ἐκχῇ en εὐχῇ. P. 331, l. 1 proposer τρίξον au lieu de τράξον prouve qu'on ne comprend pas. P. 339, l. 4 pourquoi corriger πεντάκις en πεντηκοντάκις? P. 388, l. 12 il est inutile d'ajouter πρῶτα.

leurs ardu par sa nature même, est une entreprise qui aurait effrayé beaucoup d'hellénistes; la somme de patience et de sagacité déployée par l'interprète pour un tel travail mérite qu'on lui rende hommage. On se demande seulement comment on a pu trouver un sens dans certains passages qui sont, dans l'état actuel, du pur galimatias, et que l'on est tout étonné de voir traduits. Le traducteur s'est d'ailleurs rendu compte, avec une grande modestie, de l'imperfection de son œuvre; il réclame (*Avant-propos*, p. XIV) « toute l'indulgence du lecteur pour cette tentative d'interprétation, » et quiconque prendra la peine de parcourir quelques pages seulement du texte s'empressera de faire droit à cette réclamation. « On ne saurait, dit encore l'*Avant-propos*, envisager cette traduction des alchimistes grecs que comme un premier essai, qui sera assurément perfectionné par suite des études ultérieures. » De nombreux perfectionnements sont en effet indispensables; on en jugera par les observations suivantes, qui signalent des erreurs faciles à faire disparaître. P. 41, 9, lisez « que la laine soit disposée d'une façon un peu lâche », et non « foulez ce qui est trop lâche. » P. 47, 6, ἰατρῶν παῖδες ne signifie pas *les enfants des médecins*, et encore moins *les apprentis*, comme il est dit dans la traduction, p. 210, note 3; c'est une expression connue pour désigner les médecins eux-mêmes; cf. 103, 12; 217, 20 même faute. P. 166, 9, ἡμέραι ἄνισοι signifie un nombre de jours *impair*, et non *convenable*. P. 183, 13, τῷ τὰς σταφυλὰς ὄμφακας ὄντας (l. οὔσας qui est donné par un ms.) ἔτι τρύγοντι est traduit à tort par « celui qui *dessècherait* des raisins encore verts »; lisez τρυγῶντι et traduisez « *vendangerait*. » P. 267, 7, « vaporisé *outre mesure* » n'est pas le sens; lisez « *suivant une mesure déterminée*. » P. 330, recette 38, le sens est : « Fais avaler la perle à une poule ou à un pigeon, et qu'elle y reste à peu près le temps de dire un *pater*; alors tue l'oiseau pour la retirer. » Voici la traduction : « Fais macérer la perle fine dans un oiseau ou dans un pigeonneau, et qu'elle y soit tenue jusqu'à l'heure du *pater noster*; alors presse afin de la faire sortir! » Le même procédé n'est pas mieux compris p. 369, l. 25. P. 335, 22, ζύγισον ne veut pas dire *joins*, mais *pèse*. P. 352, 19, traduction : « on peut se diriger à l'aide de la lumière ainsi émise en vertu de la propriété de ces pierres de briller la nuit; » entendez : « produire de la lumière est la propriété exclusive de la pierre qui brille la nuit. » P. 367, 4, φοῦσκα signifie *vessie* et non *gros intestin* (des poissons). P. 387, 22, le titre et le commencement du chapitre sont incompris; la traduction donne : « Description de la grande héliurgie exposée dans le traitement du tout. Sachez que la gr. hél. est exposée et décrite dans la création du tout, à l'occasion de son créateur; » qu'est-ce que cela signifie? Lisez au contraire : « Figure de la gr. hél. comparée à l'organisation de l'univers. Il faut savoir que la gr. hél. peut être comparée et assimilée à la création de l'univers, ainsi qu'au créateur lui-même. » P. 392, 14, traduction : « enduis les lettres, de façon à les obtenir écrites sur le fer; » lisez « les lettres que tu as écrites sur le fer; » nous

avons là du grec populaire byzantin, qui souvent n'a pas été compris. P. 445, 20, le sens de ξυντή et de ἀγάλια n'est pas saisi; traduction : « un couteau afin de *pouvoir racler* avec la pointe, et fais *bien* cuire ; » lisez « un couteau à bout *pointu*, et fais bouillir *doucement* ». P. 456, 14, κλέκιον μὴ ἔχον ἄμβικα est de mauvais grec sans doute; mais il n'y a aucune raison pour substituer ἔχων et pour traduire « si tu n'as pas d'alambic; » il faut lire simplement « un vase n'ayant pas de chapiteau; » cf. *Introd.*, p. 27. Une traduction exacte est d'autant plus nécessaire qu'il s'agit non d'une phrase quelconque, mais de la pratique même des anciens. — J'arrête ici cette critique déjà longue; les éditeurs voudront bien voir dans ces remarques une preuve de l'importance que j'attache à leur publication, et de l'intérêt avec lequel je l'ai lue.

My.

---

449. — Paul Tannery. **Pour l'Histoire de la science hellène,** de Thalès à Empédocle, 1 vol. in-8. Paris, Félix Alcan, 1887, vii-396 pages.

Nous avons recommandé, dès son apparition, la lecture de ce livre à tous ceux qu'intéressent ou qu'occupent par profession la Grèce, l'histoire de sa science, de sa philosophie et du rôle qu'elle a joué dans le développement de la civilisation [1]. Les articles dont il a été l'occasion en Allemagne et en France, ceux surtout de Natorp dans les *Philosophische Monatshefte,* de Boutroux, dans la *Revue philosophique*, de Tannery lui-même dans l'*Archiv für Geschichte der Philosophie,* etc., nous permettent de présenter aux lecteurs de la *Revue critique*, avec plus de précision et en en indiquant mieux la portée et l'importance, un ouvrage qui fait honneur à la science et à l'érudition françaises.

M. Tannery a, dans une introduction, suivie de 13 chapitres, auxquels sont ajoutés deux appendices, traité successivement des doxographes, de la chronologie des physiologues, de Thalès, d'Anaximandre, de Xénophane, d'Anaximène, d'Héraclite, d'Hippasos et d'Alcméon, de Parménide, de Zénon, de Mélissos, d'Anaxagore et d'Empédocle, traduit le fragment de Théophraste sur les sensations et essayé de distinguer, dans l'arithmétique pythagoricienne, le côté mystique et le côté scientifique. Si l'on considère l'ouvrage, abstraction faite de sa tendance, on peut dire avec M. Boutroux qu'il restera le plus précieux des instruments, que la haute compétence de M. T. comme helléniste et comme historien de la science et de la philosophie antiques, sa finesse et sa pénétration singulières, son raisonnement délicat et ingénieux ne perdent rien à se rencontrer avec une imagination brillante, une belle hardiesse de savant philosophe, une juste ambition de reviser tous les jugements reçus et d'apporter sur toutes les questions des idées nouvelles.

M. T. n'a pas eu la prétention de faire une histoire complète des

1. *Revue de l'enseignement secondaire et supérieur*, IX, p. 564.

physiologues. Il n'a pas parlé de Pythagore, parce que les documents qui lui sont relatifs ont leur histoire propre et surtout leur incertitude tout à fait spéciale; il n'a encore rien trouvé à dire des atomistes qui lui parût digne d'être publié. Ce qu'il s'est proposé avant tout, c'est de substituer le point de vue positiviste au point de vue métaphysique, c'est de revendiquer pour la science un domaine qui n'avait guère été jusqu'ici exploré que par les philosophes. De là le titre de l'ouvrage, de là la méthode suivie. Les philosophes cherchent l'idée métaphysique la plus importante pour grouper autour d'elle les autres idées attribuées à chacun des physiologues; M. T. détermine une à une les opinions de chacun sur les parties de la nature qui ont appelé leur attention et ne passe à leurs thèses philosophiques qu'après avoir examiné tout ce qu'ils ont pensé en physique et en histoire naturelle. Non seulement il met au premier plan les opinions scientifiques des physiologues, mais il soutient qu'ils sont des savants et non des philosophes, que le noyau de leur système n'est pas une idée métaphysique, mais la conception que chacun d'eux se faisait de l'univers d'après les faits qu'il avait pu observer. Les physiologues deviennent ainsi les précurseurs des positivistes. Et M. T. nous donne, sur les connaissances qu'on pourrait appeler positives de chacun des physiologues, des indications précieuses, pour lesquelles il a surtout mis à profit les Doxographes, et qu'on chercherait vainement dans les histoires antérieures de la philosophie antésocratique.

Les conclusions philosophiques se trouvent changées comme le point de départ. Anaximandre prend la place de Thalès comme fondateur de la science et de la philosophie; il part de la révolution diurne du ciel envisagée comme éternelle et la doctrine qu'il en déduit, d'une matière indistincte, mais finie en grandeur, devient l'origine des recherches de Pythagore sur l'ἄπειρον et le πέρας, de Xénophane et de Parménide sur la limitation ou l'illimitation de l'être. Héraclite est un théologue, chez lequel la doctrine de l'identité des contraires et du devenir universel n'a qu'une importance accessoire, et il a, avant Anaxagore et Socrate, fondé une philosophie de l'intelligence. C'est Mélissos, et non Parménide ou Zénon, qui doit être considéré comme ayant professé un idéalisme déterminé. Anaxagore n'est remarquable que par sa théorie de la matière; Empédocle n'a pas admis de forces immatérielles et n'a fondé que sur un empirisme grossier sa théorie des quatre éléments.

M. Boutroux, après avoir montré combien il était nécessaire de conduire des recherches dans cette direction, s'est demandé si les physiologues sont des savants qui, par accident, ont philosophé et non des philosophes qui, par surcroît, ont cultivé les sciences. L'histoire des doctrines antésocratiques sort de cette refonte selon lui moins transformée que ne l'annonçait la préface : les physiologues nous y apparaissent comme très philosophes. D'un autre côté, M. Boutroux remarque que Tannery atténue considérablement le sens métaphysique, la portée et le

rôle de mainte opinion où les philosophes voient un concept philosophique en règle, le centre et le principe moteur de tout un système. En ce qui concerne Anaximandre, par exemple, et la limitation en grandeur de l'infini, il pense que les textes que néglige ou repousse Tannery fournissent des raisons pour incliner vers la thèse contraire, tandis que les textes et les arguments invoqués par lui ne sont pas convaincants. Il croit que la forte conception de Zeller n'a pas été ébranlée, que l'idée philosophique, d'abord imperceptible, fut chez les anciens Grecs un centre d'attraction qui peu à peu groupa autour de lui et pénétra de son action les idées relatives à la physique, à la logique et à la morale. La physiologie antique est, selon lui, l'aurore de la philosophie et non l'aurore de la science ; la philosophie a été la mère des sciences, au moins des sciences de la nature.

On citerait fort peu de lectures aussi intéressantes, aussi suggestives, au point de vue de la méthode à suivre en histoire de la philosophie, que celle du livre de M. T. et de l'article de M. Boutroux. S'il fallait examiner par le détail la valeur des conclusions opposées auxquelles ils sont arrivés à propos des physiologues, il faudrait reprendre un à un tous les textes que M. T. a si habilement réunis, si exactement traduits et se demander si chacun de ces anciens penseurs est un savant qui, par accident, a philosophé ou un philosophe qui, par surcroît, a cultivé les sciences. Mais il nous semble que la question posée en ces termes ne comporte pas une réponse précise. On ne peut dire ni que les physiologues ont été des savants ni qu'ils ont été des métaphysiciens, en s'en tenant au sens moderne des deux mots. Comme l'a fort bien montré M. Boutroux, il manque aux conceptions des anciens physiologues les deux caractères essentiels de la science, l'expérience analytique et le renoncement à l'intelligibilité des choses. Comme le prouve l'ouvrage de M. T., lorsqu'on se borne à dégager l'idée métaphysique la plus importante pour grouper autour d'elle les opinions qu'on regarde comme secondaires, on ne possède pas la vérité tout entière, on n'en contemple qu'une face restreinte, d'un point de vue tout spécial. M. Boutroux dit lui-même que, s'il est vraisemblable que l'idée philosophique domine de bonne heure la réflexion des Grecs, il n'en reste pas moins que ce qui caractérise cette réflexion, c'est une universalité dont la pensée moderne n'offre plus d'exemple : « Nul doute, par conséquent, que l'on ne dénature les doctrines des Grecs lorsqu'on les envisage exclusivement à tel ou tel de nos points de vue modernes. Notre division du travail leur est inconnue. L'œuvre de l'esprit n'était pas encore différenciée. » De son côté, M. T. a fort bien vu que, si l'on se plaçait au point de vue de la religion pour étudier les anciens philosophes, on arriverait à les classer autrement qu'ils n'ont été classés par Zeller et par lui. Il a lui-même utilisé les travaux de M. Maspéro sur l'Égypte, de M. Fustel de Coulanges sur la cité antique, à propos de Thalès et d'Héraclite. On peut donc, ce semble, conclure en allant plus loin dans la même

voie[1] comme nous l'avons fait, que l'historien de la philosophie doit mettre à profit les résultats auxquels conduisent l'histoire des sociétés, des religions, des lettres, des arts, des sciences, des institutions et des langues, la psychologie, la philologie, l'anthropologie et l'ethnographie. Des travaux comme ceux de MM. Zeller, Boutroux et Tannery sont également propres, par les conclusions incontestables auxquelles ils aboutissent, à préparer les voies à l'esprit assez large qui pourra embrasser, comme le dit M. Boutroux, d'un seul coup d'œil, les diverses faces du développement spéculatif, et tracer dans sa vérité complète l'histoire de la pensée humaine, telle qu'elle s'exerçait avant sa différenciation et sa séparation en activités distinctes[2].

F. PICAVET.

---

450. — **Griechische Mærchen von dankbaren Thieren und Verwandtes,** von August MARX, 150 p., pet. in-8. Stuttgart, Kohlhammer, 1889. Prix : 2 mk. (2 fr. 50).

M. Marx a recherché dans l'antiquité grecque les contes ou débris de contes dans lesquels figurent des animaux reconnaissants pour des bienfaits reçus d'hommes, et aussi des animaux qui se sont pris d'amitié pour certains hommes (dauphin, aigle, lion, serpent, etc.). Il a en même temps été amené à s'occuper de plusieurs fables et il en revendique la priorité pour la Grèce, contre l'hypothèse indoue de Benfey. M. M. s'est limité à cette famille de contes et il s'est renfermé dans la période de l'antiquité; il a réuni un grand nombre de faits et traité son sujet avec clarté et critique.

De modestes et bonnes monographies de ce genre font plus avancer la science des contes (ou, en d'autres termes, l'histoire de la littérature comparée) que bien des recueils de contes apportés au public en grande pompe par des auteurs qui rappellent certain personnage de la fable porteur de reliques. Le travail de M. Marx montre en même temps la richesse si peu exploitée — surtout chez nous! — de l'antiquité grecque au point de vue de ces recherches, d'ordre assez divers, que l'on réunit aujourd'hui sous le nom de *folk-lore*.

H. GAIDOZ.

---

1. Voir notre Mémoire sur l'*Histoire de la philosophie, ce qu'elle a été, ce qu'elle peut être.*

2. Il faudrait signaler, si l'on voulait entrer dans le détail, la traduction des fragments des physiologues, les pages qui traitent de l'influence exercée par les barbares sur la constitution des sciences mathématiques et astronomiques en Grèce, celles qui sont consacrées à Xénophane, poète *humoriste*, la discussion sur Zénon, la comparaison de la doctrine d'Anaxagore sur la matière avec celle de Kant, etc., etc.

451. — **Commentationes in honorem Guilelmi Studemund,** quinque abhinc lustra summos in philosophia honores adepti. Conscripserunt discipuli Gryphisvaldenses, Herbopolitani, Argentinenses, Vratislavienses. A. D. VI id. Febr. Argentorati, J. E. Heitz, 1889. In-8 de 380 pages, avec une planche. Prix : 10 mark.

Ce recueil, offert au professeur Studemund à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son doctorat, contient dix-neuf mémoires dont le plus long n'a que 42 pages. Dans leur ensemble, ils reflètent très exactement les tendances de l'enseignement philologique de M. Studemund, où les études grammaticales sont au premier plan. Cinq dissertations concernent l'histoire de la philologie dans l'antiquité, six la grammaire grecque et latine; les autres *disciplines* sont plus pauvrement représentées. Il est impossible d'examiner en détail ces dix-neuf articles, et il serait assez stérile d'en indiquer seulement les titres; nous préférons les classer sous différents chefs, sans suivre l'ordre arbitraire où ils sont imprimés, et donner rapidement une idée de leur contenu.

I. *Histoire de la philologie dans l'antiquité.* — M. G. SCHŒMANN a réuni les passages du *Grand Étymologique* qui sont empruntés à Diogenianus (p. 121-128); c'est un fragment d'un grand travail que prépare l'auteur sur les sources de cette énorme compilation. M. J. KUHN a montré, dans une étude fort bien conduite (p. 247-257), qu'Eustathe a écrit le commentaire de l'*Iliade* avant celui de l'*Odyssée* et qu'il les publia l'un et l'autre antérieurement à l'an 1175; le commentaire du même sur Denys parut entre 1170 et 1175, celui sur Jean Damascène après 1185.

M. M. CONSBRUCH a étudié (p. 211-236) les traités byzantins περὶ κωμῳδίας, dans leurs relations entre eux et avec leurs sources plus anciennes, en particulier avec les écrits de Dionysios (on ignore lequel), Kratès de Mallos et Euclide; ce dernier serait la source unique de Tzetzès. Le travail de M. L. VOLTZ porte sur les traités byzantins περὶ παθῶν τοῦ ἡρωϊκοῦ μέτρου (p. 77-89), c'est-à-dire sur les irrégularités apparentes de la versification homérique. La plus ancienne tradition grammaticale à ce sujet se trouve dans Athénée (XIV, p. 632 *cd*), où il est question des vers ἀκέφαλοι, λαγαροί et μείουροι, ainsi nommés suivant que la χωλότης se rencontre au début, au milieu ou à la fin du vers. Plus tard, ce n'est pas trois, mais six πάθη que les grammairiens étudient; ils les désignent par des noms différents que M. Voltz a réunis et comparés. Les uns se rapportent aux vers trop courts (πάθη κατ' ἔλλειψιν ou κατ' ἔνδειαν), les autres aux vers trop longs (πάθη κατὰ μέγεθος ou κατὰ πλεονασμόν).

M. P. EGENOLFF a donné l'édition *princeps* (p. 289-331) du second livre d'une assez misérable grammaire byzantine, dont le commencement avait été publié en 1822 par N. Titze. Il y est question des huit parties du discours « καὶ ἀπόδειξις διατί ὀκτώ εἰσι καὶ οὔτε πλείω οὔτ' ἐλάττω, etc. » L'édition, faite d'après deux manuscrits, un *Harleianus* et un *Marcianus*, est accompagnée de variantes et de notes critiques.

II. *Bibliothèques du moyen âge.* — M. E. Zarncke a étudié (p. 181-209) un catalogue de la bibliothèque du couvent de Murbach, datant de 1464. On y trouve, entre autres, la mention de *Julius Frontinus de geometria*, ouvrage dont il ne subsiste plus que des fragments, d'un écrit grammatical de Cicéron aujourd'hui perdu, dont le titre aurait été *de orthographia* ou *de arte grammatica*, enfin des *Bucoliques* d'Olybrius, perdues également. M. Zarncke a consacré des pages intéressantes à la famille de ce poète, dont le père était Sextus Petronius Probus, bien connu par le panégyrique que Claudien adressa en 395 à ses deux fils, Olybrius et Probinus. Le culte de la poésie dans cette illustre famille de consulaires est un trait curieux de l'histoire de la société romaine au ive siècle ; M. Zarncke y a justement insisté (p. 206).

III. *Grammaire et littérature grecque.* — M. V. Stern a essayé d'établir, par une étude de la langue de ces auteurs, que Théopompe a été une des sources principales de Diodore dans les vingt premiers livres de sa *Bibliothèque* (p. 145-162). M. E. Grupe a examiné les fragments écrits en grec de Théophile et de Dorothée *(Basiliques*, éd. Heimbach, t. VI, p. 33-47), et les a rapprochés du latin des *Institutes;* ses conclusions ne confirment pas la théorie de Huschke, d'après lequel Dorothée serait l'auteur des deux premiers livres de cet ouvrage et Théophile celui des deux derniers. Cette hypothèse peut être exacte, mais ne trouve pas d'appui nouveau dans l'étude grammaticale (p. 173-180).

IV. *Grammaire et littérature latine.* — Dans les « *Philosophemata zur lateinischen Syntax* » de M. F. Hannssen (p. 109-120), on trouve des idées ingénieuses sur l'origine de la distinction des genres, de celles de l'actif et du passif, du sujet et de l'objet. L'auteur croit que le féminin dérive du neutre, comme le suffixe féminin *-a* est aussi celui du neutre pluriel. L'emploi du neutre pluriel en grec avec le verbe au singulier serait le reste d'un état du langage où le pluriel neutre n'était pas un pluriel, mais un collectif. Il aurait existé une différence formelle entre le neutre individuel et le neutre collectif ; le premier devint le neutre singulier, le second donna d'une part le neutre pluriel, de l'autre le féminin. Le jargon où se complaît M. Hannssen nuit malheureusement à l'intelligence de ses idées.

Le travail de M. A. Plehn sur les adjectifs en *-bundus* n'est guère qu'une statistique (p. 1-26) ; jusqu'à la fin du iie siècle après J.-C., il compte 48 *furibundus*, 45 *moribundus*, etc. Térence, César, Quintilien et d'autres n'ont jamais employé ces adjectifs ; il n'y en a qu'un seul exemple dans Lucain. L'exemple de la grammaire de Lhomond, *populabundus agros*, appartient à la latinité archaïque ou populaire et doit disparaître des livres d'enseignement.

La syntaxe des propositions conditionnelles a fourni à M. H. Blase la matière d'un essai où il s'occupe des constructions *parum est*, *non sufficit... nisi*, etc., et de l'emploi des formes *si erit — erit* ou *si est, erit* (p. 48-57). Il a montré que Cicéron préfère *si erit — erit*, mais que

la non-concordance est beaucoup plus fréquente avant et après lui. Ce résultat est nouveau (cf. Schmalz, *Hist. Synt.*, § 297.)

Contentons-nous de signaler le travail statistique de M. A. Cramer sur l'emploi de l'infinitif dans Manilius (p. 59-75). L'auteur constate que Manilius n'emploie jamais ni l'infinitif historique, ni l'infinitif d'exclamation ; en revanche, il semble avoir une prédilection pour l'infinitif appositif (par exemple, *hoc habet hoc studium : postes ornare*, IV, 180-182).

M. G. Haellingk a prouvé (p. 333-354) que le vrai titre des livres de Cicéron dits *De inventione* est *Rhetorici* (sous-entendu *libri*), comme on disait *Annales (libri)*. La question paraît résolue par les preuves que M. H. a énumérées.

V. *Institutions politiques.* — Le seul travail concernant les institutions politiques de l'antiquité est celui de M. Goldstaub (p. 259-288) ; il a traité d'une manière fort approfondie un sujet peu connu, le droit de grâce dans les républiques d'Athènes et de Rome.

VI. *Histoire des religions.* — Le dieu Soleil introduit à Rome par Elagabal n'est pas le même que celui dont le culte y fut apporté par Aurélien en 274 ; ce dernier donna lieu à l'institution d'un collège de *pontifes du Soleil* qui devint, malgré quelques résistances, l'égal de l'ancien collège pontifical. Ces derniers furent dits alors *pontifices Vestae* par opposition aux *pontifices Solis*. Le travail de M. P. Habel sur cette question (p. 91-107) intéressera les épigraphistes, qui y trouveront (p. 100 et suiv.) l'indication des textes qui concernent les nouveaux pontifes du Soleil.

VII. *Philosophie grecque.* — Deux travaux sont consacrés à Platon ; dans l'un (p. 27-46), M. G. Geil examine la doctrine des μέρη τῆς ψυχῆς et conclut qu'il ne faut pas y voir une division psychologique entendue au sens de la science moderne ; dans le second (p. 237-246), M. F. Back essaie de montrer le caractère apocryphe d'un passage du *Phèdre* de Platon (p. 246, B à E).

VIII. *Philosophie moderne.* — M. Erich Schmidt a étudié les sources de Gœthe dans le troisième acte du second *Faust* où il est question d'Euphorion et d'Hélène (p. 163-171). Le poète s'est beaucoup servi du livre d'Hederich, *Gründliches Lexicon Mythologicum*, Leipzig, 1724. En appendice, M. Schmidt publie une lettre de Gœthe à Sterling (13 mars 1823), où il exprime son admiration pour Byron, et la réponse en anglais de Byron à Gœthe, datée de Livourne, le 24 juin 1823.

IX. *Histoire de l'art.* — Un seul travail d'archéologie figurée, d'ailleurs très médiocre, prouve que M. Studemund n'a point poussé ses élèves vers cette province de la philologie classique. M. O. A. Hoffmann a soutenu (p. 129-144) : 1° que le prototype de l'Apollon du Belvédère est la statue placée par Auguste dans le temple d'Apollon à Actium ; 2° que l'imitation de cette statue se reconnaît dans une longue série d'images *achilléennes* des empereurs. La première supposition est gra-

tuite et la seconde est le résultat d'une illusion. De toutes les statues impériales qu'allègue M. H., *il n'y en a pas une seule* qui ressemble à l'Apollon du Belvédère, si ce n'est de cette ressemblance toute générale qui existe entre deux statues d'hommes nus debout.

L'impression et l'exécution matérielle de cet intéressant volume laissent beaucoup à désirer; la planche qui accompagne l'article de M. Hoffmann est détestable.

Salomon REINACH.

---

452. — **Etudes sur Quimper. Fréron et sa famille** d'après des documents authentiques et inédits rectifiant toutes les biographies par J. TRÉVÉDY, ancien président du tribunal de Quimper, vice-président de la Société archéologique du Finistère. Saint-Brieuc, Prud'homme, 1889, grand-in-8 de 30 p.

M. Trévédy expose ainsi les résultats de ses recherches sur Fréron et la famille du célèbre critique. Fréron est né à Quimper, le 20 janvier 1718 [1], vers les sept à huit heures du soir. Son acte de baptême, dressé le 24 du même mois et que signe sa mère, lui donne les prénoms de *Elie-Catherine* [2], des noms de son parrain et de sa marraine. Son père se nommait Daniel et était orfèvre [3]. Sa mère était Marie-Anne Campion ou Le Campion. L'acte du premier mariage de Daniel Fréron nous apprend qu'il était originaire d'Agen. Faisant son *tour de France*, il arriva à Quimper vers 1693 et travailla dans la maison d'un orfèvre nommé Guillerm. Celui-ci mourut en 1696, laissant une femme jeune encore et sept enfants. L'année suivante, Daniel, âgé de 25 ans seulement, épousa la veuve, du plein consentement de la famille du mari (15 avril 1697). Elle lui donna trois enfants et mourut le 28 octobre 1704. Le 9 janvier 1702, D. F. se remaria : il épousa une jeune fille encore mineure, qui lui donna neuf enfants et mourut à 30 ans, le 27 novembre 1714. Enfin, le 25 février 1715, D. F. contracta un troisième mariage, et c'est de cette union que naquit, après deux sœurs et avant un dernier frère, E. C. Fréron. Marie-Anne Campion, mère de F., était, par sa mère, petite-fille de Anne Malherbe, fille de Etienne Malherbe, sieur de Dourguen [4]. Le premier mariage de Fréron fut

---

1. Et non 1719, comme on le trouve partout. Seul, Jal avait eu connaissance de la bonne date (*Dict. critique*, 1867, p. 617).

2. M. T. dit (p 5) : « Voltaire, quand il parle de Fréron en prose, le nomme tantôt *Martin*, tantôt *Elie-Catherine*, du nom d'un saint inconnu à Rome, mais apparemment canonisé par Voltaire. Mais *Elie Fréron* ne peut entrer dans un vers; aussi, en poésie, Voltaire donne-t-il à Fréron le nom de *Jean*. Et voilà un sérieux et savant auteur adoptant ce nom sur la parole de Voltaire (M. Godefroy, *Hist. de la litt. fr* , t. III, p. 381). »

3. Voltaire (*Anecdotes sur Fréron*, 1760) raconte que « le père de Fréron a été obligé, plusieurs années avant sa mort, de quitter sa profession, pour avoir mis de l'alliage plus que de raison dans l'or et l'argent. » La réfutation de M. T. (p. 15) ne laisse rien à désirer.

4. M. T. annonce (p. 16) qu'il établira, un jour, la généalogie de Malherbe; mais, ajoute-t-il (p. 16), « je ne rechercherai pas si, comme on l'a dit, et comme on le ré-

célébré le 21 janvier 1751, à Saint-Sulpice, paroisse de l'époux, qui habitait rue de Seine. En épousant sa nièce (Thérèse Guyemar), il réparait tardivement une faute grave. Mais il ne faut pas, comme Jal, lui reprocher de s'être fait *contraindre* à la réparation. Jal, suivant la remarque de M. T., n'a pas compris ce mot, écrit dans l'acte de mariage : *par décret de la Cour*. Il a pris le mot *décret* dans le sens de condamnation, quand il veut dire *autorisation*. Outre les deux enfants reconnus dans l'acte de mariage, il en naquit six autres (1753-1761). La dame Fréron mourut le 18 juin 1762. Le veuf se remaria (4 septembre 1766), dans la chapelle du château Pont-Labbé, avec sa cousine Anne ou Annetic Royou, âgée de 18 ans et demi [5]. Fréron n'eut pas d'enfant de son second mariage. Il mourut le 10 mars 1776, et sa mort fut ainsi annoncée par la *Gazette de France* du 18 mars : « Le sieur Elie-Catherine Fréron, de Quimper, en Bretagne, écrivain polémique très connu, est mort, le 10 de ce mois, en sa maison, près Montrouge. » Des huit enfants de la première union, trois seulement survivaient, parmi lesquels on remarque Stanislas-Louis-Marie, baptisé (filleul du roi Stanislas) le 17 août 1754, « le futur auteur des mitraillades de Marseille et de Toulon (1793); celui que la Convention saluera du nom de *Sauveur du Midi;* qui sera aimé de Pauline Bonaparte, et se croira assuré d'obtenir sa main, » devenu, en 1802, sous-préfet à Saint-Domingue, et avec qui périt le nom de Fréron [6].

Il y a bien d'autres particularités à signaler dans la brochure de M. Trévédy, notamment la preuve que l'on a trop souvent confondu l'un avec l'autre deux beaux-frères du rédacteur de l'*Année littéraire*, Jacques Corentin Royou (né à Quimper le 2 mars 1749), avocat au Parlement de Rennes, ce dernier auteur du *factum* odieux imprimé à Londres contre l'ennemi de Voltaire en 1770. Espérons que, dans une prochaine édition l'auteur pourra donner la lettre du 23 septembre 1804 dans laquelle le coupable avoue sa faute à la veuve de Fréron, sa sœur, lettre dont la famille Royou n'a pas jusqu'à ce jour autorisé la publication.

T. de L.

---

pétera, Fréron *descendait* de Malherbe. Qui n'a lu et ne se rappelle le sonnet de Malherbe pleurant la mort de son fils, le dernier enfant qui lui restait, et qui mourait sans postérité? »

1. Annetic Royou, née le 31 janvier 1748, n'avait donc pas *seize ans*, comme on l'avait dit.

2. M. T. dit (p. 28) : « M. Lalanne (*Dict. hist.*) a indiqué la mort de Fréron en 1802. Personne ne sait ni la date précise, ni le genre de mort de Fréron. Je ne sais où MM. Lalanne et Dezobry ont trouvé que Fréron était marié quand il recherchait la main de Pauline. Ce renseignement est inexact. »

453. — Recueil de la Société impériale d'Histoire de Russie. Vol. LIV. **Le duc de Richelieu.** Correspondances et documents, 1766-1822, publiés par M. Polovtsoff, président de la Société Impériale d'Histoire de Russie. Saint-Pétersbourg, 1887. In-4, 669 p. [1].

« Le trait distinctif du duc de Richelieu, dit M. Polovtsoff, à la fin d'une introduction précise et très bien écrite (I-XVII), a été le désintéressement, l'abnégation la plus absolue dans l'accomplissement de son devoir envers son souverain et sa patrie d'adoption. Cela suffit pour lui acquérir à jamais l'estime et l'admiration de la nation russe. Elle se souviendra que, malgré son origine étrangère, le duc était animé, à l'égard de la Russie, d'une affection profonde et sincère, et qu'il a su traduire en faits ses sympathies pour le pays qui lui avait servi de refuge et d'asile. Il a payé sa dette de gratitude à la Russie en travaillant à sa prospérité et à sa gloire. A nous de ne jamais oublier les services rendus à notre patrie par le duc de Richelieu. »

Ces services dont la Russie se souvient encore avec gratitude, revivent dans le présent volume. Si intéressantes, dit encore M. P., que soient les recherches de M. Pingaud, elles sont loin d'épuiser la matière en tant qu'elles concernent l'œuvre du duc de Richelieu et en particulier sa carrière administrative au service de l'empereur Alexandre (p. XVII). M. P. nous donne en effet la correspondance du duc Emmanuel Ossipovitch de Richelieu, comme on le nommait dans le style officiel russe, devenu depuis 1803 gouverneur d'Odessa, avec l'empereur Alexandre, le comte Kotchoubey, le comte de Roumianzow et le comte Gouriew jusqu'à son retour en France. Cette correspondance n'est pas très copieuse; elle ne commence guère qu'en 1807 où l'on a de longues et intéressantes lettres de Kotchoubey sur les événements de l'année, particulièrement sur la fin de la campagne de Prusse. A l'année 1808 nous trouvons une notice de Richelieu sur Taganrog (p. 276-281). En 1809, Kotchoubey et Roumianzow entretiennent le duc de la guerre des Turcs et de la paix de Vienne. En 1810, Richelieu est à Pétersbourg, il voit Alexandre le 9 mai, et le lendemain, dans un *Mémoire de l'administration d'Odessa* (p. 306-315), lui résume les représentations qu'il adresse aux ministres et lui trace un tableau du pays. 1811 le retrouve à Odessa, et il a un instant de découragement « pauvre Odessa, pauvre pays des bords de la Mer Noire, où je me flattais d'attacher mon nom d'une manière glorieuse et durable ! Je crains bien qu'ils ne retombent dans la barbarie, dont ils ne faisaient que sortir ! Quelle chimère aussi était la mienne, de vouloir édifier dans un siècle de ruines et de destruction, de vouloir fonder la prospérité d'un pays, quand presque tous les autres sont le théâtre de calamités qui, je le crains, ne tarderont guère à nous atteindre ! » (p. 317). Mais il

1. Nous venons un peu tard pour parler de ce volume, mais nous ne l'avons reçu qu'il y a quelques mois de l'éditeur Champion.

reprend courage, et l'*Aperçu du commerce d'Odessa pendant l'année 1811* (p. 329-335) contient ces lignes qui respirent un noble orgueil et le sentiment d'un grand devoir vaillamment rempli jusqu'au bout : « Tel est le tableau du commerce de cette ville qui, il y a seize ans, n'existait pas, et qui, il y en a neuf, lors de mon arrivée, n'était qu'un chétif village, où je me suis cru dans le plus effroyable exil ; je le présente avec complaisance, et je ne crains pas d'avancer que dans aucune époque de l'histoire on ne trouvera l'exemple d'un accroissement aussi extraordinaire et aussi rapide, malgré tous les obstacles qu'y ont apportés et la situation de cette ville au bout d'un désert, et les circonstances les plus défavorables. Quel que puisse être le sort que l'avenir me prépare, je ne crois pas avoir démérité de ma nouvelle patrie, ni du souverain auquel je me suis voué, en sacrifiant les neuf dernières belles années de ma vie à la civilisation d'un pays auquel j'aurais aimé à me consacrer pour toujours ». Mais en 1812 Napoléon envahit la Russie ; Richelieu approuve la guerre ; on doit, dit-il, la préférer à l'état forcé où nous nous trouvions, et il demande à prendre le commandement d'un corps qui *agira contre l'Autriche ;* il prévoit la victoire finale : « Si Votre Majesté, écrit-il à l'empereur Alexandre, a des succès contre Napoléon, tous les peuples qui périssent sous le joug qu'il leur a imposé, le secoueront d'eux-mêmes (p. 341) ». Soudain, au milieu de ces soucis de guerre, la peste éclate dans Odessa ; Richelieu ferme aussitôt le pays, établit un cordon, met toutes les maisons de la ville en quarantaine, ordonne que chaque village se garde lui-même et ne laisse entrer ni sortir personne de son enceinte (p. 348) ; pendant cinq mois il lutte contre le fléau et « emploie pour le combattre tout ce que la nature lui a donné de facultés morales et physiques ». « Votre Majesté, » écrit-il à Alexandre en février 1813 (p. 367) « connaît mon attachement pour ce pays auquel depuis dix ans je m'étais voué tout entier. Elle peut juger des chagrins et des tourments que j'ai éprouvés, mais je puis vous jurer sur mon honneur que tout ce que vous en pourrez croire, sera encore au-dessous de la vérité. » Lorsque la peste a disparu, il s'efforce de soulager le pays ; il rédige un *Mémoire sur la Russie* (p. 387-393) où il proteste contre les charges qui écrasent les « pauvres paysans » ; il demande au comte Gouriew une exemption d'impôts pour trois ans et la remise de l'arriéré (p. 399) et, à la fin de 1814, après la chute de Napoléon, il travaille à un nouveau *Mémoire sur la nouvelle Russie* (p. 412-426) où il propose l'établissement d'un port franc à Odessa [1].

Mais la période russe de Richelieu était terminée. Il était en congé à Paris après Waterloo, lorsque Louis XVIII et Talleyrand (p. 443-444) le pressent de prendre le ministère. Il refuse [2] ; mais il finit par céder ;

1. Ce mémoire, en effet, déjà écrit en 1814, n'a été mis au net, ce me semble, et offert au tsar qu'en 1816 (voir p. 478 et 494-495).

2. Il y a à cet endroit des lettres interverties. Les lettres 130, 132, 133, 134, 135, par exemple, doivent précéder les lettres 128 et 129.

et — nous employons ses propres expressions — il se sépare de sa chère Russie et des provinces auxquelles il croyait avoir lié pour jamais son existence; il obéit à ses souverains naturels et adoptifs; il suit l'impérieuse loi du devoir et l'ordre même d'Alexandre; le voilà, comme il dit encore, lancé dans le gouffre, entraîné dans le précipice. Une lettre presque navrante qu'il écrit à Odessa le 10 décembre 1815, montre bien ses embarras, ses peines de chaque jour, le désespoir où le plonge la politique, la vie affreuse qu'il mène au milieu de l'exaspération des partis : « Ce que j'entends ici me fait frémir; les gens de mœurs les plus douces ne parlent que de supplices, vengeances, bourreaux. Je ne suis occupé qu'à arrêter cette Chambre qui, composée des meilleures gens du monde, perdrait la France et le roi à force de royalisme. De leur côté tous les hommes, dont les intérêts se trouvent liés à la Révolution, crient à la persécution avant même qu'elle ait commencé... Si vous voyiez la vie que je mène, vous en auriez réellement pitié. Ce n'est pas le travail qui m'effraie, mais à toute privation et aux souffrances, il faut un dédommagement : à Odessa, un nouveau village, une nouvelle plantation, un arbre me délectait le cœur et me consolait des peines que je pouvais éprouver; ici nulle compensation, car le genre de plaisirs dont Paris abonde, les ressources qu'il présente en littérature, sciences, arts, tout cela n'existe pas pour moi. Je n'ai que le temps de lire les lettres, mémoires, etc., dont les gens de ce pays qui se croient tous capables de régir un Etat, bombardent les gens en place. Il n'y aurait donc qu'un dédommagement, celui de l'ambition satisfaite, de cette jouissance qu'offre l'idée de dominer. Or, vous savez si cette passion a jamais eu sur moi la moindre influence, et si elle peut m'offrir la moindre satisfaction ». (p. 457-458).

Il y avait toutefois un dédommagement. Grâce à l'amitié d'Alexandre, il voit peu à peu « l'existence de la France se raffermir » (p. 455), et durant ses deux ministères il ne cesse de correspondre avec le tsar, de l'entretenir d'un pays qui lui a tant d'obligations (p. 460), de lui exposer la marche des affaires. Il correspond en même temps avec le comte Capo d'Istria, Gouriew, Nesselrode. Toutes ces lettres que nous ne pouvons analyser ici — il y en a plus de cent — apportent une contribution fort importante et utile à l'histoire de la Restauration.

Au risque de paraître trop long, ajoutons que M. Polovtsoff fait précéder la correspondance de Richelieu de plusieurs documents qui ont leur prix : une note de la duchesse de Richelieu sur son mari (p. 2-9); une *notice* de Langeron sur les premières années de Richelieu et sur sa vie militaire jusqu'au jour où il devient gouverneur d'Odessa (p. 9-25); une autre notice de Ch. Sicard sur Richelieu à Odessa (p. 25-79); la notice de M. Lainé (p. 79-111); le très attachant *Journal* d'un voyage en Allemagne (p. 111-198; Richelieu traverse l'Allemagne, assiste au couronnement de Léopold II — qu'il décrit d'une façon presque aussi intéressante et vive que Gœthe a décrit le couronnement de Joseph II

— puis entre dans l'armée russe avec Charles de Ligne et Langeron, et prend part à l'assaut d'Ismail).

Nous ne ferons à M. Polovtsoff que de bien légères critiques. Il a dédoublé deux personnages : *Merveld* (p. 253-254) est le même que *Meerfeld* (p. 232) et le général nommé tantôt *de Gardana* (p. 293) tantôt *de Göudanne* (p. 297) n'est autre que le général Gardanne. Enfin, il faut lire Duras et non *Duran*, (p. 23) Villequiers et non *Villequieu* (p. 23), Waldeck et non *Valdec* (p. 23), d'Aspre et Herve au lieu de *d'Aspré* et *Hervé* (p. 116), Duminique et non *Daminik*, Coudenhoven et non *Gudenhofen* (p. 121), De Lafitte-Clavé et non *Delafite* (p. 153), Verninac et non *Vomina* (p. 297), Grollman et non *Grollmann* et Boyen, au lieu de *Boyn* (p. 449) [1].

Ce volume fait le plus grand honneur à la Société Impériale d'Histoire de Russie et à son président, M. Polovtsoff. C'est une sorte de monument que la Russie élève au duc de Richelieu, et tous ces documents recueillis dans les archives de Saint-Pétersbourg et de Moscou et reproduits avec tant d'exactitude et un soin si pieux, composent une publication du plus grand intérêt et de la plus haute valeur. Qu'un Français vienne maintenant, et compose, ainsi que dit M. Polovtsoff, avec toutes les données éparses une biographie de Richelieu, digne de son nom et de son œuvre.

A. Chuquet.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Le « Curatorium » de la *Fondation Curtius* a décerné le prix pour l'année 1889 (250 mark), à M. Félix Solmsen, de Schneidemühl, pour son travail *Sigma in Verbindung mit Nasalen und Liquiden im Griechischen.*

— La 40e Assemblée des philologues et pédagogues allemands aura lieu à Gœrlitz, du 2 au 5 octobre. On y fera les lectures suivantes : R. Becker, *die Bildnisse des Livius*; Cauer, *Dracon's Gesetzgebung*; Fœrster, *die Zeit des Laokoon*; G. Meyer, *Gegenw. Stand des Neugriech.*; Rossbach, *das Diana-Heiligtum in Nemi*; Zacher, *griech. Wortforschung.*

— Le 5 juillet est mort à Berlin, à l'âge de 74 ans, Wendelin de Maltzahn.

— La maison Brockhaus, de Leipzig, vient de publier plusieurs catalogues sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs : 1° Histoire du moyen âge; 2° *Orientalia* (bibliothèque de feu Bertheau); 3° *Egyptologie* langues, géographie, ethnographie de l'Afrique; 4° *Bibliographie* (bibliothèque de Louis Mohr, de Strasbourg), et collections de revues et de publications de Sociétés savantes; 5° *Botanique* (bibliothèque de C. et Ed. Morren, de Liége).

GRÈCE. — Parmi les publications récentes nous signalons les suivantes : la belle traduction de l'*Aspasia* de Hamerling par Lysandre Hadji Constas (édit. de luxe à Leipzig); l'*Histoire d'Athènes sous les Turcs*, par D. G. Camburoglou, qui se publie en livraisons (six livraisons ont déjà paru); le *Dictionnaire Encyclopédique*,

1. P. 461, ligne 14 lire « affirment » p. *affirme* et ligne 29, « trouverais » p. *touverais*; p. 494, 1819 et non 1809.

dont la publication est dirigée par M. N. G. Politis (la 13e livraison vient de paraître; l'Ἀθηνᾶ, organe périodique de l'ἐπιστημονικὴ ἑταιρεία, présidée par M. Condos (les deux premiers fascicules ont parus).

— Outre ces ouvrages il y a lieu de nommer encore : Διορθωτικὰ εἰς Εὐριπίδην, par le prof. D. Sémitélos (Athènes, Perris, 1889. Extrait du Bulletin de Correspondance Hellénique); — *Ecloga Leonis et Constantini cum appendice*, p. p. Antonius G. Montferratus (Athènes, fratr. Perri, 1889); deux dissertations de privat-docent, Ἱερόσυλοι τοῦ Πυθοῖ ἱεροῦ καὶ ἱεροὶ πόλεμοι par G. Crémos (Athènes, Constantinidès, 1889) et Περὶ Ἐρωτοκρίτου καὶ τοῦ ποιητοῦ αὐτοῦ par A. N. Jeannaris (Athènes, Constantinidès, 1889).

— Le prof. de la faculté de médecine M. A. Anagnostakis, qui s'occupe d'archéologie médicale, a publié un opuscule très curieux : Ἡ ἀντισηπτικὴ μέθοδος παρὰ τοῖς ἀρχαίοις (Athènes, Inglessis, 1889).

— Le quatrième et dernier fascicule du second tome du Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς Ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος vient aussi de paraître; sa table des matières est aussi riche que variée.

— Des fouilles archéologiques se poursuivent sur plusieurs points du royaume. Des rapports détaillés sur ces fouilles se publient dans le Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, organe de l'Ephorie générale des Antiquités, qui paraît aussi régulierement que la matière le comporte.

— M. Euthymios Castorchis, ancien professeur de philologie latine à l'Université et ancien président de la Société archéologique, vient de mourir à l'âge de 75 ans.

— Signalons enfin un livre tout récent : Βάσανος τῶν περὶ τῆς ἑλληνικῆς προφορᾶς Ἐρασμικῶν ἀποδείξεων par Théodore Papadimitracopoulos (Athènes, Palamède, 1889, gros volume de 752 pages).

HONGRIE. — Un de nos correspondants nous écrit de Hongrie. « La *Revue philologique hongroise* qui a un grand nombre de collaborateurs, publie depuis cette année, à l'exemple des *Jahrbücher* de Fleckeisen, des Suppléments, dont le premier fascicule (240 p.), vient de paraître. Nous y trouvons une dissertation de M. Hittrich, sur les *Anacréontiques grecs du moyen-âge*, quelques notes critiques — en latin — sur les *distiques de Caton*, par M. Némethy, un travail de M. Theisz sur *la jeunesse de Racine*, plusieurs traductions élégantes de l'anthologie grecque par M. Thewrewk de Ponor et des travaux sur la littérature hongroise.

— M. Thewrewk veut remplacer, dans les gymnases hongrois, les éditions latines et grecques publiées en Allemagne par une *Bibliotheca hungarica scriptorum Graecorum et Romanorum*. Les collaborateurs de cette *Bibliothèque* ne se contenteront pas de réimprimer les textes des meilleures éditions; ils donneront quelques éditions critiques qui auront leur valeur propre. L'originalité se verra plutôt dans les notes que dans la critique du texte, et en effet, outre le directeur de la *Bibliothèque* et M. Abel, nous ne voyons pas que la Hongrie possède des philologues exercés.

— M. Heinrich, professeur de littérature allemande à l'Université de Budapest, a entrepris, le premier en Hongrie, d'écrire une *Histoire* de la littérature qu'il professe depuis une dizaine d'années. Le premier volume qui embrasse le moyen-âge, a paru dans les éditions de l'Académie, unique refuge en Hongrie pour ce genre de publication. L'ouvrage aura trois volumes; une fois terminé, nous en signalerons les parties originales. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 30 septembre — 1889

Publications récentes sur la plus ancienne littérature de l'Irlande.

454. — **Irische Texte** mit Uebersetzungen und Wœrterbuch herausgegeben von Whitley Stokes und E. Windisch, 2e série, 2e livraison, Leipzig, Hirzel, 1887, in-8, 256 pages.

455. — **The book of Ballymote**, a collection of pieces (prose and verse) in the beginning of the teenth century, now for the first time published from the original manuscript in the library of the Royal Irish Academy by the Royal Irish Academy, with introduction, analysis of contents and index by Robert Atkinson, Dublin, 1887, in-folio, 22-502 pages.

456. — **Royal Irish Academy.** Todd Lectures series. Vol. II. Part. II. The passions and homilies in the Leabhar Breac, text, translation and glossary by Robert Atkinson, Londres, Williams and Norgate, 1887, in-8, 957 pages.

457. — Annals of Ulster, otherwise **Annala Senait**, Annals of Senait, a chronicle of irish affairs from A. D. 431 to A. D. 1540, edited with translation and notes by William M. Hennessy, vol. I, 431-1056, Dublin, Hodges and Figgis, 1887, in-8, 399 pages.

458. — **The old irish glosses at Wuerzburg and Carlsruhe,** edited with a translation and glossarial index by Whitley Stokes. Part. I. The glosses and translation, printed for the Philological Societies of London and Cambridge by Stephen Austin and sons, Hertford, 1887, in-8, 352 pages.

459. — **The Tripartite Life of Patrick** with other documents relating to that saint, edited with translations and indexes by Whitley Stokes. Collection du Maître des Rôles. 1887, 2 vol. in-8, cxcix-676 pages.

460. — **Archivio Glottologico Italiano,** diretto da G. I. Ascoli volume quinto, pagine 353-576 : Testo e Chiose del Codice Irlandese dell'Ambrosiana. Volume sesto, pagine 1-xcvi (Glossarium palaeo-hibernicum, A-IC. Rome, Lœscher, 1888, in-8.

Dans la livraison des *Irische Texte* que MM. Stokes et Windisch ont fait paraître en 1887, il y a trois parties à distinguer : la première a pour auteur M. Kuno Meyer ; elle contient l'histoire de Philippe et d'Alexandre, texte irlandais avec traduction en allemand ; elle appar-

tient au même groupe littéraire que la « prise de Troie » *Togail Troi*, publiée par M. Whitley Stokes, c'est un des récits d'origine étrangère qui a pénétré dans la littérature irlandaise. — Vient ensuite la *Mort des fils d'Usnech* d'après un ms. du xv[e] siècle qui appartient à la bibliothèque des avocats d'Edimbourg : ce document a été publié avec une traduction anglaise par M. Whitley Stokes; on en a une rédaction beaucoup plus ancienne que M. Windisch a publiée dans le premier volume des *Irische Texte*; une rédaction toute moderne a paru en 1888 dans le tome XIII des *Transactions* de la société gaélique d'Invernes, pages 241-257, et une traduction anglaise de cette rédaction a été donnée par M. A. Macbain dans le *Celtic Magazine* de décembre 1887 pages 69-77 et de janvier 1888 pages 129-138. — La troisième partie de la livraison des *Irische Texte* dont nous parlons contient le texte de quatre des petits récits légendaires qui constituent une sorte de préface à la grande composition épique irlandaise dite : *Táin bó Cúailnge*. M. Windisch les publie d'après les mss. les plus anciens et les accompagne d'une traduction allemande. Nous n'avons que des éloges à adresser à cette importante publication, espérons que M. Windisch terminera bientôt l'édition qu'il prépare du *Táin bó Cúailnge*.

Le *Livre de Ballymote* est le quatrième des mss. que l'Académie d'Irlande a publiés en fac-simile : les trois premiers étaient des espèces de calques dont l'exactitude peut être quelquefois contestée, comme il arrivera toujours aux travaux de ce genre; celui-ci a été exécuté en photogravure : malheureusement il est moins intéressant que les premiers; il contient peu d'inédit, sauf des traités de grammaire irlandaise. La portion relative à la littérature épique de l'Irlande est excessivement mince; mais nous serons amplement dédommagés par le livre jaune de Lecan qui est actuellement sous presse.

Les *Passions et homélies* irlandaises que M. Atkinson nous donne avec traduction anglaise et glossaire ont le grand défaut d'être dépourvues d'originalité et de reproduire presque toujours un monument latin de la littérature chrétienne; elles ont l'avantage d'être pour les commençants beaucoup plus faciles à comprendre que les compositions d'origine irlandaise ; le glossaire qui les accompagne est une œuvre considérable et qui rendra de grands services malgré quelques erreurs de détail que M. Whitley Stokes a tout dernièrement relevées dans les mémoires de la Philological Society.

Les annales d'Ulster, tome I, éditées et traduites par M. Hennessy sont une œuvre d'une époque tardive, mais ont été compilées à l'aide de chroniques beaucoup plus anciennes, que l'auteur a copiées littéralement en conservant souvent le caractère archaïque de la langue ; cette édition qui paraît faite avec beaucoup de soin est le dernier ouvrage du sympathique savant irlandais qui l'a signée.

Les gloses irlandaises de Wurzbourg et de Carlsruhe, publiées et traduites par M. Whitley Stokes, remontent paléographiquement au IXe siècle; elles ont été une des bases de la *Grammatica Celtica*, dans le texte de laquelle de nombreux fragments de ces gloses ont été insérés et traduits; elles ont été ensuite publiées in-extenso par M. Zimmer dans ses *Glossae hibernicae*. M. Whitley Stokes après avoir revu le texte sur les mss. l'a accompagné d'une traduction complète, ce qui n'avait été fait par personne avant lui.

La *Vie tripartite* de saint Patrice est un texte irlandais du Xe siècle qui était resté inédit jusqu'ici : on en avait deux traductions, l'une en latin publiée au XVIIe siècle par Colgan dans sa *Trias Thaumaturga*, l'autre en anglais due à ce même Hennessy qui a publié les annales d'Ulster. M. Whitley Stokes a fait précéder son édition d'une savante introduction où, avec sa compétence ordinaire, il traite de l'histoire de la langue et de la civilisation irlandaises; son texte et sa traduction de la *Vie tripartite* sont suivis d'un recueil de documents sur saint Patrice; en composant ce recueil M. Whitley Stokes s'est attaché principalement à reproduire les monuments les plus anciens; il donne notamment après le P. Hogan [1] une édition de deux vies de saint Patrice rédigées au VIIe siècle et conservéees par un ms. du IXe qui provient de la cathédrale d'Armagh et qui se trouve aujourd'hui au collège de la Trinité de Dublin; malheureusement il y a encore dans la *Trias thaumaturga* de Colgan plusieurs anciennes vies de saint Patrice qui n'ont pas été réimprimées depuis et dont une nouvelle édition serait bien nécessaire.

M. Ascoli continue la publication du ms. irlandais de l'Ambrosienne de Milan. Il en a fait paraître la première livraison en 1878; le manuscrit de Milan qui semble être un des plus anciens mss. irlandais, sinon le plus ancien qui existe — il daterait du VIIIe siècle — a une importance linguistique considérable; le sujet traité n'a qu'un intérêt médiocre, le texte irlandais consiste en gloses sur un très faible commentaire latin des psaumes; mais ces gloses fournissent une foule d'indications précieuses sur la grammaire et sur le vocabulaire irlandais le plus ancien. M. Ascoli doit y joindre une traduction, et en attendant, nous donne un glossaire dont les deux premières livraison sont paru concurremment avec le texte du commentaire latin des psaumes et avec les gloses irlandaises qui accompagnent ce texte. Il est fort à désirer que M. Ascoli termine bientôt ce grand travail qu'il fait avec beaucoup de talent.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

1. Le très importante publication du P. Hogan a paru dans les *Analecta bollandiana*. Il y en a un tirage à part dont voici le titre : *Documenta de S. Patricio, hibernorum apostolo ex libro Ardmachano ; edidit E. Hogan, S. J., in Universitate Catholica Dublinensi linguae hibernicae et historiae lector*, Bruxelles, 1884, in-8, 116 pages.

461. — **Essai comparatif sur l'Origine et l'Histoire des Rythmes,** par Maximilien Kawczynski, docteur ès lettres. Paris, E. Bouillon, 1889. In-8, 220 pp.

Sous ce titre, M. Kawczynski nous donne une étude hardie et pénétrante, qui atteste autant d'originalité que de savoir. Étranger, il l'a écrite en français, et l'on ne peut qu'admirer l'aisance avec laquelle il manie notre langue en des sujets difficiles. Nouveau venu, il ne craint pas de s'attaquer à des doctrines consacrées par un long enseignement et d'imposantes autorités, et l'on louerait davantage son courage s'il n'y avait mieux encore à louer en lui. Ajouterai-je qu'il m'a convaincu, qu'il convaincra aisément nos maîtres ou nos élèves? L'auteur ne me croirait pas, ou tiendrait à faible honneur une conversion aussi complaisante. Les idées de M. K. sont de celles que le temps devra mûrir, et, avec le temps même, elles se feront difficilement accepter, tant que nous verrons en présence deux écoles de métriciens, les uns s'en rapportant surtout à leur oreille, et croyant reconstruire par l'imagination le vers « vivant » de l'antiquité, comme si un phonographe leur en eût conservé la cadence, les autres disséquant et démontant pièce à pièce cette merveilleuse architecture, sur la foi des témoignages obscurs et confus des grammairiens anciens. Ceux-ci ne se tiendront point pour satisfaits, qu'on ne leur ait fait voir, dans quelque manuscrit authentique, l'ictus effectivement défini par une *sublatio vocis;* aux premiers — et j'en suis — on ne fera jamais croire que l'alexandrin français ne fasse qu'un avec l'asclépiade latin tout uniment parce qu'ils ont chacun douze syllabes (p. 134). L'un et l'autre point de vue est à la fois légitime et illusoire, et la dispute menace de s'éterniser pour la plus grande joie intellectuelle de nos arrière-neveux. Voyons du moins quels sont les éléments nouveaux que M. K. y a apportés.

Les métriciens modernes ont introduit, selon lui, dans la versification antique, une notion qui y était absolument étrangère : de là leurs tâtonnements, leurs contradictions et leurs erreurs. Supprimons-la, cette notion décevante, et nos oreilles, affranchies d'une tyrannie conventionnelle, redeviendront capables d'apprécier les rythmes qu'elles ont désappris. Pour nous, un rythme quelconque est une succession régulière de temps forts et de temps faibles; mais la versification des anciens, exclusivement fondée sur la quantité des syllabes, n'établissait entre elles aucune distinction, aucune nuance d'intensité, et c'est par abus que nous y transportons un élément que les métriciens d'autrefois n'y ont pas même soupçonné. Nous savons par eux que la première syllabe d'un trochée durait deux fois plus que la seconde; aucun ne nous a dit qu'elle sonnât plus fort : de quel droit le leur faisons-nous dire? Le vers grec ou latin était une mélopée continue, résultant de la répétition, à intervalles égaux, de mesures toujours égales, sans d'ailleurs que le commencement de chaque mesure dût être détaché et frappé à la façon d'un temps de valse. L'intervention toute moderne de l'ac-

cent, et par conséquent de l'intensité, dans la facture du vers, est un fait accidentel : du jour où la quantité fut morte, les versificateurs qui pastichaient l'antiquité manquèrent de critérium pour assurer leurs fins de vers; faute de mieux, ils s'adressèrent à l'accent, qui vivait encore; ils prirent tout paroxyton latin pour un trochée (p. 119), tout proparoxyton pour un dactyle ou pour une finale de diiambe, et ainsi se répandit l'habitude de terminer toujours tel vers par tel type d'accent. En même temps, la musique modifiait ses conditions (p. 61) : la rythmique antique évitait le procéleusmatique, et en tout cas ne poussait pas plus loin la division de la mesure, qui dès lors formait un ensemble court et toujours aisément reconnaissable; notre musique, tout au contraire, a un penchant marqué pour les doubles croches : force lui est donc bien de marquer d'un temps fort le début de la mesure, qui sans cette précaution risquerait de se confondre avec ses voisines. De là nos ictus en métrique et en musique; de là aussi l'illusion qui nous les fait entendre dans la récitation du vers antique. Et après cela, quand il s'agit d'expliquer la transition du vers de Virgile au vers de Commodien, nous nous étonnons que la quantité ait cédé à l'accent sa prétendue fonction. C'est bien simple pourtant : cette fonction, elle ne l'avait jamais eue; elle allongeait la syllabe, elle ne la relevait pas.

Je crois avoir bien compris la pensée de M. K.; je ne suis pas aussi sûr de la bien rendre sous cette forme trop sèche : aussi bien n'ai-je d'autre visée que d'inspirer à quelques-uns le désir de la suivre dans tous ses développements. A plus forte raison dois-je m'interdire de la discuter : il y faudrait plus d'espace et d'abondance, sans doute aussi un appareil plus technique que ne le comporte d'ordinaire un simple compte-rendu; il faudrait reprendre minutieusement chaque détail, examiner si vraiment aucun auteur grec ou latin n'a fait nulle part même une vague allusion à une alternance d'élévation et d'abaissement de la voix dans le débit du vers [1], vérifier, en scandant un grand nombre de vers rythmiques, si l'accentuation latine usuelle y est à ce point et si constamment violée dans le corps du vers, qu'elle en devienne négligeable et ne régisse que la clausule. Un seul exemple : M. K. cite (p. 129) cinq dimètres iambiques rythmiques, où, dit-il « le rythme iambique n'est jamais observé de suite par les accents ». Je ne comprends pas. Je les scande suivant le principe de l'accentuation binaire découvert par M. G. Paris et mis hors de doute, ce me semble, par les

1. Atqui in orando *quoque* — l'auteur compare le débit de l'orateur à celui des vers — *intentio vocis, remissio*, flexus, pertinet ad movendos audientium affectus. (Quintil., I, 4.) Je n'oserais dire de ce passage ce que M. K. écrit d'un autre (p. 108) où le rythme lui paraît défini avec toute la précision désirable. Mais il me semble que Quintilien n'a pas pu vouloir dire — ce qui est d'évidence — que l'orateur ne doit pas tout débiter sur le même ton; car personne jamais n'a pu prétendre qu'il dût toujours crier ou toujours baisser la voix. Il s'agit donc ici des temps forts et des temps faibles du débit oratoire, déterminés par l'accent des mots et constituant le rythme de la période.

faits observés en phonétique romane [1], et je les trouve à peu près justes : ils commencent, si l'on veut, par un spondée rythmique, mais dans un vers métrique même le spondée à cette place est aussi légitime que l'iambe ; un seul, le 4e, débute par un trochée rythmique, qui est d'ailleurs un iambe métrique ; tous les autres pieds sont des iambes rythmiques irréprochables. Franchement, est-ce le cas de dénoncer une irrégularité qui se réduit à si peu de chose ?

Mais, s'il m'est impossible d'aborder le détail de l'œuvre, mon devoir est d'examiner tout au moins quelques-unes des propositions générales de l'auteur, les plus importantes, et d'en dire brièvement mon avis. La plupart sont fort justes : il n'y a d'excessif que les conséquences qu'il prétend en tirer.

« L'accent naturel n'était astreint ni à coïncider ni à contraster avec l'ictus métrique » (p. 57). — Voilà qui est parfait : comment une modulation mélodique pourrait-elle avoir quelque influence sur le temps fort ou faible ? On peut chanter *piano* une note aiguë et *forte* une note basse. Dès lors, il n'y a en effet plus à s'occuper de la fameuse controverse des Ritschl et des Corssen. Mais s'ensuit-il pour cela que l'ictus métrique n'existe pas (p. 58) ? Tout au contraire, en montrant qu'il ne saurait dépendre de l'accent tonique, on l'a rendu libre des entraves factices que certains métriciens voulaient lui imposer, libre en conséquence de coïncider, à la volonté du poète, avec telle ou telle syllabe, d'ailleurs atone, mais relevée par la quantité. On n'a pu scander correctement le premier vers de l'Odyssée que du jour où l'on a compris que πολλά, trochée métrique, était aussi trochée rythmique, et n'était pas, ne pouvait pas être iambe tonique, par la raison bien simple que son accent final n'était pas un accent d'intensité.

« L'accent antique formait la mélodie du vers » (p. 62 sq.). — Oui, tel était son rôle, et tel aussi paraît avoir été celui de l'udâtta et du svarita dans la primitive cantilène des hymnes védiques. Plus exactement peut-être, la phrase antique formait, par la succession de ses accents, une mélopée naturelle, à laquelle s'adaptait sans heurt et sans effort une mélodie plus ample et un peu plus variée. Tout ce chapitre est excellent ; mais, encore une fois, il ne prouve rien contre la possibilité d'un ictus métrique indépendant de l'accent et de la mélodie.

Ce n'est point à dire non plus, bien entendu, que la mélodie antique se soit toujours servilement conformée à l'accentuation. Ces deux éléments marchent de pair, tant que la mélodie peut sans inconvénient rester simple et monotone ; ils se dissocient nécessairement à mesure

---

1. Les voici avec la notation de l'accent principal et des accents secondaires de chaque mot :

ó Fúlco présul óptimè,
ó cúnctis àmantíssimè,
rè póntifex et nóminè,
hómo sed máior hóminè,
vìs nóbilis prosápiè....

que croissent les exigences de l'oreille. M. K. a constaté le phénomène pour le moyen âge (p. 161), et peut-être n'a-t-il jamais été plus sensible que de nos jours, où le compositeur et le librettiste sont deux au moins, où le librettiste est rarement poète, et le compositeur rarement soucieux des paroles sur lesquelles il travaille. Pour une phrase mélodique comme le

Salut, demeure chaste et pure,

de M. Gounod, où musique et paroles s'allient en une parfaite cadence iambique, combien n'en compterait-on pas qui prolongent et relèvent un *e* muet, voire font chanter une note aiguë sur un *ou* atone! Il n'est pas probable que dans l'antiquité la tâche du poète et celle du musicien aient jamais été aussi radicalement séparées; mais il est certain, d'autre part, que les intervalles musicaux qui résultaient de l'accentuation n'étaient pas tout à fait fixes et offraient une certaine élasticité, que l'aigu, par exemple, selon la structure de la phrase prononcée ou la disposition actuelle du sujet parlant, pouvait être à la quinte, à la quarte, ou même seulement à la tierce du grave, et ces variations suffisaient pour qu'on se sentît autorisé à relâcher peu à peu les liens qui rattachaient la mélodie à l'accentuation. C'est le goût et l'oreille du grand musicien qui lui indiquent la mesure dans laquelle il peut le faire.

Ces points posés, sur lesquels je crois être à peu près d'accord avec l'auteur, je me trouve bien empêché devant sa formule de la p. 34: « Loin de l'avoir engendrée, la phrase musicale s'est modelée sur le vers », qui lui-même est issu de la simple proposition du langage parlé. Je ne conçois pas comment ces trois sortes de phrases ont pu sortir l'une de l'autre, puisqu'elles n'en faisaient qu'une à l'origine. En effet, toute proposition indo-européenne est une séquence métrique, puisque la syllabe longue y vaut deux fois la brève et qu'il s'établit ainsi un rapport sensiblement constant entre tous les temps du discours; toute proposition indo-européenne est une séquence mélodique, puisque toutes les syllabes s'y ordonnent sur un intervalle de quinte. Et ce qui est vrai de l'indo-européen l'est plus ou moins de tous les langages : on sait combien sont chantants les idiomes de l'Extrême-Orient, tels que le chinois et l'annamite; si l'on n'apprenait tout d'abord à les psalmodier, jamais on ne pourrait s'y faire entendre. Le chant n'est plus guère, dans nos langues à nous, une condition essentielle d'intelligibilité, et nous sommes d'ailleurs habitués dès l'enfance à notre propre mélopée, ce qui fait que nous ne la percevons plus; mais elle nous devient perceptible dès que nous changeons de milieu : le Français est frappé de l'accent musical du Suédois, et la cantilène du Franc-Comtois prête à rire au Tourangeau. Loin donc que le chant soit issu de la parole, celle-ci, la parole parlée, égale, pondérée, sans accent, comme on dit vulgairement, est le suprême effort du parler humain pour se dégager de ses langes préhistoriques. L'homme a chanté et mimé sa parole avant de la parler,

et de la phrase originaire sont sortis, à la fois et en divergeant de plus en plus, le discours parlé, le chant et la pantomime.

C'est faute d'avoir admis cette unité primitive que M. K. se montre si réfractaire à l'idée d'une versification indo-européenne (p. 7), si grossière fût-elle. Une versification lui paraît un travail d'art, et il a raison s'il la considère dans son plein épanouissement, en faisant abstraction de ses humbles origines. Mais, même dans leur forme définitive, la jagatî védique, l'hexamètre dactylique grec et le saturnien latin, que sépare un abîme de temps et d'espace [1], accusent entre eux une trop frappante analogie, pour qu'on puisse se refuser à y reconnaître le même rythme rudimentaire diversement développé et modifié. Sans doute il peut y avoir des différences secondaires, et l'allitération en est une; mais l'allitération, quoi qu'en pense M. K. (p. 8), ne saurait passer pour le critérium distinctif de deux types de versification. Il montre fort bien (p. 93 sq.) que la rime française existe en germe dans le vers latin; mais il sait à coup sûr que le vers latin n'en avait pas le monopole. L'allitération foisonne, par exemple, dans les hymnes du Rig-Véda, et la poésie sanscrite postérieure en use avec des raffinements inouïs. La vérité est que l'allitération, l'assonance, la rime sont, dans toutes les versifications, des adjuvants accessoires de la mesure, qui, dans certaines, assument ou paraissent assumer [2] un rôle prédominant; mais l'essence du rythme est toujours et partout la même, à savoir l'égalité des temps et leur nuancement symétrique. Et, en me plaçant au point de vue même de M. K., en constatant avec lui que les formes artistiques de tous les peuples procèdent souvent d'emprunts (p. 12), tout ce que je puis admettre, c'est que la versification des Indo-Européens n'était pas autochthone -- qu'est-ce qui est autochthone, au surplus? ce mot, qui n'implique aucune notion précise, ne trace-t-il pas simplement la limite de nos connaissances ethnographiques, sans rien préjuger quant au fond? — mais, qu'ils n'aient pas eu de versification du tout, je ne puis le croire, car ce serait miracle si leurs descendants, une fois séparés, avaient chacun pour soi rencontré un principe rythmique absolument identique.

Je ne sais si l'auteur, malgré sa rare rigueur scientifique, ne s'est pas laissé parfois induire à une confusion entre versification et poésie (p. 11). Sans doute, la poésie, en tant que forme élevée de l'emploi du rythme, suppose et exige, pour son éclosion, le concours de conditions infiniment délicates et incompatibles avec la barbarie primitive. M. K. écrit, sur l'illusion de la poésie dite populaires, des pages très

1. Je renonce à comprendre comment le saturnien serait une imitation, même vague (p. 38), de vers grecs : plus l'imitateur est grossier, plus, d'ordinaire, il serre de près son modèle, et nous n'avons pas un rythme grec qui ressemble à la séquence saturnienne. — Je ne parle pas de la *langzeile* des Nibelungen, parce que celle-ci, en effet, pourrait procéder d'une adaptation.

2. Même avec la consonne d'appui, même remontant à deux syllabes, ou par delà, si possible, la rime ne sera jamais l'essence du vers français.

fortes, mais peut-être en partie superflues; car on n'a jamais, à ma connaissance, voulu dire, en se servant de ce terme, que les formes rythmiques ou les idées poétiques flottassent en l'air et que la foule les y pût attraper au vol. L'invention est toujours le fait d'un seul, mieux doué que les autres; elle se répand seulement plus ou moins vite, selon qu'elle s'adapte mieux au goût, aux habitudes, aux convenances du plus grand nombre. Mais ce que le premier venu a pu trouver sans effort, parce qu'il le portait inconsciemment en soi, c'est le rythme appliqué à la parole. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour découvrir le rythme : il suffit de se livrer à un mouvement uniforme et répété, enfoncer un pieu, tourner un pilon dans un mortier, scier du bois, pour être tenté d'accompagner sa besogne d'un fredon machinal qui est comme le réflexe vocal du mouvement exécuté; il suffit de porter à plusieurs un lourd fardeau, pour être contraint de régler son pas l'un sur l'autre et d'imaginer instinctivement un rythme régulateur. Qu'on regarde au Luxembourg le tableau de Cormon, et qu'on dise si ses hommes préhistoriques ignorent le rythme : ils ne disent pas « gauche... droite... » et ne jouent point leur air de marche, mais *ils le chantent en dedans* : si toute pensée est une parole intérieure, à plus forte raison y a-t-il un rythme intérieur dans tout mouvement combiné. De là à mettre des paroles sous ce rythme, il n'y a qu'un pas aisé à franchir, puisque la parole elle-même est un rythme, seulement un peu moins régulier. De ce rythme rudimentaire à d'autres plus compliqués et plus savants, il y a des siècles d'efforts; mais qu'importe? Ce *primum movens* n'en est pas moins éclos spontanément des lèvres de l'humanité : il n'a fallu ni poète ni grammairien pour le lui révéler.

Mais ce rythme a pu se passer de la distinction des temps forts et faibles. — Je ne sais; car il me semble que, dans la plupart de ceux que je viens de citer, la tendance est de bien détacher et différencier chaque mesure, partant chaque partie de la mesure. Cependant il est certain que la danse antique était bien moins mouvementée que la nôtre (p. 80), et quiconque a vu à l'Exposition les danseuses javanaises dérouler sans fin sur une mélopée continue leur mimique gracieuse et languissante, a dû se convaincre de la possibilité d'un rythme sans ictus. J'y souscris donc : les anciens avaient de pareils rythmes, représentés peut-être par les odes de Pindare et l'ensemble de la lyrique dorienne. Est-ce à dire qu'ils n'en connussent point d'autres? Pourquoi les anapestes qui scandent si nettement à notre oreille un rythme de marche dans l'entrée en scène du vieil Océan,

> *ἥκω δολιχῆς τέρμα κελεύθου*
> *ἀπαμειψάμενος πρὸς σὲ Προμηθεῦ*
> *τὸν πτερυγωκῆ τόνδ' οἰωνὸν*
> *γνώμῃ στομίων ἄτερ εὐθύνων,*

ne se composeraient-ils pas d'un temps faible et d'un temps fort d'égale longueur? Les anciens avaient des tambours, et apparemment, en

troupe, ils marchaient au pas : à moins de croire que leurs tambours se bornaient à émettre un bourdonnement sonore et continu qui n'eût guère soutenu la marche, on doit supposer qu'ils marquaient le pas par des frappés alternativement faibles et forts; et, si telle était la constitution de l'anapeste battu, pourquoi aurait-il changé de nature lorsqu'il était chanté ou récité [1]? Or, ce qui est vrai de l'anapeste, l'est aussi du dactyle, du trochée, de l'iambe, qui tous imitent et reproduisent quelque rythme naturel. Voilà pourquoi les conclusions de M. K., en dehors de toute discussion de détail me paraissent aussi hasardées qu'à lui la théorie de *a priori* de G. Hermann (p. 59).

Je relève en terminant quelques menues erreurs, qui seraient presque sans conséquence chez tout autre, mais le livre d'un réformateur a la mauvaise fortune d'éveiller chez le lecteur des scrupules tout particuliers d'exactitude. — Les trois *Parques* ne sont pas une création du génie grec (p. 29), car leur nom est exclusivement latin, et je ne sais jusqu'à quel point elles ont pu devenir les trois filles-cygnes chez les Allemands. L'Edda a ses trois Nornes, qui, à côté d'une ressemblance gérale avec les *Moirai* grecques, présentent assez de particularités importantes pour exclure l'idée d'un emprunt. — Les Sept devant Thèbes (p. 24) ne sont point « sept frères ». — La notation musicale du vers μῆνιν ἄειδε (p. 65) est fort intéressante, mais la 4ᵉ mesure est inexacte : la fausse syllabe δε y répond à une croche, alors qu'en fait ἄεω ne contient qu'une syllabe. — Comment l'ordre des thésis et des arsis se trouvait-il « interverti » dans les pieds « choriambiques » (p. 85)? Si la thésis était un temps fort, il y aurait donc eu rupture de rythme? Que si, comme le veut M. K., la thésis n'était que l'abaissement du pied, je ne vois pas comment, après avoir levé le pied sur la 2ᵉ syllabe du choriambe, on eût pu le lever encore sur la 3ᵉ, pour le poser enfin sur la 4ᵉ. Il y a là une impossibilité matérielle : le tout en supposant, bien entendu, l'existence du choriambe en tant que tel; en réalité, le prétendu choriambe était un double dactyle catalectique et avait une thésis sur chacune de ses deux longues, sans la moindre interversion. — P. 96, conce*dant* laurea est un gros barbarisme, et il n'y a pas moyen de le mettre au compte du compositeur, car la finale de *concedant* est soulignée comme faisant assonance avec celle de *cedant*. — Le plus ancien exemple de refrain ne se trouve pas dans Eschyle (p. 193) : le refrain est un artifice assez commun dans les hymnes védiques; il y est même obligatoire dans certains genres de stances.

Je me résumerai en deux mots. M. Kawczynski a fait voir, avec une clarté convaincante, que l'alternance de temps forts et de temps faibles n'est pas une condition essentielle, indispensable, inséparable de la constitution du rythme. Mais, à mon sens, il n'a pas réussi à prouver

1. Ce nom seul d'*anapeste* ne donne-t-il pas à réfléchir? Ne semble-t-il pas signifier un *battement* plus fort *succédant à* un plus faible, et contenir ainsi un de ces témoignages implicites que M. K. déclare ne pas trouver chez les anciens?

que la versification antique se passât absolument de cette alternance, et plusieurs des raisons qui militent en faveur de la doctrine consacrée me paraissent survivre à sa brillante argumentation.

V. Henry.

---

462. — Dr Wilh. Ohnesorge. **Die rœmische Provinz-Liste von 297,** 1re partie. Duisburg, Mendelssohn, 1889, in-4, 50 pp.

Dans cette « contribution à l'histoire des partages des provinces romaines, » M. W. Ohnesorge se propose de montrer que le texte de la Liste de Vérone, publié par M. Th. Mommsen en 1862 et souvent étudié depuis, n'a pas été altéré, malgré l'état de corruption où il nous est parvenu, par des additions postérieures, et qu'il reproduit par conséquent avec exactitude le nombre et le nom des provinces romaines à l'époque de Dioclétien.

Après un préambule général sur les divers partages des provinces, l'auteur cherche à établir sa thèse en étudiant le morcellement provincial pour certaines régions où il prête à la controverse, comme dans les provinces de l'Asie orientale, de l'Hellespont et de la Phrygie, de la Gaule méridionale, etc.

Nous n'avons pas vu que M. W. Ohnesorge, qui est bien informé pour les travaux allemands, ait eu connaissance de deux mémoires français qui se rapportent étroitement à son sujet, celui de C. Jullian, *De la réforme provinciale attribuée à Dioclétien (Revue historique*, XIX, 1882) et celui de l'abbé Duchesne, *Les documents ecclésiastiques sur les divisions de l'Empire romain au quatrième siècle (Mélanges Graux*, 1884).

G. L.-G.

---

462. — **Histoire d'Aubagne,** chef-lieu de baronnie, depuis son origine jusqu'en 1789, par le Dr Barthélemy. Tome Ier, Marseille, Barlatier, in-8 de 542 p.

M. Barthélemy est un des plus actifs correspondants que possède le Ministère de l'Instruction publique; ses mémoires sur Marseille et la Provence, nets, sobres, consciencieux, sont riches en aperçus comme en documents; sa grande publication sur les chartes de la maison de Baux est classique pour tous ceux qu'intéresse le moyen âge provençal. Le premier volume de l'*Histoire d'Aubagne*, que donne aujourd'hui l'infatigable chercheur, est en tous points digne des travaux qui l'ont devancé. On y trouvera l'histoire politique de la petite ville, depuis ses origines jusqu'en 1789. Quelques pages seulement sont consacrées à l'antiquité et aux premiers siècles du moyen âge. Aubagne n'a livré pour cette époque que des inscriptions latines, dont M. B. donne, *de visu*, un texte qui est excellent. La presque totalité du volume concerne la baronnie et la commune : l'histoire en est refaite d'après les registres

des notaires et ceux des délibérations, que M. B. a analysés ou retranscrits pour faire cet ouvrage. Aubagne, sans doute, n'a été mêlée à aucun événement important de l'histoire générale ; elle joue un assez petit rôle même dans les destinées du Midi. Cependant le livre de M. Barthélemy se lit avec plaisir et grand profit, car il est singulièrement intéressant de voir comment on vivait, on s'administrait et on se querellait dans une grande bourgade de la Provence. Tous les renseignements qu'il renferme sont entièrement sûrs, et à cet égard l'*Histoire d'Aubagne* est une contribution de premier ordre pour le tableau de la France méridionale au moyen âge et à la Renaissance.

Le second volume renfermera l'histoire religieuse.

C. Jullian.

---

464. — **Le Parnasse provençal** par le père Bougerel, prêtre de l'Oratoire, d'après le manuscrit d'Aix, avec notes et additions, par Camille Chabaneau. Paris, Maisonneuve et Charles Leclerc, 1888, in-8 de 86 p.

465. — **Le Romanz de Saint-Fannel et de Sainte-Anne et de Nostre Dame et de Nostre Segnor et de ses apostres,** publié pour la première fois d'après le manuscrit de Montpellier, par le même. Paris, mêmes éditeurs, 1889, in-8 de 152 p.

Je ne dirai que peu de mots de la seconde de ces publications : c'est la reproduction du manuscrit 350 de la bibliothèque de l'Ecole de médecine de Montpellier, lequel faisait autrefois partie de la bibliothèque du président Bouhier. Le poème comprend deux parties ; la première dont la source est inconnue à l'éditeur est proprement le *Romanz de S. Fannel*, la seconde est une histoire légendaire de la Vierge et de Jésus, qui s'inspire à la fois des évangiles apocryphes et des livres canoniques du Nouveau-Testament.

Le *Parnasse provençal ou les poètes provençaux qui ont écrit depuis environ le milieu du* XIVe *siècle jusqu'à présent*, tel est le titre du manuscrit nº 723 de la bibliothèque Méjanes, à Aix, mis en lumière par M. C. à la grande satisfaction des amis de l'histoire littéraire. C'est peut-être un extrait du grand ouvrage du docte critique, *Vies des hommes illustres de la Provence*, dont le manuscrit complet, conservé dans une bibliothèque privée peu accessible [1], contient, dit-on, la matière de quatre volumes in-4º. Le P. Bougerel s'occupe successivement de Louis Belaud de la Belaudière, de son ami et éditeur Pierre Paul, de Marseille, d'Altouviti qui fit dans une ode l'éloge de ces deux « restaurateurs de la poésie provençale », et qui à son tour fut célébré dans une épitaphe en vers composée par un Marseillais, Jean de Bermond [2], de Jean de

---

1. Expression de M. Chabaneau. *Peu accessible* est un euphémisme. Moi qui ai vainement fait toute sorte de démarches pour obtenir communication du précieux manuscrit, je crois avoir le droit de dire *inaccessible*.

2. L'*Ode* est reproduite (p. 1), l'épitaphe (p. 8). On trouve plus loin (p. 10-14) une chanson en 123 tercets de Ruffi.

Nostradame ou Nostradamus, auquel M. C. va consacrer prochainement une étude très développée, de Robert Ruffi, le grand père de l'historien de Marseille, et en quelque sorte historien lui-même, car sa *Chanson provençale sur la grande peste de l'an 1580* contient l'exact et minutieux récit de tout ce qui arriva dans la ville envahie par le terrible fléau; de Paul Antoine d'Agar de Cavaillon; de Claude Brueys auquel le biographe rend ce flatteur témoignage : « Nous n'avons guère eu de poète qui ait eu autant de verve que lui »; de Raynier de Briançon, auteur d'un poème comique inédit dont Bougerel donne quelques extraits, après l'avoir porté aux nues; de Barthélemy Fourgeon, surnommé l'Ovide provençal; du P. Charles Feau, de l'Oratoire, qui « avait un fonds de plaisanterie inépuisable »; de Jean de Chazelles dont on cite un joli sonnet; de Nicolas Saboly, l'auteur des célèbres Noëls; de Louis Puech, l'heureux rival de Saboly; [1] d'Antoine Geoffroy de La Tour; de Gaspard de Venel [2], etc. Les notes et additions de M. C. occupent près des deux tiers de la brochure. C'est dire que sur un grand nombre de points l'habile critique complète les indications de son devancier au point de vue biographique et bibliographique. Quelques notes contiennent d'utiles rectifications, comme celle où est relevée (p. 43) une grosse méprise de Beugerel au sujet du recueil de Brueys. A la suite de ces excellentes notes et additions, M. C. nous donne une liste alphabétique des auteurs provençaux, c'est-à-dire de la Provence propre, qui ont écrit dans leur idiome, de l'an 1500 à l'an 1800, et un répertoire chronologique des ouvrages anonymes composés dans la même province et le même dialecte durant le même temps.

T. de L.

---

466. — **Strasbourg pendant la guerre de 1552**, par le docteur A. Hollænder, traduit par L. Baudran. Paris, Leroux, 1889. In-8, 66 p.

Ce travail n'est qu'une traduction, mais cette traduction sera consultée par le public français, et il convient de le mettre en garde. M. Baudran ne sait pas assez l'allemand pour donner à ses compatriotes une traduction dont ils puissent se servir avec une entière confiance. Il omet les notes de quelque étendue que renferme son original; il oublie quelques membres de phrase [3]; il commet des contre-sens, et par exemple, traduit *herauskommen* (sortir, faire invasion) par « aboutir à ce résultat », *Landvolk* (peuple de la campagne) par « population » [p. 4], *nichts gegen die, so Frankreich verwandt, vor-*

---

1. Voir (p. 26-29) le meilleur de ses Noëls.

2. Dans cet article, Bougerel a inséré une spirituelle lettre de l'évêque de Vence, l'académicien Godeau, choisi pour arbitre par MM. de Chazelles et de Venel au sujet du style d'un sonnet.

3. P. 7, *auf dem næchsten Kreistage* et *in der Ortenau;* p. 8 trois lignes (9e, 10 et 11e).

zunehmen par « ne rien entreprendre contre la France, détournée par ce procédé » [p. 5] *die dem Kriegsoberst Schertlin zuliefen* par « qu'ils conduisirent au colonel Schertlin » [p. 6], *um sich in Franken zu vereinigen* par « faire leur jonction avec les Français » [p. 7] [1], etc. Mais tout cela n'est que péché véniel, et ce que nous reprocherons plutôt à M. B., c'est de ne pas donner, dans sa trop courte préface, ni le titre ni la date du livre de M. Holländer ; c'est, en outre, de ne pas connaître l'histoire et la géographie de l'Alsace. Il parle des archives de *Thomas* (pour Saint Thomas) et de celles du *cercle de Strasbourg* (pour du cercle de la Basse-Alsace). Il donne au délégué chargé des affaires de la guerre le titre de *treizième*, au lieu de le nommer le membre du conseil des XIII (p. 8) [2]. Il imprime *Pruntrut* et *Mœmpelgard* (p. 11) pour Porrentruy et Montbéliard, *Finstingen* (p. 25) pour Fenestrange, *Rixingen* (p. 40) pour Réchicourt, *Wasselnheim* (p. 43 et 45) pour Wasselonne, *Lützelstein* (p. 57) pour La Petite Pierre. Il met *Thuanus* au lieu de Thou (p. 28). Il ne connaît évidemment ni la famille ni la *Chronique* de Zimmern, car il parle d'un comte de *Zimbern* et d'une *Chronique de Zimmerich* (pp. 19 et 41). Il transforme en *Aschamp* le nom d'Ascham, appelle le *landvogt* ou grand-bailli *grand sénéchal* (p. 19) et l'Autriche antérieure (Vorderösterreich) *Haute-Autriche* (p. 8). Il n'ose traduire le *Bruch* qu'il fallait rendre par « le Marais » (p. 21) et *Sainte-Claire Woerd* qu'il fallait rendre par « le couvent de Sainte-Claire dans l'Ile verte » (p. 55). Il écrit du Haselsprung que c'est la source de la Hasel qui sort à Nollen (p. 26) ; il aurait dû dire « au pied du Nollen ». Enfin, il dédouble M. Kindler de Knobloch en *Kindler et Knobloch* (p. 32) et à la même page il cite *Herbisheim* qui ne peut être évidemment que Herrlisheim. M. Baudran fera donc bien de revoir sérieusement son travail et, s'il en publie une deuxième édition, de lui donner comme introduction le remarquable article qu'un de nos collaborateurs a consacré l'an dernier (n° 46) à l'étude de M. Holländer.

A. Chuquet.

---

467. — **Gœthes Gespræche,** hrsg. v. Woldemar Freiherr von Biedermann, Leipzig, F. W. v. Biedermann, 1889 (9 livraisons formant deux volumes).

Nous avions jusqu'ici les conversations de Gœthe avec Eckermann, avec Riemer, avec Falk, avec Müller ; un des critiques les plus compétents de la littérature *goethéenne*, M. W. de Biedermann, vient d'entreprendre une publication qui rassemblera tous les entretiens et propos de Gœthe aujourd'hui connus. L'ouvrage entier formera environ six

1. De même p. 9, « de solidifier les fortifications, de veiller à ce que... » *(die Befestigungen zu besichtigen und festzustellen, in welcher Weise...* » ; M. Baudran n'a pas compris *feststellen).*

2. Et il faut employer le pluriel, et non le singulier, comme dans l'original, *Die Dreizehner.*

volumes ; neuf livraisons ont déjà paru ; elles contiennent le premier et le second volume. C'est une publication du plus grand prix pour la connaissance de Gœthe, le premier volume notamment, qui nous donne, réunis et disposés dans l'ordre chronologique, des entretiens disséminés dans un très grand nombre d'ouvrages.

L'entreprise de M. de B. présentait quelques difficultés que l'auteur a su presque toujours résoudre avec tact ; choix entre les conversations authentiques et les propos apocryphes ; triage, dans les lettres, les journaux, les mémoires, etc. des passages à citer, de façon à éclairer suffisamment le propos de Gœthe et à ne rien donner en même temps de superflu. Sur un point, toutefois, M. de B. s'est trompé. Au lieu de mettre au-dessous de chaque entretien le nom du rédacteur, il le rejette à la table qui termine le volume. Sans doute, il donne entre parenthèses le nom de l'interlocuteur de Gœthe, et cet interlocuteur est le plus souvent l'auteur même du récit, mais mainte fois il n'en est rien. Nous lisons par exemple (et dès le premier entretien) : *Chez Jean-Mich. Stock*, et le rédacteur est Parthey ; p. 16 : *A la pension de Strasbourg*, et le rédacteur est Stilling ; p. 67 : *sur le théâtre d'amateurs de Weimar*, et le rédacteur est Falk. Pourquoi ne pas mettre ces noms au bas des récits ? Quel ennui de ne pas savoir qui vous parle, ou d'être réduit sans cesse à le demander à l'appendice !

Nous recommandons la publication de M. de Biedermann à tous les amis de Gœthe, et particulièrement à M. Delérot, le traducteur distingué d'Eckermann. Qu'il fasse un choix parmi tous ces entretiens nouveaux ; il y a là une abondante et précieuse matière pour un troisième volume des *Conversations de Gœthe*.

E. L.

---

468. — **La lettre Q** du Dictionnaire de l'ancienne langue française, par F. Godefroy, ap. Emile Bouillon. Paris, 1889, 56e et 57e fascicules. Prix : 10 fr.

10e Article.

Cette lettre n'a fourni à M. Godefroy que très peu de mots, et il y en aurait encore moins si l'on retranchait ceux qui sont restés dans la langue moderne. Il n'était pas besoin de recueillir *quarte* = mesure de capacité, mot suivi de dix-neuf exemples, ni l'adverbe *quittement* qui en a pour le moins autant. *Queste* 1°, *quester*, *question*, sont absolument inutiles, et il n'y a pas de dictionnaire tant soit peu complet qui ne nous renseigne sur la valeur que ces mots ont eue et ont encore ; j'en dirai autant de *quaternité*, sauf pour un exemple qui donne un sens disparu. Littré a laissé peu de chose à dire après lui sur *que* relatif, sur *que* et *quand* conjonctions, sur l'emploi de *qui* interrogatif et relatif, ce qui n'empêche pas M. G. de consacrer à ces petits mots d'interminables colonnes. A quoi bon donner des exemples de *quoi* exclamatif ? Est-ce que la locution (pour ne citer que celle-là) *avoir de quoi* = avoir

sujet, avoir ce qui est nécessaire, être dans l'aisance, n'est plus en usage? *Quintaine* 1° accompagnée de plus de trente exemples occupe pleinement deux colonnes du Dictionnaire : que l'on me dise pourquoi. Signalons encore *quote*, *quitancier* (quittancer), *quintelage*, *quintan*, *quolibet*, *quint*, s. masc., tous vocables que l'on est surpris de trouver dans un ouvrage où l'auteur se proposait d'abord de ne classer que les mots et les sens disparus de la langue moderne.

Eloigné de Paris en ce moment et ne pouvant point par conséquent selon mon habitude fureter dans les bibliothèques, je ne puis signaler qu'un petit nombre de mots absents : *queue de pourceau* = peucédane, *queue au loup* = jeu d'enfant, *quierchere* = oiseau que je ne puis définir, *quadrangler*, v. act., *quirinal*, *queruleux*, *quadrantaire* = prostituée, femme qui se donne pour un *quadrant*, *quadruplateur* = usurier, *questorien*, *quinquevirat*, *quidditatif*, *quinancie* = esquinancie, *quirin* = sorte de pierre, disent les vieux *naturiens*, qu'on trouvait dans le nid de la huppe. Ajoutons : *quittant* = quittance, *quantornel*, *quenteron*, mots que je ne comprends pas, *quinaut* = singe ou marmot, *quilleville* = chervis, *quacheul* = médaille ou jeton, *queusse* (et les pasticiers ne feront cuire point de pain, sinon pour *queusses?) Quaterne* est mal défini; c'est simplement un cahier de quatre feuilles même mot et m ême sens en allemand). *Quartel* ou *cartel* ne signifie pas seulement *mesure de blé*, ainsi que le prouve cet exemple : « .VI. aunes et .III. *quartiaus* de vremaille saye ». On trouve *quarantain* = qui a vécu quarante ans, et *quintain, qnintal* = qui est cinquième en rang. *Quinquagénaire* est souvent appliqué aux choses « un tonneau *quinquagénaire* : » c'était à noter. *Quibibes* est une prononciation anglaise de cubèbe, et par conséquent pouvait être laissé de côté.

A. JACQUES.

---

469. — **Le Sénégal**, par le général FAIDHERBE, membre de l'Institut. (Paris, Hachette, grand in-8 de 501 p.)

Cet ouvrage est l'histoire de l'établissement de la France dans l'Afrique occidentale, et de ses progrès, depuis le début des factoreries du XVII[e] siècle, jusqu'aux jours récents où notre pavillon a flotté devant Tombouctou; c'est encore un plaidoyer en faveur de la plus ancienne de nos colonies et une réponse victorieuse à des accusations exagérées. « Ayant gouverné cette colonie pendant de longues années, je ne puis « rester indifférent à la polémique qui s'est engagée à son sujet. » Ainsi parle l'auteur, et, sans se départir de la réserve convenable, il nous montre l'injustice de la réaction violente qui a succédé à un engouement disproportionné au sujet; il nous fait voir qu'on eût pu faire moins de dépenses *de magnificence*, et obtenir des résultats plus utiles; il conclut enfin par ces mots : « C'est une de nos colonies les plus pros- « pères, un champ d'activité commerciale qui peut s'étendre presque

« à l'infini, au grand avantage de notre navigation [1]. » Quand on sait que le général Faidherbe a passé une bonne partie de sa vie au Sénégal, qu'il y a étudié les besoins et les ressources du pays avec une intelligence et une conscience qui n'ont jamais été mises en doute, de telles allégations prennent une valeur considérable. Si besoin était, elles seraient corroborées par les nombreuses tentatives que font (plus ou moins ouvertement) nos rivaux, pour nous empêcher d'étendre notre domination dans ces mêmes régions.

La partie historique est très intéressante; c'est la première fois qu'on a réuni dans un seul volume les documents épars qu'on était forcé de rechercher à grand peine dans cent ouvrages divers. L'étude de cette histoire est facilitée par une bonne carte, par des plans très soignés, et le volume, dont l'exécution typographique est remarquable, est embelli par vingt et une belles gravures [2].

H.-D. DE GRAMMONT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 août 1889.

M. Barbier de Meynard, au nom de l'Académie, souhaite la bienvenue à l'un de ses correspondants, M. John Evans, président de la Société des antiquaires de Londres, qui assiste à la séance.

L'Académie décide au scrutin qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. Charles Nisard. L'époque de l'élection sera fixée ultérieurement.

M. Le Blant lit une note intitulée : *les Songes et les Visions des martyrs.*

Le monde ancien croyait à la valeur des visions de la nuit; on s'ingéniait à en chercher le sens. Le triomphe du christianisme ne changea rien à cette part des vieilles croyances. Comme la littérature païenne, la littérature chrétienne antique est pleine de récits de songes et d'apparitions nocturnes; dans l'une comme dans l'autre, ces récits présentent les mêmes traits caractéristiques. Qu'un dieu de la fable se montre, à la faveur des illusions du sommeil, à un païen, ou le Christ à un chrétien, la figure divine est toujours de taille gigantesque; toujours elle est environnée d'une lumière éclatante. M. Le Blant développe ce parallèle et cite, à l'appui des idées qu'il met en lumière, un grand nombre de passages empruntés aux actes des martyrs.

M. Clermont-Ganneau présente quelques observations sur des noms de lieu de la Palestine, au XIIIe siècle, qui n'ont pas encore été identifiées d'une manière satisfaisante.

Dans un acte de donation d'un seigneur d'Arsur ou Arsouf, en faveur de l'ordre de l'Hôpital, de juin 1241, il est question d'une île, *insula*, située au lieu dit les Trois-Ponts, voisine de deux ruisseaux qui descendent d'un village de Jorjilra ou Jorjilia et d'une colline dite « de la Fille de Comar ». M. Clermont-Ganneau recon-

---

1. Cette affirmation vise principalement le colonel Frey, d'après lequel *le Soudan n'a aucune valeur*. Le général Faidherbe répond que M. Frey ne s'est pas trouvé dans des conditions favorables pour bien voir; il eût pu lui citer l'exemple du général Duvivier, qui écrivait, il y a une quarantaine d'années : *Les seuls établissements français qui s'accroîtront en Algérie seront les cimetières.* — Malgré le tort que firent à la colonie ces sinistres prédictions, le mouvement commercial, qui était à cette époque de douze millions, est aujourd'hui de plus de cinq cent millions. Cela démontre qu'on ne peut guère prévoir l'avenir d'un pays, quand on ne l'a vu que ravagé par les longues guerres.

2. Nous avons éprouvé quelque étonnement, en voyant l'auteur classer parmi les documents sérieux le roman géographique qui porte le nom de *Périple d'Hannon*, et la légende du *Voyage des cinq Nasamons.*

naît dans cette « île » la presqu'île formée par le confluent des cours d'eau dont la réunion prend le nom de Nahr el 'Audja. L'un de ces cours d'eau descend d'un village appelé Djildjoulia et a un affluent qui vient du même village : c'est le Jorjilia de la donation du XIIIe siècle. La colline de la Fille de Comar n'est autre que le Tell el Mokhmar, situé au nord du confluent de ces rivières ; l'altération que ce nom a subie, sous la plume du scribe chrétien du XIIIe siècle, n'a rien qui sorte des limites d'une vraisemblance raisonnable.

Un autre document, daté de 1261, indique, non loin d'Arsur ou Arsouf, un « lac de Catorie. » On a cru que ce nom désignait, soit la Birket 'Ata, soit la Birket Ramadhan, deux étangs situés l'un et l'autre assez loin au nord d'Arsouf. M. Clermont-Ganneau fait observer qu'il y a, tout auprès de cette dernière localité, un vaste marais, qu'on peut sans exagération appeler un lac et dont le nom arabe rappelle d'une manière frappante le Catorie de l'acte du XIIIe siècle : c'est la Bahret Qatouriè, à quelques centaines de mètres de la mer, près d'un groupe de constructions appelé Qantour. Comme ce marais était autrefois relié à la mer par un canal souterrain, M. Clermont-Ganneau se demande s'il ne faudrait pas voir dans Qantour une déformation arabe du mot *cantharus*.

M. Ch.-Em. Ruelle commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Damascius, son traité sur les premiers principes.*

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Léon Gautier : 1° JENNEPIN (A.). *Histoire de la ville de Maubeuge depuis sa fondation jusqu'en 1790* ; — 2° [SAIGE (Gustave)], *Sceaux extraits du trésor des chartes du comté de Rethel : catalogue des moulages exposés au pavillon de Monaco, à l'exposition universelle.*

Julien HAVET.

Séance du 30 août 1889.

M. Pavet de Courteille lit, au nom de l'auteur, M. Paul Király, professeur à l'École normale supérieure de Budapest, un morceau intitulé : *l'Écriture hunno-scythique.*

L'auteur de ce morceau établit que les Hongrois ont eu à l'origine une écriture nationale, qui a été remplacée, dès le règne de saint Étienne, par l'écriture latine. Nous avons un monument de cette ancienne écriture hongroise dans le manuscrit connu sous le nom de *codex Karacsay*. L'authenticité de ce manuscrit a été combattue ; M. Király la défend. Il a joint à son mémoire un fac-similé et une transcription de la 28e page du *codex Karacsay*.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, présente un rapport de M. Gsell, membre de l'École française de Rome, sur les fouilles qu'il a dirigées à la nécropole étrusque de Vulci. Ces fouilles, qui ont valu à leur auteur, sur la proposition de l'Académie, la grande médaille de la Société centrale des architectes, ont été exécutées dans la propriété de S. Exc. le prince Torlonia, à Musignano ; M. Geffroy exprime à cette occasion au prince les remerciments de l'École de Rome. M. Gsell a décrit les tombes explorées par lui, au nombre de cent cinquante ; il en a indiqué la construction et il a fait connaître en détail les objets qui y ont été découverts.

M. Ch.-Em. Ruelle termine sa communication sur l'ouvrage de Damasius, intitulé : *Doutes et solutions sur les premiers principes* (Περὶ ἀρχῶν) ou *Doutes et solutions sur le Parménide de Platon.* Cet ouvrage, dans le manuscrit qui nous l'a conservé (le *Marcianus* 246 de Venise, du IXe ou du Xe siècle), présente vers le milieu une lacune indiquée par plusieurs feuillets blancs. Plusieurs auteurs, notamment M. Émile Heitz, ont soutenu que la partie qui précède cette lacune et celle qui la suit appartiennent à deux ouvrages différents. M. Ruelle soutient, au contraire, que nous avons là le commencement et la fin d'un seul et même ouvrage ; il y reconnaît d'un bout à l'autre un commentaire du *Parménide*, poursuivi sur un plan uniforme. Il annonce l'intention de publier prochainement la partie encore inédite du Περὶ ἀρχῶν.

M. J. de Morgan lit une note dans laquelle il signale une particularité des anciens anneaux de bronze recueillis au Caucase et dans l'Arménie russe. Lorsqu'on pèse ces anneaux, on reconnaît que leur poids représente toujours un multiple exact de celui du sicle assyrien, fixé, par les recherches de M. Oppert, à 8 gr. 417. M. de Morgan a d'abord fait cette remarque sur les anneaux ou bracelets trouvés par lui dans les tombes des nombreuses nécropoles préhistoriques qu'il a fouillées en Arménie. Elle s'est vérifiée, depuis, sur les bracelets rapportés du Caucase par M. Chantre et conservés au musée de Saint-Germain-en-Laye, tandis qu'on n'observe rien de pareil pour les bracelets trouvés en Europe. Il est clair que les anneaux dont il s'agit étaient destinés à servir de monnaie et à dispenser de recourir aux pesées dans les paiements. Or, ils paraissent antérieurs aux plus anciennes monnaies lydiennes. Les populations du Caucase seraient donc celles qui auraient les premières, dans l'ancien monde, inventé l'usage de la monnaie.

Ouvrages présentés : — par M. Jules GIRARD : LEBÈGUE, *la Réforme orthographique et l'Académie française;* — par M. Barbier de Meynard : SENOUSSY (Mohammed ES-), *le Lever des planètes, traité juridique de la propriété foncière* (en arabe).

Julien HAVET.

Séance du 6 septembre 1889.

L'Académie reçoit une lettre qui lui annonce la mort de l'un de ses correspondants étrangers, M. Gustave Weil, professeur à l'Université de Heidelberg. A ce propos, le président, M. Barbier de Meynard, rappelle les services rendus par M. G. Weil aux études orientales. Son œuvre principale est une histoire des khalifes, rédigée d'après des documents arabes encore inédits.

L'Académie décide qu'il y aura lieu de pourvoir aux deux places d'associés étrangers, laissées vacantes par la mort de M. Michel Amari et par celle de M. le baron de Witte.

M. Léopold Delisle communique une note sur des *Fragments d'un registre des enquêteurs de saint Louis*, retrouvés dans des cartonnages de livres de classe.

Les fragments dont il s'agit ont été découverts par M. Alfred Richard, archiviste du département de la Vienne. Ils étaient renfermés dans les cartonnages de trois exemplaires d'une *Chrestomathie grecque, avec lexique grec-français*, publiée en 1823 par J.-V. Leclerc à la librairie Delalain. Ils contiennent une partie du rapport dressé par les commissaires que saint Louis avait chargés d'une enquête sur l'administration des officiers royaux. Ils ont été décrits en 1247 ou 1248 et se rapportent à diverses localités de la région connue depuis sous le nom de Picardie, telles que Compiègne, Péronne, Saint-Quentin, Senlis, etc. Parmi les réclamations adressées aux commissaires, on remarque celles de plusieurs personnes qui se plaignaient d'avoir été victimes des usuriers juifs : le trésor royal ayant confisqué les biens de ceux-ci, on lui demandait de restituer ce qui, dans ces biens, représentait des profits considérés comme illicites. Les fragments trouvés par M. Richard fournissent, à cette occasion, les noms d'une cinquantaine de juifs et juives qui étaient domiciliés à Saint-Quentin et qui furent expulsés en 1245.

Les personnes et les bibliothèques qui posséderaient, soit la *Chrestomathie grecque*, soit d'autres livres publiés par la librairie Delalain vers 1823, feront bien d'examiner les cartonnages; il y a quelques chances pour qu'on y retrouve d'autres fragments des registres des enquêteurs de saint Louis.

M. Ch.-Em. Ruelle termine sa lecture sur *Damascius et son traité des premiers principes*.

Julien HAVET.

Séance du 13 septembre 1889.

M. Joachim Menant lit un mémoire sur la situation de la ville hétéenne de Karkemis, en Asie-Mineure. Il estime que l'emplacement de cette ville doit être reconnu au lieu appelé Kalaat Jérablus, sur la rive droite de l'Euphrate, à six heures de marche de la forteresse de Biredjek. A l'appui de son opinion, il donne un nouveau commentaire géographique des inscriptions où Teglat-Pal-Asar et Assur-Nasir-Habal ont fait le récit de leurs campagnes.

M. Aloïs Heiss communique la photographie d'une lettre autographe et inédite de don Carlos, fils de Philippe II, en date du 18 février 1567. Par cette lettre, le prince charge son envoyé à Rome de lui procurer des reliques du Christ et de faire dire tous les jours des messes à son intention. M. Heiss, d'après divers documents, indique le sens et la raison d'être de cette double demande. Le fils de Philippe II, qui devait épouser sa cousine Anne d'Autriche, voyait l'exécution de ce projet retardée par certains doutes qu'inspirait, au point de vue spécial du mariage ou pour mieux dire sa constitution, sa santé; il espérait que la vertu des reliques et des messes lui procurerait le « miracle » dont il avait besoin.

M. Casati communique à l'Académie de nouveaux spécimens des antiquités étrusques découvertes dans ces derniers temps, à Chiusi, à Orviéto et à Pérouse. On remarque notamment des bijoux ornés de granulations d'une ténuité extrême, pendants d'oreilles, broches, anneaux d'or, spirales. En fait de bronzes, on a recueilli plusieurs petits objets finement ciselés, une tête de statuette, etc. Deux lingots de bronze trouvés à Orviéto sont, suivant M. Casati, deux échantillons de la monnaie primitive des Etrusques, l'*Aes rude*. La ville de Populonia a fourni des monnaies moins informes, un denier et un sesterce d'argent, le premier portant une tête de femme et la marque X, c'est-à-dire dix as. Enfin, M. Casati transcrit et explique une courte inscription étrusque, récemment trouvée au cours des fouilles qui se font à Véies pour le compte de S. M. dom Pedro, empereur du Brésil.

M. Théodore Reinach communique quelques observations sur une épitaphe juive

du musée de Narbonne, en latin et en hébreu. Ce texte, connu et publié depuis longtemps, se lit ainsi :

(Chandelier à sept branches). *Ic requiescunt in pace benememori tres fili domini Paragori de filio condam domini Sapaudi, id est Justus, Matrona et Dulciorella, qui vixserunt Justus annos XXX, Matrona annos XX, Dulciorela annos VIII.*

שלום על [י]שראל

Obuerunt anno secundo domini Egicani regis.

« Ici reposent en paix les trois enfants d'heureuse mémoire du seigneur Paragorus, fils du défunt seigneur Sapaudus, savoir : Justus, Matrona et Dulciorella, qui ont vécu : Justus, 30 ans; Matrona, 20 ans; Dulciorela, 8 ans.

« Paix sur Israël !

« Ils sont morts dans la deuxième année du seigneur roi Egica. »

Le roi wisigoth Egica ou Egiza ayant succédé à son beau-père Euric le 24 novembre 687, l'épitaphe est de 688 ou plus probablement de 689. Il faut remarquer les noms des personnages juifs qui y sont mentionnés : Paragorus, Sapaudus, Justus, Matrona, Dulciorella ou Dulciorela. Tous trois paraissent représenter des noms hébreux : Paragorus, Παρήγορος, est, soit une traduction de Çaddiq, qui a le même sens, soit une transcription approximative de Joseph. Matrona est un nom romain; Sapaudus est peut-être un ethnique, désignant un personnage originaire de la Savoie, *Sapaudia*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Anatole de Barthélemy : Pimodan (le marquis de), *la Mère des Guises ; Antoinette de Bourbon*, 1494-1583.

Julien Havet.

Séance du 20 septembre 1889.

M. Joachim Menant complète une communication faite par lui à la séance du 2 août dernier, au sujet d'un cylindre chaldéen apocryphe du Musée britannique, gravé au nom du roi Urkham, qui régnait au moins vingt siècles avant notre ère. Ce cylindre, connu d'abord seulement par des dessins exécutés vers 1820, d'après un original appartenant alors à M. John Hine, a été donné en 1880 au Musée britannique par M. C.-D. Cobham. M. Menant a fait remarquer qu'un détail du dessin (le pied d'un trône, taillé en forme de pied de biche) est en désaccord avec ce qu'il a observé sur tous les autres monuments connus de la même région et du même temps; il a, par suite, émis la supposition que le cylindre de M. Cobham avait dû être refait d'après les dessins inexacts publiés en 1820. Aujourd'hui, M. Cobham, par une lettre adressée à l'Académie, affirme que le monument lui est venu directement de la succession du premier possesseur, M. John Hine. M. Menant prend acte de cette déclaration et se déclare prêt à admettre que la fabrication peut remonter plus haut qu'il ne l'avait pensé, peut-être même jusqu'au temps du second empire chaldéen. Mais il persiste dans la conviction qu'un cylindre où figure le détail signalé par lui ne peut appartenir à l'époque d'Urkham. Or, la légende le donne comme gravé sous ce roi. C'est donc une falsification, — ancienne ou moderne, orientale ou européenne, c'est ce qu'on peut discuter, — mais en tout cas une falsification.

M. Bréal est désigné pour lire, à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut, son dernier mémoire sur quelques prétendus cas d'analogie en linguistique.

M. Terrien de Lacouperie met sous les yeux des membres de l'Académie une monnaie de bronze sur laquelle il a reconnu une double légende, en caractères indo-bactriens et en caractères chinois. Cette monnaie, pense-t-il, a été émise en commun par deux princes voisins l'un de l'autre, Hermæus, roi grec de Bactriane, et le roi des Yueh-ti, peuple établi sur la frontière nord-ouest de la Chine, vers les années 40 à 30 avant notre ère. L'inscription indo-bactrienne est semblable à celle des autres monnaies d'Hermæus; l'inscription chinoise est imitée de celle des monnaies frappées en Chine au IIIe siècle avant notre ère.

M. Oppert lit une note sur les mesures assyriennes de capacité, d'après un texte cunéiforme du musée de Berlin. Ce texte lui avait été signalé comme contredisant l'opinion qu'il avait émise autrefois sur le système métrologique chaldéen. M. Oppert nie qu'il y ait contradiction; ce monument prouve seulement que les mesures en usage n'étaient pas les mêmes en Assyrie et en Chaldée : les Assyriens avaient un système métrologique à base centésimale, les Chaldéens un système sexagésimal.

Ouvrages présentés : — par M. Boissier : [La Blanchère (René de)], *Exposition universelle de 1889, palais tunisien, groupe I : exposition du service des antiquités et des arts de la régence de Tunis*; — par M. Viollet : 1° Laval (le Dr Victorin), *Histoire de la faculté de médecine d'Avignon, ses origines, son organisation et son enseignement*, tome Ier; 2° Viollet (Paul), *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, tome Ier.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 7 octobre — 1889

470. — **L'origine européenne des Aryas,** par le R. P. Van den Gheyn. Paris, Bureaux des *Annales de Philosophie chrétienne*, 1889. In-8 de 47 p.

Au début de sa *Grammaire comparée*, M. Brugmann déclare ne pas vouloir se prononcer sur l'origine géographique des Aryas, la question ne lui paraissant pas encore mûre *(spruchreif)*. Tel n'est pas l'avis de beaucoup d'écrivains, MM. Pœsche, Schrader, Penka, Sayce, Taylor, von Lœher, Tomaschek, etc., qui, depuis une dizaine d'années, ont enlevé le berceau des Aryas à l'Asie centrale pour le transférer, non sans cahots, en Russie, en Scandinavie ou en Allemagne. Le R. P. van den Gheyn est du petit nombre de ceux qui, dès 1881, ont résisté à la tendance nouvelle ; il a eu la satisfaction d'en être félicité par M. Max Müller, dont le dernier ouvrage *(Biographies of Words and the Home of the Aryas)* est dirigé contre les théoriciens de l'origine européenne. L'opuscule que nous annonçons est un résumé très succinct, mais aussi très clair, de tous les arguments mis en présence dans cette controverse ; l'auteur, qui est parfaitement informé, fait une place égale à l'exposé et à la critique des doctrines, tâche que lui a rendue plus facile sa vaste connaissance de la littérature périodique. Les *Revues* anglaises, notamment, sont précieuses à cet égard, car si elles accueillent volontiers les paradoxes, elles s'ouvrent aussitôt à qui veut les réfuter. Ainsi M. v. d. G. n'a eu besoin, pour écarter la théorie de M. Isaac Taylor sur l'origine finnoise des Aryens, que de feuilleter les nos de l'*Academy* où MM. Woods et Mayhew ont procédé à cette exécution nécessaire. En ce qui touche le dernier ouvrage de M. Penka, il n'a pas oublié — et nous l'en remercions — l'article que nous y avons consacré dans la

Revue du 20 juin 1887. — M. v. d. G. a parfois les défauts de ses qualités : son respect pour les « auteurs très respectables » (il en connaît beaucoup) tient un peu de la méthode théologique, qui n'est pas celle de l'histoire. Voici un spécimen (p. 39) : « Si l'on admet avec E. Curtius que les Phrygiens se sont formés en Asie-Mineure, il n'est pas question de migration du Nord au Sud. Car, comme le dit M. Bouché Leclercq... Mais si, avec MM. d'Arbois de Jubainville, F. Lenormant et plusieurs auteurs récents, etc. » Sans doute, ces auteurs-là sont fort respectables, mais, dans l'espèce, leur autorité m'est indifférente ; quand il s'agit de l'origine des Phrygiens, les textes antiques ont seuls la parole.

Le travail de M. v. d. G. commence par un exposé chronologique des principaux systèmes sur l'origine européenne des Aryas. L'auteur examine ensuite par le menu les arguments linguistiques, anthropologiques, archéologiques et géographiques qu'on a fait valoir en faveur de cette thèse et il montre pertinemment que la plupart sont très faibles, que plusieurs même reposent sur des faits matériellement inexacts. On a soutenu, par exemple, que le lithuanien était plus voisin de la langue mère que le sanscrit; à supposer que cela fût vrai de tous points (ce qui n'est pas), on n'en pourrait absolument rien conclure. Ne voyons-nous pas que le français canadien est plus archaïque que celui de Paris? N'est-il pas constant que l'espagnol des Juifs de Salonique ressemble plus au castillan de Cervantès que la langue actuelle de Madrid? Ces rapprochements ont leur poids et M. v. d. G. aurait pu les ajouter à ceux qu'il a présentés dans le même esprit (p. 13). Quant aux arguments tirés de la *paléontologie linguistique*, c'est-à-dire de la flore et de la faune primitives des Aryas, il n'en est pas un qui puisse être considéré comme concluant. On dit, par exemple, que les Aryas n'ont pas de terme commun pour désigner le lion ou le chameau; mais n'ont-ils pas fort bien pu avoir ces termes et les perdre en route? Le nom spécial de l'ours, ἄρκτος *ursus*, n'a-t-il pas disparu dans les langues germaniques pour être remplacé par celui de fauve en général (*Baer*, cf. *fera*, θήρ)? On dit encore que le nom du bouleau est commun à toutes les langues aryennes; fort bien, mais le bouleau n'est point particulier à l'Europe, des observateurs dignes de foi l'ont signalé sur les plateaux de l'Asie. Qui prouve d'ailleurs que les mots apparentés à *birch*, *Birke* désignent tous la même essence forestière? C'est là une considération capitale qu'on a trop souvent perdue de vue. Dans l'Amérique espagnole, le couguar est communément appelé *lion;* les Romains, quand ils virent des éléphants, commencèrent par les traiter de bœufs; j'ai connu un Breton, assez instruit d'ailleurs, qui, n'ayant jamais vu de cèdres, appelait *sapins* ceux qu'on lui montra d'abord. En somme, la paléontologie linguistique, sur laquelle on avait fondé tant d'espérances, ne peut nous apprendre que peu de chose et ne nous donne que des indications très générales sur la civilisation primitive des Aryas.

M. v. de G. a insisté sur les arguments anthropologiques de M. Penka; nous croyons inutile d'y revenir après ce que nous en avons dit dans la *Revue* du 20 juin 1887. M. Virchow n'a jamais pris au sérieux le *postulatum* de M. Penka : *Aryen = Dolichocéphale blond*, et il est remarquable que le professeur de Vienne n'a encore recruté de disciples que parmi les philologues étrangers aux sciences naturelles ou les dilettantes étrangers à toutes les sciences.

Les preuves dites archéologiques se réduisent à cette proposition de M. Schrader, que la civilisation des anciens Aryas était identique à celle des cités lacustres de la Suisse. Ceci ne prouverait rien contre la thèse asiatique, puisqu'il y a lieu de croire qu'une partie de la civilisation lacustre est venue d'Orient, mais on peut se refuser à discuter la valeur d'une équation dont les deux termes sont trop mal connus pour qu'on en puisse affirmer la correspondance.

L'argument géographique est celui-ci : les Aryas, étant pasteurs, avaient besoin de grands espaces, qui ne se trouvent pas dans l'Asie centrale. Mais savons-nous si les Aryas primitifs étaient très nombreux? Savons-nous si la Bactriane, par exemple, ne suffisait pas amplement à les nourrir? Il y aurait plus de fonds à faire sur les considérations que M. Sayce a fait valoir, s'il était possible, comme il le veut, de placer au VIIe siècle seulement avant J.-C. la migration des Indous dans le Pendjab et si l'on pouvait ajouter foi à son assertion qu'il n'y avait pas d'Aryens en Asie avant cette époque. Mais l'énoncé de ces propositions suffit à en faire sentir la fragilité.

En somme, on n'a pas démontré, on n'a même pas rendu vraisemblable l'origine européenne des Aryas, mais on n'a pas prouvé non plus (M. van den Gheyn est bien trop affirmatif à cet égard) que leur plus ancien domaine ait été voisin de l'Oxus et de l'Iaxarte. M. Max Müller se contente prudemment de conclure que la patrie des Aryens est « quelque part en Asie »; pour le moment, il est impossible d'en savoir plus long. Encore vaudrait-il mieux ne rien dire du berceau des Aryas et parler seulement du centre de dispersion des langues indo-européennes. Quand nous discutons sur les Aryas primitifs et leur patrie, nous sommes en plein dans le monde des hypothèses. Si la conception du groupe des *langues aryennes* est rigoureusement scientifique, on peut rappeler, avec M. Max Müller, qu'un ethnographe parlant de *race aryenne*, de *sang aryen*, commet une erreur aussi grossière que le linguiste qui parlerait de *dictionnaire dolichocéphale* ou de *grammaire brachycéphale*. Mais cette erreur grossière est en même temps si tentante que bien peu d'ethnographes y échappent, même parmi ceux qui la dénoncent à l'occasion.

Salomon REINACH.

---

471. — **Zur Kritik des Johannes von Antiochia** von Georgios SOTIRIADIS. (Besonderer Abdruck aus dem sechszehnten Supplementbande der Jahrbücher für classische Philologie). Leipzig, Teubner, 1887, 125 p. in-8.

Jusqu'à ces derniers temps, personne n'avait contesté l'attribution à Jean d'Antioche des *Excerpta salmasiana* publiés par Cramer dans ses *Anecdota parisiensia*. On acceptait de confiance les idées de C. Müller. Mais les objections soulevées par C. de Boor ont montré la nécessité d'y regarder de plus près, et la question vient d'être reprise, en même temps, par M. Boissevain dans un article de l'*Hermès* [1] et par M. Sotiriadis dans un travail spécial et de plus longue haleine.

Si Jean d'Antioche n'était qu'un de ces compilateurs inintelligents tels qu'en a produits à foison la décadence byzantine, les résultats ne seraient pas en rapport avec la difficulté du problème. Mais les fragments de Jean d'Antioche qu'on sait être authentiques permettent de voir en lui un historien consciencieux et un écrivain de valeur. On a même pu reconnaitre avec certitude qu'il puisait toujours à d'excellentes sources et qu'il savait les utiliser avec intelligence. On comprend dès lors l'intérêt et l'utilité qu'il peut y avoir à reconstituer son œuvre.

M. Boissevain reconnaît avoir porté un jugement prématuré en attribuant à Jean d'Antioche les *Excerpta planudea*. Quant aux *Excerpta salmasiana*, voici les conclusions auxquelles il aboutit. Les fragments 1-29 proviennent certainement de J. d'Antioche; les fragments 29-73 n'en proviennent probablement pas. Tous les fragments, à partir de 73, lui sont étrangers. Quelle est l'origine de ces derniers? M. Boissevain se montre assez réservé; il en attribue quelques-uns à Malalas et d'autres à une source dont paraissent dériver aussi G. Monachus, Cedrenus, Glycas et C. Manasses.

L'étude de M. S. est beaucoup plus vaste et plus instructive.

Dans un premier chapitre, l'auteur traite la question des *Excerpta salmasiana*. Il paraît bien évident, d'après sa démonstration, que les fragments 73-208 proviennent de la même source que Léon le Grammairien, laquelle source dérive elle-même, en partie de Dion, en partie de Zonaras. Quel est ce compilateur? Il est assez difficile de l'identifier. En tout cas, ce ne peut être Jean d'Antioche. Les fragments 3-73 doivent être attribués en grande partie à un anonyme qui compilait Malalas. Quelques-uns dérivent de Philostorge. Le fragment 1 semble remonter à Eusèbe et à Africanus. Ces résultats diffèrent assez de ceux de M. Boissevain, surtout en ce qui concerne les premiers fragments; ils paraissent cependant probables, bien que l'auteur n'ait pas conduit sa démonstration avec les mêmes détails et le même luxe de comparaisons que pour les fragments 73-200.

Le second chapitre est consacré à l'examen des *Excerpta constantiniana* περὶ γνωμῶν et des *Excerpta planudea*. Les premiers ne peuvent

1. Tome XXII, p. 161 et suiv.

provenir de Jean d'Antioche, mais doivent être rendus au même anonyme que les *Excerpta salmasiana* 3-73. Cet anonyme, écrivain médiocre et paraphraseur servile, n'est pas antérieur à la seconde moitié du IXe siècle. M. S. étudie avec beaucoup de tact et de finesse sa langue et ses procédés grammaticaux, et, dans une comparaison avec Jean d'Antioche, il fait ressortir toute la supériorité de ce dernier. Parmi les *Excerpta planudea,* quelques-uns paraissent appartenir à Jean d'Antioche. La ressemblance que les autres présentent avec Manasses n'est pas due à une dérivation, ainsi qu'on l'a quelquefois prétendu, mais à l'utilisation d'une source commune.

Les fragments contenus dans le Manuscrit de l'Escurial I. Ω. 11, qui sont étudiés au chapitre III, doivent être restitués à Malalas dont la langue [1] est très différente de celle de Jean d'Antioche et présente des caractères tout particuliers. Quant aux fragments du Manuscrit de Paris nº 1630, ils doivent aussi être considérés comme étrangers à Jean d'Antioche.

Il faut louer M. S. d'avoir eu le courage de pénétrer dans ces dédalesde la chronographie byzantine. On les compte, ceux que cette tâche n'a pas rebutés. S'il n'a pas résolu toutes les difficultés, c'est qu'un grand nombre sont insolubles et se montrent rebelles même à la critique la plus pénétrante. Du moins il a réussi à donner une connaissance beaucoup plus exacte de Jean d'Antioche et de Malalas et à déterminer l'époque de leur activité littéraire. S'il est arrivé à ces résultats, c'est grâce à une méthode rigoureuse et à une connaissance approfondie des sources anciennes et des travaux modernes sur la question. Toutefois il est un point sur lequel l'ouvrage de M. Sotiriadis prête flanc à la critique : il manque de composition. Les chapitres se suivent sans lien apparent. L'étude sur l'époque de Malalas et de Jean d'Antioche, qui forme le chapitre IV, trouverait plus naturellement sa place à la fin du volume où l'on cherche en vain des conclusions générales. Mais c'est là un point de détail qui n'atteint que la clarté de l'exposition et laisse entière la valeur historique de l'œuvre.

E. RABIET.

---

1. Dans ce court passage où l'auteur, étudiant la langue de Malalas, témoigne d'un sentiment très fin du grec ancien et de connaissances grammaticales solides, il est fâcheux d'avoir à relever quelques inexactitudes d'autant plus regrettables que M. Sotiriadis est grec. L'expression *neugriechisch* qu'il emploie est obscure dans sa pensée : entend-il par là le grec médiéval (quelle époque alors ?) ou le grec *moderne?* C'est ce dernier qu'il semble viser et, dans ce cas, la plupart des formes qu'il cite sont erronées : p. 61, il faudrait dire *ἀνηψιός*, non *ἀνεψιός*; — p. 66, on lit : neugr. *παίρνω*, Aorist enimet (!) *ἐπῆρα*, pour *πῆρα*. On est plus que surpris, *ibid.*, de voir *κονταρεά*, *μαχαιρεά* donnés comme formes modernes, alors que *εα* est un vocalisme de transition propre au moyen-âge ; auj. *κονταριά*, etc. Enfin *γράφει πρὸς τὸν στρατηγὸν* et *ἄφητους νὰ φονεύσωσι* n'ont jamais été modernes. La précision scientifique exige une scrupuleuse fidélité dans la citation des formes historiques. — J. P.

Monumenta Germaniæ historica edidit societas aperiendis fontibus rerum germanicarum medii ævi.

472. — **Legum sectio V.** Formulæ, I, II, Hannoversa, Hahn, 1882-1886. 1 vol. en deux parties de xx-782 pages, in-4.

473. — **Legum sectio I.** Legum nationum germanicarum tomi V, pars I (Leges Alamannorum) Hahn, 1888, 1 vol. de 175 pages, in-4.

Les *Monumenta Germaniae historica*, série des *Leges*, se sont enrichis de deux volumes que nous n'avons pas encore signalés à nos lecteurs : je veux parler de l'édition des formules donnée par M. Zeumer et de l'édition des *Leges Alamannorum* due à M. Lehmann.

— Grâce à M. Eug. de Rozière et à M. Zeumer, l'étude des formules est aujourd'hui singulièrement facilitée. M. Eugène de Rozière a fondu les divers recueils de formules dans un ordre méthodique général qui nous épargne chaque jour de longues recherches et rend au travailleur d'inappréciables services. Mais le même travailleur éprouve aussi le besoin de feuilleter les recueils de formules et de les étudier dans l'état où chacun des compilateurs les a livrés au public. Le volume de M. Zeumer répond à ce second point de vue, si important pour l'érudit et pour l'historien. En nous donnant une édition critique des divers recueils de formules, M. Zeumer a doté la science d'un ouvrage excellent dont le besoin se faisait très vivement sentir. Ce volume publié en deux fascicules contient : 1° les *Marculfi formulæ;* 2° les *Formulæ Bituricenses;* 3° les *Formulæ* ou *Cartæ Senonicæ* (Sens); 4° les *Formulæ Salicæ Bignonianæ, Merkelianæ*, les *Lindenbrogianæ;* 5° les *Formulæ Carpenterianæ* appelées ici *Formulæ Imperiales*; 6° les *Formulæ Alsaticæ;* 7° les *Formulæ Augienses* (de l'abbaye de Reichnau); 8° les *Formulæ Sangallenses;* 9° les *Formulæ Salzburgenses;* 10° la *Collectio Pataviensis* (de Passau); 11° les *Formulæ Sancti Emmerami* (Saint-Emmeram, à Ratisbonne); 12° la *Collectio Flaviniacensis* (Flavigny dans le diocèse d'Autun); 13° les *Formulæ collectionis Sancti Dionysii;* 14° les *Formulæ codicis Laudunensis;* 15° les *Fomulæ Wisigothicæ;* 16° un bon nombre de collections secondaires, de formules isolées et d'*addenda*.

Chaque recueil de formules est accompagné d'une notice où M. Zeumer résume très simplement et très clairement ses investigations et donne ses conclusions sur ces deux questions qui se représentent toujours : âge de la collection, lieu d'origine. On peut hésiter devant telle conclusion du savant critique; on rendra toujours hommage à sa science. Cette œuvre considérable répond dans son ensemble à toutes les exigences de l'érudition.

L'une des conclusions de M. Zeumer a été vivement attaquée en France et j'avoue que ces attaques m'ont paru porter sur un point vulnérable : il s'agit de la date des formules de Marculf. D'après M. Zeumer, elles auraient été rédigées à la fin du VIIe siècle et seraient dédiées à

Landri, évêque de Meaux. M. Tardif tient pour le milieu du VIIe siècle et pour Landri, évêque de Paris [1].

L'annotation comprend : d'abord les variantes ; puis, dans une série distincte, les observations diverses auxquelles donnent lieu ces textes souvent si difficiles. Certaines formules appelaient un renvoi (qui fait malheureusement défaut), à l'excellente dissertation de M. Martel, *Études sur l'enregistrement des actes de droit privé dans les gesta municipalia*. Ailleurs on s'étonne de ne pas rencontrer une allusion à tel texte de droit romain ou de droit canonique qui jetterait quelque lumière : par exemple, à la p. 208, note 2, à propos des enfants considérés comme *naturels*, parce que l'union a été contractée *sine dote*, pourquoi ne pas citer la *nov.* 89, c. 8 et le fameux texte attribué à un concile d'Arles et qui figure dans Ives de Chartres et dans Gratien : « Nullum sine dote fiat conjugium [2] ? » La messe de l'*épreuve de l'eau froide*, publiée à la p. 710, n'est-elle pas de date bien récente? J'ajoute qu'il eût été facile, pour établir ce dernier texte, d'utiliser d'autres manuscrits ou des textes analogues [3] qui ont été laissés de côté. On pourrait peut-être signaler certaines formules éparses que M. Zeumer n'a pas recueillies ; mais il doit, sur ce point, être aujourd'hui mieux informé encore que ses critiques et il lui sera toujours facile de nous donner un supplément qui sera accueilli avec reconnaissance. C'est avec intention que les formules de Cassiodore ne sont pas comprises dans ce volume. Elles paraîtront avec les œuvres de Cassiodore dont M. Mommsen prépare une édition.

Le volume est muni d'un *Index nominum ;* d'un *Index rerum et verborum ;* d'un *Glossarium linguarum vernacularum*. Quand les éditeurs se décideront-ils à fondre tous ces *indices* en un seul et à nous donner tous ces relevés, d'ailleurs si précieux, dans un ordre alphabétique unique?

— Le vieux droit alaman nous est parvenu dans deux textes différents : l'un qu'on appelle *Pactus*, et l'autre *Lex*. Le *Pactus*, de l'aveu de tous, est le texte le plus ancien. Il date probablement du commencement du VIIe siècle. Nous n'en possédons que des fragments, mais des fragments très importants. M. Lehmann considère le *Pactus* comme une œuvre privée; ce qui me paraît fort contestable. La *Lex* date de la fin du VIIe siècle ou du commencement du VIIIe. Nous en possédons le texte complet et ce texte est, sans contredit, un texte officiel.

Le *pactus* et la *lex* ont déjà été publiés dans le tome III des *Monumenta Germanicæ historicæ*, in-fol. Mais cette édition due à Merkel avait donné lieu à de nombreuses et sérieuses critiques [4]. La société qui

---

1. *Nouvelle revue hist.*, t. VIII, p. 557 et suiv.; t. IX, p. 368 et suiv.

2. Quelques détails dans *Précis de l'hist. du droit français, Droit privé*, p. 357.

3. Voyez notamment l'abbé Barret, *L'épreuve de l'eau froide en Normandie*, Alençon, 1886 (d'après le manuscrit d'Alençon, 14, fol. 109).

4. Il faut lire surtout pour la critique de la *Lex Alamannorum*, Brunner, *Ueber das Alter der Lex Alamannorum* (*Sitzungsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1885, VIII).

dirige les *Monumenta*, prenant, à l'égard des *Leges Alamannorum*, la même décision qu'à l'égard des capitulaires, a décidé qu'elle publierait une seconde fois ces vieux textes juridiques. L'éditeur, M. Lehmann, abandonne complètement la classification des manuscrits en neuf groupes, adoptée par l'éditeur précédent, M. Merkel. Il ne reconnaît que deux groupes de manuscrits : l'un, représenté par douze manuscrits, correspond au texte le plus ancien ; l'autre, représenté par quarante-un manuscrits, correspond à un texte plus récent. M. Lehmann imprime intégralement ces textes sur deux colonnes parallèles. Le système adopté pour les variantes et les notes est le même que celui de Zeumer.

Les deux éditeurs méritent les mêmes éloges et ont droit à la même reconnaissance. Une table de concordance entre l'édition de Merkel et la nouvelle édition termine fort utilement le volume de M. Lehmann.

Paul VIOLLET.

---

474. — M. PROU. **Les Registres d'Honorius IV.** Paris, Thorin, 1888, in-4, cxv et 982 pages.

On sait que l'Ecole française de Rome a entrepris, depuis quelques années, la publication des registres pontificaux du moyen-âge conservés au Vatican. Ceux d'Innocent IV, de Benoît XI, de Boniface VIII, de Nicolas IV, de Grégoire IX paraissent régulièrement par fascicules. Ceux d'Honorius IV, dont s'est chargé M. Prou, sont déjà complètement terminés.

Il suffirait de dire que les *Regesta* de Potthast ne mentionnent qu'environ 370 actes d'Honorius IV, tandis que les Registres publiés par M. P. en contiennent 975, pour faire apprécier en chiffres toute la valeur du travail de ce dernier. Mais si l'on pense, en outre, que l'éditeur nous donne *in-extenso* un bon tiers des bulles renfermées dans les Registres et qu'il nous fournit des autres des analyses soigneusement détaillées, on se rendra mieux compte encore de tout ce qu'il apporte de nouveau à nos connaissances sur l'histoire de la papauté. Enfin, les Registres ont sur les *Regesta* une autre supériorité que les érudits ne sauront trop apprécier : ils sont pourvus d'une table des noms propres.

Honorius IV n'occupe qu'une place secondaire dans l'histoire de la papauté et on regrette, quand on voit le soin que M. P. a apporté à son travail, que le sujet entrepris par lui ait été relativement ingrat. Dans son pontificat fort court (1285, avril 2 — 1287, avril 3), ce pape n'a guère exercé d'influence politique que sur les affaires de Sicile. Le commentaire des constitutions données par lui à ce royaume le 17 septembre 1285 forme la partie la plus longue et la plus importante de la préface de M. Prou. En dehors de ses relations avec la Sicile, l'activité politique ou religieuse d'Honorius n'a guère d'intérêt. On ne lira toutefois pas sans profit les chapitres que M. P. a consacrés à ses rapports avec les royaumes du nord, la France et l'empire, avec les villes italiennes et avec le clergé séculier et régulier.

D'un intérêt médiocre pour l'histoire politique, les Registres d'Honorius IV n'apportent, d'autre part, rien de neuf à nos connaissances diplomatiques. Le mode de transcription des bulles n'y diffère pas de celui qui a été suivi par tous les autres registres du XIIIe siècle. M. P. croit pouvoir s'en référer simplement, pour ce point, aux travaux déjà nombreux de ses prédécesseurs sur la chancellerie pontificale.

La présente publication n'en est pas moins, est-il besoin de le dire, d'une singulière valeur. Quand on parle de l'insignifiance d'Honorius IV comme souverain pontife, il faut s'entendre. Vraie si on se place au point de vue de l'histoire générale, cette affirmation cesse de l'être si on a en vue l'histoire nationale ou l'histoire locale. La chancellerie des papes, celle d'Honorius IV comme les autres, ayant travaillé pour un pouvoir international, universel, les bulles émanées d'elle ont également une importance internationale et universelle. Les registres des papes n'ont pas, comme ceux des princes laïcs, un intérêt restreint à une contrée plus ou moins vaste. Ils forment, en quelque sorte, le cartulaire de la chrétienté médiévale toute entière. Il n'est pas un érudit qui n'ait à y recourir. Heureux ceux qui, comme M. Prou, ont la bonne fortune d'avoir attaché leur nom à de tels registres! Leurs travaux seront utilisés par tous ceux qui, n'importe en quel pays, étudieront l'histoire du moyen-âge. Un seul obstacle pourrait s'opposer à la diffusion rapide de leurs livres : c'est le prix peut-être excessif auquel ils sont mis en vente, prix avec lesquels la librairie française ne nous a pas encore, heureusement, familiarisés.

H. Pirenne.

---

475. — **Die Beziehungen Mülhausens zur schweizerischen Eidgenossenschaft** bis zu den Burgunderkriegen. Nach den Urkunden dargestellt von Georg Rettig. Bern, Schmid, Francke et Cie, 1889. In-8, 52 p. 0 fr. 80.

Le travail de M. Rettig sur les rapports de Mulhouse avec la confédération suisse jusqu'aux guerres des Bourguignons, sera utile. Il n'a pas de notes ni références aucunes; mais l'auteur l'a composé d'après les documents publiés par M. Mossmann dans le *Cartulaire de Mulhouse*, d'après le travail du même savant sur *la guerre des six deniers* (1868) [1] et les *Eidgenössische Abschiede*. C'est court, et parfois confus, quoique M. R. s'efforce évidemment d'être clair. Ajoutons pourtant que le sujet est assez embrouillé par lui-même et en somme peu attachant. On souhaiterait d'avoir sur maint épisode de l'histoire d'Alsace un récit semblable, fait d'après les sources, et aussi consciencieux que cette étude de M. Rettig.

X.

---

1. Non « *de* six deniers ».

476. — **Die Cæsartragœdien Voltaire's und Shakspere's,** eine akademische Vorlesung, von Heinrich Morf. Oppeln, Maske. 1888. In-8, 21 p.

477. — **Die sprachlichen Einheitsbestrebungen in der rætischen Schweiz,** von H. Morf. Bern. Wyss. 1888. In-8, 63 p.

Dans la première de ces brochures, M. Morf compare au *Jules César* de Shakspeare le *Brutus* et la *Mort de César* de Voltaire. Il analyse finement ce que l'écrivain français entendait par le *goût anglais :* Voltaire n'avait pas le courage d'imiter entièrement Shakspeare, et, d'autre part, ne pouvait s'empêcher de l'imiter ; il lui faisait des emprunts tout extérieurs qui devaient, pensait-il, orner son œuvre et ne faisaient que la gâter ; il croyait pouvoir prendre à Shakspeare sa « technique » sans prendre son esprit (p. 13), ne comprenait pas le grand Will, ne savait pas expliquer l'impression profonde que faisait sur lui le poète anglais. Mais, ajoute M. M., c'était la faute moins de Voltaire que du système contre lequel il luttait, sans pouvoir l'abandonner ; « on ne pouvait lui demander de sauter par-dessus son ombre ». M. M. termine en prouvant que Voltaire n'a jamais varié dans son opinion de Shakspeare et qu'il est resté le même dans la *Lettre à l'Académie française* comme dans la *Mort de César* et les *Lettres sur les Anglais;* Shakspeare a toujours été pour Voltaire un sauvage qui avait des étincelles de furie, un diamant brut qui avait des taches, un fumier énorme où l'on trouvait quelques perles, etc.

L'autre brochure de M. M. retrace les efforts qu'on fait actuellement dans les Grisons pour imposer à tous les Rhéto-romans une langue une, une *Einheitssprache.* A quoi bon? dit M. M. ; le romanche doit périr, bientôt « le dernier mot rhétique aura expiré dans les montagnes » (p. 16) ; sauvons la langue et la littérature en rassemblant les monuments imprimés et manuscrits ainsi que les traditions orales et en composant un *Idiotikon*, comme on en fait un pour la Suisse allemande (p. 17-19) ; imitons en ce point Flugi, Decurtins, la *Societad rhaetoromanscha* de Coire qui s'est donné comme but la *collecziun e conservaziun dels monuments del linguatg romansch;* mais n'allons pas jusqu'à écrire sur notre drapeau l'expansion d'une langue commune qui embrasserait tout le domaine rhétique des Grisons, l'*Uniun dels dialects*. Selon M. M., cette langue artificielle, cette *Kunstsprache*, n'a aucune chance de s'établir, et M. Bühler, le président de la Société rhéto-romanche, a beau l'enseigner avec zèle et dévouement à l'Ecole normale de Coire (p. 36). On lira cette plaquette de M. Morf avec intérêt, et non sans sympathie pour M. Bühler et sa Société.

C.

478. — **Eléments d'histoire littéraire** (Littérature française), par René Doumic, professeur de rhétorique au Collège Stanislas. Paris, Paul Delaplane, 1888. In-8, 600 pages. Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage a été écrit pour l'enseignement. Chacun des chapitres est suivi d'un résumé succinct, d'une liste d'ouvrages à lire ou à consulter, d'une indication des meilleurs textes. Le plan n'est pas mauvais, mais il y a du vide. Tout d'abord il me semble que dans quatre-vingt-onze pages il est difficile de donner un aperçu suffisant de notre histoire littéraire depuis le xe siècle jusqu'au xvie. Aussi il y a des omissions ou des oublis par trop remarquables. La *Vie de saint Thomas le martyr*, les *Chroniques de Normandie* ne sont pas même mentionnées. Il est vrai que M. Doumic cite le poème sur Jules César par Jacques de Forest; mais cela ne fait pas compensation. Les poèmes sur les Croisades sont jugés en huit lignes, et la littérature épique du xive siècle en quatre seulement. M. D. dit d'Eustache Deschamps « qu'il a peint, non sans vigueur, la société troublée de son temps, et qu'il a su donner à la morale la forme ingénieuse de l'apologue » ; on pourrait conclure de là qu'Eustache Deschamps est un fabuliste : or les fables comptent à peine dans l'œuvre aussi immense que variée de ce poète. Christine de Pisan méritait mieux qu'une appréciation en cinq ou six lignes. M. D. prétend que le style de Charles d'Orléans est « très clair et plus moderne que celui de Villon », et qu'il est « simple dans l'expression d'idées raffinées » : quand on connaît ce poète autrement que par des extraits, ce jugement paraît au moins hasardé. Froissart n'est pas seulement historien, il est encore poète : pourquoi n'avoir pas dit un mot de ses contes, de ses ballades surtout parfois si gentiment tournées et rimées? Enfin je suis étonné que M. D. ne recommande pas pour cette première période de consulter les ouvrages suivants : la *Grammaire de l'ancien français* par Clédat, la *Littérature française au moyen âge* par G. Paris, la *Poésie au moyen âge* du même auteur. Pour le *Roman du Renart*, il eût été bon d'indiquer deux articles de Sainte-Beuve publiés dans les *Causeries du Lundi*. On sait depuis longtemps que l'édition du *Roman de Rose* par Pluquet est détestable; il fallait renvoyer à celle d'Andresen.

Le xvie siècle est mieux traité, quoiqu'il y ait des lacunes et quelques affirmations contestables. Amyot n'est pas à cette époque le seul traducteur qui mérite d'être cité : Du Pinet par ses traductions très curieuses de Pline l'Ancien et de Dioscoride, Saliat par celle d'Hérodote, ont aussi rendu des services à la prose française. C'est une véritable injustice de passer leurs noms sous silence, et de consacrer deux pages au *Discours de la servitude volontaire*, cette œuvre déclamatoire d'Estienne de La Boétie. M. D. a tort de s'appuyer sur un passage de Montaigne pour répéter après tant d'autres que les termes gascons sont « fréquens » chez l'auteur des *Essais* : je doute fort que l'on en puisse compter plus d'une douzaine. Il est juste de dire que la langue de Rabelais est franche,

colorée, mais que « les termes en soient empruntés au fonds national », voilà qui est très discutable. La vérité est que Rabelais écrit, surtout quand il est sérieux, comme parle son écolier limousin : sa langue est pleine de latinismes et même d'hellénismes, ce qui n'empêche pas son livre d'être fort amusant. Qu'on lise la lettre de Gargantua à son fils Pantagruel : n'est-ce pas du latin de Cicéron tourné en français? A part ces menues critiques, il n'y a qu'à louer les saines appréciations de M. D. sur les principaux prosateurs et poètes de ce temps. Je lui reprocherai néanmoins le jugement un peu dédaigneux qu'il porte en quelques lignes sur Noël de Fail : pour moi, c'est un conteur que je n'hésite pas du tout à mettre bien au-dessus de la Reine de Navarre dont le style a je ne sais quoi d'ennuyeux et d'apprêté.

Je m'attendais à ce que le XVII[e] siècle fût la meilleure partie de cet ouvrage, et je n'ai pas été trompé. Il y a là douze ou treize chapitres bien pensés, bien écrits, et qui résument excellemment tout ce qui a été dit de meilleur sur Corneille, Racine, Boileau, Bossuet, La Fontaine, Molière, par les critiques les plus distingués de notre temps. Les poètes et les prosateurs du XVIII[e] siècle ne sont pas appréciés avec moins de justesse et de bon sens : l'Etude sur Voltaire, entre autres, est des plus intéressantes. Quelques-uns la trouveront peut-être un peu sévère, bien qu'elle ne soit qu'impartiale. Il y a des traits bien révoltants dans la vie de J.-J. Rousseau ; néanmoins on les lui pardonnera toujours plus aisément qu'à Voltaire ses basses adulations à toutes les têtes couronnées, ses platitudes devant tous les puissants du jour. Dans Beaumarchais, M. D. admire l'auteur du *Barbier de Séville* et du *Mariage de Figaro*, mais il ne craint pas de dire que l'homme « était dépourvu de tout scrupule. » Je sais bien que dans une thèse estimable, quoique de lourde digestion, M. Lintilhac a fait tous ses efforts pour blanchir Beaumarchais et le relever aux yeux de la postérité : mais il s'en faut beaucoup qu'il ait convaincu tout le monde. Il est bien difficile de juger les auteurs contemporains : nous avons des haines et des engouements que rien ne justifie. Que de fois j'ai entendu déprécier Lamartine au profit de Victor Hugo, et réciproquement! M. Doumic n'a pas l'admiration exclusive ni intolérante; il tient la balance égale, et sait louer le talent et le génie partout où il le rencontre. En somme, ces *Eléments d'histoire littéraire* forment un bon livre que l'on peut recommander à la jeunesse de nos Lycées.

A. DELBOULLE.

---

479. — **Répertoire général de bio-bibliographie bretonne,** par René KERVILER, bibliophile breton, avec le concours de MM. A. Apuril, Ch. Berger, etc., 6[e] et 7[e] fascicules (*Ber-Bid* et *Bid-Bli*). Rennes, Plihon et Hervé, 1888-1889, in-8, 402 p.

La *Revue critique* a souvent signalé déjà le mérite du grand recueil entrepris par M. Kerviler, secondé par le *bataillon sacré* des meilleurs

bibliophiles de la Bretagne. Le VI[e] et VII[e] fascicules restent dignes de leurs aînés soit pour l'abondance, soit pour l'exactitude des détails de biographie et de bibliographie. En ce qui regarde l'abondance — je dirais extrême — des indications, si je ne croyais avec les jurisconsultes que *ce qui abonde ne vicie pas* — je citerai la série des personnages du nom de *Bernard* qui n'embrasse pas moins de 40 pages [1]. Quant à la minutieuse euactitude, on la trouve en chaque article. M. K. et ses collaborateurs examinent toutes choses de si près qu'ils ont pu relever des fautes dans les recueils les plus appréciés, par exemple dans le *Répertoire* de l'abbé U. Chevalier, lequel, lit-on (p. 5), distingue à tort *Bernard de Chartres* et *Bernard de Moëlan*, dont l'identité a été démontrée par M. Hauréau (Acad. des Inscr., séance du 22 mars 1872) [2]. Les articles sur M. Alexandre Bertrand, de l'Acad. des Inscr., et sur son frère, M. Joseph Bertrand, de l'Acad. des Sciences, sont admirablement complets (p. 107-125).

Dans le fascicule VII, M. K. restitue à la Gascogne (article *Bidoux*) le célèbre amiral du XVI[e] siècle, Prégent de Bidoux, qui fut premier général des Galères de France et grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et qui soutint vaillamment un combat contre la flotte anglaise près du Conquet en 1513. Dauvin *(Essais sur Brest)* l'a confondu avec Prégent de Coëtivy, ce qui lui donnerait plus de 114 ans. Guérin *(Histoire maritime de France)*, sans le confondre avec l'amiral breton, le déclare de la même famille, mais il a reconnu son erreur dans ses *Marins illustres*. — Grande richesse d'informations dans les articles *Bigot de Morogues* (p. 225-235), *Bigot de Préameneu* (p. 238-241), *Billault* (p. 259-269), avec anecdote inédite au sujet d'une visite incognito de l'empereur Napoléon III aux Grésilières, près Nantes, aussitôt après la mort de son ancien ministre (13 octobre 1863); *Bisson* (p. 313-317), avec sonnet inédit de M. Kerviler en l'honneur du héros auquel la ville de Lorient a élevé une statue; *Bizeul* (p. 322-336).

Le tome III de l'*Encyclopédie bretonne*, comme on a surnommé le beau recueil de M. Kerviler, contient 530 articles, et les trois premiers tomes réunis en contiennent 2,388. L'ouvrage complet, qui n'aura pas moins de 30 fascicules en 15 volumes, offrira aux travailleurs le magnifique total de près de 15,000 articles, tous excellents.

T. DE L.

---

1. Les références au sujet de la trop célèbre marquise de Prie (Angnès Berthelot de Plèneuf) sont particulièrement copieuses. On y cite même *Les femmes de la Régence* par Paul de Musset et *M[lle] de Belle-Isle* par Alex. Dumas.

2. Voir encore (p. 6) cette observation au sujet de Bernard, dit de Morlaix, chanoine de Cluny : L'abbé U. Chevalier l'appelle à tort *de Morlas* comme si c'était un nom de famille.

480. — **Recueil des actes du Comité de salut public**, avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire, publié par F.-A. AULARD. Tome premier, 10 août 1792-21 janvier 1793. Paris, Hachette, 1889. In-8, LXXVII et 512 p.

M. Aulard à qui nous devons déjà trois remarquables volumes sur les orateurs de la Révolution (cp. *Revue*, 1888, n° 33) et une foule d'articles instructifs répandus dans *la Révolution française* qu'il dirige avec tant de compétence et d'activité, M. A., chargé du cours d'histoire de la Révolution à la Faculté des lettres de Paris et secrétaire-général de l'Exposition de la Révolution, a trouvé le temps, au milieu de tous ses labeurs et emplois, de publier le premier volume de ce grand et important *Recueil*. Nous accueillons ce tome avec d'autant plus de joie que nous y retrouvons, comme de vieilles connaissances, nombre de documents dont l'original a passé dans nos mains et la substance dans nos volumes sur la guerre de 1792. Nous l'accueillons avec gratitude parce qu'il met à notre portée bien d'autres documents que nous n'aurons plus à consulter loin de notre cabinet. Nous l'accueillons avec un sentiment de profonde estime pour l'éditeur qui entreprend avec tant de courage et une si persévérante ardeur une tâche si utile, il est vrai, si fructueuse pour nous, mais pour lui si longue, si laborieuse, si écrasante. Puisse cette pensée le soutenir et le réconforter dans le cours de son travail! Le Recueil Aulard sera toujours cité, mentionné, loué dans les livres sérieux qui traiteront de la Révolution.

Mais venons au volume et à l'œuvre qu'il inaugure. M. A. publie trois séries de textes : 1° les *Actes* du Comité de salut public, c'est-à-dire ses délibérations et arrêtés depuis son établissement jusqu'à la fin de la Convention; 2° la correspondance des représentants en mission ou, pour parler plus brièvement, des *commissaires* avec la Convention et le Comité ainsi que les lettres que le Comité leur adressait; 3° le registre des délibérations du Conseil exécutif provisoire depuis sa création jusqu'à son remplacement par douze commissions. Ces trois séries de textes sont le fond même de l'histoire de la France sous la Convention. M. A. aurait pu les publier chacune à part. Il a mieux aimé, et il a bien fait, juxtaposer tous ces documents, les réunir et les associer ensemble, pour les commenter en quelque sorte les uns par les autres. Il suit donc l'ordre chronologique. Il donne les pièces jour par jour, et c'est ainsi que dans le volume dont nous rendons compte, il publie à la date du 10 décembre 1792 et la séance du Conseil exécutif de ce jour là et la correspondance des commissaires en Belgique, à Lyon, à Perpignan et à Nice.

Ces documents sont tirés soit des sources imprimées, soit et principalement des sources inédites : 1° des registres des délibérations et arrêtés du Comité de salut public; 2° de la correspondance des commissaires répartie dans les archives publiques et particulières (surtout aux archi-

ves nationales et au dépôt de la guerre); 3° du registre des délibérations du Conseil exécutif provisoire qui forme quatre volumes.

Naturellement, M. A. qui ne veut qu'offrir des matériaux aux historiens, s'est abstenu de toute appréciation personnelle. Il reste, comme il dit, non seulement impartial, mais impassible (p. XXXVIII). Son commentaire est sobre. Tantôt il résume en quelques mots les faits dont la connaissance rend les documents plus intelligibles, et ce résumé qui se trouve dans le corps même du texte, est imprimé entre crochets et en plus petits caractères. Tantôt il met des notes au bas des pages. Un grand nombre de ces notes sont biographiques, et ici encore, il faut remercier M. A. de les avoir rédigées sous une forme aussi succincte que possible et d'y avoir inséré de temps à autre un détail précieux, une information précise, un renseignement inédit.

Faut-il ajouter — ce qui est superflu pour qui connait la méthode sûr et consciencieuse de M. A. — faut-il ajouter que les textes ont été scrupuleusement reproduits d'après l'original? Que, parmi plusieurs analyses, c'est toujours la plus étendue qui a été choisie? Que l'orthographe du temps n'a pas été reproduite, mais qu'en revanche les noms propres, si défigurés dans tous les documents imprimés de cette époque, ont été autant que possible imprimés sous leur forme authentique? On saura, par exemple, un gré infini à M. A. d'avoir figuré les noms des conventionnels et autres selon leur signature autographe.

M. A. parle dans son introduction, des sources qu'il a consultées et de la méthode qu'il a suivie. Il a fait mieux encore; il a résumé très clairement et comme personne ne l'avait entrepris jusqu'ici, les faits antérieurs à la création du Comité, des missions et du Conseil exécutif. Il montre qu'il y eut sous la Législative une tentative pour établir un pouvoir analogue à celui du futur Comité de salut public [1]. Il rappelle que la Constituante et la Législative avaient déjà nommé des commissaires, pris parmi les députés. Enfin, il énumère les précédents du Conseil exécutif et nous fait ainsi comprendre pourquoi la Législative et la Convention ont organisé le ministère chacune en dehors d'elle.

Le premier volume que nous donne M. A. s'étend du 10 août 1792 au 21 janvier 1793. Il débute par les décrets de la Législative qui établissent le Conseil exécutif provisoire (Danton, Monge, Le Brun, Roland, Servan, Clavière) et se termine par le procès-verbal de la 116e séance de ce Conseil (on lui rend compte de l'exécution de Louis Capet). On n'exigera pas de nous la liste des documents à la fois nombreux et importants que renferme ce tome. Les remarques, menues soient-elles [2], que nous avons faites en feuilletant les pages du volume

1. Et ici il aurait pu citer Vatel (*Vergniaud* 1873, II) qui a très bien parlé de la commission des Douze ou des Vingt-et-un; cp. notre *Retraite de Brunswick*, p. 26.

2. P. XXVIII, *Introd.*, nous lisons que Clavière « s'opposait au maintien de l'arrêté qui nommait Dumouriez général en chef »; mais, en se reportant à la p. 28, on verra que Clavière s'opposait à la nomination de Dillon par Dumouriez et les commissaires (cp. *Valmy*, p. 26); — p. 2, le *Journal* de Le Brun fut rédigé non seule-

et que nous ajoutons en note, seront plus utiles que cette nomenclature. Mais nous ne voulons pas finir cet article sans féliciter de nouveau M. Aulard, et l'assurer encore une fois de notre plus vive reconnaissance.

A. Chuquet.

---

ment à Herve, mais encore et tout d'abord à *Liége* (1785-86); — p. 23, lire Braun et non *Braur;* — p. 24, Luckner est né à Cham et non à *Campen;* — p. 27, M. A. n'a rien trouvé sur *Hiller;* il faut en effet lire « Ihler »; — p. 35, Hesse-Rhinfels entra au service de France avant *1768,* puisqu'il était en 1765 capitaine dans Royal-Allemand et D'Anselme est mort en 1814, non en *1812;* — p. 38, le trentième commissaire du conseil qui manque à la liste, ne serait-il pas le citoyen Vialla (cp. *Retraite de Brunswick,* p. 133)?; — p. 39, je puis affirmer que Janson et Legray reçurent pour destination le département du Nord (cp. *Retraite de Brunswick,* p. 61) et ne faudrait-il pas ajouter à cette liste des commissaires le citoyen Valmont (*id.* p. 144) ainsi que le frère de Santerre et le journaliste Prudhomme (*id.* p. 60)?; — p. 42, lire, non pas *Savan,* mais Lavau (et mieux Laveaux, c'est sûrement lui, avec Perigny et Simond, que Dietrich avait fait expulser); — p. 56 (à propos de Westermann), lire Conseil souverain et non Conseil *supérieur* d'Alsace (comme p. 341, note 1); — p. 63, Aubry s'est bien évadé de la Guyane, mais il est mort à Demerary le 17 juillet 1798, et non *en Angleterre, en 1802;* — p. 67, lire Dommartin et non *Dammartin* (la Planchette) et invasion de la Belgique, et non de la *Hollande;* — p. 69, Gasparin était capitaine au régiment de Provence et non de *Picardie;* — p. 86, lire au lieu de *Liron,* l'Yron et mieux l'Yvron (cp. *Valmy,* p. 183) et pp. 86, 87 et 88, au lieu de *Bienne,* Biesme (cp. *Valmy,* p. 48); — p. 95, sur Marassé, ajouter qu'il mourut à Temeswar en 1803; — p. 126, l'officier que Dillon renvoie au landgrave est le lieutenant Lindau cité à la page précédente; — p. 129 (et p. 196-197), lire, au lieu de *Hasengen* et de *Hessingen* Hesingen ou Hésingue, et au lieu de *Bourgfeldt* et de *Bourgfield* Bourgfeld ou Bourgfelden; — p. 205 (et 230) Lamarlière et non *Lamorlière;* — p. 209, Fyon et non *Fion;* — p. 229, Champmorin et non *Chamorin;* — p. 231, Werwicq et non *Werwick;* — p. 232, Boussu et non *Bossa;* — p. 233, Rousbrugghe et non *Rousbrugg;* — P. 249, *G. G. Boehmer* qui n'a d'autre note qu'un emphatique extrait du *Moniteur,* se nommait Georg Wilhelm Bœhmer, et il était directeur du gymnase luthérien de Worms : triste personnage et dont sa belle-sœur, la grande Caroline, la femme de W. Schlegel, puis de Schelling, avait bien mauvaise opinion (Waitz, *Caroline,* I, p. 110 et 124); il fut nommé en 1795 juge du tribunal civil du département des Forêts; — p. 261, Minfeld où naquit Wimpffen, est non dans le *Bas-Rhin,* mais dans le pays de Deux-Ponts; et le nom du juif *Godechau* doit être écrit Godchaux (cp. *Retraite de Brunswick,* p. 236); — p. 302, des deux commissaires de Francfort, C. F. *Seiger* (lire Seeger) et G. Engelbach, l'un, Seeger, était syndic de la ville, l'autre, Gottlieb Engelbach, marchand; — p. 317, cp. sur les deux Thouvenot qui n'ont qu'une note insignifiante, *Valmy,* p. 28 et 53; — p. 320, lire Wesel et non *Vezel;* — p. 325, cp. sur Beurnonville non seulement le « Dubois-Crancé » du général Jung, mais *Valmy,* p. 152-153, et remplacer les mots « Pierre *de* Riel, né à *Champignolle* » par les suivants « Pierre Riel, né à Champignol »; — p. 352, Dentzel est né à Dürckheim dans le Palatinat et non à *Türckeim,* Haut-Rhin; — *id.* pour Laporte ou Delaporte, je peux assurer qu'il est né en 1760 et mort en 1823 à Belfort; quant à Blaux, j'ignore, comme M. A., la date de sa naissance et de sa mort, mais un Lorrain de savoir et de talent prépare un travail sur ce personnage; — p. 353, lire Saarwerden pour *Saverden* et Harskirchen pour *Harskirch;* — p. 354, écrire (comme p. 482) Ligniville et non *Ligneville* et Bouquenom au lieu de *Bouquemon;* — p. 403, « le citoyen Lagraye » serait-il peut-être le même que Le Gray cité p. 38?; — p. 458, je connais Gadolle aussi peu que M. A.; mais une lettre de Brillouet qui fait campagne

Société de l'histoire de la Révolution française. Paris, Charavay, 4, rue de Fürstenberg.

481. — **Qu'est-ce que le Tiers Etat,** par Emmanuel Sieyès, précédé de l'Essai sur les privilèges, édition critique avec une introduction, par Edme Champion. 1888. In-8, 93 p. 4 fr.

482. — **Liste des membres de la noblesse impériale** dressée d'après les registres de lettres patentes conservés aux archives nationales, par Emile Campardon. 1889. In-8, 189 p. 3 fr.

483. — **Les Conventionnels,** listes par départements et par ordre alphabétique des députés et des suppléants à la Convention nationale dressées d'après les documents originaux des Archives nationales avec nombreux détails biographiques inédits, par Jules Guiffrey. 1889. In-8, XL et 169 p. 5 fr.

Nous avons annoncé déjà ces trois publications de la *Société de l'histoire de la Révolution* (cp. *Revue* n° 32, p. 111). M. Edme Champion fait paraître une édition critique de la fameuse brochure de Sieyès *Qu'est-ce que le tiers état?* et de l'*Essai sur les privilèges.* On sait que la brochure *Qu'est-ce que le tiers état?* déjà rare sous la Restauration, plus rare encore en 1847, d'après Louis Blanc, était, dans ces dernières années, devenue presque introuvable. On accueillera donc avec gratitude l'édition que publie aujourd'hui M. Champion. L'*Essai sur les privilèges* est moins connu, moins digne de la réimpression, mais une note de Sieyès, ajoutée à la troisième édition de la brochure sur le *tiers état,* la présente comme pouvant faire suite à l'*Essai sur les privilèges;* M. Ch. a donc bien fait de réimprimer cet *Essai*. Il a, pour cha-

---

dans le Nord avec le corps des émigrés du duc de Bourbon, est adressée à ce Gadolle (cp. *Retraite de Brunswick*, p. 244) et il doit être le Gadolle, de Dunkerque, auteur de la brochure *Tu en as menti, Billaud!*; — *id.* Thiébault n'est pas « le même que Pierre Thiébault, député de la Moselle »; c'est le fils du Thiébault qui a écrit les *Souvenirs de vingt ans à Berlin* et le futur général, chef d'état-major de Junot en Portugal; — *id.* « rien sur Bexon », je ne sais rien non plus, sinon qu'il portait le prénom de Scipion; — p. 459, Rolland avait déjà été commissaire du pouvoir exécutif et nous le voyons activer le départ des volontaires réunis à Saint-Quentin, à Compiègne et à Guise (15 et 19 nov. 1792); — *id.* Isnardi ne serait-il pas Pierre François Isnardi, Strasbourgeois, jacobin, adjoint au maire de Strasbourg après le 10 août 1792?; — *id.*, je comprends que M. A. ne sache « rien sur *Mandrion* »; il faut lire « Mandrillon », et sur ce personnage qui mourut sur l'échafaud consulter la *Retr. de Brunswick* p. 201, la Biogr. de Leipzig, Wallon, etc.; — *id.* Simon (et non *Simond*) est sûrement le jacobin strasbourgeois Simon qui siégea avant le 10 août dans le directoire insurrectionnel avec Carra et dans le Conseil de défense de Mayence; il avait fondé en 1790 à Strasbourg un journal allemand, *Gesch. der gegenw. Zeit;* — p. 462, lire (Latour d'Auvergne) Corret et non *Carret*; — p. 488, lire Maeseyck et non *Maseick;* — p. 491, pourquoi une nouvelle note sur Lidon après celle de la p. 212?; — p. 497, l'*Isabeau* qu'ignore M. A., ne serait-il pas *Ysabeau*, le frère cadet du conventionnel, l'ami de Le Brun?; — enfin, il aurait fallu une note sur George, le maire de Varennes (p. 85; cp. *Prem. invasion prussienne*, p. 261-265), sur Lécuyer (p. 99 et 136) qui devait être guillotiné, sur Delmas (p. 201), le futur général, sur Le Fort (p. 471) qui doit être l'officier que Massenbach rencontra dans sa dramatique ambassade de Sommerance (*Valmy*, p. 129 et 132), sur Magnier le directeur des douanes (p. 402) sur qui les bons Strasbourgeois firent le calembour, qu'il fallait faire la contrebande avec *manière.*

cun des deux écrits, reproduit le texte de la première édition en y joignant les variantes que fournit la seconde. On ne trouvera pour la brochure *Qu'est-ce que le tiers état?* que des variantes peu importantes; pour l'*Essai*, au contraire, les variantes sont nombreuses, souvent considérables, et méritaient d'être recueillies avec soin : l'expression y est quelquefois plus juste, plus heureuse; des pages entières y ont été remaniées dans le dessein évident de donner à l'ensemble plus de clarté et plus de relief. On lira avec intérêt la courte, mais instructive préface de M. Champion sur Sieyès et sur la brochure que Malouet accuse d'avoir, entre toutes, « perverti » l'esprit public [1].

M. Campardon qui a déjà rendu tant de services aux études historiques, publie la liste des membres de la noblesse impériale. Cette liste a été dressée d'après les registres de lettres patentes conservées aux archives nationales. Nous savons gré à M. Campardon d'avoir communiqué au public ce précieux document qu'il avait préparé pour l'usage intérieur des Archives. Ce répertoire alphabétique, qui renferme à côté du nom de chaque noble de l'Empire, ses prénoms, son grade, son titre et la date de son anoblissement, sera très utile. On n'y trouvera pas les lettres patentes accordées pendant les Cent Jours; durant cette période, Napoléon ne conféra de titre nobiliaire qu'au seul Carnot; mais ainsi que le remarque M. Campardon (p. 37), si le décret du 20 mars 1815 nommait ministre de l'intérieur le général *comte* Carnot, c'est que, d'après l'article 4 du décret du 1er mars 1808 — qui créait les titres nobiliaires — les ministres devaient porter pendant leur vie le titre de *comte;* nommer Carnot ministre, c'était le faire comte, et il n'y a pas eu là, comme on l'a dit, une malice de Fouché; Carnot protesta et ne porta pas ce titre [2].

C'est encore une publication bien utile et très méritoire que celle de M. Guiffrey. Jamais on n'avait dressé une nomenclature définitive et complète des conventionnels, et nul travail n'était plus compliqué. Il fallait de toute nécessité laisser de côté les listes existantes qui fourmillent d'erreurs, laisser de côté les textes officiels qui se contredisent, et recourir aux documents originaux. M. G. a consulté le registre d'inscription des députés et suppléants que tenait Camus, et il s'est attaché à reproduire l'orthographe des noms, telle qu'elle résulte de la signature apposée sur ce registre. Près de deux cents signatures manquaient, M. G. en a retrouvé l'orthographe dans les pièces officielles et les collections particulières. Il rectifie ainsi nombre d'erreurs très communé-

---

1. Les variantes de la bibliographie des deux écrits de Sieyès (p. XIV-XV) ont été établies par M. Aulard.

2. Lire p. 139 Neuhaus *dit* Maisonneuve; p. 142 Otto, (comte) de Mosloy et non *Otto Démosloy;* p. 156 Randan de Pully et non *Randon;* p. 175 Laeken et non *Lacken.*

ment répandues. Qui n'a écrit Chaudron-Rousseau, Salicetti, Arrighi, Jean Bon Saint-André au lieu de Chaudron-*Roussau*, de *Saliceti* avec un seul *t*, d'Arrighy avec un *y* bien singulier dans ce nom italien, et de *Jeanbon* en un seul mot? Faut-il écrire *Pétion* ou *Petion*, Salles ou *Salle*, Vouland ou *Voulland?* D'ailleurs on évite ainsi des confusions : grâce à M. G., nous distinguerons désormais *Coupé* de l'Oise et *Couppé* des Côtes du Nord, Moyse *Bayle* et Pierre Marie *Baille* qui tous deux représentaient les Bouches-du-Rhône, *Serre* des Hautes-Alpes et *Serres* de l'Ile-de-France, *Poulain* de la Marne, *Poullain* du Finistère et *Poullain-Grandprey* du département des Vosges. M. G. a poussé le scrupule de l'exactitude aux dernières limites; mais ces minuties ont souvent une grande importance, et un tréma, un accent, par exemple, donnent la vraie prononciation d'un nom *(Laplaïgne, Pâcrôs)*.

M. G. s'est servi, en outre, des procès-verbaux d'élection, qu'il a lus attentivement page par page et ligne par ligne; il avait là les noms des députés qui refusaient le mandat, et que l'assemblée remplaçait immédiatement ; il avait là les noms de tous les suppléants. Il a eu plus de peine à trouver les prénoms, souvent omis par le registre d'inscription et par les procès-verbaux d'élection, et nécessaires pourtant, si l'on veut bien connaître la Convention et ne pas confondre deux homonymes. Mais M. G. a consulté des listes diverses, des lettres de députés, et surtout les déclarations d'âge et de mariage qu'ils durent faire avant les élections aux Conseils des Cinq-Cents et des Anciens. Les chiffres montreront l'étendue et le succès des recherches de M. Guiffrey; il n'a pu découvrir les prénoms de *quatre* députés et de *cinquante-cinq* suppléants; ce qui est bien peu. A ce propos, il fait dans son très instructif *Avertissement* une remarque que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire : certains prénoms sont si populaires dans une région que tous les députés du même département le portent; ceux de la Haute-Saône ont tous *Claude* pour premier prénom. « Notre liste, dit M. G. (p. XIII), fournirait les éléments d'une curieuse statistique sur les prénoms les plus répandus à la fin du XVIII[e] siècle, en permettant de déterminer ceux qui sont communs au Nord et au Midi, à l'Est comme à l'Ouest ». D'autres particularités ont un intérêt historique. M. G. compte dans la Convention *dix-sept* évêques, *onze* vicaires épiscopaux, *un* chanoine, *un* bénédictin, *quatre* oratoriens, *quatorze* curés ou prêtres et *trois* ministres protestants [1]. Il établit, après avoir dépouillé minutieusement les tables manuscrites des procès-verbaux de la Convention, que 17 députés donnèrent leur démission avant l'ouverture de l'Assemblée, que 35 quittèrent la Convention avant la fin de la législature, que 127 suppléants, sur près de 300, ne furent jamais appelés, que 19 députés moururent de mort naturelle, 9 devant l'ennemi, 76 de mort violente, et que 126 furent déportés ou incarcérés pendant un espace de

1. On verra plus loin que ce chiffre est légèrement inexact et qu'il doit être encore augmenté.

temps plus ou moins long. Aussi « la Convention ne fut jamais au grand complet... Le quantum exigé de nos jours pour la validité des opérations n'est presque jamais atteint » (p. XXII).

M. G. ne s'est pas contenté de dresser la liste des députés ou suppléants élus à la Convention par départements, d'après les procès-verbaux d'élection. Il a reproduit cette liste par ordre alphabétique en l'accompagnant de notes qui mentionnent les changements survenus dans la situation du député pendant la durée de la Convention (démission, appel de suppléant, mort naturelle ou violente, arrestation prolongée) [1] et il a publié le tableau des déclarations faites par les conventionnels en exécution de la loi du 5 fructidor. M. G. nous donne donc trois listes : la 1re — la liste par départements — présente la composition de l'Assemblée au jour de sa réunion et le résultat définitif des élections ; la 2e — la liste alphabétique — indique les modifications survenues dans la composition de l'Assemblée durant son existence ; la 3e — qui est le tableau formé d'après les déclarations de l'an III — constate l'état de la Convention peu de temps avant sa séparation, et on y recueille de précieux renseignements sur l'âge des députés, quelquefois sur la date exacte et le lieu de leur naissance, sur la situation de leur famille, sur le nombre de leurs enfants. M. G. a même, dans son *Avertissement* (p. XXXII-XL) dressé une quatrième liste, celle des présidents et des secrétaires de la Convention.

Nous le remercions vivement de cette publication qui lui a coûté tant de peine et de si laborieuses recherches. Nous aurions voulu qu'il donne, — comme Ternaux l'a fait quelquefois — le chiffre des électeurs et le nombre de voix obtenues par chaque député ; nous croyons ce point assez intéressant, et justement Ternaux a montré combien le nombre des votants s'abaissait lorsqu'il s'agissait de certains personnages (par exemple dans la Marne, lors de l'élection de Drouet et d'Armonville). En outre, M. G. a commis une légère erreur dans son *Avertissement* (p. XX). Il écrit que les députés Camus, Bancal, Drouet et Quinette furent livrés aux Autrichiens par Dumouriez. Il aurait dû effacer le nom de *Drouet* et le remplacer par celui de Lamarque. Sans doute il a raison de dire que Drouet fut prisonnier des Autrichiens ; l'ancien maître de poste de Sainte-Menehould se laissa prendre le 2 octobre 1793, en sortant de Maubeuge assiégé [2] ; mais le nombre des députés retenus en captivité est de cinq, et non de *quatre* (p. XVIII). Enfin, M. Guiffrey devrait imprimer Noisette et non *Noissette* (p. 50) et je puis lui certifier que Dentzel et Grimmer étaient tous deux *pasteurs*, l'un de Landau, l'autre de Wissembourg ; ces deux noms, joints à ceux de Jeanbon Saint-André et de La Source, qui ont été pareillement omis, portent à *sept* le nombre des ministres protestants, et

---

1. Un astérique placé devant le nom indique ceux qui n'ont jamais siégé.
2. Cp. *Invasion prussienne*, p. 265, note 2.

à *cinquante-cinq* le nombre des conventionnels appartenant aux diverses églises.

A. CH.

---

484. — **Johann Georg Rist's Lebenserinnerungen**, hrsg. von G. POEL. Dritter Theil. Nebst einem Anhang. Mit drei Facsimiles. Gotha, Perthes, 1888. In-8, IV et 358 p. 7 mark.

Voilà six à sept ans que M. Poel avait publié les deux premiers volumes des *Souvenirs* de Rist (cp. *Revue*, 1880, n° 15 et 1881, n° 7). Le troisième contient la fin de ces *Souvenirs*. Il est bien moins intéressant que les tomes antérieurs. Rist, rentré dans le Holstein, ne voit plus d'aussi près les événements de l'histoire générale et ne participe plus aux grandes affaires. Il se borne à décrire son entourage, à retracer ses relations de famille, à peindre quelques personnages célèbres qu'il rencontre par hasard : La Motte Fouqué, Oehlenschläger, Blücher, Savigny, Schleiermacher, Reinhardt, etc. Bref, cette dernière partie des *Souvenirs* a un caractère trop local, trop provincial, et d'ailleurs, à cet endroit de son autobiographie, l'auteur ne fait plus que jeter des réflexions sur le papier pendant l'année, à divers intervalles, sans essayer même, comme précédemment, un tableau d'ensemble. M. Poel, l'éditeur, a raison de dire qu'on pourrait intituler cette portion des Mémoires *Tages- und Jahreshefte*. Mais, malgré leur forme fragmentaire, ces *Souvenirs* sont à l'honneur de Rist et nous laissent l'impression d'un homme droit, franc, indépendant, remarquablement doué, très apte surtout à décrire les hommes et les choses d'une façon juste et frappante. En tout cas, ce troisième volume doit être consulté par tous ceux qui veulent connaître l'histoire du Danemark et des duchés de 1815 à 1830, et, pour notre compte, les pages qui nous ont le plus intéressé sont celles qui nous représentent la cour de Copenhague. Nous en voulons beaucoup à M. Poel d'avoir laissé de côté, « à cause de sa considérable étendue », le manuscrit de Rist sur *la France en 1815* et nous l'engageons vivement à le publier à part ou dans une revue. Mais nous le remercions d'avoir ajouté à ce volume (p. 1-322) trois études attachantes de Rist : « Quelques nouvelles sur la vie du bailli et conseiller d'Etat Compe » (p. 225-246) ; les « indications et souvenirs pour la vie de Jean-Eric de Berger » (p. 247-273) ; enfin, et surtout, le travail intitulé *Schönborn und seine Zeitgenossen* (p. 274-358) que nous cherchions depuis longtemps, sans pouvoir le trouver, et qui renferme de précieux documents sur l'histoire du *Sturm und Drang*, notamment la lettre collective que les Klopstockiens, leur maître en tête, écrivent de Kiel et de Hambourg à Schönborn, alors secrétaire du consulat de Danemark à Alger.

A. C.

---

485. — **Mekka**, von Dr C. Snouck Hurgronje, mit Bilder-Atlas, herausgegeben von « Het Koninklijk Instituut voor de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indie te' S-Gravenhage ». La Haye, Martinus Nijhoff, grand in-8, 1888-1889; vol. I, p. xxiii et 228, avec le sous-titre : *Die Stadt und ihre Herren*; vol. II, p. xiv et 397, avec le sous-titre : *Aus dem heutigen Leben.*

M. Snouck Hurgronje, professeur à l'Université de Leyde, vient de publier en allemand une histoire de la Mecque en deux volumes. Il s'était préparé à cette œuvre par des études sur l'Islam et par un séjour d'une année en Arabie. Après s'être fortifié à Djedda dans la connaissance de la langue vulgaire, il s'est installé à la Mecque où il demeura plus de six mois.

Le premier volume débute par une description de la ville et de ses environs, dont un plan, accompagné du plan de la Caaba, est joint à la fin du volume. Un atlas qui fait partie de l'ouvrage, renferme, en outre, des vues photographiques des principaux monuments et notamment de la mosquée. Le pays est stérile, mais le sanctuaire vénéré de la Caaba assure une abondante moisson aux habitants de la Mecque, grâce à l'affluence des fervents fidèles qu'attire le grand pèlerinage annuel et qui y sont exploités en coupe réglée. Les institutions auxquelles ce trafic a donné naissance impriment à la ville, pendant les fêtes du pèlerinage, une physionomie particulière, qu'elle perd avec le départ des pèlerins. Une forte contribution de froment d'Egypte pourvoit aussi à l'alimentation de la majeure partie des habitants.

Les trois autres chapitres sont consacrés aux grands Schérifs qui se sont succédé à la tête de la Mecque depuis l'institution du Schérifat jusqu'à nos jours. Des tables généalogiques complètes terminent ces chapitres. Pour les écrire, l'auteur s'est servi, en dehors des textes publiés, de chroniques qu'il s'est procurées en Arabie. Les Schérifs composent la nombreuse famille des descendants d'Ali, le gendre de Mahomet, par Hassan, son fils aîné. L'histoire de la Mecque est intimement liée à celle des grands Schérifs dont les biens fonciers provenant de la fortune de Mahomet sont peu de chose à côté des contributions qui forment le plus clair de leurs revenus. Si l'on excepte les terribles aggressions des Carmates, au commencement du xe siècle, et des Wahhabites, au commencement de notre siècle, la Mecque fut protégée par son caractère sacré contre les guerres extérieures; mais l'ordre fut souvent troublé par des luttes intestines, les plus proches parents du grand Schérif intriguant sans cesse pour s'emparer du pouvoir ou se procurer une meilleure part dans la répartition des contributions. Les titres de noblesse de cette famille remontent à une antiquité à laquelle bien peu de familles européennes pourraient prétendre. Le sentiment religieux si fortement ancré chez l'Arabe se manifeste par une profonde vénération pour les Schérifs, quel que soit leur genre de vie ou leur condition privée. Ceux-ci, au pouvoir, ont toujours su se plier, pour conserver leurs bénéfices, aux nécessités du moment : schiites d'ori-

gine, ils se sont prêtés à l'exécution des ordres des sultans contre les schiites de la Mecque. Sous les Mamelouks d'Egypte ils pratiquaient les rites schafiites; sous les Turcs ils sont hanbalites. Les fondations pieuses ne sont pas à l'abri de leur avidité; par des moyens détournés ils s'approprient les biens de main-morte qu'ils aliènent ou emploient à un usage profane. Le pouvoir du grand Schérif s'étend sur l'administration civile et entre souvent en lutte avec celui du Gouverneur établi aujourd'hui à la Mecque. Ces rivalités se terminent parfois au désavantage de celui-ci qui est déplacé. Cependant le percement du canal de Suez et l'établissement du télégraphe qui relie Constantinople à la Mecque ont, en facilitant les communications, rendu le pouvoir du Sultan plus efficace en Arabie.

Dans le premier volume l'auteur a envisagé la Mecque comme le centre religieux de l'Islam et le lieu de pèlerinage des Musulmans. Dans le second, il étudie les mœurs et les coutumes de la population stable, composée de Mecquois et de colons étrangers. Il laisse de côté les fêtes du grand pèlerinage, auxquelles il ne paraît pas avoir pris part, et s'en réfère aux descriptions qui en ont été faites par lui-même ou par d'autres auteurs [1].

Malgré le mélange des races diverses attirées à la Mecque de tous les points du monde musulman par une pensée pieuse ou par l'esprit de lucre, le caractère de l'Arabe de l'ouest s'est bien conservé dans ses traits principaux. Dans l'atlas on trouvera des photographies de types différents qui offrent d'intéressants points de comparaison.

Par suite de circonstances politiques, la Mecque est aujourd'hui le grand marché d'esclaves. Le tableau de l'état moral et social que l'auteur trace des esclaves de la Mecque est consolant. Néanmoins le plaidoyer de M. S. H. en faveur de l'esclavage ne recueillera guère que les suffrages des personnes qu'un intérêt colonial porte à défendre cette institution condamnée par nos mœurs. Le marché est alimenté par les nègres d'Afrique; quelques contributions sont fournies par les esclaves désignés sous le nom de Djâwa (Java) et importés pour la plupart des contrées païennes de Célèbes et de Bornéo.

Si l'auteur ne nous fait pas assister aux fêtes du grand pèlerinage, il nous donne en revanche une description détaillée des autres fêtes religieuses et des fêtes privées. Au premier rang des fêtes de famille se placent les noces par la solennité des cérémonies auxquelles elles donnent lieu; maintes pratiques remontent sans doute aux temps reculés du paganisme. Et cependant les liens du mariage sont bien lâches. Un mari divorce, observe M. S. H., avec la même facilité qu'un jeune homme quitte chez nous sa maîtresse. C'est ce relâchement qui imprime à la famille musulmane son caractère personnel bien plus que la polygamie. En sens inverse, le concubinage, fondé sur l'usage et reconnu

1. V. Snouck Hurgronje, *Het Mekkaansche Fest;* Wellhausen, *Reste arabischen Heidenthums.*

par la loi, forme souvent une liaison étroite, surtout s'il en naît des enfants, et est moins éloigné de nos unions européennes.

Sous le chapitre III, M. S. H. traite de l'enseignement scientifique. L'historique qu'il fait de cet enseignement depuis les premiers siècles de l'Hégire jusqu'à nos jours témoigne des solides connaissances de l'auteur. M. S. H. considère l'Islam comme réfractaire au progrès des sciences naturelles et mathématiques; selon lui, l'étude des sciences exactes n'aurait eu qu'un but pratique : le partage des héritages et la fixation du calendrier. Cette thèse est peut-être excessive; toute religion révélée demeure étrangère à l'avancement des sciences fondées sur la raison; mais l'Islam ne semble pas avoir été plus que toute autre religion sémitique un obstacle à la libre expansion de la pensée. La vénalité des places a porté un coup sensible à l'enseignement pratique du droit, surtout depuis le IVe siècle de l'Hégire. L'accord sur les questions controversées a été plutôt la conséquence des événements que le résultat d'une direction systématique. L'union générale et absolue des quatre rites reconnus orthodoxes date de la décadence politique de l'Islam. Les petits Etats mal administrés, les grands Etats fondés par la tyrannie ne se prêtaient plus aux discussions approfondies des anciennes écoles. C'est au XIe siècle que remonte l'institution des *Médrasé*, où l'enseignement du droit fut salarié. La Mecque eut aussi ses *Médrasé*, quoique l'enseignement se fît de préférence en plein air au pied de la mosquée. Ces établissements, faute d'entretien, ont été dans la suite délaissés; aujourd'hui ils servent à l'habitation de particuliers ou sont loués aux pèlerins. Avec le droit, la dogmatique et la mystique forment les branches principales de l'enseignement. Croirait-on que le Coran est devenu aujourd'hui aussi peu intelligible aux Arabes que le latin aux Italiens? Un Mecquois qui sait le Coran par cœur, doit suivre un cours d'exégèse aussi bien qu'un étranger.

Le dernier chapitre qui occupe un quart du volume, est exclusivement consacré aux Djâwas qui résident à la Mecque ou qui y viennent en pèlerinage. Sous le nom de Djâwa (Java) on entend en Arabie tous les peuples de race malaise, depuis Siam et Malacca jusqu'a la Nouvelle-Guinée. Les pèlerins djâwas sont, paraît-il, une riche matière exploitable que les Mecquois ne négligent pas. Les résidents restent en communication permanente avec la mère-patrie et exercent une grande influence sur leurs compatriotes d'outre-mer. Cette influence, qui n'échappe pas à l'Administration coloniale hollandaise, a été étudiée de très près par M. S. H. grâce à sa connaissance des idiomes malais. Ce chapitre est instructif pour les personnes qui s'occupent des questions de colonisation en pays musulman, car dans tous ces pays, aussi bien en Asie qu'en Afrique, l'action morale de l'Islam est prépondérante.

Nous avons déjà parlé de l'atlas joint à l'ouvrage et des photographies qu'il renferme; il contient aussi quelques chromolithographies très réussies d'objets et de vases en usage dans les familles.

M. Snouck Hurgronje a montré dans cet ouvrage un véritable talent d'historien. Nous espérons qu'il réalisera bientôt la promesse qu'il a faite d'éditer quelques-unes des chroniques qu'il a rapportées de son voyage si fructueux.

Rubens DUVAL.

---

486. — **Eléments de sociologie**, par COMBES DE LESTRADE. Paris, Alcan, 1889, 1 vol. de 279 pages, in-8.

Si j'offrais au public des *Éléments de sociologie*, je m'efforcerais de résumer des faits bien constatés, de déterminer les points du globe qui m'ont fourni ces constatations, d'indiquer aussi les faits douteux, de relever à l'occasion les faits contradictoires, car nous devons nous garder de substituer jamais à la variété des phénomènes l'unité de notre esprit et de nos conceptions. A ces constatations, je ne mêlerais aucun *à priori*; je me garderais enfin de faire sans cesse intervenir une philosophie abstraite, chargée de corriger ou de blâmer les faits déplaisants.

Cette rigueur dans la constatation des faits ne se sent pas toujours suffisamment dans les œuvres d'un maître éminent, Herbert Spencer : il suffit de jeter un coup d'œil sur la *Descriptive sociology or groups of sociological facts* pour concevoir des doutes sur la valeur de quelques-unes des sources d'information mises en œuvre. Les Allemands, un moment dépassés par les Anglais, ont vite ratrappé le temps perdu. Bernhöft, Kohler, Post, sont peut-être plus rigoureux et plus sûrs qu'Herbert Spencer, mieux informés que sir Henry Summer Maine; mais ils ont moins d'ampleur et sont moins riches de vues. Je ne saurais mettre M. Combes de Lestrade au rang des auteurs étrangers que je viens de nommer. Ces derniers pourront conquérir à la sociologie des esprits sérieux et difficiles. M. C. de L., malgré des tendances honnêtes et généreuses, court risque d'éloigner de cette belle science les hommes d'étude habitués aux procédés délicats de la critique et qui hésitent encore en face des horizons nouveaux ouverts par la sociologie, c'est-à-dire par l'étude comparée des sociétés humaines. M. C. de L. a lu des ouvrages de sociologie (et aussi des traités de philosophie). Il résume ses lectures, en y joignant quelques observations personnelles, tirées notamment de ses rapports avec la police et avec les employés de la gare du Nord. Toute observation peut être féconde. Mais M. C. de L. a-t-il consulté directement les sources diverses auxquelles doit puiser le sociologiste : monuments historiques, lois et coutumes, récits des voyageurs? Son livre ne le laisse guère supposer. On y trouvera des vues qui ne sont pas sans valeur sur la meilleure direction à donner à la société moderne plutôt qu'une étude désintéressée de la société en général. Quand on aura lu ce livre, on aura conçu de l'auteur une fort bonne opinion, mais aura-t-on de la *sociologie* une notion suffisante? M. Combes de Lestrade traite de la famille; de la liberté; de la morale;

de la patrie; des gouvernements; des religions; de l'instinct social; de la propriété; des idées héréditaires (bravoure; chasteté; éloquence; vieillesse). Somme toute, causerie instructive, parfois même suggestive, toujours aimable et souvent dégagée des préjugés courants.

V.

---

487. — Chr. SIGWART. **Logik.** Erster Band. 2te Auflage. Fribourg en Br. Mohr 1889, 485 p. in-8.

488. — Th. BORN. **Ueber die Negation.** Leipzig, Friedrich. s. d. 91 p. in-8. 2 m.

I. M. Sigwart donne en seconde édition le premier volume de sa Logique, qui restera comme l'un des livres les plus fermes et les plus consciencieusement bâtis de notre temps. Ce premier volume est enrichi de 65 pages nouvelles. Il est à regretter que M. Sigwart n'ait pas jugé bon de prendre position vis-à-vis des travaux logiques récents, et notamment de s'expliquer sur les divergences profondes, de principes et de méthode, qui le séparent de M. Wundt. Les discussions qu'il publia jadis dans la *Vierteljahrschrift für wissensch. Philosophie* eussent gagné à être reprises.

II. Ce qu'il y a d'idées dans les 91 pages de M. Born serait fort à l'aise dans trois pages de petit format et de grands caractères. L'application n'est pas ce qui manque le plus; M. Born s'est donné la peine de noyer la petite discussion d'un très petit problème de logique dans le flot peu limpide de ses connaissances et de ses lectures; mais l'intérêt s'endort vite, sans que la note gaie des anecdotes analytiques contées aux pages 21 et 29 suffise à le maintenir en éveil.

Lucien HERR.

CHRONIQUE

FRANCE. — C'est avec le plus vif regret que nous apprenons la mort de M. FUSTEL DE COULANGES. La *Revue critique* a rendu compte de tous les ouvrages de l'historien et, presque à chacun de nos articles M. Fustel de Coulanges a fait une réponse (cp. *Revue*, 1866, nos 15, 16 et 23; 1876, no 14; 1879, nos 10 et 14; 1886, nos 32 et 41). Mais, quels qu'aient été les défauts de méthode que nous avons reprochés à M. Fustel de Coulanges, et quoiqu'il ait tenu trop peu de compte des travaux de ses devanciers, quoiqu'il n'ait pas apporté à la critique et au choix des textes toute la précision nécessaire, il avait de grandes qualités de penseur et d'érudit; il a, par son admirable livre de la *Cité antique*, mieux fait comprendre les institutions et les lois de la Grèce et de Rome; il joignait à la science persévérante et originale une fermeté lumineuse de style qui rappelle Montesquieu.

— La librairie H. Welter (rue Bonaparte, 59), entreprend la publication d'une traduction française de la *Grammaire des langues romanes* de M. Wilhelm MEYER-LÜBKE, professeur à l'Université d'Iéna. Cette traduction a été faite par M. Eugène RABIET, élève de l'Ecole des Hautes-Etudes, et revue par l'auteur. Elle formera trois

gros volumes, d'environ 550 pages chacun, paraissant à deux années d'intervalle. Le premier volume sera publié très prochainement. La souscription est obligatoire pour l'ouvrage entier, et aucun volume ne pourra être acheté séparément. Le prix est fixé à 60 francs, payables en trois fractions égales de vingt francs.

— M. Charles Ravaisson-Mollien publie le tome IV des *Manuscrit de Léonard de Vinci* (grand in-folio, Paris, Quantin). Ce volume, qui porte à huit le nombre des manuscrits déjà édités, contient les manuscrits F et I de la Bibliothèque de l'Institut, soit 472 fac-similés phototypiques avec 472 transcriptions littérales, traductions françaises, avant-propos et tables méthodiques. On y remarque, peut être mieux encore que dans les précédents volumes, cette intime union de l'artiste et du savant qui caractérise le génie de Léonard. A côté de curieux passages sur l'optique, la technique du peintre, l'hydrodynamique, les origines des pétrifications et des coquilles, nous signalerons de singulières allégories fantastiques dont le procédé fort ingénieux pourrait être perfectionné et repris. On ne peut que féliciter M. Charles Ravaisson-Mollien de sa rigoureuse méthode; le procédé rend avec toute la force désirable le texte et les figures souvent intéressantes qui l'accompagnent.

— Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque a fait tirer à part les *deux lettres bénédictines inédites* qu'il avait publiées dans le tome I des « Annales du Midi », pp. 397-405; la première, adressée par Dom Germain à Ménage, raconte d'une façon très piquante une anecdote sur Molinos ; la seconde, de Dom Devic, renferme quelques renseignements sur son rôle à Rome et, en passant, Dom Devic annonce la victoire de Cassano.

— Vient de paraître, à la librairie Hachette (Paris, 1889. In-8°, 451 p. 3 fr. 50), la troisième édition du *Gœthe et Schiller*, de M. A. Bossert, inspecteur général de l'Instruction publique. C'est une édition *revue* et on y trouvera, cités au bas des pages, les principaux ouvrages récemment parus sur le sujet.

— La troisième édition de l'ouvrage de M. Charles Aubertin, *L'esprit public au* XVIII[e] *siècle, étude sur les mémoires et les correspondances politiques des contemporains 1715 à 1789*, paraît également chez les libraires-éditeurs Perrin (in-8°, 498 p. 4 fr.).

— Annonçons en même temps l'apparition d'un très remarquable livre d'histoire, dont nous parlerons prochainement : *Anne de Montmorency, connétable et pair de France sous les rois Henri II, François II et Charles IX*, par Francis Decrue (Plon, in-8°, XVI et 512 p.)

— M. Benjamin Mossé, officier de l'Instruction publique, vient de publier un gros volume (Paris, Firmin-Didot. In-8°, IV et 451 p.) sur *Dom Pedro II, empereur du Brésil*. C'est chose difficile et c'est presque une témérité, comme l'avoue l'auteur, non-seulement parce qu'il n'est pas aisé d'« écrire, en France, à l'époque où nous sommes, la biographie d'un empereur », mais parce que les événements sont encore trop près de nous. Bornons-nous à dire que Dom Pedro apparaît à M. Mossé, non comme un souverain, mais comme un philosophe, un philantrophe, un ami de l'humanité, le bienfaiteur de sa patrie, l'admirable héros de l'histoire contemporaine.

— La Revue *La Révolution Française*, rendant compte du livre de M[me] Edgar Quinet, *Edgar Quinet depuis l'exil*, reproduit de curieux détails sur les *Mémoires* de Baudot. Ces *Mémoires* qui sont, d'après Edgar Quinet, des notes détachées et sans suite, mais très fermes jusqu'au bout, lui avaient été remis par les héritiers du conventionnel, mais à condition de les citer, non de les publier ; aussi en trouvons-nous des morceaux nombreux dans le livre de Quinet sur *la Révolution*. « Nous demandons à M[me] Edgar Quinet si elle ne devrait pas nous donner ces papiers de

Baudot, que l'histoire réclame. Ce sera encore pour elle une manière d'honorer la mémoire du grand écrivain que de publier ces pages qu'il aimait et qui l'ont inspiré. Nous la remercions d'avance de ce nouveau service qu'elle rendra aux lettres et à l'histoire, et nous insistons avec respect pour qu'elle le rende prochainement. »

ALLEMAGNE. — La librairie Dietrich, de Gœttingue, publie un nouveau livre de Paul de Lagarde, *Uebersicht über die im Aramæischen, Arabischen und Hebræischen übliche Bildung der Nomina* (In-4°, 240 p. 20 mark). L'ouvrage forme le XXV° volume des *Abhandlungen* de la Société des sciences de Gœttingue.

— Nouvelles publications de la librairie Teubner, de Leipzig : 1° *Kleine Schriften* de A. von Gutschmid, p. p. Franz Rühl, 1er volume avec portrait de l'auteur; 2° *Grundzüge altrœmischer Metrik*, par Richard Klotz; 3° *Q. Horati Flacci opera* rec. O. Keller et A. Holder, 2e édit. vol. I; 4° *Melanchtoniana paedagogica, Ergænzung zur Ausgabe von Melanchtons Werken im Corpus Reformatorum* par K. Hartfelder.

— Le *Literaturblatt* annonce que M. W. Walther publiera prochainement la première partie de son travail *Die deutsche Bibelübersetzung des Mittelalters*; et que M. Herman Grimm promet de faire paraître la correspondance de Jacques Grimm et d'Achim d'Arnim.

— M. Fr. Vogt, de Kiel, a succédé à M. K. Weinhold qui va de Breslau à Berlin remplacer Müllenhoff; M. Edw. Schrœder a été nommé à Marbourg et M. de Waldberg, à Heidelberg; M. H. Wunderlich s'est « habilité » dans cette dernière université pour la langue et la littérature allemande; M. Mogk et M. Streitberg se sont « habilités » à Leipzig, l'un pour la philologie noroise, l'autre pour la philologie germanique.

ANGLETERRE. — Paraîtront prochainement *Russia in central Asia*, de M. George Curzon (Longman); *The Imperial Problem in Australia*, de M. Patchett Martin; une biographie de William Charles Wentworth, le plus grand des hommes d'état de l'Australie, par M. Barton.

— Le dernier volume de la « Cavendish Library » (Warne et Cie) est un choix des écrits de William Hazlitt, publié par M. Alex. Ireland et comprenant plus de 500 pages.

— Dans la collection des « English Men of Action », le prochain volume sera *Monk*, par M. Julian Corbett.

— Un curieux volume sera celui qu'annonce M. Sidney Young, sous le titre *The annals of the Barber Surgeons of London*.

— Le 6 août est mort M. Ralston, un des Anglais qui connaissaient le mieux la littérature russe. Il avait composé *Kriloff and his fables* (1869), *Songs of the Russian people* (1872), *Russian folk-tales* (1873) et une *Early Russian History* (1874).

HONGRIE. — M. Simonyi continue ses recherches sur les *Conjonctions hongroises*; deux volumes ont déja paru sur ce sujet délicat qui embrasse tout le développement historique de la langue magyare.

— Les recherches de linguistique hongroise tiennent la tête des publications académiques à Budapest et plusieurs mériteraient d'être connues des philologues étrangers. Elles sont remarquables et faites avec une méthode vraiment scientifique. Chose curieuse, des deux principaux représentants de ces études à la faculté de Budapest et à l'Académie, l'un M. Budenz, est né en Allemagne, l'autre, M. Simonyi, est un israélite, qui s'est converti pour pouvoir entrer dans l'enseignement supérieur.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 14 octobre — 1889

---

489. — **Das Heroon von Gjœlbaschi-Trysa,** von Otto Benndorf und Georg Niemann. I Theil. Sonderdruck aus dem Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen. Vienne, Holzhausen, 1889. In-4 de 158 p., avec 142 gravures dans le texte et un atlas in-fol. de 34 planches.

L'héroon de Trysa en Lycie (aujourd'hui *Gjölbaschi)* fut découvert en 1841 par le voyageur allemand Schœnborn. L'année suivante, Olfers, alors directeur des musées royaux de Prusse, ouvrit un crédit à l'effet d'en faire transporter les sculptures à Berlin ; mais, par suite de difficultés matérielles, il ne put être donné suite à ce projet. Schœnborn retourna encore deux fois à Gjölbaschi, en 1842 et en 1851 ; son dernier voyage fut malheureux et il ne réussit même pas à prendre une vue photographique du monument. Ses notes, communiquées par lui à Ritter, permirent cependant à l'illustre géographe d'en publier une description sommaire *(Erdkunde,* t. XIX, *Kleinasien,* t. II, p. 1136-1141) ; mais depuis la mort prématurée de Schœnborn (1857), l'oubli s'était fait rapidement sur sa découverte. Par un hasard singulier, les expéditions anglaises du milieu de ce siècle, qui enrichirent le Musée britannique des sculptures de la Lycie, passèrent successivement à quelques kilomètres de Gjölbaschi sans revoir l'héroon, dont Schœnborn, qui espérait toujours en assurer la possession à la Prusse, n'avait pas précisé la situation. C'est en 1881 seulement qu'une mission autrichienne, celle à laquelle nous devons les deux volumes des *Reisen in Lykien*, retourna

à Gjölbaschi et reconnut la haute importance de la découverte faite quarante ans plus tôt. Un firman fut obtenu de la Porte et, au prix de mille difficultés — il fallut construire une route de Gjölbaschi au port d'embarquement — les reliefs de l'héroon purent être transportés à Vienne, où ils constituent aujourd'hui le plus bel ornement du Musée d'antiques. La publication que leur consacre M. Benndorf, avec le concours de M. Niemann pour les relevés d'architecture, promet d'être une des plus brillantes que l'on ait vu paraître depuis longtemps dans le domaine de l'archéologie figurée; aussi ne voulons-nous pas tarder à rendre compte de la première partie, qui forme à elle seule un ensemble et comprend une description complète du monument.

Dans un sentiment de piété qui l'honore, M. B. a commencé son ouvrage par une biographie détaillée de Schœnborn ; il a insisté sur les mérites éminents de ce voyageur trop oublié, auquel le *Corpus* de Bœckh, l'*Erdkunde* de Ritter et la grande carte d'Asie-Mineure publiée par M. Kiepert sont redevables d'une foule de documents et d'informations [1]. Malheureusement, il n'a presque rien publié lui-même et ses carnets de voyage, d'après ce que nous apprend M. B., ont été vainement recherchés dans ces derniers temps.

L'héroon de Gjölbaschi est situé à 866 mètres au-dessus du niveau de la mer, dans la région montueuse de la Lycie méridionale qui s'étend entre Myra et Antiphellos. Il se compose d'une enceinte quadrangulaire, construite en pierres irrégulièrement taillées, au centre de laquelle était un grand sarcophage. Le mur a 3 m. de haut et 1 m. d'épaisseur; les dimensions du rectangle qu'il forme sont respectivement de 25 et de 20 mètres. Cette enceinte s'ouvre vers le sud par une grande porte, dont le linteau extérieur est décoré de *protomés* de taureaux; à l'intérieur, on voit sur les chambranles deux grandes figures de danseurs et, sur le linteau, des figures grotesques analogues au Bès égyptien. De longs bas-reliefs couraient sur deux rangées le long des parois intérieures et, à l'extérieur, sur la face méridionale. Un septième environ de ces sculptures a péri lors de la dévastation de l'héroon, qui date probablement de 800 ap. J.-C., époque à laquelle Choumeid, dans la guerre d'Haroun al Raschid contre l'empereur Nicéphore, ravagea la tombe de Saint-Nicolas à Myra en Lycie. Toutefois, les plaques que l'on a pu rapporter à Vienne ne comprennent pas moins de 580 figures. On y reconnaît les motifs suivants, dont plusieurs forment des compositions fort étendues : 1° Exploits des Dioscures et de Thésée (enlèvement des Leucippides, Centauromachie, chasse de Calydon, etc.); 2° épisodes de la guerre de Troie (bataille entre les vaisseaux et la ville, Amazonomachie, *Iliou-persis*); 3° meurtre des prétendants de Pénélope; 4° guerre des Sept

1. Parlant d'une statue drapée d'Hypépa dont Schœnborn avait proposé l'acquisition au musée de Berlin en 1841 (p. 11), M. B. dit qu'on ne sait pas ce qu'elle est devenue. J'ai eu l'occasion de faire connaître qu'elle se trouvait encore en 1885 à Odemisch, l'ancienne Hypépa (*Revue archéol.*, 1885, II, p. 103).

contre Thèbes. Il faut ajouter les figures qui décorent la porte, diverses scènes de banquets et de chasses, un quadrige (peut-être celui qui emporte au ciel le héros divinisé) et Bellérophon vainqueur de la Chimère (sans doute l'ancêtre mythique du héros inconnu qui était enseveli à Trysa).

La plus intéressante de ces compositions est l'Amazonomachie de la face occidentale ; elle se rapporte certainement à l'épisode de la guerre de Troie qu'Arctinus avait raconté dans son *Éthiopide*. M. B. a reconnu le groupe de Penthésilée et d'Achille et, près des vaisseaux, la figure grotesque de Thersite, qui jouait également un rôle dans l'*Ethiopide*, où il périssait sous les coups d'Achille après la mort de Penthésilée. Les motifs de ces scènes de combat se retrouvent presque tous sur les vases à figures rouges, qui dérivent sans doute d'une source commune, peut-être des peintures de Micon au portique Pœcile. Le même trésor de types servit aux sculptures de la Grèce propre qui représentèrent le mythe attique des Amazones et se transmit par eux aux sculpteurs gréco-romains.

Les bas-reliefs de Gjölbaschi ont beaucoup souffert par l'effet des intempéries ; la corrosion de la surface est souvent telle que le dessin seul des figures est reconnaissable. Aucune trace de la décoration polychrôme, qui devait en compléter l'effet, n'a été épargnée par le temps. C'est comme si nous possédions seulement un carton mutilé pour nous faire une idée d'une fresque de Michel-Ange ou de Raphaël. Autant qu'il est permis d'en juger par les reproductions, qui ne sont pas des photogravures, le mérite de ces sculptures est assez inégal et il est évident qu'elles sont l'œuvre de différents artistes. Mais, dans l'ensemble, on ne peut méconnaître la main de Grecs du ve siècle, qui ont travaillé d'après d'excellents modèles. Les analogies avec la frise du Parthénon sont particulièrement frappantes dans le dessin des chevaux. Il y a quelques morceaux vraiment exquis, comme le quadrige auprès de la porte (en héliogravure dans les *Reisen*, t. II, pl. I) et la figure d'Hélène assise sur une mule dans la scène de la prise de Troie. M. B. s'est montré réservé dans l'indication conjecturale des sources auxquelles les artistes de Trysa ont puisé, mais il a parfaitement fait voir que la disposition des scènes peintes au portique Poecile répondait presque exactement à celle de la façade occidentale de l'héroon. Il y a là une analogie qui ne peut être l'effet du hasard, mais qui, suivant la remarque de M. Benndorf, n'implique pas non plus nécessairement un rapport de dépendance direct entre les deux œuvres; on serait plutôt disposé à admettre une simple parenté, résultant de l'imitation d'un modèle commun que nous ignorons.

L'exécution matérielle du livre est très remarquable ; celle des planches n'est pas toujours heureuse, parce que les graveurs, trop préoccupés de l'effet, ont parfois multiplié inutilement les tailles. Il est vrai que la reproduction de bas-reliefs dont la surface est endommagée présente

des difficultés singulières ; on n'évite le vague que pour tomber dans la confusion. Nous pouvons cependant louer sans réserve les deux planches doubles où figure à échelle réduite tout l'ensemble des sculptures : il suffit d'y jeter les yeux pour apprécier la place importante que l'héroon de Trysa occupera désormais dans l'histoire de l'art.

Salomon REINACH.

Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. Paris, Alphonse Picard, 7 vol. in-8.

490. — **Raoul Glaber,** les cinq livres de ses histoires (900-1044), publiés par Maurice PROU. XV-143 p.

491. — **Grégoire de Tours,** Histoire des Francs, livres I-IV, texte du manuscrit de Corbie, publié par Henri OMONT. XXXII-235 p.

492. — **Textes relatifs aux institutions privées et publiques** aux époques mérovingienne et carolingienne, publiés par M. THÉVENIN. 1re partie. Institutions privées. IV-270 p.

493. — **Vie de Louis-le-Gros,** par SUGER, suivie de l'histoire du roi Louis VII, publiées par Auguste MOLINIER. L-195 p.

494. — **Textes relatifs à l'histoire du Parlement,** depuis les origines jusqu'en 1314, publiés par Ch.-V. LANGLOIS. XXVI-248 p.

495. — **Lettres de Gerbert** (983-997), publiées avec une introduction et des notes, par Julien HAVET. LXXXVII-253 p.

496. — **Les Traités de la Guerre de Cent-Ans,** publiés par E. COSNEAU. VII-187 p.

Cette collection, placée sous le patronage de la Société historique, a été fondée, il y a trois ans, par un certain nombre de membres de l'Institut, de l'Université, de l'Ecole des Chartes et de l'Ecole des Hautes-Etudes. Son but était de fournir aux étudiants et aux travailleurs des éditions commodes et pratiques de textes originaux, jusque-là réservés à quelques grandes collections coûteuses et peu accessibles. Il fut décidé que, sans exclure les autres pays, l'histoire de France occuperait dans la collection la place principale et que les premières publications lui seraient réservées. Le comité chargé de diriger l'entreprise s'est mis à l'œuvre avec activité, et aujourd'hui sept volumes, consacrés aux périodes les plus variées, ont déjà paru. Des sources historiques de nature très différente : deux chroniques, une biographie, une correspondance, deux recueils de textes relatifs à des institutions et un recueil de documents diplomatiques ont trouvé place dans cet ensemble. C'est dire que le programme annoncé dès le début a été exactement rempli. C'est dire aussi qu'il est maintenant à propos d'apprécier le caractère et l'utilité de la collection et de formuler quelques observations au sujet de la méthode et du plan suivis pour chacune des publications qui la composent.

On doit reconnaître tout d'abord que l'entreprise a pleinement réussi dans son ensemble. Un accueil favorable a été fait par la critique à la plupart de ces volumes. Plusieurs d'entre eux sont excellents et, par l'heureuse manière dont ils ont réalisé le programme, peuvent être cités

comme des modèles du genre. D'autres sans avoir le même fini, ni, si l'on peut dire, la même élégance, présentent de solides qualités scientifiques. Ce sont, à proprement parler, des éditions savantes qu'on est peut-être surpris de rencontrer dans une collection de cette nature mais dont on aurait mauvaise grâce à se plaindre. D'autres enfin donnent lieu à certaines réserves, mais aucune ne prête le flanc à des critiques sérieuses.

Le premier en date des ouvrages publiés est l'édition de Raoul Glaber due à M. Prou. Le texte en est correct et établi avec le plus grand soin. Il apporte, pour un certain nombre de passages, d'utiles corrections. C'est, à ce point de vue, une édition qui peut être considérée comme définitive. On nous permettra seulement de trouver que l'annotation est souvent insuffisante et qu'elle n'a pas reçu dans ce premier volume tout le développement désirable. On serait assurément mal fondé d'en faire le reproche à l'auteur qui, inaugurant la collection, n'a pu profiter d'aucune expérience antérieure et s'est vu contraint de déterminer, dès le début, le plan et le type de ces sortes d'éditions. Il faut tenir compte en effet des tâtonnements auxquels une entreprise de ce genre est nécessairement soumise. On a pu voir depuis, par plusieurs des volumes suivants, que des notes plus nombreuses et plus explicites n'enlevaient nullement aux éditions de chroniques ni aux recueils leur caractère pédagogique. L'un des buts qu'on a cherché à atteindre, c'était de créer des instruments de travail pour les étudiants. Il ne fallait donc pas, en multipliant d'une manière excessive les notes grammaticales et historiques, prévenir tout effort pour l'intelligence des textes. Ce juste milieu qu'il s'agissait de trouver semble aujourd'hui parfaitement fixé. Nul doute que la seconde édition, qu'on dit prochaine, du Raoul Glaber n'arrive, grâce à l'épreuve faite, à le réaliser. Il serait à souhaiter également que l'introduction prît plus d'ampleur et qu'elle nous donnât une appréciation plus détaillée, plus fouillée, de la valeur historique de cette chronique, ainsi qu'on a tenté de le faire dans des travaux récents [1]. Il sera aussi nécessaire de rectifier, par des comparaisons avec les autres textes contemporains, les erreurs commises par le chroniqueur [2].

---

1. V. l'article de M. E. Sackur dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für æltere deutsche Geschichtskunde* (XIV, p. 377-418) qui, tout en donnant sur certains points, des conjectures par trop hardies, présente sur d'autres des conclusions neuves et intéressantes. V. aussi la *Note sur Raoul Glaber* de M. Julien Havet parue au sujet de cet article dans la *Revue historique* de mai-juin 1889.

2. Par exemple, au sujet de l'assassinat de Guillaume Longue-Epée (p. 87-88 ; III, 39), il y avait lieu de citer les textes fournissant des indications différentes, tels que celui de Richer, la complainte du xe siècle, publiée dans la *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, t. XXXI, p. 388, par M. Jules Lair. P. 51, n. 5, la note sur Bamberg n'est pas d'accord avec les Mon. Germ. hist. S. S. XVII, 635. P. 67, note 1, il y a deux abbayes de la Baume, au diocèse de Besançon, c'est Baume-les-Moines ou Baume-les-Messieurs (Jura) qui est cité dans le texte. Dans la biographie de Raoul il y avait à tenir compte d'une conjecture intéressante de M. Pfister (*Robert-le-Pieux*, p. 33), etc.

Le second volume paru forme le premier fascicule d'une édition du plus ancien manuscrit de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours, le manuscrit dit de Corbie (Bibl. nat. fds lat. 17655), entreprise par M. Omont. Cette publication, faite avec un soin extrême, n'en a pas moins donné lieu, en raison de sa nature même, à des observations visant non point la sûreté du travail qui est au-dessus de toute critique, mais uniquement la méthode adoptée. Nul ne contestait assurément l'utilité d'un pareil travail, mais on s'étonnait de le voir prendre place dans une collection d'où son caractère exclusivement scientifique semblait l'exclure. Il est certain que ces critiques offrent quelque fondement. Le comité a cru bon d'ailleurs de les prévenir, en exposant dans un avertissement les raisons qui l'ont conduit à présenter une œuvre qui semble contraire à son programme.

A notre avis, la publication de M. O. peut se justifier parfaitement. Étant donné qu'une nouvelle édition, à si peu de distance de celle des *Monumenta*, malgré les critiques dont cette dernière a été l'objet, était chose téméraire à réaliser, on ne pouvait s'arrêter à une solution préférable. Au reste, la publication ne comprend pas que le seul manuscrit de Corbie; elle donne, en un caractère typographique différent, les passages intercalés plus tard par Grégoire lui-même lorsqu'il révisa son œuvre. De plus, le second fascicule qui est sur le point de paraître, comprendra également les quatre derniers livres (VII-X) qui ne se trouvent pas dans le manuscrit de Corbie et que M. O. a publiés d'après le meilleur des manuscrits contenant la rédaction définitive. Ces deux volumes donneront donc, sous un certain rapport, un texte nouveau et complet de notre vieil historien. D'autre part, puisqu'il faut se préoccuper dans l'espèce du point de vue pédagogique, ce travail fournira aux étudiants une ample matière à d'intéressantes comparaisons et à d'instructifs rapprochements de textes. Il leur permettra d'apprécier les additions et les remaniements apportés par l'évêque de Tours à la rédaction primitive, et pour ainsi dire de premier jet, qu'il avait écrite de son œuvre. Il est à remarquer toutefois que l'absence complète de notes dans cette édition ne laisse pas d'être gênante pour le lecteur. N'aurait-il pas été possible, sans entreprendre pour cela un commentaire critique, de trouver un terme moyen et de donner des éclaircissements là où la chose était le plus nécessaire? N'eût-il pas été préférable, par exemple, d'indiquer, au moins en note, les *lapsus* du manuscrit de Corbie, les dates et les identifications les plus essentielles? Il faut songer qu'une édition de ce genre, quel que soit son plan, doit toujours se suffire, en quelque sorte, et dispenser de consulter pour les recherches les plus simples une édition suffisamment annotée. Il y a là une lacune qu'il n'était pas impossible de combler au moins dans une certaine mesure.

Le choix de *Textes relatifs aux institutions privées et publiques, aux époques mérovingienne et carolingienne*, publié par M. Thévenin,

est susceptible de rendre aux étudiants, aussi bien aux juristes qu'aux apprentis historiens, de sérieux services. Il réalise pleinement l'un des buts de la collection. Rien n'était plus pénible, en effet, pour l'étudiant qui abordait les études historiques que de s'orienter seul et sans guide dans la masse confuse des documents de cette période, formules et chartes : ces dernières dispersées dans de nombreux recueils. Aujourd'hui, grâce à l'ensemble méthodique et sous certains rapports complet, que M. T. a pu constituer, cet inconvénient disparaît. Le professeur et l'étudiant possèdent un instrument également sûr et commode, le premier pour les exercices pratiques des cours, le second pour une initiation relativement facile au maniement des textes du haut moyen-âge, souvent si obscurs. Les textes, publiés avec une scrupuleuse exactitude, sont groupés avec beaucoup de clarté [1].

La publication due à M. Auguste Molinier comprend la Vie de Louis le Gros par Suger et l'histoire du roi Louis VII. C'est une édition excellente de tout point : introduction développée, pleine de renseignements précis et clairement présentés; annotation suffisamment abondante; table complète et détaillée. L'auteur a su trouver la juste mesure qui convient à ces sortes de travaux, en donnant, sans insister avec excès, toutes les explications exigées par le texte. Les dates sont fixées partout où il a été possible de les déterminer, les erreurs de l'écrivain rectifiées. M. M. a dégagé, avec une critique très perspicace, la partie de l'histoire du roi Louis VII qui a été écrite par Suger lui-même (p. XXXIII et suiv.). On ne pourrait de même accepter sans réserve les conclusions qu'il présente comme presque acquises au sujet de la composition de la compilation qui se trouve dans le ms. 5949 de la Bibliothèque Mazarine (p. XXII-XXVI). Quant à l'établissement du texte, il est aussi scrupuleux que possible. Cette publication peut être considérée comme le type le plus exact de l'édition d'une chronique, telle que le plan de la collection la comporte.

Les textes relatifs à l'histoire du Parlement, depuis les origines jusqu'en 1314, publiés par M. Ch.-V. Langlois, forment un ensemble complet. On y trouve, groupées chronologiquement, toutes les pièces susceptibles de fournir des renseignements sur la période ancienne de l'histoire de la Cour du roi, sur les phases diverses de son évolution, sur son organisation, sa compétence juridique, sa procédure et les usages qui y étaient suivis. C'est un tableau tracé au moyen de textes de la

---

1. On peut regretter cependant que les identifications de noms de lieux ne soient qu'exceptionnellement données. Il y a cependant plus d'un cas où elles eussent été utiles par ex., pièce 54 : Anninchova? pièce 58, etc. — Page 65, note 1, c'est Thierri IV qu'il faut lire. — Page 50, note 1, le renvoi est incomplet. — P. 150, comment a pu être déterminée la date du 22 novembre? — Page 198, n° 135, qui est le *Gisolfus* cité? — Page 202, la note 2 demandait à être développée. — Page 218, pièce 150, les dates données en tête de l'acte ne se concilient pas avec Pfister, *Robert-le-Pieux*, XLII-III. — Même page, les titres attribués à Eudes (note 1) ne concordent pas avec les données fournies par le même auteur.

constitution de ce grand corps. C'est dire qu'il est aussi sûr que vivant. Grâce aux documents de toute provenance qui se trouvent là réunis, on peut embrasser sans peine l'histoire du Parlement sous tous ses aspects et se rendre un compte exact aussi bien de son action extérieure que de sa vie intime et de sa physionomie journalière. Comme on pouvait l'attendre de M. L. qui s'est déjà acquis, par ses précédentes publications, une compétence indiscutable dans ce domaine, le choix des textes a été effectué avec une grande sûreté, dans la masse considérable de documents au milieu desquels il s'agissait de les discerner. Les chroniques, les traités juridiques, les histoires provinciales et locales, les recueils de toute sorte ont été mis à contribution. L'établissement des textes a été très soigné. L'annotation est extrêmement sobre, peut-être même un peu trop, mais il n'y a pas lieu d'en faire une critique, puisque l'éditeur s'est borné à dessein (p. xxxvi) aux remarques les plus importantes et aux explications indispensables. Une introduction développée ouvre le volume. On y trouve résumé l'état actuel des recherches historiques pour ce qui concerne les sources originales de l'histoire du Parlement au moyen âge ; c'est en réalité un exposé clair et sommaire des diverses vicissitudes par lesquelles ont passé les archives de la cour et de la manière dont elles ont été constituées. Vient ensuite une bibliographie des plus utiles où se trouvent énumérés d'abord les différents recueils d'arrêts ainsi que les inventaires, les catalogues et les publications de textes qui s'y rapportent directement, et ensuite les ouvrages généraux et spéciaux qui ont trait à l'histoire du Parlement. L'étudiant aura désormais sous la main tous les matériaux nécessaires pour aborder dans ses grandes lignes l'histoire d'une institution qui a joué un rôle capital dans notre histoire.

L'édition des *Lettres de Gerbert*, due à M. J. Havet, est une œuvre remarquable d'érudition. C'est par des travaux de ce genre que la collection affirmera davantage son caractère scientifique, en montrant qu'elle ne borne pas ses efforts à faciliter les exercices pratiques des cours, mais qu'elle a aussi des ambitions plus élevées. Il n'est malheureusement pas possible d'étudier à loisir cette savante publication et d'en faire ressortir les mérites. Aussi bien la revue sommaire dont nous nous acquittons nous force-t-elle à un examen plus rapide. L'introduction qui comprend près de cent pages est à elle seule un travail historique de premier ordre. Elle commence par une vie de Gerbert dans laquelle un certain nombre de questions restées jusqu'ici obscures ou inexpliquées sont présentées sous un jour tout nouveau, (par ex. l'élection de Gerbert à l'archevêché de Reims et la déposition d'Arnoul, p. xxiv ; l'affaire du concile de Verzy, p. xxxi, etc.). Mais le résultat peut-être le plus intéressant de cette étude, c'est de nous montrer un Gerbert assez différent de celui qu'on connaissait jusqu'à présent.

C'est que M. H. a retrouvé, pour ainsi dire, le mobile dominant auquel se rattachent tous les actes de la vie de Gerbert et qui en explique

les apparentes contradictions. Toute sa conduite, en effet, fut inspirée par la fidélité inviolable qu'il avait jurée aux Ottons, et si l'on tient compte de ce fait, qui paraît établi par des preuves certaines, et aussi de sa prudence et de son habileté consommée, l'honnêteté de Gerbert dans bien des circonstances où elle semblait contestable, devient évidente. En somme, le jugement qui se dégage de cette étude lui est complètement favorable, sous tous les rapports. Cette biographie est suivie d'un exposé détaillé relatif aux manuscrits et aux précédentes éditions de la correspondance, à sa valeur historique, aux deux rédactions du recueil, à l'ordre et aux dates des lettres. Ce dernier problème était assurément le plus délicat de ceux qu'avait à résoudre l'éditeur des lettres. Il l'a tranché avec une sûreté de critique et de méthode qui lui fait le plus grand honneur, en démontrant que l'ordre, tel qu'il se présente dans les manuscrits, est, à très peu de chose près, l'ordre même dans lequel elles ont été écrites. Ce résultat obtenu, il devenait possible de les dater, souvent d'une manière très précise, et de fournir ainsi, pour toute l'histoire du temps, des éléments chronologiques, aussi nouveaux que certains. Les deux manuscrits qui ont servi de base à l'édition sont celui de Leyde et une copie des *schedæ Fabri*, qui a échappé à M. Olleris aussi bien qu'à ses devanciers et qui est actuellement conservée à Rome, à la bibliothèque Vallicellane, dans les papiers du cardinal César Baronius. Les *schedae Fabri* étaient elles mêmes une copie, faite au commencement du XVIIe siècle, par Nicolas Le Fèvre, sur un manuscrit, aujourd'hui perdu, qui devait être à peu près contemporain de Gerbert. Nous n'avons pas à insister ici sur les curieuses découvertes de M. H. relatives au déchiffrement de l'écriture secrète de Gerbert. Disons seulement en terminant que cette édition, par ses heureuses proportions, par l'élégance de la rédaction, est un travail achevé qui mérite d'être considéré comme un modèle à proposer pour la publication des textes du moyen âge.

Il est à propos de remarquer qu'un savant russe distingué, M. Boubnov, a fait paraître en 1888 à Saint-Pétersbourg un ouvrage intitulé : *Le Recueil des lettres de Gerbert comme source historique. I. Monographie critique des manuscrits* [1], dans lequel cet érudit expose, par une suite de démonstrations lumineuses, la filiation des manuscrits de la correspondance de Gerbert. Comme M. Havet l'a constaté, un grand nombre des conclusions auxquelles il était lui-même parvenu, ont été obtenues dans le même temps par M. Boubnov, sans que l'un des deux ait pu avoir connaissance des travaux de l'autre. Quand le livre de Boubnov a paru, celui de M. Havet était déjà sous presse. M. H. n'a pu que reconnaître dans son introduction que M. B. et lui étaient arrivés, chacun de son côté, aux mêmes résultats, tout en signalant plusieurs divergences d'ordre secondaire. M. H. les indique au fur et à

1. Sbornik piçem Gerberta Kak istoritcheskii istotchnik (983-997). I. Krititcheskaia monographia po roukopiciam. Saint-Pétersbourg 1888, in-8° xx-369 pages.

mesure dans son étude. Le même fait s'est produit pour le déchiffrement de l'écriture secrète de Gerbert. Au moment où M. H. lisait à l'Institut un mémoire relatif à cette question, M. B. avait déjà trouvé de son côté la clef du déchiffrement. Les deux érudits avaient à peu de chose près les mêmes conclusions. On peut signaler cette concordance de résultats comme une éclatante confirmation de la précision et de la rigueur de leur critique, en les félicitant l'un et l'autre de nous reposer ainsi des contradictions trop fréquentes qui déparent les œuvres d'érudition.

Le dernier volume paru est dû à M. E. Cosneau. C'est un recueil des principaux traités de la guerre de Cent-Ans, conclus ou négociés entre 1359 et 1444. Il comprend les grands traités de Bretigny (1360), de Troyes (1420), d'Arras (1435), les trèves de Paris (1396) et de Tours (1444), et enfin un document diplomatique moins connu, le traité négocié à Londres en 1359, lequel ne fut pas ratifié. De 1444 à 1453, date qui est généralement donnée pour la fin de la guerre de Cent-Ans, il n'y eut plus de négociations diplomatiques. Il faudrait aller jusqu'à 1492 pour trouver un traité de paix en règle conclu entre la France et l'Angleterre (traité d'Etaples). Aucun des documents publiés par M. C. n'était, bien entendu, inédit en tout ou en partie, du moins pour aucune clause essentielle. Les quelques additions qu'il a pu y introduire portent sur des formules de préambule (p. 119), sur des signatures (p. 151). Le seul article ajouté est un article du traité de Londres, le sixième, qui ne figurait point dans l'édition donnée en 1833, par la *Revue anglo-française*. Malgré un certain nombre de corrections, de rectifications d'erreurs ou d'inexactitudes obtenues par la comparaison des manuscrits, il est donc permis de se demander si cette édition était vraiment bien nécessaire. La plupart de ces traités, sauf peut-être celui de Londres, se trouvent insérés dans de nombreux recueils facilement accessibles : celui de Troyes, par exemple, a été publié précédemment jusqu'à neuf fois. Rymer et Du Mont les contiennent presque tous. Ne risquait-on pas dans ces circonstances d'entreprendre, en les publiant à nouveau, un travail qui bien qu'apportant d'heureuses modifications à différents textes [1], n'avait en soi rien d'urgent? M. C. connaissant mieux que personne cette période de notre histoire, était tout à fait désigné pour publier une édition complète et critique des actes diplomatiques de la guerre de Cent-Ans [2], mais étant donné le plan de la collection, un recueil conçu dans de pareilles proportions ne pouvait y être admis. Quoi qu'il en soit, il serait injuste de ne pas reconnaître que telle quelle cette publication, faite sans prétention, rendra aux étudiants de réels services, que les textes y sont présentés avec

1. En particulier au texte français de la trève de Tours tiré des registres du Châtelet, bien préférable à celui de Monstrelet.

2. Surtout de ceux conservés au *Public Record Office* de Londres. V. le *rapport* de M. Ch.-V. Langlois dans les *Archives des missions scientif.* 3e série, t. XIV.

clarté et correction, les notes précises et suffisamment abondantes. Dans certains passages cependant, leur trop grand nombre les rend un peu confuses. On peut également reprocher aux notices, d'ailleurs excellentes qui précèdent chaque traité, de n'avoir pas été rédigées sur un plan uniforme. Certaines d'entre elles, par exemple, ne donnent pas la liste des ouvrages où le traité a été antérieurement publié [1]. Cette énumération est cependant essentielle.

On peut juger, par cet exposé, des services signalés que cette collection est appelée à rendre. Son succès semble dès à présent définitivement assuré. L'intérêt et l'importance des sujets choisis sont de bon augure pour l'avenir.

L.

---

497. — **Le XIe siècle dans les Alpes-Maritimes**, études généalogiques par le comte E. Cais de Pierlas. Turin, Hermann-Lœscher, 1889, in-4, 110 p. 2 tableaux (Extrait des Mém. de l'Acad. de Turin, 2e série, t. XXXIX).

L'auteur de ce travail est déjà connu par quelques estimables travaux historiques, entre autres par la publication du *Cartulaire de la cathédrale de Nice;* son nouvel ouvrage est un résumé, au point de vue généalogique, de la partie du *Cartulaire de Saint-Victor de Marseille* qui a trait au XIe siècle. L'importance exceptionnelle de ce Cartulaire n'est pas douteuse, et complété par d'autres documents contemporains, il éclaire l'histoire du sud-est de la France pendant l'ancien moyen âge. M. de Pierlas, qui connaît parfaitement les documents et les historiens italiens, paraît moins familier avec les documents publiés en France et les récents historiens français de la région qui l'occupe. C'est ainsi, par exemple, qu'ayant à traiter, dans son chapitre premier, de Boson, roi de Bourgogne, et de ses successeurs, il ne cite jamais l'histoire de ce prince, œuvre posthume fort remarquable de M. de Terrebasse. S'il avait connu cet ouvrage, il n'eût pas écrit sans doute que l'origine de Boson n'était pas certaine; Boson, fils de Boson, comte des Ardennes, et de la fille d'un autre Boson, comte de Bourgogne, était neveu du comte Richard le Perfide et de Teutberge, femme de Lothaire, roi de Lorraine, et frère du comte Richard. M. de Terrebasse fixe avec raison la date de la mort de Boson au 11 janvier 887; un service n'a donc pu être fondé en 886 pour le repos de son âme dans la cathédrale de Vienne, ainsi que l'écrit M. de Pierlas. Le chapitre second est consacré aux invasions sarrasines. L'auteur y fait preuve d'une saine critique en rejetant comme fausses quelque chartes relatives au comté de Forcalquier; il est moins heureux en cherchant à préciser les dates des principaux faits militaires de cette époque; les documents sont trop rares sur

1. Pour le traité d'Arras (page 118) le texte de MM. de Beaune et d'Arbaumont est seul cité. Pour la trêve de Paris (page 70) le texte de Rymer est seul cité. Les indications fournies par certaines notices se trouvent pour d'autres rejetées dans les notes. Cette disposition offre l'inconvénient de dérouter le lecteur.

ces événements et trop peu précis pour qu'on puisse le faire avec quelque certitude. Je passe les chapitres intermédiaires consacrés à l'histoire de quelques-unes des grandes familles de Provence, pour arriver à celui qui traite des vicomtes de Gap. Ces vicomtes, ainsi que le constate fort justement M. de P., avaient de grandes possessions sur la rive gauche de la Durance, autour de Forcalquier et à Mison ; aucune de ces terres, sauf la dernière, ne faisait partie du comté de Gapençais proprement dit, la famille des vicomtes était en effet étrangère au Gapençais. L'époque où elle vint s'y fixer et les causes qui l'y amenèrent sont aujourd'hui parfaitement connues ; M. de P. n'en parle point dans son ouvrage. C'est en 1044, d'après une charte des archives des Bouches-du-Rhône (B, 1, 373) découverte et publiée par moi *(deux chartes dauphinoises inédites du XIe siècle*. Grenoble, Allier, 1886), que le comte de Provence et l'évêque de Gap se partagèrent définitivement cette ville épiscopale, ses revenus et son territoire, dont ils s'étaient emparés à la mort du dernier roi de Bourgogne (1032). Nous lisons dans la charte de partage que Pierre de Mison fut l'un des auteurs de cette transaction. Pierre de Mison n'est autre que Pierre Ier, vicomte de Gap, ce titre et l'autorité qu'il comportait furent la récompense de son intervention ; il fut choisi par le comte pour être son lieutenant en Embrunais et Gapençais, mais ne reçut dans ces contrées aucune dotation territoriale. Dès 1045, il prend le titre de vicomte, qu'il ne portait pas auparavant, et le transmet après lui à son fils Ysoard. Ce deuxième vicomte n'est pas uniquement connu par les chartes de Saint-Victor, comme paraît le croire M. de P., plusieurs autres chartes de la commanderie de Saint-Jean de Gap et du prieuré de Saint-André de la même ville nous le montrent faisant des largesses à l'une et l'autre de ces maisons. Il mourut probablement en Espagne où il avait été combattre les Sarrasins, comme nous l'apprenons par une charte de Saint-Victor (T. II, p. 555). Le dernier vicomte de Gap fut vraisemblablement cet Hugues, puissant dans les évêchés de Gap, d'Embrun et de Die, qui fut excommunié par le pape pour quelque grand crime, vers 1090, ainsi que le témoigne le Décret de Gratien (C. xv, qu. 6, c. 5). La famille des vicomtes de Gap se dispersa alors, quitta le Gapençais, et ses membres, en se partageant ses très nombreuses seigneuries, donnèrent naissance à plusieurs familles illustres de la Haute-Provence ; mais il faut se garder, comme le fait M. de P., de mettre au nombre de ces familles celles des comtes de Die et des barons de Mévouillon. Les seigneurs de Mison, descendants directs des vicomtes de Gap, existaient encore dans le premier tiers du XIIe siècle et portaient le titre, purement honorifique, de vicomtes ; vers 1125, ainsi que nous l'apprend une charte des archives des Bouches-du-Rhône (B, 281), Ysoard de Mison, vicomte, intervient dans un acte comme témoin. Or, à cette époque les comtes de Die et les barons de Mévouillon existaient déjà. C'est également à tort que M. de P. pense que l'évêque de Gap avait quelque

autorité au commencement du xie siècle dans le fief de Dromon et dans la ville de Gap, et qu'il cite à cette occasion comme une preuve l'extrait d'un bréviaire gapençais de la fin du xve siècle d'après lequel la moitié de la ville de Gap aurait été donnée par le comte de Provence à l'évêque en 986 ; avant 1032, date de la mort du dernier roi de Bourgogne, les évêques de Gap n'eurent qu'une autorité purement spirituelle sur leur ville épiscopale et sur le reste de leur diocèse; tout le surplus est une fable. Je ferai enfin, pour terminer, une dernière observation ; M. de Pierlas a trouvé au cours de ses recherches un certain nombre de personnages nommés *Caxus, Caisius* ou *Chaisius*, noms qu'il traduit indifféremment par *Caix*. Mais *Caisius* et *Chaisius* doivent se traduire par *Chaix*, nom très répandu dans la Haute-Provence. La plupart des personnages cités dans la note 8 de la page 78 sous le nom de *Caix* et comme seigneurs de Dromon, de Claret et du Villard-Sigoyer aux xviie et xviiie siècle, appartenaient à des familles qui me sont connues et se nommaient en réalité *Chaix*, avec la prononciation que cette façon d'écrire comporte en français. *Caix* est une forme plus méridionale. Malgré ces critiques de détail, il faut rendre justice à l'érudition dont a fait preuve l'auteur de l'ouvrage dont je parle; il témoigne d'une lecture très vaste, d'une connaissance très complète des auteurs italiens qui ont traité de l'histoire du xie siècle dans nos régions du Sud-Est et même de beaucoup de critique.

J. ROMAN.

---

498. — **Cartulaire de l'ancienne cathédrale de Nice,** publié par le comte E. Cais de PIERLAS. Turin, Paravia, 1888. In-4. XXXIV-173 pages et une planche en phototypie. (En dépôt à Paris, chez A. Picard).

Les archives du département des Alpes Maritimes ne sont pas très riches en documents anciens. Le fonds ecclésiastique le plus précieux a été fourni par l'abbaye de Lérins, lorsque l'arrondissement de Grasse fut détaché du Var, en 1860, pour former, avec l'ancien comté de Nice, le département actuel des Alpes Maritimes. Les archives propres du comté de Nice paraissent avoir subi des pertes considérables. M. le comte de Pierlas rapporte, dans la préface du cartulaire qu'il vient de mettre au jour, des témoignages d'où il résulte qu'en 1793 les anciens dépôts furent mis à sac et que « pendant huit jours, dans la ville de Nice, on marcha sur les vieux parchemins ». Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces témoignages qui ne sont pas tout à fait contemporains. Le fait est qu'une partie des anciennes archives fut transportée à Turin (et s'y trouve encore) en 1691, et que les documents du siège épiscopal restèrent à la cathédrale, dans les archives capitulaires, exposés à bien des chances de perte, car il résulte des faits rapportés par M. de Pierlas que les chanoines du dernier siècle se montrèrent fort peu soucieux de la conservation de leurs titres historiques.

Selon les règlements qui concernent l'organisation des archives départementales, les fonds d'archives ecclésiastiques doivent être centralisés aux archives du chef-lieu du département, et classés en deux séries (*G* clergé séculier; *H* clergé régulier). Mais il est arrivé plus d'une fois que, par suite de circonstances spéciales, ces prescriptions n'ont pu être observées. Ainsi les archives communales d'Arles contiennent d'anciens documents provenant de l'abbaye de Montmajour, qui devraient être à Marseille, et le fonds de l'église cathédrale de Viviers est conservé à Viviers même et non à Privas. On conçoit, sans qu'il soit besoin d'insister, que les règlements relatifs à la concentration des archives ecclésiastiques en un même dépôt n'ont pu être exécutés d'une façon complète dans les départements créés en 1860 par l'annexion de la Savoie et du comté de Nice. On connaissait l'existence des anciens documents conservés à l'église cathédrale de Nice, mais on n'en obtenait pas facilement communication. Espérons qu'on obtiendra du moins la facilité de les mettre en ordre et de les classer. En attendant il faut se féliciter de ce qu'un savant piémontais, d'origine niçoise, M. le comte de Pierlas, connu par d'intéressantes publications sur Nice et Monaco [1], a obtenu la permission de publier le cartulaire de la cathédrale. L'édition, considérée dans l'ensemble, nous a paru fort satisfaisante. L'impression et le papier en sont magnifiques, et tout à fait dignes de l'imprimerie Paravia d'où sont sortis en ces derniers temps de véritables joyaux typographiques. Le texte est accompagnée de la reproduction phototypique, très bien exécutée, d'une page de cartulaire qui permet de se rendre compte de la correction avec laquelle le texte, du reste facile à lire (il est d'une belle écriture du XIIe siècle) a été transcrit. Le recueil contient 102 documents compris entre les années 1002 et 1200. Le manuscrit est de diverses mains, la partie la plus ancienne doit avoir été écrite avant 1166 [2]. De plus les archives capitulaires ont conservé quelques-uns des actes originaux dont M. de P. a soigneusement relevé les variantes. La préface met en lumière l'importance de ce recueil de documents pour l'histoire de Nice et pour la connaissance de la topographie du comté. A la suite M. de P. a dressé la liste des consuls et des évêques de Nice mentionnés dans les documents, et l'édition est terminé par trois tables : un *index generalis nominum*, un *index rerum*, et un index chronologique des chartes. On regrettera que l'auteur n'ait pas joint aux noms de lieu compris dans l'*index nominum*, l'identification avec les noms modernes. Ce travail est fait en partie dans la préface, mais il eût

1. Citons notamment les *Documents inédits sur les Grimaldi et Monaco et leurs relations avec les ducs de Savoie, suivis des statuts de Menton* (Rome, Turin et Florence, Bocca frères, 1885. In-8°, 228 pages).

2. Notons en passant que M. de Pierlas a eu la bonne fortune de retrouver aux archives de Turin deux feuillets du cartulaire qui en avaient été distraits au siècle dernier (voir p. VI). Par un acte de haute courtoisie, dont on doit savoir gré au savant et obligeant surintendant des archives de Piémont, M. le baron de Saint-Pierre, ces deux feuillets ont été renvoyés à Nice pour être remis à leur place.

été commode de le retrouver, en ordre alphabétique, à la table des noms. La publication, je le répète, me paraît bien exécutée. Tout au plus pourrait-on relever çà et là un certain nombre d'erreurs dans la ponctuation, ou dans la lecture de mots provençaux (ainsi pièce 83, ligne 3, lire *eu*, pronom de la première personne et non *en*, ligne 16 *e la* et non *ela*, et à la fin de la même pièce *aixi o*, et non *aixio*, etc.). Çà et là des fautes de copie du cartulaire auraient dû être rectifiées en note. On aurait désiré aussi trouver des renvois aux éditions antérieures de certaines pièces. Pour les actes des papes il fallait renvoyer à la nouvelle édition des *Regesta* de Jaffé. Parfois (nos 74, 75) M. de P. écrit des notes comme celle-ci : « Vide Jaffé regest. pontif. » Mais il fallait citer les numéros. En fait, dans le second des deux cas indiqués (n° 75), je n'ai pas réussi à trouver dans Jaffé à la date donnée par l'éditeur, l'acte en question. Peut-être M. de P. n'a-t-il connu que la première édition de cet ouvrage, pour laquelle le cartulaire de Nice n'avait pas été utilisé. Le cartulaire lui-même, indépendamment de son intérêt pour l'histoire locale, mérite l'attention à plus d'un point de vue. La pièce 55 mentionne un départ pour la croisade en 1148 ; la pièce 88 (1166) est un inventaire du trésor et de la librairie de l'église. En somme cette publication, qui fait grand honneur à son auteur, met à la portée des érudits un document jusqu'ici ignoré dont on tirera bon parti pour l'histoire et la géographie ancienne de la Provence orientale.

P. M.

---

499. — **Strassburger Gassen-und Hæusernamen im Mittelalter.** Zweite neu bearbeitete Auflage. Strasbourg, Bull. 1888. In-8, 206 p. 5 fr.

500. — **Michael Schütz,** genant Toxites, Leben eines Humanisten und Arztes aus dem XVI Jahrhundert von C. SCHMIDT. Strasbourg, Bull. 1888. In-8, VII et 130 pages.

Le livre de M. Charles Schmidt sur les noms des rues et des maisons de Strasbourg au moyen-âge avait paru, en première édition et sans nom d'auteur, en 1871. « Ce n'est pas une bagatelle, disait alors Louis Spach, de trouver ces noms et de les expliquer ; il faut avoir recueilli par un labeur long et continu des renseignements qui ne se trouvent que dispersés dans d'anciens documents ; il faut parcourir des centaines, que dis-je, des milliers de vieilles paperasses avec le but déterminé de faire la chasse aux noms [1]. » La deuxième édition a été considérablement augmentée, grâce à de nouvelles recherches de M. S. et à l'*Urkundenbuch* de M. Wigand. On connaît l'arrangement du livre : l'auteur adopte l'ordre alphabétique. Toutefois cette nomenclature n'a rien d'aride et de rebutant; quelques noms ne sont suivis que d'une date ou de deux, marquant la première et la dernière fois où M. S. les a rencontrés dans les documents ; mais un très grand nombre sont accompagnés

1. *Moderne Culturzustænde im Elsass* 1873, IIe vol., p. 139.

d'un commentaire et d'une notice historique. Il est impossible d'analyser ce volume si précieux pour la connaissance du vieux Strasbourg et de son histoire. Ceux-mêmes que n'intéresse pas le passé de la capitale de l'Alsace, trouveront dans le livre de M. S. de piquants ou curieux détails : par exemple, que la *Biergasse* ou rue de la Bière a été baptisée depuis la conquête *Bahrgässchen* (on se rappelle l'Anglais qui demande un verre de cercueil); que la *Horgasse (hor* signifie boue) a été nommée dès 1587 *Haargasse* et sous le régime français *rue des Cheveux*; que la *Hauwartsgasse*, ainsi nommée du chevalier Hauwart, devint la rue *Hauwert* ou *Hauwer*, *Hauer* et, par suite, la *rue du Sanglier*; que la *Sellosgasse*, ainsi nommée d'une famille Sellos, devint la *rue Déserte* parce qu'on traduisit *sellos* ou *seellos* par « sans âme, abandonné, désert »; etc. D'ailleurs le volume contient nombre de mots qui intéressent les amateurs du moyen-haut-allemand (par ex. *rust* au sens d' « orme ») et du dialecte strasbourgeois, et plus d'une particularité utile à l'histoire des mœurs (voir la petite dissertation sur la *Diebesstrasse* et sur *Albergrien*). Enfin, il se termine par un index des noms (rues, maisons, églises, etc.).

N'est-ce pas Voltaire qui nommait *Toxites* le Français Larcher, le traducteur d'Hérodote? M. Ch. S. vient de faire la biographie d'un autre *Toxites*, allemand celui-là, mais qui avait grécisé son nom de Schütz ou archer. Ce Schütz-Toxites est un humaniste, non pas des plus brillants, ni des plus sympathiques, mais il a mené une vie inquiète et aventureuse, qui méritait d'être racontée. Il naît vers 1515 dans le Pusterthal, suit les cours des universités de Tubingue, de Pavie, de Wittenberg, mais ne peut devenir *magister* et se fait maître d'école à Urach. Faussement accusé d'avoir outragé le pasteur Wenceslas Strauss par un libelle en vers, mis à la question, avouant à la cinquième torture, il est condamné à la mort civile et chassé à jamais du Wurtemberg. Suivi de sa femme et de ses deux enfants, Toxites se rend à Strasbourg et devient professeur de cinquième au gymnase; mais il néglige sa classe, il boit, et les scholarques, après l'avoir tancé et menacé, lui donnent congé. Pourtant Jean Sturm le protège; il l'emmène avec lui et lui confie une mission à Donauwörth; il le recommande à Amerbach, et Toxites obtient la place du *ludimagister* à Brugg en Argovie. Mais, bientôt mécontent, il quitte Brugg pour Strasbourg, où Jean Sturm l'emploie de nouveau à son service et lui fait copier et publier ses conférences. Puis, le voilà à Augsbourg, à Zurich, à Venise, et derechef à Strasbourg. Néanmoins la pensée du Wurtemberg ne le quittait pas; il voulait se réhabiliter, prouver son innocence, et, en effet, l'auteur du libelle contre Wenceslas Strauss se découvrit lui-même en 1551. Toxites put revenir en Wurtemberg, et en 1557 nous le trouvons professeur de poésie à l'Université de Tubingue; il était devenu *magister artium;* où et quand? on ne le sait. Il

avait enfin une belle situation, mais il s'érigea en réformateur, il joua à la sévérité, reprocha leur indulgence à ses collègues; les étudiants l'insultèrent; il partit. « Dès lors, dit M. S., il cesse d'être humaniste; le cœur léger, la bourse légère, sans se soucier beaucoup de sa femme et de ses enfants, il cherche à fonder une nouvelle existence, et dans la vie demi-scientifique, demi-fantastique qu'il mène, il semble respirer à l'aise » (p. 79). Il se fit médecin; il était *poeta*, il prit le titre de *der Arznei doctor*, s'établit à Strasbourg, ensuite à Haguenau, et toujours entraîné par son imagination, proclama sa foi en Paracelse, pratiqua la méthode de Paracelse, publia ses œuvres, et mourut en 1581 paracelsiste jusqu'au bout. Telle est, brièvement analysée, l'existence de ce singulier personnage. M. S. l'a retracée dans tous ses détails, avec d'autant plus de détails, dit-il, que Toxites appartient un peu à Strasbourg. Il est d'ailleurs superflu de louer ce nouveau travail de M. Schmidt, qui est l'un des plus grands érudits de notre époque. Comme toujours, il ajoute à son étude une liste chronologique de toutes les œuvres de Toxites qui, outre ses éditions de Paracelse, a fait des vers latins et des préfaces ou épîtres dédicatoires. Quant à l'existence de l'humaniste-alchimiste, il l'a étudiée dans sa correspondance avec Amerbach, Bullinger et Camerarius qu'il a consultée aux bibliothèques de Bâle, de Zurich, de Munich et aux archives de Saint-Thomas. Enfin, il n'a pas surfait son héros et il a très bien montré tout ce que Toxites avait d'inconstant et d'irrégulier, son besoin de changement, son humeur vagabonde, son incurable légèreté d'esprit.

A. C.

---

501. — **Friedrich Gottlieb Klopstock,** Geschichte seines Lebens und seiner Schriften, von Franz Muncker. Stuttgart, Gœschen, 1888. In-8, 566 p. 12 mark.

502. — **Fr. G. Klopstock's Oden** hrsg. von Franz Muncker und Jaro Pawel. Stuttgart, Gœschen, 1889. In-8, VIII et 238 p. 187 p. 12 mark.

503. — **Johann Elias Schlegel,** von Dr. Eugen Wolff. Berlin, Oppenheim, 1889. In-8, IV et 219 p. 4 mark.

504. — **Schiller,** von Otto Brahm. Erster Band. Berlin, Hertz, 1888. In-8, VII et 389 p. 4 mark.

M. Muncker a divisé son travail sur Klopstock en trois livres : *la jeunesse ; en Danemark ; à Hambourg*. Chacun de ces livres comprend plusieurs chapitres. Le premier retrace l'enfance de Klopstock à Quedlinbourg, ses études à Schulpforta et aux universités d'Iéna et de Leipzig, la publication des premiers chants de la *Messiade* et l'impression qu'ils produisirent sur le public allemand, le séjour du poète à Langensalza et à Zurich. Le deuxième livre contient quatre chapitres dont nous traduisons les titres : nouvel amour, nouvelle vie (1751-1754); bonheur domestique (1754-1758); années de deuil, nouvelles productions, le cercle d'amis à la cour de Frédéric V (1758-1766); à la cour de Christian VII, poésie patriotique (1766-1770). Le livre troi-

sième renferme trois chapitres : jusqu'au retour de Carlsruhe (1770-1775); jusqu'au commencement de la Révolution française (1775-1789); la Révolution et les dernières années du poète (1789-1803). L'œuvre est ainsi très clairement ordonnée. Mais elle a d'autres mérites. M. M. a jeté par dessus bord quelques-unes des opinions, un peu exagérées, qu'il avait exprimées dans de précédents travaux, et son jugement sur Klopstock est plus sévère et plus juste. Il étudie l'époque où vécut le poète, le compare à ses contemporains et à ceux qui l'ont précédé ou suivi, apprécie en quelques pages — qui ne sont nullement des digressions — tantôt les devanciers et les imitateurs de Klopstock dans l'épopée et la lyrique, tantôt les auteurs qui ont dramatisé des sujets de l'Ancien-Testament, tantôt ceux qui, après le poète, se sont servis de rythmes libres, etc. En un mot, M. M. reste fidèle au programme de son livre qui est non seulement une biographie de Klopstock, mais une histoire de ses écrits. Ce livre mérite d'autant plus d'éloges qu'il est, en somme, le premier essai scientifique sur la vie et l'œuvre de Klopstock. L'auteur ne se borne pas à résumer ce qu'ont dit avant lui Döring, Strauss, Hamel, d'autres encore. Il a recueilli depuis plusieurs années beaucoup de lettres inédites qui lui ont permis de rafraîchir et de rectifier certains chapitres de la vie de Klopstock, comme la première année d'université et la querelle avec Bodmer. C'est surtout dans les papiers de Bodmer et de Gleim qu'il a puisé ses nouvelles informations. Mais il a pu également consulter la correspondance de Klopstock et citer ou mettre en œuvre un grand nombre de passages que les premiers éditeurs, surtout Klamer Schmidt, avaient supprimés, et qui concernent la famille du poète et ses rapports avec sa mère et ses frères et sœurs. Avec beaucoup de raison, M. M. a donné plus d'importance au récit de la première période, de celle qui va jusqu'à 1775. Il traite avec beaucoup moins de détail la dernière période où l'influence de Klopstock n'existe presque plus, et les deux chapitres qui terminent l'ouvrage (de 1775 à 1803) ne comptent guère que quatre-vingts pages. En revanche, M. Muncker s'étend sur le séjour de Leipzig et nous présente les jeunes amis du jeune poète, les collaborateurs des *Bremer Beiträge*. Il nous dépeint le « culte de l'amitié » et analyse avec soin les odes qu'il nomme les odes de Leipzig. La partie du livre consacrée à la *Messiade* est particulièrement développée ; M. M. ne se contente pas d'apprécier les épopées antérieures de Postel, Besser, Pietsch, König, Triller, Hudemann, Scheyb, Heräus — sans oublier Otfried et l'*Héliand* — il analyse finement les défauts de la *Messiade* (manque d'action, lyrisme, piétisme) ; il fait la genèse de l'œuvre, énumère les éditions, compare longuement l'œuvre de Klopstock à celle de Milton, expose même l'influence de Young et de Richardson, insiste sur les comparaisons et les images qui sont purement « lyriques et empruntées à la vie de l'esprit », étudie de près, et toutefois sans trop s'attarder, la langue du poète et l'hexamètre qu'il emploie. Mais un des chapitres les

plus intéressants et les plus soignés est celui qui traite de l'action de l'épopée klopstockienne, de l'enthousiasme sans cesse grandissant qu'elle provoqua, des « recensions » favorables qui parurent presque partout, des adversaires, de Gottsched, entre autres, qui, « comme théoricien, resta toujours dangereux pour Klopstock et les siens », du *Noé* et des *Patriarchades* de Bodmer, du jeune Wieland qui « méconnut sa véritable nature » en imitant Klopstock, de Gessner et de tant d'autres. Pareillement le chapitre VI que M. M. aurait pu intituler *Fanny* — au lieu de « Langensalza-Zurich » — est très attachant; on y remarquera le portrait de Marie-Sophie Schmidt et l'appréciation des odes (*Fannyoden*) composées quelquefois sous l'influence de Young et de la Rowe, et qui, de même que la *Messiade*, trouvèrent tant d'imitateurs. On lit avec le même intérêt les pages relatives à Meta, aux odes religieuses, aux études de littérature et de morale parues dans le *Nordischer Aufseher*, à la malheureuse tentative d'introduire la mythologie germanique dans la poésie allemande, et aux bardits. Très clair, très net est l'exposé du *Wiener Plan;* très claire également et très détaillée, l'analyse de la bizarre *Gelehrtenrepublik*. M. M. a voulu faire un livre à la portée de tous, et il y a réussi. Pas de notes, pas de références, ou, du moins, en très petit nombre; mais personne ne blâmera M. M. d'étaler si peu son érudition; on sent qu'il connaît à fond son sujet, qu'il l'a depuis longtemps manié et remanié. Enfin, on le remerciera d'avoir si bien mis en œuvre ses matériaux; il n'est ni diffus ni sec; il en dit assez et pour le spécialiste et pour le profane — mesure très difficile à garder — et, après un travail semblable, habilement composé, plein d'analyses qu'on lit sans fatigue et de jugements exacts, d'ailleurs écrit avec beaucoup d'agrément, on ne tentera pas de longtemps une grande étude d'ensemble sur Klopstock.

En même temps qu'il publiait sa biographie de Klopstock, M. Muncker faisait paraître les *Odes* du poète, en collaboration avec M. Jaro Pawel et sous les auspices de la Société de Klopstock qui siège à Quedlinbourg. Cette édition est une édition historique critique, faite d'après les mêmes principes que celle de Lessing-Lachmann-Muncker, et, par suite, un très minutieux et consciencieux travail. Elle donne le dernier texte fixé par Klopstock, sans erreurs ni fautes d'impression, mais avec toutes ses particularités d'orthographe et de ponctuation. On y trouve aussi, au bas des pages, toutes les variantes des rédactions antérieures qui « sont perceptibles à l'oreille ». C'est ainsi que les trois premiers mots de l'ode « Hermann et Thusnelda » sont reproduits dans le texte : « *Ha, dort kömt* » et, au bas, nous lisons, comme dans le recueil de Dyck, *Ha! da kömmt* et, comme dans l'édition de Schubart, *kommt*. Les deux érudits n'ont négligé aucun des recueils où parurent les odes, ni celui de Darmstadt aux trente-quatre exemplaires (1771), ni même le texte donné par Cramer dans ses nombreux écrits, surtout dans *Klops-*

tock, er und über ihn et dans les *Lettres de Tellow à Élisa*. En outre, ils ont rangé les odes selon l'ordre de leur naissance et, par ce groupement et cette succession, donné une vive et fidèle image de ce qu'ils nomment le *Werden und Wachsen* de Klopstock. Ils ont exclu tout commentaire; mais ils ont donné le plus grand soin aux indications bibliographiques et accompagné chaque ode d'une courte remarque sur l'époque et les circonstances où elle fut composée. Naturellement, ils ont donné les deux textes de *Wingolf* et de *Bardale*.

Le travail de M. Eugène Wolff sur Jean-Élie Schlegel est louable et témoigne de recherches étendues. Tout en retraçant la jeunesse de Schlegel à Pforta et à Leipzig, M. W. analyse et apprécie ses premières œuvres, *Hecuba* ou die *Trojanerinnen, Die Geschwister in Taurien* (mais il va trop loin en supposant que Gœthe s'est souvenu dans *Iphigénie* de la tragédie de Schlegel), la traduction d'*Electre, Die entfürhte Dose, Hermann, Der geschäftige Müssiggänger*, la célèbre comparaison entre Shakspeare et Gryphius, *Die Pracht zu Landheim*. Il rappelle que Schlegel avait commencé un poème épique sur Henri le Lion et qu'il l'interrompit après la publication des trois premiers chants de la *Messiade*. Il consacre quelques pages à ses poésies anacréontiques. C'est à cet instant (1743) que Schlegel quitte Leipzig pour devenir secrétaire de M. de Spener, envoyé de Saxe en Danemark, et, avec M. W., nous suivons le poète à Copenhague, nous le voyons entrer en relations avec Detharding et Holberg, apprendre le danois en très peu de temps, puis en 1746 achever sa comédie du *Mystérieux*, publier la même année la tragédie de *Canut* — que M. W. nomme ingénieusement une imitation de *Clavigo* avant *Clavigo* et où il trouve dans Ulfo, non sans raison, un caractère digne de la période d'orage, — et les *Gedanken zur Aufnahme des dänischen Theaters* qui sont, comme l'a dit Hettner et le répète M. W., une déclaration de guerre à Gottsched et à la tragédie française. Mais il faut bien prendre garde, ainsi que l'observe M. W., que ces *Gedanken* qu'il nomme *bahnbrechend* (p. 149), *bahnweisend* (p. 159) et qui forment, dit-il encore, le point culminant de la carrière dramatique de Schlegel, ont paru plusieurs années après la mort de l'auteur. *Die Langeweile, Der Triumph der guten Frauen, Die stumme Schönheit* sont les dernières comédies de Schlegel qui mourut en 1749. M. Wolff a justement caractérisé son talent de critique et de dramaturge, et s'il dit en termes bien subtils et recherchés que Schlegel appartient au printemps, au « préprintemps » *(Vorfrühling)* de la littérature allemande et que le connaisseur ne sait pas de plus douce jouissance que de « voir le combat du jeune printemps contre le vieil hiver » (p. 183) [1]; s'il a rélégué toutes ses notes au nombre de *quatre cent quatre-vingt-quatre*, à la fin de l'ouvrage; s'il a mis dans son volume bien des choses qui devaient figurer dans les notes; s'il se

1. D'autant que la comparaison est évidemment inspirée par Hettner.

contente de suivre l'ordre chronologique et nous donne dans ledit volume plus de 180 pages à la file, sans division aucune, sans chapitre, sans sommaire ; s'il est souvent inférieur à M. J. d'Antoniewicz qui a, il y a deux ans, publié une très instructive introduction en tête d'une édition des œuvres critiques d'Élie Schlegel, encore doit-on reconnaître qu'il s'est assez bien acquitté de sa tâche. Il a lu tout Schlegel ; il l'analyse avec conscience ; il le juge sans exagération ni parti-pris ; il le compare avec ses modèles, surtout avec Destouches et reconnaît l'influence que Riccoboni, Vatry, Conti ont exercée sur lui ; il cite les jugements des contemporains et des meilleurs critiques ; enfin il joint à son travail un tableau chronologique détaillé et un index. Mal composé, destiné à être remis sur le métier, nullement définitif, ce livre sur Élie Schlegel sera utile [2].

Le premier volume du *Schiller* de M. Brahm est appelé à un grand succès. Là aussi, comme dans le *Klopstock* de M. Muncker, et comme dans le *Henri de Kleist* que M. B. a publié il y a cinq ans, pas de notes au bas des pages ; tout au plus, à la fin du volume, six à sept pages de remarques sur les documents inédits que l'auteur avait à sa disposition ou sur quelques points soit nouveaux soit contestés. Là aussi, les matières du volume sont très bien ordonnées ; deux livres : *Heimathsjahre* et *Wanderjahre ;* — neuf chapitres dans le premier livre : *Schillers Vater ; Kindheit ; Eleve Schiller auf der Solitude ; Sturm und Drang ; Des Akademisten letztes Jahr ; Die Räuber ; Ein Stuttgarter Genie ; Publicist, Lyriker, Recensent ; Die Flucht ;* — sept chapitres dans le deuxième livre : *Doctor Ritter und Doctor Schmidt ; Fiesko ; Bauerbach ; Theaterdichter ; Kabale und Liebe ; Krisen ; Kämpfe.* Là aussi, la forme est agréable ; mais M. Brahm rédige un feuilleton théâtral, il collabore aux Revues, il ne professe pas, il a été l'élève de W. Scherer et d'E. Schmidt, et son style a de la hardiesse, de l'éclat, de la vigueur ; M. Brahm est un écrivain, comme il y en a peu en Allemagne. Il nous trace de vivants portraits : du père de Schiller à la robuste volonté, de l'*élève* Schiller et de ses camarades de la Solitude (entre autres de Scharffenstein), de Reinwald, et particulièrement de Dalberg, cet intendant qui refuse noblement les appointements de sa charge, menace sans cesse de sa démission et qui, malgré tous ses défauts, eut du moins le courage de produire les *Brigands* sur le théâtre et d'« amener à la scène allemande son plus grand dramaturge, » quoiqu'il ne fut pas fermement convaincu de la grandeur de Schiller (p. 279 et 331) ; d'Iffland « le diplomate » et de Beck, l'« ami du mot énergique », enfin de Mme de Kalb, dont M. B. juge fort prudemment les *Mémoires* pleins de rêves et de visions. Il sait animer et rendre intéressant ce qui pourrait sembler

2. Un témoignage que M. Wolff n'a pas connu, est celui de Clodius, *Vermischte Schriften*, I, p. 125 ; il parle de « l'immortel Schlegel » et de *Hermann* qu'il met au-dessous de *Canut*.

froid et aride à certains lecteurs : par exemple, le programme des études de la *Karlsschule* et les lectures de Schiller. Il décrit d'une façon frappante et pittoresque les lieux où vit son héros : Marbach aux rues tortueuses, Lorch et ses épaisses forêts, Ludwigsbourg et sa cour toute française, le village perdu de Bauerbach. Mais le plus important et le plus difficile, c'est la critique littéraire, l'analyse et l'appréciation des œuvres, et non la pure biographie. Là encore, M. B. réussit à instruire le lecteur et à lui plaire; là encore comme dans tout le livre, il sait ordonner ses nombreux matériaux, les disposer avec art, leur donner une forme agréable ; il sait surtout, avec une remarquable habileté, — quoique parfois ces citations retardent le récit — mêler à son exposition les témoignages des contemporains et les propos, les aveux de Schiller lui-même. On notera le chapitre sur les *Brigands*, (p. 111-141). Sans doute M. B. est un peu froid en cet endroit du volume, et l'on y voudrait plus d'animation et de couleur; sans doute, il s'attarde longuement à raconter l'anecdote de Schubart, à présenter les prédécesseurs et modèles de Schiller, à convoquer, à propos des *Brigands*, tout le ban et l'arrière-ban du *Sturm und Drang ;* mais il fait d'ingénieuses comparaisons et de piquants rapprochements, il met en relief les « éléments politiques » du drame, il expose « ce que valent les *Brigands* au point de vue artistique et dramatique » (p. 132). On sent que M. B. connaît bien le théâtre, et le chapitre qu'il consacre à *Cabale et amour* peut passer pour le meilleur et le plus étincelant du volume. Sans trop insister, sans trop faire montre de sa vaste connaissance de la littérature du XVIII[e] siècle, M. B. retrace les rapports de Schiller avec Henri-Léopold Wagner *(Kindermörderin)*, avec Gemmingen et Diderot, avec d'autres encore; il analyse la pièce en quelques pages brillantes; il trace à grands traits les transformations que subit l'œuvre de Schiller sous les influences intérieures et extérieures (théâtre de Mannheim, séjour de Bauerbach) ; il fait voir comment « l'impétueux subjectivisme du poète jette dans ses figures ce qu'il a senti et pensé » (p. 321). Bref, M. Brahm nous donne une biographie de Schiller qui manquait jusqu'alors, qui met en œuvre toutes les études et informations de ces dernières années sur le sujet, qui, par l'élégance du style et par la clarté de la disposition, comme par l'abondance des détails, par la finesse et l'impartialité des appréciations, remplacera, après l'apparition du second volume, Hofmeister et Palleske [1].

A. CHUQUET.

---

1. P. 58, manque le témoignage de Fréd. Stolberg ; — 122-123, dans une comparaison entre *Gœtz* et les *Ræuber*, il y aurait davantage à noter : Lerse, par exemple, a peut-être servi de modèle à Kosinsky, et l'on peut très bien rapprocher la scène entre Gœtz et Lerse de l'entrevue de Kosinsky et de Moor ; — p. 176, lire « Damiens » et « Ravaillac » *(D'Amiens* et *Revaillac)* ; — p. 356, pourquoi appeler Rachel Levin une « Charlotte de Kalb juive ? »

505. — **Essai sur l'organisation et la juridiction municipales au moyen âge,** étude spéciale de conflits de juridiction dans la région du Nord et de l'Est de la France, par Henry PAUFFIN, avocat, docteur en droit. Paris, Thorin, 1886, in-8, 298 pages.

506. — **La vie municipale en Prusse.** Bonn, une ville de la province du Rhin, par Max LECLERC, ancien élève de l'Ecole libre des sciences politiques (Extrait des *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques*, 1888 et 1889). Paris, Alcan, 1889, in-8, 73 pages.

Voici deux essais de débutants, d'un caractère très différent et qui méritent l'un et l'autre un bon accueil.

Le premier de ces essais n'est rien moins qu'un résumé de l'état actuel de nos connaissances, touchant l'histoire des communes de France. L'auteur, M. Pauffin, a beaucoup lu et il a lu avec intelligence. Il est au courant; mais il ne porte pas dans ses analyses cette originalité, cette netteté et cette sûreté de coup-d'œil qui ne s'acquièrent que par une longue fréquentation des sources.

Suivant M. P., les communes se rattachent les unes aux anciennes gildes, les autres aux communautés d'habitants. Ce qui constitue essentiellement la commune, c'est le serment solennel qui lie les communiers (pp. 81, 82). Ce dernier point me paraît fort contestable. L'auteur accorde une attention toute spéciale aux droits de justice des communes. Il consacre un chapitre intéressant aux conflits de juridiction; un autre chapitre à l'histoire de certains conflits qui eurent pour théâtres Reims, Sens, Provins, etc. M. P. n'a pas étendu ses recherches au delà du moyen âge.

L'essai de M. Leclerc a un tout autre caractère. C'est une monographie communale et une monographie consacrée presque exclusivement à la période contemporaine, l'histoire ne jouant plus ici qu'un rôle secondaire et servant seulement à nous introduire au cœur du sujet. M. L., après avoir résumé et analysé les lois qui régissent les communes prussiennes, nous apprend qu'à Bonn, comme dans la plupart des villes de la Prusse rhénane, le pouvoir exécutif est aux mains d'un bourgmestre, tandis que, dans la Prusse orientale, le pouvoir exécutif appartient au magistrat, c'est-à-dire à un collège d'officiers municipaux. L'auteur décrit ensuite avec précision la vie municipale et l'état économique de la ville de Bonn. Il élargit cette étude par un exposé très net du régime administratif prussien. Tout ici est instructif et neuf pour le lecteur français. Nous accueillons avec une sympathie toute particulière ces monographies sobres et solides qui, si longtemps, ont été trop rares et trop peu appréciées dans nos écoles supérieures. Ces deux genres opposés : généralisation et monographie, ont chacun leur raison d'être et leur utilité : ils répondent à deux besoins de l'esprit, différents et également légitimes; mais il faut convenir que les généralisations et les synthèses dues à des commençants sont la plupart du temps sans utilité pour le public.

Je ne serais pas en mesure de critiquer la partie principale du travail

de M. L., qui semble connaître parfaitement l'état actuel de la ville de Bonn et l'organisation prussienne; mais sa courte introduction historique me laisse quelques doutes. Qu'est-ce qu'une ville libre avant 954 (p. 9)?

Quant à M. P., il serait puéril de lui chercher des chicanes si faciles à faire à un auteur qui nous promène à travers un si grand nombre de textes et agite à chaque page des questions si difficiles. L'un des textes qu'utilise M. P. m'a occupé récemment [1] et a aussi appelé l'attention de M. Fustel de Coulanges. Ce texte divise en ce moment les interprètes. Je voudrais le mettre sous les yeux du lecteur, afin de profiter de ses observations, s'il est versé dans l'étude du moyen âge. Il s'agit de ce début d'une formule de Marculf :

Suggerendo piissimo ac precellentissimo domno *illo* rege vel seniore commune *illo* a servis vestris, quorum subscribtionis vel signacula subter tenentur inserte [2].

Comment comprendre les mots *senior* et *commune?* M. Pauffin et d'autres avant lui, ont vu ici un chef de communauté; *commune* est, à leurs yeux, un génitif gouverné par *senior*. M. Fustel de Coulanges corrige : *seniori communi* et comprend *le seigneur commun, le chef de tout le pays* (le roi) [3]. Voir là un chef de commune rurale, c'est commettre, suivant M. Fustel de Coulanges, une singulière méprise. Je le pense aussi. Mais la correction *seniori communi* et la traduction qui en résulte nécessairement : *au seigneur commun, au chef de tout le pays* (au roi) me semble une autre méprise. J'ai vu, pour ma part, dans *commune* un sujet neutre et j'ai traduit ce mot par *le commun, le commun peuple :*

A très pieux et très excellent dominus *un tel*, roi et seigneur, le commun *de tel endroit* [représenté] par vos serviteurs dont les souscriptions et les sceaux se trouvent ci-dessous.

Commune n'est pas rare au sens que je lui attribue et c'est ce qui me paraît justifier ma traduction; toutefois les exemples que je puis produire sont bien postérieurs aux formules de Marculf. Connaît-on, d'autre part, un exemple de *senior communis* pour dire *le roi?*

Paul Viollet.

---

507. — Association corrézienne de Paris. **Le vice-amiral baron Grivel,** notice biographique lue à l'assemblée générale du 7 avril 1889, par F. Vintéjoux. 1889. Paris, imprim. A. Maulde, rue de Rivoli, 144. In-8, 18 p.

Cette courte notice se lit avec intérêt : M. Vintéjoux s'est servi, pour l'écrire, de renseignements personnels, des documents du ministère de la marine, et d'une biographie due au fils de l'amiral. Il nous présente d'abord le père de Jean-Baptiste Grivel, Antoine Grivel, avo-

1. *Hist. des instit.*, t. Ier, p. 318, note 1.
2. Marc. I, 7 (édit. Zeumer, p. 47). M. P. renvoie bien inexactement à Marculf, l. VII, division qui n'existe pas. (Voyez p. 20, note 3.)
3. *Revue des quest. hist.*, 1er avril 1889, p. 384.

cat de Brive, qui commanda le bataillon des volontaires de la Corrèze destiné à défendre la Convention contre la Commune, le bataillon dit *des mains blanches*, un des meilleurs de l'armée des Pyrénées Orientales. Antoine Grivel avait emmené ses deux fils avec lui; au retour, Jean-Baptiste se fit marin, et nous le voyons successivement, sous l'Empire, lieutenant des marins de la garde, chargé de reconnaissances dans le golfe de Venise, commandant des canonnières dans la Baltique et à l'embouchure de la Vistule. Pris à Baylen et jeté sur les pontons de Cadix, par un coup d'audace extraordinaire, il s'échappa (p. 9-11). Il prit part à la campagne de Saxe et fut fait capitaine de frégate à Lützen. En 1814, à la suite du combat d'Arcis-sur-Aube, il était nommé capitaine de vaisseau. Il ne servit plus dans l'armée de terre; en 1834, il était vice-amiral et préfet maritime de Brest; en 1848, il prenait sa retraite; en 1857 il entrait au Sénat; il est mort le 11 septembre 1869, dans sa 92ᵉ année. Le portrait que M. Vintéjoux trace de ce vaillant marin (p. 16) termine dignement cette brochure attachante qui ne doit pas être lue seulement par les Corréziens.

C.

---

508. — L. Kuhlenbeck. **Das Problem einer internationalen Gelehrtensprache** und der Hellenismus der Zukunft. Leipzig, Friedrich, 33 p. in-8. 60 pf.

509. — P. W. Forchhammer. **Materie und Geist.** Kiel. Universitæt-Buchhandlung, 1889, 24 p. in-8. 80 pf.

510. — P. Hensel. **Ethisches Wissen und ethisches Handeln.** Fribourg en Br. Mohr, 1889, 48 p. in-8.

I. M. Kuhlenbeck adjure « la noblesse intellectuelle de la nation allemande » de ne pas se laisser séduire par les charmes menteurs du Volapuk, et d'adopter le grec moderne comme langue savante internationale. C'est une fantaisie qui n'est pas plus absurde que beaucoup d'autres; mais la forme est un peu déséquilibrée.

II. M. Forchhammer veut que l'esprit triomphe de la matière. Seul un vigoureux développement des études classiques aura raison du matérialisme, du darwinisme, du naturalisme et autres calamités mentales et sociales. Avis aux gouvernements.

III. M. Hensel, qui débute, et qui est encore un esprit timide et banal, écarte successivement l'évolutionnisme et l'utilitarisme, et trouve son refuge dans la morale intuitionniste. C'est une de ces innombrables vieilleries qu'on a beau tuer, qui ne veulent pas mourir.

Lucien Herr.

LETTRE DE M. THÉODORE REINACH

Il s'est glissé une petite erreur dans le compte-rendu de ma dernière communication à l'Académie des Inscriptions (13 sept. *Revue crit.*, p. 192). Je n'ai pas dit que le nom Paragorus, Παρήγορος, fût une traduction de *Çaddiq*, ou une transcription approximative de Joseph; ce qui n'aurait aucun sens. Ces observations s'appliquaient au nom

Justus qui figure également dans l'inscription de Narbonne. Quant à *Paragorus*, j'ai dit que c'était l'équivalent de *Menahem*, qui a le même sens en hébreu. J'ajoute que si l'inscription de Narbonne était, en effet, « connue et publiée depuis longtemps », elle était mal connue et imparfaitement publiée; en particulier, tous mes devanciers avaient lu *Parator* le nom qui, en réalité, se lit *Paragorus*.

Th. Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Barbier de Meynard a prononcé, aux funérailles du général Faidherbe, le discours suivant : « Au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui comptait le général Faidherbe parmi ses membres libres, je viens adresser un suprême adieu au confrère illustre qui fut aussi un vaillant soldat de la science. Le héros de la Défense nationale appartient à la France et à l'histoire. Les titres de l'érudit sont moins connus. Les rappeler, même brièvement, c'est rendre à sa mémoire l'hommage complet qui lui est dû. Dès ses premières campagnes en Algérie, le goût du jeune officier pour les travaux d'érudition se manifesta. Je pourrais citer plusieurs mémoires et dissertations qui témoignent déjà chez lui d'une vive curiosité d'esprit et de notions approfondies sur tout ce qui se rattache au passé historique du continent africain. Chacune de ses étapes militaires était signalée par quelque découverte de monument antique, qu'il accompagnait d'ingénieux commentaires. Pourtant ce n'est que longtemps après qu'il put élever à l'épigraphie numidique un monument grandiose. En 1868, lorsque le général Faidherbe prit le commandement de la subdivision de Bône, on connaissait tout au plus une vingtaine d'inscriptions libyques : deux ans plus tard, ses persévérantes recherches en réunissaient plus de deux cents dans le grand recueil qu'il a intitulé : *Collection complète des inscriptions numidiques*. Il a tracé la méthode de déchiffrement, relevé un grand nombre de noms propres et, en un mot, remis en pleine lumière la source des dialectes berbères. Grâce à son initiative et à ses encouragements, l'antique civilisation touarègue s'est révélée dans les inscriptions du IIIe et du IVe siècle de notre ère. Désormais la grande individualité de la langue et de la race berbère a pris place parmi les études historiques : les éléments du problème des origines sont posés, la science saura tôt ou tard en dégager la solution définitive. Notre confrère avait vu avec beaucoup de justesse que le meilleur instrument pour le déchiffrement de ces textes difficiles serait fourni par l'étude des dialectes modernes qui en dérivent. Il aborda la difficulté de front en s'attaquant d'abord au plus important de ces dialectes, celui des Zenaga. On sait que ce nom est donné à une grande tribu berbère qui, partant des rives du Sénégal, fit la conquête de l'Afrique du Nord et fonda la dynastie des Almoravides. Le mémoire que le général consacra à cette question obtint une récompense de l'Institut en 1854. Complété et remanié plus tard, il est resté comme un document précieux pour une étude d'ensemble. Par son exposition claire et méthodique, par la sûreté avec laquelle les faits phonétiques sont étudiés et ramenés à leurs lois naturelles, sans sortir des limites de la bonne et sérieuse linguistique, ce travail a rendu un service signalé à la science du langage. Mais nulle part mieux qu'au Sénégal le général Faidherbe n'a donné la preuve qu'il y avait chez lui, à côté du chef intrépide et de l'habile administrateur, un savant clairvoyant, apte à trouver l'application pratique des recherches en apparence les plus abstraites. C'est là-bas, sous ce ciel de feu impitoyable pour les Eu-

ropéens que, durant ses six années de gouvernement, il a accompli une double série de conquêtes, les unes au profit de la France, les autres au profit de la philologie. Des premières, je ne dirai rien ; une voix plus autorisée que la mienne a rappelé comment en si peu de temps l'énergique gouverneur sut réduire les Maures qui venaient ravager nos plantations jusqu'à une portée de canon de Saint-Louis, comment il refoula l'insurrection d'un mahdi africain et ajouta cent lieues de côtes à la colonie française. A côté de ces souvenirs glorieux, qu'il me soit permis de citer des titres plus modestes, mais non moins durables. Dans son beau livre sur le Sénégal, livre solidement établi sur des faits d'observation, le général a étudié tour à tour le rôle des trois groupes qui habitent ces contrées lointaines, leurs caractères physiques et leurs mœurs. Passant ensuite à des conclusions pratiques, il montre que c'est par la vallée du Sénégal que le fertile bassin du Niger peut être mis en communication avec l'Europe. Ici encore on voit le génie audacieux de Faidherbe ouvrant la tranchée et frayant la voie aux grands travaux qui doivent transformer un jour la côte occidentale d'Afrique. Son œuvre n'eût pas été complète si, à côté de l'étude des races, il n'avait abordé celle des langues : les quatre dialectes principaux parlés au Sénégal ont été étudiés par lui dans une série de traités usuels auxquels il mettait la dernière main quand la mort est venue l'atteindre. Car, et c'est là un des traits de cette âme énergique, ni les devoirs de ses hautes fonctions, ni les assauts réitérés de la maladie n'ont pu affaiblir le zèle qu'il apportait à ses études de prédilection. Il leur demandait l'oubli de la souffrance, peut-être aussi un dédommagement à l'infirmité glorieuse qui, en le condamnant à une immobilité presque complète, le tenait éloigné de nos séances. C'était en effet un de ses chagrins, et il m'en a fait souvent l'aveu, de ne pouvoir prendre une part active aux travaux de l'Académie. Que de fois n'ai-je pas dû lui en faire le rapport verbal et devancer nos comptes rendus pour l'associer du fond de son cabinet à notre vie scientifique ! — Le général Faidherbe est entré tardivement dans notre Compagnie : il se devait d'abord à la France. Peu de ses confrères ont eu le privilège de le connaître de près et de goûter tout ce qu'il cachait de cordiale et franche bonté sous des dehors un peu sévères, mais tous ont pu apprécier son dévouement à la science. L'Académie et l'Institut tout entier s'associent de cœur à ce deuil national : avec toute la France, nous payons un tribut d'admiration et de regret au chef héroïque qui a relevé notre drapeau au jour des épreuves, et du savant dont le patriotisme inspirait et dirigeait les travaux, nous garderons un pieux et durable souvenir. »

ITALIE. — Vient de paraître chez l'éditeur Sansoni, à Florence, le 12e fascicule des *Consulte della Repubblica fiorentina*, publiées pour la première fois par M. Alessandro GHERARDI. Ce fascicule va de la page 441 à la page 480. Il comprend les réunions tenues depuis le 3 août 1290 jusqu'au 17 octobre de la même année. Dans ce laps de temps il n'a pas été tenu moins de 93 séances, sur des sujets extrêmement variés et dont l'importance échappe à première vue. Il faut réunir un grand nombre de ces procès-verbaux pour voir si une affaire présente ou non de l'intérêt. Mais c'est là un fondement solide et sans pareil pour l'histoire florentine.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 septembre 1889.

M. le ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie une demande de M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, qui propose d'accorder une prolongation de séjour d'une année à MM. Audollent, Jordan et Gsell, membres de cette Ecole.

Par une autre lettre, M. le ministre transmet la copie de diverses inscriptions grec-

ques recueillies à Maronée par M. le consul de France à Andrinople. Ces inscriptions sont soumises séance tenante à l'examen de M. H. Weil, qui en rend compte en quelques mots.

M. Siméon Luce fait une communication sur les *Jeux populaires en France au* XIV*e siècle*, d'après une ordonnance de Charles V et diverses pièces d'archives.

M. J. Menant commence la seconde lecture de son mémoire sur *Karkemis.*

Séance du 4 octobre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, signale à la Compagnie la gravité de la perte qu'elle vient de faire dans la personne du général Faidherbe, membre libre. Il rappelle les paroles qu'il a prononcées aux obsèques du général et y ajoute quelques mots pour mieux caractériser la nature de ses travaux et de ses titres scientifiques.

M. Viollet prend la parole pour compléter une communication faite par lui au cours de cette année. A propos de l'antique notion de la loi, considérée comme l'expression de la volonté du peuple, il avait dit que cette notion s'était conservée chez les jurisconsultes romains jusqu'aux derniers temps de l'empire. Cette assertion ayant soulevé quelques réclamations, M. Viollet indique les textes sur lesquels il croit pouvoir l'établir. L'un est de Capiton, cité par Aulu-Gelle (X, 20), un autre de Julianus, incorporé dans le Digeste de Justinien (I, III, 32), qui fut promulgué en 533; un troisième se lit dans Isidore de Séville (*Etym.*, V, 10).

En réponse à une observation de M. Deloche, M. Viollet ajoute qu'il s'agit, bien entendu, d'une notion purement théorique, à laquelle ne répondait plus, au temps de ces divers auteurs, aucune espèce de réalité.

M. Menant termine la seconde lecture de son mémoire sur *Karkemis.*

M. René de la Blanchère, directeur du service des antiquités et des arts de la régence de Tunis, rend compte des fouilles exécutées depuis plus d'un an à Bulla Regia, aujourd'hui Hammam Derradji, près de Souk el Arba. Ces fouilles ont été dirigées, sous l'autorité du service des antiquités, par M. le Dr Carton, médecin militaire. Elles ont fourni un très grand nombre de menus objets, notamment environ six cents lampes de terre cuite, quarante à cinquante miroirs de bronze (dont quatre avec un couvercle décoré de sujets en relief), des pierres gravées, des plombs, etc. Une partie de ces objets figure au pavillon tunisien de l'exposition universelle; tous seront conservés au musée Alaoui, au Bardo.

M. Leitner, directeur de l'Institut oriental de Woking (Grande-Bretagne), connu par ses voyages d'exploration et de découverte parmi les populations semi-barbares du Dardistan, rend compte sommairement de ses recherches sur la langue, la religion et les mœurs des Hunza. Ce peuple, d'un caractère farouche et peu accessible à la civilisation, professe nominalement l'islamisme, mais il en est très éloigné dans la réalité; sa religion se rattache à celle des fameux *Haschischin* ou *Assassins* et reconnaît une incarnation présente de la divinité dans la personne d'un prince qui réside à Bombay. Leur langue se compose de mots qui expriment chacun tout un groupe d'idées et qu'on ne pourrait traduire en nos langues par des mots isolés.

Ouvrages présentés : — par M. Viollet : JORET (Ch.); *le Père Guevarre et les bureaux de charité au* XVII*e siècle*; — par M. Le Blant : BATIFFOL (l'abbé Pierre), *Studia patristica*, I; — par M. Bréal : AUSONE, *le Poème de la Moselle*, publié, traduit et commenté par M. DE LA VILLE DE MIRMONT, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux; — par M. Senart : REGNAUD (Paul), *le Rigveda et les origines de la mythologie indo-européenne*.

Julien HAVET.

ERRATA

No 39, page 191, Académie des inscriptions, séance du 6 septembre, ligne 5, lire : d'après des documents arabes alors inédits.

Même séance, 4e alinéa, ligne 4, lire : J.-V. Le Clerc.

Séance du 13 septembre, 2e alinéa, lignes 7 et 8, lire : sa santé ou pour mieux dire sa constitution.

Page 192, ligne 5, lire : *Dulciorela annos VIIII.*

Même page, 3e alinéa, ligne 3, lire : Dulciorela, 9 ans.

Même page, 6e alinéa, ligne 4-6, lire : Trois paraissent représenter des noms hébreux. Paragorus, Παρήγορος est la traduction de l'hébreu Menahem, « consolateur », Dulciorella celle de Noémi; Justus est, soit une traduction de Çaddiq, qui a le même sens, soit une transcription approximative de Joseph.

J. HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 21 octobre — 1889

511. — **Lettres sur l'Inde.** A la frontière afghane, par James Darmesteter. Paris, A. Lemerre, 1888. In-8, xxix et 355 pages. 3 fr. 50.

La mission scientifique de M. Darmesteter sur la frontière afghane aboutit à un ouvrage de littérateur; on devait s'y attendre et le souhaiter. L'étude d'une race originale, fortement caractérisée, assez résistante pour se maintenir aux confins de deux grands empires sans s'y absorber, assez développée pour avoir des poètes, assez peu civilisée pour rester pittoresque, était de nature à intéresser l'artiste autant que le philologue, le philosophe autant que l'érudit. Les dons si variés de M. D. le rendaient particulièrement apte à tirer parti d'un séjour en ces contrées. De retour en Europe, M. D. a sagement partagé son butin au profit des lecteurs. Le public anglais, mieux préparé par les discussions politiques aux choses de l'Afghanistan, a eu la primeur des observations recueillies par M. D. : Afghan Life in Afghan Songs, article paru dans la *Contemporary Review* d'octobre 1887. Le public français a maintenant son tour. La science n'y perdra point sa part : la Société Asiatique s'est chargée de publier les textes et les notes de philologie orientale amassés par M. Darmesteter.

En s'adressant au *general reader*, M. D. a sacrifié de parti-pris à ses goûts. Il a divisé l'ouvrage en quatorze lettres au lieu de le partager en chapitres; il a tenu à éviter ainsi une allure didactique. Le titre qu'il a choisi lui permet de causer à bâtons rompus, de mêler les sujets, de passer brusquement et sans transition d'un point à un autre, d'interrompre à mi-route un développement pour le reprendre un peu plus tard, de changer le ton sans discordance, d'introduire à l'improviste un épisode ou une description. Le choix de ce procédé s'imposait presque à l'auteur pour rendre accessible ou tolérable au lecteur ordi-

naire l'histoire si compliquée des intrigues afghanes. M. D. se meut avec aisance dans cet imbroglio ; il en tient tous les fils d'une main sûre, les suit, les quitte, les retrouve et les dénoue sans effort. Sur les quatorze lettres, douze ont trait à l'Afghanistan, à ses races, à ses chansons, à son histoire. Le malheur des temps condamnait M. D. à un défaut inévitable. L'état intérieur de l'Afghanistan et les lois de l'administration anglaise obligent le voyageur à s'arrêter sur la frontière du pays. A passer une année dans les casernements anglais de Pechawer et de la région, M. D. a beaucoup appris sur les affaires de l'Afghanistan, mais il n'a pu entrer en relations avec les indigènes. Les seuls qu'il ait connus de près étaient des fonctionnaires ou des employés, en commerce constant avec l'administration et façonnés par elle. Il les a étudiés en observateur fin et sagace ; mais c'est aux chansons populaires qu'il a demandé la peinture du véritable caractère afghan. Parti de France en vue d'étudier les dialectes de l'Afghanistan, d'en chercher la filiation dans le passé de l'Iran, et de recueillir des manuscrits pouchtous, M. D. n'a pu s'empêcher de voir et de noter au passage les faits curieux, les détails importants, si étrangers qu'ils fussent à l'objet direct de sa mission. Il s'est mis au courant, mieux que personne en France, de cette question afghane, si mince en apparence, et qui pourtant tient en suspens l'avenir de l'Inde et de deux grands empires européens, il a pensé avec raison qu'elle méritait d'être appréciée en France avec plus d'attention et plus d'exactitude. Il fait tour à tour défiler les trois tronçons de la nation afghane ; les Afghans de l'Emir, les Afghans du Yaghistan et les Afghans de la Reine : les Afghans de l'Emir, jadis maîtres de la Perse, soumis tour à tour à trois dynasties, invincibles dès qu'ils trouvent un chef énergique, toujours redoutables, mais usés à des agitations intérieures et à des querelles de tribus ; les Afghans du Yaghistan, nomades et pillards, assujettis à la triple loi de l'asile, de la vendetta et de l'hospitalité, ajoutant encore les passions théologiques aux levains de discorde déjà si nombreux entre tant de clans rivaux ; les Afghans de la Reine, domptés, mais encore frémissants. M. D. nous présente ensuite quelques types de ces races : le vieux du village, héritier naïf des traditions et des superstitions ; le philosophe libre-penseur, enfermé malgré lui dans des dogmes étroits ; le politicien qui raisonne gravement sur une géographie de fantaisie ; le petit fakir ambulant, le mounchi enrichi à enseigner le pouchtou, mais tourmenté par la nécessité de plaire aux Anglais et de garder l'estime des siens. La vie des officiers et des fonctionnaires anglais isolés sur les confins de ce monde étrange valait bien d'être décrite ; au courant des mœurs anglaises et du caractère anglais, M. D. en reconnait de bonne foi les grandeurs et les faiblesses ; il signale avec admiration ces administrateurs incomparables qui possèdent de naissance l'instinct impérial et qui gouvernent sans fatigue, sans lassitude, des provinces grandes comme des royaumes, peuplées de races étranges, séparées de leurs maîtres par les langues et

les croyances. La première et la dernière lettre ne sont que des notes de touriste. Mais jamais touriste n'a peint avec un pareil lyrisme les paysages et les monuments de l'Inde. On aime à retrouver, avec un pareil guide, le souvenir encore vivant des Français dans l'Inde; les noms d'Allard, d'Avitabile, de Dupleix et de *Monsieur* Raymond sonnent glorieusement parmi tant de grands hommes; les étudiants parsis de Bombay, fondateurs du Cercle Franco-Parsi, et leur généreux protecteur Sir Dinshaw Petit, qui ont ressuscité avec tant d'ardeur l'étude de la langue et de la littérature française, appellent de loin la reconnaissance et la sympathie des cœurs français.

La frontière afghane est presque la frontière russe. L'envahisseur menaçant y obsède toutes les têtes; il hante le bazar indigène comme le mess des fonctionnaires anglais. C'est à qui supputera les chances des adversaires, à qui pénétrera les secrets de l'avenir; consulté par ses hôtes, M. D. à son tour a dû donner son avis; il l'a exprimé dans une préface brillante. L'Inde, selon lui, n'est pas appelée à former une nation indépendante; elle n'a pas même à choisir un maître; la question se videra directement, sans son concours. Si elle échappe aux Anglais, elle doit tomber sous le joug russe. Elle y perdra peut-être; elle n'y gagnera certainement pas. Les nouveaux conquérants ne pourront faire mieux que d'imiter fidèlement la méthode et les procédés de l'administration anglaise. L'avis d'un esprit éminent est toujours intéressant à recueillir; mais les données du problème sont trop variées et trop complexes peut-être pour s'accommoder à un jugement absolu. La conclusion de M. Darmesteter laisse place à des objections, et ne manquera pas de provoquer des dénégations formelles.

Sylvain Lévi.

---

512. — Léon Parmentier. **Etudes historiques sur la formation des mots dans la langue grecque.** I. Les substantifs et les adjectifs en -ες- dans la langue d'Homère et d'Hésiode. Paris, Bouillon, 1889; 192 p. in-8. Prix: 5 fr.

Depuis que les recherches commencées il y a dix ou douze ans sur le vocalisme indo-européen ont transformé la linguistique, on a presque entièrement abandonné pour la restitution, bien souvent chimérique, de la langue mère, l'histoire plus réelle des langues dérivées. Il est temps d'y revenir : après les quatre ou cinq maîtres dont les hypothèses reposent sur une connaissance étendue et approfondie des faits historiquement constatés, était venue la foule des disciples, dont l'ignorance se trouve à l'aise dans les ténèbres de l'*Urgemeinschaft*. Avec quelques travaux analogues, la publication des *Études* de M. Parmentier est un indice de l'intérêt que reprennent les recherches plus spéciales. Un danger de ces études particulières, auquel Corssen, par exemple, n'avait pas su se soustraire, c'est en se spécialisant dans l'étude d'une langue, de ne pas tenir assez compte des langues congénères, et d'attribuer à l'his-

toire propre du latin (pour garder l'exemple de Corssen) un fait qui s'est conservé sur le sol latin, mais n'y est point né. Il faut, pour ce genre d'études, une double préparation, philologique et linguistique, savoir le sanscrit, mais pouvoir utiliser les variantes d'un texte, qu'il soit, suivant le cas, grec, latin, ou irlandais. Cette double préparation, M. P. l'a acquise, d'abord à Liège, puis à Paris, aux cours du Collège de France et de l'École des Hautes-Études : le premier volume de ses *Études* montre quel fruit il a retiré de la fréquentation de ces deux Universités.

Ce volume, seul paru jusqu'ici, est une monographie très détaillée de la déclinaison homérique des thèmes en *s*. Peut-être M. P. y a-t-il fait une trop grande grande part à l'exposition des théories générales sur le vocalisme, la composition et l'accentuation ; mais cette disproportion disparaîtra par la publication des volumes suivants, et il est bon que ces généralités aient été dites une fois pour toutes au début de l'ouvrage. Je ferai encore à l'auteur une petite chicane : pourquoi dire « thèmes en ες», puisque M. P. fait rentrer dans son étude, et avec raison, les mots comme γῆρας, κέρας, κνέφας, etc., où l'ε n'apparaît jamais ? Mais j'ai hâte d'arriver à des questions importantes.

Chap. I-IV. — *Substantifs*. — A propos des noms masculins latins (en *-ôs*, *-or*, *-ôris)*, correspondant aux thèmes neutres en *s* du grec et du sanscrit, M. P. invoque l'analogie des substantifs en *tor, toris ;* mais cela supposerait l'antériorité du rhotacisme, fait très récent en latin. En tout cas il a bien raison de rejeter l'explication compliquée de M. Brugmann (K. Z, XXIV, 48), qui admet : 1° **honos,* neutre ; 2° *honôs,* féminin d'ap. **ausôs* (ἠώς) ; 3° *honor, honoris* devenu masculin, après le changement de *s* intervocalique en *r*, d'après *uictor, uictoris*. Je crois qu'en réalité la déclinaison de ces mots a été calquée sur celle des comparatifs masculins *(maiôs)* ; mais ces changements de genre demanderaient une étude spéciale, que M. P. n'avait pas à faire. — Chap. II, M. P. détruit l'opinion courante qui voit dans les doublets βένθος et βάθος, etc., la trace d'une ancienne alternance des formes forte et faible de la racine à l'intérieur de la déclinaison des thèmes en *s*. Or les formes avec α n'existent pas encore dans le grec homérique, et M. P. explique, sans doute avec raison, leur production dans la langue postérieure, par l'influence des adjectifs correspondants en ύ (βαθύς). Mais peut-être a-t-il tort de généraliser ses conclusions : différents dérivés de thèmes en *s* semblent indiquer une ancienne apophonie du suffixe (voir Brugmann, *Grundriss d. vgl. Gramm.*, II, 387), et pour la racine on trouve dans le Véda l'alternance de *bhárgas* (nom.) et de *bhrājasā* (instr.) dont le *j* pour *g* devant *a* = *e* nous garantit l'antiquité. — Notons au chapitre III de très intéressantes considérations, d'abord présentées à la Société de Linguistique *(Mém.*, VI, 391) et refondues dans le livre, sur l'usage de certaines formes de substantifs abstraits dans la conjugaison.

Chap. V-VII. — *Adjectifs.* — C'est une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage, à cause des nombreux et difficiles problèmes que présentent les adjectifs en *s* : les adjectifs simples (ψευδής) sont-ils antérieurs aux composés (δυσ-μενής) ou réciproquement ? Comment s'explique l'accentuation uniforme des composés en grec, si opposée à la variété du sanscrit ? Enfin comment concilier l'*e* radical des adjectifs avec leur oxytonie ? Cette dernière difficulté ne me semble pas insoluble ; si le couple βένθος βαθύς (nous citons les formes grecques pour plus de simplicité) remonte nécessairement à une époque antérieure à la chute des *e* protoniques, le couple βένθος *βενθές (πολυ-βενθής) a pu naître, par dissimilation d'accent corrélative à la différence de fonction, postérieurement à cette chute. Si l'on admettait l'antiquité des adjectifs simples en *s*, on pourrait y trouver d'importants indices chronologiques : étant donné que l'*o* se trouve dans un grand nombre de cas certains en rapport étroit avec sa position en syllabe immédiatement posttonique, on pourrait de la présence de l'*e* dans *βενθές conclure qu'au moment de la création de l'adjectif oxyton le substantif avait lui-même la forme *βένθες. La date récente de la production de l'*o* indo-européen serait confirmée par sa naissance dans des composés qui ne peuvent être bien anciens, comme εὐπάτωρ opposé à πατήρ ; on pourrait encore invoquer d'autres faits de ce genre, mais ce n'est pas ici le lieu. Toujours est-il que l'incompatibilité du vocalisme et de l'accentuation primitive des adjectifs en *s* n'est pas aussi réelle qu'on le pense d'ordinaire. — Nous sommes plus touché des raisons de sens invoquées par M. P. (p. 99 ss.) pour prouver l'antériorité des adjectifs composés, tout en persistant à croire que dès l'époque indo-européenne il existait au moins quelques adjectifs simples en *s*, nés, si l'on veut, pour la plupart, par abstraction des adjectifs composés. Toutefois chez Homère, ces adjectifs simples sont très rares, et l'existence d'aucun d'eux n'est même absolument démontrée.

Reste la question de l'accentuation. Mais y avait-il lieu de l'aborder dans un travail sur la langue d'Homère ? L'accentuation dont traite M. P., c'est l'accentuation attique, connue même très indirectement par le témoignage des Alexandrins. De l'accentuation homérique nous ne savons absolument rien ; aucune conjecture même n'est permise sur la manière dont on pouvait accentuer ces formes appartenant à des dialectes différents : et encore, les rhapsodes prononçaient-ils de même à Lesbos, à Sparte ou à Athènes ? Une grande partie du chap. V n'aurait donc dû figurer que dans un des volumes subséquents des *Études* : il n'en est pas moins intéressant. L'oxytonie des adjectifs composés en *s* en grec a été expliquée par M. L. von Schrœder (K. Z., XXIV, 110) par l'influence des adjectifs simples, oxytons de fondation ; mais M. P. objecte avec raison que ces adjectifs étaient à tout le moins très rares, tandis que les composés sont extrêmement nombreux. Son explication est beaucoup plus plausible : une grande partie des composés sont for-

més avec α privatif, et ont eu de tout temps l'accent sur la finale (sscr. *atamás);* c'est probablement sur leur modèle qu'a été unifiée l'accentuation de tous les autres.

Le travail de M. P. se termine par une liste alphabétique de tous les thèmes en *s* de la langue d'Homère et d'Hésiode, avec l'indication exacte du nombre des exemples, et quand ce nombre n'est pas trop considérable, un renvoi aux différents passages des deux poètes où se trouvent les formes citées. Cette statistique faite d'une façon fort commode et fort intelligente sera consultée avec grand fruit par tous ceux qui, à quelque point de vue que ce soit, auront à s'occuper de la langue homérique : la discussion des cas douteux et des difficultés de toute sorte en rend d'ailleurs la lecture plus intéressante que ne l'est d'ordinaire celle d'un index.

Il faut espérer que la suite de ces *Études* ne se fera pas trop attendre : nous ne pouvons que souhaiter d'y retrouver le soin et les qualités scientifiques dont M. Parmentier a fait preuve dans le premier volume.

Louis Duvau.

---

513. — **Plutarch's Life of Nikias,** par H. A. Holden. Cambridge, 1887, LXX-214 p.
514. — **Sophocles' Antigone,** par Friedrich Schubert. Vienne, Tempsky, 1889, XVIII-64 p.
515. — **Demosthenes' ausgewæhlte Reden,** par Karl Wotke, 2e ed. Leipzig, Freytag, 1889, XXV-92 p.
516. — **Platon's Apologie des Sokrates und Kriton,** par A. Th. Christ. Leipzig, Freytag, 1889, XVIII-77 p.
517. — **Platonis Laches** edidit Jos. Kral. Vienne, Tempsky, 1888, XI-36 p.

L'ouvrage de M. Holden s'adresse surtout aux étudiants anglais qui ont des examens à préparer ; considéré à ce point de vue, on ne peut nier qu'il ne doive leur être d'un grand secours. Ils y trouveront en effet tous les renseignements possibles, soigneusement groupés et mis à leur portée, sans qu'ils aient d'autre peine que de feuilleter le volume. Une copieuse introduction contient une biographie de Plutarque, un chapitre sur les Vies parallèles, un autre sur la Vie de Nicias, et enfin une étude sur les sources utilisées par l'auteur grec. Une table chronologique établit la concordance des événements à partir de l'an 460 jusqu'en 413. Le texte grec, qui occupe la moindre place de l'ouvrage, est suivi d'une centaine de pages de notes ; là, il n'y a pas seulement abondance, il y a pléthore, d'autant plus que les notes sont surtout destinées à faciliter la traduction et que les remarques grammaticales sont peu développées ; M. Holden se contente le plus souvent de renvoyer à la grammaire de Goodwin et à celle de Hadley, révisée par Allen. Pour ce qui est de la constitution du texte, M. H. ne propose, il est vrai, aucune conjecture personnelle, mais il a mis à profit les travaux d'autrui avec beaucoup de bon sens et un jugement éclairé. En somme,

le Nicias de M. Holden continue honorablement la série que l'éditeur a entrepris de publier, et qui contient déjà Thémistocle, Sylla et les Gracques. L'exécution matérielle ne laisse rien à désirer.

Les autres ouvrages mentionnés en tête de cet article appartiennent tous à la collection de classiques grecs et latins publiée sous la direction de Karl Schenkl. Trois d'entre eux, l'Antigone, les Discours choisis de Démosthène et le Platon rentrent dans une catégorie spéciale de la collection. Ce sont des éditions à l'usage des classes; chacune d'elles est précédée d'une introduction, dont le but est de mettre à la portée des écoliers, sous la forme la plus concise possible, un certain nombre de renseignements indispensables en matière de littérature et d'histoire, de manière à ce qu'ils puissent tirer parti de leur lecture. Ces introductions sont généralement fort bien faites.

Au point de vue de la critique du texte, le Démosthène de M. Wotke n'offre guère d'intérêt, car on n'a fait que reproduire le texte d'une édition précédente. L'Antigone de M. Schubert renferme un appendice intéressant, illustré de reproductions phototypiques bien choisies, la première en particulier, qui est une vue du théâtre de Dionysos à Athènes, d'après l'ouvrage de Baumeister. Le Platon de M. Christ s'appuie sur la recension de M. Schanz, mais l'éditeur n'en a pas moins conservé une certaine indépendance, qui témoigne d'une lecture étendue et d'un jugement personnel.

Enfin, le Lachès de M. Král, tout en faisant partie de la même collection que les précédents, appartient à la série des éditions critiques. La préface, consacrée aux manuscrits et à leur filiation, est un résumé assez fidèle de l'ouvrage de Wohlrab. L'édition de Schanz, l'apparat critique de Bekker et de Stallbaum ont fourni à l'éditeur la matière nécessaire à la constitution du texte, auquel il n'a apporté qu'un petit nombre de changements reposant sur des conjectures personnelles.

Emile Baudat.

---

518. — A. E. Dünzelmann. **Der Schauplatz der Varusschlacht.** Gotha, 1889, in-8, 24 pages, chez Fr. Andr. Perthes.

Encore une nouvelle brochure sur la localité où Varus a été défait! Dans celle-ci le fleuve Luppia n'est pas la Lippe, mais la Hunte, le *castellum* d'Aliso est placé près de Hunteburg, et par suite l'armée de Varus aurait été détruite dans le cercle de Diepholz, non loin de Lemförde. Une telle abondance de discussions, qui aboutissent à des conclusions si diverses à propos d'un même fait, donnerait-elle raison aux pessimistes dont il a déjà été question dans la *Revue critique* du 25 mars, p. 225?

R. C.

---

519. — **Chartes de N. D. de Bertaud,** second monastère de femmes de l'ordre des Chartreux, publiées par l'abbé Paul Guillaume. Paris, Picard, 1888, in-8, lvi et 367 pages.

Le monastère de Bertaud (ou plutôt Berthaud, c'est l'orthographe consacrée depuis trois cents ans), fondé en 1188 dans la paroisse de Rabou (Hautes-Alpes) par quelques seigneurs des environs, a subsisté jusqu'au milieu du xv[e] siècle ; des religieuses de l'ordre de saint Bruno l'habitaient. Il fut incendié en 1446 et les religieuses se retirèrent alors dans un petit monastère dépendant de la Chartreuse de Durbon ; en 1601 ce couvent fut définitivement supprimé. Les archives de Berthaud ont été versées à la Révolution dans celles des Hautes-Alpes confondues avec le fonds de Durbon, c'est de là que l'éditeur a tiré les 273 documents imprimés dans son volume et échelonnés de 1188 à 1449. Il a voulu sans doute nous donner tout ce qui subsiste encore du chartrier de Berthaud, mais il ne paraît pas cependant s'être préoccupé de recueillir les chartes existant hors des archives qui lui sont confiées, à Grenoble, à Marseille et chez quelques particuliers. Il a même oublié une charte du 18 août 1395 qui fait partie des archives des Hautes-Alpes. Les transcriptions paraissent du reste généralement exactes; l'éditeur s'est même astreint à cet égard à un degré de minutie qu'on peut qualifier de superflu ; après avoir publié les chartes d'après les originaux, il signale soigneusement en note les variantes qu'offrent les copies de la même charte; c'est de la place perdue. J'en dirai autant des chartes, publiées d'abord d'après un original puis republiées tout à côté d'après une copie plus fautive qu'une autre et paraissant présenter des différences notables avec cet original, quoique de la même date. Il est difficile de concevoir l'utilité de ces publications multipliées. L'éditeur aurait mieux fait de joindre à ses textes un commentaire. Mais le plus grave reproche que l'on puisse faire à ce volume, c'est la parfaite insignifiance de la majeure partie des documents qui la composent. L'éditeur d'un cartulaire est obligé de publier le manuscrit en entier, il forme un ensemble qu'il vaut mieux ne pas rompre, mais celui qui forme un recueil de chartes n'est point forcé de tout publier et peut sans scrupule laisser de côté les documents sans intérêt. Je n'ai jamais compris, je l'avoue, l'utilité que peut présenter un acte de vente d'un petit coin de terre faite par un inconnu à un autre inconnu, au prix de quelques deniers, la reconnaissance d'une poule ou d'un fromage de redevance, la quittance de quelques écus, etc. De simples et brèves analyses feraient bien mieux mon affaire et remplaceraient avantageusement des pages entières ; le livre de M. l'abbé Guillaume, allégé des trois quarts de la matière qu'il renferme, y aurait beaucoup gagné. Tous les textes ne sont pas intéressants du moment qu'ils datent du moyen âge et sont écrits en latin.

Dans l'introduction de cinquante-six pages qui précède le texte des chartes, l'éditeur donne quelques renseignements historiques et topographiques sur la Chartreuse de Berthaud, et il a profité des notes pour

corriger un certain nombre d'erreurs qui lui étaient échappé, dans les dates des chartes, dans les noms des personnages, etc. Cette introduction aurait besoin elle-même d'un *errata* assez volumineux. M. l'abbé Guillaume, par exemple, veut qu'on écrive Saint-Julien en *Bochaine* et non *Bauchaine* comme on l'écrit généralement (p. XLVII) encore faudrait-il au moins *Bôchaine*, car l'*o* est long et non bref. A la p. IX il nous fait une description fantastique des dangers qu'il a été obligé d'affronter pour atteindre les ruines de la Chartreuse de Berthaud; j'ai parcouru, comme beaucoup d'autres le font tous les jours, cette route, et n'ai pas aperçu qu'elle présentât la moindre difficulté. A la p. XII (en note) on trouve l'énumération des noms des seigneurs de la Roche des Arnauds (village peu éloigné de Berthaud) appartenant à la famille Flotte, de 1060 à 1498. Or, cette énumération puisée dans des documents généalogiques modernes est fautive en plusieurs points et M. l'abbé Guillaume eût pu facilement la corriger en consultant une généalogie manuscrite de la famille de Flotte, du siècle dernier, extrêmement exacte et conservée dans les archives des Hautes-Alpes dont il est le gardien. Il ne paraît pas l'avoir connue.

J. ROMAN.

---

520. — H. DELEHAYE. **S. J. Guiberti Gemblacensis epistula de Sancto Martino** et alterius Guiberti item Gemblacensis carmina de eodem. Excerptum ex Analectis Bollandianis, t. VII (1888), 60 pp.

521. — *Id.* **Guibert abbé de Florennes et de Gembloux.** (Extrait de la *Revue des Questions Historiques*), 1889, 90 pp.

Ces deux brochures renferment, la première : une longue lettre inédite de Guibert (1125-1213) abbé de Gembloux et de Florennes, sur Saint-Martin et son poème consacré au même personnage et dû à un autre Guibert; la seconde : une étude très détaillée de la vie et des œuvres du premier Guibert. Toutes deux sont faites avec soin et précision. Il faut regretter seulement que l'intérêt que présente Guibert, tant au point de vue historique qu'au point de vue littéraire, soit si médiocre. On saura gré cependant à M. Delehaye d'avoir eu la patience d'entreprendre l'étude de ce personnage de second ordre sur lequel, sans doute, on ne reviendra plus de longtemps. La partie la plus utile de son travail est celle où il a établi la chronologie des lettres de Guibert qui seules, parmi les nombreux écrits de celui-ci, présentent quelque importance.

H. P.

---

522. — **La jeunesse de Calvin,** par Abel LEFRANC. Paris, Fischbacher, 1888, XVI, 231 p. gr. in-8. 7 fr. 50.

Les travaux, et, ce qui mieux est, les bons travaux sur Calvin ne manquent pas. Les biographies de Henry et Staehelin, le grand ou-

vrage, resté malheureusement inachevé, de Kampschulte, les études de Sayous, de Bordier, de Bonnet, et tout récemment les documents amoncelés dans la grande édition des *Œuvres* de Calvin, dont quarante volumes ont paru déjà dans le *Corpus reformatorum* de Brunswic, ont mis à la disposition des chercheurs, désireux de s'orienter sur la vie et les écrits du réformateur genevois, une vaste moisson de données scientifiquement contrôlées et solidement établies. Si néanmoins, l'apparition du volume de M. Lefranc a été saluée par les éloges à peu près unanimes de la critique, si tous ceux qui se sont occupés plus spécialement de l'histoire religieuse du xvi[e] siècle ont parcouru le livre avec un vif intérêt, c'est que l'auteur a choisi, pour la traiter à fond, la partie la plus obscure, la plus discutée de la vie de Calvin, ces années de jeunesse, passées dans un milieu qui cessa plus tard d'être le sien, sur lesquelles il n'a pas jugé nécessaire d'éclairer plus tard ses disciples, et dont ceux-ci ne pouvaient guère savoir grand'chose par eux-mêmes. Contrairement à ce qui a lieu généralement pour les personnages marquants de l'histoire, nous ne savons encore rien, au fond, ou bien peu de chose sur la genèse de l'homme et de son œuvre; il apparaît subitement devant nos yeux, armé, pour ainsi dire, de toutes pièces, et sa physionomie ne change plus, une fois qu'il est entré dans son rôle de novateur religieux et de chef de parti.

M. L. a essayé de sonder ce problème historique et d'écarter les voiles épais qui couvrent « les années d'apprentissage » de Calvin. Très au courant de la littérature ancienne et moderne relative à l'histoire de la Réforme, il a consulté de plus toute une série de sources imprimées et manuscrites, qui lui ont fourni des données précieuses pour certains chapitres de son ouvrage. Ce sont les *Registres aux délibérations* de la ville de Noyon, les *Registres capitulaires* de cette ville, conservés au moins par extraits dans les papiers Sézille à la Bibliothèque nationale, et d'autres pièces d'archives encore, grâce auxquelles le savant historien de Noyon a pu nous donner sur un des plus célèbres enfants de la cité picarde, sur les origines et l'entourage du futur réformateur, un récit infiniment plus nourri de faits et de détails curieux que celui de ses prédécesseurs. C'est presque une révélation que ce tableau qui forme la partie de l'ouvrage de M. L., et qu'il intitule *Les origines de Calvin*. Cette vieille ville épiscopale de Noyon, si renommée pour sa piété, nous y apparaît comme un foyer de querelles incessantes, non seulement entre clercs et laïques, mais au sein du clergé lui-même. On s'étonne moins de voir Jean Calvin si grand hérétique, quand on suit avec M. L. tout le détail des dissentiments de son père, Gérard Cauvin, l'official de l'église de Noyon, avec ses propres mandataires, dissentiments poussés assez loin pour que Gérard se trouve, à sa mort, en 1531, sous le coup de l'excommunication. Le frère aîné du réformateur, Charles Cauvin, quoique membre lui-même du clergé local, n'est pas d'humeur moins batailleuse; lui aussi est excommunié, si bien qu'après son décès, en

1537, on l'enterre sous le gibet. L'évêque de Noyon, Jean de Hangest, n'est d'ailleurs pas en meilleurs termes avec son chapitre, et nous apprenons par M. L. les détails les moins édifiants sur les violents conflits entre ces deux autorités religieuses de la cité.

Il résulte de son récit, plein de faits précis et désormais indiscutables, que précisément durant les années de jeunesse de Calvin, la population de Noyon se vit dans un état de lutte et d'excitation presque continuelle, sur le terrain ecclésiastique, et que l'antagonisme avoué ou latent de ceux que leurs fonctions et leur titre désignaient pour y être les gardiens de la foi, devait faciliter singulièrement l'éclosion et le développement rapide de l'hérésie.

La troisième partie du volume intitulée *Noyon et Genève* nous montre par le menu cette croissance de l'hérésie à partir de 1534, sous l'influence directe du réformateur, qui, par exception, fut prophète en son pays. Nous voyons peu à peu toute la haute bourgeoisie de la ville céder aux tendances novatrices ; c'est un des plus fermes amis de Calvin, un futur émigré de Genève, Laurent de Normandie, qui devient alors lieutenant civil du bailliage, puis maire de Noyon. Malgré les persécutions qui commencent ici comme partout, à la fin du règne de François Ier, le protestantisme se maintient dans la ville picarde jusqu'aux commencements des guerres de religion. Alors seulement l'alliance de la plèbe, restée catholique, et du clergé réussit à écraser l'aristocratie bourgeoise, en majeure partie protestante. A partir de 1564, il n'y a plus de protestants à Noyon ; il n'y en aura plus pendant bien longtemps dans la ville natale de Calvin.

Voilà donc le milieu, dans lequel le réformateur est né et dans lequel il a longtemps vécu ; si jamais milieu put influer sur les idées d'un homme, ce fut celui que M. L. vient de nous décrire d'une façon si précise et vraiment scientifique. Il ne saurait y avoir de doute à ce sujet. Mais la question du développement personnel de Calvin reste entière. C'est elle que l'auteur a voulu tirer au clair dans la deuxième partie de l'ouvrage, *Études de Calvin*, qui nous raconte le séjour du jeune homme aux Universités de Paris, d'Orléans et de Bourges, et les premiers écrits de l'humaniste, qui, en lui, précéda, comme on sait, le réformateur. Cette partie du travail de M. L. n'est pas moins soignée que le reste, ni moins riche en détails nouveaux. M. L. fait justice de la légende qui nous montre le fils du riche Gérard Cauvin vivant à Paris aux crochets de la famille de Montmor ; il explique de la façon la plus lucide les tribulations de Calvin à Orléans (?), comme procureur de la *nation* picarde et l'histoire des coupes académiques, si souvent exploitée contre lui ; il débrouille, ou à peu près, la question si obscure des pérégrinations du jeune savant, après sa fuite de Paris. Il tire surtout au clair le fait si important de l'emprisonnement de Calvin à Noyon, entre mai et septembre 1534. Sur tous ces points on ne saurait faire autre chose que de signaler avec reconnaissance les conclusions des recherches

menées avec tant de sagacité par l'auteur. Il est un point seulement sur lequel nous regrettons de ne pouvoir être de l'avis de M. Lefranc. Il n'a pas voulu seulement faire œuvre d'historien, mais aussi de psychologue, et, s'occupant de cette période de la vie de Calvin, « trouver le secret de son évolution. » Or les documents seuls connus jusqu'ici ne suffisent pas, à notre avis, pour trancher cette question délicate. On peut fixer, au besoin, une date à laquelle l'orthodoxie du futur hérésiarque n'est pas encore compromise ; que ce soit maintenant 1531 ou 1532, peu importe. On peut fixer les commencements d'une évolution plus profonde aux environs de novembre 1533, alors qu'il écrit le discours prononcé par son ami Nicolas Cop, en sa qualité de recteur de l'Université de Paris, discours qui décide de son départ précipité de la capitale ; on peut affirmer enfin qu'en septembre 1534, date d'une des rares lettres conservées de cette époque, et adressée par Calvin à Bucer, la transformation religieuse est décidément accomplie. Mais ce sont là des faits purement extérieurs, et d'ailleurs depuis longtemps connus. M. L. prétend établir le *pourquoi* et le *comment* de la chose, et c'est en quoi, malgré toute la sagacité de ses inductions, il ne nous semble pas avoir réussi, comme nous l'aurions désiré pour lui. Rien, dans les pièces citées par l'auteur, rien dans l'état actuel de la question, ne justifie, à notre avis, l'assertion de M. L., quand il écrit : « Calvin n'a point connu l'incertitude douloureuse ni le déchirement poignant. Son évolution religieuse s'est faite méthodiquement ; il a pesé en jurisconsulte les raisons pour et contre... sa sensibilité n'eut point à souffrir de ce combat intérieur. » Qu'en sait-il ? Plus loin, il ne laisse pas même à Calvin l'initiative de cet acte décisif de sa carrière : « Dans la grave affaire de la conversion, dit-il, le réformateur n'a fait que suivre l'impulsion donnée par son entourage », et « le sentiment n'y fut pour rien. » Nous avons quelque peine à comprendre comment M. L. a pu formuler des jugements aussi catégoriques ; ils nous paraissent peu conciliables avec ce que nous savons de la nature entière, si peu malléable, de Calvin, et sont aussi en contradiction, ce me semble, avec la manière dont les crises intimes de tous les fondateurs d'une foi nouvelle se sont produites. Nous nous garderons de formuler des contre-propositions à celles de M. L. ; nous ne saurions les appuyer davantage. Mais je crois qu'il vaut mieux laisser le problème en suspens, jusqu'au jour, lointain peut-être, où la découverte de quelque lettre inédite, ou d'autres témoignages nouveaux nous renseigneront d'une façon certaine sur l'évolution religieuse et morale par laquelle Calvin dû passer avant de se charger de sa mission nouvelle, mais sur laquelle les renseignements authentiques font défaut.

Dans un appendice. M. L. a traité d'une façon plus approfondie quelques unes des légendes mises en circulation, dès le XVIe siècle, par la haine calomniatrice de ses antagonistes religieux, et en a démontré facilement l'ineptie ; c'est principalement son curieux emprisonnement à Noyon, en 1534, sur lequel l'auteur a fait la lumière pour la première

fois, qui a servi de prétexte à toutes les accusations ridicules de délits de mœurs et de crimes contre nature etc., inventées par les Jésuites ses contemporains et répétées par les Audin et consorts jusqu'à ce jour. En somme, le livre de M. L. est un excellent travail et riche en résultats nouveaux. Si M. Lefranc n'a pas « levé tous les voiles derrière lesquels se dessine l'avenir du réformateur genevois », il aura par ses découvertes positives, comme par ses assertions contradictoires, fait avancer la question d'un grand pas. Il aura surtout donné un bel exemple de la façon dont certaines questions, qui confinent à des terrains toujours brûlants, doivent et peuvent être traitées de nos jours par ceux qu'anime le véritable esprit scientifique [1].

R.

---

513. — **Charles A. Faré.** Lettres d'un jeune officier à sa mère, 1803-1814. Avec une préface et des notes, par H. FARÉ. Paris, Delagrave, 1889. In-8, 363 p. 7 fr. 50.

Le Tourangeau Faré, dont on nous donne la correspondance, avait été reçu en 1803, à l'âge de dix-sept ans, à l'École de Fontainebleau ; il y passa une année, et le « détail de ses occupations » (p. 66-68, note) prouve que cette année fut une année de rude et incessant labeur. Nommé sous-lieutenant au 69e de ligne, il se rendit au camp d'Etaples : « Je m'instruis, écrivait-il à sa mère, je m'instruis à fond du détail de ma compagnie, des besoins du soldat ; je joue de la flûte, je copie de la musique, j'apprends les armes et l'italien, car notre régiment ayant longtemps fait la guerre en Italie, tous les officiers parlent italien et je ne manque pas de maîtres pour cette langue » (p. 99).

Mais il allait bientôt connaître la guerre. Lorsque se forme la troisième coalition, son régiment, qui fait partie du corps d'armée commandé par le maréchal Ney, quitte Etaples en toute hâte, et par Lunéville, Haguenau, Lauterbourg, par les pays de Bade et de Wurtemberg, arrive aux environs d'Ulm et s'empare à la baïonnette du pont et de la hauteur d'Elchingen. Faré fut « assez heureux pour ne rien attraper, si ce n'est une balle qui emporta un morceau de son chapeau » (p. 107). Il eut le même bonheur quelques semaines plus tard dans le Tyrol où, dans un léger combat contre les Autrichiens de Rohan, il « reçut une balle morte au bras gauche, un peu au-dessus du coude » (p. 111). Après cette expédition du Tyrol, où il trouve des gens « déterminés et armés de carabines dont ils se servent fort adroitement », Faré est envoyé en Carinthie, à Klagenfurt, puis dans le pays de Salzbourg. Il décrit assez joliment la Carinthie, ses maisons malpropres qu'il compare aux huttes des Hottentots, ses femmes qui, comme les hommes d'ailleurs, « ont presque toutes un joli petit cadeau à vous faire, qui n'est autre chose que la gale » (p. 114).

---

1. P. 48, livre *répété* pour *rejeté*.

Il fit la campagne de 1806, et assista de près à la bataille d'Iéna : « C'est alors que nous eûmes sous les yeux le plus beau spectacle que j'aie jamais vu : l'armée prussienne ébranlée par notre artillerie, battant en retraite d'abord en ordre, puis ensuite chargée sur tous les points par la cavalerie (qui s'est couverte de gloire) et se retirant enfin dans le plus grand désordre. Toute l'armée française alignée comme à la manœuvre; des régiments entiers obligés de mettre bas les armes » (p. 129). Il vit défiler la garnison qui sortait de Magdebourg rendu. Il entra dans Berlin, la « ville la mieux bâtie qu'il eût encore vue, et assez triste » (p. 132), à Francfort sur l'Oder, à Posen. Sa description de la Pologne rappelle celle de Pion des Loches et de tant d'autres; il ne parle de ce pays qu'avec dégoût; après avoir fait dix à douze lieues, il arrive dans une mauvaise cassine « où la fumée sort par le toit et où les oies, les cochons, les paysans et le soldat sont obligés de faire l'ordinaire ensemble »; les habitants sont serfs; de distance en distance « quelque petit tyran habite une petite maison un peu moins sale que les autres et qu'on décore du titre de château ». Il était à l'affaire de Soldau où il fut légèrement blessé et où ses voltigeurs se battirent *comme des anges;* il était aux sanglantes affaires qui précédèrent la bataille de Friedland et, près de Guttstadt, un « éclat d'obus lui frisa les cuisses à chacune desquelles il fit une contusion, et lui frappa rudement l'avant-bras gauche dont il enleva toute la peau de dessus »; le lendemain, sur la route d'Osterode, il fut surpris par les Cosaques et ne leur échappa qu'en se jetant dans les bois. Il méritait la croix, et il l'eut : « Je suis membre de la Légion d'honneur, écrivait-il à ses parents; j'ai reçu, il y a deux ou trois jours, la lettre d'avis du grand chancelier et, dès ce moment, je jouis de toutes les prérogatives attachées à cette distinction. Je suis le plus heureux des hommes, et ce qui augmente encore mon bonheur, c'est la satisfaction que vous causera cette nouvelle. Ah! que ne suis-je dans vos bras pour y recevoir vos tendres caresses et vos félicitations! » (p. 158).

Après la guerre, les loisirs de garnison. Faré avait été nommé adjudant-major à Luxembourg; cette ville, dit l'éditeur de notre livre, « faillit devenir pour lui ce que Capoue eut longtemps la réputation d'avoir été pour Annibal. Ce n'est pas d'hier que date la sympathie de Vénus bien élevée pour Mars en grande tenue, surtout si Mars est jeune et bien fait, spirituel et de bonne compagnie. Mais quand Mars porte à sa boutonnière cette jeune et glorieuse croix de la Légion d'honneur, si appréciée, si rare encore, si rare à son âge surtout, Mars est irrésistible. Mars, qui a vingt-deux ans, qui n'a jamais été au régime d'une ville de grande garnison, qui n'a jamais été à pareille fête, qui du toit maternel est passé tout droit à l'École de Fontainebleau, n'en est sorti que pour aller tout droit au camp de Boulogne, et de là tout droit à l'assaut d'Elchingen, puis en Tyrol, puis à Iéna, puis en Pologne, Mars a un moment d'enivrement. Il faut soutenir ce personnage; Mars a des dettes, Mars a des

querelles » (p. 183-184). La mère de Faré eut vent de cette existence dissipée; elle dut payer les dettes de son fils, elle lui écrivit une lettre pleine de douleur et de colère, le traitant de « roué » et de « vil suborneur », lui exprimant sa « plus vive affliction »; désormais, elle ne le tutoya plus que par intervalles.

Vient la campagne de 1809. Faré quitte Luxembourg et assiste aux premières affaires (Landshut, Eckmühl, passage de l'Inn). Il sert dans la division Claparède qui emporte la ville et le château d'Ebersberg après le combat « le plus terrible qu'on puisse s'imaginer » (p. 201), et à Wagram, il a son cheval tué sous lui. Il accompagne en Portugal la division Loison et passe quelque temps à Lamego « pays charmant, dit-il, et où rien ne manquait que les habitants : une température délicieuse; la terre couverte de fleurs au mois de janvier; les orangers, les citronniers, les grenadiers chargés de fruits; du vin, de la viande, des légumes en abondance et surtout de cet excellent vin connu sous le nom de vin de Porto.... mais dans Lamego, qui est une ville de 15 à 20,000 habitants, nous n'avons pas vu une âme. Heureusement ils ne pouvaient pas emporter leurs provisions, et avec elles nous nous passions d'eux » (p. 241).

En 1811, Faré quittait le 69e régiment de ligne pour entrer, par avancement, comme lieutenant en premier au 1er régiment des grenadiers à pied de la vieille garde. Il eut la bonne fortune de passer en Touraine les derniers mois et le commencement de 1812. Puis il partit pour la campagne de Russie. Il vit l'affaire de Smolensk d'une hauteur, « sans le moindre danger et comme aux premières loges » (p. 263), mais du 20 août 1812 au 13 février 1813 aucune de ses lettres ne parvint à ses parents, et c'est de Fulda qu'il leur envoie ce bulletin laconique : « D'abord je m'en suis tiré bien portant, sans pieds ni mains gelés, ni autre chose. Mes yeux, que la poussière et l'incendie de Moscou avaient mis dans un état pitoyable, se sont à peu près rétablis, malgré le bivouac et sans y rien faire. J'avais un peu maigri, et j'ai déjà repris mon embonpoint. Maintenant, voici le mal. Comme tout le monde, j'ai tout perdu, chevaux, bagages, jusqu'à mon pauvre domestique qui a été gelé. Je suis arrivé à Königsberg tout nu et sans un sou... MM. les Prussiens, qui ne nous aiment guère, nous ont étrillés de la bonne façon. » (p. 269-270).

Mais il fallait se battre encore. Faré assista, comme adjudant-major, aux batailles de Dresde, de Leipzig, de Hanau et fut nommé officier de la Légion d'honneur. « Je désirais vivement cette faveur, écrit-il de Trêves, et maintenant que je l'ai obtenue, je n'éprouve pas une bien grande joie. La cause en est, je crois, dans les maux qui désolent la France et dans ceux plus grands encore qui la menacent. Il faudrait être bien égoïste pour ressentir une vive satisfaction au milieu de tant de pertes. Les belles annonces de modération de l'ennemi étaient fausses, et maintenant qu'il a l'avantage, il croit pouvoir tout oser. Cependant

il s'arrête et hésite à franchir le fleuve sacré! Qu'il y prenne garde; il pourrait bien venir aussi trouver Moscou dans la France. Je ne sais quel est l'esprit public en France; mais si les Français entendaient bien leur intérêt, il n'y en aurait pas un, capable de porter les armes, qui ne dût s'empresser de marcher pour la défense de la patrie » (p. 300-301). C'est sa mère qui lui répond; elle a la même vaillance, le même patriotisme. « L'esprit public est détestable... Grand Dieu, qui vois dans mon âme, qui sais que mon cœur ne brûle que du plus pur amour pour la patrie, fais choix, si la France doit périr, de ceux qui verseraient la dernière goutte de leur sang pour le salut de tous et qui s'estimeraient encore heureux de sauver des ingrats. Si vous avez décidé à votre tribunal supérieur que la France doit disparaître de la liste des nations, et si je dois survivre, accordez-moi, mon Dieu, d'aller vivre avec tout ce que j'aime dans les montagnes de la Suisse, où la pauvreté du pays n'attire pas la cupidité de l'ennemi. Voilà les vœux que je forme et les douleurs auxquelles je suis en proie depuis nos revers et même avant, car je les avais prévus. Si tous les hommes en état de porter les armes avaient dans le cœur pour cinquante centimes de ce que j'y ai pour cent mille francs, il n'y en aurait pas un qui ne volât à la défense du foyer et de leurs braves frères d'armes. Pourquoi ne suis-je qu'une femme? Lorsque les écrivains ont fait l'histoire de la Révolution, ils ont dit que l'honneur français s'était réfugié aux armées, et moi j'assure qu'il n'en est pas revenu » (p. 310). Et le fils réplique : « Depuis que j'ai reçu votre lettre, il ne se passe guère de journée que je ne la relise. Que nous pensons bien de la même manière, ma chère maman! Votre dévouement, votre courage m'ont tiré des larmes. Ah! comme vous le dites, pourquoi n'y a-t-il pas quelques centaines de mille Français qui pensent comme vous? Mais non, ils dorment, et ils ne sortiront de leur lâche apathie que sous les coups de verge de l'ennemi. Toutes ces idées me font mal... » (p. 313).

Les alliés ont envahi la France. Les lettres de Faré sont datées successivement de Chaumont, de Bar-sur-Aube, de Meaux. Pourtant le jeune adjudant-major ne désespère pas encore; le temps est superbe, dit-il, et les affaires vont bien (p. 318). Il retrace avec indignation les horreurs commises par les alliés en Champagne : « Le pillage le plus éhonté est le moindre de leurs forfaits : l'incendie, le viol, la mort, voilà les biens qu'apportent les libérateurs de la France. Il semble, dans les campagnes, que le sexe et l'âge, au lieu d'être pour eux un objet de respect, en soit un de fureur. Pour les villes, où l'on observe une espèce d'ordre, ils ont d'autres gentillesses; ils rencontrent un bourgeois dans la rue, le jettent à terre et lui prennent ses bottes, ses boucles, ses souliers, sa montre. Ils entrent dans une maison, s'y font donner les couverts que l'on n'a pas eu le temps de cacher. Ils ont surtout pour habitude de ne laisser aucun rideau dans les chambres où ils couchent... Ah! pourquoi tous les Français n'entendent-ils pas mieux leurs intérêts? En

moins d'un mois tous ces brigands auraient repassé le Rhin. Ils sont pourtant parvenus, à force d'horreurs, à animer les paysans de ces contrées-ci qui commencent à leur donner la chasse avec vigueur. Quand la saison sera moins rigoureuse, j'espère que tous se lèveront » (p. 322).

La défection de Marmont arrache à Faré le même cri de colère, et il fait un beau parallèle entre les généraux que Napoléon a comblés de faveurs et les officiers subalternes, les simples grenadiers. Ceux-ci, « est-ce l'intérêt qui les a guidés? Non, c'est l'honneur, l'honneur fuyant les cordons, les plaques, les broderies et se réfugiant dans nos rangs! » (p. 375). Toutefois il reconnaît que Napoléon a commis de grandes fautes et « mérite une partie de ce qui lui est arrivé ». Il sait que la France a besoin de repos, et il accueille les Bourbons sans trop de déplaisir. « Je n'ai pas connu les Bourbons, j'ai même en quelque sorte combattu contre eux. Eh bien! j'ai partagé les transports que leur présence a excités. Ils ont été si malheureux, et ils sont si affables! Et puis, ils sont Français. Que ne sont-ils descendus du ciel! » (p. 328).

Pourtant, comme tant d'autres, il suivit Napoléon à Waterloo. Il y fut si gravement blessé qu'il passa pour mort; durant six jours, il resta couché sur le sol; il fut sauvé par la comtesse de Ghistelle et sa fille. Il prit sa retraite, se maria, devint en 1830 secrétaire-général de la préfecture d'Indre-et-Loire, puis en 1837 sous-préfet de Vendôme. Il mourut le 14 avril 1841.

M. H. Faré a publié avec grand soin les *Lettres* que nous venons d'analyser. Il les range par ordre chronologique en onze chapitres et les accompagne de notes sur les événements de la famille Faré auxquels le fils et la mère font allusion. Il fait précéder chaque chapitre d'une sorte de précis historique vivement écrit et puisé aux bonnes sources. Enfin, il met en tête de sa publication une assez longue étude intitulée *Profils de famille* (p. 1-58) qui nous fait connaître la famille Faré et ses principaux membres, Jean-Baptiste Faré, ancien avocat au Parlement de Paris et président du tribunal criminel de Tours que le typhus vient atteindre à son poste, Martin Faré, le propriétaire des Amardières, sa femme, la Belfortaine Marie Woïart, la mère de notre adjudant-major, la patriote qui aime l'Alsace de tout son cœur et assure qu'« il y a plus de gens de bien dans cette portion de l'empire qu'ailleurs » (p. 241). Tous ces *Profils* sont nettement tracés en un style familier, spirituel, où l'on sent quelquefois la recherche et l'apprêt [1]; de même que les introductions et notes des chapitres, ils rehaussent la valeur de cette publication que nous recommandons à tous les amis de l'histoire [2].

A. CHUQUET.

1. Voir plus haut la façon dont M. H. Faré retrace l'existence de son aïeul à Luxembourg.

2. P. 111, lire Bozen pour *Bodsen* et p. 119, Memmingen (Memingen) pour *Meiningen* et Leutkirch pour *Deutkirck*; — p. 131 « le corps prussien égaré sur la route d'Eisenach » était une troupe de 50 hussards du régiment Pletz, commandée par le lieutenant Hellwig.

524. — **Le Mouvement littéraire au XIXe siècle,** par Georges Pellissier. Paris, ap. Hachette. Prix : 3 fr. 50.

Ce siècle touche à sa fin : il est permis maintenant de compter et d'apprécier les morts immortels, poètes, romanciers, critiques, philosophes, historiens, qui l'ont illustré. Certes, ce n'a pas été sans obstacle si quelques-uns d'entre eux sont devenus pour ainsi dire classiques. En 1852 c'était encore une insolence aux yeux de quelques professeurs retardataires de nommer Victor Hugo, Musset, Gautier; un crime presque, de les lire. Que d'exemplaires de ces poètes (format Charpentier) m'ont été confisqués sans pitié aucune! Cependant nous avions dompté notre professeur de rhétorique : nous ne restions tranquilles, et nous ne lui permettions de parler des classiques du baccalauréat, de Boileau surtout, qu'à la condition expresse que la dernière demi-heure serait consacrée à lire quelques morceaux de nos chers poètes. « Cette littérature de Cannibales (c'est en ces termes que l'académicien Auger, en 1824, dans un discours public, définissait la nouvelle école poétique), qui se repaissait de chair humaine, et s'abreuvait du sang des femmes et des enfants », faisait nos délices. Nous savions par cœur les *Feuilles d'Automne,* les *Méditations* de Lamartine, le *Mardoche* et la *Namouna* de Musset, sans compter les *Iambes* de Barbier que nous déclamions à tue-tête dans les récréations et les promenades. Le plus beau triomphe que nous remportâmes fut celui de convertir au romantisme notre professeur lui-même. Un jour qu'il nous parlait de la tragédie d'*Horace,* et que nous l'écoutions à peine, il s'écria tout à coup : « Mais vous croyez donc que ces vieilleries m'amusent! » et à notre grande surprise, il se mit à déclamer la fameuse tirade de Saint-Valier dans le *Roi s'amuse;* il avait trouvé son chemin de Damas. Ce professeur s'appelait Hébert : *Dieu l'absoille!*

Ces souvenirs déjà lointains me sont revenus à l'esprit en lisant *Le Mouvement littéraire au* XIXe *siècle* par M. Pélissier. C'est un bon ouvrage, bien composé, bien suivi, écrit d'un bout à l'autre avec chaleur, avec entraînement. Il est divisé en trois parties : le classicisme, le romantisme, l'évolution réaliste. L'auteur analyse avec beaucoup de talent l'esprit et le style des précurseurs du XIXe siècle, J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, André Chénier, Mme de Stael. Il s'étend davantage sur Chateaubriand, sur cet écrivain qui « a la magie du style, le don des images triomphales, des périodes superbes et grandioses », et le nomme avec raison le père de l'école romantique ou du romantisme. Ce mot n'a jamais été exactement défini, mais comme le dit M. P. « il se rattache directement à cette renaissance du sentiment chrétien qui a eu Chateaubriand pour grand initiateur. » La poésie nouvelle doit en effet ses chants les plus beaux, les plus consolants et aussi les plus désespérés à l'influence des idées spiritualistes et chrétiennes. Elle aime « les sombres plaisirs d'un cœur mélancolique », et se complait surtout dans la peinture des misères et des douleurs humai-

nes. C'est pour cette raison peut-être que Gœthe, dans son calme olympien, définissait le classique, le sain, et le romantique, le malade. Pour exprimer des sentiments nouveaux et des idées nouvelles, les romantiques rajeunirent la langue en la retrempant aux sources antiques, en l'enrichissant de ces mots savoureux, de ces vocables pittoresques, et même de ces expressions techniques qui, au XVIII[e] siècle, n'avaient plus le droit de figurer dans la poésie. La métrique fut aussi transformée : on étudia les poëtes de la Pléiade, les rythmes de Ronsard surtout, et les alexandrins au lieu de s'avancer avec je ne sais quel balancement régulier et monotone, apprirent à se plier aux mouvements multiples de la pensée, à suivre toutes les inflexions du sentiment. Qu'on lise dans cet ouvrage le chapitre intitulé *Rénovation de la langue et de la métrique :* il est tout plein des plus justes et des plus fines observations. Çà et là cependant quelques appréciations sont discutables. Il peut se faire que l'admiration que j'ai toujours eue pour Musset m'aveugle, mais il me semble que M. P. est un peu sévère pour ce poète lorsqu'il dit qu'on trouve « dans ses meilleures pièces des défaillances, des obscurités, des expressions impropres et jusqu'à des solécismes. » Sa langue est bien autrement française que celle de Victor Hugo : j'ai relevé, rien que dans les *Contemplations*, des centaines de vers qui peuvent rivaliser avec les plus mauvais et les plus extraordinaires de Du Bartas. Comme ce poète du XVI[e] siècle, Hugo abuse ridiculement des mots composés, et je ne parle pas de certaines pièces qui du commencement à la fin sont absolument apocalyptiques. Est-il bien vrai aussi que Victor Hugo n'ait jamais chanté qu'une femme, celle qui fut la sienne? J'accorde que cet amour conjugal lui a inspiré « des épithalames d'un grave et pieux accent »; mais est-ce le même qui lui a aussi inspiré les *Chansons des Rues et des Bois?* Le chapitre consacré à la critique littéraire pourrait être plus complet. Saint-Marc Girardin dont on lit encore avec plaisir et profit la *Littérature dramatique* est passé sous silence, tandis que Villemain qu'on ne lit plus guère, occupe deux ou trois pages. Son Étude sur Pindare n'est plus à citer depuis que nous avons celle de M. Croiset. Je n'ai rencontré nulle part les noms de de Pontmartin, de Scherer, de Barbey d'Aurevilly; pourquoi? Ces écrivains ne sont pas sans quelque talent, et en admettant que la critique chez Barbey d'Aurevilly soit par trop échevelée et fantaisiste pour en parler sérieusement, l'auteur de l'*Ensorcelée* méritait au moins d'avoir une place parmi les romanciers. C'est un magnifique roman que cette *Ensorcelée,* quoi qu'en ait pu dire, il y a quelque vingt-cinq ans, Hippolyte Rigault. J'aimerais mieux l'avoir fait que tous ceux de Zola. Une dernière critique, celle-là plus sérieuse. Pourquoi n'avoir pas accordé au moins un chapitre à l'érudition? On est réellement surpris de ne pas voir le nom de Littré, pour ne citer que celui-là, dans un livre intitulé : le *Mouvement littéraire au* XIX[e] *siècle.* Un index ou table des auteurs et de leurs principaux ouvrages était aussi nécessaire.

A. DELBOULLE.

525. — **La réforme orthographique et l'Académie française**, par Ch. Lebaigue. Paris, veuve Belin, 1889, 82 pages, in-8.

Je ne puis parler qu'avec partialité d'un ouvrage qui appuie l'idée de la simplification de l'orthographe, et dont l'auteur a cordialement adhéré à la pétition par moi rédigée. Le lecteur ainsi averti, je puis lui dire que l'esprit de la brochure publiée par M. Lebaigue me paraît excellent, et que presque toutes les conclusions de l'auteur sont en même temps les miennes. Il veut écrire *les chevaus, la pais, je peus;—filosofie, foque ; — la seur, le beuf; — prudant, prudance, prudammant* (j'aimerais mieux *prudamant*); — *l'analise, les ieux, nous voions, le tilburi* (de sorte que la lettre *y* serait abolie); — *au-desus, déservir, bone, chiène*. Partout il prêche la modération, mais en même temps il sait montrer de la hardiesse; pour ma part, j'ai eu diverses occasions de prôner et l'une et l'autre; on voit que même sur la question la plus délicate, celle de la mesure, nous sommes bien près d'être en parfait accord.

Sur un seul point important je combattrais les conclusions de M. Lebaigue. Il veut de nouveaux signes diacritiques, un trait sous *h* aspirée, une cédille sous *t* sifflant, un point sur *g* chuintant. Ce sont là autant d'expédients sans utilité profonde. Car, dans une orthographe réformée complètement, la lettre *h* ne serait jamais muette, le *t* sifflant serait remplacé par *s*, le *g* chuintant par *j*. Ces caractères compliqués ne peuvent donc servir, tout au plus, qu'à faciliter une transition, qu'à ménager certaines répugnances passagères. On les créerait sachant qu'ils sont destinés à disparaître; on en encombrerait l'alphabet typographique, avec l'arrière-pensée qu'un jour ils en seraient chassés. Ce n'est pas ainsi que doivent se faire les réformes; elles ne sont bonnes que si elles préparent les réformes ultérieures. Réduisons par exemple *cœur* à *cœr*, en donnant à *œ* la valeur qu'il a déjà dans *œil*. Voilà un caractère simple dûment affecté au son simple *eu;* voilà, pour un avenir prochain, un moyen d'éliminer les notations vicieuses *cue, gue* (car on pourra écrire *cœillir, orgœil); enfin, pour l'avenir lointain, voilà la possibilité d'unifier définitivement tous les sons *eu*, et d'écrire d'une même façon *cœur, hauteur, fauteuil, accueil, œil*. Autre exemple : la lettre *j* est inventée depuis trois siècles, et depuis plus de cent ans elle a son rang dans l'alphabet : il est temps de savoir la mettre en valeur. Ecrivons donc *pijon, gajure, jujer, saje*. L'introduction du *g* pointé serait stérile; celle du *j* au contraire aura été une réforme féconde, si nous savons récolter ce que nos pères ont semé.

En matière de théorie, je dois dire que je vois les choses autrement que M. Lebaigue. A mes yeux, on ne doit considérer en orthographe que deux choses, la prononciation, qui indique les réformes à faire, et l'habitude, qui oblige à ne les faire que peu à peu; l'étymologie n'a pas voix au chapitre et compte pour zéro [1]. M. Lebaigue tient au contraire

1. Il serait trop long d'expliquer ici les motifs qui justifient une opinion si tranchée. Si le lecteur se sent un penchant à favoriser l'étymologie dans l'orthographe,

à l'orthographe dite étymologique. S'il veut un *t* cédillé, c'est qu'à cause de l'étymologie il ne peut supporter l'idée d'écrire *inersie* à côté d'*inerte;* l'etymologie, suivant lui, exige la permanence du *t* dans les mots de même origine. Le principe est gênant; allons-nous inventer toute une série de nouveaux caractères afin d'unifier, pour l'œil, les consonnes de *hauteur* et *hausser*, d'*analyse* et *analytique*, de *vif* et *vive*, de *dix* et *dizaine*, de *verte* et *verdir*, de *plainte* et *plaignant*, de *coudre* et *cousu*, de *moudre* et *moulu*, et les voyelles de *boivent* et *buvons*, de *tiennent* et *tenons*, de *mer* et *marin*, de *neuf* et *nouveau?* D'ailleurs, ce principe de l'étymologie est forcément en conflit avec l'autre principe, celui de la prononciation. Pour l'étymologie, et en dépit de la prononciation, M. Lebaigue écrit *inertie* (avec cédille) plutôt qu'*inersie*; pour la prononciation, et en dépit de l'étymologie, il écrit *tilburi, foque* et *prudant*. C'est servir deux maîtres à la fois. Le pur phonétiste est à l'abri de ce reproche, même s'il est modéré et patient. Il accorde aux usages, aux préjugés même, le droit de ralentir la réforme, mais, le regard fixé sur un but unique, il y pousse toujours, et toujours dans le même sens. S'il est prêt à subir philosophiquement le retard qui vient d'autrui, du moins il ne compromet pas le mouvement par une déviation venue de lui-même.

Parmi les partisans de l'orthographe étymologique, M. Lebaigue a cru pouvoir compter Arsène Darmesteter. C'est, je crois, une erreur. Darmesteter appartenait à l'école phonétique et en était un des chefs. Il voulait qu'un jour on en vînt à écrire *le siel* et *la nasion* par des *s*, qu'un jour *c* remplaçât *qu* dans *qui* et *que*. Il accordait aux timides tous les tempéraments imaginables pour la transition, mais sous forme d'ajournements, non de concessions définitives. S'il a fait quelques réserves personnelles, ce n'a été que sur des points qui ne sont pas de pure orthographe (il tenait par exemple à écrire l'*s* muet du pluriel, parce qu'il reparaît parfois dans les liaisons, et qu'il joue un rôle conventionnel en poésie). Hâtons-nous de le dire, ce n'est pas M. Lebaigue qui a mal lu, c'est Darmesteter qui a laissé échapper une formule inexacte en déclarant que les deux mots *orthographe phonétique* jurent de se voir accouplés. Heureusement sa véritable pensée se dégage sans peine du contexte; car son argument, celui des divergences personnelles, porterait aussi bien contre l'orthographe « étymologique » (ainsi, les académiciens étymologistes de 1878 écrivent *aphte*, M. Lebaigue, étymologiste aussi, préfère *afthe*). En réalité, ce qu'a voulu combattre Darmesteter, n'est nullement l'orthographe fondée sur la seule prononciation, c'est l'orthographe fondée sur la prononciation des individus. Et en effet, une *orthographe*, c'est-à-dire une orthodoxie dans la façon d'écrire, ne peut être qu'une règle commune à tous; que serait une orthodoxie pour chacun? Darmesteter, je ne puis avoir là-dessus aucun

---

qu'il essaie de donner à son instinct une formule. Il ne sera pas long à démêler l'illusion et à chasser la chimère.

doute, aurait accepté la formule phonétiste suivante, où l'étymologie n'entre pour rien : « L'orthographe deviendra, et il est bon qu'elle devienne, une notation exacte de l'orthoépie. »

Cette formule, pour le dire en passant, en engendre une autre digne d'être considérée : « L'orthoépie sera un jour, et il est bon qu'elle soit, une épellation exacte de l'orthographe. » De sorte qu'au terme de l'évolution, l'orthographe aura son maximum de simplicité, l'orthoépie son maximum de rigueur. Alors la langue, que certains croient compromise par les innovations orthographiques, aura reçu d'elles, tout au rebours, un caractère d'unité et de stabilité qu'elle n'a jamais eu jusqu'ici. Peut-être même arrivera-t-elle à une prononciation littéralement immuable; on peut imaginer l'Académie dépositaire d'un phonographe étalon, qui sauvegardera l'incorruptibilité des sons français à travers les siècles. En tout cas la réalité sera, m'est avis, bien opposée à ce que s'en figure M. Lebaigue : « La prononciation, abandonnée à elle-même *(C'est maintenant qu'elle l'est)*, varierait bientôt *(C'est maintenant qu'elle varie)* non seulement de ville à ville et d'homme à homme, mais chez le même individu... »

Mais c'est assez contredire l'auteur d'un travail étudié et sincère, surtout quand on ne s'écarte de lui que sur les détails ou sur l'abstraction. Que le lecteur lise avec soin M. Lebaigue, qu'il me fasse l'honneur de tenir compte de mes objections, et qu'il se fasse un avis lui-même, sans hâte et sans parti pris, car ces petites questions en valent la peine; les minuties d'une mauvaise orthographe coûtent des millions au pays qui a la faiblesse de la garder.

Louis Havet.

---

526. — John Veitch. **Knowing and being.** (Essays in philosophy, First series) Edinburgh and London. Blackwood, 1889, 323 p. in-8.

M. Veitch, le Hamiltonien connu, commence dans le présent volume la publication des leçons qu'il a faites, dans ces vingt-deux dernières années, à l'Université de Glasgow. Ce volume contient les leçons de l'année 1888-1889, ce qui nous promet, si le plan s'achève dans les proportions où il est entrepris, une belle série d'ouvrages. N'importe, ils seront les bienvenus. Ils continueront sans doute la polémique ouverte dans le présent volume contre Green, et contre tous ceux qui ont lu de trop près Hume, Kant ou Hegel ; ils réfuteront sans pitié, et avec une parfaite courtoisie, tout ce qui sent le phénoménisme ou l'idéalisme ; ils échafauderont, des fondements au comble, le prudent système d'idées relativistes et dogmatiques des Ecossais qui croient encore en Reid et en Hamilton ; ils n'auront aucune action sur le public qui réfléchit, et qui prétend aller de l'avant, et ils fourniront un document utile à l'étude d'un esprit qui a dit son dernier mot.

Lucien Herr.

LETTRE DE M. RUELLE

Le nº du 16-23 septembre de la *Revue critique* contient, sous la signature My, un article relatif à la *Collection des anciens alchimistes grecs* que j'ai publiés en collaboration avec M. Berthelot. Permettez-moi d'y répondre brièvement.

En premier lieu, l'auteur de l'article avance que « tels qu'ils sont publiés », nos textes « ont besoin d'une sérieuse revision ». Il entend sans doute par là que nous n'avons point donné une édition critique; mais nous avions pris soin d'en prévenir nous-mêmes le public dans notre introduction, et je trouve dans ma correspondance avec M. Berthelot une affirmation très nette de notre méthode qu'un philologue de profession ne désavouerait pas. « De vieux textes techniques, remaniés successivement par les praticiens depuis un temps indéterminé et mal compris par les copistes, ne sauraient être « restitués » à la façon d'un texte littéraire de l'époque classique. Le premier devoir de l'éditeur, s'il ne veut pas les dénaturer par des corrections de fantaisie, c'est de reproduire textuellement et littéralement le plus ancien manuscrit. Plus on corrige en pareil cas, plus on altère et plus on perd la trace des recettes originales ». — C'est donc à dessein que nous n'avons pas « revisé » le texte des Alchimistes, procédant ainsi avec la même correction scientifique que M. C. Leemans, l'éditeur des papyrus de Leyde et M. C. Wessely, de Vienne, l'éditeur des papyrus magiques grecs de Paris et de Londres.

D'autre part, le critique ne juge pas avec beaucoup plus de bienveillance la traduction que l'établissement du texte. Il diffère d'opinion, sur ce point, avec le savant qui a étudié notre travail dans la *Berliner philol. Wochenschrift* (21 sept. 1889), et, ce qui est plus grave, les exemples qu'il cite pour nous convaincre d'erreur, ne me paraissent pas généralement probants. Il nous reproche de traduire le mot *βράζειν* par *cuire* au lieu de *bouillir*, mais bien à tort, car il s'agit dans le passage incriminé (p. 419) d'une sublimation où l'eau n'intervient pas. Il s'étonne de nous voir traduire *οἰκονομία τοῦ παντός* (p. 371) par *traitement du Tout*; mais c'est qu'il ignore le sens technique du mot ΠΑΝ en alchimie, sens défini assez clairement dans le morceau Ποίησις *μᾶλλον τοῦ* Παντός (p. 275), et dans beaucoup d'autres. Il y aurait encore des réserves à faire sur le sens attribué par notre contradicteur aux mots *χορηγὸν φωτός* (p. 352) (« producteur de lumière », au lieu de « guide lumineux », qui nous paraît résulter du contexte), dans la recette relative aux pierres phosphorescentes; — et sur sa remarque touchant l'expression *παῖδες ἰατρῶν*. On en rencontre certes bien des exemples dans les textes littéraires comme synonyme élégant de *ἰατροί*. C'est ainsi que Platon a dit : *οἱ ζωγράφων παῖδες* (*Rép*. III, 404 b), Athénée : *παῖδες γραμματικῶν* (*Dipnosoph*. II, 49 b), Proclus : *πυθαγορείων παῖδες* (*In Tim*. V, 331 f), Damascius : *παῖδες φυσιολόγων* (*περὶ ἀρχῶν*, p. 211 Kopp) et *Χαλδαίων παῖδες* (p. 268) sans compter les passages relevés dans le Thesaurus grec d'Estienne-Didot. Mais le critique me permettra de lui rappeler que Frédéric Ast dans le « Lexicon » qui fait suite à son édition de Platon, tout en constatant cette synonymie, fait l'observation suivante (voce *παῖς*) : « Παῖδες dicuntur etiam posteri, *discipuli* (germ. Jünger ». Je maintiens qu'il est légitime de rendre cette locution littéralement en français quand il s'agit, comme dans nos textes, de la préparation des médicaments. Les Παῖδες *ἰατρῶν* correspondaient, à n'en pas douter, à nos élèves en pharmacie.

Nous n'ignorons pas que l'édition princeps que nous avons donnée de textes qui souvent sont presque inintelligibles, appelle des rectifications. C'est justement pour cela que je regrette que les observations présentées par M. My ne soient pas d'un plus grand prix.

Ch. Em. Ruelle.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Em. RUELLE, notre collaborateur, vient de faire paraître, à la librairie Klincksieck, la première livraison de son édition de Damascius, *Traité des premiers principes* ou *Commentaire sur le Parménide de Platon*. Ce volume (344 pages) contient la fin du texte imprimé par J. Kopp en 1826, revu sur le manuscrit de Venise 246 (x[e] siècle) et toute la partie qui était restée inédite. Il a été exposé par l'Imprimerie nationale comme un des spécimens de sa typographie grecque.

ALLEMAGNE. — La *Revue* a récemment rendu compte de l'édition des poèmes de Valerand de la Varanne donnée par M. Prarond (n[os] 31 et 32); faisons remarquer à ce propos que M. Ludwig GEIGER, le critique bien connu, a, lui aussi, parlé de Valerand de la Varanne dans sa *Vierteljahrschrift für Renaissancelitteratur* (vol. I, p. 8 et 292-309.)

— Wilhelm STUDEMUND est mort à Breslau le 8 août. Il était né à Stettin le 3 juillet 1843. Il a été professeur à Wurzbourg (1868), à Greifswald (1870), à Strasbourg (1872), à Breslau (1885). On connaît ses études sur Plaute et sur Gaius, et l'on sait qu'il a publié un assez grand nombre de traités et de morceaux inédits d'auteurs grecs et latins.

— M. Erich MARCKS, qui vient de publier une étude importante sur l'entrevue de Bayonne, travaille à une *Vie de Coligny*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 octobre 1889.

M. de Barthélemy fait une communication intitulée : *les Cités alliées et libres de la Gaule d'après les monnaies.*

On sait que les Romains avaient accordé à certains peuples de la Gaule, après la conquête, une condition privilégiée, qui était exprimée par les noms de cité libre ou de cité alliée ou fédérée. Une liste de ces peuples nous a été donnée par Pline; mais elle n'est pas complète et déjà les inscriptions ont fourni plusieurs noms à y ajouter. M. de Barthélemy indique un autre moyen de la compléter. Selon lui, en Gaule comme en Grèce, les cités libres ou fédérées eurent seules le droit de battre monnaie. On doit donc ranger dans l'une ou l'autre de ces deux catégories tous les peuples gaulois dont il nous est parvenu des monnaies postérieures à la conquête.

M. Thédore Reinach présente des observations sur trois balles de fronde qui portent des inscriptions grecques. L'une de ces balles, trouvée à Rhodes et appartenant à M. Gustave Schlumberger, avait été examinée par M. de Longpérier, qui y avait lu ΒΑΒΥΡΣΑ, nom d'une forteresse arménienne; il en avait conclu que la balle avait dû être tirée par des frondeurs arméniens, au service de Mithridate, en l'an 88 avant notre ère. Mais la comparaison des deux autres balles, conservées au musée de Saint-Germain-en-Laye, montre qu'il faut lire ΒΑΒΥΡΤΑ, génitif d'un nom d'homme Βαβύρτας, qui se rencontre dans plusieurs inscriptions. Rien n'autorise donc à attribuer à ces petits monuments une origine arménienne.

M. Th. Reinach, à cette occasion, fait remarquer que c'est également par erreur qu'on a signalé l'existence d'une prétendue ville de Carthage en Arménie. Les textes qui ont été allégués à ce sujet ne disent rien de pareil.

Ouvrages présentés : — par M. Alexandre Bertrand : 1° BUHOT DE KERSERS, *Histoire et statistique monumentale du département du Cher*, 17[e] et 18[e] fascicules; 2° PERRIER DU CARNE, *la Grotte de Teyjat (Dordogne), sculptures magdaléniennes;* — par M. Jules Girard : ΔΑΜΑΣΚΙΟΥ ΔΙΑΔΟΧΟΥ Ἀπορίαι καὶ λύσεις περὶ τῶν πρώτων ἀρχῶν εἰς τὸν Πλάτωνος Παρμενίδην, ed. C. Aem. RUELLE, II; — par M. Barbier de Meynard : 1° HUART (Clément), *la Religion de Bab, réformateur persan du XIX[e] siècle; 2° l'Ours et le Voleur*, comédie turque publiée et traduite par M. BARBIER DE MEYNARD (extrait du *Recueil de textes et de traductions* publié par l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 28 octobre — 1889

527. — **Le livre des préceptes par Moïse ben Maïmoun dit Maïmonide,** publié pour la première fois dans l'original arabe et accompagné d'une introduction et de notes, par Moïse Bloch, rabbin. Paris, E. Bouillon et E. Vieweg et Armand Durlacher, 1888. In-8, xxxii-334 pp.

Les principes fondamentaux de la loi mosaïque contenus dans le Pentateuque n'y sont point formulés d'une manière dogmatique; cependant, depuis longtemps déjà, on a estimé à 613, le nombre rigoureux des articles qui composent le code religieux dont les livres saints fournissent les éléments. Simlaï, un docteur palestinien du iiie siècle, avait fait un classement de ces articles en deux catégories : les prohibitions dont le chiffre s'élevait à 365 et les commandements qui étaient au nombre de 248; toutefois il n'en avait pas donné l'énumération complète, et ce ne fut qu'au viiie siècle que Simon Kahira dressa la liste détaillée des 613 articles de la loi mosaïque. Ce premier recueil était adopté comme parfaitement exact depuis près de quatre siècles, quand Maïmonide, l'examinant de plus près pour la composition de son traité intitulé : *Mischné Thora*, s'aperçut que la rédaction de Kahira renfermait un certain nombre d'erreurs. Il se décida alors à en donner une nouvelle édition, et, pour établir une distinction bien tranchée entre le Mischné Thora et le *Séfér hamiçvot*, qui lui servait en quelque sorte d'introduction, il rédigea ce dernier ouvrage en langue arabe. Jusqu'ici on n'avait publié que quelques fragments du S. hamiçvot, et l'ont doit savoir gré à M. Bloch de nous en donner le texte complet avec les variantes relevées dans les trois manuscrits dont il s'est servi. Mais, contrairement à l'opinion qu'exprime cet auteur dans sa préface, il me semble que, précisément parce que le texte arabe est transcrit en caractères hébraïques, il eût été préférable de ne point laisser subsister toutes les incorrections

grammaticales de l'original. Il est, en effet, déjà assez malaisé de comprendre un texte arabe correctement écrit avec son alphabet propre, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter par surcroît à ces difficultés naturelles celles qui résultent de fautes dont la conservation n'a aucun intérêt philologique.

O. Houdas.

---

528. — **Lexikon der lateinischen Wortformen**, von K. E. Georges. Leipzig, Hahn, 1889. (Trois fascicules parus jusqu'ici).

La librairie Hahn, à Leipzig, met en vente le 3e fascicule du *Lexikon der lateinischen Wortformen* de K. E. Georges (complet en 6 fascicules environ, à 2 marks). Les services que rendra l'ouvrage, tout imparfait qu'il soit, doivent rendre la critique fort indulgente à son égard. On aurait voulu être renseigné *exactement* sur les lexiques et indices d'auteurs que M. G. a dépouillés pour n'être pas obligé de recommencer un travail déjà fait. Certaines sources n'ont pas été touchées, ou l'ont été fort légèrement. Je citerai : l'*Ephemeris epigraphica* pour les noms des tribus romaines (t. IV, p. 220 : *Arnensis* plus autorisé que *Areniensis*, *Camillia* préférable à *Camilia)* et pour la forme populaire *collignium (C. I. L.*, VII, 1069, etc.), la *Revue de philologie* (1885, 137) où M. G. aurait trouvé la confirmation étymologique de l'orthographe *ardalio* (mot omis, ce qui est d'autant plus étonnant que M. G. a publié une note sur la question dans l'*Archiv* de Wölfflin, 1888, 3e livr.), la *Revue épigraphique* de M. Allmer (no 457 : note sur le mot *Ausci)*. Parmi les mots qui devaient faire partie *de droit* d'un ouvrage de ce genre, on s'attendait à voir figurer les mots étrangers : cependant des mots hébreux, comme *Aaron*, des mots grecs comme *Adelphoe* sont absents. Des variantes intéressantes ne sont pas mentionnées : *Acaius* = *Achaeus (Archiv* de Wölfflin, I 445). La bibliographie est souvent trop riche et trop pauvre à la fois : la liste relative à l'orthographe *a ab abs* ne contient aucune indication des articles de Meusel, *N. Iahrb. f. Philol.* t. 131, 6e livr. et de Haussleiter, *Archiv* de Wölfflin, III, 148, pour les auteurs classiques, de Max Bonnet *(Revue de philologie*, 1885) pour la période du latin mérovingien. Certains articles qui ne sont que le résumé d'études parues récemment ne portent aucune référence (par exemple l'art. *bestia* dont la substance provient d'*Archiv*, I 588 et III 107). Je dois ajouter que M. Wagener, le continuateur de Neue, a commencé à publier dans la *Neue Philologische Rundschau* (p. 27) une longue liste d'addenda. Il serait à souhaiter que toutes les personnes s'occupant de philologie latine suivissent cet exemple. Ce serait heureusement compléter une œuvre dont l'étendue surpasse les forces d'un seul homme, fût-il le « Nestor de la lexicographie » comme on appelle M. Georges dans les Revues de son pays.

P.-A. L.

529. — **Noni Marcelli Compendiosa Doctrina,** emendauit et adnotauit Lucianus Mveller. Lipsiae, Teubner, 1888-1889. Grand in-8, x-699 et 428 pp.

Comme chacun sait, Nonius est un grammairien latin de la fin du IIIe s. ap. J.-C., qui a recueilli sous forme de dictionnaire les particularités intéressantes des auteurs archaïques. Il a eu soin de joindre à l'appui de chacune de ses remarques, de ses *lemmes*, des citations malheureusement trop courtes. Pour en donner une bonne édition, il ne suffit donc pas d'en établir le texte après classification des manuscrits, comme on ferait d'un autre auteur. Il faut se faire une idée de chacun des ouvrages perdus dont nous n'avons plus que des bribes disséminées dans le recueil du grammairien africain, en rétablir le plan, disposer la suite des fragments; il est impossible de restituer un vers de l'*Antiope* de Pacuvius, par exemple, sans avoir groupé tous les autres : ils s'éclaireront l'un par l'autre. Si telle est la condition spéciale du livre de Nonius, on peut dire que bien peu de philologues étaient préparés, comme M. L. Müller à la tâche de l'éditer. Il avait publié en 1872 une édition critique de Lucilius; il donna en 1884 une édition d'Ennius, en 1886 une édition de Naevius. Ses études sur la métrique, dont le *de re metrica* (1861) est la plus importante, l'avait obligé d'étudier ces questions de littérature archaïque et de poésie latine à un autre point de vue. L'édition de Nonius est comme le couronnement d'un ensemble de travaux considérables.

Malheureusement à une intelligence aiguisée et à un sentiment délicat du génie poétique, M. L. Müller joint des défauts assez graves : une hardiesse excessive, un esprit personnel développé au delà de toute mesure, le dédain des travaux d'autrui, le goût des polémiques acerbes[1]. Nous en trouvons les effets dans l'édition de Nonius. Le texte de ce grammairien qui contenait tant de noms propres peu connus, tant de mots grecs, tant de mots latins archaïques et rares ne pouvait manquer d'être horriblement maltraité par les copistes. De là des bévues grossières dont il est de mode en Allemagne depuis un demi-siècle de rendre Nonius responsable. M. Louis Quicherat, auteur de l'édition qui servait jusqu'à ces derniers temps, avait bien démontré que dans la majorité des cas les copistes étaient les seuls coupables, qu'à mesure que l'on connaissait de meilleurs manuscrits les balourdises mises au compte de Nonius s'évanouissaient, qu'un interpolateur de l'époque de Charlemagne avait sur la conscience d'assez gros méfaits. M. L. Müller, qui augmente encore la part de l'interpolateur, n'était cependant pas

1. Je ne citerai qu'un exemple. Il s'exprime ainsi dans la préface de *Nonius* : « Hoc loco praeter Franckenum, quem iam in uita Lucilii puniuimus, maxime memoria digni ac uelut exempli causa ponendi Buechelerus ac Ribbeckius. Et de hoc quidem dicere superuacaneum. At Buechelerus, de quo meliora speraueram, quo iudicio grassatus sit, qua fide, ut intellegas, satis erit memorare eum in tractando Lucilio non nostra uti editione, sed illa quae inscribitur « C. Lucilii Saturarum. Carolus Lachmannus emendauit » eiusdemque usu imbuere gregem suorum ».

convaincu : ses ouvrages antérieurs ne faisaient que trop prévoir avec quel dédain transcendant il allait malmener ce pauvre Nonius. Son commentaire est rempli d'exemples de la *peruersitas Noniana* et il a consacré un chapitre de ses *Aduersaria Noniana* (à la fin du 2e vol.) à une biographie de son auteur dont le ton ironique pourrait faire croire à une mystification [1]. Quoi qu'on doive penser de la valeur intellectuelle de Nonius, on doit d'ailleurs ne pas perdre de vue une remarque essentielle. Il n'a pas inventé le texte qu'il nous donne des anciens auteurs, quand on parvient à le rétablir malgré les fautes de copistes. C'est le texte qu'il lisait dans les manuscrits de son époque. Non seulement Nonius est pour beaucoup d'écrivains notre unique source, mais il est pour les auteurs dont nous avons des manuscrits une source plus ancienne que tous ces manuscrits et souvent il représente à lui seul une famille dont nous n'avons plus de descendants directs. Dans l'état où nous sont parvenues les œuvres des anciens, c'est bien quelque chose. Avant de traiter les leçons de Nonius de *nugae*, d'illustres éditeurs eussent bien fait de s'arrêter à cette réflexion qui n'est pas nouvelle.

L'établissement du texte lui-même laisse bien à désirer. M. L. M. regarde comme non avenus les travaux de ses devanciers et s'obstine à considérer le manuscrit de Paris B. N. 7667 *(P)* comme une copie de l'*Harleianus* corrigé *(H²)*. Or, *P* est aujourd'hui bien connu. On en a une fidèle image en combinant l'apparat critique de Quicherat avec la collation de M. Meylan, — ce qui, d'ailleurs, est assez incommode. Il résulte de l'étude qu'on en peut faire, que ce manuscrit n'est pas unitaire. M. Louis Havet y distingue trois manuscrits : *P*, liv. I-III, mutilé, ff. 1-38 ; π, liv. IV, ff. 39-88 ; Π, liv. V-XX, ff. 89-121. L'examen matériel confirme ce résultat obtenu par la comparaison des variantes. Les quaternions ont une double numérotation : l'une part du fº 1, l'autre du fº 39 (plus exactement les premiers chiffres sont respectivement au fº 8 et au fº 46). Le groupe πΠ a donc été numéroté avant l'adjonction de *P*. Chacune des trois parties est d'ailleurs séparable. Je suis forcé de résumer ici l'argumentation de M. Louis Havet [2], puisque M. L. M. n'a pas voulu se laisser convaincre. A ces preuves, j'ajouterai

1. Parmi les preuves capitales de la *stupiditas Noniana*, M. L. Müller cite un passage p. 43, 29 que je n'hésiterais pas à mettre au compte de l'interpolateur. On sait que ces interpolations ont eu surtout pour but d'introduire des citations de Virgile. On pourrait peut-être en dire autant du passage 233, 20. Des fautes mises au compte de Nonius avaient déjà été corrigées et expliquées par Quicherat ; je ne citerai que le lemme *in solum : insolitum* (p. 124, 19 ; cf. Quicherat, *Introd. à la lecture de Nonius Marcellus*, p. 6). Enfin il est certain que le texte qui a servi de source à nos manuscrits a été fortement influencé par le latin vulgaire que parlait le copiste ; on n'a pas plus le droit de mettre ces vulgarismes au compte de Nonius que ceux des manuscrits de Cicéron au compte de Cicéron lui-même.

2. Meylan, *Nonius Marcellus, collation des manuscrits de Berne, Genève et Paris* et L. Havet, *Notice sur les principaux manuscrits* (Bibl. de l'Ecole des Hautes Études, 75e fasc.).

que l'examen paléographique du manuscrit, loin d'affaiblir ces déductions les renforcerait plutôt. Le 7667 est en effet de cinq mains différentes qui vont respectivement de 1 à 38 (= *P*), de 39 à 54^b et de 55^a à 88^b (= π), de 89^a à 103^b, 1re col., l. 13 et de cet endroit à la fin (= Π). Cette dernière main est analogue à celle de *P*, mais je n'adopterais pas la manière de voir de M. Meylan qui les croit identiques [1].

Un autre point sur lequel l'avis de M. L. M. paraît difficilement acceptable, c'est la nature de l'archétype de tous nos manuscrits. M. L. M. imitant la préface du *Lucrèce* de Lachmann prétend qu'aux temps mérovingiens il existait un manuscrit écrit en capitale, copié lui-même sur un texte révisé, original direct des manuscrits actuels [2]. On sait que l'hypothèse analogue pour Lucrèce a été récemment réfutée par M. Louis Duvau [3]. Je crains bien que la théorie de M. L. M. ne soit pas mieux fondée. Que notre texte de Nonius ait passé par la capitale, c'est trop évident. Mais c'est par un archétype en minuscule ou en demi onciale que doivent s'expliquer certaines confusions de lettres : *f* et *s*, *c* et *t*, *a* et *u*, *r* et *s*, *o* et *a*, *c* et *a*, *e* et *o* [4], *p* et *q*. Je ne parle pas des confusions de lettres que révèlent les fautes propres à chaque manuscrit et qui témoignent que leur antécédent immédiat était écrit en minuscule. M. L. Müller les a indiquées lui-même [5].

1. Il y a tant de différences entre *H²* et *P* que l'on peut se demander comment la pensée d'en faire la copie l'un de l'autre a pu venir à quelqu'un. En voici des échantillons pris en deux endroits différents : p. 233, 2 *georg* H², om. P ; 233, 10 *ieiunitatis* H², *iewnitatis* P ; 235, 8 *pellicula* H², *pericula* P ; 235, 17 *prestibus* H², *restibus* P (L. donne *pestibus*, ce qui pourrait faire songer à un archétype en écriture anglo-saxonne ; cf. aussi 237, 41 *opere (ope e* P) donné par tous les mss., la vraie leçon est *ore* : le point de départ serait *orere* en écriture anglo-saxonne) ; 235, 26 *cecidisset a me* P, *cecidisse tamen* H² ; 236, 2 *primus* H², *primo* P ; 240, 40 *acetum* H², *acceptum* P ; 242, 30 *bilem* H², *liuem* P ; 245, 17 *cessar reuersione* H², *cessare uersione* P ; 246, 13 *embono* H², *symbolo* P ; 248, 17 *masculus* H², *masulus* P ; — 484, 29 *acierimer* H², *accierimer* P. Inutile d'allonger cette liste, chaque page peut fournir des preuves. Pour se tirer d'embarras, M. L. M. convient quelque part que *P* avait été copié avant que *H* ait reçu toutes ses corrections. Mais alors que reste-t-il de son système ?

2. T. II, pp. 262-263.

3. *Rev. de phil.*, 1888, t. XII, pp. 32 et ss.

4. P. 309, 14 *singulinis* mss. pour *figulinis*, vraie leçon rétablie par Quicherat et que M. L. Müller ne mentionne même pas, alors qu'il signale d'autres conjectures qualifiées par lui et à juste titre d'*inepta* ; — 161, 9 *et quo(d)* mss., *ec quo* L. Müller ; 161, 8 *percedere*, 9 *percesum* mss., *pertidere* et *pertisum*, vraies leçons ; 408, 37 *cauo* mss., *tago* vraie leçon ; — 126, 4 *sculitate* mss., *scualitate* vrai texte quoi qu'en pense M. M. ; de même 198, 33 *culest* mss., *cualest* vrai texte (H. Jordan contre L. M.) ; 401, 37 *isculitate* mss., *scualitate* vrai texte ; 235, 24 *conuiuium* mss., *conuiuam* Non. ; — 86, 18 *carnales* mss., *casnares* Non. ; 122, 12 *hinnienter* mss., *hinnientes* Non. ; 130, 11 *iactanter* mss., *iactantes* Non. ; 545, 20 *plorare se* mss. (de *plorarere*), *plorare* Non. ; — 22, 3 *hinnos uel hinnas* mss., *hinnos* Non. ; 7, 17 *deflaccare*, *flaccus* mss., *defloccare*, *floccus* Non. ; — 496, 40 *eamancipato* mss., *emancipato* Non. d'après une très heureuse conjecture de M. L. M. ; — 235, 15 *socerdius* mss., *socordius* Non. ; 247, 10 *quaeso* mss., *quaese* Non. (d'après M. L. M.) ; — 245, 30 *quoenice* codd., *phoenice* Non. Voir aussi la note 1.

5. Pour *L*, p. 296 ; pour *H*, p. 299. Des fautes comme *audicia* (242, 20 et 21),

Ces critiques ne vont pas à détruire le mérite réel de cette édition et nous sommes tous heureux de posséder l'ensemble des réflexions et des travaux de M. L. M. sur Nonius [1]. Mais l'instrument de travail que nous attendions n'existe pas encore. Avant l'édition L. Müller, il fallait pour étudier Nonius avoir trois livres ouverts sur sa table : Quicherat, Onions et Meylan ; aujourd'hui il en faut encore trois : Müller, Quicherat et Meylan. Nous n'y gagnons rien.

Paul LEJAY.

---

530. — **Die ælteste deutsche Chronik von Colmar,** hrsg. von Aug. BERNOUILLI. (La plus ancienne chronique allemande de Colmar). Colmar, Jung, 1888. In-8, XXIV et 42 p.

En 1874 M. J. See publiait dans l'*Alsatia* de Stöber une chronique allemande de Colmar, d'après un ms. de Murbach écrit vers 1455, et cette édition paraissait à peine que M. J. Rathgeber publiait *(Forsch. zur deutschen Gesch.* XV) un extrait qu'avait tiré de cette chronique, vers la fin du XVI[e] siècle, un bourgeois de Colmar, nommé Conrad Scherrer. Mais, tandis que le texte du ms. de Murbach s'arrête à l'an 1400, l'extrait de Scherrer continue jusqu'en 1454. Il y avait donc une continuation de la chronique de Colmar, et cette continuation se trouve dans un ms. de Nuremberg ; malheureusement, dans ce ms., la chronique s'arrête en 1426. M. Bernouilli publie le texte complet du ms. de Nuremberg, non seulement la partie déjà éditée par M. See et qui va jusqu'en 1400, mais la partie neuve, la continuation de 1400 à 1426. Ce texte est reproduit avec beaucoup de soin et de conscience (voir p. XXVI-XXVII). M. Bernouilli l'a fait précéder d'une préface en deux langues, en allemand et en français, où il examine une foule de points concernant la chronique : en quelle année elle a été écrite — en 1403 — le programme que l'auteur s'est tracé, les sources dont il s'est servi, sa personne — on l'ignore complètement et, si c'est peut-être un chanoine ou chapelain de Saint-Martin de Colmar, ce n'est sûrement pas Hermann Pierre d'Andlau — et il conclut justement que cette chronique restera toujours un monument littéraire ; à part Closener et Koenigshofen, c'est la plus ancienne chronique alsacienne en allemand, et elle raconte bon nombre d'événements du XIV[e] siècle qui se sont passés

---

ardus (245, 8) témoignent de la présence de l'*a* ouvert et de ligatures formées avec l'*i* dans le modèle de *L*.

1. Nous devons aussi remercier M. L. Müller de la façon dont il parle de la France. C'est à propos de Quicherat, « de quo, dit-il (t. II, p. 284), ego quam potero mitissimum laturus sum iudicium, primum ut de mortuo, qui contra dicendi non habet facultatem, deinde propter gentis eius merita, cum plures ex doctis Gallorum expertus sim et amicos integerrimos et existimatores scriptorum meorum candidissimos longeque et prudentiores et aequiores popularibus quibusdam nostris ». M. L. M. n'est pas du nombre des savants allemands qui nous reprochent sans cesse d'ignorer leurs travaux, malgré les efforts que nous n'avons cessé de faire en ce sens depuis la fondation de l'Ecole des Hautes Etudes et de la *Revue critique*.

à Colmar et aux environs et qu'on chercherait vainement dans les chroniques strasbourgeoises.

X.

---

531. — Adriano CAPPELLI. **La Biblioteca Estense nella prima metà del secolo XV.** (Turin, Lœscher, in-8, 30 pp. Extrait du *Giornale storico della Letteratura Italiana*, 1889, t. XIV).

Cette étude est une utile contribution à l'histoire des bibliothèques italiennes de la Renaissance parmi lesquelles celles des princes d'Este, à Ferrare, est l'une des moins connues, quoique des plus dignes de l'être; mentionnée en effet par Delayto dans sa Chronica Nova dès 1393, elle eut pour fondateurs ou bienfaiteurs Niccolo et sa femme, la malheureuse Parisina, l'illustre humaniste Guarino Veronese, son élève Léonello d'Este. M. Cappelli a tiré des documents inédits de l'*Archivio di Stato* de Modène d'intéressants détails sur l'histoire de cette bibliothèque jusqu'en 1436 (signalons, entre autres particularités, la confiscation des manuscrits de Giacomo Giglioli). La publication de l'inventaire de 1436, qui ne compte pas moins de 279 numéros et qui n'était jusqu'ici connu que par quelques extraits concernant les manuscrits français (Cf. *Romania*, II pp. 49-58), complète très-heureusement l'étude de M. C., qui l'a annoté avec beaucoup de précision et qui a pu identifier plusieurs de ces volumes. Souhaitons que ses nouvelles recherches sur la même bibliothèque aient autant de succès et qu'il puisse nous donner bientôt avec beaucoup de notes et d'identifications l'*inventaire de 1478*.

L. G. P.

---

532. — **Les Bibles provençales et vaudoises,** par Samuel BERGER, avec un Appendice, par Paul MEYER. Extrait de la *Romania*, t. XVIII (non mis dans le commerce).

La Bibliothèque nationale possède les manuscrits latins de trois ou quatre Nouveaux Testaments qui paraissent avoir été copiés dans le Midi, les uns au commencement, les autres vers la fin du XIIIe siècle. L'un d'eux, le manuscrit 342, est le plus ancien et offre une recension particulière, toute remplie d'interpolations, et qu'on peut avec assurance, dit M. Berger, appeler « languedocienne. » Il est surtout intéressant, parce que la version de deux textes provençaux, représentés par les manuscrits de Lyon et de Paris, correspond exactement aux leçons, aux divisions en chapitres du vieux texte méridional. Le manuscrit de Lyon n'en est qu'une copie servile, à tel point que le traducteur a habillé à la provençale les notes ou les phrases qu'il ne comprenait pas. M. B. estime qu'il ne semble pas y avoir d'intermédiaire entre l'original et la copie, qui ne doit guère être postérieure à la fin du XIIIe siècle. Le manuscrit de Paris dont l'écriture est de la première moitié du XIVe siècle, offre tant de rapports avec celui de Lyon que tous deux déri-

vent évidemment de la même source ; seulement la traduction du premier est plus libre, et souvent plus intelligente. Ici se pose une question très intéressante : la version du manuscrit de Lyon est-elle vaudoise ou cathare? C'est un point bien difficile à déterminer ; cependant le manuscrit de Paris, sur les marges duquel on remarque un grand nombre d'*index*, paraît avoir été en usage chez les Vaudois. Ces *index* attirent l'attention sur des textes de morale auxquels « les pauvres de Lyon », attachaient une grande importance. M. B. en cite quelques uns, et dans un commentaire ingénieux nous montre ce qu'était la prédiction d'un « barbe » au xve siècle. Il passe ensuite à l'examen de cinq textes vaudois toujours de Nouveau Testament, représentés par les mss. de Dublin, de Grenoble, de Cambridge, de Zurich, et par celui de Carpentras, le plus ancien de tous (xive s.) L'origine vaudoise de ce dernier paraît probable, celle du manuscrit de Grenoble aussi bien que celle du manuscrit de Zurich est certaine. M. B. en donne la preuve par des comparaisons, par des rapprochements qui laissent peu de doute, mais néanmoins il se garde bien d'affirmer que les traductions soient l'œuvre des Vaudois, il démontre seulement que leur bible se distingue de la version provençale du Manuscrit de Lyon par une exactitude plus littérale, par le vocabulaire qui trahit une sorte de recherche de la latinité. Il importe de savoir si entre ces deux groupes de textes il y a une communauté d'origine ; les ressemblances et les différences des versions sont tellement frappantes que M. Berger n'a pas osé trancher la question. Je ne fais, on le pense bien, qu'une analyse très sommaire de cette laborieuse *Étude* qui ne manquera pas d'éveiller la curiosité des savants ; elle servira aussi à compléter le beau travail du même auteur sur les bibles en langue d'oil.

Dans un très curieux appendice à cette *Étude*, M. Paul Meyer détermine « à l'aide des formes du langage qui se manifestent, à l'époque indiquée par l'écriture des mss., sur un territoire relativement peu considérable, » la région où les versions des manuscrits de Lyon et de Paris ont été exécutées. Il en tire cette conclusion que la première a été faite dans le département de l'Aude, en écartant toutefois la partie orientale, et la seconde en Provence, et plutôt dans le sud ou le sud-est.

A. Delboulle.

---

533. — **Histoire de Florence depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République.** 1434-1531, par F. T. Perrens, membre de l'Institut. Paris, Quantin, 1889. In-8, 526 p. 7 fr. 50.

Le deuxième volume de M. Perrens est aussi attachant que le premier, et offre les mêmes mérites (voir *Revue*, n° 7) : style savoureux et ample matière ; langue vive, animée, alerte, et narration pleine de détails puisés à toutes les sources imprimées et manuscrites. L'auteur commence par raconter l'expédition de Charles VIII et la partie de cette expédition qui se rapporte spécialement à la Toscane. Puis il expose les destinées

de la république nouvelle qui a pour chef, après la chute de Pierre de Médicis, le moine Savonarole. Voilà plus de trente ans que M. P. avait composé une monographie sur le célèbre *frate;* il revient aujourd'hui sur ce sujet et l'éclaire en quelques endroits d'une plus vive lumière, grâce à de nouveaux documents, et en réfutant parfois M. Villari. Nous ne résumerons pas, après M. P., le récit de la réforme entreprise par Savonarole, mais nous le féliciterons d'avoir si bien peint le caractère de ce moine exalté qui sut un instant faire partager son exaltation à toute une ville, et surtout d'avoir tracé d'une façon si précise et si vivante le tableau de Florence gouvernée au nom du Christ par un moine prophète et combattant le génie profane de la Renaissance. Même lorsque disparaît cette étrange figure de Savonarole, l'intérêt ne languit pas. Que fera la République privée de chef? Que deviendra-t-elle sous le gouvernement des *arrabiatti?* Et Pise, cette malheureuse Pise que Florence veut recouvrer à tout prix, et qui repousse vaillamment tant d'assauts, Pise finira-t-elle par tomber au pouvoir de son éternelle ennemie? Enfin, les Florentins sentent la nécessité d' « un chef réel, incontesté, autorisé par conséquent à parler au nom de ses concitoyens, et assuré de tenir longtemps en ses mains l'écheveau emmêlé de leurs affaires » (p. 406). Pier Soderini est nommé gonfalonier à vie. M. Perrens nous le décrit en quelques lignes : « Ainsi était devenu populaire ce fils de la haute bourgeoisie, cet ancien serviteur des Médicis, facilement reconnaissable à sa face large et jaune, à sa tête grosse et chauve, à peine garnie de quelques cheveux noirs persistants. Doué d'une éloquence grave, de mœurs religieuses, économe, quoique riche, et sans enfants, il offrait de précieuses garanties : n'ayant rien à désirer, il ne donnait pas d'ombrage; il en donnait d'autant moins qu'on le savait peu lettré, sans conceptions propres, sans énergie. Les démocraties portent volontiers au pinacle la médiocrité. » (P. 412-413). Ce Soderini fut prudent et sage; il donna sa confiance à Machiavel et lui fit organiser la nouvelle milice; il s'empara de Pise et la traita avec mansuétude; il restaura les finances, il rétablit le bon ordre. Mais, comme dit notre auteur, il devait tomber, un peu par sa faute, et surtout par celle des circonstances : il tomba au bout de dix ans d'une administration honorable. Le récit de sa chute forme le dernier chapitre du volume, et n'est pas un des moins attrayants; on y voit comment succombe un gouvernement « quand a sonné l'heure de l'irrmédiable décadence »[1].

A. C.

---

1. Voici les titres des chapitres : Livre III : *I. Piero des Medici jusqu'à l'expédition française. II. L'expédition de Charles VIII jusqu'à son départ de Florence. III. La réforme du gouvernement et des mœurs. IV. Les négociations et la guerre au sujet de Pise. V. La domination de Savonarola et la lutte contre le parti des Medici. VI. Le gouvernement théocratique; l'épreuve du feu. VII. Chute du gouvernement théocratique et de Savonarola.* Livre IV : *I. De la mort de Savonarola à l'institution de gonfalonier à vie. II. Pier Soderini gonfalonier de justice jusqu'à la soumission de Pise. III. Pier Soderini gonfalonier de justice depuis la soumission de Pise jusqu'au retour des Medici.*

534. — **Leonardi Bruni Arretini Dialogus de tribus uatibus Florentinis**, herausgegeben von Dr Karl Wotke. Prag u. Wien, Tempsky; Leipzig, Freytag, 1889, 32 pp. in-8.

Tous les amis de la Renaissance accueilleront avec plaisir cette édition complète de l'opuscule célèbre de Leonardo Bruni. On y trouvera un jugement étendu des trois poètes florentins : Dante, Pétrarque et Boccace. Le premier dialogue est un exposé des critiques, le deuxième une réfutation et un éloge; on ne connaissait ce dernier que par des analyses. Critiques et éloges sont formulés au point de vue étroit de l'humanisme : l'œuvre n'en est que plus curieuse. L'éditeur M. Karl Wotke, un jeune docteur viennois dont l'activité s'est déjà signalée sur divers domaines, a surtout suivi un manuscrit du prince Chigi (J VI 215). Deux mss. de la Vaticane, l'*Urbinas* 1164 et le ms. 1321 du fonds de la Reine, ont été utilisés accessoirement. La publication paraît soignée [1]. Je dois prévenir les personnes que le nom de Bruni pourrait attirer, que son latin est assez mauvais et fourmille de solécismes, de tournures vulgaires ou calquées sur l'italien.

L.

---

535. — **Les comédies de Molière en Allemagne**, le théâtre et la critique, par Auguste Ehrhard. Paris, Lecène et Oudin, 1888. In-8, xxviii et 542 p. 8 fr.

M. Ehrhard a fait un livre très attachant, mais trop gros, trop dense, trop long, sur l'influence de Molière en Allemagne. A quoi bon l'introduction qui n'est qu'un précis de l'histoire de la littérature allemande? Pourquoi trouver entre Molière et Gœthe des ressemblances qui n'existent pas et affirmer « l'étroite parenté des deux natures »? Pourquoi rapprocher Alceste, Werther et Götz, sous prétexte que la liberté est leur dernier mot? Pourquoi traiter Schlegel avec tant d'humeur et de malveillance, le comparer à Trissotin, assurer que « l'érudition a desséché son cœur et immobilisé son imagination »? M. E. n'est-il pas injuste envers Kreiten dont notre *Revue* a fait l'éloge [2]? Enfin son style n'est-il pas quelquefois recherché [3]? Mais, si l'auteur n'a pas assez médité et appliqué le précepte *ne quid nimis*, s'il n'a pas eu l'art de se borner, s'il a voulu

---

1. Etant donné l'orthographe adoptée, *litteras* (p. 12, l. 11) et *parricida* (p. 24, l. 6) doivent être des fautes d'impression. J'en dirai autant de *inuectinas* (p. 21, l. 8 du bas) et de *ignorase* (p. 29, dernière ligne). P. 18, l. 10 du bas, je lirais *certaque* mutus *significatione assentiretur*. P. 22, l'avant-dernier alinéa fait contre-sens; la phrase *ego quidem sic sentio*... s'oppose nettement à celle qui précède dont elle doit être séparée tout au plus par deux points; c'est la suite du petit discours annoncé par les mots : *nunc uero tantum dico* (devant *nunc* mettre un point). M. W. voit avec quel soin j'ai lu sa brochure.

2. Cp. *Revue critique*, 1889, nº 21.

3. P. 90 « empoigner ses contemporains », p. 165 « la coquette s'est faite cocotte », p. 201 (Mme Gottsched) « a exercé le macabre métier de faire rire quand on a la mort dans l'âme ».

mettre dans sa première œuvre tout ce qu'il sait et plus encore, s'il a commis en passant quelques légères erreurs [1], on ne doit pas oublier tout ce que ce considérable travail renferme de bon et d'utile. M. E. a étudié avec patience et conscience les traductions de Molière; il a montré dans un grand nombre de pièces allemandes des imitations et des emprunts qu'on ne soupçonnait pas, et, ce faisant, il a déployé beaucoup de tact et de finesse; il a tracé (après Schlenther, il est vrai) un joli portrait de Mme Gottsched; il a bien apprécié Lessing et jugé *Minna de Barnhelm* plus sévèrement qu'on ne le fait d'ordinaire; il a spirituellement critiqué l'*Amphitryon* de Henri de Kleist et les comédies de Kotzebue; enfin, dans le dernier chapitre sur l'Allemagne contemporaine, il a mis un grand nombre de détails curieux et d'observations importantes. Bref, cette étude, qui est le fruit d'immenses lectures, est très méritoire; elle a valu à M. Ehrhard le titre de docteur; elle lui vaudra l'estime de tous ceux qui aiment Molière; elle sera consultée avec grand profit par les historiens de la littérature allemande et du théâtre qui y trouveront une foule d'analyses intéressantes et de renseignements précieux.

A. CHUQUET.

---

1. P. VII, Hutten n'est pas le premier qui ait célébré la gloire d'Arminius ; — p. 19. noter que Friedel, en 1782, traduisait *Haupt-und Staatsactionen* par « Grands drames politiques et héroïques » ; — p. 120, le titre du livre de Schlenther est *Frau Gottsched* et non *Frau Gottschedin;* — p. 136, pourquoi dire *Mezentius* et non Mézence?; — p. 140, « un certain M. de Bar, » c'était un allemand qui versifiait en français et dont Klopstock s'est moqué; — p. 162, peut-on dire que Gellert est un « homme d'école formé par Gottsched ? »; — p. 165, à propos de Krüger, il fallait rappeler le *Duc Michel;* — p. 187, « un hypocrite *poméranien* » : M. E. oublie que la scène est à Kœnigsberg; — p. 232, c'est exagérer que de dire que Lessing « fit l'effet d'un Gottsched » aux *Stürmer und Drænger;* — p. 241, Lessing a-t-il « suivi Tauenzien à la guerre »?; — p. 242, un *vaguemestre*, lire « maréchal des logis » (Wachtmeister); — p. 296, on dit non pas les « *chevaliers de la Croix-Rouge* », mais les Rose-Croix; — p. 298, lire Kæstner, et non *Kazner;* — p. 299, il fallait dire que Kortum, qui « vante ironiquement les vertus du docteur Schmeller », était lui-même médecin; — p. 303, quelle exagération de dire que l'Université de Gœttingue, l'université pratique, historique par excellence, fut « dès son origine, un antre de l'observantisme, un asile de pédants maniaques »!; — *id.* Frédéric-Guillaume II est non le *fils*, mais le neveu de Frédéric II; — p. 309, les représentations des acteurs français, à Francfort, n'avaient pas lieu *tous les soirs* et il aurait fallu citer là, à propos de Scapin, un passage d'une lettre à Frédérique Oeser (*Der junge Gœthe* I, p. 47); — p. 313, Sœller vole l'argent d'Alceste, non pas dans un tiroir, mais en forçant une cassette; — p. 323, peut-on dire que l'autobiographie de Gœtz est « une vieille chronique du moyen âge? »; — p. 343, il fallait expliquer les « signes énigmatiques » que met Gœthe dans son journal et qui sont connus; — p. 352, c'est à Dresde, et non à *Leipzig*, que Gœthe « logea chez un cordonnier »; — p. 509, *Raymond* n'est-il pas un lapsus pour « Raimund »?; — pourquoi M. E. dit-il toujours des professeurs allemands : le *docteur* un tel?...

536. — **Correspondance inédite du comte d'Avaux** (Claude de Mesmes), avec son père, Jean-Jacques de Mesmes, sieur de Roissy (1627-1642), publiée par A. Boppe. Paris, Plon, 1887, 1 vol. in-8 de xxvii-301 pages. 7 fr. 50.

C'est aux Archives des Affaires étrangères que M. Boppe a trouvé les principaux éléments de sa publication. Des recherches à la Bibliothèque nationale et dans d'autres dépôts publics lui ont servi à compléter la correspondance qu'il se proposait d'éditer et aussi à y ajouter un commentaire qui est un modèle de conscience et de précision. Cette connaissance du sujet se retrouve dans l'introduction dans laquelle M. B. a donné, sous une forme agréable et parfois piquante à la fois, le résumé des documents qu'il éditait et des faits nécessaires à leur parfaite intelligence. Il faut le remercier d'avoir si bien compris et si bien rempli sa tâche. Les lettres de d'Avaux et de son père sont d'ailleurs fort intéressantes par elles-mêmes. Ecrites pendant les missions de d'Avaux à Venise, à Rome, en Danemark, en Suède, en Pologne et dans tout le nord de l'Allemagne, elles ne changeront rien, par leur publication, aux grandes lignes de l'histoire diplomatique du temps, mais elles en éclairent singulièrement les dessous. L'admiration pour les habiles diplomates qui, sous Richelieu et sous Mazarin, ont écrit la plus belle page peut-être de l'histoire de nos relations extérieures, grandit encore quand on voit avec quelles difficultés de détail ils étaient aux prises. C'est souvent en triomphant à la fois de la défiance des cours étrangères et de l'abandon de leur propre gouvernement, qu'ils ont assuré la suprématie et la grandeur de leur patrie. C'est tout cela que nous révèle, avec beaucoup de verdeur et de gaieté chez le père, avec une pointe de tristesse chez le fils, la correspondance publiée par M. Boppe. Elle nous fait pénétrer aussi dans l'intérieur d'une grande famille du xviie siècle. On est d'abord frappé de la place qu'y tenait la religion. D'Avaux craint de mourir en pays protestant, sans prêtre catholique pour l'assister. Outre le soin « que je prens de faire dire tous les jours la sainte messe par les religieux anglais à votre intention, lui écrit son père (p. 57), je vous recommande à la bonté divine de toutes les forces de mon âme plus d'une fois le jour ». Les distances entre le père et les enfants, le fils aîné et ses frères, étaient aussi bien plus marquées qu'aujourd'hui. « Monsieur mon père », dit toujours d'Avaux à Roissy et il signe les lettres qu'il lui adresse : « Vostre très-humble, très-obéissant et très-obligé fils et serviteur ». A sa mère, il fait la « reverance » (p. 106), il baise très humblement les mains. A son frère aîné, M. de Mesmes, il témoigne une particulière déférence. « Je me contenteray pour ce coup de vous supplier que quelqu'un des vostres luy aille faire mes humbles baisemains et porter à ma belle sœur les souhaits que je fais pour sa santé » (p. 95). « Je vous supplie, madame, dit-il encore en écrivant à sa belle-sœur, de vouloir assurer mon frère de mon très-humble service et de la mortification qu'il me donne, laquelle je reçois en gré puisqu'il luy plaist, je sais bien qu'il ne laisse pas de m'aimer et que c'est seule-

ment une pénitence qu'il me veut imposer pour quelque temps » (p. 127). Il est beaucoup plus familier avec son second frère, M. d'Irval, « car c'est de tout temps que nous chaussons à même point » (p. 172). Ces sentiments n'excluaient ni la tendresse chez le fils, ni la familiarité chez le père. D'Avaux peut à peine lire la lettre par laquelle son père lui annonce à la fin sa maladie et sa guérison « pour la grande esmotion qui me vint, laquelle véritablement me noyoit les yeux à chaque ligne » (p. 73). Quant à Roissy, sa verte vieillesse ne se gêne pas pour qualifier ceux qui l'entourent d'expressions piquantes sous lesquelles on sent une tendresse infinie pour ce fils préféré qui lui faisait tant d'honneur. C'est tantôt sa femme « plus morose et chagrine que jamais » (p. 156), dont il parle; tantôt sa belle-fille, Mme de Mesmes, dont le champ « est fertile en orties et en ronces qui piquent bien fort » (p. 19). M. d'Irval et sa femme « grenouillent à Cramoiau » (p. 49); cette dernière « se dispose à crever à la my-aoust » (p. 230). Il n'y a pas jusqu'au calembour que ne se permette le digne vieillard. Craignant que ni lui, ni sa femme, ne revoient ce fils chéri, il se plaint que « leurs ans vieuls et vos envieux s'y opposent bien fort » (p. 224). Mais, quand il le faut, le ton se relève. « Je n'entends pas lui écrire, dit-il à propos d'un des officiers de leur maison, comme vous faictes d'un beau monsieur tout du long et sans adjection de son nom » (p. 243). Parfois enfin, éclatent des maximes contemporaines de Corneille : « Finissons-là, mon fils, et affermissons nos courages à la vertu et generosité par l'exemple de la lascheté et foiblesse de ceux qui ne sont vaillans comme il fault estre » (p. 218).

On voit par ces courtes citations quel intérêt pour l'histoire présente ce volume et quelle agréable lecture il peut offrir. Ajoutons que des pièces justificatives curieuses le complètent et qu'un bon index y rend les les recherches faciles [1].

Louis Farges.

---

537. — **Documents relatifs à la situation légale des protestants d'Alsace** au XVIII[e] siècle, par Rodolphe Reuss. Paris, Fischbacher, 1889. In-8, 89 p.

Les *Documents* que publie M. Rod. Reuss, sont tirés, les uns d'un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg (intitulé *Varia ecclesiastica alsatica)*, les autres, des archives. Les uns et les autres prouvent que le gouvernement de Louis XV persécuta les protestants d'Alsace: nombre de malheureux furent emprisonnés jusqu'à leur abjuration ; des enfants furent arrachés par la force publique des bras de leurs

---

1. Deux légères critiques en vue d'une autre édition : 1° Pourquoi n'avoir pas ajouté une table des matières au volume; 2° p. 21, note 1. Il n'eût pas été inutile de dire à propos de Silhon qu'il fut chargé sous Richelieu et Mazarin de tout ce qui regardait les affaires du Nord et de citer son principal ouvrage : *Le Ministre d'Estat avec le véritable usage de la Politique moderne*, Leyde, 1643, 3 vol. in-12.

mères ; des parents durent se réfugier en pays étranger pour sauver la liberté de conscience de ceux qui leur étaient chers. Parmi les documents que reproduit M. Reuss, nous citerons surtout la lettre de Klinglin (p. 22-30) et celle de Choiseul à M. de Lucé, ainsi que les pièces tirées du dossier de Christophe Güntzer et de la veuve Blanck ; Klinglin lui-même s'élève contre le *zèle indiscret* des Jésuites (p. 62).

C.

---

538. — André JOUBERT. **Les réparations faites à divers édifices du Mans,** les recettes et les gages des officiers de Louis II, duc d'Anjou et comte du Maine 1368-1374. Mamers, Fleury et Dangin, 1889. In-8, 13 p.

539. — *Id.* **Notes inédites sur Chateau-Gontier** au XVIIIe siècle. Chateau-Gontier, Leclerc, 1889. In-8, 16 p.

540. — *Id.* **Documents inédits sur l'histoire de la Révolution en Bretagne et en Vendée.** Vannes, Lafolye, 1889. In-8, 7 p.

Voici trois nouvelles brochures où l'infatigable M. André Joubert a inséré des documents inédits. Dans la première, il relève, d'après un manuscrit du British Museum, qui renferme les comptes du maître des œuvres du duc d'Anjou, Macé Darne, un certain nombre de mentions curieuses relatives aux édifices de la ville du Mans. Ces indications sont suivies d'extraits des « Receptes » et des « Gaiges » des commissaires et officiers du duc d'Anjou pendant la même période de 1367 à 1376.

La deuxième brochure de M. J. reproduit divers détails, tirés du Registre des délibérations de la commune de Château-Gontier et relatifs à l'histoire de cette ville au XVIIIe siècle, de 1700 à 1789. Mais M. J. dépasse un peu l'année 1789 et publie, entre autres documents, le réquisitoire prononcé le 13 février 1791 par le procureur de la commune contre le marquis d'Autichamp qui se prétendait propriétaire des murs et des fossés de Château-Gontier. Citons encore une délibération du 27 juin 1791 : le conseil envoie 60 hommes de Royal-Cravate au secours du château de Craon menacé par les Bretons qui viennent de mettre le feu au château de Cuillé.

On trouvera dans la troisième brochure de M. Joubert une lettre du marquis de la Rouerie au rédacteur du *Journal général de France*, M. de Fontenay ; un ordre de Hoche daté de Machecoul le 24 vendémiaire an IV — à recommander à M. Maze ; — une lettre de Valentin à Grigny et une lettre de Grigny à Hoche, annonçant toutes deux la capture de Charette [1].

CH.

---

1. L'appendice (p. 6-7) reproduit — en tronquant le prénom du directeur de cette *Revue* — la note parue dans notre n° du 27 mai sur le général Malbrancq.

541. — **Souvenirs sur la Révolution,** l'Empire et la Restauration par le général comte de ROCHECHOUART, aide de camp du duc de Richelieu, aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, commandant la place de Paris sous Louis XVIII. Mémoires inédits publiés par son fils. Ouvrage orné de deux portraits [1]. Paris, librairie Plon, 1889, in-8 de XI-539 p. 7 fr. 50.

Le livre du général comte de Rochechouart est, à proprement parler, un récit de la vie du duc de Richelieu, entremêlé de souvenirs personnels. L'auteur, orphelin très jeune, sans fortune, sans appui, comme il le rappelle tout d'abord, trouva chez l'arrière-petit-neveu du grand cardinal un toit qui lui servit d'abri, un protecteur qui l'aida fort à obtenir ses premiers grades, un second père qui ne cessa de lui témoigner la plus tendre affection. Le général de R., animé de la plus vive reconnaissance, a voulu faire connaître « dans l'intimité cet éminent homme d'État, sa bonté, sa simplicité, sa charité, son intégrité, son amour du devoir et de la patrie ». Il suit son héros, depuis l'année 1805 jusqu'en mai 1822, date de sa mort, « dans sa création d'Odessa, dans ses expéditions en Circassie, dans l'inspection des troupes et des colonies, réparties dans les trois provinces de son vaste gouvernement de la Nouvelle-Russie, et enfin pendant ses deux ministères sous la Restauration ». M. de R. n'a, pour ainsi dire, jamais quitté le duc de Richelieu [2]; il dirigeait sa maison, il recevait ses confidences les plus intimes en qualité de secrétaire, de parent et d'ami, nul en un mot ne l'a connu aussi à fond et ne pouvait mieux lui rendre justice. Il aurait dû, semble-t-il, commencer ses mémoires à son arrivée à Odessa et les terminer en 1822, époque de la mort du duc de Richelieu, mais il a cru intéressant de nous dire les dures souffrances de ses jeunes années, et de finir par le récit de son séjour à La Haye et des missions que la duchesse de Berry lui confia en 1833 et 1834.

J'indiquerai le plus rapidement possible les principaux faits racontés avec une admirable exactitude et dans un langage d'une savoureuse simplicité et d'une aisance charmante, par celui qui, dès l'âge de douze ans, avait eu la précaution de tenir note de tout ce qui lui arrivait. Sa mère (Elisabeth-Armide Durey de Morsan) prit part à un complot qui avait pour but l'enlèvement de la reine Marie-Antoinette emprisonnée [3].

---

1. Un de ces portraits représente Armand-Emmanuel duc de Richelieu 1767-1822; l'autre, Louis-Victor-Léon comte de Rochechouart 1788-1858. Le court avant-propos des *Souvenirs* a été écrit en décembre 1857 au château de Jumilhac.

2. Il ne fut séparé de lui que depuis la fin de 1812 jusqu'au milieu de 1814, et, pendant ces dix-huit mois, il entretint avec lui une correspondance régulière. Il fut attaché, en ces 18 mois, à la personne de l'empereur Alexandre en qualité d'aide de camp, et il assista à tous les événements qui suivirent le passage de la Bérézina, jusqu'à l'entrée des armées alliées dans Paris. Placé à l'état-major général, c'est-à-dire, ajoute-t-il, à l'endroit où tous les rapports, toutes les nouvelles se centralisent, honoré de la confiance du Tzar, chargé par ce prince d'importantes missions, il a été en mesure de fournir des détails peu connus ou même entièrement inconnus, et d'apporter son tribut à l'histoire des mémorables campagnes de Saxe et de France.

3. Voir le *Moniteur universel* du 18 germinal an III (7 avril 1795), n° 175.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre elle. Pendant qu'elle se réfugiait en Suisse, ses malheureux enfants subirent les plus cruelles épreuves et sa fille Cornélie, âgée de dix ans, mourut à la peine [1]. M. de R. raconte ses divers séjours en Suisse (Fribourg), en Angleterre (Londres), dans le duché de Holstein (Altona), son voyage de Hambourg à Lisbonne, son entrée au service militaire à douze ans et trois mois (20 décembre 1800) [2], comme simple soldat dans le régiment de Mortemart que l'Angleterre entretenait en Portugal, sa nomination comme sous-lieutenant (13 mars 1801), sa campagne de l'Alentejo, dans laquelle on ne brûla pas une seule amorce, ce qui fait penser à la *bataille sans larmes* de l'Antiquité, son aventure à Santarem, bonne leçon donnée à la vanité d'un amoureux de treize ans, son autre aventure d'amour en la même ville brusquement terminée par une trop prudente retraite, son retour en France, son voyage de Paris à Odessa par Milan, Venise, Vienne, Lemberg, etc., son voyage d'Odessa à Constantinople, son entrée au service de la Russie comme sous-lieutenant attaché à la personne du duc de Richelieu en qualité d'aide de camp. Nous assistons, dans les pages suivantes consacrées à la période comprise entre 1806 et 1812, à la campagne de Bessarabie, au voyage à Jassy, à la prise d'Anapa [3], à l'expédition en Circassie, au voyage en Crimée (avec description de Balaklava, de Sébastopol, « un des plus beaux ports de l'Europe », au

1. Le narrateur, dans une page touchante, nous montre sa petite sœur errant deux jours à Paris et aux environs de cette ville, tombant de faiblesse et d'inanition dans un fossé, recueillie par une personne charitable qui fut frappée de sa mise recherchée, mais en désordre, ainsi que de ses beaux traits flétris par la souffrance, et succombant au bout de quelques heures, épuisée par la peur, la fatigue et la faim (p. 5).

2. Si le futur général n'était pas entré, à onze ans, en qualité de cadet, dans le régiment du prince Louis de Prusse, ce n'avait pas été la faute de ce neveu du grand Frédéric, « célèbre par son esprit, sa belle figure et sa folle conduite ». C'était lui qui, ajoute (p. 19) M. de R., « disait plaisamment, en parlant du duc d'York et faisant allusion à ses revers en Hollande : mon cousin d'York ressemble à un tambour, il ne fait du bruit que quand on le bat. » Les piquantes anecdotes abondent en ces premières pages. Voir (p. 20-21) ce qui regarde l'empereur Joseph et les cinquante bouteilles de vin de Tokai qu'il offrit galamment à la comtesse de Rochechouart, les bons mots si cruellement dits par la duchesse de Brionne au duc d'Orléans et (p. 52), une historiette où figure le maréchal de Richelieu, « le premier maraudeur de France », ainsi que ses soldats l'avaient surnommé, jetant à un mendiant une bourse pleine d'or, et lui disant : « Tenez, mon brave homme, voici 40 louis que mon petit-fils n'a pas su dépenser en quinze jours. » Voir encore (p. 53) l'historiette du général Souwaroff se livrant tout nu, de grand matin, par un brouillard glacial, devant son armée, à une violente gymnastique.

3. Le narrateur a décrit très bien (p. 73) la marche sur Anapa de la division commandée par le duc de Richelieu : « Sa droite s'appuyait à la mer, sa gauche côtoyait la plus merveilleuse prairie que l'on puisse rêver. C'était au milieu de mai, par le plus beau temps du monde, sous un ciel resplendissant des rayons de cet admirable soleil d'Orient ; l'air était embaumé par des plantes aromatiques dont ces incomparables prairies sont couvertes à cette époque de l'année. Ce spectacle, joint à la pensée que j'entrais en Asie, causa à ma jeune imagination une sensation délicieuse, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

voyage à Saint-Pétersbourg, à une visite à la belle comtesse Félix Potocka, etc. M. de R., devenu lieutenant dans la garde impériale russe et aide de camp de l'empereur Alexandre Ier, écrit des pages d'un intérêt tout particulier sur les événements qui suivirent « le passage du Niemen, effectué le 24 juin 1812, par cinq cent mille hommes sous les ordres du plus grand capitaine des temps modernes. » Un des plus dramatiques récits de l'ouvrage est le récit du passage de la Bérézina. Je n'en tirerai que ces lignes saisissantes (p. 195) : « Je vis sur le pont une malheureuse femme assise, ses jambes pendaient en dehors du pont prises dans la glace; elle tenait collé à son sein un enfant gelé depuis vingt-quatre heures; elle me supplia de sauver cet enfant, ne s'apercevant pas qu'elle me présentait un cadavre! Elle-même ne pouvait mourir malgré ses souffrances; un Cosaque lui rendit le service de lui tirer un coup de pistolet dans l'oreille pour faire cesser cette déchirante agonie! » Voici un autre récit qui mérite la plus sympathique attention (p. 202) : « Un spectacle hideux s'offrit à nos yeux, le 15 décembre, dans un couvent de Basiliens [à Vilna] : on avait jeté par les fenêtres de tous les étages non seulement des morts, mais encore des vivants, pour placer, nous dit-on, les blessés et les malades russes qui arrivaient en foule. Passe pour les morts, m'écriai-je, mais nous ne pouvons le tolérer pour ceux qui, en tombant, crient miséricorde. Ces malheureux, encore vivants, voyaient se joindre à leurs souffrances la menace de l'acte le plus barbare. Saint-Priest arrêta au nom de l'Empereur [1] cette exécution inhumaine, et moi je courus chercher un détachement de la garde impériale russe; avec ce renfort, il nous fut facile de rétablir l'ordre dans ce couvent-hôpital et de faire replacer dans des chambres tous ceux qui respiraient encore, un peu serrés, il est vrai; mais il fallait abriter ennemis et amis. » A l'appui du mot si souvent répété : *à quoi tiennent parfois les plus grands événements !* je citerai cette remarque de l'auteur (p. 207) : « Si Napoléon avait été retenu quarante-deux heures de plus à Moscou ou avant d'arriver à la Bérézina, il eût trouvé cette rivière gelée jusqu'à fond, aurait pu passer où il aurait voulu, et sauver son artillerie, ses caissons, ses bagages [2]. »

On trouve, dans le reste de l'ouvrage, diverses particularités notables sur la mort du feld-maréchal prince Koutousoff (p. 211), sur la bataille de Lutzen (p. 213-216), sur la bataille de Bautzen (p. 217-219), sur l'entrevue du narrateur avec le général Moreau (p. 229) [3], sur l'arrivée

1. Charles de Saint-Priest, aide de camp du tzar.

2. M. de R. ajoute : « Le plan de Napoléon était admirable et la réussite était certaine, selon toute probabilité humaine. »

3. L'auteur des *Souvenirs* donne de singuliers exemples de la franchise brutale avec laquelle le vainqueur d'Hohenlinden s'adressait tantôt à l'empereur Alexandre (p. 229), tantôt au généralissime autrichien le prince de Schwarzenberg (p. 232). Ne dit-il pas à ce dernier devant le tzar et tout l'état-major, en jetant son chapeau à terre : « Eh! sacrebleu, monsieur, je ne suis plus étonné si depuis dix-sept ans vous êtes toujours battu ! »

du général Jomini au camp des alliés (p. 230), sur la bataille de Dresde (p. 231-232), sur la mort de Moreau (p. 233-234), sur le colonel Pozzo di Borgo (p. 246), sur la visite du jeune aide de camp à son compatriote Bernadotte, après la victoire de Jüterbogk [1] que ce dernier venait de remporter sur l'armée du maréchal Ney [2], sur la dureté de l'accueil fait à Leipsick par Alexandre au vieux roi de Saxe (p. 267-268), sur la mort du frère du narrateur, le comte Louis, tué par des balles françaises le 26 janvier, à Lignol, près de Bar-sur-Aube, trois jours avant la bataille de Brienne (p. 283), sur la part que prit ledit narrateur à l'enlèvement de la statue de Napoléon qui surmontait la colonne de la place Vendôme, part qui se réduisit à surveiller l'exécution d'un ordre donné par le gouverneur de Paris, supérieur immédiat du comte de R. (p. 341-343), sur sa nomination de maréchal de camp à l'armée française, ce qui en faisait un officier général de vingt-six ans (p. 365), sur le voyage à Gand (p. 377), sur le trop énergique mot de Cambronne appliqué à Talleyrand par Napoléon causant avec le duc de Feltre (p. 395), sur l'empereur Alexandre jouant, au sujet du pont d'Iéna, menacé par Blücher, le rôle si complaisamment attribué par certains historiens à Louis XVIII (p. 408) [3], sur la belle attitude du général Daumesnil à Vincennes, attitude qui n'a nullement été surfaite, car le comte de R. fut témoin de tout ce qui se dit et se fit en cette mémorable occasion et l'a rapporté avec la plus minutieuse fidélité (p. 424-428), sur le jugement et l'exécution du maréchal Ney (p. 423-429) [4], etc.

1. Bataille de Dennewitz pour les historiens français.

2. Le narrateur loue ainsi les discours que lui tint Bernadotte (p. 247) : « Tout cela dit avec un charme, un choix d'expressions qui me firent un grand effet ; ses spirituelles paroles étaient assaisonnées d'un accent gascon des plus prononcés. » Voici le portrait qu'il trace (p. 248) du futur roi de Suède : « Bernadotte avait alors quarante-neuf ans. Il était grand et élancé; sa figure d'aigle rappelait tout à fait celle du grand Condé, sa chevelure épaisse et noire s'harmonisait avec le teint mat des habitants du Béarn, sa patrie. Sa tournure à cheval était très martiale, peut-être un peu théâtrale, mais sa bravoure, son sang-froid au milieu des batailles les plus sanglantes faisaient oublier ce petit défaut. Il est impossible de rencontrer un homme de manières et de langage plus séduisants; il me captiva complètement. »

3. « M. le duc de Richelieu me raconta leur entretien [du tzar et du roi de Prusse] : l'empereur Alexandre avait déclaré que si le feld-maréchal Blücher n'obéissait pas à l'ordre qu'il priait le roi de lui envoyer, il irait de sa personne se placer sur le pont menacé, et verrait s'il aurait l'audace de le faire sauter, pendant qu'il y serait; le nom du pont d'Austerlitz ne l'avait pas offensé, et il n'avait fait aucune demande pour qu'il fût changé. Le vieux maréchal fut obligé de céder devant ces paroles si énergiques. »

4. Voici comment (p. 428) l'auteur des *Souvenirs* critique les diverses versions et affirme l'exactitude de la sienne : « Je terminerai l'année 1815 par le récit d'une grande et terrible affaire, celle du procès, du jugement et de la condamnation du maréchal Ney, ayant dû, comme commandant la place, surveiller l'exécution de l'arrêt. Plusieurs versions ont paru sur les derniers moments et la fin tragique du maréchal Ney; toutes sont différentes ou inexactes, car aucun des auteurs de ces divers écrits n'a assisté en personne à ce drame lugubre; et parce que tous ont cru nécessaire, aux dépens de la vérité, d'y ajouter ou d'en retrancher quelques faits en raison du parti politique auxquels ils appartenaient. »

A tant de curieux récits sont mêlés en grand nombre de non moins curieux documents inédits parmi lesquels brillent surtout une quarantaine de lettres adressées à l'auteur par le duc de Richelieu [1]. Citons diverses autres lettres de l'empereur Alexandre [2], de la fameuse Mme Narishkin, du comte de Rochechouart [3], du futur Charles X, du duc de Feltre, du maréchal Gouvion Saint-Cyr, du comte Lanjuinais, du comte Ortoff, de Mme du Cayla, de la duchesse de Berry, du comte Lucchesi-Palli, du comte Louis de Saint-Priest, etc.

Le narrateur déplore, en son Avant-propos, que, si presque toutes les villes de France ont élevé des statues à des hommes plus ou moins célèbres [4], pas une « n'a songé au ministre qui dirigea les affaires de 1815 à 1819, libéra le territoire occupé par les armées étrangères, reconstitua le crédit de la France, abandonna aux pauvres malades la dotation que les Chambres lui votaient. » A défaut du monument de marbre ou d'airain refusé à cet éminent serviteur de notre pays, le livre du comte de Rochechouart n'est-il pas un monument digne du duc de Richelieu ?

T. de L.

---

542. — **Madame André-Walther 1807-1886.** Paris, Fischbacher, 1889. Gr. in-8, VII et 548 p.

Ce livre, inspiré par la piété filiale, nous offre le portrait ressemblant d'une femme d'un noble caractère et d'un grand cœur qui a été mêlée à quelques événements de l'histoire contemporaine, et, comme dit l'auteur, « le mouvement des idées et des sentiments religieux dans la société protestante donne à cette biographie son trait principal ». Madame André-Walther était la fille du général Walther, et, à ce propos, nous regrettons que l'auteur ait retracé si brièvement l'existence de ce vaillant Alsacien [5]. Elle épousa M. Jean André qui devint, après la révolution

---

1. Quelques autres lettres du duc à l'abbé Nicolle, « le confident de son âme », ont été reproduites, ainsi qu'une lettre du comte Joseph de Maistre, d'après *la Vie* de cet ecclésiastique publiée par M. l'abbé Frappaz (Paris, 1857, in-18).

2. Une de ces lettres, écrite de Zarcoccelo, « le Versailles de la Russie », au duc de Richelieu, et dont l'original était resté entre les mains du comte de R., établit ce fait historique, contesté par certains écrivains, que l'idée d'une retraite dans l'intérieur de la Russie pour y attirer les Français, en cas de revers de l'armée russe, était déjà arrêtée dans la pensée du tzar, dès le 9 avril 1812 (p. 167).

3. Le narrateur, avec la lettre de son frère, a reproduit divers documents signés de lui-même, entre autres un mémoire, rédigé à Langres, le 15 janvier 1814, pour demander à l'empereur Alexandre le rétablissement de la maison de Bourbon sur le trône de France (p. 285-287). Voir du même un important rapport adressé de Troyes, le 23 février 1814, au comte d'Artois (p. 291-294).

4. Qu'il me soit permis de rappeler que la *Revue critique* a protesté depuis longtemps contre la prodigalité avec laquelle nous érigeons des statues. Ce fut dans un article sur deux ouvrages relatifs à Théophraste Renaudot, article qui devait soulever tant de tempêtes, que l'on s'éleva contre la *statuomanie* dont nous sommes affligés.

5. Il serait à désirer que la notice dont on parle p. 518, fût livrée au public, et non simplement « aux parents et à quelques amis. »

de 1830, receveur-général du département d'Indre-et-Loire, et, ce fut en Touraine qu'elle se convertit, qu'elle donna pour la première fois carrière à son activité religieuse ; elle tenta de « resserrer les éléments dispersés du protestantisme tourangeau » (p. 202) ; elle essaya de faire du collège de Sainte Foy un Sorèze protestant ; elle se consacra à l'œuvre des Missions. Après la mort de son mari, elle fit de son appartement de la rue Saint-Lazare, à Paris, un « centre d'expansion religieuse » (p. 265) et « pour marquer comment elle comprenait un dimanche chrétien, elle prit l'habitude de convier chez elle à sa table, très simplement servie, quelques jeunes hommes engagés à Paris dans leurs études, éloignés de leurs parents et sur qui pouvait s'exercer utilement son influence éclairée et maternelle. Les soirées s'achevaient chez elle en entretiens sérieux, ou bien toute la bande se rendait démocratiquement en omnibus au temple de l'Oratoire pour assister au culte que présidait Adolphe Monod » (p. 267). Elle se donnait avec ardeur à l'œuvre des prisonnières de Saint-Lazare, concourait à la création de cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles protestantes, appelait à Paris le célèbre prédicateur Spurgeon et le *revivalist* Radcliffe, assistait aux assemblées annuelles des sociétés religieuses, tenait chez elle de « grandes soirées pastorales » (p. 322) et à Versailles, dans sa propriété des Ombrages, des « réunions d'évangélisation familière » (p. 328). Pendant la guerre de 1870 elle écrivit à la reine et au roi de Prusse, elle adressa quatre lettres au prince royal qui logeait aux Ombrages, elle envoya même une supplique à la reine d'Angleterre. Illusions touchantes ! Elle priait la Prusse de ne pas « accabler les vaincus » et de « se grandir aux yeux du monde et devant Dieu, en accordant à la France une paix honorable » (p. 424). Mieux valait, comme elle le fit avec sa charité coutumière, soigner les malades et les blessés au château de Foëcy, non loin de Vierzon. Après la guerre, elle revint aux Ombrages qui devinrent pendant la Commune « comme une arche, élargissant toutes ses membrures pour y abriter tous les fugitifs » (p. 451). Puis, la Commune vaincue, un nouveau champ de travail s'ouvrit à Mme André : elle appartenait au comité de distribution des secours dans la banlieue de Paris et fut chargée de tout ce qui concernait Asnières et Neuilly ; elle secourut les familles des prisonniers de la Commune et s'efforça de ramener au bien les femmes qu'elle voyait « arriver la haine au cœur et l'effronterie dans les yeux » (p. 472) ; elle fit de Neuilly « une section organisée de l'Eglise réformée » (p. 487), etc. Mais elle vieillissait, ses forces déclinaient, et bientôt elle dut « réduire graduellement sa participation aux œuvres extérieures » (p. 501). Elle mourut le 6 août 1886. L'auteur de ce livre a cherché le plus possible à nous faire connaître Mme André-Walther par des extraits de sa correspondance ; c'était, comme il dit, le meilleur moyen de la montrer vivante et vraie, et de mettre en lumière sa passion généreuse et son ardeur au bien.

A. Ch.

543. — I. **Le Français parlé,** morceaux choisis à l'usage des étrangers avec la prononciation figurée, par Paul PASSY, professeur de langues vivantes, ancien président de l'Association phonétique. Deuxième édition. Heilbronn, Henninger. 1889. In-8, VIII-122 pp. Prix : 1 mk. 80.

544. — II. **Les Sons du Fransais,** leur Formacion, leur Combinaizon, leur Reprézantacion, par Paul PASSY. (Associacion fonétique des Professeurs de langues vivantes). Deuzième édicion. Paris, Firmin-Didot, 1889. In-12, 96 pp. Pris : 1 fr. 50.

On voit par ces deux titres que M. Paul Passy a deux orthographes à sa disposition, sans compter celle de prononciation figurée, qui est strictement phonétique. Trois orthographes, c'est peut-être beaucoup, mais en tout cas ce n'est pas sur la troisième que pourraient porter les critiques. Elle est excellente et rendra service à tous les linguistes, en appelant leur attention sur nombre de faits de prononciation qui passent trop souvent inaperçus. Je ne sais si elle convient aussi bien aux étrangers qui apprennent le français; je crains qu'elle ne les déroute un peu : il y a tels morceaux où l'auteur note des élisions, des contractions, des suppressions de consonnes si hardies (II, p. 80), qu'elles me paraissent dépasser de beaucoup la mesure du parler usuel et tomber dans le jargon dont nous corrigeons nos enfants. J'y relèverais aussi un seul défaut de symétrie : M. P. note l'*ou*-voyelle par *u*, l'*ou*-consonne par *w* — très bien jusqu'ici — puis l'*u*-voyelle par *y* — passe encore — et enfin l'*u*-consonne (de *lui, puis*) par un *u* agrémenté d'un signe diacritique. Cela ne se tient pas : mieux eût valu, ce me semble, représenter l'*u*-voyelle et l'*u*-consonne, respectivement, par un *u* et un *w* surmontés d'un tréma.

Mais, si je n'ai que des éloges pour la troisième orthographe, je proteste, avec toute l'énergie dont je suis capable, contre la seconde, l'hybride, celle qui n'est ni usuelle ni phonétique. Je voudrais de grand cœur, si ce n'était un trop violent bouleversement, qu'on pût arriver à écrire le français phonétiquement, et l'anglais aussi, et toutes les langues, et convenir d'un alphabet universel comme d'un méridien origine. Si nous ne sommes pas mûrs pour cette grande idée, je m'accommoderais assez bien d'une simplification graduelle de l'orthographe française, et ne verrais qu'avantage à pouvoir écrire désormais « apeler, ateler, fotografie, autoctone, des chevaus, les genous », suivant la réforme modeste et judicieuse que préconise M. L. Havet. Mais changer pour changer, donner la question à tous les lecteurs qui ne sont pas membres de l'Association phonétique, faire violence à toutes les habitudes reçues pour aboutir à écrire « Fransais » et « Associacion », c'est-à-dire à noter concurremment par trois signes différents une articulation unique, en bonne conscience où est le profit [1] ?

---

1. Il y a même, dans le nouveau système, des points qui m'échappent complètement. Je cherche vainement, par exemple, en quoi la première syllabe du mot *entendre* diffère de la première. Pourtant M. P. écrit constamment *entandre*. Il doit avoir ses raisons, mais les profanes ne les voient pas.

Cela dit — et voilà longtemps què je me promettais de consacrer quelques lignes à la question de la « nouvèle ortografe » — je serai plus à l'aise pour écrire des deux ouvrages de M. P. tout le bien que j'en pense.

Le premier comprend une série de morceaux littéraires d'ordre très varié, avec la transcription phonétique en regard, transcription parfaitement étudiée et d'une irréprochable exactitude, sauf les menues exagérations que j'ai déjà signalées : même dans le monde de M. Perrichon, on ne prononce pas *mamzelle*, ni l'on ne néglige à ce point les liaisons. Les textes sont en général très bien choisis [1] et habilement gradués. Peut-être cependant la graduation eût-elle dû être inverse ; car la prononciation oratoire et le débit du vers se rapprochent bien plus de l'écriture que la langue courante. Mais l'inconvénient est médiocre, le livre étant de ceux qu'il faut relire plusieurs fois pour s'en bien pénétrer [2].

Le second ouvrage est un petit traité de phonétique, à la fois élémentaire et substantiel, rempli de remarques intéressantes et d'aperçus ingénieux. Les phonèmes français y sont analysés avec une précision et une minutie qui ne laissent rien à désirer. On peut, sur tel ou tel point, ne pas partager l'avis de l'auteur; mais on hésite à le dire, tant on voit qu'il a approfondi son sujet, et alors même on lui sait gré des idées ou des doutes qu'il suggère. On relève çà et là quelques lapsus dont il conviendrait sans difficulté : ainsi, malgré la réalité des faits, et en dépit de la règle qu'il a posée lui-même (p. 60), il néglige de noter longue (p. 91) la voyelle nasale de *chante* et de *charmante ;* elle l'est incontestablement, surtout à la finale d'un vers. Sur d'autres points, notre désaccord éclaterait davantage : je ne crois point, par exemple, qu'on prononce *Renée* comme *René*, ni *ta porte bénie* [3] comme *béni soit le jour :* l'*e* muet sonne, soit en prolongeant la syllabe, soit plutôt comme semi-voyelle de même ordre que la voyelle précédente (*y* après *i*, *w* après *u*, etc.), et c'est pour cela même qu'en français il n'y a point d'*e* muet après l'*a*, qui n'a pas de semi-voyelle corrélative, pour cela aussi que l'*e* muet a la propriété d'empêcher l'hiatus. Je maintiens également, contre l'autorité de M. P., que les mots *arbre, peuple*, et similaires, ont deux syllabes, dont la seconde est formée par une voyelle vibrante. Et qu'on

---

1. Je n'en excepte que le septième. Cette polémique de M. Frary contre la culture classique — injuste et passionnée comme toutes les polémiques — est-elle bien propre à donner aux étrangers une exacte idée du bon sens français? N'y a-t-il ni jacobins ni courtisans dans les pays d'éducation utilitaire? et la libre Amérique n'a-t-elle pas vu brandir deux fois en vingt ans le poignard des Brutus et des Aristogiton?

2. Les épreuves auraient pu être revues avec plus de soin pour un livre destiné à répandre le français au dehors : il ne faudrait pas écrire *Ah bas!* pour *Ah bah!* (p. 6), ni fausser un vers (p. 102) en y introduisant le solécisme *quelles pleurs*.

3. Le vers est transcrit : « tu frappes à ta porte bénie » : non-sens et vers faux. Lire « il frappe ». Ce que c'est que l'habitude de supprimer en pensée les lettres qui ne se prononcent pas.

ne m'objecte point qu'à ce compte un alexandrin terminé par le mot *arbre* aurait treize syllabes. Je répondrais : « Oui, il en a treize, comme tous les alexandrins à rime féminine. » Tout vers français terminé par une rime féminine contient une semi-syllabe hypermétrique, à peu près inaudible, mais qui joue néanmoins son rôle dans la cadence. Il suffit, pour s'en convaincre, de réciter une stance à rimes croisées toutes masculines : il manque quelque chose à l'oreille.

Je m'arrête : la plupart des théories de M. Paul Passy sont de celles qui méritent une discussion trop sérieuse et trop détaillée pour tenir en un étroit espace. Ses livres, consciencieux et savants sous une forme aisément accessible, ont rendu et rendront certainement de grands services. Mais, pour Dieu, qu'il se résigne à orthographier sa langue, jusqu'à ce que l'Académie nous autorise tous à la cacographier.

V. HENRY.

CHRONIQUE

FRANCE.— M. H. STEIN vient de rédiger un rapport complet et très soigneusement fait sur *les travaux bibliographiques* parus depuis dix ans, de 1878 à 1888. Cette étude rendra de très grands services : malgré l'espace restreint dont il disposait, M. Stein est entré dans une foule de détails et d'explications utiles; il a signalé les ouvrages indispensables qu'il faut toujours consulter avant d'entreprendre un travail quelconque. Il a conservé dans ses grandes divisions l'ordre logique que M. G. Pawlowski avait adopté en 1879, dans un rapport semblable : *Bibliographies périodiques contemporaines* (universelles; nationales; par spécialités). *Bibliographies rétrospectives* (générales universelles; nationales générales ou partielles par pays; universelles ou nationales par spécialités; monographies bibliographiques; catalogues des bibliothèques; histoire de l'imprimerie).

— Le nouveau volume que M. Victor CHERBULIEZ vient de publier sous le titre de *Profils étrangers* (Hachette. In-8°, 356 p. 3 fr. 50) contient les études suivantes : *Hegel et sa correspondance; Le prince de Bismarck et M. Moritz Busch ; Lord Beaconsfield; Guill. de Humboldt et Charlotte Diede; Un bourgmestre de Stralsund au XVIe siècle; M. de Beust et ses Mémoires; Le roi Louis II de Bavière; Ch. Gordon; Leop. Ranke; M. Geffcken et le Journal de l'empereur Frédéric; M. Crispi et sa politique; Un missionnaire écossais; Le poète don Serafin Estebanez; L'esprit chinois; La famille Buchholz.*

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, de Leipzig, annonce, pour paraître prochainement : 1° *Altkeltischer Sprachschatz* par Alfred HOLDER (quatorze livraisons paraissant de trimestre en trimestre, au prix de 7 fr. 50 chacune); 2° *Geschichte des ostrœmischen Kaisers Justin II nebst den Quellen*, par Kurt GROH (mémoire couronné par la Faculté de philosophie de l'Université de Halle); 3° *Kommentar zum zweiten Buche Herodots*, par A. WIEDEMANN; 4° *Kritische Untersuchungen zu den Posthomerica des Quintus Smyrnaeus*, par Albert ZIMMERMANN; 5° la cinquième édition de la *Geschichte der rœmischen Litteratur* de Teuffel, revue et remaniée par Ludwig SCHWABE; 6° *Anthologiae Planudeae appendix Barberino-Vaticana*, rec. Leo STERNBACH; 7° *Die altclassischen Realien im Gymnasium*, par Martin WOHLRAB.

— La maison Joseph Baer, de Francfort-sur-le-Mein, met en vente les *Œuvres*

économiques et philosophiques de Fr. Quesnay, fondateur du système physiocratique, accompagnées des éloges et autres travaux biographiques sur Quesnay par différents auteurs, publiées avec une introduction et des notes par M. Aug. Oncken, professeur d'économie politique à l'Université de Berne (in-8°, 830 p. 20 mark).

— La même maison fait paraître en même temps une Vie de Mirabeau, *das Leben Mirabeaus*, par M. Alfred Stern, notre collaborateur, professeur d'histoire au Polytechnikum de Zurich (deux volumes, 10 mark).

— M. Bernhard Suphan a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans la *Deutsche Rundschau* (1889, xii) et qui était le remaniement du discours prononcé par lui à Weimar à la vingt-cinquième réunion annuelle de la Société de Shakspeare. Cette étude très instructive et attachante a pour titre *Shakspeare im Anbruch der classischen Zeit unserer Literatur* et M. Suphan y retrace en traits rapides, mais non sans vigueur et sans éclat, l'impression que les œuvres de Shakspeare produisirent sur les jeunes écrivains allemands du xviiie siècle, sur Gerstenberg, sur Herder, sur Gœthe, sur Lenz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 octobre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, annonce que les deux prochaines séances de l'Académie auront lieu les mercredis 23 et 30 octobre, au lieu du vendredi 25, jour de la séance annuelle de l'Institut, et du vendredi 1er novembre, jour de la Toussaint.

Deux commissions sont nommées pour préparer, l'une le programme du prix ordinaire de 1892, qui sera pris dans l'ordre des études relatives à l'antiquité classique, l'autre celui du prix Bordin et celui du prix Delalande-Guérineau, qui porteront tous deux sur les études du moyen âge. Sont élus membres de la première commission, MM. Jules Girard, Heuzey, Weil et Héron de Villefosse; de la seconde, MM. Delisle, Hauréau, Paul Meyer et Siméon Luce.

M. Georges Perrot communique une nouvelle note de M. Victor Waille, professeur à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, sur les fouilles exécutées sous sa direction à Cherchell *(Julia Caesarea)*. On a achevé le déblaiement du palais des Thermes; on a mis à découvert deux nouvelles salles, situées à l'ouest de la grande salle centrale. Parmi les objets trouvés dans ces dernières fouilles, on remarque une belle statue de marbre, peut-être une Cérès, une tête casquée, qui fait songer aux têtes d'amazones, et divers fragments d'inscription. Il reste à souhaiter que l'administration prenne des mesures efficaces pour protéger ces ruines contre ces « dilapidations quo-« tidiennes, qui ont, dit M. Perrot, à notre grand regret, on pourrait presque dire à « notre honte, fait disparaître plusieurs beaux monuments de l'antiquité, qui exis-« taient encore sur le sol de l'Algérie quand nous nous y sommes établis. »

M. Siméon Luce est désigné pour faire une lecture à la prochaine séance publique de l'Académie, qui aura lieu le vendredi 22 novembre.

M. Georges Bénédite rend compte de la mission épigraphique au Sinaï, qui lui a été confiée pour la recherche des textes destinés à prendre place dans le recueil des inscriptions araméennes. Les inscriptions recueillies par M. Bénédite sont au nombre d'environ neuf cent cinquante, dont cent cinquante pour la région du Nord et le reste pour le Feiran et le Mukatteb.

Contrairement à l'opinion courante, M. Bénédite s'attache à établir que rien ne prouve que ces inscriptions aient un caractère religieux et que ceux qui les ont gravées fussent des pèlerins. Ce sont simplement des noms inscrits par des voyageurs sur le bord des chemins qu'ils ont suivis. Il n'est pas exact non plus que quelques-uns de ces textes soient accompagnés de symboles chrétiens; les quelques symboles de ce genre, dont l'existence a été constatée, sont entièrement distincts des inscriptions auxquelles on a voulu les rattacher.

M. J. Halévy commence une lecture sur l'*Epoque d'Abraham, d'après les documents égyptiens et babyloniens*.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Barbier de Meynard, président de l'Académie : Vernes (Maurice), *Précis d'histoire juive*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 4 novembre — 1889

545. — Franz CUMONT, **Sur l'authenticité de quelques lettres de Julien.** Gand, Clemm, 1889. In-8 de 31 p.

Le recueil des lettres attribuées à Julien contient des morceaux de valeur fort inégale : quelques-uns ne manquent ni d'esprit ni de finesse, beaucoup d'autres sont d'une prolixité ou d'une prétention insupportables. Notre meilleur ms. de ces lettres, le *Vossianus*, n'en renferme que vingt-huit ; les cinquante-sept autres ont été recueillies depuis trois cents ans dans une vingtaine de mss. d'époques diverses. On a donc de bonnes raisons pour se demander si toutes les lettres portant la suscription de Julien doivent être attribuées à l'Apostat. Déjà Hercher a prouvé que la première est de Procope de Gaza et Hertlein en a rejeté quelques autres. M. Cumont montre que les six adressées à Jamblique ne peuvent pas être de l'empereur, parce que ce Jamblique, qui est bien le philosophe syrien, n'a pu vivre au-delà de 336, alors que Julien naquit en 331. L'auteur des lettres à Jamblique est aussi celui de la lettre 67 qui a pour suscription Ἰουλιανὸς Σωσιπάτρῳ ; comme l'a déjà reconnu Fabricius, elle devait être adressée à Sopater, le disciple de Jamblique. Mais ces sept lettres ne sont pas les seules qui nous soient conservées du faux Julien. La lettre 24, adressée à Sarapion, est l'œuvre d'un sophiste fixé à Damas, où Julien n'a jamais séjourné ; elle présente dans la forme des ressemblances très frappantes avec les sept dont il a été question plus haut. Des expressions caractéristiques et même des phrases entières de l'épitre à Sarapion se retrouvent dans une série considérable de lettres adressées presque toutes à des sophistes et qui sont généralement attribuées à Julien. M. C. conclut que sur les 85 lettres recueillies par les éditeurs, 19, à savoir les n°s 8, 15, 16, 19, 24, 28, 32, 34, 40, 41, 53, 54, 57, 60, 61, 67, 73, sont d'un même sophiste qui ne peut être l'em-

pereur. Cet auteur est un écrivain ampoulé, précieux, qui sait noyer un désert d'idées sous un déluge de mots. Mais comment ses élucubrations se sont-elles mêlées à la correspondance impériale? M. Cumont a répondu à cette question par une inspiration très heureuse. Il s'est souvenu à propos d'un certain sophiste *Julien fils de Domnos,* qui naquit à Césarée de Cappadoce et vécut sous Constantin : il succéda vers 330 à Jamblique et eut à Athènes une école très fréquentée. Ces dates et ces faits se concilient parfaitement avec ceux auxquels les lettres précédemment visées font allusion. On peut en conclure, sinon avec certitude, du moins avec une probabilité suffisante, que l'auteur de ces 18 lettres est Julien de Césarée. Un compilateur byzantin aura lu dans la suscription, au lieu de Ἰουλιανοῦ Καισαρέως, le nom bien connu Ἰουλιανοῦ Καίσαρος.

Ce joli mémoire fait honneur à celui qui l'a rédigé et qui, tout jeune encore, s'est déjà fait connaître par d'ingénieux travaux. J'ajoute qu'il est parfaitement composé, présenté avec une sobre élégance et que, pour nous arriver de Belgique, il n'est nullement écrit en belge.

Salomon REINACH.

---

546. — Simon PORTIUS. Γραμματικὴ τῆς Ῥωμαϊκῆς γλώσσης. **Grammatica linguæ græcæ vulgaris.** Reproduction de l'édition de 1638, suivie d'un commentaire grammatical et historique, par W. MEYER, avec une introduction, par J. PSICHARI. (Bibl. de l'Ec. des Hautes-Études, 78me fasc.). Paris, Vieweg, 1889, in-8, LVI-256 pp.

La grammaire de Simon Portius, telle qu'elle est, peut rendre encore aujourd'hui de notables services, et c'est déjà une bonne œuvre que de l'avoir réimprimée. M. Psichari, qui avait eu l'idée de cette réimpression, avait en même temps engagé M. W. Meyer à commenter ce vieux texte. Il fallait, en effet, commenter Portius et l'adapter à l'état actuel de la science : « Nous avons avant tout besoin aujourd'hui (dit M. P. dans son introduction) d'une grammaire du grec moderne, qui soit tout à la fois d'une utilité pratique pour les commençants désireux d'avoir une idée d'ensemble de cette langue, et qui repose aussi sur des bases scientifiques. » On pourra voir, dans la préface mentionnée, la mesure dans laquelle M. W. Meyer a rempli ce programme. Nous n'en dirons qu'un mot aujourd'hui. Ce commentaire, très abondant (pp. 69-246) se lit avec intérêt; M. W. M. y déploie ses qualités bien connues de linguiste, et il faut signaler en particulier la finesse avec laquelle il sait manier l'analogie. Ses explications ne sont pas toujours exemptes de subtilité; mais l'ensemble du travail est en somme une bonne contribution aux études néo-grecques. Je n'insiste pas, renvoyant encore une fois le lecteur à l'Introduction. Je m'attacherai de préférence à une question non encore résolue, celle de la nationalité de Simon Portius.

M. Em. Legrand (SOPHIANOS, *Grammaire du grec vulgaire,* Paris, Maisonneuve, 1874, in-8°, 2e éd., p. 9-14), dit quelques mots de S. P.

qui, pour lui, est un Grec catholique. M. P. se range à l'avis de M. L. et cherche même, dans la manière dont S. P. signe en grec (Πόρκιος), une indication locale et précise. Il est certain que S. P. est catholique; la dédicace de sa grammaire au cardinal de Richelieu et le privilège royal suffiraient à le prouver. Qu'il soit Grec, c'est beaucoup plus douteux, et l'argument dialectal invoqué, discrètement d'ailleurs, par M. P., perd beaucoup de sa valeur, si l'on se souvient qu'Alde Manuce signait en grec tantôt Μανούτιος, tantôt Μανούκιος. D'où vient ce κ? Il est difficile de le dire, mais Alde n'était sûrement pas d'origine grecque et, de plus, il signait quelquefois *Manuzio*, (A. F. Didot, *Alde Manuce*, p. 1); or, *Porzio* (Πόρκιος ne nous étonnant plus) est un nom essentiellement napolitain, et plusieurs de ceux qui l'ont porté furent des érudits et des hellénistes. Le P. Jacob *(Traitté*, p. 128-129) nous apprend qu'à Naples, dans un couvent d'Augustins, « se voit une considérable Bibliothèque, qui leur a été léguée par le docte Philosophe Simon Portius, en considération de la grande amitié qui estoit entre le Cardinal Seripand Archevesque de Salerne, et luy » [1]. Ce S. P. (cf. *Biogr. Univ. Michaud)* n'est pas notre grammairien; car, né à Naples en 1497, il mourut dans la même ville en 1554; c'était un helléniste fort distingué en même temps qu'un disciple célèbre de Pomponace (cf. Haym, *Biblioteca Italiana*, Milano, 1803, t. III, p. 96, n°s 5, 6 et 7, et t. IV, p. 226, n° 4). Il eut un fils, Camille P., dont on loue l'érudition grecque et latine (cf. *Biogr. Univ. Michaud*, où nous trouvons encore un médecin napolitain, du nom de Luc-Antoine P.); enfin Moréry (IV, 243, éd. 1649) signale un Italien, Grégoire P., qui avait « du talent pour la poésie grecque et latine ». — D'autre part (cf. Legrand, *Sophianos*, *op. cit.*, p. 11 sqq.) l'épitre dédicatoire semble, au premier abord, indiquer que S. P. était Grec; pour nous, nous ne pouvons voir dans les expressions signalées qu'un reflet de la rhétorique du temps. M. Psichari cite en outre (p. XXVI) des passages de la grammaire de S. P. qui, selon nous, témoigneraient tous en faveur de l'origine italienne de l'auteur, et, quoiqu'il y eût à ce moment en France des Grecs célèbres (cf. Legrand, *op. cit.*, p. 11), les Italiens y étaient encore plus nombreux.

En résumé, Simon Portius aurait pu, probablement, signer comme Alde Manuce : Ῥωμαῖος καὶ φιλέλλην, et, quoiqu'on ne puisse rien affirmer pour l'instant, on ne se tromperait peut-être guère en le tenant pour Italien et même pour Napolitain [2]. Il est d'ailleurs impossible que la lumière tarde longtemps à se faire sur un savant qui a porté le titre de Docteur en théologie de la Faculté de Rome, composé une épigramme grecque pour la grammaire de Jean Paradis, et enfin, ce qui est le plus

---

1. Mort en 1563 (Gams, *Ser. Episc.*, p. 919^{b}).

2. Simon Portius n'a pris le titre de *Romanus* que parce qu'il était docteur en théologie de la Faculté de Rome; j'en trouve une preuve matérielle dans la diversité des caractères choisis pour l'impression du titre original :

Autore SIMONE PORTIO Romano
Doctore Theologo.

important pour la recherche, dédié sa grammaire au cardinal de Richelieu.

Léon Dorez.

---

547. — Hermann Dopffel. **Kaisertum und Papstwechsel unter den Karolingern,** 1 vol. in-8, 167 pages. Freiburg i. B. Mohr, 1889.

Les rois carolingiens intervenaient-ils dans la nomination du pape? Et quelle espèce de droits faisaient-ils valoir en semblable circonstance? Ces questions ont été fort souvent traitées et parfois d'une façon remarquable. Nous rappelons seulement ici l'article de M. Bayet dans la *Revue historique* (1884, t. XXIV, p. 49). Il y avait quelque témérité à aborder après tant d'autres cette étude ; M. Dopffel l'a eue et l'on ne saurait s'en plaindre. Sans doute son ouvrage n'est pas toujours bien ordonné et ses démonstrations sont souvent fort longues; mais il connait bien les textes, il les manie avec assurance, ses raisonnements sont assez clairs et ses résultats précis. Il divise son sujet en quatre périodes :

1° En 752, le pape Etienne II confère à Pépin la dignité de patrice; en 774, après son voyage à Rome, Charles prend le même titre. Mais par là ni Pépin ni Charles n'ont acquis aucun droit à la nomination du pape; Paul 1er, Constantin, Etienne III, Hadrien Ier, Léon III sont montés sur le siège de saint Pierre, sans que les souverains francs soient intervenus ;

2° En l'année 800, Charles est couronné Empereur des Romains. Il a dès lors sur la ville de Rome tous les anciens droits que possédaient les empereurs byzantins ; parmi eux était celui de confirmer le souverain pontife. Mais, sous Charles, aucune élection nouvelle n'a lieu, et, son successeur, Louis le Pieux, laissa tomber cette prérogative. Voici la règle qui s'établit, à l'avènement d'Etienne IV et de Pascal Ier. Le pape est élu et ordonné librement; quand ce double acte a été exécuté, il entre en relations avec l'Empereur; un pacte d'amitié, d'affection, de paix est signé entre les deux puissances. Sans aucun doute, ce pacte donne au pontife une autorité très forte; sans lui, il ne pourrait rester assis sur le siège de saint Pierre; mais enfin l'Empereur n'est intervenu ni dans l'élection ni dans la confirmation ; il se trouve en présence d'une situation acquise. En 824 seulement, les choses changèrent : par la constitution que le jeune Lothaire promulgua à cette date, aucun pape ne devait être consacré avant d'avoir juré fidélité à l'Empereur entre les mains d'un *missus*. Auparavant, les rapports entre la papauté et l'Empire étaient réglés après la consécration ; désormais, ils le seront avant cette cérémonie ; sans ce serment préalable, la cérémonie ne saurait avoir lieu ;

3° Jusqu'à présent, l'Empire était une puissance universelle ; l'Empereur régnait du moins sur tous les territoires conquis par Charles. Mais

bientôt ces territoires sont morcelés. Le nom d'Empereur est donné à un prince qui règne seulement sur l'Italie. Ne croyez pas toutefois que ce prince va renoncer aux prérogatives impériales. Bien au contraire l'Empereur, réduit à l'Italie, est plus rapproché du pape : il fait peser davantage sur Rome le poids de son activité. Louis II prétend convertir le droit établi en 824 en un droit de confirmation absolu ; il tente même de prendre une part directe à l'élection ;

4° En 875, Louis II meurt: ses oncles, puis ses cousins se disputent l'Empire; mais les Empereurs n'ont plus d'autorité réelle à Rome. Les élections pontificales ont lieu sans qu'ils interviennent ; non point qu'ils aient formellement renoncé à leur droit, comme le veut le *libellus de imperatoria potestate*, mais ils ne l'exercent plus. La papauté du reste n'y gagna rien ; les élections devinrent de plus en plus tumultueuses, et, en 898, dans le décret « *quia sancta* », on regretta le temps où les envoyés impériaux maintenaient l'ordre.

Telles sont les conclusions de M. Dopffel : elles ne sont pas bien nouvelles ; mais, formulées comme nous venons de le faire, elles nous paraissent inattaquables. Pourtant, nous nous séparons de l'auteur sur bien des points de détails. Nous ne voyons pas seulement dans le patriciat la première dignité honorifique de la *respublica Romanorum*, mais bien une dignité plus effective. Ce titre n'était pas exclusivement byzantin ; il était en usage dans le royaume franc où il désignait un fonctionnaire analogue au duc. Pépin, nommé patrice, devenait comme le général en chef de l'état romain. Nous serions beaucoup plus affirmatif que M. Dopffel sur l'authenticité du *Ludovicianum* de 817. Nous persistons à voir des *nobiles* dans les adversaires de Paschal Ier et à penser que Wala a eu une grande influence sur l'élection d'Eugène II. Nous n'admettons pas que Lothaire, luttant en 833 contre son père, ait été le représentant de l'idée impériale et que le pape Grégoire IV, en lui donnant son appui, ait combattu pour l'unité de l'Empire.

En somme, malgré d'assez graves défauts, l'ouvrage est des plus satisfaisants et il fait honneur à M. Dopffel.

Ch. Pfister.

---

548. — **Cartulaire de l'Hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras,** publié avec d'autres documents et une étude sur le régime intérieur de cette maison, et des hôpitaux d'Hesdin et Gosnay dans la première moitié du XIVe siècle, par Jules-Marie Richard, ancien archiviste du Pas-de-Calais. Paris, ap. Champion, 1888.

En France la charité ou publique ou privée a toujours fait des merveilles, et ce n'est pas d'aujourd'hui que date la pitié pour les déshérités de ce monde. Ainsi l'hôpital Saint-Jean-en-l'Estrée d'Arras, fondé par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, et enrichi par les dons de nombreux bienfaiteurs, possédait au temps de la comtesse Mahaut 32 lits assez grands pour coucher 80 pauvres malades, 13 lits pour couchre

« les obscurs malades », et 9 lits pour les femmes « gisans d'enfant ». A en juger par le nombre des décès inscrits, cet hôpital était très fréquenté : en 1309 on en constate deux cent huit, en 1314, cent trente-quatre, en 1336, quatre-vingt-douze. M. Richard a pu établir approximativement que dans l'année 1332-33 le total des journées de malades à l'hôpital d'Hesdin s'élevait à 5768, dont 1239 journées de femmes en couches. En 1334-35 la moyenne des journées est de 7602; on en compte jusqu'à 7861 en l'année 1335-36. Le nombre des femmes qui venaient y accoucher peut être évalué, dit M. J. Richard, à quatre ou cinq par semaines; les statuts prescrivaient de les garder jusqu'à ce qu'elles fussent complètement rétablies : la chambre qui leur était réservée, meublée de « cuves baignoires » pour les nouveau-nés, s'appelait *ajusterie, ajuterie* (du verbe *agesir* = accoucher). L'hôpital Saint-Jean de Gosnay était de beaucoup moins important; le nombre des malades y variait de sept à vingt par an ; celui des femmes en couches de quatre à neuf; mais les uns ou les autres pouvaient y séjourner plusieurs semaines, plusieurs mois, et même une année entière, comme le prouvent les documents cités par M. J. Richard.

Le personnel de ces hôpitaux était assez nombreux, et l'administration n'en était confiée qu'à des hommes probes et capables. En 1285 il y avait à l'hôpital Saint-Jean quinze frères et trente sœurs. En 1364, par suite « des mortalitez et des guerres », et en 1438 pour les mêmes raisons, ce personnel fut diminué : il ne comptait plus à cette dernière époque que trois frères dont deux prêtres et sept sœurs. Ces dernières, spécialement chargées du soin des malades ne devaient pas avoir moins de vingt ans ni plus de quarante; on ne voulait point de femmes « débilitées ou impotentes de leurs membres ». Tout homme marié qui avait « femme vivant », et toute femme mariée qui avait « mari vivant », ne pouvaient être reçus « à frere ou à sereur ». A Hesdin des servantes ou *meskines* étaient attachées à l'hôpital moyennant un salaire annuel; il y avait des valets loués au mois ou à l'année, chargés seulement du soin des bestiaux et des travaux aux jardins et aux champs. La barbière « qui rest les malades » recevait 22 sous par an, le cuisinier 50 sous ainsi que le portier. Le paiement du *mire* ou médecin était éventuel.

Chacun de ces hôpitaux avait sa porcherie, sa vacherie, ses jardins et ses exploitations rurales, pour aider, autant que possible, à l'alimentation de son personnel et de ses malades. La viande de porc, comme aujour d'hui encore dans nos compagnes, était la base de cette alimentation ; venaient ensuite le mouton, la vache, le bœuf désigné probablement dans les comptes sous le nom de « char fresque ». On donnait sans doute aux malades intéressants, aux femmes en couches, une nourriture plus délicate, car les comptes mentionnent assez souvent l'achat de lapins, poules, oies, bécasses, pluviers, et même de perdrix. Pour dessert, les malades avaient des beignets, de « la paste au four », des galettes, des figues et toute sorte de fruits. Quant aux mets, ils étaient assaisonnés

d'épices très variées, telles que gingembre, poivre, cumin, moutarde, canelle, safran, etc. On respectait scrupuleusement les jours d'abstinence, mais il y avait en revanche des jours de fête où « la pitanche as povres » était relevée de vin, de rôti et de pain blanc.

Cette publication de M. J. Richard que j'analyse sommairement, sera très utile à l'histoire des Etablissements de charité au moyen âge. Elle complète encore le livre bien intéressant qu'il a publié sur le gouvernement de la comtesse Mahaut, et dont nous avons rendu compte dans cette Revue.

A. DELBOULLE.

---

549. — **Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron,** baron de Salignac (1605 à 1610). Voyage à Constantinople. Séjour en Turquie. Relation inédite précédée de la vie du baron de Salignac, par le comte Théodore de GONTAUT-BIRON. Paris, H. Champion et Auch, Cocharaux frères, 1888, 1 vol. in-8 de LXXVI-168 pages.

Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, est né au château de ce nom en Périgord, en 1553, et mort à Constantinople le 11 octobre 1610. Attaché dès l'âge de quinze ans au service de Henry IV, alors prince de Béarn, il lui resta constamment dévoué. Il avait le droit d'écrire à son successeur : « J'ai servy quarante-deux ans sans intermission le feu Roy vostre Père sans que la contagion du siècle m'aye tant soit peu pu esbranler, non pas mesme à jeter les yeux sur un autre maistre ». Son ambassade à Constantinople, à laquelle il fut appelé dès 1603, et qui ne prit fin que par sa mort, n'eut pas la grande importance politique de celles qui l'avaient précédée. La diplomatie de Henry IV en Orient était alors gênée par l'influence du parti catholique, qui aurait vu d'assez mauvais œil une alliance formelle avec le Turc. Aussi, des questions de préséance; la surveillance attentive des menées de l'Angleterre, de l'Espagne et même de nos alliés Vénitiens à la Porte; l'établissement des Jésuites à Constantinople ; de menues et difficiles négociations au sujet des pirateries barbaresques, de l'échange des esclaves, etc., voilà ce qui remplit la mission de Salignac. Ce n'est pas d'ailleurs de l'ambassadeur qu'émane la relation inédite publiée par M. le comte Théodore de Gontaut de Biron. Ayant retrouvé à la Bibliothèque nationale, sur les indications de M. Tamizey de Larroque, le manuscrit de Bordier, compatriote et écuyer d'écurie du baron de Salignac, intitulé : *Ambassade en Turquie du baron de Salignac*, il en a extrait les passages les plus intéressants qu'il a combinés avec des fragments du *Journal de voyage* de d'Angusse, secrétaire de Salignac, pour former le présent volume. Grand chasseur et très bavard, mais doué d'un esprit curieux et attentif, Bordier a écrit sa relation avec une naïveté qui ne manque pas de charme. Les événements politiques sont placés par lui au second plan, mais sur le voyage de l'ambassade de Paris à Constantinople, sur les détails de la vie à Constantinople et sur la maladie et la mort de

Salignac, il nous donne des détails pittoresques et parfois très curieux. C'est proprement la chronique intime d'une ambassade au début du XVIIe siècle que son livre.

M. de Gontaut-Biron l'a édité avec soin. Son introduction aurait gagné à être plus condensée, mais elle n'en reste pas moins utile. Le commentaire est très suffisant. Quant aux pièces justificatives, l'une, qui n'est autre que l'instruction donnée à Salignac et datée du 26 juillet 1604, présente une importance sur laquelle il est inutile d'insister. Le volume est en outre muni d'une table analytique et d'une table des matières.

Louis Farges.

---

550. — **Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas** (1576-1583), publiés par P. L. Müller et Alphonse Diegerick. Fasc. I. (1576-1578). S'Gravenhage, Martin Nijhoff, 1889, xxx, 503 p. In-8.

Le présent volume fait partie de la série des publications de la *Societé historique* d'Utrecht et forme le cinquante-unième volume de la nouvelle série. Comme son titre l'indique, c'est un recueil de pièces, inédites ou déjà imprimées, mis au jour par MM. Müller, professeur d'histoire à l'Université de Leyde et A. Diegerick, conservateur des Archives de l'État, à Gand. La collection avait été formée en partie par le père de ce dernier savant, M. J. L. A. Diegerick qui, durant de longues années, avait étudié l'histoire des troubles des Pays-Bas et réuni spécialement ce qui avait rapport au duc d'Anjou dans les archives du pays. D'autres pièces ont été tirées du fonds de Béthune, à la Bibliothèque Nationale. Ce fonds renferme les papiers de Roche de Sorbies, sieur des Pruneaux, gentilhomme huguenot et principal agent de François d'Anjou aux Pays-Bas, dont les rapports forment une des parties les plus intéressantes du volume. Des copies de beaucoup de ces pièces, exécutées autrefois pour M. Sirtema de Grovestins, se trouvent également aux Archives Royales de La Haye.

Afin de ménager la place, les éditeurs n'ont reproduit *in extenso* que les pièces inédites. Les documents imprimés ont été résumés, avec indication des recueils où ils figuraient déjà, et du dépôt où les originaux sont conservés aujourd'hui. Des notes explicatives copieuses et parfois très détaillées accompagnent les textes, qui rempliront trois à quatre volumes. Une introduction, nette et précise, oriente parfaitement le lecteur sur le rôle de la royauté française dans la révolution des Pays-Bas, et fait toucher du doigt cette frivolité aveugle des Valois, qui « pensant imiter Louis XI, finirent presque comme Charles VI. »

Le travail de MM. Müller et Diegerick fournira surtout un utile correctif au volumineux ouvrage de M. Kervyn de Lettenhove, *Les Huguenots et les Gueux*, dont les éditeurs ont eu mainte fois l'occasion de relever les ommissions et les erreurs. Le point de départ des négociations fut, on le sait, la *Déclaration* du 6 mai 1576, par laquelle les États de

Hollande, de Zélande, etc. faisaient savoir à quelles conditions ils reconnaîtraient François d'Anjou comme comte et duc héréditaire, et notre recueil s'ouvre par la lettre officielle des États-Généraux au roi de France, datée du 17 octobre suivant. En parcourant ce dossier, on se rend compte de la position intenable, dès le premier jour, dans laquelle va se trouver le prince faible et déloyal, qui se pose en champion dévoué de l'Église auprès des uns, tout en briguant en même temps l'alliance des hérétiques, qui déteste au fond tous les partis, parce qu'aucun ne veut se livrer sans conditions à lui, et qui rencontre à chaque pas la méfiance universelle[1]. Il faut voir les protestations des villes du Quesnoy et de Landrecies contre l'entrée de ses troupes (p. 257-262), la manière dont on arrête ses courriers, pour voir s'il ne ment pas dans sa correspondance (p. 292), etc. L'instruction des États-Généraux aux délégués chargés de négocier avec le duc, en août 1578, est un monument curieux de ces sentiments d'antipathie mal déguisée par les nécessités du moment (p. 379-388), et si le traité d'alliance est signé le 13 août (p. 408), on peut deviner d'avance qu'il ne restera pas longtemps debout. La dernière des 187 pièces de ce premier volume est datée du 28 août 1578.

En appendice, nous rencontrons d'abord un exposé des relations du duc avec les Pays-Bas jusqu'en décembre 1576, puis une note détaillée sur la prétendue seconde promesse que le duc aurait faite au prince d'Orange le 18 août 1578. Cette note est dirigée contre le récit de M. Kervyn de Lettenhove (*Huguenots et Gueux* V, p. 192), qui aurait affirmé la réalité d'un document qui n'existe pas. La discussion serrée des éditeurs rend en effet fort probable l'erreur de l'historien belge, qui brille par la chaleur de ses convictions plus souvent que par la perspicacité de sa critique.

R.

---

551. — **Le P. Guevarre et les bureaux de charité** au XVII[e] siècle, par Ch. Joret. Toulouse, Privat, 1889. In-8, 56 p. (Extrait des *Annales du Midi*, I).

On ne sait presque rien des institutions religieuses du XVII[e] siècle et de ses établissements de bienfaisance. L'étude que M. Joret vient de publier sur le P. Guevarre sera donc la bienvenue, car le P. Guevarre a consacré une grande partie de sa vie — la dernière — à la fondation de *bureaux de charité*. Né à Saint-Paul-du-Var, dans le diocèse de Vence, (3 juillet 1646), professeur de logique (1679) et aumonier ou *prédicateur* (1685) au collège Bourbon d'Aix, le P. Guevarre suivit à Marseille en 1687 le P. Chaurand et le P. Dunod. Après la mort du P. Chaurand et le départ du P. Dunod pour la Franche-Comté, il établit des « bureaux de charité » à Grasse, à Marseille, à Tarascon, à Cadenet, à Apt; il organisa l'hôpital général de Grenoble, et fonda celui d'Auch, celui de Chambéry, celui de Vence, celui de Turin, etc. Victor-Amédée II

---

1. Une des pièces les plus curieuses du volume est le rapport des envoyés d'Anjou à leur maître sur les négociations pendantes en mai 1578, (p. 186-200).

l'avait appelé dans ses états, et ce fut à Turin que le P. Guevarre mourut le 22 juillet 1724. Grâce à de patientes et habiles recherches parmi les documents imprimés et manuscrits, M. Joret a suivi son héros pas à pas, autant qu'il était possible, dans son active et bienfaisante existence; il a traité en quelques pages fort nourries et instructives, (p. 6-18) de la mendicité dans l'ancienne France, des ordonnances rendues par nos rois pour la réprimer ou la supprimer, des efforts tentés par les diverses villes du royaume pour venir en aide à la misère, des établissements de bienfaisance qui existaient dans le Midi avant les missions du P. Guevarre; enfin il a retracé le rôle du P. Chaurand et de son disciple le P. Dunod qui « furent les auxiliaires les plus actifs de Louis XIV dans la guerre déclarée à la mendicité » (p. 18-26). Cette étude qui nous apprend tant de choses jusqu'ici peu ou nullement connues, se termine par quelques documents où figure le nom du P. Guevarre ou qui émanent de lui, et par le texte de deux édits qui se rapportent à la répression de la mendicité.

C.

---

552. — **A travers les papiers de Huet.** Documents littéraires inédits publiés avec une introduction et des notes par Léon G. Pélissier, ancien membre de l'Ecole française de Rome, chargé de cours à la Faculté des lettres de Montpellier. Paris, librairie Techener, 1889, in-8 de 84 p.

Ce cinquième fascicule de la petite collection à laquelle M. Pélissier a donné le titre de *Documents annotés*, est certainement un des plus curieux de toute la série. Il me serait facile, dit Huet, à la fin de ses *Mémoires,* de tirer de mon magasin littéraire des charretées de documents et de lettres... il se pourrait même, ajoute-t-il, qu'il fût de quelque intérêt pour la littérature de ne pas laisser tout cela disparaître. M. P. nous montre en une page charmante « les lourdes et longues correspondances d'érudits » qui, dans les portefeuilles de l'évêque d'Avranches, venaient s'entasser avec « les galants billets des grandes dames, les lettres amicales et polies des poètes, des prélats, des grands seigneurs. Les petits vers de Mlle de Scudéry, dit-il, s'y mêlent à la belle prose de Bossuet; les grandes lignes illisibles des Mortemart et des Harcourt y font bon ménage avec les écritures serrées et menues de Justel ou de Bochart. Il n'est pas un lettré de marque, dans la deuxième moitié de XVIIe siècle, il n'est pas un fait important de son histoire littéraire, qui n'ait laissé quelque trace dans ce trésor si longtemps fermé. » M. P. raconte ensuite l'histoire des papiers de Huet : « Ils furent conservés près d'un siècle dans la famille, mais avec des aventures, car une partie vint s'échouer à Caen. En 1842, leur possesseur, M. de Rancogne, les vendit à Guillaume Libri; ce trop ingénieux inspecteur des bibliothèques en fit d'abord le commerce de détail, puis les céda, avec le reste de sa collection, à lord Ashburnham. La nécropole d'Ashburnham-Place les déroba longtemps à tous les curieux. Ils n'ont revu le jour qu'en 1882.

Le gouvernement italien, après l'enquête du savant historien Villari, les racheta avec la majeure partie du fonds Libri... La bibliothèque Laurentienne est un asile digne de leur gloire. Les trente portefeuilles qui renferment plusieurs milliers de documents presque tous autographes et signés, y sont provisoirement logés au fond de cette admirable salle des Plutei, où le travail est si aimable et l'érudition si séduisante. »

C'est là que M. P. (juillet 1887) vit toutes ces richesses. C'est là que, le premier depuis tant d'années, il fouilla tous ces portefeuilles et dévora tous ces autographes. Il nous donne aujourd'hui un choix de son butin, un dessus de panier des plus attrayants. Que l'on en juge par le titre des chapitres : *La vieillesse de Tanguy Lefèvre* (lettre de Huet au père de Madame Dacier et réponse de ce dernier) [1]; *Huet poète français* (épigrammes, ballades, stances, sonnets, épitres [2]; *Un bey de Tunis ami des lettrés* (lettre du P. Anselme Baudot, captif à Tunis, à Huet [3]; *La réception de la Fontaine à l'Académie* (lettre de Ch. Perrault à Huet); *Une candidature académique en province* (lettre d'Antoine Halley à Huet); *La cour et la ville en 1705* (lettres du duc de Coislin à Huet, au nombre de quatorze); *Un jésuite libertin* (lettre du R. P. Brossette, un des frères de l'avocat, correspondant et biographe de Boileau, à l'ancien évêque d'Avranches); *Notes aux mémoires de Huet* (lettres de Jacques Dupuy, d'Étienne Baluze, du P. Oudin, du duc de Montausier); *Huet, anti-cartésien* (lettres de Pellisson à Huet, de Huet à Bossuet); *Les lettres de Madame de Montespan à Huet* et *les copies de Léchaudé d'Anisy* (1° corrections et additions aux lettres imprimées par Pierre Clément; 2° lettres inédites de Mme de Montespan; études sur *Madame de Montespan et Louis XIV* et *Une abbesse de Fontevrault, Gabrielle de Rochechouart*); *Un voyage littéraire en Italie* (lettre d'Éméric Bigot à Huet); *Lettres inédites de Bossuet à Huet* (seize lettres ou, pour mieux dire, billets qui ont échappé à MM. l'abbé Verlaque et Ch. Henry).

Il serait à souhaiter, dit M. Pélissier (p. 3), que l'École française de Rome chargeât un de ses membres de mettre en lumière les trésors des

---

1. Complément de la thèse de M. Bourchenin : *De Tanaquilli Fabri vita et scriptis...*, (Paris, 1882.) La lettre du prélat et le mémoire du philologue permettent d'établir les points suivants, désormais acquis à l'histoire littéraire : 1° C'est T. Le Fèvre qui a entamé les négociations relatives à sa conversion, en vue de sortir de la situation précaire où il se voyait tombé; 2° T. Le Fèvre, à la fin de sa vie, était complètement détaché du calvinisme; 3° il faisait de la concession d'un secours pécuniaire plus ou moins déguisé, la condition de sa conversion.

2. Complément de l'ouvrage de M. Lavalley : *Les poésies françaises de Huet*.

3. Voici le début de la lettre du P. Baudot, qui avait été le président de thèse de Huet, comme ce dernier le dit dans ses *Mémoires*, et qui devait mourir de la peste à Tunis : « M'étant embarqué pour Rome sur une tartane génoise, je suis tombé entre les mains des corsaires de Thunis ; j'ai fait le voyage du Levant avec eux, les Turcs me laissant dans la dernière misère pour m'obliger à embrasser leur religion. » La lettre est datée du « Chasteau de Tunis, 14 octobre 1689 ».

portefeuilles de Huet conservés à la Laurentienne [1]. L'éditeur du beau recueil est tout trouvé : il ne peut être autre que le fin et savant critique qui vient de nous en donner, dans sa plaquette, un si recommandable échantillon.

T. de L.

---

553. — **Correspondance intime du comte de Vaudreuil et du comte d'Artois** pendant l'émigration (1789-1815), publiée avec introduction, notes et appendices par Léonce Pingaud (4 portraits en héliogravure). Paris, Plon, 1889. In-8, xlviii et 415, 380 p. 15 fr.

Voici encore une publication qui fait le plus grand honneur au savant et infatigable M. Pingaud. Cette *Correspondance* inédite de Vaudreuil et du comte d'Artois provient de diverses collections publiques et privées, de la bibliothèque du prince Labanow, de la collection de M. Bégis et des archives privées du roi des Pays-Bas. M. P. l'a fort bien éditée, et l'accompagne de tout ce qu'on peut souhaiter : notes, appendices, portraits, introduction. L'introduction est une biographie de Vaudreuil, très nourrie, écrite avec beaucoup d'agrément, et qui se lit avec l'intérêt le plus vif. Les notes témoignent de recherches étendues et d'une rare connaissance du monde de l'émigration. Les appendices renferment un tableau généalogique de la famille de Vaudreuil à partir du xiii[e] degré, un état des fonctions, grades et titres de Vaudreuil, une notice sur les collections de Vaudreuil et sur ses poésies, l'élégie de Brifaut sur sa mort, enfin une étude bibliographique et iconographique. Les portraits sont au nombre de quatre : Vaudreuil, le comte d'Artois et M[me] de Polignac, peinte par M[me] Vigée-Lebrun en 1787, puis de souvenir, après la mort de la duchesse. Quant aux lettres, elles ne sont pas toutes de grande importance, et l'on ne peut les regarder comme une source de premier ordre, car elles ne font que commenter les événements ; mais, en leur ensemble, elles jettent un jour significatif sur les émigrés, sur leurs idées, leurs espérances, leurs désillusions, leurs erreurs et leurs malheureux efforts. C'est ainsi que Vaudreuil fait l'éloge de Bernis et s'imagine que le cardinal est un nouveau Richelieu, que

---

1. « Cette édition, dit M. P. (p. 3), réaliserait, mais sur des bases autrement sérieuses et scientifiques, le projet de publication médité par Léchaudé d'Anisy. Il ne faut pas trop médire de ce laborieux copiste, puisqu'il nous a conservé des pièces aujourd'hui perdues, et que ses travaux ont souvent profité à Sainte-Beuve, mais son œuvre est par trop insuffisante, ses copies répondent bien peu aux exigences de la critique moderne. Il déclare quelque part, sur le ton le plus naturel du monde, qu'il a supprimé dans ses transcriptions de lettres de M[lle] de Scudéry les traits distinctifs de son originalité littéraire. C'est pourtant d'après ces copies que MM. l'abbé Verlaque, Ch. Henry, Rathery, Boutron, P. Clément, Trochon, ont publié les lettres de Huet et celles de ses correspondants. Leur travail est, sinon à refaire, au moins à reviser de très près. » Joignant mon témoignage à celui de M. P., je puis déclarer *de visu* que les documents tantôt tronqués, tantôt défigurés par Léchaudé d'Anisy, sont inutilisables et que l'on ne doit pas plus s'en servir désormais que l'on ne doit boire du vin frelaté.

lui seul saurait combattre la Révolution : « Un seul homme, par sa réputation sans tache, par son expérience, par ses lumières, et par le poids de l'opinion, peut en imposer aux scélérats, rétablir la confiance intérieure et bien conduire la politique extérieure. » C'est ainsi qu'il a confiance dans la médiation de l'Espagne, qu'il assure que « sans l'Espagne on ne peut rien faire ni rien espérer » ; il dit même que la France devra son salut à Florida-Blanca, et il propose de se livrer entièrement à ce ministre « très jaloux de son pouvoir, très susceptible » et qui doit « diriger absolument pour agir »... quitte, l'année suivante, à traiter Florida-Blanca d'*avocasseur*, à regarder sa chute comme l'événement le plus heureux et à s'imaginer, avec la même inconséquence, que d'Aranda « donnera du mouvement aux opérations ». Il voit dans Calonne le plus habile de tous les faiseurs, il souhaite son arrivée à Turin, et le léger et présomptueux ministre lui paraît le plus sage des conseillers : « il conciliera tout, il mettra à leur place ceux qui bourdonnent, et toutes les délibérations prendront une forme plus grave ; il a la clef de tout, un génie et une habitude des affaires qui nous sera bien nécessaire. » Vaudreuil a pourtant quelques accès de raison, et tout d'abord il condamne l'intervention des puissances européennes : « le bon sens est effrayé de mettre la France entre les mains de ses anciens ennemis, d'y introduire des armées étrangères qui peuvent la démembrer de haute lutte, ou garder ses places et ses provinces, sous prétexte de s'indemniser des frais de la guerre ; il serait aussi imprudent que criminel pour un Français d'adopter, sans ordre formel, un pareil plan. » Il a même donné parfois d'excellents conseils au comte d'Artois. « Toute démarche qui ne serait pas avouée par le Roi et concertée avec le Roi serait inutile et dangereuse. Ne vous jetez donc pas, je vous en supplie, Monseigneur, à travers des périls bien grands pour vous, pour tout ce qui tient à vous, et plus grands encore pour le Roi votre frère, et sa famille prisonnière dans Paris ! Soyez prêt à tout, mais ne précipitez rien. Laissez l'expérience du malheur ramener aux vrais principes, et ne confirmez pas par une conduite imprudente ce que la calomnie a inventé et débité contre vous. » Mais au fond, avec ces rares velléités de sagesse, Vaudreuil est tout aussi imprudent, tout aussi plein d'illusions et de chimériques espoirs que ses amis d'émigration ; lui aussi se tourne contre la reine ; lui aussi, cabale contre Breteuil qu'il traite de sot et d'intrigant, contre le « petit et médiocre Breteuil » qu'il faut « éteindre, annuler, en faisant peur au Roi » ; lui aussi appelle de tous ses vœux l'invasion « la grande époque des vengeances et de la punition des brigands qui ont ensanglanté, et, qui pis est, déshonoré la France », et le 31 octobre 1791 il écrit à l'empereur Léopold une lettre très vive où il « certifie que 20,000 impériaux et 20,000 Prussiens qui paraîtraient sur les frontières de Flandre, de Lorraine et d'Alsace, décideraient par leur seule apparition la soumission de ces provinces ». L'année suivante, après la mort de Léopold, il rédige un projet de manifeste pour Fran-

çois II; c'est, dit justement M. P., comme l'esquisse inédite de celui de Brunswick : « il est temps que les rois s'arment du tonnerre que le Dieu de justice a confié à leurs mains ; il est temps d'assurer le repos de l'Europe, en purgeant la terre d'une secte impie qui menace tous les gouvernements; le Roi, la Reine, M. le Dauphin, Madame fille du Roi et Madame Elisabeth devront être sous un mois rendus à la ville de Valenciennes ou réunis aux émigrés fidèles... » (II, p. 87-88). Il suivit l'armée des princes en Champagne ; mais la malheureuse issue de la campagne, les revers des années suivantes, l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette, la mort de la duchesse de Polignac, la maladie, tout finit par assombrir Vaudreuil, et ses lettres ne sont plus que l'expression de son abattement et de son désespoir. « Ce qui regarde la France, écrivait-il en juillet 1795, est illusoire ; elle est finie pour nous, et nous n'y trouverons que le squelette ensanglanté de notre ancienne patrie. » Il se maria à Londres avec sa cousine et ne se mêla plus activement aux affaires du parti. Son jugement sur le comte d'Artois auquel il avait voué une profonde affection, mérite d'être cité. Vaudreuil gémit de l'inaction du prince ; ce dernier lui écrit à diverses reprises qu'il va se séparer de son amie (Mme de Polastron), et que « du moment que la campagne est commencée et qu'il n'est pas à cheval, ce sacrifice devient nécessaire » ; mais Vaudreuil sait ce qu'il faut croire de *notre preux*. « Il s'est tant bercé, il m'a tant bercé d'illusions que j'ai perdu une grande partie de ma confiance. Combien de causes secondes arrêtent son énergie naturelle ! Il a eu un moment brillant, héroïque qu'on lui a envié, et on a posé l'éteignoir sur cette flamme naissante. » — Nous n'insistons pas plus longuement sur la belle publication de M. Pingaud ; il faudrait multiplier les citations, mais celles que nous avons faites montrent assez la valeur de ces deux volumes qui est, nous le répétons, considérablement rehaussée par l'introduction et par les notes de l'habile et érudit professeur [1].

A. Chuquet.

---

554. — **De l'établissement connu sous le nom de Lycée et d'Athénée et de quelques établissements analogues,** par Ch. Dejob. (Extrait de la Revue internationale de l'Enseignement du 15 juillet 1889). Paris, Colin. In-8, 48 p.

Cet article méritait d'être tiré à part et conservé. M. Dejob y fait l'histoire du premier des cours destinés spécialement au grand public. Il montre d'abord que le *Lycée* naquit de la pensée qui avait inspiré la

1. I, p. 11, la note sur les Dillon n'est pas tout-à-fait exacte; — I, p. 93, le titre de l'ouvrage de Saiffert devra être rectifié : — I, p. 231, la réminiscence est de Montesquieu plutôt que de la Bruyère ; — II, p. 56 le prince de Hohenlohe est, non pas Hohenlohe-Schillingsfürst, mais Hohenlohe-Ingelfingen (cp. *Invas. pruss.*, p. 116) ; — II, p. 100, peut-être fallait-il expliquer « cordonnier ou tonnelier » (allusion à la naissance de Spielmann et au nom de Breteuil) ; — II, p. 312, lire Starhemberg et non *Stahremberg*.

partie scientifique de l'*Encyclopédie* et qu'il fut fondé par Pilâtre de Rozier pour intéresser les gens du monde aux sciences physiques et mathématiques — un peu sur le modèle de la *Correspondance* de la Blancherie et du *Musée* de Court de Gébelin. Il retrace ensuite les destinées du Lycée après la mort de Pilâtre, son esprit frondeur, les cours brillants de Garat et de La Harpe qui introduisent l'enseignement des lettres, la « régénération » de l'établissement qui devient sous la Révolution le *Lycée républicain*. Il consacre quelques pages à La Harpe et à ses leçons, surtout à celles qui respirent la haine de la Terreur, et il prouve que l'écrivain sortit de la prison du Luxembourg, non pas monarchiste, comme on l'a dit, mais seulement chrétien. M. D. n'oublie pas également le *Lycée des Arts* que Désaudray fonda en 1792 et qui rendit des services plus immédiats que le Lycée républicain ; mais ce dernier, « avec des cours plus attrayants et plus de professeurs célèbres, se maintint beaucoup mieux » (p. 27). On sait que le Lycée républicain prit en 1803, lorsque les établissements nationaux d'enseignement secondaire s'appelèrent « lycées », le nom d'*Athénée*, et qu'il eût longtemps encore la faveur de l'opinion ; mais la concurrence de la Sorbonne et du Collège de France ainsi que son hostilité déclarée contre le romantisme lui enlevèrent beaucoup d'auditeurs. Remarquons toutefois, avec M. D., qu'il propagea la connaissance des littératures étrangères [1] et qu'il trouva pour enseigner les sciences proprement dites, d'illustres maîtres comme Orfila, Dumas, Trélat, etc. La brochure instructive de M. Dejob se termine par un appendice sur la conversion de La Harpe et sa conduite pendant la Terreur, par la liste des professeurs du Lycée de 1792 à 1845, et du Lycée des Arts en l'an II, l'an III, et l'an IV, enfin par l'énumération de quelques sociétés ou cours qui ont porté le nom de Lycée ou d'Athénée [2].

A. CH.

---

555. — **La Congrégation**, 1801-1830, par M. G. Geoffroy de GRANDMAISON, préface par M. le comte Albert de Mun. Paris, Plon, 1889. In-8, XXII et 409 p. 7 fr. 50.

M. Geoffroy de Grandmaison a composé un livre intéressant, quoique un peu long et trop semé de digressions, sur cette *Congrégation* à

---

1. Lire Michel Beer et non *Berr* (p. 33).

2. Voici quelques menus faits que je n'ai pas trouvés dans la brochure de M. Dejob : — Le Lycée de Pilâtre ou Lycée républicain se nommait aussi le Lycée de Paris ; — le dimanche 20 janvier 1793 Roederer ouvrit au Lycée un cours d'*organisation sociale;* — le mercredi 27 février de la même année, à huit heures du soir, eut lieu une séance extraordinaire dans laquelle le citoyen Gail lut sa traduction de quelques idylles de Bion et d'Anacréon, et le citoyen Selis, la première partie d'un conte moral, intitulé *L'anedocte de M. Salle;* — l'année précédente (16 nov. 1792), sur le rapport de Roland, le conseil exécutif provisoire avait accordé au Lycée une somme de 10,000 livres, « considérant que cette institution a pour but de répandre l'instruction en tout genre, qu'il a beaucoup contribué à propager l'esprit philosophique qui a produit l'amour de la liberté, qu'il est propre à soutenir l'esprit public et à faire fleurir la capitale en y attirant l'étranger. »

laquelle les libéraux attribuèrent sous la Restauration une occulte et puissante influence sur les affaires de France. Il a eu à sa disposition des documents que personne n'avait mis en œuvre avant lui : les archives manuscrites de la fameuse société. Il nous raconte donc que la congrégation a été fondée le 2 février 1801 sous le titre de *Sancta Maria, auxilium Christianorum,* par le P. Delpuits qui réunit autour de lui quelques étudiants catholiques, entre autres Régis Buisson, Teysseyre, répétiteur à l'École polytechnique, Augustin Cauchy, Laennec et celui qui, « peut être regardé comme le premier des congréganistes par sa vertu, ses talents et son rang social », Mathieu de Montmorency. Il montre la congrégation frappée par la persécution « pierre de touche des choses de Dieu » (p. 98) et supprimée par décret impérial, mais subsistant néanmoins, malgré la mort du P. Delpuits, sous la présidence de l'abbé Legris Duval, puis du P. Ronsin, et, après la chute de Napoléon, s'accroissant de plus en plus et, pendant toute la Restauration, tenant ses réunions dans la maison des Missions étrangères. Il nous apprend que les membres les plus éminents de l'épiscopat français appartenaient à la Congrégation (p. 177-179) ; il énumère ses œuvres de zèle et de charité *(Société des bonnes œuvres* divisée en trois sections, hôpitaux, Savoyards et prisons ; établissement d'une *maison de refuge* pour les jeunes condamnés ; *Société des bonnes études) ;* il fait l'histoire des soixante congrégations de province affiliées à la Congrégation de Paris ; enfin il retrace la campagne de Montlosier et, dans un chapitre qu'il intitule *la dispersion,* la fin de la Congrégation en 1830 : « avec beaucoup d'autres institutions, la Congrégation sombra dans le naufrage ; elle disparut à l'heure où Charles X quittait son royaume. » Tous ces détails, dont beaucoup sont nouveaux, se lisent volontiers, et M. G. de G. sait les exposer avec agrément. Malheureusement, son livre est gâté par l'esprit de parti. Selon lui, la Congrégation n'avait d'autre but que les bonnes œuvres ; la religion et la bienfaisance occupaient exclusivement les pensées des congréganistes et suffisaient à remplir leur vie (p. 97) ; l'objet direct de l'institution était de procurer à ses membres le moyen de défendre contre les mauvais exemples et les entraînements leur foi, leur piété et leurs mœurs par de solides et régulières pratiques religieuses (p. 223). Mais la Congrégation faisait de la politique, et il était impossible qu'elle n'en fît pas. Lorsque Franchet d'Esperey et Bertaud du Coin recevaient à Lyon la bulle d'excommunication lancée par Pie VII contre Napoléon, lorsque Eugène de Montmorency apportait à Paris ladite bulle cachée dans ses bottes, les congréganistes ne faisaient-ils pas de la politique ? (p. 105.) M. G. de G. nomme les congréganistes les « soldats du bien » ; soit ; mais c'étaient des *soldats ;* ils ne se livraient ni à de « sombres conspirations », ni à de « ténébreuses menées » (p. 254) ; ils ne « menaçaient pas la France et la liberté aussi formidablement que la presse libérale l'affirmait » (p. 257) ; mais encore cherchaient-ils, comme disait l'*Ami de la religion,* à combattre le génie du mal, c'est-à-

dire le libéralisme et la Révolution. Ils se mêlaient, écrit M. G. de G. à l'action catholique de la Restauration ; mais cette action n'était-elle pas politique? Les missionnaires qui annonçaient la foi en province, faisaient-ils seulement une propagande chrétienne? Lorsque M. de Lavau, congréganiste, fut nommé préfet de police, n'appelait-il pas auprès de lui Laurentie, congréganiste, pour lui confier le bureau des théâtres et de la presse (p. 271)? L'abbé Eliçagaray, congréganiste, ne fut-il pas inspecteur de l'instruction publique et ne s'efforçait-il pas de « revendiquer les droits de l'Eglise en matière d'enseignement »? (p. 269.) M. Geoffroy de Grandmaison tâche d'être impartial, nous le reconnaissons; mais il n'y parvient pas. Il nomme la période des Cent Jours une « tragique et burlesque épopée » (p. 165) et applaudit au mot de Louis XVIII qui appelait Benjamin Constant, Camille Jordan et le duc de Broglie des *confrères en trahison* (p. 155). Il dit sérieusement que « sous l'influence despotique de la maçonnerie, le F .·. Decazes chassait les catholiques des fonctions publiques pour donner leurs places aux protestants, choisissait les magistrats parmi les adversaires déclarés des Bourbons, peuplait les préfectures des serviteurs de la Révolution » (p. 189). Il semble même croire (p. 190) que « le ministre franc-maçon » n'aurait pas été étranger à l'assassinat du duc de Berry par le franc-maçon Louvel. Enfin, on sent trop dans le courant du livre les préoccupations du jour et la haine du régime actuel.

A. C.

---

556. — **Procès des accusés du Haut-Rhin** dans l'affaire du 14 juin 1849, Cour d'assises de Besançon (Doubs). Audiences des 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 novembre 1849. Strasbourg, Noiriel. Colmar, Barth. 1889. In-8, VII et 198 p.

On sait que la journée du 13 juin 1849 eut son contre-coup en Alsace, et qu'à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, eurent lieu des manifestations. A la suite de ces événements, plusieurs personnes du Haut-Rhin furent arrêtées et accusées d'avoir « formé un complot, ayant pour but, soit de changer le gouvernement de la République, soit d'exciter les citoyens à s'armer contre son autorité, soit d'exciter la guerre civile » C'étaient le docteur Jaenger, de Colmar; Xavier Mossmann — notre cher et savant collaborateur; — Liblin, aujourd'hui directeur de la *Revue d'Alsace;* Meyer, rédacteur du *Rhin;* Beyser, Kenzinger, Sigrist, capitaines de la garde nationale à Hunawihr, à Saint-Hippolyte et à Riquewihr; Gillet, cafetier à Ingersheim; Davin, Pellerin, Gautherat, Danner, Bertschy et Nicot, de Mulhouse : tous, comme dit l'éditeur du volume, « hommes honnêtes et intègres ». Ils comparurent le 5 novembre 1849, à Besançon, devant la cour d'assises du Doubs — car, disait l'acte d'accusation (p. 4), on n'aurait pas trouvé dans le jury du Haut-Rhin les garanties nécessaires d'une bonne justice. Malgré le réquisitoire du procureur général Souef, ils furent acquittés après une brillante défense d'Ignace Chauffour. M. le docteur Sieffermann, député

de l'Alsace au Reichstag, a eu l'heureuse idée de publier aujourd'hui le compte-rendu de ce procès : « Le moment, dit-il, est propice, car, nous aussi, nous traversons une époque où le courage civique est soumis à une rude épreuve. » Il avait alors douze ans; il était neveu du docteur Jaenger, le principal accusé, et ce procès a laissé dans ses souvenirs une trace profonde. Il a réimprimé tout simplement, sans y rien ajouter ni retrancher, en leur « laissant toute leur saveur de compte-rendu » les articles du journal le *Rhin*[1]. Comme lui, on sera heureux de lire ces pages qui « font revivre à nos yeux des citoyens honnêtes et courageux » et qui « valent pour la mémoire des accusés le plus beau des monuments. » Comme lui, on ne pourra lire sans émotion le plaidoyer d'Ignace Chauffour, et, dans ce plaidoyer, les mots que M. Sieffermann a mis, comme épigraphe, en titre du volume : « Quant à l'Alsace, s'écriait Chauffour (p. 101 et 114), je plains M. l'avocat-général de ne pas comprendre ce qu'il y a de généreux et de patriotique dans l'irritation qu'éprouvait cette noble province. C'est une des forces de la France, que d'avoir à ses frontières des populations énergiques et susceptibles jusqu'à la méfiance pour tout ce qui menace l'intégrité de la patrie! L'Alsace est le boulevard de la France, et la France n'a pas une province qui lui soit plus dévouée. L'Alsace est profondément démocratique. Où en sommes-nous donc venus pour qu'on ose convertir en odieux soupçons, contre un peuple honnête et laborieux, ce qui fait sa force et sa grandeur? En Alsace, nous sommes patriotes, et nous resterons patriotes! »

X.

---

557. — Isaia Ghiron. **Annali d'Italia in continuazione al Muratori e al Coppi.** T. II (8 janvier 1864-16 dé. 1866). Milan, Hœpli. Un vol. in-8, 408 pp. 6 frs.

Le second volume de cette consciencieuse compilation contient la chronique des trois années 1864 à 1866, cette dernière tenant à elle seule autant de place que les deux autres ensemble. Les principaux faits relatés ou documentés par l'auteur sont : les négociations de Victor-Emmanuel avec Mazzini pour la libération de Venise et avec Garibaldi pour organiser une insurrection en Hongrie (juin 1864); la convention franco-italienne pour l'évacuation de Rome; la démission du ministère Minghetti à la suite des désordres de Turin (22 septembre); la formation du cabinet La Marmora (reconstitué et rajeuni le 31 décembre 1865); l'unification des lois du royaume, des lois sur les chemins de fer, sur la suppression des corporations religieuses, sur la réorganisation de l'*asse ecclesiastico;* le traité de commerce entre l'Italie et le Zollverein; les centenaires de Galilée et de Dante: la guerre austro-italienne. Cette dernière partie rédigée sur les documents officiels du gouvernement

1. P. 26, lire « apposai » pour *opposai* et p. 187 « Fox » pour *Foix*.

italien n'est pas (et ne pouvait pas être) absolument impartiale, et il y a lieu de contrôler certaines assertions de l'auteur, notamment sur la responsabilité de la déclaration de guerre et sur la bataille de Lissa. Ce second volume, rédigé sur le même plan que le premier, présente les mêmes défauts et aura le même genre d'utilité. Nous persistons à réclamer des index [1].

L.-G. P.

---

558. — T. Pavot. **Les Incohérences de l'Etymologie officielle.** Paris, Leroux, 1889. In-8, 30 pp.

On peut se demander jusqu'à quel point il est utile de faire une conférence ou d'écrire une brochure, pour démontrer au public que la science dont on l'entretient est un tissu de règles arbitraires, d'exceptions et d'incohérences, autrement dit tout le contraire d'une science. La surprise redouble, lorsqu'on s'aperçoit que l'incohérence est tout entière dans les étranges notions de l'auteur, qui semble ignorer tous les travaux linguistiques parus depuis et avant Diez, et fait bon marché de la phonétique romane [2], de l'histoire de la langue française [3], des éléments de la grammaire latine [4], parfois même de la vulgaire propriété des termes [5]. On lui doit d'ailleurs cette justice qu'il a le savoir aimable et souriant. La méthode qu'il inaugure donnerait quelque piquant à nos livres, si nous avions le bon goût de l'imiter. La lettre *i* est agréablement « décorée du titre de lettre omnibus » (p. 17). Le chapitre consacré à l'*x* est heureusement assez court pour qu'on le puisse citer en entier (p. 28) : « La dentale *x* ayant le son dur de *cs* a peut-être un semblant d'excuse à se transformer en gutturale *ch* dans *lâcher*, de *laxare* ». Quel lecteur serait assez barbare pour refuser le bénéfice des circonstances atténuantes... à la dentale *x*?

V. Henry.

---

1. La mort récente de M. Ghiron, enlevé brusquement en pleine activité scientifique, n'empêchera pas l'achèvement de cette publication. Le tome III est actuellement sous presse et les matériaux des autres sont réunis. M. Bertolini, l'auteur des *Memorie storico-critiche del Risorgimento*, est chargé de les mettre en œuvre, et d'en surveiller l'édition.

2. « La dentale *s* se change en gutturale *c*, dans *bercer*, de *versare* » (p. 24).

3. Le groupe *à les* (article) est devenu *als*, puis *as*, puis il a fait retour à *als* pour devenir *aux* (p. 9).

4. « *R* latin est une lettre assez singulière : de demi-valeur dans *patrem*, elle avait valeur entière dans *matrem* » (p. 24). Je suppose que cela signifie que l'*a* de *mâtrem* est long de position.

5. « La recherche de *sa* maternité » écrit-il (p. 6), voulant dire sans doute « la recherche de sa filiation ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 octobre 1889.

MM. Maury, d'Hervey Saint-Denys, Oppert et Maspero sont élus membres d'une commission chargée de préparer le programme du prix fondé par M. Loubat. Ce prix est destiné à récompenser les travaux relatifs à l'histoire et aux antiquités de l'Amérique du Nord.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport des commissions élues à la dernière séance.

La séance étant redevenue publique, M. Barbier de Meynard, président, annonce que les questions suivantes sont mises au concours pour 1892 (les mémoires devront être déposés à l'Institut au plus tard le 31 janvier 1891) :

Prix ordinaire : « Etude sur les ouvrages, composés en France et en Angleterre, qui sont généralement connus sous le nom d'*ars dictaminis*. »

Prix Bordin : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. »

Le prix Delalande-Guérineau sera décerné « au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge. »

M. Hauréau communique un mémoire sur une curieuse compilation du moyen âge, qui porte pour titre : *Moralium dogma philosophorum*. Les manuscrits de cet ouvrage, qui sont très nombreux, et les écrivains qui en ont parlé, l'attribuent à plusieurs auteurs différents. M. Hauréau s'attache à établir que le véritable auteur est Guillaume de Conches, qui avait été précepteur de Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, et qui composa ce recueil à la demande de son royal élève.

M. J. Halévy termine sa lecture sur l'époque d'Abraham. Il rappelle d'abord que, d'après les données bibliques, la date du patriarche peut être fixée à environ à l'an 2100 avant notre ère; puis que, dans deux communications antérieures, il a cru pouvoir identifier des princes nommés, dans la Genèse, comme ayant été vaincus par Abraham, avec des rois mentionnés dans les inscriptions cunéiformes. Les noms de ces princes sont, dans la Genèse : Kodorlogomor, roi d'Elam ou de Susiane, Arioch, roi d'Ellasar, et Amraphel, roi de Sannaar ou de Babylone; dans les textes cunéiformes : Kudor-Lagamari, roi d'Elam, Eri-Akou, roi de Larsa, et Amrapalt ou Hammurabi, vassal babylonien de Kudur-Lagamari.

Aujourd'hui, M. Halévy s'attache à répondre aux objections de M. Oppert, qui, d'après une des tablettes cunéiformes de Tell Amarnah (Egypte), a voulu faire remonter l'époque de Hammurabi à plus de 2300 ans avant notre ère, soit deux siècles avant Abraham. M. Halévy récuse l'autorité de cette tablette et indique un moyen de l'interpréter dans un sens favorable à sa thèse.

M. Oppert repousse l'identification de l'Amraphel biblique avec Hammurabi et maintient que celui-ci ne peut avoir vécu plus tard que le XXIVe siècle avant notre ère.

M. Renan exprime le vœu que des savants compétents soumettent à un examen critique rigoureux les tablettes trouvées à Tell Amarnah. Il lui paraît étrange qu'environ deux mille ans avant notre ère, à une époque où Babylone ne possédait probablement pas encore la suprématie qu'elle exerça plus tard, les populations de la Phénicie aient rédigé et expédié des documents écrits en langue babylonienne. Il faut se rappeler d'ailleurs que, depuis quelques années, en Orient, les faux d'un caractère scientifique se sont multipliés avec une rapidité surprenante.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Delisle : BENGESCO (Charles), *Voltaire, bibliographie de ses œuvres*, tome III.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 11 novembre — 1889

559. — **Bibliotheca geographorum arabicorum,** edidit M. J. de Goeje. Pars Sexta, Lugd. Batav. 1889, un vol. gr. in-8.

La belle collection des traités géographiques arabes que M. de Goeje publie à Leyde depuis longues années, vient de s'enrichir d'un document de haute valeur : *Le livre des routes et des Provinces*, par Ibn Khordadbeh. C'est à la fois l'itinéraire détaillé des provinces qui formaient, au IXe siècle, le vaste empire des khalifes et l'évaluation de leurs revenus. L'auteur était bien placé pour recueillir des informations de ce genre : directeur des postes sous le règne de Moutaçem-billah (vers 845 de J.-C.), l'accès des archives d'État lui était ouvert et il put y puiser les données statistiques les plus exactes sur la division administrative, l'impôt et la capitation, le rendement agricole, le commerce, etc.

On voit quel trésor de renseignements renferme un document de cet âge et de cette provenance. Il y a longtemps d'ailleurs qu'il était connu du monde savant. En 1865, le *Journal Asiatique* en a publié le texte et la traduction d'après le ms. de la Bibliothèque bodléienne d'Oxford, seule copie connue à cette époque. Malheureusement l'auteur de cette édition, arabisant médiocre, peu au courant des questions géographiques et n'ayant à sa disposition qu'une copie déplorable, ne pouvait donner au public qu'un essai imparfait et peu digne de confiance. Telle est cependant la valeur intrinsèque du document original que, pendant plus de trente ans, l'édition de la *Société Asiatique* n'a pas été sans rendre quelques services aux études de géographie médiévale.

Il était réservé à M. de Goeje de restituer ce texte vénérable, sinon dans son intégrité parfaite, c'était chose impossible, du moins sous une forme beaucoup plus complète. Un bon manuscrit du *Livre des routes* trouvé récemment en Orient et mis à sa disposition par la Bibliothèque impériale de Vienne, lui a permis de corriger l'édition de Paris et d'en combler les principales lacunes. Personne n'était mieux préparé pour cette

tâche difficile que le savant professeur de l'Université de Leyde auquel nous devons déjà les excellentes éditions d'Istakhri, Ibn Haukal, Moukaddesi et d'autres géographes arabes. Le nouvel éditeur a joint au texte revu et complété par lui une traduction française qui en facilitera l'accès à un bien plus grand nombre de lecteurs. Il y a joint aussi de curieux fragments du *Livre de l'impôt* par Kodama qui vivait presque à la même époque que l'auteur du *Livre des routes*. Enfin toutes les questions concernant l'âge et l'authenticité du ms. ou se rattachant aux deux auteurs, sont discutées dans l'Introduction avec une clarté et une facilité de style qui font le plus grand honneur au savant étranger. Grâce à cette importante publication, il est dès à présent possible de dresser la carte du monde musulman au moyen âge, d'après ses propres archives, d'en évaluer les ressources financières et de compléter ainsi les données que les laborieuses recherches de MM. Sprenger et de Kremer avaient déjà fournies à l'érudition orientale.

---

560. — Vincent A. Smith. **The Coinage of the early or imperial Gupta dynasty of Northern India.** In-8, London, 1889, 158 p. 5 pl.

M. Vincent A. Smith est l'auteur d'un remarquable index alphabétique à ce vaste répertoire d'archéologie indienne dirigé par Sir A. Cunningham et connu sous le nom d'*Archaeological Survey of India*. Le mémoire de Numismatique qu'il vient de publier n'est pas moins digne d'éloges : c'est la première monographie qui ait encore paru sur les monnaies des rois Guptas et qui ait mis de l'ordre dans les recherches déjà nombreuses et éparses dont leur histoire a été l'objet. Cette dynastie célèbre a régné dans le nord de l'Inde, pendant plusieurs siècles, de l'an 300 à l'an 700 environ de notre ère. Le fondateur paraît avoir été Sri maharaja Gupta, mais il n'existe de monnaies et d'inscriptions qu'à partir du règne de Chandra-Gupta Ier, son second successeur, qui est en réalité le vrai fondateur de la puissance des Guptas. Les rois postérieurs et notamment Kumâra-Gupta portèrent les limites de l'Empire depuis le golfe du Bengale jusqu'au golfe de Katch près l'Indus, après la conquête du Saurâshtra sur les Kshatrapas-Sena, vers l'an 400. Un siècle plus tard ce vaste empire est lui-même attaqué par les Hûnas (Huns) venus de l'Asie centrale et se divise en plusieurs royaumes qui sont également occupés par des princes de la famille des Guptas.

Le travail de M. S. comprend surtout le déchiffrement et le classement des monnaies du premier empire, c'est-à-dire de la période antérieure au démembrement de l'an 500. Les pièces décrites proviennent des collections anglaises du continent et de l'Inde ; elles sont en or, en argent et en cuivre. Le monnayage d'or qui est le plus abondant est imité des statères des rois indo-scythes Kanichka et Houvichka ; les pièces de cuivre sont empruntées à la même source, mais les monnaies

d'argent sont d'un type tout différent : elles n'apparaissent qu'à la fin du règne de Chandra-Gupta II après la conquête du Saurâshtra et leur type est celui des hémidrachmes des Kshatrapas. Les monnaies d'or présentent une très grande variété qui est due à la diversité des pièces bactriennes, indo-scythes, romaines ou indigènes qui circulaient alors dans la péninsule. M. S. a relevé et classé avec beaucoup de soin toutes ces variétés en recherchant leurs origines. Les monogrammes sont nombreux, mais leur signification est, ici comme ailleurs, inconnue ; ils ne paraissent pas toutefois représenter des ateliers monétaires. Quelques monnaies portent des dates, M. S. est d'avis avec Cunningham et Fleet que ces dates se rapportent à l'*ère* dite des *Guptas* dont la première année correspond à 320 de J.-C. Toute la partie chronologique est aujourd'hui connue, grâce aux inscriptions émanant de plusieurs rois Guptas, mais le déchiffrement des monnaies n'est pas toujours facile, et, par suite, les attributions sont quelquefois douteuses. On n'ignore pas combien les caractères dévanagaris du v[e] siècle sont différents du sanscrit moderne, aussi doit-on regretter que M. Smith n'ait pas ajouté à ses planches de médailles et de monogrammes, un tableau contenant le fac-similé des légendes avec un alphabet comparatif.

E. Drouin.

---

561. — **Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes.** Sciences religieuses — Premier volume : Etudes de critique et d'histoire par les membres de la section des sciences religieuses, avec une introduction par M. Albert Réville, président de la section. Paris, Leroux, 1889. In-8, xxx-371-16 pp. et table.

Ce beau volume inaugure brillamment la série des travaux que nous promet la section des sciences religieuses de l'Ecole des hautes-études, et suffirait à justifier, s'il en était besoin, la création de ce centre nouveau de recherches aussi désintéressées que fécondes. Il était temps vraiment que tous ceux qui, en France, se sentaient quelque goût pour les études d'histoire religieuse, reçussent d'en haut une impulsion dirigeante, faute de laquelle ils étaient sans cesse exposés à verser soit dans l'apologie, soit dans la polémique stérile et irritante. Désormais ils auront un modèle et un guide : ils apprendront dans ce livre qu'en présence d'un fait religieux il ne s'agit pour eux ni de s'exclamer, ni de s'indigner, ni surtout de plaider le pour ou le contre, mais simplement de constater, d'expliquer s'il est possible, d'admirer parfois l'hypostase sous laquelle a su prendre forme la conscience humaine.

N'y apprissent-ils que cela, ce serait déjà un résultat inestimable ; mais, en outre, chacun d'eux y trouvera, selon le caractère et la direction particulière de ses études, des renseignements nouveaux et précieux sur tel ou tel point de doctrine ou d'histoire encore inexploré. On en jugera par la brève énumération des essais dont se compose ce volume.

Introduction : l'enseignement des sciences religieuses à l'Ecole des hautes-études.

I. Le classement des œuvres de Philon, par M. L. Massebiau (pp. 1-91) : œuvres exégétiques (l'explication du Pentateuque), polémiques (l'activité missionnaire de Philon), philosophiques.

II. Un nouveau roi de Saba sur une inscription sabéenne inédite du Louvre, par Hartwig Derenbourg (pp. 93-97).

III. Les populations anciennes et primitives de la Palestine d'après la Bible, par M. Maurice Vernes (pp. 99-138) : il s'agit des populations indigènes ou limitrophes de la terre de Chanaan avant l'invasion des Israélites, et des renseignements que nous fournissent sur elles, soit les livres historiques, soit les fragments d'épopée conservés dans l'Hexateuque.

IV. La question des investitures dans les lettres d'Yves de Chartres, par M. Esmein (pp. 139-178) : importante contribution à l'étude du problème politique et religieux qui a occupé et divisé le moyen âge.

V. La conversion de saint Paul, par M. Ernest Havet (pp. 179-194) : bien mieux que la légende du chemin de Damas, la psychologie de l'ardent apôtre nous initie aux motifs intimes de sa brusque conversion.

VI. Le sens du mot *sacramentum* dans Tertullien, par M. Albert Réville (pp. 195-204) : il signifie à peu près « mystère ».

VII. L'auteur du livre des Actes des Apôtres a-t-il connu et utilisé dans son récit les Epîtres de saint Paul ? par M. A. Sabatier (pp. 205-229) : après comparaison approfondie de l'un et de l'autre texte, la conclusion est négative.

VII. Le rôle des veuves dans les communautés chrétiennes primitives, par M. Jean Réville (pp. 231-251) : l'institution des veuves et celle des vierges, qui n'en faisaient qu'une à l'origine, s'est scindée postérieurement, en telle façon que l'Eglise d'Occident a hérité de la seconde, tandis que l'Eglise orientale relève davantage de la première.

IX. De l'origine de la philosophie scolastique en France et en Allemagne, par M. F. Picavet (pp. 253-279) : revendication du rôle d'Alcuin dans cette « première Renaissance ».

X. Deux chapitres du Sarvadarçana sa*m*graha, le système pâçupata et le système çaiva, par M. Sylvain Lévi (pp. 281-305), avec tableaux synoptiques facilitant l'intelligence des théories abstruses de ces deux grandes écoles çivaïtes.

XI. La chaîne de la tradition dans le premier chapitre des Pirké Abot, par M. Isidore Loeb (pp. 307-322) : par quels chaînons ingénieux les rabbins sont parvenus à rattacher à Moïse la tradition talmudique.

XII. Le texte du Tao-Teh-King et son histoire, par M. Léon de Rosny (pp. 323-340) : renseignements historiques et biographiques sur le plus ancien monument de la philosophie taoïste.

XIII. L'Hymne au Nil, par M. E. Amélineau (pp. 341-371 et 16 pp. de texte hiéroglyphique) : collation critique et traduction nouvelle de ce curieux reste de la littérature religieuse de l'ancienne Egypte.

On ne saurait dire que la France le cédât à aucun autre pays dans

les études qu'ont illustrées des savants tels que MM. Reuss, Renan et Havet. Toutefois les bonnes volontés éparses y avaient plus de peine à se grouper ; l'activité intellectuelle de l'Allemagne semblait plus grande, les monographies s'y succédaient plus nombreuses. Grâce à l'Ecole des hautes-études, cette infériorité elle-même ne tardera point à s'effacer : cet excellent livre nous en est le témoin et le garant.

A.-A. G.

---

562. — **La Troie de Schliemann,** une nécropole à incinération à la manière assyro-babylonienne, par le capitaine Ernest Bœtticher, avec préface par C. de Harlez. Extrait du *Muséon*, 1888 et 1889. Louvain, Lefever, 1889. Gr. in-8 de VII et 115 p., avec 12 planches. En dépôt chez Hiersemann à Leipzig.

La guerre de Troie, terminée vers 1200 av. J.-C., s'est rallumée avec fureur sous nos yeux. Cette fois, ce n'est plus Hélène, mais M. Schliemann, qui a été *teterrima belli causa*. Le débat soulevé par les fouilles du célèbre explorateur traverse, en ce moment, une phase nouvelle : dans la première, suite de discussions qui remontent fort loin, les partisans de Bounar-Baschi et ceux d'Hissarlik ont affirmé tour à tour que la Troie homérique se trouvait sur l'une ou l'autre de ces collines ; dans la seconde, qui promet d'être plus intéressante, on cherche à établir le caractère même de la station explorée par M. Schliemann et l'on se demande si c'est vraiment une acropole que ses labeurs persévérants ont rendue au jour.

L'initiative de cette seconde campagne, où il a lutté jusqu'à présent seul contre plusieurs, appartient à un capitaine en retraite de l'artillerie allemande, M. E. Boetticher, qui, chose singulière, n'a jamais mis les pieds à Hissarlik, mais a fait effort, en s'appuyant sur les témoignages mêmes de M. Schliemann, pour le convaincre d'erreur, lui et son architecte M. Doerpfeld. Je dis d'*erreur* et veux ignorer qu'il a souvent été question d'autre chose ; aussi bien, pour que la lutte conservât son caractère homérique, les gros mots n'ont point manqué aux adversaires, et tout récemment encore le Dr Virchow, parlant de la théorie de M. B. au congrès des anthropologistes allemands à Vienne, la qualifiait sommairement d'*effroyable bêtise*, « furchtbarer Unsinn ». Peut-être eût-il mieux fait de la discuter, et cela avec des raisons plus décisives que dans les *Verhandlungen der Berl. Ges. für Anthrop.*, 1884, p. 161-166. Mais laissons là l'histoire des polémiques et la polémique elle-même, pour résumer les arguments de M. Boetticher.

Depuis 1883, époque de sa première publication (*Ausland*, 1883, nos 51 et 52), M. B. soutient que la colline d'Hissarlik n'est pas une superposition de villes ruinées, mais une nécropole à incinération disposée en terrasses. Son présent travail, plus complet que ceux qui l'ont précédé, reprend la question dans son ensemble et prétend établir : 1° Que les *murs*, les *tours*, les *palais* et les *temples* de l'acropole d'Ilion sont le résultat d'une illusion de M. Schliemann ; en réalité, il n'y a

que des terrasses grossièrement construites et de petites enceintes, séparées par des couloirs, où se pratiquait l'incinération;

2° Que la couche de cendres dont M. Schliemann a fait la « ville brûlée » est, en réalité, répandue un peu partout; l'action du feu serait surtout sensible sur le sol des enceintes crématoires et à la partie inférieure des cloisons;

3° Qu'on a trouvé à Hissarlik une quantité d'urnes cinéraires et d'ossements, ces derniers provenant d'incinérations incomplètes; que les grands *pithoi* verticaux, considérés comme des vases à provisions par M. Schliemann, sont, en réalité, des vases à crémation. A l'appui de cette hypothèse, M. B. a cité des analogies nombreuses, auxquelles on peut ajouter celles qu'a fournies la Corse (*Congrès de Paris*, 1867, p. 161) et récemment le sud-est de l'Espagne (travaux des frères Siret); il a aussi rappelé qu'on avait découvert un crâne dans un des *pithoi* d'Hissarlik et qu'un squelette s'était rencontré debout au milieu d'une couche épaisse de cendres. Pour MM. Schliemann et Virchow, c'est le squelette d'une victime de l'*Iliupersis*, mais il faudrait être un fier stoïcien pour mourir debout dans de pareilles circonstances! M. B. croit, avec plus de vraisemblance, que ce squelette est celui d'un mort préalablement réduit à l'état de momie, qui aura été exposé à l'action de la chaleur dans un *pithos* vertical; la chaleur ayant fait éclater ce *pithos*, le squelette sera resté presque intact, dans l'attitude qu'il avait reçue pour l'opération.

En 1883, lorsque M. B. lança sa théorie, on ne connaissait guère de *tells* à incinération. Depuis, M. Koldewey en a découvert en Babylonie; ce sont des édifices à terrasses analogues à la colline d'Hissarlik. Les autres *tumuli* de la Troade, entre autres celui d'Hanaï-Tépé, comportent, suivant M. B., la même explication. Quelques fouilles pratiquées par M. Calvert à Hanaï-Tépé ont mis au jour une telle quantité de cendres et d'ossements que l'explorateur s'est cru en présence des restes de sacrifices. On doit souhaiter que les fouilles de ce monticule soient reprises; elles fourniront peut-être, si on les conduit avec méthode, la solution du problème d'Hissarlik.

Il est certain que M. Schliemann n'a trouvé *aucune* trace de la ville des Troyens, en dehors de leur prétendue acropole; il n'est pas moins certain que cette acropole est très petite, très peu élevée au-dessus de la plaine, et que ses prétendus temples et palais n'auraient pu servir qu'à des guerriers de Lilliput; que les traces de feu répandues un peu partout (j'en ai été frappé lors de ma visite à Hissarlik en 1882) s'expliquent mal par l'hypothèse d'un incendie; que la superposition de cinq ou six villes sur ce petit espace est possible, mais peu vraisemblable. Toutes ces considérations, auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, donnent à réfléchir: le *furchtbarer Unsinn* d'hier sera peut-être, pour une bonne part, la vérité de demain.

Il reste un obstacle sérieux et, pour ainsi dire, une objection préjudicielle au succès des explications de M. Boetticher. Qu'un

architecte de la valeur de M. Doerpfeld (associé aux fouilles d'Hissarlik en 1882) ait reconnu des fortifications, des tours, des portes, etc., là où il n'y a *rien*, *rien* de tout cela, c'est ce que pas un archéologue ne voudra admettre jusqu'à preuve irréfragable ! Lors du récent congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique tenu au Collège de France, j'ai eu l'occasion de résumer un nouveau mémoire encore inédit de M. B., où celui-ci a développé une fois de plus sa théorie en y ajoutant des rapprochements du plus grand intérêt entre les objets découverts à Hissarlik et ceux de l'Egypte, de l'Assyrie et des nécropoles de l'Europe du nord. M. Schliemann, présent à la séance, déclara que si M. B. voulait se rendre avec M. Doerpfeld à Hissarlik, pour y procéder à un examen contradictoire des lieux, il supporterait tous les frais de ce voyage. Il a réitéré la même proposition dans la *National Zeitung* et ailleurs [1]. M. B. ne doit plus hésiter à boucler ses malles ; après six ans d'une discussion qui n'a pas eu de résultats décisifs, il est temps de porter le problème sur son terrain. Peut-être même aurait-on bien fait de commencer par là !

Dans un livre comme celui de M. B., qui met en avant des idées si originales, on serait mal venu à signaler de menues erreurs ; assurément, il y en a beaucoup, mais l'auteur n'est pas archéologue de profession et ne doit pas être jugé comme tel. Il est également superflu de lui reprocher ce qu'il y a de trop barbare dans sa rédaction ; la responsabilité en incombe tout entière à l'éditeur du *Muséon*, qui aurait pu et dû y porter remède [2]. L'impression qui se dégage de cette œuvre, malgré la forme déplorable où elle se présente, est à l'avantage de M. Boetticher, et je ne puis que répéter en terminant ce que j'ai déjà écrit ailleurs [3] : qu'aucun savant de bonne foi ne pourra la négliger désormais.

Salomon Reinach.

P.-S. — M. Schliemann vient d'annoncer qu'il se proposait de reprendre lui-même les fouilles d'Hissarlik, en présence d'une commission de savants désignés par diverses académies. C'est fort bien, mais le voyage de MM. Doerpfeld et Boetticher n'en doit pas moins s'effectuer sans retard. Même sans donner un seul coup de pioche, une discussion

---

1. Quelques amis trop zélés de M. Schliemann ont annoncé, dans les feuilles allemandes, que l'hypothèse de M. Boetticher avait été discutée et « écrasée » au récent Congrès de Paris. En vérité, il n'y a eu qu'un exposé sans discussion et le Congrès n'a pas été appelé à donner son avis sur une question que presque tous ses membres ignoraient. M. Virchow, avec qui un débat contradictoire eût été possible, n'assistait pas à la réunion.

2. M. de Harlez a écrit pour ce livre une préface élogieuse où l'on trouve des choses singulières, par exemple que Troie est la ville « dont la chute tragique fut l'objet des *deux* plus grandes épopées que l'esprit humain ait su concevoir » (p. IV) ; — que M. E. Burnouf fut envoyé à Hissarlik par le gouvernement français « avec un cortège d'ingénieurs et de peintres distingués. » (p. III). Où M. de Harlez a-t-il vu cela ?

3. *Revue archéologique*, 1889, t. II, p. 100.

sur les lieux sera féconde. MM. Boetticher et Doerpfeld m'ont fait savoir, chacun de son côté, qu'ils étaient prêts à partir. Qu'ils partent donc! Nous attendrons avec impatience le compte-rendu de leurs entretiens.

---

563. — **P. Vergili Maronis** Carmina ed. G. Thilo. Éd. stéréotype, in-8, chez Tauchnitz, Leipzig, 1886. Vita, v-xx. Adnotatio Critica, xxi-xlviii. Texte, 1-384. Index, -426.

Il a paru depuis quelques années en Allemagne un assez grand nombre d'éditions de Virgile destinées aux gymnases ou aux étudiants. Elles sont fort différentes; mais il est rare qu'elles n'aient pas quelque qualité qui explique et justifie leur succès de librairie. Si l'édition in-12 de Ribbeck (1878) contient dans le texte beaucoup de changements et de transpositions arbitraires, l'introduction *(De Vita et scriptis Vergili)* est un chef-d'œuvre en son genre. J'avoue mon faible pour les petits volumes de Kloucek [1] dont l'apparat critique est des plus commodes. Ne parlons pas pour aujourd'hui des livres de Kappes et de Gebhardi. Je veux seulement recommander aux lecteurs français l'édition indiquée en tête de cet article. Préparée pour remplacer dans la grande collection de Tauchnitz l'édition de Paldamus, elle me parait être celle ou l'une de celles qui répondent le mieux à notre goût, et je ne m'étonnerais pas qu'on lui donnât chez nous la préférence.

La *Vita* résume tout ce qu'il y a d'essentiel dans la notice de M. Ribbeck et dans l'étude littéraire de M. Benoist [2]. Les notes de l'*Adnotatio critica* sont souvent plus claires et plus complètes que dans Kloucek, par ex. *Buc.* I, 59; VII, 54; G. I, 155; *Æn.* I, 224; 429; III, 204; IV, 94, etc. Elles sont rarement fautives (*Buc.* VIII, 21) ou obscures (*ibid.* 4). On saura gré chez nous à M. Thilo d'avoir été très sobre de changements et de conjectures personnelles; celles qu'il propose en général ne sont pas moins raisonnables qu'ingénieuses [3]. S'il est au courant et nous tient au courant des derniers travaux sur Virgile, M. Th. n'est jamais sans quelque défiance à l'égard des nouveautés. C'est par là surtout que son texte se recommande à nos maîtres et à nos élèves.

Non pas qu'on approuve et que j'approuve toujours les décisions auxquelles M. Th. s'est arrêté [4]. Les difficultés du texte et de l'inter-

---

1. Voir la *Revue* du 12 mars 1888, p. 204.

2. M. Benoist était presque mourant quand on faisait à son édition cet emprunt si honorable et si bien justifié.

3. Par ex. *Æn.* IV, 164 : [ruunt de montibus omnes].

4. Mes réserves porteraient surtout sur les crochets qu'à l'exemple de Ribbeck M. Th. a, suivant moi, trop multipliés dans l'Enéide. De ce qu'un hémistiche ou un vers se trouve répété deux fois (I, 612 et 744), est-ce une raison suffisante pour le suspecter? L'interprétation de *Æn.* I, 400 me paraît subtile et contraire au génie de la langue.

prétation de Virgile, aussi bien dans les Géorgiques que dans l'Enéide, sont beaucoup trop nombreuses pour que le lecteur, après avoir bien hésité lui-même, après être resté sans conclure, résiste cependant à la tentation de contredire tout éditeur du poète, quelque sage et quelque prudent qu'il soit. Mais les détails ici ne sont rien et la méthode seule importe. On approuvera, je crois, celle de M. Thilo.

Tous les lecteurs de Virgile savent qu'on doit à M. Th. une excellente édition des scolies. Ils peuvent se demander s'il n'a pas gardé quelque tendresse pour son premier auteur, et si, dans l'examen des témoignages, une part trop grande n'a pas été faite à Servius. Il n'en est rien. M. Th. lui a laissé, et très juste, la place qui doit lui être faite dans la constitution du texte. Il a pris soin de distinguer partout les lemmes des scolies; les différents groupes de scolies; bref, il a su, avec une clairvoyance et une perspicacité qui n'est pas inutile en cette occasion, tirer des scolies tout ce qu'elles peuvent donner. Je signale comme particulièrement intéressante la discussion des données de Servius sur *Æn.* 567-688 et sur l'éloge de Gallus à la fin des Géorgiques.

Nous dirions volontiers que par cette nouvelle édition M. Thilo a donné une sorte de conclusion à la publication précédente et qu'ici encore il a bien mérité de Virgile et des Virgiliens.

E. THOMAS.

---

564. — FAVARO et CASTELLANI. **Elenco dei manoscritti veneti della collezione Phillips in Cheltenham** comparativamente illustrati. (Venezia, Vicentini, in-8, 50 p. Extrait de l'Archivio Veneto, T. XXXVII, p. 1).

M. Favaro, ayant eu entre les mains le catalogue de la bibliothèque de S. Th. Phillips, en tira un relevé de tous les manuscrits intéressants pour l'histoire de Venise. M. Castellani, préfet de la Marciana, a ensuite vérifié si ces manuscrits n'étaient pas des doubles de manuscrits conservés à Venise. Il n'a pu faire qu'une partie de ces vérifications, car un très grand nombre des manuscrits en question sont désignés par des titres qui ne permettent aucune identification. La plus grande partie des manuscrits reconnaissables existe d'ailleurs à la Marcienne. Pour rendre un tel travail profitable, il aurait fallu voir et décrire, au moins sommairement, les manuscrits eux-mêmes. Celui-ci pique la curiosité, sans la satisfaire.

L.-G. P.

---

565. — Bertrand AUERBACH. **La Diplomatie française et la cour de Saxe** (1648-1680). Paris, Hachette, 1888, in-8, XXIV, 492 pages. 7 fr. 50.

« Ce n'est pas sans préméditation que nous nous sommes attaché, entre tous les Etats secondaires de l'Allemagne, à la Saxe. La diplomatie de Louis XIV non seulement n'a pas négligé ce pays, mais elle a fondé

sur lui des espérances qu'il n'était pas impossible de réaliser, elle l'a incorporé dans le système français, elle a tenté à plusieurs reprises d'exploiter son alliance pour le succès de ses propres desseins dans l'Empire. C'est à ce titre que les rapports de la France avec la Saxe, depuis les traités de Westphalie jusqu'à celui de Nimègue, s'encadrent dans l'histoire générale de l'Europe. » Ces quelques lignes montrent très bien quel est le but poursuivi par M. Auerbach et elles laissent entrevoir l'importance incontestable de son sujet; malheureusement « l'héroïne de la longue action diplomatique » qu'il expose, la Saxe, avait alors pour souverain le prince le plus pusillanime et le plus hésitant de l'Allemagne; aussi incapable de rester fidèle au parti auquel il s'était attaché un instant que de jouer un rôle important dans les évènements du jour, le spectacle de ses éternelles tergiversations finit bien vite par fatiguer; les petits hommes et les petites choses que M. A. fait passer successivement sous nos yeux, avec quelque soin qu'il les ait étudiés, nous laissent indifférents à la longue, nous nous indignons presque de voir notre diplomatie poursuivre pendant tant d'années une œuvre condamnée d'avance à rester stérile, et nous sommes tentés de nous demander si elle valait la peine d'être racontée si longuement; cependant loin de faire à M. A. un reproche d'avoir abordé un sujet aussi ingrat, nous ne pouvons que le féliciter de n'avoir pas reculé devant l'intérêt secondaire et les difficultés qu'il présentait.

C'est avec le traité de Westphalie que s'ouvre le livre de M. A., c'est-à-dire au lendemain de l'époque la plus troublée de l'histoire d'Allemagne; la Saxe, dont le jeune auteur a fait en commençant la description de main de maître, n'avait pas échappé aux maux qui accablèrent alors la patrie commune; « l'attachement superstitieux » de ses électeurs à la Majesté impériale et au pur luthéranisme, qui explique toute leur politique depuis la réforme jusqu'à leur avènement au trône de Pologne, les avait exposés aux rancunes et aux attaques des deux partis, et quand sonna l'heure de la réparation, Jean-Georges I ne sut pas profiter des longues négociations qui devaient décider du sort de l'Allemagne, « pour relever l'autorité et le prestige de sa maison. » Il ne fut pas plus heureux à la diète de Ratisbonne, en 1652. Il s'y posa bien, il est vrai, en champion de l'oligarchie, mais il laissa Frédéric-Guillaume prendre la direction du corps évangélique, initiative qui devait donner à l'électeur de Brandebourg l'hégémonie de l'Allemagne protestante. « Le malheur de la Saxe, dit avec beaucoup de justesse M. A., fut qu'elle ne s'associa ni au mouvement religieux qui anima l'Allemagne protestante, ni à la transformation politique qui s'opéra dans la nation. » Ce n'est pas Jean-Georges II qui devait lui faire jouer un rôle plus approprié à sa situation géographique et à son passé.

Jean-Georges Ier était mort en 1656, après avoir mis le comble à l'abaissement de sa maison, en partageant ses Etats entre ses enfants. Jean-Georges II atténua bien les effets désastreux du testament paternel,

mais il ne sut pas suivre une ligne de conduite ferme et inébranlable qui seule eût pu relever le prestige de la Saxe. Après avoir incliné d'abord vers la France, il se rapprocha bientôt de l'Autriche, pour se retourner presque aussitôt vers la première et pendant les vingt-quatre années de son règne, on le voit osciller sans cesse entre ces deux puissances, sans s'attacher à l'une ou à l'autre d'une manière fixe et définitive. Il en fut de même de la politique de Jean-Georges II à l'égard du Brandebourg ; tantôt ami, le plus souvent jaloux de cet Etat, il ne sut ni en prévoir, ni en arrêter le développement fatal. On sent tout ce qu'une pareille conduite a de peu digne et d'insaisissable ; on se fatigue et on se perd au milieu des tergiversations d'un prince inconstant, que l'appât de subsides plus ou moins élevés fait passer alternativement de l'alliance française à l'alliance autrichienne.

La formation de la Ligue du Rhin, cette conception hardie de la politique française, surprit et arrêta tout d'abord Jean-Georges, à qui on n'en avait point fait part; mais après avoir donné les preuves les plus manifestes d'aversion pour la France, il finit par signer un traité avec Louis XIV. Le grand roi agissait alors en arbitre suprême de l'Allemagne ; comme membre et protecteur de la Ligue du Rhin, il envoyait des troupes contre les Turcs, il contribuait à la réduction d'Erfurt, enfin il chercha à gagner les princes allemands ou à obtenir leur neutralité bienveillante, au moment de la guerre de Dévolution. La mission de Chassan, envoyé alors à Dresde, où il resta jusqu'en 1674, est un des épisodes les plus curieux, mais aussi les plus monotones de l'action diplomatique de la France au delà du Rhin. Chassan était, il est vrai, un ambassadeur médiocre ; mais de quelle mission délicate et ardue il était aussi chargé! Quelles négociations confuses il lui fallut entreprendre ! A quelles intrigues obscures et cachées il eut à se heurter! Il faut lire le récit que M. A. fait, pièces en main, de cette ambassade, pour se faire une idée des illusions et, il faut le dire aussi, des ignorances de la diplomatie française à cette epoque. On ne peut reprocher à ce tableau consciencieux que l'excès des détails et l'importance trop grande accordée à à des faits secondaires. Les arbres y empêchent parfois de voir la forêt.

Jean-Georges, malgré sa médiocrité, aspirait à prendre place sur l'échiquier de l'Europe ; l'occasion était favorable ; il voyait à ce moment son alliance recherchée à la fois par la Suède, le Brandebourg et l'Autriche ; mais les intérêts opposés de ces puissances rendaient leur alliance impossible et faisaient la partie belle à l'ambassadeur de la France. Les princes allemands, surpris d'ailleurs par l'ouverture des hostilités, ne savaient quel parti prendre. Des négociations furent entamées à Ratisbonne ; une entrevue eut lieu aussi à Zinna entre l'électeur de Saxe et celui de Brandebourg ; mais rien n'y fut décidé et peu de temps après Jean-Georges avait une autre entrevue à Torgau avec Chassan ; le bruit se répandit même qu'un traité y avait été signé ; Chassan demandait à son gouvernement d'accorder une subvention au prince saxon ; mais

Louis XIV ne se pressa pas, malgré la lettre soumise que lui avait adressée ce dernier, lettre qui ne l'empêcha pas d'entrer presque aussitôt en négociations avec la cour de Berlin; Jean-Georges se rendit même dans cette ville. Rien ne fut conclu cependant, et comme l'électeur de Brandebourg se rapprocha alors du roi de France, le duc de Saxe reprit aussi ses pourparlers avec Louis XIV; il envoya même deux ambassadeurs à Paris; mais ils n'obtinrent rien. C'était rejeter Jean-Georges du côté de l'Autriche, au moment même où cette puissance organisait une coalition contre la France.

Les victoires de Louis XIV avaient effrayé les princes allemands, non moins que ses projets contre la Hollande. La triple alliance avait été formée pour l'arrêter; il fallait y faire entrer tous les princes d'Outre-Rhin. Jean-Georges fut un des premiers qu'on voulut y rattacher. Celui-ci prêta les mains à ce dessein; il se rendit même à Tœplitz; mais tandis qu'il négociait avec l'Autriche, il écoutait les avances de Chassan. L'intervention de l'électeur de Mayence, Jean-Philippe, qui se déclara définitivement contre la France, parut triompher des hésitations continuelles de son collègue de Saxe; une nouvelle entrevue eut lieu entre Jean-Georges et Frédéric-Guillaume, tandis que Jean-Philippe essayait d'armer la confédération germanique réformée par lui; en même temps des négociations actives étaient poursuivies entre l'Autriche et la Saxe; elles aboutirent au traité de Marienbourg, qui jeta les bases de la future unité de l'Allemagne; mais il fut impuissant, comme le traité de Dresde, à arrêter Louis XIV.

L'invasion de la Hollande par le grand Roi et les succès qui marquèrent les débuts de la campagne furent le signal de nouvelles négociations; on les poursuivit à la fois à Vienne, à Munich et en Saxe; Jean-Georges, que Louis XIV avait gagné un instant à ses intérêts, finit bientôt par se séparer de lui et par se tourner contre la France; c'était la condamnation de Chassan; il fut rappelé. Après son départ, la politique de Jean-Georges prit une nouvelle tournure; effrayé des succès de Turenne, mécontent des victoires du Grand-Electeur sur les Suédois, il se posa en médiateur entre le Brandebourg et la Suède et essaya de fonder, avec la Bavière, un tiers parti. M. A. a très bien exposé ce rôle nouveau entrepris par la Saxe pendant les trois dernières années de la guerre de Hollande. Jean-Georges paraissait toucher au but de ses désirs; il avait pour quelque temps attiré l'attention sur son pays; mais il ne put en arrêter l'irrémédiable décadence. Louis XIV resta indifférent aux efforts de l'électeur saxon et toute son attention se tourna vers la Bavière; c'est cette puissance, non la Saxe, qu'il chercha désormais à entraîner dans sa sphère d'action et il y serait parvenu sans la mort imprévue de Ferdinand-Marie. Quant à Jean-Georges, ce ne fut pas son essai de médiation, mais l'intervention des puissances du Nord qui hâta la conclusion de la paix. La Suède, dépouillée de ses possessions continentales par le Brandebourg, dut s'incliner devant la volonté de

Louis XIV; le Danemark, gagné, signa directement la paix avec le roi de France; le Brandebourg, abandonné, fut obligé, à son tour, d'accepter le traité de Saint-Germain; cependant les négociations continuaient avec la Saxe; un traité d'alliance fut enfin signé pour quatre ans; la mort de Jean-Georges II devait le rendre aussi vain que ceux qui l'avaient précédé. La Saxe échappait ainsi à Louis XIV, comme la Bavière, au moment où il avait cru pouvoir l'enchaîner à sa fortune et à ses desseins. Tant d'efforts n'avaient abouti qu'à prouver « la prodigieuse méconnaissance de l'Allemagne », qui fut le caractère de la politique du grand roi, comme elle l'a été presque toujours de la politique française. Voilà pourquoi la paix de Nimègue, au lieu d'être « l'épilogue » d'une campagne glorieuse, ne fut, suivant le mot si juste de M. A., « qu'un intermède ».

C'est sur ce mot que se termine le livre de M. A.; étude attentive et consciencieuse des sources, connaissance approfondie du sujet, tout se réunit pour en faire une œuvre de valeur et digne de l'historien distingué à qui elle est dédiée; si la versatilité de Jean-Georges, le manque de suite dans ses desseins, et une politique d'expédients et sans grandeur — inconvénients inhérents au sujet, — jette sur le tableau qui nous en est retracé une monotonie fatigante à la longue, M. Auerbach n'en a pas moins fait preuve dans son livre des plus solides qualités; *La Diplomatie française et la cour de Saxe* ne permet pas seulement de concevoir de son talent les plus belles espérances, c'est, malgré ce qu'on peut lui reprocher [1], une œuvre considérable qu'il sera longtemps utile et nécessaire de consulter.

Ch. J.

---

566. — **Etude sur la vie et les œuvres de Frédéric-Gottlieb Klopstock,** thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Lyon, par E. Bailly. Paris, Hachette, 1888 (1889). In-8, 450 pages. 6 francs.

La thèse de M. Bailly sur Klopstock est très méritoire, et représente une grande somme de labeur. Elle était terminée avant l'excellent travail de M. Muncker, mais M. B. a consulté tout ou presque tout. Si l'on doit lui reprocher un grand nombre de fautes de détail — nous les rejetons en note — on doit louer l'ensemble et reconnaître qu'on n'avait pas encore en France un livre aussi considérable, aussi étendu sur l'œuvre entière de Klopstock. M. B. a divisé son étude en deux parties : la première, à laquelle il oublie de donner un titre, traite de la *Messiade;* la seconde, de la lyrique et des drames. La première partie est la plus

---

1. Parmi ces reproches, il en est un que je dois d'autant moins oublier qu'il suffit, j'en suis persuadé, de le signaler pour que M. A. ne s'y expose plus à l'avenir; c'est une vulgarité voulue d'expression qui étonne doublement de la part d'un ancien élève de l'École normale et qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans un ouvrage historique, comme *on le laissait tirer la langue*, p. 319; *c'était de l'eau bénite de cour*, p. 316; *ne sachant sur quel pied danser*, p. 457, etc.

importante et la meilleure. M. B. a bien fait de tracer un tableau de la poésie allemande avant Klopstock et de rappeler les épopées religieuses qui ont précédé la *Messiade ;* il apprécie très justement, sans l'élever ni le rabaisser outre mesure, le poème de Klopstock ; il le rapproche, comme on s'y attendait, du *Paradis perdu* et de la *Divine comédie* et note de nombreuses analogies. Mais, s'il a raison de dire que Dante est « le plus didactique et le plus grand des trois » (p. 146), ne devait-il pas ajouter que Dante est le plus grand, quoique didactique, et que la partie didactique de son œuvre n'a plus aucun intérêt ? Il étudie consciencieusement la langue de Klopstock et rappelle les reproches d'incorrection et de néologisme que les Saxons adressaient au jeune poète. Mais tout d'abord, cette étude sur la langue qui comprend à la fois la *Messiade* et les odes, ne devait-elle pas se trouver plus loin après l'analyse de l'œuvre entière de Klopstock ? N'est-elle pas incomplète à certains égards? En tout cas, M. B. oublie de parler de la suppression des prépositions, des verbes neutres employés activement, et il ne cite pas les *Beiträge zur Kenntniss der Klopstockschen Jugendlyrik*, d'Erich Schmidt. La deuxième partie de la thèse donne lieu à plus de critiques encore. M. B. parle d'abord des odes consacrées à l'amitié, mais pourquoi fait-il cette singulière réflexion que, « l'amour étant interdit, l'amitié devint le succédané de cette passion? » (p. 233). Ce ton chaleureux, exalté, était le ton de l'époque ; on tenait à un ami le même langage qu'à une amante, et Voss écrivait à Ernestine Boie dans les mêmes termes qu'à Frédéric Stolberg. M. B. parle ensuite de l'*amour*, de Fanny Schmidt, du séjour de Zurich, puis de l'installation en Danemark et de Meta Möller. Ne valait-il pas mieux ne parler ici que des femmes de Klopstock, de Fanny Schmidt, de Meta, de Done, de Cécilie, réunir en un groupe ses odes d'amour, et laisser de côté tous les détails biographiques? Pareillement, le chapitre de M. B. sur les hymnes, chants d'église et patriarchades, n'aurait-il pas dû venir immédiatement après la *Messiade?* Pourquoi, dans le chapitre consacré au bardisme, ne pas citer les appréciations de Gœthe (lettre à Frederique Oeser et *Mémoires)?* Pourquoi dire que Klopstock « se rangea du côté de la révolution littéraire »? (p. 358). Ne l'avait-il pas au contraire provoquée, excitée, précipitée? Et ne fallait-il pas placer la *Gelehrtenrepublik* en pleine période d'orage? Ne fallait-il pas montrer en Klopstock le maître incontesté de tous les *Stürmer*, car ni Lenz, ni Klinger, ni Wagner, ni Fr. Müller ne sont, comme le croit M. B., « plutôt hostiles que favorables à l'influence de Klopstock » (p. 364) ; cette influence, ils l'acceptent et la subissent volontiers. Aussi M. B. devait-il insister encore plus qu'il ne l'a fait, sur le *Bund* et sur le culte de Voss et de ses amis pour Klopstock ; il devait mentionner la visite de Voss à Hambourg, exposer les desseins du poète de la *Messiade* qui voit un instant dans ces étudiants de Göttingue les futurs apôtres de sa renommée et qui leur assigne une noble place dans l'assemblée à la fin de sa *Gelehrtenrepublik* (voir p. 439 de l'édit. Goschen).

On regrette en outre de ne rien trouver sur Klopstock et les romantiques et surtout de ne pas rencontrer un tableau de la vie de Klopstock à Copenhague et à Hambourg, de la vie qu'il mène en plein air, courant, chevauchant, sautant les fossés, ou de celle qu'il mène dans sa chambre empestée de tabac ou parmi les femmes qui l'admirent et l'encensent et apprennent de lui à déclamer les vers. Mais M. B. ne paraît pas avoir connu l'article de Sturz et le livre de Cramer, *Klopstock in Fragmenten aus Briefen von Tellow una Elisa*. Enfin, la conclusion ne ramasse pas, ce nous semble, les traits épars dans tout le livre, ne dégage pas assez la figure de Klopstock et ne la fait pas saillir avec relief. Ce n'est pas à nous de refaire le livre de M. B. ni d'en remanier le plan ; cependant, je crois que l'auteur aurait dû séparer nettement la biographie et les œuvres au lieu de les mêler, et développer sa matière de la façon suivante : vie du poète, sa personne et son caractère, religion, amour, patriotisme, *Sturm und Drang*, révolution, langue, conclusion. Mais, en dépit de toutes les critiques et chicanes, M. Bailly a fait un bon livre ; il n'a ni grandi ni diminué Klopstock, et, répétons-le, il a fait sur le poète une étude d'ensemble, étude incomplète et insuffisante sur quelques points, un peu maladroitement ordonnée, fautive par instants, mais remplie de traductions nombreuses et d'appréciations justes sur toutes les œuvres de Klopstock ; elle manquait au public français qui devra l'accueillir avec gratitude [1].

A. CHUQUET.

---

1. P. 8, lire les électeurs, non les *rois* de Saxe, et le margrave, non le *duc* de Brandebourg ; — p. 14, on a, de Frau Ava, non une *Vie de Jésus*, mais trois poèmes : les sept dons de l'esprit, l'Antechrist, le Jugement dernier ; — p. 24, pourquoi ne pas dire que les « trois écoles », fondées par Maurice de Saxe étaient les *Fürstenschulen* ou *Landschulen* et distinguées ainsi des *Particular* — ou *Stadtschulen* ; — p. 37, lire *Dichtung und Wahrheit* (et non « Wahrheit und Dichtung ») ; — p. 45, pourquoi ne pas citer au mot *Renommist* Zachariæ et Gœthe ? ; — p. 49, pourquoi parler, à propos des *moralische Wochenschriften*, d'Anacréon ou d'Horace, et non d'Addison ? ; — p. 110, « les âmes sensibles suppliaient Klopstock de sauver Abbadona », pourquoi ne pas citer ces curieuses supplications ? ; — p. 200, *Der geprüfte Abraham* doit être traduit, non par « les angoisses », mais par l'épreuve, la tentation ; — p. 215, le schème métrique n'est pas reproduit exactement (premier vers) ; — p. 263, lire Henzi, non *Henzy* ; — p. 266, « de Moltke et le *baron* de Bernstorff », lire le comte de Moltke et le comte de Bernstorf et ajouter que Moltke était le favori et Bernstorf, le premier ministre du roi ; — p. 279, sur le *Rosenband*, il fallait citer le témoignage si admiratif d'Erich Schmidt ; — p. 282, les écrits de Meta ne sont pas si « insignifiants », et il y a d'elle un joli morceau sur la sensiblerie de l'époque ; — p. 291, pourquoi ne pas dire si la *Mort d'Adam*, *Salomon* et *David* sont en vers ou en prose, et ne pas rappeler l'influence du *Salomon* sur le jeune Gœthe ? ; — p. 302, il y avait plus à dire sur Cécilie Ambrosius (cp. Weinhold et Steffens) ; — p. 304, le mot de Freytag sur la génération de Klopstock qui « trouvait une profonde satisfaction à accomplir de grandes actions », est exagéré et ne méritait pas d'être cité ; — p. 312, on n'insiste pas assez sur Ossian (cp. la lettre de Klopstock à Gleim du 31 juin 1769, l'ode *Unsere Sprache*, le témoignage de Ch.-Fr. Cramer qui nommait Klopstock l'Ossian allemand, etc.), et on ne remarque pas que Mallet, comme Klopstock, confondait les Germains et les Celtes ; — p. 317, *baritus* est er-

567. — **Recherches historiques sur le général Belliard,** de Fontenay-le-Comte (Vendée), etc., par l'abbé Staub. Fontenay, Baud, 1887. In-8, 226 p.

M. l'abbé Staub ne nous apprend, dans ses *Recherches historiques*, rien de nouveau sur Belliard. Mais il résume avec chaleur la vie du général et nous donne des notices très détaillées sur ses aides-de-camp Robert et Vinet, sur le quartier de cavalerie Belliard (à Fontenay-le-Comte) et sur les régiments qui ont habité ce quartier. Ce volume n'est pas un livre, à proprement parler ; c'est plutôt une causerie familière, vive, un peu décousue, où abondent les souvenirs personnels. M. l'abbé Staub est un patriote ardent, et l'ancien aumônier de la garnison d'Orléans ne parle de l'armée qu'avec affection, avec l'enthousiasme du vieux soldat [1].

A. C.

---

568. — Charles Henry. **Cercle chromatique.** Paris, Verdin, 1888, 168 p. in-12.
569. — *Id.* **Rapporteur esthétique.** Paris, Séguin, 1888, 22 p. in-12.

M. Charles Henry n'est pas seulement un mathématicien érudit à la production remarquablement facile et abondante ; c'est de plus un tempérament métaphysique exceptionnel. Il n'est pas possible, ici, et il ne m'est pas possible, pour bien des raisons, d'entrer dans le détail de ses théories et de ses appareils, ni même d'exposer sa méthode générale de réduction des faits physiologiques et psychiques à des lois schématiques d'ordre mathématique. Le détail des démonstrations m'échappe

---

roné ; la vraie leçon est *barditus*, chant du bouclier, ou, dit Müllenhoff, de la barbe ; — p. 318, lire Hickes, non *Hikes* ; — p. 347, on oublie de dire en quelle année a paru la *Gelehrtenrepublik* (1774) ; — p. 360, l'écrit de Young est intitulé *On original genies* et p. 61, *On original composition*, le vrai titre est *Conjectures on original composition in a letter to the author of sir Charles Grandison* ; — p. 364, Merck ne peut être rangé parmi « les *genies* de l'entourage de Gœthe » ; — p. 365, « quelques jeunes têtes délicates », ce dernier mot rend-il l'expression de Bürger *einige feine junge Kœpfe* ; *id.*, « les *génies* de Strasbourg, ceux de Copenhague », en 1772, il n'y a plus à Strasbourg que Lenz, et à Copenhague il n'y a pas de *génies* à moins qu'on ne veuille parler des Stolberg qu'on doit placer parmi ceux de Gœttingue ; — p. 367, l'Union de Gœttingue n'avait pas un *livre d'or*, ce livre s'appelait le « Bundesbuch » ; — p. 368, « un portrait de la muse sacrée », non, une gravure de Preisler représentant la *Muse sacrée* ; — *id.*, « écrivirent -*ils* à Klopstock », la lettre est de Hahn ; — *id.*, « de crainte que quelque souscripteur ne se remboursât sur son dos du thaler dont il l'avait dupé », le mot n'est pas rendu et il fallait le citer : ihm den Thaler mit dem *Stock* wieder aus*klopfen* ; — p. 369, « Cramer n'écrivit rien » ; il a beaucoup écrit, en allemand et en français ; — p. 371, « Hoffmann de Fallersleben a *reproduit* les chansons », non, cité simplement les titres ; — p. 396, il fallait dire que le mémoire de Ring a été publié par Erich Schmidt ; — p. 422, il fallait traduire l'épithète de *Franke* donnée à Cramer ; — p. 425, Louis XVI étant mort le 21 janvier 1793, on ne peut dire qu'il mourut « *trente jours* après » le 10 décembre 1792 ; — p. 446, Bauvin a traduit la *Bataille d'Hermann*, non de Klopstock, comme on le dit, mais d'Elie Schlegel (cp. notre art. de la *Revue*, 1878, n° 8), et c'est Marie-Joseph, et non *André* Chénier qui a traduit *Hermann et Thusnelda*.

1. P. 91, lire Jemappes et non *Valmy*.

souvent, et le sens de cette langue symbolique, où tout les mots prennent une acception spéciale et inaccoutumée, ne s'ouvre pas à tout venant. Je me défie un peu de ce pythagorisme confiant, aux perspectives indéfinies, qui croît posséder dans son symbolisme mathématique, et dans la déduction *à priori*, ayant pour prémisse le schème général des fonctions physiologiques normales réduites à leur soi-disant squelette mathématique, la clef du secret des choses, ou du secret de notre connaissance des choses. Mais j'ai plaisir à y voir un essai d'explication idéaliste, c'est-à-dire immanente et logique, qui vaut par lui-même, et un essai de constitution d'une esthétique réelle et mathématique qui réclame, de la part des quelques gens qui en peuvent comprendre le prix, une étude attentive. Je crois plus volontiers aux tentatives de Herbart, de Zeising, de Fechner et des autres qu'aux rêves ambitieux de Pythagore, de Wronski, même de Leibniz. M. Charles Henry a le choix entre les spéculations de métaphysique mathématique qui lui vaudront l'admiration stupéfaite de la coterie symboliste [1], et les difficiles études d'esthétique mathématique, où il a fait ses preuves, et où il peut aller loin. Il a trop manifestement le sens du réel, c'est-à-dire des conditions de l'expression quantitative des faits qualitatifs, et des limites parfaitement définies de cette méthode, et il a à un trop haut degré le dédain du mot pour le mot et du nuage pour le nuage, pour qu'il puisse hésiter.

Lucien HERR.

---

570. — **La guerre et la société,** par le général JUNG. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 331 p. 7 fr. 50.

Ce livre, dédié au docteur Charcot, est à lire. Il a pour auteur un de nos militaires les plus instruits. On lui reprochera bien un peu d'abstraction, un style parfois recherché [2], et çà et là quelques menues erreurs [3]; mais il est plein d'intérêt et témoigne d'un esprit curieux, réfléchi, philosophique (il essaie une classification, un *abaque* des connaissances humaines), et d'une vaste lecture. M. Jung a voulu marquer la place de la science de la guerre dans la science sociale. La guerre, dit-il, est un mode de l'évolution humaine; elle est aussi ancienne que l'homme et universelle; elle a exercé son influence sur toutes choses, et les sciences lui doivent leurs applications les plus étonnantes; elle est un jugement; bref, elle a un rôle politique, moral et juridique, et, par suite, c'est une science dans toute l'acception du mot. Elle a donc des prin-

1. Il est trop clair que je ne songe pas à M. Charles Morice, dont l'estime a son prix, bien qu'on risque de s'y trouver en étrange compagnie.

2. « C'est une sorte de tour Eiffel de la science humaine que j'ai tenté d'élever » (*Avant-propos*).

3. P. 27 (note), à quoi bon citer des étymologies ridicules de *guerre?*; — p. 35, lire Géricault et non *Jéricho*; — p. 221, Victor de Broglie était « prince » et non *duc* de Broglie; — p. 268, lire « genius » et non *genium;* — p. 295, Charras n'appartint à la Chambre qu'après la révolution de 1848.

cipes, et là-dessus M. J. expose ses idées sur le recrutement, — il est partisan du recrutement régional qui facilite la prompte réunion des troupes et leur cohésion —, sur les modes d'action (direction, exécution, transmission), sur l'organisation des forces de l'État, sur l'instruction, sur les peines et récompenses; sur les moyens matériels (habillement, équipement, subsistance, armement, solde), sur la stratégie et la tactique qui dirigent ces moyens, sur les milieux (échiquier des armées et états voisins), sur le droit de la guerre et ses effets. Nous ne pouvons ici discuter les appréciations et conclusions de M. Jung; mais tout cela est très suggestif, appuyé de citations frappantes — tant des écrivains militaires que des philosophes, des sociologues et des juristes — d'exemples heureux et même d'anecdotes; tout cela mérite d'être consulté et médité par nos hommes de guerre comme par nos hommes d'État. L'ouvrage fait le plus grand honneur à l'historien des premières années de Bonaparte, à l'éditeur des *Mémoires* de Lucien, au biographe de Dubois-Crancé; lui-même est un de ces hommes rares dont il parle dans les premières pages de son livre (p. 13), qui étudient sans cesse pour accroître leur bagage scientifique.

C.

---

571. — **Un César déclassé**, par un ancien fonctionnaire. Paris, Bouillon, 1889. In-8, 153 p. 2 fr.

Ce livre est une biographie du prince Napoléon, négligemment écrite et contenant parfois, dans ses six chapitres, des anecdotes amusantes, sinon véridiques. Le prince, dit l'auteur, a « les qualités les plus brillantes », mais aussi « les vices les plus déplorables et les plus antipathiques aux Français ». Il est « orateur de grand talent, et politique habile »; il a le style « net, concis, imagé »; il « voit bien et juste »; il a des « goûts d'artiste et une intelligence hors ligne ». Mais, ajoute l'auteur, la vie du *César déclassé* est « un tissu d'actions dans lesquelles l'ingratitude et l'égoïsme ont la part la plus large » et « la piété filiale est à peu près le seul sentiment honnête qu'on y rencontre ». Nous nous bornons à ces citations — tout en observant à l'« ancien fonctionnaire » qu'il faut écrire p. 85 « Noury » et non *Nourrit* et p. 87 « Chojecki », et non *Koïeski*, et que, s'il a voulu faire la biographie du prince, Vapereau est plus exact et plus complet que lui.

X.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Hachette a mis en vente un volume de notre collaborateur, M. Maurice Vernes, intitulé *Précis d'histoire juive depuis les origines jusqu'à l'époque persane* (in-12, 828 p. et deux cartes). L'auteur s'est tenu constamment rapproché des sources de façon à rendre le contrôle facile. Voici les principales di-

visions de l'ouvrage. Livre Ier, *La légende des origines;* chap. Ier, la légende ou épopée des patriarches; chap. II, la légende ou épopée de l'exode et de la conquête. Livre II, *L'ancien royaume israélite;* chapitre Ier, les débuts de l'histoire juive : époque des Juges; chap. II, Saül, David et Salomon. Livre III, *Les royaumes de Juda et d'Israël;* chap. Ier, histoire parallèle de Juda et d'Israël (974 à 719 avant J.-C.); chap. II, le royaume de Juda après la destruction de Samarie (719 à 588); chap. III, la religion des anciens Israélites. Livre IV, *Les temps de la restauration du second temple*, chap. Ier, la captivité de Babylone, la restauration juive (588 à 400 environ); chap. II, les institutions civiles et religieuses du second temple : la « loi de Moïse »; théologie et philosophie; chap. III, la littérature hébraïque : la Bible.

— Notre École des Beaux-Arts n'avait pas encore été l'objet d'un travail d'ensemble. M. Eugène Müntz, conservateur de la Bibliothèque, des archives et du musée de l'École, vient de publier un *Guide* à la fois très intéressant et très instructif de ce grand établissement (Quantin, in-8°, 300 p. 23 gravures, 5 fr.). M. M. décrit dans ce volume — d'ailleurs imprimé avec soin et avec goût — les œuvres d'art de tout genre que possède l'École : peintures, sculptures de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance, copies de tableaux de maîtres et moulages, dessins, etc., depuis les portraits de Gaillon et d'Anet jusqu'aux grands prix de Rome. Il a, en outre, dressé un catalogue des dessins de maîtres donnés à l'École par MM. His de la Salle, Gatteaux, Jean Gigoux et autres collectionneurs. Ajoutons qu'on trouve dans le volume de M. Eug. Müntz une notice sur l'histoire de l'École et de ses bâtiments qui ont servi tour à tour de couvent et de musée, ainsi que de nombreux documents de toute sorte sur ses anciens élèves.

— M. Salomon Reinach vient de publier le premier volume d'une *Description raisonnée du Musée de Saint-Germain-en-Laye* (Paris, Didot. In-8°, xv et 322 p., avec une héliogravure et 136 gravures dans le texte). Le volume, sur lequel nous reviendrons avec détail, traite de *L'époque des alluvions et des cavernes*.

— Notre collaborateur, M. Ch. Joret a fait tirer à part son *Rapport sur une mission en Allemagne* (août et septembre 1888). Il devait rechercher les documents qui peuvent servir à faire connaître les rapports politiques et littéraires entre la France et l'Allemagne au xvie, au xviie et au xviiie siècles. Il cite dans son *Rapport* les archives de Hesse, à Marbourg (négociations entre François Ier et le landgrave Philippe, 1527-1535, 1536-1542 et corresp. des années 1561 et 1562, entre Philippe et Hotman); les archives de Hanovre (rapports de Henri de Navarre avec les princes de la maison de Brunswick et *relations* adressées au duc Georges-Guillaume, par ses deux agents de Paris, Rammingen et Boncœur, 1666-1670, 1678-1683); la Bibliothèque publique de Cassel (deux journaux de voyages de 1612 et de 1617; Souvenirs du maître de mathématiques Imbotti; journal du voyage de Guillaume IV de Hesse en France, 1646-1648; correspondance littéraire de Conring où l'on trouve trois lettres de Spanheim, une de Saumaise, une de Meibom, et deux lettres de Guy et Charles Patin); la Bibliothèque de Wolfenbüttel (lettres écrites par Ernest de Hesse ou adressées à ce landgrave, 1682-1690; Mémoire du voyage des princes Charles et Guillaume de Hesse à Paris 1697; Journal du voyage fait en Italie et en France par les ducs Henri-Ferdinand et Ernest de Brunswick-Lunebourg, 1701-1702). C'est dans cette fructueuse mission que M. Ch. Joret a trouvé sur le voyageur Tavernier et sur les rapports du Grand-Électeur, de la France et des réfugiés, ces précieux renseignements que nous connaissons (cp. *Revue*, 1886, n° 26 et 1889, n° 26, p. 518). Ces informations se trouvaient, comme on sait, dans la correspondance de Spanheim qui est à la Bibliothèque du Hanovre. Ajoutons que cette même Bibliothèque a fourni à M. Jo-

ret d'importants détails sur une période malheureusement bien courte de la vie de Chappuzeau.

HONGRIE. — MM. Gabriel Szarvas et Sigmund Simonyi publient au nom de l'Académie des sciences de Hongrie, un *Dictionnaire historique de la langue hongroise* (Magyar nyelvtœrténeti szotár). Le premier volume qui comprend, en dix fascicules, les lettres A-I, vient de paraître chez V. Hornyanszky, à Budapest, au prix de 20 mark. Toutes les cinq ou six semaines paraît un fascicule, au prix de 2 mark ou 2 fr. 50. L'ouvrage entier aura trente fascicules, c'est-à-dire trois volumes.

SUISSE. — Vient de paraître le XVI[e] fascicule (VII[e] fascicule du II[e] volume) du *Schweizerisches Idiotikon* de MM. Staub, Tobler, Schoch et Bruppacher (Frauenfeld, Huber). Il comprend les p. 1009-1168 et va de *Haf* à *Halb*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 octobre 1889.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre qui est devenue vacante par la mort du général Faidherbe. L'examen des titres des candidats aura lieu, pour le fauteuil de M. Nisard, déjà déclaré vacant, le 29 novembre, et, pour celui du général Faidherbe, le 17 janvier.

Une commission de six membres est chargée de proposer des candidats pour les deux places d'associé étranger, vacantes par la mort de MM. Amari et J. de Witte. Sont élus membres de cette commission MM. Renan, Delisle, Gaston Paris, Bréal, Maspero, Boissier.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Barbier de Meynard, président, annonce que l'Académie a décidé de ne fixer, pour le prix Loubat, à décerner en 1892, d'autre programme que celui qui résulte des termes mêmes de la fondation. Toutefois, seront exclus les ouvrages relatifs aux temps postérieurs à l'année 1776. Les ouvrages présentés au concours devront avoir été publiés postérieurement au 1[er] janvier 1889, en langue latine, française, anglaise, espagnole ou italienne, et être déposés au secrétariat de l'Institut au plus tard le 31 décembre 1891.

M. Georges Perrot donne lecture d'une étude qui doit former le dernier chapitre du tome V de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité*, publiée par lui en collaboration avec M. Chipiez. Ce chapitre est consacré à l'analyse et à l'appréciation des caractères généraux de l'art de la Perse.

M. Menant appelle l'attention de M. Perrot sur un objet qui figure, dans une des mains de Cyrus, sur le bas-relief de Mourghab, et demande si ce ne serait pas un symbole hétéen. — M. Perrot répond que cet objet est trop indistinct pour qu'on puisse se former une opinion bien arrêtée à ce sujet.

M. Jivanji Jamshedjiji Modi, grand-prêtre parsi, de Bombay, communique à l'Académie des remarques sur les ossuaires rapportés de Perse par M. Dieulafoy et conservés au Musée du Louvre.

Tandis que les Parsis modernes se contentent de déposer les morts dans les « tours du silence », où les chairs sont dévorées par les oiseaux de proie et où les os sont ensuite conservés, les anciens Perses paraissent avoir eu la coutume de déposer les ossements dépouillés de la chair dans des réceptacles isolés. Le sixième chapitre du Vendidâd traite séparément de deux opérations différentes, qu'il prescrit l'une et l'autre : l'une consiste à déposer les corps sur le sommet d'une montagne exposée aux rayons du soleil, l'autre à recueillir les ossements après que la chair a été dévorée. Le *Dadistan-i-dini*, ouvrage pehlevi, décrit les ossuaires, dits *astodans*, où ces restes devaient être conservés : ils sont tous semblables à ceux que M. Dieulafoy a rapportés. La conservation des ossements avait pour but de rendre possible la future résurrection des morts, qui doivent, selon la doctrine des Parsis, « se relever de leurs os. »

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : *Catalogue des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François I[er] et Henri II*, publié et annoté par Henri Omont (vol. grand in-4°, imprimé à l'Imprimerie nationale avec les caractères grecs gravés pour François I[er]); — par M. Siméon Luce : Gasté (Armand), *les Insurrections populaires en basse Normandie au XV[e] siècle, pendant l'occupation anglaise, et la question d'Olivier Basselin*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 18 novembre — 1889

572. — **Bibliotheca Platonica**, edited by Thos. M. Johnson. I, 1. July-August 1889. Osceola, Mo. U. S. Amérique.

Cette publication bi-mensuelle se propose de concentrer les études et les indications bibliographiques relatives à Platon et aux platoniciens. Je ne sais à cette entreprise que trois torts : Le premier, c'est qu'elle s'exécute très loin de nous, et de quelques-uns de ses rédacteurs, d'où la masse extraordinaire de fautes d'impression dont ce premier fascicule est parsemé (indépendamment de celles qui sont relevées aux *Errata)*; le second, c'est que les prix annoncés sont excessifs : 17 fr. 50 pour un volume annuel d'un peu plus de 450 pages, 3 fr. 75 pour un fascicule d'environ 75 pages, c'est beaucoup, même lorsque le papier est d'excellente qualité, et l'encre du plus beau bleu; le troisième, c'est que la création d'un périodique exclusivement consacré à Platon et à son école tend à morceler encore des études qui le sont déjà trop : ou M. Johnson et ses collaborateurs veulent faire de leur recueil un instrument d'érudition philologique et philosophique, auquel cas ils doubleront et amplifieront sans grande utilité l'*Archiv* dirigé par M. Stein, ou ils rêvent je ne sais quelle œuvre de propagande platonicienne et d'évangélisation néoplatonicienne, auquel cas les amateurs de mystagogie leur réserveront une place entre le *Sphynx* et le *Lotus*.

Leur choix paraît n'être pas encore fait. Le sage et ingénieux article de M. Lewis Campbell, et la « courte « Præfatio in Damascium » de M. Ch. E. Ruelle souffrent manifestement du voisinage auquel on les a condamnés. L'article de M. Wilder, et le ton des notes qui accompagnent la traduction de la vie de Plotin par Porphyre [1], sont de fâcheux symptômes. Il est charmant de fonder des « symposia » périodiques où l'on fête « la venue de Platon sur la terre », mais il faut oublier ces jolies choses lorsqu'on prétend faire œuvre de philosophe et de critique. M. Johnson et ses collaborateurs connaissent sans doute le mot de

1. La notice bibliographique qui la précède est excessivement incomplète.

Platon « καί μοι δοκεῖ θεὸς μὲν [ἀνὴρ οὐδαμῶς εἶναι, θεῖος μήν. » Passe pour θεῖος quand il s'agit de Platon; quand on en est à Plotin, cela devient suspect; à Porphyre, c'est plus qu'inquiétant.

S'en souviendront-ils, et que choisiront-ils? C'est ce que nous diront les fascicules prochains, s'il plaît aux éditeurs.

Lucien Herr.

---

573. — August Scheindler, **Lateinische Schulgrammatik.** Leipzig, Freytag, 1889. In-8, xi-212 pp. Prix : 1 m. 70.

574. — W. Eymer, **Lateinische Uebungssætze zur Casuslehre aus Cornelius Nepos und Q. Curtius Rufus.** Zu Anschlusz an die lateinische Schulgrammatik von Dr. Aug. Scheindler zusammengestellt u. zum Theile aus anderen Schulautoren ergænzet. Prag u. Wien, Tempsky; Leipzig, Freytag. In-8, iv-46 pp. Prix : 36 kr.

575. — J. Steiner und A. Scheindler, **Lateinisches Lese-und Uebungsbuch.** Leipzig, Freytag. In-8, viii-84 pp. Prix : 1 m. 60.

Ces trois volumes forment un cours élémentaire de latin, conforme aux plus récentes prescriptions du ministère autrichien de l'instruction publique. Les deux derniers sont destinés aux exercices oraux : l'un est un recueil de phrases tirées de Cornelius Nepos et de Quinte-Curce, les deux auteurs de *Tertia ;* l'autre contient des exercices de traduction, d'abord de petites phrases, puis des fables et des récits. La préface de ce livre d'exercices est une véritable méthode du thème et de la version orale.

La grammaire mérite d'être signalée moins rapidement. M. Scheindler l'a rédigée en vue de l'explication des auteurs lus au gymnase. C'est le secret d'un grand nombre de simplifications. Il en donne deux exemples dans la préface. Le vieux Zumpt (*der alte Zumpt)* donnait pour le genre des noms en *-o* une règle bizarre : « Les noms en *-o* sont masculins, excepté ceux dont la terminaison est *-do, -go, -io,* qui sont féminins ; cependant sont masculins *ordo, cardo, ligo, harpago, margo, septemtrio, pugio, scipio,* etc. » M. S. a fait la statistique des noms en *-o* dans Cornelius Nepos, César, Salluste. Il arrive à 34 substantifs en *-o* dont 28 féminins et 6 masculins. Ce résultat l'amène à formuler la règle suivante : « Les mots en *-o* sont féminins, quelques-uns sont masculins. » L'enfant aura bientôt connu les 6 masculins, au fur et à mesure de ses lectures. Pour les mêmes raisons, M. S. a renoncé à répéter dans ses tableaux les formes du supin en *-um* (70 formes dans les auteurs en prose, 13 fois dans César et Nepos), du supin en *-u* (27 formes en tout ; jamais dans César et Nepos), et l'infinitif futur passif (24 emplois en tout, un seul dans César, point dans Nepos) : on les rencontrait plus souvent dans la grammaire que dans les auteurs. Voilà un emploi pratique et rare de la statistique. Les progrès de nos connaissances sont mis à profit dans le même esprit. On ne trouve plus, par

exemple, la construction de *refert* avec le génitif [1], mais seulement, dans une remarque (§ 124, 4, r.; p. 106), celle de ce verbe avec les ablatifs *mea, tua, nostra*, etc. Il est inutile d'ajouter que la construction barbare *interest mea Caesaris* n'est même pas mentionnée par M. S. [2]. Partout d'ailleurs la grammaire de M. S. se recommande autant par la solidité du savoir que par la clarté; on sent que l'auteur est au courant des derniers résultats. Je signalerai comme des modèles le chapitre XIV, sur les pronoms, si négligé ou omis entièrement dans nos grammaires, et le chapitre XVI, sur l'emploi des temps.

En revanche, on doit sévèrement critiquer la partie consacrée au style indirect (pp. 177-179). Il est inexact de dire que les interrogations du style direct de la 1re et de la 3e personne doivent être traduites dans le style indirect par des propositions infinitives : le subjonctif est aussi bien possible dans la majorité des cas [3]. Il est faux de faire du subjonctif le mode universel du style indirect, en exceptant ces mêmes propositions interrogatives et les propositions affirmatives indépendantes qui sont à l'indicatif dans le style direct; car les propositions indépendantes du style direct qui sont au potentiel ou à l'irréel se mettent au participe futur avec *fuisse* [4] et un accusatif sujet. Enfin, contrairement à l'assertion de M. S., la *consecutio temporum* n'est pas observée par rapport au verbe principal d'où dépend tout le discours. A l'appui des règles, M. S. donne la traduction en style direct d'un discours indirect pris dans César. Par une curieuse rencontre, c'est précisément le passage que M. Riemann avait choisi dans le même but. Il y a des divergences entre les deux traductions : je les signale à l'attention des amateurs de ce genre de littérature; quelques-unes paraissent n'avoir eu d'autre motif que le louable désir de paraître original [5].

Ce chapitre est le seul sur lequel on ait à formuler des réserves graves [6]. Aussi l'on ne doit pas hésiter à recommander chaudement l'étude

---

1. Les trois exemples que l'on en cite appartiennent à Quintilien et à Pline le jeune et sont très contestables; cf. Draeger, 2e éd., § 211, n. 5.

2. La phrase *interest mea oratoris* attribuée à Cicéron est un exemple forgé par un grammairien des derniers siècles, Augustinus Saturnius (Schmalz et Landgraf, *Reisig's Vorlesungen*, III, 548).

3. Pour le détail, cf. Riemann, *Syntaxe*, pp. 335-337. M. S. n'a fait que reproduire sur ce point la règle de Madvig; mais elle a été profondément modifiée par les recherches de M. Riemann, *Rev. de phil.*, 1883, pp. 113 et 164.

4. Corriger Riemann, *ib.*, § 241, d'après l'art. de Sp. Vassis, *Rev. de phil.*, 1887, p. 42.

5.

Riemann (1886).	*Scheindler* (1889).
Quod improuiso unum pagum adortus es, NOLI ob eam rem aut tuae *magno opere* uirtuti *tribuere* aut nos *despicere*... Quare NE *commiseris* ut...	Quod improuiso unum pagum adortus es, NE aut tuae *magnopere* uirtuti *tribueris* aut nos *despexeris*... Quare NOLI committere ut...

6. Les menues inexactitudes sont extrêmement rares. Voici les seules que j'ai relevées. P. 169, § 190, 2, r. 1, il y a une confusion entre deux sens et deux expressions différentes; cf. Riemann, § 6 *b*. La phrase citée signifie : « Plutôt riches que courageux ». P. 174, § 207, 1, la règle est trop stricte en ce qui concerne l'expres-

de ce petit livre aux personnes qui ont besoin de rapprendre ou d'apprendre les règles essentielles de la grammaire latine. Elles y trouveront la clarté et la précision la plus grande unies à une science latente mais sûre et bien informée.

Paul LEJAY.

---

576. — I. **Histoire du peuple d'Israël,** par Ernest RENAN. Tome I, 1887, tome II, 1889. Paris, Calmann Lévy. In-8, XXIX-455 et IV-545 p.
577. — II. **Le Judaïsme et l'histoire du peuple juif,** par Charles BELLANGÉ. Paris, Laisney, 1889. In-12, 500 p.

I. M. Ernest Renan s'est attaqué avec sa résolution accoutumée, avec sa ténacité qu'aucun obstacle ne lasse, avec sa résolution d'aboutir malgré tant de travaux entrepris de front et qui se disputent son temps et sa pensée, au grand sujet qu'il s'était toujours proposé de traiter, et les deux volumes déjà parus de son *Histoire d'Israël* permettent de se rendre compte de ce que sera l'œuvre en son entier. « Il n'y a vraiment, dit-il, dans le passé de l'humanité que trois histoires de premier intérêt : l'histoire grecque, l'histoire d'Israël, l'histoire romaine. Ces trois histoires réunies constituent ce qu'on peut appeler l'histoire de la civilisation, la civilisation étant le résultat de la collaboration alternative de la Grèce, de la Judée et de Rome ». Jérusalem représente ici le facteur religieux et ce facteur est exprimé, au moins en son essence, par la thèse suivante : « Israël ne prit jamais son parti de voir le monde si mal gouverné, sous le gouvernement d'un Dieu censé juste. Ses sages avaient des accès de colère devant tous les abus dont fourmille le monde. Un mauvais homme, mourant vieux, riche et tranquille, leur faisait monter la rage au cœur. Les prophètes, à partir du IX[e] siècle avant Jésus-Christ, donnent à cette idée la proportion d'un dogme. Les prophètes israélites sont des publicistes fougueux, du genre que nous appellerions aujourd'hui socialiste et anarchiste. Ils sont fanatiques de justice sociale et proclament hautement que, si le monde n'est pas juste ou susceptible de le devenir, il vaut mieux qu'il soit détruit : manière de voir très fausse, mais très féconde, car, comme toutes les doctrines désespérées, comme le nihilisme russe de nos jours, par exemple, elle produit l'héroïsme et un grand éveil des forces humaines. Les fondateurs du christianisme, continuateurs directs des prophètes, s'épuisent en un appel incessant à la fin du monde, et, chose étrange! transforment, en effet, le monde ». M. R. dit encore : « Les origines du christianisme remontent aux grands prophètes, qui ont introduit la morale dans la religion, vers 850 ans avant Jésus-Christ; le prophétisme du IX[e] siècle a lui-même sa racine dans l'antique idéal de la vie patriarcale, idéal en partie créé

---

sion du sujet de la proposition infinitive; cf. Riemann, § 177, r. 2. M. S. ne parle nulle part de la syntaxe de *potius quam* : la mention faite p. 175 (§ 207, 6, r.), est insuffisante. P. 190, § 227, la détermination du sens de *nempe* est vague et peu exacte.

par l'imagination, mais qui avait été une réalité dans un passé lointain de la tribu israélite. — Rien dans l'histoire d'Israël n'est explicable sans l'âge patriarcal. L'âge patriarcal, comme toutes les enfances, se perd dans la nuit; mais le devoir de l'historien, chercheur de causes, est de démêler ces ténèbres, en s'aidant de la psychologie autant que de la philologie. — L'âge patriarcal a existé. Il existe encore dans les pays où la vie arabe nomade a conservé sa pureté. » Ces derniers mots sont complétés et, j'oserai le dire, aggravés par les déclarations suivantes : « Cette histoire mécontentera également les esprits étroits à la française, qui n'admettent pas qu'on fasse l'histoire des temps sur lesquels on n'a pas à raconter une série de faits matériels certains. Des faits de ce genre, il n'y a en pas dans l'histoire d'Israël avant David. Pour contenter les historiens de cette école, le présent volume (qui va des origines à David) devrait être une page blanche. Une telle méthode est, selon moi, la négation même de la critique. Elle a un double inconvénient. Elle mène ou à une crédulité grossière ou à un scepticisme non moins aveugle; les uns admettant les fables les plus indigestes; les autres, pour ne pas admettre de fables, rejetant de précieuses vérités. Le fait est que, sur des époques antérieures à l'histoire proprement dite, on peut encore savoir beaucoup de choses. — Comme je l'ai dit ailleurs, il ne s'agit pas, en de pareilles histoires, de savoir comment les choses se sont passées; il s'agit de se figurer les diverses manières dont elles ont pu se passer. » Il est impossible d'avouer avec plus de netteté que, pour toute la période anté-davidique, l'*Histoire du peuple d'Israël* est une restitution d'un caractère conjectural. Cela précise du même coup la tâche du critique, qui ne saurait instituer sur ces points une discussion proprement dite.

En matière littéraire, M. R. doit être tenu pour un disciple des écoles d'exégèse allemande; il adopte, en gros, leurs résultats. La modification la plus importante qu'il suggère, consiste à admettre pour l'époque d'Ézéchias une rédaction *judéenne-élohiste* de l'*Hexateuque*, faisant pendant à la rédaction *jéhoviste* particulière au royaume d'Israël et qu'on fait remonter un peu plus haut. Pour une époque plus ancienne il admet l'existence de recueils poétiques, dont quelques parties ont survécu, le *Iasar* et le *Livre des guerres de Jahvé*.

Le livre I[er] du volume I traite des beni-Israël à l'état nomade jusqu'à leur établissement dans le pays de Chanaan.

Vers l'an 2000 avant notre ère, l'Arabie et la Syrie sont pleines de familles errantes, nourrissant sur la divinité et sur la conduite de la vie humaine les idées les plus pures. « C'étaient vraiment les pères de la foi que ces chefs de clans nomades, parcourant le désert, graves, honnêtes à leur manière, bornés si l'on veut, mais puritains, plein d'horreur pour les souillures païennes, croyant à la justice et l'œil au ciel. » L'état d'esprit de cette époque est aisé à reconstituer au moyen de la *Genèse*, « prise, non comme un livre historique, mais comme la pein-

ture idéalisée d'un âge qui a existé »; au moyen du livre de *Job* et surtout de la vie arabe, « telle qu'elle existe encore », cette vie nous permettant « d'étudier comme une chose actuelle la société patriarcale antique ». Dans ces familles nomades de Sémites, l'autorité du chef ou patriarche est absolue, les mœurs sont pures sans grand raffinement. Les idées religieuses sont d'une extrême simplicité : « Le monde est entouré, pénétré, gouverné par les *élohim*, myriades d'êtres actifs, fort analogues aux « esprits » des sauvages, vivants, translucides, inséparables en quelque sorte les uns des autres, n'ayant pas de noms propres distincts, comme les dieux aryens, si bien qu'ils peuvent être envisagés d'ensemble et confondus. Ce n'est pas le pluriel *dii* qui prouve le polythéisme de l'antiquité grecque et romaine; ce sont des noms tels que Zeus, Hermès etc... Un éloh n'a pas de nom qui le distingue d'un autre éloh, si bien que tous les éloh réunis agissent comme un seul être et que le mot *Élohim* se construit avec le verbe au singulier. Élohim est partout; son souffle est la vie universelle; tout vit par Élohim. Tout ce qui arrive, arrive par lui (ou par eux.) Il féconde le sein des femmes; il tue; on l'entend (ou on les entend) dans les bruits inconnus; il souffle (ou ils soufflent) les paniques. Les phénomènes atmosphériques notamment sont son ouvrage (ou leur ouvrage). Il est le sujet des verbes en apparence impersonnels, il tonne, il pleut. Le fracas de la foudre est sa voix, l'éclair est sa lumière; tout ce qui est grand, extraordinaire, lui est rapporté. » Il y a là dedans une très curieuse combinaison de la thèse, jadis soutenue par M. R., d'un monothéisme primitif des peuples sémitiques avec les données qui ont cours aujourd'hui sur le prétendu animisme ou spiritisme des temps préhistoriques. Par un hardi mariage, nous obtenons ce qu'on pourrait appeler un *animisme monothéiste*. « Une sorte de déisme sans métaphysique, voilà ce que les pères du judaïsme et de l'islam inauguraient, dès cet âge reculé, avec un instinct juste et sûr... Le charme de la vie patriarcale exerça une séduction invincible sur l'imagination des siècles qui suivirent. — La marche vers le monothéisme, qui est le *circulus* total de la vie de ces peuples, n'est au fond qu'un retour aux intuitions de leurs premiers jours. »

Dans ces époques lointaines, se détache « la légende du fabuleux Orham, roi d'Ur (en Chaldée) », que les gens du Paddan-Aram (Mésopotamie) appelaient « Aborham, Abraham, le père Orham, nom qui devait pénétrer jusque dans les couches les plus profondes de l'histoire mythologique, *pater Orchamus*. — Le titre principal du Père-Orham, aux yeux de ses pacifiques adorateurs, était d'avoir substitué le sacrifice du chevreau aux sacrifices humains; quelquefois même, c'est à son fils qu'il substitue un chevreau. » Il y a tout un ensemble emprunté par les Sémites nomades aux Babyloniens. « En général, les emprunts à la Babylonie qui se remarquent dans les premiers chapitres de la *Genèse* ne sont pas de première main : ils ont traversé le Paddan; c'est Babylone vue à travers Harran. » M. R. a trouvé ici des formes très pittoresques : « les

Sémites nomades simplifiaient ces vieilles fables, les applatissaient en quelque sorte, les réduisaient au petit volume susceptible d'être transporté dans les bagages du nomade. — Amoindris, serrés, sanglés, si j'ose le dire, sur le dos de la bête de somme du nomade, macérés pendant des siècles dans des mémoires sans précision et des imaginations comprimantes, les récits proto-chaldéens ont donné les douze premiers chapitres de la *Genèse*. »

Quelle est, à son tour, l'origine du nom divin, Iahoué, Iahvé (Jéhovah) qui devait faire une fortune aussi extraordinaire? M. R. hésite ici entre diverses solutions, qui sollicitent son esprit. Est-ce le dieu local du Sinaï, le dieu provincial de la Palestine? Est-il emprunté à l'Égypte ou à l'Assyrie? En tout cas, l'adoption d'un nom propre pour désigner la divinité est un recul. A l'élohisme patriarcal se substitue une religion nationale et particulariste et il faudra un énorme effort pour remonter la pente, si bien que l'histoire religieuse du peuple d'Israël n'est au fond que le récit de la lente transformation qui marque le retour à l'état patriarcal primitif. « Le progrès religieux d'Israël consistera à revenir de Iahvé à Élohim, à corriger Iahvé, à lui retirer ses traits personnels pour ne lui laisser que l'existence abstraite d'Élohim. Iahvé est un dieu particulier, le dieu d'une famille humaine et d'un pays; comme tel, il n'est ni meilleur, ni pire que les autres dieux protecteurs. Élohim est le Dieu universel, le Dieu du genre humain. »

En ce qui touche l'époque patriarcale, M. R. conteste, avec l'école allemande et hollandaise, l'existence personnelle d'un Abraham, d'un Isaac et d'un Jacob; mais, voyant en eux, avec les mêmes écoles, des personnifications de peuplades, pense retrouver quelque fond dans les faits qu'on leur rapporte, notamment dans leurs déplacements. Le sujet est d'ailleurs traité avec sobriété et nous savons gré à l'auteur de n'avoir pas insisté sur l'expédition fabuleuse du chapitre XIV de la *Genèse*, où Abraham bat les chefs des empires orientaux. Relevons ici encore la doctrine de l'ouvrage : « Le procédé artificiel qui a présidé à la composition de chacun des épisodes est facile à saisir; mais la couleur des écrits est *la vérité même*. » Le séjour des beni-Israël en Égypte est exposé dans un sentiment de réserve que nous sommes heureux de relever.

A partir de ce point, le récit se corse quelque peu. M. R. y a toutefois introduit des considérations, qui auraient été, ce nous semble, plus à leur place à une époque ultérieure. Nous voulons parler de l'influence du culte égyptien sur la formation des rites israélites. Si une action de cette nature doit être admise, on ne peut l'expliquer historiquement que par des emprunts faits au temps de Salomon ou à une époque plus récente encore. Dans les pages consacrées à l'exode d'Égypte et à la traversée du désert, l'auteur ne marque pas très nettement s'il admet que des souvenirs positifs sont à la base du récit merveilleux des livres bibliques. Cette hésitation fait planer de l'incertitude sur l'ensemble du livre Ier, où se détache seulement avec un grand relief la thèse de l'*élo-*

hisme primitif avec son caractère universaliste et libéral, et du *jéhovisme*, étroite et sombre religion où triomphe le particularisme. C'est au désert qu'on trouva cette divinité farouche et partiale. « Le dieu qui avait tiré Israël de l'Égypte et l'avait fait vivre « dans la terre de la soif » n'était pas l'Élohim absolu, le simple grand Dieu, roi et providence de l'Univers entier. C'était un dieu qui aimait particulièrement Israël, qui se l'était acquis comme un pécule. Que nous sommes loin de l'ancien dieu patriarcal, juste et universel. Le nouveau dieu dont il s'agit est partial au plus haut degré... L'abaissement est sensible. » Et M. R. se montre sévère pour la nouvelle conception : « Iahvé n'est pas juste ; il est d'une partialité révoltante pour Israël, d'une dureté affreuse pour les autres peuples. Il aime Israël et hait le reste du monde. Il tue, il ment, il trompe, il vole pour le plus grand bien d'Israël. Et pourquoi vraiment serait-ce ce dieu particulier qui aurait fait le ciel et la terre ? Tout cela constituait un tissu de contradictions, dont triompha peu à peu le génie des prophètes. Le travail des prophètes consistera à recréer, par la réflexion, l'ancien élohisme, à identifier de force Iahvé avec El Élion, à réparer l'entorse que l'adoption d'un dieu particulier avait donnée à la direction religieuse d'Israël. »

Il y aurait bien des points méritant la discussion dans ces pages, notamment cette assertion que le Sinaï était « depuis la plus haute antiquité l'objet d'un culte religieux. » Nous doutons très fort, pour notre part, que la tradition d'un contrat conclu en ces lieux appartienne à la plus ancienne théologie des Israélites.

Il est impossible toutefois que nous n'indiquions pas nos réserves sur ce qui constitue la plus grande originalité de l'ouvrage, à savoir la thèse de l'*élohisme* primitif. Mais M. R., en déclarant lui-même qu'il ne peut restituer cet état qu'au moyen de livres écrits bien des siècles plus tard, aux temps où le *jéhovisme* était en vigueur, indique que son hypothèse n'est pas susceptible d'une démonstration rigoureuse, qu'il n'a du reste point essayée. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a proposé de voir dans l'*élohisme* et dans le *jéhovisme* deux tendances, foncièrement divergentes, mais il est nouveau de voir attribuer à l'époque de Moïse une évolution qui constitue la plus grave des chutes.

Le livre II, formant la dernière partie du volume Ier, étudie les beni-Israël à l'état de tribus fixées depuis l'occupation du pays de Chanaan jusqu'à l'établissement définitif de la royauté de David. — On lit avec grand intérêt le pittoresque tableau de la conquête, de l'installation graduelle des nouveau-venus, des rivalités entre tribus, des quelques faits militaires dont le souvenir a surnagé. A mesure qu'on avance, on sent le sol s'affermir sous les pieds. L'auteur insiste également sur les caractères que présente la religion des Israélites avant David. La définition qu'il en donne est, on s'en doute, des plus sombres. Iahvé est devenu un dieu local, patriote, national. « Dès lors, il fut féroce. Ce nouveau Iahvé n'est plus l'antique source de la force et de la vie dans le monde.

C'est un politique massacreur, un dieu qui favorise une petite tribu *per fas et nefas*. Tous les crimes vont être commandés au nom de Iahvé. » Et, pour nous rendre plus acceptable une aussi brusque transformation, l'auteur use d'une comparaison piquante, opposant le dieu de la philosophie allemande à celui de nos vainqueurs de 1871, le Dieu de la théorie à celui de l'action. Nous tombons ici dans une sorte de matérialisme religieux. Il y a surtout un procédé pour consulter Iahvé et lui arracher des oracles, qui exerce la plus déplorable influence sur le développement religieux. Cette mécanique maniée impudemment par le prêtre, ce *tourniquet*, comme il l'appelle, excite l'indignation de l'historien d'Israël. « Ce que l'oracle matériel et sacerdotal, qui mettait la destinée d'Israël à pile ou à tête menaçait directement, c'était le prophétisme. Il y avait là une compétition des plus dangereuses. Le tourniquet allait anéantir l'esprit; le lévi (prêtre) allait tuer le nabi (prophète); l'oracle officiel allait étouffer l'inspiration libre en Israël. » Par une malheureuse rencontre, Saül prend à la fois aux prophètes et aux prêtres ce que les uns et les autres avaient de mauvais. « Homme de grand courage et excellent soldat, Saül avait évidemment peu de tête. Il abusait de l'éphod (oracle) et demandait aux hasards de l'*urim* et *tummim* (sort sacré) ce qu'il n'aurait dû demander qu'à sa sagesse. On vit rarement une assiette d'esprit plus superstitieuse. La perpétuelle terreur d'une force inconnue et capricieuse empêchait chez lui tout exercice sain du jugement. Des rapports prolongés avec les écoles de prophètes lui avaient donné une débilité nerveuse, une sorte de tendance à l'épilepsie. Tout cela, joint à un tempérament mélancolique et aux responsabilités d'un rôle nouveau en Israël, perdit le pauvre Saül. » Il est visible que, sur tous ses points, il y a diverses manières d'interpréter les textes. Tel fait ou détail qui semblera sans importance à un historien, prend aux yeux d'un autre une signification de premier ordre.

Le second volume soulève moins de questions, parce que le cadre historique cesse d'être sujet à caution. Il comporte un livre III, traitant de David et de Salomon et un livre IV déroulant les destinées parallèles des royaumes d'Israël et de Juda jusqu'à la prise de Samarie qui marque la fin du premier. « Ce volume, dit l'auteur, renferme la partie que je regarde comme la plus importante dans l'histoire du judaïsme. Iahvé, le dieu national d'Israël, y subit une complète transformation. De dieu local et provincial, il devient, par une sorte de retour à l'ancien élohisme patriarcal, le Dieu universel qui a fait le ciel et la terre. Il devient surtout un Dieu juste; ce que les dieux nationaux, nécessairement pleins de partialité pour leur clientèle, ne sont jamais. L'entrée de la morale dans la religion est un fait accompli : Amos, Osée, Michée, Isaïe, à la date où s'arrête ce volume, l'ont proclamée en tirades dont la beauté n'a jamais été surpassée. » Il a fallu plusieurs siècles pour opérer l'évolution religieuse. Mais il est impossible que le lecteur attentif ne soit pas saisi d'un doute grave, que nous exprimerons ainsi : Les livres qui nous tra-

cent le tableau de l'âge patriarcal ne datent-ils pas, selon les déclarations de notre auteur, de cette même époque prophétique qui a retrouvé le secret de l'antique élohisme? Or, au lieu de supposer la réalité de l'élohisme patriarcal, n'est-il pas beaucoup plus simple d'admettre que les écrivains prophétiques ont reporté dans les temps reculés et prêté aux ancêtres les plus éloignés leurs propres conceptions? — C'est la solution à laquelle inclinent le plus volontiers les exégètes qui estiment avec M. R. que, antérieurement à l'occupation de la Palestine, les faits positivement historiques font défaut. Or là où ceux-ci manquent, comment reconstituer la plus délicate de toutes les choses, l'état des idées religieuses? Nous aurons, d'ailleurs, dans un moment des réserves à faire sur l'authenticité des écrits prophétiques.

Le dieu qu'adore David est le même que servait Saül : « Nul sentiment moral chez Iahvé... Ce dieu capricieux est le favoritisme même, sa fidélité est toute matérielle; il est à cheval sur son droit jusqu'à l'absurde. Il se monte contre les gens, sans qu'on sache pourquoi. Alors on lui fait humer la fumée d'un sacrifice et sa colère s'apaise... C'est une créature de l'esprit le plus borné; il se plaît aux supplices immérités. » Ces descriptions appellent de sérieuses réserves et, sans retomber dans les banalités de la tradition, il est permis de dire qu'on serait bien embarrassé de les documenter à l'aide de textes sérieusement datés. Toutefois, David a une supériorité sur son prédécesseur. « Le sentiment religieux, nous assure-t-on, ne paraît pas avoir été, chez lui, supérieur à ce qu'il fut chez Saül et chez ses contemporains. Mais son esprit était plus rassis; il vit l'inanité de certaines superstitions où se noya le pauvre Saül. Dans la première période de sa vie, il abuse de l'éphod (oracle) comme tout le monde. Depuis son établissement définitif à Jérusalem, on dirait que ces folies sont supprimées. » Il est exact que les textes qui se rapportent à la première partie de la vie de David, parlent à plusieurs reprises de l'oracle sacré et que les derniers sont muets sur ce point; mais de là à conclure un changement de pratique, il y a loin et il est plus simple de rapporter ces différences à la diversité des plumes ou des sources. M. R. n'hésite cependant pas à risquer une assertion assez inattendue : « Les enfantillages du temps de Samuel et de Saül sont démodés. Les idées se clarifiaient; l'ancien élohisme, oblitéré par les scories iahvéistes, reparaissait; une école de sages déistes se formait, à Jérusalem, autour de la royauté. »

A partir de ce point, notre critique pour offrir quelque intérêt devrait entrer dans un détail où nous ne saurions nous engager. Il suffira de dire que le commentaire que donne M. R. des événements historiques est aussi abondant que précis et repose sur une connaissance complète des travaux les plus solides et les plus récents qu'ont produits les écoles étrangères. M. R. ne se montre pas moins familiarisé avec les découvertes de l'épigraphie et les recherches géographiques ou topographiques entreprises dans les dernières années. Nous attirerons tout par-

ticulièrement l'attention sur la traduction de nombreuses pages bibliques, non moins dignes d'être remarquées par la vivacité et l'élégance de la langue que par les corrections proposées au texte.

Nous voulons en terminant ce compte-rendu signaler deux points, qui réclameraient à eux seuls une étude de longue haleine. Il s'agit, d'une part, de la formation du *Pentateuque*, de l'autre des écrits des prophètes.

M. R., nous l'avons dit, défend généralement les propositions des écoles allemande et hollandaise sur la composition des *livres de Moïse*. Il admet notamment qu'un livre fut écrit vers 800 à Samarie relatant la légende patriarcale et comprenant une première ébauche de législation. C'est là un fait fort sujet à caution. Se figure-t-on les gens de Juda recueillant pieusement le livre du Nord et le transmettant à la postérité? La chose est d'autant moins vraisemblable que M. R. admet l'existence d'une version du Sud, destinée à jouer à Jérusalem le rôle que la première jouait à Samarie. Nous ne saurions tenir ces assertions pour solides, ni pour plausible la modification que le nouvel historien d'Israël leur apporte. Or, nous avions nous-même fait valoir contre la prétention de l'école de Reuss de retrouver trois législations différentes dans le *Pentateuque*, cette circonstance que celle des trois qu'on rapporte au royaume des dix tribus, réclame, elle aussi, la centralisation du culte en un endroit qui ne peut être que Jérusalem. Et il se trouve que M. R. confirme indirectement notre sentiment en déclarant que le « livre de l'alliance » vise soit Silo, soit Béthel, en tout cas un lieu de culte unique [1]. Il eût été seulement indispensable de mettre ce commentaire d'accord avec une assertion du même chapitre parlant de la multiplicité des autels, que la divinité autorise [2]. La difficulté aurait-elle échappé à M. R.? Jusqu'à présent les commentateurs de la Bible l'ont esquivée avec une désinvolture singulière.

La question des prophètes devrait aussi être touchée. On a vu quelle importance M. R. leur attribue. Dès le VIIIe siècle avant notre ère, avant la destruction du royaume de Samarie, « le prophétisme était arrivé à ses résultats essentiels : monothéisme, Dieu [ou Iahvé] étant la cause unique des phénomènes de l'univers; justice de Iahvé, nécessité que cette justice soit réalisée sur la terre et pour chaque individu dans les limites de sa vie; puritanisme démocratique des mœurs, haine du luxe, de la civilisation profane, des obligations résultant d'une organisation civile compliquée; confiance absolue en Iahvé; culte de Iahvé consistant surtout dans la pureté des sentiments. » Ailleurs, l'auteur a décrit le rôle des prophètes sous une forme plus imagée encore, celle de journalistes intransigeants jetant le défi à la société, et ces définitions ont provoqué des protestations. Nous croyons cependant que M. R. ne s'est point tellement trompé; il est vrai qu'il croit que les prophètes

1. Page 373, note 3.
2. Page 364, note 4.

tels qu'il les voit ont existé, vécu, agi, tandis que nous ne sommes nullement persuadé de toutes ces choses et que nous sommes plutôt tenté de les tenir pour l'incarnation et la personnification des idées d'un âge ultérieur. En effet, plus on s'attache à les étudier, plus ces personnages sembleront étranges et invraisemblables, depuis les grands thaumaturges Élie et Élisée jusqu'à un Jérémie, faisant ouvertement des vœux pour l'ennemi de sa patrie. Mais nous ne voulons pas attaquer incidemment ici un si gros problème; il nous a paru cependant utile de dire que l'étrangeté que M. R. signale dans le rôle prêté aux prophètes par les écrivains bibliques, n'est pas son fait à lui seul, mais bien celui des textes. Il y a, d'autre part, la question de l'authenticité des livres prophétiques. A la suite des Allemands, M. R. admet que ces écrits reproduisent des discours tenus dans des circonstances historiques. Toutefois il accorde que, sous leur aspect actuel, des soupçons peuvent naître : « En trouvant dans Amos, dans Joël, dans Osée, la description du jour de Iahvé, les annonces de restauration nationale et d'unification du culte, les descriptions paradisiaques de l'avenir et l'annonce de la conversion des païens, on est tenté de voir là des interpolations. » M. R. croit cependant qu'il ne faut pas s'arrêter à ces doutes, les extraits des anciens prophètes ayant « été faits d'une manière tendentieuse, en vue d'établir que les prophètes antérieurs à la destruction de Samarie avaient eu, sur les points importants, les mêmes idées que les plus modernes. — Les passages n'ont pas été fabriqués, mais ils ont été choisis. » Et M. R. d'insister en disant : « On sait combien cette méthode de passages choisis, ne présentant qu'un côté des choses et soulignant avec exagération quelques traits au détriment des autres, fausse la pensée d'un auteur. » Nous ne saurions tenir cette réponse pour satisfaisante; quant à nous, ceux des lecteurs de cette *Revue* qui veulent bien suivre nos travaux, savent que nous sommes tellement frappé de l'incompatibilité des écrits prophétiques avec les circonstances des anciens royaumes israélites que nous nous sommes résigné au plus grave des partis; après avoir essayé d'une solution qui consistait à multiplier les interpolations, nous nous sommes résolu à retourner les termes du problème et à considérer les livres prophétiques comme des compositions libres faites après coup sur une mise en scène fournie par les livres historiques ou par les souvenirs du passé national. Nous rappelons ici ce sentiment sans y insister.

En résumé, la nouvelle œuvre de M. Renan, en dehors des brillantes qualités littéraires qu'on y a relevées dès le premier jour, peut être assez aisément appréciée comme livre d'histoire. On y retrouve très exactement les traits caractéristiques de l'*Histoire des origines du christianisme :* connaissance très précise et très large à la fois des matériaux du sujet, vue très étendue sur ses alentours, emploi souvent conjectural des données. Cette dernière particularité est surtout sensible dans le premier volume (théorie de l'élohisme primitif), comme on l'avait signalée dans

la *Vie de Jésus*. Il n'en reste pas moins que, sous les prestiges de cette plume incomparable, quelque idée des problèmes de l'exégèse biblique parviendra dans des cercles qui leur étaient jusqu'ici obstinément fermés. Si, comme on en a exprimé l'espoir, l'*Histoire d'Israël* de M. Renan réussit « à ramener l'attention de nos historiens sur des sujets si déplorablement négligés dans notre pays et frappés, en quelque sorte, d'un ostracisme officiel [1], » tous ceux qui cultivent le champ des études juives ne sauraient lui en exprimer trop profondément leur reconnaissance.

II. *Le judaïsme et l'histoire du peuple juif* de M. Charles Bellangé, un nouveau venu dans le domaine des recherches bibliques, est l'ouvrage d'un esprit curieux, hardi et avisé. Il nous paraît que l'auteur s'est fort bien rendu compte de plusieurs points, que les gens du métier laissent souvent de côté, en même temps qu'il fait preuve d'une certaine inexpérience. Et cette inexpérience est déjà sensible dans l'embarras que M. B. éprouve à définir exactement son sujet et sa méthode.

M. B. reproche aux exégètes de profession de s'isoler dans le dépouillement et l'explication des textes bibliques, sans tenir compte du développement des autres peuples et il écrit ceci : « Au lieu de nous attarder à donner une importance exagérée au deutéronomiste, à l'Isaïe, au Jérémie, par d'interminables discussions sur leur date et leur rôle religieux, élargissons le point de vue ; occupons-nous, à chaque pas, d'éclairer l'exemple juif par l'histoire enveloppante et par les lois uniformes du développement humain. Ainsi seulement en finirons-nous avec tant de questions qu'on n'a fait jusqu'ici que compliquer. En un mot, les hébraïsants auront bientôt fini leur tâche; aux évolutionnistes de commencer la leur. — Nous avons entrepris le présent travail précisément pour exposer la nécessité d'une méthode comparative et sociologique. Nous ne racontons pas une histoire des Juifs ni du judaïsme ; nous passons simplement une revue des questions principales, en soumettant à cette méthode les opinions qui ont cours aujourd'hui... Si nous osions revendiquer une part de recherche originale, nous la ferions consister dans le rapprochement, poussé plus loin qu'on n'a fait jusqu'ici, des textes bibliques et de l'histoire juive pendant les trois derniers siècles de l'ancienne ère. On consulte pour cette époque Flavius Josèphe, les Maccabées, le Talmud ; nous avons pensé que la Bible aussi pouvait avoir beaucoup à nous apprendre. Notre rapprochement se fait comme de lui même, à la suivre page par page. Et c'est ainsi que nous arrivons à considérer « l'histoire sainte », c'est-à-dire les récits sur les temps antérieurs à la captivité de Babylone, comme le décalque mythique d'un peuple et d'une religion apparus postérieurement. »

Tout cela est passablement embrouillé, mais il ne faudrait pas que sur cette première impression, on hésitât à aborder l'étude du livre. En

1. *Quelques observations sur l'histoire d'Israël de M. Ernest Renan*, par Théodore Reinach.

deux mots, M. B. a la prétention de renouveler les études bibliques par l'emploi de la méthode comparative, et l'application de cette méthode l'a conduit à admettre que c'est par une fiction littéraire que la Bible reporte aux temps antérieurs à la captivité un développement religieux qui est, en réalité, d'une époque plus récente.

Nous devons déclarer ici à M. B., — avec une franchise dont nous espérons qu'il ne s'offensera pas, — qu'il n'a pas du tout vu clair dans sa propre pensée. En effet, tout ce qu'il nous avance au cours de son livre à titre sociologique, évolutionniste et comparatif nous a semblé banal ou contestable et, en tout état de cause, n'avoir eu aucune action appréciable sur la partie vraiment originale et méritante de l'œuvre, que nous nous ferons un plaisir de relever. M. B. a indiqué par des raisons, dont plusieurs sont solides, que les idées le plus généralement admises sur l'antiquité du judaïsme sont fort sujettes à caution, mais l'évolutionnisme n'y est pour rien.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres. Dans le 1er, intitulé *la Bible*, l'auteur passe en revue les écrits bibliques et se prononce sur leur origine. Le chapitre IIe traite du mythe d'Israël, le IIIe des antécédents du judaïsme, le IVe du sacerdoce et des partis religieux, le Ve de la pensée juive. — On lira avec intérêt la discussion littéraire qui ouvre le livre. L'auteur se meut avec une véritable aisance dans le dédale des opinions critiques et dit fort justement que « si l'esprit de système tient tant de place dans l'histoire biblique, la considération des sources où ses auteurs ont puisé, passe à l'état secondaire », que « le besoin de compter exactement ces sources et de les sérier ne paraît plus aussi pressant. » — « L'âge de nos écrits, ajoute-t-il, devient aussi un élément relativement négligeable. Que nous les rajeunissions au delà de tout ce que les hébraïsants se permettent, il n'y a pas de mal; que nous les vieillissions davantage, ils n'en seront pas plus véridiques. Une invincible logique cependant nous entraîne à réduire la part des diverses rédactions au profit de la dernière, et cela dans la proportion même du dessein qui domine l'ensemble. Et si nous n'allons pas à supposer, avec Spinoza, que les livres historiques et de la loi sont l'ouvrage d'un seul historien, du moins nous les représentons-nous comme une entreprise à beaucoup d'égards originale et poursuivie dans un laps de temps très court par des écrivains coalisés. »

Nous félicitons M. B. d'être parvenu par une voie indépendante à des résultats aussi importants. C'est là l'avantage incontestable de ceux qui ne sont pas accablés par le poids de l'école; ils ont parfois la chance de voir clair d'emblée là où les spécialistes, empêchés par les habitudes consacrées, tâtonnent péniblement. Il y a là une triple observation : 1° l'on a singulièrement exagéré l'importance de la distinction des sources ou documents dans le *Pentateuque* et dans les livres historiques; 2° on a exagéré l'importance des questions de date, sans remarquer que le caractère des écrits doit déterminer dans bien des cas le crédit qu'il faut faire à leur contenu; 3° il y a lieu de se rapprocher dans une sé-

rieuse mesure de l'idée d'une unité de rédaction, en reportant ladite rédaction à une date relativement récente.

Sur la question de l'authenticité des écrits prophétiques, M. B. montre également de la clairvoyance et de la décision. « M. Reuss, dit-il excellemment, pose cette règle générale : Toute prophétie date de l'époque à laquelle elle se rapporte, — ce qui veut dire de l'époque où elle est censée proférée et dont elle s'occupe ostensiblement. Si, par exemple, un morceau prophétique est dirigé contre l'Assyrie, c'est que l'Assyrie non loin gronde. S'il annonce la ruine de Tyr, c'est que Tyr est encore debout. Car supposer le contraire serait supposer la fraude, et M. Reuss déclare ne pas croire à cette mauvaise action quand elle doit se soutenir à trop longue haleine. Cette théorie, qui doit paraître assez candide... n'irait à rien moins qu'à nous faire reporter aux temps assyriens *Tobie*, *Judith* et la plupart des écrits apocalyptiques. » M. B. s'élève, à ce propos, contre le système des interpolations par lequel on a essayé de sauver le corps des écrits en éliminant les éléments par trop suspects. J'ai été, moi-même, si convaincu de l'arbitraire de ce procédé, que je l'ai abandonné pour soutenir la thèse de la composition post-exilienne des écrits prophétiques. Mais je ne saurais suivre ni M. Bellangé, ni M. Ernest Havet, dont il subit ici visiblement l'inspiration, dans leur essai d'expliquer les livres historiques et notamment les livres prophétiques par les circonstances politiques de l'époque des Maccabées.

Le livre II aboutit aux conclusions suivantes : « Israël, loin de déboucher comme peuple en Palestine à trois ou quatre mille ans de nous, a pu naître de la même façon qu'il a vécu, c'est-à-dire comme secte, dans cette Chaldée, cette Médie et cette Susiane mêmes d'où les compagnons d'Esdras et les Samaritains se sont dits les uns et les autres venus... Il n'est pas absurde de concevoir que des Syro-Palestiniens, établis dans les villes de la monarchie babylonienne ou persane, se soient rencontrés avec d'autres Sémites ou gens de langue sémitique, peut-être aussi avec des Aryens, dans la pratique d'une religion rigoriste. L'Orient fournit d'autres exemples de sectes naissant de la sorte et se transformant ensuite en véritables nationalités. » Et encore : « De ce centre premier, des colonies sont successivement essaimées, qui se font peuples sous des princes ou des grands-prêtres et dont chacune bientôt se cherche des titres et des traditions propres, en alléguant la supériorité de ceux qu'elle parvient à réunir. Celle de Samarie se recommande des vieux souvenirs du Nord, celle de Judée oppose les souvenirs du Sud et cette dernière, à la fin, fait triompher sa version. » Ici les divergences s'accentuent. Nous sommes très disposé à admettre que, par une fiction littéraire aisée à percer, le judaïsme de la Restauration ait reporté jusqu'aux temps antiques son culte et ses croyances ; mais M. B. demande bien autre chose. Il prétend que le judaïsme s'est formé de toutes pièces en dehors de la Palestine en qualité de société religieuse ; que le judaïsme, ainsi compris, a envoyé une colonie en Palestine et que cette colonie, s'emparant

de traditions locales, les a mariées à son dogme et les y a si intimement jointes qu'elles en sont devenues inséparables. Il nous est impossible de nous engager dans une voie aussi chimérique; assurément, nous reconnaissons que le judaïsme de la Restauration présente en partie les traits d'une société religieuse, mais il est inadmissible qu'il se soit incarné dans une forme exclusivement palestinienne si aucun lien positif ne l'attache à cette contrée, sinon le hasard d'un établissement qui daterait des temps d'Esdras et de Néhémie.

M. B. est assurément indépendant et, somme toute, impartial malgré son hostilité pour la tradition. Il en a donné la preuve en montrant avec quelle légèreté, par exemple, on appuie la notion de Iahvéh considéré comme « dieu céraunien » sur des textes d'assez basse date, et en combattant sans hésitation plusieurs vues qui, au premier abord, sembleraient favoriser sa propre interprétation. Malheureusement, il se laisse séduire à son tour par un propos systématique. Nous nous demandons même ce qui a empêché l'auteur de faire du judaïsme une simple branche du mazdéisme, comme il semble y incliner dans la déclaration suivante : « Regardons tout au moins le judaïsme comme une religion constamment imitatrice de la persane et qui a pu être, à l'origine, une expression sémitique du même mouvement d'idées, dont les mages donnaient l'expression aryenne. »

Il y aurait bien des questions à soulever à propos de la dernière partie du volume. Ce que nous en avons dit est toutefois suffisant pour apprécier l'intéressant ouvrage de M. Bellangé.

C'est, nous l'avons dit tout à l'heure, une œuvre de début, c'est-à-dire une de ces œuvres pour lesquelles on peut ne pas mesurer trop sévèrement l'éloge tout en avertissant l'auteur des voies dangereuses où il s'engage. Sous le rapport de l'information, M. Bellangé mérite d'être loué. Il s'est courageusement jeté dans les labyrinthes de l'exégèse biblique et il est arrivé à s'y reconnaître. Non seulement il s'est mis au courant des questions, mais il a su marquer nettement, en dépit des préjugés qui règnent dans les cercles théologiques, le caractère à la fois dogmatique et moderne de la Bible, que continuent de méconnaître ses interprètes attitrés. Nous voudrions qu'il se fût arrêté là et qu'il n'eût pas compromis ses avantages par une hypothèse sur les origines, qui ne trouve aucun appui solide dans les textes. Vouloir faire du judaïsme un produit extra-palestinien est une chimère. Quant à la date de rédaction des écrits bibliques, nous n'y avons pas insisté ; mais nous maintenons notre refus de descendre à l'époque des Maccabées, la marge étant suffisamment grande en deçà.

Maurice Vernes.

---

578. — **La Bibliothèque de Fulvio Orsini,** Contributions à l'histoire des collections d'Italie et à l'étude de la Renaissance, par Pierre de Nolhac (avec huit fac-similés d'écriture d'humanistes). Paris, Bouillon et Vieweg, 1887, gr. in-8 de XVII et 491 p. Prix : 15 fr.

Ce livre pourrait avoir pour épigraphe la sentence latine : *Plus habet in recessu quam fronte promittit*. Sous un titre incomplet, il touche à beaucoup d'études distinctes et intéresse un plus grand nombre de lecteurs qu'il ne semble tout d'abord. Il n'est donc pas inutile de l'analyser, autant toutefois qu'on peut analyser un ouvrage tout de détails et où chaque page, pour ainsi dire, traite un sujet différent.

Au cours de ses recherches à Rome, M. de Nolhac a rencontré l'inventaire de la bibliothèque fameuse de Fulvio Orsini, léguée par lui, en 1600, à la Vaticane. Après avoir publié l'Inventaire des collections d'antiquité du même savant, qui fut en tous les genres un amateur de premier ordre, M. de N. a voulu reconstituer sa bibliothèque, la plus précieuse peut-être, par le choix des volumes, des collections privées de manuscrits formées au XVIe siècle. Par des fouilles patiemment et méthodiquement conduites dans les fonds de la Vaticane (en un temps où, paraît-il, ces longues investigations étaient plus faciles qu'aujourd'hui), il est parvenu à remplir son programme. Il a retrouvé les volumes, décrit le contenu, identifié les écritures, indiqué l'âge, les copistes, les anciens possesseurs. Des tables de concordance très exactes et très commodes (p. 125-128) renvoient des numéros de l'inventaire aux cotes actuelles et constituent, pour tous les manuscrits d'Orsini, un véritable catologue sommaire. En l'absence des catalogues du fonds Vatican, qui se feront peut-être attendre longtemps encore, ce dépouillement d'une partie de ce fonds rendra les plus signalés services aux travailleurs [1] : ils y trouveront des indications données avec une précision et une sûreté qui défient la plus sévère critique.

La description des manuscrits d'Orsini comprend quatre chapitres de texte continu. Le plan adopté est le classement des volumes d'après leur provenance, suivant les bibliothèques privées de la Renaissance auxquelles ils ont appartenu, avant d'être recueillis par Orsini. Ce système a donné lieu à d'instructifs rapprochements. Près de cinquante collections, la plupart inconnues aux bibliographes, se trouvent représentées ici, et plusieurs d'une façon abondante, tant en manuscrits qu'en incunables ou livres rares annotés par leurs possesseurs. L'exemple le plus intéressant est fourni par la bibliothèque du célèbre cardinal

1. Il comprend les manuscrits 1288-1421 du fonds grec et les manuscrits 3195-3453 du fonds latin, avec quelques autres numéros isolés. L'inventaire original d'Orsini est publié à la fin du volume avec tous les renvois nécessaires aux pages où les manuscrits sont décrits (Cf. *Revue critique*, 1886, II, p. 467). On y remarquera la liste des imprimés précieux d'Orsini, sur lesquels M. de Nolhac a également poussé ses investigations. L'auteur a raison de dire (p. 115) que « le legs d'Orsini doit être considéré, dans l'histoire de la Vaticane, comme l'événement capital du XVIe siècle. »

Bembo et de son père Bernardo. Cette collection renommée, mais peu connue, a porté sa fleur dans celle d'Orsini. M. de N. a pu désigner 15 mss. grecs, 25 mss. latins et 14 mss. en langues modernes comme venant de chez Bembo. Cette restitution est surtout curieuse pour la partie grecque, aucun manuscrit grec, croyons-nous, n'ayant été jusqu'ici reconnu comme ayant cette provenance illustre. Plusieurs de ces volumes grecs sont importants à des titres divers, comme, par exemple, l'*Ursinianus* de Pindare *(Vat. 1312)*, sans avoir toutefois la valeur de certains manuscrits latins bien connus, qui de chez Bembo ont passé chez Orsini, le *Vaticanus* de Virgile et le *Bembinus* de Térence.

Au point de vue spécial de l'histoire des bibliothèques et de l'humanisme, le chapitre sur les manuscrits grecs intéresse une série de personnages, dont je citerai, parmi les Grecs : Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza, Michel Apostolios, Constantin Lascaris (dont quatre autographes viennent enrichir la collection), Marc Musurus, Léonicos Thomæos, Janus Lascaris, Matthieu Devaris, Christophe Contoléon, Giovanni Onofrio (dit Jean d'Otrante) et quelques copistes ou bibliophiles moins connus; parmi les Italiens : Cyriaque d'Ancône, Filelfe, Ermolao Barbaro, Georges Valla, Ange Politien (p. 208), Giglio da Tiferno, Zanobio Acciaiuoli, Benedetto Egio, le cardinal Sirleto, Scipion Cartéromachos, le collaborateur d'Alde, Ange Colocci, et quelques *dii minores* de l'humanisme.

Le fonds latin comprend des manuscrits provenant de Pogge, de Filelfe, de Nicolas Perotti, de Pomponius Lætus (à propos de qui M. de N. esquisse un chapitre curieux de l'histoire des études latines au xve siècle), de Politien, d'Aurispa, de Pontano, de Taddeo Ugoleti, bibliothécaire de Matthias Corvin, etc., etc. Il y a des indications nouvelles en grand nombre sur Antonio Beccadelli (dit Panormita), le plus célèbre des humanistes napolitains du temps du roi Alphonse, dont M. de N. a retrouvé une partie de la collection classique et plusieurs autographes. Le début du xvie siècle est représenté, avec Bembo, par les noms des Alde, d'Inghirami, de Paul Bombasio, d'Isabelle d'Este, d'Ange Colocci. Ce moment si important pour l'histoire des lettres a d'ailleurs été l'objet des études de prédilection de l'auteur, qui lui a consacré deux publications spéciales (où l'on retrouve les mêmes qualités qui brillent dans celle que nous analysons ici) : *Érasme en Italie* (Paris, 1888) et les *Correspondants d'Alde Manuce* (Rome, 1889).

Les philologues, les archéologues, les épigraphistes, les paléographes, les historiens de l'art sont également intéressés à parcourir les tables de la *Bibliothèque d'Orsini*. J'y note, par exemple, une vingtaine de renvois sur les collections d'antiquités de la Renaissance et sur les découvertes archéologiques faites à Rome à la même époque. Les questions relatives aux manuscrits occupent naturellement une place prépondérante. On remarquera les petites dissertations de M. de N. sur le *Puteaneus* de Tite-Live (p. 88 et suiv.), sur le *Bembinus* de Térence (p. 237

et suiv.), sur les manuscrits de Virgile en capitales, le *Mediceus*, le *Romanus*, le *Vaticanus* et le fragment dénommé jusqu'à présent *Augusteus*, et désigné désormais sous le nom de *Dionysianus*, à la suite de la démonstration de provenance de l'abbaye de Saint-Denis, faite p. 85, — sur le sens des mots *Codex* et *Vetus codex* au XVI[e] siècle (p. 119 et 211), — sur les manuscrits de Properce (p. 232 et suiv.), — sur quelques manuscrits de provenance française (p. 266, 302, 311), — sur l'écriture de Pétrarque (p. 282), — sur le Virgile de Pétrarque conservé à l'Ambrosienne (p. 295 et suiv.), — sur le Boèce écrit par Boccace (p. 305), — sur l'histoire des Chansonniers provençaux (p. 312 et suiv.), — sur des autographes de Michel-Ange (p. 330 et suiv.), etc., etc.

Je dirai peu de chose du chapitre VIII, bien qu'il ne soit pas le moins nourri de faits nouveaux. Il traite des manuscrits en langues modernes, rectifie plus d'une erreur accréditée, et les études romanes en ont déjà tiré profit. Je ne signale aussi que pour mémoire le choix très sobre fait dans la correspondance d'Orsini, publiée en pièces justificatives; mais nous devons une mention spéciale aux trois premiers chapitres *(Esquisse biographique, Travaux et amitiés d'Orsini, Récit des principales acquisitions)*. Autour d'un personnage, médiocre sans doute, mais rendu sympathique par son ardeur de bibliophile et son amour sincère de la science, M. de N. a su grouper avec un art infini une foule de détails sur le milieu érudit de son époque. Dans un logement du Palais Farnèse [1], entouré de ses collections et de celles des cardinaux, ses patrons, confiées à sa garde, Fulvio Orsini recevait des amis lettrés et archéologues comme lui. Aucun étranger instruit ne visitait Rome sans aller le voir. Ce sont les occupations de ce petit cercle romain et les observations des étrangers que M. de N. nous raconte d'après des documents inexplorés [2]. Nous voyons défiler devant nous la cour littéraire du cardinal Alexandre Farnèse, avec des humanistes comme Latino Latini et des poètes comme Annibal Caro, les cardinaux Sirleto, Granvelle, Antoine Caraffa, Ascanio Colonna, l'évêque de Tarragone Antoine-Augustin, les Portugais Achille Estaço *(Statius)* et Pierre Chacon, etc. M. de N. a reconstitué un groupe intéressant de voyageurs français à Rome (Claude Dupuy, Nicolas Audebert, Jacques Gillot, etc.), et on n'est pas peu surpris d'apprendre que la première correspondance française d'Orsini fut nouée avec notre Joachim du Bellay (p. 64 et 447). Orsini entretenait une correspondancs d'érudition non seulement avec l'Espagne, mais avec les Pays-Bas (Plantin, Juste-Lipse, Ch. Lange, etc.) et l'Allemagne (Sambucus, Sylburg, Gruter, etc.). En Italie, ses principaux

1. Précisément dans les pièces où est actuellement installée l'École française de Rome.

2. M. de Nolhac dit, dans sa préface, avoir dépouillé plus d'un millier de lettres originales conservées en divers dépôts d'Europe. Il n'a jugé utile de publier in-extenso que trois séries de ces lettres dans : *Lettere inedite del card. de Granvelle a F. Orsini e al card. Sirleto* (Rome, 1884, in-4°) et *Piero Vettori et Carlo Sigonio, Correspondance avec F. Orsini* (Rome, 1889, in-4°).

correspondants étaient, à Florence, Vettori; à Bologne, Sigonio; à Padoue, J.-V. Pinelli. Sur tous ces personnages, le livre abonde en détails et en références inédites. L'intérêt des ouvrages assez nombreux publiés par Orsini, les services qu'il a rendus à l'épigraphie, à l'iconographie, à la critique des textes, à l'hellénisme alors sur son déclin, sont appréciés et résumés, et servent au tableau de l'état des études de son temps. En un mot, le volume de M. de N. est utile pour l'histoire de l'humanisme italien du xive au xvie siècle, et il est indispensable pour celle de la société romaine de la fin du xvie siècle.

Cette analyse de l'ouvrage de M. de N. est, à notre avis, le plus bel éloge qu'on puisse adresser à l'auteur. Quand on veut caractériser un livre où l'érudition atteint sa plus haute expression, il est d'usage de dire que c'est un travail de Bénédictin. A tous les points de vue, la *Bibliothèque de Fulvio Orsini* est digne de cette qualification; elle possède même des mérites qu'on ne rencontre guère dans les œuvres des savants religieux de la congrégation de Saint-Maur: le principal, à nos yeux, c'est que M. de N. s'y montre soucieux de l'exactitude non seulement dans les grandes lignes, mais il la pousse jusque dans les détails tout à fait secondaires; nulle part il ne se contente de l'à peu près; on ne le trouve pas même en défaut dans ces menus faits qu'on serait tenté de traiter de vétilles, si l'on ne se rappelait le mot d'un ancien : *Nil parvum in litteris.*

Dans le petit groupe des élèves du regretté Charles Graux, qui ont continué son œuvre, M. de Nolhac a suivi de préférence la voie ouverte par l'*Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial.* Bien que la *Bibliothèque de Fulvio Orsini* s'adresse à un public plus varié et embrasse, à certains égards, un cadre plus étendu, la méthode, les préoccupations historiques et paléographiqnes sont les mêmes dans le livre de l'élève que dans la thèse du maître. Les deux ouvrages se touchent par plus d'un point, et plus d'une fois on y retrouve les mêmes milieux littéraires et les mêmes personnages. Un des héros de Graux n'est-il pas, par exemple, cet Antoine-Augustin, qui est au nombre des meilleurs amis et collaborateurs d'Orsini? Il faut mettre ces deux livres côte à côte et les consulter souvent. De pareils travaux sont surtout utiles comme répertoires de renseignements et comme point de départ d'autres recherches. Les auteurs ont plus travaillé pour leurs successeurs que pour eux-mêmes, et en indiquant les matériaux, en les dégrossissant au besoin, ils ont fait œuvre louable de désintéressement scientifique.

Émile LEGRAND.

---

579. — **Études sur les Pays-Bas au XVIe siècle.** Charles Quint. Commencements de Philippe II. Marguerite de Parme et Granvelle, par Louis WIESENER. Paris, Hachette, 1889. In-8, 215 p. 7 fr. 50.

Cet ouvrage, comme le sous-titre l'indique, renferme trois chapitres. I. *Charles Quint* (p. 3-22). M. Wiesener décrit l'état politique des

Pays-Bas et l'origine des troubles religieux qui eurent pour point de départ les placards, l'inquisition, la création de nouveaux évêchés. II. *Commencements de Philippe II* (p. 25-56), M. W. dépeint le caractère de Philippe dont l'Espagne est « la vraie, la seule patrie » et fait voir que les Provinces reconnaissent dans le nouveau roi, comme par un sûr instinct, « l'ennemi de leurs droits et de leurs aspirations ». III. *Marguerite de Parme et ministère de Granvelle* (p. 58-215). C'est ici la partie la plus importante du volume; M. W. y raconte la lutte des grands (Orange, Egmont, Hornes) contre Granvelle, qu'ils nomment l'étranger et le fléau du pays; il suit avec le plus grand soin les incidents de cette lutte, lettres d'Egmont et Orange à Philippe II, mission de Montigny, *pasquilles* inspirés par Egmont et rédigés par Simon Renard, etc.; il montre Granvelle, attaqué de toutes parts, abandonné par Marguerite de Parme « qui se lasse de son caractère dominateur » et envoie le barbier Armenteros demander son rappel, enfin quittant les Pays-Bas sur l'ordre de Philippe qui s'efforce de tromper l'opinion et de lui cacher qu'il sacrifie son ministre à Orange et à Egmont. Toute cette dernière partie du livre est un panégyrique de Granvelle, et l'on trouvera sans doute que M. W. a trop d'indulgence pour le cardinal qui approuva la création du conseil des troubles et le choix du duc d'Albe comme gouverneur. Nous ferons un autre reproche à M. W.; son étude est un peu mince, elle manque d'ampleur et on voudrait par instants plus de développements; qu'est ce, au demeurant, autre chose qu'un chapitre de la vie de Granvelle? Çà et là quelques points contestables, comme p. 21 que la création des évêchés était une « mesure sage et politique. » Mais le livre puisé aux bonnes sources et surtout aux documents publiés par Poullet et Gachard, est bien composé, agréablement écrit et se lit avec un vif intérêt d'un bout à l'autre; il éclaire d'une lumière nouvelle le ministère de Granvelle aux Pays-Bas; il montre que la religion n'eut pas un rôle aussi grand qu'on le croit communément et que la querelle était essentiellement politique, que les grands seigneurs voulaient régner sous le nom du roi, « constituer sous sa souveraineté lointaine et honoraire l'autonomie des Pays-Bas dont ils seraient les arbitres ». Nul doute qu'on n'accueille partout très favorablement ce nouveau travail d'un vétéran des études historiques.

A. C.

---

580. — **Charakterbilder** aus der franzœsischen Revolution von Dr Arthur KLEINSCHMIDT, ausserord. Professor der Gesch. an der Univ. Heidelberg. Wien. Pest, Leipzig, Hartleben's Verlag. 1889. In-8, 168 p. 5 fr.

L'auteur n'avait pas besoin de nous apprendre dans son avant-propos qu'il est monarchiste de naissance, d'éducation, de conviction, et nous trouvons que la suite de ses études est plus arbitraire *(willkürlich)*

qu'il ne semble le croire. Il a voulu, dit-il, retracer la chute de la monarchie des Bourbons dans une série de caractéristiques qui fait passer devant les yeux des lecteurs la Révolution dans ses différentes phases. Ces « caractéristiques » sont au nombre de huit, accompagnées chacune d'un portrait : *Montesquieu* (p. 1-12); *la Révolution* (p. 13-19); *Louis XVI et Marie-Antoinette* (p. 20-82); *Mirabeau* (p. 83-115); *Necker* (p. 116-127); *Danton* (p. 128-141); *Louis XVII* (p. 142-152); *La duchesse d'Angoulême* (p. 153-169) [1]. Ce sont en somme d'excellentes études, écrites d'une façon très intéressante pour le grand public, et où M. Kleinschmidt montre, avec beaucoup de goût et d'élégance de style, une profonde connaissance de la littérature de l'époque révolutionnaire. Quelquefois pourtant il est trop court, trop laconique, n'insiste pas assez sur les événements et les personnages, ne satisfait pas entièrement la curiosité du lecteur ; ses études ressemblent trop aux articles d'une Encyclopédie. Quelquefois aussi il a un peu d'emphase, et que diront nos robespierristes et surtout nos dantoniens s'ils lisent, à propos des massacres de septembre, que « Danton ne voyait plus pour lui de retour et qu'il voulut rendre également tout retour impossible à la nation par un forfait en style lapidaire » (p. 134), à propos de sa mission de Belgique, qu'« il fit couler des sommes énormes dans sa poche pour les dissiper aussitôt » (p. 135), à propos de son exécution et du règne de Robespierre : « l'honorable brigand, le franc meurtrier était tombé ; une hyène déchirait la France » (p. 141)?

C.

CHRONIQUE

FRANCE.— Notre collaborateur, M. Henri Omont, vient de publier les *Catalogues des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II*, en un magnifique volume petit in-folio de 467 pages. Il a mis à profit les documents et les détails réunis par M. Léopold Delisle dans la partie de l'*Histoire générale de Paris*, consacrée au « Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du Roi », et ses propres recherches sont venues compléter l'histoire de ces manuscrits. Deux héliogravures Dujardin donnent une idée des reliures artistiques exécutées sous les deux rois qui ont le plus contribué à l'accroissement de notre fond grec. Cette publication fait grand honneur et au jeune paléographe et à l'Imprimerie nationale, qui l'a établie avec les beaux caractères grecs gravés en 1541, sur l'ordre de François Ier, par les

---

1. P. 4 lire Temple de Guide (et non de *Guide*); p. 21 je ne croyais pas avoir (et non *d'avoir*); p. 24 une île du Rhin (*auf dem langen Wœrd*) et non *in Kehl;* p. 58 Sommevesle et non *Sommevel;* p. 60 c'est une exagération de dire que Petion se conduisit au voyage de Varennes « mit *abschreckender* Gemeinheit »; p. 70 *Graf Dumas*, Dumas n'était pas encore *Graf;* p. 71 le manifeste, même en son canevas, n'est pas de Mallet du Pan; p. 133 faut-il donner à Petion l'épithète de *feil*, vénal, à propos du 20 juin? ; p. 135 lire Delacroix et non *Lacroix*.

soins de Cl. Garamond. M. Omont, suivant la méthode dont il est coutumier, a été au-devant de toutes les exigences du lecteur, provenances des manuscrits, tableau explicatif des ligatures, concordances des numéros, index alphabétique, etc. Ce livre dont le prix est relativement peu élevé (30 fr.), épargnera bien des recherches aux philologues qui, ayant à travailler sur les manuscrits de Fontainebleau, voudront en donner l'histoire et les faire entrer dans une classification.

— La librairie Klincksieck a fait paraître le tome VI de l'*Histoire de France, principalement pendant le* XVI*e et le* XVII*e siècle*, de Léopold DE RANKE, traduit par C. MIOT (in-8°, 436 p.). Le volume comprend les livres *XV* (guerre de la succession d'Espagne); *XVI* (affaires intérieures pendant les dernières années de Louis XIV); *XVII* (le régent et le cardinal Fleury); *XVIII* (gouvernement de Louis XV). Ce dernier livre est divisé lui-même en quatre chapitres : guerres; mésintelligences entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; tendances de la littérature; conflits entre le pouvoir et l'opinion.

ALLEMAGNE. — La *Vie de Mirabeau* que vient de publier M. A. STERN a paru à Berlin, chez Siegfred Cronbach (deux vol. in-8°, IX et 322, 329 p. 10 mark).

— La trentième assemblée plénière de la Commission historique de l'académie royale des sciences de Bavière a eu lieu à Munich les 1, 2 et 3 octobre, sous la présidence de M. de Sybel. Depuis l'an dernier la commission a publié : 1° le tome II des chroniques des villes de Westphalie, consacré à Soest; 2° dans les *Jahrbücher der deutschen Geschichte*, le travail de M. Ed. WINKELMANN, *Kaiser Friedrich II*, vol. I, 1218-1228; 3° le tome VI des *Recesse und andere Akten der Hansetage* 1256-1430; 4° les livraisons 136-145 de l'*Allgemeine deutsche Biographie*. De nouvelles publications sont annoncées pour paraître prochainement, entre autres, une *Geschichte der Kriegswissenschaften* de M. M. JÆHNS qui aura trois parties et une *Geschichte der Physik* de M. Gust. KARSTEN, la première partie des *Jahrbücher* de l'empereur Henri IV par M. G. MEYER VON KNONAU et les *Jahrbücher* d'Othon II et d'Othon III par M. UHLIRZ, etc.

— M. Ad. EBERT vient de publier une deuxième édition « améliorée et augmentée » (verbessert und vermehrt) du premier volume de son *Allgemeine Geschichte des Mittelalters im Abendlande bis zum Beginne des XI Jahrhunderts* (Leipzig, Vogel. 1889. In-8°, XIV et 667 p. 12 mark). Comme dit M. Ebert dans une courte préface, il a cru nécessaire de remanier ce volume paru déjà il y a quinze ans, non seulement à cause des recherches diverses entreprises sur les auteurs et les ouvrages dont traite l'*Histoire générale du moyen âge en Occident*, mais encore et plutôt à cause des nouvelles éditions parues dans cet espace de temps, surtout du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum* de l'Académie de Vienne et des *Monumenta Germaniae historica*. Nous y reviendrons.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 novembre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, annonce à l'Académie la mort de M. Cobet, associé étranger. C'est, dit-il, une perte cruelle pour la philologie grecque, à laquelle M. Cobet avait consacré sa vie entière et qu'il a enrichie de travaux qui préserveront son nom de l'oubli. On sait en quelle estime le public savant tient ses excellentes éditions de Diogène Laerce, de Denys d'Halicarnasse, de l'Anabase de Xénophon, et surtout la revue *Mnemosyne*, cette mine d'observations critiques qui ont suffi pour fonder la réputation d'un helléniste consommé.

M. Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, écrit que cette Compagnie a reçu un mémoire manuscrit sur la situation d'Alésia et a désigné MM. Bouquet de la Grye et Fouqué pour l'examiner. Il demande que des membres de l'Académie des inscriptions soient désignés pour compléter la commission d'examen. — L'Académie désigne MM. Deloche, Alexandre Bertrand et Longnon.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, le président annonce que, sur la proposition de la commission du legs Benoît Garnier, l'Académie a accordé une somme de 6,500 fr., prise sur les arrérages de ladite fondation, au P. Augouard, pro-vicaire apostolique du Congo français. Le P. Augouard devra examiner les diverses questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique que peut soulever l'étude des populations établies sur les rives de l'Oubangui et du haut Augoué.

M. Georges Perrot continue et termine sa lecture sur l'art antique de la Perse. Il insiste sur le caractère officiel de cet art, qui n'a été, dit-il, que celui d'une dynastie et d'une cour, non point un art vraiment national. Il se demande si des artistes perses de naissance ont jamais pris quelque part à la construction des édifices de la Perse et à l'exécution des sculptures qui les ornent, et il est porté à répondre non. Il lui paraît plus conforme aux vraisemblances d'attribuer les palais de Darius à un étranger, grec ou phénicien, qui aura su recueillir et grouper des éléments empruntés à tous les arts antérieurs.

M. Perrot ayant incidemment identifié la ville du couronnement des rois perses, Pasargades, avec les ruines actuelles de Mourghâb, M. Oppert fait remarquer que cette hypothèse ne lui paraît pas pouvoir être admise. Pasargades se trouvait, dit-il, dans le sud-est de la Perse, près de la ville moderne de Darabdjerd.

M. Georges Perrot donne ensuite, d'après une note qui lui a été transmise par M. de Vogüé, des renseignements sur les fouilles exécutées cet été par le P. Delattre à Byrsa. Des tombeaux de l'époque phénicienne ont été ouverts. On y a trouvé une amphore de bronze doré, des scarabées de style égyptisant et des figurines de terre cuite qui appartiennent à une série représentée seulement, jusqu'ici, par des figurines recueillies en Syrie et à Rhodes : les statuettes qui composent cette série sont encore asiatiques par les attributs et le costume, mais on y sent déjà l'influence de l'art grec et ce que M. Heuzey a appelé « le choc en retour » de l'hellénisme.

M. Cartailhac présente à l'Académie deux bijoux d'or, un bracelet et un collier, qui sont la propriété du musée de Toulouse et qui proviennent du village de Lasgraïsses (Tarn). Le collier, par certains détails, rappelle les autres colliers d'or trouvés autrefois dans la même région ; les uns et les autres sont évidemment gaulois. Le bracelet offre un caractère plus original. Rien, dans ce qu'on connaît des parures du reste du territoire gaulois, ne saurait être comparé à ces beaux produits de l'industrie des bords du Tarn.

M. Clermont-Ganneau, continuant ses études sur la géographie de la Terre-Sainte à l'époque des croisades, présente des observations sur le Nahr el 'Audja, fleuve de Palestine, qui se jette dans la mer non loin de Jaffa.

Les croisés ont donné à tort à ce fleuve le nom d'Eleutherus, qui appartient légitimement au Nahr el Kebîr, situé beaucoup plus au Nord ; ils ont été induits en erreur par un texte mal compris de Flavius Josèphe.

Les anciens auteurs arabes donnent au même fleuve 'Audja le nom de « rivière d'Abou Fotros. » M. Clermont-Ganneau reconnaît dans ce dernier nom une corruption de celui d'Antipatris, ville qui était située, selon lui, près du Nahr el 'Audja et qui pourrait bien, dès lors, avoir occupé l'emplacement de la localité actuelle de Medjdel Yâbâ.

M. le commandant Marmier commence une communication sur la situation du pays biblique d'Aram-Naharaïm, de la ville de Qédesch et du Neharina des Egyptiens.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle : 1° *Cartulaire de l'abbaye de Landevennec*, publié, pour la Société archéologique du Finistère, par Arthur DE LA BORDERIE, 1re livraison ; 2° FLACH (Jacques), *Études critiques sur l'histoire du droit romain au moyen âge*; 3° *Das Testament des* ERASMUS, herausgegeben von Ludwig SIEBER ; — par M. Paul Meyer : *Annales du Midi, revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, publiée sous la direction de M. Antoine THOMAS, tome I ; — par M. Schefer : MARRE (Aristide), 1° *Sourat per.ouroupama.an malayou : Le livre des proverbes malais* (extrait du *Recueil de textes et de traductions publiés par les professeurs de l'Ecole des langues orientales vivantes* ; 2° LE MÊME, *Code malais des successions et du mariage*, 3e fascicule.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 25 novembre — 1889

581. — **La trouvaille de Tell el-Amarna,** par A. Delattre, S. J., 43 p. in-8.
582. — **Les inscriptions de Tell el-Amarna,** par le même, 24 p. in-8 ; extraits de la *Revue des questions scientifiques*, janvier et juillet 1889.
583. — **Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor,** précédé de considérations sur un récent livre de M. Hugo Winckler, par le même, xii-25 p. in-8.

Dans la première de ces brochures, le R. P. Delattre donne une idée générale des documents cunéiformes trouvés en Égypte, à Tell el-Amarna, vers la fin de 1887 ; puis il examine ceux de ces documents qui ont été publiés. Il ne croit pas que les correspondants des rois d'Égypte Aménophis III et Aménophis IV, écrivant à ces rois en assyrien, se soient servis d'un idiôme qui n'aurait pas été le leur, mais une sorte de langue diplomatique, employée alors pour les relations internationales par les peuples orientaux depuis le Nil jusqu'au Tigre. L'opinion contraire manque en effet de base solide, et celle du P. Delattre, plus naturelle en elle-même, s'accorde bien aussi avec le contenu des textes épistolaires et ce que l'on sait de leurs auteurs.

La même opinion est soutenue encore dans la seconde brochure, contre les objections de M. H. Winckler. Les traductions de textes ne sont présentées qu'à titre d'essai, et elles ne reproduisent que des passages relativement clairs, ou mieux conservés. Mais on ne peut faire davantage, tant qu'un plus grand nombre de documents n'aura pas été livré à la publicité.

Le troisième opuscule du P. Delattre est une édition nouvelle d'un travail que le même auteur a publié en 1877 et qu'il accuse M. H. Winckler d'avoir un peu trop mis à contribution dans ses *Untersuchungen zur altorientalischen Geschichte* (Leipzig, 1889). Nous n'avons pas à nous prononcer dans cette affaire. Quoi qu'il en soit, les vues du P. Delattre sur l'empire chaldéen méritent l'attention de l'historien. Ce n'est pas à dire pour cela qu'elles soient de tout point indiscutables, et il n'est

pas prouvé, par exemple, que Nabopolassar ait été d'origine chaldéenne. Le texte d'Abydène sur lequel on s'appuie pour attribuer aux Chaldéens une part dans la destruction de Ninive, dit aussi que Nabopolassar était un officier du dernier roi assyrien, et qu'il se joignit aux ennemis de son maître.

A. Loisy.

---

584. — **Maestri e Scolari nell' India Brahmanica**, par Girolamo Donati. Firenze, 1888.

L'essai de M. Girolamo Donati est publié dans la collection de l'Institut d'Études supérieures de Florence, section de philosophie et philologie; l'auteur est docent de sanscrit à cette École, et conservateur du musée indien. M. D. est un débutant, adroit à tirer parti de ses connaissances trop limitées, mais impatient d'atteindre aux généralisations. Il a lu peu de textes, il a étudié un certain nombre d'hymnes védiques, des passages d'Upanisads, des extraits du Mahâ-Bhârata, les chapitres d'Açvalâyana et de Çankhâyana sur l'éducation, les lois de Manu et de Yâjñavalkya; il a réuni tous ces matériaux sans chercher à en établir préalablement la valeur relative, et il a prétendu en déduire le principe fondamental de l'enseignement brahmanique. Les maitres comme les élèves ne visent qu'au *tapas*, à l'ascétisme qui *consume* et qui *éblouit*; le pénitent acquiert à force d'austérités une puissance surnaturelle qui soumet à sa volonté les dieux même et qui rend aisée son union avec l'âme suprême, l'*âtman*. Les doctrines de l'éducation se retrouvent ainsi, dans l'Inde comme ailleurs, en rapport étroit avec les doctrines ontologiques. M. D. tente de suivre le développement de la conception brahmanique en traçant l'évolution du dieu B*r*haspati, maitre de la parole sacrée et devenu plus tard, dans la mythologique classique, le *professeur* des autres dieux; mais ce chapitre écourté trahit trop bien la faiblesse de l'auteur; M. D. a assez appris pour traduire du *R*g-Veda, mais il ne domine pas la Samhitâ, il n'en embrasse pas l'ensemble; il répète les généralités banales, cite Gubernatis, Max Müller, Cox, Muir, mais il ignore la Religion Védique de Bergaigne où le caractère de B*r*haspati est analysé avec une sagacité minutieuse. Il passe ensuite aux règles pratiques des G*r*hya-Sûtras, et se borne aux deux écoles du *R*g-Veda, sans justifier cette préférence exclusive; il cite à l'occasion Pâraskara, mais il laisse résolument de côté Gobhila, malgré son importance capitale; s'il n'a pu le consulter, c'est (p. 20, note) que l'édition Knauer a paru trop tard, en 1886. M. D. ignore-t-il que les G*r*hya-Sûtras de Gobhila ont été publiés dans la Bibliotheca Indica, avec un commentaire abondant, par Candrakânta Tarkâlamkâra. Calcutta 1870-1880? L'édition Knauer, d'ailleurs, date de 1884; la traduction seule est de 1886. Les autres Sûtras utilisés par M. D. ont été traduits par Stenzler (Indische Hausregeln, Abhand. der D. M. G.: Açvalâyana; Pâraskara;

1864-1878) et par Oldenberg (Ind. Stud. xv; Çânkhâyana, 1878). M. D. n'aurait-il négligé Gobhila que faute d'une traduction? En exposant les règles sur la présentation du disciple, l'initiation, l'inauguration des études, la récitation des leçons, les interruptions de lecture, les rapports de l'élève avec le maître et sa famille, l'étudiant errant, le novice à perpétuité, le terme de l'enseignement, l'auteur commet une regrettable erreur de méthode; il place sur la même ligne les Sûtras et les Dharmaçâstras, comme si les deux catégories d'ouvrages appartenaient évidemment au même temps et à la même école. L'essai de M. D. n'est somme toute qu'un recueil de documents déjà bien connus, déjà traduits isolément, dont la réunion n'a pas coûté grand peine et ne donne pas de résultats positifs ou nouveaux. L'histoire de l'enseignement religieux dans l'Inde brahmanique reste encore à tracer; les documents négligés par M. Donati, les Brâhmanas et les Upanisads particulièrement permettraient de restituer aisément l'aspect et la vie de ces écoles anciennes, et de juger, par une comparaison critique, la valeur historique et réelle des Grhya-Sûtras et de leurs préceptes.

Sylvain Lévi.

---

585. — G. Ebers. — **Papyrus Ebers. Die Masse und das Kapitel über die Augenkrankheiten** (Des XI Bandes der Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Kœnigl. Sæchsischen Gesellschaft der Wissenschaften N° I und II). Leipzig, Hirzel, 1889, gr. in-8, 204 (183-336) p.

J'ai déjà rendu compte ici même, il y a treize ans [1], de la publication par M. Ebers du papyrus médical qu'il avait acheté en Egypte et dont il avait assuré la propriété à la Bibliothèque universitaire de Leipzig. Une introduction rapide, la reproduction du texte en fac-similé, un glossaire des mots hiéroglyphiques par M. L. Stern, voilà ce que M. E. mettait généreusement à la disposition des égyptologues. Il n'a cessé depuis lors d'étudier le document précieux qu'il avait si bien su conquérir sur la cupidité des gens de Louxor, mais les devoirs de son métier de professeur, et malheureusement aussi la maladie, ne lui avaient point permis de nous donner la traduction et le commentaire que nous attendions de lui.

L'ouvrage dont j'ai le plaisir de rendre compte en ce moment, contient une dissertation sur les mesures employées dans le papyrus et la transcription, accompagnée d'une traduction en allemand, d'un des traités les plus importants que renferme le papyrus, celui qui nous a conservé les recettes employées dans plusieurs maladies des yeux.

Je ne traiterai pas ici des pages consacrées aux poids et mesures : elles ne sont point de ma compétence. Il me paraît bien que M. E. démontre

1. *Revue critique*, 1876, t. I, p. 233-239. On me permettra d'attirer ici l'attention sur un article de M. Leemans, qui a paru en 1876 sur le papyrus Ebers, *Oud-Ægyptische Geneeskundige Handschriften*; écrit en hollandais, ce travail n'a pas eu malheureusement toute la notoriété qu'il mérite.

victorieusement la thèse qu'il défend, mais c'est là une simple impression que je ne me hasarderai pas à vouloir justifier. M. E. a joint heureusement à cette partie de son travail des considérations générales dont je saisis tout l'intérêt, sur la nature des médicaments usités par les Égyptiens et sur le dosage des substances qui y entraient. Il montre comment les apothicaires de l'époque pharaonique s'y prenaient pour exécuter les ordonnances complexes qui couvrent les pages de son papyrus, et il nous fait comprendre comment nos pharmaciens modernes pourraient s'y prendre pour les reconstituer avec toute l'exactitude de leurs proportions. C'est à la fois l'inconvénient et l'avantage des documents analogues au Papyrus Ebers, qu'ils exigent des connaissances techniques qui sont d'ordinaire refusées au philologue, mais qu'ils assurent au savant qui possède ces notions spéciales le moyen de donner une interprétation exacte et de fournir par la pratique la preuve rigoureuse de ses traductions. On peut comprendre de vingt façons différentes un texte littéraire, surtout quand il émane d'un auteur qui dut passer en son temps pour bien manier la langue et pour écrire d'un style élevé : il n'y a qu'une façon véritable d'interpréter une recette pharmaceutique dont on connait la destination. Les éléments mêmes dont elle se compose, les proportions selon lesquelles ils sont combinés, la manière dont le patient doit se l'appliquer empêcheront toujours un savant initié aux études médicales de commettre quelqu'une de ces erreurs incroyables dont sont remplies les premières traductions des œuvres poétiques ou religieuses de l'Égypte.

Le *Livre des yeux* était des plus importants pour un médecin égyptien. Les yeux, la vessie et les intestins sont attaqués à chaque instant en Égypte, et le nombre des borgnes ou des aveugles y est presque aussi grand que celui des personnes atteintes de dysenterie ou d'hématurie. C'est donc à bon droit que M. E. a commencé par le traité des maladies des yeux. Son travail est exécuté avec un soin et même avec un luxe qu'on rencontre rarement dans les ouvrages scientifiques : les rubriques du papyrus sont imprimées en hiéroglyphes rouges ainsi que les parties de la transcription et de la traduction qui y correspondent. Le texte est d'abord transcrit et traduit mot pour mot : une traduction suivie en langue courante corrige ce que le mot-à-mot a parfois de contraint ou d'excessif dans sa brièveté. Des notes nombreuses répandues au bas des pages expliquent les passages obscurs ou discutent le sens des mots techniques dont le texte est rempli. Le nom ancien des substances médicamenteuses est rendu par le nom moderne, partout où cela est possible : M. E. a proposé de ce chef beaucoup d'identifications nouvelles dont la plupart me paraissent être certaines. Il reste cependant un assez grand nombre de plantes dont le nom ancien ne nous apprend rien et dont la découverte d'autres documents pourra seule nous faire connaître les équivalents modernes. Quand on songe que le nom d'une plante aussi banale que l'est l'oignon en Égypte prêtait encore matière à la contro-

verse, on se rendra compte de la somme de travail et d'ingéniosité que M. E. a dû déployer pour déterminer le sens des termes de botanique dont le *Livre des yeux* fourmille. Quelques-uns des résultats auxquels il est arrivé diffèrent de ceux que M. Loret avait obtenus. Ainsi M. E. revient pour le nom de l'arbre *âoushou*, *ôshou*, au sens *cèdre* que Horrack et Chabas avaient proposé contre le sens *acacia* que Rougé avait admis et que Loret pensait avoir prouvé de façon définitive. Les Égyptiens fabriquaient de nombreux objets, surtout des portes de temple, en bois d'*âoushou*. La question sera donc tranchée le jour où l'on aura découvert et identifié un fragment d'un objet que les inscriptions nous auront appris être en bois d'*âoushou* : jusque-là, nous devons nous borner à enregistrer les arguments pour et contre, et à suspendre notre jugement.

Le catalogue en est long des maladies d'yeux dont M. E. retrouve seul, ou avec l'aide des docteurs Schmidt et Schneider, la trace dans les pages de son papyrus. La première qu'il traduit d'une manière générale *das Wachsen des krankhaften im Blute in dem Auge* me paraît répondre à un des symptômes ordinaires de la conjonctivite, l'hyperhémie vasculaire, spécialement sous la forme variqueuse. Aujourd'hui encore les fellahs considèrent cet état de l'œil comme formant une maladie spéciale contre laquelle ils emploient des purgatifs et des cataplasmes ; le remède indiqué ici est un cataplasme qu'on gardera ou qu'on renouvellera pendant quatre jours. M. E. admet avec quelque doute que les deux recettes suivantes sont dirigées contre l'Hydrophtalmos et contre le Staphylôme. C'est ensuite une affection de l'iris avec larmoiement constant et mouches volantes (p. 208-218), puis la maladie d'Horace, la *lippitudo* qui le gênait si fort pendant son voyage à Brindes, et une formule pour *ouvrir le visage*, c'est-à-dire, comme l'explique le contexte, contre l'agglutination des cils produite par la blepharite (p. 222 sqq.). Il n'est pas aisé de spécifier chacune des maladies énumérées : pas plus qu'aujourd'hui les Arabes d'Egypte, les Égyptiens anciens n'avaient sur les affections des yeux les notions exactes que nos médecins ont acquises. Ils confondent souvent sous un même nom des maladies entièrement différentes, ou voient dans les divers moments d'une même maladie des maladies diverses. On peut donc affirmer que, dans la plupart des cas, le nom moderne ne couvre pas tout à fait la même chose que le nom égyptien auquel il répond : il n'est qu'une approximation à la vérité antique. Ce n'est donc qu'avec circonspection, parfois même avec un certain scepticisme, que M. E. propose plusieurs identifications. « Donné le « langage sans précision du papyrus et l'absence de tout diagnostic, « c'est, on peut le dire, *affaire de goût* que se décider pour telle ou « telle affection de l'œil » (p. 227 note). Dans certains cas pourtant il n'y a pas de doute possible : c'est bien le leucôme que les Égyptiens connaissaient sous le nom de *sht (sahouzou) nou merati* ; c'est l'ectropion qu'ils appelaient *nahait em merati* ; c'est l'orgelet qu'ils désignaient

par les mots *posdit em merati*. La cécité elle-même avait ses remèdes, qui n'avaient point d'efficacité s'ils n'étaient accompagnés d'une formule magique. Elle se terminait par une adjuration au crocodile qu'on répétait quatre fois. On pourrait se demander chez nous quel rapport il y a entre la cécité et un crocodile : en Égypte, le rapprochement était naturel. Le crocodile était un des animaux qui produisaient l'éclipse en volant l'œil du Soleil : le dieu aveuglé n'éclairait plus le monde. Comme toute infirmité est une possession par un mauvais esprit, on admettait que le mauvais esprit qui rendait l'homme aveugle serait chassé par la même adjuration qui sauvait Râ du crocodile, et que le patient délivré recouvrerait la vue.

J'en ai dit assez pour montrer le genre d'intérêt qui s'attache au travail de M. Ebers. La traduction est exacte, autant du moins que le permet l'état de nos connaissances en botanique et en minéralogie égyptiennes. Les médecins qui voudront savoir ce qu'était leur art en Égypte, pourront l'accepter de confiance dans la plupart des cas. Ils souhaiteront, comme je fais, que les autres parties du recueil, celles qui traitent des matières de l'estomac, des maladies des organes urinaires, des maladies des femmes, ne se fassent pas trop longtemps attendre. La médecine égyptienne fut célèbre dans l'antiquité. Théophraste, Galien, Dioscoride citent perpétuellement les recettes qu'ils avaient apprises à Memphis au temple d'Esculape, et telle formule que Pline nous a conservée en latin semble n'être qu'une traduction à travers le grec d'une formule contenue au Papyrus Ebers. L'histoire des origines de la médecine est donc dans ce manuscrit et dans les manuscrits du même genre que renferment les collections égyptiennes de l'Europe : c'est par là que la découverte et la publication de M. Ebers doit intéresser plus le grand public que ne font d'ordinaire les découvertes et les publications des égyptologues.

G. Maspero.

---

586. — L. Stein. **Der Humanist Gaza als Philosoph.** I (S. A. aus dem Archiv für Gesch. der Philosophie. II, 3 p. 426-458), 1889.

M. Stein a bonne opinion du talent philosophique de Théodore Gaza. Jusqu'à présent cette bonne opinion est un fait, et un fait unique. Les études à venir et la publication de traités inédits qu'il annonce nous montreront si ce que nous ne connaissons pas tient plus que ne promet ce que nous connaissons. Je suis disposé à croire, jusqu'à preuve du contraire, que Voigt a vu très clair sur ce point comme sur presque tous, que Théodore Gaza fut un excellent Byzantin barbouillé de latin, un bon rhétoricien, ce que furent la plupart de ses compatriotes du temps, un fort brave homme, très estimable, ce que furent très peu d'entre eux, et, ni plus ni moins que Gemistus Pléthon, que Bessarion,

que Georges de Trébizonde, et que presque tous ces Grecs, un fort médiocre philosophe.

Cette première étude, toute en menus détails, et faite avec le soin attentif et facile qu'apporte M. S. à tout ce qu'il fait, dénote encore, en plus d'un endroit, une érudition vite et récemment acquise. Qui veut dire tout dit trop, et d'ailleurs ne dit pas tout. Pour ce qui est de la querelle entre platoniciens et aristotéliciens, les références et les appréciations d'ensemble sont un peu sommaires et toutes faites. M. Geiger a fait justice jadis, en une ligne aussi juste que sèche, de l'admiration traditionnelle pour l'antique brochure de Sieveking; elle n'est plus à citer. Le livre de Gass ne mérite pas qu'on en fasse si grand cas; c'est la confusion et l'inexpérience même. L'introduction de M. Alexandre au traité de Pléthon n'est pas un chef d'œuvre, mais est vraiment bonne et solide. M. S. ignore totalement l'existence de la *Bibliographie hellénique* de M. Legrand, et a parfaitement tort de l'ignorer. Les préoccupations théologiques n'eurent dans les deux camps hostiles, si ce n'est au Concile de Florence, qu'une place infiniment restreinte, et furent totalement absentes de l'esprit de Pléthon.

Le détail n'est pas sans imperfections. Tout le monde connaît, ne fût-ce que par Voigt, l'existence des lettres grecques de François Filelfe à Wolfenbüttel; elle n'est donc pas « wenig bekannt ». La lettre de Filelfe à Cassiani, citée à la page 436, n'est pas ignorée de « tous les biographes de Gaza », puisqu'elle est donnée par M. Legrand. La combinaison de la note 18 de la même page est fort douteuse, sans être neuve. Je ne suis pas convaincu que Théodore Gaza ne soit mort qu'en 1478, tout en ne comprenant pas du tout l'intérêt de ce problème. Enfin, la lettre d'Andronic Callistos en réponse à Apostolis n'est malheureusement pas seulement « sehr selten », mais paraît être bel et bien perdue, au très grand regret d'un très petit nombre de personnes. M. Stein, précis d'ordinaire, a sans doute pour ne l'être pas en ce cas, des raisons que je soupçonne. S'il en savait une copie, et s'il consentait à la donner en appendice au travail qu'il prépare, en y joignant les lettres écrites à la même occasion à Bessarion par Ognibene da Lonigo, Perotti, Naldi et les quelques autres qu'il sait bien, il se gratifierait de la sincère reconnaissance des quelques très rares curieux qui s'y intéressent, deux peut-être, un certainement.

Lucien Herr.

---

587. — **P. Nigidii Figuli operum Reliquiæ.** Collegit, emendauit, enarrauit, quæstiones Nigidianas præmisit Antonius Swoboda. Pragæ et Vindobonæ, F. Tempsky; Lipsiæ, G. Freytag. In-8, 143 pp.

Nigidius Figulus était un antiquaire, comme Varron son contemporain. Le recueil le plus récent des fragments, seuls restes de ses nombreux ouvrages, remontait à 1618 [1], quand, en même temps, deux phi-

1. Dans le troisième livre des *Variae Lectiones* de Ruttgers.

lologues se préparaient à les publier de nouveau, MM. Roehrig et Swoboda. M. Swoboda est arrivé le premier ; son concurrent a seulement fait paraître une dissertation inaugurale que l'on peut considérer comme l'introduction de l'édition annoncée [1].

L'ouvrage de M. S. contient deux parties : des *Quaestiones Nigidianae* jusqu'à la p. 63, et ensuite le texte des fragments au nombre de 130, avec un double commentaire, critique et explicatif. La dissertation préliminaire porte principalement sur les *Commentarii grammatici*, sur le *de diis* et les autres ouvrages ayant trait à la religion et à l'astrologie. Si les fragments de Nigidius n'avaient pas été réédités depuis longtemps, l'attention et la discussion s'étaient portées à plusieurs reprises sur cet auteur [2]. Voici les résultats principaux auxquels M. S. est parvenu en complétant ou en corrigeant les études faites par ceux qui l'ont précédé.

Les *Commentarii grammatici* étaient un recueil de notes et non un traité systématique. Mais ce serait aller trop loin que de croire avec Hertz que ces notes, prises au hasard des lectures de Nigidius Figulus, n'avaient subi aucun classement. Chaque livre ne contenait que des notes d'une seule nature, comme le prouve la manière dont Aulu-Gelle fait ses citations (cf. Swoboda, p. 13). C'est en effet Aulu-Gelle qui, avec Nonius, nous a conservé le plus grand nombre de fragments de l'ouvrage grammatical de Nigidius Figulus. Ces fragments prouvent que l'auteur avait quelques théories communes avec Varron. Bien que Nigidius soit mort en 45 avant J.-C. et que le *de lingua latina* ne soit certainement pas antérieur à cette date, les savants allemands qui se sont occupés de la question, Ritschl, Wilmanns et M. Swoboda (p. 21) supposent un emprunt fait par Nigidius à Varron. Je ne vois pas pourquoi on n'affirmerait pas plutôt le contraire : on aurait du moins l'avantage d'être d'accord avec la chronologie. Une invention dont on a fait honneur à Nigidius est celle de l'*apex*, sans preuve d'ailleurs : M. S. n'a pas de peine à démontrer péremptoirement que l'ensemble de la doctrine orthographique de Nigidius rend impossible une pareille supposition (pp. 23 et 24).

Il nous reste seulement une douzaine de fragments du *de diis* : ici, Nigidius a encore été plus complètement effacé par Varron que pour la partie grammaticale de son œuvre. L'obscurité et la singularité des doctrines ont dû contribuer beaucoup à ce résultat. Nigidius s'était rallié aux théories des Etrusques qu'il exposait à fond : nous savons qu'au contraire Varron n'y avait touché qu'en passant. Cependant il est cer-

1. A. Roehrig, *de P. Nigidio Figulo capita duo*. Lipsiae, 1888.

2. On trouvera la bibliographie ancienne dans Teuffel, n° 170, 2. On a aussi publié des recueils partiels des fragments, par exemple des fragments grammaticaux dans Egger, *Sermoni latini ueteris relliquiae*, pp. 50-58 (omis dans Teuffel). On peut encore ajouter aux indications de Teuffel : Mercklin, récension de l'ouvrage de Hertz dans *Berl. Jahrbücher für wissenschaftliche Kritik*, 1846, t. I, p. 630 ; Wissowa, *die Ueberlieferung über die roemischen Penaten*, *Hermès*, t. XXII, p. 55.

tain que Varron a utilisé l'ouvrage de Nigidius dont M. S. démontre l'antériorité contre M. Wissowa. Le *de diis* n'est donc pas postérieur à l'an 47 avant J.-C. Les fragments que nous en possédons, nous ont été principalement conservés par Arnobe qui les a trouvés dans Cornelius Labeo. C'est également par l'intermédiaire de Cornelius Labeo que nous est parvenu le calendrier divinatoire Ἐφήμερος βροντοσκοπία qu'a reproduit Laurentius Lydus. Ce calendrier, malgré des interpolations évidentes de l'époque de Justinien, doit être attribué sans conteste à Nigidius.

M. S. insiste ensuite sur le livre astrologique intitulé *Sphaera*. Il comprenait deux parties : l'une, *Sphaera graecanica*, fondée sur les observations des Grecs ; l'autre, *Sphaera barbarica*, basée sur celles des Égyptiens. Cette dernière partie était composée avant 59 avant J.-C. ; Varron s'en est servi dans un de ses *Logistorici* qui doit être de cette époque.

Telles sont les conclusions nouvelles auxquelles est arrivé M. S. Ces discussions difficiles sont menées avec une grande rigueur. Je ne ferai qu'une critique. Le procédé de composition est tout-à-fait défectueux. Au lieu de séparer le plus possible des problèmes qui s'enchevêtrent, M. S. a suivi, dans son exposition, l'ordre même de ses recherches. Il annonce qu'il va démontrer que Nigidius a groupé ses notes sous certains titres. Pour cela, il étudie les auteurs qui nous ont conservé les fragments et discute leur méthode dans la citation et l'usage des sources. Il est ainsi amené à chercher la provenance de passages qui peuvent avoir été empruntés à Nigidius, bien que son nom n'y figure pas. Ces passages présentent des difficultés au point de vue du texte : M. S. propose des solutions qui elles-mêmes soulèvent des questions de grammaire ou de mythologie [1]. Après ce long circuit de discussions greffées les unes sur les autres, nous revenons à notre point de départ, que nous avons fini par perdre de vue. Ce n'est guère qu'à la troisième lecture que l'on peut saisir un ensemble.

L'édition proprement dite est au-dessus de tous les éloges. Le soin le plus minutieux a présidé aussi bien à la constitution du texte qu'à la rédaction du commentaire explicatif. On apprend beaucoup dans ces notes substantielles destinées à jeter un peu de lumière sur un texte obscur et fragmentaire : elles sont fort claires et reposent de la lecture de l'introduction.

Le tout forme un ouvrage de haute valeur. Il serait à souhaiter que l'usage de pareilles monographies s'introduisît : l'on aurait ainsi sur les auteurs conservés dans les nécropoles des grammairiens latins une collection de renseignements et de textes inappréciable.

P.-A. L.

---

1. Cf. p. 15. M. S. en arrive, par ce procédé à discuter, p. 9, les rapports de Nonius à Sisenna.

588. — **La Chronique des Tard venus,** par M. Léopold Delisle. Paris, 1889 in-8 de 11 p.

Une des plus piquantes communications qui aient été faites depuis longtemps à l'Académie des Inscriptions. M. L. Delisle raconte avec non moins de verve que de savoir qu'un collectionneur de Milan, M. Carlo Morbio, dans un ouvrage publié en 1873 et intitulé : *Francia ed Italia*, etc., a donné quelques détails sur un ms. de sa collection auquel il attachait une extrême importance. C'était, disait-il, la chronique française des Tard-venus, composée par Louis Jai et dédiée par lui à Jean de Talaru, archevêque de Lyon, en 1390, chronique commençant à l'année 1362. Tout récemment le document en question avait été décrit dans le *Catalogue d'une collection précieuse de manuscrits et de livres... parmi lesquels se trouvent de nombreuses raretés détaillées par feu M. le chevalier Carlo Morbio à Milan* (Leipzig, 1889, in-8°. Vente pour le 24 juin). M. D., en lisant cette description et en la rapprochant de la notice de 1873, se demanda s'il n'y avait pas lieu de suspecter l'authenticité de la Chronique des Tard-venus. Il fallait à tout prix que ses doutes fussent dissipés, avant le jour où le ms. serait mis aux enchères. En effet, dit-il (p. 5), si la chronique était authentique, elle avait sa place marquée dans les collections de la Bibliothèque nationale. Si par malheur le ms. était l'œuvre d'un faussaire, quels regrets d'avoir inutilement dépensé une partie des crédits, toujours insuffisants, dont nous pouvons disposer pour l'accroissement de nos collections ! Une reproduction photographique pouvait lever les incertitudes. M. D. l'obtint et rien qu'à l'inspection de la fidèle image des trois premières pages de la Chronique des Tard-venus, il comprit, tant étaient étranges les caractères et les formules, que la pièce avait été forgée en notre siècle par un faussaire aussi maladroit qu'ignorant. L'éminent paléographe rappelle, à ce propos, que la fabrication de la prétendue Chronique n'a pas été un acte isolé. Des mss. absolument semblables ont été présentés à la Bibliothèque nationale il y a quinze ou vingt ans : la supercherie parut à M. D. si grossière qu'il ne crut pas même devoir en prendre note. Un de ces ms. (une Chronique de la Pucelle d'Orléans) est entré en 1876 au Musée britannique (n° 30042 de la série additionnelle). Un autre ms. sorti de l'atelier du même faussaire est tombé entre les mains de feu M. Henri Bordier, qui, le 20 février 1874, l'a offert à la Bibliothèque nationale (n° 4022 du f. f. nouv. acquis.), « comme échantillon d'imitation moderne des plus grossières. » M. D. reproduit, à la fin de sa si curieuse brochure, une *Note* [de M. Émile Picot] *sur la Chronique de la Pucelle, conservée au Musée britannique*. A cette occasion, il vante (p. 8) « le flair et l'érudition » de M. Picot. On peut dire à M. Delisle :

Vous donnez *justement* vos qualités aux autres.

T. de L.

---

589. — Un poète allemand au XVIe siècle, **Etude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs**, par Ch. SCHWEITZER. Paris, Berger Levrault. In-8, 1887. (Thèse soutenue en 1889), XXI et 479 p. 7 fr. 50

Ce très long et très considérable travail renferme treize chapitres. M. Schweitzer fait d'abord la biographie de Hans Sachs; il décrit ensuite Nuremberg et retrace la Réforme et la façon dont le poète cordonnier la comprit et l'entendit, la politique qu'il défendit, les événements qui l'inspirèrent; puis il considère les œuvres de Hans Sachs dans leur ensemble et en marque les traits principaux; il montre en lui le moraliste et le poète humoristique; il examine en détail le Meistergesang dont Sachs fut le chef incontesté; il apprécie ses farces de carnaval, ses drames bibliques et profanes, ses poésies diverses, et conclut que l'œuvre de Hans Sachs est une œuvre « belle, vigoureuse et jeune, pleine de sève et de saveur ». On voit déjà que l'auteur a surfait un peu son héros, et lui-même craint avec raison que son jugement ne paraisse « trop enthousiaste; qu'on veuille bien, dit-il, nous pardonner notre excès de piété; on ne vit pas pendant quinze ans dans l'intimité journalière d'un homme aussi aimant que Hans Sachs, sans l'aimer soi-même jusqu'à la faiblesse ». Voilà, en effet, le grand reproche qu'on lui fera; il exalte Hans Sachs. Il affirme, par exemple (p. 23-24) que Sachs, « comme ces poètes de grande race dont parle Musset, écrivait avec le sang de sa poitrine déchirée », et que dans le *Pulscheidlied* de 1513 « la passion parle toute pure ». Mais voyons de près cette page écrite « au prix de combien de larmes vraies et d'angoisses réelles! » Qu'y trouvons-nous, sinon des plaintes banales et les formules du chant populaire : *ich muss jez in das ellent, der liebe lon ist traurig ent, herzeleit nachfolget grosser freut*, etc. L'adieu qui suit, est plus poétique; mais, lecteur français, ne vous fiez pas trop à la traduction jolie, un peu mignarde de M. S. : « que Dieu veille sur ta bouche semblable à une rose épanouie, sur ta chevelure tressée en nattes d'or, sur ton sein coquettement paré! » Hans Sachs a-t-il écrit vraiment cela? Il dit simplement « ta bouche rose, ta chevelure blonde tressée, ton sein paré avec soin » *(deinen rosenfarben munt, dein gelb geflochten har, dein brüstlein ziert mit fleisse)*. De même, le chant *contre le Turc* est-il, comme le prétend M. S., « un de ces hymnes brûlants, improvisés à l'heure du péril par un patriote de génie, et qui, sitôt éclos, sont dans toutes les bouches, entraînant les masses populaires et faisant marcher les bataillons au pas? » (p. 101) Ne croirait-on pas que Hans Sachs a composé en 1532 la *Marseillaise* allemande? Plus loin, M. S. compare un « Fastnachtspiel » de Hans Sachs, l'*Ecolier évoquant le diable* avec le *Médecin volant* et la *Jalousie du Barbouillé* de Molière, et il trouve que la pièce de Sachs est « parfaite de tous point », qu'elle « dénote chez l'auteur la connaissance de toutes les ressources et de toutes les finesses de son art »; qu'il y a « dans le développement de l'action une intelligence du théâtre, une habileté d'enchaîne-

ment qu'on chercherait en vain dans le *Médecin volant* »; que la pièce de Hans Sachs n'est pas « ce qu'était le théâtre de Molière à son début, la farce qui ne fait appel qu'à la grosse gaieté par les gros moyens » ; que dix ans après le *Médecin volant*, le succès des *Précieuses* a démontré à Molière qu'il devait étudier le monde, et que « cette source unique de vérité, l'observation, Hans Sachs, le cordonnier illettré de Nuremberg, l'avait découverte sans tâtonnements, et cela, cent ans avant Molière » (p. 283-290). Pareillement, s'il s'agit de fables, M. S. est bien près de rapprocher Hans Sachs et Lafontaine. « Lisez, dit-il, dans la fable du *Rat des champs et du Rat de ville* la description du coup de théâtre qui met fin aux repas des deux amis et de la frayeur qui s'empare d'eux. La Fontaine lui-même a-t-il écrit rien de plus naturel? » (p. 383). Mais, là encore, M. S. a, ce me semble, embelli sa traduction [1]. D'ailleurs, ne dit-il pas que Hans Sachs qui « nomme les choses par leur nom » et qui « ne recule devant aucune crudité » et qui remue l'ordure, était une âme virginale (p. 229, 263 et 141)? Lorsqu'il retrace la vie du poète, sur laquelle on a fort peu de renseignements, ne le voit-on pas admettre de son chef et sans contrôle, tout ce qui est favorable à Hans Sachs et rejeter tout ce qui peut rabaisser le cordonnier de Nuremberg ? Il parle sans preuve de l'austère jeunesse de Sachs; il croit que le poète, à l'âge de soixante-huit ans, se remaria avec une jeune fille de dix-sept ans pour donner une mère à ses enfants et parce qu'il regardait le mariage comme une institution obligatoire; il fait l'éloge de cette seconde femme, Barbara Harscher, pour nous révéler plus loin que Barbara « portait la braie » et que Hans « filait doux », trouvait dans le mariage « le miel mélangé de fiel » et y avalait « la purée de zizanie ». Mais c'est assez critiquer M. S., et il serait temps de passer à l'éloge. M. S. a réussi à placer Hans Sachs dans son milieu, dans sa ville natale de Nuremberg, en pleine Réforme; et il montre bien que le poème de la *Wittembergisch Nachtigall* fit du paisible cordonnier un homme célèbre. Il nous fait jeter un coup d'œil sur la bibliothèque de son auteur, « sa source d'inspiration » ; et s'il expose un peu sèchement la philosophie de Hans Sachs, il résume en un solide et instructif chapitre les renseignements que nous possédons sur le *Meistergesang*, sur son organisation, sur ses règlements. Mais le chapitre consacré au poète humoristique est le plus attrayant du livre : nous parcourons avec M. S. ce qu'il nomme la galerie comique de Hans

---

1. « Soudain un vacarme se fait entendre à la porte; c'est le sommelier, il ouvre, il entre; quel effroi pour nos rats ! Le rat des champs, éperdu de terreur, court le long des murs, va, vient, essaie de grimper, ne sachant par où entrer ni par où sortir ». M. Schweizer a mis dans ce passage une vivacité, une rapidité, qui ne sont pas dans l'original :

> in dem da rumpelt an der thür,
> der keiner sperrt' auf, ging hinein,
> die meusz erschrackn. . . . .
> die feldtmausz stund in grosser gfehr
> loff auff an wenden hin und her
> west nicht wo ein oder wo aus.

Sachs; nous voyons de près ses personnages : les femmes qui se chamaillent avec les maris, les maris qui s'assemblent le soir au cabaret pour dauber sur leurs femmes, les valets d'écurie faisant la cour aux vachères, les campagnards qui viennent à la ville où leur bêtise leur attire des mésaventures, les curés de village, les *stationierer*, les écoliers, les lansquenets, etc. Citons encore dans les chapitres qui terminent le volume les réflexions sur certaines pièces qui sont des « tableaux de genre », de fidèles images de la réalité quotidienne : M. S. fait justement voir que Hans Sachs a représenté les hommes de son temps lorsqu'il croyait peindre les personnages de l'antiquité et les héros de la légende. Enfin, la conclusion résume assez bien l'œuvre immense de ce fécond Hans Sachs qui a composé près d'un demi-million de vers, et l'impression que donne la personne du poète. M. S. consent à reconnaître la facilité comme le caractère distinctif de Sachs, et s'il juge sa langue par instants vive et alerte, il la juge d'autres fois tourmentée, obscure, lourde, traînante, et il prononce ce mot décisif : « Qui voudra connaître la vie allemande au siècle de la Réforme devra aller l'étudier dans l'œuvre de Hans Sachs » (p. 416). Le style de M. Schweitzer n'est pas toujours aussi châtié qu'il devrait l'être; il ressemble un peu à celui de Hans Sachs, et un des juges du nouveau docteur, a, dit-on, noté avec esprit d'autres ressemblances entre le poète et son biographe. Mais l'œuvre elle même est méritoire et, quoiqu'on regrette de n'y pas trouver une étude plus complète des sources où puisait Hans Sachs, on pourrait appliquer à M. Schweitzer ce qu'il écrit de Ranisch, que « dans son étude si consciencieuse et par la chaleur communicative de son admiration, il ouvre les yeux de la France sur la valeur de cet écrivain injustement dédaigné » (p. 423). Ajoutons qu'il publie à la suite de son livre des morceaux inédits de Hans Sachs, un fac-simile de son écriture, la notation musicale d'une de ses pièces et un chapitre additionnel destiné à donner une idée générale de la langue et de la métrique du poète[1].

A. CHUQUET.

---

1. P. 31, pourquoi comparer Cunégonde et Niobé?; — p. 33, pourquoi ne pas dire que les secondes noces étaient passées dans l'usage?; — p. 79, pourquoi traduire *pfeifer* par « joueur de musette »?; — p. 149, il fallait rappeler les *Contenance de table* française et les *Tischzuchten* allemandes; — lire p. 220, « luthérien » et non *huguenot*; — p. 270, Geiler et non *Geyler*; — p. 332, Münch et non *Munck* (et mieux Frédéric Halm); — p. 393, Annaeus et non *Aeneus*; — M. Schweitzer aurait dû citer ce jugement de Friedel (*Hist. abrégée du théâtre allemand*, p. 4-5, en tête du 1er volume du *Nouveau théâtre allemand*, 1782). « Dans le XVIe siècle, le fameux poète Hans Sachs, cordonnier de profession, travailla aussi pour le théâtre. On a près de 200 pièces de lui; quoique le plan et la conduite en soient d'une absurdité révoltante, cependant on y trouve quelques caractères décidés et très bien soutenus. Dans les sujets qu'il a tirés de l'histoire ancienne et de la Bible, on doit lui pardonner les fautes qu'il a faites contre l'histoire même; l'ignorance de son siècle lui sert d'excuse. Ce fut lui qui le premier distingua la comédie de la tragédie. »

590. — **Le Père Joseph et Richelieu**, par Gustave FAGNIEZ. (Extrait de la *Revue historique*). Paris, 1888, 164 p. in-8.

M. Fagniez poursuit dans le présent volume les intéressantes études sur le P. Joseph et la politique extérieure de son temps, déjà signalées par nous dans la *Revue critique*[1]. Il y a réuni deux mémoires de longueur inégale. Le premier nous raconte la jeunesse du célèbre capucin et son rôle dans la pacification de Loudun (1577-1616) ; le second examine de plus près l'histoire de la politique française pendant les années 1632-1635, qui précédèrent la rupture ouverte avec la maison de Habsbourg, et au cours desquelles le P. Joseph fut un des plus précieux auxiliaires du cardinal de Richelieu.

Le récit de la jeunesse de François Le Clerc de Tremblay est écrit d'après une série de documents inédits, qui se trouvent entre les mains de M. F., et dont il a fait le plus heureux usage pour nous montrer « le véritable P. Joseph », non pas seulement celui de l'histoire, mais celui de la vie intime. Les notes autographes, si curieuses, de Mme du Tremblay, la mère du capucin, remontent jusqu'à sa grossesse et nous permettent ainsi de suivre la carrière accidentée du futur diplomate, depuis le moment de son entrée dans le monde. Nous le voyons, à quatre ans, monté sur un tabouret, prêcher aux convives paternels le récit de la Passion, rédiger à treize ans un traité sur la vie monastique, voyager en Italie, paraître un instant à la cour de France sous le nom de baron de Maffliers, servir en soldat intrépide au siège d'Amiens, séjourner en Angleterre comme attaché d'ambassade, jusqu'au moment où sa vocation l'emporte et où il entre aux Capucins d'Orléans, en 1599. C'est un tableau des plus attrayants et dont les curieux détails font mieux comprendre certains traits de caractère de notre personnage et certains de ses actes.

M. F. ne nous a point donné la suite immédiate de ce premier chapitre de sa biographie. Il franchit un intervalle de seize ans pour arriver au moment où le P. Joseph, devenu provincial de son ordre en Touraine, intervient dans les négociations entre Marie de Médicis et Condé, entamées à Loudun (mai 1616); il nous montre le rôle important que le capucin jouait dès lors sur le terrain religieux et nous initie aux rapports qu'il entretenait avec Richelieu.

Le second mémoire de M. F., de beaucoup le plus considérable par son étendue, entreprend de tirer au clair la politique étrangère de Louis XIII, depuis le 16 novembre 1632, date de la mort de Gustave-Adolphe à Lutzen, jusqu'au 19 mai 1635, moment de la rupture avec l'Espagne, alors que la France se prépare à inaugurer « sa politique d'extension, prix tardif d'une grande prudence, d'une longue dissimulation, propres à endormir la méfiance germanique. » M. F. s'attache surtout à montrer que le P. Joseph ne fut nullement, dans ces circons-

1. Voy. *Revue critique*, année 1886, vol. I, pag. 116.

tances, et comme on l'a souvent répété, un instrument docile et purement passif des vues de Richelieu. Il y a dans leur attitude, dans leur manière de voir surtout, des nuances que la fine analyse de M. F. fait ressortir à merveille. Le P. Joseph était, au fond, plus imbu des obligations de son état que le cardinal, toujours prêt à s'allier avec les hérétiques, pour arriver au but. Dans l'affaire de la Valteline et des Grisons, par exemple, le capucin semble constamment inquiet de s'engager trop avant avec les puissances protestantes, il ne cesse de prêcher la défiance à l'égard de Henri de Rohan, etc. D'autre part, la sûreté de son coup d'œil diplomatique laisse à désirer parfois. C'était une bévue, qui aurait pu avoir des conséquences fatales, que son appréciation favorable et si fausse du caractère et des capacités du triste électeur Jean-George de Saxe, appréciation qu'il parvint à faire partager un moment à Richelieu lui-même. Et cependant la diplomatie européenne avait eu le temps de connaître à fond ce prince si nul, qui régnait depuis de longues années et dont les ambassadeurs vénitiens, par exemple, traçaient un portrait si peu flatteur et si ressemblant à la fois, quinze ans auparavant, lors de la rébellion de Bohême.

Nous ne pouvons naturellement entrer ici dans le détail des négociations diverses racontées par M. F. d'après les nombreux documents, en majeure partie inédits, qu'il a su réunir et au milieu desquels il se meut avec une lucidité qui montre à quel point il est maître de son sujet. On ne saurait écrire désormais l'histoire de la politique française du temps, sans étudier, la plume à la main, cette substantielle étude [1].

Peut-être M. F. a-t-il cédé çà et là au penchant qui fait par moments de tout biographe un ami, j'allais dire un avocat, de son héros. Il nous montre le P. Joseph parlant avec onction de la tolérance aux protestants d'Allemagne. Lui semble-t-il vraiment possible que l'homme dont il nous a dépeint si fidèlement le caractère, qui avait la rage des conversions, qui cherche sans cesse à recruter des prosélytes des deux sexes, ait pu parler sincèrement de la sorte? C'est ainsi qu'il doit avoir dit à l'un des négociateurs allemands, Streiff de Lauenstein, que « le principe *eius religio cuius regio* vient du diable [2] »; M. Fagniez est-il bien sûr que le P. Joseph ne se soit pas moqué de l'honnête Hessois, ou que ce dernier n'ait pas compris de travers? Mais ce sont là des vétilles que nous n'avons touchées que pour satisfaire au devoir du critique [3].

R.

1. Dépêche de Streiff du 20 novembre 1633, p. 65.

2. M. F. touche aussi parfois à la politique intérieure; voir en particulier l'intéressant épisode de la chute du garde-des-sceaux Châteauneuf.

3. Nous nous permettons seulement une observation relative à l'orthographe des noms de lieux. Partout où l'usage a consacré certaines formes, et surtout quand il s'agit de localités qui, pendant deux siècles, furent françaises, il nous semble parfaitement inutile de revenir aux dénominations antérieures; par contre, là où ces formes n'existent pas, il faut donner l'orthographe usuelle d'une façon correcte. J'écrirais donc *Noerdlingen* et pas *Nordlingen*, mais je dirais *Coblence* et non *Coblentz*, *Rouffach* et non *Ruffach*, *Massevaux* et non *Maasmünster*, *Hohkoenigsbourg* et non

591. — **Lettres de Charles Weiss à Charles Nodier,** publiés par Léonce Pingaud. Paris, H. Champion, 1889, in-8, 2 ff et 122 p.

En 1876 M. A. Estignard avait publié d'après les originaux dont il était le légataire la *Correspondance inédite de Charles Nodier* (1796-1844), exclusivement composée de lettres adressées à son ami d'enfance, Ch. Weiss. M. Pingaud a eu la bonne pensée de demander au petit-fils de l'auteur de *Trilby* communication des lettres qui répondaient à celles-ci et il apporte ainsi un intéressant complément à la publication de M. Estignard, bien que la concordance y laisse fort à désirer. Le recueil Estignard commence en effet en 1796, tandis que celui de M. Pingaud s'ouvre par trois lettres de 1811-1812, qu'un intervalle de neuf ans sépare de la suivante; la série se poursuit ensuite sans trop de lacunes jusqu'au 30 novembre 1843 (Nodier mourut le 27 janvier suivant). M. P. a pris soin de signaler celles de ces lettres qui devraient, dans une refonte définitive, s'intercaler à la suite les unes des autres, et de ce rapprochement il est aisé de conclure que les deux amis n'avaient pas toujours pris un soin fort scrupuleux des témoignages mutuels de leur affection. Qoiqu'il en soit, il en subsiste assez pour que nous goûtions un vif plaisir à ce dialogue trop souvent interrompu et il nous faut remercier M. P. d'avoir arraché à la destruction un document dont l'histoire littéraire du xixe siècle peut désormais faire son profit.

M. Estignard n'avait accompagné sa publication d'aucune note; M. P. a cru devoir imiter ce fâcheux exemple. C'est trop compter sur le savoir et la sagacité du lecteur à qui des faits et des noms vieux de trois quarts de siècle ne sont pas toujours familiers. Ainsi, lorsque (p. 88-89) Weiss annonce à Nodier la visite de M. de *La Villette* et qu'un peu plus loin (p. 97 et 99) il réclame un accueil favorable pour M. *Du Grail*, auteur d'un recueil de poésies, il n'eut pas été superflu de nous avertir qu'il s'agit d'un seul et même personnage, d'un romancier délicat, trop oublié aujourd'hui, de *Charles de Bernard du Grail de la Villette.* Le nom de Proudhon est assurément connu de tous; mais combien savent que son début en 1837 fut un *Essai de grammaire générale?* Une note d'une ligne (p. 117) eut été la bienvenue. L'écriture de Weiss était fort défectueuse, il s'en excuse souvent lui-même, et M. P. a eu sans doute quelque peine à la déchiffrer. Mais bien certainement Weiss n'avait point laissé échapper dans sa lettre du 5 avril 1823 ce barbarisme : *charta purima,* ni estropié ainsi (p. 111) :

Plus n'en aurez noce ni madrigal

un vers d'une des plus jolies épigrammes de Piron contre l'Académie française [1].

Hohen-Koenkesberg, etc. Et quand, p. 72, M. F. dit à propos de la seigneurie de *Kriechingen*, que « dans les documents français ce nom est devenu *Créhange* », il oublie qu'en Lorraine on a dit de tout temps *Créhange* et non pas *Kriechingen*, qui ne s'employait que dans le *Westrich* ou Lorraine allemande et sur le versant oriental des Vosges.

1. Bien qu'elle soit fort connue et publiée dans l'édition Rigoley de Juvigny, ainsi

Les questions bibliographiques tiennent légitimement, après les nouvelles intimes, la plus large place dans cette correspondance entre l'écrivain de ce siècle qui a, le premier, remis en honneur l'amour du livre et un érudit à qui ses devoirs professionnels, une collaboration assidue à la *Biographie* Michaud et un souci exagéré du *mieux* n'ont pas permis de donner toute sa mesure. Les ventes réitérées de Nodier eussent fourni à M. P. un piquant commentaire s'il eut recherché dans les catalogues de 1827 de 1830 et de 1844 la trace des volumes ramassés par Weiss pour son ami à l'étalage des bouquinistes bisontins, ou obtenus au moyen d'échanges dont les amateurs de la région se trouvaient trop honorés; mais peut être M. P. n'aurait-il pris aucun plaisir à ces divertissements de bibliophile, lui qui a pu imprimer sans sourciller cette phrase visiblement tronquée ou mal lue «... je n'ai pu tirer des mains de Guillaume un charmant exemplaire du *Mépris de la mort* de notre Chassignet, *maroquin rouge*, reliure de Dufeuil [lisez *Duseuil* ou plus exactement Deseuille] *en parchemin*. » Mânes de Nodier, ce livre à la fois relié en maroquin et en parchemin a dû vous faire tressaillir dans la tombe! Voilà une rareté telle qu'on n'en vit jamais sur les rayons de l'aimable et fallacieux « bibliognoste »!

En dépit de ces vétilles, la publication de M. Pingaud mérite d'être lue de tous les curieux pour qui Nodier reste un initiateur et un ancêtre, n'eut-il écrit que cet axiome fameux : « Après le plaisir d'avoir des livres, il n'en est pas de plus doux que celui d'en parler. »

Maurice Tourneux.

---

592. — **Histoire de l'Enseignement au Havre** depuis l'origine de la ville jusqu'à nos jours, par T. Garsault, inspecteur primaire. Paris, imprimerie du Commerce. Prix : 3 fr. 50.

Les trois cents dernières pages de ce volume qui n'en a pas moins de 450, contiennent les programmes suivis dans les classes primaires de la ville, ainsi que les devoirs que l'on donne aux élèves des deux sexes dans les cours élémentaires, moyens et supérieurs. C'est très amusant, surtout le programme pour la classe enfantine. Ainsi dans le mois de janvier, on doit parler à ces bambins de cinq à sept ans « du mouvement de la terre autour du soleil, des compliments, des étrennes, de la charité, des oranges et des marrons » : délicieux salmigondis à « l'élaboration

que dans la *Correspondance* de Grimm (dernière édition, I, 149; X, 200), je crois devoir le reproduire ici :

> En France on fait, par un plaisant moyen,
> Taire un auteur quand d'écrits il assomme :
> Dans un fauteuil d'académicien,
> Lui quarantième, on fait asseoir cet homme.
> Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme;
> *Plus n'en avez prose ni madrigal :*
> Au bel esprit ce fauteuil est, en somme,
> Ce qu'à l'amour est le lit conjugal.

duquel participèrent tous les directeurs et toutes les directrices des écoles », sous la présidence de l'auteur de ce livre. Le mois d'août, où il serait si bon de se dégourdir les jambes et de faire un peu l'école buissonnière, est des plus chargés : tandis que les pauvres petits sont là cloués sur leurs bancs, on les fait voyager en idée sur « les routes, les chemins de fer, les bateaux à vapeur » ; les maîtresses leur expliquent ce que c'est que « les cartes, la boussole, l'aimant » ; on les entretient finalement de « Christophe Colomb, des races d'hommes, de la patrie, du monde. » Encore une fois, pauvres enfants ! Ils ont à peine neuf ou dix ans, l'âge heureux où ils devraient apprendre à lire, comme jadis leur compatriote Bernardin de Saint-Pierre, dans les *Contes de Perrault*, dans *Robinson Crusoé*, et voici qu'on leur donne des sujets de ce genre à développer : « *Guerre de Prusse en 1870. — Le pouvoir exécutif. — But de la respiration; les poumons. — Réorganisation de la France et projets de Henri IV.* » Ces devoirs nous sont donnés avec les annotations des maîtres et des maîtresses : le tout, cela va sans dire, est à peu près d'égale valeur. On conçoit qu'un pareil livre, assez volumineux en apparence, n'a pas coûté un grand travail à son auteur. Le titre promettait pourtant quelque chose, et l'on pouvait s'attendre à trouver quelques détails intéressants sur l'enseignement primaire à l'origine de la ville du Havre. Or il n'y a rien là-dessus, ou presque rien, sauf deux ou trois documents sans importance. M. Garsault alléguera peut-être que les archives ont été dispersées ou perdues : cela est possible, mais alors il aurait dû donner à cet ouvrage un titre plus modeste. Le seul chapitre qui offre quelque intérêt (50 pages environ) est celui qui traite de l'instruction primaire de 1789 a 1833. On y trouve ce curieux arrêté (20 mai 1794) du Conseil général de la commune du Havre-Marat : « Les classes commenceront et finiront au cri de vive la République. Elles seront ouvertes et terminées par des chants civiques... On se tutoiera à l'école, même les élèves à l'égard *(sic)* de l'instituteur et de l'institutrice. » Un membre du bureau de l'instruction publique proposa qu'« on fît assister les enfants, douze fois par an, à des spectacles patriotiques publics pour faire éclore dans leurs cœurs des germes de vertu morale et d'héroïsme », mais la rétribution exigée par le directeur du théâtre, lequel était évidemment plus intéressé que républicain, fit que le projet n'eut pas de suite. A cette époque, trois mille élèves environ, nombre assez considérable eu égard à la population de la ville, fréquentent seize écoles ne ressemblant en rien, pour l'aménagement et l'hygiène, à ces palais somptueux d'aujourd'hui qu'on dirait volontiers avoir été construits pour des enfants nés millionnaires. J'accorde que les vieilles écoles étaient souvent trop étroites, mal installées, mais au moins elles avaient un avantage : rentrés dans leurs taudis ou leurs galetas, les écoliers pauvres n'avaient point à faire une comparaison attristante. Quant au traitement des maîtres, il n'était guère inférieur au Havre à celui qu'on leur accorde aujourd'hui,

et pour les stimuler, ils étaient rémunérés proportionnellement au nombre des élèves admis dans leurs écoles. La plus grande partie des enfants, sauf ceux des familles pauvres, payaient une petite somme mensuelle qui allégeait le budget de la ville et celui de l'État. La gratuité de l'enseignement primaire a du bon, à condition, il nous semble, qu'elle ne soit pas absolue ni appliquée indistinctement, sinon ce n'est pas la suprême justice. Voilà ce qu'on dit un peu partout depuis quelque temps, et je le répète. Une famille laborieuse, un bon ouvrier s'honorent en payant l'instruction de leurs enfants : c'est peut-être pour cette raison que les écoles libres congréganistes ont encore au Havre un grand nombre d'élèves [1].

A. Delboulle.

Lettre de M. David Günzburg.

Je lis à la p. 299, de la *Revue*, nº 44, qu'il est difficile de dire d'où vient le κ de Πόρκιος et de Μανούκιος. Mais Porzi ou Portius pouvait tout aussi bien s'appeler en latin *Porcius*, en souvenir de l'ancienne famille des Caton et peut-être même par respect pour l'étymologie. Or *Porcius* se disait en grec Πόρκιος. Manuce transcrivait son nom Μανούτιος pour *Manutius*; mais il pouvait évidemment, par analogie avec Minucius = Μινούκιος, se permettre l'orthographe *Manucius* et Μανούκιος. La thèse de M. Léon Dorez ne s'en trouve que raffermie.

CHRONIQUE

ALSACE. — Le *Bulletin du Musée historique de Mulhouse* année 1888, vient de paraître et contient les articles suivants : 1º *Le commerce et l'industrie à Bâle*, par X. Mossmann (d'après l'ouvrage de M. Tr. Geering, cp. *Revue*, 1887, nº 34); 2º *Le château de Hohnack*, par Fritz Kessler; 3º *Note sur les sépultures anciennes de Tagolsheim*, par Bleicher et Matthieu Mieg; 4º *Préambule* de l'Acte de constitution de la Société du Nouveau quartier de Mulhouse; 5º Notices nécrologiques sur le comte Egbert-Frédéric de Mülinen-Mutach et M. Jean Ringel.

— La collection des *Beitræge zur Landes-und Volkeskunde von Elsass-Lothringen* (Strasbourg, Heitz et Mündel), s'est augmentée de volumes nouveaux : VIII. *Geschichte des heiligen Forstes bei Hagenau*, par Ney, I, 1065-1648; IX. *Rechts-und Wirthschafts-Verfassung des Abteigebietes Maursmünster wæhrend des Mittelalters*, par Aug. Hertzog; X. *Gœthe und Heinrich Leopold Wagner, ein Wort der Kritik an unsere Gœtheforscher*, par J. Froitzheim; XI. *Die Armagnaken im Elsass* par H. Witte. Sont en préparation : XII. *Aug. Stœber*, par Ehrismann et XIII. *Gesch. des heiligen Forstes bei Hagenau*, II, 1648-1791, par Ney.

— Paraît à la même librairie (Heitz et Mündel) une traduction allemande du Ligurinus : *Der Ligurinus Gunthers von Pairis im Elsass, ein Epos zum Ruhme Kaiser Rothbarts aus dem XII Jahrhundert*, par Théodore Vulpinus (3 mark 50).

---

1. M. Garsault ne se gêne pas assez avec le français. Il a raison de dire, quoique trop dédaigneusement, qu'il n'est pas nécessaire pour faire un bon industriel ou un bon commerçant « de pâlir sur l'histoire et la langue des peuples évanouis », mais cela devient indispensable dès qu'on veut faire un livre. On évite alors les barbarismes tels que « communaliser, congréganiser »; les manquements à l'orthographe comme *s'enquierre* (subjonctif) au lieu de *s'enquière*, et les fautes de français qu'il serait trop long de relever.

BRÉSIL. — M. Sylvio Roméro, qui a publié autrefois des recueils de contes et de chansons populaires du Brésil, vient de réunir en un volume différents essais sur la poésie populaire de son pays, *Estudos sobre a poesia popular do Brazil* (1879-1880), 365 p. in-12, Rio de Janeiro, Laemmert, 1888). Ces études ou essais traitent successivement du caractère de la poésie populaire du Brésil, — de l'analyse critique des ouvrages qui lui sont consacrés, — du rôle des femmes et des enfants comme facteurs de poésie populaire; — de l'origine de la poésie brésilienne (c'est-à-dire des influences portugaise, indienne, africaine et métine sous lesquelles elle s'est formée et développée), — de la transformation de la langue portugaise en Amérique. M. R. n'est pas entré dans la question des rapports de cette poésie avec celle des autres peuples et il ne fait de rapprochements qu'avec la mère-patrie, le Portugal. — M. Roméro nous a envoyé en même temps une brochure sur la place de la philosophie dans l'enseignement secondaire et nous apprend par la couverture qu'il est « professeur de philosophie à l'internat du Collège de Pedro II ».

ITALIE. — Viennent de paraître les fascicules XIV et XV du *Dizionario epigrafico di Antichità Romane* (Rome, Pasqualucci). Les articles principaux qu'ils contiennent, sont les suivants : *Allectio, Alpes, Alumnus, Ambitus, Amicus, Amphiteatrum, Ancilia, Ancyranum monumentum, Aniensis tribus, Annona* (liste des préfets de l'annone).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 novembre 1889.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats aux deux places d'associés étrangers, vacantes par la mort de M. le baron de Witte et par celle de M. Amari.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au scrutin.

M. Ernest Curtius est élu en remplacement de M. le baron de Witte.

M. Layard est élu en remplacement de M. Amari.

M. Croiset, au nom de la commission des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, rappelle que M. Schliemann a invité l'Académie à déléguer un de ses membres pour assister aux nouvelles fouilles qu'il compte faire sur l'emplacement de Troie. La commission propose à l'Académie d'accepter, en principe, cette invitation et de statuer ultérieurement sur la désignation du délégué. Cette proposition est adoptée.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 6 novembre 1889.

M. Prost commence la lecture d'une notice sur Saint-Servais, évêque de Tongres au IVe siècle, et sur la correction que son nom a subie dans les dernières éditions des œuvres de Grégoire de Tours.

M. Delaigue communique la photographie d'une stèle trouvée dans les environs du Puy-de-Dôme.

M. Courajod présente des observations sur quelques morceaux de sculpture, d'émaillerie et d'orfèvrerie qui ont figuré à l'exposition rétrospective du Trocadéro : un chapiteau roman du Musée de Reims, la médaille en marbre du roi René par Pietro da Milano, les émaux français du XVe siècle appartenant au Musée des Antiquaires de l'Ouest, les émaux translucides attribués par erreur au XVIe siècle, le modèle en bois de la Nourrice reproduite par les émailleurs de l'atelier de Palissy.

M. Durrieu signale l'existence au château de Ravignan, dans les Landes, d'un groupe en bois sculpté du commencement du XVIe siècle, portant la marque à main coupée de la ghilde d'Anvers.

M. Héron de Villefosse communique, de la part de M. Lupatelli de Pérouse, le dessin d'une figure de femme étrusque en bronze qui formait sans doute le couvercle d'une cassette comme la figure analogue décrite, sous le nom de Flore, dans la *Notice des bronzes antiques* de M. de Longpérier.

M. Boislisle.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 2 décembre — 1889

593. — **Islam or true Christianity,** by Ernest de Bunsen. London, Trübner, 1889, un volume in-8.

Ce titre enfariné ne nous dit rien qui vaille, et la mouture, hélas, ne vaut pas mieux que l'étiquette. Le travail de M. de Bunsen provient de la même source d'inspiration qui nous a valu jadis les fameuses théories de Jacoliot et de son école : hypothèses sans fondement, ignorance des textes originaux, rapprochements sans preuves, conclusions forcées, rien n'y manque. Qu'on en juge par le simple énoncé des matières.

Les premiers chapitres intitulés : Attente d'un Messie ; — Jésus de Nazareth ; — Etienne et Paul — cherchent à établir, à grand renfort de conjectures, qu'un abîme sépare la croyance des douze apôtres de la théologie de Saint Paul. Mais c'est dans la seconde partie surtout que l'imagination de l'auteur se donne libre carrière. Sa thèse est d'ailleurs d'une simplicité merveilleuse. Où faut-il chercher l'origine des doctrines musulmanes, telles qu'elles sont formulées par le Coran ? Tout simplement parmi les sectes chrétiennes qui étaient répandues en Syrie et principalement parmi les Ebionites. Cette secte, celle des pauvres d'esprit et de cœur, possédait exclusivement l'évangile des pauvres prêché par Jésus et recueilli par St-Mathieu. Imbue de l'esprit même du christianisme primitif, elle repoussait à bon droit la mission apostolique de Saint Paul, et partant, l'authenticité de ses épîtres et celle des Actes. C'est aux Ebionites que Mahomet doit son instruction religieuse : élevé dans cette école austère, il a transporté dans le Coran les souvenirs les plus purs de la véritable prédication de Jésus, exempte de tout apport apo-

cryphe, c'est-à-dire de tout mélange avec les théories essenistes et bouddhistes (*sic*) sous lesquelles Paul a fait disparaître la vraie figure du Christ.

Mais ce n'est pas tout. Non seulement le Coran est un document infiniment précieux par les clartés nouvelles dont il illumine la source du christianisme, mais il renferme en lui-même tout ce qu'il faut pour la régénération complète du monde musulman. Comment en douter après avoir lu le chapitre « The futur of islam » (p. 154)? Il est vrai que ces dignes musulmans ont bien quelques préjugés et tant soit peu de fanatisme contre les autres religions; mais l'optimisme de M. de B. ne s'effarouche pas pour si peu : de bons extraits du Coran, honnêtement édulcorés et additionnés d'un abrégé d'histoire et d'un petit manuel de la science des religions, voilà le remède. Pour le rendre plus efficace, on pourrait y joindre quelques leçons sur le respect des lois de la nature, l'amour de la vérité et de la charité, les égards dus aux animaux, enfin des notions essentielles d'hygiène, le tout administré par l'élite du corps des Oulémas. Le salut de la grande communauté musulmane est à ce prix. Eviter surtout l'aide des missionnaires : leur ignorance intolérante ne peut que créer de nouveaux dangers. Le grand opérateur doit être S. M. le Sultan qui, en sa qualité de vicaire du Prophète, investi d'une autorité absolue au spirituel et au temporel, triomphera du mal jusque dans ses racines. La croyance en la venue future d'un Messie-Mahdi ne peut que contribuer aussi au succès de la cure; le padichah ottoman en serait quitte pour se faire chiite.

Que M. de Bunsen nous permette de lui donner un conseil en terminant : il a de l'imagination, le don de créer des fictions et d'y croire, beaucoup de fantaisie et de verve; qu'il se fasse romancier pour tout de bon, c'est une évolution qui lui coûtera peu d'efforts et que le succès ne peut manquer de couronner.

B. M.

---

594. — A. Delattre, S. J. — **La Trouvaille de Tell el-Amarna.** (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, janvier 1889). Bruxelles, 1889, in-8.

La trouvaille de Tell el-Amarna peut passer à bon droit pour un des incidents les plus curieux des fouilles entreprises récemment en Egypte par les marchands d'antiquités indigènes. Personne ne s'attendait à trouver dans un village perdu une collection de tablettes cunéiformes, et l'annonce de la découverte souleva d'abord des doutes dans l'esprit des directeurs de musée européen. Les doutes étaient mal fondés. Les tablettes sont d'une authenticité incontestable et la nature des documents qu'elle porte leur donne une importance particulière. Elles ne sont rien moins que les débris de la correspondance officielle entretenue entre deux des Pharaons de la XVIIIe dynastie Amenhotpou III et Amenhotpou IV (Khouniaton) avec les gouverneurs et les princes de

Syrie qui reconnaissaient la suzeraineté de l'Egypte. On en rencontre même parmi ces lettres qui émanent des rois d'Assyrie et de Chaldée, indépendants, mais encore trop faibles pour ne pas souhaiter être en bons termes avec Pharaon. Le ton en est assez humble et ce sont probablement des pièces de ce genre qui, accompagnées de présents, permettaient à Thoutmos III et à ses successeurs d'inscrire dans leurs annales la mention des tributs d'Assourou et de Lingara. La plupart des dépêches n'ont qu'un intérêt médiocre : elles font allusion à des affaires qui probablement n'eurent dans le temps même qu'une importance secondaire, et qui n'ont certainement aucune valeur pour l'histoire générale. Prises en bloc, elles confirment ce que nous savions déjà par les monuments égyptiens, que la domination des Pharaons sur la Syrie ne s'exerçait pas au moyen d'Egyptiens, mais que les conquérants laissaient aux indigènes le soin de s'administrer eux-mêmes à la condition de payer un tribut proportionné à leur richesse : des *messagers du roi aux pays du Nord*, égyptiens d'origine pour la plupart, passaient de temps en temps chez les tributaires pour surveiller l'exécution des traites, et les armées égyptiennes faisaient presque chaque année des courses à travers le pays pour réprimer les tentatives d'insurrection et pour réduire les villes ou les peuples encore insoumis. Un seul fait est entièrement nouveau, mais il est d'une importance capitale ; l'écriture cunéiforme était l'écriture officielle des tribus syriennes.

Bien que les textes ne soient pas encore publiés pour la plupart, plus d'une brochure a déjà paru sur cette trouvaille. Le travail de M. Delattre est, comme les autres, un simple travail d'attente. Les quelques dépêches transcrites y sont commentées très ingénieusement, les opinions des autres savants sont discutées et corrigées dans ce qu'elles ont d'excessif. L'article de M. Delattre est certainement un des plus sages et en même temps des plus complets que nous ayons sur cette matière : il gardera une partie au moins de sa valeur, même quand la publication des textes nous aura permis de porter un jugement définitif sur les documents découverts à Tell el-Amarna.

G. MASPERO.

---

595. — **Notes on the Spiritus asper in Greek,** by H. D. DARBISHIRE. (Transactions of the Cambridge Philological Society, vol. III, part II.) London, Trübner, 1889. In-8, titre et 42 pp. (cotées 77-118).

Cette excellente dissertation est tout à l'honneur de la constance des lois phonétiques. L'auteur y démontre, de la façon la plus convaincante, que l'esprit rude des Grecs correspond toujours à certaines consonnes initiales indo-européennes, qu'il se rencontre en tête de tous les mots où l'indo-européen présente une de ces consonnes, qu'il manque dans tous les mots où rien n'autorise à les restituer. A peine çà et là l'esprit de système semble-t-il poussé trop loin : par exemple, quand M. Dar-

bishire croit devoir séparer ἦμαρ de ἡμέρα (p. 87)[1], ou lorsqu'il enseigne que l'esprit rude de ἠθω « filtrer » a été restitué par raison étymologique (p. 90), comme si les Grecs avaient pu connaître une étymologie que nous-mêmes ignorons. Ailleurs (p. 106) on se demande avec quelque anxiété comment le grec ἄστυ et le latin *verna* peuvent procéder d'une même racine *wes* « habiter » alors que l'ε grec est le seul représentant connu de l'*e* indo-européen, et qu'un latin primitif **vesna* n'eût pu donner que **vēna*. Il y a erreur, enfin, à dire que la seule explication proposée jusqu'à présent pour l'esprit rude surmontant l'υ initial, appartienne à M. Brugmann (p. 81)[2].

Mais ce sont là des taches bien légères, si on les met en regard des résultats acquis par la savante dialectique de M. Darbishire : la distinction de trois aspirations possibles en grec préhistorique (p. 78), celle des deux ἔχω = **séghô* et **véghô* en grec homérique (p. 91 i. n.), celle du *w* et du *v* indo-européens donnant respectivement en arménien *g* et *v*, en grec esprit doux et esprit rude (p. 99 sq.), l'étymologie nouvelle de ἐτεός (p. 84), de ἄσμενος (p. 88), de ἆλτο (p. 107), etc. Ce sont là tout au moins des hypothèses parfaitement étayées qui méritent la plus sérieuse considération. Le ἱερὸν ἰχθύν de l'Iliade (XVI, 407), traduit par « poisson frétillant » (p. 92 i. n., cf. sk. *ishirá*), est un exemple de plus des mille secours que la linguistique apporte à la saine interprétation des textes : il est bien clair qu'un « poisson sacré » n'a rien à faire dans ce passage[3].

V. Henry.

---

596. — Paul Girard, **L'éducation athénienne au Ve et au IVe siècle avant J.-C.** Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Hachette, 1889. Gr. in-8 de IV-340 p., avec 30 figures dans le texte.

L'Académie des Inscriptions, par une inspiration heureuse, avait mis au concours la question suivante : « Faire, d'après les textes et les monuments figurés, le tableau de l'éducation et de l'instruction que recevaient les jeunes Athéniens, au Ve et au IVe siècle, jusqu'à l'âge de dix-huit ans. » M. Girard obtint le prix au mois de novembre 1886, avec un mémoire manuscrit qui fut jugé excellent, mais que l'auteur, exigeant envers son œuvre, polit et repolit pendant plus de deux ans avant de le livrer au public. Il en est résulté un volume d'une haute

---

1. Ce tour de force est bien inutile : ἦμαρ peut être une forme de psilosis ionienne; et que savons-nous de l'esprit du dorien ἆμαρ ? Le locrien même oppose ἀμάρα à ἡμέρα.

2. Cf. V. Henry, *Analogie*, p. 74 sq.

3. P. 80, l. 4, lire *sémi-*; ibid., l. 8, **si-sthā-mi*, et non *si-sthé-mi* (grave lapsus); ibid., l. 10, lire *sádā-* (le rapprochement avec ὁδός est bien risqué). — P. 82, l. 1, lire *spiritus*. — P. 109, l. 14, les *Mém. Soc. Ling.* comprennent six volumes et non pas cinq. — Trois excellents index complètent la brochure et en facilitent l'usage.

distinction, qui restera dans notre littérature savante et qui laisse loin derrière lui les travaux, peu nombreux d'ailleurs, où le même sujet avait été abordé précédemment.

Il suffit de lire l'introduction (p. 1-15) pour apprécier les aimables qualités de M. G. et le soin d'artiste qu'il a mis à *composer* son sujet. Il y traite des idées des Grecs sur l'éducation et du but de l'éducation hellénique, qui était, en théorie du moins, la prospérité de l'État, non pas, comme chez nous, le développement individuel. Ceci conduit M. G. à l'étude des rapports entre l'État athénien et l'éducation qui se donnait à Athènes (p. 17-61), sujet difficile parce qu'il soulève la question de l'éphébie au ve siècle, sur laquelle on reviendra plus loin. Il n'y a pas d'enseignement officiel à Athènes; la sollicitude des pouvoirs publics se porte sur les gymnases, mais les palestres où s'exercent les enfants sont tenues par des maîtres indépendants (p. 31). Cependant l'État ne se désintéresse pas de l'éducation : s'il n'y a ni pédonomes ni épimélètes des éphèbes, il existe des sophronistes qui, à une époque ancienne, ont pu exercer une sorte de surveillance sur la jeunesse tout entière. M. G. pense que l'État s'est même préoccupé de préparer les enfants au noviciat éphébique dans certaines écoles comme le Diogénéion, mais il a eu raison d'observer à cet égard beaucoup de réserve, car les documents dont on dispose sont insuffisants. Le Diogénéion que nous connaissons appartient à la fin du IIIe siècle av. J.-C. et ne prouve rien pour le IVe ou le Ve.

La seconde partie, consacrée à l'éducation athénienne dans son ensemble, se divise naturellement en deux sections : l'éducation jusqu'à l'éphébie (p. 65-261) et l'éducation de l'éphèbe (p. 261-320).

M. G. prend l'enfant athénien aux bras de sa nourrice et s'attache à lui pour suivre tous ses progrès. Les monuments figurés répandent quelque lumière sur la partie matérielle de l'éducation : c'est ainsi qu'on trouve le type du berceau en usage à Athènes au ve siècle sur une coupe publiée par Panofka (p. 67). Mais, en somme, ce que nous savons sur l'enfance à Athènes se réduit à peu de chose et M. G., qui s'en doute bien, aurait pu souvent être plus bref. Il se laisse trop aller à des développements académiques, à de jolies phrases tripartites qui tiennent de la place et n'apprennent rien, par exemple lorsqu'il écrit (p. 75) : « Durant les premières années, l'Athénien s'occupait peu de son fils; on ne voit pas qu'il cherchât à développer sa naissante intelligence, qu'il prît plaisir à provoquer ses questions, à relever la justesse de ses réflexions enfantines. » Et plus loin, après avoir avoué que nous ne savons rien touchant les chansons des mères et des nourrices (p. 79) : « Elles apaisaient, dans tous les cas, les colères de l'enfant et calmaient ses souffrances. Les babys athéniens ne se montraient pas, j'imagine, plus exigeants que les nôtres et quelques notes fausses ou nasillardes murmurées à leur oreille suffisaient à les charmer. » Cela est élégamment écrit, sans doute, mais ne se lit pas sans agacement. Je présente

cette critique une fois pour toutes; je dois dire toutefois qu'elle ne s'applique pas seulement aux passages que je viens de signaler.

Après la nourrice et les jeux du gynécée, voici le pédagogue et l'enseignement de l'école (p. 100). Ici, les sources sont abondantes, textes et monuments. M. G. décrit avec soin les intérieurs d'écoles représentés sur la coupe de Douris (p. 103) et sur l'amphore de Londres (p. 109). Puis il réunit les renseignements que l'on possède sur les pédagogues (p. 115), sans oublier les groupes en terre cuite (p. 118), ni les vases peints (p. 120) où ils figurent. Au pédagogue succèdent les maîtres spéciaux, grammatistes, citharistes, pédotribes, c'est-à-dire l'enseignement littéraire, musical et gymnique (p. 126-220). C'est la partie la mieux fournie de l'ouvrage, celle qui se lit avec l'intérêt le plus soutenu. M. G. dispose à merveille tous ses documents, parce qu'il a pris la peine de digérer sa science, et son érudition, qui est très riche, ne fait pas l'effet d'être plaquée [1]. Je lui reprocherai cependant de tenir un peu trop compte des manuels allemands. Les ouvrages d'Hermann-Blümner et de Baumeister sont des compilations de valeur très inégale, qui n'empruntent leur autorité qu'aux travaux spéciaux dont ils dérivent : ce sont ces travaux seuls qu'il fallait citer dans un livre qui est lui-même très original.

Au IVe siècle, l'éducation athénienne subit des changements et des professeurs nouveaux y apparaissent. C'est alors qu'aurait commencé, dans les écoles, l'enseignement du dessin (p. 222), celui de la philologie et des sciences (p. 224). L'éducation supérieure, que comportait ces études complémentaires, tend à devenir le privilège des jeunes gens riches (p. 239). Il y a quelque analogie entre la haute éducation athénienne depuis le IVe siècle et celle qu'on donne dans les universités anglaises d'aujourd'hui.

Le jeune Athénien ne se forme pas seulement à l'école, mais dans la société où il vit; c'est ce que M. G. appelle l'éducation en dehors de l'école, à la fois religieuse (p. 253), intellectuelle et morale (p. 257), où le facteur principal est l'influence de la vie en commun (p. 261). Ici, l'auteur aborde la plus délicate des questions, celle des amitiés éphébiques, dont on peut dire tant de bien et tant de mal. M. G. commence par dire le bien, continue par indiquer le pire, et observe avec raison qu'il faut placer, dans l'intervalle, « tout un monde de sentiments intermédiaires » (p. 269). C'est cela même, et dans l'article déjà ancien qu'il veut bien citer à ce propos (*Revue crit.*, 11 mai 1885, p. 362), je n'ai jamais prétendu dire autre chose. Il est puéril de nier qu'il y ait eu des Gitons chez les Grecs; je crois aussi que les amitiés éphébiques, même entre esprits très élevés, ont dû souvent prendre une fâcheuse

1. Voici cependant une exception, preuve de la contagion des mauvais exemples. Parlant d'une manière incidente de l'arsenal de Philon (p. 29), M. G. écrit en note : *Sur ce monument, voir etc.* Suit une bibliographie absolument inutile, banale d'ailleurs, et qui n'a aucun rapport avec le sujet. *Corruptio optimi pessima.*

tournure, parce que l'exaltation passionnée crée à l'âme et aux sens comme un état d'équilibre instable, où de l'ange à la bête il n'y a qu'un pas. Mais ce qui est absurde, ce qui est vraiment odieux, c'est le préjugé fort répandu d'après lequel toute amitié entre éphèbes aurait couvert une liaison antiphysique. L'ignorance qui alimente ce préjugé n'est pas seulement philologique, mais psychologique; elle est de celles que la lecture des textes ne suffit pas à dissiper, si la connaissance de certains « états d'âme » juvéniles ne l'éclaire point.

La dernière partie du livre (p. 271-326) est consacrée à l'éphébie au ve et au ive siècle. M. G. a eu l'occasion d'y exposer des vues nouvelles, qu'il a su rendre très vraisemblables. Il pense que l'éphébie, au ve et au ive siècle, était un noviciat exclusivement militaire, obligatoire pour les jeunes gens des trois premières classes soloniennes. En tant qu'ils faisaient la police du territoire, ils s'appelaient aussi περίπολοι, désignation qui appartient plus particulièrement à un corps spécial de mercenaires chargés, à titre permanent, du même service (p. 276). Vers la fin du ive siècle, le caractère de l'éphébie change. Le noviciat cesse d'être obligatoire; il ne dure plus qu'un an; il n'est plus exclusivement militaire; c'est « une institution tout aristocratique », un complément d'éducation à l'usage d'une élite et qui devient accessible même aux étrangers. M. G. cite de bons arguments à l'appui de sa thèse; aucun d'eux n'est absolument décisif, mais l'ensemble en est très digne d'attention. Les idées répandues à ce sujet par l'ouvrage d'Albert Dumont sont donc en grande partie à modifier.

Les études éphébiques au ive siècle mènent M. G. à parler d'Isocrate, qu'il considère comme le maître par excellence de l'éphébie, celui qui a montré « le chemin de l'Université d'Athènes » à tous les jeunes gens des pays voisins en quête d'une éducation supérieure (p. 327).

Dans sa *Conclusion* (p. 328-338), M. G. examine les reproches qu'Aristophane, Platon et Aristote ont adressés à l'éducation athénienne; il montre qu'aux yeux des philosophes qui la condamnaient, cette éducation n'avait que le tort d'être trop libérale et de ne point comporter une intervention assez directe de l'État. Tout en défendant l'éducation athénienne du reproche de n'être pas tyrannique, M. G. n'essaye point de la présenter comme parfaite et il termine par cette observation très juste (p. 336) : « Le défaut de l'éducation chez eux n'est pas d'avoir été dégagée de toute obligation envers l'État, mais d'avoir tenu trop peu de compte de la famille... Le père et la mère y ont trop peu de part à la culture de l'enfant. »

M. G. n'a pas pris la peine de composer un index. Il faudrait que les auteurs s'habituassent à ne pas considérer cette corvée comme facultative, mais qu'ils y vissent une marque de déférence envers ceux qui achètent leurs livres, un devoir dont il est d'autant moins permis de s'affranchir qu'il est plus ingrat. Je veux rendre brutalement ma pensée : publier un livre sans index est immoral. Voilà pourquoi l'excellent Hase avait

raison de dire à Miller qu'on devrait pendre de temps en temps, pour l'exemple, un des délinquants.

J'ai loué le savoir et la finesse de M. Girard ; il me reste à lui faire compliment de son style. Riche et flexible, d'une irréprochable correction, il fait valoir, sans le serrer de trop près, le galbe onduleux de sa pensée. On dira sans doute que ce style manque un peu de nerf, que les mots à fleur de coin y sont rares, que la grâce en est un peu monotone, la couleur gris perle. J'en conviens, mais ces défauts-là ne sont, à tout prendre, que l'excès des qualités négatives de l'atticisme. C'est déjà beaucoup, quand on écrit sur les choses attiques, de n'être pas du tout béotien.

Salomon REINACH.

---

597. — R. LAPAILLE, **Grammaire française** destinée spécialement à l'enseignement moyen. 2e édition. Liège, 1888, in-8, VII, 182, XIV pages.

598. — L. CLÉDAT, **Nouvelle grammaire historique du français.** Paris, Garnier frères, 1889, in-12, VI, 279 pages.

I. Le succès rapide de la *Grammaire française* de M. R. Lapaille, montre déjà quelle est la valeur de cet ouvrage; la clarté de l'exposition, la simplicité des définitions, non moins que le plan rationnel suivi par l'auteur en expliquent la fortune. Toutefois on y trouve, surtout dans la seconde partie, d'autres qualités. Dans l'étude de la flexion, M. R. L. n'a guère innové, et on pourrait souhaiter qu'il l'eût fait davantage, ce qui lui eût été facile, s'il avait accordé une place plus grande à l'histoire de la langue ; cela lui eût permis de présenter avec plus de sûreté quelques unes des règles qu'il a données d'une manière trop empirique ; ainsi il n'aurait pas opposé, p. 14, la prétendue anomalie des formes *empereur* et *impératrice* [1]; il aurait dit que *empereur* est une forme ancienne et populaire, tandis que *impératrice* est une forme savante et moderne, tirée directement du latin. De même il n'aurait pas expliqué le féminin *vive*, p. 25, par le changement de l'*f* de *vif* en *v*, mais il aurait dit que *vive* reproduit régulièrement le latin *viva*, et que *vif* vient de *vivus* par le changement en *f* du *v* final. Il est probable que la méthode historique lui eût permis aussi de simplifier plus qu'il ne l'a fait la théorie qu'il a donnée de la conjugaison et des désinences verbales. En se l'interdisant, M. R. L. s'est condamné à marcher le plus souvent sur les pas de ses devanciers, ce qui ne l'a pas empêché, je m'empresse de le reconnaître, de présenter avec plus de clarté qu'ils ne l'ont souvent fait les règles de la flexion.

Mais c'est dans la syntaxe que M. R. L. a montré une véritable originalité, grâce au plan ingénieux et commode qu'il a adopté. Rompant

1. Même page, M. R. L. considère *ambassadrice* comme un féminin anomal de *ambassadeur* ; mais *ambassadrice* est tiré tout aussi régulièrement d'*ambassadeur* que *inspectrice* l'est d'*inspecteur*.

avec la marche traditionnelle, il étudie d'abord « la proposition » en soi et dans ses « éléments », puis la « construction de la phrase » et les « figures de syntaxe », de là il arrive à l'étude des « rapports entre les éléments de la proposition », tel que « l'accord du verbe avec le sujet », l'« accord de l'attribut représenté par un mot séparé du verbe »; ensuite il passe en revue les « déterminatifs du sujet », — article et adjectif qualificatif, puis les autres espèces d'adjectifs, ce qu'il appelle « complément déterminatif » et l'apposition; — après viennent les « compléments du verbe attributif » — direct, indirect, circonstanciel — avec leur construction, puis l'emploi des pronoms et tout ce qui concerne le verbe, ses temps et ses modes. Les règles qui concernent l'adverbe et la préposition terminent cette première partie de la syntaxe; la seconde comprend l'étude des diverses espèces de propositions — coordonnées, subordonnées — et leur construction. On voit comme tout s'enchaîne et se suit sans effort.

Je n'examinerai pas en particulier chacune des théories de M. R. L.; mais ce qu'il dit de l'emploi du subjonctif et de ses temps, de l'accord des participes, m'a paru surtout ingénieux et clairement présenté; il y a beaucoup de finesse aussi dans le paragraphe consacré aux conjonctions, qui régissent tantôt l'indicatif et tantôt le subjonctif; l'explication que donne M. R. L. de ce double fait est évidemment juste, mais ne pourrait-on pas la rattacher à cette règle plus générale que le subjonctif est employé quand il y a doute dans l'esprit, l'indicatif lorsqu'il y a pure affirmation? Toutefois, c'est là une simple différence de manière de voir, évidemment sans importance. Il en serait de même des quelques remarques que je pourrais encore faire sur plusieurs points de la grammaire de M. R. Lapaille; elles n'ébranleraient aucune des théories de cet excellent manuel; aussi tout en souhaitant que l'auteur en revise et en modifie parfois la première partie, on doit reconnaître que son livre est appelé à rendre les plus grands services à l'enseignement de notre langue; j'ajouterai qu'il ne mérite pas d'être accueilli avec moins de faveur en France qu'en Belgique.

II. M. L. Clédat ne se lasse pas de travailler à rendre plus facile l'étude de notre langue; la *Nouvelle grammaire historique*, qu'il en donne sitôt après sa *Grammaire élémentaire du vieux français*, le prouve d'une manière éclatante et elle contribuera puissamment à en répandre la connaissance scientifique. Ici, au lieu de suivre, comme il l'avait fait ailleurs, la langue dans ses modifications successives, il part de son état actuel « pour remonter jusqu'à ses origines ». La méthode est irréprochable, mais je ne sais si, pour l'historique des sons, elle n'est pas moins simple que la marche inverse.

Par une heureuse innovation, M. L. C. a mis en tête de son livre une description succincte de l'appareil vocal; on ne peut qu'applaudir à l'introduction de ces notions d'anatomie élémentaire dans les ouvrages grammaticaux; elles ne peuvent que rendre plus compréhensible la théorie des sons.

Après avoir fait cette dernière et indiqué soigneusement la valeur des diverses voyelles et des diverses consonnes en français, M. L. C. recherche à quoi chacune d'elles répond en latin; l'énumération est complète et les règles des nombreuses transformations aussi exactes qu'ingénieuses, mais je crains que quelques-unes ne surprennent les élèves tout d'abord [1]. Puis vient la théorie de la formation des mots et des modifications apportées à leur sens primitif. C'est encore là une heureuse innovation de M. L. C. Au lieu de commencer l'étude de la grammaire, ainsi qu'on le faisait autrefois, avec les parties du discours, il n'a abordé ces dernières qu'après ce double et long préambule, véritable base scientifique donnée à son manuel.

J'ai peu de choses à dire des huit premiers chapitres consacrés à ces diverses parties : tout y est présenté avec simplicité et précision ; il en est de même sans doute du neuvième, qui traite du verbe ; mais ce chapitre, difficile entre tous, se distingue par les efforts heureux que M. L. C. a faits pour simplifier encore davantage et présenter les faits avec plus de clarté; sa théorie de la conjugaison en particulier est remarquable par la manière dont tout s'y déduit ; la classification qu'il donne des verbes, si elle n'est pas nouvelle, ne pouvait être faite avec plus de netteté ; on ne peut trop applaudir surtout à l'idée d'avoir fait séparément la théorie des formes de la conjugaison vivante et de la conjugaison morte, ni trop reconnaître tout ce qu'il y a d'habile dans l'exposé des anomalies apparentes de cette dernière. Il y a là un progrès marqué sur la plupart des grammaires connues.

La syntaxe de l'article, du nom, de l'adjectif et du pronom n'offre rien de particulier; il n'en est pas de même de celle du verbe. Les questions complexes qu'elle présente ont été étudiées et traitées avec le plus grand soin par M. L. C. ; il n'y a que le participe sur lequel il ait passé un peu rapidement; la distinction entre le participe du prétérit actif et passif, le vœu exprimé que l'Académie tolère le non-accord du participe avec son régime précédent, voilà tout ce qu'on y trouve à noter. Mais que de remarques intéressantes et judicieuses, au contraire, sur l'emploi des temps et des modes, leur valeur et leurs rapports! Il faut surtout approuver la théorie de ce que M. L. C. appelle « futur dans le passé », cette forme de conditionnel employée pour exprimer un « futur relatif à un passé », comme dans la phrase : « Je savais qu'il *viendrait*. » Au milieu de ses efforts pour être complet, on s'étonne que M. L. Clédat n'ait rien dit de la construction ; c'est là une lacune qu'il voudra combler sans doute dans une nouvelle édition ; elle n'empêche pas que la

---

1. Par ex. celle ci, p. 59 : « *Oi* provient d'un *e* long ou d'un *i* bref libres, ou des mêmes voyelles entravées, mais suivies d'une palatale, ou encore d'un *o* long ou d'un *u* bref suivis d'une palatale » ; tout cela est parfaitement juste, sans doute, mais paraîtra un peu énigmatique à qui n'a pas étudié la transformation des sons latins ; et puis remonter ainsi de l'état actuel de la langue à son état ancien, n'est-ce pas le contraire de la méthode historique !

Nouvelle grammaire historique du français ne soit un livre excellent, qu'on ne saurait trop consulter et qu'on peut prendre pour guide en toute assurance.

Ch. J.

---

599. — **Der Anfang der Strassburger Kapitelstreites** von Max Lossen. München (Abhandlungen der Kœn. Akademie der Wissenschaften). Franz, 1889, 64 p. in-4.

Nos lecteurs connaissent M. Lossen, éditeur de la correspondance de Masius et comme auteur d'une savante histoire de la *Guerre de Cologne*, cette lutte politico-religieuse qui, comme on sait, dévasta les bords de Rhin moyen, alors que l'électeur Gebhard Truchsess de Cologne essayait d'amener ses sujets au protestantisme, contrairement aux stipulations expresses de la paix de religion d'Augsbourg [1]. Les recherches entreprises par l'érudit bavarois, pour mener à bon terme ce grand travail, l'ont conduit à examiner de plus près les documents diplomatiques relatifs à une affaire analogue, bien que de proportions plus modestes : la longue querelle des titulaires catholiques et protestants du Grand-Chapitre de Strasbourg, qui se disputaient avec acharnement l'administration du diocèse et plus tard la nomination même de l'évêque. Appuyés les uns par l'autorité impériale et les princes catholiques voisins, les autres surtout par la ville libre de Strasbourg, ils prolongèrent leurs différends jusqu'au moment où la mort de l'évêque Jean de Manderscheid amena la guerre ouverte, en poussant les dissidents à postuler un candidat hérétique, Jean-George de Brandebourg, tandis que les chanoines catholiques, réfugiés à Molsheim et Saverne, choisissaient Charles de Lorraine, déjà titulaire de l'évêché de Metz. Ce fut la *Guerre des Evêques* (1592-1595) dont l'issue, favorable au parti catholique, marqua la décadence politique de la ville libre, qui s'était engagée à fond dans le parti adverse, et qui dut à l'intervention seule de Henri IV de ne pas souffrir davantage encore de la défaite du protestantisme vaincu.

M. L. n'a pas abordé cette dernière partie, plus souvent racontée, et pourtant mieux connue, de la *Querelle du Chapitre de Strasbourg*. Ce sont les origines de la lutte, les motifs qui l'ont amenée, les raisons alléguées de part et d'autre pour la prolonger sans fin, qui font l'objet de son mémoire, tirage à part des publications de l'Académie royale de Münich. C'est une importante contribution, tant à l'histoire locale d'Alsace de 1583 à 1589, qu'à l'histoire générale de l'Empire dans ces temps si troublés qui précèdent la guerre de Trente Ans et où les camps ennemis se préparent, par d'incessantes escarmouches, à la terrible lutte qui va s'ouvrir bientôt. La compétence et l'impartialité de M. Lossen en font un guide sûr dans l'étude de ce problème historique spécial, qui

---

1. Voy. *Revue critique*, année 1882, vol. II, pag. 405.

n'est pas uniquement du domaine de l'histoire, mais ressort aussi, dans une certaine mesure, du droit canonique.

R.

---

600. — E. V. (DE LA BLAVADIE). **La politique religieuse des Souverains prussiens depuis la Réforme.** 1re partie (1530-1806). Rixheim, 1889.

Si M. E. V. (de la Blavadie) n'avait prétendu faire œuvre que d'historien, il suffirait de dire qu'il a su résumer et fondre les travaux allemands sur la matière. Mais son ambition est plus généreuse et plus originale. Il convie le peuple prussien à rentrer dans le giron de l'Église romaine. Tire t-il de son récit des arguments qui militent en faveur de sa thèse? Il est touché, peut-être plus que de raison, de la tolérance des souverains prussiens à l'égard des catholiques. Mais il relève combien ces princes demeurèrent pénétrés de l'esprit de la Réforme, de la doctrine du territorialisme, c'est-à-dire de leur droit à régir aussi bien le spirituel que le temporel dans leurs États. L'auteur juge-t-il qu'ils fassent mine, de nos jours, de se départir de cette tendance; que le piétisme dont il raconte la louche et peu édifiante origine, soit près de fusionner avec le catholicisme, son frère ennemi? Il professe cette espérance, et, singulier aveu de la part d'un catholique, en fait honneur à la Révolution française, qui ouvrit l'accès des carrières publiques à tous les citoyens prussiens sans distinction de cultes et imposa le contrôle parlementaire à l'autorité royale. A un autre titre encore, la Révolution mérite bien du catholicisme; c'est d'elle qu'est née l'irréligion laquelle enfante le socialisme, contre lequel le protestantisme particulariste paraît impuissant à l'auteur. C'est surtout par peur de ce fléau que l'Allemagne hérétique entreprendra un gigantesque pélerinage à Canossa. Si ce grand acte se réalise, l'Église universelle en devra quelque reconnaissance à la sainte et docte propagande de M. E. V. (de la Blavadie)[1].

B. A.

---

601. — **Historia eclesiastica y civil de Nueva Granada** por Jose Manuel GROOT. Casa editorial de M. Rivas y *Cia*. Bogota, 1889. 2a Edicion. Un fort volume 536 pages.

D. Jose M. Groot, un des écrivains les plus distingués de l'Amérique du Sud, est né en 1800 et a été témoin des événements qui transformèrent le vaste empire colonial de l'Espagne en un groupe de républiques indépendantes. Doué de talents très divers, il a fait avec succès de la philosophie, des mathématiques, de la peinture, de la poésie, de la pédagogie, de la controverse religieuse, du journalisme et de l'histoire.

---

1. Une omission à noter. Sur le rôle du P. Vota (p. 24), l'auteur, au lieu de s'en tenir exclusivement aux sources allemandes, aurait dû citer le livre de M. Waddington.

Catholique intransigeant, il a écrit une « Réfutation analytique de la vie de Jésus de Renan » et un opuscule contre les « Missionnaires de l'hérésie » (lisez : protestants). Mais son principal titre à l'admiration de ses compatriotes est l'Histoire civile et ecclésiastique de la Nouvelle Grenade ou Colombie. La première édition de cette œuvre nationale parut en 1869. L'auteur étant mort depuis (en 1878), les éditeurs de Bogota viennent d'en publier une seconde en quatre tomes dont on nous adresse le premier. Ce volume embrasse l'histoire du pays depuis la conquête et la pacification du Darien par Vasco Nuñez de Balboa, dans les premières années du XVIe siècle, jusqu'à la prise de Carthagène des Indes par une escadre française sous les ordres du baron de Pointis (Avril 1679). Il se compose de 22 chapitres, suivis d'un appendice, et d'un recueil d'articles critiques sur la vie et les ouvrages de Groot. Le livre de Groot est un travail consciencieux et intéressant, rempli de documents originaux qui témoignent de patientes investigations. Les tendances religieuses de l'auteur s'y accusent dans la part très large, trop large même, qu'il a faite à l'histoire des ordres religieux et des affaires du clergé tant séculier que régulier : le grand public s'intéresse surtout aux événements politiques, et n'aime pas à les voir reléguer au second plan. Il est vrai que le titre nous avait avertis, et nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. D'ailleurs on lira avec curiosité plusieurs chapitres, notamment celui qui raconte en détail la prise de Carthagène par les Français, cet épisode assez peu connu parmi nous des guerres de Louis XIV contre l'Espagne.

G. STREHLY.

---

602. — **Le Duc de Penthièvre.** Mémoires de Dom Courdemanche, Documents inédits sur la fin du XVIIIe siècle, par Etienne ALLAIRE. Paris, Plon, 1889. Prix : 7 fr. 50.

L'abbaye de Jumièges jouissait depuis sept siècles de la seigneurie d'Authis, lorsque le maréchal de Belle-Isle, devenu propriétaire de la vicomté de Vernon en 1748, engloba de son autorité privée le fief des religieux dans ses terres. Lui mort, Gisors, Vernon et ses dépendances passèrent au comte d'Eu, et après lui en 1776, à son fils le duc de Penthièvre. Les religieux de Jumièges avaient réclamé tout d'abord au Parlement de Normandie, ensuite au Conseil du roi qui rendit en leur faveur deux arrêts provisoires. En 1774, un troisième arrêt du même Conseil annula les deux premiers, et permit au prince et aux religieux de poursuivre leurs droits. Deux ans plus tard le duc de Penthièvre les assigna en reprise d'instance. Il était difficile de soutenir un procès avec ce prince fort intelligent et très habile à défendre ses intérêts : néanmoins son esprit de justice et de modération ne laissait pas sans espérance les religieux de Jumièges. Dom Courdemanche, bénédictin de la congrégation de Sain-Maur, fut nommé leur procureur, et en cette qualité

fut chargé de plaider leur cause. C'était un homme « à l'aspect doux et tranquille », mais qui, comme tout bon normand (il était né à Bernay en 1735), ne manquait ni de finesse, ni de fermeté. Après avoir bien étudié l'affaire, il partit pour la défendre devant le Parlement de Paris, non sans s'être muni d'« un gros rouleau de papiers et d'un extrait chronologique de tous les titres de l'abbaye. » Le duc de Penthièvre ayant quelque répugnance à procéder juridiquement contre des religieux bénédictins et aussi à paraître devant les tribunaux, fit offrir à Dom Courdemanche d'arranger l'affaire à l'amiable devant son conseil. Le moine y parut sans trop d'étonnement, et par son esprit, ses compliments bien tournés, gagna l'estime du duc, au point qu'il osa lui recommander par lettre un de ses protégés. « Je désire fort, lui répondit le prince, que les circonstances me permettent de vous obliger..., malgré l'envie que vous avez de m'enlever mon bien. » L'affaire traînait toujours, et de guerre lasse, on convint, de part et d'autre, que des arbitres l'examineraient à nouveau, et que l'on s'en tiendrait à leur décision. Leur avis fut que la seigneurie d'Authis et autres paroisses dépendantes n'étaient tenues par l'abbaye qu'« en franche aumône purement roturière, et ne formaient point de fief. » Dom Courdemanche fut saisi « de la plus vive angoisse », mais les Supérieurs Majeurs des abbayes le consolèrent en lui disant que le mal n'était pas sans remède, et qu'il ne fallait point désespérer. En effet, cette aliénation de domaine étant faite sans le concours de l'abbé de Jumièges et des Supérieurs Majeurs des autres abbayes, on obtint des lettres de rescission contre la transaction arbitrale. La Chambre des Enquêtes la déclara de nul effet, et le duc de Penthièvre fut condamné aux dépens. Dom Courdemanche triomphait; cependant le procès eût encore pu être repris et durer longtemps, si le prince, à qui la chicane ne plaisait guère, ne se fût engagé à payer 50,000 fr. la seigneurie en litige, condition qui fut acceptée par les moines, mais non sans difficulté.

Je viens de résumer les dix ou onze premiers chapitres qui forment à peu près le tiers de cet ouvrage. Tout ce qui suit est plein de faits curieux, semé d'anecdotes intéressantes sur le duc de Penthièvre, sur la duchesse d'Orléans sa fille, enfin sur tout son entourage. Il est amusant de voir comment Dom Courdemanche, qui avait si vaillament plaidé contre le duc, obtint ses bonnes grâces, et mieux que cela, son affection. Un jour le prince lui dit devant une audience très nombreuse « qu'il était et serait toujours ravi de le voir », et le bon moine est invité à passer quelques jours au château de Vernon. Il y fut accueilli par tout le monde avec une charmante cordialité, mais c'est l'esprit et surtout la grâce du duc qui le séduisirent et le captivèrent. Rentré à Jumièges, dans les austérités du cloître, il languit et ne revient, pour ainsi dire, à la vie, que le jour où il reçoit une autre invitation pour le château d'Eu. Il suit le prince à Vernon, à Anet; il a avec lui de longues conversations tantôt plaisantes, tantôt sérieuses, et le voilà qui fait partie de cette pe-

tite cour que Florian enchantait par ses innocentes comédies, par sa *Galatée* et ses romans héroïques. Tout ce monde là était heureux, et ne voyait pas s'amonceler à l'horizon ces gros nuages qui devaient bientôt fondre sur le berger et sur son troupeau. Dom Courdemanche, nommé en 1788 prieur de l'abbaye de Lyre, n'accepta ce prieuré que parce qu'il était voisin d'Anet. Un an après il mourait, assez à temps pour n'avoir pas même soupçonné la journée du 10 août 1792. Le duc de Penthièvre n'eut point ce bonheur : il vit le duc d'Orléans, le mari de sa fille, voter la mort du roi ; après quoi « dégoûté, insensible à tout » il s'éteignit à Vernon le 4 mars 1793, en prononçant ces paroles : « Sortez de ce monde, mon âme, partez ! »

M. Allaire a composé ce livre intéressant avec les Mémoires mêmes de Dom Courdemanche. Il n'en a pris que la fleur, car le manuscrit est très confus et n'a pas moins de 657 pages in-4. Il a été retrouvé dans la bibliothèque de M. Trognon auquel il avait été donné par la reine Marie-Amélie.

A. DELBOULLE.

---

603. — Publication de la Revue générale et de l'état-major. **Relation de la bataille de Frœschwiller,** livrée le 6 août 1870. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 168 p.

Cette étude anonyme, très remarquable et qui sera fort utile, nous console un peu des savants travaux publiés par la section historique de l'État-major allemand. C'est l'œuvre d'un officier très compétent qui sait beaucoup, qui réfléchit sur son métier et qui voit clair. Ajoutez qu'il écrit nettement, qu'il expose d'une façon vive et lumineuse les multiples incidents assez confusément décrits dans l'ouvrage du grand état-major allemand, qu'il a su accorder les deux relations qui diffèrent sur tant de points et garder le fil de tous les événements pour leur assigner à chacun leur heure et leur place, enfin qu'il a parfois de la manière la plus heureuse cité les maximes de Napoléon qui s'appliquaient à la bataille et montré finement ce que vaut, en regard de ces règles du maître, la méthode de guerre nouvellement découverte par les Allemands. Nous recommandons ce récit comme le plus clair, le plus complet, le plus exact qui existe sur Froeschwiller, et nous nous bornons à marquer quelques vues intéressantes de l'auteur. C'est ainsi qu'il prouve (p. 31) que la première cause de la bataille est dans le faux jugement que le colonel von der Esch, chef d'état-major du ve corps, porta sur la situation. Il insiste avec force (p. 33) sur ce point, que dès le début, la bataille a présenté de notre côté le caractère désastreux d'une lutte sans artillerie. Il fait observer quelle a été l'importance de Woerth comme point d'appui pour les Allemands (p. 40-41 et 65) « ce gros bourg que l'artillerie française ne pouvait pas battre, était inexpugnable ; il marquait le terme de la fuite des Prussiens dans cha-

cune de leurs inutiles tentatives. Dès qu'ils y étaient rejetés, les rôles changeaient; toute la force de la défensive se retournait contre nous. » Selon notre auteur — et son argumentation est tout à fait convaincante — (p. 50-51) le succès des Allemands est dû non pas à l'offensive en elle-même, mais à l'habileté de la direction supérieure qui maintint toujours l'armée à peu près réunie de sorte que les troupes pouvaient toutes arriver dans un jour sur un même champ de bataille, et à « ce sentiment de solidarité qui animait chaque partie, de sorte que partout où s'engageait une avant-garde, les Français finissaient toujours par avoir une armée sur les bras » Il note très bien la différence du commandement du ve et du xie corps prussien (p. 67-69) : le général de Bose prépara son attaque avec une sage lenteur, sans cette impatience fiévreuse qui agitait le général de Kirchbach, et enfonça tout d'un seul choc. Quant au prince royal de Prusse, à ce Frédéric III tant vanté, notre auteur avance justement qu'il n'a pas décidé la victoire par son arrivée sur le champ de bataille : « le combat avait recommencé violemment un peu après midi sur la résolution prise par Kirchbach et contre l'intention du prince royal et son ordre réitéré de rompre; par conséquent, quand le prince royal arriva une heure après, il n'y fit rien que d'approuver, et il n'était plus en son pouvoir d'empêcher. L'affaire était déjà engagée à fond. » (p. 86-88.) Le chapitre vi et dernier du volume est très suggestif; il renferme les observations que l'auteur n'a pu faire dans le cours du récit et des remarques sur le rôle de l'artillerie et l'ensemble de la bataille : « le nombre l'a emporté... l'art n'a aucune part dans des batailles pareilles... toute attaque produit chez les Allemands le désordre qu'on ne voit chez les Français que dans une déroute : ils ont peu d'aptitude naturelle pour le combat en tirailleurs et l'ordre dispersé; ils n'ont qu'un petit nombre d'officiers... Ces batailles hâtives où l'on fond sur l'adversaire aussitôt qu'on l'aperçoit, comme un taureau sur le rouge, n'ont réussi que par un concours inouï de circonstances. » (p. 144-165).

A. C.

---

604. — **Historique du 26e régiment d'infanterie,** par le capitaine E. Delbauve. Avec 36 illustrations de l'auteur et 4 portraits. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, xii et 154 p. 5 fr.

605. — **Le 2e bataillon de chasseurs à pied,** par le lieutenant Paul Delagrange. Paris, Berger-Levrault, 1889. In-8, 232 p. 3 fr. 50.

Voici encore deux historiques de régiments (cp. *Revue*, n° 2) que publie la librairie Berger Levrault. Le premier, très joliment illustré, est consacré au 26e régiment d'infanterie qui fut avant 1791 le régiment de Bresse et de 1794 à 1803 la 26me demi-brigade. M. le capitaine Delbauve raconte brièvement les campagnes du régiment (Portugal, Espagne, siège de Mayence) sous le premier Empire. Il le suit en Afrique et retrace avec détail les expéditions auxquelles le 26e a pris part. Il insiste

particulièrement sur l'héroïsme du sergent Blandan (p. 62-68) et dit avec raison que le 11 avril 1842 est « un jour à jamais mémorable dans les annales du 26me [1] ». Puis viennent la guerre de Crimée où le régiment se signale au premier assaut de Malakoff (p. 86), la guerre d'Italie où il appartient au 5e corps qui occupa les duchés, la guerre franco-allemande où il combat à Rezonville et à Saint-Privat. Le colonel Hanrion, aujourd'hui général, commandait le régiment sous les murs de Metz ; ce fut encore lui qui, en rentrant de captivité, le mena contre la Commune (voir p. 107-118 son rapport sur « tous les faits qui se sont produits au 26e depuis le moment de son entrée dans Paris ») [2].

Le 2e bataillon de chasseurs à pied dont M. le lieutenant Paul Delagrange expose les destinées, date sa naissance de 1840. Il assista en 1849 au siège de Rome où ses carabines, disait le général Vaillant, portaient la balle avec une grande précision (p. 20); il fit, sous Saint-Arnaud, l'expédition de la petite Kabylie; puis sous Mac-Mahon celle de la Kabylie orientale; enfin, sous Montauban, celle de Chine. Le récit des exploits du 2e chasseurs dans l'expédition de Chine (p. 53-116) et de Cochinchine (p. 117-141) est la partie la plus intéressante du volume de M. Delagrange ; notre lieutenant s'est servi, pour l'écrire, des *Souvenirs* d'un officier du régiment, Gustave de Boissieu, et du *Journal* du capitaine Comte. En 1867 le 2e chasseurs prit part à l'affaire de Mentana. En 1870 il envoya tous ses hommes au feu, et son histoire pendant la guerre allemande comprend quatre parties : 1° historique des compagnies de guerre du bataillon qui combattirent à Saint-Privat et à Servigny ; 2° historique de la 7me compagnie qui fut dirigée sur le camp de Châlons et faite prisonnière à Sedan ; 3° historique du 7e bataillon de chasseurs de marche créé avec la dernière compagnie de dépôt (Coulmiers, Loigny, Vendôme, Le Mans) ; 4° historique du 2e bataillon de chasseurs de marche (Amiens, Pont-Noyelles, Bapaume, Saint-Quentin). Ajoutons que le général Gallimard a été sous-lieutenant au bataillon (1860-1868) et que le général de Négrier y fut capitaine de 1869 à 1871.

C.

---

1. M. Delbauve a consacré un appendice de son livre *à la mémoire de Blandan*, à l'inauguration de la statue de Blandan à Bouffarik, à la fête de Blandan au 26e — qui « est presque la fête de Nancy » où le régiment tient garnison depuis 1873.

2. P. 9 lire Truguet et non *Truquet ;* p. 16 le 103e, et non le *13e* était à Thionville; *id.* lire Ober-Flersheim et non *Oberlesheim ;* p. 19-20 notre capitaine aurait pu consulter sur Gency, chef de la 26e demi-brigade et ancien perruquier de Meulan, le livre de Raoul Rosières, *La Révolution dans une petite ville*. 1888, p. 138 (cp. *Revue*, 1888, n° 50) ; p. 25 Brune n'était pas encore maréchal en 1800 ; p. 34 pourquoi ne pas citer sur la prise de Beja la *Relation* de Thiébault (p. 135-136) et (p. 141) oublier dans la liste des tués le chef de bataillon Dein, cité par le même Thiébault? Et, à propos de l'expédition de l'Alentéjo, ne fallait-il pas dire que le capitaine de Forbin était officier de l'état-major de Junot et devait devenir directeur-général des musées ?

606. — Le P. Pierre PRALON. **Lionel Hart, engagé volontaire, glorieusement tombé au Tonkin, à vingt ans.** Deuxième édition. Lille, Desclées et de Brouwer, 1889. In-8, 216 p.

Quelles que soient les opinions du lecteur, il ne pourra parcourir sans un vif intérêt et parfois sans émotion ce volume qui nous retrace la courte existence d'un jeune Mauricien, chrétien fervent et soldat intrépide, qui aima de tout son cœur la France, sa patrie d'adoption, et mourut pour elle. Après avoir fait de brillantes études à Nice et à Aix, Hart s'engage le 14 novembre 1883 dans la légion étrangère, et au milieu de cette troupe de déserteurs, de goujats, de garnements, de grossiers voyous, parmi la plus atroce crapule des rues, parmi cette fleur de tavernes et de mauvais lieux, à côté de ces soldats qui boivent et reboivent comme des trous — toutes ces expressions sont de Hart — il ne boit pas, il ne fume pas, il va tous les dimanches à la messe. Ses lettres sur la légion qu'il finit par nommer sa *chère* légion, sont très curieuses. Il retrace tantôt les souffrances des longues marches à travers le désert, tantôt les punitions des soldats, l'odieux supplice de la *crapaudine*, la peine du *silo*, tantôt sa promotion au grade de caporal et ses rêves d'avancement. Il partit au mois de décembre 1884 pour Formose, se signala par sa bravoure, devint sergent-fourrier, fut proposé pour la médaille militaire et mourut malheureusement de la fièvre à Phu-Ngo-Quang, dans l'intérieur du Tonkin, le 9 octobre 1885. Ses dernières lettres témoignent d'une grande admiration pour l'amiral Courbet et méritent d'être consultées par les futurs historiens de notre politique coloniale dans l'extrême-Orient.

X.

---

607. — **Bibliothèque de la ville de Colmar.** Catalogue de la bibliothèque Chauffour, dressé par ordre du Conseil municipal par André WALTZ, bibliothécaire de la ville. Manuscrits et imprimés concernant l'Alsace et les pays limitrophes. Colmar, imprimerie J. B. Jung, 1889, LXII, 769 p. gr. in-8.

Parmi les bibliothèques publiques de l'Alsace, celle de Colmar tient une place considérable. En dehors de la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg, elle est probablement celle qui renferme le plus d'incunables et d'impressions du XVIe et du XVIIe siècle, car elle a été formée des belles collections des abbayes bénédictines de Münster, de Murbach, de Pairis, de Lucelle, etc., séquestrées au cours de la Révolution, et réunies au chef-lieu du département du Haut-Rhin. Passablement négligée pendant un demi-siècle, elle a reçu, depuis une vingtaine d'années, des dons assez nombreux et compte aujourd'hui environ 600 manuscrits et 80,000 volumes.

Le plus important des legs, recueillis dans ces derniers temps, a été celui de la bibliothèque de M. Ignace Chauffour. Cet éminent jurisconsulte, ancien député du Haut-Rhin à l'Assemblée constituante de

1848, était aussi un bibliophile distingué; à sa mort, en 1879, il laissa ses riches collections qui comptaient plus de 21,000 volumes, à sa ville natale. La partie la plus renommée — je ne dirai pas la plus connue, — de cette bibliothèque, était celle qui se rapportait aux alsatiques. M. Chauffour, qui n'avait jamais trouvé le loisir de classer lui-même les trésors entassés sur ses rayons, passait pour avoir la collection particulière la plus complète de volumes, plaquettes et brochures, relatifs au passé de l'Alsace. Le catalogue que vient de publier le bibliothécaire de Colmar, montre que cette opinion n'était point erronée, et nous devons de sincères remercîments au conseil municipal de cette ville qui a décidé cette publication ainsi qu'à M. Waltz qui a su la mener à bonne fin.

En dehors d'une notice historique intéressante sur la Bibliothèque de Colmar et sur la famille Chauffour, nous trouvons dans ce gros volume de 800 pages un répertoire systématique de près de 6000 volumes et brochures qui se rapportent, de près ou de loin, au pays entre les Vosges et le Rhin. Ce n'est pas encore la *Bibliographie alsatique* que l'on peut rêver, et qui, sans doute, ne sera pas dressée de sitôt, mais c'est du moins un ouvrage qui peut en tenir lieu dans une certaine mesure, et presque complet pour la littérature courante des deux derniers siècles. On n'y trouve au contraire que par exception les impressions originales du XVe et du XVIe siècle, dont un amateur contemporain ne saurait poursuivre aujourd'hui des séries un peu complètes, à moins d'être millionnaire. Le catalogue de M. Waltz s'ouvre par l'énumération des ouvrages relatifs à l'*Histoire naturelle*, l'*Agriculture*, la *Topographie*. Puis viennent ceux qui se rattachent à l'*Histoire politique* de l'Alsace, aux différentes *Histoires locales*, à l'*Histoire ecclésiastique*, l'*Histoire littéraire*, la *Littérature*, les *Beaux-Arts*, le *Droit*, le *Commerce*, l'*Hygiène* et les *Travaux publics*. Certaines de ces rubriques, la littérature par exemple, sont assez faiblement représentées, d'autres au contraire, comme le droit, sont fort riches.

Le fonds des manuscrits (147 numéros) est composé principalement des papiers de Sigismond Billing, pasteur à Colmar au XVIIIe siècle (1732-1796), archéologue et chroniqueur local bien connu, et des papiers de famille des Chauffour. Immigrés de l'Ile-de-France en Alsace, bientôt après l'occupation du pays par Louis XIV, les Chauffour n'ont cessé d'occuper une place éminente dans la magistrature ou au barreau de Colmar et, s'il ne se trouve dans leurs papiers rien qui puisse intéresser le passé plus reculé de la province, ces dossiers essentiellement judiciaires, renferment de nombreux documents qui jettent un jour curieux sur l'histoire de l'administration française en Alsace, sur l'histoire religieuse du pays au XVIIIe siècle et sur les temps de la Révolution.

On peut n'être pas du même avis que M. Waltz sur certains détails de classement; quand il s'agit de tant de rubriques diverses, c'est un fait inévitable, et nous ne nous arrêterons pas à les relever ici [1]. Une table

1. La seule objection bibliographique plus sérieuse que nous ayons à faire à M. W.

alphabétique des noms d'auteurs permet d'ailleurs de s'orienter facilement, quand on cherche un ouvrage déterminé, et nous ne doutons point que le travail si consciencieux du bibliothécaire de Colmar ne devienne le manuel indispensable de tous ceux qui auront besoin de s'orienter sur la littérature relative à l'Alsace.

R.

---

608. — Ed. von HARTMANN. **Lotze's Philosophie.** Leipzig, Friedrich. 1888, 183 p. in-8. 4 mark.

M. de Hartmann écrit comme d'autres mangent, boivent et dorment, naturellement, régulièrement, sans effort, par une sorte de fonctionnement normal de bons organes. Il écrit quand on veut, comme on veut, ce qu'on veut, ni bien ni mal. Il plaît aux uns, surtout aux unes, déplaît aux autres, s'offre à tous. Il administre la philosophie sous forme de pastilles qui n'ont pas de rivales, il a remède à tout, réponse à tout.

Aujourd'hui, c'est Lotze qu'il sert à son public. Lotze le gênait : outre le renom croissant qui s'attachait à lui comme à un esprit vraiment riche d'idées et de talent, bien qu'insuffisamment décidé, Lotze avait aux yeux de M. de H. le double tort de n'avoir jamais prêté aucune attention aux productions de M. de H., ou tout au moins d'avoir toujours affecté de les ignorer, et de contrarier fortement la thèse favorite de M. de H., selon laquelle la série des systèmes philosophiques du siècle serait la préparatiou lente et continue de la doctrine de M. de Hartmann. L'obstacle était trop gros pour qu'il fût possible de le tourner : il fallait l'attaquer de front. M. de H. s'est donc résigné à nous servir un Lotze bien à point, morcelé, désarticulé, désossé. C'est habile, et ce n'est qu'habile ; ce n'est pas bon, et ce n'est pas mauvais ; et l'on n'en peut dire ni du bien ni du mal.

M. de Hartmann collectionne les « voix de la critique ». Il en a fait imprimer vingt-deux pages en tête de cet opuscule ; on l'y traite alternativement de grand homme et de charlatan, de créateur et de grotesque (presque *sic*, p. 14). Il ne tient pas aux éloges, et ne craint pas les injures ; qu'on parle de lui bien ou mal, mais qu'on parle de lui ; je sais en France, ou plutôt hors de France, quelqu'un qui lui ressemble. Il a des « voix de la critique » dans toutes les langues, en allemand, en italien, en anglais, en hollandais ; il en a qui sont extraites des « *Namenlose Blätter* » (?), il en a du « *Bataviaasch Handelsblad* » (!). Il n'a pas de « voix » française. Je lui abandonne celle-ci. Il est homme de

---

c'est qu'il a joint aux *lieux* d'impressions des volumes, non pas le nom de l'*éditeur*, mais celui de l'*imprimeur*, indication certainement utile quand il s'agit d'incunables, mais sans raison d'être pour des livres modernes, tandis qu'il y a des raisons pratiques pour connaître le nom de l'éditeur chez lequel un ouvrage a paru. — Çà et là quelques fautes d'impression. P. 291, lire *Marchal* pour *Marschal* ; p. 301 l. *Gonse* au lieu de *Gonsæ*.

ressources, il en fera bon usage. Il en tirera la reconnaissance, faite à contre-cœur, de son génie. Il imprimera le mot « génie » en majuscules. Et le tour sera joué.

Lucien Herr.

---

609. — Emile Cartailhac, **La France préhistorique** d'après les sépultures et les monuments. Paris, Alcan, 1889. In-8 de iv-336 p., avec 126 gravures dans le texte. (*Bibliothèque scientifique internationale*).

M. Cartailhac est peut-être l'homme de France qui connaît le mieux l'archéologie préhistorique. Directeur, depuis 1873, de l'excellente Revue des *Matériaux*, il a fouillé des dolmens et des cavernes, visité des centaines de collections, rempli des missions fructueuses en Espagne, au Portugal, dans les Baléares, et publié un nombre incalculable d'articles sur tous les chapitres de la vaste science qui l'occupe. Depuis sept ou huit ans, on attendait avec impatience la *France préhistorique* qu'il avait promise, mais M. C. est difficile envers lui-même; il a remis vingt fois son ouvrage sur le métier, sollicitant de tous des éclaircissements et des conseils, et ne s'est enfin décidé à le faire paraître qu'à l'occasion du dixième congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, tenu à Paris au mois d'août 1889. A tous égards, cette longue gestation a grandement profité à son œuvre; publiée à l'époque où l'on a commencé à l'attendre, elle n'aurait peut-être pas beaucoup ajouté à la science. M. C. est un élève de M. de Mortillet, élève respectueux s'il en fut, qui ne s'est pas émancipé sans peine et qui ne semblait pas destiné au rôle de schismatique dans la petite église que l'auteur du *Préhistorique* a fondée. S'il paraît tel aujourd'hui, malgré une réserve dans l'expression dont il faut le louer, ce n'est pas qu'il ait levé le premier l'étendard de la révolte, mais l'adhésion d'un esprit si mesuré à des vues nouvelles contribuera beaucoup à leur faire trouver crédit. Avec la parfaite loyauté qui le caractérise, M. C. ne craint pas de se contredire à peu d'années de distance; il prouve ainsi que la science préhistorique, quoi qu'en disent ceux qui la dédaignent sans la connaître, se rattache, par sa méthode, aux sciences naturelles et historiques et n'est pas un tissu d'hypothèses soustraites à toute vérification. Déjà les critiques de MM. Cazalis de Fondouce, Bertrand, d'Acy, de Nadaillac, avaient ébranlé quelques-unes des assertions trop facilement acceptées, en particulier sur les questions de l'homme tertiaire et de la succession des types industriels; mais M. C., comme on le voit par ses *Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (1886), hésitait encore à se dégager. En 1888, un jeune géologue plein d'avenir, M. Boule, publia dans la *Revue d'anthropologie* une série d'articles intitulée : *Essai d'une paléontologie stratigraphique de l'homme*. Ces articles furent comme une révélation pour les préhistoriens — et ils sont trop nombreux — auxquels les travaux des savants étrangers restent inconnus. M. Boule y résumait, avec une rare sûreté

de critique personnelle, les recherches des géologues allemands, scandinaves, anglais et américains sur les débuts de l'époque quaternaire; il discutait les théories exposées à ce sujet dans le *Préhistorique* et, sans sortir des bornes d'une discussion courtoise, leur portait un coup dont elles ne se sont pas relevées. L'influence de ce travail est très sensible dans celui de M. C.; il marquera d'ailleurs dans l'histoire des études préhistoriques en France, et c'est pourquoi nous avons cru utile de le signaler en passant.

M. C. débute par un historique des progrès de la science, en particulier des hypothèses auxquelles les pierres polies dites *céraunies* ont donné lieu depuis l'antiquité. C'est un sujet qu'il avait déjà traité dans une monographie spéciale et qu'il connaît fort bien, mais il n'en a pas moins laissé échapper quelques erreurs. Ainsi (p. 3), il fait de Sérène une impératrice, alors qu'elle n'était que la femme de Stilicon et la nièce de Théodose; il commet un solécisme en parlant d'« une *astropélékia* » (p. 4, lire ἀστροπελέκιον), et un autre (p. 7) en écrivant *cavas montes*. A la p. 6, il mentionne le « troisième traité de la guerre Punique », ce qui n'a pas de sens; il s'agit du troisième traité entre Rome et Carthage, bien antérieur à la première guerre punique (Polybe, III, c. 25, p. 136 de l'édit. Didot). A la page suivante, il énumère quelques auteurs anciens dans cet ordre singulier : « Pline, Hérodote, Platon, Agatharchide, Diodore, Strabon. » Ces marques d'inexpérience, lorsqu'il touche au domaine classique, ne sont pas rares dans les écrits de M. C. Il a tort aussi de citer Jussieu comme le premier qui aurait rapproché les céraunies des instruments en pierre des sauvages modernes (p. 10); M. Lindenschmit a remarqué, dès 1880, que cet honneur appartient à un obscur allemand nommé Hassus (1714). Ce sont là des taches légères qu'il sera aisé de faire disparaître lors du second tirage de *la France préhistorique*.

M. C. montre une extrême réserve sur la question de l'homme tertiaire. Il n'admet plus que les pierres de Thenay et d'Otta soient des œuvres de cet ancêtre reculé, encore moins de l'anthropopithèque, et s'il continue à croire que l'homme est antérieur aux temps quaternaires, c'est seulement à cause de la répartition des races humaines sur le globe dès le commencement de cette époque. Ceci implique, à ce qu'il semble, l'hypothèse monogéniste et n'a, pour l'instant, aucun caractère scientifique. D'ailleurs, que savons-nous de la diffusion des races à l'époque de l'*elephas antiquus*?

Les premiers chapitres sur l'ère quaternaire sont occupés par un résumé de paléontologie et de géologie, où M. C. reproduit la classification de M. Boule, qu'il préfère aujourd'hui à celle de M. de Mortillet; il admet aussi, avec M. Boule et contre M. de Mortillet, une époque interglaciaire à laquelle appartiendraient nos plus anciens silex taillés. M. C. pense maintenant, avec M. d'Acy, que beaucoup de ces outils ont pu être emmanchés et qu'ils ne sont pas, comme l'a dit M. de Mor-

tillet, des « outils à tout faire. » Il examine ensuite sommairement les instruments en os et en bois de renne que les fouilles des cavernes ont fait connaître. M. C. a tort d'écrire, en parlant de l'époque du renne : « La France avait alors un climat comparable à celui de l'extrême nord de l'Asie et de l'Amérique. » La composition de la faune *magdalénienne* proteste assez contre cette exagération, que certaines observations locales et isolées ne justifient pas.

Un des chapitres les plus intéressants, qui contient des gravures d'après des objets inédits (entre autres une étonnante sculpture de la collection Piette), est celui qui concerne l'art des Troglodytes. Il est fâcheux qu'il débute par deux phrases qui indisposent le lecteur (p. 6) : « L'histoire de l'art a provoqué de nombreux ouvrages. Il est très probable que, par suite des originalités de l'esprit humain, les théories doivent être rarement d'accord avec les faits tels qu'ils se sont produits dans ces périodes lointaines dont l'archéologie veut entrevoir le tableau. » M. C. a écrit, dans les *Matériaux*, quantité d'articles d'un style simples et d'une tournure élégante ; il lui arrive d'être moins heureux dans ses livres. Je lui chercherai encore chicane sur la gravure de l'éléphant de La Madelaine ; il a eu tort de l'emprunter au *Dictionnaire de la Gaule,* où elle est beaucoup trop « arrangée », et d'attribuer au Musée de Saint Germain, qui voudrait bien l'avoir, cet objet qui appartient au Museum. A la p. 77, M. C. se demande pourquoi les artistes quaternaires ont représenté l'homme nu, alors que la présence d'aiguilles en os dans les cavernes prouve qu'ils savaient préparer les peaux ; il en conclut que « semblables aux artistes des meilleures époques, ces dessinateurs ont préféré l'académie ». M. C. a oublié de citer ici M. de Mortillet, auquel est due cette remarque qu'il eût bien mieux fait de lui laisser [1]. J'aurais aussi à critiquer le « rôle éternel de coquette et de mère » attribué à la *femme au renne* de Laugerie Basse (parce qu'elle paraît enceinte et porte une espèce de bracelet !) et à relever dans la même page les noms estropiés de MM. Girod et Baudrillart.

Les chapitres sur les restes de l'homme quaternaire et sur le culte des morts dans les cavernes comptent parmi les meilleurs du livre ; ils avaient, du reste, déjà été publiés en partie dans la *Revue d'anthropologie.* Cependant, je suis loin de partager l'opinion de M. C. sur le gisement de Solutré, où il se refuse à reconnaître des sépultures sur foyers datant de l'époque du renne ; mais une discussion sur ce difficile sujet, que j'ai longuement traité ailleurs (*Antiq. nationales,* t. I, p. 206 et suiv.), m'entraînerait trop loin et serait déplacée dans cette *Revue.* En revanche, l'auteur a justement admis, contre M. de Mortillet, que les sépultures des Baoussé Roussé remontent à l'époque paléolithique.

---

1. On la trouve dans un article (d'ailleurs excellent) de M. de Mortillet, qui a paru en mars 1877 dans la *Revue scientifique* : « Comme les artistes de nos jours, les artistes des premiers temps préféraient dessiner et sculpter l'académie. C'était une simple affaire de goût. » (p. 891).

Depuis longtemps, M. C. a insisté sur le fait que les plus anciens ensevelissements quaternaires, et beaucoup d'ensevelissements néolithiques, sont *secondaires*, c'est-à-dire que le mort a été préalablement réduit à l'état de squelette ou de momie, soit par l'exposition à l'air, soit par un autre moyen ; il a développé cette théorie dans le présent livre, dont elle constitue la partie la plus originale et la plus soigneusement étudiée.

L'exposition des faits très complexes relatifs à l'époque de la pierre polie (palafittes, monuments mégalithiques, camps et enceintes, outillage, etc.) a été fort bien conduite par M. C. ; les détails où il est entré au sujet des grottes sépulcrales, naturelles et artificielles, servant d'introduction à ses chapitres sur les cryptes sépulcrales néolithiques, témoignent d'une connaissance précise et personnelle de ces stations. M. C. me permettra cependant quelques critiques. A la p. 133, il parle de palafittes « au milieu des lacs de la Roumélie » qui auraient été décrits par Hérodote et par Hippocrate ; mais Hérodote parle seulement du lac Prasias en Macédonie et Hippocrate des palafittes du Caucase. A la même page, il est question des huttes *gauloises* « figurées sur la colonne Trajane » ; *gauloises* est évidemment ici un *lapsus* pour *daciques*. Dans l'étude sur les théories suscitées par les monuments mégalithiques, M. C. passe un peu trop légèrement sur l'hypothèse druidique. On est étonné de lire les lignes suivantes : « Henri Martin a souvent parlé de ces monuments dans ses nombreux ouvrages. Ce qu'il en dit est généralement entaché d'erreurs, mais notre historien populaire était en même temps un politique aimé et respecté, etc. » H. Martin a sérieusement étudié ce sujet et l'on n'a pas le droit de l'expédier en quatre lignes vagues, quand on a consacré une demi-page à Mahé. — P. 192, M. C. explique *Hunebedden* (le nom hollandais des dolmens) par *lits des Huns*, mais c'est là une erreur d'étymologie populaire, le vieux mot allemand *Hüne* voulant dire *géant*. Je me demande enfin pourquoi M. C. a donné à la p. 202 une figure qui revient identiquement à la p. 321. Toutes ces critiques sont, en somme, peu importantes ; elles n'atténuent en rien la valeur des chapitres relatifs aux monuments mégalithiques et aux usages de leurs mystérieux constructeurs.

M. C. a étudié à part les mobiliers funéraires et les offrandes pieuses (p. 249 et suiv.), en particulier les haches de roches dures (jadéïte, néphrite, chlorométanite) et les amulettes de callaïs. Il n'est pas bien au courant des études récentes sur la jadéïte et paraît ignorer les analyses micrographiques du Dr Azruni, qui ont rendu très invraisemblable l'hypothèse de l'origine orientale. Pour la trépanation, il résume les travaux de Broca et n'admet pas les dénégations opposées par M. Hansen (M. C. écrit à tort *Hanzen*) à la théorie des perforations posthumes. Ici vient se placer un chapitre instructif sur les rites funéraires des sauvages modernes ; mais le titre de son livre imposait à M. C. l'obligation de ne sortir de la Gaule que pour y rentrer aussitôt et les développements où il est entré sur les Indiens de l'Amérique et d'autres peuples, auraient tout au plus dû figurer dans un appendice.

Les deux derniers chapitres ont trait à la violation des ossuaires néolithiques, aux pierres plantées ou menhirs et aux races humaines de l'âge de la pierre polie en France. M. C. ne se prononce pas sur la destination des menhirs; il aurait dû citer à leur sujet le texte d'Aristote sur les Ibères, qui est autrement important que ceux de la Bible. A la p. 324, je trouve avec surprise le barbarisme « poterie samosienne »; l'adjectif *samien* doit-il donc être proscrit? En ce qui concerne les races néolithiques, M. C. a insisté, après M. de Quatrefages, sur la vaste extension du type fossile dit de Cro-magnon, mais il a renoncé à introduire une apparence d'ordre dans ce « fouillis de races » néolithiques, où la craniologie essaie péniblement de se débrouiller.

Un livre comme celui de M. C., qui embrasse un horizon si vaste, analyse ou discute tant de théories contradictoires, risquerait de n'être pas apprécié à sa valeur si on ne le comparait pas à ses devanciers. La même *Bibliothèque scientifique* où il a paru contient un volume de M. Joly, intitulé *L'homme avant les métaux,* qui en est arrivé à sa 4e édition; il faut espérer que *la France préhistorique* dispensera d'en publier une cinquième. Les amateurs de ce genre de recherches, si nombreux en province, ont désormais à leur disposition un résumé clair, bien informé [1], qui leur donnera des idées justes, et les préhistoriens de profession ne seront pas les derniers à remercier M. Cartailhac du beau présent longtemps attendu qu'il leur a fait.

Salomon REINACH.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du vendredi 22 novembre 1889.

ORDRE DES LECTURES.

1° Discours de M. Barbier de Meynard, président, annonçant les prix décernés en 1889 et les sujets de prix proposés.

2° *Notice historique sur la vie et les travaux de* M. Emile Egger, *membre ordinaire de l'Académie*, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel.

3° *De quelques Jeux populaires dans l'ancienne France à propos d'une ordonnance de Charles V*, par M. Siméon Luce, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Le PRIX ORDINAIRE (Etude critique sur le théâtre hindou), est décerné à M. Sylvain Lévy, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes.

ANTIQUITÉS DE LA FRANCE. — 1re médaille : M. E. Jarry, *la Vie politique de Louis de France, duc d'Orléans* (1372-1407); — 2e M. Paul Guérin, *Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la Chancellerie de France;* — 3e M. Clément Pallu de Lessert, *les Fastes de la Numidie sous la domination romaine;* — 4e (autorisée pour cette année par une décision ministérielle) : MM. Camille Favre et Léon Lecestre, *le Jouvencel, par Jean de Bueil, suivi du Commentaire de Guillaume Tringant.* — Mentions : — 1° M. le duc de la Trémoille, *Archives d'un serviteur de Louis XI. Documents et Lettres* (1451-1481), *publiés d'après les originaux;* — 2° M. Ch. Morel, *Genève et la colonie de Vienne. Etude sur une organisation municipale à l'époque romaine;* — 3e MM. les Drs Bleicher et Faudel, *Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace;* — 4° M. Prudhomme, *Histoire de Grenoble;* 5° M. Henri Stein, *Olivier de la Marche, historien, poète et diplomate bourguignon;* — 6° M. G. d'Espinay, *la Coutume de Touraine au* XVe *siècle.*

---

1. Dans la préface (p. IV), M. C. déclare qu'il ne veut pas donner une bibliographie, en quoi il a peut-être eu raison; mais il a tort de citer (p. 127) « Beauvois, *Revue contemporaine* » sans ajouter qu'il s'agit de la *Rev. cont.* de 1865.

Prix de numismatique. — Le prix Allier de Hauteroche est décerné à M. Théodore Reinach, pour son ouvrage : *Trois Royaumes de l'Asie Mineure. Capadoce, Bithynie, Pont.*

Prix Gobert. — Le 1er prix est décerné à M. Noel Valois, pour ses deux ouvrages intitulés : *Inventaire des Arrêts du Conseil d'Etat (règne de Henri IV)* et *Le Conseil du roi aux* XIVe, XVe *et* XVIe *siècles*; — le second prix à M. Auguste Molinier, pour sa *Géographie historique de la province de Languedoc au moyen âge.*

Le prix Stanislas Julien, en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine, n'est pas décerné; mais, à titre d'encouragement, l'Académie distribue le montant des intérêts de la fondation, dans la proportion de 1,000 fr. au P. Boucher, pour son ouvrage : *la Boussole du langage mandarin*, et de 500 fr. à M. Terrien de La Couperie, pour l'ensemble de ses mémoires et notices sur l'ethnographie des populations méridionales de l'Empire chinois.

Le prix de la Grange, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France, est décerné à M. Emile Picot, pour ses deux ouvrages intitulés : *le Monologue dramatique dans l'ancien théâtre français*, et *les Moralités politiques dans l'ancien théâtre français*, et pour l'ensemble de ses travaux relatifs à la poésie française du moyen âge.

Fondation Benoit Garnier, destinée à subvenir chaque année « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie. » — L'Académie attribue, cette année, au R. P. Augouard, pro-vicaire apostolique du Congo français, une somme de 6,500 fr. à prélever sur les arrérages de la fondation. Le R. P. Augouard devra examiner les diverses questions de géographie, d'ethnographie et de linguistique que peut soulever l'étude des populations établies sur les rives de l'Oubangui et du Haut-Ogowé.

Le prix Loubat, pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, etc., de l'Amérique du Nord, est décerné à M. Léon de Rosny, pour son *Codex Peresianus.* — Une somme de 1,000 fr. est attribuée à M. Remi Siméon, à titre de second prix, pour ses *Annales de Chimalpahin.*

ANNONCE DES CONCOURS DONT LES TERMES EXPIRENT EN 1889, 1890 ET 1891.

Prix ordinaire. — Question prorogée à l'année 1890 : « Etudier d'après les chroniques arabes et principalement celles de Tabari, Maçoudi, etc., les causes politiques, religieuses et sociales qui ont déterminé la chute de la dynastie des Omeyyades et l'avènement des Abassides. » — Question proposée pour 1891 : « Etudier la tradition des guerres médiques, déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains. » — Pour 1892 : « Etude sur les ouvrages composés en France et en Angleterre qui sont généralement connus sous le nom d'*Ars dictaminis.* » — Les mémoires sur chacune de ces questions devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier de l'année du concours. — Chacun de ces prix est de 2,000 fr.

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 fr. chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1888 et 1889 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1890. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — I. Le prix de Mme Duchalais sera décerné, en 1890, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1888. — II. Le prix Allier de Hauteroche sera décerné, en 1891, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1889. — Chacun de ces prix est de 800 fr. — Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire au secrétariat de l'Institut, pour le concours Duchalais, le 31 décembre 1889; pour le concours Allier de Hauteroche, le 31 décembre 1890.

Prix Gobert. — En léguant à l'Académie la moitié du capital provenant de ses biens, le fondateur a demandé : « Que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix, jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux. » — Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication, qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. — Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France; sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions. — L'Académie rappelle aux concurrents que, pour répondre aux intentions du baron Gobert, ils doivent choisir des sujets qui n'aient pas encore été suffisamment approfondis par la science. La haute récompense instituée par le baron Gobert est réservée à ceux qui agrandissent le domaine de la science en pénétrant dans des voies encore inexplorées. — Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1890, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — Question pour 1890 : « Etudier la géographie de l'Egypte au moment de la conquête arabe, d'après les documents coptes et grecs. Relever dans les vies des saints, chroniques, sermons en langue copte et grecque les noms de lieu, nomes, villes, villages, couvents, montagnes et rivières qui y sont cités ; les identifier avec les noms arabes mentionnés dans les historiens et dans les cadastres modernes de l'Egypte. » — Pour 1891 : « Etude sur les travaux entrepris à l'époque carlovingienne pour établir et reviser le texte latin de la Bible » Question prorogée à l'année 1890 : « Etude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue ; — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal ; — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années ; — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles de langues. » — A l'année 1890 : « Examen de la Géogrpahie de Strabon. — Les concurrents devront, après avoir résumé brièvement l'histoire de la constitution du texte de cet ouvrage, étudier les sources d'information et la méthode de Strabon. — A l'année 1890 : « Etude critique sur les ouvrages en vers et en prose, connus sous le titre de Chronique de Normandie. » — A l'année 1891 : « Etudier l'histoire politique, religieuse et littéraire d'Edesse jusqu'à la première croisade. » — A l'année 1891 : « Etudier les sources qui ont servi à Tacite pour composer ses Annales et ses Histoires. » — Question pour 1892 : « Rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs. » — Les mémoires sur chacune de ces questions devront être déposés au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année du concours. — Chacun de ces prix est de 3,000 fr.

Prix Louis Fould. — Le prix fondé par M. Louis Fould, pour l'Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès, sera décerné, s'il y a lieu, en 1890. — L'auteur de cette fondation a mis à la disposition de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres une somme de 20,000 fr., pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art, de toute nature, que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. — Les ouvrages envoyés au concours seront jugés par une commission composée de cinq membres : trois de l'Académie des Inscriptions, un de celle des sciences, un de celle des beaux-arts. Le jugement sera proclamé dans la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. — L'auteur de la donation ajoutait : « Dans le cas où aucun ouvrage ne paraîtrait mériter le prix de 20,000 fr. l'intérêt de cette somme pendant trois ans serait attribué comme accessit à l'ouvrage qui aurait le mieux traité le sujet on une partie du sujet. Si dans vingt et un ans révolus, au septième concours triennal, le prix ne semblait pas devoir être encore décerné selon mes désirs, la commission, qui devra toujours être maintenue au complet de cinq membres, pourra proposer de décerner le prix à l'ouvrage qui, sans remplir tout le programme, serait cependant le traité le meilleur et le plus complet sur la question. L'Académie des Inscriptions et belles-lettres décidera alors s'il convient de le décerner de suite, ou de l'ajourner à un huitième et dernier concours. Le concours serait ouvert à tous les membres de l'Institut qui ne feraient pas partie de la commission et à tous les savants français ou étrangers ; mais les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin. » Après un nombre de périodes triennales qui excède même le terme fixé, aucun ouvrage n'ayant complètement résolu la question, comme elle était posée, l'Académie décernera le prix en 1890, conformément à cette dernière clause de la donation. En conséquence, à défaut d'un ouvrage remplissant tout le programme, le prix sera attribué au traité le meilleur et le plus complet sur la question. — Le concours sera ouvert aux membres de l'Institut qui ne feront pas partie de la commission d'examen, et à tous les savants français ou étrangers Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1890. — Après avoir prélevé sur la fondation la somme de 20,000 fr., destinée au lauréat de 1890, l'Académie pourra encore disposer sur les intérêts de la fondation d'une somme suffisante pour instituer un prix biennal de 5,000 fr., qui sera décerné pour la première fois en 1892 au meilleur ouvrage sur l'Histoire des Arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du xvie siècle.

Prix La Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). — L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890 ; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1887, 1888 et 1889, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1889. — Le prix est de 1,800 fr.

Prix Brunet, pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. — Question proposée pour 1891 : « Dresser le catalogue des copistes de

manuscrits grecs; indiquer les copies qui peuvent être attribuées à chacun d'eux; ajouter les indications chronologiques, biographiques et paléographiques relatives a ces copistes. » — Les ouvrages, qui pourront être imprimés ou manuscrits, devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1891. — Le prix est de 3,000 fr.

Prix Stanislas Julien, en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. — Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1890. — Le prix est de 1,500 fr.

Prix Delalande-Guérineau. — L'Académie décernera ce prix en 1890 au meilleur ouvrage manuscrit ou publié depuis le 1er janvier 1888, concernant les études orientales. Les ouvrages destinés à ce concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier 1890. — En 1892, le prix sera décerné au meilleur ouvrage de critique sur des documents imprimés ou manuscrits relatifs à l'histoire ecclésiastique ou à l'histoire civile du moyen âge. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1890, destinés à ce concours, devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1892. — Chacun de ces prix est de 1,000 fr.

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean Reynaud, « voulant honorer la mémoire « de son mari et perpétuer son zèle pour tout ce qui touche aux gloires de la « France », a fait donation à l'Institut d'une rente de 10,000 fr. destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Conformément au vœu exprimé par la donatrice, « ce prix sera accordé au travail le plus « méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une « période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée, et ayant un carac- « tère d'invention et de nouveauté. Les membres de l'Institut ne seront pas écartés « du concours. Le prix sera toujours décerné intégralement. Dans le cas où aucun « ouvrage ne paraîtrait le mériter entièrement, sa valeur serait délivrée à quelque « grande infortune scientifique, littéraire ou artistique. Il portera le nom de son fon- « dateur Jean Reynaud, » L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1890.

Prix de La Grange, en faveur de la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un poète déjà publié, mais appartenant aux anciens poètes. — Ce prix, qui est de 1,000 fr., sera décerné, s'il y a lieu, en 1890.

Fondation Garnier. — M. Benoît Garnier a légué à l'Académie des inscriptions un capital dont les intérêts doivent être affectés, chaque année, « aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français, désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la haute Asie ». L'Académie disposera, en 1890, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat, pour le meilleur ouvrage imprimé concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. — L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours, la date de 1776. — Ce prix sera décerné en 1892. — Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française, anglaise, espagnole et italienne, depuis le 1er janvier 1889. Les ouvrages devront être envoyés au nombre de deux exemplaires avant le 31 décembre 1891, au secrétariat de l'Institut. — Le lauréat, outre les exemplaires adressés pour le concours, devra en délivrer deux autres à l'Académie qui les fera parvenir, un au *Collumbia College* à New-York, et l'autre à la New-York Historical Society de la même ville. — Ce prix est de 3,000 fr.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir franco de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. — Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. — L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE

L'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des Chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par arrêté ministériel du 31 janvier 1889, conformément à la liste dressée par le Conseil de perfectionnement de cette Ecole, sont MM. Léonardon (Henri-Louis); Enlart (Désiré-Louis-Camille); Picard (Auguste-Eugène); Battifol (Louis-Jules); Portal (Charles-Louis-Henri-Félix-Antoine); Richebé (Raymond-Auguste-Léon); Souchon (Joseph-Auguste); Michel (Ephraïm-Georges); Nerlinger (Charles-Jean-Népomucène); Eckel (Henri-Auguste). — Sont nommés archivistes paléographes hors rang, comme appartenant à des promotions antérieures : MM. Desplanque (Emile-Alexandre-Joseph); Soullié (Louis-Pierre-Henri); Aubert (Hippolyte-Victor).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 9 décembre — 1889

610. — **Das Buch Hiob** uebersezt und erklaert vom Gaon Saadia, nach Handschriften der Bodlejana und der K. Bibliothek in Berlin, herausgegeben und mit Anmerkungen versehen von Dr John Cohn. Altona, 1889, in-8, 112 p.

La version arabe de l'Ancien-Testament par le célèbre Gaon Saadia offre plus qu'un intérêt historique; elle jouit encore d'une certaine autorité pour l'exégèse biblique, quoiqu'elle ne puisse être d'aucun secours pour la critique du texte hébreu (elle ne date que du Xe s. de notre ère). La publication de M. John Cohn sera accueillie avec d'autant plus de reconnaissance de la part des hébraïsants que le livre de Job est hérissé de difficultés. Le commentaire qui accompagne la version, écrit également par Saadia en arabe, est un auxiliaire précieux pour l'intelligence de la traduction qui est souvent obscure.

Des fragments de la version et du commentaire du livre de Job avaient déjà été imprimés dans les *Beitraege* de Dukes et Ewald. Mais, outre que cette publication était incomplète, elle était fautive en maint endroit. Les éditeurs, n'ayant eu à leur disposition qu'un ms., avaient attribué à Saadia des passages interpolés qui appartenaient à des auteurs postérieurs. M. C. a pu utiliser, en dehors de l'ancien ms. de la Bodléienne, deux autres ms. acquis récemment, l'un par la Bibliothéque de Berlin et l'autre par la Bibliothéque d'Oxford. Il a noté les variantes et a apporté beaucoup de soin dans l'élaboration du texte; des notes critiques présentent d'utiles explications sur les passages difficiles ou sur les mots arabes propres à Saadia qui était originaire du Fayoum en Égypte. Nous souhaitons que M. C. fasse suivre cette édition d'autres livres de la version de Saadia. Dans cette pensée, nous lui soumettons deux desiderata. Le premier, ce serait de renoncer aux caractères hébreux qui défigurent le texte arabe. Rien de plus fatigant et désagréable pour le lecteur que de chercher le mot arabe sous cet accoutrement bizarre, dans lequel les signes diacritiques arabes s'ajoutent aux lettres hébraïques. Nous savons par Ibn Ezra que Saadia avait écrit sa version et son

commentaire en caractères arabes ; plus tard seulement les copistes ont employé les lettres hébraïques qui leur étaient plus familières. Restituer à ces textes leur physionomie primitive est donc un devoir qui s'impose. Cette entreprise exige, il est vrai, une connaissance suffisante du dialecte dont se servait l'auteur, car une méprise peut facilement échapper dans ce travail délicat. Pour notre part, nous regrettons qu'un maître aussi autorisé et possédant aussi bien l'arabe que M. J. Derenbourg n'ait pas suivi cette méthode pour son édition de la version d'Isaie dans la *Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft*. Il serait désirable, en second lieu, que l'éditeur dressât une liste complète des mots arabes présentant quelque intérêt linguistique.

Rubens DUVAL.

---

611. — F. L. GRIFFITH, **The Inscriptions of Siût and Der Rifeh,** collected by F. L. Griffith of the British Museum, late student of the Egypt Exploration Fund, Londres Trübner et Cº, 1889, in-4, 12 p. et 21 pl. dont deux de corrections.

M. Griffith, après avoir prêté une aide précieuse aux explorateurs de l'*Egypt Exploration Fund*, a songé enfin à ses propres intérêts et s'est décidé à publier le résultat de ses recherches particulières. Les inscriptions de Siout et de Dêr Riféh ne forment qu'une partie du pécule qu'il s'est amassé en Egypte. Elles sont publiées avec un soin minutieux et avec un désir de rendre justice aux travaux plus anciens qu'on ne rencontre pas toujours en Egyptologie ni même dans d'autres branches moins excentriques de la science. Les tombeaux de Siout ont été souvent copiés dans notre siècle, d'abord par les membres de l'Expédition française [1], puis par Arundale en 1837 pour le compte du savant Hay, puis par Brugsch, par Mariette [2], par E. de Rougé [3], par Dümichen. Une partie d'entre eux ont été détruits et n'existent plus que sur les dessins hélas ! trop fautifs de Jomard, de Jollois et Devilliers et de leurs compagnons; par bonheur, la copie d'Arundale que M. Griffith a eu le mérite de découvrir dans les riches dépôts du British Museum nous permet de les suppléer en partie à la perte des originaux. Quelques autres inscriptions, mieux interprétées par Mariette et par E. de Rougé, se sont laissé reconstituer presque entièrement par les procédés philologiques. M. G. a eu la patience de collationner tous ces documents sur les originaux, quand les originaux existaient encore, puis de copier, au milieu de difficultés sans nombre, tout ce que ses prédécesseurs n'avaient pas pu transcrire. Il a été récompensé de sa peine par d'importantes découvertes, comme on le verra dans l'introduction du livre dont je rends compte, et dans un article qu'il vient d'insérer, il y a quelques mois, au *Babylonian and Oriental Record* [4].

1. *Description de l'Egypte, Antiquités*, t. IV, pl. 43-49.
2. Mariette, *Monuments divers*, pl. 64-69, Maspero, *Texte*, pl. 21-28.
3. E. et J. de Rougé, *Inscriptions recueillies en Égypte*, pl. CCLXXI-CCXCIII.
4. F. L. Griffith, *The Inscriptions of Siût and Dêr Riféh* dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, pp. 121-129, 164-168, 174-184, 244-252.

La principale est celle qu'il a faite dans la plus grande des tombes de deux cartouches d'Ousirtasen I[er], et qui permet de rendre à ces monuments la place chronologique qui leur appartient dans la série des hypogées de l'Egypte. Presque tous les savants ont voulu en faire descendre l'exécution jusqu'à la XIII[e] dynastie : diverses considérations de langue et d'archéologie m'avaient porté à les placer dans la X[e] ou la XI[e]. Il résulte du travail de M. G. que les plus modernes sont de la XII[e] dynastie, les plus anciennes de la X[e] héracléopolitaine, c'est-à-dire d'une époque de l'histoire d'Egypte dont on croit généralement ne posséder aucun monument d'importance.

Cinq seulement des tombes qui subsistent encore renferment des inscriptions. Elles se partagent en deux groupes dont le premier seulement, comprenant les tombes III, IV, V, remontera aux dynasties héracléopolitaines. L'ordre dans lequel il convient d'en ranger les possesseurs antiques n'est pas entièrement certain de prime abord. M. G. les classe comme il suit : 1° Tefabi, tombe n° III ; 2° Khîti, fils de Tefabi, tombe n° IV ; 3° Khîti II, tombe n° V. « Il semble, dit-il, qu'il y ait « comme un développement politique marqué dans les inscriptions de « leurs tombes. Tefabi est à demi indépendant. L'Egypte est en pleine « confusion : Tefabi est engagé dans une guerre civile avec le Sud et « s'emploie à rendre la tranquillité au pays au moyen de soldats ou de « gendarmes. Khîti, fils de Tefabi (IV) a vu la fin de cette guerre civile « et dépend plus complètement du roi qui lui remet la tâche pacifique « de reconstruire le temple de Siout. Khîti (V) est élevé à la cour et « voue son existence à l'amélioration du pays par l'agriculture ; il est « comme un héraut qui annonce les grands travaux publics de la « XII[e] dynastie. C'est peut-être le goût des souverains d'Héracléopolis « pour l'agriculture qui les amena à mettre en rapport le bassin avoisi-« nant du Fayoum [1]. » La succession de Tefabi (tombe n° III) et de Khîti (tombe n° IV), me paraît être certaine, comme à M. Griffith. Le texte nous dit formellement que le personnage enterré dans l'hypogée n° IV est *Tefabi si Khîti*, Khîti, fils de Tefabi. On pourrait objecter que la seule femme mentionnée dans le tombeau porte justement le nom de Tefabi, comme le prince du tombeau n° 3 : comme le lien de parenté, qui la rattache à Khîti, n'est indiqué nulle part, cette femme peut être la mère et non la femme de Khîti, et alors, l'expression *Tefabi si Khîti* signifierait Khîti, fils de *la dame* Tefabi, ce qui romprait le lien de succession entre Khîti et le prince Tefabi. Je me hâte de dire que cette objection ne tient pas devant l'examen des faits. La filiation par les femmes est marquée d'ordinaire sur les monuments du Moyen-Empire par les termes *mosou* ou *iri* accompagnés du nom de la mère et toujours placés derrière le nom du fils : *Hapizoufi, né de la dame Adi la grande* s'exprime par *Hapizoufi mosou ni Adi âït* ou *Hapizoufi*

1. Griffith, *The Inscriptions of Siût and Dêr Rifeh*, dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 165-166.

iri ni Adi âït et non pas *Adi âït mosou* (ou *iri) Hapizoufi* encore moins par *Adi âït si Hapizoufi*. Au contraire, on rend la filiation par les hommes au moyen du mot si, *fils*, avec renversement dans l'ordre des personnages : *Khnoumhotpou, fils de Nouhri, Thothotpou, fils de Gaï* nous donnent en moyen égyptien *Nouhri si Khnoumhotpou, Gaï si Thothotpou* [1]. *Tefabi si Khîti* ne peut donc pas être Khîti, fils de la dame Tefabi : il est nécessairement Khîti, le fils du prince Tefabi, ce qui justifie le classement de M. G. sur ce point.

Mais la place que M. G. attribue au Khîti de la tombe n° V ne me paraît pas être également certaine. Le raisonnement historique dont M. G. s'appuie pour le mettre au troisième rang est très ingénieux, mais est-il concluant? Des considérations diverses, qu'il serait trop long de développer, me portent à croire que ce Khîti est le père de Tefabi et le grand-père du Khîti de la tombe n° III. L'aspect des lieux montre que les trois tombes ont dû appartenir nécessairement à une même famille : elles sont serrées de si près l'une contre l'autre qu'elles forment comme un tout inséparable. D'autre part, il m'a semblé, quand j'étais sur place, qu'on pouvait rétablir, rien que par des indices matériels, détails de construction, style de décoration, etc., l'ordre dans lequel elles ont été creusées. Le Khîti du n° V se serait installé à l'extrémité septentrionale de la terrasse sur laquelle elles s'ouvrent actuellement, Tefabi (n° III) à l'extrémité Sud, Khîti, fils de Tefabi (n° IV) entre les deux : comme l'espace dont ce dernier disposait était assez restreint, il ne conserva entre son hypogée et les deux hypogées voisines qu'une épaisseur de rocher qui suffisait tout juste à assurer la solidité des plafonds et à les empêcher de s'écrouler. Les considérations purement matérielles nous fournissent donc pour l'achèvement des tombeaux et, par suite, pour la succession chronologique des personnages qui les possédaient l'ordre suivant : Khîti (n° V), Tefabi (n° III), Khîti, fils de Tefabi (n° IV). La récurrence du nom de Khîti au premier et au troisième degré de la série est de nature à nous montrer que Khîti (n° V) était le grand-père de Khîti (n° IV), le petit-fils portant généralement en Egypte le nom de son aïeul paternel ou maternel ; le second Khîti aurait alors pris soin de réunir le nom de son père au sien, et de former des deux une expression complexe, *Tefabi si Khîti*, pour distinguer son monument de celui de son grand-père, où le nom de Khîti n'était accompagné d'aucun complément. C'est ainsi que, dans les familles royales, le premier souverain d'un nom s'appelle simplemenr Amenemhâït, Ousirtasen, Thoutmos, Ramsès, Psamitik, tandis que ses successeurs se distinguent par une épithète ou par l'adjonction constante du cartouche prénom de leurs prédécesseurs homonymes.

Les documents relatifs à la période héracléopolitaine sont si rares, ou

1. Ce fait de grammaire généalogique, reconnu par Champollion et par ses élèves immédiats, méconnu plus tard, a été établi définitivement par M. Lieblein, *Ueber Nehera-sa-Numhotep* und *Ki-sa-Thothhotep* dans la *Zeitschrift*, 1874, p. 11-12.

plutôt ont été si mal classés jusqu'à présent, qu'un examen même rapide des inscriptions gravées dans les tombeaux de nos trois personnages ne peut manquer de nous apprendre bien des faits nouveaux. Le tombeau de Khîti Ier (nº V) a beaucoup souffert : ce qui en reste nous montre un personnage puissant et bien en cour [1]. Khîti n'était pas, du reste, le premier de sa race qui eût régné sur le nome de Siout. Un passage d'une inscription de Khîti II (nº IV), interprété très ingénieusement par M. G. [2], semble dire que ce dernier connaissait cinq membres de sa famille avant lui qui avaient été princes de Siout : Khîti Ier aurait donc eu au moins trois prédécesseurs du même sang que lui [3]. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, on doit admettre qu'il jouissait d'une autorité incontestée. M. G. a remarqué avec beaucoup de justesse qu'il semble s'occuper surtout de travaux d'irrigation. « Je m'inscris en faux, dit-il, contre tout « individu qui n'est pas de bonne foi et qui ne rapporte pas ce que j'ai « fait à la face de [cette terre entière]... [4] car j'ai fait à cette ville un pré-« sent que n'usurperont point les gens du Nord, et sur lequel ne s'a-« battront point les gens du Sud, en ce que j'ai fait une fondation « de... [5] » Les lacunes du texte ne nous permettent pas, malheureusement, de suivre jusque dans le détail le développement de la pensée ; on voit pourtant que Khîti Ier se vantait d'avoir maîtrisé les eaux et de les avoir dirigées comme il lui plaisait. « [Où il n'y avait autrefois que sol aride], « j'ai substitué un canal de dix coudées ; je l'ai creusé dans les terrains « *charâki* [6] ; j'ai fabriqué une grande porte... [7] [Chacun a désiré devenir] « citoyen de ma ville, car j'ai fait mon sujet mangeur de froment, « donnant des eaux au milieu du jour au petit comme au [grand]... [8] « J'ai transformé le cours d'eau de la ville du Midi en une mon-

1. Griffith, *The Inscription of Siût and Dêr Rîfih*, pl. xv.

2. A la ligne 11 de sa stèle, il parle de redevances établies *par ses pères* sur la principauté de Siout.

3. Griffith, *Babylonian and Oriental Record*, t. III, p. 164.

4. *Abat-i ni sa nib em-gorg em toumou-nif iri aouti irit-n-i khaft ni to poun r-ẓe-rouf*, lit. : « Je m'oppose à tout individu à l'état de fraudeur, à l'état de qui n'a pas fait registre (?) de ce que j'ai fait à la face de cette terre entière. »

5. *Au-i an-ni anou ni-nouit ten an haiou am-f ni to mihi an sokhniou am-f ni Qimaou*, lit : « J'ai apporté un apport à cette ville, point envahissants en lui (*f* se rapporte nécessairement au dernier mot masculin exprimé *anou*) du pays du Nord, point de se posant en lui du pays du Midi. »

6. Les terrains *charâki* sont ceux qui restent, soit perpétuellement, soit accidentellement, au-dessus du niveau des crues annuelles et ne reçoivent l'eau qu'à bras d'homme ou à l'aide de machines.

7. Le mot *grand* n'est pas certain : on pourrait lire *f* et traduire *sa porte*. C'est à ma connaissance la première mention qu'on rencontre dans une inscription des barrages qu'on élevait alors comme aujourd'hui à la tête des canaux d'irrigation ; le nom en est maintenant encore *bab*, porte, *bab et 'torâ'h* porte du canal, dans le langage populaire du Saïd.

8. *Hobsou* est l'homme qui paie la redevance annuelle, le contribuable. Khîti se vante d'avoir enrichi si bien les contribuables, qu'ils pouvaient manger du froment au lieu de se nourrir de dourah et de céréales grossières, comme ils faisaient à l'ordinaire.

« tagne qui n'a plus vu l'eau, et j'ai fermé sa frontière... [1] [En revan-
« che, j'ai arrosé mon pays] [2], j'ai transformé ses terrains hauts [3] en
« marais, et j'ai fait que le Nil submergeât les îles; item, j'ai trans-
« formé les charâki en [terrains toujours atteints par] l'eau; tous les
« endroits qui avaient soif [j'ai fait monter sur eux] le Nil au gré de leur
« cœur, donnant l'eau à leurs habitants pour qu'elle demeurât à leur
« disposition [4]. J'ai été le riche en froment [5], et, la terre étant en ordre,
« nourrissant la ville avec des mesures de blé, j'ai donné que le vassal
« emportât pour lui du blé ainsi que sa femme, la veuve ainsi que son
« fils et je leur ai remis toutes leurs redevances que j'avais trouvées éta-
« blies par mes pères... [6] Je suis le riche en taureaux, en vaches, en
« bœufs... J'ai richement doté le temple [du dieu, reconstruisant ce qui
« était en ruine, agrandissant] ce que j'avais trouvé existant, doublant
« les liturgies. Je suis le favori [de mon maître à cause de ma vaillance];
« je suis le fort par mon arc, le vaillant par mon épée, le redoutable par
« mes gens, car j'ai levé de la grosse infanterie [par centaines de l'élite de
« la terre du Nord], des archers par milliers de l'élite des pays du Sud [7].
« J'ai possédé de beaux vaisseaux [et par là j'ai ravi le roi quand il des-
« cendait le fleuve], et je lui ai plu quand il le remontait. J'ai épié ses
« moindres paroles [8], et j'ai été inébranlable dans les années de détresse.
« Aussi j'ai eu une haute syringe et un large escalier pour mon tom-
« beau [9]. Moi j'ai été l'ami du roi du nombre de ses barons, de ses sou-

1. Le mot *montagne* est incertain.

2. J'indique ici le mouvement général du morceau, sans avoir la prétention de traduire les débris de mots qui se voient dans la lacune. La ville du Midi est Thèbes et la principauté du midi est la Thébaïde, avec laquelle les Héracléopolitains étaient en guerre. De là l'opposition entre la sécheresse que Khîti a produite sur le pays du Midi, en détruisant les digues pendant ses incursions et en en faisant écouler l'eau sur son domaine de Siout.

3. Restituez *Gaiou*, avec les déterminatifs et le signe du pluriel.

4. Lit. : « Tout endroit en altéré [j'y fis monter] le Nil au gré de son cœur, donnant l'eau à ses hommes pour qu'elle s'unisse à eux. » Le verbe *hotpou* s'unir, marque partout dans les locutions de ce genre une réunion durable, définitive.

5. *Mihiou*, lit. : « Blé du Nord. » J'ai cru reconnaître que le blé du Nord était plus spécialement le froment, le blé du Sud le dourah.

6. Comme j'ai déjà traduit cette partie de l'inscription dans le texte que j'ai joint aux *Monuments divers* de Mariette (p. 21-22), je me dispense de justifier la traduction que je donne ici, sauf sur les points où elle diffère de l'ancienne.

7. Le déterminatif du premier mot représente le soldat armé du grand bouclier et de la pique ou de la massue, tel qu'il est dessiné dans la tombe nº IV (cf. *Description de l'Egypte, Antiquités*, t. IV, pl. 46, 3-4); celui du second mot représente un archer. C'est l'opposition perpétuelle entre la grosse infanterie et l'infanterie légère, qui devait se compliquer ici du contraste entre les deux parties de l'Egypte, le Nord et le Sud.

8. Lit. « Moi, le vigilant de tête pour ce qu'il a dit, le rassemblant son cœur dans « les années misérables. »

9. Ce passage semble indiquer que le tombeau a été édifié sur un plan développé, par ordre et faveur spéciale du roi, pour récompenser Tefabi de sa fidélité : nous avons beaucoup d'exemples de pareille récompense accordée par un Pharaon à un grand seigneur qui l'avait loyalement servi.

« tiens au pays du Midi; il m'établit prince parce que j'étais équita-
« ble; il me mit à la tête des courtisans revêtus des étoffes royales; il me
« fit apprendre à nager avec les enfants royaux. Je suis reconnaissant,
« exempt de rébellion contre mon maître qui m'a élevé quand j'étais
« enfant; aussi Siout se réjouit sous ma règle, Hnès m'adore, le pays du
« Midi et la terre du Nord disent : « Les ordres du chef ce sont les or-
« dres d'Horus! » Toute l'histoire du personnage se devine à travers la phraséologie de l'inscription. Il appartenait à la famille princière de Siout, car il parle des redevances établies par ses pères sur la principauté. Le roi d'Héracléopolis, dont le nom est malheureusement passé sous silence, le choisit dès l'enfance et le fait élever dans la familiarité des princes royaux avec lesquels il apprend à nager. Il ne dit pas qu'il fût là comme otage, mais tout indique qu'il l'était réellement. Les rois avaient toujours sous la main quelque enfant des grandes familles princières qui recevaient leur éducation à la cour : ils répondaient de la fidélité de leurs parents, et, en même temps, l'intimité dans laquelle ils vivaient avec les princes royaux les préparait à être les serviteurs fidèles de la maison régnante quand ils seraient hommes et chefs de leurs fiefs héréditaires. Khiti Ier investi de la principauté de Siout, demeura le serviteur dévoué de la dynastie héracléopolitaine aux jours de détresse. Les phrases dans lesquelles il décrit sa puissance militaire ne sont pas un simple développement de rhétorique. Par sa position, Siout était et est encore aujourd'hui la clef de la Haute-Égypte. Selon qu'elle penchait vers le prince qui régnait à Thèbes ou vers celui qui régnait à Héracléopolis, elle assurait la prépondérance à l'une ou à l'autre de ces deux villes. Il faut croire qu'elle entretenait une jalousie particulière contre Thèbes, car deux ou trois passages de l'inscription de Khiti parlent avec une certaine animosité de la *ville du Midi*. Cette position intermédiaire entre les deux cités rivales obligeait Khiti à entretenir des forces relativement considérables sur terre et sur le fleuve. Il ne dit pas qu'il fit la guerre, mais l'inscription qui nous a été conservée n'était pas la seule qui se trouvât dans son tombeau. Un fragment que M. G. nous a fait connaître [1], appartenait à un long texte où le mot *roi* est plusieurs fois répété; peut-être y aurait-on trouvé quelque allusion à des guerres soutenues contre les princes rebelles de Thèbes. Dans son état actuel, on ne peut rien en tirer.

Les inscriptions de la tombe n° III assignent à Tefabi un rôle analogue à celui de Khiti Ier [2]. La principale, qui ne comptait pas moins de quarante lignes, renfermait un récit poétique des guerres contre Thèbes auxquelles Tefabi avait pris part au service du roi de Hnès. Elle fut recouverte de stuc dès l'antiquité et une autre inscription tracée en surcharge : le stuc est tombé par places et l'inscription primitive a reparu

---

1. Griffith, *The inscriptions*, pl. xv, l. 25-40.
2. Griffith, *The inscriptions*, pl. 18-12. J'ai traduit et analysé cette inscription, comme j'avais fait la précédente, dans le texte des *Monuments divers*, p. 22-23.

en grande partie. Les lacunes de ce mur palimpseste sont malheureusement considérables à l'endroit le plus intéressant, et c'est tout au plus si l'on arrive à donner une analyse à peu près suivie du récit qu'il portait. « Je vous dis [ce que j'ai fait en vérité. O vous qui viendrez après moi « pour savoir mes actions, faites-moi] le salut et écoutez-les telles qu'elles « sont, car moi, certes, j'ai été le généreux qui a donné à tout le monde « de ce qu'il avait à lui, sans [jamais rien refuser de ses biens à] celui « qui l'aimait. J'ai été le sage en ses desseins, utile à sa ville, celui qui « a toujours été accessible aux plaignants, [celui qui n'a jamais enlevé « le bien des] enfants et qui ne se tient pas sur la portion de la veuve « pour détruire ses ressources. Je suis le favori [de son père, l'aimé de « sa mère, le chéri] de ses vassaux, qui repousse l'insolent et est agréable à tout le monde, l'exempt d'arrogance?... [Je suis le vigilant], qui « détruit toute calamité produite par les gens batailleurs, soit qu'ils « fussent des soldats réguliers, soit qu'ils fussent des notables influents « [et je n'ai pas été indulgent pour le violent] qui a réussi, disant : « Vois, d'autres ont fait de même. » J'ai égalé mes pères [1]... » Dans les membres de phrases qui suivent, il exalte l'ardeur qu'il a déployée à maintenir l'ordre dans sa principauté, et il ajoute : « Quand la nuit venait, quiconque couchait sur les routes me bénissait parce qu'il était « comme un homme dans sa propre maison, car la terreur que répandaient « mes soldats le protégeait, les bestiaux restaient aux champs [comme à « l'étable]; le voleur était comme l'abomination du dieu et il n'opprimait plus le vassal, si bien que celui-ci ne se plaignait plus jamais, « mais payait la redevance exacte de son domaine par amour pour Siout. « Aussi j'agrandis le zèle [2] du vassal qui usa de la prérogative excellente « de se choisir sa maison sous mon autorité. Aussi quand je m'en allai « au loin [3] et que mon fils fut en ma place, mon entourage lui marqua « son dévouement, pensant qu'il devait régner en homme équitable, et « sa ville se réjouit de lui se rappelant mon excellence, car tout noble « qui fait le bien aux gens et qui passe en le faisant, lorsqu'il a reçu les « honneurs (?) dans la nécropole, son fils est établi fermement en la place « de son père, sa mémoire est bonne dans la cité et les enfants nés dans « sa maison rendent un culte à sa statue! — La première fois que mes « fantassins combattirent avec les nomes du Sud qui étaient venus réunis tous ensemble depuis Éléphantine au midi, jusqu'à Gaou (?) au « Nord, [je battis ces nomes, je les ravageai] jusqu'à la frontière Sud, je parcourus en tous sens [4] la rive gauche du Nil. Quand je venais à une ville,

1. *Pohou-ni tfou-i*, lit. : « J'ai atteint mes pères. »

2. *Souoskhou-ni isit sorfit ni nozisou*; la locution *isit sorfit*, ardeur, zèle, se trouve ici pour la première fois à ma connaissance.

3. *I-ni âaou*, s'en aller au loin, paraît être ici une façon détournée d'exprimer l'idée de mort.

4. *Shonou [-ni Amen]ti*, litt. : « J'enveloppai, j'entourai, la rive gauche du Nil. » La restitution *Amenti* et justifiée, tant par la forme des débris de signes, que par la présence de *Abti*, rive droite, au passage parallèle de la ligne 19.

« j'abattais [ses murs, je prenais son chef, je l'envoyais] aussitôt à la pri-
« son du port [1], et lui il me donnait un domaine, sans que je lui ren-
« disse sa ville. [Quand j'en avais fini avec la rive gauche et que] je
« [n'y rencontrais plus] personne qui eût le cœur de se battre [2], j'attei-
« gnais la rive droite, remontant en barque [vers] un autre chef comme
« un lévrier à la course rapide... [3] [J'isolais les adversaires, et quand j'a-
« vais séparé un chef] de l'autre, un corps de soldats du prochain, je
« m'avançais contre lui tout à la fois [4], et il n'y avait personne qui bon-
« dît [vers moi pour me résister, personne qui] courût à la bataille,
« comme les troupes choisies du nom de Siout, car j'étais comme un
« taureau qui se rue [au jour du combat, et mes ennemis tombaient de-
« vant mon] arc(?)... [Je naviguais par] le vent du Nord comme par celui
« de l'Est [par celui du Sud comme par celui de l'Ouest, et quiconque
« j'abordais, je triomphais de lui] bien complètement ; il tombait à l'eau,
« ses bateaux étaient jetés contre terre, ses soldats étaient comme des
« taureaux [sur lesquels le lion se précipite ; je cernais sa ville] d'un
« bout à l'autre, j'emportais ses biens et je les jetais au feu. » Grâce à
ces mesures énergiques, il triompha : « Je détruisis la révolte par le con-
« seil et selon les plans d'Ouapouaîtou, le dieu de Siout... quiconque
« faisait un acte de sagesse pour moi je le mettais à la tête des soldats. »
Dans la fin du récit, Tefabi renouvelle l'assurance « qu'il a renversé le
« bonheur de toute place qui combattait contre le roi », que la terre
d'Egypte a été sous le coup de « ses incursions et qu'il n'y a pas eu can-
« ton au désert à l'abri de ses terreurs », qu'il a promené « le feu dans
« les nomes du Sud », ce qui, du reste, ne l'a pas empêché de « faire pros-
« pérer les temples et de donner des liturgies aux dieux. » C'est la seule
inscription de ce genre que nous ayons du Moyen-Empire : si nous en
possédions d'autres, il est probable que nous pourrions compléter la
plupart des formules qu'elle renferme et combler les lacunes. Telle qu'elle
est, elle nous montre ce qui se passait dans les guerres que les rois de
la Xe dynastie avaient à soutenir contre les princes de Thèbes. Ces der-
niers n'ont pas ici l'avantage et le prince de Siout s'attribue le grand
rôle dans leur défaite : on sait qu'ils finirent par l'emporter, et, qu'après
avoir régné dans le sud de l'Égypte, ils étendirent leur autorité sur le
pays entier et formèrent une dynastie nouvelle, la XIe de Manéthon.

1. Peut-être faut-il entendre ici le port de Siout, el-Hamrah, qui est à plus d'un kilomètre de la ville sur les bords du Nil : peut-être faut-il entendre ici le port de la ville que Tefabi prenait. La prison d'autrefois aurait été, comme celle d'aujourd'hui dans la plupart des petites villes de la Haute-Egypte, sur la berge du fleuve ou dans le quartier avoisinant la berge. Le pronom *f* suppose un mot comme *chef, prince, hagou*, dans la lacune de la ligne 18.

2. *Kimou hâti-f*, lit. : « Un qui trouve son cœur », un brave, un homme qui trouve le courage de se battre ; comme *Kimou ro-f*, signifie : « Un qui trouve sa bouche », un bavard, un parleur.

3. Compléter *Aou-[ratou]* ou *aou [ioutou]*, lit. : « Large d'enjambées » ou « large de marche », quelqu'un qui marche à grands pas.

4. Restituer *m [sopou]ouâ*, en une seule fois.

C'est donc un épisode de leur histoire que Tefabi nous fait connaître en même temps qu'un épisode de l'histoire de Siout et d'Héracléopolis. On ne saurait trop regretter qu'il n'ait nommé ni le souverain qu'il défendait, ni le prince thébain qu'il traita si rudement.

Sous Khîti II, fils et successeur de Tefabi, les Héracléopolitains sont encore tout puissants, au moins jusqu'à Siout. Les premières lignes de la grande inscription qui nous a conservé son panégyrique sont entièrement détruites. Le peu qui en subsistait au commencement du siècle ne nous est plus connu que par une copie très imparfaite de Jollois, Rozière et Devilliers [1]. M. G. a eu fort à faire de reconstituer le texte, et il n'y serait point arrivé sans l'heureuse découverte de la copie d'Arundale [2]. L'inscription avait la forme d'un discours adressé à Khîti II. Elle renfermait un nom de roi (l. 3 et 9) Kamirirî, le seul des Pharaons héracléopolitains qui nous soit connu autrement que par les listes royales. A la ligne 5, l'auteur, après avoir introduit le nom de Hnès, disait à Khîti « Tu abats les rebelles, la gloire [du souverain tu la « consolides, tu l'établis] maître des deux rives du Nil, lui, le dieu qu'on « aime, le protecteur de la terre entière, [car tu es le prince héréditaire, « la chair] de cinq princes, fils de prince, fils d'une fille de prince, un « rejeton d'une lignée antique [3], [qui règne sur Siout en vertu du contrat] « scellé dès le temps de la création [4], un noble sans pareil dont la joie « suprême est de posséder l'affection du roi Kamirirî [5]; [aussi tu t'es « concilié son cœur par] tes exploits, tu as répandu la terreur sur la « terre d'Égypte, et tu as châtié le pays du Sud, pour le compte du roi ; « à toi seul tu as fait que, lorsqu'il remonta le fleuve, il a rendu la sérénité « au ciel [6] et que la terre entière a été avec lui ; les commandants du Sud, « les archontes de Hnès, [leurs] jambes [vacillent quand l'uræus royale] « régente du pays, vient pour repousser le désordre, la terre tremble, le « pays s'enfuit en barque, tous les hommes courent éperdus ; les villes « qui résistent, la crainte descend dans leurs membres, les familiers du « Pharaon ont peur, les intimes du roi sont sous l'effroi de Hnès, la « terre brûle des feux de cette uræus ; c'est détresse pour celui contre « lequel elle se manifeste...., Comme lui (Khîti) il est l'amour du « suzerain [7], jamais on ne vit convoi de vaisseaux, dont la tête allait à « Shashotpou tandis que la fin s'étendait jusqu'à Hou au Sud, marcher

---

1. *Inscriptions de l'Égypte. Antiquités*, t. IV, pl. 49, 2.
2. Griffith, *The Inscriptions*, pl. 13-40 et 26.
3. Le texte renferme un mot *gerahit* qui est nouveau pour moi et qui reparaît à la ligne 1 de la même inscription, *gerahit-ou nte rokou rî*. C'est le copte ϫⲁⲗⲁϩⲏ T., *uterus* : la traduction littérale serait « *ventrée* de l'antiquité *(asout)* », et celle du passage de la ligne 1 « *ventrée* du temps de Râ » ce qui est une forme mythologique d'exprimer la même pensée.
4. *Zobâït nte sopou* (corrigez ainsi au lieu de Râ, *tapou*. La *première fois* est le moment de la création, la première fois où le soleil se mit en marche.
5. *Jouou-ni-hit ni miri-nik Kamirirî*, lit. : « Joyeux de a aimé toi le roi Kamirirî. »
6. *Kofaou-nif pit*, lit. : « Il a dévoilé le ciel. »
7. Lisez *Ati*.

« avec des vents du Nord plus favorables, descendre sur l'eau [1]; abordé à « Hnès, la ville vint en joie de son seigneur....., ...les femmes pêle-mêle « avec les hommes, les vieillards avec les enfants. » La fin du texte traite du temple et du tombeau qui a été construit à Khîti par ordre du roi Kamirirî, que Phtah a bâti de ses doigts, et dont Thot a établi les fondations. A travers toutes les mutilations, on distingue des faits analogues à ceux que nous révélaient les inscriptions des tombes précédentes, l'hostilité des princes thébains, la fidélité du prince de Siout au roi d'Héracléopolis, l'affection intéressée que celui-ci porte à Khîti. La suite du texte ne nous apprend rien de plus à ce sujet : elle ne contient que la répétition de formules déjà connues, sans intérêt pour l'histoire générale du temps, ni même pour l'histoire particulière de la principauté de Siout.

Voilà les faits que l'étude rapide de ces trois tombeaux nous révèle jusqu'à présent. Ils sont de la plus haute importance, car ils nous apprennent quel était l'état de l'Egypte sous l'une de ces mystérieuses dynasties héracléopolitaines qui semblaient jusqu'à présent se soustraire à toutes nos recherches. Il ne reste plus qu'à fixer au moins approximativement la place qu'ils occupent dans la série chronologique. Ansi que j'ai eu l'occasion de l'indiquer ailleurs, l'avènement des dynasties héracléopolitaines coïncide à peu près avec les débuts à Thèbes de la famille princière qui devint plus tard la XI[e] dynastie. Je me figure volontiers l'histoire d'Egypte entre la VI[e] et la XII[e] dynastie comme une époque analogue à celle qui sépare la XX[e] de la XXVI[e]. Les éléments assez disparates dont se composait l'Egypte s'y séparèrent peu à peu et l'on eut pendant plusieurs siècles une véritable anarchie : plusieurs familles portèrent à la fois les titres royaux, soit qu'elles les eussent usurpés, soit que leur parenté les autorisât à les prendre, et celle qui représentait officiellement la succession directe des Pharaons ne fut peut-être pas toujours la plus forte. Les monuments de la VI[e] dynastie nous montrent déjà la Haute-Egypte aux mains d'une féodalité fortement organisée. Nous connaissions déjà pour le temps des Pepi des princes héréditaires d'Hermopolis, de Minieh, d'Antæopolis, d'Akhmîm, d'Abydos, de Kasr-essayad, d'El-Kab et d'Assouân ; il y en avait bien certainement à Siout, à Shashotpou, à Thèbes, et dans d'autres endroits, dont nous n'avons encore aucun monument. Pepi II est le dernier souverain qui ait fait acte d'autorité directe à la première cataracte, et c'est pour cela peut-être que Manéthon, ou les historiens indigènes qu'il compila, arrêta peu après lui la VI[e] dynastie. Les rois Memphites qui vinrent plus tard ne surent pas plus se faire respecter de leurs vassaux que les rois de la XXI[e] et de la XXII[e] ne surent se faire respecter des leurs, et on eut probablement,

---

1. Autant qu'on peut comprendre la suite des idées à travers les lacunes, il semble que Khîti II, à l'occasion d'une révolte où les gens de Hnès eux-mêmes étaient compromis, avait rassemblé une flotte si considérable qu'elle couvrait plusieurs lieues sur le Nil et ramené le Pharaon triomphant dans sa capitale.

comme à l'époque éthiopienne, une vingtaine de principautés échelonnées le long des rives du Nil. De temps en temps, un prince plus énergique saisissait le pouvoir, et, comme Tafnakhti ou Bocchoris, cherchait à imposer sa domination aux autres : s'il échouait, rien n'était changé à l'ordre ou plutôt au désordre des choses existant; s'il réussissait, il fondait une dynastie nouvelle dont la suzeraineté s'étendait pour quelques années sur l'Egypte. C'est ainsi que la tradition manéthonienne nous a conservé le souvenir de l'Achthoès qui établit la IX[e] dynastie héracléopolitaine. Roi, il domina le pays entier, mais ses successeurs ne surent pas probablement soutenir son œuvre et le Midi, c'est-à-dire, les nomes placés sous l'influence thébaine, lui échappa à peu près. Il y a, dans l'histoire de la famille des Antouf, trois moments qui sont marqués sur les monuments d'une façon assez nette : 1° ils sont princes sans prétentions, comme les autres princes de nomes, et reconnaissent plus ou moins effectivement l'autorité du Pharaon officiel. Cinq d'entre eux au moins, trois Antouf et deux Montouhotpou sont dans cette situation; 2° ils se rendent indépendants et prennent tout le protocole pharaonique, le double cartouche, l'uræus, la double couronne. Toutefois leur autorité ne s'étend pas au delà des limites de leur ancien domaine princier, et c'est tout au plus si elle va jusqu'à Akhmîn et Abydos : le reste de l'Egypte ne reconnaît pas leur suprématie. Ce sont les huit ou dix Antouf et Montouhotpou dont les monuments reparaissent de plus en plus nombreux au Gebel Silsileh et au Ouady Hammamât; 3° ils demeurent seuls Pharaons et pendant quarante-trois ans sont les maîtres officiels de l'Egypte. Dans les listes de Manéthon, cette histoire correspond autant que je puis voir à trois changements de dynastie. Quand les Antouf ne sont que princes, Manéthon nous donne la IX[e] dynastie héracléopolitaine; quand ils deviennent rois du Midi, il note ce changement par l'introduction dans ses listes d'une nouvelle dynastie héracléopolitaine, la X[e], qui n'est au fond que la IX[e] régnant sur une partie seulement de l'Egypte; quand ils sont seuls rois, il fait d'eux une dynastie nouvelle, la XI[e] thébaine. Les tombes de Siout ne sont pas de cette dernière époque, puisque les princes qui y furent déposés étaient encore élevés à la cour des Pharaons héracléopolitains et les servaient fidèlement. A bien peser les renseignements qu'elles nous fournissent, on voit qu'elles ont dû être creusées en un temps où les rois d'Héracléopolis maintenaient, bien qu'avec peine, leur domination sur Thèbes. Le pays du Midi y est l'ennemi qu'on ne cesse de combattre, ce qui se comprend aisément, donné le site de Siout : il n'est pas assez fort pour triompher entièrement, et pourtant il est assez fort pour que Khîti I[er], Tefabi et Khîti II aient à faire à lui l'un après l'autre, bien que les deux derniers se vantent de lui avoir porté des coups terribles. Il me paraît résulter de ces considérations qu'ils vivaient au milieu ou peu s'en faut de la période héracléopolitaine. Khîti I[er] aura été contemporain des derniers souverains de la IX[e] dynastie ou des premiers de la X[e], et Kami-

tirî doit être probablement classé dans le premier tiers de la Xe, sur le même rang à peu près que le troisième ou le quatrième des Antouf ou des Montouhotpou qui eurent la dignité royale.

Les tombes I et II nous révèlent un état de choses bien différent. La principale des inscriptions qu'elles contiennnent a été plusieurs fois traduite : je n'ajouterai rien à ce qu'on en a déjà dit. Hapizoufi Ier et Hapizoufi II ne paraissent plus avoir le rôle militaire prépondérant qu'avaient leurs prédécesseurs : ils sont administrateurs avant tout. C'est qu'Amenemhâit Ier avait passé par là, « détruisant le mal et rétablissant ce qui était dans les temps anciens », en d'autres termes reconstituant l'unité de l'Egypte telle qu'elle était à la Ve dynastie. Les princes féodaux, tenus en main par lui et par ses successeurs, ne sont plus guère que des gouverneurs héréditaires surveillés de très près par le suzerain. A leurs monuments, M. G. a joint les inscriptions qu'il a recueillies dans la nécropole voisine de Dér Riféh. Les maîtres de la principauté de Shashotpou y étaient enterrés Shashotpou, située à quelques kilomètres à peine au sud de Siout, avait ses princes indépendants qui ne jouèrent jamais un grand rôle et demeurèrent toujours en état de vassalité vis à vis les princes de Siout. M. G. a relevé les inscriptions de sept d'entre eux dont les uns vivaient vers la XIIe, les autres vers la XIXe dynastie. Elles n'offrent pas autant d'intérêt que celles de Siout ; elles n'en mériteraient pas moins une étude approfondie, que M. Griffith leur consacrera un jour, je l'espère. J'ai dû me borner à noter ici ce qu'il y a de plus nouveau dans son livre. Qu'on me permette en terminant de le féliciter, une fois encore, du soin qu'il a mis à publier ces textes et surtout de l'heureuse idée qu'il a eue de s'attaquer aux restes des tombes de Siout. La tâche n'était pas facile, mais la récolte qu'il a faite l'a dédommagé amplement des difficultés contre lesquelles il a dû lutter pour l'accomplir.

G. MASPERO.

---

612. — R. ENGELMANN. **Bilderatlas zum Homer.** 36 Tafeln mit erlæuterndem Texte. Leipzig, 1889. Artur Seemann. 4 fr. 50.

Les élèves de nos lycées et collèges, et les étudiants de nos Facultés sont vraiment heureux aujourd'hui ! Nous les comblons de petits livres, traductions et adaptations de gros traités allemands ou anglais. En voici, pour ne parler que de ceux qui me tombent sous la main, sur l'*Armée grecque*, sur l'*Art nautique dans l'antiquité*, voici un *Petit manuel d'archéologie grecque*, etc., etc. Je ne les admire pas tous également et je m'étonne, par exemple, qu'un homme de la valeur de Mahaffy ait laissé mettre son nom en tête du *Petit manuel d'archéologie grecque* de F. Gache et H. Dumény. Sa seule excuse est que les auteurs se sont permis « de le développer et de le compléter sur bien des points » ! Si j'étais professeur de lycée, combien j'engagerais mes

élèves à ne jamais ouvrir ce petit manuel, rempli de si grosses erreurs [1] ! Aussi bien, la contagion n'est pas à craindre : nos élèves se servent très peu de ces livres et je les en félicite.

Celui que je leur recommande aujourd'hui a été fait à leur intention, mais qu'ils se rassurent : c'est un livre d'images. C'est une série d'illustrations, chant par chant, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, un atlas que l'on tient ouvert en lisant les poèmes homériques et que l'on aura plaisir à feuilleter, même sans avoir Homère sous les yeux. Il comprend naturellement deux parties, deux séries de planches (20 pour l'*Iliade*, 16 pour l'*Odyssée)*, dont chacune est précédée d'un texte qui ne renferme que l'explication des gravures. Je n'ai pas à faire ressortir l'intérêt d'un pareil atlas, qui est d'ailleurs renouvelé des Grecs et des Romains. La première partie est en effet une sorte de *tabula iliaca*, mais combien plus riche et plus variée que celles qui faisaient partie du matériel scolaire des anciens! La vue et l'habitude de ces peintures de vases, bas-reliefs, statues, terres-cuites, est bien faite pour éveiller la curiosité dans des esprits avides de nouveau, amoureux de la précision et de la netteté. Le jour où nos élèves, familiarisés avec ces images, visiteront le Musée des Antiques ou les Salles Campana, ils sauront déjà regarder et prendront plaisir à voir. L'atlas de R. Engelmann a donc sa place marquée dans nos lycées, dans nos Facultés et aussi dans nos Écoles de Beaux-Arts. Combien d'artistes, curieux de l'antiquité, se plairont à feuilleter un livre qui est d'ailleurs à la portée de toutes les bourses!

Le bon marché de l'Atlas ne nous permet pas d'être très sévère pour l'exécution des planches. Il est clair que les peintures de vases, par exemple, qui dominent, sont beaucoup mieux traitées que les statues dont la reproduction laisse à désirer. L'ensemble n'en est pas moins satisfaisant, étant donné le prix de l'ouvrage.

La méthode suivie par R. E. est exposée dans une courte préface, où le lecteur est fort surpris de ne pas rencontrer le nom d'Overbeck. On croirait vraiment, à lire R. E., que nul avant lui n'avait senti le besoin et l'utilité de cet atlas! Or en 1853, dans un premier volume de sa *Gallerie heroischer Bildwerke der alten Kunst*, J. Overbeck avait publié *Die Bildwerke zum thebischen und troischen Heldenkreis*, avec 33 planches grand in-f°. Le commentaire des planches remplit un gros volume fort intéressant. R. E. le connaît, puisqu'il lui emprunte quelques pierres gravées, mais il le cite seulement à la table des abréviations. Encore la citation est-elle incomplète et inexacte : l'ouvrage d'Overbeck n'a pas paru à Halle en 1852, mais à Brunswick en 1853. Le grand atlas in-f° n'est même pas mentionné. Après tout c'est là une querelle d'allemand que je cherche à R. Engelmann.

1. Exemples : on apprend dès la p. 2 qu' « à Athènes... quiconque se promenait sans avoir une canne à la main passait pour un homme sans mœurs et se voyait emprisonner pour la nuit ». P. 20. Les propylées d'Athènes sont placés à l'entrée de la cité, etc., etc.

La comparaison des deux ouvrages montre combien s'est enrichie la Galerie commencée par Overbeck. R. E. s'est soigneusement tenu au courant des publications récentes et sa méthode est bonne. Ses illustrations, nous dit-il, se diviseraient facilement en trois groupes : 1° celles qui reproduisent plus ou moins fidèlement des scènes déterminées décrites dans Homère ; 2° celles qui servent à l'explication des choses ; 3° celles qui développent les mythes simplement rappelés ou effleurés par Homère. Notre élève ou notre étudiant devra d'ailleurs lire toute la préface où R. E. lui dit en très bons termes ce qu'il faut demander à ces images [1].

L'Atlas de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est le premier d'une série nouvelle. R. Engelmann nous annonce un atlas des *Métamorphoses* d'Ovide, des tragédies de Sophocle, et de l'*Énéide*. Ils seront les bienvenus en France où ils aideront à recommander les auteurs anciens, que ne lisent plus suffisamment nos élèves et nos étudiants.

B Haussoullier.

---

613. — 1. **Principles of english etymology** by the Rev. Walter W. Skeat, litt. D. LL. D. Edin., M. A. Oxon. First series. The native element. Oxford, Clarendon Press, 1887, in-12, xxiv, 541 pages.

614. — 2. **Ueber den Ursprung der neuenglischen Schriftsprache,** von Dr. Lorenz Morsbach, Privatdocent der englischen Philologie an der Universitæt Bonn. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1888, in-8, x, 187 pages.

615. — 3. **Streifzüge durch die mittelenglische Syntax** unter besonderer Berücksichtigung der Sprache Chaucer's von Dr Eugen Einenkel, Privat-Dozent an der Kœn. Akademie zu Münster. i. W. Mit einem Wœrterbuche von Wilhelm Grote, cand. phil. Münster i. W., Heinr. Schœningh, 1887, in-8, xxii, 296 pages.

616. — 4. **Grundriss der Geschichte der englischen Litteratur** von ihren Anfængen bis zur Gegenwart von Dr. Gustav Kœrting, O. Ö. Professor der romanischen und englischen Philologie an der Kœn. Akademie zu Münster i. W. Münster i. W. Heinr. Schœningh, 1887, in-8, xvi, 412 pages.

617. — 5. **Encykopædie und Methodologie der englischen Philologie,** von Gustav Kœrting. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1888, in-8, xx, 464 pages.

I. Ce ne sont pas de simples règles, propres à trouver l'origine véritable des mots que M. Walter Skeat a données ; sous le titre modeste de *Principes d'étymologie*, il a fait une histoire complète de la phonétique et de l'orthographe, l'on pourrait ajouter, de la langue anglaise ; si tout n'est pas nouveau, comme il le reconnaît franchement, dans son

---

1. Je me bornerai à une ou deux observations de détail. Taf. IV, n° 13. Dire que la monnaie de l'Élide est agrandie. Je regrette d'ailleurs que R. E. n'ait pas donné place à un plus grand nombre de monnaies. — Taf. XIX, n° 113, Πρόθεσις. La plaque se trouve aujourd'hui au Louvre et l'on possède toute la partie supérieure droite, qui manque dans la reproduction de Benndorf. Voy. Duruy, *Histoire des Grecs*, I, p. 173. L'histoire de Duruy est d'ailleurs le seul ouvrage français où l'on retrouve le plus grand nombre des images de l'Atlas de R. E. — Taf. XX, n° 107. Le chariot est déjà reproduit à la Pl. VIII, n° 40.

livre, on y trouve résumés de la manière la plus complète et la plus claire les travaux les plus importants publiés sur la matière. Après avoir montré quels changements sont survenus dans l'anglais, et rappelé quels éléments hétérogènes sont entrés dans la composition de cet idiome, si riche à la fois et si variable, M. W. S. énumère chacun d'eux, en indiquant l'époque à laquelle il a pénétré dans la langue; puis il aborde l'étude des sons et des formes de l'anglais proprement dit, le suit dans ses transformations diverses au moyen âge et en caractérise les trois dialectes principaux. C'est là comme une entrée en matière, un aperçu général destiné à montrer avec quelle prudence il faut procéder et de quelle importance est l'histoire de la langue pour découvrir les origines des mots qui la composent. L'étude des modifications subies par les voyelles longues de l'anglo-saxon, dans les vocables qu'il a donnés à l'anglais moderne, complète la démonstration et permet de remonter à la forme primitive de ces mots.

Après ce premier pas, M. W. S. aborde un autre côté de la question; il recherche quelle place l'anglais occupe dans le groupe des langues germaniques, puis dans la famille des langues aryennes ou indo-européennes; il arrive ainsi à la loi de Grimm; c'est là une des parties les mieux étudiées de son livre; on sait ce que la loi qui porte le nom du célèbre linguiste allemand présentait d'irrégularités ou d'incertitudes, quand on l'appliquait au haut-allemand et même quand on s'en tenait seulement au bas-allemand et à l'anglais; Verner, en découvrant l'influence de l'accent sur la transformation des consonnes qui le précèdent, est parvenu à expliquer ces anomalies apparentes; M. W. S. s'est habilement servi de la règle du savant danois pour rendre compte du traitement différent des consonnes, en particulier dans la conjugaison de l'ancien anglais ou de l'anglo-saxon, par exemple dans *snadh* et *snidon* singulier et pluriel du parfait de *snidhan* (couper). Après les chapitres consacrés à cette question capitale de la transformation des consonnes germaniques — la *Lautverschiebung* — M. W. S. passe à l'étude de ce qu'il appelle la gradation et le changement des voyelles — l'*Ablaut* et la *Brechung* des grammairiens allemands; — on y trouve la même clarté d'exposition que dans l'examen des modifications diverses des consonnes. Puis vient l'étude des préfixes et des suffixes nominaux et verbaux; M. W. S. ne traite pas seulement de ceux qui sont exclusivement germaniques; il passe en revue toutes les particules, quelle qu'en soit l'origine, en les ramenant à leur forme primitive. Après avoir ainsi fait connaître les éléments secondaires qui peuvent entrer dans la composition des mots, il arrive à leur élément primordial et essentiel, la racine, et il donne, en terminant, les règles qui peuvent servir à la découvrir sous sa forme simple et originelle.

Il semble qu'avec cela la tâche de M. W. S. était terminée; il a trop tenu à la remplir entièrement pour ne pas y joindre une étude, indépendante peut-être, mais qui se rattache néanmoins intimement à son

sujet et l'éclaire d'une vive lumière, c'est l'étude de l'orthographe anglaise, depuis les origines de la langue écrite jusqu'à nos jours. L'examen des changements survenus dans le vocabulaire, la question des doublets et des composés complète cette étude importante. Cette fois, il semble, M. W. S. aurait pu s'arrêter ; mais il avait à faire connaître quels éléments le frison et le néerlandais avaient fournis à l'anglais — on s'étonne qu'il n'en ait pas parlé en même temps que des éléments norois qu'il a si bien mis en lumière — et il s'est aussi cru obligé d'indiquer les mots latins d'origine, dont la langue s'est enrichie dans ses premiers temps, ainsi que les quelques vocables celtiques qu'elle a adoptés. Reste à examiner les mots romans et français en particulier, qui ont pénétré dans l'anglais surtout depuis le XIIe siècle : ce sera l'objet d'un second volume; s'il y fait preuve de la même compétence et du même talent — on ne saurait douter qu'il en soit ainsi — que dans les questions étudiées successivement dans celui-ci, M. W. S. aura consacré à sa langue maternelle un ouvrage aussi utile que bien fait, et dont il serait à souhaiter que nous eussions l'analogue en France.

II. Rien de plus obscur que la question de l'origine de la langue anglaise ; les différents dialectes parlés par les Anglo-Saxons furent arrêtés dans leur développement par l'invasion normande et la substitution du français à la langue des vaincus qui en fut la conséquence, fit descendre l'ancien anglais presque au rang de patois et en retarda l'avénement comme langue littéraire ou même écrite; mais au XIVe siècle tout changea ; le français fut banni des tribunaux, les documents jusqu'alors écrits en cette langue le sont maintenant dans l'idiome indigène! Quel est cet idiome, dont le développement désormais ininterrompu donnera naissance à l'anglais moderne? Tel est le sujet abordé par M. Lorenz Morsbach ; on voit quel en est l'intérêt ; s'il ne l'a pas épuisé, il l'a du moins traité avec une grande compétence et a fait faire un grand pas à la question qu'il voulait résoudre. Pour y arriver, M. L. M. a soumis à un examen attentif les anciens actes civils de la ville de Londres, ainsi que les actes du Parlement et des rois d'Angleterre entre les années 1284 et 1430. Il en a étudié successivement le vocalisme et le consonnantisme, puis la flexion tant nominale que verbale. Les résultats auxquels il est arrivé sont aussi curieux que probants.

On a souvent regardé Chaucer comme le père de la langue, comme de la poésie anglaise ; comparant sa langue à celle des divers documents qu'il a étudiés, M. L. M. montre qu'elle est dans son ensemble plus archaïque et offre des différences dialectales bien plus grandes, ce qui s'explique sans peine par les licences que s'est permises le poète et par l'époque où il a vécu. Quant au dialecte de Londres, dans lequel sont écrits les premiers documents examinés par M. L. M., c'est un dialecte originairement méridional et saxon — cela résulte de la situation même de Londres — modifié par l'influence du parler central ou anglais proprement dit. Les actes royaux et parlementaires présentent des

caractères analogues, mais ils ont quelque chose de plus septentrional que les actes civils ou privés. Les circonstances firent de ce dialecte mixte de Londres la langue officielle de l'Angleterre; il en devait aussi devenir la langue littéraire et commune; c'est ce que comprit Caxton à la fin du xvᵉ siècle, et, en s'attachant à ce dialecte dans ses écrits, il a donné le premier exemple d'œuvres vraiment anglaises et nationales sous le rapport du style et de la langue.

III. C'est une œuvre aussi ardue qu'utile que M. Eugène Einenkel a entreprise dans ses *Excursions à travers la syntaxe du moyen anglais;* l'anglo-saxon a non seulement, comme je le rappelais à l'instant, été arrêté dans son développement régulier par l'invasion normande, il a depuis lors subi l'influence romane; du mélange des éléments divers qu'il avait reçus, du produit des tendances différentes auxquelles il avait obéi devait sortir l'anglais moderne; au xivᵉ siècle le travail était, sinon terminé, du moins assez avancé pour qu'on en saisît les résultats féconds; c'est dans Chaucer qu'on peut surtout les suivre et les étudier, c'est lui aussi que M. E. E. a pris pour objet de ses investigations. La flexion et la phonétique du moyen anglais ont été l'objet de travaux considérables qui les ont fait connaître; la syntaxe, au contraire, sauf quelques points secondaires, avait été négligée; c'est à elle que s'est attaché M. E. E., mais il ne l'a pas embrassée dans son entier : en réservant pour une autre étude les parties moins importantes, il a, dans celle qu'il nous donne aujourd'hui, passé en revue l'emploi et la construction de l'article, la question du genre et du nombre dans le substantif, puis l'emploi si compliqué des cas, celui non moins curieux et souvent obscur des prépositions, enfin les emplois divers de l'infinitif et des deux participes. On voit que de points divers ont été abordés; j'ajouterai que chacune de ces nombreuses questions a été traitée avec un soin et une compétence incontestables. M. E. E. a multiplié les exemples pour bien mettre en lumière les règles qu'il découvrait ou donnait. On trouve en particulier dans les chapitres de son livre, qui concernent l'emploi de l'accusatif absolu et du génitif partitif, une abondance de détails qu'on ne saurait trop louer. Il s'est surtout attaché à relever les analogies curieuses qu'offre si souvent la syntaxe de l'anglais moyen avec celle de l'ancien français; « Chaucer, remarque-t-il quelque part, est entièrement sous l'influence romane » ; il en a donné la preuve convaincante, en montrant combien la phrase du poète est souvent faite à l'image de la phrase française contemporaine. Ce fait n'a rien qui doive nous surprendre; mais il était bon de le prouver. Cette démonstration n'est pas un des points les moins intéressants du consciencieux travail de M. E. Einenkel.

IV. Le titre du livre de M. Gustave Kœrting en fait suffisamment connaître la nature; c'est une esquisse, un résumé substantiel et succinct de la littérature anglaise qu'il a voulu nous donner; il a parfaitement rempli sa tâche. Sans doute on ne trouve qu'exceptionnellement

et seulement à propos des grands écrivains ou quand il s'agit de caractériser une époque des appréciations quelque peu détaillées [1], cela ne rentrait point dans son plan; mais on trouve sur tous les poètes et les prosateurs de la Grande-Bretagne des indications précises; les principaux événements de leur vie sont rappelés en quelques mots, leurs œuvres soigneusement indiquées; les éditions qui en ont été faites, les manuscrits qui les renferment quand elles n'ont pas été publiées, mentionnés, ainsi que les travaux les plus importants dont ces œuvres et leurs auteurs ont été l'objet. Il y a là une mine précieuse de renseignements, un guide sûr pour quiconque s'occupe de la littérature anglaise. Les divisions adoptées par M. G. K., simples et fondées sur la nature des choses, facilitent les recherches et l'exactitude de ses informations les rend toujours fécondes. Son livre est un manuel aussi commode à consulter que riche en détails curieux; aussi complet pour la période anglo-saxonne que pour la période anglaise proprement dite; non seulement avec lui on ne risque guère de s'égarer, mais on peut rapidement et sans effort repasser en entier l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne. A tous ces titres on ne peut que le recommander non seulement à ceux qui veulent avoir une idée générale de la littérature anglaise, mais à quiconque a besoin de connaître les travaux entrepris sur ses divers représentants, ainsi que sur leurs ouvrages.

V. « La Philologie anglaise, dit M. G. Körting au commencement de son *Encyclopédie*, est la science de la langue et de la littérature anglaises; » on voit par là quel est le but et quelle est l'importance du traité du savant professeur de Münster. Après avoir montré quels sont les rapports de la science qu'il s'est proposé d'étudier avec la philologie germanique et rappelé les travaux dont elle a été l'objet depuis ses origines, tant en Angleterre que sur le continent, M. G. K. aborde son sujet; il l'a traité en neuf chapitres dont je ne puis mieux faire que de donner les titres, afin de faire connaître la marche et la nature de son livre. Le premier traite du développement historique de l'anglais; le second de son domaine linguistique; le troisième de ses différents dialectes; le quatrième des sons constitutifs de cette langue et de leurs diverses modifications; le cinquième étudie les mots, leur dérivation et leur composition; le sixième leurs transformations, c'est-à-dire leur flexion; le septième se compose de « remarques sur la syntaxe »; le huitième traite de la versification; enfin le neuvième termine cet important ouvrage par des « remarques sur l'histoire de la littérature anglaise ». Si on laisse de côté ce dernier chapitre, d'ailleurs fort court, on voit que le livre de M. G. K. est surtout

1. Ces appréciations sont en général exactes; on n'en est que plus surpris de lire p. 176, que la Réforme donna à l'Angleterre une situation prépondérante, « en en faisant avec la Suède le champion du protestantisme sur le continent, en opposition avec les puissances protectrices du catholicisme, la monarchie de Habsbourg et la France ». Il y a là une confusion singulière des temps et des faits; au XVIe siècle, la France n'a guère été la protectrice des doctrines catholiques, et dans la première moitié du XVIIe siècle, elle s'est alliée avec la Suède pour la défense du protestantisme.

une histoire de la langue anglaise; mais il a donné à son sujet la plus grande extension et l'a étudié sous toutes ses faces.

La première question traitée par M. G. K. est celle même des origines de l'anglais, de ses éléments constitutifs et des formes diverses qu'il a prises depuis la fusion de l'anglo-saxon, qui en forme le fonds, avec les éléments romans importés par la conquête normande ou dus à l'influence de la France. Puis il montre comment l'anglais, parlé d'abord seulement dans la partie sud-est de la Grande-Bretagne, s'est étendu successivement dans la plus grande partie de cette île, tout l'Est de l'Irlande, le Nord de l'Amérique et dans les colonies de l'Australie, dont il est la langue habituelle et presque exclusive. Après avoir fait ensuite l'historique des divers dialectes de l'anglo-saxon et de l'anglais proprement dit, M. G. K. aborde l'étude des sons primordiaux de la langue qu'il a entrepris de nous faire connaître; il examine d'abord quelle place le vocalisme et le consonnantisme germaniques occupent dans le vocalisme et le consonnantisme indo-européens, et il est ainsi arrivé à parler de la *Lautverschiebung*, qui distingue si profondément les consonnes germaniques des consonnes des langues classiques; puis il étudie ces lettres dans l'anglo-saxon et dans l'anglais moderne, qui leur a fait subir des transformations si profondes. L'examen de l'accent et des remarques sur la prononciation termine l'étude si complète de ces difficiles questions.

Après avoir montré comment les mots se forment dans l'anglo-saxon et l'anglais, quels suffixes divers peuvent entrer dans leur composition, M. G. K. passe ensuite en revue les diverses formes que ces mots ont affectées aux différentes époques de la langue; c'est l'histoire de la flexion tant nominale et pronominale que verbale. Les sources ne manquaient pas pour traiter cet important sujet, et M. G. Körting a trouvé en particulier un guide sûr dans l'excellente grammaire anglo-saxonne de M. G. Sievers, mais il a su condenser et résumer les travaux de ses précurseurs avec une habileté qui donne à son exposé de la flexion une valeur incontestable.

On peut en dire autant de l'exposé qu'il a donné de la syntaxe anglaise; ici la difficulté même était plus grande, parce que le sujet n'a été jusqu'à présent traité que d'une manière incomplète ou peu satisfaisante; M. G. K. a su présenter un tableau aussi clair que bien conçu des principales fonctions syntactiques des mots, des règles de construction, etc. L'étude consacrée ensuite à la rythmique ou versification, tout aussi difficile, n'est pas moins bien faite. On trouve, on le voit, dans l'*Encyclopédie* de M. G. K. des réponses à toutes les questions que soulève l'histoire si complexe de la langue anglaise; mais ce qui rend son livre plus précieux, ce sont les nombreuses indications bibliographiques qu'on y rencontre; il est peu de publications de quelque valeur, se rapportant à ce sujet, qui ne soient mentionnées et parfois appréciées dans les longues listes jointes à chaque chapitre. Le dernier est

même suivi du relevé de tous les articles, comptes-rendus et mélanges qui y ont trait, parus dans les deux premiers volumes de l'*Anglia* et des *Englische Studien*[1]. On est frappé d'admiration en parcourant les titres d'ouvrages publiés pour le plus grand nombre en Allemagne et qui n'ont pu paraître que dans un pays où l'étude de la philologie moderne, et en particulier de la philologie germanique, a été poussée si loin et est cultivée avec tant de zèle dans toutes les universités. Que nous sommes loin d'en être là et faut-il s'étonner, quand cette étude est si peu cultivée chez nous, que les travaux français occupent une place aussi mince dans la longue énumération bibliographique de M. G. Körting?

J'ai peu de choses à dire du dernier chapitre de l'*Encyclopédie* : « Remarques sur l'histoire de la littérature anglaise. » M. G. K., qui avait traité ce sujet dans un ouvrage à part, dont j'ai parlé plus haut, s'est borné à en rappeler ici les grandes divisions et les points principaux, renvoyant pour les détails à sa première publication. On ne pouvait lui demander de faire plus.

Ce n'est pas là aussi, mais dans les huit chapitres précédents, que réside l'intérêt de son livre. Si tout n'y est pas nouveau et ne pouvait pas l'être, si souvent l'auteur n'a fait que résumer les travaux de MM. Sweet, Sievers, Storm, Koch, Mätzner, pour ne citer que quelques-uns de ses précurseurs, il les a si bien mis à profit, il a tellement approfondi son sujet et l'a traité avec une telle compétence, que son manuel de philologie est appelé à rendre les plus grands services. C'est une mine où l'on ne saurait trop puiser.

Je devrais peut-être borner là ce que j'ai à dire du livre de M. G. K.; je ne crois pas inutile cependant d'ajouter quelques remarques à ce qui précède. M. G. K. a eu raison de citer, quelque vieilli et peu scientifique qu'il soit, l'ouvrage de Thommerel, *Sur la fusion de l'anglo-saxon et du franco-normand;* mais était-il bien nécessaire de mentionner celui de M. Le Héricher, *Glossaire étymologique anglo-normand*, qui, comme il le remarque, n'a aucune valeur? On aurait désiré que M. G. K. eût mieux cherché qu'il ne l'a fait à caractériser le dialecte normand; ce qu'il en dit est insuffisant; il me sera permis de rappeler qu'il aurait trouvé plus d'un renseignement utile dans mon étude sur *Les caractères et l'extension du patois normand;* s'il l'avait lue, il n'aurait pas affirmé, comme il le fait p. 148, que « *c* avec la valeur *k* devant *a* indique un emprunt direct fait au latin »; les mots romans de l'anglais où le son *ca* a persisté, comme *carpenter, carry*, etc., viennent du normand et non directement du latin. Il y aurait aussi trouvé la preuve que vraisemblablement, comme il l'admet d'ailleurs, le dialecte normand a dû toujours différer du français, en même temps qu'il

1. C'est par inadvertance que M. G. K. a oublié à l'article des noms de plantes, p. 249, l'ouvrage considérable de MM. Britten et Holland : *English Plantnames*, 3 v. 8°, 1878-1881.

y aurait vu, question qu'il n'a pas jugé à propos d'examiner, quels nombreux éléments norois ont pénétré dans le normand. Peut-être après cela eût-il hésité à répéter si facilement, après Dudon de Saint-Quentin, que Guillaume Longuépée envoya son fils à Bayeux pour y apprendre « le danois »; il est douteux qu'à cette époque on ait plus parlé norois à Bayeux que dans le pays de Caux; en tout cas, cette ville n'est pas une *Küstenstadt*, comme le dit M. G. Körting. P. 144, il est rappelé avec grand raison que la *Lautverschiebung* n'est point « sans exception »; n'eût-il pas été à propos de dire un mot de la loi de Werner, qui explique les anomalies qu'elle présente? P. 103 enfin, M. G. Körting dit « qu'on peut prévoir avec certitude la disparition successive du français au Canada »; c'est oublier que cette langue, loin de déchoir, est en progrès dans cette colonie, et que ceux qui la parlent ont obtenu, il y a quelques années, qu'elle fût employée, au même titre que l'anglais, dans le parlement du Dominion.

Ch. J.

---

618. — **D'Alembert**, par Joseph Bertrand, membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, 1 vol. in-12, 206 p. Hachette, coll. des Grands Écrivains Français.

Si d'Alembert a souvent « été mis en lutte avec le malheur » durant sa vie, il lui était réservé la meilleure fortune que pût attendre après sa mort un secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, un savant, un lettré et un homme d'esprit : je veux dire celle d'être loué par un collègue également homme d'esprit, lettré, savant, et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. La lecture du petit livre que M. Joseph Bertrand vient de consacrer à d'Alembert, évoque sans cesse dans l'esprit l'idée d'un rapprochement qui n'est pas un mince éloge pour l'auteur.

M. B. a trouvé beaucoup de choses neuves et intéressantes à dire sur un homme qui jusqu'ici n'a pas eu souvent l'honneur d'une étude biographique et critique. L'auteur de *L'Académie des Sciences et les Académiciens de 1666 à 1793* était à même de bien parler d'un sujet qui lui est familier, et pour lequel il n'a épargné aucune recherche, compulsant pour nous avec un rare bonheur, tantôt les registres de la Faculté des Arts de 1735, tantôt les Archives de l'Institut ou même celles de la Faculté Catholique des Sciences de Lyon.

Le nom seul de D'Alembert est déjà un petit problème. Baptisé du nom de Saint-Jean Lerond, débaptisé par son père qui le fit appeler Daremberg, il opta enfin pour le pseudonyme de d'Alembert. D'où vient ce nom? M. B. propose cette anagramme : *Batiste Lerond = Dalenbert, soit!* C'est ingénieux, sinon probant. L'explication est du genre de celle qu'on donne pour Voltaire : *Arouet le j* (eune) = *Voltajre*. Qui pourrait écrire une brochure des pseudonymes littéraires expliqués, ferait une œuvre bien curieuse : Molière, Voltaire, d'Alembert, Chamfort, Stendahl, G. Sand et bien d'autres.

Nous suivons avec intérêt d'Alembert à travers toutes les phases de sa vie, depuis les marches du baptistère de Saint-Jean Lerond où la peu estimable Tencin le fit exposer, puis la boutique de Mme Rousseau, le collège des Quatre Nations, les cours de la Faculté. M. B. a eu raison de détruire la légende d'après laquelle d'Alembert aurait repoussé les avances de sa mère, la Tencin, en disant que sa vraie mère était la vitrière qui l'avait recueilli. Le récit de Mme Suard, qui dément cette version, eut pu encore être confirmé par le témoignage de Collé dans son *Journal* (sept. 1751) : « On ne doute pas qu'il ne soit bâtard de Mme de Tencin qui ne l'a jamais voulu reconnaître même en secret... On n'a jamais bien compris la bizarrerie de Mme de Tencin à ce sujet ; il lui aurait fait honneur, et elle n'était pas dans le cas de se cacher de ses aventures qui avaient été publiques. »

Les questions essentielles, relatives à D'Alembert, sont toutes abordées et traitées avec une compétence, une netteté, et souvent une délicatesse et un goût au-dessus de tout reproche : D'Alembert au collège ; l'éducation au siècle dernier, que M. B. semble regretter ; le jansénisme ; d'Alembert et l'Académie des Sciences, un chapitre habilement composé, où les mathématiciens trouveront leur compte, et qui ne laissera pourtant pas indifférents les *littéraires ;* D'Alembert et l'Encyclopédie, avec une agréable analyse du *Discours Préliminaire ;* d'Alembert et J.-J. Rousseau, à propos de l'article *Genève*, sujet sur lequel on eut aimé entendre M. B. s'expliquer moins brièvement ; d'Alembert et le père Tolomas de Lyon, un épisode curieux et peu connu ; d'Alembert et Fréron qui méritait peut-être d'être défendu avec plus de chaleur ; d'Alembert et les salons (p. 95, lisez *Staal* au lieu de *Stahl*) ; le président Hénault, dont M. B. n'a retenu que l'*Abrégé chronologique*, oubliant l'ingénieux auteur du drame *François II ;* Mme du Deffand, etc. ; l'Académie française ; la suppression des Jésuites ; d'Alembert et ses puissants amis, Frédéric II et l'impératrice Catherine ; enfin les amis plus intimes ; la folle passion pour la volage de Lespinasse dans le cœur de laquelle d'Alembert, par une complaisance étrange, acceptait le partage avec de Mora. De tous ces épisodes la physionomie de d'Alembert sort vivante, expressive, un peu trop sympathique peut-être pour la vérité. Son caractère ondoyant, tantôt fier ou boudeur, tantôt badin ou caustique, est bien mis en lumière. M. B. aurait pu lui conserver un de ses talents de société, qui était de mimer et de parodier dans les salons les gestes et la voix de ses ennemis, ou de ses amis. Si les boutades de d'Alembert pendant sa candidature à l'Académie sont amusantes, la réception elle-même valait peut-être la peine d'être contée. Il fallait remplacer Surian, évêque de Vence. D'Alembert avait deux concurrents, M. de Boismont, l'auteur ignoré d'un Panégyrique de Saint-Louis, porté candidat par la duchesse de Chaulnes ; et aussi l'illustre Trublet, qui eut trois voix, Boismont neuf, d'Alembert quatorze. Que faut-il croire de l'histoire de Duclos escamotant quelques boules noires qui eussent

nui à d'Alembert? les Mémoires du temps s'accordent à constater que *sans Duclos* Boismont passait. Le discours de d'Alembert fut fort applaudi. Ce fut Gresset qui lui répondit ; il fit presque scandale, ayant à propos de Surian hasardé une sortie contre « ces pontifes agréables et profanes qui regardent leur résidence naturelle comme un exil et viennent ramper à la cour, y traîner de l'ambition sans talents, etc. » Ceci dit en pleine séance publique jeta un froid.

On nous permettra une dernière anecdocte que M. B. a cru devoir à peu près négliger, mais qui doit un regain d'actualité aux récentes difficultés rencontrées par M. de Bornier à propos de la représentation de son drame *Mahomet* à la Comédie-Française. C'était en 1751 ; des difficultés analogues arrêtaient aux portes de ce théâtre le *Mahomet* de Voltaire. On avait bien déjà joué la pièce trois fois en 1742, mais sans l'assentiment du censeur qui était Crébillon et qui avait refusé son approbation. Quant au cardinal Fleury, s'il avait dit qu'on pouvait jouer la pièce, il n'est pas inutile d'ajouter qu'il s'était endormi pendant la lecture. Néanmoins le lieutenant de police, M. de Marville, ferma les yeux et laissa jouer les acteurs. Voltaire n'était pas homme à se contenter de ces demi-mesures. Il revint à la charge en 1751 : Crébillon répondit que les raisons de son premier refus subsistaient dans leur intégrité. Les comédiens ne se souciaient pas de reprendre une pièce non autorisée. Le maréchal de Richelieu, sollicité par Voltaire, demanda à d'Argenson de confier l'examen de la pièce à un autre censeur que Crébillon : on en nomma un, et ce fut d'Alembert. Toute difficulté fut aplanie, et *Mahomet* fut approuvé. D'Alembert invita hautement Crébillon à publier les motifs de ses refus antérieurs, s'engageant à son tour à publier les raisons de son approbation. La victoire était complète. Souhaitons au *Mahomet* moderne un nouveau d'Alembert.

Quant à d'Alembert, on ne pouvait lui souhaiter rien de mieux qu'un livre comme celui de M. Bertrand, écrit dans une langue excellente et très fortement pensé. La lecture en est fructueuse autant qu'attrayante. L'attention est sans cesse émoustillée par quelque anecdote, par quelques unes de ces réminiscences heureuses dont l'illustre Académicien se plaît à émailler ses conversations et ses livres, de Bachaumont à Claude Frollo, du maréchal Vaillant à Eugène Labiche, dont *Le Misanthrope et l'Auvergnat* sont tout surpris de se trouver des ancêtres dans la *Vie du Diacre Pâris*. Les pensées fines et brillantes abondent ; le moraliste ne le cède ni au savant ni à l'écrivain. L'auteur dit quelque part : « Le domaine des vérités démontrées est étroit. Serait-il vrai qu'en y pénétrant on se condamne à n'en plus sortir et que l'habitude de la ligne droite rende l'esprit mauvais juge des gracieux détours de la fantaisie (entendez : la littérature) ? Il n'y a pas à cela plus de raison que pour qu'un peintre ignore la musique. Pour être différentes, les facultés de l'esprit ne s'excluent pas. L'habitude de bien raisonner est une force, il est rare qu'elle soit inutile, plus rare encore qu'elle puisse nuire. » Qui en douterait, n'aurait qu'à lire le *d'Alembert* de M. J. Bertrand.

Léo Claretie.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une deuxième édition du volume publié en 1887 par M. Gaston Paris, *Extraits de la Chanson de Roland et de la vie de saint Louis par Jean de Joinville,* vient de paraître à la librairie Hachette. Elle est, comme l'indique le titre, « revue et corrigée ». M. G. Paris a profité des additions et corrections qui lui ont été suggérées par M. Mussafia, par Arsène Darmesteter et par M. Todd. « Grâce à tant de sollicitude, dit l'éditeur dans son *Avertissement*, les *Extraits* pourront désormais être un guide commode et sûr pour ceux qui voudront aborder l'étude de l'ancien français. On m'a assuré que les observations grammaticales étaient, avec quelque attention, facilement comprises et retenues par des étudiants qui les abordaient sans autre préparation que la connaissance du latin et du français moderne. Je me suis efforcé de les rendre aussi claires que possible; mais elles sont nécessairement fort concises; j'espère pouvoir bientôt publier un tableau plus complet de la langue du moyen âge dans la *Grammaire* qui formera le second tome de mon *Manuel* d'ancien français. Je puis déjà, pour l'histoire littéraire du *Roland* et de la *Vie de saint Louis*, renvoyer au tome premier de ce *Manuel*, dont la seconde édition vient de paraître. »

— Sous le titre de *Minerva, introduction à l'étude des classiques scolaires grecs et latins* (Paris, Hachette. In-8, xx et 336 p.), M. Salomon Reinach offre à nos lycéens l'adaptation d'un livre récent de M. James Gow, intitulé *A companion to school classics*. Il a fait cette adaptation très librement, et a corrigé, supprimé, ajouté partout où cela paraissait utile; il a multiplié les illustrations; il a écarté les indications bibliographiques. Le livre comprend quatre parties. I. *Les textes classiques* (l'alphabet grec; l'alphabet latin; les livres et les éditions; histoire des manuscrits classiques; bibliothèques modernes; appareil critique; critique des textes; philologues célèbres; dialectes et prononciation); II. *La Grèce* (chronologie; métrologie; histoire du gouvernement athénien; population de l'Attique; magistrats; assemblées délibérantes; armée et flotte; procédure légale; finances; institutions de Sparte; colonies, proxènes et amphictyons); III. *Rome* (chronologie; poids et mesures; histoire du gouvernement; les rois; la République; l'Empire; l'armée, la marine; législation; finances). IV. *Le théâtre* (en Grèce; à Rome). L'ouvrage qui vient d'avoir sa deuxième édition, se termine par trois index : 1° des mots grecs; 2° des mots latins; 3° des matières. « Quelques personnes, dit M. Salomon Reinach à la fin de sa *préface*, pourront s'étonner qu'après avoir écrit un gros manuel, j'ai trouvé bon d'en adapter un petit, et que les travaux d'érudition où je suis engagé depuis dix ans, m'aient laissé du goût et du loisir pour ce travail. Je répondrai d'abord qu'il faut bien se distraire un peu; puis qu'il n'est pas sans charme de rendre service aux débutants; enfin que les érudits de profession, explorateurs myopes de petits domaines, ont grand besoin de repasser quelquefois l'ABC de leur métier. C'est une très bonne manière de le repasser que de l'enseigner aux autres. Je déclare avoir beaucoup rappris en adaptant le *Companion* de M. Gow. »

— Nous recevons de la librairie Desclée, De Brouwer et Cie, de Lille deux éditions classiques (format in-16°) : l'une de l'*Art poétique* de Boileau; l'autre de la *Lettre à l'Académie* de Fénelon, avec préface et notes par le P. V. Delaporte. « Ces jolis petits livres, nous écrit notre collaborateur A. Delboulle, d'ailleurs bien imprimés, aux pages encadrés de filets rouges, sont de ceux qu'on peut aisément emporter avec soi en voyage ou à la campagne. Ils feront la joie des écoliers qui n'aiment pas à se charger de lourds volumes. On n'y trouvera que quelques notes, celles qui sont ab-

solument nécessaires. Nous souhaitons à cette nouvelle collection des chefs-d'œuvre classiques un succès populaire. »

— La *Société archéologique de l'Orléanais*, dans le 22e volume de ses *Mémoires*, publié cette année, apporte, comme les années précédentes, une sérieuse contribution à l'histoire générale et provinciale. Voici le contenu de ce volume. 1. G. Baguenault de Puchesse, *L'Expédition des Allemands en France au mois d'octobre 1575 et la bataille de Dormans*, d'après les pièces du temps. — 2. J. Loiseleur, *Les privilèges de l'Université de lois d'Orléans*. — 3. L. Guignard, *Découvertes faites à Blois en mai 1886*. — 4. Boucher de Molandon et baron A. de Beaucorps, *Le tumulus de Reuilly* (monument préhistorique.) — 5. Tranchau, *Étude sur les représentations théâtrales*, les exercices publics et les distributions de prix au collège d'Orléans au XVIIIe siècle. — 6. Desnoyers, objets trouvés dans la Loire de 1875 à 1886, (3e mémoire). — 7. L. Jarry, découverte des tombes de Marie d'Harcourt, femme du bâtard d'Orléans, de Jean leur fils et de leurs petits-fils dans l'église de N.-D. de Cléry. Testament inédit de Dunois, etc. — 8. L'abbé Cochard, Le jeu de paume à Orléans. — 9. Eug. Vignat, Étude sur une clochette des morts du XIIIe siècle. — 10. Flouest, Note sur la cloche présentée par M. Vignat. — 11. Boucher de Molandon, Jacques Boucher, trésorier général du duc d'Orléans en 1429, sa famille, etc. Souvenirs orléanais du temps de Jeanne d'Arc. — 12. Tranchau, Jean Marrois, professeur de mathématiques à Orléans, et son *Album amicorum*. Quelques mots sur d'autres albums français et allemands. — 13. L. Jarry, Documents inédits servant à rectifier la date de la construction et le nom des premiers architectes du château de Chambord. — 14. Boucher de Molandon, Documents complémentaires au mémoire sur Jacques Boucher.

— M. Julien Vinson fera paraître dans l'automne de 1890 une *Bibliographie basque* qui formera un volume de cinq cent pages environ.

— Deux nouvelles brochures de M. André Joubert : 1° *Les seigneurs de Mollière et de La Brossinière*, fiefs qui relevaient au moyen âge de la baronnie de Château-Gontier; 2° *Les troubles de Craon du 12 juillet au 10 sept.* 1789, d'après un document inédit très curieux, le *Journal de ce qui s'est passé à Craon depuis le 12 juillet* 1789 que M. Joubert publie en son entier. Les deux brochures, la première de 12, la seconde de 10 pages, ont été imprimées à Laval, chez Moreau et tirées à 35 exemplaires.

— M. Uzanne annonce aux lecteurs du *Livre*, dans le fascicule d'octobre, que sa revue aura cessé de vivre à la fin de l'année. Il prépare une table générale des matières de la revue qui paraissait depuis dix ans. Il annonce en même temps qu'un autre *Livre*, du format de la « Revue des Deux-Mondes », remplacera celui qui disparaît, « tout y sera condensé, élagué, mis au point voulu. »

— Va paraître très prochainement une traduction française de *Donat*, publiée pour la première fois sur l'exemplaire unique conservé à la Bibliothèque de l'Université d'Utrecht, par M. Léon Dorez.

— M. L. G. Pélissier a fait tirer à part son article sur *La civilisation politique de l'Italie à la fin du XVe siècle* (Revue internationale de l'Enseignement du 15 juillet 1889).

— Le livre de Joseph Guadet, *Les Girondins, leur vie privée, leur vie publique, leur proscription et leur mort* vient d'avoir une nouvelle édition en un volume (Perrin. In-8°, XV et 456 p. 3 fr. 50). Cette édition posthume est précédée d'une notice biographique qui fait connaître une « carrière vouée au travail et à tous les devoirs, une existence de travailleur et de philosophe, sagement passée dans le silence de l'étude, entre les livres et la famille ».

— La librairie des Bibliophiles (Jouaust, imprimeur, rue de Lille, 7) a entrepris la publication d'une *Bibliothèque des mémoires relatifs à l'histoire de France* qui est destinée à être le complément de sa *Nouvelle bibliothèque classique* des grands écrivains français. Après les *Mémoirs d'Agrippa d'Aubigné*, publiés par M. Ludovic Lalanne, elle fait paraître les *Mémoires de Louvet*, publiés par M. F. A. Aulard (2 vols. in-6, 6 fr.). Sont sous presse : *Mémoires sur la Bastille* (Linguet, Dusaulx, Latude), *Mémoires de Marmontel*, de *Mme de La Fayette*, de *Ségur*, de *Mme de Staal*.

— L'évêque d'Annecy vient de condamner l'ouvrage que M. Jules Thomas a récemment publié à la librairie Alcan sous le titre de *Principes de philosophie morale*, l'ouvrage étant « entièrement opposé aux enseignements de la foi et aux principes de la morale évangélique, car il enseigne que l'idée religieuse doit être exclue de l'étude de toutes les questions morales et que les dogmes révélés ne peuvent être qu'un principe de faiblesse et d'erreur. »

— Notre collaborateur M. Ch. Joret, nous écrit pour une rectification au sujet de la note qui a paru sur sa *Mission en Allemagne* (n° 45, p. 335) : la correspondance de Spanheim est, non pas à la Bibliothèque de Hanovre, mais aux archives de Berlin, et les renseignements que M. Joret a recueillis sur les rapports du Grand Electeur et de Tavernier, se trouvent dans un manuscrit d'Aix.

ALLEMAGNE. — M. Ludwig Geiger a fait tirer à part : 1° un article d'ensemble ou *Litteratur-übersicht* sur les publications relatives à l'histoire de l'humanisme allemand (tiré du fasc. VI de la *Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte und Renaissance-Litteratur*, 1887-1888) ; 2° deux tirages à part de la *Zeitschrift für die Geschichte der Juden in Deutschland* : un long article sur les ouvrages récents qui traitent de l'histoire des Juifs en Allemagne (le *Wertheimer* de David Kaufmann, les études *Zur Kulturgesch. in Oesterreich-Ungarn* de G. Wolf, le livre de Güdemann — qui est sévèrement apprécié, — l'étude de Joel Müller sur *Leopold Kompert*, etc.), et une suite d'esquisses ou fragments intitulés *Vor hundert Jahren, Mitteilungen aus der Geschichte der Juden Berlins*. Ces esquisses sont à la fois un supplément au livre que M. G. a publié en 1871 *Geschichte der Juden in Berlin* et une sorte de préface à un ouvrage de longue haleine que M. G. publiera un jour sur Berlin à l'époque moderne. Elles ont trait à l'histoire des Juifs à Berlin et sont au nombre de cinq : I. *Aus der Vossischen Zeitung 1788 u. 1789* (p. 1-10) ; II. *Aus alten Berliner Adressbüchern* (p. 11-13) ; III. *Bücher, Zeitschriften, Pamphlete mit einem urkundlichen Anhang* (p. 14-29) ; IV. *Aktenstücke über die frühe Beerdigung der Todten* (p. 29-41) ; V. *Zum Kapitel der Judentaufen in Berlin* (p. 41-51).

— L'*Encyclopædie der neueren Geschichte*, — qui, d'après une note annexée à un fascicule, n'est plus dirigée, depuis sa 39e livraison, par M. Alfred Schultze, — sera prochainement terminée. Voici les 43e et 44e livraisons, cette dernière se terminant au mot *Widdin*. On remarquera dans ces deux livraisons les articles suivants : *Türkische Kriege* (guerres de Turquie), *Ungarn* (Hongrie), *Universitæten*, *Uruguay*, *Utjeschenovic* (Martinuzzi), *Vatikanisches Konzil*, *Vereinigte Staaten* (États-Unis), *Voltaire*, *Wallenstein*, *Walpole*, les *Wartensleben*, *Washington*, *Wellington*. Mais pourquoi ne trouvons-nous pas les noms suivants qui méritaient une notice : saint Jean d'*Ulloa* (1838), princesse des *Ursins*, maréchal d'*Uxelles*, général *Valence*, *Varennes* (juin 1791), Jean de *Vatteville*, *Vaublanc*, les *Vaudreuil*, *Vitry*, *Westermann*? Autres observations : la bibliographie de l'art. *Valmy* est incomplète ; — *Vandamme* était, non pas comte de Hünebourg (ce titre appartenait à Clarke), mais comte d'Unsebourg ; — il fallait citer sur *Vauban* l'ouvrage de Georges Michel (1879) ; art. *Vendôme*, pourquoi anoblir Chanzy et dire *de Chanzy*? — art. *Verdun*, la ville se rendit le 2, et non le 4 septembre ; — art. *Victor*, lire Lamarche et non *la Mar-*

che; — art. *Villars*, on lit avec étonnement que la bataille de Friedlingen a été « indécise » (unentschieden) et on ne trouve pas le nom de Denain!

— M. R. M. Werner doit publier prochainement une *Physiologie der Lyrik*.

— Deux volumes, le VIe et le VIIe de la collection anglaise de K. Vollmœller, vont bientôt paraître : la première moitié des *Percy's Reliques of ancient poetry*, d'après l'édition de 1765 et avec les variantes des éditions originales postérieures, p. p. A. Schrœr (Heilbronn, Henninger, 8 mark) et le *Jew of Malta* de Marlowe, p. p. Albr. Wagner (2 mark).

— Vient de paraître à la librairie Cotta, de Stuttgart, le 1er volume d'une *Geschichte der franzœsischen Litteratur seit Anfang des XVI Jahrhunderts*, par M. Ad. Birch-Hirschfeld (Stuttgart, Cotta, 6 mark, 75). Ce volume a pour sous-titre *das Zeitalter der Renaissance*.

— La même librairie publie le deuxième volume de la *Geschichte der rœmischen Dichtung*, de M. Otto Ribbeck (372 pages, 8 mark). Le volume a pour sous-titre *Augusteisches Zeitalter*; il comprend, avec une introduction, cinq chapitres : I. Virgile; II. Horace; III. Tibulle et Properce; IV. Ovide; V. les petits et les anonymes *(Die Kleinen und die Namenlosen)*.

PORTUGAL. — Une revue nouvelle, consacrée uniquement à Camoens et à ses œuvres, paraît à Porto sous le titre *Circulo Camoniano* (12,000 reis par an). Les numéros de juin et de juillet contiennent les articles suivants. Juin : J. de Araujo (directeur de la Revue), *Circulo Camoniano*; K. von Reinhardstœttner, *A figura poetica de Camoens na Allamanha*; C. Michaelis de Vasconcellos, *Contribuçoes para a Bibliografia Camoniana* et *Materiaes para um indice expurgatorio da lirica camoniana*; W. Storck, *Camoens na Allamanha*; J. de Vasconcellos, Platon de Vaxel, R. A. de Caravalho Monteiro, *Communicaçoes*. Juillet : Th. Braga, *Camoens e a poesia popular na India*; Xavier da Cunha, *Pretidao de amor*; Car. Michaelis de Vasconcellos, *Contribuiçoes para a bibliographia Camoniana*; Xav. Pinheiro, *A arte no centenario*.

SUÈDE. — Le jour où M. Gaston Paris accomplissait sa cinquantième année, il a reçu un très beau volume intitulé *Recueil de mémoires philologiques présenté à Monsieur Gaston* Paris *par ses élèves suédois le 9 août 1889 à l'occasion de son cinquantième anniversaire*. Le volume contient les mémoires suivants, tous écrits en français : H. Andersson. *L'amuissement de l'r finale en français*; S. F. Eurén, *Exemples de r adventice dans des mots français*; P. A. Geijer, *Cas de labialisation en français*; A. W. Munthe, *Chanson populaire asturienne* et *Composés du type aliabierto*; A. Nordfelt, *Classification des manuscrits des* Enfances Vivien; C. Wahlund, *La philologie française au temps jadis*; G. Vising, *Les débuts du style français*; F. Wulff, *Un chapitre de phonétique andalouse*. Le volume est en vente chez Bouillon, au prix de 10 francs.

SUISSE. — Une université catholique s'est fondée à Fribourg. M. J. Bédier, ancien élève de l'École normale supérieure et de l'École des Hautes-Études, et M. l'abbé Rabiet, ancien élève de l'École des Hautes-Études et traducteur de la *Grammaire* de M. W. Meyer-Lübke, ont été chargés d'enseigner, le premier la littérature française, le second la philologie romane.

— M. Morf, professeur à Berne, a été nommé à Zurich professeur ordinaire de philologie romane.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 novembre 1889.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la place de membre libre, laissée vacante par la mort de M. Charles Nisard.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 16 décembre — 1889

619. — **Catalogue des manuscrits arabes** de la Bibliothèque nationale, par M. le baron de Slane, membre de l'Institut; 2e fascicule, imprimerie Nationale, 1889, in-4, p. 337-656, sur 2 colonnes.

Le catalogue de l'importante collection des mss. arabes de la Bibliothèque nationale a été rédigé par feu M. le baron de Slane et l'impression en a été commencée, il y a quelques années, par les soins de M. Zotenberg. En 1883 paraissait le premier fascicule comprenant 336 pages et 1868 numéros; il renfermait les ouvrages chrétiens et une première série d'ouvrages musulmans (Coran, commentaires du Coran, traditions, droit, théologie, histoire). Le second fascicule, publié cette année, s'étend jusqu'à la page 656 et au n° 4057; il contient la fin de l'histoire, la cosmographie et la géographie, les sciences exactes, la philosophie, l'économie politique, les sciences naturelles, la fiction et une partie de la philologie.

Les meilleures œuvres de la littérature arabe sont généralement représentées par un ou plusieurs bons mss.; citons d'abord dans ce second fascicule : *Vie du Prophète* d'Ibn Hischam; *Dictionnaire biographique* d'Ibn Khallikan; *Dictionnaire orthographique* d'Ibn Dsahabi; *Traité de géographie* d'Édrisi; *Traité de géographie* d'Al-Maghribi (ms. ayant appartenu à Abou-l-Fida); *Voyages* d'Ibn Batouta; *Organon, Rhétorique* et *Poétique* d'Aristote (ms. de l'an 418 de l'Hég.); *Almageste*, version de Honein revue par Thabit de Harran; *Abrégé de l'Almageste* par Avicenne et les *Éléments d'Euclide*. La logique, les mathématiques et l'astronomie comprennent un grand nombre de numéros, ainsi que d'autres chapitres d'un intérêt moins général : l'astrologie, l'alchimie et la magie. L'histoire naturelle, la minéralogie et la zoologie n'ont

pas passionné les savants arabes au même degré et font moins bonne figure au catalogue. M. de S. signale comme digne d'être publié un dictionnaire d'histoire naturelle par le Scheikh al-Monâwi, annoté par l'auteur. Un traité de zoologie du célèbre médecin de Bagdad, Gabriel Bochtjésu, mériterait aussi une étude particulière. La Bibliothèque possède du même auteur un traité de médecine intitulé le *Jardin médical*. La *Vie des animaux* d'Isa-al-Damiri est reproduite dans 18 mss. Le chapitre de la médecine est des plus importants; il renferme des versions de Galien et de Dioscoride dont les meilleures sont dues à Honein: le *Mançouri* de Razès; deux autres traités du même auteur; le *Livre des cent traités* de Yahya al-Masihi, le maître d'Avicenne; plusieurs parties et commentaires du *Canon* d'Avicenne; le *Recueil des remèdes* d'Ibn Baithar; cinq exemplaires du *Minhadj* de Yahya ibn Djazla, ouvrage qui, au rapport de Barhebræus, était dans les mains de tous les médecins de son époque. On connaît le goût des Arabes pour la poésie; on ne sera donc pas surpris que notre Bibliothèque possède 411 mss. d'œuvres de ce genre, parmi lesquels un bon ms. des *Six Poètes*, plusieurs des *Mo'allaqat*, du *Hamasa* avec le commentaire de Tabrizi, des *Poèmes des Hodzailites*, du *Kitâb al-Aghâni*, des *Anthologies* d'Al-Tha' alibi. Au chapitre Fiction, nous remarquons seize mss. de *Calila et Dimna*, quinze du *Recueil* d'Ibn Hiddja, vingt-quatre des *Mille et une Nuits*, dont trois exemplaires complets, sans compter les contes détachés; un ms. contenant une version du *Roman d'Alexandre;* une copie moderne et dix tomes dépareillés du *Roman d'Antar;* de nombreux mss. du *Grand roman d'Hamza le héros;* les *Séances* de Hamdani; les *Séances* de Hariri; les *Proverbes* de Maidâni; les *Colliers d'or* de Zamakhschari. Enfin dans la philologie qui termine ce fascicule : le *Kitâb* de Sibawaïh; la *Perle du plongeur* d'Hariri; le *Mofassal* de Zamakhschari.

Ce catalogue répond bien à ce que l'on attendait d'un savant aussi versé dans la connaissance de la langue et de la littérature arabes, que l'était feu M. de Slane. On regrettera cependant que la mort ait frappé l'auteur avant que son œuvre ait vu le jour. Il aurait certainement, pendant le cours de l'impression, modifié la rédaction trop concise de certains numéros et surtout développé la partie bibliographique qui présente de nombreuses lacunes. Il est rarement fait mention des éditions imprimées, même quand les manuscrits analysés ont été utilisés pour ces éditions; parfois on se contente de renvoyer à d'anciennes monographies, comme pour l'*Histoire des médecins arabes* d'Ibn Abi Oseibi'a et le *Kitâb* de Sibawaïh, publiés récemment. Il n'aurait pas été non plus inutile de noter, d'une manière plus suivie, les principales variantes qui distinguent les divers mss. d'une même œuvre; ces variantes auraient permis de juger du degré de parenté de ces mss., s'ils appartiennent à un seul original ou à des familles différentes. M. Zotenberg, qui s'est chargé de surveiller l'impression, arrêté par des scrupules

respectables mais peut-être exagérés, a craint d'altérer l'œuvre de son devancier en la modifiant et il a voulu laisser à celui-ci tout le mérite et toute la responsabilité de son travail. Il s'est contenté d'ajouter, au bas des pages, des notes trop rares qui comblent une lacune ou rectifient une indication erronée.

Ces critiques de détail n'ôtent rien de la valeur de ce catalogue qui demandait une somme considérable de patience et qui atteint complètement le but proposé en faisant connaître aux Orientalistes la riche collection des mss. arabes de la Bibliothèque nationale. En suivant de près les catalogues des mss. hébreux, syriaques et éthiopiens, il témoigne de nouveau du zèle vigilant de l'Administration de la Bibliothèque et de l'assiduité de M. Zotenberg; les exemples sont rares d'un labeur aussi soutenu et aussi fructueux.

Rubens Duval.

---

620. — Albert Jahn. **Dionysiaca.** Sprachliche und sachliche Platonische Blüthenlese aus Dionysius, dem sog. Areopagiten, zur Anbahnung der philosophischen Behandlung dieses Autors. Altona u. Leipzig, Reher, 1889, in-8; x, 86 p.

Le P. J. Morin, dans son livre *De sacris ordinibus*, publié en 1665, jugeait que Denys dit l'Aréopagite avait un style absolument différent du style attique. Le cardinal du Perron, s'il faut en croire le Perroniana et Tuana (1694), prétendait que « cet auteur est tout attique ». M. A. Jahn a voulu reviser ce procès. Il fait un relevé fort considérable des passages où Denys lui a paru « platoniser. » Ce genre de recherches lui est depuis longtemps familier : en 1838 il publiait son « *S. Basilius magnus plotinizans*, » et, en 1865 « *S. Methodius platonizans* ». Son travail sur Denys confirme pleinement l'opinion du cardinal du Perron. On sera même tenté de trouver la démonstration de M. J. surabondante. Lorsque son auteur emploie des expressions qui se rencontrent chez Platon, il y a là une réminiscence évidente, mais peut-être eût-il été sage de s'en tenir à cette sorte de rapprochements; quand la ressemblance ne consiste que dans l'emploi d'un terme isolé, nous ne voyons pas ce que peut y gagner la thèse soutenue par le savant philologue de Berne. Citons quelques exemples : qu'est-ce que prouvent les mots δῆθεν, κομιδῇ, ἀμέλει, φανός, ἀμιγής, etc.? L'argumentation eût été plus conforme à la saine critique si M. J. avait renoncé à produire ces rapprochements dont la portée est contestable et pourrait même ébranler la conviction du lecteur. Cette réserve faite, nous félicitons sincèrement M. A. Jahn de consacrer les rares loisirs de sa verte vieillesse à de tels travaux. Les *Dionysiaca* comblent une lacune dans la littérature du Pseudo-Aréopagite. En outre son texte a été plus d'une fois amélioré, chemin faisant, et mise en relief l'utilité de ses œuvres pour l'histoire des doctrines néo-platoniciennes et pour une édition nouvelle des oracles dits chaldéens (λόγια

χαλδαϊκά), publiés souvent, mais toujours dans des conditions notoirement défectueuses.

C. E. Ruelle.

---

621. — **Les grands initiés**, esquisse de l'histoire secrète des religions, par Edouard Schuré. Paris, Perrin, 1889, in-8, xxxii et 554 pages.

M. Schuré s'est-il rendu compte à quelle rude épreuve il soumet les critiques au jugement desquels il offre son nouvel ouvrage, quand ces critiques qui, comme nous, apprécient sa personne et estiment son talent, ont des méthodes ou des procédés de travail si différents de ceux qu'il préfère lui-même? Un moment, nous nous sommes flatté que la dissidence entre l'auteur et nous ne serait pas foncière, et que M. S. s'était simplement proposé de mettre en lumière, peut-être avec exagération, un côté trop méconnu de l'histoire religieuse. Il y a, dans toutes les sociétés religieuses qui ont fortement marqué leur trace, un côté mystique, ésotérique, qu'on passe parfois complètement sous silence ou auquel on accorde une attention distraite; M. S. aurait pu s'attacher à ce facteur, et quand même il l'eût fait au détriment d'autres éléments, il y avait lieu de tenir grand compte de ses observations et de discuter ses griefs à l'endroit de la théologie officielle, de celle qui est publiquement enseignée et professée.

Malheureusement il ne nous a point été possible de conserver longtemps cette illusion. Ce que prétend faire M. S., c'est établir une filiation positive entre un certain nombre de personnages ou de doctrines, dont quelques-uns appartiennent à la légende, dont les autres ne sont connus que par des documents d'une authenticité contestable, en les traitant comme des faits ou des figures réellement historiques et en leur assignant des dates déterminées. Quand on saura qu'il s'agit là de Rama, de Krishna, d'Hermès, de Moïse, d'Orphée, de Pythagore, de Platon et de Jésus, on ne pourra manquer de trouver ce propos bien hasardeux. Voici comment l'auteur l'expose : nous reproduisons autant que possible les propres termes dont il se sert.

Il y a au fond de toutes les grandes religions une doctrine secrète, fruit de la méditation des grands initiés, prophètes, réformateurs, qui ont créé, soutenu, propagé ces mêmes religions. Cette doctrine des Mystères est très difficile à démêler. « Il faut la deviner ; mais, une fois qu'on la sait, elle apparaît lumineuse, organique, toujours en harmonie avec elle-même. On pourrait aussi l'appeler l'histoire de la religion éternelle et universelle. Pour la race aryenne, le germe et le noyau s'en trouvent dans les Védas. Sa première cristallisation historique apparaît dans la doctrine trinitaire de Krishna, etc... L'antiquité de la doctrine sacrée n'est pas moins frappante en Égypte, dont les traditions remontent jusqu'à une civilisation bien antérieure à l'apparition de la race aryenne sur la scène de l'histoire. » M. S. admet « l'authenticité

fondamentale » des livres d'Hermès Trismégiste comme documents de l'antique sagesse de l'Égypte. Aux bords du Nil « les prêtres d'Ammon-Râ professaient la haute métaphysique qu'on enseignait sous d'autres formes sur les bords du Gange. » En Grèce, les éléments de la pensée ésotérique sont à retrouver dans les fragments orphiques, dans les mystères de Delphes et d'Éleusis (Pythagore et Platon). La tradition occulte d'Israël, à son tour, a pour organe la Kabbale, qui permet de pénétrer le véritable sens de la Bible. L'ésotérisme chrétien, en dernier lieu, se trouve dans les Évangiles « éclairés par les traditions esséniennes et gnostiques ».—« Nous retrouvons là, dit l'auteur en propres termes, cette doctrine de la Trinité et du Verbe divin déjà enseignée depuis des milliers d'années dans les temples de l'Égypte et de l'Inde. » Et l'auteur conclut que, par l'application à l'histoire des religions de la méthode dite de l'ésotérisme comparé, on arrive à restituer l'antiquité, la continuité et l'unité essentielle de la doctrine religieuse.

Pour donner une idée de la manière dont M. S. en use avec les textes, je ferai encore une citation : « L'exégèse biblique de ce siècle a mis à la mode cette idée que la Genèse n'est pas l'œuvre de Moïse... De ce que l'Élohiste et le Jéhoviste ont écrit quatre cents ans après l'exode, il ne s'ensuit pas qu'ils aient été les inventeurs de la *Genèse*, et qu'ils n'aient pas travaillé sur un document antérieur peut-être mal compris... Moïse devient vivant, toute sa prodigieuse carrière s'explique, lorsqu'on commence par le replacer dans son milieu natal : le temple solaire de Memphis. Les profondeurs de la *Genèse* ne se dévoilent qu'à la lueur des flambeaux arrachés à l'initiation d'Isis et d'Osiris... Israël gravite autour de Moïse aussi sûrement, aussi fatalement que la terre tourne autour du soleil... En sa qualité d'initié égyptien, l'intellectualité de Moïse devait être à la hauteur de la science égyptienne. » Et M. S. expliquera la Bible par les livres hermétiques avec la confiance la plus aveugle dans le bien-fondé de la déduction qu'on vient de lire. Si je m'avisais de dire à M. S. : Comment savez-vous que Moïse a été initié aux mystères d'Osiris?—il me mettrait sans doute au défi d'établir qu'il ne l'a point été, et j'avoue que je suis incapable de fournir cette démonstration négative. C'est le cas de l'inculpé que le ministère public, se dérobant à la tâche d'établir la culpabilité, somme de faire pour sa part la preuve de son innocence, ce qui est parfois fort embarrassant.

En un mot, M. S. ne récuse pas les résultats de l'étude historique et littéraire appliquée aux documents religieux de l'antiquité, mais il se dérobe à leurs conséquences logiques, ce qui nous rend pour ainsi dire sans prise sur lui comme sur tous ceux qui sont engagés dans le même ordre de préoccupations.

Et cependant, en dehors de cette dissidence irréductible sur l'interprétation des textes et la restitution des grandes figures religieuses du passé, nous sommes de ceux qui partagent dans une grande mesure ses appréhensions sur l'état moral et intellectuel du monde civilisé.

Nous souscrivons sans hésitation au tableau qu'il trace d'une société, balancée entre des préoccupations diverses et qui a perdu son équilibre. M. S. s'est exprimé là-dessus avec une éloquence communicative et une noble franchise. « Le plus grand mal de notre temps, dit-il, est que la Science et la Religion y apparaissent comme deux forces ennemies et irréductibles... Ce conflit (celui entre l'Église et la Science), d'abord nécessaire et utile, puisqu'il a établi les droits de la Raison et de la Science, a fini par devenir une cause d'impuissance et de dessèchement. La Religion répond aux besoins du cœur, de là, sa magie éternelle ; la Science à ceux de l'esprit, de là sa force invincible. Mais, depuis longtemps, ces puissances ne savent plus s'entendre. La Religion sans preuve et la Science sans espoir sont debout l'une en face de l'autre et se défient sans pouvoir se vaincre. — De là, une contradiction profonde, une guerre cachée, non seulement entre l'État et l'Église, mais encore dans la Science elle-même, dans le sein de toutes les Églises et jusque dans la conscience de tous les individus pensants. Car, qui que nous soyons, à quelque école philosophique, esthétique et sociale que nous appartenions, nous portons en nous ces deux mondes ennemis, en apparence irréconciliables, qui naissent de deux besoins indestructibles de l'homme : le besoin scientifique et le besoin religieux ».

M. Schuré croit que ce conflit qu'il a dénoncé avec tant de sûreté n'est pas sans issue et, comme on l'a vu, il en cherche la solution dans les textes et les figures de « grands initiés », qu'il aperçoit au travers de livres et d'interprétations théosophiques relativement modernes. Comme historien des religions, nous ne saurions l'approuver ; comme philosophe et théologien, nous l'assurons que toute recherche de cet ordre nous intéresse profondément et éveille chez nous un vif sentiment d'estime et de sympathie.

Maurice VERNES.

---

622. — Max REISCHLE. **Die Frage nach dem Wesen der Religion.** Fribourg en Br. Mohr, 1889, 124 p. in-8. 3 m.

Cette brochure annonce un ouvrage de longue haleine, auquel elle doit servir d'introduction méthodologique. Les développements y sont, non sans redites, poussés jusque dans un détail trop minutieux ; mais c'est une œuvre étudiée et réfléchie, et qui mérite qu'on s'y arrête.

La thèse principale de M. Reischle, qui est de l'école de Ritschl, et n'en fait pas mystère, c'est qu'il faut aborder l'étude de l'histoire religieuse avec toute sa personne religieuse : il faut que l'historien s'établisse délibérément, et avec une claire conscience, au point de vue religieux qui est le sien, qu'il le considère comme le terme légitime de l'histoire antérieure des croyances et des doctrines, et qu'il groupe les stades successifs de l'évolution historique en une série de degrés y conduisant par une lente ascension. Je crois que c'est le contre-pied exact

d'une méthode vraiment scientifique, ou, si l'on veut, historique. Ne voir dans l'histoire des religions que l'histoire de l'acheminement graduel vers un point de vue considéré *à priori* comme définitif, tout au moins comme provisoirement définitif, c'est d'abord se condamner à n'envisager les religions successives, et les états successifs d'une religion, que comme des moments et des étapes n'ayant par eux-mêmes aucune autre valeur, c'est ensuite, et par conséquent, étant donné que les influences et les transitions se font le plus souvent par les points les moins essentiels et les moins caractéristiques, se contraindre à prêter à ces côtés secondaires, et à ces soudures artificielles et accidentelles, une importance qu'elles n'eurent jamais. C'est sur le premier point remonter jusqu'au-delà de Hegel, tout près de Bossuet, et sur le second point, c'est se tromper comme se trompent ceux qui ne veulent voir dans Aristote que l'Aristote des péripatéticiens immédiats, et dans Descartes que ce qu'il fut pour ses contemporains. On conçoit qu'une philosophie apologétique et dogmatique de la religion procède de la sorte ; cela n'a rien de commun avec la science.

Puis, d'où partira-t-on ? Je ne veux pas rappeler que le christianisme, ou les diverses religions chrétiennes ne comptent comme adhérents qu'un peu plus du tiers de la population totale du globe, que dans ce monde géographiquement ou politiquement considéré comme chrétien, parmi ces 450 millions de chrétiens théoriques, il en est près d'une centaine qui ne comptent pas, bien qu'ils se qualifient d'« orthodoxes », et bon nombre d'autres millions qui ne comptent guère. Il est convenu que ce n'est là qu'une facétie ; j'y consens. Mais, supposant accordé le point de vue chrétien, qu'entendra-t-on par là ? Choisira-t-on, parmi les innombrables nuances individuelles dont chacune se suffit à elle-même (puisque toute croyance proprement religieuse porte en elle-même sa valeur absolue et se légitime elle-même) une nuance à laquelle on conférera le droit de représenter la totalité des consciences chrétiennes ? C'est une absurdité dans les termes. Prendra-t-on une moyenne actuelle ? Autre absurdité, plus absurde que la première. Cherchera-t-on une moyenne historique et traditionnelle ? C'est recourir à la tradition, qui, en matière religieuse, a pour la science une valeur rigoureusement nulle, et c'est de plus s'obliger à faire la critique de la tradition et de l'histoire. Le cercle est manifeste.

Ce qui est exact, et ici M. R. a pleinement raison contre Bender et Kaftan, c'est qu'en ces matières, l'induction est impuissante. Une fois que nous sommes en possession d'une définition suffisamment large et suffisamment précise des processus psychologiques élémentaires qui ont ce caractère commun d'être religieux, l'induction a épuisé sa tâche. C'est qu'ici le précieux n'est pas ce qui est général, mais bien ce qui est individuel. Les états religieux ont cette absolue dignité d'être autant de nouveautés uniques et de créations. Les religions sont, si l'on y tient absolument, des organismes, mais des organismes dont l'histoire est constituée par

une série d'états successifs, fragiles et changeants, qui sont autant de faits uniques, anecdotiques, singuliers. La vraie méthode est moins une induction aboutissant à des lois générales et abstraites qu'une construction psychologique aboutissant par déterminations successives à des cas individuels et concrets. La loi qui régit ces transformations et ces passages n'est pas un secret parce qu'elle serait un moteur inconnaissable, ou une finalité indéterminable ; elle est un secret parce qu'elle n'est pas une loi, qu'elle n'est que l'évolution réelle, concrète, causale des époques et des esprits. En d'autres termes, la religion n'est pas, comme le voudrait la conception providentialiste, chose surajoutée et superposée à la personne ; elle est chose de la personne, elle fait corps avec toute la personne, elle est l'une des très hautes réalisations, et comme l'un des sommets de la personne. Et le problème historique de ces créations religieuses successives, dont chacune est absolument irréductible et unique, n'est insoluble que parce qu'il est le problème de la genèse psychologique de chaque individu, et de l'infinie multitude des individus, que parce qu'il est une tâche infinie et impossible, et non pas, à proprement parler, un problème.

A vrai dire, on ne s'entendra jamais sur ces questions de méthode, parce qu'en dépit de tout ces discussions n'ont d'autre objet chez leurs auteurs que de justifier une position prise d'avance, et de vérifier une solution acquise par des voies qui n'ont rien de scientifique. Il en est d'eux comme de l'historien des dogmes que conçoit M. R. : il possède la vraie formule, et il faut qu'il la retrouve. M. R. est et demeure un théologien, c'est-à-dire qu'il voit les choses du dehors, d'en haut, du haut d'un absolu. Toute théologie actuelle, comme toute morale actuelle, c'est-à-dire positive et impérative, se considérera toujours comme définitive et fermée ; toute science historique et explicative de la religion, aussi bien que de la morale, considérera toujours son objet comme changeant, comme ouvert et provisoire. Il n'y a pas de commune mesure.

Il y a néanmoins bien des choses excellentes dans l'état d'esprit de M. Reischle : il y a d'excellent qu'il se soucie des questions de méthode et de principes, il y a d'excellent qu'il apporte à l'étude des choses religieuses un esprit large, ouvert et impartial, il y a d'excellent qu'avec MM. Herrmann, Bender et Kaftan, il recueille la tradition de Ritschl, et poursuit la bataille contre la désastreuse influence du romantisme, qui perdit même Schleiermacher ; il y a enfin d'excellent qu'il est un théologien qui réfléchit, ce qui n'est pas chose vulgaire.

Lucien Herr.

---

623. — A. PANNENBORG. **Lambert von Hersfeld, der Verfasser des Carmen de bello Saxonico.** Abwehr und Angriff. 1 vol. in-8, 172 pages. Gœttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1889.

Peu de temps après que le roi d'Allemagne, Henri IV, eut remporté une victoire signalée sur les Saxons à Hombourg (9 juin 1075), un écrivain inconnu composa un poème en trois livres où il raconta l'histoire de cette lutte et où il célébra les exploits de son souverain. Quel est l'auteur de cette œuvre, à peu près unique au moyen âge, et si remarquable que Pertz a cru y voir la main d'un érudit de la Renaissance et l'a exclue de la collection des *Monumenta* (elle vient seulement d'y trouver place au tome XV des *Scriptores*)? Les avis sont fort partagés sur cette question. En 1868, dans son *Histoire de l'Empire allemand,* Giesebrecht a conjecturé que le *Carmen de bello saxonico* ou, en d'autres termes, les *Gesta Heinrici imperatoris metrice* avaient été rédigés par Lambert de Hersfeld, l'auteur des célèbres *Annales,* et d'une *Institutio Herveldensis ecclesiae* dont nous possédons des fragments (MG. SS. V, p. 138). M. A. Pannenborg, qui a déjà publié sur le *Carmen* plusieurs travaux contradictoires [1], reprend aujourd'hui cette hypothèse. Il ne nous a pas convaincu. Il a essayé de nous montrer que dans les *Annales* de Lambert et dans les *Gesta* on rencontrait des expressions analogues et des tournures de phrase semblables; mais cette argumentation n'est pas concluante; deux auteurs différents, parlant de faits de même nature, se servent naturellement des mêmes termes. La belle affaire, si on lit dans les *Annales « justa postulantibus »*, et, dans le *Carmen « justa petentibus »!* M. P. s'efforce ensuite de nous prouver que de part et d'autre on retrouve les mêmes réminiscences de Virgile. Mais certains vers, répétés dans les grammaires et dans les manuels, se présentent comme d'eux-mêmes à l'esprit d'hommes ayant reçu une éducation commune : ces rapprochements, à notre avis, ne prouvent rien. M. P. ne réussit pas à nous expliquer comment l'admirateur enthousiaste de Henri IV qui a écrit le *Carmen,* est devenu tout d'un coup l'adversaire résolu qui a rédigé les *Gesta*. Il ne peut établir, quoi qu'il fasse, qu'avant 1076 le monastère de Hersfeld était tout dévoué au roi. Ne lisons-nous pas dans les *Annales*, en l'année 1074, ce passage qu'il a oublié de citer : « *Inter has moras exercitus regis, praedae quam pugnae avidior, per contiguas Hersveldiae villas longe lateque discurrebat, easque hostiliter depopulabatur, et... praeter miseram vitam nihil reliquum faciebat innocentibus. Neque rex prohibebat injuriam* »? Le *Carmen* ne saurait par suite être cette épopée que Lambert avait composée en sa jeunesse et dont il parle en un endroit de ses œuvres.

Il nous faut bien avouer encore que le livre de M. P. est écrit sur un

1. Voir entre autres ses notes à la suite de l'édition faite par Waitz, dans les *Abhandlungen der kœniglichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Gœttingen,* t. XV, p. 78, année 1870.

ton fort déplaisant. L'auteur est sans cesse en scène; il exalte ses propres mérites; et il n'a pas assez de dédains pour ses adversaires. M. Pannenborg, ce nous semble, se flattait de publier dans les *Monumenta* l'édition du *Carmen*; un autre lui a été préféré; de là sans doute ces rancunes qu'il aurait fallu dissimuler davantage.

Ch. PFISTER.

---

624. — **Les Insurrections populaires** en Basse-Normandie au XVe siècle pendant l'occupation anglaise et la **Question d'Olivier Basselin,** par Armand GASTÉ, professeur à la Faculté des Lettres de Caen. Caen, ap. Henri Delesques.

Ce mémoire de 80 pages environ a été lu à l'Académie des sciences morales et politiques, et imprimé dans les Annales de la Faculté des Lettres de Caen; M. Gasté a bien fait de le faire tirer à part, car il est très intéressant, et de plus, comme on le verra, très amusant. C'est une verte réplique à M. Le Héricher, président de la Société archéologique d'Avranches, qui, prenant à partie MM. Siméon Luce, Eug. de Beaurepaire et l'auteur de ce mémoire, avait soutenu, dans je ne sais quelle brochure, qu'il n'y avait pas eu d'insurrections populaires en Normandie, au XVe siècle, pendant l'occupation anglaise. Il était allé plus loin : d'après lui, Olivier Basselin n'était qu'un *ivrogne* qui n'avait pas été tué, mais *fouetté* publiquement par les Anglais, pour avoir abusé « de la purée septembrale. » En histoire comme en étymologie, le président de la Société archéologique d'Avranches tient à ne rien dire comme les autres. Pour réfuter la première affirmation de M. Le Héricher, M. G. ne cherche pas ses preuves dans les historiens modernes; il se contente d'écraser son contradicteur sous les multiples témoignages de Jean Chartier, de Polydore Vergile, de Monstrelet, de Thomas Bazin, écrivains d'autant plus dignes de foi qu'ils étaient contemporains des événements qu'ils racontent. En outre, la *Chronique du Mont Saint-Michel*, publiée par Siméon Luce, lui a fourni des renseignements précieux sur ces « émotions populaires »; presque à chaque page, on y lit que les rebelles, sous le nom de « larrons, traistres ou brigands, » sont pendus ou décapités par les Anglais. M. Le Héricher a cru naïvement que ces épithètes injurieuses n'étaient données qu'à des malfaiteurs, des maraudeurs, des détrousseurs de chemins, des filous ou des assassins, dont les envahisseurs ont eu raison de faire prompte justice, comme si des ennemis avaient l'habitude de donner d'autres noms à leurs ennemis. Il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir, que presque toujours ces prétendus larrons sont ordinairement qualifiés dans la *Chronique de Saint-Michel* d'« ennemis et adversaires du roy, nostre seigneur, » c'est-à-dire du roi d'Angleterre. Qu'il y ait eu çà et là des rapines exercées par quelques uns d'entre eux, il n'est guère possible de le nier : mais, en somme, le patriotisme a été l'âme de la rébellion; M. G. le démontre avec des documents irréfutables. D'après ce qui précède, on ne s'étonnera point que M. Le Héricher n'ait pas été plus juste pour Olivier Basselin que

pour les patriotes bas-normands. Il ne voit en lui qu'un *ivrogne*, et pour le prouver, il cite des chansons à boire qu'il lui attribue, et qui sont sorties cent cinquante ans plus tard de l'étude de Jean Le Houx. En admettant d'ailleurs qu'il y ait dans le manuscrit de Bayeux des chansons à boire que Basselin aurait composées, en pourrait-on conclure que l'auteur n'était pas un patriote et ne détestât point les Anglais? Parcequ'on chante le bon vin ou le bon cidre, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on soit un *ivrogne*, et si Basselin et ses compagnons virois ont fêté parfois un peu trop « la dive bouteille, » le vin, ainsi que le dit spirituellement M. Gasté, ne leur a pas fait trouver les Anglais plus aimables et leur présence moins odieuse. Enfin, M. Le Héricher prétend que ce pauvre Basselin n'a pas été « mis à fin » par les Anglais, comme le veut la tradition populaire, mais qu'ils l'ont simplement fouetté, pour lui donner une leçon de tempérance. Et savez-vous quelle preuve il invoque à l'appui de cette assertion? Ce passage de la chanson de *Farin Dugas :*

> Estois-tu pas du temps que les Anglois
> A Basselin firent si *grand vergongne?*

La grand vergongne, c'est le fouet; ne voilà-t-il pas une plaisante découverte?

Aujourd'hui il n'y a guère de lettrés qui ignorent que feu J. Travers, étant professeur au collège de Saint-Lo, fit passer pour une chanson patriotique de Basselin un *vau de vire* de sa composition; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est la très divertissante histoire de cette mystification dans tous ses détails. M. Gasté nous la raconte avec beaucoup de gaité et d'esprit : il y a là un beau sujet à mettre en vaudeville et... en vers latins.

A. Delboulle.

---

625. — **La Saintonge et ses familles illustres,** par Nicolas Alain. Réimpression de l'édition de 1598 avec traduction, notice et notes par M. Louis Audiat. Bordeaux, P. Chollet, 1889, in-16 de xxxiv-233 p.

Dans une agréable préface, M. Audiat raconte la singulière destinée du livre qu'il réédite. Un médecin, dit-il, se met à écrire un traité sur la Saintonge, ses villes, son histoire, ses familles et la manière de faire le sel [1]; il décède avant de le publier [2]. Son fils, né peu auparavant, ne peut songer à le mettre sous presse qu'une trentaine d'années après. Pendant ce temps, le manuscrit est dérobé par un quidam peu scrupuleux qui veut l'éditer comme sien. Mais le plagiaire n'est pas plus épargné que l'auteur; il meurt aussi; et alors le fils recouvre son bien. Puis, pour qu'il ne se perde pas une seconde fois, il le confie aux presses naissantes de l'imprimerie saintaise. On ne sait presque rien sur

1. *De Santonum regione et illustrioribus familiis item de factura salis (Santonibus, apud Franciscum Audebertum typographum,* 1598).

2. Il ne vivait plus le 14 novembre 1577. Le *De Santonum* fut composé vers 1570 (*Préface*, p. xvii).

Nicolas Alain. M. A. relève les erreurs des biographes (Rainguet, Feuilleret, Dangibeaud), et à défaut de renseignements sur le père, nous donne quelques renseignements sur le fils; il constate que Jean Alain, sieur de la Vigerie, avocat au parlement de Bordeaux, fut échevin de la ville de Saintes en 1616 et qu'il ne vivait plus en 1618. Passant à l'examen de l'ouvrage, le premier qui ait été imprimé à Saintes, il en fait valoir sans exagération [1] l'intérêt relatif, rappelant que la Saintonge a trouvé peu d'historiens et de géographes, qu'une description de cette province dans la seconde moitié du xvie siècle est quelque chose d'assez original, qu'à tout prendre c'est un document qui contient beaucoup d'indications exactes et encore plus d'indications curieuses. Mais ce qui donne à ce document un prix particulier, c'est l'abondante annotation de l'éditeur. Sur les villes de Saintes, La Rochelle, Cognac, Pons, Saint-Jean d'Angély, Jarnac, Mirambeau, Taillebourg, Mornac, Royan, sur la tour de Cordouan, sur les rivières la Boutonne et la Seudre, sur les îles d'Oléron et de Ré, sur les familles de La Trémoille, Goumard, Coucis de Burie, Beaumont, Bremond, etc., etc. M. A. nous fournit (p. 81-166) des notices excellentes, écrites d'une plume alerte, et qu'on lit avec non moins de plaisir que de profit. Il a résumé là d'immenses lectures qui touchent un peu à tout et qui lui permettent de dire avec autorité le dernier mot sur une foule de questions d'archéologie, de bibliographie, de généalogie, etc. Le diligent éditeur a réuni, dans l'appendice, comme complément à la fois du texte et du commentaire, divers extraits relatifs à la Saintonge, de certains recueils d'autrefois, tels que : Le *Tableau des provinces de France*, par Alcide de Bone-Case, sieur de Saint-Maurice (Paris, 1664), l'*Ulysses Belgico-Gallicus* d'Abraham Golnitz (Leyde, 1631) [2], l'*Itinerarium Galliæ* de Zinzerling (Amsterdam, 1655), l'*Itinerarium Galliæ Narbonensis* d'Isaac Pontanus (Leyde, 1606). Le soin extrême de l'éditeur, qui brille à toutes les pages de l'élégant petit volume [3], se retrouve jusque dans la *Table onomastique*.

T. de L.

---

1. M. A. n'oublie pas un seul moment ce précepte si souvent méconnu : « Il ne faut pas surfaire l'auteur qu'on édite » (p. ix). Pour montrer son impartialité, citons ses malicieuses observations sur le docteur saintongeais (p. ix-x) : « Le bon Alain est crédule, un peu naïf; il prend très volontiers *l'horizon pour les bornes du monde.* Il voit grand partout... il est pédant... il a de singulières étymologies, comme on les faisait à son époque, comme on les fait encore à la nôtre etc. »

2. Il était dans la destinée du docteur N. Alain d'être la victime des plagiaires; Golnitz reproduisit son article sur La Rochelle, mais en l'attribuant à Papire Masson, lequel *(Descriptio fluminum Galliæ)* l'avait, sans rien dire, emprunté au *De Santonum regione.* Allain aurait encore été pillé par un écrivain autrement célèbre, Bernard Palissy, s'il fallait croire, avec M. Audiat (p. xvii-xviii), que le *Traité du sel commun* du potier de Saintes est la copie du *De factura salis* dont le manuscrit aurait été connu de 1570 à 1580. J'avoue que je ne puis croire Palissy coupable de ce méfait. Je résiste d'autant plus que l'on a le droit de dire d'Alain : Le pauvre diable était-il donc volable ?

3. Sans oublier la revision de la traduction. Cette traduction avait été faite par un latiniste incomplet. M. Audiat a corrigé ce mauvais devoir en professeur de rhétorique émérite.

626. — **Johann von Staupitz und die Anfaenge der Reformation,** nach den Quellen dargestellt von Dr Ludwig Keller, Staatsarchivar zu Münster. Leipzig, Hirzel, 1888, x, 434 p. in-8.

M. Keller, archiviste aux Archives de l'État à Münster en Westphalie, est connu des spécialistes par une série de travaux relatifs à l'histoire ecclésiastique et surtout par deux volumes de documents : *La contre-réformation en Westphalie et dans le Bas-Rhin (1555-1609)*, récemment parus dans la collection des *Publications des Archives prussiennes* (tom. IX et XXXIII). Dans le présent volume, il a voulu examiner de plus près l'importance du rôle joué, dans les vingt premières années du XVIe siècle, par Jean de Staupitz, le provincial des Augustins, le grand protecteur, et le « père spirituel » de Luther, aux débuts de sa carrière. Ce n'est pas tant une biographie proprement dite du personnage en question, c'est moins encore un examen plus approfondi de ses rapports avec Luther que M. K. a voulu entreprendre. Il suppose maint détail connu de ce chef; ce qui l'a surtout intéressé, l'on pourrait dire préoccupé, c'est de retrouver aux origines de la Réforme allemande, un courant d'idées *staupitzien*, si je puis m'exprimer de la sorte, qu'il met en parallèle, puis en opposition, avec les doctrines *luthériennes*. Dans des travaux antérieurs sur l'histoire des sectes religieuses au moyen âge, M. K. insistait déjà sur la continuité, depuis les temps apostoliques, des idées de rénovation religieuse au sein de l'Église, et sur le fait que les partisans de ces tendances, bien que regardés comme hérétiques par l'Église, comme, par exemple, les Vaudois, ne demandaient nullement à sortir de son sein. Pour lui, Jean de Staupitz et ses disciples sont évidemment les continuateurs de ces tendances *rénovatrices*, vis-à-vis des aspirations *novatrices* des chefs postérieurs de la Réforme. C'est à ce point de vue spécial que M. Keller esquisse la vie et l'activité de Staupitz, ses études à Tubingue sous le fameux franciscain Paul Scriptoris, sa part active à la fondation de l'Université de Wittenberg, son rôle à la tête des Augustins d'Allemagne, ses écrits mystiques et ses sermons, qui le rattachent à Tauler et aux *Amis de Dieu* du moyen âge, etc. Un chapitre, assez singulièrement intercalé, développe ici les idées de l'auteur sur les *communautés évangéliques avant la Réforme*, depuis les temps apostoliques; puis il nous montre les premiers rapports de Luther avec les Frères bohêmes, rapports qui aboutissent à sa rupture complète avec toutes les sectes antérieures à la Réforme proprement dite, ce qui amène également un refroidissement croissant entre Staupitz et le professeur de Wittenberg. Quand l'ancien provincial eut quitté le nord de l'Allemagne et se fut retiré auprès de l'archevêque Lang de Salzbourg, qui en fit un prédicateur de cour et lui confia la riche abbaye de S. Pierre, les anciens rapports des deux hommes cessèrent à peu près complètement, le partisan mystique de l'ancienne foi et le dogmaticien de la foi nouvelle ne parvenant plus à s'entendre. Cela n'a pas protégé la mémoire de Staupitz contre les reproches d'hérésie con-

temporains et posthumes, et le concile de Trente a mis à l'index, comme damnables et pernicieux, la plupart des écrits du célèbre abbé de St-Pierre à Salzbourg.

Ce sont encore les idées de Staupitz que M. K. retrouve chez les premiers anabaptistes, chez les *évangéliques*, comme il les appelle, en opposition aux partisans de Luther. C'est ainsi qu'il signale les ressemblances plus ou moins frappantes, entre certaines doctrines de Staupitz et de l'anabaptiste Jean Denck; il va jusqu'à découvrir encore l'influence de Staupitz dans les écrits des Rose-Croix au XVIIe siècle. Il nous semble que tous ces chapitres, dans lesquels se rencontrent d'ailleurs bien des idées ingénieuses, n'ont qu'un point de contact bien vague avec le héros du livre. Dans ce temps de crises violentes, les vibrations de la pensée religieuse ne sauraient se rattacher tellement à une seule individualité, si secondaire d'ailleurs. Les idées et les tendances principales des sectes issues de la Réforme étaient dans l'air, comme on dit; ce qui les a fait surgir, chaque jour plus excentriques et plus violentes, ce fut la compression dont on usa contre elles. Sur ce point M. K. a tout à fait raison. Le recès de la diète de Spire (avril 1529) en déclarant que tout baptiste devait être mis à mort, fit plus pour détourner les sectaires de leur caractère *évangélique* que la prédication de n'importe quel meneur fanatique. Dès 1530, tous les chefs anabaptistes modérés étaient en exil ou en prison. Les radicaux, désespérés et abandonnés à eux-mêmes, se levèrent alors en armes et le mouvement, qui s'inspirait jadis des doctrines mystiques du moyen âge, peut-être aussi de celles de Staupitz, vient aboutir à la royauté de Jean de Leyde et aux saturnales de Münster.

Telle qu'elle se présente, sous sa forme absolue, la thèse de M. Keller n'a pas grande chance d'être admise par la science historique contemporaine; catholiques fervents et protestants zélés s'uniront sans doute à une critique impartiale mais prudente pour en repousser les déductions téméraires. Le défaut très sensible de composition de l'ouvrage, les longueurs qu'il renferme, ne lui porteront pas non plus bonheur. Néanmoins c'est un livre très suggestif, en ce sens qu'il nous fait bien voir et toucher du doigt, pour ainsi dire, les dissensions profondes sur le terrain des idées religieuses, qui, dès le début de la Réforme, ont séparé les antagonistes communs de la hiérarchie pontificale et de la scolastique du moyen âge, et ont fini par en faire de nouveaux ennemis.

R.

---

627. — NOVATI Francesco. **Studi critici e litterari.** Un vol. in-8, 312 pp. Turin, Lœscher, 1889. 4 fr.

Des quatre études, déjà publiées dans diverses revues, que contient ce volume, l'*Alfieri poeta comico* (pp. 3-96); *Il ritmo Cassinese e le sue interpretazioni* (pp. 97-133); *Un poeta dimenticato* (pp. 134-173); *La parodia sacra nelle letterature moderne* (175-312), la dernière est la plus

importante. — I.-M. Novati, après cette déclaration, peu aimable pour la comtesse d'Albany, que « liberté et savoir furent les seules passions qui commandèrent à ce grand esprit », et cette annonce « qu'il essaiera de décrire les idées du seul tragique italien sur la comédie et le succès de ses tentatives pour les mettre en œuvre » n'explique pas nettement la théorie d'Alfieri sur le théâtre comique (dans lequel A. n'a jamais vu qu'un instrument de prédication politique), et se borne à une simple revue chronologique, complète et nourrie de citations curieuses, parfois tirées de papiers inédits, des informes essais comiques d'Alfieri. Il démontre qu'Alfieri n'a pas attendu d'être cinquantenaire pour écrire des comédies, mais les essais de jeunesse qu'il a retrouvés : *Premières sottises barbouillées en français par un âne singe de Voltaire, le Jugement dernier* et *I Poeti*, prouvent surtout le manque absolu de génie comique chez Alfieri. Il y a une certaine verve satirique qu'on sent qui est soutenue par l'imitation plus ou moins directe de Voltaire, par exemple dans les portraits du *Marquis* et du *Furet voltigeur* (M. N. aurait dû insister davantage sur ce point), mais la plaisanterie est souvent lourde et grossière. Les *Secondes idées comiques*, suite de douze pièces allégorico-fantastiques, n'ont pas été mises à exécution et c'est heureux. Mais Alfieri a écrit ses *Quatrièmes idées comiques*, six pièces, dont quatre satires politiques, l'*Uno, I Pochi, I Troppi, Tre veleni rimesta avrai l'antidoto*, une allégorie, *La finestrina del cuore umano*, et une étude de mœurs, *Il divorzio*, dont les plans avaient été composés en moins d'un mois, qu'il rima en moins de trois ans, et qu'il n'eut pas le temps de corriger toutes. Ces six pièces sont fidèlement analysées par M. N., qui essaie vainement de les réhabiliter. Ses conclusions, malgré un désir visible d'apologie, sont défavorables à son auteur : il reconnait que les sujets de ces pièces sont d'une « élévation » ennuyeuse, qu'elles n'ont ni vivacité, ni élégance, ni spontanéité, que la langue est un mélange fatigant de mots familiers et populaires et de termes nobles, que la versification n'a ni sonorité ni caractère ; et que d'ailleurs ce théâtre a dans l'histoire des idées une importance plus grande qu'aucun autre du XVIIIe siècle, et qu'il ferme dignement la vie littéraire d'Alfieri. Cette contradiction est singulière, et mieux vaudrait avouer avec Monti que « les comédies d'Alfieri sont insupportables ».

II. M. N. discute ici la théorie du P. Rocchi et de Böhmer sur le Ritmo Cassinese. Selon lui, rien ne prouve qu'il y soit question de S. Nil ; ce n'est pas non plus un dialogue entre deux moines, l'un oriental basilien, l'autre occidental bénédictin. (Il détruit par une jolie correction de texte l'un des principaux arguments en faveur de cette hypothèse, à savoir la mention de S. Benoît (Benitiu = Benedetto) dans le vers *Bidand' abemo purgata da benitiu preparata* : il faut lire *dab initiu* = ab initio). Il propose d'y voir un dialogue entre un mondain et un mystique, décrivant la vie céleste à travers l'allégorie du Paradis Terrestre.

III. C'est une biographie apologétique de Giovan Luigi Redaelli, poète crémonais (1785-1815), auteur d'un Canzoniere anacréontique assez insignifiant. M. N. suppose que Redaelli a servi de modèle à Stendhal pour le caractère et les réflexions du Salviati de la *Physiologie de l'amour,* mais déclare que, si sa conjecture est fondée, Stendhal n'a pas compris le vrai caractère de Redaelli dont il a tort de faire un pur héros de roman.

IV. C'est une esquisse intéressante, mais incomplète (surtout dans la dernière partie) de l'histoire de la parodie de la littérature sacrée chrétienne. M. N. insiste avec raison sur la *Cena Cypriani,* le premier modèle du genre, longtemps attribuée (à tort) à l'évêque de Carthage, et consacre tout un appendice aux imitateurs médiévaux de cette célèbre facétie. Il passe en revue ensuite les imitations bachiques du *Lætabundus,* de l'hymne *Verbum bonum et suave,* du *Jam lucis orto sidere,* les parodies de la messe, l'*Officium Lusorum*, la *Missa gulonis* ou *de potatoribus*, les épîtres farcies (ce qu'il en dit est superficiel). Pour l'époque moderne, M. N. traite avec détail de certaines poésies populaires en Italie au début du XVIe siècle, le *Pater noster* de Charles VIII, le *Te Deum* de Ludovic Sforza ; il cite un *Pater noster* (inédit avant lui) très curieux sur la défaite de Venise en 1509 : « *el gran dolor del popul venetiano.* » Il est moins complet, soit pour les parodies politiques du XVIe et du XVIIe siècle dirigées contre les papes et les cardinaux et généralement imitées des évangiles, *(Evangelium secundum Pasquillum, secundum Marphorium)* du *Credo* et du *Pater*, soit sur les si nombreuses parodies érotiques du XVIIIe siècle français. Il dit un mot, pour terminer, des parodies politiques contemporaines, telles que le *Credo* républicain de 1793 et le *Pater noster* à Victor Emmanuel. Il est regrettable que M. N. n'ait pas prolongé ses recherches dans les bibliothèques de Rome, il y aurait trouvé un très grand nombre de ces parodies encore inédites et inconnues pour le XVIIe et le XVIIIe siècle. Je lui signalerai à la seule bibliothèque Corsini les pièces suivantes : Ms. 35 B 20 (871). *Diario di D. Giovani d'Austria,* (histoire du retour de de D. Juan à Madrid, et du renvoi du P. Nithard, confesseur de la reine d'Espagne), qui contient un morceau intitulé : *Passio D. N. Regis secundum Johannem.* — Ms. 33 B 6 (1652), p. 209, *Professione di fede che fece fare Girogamo Gilli ad un ragazzo fiorentino nel prenderlo al suo servizio,* dont voici un échantillon qui ne manque pas de piquant : « PADRONE : *Credete che il cardinale Bichi fosse circonciso?* — RAGAZZO : *Io lo credo.* — P : *Crede che sia morto ebreo o cristiano.* — R. *Io lo credo.* [1]. » — Ms. 33 D 14, fol. 1. *La vision de l'abbé de Bernis ou l'Apocalypse française* (publiée dans la *Revue rétrospective*, 1889, octobre). Ms. 24, fol. 155, *Initium gallici evangelii secundum veritatem* [2]. —

1. Il faut comprendre : Je crois qu'il est mort Juif.

2. Voici ce texte, inédit et assez curieux : « Initio erat perversitas, et perversitas erat apud Gallum, et Gallus erat perversitas, et omnia per ipsum turbata sunt, et

M. N. aurait dû dépouiller aussi plus complètement les Mazarinades, soit inédites, soit imprimées. Dans un *Mémoire sur les manuscrits historiques de Guichenon,* (conservés à la Bibliothèque de l'École de médecine de Montpellier). M. Jubinal signale et imprime par extrait plusieurs parodies de ce genre, (notamment un *Credo* des Frondeurs)

Mais ces lacunes étaient inévitables dans un travail dont les matériaux sont dispersés et encore si mal connus, et il faut les excuser. — Il est plus regrettable que M. N. n'ait pas groupé avec plus de méthode les documents qu'il énumère. L'ordre chronologique et géographique qu'il suit, jette une grande confusion dans l'esprit du lecteur. Il fallait aussi marquer plus nettement les différents caractères de ces morceaux selon leurs pays d'origine. Malgré ces critiques, ce travail est un bon point de départ pour une étude du développement de la parodie sacrée, qui est un chapitre de l'histoire de la liberté de penser, et c'est sans contredit la meilleure partie du présent livre.

Léon G. PÉLISSIER.

---

628. — Guido MAZZONI. **Tra libri e carte, studi litterarii.** Rome, Pasqualucci, 1887, in-8 de 334 p. Prix : 4 fr.

Signalons à ceux de nos lecteurs, à qui ce volume aurait échappé, quelques études intéressant la France mêlées à des recherches sur F. Berni, sur Tasse et sur la question de la langue en Italie au XVIIIe siècle. La plus étendue de ces études françaises est consacrée à Sainte-Beuve, et appuyée sur les plus récents travaux. Deux autres sont relatives à Hégésippe Moreau *(Un romantico comunardo)* et au *Capitaine Fracasse* de Gautier. Il y a plaisir à voir un étranger parler avec autant de compétence et de bonne information de notre littérature. On lira avec curiosité les *Testimonianze storiche d'un letterato;* ce lettré est Cesarotti (un prédécesseur de M. Mazzoni à l'Université de Padoue) ; le célèbre abbé fait assez triste figure au milieu des événements politiques qui se pressent autour de lui à partir de l'invasion de la Vénétie par Bonaparte et qui le forcent à servir successivement et à célébrer, en peu d'années, les régimes les plus contradictoires. Plusieurs lettres inédites de Cesarotti ont été mises à contribution par l'auteur et habilement enchâssées dans son récit.

N.

---

sine ipso turbatum est nihil. Quod turbatum est de ipso erat versutia, et versutia ejus erat contra Theutones, et ruinae Theutonibus imminebant. Fuit homo missus ab eo cui nomen erat Guglielmus de Fustembergh. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de fide gallica ; fides fallax quæ precog itabat omnem principem credere in hunc Gallum. De principio erat et Imperium ; per ipsum devastatum est, et proceres imperii id non cognoverunt ; In aliena venit et alieni eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, perduelles facti sunt ; et hi qui crediderunt in blanditiis ejus neque ex ingenuo sanguine neque ex heroica virtute Germanorum nati sunt. Et Gallus, nequaquam falsum est, et bellum intentavit nobis et vidimus perfidiam ejus plenam fallacie et perversitatis. Deo gratias. »

629. — **Von Luther bis Lessing**, sprachgeschichtliche Aufsætze von Friedrich Kluge. 2e Aufl. mit einem Kærtchen. Strassburg, Trübner, 1888. In-8, 150 p. 2 mark.

630. — **Schriftsprache und Dialekte im Deutschen nach Zeugnissen alter und neuer Zeit**, Beitræge zur Geschichte der deutschen Sprache. von Adolf Socin. Heilbronn, Henninger, 1888. In-8, xii et 544 p. 10 mark.

On pourrait tout d'abord chicaner M. Kluge sur le titre de son volume : *De Luther à Lessing*. Le livre ne commence pas à Luther et ne finit pas à Lessing; les premières pages traitent du moyen âge et les dernières, de l'*e* final; si le nom de Luther revient souvent dans l'ouvrage, celui de Lessing ne se présente que très rarement. Evidemment M. K. a voulu piquer la curiosité par un titre plein de promesses. Mais, après tout, cette curiosité n'est pas trompée, et les neuf études que renferme le livre, sont intéressantes et instructives à la fois. La première étude, *Kirchensprache und Volkssprache*, décrit la lutte entre le latin et l'allemand, entre la langue de l'église et celle du peuple, entre la langue des catholiques et celle des protestants. Vient ensuite une étude qui a pour titre : *Maximilian und seine Kanzlei;* c'est à Maximilien et à sa chancellerie qu'on doit les diphtongues *ei*, *au*, *eu* (*mein* pour *mîn*, *Haus* pour *hûs*, *Leute* pour *liute*); mais M. K. n'a-t-il pas dépassé la mesure en attribuant à Maximilien « à côté de Luther, une place éminente dans l'histoire littéraire »? — La troisième étude, *Luther und die deutsche Sprache*, démontre que Luther devint tout de suite la règle, la norme qui avait si longtemps manqué, et que tous, même les catholiques, le reconnurent comme le réformateur de la langue; M. K. a recueilli là-dessus de nombreux et fort curieux témoignages, par exemple, celui de Georges de Saxe qui admire, malgré lui, le *gutes Deutsch* de l'hérétique et de Georges Wizel qui s'écrie *Es kutzelt fein, sein Deutsch, und hält den Leser!* — La quatrième étude qui traite des « écrivains et imprimeurs » montre comment les imprimeries du xvie siècle ne tenaient pas compte de la langue de l'auteur et suivaient leur propre dialecte (voir surtout le témoignage de Zwingli). — Dans la cinquième étude *Schriftsprache und Mundart in der Schweiz*, M. K. fait voir comment la langue écrite qui « était en Suisse quelque chose d'étranger et d'inorganique », a fini par s'introduire, par chasser le *Schweizerdeutsch*. Déjà, à l'époque de Zwingli, on écrit *k* pour « ch » et *sp* pour « schp »; mais Zwingli lui-même reste fidèlement attaché à son dialecte qui lui plaît plus, selon le mot de Luther, qu'à la cigogne son craqueter; c'est la *Teutsche Orthographey* du notaire Sattler (1607) qui rompt avec le dialecte et apprend aux Suisses qu'il ne faut pas écrire *sehen* avec un *ch*, *mein* et *maul* avec un simple *i* et un simple *u*. — Cette intéressante étude est suivie d'un sixième article, fort attachant et curieux : *Ober = und mitteldeutscher Wortschatz;* M. K. y montre les différences qui existaient entre le vocabulaire de la langue écrite et celui des dialectes; il n'y avait pas de *gemeindeutscher Wortschatz*,

de langue commune aux écrivains; l'absinthe se nommait à Fribourg *Wermuot*, à Francfort *Wygenkraut*, à Trèves *Alsen; die Magd* signifiait en Suisse « la vierge » et *die Jungfrau* « la servante ». M. K. met très bien en relief les difficultés que Luther eut à combattre, en dressant une sorte de petit dictionnaire comparé des textes de la Bible, une concordance des mots : il compare une centaine de termes employés par Luther à ceux dont se servent la traduction d'Eck, celle de Hätzer et Denkh, celle de Zurich de l'année 1530 : là où Luther dit *Heuchler Halle, harren. Hügel*, les trois autres disent *Gleissner*, *Vorschopf, warten, Bühel*, etc. Mais, comme dit M. K., « la gloire de la nouvelle traduction était si solidement, si inébranlablement fondée qu'on n'osa pas changer le texte du réformateur; on préféra éclairer le lecteur par un court glossaire des mots difficiles à comprendre ». M. K. compare le premier de ces glossaires, celui d'Adam Petri, l'imprimeur bâlois, avec les glossaires des réimpressions de la Bible faites à Strasbourg, à Nuremberg et à Augsbourg; la liste de ces variantes ne manque pas d'intérêt; nous ne citerons que le mot *empören;* Petri et le glossaire de Nuremberg l'expliquent par *erheben;* le glossaire d'Augsbourg, par *erhöhen;* celui de Strasbourg, par *erhöben;* les glossaires de Bâle, d'Augsbourg, de Strasbourg ajoutent comme synonyme *strenssen.* — La septième étude de M. K. intitulée *Niederdeutsch und Hochdeutsch* retrace la lutte qui s'engagea dans le nord de l'Allemagne entre le dialecte et la langue écrite; mais la victoire du *Hochdeutsch* y fut plus facile et plus prompte. M. K. a rassemblé dans cet essai une foule de dates et de faits qui témoignent de recherches étendues et de vastes lectures; la Bible en bas-allemand est imprimée pour la dernière fois à Stettin en 1604 et à Lubeck en 1615; Jean Biester (1628-1664) est le dernier pasteur qui prêche à Hambourg en *platt;* « partout la transformation s'accomplit entre 1550-1580; dans le dernier quart du XVI[e] siècle le sort du dialecte n'est plus douteux; dès 1570 la *Schriftsprache* règne exclusivement dans la production littéraire de la Basse-Allemagne » (p. 106). — La huitième étude de M. K., *Latein und Humanismus*, mérite les mêmes éloges : l'auteur montre que Luther, puriste avec mesure, évite plus que ses contemporains l'emploi des mots latins; Eck dit *prophetisiren, Fundament, Orient, Glori, Regent* et Luther, *weissagen, Grund, Morgen, Herrlichkeit, Herr;* le réformateur n'aimait pas, comme il dit, les *verba castrensia et aulica*. M. K. insiste en cet endroit de son livre sur les mots latins qui entrèrent alors dans la langue allemande; il en donne des listes intéressantes; mais il est loin de se montrer sévère pour les humanistes et il rappelle qu'on leur doit beaucoup d'expressions qu'on emploie encore aujourd'hui et surtout beaucoup de proverbes. Il consacre à ce propos quelques pages aux noms allemands que les humanistes latinisaient ou grécisaient et aux prénoms qu'introduisait l'influence de la Bible ou la culture classique; de même que dans l'étude précédente, il citait Lauremberg, il cite ici Fischart et sa vive sortie contre Wizel

qui rejetait les noms allemands parce qu'ils sentaient la barbarie païenne. — La neuvième et dernière étude du livre, *Oberdeutschland und die Katholiken*, expose les efforts tentés par les catholiques et surtout par les jésuites de la Haute-Allemagne contre la langue victorieuse de Luther. — Tel est ce recueil d'essais qui offre un grand nombre de choses neuves, de points de vue justes, de détails qu'on ne trouve nulle part ailleurs; quoique trop rapidement rédigé et un peu négligé dans la forme, il est écrit avec agrément et contient des anecdotes; il plaira sûrement au grand public et il atteint déjà sa deuxième édition, M. Kluge l'a dédié à MM. Rud. Hildebrand et Fr. Zarncke qu'il remercie *für vielfache Anregung und Belehrung;* tous ses lecteurs lui adresseront sans doute le même remerciement.

L'ouvrage de M. Socin a quelques rapports avec celui de M. K.; il traite par instants les mêmes questions et à peu près de la même façon; lui aussi s'arrête longuement à la langue de Luther, à son influence, aux luttes qu'elle souleva; lui aussi, appelle l'attention sur le glossaire de Petri et sur les mots étrangers. Mais il n'est pas destiné au grand public, et, avouons-le, il est un peu lourd et indigeste. Comme tout débutant, l'auteur a voulu trop dire et trop expliquer; il a considérablement étendu sa matière au lieu de la restreindre et il n'a pas su la disposer adroitement; il a fait de longues et copieuses citations qui pouvaient être soit abrégées, soit mieux enchâssées et qui — les guillemets manquant — troublent fréquemment le lecteur; on ne sait plus si c'est M. S. ou un autre qui parle. Bref, ce gros travail devrait être remis sur l'enclume. Mais, tel qu'il se présente, il faut l'accueillir avec gratitude. C'est, comme l'indique le sous-titre, un recueil de « contributions à l'histoire de la langue allemande », une collection ou mieux une compilation de documents et de « témoignages du passé et du présent » *(Zeugnisse alter und neuer Zeit)*. On trouve d'abord une introduction en deux chapitres sur « les dialectes comme langue littéraire jusqu'à la fin du XIIe siècle ». Puis nous entrons dans le vif de l'ouvrage avec le premier livre intitulé *Der altdeutsche Zeitraum* et qui traite de la langue écrite et des dialectes de la fin du XIIe siècle à la fin du moyen âge; l'auteur a divisé ce livre en cinq chapitres : la cour des Hohenstaufen et leur influence sur la poésie; la langue littéraire du moyen âge; la résurrection des dialectes au XIVe siècle; la langue de la chancellerie impériale; la lutte de cette langue contre les dialectes. La deuxième partie a pour titre *Der neuhochdeutsche Zeitraum von Luther bis auf Jacob Grimm* et comprend trois livres : le XVIe siècle (Luther, la langue du sud de l'Allemagne, les dialectes littéraires et leur lutte contre la langue commune, les grammairiens du XVIe siècle, l'allemand et les mots étrangers au XVIe siècle); le XVIIe siècle (fin des dialectes littéraires, les grammairiens — Opitz, Schottel, Leibniz, Stieler, Morhof — la lutte contre les *Lapwörter*); le XVIIIe siècle (la langue écrite au commencement du siècle; les Suisses et les Saxons; la période classique; dernière

résistance de la langue du Sud; les dialectes). Une troisième partie, sous forme d'appendice, termine l'ouvrage; elle est consacrée au XIXe siècle (Jacques Grimm; théories grammaticales — Becker, Raumer, Wackernagel, Schleicher, H. Rückert, Scherer, les *Junggrammatiker*, Paul, Jänicke —; dialectes). On a là, comme on peut en juger par cette énumération de chapitres, une sorte de chronique de la langue, mais une chronique nullement aride et froide, et qui mêle plus d'une fois aux documents des appréciations justes et des considérations de grande valeur. On remarquera, par exemple, les pages consacrées à la langue et à la littérature du moyen âge (p. 64-80); elles forment un tableau d'ensemble à la fois clair et complet. On n'en peut dire autant du chapitre sur la *mittelhochdeutsche Schriftsprache* qui nous paraît diffus et passablement embrouillé. Mais on ne lira pas sans profit tout ce que M. S. a écrit et cité sur les dialectes au XIVe siècle, sur la langue de la chancellerie impériale, sur le rôle des imprimeurs (surtout ceux d'Augsbourg et de Nuremberg, de Strasbourg et de Bâle), sur les grammairiens du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, et principalement — l'auteur est professeur à l'Université de Bâle — sur tout ce qui touche à l'Alsace et à la Suisse, particulièrement sur les dialectes alemanniques et sur la langue de Hebel (p. 446-455). Bref, M. Socin n'a pas fait un livre, dans le sens propre du mot, mais il nous en offre les matériaux, matériaux rassemblés avec un soin minutieux et une patience admirable, matériaux fort utiles dont bien d'autres se serviront, non sans remercier sans doute le jeune et consciencieux érudit. De semblables publications, lors même qu'elles ne brillent point par l'ordonnance et par l'art, méritent d'être louées et applaudies : elles mettent à la disposition des travailleurs une quantité d'informations et de textes (comme les citations d'Ickelsamer, de Meichsner, de Lazius, de Laurentius Albertus, d'Oelinger, de Hieronymus Wolf ou de l'*Orthographia* de Fabien Frangk ou encore, dans le chapitre IV du troisième livre, de la *Kaiserliche deutsche Grammatik* d'Antesperg). M. Socin a une immense lecture, et la masse d'extraits qu'il a faits est presque incroyable; aussi peut-on dire que son livre, malgré tous ses défauts, est une sorte d'*Urkundenbuch* de la langue allemande, surtout pour les trois ou quatre derniers siècles.

A. CHUQUET.

---

631. — **La misère en France** à la fin du XIXe siècle, par Étienne MANSUY. Paris, A. Ghio, 1889. In-18, 303 pages.

Ce titre donne une idée assez peu exacte de l'ouvrage. L'auteur a réuni quelques études touchant aux questions sociales, — du prolétariat, antagonisme des classes, l'Église et la question sociale, le parti ouvrier, le principe d'association, la participation des ouvriers aux bénéfices, — et y a joint un à propos et une conclusion pour conférer au tout une appa-

rence d'unité. Il est fâcheux que les indications précises soient trop rares et comme noyées dans une déclamation constante, dont quelques lignes empruntées à l'avant-propos donneront une idée suffisante. « Un système politique et économique basé sur l'iniquité, dit M. Mansuy ; des lois destructives de toute réelle égalité livrant la plèbe travailleuse à la merci du capital ; tous les monopoles aux mains d'une classe sans conscience et sans scrupules, n'obéissant à d'autre règle que sa cupidité ; des crises, des bouleversements qui paralysent la production, augmentent le prix des objets de première nécessité et vouent l'ouvrier à la misère ; un gouvernement sans énergie, sans initiative, etc. Voilà le triste spectacle que nous donnons aujourd'hui au monde. » Je ne puis m'empêcher de penser que c'est l'éditeur qui a, non sans quelque malice, imposé à l'auteur son titre *La misère en France* pour indiquer, non le sujet qu'il a réellement abordé, mais celui qu'il aurait *dû* traiter.

M. V.

---

632. — Wilhelm VIETOR. **Elemente der Phonetik und Orthoepie des Deutschen**, Englischen und Franzœsischen mit Rücksicht auf die Bedürfnisse der Lehrpraxis. Zweite verbesserte Auflage. Heilbronn, Gebr. Henninger, 1887, in-8, XII, 270 pages.

La phonétique a pris, en ces dernières années, une place de plus en plus grande dans l'enseignement, en Allemagne ; le succès du manuel de M. W. Vietor, dont j'annonce bien tardivement la seconde édition, en est une preuve manifeste, et ce traité contribuera puissamment à faire faire de nouveaux progrès à cette science, en la rendant accessible à tous les lecteurs. M. W. V. n'a pas cherché à inventer un nouveau système de phonétique ; comme MM. Storm et Sievers, il a suivi celui de Bell, suivi également et perfectionné par Sweet. Après avoir décrit rapidement les organes de la voix, il passe en revue les diverses espèces de sons en allemand, en anglais et en français : d'abord les voyelles, sur la valeur et la représentation desquelles tant de théories ont été faites, puis les consonnes, spirantes ou fricatives, explosives, nasales et enfin liquides ou trémulantes. Après avoir ainsi étudié les sons élémentaires du langage, M. W. V. en examine les qualités diverses, tel que le timbre, la durée, l'intensité, la hauteur. Rien n'a été omis, on le voit, dans son livre ; mais ce qui en fait la valeur, c'est la compétence et la clarté avec laquelle il décrit tour à tour les différents sons dont il parle ; on sent qu'il ne se prononce que d'après son expérience personnelle et qu'il a approfondi et vérifié par lui-même les systèmes qu'il expose et les théories qu'il adopte.

Je ne suivrai pas M. W. V. pas à pas dans son exposé ; on ne peut que souscrire en général aux conclusions auxquelles il arrive ; ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'elles sont basées sur l'observation des faits. Il est difficile aussi de ne pas accepter les diverses définitions qu'il a

données des sons de voyelles et de consonnes; je ne puis cependant voir dans l'*i* de *pied* l'équivalent *ç* du *ch* allemand, des mots *Blech*, *ich;* pour moi c'est tout simplement un *j*. M. W. V. ne paraît pas se faire non plus une idée bien exacte de l'*e* muet français; cet *e* a, en effet, presque disparu; mais il a été conservé fidèlement en provençal, et il suffit d'entendre les enfants du Midi crier *père*, *mère*, pour savoir en quoi consistait ce son dans l'ancien français. Mais si la langue actuelle n'en a rien conservé après *r*, *s*, elle fait encore sentir un *e* demi-muet après les explosives, les spirantes palatales *ch*, *j*, et la spirante labiale *v*, comme dans les mots *évêque*, *tête*, *trève*, *âge*, *ache*. M. Wilhelm Vietor, comme presque tous les étrangers, ne l'a pas assez vu. C'est là d'ailleurs à peu près tout ce que j'ai trouvé à reprendre dans son manuel, c'est dire comme tout y est exact et excellent.

Ch. J.

---

633. — J. Barchudarian. **Inwiefern ist Leibniz in der Psychologie ein Vorgænger Herbarts.** Iena, Frommann (Pohle), 1889, 51 p. in-8. 1 m. 20.

634. — Theodor Gomperz. **John Stuart Mill**. Wien, Konegen, 1889, 49 p. in-8.

I. M. Barchudarian, qui paraît être jeune, a eu un très bon maître, M. Eucken, et a peu de lecture. Le premier, qu'il n'a plus, paraît l'avoir mis à même de profiter de la seconde, qu'il n'a pas encore, une fois qu'il l'aura. Son opuscule se lit volontiers; mais comment fait-il donc pour laisser une faute d'impression dans la première ligne de son épigraphe, et une autre dans la troisième ligne de sa première page?

II. M. Th. Gomperz réimprime deux articles publiés dans la *Deutsche Zeitung* peu après la mort de Stuart Mill (mai 1873). Le ton de sympathie émue de ces souvenirs personnels en rend la lecture charmante. A défaut d'autre profit, cette brochure nous rappelle qu'il n'existe encore en aucune langue rien de sérieux ou de complet sur Stuart Mill. Il n'y a pas lieu d'en être fiers.

L. H.

---

635. — **La Espana moderna.** Revista ibero-americana. Director propietario : J. Lázaro. Madrid, Serrano, 68. Une livraison par mois de 200 pages, gr. in-8. Prix de l'abonnement pour l'étranger : 40 fr. par an.

Les Espagnols voudraient avoir une *Revue des Deux Mondes*, c'est-à-dire un recueil périodique largement ouvert aux écrivains de talent et qui absorbât tout le suc de leur activité littéraire. Ils ont bien raison, et si l'entreprise dont nous allons parler réussit, les auteurs espagnols non seulement gagneront beaucoup de crédit en Espagne, mais surtout ils se feront connaître de l'étranger, ce qui vaut mieux encore. Le médiocre intérêt qu'on prend chez nous et ailleurs au mouvement littéraire de nos voisins tient en partie à ce qu'on ne sait comment s'y initier. Le commerce de la librairie espagnole, trop timide, exporte mal

ses produits; et puis surtout, aucune des revues publiées en Espagne n'a jamais obtenu assez de succès pour franchir la frontière : cela principalement parce que ces revues ont été et sont l'organe d'un parti, d'une coterie, n'accueillent que des écrivains de leur secte et manquent de variété autant que de mérite littéraire. Il n'y a place, en Espagne, que pour une seule revue d'intérêt général, revue indépendante, sans attaches politiques avec telle ou telle « situation », et où tout ce qui a un nom dans les lettres puisse écrire librement.

Telle nous paraît être déjà et telle sera de plus en plus, si les abonnés lui prêtent vie, *La España moderna*, qui paraît à Madrid depuis le mois de janvier 1889, à raison d'une livraison de 200 pages environ par mois. Le premier semestre forme une belle gerbe d'articles dûs aux principaux caciques de la capitale et des provinces. La nouvelle y est représentée par Mme Pardo Bazan, Pérez Galdós, *Clarín;* la poésie lyrique par Campoamor et Manuel del Palacio; l'histoire politique par Cánovas del Castillo; l'histoire littéraire et la critique par Adolfo de Castro, Juan Valera; l'Espagne arabe, sa littérature et son histoire par Guillén Robles; les questions militaires par Francisco Barado et Vidart; l'histoire des Indes orientales et occidentales et les affaires coloniales par V. Barrantes; les actualités par Castelar, Valbuena, et bien d'autres [1]. Puis, la nouvelle revue a très justement concédé une large place aux littératures régionales. Les échos du Turia sont transmis à *La España moderna* par le délicat poète Teodoro Llorente; les revendications catalanes y ont de bons champions : J. Coroleu, Sardá, etc., et Mme Pardo Bazan, en bonne galicienne qu'elle est, nous promet d'y faire entendre la *gaita* du pays des châtaignes dont sa joviale humeur aura de la peine à tirer des sons mélancoliques.

Voilà qui promet. Si M. Lázaro continue à s'entourer de tels collaborateurs et à répondre aussi bien aux exigences du grand public qui veut être amusé, intéressé et instruit tout à la fois, le succès de sa revue est bien près d'être assuré, et l'Espagne, grâce à son activité et à son intelligence, possèdera bientôt ce qu'elle a en vain cherché jusqu'ici, une manière de *Revue des Deux Mondes*, où se condensera la quintessence de la production littéraire espagnole, et où l'étranger trouvera à se renseigner facilement et à peu de frais sur les hommes et les choses d'Espagne. Déjà notre Bibliothèque nationale a accordé à *La España moderna* les honneurs de la table des revues dans la grande salle de travail, et nul doute que tous les amis de l'Espagne chez nous ne tiennent aussi à l'avoir sur leur guéridon. Soledad et les toreros sont partis; il nous faut quelque chose pour passer l'hiver. Remplaçons-les par des lectures jusqu'au retour du soleil.

Alfred MOREL-FATIO.

1. Qui est curieux de savoir ce qu'est un « éreintement » espagnol, peut savourer, dans le numéro de septembre, l'article de Valbuena sur l'Institut géographique du général Ibañez.

636. — **Memorie sobre el estado de la Instruccion en la Universidad de Salamanca** y establecimientos de ensenanza de su distrito correspondiente al curso Academico de 1887-1888, etc., etc. Un grand fascicule 163 pages. Salamanque, imprimerie de Jacento Hidalgo.

Ce volumineux annuaire contient le tableau du personnel enseignant, des cours professés, des étudiants immatriculés dans chacun d'eux, ainsi que des résultats des examens pour chaque faculté. Dans le catalogue des ouvrages acquis par la bibliothèque, signalons en passant certains titres d'ouvrages français défigurés par une orthographe inexacte. A la fin, sous la rubrique « *Variedades* » se trouvent des *Documentos reales* émanant de Charles Quint et de la reine Jeanne sa mère : c'est la suite d'une publication commencée par l'annuaire en 1881-1882.

Un autre fascicule, accompagnant le précédent, reproduit le discours d'ouverture du cours académique de 1889-1890 prononcé par le Dr Don Gabriel López Pérez, professeur intérimaire de pathologie chirurgicale à la Faculté libre de médecine (chez Francisco Nuñez Izquierdo). Dans une citation latine, page 8, pourquoi ces formes bizarres : imag*en*em et mascu*ll*um ?

G. Strehly.

---

637. — Jean Heimweh. **La question d'Alsace.** Paris, Hachette. In-8, vi et 250 p. 3 fr. 50.

Voici un des meilleurs livres qui aient paru sur la *question d'Alsace.* Jean Heimweh, quoique Alsacien, s'efforce de traiter son sujet sans passion ; il ne déclame pas ; il retrace ses impressions en un style simple et grave. Son ouvrage comprend quatre parties : 1° *l'Alsace conquise par l'Allemagne accepte-t-elle sa nouvelle condition?* Non ; il suffit de se rappeler les élections du 21 février 1887 et en particulier l'élection des cercles de Molsheim et d'Erstein dont l'auteur fait revivre l'impression, nette et frappante, dans un dialogue entre Klaus et Caspar (p. 5-27). 2° *Comment et pourquoi l'Alsace devint-elle française?* Après avoir brièvement exposé le passé de l'Alsace, l'auteur, — qui fait preuve d'un réel savoir historique, — montre que la province fut gouvernée avec ménagement et douceur pendant le xviiie siècle, et qu'à la Révolution, elle se fondit dans la patrie française. « Après s'être attaché l'Alsace en lui donnant la paix et la prospérité, c'est-à-dire le bonheur domestique qu'elle avait perdu depuis des siècles, la France l'a entraînée dans une vie singulièrement large et intense, dont les péripéties extraordinaires, les agitations passionnées, le retentissement universel, l'activité féconde et libératrice, les travaux, les combats, les gloires et les malheurs ont à jamais confondu les uns avec les autres les hommes qui l'ont vécue ensemble pendant quatre-vingts ans » (p. 113). 3° *Pourquoi l'Alsace se refuse-t-elle à redevenir allemande?* Parce que l'Allemagne a bombardé Strasbourg, parce qu'elle a imposé à l'Alsace le service militaire, parce

que son administration pèse lourdement sur les Alsaciens, parce qu'à « la dureté des procédés administratifs et à la senteur gothique des mœurs » elle joint un intraitable orgueil de race, l'égoïsme national, le dédain de l'opinion, le mépris des sentiments du vaincu. « Si l'Alsace s'est obstinément détournée de l'Allemagne triomphante et prospère pour tendre les bras vers la France battue et appauvrie, cet entêtement ne saurait être attribué aux seuls effets d'un amour sentimental et de la religion des souvenirs. Il tient aussi à ce que, malgré tout, il est meilleur, au gré des Alsaciens, de vivre en France qu'en Allemagne » (p. 168-179). 4° *Quels sont, au point de vue de l'ordre public en Europe, les effets de l'annexion violente de l'Alsace-Lorraine à l'empire d'Allemagne?* Cette annexion, conclut Jean Heimweh, est une menace pour les États européens, et « la violence faite à l'Alsace-Lorraine dégrade l'humanité. » Nous n'insistons pas davantage sur ce livre; mais celui même qui se désintéresserait de toute politique, y trouverait des réflexions instructives, et de fines observations exprimées du reste avec vivacité, avec chaleur et parfois d'une façon saisissante.

X.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'imprimerie Cerf et fils, de Versailles, a publié en un joli petit volume de 34 pages les *Toasts portés à M. Gaston Boissier* au banquet du 11 février 1889, que l'Association des anciens élèves de l'École normale supérieure offrait à son président pour fêter son élévation au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

— M. J. Derenbourg, de l'Institut, se propose, avec M. Harkavy, de la Bibliothèque impériale de Pétersbourg et autres savants, de publier, à l'occasion du millénaire du célèbre théologien et grammairien juif Saddia, les œuvres inédites de Saddia, écrites pour la plupart en arabe avec des caractères hébreux (cp. *Revue*, n° 49, art. 610). Les manuscrits de Saddia sont à Pétersbourg, à Londres (British Museum) et à Oxford.

— M. E. M. de Vogüé a réuni sous le titre de *Remarques sur l'Exposition du centenaire* (Plon. In-8°, III et 291 p., 3 fr. 50) les articles qu'il avait publiés sur l'Exposition universelle de 1889 et qu'il nomme les cahiers d'un étudiant à l'école du Champ de Mars. Le livre contient neuf chapitres : I. *Aux portes; la Tour*. II. *L'architecture, les feux et les eaux, le globe*. III. *Le palais de la force*. IV. *Les arts libéraux, l'histoire du travail*. V. *De quelques industries*. VI. *Les beaux-arts, cent ans de peinture française*. VII. *Les exotiques, les colonies*. VIII. *La guerre, la paix sociale*. IX. *Devant l'« Histoire du siècle »*. X. *Dernières remarques*. « Il est né, dit M. de Vogüé dans l'*Épilogue*, aux premières heures de l'Exposition, du vif sentiment de curiosité et du joyeux entrain qui nous animaient tous à ce moment. Il s'est associé sans réserves et de tout cœur à l'allégresse nationale. Si l'auteur a touché, en terminant, à des idées plus moroses, s'il s'est appliqué à signaler, sous notre prospérité matérielle, les sourdes causes morales qui la menacent, ce n'est point pour réagir contre le mouvement de son temps; il souhaiterait plutôt le précipiter, avec la certitude que les nouveaux courants nous portent vers une ère de guérison et de relèvement. »

— La librairie Thorin a déjà publié dans sa « Bibliothèque de l'histoire du droit et des institutions » cinq volumes traduits de l'anglais : les *Études* de sir Alfred Lyall, sur l'Extrême-Orient (tome III) et quatre études de sir Henry Sumner-Maine, *Histoire des institutions primitives* (tome I), *L'ancien droit et la coutume primitive* (tome II), *Le gouvernement populaire* (tome IV), *L'histoire du droit* (tome V). Une nouvelle étude de sir Henry Sumner-Maine, vient de paraître à la même librairie et forme le tome VI de la « Bibliothèque de l'histoire du droit et des institutions » elle a pour titre *Le droit international, la guerre*. (Un vol. in-8°, 7 fr. 50).

— La première livraison du *Cartulaire de Landevenec*, publiée par M. A. de La Borderie, pour la Société archéologique du Finistère, comprend la Vie de saint Guénolé avec quelques pièces annexes et les chartes de l'abbaye de Landevenec. Une livraison qui va paraître ultérieurement, doit contenir le commentaire.

— Outre son étude sur les Bibles provençales et vaudoises (cp. *Revue*, n° 43), M. Samuel Berger a donné tout récemment une autre contribution à l'histoire de la Bible au moyen âge; le *Palimpseste de Fleury* (Fischbacher. In-8°, 45 p.). M. Berger y décrit et publie un certain nombre de feuillets palimpsestes du ms. 6400 G. de la Bibliothèque nationale. Les feuillets, dont l'écriture date du VII[e] siècle environ, renferment des fragments des Actes, de l'Apocalypse et des épîtres catholiques, dans une version latine différente de la Vulgate et de provenance africaine.

— M. L. Pihan, chanoine et secrétaire général de l'évêché de Beauvais, a publié une notice sur « le plus ancien prédécesseur de M. Léopold Delisle », *Gilles Mallet, bibliothécaire de Charles V et châtelain de Pont-Sainte-Maxence* (Beauvais, imp. D. Père. In-8°, 15 p.)

— La librairie Guillaumin met en vente un *Nouveau dictionnaire d'économie politique*, publié sous la direction de MM. Léon Say et Joseph Chailley. L'ouvrage formera deux volumes. Il paraît par fascicules et en comprendra dix-huit environ ; prix de chaque fascicule, 3 francs. Voici le sommaire de la 1[re] livraison : *Abondance* et *Agents naturels* (Liesse), *Absentéisme* et *Agriculture* (Fr. Bernard), *Accaparement* et *Agents de change* (Arthur Raffalovich), *Acquit à caution, admission temporaire, balance du commerce* (G. Michel), *Lois agraires* et *Agrarian laws* (Ch. Baye), *Amortissement* (de Blignières et Foyot), *Apprentissage* et *Association* Hubert-Valleroux), *Appropriation* (Courcelle-Seneuil), *Aristote, Babeuf, Bacon* (Ch. Benoist), *Assistance* (Em. Chevalier), *Assurance* (M. Lacombe), *Bagehot* (M[lle] Sophie Raffalovich), *Banque* (A. Neymarck et L. Smith).

— Voici deux brochures de M. André Joubert : 1° *Pièces inédites relatives à la Bretagne* XVII-XVIII[e] *siècles* (Rôle des taxes imposées sur les maisons de La Guerche en 1696; Lettre de M. Le Roy, capitaine de port, au sujet de la prise d'une barque de Portsmouth, Douarnenez, 3 sept. 1672; Lettre de Marc de la Chenardaie, avocat au Parlement de Rennes, sur les démêlés du Parlement avec le duc d'Aiguillon, Rennes, 30 avril 1766); 2° *Conduite des prêtres internés au Grand séminaire d'Angers à Nantes par les gardes nationaux angevins*, sept. 1792 (extrait d'un manuscrit de la bibliothèque d'Angers, intitulé « Histoire et faits d'armes de la garde nationale d'Angers depuis 1789 jusqu'en 1817 », par Berthe, ancien relieur).

— La maison Hachette édite un *Atlas historique de la France*, par M. Aug. Longnon. Cet *Atlas* en est à sa troisième livraison, dont la dernière carte correspond à l'année 1380, date de la mort de Charles V.

— Une très bonne édition des *Fables de Lessing* vient de paraître dans la « Bibliothèque de l'enseignement secondaire spécial » (Paris, Quantin). Elle est due à M. J. Kont, professeur au Lycée de Lorient. On y remarquera, outre la préface, un *Appendice* renfermant des notes littéraires qui s'adressent plutôt au professeur qu'à l'élève et qui serviront à mieux apprécier les fables.

— Nous recevons la cinquième édition, revue et augmentée, d'un petit livre de 127 pages, intitulé : *L'armée allemande, son histoire, son organisation actuelle*, par le commandant Heumann, officier de l'instruction publique. Le livre appartient à la « Petite bibilothèque française » qui paraît chez l'éditeur Lavauzelle. On y trouvera, sous une forme concise, une foule d'importants détails sur l'organisation de l'armée allemande à l'époque présente (chap. IV, V et VI).

— M. Victor Henry nous adresse l'erratum suivant : « Dans mon article sur les ouvrages de M. Paul Passy, je lui ai reproché d'avoir faussé un vers de V. Hugo (p. 297, n. 3). Il me fait observer que la critique est inexacte : il n'a point écrit « tu frappes », mais « tu-frap », qui en transcription phonétique équivaut à « tout frappe ». J'avais donc mal lu et lui devais une rectification. »

ITALIE. — La *Revue* ne rend pas compte des recueils de vers contemporains; elle ne l'a jamais tant regretté qu'en recevant les *Terze odi barbare* (Bologne, Zanichelli, 1889, in-16 de 190 p.), où la puissance de l'inspiration et la maîtrise des rythmes de M. Carducci s'affirment une fois de plus.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 6 décembre 1889.

L'Académie se forme en comité secret pour la suite de l'examen des titres des candidats au fauteuil de membre libre de M. Ch. Nisard. Les candidats sont au nombre de trois : MM. Dieulafoy, le Dr Hamy et A. de la Borderie.

La séance étant redevenue publique, M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture de deux décrets par lesquels le président de la République a approuvé l'élection de MM. Curtius et Layard en qualité d'associés étrangers de l'Académie. Déjà, à la dernière séance, l'Académie avait reçu une lettre par laquelle M. Curtius exprimait sa reconnaissance pour la distinction qui lui a été conférée.

M. Duruy commence la lecture d'un mémoire qui lui a été communiqué par M. l'ambassadeur de Russie et qui traite du lieu où fut gagnée, par Alexandre le Grand, la victoire du Granique. L'auteur est un savant russe, M. Toplof. Il soutient que la bataille a dû être livrée à proximité du village qui porte aujourd'hui, en turc, le nom de Tepe-Keuï

M. l'abbé Duchesne communique, de la part de MM. Letaille et Audollent, chargés d'une mission scientifique en Algérie, deux inscriptions latines de l'époque chrétienne.

L'une, trouvée aux environs de Sétif, est la dédicace d'une *memoria* en l'honneur de deux martyrs, Victorin et Miggin. Elle est datée de l'an 320 de la province, qui répond à l'an 359 de notre ère. Le texte donne la liste de diverses reliques déposées dans la *memoria* : du bois de la vraie Croix, de la terre du lieu où est né le Christ, des reliques de saint Pierre, saint Paul, saint Cyprien, etc. Le nom du martyr Miggin est mentionné dans la correspondance de saint Augustin avec le rhéteur païen Maxime de Madaure. M. Duchesne rappelle en outre que, d'après le témoignage de saint Cyrille de Jérusalem, dans une homélie prononcée en l'an 347, les fragments du bois de la Croix étaient dès cette époque répandus dans le monde entier; on ne doit donc pas s'étonner d'en rencontrer même dans une obscure bourgade de l'Afrique.

L'autre inscription se lit ainsi : VIRGINVM CANC, c'est-à-dire *virginum cancellus*. On désignait par ces mots l'enceinte réservée dans les églises aux vierges sacrées. C'est la première fois qu'on rencontre la mention de cette enceinte dans un texte épigraphique.

Ouvrages présentés : — par M. de Barthélemy : La Noe (G. de), *Note sur la géographie ancienne de l'embouchure de la Loire* (extrait du *Bulletin de géographie historique et scientifique*) ; — par M. Oppert : Lehman (C. F.), *Altbabylonisches Maass und Gewicht und dessen Wanderung* ; — par M. Le Blant : Blanchet (J.-A.), *Tessères antiques* (extrait de la *Revue archéologique*) ; — par M. de Rozière : 1° *Istorio de sanct Poncz*, mystère provençal publié par l'abbé Paul Guillaume ; 2° *Chartes de N.-D. de Bertaud*, publiées par le même ; — par M. Barbier de Meynard : 1° Peiresc, *Petits Mémoires inédits*, publiés et annotés par M. Tamizey de Larroque, 2° Drouin (E.), *l'Ère de Yezdegerd et le Calendrier perse* (extrait de la *Revue archéologique*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 23 décembre — 1889

638. — **Die Indischen Genuslehren,** mit dem Text der Lingânuçâsana's des Çâkaṭâyana, Harshavardhana, Vararuci, nebst Auszügen aus den Commentaren des Yakshavarman und des Çabarasvâmin, und mit einem Anhang über die indischen Namen, von Dr. R. Otto FRANKE. Kiel, Hæseler, 1890. In-8, 156 pp. Prix : 9 mk.

M. Franke semble s'être voué tout spécialement à l'étude et à la publication des *Lingânuçâsana*, c'est-à-dire des « traités sanscrits sur le genre grammatical ». On sait qu'il ne faut entendre par là rien qui rappelle, même de loin, la méthode de nos grammaires européennes, rien d'ordonné, rien qui satisfasse l'esprit ou soulage la mémoire par l'apparence au moins d'une classification. Ce ne sont qu'énumérations versifiées tant bien que mal comme notre *Jardin des Racines grecques*, longues listes de mots rangés pêle-mêle et respectivement sous les rubriques « masculins, féminins, neutres, masculins-neutres », etc., le tout sans ombre de critique. Qu'on ajoute à cette absence complète d'esprit scientifique le scrupule particulier aux grammairiens et lexicographes hindous, scrupule qui consiste à se copier religieusement les uns les autres et à se garder d'omettre une balourdise si quelque autorité antérieure l'a dite, et l'on aura quelque idée du chaos débrouillé par le savant éditeur : dans tel de ces soi-disant résumés, un seul mot peut revenir jusqu'à trois fois à trois places différentes (p. 10); en revanche,

beaucoup de mots ou de classes de mots manquent absolument [1], et les auteurs nous avertissent avec candeur que « toutes ces règles sont flottantes » (p. 81), ou que « ce qui n'est point enseigné ici se doit apprendre par l'usage » (pp. 81 et 134).

Tels quels pourtant, ces traités indigestes sont pleins d'intérêt : ils nous éclairent sur des particularités de langue, souvent fort mal connues, qui peuvent faciliter l'intelligence des écrits et des commentaires d'écrits classiques, et l'on doit savoir gré à M. F. du soin méritoire qu'il apporte à les publier sous une forme aussi claire que concise. Il traduit toutes les stances qui ne se comprennent pas à la simple lecture, et les accompagne de courts fragments du commentaire, habilement choisis de façon à mettre en lumière une partie difficile ou importante du texte ; les notes indiquent les variantes qui ont quelque valeur, ou relèvent les concordances entre les divers traités [2]; enfin, de copieux index permettent de retrouver chaque mot à toutes les places où il figure et constituent ainsi un supplément précieux à la lexicographie hindoue.

L'introduction occupe la moitié du volume, et nul ne sera tenté de la juger trop longue. M. F. y examine, avec la haute compétence qui lui appartient, plusieurs questions connexes de sa publication : 1° de quelques *Lingânuçâsana* encore inconnus ; 2° de l'origine des doublets de genre en sanscrit [3]; 3° chronologie des divers *Lingânuçâsana* (avec un tableau schématique de leur relation entre eux et avec l'enseignement primordial de Pâ*n*ini) ; 4° Çâka*t*âyana (dans ses rapports avec tous les autres traités); 5° Harshavardhana (ses sources, ses rapports avec les autres traités) et son commentateur Çabarasvâmin (leurs particularités) ; 6° Vararuci ; 7° (en appendice) les noms propres hindous, ou le principe de l'onomastique indo-européenne, tel qu'il a été découvert par M. Fick pour les noms helléniques, vérifié par l'onomastique sanscrite.

Tout cela constitue un ensemble des plus satisfaisants et un digne pendant au Hemacandra précédemment publié par M. Franke. L'im-

1. Le défaut de méthode ou même de réflexion élémentaire est poussé si loin que les premiers rédacteurs de ces sortes de traités paraissent ignorer jusqu'à la règle suivant laquelle les noms d'hommes sont du masculin et les noms de femmes du féminin (p. 33) : il a fallu un certain temps pour qu'on s'en avisât.

2. Lorsque le commentaire cite un vers du Véda (v. g. pp. 70 et 97), il serait bon de renvoyer au passage d'où il est tiré (R. V. I. 164. 43 et 50, X. 16), et ici même il n'eût pas été hors de propos de faire observer que l'intelligent commentateur a pris le pluriel de *dhárman* pour le pluriel de *dhárma* neutre.

3. Je ne crois pas que l'existence de doublets de genre soit a priori aussi surprenante que le veut M. F. (p. 5) : on en trouve beaucoup dans toutes les langues, surtout envisagées à diverses périodes de leur histoire, et l'indo-européen, en tant que langue non fixée par l'écriture et l'existence d'une littérature, devait en offrir des quantités. Sous le bénéfice de cette réserve, ce que M. F. nous dit de l'incurie des lexicographes sanscrits, qui a multiplié outre mesure ces doublets, demeure absolument intact.

pression est fort correcte, et les menues fautes qui ont échappé à la revision méritent à peine qu'on les signale [1].

V. HENRY.

---

639. — **Contribution à l'étude profane de la Bible,** par E. G. SOREL. Paris, A. Ghio, 1889. In-8, VIII et 339 pages.

En tête de ce livre se trouvent les déclarations suivantes, qui témoignent d'une préoccupation très élevée et au fond desquelles nous nous associons.

« La vulgarisation de la Bible, dit M. E. G. Sorel, est aujourd'hui une question sociale... Présenter la Bible au point de vue religieux, serait folie; le peuple la rejetterait. Il faut la faire entrer dans la littérature profane et l'introduire comme un ouvrage classique. — Je m'adresse à l'Université qui enseigne le peuple et à la bourgeoisie qui le gouverne. Je leur demande d'étudier la Bible : je sais que cette lecture sera fructueuse. — Je m'adresse au public lettré, non pour lui donner des leçons, mais pour exciter chez lui le désir d'aborder l'étude de la Bible. — Si nos professeurs de lycées se lancent dans la carrière, ils ne tarderont pas à reconnaître que l'Université a un grand devoir à remplir : donner à la Bible une place prédominante dans l'instruction populaire. »

Dans le livre lui-même nous signalerons, à côté d'une grande bonne volonté, une inexpérience, dont, dans l'état présent de ces études en France, il n'y a point trop lieu de s'étonner et qu'il serait mal à propos de blâmer.

La première partie contient des recherches sur l'histoire du mosaïsme; la deuxième, des études littéraires sur l'Ancien-Testament; la troisième est intitulée le problème de Jésus. Dans un appendice, M. S. discute des hypothèses récemment produites sur l'origine des écrits prophétiques et du Deutéronome.

M. S. a risqué dans sa première partie une thèse, qui serait d'un grand intérêt si l'on pouvait invoquer à l'appui des textes d'une antiquité incontestable, mais qui, privée de ce secours, reste bien conjecturale. Je la résume dans les propres termes dont il se sert. « Les Juifs, dit-il, étaient depuis longtemps en Palestine lorsque les Joséphites arrivèrent d'Egypte et s'établirent sur la rive gauche du Jourdain. Les tribus d'Ephraïm se convertirent à la religion que leur apportèrent les disciples de Moïse. Sous la conduite de Josué, elles envahirent la Palestine. La lutte contre les païens fut pénible; les tribus du sud restèrent longtemps en dehors de l'enseignement mosaïque. Saül commença leur conversion; David l'acheva. Ce grand roi adhéra à la religion jéhovi-

1. P. 5, lignes 5 et 11, corriger *bhavati* et *bhaved*; p. 84, l. 9, lire *kiçority*; p. 85, l. 5, *bhrukuti* n'est point « ein blick », mais « froncement de sourcils »; p. 89, l. 29, *odana* signifie « muss, brei », et non pas simplement « speise ».

que, non pas en fanatique comme Saül, mais en prince politique et tolérant. — Le temple de Jérusalem devint le centre d'un *nouveau* jéhovisme, tout chargé de pratiques rituelles, moins pur que celui du nord et beaucoup plus particulariste. » M. S. reprend, on le voit, mais en l'étendant, une hypothèse qui a été déjà présentée avec quelques variantes et d'après laquelle il y aurait lieu de distinguer entre le développement religieux des tribus du nord (Israël proprement dit) et des tribus du sud (Juda) et il a eu l'idée assez ingénieuse de la marier avec d'autres vues qui ont été proposées sur la manière dont se serait faite l'invasion de la Palestine. Malheureusement, tout cela n'est échafaudé que sur quelques textes, dont la rédaction est singulièrement distante des événements. Pour notre part, nous estimons que la voie où s'est engagé M. S. est des plus dangereuses; les textes nous permettent tout au plus de risquer des conjectures assez vagues sur les idées et pratiques religieuses des Israélites à l'époque de Saül et dans les temps immédiatement antérieurs. Tout le reste est absolument nébuleux et, pour cette époque elle-même, prétendre opposer l'attitude de Saül dans les matières religieuses à l'attitude de David, c'est avancer une opinion qui n'est pas même susceptible d'un commencement de démonstration. Tant que les personnes qui traitent ces difficiles questions n'auront pas pris le parti de déclarer que les textes ne possèdent pas un degré suffisant de solidité sauf en ce qui concerne le squelette des événements, nous risquons de passer de fantaisie en fantaisie au gré des préférences personnelles.

On lira avec intérêt les études sur Ruth, Jonas, Esther, le Cantique bien que, là encore, l'auteur s'engage parfois en des sentiers bien détournés.

Nous ne saurions entreprendre davantage l'examen approfondi de la partie qui traite des Evangiles et des commencements de l'Eglise chrétienne. M. S. prend parti pour l'Evangile selon saint Jean contre les synoptiques. « Sur quoi, dit l'auteur, ont porté les discussions des juifs et des premiers chrétiens ? Ce problème a été fort embrouillé parce que tout le monde a son siège fait d'avance. Le protestantisme moderne a eu une influence déplorable : ses théologiens ont voulu, à tout prix, détruire le témoignage du quatrième Evangile. Quand on examine le problème sans parti pris, la question du quatrième Evangile est très simple. Le livre de saint Jean est le document le plus ancien du Nouveau-Testament. » Nous ne saurions nous ranger à cette vue et cependant nous reconnaissons que la protestation de M. Sorel est fondée en une réelle mesure. La prétention d'opposer les synoptiques, fruit en quelque sorte spontané d'une tradition naïve, à l'Evangile selon saint Jean, œuvre dogmatique et tendancielle, est fort exagérée. Il y a dans les trois premiers évangiles une part considérable à faire à la préoccupation dogmatique et à l'esprit de système. En méconnaissant cette circonstance, en s'obstinant à retrouver dans les textes actuels, au moyen d'éliminations et de corrections, un premier évangile, écho immédiat

des événements, l'exégèse moderne s'est engagée dans une impasse.

Enfin M. Sorel a discuté avec beaucoup de soin et une grande courtoisie les vues récemment proposées par MM. Havet, d'Eichthal et le soussigné sur l'authenticité des écrits prophétiques et l'origine du Deutéronome [1]. Il maintient à ces deux égards le bien fondé des solutions le plus généralement admises.

Nous ne quitterons pas ce livre, où l'on voit qu'au point de vue purement scientifique il y a pas mal à redire, sans assurer l'auteur de l'estime que nous ont inspirée la sincérité de ses recherches et la noble préoccupation dont elles témoignent. M. Sorel est dans le vrai. La Bible est déplorablement méconnue dans notre pays et un enseignement public qui continue de la traiter comme une « quantité négligeable » manque à l'une de ses plus impérieuses obligations.

M. VERNES.

---

640. — Th. Ph. KONSTANTINIDIS, **Mémoires d'un maître d'école** (*Ἀπομνημονεύματα διδασκάλου*), 1re partie, Alexandrie, 1889. 229 p. in-12.

Si ce livre était autre chose qu'un roman, tous les amis de la Grèce pourraient trouver quelque intérêt à recueillir les plaintes sincères d'un maître d'école, resté pauvre et malheureux toute sa vie. Il n'est pas douteux que le développement extraordinaire de l'instruction publique en Grèce, depuis cinquante ans, n'ait fait beaucoup de déclassés. Mais, outre que le récit de M. Konstantinidis, est de pure fantaisie, il y règne un ton déclamatoire, dont il suffira de donner ici un ou deux échantillons : « Je suis un vieux maître, un maître bon et zélé; cinquante de mes élèves, après examen, sont entrés d'emblée dans la quatrième classe du gymnase à Athènes : donnez-moi du pain, j'ai faim!....... La société aujourd'hui honore les Crésus, les Rothschild, voire même les Juifs, mais non les Diogène sans souliers et sans habits! »

Une simple observation sur la langue écrite par l'auteur de ce roman pédagogico-socialiste. Les Grecs qui tiennent à parler et à écrire une langue littéraire (M. K. est du nombre, sauf quand la passion l'emporte) devraient bien respecter un peu l'orthographe et la forme des noms propres étrangers : j'admets encore qu'il soit possible de reconnaître Boileau sous la forme légèrement grotesque de Βοαλώ (bien que, pour être tout à fait conséquent avec lui même, M. Konstantinidis dût écrire Μποαλώ) ; mais, n'était le voisinage de Virgile et de Théocrite, comment reconnaître Σέγρεπος et Λεσουλιέρα?

Am. HAUVETTE.

---

1. Consultez sur ces points deux récentes et importantes études : *De la modernité des prophètes*, par Ernest Havet (*Revue des Deux-Mondes*, 1er et 15 août 1889), et *La réforme des études bibliques selon M. Maurice Vernes*, par A. Kuenen (*Revue de l'Histoire des religions*, juillet-août 1889).

641. — 1. **C. Julii Cæsaris Commentarii de Bello Civili,** edidit Guilelm. Theod. Paul. Editio major. Vienne et Prague, F. Tempsky; Leipzig, G. Freytag, 1889, LXII, 136 pp.

642. — 2. **C. Julii Cæsaris Commentarii de Bello Civili,** edidit Guilel. Theod. Paul. Editio minor. Adjectæ sunt tabulæ res ad Ilerdam et ad Dyrrachium gestas illustrantes. Vienne et Prague, F. Tempsky: Leipzig, G. Freytag, 1889, VI, 136 pp.

643. — 3. **C. Julii Cæsaris Commentarii de Bello Gallico,** Für den Schulgebrauch herausgegeben von Ignaz Prammer. Mit einer Karte von Gallien und einem Titelbild. Dritte verbesserte Auflage. Leipzig, G. Freytag, XII, 230 pp.

L'Editio major du *de Bello Civili*, que M. G. Th. Paul vient de publier dans la collection Schenkl, comprend le texte de la Guerre civile précédé d'une préface critique. Cette préface, très développée, contient les corrections intéressantes que les éditeurs ou les critiques de César ont proposées, ainsi que les nouvelles leçons introduites par M. Paul. On y trouve aussi les principales variantes de l'*Ursinianus*, du *Riccardianus*, du *Thuaneus* et du *Vindobonensis*, manuscrits que M. P. considère comme devant servir de base à l'établissement du texte; les variantes de ces quatre manuscrits sont données d'après l'édition Dübner [1].

C'est là un travail considérable et il faut louer tout d'abord le soin que M. P. a mis à réunir et à discuter les innombrables variantes suggérées par le texte de César, l'étude attentive qu'il a faite de ce texte si corrompu. Malheureusement, si la science et la conscience de M. P. ne méritent que des éloges, sa méthode de critique ne saurait être absolument approuvée. M. P. ne tient pas un compte suffisant des manuscrits, il en use un peu comme d'une matière informe qu'il se croit le droit de pétrir à sa guise : c'est ainsi qu'il substitue, avec une hardiesse trop peu justifiée, le chiffre II (pourquoi pas III ou IV?) au *nostrae* des manuscrits III, 63, 3; *audaces* à *promptos*, correction infiniment plus probable de Pantagathus I, 3, 1; *sceleratorum* à *latronum* III, 109, 6; le chiffre XXXX au chiffre XXX, I, 25, 6 et le chiffre II au chiffre III, I, 30, 2; *reliquis* à *relictis* I, 80, 4; *oppido* à *Firmo* I, 16, 1; pour cette dernière correction, j'engage M. P. à étudier, ce qu'il ne me semble pas avoir assez fait, l'ouvrage du colonel Stoffel (I, 218-220); il s'assurera qne *Firmo* est une leçon parfaitement acceptable. Ces corrections modifient le fond même du récit de César, il en est d'autres qui sont plus particulièrement grammaticales : elles ont toutes un caractère commun; elles tendent à uniformiser le style de César, à élaguer tout ce qui pourrait être trop particulier ou contraire à l'usage général; c'est ainsi que M. P. change *tabulatio* en *tabulatum* I, 9, 3; qu'il fait *dies*

1. M. P. dit (Préf. p. V) de l'édition de Dübner : « *Cum ne Dübnerum quidem libros ea qua par erat cura atque diligentia excussisse multa declarent* » et il n'a pas tout à fait tort; mais pourquoi alors n'a-t-il pas entrepris la révision d'un ou de plusieurs manuscrits? Il eût probablement ainsi fait un travail plus solide et plus profitable.

du féminin I, 11, 2 ; qu'il modifie, à cause de la construction d'*oportere,* toute une phrase (I, 44, 3) qui peut s'expliquer sans corrections. Mais je ne veux pas insister plus qu'il ne convient sur ces critiques de détail ; tous ceux qui s'intéressent au texte du *de Bello civili,* le plus corrompu des textes historiques que nous ayons, trouveront dans le travail de M. P. sinon toujours le texte véritable, tout au moins les moyens [1] d'arriver au véritable texte.

2. En même temps que son édition critique, M. Paul a publié une *Editio minor* qui sera certainement utile au point de vue scolaire. Elle reproduit le texte de l'*Editio major* dont elle diffère en deux points seulement ; elle n'a pas de préface critique; elle a, en revanche, deux plans qui permettent de suivre le récit des événements qui se sont passés à Dyrrachium et à Ilerda.

3. La 3e édition du *de Bello Gallico* par M. I. Prammer (la 1re est de 1883, la 2e de 1887) n'offre pas pour le texte de différences sensibles avec la 2e édition dont il a été parlé ici même (*R. C.* 1888, t. II, p. 48), inutile donc d'insister. Je note seulement qu'elle renferme une courte introduction sur César et sur la Guerre des Gaules, plus une analyse des huit livres du *de Bello Gallico.* Elle reproduit, en outre, d'après Duruy, une gravure représentant César. L'index des noms propres a été abrégé, à tort; j'y signale en passant l'orthographe fautive de *Vermandais* pour *Vermandois.* Cette édition n'est pas en progrès sur la précédente; elle ne laissera pas que d'être utile aux lecteurs de César, et même, grâce à son élégance et à sa correction, elle leur sera agréable.

S. Dosson.

---

644. — Max Rannow, **Der Satzbau des althochdeutschen Isidor** im Verhæltniss zur lateinischen Wortlage, ein Beitrag zur deutschen Syntax (Schriften zur germanischen Philologie hrsg. von Max Rœdiger. II Heft.) Berlin, Weidmann, 1888, x et 128 p. 4 mark.

Nous avons là une étude très détaillée et très minutieuse sur l'Isidore ancien-haut-allemand. M. Rannow le compare à l'original latin. Il a divisé son travail en trois parties : phrases principales ; phrases subordonnées ; infinitif, participe, gérondif. On aura une idée suffisante de son patient labeur lorsqu'on saura qu'il a compté que dans Isidore le participe en *dus* est employé *neuf* fois et qu'il a été rendu *quatre* fois par l'infinitif avec *ʒi, une* fois par le participe passé, *deux* fois par le verbe auxiliaire *scolan* accompagné de l'infinitif, *deux* fois enfin par le verbe simple. M. R. conclut, à la suite de ce rigoureux contrôle, qu'en général la syntaxe allemande correspond dans Isidore à la

1. Il est fâcheux toutefois que M. P. soit si concis dans ses indications bibliographiques; il sera en effet bien difficile, par exemple, d'aller découvrir que la correction qu'il donne d'après Madvig (III, 101, 4) est tirée des *Opuscula Academica,* alors que toutes les autres qu'il emprunte au même auteur sont prises dans les *Adversaria Critica.*

syntaxe latine; que néanmoins le traducteur a fait de temps en temps des changements et transformé la phrase principale en phrase subordonnée ou réciproquement; qu'il a même ajouté en certains endroits des phrases entières; enfin qu'il a fait ces modifications, non par commodité ou par fantaisie, mais pour des motifs précis et qu'on peut reconnaître encore, soit parce qu'il voulait se faire mieux comprendre, soit parce qu'il pesait avec soin ses expressions. Un appendice de cet instructif travail traite de la position des mots dans l'Isidore ancien-haut-allemand, et énumère les *Zusätze* ou additions que l' « excellent traducteur » (p. 125) destinait à rendre la phrase plus claire ou plus coulante. M. Rannow n'a même pas oublié de dresser une table des matières qui nous paraît complète et très propre à orienter le lecteur. Bien plus, il joint à cette table une liste des passages expliqués et commentés.

C.

---

645. — Maurice Prou. **Manuel de paléographie latine et française** du VIe au XVIIe siècle, suivi d'un dictionnaire des abréviations avec 23 fac-similés en phototypie. Paris, Picard, 1890, in-8, 387 pp. Prix : 12 fr.

Pour juger ce volume avec équité, il importe de ne pas se méprendre sur le but poursuivi par l'auteur. Ce n'est pas un traité complet et scientifique de paléographie qu'il s'est proposé de faire, mais un court manuel, élémentaire et pratique, destiné non aux érudits, mais à tous ceux qui ont besoin d'apprendre à lire les manuscrits et les chartes. Un tel ouvrage nous manquait à peu près complètement. En dépit de leur titre, les deux énormes volumes que N. de Wailly a intitulés *Éléments de paléographie* ne sont ni élémentaires ni pratiques; les deux petits volumes de A. Chassant, *Paléographie des chartes et des manuscrits* et *Dictionnaire des abréviations*, parvenus l'un à la 8e, l'autre à la 5e édition, ont toujours été insuffisants et sont très arriérés; enfin le meilleur de tous les ouvrages de paléographie, celui de W. Wattenbach (*Anleitung zur lateinischen Paleographie*, 4e éd., 1886), n'est pas véritablement élémentaire : il est le manuel de ceux qui savent plutôt que celui des commençants. C'est l'intérêt de ceux-ci que M. Prou a eu surtout en vue. Il existe de par le monde une foule de gens qui, sans se soucier des arcanes de la paléographie et des discussions sur lesquelles les savants ne sont pas d'accord, ont besoin de lire et d'étudier des manuscrits et des chartes; c'est à eux que M. P. a eu l'ambition de rendre service.

La valeur pratique d'un travail de ce genre ne peut guère être appréciée qu'à l'usage. Nous pouvons dire cependant de celui-ci qu'il est clair, bien et simplement divisé, qu'il est au courant de la science, que 23 planches donnent des spécimens de 44 sortes d'écritures judicieusement choisies et qui constituent bien les types utiles à connaître, que de nombreux

bois intercalés dans le texte éclairent les explications, qu'une bibliographie, non pas complète mais abondante et choisie, permet sur chaque question de recourir, soit à des recueils de fac-similés soit aux ouvrages spéciaux, que le dictionnaire d'abréviations, qui occupe la moitié du volume, — encore que son exécution ne soit pas à l'abri de toute critique — permettra, à ceux-là même qui seraient tentés d'en discuter la composition, de trouver la solution de nombre de ces difficultés paléographiques qui arrêtent souvent même des lecteurs exercés. Disons enfin que le format et le prix de ce volume le rendent très maniable et facilement accessible aux bourses d'étudiants. Ce sont là, si je ne me trompe, les qualités essentielles d'un bon manuel. Venons aux critiques : la principale de celles que j'aurais à formuler tient à ce que M. P., dans sa préoccupation d'être élémentaire, s'est cru obligé d'ajouter à ses explications des notions, essentielles, je le veux bien, à l'étude de la paléographie, mais étrangères en somme à cette science. Je ne le chicanerai pas sur les notions de diplomatique éparses dans son ouvrage, bien qu'elles dépassent souvent, à mon avis, la mesure nécessaire, mais je serai plus sévère pour la chronologie : p. 107, par exemple, il prend texte de la date d'une bulle du XIIe siècle pour donner des explications sur l'usage du calendrier romain ; p. 121, à propos d'un acte français de mars 1240, il donne deux pages de renseignements sur l'usage de commencer l'année à Pâques. Ce sont là des hors-d'œuvre d'autant moins utiles que la table — et c'est là un autre reproche — est insuffisante pour permettre de les retrouver. Si M. P. avait jugé que la chronologie technique fût partie intégrante de la paléographie, il eût dû bravement, comme N. de Wailly dans ses *Éléments de paléographie*, faire de la chronologie l'une des divisions de son livre : mais alors pourquoi n'y pas traiter aussi des sceaux, des monnaies, du langage, des institutions, du droit, de l'histoire et de tout ce qui peut être utile à l'interprétation des textes manuscrits, pourquoi ne pas faire passer toute l'encyclopédie du moyen âge, tout l'enseignement de l'École des chartes dans un cours de paléographie ? Ces hors-d'œuvre devront, à mon avis, disparaître d'une seconde édition où ils seront utilement remplacés par des renseignements plus complets sur certains points ou même par des chapitres nouveaux. Pour n'en citer qu'un exemple, on cherche vainement dans ce livre, comme dans la plupart des autres traités de paléographie du reste, un chapitre sur les écritures chiffrées d'un usage si fréquent dans les correspondances des XVIe et XVIIe siècles. Une addition non moins utile sera celle d'un *index bibliographique ;* les renseignements de ce genre étant dispersés dans les différents chapitres de l'ouvrage, il est indispensable qu'une table alphabétique permette d'y recourir. Ce manuel est donc susceptible d'améliorations ; mais tel qu'il est, je me plais à répéter qu'il est mieux conçu qu'aucun des ouvrages du même genre, qu'il rendra à ceux qui veulent étudier la paléographie les services qu'ils sont en droit d'en attendre et j'espère qu'il sera assez apprécié pour que l'au-

teur soit mis bientôt en demeure d'en donner une nouvelle édition.

A. Giry.

---

646. — C. L. Niemann. **Das Oldenburgische Münsterland in seiner geschichtlichen Entwickelung.** 1 Band. bis 1520. Oldenburg und Leipzig, Schulze, 1 vol. in-12, viii-189 pages, deux plans et une carte.

Par le recès du 25 février 1803, le duc d'Oldenbourg obtint en partage, outre la principauté de Lubeck ou d'Eutin, située sur les bords de la mer Baltique, deux baillages, celui de Vechta et celui de Cloppenburg qui étendirent son territoire du côté sud et qui avaient auparavant appartenu à l'évêque de Münster. M. Niemann s'est proposé d'écrire l'histoire de ces deux circonscriptions. Dans son premier volume, qui vient de paraître, il nous décrit d'abord assez bien les monuments de la période païenne (camps retranchés, dolmens, *tumuli)* dont on trouve encore des traces dans la contrée ; il nous montre ensuite la nouvelle organisation du pays, devenu chrétien, sous Charlemagne (il y a dans cette partie certaines généralités fort contestables, notamment sur les *Burrichter)* ; il passe entièrement sous silence la période des rois saxons; en revanche il insiste beaucoup sur la dynastie des comtes de Calvelage-Ravensberg, maîtres de Vechta, du xi[e] siècle jusqu'en 1252, et sur celle des comtes de Tecklenburg, qui possédèrent Cloppenburg jusqu'en 1400. On trouvera encore dans son livre des détails assez curieux sur la manière dont l'évêque de Münster fit administrer ces terres, la première depuis 1252, la seconde depuis 1400 ; sur les familles de petite noblesse qui y prirent naissance; sur les paroisses et établissements religieux qui y furent créés. Le tome I[er] s'arrête en 1520, au moment où l'on entendit parler dans cette région de Luther. L'ouvrage n'est pas toujours fait de première main ; mais il est clair et net ; s'il ne présente pas un intérêt général bien grand, du moins forme-t-il une estimable monographie, celle d'un tout petit coin de terre du vieux territoire saxon.

Ch. Pfister.

---

647. — 1. V. Mortet. **Etude historique et archéologique sur la cathédrale et le palais épiscopal de Paris,** du vi[e] au xii[e] siècle. Picard, 1888, in-8 de 87 pages.

648. — 2. Lecoy de la Marche. **Le Treizième siècle artistique.** Lille, Société de S[t]-Augustin [1889], petit in-4 de 425 pages et 190 fig.

649. — 3. Corroyer (Ed). **L'architecture romane.** Quantin, Bibl. de l'Enseignement des Beaux-Arts [1887], in-8 de 320 pages et 191 fig.

650. — 4. Courajod (L.) **La polychromie** dans la statuaire du moyen-âge et de la Renaissance, 1888, in-8 de 82 pages; nombr. fig.

651. — 5. Roman (J.). **Répertoire archéologique** du département des Hautes-Alpes. Imprimerie Nationale, 1888, in-4 de 231 colonnes.

652. — 6. Springer (Anton). **Der Bilderschmuck** in den Sacramentarien des

frühen Mittelalters. Leipzig, 1889, in-4 de 42 pages, fig. (*Abhand. d. Phil. hist. class der Kœn. Sachs. Gesell. d. Wissenschaften.*

653. — 7. Bertrand de Broussillon et Paul de Farcy. **Sigillographie des seigneurs de Laval**, 1095-1605. Paris et Mamers, 1888, in-8 de 152 pages et 209 fig.

654. — 8. Dubois (E.-L.). **L'église de Notre-Dame de la Couture.** Le Mans, 1889, in-8 de 30 pages et 4 planches.

655. — 9. Lefèvre Pontalis (Eug.). **Etude historique et archéologique** sur la nef de la Cathédrale du Mans. Le Mans, 1889, in-8 de 39 pages et 3 planches.

656. — 10. Boislisle (A. de). **Notices historiques** sur la place des Victoires et sur la place Vendôme. Champion, 1889, in-8 de 272 pages.

1. — Le titre du volume de M. V. Mortet dit exactement dans quelles limites il a restreint ses recherches : son travail s'arrête à la fin de l'épiscopat de Maurice de Sully (1196), « c'est-à-dire à l'époque où la cathédrale actuelle était déjà construite dans ses parties essentielles ». C'est en effet une étude, jadis préparée à l'École des Chartes, sur la vie et l'administration de cet évêque, qui a conduit M. M. à cet exposé des données archéologiques de son sujet. Les résultats des diverses fouilles exécutées autour et au-dessous de la cathédrale, et des recherches nouvelles dans les textes originaux, ont été mis à profit par lui. Ce tableau est fait avec soin et point déparé par de hasardeuses hypothèses, encore que l'auteur paraisse un peu timide parfois et mal à l'aise dans l'appréciation archéologique, là où les textes sont insuffisants. Il ne faut pas, du reste, considérer ce travail comme définitif, mais comme un essai pour prendre rang. Nous verrons avec plaisir M. V. M. élargir son plan, donner plus de corps et d'unité à sa monographie, et l'illustrer aussi de documents graphiques plus exacts et plus rigoureux que le croquis à main levée, dressé ici sous le titre d'« Essai de restitution de l'emplacement de la cathédrale et du palais épiscopal. »

Une simple observation avant de passer outre. M. Mortet croit à tort (page 31, note 4) que M. F. Delaborde attribue au règne de Philippe-Auguste le tympan de la porte de droite de la façade, et prend la peine de le réfuter. Qu'il veuille bien jeter de nouveau les yeux sur le *Procès du chef de Saint-Denis* dont il parle ici, il verra que M. D. n'a pas dit un mot du tympan en question, et que la sculpture où il a positivement reconnu une représentation de Philippe-Auguste, forme l'un des petits tableaux encastrés à hauteur d'homme au-dessous des statues modernes qui décorent l'ébrasement de cette porte. Cette découverte est assez ingénieuse pour qu'on en tienne compte.

2. — M. Lecoy de la Marche vient de donner, sous le titre de *Le treizième siècle artistique*, un pendant à son ouvrage « Le XIIIe siècle littéraire et scientifique. » Il n'est pas donné à tout le monde de savoir présenter au public non érudit, sous une forme nette et aisée, l'état exact de la science et les résultats acquis. M. L. de la M. a une rare facilité et une réelle dextérité pour ce genre de vulga-

risation. On ne trouvera pas de recherches nouvelles ni même de vues personnelles dans son ouvrage, mais bien peu de choses à reprendre aussi, parce qu'il a su puiser aux bons auteurs. Quicherat, Viollet-le-Duc, sont ses principales sources, le premier surtout. De sorte que la doctrine est ici beaucoup plus saine et solide que dans nombre de livres ou d'études spéciales à l'appareil plus scientifique et plus pédant. Un peu moins d'enthousiasme et de libéralité dans la louange, un jugement plus serré et plus critique siéraient toutefois, ce semble, dans le volume de M. L. de la M. Il ne se défie pas assez du mirage que produit si facilement sur l'esprit l'intention qu'on attribue aux choses. C'est ainsi qu'il trouve dans la sculpture une pureté morale qu'elle est souvent loin d'avoir présentée. Cette phrase : « Ils firent quelquefois du grotesque, mais jamais ils ne tombèrent dans l'indécence », serait démentie par cent exemples pris au hasard. — Mais la note générale est exacte ; et, sur toutes les branches de l'art au XIIIe siècle, architecture religieuse et édifices municipaux, sculpture et peinture, enluminure et orfèvrerie, tapisserie et mobilier, costume et musique, le lecteur trouvera un précis clair et nettement exposé.

3. — Je ne puis qu'annoncer ici, en quelques mots, le livre de M. Ed. Corroyer sur l'Architecture romane, parce qu'il y aurait trop à dire et que la place dont je dispose ici est plus qu'insuffisante. Aussi bien en trouvera-t-on une critique développée dans un article que j'ai fait paraître récemment [1], et sur lequel je n'ai pas à revenir. En dehors de certaines questions techniques, où l'auteur s'est laissé égarer, d'une doctrine excellente (puisée à l'école de Quicherat et de Viollet-le-Duc), à une théorie qui ne peut supporter un examen attentif, en dehors d'un manque de précision et de proportion dans l'ensemble du tableau qu'il donne de l'art d'une époque où il passe complètement sous silence des écoles comme la Bourguignonne (Vézelay, Autun, La Charité, Paray, Nevers...) et la Française (Saint-Germain-des-Prés, Saint-Germer, Poissy, Saint-Leu-d'Esserent, Saint-Benoit-sur-Loire...), et où il néglige l'architecture civile et la militaire, — il reste un livre agréable, intéressant pour le public auquel il s'adresse, et même en plusieurs points utile aux gens du métier.

4. — M. Courajod poursuit, comme chacun sait, une véritable campagne en faveur de la polychromie, et cette campagne, il faut le dire, est en partie justifiée par la nouveauté du fait dans l'opinion courante, et par les négations *à priori* qu'il fallait combattre au passage. Mais il est allé trop loin aussi, lorsque, emporté par un zèle de prosélytisme, il a combattu, dans la même réprobation, les objections ou pour mieux dire les restrictions purement artistiques qui lui ont été opposées. En voulant nous prouver *par le fait même* d'un usage, d'un procédé, d'une doctrine, constants au moyen âge, l'excellence de la polychromie, et en

1. Bibliothèque de l'École des Chartes, 1888. *De quelques travaux récents sur l'architecture du moyen âge.*

prétendant, si nous avons le malheur d'en nier la beauté et le charme, que nous en nions également l'existence et que nous sommes « systématiquement aveugles », il confond deux choses parfaitement distinctes. Là où il y a question de fait, le cas est jugé, la discussion close, et personne n'a plus besoin d'être convaincu après. Mais qu'il soit au moins permis au goût et à la critique esthétique d'avoir leur opinion et de s'y tenir. Or, il faut que M. C. en prenne son parti : sur ce point, il n'aura jamais les artistes pour lui ; je crois pourtant que ce sont gens de métier, et compétents en la matière. — Ne mêlez pas la question d'art à la question d'archéologie, qui s'en passe du reste fort bien. Les plus remarquables spécimens de statuaire polychrôme qu'on nous montre ne sont supportables que parce que le temps a revêtu leurs lignes d'une certaine patine, a adouci leurs tons et rendu plus discrètes leurs couleurs. Ces réserves, d'ailleurs, diminuent-elles l'intérêt de cette étude, et particulièrement des recherches passionnées de M. C.? En aucune façon, et il n'est que juste d'en louer les mérites et le succès, et de remercier sincèrement l'érudit et infatigable archéologue de ce qu'il a découvert et de ce qu'il nous a appris.

5. — Le répertoire des Hautes-Alpes, dressé par M. J. Roman, fait partie de la collection ministérielle des dictionnaires topographiques et archéologiques de nos départements ; c'est assez dire le plan qui a été suivi. Le pays, cette fois, n'était pas des plus riches au point de vue monumental, s'il peut compter parmi les plus pittoresques. La cathédrale d'Embrun (XIIe siècle), un assez grand nombre de donjons des XIe et XIIe siècles, quelques châteaux de la Renaissance, et c'est tout. M. J. Roman s'est fait depuis longtemps une spécialité de l'histoire de son pays, qui garantit l'abondance de ses informations. Le lecteur fera bien toutefois de se défier un peu des indications d'époque assignées aux monuments non datés.

6. — M. A. Springer vient de publier une analyse intéressante, claire et précise, des principaux sacramentaires connus, au point de vue de l'enluminure, des lettrines et des couleurs employées. Il doit beaucoup en ceci aux articles de M. L. Delisle, publiés de 1884 à 1886 dans la *Gazette archéologique*, et il en a tiré bon parti. Il étudie surtout les sacramentaires du Vatican, de Gellone, d'Autun, celui de Drogon, etc. Il établit plusieurs groupes de mss. selon que les lettrines sont figurées ou non, et consacre aussi quelques pages aux divers genres de reliures qui les couvrent.

7-9. — Voici maintenant trois travaux de valeur et d'ordre différents, publiés à une époque récente par la Société du Maine. — La sigillographie des seigneurs de Laval, de MM. B. de Broussillon et P. de Farcy, est mieux qu'un catalogue chronologique et descriptif; c'est un travail historique fait avec soin et convenablement documenté. Les auteurs ont puisé aussi dans les figurations tumulaires, dans les vitraux. De plus, presque tous les sceaux décrits ont été dessinés et reproduits dans le texte, ce qui en augmente singulièrement le prix.

L'article de M. l'abbé Dubois, au contraire, sur l'église de la Couture du Mans, ne nous apprend rien de neuf. On y constate une certaine érudition du sujet, mais ce n'est pas un archéologue qui parle ; il s'attarde dans des descriptions iconographiques trop longues, et sait mal l'emploi exact des mots techniques. Je demande la permission de citer ici, en revanche, une simple note inédite, tirée d'un des carnets de J. Quicherat, où se retrouve, jeté au hasard du papier, ce style nerveux et sans verbiage, qui sera toujours un modèle du genre. C'est à propos de la sculpture du portail principal : « Il n'y en a peut-être pas de plus parfait pour les nus. On ne voit là ni la lourdeur romane, ni la niaise afféterie gothique, ni cette pauvreté d'exécution qu'on reconnaît dans les pieds et dans les mains des meilleures statues du XIII[e] siècle. Les mains sont nobles et pleines de mouvement. C'est surtout aux figures d'apôtres, placées dans les entre-colonnements des piédroits qu'on peut constater cela. Les personnages nus qui représentent le Jugement dernier sont presque de l'antique, et l'on peut dire admirables les figurines qui remplissent les voussures du cintre. »

L'étude de M. Eug. Lefèvre-Pontalis est tout autre chose, et se sent de la sévère méthode qui l'a inspirée. A un bon résumé historique des constructions et des remaniements qu'a subis la cathédrale du Mans dans les premiers siècles de sa carrière, il joint une description précise du monument et une claire discussion des dates trop légèrement assignées, par MM. Persignan et de Dion, aux travaux successivement exécutés. Son résumé est celui-ci : Trois époques très distinctes se reconnaissent par l'étude attentive de la cathédrale : L'épiscopat d'Hoël (1085-1097), dont il reste les arcades des deux dernières travées et les deux collatéraux; celui d'Hildebert (1097-1125), pour les arcs plein-cintre engagés dans les travées de la nef et pour la façade presque en entier ; enfin celui de Guill. de Passavant (1142-1186), pour l'état actuel de la nef, arcades, voûtes, colonnes, triforium, fenêtres hautes, et pour les piles de la croisée. D'excellentes élévations, exécutées par l'auteur lui-même, illustrent ce bon travail.

10. — Je n'étonnerai personne en disant que le volume de M. de Boislisle sur la place des Victoires et la place Vendôme fait preuve, comme toujours, d'une érudition aussi copieuse que curieuse et pleine de faits inédits, de détails précieux pour l'histoire de Paris, son aspect monumental et ses mœurs à l'époque de Louis XIV. La place des Victoires notamment est l'occasion d'une vraie biographie du duc de La Feuillade, qui acheta l'hôtel de Senneterre pour fournir l'emplacement du monument du grand roi. Les divers projets pour la statue de Louis XIV, l'ordonnance de son éclairage nocturne, les fêtes « païennes » qui furent célébrées, voilà bien des sujets de curiosité. La place Vendôme « des conquêtes du roi », nous conduit jusqu'à la Révolution, avec l'histoire des hôtels qui furent disposés tout autour. Une troisième partie du travail de M. de B. est enfin consacrée aux autres statues élevées à la gloire de Louis XIV, soit à Paris, soit surtout dans les départements. Il

est intéressant de suivre tout ce mouvement de flatterie, parti de la capitale et passant successivement par le Havre, Caen, Grenoble, Rennes, Aix, Marseille, Montpellier, Lyon, Dijon, Poitiers, Pau, Tours, Angers, Le Mans, Périgueux, Québec, Troyes, Issoire..., sans compter l'initiative de simples particuliers.

H. DE CURZON.

---

657. — LUMBROSO (Giacomo). **Memorie Italiane del buon tempo antico.** Un vol. in-8 de 8-266 pp. Turin, Lœscher, 1889. 4 fr.

Recueil de courtes notices documentées et confuses sur des questions de littérature et d'histoire qu'on s'étonne qui soient réunies et dont l'importance se dérobe parfois. Plusieurs ne sont que des prétextes à imprimer tels documents retrouvés par l'auteur, mais au lieu de les faire ressortir, elles les étouffent, car il y a un manque singulier de proportions entre le texte nouveau et l'appareil de renseignements, de textes, de citations apportés à son sujet; mieux valait se borner à publier le document purement et simplement, en indiquant d'un mot à quoi il peut servir, que de le mettre en œuvre d'une façon maladroite et incomplète. (A quoi bon, par exemple, l'article tout à fait superficiel *Delle raccolte in morte,* inutile autour d'une lettre de Paciaudi à Olivieri sur une curiosité bibliographique? Et dans cet article, puisque on l'écrivait, pourquoi, entre autres *Tombeaux*, ne mentionner que deux ou trois recueils burlesques et introduire à la fin une citation de Vigneul-Marville sur des dédicaces françaises singulières?) Il y aurait à reprocher à l'auteur sa prodigalité de citations : il y a des vérités d'observation directe qu'on peut énoncer sans le couvert d'une autorité : inutile par exemple de faire intervenir (p. 73) M. Luigi Guidi, Gené, et le *Mémorial de Sainte-Hélène* pour nous apprendre que « la chèvre est un fléau pour les jeunes arbres. » On peut parler de la liberté d'aller et de venir (p. 9) sans évoquer une phrase quelconque d'Augustin Thierry. — La plupart de ces articles auraient gagné en élégance, même typographique, si l'auteur avait rejeté dans ses notes tant de citations, de références et de parenthèses dont il a encombré son texte, par une affectation de germanisme bien puérile. — Si l'on excepte un texte de Pétrarque publié et commenté (l'*Itinerario Siriaco,* p. 16-50); quelques pages sur l'origine de l'usage des fourchettes *(Dal mangiar colla dita al mangiar colla forchetta* p. 81-102), sur *Piero Strozzi ellenista* (pp. 143-155) et sur *Tenivelli e l'anno 1797 in Piemonte* (pp. 177-217), le reste du volume mérite pleinement le nom que lui donne l'auteur : *Ammasso di giunte e correzioni.* — Les ff. 217 à 255 fourniront aux folkloristes une série de remarques intéressantes sur les coutumes et superstitions populaires de la Romagne, Nice et la Sardaigne. — Signalons, pp. 131 et 135, deux assez bonnes reproductions des médailles de P. Arétin.

L.-G. P.

658. — **Histoire de la Chanson populaire en France,** par Julien Tiersot, in-8, 542 pages. Paris, Et Plon, 1889. Prix : 7 fr. 50.

En France, a-t-on dit, tout finit, et nous ajouterons, tout commence par des chansons. « A tout venant, je chantais, ne vous déplaise, » est donc une devise bien choisie pour ce livre. Dès les âges les plus lointains de notre histoire, la chanson naïve, sortie des traditions ou des légendes populaires, console l'artisan à son métier, le laboureur à sa charrue, la fileuse à son rouet, soutient le soldat dans sa marche, et lui donne du cœur dans la bataille [1]. Elle passe ou plutôt elle vole de bouche en bouche, et tel refrain, entendu de nos pères il y a quelques centaines d'années, égaie encore aujourd'hui au fond de nos provinces les rondes ou les danses villageoises. Il y a quelques semaines, j'entendais dans une petite commune de la Haute-Normandie une bande joyeuse de petites filles qui chantaient en rond : « Quand j'étais chez mon père, petite Camuson, j'allais à la fontaine, Verduron, oh! Verdurette, pour cueillir du cresson, Verdurette, oh! Verduron. » Sauf quelques variantes, le texte est semblable à celui que nous donne M. J. Tiersot. Cela finit par un couplet malicieux dont le tour varié à l'infini se retrouve un peu partout. La complainte, qui procède évidemment des récits romanesques du vieux temps, est antérieure aux chansons joviales ou satiriques; la *Péronelle, Jean Rainaud* en sont comme les types classiques. Il semble que le dernier couplet de la complainte de *Jean Rainaud* ait été inspiré par un souvenir de la *Chanson de Roland*. La belle Aude en apprenant la mort de son fiancé « perd sa couleur et tombe inanimée aux pieds de Charles. » De même lorsque la femme de Jean Rainaud apprend la mort de son mari : « Elle se fit dire trois messes, à la première elle se confesse, à la seconde elle communia, à la troisième elle expira. » La poésie n'est pas, comme on le voit, dans la versification qui le plus souvent existe à peine; elle est dans le récit qui se déroule simplement, et finit par un trait pathétique à faire pleurer. D'abord la mélodie est sombre, puis un épisode musical imprévu rompt la monotonie des couplets précédents, et « forme pour la chanson la conclusion la plus expressive et la plus touchante. » On voudrait savoir le nom de ces aèdes populaires qui ont fait rire ou pleurer tant de générations avec ces petits chefs-d'œuvre, mais ils ont voulu rester inconnus [2] : ils vivent pour Dieu seul, dirai-je avec M. Renan, au risque d'être un peu solennel. Ces chansons, ces complaintes sont-elles d'ailleurs l'œuvre de quelqu'un? oui, sans doute; mais aussi celle de tout un peuple qui selon sa langue, selon sa province, en modifiait, en transformait le fond, au gré de son inspiration mobile et capricieuse, sans en altérer pourtant l'esprit originel. Après les complaintes, les

1. Dans la nuit qui précéda Azincourt, froide et brumeuse nuit d'automne, quelqu'un parmi les Français, dit M. Tiersot, exprima le regret qu'on ne pût avoir un peu de musique pour donner du cœur.

2. Pas tous. Voir l'article de M. Loquin, que nous citons plus loin.

chansons satiriques, M. Tiersot consacre un chapitre aux chansons d'amour. Il en examine les mélodies, les variations de forme et d'accent particulières à chaque province, et montre « que le grand et lent mouvement musical d'où est sortie toute la musique moderne », s'est opéré dans le Nord, dans les Flandre ainsi qu'en Belgique. Les Picards, les Normands, gens positifs et très peu rêveurs, n'ont fourni à la poésie amoureuse que quelques couplets dépourvus d'idéal [1]. En Bretagne, au contraire, la chanson élégiaque ou sentimentale a gardé quelque chose de la rudesse des temps primitifs, et dans la mélodie aussi bien que dans les paroles circule je ne sais quelle saveur « un peu âcre imprégnée d'une mélancolie étrange. » On est porté à croire que les pays de langue d'oc ont « des formes mélodiques plus amples, des rythmes plus accentués »; c'est une erreur : au fond rien de plus sec, rien de plus banal que la musique populaire du Méridionaux, si l'on ne tient pas compte « de la sonorité bruyante de leur langue, de leur interprétation pleine d'action et de volubilité. » Il faut remonter à travers les provinces de l'Est, dans les Vosges, dans l'Alsace, pour trouver encore quelques chants d'amour frais et savoureux, d'une expression douce et rêveuse. Les *rondes* avec leurs refrains euphoniques, et composés le plus souvent de mots étranges que les linguistes ont cherché vraiment à expliquer, les *berceuses* avec leurs onomatopées intraduisibles et leurs sonorités voilées, les *Chansons de métier* et surtout celles de la vie rustique, le *Vaudeville* qui « se distingua au point de recevoir ses entrées à la cour de Louis XIV », ont fourni à M. Tiersot la matière de plusieurs chapitres élégamment écrits et très littéraires. Mais dans un ouvrage de cette espèce, on est en droit d'exiger davantage, je veux dire, des recherches sérieuses, une érudition solide. On aurait eu un grand plaisir à savoir toutes les aventures de ces chansons qui ont volé dans la bouche de nos pères, du nord au midi, de l'ouest à l'est : or c'est à peine si M. Tiersot essaie de nous renseigner sur l'origine ou les auteurs de quelques-unes. Il se contente d'appeler *chansons populaires, mélodies populaires*, celles dont l'origine lui est inconnue, et fait rentrer dans la classe des *Chansons de villes* toutes celles qui pour lui ont une histoire. Dans un article très sévère et très savant publié dans *Mélusine* (n° 23, 5 nov. 1889), et que nous sommes heureux d'avoir eu entre les mains pour mettre une sourdine aux éloges que nous étions tenté d'accorder à ce livre (car il est, je le répète, d'une lecture très agréable et très facile), M. Loquin démontre que cette classification est tout à fait

1. Un exemple suffira pour le prouver ;

> — Si j'étais-t-hirondelle,
> Que je peuve voler
> Sur votre sein, mamzelle,
> J'irais me reposer.
> — Mon sein n'est point z'un arbre
> Pour vous y reposer ;
> Cherchez une autre branche
> Qui peuve vous porter.

arbitraire, que M. Tiersot estime simplement comme prouvé ce qui lui paraît possible ou vraisemblable. Cette catégorie de chansons prétendues populaires a été imaginée par Champfleury, mais comme le dit et le prouve M. Loquin, s'il fallait trier sur le volet les pièces qui y rentrent exactement, on ne voit pas ce qu'il en pourrait rester. M. Tiersot se met d'ailleurs en contradiction avec lui-même : il dit, et je crois qu'il a raison de dire que les noëls, les cantiques, les vaudevilles ou vaudevires, les chansons d'amour n'appartiennent pas à la poésie *impersonnelle* : alors pourquoi leur consacrer plusieurs chapitres dans son livre? C'est ce qui s'appelle prêter bénévolement le flanc à la critique. Les savants et les *folkloristes* auraient préféré à cet ouvrage élégamment écrit et méthodiquement composé des matériaux même indigestes amassés par un véritable érudit. Peut être que son recueil de notes n'aurait pas remporté le prix proposé par l'Académie des Beaux-Arts, mais au moins il aurait été utile à une *histoire de la chanson populaire*, laquelle reste encore à faire [1].

A. DELBOULLE.

---

659. — **Petits mémoires inédits de Peiresc**, publiés et annotés par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Anvers, de Backer, 1889. In-8, 112 p.

660. — **Livre de raison de la famille de Fontainemarie** 1640-1774, publié par Ph. TAMIZEY DE LARROQUE. Agen, Lamy, 1889. In-8, 173 p.

M. Léopold Delisle décrivait dans son *Catalogue des manuscrits des fonds Libri et Barrois*, un registre sur lequel Peiresc avait noté, de 1622 à 1632, ses lettres à ses correspondants. Le premier registre de *Petits mémoires* où Peiresc « consignait de sa propre main, avec la régularité d'un parfait teneur de livres, tout ce qui concernait ses relations épistolaires », a naturellement attiré l'attention de M. Tamizey de Larroque. Mais le zélé chercheur n'a pas voulu reproduire ce registre en entier ; il insèrera à la fin du dernier volume de la correspondance de Peiresc, un tableau général, dressé par ordre chronologique, des lettres que le grand savant écrivit dans toute sa vie. Aujourd'hui, il veut seulement tirer du journal de Peiresc un certain nombre de faits et de dates; il publie, in extenso, comme échantillons, le premier et le dernier feuillet de ce journal, et se borne à faire un choix dans les autres pages. On regrettera avec lui que le registre ne soit pas complet et qu'il n'embrasse que dix années; nous y perdons une foule de renseignements précieux. Autour de ce texte, M. T. de L. a mis les notes indispensables « de crainte de noyer petit poisson dans grande sauce » et il a laissé à M. Ruelens le soin du commentaire en ce qui regarde les personnages des Pays-Bas, Rubens et autres.

M. T. de L. fait paraître en même temps un *Livre de raison* de la

1. Il semble qu'en proposant cette matière : *Histoire de la chanson populaire*, l'Académie des Beaux-Arts, dit encore M. Loquin, n'ait pas songé à l'immensité du sujet. Il fallait le diviser.

famille de Fontainemarie. Ce journal a eu quatre rédacteurs ; Jacques (1640-1708) ; son fils aîné François (1663-1730) ; la veuve de François, Marie-Marguerite Boutin (1741-1750) ; Jean-Baptiste, fils de François (1720-1744). Il forme donc l'histoire d'une famille pendant plus de cent trente ans. Il nous rappelle, comme dit l'éditeur (p. 6), bien des côtés curieux de la vie de nos pères ; « la sincérité des chroniqueurs qui semblent se transmettre de main en main la même simple et naïve plume, nous permet de lire jusqu'au fond de leurs âmes, et ceux qui sont jaloux d'interroger le *document humain*, trouveront dans les mémoires de cette série d'honnêtes gens un attachant sujet d'étude ». Mais, en outre, au point de vue de l'histoire régionale, le Journal de Fontainemarie fournit des renseignements sur la Cour des aides et finances de Guyenne — à laquelle Jacques, François et Jean-Baptiste appartinrent tous trois en qualité de conseillers, — sur un grand nombre de villes de l'Agenais et du Bordelais, et particulièrement sur Bordeaux. M. Tamizey de Larroque a raison de dire que ce livre de raison pourrait passer pour un supplément à la *Chronique Bourdeloise* : il suffit de citer les détails relatifs à l'entrée du maréchal d'Albret à Bordeaux (31 mai 1671) et à l'émeute qui ensanglanta les rues de la ville dans la journée du 27 mars 1675. L'éditeur a joint à cette publication un *Essai de bibliographie* des « livres de raison » (p. 117-169), excellent essai qui renferme mille précieuses indications et qui a coûté sûrement à son auteur bien du temps et de la peine ; M. Tamizey de Larroque espère le compléter l'an prochain à la suite d'un document inédit qu'il doit publier (*Le livre de raison de la famille Boisvert*) et il fait appel à tous les chercheurs et sollicite leurs communications pour réparer les péchés d'omission qu'il aurait commis.

A. C.

---

661. — **Strassburg vor hundert Jahren.** Ein Beitrag zur Kulturgeschichte von Hermann Ludwig. Stuttgart, Frommann, 1888, xii, 347 p. in-8.

M. de Jan, qui signe ses ouvrages du pseudonyme de Hermann Ludwig, est un des écrivains allemands, établis en Alsace depuis l'annexion, qui se sont appliqués à étudier dans les sources l'histoire du pays conquis et qui, ne se contentant pas d'exploiter les écrits de leurs prédécesseurs, ont fait progresser la connaissance de son passé par leurs travaux individuels. Auteur d'une savante et volumineuse biographie de Georges Kastner, de l'Institut, mort en 1867, M. L. a été amené par ses recherches sur la jeunesse du célèbre compositeur strasbourgeois, à étudier de plus près la physionomie générale du vieux Strasbourg, aux alentours de la Révolution, alors qu'elle était encore « ville libre royale » et conservait un semblant d'autonomie sous la suzeraineté de la couronne de France. Le sujet en lui-même n'était pas neuf ; il a été traité déjà bien des fois d'une façon sommaire, et les traits généraux du

tableau ne sont inconnus à personne. Tous les biographes du jeune Goethe, par exemple, ont consacré, suivant en cela l'exemple du grand poète lui-même, leur chapitre au Strasbourg de 1770. Tous ceux aussi qui ont écrit sur l'histoire de la Révolution en Alsace, et particulièrement dans le Bas-Rhin, n'ont pas négligé de faire ressortir les contrastes frappants entre le Strasbourg d'avant et d'après 1789; depuis les auteurs contemporains, comme Friesé ou le professeur Meiners de Gœttingue, jusqu'à Engelhardt et Seinguerlet, le croquis d'ensemble a souvent été donné, et donné, comme impression totale, d'une manière passablement identique. Il n'en pouvait guère être autrement, chacun reprenant à peu près les matériaux utilisés par ses prédécesseurs. M. L. a le mérite incontestable d'avoir rajeuni le sujet en l'étudiant dans ses détails, en pénétrant dans toutes les sphères de la vie d'alors, en ne se bornant pas à la politique, à la littérature et aux mœurs, mais en étendant ses investigations au domaine de l'économie politique, à l'industrie, au commerce, à l'agriculture, etc. Il n'a pas dépouillé seulement les annuaires administratifs du temps, si utiles et si intéressants pour des travaux de ce genre, quand on sait les étudier avec intelligence; il a étudié les dossiers de l'administration du préteur royal aux Archives de la Ville, il a compulsé patiemment tous les récits de voyage d'alors, qui s'occupent incidemment, ou plus longuement de Strasbourg, il a lu les biographies de tous les hommes un peu marquants qui ont habité cette ville dans la seconde moitié du dernier siècle, et de ce vaste et solide appareil critique, — les notes et renvois ne remplissent pas moins de cent cinquante pages du volume, — il a su extraire une série de chapitres qu'on lit avec plaisir, car ils sont écrits avec un remarquable talent. On voit que l'auteur, romancier de mérite à ses heures, a l'habitude, bien rare encore en Allemagne, d'écrire ses travaux historiques eux-mêmes en vue du grand public. Les dix chapitres du livre embrassent le domaine entier de la vie publique et privée; c'est une véritable histoire de la civilisation strasbourgeoise à la fin de l'ancien régime. Le fonctionnement des rouages administratifs, la situation financière, commerciale, scientifique de la vieille cité rhénane, sa vie politique et religieuse, les occupations quotidiennes et les plaisirs de sa population, tant urbaine que rurale, sont décrits dans une série d'esquisses, qui témoignent d'une étude approfondie de la matière et d'un réel désir d'impartialité dans les parties de son sujet, délicates à traiter au point de vue des passions et des préjugés actuels. On pourrait reprocher peut-être un cachet trop littéraire, je veux dire trop fantaisiste, à certaines descriptions, où l'auteur généralise certains détails rencontrés sur sa route et qu'il serait sans doute embarrassé de documenter pour l'ensemble [1]. Mais en général l'ouvrage de M. L. peut être consulté avec une entière confiance par le lecteur désireux de s'orienter sur la matière,

1. Par ex. la description de la vie des *jardiniers* de Strasbourg (p. 23-25), celle du physique des Strasbourgeois, des jeunes filles alsaciennes (p. 164-165), etc.

sans avoir le loisir de recourir lui-même aux sources disséminées dans des centaines de volumes, ou même dans des dépôts si difficilement accessibles aujourd'hui aux travailleurs du dehors.

Un seul point nécessite une remarque. C'est une vérité reconnue par tout le monde — par tous les esprits impartiaux s'entend — que Strasbourg et la vie strasbourgeoise présentaient à l'observateur, avant la Révolution, un caractère essentiellement germanique, et que la langue officielle, les traditions littéraires et religieuses, les mœurs de la grande majorité de ses habitants les distinguaient nettement des autres sujets du roi de France, sur le versant occidental des Vosges. M. L. n'a point exagéré les faits, et n'a usé que de son droit d'historien en accentuant fortement cette vérité banale. Seulement, il n'a pas tenu suffisamment compte, dans son tableau, de la population d'origine française, et des autres étrangers [1], présents en nombre considérable à Strasbourg, à cette époque, et qui pour ne pas être *bourgeois* de la ville, au point de vue politique, n'en étaient pas moins ses *habitants*. Se figure-t-on un auteur français ou alsacien, qui, dans un tableau détaillé de la vie strasbourgeoise actuelle, se refuserait à tenir compte des vingt-cinq mille immigrés d'Outre-Rhin qui se sont mêlés depuis 1870 à la population autochthone? On crierait au chauvinisme et l'on aurait raison, car la description scientifique d'un objet quelconque n'a rien à voir avec les querelles nationales. On ne voit pas suffisamment ces nombreux habitants de Strasbourg dans les descriptions de M. Ludwig. Assurément cette omission n'est pas volontaire; elle s'explique par le fait que certaines de ses sources n'avaient pas à tenir compte de cette partie de la population de Strasbourg, que la plupart des voyageurs, dont il utilise les récits, venant d'Allemagne, n'entraient pas en contact avec ces immigrés d'alors, que les Alsaciens eux-mêmes ne fréquentaient la société française que par exception, du moins dans les classes de la petite bourgeoisie, etc. Ce n'était pas un motif suffisant pour ne pas lui faire la place qui lui revient de droit, et pour négliger son influence, très considérable, dès avant 1789. Préoccupé avant tout de rattacher le présent au passé, M. L. ne s'est pas demandé non plus, comme il aurait pu le faire, si l'état de choses qu'il décrit avec complaisance était réellement chez la majorité des Strasbourgeois — je n'ai garde de dire chez tous — l'effet d'un attachement raisonné et profond à l'ancienne patrie germanique, et non plutôt la résultante de traditions passivement transmises jusqu'alors d'une génération à l'autre, mais que le premier choc un peu violent du dehors allait faire évanouir en majeure partie. Comment expliquer sans cela le changement profond, et presque à vue, que les premières années de la Révolution suffirent pour produire à Strasbourg? Comment expliquer ce mouvement des esprits, qui, dès les premiers mois de l'ère nouvelle, fit tomber en ruines, malgré la résis-

1. Tout le commerce des denrées coloniales était entre les mains de nombreux Italiens.

tance d'une oligarchie encore puissante, ce qui restait du Strasbourg d'autrefois et de ses institutions, de cettte vieille « enveloppe sans noyau », comme l'appelle M. L. lui-même? C'est que, sous ces vestiges gothiques du passé, germait alors de toutes parts un Strasbourg nouveau, qui serait monté en pleine lumière, un peu plus lentement peut-être, mais tout aussi sûrement, même sans l'intervention subite du mouvement révolutionnaire. Si M. L. parcourt les listes des premiers notables du corps municipal de Strasbourg, en 1790 et 1791, il y trouvera en masse les noms français, et pourra se rendre compte, par ce fait seul, de l'influence que ces *habitants* de la cité devaient nécessairement avoir sur leurs concitoyens, une ou deux années auparavant déjà. Cette lacune est d'ailleurs facile à combler; elle est la seule, un peu grave, qui dépare le travail, si méritoire du reste, de M. Ludwig, et nous sommes assuré qu'il la comblera lui-même quand le succès de son ouvrage en amènera la seconde édition.

R.

---

662. — **Procès-verbaux** du Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative, publiés et annotés par M. J. Guillaume. Paris, Imprimerie nationale (en vente chez Hachette, 1889). Gr. in-8, xxiv et 540 p.

L'œuvre capitale du Comité d'instruction publique de l'Assemblée législative est la préparation du plan de Condorcet, le plan le plus important d'instruction nationale que nous aient légué les assemblées révolutionnaires,— plan que la Législative n'eut pas le temps de discuter, que la Convention fit sien, que Romme, Lakanal, Daunou consultèrent et mirent à profit, que la loi du 3 brumaire an IV adopta dans quelques points, (organisation des Écoles centrales et de l'Institut). Les procès-verbaux du Comité, que M. Guillaume publie dans le présent volume, nous font assister à l'élaboration du plan de Condorcet. Comme la plupart des procès-verbaux, ils sont brefs, laconiques, et résument froidement, sèchement des discussions très longues et sans nul doute très passionnées. Ils fournissent néanmoins des renseignements qui méritent de fixer l'attention, et M. G. a eu soin, pour les animer et en accroître l'intérêt, d'ajouter à ces procès-verbaux des *pièces annexes*, pièces inédites et très diverses qu'il a tirées des cartons des archives : lettres, adresses, rapports, pétitions, mémoires, comptes-rendus, documents de police et de statistique, etc. Aussi est-il impossible de donner une idée de ce que le volume renferme. Il faut aller un peu au hasard. On voit, par exemple, apparaître officiellement pour la première fois dans la séance du 18 avril 1792 le mot *instituteur* qui remplace celui de « régent ». On voit le Comité ramener avec insistance à l'ordre du jour le rapport de Condorcet; mais les événements viennent toujours à la traverse, et ils sont si graves, si critiques, ils se suivent et se précipitent si rapidement qu'on ne peut en vouloir à la Législative de n'avoir

pas légiféré sur l'instruction publique. Mais outre son plan général d'instruction, le Comité de la Législative traite d'importantes questions. Une de ses sections, celle des bibliothèques et des monuments, active la confection des catalogues, commence une bibliographie générale du royaume ainsi qu'un Dictionnaire de toutes les municipalités (p. 13), et prend une foule de mesures relatives à la conservation des monuments des arts et des sciences. Après le 10 août, lorsque la Législative voulut convertir en canons le bronze des monuments, ce fut le Comité qui fit « préserver et conserver honorablement les chefs-d'œuvre des arts, si dignes d'occuper les loisirs d'un peuple libre », qui fit trier les « statues, vases et autres monuments placés dans les maisons ci-devant dites royales et édifices nationaux qui méritaient d'être conservés pour l'instruction et la gloire des arts », qui fit transporter « les tableaux et autres monuments épars en divers lieux sans délai dans le dépôt du Louvre pour y former le Muséum français » (p. 379-383). Le Comité examina, en outre, le projet de décret sur la suppression des congrégations séculières. Il s'enquit des fonds et revenus des établissements d'instruction publique. Il fit des rapports sur les réclamations des collèges privés de leurs revenus par la suppression de la dîme, et négocia avec les villes qui voulaient devenir le siège d'un lycée ou d'un institut. Il discuta les conditions de la propriété des ouvrages dramatiques et entendit Dalayrac, Dubuisson, Beaumarchais plaider la cause des auteurs contre les « entrepreneurs de spectacles » (p. 63). En somme, c'est une activité très louable, très curieuse que déploie le Comité. Tantôt Vaublanc lui propose de décerner le triomphe au général vainqueur qui « sera sur un char » et « portera un manteau aux couleurs nationales » (p. 91). Tantôt c'est Haüy, le fondateur de l'école des aveugles, qui se présente au Comité, et, dans la même séance, Romme est nommé rapporteur d'un mémoire — malheureusement perdu — de M. Dendon sur la manière de propager la liberté par le moyen des aérostats (p. 302). Puis, voici le Comité de la section des Postes qui réclame en faveur des filles de sainte Agnès, bonnes patriotes et fort attachées à la Constitution ; voici le département de Paris qui demande l'établissement immédiat des écoles primaires et la suppression du tribunal de l'Université ; voici la fête funèbre en l'honneur de Simoneau et la fête de la Fédération dont le Comité doit régler les détails, — sans oublier les décrets sur les honneurs que l'assemblée décerne à la mémoire de Théobald Dillon, de Berthois, de Gouvion, de Cazotte, de Sundat. Un jour Gentil propose d'accorder un secours à l'académie de Dijon dont « les programmes ont éveillé le génie de Rousseau ». Un autre jour, Chappe présente son invention du télégraphe aérien. Une autre fois, Delambre est chargé, ainsi que Méchain, de mesurer l'arc du méridien de Dunkerque à Barcelone, et le Comité recommande Delambre aux administrateurs du Loiret (p. 332 et 438.)

M. G. a réuni dans un appendice très attachant les pièces qu'il n'a-

vait pu rattacher à une séance particulière du Comité. On y trouvera des lettres de religieux et de religieuses qui blâment ou approuvent la constitution, une pétition de trois maîtres d'école de la Marne qui « font voir la nécessité de leur existence et de la dureté du peuple à leur égard » (p. 392), une lettre d'un instituteur du Puy-de-Dôme qui prie les législateurs de hâter leurs travaux et d'« arracher des mains impures des prêtres non assermentés les enfants, ces trésors précieux de la patrie » (p. 399), etc. Mais la pièce la plus attachante, à notre avis, est la *lettre et mémoire* d'Archenholtz (p. 422-429), présentant à la Législative « quelques-unes de ces vérités que l'Allemagne a produites et quelques-unes de ces expériences dont elle a donné l'exemple ».

Le travail de M. G. offre à peine quelques légères taches. Arbogast est né à Mutzig et non à *Muntzig* et il était professeur, non à l'*École militaire*, mais au Collège royal (national) et à l'Ecole d'artillerie ; Dorsch était citoyen, non pas de *Strasbourg*, mais de Mayence ; il fallait dire que les deux *Dupont* étaient frères et que l'un d'eux est le futur vaincu de Baylen ; le *Haller* cité par Condorcet à propos de l'enseignement du dessin, n'est autre que le grand Haller ; *Hentz*, juge de paix à Sierck, devait être élu à la Convention (même remarque pour *Priestley*) ; *Prieur du Vernois* (et non Duvernois) est rentré dans la vie privée, non en *1798*, mais en 1801 ; *Resewitz* méritait une note étendue, ainsi que tous les pédagogues mentionnés dans le mémoire d'Archenholtz ; enfin on doit lire Issoire et non *Yssoire*.

Mais ces mêmes remarques ne diminuent aucunement la haute valeur du recueil. M. Guillaume, qui est secrétaire de la rédaction de la *Revue pédagogique*, a trouvé le temps, non seulement de chercher et de publier ces procès-verbaux et documents, mais de les accompagner d'une excellente annotation qui témoigne d'un labeur minutieux et de très longues recherches. L'index qu'il a rédigé, nous paraît un des meilleurs travaux de ce genre que nous connaissons : c'est une liste alphabétique et analytique des matières, des noms de lieux et des noms de personnes, très soignée, très complète et qui rendra les plus grands services. Enfin, l'Introduction offre un bon résumé des travaux de la Constituante en matière d'instruction publique — avec une notice de Camus consacrée aux décrets de cette assemblée sur tout ce qui concerne l'enseignement, les arts, les sciences — et une étude sur la création, les attributions et la composition du Comité d'instruction publique. Nous attendons avec une entière confiance la suite de cette publication : les procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention.

A. CHUQUET.

---

663. — G. de MOLINARI. **La morale économique.** Paris, Guillaumin, 1888, 442 p. in-8, 7 fr. 50.

Il serait très injuste de prendre le livre de M. de Molinari par les petits côtés. Son ouvrage a les dehors d'un livre, et d'un gros livre,

mais n'en a que les dehors. C'est en réalité une série d'articles insérés ou susceptibles d'être insérés dans le *Journal des Économistes*, où, comme chacun sait, l'on regarde infiniment plus au fond qu'à la forme. Tout livre s'adresse à son public. Si le public auquel s'adresse M. de M. lit sans ennui que l'emprisonnement mène « à l'*idiotisme* ou à la folie » (p. 150), que la loi positive ne retient que les actes qui ont un caractère de « *nuisibilité* » (p, 144), que les religions s'attribuent « l'*immuabilité* » (p. 166), qu'*autrui* s'emploie comme sujet (p. 171), que « le manque d'élévation de son étalon moral » est chose fâcheuse chez le juge (p. 174 cf. p. 189 et 190), que les livres « anti-religieux, socialistes et révolutionnaires » sont des livres nuisibles (p. 187), que « la causalité est une faculté particulière de l'intelligence » (p. 107), que le premier devoir de l'individu est de gouverner sa production « de manière à pourvoir à sa subsistance... dans les *deux* périodes improductives de *son* existence », *enfance* et vieillesse (p. 53,) et que les Jésuites du Paraguay sont d'excellents modèles à suivre (p. 129), nous pouvons être surpris, mais nous devons nous incliner. D'ailleurs qu'importe que la forme soit mauvaise, si le fond est bon?

Le malheur, c'est que le fond n'est pas bon. L'idée que M. de M. se forme de la morale, de la société, de la religion, de la philosophie, dénote un âge de la réflexion fort voisin de l'enfance. Cette conception d'une organisation égoïste idéale, où les hommes considérés comme de simples agents de production et de consommation développeraient librement leurs relations économiques, suivant les « lois naturelles » de la libre concurrence, dans la paisible atmosphère de tous les appétits satisfaits et de tous les intérêts conciliés, sans autre entrave que les menottes du gendarme réel, institué par la société, sans autre menace que les verges du gendarme idéal, institué par la religion, une telle conception est bien la plus naïvement grossière et la plus pastoralement enfantine, mais aussi la plus abstraitement dogmatique, et la plus audacieusement négative de toute réalité qu'on puisse imaginer. Les « lois naturelles » de l'économie politique, qui ne sont pas des lois, et qui n'ont rien de naturel, et qui furent jadis de simples généralisations empiriques et inexactes de faits incomplètement étudiés, ont crû peu à peu en dignité et en éclat jusqu'à devenir la formule brillante où se satisfait et s'épuise l'admiration cataleptique des économistes. C'est un fétichisme qui a ses rites et ses pontifes, et on ne discute pas les religions.

Tout au moins ne songerait-on pas à inquiéter des rêveurs qui se contenteraient de rêver. Mais les économistes, qui goûtent de fort aimables jouissances à imaginer leur anarchie légale, ont l'optimisme envahissant et agressif. Le mal, c'est que leur rêve réclame la réalisation, et que leur raideur doctrinaire prend immédiatement dans les faits une attitude irréconciliable. Le mal, c'est que tandis qu'ils se délectent à la construction des perspectives indéfinies de leur progrès économique et de leur *Self-government*, il est à côté d'eux des revendications actuel-

les et des efforts pratiques qu'ils ne peuvent que nier et dont la « doctrine » exige la condamnation [1]; le mal, c'est qu'ils s'ôtent à eux-mêmes et à ceux qui les écoutent l'intelligence des déceptions qui s'aigrissent et des désespoirs qui s'exaspèrent. Quand au bout d'un siècle de piétinements entêtés et de tentatives manquées, l'évolution sociale persiste à se faire au profit de quelques-uns, toujours les mêmes, il ne faut pas s'étonner si les autres rêvent à leur tour de faire appel à des forces d'un autre genre, moins lentes à agir, et plus efficaces.

Lucien Herr.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société des anciens textes français vient de mettre en distribution, pour l'exercice de l'année courante, les *Contes moralisés* de Nicole Bozon, *frère mineur*, publiés pour la première fois, d'après les mss. de Londres et de Cheltenham, par Miss. L. Toulmin Smith et M. P. Meyer (Didot, 1889, LXXIV et 333 pp. in-8°). Nicole Bozon est resté complètement inconnu de tous ceux qui se sont occupés de littérature française ou anglaise du moyen âge, jusqu'au moment où M. P. Meyer découvrit ses divers écrits en différents mss. d'Angleterre. C'était une sorte de prédicateur populaire, composant tantôt en vers, tantôt en prose. Il vivait au commencement du XIVe siècle. Le recueil présentement publié sous le titre de *Contes* est une série d'exhortations morales accompagnées de contes ou d'exemples. La préface et le copieux commentaire qui accompagnent l'édition, fournissent à l'étude des contes traditionnels du moyen âge un ample contingent de récits rapprochés les uns des autres, dont beaucoup sont empruntés à des écrits inédits. Cette publication est aussi d'une grande importance pour l'histoire de la littérature anglo-normande, et pour celle du français parlé en Angleterre.

— Notre collaborateur, M. Salomon Reinach, vient de faire paraître à la librairie Hachette une seconde édition de l'adaptation du livre de M. Gow, *A companion to school classics* qu'il a publiée sous le titre de *Minerva*. Dans un *addendum* (p. XX) est signalée la mort récente de Cobet; quelques erreurs ont été corrigées aux p. 43, 279, etc.

— M. le marquis Auguste de Queux de Saint-Hilaire est mort le 29 novembre, à l'âge de 52 ans. C'était un homme d'une instruction variée et d'un caractère aimable et obligeant. « Ce sont, dit M. Bréal, les fatigues de l'Exposition où il était commissaire pour la Grèce et secrétaire pour le jury de la librairie, qui ont achevé d'épuiser sa santé... Il laisse d'assez nombreux écrits, car il ne se contentait pas d'encourager les lettres, mais il les cultivait en amateur instruit et délicat. Il a publié les poésies d'Eustache Deschamps, traduit plusieurs des meilleures productions de la Grèce moderne, retracé la vie d'Egger et de Gustave d'Eichthal... Autant que notre époque le permettait, il a rappelé, en ce qu'il avait de meilleur, le type du gentilhomme français. » Ajoutons qu'il laisse interrompue l'édition des œuvres d'Eustache Deschamps.

---

1. P. 313 : l'objectif des systèmes socialistes, « c'est la confiscation des capitaux immobiliers et mobiliers des classes moyenne et supérieure, et l'allocation de ces capitaux à la multitude ouvrière, qui les exploitera désormais à son profit exclusif. » — Il n'est guère possible que ce soit de l'ignorance ; qu'est-ce alors?

Cinq volumes avaient paru de 1878 à 1887. (Société des anciens textes français.) Mais le tome sixième, presque entièrement imprimé, pourra être rapidement terminé, et les mesures nécessaires sont prises par la Société des anciens textes pour que l'édition, qui doit comprendre dix volumes, se poursuive aussi promptement que possible.

— La librairie Firmin-Didot publie cette année, comme les précédentes, de sérieux livres d'étrennes : 1° le *Journal d'un lycéen de quatorze ans pendant le siège de Paris 1870-1871*, par M. Edmond Deschaumes (ouvrage illustré de 20 gravures hors texte inédites par Eug. Coubron et d'une carte du siège); 2° *Le drame de Metz*, par Gustave Marchal (ouvrage illustré de 20 gravures hors texte inédites par M. Dunki et de quatre cartes); 3° *La sainte Russie*, par le comte P. Vasili. — M. Deschaumes avait pendant le siège de Paris, consigné ses impressions sur quelques cahiers; « ces cahiers forment la charpente de son ouvrage. Il aurait pu les publier tels quels, il a fait davantage et a corsé son récit des témoignages, des documents, des notes qui pouvaient le compléter et assurer son exactitude, tout en laissant aux impressions reçues et analysées leur absolue sincérité ». — M. Gustave Marchal a composé un récit très solide, très consciencieux, puisé aux bonnes sources, du « drame de Metz »; on y voudrait moins de détails techniques, et, en certains endroits, la narration manque peut-être de la chaleur et de la vivacité que réclame le « drame »; mais, nous le répétons, quoiqu'il paraisse à l'occasion du nouvel an, le livre est sérieux et bien étudié. — L'ouvrage du comte P. Vasili est magnifiquement illustré. Sans rechercher ici quelle est la personnalité ou la collectivité qui se cache sous le nom du comte, nous remarquerons tout de suite que les illustrations sont bien choisies, et toutes d'une parfaite exactitude; ce qui n'est pas un mince éloge pour un livre de ce genre. A première vue, l'ouvrage paraît instructif et intéressant; nous y reviendrons.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné ses prix dans la séance du 7 décembre : *Prix du budget* (2,000 fr.) : examiner et apprécier les principes sur lesquels repose la pénalité dans les doctrines philosophiques les plus modernes, partagé entre M. Louis Proal, conseiller à la cour d'Aix, et M. Georges Vidal, professeur à la Faculté de droit de Toulouse. — *Prix Bordin* (2,500 fr.) « Philosophie de Fr. Bacon » : M. Ch. Adam, chargé du cours de philosophie à la Faculté de Dijon; mention très honorable à M. Léon Lescœur, inspecteur-général honoraire de l'instruction publique. — *Prix Gegner* (4,000 fr.) : M. Picavet. — *Prix Odilon Barrot* (6,000 fr.) « Histoire de l'enseignement du droit en France avant 1789 » : M. Marcel Fournier, professeur à la Faculté de droit de Caen. — *Prix Koenigswarter* (2,000 fr.), M. Henri Beaune, ancien procureur général, pour ses deux ouvrages de droit coutumier français, la « Condition des biens » et les « Contrats », et M. B. Tardif, professeur à l'Ecole des Chartes, pour son « Histoire des sources du droit canonique »; mention honorable à M. Pierre Lanéry d'Arc, avocat à Aix, pour son livre du « Franc-alleu ». — *Prix Rossi* (4,000 fr.) « Des Banques » : M. Léon Smith. — *Prix Audiffred* : 3,000 fr. à M. Henri Joly, pour son livre *le Crime*; 1,000 fr. à M. Maurice Wahl, professeur d'histoire, pour son livre *l'Algérie*; 1,000 fr. à M. Gust. Carré, pour son livre *l'Enseignement secondaire à Troyes du moyen âge à la Révolution*; mention très honorable à M. Jules Legoux, pour son livre « Pro Patria ». — *Prix Jules Audéoud*, quatre médailles d'or : à M. Hipp. Maze, pour un ensemble d'ouvrages sur le paupérisme, la prévoyance et la mutualité; M. Eug. Rostand, pour ses « Questions d'économie sociale dans une grande ville populaire »; M. René Lavollée, pour ses « Classes ouvrières en Europe »; la Société internationale des études pratiques d'économie sociale, fondée par M. F. Le Play et actuellement présidée par M. Albert Le Play, pour l'ensemble des publications de cette So-

ciété; deux mentions honorables à M. A. Crouzel, pour ses deux ouvrages « Etude historique, économique et juridique sur les coalitions et les grèves dans l'industrie » et « La participation des ouvriers au bénéfice de l'entreprise », et M. Alb. Trombert, pour sa traduction de l'ouvrage de V. Boehmer sur la participation aux bénéfices. — *Prix Le Dissez de Penanrun* (2,000 fr.) : M. Doniol, directeur de l'Imprimerie nationale.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 décembre 1889.

M. Barbier de Meynard, président, annonce à l'Académie un nouveau deuil qui vient de la frapper, la mort subite de M. Pavet de Courteille. « L'Académie, dit-il, prendra une part bien vive à cette perte soudaine, qui l'atteint, je puis le dire, dans ses plus chères affections. M. Pavet de Courteille n'était pas seulement notre confrère. Par sa bonté, sa cordialité, son dévouement, il était pour nous tous un ami. J'aurai après-demain à lui rendre les derniers honneurs au nom de notre Compagnie et je rappellerai ses titres scientifiques et les services éminents qu'il a rendus aux études orientales. Par une sorte de fatalité, il semble que ce triste devoir ait été réservé à celui qui a été son condisciple, le compagnon de ses jeunes années et son collaborateur. Aujourd'hui je dois me borner à me faire l'interprète de notre commune affliction et à transmettre à la famille de notre bon et cher confrère l'expression de nos regrets sincères et de nos condoléances les plus sympathiques. »

L'Académie, ajoute M. le Président, va lever sa séance; mais il est indispensable qu'avant de se séparer elle procède aux votes qui ont été inscrits à l'ordre du jour et qui ne sauraient être remis sans inconvénient.

Le premier de ces votes a pour objet l'élection d'un académicien libre, en remplacement de M. Charles Nisard. Deux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1er tour	2e tour
M. A. de la Borderie	16 voix	24 voix.
M. le Dr Hamy	15 —	16 —
M. Dieulafoy	11 —	2 —
Votants	42 —	42 —

M. de la Borderie est élu membre libre de l'Académie. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie nomme ensuite deux commissions chargées de lui présenter des candidats pour les places actuellement vacantes parmi ses correspondants. Sont élus :

Pour proposer des candidats aux places de correspondants étrangers : MM. Renan, Gaston Paris, Weil, Paul Meyer, Maspero, Boissier;

Pour proposer des candidats aux places de correspondants français : MM. Delisle, de Rozière, Heuzey, Georges Perrot, Bréal, A. de Barthélemy.

La séance est ensuite levée en signe de deuil.

Julien Havet.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE

Séance du 4 décembre 1889.

La Compagnie procède au renouvellement de son bureau. Sont élus :

Président, M. Mowat.

Premier vice-président, M. Corroyer.

Deuxième vice-président, M. le comte de Lasteyrie.

Secrétaire, M. Ulysse Robert.

Secrétaire-adjoint, M. le vicomte de Rougé.

Trésorier, M. Guillaume.

Trésorier-archiviste, M. Pol Nicard.

MM. Pol Nicard, Emile Molinier et Müntz signalent dans les collections du Musée de Cluny une rose qui est portée comme don du pape Clément V au prince-évêque de Bâle, mais que beaucoup d'archéologues ne regardent que comme une œuvre du xviie ou du xviiie siècle.

Le Secrétaire,
A. de Boislisle.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 30 décembre — 1889

664. — **Les Adjectifs Grecs en ρο- et en λο-**, contribution à l'étude de l'apophonie suffixale et radicale dans les langues indo-européennes, par E. M. Coemans, docteur en philosophie et lettres, etc. Louvain, Lefever, 1889. In-8, 54 pp.

Cet opuscule est essentiellement, et même exclusivement un travail de statistique; car la seule opinion originale dont l'exposé (pp. 36-40) vienne interrompre les longues listes d'adjectifs dressées par l'auteur, n'est point aussi neuve qu'il a pu se l'imaginer, et, si son attention ne paraissait tournée tout entière vers les œuvres de l'école allemande, il l'aurait trouvée enseignée en France il y a déjà plus de six ans. Je ne veux point dire par là qu'elle soit plus plausible que celle de M. Brugmann : je crois même que cette dernière est la seule qui s'accommode aux progrès accomplis en ces dernières années par la phonétique indo-européenne.

Tel qu'il est, le livre de M. Coemans témoigne d'un labeur méritoire et aura son utilité. Il en eût eu davantage, si l'auteur s'était entièrement pénétré des devoirs du statisticien : ces devoirs ne consistaient pas seulement à énumérer tous les adjectifs en -ρο- et -λο- dont l'existence est attestée pour la langue grecque, mais à indiquer, au moins pour les plus primitifs d'entre eux, la date la plus ancienne à laquelle on les rencontre dans un texte. Ce n'est qu'à cette condition qu'on pourrait espérer faire le triage des formations indo-européennes et de celles que le grec a postérieurement calquées sur elles.

Je regrette d'être obligé d'ajouter que l'impression est fort défectueuse.

Je ne relèverai pas toutes les « coquilles vulgaires » dont fourmille ce petit livre : ce serait interminable, fastidieux et désobligeant. Je me bornerai à donner à M. Coemans, qui visiblement en est à ses débuts, le conseil amical de tenir de plus près ses compositeurs. Je sais que c'est une tâche fort pénible ; mais c'est aussi, pour un auteur, une discipline excellente ; car, à éplucher attentivement les fautes d'autrui, il contracte l'habitude d'être sévère pour les siennes propres.

V. H.

---

665. — Xenophon's **Memorabilien**, für Schulgebrauch, herausgegeben von A. Weidner, Prag, Wien, Leipzig, 1889, s. 170, in-12, 80 Pf.

666. — Platon, Εὐθύφρων, Ἀπολογία, Κρίτων, texte grec, avec notes critiques et explicatives, publié par G. Konstantinidis, Athènes, A. Konstantinidis, 1888, 300 p., gr. in-8. Prix : 4 fr. 50.

I. Voici un nouveau volume de la collection d'auteurs grecs et latins publiée à Prague, sous la direction du professeur Schenkl : édition classique sans notes, sans apparat critique, presque sans préface (six petites pages seulement sur la vie et l'enseignement de Socrate). Dans des ouvrages de ce genre, la correction du texte grec est l'essentiel : elle paraît ici irréprochable. On regrettera seulement que M. Weidner, pour rendre plus facile l'intelligence de son auteur, ait cru bon d'y introduire certaines conjectures malheureuses, comme ὑπορχιζόμενοι, au lieu de ὑποκοριζόμενοι, dans l'apologue de Prodicos (II, 1, 26).

II. Tout autre est le caractère de l'édition de Platon dont nous annonçons ici la première partie. Cette publication, qui comprendra trois volumes, est faite aux frais du généreux Hellène Léonidas Zariphis. On comprend sans peine que M. G. Konstantinidis n'ait pas trouvé facilement un éditeur disposé à entreprendre à ses frais une publication aussi considérable : dans ce premier volume de 300 pages, les notes explicatives, imprimées en tout petits caractères, représentent à elles seules plus de 200 pages de texte ! Grâce à M. Zariphis, cet abondant commentaire, où il ne peut manquer d'y avoir quelque chose à prendre, ne se vend que 4 fr. 50 c.

Am. Hauvette.

---

667. — Jules Martha. **L'art étrusque**, illustré de quatre planches en couleur et de quatre cents gravures dans le texte d'après les originaux ou d'après les documents les plus authentiques. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Paris, Firmin-Didot, 1889. In-4 de 635 pages.

Illustré avec luxe, écrit avec autant de sobriété que d'élégance, l'ouvrage de M. Jules Martha, dont l'Institut avait couronné le manuscrit en 1887, vient heureusement remplir un vide dans notre littérature d'archéologie et d'art. Cette place qu'il y a prise dès l'abord, par la seule vertu du sujet traité, il la gardera longtemps par son mérite et par le

savoir dont son auteur a fait preuve. Archéologues ou simples curieux, tout ceux qui voudront s'initier à l'étude de l'art étrusque et de la vieille civilisation toscane, trouveront dans ce lumineux exposé le point de départ de leurs recherches. Peut-être en résultera-t-il pour eux quelque déception, car la clarté de M. M. peut donner le change : on ne sent pas toujours assez, en le lisant, l'obscurité des problèmes et combien ils sont encore éloignés de leur solution. Mais ce n'est là qu'un léger inconvénient pour les spécialistes, et, quant aux profanes, ils ne songeront guère à s'en plaindre. M. M. n'est d'ailleurs jamais affirmatif pour son propre compte : il a suivi, sur toutes les questions litigieuses, l'avis de savants autorisés, et si ces savants, comme nous le craignons, l'ont plus d'une fois induit en erreur, du moins ses résumés ont-ils l'avantage de faire connaître exactement des théories qui ont marqué dans l'histoire de la science et qu'on n'oubliera pas de sitôt.

La partie la plus faible du livre sont les premiers chapitres, où M. M. aborde les difficiles questions de l'ethnographie étrusque. Il y prend pour guide M. Helbig et reproduit toute la théorie singulière que cet homme infiniment spirituel, mais parfois paradoxal, a développée dans les *Annali* de 1884. Voici, en résumé, la thèse que M. M. soutient après lui.

Des hommes parlant la langue étrusque se sont répandus jadis sur la péninsule italique presque entière. A quelle race appartenaient-ils? M. M. expose d'abord les systèmes qui ont été proposés à ce sujet et finit par se demander si le terme *étrusque* correspond à une entité ethnographique bien définie (p. 16). Malheureusement, au lieu de s'en tenir à cette sage conclusion (il le pourrait d'autant mieux qu'il se proposait d'étudier seulement l'*art* étrusque), M. M. intitule le chapitre suivant de son ouvrage : « La migration étrusque ». Il y a là comme une contradiction qui m'embarrasse. Pour rester d'accord avec lui-même, M. M. pouvait rechercher maintenant l'origine des types religieux ou plastiques, de la céramique ou de la métallurgie étrusques, mais non pas celle des Étrusques *in genere*, puisque ce mot désigne le produit complexe d'un certain nombre de facteurs ethniques mal déterminés.

Continuons à suivre M. Martha. Les Étrusques sont arrivés en Italie vers 1000 av. J.-C. Leur pays d'origine n'est pas, quoi qu'en dise Hérodote, la Lydie. Hérodote doit ses informations aux Phocéens qui, au VIIe ou au VIe siècle, avaient pu constater, sur les côtes de l'Étrurie, une civilisation d'aspect oriental, due aux relations commerciales des Étrusques avec les Phénico-carthaginois. Ces Phocéens — navigateurs sans critique — en conclurent que les Étrusques étaient une colonie lydienne (pourquoi *lydienne?*) et répandirent cette erreur parmi les Grecs. — Et voilà ce qu'un des savants les plus ingénieux de notre temps, M. Helbig, a enseigné à M. M., qui a pris cette explication presque enfantine pour une découverte et qui vient nous l'enseigner à son tour! Les plus malmenés dans tout ce roman sont les Phocéens, auxquels l'on

attribue une stupidité toute abdéritaine. Du reste, dans cette étrange théorie, il y a une part de vérité très importante et que M. Helbig a eu le mérite de mettre en pleine lumière, à savoir l'influence exercée sur l'Étrurie par les Phéniciens de l'ouest, dont le centre de rayonnement était Carthage.

Suivant M. Helbig, les terramares et les tombes albaines appartiennent aux Italiques, c'est-à-dire à des immigrants indo-européens venus du Nord; cette ancienne civilisation italique est identique à l'ancienne civilisation étrusque, représentée, à son avis, par les tombes *a pozzo* de la nécropole de Villanova. Étrusques et Italiotes auraient pénétré simultanément en Italie, dans le courant d'une même migration et par la même route (comme cela est probable!) en descendant des Alpes rhétiques (p. 26). Pendant longtemps, des siècles peut-être, ces deux peuples différents de langue et de race ont vécu côte à côte, traversant les mêmes phases de développement et subissant les mêmes influences. M. M. qualifie ce système de très vraisemblable (p. 27); nous ne sommes pas du tout de son avis. Nous ne croyons pas non plus, malgré la haute autorité de M. Helbig, que les tombes *a pozzo* aient été creusées par des hommes parlant l'étrusque, et cela parceque nous n'avons pas le moindre motif de le supposer. Nous croyons, au contraire, que M. Brizio a raison de refuser les *pozzi* aux Étrusques, parceque les vrais Étrusques, ceux dont on possède des inscriptions, inhumaient leurs morts, alors que les *pozzi* sont des sépultures à incinération. Jusqu'à nouvel ordre, nous pensons que là où les deux rites sont juxtaposés, c'est qu'on est en présence d'une population mixte. Or, M. M. emploie le mot *étrusque* dans deux sens bien différents : tantôt il désigne par là l'ensemble des habitants de la Toscane et même de la Circumpadane, tantôt ceux-là seulement qui, lors de leur arrivée en Italie, parlaient la langue étrusque. Tout cela conduit à des malentendus tels qu'il faudrait de longues pages pour les éclaircir. Je me contenterai d'y signaler une fois de plus l'un des nombreux méfaits commis par cette expression vague de *race*, dont on se sert ou qu'on sous entend sans savoir au juste ce qu'elle signifie.

Étant donné le point de vue de M. M., on conçoit qu'il ait décrit, dans le chapitre intitulé « La première civilisation étrusque » (p. 47-74), quantité d'objets qui ne sont étrusques que par le lieu de la découverte. Je n'y insisterai pas, mais je louerai le choix heureux des figures et je recommanderai particulièrement aux archéologues les vingt-neuf spécimens de la poterie des *pozzi* réunis à la p. 51.

Les deux chapitres suivants (p. 75-131) sont consacrés à l'étude de l'art étrusque au Nord et au Sud de l'Apennin. Au Nord de l'Apennin, dans les nécropoles de Marzabotto, d'Este, de Bologne, M. M. distingue deux périodes : celle de l'art villanovien récent (puits à incinération) et celle de l'art gréco-bolonais (fosses à incinération). Avec cette dernière période, nous abordons l'art étrusque proprement dit, incontestablement étrusque : les objets métalliques deviennent abondants et se parent de

décorations originales. Pour les *cistes à cordons*, que M. Helbig attribue à l'industrie grecque, M. M. adopte une opinion moyenne : le type serait grec, mais aurait de bonne heure été imité en Italie, en particulier dans l'Étrurie Circumpadane. L'influence et le commerce hellénique se trahissent d'ailleurs à chaque pas dans les nécropoles de cette période, qui commence, suivant M. M., vers 450 avant J.-C.

Au sud de l'Apennin, dans la Toscane, M. M. reconnaît trois époques : 1° celle des tombes *a fossa* (inhumation), continuation de l'époque villanovienne des *pozzi*, mais avec des céramiques et des objets en métal de types nouveaux, auxquels viennent se joindre de nombreux objets directement importés de Grèce ; 2° la période d'influence orientale ou des tombes *a camera* (caveaux à inhumation), caractérisée par l'abondance des vases de style corinthien et des poteries noires, par celle d'objets précieux ayant un caractère oriental. Une des sépultures les plus célèbres de cette série est la tombe *Regulini-Galassi*, découverte à Cervetri en 1836. La date peut en être fixée à la fin du VIIe siècle ou au début du VIe ; c'est l'époque où les Carthaginois, entrant en lutte avec les Grecs, s'allient aux Étrusques et s'efforcent de conquérir les marchés de l'Étrurie ; 3° la troisième période est celle de la prédominance de l'hellénisme, qui reprend le dessus après 474, date de la victoire remportée par Hiéron de Syracuse sur les escadres combinées des Carthaginois et des Étrusques. Le contenu des tombes est alors en grande partie constitué par des objets de fabrique grecque, surtout athénienne, mais M. M. n'a pas oublié de faire une grande part à Syracuse dans cette rapide hellénisation de l'Étrurie (p. 123). Au VIIe siècle, lors de la décadence athénienne, c'est la Grande Grèce surtout qui approvisionne les marchés de la Toscane et les objets campaniens dominent alors dans les nécropoles étrusques.

Jusque-là, M. M. a étudié les diverses influences qui se sont exercées tour à tour sur l'Étrurie, influences commerciales que reflètent les vicissitudes de l'art, mais en écartant, à l'exemple de M. Helbig, toute action directe de l'Orient non hellénique. Le peuple étrusque a su réagir sur les formes qu'il empruntait et « de là vient que, tout en imitant les Orientaux ou les Grecs, il a créé un art qui n'est ni purement oriental, ni purement grec ». C'est à établir la part d'originalité de l'art étrusque, envisagé dans ses diverses manifestations, qu'est consacrée la dernière et la plus importante partie du livre de M. Martha.

L'architecture d'abord (p. 132-296), comprenant les tombeaux, les forteresses, les travaux hydrauliques, les temples et les habitations privées. On sait combien la construction du temple toscan est encore obscure, malgré les récentes découvertes faites à Falerii [1] ; M. Choisy, dont on connaît la compétence en ces matières, en a tenté une intéressante restauration d'après le texte de Vitruve (vue cavalière à la p. 275). La

1. La reconstitution du temple étrusque de cette ville au Museo Falisco de Rome n'est encore qu'un projet à la fin de 1889 (*The Nation*, 1889, p. 230)

maison étrusque ne nous est guere mieux connue; du moins savons-nous que son caractère essentiel, l'*atrium*, a été adopté par l'architecture privée des Romains. Dans son chapitre sur la sculpture étrusque (p. 297-396), M. M. a fait preuve, comme ailleurs, d'un tact très sûr dans le choix des monuments; je ne lui reprocherai guère que d'avoir reproduit la tête en bronze d'Hypnos (p. 303), qui n'est pas plus étrusque que la Vénus d'Arles n'est gauloise. Le premier en France, il a donné d'excellents dessins des statues céramiques de grandeur naturelle qui décoraient les frontons d'un temple à Luna. Les canopes et les autres urnes cinéraires ont aussi été étudiés avec soin dans ce chapitre. M. M. ne se fait pas d'illusions sur la sculpture étrusque, dont les meilleures œuvres ne sont que de sèches imitations, où l'on pourrait dire que la sécheresse seule est originale; sa plus grande qualité, comme il le fait observer avec raison, c'est le sens du réel et de l'individuel, l'instinct du portrait.

Nous ne pouvons pas résumer avec le même détail les intéressants chapitres où M. M. traite de la peinture (p. 377-450), de la céramique (p. 451-456) et de la métallurgie étrusque (p. 497-555). Si l'auteur n'a pas mis en avant beaucoup d'idées personnelles, il a fait preuve d'un rare talent et rendu un signalé service en résumant ce qui mérite d'être connu dans un sujet si vaste et si encombré. A ceux qui seraient tentés de ne pas apprécier ces pages à leur valeur, je conseille de comparer l'exposition de M. M. avec celles de Noël des Vergers et de Dennis; aucun juge impartial n'hésitera à lui donner la préférence, et cela non pas seulement parce qu'il a écrit le dernier.

M. M. me semble avoir été un peu loin en refusant aux Étrusques la fabrication des bijoux de style grec (p. 588): « Ces bijoux tant admirés sont tout bonnement des bijoux grecs importés; les Etrusques y perdent leur plus grand titre de gloire. » La démonstration n'est pas encore faite; on peut toujours objecter les bijoux à inscriptions étrusques, comme la fibule du Louvre, dont M. M. a publié une admirable reproduction en couleur (pl. I, nº 12). Pour lui, cette fibule est l'œuvre d'un ouvrier étranger, carthaginois ou grec, qui aurait travaillé en Toscane; cela est possible, mais pourquoi ne pas admettre que cet ouvrier ait pu former des apprentis indigènes? Ce qui paraît du moins certain, c'est que les beaux bijoux trouvés en Etrurie sont des imitations de modèles grecs; là comme partout, c'est à la Grèce que revient le mérite de l'invention dans le beau.

Après un court chapitre sur la glyptique et la numismatique (p. 591-611), M. M. cherche à établir, dans une conclusion très élégamment présentée, la valeur de l'art étrusque et son influence sur l'art romain (p. 612-618). L'art étrusque « a fait de l'imitation sa loi »; il lui manque le « sentiment esthétique »; malheureusement pour lui, il n'a eu ni le temps ni la force de digérer les enseignements multiples que les relations commerciales lui apportaient. « L'Etrurie est entraînée par le courant de nouveautés séduisantes qui se succèdent chez elles avec une

extraordinaire rapidité. Elle est comme désorientée, ne sait où se prendre et finit par se prendre à tout. » L'intérêt de l'art étrusque est cependant considérable, et cela pour deux motifs : d'abord, il nous a transmis les copies d'originaux grecs disparus et sert ainsi de complément à l'étude de l'hellénisme; puis, il nous fait comprendre l'art romain, dont l'architecture et la sculpture ont cherché et trouvé chez lui leurs premiers modèles. Mais l'art étrusque a rendu un autre service encore : « Il a familiarisé Rome avec l'hellénisme » et l'a préparée à goûter les leçons de la Grèce vaincue... « Ainsi l'hellénisme, avec tout ce qu'il comportait de pensées nobles et généreuses, de sentiments délicats, de belles formes, passa par la brèche qu'avait ouverte l'Etrurie. »

Nous avons tenu, dans la mesure où un compte-rendu le permettait, à multiplier les citations empruntées au livre de M. Martha; le lecteur s'est aperçu déjà que l'historien de l'art étrusque est un artiste, que la science n'est pas seulement une qualité de son style et qu'il a reçu, *patrii non degener oris*, quelque chose du moraliste exquis dont il porte le nom.

Salomon REINACH.

---

668. — **Theologischer Jahresbericht**, herausgegeben von R. A. LIPSIUS. Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1889. In-8, 3 cahiers de 112, 192 et 86 pages.

L'*Annuaire théologique* placé sous la direction de l'éminent théologien Lipsius paraît pour la huitième fois. C'est une publication destinée à rendre les plus grands services et nous nous rendons très volontiers au désir de l'éditeur, qui nous prie d'attirer l'attention de nos lecteurs sur son objet et ses conditions.

Un certain nombre de collaborateurs, qui sont tous des hommes considérables, ont accepté la tâche de cataloguer, d'analyser et d'apprécier tout ce qui, dans le cours de l'année écoulée, touche à l'objet de leurs études spéciales, livres détachés ou articles de Revues. Ainsi se constitue un répertoire méthodique d'une grande richesse.

Nous avons sous les yeux les trois premiers cahiers consacrés à la littérature de l'année 1888. Le premier fascicule traite de l'exégèse biblique, le second de la théologie historique ou histoire ecclésiastique, le troisième de la théologie systématique. Nous n'avons point entre les mains le quatrième cahier, destiné à compléter le volume, qui a pour objet la théologie pratique. La première de ces divisions est confiée aux soins de MM. Siegfried, professeur à Iéna, et Holtzmann, professeur à Strasbourg. La seconde est dûe au concours de sept théologiens différents. M. L. s'est adjoint M. Marbach pour la troisième.

Nous indiquerons, pour donner une idée plus précise de l'œuvre, les divisions adoptées par le collaborateur chargé de l'exégèse de l'Ancien Testament. Il a ainsi réparti sa matière : 1° Sciences auxiliaires orientales (généralités, égyptologie, assyriologie, arabe et éthiopien, dialectes

araméens, phénicien, paléographie sémitique, manuscrits); 2° Le texte de l'Ancien Testament (transmission du texte, traductions en grec, latin, langues orientales et modernes, critique du texte); 3° Lexicographie hébraïque; 4° Grammaire hébraïque; 5° Science de l'introduction; 6° Critique littéraire des divers livres (Hexateuque, livres historiques, livres poétiques et prophétiques); 7° Explication de l'Ancien-Testament (herméneutique, etc., hexateuque, livres historiques, poétiques, prophétiques, livres apocryphes, pseudépigraphes, littérature hellénistique); 8° Histoire du peuple israélite; 9° Sciences auxiliaires de l'histoire (géographie de la Terre Sainte, archéologie); 10° Le judaïsme (Talmud, Aggada, littérature post-talmudique, littérature moderne); 11° Histoire de la religion hébraïque; 12° Théologie de l'Ancien-Testament. — Assurément quelques-unes de ces subdivisions pourraient rentrer l'une dans l'autre, mais quels cadres commodes et abondants!

Dans le fascicule de l'histoire ecclésiastique, nous signalerons un chapitre consacré à l'histoire des religions.

On n'avait pas besoin d'une publication de cette nature pour savoir combien la théologie protestante allemande est vivante, jusqu'à quel point elle pousse le souci de suivre le mouvement de la science européenne dans toutes ses directions, multipliant, au lieu de les restreindre, les points de contact avec les disciplines purement profanes. C'est pourquoi des personnes qui n'ont point à s'occuper spécialement de théologie, peuvent trouver dans l'*Annuaire théologique* de très utiles renseignements. Il nous sera permis aussi de remercier et de féliciter tout à la fois le directeur et les collaborateurs du soin qu'ils ont pris de signaler les publications de la librairie française et d'analyser nos principaux périodiques.

L'*Annuaire théologique*, publié par la librairie académique de J. C.-B. Mohr à Fribourg en Brisgau sous la direction de R.-A. Lipsius, a pour correspondants à Londres Williams et Norgate et à Paris, la librairie Fischbacher. Il paraît, ainsi qu'il a été dit plus haut, en quatre cahiers, qu'on peut se procurer séparément. Le prix pour les abonnés est de 12 marcs; les fascicules séparés se vendent 4 ou 5 marcs, ce qui fait revenir l'année pour les simples acheteurs à 20 marcs environ.

— M. Vernes.

---

669. — Paul Mitzschke. **Sigebotos vita Paulinae.** Ein Beitrag zür aeltesten Geschichte des schwarzburgischen Landes und Fürstenhauses. Gotha, Perthes, 1889. 1 vol. in-8, xiv-322 pages.

M. Mitzschke s'est proposé de fonder une bibliothèque historique de la Thuringe, qui formerait le pendant des *Thuringische Geschichtsquellen*. Lui-même commence la collection, en publiant un document fort curieux, la *vita Paulinae*. Pauline était issue d'une illustre famille de la contrée; après deux mariages, elle renonça au monde, se retira,

vers 1108, dans une région sauvage, comprise aujourd'hui dans la principauté de Schwarzburg-Rudolstadt; de pieuses femmes, de vertueux ermites la rejoignirent dans son désert; les femmes vers 1110 cédèrent la place aux hommes qui se formèrent en congrégation sous la règle de saint Benoît : telle est l'origine du célèbre couvent de Paulinzelle qui a joué un rôle fort important dans l'histoire de la Thuringe. Un moine contemporain raconta la vie de Pauline; mais, depuis de longues années, ce document que citait la biographie de l'évêque de Mersebourg, Werner, oncle de la sainte (Pertz, *Scriptores*, XII, p. 245), que connaissaient encore au XVe siècle l'abbé de Hirschau, Jean de Trittenheim et le moine de Saint-Pierre d'Erfurt, Nicolas de Siegen, avait tout à fait disparu : on était réduit à le reconstituer, par des conjectures parfois fort heureuses (cf. l'article de E. Anemüller au t. X du *Neues Archiv.)*. Il a été donné à M. Mitzschke de retrouver ce texte dans un manuscrit de la fin du XVe siècle, provenant de Saint-Pierre d'Erfurt et appartenant aujourd'hui à la bibliothèque du grand duc de Weimar (Q. 49). L'édition qu'il en a faite est soignée; les notes dont il l'accompagne sont fort précises; l'introduction qu'il a mise en tête est claire et nette. Cinq appendices sont placés après la *vita;* ils sont un peu longs et répètent en partie ce que l'introduction nous avait déjà appris. Le premier décrit le manuscrit même; le second nous montre les rapports de l'œuvre de Sigeboto avec la *vita Wernheri* et quelques annales du moyen âge; dans le troisième, l'éditeur cherche à fixer les principales dates de la vie de son héroïne; dans le quatrième, il établit sa généalogie, sans toutefois avoir réussi à nous persuader qu'elle se rattachait à la maison des Schwarzburg-Käfernburg. Le cinquième appendice est insignifiant : il ne nous paraît pas du tout prouvé que la vieille église de Paulinzelle était la copie d'une basilique romaine. En somme, malgré certaines hardiesses, la critique de l'auteur est en général sagace et le texte qu'il a eu le bonheur de trouver a une grande valeur pour l'histoire locale de la Thuringe.

Ch. Pfister.

---

670. — **Catalogue des incunables de la bibliothèque d'Auch**, précédé d'une notice historique, par Paul Parfouru, archiviste du Gers. Auch, Cocharaux frères, 1884. In-8, 20 p.

671. — **Catalogue des incunables de la bibliothèque de Dijon**, par M. Pellechet. Dijon, G. Lamarche, 1886. In-8, 171 p.

672. — **Ville de Nevers. Inventaire descriptif des incunables** conservés dans la bibliothèque publique, avec une ample étude sur les Heures de Pierre Le Dru et Etienne Johannot (Paris, 1490), par D'Asis-Gaillissans, conservateur de la Bibliothèque. Nevers, veuve Gourdet, 1887. In-8, IV-64 p.

673. — **Verzeichniss der Incunabeln der Kantons-Bibliothek Solothurn**, herausgegeben von Prof. M. Gisi, Kantons-Bibliothekar. Solothurn, Zepfel, 1886-7. In-8, VI-180 p.

674. — **Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables** conservés dans les bibliothèques publiques de France, par Léopold Delisle,

membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque Nationale. Lille, imp. Danel [1887]. In-8, 39 p. (Extr. du *Bulletin des Bibliothèques et des Archives*).

675. — **Saggio sulle bibliografie degli incunaboli,** di Emilio Faelli. Città di Castello, S. Lapi, 1887. In-8, 40 p.

676. — **Le bibliografie degli incunaboli** a proposito di una recente pubblicazione, per Ferr. Ferrari, bibliotecario della Biblioteca Universitaria di Pisa. Bologna, 1888. In-8, 18 p. (Estr. del *Bibliofilo*).

Le nombre des travaux relatifs aux incunables s'augmente quelque peu chaque année. Après les utiles publications qui nous ont fait connaître les très anciens livres imprimés conservés dans les bibliothèques de Cologne, de Trèves, de Saint-Gall, de Nancy, de Verdun, de Toulouse, en voici quelques autres sur lesquelles il importe d'appeler l'attention.

La bibliothèque la moins riche en incunables peut et doit avoir son catalogue d'incunables; elle doit les placer dans la réserve, s'il y a lieu, ou mieux encore les laisser à leur place respective, en ayant soin d'attirer l'attention sur eux par un procédé ingénieux, comme celui qui a été employé à Auch.

Il y a seulement dix-neuf impressions antérieures à 1500 dans la bibliothèque d'Auch, mais nous n'en devons pas moins remercier M. Parfouru de les avoir fait connaître par une description suffisante. Les renvois sont faits à Brunet, et non à Panzer et à Hain, comme on le préférerait, mais l'auteur n'avait pas sous la main, pendant la confection de son catalogue, ces deux anciens répertoires, et nous ne saurions vraiment lui faire un crime de cette insuffisance de renseignements. Mais son opuscule n'aurait-il servi qu'à considérer désormais comme incunable un volume non daté qu'on avait jusqu'alors compté comme un manuscrit et classé comme tel, que le travail de M. Parfouru ne serait pas inutile.

La publication de M[lle] Pellechet sur les incunables de Dijon est l'œuvre d'un vrai bibliographe, possédant bien son sujet, s'entourant de toutes les lumières désirables; aussi est-elle plus achevée que la précédente, en même temps qu'elle concerne un dépôt beaucoup plus riche et beaucoup plus intéressant. J'aurais peut-être voulu une disposition typographique différente, qui fît davantage ressortir le titre de chaque volume décrit; j'aurais peut-être voulu parfois voir surgir une discussion, au lieu d'une exposition simple. Mais l'auteur a bien vu et beaucoup observé : deux qualités très méritoires. Les tables diverses (alphabétique des titres des ouvrages, des imprimeurs classés par villes, des provenances des volumes, alphabétique des noms de lieux et de personnes) sont autant d'indications pour la bibliographie.

S'il y a quelques points de détail à reprocher au savant travail de M[lle] Pellechet, ce sont au contraire ces mêmes points que le conservateur de la bibliothèque de Nevers a soigneusement mis en relief. Les titres des volumes se détachent nettement; la description est ample, trop ample

parfois, sauf cependant pour ce qui concerne les *Hore intemerate virginis marie*, le joyau de la collection, l'un des plus jolis livres (sur vélin) du XV[e] siècle que l'on connaisse, tant pour la netteté et l'élégance de la typographie que pour la perfection de la gravure.

M. d'Asis-Gaillissans a souvent, dans son inventaire, dépassé la date de 1500 ; nous ne voudrions pas lui en savoir mauvais gré, car il a pu ainsi y faire entrer de très intéressantes éditions de Paris, de Venise et d'ailleurs qui méritaient par leur intérêt de nous être signalées. Nous le féliciterons, au contraire, de la compétence toute particulière dont il a fait preuve.

M. Gisi a été plus sobre d'appréciations et d'explications. Il devait se borner d'ailleurs dans le catalogue de ses 600 impressions du XV[e] siècle, s'il voulait en voir la fin. Les renseignements bibliographiques sont donnés avec précision, l'état du volume est minutieusement décrit, et les renvois à des volumes identiques sont faits avec une abondance que nous voudrions retrouver plus souvent dans ce genre de travaux. Les livres sont classés d'après le nom de l'auteur ou d'après le premier mot du titre lorsque l'ouvrage est anonyme ; et il y a deux index, l'un des noms des imprimeurs, l'autre des noms des localités où travaillaient ces imprimeurs : on y trouve encore une liste chronologique, et un renvoi spécial aux numéros des incunables qui paraissent ne jamais avoir été décrits ; on en compte plus de cent parmi lesquels on peut citer un *Breviarium Constantiense* (n° 143), un *Missale romanum* (n° 377), un ouvrage de J. Synthen imprimé à Deventer [1] en 1491 (n° 489), un certain nombre d'éditions parisiennes, et une édition probablement lyonnaise de la *Légende dorée* en français (n° 566). Nous n'avons pas besoin d'en dire davantage pour recommander ce livre, qui devra être consulté souvent et sera rarement, croyons-nous, trouvé en défaut.

Quiconque d'ailleurs voudra s'occuper d'un catalogue d'incunables devra consulter et suivre les *Instructions* de M. Léopold Delisle : tout y est simple et méthodique, et les spécimens donnés par l'administrateur général de la Bibliothèque nationale seront de parfaits modèles pour faire œuvre de bibliothécaire, non d'érudit; mais comme la plupart des bibliothécaires de province n'ont ni la science, ni les moyens, ni les répertoires suffisants pour établir un inventaire raisonné, ils feront bien de se contenter d'une description correcte et uniforme, laissant à d'autres le soin de coordonner, de vérifier, de comparer et de rechercher les noms des imprimeurs qui n'ont pas pris soin de se faire connaître à la postérité. Pour les incunables encore non décrits ou dépourvus de lieu et de date, il nous semble toutefois absolument nécessaire de faire figurer dans le catalogue le filigrane du papier : il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour en

---

1. Dans la très importante officine de Richard Paffroet, dont les éditions nombreuses ont été décrites par M. F.-A.-G. Campbell dans ses *Annales de la typographie néerlandaise au XV[e] siècle* (pp. 587-601) et dans ses trois suppléments. Nous nous permettons de lui signaler cette édition pour le supplément prochain.

discerner et en expliquer la forme, et cette indication peut devenir d'un grand secours pour des identifications ultérieures. Il est à souhaiter que partout on se mette à la besogne, puisque l'on a maintenant un guide sûr et absolument compétent, si l'on veut arriver à dresser cet immense répertoire des incunables des bibliothèques de France auquel on a songé au ministère de l'Instruction publique, peut-être sans se douter des difficultés et des obstacles qui encombreront la route.

Il y a longtemps que ces vénérables produits de l'art typographique ont appelé l'attention; le nombre des livres qui traitent des incunables, qui en signalent ou en décrivent, est déjà grand. Ce n'est pas le *Saggio* de M. Em. Faelli qui renseignera d'ailleurs, quelle qu'ait été la pensée de son auteur, malheureusement très mal préparé à un semblable travail; sa bibliographie est aussi incomplète que mal rédigée, et nous croyons qu'il est difficile d'accumuler en aussi peu de pages un aussi grand nombre de fautes typographiques, surtout dans la transcription des noms et des titres allemands. Les français ne sont guère épargnés davantage. La brochure complémentaire de M. F. Ferrari n'est pas non plus à l'abri de toute critique, mais a-t-elle au moins le mérite de signaler cent volumes ou articles inconnus à Faelli. Une bonne bibliographie des incunables est un travail qui reste à faire.

S.

---

677. — P. Pierling. **Papes et tsars** (1547-1597), d'après des documents nouveaux. Paris, Retaux Bray, 1890, 514 pp. in-8.

J'ai rendu compte ici même à diverses reprises des travaux du P. Pierling. Russe d'origine, catholique ardent, le savant jésuite s'est plu surtout à étudier l'histoire des rapports entre le Saint-Siège et la Russie [1]. Il a entrepris cette étude non pas au point de vue de la propagande immédiate, mais au point de vue de l'intérêt purement historique. Il ne se contente pas de mettre en œuvre les publications précédentes; il va droit aux dépôts d'archives et grâce à un labeur infatigable il y fait souvent des découvertes de haute valeur. Les dépôts de Copenhague, de Florence, de Paris, de Rome et de Venise lui ont livré plus d'un secret. Le volume qu'il nous présente aujourd'hui résume et concentre, sous une forme accessible au grand public, les détails que l'auteur avait disséminés dans un certain nombre de publications antérieures. Il a pour objet les négociations qui eurent lieu de 1547 à 1598 entre le Saint-Siège, la Pologne et la Moscovie. Ces négociations poursuivaient des buts différents. Le Saint-Siège espérait faire entrer les tsars russes dans une ligue contre les Turcs et peut-être ramener les Russes à l'unité catholique. La Moscovie et la Pologne attendaient de la médiation pon-

1. Rome et Démétrius, Paris 1878. — La Sorbonne et la Russie, 1882. — Rome et Moscou, 1883. — Un nonce du pape en Moscovie, 1885. — Bathory et Possevino, Paris, 1887, etc.

tificale le règlement de leurs querelles séculaires et le concours de l'Occident dans leurs luttes perpétuelles contre les Musulmans. Ces négociations exigeaient de ceux qui en étaient chargés un rare ensemble de qualités : elles constituent un très curieux épisode dans l'histoire de la diplomatie laïque et religieuse. Le P. Pierling se meut à l'aise au milieu des complications qu'il nous raconte d'un style agréable et soigné. Dans une suite de tableaux bien entendus il nous transporte tour à tour de Moscou à Rome, de Polotzk à Venise; il trace des portraits de pontifes et de rois, de généraux et de diplomates; il esquisse des scènes de mœurs; parmi les négociateurs dont il raconte les exploits pacifiques, il en est un qui occupe en quelque sorte le centre du tableau, c'est le Père Possevino de la Société de Jésus. Il est curieux de voir cet humble moine tenir tête tantôt à Bathory, tantôt à Ivan le Terrible. Le P. Pierling, en mettant en lumière ce rôle de jésuite diplomate, a certainement, comme eût dit Montesquieu, « écrit pour son couvent. » Mais son livre vise un cercle de lecteurs bien autrement considérable que celui qui s'intéresse d'ordinaire aux exploits ascétiques. Tous ceux que préoccupent les grands problèmes historiques y trouveront plaisir et profit.

L. LEGER.

---

678. — **Gabrielle d'Estrées**, marquise de Monceaux, duchesse de Beaufort, par DESCLOZEAUX. Paris, H. Champion, 1889. Grand in-8 de VIII-447 p.

Le livre de M. Desclozeaux est un agréable livre; c'est aussi un livre excellent. Les gens du monde le liront avec plaisir, les érudits le liront avec profit. On y trouve non seulement une biographie, pour la première fois fidèle et complète, de Gabrielle d'Estrées, mais aussi beaucoup de renseignements intéressants sur ce bon Henri IV dont on ne se lasse pas d'entendre parler [1]. J'ai eu l'occasion — ce qui me dispensera de m'étendre sur le mérite du biographe, — de dire ici, à plusieurs reprises et à propos de quelques chapitres de l'ouvrage qui avaient été insérés dans la *Revue historique* et avaient été publiés à part, combien les recherches de M. D. ont été consciencieuses et combien leurs résultats sont dignes d'attention. Tous les autres chapitres qui n'étaient pas encore connus sont également d'un sérieux travailleur, d'un habile criti-

1. L'auteur dit avec raison (p. VII) : « C'est le nom de Henri de Bourbon qui doit être le premier inscrit en tête de cet ouvrage. C'est encore son histoire que celle de cette maîtresse dévouée qui s'attache à sa fortune... » Parmi les curiosités relatives à Henri IV qui abondent dans l'ouvrage, citons le texte (p. 136-138) de la harangue prononcée par le roi à l'assemblée des notables de Rouen, « cette célèbre harangue, si souvent reproduite et de tant de différentes manières par les historiens. » M. D. a retrouvé à la Bibliothèque nationale (fonds Dupuy, vol. 7, fol. 19), le brouillon écrit et remanié de la main de l'orateur lui-même, comme l'attestent ces mots où l'on reconnaît l'écriture du roi : *prononcée par le roy à Rouan le lundy aprés disner 4 novembre 1596*. Il a, pour ainsi dire, donné de ce brouillon une photographie qui nous rend les seize ratures et les diverses corrections interlinéaires.

que. L'auteur a tout examiné par lui-même, sans se préoccuper des légendes, des *on dit*, des *à peu près*, herbes folles qui poussent si vigoureusement dans le champ de l'histoire ; il ne juge que sur pièces probantes et pour rien au monde il n'admettrait un témoignage, même favoble à ses idées, qui ne serait pas incontestable. J'ose même assurer que, tout en aimant beaucoup Gabrielle, laquelle du reste — question de morale à part — possédait de grandes et remarquables qualités [1], il n'hésiterait pas à la sacrifier sur l'autel de la vérité. *Amica mulier, magis amica veritas*. C'est donc sur le plus solide terrain qu'il se maintient toujours, soit qu'il traite de la jeunesse de sa gracieuse héroïne, ou de son mariage avec Nicolas d'Amerval, sieur de Liencourt, ou de l'abjuration et du divorce du roi Henri IV, ou de la *maîtresse en titre*, ou de Sully considéré comme ennemi et détracteur de la duchesse de Beaufort, ou de la mort de la séduisante pécheresse, ou enfin de son hôtel, de ses gens, de ses meubles, de son vestiaire et de ses joyaux, d'après les inventaires dressés à Paris, à Fontainebleau et à Monceaux.

M. D. a fait usage de tous les mémoires du temps, de tous nos principaux historiens depuis d'Aubigné jusqu'à Sismondi, depuis Dupleix jusqu'à Poirson, depuis Mézeray jusqu'à Michelet [2], d'un grand nombre de pièces rares, mais surtout de documents inédits tirés de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales, encore plus des archives du château de Cœuvres [3] mises à sa disposition par le propriétaire actuel du château, M. le comte de Bertier. Parmi ces derniers documents qui, sous le titre de *Les Archives de Gabrielle d'Estrées*, forment plus de la moitié de la seconde partie de la monographie, on remarque des quittances qui intéresseront les historiens de l'art français [4], une série de brevets constatant les libéralités du roi en faveur de Gabrielle, des titres divers, et, entre autres, les titres du Comté de Beaufort. A la suite des

1. Ceux qui auraient le plus de préventions contre la favorite du Béarnais ne liront pas sans quelque retour sympathique les considérations présentées (p. 161-162), par son équitable défenseur en ces termes chaleureux : « Ce qui sera la gloire de Gabrielle d'Estrées, c'est d'avoir compris la pensée du roi, de s'y être associée et d'avoir été une alliée utile et active. Elle a usé de l'influence qu'elle devait à sa situation et à sa beauté pour prendre part à la lutte qu'il fallut soutenir et contre les protestants qui étaient insatiables, et contre les catholiques qui n'auraient rien voulu céder. Il ne s'agissait plus pour elle de combattre en allant encourager les soldats par sa présence dans les camps. Son rôle lui convenait mieux, c'était au milieu de la cour qu'elle recrutait des partisans aux idées de tolérance du roi. Son intervention en faveur de la pacification religieuse nous fait tout lui pardonner. C'est sa réhabilitation, c'est l'honneur de sa vie d'avoir aidé Henri IV dans l'accomplissement de cette œuvre de sagesse patriotique. »

2. M. D. discute et réfute les assertions de la plupart de ces historiens, ainsi que celles de deux érudits qui ont spécialement étudié Henri IV, Berger de Xivrey (voir pp. 25, 36, 49) et Jung (p. 47).

3. Voir la description du château (p. 12).

4. Au nombre des artistes mentionnés en ces quittances figurent, au sujet des constructions de Monceaux, Du Cerceau et de Brosse. Voir sur ces architectes (p. 318-320), des notes qui, comme toutes celles de l'ouvrage, sont fort exactes et fort bien faites.

pièces tirées des archives du château de Cœuvres, viennent, outre deux extraits (relatifs à l'amie du roi) de la correspondance de lord Cecil et de lord Unton avec la reine Élisabeth, d'après le livre récent de M. de Kermaingant sur la mission du sire de Boissise en Angleterre, les plus importantes pièces du procès de la dissolution du mariage d'entre messire Nicolas d'Amerval, sieur de Liencourt, et dame Gabrielle d'Estrées. Mentionnons encore un appendice au chapitre contre la véracité des *économies royales* de Sully, appendice formé de citations confirmatives empruntées au livre déjà cité de M. de Kermaingant et à l'étude biographique sur Maximilien de Béthune par M. L. Dussieux; la lettre de Jehan de Vernhyes, président de la Cour des aides de Montferrand et membre du conseil de Navarre, à M. le duc de Ventadour, pair de France, etc., sur la mort de la duchesse de Beaufort, lettre découverte, déchiffrée et publiée par M. Jules Loiseleur; enfin une étude iconographique très détaillée de M. de Bertier sur Gabrielle d'Estrées (portraits, buste, statue).

M. Desclozeaux a si bien cherché et il a fait un si judicieux et si habile emploi de ses riches trouvailles, que je ne vois vraiment pas quelles observations je pourrais lui adresser. Tout au plus me serait-il permis de lui objecter qu'il n'a pas nettement déclaré (p. 52), que le billet de Gabrielle à Henri IV donné pour la première fois par Musset-Pathay *sans indication d'origine*, redonné par M. L. Dussieux [1], est d'une fausseté incontestable. J'ajoute que la fabrication en est tellement visible, que j'ai peine à comprendre comment un connaisseur a pu s'y tromper un seul instant [2].

T. DE L.

---

679. — **L'année 1789** au Mans et dans le Haut-Maine, par Robert TRIGER. Mamers, Fleury et Dangin, 1889. In-8, VIII et 310 p.

M. Triger, dont nous analysions récemment l'étude sur *Les premiers troubles de la Révolution dans la Mayenne*, vient de nous donner encore un très bon et utile travail, plein de documents intéressants et qui éclaire de la plus vive lumière la situation de la ville du Mans et du Haut-Maine aux débuts de la Révolution.

Il nous introduit d'abord dans la société du temps, nous présente le clergé, l'évêque, le chapitre cathédral, les curés, parmi lesquels le curé *paysan* et le curé *mondain*, la noblesse de campagne, et celle de la ville

1. Musset-Pathay attribue au billet la date du 25 janvier 1569; M. Dussieux le croit de la mi-octobre 1592; M. Desclozeaux serait tenté de classer le billet entre le 4 et le 9 février 1593.

2. Ce qui m'étonne le plus, c'est que M. Dussieux ait admis comme authentique le billet où Gabrielle s'intitule *la princesse Constance*, lui qui, naguère si sagace critique, a démoli d'une main non moins vigoureuse que sûre la lettre célèbre autant qu'apocryphe où Henri IV, l'homme du monde le moins enclin à la rhétorique, vante en termes trop enthousiastes les délices de la lecture de Plutarque.

qui n'a su conserver son prestige », le tiers-état, les paysans qui sont « la partie la plus saine et la meilleure ».

M. T. nous retrace ensuite l'état de l'administration provinciale du Maine en 1889 : l'apanage de Monsieur (le futur Louis XVIII avait reçu le comté du Maine avec l'Anjou et le Perche pour « apanage et entretenement »); le gouvernement (le gouverneur est, en 1789, le marquis de la Vaupallière qui ne réside pas, et le lieutenant-général, le comte de de Tessé); l'administration provinciale (l'intendant, le roi de la province, est alors l'intendant de Tours, M. d'Aine, aidé de subdélégués et déjà combattu, diminué par deux assemblées provinciales, l'assemblée générale de la généralité et l'assemblée particulière du Maine); les services publics; l'administration municipale; l'armée et la milice (Chartres-Dragons, *bataillons de garnison*, milices bourgeoises); la magistrature, la maréchaussée; la juridiction consulaire; les eaux et forêts. Tout ce chapitre — le IIe de l'ouvrage, — sur les anciennes institutions provinciales, offre un vif intérêt : c'est non seulement un *Almanach du Maine*, mais encore un tableau de la France en raccourci, et on y trouve, à côté de détails biographiques sur les fonctionnaires de l'époque, une étude exacte et impartiale de l'organisation administrative du pays.

Le chapitre suivant (p. 79-118) est presque aussi attachant. Il traite des associations scientifiques, littéraires, philanthropiques qui comptaient parmi leurs membres les principaux personnages de la province et, comme dit M. T., tous les hommes de valeur, tous les esprits distingués et aussi tous les ambitieux. Ce sont le *Bureau du Mans* de la *Société royale d'agriculture* de la généralité de Tours — auquel Forbonnais, retiré dans sa terre, à Champaissant, près Mamers, envoie de temps à autre de savants mémoires, — la *Société littéraire et patriotique* qui a pour principal protecteur le comte de Tressan, le *Bureau de charité*, les *Rosières*. A ces sociétés et institutions se joint la *franc-maçonnerie* sur laquelle M. T. donne de curieux détails ; il y a trois loges au Mans : la plus importante est la *Moria* qui compte soixante membres, dont dix-huit appartenant à des corporations religieuses, bénédictins, oratoriens, minimes. A l'aide de quelques documents inédits, M. T. fait connaître, dans leurs grandes lignes, les principaux enseignements de la franc-maçonnerie mancelle en 1789 et en marque l'influence active et puissante : la franc-maçonnerie a préparé le mouvement révolutionnaire et fait arriver aux États-Généraux bon nombre de ses membres : Tessé, Praslin, Le Peletier de Feumusson, Jouye des Roches, Valence.

Ces élections aux États-Généraux font l'objet du chapitre IV (p. 119-154). M. T. les raconte aussi complètement que possible et conclut qu'elles révèlent certaines tendances démocratiques, mais nullement révolutionnaires. « Dominées dans le Tiers-État par une question de clocher, dans la Noblesse par un désir sincère de conciliation, dans le Clergé par des jalousies de métier, elles indiquent un besoin indiscuta-

ble de réformes, en aucune manière la nécessité d'un bouleversement dans l'État. Quelques-unes sont faites contre la politique ministérielle, la plupart contre les abus ou les injustices d'un régime suranné, pas une contre le roi qui demeure respecté et vénéré. Ce sont des élections libérales, sans aucun doute, mais aussi ce sont des élections modérées et même monarchiques. »

Mais quelles sont les idées, quels sont les vœux des populations du Maine au moment de la réunion des États-Généraux? C'est ce que M. T. nous expose dans le ve chapitre de son livre (p. 155-194) à l'aide des *Cahiers de doléances* rédigés dans toutes les paroisses de la province du 1er au 9 mars 1789; il a lu ces cahiers, il les a comparés les uns aux autres, il a dépouillé en même temps les pamphlets qui foisonnaient à cette époque, et il donne le résumé des réformes que le Maine demandait, le précis des instructions que la province dictait à ses députés. La masse des habitants est essentiellement monarchiste. Personne ne conçoit ni ne désire un changement dans la forme du gouvernement. Necker est un second Sully. Mais les habitants revendiquent, à côté des droits du souverain, les droits de la nation : réunion périodique des États-Généraux, et — dans le *Cahier* du Tiers-État, — principe des délibérations communes et du vote par tête; égale répartition des charges entre les membres des trois ordres; liberté individuelle et liberté de la presse; conservation intégrale de la religion catholique, apostolique et romaine, attribution des dîmes aux curés et aux vicaires, suppression des monastères et vente immédiate de leurs biens (du moins dans quelques cahiers); diminution des apanages; rétablissement des États provinciaux du moyen âge; plus d'impôts, sinon une imposition foncière et une imposition personnelle, etc. « Ces idées, considérées dans leur ensemble, sont justes, modérées, profondément honnêtes et dominées par un amour passionné de la vraie liberté. »

Pourtant, l'ordre public est déjà menacé dans le Maine, et bien avant la prise de la Bastille éclatent des émeutes. M. T. étudie de près ces *premiers troubles* (vi^{e} chapitre, p. 195-219) qui forment la préface du grand soulèvement de juillet; ce sont des mouvements provoqués par la rareté des subsistances, par l'élévation du prix des grains, par l'horreur de l'exportation; en septembre 1788, l'émeute d'Avoise; puis en janvier 1789, le pillage des bois; les 1er et 2 avril, l'émeute de la Ferté-Bernard, celle de Fresnay (21 avril), celle du Mans (27 avril), de Beaumont (26 mai), de Chantenay (27 mai), etc. Bref, dès la première quinzaine de juillet, « les villes sont affamées et inquiètes. Les campagnes sont terrorisées par de misérables meneurs. Le commerce est interrompu. L'autorité est affaiblie, hésitante et en quelque sorte paralysée ».

La nouvelle de la prise de la Bastille cause dans le Maine une vive émotion (viie chapitre, p. 220-252) et ici apparaît dans le récit de M. T. le nom d'un célèbre révolutionnaire, le chirurgien Levasseur, le futur conventionnel, qui provoque une émeute contre le lieutenant de maré-

chaussée Guilly de La Massuère. On crée, au Mans, à l'exemple de Paris, un *comité permanent* et une *milice citoyenne*. Dans la banlieue, le peuple se mutine. Dans tout le Maine, la panique s'empare des esprits et fait donner aux deux journées du 23 et du 24 juillet le surnom expressif de *jeudi* et de *vendredi fous*. MM. de Cureau et de Montesson sont massacrés à Ballon [1].

Tels sont *les commencements de l'anarchie* (p. 252-290) et là se termine l'ouvrage de M. Triger. Il expose les efforts de comités permanents pour le rétablissement de l'ordre et de la sécurité, la détente qu'amènent dans les esprits le rappel de Necker et la nuit du 4 août, la réorganisation des comités et des milices nationales. Mais bientôt les émeutes de grain recommencent dans le district de Saint-Calais, une rébellion éclate au marché de Mamers, l'autorité faiblit, on ne paie plus d'impôts, on insulte les propriétaires, on pille les bois, on arrête les grains à La Chartre, et le 15 novembre a lieu au Mans une insurrection de la garde nationale.

M. T. met en relief dans quelques pages qu'il intitule *résumé et conclusions* (p. 291-297) les résultats qui se dégagent de son étude ; il juge que le mouvement de 1789 présente dans le Maine deux phases distinctes : ce mouvement est libéral jusqu'au 5 mai, mais ensuite il devient révolutionnaire et « aboutit bientôt aux excès sanglants, à l'anarchie spontanée ».

Tout le monde n'approuvera pas les idées que M. T. a exprimées en certains endroits de son livre. Est-il exact que la Révolution ait « enlevé au pays ses traditions nationales », qu'elle l'ait « livré aux spéculations éhontées » et n'ait « pas même pu lui procurer les libertés essentielles » ? (p. 297). La note sur Levasseur dont un boulevard du Mans porte le nom, était-elle bien utile (p. 224), et peut-on dire que le conventionnel a *toujours* été un fort triste personnage ? A quoi bon les pages ironiques sur la franc-maçonnerie après 1789 et dans notre siècle? (p. 108-114). Enfin, pour épuiser la critique, n'est-ce pas en 1793 — et non en 1792 — que Valence fut forcé de fuir à l'étranger (p. 117) ; ne doit-on pas lire Nerwinde ou Neerwinden au lieu de *Neewerdin* (p. 62), et ne fallait-il pas, sur ce régiment de Chartres-Dragons, qui « rendit aux honnêtes gens d'inappréciables services » (p. 287) et reçut le titre de citoyen de la ville du Mans, citer le journal du duc de Chartres publié dans la troisième partie de la *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans* (1800) ? Nous retrouvons là La Gondie, Rouillon, etc., et le jeune duc s'écrie (p. 278) : « Vivent les dragons ; il n'y a pas de régiment comme cela en France ! »

Mais, somme toute, le travail de M. Triger est excellent. Il a été composé d'après un très grand nombre d'imprimés — entre autres, les *Mé-*

1. M. Triger a reconstitué dans ses moindres détails, d'après les actes de la procédure criminelle instruite contre les auteurs du massacre, ce drame du 23 juillet 1789 qui a laissé de profonds souvenirs dans la province (p. 236-244).

moires de Clermont-Gallerande et de La Manouillère — et surtout d'après les sources originales et les pièces inédites des archives. Nulle part on ne trouvera sur le sujet des détails à la fois plus abondants et plus exacts. Personne n'a mieux fait et ne fera mieux connaître les commencements de la Révolution au Mans et dans la région du Haut-Maine.

A. CHUQUET.

---

680. — **Histoire de la monarchie de Juillet,** par Paul THUREAU-DANGIN, tome V. Paris, Plon, 1889, 1 vol. in-8, 587 p. 8 fr.

Sur l'esprit, sur la forme, sur les qualités littéraires, sur l'intérêt historique de ce cinquième volume de M. Thureau-Dangin, je n'ai qu'une chose à dire, c'est qu'il est, en tous points, digne des volumes précédents. Il mène les événements de 1841 à 1845, et il est fort exactement défini par le titre qu'y donne l'auteur : *La politique de paix.* Le mérite très grand de M. Th.-D. est d'avoir exposé cette politique de façon à la faire apprécier équitablement. C'est la belle partie du ministère de Guizot, et M. Th.-D. la met en belle lumière. (Ch. I, ch. IV et V ; en particulier, p. 414-416). Il a été, dans son tome IV, justement impitoyable pour tous ceux qui ont trempé dans les aberrations de 1840 — l'une des causes profondes de la chute de la monarchie de Juillet. Guizot reçut et assuma la tâche périlleuse de réparer ces fautes, de couvrir la retraite et de remettre, dans la mesure du possible, la France sur pied en Europe. Il y a déployé une constance et des ressources vraiment supérieures. On déplore, malgré soi, de le voir user ses forces et son esprit dans cette œuvre, patriotique et nécessaire, sans doute, mais la plus ingrate qu'un homme d'État pût entreprendre. Réconcilier la France et l'Angleterre et passer par des gradations ménagées, de l'hostilité à l'entente cordiale, cela en dépit de l'opinion, irritée en Angleterre, plus que méfiante en France, c'était une entreprise presque paradoxale. Cependant les conditions de la monarchie de Juillet ne lui permettaient pas d'autre diplomatie, sauf celle de l'abstention et de l'isolement, à laquelle la condamnaient ses adversaires, comme c'est de tradition dans les oppositions (p. 223-224). Je ne saurais trop louer M. Th.-D. de la fermeté qu'il a apportée dans l'exposé de cette politique : il y grandit Guizot et il y relève singulièrement l'honneur de la France en Europe durant cette période, critique et pénible, de sa diplomatie. J'inclinerais à trouver, seulement, qu'il attribue trop d'importance et une influence trop élevée à Mme de Lieven. Il y a bien du convenu de salon dans cette pseudo-révélation de la grande politique européenne à un homme de la valeur intellectuelle de Guizot par cette grande coquette d'État (p. 33-94). Si cette diplomatie juste dans son objet et large dans ses mesures, honnête et parfaitement loyale, a passé devant les contemporains pour le contraire de ce qu'elle était ; si on l'a jugée pusillanime, effacée, humiliée, la cause en est qu'on l'a jugée non en elle-

même et dans ses conditions très étroites, mais avec les rêves gigantesques et les illusions insensées de 1840. On s'était imaginé alors qu'on pourrait, avec quelques harangues de tribune, ressusciter l'Europe et la France de 1794-1807, rassembler en une année de gloire la campagne d'Égypte, la campagne d'Italie et celle d'Austerlitz, expulser l'Autrichien du Milanais, conquérir la rive gauche du Rhin, prendre la revanche de deux invasions et établir la suprématie française en Orient : on tomba de cet idéal chimérique dans les réalités, très modestes et très terre à terre de l'entente cordiale, autrement dit des transactions avec l'Angleterre. On perdit le sens des proportions, et pour ne point se sentir très élevé, on se sentit très abaissé. L'erreur alla jusqu'à méconnaître les choses, réellement grandes et durables, qui s'accomplissaient en Algérie. C'est une autre page maîtresse du livre de M. Th.-D., et où je n'ai encore qu'à louer, études, réflexions et récits. (Chap. v, p. 251-416.)

Je ferai des réserves sur la partie parlementaire de l'ouvrage : non que le talent de l'auteur s'y montre moins alerte et que son récit soit moins vivant ou moins coloré. Loin de là (par exemple le portrait de Lamartine, p. 136 et suiv.). Mais le sujet se dérobe à l'intérêt historique. La médiocrité des affaires et celle de presque tous les acteurs y sème le gris et l'ennui. On se montre un peintre de talent en peignant un effet de brouillard. Cette nature est la nature même des choses, le fond des affaires et de la politique; je suis loin d'en disconvenir, mais l'histoire doit-elle si longuement s'y arrêter? N'est-ce point là des affaires qu'il ne faut rappeler que pour en marquer les causes, en résumer le cours, en tirer la loi et en montrer les conséquences? Je me permets de trouver que M. Th.-D. se complaît un peu trop à dépouiller ses documents de famille, de presse et de coulisse parlementaire; qu'au contraire le cours profond des choses ne se dessine pas assez; que les conséquences, qui vont se presser à partir de 1845, ne s'annoncent point suffisamment. Il est fort possible que le tome VI, qui fera la conclusion de l'ouvrage, réponde à mes questions. Mais, dans le tome V, on voit un gouvernement auquel l'auteur reconnaît quelquefois de légers torts (par exemple les opérations de M. Génie, et encore avec quels euphémismes! p. 120), mais auquel il donne presque toujours raison; une opposition qui semble toute de personnes, de cabales, de préjugés et d'intrigues; un monde politique, très fermé, qui semble être tout; un pays dont on ne parle presque pas et qui semble n'être rien. A en juger sur ce volume, la révolution de février paraîtra l'effet d'un complot ou une surprise du hasard, une anomalie historique, un phénomène sans raison d'être, alors, au contraire, que par ses suites, cette révolution a découvert ses causes anciennes et profondes et montré que, pour avoir éclaté fortuitement, elle n'en était préparée que depuis plus longtemps.

Je pense aussi que dans le tome VI, M. Th.-D. reprendra la littérature

et le mouvement intellectuel qu'il avait largement dessinés dans son tome Ier. Il a recherché — et j'ai trouvé, pour ma part, qu'il avait exagéré l'influence, sur cet objet, de la révolution de 1830 [1]. On est en droit d'attendre qu'il présentera la contre-partie de cette critique, c'est-à-dire l'influence de la monarchie de Juillet sur la littérature, la pensée et les mœurs françaises. J'ai essayé d'indiquer, autrefois, que le mouvement intellectuel qui a suivi la révolution de 1830, procédait, non de cette révolution, mais des causes de cette révolution, et que ces causes devaient être cherchées dans l'histoire morale et sociale de la France sous la Restauration. Je pense de même pour le mouvement littéraire, moral et social de 1848 et de 1852 : il a toutes ses causes dans l'histoire de la société française sous Louis-Philippe.

Je serais inexact si je laissais croire que M. Th.-D. pour être un critique perçant et souvent amer, souvent trop sévère, à mon gré, de l'opposition, la légitimiste aussi bien que la républicaine, de la droite, aussi bien que le centre gauche et de la gauche, voile systématiquement les défauts et les fautes du parti et de la politique qui ont ses préférences. Pour qui sait lire, et pour se renfermer dans le milieu tout parlementaire où se meut l'auteur, les indices de faiblesse et les lignes de chute apparaissent fréquemment. Il y a surtout une impression qui domine, c'est le manque de confiance des gouvernants et l'absence de sécurité des gouvernés. La crise ministérielle menace toujours et tout est toujours à recommencer. M. Th.-D., lettres privées et mémoires en main, ne laisse, sur ce point, aucune illusion (voir p. 74-77, 247, 364, 423, 434-437).

Le volume se termine par une étude, un peu en digression, et un peu disproportionnée, à mon gré, sur *la liberté d'enseignement*, de 1841 à 1845; en réalité, c'est l'étude des rapports de l'Église et de l'État durant cette période. M. Th. D. a repris ici, en les complétant et en s'efforçant de les mettre au ton de l'ouvrage, les chapitres IV à VII de son livre : *l'Église et l'État sous la Monarchie de Juillet* (Paris 1880), livre de polémique plus que d'histoire. Il reste quelque chose de cette première version. Il en reste des passages bien piquants et mordants sur Cousin et sa philosophie d'État; mais il en reste, aussi, un malentendu, tout politique, tout de polémique, tout de presse et de parlement, sur le fond même du débat et l'idée de la liberté en matière d'enseignement. M. Thureau-Dangin a la pensée trop claire, la pensée trop directe et l'esprit trop historique, pour se complaire dans une équivoque quelconque. Il dit fort bien (p. 472) à propos de la métaphysique officielle de Cousin : « Il eût fallu n'avoir aucune notion de ce qu'est une Église convaincue de la divinité de son institution et de l'infaillibilité de sa doctrine, pour croire qu'elle pouvait reconnaître à la philosophie la suprématie que celle-ci réclamait, et se contenter, à côté d'elle, au-dessous d'elle, du domaine abaissé et retréci où on la to-

1. Voir la *Revue critique* du 23 mars 1885.

lérait avec une bienveillance hautaine et transitoire. » On ne peut parler avec plus de sincérité et se placer plus nettement dans le vrai des choses. Mais une Église qui pense ainsi, qui doit penser ainsi, qui ne saurait penser autrement, peut-elle, avec sincérité, admettre le fondement de la liberté de conscience et de la liberté de pensée, la libre contradiction des principes et l'égalité, devant la critique, de toutes les doctrines, la sienne ne faisant plus que nombre dans la masse et noyant, pour ainsi dire, sa divinité dans le droit commun? Peut-elle, réprouvant la suprématie de la libre pensée, viser, pour elle-même, à autre chose qu'à la suprématie? Quand elle réclame la liberté, l'entend-elle autrement que la liberté à titre d'expédient et faute de mieux? L'admet-elle comme un régime applicable à tous, et qu'elle appliquerait elle-même si elle possédait la puissance souveraine? Est-ce un partage de privilèges avec l'Université, qu'elle revendique sous le nom de liberté d'enseignement supérieur, partage destiné à la conduire ou plutôt à la ramener à la suprématie? Ou bien est-ce la liberté pour tous de tout enseigner? Les discussions de 1841 à 1844 ne laissent subsister sur ce point capital que l'équivoque; les discussions de l'Assemblée nationale de 1871 ont fortifié cette équivoque, et la fameuse loi de 1875 en a été l'expression. Cette loi, dite de liberté, n'était au fond qu'une loi d'antagonisme : elle permettait aux catholiques de constituer, en face des facultés de l'État, des facultés similaires; elle interdisait toute création différente. Cette loi destinée à favoriser l'enseignement supérieur libre, aboutit à un étrange paradoxe. Au moment où elle fut promulguée, il existait, en France, un établissement d'enseignement supérieur libre, qui avait sa raison d'être, puisqu'il existait depuis trois ans, et qui répondait à un besoin, puisqu'il existe encore et qu'il n'a cessé de prospérer. Or, la loi non seulement ne tenait aucun compte de ce fait, mais n'y attribuait même aucune raison d'être. Cet établissement s'était créé : la loi spéciale ne le connaissait pas.

Albert Sorel.

---

681. — Schopenhauer. **Le monde comme volonté et comme représentation**, trad. Burdeau, tome II. Paris, Alcan, 1889, 325 p. in-8. 7 fr. 50.

682. — Schopenhauer. **Critique de la philosophie kantienne**, trad. Cantacuzène. Bucarest, Sotschek. Paris, Didier, 1889, 203 p., in-8. 4 fr.

M. Burdeau nous donne le deuxième volume de sa traduction de l'ouvrage capital de Schopenhauer. Il comprend la critique de la philosophie de Kant, et le commencement des suppléments. La méthode de traduction est dans ce volume, comme dans le premier, excellente.

C'est ce qui ressort aussi clairement que possible de la comparaison du travail de M. Burdeau avec celui de M. Cantacuzène. M. C. traduit avec une attention scrupuleuse, et une exactitude qui veut être parfaite, ce qui le conduit à n'être ni net, ni précis, ni lisible. L'avantage reste à M. Burdeau et à ses collaborateurs.

Lucien Herr.

683. — Oscar Berger-Levrault. **Les Costumes strasbourgeois,** édités au XVII[e] siècle par Frédéric Guillaume Schmuck et au dix-huitième siècle par ses fils Frédéric Schmuck et Guillaume Schmuck. Reproduits en fac-similés d'après les recueils originaux. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1889. In-8.

Ce bel album a pour point de départ le travail que M. Oscar Berger-Levrault avait entrepris pour terminer le *Catalogue des Alsatica de sa Bibliothèque*. Le nombre et l'importance des publications aujourd'hui si rares qu'avait imprimées son aïeul et prédécesseur Frédéric-Guillaume Schmuck, a frappé le savant et laborieux éditeur. Il a fait reproduire, en photogravure comme fac-similés, par les procédés de M. Ch. Gillot, les recueils de costumes strasbourgeois publiés par Frédéric Schmuck. Ces recueils, à peu près introuvables, sont — sauf découvertes ultérieures — au nombre de cinq : 1° le *Strassburgisch Trachtenbüchlein* avec légende allemande, le plus ancien de ces recueils, paru sans doute après 1676 et avant 1680 — les n[os] 24 à 54 de l'album en reproduisent les gravures ; — 2° le *Strassburgisch Trachtenbüchlein*, avec légende en allemand et en français (n[os] 55 à 81), publié évidemment de 1678 à 1680 ; 3° le *Strassburgisch Trachtenbuch* (n[os] 1-22, 96, 97), publié avant 1681, mais postérieur au *Trachtenbüchlein;* 4° l'*Alsace française ou nouveau recueil de ce qu'il y a de plus curieux dans la ville de Strasbourg,* édité en 1706 par Boucher et imprimé, texte et planches, par Frédéric Schmuck qui n'y mit pas son nom (n[os] 85-95) ; 5° le *Strassburger Sackkalender* édité en 1730 par Guillaume Schmuck, frère puîné et successeur de Frédéric (n[os] 98-101 de l'album). Cette publication sera la bienvenue auprès des amis du vieux Strasbourg et de tous ceux qui se plaisent à l'histoire si curieuse des mœurs alsaciennes. Ils y verront, pour ne citer qu'un exemple, à quel degré d'extravagance était arrivé le costume des coquettes Strasbourgeoises, ce costume que le Magistrat devait souvent régler par des édits somptuaires. Quelle luxueuse toilette de grand deuil ! Quelles amples coiffes de linge ! Quels cols immenses et quels chapeaux énormes ! Quelle profusion de fourrures ! Quel ruissellement de dentelles ! M. Oscar Berger-Levrault mérite d'autant plus notre reconnaissance qu'il a présenté son album dans une préface très instructive où il réunit, entre autres choses, un grand nombre de renseignements sur Frédéric Schmuck, sur le graveur Hailler et sur le dessinateur Petrus Dieterlin.

X.

---

684. — Giuseppe Pasolini (1815-1876). **Memorie raccolte da suo figlio.** 3[e] éd. augmentée. Turin, Bocca, 1887, in-8 de 662 et 15 p. Prix : 8 fr.

Nous sommes bien en retard avec les publications que nous a en-

voyées M. Pier-Desiderio Pasolini, l'historien romagnol [1]. Apprécions du moins, sans plus tarder, la troisième édition, augmentée de documents nouveaux, qu'il a donnée de la vie politique et privée de son père. Ce livre échappe à l'écueil des travaux de ce genre; il n'a ni la puérilité des souvenirs trop intimes, ni le ton outré du panégyrique. Pasolini méritait un biographe par le rôle qu'il a joué dans le *risorgimento* italien; les fonctions considérables remplies par lui l'ont mêlé à des événements graves qui grandiraient n'importe quelle figure. La sienne vaut par elle-même; tel qu'on le juge par les faits groupés par son fils, le caractère est haut et sympathique, digne de la génération à laquelle il appartenait, celle des Capponi et des Cavour. On suit avec un attrait extrême cette carrière qui commence en 1848, dans le « ministère laïque » de Pie IX, et finit en 1876, à la présidence du Sénat de Victor-Emmanuel, sans avoir manqué un instant à l'unité d'une belle vie. La partie intime du livre fait pénétrer d'une façon instructive dans une famille des Romagnes de ce siècle. Beaucoup de documents, peu de récit; voilà comment l'auteur a compris son ouvrage, et à notre avis il a bien fait. La partie épistolaire surtout est fort nourrie. Chez nous on lira avec un intérêt particulier le récit des missions diplomatiques de Pasolini en France et en Angleterre, sous Napoléon III. Je remarque avec regret que l'auteur semble adopter le point de vue, en faveur en ce moment au delà des Alpes, qui fait de l'intervention française, en 1859, l'œuvre personnelle de l'Empereur. En réalité, aucune des entreprises de Napoléon III ne fut populaire, à l'avance, comme la libération de l'Italie; il fut poussé, porté par l'opinion publique toute entière, et le traité de Villafranca (imposé on sait par qui), qui arrêta les victoires des armées alliées, ne fut pas ressenti moins douloureusement à Paris qu'à Venise même. La campagne de 1859, faite pour une idée et par une conception désintéressée de la justice, est bien l'honneur de notre pays, et non d'un homme. Cet honneur reste impérissable et vaut qu'on y tienne, quoi qu'il soit arrivé par la suite. Il est bon peut-être de le rappeler aux Français qui le regrettent et aux Italiens qui l'oublient.

N.

---

1. *I Tiranni di Romagna e i Papi nel medio evo*, Imola, typ. Galeati, 1888, gr. in-18 de xi-310 p., bonne monographie documentée.

Spigolature : Paolo IV ad Emanuele Filiberto duca di Savoia, 1557. ... Gli stati ed i sudditi dei duchi di Savoia al principio del secolo XVII. Imola, Galeati, 1888, in-16 de 77 p.

Diciotto documenti inediti su Alessandro VIII (Ottoboni), Imola, Galeati, 1888, in-16 de 133 p.

685. — **Arte de la Lengua de los Indios Antis o Campas**, varias Preguntas, Advertencias i Doctrina Cristiana, conforme al Manuscrito original hallado en la Ciudad de Toled (*sic*) [1] por Charles Leclerc, con un Vocabulario metodico i [2] una Introduccion comparativa, por Lucien Adam, Paris, Maisonneuve, 1890. In-8, 118 pp., outre titre et dédicace.

L'infatigable activité de M. Lucien Adam vient encore d'enrichir d'un XIIIe volume cette *Bibliothèque Linguistique Américaine* à laquelle il a déjà plusieurs fois collaboré. Il s'agit aujourd'hui de la langue d'une peuplade indigène du Haut-Pérou (vallée supérieure d'une des branches mères de l'Amazone), étudiée dans la forme qu'elle affectait au siècle dernier. C'est là, pour une langue américaine, un assez lointain passé : on doit donc féliciter M. Adam de sa nouvelle et heureuse initiative, et donner avec lui un dernier regret à la mémoire du savant éditeur qui a découvert le manuscrit inédit et dont la perte récente a été si vivement ressentie par l'américanisme.

La courte et substantielle « Introduction grammaticale » de M. Adam fait bien comprendre l'importance de cette découverte : l'anti est un chaînon qui, sans elle, ferait défaut à la reconstitution du groupe maypure. Ce groupe, dont les principaux idiomes sont le maypure, le baure, l'arrouague et le caraïbe, occupe une partie considérable de l'Amérique du Sud, et M. Adam, qui déjà nous en esquisse les linéaments généraux, se propose de l'analyser en détail, dès qu'il sera en mesure d'utiliser les documents linguistiques rapportés par M. Chaffanjon des bords de l'Orénoque. Ainsi, de la Babel américaine, nous voyons peu à peu surgir la physionomie de quelques familles linguistiques, bien confuse et voilée encore, mais dont les contours se préciseront avec le temps. L'œuvre est longue, et les ouvriers peu nombreux, mais si vaillants qu'ils en viendront à bout.

V. H.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. P. Decharme a fait tirer à part son étude sur *Euripide et Anaxagore*, parue dans le 3e fascicule de la « Revue des études grecques » ; il y examine la valeur de la tradition qui fait d'Euripide le disciple d'Anaxagore et juge que cette tradition mérite peu de créance, qu'on doit la réduire à la vraisemblance de certains rapports de fréquentation et d'amitié entre le poète et le philosophe.

— Notre collaborateur P. Lejay publie sous le titre d'*Inscriptions antiques de la Côte-d'Or* (Bouillon, 1889), un volume sur lequel nous reviendrons prochainement. A la p. 73, il nous apprend que l'autorisation de prendre des estampages au musée de Dijon lui a été « refusée *à l'unanimité* par la commission ». De pareils procédés

---

1. C'est bien peu de chose qu'une lettre tombée, mais il est regrettable qu'elle dépare le titre.

2. L'uniformité de l'orthographe eût exigé ici comme partout l'épel *y*.

ne doivent pas rester inaperçus ; la commission des antiquités de la Côte-d'Or s'est du reste acquis, depuis plusieurs années, une fâcheuse réputation de désobligeance à l'égard des musées et des travailleurs.

— M. E. Grucker, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Nancy, a fait tirer à part le discours de réception qu'il avait prononcé à l'Académie de Stanislas dans la séance publique du 16 mai 1889 et qui est consacré au *pasteur Oberlin*. M. Grucker a su faire revivre en quelques pages la belle et sympathique figure de celui qu'il nomme le génie tutélaire et la providence visible du Ban-de-la-Roche, et « en qui s'incarnaient les plus nobles attributs, les plus hautes vertus, la plus pure essence de notre humanité. »

ALLEMAGNE. — Publications prochaines de la maison Teubner : 1° *Porphyrii Quaestionum Homericarum ad Odysseam pertinentium reliquias*, collegit, disposuit, edidit Herm. Schrader ; 2° *Chronica minora, accedunt Hippolyti Romani praeter canonem Paschalem fragmenta chronologica*, coll. et emend. Car. Frick ; 3° Klarcs, *Untersuchungen zum Orakelwesen des spæteren Altertums, nebst einem Anhang*, Χρησμοὶ τῶν Ἑλληνικῶν θεῶν *enthaltend* ; 4° *Joannis Canabutzae magistri ad principem Aeni et Samothraces in Dionysium Halicarnassensem commentarius*, primum ed. atque praefatus est Max. Lehnerd ; 5° *Galeni vocum Hippocraticarum interpretatio*, rec. J. Ilberg.

— M. Henri Brugsch publie chez l'éditeur W. Friedrich, à Leipzig, la première partie d'un précis d'égyptologie, *Die Aegyptologie, ein Grundriss der ægyptischen Wissenschaft* (in-8°, 10 mark). La seconde partie de ce *Grundriss* paraîtra dans les premiers mois de l'année prochaine.

— Le premier volume de la *Beschreibung der antiken Münzen* des musées royaux de Berlin, par A. v. Sallet, avait paru en 1888. Le deuxième vient de paraître (Berlin, Spemann. In-8°, viii et 207 p. 20 mark) ; il est consacré à la Paeonie, à la Macédoine, aux rois macédoniens jusqu'à Perdiccas III. Le troisième volume, qui est en préparation, contiendra les monnaies d'Italie.

— La librairie Weidmann, de Berlin, continue la publication du *Corpus juris civilis*. Le nouveau fascicule qu'elle vient de distribuer, contient les Novelles LXXX à CXVIII par M. R. Schœll. L'éloge de cette publication n'est plus à faire.

— La même maison publie aussi un livre de M. Paul Nerrlich sur Jean Paul : *Jean Paul, sein Leben und seine Werke* (In-8°, XI et 655 p. 10 mark) et le premier volume d'une nouvelle biographie de Schiller, *Schiller, sein Leben und seine Werke*, par M. J. Minor, professeur à l'Université de Vienne (In-8°, 591 p. 8 mark). Ce premier volume a pour sous-titre « *Schwæbische Heimatjahre* » et comprend trois livres : I. *Im Vaterhaus*, II. *Auf der Fürstenschule*, III. *Im Fürstendienst*. Il sera suivi d'un deuxième volume qui paraîtra sans doute vers Pâques 1890. L'ouvrage de M. Minor aura quatre tomes et sera terminé dans deux ans.

— La librairie Trübner, de Strasbourg, vient de publier un *Index général* du *Dictionnaire étymologique* de la langue allemande de Kluge (*Gesammtindex zu Kluges etymologischem Wœrterbuch der deutschen Sprache*, 1890. In-8°, 284 p.). Il est dû à M. Vincent Franz Janssen. Il comprend en réalité trois index : 1° le *Wortindex* ou index des mots où l'on trouve les mots réunis par ordre alphabétique sous les différentes langues auxquels ils appartiennent : *altfranzœsisch* ou ancien français, *althochdeutsch* ou ancien haut-allemand, etc. ; les langues slaves ont été rassemblées en une seule liste sous la dénomination *slavisch* ; de même, les langues celtiques et celles de l'Inde (*keltisch, indisch*) ; le français a été naturellement divisé en ancien français et en français moderne (*altfranzœsisch* et *neufranzœsisch*) et l'anglais en ancien, moyen et nouvel anglais (*alt = mittel =* et *neuenglisch*) ; les mots de l'alle-

mand actuel sont rangés sous la rubrique *neuhochdeutsch*. Au moyen de ces index spéciaux, le « Dictionnaire étymologique » peut servir de lexique de l'ancien haut-allemand, du moyen haut-allemand, du moyen anglais, etc. — Vient ensuite un *Wurzelindex* ou index des racines (p. 215-225). — Enfin, un *Sachindex* ou index des matières. « Il est destiné au grand public, dit M. V. Fr. Janssen dans sa préface, et il offre une image assez complète des commencements et du développement de notre langue et de nôtre civilisation. Les phénomènes qui y sont cités, ne se trouvent pas toujours suffisamment mis en relief dans le Dictionnaire. » Quelques exemples feront mieux comprendre ce qu'est cet index : la première page contient entre autres mots, avec tous les exemples donnés par Kluge, *Ablaut*, *Accentverschiebung*, *Alte Wœrter verdrængt*, etc. — L'appendice intitulé *Liste des articles* « complète les indications données dans le Dictionnaire et signale beaucoup de rapports qu'on pourrait aisément oublier »; vous lisez, par exemple, à la première ligne de cet appendice, les mots *Aar Meise*; cela veut dire qu'à l'article *Meise* Kluge observe que « peu de noms d'oiseaux se laissent poursuivre au-delà du germanique; comp. *Aar*. » — Ce très minutieux travail ne peut manquer de rendre de grands services et mérite d'être chaudement recommandé.

—Trois volumes sur l'histoire d'Allemagne paraissent à la librairie Cotta, de Stuttgart : 1° *Deutsche Geschichte unter den sæchsischen und salischen Kaisern* (911-1125), par M. MANITIUS; 2° *Deutsche Geschichte im sechzehnten Jahrhundert bis zum Augsburger Religionsfrieden (Zeitalter der Reformation)*, par Gottlob EGELHAAF, 1er volume, 1517-1526; 3° *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Gegenreformation und des dreissigjæhrigen Krieges* 1553-1648, par Moritz RITTER, 1er volume, 1555-1586, chaque volume au prix de 8 mark.

— Un quatrième volume d'*Essais* sur le titre de *Aus den fünf letzten Jahren*, par Herman GRIMM, vient de paraître à la librairie Bertelsmann, de Gütersloh (in-8°, 6 mark); les essais qu'il contient sont les suivants : *Gœthe im Dienste unserer Zeit; Die deutsche Schulfrage und unsere deutschen Klassiker; Deutscher Unterricht auf deutschen Gymnasien; Die neue Gœthe-Ausgabe; Gœthe und Carlyle; Gœthe und der Bildauer Schadow; Zwei Erinnerungstage; Werth und Wirkung der Kunstkritik; Die Berliner Jubilæumsausstellung 1887; Die Vernichtung Roms; Die Camera della Segnatura; Rudolf Stang's Stich des Abendmahls von* Lionardo da Vinci; *Maccari's rœmische Wandgemælde; Salvatore Farina; Das Denkmal Kaiser Wilhelm's I.*

— M. R. SCHÜCK publie un livre très important en deux volumes sur la politique coloniale de la Prusse, *Brandenburg-Preussens Colonialpolitik* 1671-1721 (Leipzig, librairie Grunow). Malheureusement, il n'avait pu découvrir les vingt-trois volumes qui renferment les papiers de Gijsels van Lier, le conseiller du Grand-Électeur dans ses plans de commerce et de colonisation. Ces volumes se trouvent, comme nous l'apprend M. Ed. Heyck dans une note de la *Deutsche Litteraturzeitung* (n° 48, p. 1762), à la Bibliothèque grand-ducale de Carlsruhe; ils sont, il est vrai, plus importants pour la personne de Gijsels et l'histoire coloniale des Pays-Bas que pour l'histoire coloniale de la Prusse.

— Le XXIXe volume de l'*Allgemeine deutsche Biographie* est terminé. On y remarquera les articles suivants : *Rudolf*, *Rudolphi*, *Ruge*, (Boxberger), *H. von Rugge* (Burdach), *Rühle von Lilienstern* (Poten), *Ruhnken* (Hoche), *Rush* (Pyl), *Ruysbroeck* (O. Schmid), *Ruysdael* (Wessely), *Rumford* (Bauernfeind), *Rumohr* (Poel), *Rumpf* (Wunschmann), *Rumpler* (Martin), *Runge* (Pyl), *Rungenhagen* (Eitner), *Ruppel* (Braun), *Rüppell* (Stricker), *Ruppius* (Brümmer), *Ruprecht* (Thorbecke), *Riem* (Wagenmann), *A. B. Ritschl* (O. Ritschl), *H. Rückert* (Reifferscheid).

— Le *Verein für niederdeutsche Sprachforschung* a tenu sa séance d'automne le

27 octobre à Rostock. Le premier volume des *Pommersche Mærchen* de M. Ulric Jahn est terminé ; la première partie du *Wœrterbuch der waldeckischen Mundart* de M. Collitz touche à sa fin ; M. Seelmann va publier un petit volume de *Schau- und Zwischenspiele* bas-allemands et M. Schaub, une édition critique de la traduction bas-allemande des Evangiles et de l'Histoire des Apôtres de Luther, entreprise avec la collaboration de Bugenhagen. M. Reifferscheid dirige les travaux préparatoires d'un grand *Idiotikon* poméranien. La prochaine assemblée aura lieu à la Pentecôte de 1890 à Osnabrück (en même temps que celle du *Hansischer Geschichtsverein*) et en 1891 à Lübeck.

— MM. Julius Zupitza et Stephan Waetzoldt prennent, à partir du 1er janvier prochain, la direction de la revue de Herrig, l'*Archiv für das Studium der neuern Sprachen*.

— Les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* publiés par M. J. Jastrow au nom de la Société historique de Berlin, viennent de paraître en un dixième volume, consacré à l'année 1887 (Berlin, Goertner). Ils auront désormais un chapitre nouveau, *la Pologne jusqu'en 1795*, dû à M. Pawinski, de Varsovie, et le tableau des publications relatives à l'histoire de la France sera tracé par M. Waddington, de Lyon.

— M. Rud. de Gneist a célébré tout récemment son jubilé comme professeur à l'Université de Berlin. Il y a fait sa première conférence le 18 novembre 1839 et depuis, durant un demi-siècle, il a continué ses cours sans interruption, « sans avoir manqué une seule conférence ».

— Viennent de paraître, outre les volumes annoncés plus haut : le premier volume d'une autobiographie de Fr. Spielhagen, *Finder und Erfinder* ; une biographie de *Grillparzer* par M. Aug. Sauer ; un *Altspanisches Lesebuch* (avec grammaire et glossaire), par M. Ad. Keller ; le fascicule IV des *Skizzen und Vorarbeiten*, de Wellhausen (I. *Medina vor dem Islam*. II. *Muhammed's Gemeindeordnung von Medina*. III. *Seine Schreiben und die Gesandtschaften an ihn*).

ANGLETERRE. — M. L. M. Griffiths va publier très prochainement un livre intitulé *Evenings with Shakspere* (Bristol, Arrowsmith) ; M. P. Hay Hunter, le premier volume d'un ouvrage sur l'histoire et la littérature juive, *After the Exile* ; M. Moore, un petit livre sur les *Early biographers of Dante*.

— M. G.-F. Warner publie pour le Roxburghe Club une magnifique édition des *Mandeville's Travels*, texte anglais et français, commentaire, glossaire, introduction.

— MM. J.-P. Edmond et Robert Dickson vont publier les *Annals of Scottish printing, from the introduction of the art in 1507 to the beginning of the seventeenth century* (Macmillan et Boves, Cambridge).

— L'éditeur David Nutt, a fait paraître le quatrième volume de la « Bibliothèque de Carabas », c'est une réimpression des *Fables of Aesop* de Caxton, avec préface de M. Joseph Jacobs.

— Lord Carnarvon a publié à la Clarendon Press une édition complète de Chersterfield, *Letters to his godson*.

— M. E. Walford va publier une Vie de Pitt, *Life of Pitt*, avec une dédicace en latin à M. Gladstone (London, Chatto et Windus).

— Un buste de Wright, l'arabisant, sera prochainement placé dans la bibliothèque de l'Université de Cambridge.

— Le prix Hare, de Cambridge, a été décerné à M. A. C. Pearson, pour son essai sur *The fragments of Zeno and Cleanthes*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Vingt-troisième année 8 juillet 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 12 : DUMONT, Les céramiques de la Grèce propre, I, 4 et 5 (toujours la même sûreté de méthode et la même clarté d'exposition). — A. DE LA BORDERIE, Hist. de Bretagne, I, les trois vies anciennes de Saint-Tudual. (Beaucoup de divergences entre les appréciations de l'auteur et celles du critique). — L'ambass. de Jean de Thumery, p. p. de KEERMAINGANT (cp. *Revue*, 1888, n° 6). — Ambass. en Turquie de Jean de Gontaut Biron.

Revue de Belgique, XXI, 6e livr.; 15 juin 1889 : HINS, La politique de la Russie, I, la question d'Orient. — THIRY, Le patronage des enfants. — Et. B. Les aquarellistes. — Ch. POTVIN, Œdipe Roi. — CROMBEZ, A propos des sœurs de charité. — 1789, Discours prononcé, dans la séance publique de l'accadémie, du 8 mai, par Ch. POTVIN.

The Academy, n° 894 : The Encyclopaedic Dictionnary, a new and original work of reference to all the words in the English language, with a full account of their origin, meaning, pronunciation and use. — Emerson in Concord. — J. Ross, The land of Manfred. — INGRAM, Two chapters of Irish history. (Ce n'est pas de l'histoire impartiale). — Seneca on Benefits, transl. by STEWART; Plutarch's Morals, transl. by SHILLETO; The Meno of Plato, p. p. STOCK; The Ethics of Aristotle, by SMITH; BURT, A brief hist. of Greek philosophy; TREDWELL, A sketch of the life of Apollonius of Tyana. — Report of the Commissioners on a University for London. — The Court of Love (Skeat). — Ibsen in London. — The etymol. of the word god. — The cone-fruit of the Assyrian monuments. — HALE, Studies in classical philology, the « Cum » constructions, their history a. functions. (« learned and sensible... shows excellent scholarship and fine grammatical insight »). — EARWAKER, The recent discov. of Roman remains in Chester.

The Athenaeum, n° 3217 : GASQUET, Henry VIII a. the English monasteries (1er art.) — PORTER, Hist. of the Corps of Royal Engineers. — MOORE, A hist. of the Foreshore a. the law relating Thereto. — Our library table : GEFFCKEN, The British Empire; Rubaiyat of Omar Khayyam, transl. by MCCARTHY; Le livre du Centenaire du Journal des Débats. — The « Century Dictionary ». — The mss. of Mount Athos (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 26 : Greg. Abulfaragii Bar Ebhraya in Epist. Paulinas adnot. syr. ed. LOEHR (très soigné). — Die Scholien des Bar-Hebraeus zu Ruth u. den apokryph. Zusätzen zum Buche Daniel ediert u. übers. von HEPPNER (beaucoup à critiquer). — ERHARDT, Kritik der Kantischen Antinomienlehre. — STOKVIS, Manuel d'hist., de généal. et de chronologie de tous les états du globe, I. Asie, Afrique, Amérique, Polynésie (énormes matériaux rassemblés avec grand soin en 28 chapitres). — Die westf. Siegel des Mittelalters, II. 2. Die Siegel der Städte, Burgmannschaften u. Ministerialitäten, bearb. von TUMBÜLT (intéressant). — SCHEICHL, Leopold I u. die österr. Politik während des Devolutionskrieges (insuffisant). — G. FREYTAG, Gesamm. Aufsätze. — H. v. Mondeville, Anatomie, p. p. PAGEL. — ERMISCH, Das sächs. Bergrecht des Mittelalters. — THUMB, Untersuch. über den Spiritus Asper im Griech (bien fait et instructif). — MENGE u. PREUSS, Lexicon Caesarianum, IV, Essedarius — Hic. — ELSTER, Zur Entstehungsgesch. des Don Carlos (soigné et attachant). — TYROLD, Chronik des Wiener Stadttheaters (l'auteur sait caractériser les hommes et les choses). — OVERLAND, Fra en svunden tid, Sagn og optegnelser. — Kunsthistor. Bilderbogen, 2, 3, 4.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 13 : Gaston Paris, La littérature française au moyen âge. (L'ouvrage tient ce que son titre promet; l'auteur domine son sujet; il a des vues bonnes et neuves; il a rassemblé sous une forme concise les résultats de la science; il a fait une œuvre qui est un modèle et à laquelle on ne peut adresser aucune critique d'importance.) — A. Schulze, Der altfranz. direkte Fragesatz (quoique plusieurs assertions appellent la contradiction et que le problème traité ne soit pas résolu dans toute son étendue, le livre est excellent). — Lose Blätter aus Kants Nachlass, p. p. Reicke. — Hesse, Die Entstehung der neutestam. Hirtenbriefe.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 26 : P. Girod et E. Massénet, Les stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze. — Gomperz, Ueber die Charaktere Theophrasts (cp. *Revue*, n° 19). — Schultess, Annaeana studia (clair, sagace, original, traite de nombreux passages des Quaest. natur., des Dialogi et des Epistulae). — Die Schweizer Minnesänger, p. p. Bartsch (cp. *Revue*, 1887, n° 35). — Chabret, Sagunto, su historia y sus monumentos (très utile). — H. Müller, Das Magnum Chronicon Belgicum u. die in dems. enthaltenen Quellen (mécanique et sans but). — Deutsche Zeitschrift für Geschichtswiss. I. — Neuwirth, Die Satz. des Regensburger Steinmetzentages 1459. — Generalvers. der Gœthegesellschaft, Weimar, 13 juin.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 25 : Vigil, Asturias monumental, epigrafia y diplomatica; I, texto; II, laminas (œuvre qui est elle-même un monument). — Holub, Die Begründ. der Emporosscene in Sophokles, Philoktetes *et* Der Codex Laurent. A u. meine Ausg. des Sophokles. — Andria et Heautontim, p. p. West. — Salluste, p. p. Constans. — Mahaffy, Rambles a. studies in Greece, 3e edit. (recommandable). — Keilinschriftl. Bibl. I, p. p. Eb. Schrader (cp. *Revue*, n° 16). — Joannides, Sprechen Sie attisch? Mod. Convers. in altgr. Umgangssprache. — Pélissier, Henri IV, Bongars et Strasbourg. — Eine neue Handschriftenklasse des Cornelius Nepos.

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 6 : Bugge, Entsteh. der nord. Götter = und Heldensagen .III. (argumentation claire, travail très important et à lire avec soin). — Wilmanns, Beitr. zur Gesch. der ält. deutschen Literatur, 3 u. 4. (Avance de beaucoup l'histoire de la métrique.) — Die Ged. Reinmars von Zweter, p. p. Roethe (excellent). — Schwan, Gramm. des Altfr. (fort instructif). — Der Löwenritter von Christian von Troyes, p. p. W. Foerster (long et favorable art. de Mussafia). — Rahstede, Zu Larochefoucaulds Leben u. Werken (ne satisfait pas entièrement). — Poèmes inédits de Jean de la Cueva, p. p. Wulff, I. Viage de Sannio (soigné),

Zeitschrift für deutsche Philologie, XXII, 1 : Kahl, Die Bedeut. u. der syntakt. Gebrauch der verba können u. mögen im Altd. — Müller-Frauenstein, Über Ziglers Asiat. Basine. — von Payer, Eine Quelle des Simplicissimus. — von Wlislocki, Zum Tellenschluss. — *Litteratur :* Altd. Predigten, p. p. Schönbach. — Karoling. Dicht. p. p. Traube (cp. *Revue*, n° 7). — Witkowski, Dietrich von dem Werder. — Die Edda, übers. von Jordan (travail de dilettante).

Germania. XXII, 1 : Walter, Ueber den Ursprung des höf. Minnesanges u. sein Verhältniss zur Volksdichtung. Einleitung. Cap. I. Winileodi; Liebesgrüsse; troutliet; Kürenberglieder; puellarum cantica. Cap. II. Der Versuch R. M. Meyers, verm. einer Samml. von Parallelstellen aus höf. Dichtern den Minnesang als Entwickelungsprodukt einer « verloren gegangenen » Volkslyrik hinzustellen. — Hornoff, Der Minnesänger Albrecht von Johansdorf : V. Gedankenwelt,

VI. Zeitliche Anordnung. VII. Fremde Einflüsse. — HEUSLER, Zur Lautform des alemanischen. — H. v. WLISLOCKI, Zu den « drei Mareien » — Mittheilungen.

Theologische Litteraturzeitung, n° 13 : WOLF, Die siebzig Wochen Daniels. — KRÄHE, Jüdische Geschichte. I. Von ihren Anfängen bis zum Untergange des Reiches Juda, bis 586 (n'est pas assez au courant.) — SCHICK. Beit el Makdas oder der alte Tempelplatz zu Jerusalem, wie er jetzt ist. (Description fort exacte et précieuse.) — HESSE, Die Entsteh. der neutestam. Hirtenbriefe. — HARNACK, Der pseudocypr. Tractat de aleatoribus. (Travail plein de savoir, de sagacité et de clarté.) — NOELDECHEN, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians; Neue Fragm. des Papias, Hegesippus u. Pierius p. p. DE BOOR. (Cp. *Revue*, n° 15.) — DÖLLINGER u. REUSCH, Gesch. der Moralstreitigkeiten in der röm. Kathol. Kirche seit dem XVI Jahrh. mit Beitr. zur Gesch. u. Charakteristik des Jesuitenordens, 2 vols. (Beaucoup de matériaux nouveaux ou difficilement accessibles.) — NITZSCH, Lehrbuch der evangel. Dogmatik, I.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 26 : BRAUSEWETTER, Eine Episode aus den. — Schären BEYER, Ein Erfolg. — WEIGAND, Byron u. Shelley. — STEMPEL, Ein verschollener Dichter (sur Gottlieb Hiller).

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, n° 5, mai : SOKOLOWSKI, La succession de Dosithée, métropolite de Suczawa en Moldavie et ses destinées. — Liber diligentiarum facult. art. Univ. Cracov. ed. WISLOCKI. — BYSTRON, Ledesma's Cathechismus in ostlit. Uebersetz. eines Ungenannten. — SMOLKA, compte-rendu des recherches faites aux archives du Vatican sur les matériaux pour servir à l'hist. de Pologne. — ZOLL, Die Grundl. des röm. Intestaterbrechts, vergl. mit der heut. Gesetzgebung.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Vingt-troisième année 15 juillet 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 895 : Early letters of Jane Welsh Carlyle, p. p. RITCHIE. — Ch. BOOTH, Life and labour, vol. I. East London. — J. R. WERNER, A visit to Stanley's rear-guard at Major Barttelot's camp on the Aruhwimi. — AUBREY DE VERE, Essays, chiefly literary and ethical. — Sergeant Robinson, Bench and bar. — The flower and the leaf (Skeat). — The Old Northumbrian Glosses in Ms. Palatine 68 (Napier). — Two references to Dante in early French literature (Paget Toynbee). — The derivation of « Halimot » (Stevenson). — The etymol. of « keel » (Mayhew). — Some German books on Greek philosophy : L. STEIN, Die Psychologie der Stoa (cp. *Revue*, 1888, nº 41 et 1889, nº 12); SIEBECK, Untersuch. zur Philos. der Griechen (cp. *Revue*, nº 11); FREUDENTHAL, Ueber die Theologie des Xenophanes; W. A. MEYER, Hypatia von Alexandria; BONITZ, Platonische Studien. — The Venice Athenaeus (Allen). — The verb substantive in Etruscan (Isaac Taylor). — Bryan's Dictionary of Painters, new edit. vol. II, p. p. ARMSTRONG and GRAVES. — Duccio of Siena.

The Athenaeum, nº 3218 : Early letters of Jane Welsh Carlyle, p. p. RITCHIE. — Rig-veda Samhita, a coll. of ancient Hindu hymns, transl. by H. H. WILSON. — MORLEY, The earlier life and the chief earlier works of Daniel Defoe (ne peut être regardé comme un guide utile aux étudiants ni comme une addition importante à la littérature du sujet). — Sergeant ROBINSON, Bench and bar. — GASQUET (Fr. A.), Henry VIII a. the English monasteries (2ᵉ art. : important). — The preces privatae of 1564 (Rutherford). — Chatterton mss. Exemplar literarum missarum e Germania ad D. Gul. Cecilium, 1592 (Pocock). — Laurel or cypress. — BAKER, The London stage, its history a. traditions 1576-1888.

Literarisches Centralblatt, nº 27 : BOIS, Adversaria critica, de priore Pauli ad Corinthios epistula. — BALTZER, Spinoza's Entwickelungsgang. — HÖFER, Die Varusschlacht (pour le critique « l'étoile que Mommsen a observée sur la Barenau, brille toujours au-dessus du conflit des opinions »). — SOMMERFELDT, Die Romfahrt Kaiser Heinrichs VII, I, die beiden Speirer Reichstage 1319-1310 (ce n'est pas un honorable « specimen diligentiae »). — AUERBACH, La diplomatie française et la cour de Saxe, 1648-1680 (très importante publication, et pleine de détails). — Ed. v. HARTMANN, Zwei Jahrzehnte deutscher Politik u. die gegenw. Weltlage. — SIMON, Gesch. des Fürsten Bismarck. übers. von ALEXANDER. — Selections from Polybius, p. p. STRACHAN-DAVIDSON (bien fait). — HUEMER, Die Genesis des Entschlusses in den Trag. des Euripides u. Sophokles (instructif et renferme quelques remarques fines). — MERGUET, Lexicon zu den Schriften Cicero's, II. philosoph. Schriften, I-IV.

Berliner philologische Wochenschrift, nº 26 : POMTOW, Beitr. zur Topogr. von Delphi. — Dionysii Halicarn. antiq. roman. quae supersunt p. p. JACOBY, II. (Exact et bien fait). — BLASS, Die Inschriften von Korinthos, Kleonai, Sikyon, Phleius u. den korinth. Kolonien. — Caesar, bell. gall. VII et VIII, p. p. WALTHER. — Taciti Hist. III, IV, V p. p. WOLFF (réussi). — FISCH, Latein. Subst. Person. auf o, onis (cp. *Revue*, 1888, nº 51). — SCHRADER, Keilinschriftl. Bibliothek, I. (Cp. *Revue*, nº 16).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, nº 27 : v. SUTTNER, Das Publikum, welches wir im Auge haben. — Edm. GRÜN, Caligula u. Philon. — KARPELES, Die Jüdin von Toledo. — MANITIUS, Ueber den mittelalterlichen Dichter Amarcius.

VICTOR CHERBULIEZ

De l'Académie française.

PROFILS ÉTRANGERS

HÉGEL ET SA CORRESPONDANCE
LE PRINCE DE BISMARCK ET M. MORIS BUC
LORD BEACONSFIELD
GUILLAUME DE HUMBOLDT ET CHARLOTTE DIEDE
UN BOURGMESTRE DE STRALSUND AU XVIe SIÈCLE
M. DE BEUST ET SES MÉMOIRES
LE ROI LOUIS II DE BAVIÈRE
CHARLES GORDON
LÉOPOLD RANKE
M. GEFFCKEN ET LE JOURNAL DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC
M. FRANCESCO CRISPI ET SA POLITIQUE
UN MISSIONNAIRE ÉCOSSAIS
LE POÈTE DON SÉRAPHIN ESTEBANEZ
L'ESPRIT CHINOIS
LA FAMILLE BUCHHOLZ

Un volume in-16, broché............................ 3 fr. 50

(Bibliothèque variée, 1re série).

GEORGES PELLISSIER

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE AU XIXe SIÈCLE

Un volume in-16, broché............................ 3 fr. 50

Le Puy imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Vingt-troisième année 22 juillet 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 13 : Concours décennal des sciences philosophiques en Belgique (cp. *Revue*, n° 1, p. 19). — CHÉNON, Etude sur l'histoire des alleux en France (excellent travail). — LEBARQ, Hist. crit. de la prédication de Bossuet (beau tableau reconstitué par une laborieuse et clairvoyante érudition).

Mélusine, n° 19 : LOQUIN, Etudes bibliogr. sur les mélodies populaires de la France. — Les esprits forts de l'antiq. class. XIX. — Le jugement de Salomon, VI. — Devinettes de la Haute-Bretagne, IX. — L'enfant qui parle avant d'être né, VIII. — La Société finno-ougrienne. — Le défi des noms d'arbres. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XX, La fille pressée. — Les rites de la constitution en Egypte. — *Bibliographie :* ouvrages de MM. PITRÉ, FERRARO, DI GIOVANNI, SAVI-LOPEZ et LANDES.

Revue Historique, juillet-août : G. d'AVENEL, L'admin. prov. sous Richelieu, I. — LÉCRIVAIN, L'antidose dans la législ. athén. — SALEILLES, Du rôle des scabins et des notables dans les tribunaux carolingiens. — AURIOL, La défense de Danzig, 1813. — *Bulletin :* France et Allemagne : moyen âge. — *Comptes-rendus :* LANGLOIS, Philippe le Hardi (cp. *Revue*, 1888, n° 2). — RETTIG, Die Bezieh. Mülhausens zur schweiz. Eidgenoss. bis zu den Burgunderkriegen (œuvre de vulgarisation). — MARIÉJOL, Pierre Martyr (cp. *Revue*, 1888, n° 16). — SANESI, Stefano Porcari e la sua congiura (soulève plus de questions qu'il n'en résout). — Ambass. de Jean de Thumery 1598-1602, p. p. LAFFLEUR DE KERMAINGANT (cp. *Revue*, 1888, n° 6). — JEANMART DE BROUILLANT, L'état de la liberté de la presse en France aux XVIIe et XVIIIe s. (manque d'esprit critique). — BAILLEU, Preussen u. Frankr. Diplom. Corresp. 1795-1807, II (cp. *Revue*, 1887, n° 39). — Oesterreichs Theiln. an den Befreiungskriegen, p. p. KLINKOWSTRÖM (très instructif) — MARÉCHAL, Hist. de l'Europe et Hist. contemp. (Deux très bons manuels). — NOLTE, L'Europe milit. et diplom. au XIXe s. (rendra des services). — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique et bibliographie.

The Academy, n° 896 : Lady BLENNERHASSETT, Madame de Staël, her friends a. her influence in politics and literature, transl. from the German by CUMMING. 2 vols (œuvre de grande valeur). — DE LA MARTINIÈRE, Marocco, journeys in the kingdom of Fez and to the court of Mulai Hassan. — CHEYNE, Jeremiah, his life and times (très intéressant et bien fait). — Capt. George Carleton (Doble). — Virgil in the middle ages (Victor). — The old Northumbrian glosses in Ms Palatine 68 (Cook). — Emerson a. Gœthe. — FRESSL, Die Skythen-Saken, die Urväter der Germanen.

The Athenaeum, n° 3219 : Continental literature 1888-1889. — NICOL, The polit. life of our time. — Chatterton ms. (W. George). — Harriett Shelley's letters. — Jahrbuch der kön. preuss. Kunstsammlungen, vol. IX. — The mounds of Bahrein (Bent).

The Classical Review, juin : WALKER, Philol. notes, VII. — ONIONS, Verisimilia Noniana. — VERRALL, Ὕπαρνος. — MARCHANT, Constr. of the agent in the Attic orators. — ALLEN, Notes on Greek ms. at Bologna and Genoa. — *Comptes-rendus :* BLAYDES, Ranae ; PAPAGEORGIOS, Scholia to Sophokles ; STUDEMUND, Anecdota varia ; DUFF's Lucretius, V ; TUNISON's Master Vergil ; Greek version of Ovid's Heroids by Planudes ; CHAIGNET's Rhétorique ; ALLEN's Greek versific. in inscriptions ; RAWACK, De Platonis Timaeo ; TURNER's Republic of Plato, X ; HOLDEN's Æco-

nomicus of Xenophon; Caesar's army by JUDSON; SCHWEIZER-SIDLER, Gramm. der lat. Sprache. — *Notes* : Persius III, 43; S. James IV, 2; Trans. of Cambridge Philol. Soc.; Tennyson's Ancient Sage, latine redditum. — *Nécrol.* Dr. Kennedy; The Rev. Walter Clark. — *Archaeology* : The Aegis of Athene; Stevenson's Dict. of Roman coins; The American School of Classical Studies at Athens; The new head of Iris on the Parthenon Frieze; Acquisitions of British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : Luther's unbek. Predigten u. Scholien, p. p. TSCHACKERT (concerne l'époque de Wittenberg avant la Wartbourg). — LIEBENAM, Forsch. zur Verwaltungsgesch. des röm. Kaiserreichs (cp. *Revue*, n° 9). — Nicolai episc. Botront. relat. de Heinrici VII, imper. itinere italico, p. p. HEYCK (cp. *Revue*, n° 2). — PATSCH. Waldstein's Studentenjahre, 2ᵉ édit. — CANITZ U. DALLWITZ, Denkschriften (souvenirs personnels qui intéressent). — Hist. de Minas Ademas Sagad rei de Ethiopia, p. p. PEREIRA. — SETÄLÄ, Zur Gesch. der Tempus = und Modusstammbildung in den finnischungr. Schriften (très bonnes recherches). — Polybii hist. p. p. HULTSCH, I, 2ᵉ éd. (très amélioré). — MEUSEL, Lexicon Caesar fasc. IX-XIII (sera indispensable). — Roman. Bibliothek, p. p. W. FOERSTER I. Christian von Troyes, Cligès; II. Die beiden Bücher der Makkabaer, p. p. GOERLICH (l'édition de Cligès sera très utile aux jeunes romanistes; celle que donne Goerlich, renferme une introduction détaillée et bonne dans l'ensemble). — Belli, I sonetti romaneschi, p. p. MORANDI, V. — Costenoble, Aus dem Burgtheater, 1818-1837, Tagebuchblätter. — Aug. HERZOG, Studien zur Gesch. der griech. Kunst (travail superficiel, conclusions trop générales et parfois erronées). — LICHTWARK, der Ornamentstich der deutschen Frührenaissance.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 27 : HARNACK, Lehrb. der Dogmengesch. u. Grundriss der Dogmengesch. — REINISCH, Die Sahosprache, I. — Scholia graeca in Homeri Iliadem Townleyana, p. p. MAASS (sera très utile). — GUDEMAN, De Heroidum Ovidii codice Planudeo (cp. *Revue*, n° 8). — Neue Fragm. des Gedichts van den vos Reinaerde u. das Bruchstück van bere Wisselauwe, p. p. E. MARTIN (bienvenu). — GÜNTHNER, Calderon u. seine Werke (superficiel et peu original). — Al-Bondâri, Hist. des Seldjoucides, p. p. HOUTSMA (cp. *Revue*, n° 28). — Schleswig-Holstein-Lauenb. Reg. u. Urk. p. p. HASSE. — UNZER, Die Convention von Oberschnellendorf (soigné). — RIEGL, Die mittelalt. Kalenderillustration (bon). — KOPKA v. LOSSOW, Gesch. des Grenadierregim. König Friedrich I (4 ostpreuss.) Nr. 5.

— N° 28 : Tatiani Oratio ad Graecos, p. p. SCHWARTZ (cp. *Revue*, n° 2). — DEL VECCHIO, Rassegna di opere storiche e storico-jiuridiche pubbl. per l'ottavo centenario dello Studio Bolognese (très utile). — Theophylacti Simocattae historiae, p. p. DE BOOR (sera le bienvenu, après les édit. de Theophane et de Nicéphore). — SCHNORR V. CAROLSFELD, Ueber die Reden u. Briefe bei Sallust. (Réussi en l'ensemble, doit être corrigé dans le détail.) — P. HERRMANN, Studien über das Stockholmer Homilienbuch; RANISCH, Zur Kritik u. Metrik der Hamthismal. — SEELMANN. Bibliogr. des altfr. Rolandsliedes (cp. *Revue*, n° 5). — PASOLINI, I tiranni di Romagna e i papi nel medio evo (esquisses sans liaison ni suite). — PALLAIN, Talleyrand à Londres en 1792 (cp. *Revue*, n° 18). — RIEHL, Kunsthistor. Wander. durch Bayern. — OPET, Die erbrechtl. Stell. der Weiber in der Zeit der Volksrechte. — NEY, Gesch. des Heiligen Forstes bei Hagenau, I. (Très soigné.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 14 : BAUMGÄRTNER, Die Einheit des Hermas-Buchs. — LINK, Die Einheit des Pastor Hermae. — SPITTA,

Die Offenbarung, des Johannes. — KAUTZSCH, u. SOCIN, Die Genesis (cp. *Revue*, n° 8). — KELLER, Johann von Staupitz u. die Anfänge der Reformation (suppose juste ce qu'il veut démontrer, et en tire les conclusions les plus hardies). — NITZSCH, Lehrbuch der evangel. Dogmatik.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : MORSCH, Gœthe u. die griech. Bühnendichter (intéressant et très méritoire). HEIKEL, De praeparat. evangel. Eusebii edendae ratione (important). — O. HEINE, Ueber Celsus ἀληθὴς λόγος (soigné). — Caesar. De bello civili p. p. PAUL, edit. major. (Changements faits au texte avec soin et réflexion.) — Caesar, De bello civili, p. p. RAMORINO. (Utilise les travaux allemands.) — K. LESSING, Studien zu den Scriptores historiae Augustae (bon et solide travail sur la syntaxis casuum). — LALOUX, L'archit. grecque (cp. *Revue*, n° 5.) — JERGENSEN, Koindefigurer den archaiske graeske Kunst med saerligt Hersyn til de paa Athens Acropolis fundne figurer. (Fait avec savoir, mais ne contient rien de neuf.) — Von der Launitz, Wandtafeln zur Veranschaulichung antiken Lebens u. antiker Kunst, Tafel XXVIII, Römisches Haus. — Zénaïde A. RAGOZIN, Assyria from the rise of the empire to the fall of Nineveh. (Clair, sans préjugés, bref distingué.) — SONNENSCHEIN, A latin grammar for schools. (Utile et fait par un homme compétent.) — H. MÜLLER, Das Verhältnis der Neugriech. zu den roman Sprachen. (Manque de connaissance et de méthode.) — CRON, Zwölf Schulreden an der Studienanstalt bei St Anna in Augsburg.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 28 : LASAREWITSCH, Wie ich mit dem Vater zum ersten Mal in die Kirche ging. — STEGMANN, Zentralisation u. Dezentralisation in Kultur, Wissenschaft und Kunst. — W. H., Gedichte des Fürsten Nicolai von Montenegro. — K. ERDMANN, Das Denken u. die Sprache.

Deutsche Rundschau, juillet 1889 : W. LANG, Fr. Th. Vischer, I-IV. — Lady BLENNERHASSETT, Die Deutschen u. die franz. Revol. — Franz Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerk. von Jul. RODENBERG. III, Cassel. — O. BRAHM, Zu Gottfried Keller's siebzigstem Geburtstage. — BODE, Die Entwickl. der öffentl. Samml. der Kunst des Mittelalters u. der Renaissance in Deutschland seit dem Kriege 1870-71. — SUPHAN, Das Gœthe = und Schillerarchiv in Weimar. — *Literarische Rundschau:* HEINRICI, Dr. Aug. Twesten nach Tagebüchern u. Briefen. — Deutsches Wörterbuch von Grimm, VII, 12, Pressverordnung- Quurren, bearb. von LEXER. — Emerson in Concord. — JUSTI, Velasquez u. sein Jahrhundert (excellent). — RANKE, Weltgesch. IX (cp. *Revue*, n° 19).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Vingt-troisième année 29 juillet 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue des religions, revue trimestrielle (Paris, 37, rue du Bac; 8 francs, 5 fr. pour le clergé), n° 1 : PEISSON, Avant-propos. — Abbé de BROGLIE, Les origines de l'islamisme. — VAN DEN GHEYN, La science des religions à l'Université de Leyde. — Chronique. — Bibliographie.

N° 2, juin. VAN DEN GHEYN, La science des religions à l'Université de Leyde (2ᵉ art.). — STAELENS, La doctrine morale et religieuse du Ramayana. — PEISSON, Le Musée Guimet et l'enseignement officiel des religions en Europe. — Chronique. — Bibliographie (renferme de courts articles et à propos de QUELLIEN, Chansons et danses des Bretons, cite un passage de notre art. du 29 avril).

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 3, 15 juillet 1889 : SILVESTRE, Introd. à l'étude du droit annamite. — DELANNEY, De la vicinalité, aperçu historique, législation actuelle, considérations économiques. — G. LEFÈVRE-PONTALIS, Un projet de conquête du Japon par l'Angleterre et la Russie en 1776. — CHARDON, Rapports de la Banque de France et du Trésor. — CRIBIER, L'Europe, le Congo et la Conférence africaine de Berlin. — MATTER, La constitution hongroise 1848-1860. — *Comptes-rendus :* FERNEUIL, Les principes de 1789 et la science sociale. — John DURAND, New materials for the history of the American revolution. (Recueil de documents copiés dans nos archives des affaires étrangères, et se rapportant aux années 1776-1781; embrasse, avec les principaux faits de guerre, les ambassades de Gérard de Rayneval et du chevalier de La Luzerne). — Petite bibliothèque économique, française et étrangère, p. p. CHAILLEY. — Cam. ROUSSET, La conquête de l'Algérie (cp. *Revue,* n° 23). — PALLAIN, La mission de Talleyrand en 1792 (cp. *Revue,* n° 18). — Comte de VILLÈLE, Mém. et Corresp. — VANDAL, Louis XIV et l'Egypte (intéressante brochure). — FARGES, Recueil des instructions données aux ambassadeurs de France en Pologne (cp. *Revue,* n° 12). — *Nécrologie* (sur E. BEAUSSIRE, membre du conseil d'administration de l'Ecole pendant dix-huit ans). — La bourse de voyage, de 5,000 francs, mise au concours en 1889, a été décernée à M. Max LECLERC, qui doit faire une enquête sur l'éducation des classes moyennes en Angleterre.

Revue d'histoire diplomatique, n° 3 : discours du président de la Société. — Marquis de GABRIAC, Récit du voyage fait en France par Mᵐᵉ la duchesse de Guiche en juin 1801. — A. BAUDRILLART, Examen des droits de Philippe V et de ses descendants au trône de France. — SCHEFER, Mém. du marquis de Bonac sur les affaires du Nord, 1700-1710. — CARATHÉODORY EFFENDI, L'empire d'Orient et ses impératrices. — *Comptes-rendus :* Les publications du Ministère des affaires étrangères de France (cp. sur les Instructions *Revue,* 1884, n° 2; 1886, n° 28; 1887, n° 35; 1889, nᵒˢ 12 et 20). — L'œuvre de M. Melchior de Vogüé. — Ambass. en Turquie de Jean de Gontaut Biron, 1605-1610, p. p. Th. de GONTAUT-BIRON. — Chronique : Espagne.

La Révolution française, revue d'histoire moderne et contemporaine. (La Revue élargit son cadre; elle étudiera la Révolution non seulement dans sa crise, mais dans ses causes et ses effets; elle admettra donc désormais un plus grand nombre d'articles relatifs aux événements qui ont préparé la Révolution et surtout à ceux qui l'ont suivie; de là une légère modification au sous-titre du recueil), n° 1, 1ᵉʳ juillet 1889 : AULARD, Le serment du Jeu de Paume. — VIGUIER, Le directoire du district de Cahors. — Le Catalogue de l'Exposition historique de la Révolution. — Réimpr. : Hérault de Séchelles, Le voyage à Montbard. — Une relation de la journée du 20 juin 1792. — Les premières

séances du comité de salut public. — *Comptes-rendus* : Mme Edgar Quinet, Quinet depuis l'exil; Wallon, Les représentants en mission, I et II (consciencieux, mais un peu partial et parfois incomplet, cp. *Revue*, nos 8 et 17); Patin, Le comité de surveillance de Draguignan; Rémond, Hist. d'un siècle et d'une famille; Emm. Des Essarts, Quatre-vingt-neuf.

The Academy, n° 897 : Howorth, The Mongols of Persia, III. — Sir F. O. Adams and C. D. Cunningham, The Swiss Confederation — Authors at home, personal and biographical sketches of wellknown American writers. — Belza, Odglosy Szkocyi [Echoes of Scotland]. — Recent theology. — Chaucer's Compleint to his Lady (Skeat). — A Russian ambassador in England in the reign of George II. — Some obscure words in Middle English. — The Tripartite Life of St Patrick. — The Teutonic kinship of the Scythians. (Isaac Taylor.) — Arthur Amiaud (not. necrol. sur un de nos premiers assyriologues).

The Athenaeum, n° 3220 : Letters and literary remains of Edward FitzGerald, p. p. Wright. — Romilly, From my verandah in New Guinea, sketches and traditions, with an introd. by Andrew Lang. — An Elder of the Church of Scotland, Mary Queen of Scots, a narrative and defence; Henderson, The Casket Letters and Mary Queen of Scots. — Sir F. O. Adams a. C. D. Cunningham, The Swiss Confederation. — Calendar of wills proved a. enrolled in the court of Husting, London, I, 1258-1358, p. p. Sharpe. — Philolog. liter. (Farmer, Americanisms, old and new; Wright, Outlines of English literature; K. Meyer, John Glover's Bezieh. zu Chaucer u. König Richard II; Ipomedon in drei engl. Bearb. p. p. Kölbing; Hölzer, Beitr. zu einer Theorie der latein. Semasiologie.) — Oriental history (Zén. A. Ragozin, Media, Babylon and Persia; Babelon, Manual of Oriental antiquities, transl. by Evetts). — Notes from Bangkok. — A Dictionary of Roman coins, republican and imperial, comm. by Stevenson, revised in part by C. Roach Smith and completed by Fr. Madden. — The Imperial Ottoman Museum and the Fine-Art School at Constantinople (Budge).

The Classical Review, n° 7, juillet : Everett, Catullus. Carm. 29. — Stewart and Solomon, Notes on Aristotle's Ethics — Leaf, The Codex Wittianus of the Iliad. — *Comptes-rendus :* West's Andria and Heautontimorumenos. — Cicero De Officiis p. p. Sabbadini. — L. Müller's Nonius, II. — Vogrinz, Gramm. des homer. Dialectes. — Meisterhans, Gramm. der attischen Inschriften. — Lanman, A Sanskrit reader. — Essays by the late Mark Pattison, p. p. Nettleship. — Euripides, Ion, p. p. H. B. L. — Ovid. Auswahl, p. p. Meusner, 4e Aufl. — Tolkiehn, Quaest. ad Heroïdes Ovidianas spect. — Huber, Die Ursachen der Verbann. des Ovid. — Frontini Stratagem. p. p. Grendermann. — Juli Valeri res gestae Alex. Maced. p. p. Kuebler. — Norton, A transl. of the Peshito Syriac text and of the received Greek text of Hebrews, James. I Peter and I John. — Lutmann, De coincidentiae apud Ciceronem vi atque usu. — On the study of archaeol. in the United States (Sachs). — *Notes :* Aristoph. Acharn. 347; S. Jas. IV, 1, 2; Mr. Bayfield's paper in Trans. of Cambridge Philolog. Soc.; Persius, collat. of Cod. Bodl.; Persius, sat. III, 43; Catullus, 45, 8; Liv. II, 10; Propertiana. — *Obituary :* Evans; Onions; Chandlers. — *Archaeol.* The meaning of « fulcrum » and « fulcri genius »; Sterrett's Journeys in Asia Minor; Mycenean tombs in Carpathos; Iasos; Pisye in Caria.

Literarisches Centralblatt, n° 29 : Reusch, Die Fälschungen in dem Traktat des Thomas von Aquin gegen die Griechen. — Lezius, De Alexandri Magni exped. indica (très précis et pénétrant). — Monum. Germ. sel. p. p. Doeberl, III, Zeit der salischen Kaiser (réimpression à

bon marché). — BIELFELD, Gesch. des magdeb. Steuerwesens (premier travail fait avec succès). — FUCHS, Der Untergang des Bauernstandes u. das Aufkommen der Gutsherrschaften (sujet très intéressant et traité avec détail). — RANKE, Abhandl, u. Versuche (Cp. *Revue*, n° 16). — James DARMESTETER, Lettres sur l'Inde. A la frontière afghane (très instructif et attachant). — HEILBORN, Rechte u. pflichten der neutralen Staaten. — ICHENHÄUSER, Zur Uebervölkerungsfrage. — SOMBART, Die römische Campagna, eine socialecon. Studie (important). — Aug. MÜLLER, Türkische Grammatik. (Cp. *Revue*, n° 14.) — Handb. der class. Altertumswiss. p. p. I. MÜLLER, VII, CHRIST, Griech. Literaturgesch. (bon « livre d'orientation »). — BELLERMANN, Schiller's Dramen, I. — GIANNINI, Canti popolari della Montagna Lucchese. — LAUNITZ, Wandtafeln zur Veranschaulich. antiken Lebens, XXVIII. — EGGERS, Rauch u. Gœthe, urkundl. Mitteilungen (sera le bienvenu).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 29 : K. WERNER, Gesch. der Kathol. Theologie seit dem Trienter Concil. (2e édit. améliorée). — CHAIGNET, La rhétorique et son histoire (cp. *Revue*, n° 23). — BILFINGER, Die antiken Stundenangaben (excellent). — HERTZ, Admonit. Horatiana (cp. *Revue*, n° 29). — HEHN, Gedanken über Gœthe, I, 2e édit. — DELIUS, Abhandl. zu Shakspere (édit. à bon marché). — Gregorii I papae reg. epistol. I, 1, liber I-IV, p. p. P. EWALD (commentaire très savamment détaillé). — BRÜCKNER, Die Europäisirung Russlands (cp. *Revue* 1888, n° 40). — STOLL, Die Ethnologie der Indianerstämme von Guatemala. — GALITZIN, Allgem. Kriegsgesch. der neuesten Zeit, übers. von STRECCIUS, II, 2. — Gesellsch. für deutsche Liter. (séance du 19 juin : HOFFORY, das nordische Drama).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28 : Neues von der Burg von Athen. — Denkschrift zur Jubelfeier der Univ. von Athen (Krumbacher). — RITTER, Untersuch. über Plato. — Mme J. FAVRE, La morale de Socrate (cp. *Revue*, n° 26). — Trinummus, p. p. BRIX et NIEMEYER, 4e édit. — LATTMANN, De coincidentiae apud Ciceronem vi atque usu. (Méritoire.) — ROHDE, Adjectivum quo ordine apud Sallustium conjunctum sit cum substantivo. (Contestable par endroits.) — FLEISCHANDERL, Spartan. Verfass. bei Xenophon (cp. *Revue*, n° 5). — LAMBROS, Catal. des mss. grecs du mont Athos, I (en grec ; comprend la quinzième partie de l'ouvrage entier ; résultat en grande partie négatif). — Lettres de Peiresc aux frères Dupuy, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE (cp. *Revue*, 1888, n° 49).

Theologische Literaturzeitung, n° 14 : G. JACOBI, Arab. Bibel-Chrestomathie. (Utile). — NESTLE, Syr. Gramm. mit Liter., Chrestom. u. Glossar, 2e Aufl. (très estimable et rendra de grands services.) — H. SCHULTZ, Alttestam. Theologie, 4e Aufl. — KOELLING, Der erste Brief Pauli an Timotheus. — EICKEN, Gesch. u. System der mittelalterl. Weltanschauung. (Malgré tout le labeur de l'auteur et tout son soin, le livre est inexact dans de nombreux détails et manqué dans la conception de l'ensemble.) — ADOR, Jeschua von Nazara, Roman auf die Ergebn. der histor. Forschung begründet.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 29 : LASAREWITSCH, Wie ich mit dem Vater zum ersten male in die Kirche ging (fin). — STEGMANN, Zentralisation u. Dezentralisation in Kultur, Wissenschaft u. Kunst (fin). — LINKE, Stationen meiner Lebenspilgerfahrt. — K. ERDMANN, Das Denken u. die Sprache (suite).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Vingt-troisième année 5 août 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 14 : HÉMENT, L'origine des êtres vivants. — AMIAUD, La légende syriaque de S. Alexis, l'homme de Dieu (beau travail, et qui marque malheureusement le terme d'une carrière pleine de promesses). — De PANGE, Le patriotisme français en Lorraine, antérieurement à Jeanne d'Arc. — DE VOGÜÉ, Villars (cp. *Revue*, n° 11). — De DAMPIERRE, La Saintonge et les seigneurs de Plassac, le duc d'Epernon. 1554-1642 (intéressant). — GRIMAUX, Lavoisier (complet et définitif; cp. *Revue*, 1888, n° 33).

The Academy, n° 898 : DONIOL, Hist. de la participation de la France à l'établissement des Etats-Unis d'Amérique (ce n'est ni une « history » ni un « magazine of documents »; c'est plus qu'un recueil de documents, à cause de la critique et du récit; mais ce n'est pas non plus une « history », car l'ouvrage est surchargé d'extraits des pièces originales). — PAGE, An exploration of Dartmoor and his antiquities, with some account of its borders. — Two volumes of Clark's « Foreign theological library » : DELITZSCH, A new commentary on Genesis, I, transl. by Sophia TAYLOR; KEIL, A manual of biblical archaeology, II, transl. by CUSIN. — BURNLEY, The history of wool and wool-combing. — Classical school-books. — Alfred Russel WALLACE, Darwinism, an exposition of the theory of natural selection, with some of its applications. — Turan and Tusna. — The Teutonic kinship of the Skythians. — Excavations in the Fayum (Flinders Petrie).

The Athenaeum, n° 3221, HOOPER, English men of action, Wellington; Sir William FRASER, Words on Wellington, the Duke, Waterloo, the Ball (Le livre de Hooper est plutôt un essai qu'une biographie; le petit volume de Sir William Fraser est sans importance). — DICKSON, Gleanings from Japan. — The diary of W. Hedges, esq. afterwards Sir William Hedges, 1681-1687, illustr. by copious extracts from unpubl. records, by col. Henry YULE (livre, en trois volumes, publié par la Hakluyt Society et très intéressant; Hedges a été aux Indes et en Orient). — The Encyclopaedic Dictionary, I-Z. — Antiquarian literature (rend compte, entre autres ouvrages, de la Bibliographie de l'histoire de France, par G. MONOD : rend un grand service aux étudiants et deviendra leur manuel.) — School-books. — Public schools in 1889. — Gunnar Hylten-Cavallius (not. nécrol. sur l'auteur d'une ethnologie de la Suède et de « Svenska folksagor och äfventyr »). — The Pipe Roll Society. — The Casket Letters (Henderson). — Indian archaeology : SENART, Les inscriptions de Piyadasi; Archaeolog. survey of Southern India, vol. I, second series, BURGESS, The Stupas of Amaravati and Jagayyapeta (Il est rare que l'archéologie orientale reçoive d'aussi solides contributions que ces deux volumes). — The conference of archaeological societies. — The British school at Athens.

The English Historical Review, n° 15, juillet 1889 : W. O' Connor MORRIS, After Sedan, 1870-71. — ARMSTRONG, Recent criticism upon the life of Savonarola. — RANSOME, The battle of Towton. — BENT, The lords of Chios. — COOLIDGE, The republic of Gersau. — *Notes and documents* : The introd. of English law into Ireland (Maitland). — Project for taxation presented to Edward I (C. V. Langlois). — Sir Anthony Ashley Cooper and the relief of Taunton (Gardiner). — Cromwell and the insurr. of 1655, III (Firth). — The Plunket Ms. (M. Hickson). — Letters of Ayerst, 1706-1721 (Doble). — *Reviews of books :* BUSOLT, Griech. Gesch.; — GILMORE, Edit. of the Persika of Ctesias; — HALBE, Friedrich II u. der päpstl. Stuhl; — BRENTARI, Eccelino da Romano; — PALMIERI, Introiti ed esiti di Papa Niccolo III; — Literae

Cantuarienses, p. p. Sheppard; — Corresp. polit. d'Odet de Selve; — Jastrow, Jahresber. der Geschichtswiss. VII; — Wolf, Zur Gesch. der deutschen Protestanten; — Hoenig, Oliver Cromwell; — Green, Calendar of State Papers, domestic series, 1659-1660; — Miss Bowles, Mme de Maintenon; — Waddington, Acquis. de la couronne royale de Prusse; — Tuttle, Hist. of Prussia under Frederick the Great; — Welschinger, Le duc d'Enghien; — Rogers, The economic interpret. of history; — Buxton, Finance and politics; — Hist. of Cooperation in the United States. — Short notices.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit nach den syr. Handschr. p. p. Kayser (édition bien faite). — Blumenthal, Rabbi Meïr. — Lose Blätter aus Kant's Nachlass, hrsg. von Reicke-Hesselbarth, Hist. krit. Unters. zur dritten Decade des Livius (n'est pas toujours clair). — Gregorovius, Die Stadt Athen im Mittelalter, von der Zeit Justinian's bis zur türk. Eroberung (très brillant et très attachant). — Birck, Der Cölner Erzbischof Dietrich Graf von Moers und Papst Eugen IV (peu de nouveau). — Hübner, Die donationes post obitum u. die Schenk. mit Vorbehalt des Niessbrauchs im ält. deutschen Recht. — Campbell, The gospel of St Matthew in formosan. — Cicero, pro Caelio, p. p. Vollgraff (cp. *Revue*, 1888, n° 12). — Kreyssig, Gesch. der franz. Nationalliteratur, 6e Aufl. (laisse à désirer). — Die Edda, deutsch von Jordan (romantique, mais ignore la langue de l'original).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 29-30 : Handschriftliches zu Herodian περὶ ἀκυρολογίας (Vitelli). — Zur Inschrift des Weihgeschenks der Arkader in Delphi (R. Weil). — Teuffel-Kähler, Die Wolken des Aristophanes (long art. sur cette bonne édition de Teuffel rajeunie par les soins de Kaehler). — Die Aeneide bearb. von Gebhardi, 2e Aufl. von Ihm, I et II. — Tolkien, Quaest. ad Heroidas Ovidii spect. — Reczkey, Gramm. u. rhetor. Stell. des Adjektivums bei den Annalisten, Cato u. Sallust. (méritoire). — Divi Claudii Apocolocynthosis, trad. ed. illustr. by Verdaro (sans valeur). — Cuntz, De Augusto Plinii geographicorum auctore (soigné et utile). — Voegelin, Aegid. Tschudis epigraph. Studien in Südfrankreich u. Italien (bonne contribution à l'histoire de l'épigraphie et de l'humanisme). — v. Sondermühlen, Spuren der Varusschlacht; Dahm, Die Hermannschlacht (la catastrophe a décidement eu lieu à Barenau). — Putzgers histor. Schulatlas. — Pizzi, L'epopea persiana e la vita eicostumi dei tempi eroici di Persia (remarquable). — King a. Cookson, The principles of sound a. inflexion as illustrated in the Greek u. Latin languages (très bonne compilation qui sera utile en Angleterre). — Hecht, Die griech. Bedeutungslehre, eine Aufg. der klass. Philologie (n'oublie aucun de ses devanciers). — Meisterhans, Gramm. der attischen Inschriften, 2e edit. (toujours le même soin, la même conscience, le même tact sûr). — Wagener, Hauptschwierigkeiten der latein. Formenlehre in alphab. Reihenfolge zusammengestellt. (pensée très heureuse). — Cauer, Suum cuique (cinq études sur la réforme de l'enseignement). — Lattmann, Welche Veränder. des Lehrplans in den alten Sprachen würden erforderlich sein, wenn der fremdsprachl. Unterricht mit dem Französischen begonnen wird? — Bernecker, Gesch. de Gymn. zu Lyck; Francke, Regesten zur Gesch. des Gymn. zu Weimar; G. Müller, Das Kursachs. Schulwesen beim Erlass der Schulordn. von 1580. — Dernedde, Ueber die den altfranz. Dichtern bekannten epischen Stoffe aus dem Altertum (soigné et en général exact). — Gœthes Hermann u. Dorothea, ins Altgriech. übers, von Dühr (soit, mais la forme!). — Susa (Ferd. Justi). — 3e Hauptversamml. des deutschen Einheitsschulvereins.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 30 : W. Kirchbach, Gottfried Keller. — K. Erdmann, das Denken u. die Sprache (fin). — Oswald u. Dehmel, aus dem franz. Zwei Gedichte. — Pluim, Die niederländische Dichterin Helene Swarth.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1889, I Heft (Halle, Niemeyer) : Werth, Altfr. Jagdbücher nebst Handschriftenbibliographie der abendländ. Jagdliteratur überhaupt. — Bechmann, Drei Dits de l'ame aus der Handschrift Ms. Gall. Oct. 28 der kön. Bibliothek zu Berlin. — Andresen, Bruchstück aus dem altfranz. Roman Amadas et Ydoine. — Otto, Die Verord. für den gottesgerichtl. Zweikampf zu Barcelona. — Feist, Mitteil. aus ält. Samml. italien. geistl. Lieder. — Tobler, Vermischte Beitr. zur franz. Grammatik. — Lang, Notas de Philologia Portuguesa et Tradicoes popul. açorianas. — Appel, Der provenz. Lucidarius. — Schulze, Röm. Ritornelle. — *Vermischtes :* Feist, Zu G. Paris' Poème inédit de Martin Franc. — Zenker, Zu Guilhem Ademar, Eble d'Uisel u. Cercalmon. — Lauchert, Bruchstück einer Bearb. des Tresor des Brunetto Latini. — Gaspary, Ploier le corjon. — Lang, San Secreto. — E. Levy, Zu Vidal's Novelle, Abrils issi' e mays intrava. — Schuchardt, Hiatustilgung. — Sander, Der Uebergang des span. j vom Zischlaut zum Reibelaut. — Behrens, Norm. non, nou, no = n'on. — Horning, Franz. Etymologien (suie et courtier). — Gaspary, Altfr. pec « Mitleid ». — *Besprechungen :* Ed. Montet, La Noble Leçon (cp. *Revue*, n° 26). — Romania. — Revue des langues romanes. — Giornale storico della letter. italiana.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Vingt-troisième année 12 août 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET (Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de Belgique, 7ᵉ livraison, 15 juillet 1889 : Hins, La politique de la Russie en Asie (seconde partie). — Ch. Dickens, L'Eden, scènes d'émigrations (extraits de Martin Chuzzlewit). — Potvin, Felix Belly. — E. Minnaert, au Caire. — Mme Clém. Royer, Les beaux-arts à l'Exposition du centenaire de Paris. — Em. de Laveleye, Notices bibliographiques (apprécie Hector Denis, L'Economie politique et la constitution progressive de la sociologie au xixᵉ siècle; Schaeffle, Bau und Leben des socialen Körpers; Frère-Orban, M. Beernaert et nos affaires monétaires; Wuarin, Le contribuable ou comment défendre sa bourse; Jacini, Pensieri sulla politica italiana).

The Academy, nº 899 : Calendar of the Proceedings of the Committee for advance of money, 1642-1656, p. p. Mary A. E. Green. — Hamerton, French and English, a comparison. (Comparaison qui suit un ordre méthodique : éducation, patriotisme, politique, religion, vertus, — vérité, justice, pureté, tempérance, économie et courage, — coutume, société; observations suggestives). — Two new translations of Faust : Gœthes Faust, part I, translated by Huth; Gœthes Faust, part II, transl. by Birds. — Carpenter, Nature and man. — J. M. Robertson, Essays toward a critical method. — Books of travel. — Some foreign books on political economy (Auspitz u. Lietsen, Untersuchungen über die Theorie des Preises; Schmoller, Zur Litteraturgeschichte der Staats- und Socialwissenschaften; Œuvres économiques et philosophiques de Quesnay, p. p. Oncken; Archiv für sociale Gesetzgebung und Statistik, Erster Jahrgang, erstes Heft). — Notes and news. — The forthcoming magazines. — University jottings. — The author of « A discourse of artificial beauty » (Doble). — Some notes on « Samson Agonistes » (Percival). — Miracles in the East. — A Chinese philosopher : Herbert A. Giles, Chuang Tzu, mystic, moralist and social reformer (« a most readable and instructive work on the mysticism of the early Taoists »). — The Ravenna Aristophanes (Allen). — Philology notes (Wharton, Loan-words in Latin). — Ibsen again (Wedmore). — Dictionary of music and musicians, appendix (Shedlock).

The Athenaeum, nº 3222 : Battles and leaders of the Civil War, edited by R. U. Johnson and C. C. Buel, 4 vols. (recueil d'articles du « Century Magazine »; ne forme pas une histoire liée de la grande guerre civile — ou de la guerre de sécession, mais apporte beaucoup de matériaux importants pour l'histoire). — Viktor Rydberg, Teutonic Mythology, translated from the Swedish by Rasmus B. Anderson (l'ensemble de cette ingénieuse reconstruction mythologique ne pourra être accepté; mais il y a d'innombrables points de détail très remarquables, même par l'originalité). — Theal, History of South Africa, the Republics and Native Territories from 1854 to 1872. — The poems and plays of Olivier Goldsmith, edited by Austin Dobson. — Perrens, Histoire de Florence depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République, 1434-1531 tome II (cp. un prochain article de la *Revue*). — Early Christian literature (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur. III, 3, 4; V, 2; V, 3 : Aphrahat's des Persischen Weisen Homilien, aus dem Syr. übersetzt und erläutert von G. [illegible]; Die Akten des Karpus, des Papylus und der Agathonike, eine Urkunde aus der Zeit Marc Aurels, untersucht von Ad. Harnack; E. Noeldechen, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians; de Boor, Neue Fragmente des Papias, Hegesippus und Pierius in bisher unbekannten Excerpten aus der Kirchengeschichte des Philippus Sidetes; Handmann, Das Hebräer-Evangelium, ein Beitrag zur Geschichte und Kritik des Hebräischen Matthäus. — Prof. Michele Amari (mort le

7 août; on ne peut l'apprécier en une courte notice, car il était non seulement un des plus grands « Arabic scholars », mais encore un éminent historien et un homme politique. Il était né Sicilien, vécut et souffrit pour la Sicile, et mourut patriote sicilien. Il s'était d'abord consacré à la littérature, et sa première publication fut une traduction italienne du Marmion de Walter Scott. Mais bientôt il se consacra à l'histoire de son pays. Il publia en 1834 un essai sur la fondation de la monarchie normande en Sicile, et deux ans après, commença son célèbre ouvrage « Histoire des Vêpres siciliennes » qui parut à Palerme en 1841 sous le titre « Un periodo delle istorie siciliane del secolo XIII », puis en 1843 sous le vrai titre de La Guerra del Vespro siciliano »; il a eu plusieurs éditions; la dernière a paru à Milan, en 1886; le comte d'Ellesmere l'a traduit en anglais. Forcé de quitter Naples, Amari vint à Paris, étudia l'arabe, et y commença son « Istoria dei Musulmani in Sicilia » qu'il a finie en 1873 à Florence. En 1848 il fut professeur de législation à l'Université de Palerme, membre du parlement sicilien, ministre des finances, et, en 1849, chargé d'une mission politique à Londres. Après la réaction, il revint à Paris et y travailla au catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque impériale; en 1859, il était nommé professeur d'arabe à Pise, puis à Florence; puis il devenait ministre de l'Instruction publique en Sicile (1860) et en Italie (1862). Mais bientôt il se retira de la vie publique et reprit sa chaire à Florence; l'histoire de la Sicile l'occupait toujours (Bibliotheca Arabico-Sicula, Le Epigrafi Arabiche di Sicilia, etc.) Il était membre étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres depuis 1871)— The mss. of Scott's poems (Ego). — A Gœthe anecdote. — Goss, Life and death of Llewellynn Jewitt. — Vicomte Henri DELABORDE, Marc Antoine Raimondi, étude historique et critique. — The Scottish Art Review, I.— EARWAKER, The recent discoveries of Roman remains found in repairing the North Wall of the city of Chester, a series of papers read before the Chester Archaeological and Historical Society. — Notes from Athens (Lambros). — Francis HUEFFER, Half a century of music in England. — The Bankside Shakspeare, vol. II, the Taming of the Shrew, p. p. A. R. FREY. — All's well that ends well, IV, 2, v. 38-39 (Nicholson).

Literarisches Centralblatt, n° 31 : DIETSCH, Die evangelische Kirche von Metz (très remarquable. L'auteur s'est donné la peine de recueillir tout ce qu'il a pu trouver sur l'église protestante de Metz, de le publier et de donner ainsi une histoire presque complète, sinon serrée), — Corpus document. inquisit. heret. pravit. nederland. Verzameling van stukken betreffende de pauselijhe en bissch appelijke inquisitie in de Nederlanden, p. p. P. FREDERICQ, I, 1025-1520. (Travail très soigné et utile.) — RAWACK, De Platonis Timaeo quaest. crit. (fait avec soin, sagacité et une méthode sûre). — Foucher de Careil, Hegel u. Schopenhauer, ihr Leben und Wirken, übers. von SINGER (instructif dans l'ensemble). — SELLO, Potsdam und Sans-Souci, Forsch. und Quellen zur Gesch. von Burg, Stadt und Park (intéressant et fait d'après les sources). — KELLER, Johann von Staupitz und die Anfänge der Reformation (jugement sain et beaucoup de détails curieux et importants). — V. RENNER, Türkische Urkunden, den Krieg 1683 betreffend, nach den Aufzeichn. des M. A. Mamucha della Torre. — von ZEISSBERG, Erzherzog Carl und Prinz Hohenlohe-Kirchberg (cp. *Revue*, 1888, IVe 48). — Laotsee, Taotekking, aus dem chines. von NOACK. (Travail hâté et manqué.) — O. ROSSBACH, De Senecae philosophi librorum recensione et emendatione, insunt Senecae fragmenta palatina p. p. STUDEMUND. (Très bonne publication.) — C. HUMBERT, Die Gesetze des franz. Verbes, ein Versuch sie aus dem Geiste des Volkes zu erklären mit besond. Rücksicht auf

den Alexandriner und Molière's Misanthrope. (Sur l'e muet en poésie, et, malgré quelques bonnes observations, lourd et confus). — Ludwig, Strassburg vor hundert Jahren, ein Beitrag zur Culturgesch. (Solide et bien étudié, cp. un prochain art. de la *Revue*[1]. — Schwicker, Gesch. der ungar. Literatur (œuvre sérieuse et consciencieuse). — Bie, Die Musen in der antiken Kunst (recherches savantes). — Sauer, Die Anfänge der Statuarischen Gruppe (Fait avec conscience et grand soin.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 30 : Kolde, Martin Luther, eine Biographie (malgré ses défauts, travail de recherches vastes et solides, propre à faire mieux connaître le réformateur dans le grand public et offrant aux historiens bien des choses instructives). — Fügner, Livius XXI-XXIII mit Verweisungen auf Caesars bellum gallicum für die Bedürfn. der Schule grammatisch untersucht (bon). — Hitopadeça, ein indisches Lehrbuch der Lebensklugheit in Erzählungen und Sprüchen, aus dem Sanskrit neu übersetzt von Fritze (connaissance très profonde du sanscrit et, dans l'expression allemande, beaucoup de goût et d'habileté; l'auteur est très apte à ces traductions qui sont importantes et précieuses pour le grand public autant que pour l' « indologue » spécial). — Tragicorum graecorum fragmenta rec. A. Nauck, editio II (2e édit. non seulement améliorée, mais remaniée entièrement). — Ingvald Undset, Norske jordfundne oldsager i Nordiska Museet i Stockholm (liste de toutes les trouvailles d'origine norvégienne qui se trouvent au musée de Stockholm). — Bourciez, Précis de phonétique française ou exposé des lois qui régissent la transformation des mots latins en français (recommandable; court et clair; cp. *Revue*, n° 25). — Chalybaeus, Geschichte Ditmarschens bis zur Eroberung des Landes im Jahre 1559, mit einer Karte des Landes Ditmarschen (populaire, utile, et même scientifique, mais n'avance sur aucun point la connaissance de l'histoire du pays, et il y a partout des objections à faire, de légères méprises à relever). — De Saporta, La famille de Mme de Sévigné en Provence (« En somme, il y a peu à apprendre de ce livre; pas de résultat général; l'auteur est un noble dilettante qui se plaît à errer sans contrainte sur le sol natal dans le passé de sa propre race et de celle de ses parents, ainsi qu'à considérer lui-même et à montrer en causant aux autres, — qui ont un intérêt semblable — ce qui en chemin, par occasion et à moitié par hasard, a attiré son regard »). — Simony, Das Dachsteingebiet, ein geographisches Charakterbild aus den österreichischen Nordalpen, Ie Liefer. — Earwaker, The recent discoveries of Roman remains found in repairing the North Wall of the city of Chester. — Loening, Die kirchenrechtliche Gemeindeverfassung des Urchristenthums, eine Untersuchung (l'assurance des assertions ne répond pas à la valeur des arguments). — Geschichte der königl. preussischen Fahnen und Standarten seit dem Jahre 1807, bearbeitet vom königl. Kriegsministerium, 2 vols (très bel ouvrage qui fera « l'ornement de notre littérature militaire »; on y remarquera ce fait que dans la campagne de 1870, 26 porte-drapeaux et porte-étendards ont été blessés à mort, et que dans les trois guerres de Guillaume Ier le drapeau prussien n'est tombé que deux fois aux mains de l'ennemi; à Vionville, celui du 2e bataillon du 3e régiment d'infanterie westphalienne n° 16, et à Dijon, celui du 2e bataillon du 8e régiment poméranien n° 61 ; encore ce dernier « fut-il trouvé à terre, abandonné au milieu des cadavres, on l'a purement et simplement ramassé »). — Fr. Theod. Vischer, Altes und Neues, Neue Folge.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33-34 Vingt-troisième année 19-26 août 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'Alsace, 1889, avril-mai-juin : Ch. Pfister, Les manuscrits allemands de la Bibliothèque nationale relatifs à l'histoire d'Alsace (suite). — Liblin, Souvenirs d'Alsace : livres dramatiques ; archives de famille ; livres domestique d'Octavie de Berkheim ; Schoppenwihr ; la vie de famille pendant les années 1789 à 1796 ; la fête de la Raison à Colmar, etc. — A. Benoit, Blocus de Thionville ; correspondance du général Hugo, commandant supérieur avec le général de division à Metz 1814-1815 ; notes biographiques ; correspondance. — Léon Brièle, Etats généraux de l'Alsace ; notes sur l'auteur d'un mémoire adressé à M. de Montyon concernant la formation des Etats généraux de l'Alsace ; texte de la lettre d'envoi et de mémoire, rédigé par Chrétien-Frédéric Pfeffel. — Rod. Reuss, Correspondances politiques et chroniques parisiennes adressées à Christophe Güntzer, syndic royal de Strasbourg 1681-1685 (suite) : santé du pape, troupes de l'électeur de Cologne, manuscrits du chancelier Séguier, siège de Luxembourg, bombardement de Gênes, etc. — C. Reiber, Historique des troubles de Strasbourg en 1789 par Hartmann-Lichtenfelder : députés aux Etats généraux, commencement des troubles, pillage de l'Hôtel de ville, particularités diverses, répressions. — Liblin, Les contes de veillées populaires (suite) : l'Ondine virginale du Rhin et la Yara de l'Amazone ; les cinq solutions proposées par les folkloristes. — Berdellé, 1789. Epître de Pfeffel à M. le comte de Brühl à Dresde ; 1790. Les Trois Etats. A M. le conseiller Petersen, à Darmstadt ; L'homme libre, chanson populaire, 1790. — Bulletin bibliographique : Rod. Kaeppelin, Colmar de 1814 à 1871, récit d'un vieux Colmarien. (L'auteur retrace l'histoire des événements grands et petits, dont il a été le témoin pendant une longue suite d'années). — De Santa-Anna Nery, Folklore brésilien. — Welschinger, Le divorce de Napoléon. — Muston, La terre du froid.

Bulletin critique, n° 15 : J. Lemaitre, Impressions de théâtre, 1, 2 et 3 (cp. *Revue*, 1888, n°s 19 et 38). — D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe d'après les écrivains de l'antiquité et les travaux des linguistes, 2e édit. (cp. *Revue*, n° 26). — Les Mabinogion, trad. par Loth (trad. grammaticalement plus exacte que celle de Lady Guest, aussi fidèle que possible et reproduisant avec bonheur la physionomie des contes gallois). — Inventaire et vente des biens meubles de Guill. de Lestrange (cp. *Revue*, n° 15). — L. Delisle, Mém. sur les opérations financières des Templiers (montre comment les Templiers ont eu dans leurs mains une grande partie des capitaux de l'Europe et rendu des services aux rois de France).

Mélusine, n° 20, août 1889 : Gaidoz, Le jugement de Salomon, VII, conclusion. — Luzel, Chansons populaires de la Basse-Bretagne, XXI, le recueil de M. Quellien (« L'Académie a couronné le livre, et voilà où est le mal. M. Gaidoz, dans un travail très bien informé, et aussi judicieux que modéré dans la forme, quoi qu'on en ait dit [n^os^ du 29 avril et du 6 mai de la *Revue critique*] a jugé l'ouvrage ; son article est un modèle de critique sérieuse, serrée et bien informée ; il n'a pas jugé les traductions en disant que c'est affaire à des Bretons à le critiquer ; j'ai cru voir là une invitation à mon adresse, et je ne crois pas devoir la décliner... Le livre de M. Quellien, mal informé et sans critique, n'est pas un bon livre, et ne peut donner qu'une fausse idée de la poésie populaire de la Bretagne. Près de la moitié des morceaux étaient connus. Le reste, à l'exception de quatre ou cinq pièces, est insignifiant et sans valeur historique ou littéraire. L'introduction, confuse, diffuse, d'une forme doctrinale et tranchante, contient nombre de théories fausses ou aventurées, tout en offrant parfois des observations judicieu-

ses et des choses bien vues et bien rendues. C'est un livre à refaire, avec plus de méthode et de critique, et avec une étude plus approfondie du sujet. Loin d'en vouloir aux critiques indépendants qui ont parlé sévèrement de son livre, M. Quellien devrait leur être reconnaissant, s'il était pénétré de cette idée, qu'il y a plus à profiter à une simple page de critique libre et sincère qu'à vingt pages de compliments et de banales flatteries. ») — XXII. Le garçon mort d'amour. — TUCHMANN, La fascination. III. Les fascinateurs, Catégories. B. Animaux. — Les yeux arrachés, IV. — Les esprits forts de l'antiquité classique, XX. — L'eau de mer, V. — La flèche de Nemrod, IX. — *Bibliographie :* DES MICHELS, Contes plaisants annamites. (Recueil intéressant et utile pour l'étude et la propagation des contes.)

The Academy, n° 900 : Letters and literary remains of Edward Fitzgerald, p. p. W. A. WRIGHT, 3 vols. — GEFFCKEN, The British Empire, translated from the German, by MACMULLAN (cinq essais remplis de bonnes et sûres informations). — « Statesmen Series ». Col. MALLESON, The Marquess of Wellesley (petit livre qui a toutes les qualités du meilleur ouvrage du colonel Malleson : esprit patriotique et saine et pratique connaissance du passé et du présent de la domination britannique dans les Indes). — TEMPLE, Norway Pilot, I, from the Naze to Christiania, thence to the Cattegat, 2e ed. — The liter. of the Early Church : Texte u. Untersuch. zur Gesch. der altchristl. Liter. : III, 3 et 4, Aphrahat's Homilien, p. p. BERT; Karpus, Papylus, Agathonike, Akten p. p. HARNACK; IV, 1. Tatiani Oratio ad Graecos, p. p. SCHWARTZ; V, 2. NOELDECHEN, Die Abfassungszeit der Schriften Tertullians; de BOOR, Neue Fragm. des Papias, Hegesippus u. Pierius; HANDMANN, Das Hebräer Evangelium (cp. *Revue*, nos 2, 12, 15 et 28). — The house-communities and cooperative unions of Bulgaria (Morfill). — A Russian ambassador in England in the reign of George II (Alexandrenko). — Adrien de But's testimony to à Kempis. — The Egyptian Tur-Sha. — The Minor Poems of John Milton, illustrated by Samuel PALMER. — The Cyprus Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3223 : Reminiscences of a regicide, edited from the orig. mss. of Sergent Marceau by SIMPSON. — Remarquable bindings in the British Museum, selected for their beauty or historic interest and described by WHEATLEY. — The Anglo-Indian codes, ed. by WHITLEY STOKES, 2 vols. — Corresp. de G. Flaubert, II. — Calendar of States Papers, America and West Indies, 1669-1674. — Oriental Literature, the Mahabharata of Krishna-Dwaipayana Vyasa, transl. into English prose by PRATAPACHANDRA ROY; Die Schatzhöhle, nach dem Syrischen Texte, nebst einer arab. Version, p. p. BEZOLD. — The proposed Oriental school. — Reviewing oneself (Campbell). — REDFORD, Art sales, a history of sales of pictures and other works of art. — The British Archaeological Association at London. — Westminster Abbey.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : RÜLING, Die Grundlagen des christlichen Glaubens. — KÖHNCKE, Wibert von Ravenna (cp. *Revue*, n° 20). — HÖLSCHER, Reformationsgesch. der Stadt Herford (exact et concis). — Verneuerte Landesordnung des Erbkönigreiches Böhmen 1627, hrsg. von JIRECEK. — Allgem. Kriegsgeschichte der neuesten Zeit, hrsg. unter der Redaction des Fürsten GALITZIN, aus dem Russ. ins Deutsche übersetzt von STRECCIUS, II, 2 (termine ce grand ouvrage, vaste, intéressant, important). — G. WOLF, Zur Culturgeschichte in Oesterreich-Ungarn (traite des Juifs en Autriche). — AMAGAT, Les finances françaises sous l'Assemblée nationale et les chambres républicaines. Les emprunts et les impôts de la rançon de 1871 (beaucoup de critiques, blâme surtout Thiers qui n'aurait été qu'un financier superficiel). —

Bornhak, Preussisches Staatsrecht, I. — Immerwahr, Die Lakonika des Pausanias auf ihre Quellen untersucht (n'a pas obtenu partout un résultat sûr, mais a réussi dans l'ensemble à s'acquitter de sa tâche). — Klette, Leonardi Aretini ad Petrum Paulum Istrum dialogus, zum ersten Male vollständig hrsg. Mit Einleitung u. Auszügen aus Leonardi Aretini laudatio Florentinae urbis u. deren Gegenschrift Petri Candidi Decembrii de laudibus Mediolanensium urbis panegyricus (recherches très estimables sur l'histoire de l'humanisme italien). — Briefe von Gœthe's Mutter an die Herzogin Anna Amalia, neu hrsg. u. erleutert von K. Heinemann (ce n'est pas une simple réimpression, c'est une édition aussi utile que possible). — The Philobiblon of Richard de Bury, bishop of Durham, edited and translated by Ern. C. Thomas (fait avec très grand soin).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 31 : Der babylonische Talmud, in seinen haggadischen Bestandteilen wortgetreu übersetzt und durch Noten erleutert von Aug. Wünsche. II, 3. — Wundt, System der Philosophie. — Klinghardt, Die Alten und die Jungen (prétend avoir découvert la vraie méthode d'enseignement). — Ruepprecht, Bibliothekhandbuch für kunstgewerbliche Schulen (Museen). — J. de Baye, L'archéologie préhistorique (se lit très agréablement et donne de bonnes informations sur les fouilles du nord de la France). — Comicorum atticorum fragmenta, p. p. Th. Kock. Vol. III, Novae Comœdiae fragmenta. Pars II. Comicorum incertae aetatis fragmenta. Fragmenta incertorum poetarum. Indices. Supplementa (aussi riche que les précédents volumes en brillantes propositions pour l'arrangement et la forme des fragments, mais beaucoup de choses jusqu'ici inconnues, et augmente considérablement notre connaissance de la Nouvelle Comédie). — Oxé, Prolegomena de carmine adversus Marcionitas (travail solide de l'École philologique de Bonn, et on espère rencontrer l'auteur sur le domaine de la littérature latino-chrétienne). — O. Schroeder, Vom Papiernen Stil (cp. *Revue*, n° 20). — Büchi, Albrecht von Bonstetten, ein Beitrag zur Gesch. des Humanismus in der Schweiz (étude soignée qui montre les bons et les mauvais côtés d'un travail de début). — H. Delbrück, Histor. u. polit. Aufsätze, I-III (renferme des études remarquables où on trouvera de nombreux matériaux pour l'histoire; très recommandable). — von Krones, Die deutsche Besiedelung der östlichen Alpenländer, insbesondere Steiermarks, Kärntens und Krains, nach ihren geschichtl. und örtlichen Verhältnissen. — Ant. Favaro, Per la edizione nazionale delle opere di Galileo Galilei. — H. Sienkiewicz, Mit Feuer und Schwert, Roman, übers. von C. Hillebrand, mit einer Einleitung von R. Löwenfeld.

Theologische Literaturzeitung, n° 15 : Everling, Die paulinische Angelologie u. Dämonologie, ein biblisch theologischer Versuch (très méritoire, bien exposé et fait avec une juste méthode). — Baumgärtner, Die Einheit des Hermas-Buches (habilement fait et intéressant). — K. H. Werner, Geschichte der kathol. Theologie seit dem Trienter Concil bis zur Gegenwart, 2e edit. — Sarda y Salvany, Der Liberalismus ist Sünde, übertr. von U. Lampert.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 31 : Jassinsky, Die Heimat. — L. Lewes, Die Münchner Aufführung des König Lear auf der neueingerichteten Bühne. — L. Geiger, Amtliche italienische Bücherverzeichnisse. — U. Klein, Der Trauermantel. — J. v. Tr., Das Maschinenalter. — Chiavacci, Bei uns z'Haus.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35-36 Vingt-troisième année 2-9 septembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue celtique, n° 3, juillet 1889 : CERQUAND, Taranous et Thor, 2e partie (ce travail est la suite d'un mémoire publié dans le tome VI; Cerquand est mort à Avignon le 12 mai 1888 : « Le mythe de Taranis, dit M. Gaidoz, ce mythe, si grandiose par ses conceptions, si intéressant par ses rapprochements avec le mythe germanique de Thor, l'avait fasciné; ses idées appelleront plus d'une contradiction; car, sur ce sable mouvant de la mythologie gauloise, qui de nous peut se flatter de tracer un dessin qu'épargnera le prochain reflux? ») — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Gentilices en *-ius* employés au féminin singulier dans la géographie de la Gaule, supplément. (Sur Ateia). — H. DE LA VILLEMARQUÉ, Anciens noëls bretons, 2e article. — NETTLAU, Notes on Welsh consonants, 3e art. *et* The Fer Diad episode of the Tain bô Cuailnge. — *Mélanges* : NUTT, Notes sur le voyage de Mael Duin. — LOTH, Amliw; La 2e personne du singulier du présent de l'indicatif actif (gallois *-ydd*, cornique *-ith*, armoricain *-ezou -es)* ; Uxisama, Sena, Vindilis, Siata, Arica; Le *llechwaew* gallois et le *lia laimhe* irlandais; sur une faute du copiste de l'*historia* de Nennius; Darguid, derwyddon, cyfarwyddon. — *Bibliographie :* ZIMMER, Keltische Beiträge, I. (Art. en anglais de Kuno Meyer; c'est « a list of the more important mistakes »). — LOTH, Les Mabinogion, II (trad. toujours exacte et précise). — QUELLIEN, Chansons et danses des Bretons. (Cp. *Revue*, nos 17 et 18 ; manque de concision et de précision.) — Van GELDER, Galatarum res in Graecia et Asia gestae usque ad medium secundum saeculum ante Christum (L'auteur devra chercher à être plus précis; cp. *Revue*, 1888, n° 22).

Romania, juillet 1889 : S. BERGER, Les Bibles provençales et vaudoises. — P. MEYER, Recherches linguistiques sur l'origine des versions provençales du Nouveau-Testament. — P. MEYER, Fragment d'une version provençale inconnue du Nouveau-Testament. — PIAGET, Pierre Michault et Michault Taillevent. — E. de LOLLIS, Ricerche intorno a canzonieri provenzali di eruditi italiani del secolo XVI. — *Mélanges :* dehé; estaler; parche. — André de Paris et André de France (E. Trojel). — Imitations pieuses de chansons profanes (A. Jeanroy). — Chansons pieuses du ms. de l'Arsenal (P. M.). — Une version aragonaise d'Eutrope faite sous les auspices de Juan Fernandez de Heredia (A. Morel-Fatio). — Notes sur le vocabulaire roumain, II, les Juifs ou Tartares ou géants. — *Corrections :* NYROP, Remarques sur le texte du Poema del Cid. — *Comptes-rendus :* BARTSCH, La langue et la lit. française, notes complémentaires. (Mussafia). — D'ANCONA, Poemetti popolari italiani. (Quatre poèmes en ottava rima; introduction écrite avec autant de science que de goût.) — SÖDERHJELM, Anteckningar om Martial d'Auvergne och hans Karleksdommar (étude sans prétention qui n'apporte rien de bien nouveau, mais qui est intéressante et judicieuse; l'auteur réunit et discute les jugements et témoignages sur Martial, passe en revue ses ouvrages, montre que l' « Amant rendu cordelier » est sûrement de lui, et que la « Confession de la belle-fille » est probablement aussi son œuvre, enfin s'arrête surtout aux « Arrêts d'amour, dont il marque la place dans l'ensemble de la littérature galante du moyen âge; à remarquer dans l'article qui est signé G. P., l'observation sur danse macabre; ce mot « macabre » est une mauvaise interprétation moderne; le nom ancien est danse Macabré, et Macabré, un nom d'homme, non un adjectif; cp. Regnier, « si fault il aller a la danse De Macabré », la graphie Macabray et l'adjectif « macabrée » appliqué à la danse; « je danserai la macabrée danse »). — J. A. de Baif's Psaultier, metr. Bearb. der Psalmen mit Einleit., Anmerk. u.

einem Wörterverzeichniss, p- p. GROTH (travail fait sans soin et sans compétence, et non surveillé). — Périodiques. — Livres annoncés sommairement.

Annales de l'Est, n° 3 : AUERBACH, La question d'Alsace à la diète de Ratisbonne. — BAUMONT, La Société populaire de Lunéville. — Ch. PFISTER, Les légendes de saint Dié et de saint Hidulphe. — BADEL, Bibliographie lorraine (statistique des ouvrages imprimés à Nancy depuis le 1er juillet 1887 jusqu'au 31 décembre 1888). — A. FOURNIER, Le Pertux d'Estaye et le château d'Estaye. — *Comptes rendus :* L. WIENER, Catal. des objets d'arts et d'antiquité au musée histor. lorrain, 6e édit. — Trésor du bibliophile lorrain, facsimilé de 125 titres ou frontispices d'ouvrages lorrains rares et précieux publiés sous la direction de J. FAVIER, — Le Rev. P. CHAPOTIN, des Frères prêcheurs, La guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc et les dominicains. (Beaucoup de faits et de discussions intéressantes; est dirigé contre M. Siméon Luce; « inspirera une sage réserve aux débutants en leur faisant voir comment peut errer un des maîtres de la science »; quelques taches légères, mais une fois disparues, « on ne pourra plus rien reprocher à l'érudition de l'auteur qui est toujours étendue et précise, et qui fait de ce petit livre un véritable ouvrage de chartiste, dans le bon sens du mot »). — RISTELHUBER, Heidelberg et Strasbourg, recherches biog. et littér. sur les étudiants alsaciens immatriculés à l'Univ. de Heidelberg 1386-1662 (sans avoir pour l'histoire générale d'Alsace une importance considérable, ce travail sera bien accueilli de tous ceux qui s'intéressent aux menus faits de cette histoire; cp. *Revue*, n° 8). — GENY et KNOD, Die Stadtbibliothek zu Schlestadt, Festschrift zur Einweihung des neuen Bibliotheksgebäudes. (L'étude de M. Geny est curieuse et assez bien menée; celle de M. Knod apporte des détails nouveaux mais dont il s'exagère l'importance; cp. *Revue*, n° 32). — Rod. REUSS, Charlotte de Landsberg et le sacrilège de Dorlisheim 1722-1723; Documents relatifs à la situation légale des protestants d'Alsace au XVIIIe siècle (cp. un prochain art. de la *Revue);* La cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution (cp. *Revue*, 1888, n° 24). — Procès des accusés du Haut Rhin, dans l'affaire du 14 juin 1849 (Réimpression, d'après le journal Le Rhin, du compte-rendu de ce procès). — SARAZIN, Récits sur la dernière guerre franco-allemande; BEAUNIS, Impressions de campagne (cp. *Revue*, n° 2). — BOPPE, Documents inédits sur les relations de la Serbie avec Napoléon Ier, 1809-1814. (Cp. *Revue*, n° 33.) — Reliques scientifiques d'Arsène Darmesteter.

Annales du Midi, n° 3, juillet 1889 : A. THOMAS, Le Midi et les Etats-Généraux sous Charles VII. — OMONT, Les manuscrits et les livres annotés de Fabri de Peiresc. — Ch. JORET, Le P. Guevarre et les bureaux de charité au XVIIe siècle. — *Mélanges et documents :* A. T. Un prétendu évêque de Dax, note complémentaire. — PIGNOL, Geraud du Berry et l'Ecole de médecine de Montpellier au XIIIe siècle. — TAMIZEY DE LARROQUE, Deux lettres bénédictines inédites : Dom Germain, Dom Devic. — *Comptes-rendus* : SABERSKY, Zur provenzalischen Lautlehre (beaucoup de petits faits de détail rigoureusement classés). — O. SCHULTZ, Die provenzalischen Dichterinnen, Biographieen u. Texte, nebst Anmerk. und einer Einleit. (nouvelle publication faite avec le même soin que les précédentes, sans être peut-être aussi riche en observations nouvelles, et tout en laissant parfois à désirer dans l'établissement des textes publiés). — L'abbé HENRY, François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier, étude sur une administration civile et ecclésiastique au XVIIe siècle (contribution distinguée à l'histoire provinciale de la France pendant la première moitié du XVIIe siècle).

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne en Belgique), 4e livraison : Société pour le progrès des études philologiques et historiques (séance du 27 avril). — G. Mallet, Quelques mots sur l'explication des auteurs anciens. — Delbœuf, Promenade à travers les six premiers livres des Annales de Tacite. — *Comptes-rendus* : Mommsen, Röm. Staatsrecht, III, 1. Die Bürgerschaft (2e art.). — Ussing, Erziehung u. Jugendunterricht bei den Griechen u. Römern (réunit sous une forme concise tout ce qu'on sait au sujet de l'enfance dans l'antiquité classique). — King a. Cookson, The principles of sound and inflexion as illustrated in the Greek and Latin languages (clair et fait avec une excellente méthode). — P. L. Mueller et Diegerick, Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, 1576-1588, tome I (publication importante qui se distingue autant par l'originalité des documents que par l'abondance et l'érudition des notes explicatives.) — Rahlenbeck, Les Pays d'Outre-Meuse, études historiques (histoire de Daelhem, Fauquemont et Rolduc).

The Academy, n° 901 : Max Müller, Natural Religion (« charmingly written and replete with interesting information »). — J. Gairdner, Henry VII (excellent, très bien informé et très clair). — Percival, The Land of the Dragon. — Agnes Repplier, Books and men. — Some modern Greek books (Jannaris, On Erotokritos and its author ; J. Schmitt, Die Chronik von Morea ; Phardys, Hist. of the Greek colony in Corsica). — Ralston (not. nécrol.). — Hor. Bonar (not. nécrol.) — The names Palemon and Arcite, and the death of Arcite (Skeat). — The Tripartite Life of St. Patrick (W. Stokes). — Virgil in the middle ages (Tunison). — Cleanship (Murray). — The old Northumbrian glosses in Ms. Palatine 68 (Cook). — P. Peterson, Hymns from the Rigveda. — Philology notes (Ipomedon, p. p. Kölbing ; Dahl, Latinsk Literaturhistorie). — Lorange, Den Yngre Jernalders Svœrd, et bidrag til Vikingetidens histories ok teknologi.

The Athenaeum, n° 3224 : J. R. Werner, A visit to Stanley's Rear Guard, with an account of river-life on the Congo. — J. Gairdner, Henry VII (très bon et très fouillé). — Don Quixote, done into English by Watts, III-V. — Select plays in manorial and other seignorial courts, I, p. p. Maitland. — Life and letters of Charlotte Elisabeth, 1652-1722. — Eccles. hist. — Letters of Jeremy Bentham. — Chronology of the Sanskrit language (Max Müller). — Unpubl. letters of Nath. Hawthorne, I. — The proposed Oriental School, II (Leistner). — Ralston (not. nécrol.). — The Casket letters (Sinclair). — Starcke, The primitive family in its origin and development. — O. Rayet et M. Collignon, Hist. de la céramique grecque (beau livre, digne à tous égards du sujet). — The archaeological societies. — The British Archaeological Association to Lincoln. — Old English Dramas, p. p. Jacob. — Blackfriars Theatre in the time of Shakspeare (Greenstreet). — Alls' well that ends well, IV, 2, 38-39.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 32 : Ch. Fuster, Die Marionetten. — Gedichte von Isolde Kurz. — G. Walling, Giordano Bruno. — M. Brasch, Giordano Bruno. — Literarische Neuigkeiten. — Anzeigen.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37-38 Vingt-troisième année 16-23 septembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, n° 33 : KAUZSCH u. SOCIN, Die Genesis mit äusserer Unterscheidung der Quellenschriften (très utile). — Jahresber. der Geschichtswissenschaft p. p. JASTROW. VIII. — KUBITSCHEK, Imperium romanum (cp. *Revue*, n° 18). — SEGER, Nikephoros Bryennios, eine philolog. histor. Untersuchung (très soigné). — HALBE, Friedrich II u. der päpstliche Stuhl (cp. *Revue*, n° 1). — J. FRIEDRICH, Die Constantinische Schenkung (témoigne d'un profond savoir et prouve que de semblables questions ne peuvent être traitées que par ceux qui possèdent l'histoire de l'église, qui la « virtuos beherrschen »). — LAMPRECHT, Die röm. Frage von König Pippin bis auf Kaiser Ludwig den Frommen (sobre et sagace en général). — BRYCE, The American Common Wealth. — J. KOHLER, Rechtsvergl. Studien über islam. Recht, das Recht der Berbern, das chines. Recht u. das Recht auf Ceylon (de grand intérêt). — DANIELSSON, Gramm. u. etymolog. Studien (très bonne étude sur κάρα et κέρας). — Index librorum prohibitorum gedruckt zu Parma 1580 p. p. REUSCH. — RÖNSCH, Semasiolog. Beiträge zum latein. Wörterbuch, II. Adj. u. Pron. Adverbia u. Adverbialia (matériaux qui seront les bienvenus). — Grundriss der roman. Philologie, I, 3 (termine le 1er vol.). — BIERBAUM, History of the English language and liter. 2e edit. Students edition (très recommandable). — LE BAS, Voy. archéol. en Grèce et en Asie-Mineure p. p. Sal. REINACH (cp. *Revue*, n° 30). — Bau = und Kunstdenkm. Thüringens p. p. LEHFELDT, II.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 32 : WIDE, De sacris Troezen. Hermion. Epidaur. comment. acad. (cp. *Revue*, n° 19). — Zeitschrift für afrikan. Sprachen, p. p. BÜTTNER, I, u. II (revue où abondent les articles de haute valeur). — RAWACK, De Platonis Timaeo quaest. crit. (soigné, mais souvent contestable). — Valerii Maximi fact. et dict. mem. libri novem, p. p. KEMPF (bonnes et nombreuses emendations du texte). — ANTONA-TRAVERSI, Nuovi studi litterari. — JANSSEN, Gesch. des deutschen Volkes, VI (« Tendenzmacherei »). — EGGERS, Rauch u. Gœthe, urkundl. Mitteil. — FRANKENSTEIN, Die Lage der Arbeiterinnen in den deutschen Grenzstädten.

— N° 33 : The Book of Psalms or the Praises of Israel, transl. by CHEYNE. — E. PFISTER, Die finanz. Verhältn. der Univ. Freiburg von der Zeit ihrer Gründung bis zur Mitte des XIX Jahr. — Keilschriftl. Actenstücke aus babylon. Städten, von Steinen u. Tafeln des Berliner Museums in Autogr., Transcr. u. Uebers. hrsg. u. comm. von PEISER. — Zosimi hist. nova p. p. MENDELSSOHN (travail solide, savant, sagace, très utile). — CORDES, Der zusammengesetzte Satz bei Nicolaus von Basel (bon). — Canti popol. della Montagna Lucchese p. p. GIANNINI. — HESSELBARTH, Hist. krit. Untersuch. zur dritten Decade des Livius (confus et diffus). — LUDWIG, Strassburg vor hundert Jahren (très détaillé, cp. un prochain art. de la *Revue*). — BASTIAN, Die Culturländer des alten Amerika, III. — ADELMANN, Donna Elvira (Don Juan) als Kunstideal u. in ihrer Verkörper. auf der Münchener Hofbühne. — CHABAUD-ARNAULD, Hist. des flottes militaires (bonne esquisse du sujet).

Berliner philologische Wochenschrift, nos 31-32 : Aeschylos, Orestie p. p. WECKLEIN (excellent). — VAHLEN. Ueber ein Alexandrin. Gedicht des Catullus. (Recherches sur la « Coma Berenices » qui feront époque.) — WIRZ. Die stoffl. u. zeitl. Gliederung des Bellum Jugurthinum (à recommander à tous les lecteurs de Salluste). — LINKE, Macrobius'Commentar zu Cicero's Somnium Scipionis. — PRELLER, Griech. Mythol.

4e Aufl. von C. ROBERT I, 1. — GRAF, De graecorum veterum re musica, I. De polyphonia et dialecto crumatica, II. De Pindari re musica (travail très remarquable qui rectifie plus d'une erreur). — GASQUET, L'empire byzantin et la monarchie franque. (Bon travail : critique réfléchie, attachante et instructive exposition.) — J. SCHNEIDER, Die alten Heer-und Handelswege der Germanen, Römer u. Franken im deutschen Reiche; *et* Beitr. zur ält. Gesch. des Stadt = und Landkreises Düsseldorf. (Recherches détaillées.) — U. SCHMID, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halicarnass bis auf den zweiten Philostratus, I. (Études très méritoires qui instruisent et excitent l'esprit.) — LATTMANN, Ueber den in Quinta zu beginnenden latein. Unterricht. — HARTFELDER, Melanchton als praeceptor Germaniae (utile et très étudié).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 15 : Wilhelm GRIMM, Die deutsche Heldensage, 3e Auflage von R. Steig. (Sera le bienvenu, mais M. Steig ne s'est pas convenablement acquitté de sa tâche.) — LAMMASCH, Auslieferungspflicht und Asylrecht, eine Studie über Theorie und Praxis des internationalen Strafrechts. — DIERAUER, Geschichte der schweizerischen Eidgenossenchaft, I. (Le volume s'étend jusqu'à l'année 1415; il est tout à fait scientifique dans le meilleur sens du mot, et, par exemple, dans le récit de Sempach, Winkelried n'est pas cité; les notes sont très bonnes; puisse le deuxième volume paraître bientôt!) — Liber diurnus Romanorum pontificum, p. p. Th. E. von SICKEL. (Très bien fait et très utile aux historiens.) — Von BELOW, Die Entstehung der deutschen Stadtgemeinde. (Ouvrage remarquable par la clarté de l'exposition et la pénétration des vues, mais trop de polémique.) — Monumenta Germaniae paedagogica, Schulordnungen, Schulbücher und pädag. Miscellaneen aus den Landen deutscher Zunge hrsg. von KEHRBACH. II. PACHTLER, Ratio studiorum et institutiones scholasticae Societatis Jesu per Germaniam olim vigentes, 1-2; III. GÜNTHER, Geschichte des mathematischen Unterrichts im deutschen Mittelalter bis 1525; IV. Jos. MÜLLER, Die deutschen Katechismen der Böhmischen Brüder, Kritische Textausgabe mit kirchen-und dogmengeschichtlichen Untersuchungen und einer Abhandlung über das Schulwesen der böhmischen Brüder. VI. TEUTSCH, Die siebenbürgisch-sächsischen Schulordnungen mit Einleitung, Anmerk. u. Register. I. 1543-1778.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 16 : SOLTAU, Die römischen Amtsjahre auf ihren natürlichen Zeitwert reducirt (long art. de Matzat qui combat la plupart des conclusions de l'auteur). — SCHMIDT, Die Klagänderung (très long article de Leonhard).

Deutsche Rundschau, n° 11, août 1889 : Lady BLENNERHASSETT, Die Deutschen und die franz. Revolution III-IV. — W. LANG, Friedrich Theodor Vischer, V-XI. — Helen ZIMMERN, Mary Wollstonecraft. — Franz Dingelstedt, Blätter aus seinem Nachlass, mit Randbemerkungen von Julius RODENBERG. VI, Fulda. — SAUERWEIN, Der Spreewald. — Jul. LESSING, Die Ausstellung des Oesterrechischen Museum für Kunst und Industrie in Wien. — R. GARBE, Zum Schutze eines indischen Schriftstellers. (Accuse Mantegazza d'avoir dans son livre sur l'Inde plagié le livre de Shib Chunder Bose, « The Hindoos as they are » et de l'avoir « traité d'une façon pour laquelle il est difficile de trouver une expression parlementaire. ») — NÖLDEKE, William Wright. — Liter. Rundschau : Baumeister's Denkmäler des classischen Alterthums (Hirschfeld).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 33 : MAUPASSANT, Die Tote. — K. BLIND, Englische Staatswissenschaft. — Ad. VOIGT, Elementare Betrachtungen über Lesen und Schreiben. — OSWALD, Briefe aus England, III.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie, n° 7 : Ant. MÜLLER, Die Vorauer Sündenklage.—O. von GREYERZ, Beat Ludwig von Muralt (cp. *Revue*, 1888, n° 45). — SÖHNS, Die Parias unserer Sprache, eine Sammlung von Volksausdrücken (travail sur les parias de la langue allemande, sur les mots qu'on méprise et dont on se sert pourtant ; mais il aurait fallu, avant de le publier, le soumettre à une revision attentive). — DAMKÖHLER, Die pronominalen Formen für « uns » und « unser » auf dem niederdeutschen Harze und dem nördlich sich anschliessenden Gebiete. (Travail soigné et réfléchi). — Bloemlezing uit Oud-Middel-en Nieuwfriesche Geschriften met Glossarium, p. p. BUITENRUST-HETTEMA (le premier « Lesebuch » frison). — Egils saga Skallagrimssonar p. p. JONSSON (édition critique faite avec soin et qu'on saluera avec joie). — VITZTHUM VON ECKSTÄDT, Shakespeare und Shakspere, zur Genesis der Shakespeare-Dramen (qu'on ne parle plus d'une littérature du temps d'Elisabeth ; il n'y a à cette époque qu'un seul homme, que l'histoire de la vie et des œuvres de Bacon ; Bacon est le Protée moderne, philosophe, ministre, poète dramatique ; c'est lui qui a fait toutes les pièces connues sous le nom de Shakspeare, celles de Marlowe, etc., etc. ; mais le noble homme d'Etat ne pouvait rivaliser publiquement avec d'infimes poètes, et, ne se fiant pas à un pseudonyme, il faisait paraître ses œuvres sous le nom de personnalités subalternes, de Marlowe, puis de Shakespeare ; mais il voulut se distinguer de ce dernier extérieurement, et tandis que le comédien de Stratford écrivait son nom Shakspere, Bacon ne se servait que de la forme Shakspeare !) — Die beiden Bücher der Makkabäer, eine altfranz. Uebersetz. aus dem XIII Jahrhundert, mit Einleitung, Anmerk. u. Glossar zum ersten Male hrsg. von GOERLICH (bon article de Mussafia qui contient des observations et additions). — G. H. MÜLLER, Die Auffassung der Kleopatra in der Tragödienliteratur der roman. und german. Nationen (travail très soigné et intéressant). — NOVATI, Un nuovo ed un vecchio frammento del Tristan di Tommaso (non seulement par les morceaux nouvellement découverts, mais du moins par l'importante introduction, ce travail avance d'une façon décisive les études sur Tristan). — Select plays of Calderon, ed. with introd. and notes by MACCOLL (c'est la première fois qu'un Anglais entreprend de faire comprendre Calderon à ses compatriotes par une édition soignée du texte et un commentaire scientifique ; l'essai est réussi dans son ensemble).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Vingt-troisième année 30 septembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

La Révolution française, n° 2, 14 août : Louis de Frotté et les insurr. norm. (Dide). — DEBIDOUR, Les prélim. du congrès de Vienne. — ROBINET, Danton et le club des Cordeliers 1791. — AULARD, Les deux missions de Talleyrand à Londres 1792. — Acte de décès de Condorcet. — LE TÉO, Etude sur l'autel de la patrie d'Autun. — Bailliages de Versailles et de Meudon, les cahiers des paroisses, p. p. THÉNARD.

The Academy, n° 902 : Chaucer, The legend of good women, p. p. SKEAT (très bon). — Mrs. Charles MALDEN, Jane Austen (fait avec soin et conscience). — An author's love, being the unpublished letters of Prosper Mérimées « Inconnue » (« ben trovato »). — C. von ORELLI, The prophecies of Isaiah, transl. by BANKS. — The Divine Comedy of Dante, transl. into English verse, by WILSTACH. — Some Scotch books. — Selby (not. nécrol.). — A new Roumanian review (Archiva Societatii Stiintifice si Literare din Jasi). — The Coire and St Gall fragments of fragments of the Old-Latin Version of the Gospels (White). — The etymology of « whole » (Mayhew). — Olaf and Skythian Oloros (Stevenson). — The Saporogue Cossacks as described by an English ambassador in Russia 1736 (Alexandrenko). — BRÜNNOW, A classified list of all simple and compound ideographs occurring in the cuneiform texts hitherto published ; GOLENISHEFF, Opit Graphicheski Raspoloyhennago Assiriiskago Slovarya ; SCHEIL, Inscr. assyr. arch. de Samsi Ramman IV. — PETRIE, Hawara, Biahmu and Arsinoe. — A lost picture by Denis van Alsloot.

The Athenaeum, n° 3225 : INGRAM, Hearts of oak. — JARRY, La vie polit. de Louis de France, duc d'Orléans, 1372-1407 (très soigné, très consciencieux, fait avec beaucoup de patience et fort détaillé, mais un peu partial). — Sophie BRYANT, Celtic Ireland. — GOLDSMID, Bibliotheca curiosa, a complete collection of all the public. of the Elzevier presses at Leyden, Amsterdam, the Hague and Utrecht. — ASHE, The kings of Uganda, or life by the shores of Victoria Nyanza. — Statutes of the University of Oxford codified 1636. — Philological books (CAMPBELL, The Gospel of St Matthew in Formosan ; HOERNING, British Museum Karaite Mss.). — Victor Hugo ; Les Jumeaux (Swinburne). — St Mary Woolnoth and St Mary Woolchurchaw. (Round). — The Anglo-Indian codes (W. Stokes). — The proposed Oriental School. — Goldsmith at Leyden. — Selby (not. nécrol.). — Unpublished letters of Nath. Hawthorne, II. — The international educational congress at Paris. — Delia Bacon, a biographical sketch.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : PESCH, Der Begriff Gottes in den heidnischen Religionen der Neuzeit. — JERUSALEM, Lehrbuch der empir. Psych. — MAURENBRECHER, Gesch. der deutschen Königswahlen. vom X bis XIII Jahrhundert. (à étudier et à lire). — CHRISTOMANOS, Abendländ. Geschlechter im Orient im Anschluss an Du Cange's « Familles d'outre-mer », I. — DOPFFEL, Kaiserthum u. Papstwechsel unter den Karolingern (soigné et détaillé). — Briefe der Kurfürstin Sophie von Hannover an die Raugräf. u. Raugrafen zu Pfalz, p. p. BODEMANN. — SIEVERS, Venezuela. — DELITZSCH, Assyr. Gramm. (recueil à utiliser avec précaution, mais qui sera utile). — Noni Marcelli compendiosa doctrina p. p. L. MUELLER, I. (comme toujours, on ne cherchera pas ici un recueil complet des matériaux critiques et leur définitive mise en œuvre, une reproduction conséquente de l'archétype, une histoire du texte objective et exacte au point de vue bibliographique, un commentaire complet et égal, des index qui ne laissent rien à désirer). — Arden of Feversham, p. p. WARNKE a. PROESCHOLDT (publication intéressante). —

Jörgensen, Kvindefigurer; den archaiske graeske Kunst. — Ruepprecht, Bibliothek-Handbuch für kunstgewerbl. Schulen.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 33 : Cicero ad Att. IX, 9, 4 (K. Lehmann). — Paulson, Studia Hesiodea, I, De re metrica (très soigné). — Leuchtenberger, Die Oden des Horaz für den Schulgebr. disponirt (utile). — Kayser, Des Horaz Ars poetica übers. u. erläutert. (trad. fidèle et souple). — Cinquini, Delle fratrie attiche postclistheniche. — Mayrhoefer, Geschichtlich topogr. Studien über das alte Rom (manqué). — Holtzinger, Handbuch der christl. Architektur (bon et clair, un peu inégal). — Lucy Garnett, Greek Folk-songs. — Holstein, Reuchlins Komödien (publication dont on saura gré à l'auteur). — *Revue critique*, n° 28 (dans l'analyse de l'art. de M. Gaidoz sur Andresen, on a commis une singulière erreur, due évidemment à la rapidité de la lecture; la rue Vercingétorix et la rue Camulogène seraient transformées en « sur le zinc » et « chan-de-vin »; M. Gaidoz a dit qu'on saurait ce que sont devenus ces noms en faisant une enquête chez le « chand-de-vin » et en causant « sur le zinc »).

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 34 (La rédaction en chef passe de M. W. Kirchbach à M. K. von Schlieben) : Tolmai, Nur darnach habe ich mich gesehnt. — Neumann-Hofer, Kritik u. Räsonnement. — von Suttner, Franz. schöne Literatur. — Ad. Voigt, Elementare Betracht. über Lesen und Schreiben (suite).

— N° 35 : Tolnai, Nur darnach habe ich mich gesehnt. — Höpfner, Matilde Serao. — Herold, Nordlandsfahrt. — Voigt, Element. Betracht. über Lesen u. Schreiben. — Holm, Vom schwed. Frühjahrsbüchermarkt.

— N° 36 : Tscheng-ki-tong, Die legitime Geliebte. — Möser, Aus der span. Lyrik. — Doehn, deutsche Kolonialpolitik. — Wilhelm, Slowacki. — Kohut, Brizeux.

— N° 37 : Mirbeau, Dem Glück entgegen. — Brausewetter, Ein Jugendgedicht von Ibsen. — Münz, Die Tragödie des Menschen von Emerich von Madach. — Widmann, Der amerik. Lyriker Walt Whitmann. — Prölss, Grimm u. Katharina II.

— N° 38 : Jaeger, Aus der Christiania-Bohême. — Härsu, Macedorumän. Volkslieder. — Duboc, Ibsen u. Feuerbach. — Sacher-Masoch, Gyp in der Revue. — Keller-Jordan, Dame Kobold in der neuen Münchener Bühneneinrichtung. — Prölss, Grimm u. Katharina II.

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur, III u. IV Heft 1889 : Zimmer, Keltische Beiträge, II. Brendans Meerfahrt (suite et fin). — Schönbach, Altdeutsche Funde aus Innsbruck : I. Waltharius; II. Christi Geburt; III. Kindheit Jesu des Konrad von Fussesbrunnen; IV. Des Strickers Karl; V. Jüngere Bearbeitung der Kaiserchronik; VI. Weltchronik des Rudolf von Ems; VII. Ein Kreuzsegen. — Strauch, Neue Bruchstücke der Trierer Margaretenlegende. — Borinski, Eine Ergänzung der Warnung. — Roediger, Bemerkungen zu den Denkmälern. — Wilmanns, Die Flexion der Verba tuon, gân, stân im ahd. — Stosch, Ueber den Gebrauch der mhd. Conjunction *aber* in der Frage, *et* Die Verse vom Eber in der Sangaller Rhetorik. — Seemüller, Zu Helbling. — *Anzeiger* : Baumgart, Handbuch der Poetik; Scherer, Poetik. — Bruchmann, Psychol. Studien zur Sprachgeschichte. (Cp. *Revue*, 1888, n° 40.) — Pogatscher, Zur Lautlehre der griech., latein. u. roman. Lehnworte im Altengl. (Solide et fait avec une bonne méthode.) — Johann von Michelsberg, ein deutsches Gedicht des XIII Jahrh. p. p. Kraus. — Daniel von Soest, ein westfäl. Satiriker des

La Révolution française, n° 2, 14 août : Louis de Frotté et les insurr. norm. (Dide). — DEBIDOUR, Les prélim. du congrès de Vienne. — ROBINET, Danton et le club des Cordeliers 1791. — AULARD, Les deux missions de Talleyrand à Londres 1792. — Acte de décès de Condorcet. — LE TÉO, Etude sur l'autel de la patrie d'Autun. — Bailliages de Versailles et de Meudon, les cahiers des paroisses, p. p. THÉNARD.

The Academy, n° 902 : Chaucer, The legend of good women, p. p. SKEAT (très bon). — Mrs. Charles MALDEN, Jane Austen (fait avec soin et conscience). — An author's love, being the unpublished letters of Prosper Mérimées « Inconnue » (« ben trovato »). — C. von ORELLI, The prophecies of Isaiah, transl. by BANKS. — The Divine Comedy of Dante, transl. into English verse, by WILSTACH. — Some Scotch books. — Selby (not. nécrol.). — A new Roumanian review (Archiva Societatii Stiintifice si Literare din Jasi). — The Coire and St Gall fragments of fragments of the Old-Latin Version of the Gospels (White). — The etymology of « whole » (Mayhew). — Olaf and Skythian Oloros (Stevenson). — The Saporogue Cossacks as described by an English ambassador in Russia 1736 (Alexandrenko). — BRÜNNOW, A classified list of all simple and compound ideographs occurring in the cuneiform texts hitherto published; GOLENISHEFF, Opit Graphicheski Raspoloyhennago Assiriiskago Slovarya; SCHEIL, Inscr. assyr. arch. de Samsi Ramman IV. — PETRIE, Hawara, Biahmu and Arsinoe. — A lost picture by Denis van Alsloot.

The Athenaeum, n° 3225 : INGRAM, Hearts of oak. — JARRY, La vie polit. de Louis de France, duc d'Orléans, 1372-1407 (très soigné, très consciencieux, fait avec beaucoup de patience et fort détaillé, mais un peu partial). — Sophie BRYANT, Celtic Ireland. — GOLDSMID, Bibliotheca curiosa, a complete collection of all the public. of the Elzevier presses at Leyden, Amsterdam, the Hague and Utrecht. — ASHE, The kings of Uganda, or life by the shores of Victoria Nyanza. — Statutes of the University of Oxford codified 1636. — Philological books (CAMPBELL, The Gospel of St Matthew in Formosan; HOERNING, British Museum Karaite Mss.). — Victor Hugo ; Les Jumeaux (Swinburne). — St Mary Woolnoth and St Mary Woolchurchaw. (Round). — The Anglo-Indian codes (W. Stokes). — The proposed Oriental School. — Goldsmith at Leyden. — Selby (not. nécrol.). — Unpublished letters of Nath. Hawthorne, II. — The international educational congress at Paris. — Delia Bacon, a biographical sketch.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : PESCH, Der Begriff Gottes in den heidnischen Religionen der Neuzeit. — JERUSALEM, Lehrbuch der empir. Psych. — MAURENBRECHER, Gesch. der deutschen Königswahlen. vom X bis XIII Jahrhundert. (à étudier et à lire). — CHRISTOMANOS, Abendländ. Geschlechter im Orient im Anschluss an Du Cange's « Familles d'outre-mer », I. — DOPFFEL, Kaiserthum u. Papstwechsel unter den Karolingern (soigné et détaillé). — Briefe der Kurfürstin Sophie von Hannover an die Raugräf. u. Raugrafen zu Pfalz, p. p. BODEMANN. — SIEVERS, Venezuela. — DELITZSCH, Assyr. Gramm. (recueil à utiliser avec précaution, mais qui sera utile). — Noni Marcelli compendiosa doctrina p. p. L. MUELLER, I. (comme toujours, on ne cherchera pas ici un recueil complet des matériaux critiques et leur définitive mise en œuvre, une reproduction conséquente de l'archétype, une histoire du texte objective et exacte au point de vue bibliographique, un commentaire complet et égal, des index qui ne laissent rien à désirer). — Arden of Feversham, p. p. WARNKE a. PROESCHOLDT (publication intéressante). —

JÖRGENSEN, Kvindefigurer; den archaiske graeske Kunst. — RUEPPRECHT, Bibliothek-Handbuch für kunstgewerbl. Schulen.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 33 : Cicero ad Att. IX, 9, 4 (K. Lehmann). — PAULSON, Studia Hesiodea, I, De re metrica (très soigné). — LEUCHTENBERGER, Die Oden des Horaz für den Schulgebr. disponirt (utile). — KAYSER, Des Horaz Ars poetica übers. u. erläutert. (trad. fidèle et souple). — CINQUINI, Delle fratrie attiche postclistheniche. — MAYRHOFFER, Geschichtlich topogr. Studien über das alte Rom (manqué). — HOLTZINGER, Handbuch der christl. Architektur (bon et clair, un peu inégal). — Lucy GARNETT, Greek Folk-songs. — HOLSTEIN, Reuchlins Komödien (publication dont on saura gré à l'auteur). — *Revue critique*, n° 28 (dans l'analyse de l'art. de M. Gaidoz sur Andresen, on a commis une singulière erreur, due évidemment à la rapidité de la lecture; la rue Vercingétorix et la rue Camulogène seraient transformées en « sur le zinc » et « chan-de-vin »; M. Gaidoz a dit qu'on saurait ce que sont devenus ces noms en faisant une enquête chez le « chand-de-vin » et en causant « sur le zinc »).

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 34 (La rédaction en chef passe de M. W. Kirchbach à M. K. von Schlieben) : TOLMAI, Nur darnach habe ich mich gesehnt. — NEUMANN-HOFER, Kritik u. Räsonnement. — von SUTTNER, Franz. schöne Literatur. — Ad. VOIGT, Elementare Betracht. über Lesen und Schreiben (suite).

— N° 35 : TOLNAI, Nur darnach habe ich mich gesehnt. — HÖPFNER, Matilde Serao. — HEROLD, Nordlandsfahrt. — VOIGT, Element. Betracht. über Lesen u. Schreiben. — HOLM, Vom schwed. Frühjahrsbüchermarkt.

— N° 36 : TSCHENG-KI-TONG, Die legitime Geliebte. — MÖSER, Aus der span. Lyrik. — DOEHN, deutsche Kolonialpolitik. — WILHELM, Slowacki. — KOHUT, Brizeux.

— N° 37 : MIRBEAU, Dem Glück entgegen. — BRAUSEWETTER, Ein Jugendgedicht von Ibsen. — MÜNZ, Die Tragödie des Menschen von Emerich von Madach. — WIDMANN, Der amerik. Lyriker Walt Whitmann. — PRÖLSS, Grimm u. Katharina II.

— N° 38 : JAEGER, Aus der Christiania-Bohême. — HÂRSU, Macedorumän. Volkslieder. — DUBOC, Ibsen u. Feuerbach. — SACHER-MASOCH, Gyp in der Revue. — KELLER-JORDAN, Dame Kobold in der neuen Münchener Bühneneinrichtung. — PRÖLSS, Grimm u. Katharina II.

Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Litteratur, III u. IV Heft 1889 : ZIMMER, Keltische Beiträge, II. Brendans Meerfahrt (suite et fin). — SCHÖNBACH, Altdeutsche Funde aus Innsbruck : I. Waltharius; II. Christi Geburt; III. Kindheit Jesu des Konrad von Fussesbrunnen ; IV. Des Strickers Karl; V. Jüngere Bearbeitung der Kaiserchronik ; VI. Weltchronik des Rudolf von Ems; VII. Ein Kreuzsegen. — STRAUCH, Neue Bruchstücke der Trierer Margaretenlegende. — BORINSKI, Eine Ergänzung der Warnung. — ROEDIGER, Bemerkungen zu den Denkmälern. — WILMANNS, Die Flexion der Verba tuon, gân, stân im ahd. — STOSCH, Ueber den Gebrauch der mhd. Conjunction *aber* in der Frage, *et* Die Verse vom Eber in der Sangaller Rhetorik. — SEEMÜLLER, Zu Helbling. — *Anzeiger* : BAUMGART, Handbuch der Poetik; SCHERER, Poetik. — BRUCHMANN, Psychol. Studien zur Sprachgeschichte. (Cp. *Revue*, 1888, n° 40.) — POGATSCHER, Zur Lautlehre der griech., latein. u. roman. Lehnworte im Altengl. (Solide et fait avec une bonne méthode.) — Johann von Michelsberg, ein deutsches Gedicht des XIII Jahrh. p. p. KRAUS. — Daniel von Soest, ein westfäl. Satiriker des

XVI Jahrh. p. p. JOSTES. (Assure à ce satirique westphalien du XVIe siècle sa place dans l'histoire de la littérature allemande.) — KLUGE, Von Luther bis Lessing, sprachgeschichtl. Aufsätze. (Beaucoup de choses neuves et instructives.) — Jugendgedichte von Christian Wernigke, p. p. NEUBAUER (cp. Revue, 1888, n° 42). — WOLFF, J. E. Schlegel; SEELIGER, J. E. Schlegel. — POESTION, Einleit. in das Studium des Altnord. II. Lesebuch mit Glossar (les livres de l'auteur ne sont que des « Attrappen »).— *Litteraturnotizen* : BILTZ, Zur deutschen Sprach-u. Lit. Vorträge u. Aufsätze; BORRIES, Das erste Studium des i — Umlauts im German.; BURGHAUSER, Indog. Praesensbildung im German.; Die deutschen Katechismen der deutschen Brüder, p. p. J. MÜLLER; G. PARIS, La littérature française au moyen âge (à la fois précis et sûr); PETIT, Bibliographie der middelnederlandsche taal = en letterkunde (abondant et exact); SCHAUB, Ueber die niederd. Uebertrag. der Lutherschen Uebersetzung; SCHROEDER, Vom Papiernen Stil (cp. *Revue*, n° 20). — SCHULTZ, Die Bestreb. der Sprachgesellschaften des XVII Jahrh. für Reinigung der deutschen Sprache; THOMMEN, Schriftproben aus hss. des XIV-XVI Jhs; VERWIJS et VERDAM, Middelnederlandsch woordenboek (deux volumes qui vont jusqu'à G.); Vierteljahrschrift für Literaturgeschichte, I; WELCKER, Dialectgedichte. — Kleine Mitteilungen.

Theologische Litteraturzeitung, n° 16 : SNOUCK HURGRONJE, Mekka, mit Bilderatlas, I. Die Stadt u. ihre Herren, II. Aus dem heutigen Leben (très recommandable; cp. un prochain art. de la *Revue*). — DIETSCH, Die evangel. Kirche von Metz (comble une réelle lacune). — FROELICH, Sectentum u. Separatismus im jetzigen kirchlichen Leben der evang. Bevölk. Elsass-Lothringens. — E. PETRI, Ludwig Adolf Petri. — F. LICHTENBERGER, History of German theology in the XIX century, transl. and edited by HASTIE.

Zeitschrift für Katholische Theologie, III; 1889 : *Abhandlungen* : FRICK, Der objective Unterschied zwischen schwerer und lässlicher Sünde. — BÄUMER, Der Klostersturm in England unter Heinrich VIII. — Fr. SCHMID, Die Kategorie der Quantität. — *Recensionen* : UEBINGER, Die Gotteslehre des Nic. Cusanus. — LECLERC, De romano S. Petri episcopatu. — MOHLER, Commentar zum Catechismus für Rottenburg. — MICHAEL, Salimbene und seine Chronik. — SCHANZ, Apologie des Christenthums. — Novum Testamentum graece p. p. O. de GEBHARDT. — *Analekten* : Die Feste Cathedra Petri u. der Antiochenische Episcopat dieses Apostels. — Die Ueberschrift des Ignatianischen Römerbriefes. — Politik Kaiser Friedrich II. — Kaiser Friedrich II und die Päpste. — Drei liturgische Novitäten : LAPINI, La liturgia : DUCHESNE, Orig. du culte chrétien; Missets und Weales archäolog. liturg. Zeitschriften. — Kleinere Mittheil. besonders aus ausländ. Literatur. — Literarischer Anzeiger.

Archivio storico per Trieste, l'Istria e il Trentino, diretto da S. MORPURGO ed A. ZENATTI (Roma-Firenze, Direzione proprietaria editrice. Quatre fascicules par an, 10 francs) 1889, vol. IV, fasc. 1 : CIPOLLA, Corrado II vescovo di Trento e Briano di Castelbarco 1201-1203, secundo un nuovo documento. — de FESTI, Studenti Trentini alle Università italiane. — *Varieta* : BIADEGO, Due lettere del pittore trentino Marco Sandelli. — ZENATTI, Sette lettere di Antonio Elio capodistriano. — CIPOLLA, Di una iscrizione aquileiese.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Vingt-troisième année 7 octobre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des religions, n° 3, sept. 1889 : VAN DEN GHEYN, La science des religions à l'Univ. de Leyde. — PETITOT, La théogonie des Américains du N.-O. canadien. — PEISSON, Le Musée Guimet et l'enseignement officiel des religions en Europe. — Abbé de BROGLIE, Les origines de l'islamisme, II. — Chronique. — Bibliographie.

Bulletin critique, n° 16 : DE LA SICOTIÈRE, Frotté et les insurr. normandes (Cp. *Revue* n° 17). — THUREAU-DANGIN, Hist. de la monarchie de juillet, V (œuvre littéraire de premier ordre). — LARRIEU, Gui Patin (œuvre d'un homme d'étude et d'un homme d'esprit). — LAVOCAT, Procès des Frères et de l'Ordre du Temple. — LEDIEU, La vallée du Liger; Deux années d'invasion en Picardie, 1635-1636.

— N° 17 : Corr. litt. entre Dom de la Rue et Mgr d'Inguimbert (curieuse et intéressante publication due à Dom Bérengier). — HEINRICH, Hist. de la litt. allem. I. — MAXE-WERLY, Etat actuel de la numismatique rémoise (étude complète). — ABBOT, Critical essays.

— N° 18 : WORDSWORTH et WHITE, Novum Testam. (Cp. *Revue* 1888, n° 36.) — D'ANCONA, L'Italia alla fine del secolo XVI, Giorn. del viaggio di M. de Montaigne (cp. *Revue*, n° 19). — LENIENT, La comédie en France au XVIIIe siècle (agréable et facile). — DESDEVISES DU DEZERT, Don Carlos d'Aragon, prince de Viane (très approfondi et impartial). — GRAD, L'Alsace, le pays et ses habitants.

Mélusine, n° 21, 5 sept. 1889 : TUCHMANN, La fascination et les fascinateurs, Individus. — O. COLSON, Les disputes. — BASSETT, Proverbes et dictons relatifs à la mer. — ERNAULT, Dictons et proverbes bretons. — H. G., Les esprits forts de l'antiquité classique (suite). — Serments et jurons, VII, à Liège. — Chansons popul. de la Basse-Bretagne : XXIII, adieux d'une mère à son fils qui s'est engagé volontairement. — I. LÉVI, Voyages et voyageurs, II, dans le Talmud. — KARLOWICZ, Le jeu de l'animal décapité. — *Bibliographie :* CARNOY, Les contes d'animaux dans les romans du Renard (le commentaire manque). — Lord Archibald CAMPBELL, Waifs and strays of Celtic tradition, I. Argyllskire stories. — DAYMARD, Vieux chants populaires recueillis en Quercy (fait avec conscience et goût).

Revue historique, sept.-oct. 1889 : LACOUR-GAYET, P. Clodius Pulcher. — D'AVENEL, L'admin. prov. sous Richelieu. — Ch. V. LANGLOIS, Un mém. inédit de Pierre du Bois. — PHILIPPSON, La participation de Lethington au meurtre de Riccio. — PEYRE, Une commune rurale des Pyrénées au début de la Révol. — *Bulletin :* Franc. inaug. de la nouv. Sorbonne (Monod); public. d'hist. mod. (Farges); public. sur l'hist. de de l'Orient et de la Grèce (P. Girard); Italie : Public. sur l'hist. de la révol. ital. (Orsi). — *Comptes-rendus :* LETOURNEAU, L'évolution de la propriété (intéressant; cp. *Revue*, n° 12). — Hermann, Lehrb. der griech. Antiq. II, 2, die griech. Kriegsalterthümer, par H. DROYSEN, I. (Cp. *Revue* 1888, n° 18). — HOEFER, Die Varusschlacht (excellent plaidoyer en faveur de l'opinion traditionnelle contre la nouvelle hypothèse de Mommsen). — MAURENBRECHER, Gesch. der deutschen Königswahlen X-XIII Jahrh. (travail d'ensemble, clair, substantiel). — LA MANTIA, Cenni storici su le fonti del diritto greco-romano e le Assise e Leggi dei re di Sicilia. — RONDONI, Tradiz. popol. e leggende di un comune medioevale e del suo contado (curieuses études sur Sienne). — BOGUSLAWSKI, Historyja Slowan, I. (théorie hardie, téméraire même sur l'histoire des Slaves à l'époque préhistorique). — DANIELSON, Die nordische Frage 1746-1751 (information trop abondante, mais excellente en général). — KNAPP, Die Bauernbefreiung und der Ursprung der Handarbeiter in

den aelteren Theilen Preussens. (Sujet souvent traité, et cette fois approfondi.)

La Révolution française, n° 3 : GAFFAREL, Fond. de la République cisalpine. — JEANVROT, Les rues de La Rochelle sous la Révolution. — ROBINET, La descendance de Danton. — AULARD, La législation des clubs pendant la Révolution. — Les lettres du duc d'Orléans. — *Documents :* Et. CHARAVAY, Les jeunes Bretons et Angevins en 1790. — *Bibliographie :* Cahier des doléances de la sénéchaussée de Draguignan p. p. MIREUR. — Lettres de Cambon et autres envoyés de Montpellier p. p. GRAND et DE LA PIJARDIÈRE.

Revue de Belgique, 15 août : FRÈRE-ORBAN, Nos affaires monétaires. — KÜNTZIGER, Les sources du Pentateuque. — GITTÉE, Le coq et la poule dans l'imagination populaire. — Ch. DICKENS, Eden. — Mme Clem. ROYER, Les arts libéraux à l'Expos. univ. — *Essais et notices :* PERGAMENI, Hist. gén. de la littér. franç. ; J. DARMESTETER, Shakspeare (guide excellent pour l'étude du poète); L'Ecole Gatti; Ferd. Gravrand (not. nécrol.).

— 15 septembre : Em. de LAVELEYE, Le bimétallisme international. — VEN ELEWYCK, Les tarifs douaniers. — Clem. ROYER, Les arts industriels à l'Expos. univ. — *Essais et notices :* LECLERCQ, Une question. — DE RIDDER, La cour de Charles Quint (n'est pas assez creusé). — RABBENO, Les sociétés coopératives de production.

The Academy, n° 903 : JEAFFRESON, The queen of Naples and Lord Nelson (intéressant). — JOHNSTONE, The history of a slave. — NUTT, Studies of the legend of the Holy grail, with especial reference to the hypothesis of its Celtic origin. (suggestif). — The old Northumbrian glosses in Ms. palatine 68 (Napier). — Old Irish and the spoken language (Fleming).—Thrakian Olor and Norse Olafr. (Blind).—WOLLASTON, an English-Persian Dictionary, compiled from original sources (fruit d'un travail énorme). — STRANAHAN, History of French painting.

— N° 904 : Remarks and collections of Thomas Hearne, III, p. p. DOBLE. — Sophie BRYANT, Celtic Ireland. — RUSSELL, Captain Dampier. — Le Opere italiane di Giordano Bruno, p. p. DE LAGARDE. — MAC-CORMICK, Three lectures on English literature (clair et vigoureux). — Some theatrical lawsuits, a supplement to Cibber's Apology, I (Aitken). — Make rope's in such a scarre « All's well » IV, 2, 38-39 (Furnivall). — The etymologie of clough (Mayhew). — Rigveda Sanhitâ transl. by H. H. Wilson, p. p. COWELL and WEBSTER. — Beal (not. nécrol. sur le savant sinologue). — SCHULTZ, Die Ortsgotth. in der griech. u. röm. Kunst; (Cp. *Revue* n° 3).—MAUSS, La piscine de Bethesda à Jerusalem ; SIMONSEN, sculpt. et inscriptions de Palmyre. — BAKER, The London stage, its hist. and traditions 1576-1888.

— N° 905 : LILLY, A century of Révolution. — TROTTER, Dalhousie (intéressant). — IRELAND, William Hazlitt, essayist and critic, selections from his writings, with a memoir (l'étude est « forcibly written » et « remarkably full ») — CAVE-BROWNE, The history of the parish church of all Saints, Maidstone. — A supplement to Cibber's Apology II (Aitken). — Dampier (Petrie). — Cleo, cleve, cleeve (Murray). — The etymol. of clough (Mayhew et Isaac Taylor). — The old Northumbrian glosses in ms. palatine 68 (Bradley). — Make rope's in such a scarre « All's well » IV, 2, 38-9. (Furnivall). — Assyriology in the North (Sayce).

— N° 906 : HOOPER, Wellington (clair et sans prétention et « as an epitome of facts, indeed, often excellent »). — Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke, p. p. E. M. THOMPSON (publication méritoire).

A supplement to Cibber's Apology, III (Aitken). — Dampier (Crawfurd) — Old Irish and the spoken language (Fleming). — The third Basque book (Dodgson). — Paignton, Devon (Kerslake). — Welsh « verch » in genealogy (Furnivall). — Make rope's in such a scarre (Furnivall). — Literature in Southern India (Corban). — The inscriptions from Naucratis (Roberts). — A cylinder of King Urkham in the British Museum.

— N° 907 : O'Brien, The life and letters of Th. Drummond. — An. Leroy-Baulieu, L'empire des Tsars et les Russes, III, la religion. — Wasson, Essays, religious, social, political. — The Muratorian fragments (Dunelm). — Dampier (Petrie). — Old Irish and the spoken language (Rhys et O'Grady). — The etymol. of clough (Mayhew et Molloy). — Debat between the body and the soul (Toynbee). — The Haitswell ms. of Chaucer (Norgate). — The Oriental Congress in Scandinavia (Sayce). — British Museum Catalogue of Greek coins : Barclay V. Head, Corinth and her colonies.

The Athenaeum, n° 3,226 : Clarke, Logic. (Manuals of catholic philosophy.) — A. Edgar, The Bibles of England, a plain account for plain people of the principal versions of the Bible in England. — Jeaffreson and Watson, Middlesex County Records, II and III. — Chaignet, La rhétorique et son histoire (cp. *Revue*, 23). — Lilly, A century of Revolution. — Josef Jireczek (not. nécrol.) — Dickens's « Sunday under Three Heads » — St Mary Woolnoth and St Mary Woolchurchaw. — Williams, The Cistercian abbey of Strata Florida. Cagnat, L'année épigraphique, 1888 (très bon; cp. *Revue*, n° 21); O'Rayet, Etudes d'archéologie et d'art. p. p. Sal. Reinach (cp. *Revue*, n° 4). — Numismatic literature. — Villa Madama at Rom.

— N° 3227 : Brownell, French traits. — O'Rorke, The hist. of Sligo town and county. — F. Lichtenberger, Hist. of German theology in the XIX century transl. by Hastie. — Holmes, Four famous soldiers, sir Charles Napier, sir Herbert Edwards. — Trotter, Dalhousie. — Historical books : Hodgkin, The dynasty of Theodosius; Chronicon galfridi le Baker de Swynebroke, p. p. M. Thompson; Edm. Bapst, Les mariages de Jacques V; Documents illustrating the impeachment of the Duke of Buckingham 1626 p. p. S. R. Gardiner ; Chronica Rogeri de Wendover, III, p. p. Hewlett. — The history of alphabets. — Columbus' letter to Luis de Saint Angel. — The Geneva Bible. — St Mary Woolnoth. — Isaac Barrow and Charing Cross (Ward). — Public instruction at the Paris Exhibition. — All's well that ends well IV, 2, 38-9 (Nicholson, Maclachlan et Herrisson).

— N° 3228 : Herndon a. Weik, Abraham Lincoln (indigne du sujet). — Amb. en Turquie de Jean de Gontaut-Biron (cp. un prochain article de la *Revue*). — Eyles, Popular poets of the period. — Wollaston, A complete English-Persian dictionary (œuvre de grand et honorable labeur). — A fictionmaker of Tokyo (S. J. Duncan). — Pamphlets by John Gay (Aitken).—The Eisteddvod (Thomas). — Lindoniophil. — The Imperial Institute School of Oriental languages (Hyde Clarke). — Withrow, The Katacombs of Rome and their testimony to primitive christianity. — Max. Mayer, Die Giganten und Titanen in der antiken Sage und Kunst (utile).— Faligan, Hist. de la légende de Faust (même jugement que *Revue crit.*, n° 18). — All's well that ends well, IV, 2, 38-39,

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Vingt-troisième année 14 octobre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement.

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 3299 : FLOWER, Address to the British Assoc. for the advancement of science at Newcastle. — The Oriental Congress at Stockholm, I. — A ms. of Dean Colet (Lupton). — Tyndale's Testament (Roberts). — LEES, St Giles's Edinburgh, Church, College and Cathedral.

— N° 3230 : The English a. Scottish Popular Ballads, p. p. CHILD, parts I-VI ; Border Ballads p. p. TOMSON. — A Latin English Dictionary, printed from the unfin. ms. of the late Th. K. KEY. — WILLIAMS, The life and letters of Sam. W. Williams, missionary, diplomatist, sinologue. — Dr. Allibone (not. nécrol sur l'auteur du « Dictionary of English Literature, qui vient de mourir à Lucerne). — The Oriental Congress, II. — The Genevan Bible (Dore). — M. Fustel de Coulanges (... with German industry he united a clearness of arrangement characteristically French, while his style was conspicuous for its excellence »). — « Four famous soldiers » (Holmes).

Literarisches Centralblatt, n° 35 : TAPPEHORN, Erklär. der Genesis. — BERT, Aphrahats Homilien ; HARNACK, die Acten des Karpus (cp. *Revue*, n° 18). — BRETSCHNEIDER, Mediaeval researches from eastern asiatic sources. (Quatre études qui sont un gain pour la science). — Hanserecesse 1431-1476, p. p. VON DER ROPP ; 1477-1530, p. p. D. SCHÆFER. — WUSTMANN, Quellen zur Gesch. Leipzigs (textes divers). — DISTEL, Der Leipziger Schöppenstuhl, II. — BUCHER, Die alten Zunft = und Verkehrsordnungen der Stadt Krakau. — HEINER, Grundriss des Kathol. Eherechts. — BINDING, Die Gründung des Norddeutschen Bundes (intéressant). — Abd-el. Rahman el Djabarti, merveilles biogr. et hist. ou chroniques, trad. de l'arabe par Chefic Mansour Bey, Abdul Azir Kalil Bey, Gabriel Nicolas Kalil Bey et Iskender Ammoun Effendi, I. — BRÉAL et PERSON, Gramm. lat. élém. (fait une bonne impression ; cp. *Revue*, 1888, n° 44). — Priscillian p. p. SCHEPSS (très méritoire). — WOLFF, Elias Schlegel (soigné). — Gisberte FREILIGRATH, Beitr. zur Biogr. Ferd. Freiligraths. — Textbuch zu Th. Schreiber's kulturhistor. Bilderatlas des Klass. Altertums.

— N° 36 : ROGGE, die Anschauungen des Apostels Paulus von dem relig. sittl. Charakter des Heidentums. — Tatiani oratio ad Graecos, p. p. SCHWARTZ (cp. *Revue*, n° 2). — COLOCCI, Gli Zingari, storia d'un popolo errante. (Très recommandable ; l'auteur connaît bien le « peuple errant », et il imprime p. 420 une lettre d'amour qu'il a écrite il y a quelques mois à une belle gitana de Madrid). — Von USLAR-GLEICHEN, Beitr. zu einer Familiengesch. der Freiherren von Uslar-Gleichen. — PASOLINI, Diciotto documenti inediti su Alessandro VIII. — Das Târikh-i-Zendje des Ibn 'Abd-el-Kerim Ali Rizâ von Sirâz, p. p. BEER. — Aristotelis quae feruntur de plantis, de mirabilibus auscultationibus, mechanica, de lineis insecabilibus, ventorum situs et nomina, de Melisso, Xenophane, Gorgia p. p. APELT (bonne édition et qui sera utile). — BRUGSCH, Religion u. Mythologie der alten Aegypter (beaucoup de lumière et beaucoup d'ombre ; bien des choses hasardées dans la première moitié de l'ouvrage ; mais dans la seconde moitié, qui a une valeur durable, l'auteur se montre « auf der ganzen Höhe seines umfassenden Könnens »). — SCHIAPARELLI, Museo archeologico di Firenze, antichità egizie, I.

— N° 37 : BAUMGARTNER, Calvin hébraïsant et interprète de l'Ancien Testament (bon). — OHNESORGE, Die röm. Provinzliste von 297 (cp. *Revue*, n° 39). — PIRENNE, Hist. de la constit. de Dinant (matériaux abondants mis en œuvre avec critique et compétence). — Docum. sur les

relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas, p. p. L. Müller et Diegerick. I, 1576-1578 (très soigné et plein de notes). — Abel, Ueber Wechselbezieh, der ägypt. indoeurop u. semit. Etymologie, I. (« Point de vue très avancé et très solitaire. ») — Apostolès, lettres inédites, p p. Noiret (cp. *Revue*, n° 24). — C. Heine, Das Schauspiel der deutschen Wanderbühne vor Gottsched (important). — Maspero, Aegypt. Kunstgesch. deutsche Ausg. von Steindorff. (L'Allemagne n'avait pas de livre qui traite ce sujet d'une façon aussi concise, aussi sûre, aussi agréable).

— N° 38 : Leop. Löw, Gesamm. Schriften, I. — Heussler, Bacon u. seine gesch. Stellung. — Toepffer, Attische Genealogie (cp. *Revue*, n° 33). — Welzhofer, Gesch. des griech. Volkes bis zur Zeit Solon's (clair et au courant). — Die Papsturkunden Westfalens bis 1378, p. p. Finke. — Briefw. zwischen Steinmüller u. Escher 1796-1821 p. p. Dierauer. — Nachtigall, Sahara u. Sudan. — Tragic. graec. fragmenta, p. p. Nauck, 2e éd. (le recueil offre pleinement tout ce que peut offrir l'état actuel de la science). — Kelle, Die S. Galler deutschen Schriften u. Notker Labeo. (Etude très soignée). — Wernigke, Jugendgedichte, p. p. Neubaur (cp. *Revue*, 1888, n° 42).

— N° 39 : Weyland, Omwerkingen compilatie-hypothesen toegepast op de Apokalypse van Johannes. — Krones, Die deutsche Besiedelung der östl. Alpenländer, insbes. Steiermarks, Kärntens u. Krains (intéressant, mais n'épuise pas le sujet). — Lekszycki, Die ält. poln. Grodbücher, II. — Wehl, Zeit u. Menschen, Tagebuch-Aufzeichn. 1863-1884, I (des anecdotes et un jugement plein d'indulgence). — Puschmann, Gesch. des medicin. Unterrichts von den ält. Zeiten bis zur Gegenwart (très important et bien fait). — Hiller, Beitr. zur Textgesch. der griech. Bukoliker (heureuse tentative qui n'avait pas eu lieu depuis Ahrens). — Josephi opera omnia p. p. Naber, I (comprend les cinq premiers livres des Antiquités et prouve que Niese a été « fortasse non semper accuratissimus »). — Zacher, Die Handschr. u. Classen der Aristophanesscholien (très exact et minutieux). — Kawerau, Aus Halles Litteraturleben (attachant). — Bilfinger, Die antiken Stundenangaben (important et instructif). — Waltz, Bibliothek der Stadt Colmar, Katalog der Bibliothek Chauffour (cp. un prochain art. de la *Revue*).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 34 : Harnack, Der pseudocypr. Traktat de aleatoribus (cp. *Revue*, n° 2).— Schwicker, Gesch. der ungar. Liter. (compilation de noms et de jugements). — Aristotelis quae feruntur de plantis, mechanica, de Melisso, Xenophane, Gorgia, p. p. Apelt (importante édition). — M. Hoffmann, Der Codex Mediceus. Pl. XXXIX, n° 1 des Vergilius (exact et sûr). — v. Liliencron, Der Runenstein von Gottorp. — Jarnik, Index zu Diez' Etym. Wörterb. (cp. *Revue*, n° 33). — Liber diurnus romanorum pontificum, p. p. Sickel (remarquable). — De Vyré, Marie-Antoinette (cp. *Revue*, n° 21). — Leges Alamannorum, p. p. K. Lehmann.

— N° 35 : Torp, Beitr. zur Lehre von den geschlechtlosen Pronomen in den indogerm. Sprachen (rien de nouveau, mais clair et critique). — Sterrett, The Wolfe Expedition to Asia Minor. — Noni Marcelli compend. doctr. p. p. L. Müller, II (bon, mais toujours les mêmes procédés de polémique). — Belling, Der grosse Kurfürst in der Dichtung. — Humbert, Die Gesetze des franz. Verses (utile). — Holm, Griech. Gesch. II (cp. *Revue*, n° 20). — Forsch. zur brand. u. preuss. Gesch. I u. II (cp. *Revue*, couverture 1888, n° 26 et 1889, n° 22). — Gopcevic, Makedonien u. Altserbien (superficiel). — Hasse, Die Verklär. Christi von Raffael.

— N° 36 : Lippelt, Quaest. biographicae (sur la littérature biographique sortie de l'école de Socrate). — Schwarz, De M. Terentii Varronis

apud sanctos patres vestigiis (témoigne de soin et de jugement). — H. Michaelis, Neues Wörterb. der portug. u. deutschen Sprache, II. Deutsch-portug. (très bon). — Horn, Beitr. zur Kritik der Vita Heinrici IV imper. (manqué). — Corr. de Vaudreuil et du comte d'Artois, p. p. Pingaud (très bien édité). — Duchesse de Duras. Journal des prisons (cp. *Revue*, n° 10).

— N° 37 : Dalman, Der Gottesname Adonaj u. seine Gesch. (bon). — F. Dümmler, Akad. Beitr. zur Literaturgesch. der Sokrat. Schulen (importants résultats). — Strebel, Alt-Mexico, Archaeolog. Beitr. zur Culturgesch. seiner Bewohner (matériaux abondants et de bon aloi). — Krebs, Zur Rection der Casus in der späteren histor. Gräcität, II (très recommandable). — Aretini dialogus de tribus Vatibus Florentinis, p. p. Wotke; Klette, Beitr. zur Gesch. u. Liter. der italien. Gelehrtenrenaissance, I. Joh. Conversanus u. Joh. Malpaghini von Ravenna; II. Aretini ad Istrum dialogus. — Marlowe, Doctor Faustus, p. p. Breymann (cp. *Revue*, n° 32). — Bilfinger, Der bürgerliche Tag, Unters. über den Beginn des Kalendertages (instructif). — Bonnevie, Den julianske og den gregorianske kalender. — Miscell. stor. romana od Archivio di storia medioev. ed eccles. Rivista periodica compil. da Cristofori, I-VI. — Green, Gesch. des engl. Volkes, übers. von Kirchner. — Ehrenburg, Die Inselgruppe von Milos (exact et détaillé). — Riegl, Die ägypt. Textilfunde im österr. Museum für Kunst u. Industrie. — Holst, Verfassungsgesch. der Verein. Staaten von America, IV, 1.

— N° 38 : Behla, Die vorgesch. Rundwälle im östl. Deutschland. — Plessis, Traité de métrique grecque et latine (court, clair, bien disposé, aura bientôt une 2e édition). — Amarcii Serm., p. p. Manitius (édit. soignée). — Puschmann, Die Lieder Neidharts von Reuenthal (sera longtemps consulté). — Hafner, Die Reichsabtei Hersfeld bis XIII Jahr. — De Broc, La France sous l'ancien régime, II, les usages et les mœurs (à feuilleter l'après-midi). — P. Heyse, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahr. Uebersetz. u. Studien.

— N° 39 : Linke, Studien zur Itala. — Hartfelder, Melanchton als Praeceptor Germaniae (excellent). — Marx, Griech. Märchen von dankbaren Tieren (cp. *Revue*, n° 37). — Sabbadini, Studi crit. sulla Eneide (instructif, quoique pauvre en résultats positifs). — Steinhausen, Gesch. des deutschen Briefes, I (très réussi). — Bibliogr. krit. Anzeiger für roman. Sprachen u. Liter., p. p. Ebering (bon dans l'ensemble). — Thommen, Schriftproben aus Hds. des XIV-XVI Jahrh. — Pribram, Zur Wahl Leopold I (cp. *Revue*, n° 12). — Vaucher, Mélanges d'hist. nationale (recueil d'art. sur l'hist. de la Suisse). — Frankl, Friedr. von Amerling. — M. Leroi, Les armements maritimes en Europe.

Altpreussische Monatsschrift, nos 3 et 4) avril-juin : *Abhandlungen :* Krumbholtz, Samaiten und der deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See, mit einer autographischen Karte. — Panzer, Die Verbindung des frischen Haffs mit der Ostsee in geschichtlicher Zeit, mit einer Karte. — L. Neubauer, Hymnologische Miscellen. — Rud. Reicke, Drei Briefe Schopenhauers an Karl Rosenkranz betreffend die Gesammtausgabe von Kants Werken. — Treichel, Vom Binden in Westpreussen. — Knaake, Forschungen zum Leben des Max von Schenkendorf. — *Kritiken und Referate :* Alterthumsgesellschaft Prussia 1888-1889. — *Mittheilungen und Anhang :* Sembrzycki, C. G. Mielcke's verschollenes litauisches Gesangbuch. — Tschackert, Berichtigung zu Band XXIV (1887), p. 183 u. 184, über den Veit-Dietrich-Brief vom 17 juli 1530. — Universitäts-Chronik, 1889 (suite). — Altpreussische Bibliographie (1888, suite).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Vingt-troisième année 21 octobre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Berliner philologische Wochenschrift, n° 34 : Petrie, Hawara, Biahmu u. Arsinoe (insiste sur le 5e chapitre qui renferme un papyrus d'Homère). — Ilias, p. p. Ameis u. Hentze, 3e éd. — P. Thomas, Lucubr. Manilianae (cp. *Revue*, n° 10). — Liebenam, Die Legaten in den röm. Provinzen (cp. *Revue*, n° 9). — Wiener Vorlegeblätter, p. p. Benndorf (cp. *Revue*, n° 17). — Siret, Les premiers âges du métal dans le S.-E. de l'Espagne (très méritoire). — Hübner, Bibliogr. der class. Altertumswiss.

— N° 35 : zu Accius (Hülsen). — Les Phéniciennes, éd. grecque de Bernardakis (parfois insuffisant). — Wittich, Euripides' u. Gœthes Iphigenie (sans valeur). — Fabricius, Theophanes von Mytilene u. Quintus Dellius als Quellen der Geogr. des Strabo (fait avec savoir, un peu exagéré dans la conclusion.) — Helmbold, das Gastmahl des Nasidienus, Horaz, sat. II, 8. — Gudeman, De Heroidum Ovidii codice Planudeo (cp. *Revue*, n° 8). — Jacobson, De fabulis ad Iphigeniam pertinentibus (clair et complet). — Bode u. Tschudi, Beschreib. der Bildwerke der christl. Epoche (rendra de très grands services). — P. Hermann, Das Gräberfeld von Marion (cp. *Revue*, n° 15). — Mehlis, Studien zur ält. Gesch. der Rheinlande, X. — Von der Burg zu Athen. I.

— N° 36 : Das Kuppelgrab von Vaphio. — Kammer, Krit. aesthet. Unters. über die Gesänge Μ Ν Ξ Ο der Ilias. — Treuber, Beitr. zur Gesch. der Lykier. — J. Schneider, Beitr. zur ält. Gesch. der Stadt = und Landkreises Düsseldorf. — Heydemann, Marmorkopf Riccardi. — Graul, Die antiken Porträtgem. aus den Grabstätten des Faijum. — H. W. Schaefer, Die Alchemie, ihr ägypt. griech. Ursprung u. ihre weitere histor. Entwickl. (fait avec grande clarté et un jugement sain). — Brugmann, Grundriss der vergl. Gramm. der indogerm. Sprachen, II. Wortbildungslehre, I, Vorbemerk. (1er art.).

— N° 37 : Notes on Liebenam, Die Legaten (Ramsay). — Iphigenie, p. p. Wecklein, 2e édit. — Thukydides, VII, p. p. Fr. Müller. — Puschmann, Nachtr. zu Alexander Trallianus, Fragm. aus Philumenus u. Philagrius nebst einer bisher noch ungedr. Abhandl. über Augenkrankheiten (très bonne publication, et excellentes traductions). — Kostomyris, Περὶ ὀφθαλμολογίας καὶ ὠτολογίας τῶν ἀρχαίων Ἑλληνικῶν (à traduire). — Kalb, Das Juristenlatein, 2e édit. — Hubo, Originalwerke in der archäol. Abtheil. des arch. numism. Institutes der Georg Augusts Universität. — Middleton, Ancient Rome in 1888 (le même livre qu'« Ancient Rome in 1885 », ne fait que tromper le public). — Jahresber. der Geschichtswiss. VIII. — Bonghi, La storia antica in Oriente e in Grecia, 2e ediz. (fait avec esprit pour le grand public). — Rawlinson, Phenicia (traite surtout de l'importance des Phéniciens pour l'histoire du monde et de la civilisation). — Schliep, Licht, was keiner geahnt; ein Buch für alle Germanen, I (absurde). — Brugmann, Grundriss der vergl. Gramm. II, 1 (fin de l'art.).

— N° 38 : Ein böotischer Grenzstein (Meister). — Inscr. aus Chios u. Athen. — Coll. des anc. alchimistes grecs, p. p. Berthelot et Ruelle (mérite d'être compté parmi les bons travaux sur le domaine de l'ancienne littérature classique). — Dau, De Martialis libellorum ratione temporibusque (savant, sagace, quoique fréquemment subtil, des résultats). — Usener, Religionsgesch. Untersuch. I. Das Weihnachtsfest (suscitera beaucoup de critiques, mais est très remarquable et gardera une grande importance dans les recherches sur l'histoire du christianisme primitif). — Delattre, Les travaux hydrauliques en Babylonie. — Gisi, Verzeichnis der Inkunabeln der Bibliothek Solothurn.

— N° 39 : Weisshäupl, Die Grabged. der griech. Anthol. (riche en résultats). — Pseudo-Castoris excerpta rhetorica p. p. Studemund (grand progrès par rapport à Walz). — Häussner, Die hds. Ueberliefer. des Columella mit krit. Ausg. des X Buches (important par la public. des variantes du Sangermanensis). — Seger, Nikephoros Bryennios (très instructives recherches). — Crivellucci, I codici della libreria racc. de S. Giacomo della Marca nel convento di S. Maria delle Grazie presso Monteprandone (travail strictement scientifique).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 17 : Jodl, Gesch. der Ethik in der neueren Philosophie, II. Kant u. die Ethik im XIX Jahrh. (mêmes mérites que dans le Ier tome; le nouveau volume est plus solide, plus mûr). — Die Papsturkunden Westfalens bis 1378, p. p. Finke, I.

— N° 18 : Schmoller, Zur Literaturgesch. der Staats und Socialwiss. (cp. *Revue*, n° 5). — Jahrb. des histor. Vereins des Kantons Glarus, XX-XXIV.

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 8 : Scherer, Poetik. — Borinski, Die Poetik der Renaissance; Servaes, Die Poetik Gottscheds u. der Schweizer (deux bons travaux). — Neue Fragm. des Gedichts van den vos Reinaerde u. das Bruchstück van bere Wisselauwe, p. p. E. Martin. — Bierbaum, Hist. of the Engl. language and literature, 2e édit. (a toujours quelque valeur). — G. Paris, Manuel d'ancien français (très remarquable et très utile, tout plein d'idées, d'indications, de points de vue). — Haas, Zur Gesch. des *l* vor folgendem Konsonnanten im altfranz. (Travail instructif.) — Monaci, Crestomazia italiana dei primi secoli, I (excellent, comme les autres travaux de l'éditeur). — Ocho comedias desconocidas de castro, del Licenciado Damian Salustio del Poyo, de Luis Velez de Guevara, etc. tomadas de un libro antiguo de comedias nuevamenté hallado y dadas a luz por Ad. Schaeffer (heureuse découverte, mais le texte laisse à désirer et le commentaire manque).

Germania, II : Walter, Ueber den Ursprung des höf. Minnesanges u. sein Verhältnis zur Volksdicht. III. Werth des Aufs. von A. Berger; IV. Die Carmina Burana; V. Schluss. — Blau, Zur Alexiuslegende. II. — Kölbing, Zur Tristansage. — Bohnenberger. Schwäb. *e* als Vertreter von *a* — Kratochwil, Ueber den gegenw. Stand der Suchenwirt-Handschriften. — Brenner, Leute. — Behaghel, Mhd. *iu* und *u*. — Ehrismann, Eine Hds. des Pfaffen Amis. — Gombert, Bemerk. zum deutschen Wörterbuche. — Behaghel, Messer.

Zeitschrift für deutsche Philologie, II : Mogk, Unters. zur Snorra-Edda, 1. Der sogen. zweite grammat. Traktat. — Müller-Frauenstein, Ueber Ziglers Asiatische Banise. — Vigfusson (not. nécrol. de K. Maurer). — *Miscellen u. Literatur* : W. Scherer, Poetik; Dilthey, Die Einbildungskraft des Dichters; Baumgart, Handbuch der Poetik; Sieber, Poetik, Rhetorik u. Stilistik; Methner, Poesie u. Prosa, ihre Arten u. Formen. — Wolff, J. El. Schlegel (cp. *Revue*, n° 41). — Lauchert, Gesch. des Physiologus (quelques chapitres intéressants et instructifs; mais l'histoire n'est pas faite; cp. *Revue* n° 24). — König Tirol, Winsbeke u. Winsbekin, p. p. Leitzmann. — G. Paris, La littérature française au moyen âge (belle œuvre, et à recommander très chaudement). — Golther, Die Sage von Tristan und Isolde (rapprochements intéressants). — Lüning, Die Natur, ihre Auffassung u. poet. Verwend. in der altgerm. u. mittelhochd. Epik bis zum Abschluss der Blütezeit (fait avec assez de goût). — R. Becker, Wahrheit u. Dichtung in Lichtensteins Frauendienst. — von Borries, Das erste Stadium des *i*- Umlauts im Germanischen. — Zu der Frage nach der Entstehungszeit des Lutherliedes *et* Des Mädchens Klage. (Ellinger). — Abweihen (Morsch).

— III : Jaekel, Die alaisiagen Bede u. Fimmilene. — Piper, Zu Notkers Rhetorik. — San Marte, Ueber den Bildungsgang der Gral-und Parzivaldichtung in Frankreich u. Deutschland. — Euling, Ein Quod libet et Eine Lügendichtung. — Neumann u. F. Schröder, zum Passional. — Pietsch, Ein unbek. oberdeutsches Glossar zu Luthers Bibelübersetzung. — L. Fränkel, Um Städte werben u. Verwantes in der deutschen Dichtung des XVI u. XVII Jahrh., nebst Parallelen aus dem XVIII u. XIX. — *Miscellen u. Literatur:* Edda Snorra Sturlusonar, III. — Wirth, Die Oster = und Passionsspiele bis zum XVI Jahrh. Beitr. zur Gesch. des deutschen Dramas (« ouvrage qui nous découvre la richesse de la poésie dramatique du moyen âge et nous fait connaître la place que le drame religieux était appelé à prendre dans la littérature allemande »). — Fr. Nicolais kleyner feyner almanach 1777 u. 1778, p. p. Ellinger (réimpression très soignée). — Eine lausavísa des Hromundr halti.

Theologische Literaturzeitung, n° 17 : Loening, Die Gemeindevert. des Urchristentums (très long art. de Harnack). — Zur Frage nach der Entstehungszeit der Konstantinischen Schenkung (1er art. de Krüger). — Kayser, Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit oder der Ursache aller Ursachen, nach den syr. Handschr. — Lallemand, Essai sur l'hist. de l'éduc. dans l'anc. Oratoire (cp. *Revue*, n° 25). — Herder's Briefe an Hamann, p. p. O. Hoffmann.

— N° 18 : Schrader, Keilinschr. Bibliothek, I (cp. *Revue*, n° 16). — Allard, Hist. des perséc. dans la 1re moitié du IIIe siècle (cp. *Revue*, n° 22). — Konstantinische Schenkung (2e art. de Krüger). — Dibelius u. Lechler, Beitr. zur sächs. Kirchengesch. IV. — Laurin, Introd. in corpus juris canonici. — Schanz, Apologie des Christentums, III, Christus u. die Kirche.

— N° 19 : Parallelbibel oder die Heilige Schrift in der Verdeutschung durch Luther 1545 mit nebensteh. wortgetreuer Uebersetz. nach dem Grundtext, 3 vols. — H. A. W. Meyer, Krit. exeget. Komm. über das Neue Testament, XV. Krit. exeg. Handbuch über den Brief des Jacobus, 5e Aufl. p. p. Beyschlag. — Schaff, The teaching of the twelve apostles; Taylor, An essay on the theology of the Didache. — Hückstädt, Der Lehrbegriff des Hirten. — Kinzler, Selecta patrum latinorum. — Schauenburg, Die Täuferbeweg. in der Grafschaft Oldenburg-Delmenhorst u. der Herrschaft Jever; Gerbert, Gesch. der Strassburger Sectenbeweg. zur Zeit der Reform. (Le second travail est plus nourri de faits, plus rempli de documents et bien plus important que le premier.) — Steiger, Der letzte grosse Ketzerprozess in der Schweiz. — Heinrici, Twesten, nach Tageb. u. Briefen.

Deutsche Rundschau, septembre : C. Frey, Das neueste Berliner Galeriewerk. — A. Stern, Mirabeau in Berlin. — B. Suphan, Shakspeare im Anbruch der classischen Zeit unserer Literatur. — O. Hartwig, Michele Amari. — Rohlfs, Abessinien u. die letzten Tage des Negus Negest Johannes. — Die Hundertjahrfeier des Journal des Débats. — Fanny Lewald. — *Liter. Rundschau* : Eggers, Rauch u. Gœthe; Vogel, Gœthe's Selbstzeugn. über seine Stellung zur Religion. — Wien, 1848-88, Denkschrift zum 2 Dec. 1888, hrsg. vom Gemeinderathe der Stadt Wien.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 39 : Coppée, Der Leierkasten. — Graf K. Snoilsky, Die Fylgja. — Eckstein, Dialektgedichte. — Brausewetter, Der Spieler. — P. Schönfeld, Ein neues Werk über die italien. Renaissance-Litteratur (sur le récent ouvrage de Gaspary).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Vingt-troisième année 28 octobre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Revue des études grecques, tome II, n° 6 : G. Perrot, Les rapports de la Perse et de la Grèce. — Babelon, Les monnaies d'or d'Athènes. — Huit, Les épistolographes grecs. — Iconomopoulos, Les jeux gymniques de Panopolis. — *Notes et documents :* Th. Reinach, Corrections au Contre Athénogène. — Sayce, Inscriptions d'Egypte. — Salomon Reinach, Inscription archaïque de Notium. — *Chronique :* Bulletin archéologique; Bulletin épigraphique; Correspondance grecque; Nouvelles diverses; Actes de l'association. — Comptes-rendus bibliographiques.

La Révolution française, 14 octobre : Gaffarel, Fondation de la République cisalpine (suite et fin). — Debidour, Le congrès de Vienne, I. — Aulard, La grande mission du 9 mars 1793. — Le Téo, L'enseignement républicain à Autun pendant la Révol. — Lettre de Jeanbon Saint-André à Barère : répartition des armées de la République, 1er mars 1793. — *Bibliogr. :* Robinet, Danton homme d'état; Nauroy, Les secrets des Bonaparte.

Revue d'histoire diplomatique, n° 4 : Boulay de la Meurthe, Les justifications de Talleyrand pendant le Directoire. — De Loreto, Reconnaissance de l'empire du Brésil par les puissances européennes. — Chéruel, D'Avaugour, ambassadeur de France en Suède. — Olivi, Corresp. d'un représentant du duc de Modène à la cour de Madrid, 1661-1667. — D'Avril, Tableau alphab. des traités de Paris, San Stefano et Berlin et de la conférence de Constantinople, avec la concordance des protocoles. — De Vorges, Instructions secrètes du roi d'Espagne Charles III à la junte d'état. — *Comptes-rendus :* Simon, Guillaume III (cp. *Revue*, n° 32, p. 111); Lovisoni, Die Gesandtenrechte; Tassé The French question; Davidson, Philipp August u. Ingeborg (cp. *Revue*, 1888, n° 51); Mém. et souv. de Hyde de Neuville (cp. *Revue*, 1888, n° 41); Pradier-Fodéré, Traité de droit internat. public européen; Pigeonneau, Hist. du commerce de la France, II (cp. *Revue*, n° 27); Thouvenel, Le secret de l'Empereur; Pallain, La mission de Talleyrand à Londres en 1792 (cp. *Revue*, n° 18); Waliszewski, Relat. diplom. entre la France et la Pologne au xviiie siècle; Kleen, Neutralitetens lagar; Kern, Souvenirs politiques. — Chronique : Allemagne-Autriche (Pribram); Belgiqne (Petit); Pays-Bas (Rogge).

Bulletin critique, n° 19 : Beaudouin, La participation des hommes libres au jugement dans le droit franc (beaucoup de conclusions contestées, mais en somme remarquable; lumières nouvelles sur l'origine et l'histoire du juge et du bourreau). — Inganni, Orig. et vicissit. de la chapelle expiatoire française de Zivido, près Marignan. — Abbé Henry, François Bosquet, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier (plein de recherches, manque un peu d'art). — Vic. de Meaux, La Réforme et la politique française en Europe (utile et bien fait). — Lemercier, Etude littér. et morale sur les poésies de Vauquelin de la Fresnaye (portrait d'un crayon rapide, mais fidèle). — V. Cherbuliez, Profits étrangers. — Boppe, Docum. inéd. sur les relations de la Serbie avec Napoléon (cp. *Revue*, n° 33).

Mélusine, n° 22 ; Nyrop et Gaidoz, L'étymol. popul. et le folklore : 1° Nomen, ōmen; 2° numen, nomen; 3° les Saints dans les jeux de mots; 4° les Saints patrons des corporations et des confréries; 5° les Saints pour rire; 6° Jeux de mots géographiques; 7° Expressions courantes; 8° Dans l'antiquité classique. — Ernault, Chansons popul. de la Basse-Bretagne, XXIV, l'Amant éconduit. — H. G. Les invasions de sauterelles. — Les esprits forts de l'antiq. class. (suite). — La vie de saint Gwennolé, mystère breton en une journée et six actes, texte bre-

ton et trad. fr. par Luzel (sera bien accueilli des amis de la littérature populaire).

Revue de l'instruction publique en Belgique, 5e livre : Smeets, Des pensions des prof. de l'enseign. moyen. — Huygens, Sur la valeur histor. de la Chronique de Gislebert de Mons. — W. G. Rutherford, Contrib. à l'étude du dialecte attique. — *Comptes-rendus :* Pergameni, Hist. gén. de la littér. franç. (impartial et bien fait). — H. Stein, Olivier de La Marche (solide et consciencieux). — Public. récentes de Wesmael-Charlier. — Bougot, L'Iliade d'Homère (très remarquable; cp. *Revue*, n° 2). — Jebb, Homer, an introd. to the Iliad and Odyssee (excellent travail).

The Academy, n° 908 : Life and letters of Charlotte Elizabeth, Princess Palatine from various published and unpublished sources. — Daly, Glimpses of Irish industries. — The Roxburghe Ballads, XVIII, XIX, p. p. Ebsworth. — H. R. Mill, An element. class-book of general geography. — J. J. Thomas (not. nécrol.) — The Muratorian fragment. — Old Irish and the spoken language (K. Meyer). — The collectio canonum hibernensis. — The third Basque book. — Cokayne's edit. of Hali Meidenhad. — Kant's Critical philosophy for English readers, p. p. Mahaffy and Bernard, I. — Notes on the Annals of Ulster, I (W. Stokes).

— N° 909 : Sir E. Hamley, National Defence, articles and speeches. — Edgar, The Bibles of England, a plain account for plain people of the principal versions of the Bible in English. — Popular poets of the period, p. p. Eyles. — Vignoles, Life of Ch. B. Vignoles. — C. Coignet, Francis the first and his time, from the French by F. Twemlow; Lady Jackson, The last of the Valois and accession of Henry of Navarre. — Unpublished ballads of Lord Macaulay (Britton). — A sign used in Old-English mss to indicate vowel shortness (Napier). — Old Irish and the spoken language (Nutt et O' Grady). — The collectio canonum hibernensis (Warren). — An Irish mermaid (Axon). — A few « post mortem » remarks (King). — The fragments of the Persika of Ktesias, p. p. Gilmore (juge sévèrement Ctésias, puise ses notes aux dernières et meilleures sources). — Notes on the Annals of Ulster, II. the translation (W. Stokes). — The seal of Jeremiah (Sayce).

— N° 910 : Jarman, A hist. of Bridgwater; Records of the borough of Nottingham, IV. — Mrs. Sidgwick, Caroline Schlegel and his friends (sérieux). — Delitzsch, Comm. über das Buch Jesaia, 4e Aufl. ; Sayce, The life and times of Isaiah as illustrated by contemporary monuments. — Herbert, The sacrifice of education to examination. — Some books on the colonies (J. J. Thomas, Froudacity ; Theal, Hist. of South Africa 1854-1872 ; Dale, Impressions of Australia ; Westgarth, Half a century of Australian progress). — Shelley's lodging. bill in London, febr. 1818. — St Patrick and the Pentateuch. — Old Irish and the spoken language. — The colour pers in Old French. — A sign used in Old English mss. to indicate vowel-shortness. — The third Basque book. — Shakspere's « make rope's ». — Ellis, A comment. on Catullus, 2e ed. — Notes on the Annals of Ulster, III, the footnotes (Stokes). — The Yenissei inscriptions (Taylor). — The mode in which the cuneiform inscriptions were written. — Apollo Melanthios in Cyprus (Gardner).

The Athenaeum, n° 3231 : Songs of the Great Dominion, p. p. Lighthall. — Documents relating to the foundation of the Chapter of Wincester, p. p. Kitchin and Madge. — Chamberlain, A handbook of colloquial Japanese; Davidson, Angliziced colloquial Burmese. — Chaucer, The Legend of Good Women, p. p. Skeat (très bonne édition). —

Theolog. books (ORELLI, The Prophecies of Isaiah; ABBOT, The authorship of the Fourth Gospel and other critical essays; The Book of Job, transl. by MORGAN). — Dict. of Nat. Biogr. (futurs art. Iago-Izaacke). — The Genevan Bible-Hidden treasures. — Notes from Rome (Lanciani). — The cylinder of Urkham (Cobham). — FINCK, Chopin and other musical essays. — The Henry Irving Shakspeare, vols I-VI, p. p. Irving, Marshall and other Shakesperean scholars.

— N° 3232 : W. L. Garrison, the story of his life. — DE LA MARTINIÈRE, Marocco, transl. by TROTTER. — AIRY, The English Restoration and Louis XIV, from the peace of Westphalia to the peace of Nimwegen (bon, souvent clair, mais parfois aussi trop semblable à un catalogue de traités). — Dict. of nat. biogr. (liste des futurs art. de Jack à Johns). — The British Museum.

— N° 3233 : The writings of. J. G. Whittier, 7 volumes. — Sir Henry MAINE, International law, a series of lectures deliv. before the Univ. of Cambridge, 1887. — The Roxburghe ballads, p. p. EBSWORTH, XIX. — DALY, Glimpses of Irish industries; MILLIGAN, Glimpses of Erin. — Miss ZIMMERN, The Hansa towns; de BROGLIE, Histoire et diplomatie. — Reminiscences of Dean Garnier. — Sir Monier Williams on buddhisme. — The library assoc. of the United Kingdom. — WILLCOCKS. Egyptian irrigation. — BABELON, Description histor. et chronol. des monnaies consulaires, 2 volumes (ouvrage plein de matériaux et qui sera utile non seulement à l'étudiant et au numismate, mais à l'historien).

Journal of the Gypsy Lore Society, octobre : THEWREWK DE PONOR, Origin of Hungarian music. — LELAND, The Paris congress of popular traditions. — P. BATAILLARD, The immigration of the Gypsies into Western Europe in the fifteenth century (continued). — The Red King and the Witch, a Roumanian Gypsy Folk-tale, transl. from the Romani of CONSTANTINESCU by GROOME. — A Transylvanian-Gypsy ballad, by H. v. WLISLOCKI. — MACRITCHIE, Irish Tinkers and their language. — Venetian edicts relat. to the Gypsies of the XVI, XVII and XVIII centuries. — Rud. v. SOWA, Slovak-Gypsy vocabulary, G-J. — Reviews; notes and queries.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : SCHÜRER, Gesch. des jüd. Volkes, 2e edit. I, 1. (très augmenté et remanié). — CROUST, Unters. über die langobard. Königs — und Herzogsurkunden. (L'auteur a tout fait pour tirer parti de ses ingrats matériaux.) — M. E. H. MÜLLER, Das Magnum Chronicon belgicum. — HENDERSON, The Casket letters and Mary queen of Scots. (clair, réfléchi, aboutit à des conclusions solides). — ANDREE, Ethnograph. Parallelen u. Vergleiche. — Chimalpahin, Annales, VI et VII, 1258 1612 publ. et trad. par SIMÉON (publication très difficile et très méritoire). — Jamblichi Protrepticus p. p. PISTELLI (très louable). — SAINTSBURY, A history of Elizabethian literature (recueil d'essais spirituels). — Letters of Carlyle 1826-1836 p. p. NORTON. — BRAITMAIER, Gesch. der poet. Theorie u. Kritik, II (intéressant et consciencieux).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, n° 6, juin : PAWLICKI, La philosophie à la cour des Médicis. — KAWCZYNSKI, Recherches comparatives sur les rhythmes, III, rhythmique provençale et française. — DARGUN, Die Quellen der Schrift Groicki's von der Ordnung der städt. Gerichte Magdeburger Rechtes.

—N° 7, juillet : TRETIAK, De l'influence de Mickiewicz sur la poésie de Puszkin. — CZERNY, Allgemeine Handelsgeographie. — Von MILEWSKI, Die internat. Währungsconferenzen.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Vingt-troisième année 4 novembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Ecole libre des sciences politiques, n° 4 : POINSARD, L'emploi des fonds des caisses d'épargne. — ALIX, Socialisme d'état et réforme sociale à propos du livre de M. Claudio Jaunet. — D'ORGEVAL, Le régime douanier de la Tunisie. — CLAUDEL, L'impôt sur le thé en Angleterre. — GUYBERT, Organisation des caisses d'épargne en Belgique. — P. DELAROCHE VERNET, Le Peï-ho et le Tientsin. — WILHELM, Les protectorats. — LÉVY-BRÜHL, Les théories polit. de Frédéric II. — *Comptes-rendus :* A. SOREL, La quest. d'Orient au XVIII[e] s. — DE SANTA ANNA NÉRY, Le Brésil en 1889. — HANOTAUX, Rec. des instr. des ambass. de France à Rome (cp. *Revue*, n° 20). — ENGELHARDT, Hist. du droit fluvial conventionnel. — BOPPE, Relat. de la Serbie avec Napoléon I[er] (cp. *Revue*, n° 33). — MENUAU, Histor. du 14[e] dragons. — FUNCK-BRENTANO, Traité d'écon. polit. par Ant. de Montchrétien.

Bulletin critique, n° 20 : BRÉAL et PERSON, Gramm. lat. élém. (insiste sur des inexactitudes de détail ; cp. *Revue*, 1888, n° 44). — WILPERT, Principienfragen der christl. Archäol. (vigoureux et distingué). — DE BAYE, Etudes archéol. Industrie anglo-saxonne. — Paulin PARIS, Etudes sur François I[er] (cp. *Revue*, 1885, n° 44). — LAUGEL, Henri de Rohan (très bon). — GOUMY, La France du centenaire ; DE PONCINS, Les cahiers de 89 (cp. sur ce dernier livre *Revue*, n° 23).

Revue de Belgique, 15 octobre : FRÈRE-ORBAN, Nos affaires monétaires. — MINNAERT, Au Caire, souvenirs de voyage. — MOGUEZ, Les élections françaises. — POTVIN, Chronique littéraire. — *Essais et notices :* A. RÉVILLE, La religion chinoise ; PEISSON, Hist. des relig. de l'extr. Orient, I, Lao-tseu et le taoïsme ; Catéchisme bouddhique, introd. à la doctr. du Bouddha Gotama, extr. des livres saints des bouddhistes du Sud et annoté par SOUBHADRA BHISKOU ; WIESENER, Etudes sur les Pays-Bas au XVI[e] siècle.

The Academy, n° 911 : AITKEN, The life of Steele (travail plein de recherches patientes). — NICOL, The political life of our time. — Chaucer's Canterbury Tales, p. p. SAUNDERS. — CHISHOLM, Handbook of commercial geography. — Recent theology. — The etymol. of neorxnawang (Bradley : propose « neorohsna-wang » qui signifierait « field of the palaces of the Dead »). — A sign used in Old-English mss to indicate vowel-shortness (Napier). — Old Irish and the spoken language (Nutt). — Shallow's « little John doit of Staffordshire, 2 Henri IV, III, 2 (Furnivall). — Ovidi, Tristium libri V, p. p. OWEN. — Kant's Kritik der reinen Vernunft, p. p. ADICKES ; Lose Blätter aus Kant's Nachlass, p. p. REICKE, I.

The Athenaeum, n° 3234 : AITKEN, The life of Steele (d'intéressants résultats). — Canterbury poets, select. from the Greek anthology, p. p. TOMSON. — Lestorie des Engles solum la translacion Maistre Geffrei Gaimar, p. p. Sir T. HARDY and C. T. MARTIN, Vol. I. Text ; vol. II. Translation (laisse beaucoup à désirer au point de vue philologique). — CURZON, Russia in Central Asia 1889 and the Anglo-Russian question. — SIMPSON, Gleanings from Old St Paul's. — The ancestry of George Washington (Jessopp). — Dict. of Nat. Biogr. (liste des futurs art. Johnson-Juxon). — Some missing poems of Sir John Beaumont (Kenyon). — The Deputy-Keeper's Report. — The Architectural Association Sketch-Book. — Ch. Lamb and Widford Church. — Notes from Athens. — Mary Fitton (Tyler).

Literarisches Centralblatt, n° 41 : KOETSCHAU, die Textüberlief. des Origenes contra Celsus, Prolegomena zu einer krit. Ausgabe. — Les grands

traités de la guerre de Cent-Ans p. p. Cosneau (cp. *Revue*, n° 41). — Michael, Die Formen des unmittelb. Verkehrs zwischen den deutschen Kaisern u. souver. Fürsten. vornehml. X, XI, XII Jahrh. (bon travail). — Gairdner, Henry the Seventh (clair et détaillé). — Baldacci, Ueber die inneren Zustaende Oesterreichs 1816 p. p. Krones.— Reinisch, Die Saho-Sprache. — Winckler, Die Keilschrifttexte Sargon's neu hrsg., 2 vols. (très méritoire et doit être étudié). — Sprelger, Grunds. nach denen die syr. Uebertragung der griech. Geoponica gearb. worden (fait avec grand soin et savoir). — Hoffory, Eddastudien (« la science sans préjugés passera à l'ordre du jour pour la plus grande partie du livre). » — Schreiber, Die hellen. Reliefbilder (très instructif). — Baumeister, Bilderhefte aus dem griech. u. röm. Altertum; Gymnasialreform u. Anschauung im class. Unterricht.

— N° 42 : Gerbert, Gesch. der Strassb. Sectenbeweg. zur Zeit der Reform. 1524-1534 (bon). — Kronenberg, Herder's Philosophie. — Württemb. Urkundenbuch. V. — Keussen, Die Cölner Revol. 1396 (très intéressant). — Steenstrup, Historieskrivningen i Danmark 1801-1863 (étude d'un homme très compétent). — Snouck Hugronje, Mekka II (cp. *Revue*, n° 40). — Jacob, Arab. Bibel-Chrestomathie, mit Glossar. — Hwui Li and Yen Tsung, Shamans, The Life of Hiuen-Tsiang, p. p. Beal. — Jarnik, Vollst. Index zu Diez (cp. *Revue*, n° 33). — Berliner Neudr. 111.

N° 43 : Löning, Die Gemeindeverf, des Urchristentums (instructif). — Dünzelmann, der Schauplatz der Varusschlacht (cp. *Revue*, n° 43). — Helen Zimmern, The Hansa towns (c'est dommage pour l'histoire de la Hanse qu'elle soit devenue la proie « einer so unreifen und vorlauten Scribentin »). — Trierer Geschichtsquellen des XI Jahrh. p. p. Sauerland. — Weltzel, Gesch. des Ratiborer Archipresbyterates; Gesch. der Stadt Sohrau; Gesch. der Stadt Kosel.— Hessler, Die deutschen Colonien. — Joannides, Sprechen Sie attisch? (très recommandable). — Plessis, Traité de métrique grecque et latine (manuel clair et concis). — Foertsch, Die Fremdwörter der deutschen Sprache (incommode et peu scientifique). — Eichner, Zur Umgestalt. des latein. Unterrichts.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 40; Everling, Die Paulin. Angelologie u. Dämonologie. — Schmidt, Die Pluralbild, der indogerm. Neutra (prudent, clair, sagace, digne du sujet qui est très important, cp. *Revue*, n° 33). — Teuffel, Studien u. Charakt. zur griech. u. röm. Litteraturgesch. 2e Aufl. — Berliner Neudrucke p. p. L. Geiger, Wagner u. Ettlinger, I-IV. — Gaspary, Die italien. Litteratur der Renaissancezeit (très bon, plein de savoir et de soin). — Ad. Schmidt, Abhandl. zur alten Gesch. p. p. Rühl. — Pflugk-Harttung, Gesch. des Mittelalters, I. (bien ordonné et richement illustré; le meilleur chapitre traite du développement de la papauté). — Kleinschmidt, Charakterbilder aus der französ. Revolution (intéressant). — Puschmann, Gesch. des medecin. Unterrichts (très savant, très clair, et bien écrit). — G. Freytag, Gesamm. Aufsätze (« simple, solide, instructif, suggestif, agréable, édifiant »).

— N° 41 : Bar Ebhroyo, Anmerk, zu den Salomon. Schriften, p. p. Rahlfs. — L. Schuster, Kepler u. die grossen kirchl. Streitfragen seiner Zeit. — Conradi Hirsaugiensis Dialogus super auctores sive Didascalon p. p. Schepss (très importante public.). — Polle, Was denkt das Volk über die Sprache (instructif). — Dinarchi orat. p. p. Blass, (2e édit. qui diffère de la 1re en plus de cent passages). — Varronis rerum rustic. libri tres, p. p. Keil (très bon). — Posener archäol. Mitteil. — De Schoeffer, De Deli insulae rebus (très solide travail). — Die ält. grosspoln. Grodbücher, II, p. p. Lekszycki. — Marcks, Die Zusammenkunft von Bayonne (excellent).

— N° 42 : Anonymus adv. aleatores p. p. MIODONSKI. — LANDAU, Die dem Raume entnomm. Synonyma für Gott in der neuhebr. Lit. (cp. *Revue*, n° 17). — ALOTTE, Primordialité de l'écrit. dans la genèse du langage humain. — Aeschylos, Orestie p. p. WECKLEIN (solide et utile). — G. KAUFFMANN, De Hygini memoria scholiis in Ciceronis Aratum Harleyanis servata. — SPENGLER, Der verlorene Sohn im Drama des XVI Jahrh. (réfléchi, sûr, bien composé, sans épuiser le sujet). — Alex. SCHMIDT, Gesamm. Abhandl. — LIPPERT, König Rudolf von Frankreich. (soigné) — ERMISCH, Das Freyberger Stadtrecht. — Briefw. zwischen Steinmüller u. Escher 1796-1821, p. p. DIERAUER. — D'HÉRISSON, Nouv. journ. d'un off. d'ordonn. La Commune.

— N° 43 : BERT, Aphrahats Homilien (cp. *Revue*, n° 18). — HECHT, Die griech. Bedeutungslehre (appel aux philologues). — KRONENBERG, Minuciana sive annot. crit. in Octavium (très soigné). — SCHWEITZER, De Walthario (la 2e partie meilleure que la première). — ANTONA-TRAVERSI, Curiosità Foscoliane. — OHNESORGE, Die röm. Provinzliste 297 (cp. *Revue*, n° 39). — LÖVINSON, Beitr. zur Verfassungsgesch. der westf. Reichstiftsstädte; REINHOLD, Verfassungsgesch. Wesels im Mittelalter (le travail de Reinhold est sérieux; celui de Lövinson n'avance pas la question). — VILMAR, Ueber die Quelle der Hist. de la guerre de Sept Ans Friedrichs des Grossen (ouvre la voie). — POMTOW, Beitr. zur Topogr. von Delphi (cp. *Revue*, n° 33). — BLASENDORFF, Der deutsch dän. Krieg von 1864 (à recommander aux bibliothèques d'école).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 19 : Zeitschrift der orient. Abtheil. der kais. russ. Archaeolog. Gesellsch. p. p. ROSEN. I, 1-4. — KELLE, Die philosoph. Kunstausdrücke in Notkers Werken *et* Die St-Galler deutschen Schriften u. Notkers Leben (détaillé et important). — Voyage archéol. en Grèce et en Asie-Mineure sous la dir. de Ph. Le Bas, p. p. Salomon REINACH. (« S. Reinach dont le sain jugement scientifique, le sens pratique, la force de travail presque étonnante se sont déjà affirmés bien souvent sur le domaine de l'archéologie et de l'épigraphie, commence une entreprise qui mérite l'accueil le plus favorable et la plus chaude reconnaissance », cp. *Revue*, n° 30.)

— N° 20 : TOEPFFER, Attische Genealogie (très long art. d'E. Maass, remplit tout le numéro, p. 801-832; cp. *Revue*, n° 33).

Literaturblatt für german. u. roman. Philologie, n° 9 : Zeitschrift für deutschen Unterricht, I u. II. — H. FISCHER, Zur Gesch. des Mittelhochd. — Lerchheimer u. seine Schrift wider den Hexenwahn, p. p. BINZ (bon). — ZARNCKE, Kurzgef. Verzeichnis der Originalaufnahmen von Gœthes Bildniss (admirable de soin et de critique). — PALUDAN, Renaissance bevaegelsen i Danmarks liter., isaer i det 17 Aarhundrede (très soigné). — HAASE, Franz. Syntax des XVII Jahrh. (fait avec compétence). — Elém. german. de la langue française. (à ne pas lire; cp. *Revue* n° 19). — Istoria di Patrocolo e d'Insidoria. — Die latein. Elem. im Albanes.; G. MEYER, Kurzgef. albanes. Grammatik (très long art. de Jarnik).

Deutsche Rundschau, octobre : RÜMELIN, Ueber den Begriff der gesellsch. u. einer Gesellschaftslehre. — WEISMANN, Gedanken über Musik bei Thieren u. beim Menschen — H. GRIMM. Maccari's röm. Wandgemälde. — G. BRANDES, Aladdin. — SCHLEIDEN, Der Brand Hamburgs 5-8 mai 1842. — ASCHER, Die gentry u. deren Abstamm. von englischen Königen. — Berlin seit 1882. — Literatur u. Kunst (Deutsche Romantik; Eine Schülerin Gœthe's; Dürer Ausgabe).

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Vingt-troisième année 11 novembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Annales de l'Est, n° 4 : Campaux, De la critique du texte d'Horace au XIXe siècle. — Grucker, Le pasteur Oberlin, disc. de réception à l'Acad. de Stanislas. — Nerlinger, Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace (suite). — Pfister, Les légendes de Saint Dié et de Saint Hidulphe (fin). — *Variétés :* Berlet, J. B. Chouleur, soldat de la Révolution. — *Comptes-rendus :* Waltz, Biblioth. de Colmar, Catal. de la biblioth. Chauffour, mss. et imprimés concernant l'Alsace et les pays limitrophes. — Beitr. zur Landes — und Volkeskunde von Elsass-Lothringen, I, III, V, VI, VIII, IX. (Utiles et fort estimables.) — Robinet, Pouillé du diocèse de Verdun, I. — Frœlich, Les joies du mariage, caquets rimés en dialecte strasbourgeois de 1687.

Revue de l'art chrétien, octobre : Müntz, Les épées d'honneur distribuées par les papes pendant les XIVe, XVe et XVIe siècles, I. — Duro, L'étendard de la Sainte-Ligue à Lépante. — Mazerolle, Miniatures de Fr. Clouet au trésor impérial de Vienne. — Bossebœuf, Un missel de Marmoutiers du XIe siècle. — Didelot, Etudes d'anaglyptique sacrée, I. — Guiffrey, Les tapisseries des églises de Paris. — Barbier de Montault, Les statuaires à Rome. — Dehaisnes, L'art à Amiens vers la fin du moyen âge dans ses rapports avec l'école flamande primitive, I. — *Mélanges :* Didelot, Ivoire de Darmstadt. — Barbier de Montault, Une halte archéologique à Nevers, le globe du monde, Revue des inventaires. — Marsaux, Reliquaire de Villers Saint-Sépulcre.

The Academy, n° 912 : Alger, Englishmen in the French Revolution (très intéressant). — Graves, Life of sir William Rowan Hamilton, IIII. — Lady Login, Sir John Login and Duleep Singh. — Selected poems of Burns, p. p. Robertson (bien fait). — Helen Zimmern, The Hansa towns (il faudra, pour une deuxième édition, revoir entièrement le texte et l'index). — Some classical books : A select. from Pliny's letters, p. p. Heatley ; Marchant, Andocides de mysteriis et de reditu ; De Tacito Senecae philosophi imitatore, p. p. Zimmermann ; Supplem. ad Procli comment. in Platonis De Republica libros nuper vulgatos, p. p. Reitzenstein, — The English ancestry of Georges Washington. — Wyclif mss. formerly at Prague (Loserth). — Some obscure words in Middle-English (Bradley). — Tennyson's « To-morrow ». — Debate between the body and the soul (Cook). — Old Irish and the spoken language. — Shakspere's « make rope's » in « All's well » (Furnivall). — Brugmann, Grundriss der vergleich. Grammatik der indogerm. Sprachen, II, 1. — Some archeological books : Tikkanen, Die Genesismosaiken in Venedig und die Cottonbibel ; Petrie, Historical scarabs ; Engelmann, Bilderatlas zum Homer. — An Egyptian scarab of the first dynasty (Sayce). — The Ibreez sculpture (Karoly).

The Athenaeum, n° 3235 : Mary Howitt, an autobiography. — The Iliad, II, XIII-XXIV, p. p. Leaf (M. Leaf est un cicerone compétent et agréable). — Rye, Cromer, past and present. — Editions of Marmion. The Dict. of Nat. Biography (liste des futurs art. de Kalisch à Keyser). — The Gentleman's Magazine and its rivals (Roberts). — Scientific history (Round). — Some missing poems of sir John Beaumont (Campbell). — The principality of Monaco. — Head, Catal. of Greek coins, Corinth, colonies of Corinth, etc. — Notes from Rome (Lanciani) ; from Athens (Lanciani).

The Classical Review n° 8 : Seymour, Astyanax. — Conybeare, Armen. versions of Plato. — Seaton, Iterative use of ἄν. — Allen, Greek mss. in Italian libraries. — *Comptes-rendus :* Plato, The Republic, I-V, p. p. Warren ; Ciceronis Brutus, p. p. Kellogg ; De oratore, I, p. p. Wil-

kins; Reinhardt, Die Quellen von De Deorum natura; Livy, XXII, p. p. Dimsdale; The Latin Heptateuch, p.p. Mayor; I. Müller's Handbook, Ad. Bauer, Die Kriegsaltert.; I. Müller, Die Privataltertthümer, Tisdall, on the origin and devel. of the heroic hex ameter; Ktesias, p. p. Gilmore; Demosthenes, ausgew. Reden, p. p. Wotke; Mme J. Favre, La morale d'Aristote; Ovidi Tristium liber III, p. p. Sanderson; Le Puniche di Silio Italico trad. di Occione; Kauffmann, De Hygini memoria scholicis in Ciceronis Aratum Harleianis servata. — *Notes :* The joint undivided family at Athens; Aesch. Pers. 814; Eur. Bacch. 235, 260, 270, 278; Soph. Aj. 112; Soph. Phil. 344, 348; Thuc. IV, 98; Dem. Mid. 355; Arist. Eth.; Corrig. in Lidell and Scott; Catull XI; Liv. I, 32; Cic. Clu. 180; Ov. F. IV, 148; Morgan on Pers. Sat. II, 20. — *Archaeology :* A group in the Parthenon Frieze; Festival of the Aiora; Acquisitions and summaries.

The Babylonian and Oriental Record, vol. III, n° 10 : Terrien de Lacouperie, Origin from Babylonia and Elam of the early Chinese civilisation, a summary of the proofs. — Casartelli, Another discourse of King Chosroes, the Immortal-souled. — Boscawen, Notes on early Semitic names. — De Harlez, A Buddhist repertory. — Bang, Contributions to the Old Persian lexicography.

— N° 11 : Warren, The gates of Sunrise in ancient Babylonian art. Griffith, Inscr. of Siût and Dêr Rifeh. — Imbert, Notes on the writings of the Lycian monuments. — Boscawen, Notes on pottery from Egypt.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Möller, Lehrb. der Kirchengesch. I, 1. — Ranke, Weltgesch. IX (cp. *Revue*, n° 19). — Die eigenh. Handschr. der eidgen. Chronik des Aegidius Tschudi in der stadtbibl. zu Zürich. — Naurov, La duchesse de Berry (cp. *Revue*, n° 21). — Paulitschke, Harar. — Orient. Bibliogr., p. p. A. Müller, II. — Keilinschriftl. Bibliothek, p. p. Schrader, I (Cp. *Revue*, n° 16). — Schmidt, Die Pluralbild. der indogerm. Neutra (très ferme et solide argumentation, cp. *Revue*, n° 33). — Ebert, Allgem. Gesch. der Liter. des Mittelalters im Abendlande, I, 2e edit. (cp. un prochain article de la *Revue*). — Strauss und Torney, Die altaegypt. Götter u. Göttersagen, I (fait avec un soin consciencieux).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 44 : Reischle, Wesen der Religion. — Hermanns Lehrb. der griech. Antiquitäten, I. Staats-altertümer, 6e Aufl., p. p. Thumser. — Nettleship, Contrib. to Latin Lexicography (fragment de grande valeur). — Hoffory, Eddastudien (trop hardi, mais de belles observations). — Beyersdorff, Giordano Bruno u. Shakspeare (méritoire). — D. Schæfer, Das eigentl. Arbeitsgebiet der Gesch.; Gothein, Die Aufgaben der Culturgesch. — Das Judenschreinbuch der Laurenzpfarre zu Cöln, p. p. Hoeniger. — Allaire, Le duc de Penthièvre, mém. de dom Courdemanche (rien de bien nouveau). — Veröffentl. aus dem Königl. Museum für Völkerkunde, I, 1. — Leonhard, Roms Vergangenheit u. Deutschlands Recht (trop d'optimisme).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 40 : Der Münzwert des kret. λέβητες (Meister). — Petersen, In Galeni de placitis Hippocratis et Platonis libros quaest. crit. — Ludwich, De Joanne Philopono (très estimable). — Vita Euthymii, p. p. de Boor (cp. *Revue* n° 11). — Antonibon, Studi sull' arte poetica di Orazio (soigné et sûr). — Ovid, p. p. Ehwald, I (en général, texte de Merkel). — Wehrmann, Griechentum u. Christentum. — Habel, De pontificum romanorum inde ab Augusto usque ad Aurelianum condicione publica (fait avec soin et intelligence). — Aeltere Univ.-Matrikeln, I. Univ. Frankfurt a. O., p. p. Friedländer II, 1649-1811. — Augsberger, Die Scholien zu Aristophanes' Fröschen im cod. Ven. A. (fin de l'art.).

— N° 41 : Scholia in Sophoclis trag. vetera, e cod. Laurent, p. p. PAPAGEORGIUS. — Thukydides, book V, p. p. FOWLER. — SCHWARZ, De vita et scriptis Iuliani imperat. (soigné et riche en résultats). — Ovid, vol. II, Metamorph., p. p. RIESE (2ᵉ edit. qui marque un progrès essentiel). — Commentat. in honorem G. Studemund (cp. *Revue*, n° 37). — Hist. philos. graecae p. p. Ritter et Preller, ed. 7ᵉ quam curav. SCHULTESS et PRELLMANN (remaniement méritoire). — SCHOEFFER, De Deli insulae rebus (histoire très complète de l'île de Delos jusqu'à Mithradate). —FAULDE, Die Reformbestreb. auf dem Gebiete der latein. Orthoepie u. ihr Verh. zur Schule.

— N° 42 : Ajax, p. p. MISTRIOTIS (faible ; cp. *Revue*, n° 31). — KAMPFHENKEL, De Euripidis Phoenissis (sagace et méthodique). — VÖLKER, Rhintonis fragmenta (parfois contestable). — L'arte poetica di Orazio comm.ᵗᵃ da BONINO (compilation bien faite). — Noni Marcelli comp. doctr., p. p. Luc. MÜLLER (cp. *Revue*, n° 43). — NÖTHE, Der delische Bund, seine Einricht. u. Verfass. (rien de nouveau, et trompera souvent le débutant). — CICHORIUS, De fastis consul. antiquissimis (solide et clairement fait). — GHIRARDINI, La collez. Baratela di Este ; Nekropoli primitive e romane del Veneto. — ELMER, -que, et, atque in the inscript. of the Republic, in Terence and in Cato (statistique utile).

— N° 43 : Aristophanes, The Acharnians, p. p. MERRY (cp. *Revue*, 1888, n° 11). — MEUSS, Der sogen. Neid der Götter bei Herodot (très au courant). — LARGAJOLLI, Della politica religiosa di Giuliano imper. (bon). — Sidonii Apollinaris epist., p. p. LUETJOHANN (cp. *Revue*, 1888, n° 16). — Tacit. Ann. I-VI p. p. PRAMMER. — MODESTOFF, Lekzij po istorij rimskoi liter. ; NAGUJEWSKI, Bibliogr. po ist. rimsk. liter. (cp. sur ce dernier livre *Revue*, n° 19). — FRANZ, Der Weih-Frühling u. das Königsopfer (intéressant). — BOLTZ, Hellenisch, die allgem. Gelehrtensprache der Zukunft (utile chrestomathie).

Theologische Literaturzeitung, n° 20 : SCHLOTTMANN, Compend. der bibl. Theol. des Alten u. Neuen Testaments. — KOLDE, M. Luther. II, 1 (Toujours le même soin et le même sérieux.) — Briefw. Landgraf Philipp's des Grossmüthigen mit Bucer, p. p. LENZ.

— N° 21 : Eine neuentdeckte Bibelhandschrift. — CHEYNE, Jeremiah, his life and times. — HEILIGSTED, Präpar. zum Buch Hiob, 2ᵉ Aufl. — Ed. REUSS, Notitia codicis quatuor evangeliorum graeci membranacei (très intéressant pour la critique du texte). — GWYNN, Hippolytus on St Matthew XXIV, 15-22. — RITSCHL, Schleiermacher's Stellung zum Christentum in seinen Reden über die Religion.

Altpreussische Monatsschrift V u. VI Heft ; juillet-septembre : Em. ARNOLDT, Zur Beurtheil. von Kant's Kritik der reinen Vernunft u. Kant's Prolegomena. — KRUMBHOLZ, Samaiten u. der deutsche Orden bis zum Frieden am Melno-See. — Urkundl. Nachrichten von der Kreuzfahrt rheinischer Herrn nach Preussen 1321-1322, p. p. P. WAGNER. — SEMBRZYCKI, Sitten u. Gebräuche in Padrojen von 40 Jahren. — TREICHEL, Provinzielle Kegelrufe *et* Vom Binden u. Hänsen. — *Kritiken u. Referate :* STANKIEWICZ, Bibliografia litewska 1547-1701 (excellent). — *Mittheilungen u. Anhang :* TSCHACKERT, Zur Entstehungsgesch. des altpreuss. Katechismus von Abel Will. — Univ. Chronik 1889. — Lyceum Hosianum zu Braunsberg 1889. — Altpreuss. Bibliogr. 1888.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Vingt-troisième année 18 novembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 21 : GOURD, Le phénomène (Cp. *Revue* n° 19). — CHÉNON, Hist. de Sainte-Sévère en Berry ; Etude hist. sur le Defensor civitatis — PFISTERS, Schöpflin (excellent et plein de choses). — DE BROC, La France l'ancien régime, II (rien de neuf). — Pion des Loches, mes campagnes, p. p. CHIPON et PINGAUD ; FARÉ, Lettres d'un jeune officier à sa mère ; de GRANDMAISON, La Congrégation (cp. *Revue*, n° 26, 42 et 44).

Revue historique, novembre-décembre : Ch. NISARD, Fortunat, panégyriste des rois mérovingiens. — B. ZELLER, Le mouvement guisard en 1588 ; Catherine de Médicis et la journée des Barricades. — G. MONOD, Fustel de Coulanges. — JULLIAN, L'avènement de Septime Sévère et la bataille de Lyon. — Ch. HENRY, Casanova de Seingalt et la critique historique. — *Bulletin* : France, Le centenaire de 1789 (G. Monod) ; public. relat. au moyen âge (A. Molinier) ; Weizsäcker (R. Reuss : not. nécrol.) ; Public. allemandes relat. au moyen âge (Schum). — *Comptes rendus* : GUIRAUD, Les assemblées provinc. dans l'empire romain (solide, sûr, complet ; cp. *Revue*, 1888, n° 21). — WALKER, On the increase of royal power in France under Philip Augustus. (Suite d'esquisses justes). — DAVIDSOHN, Philipp August u. Ingeborg (cp. *Revue*, 1888 n° 51). — LANÉRY D'ARC, Du Franc-aleu (intéressant et érudit). — De PIERLAS, Cartul. de l'anc. cathédrale de Nice (cp. *Revue*, n° 41). — STERNFELD, Karl von Anjou, Graf der Provence (cp. *Revue*, n° 25). — Chartes et docum. pour servir à l'hist. de l'abbaye de Saint-Maixent, p. p. A. RICHARD (public. d'une exactitude presque irréprochable). — MARCKS, Die Zusammenkunft von Bayonne (un peu diffus, mais consciencieux et donne des résultats précis). — LEGRELLE, La diplomatie française et la Succ. d'Espagne, I, Le premier traité de partage (très bon, labeur soutenu et intelligente mise en œuvre). — TUTTLE, Hist. of Prussia under Frederic the Great (remarquable). — SCHULTZE, Gesch. der preuss. Regieverwaltung, I. (Bien étudié).

The Academy, n° 913 : Mary Howitt, an autobiography. — LIGHTFOOT, Supernatural religion. — MICHELL, Russian pictures, drawn with pen and pencil. — BARING-GOULD, Historic oddities and stange events. — The last days of John Hampden (Firth). — The patriciate of Pippin (Mullinger). — John Chaucer's wife (Furnivall). — HAIGH, The Attic theatre (rien de nouveau, mais clairement et agréablement présenté). — Asoka's thirteenth and fourteenth edicts in the Manshera version (Bühler).

The Athenaeum, n° 3236 : The work sof Alex. Pope p. p. ELWIN and COURTHOPE, vol. V. the life and index (cette vie de Pope termine dignement l'édition). — ALEXANDER, Moral order and progress, an analysis of ethical conceptions. — Reminiscences of a literary and clerical life. — Philological books : RAMSAY, The gothic handbook ; Elene, p. p. KENT. — Some missing poems of Sir John Beaumont. — Admiral Benbow. — Addison, an unpubl. note (Hartshorne). — Steele (Aitken). — Cobet (art. nécrol. sur le « first greek scholar in Europe »). — Notes from Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 45 : STEIN (Sal.), Das Verbum der Mischnasprache (n'est pas définitif). — GLASER, Skizze der Gesch. Arabiens bis zum Propheten Muhammad (beaucoup de choses nouvelles). — WARMHOLTZ, Bibliotheca hist. Sueo-Gothica, Register. — ZURBONSEN, Quellenbuch zur brandenb. preuss. Gesch. — EHRENBURG, Die Inselgruppe von Milos (très méritoire). — WINKLER, Weiteres zur Sprachgesch. (cp. *Revue*, n° 20). — AMIAUD, La légende syriaque de saint Alexis

résultats très importants). — H. Michaelis, Neues Wörterbuch der portug. u. deutschen Sprache, II (très soigné). — Ferdinand II, Speculum vitae humanae, Drama, 1584, p. p. Minor. — Sauvé, Le folklore des Hautes-Vosges. — Köhler, Die Entwick. des Kriegswesens III, 2, person. Streitkräfte in der Ritterzeit. — Wieseler, Archäol. Beitr. II, Ueber eine Anzahl von Bronzen mit der Darstell. von Heilgotheiten (fait avec grand soin). — Imhoof-Blumer u. O. Keller, Thier=und Pflanzenbilder auf Münzen u. Gemmen des klass. Altertums (répertoire très utile). — Rich. Wagner's Briefe an Uhlig, Fischer, F. Heine. — Langguth, Gœthe als pädag. Schriftsteller (complète les travaux précédents de l'auteur).

Deutsche Litteraturzeitung, n° 45 : Hönig, Die Ophiten (estimable). — Dziatzko, Beitr. zur Gutenbergfrage. — Gedenkblätter zur Gutenbergfeier 1837. — The Grihyasutra of Hiranyakesin p. p. Kirste (l'éditeur mérite la reconnaissance de tous ceux qui travaillent sur ce domaine). — Cichorius, Rom und Mitylene (travail sagace et réfléchi). — Brahm, Schiller, I (très bon, cp. *Revue*, n° 41). — Christomanos, abendl. Geschlechter im Orient, I (fait avec grand soin, veut remplacer les « Familles d'outre-mer » de Du Cange). — Souchon, Die Papstwahlen von Bonifaz VIII bis Urban VI u. die Entsteh. des Schismas 1378 (soigné, clair, méthodique). — Stahn, die Ursachen der Räumung Belgiens 1794 (consciencieux). — Gurlitt, Deutsche Turniere, Rüstungen u. Plattner des XVI Jahrh. (des matériaux, mais difficile à lire). — Hruza, Ueber das lege agere pro tutela (instructif). — Böhm-Bawerk, Capital u. Capitalzins (cp. *Revue*, n° 31).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 21 : Höniger, Kölner Schreinsurkunden des XII Jahrh. I. — Kaftan, Die Wahrheit der christl. Religion. — Staender, Chirographorum in Regia Bibl. Paulina Monasteriensi Catalogus. — Heussler, Francis Bacon u. seine geschichtl. Stellung (très soigné et consciencieux). — Keilinschriftl. Bibliothek, p. p. Schrader, I. (Cp. *Revue*, n° 16). — Preyer, Rob. von Mayer über die Erhaltung der Energie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 44 : Faesi, Homers Iliade, I, 7e édit. p. p. Franke (aura un succès durable). — Hentze, Anhang zu Homers Ilias, IV. — Seymour, Iliad, I-III. — Pantazidis, Δύο κριτικαὶ διατριβαί (emendations à Euripide et à Galien). — Apollinaris Sidonii epist. et carmina p. p. Luetjohann (2e art.). — Priscillian p. p. Schepss (très soigné et très louable). — Normand, Hist. grecque (fait une impression favorable). — Sturmhöfel, Scene der Alten u. Bühne der Neuzeit (utile, mais des erreurs). — Bissinger, Funde röm. Münzen im Grossherz. Baden. — W. Schrader, Die Verfassung der höheren Schulen. — Mykenisches, I. Das Gräberfeld, II. Die Akropolis. — Sterretts Reisen in Kleinasien. — Programme : Lammert, Polybios u. die röm. Taktik; Pflug, Diodor u. Livius als Quellen für den 2en Samniterkrieg; Richter, Krit. Bemerk. zu Cäsars Comm. VII de bello gallico; Macke, Die röm. Eigennamen bei Tacitus, III.)

Literaturblatt für german. u. roman. Philologie, n° 10 : Feist, Grundriss der got. Etymol. (inégal, inexact et pas au courant). — Schönbach, Altd. Predigten, II. — Borheck, Strophen=und Versenjambement im Mh. (bien fait). — Titz' Deutsche Ged. p. p. Fischer (cp. *Revue*, 1888, n° 42). — Landmann, The Times n° 31725 als Lesebuch. — Weiss, Sheridan als Lustspieldichter (très méritoire, montre clairement la place de Sheridan dans l'hist. de la littér. anglaise et ses rapports avec Molière). — Recueil de mém. philol. présenté à M. Gaston Paris par ses élèves suédois à l'occasion de son 50e anniversaire (important et mérite une chaude bienvenue). — Armbruster, Geschlechtswandel im Französ.

intéressant). — Maugras, Voltaire et J.-J. Rousseau (cp. *Revue*, 1886, nº 33). — Graf, Attraverso il cinquecento (cp. *Revue*, nº 19).

Theologische Litteraturzeitung, nº 22 : Hupfeld, Die Psalmen, übers. 3e Aufl bearb. von Nowack. — Baudissin, Die Gesch. des alttestam. Priestertums (de nombreux matériaux). — Wildeboer, Het ontstaan van den kanon des ouden verbonds. — Knoke, Komm. zu den Pastoralbriefen des Paulus. — Rogge, Die Anschauungen des Paulus von dem relig. sittl. Charakter des Heidentums. — Beitrag zur Sage von Joniton (Iselin). — Röhricht, Deutsche Pilgerreisen nach dem heiligen Lande (très bon). — Freybe, Luther in Sprache u. Dichtung (œuvre de dilettante). — Waltz, Catal. de la bibl. Chauffour.

Deutsche Rundschau, novembre : Ernst II Herzog von Sachsen Coburg Gotha, Der Fürstencongress zu Frankfurt. — V. Meyer, Chemische Probleme der Gegenwart. — Grimm, Homer's Ilias. — Helene Böhlau, (Mad. al Raschid Bey), Bilder aus Constantinopel, I. Der Fastenmonat Ramasan, II. Feuer. — Knille, Neue Grübeleien eines Malers. — Steig, W. Grimm's Deutsche Heldensage. — Der achte internat. Orientalistencongress. — Schelesinger, Zur Eröffn. des Deutschen Volkstheaters. — Egelhaaf, Ranke's Abhandl. u. Versuche.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein, insbesondere die alte Erzdiöcese Köln. 48es Heft : Norrenberg, Joseph Hubert Mooren. — W. John, Der Kölner Rheinzoll von 1475-1494. — K. Hayn, Das Geschlecht von der Stessen. — F. Schroeder, Eumenius Clevensis. — Merlo, Die Sarworter von Köln. — *Literatur* : Liessem, Hermann van dem Busche, sein Leben u. seine Schriften. — Kelleter, Die Landfriedensbünde zwischen Maas und Rhein im XIV Jahrh. — Maassen, Gesch. der Pfarreien des Dekanates Hersel. — *Miscellen :* Emmericher Annalen des Johann Scholten, curatus ad s. Martinum (Sauerland). — Der Roman « Gebhart Truchsess von Waldburg, Churfürst von Köln u. die astrolog. Fürsten », von Benedicte Naubert, Leipzig, 1792 (H. Hüffer : analyse du roman et renseignements sur l'auteur).

— 49es Heft : Ad. Ulrich, Acten zum Neusser Kriege 1472-1475 (215 documents livrés des archives de Cologne, de Coblenz, de Düsseldorf, etc., et reproduits par ordre chronologique; très importants pour l'histoire de l'expédition de Charles le Téméraire contre Neuss et précédés d'une courte et substantielle analyse des documents, sous forme de récit).

Forschungen zur brandenburgischen und preussischen Geschichte. II, 2 : Berner, Neuere französ. Forschungen zur preuss. Geschichte (grand art. d'ensemble sur les ouvrages de Himly, Lavisse, Bonnal, Joret, Waddington, de Broglie, P. de Witt, Creux, Chuquet, Rothan, Simon). — P. von Niessen, Neumärkische Studien. — Holtze, Zur Gesch. der märk. Reformation. — Paczkowski, Der grosse Kurfürst u. Chr. Ludwig von Kalckstein. — Bolte, Der starke Mann, J. C. Eckenberg, ein Beitrag zur Gesch. des Berliner Schauspiels. — Arnheim, Aus Briefen der Kronprinzessin Ulrike von Schweden an die Königin-Mutter Sophie Dorothea 1745-1748. — Berner, Die Kaiserschriften 1888. — *Kleine Mitteilungen* : E. Fischer, Derfflinger als schwed. Oberst in Berlin, nov. 1645. — Hugo Landwehr, Das Kirchenregiment des grossen Kurfürsten. — Sitzungsberichte des Vereins für Gesch. der Mark Brandenburg (10 oct. 1888, 8 mai 1889).

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Vingt-troisième année 25 novembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Melusine, n° 23, 5 nov. 1889 : An. Loquin, Le livre de M. Tiersot (« Histoire de la chanson populaire en France » : volume élégant, attrayant même, qui n'ajoute pas grand'chose aux matériaux déjà publiés depuis longtemps sur la chanson populaire ; une simple plaquette de Vinson ou de Bladé vaut plus que ce livre au titre pompeux.) — Les décorations, IV. Les indigènes de l'île Formose. — Les chemins de fer. — Formules magiques pour savoir qui on épousera. — Une formule magique chez Dante.

Revue d'Alsace, juillet-août-sept. : Liblin, Souvenirs d'Alsace, 1759-1846, les Bergheim-Schoppenwihr. — X. Mossmann, Guerre de Trente ans (griefs ecclésiastiques, conseils aux protestants, question de la Décapole, Colmar veut rompre l'accord entre la France et l'Empire, refus de son représentant). — R. Reuss, Corresp. polit. et chroniques paris. adressées à Guntzer (suite). — A. Benoit, Blocus de Thionville (suite et fin : corresp. du général Hugo, sa vie et sa mort). — Léon Brièle, Mém. du baron de Spon sur l'organisation judiciaire de Strasbourg. — Boese, ses poésies en dialecte alsacien, interprétations et annotations en français, par Berdellé.

La Révolution française, 14 nov. : Aulard, Une nouv. hist. de la Révol. (sur l'histoire de M. Paul Janet qu'il « faut féliciter de son courage et de sa bonne action »). — Debidour, Le Congrès de Vienne (suite et fin). Jeanvrot, Le conventionnel Piette. — Réimpressions : L'Almanach du père Gérard — Chron. et bibliogr. : Aulard, La Société des Jacobins et les Mém. de Louvet, Le Centenaire de la Révolution de Liège ; Les cahiers des paroisses de Valence, p. p. Baboin.

The Academy, n° 914 : Courthope, The life of Alex. Pope (critique suggestive). — Barneby, The New Far West and the Old Far East ; Mrs Carbutt, Five month's fine weather in Canada, Western U. S. and Mexico. — Marcks, Die Zusammenkunft von Bayonne (recherches très profondes, mais quelques points de vue négligés). — Classical school books : Abbott, The Latin gate ; Postgate, sermo latinus ; Hecuba p. p. Russell ; Iphigenia p. p. Flagg ; Hogue, The irregular verbs of Attic prose. — The last days of Hampden, II (Firth). — The collectio canonum Hibernensis (Maccarthy). — The etymol. of Lichtfield.

The Athenaeum, n° 3237 : Spencer Walpole, The life of Lord John Russell, 2 vols. (biographie saine dans ses conclusions, habile dans son ordonnance, suffisante de style.) — Macintyre, Hindu Koh, wanderings and wild sport on and beyond the Himalaya. — Alexander, Moral order and progress, an analysis of ethical conceptions. — Louisa Mac Alcott, her life, letters and journals p. p. Ednah Cheney. — Cobet. (Mahaffy.) — Some missing poems of Sir John Beaumont. (Kenyon et Campbell.) — Letters by Edward Fitzgerald. (F. Sch. Wilson.) — Featherman, Social history of the races of mankind, III. Aones-Maranonians. (Il s'agit des North-Americans Indians.) — The Tell el-Amarna tablets. (Evetts.) — Rhodian relics in Russia (Torr.) — Mary Fitton. (Norwood.)

Literarisches Centralblatt, n° 46 : Weizsäcker, Das apostol. Zeitalter der christl. Kirche, Sach = und Stellenregister — D. Kaufmann, Samson Wertheimer 1658-1724. (Très recommandable.) — Sigebotos Vitae Paulinae p. p. Mitzschke. — Wichmann, Hamburg. Gesch. in Darstell. aus alter u. neuer Zeit (trente études où il y a beaucoup d'erreurs). — Elf Jahre Balkan, Erinner. eines preuss. Officiers 1876-1887 (études claires, sûres, pleines de vie) — Gopcevic, Makedonien u. Alt-Serbien

(instructif). — Kuntze, Der servus fructuarius des röm. Rechts. — — Ribbeck, Gesch. der röm. Dichtung, II, August. Zeitalter. (Suite de ce bel ouvrage d'ensemble remarquable par l'indépendance des recherches et la maturité du jugement.) — Egbert's von Lüttich Fecunda Ratis p. p. Voigt. (Méritoire.) — Dziatzko, Beiträge zur Gutenbergfrage. — Overbeck, Griech. Kunstmythologie, III, V, Apollon, 1 u. 2. (Témoigne toujours d'une étonnante force de travail.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 46 : Papers of the American Society of Church History, p. p. Jackson, I (très instructif volume). — Pappenheim, Der angebl. Heraklitismus des Skeptikers Ainesidemos (manqué). Mickiewicz (Ladislas), Adam Mickiewicz, sa vie et son œuvre (« simple monument biographique élevé au père par la piété du fils; le côté littéraire n'est qu'à peine touché »). — Juvenalis, p. p. Weidner, Gylling, De argumenti dispositione in satiris IX-XVI Juvenalis, Dürer, Das Leben Juvenals (les méprises sont fréquentes chez Weidner ; Gyllyng n'en a pas, mais c'est son seul mérite ; les résultats de Dürr ne sont pas acceptables). — Hahn, J. N. Götz, die Winterburger Nachtigal (bonne biographie). — Ipomedon, in drei engl. Bearb. p. p. Kölbing (sera le bienvenu). — Trierer Geschichtsquellen des XI Jahrh. p. p. Sauerland. — Warmholtz, Bibliotheca histor. sueo gothica, Register. — Elben, Vorderösterreich u. seine Schutzgebirge 1524 (contribution très soignée à l'hist. de la guerre des paysans). — Chr. Gruber, Die Isar. — Lanciani, Ancient Rome in the light of recent discoveries (cp. *Revue* n° 23). — Ed. Rosenthal, Gesch. des Gerichtswesens u. der Verwaltungsreorganisation Baierns, I. 1180-1598 (très détaillé). — Huygens, Œuvres complètes, II. — Canitz, Denkschriften, 2 vols. Gesellschaft für deutsche Literatur.

Berliner Philologische Wochenschrift, n° 45 : Heliodoros von Prusa, eine Erfindung Paläokappas. — Benndorf u. Niemann, Das Heroon von Trysa (1er art. ; cp. *Revue*, n° 41). — Hentze, Die Parataxis bei Homer (instructif et à recommander). — Meini, I dialoghi di Platone, nuovo volgarizzamento con argomenti e note (fait avec soin). — Platons Laches, p. p. Jahn, 2e ed. — Apologie, Kriton, Phaidon, übers. von Zimpel. — Lalin, Dum. donec, quoad apud Terentium. — De Officiis p. p. Sabbadini (fait trop de cas de son manuscrit). — Caesaris Belli civilis libri III, p. p. Dinter (nouvelle edit.). — De bello gallico, p. p. Prammer, 3e edit. — O. Schulz, Die Ortsgottheiten in der griech. u. röm. Kunst (bon, manque parfois de clarté ; cp. *Revue*, n° 3). — D'Arbois de Jubainville, Les premiers habitants de l'Europe, I (ne convainc pas toujours, mais toujours agréable et instructif ; cp. *Revue*, n° 26). — Vogrinz, Gramm. des homer. Dialektes (sérieux effort dont il faut tenir compte).

Germania, 1889, III : Golther, Norddeutsche u. süddeutsche Heldensage u. die aelteste Gestalt der Nibelungensage. — Jostes, Zur Freckenhorster Heberolle. — Kratochwil, Ueber den gegenwärtigen Stand der Suchenwirt-Handschriften. — L. Fränkel, Bibliogr. der Uhland-Literatur. — O. Brenner, Ein Brief. — Behaghel, Zu mhd. iu und u. — Gombert, Bemerk. zum deutschen Wörterbuch (suite). — O. B. zu Seite 370. — Mitteilungen.

Magazin für die Literatur des in und Auslandes, n° 40 : Strindberg, Tanz beim Schneider — Louise von La Vallière, Sonnet — K. Sommer, Ein verschlossener Mensch — Kretzer, Novellen von Rud. Schmidt. — E. Kraus, Svatopluck Cech.

— N° 41 : Duviard, Das Miniaturbild. — Willatzen, Suomi Runen. — Von Suttner, Ueber das Zeitungswesen. — P. Schönfeld, Neue italien. Erzählungsliteratur. — Koppel, Erckmann-Chatrian.

— N° 42 : Thoresen, Die Braut. — Alb. Möser, Aus der span. Lyrik. — H. Vigger, Portugies. Litteratur. — P. Schönfeld, Neue italien. Erzählungsliteratur. — Holz, Die Freie Bühne. — Kaberlin, Berliner Bühnenbrief.

— N° 43 : Brody, Der Makler. — Hârsu, Macedorumän. Volkslieder. — Dessoff, Lenau's Braut. — Hoffner, I Rioni di Roma. — Chotzner, Wilkie Collins. — Kaberlin, Berliner Bühnenbrief.

— N° 44 : Coppée, Vor dem Schlafengehen. — Holger Drachmann, Misericordia. — Eckstein, Irrthümer des Naturalismus. — Jul. Riffert, Martin Greif : Konrad, der letzte Hohenstaufe. — Kaberlin, Eine Fortentwickelung des deutschen Dramas.

— N° 45 : K. Blind, Zur inneren Geschichte des neuen Italien. — L. Ackermann, Mehr Licht (Nachd. von A. Möser). — W. Weigand, Ch. Baudelaire. — Aug. Weiss, Amerikan. Schriftsteller. — Kaberlin, Neurealistische Novellen. — Holz, Die freie Bühne, II.

— N° 46 : Kohut, Ungedr. Briefe berühmter Schauspieler u. Schauspielerinnen. — Ohquist, Aus der finnischen Lyrik (zwei Gedichte von Tavaststjerna). — Nordische Zeitschriften. — Weigand, Charles Baudelaire (suite). — Kaberlin, Berliner Bühnenbrief.

Zeitschrift für katholische Theologie, IV : *Abhandlungen* : Herkenrath, Die Sprache der Theologie. — Fr. Schmid, Die Kategorie der Quantität. — Beissel, Zur Gesch. der evang. Pericopen in Deutschland IX-XIII Jahrh. — *Recensionen* : De Angelis, Praelect. juris canon. — Workman, The text of Jeremiah. — Pesch, Institut. logic. II, 1. Tixeront, Les origines de l'église d'Edesse. — Bridgett, The catholic hierarchy deposed by Elizabeth. — Ballerini-Palmieri, Opus theol. mor. I. — Felten, Robert Grosseteste. — Gutberlet, Lehrb. der Apologetik. — *Analekten* : Die dogm. Bedeut. des Syllabus (Straub). — Zur Waldenser-Frage (Michael). — Ottokar Lorenz über Döllinger. — Card. Pitras Analecta (Bäumer). — Die Wiederaufn. der scholast. Philosophie (Noldin). — Das Martyrium der theb. Legion (Grisar). — Die deuterokan. Bücher bei den Protest. (Zimmermann). — Die Biographie des hlg. Patricius. — Das Studium der Gesch. der Relig. (Heller). — Das Zinsbuch u. das aelt. Formelbuch der päpstl. Kanzlei im M. A. (Grisar.) — Kleinere Mitteil. bes. aus ausländ. Literatur.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Vingt-troisième année 2 décembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Bulletin critique, n° 22 : Batiffol Studia patristica, Etudes d'anc. littér. chrét. I (on ne peut accepter la date de la légende d'Aseneth, mais le texte remonte à une bien plus lointaine antiquité et prend une signification beaucoup plus haute; pièce très intéressante). — Rayet, Etudes d'archéol. et d'art (cp. *Revue*, n° 4). — Guidi, Gli atti apocryphi degli apostoli nei testi copti, arabi ed etiopici (précieuse contribution). — De Leymont, Mme de Sainte-Beuve et les Ursulines de France (très attachant). — De Coubertin, L'éducation anglaise.

Romania, octobre : Mussafia, Osservazioni sulla fonologia francese, la formola tj fra vocali. — G. Paris, Hugues de Berzé. — P. Meyer et Ch. Joret, Recettes médicales en ancien français, publiées d'après le ms 23 d'Evreux. — *Comptes-rendus :* Bourciez, Précis de phonétique française (commode et utile). — Nutt, Studies on the legend of the Holy Grail with especial reference to the hypothesis of its Celtic origine (supplante comme information le livre de Birch-Hirschfeld et détruit son système sur l'origine des récits relatifs au saint Gral). — Dialetti toscani : Hirsch, Laut = und Formenlehre des Dialekts von Siena ; Pieri, Note sul dialetto aretino ; Bianchi, Il dialetto e la etnografia di Città di Castello, con raffronti e considerazioni storiche.

The Academy, n° 915 ; The life of Lord John Russell, by Spencer Walpole, 2 vols. — Reminiscences of a regicide, edited from the original mss. of Sergent Marceau by Mrs. Simpson. — Delitzsch, Iris studies in colour and talks about flowers, transl. by Cusin. — Milligan, Glimpses of Erin. — Edwin Hatch (not. nécrol. sur des théologiens les plus instruits et les plus indépendants de l'Eglise anglaise ; il était né à Derby en 1835, il est mort le 10 novembre dernier). — The New English Dictionary, part V. — The patriciate of Pippin (Freeman). — Old Irish and the spoken language (Fleming). — A passage in Bacon's Essay « of delays » — The etym of trousser, truss. (Paget Toynbee : de tortus, tortiare.) — The etym. of Meerkatze (Bradley : serait une corruption de l'hindou markat et du sanscrit markata). — Children's language in the Omani dialect of Arabia (Sayce). — Philology notes : Glaser, Skizze der Geschichte Arabiens ; Delattre, Les Chaldéens. — A neolithic refuse heap in the isle of Man (Swinnerton). — Thomas Bewick and « the farmer's boy » (Radford). — British excavations in Greece (Gardner).

The Athenaeum, n° 3238 : Du Chaillu, The Viking Age, the early history, manners and customs of the ancestors of the english-speaking nations, 2 vols. (intéressant, mais sur certains points peu critique). — Beard, Luther and the reformation in Germany until the close of the diet of Worms (premier volume d'une œuvre qui restera inachevée, fait d'ailleurs avec soin). — Markham, A life of John Davis the navigator 1550-1605. — Our library table (Crane, La soc. franç. au xviie siècle ; D'Aumale, Hist. des princes de Condé, V). — Letters by Edward Fitzgerald. — The origin of the Lord Almoner's professorship of Arabic (Hall). — An unknown pamphlet by Dickens (Johnson). — Editions of Marmion (M. Macmillan). — The younger Craggs in Hanover 1706. — Marbled paper. — Terentianus Maurus, an early copyright act. (J. Young). — Dr Hatch (not. nécrol.) — Drama : notes from Athens (représentation des Perses d'Eschyle, le 31 octobre, traduction de Rangabé).

Literarisches Centralblatt, n° 47 : Heinrici, Twesten. — Ueberwegs Grundriss der Gesch. der Philosophie, III. Die Neuzeit, 7e édit. p. p. Heinze. — Lindenschmit, Handbuch der deutschen Alterthumskunde, I, 3 (instructif et excellent). — Marcks, Zusammenkunft von Bayonne

(ne résout pas le problème). — MAYER, Die culturhist. Entwickel. Deutschlands in der 2e Hälfte des XVI Jarh. p. p. CARIUS (passable). — Aktstykker og Oplysninger til Rigsraadets og Staendermodernes Historie i Kristian IV's Tid. p. p. ERSLEV, III, 1. — Mohammed Salih, die Scheibaniade, ein özbeg. Gedicht in 76 Gesängen, p. p. VAMBÉRY. — JUNKER, Grundr. der Gesch. des franz. Literatur (utile, mais ne connaît pas les sources). — SÜPFLE, Gesch. des deutschen Cultureinflusses auf Frankreich II, 1. von Lessing bis zum Ende der romant. Schule der Franzosen (beaucoup de soin, mais c'est moins une histoire qu'un recueil utile de matériaux ; des lacunes). — HEINEMANN, Gœthe's Leben und Werke (bon petit livre, mais pourquoi paraît-il sans date?). — POMTOW Beitr. zur Topographie von Delphi (cp. *Revue*, n° 33). — PUCHSTEIN, Das ionische Capitell (consciencieux). — LUCAS, Die Universitäts-Turnanstalt in Wien.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 47 : KAWERAU, De digamia episcoporum. — FORESTI. Saggi sulle fonti della epopea greca (désillusion !). — WINTZELL, Studia Theocritea (soigné, mais rien de nouveau).— Nigidii Figuli operum reliq. p. p. SWOBODA (cp. *Revue*, n° 47). — KAWCYNSKI, Essai comp. sur l'origine et l'hist. des rythmes (manqué ; cp. *Revue*, n° 39). — GIETMANN, Beatrice, Geist u. Kern der Danteschen Dichtungen — von SCHACK, Gesch. der Normannen in Sicilien (bon, mais n'est pas sûr dans le détail).— Urkund. zur Gesch. von Zweibrücken, p. p. MOLITOR. — HEIGEL, Der Umschwung der baier. Politik 1679-1683 (très intéressant).— GARBE, Ind. Reiseskizzen. — F. SCHWARTZ, Organ. u. Verpfleg. der preuss. Landmilizen, im Siebenj. Kriege. (Clair et détaillé.)

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46 : Codex Neapolit. der Ovid. Metam. (Riese.)— *Programme :* UHLIG, Fore, foret, forent bei Tacitus ; BRESKA, Quellenunters. im 21 u. 23 Buche des Livius ; STERNKOPF, Ciceros Corresp. 68-60 : KARBAUM, De orig. exempl. quae ex Cicer. scriptis a Charisio, Diomede, etc. allata sunt ; FRIEDRICH, Varietas lect. cod. Vossiani LXX ad libros de inventione ; MENGE, Das relativum in der Sprache Cäsars. — BENNDORF u. NIEMANN, Das Heroon von Trysa (2e art. : cp. *Revue*, n° 41). — Iliadis epitome Hocheggeri, 3e éd. p. p. SCHEINDLER. — CHRIST, Das Aiolosabenteuer in der Odyssee (hypothèses parfois peu vraisemblables). — CARNUTH, Quellenstudien zum Etymologicum Gudianum, II. — KAUFMANN, De Hygini memoria scholiis in Ciceronis Aratum Harleianis servata. — MIE, quaest. agonisticae imprimis ad Olympia pertinentes. — GUTJAHR-PROBST, Altgramm. u. Neugramm. zur latein. Syntax 1 et 2. (Clair et solide). — Sterretts Reisen in Kleinasien, II. (Larfeld.)

Göttingische gelehrte Anzeigen, n° 22 : MEISTER, Die griech. Dialekte auf Grundl. von Ahrens' Werk « De graecae linguae dialectis », II, Eleisch, arkadisch, kyprisch. (C'est, malgré le titre, un livre complètement personnel, mais qui ne peut être jugé favorablement ; il y a trop de fautes, grandes et petites ; le livre serait plus utile si l'auteur avait renoncé à ses propres lectures et s'était gardé avant tout des étymologies et considérations linguistiques).

— N° 23 : KESSLER, Mani, Forschungen über die manichäische Religion, ein Beitrag zur vergleichenden Religionsgeschichte des Orients. Ier Band, Voruntersuchungen und Quellen (n'avance pas la science, et pourrait même lui nuire par l'apparence de l'érudition et par l'assurance avec laquelle l'auteur émet les assertions les plus insoutenables.)

Theologische Literaturzeitung, n° 23 : Codices ms. graeci Reginae Suecorum et Pii P. P. II. Bibliothecae Vaticanae descripti rec. STEVENSON. — WORKMAN, The text of Jeremiah, with an introd. notice by DELITZSCH.

— JACOBS, Are there Totem-Clans in the Old Testament? — BATIFFOL Les ms. grecs de Bérat d'Albanie et le codex purpureus Ψ; OMONT Not. sur un très ancien ms grec en onciales des Epitres de saint Paul; Ed. REUSS, Notitia codicis quattuor evangeliorum Graeci membranacei. —O. WINCKELMANN, Polit. Corresp. der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reform. II, 1531-1539 (documents importants et publiés avec soin). — DREWS, Humanismus u. Reformation, Vortrag.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 47 : J. SARRAZIN, Emile Augier. — V. MATTHES, Aus der italien. Lyrik. — Leop. von SACHER-MASOCH, Letzte Liebe. — Ad. WILHELM, Ein neues Buch Gustav Freytags. — W. WEIGAND, Ch. Baudelaire (fin)

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Vingt-troisième année 9 décembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Annales du Midi, n° 6 : Dognon, Les Armagnacs et les Bourguignons, le comte de Foix et le Dauphin en Languedoc 1416-1420. — A. Leroux, Etude critique sur les Annales françaises de Limoges. — Mortet, Les antiquités de Narbonne et le projet d'organisation d'un Muséum dans cette ville pendant la Révolution. — *Mélanges et documents :* Fragment d'un manuscrit du Code Théodosien au Vatican. — *Comptes-rendus :* Ch. Morel, Genève et la colonie de Vienne (un des meilleurs travaux sur le régime municipal en Gaule, cp. *Revue*, 1888, n° 43). — Jeanroy, De nostratibus medii aevi poetis qui primum lyrica Aquitaniae carmina imitati sint (réunit soigneusement le peu de renseignements hitoriques qu'on possède sur les trouvères). — Invent. somm. des archives dép. antérieures à 1790, rédigé par Alfred Leroux. Haute Vienne, Série E. Supplément (archives communales), I.

The Academy, n° 916 : Swinburne, A study of Ben Jonson (histoire intéressante et dramatique du génie de Jonson). — Curzon, Russia in Central Asia and the Anglo-Russian question; Le Mesurier, From London to Bokhara and a ride through Persia. — Miall, Henry Richard. — Two Canadian volumes of poetry : Lampman, Among the Millet; Fréchette, La légende d'un peuple. — Wheatley, How to catalogue a library. — The etymology and ethic meaning of the name Bulgarian (Howorth). — The patriciate of Pippin (Bass Mullinger). — Clough, clow (Murray). — The etymol. of Meerkatze. — Parallel Grammar Series : Miss Cooper and Sonnenschein, English Grammar; Moriarty, French Grammar; Kuno Meyer, German grammar; Sonnenschein, Latin Grammar (Livres de grand mérite, surtout celui de Moriarty, seront très utiles aux professeurs). — The letter of the king of Arzapi to Amenophis III. (Ball.) — Justi, Velazquez u. sein Jahrhundert. — Thomas Bewick and the farmer's boy.

The Athenaeum n° 3239 : Mrs Jul. Marshall, The life and letters of Mary Wollstonecraft Shelley, 2 vols. — Mallock, In an enchanted island or a. winter's retreat in Cyprus. — J. Morley, Walpole (sujet heureusement choisi et heureusement traité). — Notes from Oxford. — Some missing poems of Sir John Beaumont. — An unpubl. fragm. by Landor. — Notes from Cambridge. — Mr. Allingham (not. nécrol). — Lynam, The church bells of the county of Stafford. — Prout, Harmony, its theory and practice.

Literarisches Centralblatt, n° 48 : Baur, Zwingli's Theologie, I (bon). — Gestetner, Mafteach ha-Pijutim, Index zu Zunz' Literaturgesch. der synag. Poesie. — De registers en rekeningen van het bisdom Utrecht 1325 1336, I. — B. Schmidt, Burggraf Heinrich IV zu Meissen. — Schybergson, Finlands historia (très recommandable). — Böhm-Bawerk, Kapital u. Kapitalzins (cp. *Revue*, n° 31). — Catalogi codd. mss. Bibliothecal Bodleianae, XIII, 1. The Persian mss. p. p. Ethé (excellent). — Polybii historiae, edit. a Dindorf cur. retract. Büttner-Wobst, II (soigné, mais ne marque pas un progrès). — Canti popol. del Piemonte p. p. Nigra. — Weigand, Die Sprache der Olympo-Walachen (important). — L'Avare p. p. Humbert. — Schmeding, Der Aufenthalt der Neuphilologen u. das Studium moderner Sprachen im Auslande, 2e Aufl.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 48 : Jeremias, Die babyl. assyr. Vorstell. vom Leben nach dem Tode (manque parfois de réflexion et de connaissances suffisantes). — Beitr. zur Gesch. der Saldria. — Reichert, Ueber den Zweiten Teil der Odyssee (instructif). — Morawski, Andreae Cricii carmina *et* Beitr. zur Gesch. des Humanismus in Polen. —

Gudmundsson, Privatboligen pa Island i sagatiden samt delvis i det ovrige norden (ouvrage très original et profond qu'il faut lire et consulter pour connaître réellement l'ancienne vie du Nord). — Gentile, L'energia morale nella storia (discours éloquent). — Chronicon Galfridi le Baker de Swynebroke p. p. Edw. M. Thompson (très utile publication de la source la plus importante sur l'histoire d'Edouard II et d'Edouard III). — Kleine Strassb. Chronik 1424-1615 p. p. R. Reuss. — Müller, der serb. bulgar. Krieg 1885 (le meilleur travail sur le sujet). — An author's love, being the unpublished letters of Mérimée's Inconnue (œuvre d'une Anglaise qui a reconstitué les lettres de l'Inconnue et avec assez d'habileté pour qu'on puisse dire, d'elle aussi, qu'elle est une nature si raffinée qu'elle résume un peu en elle toute une civilisation).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : Eine verlorene Handschrift zu Ciceros Tusculanen (Lehmann). — Ilgen, Animadv. ad. L. Annaei Senecae scripta. — Œdipus auf Colonos et Antigone p. p. Holub. — Poutsma, Quaest. Aeschineae (l'auteur est plus heureux à repousser les remarques d'autrui qu'à fonder les siennes propres). — Isokrates, ausgew. Reden, I, p. p. O. Schneider, 3e édit. — Vergil p. p. Kloucek, I (cp. *Revue*, n° 11). — Van Wageningen, De Vergilii Georgicis (soigné, mais diffus). — Köhler, Der Sprachgebrauch des Cornelius Nepos in der Kasussyntax (utile). — Gachon, De ephoris spartanis (rien de bien nouveau). — Wlassak, Die Litiscontestation im Formularprocess (trois thèses dont deux contestables). — Mills, The tree of mythology, its growsh and fruitage, genesis of the nursery tale, saws of folklore, etc. (obscur et bizarre). — Monuments grecs publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques en France, n° 14-16. — The Journal of Cyprian studies, p. p. Ohnefalsch-Richter, I, n° 1, avril. — Grünenwald, Der freie formelle Infinitiv der Limitation im Griechischen ; Birklein, Entwickelungsgesch. des substantivierten Infinitivs, Beitr. zur histor. Syntax der griech. Sprache hrsg. von Schanz, 6 et 7 (font honneur à l'école de Schanz). — Pfister, J. D. Schöpflin (étude faite avec soin).

Literaturblatt für germ. u. roman. Philologie, n° 11 : Lehrhafte Liter. des XIV u. XV Jahrh. I, Weltliches, p. p. Vetter. — Stahl, Die Reimbrech. bei Hartmann von Aue (soigné et important). — Von Waldberg, Die deutsche Renaissancelyrik (très instructif). — Marlowe, Faustus, p. p. Breymann (cp. *Revue*, n° 33). — Träger, Gesch. des Alexandriners, I, bis Ronsard (de seconde main). — Stichel, Beitr. zur Lexicogr. des altprovenz. Verbums (fait avec soin). — Wahle, Die Pharsale des Nicolas von Verona (publication très méritoire). — Dantes Göttl. Komödie. übers. von O. Gildemeister ; P. Heyse, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahrhunderts, Parini, Alfieri, Monti, Foscolo, Manzoni, II, Leopardi (la trad. de Gildemeister est la plus fidèle, les études de Heyse offriront « une pure jouissance et un grand profit »).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 48 : Sachs, Au delà du Rhin (sur « La légende de Metz » de d'Hérisson, mais ferait bien de ne pas donner à J. J. Weiss le prénom de Jules). — Bellmann, Fredmans Epistel n° 39, übertr. von Willatzen. — H. Heinrich, Die Bergpredigt. — Von Lenk, Aus der norweg. Seenovellistik. — Tovote, Profils étrangers (sur l'ouvrage de V. Cherbuliez). — Karol. Häusser, Kleeblätter.

Athéna, tome I, 1er et 2e cahiers : Avant-propos. — K. S. Kontos, *Variétés philologiques*. — Georg. A. Papabasileiou, *Observations critiques*, 1° sur les fragments des poètes comiques attiques ; 2° sur les lettres d'Alciphron ; 3° sur le lexique de Suidas. — Sp. Basis, *Questions*

d'histoire romaine. — G. N. CHATZIDAKIS, Sur les changements toniques dans la langue grecque moderne. Notes étymologiques. — B. STAIS, Inscriptions d'Épidaure. — K. S. K. Correction à quatre passages d'auteurs grecs; questions de grammaire. — Actes de la Société scientifique d'Athènes. — Communications.

1er, 3e et 4e cahiers : A. TYPALDOS, La loi de Solon sur les testaments. — K. S. K., Quelques corrections à la chronographie de Michel Psellos. — K. S. KONTOS, Remarques glossologiques. — K. S. K., Correction à trois passages de Galien, Musonios, Psellos. — G. A. PAPABASILEIOU, Observations critiques sur sept passages de Xénophon. — G. A. P., Corrections aux observations critiques. — Sp. BASIS, Codicis Ciceroniani a Lacomarcinio nº 32 designati in libris de oratore II et III nova collatio. — E. T, KONSIS, Quelques observations critiques. — PAPAGEORGIOU, Corrections aux écrivains grecs. — G. N. CHATZIDAKIS, Sur les changements toniques dans la langue grecque moderne; Bibliographie, Corrections et additions. — K. S. KONTOS, Questions de grammaire; Correction à un passage de Dion Cassius. — Sp. BASIS, Questions d'histoire romaine. — Dr H. C. MULLER, La théorie de M. Regnaud sur l'évolution et son application à la science du langage. — B. LACON, Observations critiques. — K. S. K., Sur Michel Akominatos; Correction à un passage de Polybe. — G. A. PAPABASILEIOU, Décret d'Erétrie. — Actes de la société scientifique d'Athènes, communications. — Table des mots. — Table des passages corrigés ou expliqués.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Vingt-troisième année 16 décembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Bulletin critique, n° 23 : BARBIER DE MONTAULT, Œuvres complètes, I et II, Rome, Inventaires ecclésiastiques, Le Vatican (une foule d'indications sur les sujets les plus variés). — The fragments of the Persika of Ctesias p. p. GILMORE (sérieux). — WELSCHINGER, Le divorce de Napoléon (cp. *Revue*, n° 21). — Alex. SOREL, La prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne (fait avec soin et critique). — Valerandi Varanii de gestis Joannae, p. p. PRAROND (cp. *Revue*, nos 31 et 32). — Annuaire des biblioth. et des archives pour 1889. — Inventio Sanctae Crucis, p. p. HOLDER (texte grec et texte latin; le texte grec réédite Gretser; le texte latin témoigne du plus grand soin). — COTTEAU, Le préhistorique en Europe, congrès, musées, excursions (excellent guide et résumé).

The Academy, n° 917 : Mrs Julian MARSHALL, The life and letters of Mary Wollstonecraft Shelley, 2 vols (plein d'intérêt). — TRAILL, Lord Strafford (ne connaît pas assez l'histoire de l'époque). — DUFFIELD, Recollections of travels abroad. — The patriciate of Pippin (Freeman). — The Walloon dialect compared with English (Skeat). — Shakspeare as a translator of Ariosto (Cook). — Robertson SMITH, Lectures on the religion of the Semites (clair et instructif). — A Parsi gift to the Bodleian (Mills). — Sonnenschein's Parallel Grammar Series. — The inscriptions of Yenissei (Stephens). — Thermas Bewick and The Farmer's Boy (Radford). — A. HOUSSAYE, Behind the scenes of the Comédie Française.

The Athenaeum, n° 3240 : Lord Melbourne's Papers, p. p. SANDERS. — Robertson SMITH, Lectures on the religion of the Semites (important, plein de matériaux, le premier livre de son genre en Angleterre). — BAIGENT and MILLARD, A history of the ancient town and manor of Basingstoke.—Bibliography (EGGELING, Catal. of the Sanskrit mss. in the India Office, II; BENGESCO, Bibliogr. de Voltaire, III : très remarquable; SHARMAN, The library of Mary, queen of Scots). — John Davis (Ivor James). — Terentianus Maurus (Luard).

Literarisches Centralblatt, n° 49 : REISCHLE, Die Frage nach dem Wesen der Religion (cp. le présent n° de la *Revue*). — COHEN, Kant's Begründ. der Aesthetik. — WEISENGRÜN, Die Entwickelungsgesetze der Menschheit (clair, mais sans importance). — CASTELLI, Storia degl' Israeliti, II, la monarchia (très soigné et réfléchi). — SELLO, Die Brandenburger Bisthums-Chronik (bienvenu). — ZEISSBERG, Zur deutschen Kaiserpolitik Oesterreichs 1795 (intéressant). — CHERBULIEZ, Profils étrangers (à remarquer surtout, parmi ces excellents essais, ceux qui concernent Beust et la famille Buchholz). — EBERS, Papyrus Ebers (cp. *Revue*, n° 47). — Das Freiberger Stadtrecht p. p. ERMISCH. — Voss, Die Natur in der Dichtung des Horaz (peu profond, mais attachant). — BÜCHI, Alb. von Bonstetten (très méritoire étude sur un humaniste suisse). — SOMMER, Erster Versuch über die engl. Hirtendichtung (fait avec grand soin et vaste lecture). — FERRIERI, Fr. de Sanctis e la critica letteraria. — W. SCHMIDT, Ueber einige geogr. Veranschaulichungsmittel.

Deutsche Litteraturzeitung, n° 41 : CAMPBELL, An account of missionary success in the island of Formosa. — Fr. FRANZ, Mythol. Studien, II, der Weihefrühling ui. das Königsopfer. (Exagéré.) — The Dialogue of the Gulsham-i-Raz or mystical harden of roses of Mahmoud Shabistari, with selections from the Rubaiyat of OMAR KHAYAM (quelques parties réussies, mais dans l'ensemble trop de dilettantisme). — Demosthenis Orat. rec. Dindorf, II, III, 4e éd., p. p. BLASS. — Bellum Alexandrinum, erkl. von Rud. SCHNEIDER (édition critique qui sera la bienvenue). — VOGEL, Goethes Selbstzeugnisse über seine Stellung zur Religion u.

zu relig. kirchl. Fragen in zeitlicher Folge zusammengestellt. — JUNKER, Grundriss der Gesch. der franz. Litteratur von ihren Anf. bis zur Gegenwart (soigné, concis, mais à revoir dans l'ensemble et le détail.) — SCHULTE, Gesch. der Habsburger in den ersten drei Jahrhunderten (très bon travail). — O. MEJER, Culturgesch. Bilder aus Göttingen, (huit conférences). — LEIST, Altarisches jus gentium (beaucoup de matériaux utiles et de résultats intéressants). — SCHUBERT, u. SUDHOFF, Paracelsus Forschungen, II, handschriftl. Docum. zur Lebengesch. Theophrasts von Hohenheim.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 48 : Neu entdeckte Steinmetz=zeichen (O. Richter). — *Programme :* PETERS, Beitr. zur Heil. der Ueberlief. in Quintilians Institutio Oratoria; GROPIUS, Isid. Hispal. Etymol. XIII, 13; HERAEUS, Vindiciae livianae, I; HELLWIG, Ueber den Pleonasmus bei Cäsar; TOHTE, Lucretius I, 483-598; EHWALD, Ad hist. carm. Ovid. recensionemque symbolae. — Ilias p. p. VAN LEEUWEN et DA COSTA (plein de mérite). — SCHIRITZ, Zür Erklär. der Platon. Dialoge Gorgias and Theätetos : BERNDT, Bemerk. zur Platons Menexenos. — L. von SYBEL, Platons Symposion (écrit avec chaleur et savoir). — TSCHIASSNY, Studia Hyginiana, I (avance à peine la question). — DELATTRE, Cyrus dans les monum. assyr.; L'exactitude et la critique en histoire d'après un assyriologue. — Zén. RAGOZIN, Media, Babylon and Persia (habilement fait). — Car. AMADORI, Roma sotto i patrizi e della dittatura (rien de neuf). — SOLTAU, Die römischen Amtsjahre auf ihren natürl. Zeitwert reducirt (arrive sur beaucoup de points aux mêmes résultats que l'auteur de l'article, Holzapfel). — SCHOTT, Das jus prohibendi u. die formula prohibitoria. — BLOMFIELD, The origin of the recessive accent in Greek (mieux vaut provisoirement en rester aux lois de Wheeler). — Em. WOHLWILL, Joachim Jungius.

Theologische Literaturzeitung, n° 24 : RENAN, Hist. du peuple d'Israël, I. (Il faut mettre partout un peut-être, et alors on lira ce livre remarquable avec plaisir et profit; cp. *Revue*, n° 46.) — WEISS, Der Barnabasbrief, krit. untersucht. — MIRBT, Die Stell. Augustins in der Public. des Gregorian. Kirchenstreits (très méritoire). — BERTI, Giordano Bruno, nuova ediz. — WIDMANN, Eine Mainzer Presse der Reformationszeit im Dienste der Kathol. Literatur. — CARRÉ, L'enseign. second. à Troyes du moyen âge à la Révol. (intéressant). — THIKÖTTER, Der Altcatholicismus.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, n° 49 : G. DURUY, Die Liebeswallfahrt. — P. HEYSE, Aus der italien. Lyrik, Nachdichtungen. — P. SCHÖNFELD, Italien. Dichter seit der Mitte des XVIII Jahrh. — M. WITTICH, Die franz. Soldatenlieder. — HOLZ, Die Freie Bühne, III.

N° 51 Vingt-troisième année 23 décembre 1889

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'histoire des religions, n° 1, juillet-août 1889 : KUENEN, La réforme des études bibliques selon M. Maurice Vernes. — G. LAFAYE, Bulletin archéol. de la religion romaine, année 1888. — SNOUCK HURGRONJE, Contrib. récentes à la connaissance de l'Islam, les travaux de Wellhausen, Goldziher et Doughty. — Jean RÉVILLE, L'histoire des religions à l'Expos. univ. de 1889. — *Revue des livres :* S. A. CRAMER, Abraham Heidanus en zyn Cartesianisme. — Ad. FRANCK, La Kabbale ou la philos. relig. des Hébreux. — WENDORFF, Erklär. aller Mythologie aus der Annahme des Sprachvermögens. — E. G. SOREL, Contrib. à l'étude profane de la Bible.

— N° 2, sept.-oct. 1889 : GOBLET D'ALVIELLA, Des symboles qui ont influencé la représentation figurée des pierres coniques chez les Sémites. — KOULIKOVSKI, Les trois feux sacrés du Rig-Véda. — GIRARD DE RIALLE, La popul. de Madagascar. — Alb. RÉVILLE, L'hist. des relig. au Congrès des sciences ethnogr. de Paris. — Ed. MONTET, Le Congrès des orientalistes de Stockholm. — Jean RÉVILLE, L'enseign. de l'hist. des relig. aux Etats-Unis et en Europe. — *Revue des livres :* E. de PRESSENSÉ, Le siècle apostolique. — Ed. SCHURÉ, Les grands initiés (cp. *Revue*, n° 50).

The Academy, n° 918 : W. M. ROSSETTI, Dante Gabriel Rossetti as designer and writer. — The collected papers of Henry Bradshaw, p. p. JENKINSON. — MARKHAM, The life of John Davis, the navigator. — Sixty folk tales from exclusively Slavonic sources, transl. with brief introd. and notes, by WRATISLAW (sera le bienvenu auprès de tous les folkloristes). —The first Russian students in England. — The patriciate of Pippin (Mullinger). — The etymol. of Meerkatze (Ridgeway). — The Walloon dialect compared with English (De Harlez). — NETTLESHIP, Contrib. to Latin lexicography (un des livres les plus importants qui aient paru en Angleterre sur le sujet). — The religion of the Semites (Rob. Smith). — Sonnenschein's Parallel Grammar Series (Bradley).

The Athenaeum, n° 3241 : TEMPLE-LEADER e MARCOTTI, Giovanni Acuto (Sir John Hawkwood), storia d'un condottiere; *id.* transl. from the Italian by Leader SCOTT (simple, parfois même trop concis, mais soigné, instructif, intéressant). — A collection of fac-similes from exemples of historic or artistic bookbinding, illustrating the hist. of binding as a branch of the decorative arts. — Letters of Horace Walpole, sel. and ed. by C. D. YONGE. — The Shelley manuscript volume in The Haward library. — The annals of the house of Percy. — Moxon's « Englishman's Magazine » and « Reflector ». — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 50 : KOLDE, Luther, II, 2. — C. KÖHLER, das Verhältnis Kaiser Friedrichs II zu den Päpsten seiner Zeit (excellent travail de début). — R. REUSS, Kleine Strassburger Chronik, 1424-1615. — SOLDAN, Die Zerstörung der Stadt Worms 1689 (fait d'après les sources). — Von CONRADY, Das Leben des Grafen Aug. von Werder. — Anleitung zur deutschen Landes = und Volksforschung, bearb. von PENCK, BECKER, u. a. p. p. KIRCHHOFF. — LEIST, Altarisches Jus gentium (assez difficile à lire ; devra être étudié, et non feuilleté ; très instructif). — OLDENBERG, Die Hymnen des Rigveda, I, metr. u. textgesch. Prolegomena (très important travail qui ne sera sûrement pas une « subjektive Extravaganz »). — QUIEHL, Die Einführ. in die franz. Aussprache (recommandable). — ELZE, Notes on Elizabethan dramatists, a new edit. — Rubio y Ors, lo Gayter del Llobregat, poesias. I. 1839-1841. — ANTONA-TRAVERSI, Curiosità Foscoliane. — Fr. RITTER,

Illustr. Katalog der Ornamentstichsammlung des österr. Museums für Kunst u. Industrie.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 49 : Eine neue Periegese von Piräus und Athen. — STRAGHAN-DAVIDSON, Selections from Polybius (à ne pas applaudir). — NILEN, Luciani codex Mutinensis (soin et patience, mais résultats sans importance sérieuse). — GNESOTTO, Orazio come uomo (défend le poète avec chaleur et habileté). — Germania, p. p. TÜCKING. — Livy, book XXII, p. p. DOWDALL. — Julii Valerii Alexandri Polemi res gestae Alexandri, p. p. KUEBLER (très méritoire et donne un apparat critique réellement suffisant). — OHNESORGE, Die röm. Provinzialliste von 297, I (cp. *Revue*, n° 39). — VAUTHIER, Études sur les personnes morales dans le droit romain et le droit français (joliment écrit et renferme quelques idées neuves). — KAEGI, Zur griech. Schulgrammatik, II ; Offene Antwort auf die sogen. Verteidigung des Herrn W. v. Hartel (instructif, mais va un peu trop loin). — TEUTSCH, Die siebenb. sächs. Schulordn. I, 1513-1778. — Der Ostgiebel des olymp. Zeustempels, Protogenes.

Deutsche Rundschau, n° 3, déc. 1889 : BRAHM, Schiller's Don Carlos. — P. WEISSER, Lenau u. Marie Behrends, Aufzeichn. der Braut Lenau's und Briefe des Dichters an sie. — KLUCKHOHN, H. von Sybel's Gesch. der Begründ. des neuen deutschen Reiches. — HAUSRATH, 1788 u. 1889, Betracht. über die Pariser Weltausstellung.

Magazin für die Literatur des In-und Auslandes, n° 50 : CIAMPOLI, Dolor sine labe. — Jos. SARRAZIN, Parisismen u. Argotismen. — BRAUSEWETTER, Neue scandinav. Bücher. — TOVOTE, Contes rapides de Fr. Coppée. — KABERLIN, Berliner Bühnenbrief.

Zeitschrift für Vœlkerpsychologie und Sprachwissenschaft, IV : A. HIRZEL, Gleichnisse u. Metaphern im Rigveda. — F. A. MAYER, Ein deutsches Schwerttanzspiel aus Ungarn. — *Beurteilungen* : BRUCHMANN, Psych. Studien zur Sprachgesch. (cp. *Revue*, 1888, n° 40). — POLLE, Wie denkt das Volk über die Sprache? — SEIDL, Zur Gesch. des Erhabenheitsbegriffes seit Kant.

ALFRED MAME & FILS ÉDITEURS

POLYEUCTE

MARTYR

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE EN CINQ ACTES

PAR

PIERRE CORNEILLE

ÉDITION DE GRAND LUXE

AVEC UNE INTRODUCTION PAR M. LÉON GAUTIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS PAR MM. PAUL ALLARD, ÉDOUARD GARNIER ET LÉON LEGRAND

UN VOLUME GRAND IN-4°

Orné d'un portrait de Corneille gravé par BURNEY
et de cinq eaux-fortes, d'après les compositions d'ALBERT MAIGNAN
gravées par BOILVIN, BRACQUEMOND, LE COUTEUX et WALTNER

Frises, lettres ornées et culs-de-lampe dans le style du XVIIe siècle
par LÉON LENIEPT

Nombreuses gravures sur bois dans le texte des Éclaircissements
par LÉON ROUSSEAU d'après les dessins d'ÉDOUARD GARNIER

TIRAGE LIMITÉ A 800 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :

1 à 100 sur papier du Japon, avec épreuves des planches en deux états, avec et sans remarque, broché. 200 fr.
101 à 800 sur papier vélin blanc des papeteries du Marais, broché. . . 100 fr.
Ajouter pour une demi-reliure d'amateur, dos et coins en maroquin poli rouge, tête dorée. . . . . 20 fr.

Le Puy, typographie MARCHESSOU fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Vingt-troisième année 30 décembre 1889

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte-rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de l'instruction publique XXXII, 6e livr. : G. Mallet, quelques mots sur l'explic. des auteurs anciens. — P. Thomas, Deux corrections au texte de Manilius. — Rutherford, Contrib. à l'étude du dialecte attique. — Bergmans, Martin Le Franc, d'après une publication récente — *Comptes-Rendus :* Schlimmer en De Boer, Woordenboek der griekscke en rom. Oudheid (1re livr. d'un abrégé dans le genre de Lübke). — V. Henry, Gramm. comp. du grec et du latin (clair, exact, complet et court ; donne aux étudiants le résumé qui leur manquait ; cp. *Revue*, n° 3). — Coemans, Les adjectifs grecs en ϱο et en λο (utile ; cp. le numéro présent de la *Revue*). — Engelmann, Bilderatlas zum Homer (recommandable ; cp. *Revue*, n° 49). — Kirsch, Das Lütticher Schisma 1238 (neuf et clair). — Chaignet, Essais de métrique grecque (théories dignes d'être prises en considération, argumentation généralement convaincante, mais négligence et précipitation à chaque page, fourmille d'erreurs).

The Academy, n° 919 : Morley, Walpole (très attachant ; à remarquer les portraits de Pulteney, de Bolingbroke, de Georges II). — The marchioness of Dufferin and Ava, Our viceregal life in India, select. from my journal 1884-1888. — William Lloyd Garrison, 1805-1879, the story of his life told by his children ; Newman, Anglo-saxon abolition of Negro Slavery. — Lord Macaulay's unpublished poems. — The accounts of the Hospital of King Charles II near Dublin for 1702. — The British Record Society. — The word corbed in Marston. — The etymol. of Meerkatze. — The first Russian students in England. — Philological books : Morfill, Grammar of the Russian language (très utile, quoique trop court) ; Douglas, A Chinese manual ; Tisdall, Grammar and reading-book of the Panjâbi language ; Davidson, Anglicised colloquial Burmese ; Macdonald, Oceania, linguistic and anthropological. — The next Oriental Congress. — The Greek mss. in the Warsaw Town Library. — Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3242 : Pater, Appreciations, with an essay on style. — Timmins, A history of Warwickshire. — Traill, Lord Strafford (contestable). — The Oriental Congress. — Surnames ending in S. — Mr Leslie Stephen on Sir Philip Francis (Rae). — A letter of Dickens.

The Classical Review, nov. 1889, n° 9 : Abbott, Early history of the Delian league. — Wheeler, Grammatical gender. — Wallis, On the mss. of Origenes c. Celsum. — *Comptes-Rendus :* Heraklitus, p. p. Patrick ; Orestie, p. p. Wecklein ; Cyropedeia III-V, p. p. Holden ; Hellenika, I-II, p. p. Underhill ; Memorabilia, p. p. Gilbert u. Weidner ; Anabasis, p. p. Rehdantz, I ; Agesilaos, p. p. Güthling. — Hartman, Analecta Xenophontea. — Jebb, Select. from the Attic orators. — Ausgew. Reden des Lysias, erkl. von Rauchenstein u. Fuhr. — Virgil, Eclogues and Georgics transl. by Mackail. — Zahn, Das Neue Testam. vor Origenes. — Whibley, Political parties in Athens during the peloponnesian war. — Lutz, Die präpos. bei den attischen Rednern ; Dahl, Latinsk literatur-historie ; Stoll, Wander. durch Alt-Griechenland ; Werndorff, Erkl. aller Mythol. aus der Annahme der Erring. des Sprachvermögens ; Phaedrus, Lysis, Protagoras transl. by Wright ; Dionys. Halic. p. p. Jacoby. — *Notes :* Hecate (Bury) ; Bayfield on the indicative with ἄν (Harrison) ; Codex Wittianus (Leaf) ; Aesch. fr. 291 (Platt) ; Eur. Orest. et Arist. Ach. 347 (Goodwin) ; Eur. Hec. (Simpson et Haverfield) ; Thuc. II, 96 (Winbolt) ; Plato, Rep. IX, Arist. Eth. IX (Solomon) ; Eph. II, 20 (Lloyd) ; Some Epictetean dimi-

nutives (Chinnock); Aen. IV (Sandford). — *Archaeology* : Ancient home of the Phoenicians (Bent); Waldstein's Catalogue of Casts (Torr); Chersonesus Cnidia (Paton); Τραπεζώ (Lloyd). — Acquis. of the British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 51 : Baumgärtner, Die Einheit des Hermas-Buches. — Krüger, Uebers. der Kirchengesch. (Sera peu utile.) — Vita Euthymi, p. p. De Boor (cp. *Revue*, n° 11). — Merx, Th. Münzer u. H. Pfeiffer, I. — Brugsch, Die Aegyptologie, ein Grundriss der ägypt. Wissenschaft, I (une foule de choses bonnes et utiles). — Aristophanes Ranae, p. p. Blaydes. — Kock, Comicorum atticorum fragmenta, III, 2 (fin souhaitée d'une très méritoire publication). — Loup, abbé de Ferrières, Lettres p. p. Desdevises du Desert (très soigné et satisfait toutes les exigences). — Ebers, Papyrus Ebers (cp. *Revue*, n° 47.) — Wolfflin, Renaissance u. Barock in Italien. (Le meilleur travail sur le sujet.)

Deutsche Litteraturzeitung, n° 50 : Kolb, Die Offenbar. vom Standpunkte der Weltansch. u. des Gottbegriffs der Kabbala (curiosum). — Bruch, Kindheit= und Jugenderinner. — Giornale della Societa Asiatica Italiana. — Papyrus magica musei Lugdunensis Batavi, p. p. Dietrich (prolégomènes excellents). — Dorsch, Assimil. in den Compositis bei Plautus u. Terentius (soigné et très méthodique). — Hirt, Untersuch. zur westgerm. Verskunst, I. Kritik der neueren Theorien, Metrik des Angelsächs. (théorie peu convaincante, mais de bonnes remarques). — Schulz, Quibus ex fontibus fluxerint Agidis, Cleomenis, Arati vitae Plutarcheae (lourd et sans rien de bien nouveau). — Heydenreich u. Knauth, Die Bezieh. des Hauses Wettin zur Berghauptstadt Freiberg. — Damus, Danzig gegenüber der Politik Friedrichs II u. Friedrich Wilhelms II (fait avec soin). — Achelis, Die Entwick. der modernen Ethnologie (esquisse instructive). — Festgabe für Rud. von Gneist. — Jung, La guerre et la société (cp. *Revue*, n° 45).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 50 : Zu Demosthenes' Kranzrede, 12-14 (Pantazidis). — Livius XXII 26 u. Jahrb. des archäol. Instituts 1889, p. 102. — *Programme* : Reeck, Beitr. zur Syntax des Catull ; Esternaux, Die Kompos. von Frontins Strategemata. — Fouillée, La philos. de Platon, I, théorie des idées et de l'amour, 2ᵉ édit.; Ch. Waddington, Le Parménide de Platon (Fouillée est très utile et instructif, expose avec beaucoup de chaleur et de vivacité). — Papadimitriu, Krit. Beitr. zu den Scholien des Euripides. — Max Hofmann, Der codex medic. Pl. XXXIX n° 1 des Vergilius (bon). — Cima, Saggi di studii latini (instructif). — Livi liber VI, liber VII, p. p. Luterbacher. — Lolling, Hellens Landeskunde u. Topographie (à la hauteur de la science, mais trop concis et inégalement ordonné). — Couhé, De la manus (« reste en général sous le niveau de la science »). — Sayce, Lectures on the origin and growth of religion illustrated by the religion of the ancient Babylonians (l'auteur a le don de jeter la lumière sur d'obscurs domaines et il a une érudition très étendue dans de très difficiles « disciplines », si bien qu'il dispose des combinaisons et conclusions les plus variées). — Bernheim, Lehrbuch der histor. Methode (très recommandable). — Gedikes latein. Lesebuch, p. p. F. Hofmann, bearb. von Stiller, 35ᵉ Aufl. ; Simon, Aufg. zum Uebersetzen in das Latein. 10ᵉ Aufl.

Theologische Literaturzeitung, n° 25 : Harper and Weidner, An introductory New Testament Greek method.— Godet, Comment. sur l'évang. de S. Luc. — M. Kähler, Neutestamentl. Schriften in genauer Wiedergabe ihres Gedankenganges. — Liell, Die Darstell. der Maria auf den Kunstdenkm. der Katakomben (n'est nullement scientifique).

— Thomasius, Die christl. Dogmengesch. II, 1. Mittelalter. — Knuttel, Nederland. bibliogr. van kerkgeschiedenis. — Stählin, Kant, Lotze, Albr. Ritsch, eine kritische Studie. — Berger, Die Herbart-Zillerschen Grunds. in ihrer Anwend. auf den Religionsunterricht.

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, nº 51 : Ciampoli, Dolor sine labe. — Aus der englischen Lyrik, Uebertragungen nach Burns und Shelley von Edm. Ruete u. Dr. Chotzner. — Poestion, Neue isländ. Litteratur. — Tovote, Fort comme la mort.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre 1889 : Scriptores rerum polon. tom. XIV, Hist. diarii domus professae Societatis Jesu Cracoviensis, 1609-1619 (suite des annales du P. Jean Wielewicki). — Smolka, Die ält. Denkmäler der ruthen. littauischen Geschichtsschreibung.

— Novembre 1889 : Biblioth. des écrivains polon. : 1º Livres joyeux sur la bonne éducation des enfants de rois, princes et gentilshommes, 1564, et la Description de toute la terre de Livonie 1567 par Martin Kwiatkowski ; 2º Les satires de Martin Bielski ; 3º le Castus Joseph de Simon Szymonowicz. — Solokowski. La succession de Dosithée, metropolite de Suczawa en Moldavie. — Lepszy, L'incrustation, fragment de l'histoire de l'orfèvrerie et du sabre. — Luszczkiewicz, L'église de S. Nicolas à Zarnow et les restes du château de cette ville, et Etude sur l'architecture de la demeure du gentilhomme campagnard en Pologne au xviᵉ siècle. — Rubczynski, Die constanten Factoren in der geistigen Entwick. des Menschen.

Le Puy, typographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

